

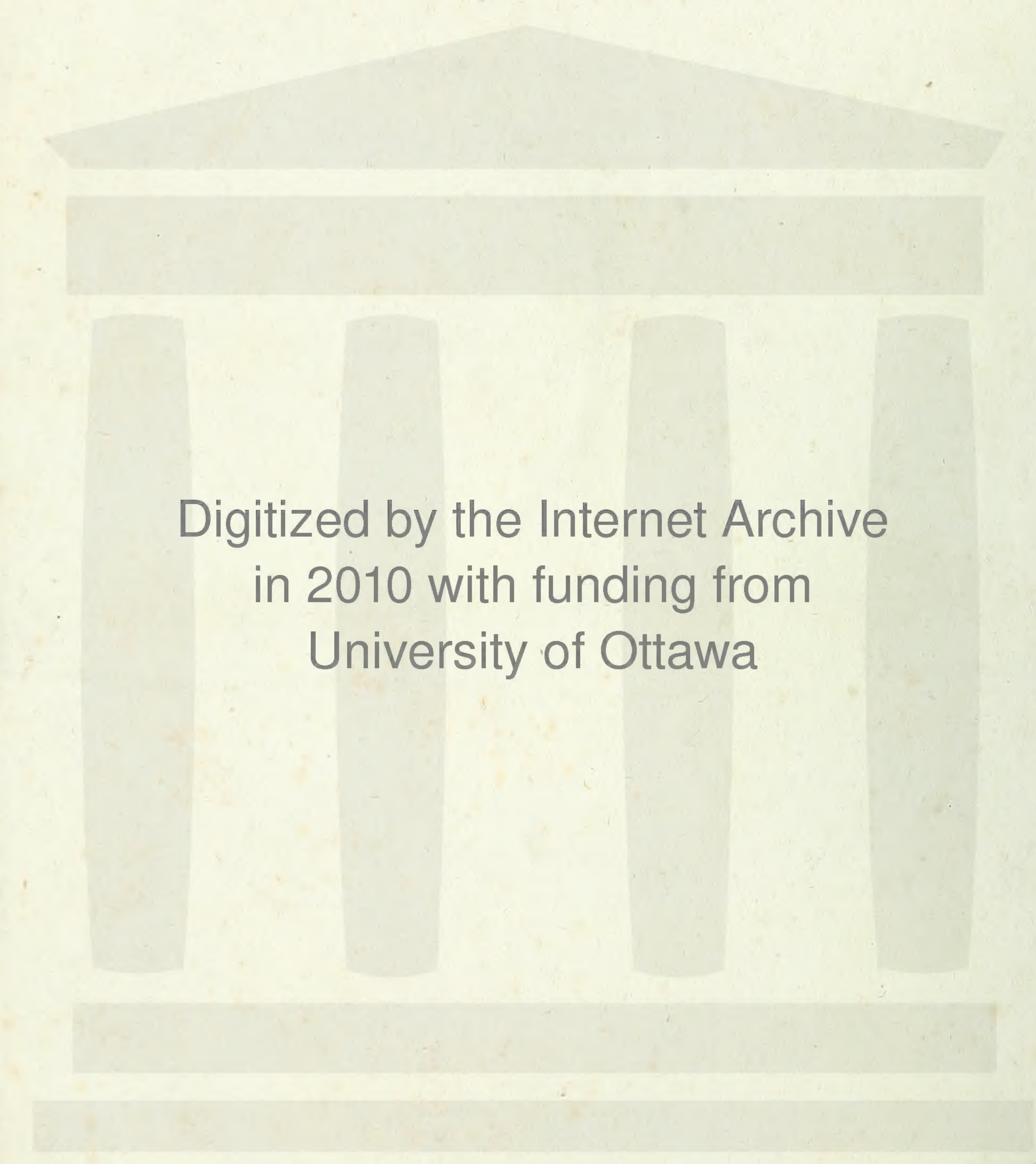
Cette Revue contient des Extraits de Romans d'actualité, une chronique de théâtre et des Tribunaux. J.S.

5 Janvier – 31 Juillet 1839

Mme Ancelot : "Gabrielle" 66-70

Procès entre Flora Tristan et son mari (Chazal)

pp 106-110



Deuxième Série.

5 JANVIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait,
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 1.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN	48 fr.
POUR SIX MOIS	25
POUR TROIS MOIS	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

PROSPECTUS CONTRE LES PROSPECTUS.

L'époque où nous avons la commandite de vivre s'est peinte elle-même sous une foule de types qui resteront pour l'instruction de nos neveux. Ce sont comme autant de petits miroirs que les amateurs futurs de curiosités feront bien de recueillir avec soin, à défaut du grand miroir que le théâtre contemporain n'a pas encore fourni et peut-être, hélas! ne fournira jamais. C'est ainsi que les Prudhomme, les Robert-Macaire, les Mayeux, les Bertrand, et tant d'autres personnages symboliques, se sont posés tour à tour devant la société comme ses vivantes images. Mais, quelle que soit la vérité de la peinture, le portrait est loin encore d'être complet. Il est surtout un type qui manque à la collection, et qui représenterait le côté purement hâbleur de nos mœurs actuelles.

Le marchand d'orviétan, le marchand de thé suisse, le marchand de mort-aux-rats, le marchand de pommade ultra-capillaire, l'arracheur de dents, tous ces négocians de carrefour, tous ces artistes de place publique en fourniraient le costume, le langage et la physionomie.

Convenons-en : il y a de la grosse caisse dans l'air, et le monde présent est aux marchands d'eau de Cologne. Combien de fois ne vous est-il pas arrivé, en regardant tel ou tel industriel, de voir idéalement une immense plume rouge se balancer au dessus de sa tête; en l'entendant parler, d'ouïr comme un canard de clarinette avec accompagnement de cymbales; en recevant sa poignée de main, de croire qu'il allait vous dégraisser la manche de votre habit; combien de ces fringans équipages qui devraient avoir une livrée rouge à faux galons d'argent! combien de ces *Bilboquet* qui ne devraient vous parler de leurs projets, de leurs entreprises, de leurs partitions, de leurs poèmes, de leurs bonnets de coton, de leurs romans, de leurs socques articulés, de leurs mesures administratives, de leurs romances, de leurs discours, de leurs chapeaux de soie, de leurs exploits guerriers, de leurs amours même, qu'entre deux solos de trompette! aussi voyez quel développement ont pris l'annonce, le prospectus, la réclame, l'affiche!

Vous vous éveillez, votre pendule sonne midi midi! et c'est à peine si vous voyez à deux pas dans l'appartement le mieux éclairé de Paris! M. Herschell aurait-il empêché le soleil de se lever comme à l'ordinaire pour pouvoir plus longtemps examiner les habitans de la lune? M. Arago aurait-il frappé l'univers d'un brouillard impénétrable? M. Ballanche enfin serait-il passé devant votre domicile? Pourquoi ces ténèbres extérieures? Vous vous dirigez à tâtons du côté de la fenêtre, vous l'ouvrez, vous tendez le bras : qu'est-ce? votre main enfonce un épais châssis... C'est une affiche monstre qu'un spéculateur a fait coller pendant la nuit sur la façade de la maison tout entière, pour annoncer la découverte d'un nouveau moyen d'éclairage. C'est ce moyen-là qui vous a empêché d'y voir clair en plein midi.

Vous flanez tranquillement dans les passages, sur les boulevarts, sur les quais, sur les ponts, vous avez gagné la nuit précédente un rhume de corps-de-garde à défendre les propriétés de vos concitoyens, vous portez la main à votre poche pour en tirer votre foulard; votre foulard est absent, mais votre poche est pleine : pleine de prospectus dont l'a bourrée en passant l'adroite main des distributeurs des coins de rue; au lieu du foulard qu'une autre main en a retiré, c'est un prospectus que vous présentez à vos fosses nasales; ce prospectus vous offre au meilleur prix possible des mouchoirs en fil d'écorce de jonc, par brevet d'invention, capital social : 2 millions, 75 centimes.

Vous êtes curieux de lire l'analyse du roman de la veille, de la pièce du jour, du chef-d'œuvre du lendemain, vous ouvrez votre journal pour chercher une opinion quelconque à 20 fr. par trimestre, la place est envahie par l'annonce; au lieu de roman, de pièce, de chef-d'œuvre, vous y trouvez à 20 sous la ligne une littérature de Caoutchouc, de Nafé et de Salsepareille.

On n'en finirait pas; l'annonce vous accompagne, l'affiche vous éborgne, la réclame vous persécute, le jour, la nuit, au dedans, au dehors, chez vous, chez les autres, partout; le puff vous suit, vous poursuit, vous talonne, vous envahit, vous, vos gens, votre maison, vos habits, votre personne, par la porte, par la fenêtre, par la cheminée et par la poche; l'invasion des barbares n'est auprès qu'une facétie.

La librairie elle-même et tout ce qui tient à la librairie, y compris le journalisme, ont subi, comme tout le reste, cette impulsion presque ir-

résistible qui pousse toute chose vers le mirobolant, vers le forfantesque, et cela se conçoit : quand tout le monde crie, il faut bien se mettre à crier comme tout le monde pour se faire entendre de tout le monde et même de quelqu'un.

En conséquence, que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas fait dans ces derniers temps pour attirer quelque peu de cette attention dont le public est parfois si prodigue à un rien, à un singe savant, et dont en revanche il se montre si avare pour les meilleures choses ?

En entrant dans sa douzième année, *le Voleur* se gardera bien d'imiter ce qu'il blâme ; aussi ne songeait-il pas à adresser à ses lecteurs le plus léger programme, persuadé que son passé était une suffisante garantie de son avenir ; que, pour un journal, la meilleure annonce est sa prospérité, le charlatanisme le plus habile celui de n'en point avoir, et que, pour lui en particulier, le plus louangeur des prospectus devait être cette phrase si simple, si positive : *Onze ans d'existence et de succès.*

Si donc *le Voleur* rompt aujourd'hui le silence c'est pour parler d'une association qui vient de se former sous ce titre : *Société des gens de lettres*, association fondée pour interdire ou taxer la reproduction et qui au premier abord semblait devoir menacer l'existence des journaux reproducteurs ; mais nous avons adhéré aux statuts de cette société, et dès lors, aux sources où nous pouvions déjà puiser et qui nous restent, nous venons d'en ajouter d'autres qui nous étaient fermées, et qui dans notre spécialité ne sont ouvertes qu'à nous seuls. Cet avantage, nous l'achetons, il est vrai, par un sacrifice pécuniaire ; mais nous sommes loin de le regretter, puisqu'il donne à notre recueil une existence nouvelle et à jamais inattaquable. Désormais il n'existe plus un seul nom remarquable dans la littérature contemporaine qui ne nous doive sa contribution d'esprit et de talent. La preuve en est dans la table des matières jointe à notre dernier numéro. Les noms en littérature sont comme les chiffres en statistique : ils ne souffrent pas de réplique, avec eux le doute n'est pas permis.

Nous ne battrons donc pas plus longtemps la caisse à notre profit ; plus réservés en cela et surtout plus modestes que certain journal qui ces jours derniers, hautement et avec une incroyable audace, proclamait *sa publicité bien incontestablement plus étendue que celle d'aucun autre journal littéraire ;* la forfanterie n'est pas de notre fait ; passons. Ce même journal parlait ensuite d'une *concurrence*, qui mérite à peine de fixer son attention. Dans ce mot *concurrence* un ami trop obligeant, il y en a tant ainsi, a cru voir une attaque dirigée contre nous, et vite de nous signaler l'agression malencontreuse ; malencontreuse en vérité, car entre nous et ce journal la partie ne serait pas égale ; agression portant à faux, puisque *le Voleur* existait deux ans avant le journal que nous citons ; puisque c'est lui-même qui est une concurrence au *Voleur* qu'il a suivi dans toutes ses améliorations, servilement, pas à pas, comme l'ombre suit le corps ; puisque enfin, et nous le lui avons déjà dit, c'est *le Voleur* qui lui a appris *comment on existe et comment l'on dure.* Non, ce n'est pas de nous qu'en continuant son factum ce journal disait encore : *Cette prétendue concurrence...* Il est impossible que ceci s'adresse au *Voleur. Prétendue* serait trop naïf et par trop joli ! impossible ! mille fois impossible ! Le contrefacteur peut maudire *in petto* l'inventeur ; il ne lui jette pas au grand jour l'accusation de plagiat. La copie n'a jamais fait la grimace à son original, à moins d'être mauvaise.

Mais notre ami insiste : eh mais, si cela était pourtant ; oh ! alors la partie serait trop belle pour *le Voleur*, et il en aurait long à répondre, non pour se défendre : il n'en a pas besoin, Dieu merci ! mais pour accuser à son tour.

Comment ! dirait-il au journal en question, ce n'est pas assez de m'avoir pris mon cadre, mon prix, ma forme, mon mode de publication, mes gravures de modes, mes portraits, et tant d'autres améliorations dont j'ai eu l'initiative, voilà que vous prétendez encore être le premier des recueils, le seul renfermant *tout ce qui se publie de remarquable dans le monde littéraire*, etc. S'il en est ainsi, montrez-nous, je vous prie, les articles de votre dernier semestre signés d'Alexandre Dumas, de Frédéric Soulié, de Michel Masson, d'Eugène Guinot, de Berthoud, de Jules David, de Louis Desnoyers, de Léon Gozlan, du bibliophile Jacob, d'Alfred de Musset, de Méry, de Souvestre, d'Eugène Sue, etc., etc.

Vous dites que vous *représentez le tapis vert d'un salon littéraire abonné à tous les livres, à tous les journaux...* Où sont, en ce cas, vos fragmens de romans, vos feuilletons de *la Presse*, du *Siècle*, du *Courrier* ? Il faut convenir que le tapis dont vous vous faites le représentant meuble un bien pauvre salon littéraire ; je crains pour vous que sa faillite ne soit prochaine.

Mais à quoi bon nous arrêter plus longtemps sur une attaque imaginaire, et qui, fût-elle vraie, ne saurait nous atteindre ? Nous ne voulons pas abuser des loisirs de nos lecteurs. Que le fantastique toutefois ne vienne pas à l'état de réalité, car alors *le Voleur* se défendrait sérieusement, et il aurait beau jeu.

COUP D'ŒIL

SUR

La Valachie et la Moldavie. (1)

—

(Un jeune Français, que des intérêts graves forcèrent à l'âge de vingt ans de parcourir la Valachie et la Moldavie, et qui aujourd'hui, devenu chef d'un vaste établissement commercial situé dans une de nos belles provinces, s'amuse à recueillir ses souvenirs et impressions, vient de publier, sous le pseudonyme de Raoul Perrin, une curieuse brochure, dont nous extrairons quelques pages relatives à Bukarest, aux mœurs, aux plaisirs et à la manière de voyager en usage dans les deux principautés.)

Les traditions du pays nous apprennent qu'un riche marchand nommé Boukor vint s'établir sur les bords rians de la Dembowitza, jolie rivière qui coule au milieu de la ville de Bukarest. Enchanté de la délicieuse position qu'il avait choisie, il fit construire à grands frais de nombreux caravansérails, appela des étrangers à son aide, et forma une petite colonie qui s'augmenta en peu de temps, devint d'abord une bourgade, ensuite une ville, enfin une capitale, en acceptant, par reconnaissance pour le fondateur, le nom de Boukor-aské (ville de Boukor), et par corruption, Boukourest et Bukarest. Depuis lors, et à cause de la bonté des eaux et de la beauté des environs, courut par le peuple un dicton dont voici le texte :

Dembowitza apa doultze dzine bea nou ci maï doutché.

« Dembowitza, tes eaux sont si douces, que quiconque en a bu ne peut plus les quitter. »

Bukarest est à 70 lieues de la mer Noire, dans une position heureuse, quoique basse, et, en certains endroits, marécageuse. La Dembowitza, qui la traverse, prend sa source dans les Krapacks de la Transylvanie, forme par ses gracieuses sinuosités un des principaux agrémens de la ville et va se jeter dans le Danube, en roulant devant ses flots des monticules de sable fin et brillant comme le *silex* et le *mica*. Par un beau soleil, on dirait du Pactole traînant ses vagues d'or et d'argent. La ville, en général, est loin d'être belle ; les rues, au nombre de 1,500, sont longues, assez larges, mais mal ou point pavées. Celles qui jouissent de certains priviléges sont recouvertes de madriers placés transversalement, de manière à former des espèces de ponts sous lesquels s'écoulent les immondices de la ville, ce qui, l'été, pourrait bien, sans la vigueur paralétère de l'air, occasionner des maladies endémiques et dangereuses. Les maisons n'ont qu'un ou deux étages, à cause des tremblemens de terre, qui sont assez fréquens pour causer de graves accidens si les édifices étaient plus élevés. L'architecture ou plutôt le maçonnage de ces maisons est grossier et mal entendu.

Bukarest est immensément grande à cause des vastes jardins ou terrains incultes qui se trouvent dans son intérieur, et encadrent les bâtimens en les isolant. La plus importante portion de la ville est comprise entre sept *maála* ou faubourgs, dont les rues sont bordées de haies vives ou de planches mal ajustées, et derrière lesquelles on entrevoit de petites maisonnettes qui renferment une nombreuse populace. Bukarest est d'une étendue à contenir aisément 500,000 habitans, et n'en renferme que 150,000. Elle est divisée en cinq quartiers distingués par des couleurs et qui tous partent d'un point central. Chaque quartier a un commissaire de police et cinq sous-commissaires, assistés de *dorobans* ou sergens de ville, et tous soumis à la capitainerie d'un aga ou préfet de poliee. En résumé, la ville ne présente à l'œil qu'une agglomération irrégulière de maisons sans structure, sans goût, sans propreté, de rues tortueuses, tristes, solitaires, et au milieu desquelles on ne trouve l'hiver qu'une boue noire, épaisse, et l'été une poussière blanche et brûlante.

Il y a à Bukarest un nombre considérable de chiens qui se promènent par les rues et viennent, affamés qu'ils sont par de longs jeûnes, livrer

(1) Paris, Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.

de violentes attaques aux passans. Ces chiens, tolérés jusqu'en 1834, avaient tellement peuplé la ville de leurs races multiformes et omnicolores, que l'on en comptait jusqu'à 30,000. Sortiez-vous à pied ou sans gourdin, aussitôt un boule-dogue pelé, desséché, hargneux, venait se rouler à vos pieds en grognant d'une manière très significative, et ces menaces étaient toujours suivies d'effet; d'un autre côté, un mâtin efflanqué, osseux, le poil hérissé, survenait traînant dans sa gueule sanglante une viande dérobée audacieusement à l'étal d'un boucher. Alors, le boule-dogue et le mâtin se regardaient, l'oreille droite, l'œil enflammé, puis, courant l'un sur l'autre, ils se prenaient aux crins en se ruant dans vos jambes; une escouade canine apportait son renfort de crocs et d'aboiemens; une meute tout entière vous entourait; souvent vous trébuchiez, souvent vous serviez de pâture à ces tyrans de la rue avides de curée; et ces scènes récréatives se renouvelaient à chaque instant, à moins que vous n'eussiez un bon et fringant équipage qui vous préservât des accidens.

Heureusement une récente mesure de police vient de couper court à ces désordres qui, par leur multiplicité toujours croissante, engendraient des épizooties et des hydrophobies dont le genre humain, à *force d'humanité*, devenait la triste victime. Des esclaves, des zigans, alléchés par l'appât de quelques paras, parcourent quotidiennement les rues, poursuivent la gent canine, la traquent, et, armés d'une longue pique, l'embrochent comme un poulet, puis la portent en triomphe sur un petit char pour l'aller ensuite dépouiller, afin d'utiliser les peaux au profit de la société des esclaves, dite *destructive*. Au moment où nous arrivâmes à Bukarest, cette mesure était en pleine vigueur, et malgré cela, le soir, on entendait dans les carrefours et dans les rues sombres des hurlemens qui n'avaient rien d'harmonieux ni de rassurant. Vous eussiez dit de loups-cerviers aiguisant leurs dents voraces et acérées.

Les Valaques sont divisés en quatre classes bien distinctes :

1° Les boyards, ou nobles du premier rang;
2° Les tschokoï, ou petits nobles,
3° La bourgeoisie marchande;
4° Le peuple, artisans, paysans ou raïas.

Les boyards portaient autrefois un énorme bonnet en forme de ballon, une longue tunique doublée de fourrures et serrée au corps par une large ceinture formée d'un riche cachemire. Aujourd'hui, on en remarque encore quelques uns avec ce costume, mais la majeure partie d'entre eux a adopté notre vêtement européen. Ceux qui sont restés fidèles aux vieilles habitudes nationales et traditionnelles portent la tunique rouge ou bleue, les babouches jaunes, la longue barbe et les moustaches. Ce costume est riche et majestueux.

Les tschokoï, gentillâtres campagnards, aussi vains et prétentieux que les premiers de la principauté, ne voulant pas déroger à leur dignité, conservent un costume semblable à celui des grands boyards, moins le luxe et la richesse que leurs faibles ressources ne leur permettent généralement pas d'égaler.

Les marchands, amalgame indéfinissable de peuples orientaux, portent le costume de leurs nations respectives. Les Valaques se distinguent par leur veste à grandes manches, par leur cou sans cravate, par le bonnet de peau de mouton ou de pelleterie précieuse qui couvre leur tête, par le pantalon à la mameloük qui bouffe sur leurs jambes et par leurs longues bottes montant jusqu'au genou.

Le peuple, dont le vêtement n'a ni forme ni désignation, porte habituellement des sandales de lanières et d'écorce flexible. Sa poitrine velue, ses bras nerveux, son cou musclé sont toujours nus. Ses épaules larges et trapues sont recouvertes d'un lambeau de toile qui retombe à la grecque sur un pantalon de peau de mouton mal tannée. La bigarrure de la populace, qui, à certaines heures, à certains jours, circule dans les rues fangeuses de Bukarest, présente au premier aspect une mosaïque humaine quelquefois intéressante, quelquefois hideuse de misère et de malpropreté. Ce sont des Valaques, des Moldaves, des Turcs, des Rouméliens, des Bulgares, des Serviens, des Bosniens, des Grecs, des Arméniens, des Russes, des Criméens, des Bessarabes, des Transylvaniens, des Hongrois, des Italiens, des Allemands, et surtout des Juifs, cette race que l'on trouve partout et qui se fait remarquer en Orient par le désordre et la malpropreté la plus cynique, la plus révoltante. A voir un Juif avec sa barbe frisée et grasse, son bonnet de fourrure taché, sa soutane de serge luisante et ses mains crochues et terreuses, vous diriez d'un sac de cuir noir que l'on vient de rouler dans l'huile et le cambouis.

Dans son insouciance ou sa pauvreté, le manœuvre valaque emprunte un turban au Turc, un calpac au Grec, une sandale à l'Arménien, une ceinture au Bulgare, un surtout au Criméen, une grègue à l'Albanais, de sorte que cette confusion bizarre forme pour un Européen un spectacle beaucoup plus attrayant que celui de nos carnavals mesquins.

Les Valaques, par suite de leur fusion avec les hordes barbares qui vinrent successivement occuper le pays, étaient devenus plus cruels même que les Turcs, leurs nouveaux voisins. Les hospodars, ayant eu pendant longtemps droit de vie et de mort sur les raïas, usaient de cette odieuse prérogative avec une barbarie souvent inouïe. Par exemple, entre deux blocs de pierre ils enfermaient un homme dans un moule taillé vers la base en forme de récipient ovale. Dans cet état, et *habillé* de pierre jusqu'au menton, ils l'exposaient au soleil, lui arrachaient les paupières, et jouissaient de la vue de ce supplice jusqu'à ce que la mort, toujours trop lente en pareille circonstance, vînt leur ravir la malheureuse victime de leur férocité. D'autres fois, au milieu d'un bienfaisant sommeil, ils réveillaient brusquement de pauvres prisonniers, et, sur le moment même, ils leur faisaient coudre des vêtemens sur la peau, sans avoir égard à l'âge, au sexe, à la force ou à la faiblesse de l'individu. On a vu de ces hospodars sanguinaires qui se plaisaient eux-mêmes à trancher le nez, les mains, les oreilles, à enlever les lèvres, les joues, à dépouiller le front, à arracher les ongles, à faire subir enfin toutes sortes de mutilations à des malheureux coupables d'avoir encouru le déplaisir de ces altesses avides de cruautés. Nous en citerions plusieurs qui, dans leur féroce barbarie, se plaisaient à faire enterrer debout, vivans et jusqu'au cou, de pauvres diables inoffensifs; puis, avec des boules de marbre, s'amusaient à prendre leur tête pour point de mire, n'abandonnant la partie qu'au moment où, à la place d'une tête vivante, il ne restait plus qu'un fragment défiguré. Chacun sait encore en Valachie que l'un de ces princes impitoyables, nommé *Dracula* (Diable), avait reçu le surnom de *Wozielu-Woda*, ou le faiseur de pieux, à cause de la barbarie avec laquelle, pour la plus légère insubordination, il avait fait empaler 6,000 hommes.

Et cette redoutable puissance accordée aux gouverneurs du pays ne leur était pas exclusivement dévolue. Les boyards, les riches boyards des principautés, ceux qui avaient à leur service de nombreux esclaves, usaient à l'égard de ces derniers du même droit que les hospodars envers la masse du peuple. Cette révoltante ursupation du pouvoir de l'homme sur son semblable ne s'est ralentie que depuis l'avénement du dernier vaïwode Aleko-Ghika. Qu'on nous permette néanmoins de rapporter ce que deux personnes recommandables et dignes de foi nous ont confié lors de notre dernier séjour à Bukarest, en 1835. Bien que les exemples de cruauté soient rares aujourd'hui, bien que peu de boyards se laissent aller au dévergondage de la colère jusqu'à maltraiter des malheureux de manière à leur causer une mort lente ou immédiate, il n'en est pas moins vrai qu'il y en a, que nous en avons même vu qui, en notre présence, oubliant toute décence et toute humanité, fermant l'oreille à nos supplications, à nos prières, s'oubliaient jusqu'à lever le fouet, le bois ou le fer sur de chétifs esclaves souvent incapables de les comprendre, bêtes brutes recevant le châtiment sans en concevoir l'application. Nous sommes donc fondé à croire que les traits infâmes que nous allons relater sont de la plus exacte vérité.

Un riche boyard, maître de 6,000 esclaves, ne sachant plus comment réprimer l'insurbordination de ces malheureux, avait inventé un supplice *pour les punir*. Il passait une forte corde dans une poulie attachée au plafond, liait avec cette corde les deux poignets du patient, puis, lui trouant le lobe des oreilles, afin d'y suspendre des poids de force à les déchirer, il l'élevait en l'air à l'aide de sa poulie, le laissait suspendu pendant quelques minutes, souvent chaussé de poids de 20 à 30 livres; ensuite, armé de longues, fines et dures lanières, il le frappait à lui enlever à chaque coup des lambeaux de chair!!... Pour l'obliger à se taire, car l'infortuné poussait des cris à fendre l'âme, le boyard redoublait l'application tortionnaire, et ne cessait son horrible correction que lorsque le malheureux esclave ne proférait plus une plainte, ou succombait aux souffrances.

Un autre, ajoutaient les mêmes personnes, un noble oppulent, avait un jour du monde à dîner. Son cuisinier a le malheur de manquer un plat favori dont lui, seigneur orgueilleux, à cause de la rareté, de la délicatesse, de la cherté du mets, se promettait un succès d'amour-propre. Transporté de fureur, et exalté par les fumées de l'alcool, il sort de l'appartement, appelle devant lui le chef et le sous-chef, ordonne à l'Ar-

naoute de tirer son yatagan, et de faire tomber la tête du premier coupable. Pour lui, boyard, faisant placer le sous-chef à une dizaine de pas, le long d'un mur, il l'ajuste froidement, armé d'une carabine chargée à balles, et lui fait sauter la cervelle.

De pareils faits n'ont pas besoin de commentaires. L'affaire s'ébruita, mais légèrement, puis bientôt on n'en entendit plus parler. La rumeur publique nous rapporta que le boyard tenait de près au hospodar, et qu'on s'était contenté de l'admonester vivement.

Que ceci ne surprenne pas encore, car la Valachie, tout en ayant fait un pas immense, n'a cependant pas entièrement franchi le douzième ou le treizième siècle de notre ère féodale.

Tirons maintenant un voile sur ce revers hideux de la médaille et regardons-en l'autre face, que la civilisation éclaire de rayons plus consolans.

Généralement les Valaques sont bons, hospitaliers, affables, agréables dans les relations et désireux d'arriver au niveau des autres nations par une prompte et radicale émancipation. Aussi accueillent-ils avec bienveillance et empressement tous les étrangers et surtout les Français pour lesquels ils ont une prédilection particulière. Ils admirent en eux le résumé le plus complet de la civilisation européenne. Ils les admettent avec une joie expansive à leur table, dans leur intimité, dans leurs plaisirs, dans leurs promenades, etc.

Les Valaques aiment à s'instruire, et, pour cela, ils font énergiquement violence à l'indolence naturelle qu'ils tiennent du ciel et du terroir. Ils se livrent à l'étude pour arriver à connaître, pour devenir aptes à résoudre, pour se rendre dignes d'apprécier les bonnes institutions et de rejeter les mauvaises.

Les Valaques sont généralement grands, robustes, leur taille est élégante et bien prise, leur physionomie un peu cuivrée, grave et imposante; leurs manières engageantes et promptement amicales; leurs avances pleines de dévouement, et leur langage, français ou valaque, empreint d'une certaine rudesse qui ne messied pas au caractère de l'homme.

Les femmes sont bien faites; leur taille, qui n'excède pas la moyenne, est svelte et d'une coquetterie séduisante. Elles sont bonnes, douces, aimables, prévenantes. Elles reçoivent chez elles avec cette aménité de manières, cette élégance de formes, cette captivante familiarité, qui étonnent l'Européen nouvellement débarqué en Valachie. Nous le confessons encore, sous le rapport de l'affabilité, elles font les honneurs de leurs *cases* avec ce bon ton, ce caractère empreint d'orientalisme que ne renieraient point nos charmantes Parisiennes. Elles traitent toute conversation en français aussi pur, aussi correct, aussi choisi que celui du Blaisois. Leur parure est celle de nos petites-maîtresses, et généralement elles sont excellentes musiciennes.

Les Valaques ne connaissent pas de plus grand plaisir que les douceurs enivrantes du *far niente*. Étendus sur de moelleux divans, les jambes repliées à la turque, les hommes fument flegmatiquement pendant plusieurs heures dans de longs nagilecks, ou de beaux chibucks au bout d'ambre, le délicieux tabac de Mételin et de Latakié. Tant que la fumée s'échappe par flocons du *mamoulé* précieux, on observe le silence le plus strict. La conversation, du reste, n'ayant ni texte ni aliment, ne peut réellement pas avoir de charmes pour eux. Le soir, ils montent dans leurs somptueux équipages et se font conduire à la promenade ou au spectacle.

Les femmes se roulent nonchalamment sur un autre divan, et songent à leurs intrigues; ce chapitre quotidien forme la plus sérieuse occupation de leur vie. Du reste, elles dédaignent les soins du ménage et toute autre occupation intérieure. Au contraire elles sont douées de qualités précieuses qu'elles font valoir avec ce tact, cette finesse de perception, cette entente de la vie qui dénote de naturelles dispositions au plaisir qu'elles savent admirablement varier. Ce qui vingt fois excita notre surprise et notre admiration, c'est l'étonnante facilité, l'habileté, l'expérience avec laquelle elles entament, nouent et dénouent une intrigue d'amour.

Les Valaques affectionnent en outre les récréations bruyantes, les bals, les jeux, les bals masqués surtout. Nous rendons ici hommage au talent avec lequel les dames ordonnent et conduisent des fêtes souvent répétées pendant le carnaval. Le quadrille français l'emporte habituellement sur les autres danses de caractère, nationales, hongroises ou polonaises. La mazurka n'a que le second rang dans la faveur publique.

Pour les distractions extérieures, ce sont, dans le quartier des *Leipsikani*, deux cafés nouvellement ouverts, et où l'on trouve les journaux valaques et étrangers; une bibliothèque nationale située au collége de Saint-Sava. Cette bibliothèque est en majeure partie composée de livres français. Aux portes de la ville, des promenades fort agréables, telles que Bagniassa, Kerestreo, Kolintina, Marcoutza, Panthélemon, Léordani et Plomboïta. Dans plusieurs de ces promenades on rencontre de petits Tivoli où l'on sert d'excellentes glaces, des sorbets, des doultchaz, etc.

Nulle part, si ce n'est en Russie peut-être, on ne voyage avec plus de rapidité, avec moins de commodité qu'en Moldovalachie. A cheval, on est toujours accompagné d'un *postach*, qui mène ventre à terre; en voiture, on rase à peine le sol : c'est à en perdre la respiration. Néanmoins, nous conseillerons à ceux qui ont l'épiderme assez fortement tissu pour résister au martellement de la selle de voyager à cheval, et de préférence à tout autre moyen. Si vous manquez d'appétit, si vous redoutez une mauvaise ou difficile digestion, le destrier valaque vous procurera l'un et vous dégagera de l'autre. Une poste de six lieues, parcourue à bride abattue, vous aguerrira pour toujours. Le cheval deviendra le compagnon indispensable de chacune de vos courses; vous le monterez avec l'agilité et la sécurité d'un écuyer habile.

Vivent les postes ! Avec elles, par exemple, si vous ne vous rompez le cou, vous devrez pour le moins vous fracasser les côtes; c'est de rigueur. Avis aux touristes : Vous voulez voyager en Valachie, allez à la poste générale, à Bukarest, ou à Craïowa; là, on vous demande pour quel endroit vous désirez partir. — Monsieur, pour Ibraïl, Semendria ou autre. — Monsieur, c'est 2, 3 ou 4 ducats. — Vous versez la somme; on vous remet un *podoroge* ou passeport de poste, et, sans vous occuper d'autre chose, vous retournez chez vous. A l'heure que vous avez indiquée, devant votre porte vous voyez s'arrêter une petite voiture haute de deux pieds, presque carrée, ressemblant identiquement à l'auge d'une étable, et supportée par quatre petites roues qu'on a eu l'intention d'arrondir. Des harnais de cordes attachent huit chevaux à un timon encore paré de son écorce; trois de ces chevaux sont montés à poil, sans étriers et sans mors, par trois Valaques qui, le fouet de liane en main, attendent impassiblement que vous soyez prêt. Le moment du départ arrivé, vous grimpez sur votre auge délicatement remplie de foin, et, une fois juché sur ce moelleux coussin, n'ayant nul appui pour le dos, nul abri pour la tête, vous donnez le signal. Alors le premier *souroudjiou* (guide) pousse un cri rauque et strident, enfourche son coureur, fait voltiger son fouet autour de sa tête, imprime une secousse à l'équipage, qui s'ébranle et part comme un trait. Arrivé à la porte de la ville, vous soumettez votre *podoroge* au visa d'un préposé; vous remettez un *bacchis* de passage, et vous n'avez plus, comme chez nous à chaque poste, à vous occuper du paiement; vous avez satisfait à tout, et il ne vous faut plus que distribuer quelques paras à vos guides pour leur donner du nerf, et leur faire gagner une heure par poste. Maintenant, que nous vous signalions un petit inconvénient, car chaque chose a son bon et son mauvais côté. Une fois que le premier postillon a entamé ses exclamations, qui n'ont pour terme que le manque d'haleine, le second reprend, le troisième vient ensuite, et enfin le premier recommence comme de plus belle; tout cela pendant la durée de la poste, et avec accompagnement de gestes furibonds, de coups de fouet effrénés, afin, prétendent-ils, que les chevaux ne puissent ralentir leur course. Les postillons valaques n'ont pas pour habitude de redouter les fossés, les petites haies, les ravins, les courans d'eau ou autres bagatelles. Comment en effet s'arrêter pour si peu ! On franchit tout sans sourciller. Qu'arrive-t-il alors ? C'est que l'une des roues se brise contre un bloc de rocher; la voiture chavire, étale à dix pas le pauvre voyageur, lui passe sur le dos en lui cassant une épaule, et continue sa route en bondissant en tous sens, comme un ballon élastique. Vous avez beau appeler, crier de toute la puissance de vos poumons.... inutile! Le *souroudjiou* valaque n'a ni yeux ni oreilles; il ne détourne pas la tête. Arrivé à la poste, il s'aperçoit seulement alors qu'il lui manque une roue et un voyageur. En homme d'habitude, il se prend à raccommoder son équipage, et quant à vous, malheureux blessé, si vous n'êtes pas assez rompu pour ne pouvoir bouger de place, nous vous conseillerons de vous relever, et, tant bien que mal, de vous diriger vers le relais; autrement vous risquerez fort de passer la nuit à la belle étoile, et d'assister au concert des loups.

Une mesure de police, à laquelle nous applaudissons vivement, vient de prescrire aux voyageurs de se munir d'un pistolet chargé à poudre, de manière à pouvoir, en cas d'accident, avertir le postillon en lui tirant l'arme aux oreilles.

Aujourd'hui, il ne nous reste qu'un vœu à

exprimer pour que la poste valaque devienne infiniment supérieure à la nôtre : c'est que l'administration supérieure apporte un peu plus sinon de diligence, au moins de commodité dans les équipages et dans le service ; que nous ne soyons plus obligés de ne trouver pour siége que du foin, et pour appui que des bords de sapin si mal rabotés que les éclis qui se redressent nous égratignent les mains et nous poignardent les côtés. Nous en appelons à la philanthropie du gouvernement valaque.

HISTOIRE
DE LA
RÉVOLUTION DU TEXAS.

C'est de 1821 à 1822 que date l'établissement des colons américains dans le Texas. Ce pays, d'une fertilité remarquable, dépendait du Mexique, alors impuissant à réprimer les incursions des tribus sauvages, dont les ravages s'étaient étendus jusqu'aux bords de Rio-Grande. Le Mexique aurait donc été forcé d'abandonner en quelque sorte ce pays, si, suivant l'exemple récemment donné par les Etats-Unis, il n'avait pensé à appeler à son secours l'émigration étrangère. Ainsi le Mexique, en ouvrant le Texas aux Américains du nord, y trouvait l'avantage de se créer des défenseurs et une espèce de boulevart contre les tribus barbares, en même temps qu'il livrait à la culture un pays fertile qui par suite augmenterait sa richesse et, se fondant avec lui, concourrait à l'agrandissement et au bien-être de la patrie commune.

D'un autre côté, les avantages qu'en devaient retirer les colons n'étaient pas moins considérables. Ils trouvaient là des terres à exploiter, un climat sain, une protection certaine, enfin une existence sûre, riche et tranquille.

Les conditions que le Mexique mettait à la délivrance des terres étaient celles-ci : Les familles de colons devaient être de la Louisiane, catholiques, d'origine espagnole ou française ; elles devaient bâtir des églises, fonder des écoles, suivre la religion catholique, et enfin apprendre l'espagnol à leurs enfans. Ces conditions ne laissaient pas de doute sur l'intention du Mexique de considérer le Texas comme partie intégrante du royaume, et par là de conserver l'intégrité du territoire qui leur appartenait.

La loi de colonisation de 1823 et la constitution de 1824 protégeaient la personne et les propriétés des colons.

Par la loi de 1823, ils furent autorisés à apporter avec eux, sans payer aucuns droits, tous les ustensiles, instrumens et machines nécessaires à leur industrie ; et aussi, dans le cas de l'émigration d'une famille entière, des marchandises pour une valeur de 2,000 dollars.

La loi de 1824 les exemptait de toute espèce d'impôt pendant quatre ans, à partir du jour de la promulgation de la loi. Des lois postérieures confirmèrent et étendirent encore ce privilége.

Ce qui par dessus tout encourageait et attirait les colons, c'est la libéralité apportée par le Mexique dans la concession des terrains. La quantité qui leur était abandonnée variait suivant leurs occupations et leurs besoins ; mais la générosité qui présidait à ces partages ne fut certainement jamais égalée lorsqu'il fut question de coloniser d'autres pays.

Le gouvernement autorisait en outre cette émigration étrangère jusqu'à l'année 1840, à moins que des circonstances impérieuses n'en commandassent la cessation.

Ces premières notions étaient nécessaires pour apprécier sainement les événemens de la lutte qui s'engagea depuis, événemens jugés diversement selon les partis, mais dans le jugement desquels on a certainement apporté trop de partialité à l'égard des Texains. En effet, au simple examen des conditions de colonisation et des avantages qui en résultaient, nous voyons le Mexique donner libéralement des terrains vastes et fertiles, et n'imposant d'autres conditions aux colons que de se mettre en état de faire partie du peuple qui les adoptait ; et cependant on s'est beaucoup récrié sur l'injustice du Mexique faisant peser un joug de fer sur ces malheureux Texains. Ceux-ci dans leur révolte se sont retranchés derrière ces mots d'indépendance et de liberté, prestiges puissans qui ne servent trop souvent qu'à entraîner les peuples dans des abîmes de maux, et alors on s'est empressé d'applaudir à des hommes généreux, disait-on, qui voulaient s'affranchir de l'esclavage et du despotisme.

Mais cependant, à bien prendre les choses, s'il faut reconnaître que plus tard les Mexicains, en proie eux-mêmes à une anarchie désolante, ont commis des actes qui méritent un blâme sévère, toutefois doit-on reconnaître que ce ne sont pas eux qui les premiers ont allumé la guerre, et que la cause qui poussa les Texains à la révolte n'est pas aussi honorable qu'on s'est plu à la faire. On n'a pas voulu voir qu'il était arrivé là ce qui arrive dans toutes les colonies naissantes. Que le Texas servit d'asile aux débiteurs insolvables et aux criminels des pays voisins, à tous ceux en un mot qui cherchaient un abri contre la juste sévérité des lois, que des gens perdus en quelque sorte ont entraîné la partie saine de la population à combattre contre leurs bienfaiteurs pour une cause peu respectable. Mais laissons parler les faits, et la vérité en ressortira d'elle-même.

Depuis quelques années l'œuvre de la colonisation s'accomplissait avec tranquillité, et à l'exception de quelques querelles avec les Indiens, ont n'avait à déplorer aucun événement funeste. La bonne intelligence régnait entre les colons et le gouvernement. Le général Austin, estimé partout où il était connu, obtenait facilement du pouvoir la réparation de quelques torts involontairement causés, chacun par son intermédiaire se voyait délivrer autant de terres qu'il pouvait en désirer, les colons étaient exempts de toutes les charges et impôts que supportait le reste du Mexique, et tout semblait devoir prospérer. Cet état de choses dura jusqu'en 1827. C'est à cette époque qu'eut lieu la fatale rébellion d'Edward, rébellion qui fut pour ainsi dire le signal d'une révolution générale.

Edward avait obtenu du gouvernement mexicain le droit de coloniser une portion de terres dans laquelle se trouvait compris le bourg de Nacogdoches. Il prétendit que le gouvernement les lui avait accordées en récompense de ses services ; qu'il avait le droit d'en disposer et même de les vendre, et en conséquence exigea des colons qu'il avait amenés une certaine somme par acre de terre. Ceux-ci regardèrent avec raison cette exigence comme injuste et ne voulurent pas s'y soumettre. Plainte fut portée au gouvernement, qui révoqua la concession faite à Edward. Celui-ci se joignit à quelques Indiens et se déclara contre le gouvernement ; mais ne trouvant que peu d'appui parmi les colons, il fut bientôt forcé d'abandonner le pays.

Toutefois il résulta de cette révolte un fâcheux effet, et malgré eux les Mexicains sentirent diminuer leur confiance dans la loyauté de leurs colons. Pour éviter le renouvellement de semblables événemens, ils songèrent à introduire des troupes dans le Texas ; mais usant de ménagement et pour n'alarmer personne ils ne les introduisirent qu'en petit nombre, à différentes époques et sous des prétextes spécieux. Des compagnies de douze ou vingt hommes apparaissaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre, pour protéger des dépêches ou pour d'autres motifs. Mais on les laissait là où elles arrivaient, de sorte que bientôt il se trouva à Nacogdoches deux cent cinquante hommes environ. Puis de petites garnisons furent établies sur d'autres points du Texas, et toujours, pour ne point effrayer les colons, prenait-on le prétexte d'assurer les recouvremens des revenus. Jusque-là il n'y avait aucune plainte de la part des Texains, et il est probable qu'il ne s'en serait jamais élevé, si la question de l'émancipation des esclaves n'était venue là comme ailleurs agiter et soulever des intérêts divers. Cédant aux vœux du monde entier, Guerrero, président de la république du Mexique, promulgua, en 1829, un décret qui affranchissait tous les esclaves du Mexique. Les Texains, semblables en cela à tous les propriétaires d'esclaves, se voyant avec regret dépouillés d'un moyen facile de s'enrichir, prétendirent que c'était une atteinte portée à leurs droits, et Guerrero, satisfaisant à leurs représentations, consentit à suspendre l'effet de ce décret à l'égard du Texas.

Quoique ce décret n'eût pas reçu une exécution immédiate, et quoi qu'en puissent dire les défenseurs du Texas, il ne faut pas chercher ailleurs la véritable cause de leur révolution. Certainement la suite des événemens, la conduite postérieure des Mexicains et la manière dont les Texains eux-mêmes agirent pendant la guerre, a enlevé en grande partie à leur révolution ce qu'elle pouvait avoir d'odieux dans ses causes premières. Mais il n'est pas moins vrai que c'est de cette époque que datent les premiers mécontentemens manifestés contre le gouvernement mexicain, et chacun de ses actes devint dès lors le sujet de représentations nouvelles.

L'esprit de rébellion s'étendait : c'aurait donc été une folie de la part des Mexicains de recevoir de nouveaux ennemis dans son sein, et de donner des alliés à ceux qui voudraient se révolter. En conséquence il fut déclaré que l'émigration devait cesser, et que les colons ne seraient plus reçus. Néanmoins le gouvernement mexicain ne se montra pas plus sévère dans l'application du décret relatif à l'émigration, qu'il ne l'avait été

lors du décret concernant les esclaves. Les colons continuèrent à trouver au Texas des terres et des secours, et jusqu'en 1832 tout demeura à peu près dans le même état.

A cette époque il se trouvait des garnisons dans presque toutes les villes. L'esprit remuant et inquiet des Américains du nord, toujours prêts à prétendre leurs droits attaqués, s'arrangeait difficilement de cette espèce de surveillance, bien naturelle cependant, et chez beaucoup d'individus se manifestaient déjà des intentions hostiles, notamment chez ceux qui, comme nous l'avons dit, avaient cherché dans le Texas un refuge contre les lois, gens toujours portés à s'affranchir de toute espèce de contrainte, et à regarder comme ennemi tout pouvoir qui se fait respecter.

La partie saine des colons cherchait à réprimer, à calmer les esprits. Ils représentaient aux Texains qu'ils avaient reçu de la libéralité du gouvernement des terres vastes et productives au gré de leurs désirs, et les prenant par le sentiment de leur intérêt, les priaient de ne pas risquer le fruit de leurs travaux et de ne pas compromettre leur existence future. Vains efforts! la paix n'était pas du goût de la plupart aux conditions où il fallait l'obtenir, et la privation de leurs esclaves leur apparaissait toujours comme devant les forcer prochainement à une diminution de profits qui effrayait leur avidité. D'ailleurs les discussions auxquelles le Mexique lui-même était alors en proie leur paraissaient une occasion trop favorable pour la laisser échapper.

Cependant ils ne découvrirent pas tout d'abord leur pleine intention, et prétendirent ne prendre les armes que pour défendre leurs droits en même temps que ceux du Mexique, auquel ils se regardaient comme unis, droits violés par Bustamente, alors président de la république. Ils firent cause commune avec Santa-Anna, qui s'était déclaré contre ce président et s'était mis à la tête d'un parti. Mais bientôt, quand l'esprit de rébellion se fut répandu, qu'ils se virent soutenus, et que même ils trouvèrent dans les États-Unis des secours d'argent, alors, guidés par des hommes qui pensaient déjà à se saisir de la conduite des affaires, ils déclarèrent qu'ils ne se fiaient plus à la bonne disposition de Santa-Anna et que désormais ils allaient pourvoir à s'organiser et se préserver d'une ruine imminente, qu'ils ne feraient ni pétitions ni requêtes, mais que c'était les armes à la main qu'ils allaient soutenir leurs droits.

En vain les partisans de la paix leur firent des représentations. Où vous engagez-vous? leur disaient-ils; Santa-Anna est favorablement disposé pour le Texas; le gouvernement vient de prendre vos réclamations en considération et d'y faire justice; il vous a accordé tout ce que vous demandiez; il a établi un tribunal avec un jury, et organisé une cour spéciale pour le Texas. Si vos commissaires ont été emprisonnés, c'est qu'ils vous dictaient des mesures violentes. L'anarchie dont vous vous plaignez va cesser; les deux partis vont se réconcilier. Considérez que vous vous jetez dans une révolte ouverte, et que vous allez précipiter le pays dans toutes les horreurs d'une guerre civile.

Mais ces représentations furent inutiles; les Mexicains, embarrassés eux-mêmes dans leur propre dissension, ne purent distinguer et séparer le coupable d'avec l'innocent; et les mesures répressives qu'ils adoptèrent durent embrasser le Texas tout entier. Dès ce moment tout fut perdu. Ceux-là même dont l'esprit était le plus tranquille crurent sincèrement que le moment était arrivé pour tout bon citoyen de combattre pour son pays. Ils avaient désiré la paix, cherché à éviter la guerre; mais une collision devenant inévitable, ils se disaient: le ciel le veut ainsi. Les routes étaient couvertes de citoyens qui allaient rejoindre le drapeau de leur pays, et tous s'écriaient: « A tort ou à raison, combattons pour notre pays. » Mais aussi dès ce moment, avouons-le, la lutte prend un caractère et plus grave et plus noble, et nous concevons qu'on se soit laissé aller à l'enthousiasme en voyant le courage de ces hommes après la défaite, leur conduite généreuse après la victoire. Ils firent de cette guerre civile une guerre de citoyens opprimés par des étrangers, tandis qu'aux Mexicains, qui ne les regardaient que comme des sujets révoltés, on eut plus d'une fois à reprocher et la traîtrise et la cruauté.

Un des hommes qui se dessinent le plus noblement et le plus héroïquement, c'est le colonel Travis, défendant pendant trois semaines, avec cent quarante hommes, le fort Alamo, assiégé par environ quatre mille Mexicains. Dans une lettre adressée au peuple du Texas, pendant le siége, il écrivait: « Nous sommes assiégés par plusieurs milliers de Mexicains sous la conduite de Santa-Anna. Nous avons, pendant vingt-quatre heures, soutenu un bombardement et une canonnade continuelle, et cependant nous n'avons pas perdu un seul homme. L'ennemi nous a sommé de nous rendre à discrétion, sinon que toute la garnison serait passée au fil de l'épée quand le fort serait pris. J'ai répondu à cette sommation par un coup de canon. Je ne veux me rendre ni me retirer. La valeur et le courage déterminés dont mes hommes ont fait preuve jusqu'à présent se soutiendront jusqu'au dernier moment; et, s'il faut que nous soyons sacrifiés à la vengeance de ces ennemis barbares, je veux du moins que la victoire leur coûte si cher que, pour eux, mieux vaudrait une défaite. Dieu et le Texas, la victoire ou la mort! »

Dans une lettre qu'il écrivait à ses amis, il leur disait, après avoir fait la peinture de ce qu'il avait à souffrir ainsi que ses compagnons: « Dites à la convention d'aller en avant et de faire une déclaration d'indépendance, alors nous saurons et le monde entier saura pourquoi nous combattons. Si l'indépendance n'est pas déclarée je mets bas les armes, et mes braves avec moi; mais sous le drapeau de la liberté, nous sommes prêts à risquer notre vie cent fois par jour. A moins que mes concitoyens ne me tirent d'ici, je suis décidé à périr à la défense de cette place. »

Ce fut la dernière lettre qu'il écrivit. Quelques jours après, les Mexicains entourèrent le fort, et Santa-Anna commanda le siége en personne. Les Texains étaient épuisés par des fatigues et des veilles continuelles, et cependant leur courage ne faillit pas. Deux fois les assiégeans appliquèrent leurs échelles contre les remparts, et deux fois furent repoussés. Enfin, une troisième attaque réussit; les assiégés blessés combattaient encore jusqu'à ce que la vie les eût tout-à-fait abandonnés; et quand les assiégeans entrèrent dans le fort, ils n'y trouvèrent que des cadavres. Jusqu'au dernier moment, le colonel Travis se tint sur les remparts. Courage, mes enfans, s'écriait-il tout en combattant. Un officier mexicain lui porta un coup mortel, mais en tombant Travis rassembla ses forces, passa son épée au travers du corps de son ennemi, et la mort emporta deux victimes.

Une partie des Mexicains, et Santa-Anna lui-même, ne durent la vie qu'au hasard. Une balle vint frapper le major Évans au moment où il allait mettre le feu à une traînée de poudre conduisant à un magasin qui devait faire sauter une partie des remparts.

Mais bientôt après les Texains prirent leur revanche, et la bataille de San-Jacinto éteignit la puissance mexicaine dans le Texas.

Nous terminerons cet extrait par le récit de la prise de Santa-Anna, qui porta le dernier coup aux Mexicains. A ce récit, fait par des Texains, on peut reprocher peut-être un peu de partialité; nos lecteurs en jugeront.

Le 22 avril au matin, on apprit au camp que MM. Carnes et Secretts, avec environ 25 soldats, se trouvaient à 10 milles du camp, et tenaient cernés Santa-Anna avec 50 Mexicains. Aussitôt 50 volontaires sortirent du camp pour aller à leur aide. Ils se dirigèrent du côté de la rivière Bayou, où ils comptaient les rencontrer; mais, ne les apercevant pas, vingt seulement continuèrent à aller en avant, et les trente autres reprirent la route du camp; ils suivirent le Bayou, et, lorsqu'ils furent arrivés à un bras de cette rivière qui se détourne dans la plaine, ils aperçurent un Mexicain qui courait vers le pont. Il regarda un instant autour de lui, et le traversa. Aussitôt qu'il les vit, il se laissa tomber au milieu des herbes qui étaient assez hautes pour le cacher. Ils se dirigèrent vers l'endroit où ils l'avaient vu, et ils le trouvèrent couché sur le côté et le visage couvert. Ils lui dirent de se lever, mais il se contenta de se découvrir la figure; ce ne fut qu'à la seconde injonction qu'il se leva, et, se voyant entouré, il s'avança vers eux et leur tendit la main. L'un d'eux lui donna la sienne, il la pressa et la baisa, il leur offrit une montre d'une grande valeur et une somme d'argent assez forte, mais ils les refusèrent. Alors il leur demanda où était leur brave Houston (c'était le général). Dans le camp, répondirent-ils. Celui des volontaires qui servait d'interprète lui demanda qui il était; il répondit qu'il n'était que simple soldat. Un autre cependant fit remarquer la blancheur et la finesse de sa chemise. Il leur dit aussitôt qu'il était un aide de Santa-Anna, et fondit en larmes. Il les pria de ne lui faire aucun mal, et se plaignit d'être très-fatigué; on le fit monter à cheval et on le conduisit au camp. Quand le prisonnier fut arrivé dans la tente de Houston, il lui dit: « Je suis Antonio Lopez de Santa-Anna, président de la république mexicaine, et général en chef. Vous êtes destiné à de grandes choses, général, car vous avez pris le Napoléon de l'Amérique. »

On ne sait comment faire accorder ces paroles si fières avec les larmes qu'il versa, dit-on, lorsqu'il fut pris; et encore moins peut-on croire qu'il ait versé ces larmes, lorsque le général Houston lui-même assure que c'était l'homme le

plus capable de l'Amérique, et qu'il se conduisit, quand il fut fait prisonnier, aussi dignement qu'un homme peut le faire.

(*Revue du* XIX[e] *siècle.*)

SHAKSPEARE.

(La *Galerie des Femmes de Shakspeare* (1) nous a déjà fourni le portrait de Catherine d'Aragon, tracé par la plume savante et spirituelle de M. Amédée Pichot; aujourd'hui nous mettons encore à contribution ce magnifique keepsake. La vie et les ouvrages du grand poète dramatique anglais sont admirés de beaucoup sans doute, mais surtout des érudits et des hommes qui s'occupent spécialement de littérature; nous voulons initier aussi les gens du monde à la connaissance de ces œuvres du génie. C'est dans ce but que nous donnerons l'analyse de toutes les tragédies et comédies du sublime William; une courte notice biographique était nécessaire pour compléter cette importante reproduction; nous empruntons celle que M. Willemain, de l'Académie française, a écrite pour la *Galerie des Femmes*. Pour cette notice, comme pour les analyses, nous ne pouvions certes puiser à meilleure source.)

BIOGRAPHIE.

Shakspeare (William), fils aîné d'une famille de dix enfans, naquit le 23 avril 1564, à Stratford, dans le comté de Warwick. On ne sait rien avec certitude sur les premières années de cet homme célèbre; on n'a pu même déterminer bien nettement s'il était catholique ou protestant. Son père, occupé d'un commerce de laines, avait successivement rempli dans la corporation de Stratford les fonctions de juge de paix, de grand-bailli, et celles d'alderman, jusqu'au moment où des pertes de fortune lui firent abandonner une charge honorifique dont il n'était plus en état de payer les frais. A dix-huit ans et demi Shakspeare épousa la fille d'un riche fermier du voisinage. Il eut d'elle une fille et deux enfans jumeaux. C'est deux ans après que, chassant la nuit dans le parc du chevalier Thomas Leucy, shérif du comté de Warwick, il fut pris en flagrant délit. Il fut condamné à la réprimande publique; blessé de cet affront, il se vengea par des vers, en affichant à la porte du parc une ballade injurieuse. Le seigneur doublement offensé voulant poursuivre de nouveau le braconnier satirique, Shakspeare quitta brusquement Stratford et vint se réfugier à Londres. Ses premiers pas y furent assez obscurs; Shakspeare, quoique dans un siècle fort érudit, n'avait pas fait d'études classiques; mais il connut l'antiquité par Plutarque. A la forme de ses premiers ouvrages on a peine à croire qu'il ne sût pas l'italien. Dès 1589, on voit son nom figurer parmi ceux des comédiens de Black-Friars. Chargé de modestes rôles, Shakspeare dut s'employer de bonne heure à corriger, à remanier ses pièces, souvent anonymes. Il publia successivement *Vénus et Adonis*, son poème de *Lucrèce*, des sonnets mythologiques, et *le Pélerin passionné*. La liste des pièces de théâtre non contestées de Shakspeare renferme trente-cinq ouvrages produits dans l'espace de vingt-cinq ans. Chaque année il donnait une ou deux pièces, dont quelques unes ont été remaniées et augmentées presque du double, et il allait passer quelque temps près de sa femme, de ses enfans et de son vieux père, à Stratford, où il acheta plusieurs petits domaines. Le produit de ses ouvrages lui acquit une certaine aisance, car il demandait, pour son droit de propriété dans le mobilier du théâtre et pour quatre parts de sociétaire, la somme considérable alors de 1,400 livres sterling (35,000 f.) Shakspeare, rentré à l'âge de cinquante ans dans sa ville natale, semblait destiné à jouir du repos dans une heureuse aisance; mais ce repos fut court; le 23 avril 1616, jour anniversaire de sa naissance, Shakspeare mourut à 52 ans révolus, laissant un nom à la postérité la plus reculée.

VILLEMAIN
(*De l'Académie française*).

(1) Chez Delloye, place de la Bourse, 13.

La Tempête.

Prospero, duc de Milan, préférant le savoir cabalistique à l'art de régner, se laisse détrôner par son frère Antonio; banni, errant sur la mer avec son enfant, la jeune Miranda, Prospero aborde une île déserte qui appartenait à une espèce de sauvage amphibie nommé Caliban, fils monstrueux d'un génie anéanti par les esprits des airs. Prospero asservit ce Caliban qui devient son esclave. Dans l'île, un esprit aérien était enfermé dans l'écorce d'un arbre; la science magique de Prospero le délivre. Celui-ci se nomme Ariel, et se consacre par reconnaissance au service de Prospero. Caliban est le serviteur grossier attaché à la terre; Ariel, pure intelligence, exécute les volontés de son maître dans les airs. Ces deux personnages, par un admirable contraste, représentent l'abrutissement de l'ignorance et du vice et la légèreté vive et brillante de l'intelligence. Miranda dans son désert, choyée par l'amour de son puissant père, devient à quinze ans une merveille de beauté, d'innocence et de grâces. Alonzo parvenu au trône de Naples, son fils Ferdinand, Antonio l'usurpateur de Milan, et Sébastien frère du roi, traversent la mer. Prospero l'apprend par son art; il commande à son serviteur Ariel de soulever une tempête qui jettera dans l'île sa famille coupable. L'ordre s'exécute; les voyageurs séparés par le naufrage sont à leur insu portés sur la rive. Ferdinand devient le compagnon d'esclavage de Caliban; il est soumis à de rudes travaux. Miranda l'aperçoit; elle le plaint, le contemple et le protége. Inspiré par Prospero lui-même, un violent amour les embrase tous deux. Le roi de Naples, Sébastien, Antonio et leur suite errent dans une autre partie de l'île, surveillés par des esprits invisibles. Le perfide Antonio conseille à Sébastien de tuer le roi pendant son sommeil. Ariel, envoyé par Prospero, éveille le roi; les traîtres remettent l'exécution de leur forfait à la nuit suivante. Les voyageurs, pressés par la faim, se placent à une table que plusieurs fantômes avaient couverte de mets; mais Ariel, sous la forme d'une harpie, leur reproche leurs forfaits, leur annonce que les dieux vengent ici le crime qu'ils ont commis envers Prospero, puis il disparaît au bruit du tonnerre. Rien de plus comique que la tentative des matelots ivrognes qui, aidés de Caliban, veulent se rendre maîtres de l'île et dépouiller une seconde fois Prospero qu'ils ne reconnaissent pas. Mais l'omniscience de l'ancien duc de Milan déjoue leur complot, il ordonne à Ariel de lui amener tous les autres voyageurs. Alors il se fait reconnaître de ses ennemis, leur pardonne, unit Ferdinand à Miranda et retourne en Italie avec sa famille heureuse et repentante.

DE PONGERVILLE.

ROMÉO ET JULIETTE.

Deux puissantes familles de Vérone, les Montagu et les Capulet, sont divisées par une haine invétérée. Une fête que le vieux Capulet donne chez lui procure à Roméo, unique fils de Montagu, l'occasion de s'introduire masqué avec quelques amis dans la maison de l'ennemi de sa famille pour y trouver une autre dame; mais, charmé par les premières paroles que Juliette lui adresse, Roméo oublie complétement la première dame de ses pensées. L'amour des deux jeunes gens eut un rapide progrès. Cependant les hostilités renaissent entre les deux familles. Roméo, pour épouser Juliette, fut obligé de s'adresser à un moine, frère Lorenzo, qui consent à servir les deux amans et à les marier. Le plaisant Merentio, l'ami de Roméo, a été tué par Tybalt, parent de Juliette. Roméo l'a vengé. Il tue Tybalt. Roméo est condamné à l'exil; son seul chagrin, en s'éloignant de Vérone, c'est de quitter celle qu'il aime. Bientôt le père de Juliette veut la marier au comte Pâris, mais elle est déjà la femme de Roméo; désolée, elle demande conseil au secourable moine. Celui-ci administre à la jeune fille un breuvage narcotique; elle passe pour morte. Un accident égare la lettre que Lorenzo adressait à Roméo dans son exil; ce dernier, averti trop tôt de la mort de sa femme (mort qu'il croit réelle), revient à Vérone, pénètre dans la sépulture des Capulet et se tue sur le cadavre de Juliette, qui rouvre les yeux, reconnaît Roméo et expire à son tour. Le prince de Vérone arrive, attiré par le bruit; il saisit cette occasion de réconcilier les deux vieillards; ceux-ci, baignés de larmes, s'embrassent et promettent d'élever à frais communs un monument qui transmette à la postérité l'histoire touchante de leurs enfans.

Philarète CHASLES.

JULES-CÉSAR.

César, entouré d'un nombreux cortége, va célébrer la fête des Lupercales; un devin l'avertit de prendre garde aux ides de Mars. Brutus, Cassius et Casca, apprenant qu'Antoine vient d'offrir la couronne à César, conspirent la mort du dictateur et délibèrent longtemps. Calpurnia, épouse de César, s'efforce de le dissuader d'aller au sénat; César refuse de céder à cette prière. Le dictateur tombe sous les coups des conjurés; Antoine paraît, verse des larmes sur le corps de César, et prononce son éloge devant le peuple. Les Romains commencent à murmurer contre l'injustice de ce meurtre et jurent de le venger; Antoine, Octave et

Lépide forment un parti contre les meurtriers de César et dressent une liste de proscription. L'armée des Triumvirs triomphe dans les plaines de Philippes de celle de Brutus et de Cassius, qui se donnent tous deux la mort.

Madame Amable TASTU.

CYMBELINE.

Cymbeline, souverain qui commande à la Bretagne, mais qui obéit à sa femme, découvre que la belle Imogène, sa fille d'un premier lit, s'est unie en secret à Posthumus, jeune seigneur de la cour. Animé par les instigations de la marâtre, il sépare les deux époux. Dans son exil, Posthumus rencontre un Romain, Jaehimo, qui, pour subjuguer Imogène, ne demande qu'un moyen de s'introduire auprès d'elle. Un pari s'engage. Jaehimo part, se présente à la jeune princesse comme un ami de son époux, et, après avoir essayé vainement de la séduire, parvient, sous un prétexte, à lui faire recevoir pour une nuit un coffre dans sa chambre à coucher. Dès qu'elle repose, le couvercle du coffre se soulève, Jaehimo en sort, observe l'ameublement, la disposition de la chambre, et passant à un examen plus doux, prend note d'un signe naturel empreint sur le corps de la belle endormie. Revenu près de Posthumus, il l'accable de preuves, en apparence irrécusables, de la trahison de sa femme. Posthumus charge un serviteur dévoué, Pisanio, du soin de sa vengeance; trop fidèle à son maître pour lui obéir cette fois, Pisanio, loin de frapper Imogène, lui donne les moyens de se déguiser en jeune page, pour entrer ainsi au service d'un général romain envoyé contre la Bretagne et se rapprocher de Posthumus qui sert dans l'armée d'invasion. Mais le malheureux époux, qui, sur la nouvelle de l'assassinat de sa femme, se repent trop tard de sa cruauté, voulant expier ses torts envers Cymbeline, passe du camp des Romains dans celui des Bretons, qu'il fait triompher par sa valeur, et dont ensuite il feint d'être l'ennemi, pour être immolé par eux. On l'amène devant le roi avec plusieurs prisonniers romains parmi lesquels le sort a rassemblé le traître Jaehimo et Imogène sous son déguisement. Une soudaine sympathie parle à Cymbeline en faveur du jeune page, qui en profite pour forcer Jaehimo à l'aveu de ses perfidies. Les deux époux se font alors reconnaître du roi, qui, n'étant plus en puissance de femme, reprend le droit d'être père et bénit leur union.

Paul DUPORT.

LE COMTE D'HYVER.

Léontes, roi de Sicile, ordonne à Camillo, l'un de ses gentilshommes, d'empoisonner Polixène, roi de Bohême, qui est à sa cour. Il le soupçonne d'être épris de la reine Hermione sa femme. Camillo avertit Polixène et prend la fuite avec lui. Léontes fait arrêter Hermione qu'il accuse publiquement d'adultère. Celle-ci accouche dans sa prison d'une fille que Léontes veut faire exposer dans un pays sauvage. Il donne cet ordre à Antigone, un des seigneurs de sa cour, qui abandonne l'enfant sur la lisière d'une forêt de Bohême. Léontes est sur le point de faire périr Hermione; mais l'oracle de Delphes qu'il a consulté la déclare innocente; il n'est plus temps, on lui apprend que cette malheureuse reine vient de mourir de chagrin.

Après seize ans d'intervalle, le roi Polixène paraît au quatrième acte. Son fils, le prince Florizel, violemment épris de Perdita, et voulant se soustraire aux menaces de son père, fuit en Sicile avec elle. Le roi de Bohême fait arrêter le pâtre qui passe pour le père de Perdita; celui-ci effrayé par l'image du supplice déclare qu'elle n'est pas sa fille et qu'il l'a trouvée, il y a seize ans, avec une cassette renfermant de l'or et des papiers. Polixène ouvre cette cassette et reconnaît que Perdita est la fille de Léontes, roi de Sicile. Cet événement redouble les remords de ce prince. Pauline, ancienne amie et confidente d'Hermione, lui montre une statue de la reine faite en secret par un sculpteur habile. Léontes tombe aux pieds de ce simulacre; mais le marbre s'anime, c'est Hermione, Hermione qu'on croyait morte, et qui depuis seize ans a vécu cachée chez Pauline.

× Louise COLLET, née RÉVOIL.

RICHARD III.

Richard, duc de Glocester, rencontre son frère le duc de Clarence que l'on traîne à la cour de Londres par ordre du roi Edouard, leur frère commun. Il affecte de plaindre le prisonnier dont il a secrètement préparé la disgrâce. Il accuse la reine de cet emprisonnement, parvient à faire signer au roi l'ordre d'exécuter le duc de Clarence, et charge deux assassins de ce meurtre. Après la mort du roi, Richard prend avec Buckingham des mesures pour s'emparer du jeune prince Edouard, fils aîné d'Edouard IV; il force l'archevêque d'York à lui remettre le plus jeune des fils du roi, et délibère avec Buckingham sur les moyens de s'emparer du trône. Richard se présente au lord-maire et au peuple, accompagné de deux ecclésiastiques pour justifier le meurtre d'Hastings qu'il a ordonné, feint de refuser la couronne qui lui est offerte, et finit par l'accepter. Il commande à Buckingham le meurtre du fils de son frère; celui-ci recule devant cette nouvelle atrocité, et se retire de la cour. Richard envoie Tirrel à la Tour assassiner ses deux neveux, fait périr son épouse, et s'apprête à demander la main de la jeune Elisabeth, fille de son frère, lorsqu'on lui annonce la révolte de Buckingham. Il se prépare à marcher contre lui; il apprend en même temps le débarquement de Richmond. Buckingham est fait prisonnier et condamné à mort. Richard rencontre Richmond dans la plaine de Bosworth, et meurt sur le champ de bataille.

Léon de WAILLY.

TROILUS ET CRESSIDA (Pièce en cinq actes).

Troilus, fils de Priam, est amoureux de Cressida, fille de Calchas, prêtre troyen qui a passé dans le parti des Grecs. Cressida est restée dans Troie sous la surveillance de son oncle Pandaurus, et Troilus trouve celui-ci disposé à le servir. Les deux amans se voient, s'entendent et sont heureux; mais leur bonheur n'est pas de longue durée. Calchas obtient l'échange de sa fille contre un prisonnier troyen. Adieux de Troilus et de Cressida. Tous deux se jurent une fidélité inviolable. Cressida retourne au camp des Grecs, sous la conduite de Diomède qui devient également amoureux d'elle. Troilus, à la faveur d'une trêve, passe une nuit dans le camp des Grecs et acquiert la conviction de l'infidélité de Cressida. Il s'en venge sur son rival Diomède, qu'il combat tandis qu'Hector lutte contre Ajax, mais la victoire reste indécise. Le lendemain, Andromaque, Cassandre, Hélène et Priam, effrayés par de sinistres présages, s'efforcent vainement de détourner Hector de combattre Achille. Hector tue Patrocle; mais il est à son tour tué par Achille, qui le traîne à son char autour des murs de Troie. Tous les guerriers de l'Iliade passent en revue dans cette pièce, sur laquelle Thersite et Pandaurus répandent beaucoup de comique, l'un par son caractère lâche, envieux et cynique, l'autre par son odieuse complaisance, qui a rendu son nom synonyme d'un officieux entremetteur d'intrigues galantes.

PARIS.

ANTOINE ET CLÉOPATRE (Tragédie en cinq actes).

Vainqueurs des meurtriers de César, dans les plaines de Philippes, les Triumvirs se partagent les dépouilles du monde : l'Occident échoit à Octave, l'Orient à Antoine, et l'Afrique à Lépide. Antoine, captivé par les soins de Cléopâtre, néglige tous les soins de l'empire et oublie Rome même. Mais la mort de Fulvie son épouse le tire de sa léthargie; il se prépare à partir. Cléopâtre essaie en vain par ses artifices de le retenir. Antoine se réconcilie avec Octave, et pour mieux cimenter leur union il épouse sa sœur Octavie, et s'apprête à marcher avec ses collègues contre Sexte Pompée. Fureur et jalousie de Cléopâtre en apprenant le mariage d'Antoine. Ce dernier s'irrite contre Octave, devenu seul maître du monde par le renvoi de Lépide. Octavie revient bientôt à Rome pour réconcilier son frère avec son époux. Pendant ce temps, Antoine retourne auprès de Cléopâtre. Octave lui déclare la guerre. Antoine, par complaisance pour la reine d'Egypte, se décide à combattre Octave sur mer. Cléopâtre prend la fuite au plus fort de l'action. Antoine la suit honteusement; il est réduit à faire des propositions à Octave qui les rejette. Antoine, vainqueur dans une seconde bataille, dispose tout pour une bataille décisive qui doit se donner sur terre et sur mer. Mais la flotte d'Antoine se joint à celle d'Octave. Sa cavalerie l'ayant ensuite abandonné, il est battu. Cléopâtre, pour se soustraire à sa colère, se renferme dans le tombeau de Ptolémée, et fait répandre le bruit de sa mort. Désespoir d'Antoine qui se frappe de son épée. Antoine mourant se fait porter auprès de Cléopâtre et expire dans ses bras. Octave essaie de se rendre maître de Cléopâtre. Il a une entrevue avec elle et cherche à la rassurer. Mais la reine d'Egypte, voulant éviter la honte d'être conduite en triomphe à Rome, pose sur son sein un aspic dont la piqûre lui donne la mort.

× GEORGES SAND.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ (Pièce en 5 actes).

Nous sommes dans Athènes; deux noces vont se célébrer, celles de Thésée avec Hippolyte, celles de Démétrius avec Hermia; mais Hermia s'est

prise d'amour pour Lysandre, et le prince Thésée lui annonce que, d'après la loi d'Athènes, si elle n'obéit pas à son père, elle n'a qu'à choisir entre la mort et le cloître des Vestales. Les deux jeunes gens quittent furtivement la ville. Ils se sont donné rendez-vous dans un bois voisin. La vengeance et l'amour y poussent Démétrius. Hélène y court aussi, Hélène que Démétrius avait aimée avant de voir Hermia, et qui est restée fidèle à ce volage amant. Démétrius, qui cherchait Hermia, rencontre Hélène et l'accable de dédains. La nuit arrive. Oberon et Titania, le roi et la reine des fées reprennent possession de leur empire. Un sommeil magique s'empare des quatre amans, et alors commence une action fantastique mêlée à l'action réelle ; ce ne sont plus que méprises réciproques et échanges d'amours occasionnés par les philtres et les talismans ; car Oberon et Titania étaient en guerre cette nuit-là. Enfin ils se raccommodent, et l'harmonie se rétablit dans le cœur des mortels, si bien qu'au réveil Démétrius retrouve son premier amour pour Hélène et renonce à la main d'Hermia ; tout s'arrange, les trois couples sont heureux, et pour fêter ces belles noces, des artisans d'Athènes viennent représenter devant la cour une tragédie de Pyrame et Thisbé, sorte de prologue où Shakspeare nous donne une spirituelle critique des auteurs de son temps.

Émile DESCHAMPS.

MESURE POUR MESURE (**Drame en 5 actes**).

Le duc de Vienne, qui a laissé en son absence plein pouvoir à l'austère Angelo afin qu'il remît en vigueur les lois tombées en désuétude, parcourt ses états déguisé en moine. Il a pénétré dans la prison de Claudio ; il a entendu d'un lieu secret la scène entre Isabelle et son frère ; il a reçu les confidences de Marianne, qu'Angelo a abandonnée après lui avoir promis de l'épouser. Il obtient d'Isabelle qu'elle accorde à Angelo un rendez-vous où Marianne doit la remplacer. De son côté le gouverneur a promis à Isabelle la grâce de son frère ; mais fidèle à son caractère d'hypocrisie et d'orgueil, quand il croit avoir assouvi sa passion, il donne ordre d'exécuter le prisonnier. Le duc a tout vu, il suspend l'exécution. A son entrée triomphale dans la ville de Vienne, sur l'appel des deux femmes, Isabelle et Marianne, il fait Angelo juge en sa propre cause, et rentre comme témoin sous son premier déguisement. Le moine accuse hautement Angelo, celui-ci le traite d'imposteur et veut le faire arrêter, on lui arrache son capuchon, et on reconnaît le duc.

Il force Angelo à épouser Marianne, condamne Sucio à devenir le mari d'une courtisane, et met son duché aux pieds d'Isabelle. Le poète ne dit pas si la noble fille accepte ou retourne dans son couvent. *Mesure pour mesure* est une des pièces de Shakspeare les moins connues en France, c'est cependant un magnifique drame où abondent des beautés de premier ordre, qui à la vérité se trouvent mêlées à des scènes d'une grande licence de mœurs, mais que le sujet motive, et qui font encore mieux ressortir la pensée morale de la pièce et la pure et chaste figure d'Isabelle.

Louise Sw. BELLOC.

HENRI VI, TROISIÈME PARTIE (**pièce historique en cinq actes**).

On a contesté que Shakspeare fût l'auteur des trois parties de Henri VI, et ce n'est pas sans quelque apparence de raison. Elles offrent, en effet, moins de poésie, moins de pathétique, plus de verbosité et d'enflure de style que les autres ouvrages du grand tragique anglais. Cependant il y a dans la deuxième et la troisième partie de Henri VI des passages magnifiques où l'on reconnaît la touche de Shakspeare. La troisième partie est remarquable par le grand nombre de batailles, d'assassinats et d'événemens qui s'y entassent.

Le duc d'York dispute la couronne à Henri VI, qui consent que l'héritage passe à son rival et à sa famille pour avoir le privilége de régner le reste de sa vie. Marguerite d'Anjou engagée dans une lutte terrible pour le trône de son mari, accable de reproches le faible Henri qui a lâchement abandonné les droits de son fils. Marguerite triomphe d'York, et fait le duc lui-même prisonnier, à la suite d'une autre bataille gagnée par le fils d'York, depuis Edouard IV. Henri est renfermé dans la Tour de Londres. Ici commence l'amour d'Edouard IV pour Elisabeth Woodville, veuve de lord Grey. Sur ces entrefaites, Warwick envoyé en ambassade auprès de Louis XI demande pour Edouard la main de la princesse Bonne, belle-sœur du monarque français. Ce dernier, piqué du mariage d'Edouard et de la belle veuve, accorde des secours à Marguerite. Warwick, surnommé le faiseur de rois, indigné de la conduite d'Edouard, se joint au parti de Marguerite, et donne sa fille en mariage au jeune fils de Henri VI. Warwick détrône Edouard et l'enferme dans un château du duché d'York. L'hypocrite et ambitieux duc de Glocester, depuis Richard III, aspire lui-même à la couronne, mais pour y parvenir il lui faut détruire les ennemis de sa famille, afin de la détruire ensuite elle-même. Richard ramène Edouard vainqueur à Londres. Henri VI, qui tombe de nouveau entre les mains de son rival, est jeté en prison. Après la défaite de Warwick par Edouard IV, Marguerite livre la bataille de Tewkesburry qu'elle perd. Le hideux Richard poignarde Henri VI dans la Tour de Londres, et par cet assassinat fait triompher la rose blanche de la rose rouge. (Voir l'analyse de Richard III.)

Casimir DELAVIGNE.

Poésie.

Hégésippe Moreau.

Il s'endormit, rêvant bonheur et gloire ; mais
L'une arriva trop tard, l'autre ne vint jamais.

H. MOREAU.

Voici déjà cinq nuits qu'il dort au cimetière.
Ciel ! as-tu réchauffé sa funèbre litière ?...
Il doit faire si froid dans la fosse où, tout seul,
Nous l'avons déposé vêtu du blanc linceul !
Quand l'étoile du soir à l'horizon fidèle
Vole comme au printemps la frileuse hirondelle,
L'ange qu'il a rêvé vient-il, aimant et beau,
Lui faire compagnie au fond de son tombeau ?
Il me l'a dit souvent : Le trésor que j'envie,
Le pain qui soutiendrait ma défaillante vie,
C'est l'amour ! mais l'amour, me disait-il encor,
Pour le prendre ici-bas il faut des filets d'or.
Pauvre enfant ! il n'avait que des réseaux de laine
Troués en maint endroit, et que, de son haleine,
Un amour éphémère, après deux ou trois jours,
Aux caprices du sort faisait voler toujours.
Celles qui par hasard avaient lu le volume,
Le livre saint tombé de sa magique plume,
Et qui rêvaient de lui pendant les noirs hivers,
Refaisant dans leur cœur sa pensée et ses vers ;
Quand un autre hasard leur montrait son image,
Murmuraient, la voyant si pauvre : « Quel dommage ! »
Et puis, plus rien. L'amour, semblable aux papillons,
Se pose sur les fleurs et non sur les haillons.

Il était beau pourtant, et sa voix était douce ;
Comme l'onde qui pleure en fuyant sur la mousse,
Les mots qu'il avait dits faisaient songer longtemps ;
Le vent qui s'égarait dans ses cheveux flottans
En sortait parfumé de l'indicible arôme
Qui roulait au désert autour de Saint-Jérôme ;
Car son amour, bravant le sarcasme moqueur,
Brûlait toujours sur lui quelque part de son cœur.
Certes ! ce n'était pas cet amour du grand monde,
Ce louche Cupido tout plein de grâce immonde,
Et dont les doigts, cachés sous des gants de chamois,
Usent en minaudant trente noms dans un mois.
C'était ce noble amour, besoin des grandes âmes,
Qui peuple les cœurs purs de fantômes de femmes ;
Étoile qu'on épie à l'horizon lointain,
Pour la baiser des yeux le soir et le matin ;
Ange, fée ou péri que l'on voudrait connaître
Pour jeter à ses pieds sa pensée et son être,
Pour avoir un sommeil doux et réparateur,
Pour sentir, pour aimer, pour croire au Créateur ;
Inextinguible amour, flamme chaste et divine,
Astre qu'on ne voit pas, mais que le cœur devine,
Et dont il faut mourir lorsque, l'ayant rêvé,
Sur dix ans de prière il ne s'est pas levé !
Vers ce mirage en vain il tourna sa paupière.
Un jour, assis tous deux sur un vieux banc de pierre,
Il m'ouvrit en pleurant le puits noir et profond
Qu'il appelait son âme ; et j'en ai vu le fond.
Hélas ! ce n'était plus qu'un vaste cénotaphe
Où sommeillaient, chacun avec son épitaphe,
L'un sur l'autre couchés, tous ces morts de l'esprit
Qui succombent en nous quand l'espoir s'y flétrit.
La jeune liberté que juillet fit éclore,
Le front pâle et couvert d'un lambeau tricolore,
Y dormait, à côté d'un visage charmant
Dont le triste poète avait été l'amant.
« Eblouis et jaloux de sa vive lumière,
Les méchans, me dit-il, ont tué la première,
Et pendant que j'allais pleurer au Golgotha,
Un monsieur qui passait vit l'autre, et l'acheta !
C'étaient mes seuls trésors ; à présent, la tempête
Peut rouler sous mes pieds ou gronder sur ma tête ;
Et la mort peut venir ; et voici bien longtemps
Déjà que, n'ayant plus d'autre espoir, je l'attends !... »

Elle est venue, enfin ! J'ai revu le poète :
Un sourire flottait sur sa bouche muette ;

Ses yeux tournés au ciel et chastement ouverts
Etincelaient du feu qui brûle dans ses vers.
On voyait que la mort, sans luttes et sans peines,
Goutte à goutte avait bu tout le sang de ses veines;
Et que, l'aidant lui-même à son dernier moment,
Lorsqu'elle est arrivée, il l'attendait vraiment!..

O mon Dieu! quand l'étoile à l'horizon fidèle
Vole comme au printemps la frileuse hirondelle,
L'ange qu'il a rêvé vient-il, aimant et beau,
Lui faire compagnie au fond de son tombeau?

L. A. BERTHAUD.

24 décembre 1838.

LA LETTRE DE CHANGE.

C'était une de ces nuits froides et sombres comme on n'en voit qu'en Flandre. Le ciel était chargé de gros nuages noirs qui, dans leur course rapide, laissaient de temps à autre percer un rayon de lune sur la cime des toits et des clochers de la bonne ville de Leyden. On n'entendait que le bruit des girouettes qui tournaient en gémissant sur leur axe de fer rouillé. Il tombait une petite pluie fine qui, poussée par le vent, venait fouetter la façade des maisons. Les carillons des diverses horloges de la ville venaient de sonner deux heures; le nacht-water (garde-nuit) avait aussi répondu aux horloges par la lugubre et antique formule des garde-nuit flamands: Il est deux heures; éteignez vos feux, et priez pour les trépassés du purgatoire!

Cependant, dans une des petites rues du centre de la ville, on voyait encore de la lumière à une fenêtre du rez de chaussée. L'intérieur de cette chambre était occupé par un pauvre savetier et sa femme. Ces braves gens devaient travailler une partie de la nuit, car c'était un rude hiver que celui de 1667. Donc, ils travaillaient tous deux à côté d'un berceau dans lequel dormaient deux enfans. « Déjà deux heures! dit la femme en soupirant, et tant d'ouvrage à faire encore! » Zandre ne répondit rien à cette triste réflexion de sa femme; il continua son travail.

« Femme, dit-il un instant après, n'as-tu pas entendu quelque bruit? — Non, répondit Marianne, c'est sans doute le vent qui t'aura trompé »

Zandre s'était remis au travail, à moitié satisfait de l'explication de sa femme: il était inquiet. « Marianne, s'écria-t-il, je te réponds que j'ai entendu la voix d'un homme; cette fois, j'en suis certain. C'est peut-être quelque malheureux. — Allons, ne voulez-vous pas sortir de ce temps-là? et pour qui? pour quelqu ivrogne ou quelque méchant coupe-jarret, ou peut-être pis encore, quelque âme en peine qui vient réclamer la femme de notre voisin, l'orfèvre Yots, qui est mort hier. — Laisse donc tes sottes idées de revenans, continua le savetier, et suis-moi; nous allons voir ce qui se passe dans la rue. » Il fallut obéir. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils entendirent distinctement des cris plaintifs. Zandre se dirigea vers ce côté, et s'approchant avec sa lanterne des échafaudages d'une maison en réparation, il vit une masse noire qui se mouvait au milieu des décombres, de la boue et du mortier. Il s'avance de plus près, et examine plus attentivement. Il reconnaît bien distinctement que le malheureux tombé dans ce cloaque y sera mort avant le jour, s'il ne lui porte secours. Voilà donc ces braves gens faisant tous leurs efforts pour soulever et transporter chez eux ce fardeau extraordinaire. Ils en viennent cependant à bout. Une fois chez eux, cet homme, tombé dans un état d'ivresse voisine de la léthargie, fut l'objet de leurs soins les plus empressés. Ils le lavèrent, le couchèrent dans un lit bien chaud, que Marianne fit tout exprès dans une chambre voisine de celle qu'ils habitaient. Ils ne se couchèrent eux-mêmes qu'après s'être bien assurés que leur hôte ne manquait plus de rien et qu'il dormait d'un profond sommeil.

Quand le jour parut, le premier soin de Zandre et de Marianne fut d'aller voir celui qu'ils avaient, pour ainsi dire, miraculeusement sauvé d'une mort certaine.

Mais quel étonnement fut le leur en entrant dans la chambre de leur hôte! Il n'y avait plus personne. Tout y était parfaitement remis en ordre, la fenêtre entr'ouverte, et les meubles à leur place.

Toute la journée se passa en conjectures. La rumeur fut grande parmi les commères du quartier; les plus habiles furent consultés, mais l'énigme n'en resta que plus inextricable.

Deux ou trois jours après les événemens que nous venons de raconter un homme très élégamment vêtu se présenta chez Zandre Wermans. Il paraissait avoir trente ou trente-cinq ans; il portait les cheveux longs et bouclés à la mode du temps, une mouche sous la lèvre inférieure et des moustaches relevées vers les coins. Son costume, entièrement de velours et de satin noir, n'était relevé que par une magnifique chaîne d'or qu'il portait au cou. Il avait à la main quelque chose de plat et de forme carrée, enveloppé dans du parchemin et entortillé d'une corde scellée avec un gros cachet de cire rouge. Après avoir salué Marianne et serré affectueusement la main au savetier: « Mon ami, dit-il à ce dernier, vous m'avez sauvé la vie, il y a trois jours; il est juste qu'une telle action ne soit pas oubliée, et qu'un jour vous ayez quelque plaisir à vous la rappeler. Tenez, prenez ceci, enfermez-le avec ce que vous avez de plus précieux. Ne vous inquiétez pas de ce que cela peut être, seulement au jour du malheur souvenez-vous-en; portez-le à maître Jacques Maas, notre bourgmestre, à M. Paats, ou à M. Cornille Poots, ou au marquis de Béthune, ou à qui vous voudrez enfin, et vous en aurez quelques centaines de florins.

L'inconnu prit ensuite très poliment congé des époux Wermans, et sortit avant qu'ils eussent eu le temps de le questionner; Zandre, son mystérieux paquet à la main, et Marianne se prirent à se regarder d'un air hébété; soit superstition, soit insouciance, ils exécutèrent ponctuellement les instructions du visiteur. Le prétendu talisman fut précieusement renfermé, et huit jours après on n'y pensait pas plus qu'à l'aventure de cet ivrogne d'une espèce nouvelle.

Ce fut pour la Hollande une bien terrible année que l'année 1672. Trois armées françaises, commandées par M. de Turenne, le prince de Condé et M. de Chamilly, et ayant à leur tête le roi Louis XIV en personne, se précipitèrent sur ce malheureux pays. Donc la Hollande devait supporter toutes les calamités de l'invasion étrangère. Zandre et sa femme furent réduits à la dernière misère. Un jour que le froid et la faim se faisaient plus rudement sentir, ils se souvinrent de la singulière aventure de l'ivrogne et de son présent. Zandre se rendit ce matin-là chez le bourgmestre, maître Jacques Maas, et lui raconta ce qui lui était arrivé. Celui-ci ouvrit le paquet, brisa le cachet, dénoua les cordons. Un tableau d'une admirable perfection frappa ses regards: « Ce n'est pas de Gérard Dow, s'écria-t-il, il n'a jamais su si bien peindre, il n'y a que Miéris au monde pour peindre comme cela. Ce tableau est de Miéris, l'honneur de la peinture flamande; Miéris seul est capable d'exécuter un tel chef-d'œuvre. » Et en effet, dans un petit coin de son panneau, l'immortel artiste avait signé son nom: « François Miéris, de Delst, 1670. » Quant à la prédiction de Miéris, elle fut plus que réalisée; le pauvre savetier Zandre Wermans se coucha ce soir-là avec 1,200 florins dans son tiroir.

(*Petit-Courrier des Dames.*)

Compte annuel de la justice criminelle.

Le *Moniteur* publie le rapport au roi sur l'administration de la justice criminelle pendant l'année 1836. Nous en avons extrait succinctement les résultats généraux. Ce rapport est lui-même un résumé des tableaux dont se compose le compte-rendu. La première partie fait connaître les travaux des cours d'assises.

En 1836, ces cours ont statué sur 5,300 accusations; en 1835, 5,228 leur avaient été soumises; la différence en plus est de 72. Le ministre observe que le chiffre des accusations de crimes contre les propriétés est augmenté, et celui des accusations de crimes contre les personnes diminué. De 1825 à 1830, les crimes contre les personnes ont diminué presque chaque année: ils étaient de 24 sur 100 en 1828, de 25 en 1829, de 23 en 1830; en 1831, le chiffre s'est tout à coup élevé; il n'a cessé de monter jusqu'en 1835; il était alors de 34 sur 100. En 1836, il tombe à 29 pour 100.

Si l'on met le nombre des accusés en rapport avec la population du royaume, on trouve que la moyenne est d'un accusé sur 4,638 habitans. Cette moyenne a été dépassée dans 28 départemens. Dans le département de la Seine, où l'on relève 1 accusé sur 1,231 habitans; dans la Corse, 1 sur 1,540; dans les Pyrénées-Orientales, 1 sur 2,029; dans le Haut-Rhin, 1 sur 2,235; dans le Finistère, 1 sur 2,617, etc. Les départemens dans lesquels cette moyenne n'a pas été atteinte sont au nombre de 58. Il en est 5 où la différence a été très sensible. Le Cher n'a qu'un accusé sur 12,037 habitans; l'Aude, sur 11,710; la Drôme, sur 11,315; les Landes, sur 10,553; les Hautes-Alpes, sur 10,089.

L'auteur du rapport recherche quels ont été les accusés, leur sexe, leur position, leur état civil, leurs antécédens, etc.

1339 femmes ont été accusées de crime, c'est

à dire que sur 100 accusés il y a eu 19 femmes. Parmi elles, 34 sur 100 avaient eu des enfans naturels, ou avaient vécu en concubinage avant de commettre le crime. Ce dernier résultat semble n'être pas en l'honneur des bonnes mœurs ; mais il faut observer que tous les documens officiels sont loin de constaster tous les désordres domestiques. Il n'y a donc ici rien à conclure de la statistique. Les femmes, comparativement aux hommes, commettent plus de crimes contre la propriété que contre les personnes.

Dans les classifications par âges, nous trouvons les résultats suivans : Si l'on divise les accusés de crime contre les personnes en trois parties, les accusés de moins de 25 ans, ceux de 25 à 60, et ceux de plus de 60, on voit que, dans la première classe, la proportion est de 24 sur 100, dans la seconde de 31, et dans la troisième de 37. Ainsi le penchant au crime contre les personnes augmenterait avec l'âge.

Sur le nombre général des accusés, 60 sur 100 étaient célibataires, 36 étaient mariés, 4 étaient veufs. Parmi les accusés vivant dans le veuvage, 77 sur 100 avaient des enfans.

Les observations faites sur l'état intellectuel des accusés constatent que leur nombre diminue en proportion du degré d'instruction. Le nombre des accusés ne sachant ni lire ni écrire a été de 59 sur 100.

Le compte répartit en neuf classes les professions qu'exerçaient les accusés. La première classe est composée d'hommes occupés aux travaux de la terre, la huitième d'hommes ayant embrassé des professions libérales ; c'est dans ces deux classes qu'il s'est commis le plus de crimes contre les personnes. Les deux classes où il y à le moins de crimes de cette nature sont la cinquième et la neuvième, c'est à dire la classe des commerçans et celle des gens sans aveu.

Trente individus ont été condamnés à mort ; 24 ont été exécutés ; pour les 6 qui ont été graciés, la peine de mort a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

La proportion du nombre des acquittés par les cours d'assises à celui des accusés a été de 36 sur 100. En 1835, elle était de 39. Cette proportion a varié selon le degré d'instruction qu'avaient reçue les accusés. Sur 100 accusés entièrement illettrés, 33 ont été acquittés ; sur 100 accusés sachant lire et écrire imparfaitement, 38 ; sur 100 accusés ayant un degré d'instruction supérieur, 57.

Le nombre des délits politiques et de la presse soumis au jugement des cours d'assises a diminué annuellement dans la proportion suivante : 671 en 1831 ; 602 en 1832 ; 356 en 1833 ; 219 en 1834 ; 177 en 1835 ; 96 en 1836. Nous observerons que parmi les causes qui ont pu faire diminuer le nombre de ces sortes d'accusations, il faut compter les lois qui ont distrait du jury les délits politiques et de la presse, et notamment les lois de septembre 1835. Nous ferons observer encore qu'ici le nombre proportionnel des acquittemens a été plus élevé que dans les accusations ordinaires. Sur 78 prévenus de délits de la presse, 50 (64 sur 100) ont été acquittés. Sur 47 prévenus de délits politiques, 31 (66 sur 100) l'ont été également.

Le rapport contient des résultats curieux sur les récidives. La proportion des récidivistes aux accusés est en général de 21 sur 100. C'est parmi les libérés des bagnes que les récidives sont moins fréquentes, et elles le sont d'autant moins que le séjour au bagne a été plus long. De 1832 à 1836 inclusivement, il est sorti des trois bagnes de Brest, de Toulon et de Rochefort, 3,398 condamnés ; il en est sorti 25,807 des maisons centrales. Parmi les libérés des bagnes, le nombre des récidivistes a été de 19 sur 100 ; parmi les libérés des maisons centrales, il a été de 21 sur 100. « La différence en faveur des bagnes est d'autant plus remarquable, dit le rapport, que la population des maisons centrales renferme des femmes, qui tombent en récidive bien moins fréquemment que les hommes ; et que dès lors cette population devrait offrir moins de chances à la récidive que celle des bagnes. » Ce résultat confirme les observations faites par M. Charles Lucas dans l'ouvrage dont nous avons rendu compte. Nous sommes fâchés de ne pas trouver dans le rapport le chiffre proportionnel des récidivistes parmi les libérés des maisons correctionnelles : ce chiffre eût été nécessaire à la vérification des faits d'où cet auteur conclut que la perversité des condamnés est en sens inverse de la gravité des condamnations. La différence en faveur des forçats se trouve encore augmentée par ce qui résulte d'un autre passage du rapport. La répression est toujours plus sévère à l'égard des libérés des bagnes qu'à l'égard des autres libérés. Tandis que sur 100 forçats libérés repris, 31 sont condamnés à des peines infamantes, 55 à des peines correctionnelles et 4 acquittés, ces proportions sont, pour les libérés des maisons centrales, de 15 condamnés à des peines infamantes, de 81 à des peines correctionnelles et de 4 acquittés.

Revue des Théâtres

en 1838.

—

L'année qui vient de finir a été heureuse pour les théâtres de Paris, s'il faut en juger par le nombre de pièces et des auteurs représentés. Cependant, excepté *le Brasseur de Preston* à l'Opéra-Comique, *le Sonneur de St-Paul* à la Gaîté, et *les Saltimbanques* aux Variétés, il n'y a point eu de grand succès littéraire. — *Ruy-Blas, la Popularité, le Bourgeois de Gand*, sont les trois pièces qui, seules, ont excité cette année l'attention sérieuse de la critique et du monde littéraire.

Mais l'événement dramatique qui domine toute l'année théâtrale, c'est l'éclatant début de Mlle Rachel sur la scène française, dont elle fait la fortune et dont elle réveille les vieilles et illustres gloires. Après le début de Mlle Rachel, celui du chanteur Mario, à l'Opéra, est des plus importans.

L'année 1838 a vu deux tristes événemens dramatiques : l'incendie du théâtre Italien, et l'incendie du Vaudeville.

En revanche elle a vu s'ouvrir la salle de la Renaissance, et le nouveau théâtre St-Marcel. Quant aux Bouffes, on sait que Ventadour d'abord, puis l'Odéon, leur ont donné asile, et l'on sait aussi que le Vaudeville va provisoirement occuper l'emplacement du café-spectacle.

Voici maintenant la liste des pièces et des auteurs joués à chaque théâtre de Paris.

Le nombre des nouveautés dramatiques augmente d'année en année : en 1834, on n'a joué que 188 pièces nouvelles ; en 1835, il y en a eu 221 ; en 1836, 296 ; en 1837, 298. Si l'année 1838 n'en a vu naître que 285, cela tient à la fermeture du Vaudeville depuis 5 mois.

Le nombre des auteurs a été en proportion de celui des pièces : de 127, il s'est élevé, en 1837, à 219. Cette année, il est de 274. Le plus productif est M. Théaulon, qui, pour sa part, compte dix nouveautés. Après lui viennent MM. Anicet, Dennery et Laurencin, pour 8 ; Jaime, Desnoyers, Duport et Cormon pour 6.

Huit compositeurs seulement avaient pu se faire entendre en 1837 ; cette année on en compte seize qui sont : MM. Adam, Berlioz, Bordèze, Caraffa, Casimir Gide, Adrien Boieldieu, Clapisson, Despréaux, Donizetti, Grisar, Leborne, Léon Halévy, Monpou, Pilati, Rousselot, Ambroise Thomas.

Les auteurs dont les ouvrages ont été joués sont :

MM. Abel, Ader, Adolphe, Albéric-Second, Albert, Albitte, Alphonse, Alzay, Anatole de Beaulieu, Ancelot, Ancelot (Mme), Andraud, Angel, Anicet Bourgeois, Antier (Benjamin), Antier fils, Arago (Étienne), Arago (Jacques), Armand, Arnould, Arvers, Auger (Hippolyte), Augier.

MM. Barré (feu), Barbier (Aug.), Bayard, Berrier (Constant), Bernay (Camille), Bernard, Berruyer, Biéville (Edmond), Desnoyers, Biot (Alphonse), Bouchardy, Boucher (Alexis), Boulé, Brazier (feu), Brizebarre, Brunswick.

MM. Carmouche, Chabot de Bouin, Clairville, Charles L...., Cogniard frères, Colomb, Comberousse (Alexis), Constant, Cordier (Jules de V.), Cormon (Piestre), Cornille, Courcy (Frédéric), Couailhac.

MM. Davrecourt, Davesnes, Davrigny, Roballard, Dartois (Achille), Dartois (Armand), de Cey, Décour (Eugène), De Kock (Paul), Delaporte (Michel), Delatour, Delavigne (Casimir), Deligny (Eugène), Deflers, Delaunay, Deforge, Deleris, Demolière, Dennery (Adolphe), Desarme (Justin), Descamps, Deslandes, Despagny, Desverges, Didier, Domergue, Doucet, Dufaut (Henri), Dumanoir, Dumas (Alexandre), Dumas (Adolphe), Dumersan, Dysarn (Justin), Dupeuty (Ch.), Dupin (Henri), Duport (Paul), Dutertre, Duvert, Duveyrier (Ch.).

Elssler (Mlle), MM. Empis, Eugène, Eugène (Roger de B......r).

MM. Ferdinand Laloue, Ferté (L. P.), Filion (Eugène), Fleury, Fontan, Fontaine (Emile), Fouché (Paul), Fournier, Francis Cornu.

MM. Gabriel, Gille (Armand), Girard (Auguste), Goubaux (Dinaux), Grangé, Guénée fils.

MM. Harel, Hestienne, Holstein (Hippolyte), Hugo (Victor), Huart (Louis), Hyacinthe, Hippolyte.

MM. Jaime, Jemma, Jouhaut, Jousserandot.

MM. Labat, Labiche (Eugène), Labie, Labrousse, Lagrange, Laurencin-Chapelle, Lausanne, Leblanc de Ferrère, Lefort, Lemoine (Gustave), Lefebvre, Lefranc, Legouvé, Léon Buquet, Léonce, Léonthas, Léon-Laurier, Léon-Villiers, Leroux (Hippolyte), Lesguillon, Leuven

(Adolphe), Lévèque (Hippolyte), Livry (Charles), Longpré (Alexandre), Lubize (Martin).

MM. Maillan, Maillard (F.), Magné (Charles), Mallefille, Marquais, Masselin, Masson (Michel), Mathon, Maximilien (Maxime de Redon), Mélesville, Ménissier, Meyer, Milon, Monnais (Éd.), Montigny, Moreau, Morel, Morin, Muret (Théodore).

MM. Nézel (Théodore), Neuville.

MM. Ov...y (Armand), Oscar.

MM. Perrot, Piis (feu), Picard (Louis), Planard, Pluchonneau, Pougin, Poujol, Pourcelt-Baron.

M. Quentin (Eugène).

MM. Ragaine, Raimbaut, Ratier (Victor), Raymont, Renaud, Roche, Rochefort, Romand (Hipp.), Ronteix, Rosier, Rougemont, Rousseau, Royer.

MM. St-Amand, St-George, Saintine (Xavier), St-Yves (Déadé), Sarlange (Antony Béraud), Salvat, Scribe, Sauvage, Simar (Isidore), Simonin, Siran (Mme), Sirodin, Souvestre (Émile), Stéphan.

MM. Tasté (Tirtée), Théaulon, Thibouville, Tirpenne, Tournemine, Tully (Henri).

MM. Valory (Mourier), Vanderburck, Vanel (E.), Varin, Varner, Veyrat, Victor (Reveillée), Villeneuve (Ferdinand), Wailly (Léon).

Budget théâtral de 1838.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE, 3. — Guido et Ginevra, Benvenuto Cellini, opéras. — La Volière, ballet. — Reprises de la Somnambule, de la Sylphide, de la Fille du Danube et de Robert-le-Diable.

THÉATRE-FRANÇAIS, 12. — Une Saint-Hubert, Isabelle ou deux jours d'expérience, Faute de s'entendre, les Adieux au pouvoir, le Ménestrel, la Popularité, comédies. — L'Attente, Louise de Lignerolles, un Jeune ménage, Richard Savage, drames. — Philippe III, Maria Padilla, tragédies. — Reprise de dix-sept ouvrages.

OPÉRA-COMIQUE, 11. — Le Fidèle Berger, Un Conte d'autrefois, Lequel? le Perruquier de la régence, Marguerite, la Figurante, Thérèse, la Dame d'honneur, le Brasseur de Preston, Zurich, la Mantille, opéras.

THÉATRE ITALIEN, 2. — Parisina, Roberto Devereux, opéras.

ODÉON (du 3 janvier au 6 juin), 4. — Le Camp des Croisés, les Suites d'une faute, le Bourgeois de Gand, drames. — Une Veuve à marier, comédie.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE (ouvert le 8 novembre). — Ruy-Blas, drame. — Olivier Basselin, Lady Melvil, la Pérugina, vaudevilles. — Le Mariage in extremis, les Parens de la fille, comédies.

VAUDEVILLE (du 8 janvier au 16 juillet), 13. — Le Serment de collége, A Trente ans, l'Illustre Gaudissart, les Industries forcées, le Cabaret de Lustucru, le Mariage d'Orgueil, la Demoiselle majeure, Arthur ou Seize ans après, Mademoiselle Daloigny lieutenant de dragons, le Lac de Gomorrhe ou la Bourse de Paris, l'Insomnie, les Impressions de voyage, Juana, vaudevilles.

VARIÉTÉS, 28. — La Marchande de la Halle, les Saltimbanques, l'Amour vient après, Midi à quatorze heures, la Foire St-Laurent, Bouton de rose 1er, Mme et M. Pinchon, la Voix de Duprez, le Mariage en capuchon, A bas les hommes, la Bourse, Un Frère de quinze ans, Mathias l'invalide, la Femme au salon, Moustache, Léonce ou propos de jeune homme, les Bayadères, l'Ouverture de la chasse, la Reine des blanchisseuses, la Vie de château, la Boulangère a des écus, le Dernier élève de maître Evrard, C'est Monsieur qui paie, Tronquette la somnambule, les Trois sœurs, le Sosie d'Odry, le Puff, vaudevilles. — La Suisse à Trianon, opéra-vaudeville.

GYMNASE, 25. — La Vie de garçon, le Commis voyageur, Un Ange au sixième étage, 99 Moutons, Clermont ou Une Femme d'artiste, Une Vision, la Bourse de Pézénas, Duchesse, Simon Terreneuve, Précepteur à vingt ans, le Médecin de campagne, l'Autorité paternelle, la Cachucha, l'Orage ou un Tête-à-tête, Mademoiselle, Grand-papa Guérin, Mademoiselle Clairon, le Discours de rentrée, Candinot roi de Rouen, le Marquis en gage, vaudevilles. — L'Interdiction, la Belle-Sœur, drames. — Henri Hamelin, comédie.

PALAIS-ROYAL, 21. — L'Ile de la Folie, la Liste de mes maîtresses, le Pasteur de Ramberg, Frascati, la Maîtresse de langues, Gras et maigre, le Pioupiou, la Petite maison, Mademoiselle Dangeville, les Enfans du délire, le Tireur de Cartes, les deux Pigeons, un Drame, Coylin, la Pièce de 24 sous, Ploock le pêcheur, les Trois Dimanches, Assurances conjugales, les Coulisses, la Levée de 300,000 hommes, Françoise et Francesca, vaudevilles.

GAITÉ, 29. — David Rizzio, Marcel ou l'intérieur d'un ménage, la Fille du tapissier, le Duc de Surrey, le Pauvre Idiot, la Croix de feu ou les Pieds noirs, la comtesse de Chamilly, le Sonneur de St-Paul, Guillaume de Norwood, drames. — Les Hussards et les lingères, les Femmes libres, le Page et la danseuse, l'Ordre du jour ou la Prise de Mahon, Morin l'ouvrier, le Mari prêté, la Guérite abandonnée, les Banquistes, l'Afficheur somnambule, l'Orphelin du parvis. la Veuve du marin, Madelon ou Repentir d'une danseuse, le Plaisir de la chasse, Babet ou la Petite bonne, la Tarentule, Lolo Siraudot, un Bal de grisettes, vaudevilles. — Le Père Brice, Yvan le barbier, la Famille Dulaure, drames-vaudevilles.

PORTE-SAINT-MARTIN. 13. — Capsali, bal.-pant.; Don Sébastien, tragédie. — François 1er et Charles-Quint, Alix ou les Deux-Mères, la Pauvre Fille, Matéo, Adrianne Ritter, la mort du duc de Clarence, Randal, drames. — L'Enfant de giberne, drame-vaudeville. — Les Deux-Maris, comédie. — Le Quatorzième, vaudeville. — Peau-d'Ane, folie-vaudeville.

AMBIGU-COMIQUE, 21. — L'Elève de Saint-Cyr, Samuel-le-Marchand, le Chevalier du Temple, le Toréador, Gaspard Hauser, Rafaël ou les mauvais conseils, les chiens du Mont-Saint-Bernard, le Général et le Jésuite, Pierre d'Arezzo, le Jour de Pâques, drames. — Les Deux Orphelines, drame-vaudeville. — Le Bal de l'Ambigu, la Maîtresse d'un ami, les Pêcheurs-Pirates, le Vieux paillasse, la Famille d'Arlequin, Veuve à marier, un Amour de Molière, le Testament d'un dragon, la Zimbinella, les Mines de blagues, vaudevilles.

CIRQUE-OLYMPIQUE, 7. — Le Géant Goliath, drame. — Le Soldat de Brienne, Lucette ou la chaumière allemande, les Pêcheurs du Tréport, Père Jean ou le sac à charbon, les Bateleurs, vaudevilles. — Bijou, folie-vaudeville. — Les singes, parade.

FOLIES-DRAMATIQUES, 16. — Geneviève de Brabant, drame. — La cordonnière de Biberac, drame-vaudeville. — La Bonne vieille, un Carnaval d'ouvriers, la Bouquetière des Champs-Elysées, le Parisien, le Domino blanc, les Lilas et les grisettes, l'Enfant de la balle, Pretty ou seule au monde, A bas les maris, Anacréon ou l'Enfant chéri des dames, les Bayadères de Pithiviers, Juana ou les deux dévoûmens, une Vengeance de modistes, la Concierge du théâtre, vaudevilles.

Résumé: 3 tragédies, 3 ballets-pantomimes, 13 comédies, 18 opéras, 50 drames ou mélodrames et 98 vaudevilles. — Total, 285.

(*Revue des théâtres.*)

Mélanges, faits curieux.

INVENTITONS ET DÉCOUVERTES.

En 1814, un seul bateau à vapeur de 69 tonneaux flottait sur les eaux de l'Angleterre; en 1815, il y en avait deux, leur tonnage était de 456; en 1824, leur nombre s'élevait déjà à 126, portant 15,739 tonneaux; en 1835, 538 bateaux, 68,520 tonneaux; en 1836, 600 bateaux et 77,969 tonneaux.

Dans ce moment où toutes les puissances maritimes rivalisent d'efforts pour appliquer la navigation par la vapeur à la guerre, appelons l'attention publique sur ceux des Anglais.

La Gorgone, frégate à vapeur dont on vient d'achever l'installation, est le plus grand et le plus fort bâtiment à vapeur appartenant à la marine militaire anglaise. On a fait dernièrement l'épreuve de ses machines et le résultat a été extrêmement satisfaisant; la frégate jauge 1150 tonneaux; elle a 183 pieds de longueur sur le pont; sa largeur en dedans des roues est de 37 pieds et demi et de 45 en dehors. Les Anglais considèrent ce bâtiment comme surpassant en beauté, en solidité et en force offensive ou défensive, tous les bâtimens à vapeur qui existent aujourd'hui dans les diverses marines de l'Europe. Il réunit au plus haut degré toutes les qualités nécessaires pour naviguer à la voile.

L'armement de *la Gorgone* se composera de 16 canons de 32 longs, dont 12 établis dans sa partie couverte et 4 sur le pont supérieur. Il sera de plus armé de deux de ces énormes canons-obusiers de 10 pouces de calibre, un placé sur l'avant, l'autre sur l'arrière, et montés sur pivot et coulisses, de manière à pouvoir battre dans toutes les directions. Le moteur a une force de 160 chevaux par machine : il y a deux machines et quatre chaudières.

Revue des tribunaux.

Après sept jours de débats relatifs à l'action en diffamation intentée par M. Gisquet, ancien préfet de police, au gérant du journal *le Messager*, voici le jugement qui a été rendu le 3 janvier.

Les deux questions suivantes ont été soumises à MM. les jurés : Achille Brindeau s'est-il rendu coupable, dans le numéro du *Messager* du 12 septembre dernier, 1° du délit de diffamation envers un fonctionnaire public ? 2° du délit de diffamation envers un particulier en lui imputant des faits d'immoralité qui sont de nature à porter atteinte à sa considération et à son honneur ?

M. le président rappelle à MM. les jurés qu'en matière de délit de la presse, il ne saurait exister de circonstances atténuantes.

A 7 heures 1/2 les jurés rentrent dans la salle. (Profond silence.)

La déclaration du jury est sur le fait de diffamation envers un fonctionnaire public : Oui, le prévenu est coupable. (Mouvement; marques universelles de surprise dans l'auditoire; M. l'avocat-général regarde les membres de la cour.)

Sur le second fait principal, la déclaration du jury est : Non, l'accusé n'est pas coupable. (Nouvelles marques de surprise.)

(Un mouvement général, une sourde rumeur se manifestent à l'instant dans l'auditoire. Des conversations à voix basse s'engagent de toutes parts sur le résultat inattendu du verdict, contraire en tous les points à l'attente du public et au réquisitoire si formel de M. l'avocat-général.)

La cour se retire pour délibérer dans la chambre du conseil; au bout de cinq minutes, elle prononce un arrêt par lequel :

M. Brindeau est condamné à 100 fr. d'amende (minimum de la peine), ordonne que le numéro du 12 septembre dernier sera saisi et que le jugement sera inséré dans *le Messager*.

Revue dramatique.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Marquise en gage, vaudeville en un acte, de MM. Mélesville et Eugène.

Le marquis de Flory a hérité de son père fort peu de biens, qu'il a mangés promptement, et le goût du luxe qui l'a ruiné de fond en comble. Ses créanciers se sont partagé toutes sos dépouilles : il ne restait plus que la personne du pauvre gentilhomme. On l'a adjugée comme gage à son cordonnier, maître Magloire, à qui il est dû 21,000 livres, ce qui suppose une furieuse consommation d'escarpins. Magloire ne perd pas de vue son gage précieux, et il a toujours sous la main quelque recors pour le faire jeter en prison s'il tentait de s'échapper.

L'honnête cordonnier s'ingénie à trouver un moyen de tirer son argent du marquis, et à marier richement son déditeur pour se payer sur la dot : une occasion excellente vient s'offrir à tes voeux. Il y a peu de jours, mademoiselle Defrêne, ex-cantatrice de l'Opéra, un peu mûre, mais jouissant de cinquante mille livres de rentes. a été insultée à la sortie d'un bal par une baronne à qui elle ne voulait point céder le pas. Dès lors elle ne rêve plus qu'au mariage avec un homme titré. Magloire, qui la compte parmi ses pratiques, a connaissance de l'aventure dont il profite pour proposer et amener son marquis.

Celui-ci, ne se voyant recherché que pour son nom, rougit d'une pareille transaction, et il ne se prête plus tard aux projets de l'ex-actrice et du cordonnier que pour servir les amours d'un peintre et d'une nièce de mademoiselle Defrêne, qu'il unit en dépit de la tante. Puis, lorsque le bonheur de ces jeunes gens est assuré, il déchire le contrat qui le liait à la vieille fille et redevient libre et pauvre comme devant; mais par bonheur pour lui et surtout pour Magloire, le marquis, qui s'était fait écrivain philosophe, reçoit par une lettre de Voltaire la nouvelle que son dernier pamphlet a été acheté quarante mille livres par les libraires de la Hollande. Voilà de la déclamation assez cien payée, comme on voit. Cette invraisemblance ne doit pas nous empêcher de dire que lo pièce imitée pour la seconde fois d'une jolie nouvelle de M. Eugène Roger de Beauvoir, intitulée : LE CONTRAT, est fort amusante, et que Bernard-Léon, Numa et madame Julienne, y font assaut de verve et de naturel.

PORTE SAINT-MARTIN.

L'Enfant de giberne, drame-vaudeville en quatre actes. — Les alcides du septentrion.

L'enfant de giberne, création nouvelle de MM. Tournemine et Poujol, est tout simplement l'histoire fort originale d'un pauvre diable de sergent qui lève la main sur son chef, est traduit devant un conseil de guerre, condamné à la peine de mort, et sauvé par la clémence de S. M. l'empereur Napoléon; histoire assaisonnée de couplets malins sur la gloire, la victoire, les guerriers et les lauriers. Cette épopée militaire a singulièrement étonné les spectateurs par son étrangeté. Nous conseillons aux auteurs de ne plus sortir aussi audacieusement des routes battues.

Que dire des *Alcides du septentrion* ? Que si ces messieurs viennent de Belgique, comme l'annonce l'affiche, ils auraient bien dû y rester. Nous sommes indulgens; sans cela, nous en dirions davantage.

THÉATRE DE L'AMBIGU COMIQUE.

Le jour de Pâques, drame en trois actes, par M. Paul Foucher.

Nous sommes en plein moyen-âge, au milieu des persécutions exercées contre les juifs. Parmi les oppresseurs des enfans de Judée, est un chrétien riche, noble, lâche et empoisonneur. Parmi les opprimés, un juif pauvre, aux mœurs patriarcales et douces. Le chrétien périt victime des machinations par lui disposées pour perdre le juif, et la vertu triomphe. Tels sont les ressorts dramatiques de la nouvelle pièce de M. Paul Foucher. Pourquoi l'auteur dans son ouvrage a-t-il voulu réhabiliter les descendans d'Abraham et de Jacob aux dépens du christianisme ? est-ce par esprit de corps ? c'est ce que nous ne pouvons approfondir...; est-ce une spéculation ayant pour but d'attirer au théâtre de l'Ambigu les Israélites du Marais ? si cela est, nous la croyons fausse. Nous espérons que l'auteur de *Don Sebastien de Portugal* prendra sa revanche à la première occasion.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

Lolo Siraudeau, vaudeville en un acte, par MM. Lauzanne et Gustave Lemoine.

Lolo Siraudeau a deux futures, ainsi que l'indique le double titre de la pièce. Angélique est vive, coquette, monte à cheval et a des amans. Dorothée, qui l'emporte sur sa rivale par l'âge, veut aussi l'éclipser par les petits soins et les prévenances. Cependant l'ingrat Lolo hésite; mais les tribulations que lui fait éprouver Angélique fixent son choix et Dorothée devient sa femme.

Ce léger vaudeville a réussi, grâce au vrai comique de Francisque jeune.

Adolphine ou *un Bal de Grisettes*, vaudeville en deux actes.

Des grisettes se sont réunies chez Adolphine, leur compagne, pour travailler. Tout en faisant marcher l'aiguille la langue va son train et la conversa tion tombe sur l'isolement, dans lequel les amans de ces dames les abandonnent. Sur la proposition de Tourloure, le boute-entrain de la société, on forme la résolution de se venger de ces monstres. On fait une cotisation pour fournir aux frais d'un bal qui sera donné chez la vertueuse Adolphine. Mais le violon commandé se fait attendre et la suite nous apprend que l'argent du bal est sorti des mains d'Adolphine pour soulager une pauvre famille. Au bruit de cette belle action, arrivent les infidèles avec des musiciens, le bal a lieu, et Edouard, jeune peintre au cœur sensible et passionné pour Adolphine et sa belle conduite, lui offre sa main. Mademoiselle Clarisse est une jolie grisette qui comprend fort bien la prose et les couplets de M. Paul de Kock. C.-R. DESP.

FOLIES DRAMATIQUES.

Le Concierge du théâtre, vaudeville en un acte de MM. Valory et Paul de Kock.

Après avoir été cordonnière, puis comtesse, la bonne madame Kraff, ou plutôt madame Oudry, nous est apparue sous les traits de la concierge du théâtre, dans la pièce de MM. Valory et Paul de Kock, qui n'a de commun avec celle du Palais-Royal que le titre.

Un certain M. Grossel délaisse sa femme pour venir déposer sa flamme aux pieds d'une actrice nommée Aurore, et pour plaire à la beauté, il paie les dettes de l'un, prête ses habits à l'autre et se revêt d'une peau de singe. La concierge furieuse de se voir préférer Aurore, se ligue avec madame Grossel qui, feignant un amour passionné pour le premier sujet de la troupe, oblige son mari à s'amender, et la tranquilité rentre dans le ménage. C. R. DESP.

THEATRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE.

Père Jean.—Les Bateleurs.—Début des singes.

Avant de parler des bêtes nous parlerons des gens, c'est très naturel, et nous procéderons par ordre de date. *Le Père Jean* est un vaudeville assez ordinaire de M. Ferdinand Laloue, qui est décidément le fournisseur breveté de ce théâtre. *Les Bateleurs* de MM. Poujol et Tournemine nous étaient déjà connus, et déjà le public en avait fait justice à la Gaîté, sous le titre du *Banquiste*. Les acteurs n'ont pu sauver cette pièce d'une seconde chute qui était certaine.

Laissons reposer les morts et passons actuellement à ceux qui présentent plus de chance de vie. Le spectacle des singes se compose de trois parties. La première nous représente différentes singeries de la vie privée, telles que la carte à payer, les belles manières, etc. Les deuxième et

troisième parties nous offrent les phases de la vie militaire et se terminent par la prise du fort Kokorium. Les exercices à feu se font avec autant de précision que dans la garde nationale.

Somme toute, les singes sont plus qu'extraordinaires et les hommes plus qu'ordinaires.

C.-R. DESP.

THEATRE DU PALAIS ROYAL.

Rothomago, revue vaudeville en un acte, de MM. Cogniard frères.

Rothomago est une bêtise fort spirituelle et fort amusante. Figurez-vous un vieil éditeur classique qui veut faire un almanach et qui n'a rien à mettre dedans. Il a en vain invoqué Nostradamus, et il va être obligé de passer pour un ignorant, lorsque Rothomago, retenu chez M. Séraphin par un diable de premier ordre, s'échappe de sa prison tout exprès pour tirer notre homme d'embarras. A la voix du magicien viennent tour à tour se faire enregistrer les ridicules qui ont illustré l'année 1838. Arrive d'abord L'Alouette, fournisseur de bêtes dramatiques, c'est lui qui a instruit les chiens du mont Saint Bernard de l'Ambigu, les deux pigeons du Palais Royal, le chien Moustache des Variétés, la biche des Folies Dramatiques, l'âne de la Porte Saint-Martin, et enfin les singes qui font actuellement fureur au Cirque Olympique. A L'Alouette succéda Coco-Laviolette, habitant le Paris souterrain; il vient avertir M. le préfet de police que des bataillons immenses de rats sont organisés et menacent sans cesse la tranquillité des habitans; ce sont eux qui ont fait renchérir le pain en chippant 300,000 hectolitres de farine à la Halle au Blé, ce sont eux qui ont opéré certaines arrestations nocturnes, ce sont eux enfin qui ont volé les diamans de mademoiselle Mars. Mais ce n'est pas tout; vient ensuite Robinson Cruzoé qui, en cinq minutes, vous bâtit à ravir un opéra-comique avec ouverture, chœurs d'ouvriers ou de buveurs *ad libitum*, duos, airs de musette, etc.; il y a en vérité de quoi démonter MM. tels et tels.

Mademoiselle Rachel, la popularité et le géant Goliath viennent tour à tour chercher leur petit paquet; mais Ruy-Blas a, comme on le pense bien, occupé la plus large part de la critique, et les principales étrangetés de ce drame ont été parodiées par Lemesnil d'une manière tout à fait heureuse.

Pliardin, qui est évidemment une contrefaçon du père Vestris, vient se plaindre de ce qu'on abandonne la danse classique pour une danse qui n'a pas le sens commun. Heureusement il rencontre la Gitana qui veut bien danser avec lui la *gavotte*, et la toile tombe.

Levassor et Dejazet ont été ravissans, l'un dans le rôle de Pliardin, l'autre dans le rôle de la Gitana; tout le monde voudra leur voir danser ce que j'ai bien voulu appeler la *gavotte*.

A. B.

Revue des Modes.

MODES D'HOMMES. — Les habits de bals ou de soirée sont à collets fort bas, les anglaises étroites et échancrées en V. Elles s'arrondissent un peu du bas. — Ses basques effilées, mais coupées carrément, sont doublées de soie.

Les gilets de casimir blanc à petits boutons d'or ciselés, piqués et garnis de filets rouges, sont fort bien portés. Les gilets à châle de satin noir et à boutons de jais sont également à la mode; leur élégance est presque toute entière dans leur simplicité. Pour les grands bals, les gilets de satin et de velours semés de petits bouquets brodés d'or et de soie conservent leur vogue.

Les chemises sont plissées à petits plis, jabots courts, garnis de petites dentelles; manchettes également garnies de dentelles.

Pour les pantalons, l'éternel pantalon demi-collant en casimir noir. Pour les grands bals, on trouve au *Blason des chaussiers de Paris*, rue Richelieu, 92, des pantalons de tricot de soie noir ou blanc collans qui sont du plus bel effet.

Les souliers n'ont que des petits nœuds ou des petits boutons d'acier. On voit aussi des bottes en maroquin à semelle aussi fine que les escarpins.

Les magasins de Brousse, viennent de s'enrichir de nombreuses étoffes de soie remarquables par leur nouveauté, la fraîcheur, la richesse de leurs impressions et des dessins brochés sur le pékin; le satin, le velours, etc. Les cachemires de la *Caravane*, rue Richelieu, 82, ont bien certainement aussi le premier rang parmi les choses les plus précieuses et les plus séduisantes à offrir. L'assortiment de ces châles, toujours beaux, toujours de mode, toujours en grande faveur pour les cadeaux de tous genres, est aussi complet que recherché dans la maison que nous citons. Un cachemire fond bleu, ou pour mieux dire sans fond, tant il est surchargé de magnifiques dessins, est vivement convoité dans ce moment par les visiteurs de *la Caravane*. A la vérité, il est d'une étrangeté, d'une magnificence, d'une beauté bien faites pour exciter tous les désirs de la haute fashion. C'est un joyau au milieu de tous les cachemires. Heureuse celle à qui il appartiendra!

— S'il s'agit d'un cadeau à faire à une fille, une sœur, une *épouse*, vous avez près de vous les magasins de madame Dasse**, où vous êtes sûrs de trouver en cet instant les modes les plus fraîches, les plus élégantes, les plus convenables à toutes les physionomies, à toutes les habitudes, à toutes les élégances; et vous ne pensez peut-être pas combien dans ce cadeau de famille il est quelquefois à propos d'entremêler un chapeau avec son voile d'Angleterre, un petit bonnet avec sa Berthe en *renaissance*, un petit bord avec son oiseau, sa plume ou son bouquet de marabout. Tout cela sert tant! tout cela va si bien! Il en est de même pour les objets de lingerie: un joli sachet que vous remplissez de mouchoirs garnis de trois rangs de dentelles étagées les unes sur les autres, ou bien festonnées et brodées en or formant des jours et des dessins gothiques comme ceux que nous avons vus chez madame Pollet*, n'est-ce pas là encore une ravissante étrenne de famille, d'amis, et plus encore? — Mais, s'il vous faut un sachet parfumé des odeurs les plus délicates pour renfermer ce mouchoir dit oriental, n'oubliez pas Laboullée** et ses délicieuses essences, ses flacons, ses bourses, ses éventails, ses sultanes brodées de soie, d'or, et terminées par des glands.

Nous ne dirons plus rien des dentelles, et Violard*** est là qui vous séduit et vous attire par toutes les productions de ses belles manufactures, que doivent encourager à la fois l'amour de la toilette et l'amour national.

— S'il se prépare chez vous une belle soirée dansante, une noce, une naissance, que sais-je? allez donc chercher la délicieuse robe de mousseline des Indes, brodée aux points gothiques, que nous avons vue chez Mme Payan****, et qui formerait bien la plus simple et la plus merveilleuse toilette. Peut-être n'y sera-t-elle plus, mais tant d'autres jolies choses sont auprès! tant d'écharpes! tant de fichus! tant de mantilles de tous genres! de petits bonnets jolis pour le lever, jolis pour s'habiller, jolis même pour se coucher.

— Maintenant à des goûts plus élevés, à ce que hommes et femmes, jeunes et vieux, artistes et grands seigneurs, aiment avant tout, plus que tout, au-delà de tout: les *bronzes d'art*, les bronzes tels qu'on les trouve chez Debreau, ravissant assemblage de sujets les plus opposés, et tous produits par les plus grands talens, et tous également recherchés pour orner une cheminée, une étagère, une table de salon, Une garniture en *bronzes d'art* est surtout aujourd'hui le type d'une cheminée à la mode:

On doit d'abord se figurer une cheminée prise dans les salons de la plus haute fashion, et sur cette cheminée on verra que la mode et le goût ont placé le Lion de Barye, la Négresse de Pradier, le Danseur napolitain de Duret. Voilà le cachet d'un luxe distingué; luxe qui d'ailleurs peut se reproduire en diminutif par les charmans modèles que nous offre M. Debreau, et qui tous ont leur vogue, leur réputation dans le monde et dans les arts.

— A quelque chose de bien beau encore, de bien recherché, de bien aimé partout, aux tapis, ce premier élément de tout luxe, cet accessoire fondamental de toute élégance!

Le tapis est aussi indispensable à un beau salon que la rivière limpide est nécessaire au paysage d'une belle campagne. Le tapis est ce qui fait ressortir on peut dire les meubles et les femmes. Il jette du luxe sur toutes les simplicités; il répand de la distinction dans l'appartement le plus modeste; il donne à la démarche quelque chose de moellenx, de silencieux, un charme tout oriental, un attrait qui semble appartenir à ces femmes de distinction et d'élégance, dont les pieds ont été faits pour ne jamais toucher la terre.

Aux magasins des *Deux Mérinos* donnons donc un nouveau triomphe aujourd'hui; car ils sont remplis des plus riches tapis auxquels l'Aubusson, la Savonnerie, la Moquette prêtent leurs noms si recherchés.

(*Petit Courrier.*)

Revue de cinq jours.

31 DECEMBRE. — En vertu d'un arrêté du préfet de la Seine en date du 27 décembre 1830, une enquête vient d'être ouverte sur le projet de tracé définitif du chemin de fer de Paris à Rouen, au Havre et à Dieppe, pour ce qui concerne sa traversée dans les communes de La

Chapelle. Saint-Denis et Epinay, département de la Seine.

Cette enquête durera huit jours.

— M. Dupuch, évêque d'Alger, est arrivé à Rome le 14 décembre. Il a été reçu dès le lendemain par sa sainteté, à laquelle il a expliqué les plans qu'il compte mettre à exécution pour la propagation de la foi dans l'Algérie. M. Dupuch devait partir dans les derniers jours de décembre pour Toulon, et de là se rendre directement à Alger.

— Un rassemblement tumultueux, composé d'un grand nombre d'habitans de Cadillac, s'est porté dans la journée d'avant-hier à la mairie dans le but de faire prononcer par le maire l'abolition d'un droit d'octroi qu'ils prétendaient injuste. M. le maire était absent et les perturbateurs ont pu, à ce qu'il paraît, pénétrer dans l'Hôtel-de-Ville. Nous apprenons que M. le procureur du roi et M. le juge d'instruction sont partis hier matin pour Cadillac, accompagnés d'un piquet de troupe de ligne, pour faire rétablir l'ordre.

— M. Joseph Berchoux, chevalier de la Légion-d'Honneur, auteur de la *Gastronomie* et de plusieurs autres poèmes, est mort à Marcigny (Saône-et-Loire), le 17 décembre 1838, âgé de 78 ans. Il était né à Lay, département de la Loire.

— *L'Armoricain*, journal de Brest, rapporte qu'un malheureux ayant subi une condamnation au mont Saint-Michel, se trouvant libéré, était venu à Brest chercher de l'occupation. Ne pouvant s'en procurer et réduit à la dernière misère, il sollicita une admission à l'hospice et ne put l'obtenir. Ne voulant pas voler, il se décida, au moment du passage d'une voiture, à tirer son sabot et à se faire écraser le pied sous la roue, afin de rendre son admission certaine.

L'Armoricain, qui est le journal de l'autorité, dit cependant en terminant son récit: « Honneur à l'homme, quel qu'il soit, qui a le courage de se mutiler pour échapper au vice! Mais combien de semblables déterminations accusent l'état actuel des choses!

— Caroline Lœporati, née à Parme et en ce moment à Paris, a aujourd'hui vingt-un ans. Elle est haute de trois pieds; enceinte et à la veille de faire ses couches, elle manda plusieurs médecins. Le docteur Gros-Jean, l'un des médecins de la société gratuite d'accouchement, se chargea de l'opération. Elle eut lieu en présence de MM. P. Dubois, Roux, Bruguières, Bertault, etc. L'accouchée fut quarante-huit heures en léthargie. Pendant ce temps l'habile docteur délivra Caroline d'un enfant mâle, pesant cinq livres. Cet enfant vécut quelques heures. La mère, bientôt remise, est aujourd'hui parfaitement portante.

—

1er JANVIER. — Alger, 22 décembre.

Le maréchal Valée à M. le ministre de la guerre.

La division de Constantine s'est établie le 15 à Sétif, sans coup férir; elle a été partout très-bien accueillie par les indigènes, et aucune hostilité n'a été commise contre elle. Le général Galbois, après avoir fait reconnaître l'autorité du kalifat de la Méjana, est rentré à Milah.

— On lit dans le *Belge*:

« On nous assure que la banque de Belgique échangera des billets au porteur à dater du 31 décembre. »

— Une lettre de Rome, en date du 18, donne des nouvelles de la santé de M. le cardinal Fesch:

« Sans être aussi malade qu'on le disait à Lyon, écrit-on, il est pourtant dans un état d'affaiblissement très grand qui laisse toutefois ses facultés intellectuelles parfaitement intactes, mais lui fait envisager et prévoir sa fin prochaine. Il est toujours très occupé de sa magnifique galerie de tableaux. Il nous disait il y a trois jours: « Ma galerie était ma joie et devient mon tourment, car il faut s'en séparer et ne plus penser qu'à l'éternité. Mon plus grand désir aurait été de la donner à la France. »

» On est généralement convaincu à Rome que si le gouvernement français rayait le cardinal de la liste de proscription qui pèse sur lui comme membre de la famille Bonaparte, il léguerait ses tableaux à la ville de Lyon. Sa galerie est certainement une des plus riches et des plus considérables de Rome.»

— La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 30 et lundi 31 décembre 1838, de 2,513 déposans, dont 366 nouveaux, la somme de 378,666 f.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 425,000 fr.

Il y a loin de ces demandes, qui ne sortent pas de la proportion habituelle à cette époque de l'année, aux millions dont on avait parlé.

— Le conseil d'état tout entier assistait à la délibération sur l'appel comme d'abus relatif à l'évêque de Clermont. Un seul membre était absent, c'était M. Gisquet.

— Edwin Jones vient d'être jugé aux assises de Westminster, pour le vol qui lui était imputé, et commis par lui dans le palais de la reine.

Le défenseur a représenté son client comme une jeune imagination séduite par des lectures romanesques. L'argent trouvé dans sa poche n'y était que pour prouver aux camarades de son âge qu'il avait vu le palais de Buckingham. Le jury, après quelques minutes de délibération, a acquitté le prévenu.

—

2.—L'Académie Française, dans sa séance du jeudi 27 décembre, a nommé M. Emmanuel Dupaty, directeur, et M. Nodier, chancelier.

— Il a été imprimé à Paris, dans le cours de 1838, savoir:

6,603 ouvrages français, latins, grecs, italiens, allemands, anglais, polonais, espagnols, portugais, etc.

976 estampes et lithographies.

173 plans et cartes géographiques.

Enfin plus de 1000 ouvrages de musique.

— Le *Courrier de l'Isère* rapporte le fait suivant sous la date de Grenoble, 29 décembre:

« Jeudi dernier, un voyageur prit place dans une des voitures qui font le service de Lyon à Grenoble. Pendant la première partie de la route, cet individu garda un silence obstiné qui se continua lorsque la nuit vint interrompre les causeries des autres voyageurs. Le matin chacun reprit sa position de la veille; seul, le silencieux inconnu n'avait pas cessé de faire reposer sa tête sur l'épaule d'une jeune femme, sa voisine, celle-ci attendit le grand jour, en supportant ce fardeau incommode. Mais quel ne fut pas son effroi lorsqu'elle s'aperçut que la tête qui s'appuyait sur elle était glacée, et que les yeux de l'inconnu étaient mornes et hagards. A ses cris, les voyageurs s'empressèrent autour de l'inconnu, mais leurs efforts furent vains, il était mort. »

— Voici l'état exact des voitures publiques et particulières qui sillonnent chaque jour les rues de la capitale, en menaçant à tout instant la vie des piétons.

Cabriolets, coucous, fiacres, diligences, omnibus,	20,000
Haquets, camions, tombereaux, charrettes, etc.	35,000
Voitures à quatre roues de remise et bourgeoises,	6,000
Total.	61,000

En 1813, ce chiffre ne s'élevait pas à 15,000.

— Les représentations au Café-Spectacle du boulevard Bonne-Nouvelle, où va être établi le Vaudeville, ont cessé depuis lundi. Les ouvriers ont commencé les travaux. On dit que la salle sera aussi riche que coquette, et appellera le monde élégant. Elle sera petite, mais elle sera pleine et la caisse aussi. On prépare beaucoup d'ouvrages nouveaux.

— Il n'est bruit que des athlètes qui se montrent depuis quelques jours à la Porte St-Martin. Ces hommes extraordinaires dépassent de beaucoup en force, en agilité, en grâce, tout ce qu'on a vu dans ce genre jusqu'à ce jour. L'*échelle d'hommes*, établie sur toute la distance du cintre et du plancher de la scène (32 pieds), est faite à elle seule pour attirer tout Paris.

—

3. — Il vient de paraître à Varsovie un almanach publié par ordre de l'empereur Nicolas, où la Belgique ne figure point comme puissance européenne. On n'y fait aucune mention du mariage de la princesse Louise avec le roi Léopold quoique les mariages des princesses Marie et Hélène y soient fidèlement relatés. Si dona Maria et Christine y sont qualifiées, de l'une reine de Portugal et l'autre de régente d'Espagne, en revanche Isabelle II n'y obtient que le titre d'infante; il est vrai que titre de roi n'est pas accordé à don Carlos. Quant à Louis-Philippe, on le désigne sous le nom de roi, mais on a soin de faire observer, dans l'énumération de la branche aînée des Bourbons, que Charles X et le dauphin ont abdiqué en faveur du duc de Bordeaux sous le nom de Henri V.

— Cet hiver s'annonce en Russie comme celui de 1812. Au commencement de décembre le froid était de 21 à 22 degrés dans les provinces du Caucase.

— Le comte Tascher de la Pagerie a épousé, le 27 du mois dernier, à Augsbourg, mademoiselle Caroline de la Pagerie.

— Le 16 décembre est arrivé à Rome, avec une nombreuse suite, le grand-duc Alexandre, fils aîné de l'empereur de Russie et héritier du trône. Le prince est descendu au palais [illegible] chi, qui est occupé par le prince Potemkin, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie près le Saint-Siège. [illegible] le jeune prince est allé au Vatican visiter le Saint-

Père, qui l'a accueilli avec les égards dus à son rang.

— Les habitans du Limbourg et du Luxembourg ont ouvert une souscription pour frapper des médailles destinées à MM. de Montalembert, de Mérode et Dumoutier. Le *Belge* annonce qu'une médallle, destinée à flétrir la conduite du comte de Quarré, sénateur du Luxembourg, qui a adhéré au morcellement, sera frappée.

« Cette médaille, dit le *Belge*, sera en bronze et portera sous l'effigie, ces mots : UN INFAME ! et sur le revers : LES LUXEMBOURGEOIS A LEUR SÉNATEUR LE COMTE DE QUARRÉ, 1838. »

— Un ouvrier nommé Hayward, est mort mercredi dernier, à l'âge de 74 ans. Cet homme paraissait si dénué de tout, qu'il se refusait les choses les plus nécessaires à la vie : en dix ans il n'a brûlé que trois paquets de chandelles. Il évitait avec le plus grand soin toutes les femmes qu'il rencontrait. On a trouvé dans la paillasse de son grabat une somme de près de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.), en guinées et en souverains d'or, pliés dans de vieux morceaux de linge. Comme il est mort AB INTESEAT, cette somme reviendra à deux neveux qu'il avait et qu'il ne voulait jamais voir.

4.—L'amélioration qui s'était manifestée dans la santé de la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg, ne s'est malheureusement pas soutenue. Ce matin, LL. MM. ont reçu des nouvelles inquiétantes qui ne permettent pas que la réception annoncée pour ce soir aux Tuileries ait lieu. Dans la journée, des billets d'avis ont été répandus dans Paris, afin d'éviter un déplacement inutile aux personnes qui devaient y assister.

—M. Lepavec, missionnaire lazariste à Smyrne, vient d'arriver à Paris avec deux jeunes personnes qui veulent entrer dans la communauté des sœurs de la Charité. Toutes deux sont Grecques, mais d'origine persane. L'une d'elles parle très bien le grec, le turc, l'italien et le français. Elles doivent, après leur noviciat, retourner à Smyrne pour y former un établissement de sœurs de la Charité.

— Il a été déclaré au tribunal de commerce de la Seine, pendant le cours de l'année 1838, 443 faillites dont les divers passifs s'élèvent à environ 25 millions de francs. En 1837, les faillites s'étaient élevées à 510 avec un passif total de 27 millions.

— On lit dans le *Commerce* :

Nous avons appris et nous annonçons avec plaisir que les paiemens de la fin de l'année se sont très bien faits. Aussi remarquait-on aujourd'hui plus de confiance dans les opérations d'escompte. C'est une situation qui ne peut que s'améliorer.

— Le théâtre de la Renaissance ne donnera, pendant ce carnaval, que six bals masqués; mais il se dispose à y déployer un luxe des plus distingués : fleurs, dorures et lumières, orchestre et costumes, tout rappellera les plus belles nuits de *Ridotto* à San Carlo et à la Fenice. La direction de Ventadour, profitant du vaste espace qui comprend l'enceinte de ce monument, a réuni là scène à la salle par un décor merveilleux de richesse, et la salle au foyer, par un escalier qui remplacera les loges de face.

— BALS MUSARD. — Samedi, 5 janvier, premier bal dans la salle Vivienne. Les bureaux ouvriront à 11 heures; les voitures arriveront par le boulevard et partiront par la place de la Bourse. Les bals se renouvelleront tous les samedis, et, à partir du 16 janvier, ils auront lieu tous les mercredis et samedis.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et fond. de FELIX LOCQUIN et comp., rue N.-D.-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

10 JANVIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait,
. . . . ,
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Année.

N° 2.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THEATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS :

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

ÉTAT DES PAYS

ENTRE

L'INDE ET LA RUSSIE,

d'après les voyages récens des Anglais.

—

Le pays des Afghans, la grande Boukharie et le Khorrassan séparent l'Hindoustan de l'empire russe. Ils furent partiellement visités par Elphinstone et par Fraser; MM. Stirling, Conolly, Burnes et Gerard les ont traversés sur des routes différentes, et nous en ont donné les itinéraires. La Boukharie et l'Afghanistan sont d'autant plus intéressans pour le naturaliste, que leur aspect est plus montagneux. Les monts Brahouï séparent l'Afghanistan du bassin de l'Indus; l'Hindou-Kosch et le Paropamisus forment entre le dernier pays et la Boukharie une barrière redoutable qui s'abaisse en se prolongeant à l'ouest dans le Khorassan, jusque vers les bords de la mer Caspienne, où elle se relève de nouveau. Ces montagnes se composent d'un certain nombre de chaînes parallèles, que l'on franchit par une suite de cols d'une grande élévation, et que de hautes vallées séparent les unes des autres. La neige encombre ces vallées pendant six mois de l'année. M. E. Stirling se rendit de Tehran à Attock par la voie d'Astrabad, Nischapour, Mesched, Schurruks, Merouchakh, Muzar (près de Balkh), Khouloum, Bamian, Caboul et Peschaour. Ce voyage s'effectua pendant l'hiver de 1828 à 1829.

Les défilés d'Astrabad à Shahroud (rivière du roi) sont fort élevés; la route est coupée et difficile; les montagnards, pauvres, courageux, et aguerris par la nécessité de combattre sans relâche contre les Turcomans. De nouvelles montagnes séparent Nischapour de Mesched. La route directe d'Hérat à Caboul offre des dangers qui en écartent les voyageurs, et empêchent même de trouver des guides qui la connaissent. Celle d'Hérat à Candahar offre moins de difficultés; mais les montagnes qui la bordent au nord servent d'asile à des tribus adonnées au brigandage. De Peschaour à Caboul, M. Burnes eut à franchir une série de défilés, et, fréquemment, la route se trouvait encaissée entre des parois de rochers de 2,000 pieds de hauteur; mais les défilés les plus élevés se trouvèrent entre Caboul et Balkh. En escaladant le col de Ounna, il rencontra de la neige avant d'atteindre le sommet, élevé de 11,000 pieds anglais. En suivant la base des pics de Kohi Baba (18,000 p[illegible]) il arriva au col Hadjigouk, dont la hauteur est de 12,400 pieds. Quoique l'on fût au [illegible] du mois de mai, la neige était [illegible] pour porter les chevaux; le thermomètre marquait 4 degrés F. au dessous du point de congélation.

Après le col d'Hadjigouk (Hajeeguk), on parvient à celui de Kalou (Kaloo) plus élevé de mille pieds; le chemin, bordé de précipices effrayans, était trop dangereux pour le suivre à cheval. Les habitans de ces montagnes restent, pendant six mois, confinés chez eux par des neiges qui les couvrent; mais quoiqu'ils vivent souvent à une hauteur de 10,000 pieds au-dessus de la mer, ils ne sont pas sujets à avoir des goîtres. Après une marche pénible, le lieutenant Burnes parvint à Bamian; mais ce ne fut que plusieurs jours après qu'il sortit des montagnes, entre lesquelles serpente une vallée souvent étroite, encaissée de rochers semblables à un mur de 3,000 pieds de hauteur. La ville de Caboul, qui lui servit de point de départ, se trouva être élevée de 6,000 pieds au-dessus de la mer, et celle de Balkh, placée au nord des montagnes, à 1,800 pieds seulement. M. Stirling, qui suivit la même route au cœur de l'hiver, en sens inverse, compte plus de vingt jours de marche dans les montagnes. Il n'en faudrait que quinze par une autre route, située plus à l'est, mais impraticable en été et semée de dangers innombrables. Elle fut suivie par une division de l'armée de Schakh Nadir, lorsqu'il envahit le Caboul, alors soumis à l'empire mogol. Baber, fondateur de cet empire, a laissé des mémoires où il décrit cinq autres routes au travers de la chaîne de l'Hindou-Kosch.

Les pays qui nous occupent avaient, dans l'antiquité, une grande réputation de richesse. On les désignait alors sous les noms de Margiane, de Bactriane, de Sogdiane, d'Arie et de Paropamise. Bactra, Maracanda, Samar[illegible] Antiochia Margiana étaient justement célèbres pour leur commerce et l'admirable fécondité de leur sol. Bactra, séjour de Zerdoucht (Zoroastre) fut, pendant un grand nombre de siècles, le siége principal de la religion des Mages. Antiochus, roi de Syrie, enveloppa de murailles le district entier d'Antiochia Margiana pour le mettre à couvert des incursions des nomades du

désert ; les fruits qu'on y recueillait étaient d'un goût exquis et d'une grosseur considérable.

Au moyen-âge, le nom de Bactra a fait place à celui de Balkh, la Sogdiane se nomme Mauer-el-Nahr et Ferganah, et le Khorassan a remplacé la Margiane et la Parthie ; le Khowaresm (Kharizme), enfin, figure dans l'histoire. Mais le sol a conservé sa fertilité; ses industrieux habitans, agriculteurs laborieux, de race persane, pullulent encore plus, sous les califes, que sous le gouvernement des Parthes. Plus de 4,200 puits remédient au manque d'eau dans le Khorassan, et cette province se couvre de villes sans nombre, parmi lesquelles Tous, Mesched, et surtout Nischapour, Hérat et Marou (Alexandria Margiana, maintenant Merve) passent pour avoir égalé les capitales les plus florissantes de l'Europe. Nischapour ornait une des plus belles vallées de la Perse. Balkh, *la cité la plus ancienne du monde*, au dire des Asiatiques, et la *mère des villes de l'Orient*, florissait dans un pays que fertilisaient dix-huit canaux tirés d'un grand réservoir dans les montagnes. Les noms de Samarcande et de Bokhara étaient devenus synonymes de richesse et de splendeur.

Tout le pays compris entre l'Oxus et les montagnes du Khorassan porte actuellement le nom de Turkestan, étant habité par un grand nombre de tribus turcomanes qui se sont partagé le désert et une portion du Khorassan. Ces Turcomans vivent en partie de l'éducation de leurs bestiaux, et en partie de la culture du sol qu'ils ont acquis sur les Persans. Quelques particuliers possèdent jusqu'à 700 chameaux, 5,000 moutons et chèvres, 200 jumens et plusieurs *cous* d'argent. Ils tiennent leur argent et ce qu'ils possèdent d'effets précieux dans de grandes bourses, faites de la peau du cou d'un chameau. On les divise en Turcs Tcharwars (nomades) et en Turcs Tchoumours (sédentaires). Les premiers élèvent une race de chevaux (argamak) renommés pour leur vitesse et pour leur vigueur extraordinaire. Les Turcomans reçoivent l'investiture de leurs terres et de leurs pâturages du schakh de Perse et du khan de Khiva, selon la proximité où ils sont de l'un ou de l'autre de ces pays; mais leur obéissance est purement nominale, et, appartenant à la secte des Sounnites, ils ne se font aucun scrupule d'enlever un grand nombre de Persans schiites, qu'ils vendent aux marchés de Khiva et de Bokhara. De sorte qu'un Persan d'Astrabad ose à peine s'aventurer à quelques lieues de cette ville sans l'escorte d'un Turcoman, qui, à son tour, n'oserait venir à Astrabad sans un sauf-conduit.

Schakh Abbas, voulant neutraliser la puissance des hordes turcomanes, introduisit parmi elles une tribu de Kourdes transplantés de la frontière occidentale de son empire. Cette tactique a si peu réussi, que ces Kourdes ne sont pas actuellement les ennemis les moins dangereux des Persans.

Les Hazaris forment une autre nation de brigands sauvages, cantonnés la plupart dans les montagnes du Khorassan, et dans les lieux les moins accessibles entre Caboul, Hérat et Balkh.

Des bords de la mer Caspienne aux rives de l'Indus, les moindres villages sont entourés de fortifications, derrière lesquelles les malheureux paysans ne sont pas en sûreté. Malgré leurs murailles et leurs tours, les villes deviennent chaque année la proie de quelque nouvelle bande de pillards; chaque année voit combler et disparaître des centaines de puits, espoir de l'agriculteur et du voyageur.

Schurruks, Merochak et Bala-Mourghab sont réduites à des forts entourés de camps turcomans. Si Mesched doit à sa sainteté d'avoir conservé quelque importance, Tous et Balkh n'offrent plus que des monceaux de ruines. De tous côtés, en traversant ce qu'on appelle maintenant *le désert* entre l'Oxus et les montagnes du Khorassan, le voyageur est frappé de la multitude de villes, de châteaux, de villages, de citernes et de caravansérai en ruines, sur lesquels la tradition ne peut plus donner aucune information, mais où l'on trouve une grande quantité de monnaies anciennes.

Pour concevoir comment un changement aussi grand a pu s'opérer dans ces pays, jadis riches et populeux, il suffira de tracer, en peu de mots, le tableau des principales révolutions dont ils ont été le théâtre. Les Arabes y apportèrent la religion de Mahomet, sous le règne des califes Omeyades, Yézid et Walid, entre les années 680 et 711 de notre ère. Le bassin de l'Oxus était alos habité par des peuples sédentaires et agriculteurs, de la même race que les Persans. Au nord-est, le pays non moins fertile de Ferganah formait une principauté turque, dans le bassin de Szir-Déria. La nation turque habitait, encore au delà, les plaines élevées et les rochers de l'Altaï, jusqu'aux bords de l'Irtich. Les uns étaient nomades, possesseurs d'une nombreuse cavalerie; les autres exploitaient pour leurs maîtres les mines de l'Altaï. Ces maîtres étaient les tribus, alors innombrables, des nations hunniques ou mongoles, qui parcouraient le plateau central de l'Asie et les plaines de la Mongolie. Plus tard, elles refoulèrent les Turcs à l'occident.

En 750, la race d'Aboul-Abbas remplaça sur le trône celle d'Omeyah; Bagdad devint la résidence de ces nouveaux califes. Mais l'enthousiasme et le dévouement qui avaient causé les succès des Arabes, s'éteignant peu à peu, firent place à la mollesse des califes et à l'ambition de leurs lieutenans. Taher se rendit indépendant (813) dans le Khorassan, que ses descendans gouvernèrent jusqu'à 872, pour le bonheur des peuples. Les Soffarides leur succédèrent, et dominèrent dans toute la Perse centrale. Ce démembrement de l'empire des califes excita les Samanides, la plus pauvre des tribus turques, à s'emparer (874) des pays situés au delà de l'Oxus; plus tard, ils franchirent ce fleuve avec dix mille cavaliers, et se rendirent maîtres du Khorassan, qu'ils gouvernèrent pendant dix générations. Le célèbre Avicenne vécut à leur cour. L'arrivée de plusieurs centaines de mille de leurs compatriotes (980) assura la domination des Turcs dans les pays de l'Oxus et du Szir-Déria, qui portèrent dès lors le nom de Turkestan.

Thogroul-Bek, petit-fils de Seldjouk, fut le premier sultan des Turcs Seldjoucides, qui dominèrent avec éclat dans l'Asie occidentale pendant un siècle. Il vainquit (1038), à Zendekan, Masoud, sultan de Ghazna. Son neveu, Alp-Arslan (brave lion), parcourut la Perse en vainqueur, fit trembler sur son trône le calife de Bagdad, et fit prisonnier (1071) l'empereur Romain-Diogène, dans une sanglante bataille. Il eut pour successeur son fils Malek-Schah, surnommé Djelaleddin (la gloire de la foi), qui vainquit (1072) auprès de Tous les princes ses compétiteurs. Joignant aux talens militaires de ses prédécesseurs l'amour des arts, de la paix et des lettres, Malek-Schah fit, pendant vingt ans, le bonheur de ses sujets. Nischapour, Rey et Ispahan furent des cités royales. Marou possédait le tombeau d'Alp-Arslan. A la mort de Malek-Schah (1092), la Perse, avec Moussoul, passa à son fils Barkiarok, mais le Kerman, la Syrie et l'Asie-Mineure furent démembrés en faveur d'autres princes de la race de Seldjouk.

Les sultans turcs de Kharizme régnèrent dans la Perse orientale, le Khorassan et le Turkestan, pendant toute la durée du douzième siècle. Marou fut leur capitale; leurs richesses étaient immenses, et 400,000 combattans marchaient sous leurs drapeaux. Mais la félicité de ces contrées touchait à son terme. A mesure que les Turcs avaient quitté les solitudes de l'Altaï pour s'établir sur les rives de l'Oxus, les peuples de race jaune ou mongole avaient suivi leurs traces vers l'occident. Réunis sous les ordres de Djinghiz-Khan, ces peuples barbares attaquèrent (1218) et défirent Mohamed et Djelaleddin, les derniers sultans de Kharizme; ils se jetèrent, comme l'Ange de la mort, sur ces contrées naguère si florissantes. Un million trois cent mille personnes périrent dans Marou, 1,600,000 à Hérat, et 1,747,000 à Nischapour; Balkh fut détruite. Deux cent cinquante ans plus tard, Timour et ses Tatares assouvirent encore leur rage sur ce malheureux pays. L'affaiblissement où tomba à son tour la nation turque, par suite de tant de guerres et d'émigrations, ouvrit enfin le Turkestan à l'établissement permanent des peuples mongols. Les Ouzbeks, branche de cette race sauvage, s'emparèrent, en 1500, des pays que les Turcs abandonnaient pour se transporter en Perse. Ils forment actuellement une portion considérable de la population de la Boukharie, du Kharizme et du Turkestan; ils donnent des souverains à ces pays; ils y occupent tous les emplois, et obtiennent même le gouvernement de plusieurs des districts du Khorassan encore soumis à la Perse. De tous les peuples mongols, les Ouzbeks ont le plus dérogé à leurs mœurs primitives, en embrassant la religion de Mahomet, et en s'établissant dans les villes de la Grande-Boukharie; mais ils n'y ont pas, comme les Turcs Samanides et Seldjoucides, adouci l'âpreté naturelle de leur caractère.

M. Arthur Conolly, lieutenant au service de la Compagnie des Indes, quitta l'Angleterre, au mois d'août de l'année 1829, et, traversant la Russie, les pays du Caucase et la Perse, il arriva, en avril 1830, à Astrabad, à l'extrémité de la mer Caspienne. Il voulut se rendre à Khiva, mais la perfidie de ses guides l'obligea de revenir sur ses pas, après avoir traversé la moitié du désert habité par les Turcomans. Il visita Mesched, puis Hérat. Cette dernière ville a une étendue de trois quarts de mille carré, et peut contenir environ 45,000 habitans, dont un petit nombre sont des Hindous et quelques uns juifs. Elle a pour défense une bonne muraille et un fossé

profond. La malpropreté de la ville et de ses habitans passe toute description. Aux principales rues en aboutissent de plus petites, fort étroites, couvertes de manière à ne former que des voûtes obscures et basses, où l'on rencontre toute espèce d'ordures ; aussi ne doit-on pas s'étonner que, sous un climat, du reste salubre, la petite-vérole et le choléra exercent quelquefois en cette ville de grands ravages. Toutefois les faubourgs et la banlieue offrent de grandes beautés. Hérat est bâti dans une plaine de douze milles de largeur, entièrement couverte de villages fortifiés, de jardins, de vergers, de vignobles et de champs, au travers desquels serpentent, dans toutes les directions, de petits ruisseaux d'une eau limpide. La rivière Héri-roud, barrée par une digue, fournit de l'eau à une multitude de canaux, et les fruits les plus délicieux récompensent les soins du cultivateur. Le manque d'argent mit M. Conolly dans une position très difficile, dont il fut tiré par l'obligeance de Syud-Muheen-Shah, négociant de Kandahar et l'un des Syuds ou anciens de Pisching; cette tribu, établie à trois journées au sud de Candahar, est l'objet d'un grand respect, parce qu'elle tire son origine de Mahomet. Syud-Muheen-Shah avait voyagé dans l'Hindoustan et connaissait de nom les principaux Anglais qui l'habitent; il en avait reçu de bons offices : « M. Elphinstone avait donné à son frère une poignée de pièces d'argent pour avoir répondu à quelques questions; M. Cole, de Maïsour, lui avait acheté un cheval, et Hunter Sahib lui avait fait cadeau d'une carabine ; il nous regardait comme une excellente tribu, fidèle à sa parole, et, avec l'assistance de Dieu, promettait de me cautionner, et de me conduire sain et sauf dans l'Inde. »

Il remplit cette promesse de la manière la plus honorable. Son caractère sacré et son extrême habileté furent nécessaires, dans un si long voyage, au travers des montagnes des Afghans, infestées de brigands beloutchis et semées de forts, qui sont autant de repaires pour les gouverneurs encore plus rapaces que les Beloutchis. Une maladie dangereuse retint M. Conolly hors des murs de Candahar, que l'on dépeint comme une ville autrefois très florissante, mais encore populeuse, et passablement fortifiée, avec de l'artillerie. Ses environs sont plus fertiles et mieux arrosés que la plaine d'Hérat. M. Conolly éprouva toute l'hospitalité de son guide pendant son séjour dans la vallée de Pisching, dont les habitans, grâce à leur origine sacrée et à leur caractère paisible, vivent respectés de leurs voisins turbulens. Il visita ensuite Quetta, centre d'un commerce considérable, qui y attire beaucoup de négocians hindous et afghans ; on y achète des chevaux. Entre cette ville et les bords de l'Indus, notre voyageur traversa, avec une extrême difficulté, le col de Bolan et d'autres défilés des hautes montagnes de Kirklekki. C'est une barrière naturelle entre le Beloutchistan et le Sindy. Nous avons le plaisir d'annoncer que la générosité du bon Syud-Muheen-Shah a reçu la récompense qu'elle méritait. Outre un grand nombre de riches présens, le gouverneur-général, lord William Bentinck, lui offrit en prêt la somme de 125,000 fr., pour trois ans, sans intérêt, à condition que, au bout de ce terme, il soumettrait ses livres à un examen qui pût donner une idée de la nature et de l'étendue du commerce de son pays. Syud-Muheen n'a accepté que 50,000 fr.

La province de Mazanderan est trop voisine de la capitale actuelle de la Perse pour n'avoir pas attiré l'attention des voyageurs anglais. M. Fraser la décrivit en 1822 ; Burnes la traversa dix ans plus tard. En 1836, M. E. d'Arcy Todd en a levé une carte expédiée sur l'échelle de $\frac{1}{183160}$, ou un pouce pour six milles anglais. Le Mazanderan forme une plaine bornée au nord par la mer Caspienne, et au sud par une chaîne de hautes montagnes, qui le séparent du plateau de Perse, élevé de 4000 pieds environ au dessus du niveau de la mer. Les montagnes forment une série de chaînes parallèles, dont la largeur totale est de 20 à 25 lieues, et dont le pic de Demavend et le mont Elbourz ou El Burdj (Tour de Garde) sont les points les plus élevés. La neige y tombe en abondance dès le mois de septembre, et ne fond guère qu'en avril et en juin, gonflant alors, au point de les rendre impassables, les torrens qui descendent vers la mer Caspienne et vers le plateau central de la Perse. Le mont Elbourz forme, au nord-est de Tehran, un massif à peu près inaccessible. Plus à l'est, deux passages s'offrent aux voyageurs pour descendre vers la mer Caspienne. La hauteur en est considérable et les difficultés effrayantes ; mais ce sont presque les seuls praticables. La première route mène de Tehran à Amol par le pied méridional de l'Elbourz et du Demavend, et s'élève à une hauteur de 7000 pieds, auprès du village de Iman-Zadeh-Hashim. Malgré les immenses travaux exécutés sous le règne de Schah Abbas et renouvelés depuis ce prince, le chemin est généralement exécrable, souvent impraticable pour les chevaux, et dangereux même pour les piétons. La chaussée de Schah Abbas, construite à grands frais, a presque entièrement disparu ; l'humidité du climat, l'abondance des neiges et des pluies, la violence des torrens qui descendent de ces montagnes boisées, rendent difficile la construction des routes et nécessiteraient des réparations dispendieuses et continuelles. Les avalanches de terre y sont fréquentes, ainsi que la chute des rochers. Le sentier, taillé dans le flanc des rochers, n'est souvent qu'une corniche de trois pieds de largeur, suspendue à 200 et même à 1300 pieds au dessus du lit d'un torrent. On aperçoit quelquefois dans ces défilés les restes d'anciennes fortifications.

A 16 lieues à l'est du col d'Iman-Zadeh-Hashim s'élève, au pied des montagnes, le rocher de Firuz-Kuh (montagne victorieuse ou bleue), dont le sommet porte, à une hauteur de 750 pieds, les vestiges d'une forteresse autrefois réputée imprenable. La seconde route part de Firuz-Kuh, et conduit, par le col de Gadouk, à Balfurush et à Sari, dans le Mazenderan. Le sommet du col, élevé de 6,000 pieds, est encore couvert de neige au mois d'avril. Le château du Diable-Blanc (Div Sefid) en défend le revers septentrional. Cette route fut suivie par Burnes, qui la regarde comme étant la même que l'ancien défilé des Portes Caspiennes.

On peut se rendre de Firuz-Kuh à Astrabad par une troisième route, meilleure que les autres, et située à 20 lieues au nord-est de la seconde.

La grande hauteur du pic de Demavend le rendant visible de tous côtés à une distance considérable, il était important d'en déterminer exactement la hauteur et la position. « A mon arrivée à Ask, dit M. Taylor Thomson, village situé au pied de la montagne, à 42 milles nautiques est-nord-est de Tehran, je remis la lettre et les présens dont l'ambassadeur m'avait pourvu, à la mère d'Abbas Kouli Khan, le chef du district, alors absent. Elle prit immédiatement les mesures nécessaires pour mon ascension. Je montai de suite à Germah, le village le plus élevé sur le côté méridional de la montagne; il est distant d'une heure de celui d'Ask, et plus élevé de 900 pieds anglais, étant à une hauteur de 6,700 pieds au dessus de la mer. On me donna quatre guides, dont un seul, comme je le découvris plus tard, avait auparavant gravi la montagne. Le 8 septembre 1837, nous montâmes pendant deux heures au dessus de Germah; mais le ciel, couvert depuis la veille, devint bientôt menaçant; nous essuyâmes une forte pluie accompagnée de tonnerre, et fûmes obligés de chercher un abri imparfait sous un pan de rochers. Nous y passâmes le reste du jour et la nuit suivante, percés par la pluie et transis par le froid. Le 9, il se trouva que la neige, qui la veille était encore bien éloignée de nous, couvrait le flanc de la montagne jusqu'au lieu de notre bivouac; néanmoins le temps étant redevenu serein, nous partîmes pleins d'ardeur, au point du jour, dans la confiance que nous arriverions vers midi au sommet du pic.

» Sachant qu'au besoin je pourrais trouver un abri dans une grotte qui en est voisine, je m'étais pourvu d'habits pour changer, et de pain pour quatre jours. Mais au bout d'une heure de marche, deux des hommes ayant refusé d'avancer, il fallut abandonner avec eux les vivres et les vêtemens. Les autres se plaignirent bientôt de maux de tête et de palpitations au cœur; mais je les retins à force de promesses et de menaces, et nous parvînmes au sommet. L'obscurité et le froid nous obligèrent de chercher immédiatement un abri et de passer la nuit dans la grotte de soufre, sans faire d'autres observations que celles du baromètre. Un vent glacé de la mer Caspienne nous surprit dans l'état de transpiration où la marche nous avait mis.

» Les premiers rayons du soleil, pénétrant dans la grotte, annoncèrent un ciel serein. J'attendis, pour en sortir, que l'air fût suffisamment réchauffé; mais à peine eus-je fait quelques pas que je me sentis saisi par un froid si intense, que mes habits se gelèrent immédiatement, et, malgré le vif regret que j'éprouvais à laisser mes observations incomplètes, je dus, pour sauver ma vie, descendre la montagne en courant.

» Si deux guides ne m'eussent pas abandonné, les vêtemens dont ils étaient porteurs nous eussent permis de supporter le froid du sommet. Je recommanderai toutefois d'entreprendre l'ascension du Pic de Demavend deux mois plus tôt que je ne le fis. En quittant à minuit, au clair de la lune, la grotte qui est au pied de la montagne, on peut passer la journée entière au sommet, sans s'exposer aux vapeurs dangereuses de la grotte sulfureuse. »

L'itinéraire de M. James Brant, dans l'Arménie et la portion orientale de l'Asie Mineure,

nous fournit encore un moyen d'apprécier l'état actuel d'une des portions les plus importantes de cette ligne, qui maintenant sépare l'influence britannique des nouvelles provinces asiatiques de l'empire russe.

L'extension récente du commerce de Trébizonde nous engage à transcrire à entier la description qu'en donne M. Brant. « Trébizonde, située sur la côte méridionale de la mer Noire, fut une ville considérable par son commerce dès l'époque de sa fondation par les Grecs, c'est-à-dire de temps immémorial. C'est ici que Xénophon atteignit le rivage du Pont-Euxin, dans sa retraite du centre de l'Assyrie, et, à moins que l'aspect du pays n'ait complétement changé depuis lors, la route qu'il tint pour y arriver doit être la même que l'on suit maintenant pour franchir les montagnes, d'autant plus que les neiges, dont les autres passages sont couverts, les rendent inaccessibles en hiver, et c'est précisément dans cette saison que s'opérait la retraite des dix mille Grecs au travers de l'Arménie.

» Sous la domination des Romains, leur commerce avec l'Inde se faisait par la voie de Trébizonde. Elle dut sa splendeur et ses richesses à la munificence d'Adrien, qui y avait fait creuser un port artificiel. La ville était grande et fort peuplée. Malgré la double enceinte de murs dont elle était défendue, les Goths s'en emparèrent sous l'empereur Galien; ils y firent un immense butin, la saccagèrent et la réduisirent en cendres.

» Plus tard les Génois y apportèrent d'Ispahan les productions de l'Inde, qu'ils faisaient passer dans leur colonie de Caffa, en Crimée, et à Constantinople. Les souverains de l'Arménie et les faibles empereurs de Trébizonde leur permirent d'établir, au travers de ces pays, une ligne de postes fortifiés, commençant à Trébizonde et aboutissant à Bayazid, sur la frontière de Perse. Ces postes étaient bâtis à la distance de 25 à 40 milles les uns des autres, dans des positions faciles à défendre. Une enceinte de murs solides et étendus offrait une retraite aux marchands et à leurs caravanes, et des quartiers aux troupes chargées de les escorter [illegible]. Baïbout ou Paipourth (Pourth veut dire *un château* en arménien) et Erze-Roum étaient deux de ces forteresses, et la force de leurs anciennes fortifications atteste l'importance que les Génois attachaient à ce commerce. Les profits durent en être immenses, pour enrichir la république après avoir défrayé de si grandes dépenses.

» Après deux siècles de possession, les Génois furent chassés, par Mohamed II, de Trébizonde, et peu après (1266-1474) de Caffa et de la Crimée; dès lors la mer Noire fut fermée au commerce des Européens. Les armes des Russes et le dernier traité (Andrinople) l'ont enfin rouverte à toutes les nations. L'ancienne route du commerce des Indes et de la Perse est maintenant reprise; et quoiqu'il en existe d'autres plus avantageuses pour communiquer par l'Hindoustan, Trébizonde demeure la clef de l'Arménie et de la Perse. La valeur croissante de ses importations le prouve clairement; en 1830, un an après la paix d'Andrinople, on y débarqua 5,000 balles de marchandises d'Europe destinées pour la Perse. Ce nombre fut quadruplé en 1835.

» On ne voit dans la ville aucune trace d'édifices plus anciens que la domination des empereurs chrétiens. Le nombre des églises y est très considérable. Elle est bâtie sur le penchant d'une colline en face de la mer, et enfermée partiellement d'une enceinte de murailles flanquées de tours, décrivant un parallélogramme. Elle est, de droite et de gauche, limitée par deux ravines profondes remplies de jardins ombragés d'arbres; on les passe sur deux ponts d'une grande longueur. Au dessus de la ville s'élève une citadelle presque ruinée et commandée par les collines voisines. Faute d'un meilleur port, les vaisseaux européens restent à l'ancre pendant l'été dans une petite baie ouverte, à l'extrémité orientale de la ville. Après l'équinoxe d'automne, les Turcs et les Européens se rendent à Platana, rade ouverte à sept milles à l'ouest. Mais les vaisseaux anglais ne quittent jamais Trébizonde, dont ils trouvent l'ancrage aussi sûr que celui de Platana, même par les plus gros temps. De hautes montagnes neigeuses empêchent le vent de souffler contre la côte; la mer y reste souvent calme par les plus fortes tempêtes, et la brise de terre se fait sentir régulièrement toutes les nuits pendant l'année entière.

» Toutes les maisons possèdent une cour plantée d'arbres fruitiers et un jardin, qui donnent à cette ville, vue de la mer, l'aspect d'une forêt. Elle contient de 25 à 30,000 habitans, dont 20 à 24,000 musulmans; le reste se compose d'Arméniens et de Grecs. Les mahométans seuls demeurent dans l'enceinte des murailles.

» Je m'embarquai, dit M. Brant, à Trébizonde le 19 mai 1835, et côtoyai jusqu'aux frontières de la Russie un pays d'une beauté remarquable. Des montagnes de 4 à 5,000 pieds de hauteur s'élèvent immédiatement du bord de la mer, couvertes d'épaisses forêts de châtaigniers, de hêtres, de noyers, de peupliers et de saules; de loin en loin on voit de petits chênes, du buis, des ormeaux, des frênes et des érables; le sapin couvre les sommités les plus élevées. Il n'existe, le long de cette côte, aucun chantier pour la construction des vaisseaux; et le gouvernement turc prohibe toute exportation de bois de construction, on se borne à y fabriquer du charbon, à construire quelques bateaux, et à approvisionner de bois les villes de la côte. Le pays est si couvert de bois et de montagnes que les grains sont loin de suffire à la consommation des habitans, malgré le soin extrême avec lequel ils mettent en culture tous les terrains qui en sont susceptibles. On voit souvent des champs de blé suspendus au-dessus de précipices inaccessibles à la charrue.

» Cette côte est habitée par plusieurs peuplades différentes; mais les Lazes étant les plus nombreux, on lui donne généralement le nom de Lazistan. Ces peuples marchent toujours armés d'une carabine, dont ils se servent avec habileté. Leur réputation de courage et d'audace les fait rechercher dans les armées du sultan, et pour le service de l'arsenal de Constantinople. La manière dont ils ont défendu leur pays, en 1829, contre les Russes aux ordres de Paskéwitch, n'est pas indigne de cette antique réputation attestée par Xénophon, et par les guerres de Mithridate et de Chosroes. D'après un recensement récent, on compte actuellement 18,000 hommes en état de porter les armes dans le Lazistan, et 24,000 dans le pays voisin d'Of. Les Oflis habitent un pays montagneux, et inaccessible en hiver; ils ont des villes, des maisons bien bâties, et vivent dans l'aisance. D'un caractère paisible lorsqu'ils voyagent dans les pays étrangers, ils passent pour être sauvages, indépendans chez eux, et ils se livrent à des querelles longues et sanglantes. On trouve le long de la côte un certain nombre de villes avec des cafés et des bazars, mais fort peu d'habitans; on s'y rend, des villages environnans, au marché qui se tient un jour de chaque semaine; mais il y règne si peu de sécurité, que les marchands grecs se tiennent dans leurs boutiques armés de fusils. »

M. Brant quitta la côte à Tchorouk-Sou, pour s'enfoncer dans l'intérieur; il pénétra, par le col de Kolowah-dagh, dans la vallée d'Adjarah, puis au district de Paschkov, et à Ardahan, dans la Géorgie turque, en suivant la nouvelle frontière tracée par les conquêtes des Russes. Il visita successivement Kars, Erze-Roum, Erzingan, les rives de l'Euphrate et Dyar-Békir.

Erze-Roum, le Sheffield de la Turquie, était remplie de boutiques d'armuriers, et l'on y employait une quantité considérable de fer de Sibérie et des Indes. Ce dernier servait à faire des sabres damasquinés, d'une grande réputation. On estimait, en 1827, sa population à 130,000 âmes, nombre probablement exagéré; cent villages florissans, peuplés surtout d'Arméniens, étaient répandus dans la plaine fertile d'Erze-Roum. Mais M. Brant, qui remplit en cette ville les fonctions de consul britannique, n'estime pas sa population actuelle à plus de 15,000 âmes, auxquelles s'ajoutent un grand nombre d'étrangers en passage. L'invasion des Russes a porté à cette ville un coup dont elle a peine à se remettre; l'émigration de plusieurs milliers d'Arméniens industrieux a considérablement réduit la population. Plus de la moitié des villages de la plaine sont *entièrement déserts*; les autres le sont presque. Erze-Roum est situé au bord du bras occidental de l'Euphrate, auquel les Turcs donnent le nom de Kara sou (rivière noire). L'eau y entrant en ébullition à 20[illegible]° du thermomètre de Fahrenheit, cela indiquerait qu'elle se trouve à 7000 pieds anglais au dessus du niveau de la mer; mais, par une série d'observations barométriques, faites au mois de décembre 1830, M. Brant fixe cette hauteur entre 5000 et 5300 pieds. Le véritable nom de cette ville est Arze. Les Turcs l'appellent Arze-el-Roum (Arze chez les Romains), contracté en Arze-Roum ou Erze-Roum. Sa position lui a donné une grande importance commerciale et militaire dès le temps de l'hégire. Elle est encore en partie environnée d'un mur flanqué de tours construites par les Génois. Un château fort la défend; mais une grande partie de la ville est située hors de l'enceinte des murailles.

Les ravages des Kourdes et l'invasion des Russes ont contribué à ruiner et à dépeupler l'Arménie. Toute la population musulmane émigra des villes occupées par ces derniers, et ceux qui revinrent trouvèrent leurs habitations démolies ou incendiées; tandis que la population arménienne, habituée à considérer les Russes

comme leurs frères, et l'empereur comme leur souverain naturel, ayant pris les armes à leur approche, se trouvèrent trop compromis pour attendre le retour des Turcs. Ils suivirent l'armée russe dans sa retraite, et laissèrent le pays privé de ses habitans les plus laborieux. Le district ou sandjak de Paschkov fut occupé par les Russes jusqu'à la fixation définitive des frontières; tous les villages y furent détruits pendant l'occupation ou à l'époque de la retraite. Ils n'ont laissé que 70 maisons habitées à Ardahan, qui en contenait auparavant 300. Kars était une ville importante de 30, à 40,000 âmes, défendue par plusieurs enceintes de murailles, et par une citadelle construite par le sultan Mourad III (Amurath). Elle fut prise d'assaut par Paskéwitch, et n'offre plus guère maintenant qu'un monceau de ruines, habitées par 1500 à 2000 familles. On en peut dire autant de l'ancienne forteresse génoise d'Hasan-Kaléh.

La population de la frontière septentrionale se compose de Mahométans, qui décèlent, par la beauté de leurs traits, leur origine géorgienne. Ils marchent toujours armés d'une carabine et d'un grand couteau à deux tranchans, et portent suspendue à leur ceinture une corde dont ils se servaient autrefois pour garrotter les captifs géorgiens qu'ils pouvaient faire dans leurs courses; maintenant cette corde n'est plus considérée que comme un ornement, complément nécessaire de leur costume.

La partie occidentale de l'Arménie, arrosée par l'Euphrate, offre un air de prospérité peu commun dans le reste de l'empire ottoman. Le sol en est fertile en grains, bien cultivé, couvert de jardins et de vergers; malgré la nature montagneuse du pays, les vallées profondes et les précipices dont il est coupé, la chaleur est assez forte en été pour permettre aux fruits des climats méridionaux d'arriver en maturité dans une foule de localités. Des villes populeuses et industrieuses sont entourées d'un grand nombre de villages. Tel est le tableau que présentent les villes antiques d'Erzingan, Egin, Arab-Gir, Kharpout, Aspouzi et Melatiyah, l'ancienne Melitène. Kharpout présente un fait unique dans l'économie des pays de l'Orient, savoir, un district fertile et agréable, parfaitement cultivé, mais *trop peuplé*. Une partie des habitans doivent aller chercher de l'ouvrage et des subsistances dans la capitale et dans les autres grandes villes, laissant leurs familles dans le besoin, comme *garantie de leur retour*, à charge aux habitans plus aisés. Il leur serait facile de trouver des établissemens dans les districts du voisinage, mais, comme ceux d'entre eux qui sont chrétiens paient une capitation au chef du district, il ne leur est pas permis d'émigrer. Quelle distance d'une pareille législation à celle qui a établi la *taxe des pauvres* en Angleterre!

Le goître est une maladie commune à Egin. On exploite sans profit des mines de plomb argentifère à Keban-Maden (mine du défilé), au fond d'une vallée enfermée de hautes montagnes arides. Les mines d'Arghaa donnent du cuivre.

Diyar-Bekr ou Diyar-Békir est située sur la rive droite du Tigre, dans une plaine fertile et bien arrosée. Elle fut célèbre dans l'antiquité et dans l'histoire du Bas-Empire, par la force de sa situation et de ses murailles, le courage de ses habitans et les siéges nombreux qu'elle soutint contre les Persans. Quoique sans garnison, elle servait de boulevart à l'empire du côté de l'orient. Son ancien nom était Amide. Dans le style de la chancellerie turque, elle s'appelle encore Kara-Amid (Noire Amide), à cause de la couleur sombre des hautes murailles crénelées dont elle est environnée, et qui datent du moyen-âge. Son nom arabe *Diyar Bekr* signifie *Tentes de Bekr*, qui était le quatrième descendant de Rabi'ah, descendant d'Ishmael. Cette ville, admirablement située pour le commerce, possédait, il y a 30 ans, des métiers innombrables de tisserands; de nombreuses caravanes y arrivaient tous les jours de Bagdad, de Mossoul et d'Alep; 40,000 familles habitaient la vaste enceinte de ses murailles; des villages populeux et florissans étaient en grand nombre répandus sur la plaine fertile qui l'environne. Mais les Kourdes ravagèrent les campagnes, et bientôt les citadins furent comme assiégés derrière leurs murailles. La ville a perdu toute sa splendeur, et quoique les armes de Reschid Pacha y aient en partie ramené la sécurité, la population se trouve maintenant réduite à 8,000 familles, l'industrie à peu de chose, et la campagne reste sans habitans.

(*Bibliothèque de Genève.*)

SHAKSPEARE (1).

OTHELLO, tragédie en cinq actes.

Othello, guerrier maure, général au service de Venise, épouse secrètement Desdemona à qui il inspire de l'amour. Le père de la jeune Vénitienne, Brabantio, accuse Othello devant le sénat qui l'absout et lui donne le commandement d'une expédition formidable contre les Turcs. Jago, officier d'Othello, se voyant trompé dans ses espérances d'avancement, cherche à supplanter Cassio en excitant la jalousie d'Othello par d'odieuses insinuations contre l'honneur de Desdemona. L'intérêt que celle-ci témoigne pour Cassio, contre lequel de légers torts ont indisposé Othello, augmente les soupçons du Maure. Jago poignarde Rodrigo, seigneur vénitien, amoureux de Desdemona, après l'avoir excité à tuer Cassio dont les explications pourraient éclairer Othello. Celui-ci, jaloux jusqu'à la fureur, étouffe Desdemona; mais convaincu bientôt de son innocence, il se donne la mort.

NISARD.

Le roi LEAR, tragédie en cinq actes.

Lear, roi de la Grande-Bretagne, a trois filles; deux sont mariées, l'une au duc de Cornouailles, l'autre au duc d'Albanie. La troisième est demandée par le roi de France et par le duc de Bourgogne. Se sentant déjà vieux, Lear prend la résolution de partager ses états entre ses enfans, et de finir en paix ses derniers jours. Mais auparavant il veut connaître laquelle de ses filles a le plus d'attachement pour lui, et il interroge chacune d'elles à cet égard. Les deux aînées, Gonerille et Regane, prodiguent au vieillard les plus flatteuses paroles; elles exagèrent un sentiment qu'elles sont loin d'éprouver. Cependant Cordelia, la plus jeune des trois, tendre, mais sincère, ne sait comment exprimer avec des paroles la vérité de son amour filial. A son père étonné et qui lui fait ce reproche: *Quoi! si jeune et si peu tendre*, elle ne sait que répondre: *Oui, mon père, jeune et vraie.* Cette noble simplicité irrite le vieillard qui déshérite Cordelia et partage son royaume entre Gonerille et Regane, ne réservant pour lui que cent chevaliers qui doivent garder sa personne, et vivre alternativement aux frais des deux cours de Cornouailles et d'Ecosse. Quant à Cordelia, repoussée par le duc de Bourgogne depuis qu'elle est sans dot, elle épouse le roi de France qui consent à s'unir à elle malgré sa disgrâce. Lear est bientôt puni cruellement de son injuste préférence. A peine supporté à la cour de ses deux filles, il voit son escorte réduite de moitié et ses fidèles compagnons en butte à tous les outrages. Indigné de tant de bassesse et d'ingratitude, il quitte la cour, il reste sans demeure dans son vaste royaume qui naguère obéissait à sa voix; exposé aux coups de la tempête, il s'en va errant au milieu des forêts, et enfin accablé sous le poids d'une si grande infortune, il perd la raison. Alors Cordelia, la bonne et simple fille, vole au secours de son père; elle prend soin de sa misère, elle cherche à le guérir de son égarement; de plus elle guide au combat des amis fidèles contre les troupes de l'infâme Gonerille; mais abandonnée par la fortune, Cordelia vaincue tombe au pouvoir de l'amant de sa sœur qui la fait étrangler. Lear expire de douleur aux pieds de sa fille. Quant à Regane et Gonerille, éprises l'une et l'autre du même homme, elles s'empoisonnent mutuellement.

LE ROUX DE LINCY.

CORIOLAN, tragédie en cinq actes.

Coriolan, vainqueur des Volsques, a vu ses services méconnus par Rome; forcé par la haine du peuple et la jalousie des tribuns d'abandonner une ville qui lui avait dû tant de triomphes, il va s'asseoir au foyer de son ennemi, de Tullus, et demander un asile et des armes, pour se venger, à ces mêmes Volsques qu'il avait tant de fois vaincus. Les Volsques épousent son ressentiment. A leur tête il marche contre Rome, et aussi heureux contre sa patrie qu'il l'avait été en combattant pour elle, Coriolan, après avoir ravagé le territoire romain, paraît en vainqueur sous les murs de la ville ingrate. A son aspect tout tremble, tout s'humilie, le sénat, le peuple, les prêtres des dieux. Vaines prières! Coriolan n'est fidèle qu'au souvenir de l'outrage qu'il a reçu; il veut demander compte à chaque citoyen de l'injure que chaque citoyen lui a faite; la voix même de la nature, la vue de ses enfans, les larmes de son épouse, n'ont pu attendrir sa victoire; il ne se laisse fléchir qu'aux prières de sa mère; c'est Volumnie qui sauve Rome.

Tel est le sujet que Tite-Live et Plutarque offraient à Shakspeare, et qu'il a fidèlement suivi.

CHARPENTIER.

LES MÉPRISES, comédie en cinq actes.

Les habitans de Syracuse et ceux d'Ephèse,

(1) Nous continuerons les analyses des pièces du grand tragique anglais; notre prochain numéro en contiendra la fin.

jaloux réciproquement de leurs succès dans le commerce, ont promulgué une loi barbare qui condamne à mort les marchands de chacune de ces deux villes qui seront pris sur le territoire de la ville ennemie, s'ils ne paient une énorme rançon. Egéon, syracusain, comparait devant Solinus, duc d'Ephèse, qui, avant de l'envoyer au supplice, lui demande quel sujet l'a décidé à braver un péril inévitable. Le Syracusain raconte que dans un voyage par mer qu'il entreprit vingt-cinq ans auparavant avec sa femme, ses deux fils jumeaux et deux petits esclaves jumeaux aussi, une tempête ayant fait périr leur vaisseau, il vit son épouse, un de ses fils et un des enfans esclaves, recueillis par une barque de pêcheurs corinthiens, tandis que lui, son second fils et l'autre esclave étaient sauvés sur un vaisseau qui faisait voile d'un côté opposé. Son fils Antipholus, le jeune esclave Dromio l'ont quitté depuis cinq ans pour aller tous deux à la recherche de leurs frères, qui se nomment aussi Antipholus et Dromio. Egéon, désolé, voulant à son tour retrouver le fils qui lui était resté, est venu jusqu'à Ephèse, où, dit-il, il recevrait la mort volontiers s'il connaissait le sort de ses enfans. Le duc Solinus remet son supplice au lendemain, dans l'espoir qu'il trouvera la somme nécessaire au rachat de sa vie. Personne ne se présentant pour cautionner l'infortuné Egéon, il va perdre la vie, lorsqu'une suite de circonstances extraordinaires amènent vers le lieu où il doit périr les deux Antipholus, ses enfans, et les deux Dromio, ses esclaves, qui, sans s'être jamais vus, se retrouvent réunis à Ephèse; les deux Antipholus sont reconnus par leur père, à qui le duc fait grâce, et dont le bonheur est complet quand, dans l'abbesse d'un monastère où l'on avait donné asile à un de ses fils cru fou, il découvre sa femme Emilie.

Ces quatre jumeaux, parfaitement semblables, donnent lieu, pendant tout le cours de la pièce, à une foule de méprises, plaisantes et graves alternativement, qui rappellent les Ménechmes de Plaute et l'Amphitryon de Molière.

La Comtesse de Bradi.

HENRI VIII, tragédie en cinq actes.

Dans cette tragédie, Shakspeare nous montre d'abord le roi qui, dominé par le cardinal, est sur le point de briser cette tutelle. La reine lutte noblement contre le ministre; mais déjà Henri a vu Anne Boleyn, et un scrupule de conscience lui prend sur son mariage avec Catherine, veuve de son frère. Il la répudie, après avoir en vain réclamé d'elle le consentement au divorce, et il fait couronner sa rivale. Le cardinal est disgracié, Catherine meurt délaissée, et Anne Boleyn met au monde Elisabeth.

Amédée Pichot.

LE SUCCÈS JUSTIFIE TOUT (Tragédie-comédie).

Bertrand, comte de Roussillon, se dispose à partir pour la cour du roi de France; ce départ fait couler les larmes de sa mère et celles de la jeune Héléna, fille d'un médecin distingué qui, en mourant, l'a confiée à la comtesse. Mais les larmes d'Héléna ont une autre cause; ce sont celles du violent amour qu'elle éprouve pour Bertrand et qu'elle cache soigneusement dans son sein. Pendant ce temps, le roi est atteint d'une maladie mortelle qui résiste à tous les efforts de l'art. De son côté Héléna, en proie à son désespoir, voit son secret dévoilé à la comtesse par son intendant. Celle-ci, loin de s'en offenser, lui demande quelle est son espérance. Héléna répond qu'elle a dessein d'aller trouver le roi et de le guérir à l'aide de quelques remèdes infaillibles dont son père lui a laissé le secret pour tout héritage. L'indulgente et compatissante comtesse approuve non seulement ce projet, mais elle l'encourage de son argent et de ses recommandations. Héléna part; elle est présentée au roi par un vieux courtisan nommé Lafeu, qui lui annonce que cette jeune fille vient pour le guérir. Le monarque, après avoir questionné longtemps cet esculape en jupons, consent à prendre le médicament qu'elle lui présente, mais sous la condition que la mort d'Héléna sera le prix de sa témérité si ce breuvage ne produit pas la guérison; dans le cas contraire, le roi s'engage à lui donner pour époux celui des jeunes seigneurs de sa cour qu'elle choisira. Héléna accepte ces propositions; le roi est guéri, et Bertrand désigné par Héléna. L'orgueil de celui-ci se révolte en songeant à un mariage aussi disproportionné; mais le roi commande, il faut obéir. Bientôt après il part pour Florence, en faisant savoir à sa femme qu'il ne la reconnaîtra jamais comme telle, à moins qu'elle ne parvienne à posséder la bague qu'il porte à son doigt et à lui donner un fils. Tout entière à son amour et ne voyant rien d'impossible pour le satisfaire, Héléna part, se déguise, et arrive à Florence, où elle apprend que le comte est passionnément amoureux de la fille d'une veuve qu'elle vient à bout de gagner par son or et ses larmes. Trompé par l'une et par l'autre, le comte passe la nuit avec Héléna et lui donne la bague, croyant en gratifier sa maîtresse. Peu de temps après il revient en France où elle le suit, lui présente cette même bague, et l'instruit de tout le mystère. Touché de tant de persévérance et d'amour, le comte l'embrasse et la reconnaît pour son épouse. — L'intrigue de cette pièce est tirée de la riche mine anecdotique de Boccace (dec. 3); ce choix a été si heureux qu'il a été reproduit, il y a peu d'années, avec succès, sur le théâtre des Nouveautés, sous le titre de *Gillette de Narbonne*.

Julia de Fontenelle.

LE ROI JEAN (Tragédie en cinq actes).

L'ambassadeur de Philippe-Auguste réclame à Jean-Sans-Terre le trône d'Angleterre pour le jeune Arthur Plantagenet de Bretagne; Jean refuse et s'embarque avec une armée pour la France. Après des menaces de part et d'autre, Jean offre d'unir sa nièce au fils du roi de France. Constance, mère d'Arthur, maudit les rois qui abandonnent sa cause. La guerre s'allume; Jean s'empare d'Arthur et charge Hubert, un de ses partisans, de le faire périr. Hubert, ému de pitié, lui laisse la vie, mais on le croit mort et sa mère succombe à son désespoir. Les lords et le peuple accusent Jean de la mort d'Arthur qui s'est tué en voulant franchir les murs de sa prison. Le fils de Philippe-Auguste arrive en Angleterre pour combattre Jean, qui tout à coup est frappé d'une mort subite, attribuée au poison.

Madame Louise Collet.

COMME IL VOUS PLAIRA (Comédie en cinq actes).

Frédéric a usurpé le duché de son frère aîné. Le vieux duc s'est exilé dans la forêt des Ardennes avec quelques seigneurs fidèles, parmi lesquels se distingue *Jacques*, le *mélancolique Jacques*, un des caractères les plus intéressans et les plus originaux créés par le génie de Shakspeare. Rosalinde, fille du vieux duc, est restée à la cour de l'usurpateur, qui l'a retenue toute petite auprès de sa propre fille Célie. Cependant Frédéric, jaloux du mérite de sa nièce et de l'affection que tout le monde lui porte, la chasse bientôt de ses états. Célie la suit par dévoûment d'amitié jusque dans la forêt des Ardennes. Pour éviter les périls, Rosalinde s'est déguisée en jeune garçon et Célie en bergère. Là se trouve le seigneur Orlando qui, après avoir combattu et triomphé dans une lutte à la cour de Frédéric, était venu rejoindre le vieux duc, dont il partageait la mauvaise fortune. Mais il avait vu Rosalinde dans le palais de Frédéric, et il en était aimé. Trompé, comme tous les autres, par son déguisement, il ne la reconnaît pas. De là une intrigue romanesque, amusante, des épreuves amoureuses d'un excellent comique ou d'une poésie délicieuse. A la fin Frédéric, qui venait avec une armée pour s'emparer de son frère et le faire périr, est arrêté par un ermite qui le convertit; il rend au vieux duc ses états et se retire dans un monastère. Rosalinde se découvre et épouse Orlando; Célie épouse le seigneur Olivier, son amant; Phébé, une bergère des Ardennes, épouse son berger Sylvius; et tous s'en vont avec joie à la cour du vieux duc, excepté le mélancolique Jacques, qui est heureux de tout ce bonheur, mais qui demande à rester dans les forêts.

Emile Deschamps.

PEINEES D'AMOUR PRDUES (Comédie en cinq actes).

Ferdinand, roi de Navarre, dégoûté des plaisirs, se décide, avec quelques uns de ses courtisans, à une retraite de trois ans pour se livrer tout entier à l'étude. Un plan de vie austère est dressé, et tous jurent de s'y soumettre. A peine ont-ils signé cet engagement qu'une fille du roi de France arrive en ambassade de la part de son père avec plusieurs demoiselles françaises pour réclamer le duché d'Aquitaine. Le rang de la princesse exige qu'on se relâche, en sa faveur, de l'article de l'engagement qui interdit aux nouveaux ermites la vue des femmes. On dresse des tentes hors de la ville pour loger l'ambassadrice et sa suite; c'est là que Ferdinand leur donne audience, bien résolu de les congédier le plus tôt qu'il pourra. La princesse et ses dames sont vives et aimables; elles savent d'avance les projets du roi et de ses courtisans, et elles se promettent de travailler à les redresser. Dès la troisième entrevue l'amour triomphe et les sermens sont oubliés. On parle de mariage; mais les dames, pour punir les Navarrois de leur résolution, les condamnent à un an d'épreuve et de retraite.

Hippolyte Lucas.

LA MÉCHANTE FEMME CORRIGÉE.

comédie en cinq actes.

Cette comédie offre deux pièces en une par l'originalité du prologue. Un lord, au retour de la chasse, voit à la porte d'un cabaret un homme ivre profondément endormi. Ce seigneur, pour se divertir, le fait transporter dans son château. Sly, c'est le nom de l'ivrogne, se trouve à son réveil couché dans un lit somptueux, entouré de valets en riche livrée, au nombre desquels est le lord déguisé. Notre homme demande d'abord un pot de bière; on lui fait accroire que depuis quinze ans, en proie à une maladie cruelle, il oublie et son nom et son rang; mais qu'il vient enfin de se réveiller avec sa raison. On lui propose des divertissemens de toute espèce, et l'on fait jouer devant lui une comédie par des comédiens nouvellement arrivés au château. Il s'endort vers la fin de la pièce; le lord profite de ce sommeil pour le faire reporter à la porte du cabaret dans l'état où on l'avait trouvé. L'insouciante gaîté de ce dormeur éveillé, ses commentaires piquans à la fin de chaque acte de la comédie, font regretter que Shakspeare n'ait pas donné plus de développement à ce caractère original.

Baptiste, riche gentilhomme de Parme, est le père de deux filles à marier. Catherine, l'aînée, est d'un caractère orgueilleux et emporté. Bianca, la seconde, est un modèle de douceur. Deux cavaliers prétendent à la main de celle-ci; mais ils soupirent en vain, son père ne veut la marier qu'après sa sœur aînée. Les deux rivaux travaillent de concert à trouver un mari pour Catherine. L'un d'eux, Hortensio, la propose à Petruchio, son ami, sans lui déguiser ses défauts. Pétruchio, qui ne pense qu'à la valeur de la dot, accepte avec empressement, et l'entrevue a lieu. Catherine accable de mépris et d'insultes son nouvel amant qui, de son côté, ne demeure pas en reste. Cependant elle accepte sa main en se promettant bien de l'en faire repentir. Pétruchio, le jour de son mariage, débute par mille extravagances qui excitent la fureur de Catherine; mais en même temps il se livre à de tels emportemens contre ses gens, contre le prêtre même, qu'elle cède à la frayeur, et, au sortir de l'église, obéissant aux ordres de son mari, elle monte à cheval et le suit à son château. Les accès de colère de Pétruchio contre ses valets, qu'il accuse de ne pas être assez attentifs pour Catherine, la privent de nourriture et de sommeil. Elle pleure enfin! Soumise désormais, par la crainte, aux volontés de son mari, elle devient douce comme un mouton. Bianca épouse un jeune homme riche, appelé Lucentio, qui s'était introduit près d'elle sous le déguisement d'un précepteur. Hortensio revint à une veuve qu'il avait laissée pour Bianca, et Gremio, son premier rival et déjà sur le retour, se console en prenant part aux fêtes de ces divers mariages.

Cette comédie a été plusieurs fois imitée; d'abord par le poète anglais Robin, dans sa pièce *la Lune de Miel*, reproduite avec succès au théâtre de *Madame*; ensuite par MM. Jouy et Roger, à l'Opéra-Comique, *l'Amant et le Mari*; puis par M. Etienne, dans sa charmante comédie *la Jeune Femme colère*.

DE MONTIGNY.

LES DEUX GENTILSHOMMES de Vérone,

comédie en cinq actes.

Deux gentilshommes, jeunes et joyeux, habitent Vérone. Il leur prend envie de voyager; l'un d'eux, Valentin, amant préféré de Silvia, fille du duc de Milan, s'arrête dans cette dernière ville avec sa belle; l'autre, Protéus, amant de Julia, d'une noble famille de Vérone, se transporte aussi à Milan, où il oublie tout son amour pour Julia et le doux échange de leurs bagues; il ne songe qu'à faire la cour à Silvia, qui le dédaigne. Il s'occupe aussi à perdre son ami et rival en le noircissant dans l'esprit du duc et en lui faisant croire que Valentin se disposait à enlever sa fille. Cette ruse odieuse réussit; le duc de Milan bannit Valentin et relègue sa fille dans une tour. Valentin, errant aux environs de la ville, tombe dans une embuscade de brigands proscrits. Le sang-froid et le courage qu'il montre excitent l'enthousiasme des brigands, qui se le donnent pour chef. Silvia, qui avait réussi à fuir la captivité, est arrêtée dans la forêt par la bande que commande son amant. Mille sermens d'amour viennent confirmer leur constance. Protéus, chargé de ramener Silvia à son père, se trouve dans la forêt avec Julia déguisée en page, et qu'il avait prise à son service. Il avait chargé son page de remettre à Silvia la bague d'amour que Julia lui avait donnée. Julia est obligée de convenir qu'elle n'a nullement rempli cette commission, et cet aveu amène la réconciliation des amans et le dénoûment de la pièce. Ajoutons que les personnages fort comiques de Speed et de Launce, domestiques des deux gentilshommes, ne se rattachent point directement à l'action.

CHARLES COQUEREL.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN, comédie en cinq actes.

La scène se passe à Messine. Claudio, jeune seigneur florentin, est épris d'amour pour Héro, la charmante fille du gouverneur de Messine, Léonato; don Pèdre, prince d'Aragon, dont il est le favori, lui prête ses bons offices pour l'aider à captiver le cœur de la jeune fille. Don Juan, frère naturel de don Pèdre, jaloux de l'affection du prince d'Aragon pour Claudio, impatient de nuire au futur époux d'Héro, trouve moyen de persuader au jeune seigneur florentin que sa fiancée l'a trompé. Claudio décide qu'il attendra d'être au pied de l'autel pour confondre la fille de Léonato. Le jour du mariage, quand le prêtre demande à Claudio s'il veut s'unir à Héro, Claudio déclare à Léonato qu'il lui rend sa fille, femme impure, vile courtisane. Béatrix, nièce de Léonato, jure qu'on calomnie sa cousine. Héro s'était évanouie au pied de l'autel; on répand le bruit qu'elle a terminé sa vie. Tandis que les parens de la pauvre fiancée la font passer pour morte, on découvre que don Juan a souillé la mémoire d'Héro par une horrible imposture. Le prince calomniateur prend la fuite. Claudio pleure sa fiancée, outragée si cruellement; Léonato, à défaut de sa fille, lui offre pour femme une fille de son frère. Claudio, n'ayant pu être son gendre, se trouve heureux de pouvoir être au moins son neveu. Quelle n'est point la joie du jeune seigneur florentin lorsque c'est Héro elle-même qui lui est rendue! Don Juan, pris dans sa fuite, doit être puni. — Shakspeare a emprunté l'idée de *Beaucoup de bruit pour rien* à une histoire de Bandello.

CASIMIR BONJOUR.

LE MARCHAND DE VENISE, drame e cinq actes.

Portia, riche héritière, dont le père a laissé trois coffres, l'un en or, l'autre en argent, et le troisième en plomb, ne doit épouser que celui de ses prétendans que le sort favorisera dans le choix d'un de ces coffres. Bassanio, inspiré par l'amour, choisit le troisième et y trouve le portrait de Portia, laquelle partage son ivresse. Cependant Antonio, pour obliger son ami Bassanio, ayant emprunté une somme au juif Shylock, riche marchand, avait consenti à lui donner une livre de sa chair s'il ne lui rendait pas, au jour fixé, la somme empruntée. Sur ces entrefaites, Lorenzo, amoureux de la fille de Shylock, la charmante Jessica, l'enlève et l'épouse. Antonio n'ayant pu satisfaire le cruel Shylock, celui-ci réclame l'exécution rigoureuse de leur convention et refuse d'accepter de Bassanio jusqu'à dix fois la valeur de la somme promise; alors la belle Portia, déguisée en juge, s'annonce, suivant la coutume d'Italie, comme venant prononcer sur des cas difficiles. A cette époque les points religieux n'étaient pas décidés par les juges ordinaires, mais par des docteurs en droit que l'on faisait venir de Bologne et autres villes éloignées. Le juge improvisé, consulté sur la légitimité des réclamations du juif, décide qu'il a le droit d'exiger la livre de chair convenue; mais qu'on tranchera sa tête s'il répand une seule goutte du sang de son débiteur. Shylock, effrayé d'une telle sentence, déclare qu'il renonce à la clause et se décide à accepter simplement la somme stipulée; mais il n'est plus temps, et comme il a attenté par voie indirecte à la vie de son débiteur, d'après la loi il a mérité la mort; cependant, par faveur, on ne le condamne qu'à lui donner la moitié de sa fortune; à cette condition on lui fait grâce de la vie. Bassanio, qui n'a pas reconnu le juge, lui offre sa bague nuptiale comme un gage de sa reconnaissance pour le service rendu à son ami. Sa charmante fiancée, après avoir repris le costume de son sexe, lui adresse de vifs et piquans reproches sur la perte de cette bague dont elle feint d'ignorer l'usage qu'il en a fait. Enfin tout s'explique, et Jessica apprend que son père approuve son mariage, et qu'il lui donne la fortune qu'il aura à sa mort.

Le comte Jules DE RESSÉGUIER.

LES JOYEUSES BOURGEOISES DE WINDSOR, comedie en cinq actes.

Mistress Ford et mistress Page, toutes deux courtisées par Jean Falstaff, s'unissent pour se jouer de lui. Mistress Ford, après avoir mystifié son mari, jaloux à l'excès, le met dans la confidence; le mari de mistress Page, instruit, comme Ford, des poursuites de Falstaff par ses valets qu'il a congédiés imprudemment, entre aussi dans le complot. Falstaff supporte avec un

héroïsme chevaleresque les tours et les brocards dont il est l'objet, et se console de ses mésaventures par l'argent que lui laisse Ford. La pièce finit par le mariage de miss Page avec le chevalier Fenton, mariage qui détruit aussi les espérances des deux poursuivans Stender et Caïus.

Nous avons au Théâtre Français un joli acte de comédie par M. Barthe, intitulé : *les Fausses infidélités*, qui n'est qu'une imitation en miniature du grand tableau de Shakspeare. L'esprit copiant le génie ne pouvait que le rapetisser.

Ed. Mennechet.

MACARIA,

ou

LES HÉRACLIDES.

—

Un jour, la date précise m'échappe, mais c'était deux ans environ après la mort d'Hercule, il y avait grande foule et grand bruit à Delphes. Ce jour était le dernier des jeux Pythiens, et, chose inouïe! les luttes et les courses expiraient sans spectateurs, les athlètes et les cochers triomphaient inconnus, et l'on dit même que le poète Simonide, qui chantait alors en plein vent la gloire de je ne sais quel cheval, n'eut, ou peu s'en faut, que son héros pour auditeur. Mais si l'arène était vide, en revanche la foule débordait du temple d'Apollon. Un mot, un mot magique avait suffi pour l'y précipiter : Voici les Héraclides! Et ce mouvement de tout un peuple soulevé par un nom, vous le comprendrez sans peine : les Héraclides étaient les fils d'Hercule. Un mois auparavant, Athènes les avait trouvés à son réveil détrônés, persécutés, sans asile, et embrassant sur la place publique l'autel de la *Miséricorde*. Leur plainte y avait remué tous les cœurs et toutes les épées, et la ville hospitalière, armée en leur faveur, les envoyait en ce moment, à la tête d'une théorie, interroger, suivant l'usage, l'oracle de Delphes sur l'issue de la guerre.

La Grèce entière, à leur aspect, n'éprouva qu'un sentiment, l'admiration ; et ce sentiment éclata par une exclamation unanime et bruyante : « Dieux immortels! qu'ils sont grands et forts! »

Un vieillard de haute taille, qu'à son bâton doré et à son bandeau de laine blanche on pouvait reconnaître pour un des vingt rois de la Grèce, se pencha vers l'oreille d'un prêtre d'Apollon qui traversait le temple, portant une cassolette de parfums.

« J'ai connu beaucoup Hercule et Déjanire, dit-il, et ne leur savais que trois fils. Quelle est donc cette vierge voilée, assise au même banc que les Héraclides ?

—Vous ne vous trompez pas, mon père : Hercule n'eut que trois enfans de Déjanire : mais sa dernière épouse, Iole...

—C'est juste! interrompit le vieillard, se frappant le front du doigt en signe de réminiscence : Philoctète m'a vingt fois raconté ces détails, mais... deux siècles en tombant sur une tête y peuvent bien ébranler la mémoire... Oui, je me rappelle parfaitement à cette heure qu'une fille est née de ce mariage...

—Une fille et un garçon, mon père, prononça une voix douce derrière le vieux roi. » Il tourna la tête, et vit un adolescent pâle et frêle qui portait le costume de l'Argolide.

« Une fille et un garçon, répéta l'interrupteur en rougissant : Ixus et Macaria. »

Et le vieillard sourit : « Voyez, dit-il au prêtre ; on admire ma science à Pylos, et voilà maintenant qu'Argos m'envoie ses écoliers pour m'instruire.

— Qui vous a si bien appris, et comment vous appelez-vous, mon bel enfant ? »

Mais l'adolescent, sans répondre, glissa sous une caresse de Nestor, car c'était lui, et se perdit dans la foule.

La même louange y bourdonnait sans variantes : « Dieux ! qu'ils sont grands et forts ! »

En France, ce compliment vous paraît sans doute bien étrange et presque ironique ; mais vous êtes ici dans un pays que les caprices du terrain et de l'ambition découpaient en vingt petits états, et où l'usage, commun à toute l'antiquité, de combattre homme à homme et corps à corps, faisait de la force physique la seule puissance, je dirai presque la seule vertu. On augurait alors du mérite d'après les poings et les épaules, comme on le cherche maintenant sur le front et dans les yeux. Enfin, et c'est tout dire, Hercule, la personnification de la force, Hercule était dieu !

Le pythie tardait bien à paraître, et l'on n'entendait pourtant aucun murmure d'impatience. La curiosité publique avait sa pâture. Hyllus, l'aîné des Héraclides, attirait surtout les regards. C'était un guerrier gigantesque, aux bras musculeux et nus, à la grosse face insouciante, et qui, une peau de lion sur les épaules, une massue à la main, affectait les poses paternelles ; on eût dit Hercule lui-même, Hercule à vingt ans. Anténor, le puîné d'Hyllus, avait les traits plus fins et la taille plus élancée. Il se drapait avec complaisance dans sa divinité toute neuve, souriait aux jeunes Grecques, et les narines gonflées, humait avec délices les parfums de l'admiration. En un mot, le divin Anténor était ce que nous autres mortels nous appelons vulgairement un fat. Quant à leur frère Egyste, il n'avait rien, sauf la force et la bravoure, de commun avec ses aînés. C'était à cette époque et dans ce pays un anachronisme vivant. Chose étrange! il avait les cheveux blonds, et sa figure exprimait la mélancolie, sentiment tout moderne et tout chrétien. Il revenait des combats les plus terribles, doux et timide à la maison : on eût dit, sous le ciel de l'Attique, un de ces blonds guerriers du Nord qui terrassaient des géans et des monstres, puis courbaient la tête sans murmure sous la baguette d'une petite fée. Il semblait, en regrettant Argos, pleurer quelque chose de mieux qu'un trône. Où donc s'envolaient ses soupirs ? au foyer d'un ami ? au tombeau d'une mère ? Nul ne le sait, car il n'a jamais dit son secret à personne, pas même à sa jeune sœur Macaria, la confidente pourtant des douleurs de toute la famille ! A côté de lui Macaria priait. Pardonnez-moi, mesdemoiselles, d'avoir si longtemps oublié la vierge pour les héros. N'est-ce pas sa faute ? Voyez ! cachée à l'ombre de ses frères, elle fait tout pour qu'on l'oublie : elle n'a pas encore levé son voile, et ses traits vous sont inconnus ; mais vous l'aimez d'avance, n'est-ce pas ? car vous savez déjà qu'elle est pieuse et modeste.

On annonce enfin la pythie : toute brisée encore de ses dernières convulsions prophétiques, elle se traîne lentement jusqu'au trépied, appuyée sur deux prêtres d'Apollon. Voilà tout à coup qu'au fond du sanctuaire une porte s'ouvre à deux battans, et qu'une bouffée de vent s'en précipite, large et sonore, balayant la fumée des sacrifices et secouant sur l'assemblée cet avis sacramentel prononcé d'une voix tonnante : *Le dieu* ! *voici le dieu* ! Déjà la prophétesse dans la douleur s'agite sur le trépied, et l'on écoute. Ce furent d'abord des sanglots, puis des syllabes plaintives, des mots insaisissables. Enfin le dieu parla :

« Minerve combattra !... sur son casque divin
» Le hibou dit : *j'ai soif*; et se débat en vain...
» Minerve appelle la victoire...
» La victoire est sa sœur, et ne la fuit jamais...
» Je l'entends : elle arrive à grand bruit d'ailes... mais
» Le hibou dit : *j'ai soif*, et veut du sang à boire.
» Argos attend ses rois pour les déifier :
» Tremble, Argos ! le hibou, dans son val homicide,
» Tourne, et cherche un front pur qu'il faut sacrifier,
» Tourne, tourne et s'abat..... Dieux ! sur un fils d'Alcide ! »

A cette réponse si fatale pour les Héraclides, il n'y eut dans le temple que trois hommes qui ne frémirent pas : les Héraclides.

« Désigne la victime par son nom, cria Hyllus à la pythie. »

Mais elle haletait presque mourante sur les marches du trépied.

« Le dieu a été bien terrible, et une seconde épreuve la tuerait, dit solennellement le chef des prêtres : qu'un des Héraclides se dévoue.

— Je me dévoue, cria dans la foule une douce voix, la même qui tout à l'heure avait parlé derrière Nestor.

— Qui es-tu, et comment te nommes-tu ? dit le prêtre d'un ton sévère.

— Je suis un fils d'Hercule, et je m'appelle Ixus. »

Un bourdonnement de surprise accueillit cette réponse.

« S'il dit vrai, il est bien nommé », murmura une voix railleuse.

Vous saurez, mesdemoiselles, qu'Ixus est, ou peu s'en faut, un mot grec qui signifie *le gui*. Les parens de l'enfant à sa naissance lui avaient sans doute jeté ce nom dans leur dédain, et en effet, cette débile créature, entée sur une aussi forte race, ressemblait beaucoup à la petite plante parasite qui frissonne au vent sur les grands chênes.

« Nous t'avions défendu de nous suivre à Delphes », dit Anténor, qui s'avança menaçant vers Ixus... Mais la fille d'Hercule, immobile dans l'ombre jusque alors, s'élança entre les deux frères, saisit la main du plus jeune, et l'entraîna hors du temple. Sourde à la voix d'Hyllus qui la rappelait, sourde à l'admiration qui murmurait sur son passage, car dans la rapidité de sa marche son voile s'était soulevé de lui-même, et Macaria était belle ! belle de beauté et de grâce, et belle surtout en ce moment de cette pitié dans les yeux et dans la voix, qui embellirait la laideur même.

De retour à Athènes, où le même char ramena toute la famille, les trois guerriers décidèrent qu'ils tireraient au sort le lendemain, dans le temple de Minerve, pour savoir lequel d'entre eux devait mourir. Mais quand le pauvre Ixus arriva tout joyeux et tout fier, pour glisser son nom dans l'urne avec ses frères, ils le repoussèrent, pensant que ce serait insulter les dieux que de présenter ainsi au destin, souvent moqueur, l'occasion de leur jeter cette offrande maigre et dérisoire. Quant à Macaria, ils ne souffrirent pas non plus, mais pour une raison différente, qu'elle courût avec eux une chance de mort. Elle était fiancée à Lycus, un des chefs influens d'Athènes (d'Athènes qui s'armait pour eux), et, soit politique ou reconnaissance, ils exigèrent même que les préparatifs du sacrifice n'interrompissent en rien ceux des noces. Aussi Macaria trouva-t-elle au retour sa chambre toute parfumée des présens de Lycus. Mais dans un pareil moment, ses pensées, qui d'avance portaient le deuil d'un frère, n'étaient pas des pensées d'hymen; et pourtant la guirlande nuptiale était composée de si beaux lis que, d'une main distraite et presqu'involontairement, Macaria la posa sur son front. Elle entendit, en ce moment, un soupir mal étouffé derrière elle et se retourna... C'était Ixus, Ixus son frère et dont elle était la mère autant que la sœur, Ixus qu'elle enlaçait de ses soins parce qu'il était souffrant et dédaigné; Ixus, qui ne pouvait faire un pas dans la maison sans trouver Macaria pour lui sourire, et à qui la maison allait sembler bien vide et bien grande lorsque Macaria ne l'emplirait plus. Il regardait les fleurs symboliques avec des yeux brillans de larmes, et sa figure alors exprimait une telle douleur que sa sœur, habituée pourtant depuis douze ans à le voir souffrir, en fut épouvantée.

« Oh! pauvre enfant! dit-elle; pardonne-moi!

— Te pardonner, Macaria! quoi donc? tous les bonheurs que tu me fais?

— Ne me remercie plus de mes soins pour toi : c'est une dette, c'est une expiation... »

Les regards ébahis de l'enfant sollicitaient le mot de cette énigme.

« Ecoute, dit-elle, il y a quatre ans (tu en avais huit alors, et moi quatorze), il s'est passé dans notre famille des choses merveilleuses et fatales que mon père et mes frères ont toujours ignorées. Tu te souviens de cette cabane qu'ils bâtirent au bord de la mer, pour se dérober à de nombreux persécuteurs? Un soir, mon père et mes frères étaient à la chasse : las d'avoir couru depuis le matin par les bois, tu venais de t'endormir d'un profond sommeil, bercé par le bruit monotone de la pluie sur la cabane; la nuit était tombée depuis longtemps, et mon père et mes frères ne rentraient pas encore. Enfin j'entendis heurter à la porte, et j'ouvris, croyant leur ouvrir : c'était un voyageur qui sollicitait, pour un instant, un abri et un foyer. Il entra. Assise à ton chevet, pendant qu'il faisait sécher ses habits devant l'âtre, je vis avec surprise une douce et vague lumière courir sur ses cheveux blonds. J'attribuai cela d'abord au reflet du foyer; mais le foyer s'éteignit, et le front du voyageur resta lumineux. Alors, je reconnus Apollon; Apollon qui, chassé de l'Olympe, courait déguisé par le monde, mais qui n'avait pu parvenir à éteindre tout à fait son auréole.

—Grand Dieu! m'écriai-je en joignant les mains, que voulez-vous de moi?

— Rien, me répondit-il, rien qu'un abri, mais le temps va se faire beau et je pars : reçois ce baiser d'adieu.

Alors je m'avançai tremblante au-devant de mon oncle; et, le conduisant par la main vers la couche où tu dormais encore : Caressez plutôt ce pauvre enfant, lui dis-je, car aucun dieu ne le caresse; touchez ses joues pâles pour qu'elles refleurissent, et soufflez sur ses lèvres pour qu'elles chantent.

Le dieu céda à ma prière; il se pencha sur toi et souffla sur ta bouche; mais cette haleine ardente glissant jusqu'à ton cœur l'emplit et le gonfla... et voilà pourquoi, depuis, ce cœur brûle et palpite toujours; voilà pourquoi tu languis et tu meurs, pauvre enfant...Et maintenant que tu sais tout, dis, me pardonnes-tu? »

Ixus l'embrassa : c'était répondre.

« Eh bien! prouve-le-moi donc en suivant mes conseils. Imprudent! par quel heureux prodige n'es-tu pas mort de faim et de soif sur le long chemin d'Athènes à Delphes?

— Oh! dit Ixus, j'avais fait dès le matin, ma chanson de voyage. Quand je voyais sur une maison la fumée d'un banquet, je frappais à la porte en chantant et l'on m'ouvrait toujours.

— Cette chanson merveilleuse, dit Macaria en souriant, il faut me l'apprendre, Ixus, pour que je la chante aussi, moi, quand j'irai à Delphes ou à Olympie. »

Ixus, par une coquette modestie, commune, à ce qu'il paraît, aux faiseurs de chansons de toutes les époques, se fit prier quelque temps, puis céda.

CHANSON D'IXUS.

I.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas, parce que j'étais faible et petit; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Macaria!

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir.

II.

Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque chose : apprends à élever des statues et des autels, car nous serons dieux peut-être. » Et j'essayai d'obéir à mes frères; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir.

III.

Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires.» Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec pitié... comme les yeux de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir.

IV.

Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois. » Et j'ai couru par les bois avec un arc et des flèches; mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe, et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir.

V.

Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien », et m'ont battu; mais je n'ai pas pleuré parce que je pensais à ma sœur. Et demain, on me prendra ma sœur, et demain, quand Macaria, assise au banquet nuptial, dira : «Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers? — Oh! ce n'est rien», diront les convives.

C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent a fait mourir.

« Non, tu vivras! s'écria la jeune fille attendrie. Je t'abriterai si bien dans mon cœur que toutes les tempêtes passeront sans que le moindre souffle t'en arrive. Lycus est heureux et fêté, lui, et les vierges d'Athènes sont nombreuses. A toi, seul et souffrant, toutes mes heures et tous mes amours! Pauvre gui de chêne! tu pareras mon sein mieux que le bouquet des mariées. Tiens, mon frère, tiens, mon poète, voilà le prix de ta chanson. » Et arrachant de ses cheveux la guirlande nuptiale, elle la jeta, trempée de larmes, aux pieds d'Ixus. Ixus voulut répondre; mais, foudroyé d'émotions imprévues, le pauvre enfant eut à peine la force d'une exclamation. « Oh! » fit-il; et, portant la main à son cœur, il tomba. La fièvre l'agita toute la nuit, et toute la nuit Macaria veilla et pleura près de la couche de son frère.

C'était le lendemain que les trois Héraclides devaient aller au temple interroger le sort sur le choix de la victime. Ils se présentèrent à l'autel comme au combat : intrépides et insoucians. Après les cérémonies d'usage, répétition à peu près exacte de ce que nous avons vu à Delphes, un prêtre de Minerve ballotta les noms dans l'urne. Un enfant s'approcha, les yeux couverts d'un bandeau. Sa main effleurait déjà les bords du vase sacré pour en sortir bientôt avec un arrêt de mort... quand tout à coup une voix de femme retentit au seuil du temple :

« Arrêtez! voici la victime. »

C'était Macaria qui s'avançait lentement vers l'autel, Macaria pâle et parée, et balançant sur son beau front les bandelettes funèbres. Egyste s'élança vers elle : « Vous ici, ma sœur! vous m'aviez promis de rester près d'Ixus!

— Ixus ! dit-elle en étouffant un sanglot, mort !... et maintenant rien ne m'empêche de mourir pour vous. »

Et elle poursuivit sa marche vers l'autel.

La foule applaudit, les Héraclides se résignèrent. A cette époque, où l'on croyait voir la main des dieux derrière toutes les choses extraordinaires, on attribua naturellement à leur inspiration un dévouement si sublime. Aussi Macaria s'agenouilla-t-elle sans obstacle devant l'autel. Elle arrêta d'un geste le fer impatient du sacrificateur, pour jeter son dernier sourire à ses frères ; puis ferma les yeux, entr'ouvrit le voile qui couvrait son sein...

Et deux minutes après son corps palpitait sur l'autel.

On ne fit qu'un bûcher pour Ixus et Macaria. Et alors, par un prodige ou une illusion qui se répéta plus tard au supplice de notre Jeanne-d'Arc, on vit ou l'on crut voir quelque chose qui s'élança des flammes vers la nue avec un doux bruit d'ailes.

Ce qui contribua sans doute à propager cette tradition touchante, c'est qu'après la victoire des Héraclides, victoire payée trop cher pour que les dieux la leur fissent longtemps attendre, les habitans de Mycènes, après avoir inauguré en triomphe la statue d'Hercule au bord des mers, y surprirent un jour deux alcyons dans la peau du lion de Némée.

Et voilà comment passèrent un jour, à travers un siècle antique, les deux plus belles choses de ce monde et de tous les siècles : la poésie et la vertu !

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Journal des Demoiselles.

Poésie.

L'ORIENT EN 1839.

A Théophile Gautier.

Marseille, le 26 décembre 1838.

Parlons de l'Orient ; c'est un sujet de mode !
La terre qui donna tant de beaux vers à l'ode,
La terre de Memphis, de Thèbes, de Sion,
Abjure son passé, change de mission ;
En face du soleil qui ne luit que pour elle,
Elle embrasse du Nord la lointaine querelle ;
Et, que son avenir soit heureux ou fatal,
L'Orient aujourd'hui se fait occidental.
L'Egypte d'où tu viens, et dont le noir squelette
Avait repris sa chair sous ta vive palette,
N'est plus ce désert morne, aux orages brûlans,
Qui, la nuit, écoutait, depuis quatre mille ans,
Ce drame solennel que jouait, en trois actes,
Le Nil avec la voix de ses trois cataractes.
La main qui civilise a pétri le limon
Que le fleuve dépose aux oasis d'Ammon :
La vieille pyramide, immense reliquaire,
Va paver un chemin d'Alexandrie au Caire ;
L'harmonieux Memnon, le colosse thébain
Qui se lavait au Nil, comme un géant au bain,
Et chantait une gamme, à cinq heures précises,
On va le diviser, au couteau, par assises,
Equarrir chaque pierre, et bâtir un palais
De ses os, pour loger quelque consul anglais,
Car un industriel doit arriver d'Ecosse
Et fonder un comptoir sur l'orteil du colosse.
Déjà, vers Tentyris, on ne trouve pas rien
De la noble cité que bâtit Adrien :
Deux marchands de Brighton, alléchés par le lucre,
Ont fait de tout son marbre une usine de sucre :
Sa colonne est taillée en meules ; le marteau
Creuse une auge à rebords dans le vieux chapiteau,
Afin que les chevaux puissent y boire à l'aise
Lorsque passe, en hiver, la caravane anglaise.
Dans le lointain vallon, plein d'un sable mouvant,
Où Cambyse mourut étouffé par le vent,
Trois chimistes d'Oxford composent des remèdes
Avec les ossemens des Perses et des Mèdes.
Ces insolens Anglais ! à la barbe du Nil,
Du temple de Karnak ils ont fait un chenil !
Ils ont forcé le fleuve, aux écluses voisines,
Ce saint fleuve ! à tourner la meule des usines !
Et puis, quand ils ont faim, ils vont dans l'oasis
Mettre leur grand couvert sur les genoux d'Isis,
Et dévorer un bœuf qui descend de la côte
D'Apis, dieu ruminant qu'adorait Hérodote
Lorsque vers Méroë, presqu'île au terrain sec,
Passa, mourant de soif, ce philosophe grec !
Oui, rien n'est respecté ! Le Fellah, humble pâtre,
Pollue, avec son pied, tes bains de Cléopatre,
Ces bains délicieux que ton âme rêvait
Sous l'aile d'un démon, riant à ton chevet !
Pour deux ou trois sequins, comme des odalisques
Au bazar de Louqsor on vend les obélisques ;
On vend de graves sphinx, qui, loin du ciel natal,
Vont chercher, en pleurant, un frêle piédestal :
A vingt spéculateurs, qui ne sont pas timides,
On vend, par livraisons, les grandes pyramides,
Tombeaux de Pharaon et de ses successeurs ;
Deux colonnes du ciel, deux gigantesques sœurs,
Qui croyaient toujours vivre, et qui vont mourir ; l'une
Attendait le soleil, l'autre attendait la lune
Pour arrêter leur chute, au jour du jugement,
Quand Josaphat, d'un cri, fendra le firmament.

L'Anglais n'a pas assez de continens et d'îles ;
Il lui faut le Nil jaune avec ses crocodiles ;
Il lui faut, pour ses parcs, ces sphinx infortunés
Qui déjà, sous Cambyse, avaient perdu leurs nez ;
Il lui faut l'obélisque, aiguille impérissable,
Qui marquait midi plein sur le cadran de sable,
Quand le soleil montant au trône du Zénith
Retire l'ombre aiguë à l'angle du granit.
Que lui faut-il encor ? l'éternel scarabée
Déployant ses couleurs sur la frise tombée :
Les pylônes massifs, les sévères typhons,
De divin zodiaque, arraché des plafonds :
Les langes du caveau, la poussière du crypte
Où dormait Israël en sortant de l'Egypte ;
La Canope, où fumait le lock de nénuphar
Que buvait tous les soirs l'ardente Putiphar ;
La verge d'Aaron, par Moïse égarée
Sur l'antique chemin qui mène à Césarée :
Il lui faut tout enfin, depuis le Delta vert,
De raisins, de coton, et de dattes couvert,
Jusqu'au désert lointain où la fauve girafe
Du tombeau de Cambyse a brisé l'épitaphe ;
Jusqu'aux monts de la Lune, où le Nil, jeune enfant,
Ne baigne qu'à demi le pied d'un éléphant !

Déjà l'ingénieur a posé le grand axe
Du chemin de Siam par l'Oronte et l'Araxe :
L'Egypte ne sera qu'un long chemin sablé
Entre deux horizons de maïs et de blé,
Et l'agile wagon que la vapeur seconde
Ira, dans quinze jours, de Dublin à Golconde.
Les Turcs sont supprimés : le croissant a pâli ;
Oui ; j'ai vu le Joseph de Mehemet-Ali
Ce matin, de ce mois de décembre le seize,
Qui lisait, comme nous, une feuille française !
« La presse, disait-il (la presse en général)
» A son insu, messieurs, nous fait beaucoup de mal :
» Elle pourrait pourtant nous être bien utile :
» On croit que Mehemet au sultan est hostile ;
» Erreur ; nous n'avons point un sentiment si bas.
» *Constitutionnel, Courrier, Siècle, Débats*
» Partagent cette erreur, et sans le moindre indice !
» Cela peut nous porter le plus grand préjudice.
» Mehemet est puissant, mais il veut vivre en paix
» Avec le grand-seigneur comme avec les Anglais. »
Et voilà sans ôter une seule syllabe
Un discours tout français, tenu par un Arabe,
Avec un accent pur et le geste élégant
Comme un habitué du boulevart de Gand ;
Un discours tel enfin qu'ici je vous l'imprime,
Je crois même, ma foi ! qu'il y mettait la rime.
Il faut donc, si déjà les Turcs parlent ainsi,
[illegible] de Tassy.
[illegible] en tous lieux se propage.
O progrès ! un brick turc versa son équipage
[illegible] l'autre jour : quinze Turcs de Pera
[illegible] l'opéra,
[illegible] leurs éloges
[illegible] comme un sérail en loges ;
[illegible] Arabes de Thor :
Ces jeunes Turcs portaient le chapeau de castor,
Le pantalon tendu, le col de crinoline,
Chemise à larges plis, jabot de mousseline
Et redingote noire expirant aux genoux :
O Mahomet ! ils sont habiles comme nous !
Adieu, donc, pour toujours, costume poétique
Des hommes de Memphis, d'Abydos, de l'Attique !
Manteaux pris aux toisons des soyeuses brebis ;
Turbans de cachemire, aigrettes de rubis,
Caftans aux boutons d'or, étoffes de l'Asie
Où l'aiguille émaille ses fleurs de fantaisie,
On ne les verra plus, à l'an nouveau, je crois,
Que dans les cadres d'or d'Eugène Delacroix !

Enfans de Mahomet, du bramine, du mage,
L'Anglais, bientôt, va tous les faire à son image ;
Le RAIL de Manchester au sable oriental
Fondera, l'an prochain, l'Appia du métal,
Et de la croix du sud à la polaire étoile
L'insecte d'Albion tramant sa longue toile
Sentira tressaillir sur la terre et les eaux
Cent peuples attachés au fil de ses réseaux.
Tout voile est déchiré, toute illusion morte !
Le bout de l'univers va s'asseoir à ma porte :
Plus de ces beaux pays d'un lointain fabuleux !
Adieu le fleuve jaune et tous les contes bleus !
Que vas-tu devenir, fabuleuse planète,
Toi, qu'un père Kircher vit avec sa lunette,
Petit monde greffé sur le nôtre, dit-on
Et dont le péristyle est au port de Kanton ?

On la nommait la Chine ; et pour nos rêveries,
Elle existait, au moins, sur les tapisseries :
Fille du grand soleil, elle nous consolait
L'hiver, quand nous prenions du thé noir dans du lait,
Derrière un paravent, et que, la tasse pleine,
Nos doigts avec respect serraient la porcelaine,
Riant tableau d'émail où, sur un palanquin,
Passait, au bord d'un lac, la femme de Nankin.
Dernier rêve de l'homme ! illusion dernière !
Laissez au fer anglais finir sa double ornière,
Et nous allons apprendre un jour, en nous levant,
Qu'il faut briser les dieux de notre paravent ;
Que la chinoiserie était folle dépense ;
Que la Chine n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
Et qu'après sa muraille, on n'a rien découvert
Qu'un sol inhabité, sans magots ni thé vert !
Quelque prose du jour que le poète lise,
L'Orient, dit la prose, enfin se civilise ;
Il faut pour conquérir de glorieux destins
Que l'homme, rejetant des hochets enfantins,
Soit plein de gravité, car l'Egypte et l'Asie
Sont des lieux de travail et non de poésie;
Car le jour est venu de rendre à leur néant
Tous ces rêves éclos d'un esprit fainéant.
Ainsi donc, qu'il soit fait selon cette parole !
Que le bel Orient commence un nouveau rôle ;
Que le pacha, le bey, le sultan et l'émir,
Sur des coussins de fleurs honteux de s'endormir,
De l'isthme de Suez aux murs des Dardanelles,
Se façonnent aux mœurs constitutionnelles,
Suppriment le sérail et marchent au progrès
Avec l'élection à deux ou trois degrés !
Toi, poète, qui sais le prix du temps qui vole,
Toi, le grave penseur, toi, le dandy frivole,
Théophile, demande à ton sphinx complaisant
Quel sera l'avenir de ce triste présent ;
Quel prêtre à Mahomet donnera le baptême.
Cependant le soleil, fidèle à son système,
De nos humbles débats témoin insoucieux,
A gardé son costume et son nom dans les cieux ;
Toujours il verse l'or au berceau de la terre ;
Il regarde toujours d'un air froid l'Angleterre,
Et, pour les nuits d'hiver, il envoie en riant
Aux sphinx de tes chenêts un tison d'Orient.

MÉRY.

(*La Presse.*)

Une danseuse en 1740.

—

Depuis une semaine que le comte Réginald O'Sullivan vivait à Soissons dans la plus complète solitude, il avait eu le temps de comprendre combien c'est folie de courtiser les maitresses de gens qui ont l'oreille des ministres du roi. Seul, isolé, loin de Paris et de ses plaisirs, il payait par l'exil l'audace de ses prétentions. M. le marquis de Charmiane n'avait pas vu sans colère l'amour que M. le comte O'Sullivan affichait en tous lieux pour l'adorable mademoiselle Cornélie, premier sujet de la danse à l'Opéra. Mademoiselle Cornélie, comme chacun le savait, appartenait au marquis qui défrayait sa maison, et faisait force dépenses pour elle. Lorsque le jeune Irlandais osa prétendre aux bonnes grâces de la danseuse, M. de Charmiane, à qui sa position d'homme marié ne permettait plus de rompre une épée en faveur de ses maîtresses, sollicita et obtint du ministre de la guerre un ordre de départ qui força Réginald à quitter Paris pour Soissons. La colère du comte égalait presque l'ennui mortel qui le dévorait; l'étude n'avait jamais eu de charmes pour son cœur ; on ne fumait pas encore ; les petites bourgeoises de sa petite ville avaient peu d'attraits pour un homme encore sous l'empire du souvenir des grandes dames de la cour et des coryphées de l'Opéra. Il n'était aucun moyen d'éluder l'ordre du ministre ; la plus courte apparition à Paris pouvait lui faire perdre ses épaulettes, et le comte irlandais, gentilhomme au service du roi, n'avait que sa cape et son épée pour toute fortune. Il s'ennuyait donc à son aise ; quelquefois il dormait dix-huit heures par jour.

Un soir, il eut la fantaisie d'aller à un bal masqué que, pendant le carnaval, un entrepreneur de divertissemens publics donnait dans une salle assez peu vaste. Un bal masqué dans une ville de province, dans une petite ville surtout, se composait alors, comme il se compose encore aujourd'hui, de quelques dominos, de plusieurs bergères et de certains personnages grotesques, vêtus de costumes hétéroclites qui appartiennent au domaine des imaginations locales.

Le plus souvent l'ennui préside à ces bals; un orchestre maigre joue des airs de danse que sept ou huit masques exécutent nonchalamment; trois ou quatre quinquets fumeux jettent une clarté douteuse au travers de la poussière, et des bancs d'une propreté équivoque reçoivent les dominos qui demandent au sommeil une distraction à leurs plaisirs. Le comte O'Sullivan errait comme une âme en peine au milieu du vide ; il allait et revenait, rêvant à Paris, où de splendides hôtels se peuplaient de jolies femmes à cette heure, et il soupirait après le bonheur perdu. En cet instant, une petite personne, mince, alerte, légère comme les fées, saisit son bras en écartant plusieurs masques qui cherchaient à la retenir.

Le comte O'Sullivan la considéra quelques instans en gardant un profond silence. La femme qui s'était appuyée sur son bras avait une taille souple et cambrée, un pied délicat étroitement chaussé dans une pantoufle de satin, de grands yeux dont le regard pétillait sous le masque, et avec tout cela un je ne sais quoi qui décelait la jeune et jolie femme ; mais le domino noir ne laissait rien deviner.

— Voyons, dit-elle, comptez-vous longtemps encore prolonger cet examen ; en vérité, qu'espérez-vous ? Il se peut que déjà vous m'ayez vue; mais vous ne sauriez me reconnaître. D'ailleurs, pour vous prouver que je ne redoute rien de votre souvenir, voici ma main, et tirant avec brusquerie un gant parfumé, elle posa sur le bras du comte une main blanche et gracieusement effilée. Cette main de marbre n'avait aucune bague, et les femmes alors avaient l'habitude de s'en charger les doigts jusqu'aux ongles. Elle resta froide et muette sous la pression qui la caressait.

— Maintenant, reprit-elle, je puis être sûre de mon incognito. Ne cherchez donc plus à percer un mystère qu'il vous importe peu de connaître ; au surplus, nous ne jouons pas à armes égales. Vous êtes le comte Réginald O'Sullivan, capitaine aux gardes irlandaises, exilé à Soissons pour avoir fait la cour à la maîtresse du marquis de Charmiane. Suis-je bien informée ?...

— Fort bien, charmante enchanteresse ; mais, à mon tour, savez-vous bien que je pourrais vous deviner : ne seriez-vous pas par hasard cette maîtresse elle-même ? Voyons, Cornélie, de grâce, dites un mot, et vous me rendez le plus heureux des hommes.

— Mademoiselle Cornélie, que vous aimez tant, vous a-t-elle écrit depuis votre départ de Paris ?

— Hélas ! non, répondit le comte en baissant la tête.

— Alors, croyez-vous qu'une demoiselle qui ne trouve pas le temps d'écrire un billet puisse en avoir assez pour courir la poste jusqu'à Soissons, un jour d'opéra ?

— Vous n'êtes donc pas Cornélie ? Alors que me voulez-vous ?

— C'est précisément ce que vous saurez plus tard. Et d'abord, pour être franche, M. le comte, je vous avouerai sans plus de façon que c'est vous que je cherchais ici. N'ayez donc pas l'air si fort étonné. Etes-vous si peu habitué à ces sortes d'aventures, que celle-ci doive vous surprendre ?

— En vérité, ce langage....

— Est fort clair, monsieur. Je suis allée chez vous; votre valet m'a fait part de votre présence en un lieu où, ainsi que moi, vous êtes fort déplacé. Cependant l'intérêt qui m'anime est si puissant, que je suis venue...

— Tout ceci a passablement l'air d'un roman, madame !

— C'est qu'apparemment les histoires d'aujourd'hui ne sont pas plus sérieuses que des contes. Cependant le temps presse et nous perdons en paroles des heures précieuses. Vous êtes hardi, n'est-ce pas, et les folles aventures ne vous déplaisent guère ?

— Fort peu, lorsque surtout il s'agit de les avoir avec vous.

— Doucement, ne pressez donc pas si fort une taille qui n'est pas celle de mademoiselle Cornélie, la seule femme que vous aimiez !

— Je la déteste.

— Ah ! vous la détestez, maintenant ! Voilà de rapides amours ! L'Irlande s'est donc tout à fait francisée ? Mais que m'importe. Ce n'est pas d'une danseuse qu'il s'agit. Voyons, monsieur le capitaine, si je vous demandais une grâce, me l'accorderiez-vous ?

— Sans hésiter.

— Il me faut un chevalier fidèle à sa parole et dévoué.... Oserez-vous bien être le mien pour vingt-quatre heures au plus, jusqu'à ce soir seulement peut-être ?

— Si peu de temps ! vous me laisserez bien des regrets. Que faut-il faire ?

— Me suivre à l'instant.

— Où donc ?

— A Paris !

— Y pensez-vous ? et mon exil !

— Quoi, vous hésitez déjà ; et cette hardiesse, ce dévouement dont vous faisiez parade ! Que craignez-vous ? M. de Charmiane ? il ne saura rien de votre présence à Paris si vous n'allez pas voir mademoiselle Cornélie. Le ministre de la guerre ? je me charge de calmer son courroux,

si, par hasard, il apprenait quelque chose.

— Mais qui donc êtes-vous ? Une fée...

— Non, une femme, que vous remercierez demain parce qu'elle aura assuré votre bonheur.

— Je n'hésite plus. Ordonnez.

— Hé bien, suivez-moi. Mais songez-y bien, monsieur le comte, ne cherchez pas à m'enlever ce masque, si le sommeil venait à fermer mes yeux. N'essayez aucune violence, ne questionnez aucun de mes gens ; je me fie à votre promesse de gentilhomme ; vous pourriez d'ailleurs être le premier à vous repentir.

— Je vous obéirai, madame.

C'est bien ; maintenant jetez un manteau sur vos épaules et donnez-moi la main.

Le comte O'Sullivan sortit du bal. A la porte une voiture de voyage attelée de quatre chevaux attendait la jeune femme ; le capitaine s'assit à côté de sa mystérieuse compagne. A Paris, dit-elle, et les chevaux partirent au galop.

Pendant la route O'Sullivan essaya de découvrir le nom de la charmante personne qui causait à ses côtés ; mais toute son habileté échoua devant la présence d'esprit qu'elle déploya en toute occasion. Ses prières n'eurent aucun résultat ; ses souvenirs restaient muets ; la voix qu'il entendait dans l'ombre n'apportait aucune émotion à son cœur, car elle était déguisée à l'aide d'une petite lame métallique entourée de soie que le domino serrait entre ses lèvres ; après une heure de conversation le dépit ferma sa bouche et la rêverie emporta son imagination. Le domino pencha sa gracieuse tête sur les coussins du carrosse et s'endormit paisiblement.

Le comte eut le courage de résister à ses désirs, sa main n'effleura pas le masque.

Lorsqu'ils étaient partis de Soissons, l'aube n'était pas éloignée ; quelques nuages blanchissaient à l'horizon. La voiture allait grand train. Cependant l'ombre courait dans la vallée, lorsque le cocher arrêta ses chevaux.

— Nous sommes aux portes de Paris, madame ; où dois-je aller ?

— Vous le saurez tantôt... C'est à présent qu'il faut nous séparer, monsieur le comte.

— Quoi ! déjà ? mais où vous reverrai-je, madame ?

— N'en ayez aucune inquiétude. Tenez, voici votre manteau ; couvrez-vous donc comme un contrebandier. Vous m'avez promis de m'obéir en toutes choses ; voici le moment de tenir votre promesse. Y consentez-vous encore ?

— Toujours !

— C'est fort bien. Prenez donc ces deux clefs. Quand huit heures sonneront au clocher voisin, vous suivrez le chemin qui conduit au château que vous voyez là-bas entre ces arbres. La grande clef ouvre la porte d'un pavillon adossé au mur du jardin ; vous grimperez un escalier obscur tout au bout d'un corridor. La petite clef vous introduira dans une salle vaste et richement meublée ; ouvrez hardiment la porte qu'un rayon de lumière vous indiquera et vous vous trouverez en présence de quelqu'un que vous ne serez pas fâché de voir.

— Mais quelle comédie est-ce cela ?

— Auriez-vous peur ?

— Non, certes.

— Qui vous retient donc ? Allez, je réponds de tout. D'ailleurs ne sentez-vous pas votre épée à votre ceinture, monsieur le comte ? Partez, mais surtout pas avant huit heures, et ne vous laissez pas découvrir en attendant.

Le comte baisa la main qu'on lui tendait, et la voiture disparut derrière un bosquet.

— Voilà bien des façons, se dit-il, pour donner un rendez-vous.

Quand huit coups sonnèrent à l'horloge voisine, Réginald partit pour le château. Il exécuta ponctuellement les prescriptions qui lui avaient été indiquées. Les serrures n'opposèrent aucune résistance ; un rayon furtif, égaré sur un tapis moelleux, lui indiqua la dernière porte ; il l'ouvrit sans hésiter, et se trouva face à face avec mademoiselle Claire de Charmiane, la fille du marquis. Un cri expira sur les lèvres du comte ; mais la jeune fille dormait à moitié couchée sur un sofa de velours au coin du feu. Il resta quelques instans penché vers elle, muet, palpitant, pouvant à peine respirer. Alors mille souvenirs assaillirent son esprit troublé ; Claire, qu'il avait aimée, reposait sous ses yeux, plus belle encore qu'au jour où, après une heure de dépit enfantin, il l'avait quittée pour ne plus la revoir. Cette fraîche bouche, qui bien des fois lui avait juré un amour éternel, souriait dans le sommeil ; sa longue chevelure blonde, dont il avait encore une boucle sur le cœur, encadrait son cou de cygne. Réginald comprit à l'émotion de ses sens, au trouble de son esprit, aux battemens de son cœur, que c'était toujours elle qu'il aimait. Il s'agenouilla, et prenant une de ses mains, il l'effleura d'un long baiser ; il allait se relever et partir, lorsque mademoiselle de Charmiane s'éveilla ; la vue d'un homme à ses pieds la fit pâlir d'abord ; mais reconnaissant bientôt O'Sullivan, elle s'écria : Vous ici, monsieur, et qu'y venez-vous chercher ?

— De grâce, pardonnez-moi, Claire ; je ne sais par quel hasard je me trouve chez vous à cette heure ; je ne puis moi-même me l'expliquer : c'est un rêve. Mais que pouvez-vous craindre de moi ? Vous le voyez, je suis à vos pieds, soumis et repentant ; dans une heure, je serai loin de vous ; mais laissez-moi croire que vous m'avez enfin pardonné les indignes soupçons qui me chassèrent de votre présence.

Le comte était jeune, éloquent comme on l'est toujours quand la passion vous inspire. Il avait l'attitude humble de la prière. Mademoiselle de Charmiane l'avait aimé sincèrement, et souvent elle regrettait qu'il ne fût pas venu chercher un pardon qu'elle avait grande envie de lui accorder. Une heure s'était à peine écoulée que déjà les deux amans, assis sur le même sofa, causaient les mains entrelacées. Les heures fuyaient ; mademoiselle de Charmiane, qui avait foi en la loyauté du comte, l'avait retenu jusqu'au matin auprès d'elle ; elle ne voulait pas le laisser fuir avant que tous les gens du château, qui veillaient fort tard et se levaient de même, fussent tous retirés. O'Sullivan l'aimait d'un amour trop pur pour ne pas la respecter. Quand l'aube vint, Claire dormait la tête appuyée sur son épaule avec le sourire de l'innocence. Il la réveilla avec un baiser et disparut l'âme pleine de bonheur.

Tandis que ces choses se passaient au château, M. le marquis de Charmiane assistait au déshabiller de mademoiselle Cornélie. La nymphe revenait de l'Opéra. Bientôt assis en face l'un de l'autre, devant une table chargée des mets les plus friands et des vins les plus délicats, ils entamèrent simultanément un pâté succulent et une conversation frivole.

— Hé bien, marquis, êtes-vous satisfait de votre voyage à Versailles ? Espérez-vous être bientôt nommé mestre-de-camp ?

— Cela pourrait bien être ; j'ai la promesse du roi.

— Avez-vous décidé quelque chose au sujet du mariage de votre sœur, mademoiselle de Charmiane ? Vous paraissiez fort ennuyé des projets qu'un grand personnage avait conçus.

— Grâce à Dieu, il n'en est plus question ; il ne m'en a pas été parlé.

— En ce cas, pourquoi ne la donneriez-vous pas à celui qu'elle aime ?

— A qui donc ?

— Mais au comte Réginald O'Sullivan.

— A mon rival !... Jamais.

— Sottise. Vous serez bien plus tranquille ; lié à votre sœur, jolie, jeune et riche, amoureux comme il l'est, il n'aurait plus guère le temps de penser à votre maîtresse. Quant à moi, voyez-vous, ajouta-t-elle en se renversant dans son fauteuil, je ne vous cacherai pas qu'il me plaît fort, et s'il revient à Paris, je ne réponds plus de ma fidélité ; à moins que son mariage...

— Epoux ou célibataire, au premier regard, ma charmante, vous seriez conduite au Fort-l'Evêque.

— Croyez-vous qu'une danseuse puisse être traitée comme un capitaine ? Un ministre peut parfois exiler celui-ci ; mais il faut la signature du roi pour arracher aux coulisses les déesses de l'Olympe. Vous plaisantez !

— Mais qui vous fait donc désirer si fort ce mariage ?

— L'envie de faire du bien ; l'occasion s'en présente si rarement dans notre vie folle et désordonnée, que ce serait une faute de ne pas la saisir aux cheveux. Voyons, soyez raisonnable, vous perdrez un rival, et un rival dangereux, je vous en avertis ; depuis surtout que vos rigueurs le frappent à cause de moi ; et vous gagnerez un ami qui vous sera dévoué, parce qu'il vous devra le bonheur. Et vous hésiteriez encore !

— Que savez-vous des intentions du comte ?

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il aime mademoiselle de Charmiane ? ne me l'a-t-il pas dit lui-même ? et il faut qu'il en soit bien épris pour en parler ainsi à celle dont il recherchait les faveurs.

Mademoiselle Cornélie était ravissante de grâce après souper ; M. le marquis avait un grand faible pour elle ; le mariage dont elle l'entretenait avait été longtemps dans ses intentions ; la colère sans cause qui sépara sa sœur et M. le comte, et la tentative que dans son dépit celui-ci avait essayée auprès de Cornélie, avaient seules rompu ses projets. Vers le matin M. de Charmiane était presque décidé à tout permettre si M. le comte O'Sullivan venait lui-même lui demander la main de sa sœur. C'était ce que mademoiselle Cornélie avait prévu avec la perspicacité d'une femme qui, habituée aux intrigues d'amour, connaît toutes les faiblesses du cœur. Ce qu'elle savait de l'amour du comte pour mademoiselle Claire et des causes de leur

brouillerie lui avait inspiré la folle envie de les réunir pour une nuit, à l'improviste. Le pavillon qu'habitait la jeune personne avait été longtemps la petite maison mystérieuse où le marquis la recevait incognito au sortir de l'Opéra. Quand sa sœur en prit possession, il oublia de réclamer les clefs que la danseuse possédait. On a vu l'usage qu'elle en avait fait.

Ce fut précisément la bizarrerie de ses projets et la difficulté de leur réussite qui la décidèrent à tenter l'aventure. Et puis cela était si plaisant, si incroyable, un mariage fait par une danseuse!

Mademoiselle Cornélie s'échappa une minute du boudoir à l'heure où les bougies se mouraient : elle griffonna à la hâte quelques lignes, et les remettant à un de ses laquais elle lui ordonna de se rendre au château de M. de Charmiane, d'attendre à la porte du jardin, et de donner le billet au comte O'Sullivan qu'il en verrait sortir au point du jour.

Elle avait encore deviné que Réginald serait longtemps retenu auprès de mademoiselle Claire. Mais elle s'était trompée de cause. Elle avait auguré du résultat avec l'esprit d'une danseuse qui ne comprend pas l'amour comme le cœur d'une jeune fille qui n'a encore rien deviné.

Quand le comte O'Sullivan reçut cette lettre, voici ce qu'il lut :

« Monsieur le comte,

» Vous ne vous souvenez peut-être plus d'une femme que l'an dernier vous avez défendue, au sortir d'un bal masqué, contre les tentatives insolentes de quelques mousquetaires échauffés par le vin. Vous fûtes blessé en la sauvant. Cette femme, c'était moi. Depuis lors vous m'avez courtisée ; mais pour acquitter la dette de ma reconnaissance, il vous fallait mieux que ma personne. Vous aimez mademoiselle de Charmiane et vous la méritez. Elle vous a pardonné sans doute. M. le marquis consent à vous donner sa main : osez la lui demander. *Encore une fois, je réponds du succès.*

» Cornélie, danseuse à l'Opéra.»

Le soir même M. de Charmiane avait donné sa parole à M. le comte O'Sullivan ; l'ordre d'exil était retiré ; Réginald rêvait le ciel aux pieds de Claire, et Cornélie, en Diane chasseresse, dansait à l'Opéra.

Amédée Achard.
(*Courrier français.*)

Un Revenant.

Voici un fait assez extraordinaire qui s'est passé il y a quelques jours à Paris. M. N..., marchand de vin, tomba subitement malade et le mal fit tant de progrès, qu'au bout de quelques jours on le crut mort. C'est au moins ce que le médecin déclara en se retirant. Madame N... fut douloureusement affectée de la mort de son mari auquel elle portait une vive affection, et ce qui rendait cette circonstance plus affligeante encore pour elle, c'est que le défunt n'avait pu mettre ordre à ses affaires, et que son avenir et celui de ses enfans étaient compromis. Cette dame était demeurée auprès de son mari tant qu'il avait été malade ; et comme elle était épuisée de douleur et de fatigue, ses parens, au dernier moment, l'arrachèrent à ce triste spectacle, et chargèrent la femme B... de veiller le mort et de l'ensevelir. Le cadavre fut transporté dans une chambre à l'entresol ; on étendit un matelas sur une table, et il y fut placé, recouvert seulement du drap qui devait lui servir de linceul. Un cierge brûlait à côté de lui.

Avant de procéder aux tristes fonctions de l'ensevelissement, la garde, que la compagnie d'un mort n'effarouchait guère, commença par souper et finit par s'endormir. Elle sommeillait depuis quelque temps, lorsque tout à coup une voix forte vient résonner à son oreille. Elle se frotte les yeux et pense que quelqu'un l'appelle en dehors de la chambre ; elle se lève pour aller ouvrir, mais quel est son effroi, en voyant son mort assis sur son séant, et qui la regarde avec des yeux fixes. La pauvre femme fit un effort sur elle-même pour se remettre. Le ressuscité, qui ne connaissait pas la femme B..., lui adressa de nouveau la parole.

— Qui êtes-vous, lui dit-il, et comment vous trouvez-vous ici, à la place de ma femme ?

La garde comprit qu'il fallait dissimuler à M. N... la croyance où l'on était de sa mort, et comme sa frayeur commençait à se dissiper, elle retrouva sa présence d'esprit. Elle commença par retirer le cierge qui brûlait à côté de l'ex-défunt, et lui dit que sa femme, s'étant trouvée indisposée, avait été obligée de se coucher.

— Mais comment se fait-il, ajouta le marchand de vin, que je sois dans cet état ?

— C'est par ordonnance du médecin, répliqua la femme B... Vous avez eu tantôt un transport de fièvre chaude, et il a fallu pour vous calmer vous laisser découvert.

— Mais maintenant je suis gelé et je meurs de soif; couvrez-moi et donnez-moi à boire.

Or, les couvertures étaient renfermées dans la chambre où se trouvait madame N..., et il eût été imprudent de lui apprendre brusquement la résurrection de son mari. D'un autre côté, toutes les potions et tisanes avaient été jetées ; il fallait cependant ne pas avoir l'air d'hésiter. La femme B... commença donc par verser un verre de vin au marchand, et pour qu'il ne s'étonnât pas, elle lui dit encore que c'était une prescription du médecin. Puis elle sortit pour aller réveiller le garçon qui était couché dans un cabinet à côté. Mais celui-ci ne voulut pas croire à la résurrection de son patron ; il traita la garde de vieille folle et refusa de lui ouvrir sa porte. Comme une explication avec lui aurait pu être entendue par M. N..., elle avisa un autre moyen. Ce fut de ramasser dans la boutique et dans les salles toutes les nappes et serviettes qu'elle put trouver, et d'en envelopper son malade. M. N... trouva que l'ordonnance du médacin était salutaire ; il redemanda du vin et finit par s'endormir d'un profond sommeil jusqu'au lendemain matin.

C'était un nouvel embarras pour la femme B... que d'annoncer à madame N... que son mari n'était pas mort. Il fallait s'y décider pourtant. Elle y mit toute l'adresse et tous les ménagemens possibles, mais à cette nouvelle la malheureuse dame éprouva un tel saisissement qu'elle ne put la supporter ; le paroxysme de joie auquel elle fut en proie la tua, et au bout de trois jours elle remplaçait son mari dans la tombe qu'il venait de quitter.

Nécrologie de 1838.

Souverains. — Princes. — Princesses. — Ducs et duchesses. — Le prince régnant de Hohenzollern-Hechingen ; le prince Maximilien, père du roi de Saxe ; le prince de Talleyrand ; la princesse douairière Nassau de Saarbruck ; le duc de Wurtemberg, oncle du roi ; la duchesse de Feltre ; la duchesse de Narbonne, née de Laroche-Aymon ; la duchesse d'Abrantès.

Pairs de France. — Sylvestre de Sacy; d'Osmond ; marquis de Rougé ; marquis de Castellan ; Cassaignoles ; le comte Casimir Dangosse ; le comte d'Hunolstein ; le duc de La Force ; le maréchal Lobau ; le duc de Choiseul ; le comte de Montlosier.

Lieutenans - généraux. — Dupont - Chaumont ; Valazé ; le baron Bigaré ; Haxo ; Delaistre ; Scherb-Bucet ; Isidore Lynch.

Maréchaux-de-camp. — Dervieux-Duvillars; le baron Chastaignier ; marquis César de Vérac; Lacroix-Buquet ; Debellaire-Daumas ; le baron Chauvel ; le comte de Divonne ; Léglise ; Dhumières; le baron Vino ; le duc de Duras ; Boulin de Roville ; Dupuis, baron de Saint-Florent ; Schauenberg ; Carrier ; le duc de Fitz-James ; Cissé de Bressoles ; le baron Gaussart; baron Flamant ; L. Lamarre.

Marine. — Le contre-amiral Fleury ; Casimir de Bonnefoux, ancien contre-amiral et préfet maritime.

Députés. — Pouyer, Valazé, Harlé, Louis Boignes, Fitz-James.

Anciens députés. — Comte de Duret ; Prosper Delaunay ; Desrousseaux ; Jagot (conventionnel); Debouville ; Saulnier ; Génin; Allier ; le chevalier Lemore-Gautier des Orcvères ; F. Bouchaton ; Dixmull de Montbrun ; Bonmond père ; Chenet ; Saint-Martial ; Laval ; Bogne de Faye ; Martineau ; Soulignac Saint-Rome ; Légier ; Dumas ; Cassagnoles ; Devaux; Blanchard; Carrélet de Loisy ; André Dumont (conventionnel); Henri de la Rivière; Rodet de l'Ain; le comte de Bruyère-Chalabre ; Gaspard Got ; de Boignes ; Pinel (conventionnel); René Choudieu (conventionnel) ; Basthoul ; Thomas de la Prise (conventionnel) ; Merlin (de Douai); Huet de Froberville.

Tribunaux (présidens et procureurs du roi). — Leulier, vice-président du tribunal de Melun; Gornu, procureur du roi à Romorantin ; Paul Lochet, procureur du roi à Soissons ; le baron d'Harnonville, ancien premier président à Metz ; Millet de Chevers, premier président à Colmar ; Chenet, président à Montmédy ; F. Galeçon, procureur du roi à Falaise; Trottier, premier président à Bourges ; Cassagnoles, ancien premier président à Nimes ; Fluchères, président à Montpellier ; Lafon, vice-président à Alby ; Fievé-Marais, vice-président à Lille ; Bastoulh, ancien procureur-général à Toulouse ; Bureau de Varennes, président à Clamecy ; Rapleler, ancien avocat-général à Colmar.

Conseillers. — Légier, à Orléans ; chevalier Lemore, à Paris ; André Meyer, à Strasbourg ; Cochet d'Attecourt, à Douai ; Lemercier, à Rennes ; Vavin, à Paris ; Philippe Beaumont, à Douai ; Benoît Severin, à Aix ; Blondet, à Bourges ; Thomas Scot, à Rennes ; Paris, à Rennes ;

Blaize, à Rouen; Beaucousin, à Amiens; Carron, à Rennes; Darès, ancien conseiller à la cour impériale de Liége; Montréal, à Limoges.

Cour de cassation. — Botot de St-Sauveur; Henri de Larivière.

Cour des comptes. — Montet, conseiller référendaire; Valadon; Lerosnier.

Clergé. — F. de Bovet, ancien archevêque de Toulouse; Guériner, évêque de Nantes; Gallien de Chabons, évêque d'Amiens.

Administration. — Ch. Thierret, audiencier au conseil d'état; André Martin, consul de France; Saint-Cyr, directeur des douanes; de Rougemont, ancien directeur des douanes; le baron de Bonnefond, ancien préfet maritime; le duc de Duras, ancien chambellan; Eugène Humann, maître des requêtes; Delamarre, intendant militaire; le comte Carrère, ancien préfet des Landes; Dutour de Salvert, ancien sous-préfet; Bignon, idem; Gengoult, idem.

Barreau. — Lacoste; Archambault; Justexes; Urbain; Loiseau.

Peintres. — Lebreton; Thévenin; Boisfremont; Castellan; Durupt; Chenavard; Chéry; Mallebranche; Langlois.

Statuaire. — Ramey père.

Médecins. — Salmade; Ytard; Garnot; Broussais; Pouqueville.

Chirurgien. — Guerbois.

Institut. — Castellan; Ramey; Dulong; Cuvier (Frédéric); Percier; Amaury-Duval; Broussais; Huzard; Pouqueville; Merlin (de Douai); Langlois.

Auteurs. — Beffara; la comtesse de Choiseul-Meuse; Brazier; Et. Bequet; Ramond de la Croisette; Berchoux.

Compositeurs. — Hus Desforges; Rifaut; F. Beer.

Acteurs et anciens acteurs. — Jules Derippet (à Lyon); Devigny (du théâtre du Luxembourg); Martin Thouring, ancien comédien et correspondant de théâtre; Etienne Thénard (à Bruxelles); Potier père; Lafont, de l'Académie royale de musique; Alphonse Campuis (à Bruxelles); Sarthé; Léopold (à Bordeaux).

Actrices et anciennes actrices. — Virginie Blasis; Jannard; Mars mère; Flora Lefèvre (à Besançon); Augustine Prieur; Auzet (née Jeanin Lecordier), à Nîmes.

Ancien danseur. — Rhénon.

Danseuse. — Joséphine Hullin.

Directeurs et anciens directeurs. — Walter (de Rouen); Senepart; Severini.

Revue des tribunaux.

POLICE CORRECTIONNELLE.

Les Boxeurs anglais en France. — Nos lecteurs se rappellent sans doute un article emprunté au *Droit* (voir notre numéro du 25 septembre dernier), article qui, sous l'impression du dégoût et de l'indignation que doit laisser un semblable spectacle, rendait compte de la lutte de deux boxeurs, Swift et Adam, dans un champ de la commune de Charenton.

Une enquête provoquée par le ministère public n'a pas tardé à confirmer les faits que nous signalions, et aujourd'hui les deux boxeurs étaient traduits en police correctionnelle (7e chambre), sous la prévention de coups et blessures volontaires. Swift et Adam ont fait défaut. Deux témoins ont été appelés, le propriétaire du terrain où s'est livré le combat, et le garde champêtre de la commune de Charenton.

Le propriétaire n'a pas assisté à la lutte; ce qu'il sait il l'a entendu dire, il ne connaît aucun détail nouveau.

Le garde champêtre. — Le 6 septembre, j'étais en tournée sur le chemin de Gravelle à Saint-Maurice. Je vis venir plusieurs voitures bourgeoises, se dirigeant vers le pré de M. Junot, et loué depuis très longtemps à M. Drake, marchand de chevaux, demeurant rue de la Madelaine, 16. Ce M. Drake était présent. Bientôt après je rencontrai un jeune Anglais, à pied, à qui j'adressai cette question: Qu'avez-vous donc, que voici tant de monde dans notre pays? Il me répondit: Nous allons nous amuser à la mode de chez nous. Rassuré par cette réponse, et ne me doutant pas de ce qui allait se passer, je continuai ma route. Ce ne fut que plus tard, lorsque je fus chargé de l'enquête, que j'appris ce qui s'était passé, et qu'un des combattans avait été laissé pour mort sur la place.

M. l'avocat du roi Thévenin a justement flétri cette nouvelle importation d'outre-mer, et a appelé sur ce délit toute la sévérité du tribunal. En l'absence des prévenus, il a donné lecture de l'interrogatoire de Swift par M. le juge d'instruction; nous le reproduisons textuellement, curieux qu'il est par la naïveté des réponses:

D. Quels sont vos noms, âge, profession et domicile? — R. Owen Swift, âgé de 24 ans, boxeur, né à Londres, demeurant à Paris, passage Tivoli, 19.

D. Le 5 septembre dernier, n'avez-vous point engagé une lutte au pugilat dans la commune de Charenton? — R. Oui, monsieur.

D. N'avez-vous pas été provoqué à ce combat par des tiers? — R. Des personnes du *Jockey's Club* m'y ont engagé moyennant cinquante napoléons.

D. Quelles sont ces personnes? — R. Je ne les connais pas. Seulement j'ai reçu 500 fr. à compte chez le sieur Charles Laffitte, qui demeure place Vendôme, 18. J'ai reçu en outre 20 livres sterling de M. Antony de Rothschild pour lui donner des leçons de boxe.

D. Par qui avez-vous été préparé à ce combat? — R. Par le nommé Burke, qui en a fait les frais. Cet individu est anglais, ne demeure point en France et n'y est plus actuellement. Il m'y a *disposé* dans un local joignant une ferme de lord Seymour, près Versailles; j'ignore le nom de cet endroit.

D. En quoi consistait cette préparation? — R. Elle consistait à se coucher et à se lever de bonne heure, à manger de bon bœuf, de bon mouton, à faire beaucoup d'exercice et à courir pour se donner bon *vent*.

D. Le combat que vous avez soutenu contre le nommé Adam est un fait puni par nos lois, et vous êtes inculpé d'avoir porté des coups à cet individu. — R. Je ne savais pas que ce fût défendu; je le croyais d'autant moins que c'était la seconde rencontre de ce genre que j'avais en France.

D. Où la première a-t-elle eu lieu? — R. Au bois de Boulogne.

D. par qui ont été faits les frais? — R. Par le Jockey's Club. Je me trompe en disant qu'il n'y avait eu qu'une lutte. Avant celle du bois de Boulogne, il y en avait eu une première, il y a environ quatre mois, mais Adam et moi avions des gants rembourrés. C'était lord Seymour qui présidait à la première de ces luttes.

D. N'avez-vous pas déjà été poursuivi pour pareil motif? — R. Non, monsieur, parce que je me suis sauvé en France après un combat à la suite duquel j'ai tué mon adversaire. Je devais être traduit aux assises de mars en Angleterre.

D. Où est le nommé Adam? — R. Il est à Londres en ce moment.

Après une courte délibération, le tribunal, par application de l'article 311 du Code pénal, condamne Swift et Adam chacun en treize mois d'emprisonnement.

Le sieur Courtois, fruitier, rue St-Nicolas, 15, et la femme Valtener, marchande de beurre au marché des Carmes, n. 108, cités en police correctionnelle pour vente à faux poids, ont été condamnés aujourd'hui, le premier à 2 mois la seconde à 8 jours de prison, tous deux à 50 fr. d'amende et à la confiscation des poids, balances et mesures saisis. (*Droit.*)

Revue dramatique.

THEATRE ROYAL DE L'OPERA-COMIQUE.

Première représentation de *la Mantille*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. d'Hauterive et Planard, musique de M. Bordèze.

M. Bordèze est un jeune compositeur qui n'a rien produit encore et qui vient de faire ses premières armes dans un petit opéra, sans conséquence pour lui comme pour le théâtre de la Bourse. M. Bordèze est Italien et il est de son pays pour le fond et pour la forme de son opuscule. Ses mélodies sont simples, son instrumentation est nette, claire, facile, et la coupe méthodique des divers morceaux de son petit opéra montre que le compositeur n'ambitionne pas le titre de novateur. Il n'y a pas grand mal à cela.

MM. Planard et d'Hauterive ne se sont pas mis en frais d'imagination pour broder le canevas de *la Mantille*. Le titre, c'est l'ouvrage, et avant le lever du rideau le public en avait fait le scénario. Il s'agit tout bonnement d'une dame espagnole qui fait une conquête sous le masque de velours et sous la mantille qui cachent ses attraits. Cette femme est l'épouse d'un alcade, jaloux comme tout alcade qui se respecte doit l'être; l'amant improvisé devient gênant; on le cède à une belle et bonne sœur qui se trouve à point nommé toute disposée à la permutation. Tout le monde s'arrange à merveille de cette innocente supercherie et le public fait comme tout le monde.

Nous avons remarqué dans cette bluette un quintetto d'une facture élégante et franche, un air bien chanté, quoique avec un peu d'afféterie, par madame Jenny Colon-Leplus, et quelques motifs heureux dont le plus saisissant se trouve dans l'ouverture.

Grignon a dit et chanté son rôle avec intelligence; mademoiselle Berthaut est charmante sous le costume espagnol; madame Roy ne manque ni de finesse ni de naturel. Quant à Fleury, nous ne pouvons lui dissimuler qu'il a bien des habitudes à perdre... ou à gagner.

STÉPHEN DE LA MADELAINE.

Revue de cinq jours.

5 JANVIER. — Les nouvelles de Pise n'annoncent aucune amélioration sensible dans la santé de madame la duchesse de Wurtemberg.

— Les journaux anglais annoncent que miss Pénélope, princesse de Capoue, est assez gravement malade.

— On lit dans le *Morning Herald* :

Il n'y a en ce moment [illegible] George III vivants savoir : [illegible] de 19 ans ; le prince George [illegible], âgé de 19 ans, le prince George [illegible], âgé de 19 ans, la princesse Auguste [illegible] de Cambridge, âgée de 15 ans [illegible], âgée de 4 ans. Les sept enfants survivants de George III sont : la princesse Elisabeth, landgrave de Hesse-Hombourg, âgée de 68 ans ; le duc de Cumberland roi de Hanovre, âgé de 67 ans ; le duc de Sussex, âgé de 65 ans, le duc de Cambridge, âgé de 64 ans ; la princesse Marie, duchesse de Glocester), âgée de 61 ans, et la princesse Sophie, âgée de 60 ans.

— La banque de Belgique a repris ses paiemens depuis le 1 de ce mois.

— On assure que Cabrera a reçu de don Carlos l'ordre positif de changer de système de guerre, et de s'arrêter dans sa carrière d'atrocités. La cour du prétendant elle-même a reculé d'horreur devant les flots de sang que Cabrera a fait couler. Les communes sont rançonnées de la manière la plus tyrannique.

— Par ordonnance du 3 janvier, M. Gisquet, conseiller d'état en service extraordinaire, a cessé de faire partie du conseil d'état.

Par ordonnance du même jour, M. Doyen, receveur-général de la Haute-Vienne, est nommé receveur-général de l'Aube, en remplacement de M. Na[illegible]évequé.

— *La Quotidienne* annonce que le duc de Bordeaux a fait un voyage à Milan dans les premiers jours du mois de décembre, qu'il a été reçu par les autorités religieuses, civiles et militaires, avec le respect *dû à son rang*, et qu'il est reparti le 28 décembre pour Venise, où il a dû rencontrer madame la duchesse de Berry, qui se rend à Naples auprès du roi son frère.

— Des lettres de Rome annoncent d'une manière positive que le prince archevêque de Cologne sera nommé cardinal, et qu'il résidera dans la capitale du monde chrétien. Cette nomination a pour objet de calmer les dissensions religieuses qui ont éclaté dans les provinces rhénanes; elle est appuyée, dit-on, dans ce but par les cours de France et d'Autriche auprès du sacré collége.

— Un des plus gracieux poètes de l'Angleterre, une de ses muses de prédilection, madame Maclean, vient de mourir. Elle était la femme de George Maclean, gouverneur de Cap Coast-Castle.

— La brochure de Laity, jugée et condamnée par la cour des pairs, a été traduite en russe avec l'autorisation de la censure, et elle circule librement à Saint Pétersbourg.

6. — On écrit des Indes orientales : « Le nabab Nazim est mort subitement, le 3 octobre, dans son palais de Moorshedabad. Il était immensément riche. Le docteur Macpherson, chirurgien à Berhamphore, est son exécuteur testamentaire. Il laisse pour héritier un fils âgé de dix ans, qui aura 720,000 roupies à dépenser par an. On lui a donné pour tuteurs trois Anglais. Son oncle, qui jouit d'une pension de 15,000 roupies par mois, est arrivé à Calcutta, pour revendiquer la succession [illegible] le gouvernement de l'Inde ayant reconnu les droits du fils du nabab, cette réclamation sera repoussée. »

— On a reçu des nouvelles du Canada jusqu'à la date du 4 décembre. Le général polonais Von Schultz, traduit devant la cour martiale de Kingston, avait été condamné à la peine de mort pour avoir excité les citoyens à la guerre civile. La sentence devait être mise à exécution sans délai.

Les prisonniers de Prescott sont classés de la manière suivante : 131 Américains, 9 Allemands, Polonais et Français, 8 habitans du Bas-Canada, 1 Ecossais, 4 habitans du Haut-Canada, 3 Irlandais, 1 Anglais.

— On a beaucoup parlé aujourd'hui de certaines révélations qu'aurait à faire M. Gisquet; on parle de mémoires devant être publiés par l'ex-préfet de police.

— On compte à Paris 22,051 portes cochères, [illegible] 28 [illegible] propriétés, 1,6[illegible] voies publiques; la valeur locative des maisons s'élève à plus de 110 millions : l'impôt direct est de 27 millions.

— La plainte en diffamation portée par MM. Périer frères contre les gérans du *National* et du *Corsaire* a été appelée mercredi dernier devant la septième chambre. Aucune des parties ne s'étant présentée, l'affaire a été remise à quatre semaines.

— En vertu d'un mandat de M. le procureur du roi, M. de Saint-Cricq fils a été arrêté hier dans son domicile.

— Hier, dans la nuit, la charrette qui transporte les morts de la Morgue au cimetière a versé en route; le conducteur en relevant les cadavres tombés a aussi relevé un pauvre ivrogne endormi contre une borne, le prenant pour un des siens. Qu'on juge de son effroi, quand en les jetant dans la fosse, il a senti l'ivrogne, que les soubresauts de la charrette avaient tout-à-fait dégrisé, se débattre dans ses mains et crier au secours de toute la force de ses poumons. Le lâcher et prendre la fuite fut pour lui l'affaire d'une seconde : mais bientôt le sang-froid, reprenant la place de la terreur, l'a ramené auprès de l'ivrogne et tout s'est expliqué.

(*Journal de Paris.*)

7. — *Dépêches officielles.* « New-York, le 16 décembre. La Vera-Cruz vient d'être prise par l'escadre française, après un bombardement de trois heures seulement. S. A. R. Mgr. de Joinville a pris la part la plus honorable dans l'attaque et se porte bien.

» C'est le 27 novembre, à deux heures du jour, que cette attaque a eu lieu. Trois de nos frégates, une corvette (celle du prince) et deux bombardes ont été se poster à une portée de canon du fameux château d'Ulloa, et ont fait de là un feu si violent et si habilement dirigé, qu'en moins de quatre heures il a éteint celui de l'artillerie mexicaine, démoli tous les ouvrages extérieurs, y compris la fameuse redoute appelée *el Caballero*, et tué et blessé 600 hommes de la garnison. A six heures après midi environ, le commandant mexicain capitula, et se retira du château, qui fut immédiatement occupé par les forces françaises. »

— Les nouvelles reçues de Pise n'annoncent malheureusement aucune amélioration dans la santé de la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg. La princesse a reçu les sacremens avec une piété touchante. Ces tristes nouvelles ont excité dans Paris les plus douloureuses sympathies. La reine doit partir demain pour Pise ; elle sera accompagnée, dit-on, par la reine des Belges.

— Une descendante d'Améric Vespuce a adressé à la chambre des députés du Brésil une demande tendant à obtenir une propriété dans ce pays et le titre de citoyenne brésilienne.

— Le 27 du ramazan, selon l'antique usage, le séraskier a fait cadeau au sultan d'une jeune vierge avec laquelle S. H. a passé la nuit au palais de Serail Bournou. Le bruit du canon a fait connaître cette galanterie à tous les musulmans.

— Il y a en ce moment à bord du brick l'*Elisabeth-Ann*, capitaine Ellis, un sarcophage égyptien d'une très haute antiquité, qui va être transporté au musée britannique. Il a 8 pieds six pouces de long et trois pieds six pouces de profondeur. Il est couvert de curieuses figures humaines, d'hiéroglyphes et de devises emblématiques. Il a été découvert très au loin dans l'intérieur de l'Egypte et a été envoyé en Angleterre par notre consul à Alexandrie. On estime que le prix du transport dépassera 1,000 liv. sterling (25,000 fr.), à cause du manque de routes en Egypte et de la nécessité d'employer des hommes pour l'extraire et le traîner.

— Une affiche, ainsi conçue, a été récemment apposée sur les murs de la capitale : « Il a été perdu un portefeuille contenant des papiers et un billet de banque de 500 francs. La personne qui trouvera ce portefeuille est priée de remettre à... les papiers qu'il renferme et qui ne peuvent être utiles qu'à leur propriétaire; elle est aussi priée de garder le billet de 500 francs. »

— On porte à 42 millions le nombre total des journaux transportés par la poste dans le royaume-uni de la Grande-Bretagne pendant l'année 1838.

— On a calculé qu'il s'était fait hier cent cinquante mariages environ aux douze mairies de la capitale. La sortie de l'Avent et l'approche du Carême sont, dit-on, causes de cette recrudescence.

8. — On nous écrit de La Rochelle :

« Notre ville a été depuis deux jours le théâtre de scènes affligeantes; elles ont commencé par les portefaix à l'occasion des embarquemens de grains. Aujourd'hui, les agitateurs ont été soutenus par des renforts venus des campagnes ; la générale a été battue, mais à peine une moitié des citoyens s'est rendue à l'appel, et l'autorité, faible et indécise, a été impuissante pour arrêter le désordre.

» Les maisons de MM. Cormerais, Coniée et Martin, Fraignand, A. Seignette, Lévêque fils et comp., Gon, adjoint, ont été mises au pillage par une population qui ne connaissait plus de frein. Ce n'est que chez M. Basteau, maire, qu'on est parvenu à arrêter le mal, et encore avec l'intervention de la troupe de ligne. On s'est vu dans la dure nécessité de faire feu, et quelques personnes, dit-on, ont été blessées.

» 4 janvier : La tranquillité est rétablie ici ; mais bien que la mise en état de siége n'ait pas été prononcée, nous sommes comme dans une place bloquée. Les ponts sont levés et on ne laisse entrer que les personnes connues. La cause de cette rigueur vient de ce que toutes les campagnes qui nous environnent sont sur pied. 1,200 hommes environ se sont portés au bas de la rivière de Marans pour arrêter les navires chargés de blé, et sur toute leur route ils ont changé les maires et les commandans des gardes nationales.

— Le *Journal de Paris* dit que le ministère ne s'est point arrêté à la révocation de MM. Gisquet et Nay. M. Aragon, M. Charles Gisquet viennent de perdre leurs emplois. « On assurait ce soir, ajoute cette feuille, qu'un des autres témoins au procès avait été invité à donner sa démission du titre de maître des requêtes au conseil d'état et de la place de commissaire royal près l'Opéra, le Théâtre-Italien et l'Opéra-Comique. Cette décision aurait été prise par le conseil des ministres à la majorité de sept voix contre une. »

— Les propriétaires des Augustines viennent d'écrire au préfet de police pour lui offrir de verser dans la caisse des pauvres le dixième de leur recette brute, ce qu'ils évaluent à 6[illegible] fr. par an, s'il veut les autoriser à s'établir sur les boulevarts pour prendre des voyageurs. Les révélations du procès Gisquet ont déjà produit leur fruit.

— Un journal annonce que mademoiselle Jenny Vertpré va retourner en Angleterre, où elle

est appelée à remplir les fonctions de directrice du théâtre français de Londres.

9. — Les nouvelles que le roi a reçues hier de Pise ne laissaient aucun espoir sur la conservation des jours de la princesse Marie, et elles ont fait contremander les préparatifs du départ de la reine

— L'*Observateur belge*, du 6 janvier, contient ce qui suit :

On nous assure qu'hier six officiers supérieurs hollandais ont été faits prisonniers par les avant-postes belges, sur la ligne de West Capelle, près du fort de Hazegras. Deux sont parvenus à se sauver, et les quatre autres ont été dirigés sur Bruges.

— Un fait grave vient d'être constaté par les bureaux du ministère de la guerre. Dans aucune des années qui se sont écoulées depuis la révolution, le nombre des officiers démissionnaires n'avait été aussi grand qu'en 1838. Artillerie, génie, infanterie, cavalerie, toutes les armes ont contribué, dans une proportion inattendue, à grossir le chiffre habituel. Nous donnerons une idée suffisante de l'importance de ce résultat en disant que le corps de l'artillerie a fourni tout juste un nombre de démissions double de la moyenne des huit dernières années.

— Depuis la révolution de juillet, il y a eu en France huit ministères, dont quelques-uns se sont modifiés plusieurs fois. Le personnel de ces ministères forme un total de 38 ministres, dont 4, MM. Louis, Mortier, Périer et Rigny, n'existent plus. Les 34 autres sont MM. d'Argout, Bassano, Bignon, de Broglie, Duchâtel, Duperré, Dupin (aîné), Dupin (Charles), Dupont (de l'Eure), de Gasparin, Gérard, Girod (de l'Ain), Guizot, Humann, Jacob, Laffitte, Maison, Mérilhou, Passy, Pelet (de la Lozère), Persil, Sauzet, Sébastiani, Soult, Teste, Thiers.

Il est à remarquer que les plus considérables de tous ces personnages ministériels appartiennent à l'opposition.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 6 et lundi 7 janvier 1839, de 6,993 déposans, dont 935 nouveaux, la somme de 884,759 francs.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 510,000 francs.

— La sonde des foreurs est arrivée au puits artésien que la ville fait percer dans la cour des abattoirs de la barrière de Grenelle à l'énorme profondeur de 1,400 pieds. C'est trois fois la hauteur du clocher de Strasbourg, le plus haut clocher de France. Jamais le sol de Paris n'avait été fouillé à cette distance-là. L'eau, malgré cela, ne paraît pas encore. On doit forer jusqu'à 1500 pieds.

— Un journal du matin croit devoir appeler l'attention sur une spéculation cruelle qui lui a été signalée ces jours derniers. Un petit Savoyard, presque nu, grelottant de froid, était accueilli dans un foyer où il venait habituellemen se chauffer. Emu de pitié pour ce pauvre enfant on lui donna de quoi se vêtir chaudement ; mais quel étonnement n'éprouva-t-on pas, lorsque le lendemain on le vit revenir vêtu aussi légèrement que la veille.

« Qu'as-tu donc, fait des habits que nous t'avons donnés hier ? — Mon père me les a pris. — Eh bien ! nous t'en donnerons d'autres. — Merci, c'est inutile ; mon père ne veut pas que je les porte, parce que si j'étais mieux vêtu on ne me ferait pas tant la charité. »

Bals Musard. — Les bals Musard ont été solennellement inaugurés; samedi, la salle Vivienne présentait l'aspect le plus magnifique que l'on puisse concevoir; bien avant l'ouverture du bal, toute la rue Vivienne était encombrée de monde et la queue se prolongeait jusqu'au boulevart; il fallait voir avec quel entrain, excité par les quadrilles et les galops froudroyans de l'orchestre Musard, environ 4,000 personnes, presque toutes déguisées, s'agitaient et dansaient dans cette vaste et magnifique salle. Jamais on n'avait vu plus de variété dans les costumes, et de franche gaîté dans une réunion d'élite.

Samedi prochain, 12 janvier, deuxième bal dans la salle Vivienne.

Le Rédacteur en chef, BERTHET

Imp. et fond. de FELIX LOCQUIN et comp., rue N.-D.-des-Victoires, 16.

Deuxième Série.

15 JANVIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait,
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Année.

N° 3.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

SMYRNE.

D'où vient ce nom? *Smyrna*, princesse d'Ephèse, fut obligée, comme Didon, de quitter sa patrie, et vint fonder une colonie dans l'Eolie, au pied du mont Sipyle. Le peuple reconnaissant donna à la ville le nom de sa fondatrice, et lui éleva une statue. On en voit encore un fragment au château-fort qui domine la Smyrne d'Alexandre. Cette ville fut bâtie d'abord sur les bords du Mélès, qui, après avoir reçu les eaux de l'Achéloüs d'Asie, sous les grottes des Nymphes, descend du mont Sipyle à travers les marbres, le granit et les lauriers-roses qui ornent son lit, et va se perdre dans le golfe Héracéen. Ce fut dans cette première Smyrne que naquit Homère, ainsi que l'indique son surnom de *Mélésigène*. On trouve encore sur son emplacement, si favorable à une réunion d'habitations, un grand village où tous les Européens établis à Smyrne ont leur maison de campagne et un beau jardin. Ce lieu nommé *Bouroun-abat* (nez du vent), et par corruption *Bournabat*, est rempli de vieilles colonnes brisées et autres ruines de l'antiquité grecque. Le Mélès, après avoir baigné Smyrne, courait pendant deux lieues dans une petite plaine, au pied de la chaîne de montagnes où l'on voit encore le tombeau de Tantale, et de là se jetait dans la mer. Smyrne éprouva plusieurs révolutions qui détruisirent ses murs sans effacer son nom. Les Lydiens, jaloux de la prospérité de cette colonie ionienne, saccagèrent la ville et dispersèrent les habitans dans les campagnes environnantes, avec défense de relever jamais leurs remparts. Cette oppression dura quatre siècles, comme celle des Grecs modernes.

Après un si long intervalle, Alexandre-le-Grand, cet héroïque admirateur d'Homère, voulut relever la ville natale de ce beau génie ; mais les mœurs, les besoins, les intérêts, tout avait changé depuis le siècle du grand poète. La navigation était devenue nécessaire à la prospérité des populations. Ce conquérant le sentait bien, et pour faire adopter plus aisément une idée nouvelle, il feignit qu'endormi au pied du mont Pagus, la déesse dont le temple était voisin lui avait commandé en songe de relever Smyrne au lieu même où il dormait : c'était le bord de la mer. L'oracle de Claros confirma celui de Némésis, et Smyrne, bâtie où elle est encore, est devenue l'une des villes les plus commerçantes et les plus riches du monde. L'élève d'Aristote avait le coup d'œil admirable pour ces sortes de fondations. Son Alexandrie d'Egypte, cette sœur de Smyrne, est une seconde preuve de cette rare perspicacité. La science et le génie s'unissaient pour lui donner de ces illuminations soudaines qu'il est plus court d'attribuer aux dieux que d'expliquer aux hommes. Pierre-le-Grand, en quittant la vieille capitale des czars pour les marais de Pétersbourg, parait avoir eu cette vue lointaine qui embrasse tout un horizon de puissance et de prospérité. Si Napoléon avait pu de nos jours faire parler les oracles, il aurait eu les mêmes succès, et ses fondations n'eussent pas été si facilement détruites. Smyrne, tour à tour grecque, génoise et turque, a toujours justifié les prévisions de son second fondateur. Elle s'est rendue dominante dans toute l'Asie mineure par sa situation et ses richesses. Elle reçoit dans ses murs les caravanes de l'Asie et dans son port les vaisseaux de l'Europe ; c'est là que se consomme l'échange de tant de productions diverses qui enrichirent autrefois Marseille et tout le midi de la France. Alors, le pavillon français pouvait seul être admis dans les ports de l'empire ottoman, et les autres nations n'osaient y aborder que sous cet insigne tutélaire. Aussi le sollicitaient-ils comme une haute faveur de l'ambassadeur de France à Constantinople, le premier et le plus influent alors des envoyés *des peuples du Messie*, comme nous désignaient les firmans. Aujourd'hui tous ces avantages sont perdus pour la France ; le temps et les événemens ont fait admettre les autres puissances au partage. Notre longue guerre maritime écarta trop longtemps notre pavillon du Levant. Un consul de France en Bosnie ouvrit par cette province sauvage une nouvelle route au commerce de l'Europe et de l'Asie ; il y prospéra pendant les dernières années de l'empire ; la chute de Napoléon le fit cesser. Les Anglais se hâtèrent à la restauration d'aller prendre notre place à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie. Smyrne était occupée quand nos bâtimens provençaux y revinrent ; la Porte subissait d'autres influences, et les peuples orientaux s'accoutumèrent à d'autres productions industrielles, à d'autres débouchés pour les matières premières qu'ils

livrent en échange des objets manufacturés. Ce riche commerce de Marseille avec Smyrne, interrompu si longtemps, ne put donc se relever, et le peu qu'il en reste va décroissant de plus en plus depuis la paix maritime et la concurrence de toute l'Europe manufacturière. Marseille elle-même a d'autres intérêts ; et Malte tient un filet sous les mers du Levant, où nos négocians, pris une fois, après la paix d'Amiens, ne veulent pas retomber. Smyrne ne perd pas grand'chose à ce changement, elle gagne autant avec les Anglais, les Autrichiens, les Belges, les Italiens, les Hollandais et les Américains que jadis avec les Français. Aussi sa population est-elle stationnaire, peut-être même ascendante ; car de 120,000 individus dont elle était composée on la porte aujourd'hui à 150,000.

Cette population est une espèce d'abrégé de l'univers : les Turcs et les Grecs y sont les plus nombreux ; et parmi les musulmans il faut compter les Africains, les Arabes, les Persans, les Candiotes, qui se fondent dans cette masse dominante ; puis viennent les Arméniens et les Juifs, généralement adonnés au commerce et à des fonctions subalternes. Tous les Orientaux habitent la vieille ville, bâtie en amphithéâtre sur la croupe du Pagus. Au pied de ce mont s'étend dans la plaine, jusqu'au bord de la mer, le quartier franc. C'est le séjour des Européens. Toutes les nations commerçantes ont là leurs consuls, leurs négocians, leurs artisans, leurs églises ou chapelles, et leurs hôpitaux. C'est un peuple à part, qui parle toutes les langues de l'Europe, mais surtout l'italienne, et qui diffère des Orientaux par les mœurs autant que par les vêtemens. Aux yeux des Turcs, ils ne forment qu'une race, qu'ils nomment d'un seul mot, les *Francs*, et plus souvent les *dgiaours* infidèles ; ils les tolèrent et ne les aiment pas. Ils avouent la supériorité industrielle des Francs ; mais ils méprisent cet avantage, et l'Ottoman dit comme l'ancien Romain : « Que le Grec excelle dans les arts ; notre art, à nous, c'est de gouverner le monde. » Ce sentiment d'orgueil semble inné dans le Turc. Il faut avouer que s'il n'a point le génie des anciens dominateurs de la terre, il en a du moins la dignité. Jamais vous ne le verrez courir, sauter, rire aux éclats ; bien moins encore danser, chanter, causer avec précipitation, agir avec pétulance. Il est calme, digne et solennel jusque dans ses moindres mouvemens ; sa joie la plus vive est toujours intérieure, comme son regret est sans soupirs et sa douleur sans larmes. Le Turc de Smyrne ressemble au Turc de toutes les autres provinces de l'empire. C'est un peuple moulé, comme les statues de nos musées. Ils sont en Asie tels qu'on les voit en Europe, et diffèrent beaucoup moins entre eux que nos Gascons et nos Normands.

Smyrne prospéra longtemps sous la domination paternelle de la riche famille Cara-Osman-Oglou. Ces seigneurs terriens ménageaient cette ville, la protégeaient comme une des sources de leurs richesses. Ils étaient trop intéressés à sa prospérité pour l'écraser d'impôts ou alarmer l'indépendance et la sûreté de tant d'étrangers. Cette domination bienfaisante a fait place au régime destructeur des pachas annuels, espèce dévorante qui se hâte de s'enrichir, et fait payer aux peuples les présens somptueux que ces gouverneurs envoient à leurs protecteurs de Constantinople, pour être confirmés dans leurs satrapies. On promet que tout cela va changer ; que les pachas auront des appointemens comme nos préfets, et qu'au lieu d'avanie on imposera des contributions régulières. Mahmoud aurait dû commencer par là, s'il a voulu réellement la civilisation de son empire ; mais il est douteux que son bras de fer atteigne tant d'abus, étouffe tant de vices, et relève tant d'âmes avilies : on baisera ses firmans avec respect ; on ne les exécutera pas. Avant ces institutions, Smyrne avait des janissaires comme les autres villes de Turquie ; c'étaient des espèces de gardes nationaux, enrôlés par *ortas*, comme les nôtres par légions, se livrant comme eux aux métiers et occupations de la vie civile ; mais obligés de prendre les armes et de se réunir autour de leur chef, aussitôt que ce chef avait arboré le drapeau de l'orta. Outre cette force publique il y avait un corps de police, soldé, sous les ordres du *sardar*. Celui-là seul occupait les corps-de-garde et veillait à la sûreté publique. Le corps des janissaires n'était appelé qu'en temps de guerre ou pour des occasions extraordinaires. C'était dans ce corps que les consuls européens choisissaient les janissaires qui devenaient leur garde personnelle et les exécuteurs de leurs sévérités juridiques. Ce corps si terrible aux sultans l'était également aux populations. Un outrage fait à un seul allumait la fureur de tous. Smyrne, à la fin du dernier siècle, en offrit un exemple effroyable. Un janissaire, de garde à la porte d'une enceinte où des bateleurs devaient danser sur la corde, fut tué par la foule qui s'y précipitait. Le corps des janissaires demanda vengeance et indemnité aux Européens. Il accorda trois jours pour en délibérer, et déclara qu'en cas de refus ou de satisfaction insuffisante, il brûlerait le quartier franc. On eut l'imprudence de résister, les autorités étaient trop faibles pour contenir les janissaires, et le feu dévora en effet tout ce quartier, ses richesses, et plusieurs de ses habitans. Une école d'enfans devint le bûcher de ces jeunes victimes, et mille autres cruautés signalèrent la vengeance de ces barbares. L'église française fut préservée : les franciscains qui la desservaient crurent voir saint Polycarpe, auquel elle est dédiée, descendre du ciel dans les tourbillons de fumée, et de ses mains écarter les flammes.

Smyrne est le siége de trois archevêques, le grec, le latin, l'arménien. Les luthériens, calvinistes, anglicans, n'y entretiennent que des ministres du Saint-Evangile ; les catholiques y possèdent deux églises et deux monastères ; ils ont de plus des prêtres séculiers, et une congrégation enseignante : les lazaristes y ont remplacé les jésuites. Les Turcs y permettent l'exercice public de tous les cultes, et même les processions dans les enceintes extérieures des établissemens religieux. On ne saurait trop louer en eux le sentiment qui les porte à cette tolérance et à ce respect des différentes manières d'invoquer la divinité. Ils estiment beaucoup plus un infidèle persuadé de sa religion qu'un athée ; ils espèrent toujours que le chrétien finira par croire au troisième prophète ; les juifs en sont le plus loin, puisqu'ils se sont arrêtés au premier ; les chrétiens se sont approchés de la vérité en admettant Moïse et Issa (Jésus) ; les vrais croyans seuls ont le complément de la loi divine dans le Koran. Tel est l'état religieux de cette *Ismir*, que les bons musulmans surnomment l'*Infidèle*. Son infidélité, c'est-à-dire sa tolérance, est précisément la source de ses richesses. Toutes les nations commerçantes ont des représentans dans ses murs et sur sa rade. Cette rade, sans port, est l'une des plus belles et des plus sûres du monde ; tous les pavillons s'y mêlent, toutes les solennités nationales, tous les événemens politiques, y sont librement célébrés, par le canon, les pavoisemens, la musique et les illuminations ; on y boit, on y danse en l'honneur de tous les princes, de toutes les époques historiques et de toutes les victoires. Cette rade est souvent remplie de plusieurs escadres, outre d'innombrables bâtimens marchands. Ceux-ci peuvent mouiller jusqu'au bord des quais, et les frégates s'en approcher sans péril jusqu'à deux encablures. C'est l'Elysée des marins dans le Levant. Les consuls leur ouvrent leurs vastes maisons, leur donnent des fêtes, et les dédommagent ainsi des ennuis et des périls de leur rude carrière. Les négocians y contribuent dans le bel établissement qu'ils nomment le Casin. On y donne des bals, où le luxe oriental ajoute à la beauté naturelle des femmes de Smyrne. C'est un des cercles les plus brillans et les plus variés que l'on puisse voir, puisqu'il se compose de toutes les nations. Cet établissement avait pourtant un mauvais côté : on y jouait le pharaon ; les négocians, leurs femmes, leurs fils, leurs commis, s'y ruinaient. Les consuls s'accordèrent pour interdire ce jeu public. On y avait substitué une académie des sciences, des lettres et des arts : elle s'éteignit après le départ du fondateur ; mais la passion du jeu ne s'éteindra jamais, et je crois bien plus à la renaissance du pharaon qu'à la renaissance littéraire.

Smyrne fut la première ville de la Turquie qui eut un journal. Il fut créé pour seconder l'instruction publique et servir le commerce : il était rédigé en français et s'appela d'abord *le Spectateur oriental*. Il ne fut pas longtemps littéraire : la révolution grecque le rendit politique. Cette révolution vint bouleverser Smyrne, qui pourtant demeurait fidèle à ses mœurs efféminées et à son régime semi-municipal et semi-absolu. Les Grecs qui l'habitaient étaient loin de prendre parti pour leurs coreligionnaires de Morée et des îles. Ils n'avaient de grec que le nom et le rite. C'étaient de véritables Asiatiques, de timides Ioniens, faisant peu de cas des libertés publiques, mais beaucoup de leurs richesses et des molles voluptés de leur beau climat. En avril 1821, aux premières nouvelles des troubles de Moldavie et de Morée, les plus riches Grecs de Smyrne s'embarquèrent avec leurs familles et leurs richesses et se répandirent dans tous les ports de l'Europe où ils avaient des correspondans. Les Turcs, pendant plus d'un mois, les laissèrent partir. Smyrne perdit ainsi la plus belle population féminine qu'il y eût peut-être dans aucune ville du monde. A la fin, l'insurrection éclatant dans l'Archipel, les Ottomans s'inquiétèrent de cette émigration. Des firmans la défendirent sous peine de mort. Les premiers revers des Turcs les rendirent cruels, et leur défiance engloba dans une même proscription les populations les plus inoffensives avec les plus

turbulentes. Ils se crurent en danger au milieu de cette ville si calme ; ils songèrent à exterminer la race grecque, pour n'être pas exterminés eux-mêmes. Mais admirez le flegme ottoman et l'habitude de réflexion qui accompagne toutes les actions de ce peuple. Les autorités de la ville s'assemblent, présidées par le mollah, grand-juge et chef de la loi. Elles appellent heureusement à ce grand divan les consuls européens, et l'on y pose froidement la question de savoir si l'on exterminera immédiatement la population grecque de Smyrne, c'est à dire près de soixante mille individus. On va aux opinions. La plupart de ces graves musulmans votent pour l'affirmative. Ceux qui avaient des sentimens plus humains n'osaient trop les exprimer. On arrive enfin aux consuls et on leur demande leur avis. Le consul de France prend la parole au nom de tous ses collègues. C'était une chose convenue, et d'ailleurs d'un antique usage dans un pays où l'usage est loi sous le nom d'*adet*. Ce consul savait, par expérience, qu'il faut parler aux Turcs de leur intérêt présent, si l'on veut faire impression sur eux, et non s'étendre en maximes d'humanité. Il attaque donc par là leur opinion presque unanime pour l'extermination des Grecs, de cette population tout industrielle et qui les sert dans tous les besoins de la vie. « Si vous tuez aujourd'hui les Grecs, leur dit-il, qui vous fera demain du pain ? ils sont seuls boulangers. Qui gardera demain vos troupeaux ? ils sont seuls pasteurs. Qui conduira vos barques ? ils sont seuls pilotes. Voulez-vous vous priver subitement de tout ce qui conserve votre vie et vos richesses ?... » Il poussa cette argumentation jusqu'à ses extrémités, et les vieillards, caressant leurs longues barbes, commençaient à répéter à demi-voix : *Pek eii* très bien ! Ce mot de bon augure encourageait l'orateur, lorsque tout à coup un plus jeune Turc l'apostropha et lui demanda s'il était du parti des Grecs. « Je ne suis d'aucun parti, répondit le consul, ou plutôt je suis du parti de vos intérêts. Que me font à moi, Français, vos Grecs et leur insurrection? Ce que je fais pour eux, je l'ai fait ailleurs pour des Turcs qui se trouvaient dans le même danger. Voyez ce cimeterre (le consul portait heureusement, au lieu d'épée, un sabre turc que lui avait donné Kosrew-Pacha en Bosnie); savez-vous de qui je le tiens ? d'un visir que vous connaissiez bien à Smyrne, quand il y vint, comme capitan-pacha, vous enlever votre *mousselim*. Savez-vous pourquoi il me l'a donné ? c'est pour avoir défendu contre lui plusieurs beys de Bosnie injustement accusés de trahison. Je leur sauvai la vie ; je lui épargnai une injustice, et il m'en témoigna sa gratitude par ce présent. Voilà comme je suis du parti grec.» Cette réponse triompha du mauvais vouloir de l'interrupteur, mérita le murmure approbateur du divan, et ajouta une nouvelle force à l'argumentation du consul en faveur des Grecs. Il fut décidé qu'on ne les tuerait pas.

Un mois plus tard, le 16 juin 1823, la populace, irritée de la sage résolution de ses magistrats, se souleva de grand matin, alla égorger dans les maisons, et, maîtresse de la ville, sans guide et sans frein, commença le massacre des Grecs. Ce n'est point ici le lieu de rapporter des détails qui sont dans toutes les histoires de la révolution grecque, et notamment dans celles de Raffenel et de Pouqueville. Nous dirons seulement que le pavillon français, qui couvrait le consulat, l'archevêché, le couvent des capucins et trois bâtimens de guerre en rade, devint encore une fois le protecteur et le sauveur de cette population. Le commandant Kergrist, qui n'avait qu'une faible corvette et deux gabarres, en fit, par son énergie, son activité et le courage de ses compagnons, une puissante division navale. Il devint maître de la rade, et y mit à l'abri de la fureur ottomane la plupart des Grecs et tous les Européens : ils furent embarqués en quelques heures. Les bâtimens du commerce en étaient remplis comme les bâtimens de guerre, et toutes les embarcations de ces navires en étaient comblées. La rade était couverte, et semblait porter une de ces armées d'invasion que le Nord jetait jadis sur nos rivages. Ces malheureux en étaient bien loin, car c'était l'émigration d'un peuple innocent et sans armes. Son salut dépendait du succès d'une négociation entre le consul de France et celui de Russie, pour obtenir qu'un bâtiment russe, qu'on croyait chargé d'armes pour les Grecs, fût visité par des commissaires turcs. Si cette visite n'avait pas lieu, le quartier franc était encore une fois brûlé, et les Grecs ne remettaient pas pied à terre sans y trouver immédiatement la mort. Quelle alternative ! On était déjà au troisième jour. Les marins avaient bientôt épuisé leurs provisions de biscuit et d'eau qu'ils partageaient avec ces malheureux proscrits. Ceux-ci mouraient déjà de chaud, de soif et de faim. Mais enfin la populace turque fut calmée et éteignit ses torches déjà allumées. Les Européens rentrèrent dans leurs maisons; les Grecs, à leur suite, se glissèrent dans les leurs, et Smyrne fut sauvée d'un désastre épouvantable et d'une complète ruine. Pendant tout le reste de l'année, M. l'amiral Halgan, M. le capitaine de Reverseaux, M. le lieutenant de vaisseau Matterer, et plusieurs autres officiers de notre marine militaire, secondèrent le consul pour sauver des milliers de Grecs toujours menacés de perdre la vie.

Le fléau des révolutions est heureusement fort rare dans ce pays ; celui des tremblemens de terre, et surtout le fléau de la peste et des incendies, y sont plus fréquens. Pour l'un il n'y a point de garantie : on est surpris au moment où l'on y pense le moins, et quelquefois les maisons de pierre se fendent et vous écrasent. Aussi presque toutes les maisons de Smyrne sont en bois, comme à Constantinople, où l'on craint le même fléau. Un tremblement de terre renversa presque toute la ville au XVIIe siècle. Le consul de France fut si profondément enterré dans l'abîme qui s'ouvrit sous sa maison, qu'on ne put jamais retrouver son corps pour lui donner la sépulture chrétienne. Quant à la peste, elle est moins effrayante, puisqu'on peut se préparer à la recevoir, et s'en garantir en se gardant bien de tout contact avec les personnes ou les objets non purifiés à l'entrée de chaque maison.

En dédommagement de ces inconvéniens, les Smyrniotes jouissent du plus heureux climat et d'un territoire fertile. Ils ont tous les légumes et tous les fruits de nos provinces méridionales. La nourriture y est excellente et variée; et les neiges que l'on recueille sur le sommet des montagnes en hiver suffisent pour leur procurer en été les boissons les plus fraîches, des sorbets et des glaces aussi abondans qu'à Naples. Les orangers et les citronniers y viennent en pleine terre; les grenadiers y mûrissent, les lauriers y donnent de grandes ombres, et les myrtes y forment les haies des champs.

Les aspects de cette ville et de ses environs sont très pittoresques; ils devaient l'être bien plus encore dans l'antiquité, à cause de l'heureuse situation des monumens d'architecture. En se plaçant sur le Pagus, dans l'enceinte du Stade, en relevant en idée le temple d'Esculape, et en voyant au travers de ses colonnades de marbre blanc la mer scintillante sous le soleil, ou pourprée par le couchant, on devait avoir un de ces tableaux que l'imagination du Poussin ou du Claude n'a point surpassés. On voit encore les ruines, ou du moins l'emplacement de tous ces monumens. Ils ne sont remplacés par aucun édifice remarquable ; il n'y a pas même une belle mosquée à Smyrne. Le commerce seul y occupe les hommes, et la volupté les femmes. Ces deux préoccupations s'embarrassent peu du grandiose de la vie. Le commerce est à la fois d'exportation et d'importation. L'une consiste en cotons, laines, cire, noix de galle, alizaris, fruits secs, opium, plantes médicinales, et autres productions du pays. Les caravanes de l'Asie centrale n'y apportent plus les produits de la Perse et de l'Inde ; elles ont pris le chemin de Trébisonde et d'Odessa.

L'importation à Smyrne consiste principalement en draps légers de toutes couleurs, toiles peintes, mousselines, dorures, bonnets rouges, laine fine, horlogerie, bijouterie, quincaillerie, et autres objets de l'industrie européenne.

Ainsi, le Turc fournit nonchalamment ses matières premières et ses fruits au Franc, qui, plein d'activité, met ces matières en œuvre, et les rapporte à l'Asiatique qui lui en paie la façon. De là ce mépris du musulman pour le commerce et l'industrie. Il croit que nous manquons, dans nos tristes climats, de tout ce que la nature lui prodigue presque sans travail, et que nous ne pouvons y suppléer que par notre habileté. Il est volontiers agriculteur ; il répugne à devenir artisan. Il tient encore beaucoup de l'esprit féodal. Les Grecs, les Arméniens étaient ses vassaux; ils le sont encore. Le maître porte des armes à sa ceinture ; les serfs y portent une écritoire dans les villes et un outil dans les campagnes. Il jouit et ils travaillent ; il s'appauvrit et ils s'enrichissent. Mais, quelque pauvre qu'il soit, il est respecté par les plus riches, qui lui cèdent partout le pas, et son orgueil se contente de cette supériorité.

Smyrne est la Naples du Levant, [illegible] le tombeau de Virgile, l'autre est le berceau d'Homère, et [illegible] à ces trésors intellectuels.

PIERRE DAVID,

Ancien consul-général à Smyrne.

Dictionnaire de la Conversation.

———

SHAKSPEARE [1].

(Suite et fin des analyses.)

HENRI IV (PREMIÈRE PARTIE).

Henri apprend que Mortimer, envoyé contre Glendower, chef de rebelles de la province de Galles, a été défait, et que Harry Percy, son général, a vaincu le comte de Douglas, chef des révoltés d'Ecosse, mais qu'enflé de sa victoire il ne veut pas que le roi dispose de ses prisonniers. Parmi ces prisonniers se trouve le fils de Douglas même. Le roi, irrité, s'en plaint a Northumberland et à Worcester, l'un père, l'autre oncle de Percy. Celui-ci arrive et nie avoir refusé les prisonniers au roi; il demande seulement que le prix de leur rançon serve à racheter Mortimer, son beau-frère, prisonnier de Glendower. Le roi, qui soupçonne Mortimer d'infidélité, déclare qu'il ne le rachètera jamais et s'emporte même contre Northumberland, Worcester et Percy. Dès lors, tous trois projettent de le détrôner et de couronner Mortimer. Adieux de Hotspur et de lady Percy. Hotspur renvoie tous ses prisonniers sans rançon, même le fils du comte de Douglas. Le roi appelle son fils aîné, Henri, prince de Galles, sur les désordres duquel il gémit, et emploie tout ce que la tendresse paternelle peut inspirer pour le ramener à la vertu. Il lui fait part de la conjuration prête à éclater contre lui, et excite son émulation par le tableau de la gloire de Percy. On vient annoncer que les rebelles et les Ecossais réunis doivent arriver au premier jour à Shrewsbury. Henri, qui a fait toutes ses dispositions pour les prévenir, ne paraît point ému; Percy et Douglas, quoique inférieurs en nombre, veulent tenter la bataille, malgré les remontrances de Worcester. Cependant on convient d'une entrevue avant le combat; Worcester paraît de la part des rebelles. Le prince de Galles propose un combat singulier entre lui et Percy; mais Worcester, se défiant des promesses du roi, fait échouer ce projet. La bataille se livre; le prince de Galles sauve son père que Douglas allait frapper. Il attaque ensuite Percy et le tue; Worcester est fait prisonnier et envoyé au supplice. Douglas tombe de cheval dans sa fuite, et se rend prisonnier au prince de Galles, qui demande sa grâce au roi et l'obtient. Henri marche avec ses enfans contre Glendower, le soumet, et le reste des mécontens avec lui.

ERNEST FOUINET.

LA DOUZIÈME NUIT ou COMME IL VOUS PLAIRA, comédie en cinq actes.

Sébastien et Viola sont deux jumeaux dont la ressemblance est telle que, lorsque la sœur revêt les habits du frère, on prend l'une pour l'autre. Dans un voyage sur mer la tempête brise leur navire; ils sont sauvés séparément : Viola, par le capitaine qui, à l'aide de la chaloupe, parvient à la côte, et Sébastien, par un pirate au moment où, porté par un débris de bâtiment, le jeune homme luttait contre les flots. Viola aborde en Illyrie et se met à la recherche de son frère qu'elle suppose avoir été sauvé comme elle; elle prend des habits d'homme et entre en qualité de page au service d'Orsino, duc d'Illyrie. Celui-ci, jeune et beau, est éperdument amoureux de la belle et vertueuse comtesse Olivia, qui, demeurée orpheline, et ayant perdu un frère qu'elle chérissait, fuit le monde, vit dans la retraite, et ne veut recevoir ni le duc ni ses présens. Orsino ne se rebute point. Il envoie son nouveau page vers la cruelle, et Césario, c'est le nom qu'a pris Viola, parvient enfin à s'en faire écouter. Il plaide la cause de son maître avec une chaleur d'autant plus généreuse que la tendre Viola a conçu elle-même une vive et soudaine passion pour le prince qu'elle sert. Mais la douce et persuasive éloquence du faux page produit sur l'aimable et craintive Olivia une impression toute différente de celle qu'il se promettait. Passant de la plus profonde indifférence à tout l'entraînement de la passion, Olivia se plaît aux discours du jeune messager; elle l'engage à revenir fréquemment dans cette maison « où nul homme ne doit pénétrer », et finit par lui laisser voir sa faiblesse. Tout en répondant d'une manière évasive, Viola, qui veut garder son secret, ne la détrompe point. De son côté, Sébastien, qui cherche partout sa sœur, vient jeter une nouvelle confusion dans les événemens. Sa ressemblance et ses habits le font prendre pour le fameux page par Olivia qui lui renouvelle ses tendres instances. Sébastien, charmé de la beauté de la dame, croit rêver, et se rend avec joie à une si douce prière. Un prêtre, appelé par Olivia, les marie secrètement. Le duc, apprenant cet événement, se croit honteusement trahi par son page; sa douleur est égale à sa colère, car il éprouve à son insu un sentiment très tendre pour le faux Césario. Celui-ci interpellé par la comtesse, qui le prend pour son époux, et par le duc qui l'accable de reproches, ne sait comment se défendre, quand Sébastien, accourant au bruit de la discussion, reconnaît sa sœur, et met fin à toute méprise, en déclarant son mariage avec Olivia. De son côté, Orsino, éclairé sur la nature de ses sentimens pour Viola, offre sa main à cette dernière et se console de la perte d'Olivia en devenant son beau-frère.

ÉLISE VOIART.

HAMLET, tragédie en cinq actes.

Claudius, meurtrier de son frère, monte sur le trône de Danemarck, et épouse la reine Gertrude, sa complice. Hamlet apprend ce forfait de l'ombre même de son frère. Il feint la folie; il fait jouer devant lui une pièce qui rappelle le crime. Le trouble de Claudius ne laisse plus de doute dans son esprit. Pendant une entrevue avec sa mère, il tue Polonius, père d'Ophélia, qu'il avait pris pour Claudius. Celui-ci charge deux de ses satellites de conduire Hamlet en Angleterre et de le faire mettre à mort; mais Hamlet revient en Danemarck après avoir découvert ce complot. Qui ne connaît la touchante folie d'Ophélia et la scène déchirante de ses funérailles? Claudius excite Laërtes à venger la mort de sa sœur Ophélia. Il fait empoisonner le fleuret de Laërtes et prépare une coupe de poison pour Hamlet. Les deux combattans changent de fleurets pendant l'assaut; Laërtes, blessé et mourant, avoue la trahison du roi, qu'Hamlet, dans sa fureur, perce de son épée. La reine boit la coupe empoisonnée et meurt. Hamlet ne tarde pas à la suivre; Fortinbras, jeune prince de Norvége, est proclamé roi de Danemarck.

LÉON HALÉVY.

HENRI V, pièce en cinq actes.

Le prince de Galles, devenu Henri V, n'oublie pas les avis de son père mourant, que pour avoir la paix au dedans, il faut occuper les Anglais au dehors. Il songe à porter la guerre en France, mais il veut auparavant prendre des mesures pour mettre le royaume à l'abri d'un coup de main de la part des Ecossais. Pendant qu'il fait ses dispositions arrive un ambassadeur du roi de France qui lui envoie un défi insolent; dès lors son parti est pris; il rassemble ses troupes et se dispose à s'embarquer. Sur ces entrefaites, il envoie à la mort trois des principaux seigneurs de sa cour qui ont conspiré contre sa vie.

L'auteur a introduit des chœurs destinés à apprendre aux spectateurs ce qui se passe dans l'intervalle d'un acte à l'autre; ces chœurs, imitation des Grecs, que reproduisit Racine dans *Esther* et dans *Athalie*, se distinguent par une fraîcheur de poésie avec laquelle depuis lutta Schiller. Les événemens compris dans cette pièce commencent vers la dernière moitié de la première année du règne du roi Henri, et se terminent à la huitième, au mariage de ce prince avec Catherine de France, qui met fin aux différends entre les deux couronnes. Ce drame fut écrit en 1599, époque à laquelle le comte d'Essex commandait en Irlande les forces d'Elisabeth. Shakspeare a montré le prince de Galles comme il fallait montrer un roi, et un roi qui á assez de grandeur pour ne pas craindre de paraître franc et rond dans cette fameuse scène avec Catherine, que Voltaire s'est abstenu de comprendre.

A. VIGUIER.

TITUS ANDRONICUS, pièce en cinq actes.

Presque tous les commentateurs doutent que Shakspeare soit l'auteur de cette pièce. Suivant une tradition rapportée par Maloue, le tragique anglais n'aurait fait que retoucher deux des principaux caractères du drame de Titus Andronicus, qui lui avait été confié par un jeune auteur resté inconnu.

Titus Andronicus a commandé avec gloire pendant dix ans les armées romaines; rappelé à Rome pour l'élection d'un nouvel empereur, il revient chargé de lauriers, mais des vingt-cinq fils qu'il avait, vingt-un sont restés sur le champ de bataille. Les quatre qui ont survécu demandent, pour apaiser les mânes de leurs frères, qu'on leur abandonne le plus illustre des prisonniers faits par Andronicus. Celui-ci leur livre Alarbus, fils de Tamora, reine des Goths, et le jeune prince est immolé : Saturninus est proclamé empereur, grâce au suffrage d'Andronicus dont il veut épouser la fille Lavinia; mais Bassianus, frère du nouvel empereur, la réclame comme sa fiancée, et l'emmène. Andronicus s'oppose à

[1] Voir les numéros des 3 et 10 janvier.

cette union et frappe de son poignard son fils Mutius qui cherche à protéger le départ de Lavinia. L'empereur, qui tout à coup change de sentiment, épouse la reine des Goths, à laquelle il avait déjà conté fleurette. Celle-ci, devenue toute-puissante, ne songe plus qu'à venger la mort de son fils. Une occasion ne tarde pas à se présenter : pendant que l'empereur est à la chasse, l'impératrice est surprise par Bassianus et sa jeune épouse Lavinia dans un tête-à-tête coupable avec Aaron le More, dont le cœur est aussi noir que le visage. Tamora, craignant de voir trahir son secret, songe à l'ensevelir dans la tombe; elle appelle ses deux fils Chiron et Démétrius, et leur demande vengeance des outrages qu'elle prétend avoir reçus de Lavinia et de son époux. Les princes goths poignardent Bassianus, entraînent Lavinia, lui font subir le plus sanglant outrage et lui coupent la langue et les mains. Cependant Quintus et Martius, fils de Titus, surpris par Aaron auprès du cadavre de Bassianus, sont accusés de l'avoir assassiné ; ils sont condamnés à mort, bien que leur père ait consenti à perdre une main pour les sauver, et Lucius, leur frère, qui voulait prendre leur défense, est banni à perpétuité. Il se réfugie chez les Goths et parvient à rassembler une armée. En même temps, le malheureux Andronicus apprend le déshonneur de sa fille et sa mutilation; mais quels sont leurs noms? Lavinia trace sur le sable, à l'aide d'un bâton qu'elle tient entre ses jambes, ces mots : *Démétrius*, *Chiron*. Le vieillard a compris; il concerte ses projets de vengeance avec son frère Marcus. Quelque temps après, l'impératrice met au monde un fils dont la couleur trahit l'origine. Aaron veut sauver son fils sans compromettre Tamora; après avoir égorgé la nourrice, il substitue le fils d'un de ses amis dont la femme était accouchée en même temps que l'impératrice, et va chez les Goths pour y cacher le prince nouveau-né. Mais chemin faisant il est surpris endormi par les soldats de Lucius, qui l'amènent lui et son fils à leur général. Celui-ci arrive aux portes de Rome et menace d'imiter Coriolan dans l'accomplissement de sa vengeance. A son approche Saturninus est effrayé, mais l'impératrice relève son courage et lui promet d'engager Andronicus à détacher son fils du parti des Goths. En effet, elle se rend auprès du vieillard avec ses deux fils, mais déguisée sous les traits de la Vengeance, suivie de ses deux ministres, le Viol et le Meurtre. Titus, malgré l'affaiblissement de ses facultés, les a reconnus; il retient près de lui Démétrius et Chiron, et quand l'impératrice s'est retirée, il s'arme de son poignard, et les égorge sans pitié. Puis il invite à un festin l'empereur et sa femme, et pendant le repas, auquel il préside en habit de cuisinier, il demande à Saturninus s'il approuve Virginius d'avoir tué sa fille de sa propre main parce qu'elle avait été déshonorée, et sur sa réponse affirmative, il s'élance sur Lavinia et la poignarde. L'empereur apprend en même temps le crime de Chiron et de Démétrius, et veut les faire comparaître; mais Andronicus répond qu'il a su se venger par lui-même, et que leurs membres ont servi à préparer le pâté que l'impératrice a trouvé si fort de son goût. « J'en atteste, dit-il, le tranchant affilé de mon poignard. » Et en même temps, il frappe Tamora. Saturninus, furieux, lui plonge son épée dans le cœur, et Lucius, à la vue de son père mourant, s'élance sur l'empereur et le poignarde. Andronicus vengé, Lucius fait rendre les derniers devoirs à son père et à Lavinia; il ordonne qu'on jette aux bêtes fauves le corps de Tamora, qu'Aaron, l'instrument odieux des malheurs de sa famille, soit enfoui dans la terre jusqu'à la ceinture; puis, devenu empereur, il s'occupe à rétablir la paix et l'ordre dans l'état.

Récapitulons le nombre des morts dont il est mention dans cette tragédie de cannibales :

1° Les vingt-un fils de Titus, morts pour défendre Rome contre les Goths et que leur père vient déposer dans le tombeau de sa famille;

2° Alarbus, fils de Tamora, immolé aux mânes des fils de Titus;

3° Mutius, fils de Titus, tué par son père pour avoir voulu protéger la fuite de sa sœur qu'enlève Bassianus;

4° Bassianus, époux de Lavinia, poignardé par les fils de Tamora;

5° Quintus et Martius, fils de Titus, décapités par l'ordre de Saturninus;

6° La nourrice de l'enfant nouveau-né de Tamora, poignardée par Aaron;

7° Le Clown, pendu par ordre de Tamora;

8° Chiron et Démétrius, fils de Tamora, égorgés par Titus, qui en fait un pâté qu'il sert ensuite à Saturninus et à sa femme;

9° Lavinia, qu'Andronicus immole pour laver dans le sang le déshonneur de sa famille;

10°, 11°, 12° Tamora, poignardée par Titus, lequel est tué par Saturninus, qui, à son tour, est percé par Lucius, le tout comme par ricochet;

13° Le More, condamné à mourir de faim, enterré jusqu'à la poitrine.

Total, 35 morts, sans compter la mouche que Marcus perce de son couteau parce qu'elle ressemble au perfide Aaron. Ajoutez à cela la langue de Lavinia, ses deux mains, la main de son père, et convenez qu'une telle pièce convient mieux à des anthropophages qu'à un peuple civilisé.

PH. LEBAS
(De l'Académie des inscriptions et belles-lettres).

HENRI VI (PEMIÈRE PARTIE), **tragédie en cinq actes.**

Henri V vient de mourir; au milieu des préparatifs qu'on fait pour ses funérailles, une querelle survenue entre les ducs d'York et de Sommers et donne naissance aux deux factions connues sous le nom de la *Rose rouge* et de la *Rose blanche*. En même temps on reçoit de France les nouvelles les plus désastreuses : le dauphin s'est fait couronner à Reims, et Jeanne d'Arc a fait lever le siége d'Orléans. Le duc de Glocester mène en France le jeune Henri VI et le fait couronner à Paris; mais le duc de Bourgogne, gagné par la pucelle, abandonne le parti des Anglais. Bedford meurt devant Rouen et Salisbury devant Orléans. Bientôt la cause des Anglais est perdue en France, et Charles a reconquis la plus grande partie de son royaume. Cependant le duc d'York triomphe devant Compiègne; la pucelle et Marguerite d'Anjou, fille du roi René, sont faites prisonnières. Le roi Henri, épris des charmes de Marguerite, rompt son mariage conclu avec la fille du comte d'Armagnac et fait la paix avec Charles VII. Quant à Jeanne d'Arc, elle est amenée devant ses juges et brûlée à Rouen comme sorcière.

F. CHATELAIN.

HENRI VI DEUXIÈME PARTIE, **tragédie.**

Le duc de Glocester, protecteur du royaume d'Angleterre, voit avec peine le mariage de Henri et de Marguerite d'Anjou. Il fait partager son mécontentement à Salisbury et à Warwick, ainsi qu'au duc d'York. De son côté, le duc de Beaufort, ennemi de Glocester, forme une ligue avec Suffolk, Sommerset et Buckingham. Tous deux ont des prétentions au trône qu'ils veulent faire valoir; la reine elle-même entre dans le complot dirigé contre le protecteur. Le duc de Glocester succombe; il est dépossédé de son protectorat. Sa femme est condamnée à faire publiquement amende honorable; lui-même est étranglé secrètement par les ordres du cardinal de Beaufort. Henri, touché du sort de son oncle, fait exiler le meurtrier. Bientôt des troubles éclatent en Irlande, et le duc d'York marche contre les rebelles; mais il profite de cette occasion pour faire revivre ses prétentions au trône, et par le moyen d'un imposteur appelé Mortimer, qu'il met en avant, il revient en Angleterre et fait soulever le comté de Kent. Alors il lève l'étendard de la révolte, porte la terreur dans Londres, et gagne la bataille de Saint-Albans. Henri est obligé de prendre la fuite.

DUPATY, *de l'Académie française.*

MACBETH, tragédie en cinq actes.

La tragédie de *Macbeth* est tirée d'une chronique de Holnished. En voici le résumé : Macbeth vivait en Ecosse vers le milieu du dixième siècle, sous le règne de Duncan, prince doux et humain, mais qui n'avait pas tout le génie nécessaire pour gouverner un pays aussi turbulent et aussi déchiré par les intrigues et les haines de Macbeth. Ce dernier, prince puissant et allié de la couronne, non content d'entraver l'autorité du roi, porta son ambition encore plus loin : il assassina Duncan à Inverness et s'empara du trône. Craignant ensuite qu'un pouvoir si mal acquis ne lui fût arraché, il exila en Angleterre Malcolm, héritier du trône, et fit mourir Mac-Gill et Banco, les deux seigneurs les plus puissans du royaume. Mac-Duff, devenu bientôt l'objet de ses soupçons, s'enfuit. Le sanguinaire usurpateur fit tomber sa vengeance sur sa femme et sur ses enfans, qu'il fit massacrer. Siward, beau-frère de Malcolm, sur l'ordre d'Edouard, conduisit une armée en Ecosse, défit et tua Macbeth dans une bataille, et rétablit enfin Malcolm sur le trône de ses pères.

D. O'SULLIVAN.

LA PRINCESSE MARIE.

Nous empruntons à la *Presse* l'extrait suivant d'un article publié par M. Alphonse Karr.

..... La princesse Marie avait vingt-cinq ans. Au milieu des fléaux dont il accable les familles royales, le ciel semblait avoir rassemblé sur sa vie tous les élémens d'un facile bonheur. Elle

était belle; un talent plein de noblesse et de distinction l'avait placée au premier rang parmi les artistes, qu'il suffisait autrefois aux personnes royales de protéger pour s'élever avec eux à l'immortalité.

Outre la *Jeanne d'Arc*, que tout le monde a tant admirée à Versailles, avant de savoir que c'était l'œuvre d'une fille du roi, la princesse a laissé un *Bayard mourant*, qui n'a pas été exécuté en grand, et une autre Jeanne d'Arc que la pensée pleine de poésie qui a guidé la jeune artiste met encore au-dessus de celle que l'on connaît. Jeanne d'Arc est à cheval; elle vient pour la première fois de frapper un homme de sa hache, et l'homme est tombé sur la poussière dans des flots de sang. Jeanne est en proie à des sentimens opposés et également vrais, qui sont admirablement rendus par son attitude et l'expression de son visage.

Cet homme est un Anglais, un ennemi de la France; elle voit que son bras blanc et ses doigts effilés manient la hache comme les guerriers couverts de cicatrices et brise les casques et les fronts des ennemis. Elle voit que Dieu ne l'a pas trompée, qu'elle sauvera la France, et que Charles sera sacré à Reims, et un noble orgueil se lit dans les regards de l'inspirée;— mais en même temps, l'aspect du sang, la vue de la mort l'étonnent et la troublent; la jeune fille frémit du coup qu'a porté la guerrière; et elle se rappelle encore une fois ce que la nature l'avait faite, au moment suprême où elle devient ce que Dieu veut qu'elle soit.

A Fontainebleau, la princesse a fait exécuter, sur ses dessins, des vitraux peints dans la chapelle de St-Saturnin. Ces vitraux représentent une Sainte Amélie, patrone de sa mère. C'est un ouvrage estimé des artistes, et remarquable surtout par la noblesse, caractère particulier de son talent. On montre également dans l'église d'Eu plusieurs de ses dessins.

Avant son mariage, la princesse avait arrangé son appartement des Tuileries dans le genre de la renaissance, avec un goût ravissant; elle vivait au milieu de sa famille, dont elle était tendrement aimée et qu'elle charmait par son esprit léger, piquant et tout français, s'occupant des arts qu'elle chérissait, et se montrant peu au dehors. Sa beauté était faite surtout de grâce et d'élégance, et sa physionomie, remarquablement mobile et expressive, ne pouvait déguiser aucune impression. Quand elle quitta Paris et la France, ce fut pour goûter un bonheur qui n'est pas fait d'ordinaire pour les filles de roi, ce fut pour suivre un mari qu'elle avait choisi et dont elle était adorée. Mais pour les Français, la *duchesse de Wurtemberg* est toujours restée la *princesse Marie*; c'est sous ce nom seul, devenu populaire, qu'elle est connue en France, et c'est ce nom dont nous devons nous servir pour être compris. On a fait une copie, sur une petite échelle, de la *Jeanne d'Arc* de Versailles, et de toutes les statuettes qui ornent les riches boutiques c'est une de celles qui ont eu le plus de vogue cet hiver. Quand la maladie de la princesse a été connue, ç'a été une douleur publique, et les marchands disaient aux personnes qui les visitaient: « C'est la Jeanne d'Arc de la princesse Marie. Cette pauvre princesse Marie est bien malade... Sait-on de ses nouvelles?»

En Allemagne, la princesse fut admirablement accueillie; il n'y a guère qu'en France que l'on n'est plus Français; les Allemands connaissent beaucoup mieux les écrivains et les artistes de ce pays-ci que les Français eux-mêmes. Elle avait été précédée par sa réputation, et quand elle paraissait dans les théâtres, les spectateurs se levaient avec acclamations.

On se rappelle l'incendie qui dévora son palais pendant la nuit, et qui l'obligea, dans un état de grossesse très avancé, de traverser presque nue une cour glacée. — De ce moment, commença la maladie qui l'a enlevée. Les médecins conseillèrent de lui faire respirer un air chaud et pénétrant, et elle partit pour l'Italie, regrettant l'Allemagne et une *maison* de son mari appelée *Fantaisie*, dont le séjour lui plaisait infiniment, et dont elle parlait encore dans les derniers momens de sa vie.

On avait d'abord offert à la princesse une charmante habitation à cinq lieues de Gênes, mais des vents malsains qui y règnent forcèrent la princesse de la quitter pour se rendre à Pise. On eut alors un moment d'espoir, mais le mal ne tarda pas à faire de nouveaux progrès, et la reine envoya le duc de Nemours auprès de sa sœur. Toute la cour de Toscane s'était transportée à Pise pour en rendre le séjour plus agréable à la duchesse de Wurtemberg; mais sa position ne lui permit pas de la recevoir. Bientôt elle-même ne s'abusa plus sur son état désespéré, et elle se jeta dans les bras de la religion, dont elle accomplit tous les devoirs avec une piété touchante. Quelques jours avant le dernier, réveillée par la douleur, elle demanda de la lumière, et dessina pendant quelques heures; dernières impressions d'un artiste, qui font songer à la dernière pensée de Weber et aux vers de Gilbert:

Au banquet de la vie, infortuné convive, etc.;

belle musique et beaux vers, qui disent les mêmes regrets, et qui, par une singulière coïncidence, s'allient parfaitement et se chantent ensemble.

Alors la reine Amélie voulut aller à Pise, et la reine des Belges vint à Paris pour l'accompagner dans ce voyage de près de quatre cents lieues auquel le roi avait consenti. Une lettre du duc de Nemours, qui annonçait *du mieux*, en suspendit les préparatifs.

Dimanche dernier, la famille royale était à déjeuner, le repas était triste; tous les cœurs étaient en proie à une double anxiété: la princesse Marie, dont les nouvelles n'arrivaient que six jours après leur départ, et le duc de Joinville, qui se battait sur l'escadre française devant Ulloa. Tout à coup on vint avertir le roi que le ministre de la marine, arrivé précipitamment aux Tuileries, lui faisait demander un entretien particulier. Le roi se leva et sortit, la reine devint pâle et tremblante; cette apparence de mystère lui fit supposer quelque nouveau malheur, et son cœur se remplit des plus tristes pensées. Pauvre mère de neuf enfans, dont le cœur présente tant de surface aux coups du sort, et qui peut mourir tant de fois sans cesser de souffrir et sans oublier! Le roi alors rentra; il tenait à la main la dépêche que lui avait remise le ministre de la marine, et il dit à la reine en l'embrassant: « Ulloa est pris, et Joinville se porte bien. »

Quelques instans s'étaient à peine écoulés, la reine commençait à reprendre sa sérénité, lorsqu'on apporta une lettre du duc de Nemours, adressée à son frère, le duc d'Orléans. — Toute la famille se leva et se groupa dans l'embrasure d'une fenêtre pour lire cette lettre; sans annoncer la mort de la duchesse, elle la donnait comme inévitable et prochaine.— La reine tomba sur les genoux en s'écriant: « O mon Dieu! j'ai une fille de moins et vous avez un ange de plus. » Elle ne put se relever et on l'emporta.

Marie, vous êtes morte, mais votre nom vivra dans les cœurs et dans la mémoire des hommes, car vous avez illustré les arts par lesquels les rois jusqu'ici s'étaient laissé illustrer. Marie, vous êtes morte, mais, avec Geneviève la sainte et Jeanne la guerrière, vous serez une des patronnes de la France. Marie, comme l'a dit votre mère, ce n'est pas trop aujourd'hui d'un ange de plus dans le ciel, pour prier Dieu qu'il ne se fatigue pas de *protéger la France*.....

Alphonse Karr.

Mets favoris de quelques fortes têtes et de quelques beaux esprits.

Dans plusieurs cercles il est devenu d'usage de tenir des notes sur les habitudes et la manière de vivre des poètes et des prosateurs, d'étudier leurs petites faiblesses, leurs caprices et leurs goûts particuliers, et d'en profiter pour rire ensuite des sentimens et des assertions qui se trouvent dans leurs écrits. Cette manière de procéder est celle de mauvais portraitistes auxquels l'art et le talent échappent; si cette manière de faire avait été naguère d'usage, quelle riche moisson n'eussent pas eue dans les champs de la littérature nos collecteurs de notices? Avouons cependant qu'une liste complète des penchans gastronomiques et des habitudes d'hommes distingués serait encore plus intéressante qu'une de ces collections d'autographes qui donnent aujourd'hui pleine carrière au sarcasme physionomique.

Charlemagne préférait à tout des viandes rôties, surtout du gibier. Des chasseurs étaient tenus de lui apporter ces mets favoris tout embrochés sur table.

Les boissons favorites de Luther, mort en 1546, étaient de la bière de Torgau et du vin du Rhin.

Mélanchton, mort en 1560, fut, du moins durant toute sa jeunesse, grand amateur de soupes à l'orge. Il donnait souvent une portion de viande pour une portion de soupe semblable, lorsqu'il étudiait au Contubernium de Tubingen. Il aimait de plus les goujons et d'autres petits poissons de ce genre (*melanuras et fundulos*), en outre des légumes et toutes sortes de putticulas (décoction de légumes et de viandes hachés). Les viandes et les gros poissons lui répugnaient; il était du reste ennemi de tout banquet. Il disait qu'il lui serait facile de suivre la manière de vivre de Pythagore.

Le Tasse aimait passionnément les fruits confits, les massepains et les autres mets sucrés cuits au four. Il mangeait la salade avec du sucre.

Henri, roi de France, mort en 1610, était un mangeur immodéré d'huîtres et de melons; il n'était pas rare de le voir s'en charger l'estomac. Sa boisson favorite était le vin d'Arbois, qui croît en Franche-Comté, dans un terrain fort médiocre.

Charles XII, roi de Suède, mort en 1718, préférait, dit-on, une tartine de beurre à toute friandise.

Voltaire était un insatiable buveur de café, comme Napoléon et Frédéric-le-Grand. Le mets favori du dernier était du polenta, espèce de gâteau d'orge torréfié, réduit en poudre.

Crébillon le jeune, mort en 1777, se distinguait par une force tout extraordinaire dans l'art d'avaler les huîtres.

Les mets favoris de Lessing, mort en 1781, étaient les lentilles.

Klopstock, mort en 1803, était un amateur passionné de raisins. Parmi ses mets favoris figurent les pâtés, principalement ceux aux truffes, le saumon, la truite saumonée, les viandes boucanées, et parmi les légumes, les pois. Il affectionnait le vin du Rhin d'une manière toute particulière, et buvait souvent, dans ses dernières années, sa bouteille de Bordeaux.

Kant, mort en 1804, comptait jusque dans les dernières années de sa vie, au nombre de ses mets favoris, une purée de lentilles, une purée de panais préparée au lard, un pudding au lard à la poméranienne, un pudding de pois secs aux pieds de porc, des fruits séchés au four de Poméranie. — Il restait ordinairement à table d'une heure à quatre.

Schiller, mort en 1805, aimait, dans sa jeunesse, le jambon d'une manière toute particulière. — Nous avons sous nos yeux une note étendue des dépenses faites par M. Schiller, en 1782, pour ses soupers chez un aubergiste de Stuttgard. On y trouve chaque jour du jambon et une quantité minime de vin du pays.

Wieland, à l'exemple des Athéniens, affectionnait d'une manière toute particulière les gâteaux et les mets cuits au four. Lorsqu'il savait que sa femme avait dans ses armoires quelque chose de semblable, il se levait souvent encore après minuit pour lui dérober la petite friandise et la manger tranquillement dans son lit. Vers 1774, il avait à souper tous les dimanches une *tatsche*, gâteau assez renommé que l'on mange à Biberach. Les truites des Alpes, tirées des vallées du Ziller, lui paraissaient tellement succulentes qu'il lui arrivait souvent de parler deux années après d'un repas où ces poissons avaient figuré. Dans sa vieillesse il aimait à prendre un verre d'eau de cerises.

Maunisson a lui-même raconté qu'il préférait à tout des pois, des haricots secs et de la viande boucanée.

Le biographe d'Alexandre Poppe, mort en 1744, a mentionné que rien n'était plus cher au poète qu'un menu friand et bien composé; et celui de Gœthe, que son auteur affectionnait particulièrement le Champagne. Il y a de fortes présomptions pour croire qu'il en est ainsi de tous les poètes; nous le croirons du moins jusqu'à preuve contraire.

Nous terminons ces notices gastronomiques par quelques indications sur les changemens introduits dans les heures des repas. Nous ferons d'abord observer combien il est impropre d'appeler en allemand *repas de midi* le principal repas du jour, que les Romains nomment la *cena*, les Français le *dîner*, les Anglais le *dinner*, mots divers par lesquels on désigne le repas auquel on consacre le plus long espace de temps, auquel on prend part avec le plus de plaisir et qui fait éprouver le plus de jouissance, et après lequel on se livre à des heures de récréation ou de douce somnolence. A la porte de la salle à manger de Pacca, secrétaire du sénat, on lisait dans la seconde moitié du XVI[e] siècle l'inscription suivante : *Pransurus ante X ne venito, Post X ne maneto* : ne venez dîner ni avant ni après dix heures.

En 1545, les étudians nobles de Toulouse dînaient à 10 heures et soupaient à 6 heures.

Lors du mariage du prince de Juliers, célébré à Dusseldorf, on se mit à table entre 5 et 6 heures pour prendre le souper.

Il était d'habitude jusqu'en 1606, dans le chapitre de Tubingue, de dîner à 9 heures du matin. On n'y déjeunait jamais.

Les comtes d'Erbach dînaient, en 1627, à neuf heures du matin.

D'après les réglemens d'intérieur du duc Ernest de Gotha de 1648, on mangeait chez lui, en été et en hiver, à dix heures trois quarts du matin et à cinq heures trois quarts du soir.

— Le roi Georges I[er] d'Angleterre, mort en 1727, mangeait après deux heures, et les classes distinguées de Londres ne dînaient, en 1760, qu'à quatre heures.

Georges III dînait, en opposition avec les mœurs anglaises, à une heure après midi et soupait à dix heures du soir.

Philippe V d'Espagne, mort en 1746, dînait à midi. Il en fut de même de Charles III, mort en 1788; on avait alors la coutume de montrer au roi et à ses convives cent plats différens dont une quarantaine seulement étaient posés sur table.

Entre 1760 et 1770, les doges et sénateurs de Venise, ainsi que la classe ouvrière, dînaient à midi précis; toutes les classes de la société en faisaient de même à Batavia et dans la ville du Cap. En 1798, on dînait aux tables d'hôte de Florence à trois et quatre heures.

La classe distinguée de Berlin dînait, en 1778, à deux heures et soupait à neuf heures.

Catherine II et l'empereur Paul dînaient habituellement à une heure; Alexandre, au contraire, dînait à l'anglaise, entre quatre et cinq heures.

L'heure des repas n'était pas fixée chez Joseph II. Il dînait à trois heures, à quatre heures, à cinq heures. En 1806, au jour de l'an, l'empereur François donna encore un grand dîner à midi.

En 1786, le bourgeois de Paris mangeait à deux heures, le marchand à trois, le noble à quatre heures.

En 1806, les Français appartenant à la classe élevée dînaient [illegible] à quatre heures, opération qui, cinquante ans plus tôt, s'exécutait à midi.

Hyder-Ali, mort en 1782, dînait à dix heures du matin.

L'empereur de la Chine qui régnait en 1773 dînait à huit heures du matin et soupait à deux heures après midi.

Les repas de la classe distinguée se prennent, comme on sait, en ce moment, à Paris et à Londres, entre six et huit heures du soir : ce sont là les bornes extrêmes. Depuis que les soupers ont été de nouveau introduits dans différens lieux, il est arrivé de voir ce dernier ouvrir la journée suivante, de manière que l'on souperait, du moins en hiver, très-souvent à l'heure où l'habitant des campagnes prend en été son repas du matin.

Le dîner à des heures avancées ne veut point prendre racine dans les petites villes d'Allemagne. Mais aussi longtemps que l'Allemand n'arrangera pas son principal repas de manière à clore à l'aise avec lui sa journée de travail, aussi longtemps qu'il n'emploiera pas à se récréer en société l'espace de temps qui s'écoule entre l'heure où il dîne et l'heure où il se couche, il restera toujours un profane en gastronomie moderne.

(*Morgenblatt.*)

LES STATUAIRES.

Sur l'un des flancs de l'immense jardin du Luxembourg, s'allonge la rue de l'Ouest, grande et mélancolique Thébaïde, bordée de murs escarpés et nus, crénelés, à de rares intervalles, par des fenêtres armées de barreaux de fer, et bastionnés par de petites portes dont le front laisse voir l'œil craintif d'un prudent Judas. La rue de l'Ouest est la métropole d'une colonie d'artistes, ou plutôt de statuaires. Ses provinces sont la rue d'Assas habitée par David, la rue de Vaugirard au coin de laquelle s'élève la maison de Lemaire, la rue de Seine où demeure Pradier, la rue des Marais qui compte les deux Barre parmi ses hôtes, la rue Saint-Dominique où Dantan aîné pétrit la glaise, la rue Notre-Dame-des-Champs, séjour de Debay et de Joseph Greefs, jeune homme destiné à devenir peut-être, un jour, le rival de son frère le Flamand; enfin la rue de l'Abbaye où Duret s'apprête à fondre le pendant de son *Saltarello*. Non seulement les maîtres se sont établis dans ce quartier, mais encore des nuées d'élèves, de praticiens, de mouleurs, de marbriers, de tout ce qui manie et de tout ce qui aspire à manier le ciseau et la râpe, soit par vocation d'artiste, soit par vocation mécanique et mercenaire. Non loin de la maison qui porte le numéro 48, et qu'habite Etex, s'ouvre une grande cour fermée par une seule grille de fer, et dans laquelle on [illegible] quatre ou cinq petites portes basses, façonnées de planches sans moulures et [illegible]. C'est là que le hasard a réuni les trois statuaires français qui semblent s'être dévoués le plus exclusivement, et [illegible], à l'art catholique; un prêtre et deux vicaires : [illegible].

[illegible] à son atelier. Cette imagination puissante, cet esprit [illegible] à la pensée d'une œuvre bien aimée. Il doit exécuter, pour la Madeleine, un [illegible], et vous comprenez combien un tel sujet plaît au statuaire

qui a conçu et exécuté une Vierge dont la vue rappelle les plus célestes madones de Raphael. Après avoir terminé la statue du maréchal Mortier et la figure de sainte Amélie ; après avoir ébauché l'esquisse d'un bas-relief pour la colonne du camp de Boulogne, il se donne sans réserve à la création de sa statue chrétienne.

Duseigneur, dont les praticiens ébauchent en marbre le Dagobert destiné à Versailles, commence pour la Madeleine une Sainte Agnès. La légende de Sainte Agnès est une des plus gracieuses chroniques de la vie des saints. Née de haute condition et tendrement aimée par le fils de l'un de ces proconsuls sans nom qui jouent, dans toutes ces naïves histoires, le rôle de tyran, elle refuse la main du jeune seigneur, en répondant qu'elle se trouve fiancée à un prince bien plus puissant que le fils du proconsul. L'amant dédaigné cherche quel est ce rival et ne tarde point à découvrir l'hymen mystique d'Agnès au Christ. Dans sa colère, il dénonce la Vierge comme chrétienne ; on l'arrête et elle se trouve condamnée au lupanarium. Mais un ange la protége dans ce lieu infâme, et une main invisible renverse tous ceux qui s'y présentent. Le fils du proconsul, frappé par le divin défenseur d'Agnès, reste lui-même mourant sur la place. Alors le proconsul désespéré envoie Agnès au bûcher ; avant le supplice le bourreau la dépouille de ses vêtemens... Voici que les cheveux de la sainte croissent tout à coup et l'enveloppent d'un chaste et merveilleux manteau ; l'homme de sang la jette dans les flammes et les flammes s'éteignent. La hache termine, comme d'ordinaire, cette longue suite d'épreuves, et enfin la jeune martyre monte au ciel pour y recevoir la palme du martyre et l'auréole de la béatification. La fête de Ste-Agnès se célèbre à Rome tous les ans le 21 janvier, dans l'église de St-Pierre. On bénit, ce jour-là, la laine recueillie sur certains agneaux blancs, premiers nés de jeunes brebis, et cette laine reste exposée sur le tombeau du fondateur de l'église romaine jusqu'au 28 du même mois, jour anniversaire d'une apparition de Sainte Agnès à ses compagnes. Alors le souverain pontife bénit de nouveau les toisons sans tache, et elles sont employées exclusivement à la fabrication des pallium des archevêques.

Une telle figure à exécuter convenait exclusivement, pour ainsi dire, au talent naïf et fervent de Duseigneur. Aussi l'ébauche de cette statue, la tête pieusement élevée vers le ciel, un petit agneau dans les bras et ses longs cheveux épars sur les épaules, annonce déjà avec quel sentiment juste et profond l'artiste comprend la statue qu'il doit exécuter.

Frappez à la porte voisine, et vous entrerez chez Bion : Bion commence le premier de douze tableaux en relief destinés à former un *chemin de la Croix*. C'est la scène qui ouvre la Passion : Pilate se lave les mains et livre le juste aux forcenés qui crient : *Crucifige! crucifige!* La tête du juge romain offre une expression remarquable d'apathie et de faiblesse. Le regard du Christ, plein de résignation et de mélancolie, n'appartient déjà plus à la terre ; il ne cherche même pas à lire sur les traits de Pilate ce qu'il va décider de son sort ; car il sait tout ce qui doit s'accomplir et que tout doit s'accomplir.

Bion et Duseigneur viennent de recevoir pour le musée de Versailles la commande de deux bustes : l'un est celui de Jean de Bourbon, tué en 1571 à la bataille de St-Quentin ; l'autre de Pierre de Bourbon, mort en 1356.

Il faut maintenant quitter le quartier du Luxembourg et descendre vers l'Institut, dans les ateliers qui se trouvent réunis au milieu de la seconde cour. Là, Carle Elschoët fait couler en plâtre deux tritons gigantesques destinés à l'une des fontaines de la place de la Concorde. Chacun des personnages de ce couple étrange, terminé par une large queue de dauphin, étreint dans ses bras un poisson qu'il va dévorer sans doute. La femme couronnée de roseaux montre une beauté puissante et sauvage qui commande l'attention; l'homme avec ses oreilles de faune, ses larges épaules, sa poitrine athlétique, paraît vivre et bondir au milieu des eaux, tant l'artiste a su lui donner de mouvement. On voit encore dans l'atelier d'Elschoët une statuette de Jean-Bart, étude préparatoire d'une grande statue de bronze destinée à Dunkerque, et une figurine de femme fort gracieuse de désinvolture. Elschoët termine encore un buste du compositeur Gomis.

Dantan aîné aura, au salon, un Ange gardien destiné à la Madeleine, comme celui de Bra, et un buste de mademoiselle Rachel, cette pauvre et sublime jeune fille, passée, tout à coup et presque sans transition, du métier de modèle et d'actrice du théâtre Molière, aux honneurs les plus enivrans du succès et de la gloire scénique ; mademoiselle Rachel qui, par soirée, fait faire six mille francs de recette à la Comédie-Française avec l'entourage que vous savez, et malgré la direction de M. Védel !

David ébauche un buste de Béranger, et vient de terminer plusieurs médaillons parmi lesquels on cite les portraits de MM. Pierre Leroux et Jean Reynaud, directeurs de l'*Encyclopédie nouvelle;* Barye a mis enfin la dernière main à ce magnifique surtout commandé par M. le duc d'Orléans, et refusé l'année dernière d'une façon si ridicule et si honteusement jalouse par le jury de l'exposition. Pradier achève, pour Versailles, une figure couchée du comte de Beaujolais, mort à l'île de Malte et frère du roi actuel ; la statue qu'il a faite du général Damrémont ne tardera point non plus à prendre place dans la galerie de ce musée national. Les initiés admirent, dans l'atelier de Bosio, une femme nue, que le statuaire nomme Flora-la-Courtisane, et pour laquelle il a prodigué tous les secrets, tous les trésors voluptueux et florentins de son art. Une tête de vierge forme un bizarre contraste avec cette œuvre lascive ; et M. Bosio prépare encore une vaste composition destinée à Versailles et qui a pour donnée : *la France dirigeant les génies des arts.* Enfin, il ébauche une statue de Napoléon, haute de quatorze pieds, qui occupera le sommet de la colonne élevée sur l'emplacement du camp de Boulogne.

Foyatier a livré aux praticiens le marbre d'une statue du général Combe, qui se dressera sur la place publique de la ville où est né ce brave officier ; Triquety exposera au salon un bas-relief en bronze, dans lequel Thomas Morus, entouré de sa famille, commente ce texte prophétique des livres saints pour lui : *iræ regis nuntiæ mortis.* Maindron vient d'envoyer en Vendée une statue du général Travot ; Antonin Moyn achève les deux tritons qui doivent compléter les fontaines de la place de la Concorde, avec ceux d'Elschoët et de Merlieux ; Duret, je vous l'ai dit, fait une figure nue, pendant de son *Saltarello*, et un journal parlait avec éloge, il y a peu de jours, d'une Velleda de Maindron.

A l'autre extrémité de Paris, dans la nouvelle Athènes, se trouve une seconde colonie de statuaires, parmi lesquels Desbœufs, à peine de retour d'un voyage en Italie, termine déjà un buste du savant Sylvestre de Sacy. Puis Gayrard fait, comme Dantan aîné, un buste de mademoiselle Rachel. Dantan jeune est tout préoccupé d'un grand buste de M. Marjolin. Jamais Dantan n'a mieux fait. Les traits du célèbre médecin, rendus avec une exactitude mathématique, reproduisent à merveille cette physionomie spirituelle et pleine de bonhomie, rêveuse et riante, qui caractérise l'homme auquel les femmes doivent tant de merveilles découvertes dans les maladies qui leur sont le plus fatales. C'est un grondeur que l'on aime, un savant qui se fait pardonner son savoir ; une intelligence forte que trahit un front large, nu et vastement développé.

Dantan, dont les charges ne sont que le délassement, qui ne donne guère à leur exécution que son temps de loisir, a fait en outre, depuis quatre mois, les bustes, en petit, de l'abbé de Lamennais, du peintre de fleurs Wandael, du compositeur Donizetti et de M. Viardot, directeur des Italiens et traducteur si heureux du *Don Quichotte.* On voit encore dans son atelier une jolie statuette de Massol avec le costume de Forte-Bracchio, et une fort bouffonne caricature du commandant des Tuileries, M. le colonel de Castres.

Enfin, vous le savez, l'auteur de la statuette si populaire du maréchal Lobau va reproduire dans un buste les traits du commandant de la garde nationale parisienne.

S. Henry Berthoud.

LES DERNIERS INSTANS
DE
BEETHOVEN.

Au printemps de l'année 1827, dans une maison de l'un des faubourgs de Vienne, quelques amateurs de musique étaient occupés à déchiffrer le dernier quatuor de Beethoven, qui venait d'être publié. C'était avec une sensation de surprise mêlée de dépit qu'ils suivaient dans ses élans capricieux cette bizarre production d'un génie épuisé. On n'y retrouvait point ces mélodies si suaves et si gracieuses, ce style si original, si élevé, ces idées si grandes et si belles qui avaient fait de lui le premier des compositeurs. Son goût, jusque alors si parfait, n'est plus que le sombre pédantisme d'un contrepointiste sans talent ; le feu qui brillait jadis dans ses rapides *allegri*, qui allait en croissant du scherzo au finale et se répandait, comme une lave bouillante, en magnifiques harmonies, n'est plus qu'une série de dissonances changeantes et in-

intelligibles; les jolis thêmes de ses menuets, jadis si pleins de gaîté et d'originalité, se sont changés en sauts et en bonds irréguliers et en cadences impossibles à exécuter; ce ne sont plus qu'autant d'efforts impuissans à atteindre des effets inconnus en musique. — Est-ce bien là du Beethoven? — se disaient les musiciens désespérés de ce galimatias et en quittant leurs archets. — Est-ce bien là une œuvre de notre célèbre compositeur, dont, jusque aujourd'hui, nous ne prononcions le nom qu'avec orgueil et vénération? N'est-ce pas plutôt une parodie faite sur les chefs-d'œuvre de l'immortel émule des Haydn et des Mozart?

Les uns attribuaient cette décadence à la surdité dont Beethoven était atteint depuis quelques années; d'autres s'en prenaient à un dérangement survenu dans ses facultés mentales; mais, ressaisissant aussitôt leur achet, par respect pour l'ancienne gloire du symphoniste, ils se faisaient une obligation de continuer à déchiffrer l'œuvre indéchiffrable.

Tout à coup la porte s'ouvre, et l'on voit entrer un homme vêtu d'une redingote noire, sans cravate et les cheveux en désordre; ses yeux sont brillans, mais ce n'est plus le feu du génie qui les anime; son front seul, par son développement remarquable, décèle l'organisation de ce cerveau extraordinaire. Il entre tout doucement, les mains sur le dos; on lui fait place avec respect; il s'approche des musiciens, penche sa tête de côté et d'autre, comme pour mieux entendre; mais en vain: nul son ne pénètre dans son oreille. Des ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux; il cache son visage dans ses mains, s'éloigne des exécutans et s'assied au fond de la chambre. Tout à coup le premier violoncelle fait entendre une note ajoutée à l'accord de septième, et ce son bizarre est reproduit par tous les autres instrumens. L'infortuné tressaille et s'écrie: — J'entends! j'entends! — Il se livre à une joie impétueuse et applaudit des pieds et des mains.

— Louis, lui dit une jeune fille qui entrait à ce moment, Louis, il faut rentrer, il faut nous retirer; nous sommes de trop ici.

Il jeta un regard sur la jeune fille, la comprit et la suivit en silence, et avec la docilité d'un enfant soumis et habitué à obéir.

Au quatrième étage d'une vieille maison en briques, située au bout de la ville, était une petite chambre qui, pour tous meubles, n'a qu'un lit avec une couverture déchirée, un vieux piano discord et quelques liasses de musique: c'était là la demeure, l'univers de l'immmortel Beethoven.

Il ne parla point pendant le trajet; mais, rentré chez lui, il se mit au lit, prit la main de la jeune fille et dit:

— Bonne Louise! tu es le seul être qui me comprenne; le seul qui ne me craigne pas et auquel je ne sois point à charge. Tu crois que ces messieurs, qui déchiffraient ma musique, me comprennent: point du tout. J'ai surpris un sourire sur leurs lèvres pendant qu'ils exécutaient mon quatuor; ils s'imaginent que mon génie est sur son déclin, et cependant c'est à présent seulement que je deviens vraiment grand musicien. Tout à l'heure, chemin faisant, j'ai composé une symphonie qui mettra le sceau à ma gloire, ou plutôt qui, seule, immortalisera mon nom. Je vais l'écrire et brûler toutes celles qui l'ont précédée. J'ai changé toutes les lois de l'harmonie, j'ai trouvé des effets dont personne, jusque aujourd'hui, n'avait deviné l'existence. Ma symphonie aura pour base une mélodie chromatique de vingt timbales; j'y introduirai les accords de cent cloches de diapason divers; car, ajouta-t-il en se penchant vers l'oreille de Louise, je vais te confier un secret. L'autre jour, lorsque tu me conduisis au haut du clocher de Saint-Stéphen, je découvris une chose ignorée de tous: je m'aperçus que la cloche est l'instrument le plus harmonieux et qu'on peut l'employer avec le plus grand succès dans l'adagio. Il y aura, dans mon finale, des tambours et des coups de fusil... et j'entendrai cette symphonie, Louise! oui, s'écria-t-il avec enthousiasme, je l'entendrai:... Te rappelles-tu, reprit-il après une petite pause, te rappelles-tu ma bataille de Waterloo et le jour où j'en dirigeai l'exécution en présence de toutes les têtes couronnées de l'Europe? Des milliers de musiciens, n'agissant que d'après mon geste; onze maîtres de chapelle dirigeant, en sous-aide, un feu de peloton, des coups de canon... C'était bien beau, n'est-ce pas? Eh bien! ce que je vais créer surpassera même cette œuvre sublime. Je ne puis résister à l'envie de t'en donner une idée.

A ces mots, Beethoven s'élance de son lit, se met au piano, auquel manquait un grand nombre de cordes, et frappe, d'un air grave et imposant, les touches de l'instrument. Des figures savantes, à cinq ou six voix, se succèdent et retentissent sous les doigts du créateur de *Fidélio*, qui cherchait à donner le plus d'expression qu'il pouvait à son jeu. Tout à coup il applique sa main entière sur le clavier et s'arrête.

— Entend-tu?... dit-il à Louise, voici un accord dont personne n'osa encore se servir. Oui, je réunirai en un seul son tous les tons de la gamme chromatique, et je prouverai que cet accord est le véritable accord parfait. Mais je ne l'entends pas, Louise, je ne l'entends pas! Conçois-tu l'angoisse qu'on éprouve quand n'on entend pas sa propre musique? Et cependant il me semble que, lorsque j'aurai réuni tous ces sons en un seul son, ils retentiront à mon oreille. Plus je suis triste et plus je voudrais ajouter de notes à l'accord de septième, dont personne avant moi n'a reconnu le vrai mérite. Mais en voilà assez: je t'ai peut-être ennuyée. Et moi aussi je m'ennuie de tout! Il faudrait, pour me récompenser de ma sublime invention, me donner un verre de vin. Qu'en penses-tu, Louise?

Des larmes coulèrent le long des joues de la pauvre fille, la seule, de toutes les élèves de Beethoven, qui ne l'eût pas abandonné et qui le nourrissait du travail de ses mains, sous prétexte de prendre des leçons. Elle ajoutait le produit de ses veilles au mince revenu que rapportaient les compositions de Beethoven. Il n'y avait pas de vin à la maison! à peine restait-il en ce moment quelques grosches pour acheter du pain! elle se détourna pour cacher son émotion, versa de l'eau dans un verre à pied et le présenta à Beethoven.

— Voilà de bon vin du Rhin! dit-il en dégustant le breuvage limpide; c'est un vin digne d'un roi. On l'a tiré de la cave de feu mon père, je le reconnais; il devient de jour en jour meilleur.

Ayant dit ces mots, il se mit à chanter, d'une voix enrouée, mais juste, sur les paroles de Méphistophélès dans le *Faust* de Goëthe:

« *Es war einmal ein Kœnig der hatt'*
einen grossen Floh. »

Mais, comme lui, il revenait de temps en temps à la mélodie mystique qu'il avait composée jadis pour la charmante chanson de *Mignon*.

Ecoute, Louise, dit-il en lui rendant le verre, ce vin m'a fortifié; je me sens un peu mieux; je voudrais en profiter pour travailler, pour créer, mais ma tête s'alourdit de nouveau, mes idées s'embrouillent, tout se couvre à mes yeux d'un voile épais. On m'a comparé quelquefois à Michel-Ange, et on a eu raison: dans ses momens d'extase il frappait à grands coups de ciseau le marbre froid et inanimée et en faisait ainsi jaillir sa pensée cachée sous l'enveloppe de pierre; je fais de même, je n'ai jamais compris l'exaltation à froid. Quand mon génie m'inspire, l'univers entier se transforme pour moi en une seule harmonie; tout sentiment, toute pensée devient musique; mon sang bouillonne dans mes veines, un frisson parcourt tous mes membres, et mes cheveux se dressent sur ma tête... Mais qu'entends-je?....

Beethoven se précipite vers la fenêtre, se hâte de l'ouvrir, et des sons harmonieux, venant de la maison voisine, y pénétrèrent.

— J'entends! s'écrie Beethoven attendri, en se jetant à genoux et en étendant les mains vers la fenêtre ouverte; j'entends! c'est mon ouverture d'*Egmont*! Oui, je la reconnais: voilà les cris sauvages de la bataille; voici la tempête des passions; elle grossit, elle gronde, elle menace; puis tout rentre dans le calme; mais le son des trompettes retentit de nouveau; il remplit l'univers entier, et rien ne saurait l'étouffer. . . .

. . . .

Et deux jours après cette soirée de délire et d'extase, une foule de personnes allaient et venaient dans le salon du conseiller d'état W., premier ministre d'Autriche, qui donnait un grand dîner.

— C'est bien dommage! dit l'un des convives, Beethoven, maître de chapelle du Théâtre-Impérial, vient de mourir, et l'on dit qu'il n'a pas même laissé de quoi subvenir aux frais de son enterrement.

Mais cette voix n'eut pas d'écho. Tous les autres invités s'efforçaient d'entendre ce que se disaient deux diplomates qui s'entretenaient d'un certain différend qui avait eu lieu entre certaines personnes au palais de certain prince allemand...

SOPHIE CONRAD.

Un tremblement de terre à Bucharest

(VALACHIE).

On jouait *Angelo*. Oh! je me le rappellerai toute ma vie, la salle, pour la première fois depuis nos représentations, était remplie d'un nom-

breux public. Neuf heures venaient de sonner. *Homodei* (personnage de la pièce) menaçait de lui enfoncer son poignard dans le cœur, si elle ne gardait un profond silence sur tout ce qui allait se passer, lorsque tout à coup les acteurs semblent chanceler, un craquement horrible se fait entendre, le lustre se balance avec vitesse, les quinquets se heurtent les uns contre les autres, les galeries paraissent agitées ; des cris d'effroi retentissent dans toute la salle, la terreur est peinte sur tous les visages, on veut se sauver, on se bouscule, on se foule, on se précipite vers les portes du théâtre, l'alarme est générale, princes, boyards et manans, acteurs et machinistes, tous en ce moment sont égaux ; on veut sortir, on cherche un abri, mais, ô malheur ! ô désespoir ! la terre tremble sous les pas, on ne peut se tenir debout, des pierres, des planches volent sur nos têtes, des maisons s'écroulent de tous les côtés ; un bruit épouvantable, bruit qu'il m'est impossible de retracer, vient briser l'âme de tous ces hommes qui en ce moment ne peuvent douter de la puissance de Dieu, et qui implorent alors avec ferveur sa protection, car immobile chacun s'attend à voir la terre s'entr'ouvrir et dévorer cette ville immense. Enfin pendant trois minutes que cet horrible tremblement se fit sentir nous fûmes entre la vie et la mort, et chose affreuse, sans pouvoir nous secourir les uns les autres ; car dans cette triste situation nous ne pouvions que nous traîner à genoux, et encore, en quittant une place où notre vie était sauvée peut-être, allions-nous chercher la mort deux pas plus loin. C'est alors que dans ce moment sinistre mes regards et ma pensée se reportèrent vers la France que je pleurais et que je n'espérais plus revoir.... J'appelais ma mère... Mais, hélas ! rien ne me répondait que les craquemens horribles de la terre et la voix de détresse de tous les malheureux habitans.

Enfin les secousses cessèrent et nous fûmes sauvés ; et moi et mes camarades nous nous embrassâmes tous en remerciant la providence qui, cette fois, ne nous avait pas abandonnés.

Puis après, quel effroyable spectacle s'offrit à mes yeux !... quel tableau !... des palais en ruine, des rues inabordables par les décombres des maisons écroulées, des morts de tous les côtés, des voitures ensevelies. Jamais à Bucharest on n'avait ressenti un tremblement de terre aussi fort : une minute de plus, il ne restait plus un seul bâtiment debout. Lorsque je songe à cet accident, il me semble que c'est un songe, un rêve de mon imagination ; on eût dit la fin du monde.

Toutes les habitations étaient plus ou moins endommagées ; il y a un couvent dans la ville dont les murs très élevés, et de quatre pieds d'épaisseur, se sont écroulés et ont causé la mort de plus de 200 personnes.

Tous les jours on déblayait les décombres et on trouvait dessous des cadavres. Ce tremblement a eu lieu dans d'autres villes près de Bucharest. Une caserne d'une des villes voisines s'est écroulée et 500 soldats ont été victimes.

Le lendemain à la même heure une nouvelle secousse se fit sentir, mais elle fut très faible et n'occasionna aucun accident. La consternation était générale, on croyait toujours à un nouveau malheur. Quant à moi je n'y faisais plus attention ; il me tardait de quitter l'affreux pays des boyards.

(*Journal de Paris.*)

NÉCROLOGIE.

Dans cette transformation sociale qui s'accomplit sous nos yeux dans le vaste mouvement des hommes et des choses, où tous nous sommes acteurs et témoins, le temps signale à chaque instant son inexorable puissance, et par une action inévitable et providentielle poursuit cette rénovation, loi suprême de l'humanité, qui remplace incessamment le passé par l'avenir.

Chaque jour voit disparaître les hommes qui ont été mêlés aux affaires publiques à une époque antérieure et sous un autre régime. Parmi ceux qu'il a frappés récemment, et que l'année qui commence redemande en vain à l'année qui vient de finir, nous devons citer M. le comte de Charencey, longtemps député de l'Orne sous la restauration.

Nul plus que lui n'a droit aux regrets du pays, si le pays est reconnaissant pour ceux qui lui furent constamment et profondément dévoués. M. de Charencey était du petit nombre de ces hommes qui, par la loyauté de leur caractère, la pureté et l'élévation de leurs vues, savent obtenir l'estime, conquérir même les suffrages de tous les partis.

Nommé une première fois député en 1822 à une forte majorité, il fut réélu à la presque unanimité en 1824 et en 1827 ; ainsi ceux même qui ne partageaient pas ses opinions aimaient à honorer ses intentions, et savaient qu'à défaut d'un représentant politique, ils auraient en lui un mandataire irréprochable. L'homme public profitait de l'hommage rendu à l'homme éclairé, à l'honnête homme.

Dans sa carrière parlementaire, M. de Charencey se fit remarquer par une indépendance et un désintéressement véritable, par une haute et sage appréciation des événemens auxquels il prit part. Dans ses opinions modérées et généreuses se trouvaient et un respect raisonné pour d'anciens principes, et un attachement sincère aux libertés nouvelles.

Il avait pressenti quelquefois qu'il serait une preuve des vicissitudes électorales. Quand vint 1829, cette époque tant agitée, où chaque parti semblait combattre pour son existence et croyait ne pas même pouvoir vivre s'il ne parvenait à triompher et à régner seul, la calomnie s'accréditait facilement dans certains esprits, contre les hommes amis des tempéramens et des transactions constitutionnels, jaloux de défendre et d'assurer les droits de tous.

M. de Charencey sut qu'il était en butte à ses attaques, il ne répondit point, laissant à ses seuls actes le soin de le justifier ; mais comme un sentiment d'honneur l'empêchait de quitter volontairement un poste où il pouvait être utile, il voulut courir la chance d'avoir à se plaindre de ceux qui jamais n'avaient eu à se plaindre de lui.

Il s'exposa donc à un échec avec la conviction qu'il remplissait un devoir ; cet échec, il faut le dire, fut l'œuvre de quelques amis trompés et infidèles. S'il s'en affligea, ce ne fut pas pour lui, car lui il était resté fidèle à la justice et à la vérité.

Il s'applaudit, au reste, de rentrer dans la vie privée, et de pouvoir contempler de loin cette tempête imminente à l'avance pour quelques-uns, pour tous terrible et mystérieuse dans ses résultats, qu'il avait voulu conjurer avec les inspirations d'une conscience droite et les sentimens d'un bon Français.

Retiré depuis ce moment dans sa famille, il y jouissait paisiblement de l'estime de tous ceux qui le connaissaient, du respect plein de tendresse de ceux qui l'entouraient, lorsqu'une maladie, suite d'un fatal voyage, vint le frapper à l'improviste et l'enleva presque subitement.

A ses derniers momens surtout, il fut occupé de pensées dignes et touchantes ; il confia avec espoir et résignation sa mort à cette religion dont l'idée lui avait été présente dans toutes les occasions graves de la vie, mêlant ainsi ses consolations à la douleur dont il allait être l'objet.

De lui il ne reste plus maintenant qu'un exemple et un souvenir, et c'est à quoi, hélas ! se réduit l'homme tout entier. Heureux au moins ceux dont l'exemple est fait pour les nobles cœurs, et dont le souvenir, sacré pour quelques-uns, est cher à plusieurs, et doit être honoré par tous !

Mélanges, faits curieux.

L'article 417 du Code pénal renferme une disposition destinée à protéger l'industrie française contre la spoliation et la contrefaçon étrangère. Cet article est ainsi conçu :

« Quiconque, dans l'intention de nuire à l'industrie française, aura fait passer en pays étranger des directeurs, des commis ou des ouvriers d'un établissement, sera puni d'un emprisonnement de six mois à deux ans, et d'une amende de 50 fr. à 300 fr. »

Il est assez singulier que les éditeurs français n'aient pas encore songé à s'armer de cette disposition contre les contrefacteurs belges, dont les fréquens voyages à Paris ont pour objet des démarches qui constituent les délits prévus par l'article 417. Les éditeurs de l'*Histoire de Napoléon*, avec 500 dessins, par M. Horace Vernet, ayant appris que le sieur Wahlen, éditeur de la contrefaçon de cet ouvrage à Bruxelles, était venu à Paris dans l'intention d'enrôler des graveurs pour la Belgique, d'embaucher des ouvriers imprimeurs pour le tirage des livres illustrés, et de chercher par toutes sortes de moyens à se procurer à l'avance des épreuves de leurs dessins, ont déposé une plainte contre le contrefacteur, et dénoncé au procureur du roi des manœuvres entreprises contre leur industrie. Cette plainte aurait eu son effet si le sieur Wahlen n'eût eu la prudence d'échapper, par un prompt départ, à une arrestation certaine et dont l'ordre avait été donné par M. le garde-des-sceaux lui-même.

Voilà les éditeurs avertis : on pourra encore contrefaire leurs livres à Bruxelles ; mais, grâce à l'art. 417 et à d'autres moyens qui dépendent d'eux-mêmes, et qui ont été déclarés à M. Wahlen pendant son dernier voyage à Paris, il ne

tient qu'à eux d'empêcher les contrefacteurs de venir à Paris pour séduire, corrompre les employés de leur industrie, se faire livrer à l'avance les feuilles des livres, les épreuves des gravures qu'ils ont l'intention de contrefaire.

La contrefaçon peut être dans le droit des belges; mais on ne contestera pas aux éditeurs français le droit d'empêcher, chez eux, dans leurs ateliers, sous leurs yeux, les pratiques frauduleuses qui tendent à rendre la contrefaçon plus prompte, plus sûre et mieux exécutée.

— Dans la dernière séance de l'Académie des sciences, M. Arago a rendu compte à l'Académie d'une belle découverte récemment faite par M. Daguerre, le célèbre auteur du Diorama.

On connaît les effets de la *chambre noire*, et la netteté avec laquelle les objets extérieurs viennent se peindre en miniature sur le papier blanc disposé pour en recevoir l'image fugitive. Eh bien! M. Daguerre est parvenu, à force de recherches chimiques sur les propriétés de la lumière et des couleurs, à *fixer* presque instantanément cette image sur le papier qui la reçoit, et qui a reçu pour cet effet une préparation chimique. Certaines substances, telles que le *chlorure d'argent*, ont la propriété de changer de couleur au simple contact de la lumière.

C'est par une combinaison de cette nature que M. Daguerre est parvenu à fixer, *en clair et en ombre*, l'image reproduite par le procédé de la chambre noire. Dans cette gravure singulière, les formes sont de l'exactitude la plus parfaite, et les couleurs sont indiquées par les nuances des ombres et par une dégradation insensible comme dans l'*aquatinta*. Une vue quelconque, un paysage, un portrait, sont obtenus en quelques minutes, sans qu'il soit besoin de la main d'un artiste, et avec une vérité (moins la couleur) que l'art ne saurait atteindre; c'est le plus parfait de tous les dessins.

M. Daguerre, il y a quelques années, n'avait pas encore trouvé le moyen de fixer durablement cette miraculeuse empreinte; l'action de l'air la faisait peu à peu disparaître; il paraît que ses travaux chimiques, dont les résultats sont tout à fait surprenans, lui ont donné la puissance de rendre durable cette image qui n'était qu'éphémère.

Il y a là une révolution dans l'art du dessin et dans celui de la gravure, dont l'art souffrira grandement peut-être, puisque... par le procédé dont il s'agit, la nature *elle-même* sera reproduite en un clin d'œil, sans le secours de la main de l'homme. Constatons seulement aujourd'hui la réalité de la miraculeuse découverte de M. Daguerre.

MILITAIRE FUSILLÉ, PENDU, NOYÉ ET RESTÉ VIVANT. — Pendant la première guerre d'Espagne, le commandant Monet, attaché à l'état-major du maréchal Soult, et un détachement qu'il commandait, tombèrent entre les mains d'une guérilla, qui les fit mettre sur plusieurs rangs, et tira dessus comme sur un troupeau de bêtes fauves. Tous tombèrent, et les guérilleros s'éloignèrent dans la persuasion qu'aucun n'avait échappé à la mort; mais à peine les ennemis furent-ils hors de vue, que le commandant Monet se retira de dessous les morts, n'ayant pas reçu la plus petite blessure. A la fin du jour, il avait rejoint un poste français. A quelque temps de là, l'invulnérable commandant eut encore le malheur d'être fait prisonnier par une autre guérilla; cette fois, on le mit nu comme la main, et on le pendit à un arbre. Mais il y fut à peine quelques secondes; un détachement de cavalerie française, arrivant sur ces entrefaites, mit les Espagnols en fuite, et décrocha M. Monet qui revint promptement à la vie. Repris une troisième fois, le malheur voulut que ce fût par la guérilla qui croyait l'avoir fusillé peu de jours auparavant. Grand fut l'étonnement des Espagnols, car ils le reconnurent parfaitement bien, d'abord aux insignes de son grade, ensuite à sa large face et à son encolure herculéenne; aussi, après l'avoir dépouillé comme de coutume, ils lui réservèrent un genre de mort qui devait, à leur avis, les débarrasser pour toujours du tranchant de son sabre, avec lequel plus d'un Espagnol avait fait connaissance; ils le mirent donc entièrement nu, lui lièrent fortement avec des cordes les pieds et les mains, ces dernières attachées derrière le dos, et le jetèrent en cet état dans une rivière large et profonde qui coulait près de là. Le commandant Monet, après avoir touché le fond, revint naturellement sur l'eau, tout étourdi de sa chute. Il se laissa aller au courant, gardant l'immobilité d'un cadavre, mais observant ses assassins qui, du rivage, cherchaient à s'assurer de sa mort. Il vogua ainsi fort longtemps. Lorsqu'il fut entièrement hors de la vue des guérilleros, il essaya de débarrasser ses poignets; cela fut long et fort difficile, l'eau ayant fait gonfler les cordes; comme il était fort et vigoureux, il parvint à rompre ses liens, gagna le rivage, et peu de temps après il était au milieu de ses frères d'armes, racontant en riant cette troisième aventure, d'où chacun tira la conséquence qu'il était impérissable.

UN HOMME ENTERRÉ VIVANT. — Le 7 décembre, un habitant de Tonneins (Lot-et-Garonne) mourut dans la force de l'âge; telle fut l'opinion des personnes dont il était entouré. Le lendemain, on s'occupa de lui rendre les derniers devoirs. Or, à peine le cercueil avait-il été déposé dans la fosse et recouvert de quelques pelletées de terre, que des retentissemens sourds, pareils à des coups fortement donnés contre les planches de la bière, se firent entendre à plusieurs reprises. Aussitôt le fossoyeur s'enfuit à toutes jambes et ne revient qu'avec un nombre suffisant de personnes capables de lui prêter main forte.

Craignant d'enfreindre les réglemens de sa profession, cet homme n'osa pas d'abord retirer le cercueil de la fosse, et ce ne fut que contraint par la foule qu'il adopta ce parti. On décloua les premières planches, mais quel horrible spectacle s'offrit alors à la vue des assistans! Le malheureux qu'on avait cru mort avait été enseveli vivant; sur sa physionomie était empreinte l'expression des plus affreuses douleurs, conséquence de la lutte qu'il venait d'essayer contre les planches qui le pressaient de toute part. Ses bras encore fortement contractés étaient complétement hors du linceul qui naguère les avait tenus enveloppés comme le reste du corps. Un médecin qui se trouvait sur les lieux se hâta de pratiquer une saignée; mais il n'était plus temps.

— On écrit de Tiflis (Géorgie):

Un combat dont les circonstances rappellent les temps de la chevalerie vient d'avoir lieu dans notre pays. Le jeune prince cabardien Schnehedeli avait enlevé la fille du beg (seigneur) de Bounaki, et la retenait chez lui sans vouloir l'épouser. Le père de la jeune fille voulant venger cette insulte faite à sa famille, qui est une des plus anciennes et des plus illustres de nos contrées, ordonna à son fils aîné, Meslick, de provoquer le ravisseur au combat.

Celui-ci accepta le défi, et, le 25 octobre dernier, à midi précis, on vit arriver dans la plaine d'Arstana, située entre Derbent et Bouïnaki, les deux adversaires, à cheval, chacun accompagné de douze noukirs (écuyers), également à cheval, qui portaient les bannières de leurs maîtres; tous en armure complète, avec la cotte de mailles, la cuirasse, les brassards, les gantelets et le casque ombragé de panaches; l'espadon au côté et la lance au poing.

Sur les bannières du prince était figuré un faucon en or sur un écusson vert; sur celles du jeune beg il y avait un écusson rouge avec un sanglier noir, surmonté de trois étoiles d'argent. Quatre vieillards, choisis de part et d'autre pour remplir les fonctions de juges du camp, étaient assis sur une estrade et annoncèrent au prince et au beg, qu'ils avaient décidé que celui des deux qui serait désarçonné ou dont la suite serait vaincue ou mise en fuite subira t la loi du vainqueur.

Le combat s'engagea avec une égale confiance des deux côtés et devint bientôt opiniâtre; les combattans luttèrent corps à corps, et déjà quatorze écuyers étaient à terre, lorsque Meslick, bien qu'ayant reçu trois blessures, par une attaque aussi hardie qu'adroite et subite, parvint à désarçonner le prince Schenebedeli. Le vainqueur n'imposa au vaincu d'autre obligation que celle d'épouser sa sœur sans délai, ce que le prince fit le surlendemain 27 octobre.

Le gouverneur-général de la Géorgie a fait adresser des réprimandes sévères à tous ceux qui ont pris part à ce combat, et il leur a fait dire que s'il ne les traduisait pas devant les tribunaux pour ce fait, c'était seulement parce que personne n'avait été tué ni grièvement blessé.

—On lit dans une correspondance de Constantinople: « Un personnage de la cour vient de tomber dans la disgrâce du sultan, et ce personnage n'est rien moins que le nain de sa hautesse, le célèbre Ahmed-Aga. Depuis nombre d'années, ce personnage trouvait une sorte de compensation aux disgrâces dont l'a comblé la nature, dans la faveur de son maître et le privilége inouï d'être admis librement auprès des beautés incomparables qui ornent le harem du sultan. Dans un moment malheureux pour ce fortuné mortel, le sultan remarqua que sa figure ne conservait pas l'impassibilité que doivent avoir, en présence des houris, les êtres chargés de la garde de pareils trésors. De noires idées de soupçon germèrent dans l'âme de S. M. I., qui prit les informations les plus minutieuses sur son nain. Il n'est pas besoin de dire que, par suite du rapport du Kislar-Aga, le pauvre nain fut déclaré indigne de rester une minute de plus dans le harem, et qu'il en fut expulsé pour jamais. On disait que le moins qu'il pouvait lui arriver serait d'être pendu à la porte du palais impérial, si long temps souillé de son indigne présence; mais, et ceci ne sera pas un des moindres traits de clémence du sultan, non seulement le *grand* coupable a eu la vie sauve,

mais on annonce que, dans peu de jours, son mariage avec la belle odalisque qu'il ne pouvait jamais regarder sans émotion sera célébré avec une pompe extraordinaire en présence de toute la cour et de tous les grands de l'empire. »

— On écrit de Cobourg, le 16 décembre: «Hier soir la Société des *dilettanti* de notre ville a donné, dans l'église du Saint-Esprit, au bénéfice des familles indigentes, un concert où les membres de cette Société ont exécuté l'ouverture des *Francs-Juges*, de M. Berlioz, un motet de Haendel, et l'oratorio des *Sept paroles du Sauveur sur la croix*, par Haydn. Le nombre d'amateurs qui ont concouru à l'exécution de ces chefs-d'œuvre était de cent quatre-vingt-dix, et parmi eux on remarquait les princes Ernest de Wurtemberg, Louis-Henri de Reuss, et Albert de Cobourg, dont le premier jouait le premier violon, le second l'alto, et le troisième le violoncelle.

» La veille, il y avait eu à la cour un grand concert où les artistes de l'Opéra ont exécuté, entre autres morceaux, une cantate intitulée *Der Winterabend* (la Soirée d'hiver), dont les paroles sont du prince Albert de Cobourg, et la musique du prince Louis-Henri de Reuss. »

Revue des tribunaux.

—

TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE DE LA SEINE.

M. Estevès, tuteur de la jeune comtesse de Povoa, contre le duc et la duchesse de Palmella. — Mariage. — Enlèvement. — Ordonnance d'arrestation.

Nous avons déjà parlé des incidens judiciaires auxquels a donné lieu le départ précipité de madame la duchesse de Palmella, emmenant avec elle la demoiselle dona Maria Luisa de Noronha è Sampayo, comtesse de Povoa, la plus riche héritière du Portugal. Le tuteur de cette jeune personne, M. Estevès, représenté à Paris par M. Sampayo en même temps qu'il attaquait à Lisbonne le mariage de sa pupille avec le fils du duc de Palmella, le marquis de Fayal, présentait requête pour obtenir que, provisoirement, la mineure fût placée dans telle maison que M. le président du tribunal de première instance jugerait convenable pour suppléer à l'exécution des conventions solennelles intervenues avec la famille de Palmella, aux offres d'en référer à M. le président en cas de difficulté dans l'exécution.

Sur cette requête, M. le président rendit, le 19 décembre dernier, l'ordonnance suivante :

« Vu la requête, etc., ordonnons qu'à la requête du sieur Estevès ès-qualité qu'il agit, ou du sieur Antonin Sampayo, son mandataire à Paris, la mineure dona Marie-Louise de Noronha è Sampayo sera placée dans la maison des dames Augustines, à Paris, à titre de mesure provisoire et conservatrice, jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné.

» Par suite, autorisons le sieur Estevès, ou son mandataire, à requérir au besoin tout juge de paix de l'arrondissement ou du canton où pourra se trouver ladite demoiselle mineure, accompagnée ou non de la duchesse de Palmella, à l'effet de faire effectuer par les voies dues et raisonnables la translation de ladite mineure dans la maison sus-désignée, en se faisant assister au besoin de toutes autorités compétentes pour que force demeure à justice ;

» Autorisons enfin ledit requérant à faire, à l'effet d'exécuter la présente ordonnance, opérer toutes perquisitions dans la demeure ou résidence des duc et duchesse de Palmella, et du marquis de Fayal leur fils, etc. »

On sait encore que la vigilance du télégraphe ne put assurer l'exécution de cette mesure. Madame la duchesse de Palmella s'éloignait des côtes de France avec son précieux dépôt lorsque la dépêche du ministre de l'intérieur arrivait à Boulogne. Malgré son départ, madame la duchesse de Palmella demandait aujourd'hui la révocation de l'ordonnance de M. le président.

Une affluence considérable avait envahi l'enceinte du prétoire avant l'ouverture même de l'audience. On remarquait plusieurs Portugais de distinction, et parmi eux le général Saldanha et M. Jules de Lasteyrie, aide-de-camp de don Pedro pendant les dernières guerres de Portugal.

Me Berryer, avocat du duc et de la duchesse de Palmella, après avoir pris ses conclusions, s'exprime ainsi :

Messieurs, voici en peu de mots les faits très simples d'ailleurs, et dont la connaissance vous suffira pour apprécier la demande que nous vous avons soumise.

La demoiselle Marie-Louise de Sampayo est une des riches héritières du Portugal; elle n'a pas atteint sa douzième année. En 1834, on pensa qu'il était à propos d'assurer son avenir; elle venait de perdre son père, et malgré l'existence de sa mère, un tuteur testamentaire, le sieur Estevès, veillait sur elle. Des fiançailles eurent lieu à Lisbonne entre la mineure et le fils du duc de Palmella, le marquis de Fayal. Bientôt après des dispenses royales sont obtenues, et malgré l'âge des futurs époux, un contrat de mariage est rédigé pour en déterminer les conditions civiles; le même jour a eu lieu l'acte de célébration. La famille décide que le marquis et la marquise de Fayal vivraient séparés jusqu'à l'âge de nubilité. Le premier n'avait alors que dix-sept ans, et la jeune enfant neuf ans et demi seulement.

Ce mariage, ainsi célébré avec des autorisations et des dispenses spéciales, en présence du duc de Terceire, représentant le roi de Portugal, et la première dame d'honneur, représentant la reine, après des fiançailles, paraissait à l'abri de toutes critiques; la famille y donnait son assentiment. Mais alors, quoique déjà très riche, la comtesse de Povoa n'avait pas recueilli tout l'héritage paternel. Elle avait un frère, en faveur duquel de nombreux majorats étaient constitués. Ce frère est mort en 1836, et la fortune de la marquise de Fayal s'est élevée à 1,500,000 livres de rente. Les héritiers présomptifs de la jeune personne se sont émus en présence de cet événement; leurs regrets ont éveillé leur sollicitude : ils sont venus auprès du duc et de la duchesse de Palmella, et leur ont fait entendre que la validité du mariage n'était pas certaine; que les dispenses royales avaient été obtenues par suite de l'influence personnelle du duc, et qu'il était de sa loyauté d'attendre que la comtesse de Povoa fût en âge de se prononcer librement. Alors intervint, à la date du 15 octobre dernier, un acte dont voici les principales dispositions : 1° le duc et la duchesse de Palmella et le marquis de Fayal s'obligent à ne pas célébrer le mariage avant que la mineure ait atteint 21 ans, et même après sans qu'elle ait déclaré devant sa famille réunie sa libre volonté; 2° le mariage ne peut être célébré qu'à Lisbonne, Paris ou Londres; et dans le cas où le duc et la duchesse voudraient résider en quelque autre ville, ils seraient tenus de laisser la mineure dans l'une des dites trois villes; 3° cette convention est approuvée par le conseil de famille sous la condition expresse que dans le cas où le duc et la duchesse ou leur fils manqueraient à l'une ou à l'autre desdites conditions, le mariage sera considéré comme ayant été conclu sans le consentement de ladite mineure.

Telle est, messieurs, la série des faits et des actes qui se sont accomplis jusqu'à l'époque où une demande en nullité de mariage a été portée devant la cour ecclésiastique de Lisbonne. Cette demande émane-t-elle des parties contractantes? Non. Du tuteur ou de la mère? pas davantage. Elle vient des collatéraux, qui n'ont pas d'intérêt actuel, et malgré toute la solennité du mariage, ils n'hésitent pas à l'attaquer. Il ne faut pas se méprendre sur le caractère de la décision qui a été rendue par la cour ecclésiastique sur le réquisitoire du procureur-général. Ce n'est pas, ainsi que le porte la traduction qui en a été faite, un jugement dans le sens habituel du mot, mais une ordonnance, une mesure préparatoire. En voici du reste les termes.

« Attendu qu'il est reconnu qu'il y a véritablement nullité de mariage, et que par conséquent leurs excellences M. le marquis de Fayal et dona Maria Louise de Noranho è Sampayo ne peuvent pas être considérés comme époux tant que leur mariage ne sera pas canoniquement revalidé, nous ordonnons que les contractans sus-nommés se soumettront à la séparation canonique et légale en droit à laquelle nous les condamnons, jusqu'à ce que leur mariage soit dûment revalidé, ou jusqu'à ce que par une action civile, la nullité en soit prononcée. *La mariée devant rester en attendant, et provisoirement, chez son excellence M. le duc de Palmella, sous la responsabilité de madame la duchesse son épouse, laquelle en fixera la durée, si elle veut se charger d'en être dépositaire.* A cet effet, le présent jugement sera signifié à leurs excellences les deux contractans, à M. le duc et à madame la duchesse de Palmella, au moyen d'une commission rogatoire adressée aux juges et autorités tant ecclésiastiques que séculières du diocèse de Paris, etc.

» Lisbonne, le 8 novembre 1838. »

Vous le voyez, messieurs, le juge ecclésiastique a fait réserve de la voie civile, et cependant comment a-t-on agi? On s'est présenté devant le président du tribunal, on lui a dit que la nullité du mariage était prononcée, qu'il s'agissait de mesures provisoires de la compétence des tribunaux français, et alors est intervenue l'ordonnance sous le coup de laquelle nous sommes placés.

Madame la duchesse de Palmella m'a demandé quelle devait être sa conduite, et d'après mes avis elle a accepté le dépôt judiciaire qui lui était confié; elle s'est rendue auprès de son conseil, et elle a déclaré qu'elle s'engageait sous sa responsabilité à accomplir la mission que lui donnait le tribunal ecclésiastique. Que devait-elle faire après cette acceptation, en présence de ces héritiers possibles d'une fortune de 150,000 fr. de rente? On sollicite à Lisbonne la

nullité du mariage, elle s'y rend ; elle va rejoindre le tuteur, la mère, tandis que le mari, le marquis de Fayal, reste à Paris ; et en ce moment même la jeune fille est aux pieds du conseil ecclésiastique, en présence de tous ses protecteurs naturels.

Maintenant, messieurs, nous demandons que l'ordonnance de référé soit rapportée et que le jugement provisoire soit ratifié. En effet, rien n'est souverainement décidé par la cour ecclésiastique. Il reste encore à vider entre les parties une question d'état dont vous ne pouvez connaître ; quant à la mesure provisoire, pourquoi la changer ? Le tribunal de Lisbonne a pensé que la demeure de madame la duchesse de Palmella était à la fois un asile et une garantie pour la mineure, et vous, vous décideriez que madame la duchesse de Palmella ne convient pas, et qu'il faut demander à un couvent une retraite plus certaine !

Oui, messieurs, je comprends que lorsque le tribunal national n'a rien dit, quand il ne peut pas protéger, à titre d'hospitalité, notre justice doit intervenir. Il n'en est plus de même s'il y a une décision émanée d'une juridiction étrangère ; il n'appartient plus alors aux tribunaux français de s'immiscer dans une question décidée ; ils n'ont qu'à faire valider les mesures qui ont été prises.

Messieurs, dit Me Teste, avocat de M. Estevès, on a cru signaler le but et le caractère de ce débat, mais la démonstration est encore à faire. Le mot du procès, le voici. Suivant la législation en vigueur en Portugal et dans les Algarves, un mariage nul est à l'abri de toute atteinte, si la jeune fille ayant accompli sa douzième année, la consommation a suivi. L'enfant devient pour toujours la proie de celui qu'on lui a donné pour époux. La jeune duchesse de Sampayo a onze ans et six mois ; si on la veut conserver sous sa garde, on a des motifs faciles à pressentir. Voilà le mot de la contestation.

De quoi s'agirait-il donc dans ce procès ? S'agit-il de perquisitions injurieuses à prévenir ? Non. — La mineure a été soustraite aux recherches ; on l'a enlevée hors de France : on se donne aujourd'hui le stérile plaisir de demander le retrait d'une ordonnance sagement rendue. C'est un caprice de madame la duchesse de Palmella. Il faut le lui passer.

Me Teste reprend les faits antérieurs à la célébration du mariage. La jeune duchesse, dit-il, était orpheline de père dès l'âge le plus tendre ; le duc de Sampayo laissait deux enfans et une fortune de 1,500,000 fr. de rente environ. La famille de Palmella était moins riche que noble, spéculation magnifique sans doute, si des maux physiques ne paraissaient avoir altéré la santé du jeune époux. Le projet conçu, on a marché droit à l'exécution. M. Estevès, tuteur de la future, avait suivi un parti contraire à celui du duc de Palmella dans les agitations politiques du Portugal ; ces différences de sentimens pouvaient compromettre le succès de cette brillante idée ; on imagina de placer l'enfant sous la protection du pouvoir royal. Des dispenses sont accordées ; le même jour on obtient du tuteur une lettre de quasi-consentement, acte de condescendance du sujet envers le souverain ; le contrat de fiançailles est passé devant les mandataires du roi et de la reine, en l'absence de la famille de la fiancée ; le mariage est célébré dans une chapelle particulière,

Cependant la famille de Sampayo ignorait ce mariage prétendu, et la preuve de cette ignorance est dans l'acte du 15 octobre 1838. Le mariage y est considéré comme un événement futur : on indique le lieu où il sera célébré, si la jeune fille, âgée de quinze ans, déclare, en présence de sa famille, accepter le duc de Palmella pour époux. Lisbonne, Paris ou Londres seront témoins de ce grand événement, secret encore de l'avenir. Voilà ce qui a été signé par le duc et par la duchesse de Palmella ; voilà la promesse donnée sous la foi de l'honneur !

Eh bien ! le mariage ; mais c'est un sacrement indélébile, et cependant l'acte du 15 octobre parle d'un mariage futur ! Un second mariage alors ! mais c'est un sacrilége ! Et faut-il plus que la justice la plus vulgaire pour voir que cette enfant n'a pu contracter sérieusement qu'avec sa poupée.

Me Teste, après avoir rappelé les circonstances de la cause, et donné lecture des pièces principales, aborde la question soulevée par le référé.

On invoque, dit-il, la sentence du tribunal ecclésiastique de Lisbonne ; on l'accepte avec joie, mais dans toute sa teneur ; on y voit une impossibilité devant laquelle aurait dû s'arrêter M. le président, alors qu'il s'agit ici, avant tout, d'une question d'état, et que par la sentence il a été fait droit au provisoire. Examinons.

Je reconnais avec mon adversaire l'incompétence des tribunaux français sur une question d'état entre étrangers, sous la réserve cependant d'ordonner les mesures provisoires que les faits, que la morale pourraient réclamer. La loi doit à tous sa protection. Or, M. Estevès n'a sollicité ici qu'une mesure provisoire : vous êtes aptes à connaître du mérite de l'ordonnance qui vous est dénoncée. Mais y a-t-il lieu de rétracter cette ordonnance ? Je n'examine pas si c'est affaire de luxe ou plutôt dérision, alors qu'on a su rendre son exécution impossible.

En Portugal comme en France, la tutelle est l'image de l'autorité paternelle. Le tuteur peut et doit faire tout ce que le père vivant eût fait lui-même. M. Estevès deviendra nécessairement acteur dans la question principale devant la juridiction de Lisbonne ; mais la question peut disparaître non par un jugement, mais par un fait sur lequel on peut dès à présent porter un jugement sévère, par un fait qui serait la conséquence du séjour prolongé de la jeune fille chez madame la duchesse de Palmella. Voilà pourquoi la résidence provisoire de la jeune fille dans la maison des dames Augustines est devenue de la plus impérieuse nécessité.

Quel droit, après tout, madame la duchesse de Palmella aurait-elle de critiquer l'ordonnance de M. le président ? La jeune fille a onze ans et cinq mois ; la loi portugaise fait durer jusqu'à vingt-cinq ans la puissance du tuteur. Comment donc se trouverait anéantie l'autorité de M. Estevès ? Devant quel fait aurait-elle dû céder ? Devant un mariage, dites-vous ? Eh ! faut-il être légiste pour comprendre qu'il ne peut être question de mariage entre deux enfans, à moins qu'il ne s'agisse de têtes couronnées, et M. le duc de Palmella n'en est pas là.

Enfin, et pardessus tout, il y a l'intérêt des mœurs. Un mariage clandestin est découvert. Il est arrêté pourtant qu'on laissera l'enfant grandir pour que sa volonté puisse se former et se manifester libre, et vous pourriez admettre que l'enfant demeurera sous l'influence immédiate de la famille de son époux prétendu, lorsqu'on demande qu'un asile protecteur lui soit ouvert ! Est-ce qu'il ne suffit pas de vous montrer le sujet même du procès, de vous dire que cette enfant on l'entraîne je ne sais où ? est-ce que vous ne vous sentiriez pas pressés de statuer, même d'office ? y aurait-il possibilité d'hésiter un instant ?

Mais, dit-on, la sentence du tribunal ecclésiastique a statué sur les mesures provisoires ; la question est épuisée. Ajoutez donc qu'on a voulu par la sentence effacer l'autorité du tuteur ; dites-le, comme s'il ne faudrait pas une disposition rendue contre lui pour lui ravir des droits que la loi lui donne ! La sentence de Lisbonne ordonne une précaution que vous ne pouvez tourner en mesure exclusive. Ces précautions, ces mesures provisoires doivent cesser alors que le tuteur reparaît revendiquant un droit sacré. Autrement, je n'hésite pas à le dire, loin de devoir à la sentence le *pareatis* qu'on invoque, vous devriez la repousser.

Ici, d'ailleurs, la position est singulière. C'est le tuteur, c'est le conseil de famille qui s'alarment justement, et à leurs volontés, énergiquement exprimées, vient s'ajouter une commission rogatoire des tribunaux de Lisbonne, qui demandent à la justice française sa protection. Que pouvez-vous reprocher à cette ordonnance qui ne compromet les intérêts de personne, et qui laisse au moins à l'intelligence et au cœur de la jeune fille le temps d'éclore ? Laisserez-vous cette enfant sous l'influence de cette famille qui, pour réparer les brèches que les événemens politiques ont faites à sa fortune...

Une voix au banc opposé. — C'est une abomination !...

Me Teste, avec chaleur. — Vous répondrez. Il n'y a jamais d'abomination dans mes paroles ; je dis ce que mon devoir m'oblige à dire. La police de l'audience est dans de trop sages mains pour que de pareilles interruptions puissent se renouveler.

Un mouvement d'agitation suit ces paroles de Me Teste, qui reprend ainsi :

A moins qu'on ne me fasse voir que la mesure excède les pouvoirs du tuteur, nous sommes fondés !

Enfin, quel grief peut alléguer madame la duchesse de Palmella ? Quand la jeune fille aura atteint sa quinzième année, que d'un signe, en présence de sa famille, elle désigne pour époux le marquis de Fayal, son sort sera fixé, aucun murmure ne se fera entendre. Mais jusque-là qu'elle respire au moins, que sa volonté puisse se former libre, voilà ce que tout requiert dans ce procès, voilà ce que vous devez décider.

Le tribunal, après une courte réplique de Me Berryer, rend un jugement ainsi conçu :

« Le tribunal,

» Attendu que la sentence rendue par le tribunal ecclésiastique de Lisbonne n'est pas revêtue de l'ordonnance d'exequatur que son exécution ne peut être ordonnée en état de référé.

» Que d'ailleurs, en présence d'une demande en nullité de mariage, la sentence pourrait bien ne pas recevoir son exécution :

» Attendu qu'en cette matière l'intérêt du mineur est la seule loi, et que le tuteur a agi dans la limite de ses attributions.

» Attendu que les conventions du 15 octobre dernier doivent être exécutées...

» Maintient l'ordonnance rendue....»

(*Le Droit.*)

Revue dramatique.

THEATRE DES VARIETES.

Le Puff, revue vaudeville en trois tableaux, par MM. Carmouche, Varin et L. Huart.

La revue-vaudeville n'a pas fait défaut à la défunte année : elle l'a mise sur la sellette, comme elle y avait mis toutes ses sœurs, elle lui a dit ses vérités. Le *Puff* lui en décoche de très mordantes, assisté de ses deux filles la *Blague* et la *Réclame*. Le Puff est un particulier très connu dans Paris, qui se présente à nous sous le brillant appareil d'un chef de saltimbanques, et puis nous voyons se grouper autour de lui une foule de personnages vivans ou morts, animés ou inanimés, l'invalide et son lampion, représentant les embellissemens de Paris, les villes de France, telles qu'on les a taillées pour la place de la Concorde, le *Sonneur* de la Gaîté, le *Géant* du Cirque, *Peau-d'Ane* de la Porte-Saint-Martin. Nous entendons M. de Candia et madame Thillon, *Robert-le-Diable* et *Lady Melvil*, lutter d'italianisme et d'anglicisme : nous retrouvons Amany, la belle et rêveuse bayadère, dont Gabriel reproduit admirablement les grâces ; enfin Odry et Flore nous donnent toute une parodie de *Ruy-Blas*. Cette parodie est aussi bouffonne que possible, et l'hilarité qu'elle excite ne le cède en rien à celle que provoque la pièce même. Il est certain qu'avec tous ces moyens de séduction le *Puff* doit exercer une heureuse influence sur les recettes. Il y a là surtout de cet esprit qui déchire et emporte le morceau, de cet esprit aristophanesque qu'il appartenait à notre époque de roueries et de scandales de réveiller. Les auteurs du *Puff* ont été à la hauteur des ridicules qu'ils avaient entrepris de flageller sans pitié ni merci.

Quant aux acteurs, ils sont tous fort divertissans ; nous avons surtout remarqué le jeune Villars, nouvellement engagé aux Variétés, et qui s'est acquitté avec une verve entraînante de deux rôles, dans le second desquels, celui de don Salluste, de la parodie, il imite à s'y méprendre la diction et les gestes d'Alexandre, l'acteur du drame de la Renaissance.

THÉATRE DE LA PORTE St-MARTIN.

Claude Stocq, drame en cinq actes, avec prologue, de MM. Arnould et Fournier.

A l'époque des sanglantes discussions des catholiques et des protestans, Claude Stocq, présenté comme un agent aussi entreprenant qu'actif du connétable de Montmorency, assassina dans la forêt de Tallemont le baron de Rochemaure, qui avait été chargé de faire exécuter les édits contre les protestans.

Au moment du meurtre, le marquis de Savigny, l'un de ceux que le baron de Rochemaure avait mission de poursuivre et d'expulser, traversait la forêt. On le trouve auprès du cadavre, lui prodiguant des secours devenus inutiles ; on l'arrête, on le juge, on le pend.

Alors existait le célèbre Ambroise Paré, le créateur de la chirurgie française ; le cadavre du marquis lui est remis, et au moment de le livrer au scalpel, il y découvre quelques signes d'existence. Il rappelle le condamné à la vie, et bientôt, sous le nom de Landry, le marquis, dont la carrière vouée à d'aussi dramatiques périls, épouse une femme qu'il aime, la belle Marguerite, qui précisément était recherchée par le véritable assassin de Rochemaure, par Claude Stocq.

En proie à la jalousie la plus vive, cet homme cherche à se venger du rival qu'on lui a préféré, et malheureusement il ne tarde pas à pénétrer le secret du marquis. Certain que Landry n'est autre que le condamné Savigny, échappé par miracle à une mort infâme, il le fait arrêter. L'infortuné serait peut-être pour la seconde fois livré au bourreau, si une émeute excitée contre les protestans n'avait lieu.

Au milieu du désordre, Landry est tué ; Marguerite devient folle à la vue du cadavre de son époux, et le seul rejeton de ce couple infortuné, le jeune Raoul, ne doit la vie qu'à la protection de Marie Stuart.

Quinze années après ces événemens qui prennent eux-mêmes un assez grand espace de temps, Raoul, qui a fait son chemin, va, sous le nom du chevalier Rasleigh, épouser la jeune Louise, héritière du baron de Rochemaure, lorsque, comme son père, il se trouve en rivalité avec l'irréconciliable ennemi de sa famille.

Pour perdre ce nouveau rival, qui vient le blesser dans ses affections, Claude Stocq, en présence de la famille de sa future, dévoile le secret de la naissance de Raoul. Cette révélation, grâce à des preuves qui ont été fournies au jeune chevalier, tourne contre le dénonciateur. Un duel est la suite de sa vengeance, et le misérable est tué par Raoul avec le poignard qui longtemps auparavant avait servi à frapper le baron de Rochemaure dans la forêt de Tallemont.

Ce drame, emprunté à une nouvelle de madame Charles Reybaud, a obtenu un succès remarquable. Il est juste de dire que les acteurs ont bien joué : mademoiselle Théodorine a été magnifique dans le rôle de Marguerite ; St-Hilaire et Lajariette ont bien rendu ceux de Savigny, père et fils ; Raucourt est plein de verve dans le personnage principal, et madame Charles Cabot a dignement représenté la reine Marie-Stuart.

Revue des Modes.

J'assistais, dimanche dernier, au premier bal masqué donné par la direction du théâtre de la Renaissance, et je ne crois pas me tromper en prédisant à ces bals une grande vogue. On peut dire que la somptuosité la plus riche s'est unie au goût le plus irréprochable pour enfanter des merveilles. L'effet magique de l'illumination *à giorno* sur une décoration étincelante de dorure, la profusion des fleurs et des draperies, enfin le choix de l'orchestre, habilement dirigé par Tolbecque, tout avait été préparé avec une magnificence jusqu'ici sans exemple ; tout a dignement répondu à l'attente du public. Une heureuse innovation, empruntée au luxe raffiné de l'Italie, permettait aux personnes qui avaient loué une avant-scène de souper dans le salon qui en dépend, et de jouir ainsi des plaisirs de la table sans se priver du coup d'œil du bal.

Nous voici donc entrés dans cette heureuse époque de l'année si chère à la mode, où chaque jour amène un nouveau plaisir. Spectacle, bal, concert, soirée, on n'a que l'embarras du choix, et ce n'est pas seulement un plaisir circonscrit dans les limites du moment, il se devance lui-même par les préparatifs et il se survit par le souvenir.

Les frères Chagot enrichissent chaque jour la mode de quelques nouvelles créations, pour lesquelles ils mettent à contribution l'or et l'argent, les plumes et les fleurs, qu'il est impossible de combiner avec une entente de véritable fashion aussi distinguée, un goût aussi exquis. Quoi de plus élégant que cette guirlande arabe, cep à feuilles de velours et d'or, qui encadre si délicieusement la figure ? Y a-t-il rien de plus ravissant que ces gracieux chaperons à boutons de rose et feuilles d'or ? Je ne veux pas oublier la guirlande *Adonis et citronelle*, la guirlande *à la coquette*, crésentine bleu ciel majestueusement relevée de feuilles d'argent, et avant tout l'Adonis en brillans, création remarquable, dont la richesse le dispute à l'élégance, et qui emprunte à la lumière un éclat presque fantastique.

Les coiffures à la grecque sont assez recherchées, avec un cercle d'or sur le front et une flèche en or et pierreries qui traverse les cheveux par derrière.

Les petits bords de Maxence, rue Vivienne, 16, font toujours fortune. J'en ai vu de fort jolis en velours bleu, heureusement entremêlés de dentelle d'or, et ornés d'oiseaux, de plumes blanches, de feuillages et de fleurs en or.

Pour robes de soirées, la mousseline des Indes et l'organdi brodés en blanc et en couleur sont toujours fort bien portés. On garnit les robes d'un ruban de tulle brodé, avec deux bouillons au-dessus du volant, et dans chacun d'eux un ruban de satin gros bleu qui ressort pour former un nœud sur le côté de la jupe. Les manches sont fort courtes, composées de trois bouillons de tulle, un ruban dans chaque bouillon, un nœud sur le dessus du bras. Corsage plat et presque toujours à nervure sous la gorge.

Mais si le choix des étoffes et la forme que savent leur donner des mains habiles contribuent beaucoup à l'élégance, il y a une condition plus indispensable encore : c'est celle du corset. Pas d'élégance possible si cette partie du vêtement est mal confectionnée. Pas de grâce si vous êtes gênée dans vos mouvemens, car la grâce et la gêne ne vont pas ensemble. Il est facile de n'avoir à redouter aucun de ces inconvéniens. Le corset mobile de Pousse, rue Montmartre, 171, vous satisfait sous tous les rapports. M. Pousse, qui a obtenu un brevet d'invention pour ses corsets, fruits de longs et consciencieux travaux, a fait disparaître peu à peu tous les inconvéniens reprochés jusqu'à ce jour à cette partie de la toilette ; tous les avantages qu'on pouvait ajouter, il les a obtenus : le corset, entre ses mains habiles, est arrivé à sa véritable perfection, et c'est avec justice qu'il a reçu du monde élégant le nom de *corset merveilleux*, sous lequel il est généralement connu aujourd'hui. Débarrassé de tout mécanisme compliqué, il est réduit à une expression si simple, qu'une légère pression du doigt suffit pour se lacer et se délacer à volonté ;

on n'a plus à lui reprocher ces aspérités qui se dessinaient peu gracieusement sur la robe : il est uni maintenant comme une lame de baleine, et doué d'une souplesse et d'une flexibilité vraiment admirables. Il soutient, favorise les mouvemens du corps, auxquels il donne une grâce et une aisance naturelles. Il donne mieux que l'élégance, il donne la santé, car il est basé sur une connaissance approfondie de notre organisation, et les savantes études anatomiques du fils de M. Pousse n'ont pas peu contribué à amener le corset mobile à ce degré de perfection. Je suis persuadée que son usage constant suffirait pour empêcher toutes ces déviations de taille, si tristement communes aujourd'hui, et qui, pour la plupart du moins, n'ont pas d'autre cause que la mauvaise confection d'un corset qui s'oppose au développement naturel de nos organes, et conduit souvent à une mort prématurée par une route douloureuse. Si le beau sexe doit des éloges à M. Pousse pour la grâce de son invention, l'humanité lui doit des remercimens pour son utilité. (*Le Follet.*)

Revue de cinq jours.

10 JANVIER. — S. A. R. Madame la duchesse de Wurtemberg est morte à Pise, le 2 janvier, à huit heures du soir, dans les bras de son mari et de son frère.

La duchesse de Wurtemberg avait à peine vingt-cinq ans. Elle s'était mariée en 1837. Il était né un prince de ce mariage. C'est à la suite des couches de la princesse que se sont déclarés les premiers symptômes de la maladie dont elle est morte.

— La *Sentinelle de Bayonne* assure que le conseil de guerre, qui avait été chargé d'examiner la conduite des généraux Elio Gomez et Zariategui, a terminé son travail en faveur de ces officiers ; on croyait en conséquence qu'ils seraient incessamment appelés à des commandemens.

— Un journal assure que l'amiral Baudin a été nommé membre de la chambre des pairs, et que M. Emmanuel de Las Cases, membre de la chambre des députés, est nommé ministre plénipotentiaire au Mexique.

— Madame la duchesse de Berri, dit une feuille allemande, se plaît de plus en plus dans la Styrie, pays romantique où elle paraît vouloir prolonger son séjour. Sa position financière s'est améliorée ; la duchesse n'a pas pu faire l'acquisition d'un domaine dans le voisinage de sa propriété de Brunnsée, le prix demandé était trop élevé ; mais elle embellit sa propriété avec un goût parfait. L'ingénieux dessinateur des sites enchanteurs du château du Luxembourg, le conseiller du gouvernement Ried, a séjourné longtemps à Brunnsée, pour y tracer des plans. L'époux de S. A. R., le comte Luchesi, a quitté Vienne il y a peu de temps ; il fait avec la princesse un voyage de trois mois à Naples.

— Cornélius, le célèbre peintre allemand, vient de recevoir, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, une lettre de M. le comte Molé, qui lui annonce que S. M. le roi des Français l'a nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

— Avant-hier, l'Académie des sciences a élu pour vice-président M. Poisson, pair de France, lequel, en conséquence, présidera l'Académie l'année prochaine. Dans la même séance, M. Arago a exposé l'admirable découverte que vient de faire le peintre du Diorama, M. Daguerre, qui a trouvé le moyen de *fixer* durablement, en quelques minutes, au foyer d'une chambre obscure, tous les objets qui viennent s'y peindre. Grâce à cette merveilleuse invention, où c'est la lumière elle-même qui dessine les tableaux, les voyageurs les plus inexpérimentés pourront faire le panorama de l'univers. Cette découverte va révolutionner les arts du dessin.

— On lit dans le *Semaphore de Marseille* : « Nous apprenons que des pièces en argent du duché de Lucques commencent à être en circulation sur notre place. Craignant que ces monnaies, à l'effigie de Carlo Lord. J. D. S. Duca de Luccca, ayant au revers un écusson à 3 fleurs de lis comme celles de Charles X, et de la même forme et du même poids que nos pièces de 40 sous, soient acceptées comme telles, vu que les monnaies d'Italie ont cours en France, nous croyons nécessaire d'avertir le commerce que leur valeur intrinsèque n'est que de 28 sous. Cet avis sera sans doute un obstacle à leur plus ample émission, et préviendra, nous l'espérons, bien des pertes. »

— C'est décidément le 20 de ce mois qu'on ferme les galeries du Louvre, à cause des préparatifs du salon de 1839, qui ouvrira le 1er mars prochain.

— Un ouvrier cordonnier de la rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine, le nommé Bouillon, est mort hier victime de son intempérance. Ce malheureux, qui avait reçu à titre d'étrennes une bouteille d'eau-de-vie, l'avait bue tout entière en quelques instans. Presque aussitôt il est tombé comme frappé de la foudre, et tous les efforts de la science ont été inutiles pour le rappeler à la vie.

— La Seine déborde aujourd'hui sur tous les ports, où l'on se presse d'enlever les marchandises qui les encombraient. Le niveau des eaux était, à midi, à 4 mètres 1½ à l'échelle du Pont-Royal. A cette élévation la Seine cesse tout à fait d'être navigable, les arches des ponts n'étant plus assez hautes pour donner passage aux embarcations.

11. — Un officier des Etats-Unis, commandant le cutter *Woodbury*, donne les détails suivans sur la prise du château de Saint-Jean-d'Ulloa, dont il a été témoin. Les Mexicains ont perdu beaucoup de monde dans l'attaque du château ; on évalue à 400 le nombre des tués et des blessés. Parmi ces derniers, il y a 35 officiers. Le commandant en second du château, le colonel Cela, a été tué. L'intérieur du château et presque toutes les batteries basses ont été détruits par l'explosion des poudrières et par la bombe. L'éclat d'une seule bombe de 82 a détruit l'Observatoire, et beaucoup de soldats ont été ensevelis sous ses ruines. Quand le bombardement a commencé, je me trouvais à portée de pistolet de la flotte française. Le prince de Joinville, qui commandait la corvette *la Créole*, s'est conduit vaillamment. On évalue à 5,000 les boulets lancés par la flotte française. Le château en a lancé 1,700.

— La nouvelle de la mort de la princesse Marie, dit un journal, était connue au château depuis trois jours. On n'a pas voulu l'annoncer à la reine avant l'arrivée de sa fille la reine des Belges. C'est en déjeunant, dimanche, que le duc d'Orléans a reçu le fatal message. Le chagrin s'est tellement emparé de lui, qu'il lui a été impossible de cacher à la duchesse d'Orléans la teneur de la lettre du duc de Nemours qui annonçait la mort de leur sœur. La lettre a été portée de suite au roi, qui a ordonné de tenir la nouvelle secrète, et, le soir même, un article du *Moniteur parisien* annonçait qu'on avait perdu tout espoir. Il n'y aura pas de fêtes à la cour cet hiver. Le duc de Wurtemberg ne restera pas longtemps à Paris. Il ira, dit-on, à la cour de Copenhague, où sa position personnelle et ses alliances lui permettront d'appuyer la politique de sa nouvelle famille.

— La correspondance d'Espagne annonce que le général Narvaez s'est décidé à abandonner son pays et à passer à l'étranger. La bande de Munagorri, qui avait pour but de faire diversion au parti carliste, est décidément dissoute.

— On annonce que la cour de Poitiers doit évoquer l'affaire des troubles de La Rochelle et de Marans. La tranquillité est maintenant tout à fait rétablie dans ces deux villes.

— *Le Griffon* apporte d'Haïti deux envoyés du gouvernement et 350,000 piastres en à-compte de la dette.

— *Le Toulonnais* annonce que la santé de M. le contre-amiral Gallois continue à donner quelques inquiétudes à ses amis. Lors de l'entrée en libre pratique du *Triton*, on a été obligé de porter cet officier-général jusqu'à sa demeure.

— Le journal *le Bon Sens* annonce qu'à dater de dimanche prochain il cessera d'être journal quotidien, et ne paraîtra plus que le dimanche.

— Le tribunal de police correctionnelle de Périgueux vient de prononcer son jugement dans l'affaire de la compagnie Gaillard frères et Penicault contre les messageries royales et générales. Il a décidé que le transport des personnes par les messageries doit être considéré comme une marchandise dans le sens de l'article 419 du Code pénal, qui punit la coalition entre les principaux détenteurs d'une même marchandise ou denrée.

— Avant-hier un ivrogne s'était couché et était endormi sur le cordon qui borde extérieurement le Pont-Neuf ; mais en faisant un mouvement pour se retourner, il tombe dans la Seine et disparaît au fond de l'eau. Chacun le croyait perdu, lorsqu'au bout de quelques secondes, il reparaît à la surface et regagne le bord à la nage du côté du Pont-des-Arts, puis, tout grelottant de froid, il se sauve à toutes jambes et disparaît à tous les regards.

12. — Au moment où l'on croyait les troubles apaisés dans le département de la Charente-Inférieure par le rétablissement de la tranquillité à La Rochelle et dans les campagnes voisines, l'ordre était de nouveau troublé à l'autre extrémité du département.

Des désordres ont éclaté le 3 de ce mois sur le marché de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure) au sujet du prix des blés. Le peuple s'est soulevé au milieu du marché, s'est emparé de tous les grains et se les est appropriés au prix de 18 fr. l'hect. Plus de 200 hectol. de blés se sont ainsi vendus ; bien des sacs ont été même, dit-on, enlevés sans avoir été payés un seul denier. Une vingtaine de gendarmes qui se trouvaient dans la ville ont voulu pénétrer dans la halle pour rétablir l'ordre, mais ils ont été repoussés à coups de pierres, plusieurs même ont été blessés, et force leur a été de se retirer. La populace menaçait ensuite de piller les magasins et les habitations des marchands de blés.

Trois gabares chargées de blés pour l'état, et qui descendaient la Boutonne, se rendant à Rochefort, ont été arrêtées le 6 à Tonnay-Boutonne, près de Saint Jean-d'Angely. C'est, dit-on, le maire qui, à la tête de la garde nationale et de la population soulevée, a mis l'embargo sur la cargaison des gabares.

— Un attroupement de femmes qui ne voulaient pas laisser embarquer des grains s'est formé dernièrement à Pontivy. Les voitures qui transportaient les grains ont été déchargées par elles ; il a fallu avoir recours à la force publique pour mettre un terme à ces désordres. Une douzaine de femmes des plus turbulentes ont été arrêtées.

Les journaux de Londres sont aujourd'hui tout remplis de détails sur les désastres causés par la dernière tempête. Les navires n'ont pas seuls souffert. Un grand nombre de maisons, des églises même ont été renversées. Les dégâts sont immenses.

— On écrit de Copenhague, le 11 décembre :

« L'émancipation complète des juifs vient d'être votée par l'assemblée des états à la majorité de 32 voix contre 30. »

— M. Lepelletier, ex-conventionnel, vient de mourir.

— On annonce que M. Gisquet prépare des mémoires, et que pour se livrer entièrement à leur rédaction il se rend en Italie.

— Dans les premiers jours du mois, une pauvre fille d'une commune du département de l'Yonne s'est jetée dans un puits assez profond. Les voisins, la croyant morte, se sont transportés chez le maire, et l'ont prié de venir relever le cadavre. Ce fonctionnaire répondit qu'il s'en occuperait le lendemain. Heureusement, les voisins ont eu plus d'humanité, et aidés du juge-de-paix, ils ont retiré de l'eau la pauvre fille, qui n'était pas morte, et qu'on a espoir de sauver.

---

13. — Paris est surrbondamment approvisionné maintenant de blés et de farines : 50,000 sacs de farines sont aux magasins de réserve; 10,394 sacs sont à la Halle; 80,000 sont dans les entrepôts et magasins particuliers, total 140,394 sacs.

Paris consommant 2,000 sacs de farine par jour, l'approvisionnement est comme on voit d'environ soixante-dix jours; il faut remarquer encore que les arrivages, en ce moment, surpassent la consommation quotidienne. Enfin les prix sont modérés; voici les cours du dernier marché : Cours moyen du jour 67—56; cours aux taux de la taxe d° 68—09.

—On sait que le conseil municipal a décidé que l'île Louviers, qui depuis deux siècles est occupée par les chantiers de bois, allait être livrée aux constructeurs pour y bâtir tout un nouveau quartier sur un plan régulier. Pour faciliter cette opération importante, le bras de la Seine, toujours si fangeux, qui passe devant l'Arsenal, va être supprimé; à cet effet, une enquête préalable vient d'être ouverte à l'Hôtel-de-Ville.

— *Le Standard* évalue à plus de cent le nombre des personnes qui ont perdu la vie dans la dernière tempête sur la côte d'Angleterre.

— On annonce que mademoiselle de Pradel, dite madame de Nieul, s'est retirée dans un couvent.

— Vendredi dernier, un habitant de la Ferté-sur-Aube (Haute-Marne) s'est donné la mort. En butte à une mélancolie opiniâtre, il congédia un matin sa servante, puis s'occupant à dresser autour de sa maison de petits tas de bois, il y mit le feu, rentra, s'enferma chez lui, et tranquillement assis dans son fauteuil, il attendit de sang-froid que la maison fût embrasée : prenant alors un pistolet qu'il avait préparé d'avance, il se brûla la cervelle. Les voisins, attirés par le bruit de la détonation et l'éclat des flammes, se hâtèrent de porter secours. On arrêta l'incendie assez à temps pour préserver les maisons voisines, qui ne furent que légèrement atteintes.

— Un secrétaire double, ayant appartenu à Louis XVI, a été vendu hier dans la salle des ventes, rue des Jeûneurs. L'adjudication de ce beau meuble, orné de glaces et de cuivres dorés, garni de serrures à secrets, a eu lieu moyennant 2,815 fr. 50 cent.

— Hier soir, à l'Opéra-Comique, pendant la seconde pièce, le cri : *Au feu !* a été proféré par quelques spectateurs. Une soixantaine de personnes ont immédiatement quitté la salle, et la représentation a été interrompue. On a bientôt appris qu'il n'y avait aucun danger. Un tuyau de calorifère, qui avait été chauffé trop vivement, avait mis le feu à quelques ustensiles de théâtre, mais on s'en était aperçu à l'instant même, et il avait suffi d'un seau d'eau et d'une éponge pour éteindre ce feu.

14.—La cour royale (chambre des appels correctionnels) a confirmé aujourd'hui le jugement qui a condamné le nommé Paullet à deux ans de prison, 500 fr. d'amende, 5,000 fr. de dommages-intérêts, et à la contrainte par corps pendant cinq années, pour crime d'adultère commis avec la femme du capitaine N...

— Un journal anglais, *le Globe*, fait la remarque suivante : « Le lord maire de la ville de Londres coûte par an 25,000 liv. sterl. Le clerc de la ville reçoit 3,586 liv. sterl. Si l'on considère que le premier ministre en France ne reçoit pas plus de 3,200 liv. sterl. par an, on trouve que le premier magistrat de la ville de Londres a un traitement huit fois plus considérable. »

—Il y a quelques jours, un propriétaire d'Arras, M. Corroyer, a terminé sa carrière à l'âge de 90 ans. Sa femme, qui était âgée de 78 ans, ne lui a survécu que de quelques heures. Les deux cercueils ont été aujourd'hui conduits ensemble à l'église. Là un seul service a été célébré pour ces deux époux, qui, unis dans la mort comme ils l'avaient été pendant leur longue carrière, ont pris ensemble le chemin de l'éternité.

— S'il faut en croire tous les bruits qui circulent sur le compte de la fille du pacha d'Egypte, cette princesse aurait un caractère fort singulier. Elle change très souvent d'amant. Un jeune Grec qu'elle avait tendrement aimé s'était conduit d'une manière si ridicule envers elle, que non seulement elle le congédia, mais l'empoisonna. Le docteur B..., qui se trouvait alors au Caire, fut appelé auprès de ce jeune homme, et ses secours empressés le rappelèrent à la vie. La princesse, informée de ce qui se passait, manda aussitôt le médecin auprès d'elle; celui-ci décline l'invitation. La princesse le fait avertir qu'elle est malade; forcé alors de se rendre au palais, il trouve la princesse en parfaite santé. Elle le retient une demi-journée pour l'empêcher de donner ses soins au malade. Enfin elle apprend que, tel jour, le jeune Grec subira une opération; elle se hâte d'appeler le médecin pour la rendre impossible. Le docteur se rend au palais et déclare que l'opération est terminée et a parfaitement réussi. Alors elle a l'audace de lui demander ce qu'il exigerait pour laisser mourir le jeune Grec. Pour toute réponse, le docteur B... fit partir du Caire le jeune Grec qu'il avait sauvé.

— L'ouverture du Vaudeville aura lieu définitivement le 15 janvier, dans la jolie salle du boulevart Bonne-Nouvelle. Le spectacle sera composé d'un *Prologue*, joué par tous les artistes de la troupe, de la *Demoiselle majeure*, par Bardou et mademoiselle Brohan, et de *Renaudin de Caen*, par Arnal et Lepeintre aîné.

Bals Musard. — La seconde fête de nuit de la salle Vivienne n'a pas été moins belle que la première. On a remarqué beaucoup de costumes nouveaux, élégans et riches, en plus grand nombre encore qu'au bal précédent : ainsi la vogue reste toujours acquise à Musard. Pour varier de plus les plaisirs du public, l'habile chef d'orchestre vient de composer, dit-on, pour les prochaines fêtes de nuit, de nouveaux quadrilles et des valses nouvelles. Le troisième bal aura lieu samedi prochain 19 janvier.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et fond. de FELIX LOCQUIN et comp. rue N.-D.-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

20 JANVIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait,
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Année.

N° 4.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

LA FÊTE DU CHEVALET.

CHRONIQUE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

I.

PAGUÉ-TE D'AQUI!

La plus ingénieuse comme aussi la plus historique entre les étymologies du nom de Montpellier est celle-ci : *mont* et *verrou*. Cette double signification s'obtient en divisant le mot, soit qu'on traduise les expressions latines : *mons, pessulus*, ou les romanes : *mont, peylat*, qui réunies forment le nom de la ville dans ces deux langues.

L'origine de Montpellier se charge de nous expliquer cette singulière alliance.

Il existait primitivement non loin de Maguelone un coteau renommé pour l'abondance et la fraîcheur de ses pâturages. Les habitans de Sustantion, dans la dépendance desquels il se trouvait, voulurent le soustraire à la rapine des voisins et aux incursions de l'ennemi ; à cet effet ils le fortifièrent comme un camp. Dès lors, le monticule fut condamné à verdoyer derrière une ceinture de fossés, de chaînes et de palissades; il n'était accessible que par un seul endroit, encore ce passage était-il défendu par une porte armée d'un gros verrou. On l'appela le *Mont Verrouillé, Mont Peylat*, ou *Pesselat*.

Après la ruine de Maguelone, au huitième siècle, les habitans de cette île, de concert avec les Visigoths, chassés d'Espagne, cherchèrent un refuge contre l'invasion sarrasine et s'établirent dans cet enclos. Quelques maisons s'élevèrent, et, de ce primitif ensemble, naquit Montpellier. Le fidèle verrou qui avait protégé le monticule à l'état de pâturage devint aussi le gardien de la ville naissante; mais celle-ci, s'accroissant bientôt, ne se contenta plus du domaine commis à la protection de son tuteur originaire, et une ceinture plus large et plus forte de bons et solides remparts vint supplanter le pauvre verrou. Mais la ville, reconnaissante des anciens services, octroya à son premier défenseur une glorieuse sinécure et l'inaugura en qualité de verrou honoraire à la porte de l'église.

Dès lors il devint le *palladium* de Montpellier, qui se plut à le vénérer comme le monument de son antiquité, et l'adopta même comme le symbole de ses droits et de sa puissance. Aussi le banqueroutier, qui par son méfait se plaçait hors la loi et rompait avec la ville, était-il condamné à faire amende honorable sur ce verrou. Le débiteur insolvable, après une cession complète de tous ses biens aux créanciers, était attaché le dimanche suivant, à l'issue de la grand'-messe, au verrou de Saint-Firmin, et là, tête et pieds nus, et certaine partie du corps à découvert, il criait d'une voix dolente : *Pagué-te-d'aqui*! Paie-toi de là ! A cet appel du patient, toutes les mains s'armaient de verges. Le banqueroutier expiait même force dettes inconnues à son bilan ; par droit ou par abus, tout le monde venait prendre part à son supplice. Créanciers fictifs et réels s'associaient dans une commune barbarie; ils tournoyaient impitoyables autour de la victime, et, chose singulière, les tourmenteurs frappaient plus fort en raison directe de l'exiguité ou de la nullité de leurs créances.

Malheur à celui que ce pilori de ridicule et d'humiliation avait déshonoré ; l'exil pouvait à peine le soustraire à l'opprobre et au mépris.

La curiosité publique, toujours avide de ces scandaleux spectacles, devait avoir bientôt à solenniser par sa joie féroce cette peine infamante à la plus grande honte de Michel Oderic, marchand de soieries de la rue des Etuves. Etait-ce faute ou crime de la part du *sédier*? Qui le sait ? Et la foule éprouvait trop de joie d'avoir trouvé un patient, pour s'enquérir de son degré de culpabilité. Quoi qu'il en soit, réservons notre pitié pour Abélise, la fille du banqueroutier, que l'infamie de son père doit atteindre même derrière son innocence et sa vertu : car l'infamie ne respecte rien, car l'infamie est contagieuse, héréditaire surtout : le crime s'isole souvent, l'infamie jamais. Le crime peut manquer de complices, et l'infamie trouvera toujours des victimes. Pauvre Abélise !

Bien que d'origine et de condition bourgeoises, la fille d'Oderic laissait à son insu percer dans ses manières et dans son maintien la dignité d'une demoiselle de souche seigneuriale et la noblesse gracieuse d'une châtelaine. Du reste, rien chez elle de ce dédain orgueilleux ou de cette résignation plus orgueilleuse encore qui peuvent se traduire ainsi : Je suis au dessus de ma position. Non ; grâces et dignité émanaient sans effort et comme virtuellement de toute sa personne, semblable à ces jolies fleurs qui n'en prodiguent pas moins leur parfum et leur éclat sans garder rancune au vase grossier qui leur sert de piédestal.

La beauté d'Abélise n'avait pu rester ignorée

malgré sa vie sédentaire. Aussi parfois, durant la promenade qui se faisait le dimanche à la sortie des vêpres, les jeunes gens de la bourgeoisie, des seigneurs même, avaient-ils suivi Abélise en échangeant entre eux des paroles d'admiration qui dépitaient ses compagnes. On ajoutait encore que le roi Pierre d'Aragon, seigneur de Montpellier, avait paru charmé des grâces naïves et du port majestueux de la jeune fille, un jour qu'il la vit à la procession de Notre-Dame-de-la-Chandeleur. Le suffrage d'un roi si expert en ces matières avait amassé sur le toit d'Oderic d'envieuses rivalités, qui se réjouissaient en secret de voir la fille humiliée par l'ignominie du père.

Le jour dont nous parlons était le 15e du mois d'avril de l'année 1207, et le lendemain avait été fixé pour le supplice du *sédier*. Un rassemblement, toujours nombreux et renouvelé sans cesse, investissait sa demeure. On eût dit que tout ce peuple avait à cœur de ne pas se dessaisir de sa proie et qu'à ces fins il venait la garder lui-même, presque à vue, jusqu'au moment du barbare spectacle; car les six archers qui veillaient devant la maison semblaient plutôt chargés de contenir ce populaire que d'empêcher l'évasion du banqueroutier.

Avisez d'ici au premier étage cette fenêtre gothique : une colonnette la divise dans sa hauteur et sert de base commune à deux ogives qui, en se mariant, viennent s'appuyer sur elle et laissent s'épanouir entre leur double sommet une sorte de grossière rosace. Cette fenêtre éclairait une chambre octogone, haute et froide; et à côté d'une petite table, seul meuble qui, avec un lit, garnissait cette triste solitude, était assis un homme déjà vieux, les bras pendans, un air morne et quelque chose de cet abrutissement stupide que le malheur imprime sur la face de ses victimes. Sa fille, n'osant regarder le vieillard, semblait respecter cette affliction muette; son œil aride appelait en vain le soulagement des pleurs, car deux sillons creusés sur ses joues attestaient qu'elle avait dépensé tout son trésor de larmes. Cette double douleur se manifestait par des signes différens. Sur la figure du père on lisait : Désespoir; sur la figure de la fille : Résignation.

Tout à coup, comme une branche pliée qui rompt le lien qui l'inclinait vers la terre, Abélise se relève par un mouvement spontané. Son visage s'illumine, son œil rayonne. Sans doute une inspiration soudaine vient de s'abattre sur cette femme. Elle se jette aux genoux de son père, et les étreint dans un embrassement énergique en s'écriant :—Si je vous sauvais, mon père, si je vous sauvais !

A cette parole, le vieillard tressaillit : son œil quitta sa désolante fixité pour s'arrêter avec une vague expression sur sa fille; puis il secoua tristement la tête avec un froid sourire d'incrédulité et reprit sa première attitude.

— Je veux vous sauver, entendez-vous? répéta plus fermement la jeune fille, oui, je le veux, je le dois, fût-ce au prix de mon honneur! Le roi d'Aragon m'aime, adieu.

— Malheur sur moi, cette fille est folle, arrêtez-la! s'écriait Oderic; et il se leva pour la suivre; mais elle avait déjà fui, et les archers qui gardaient la porte repoussèrent brutalement le banqueroutier.

Il était nuit quand Abélise s'échappa de la maison paternelle. Tout absorbée par son généreux dessein elle se jeta au hasard dans la première rue qui s'offrit. Le tumulte de ses pensées, la précipitation de sa fuite ne lui permirent point d'attendre la réflexion. Elle n'avait qu'une idée, le salut de son pèe; hors de là elle ne voyait rien, ne sentait rien, n'entendait rien, ne comprenait rien. Il fallut que la fatigue d'une marche hâtée et la fraîcheur de la nuit vinssent apaiser l'ardeur de sa tête brûlante pour ramener sa pensée aux calculs de l'execution, aux moyens à employer pour atteindre son but. Alors elle jeta un regard autour d'elle, et la solitude qui l'environnait la fit frissonner.

Puis, agissant en désespérée au vis-à-vis de son courage et de ses jambes, elle se prit à courir de toutes ses forces. N'écoutant d'autre conseil que la peur, elle erra au hasard dans des rues désertes, inconnues ; trompée par sa mémoire, elle s'aventurait dans une direction qu'elle abandonnait ensuite, et souvent, après de pénibles courses, elle reconnaissait une route déjà suivie. Enfin, éperdue, accablée de désespoir, de fatigue et de frayeur, elle tomba presque évanouie sur les dalles d'un perron.

Le ciel, touché sans doute de la sincérité de ce dévoûment filial, voulut qu'une noble dame, qui prolongeait sa veillée dans son oratoire, entendît les soupirs de la pauvre fille et la recueillît sous son toit hospitalier.

II.

AUX ÉCOUTES.

Dès le lever du soleil les plus curieux étaient sur pied, attendant l'issue de la grand'messe pour jouir de la fustigation publique du marchand de soieries Michel Oderic. L'assistance tumultueuse grossissait en s'échelonnant au bas de la porte de Saint-Firmin. Enfin, le grand viguier parut sur le perron de l'église, et annonça que la peine était remise au *sédier* Oderic; alors les imprécations et les menaces, qu'accompagnait en basse-taille un grognement sourd et nourri, partirent de cette foule mécontente de se voir arracher un os promis à son avidité et acheté par sa patience.

Qui a fait grâce? s'écria-t-on avec humeur, qui a fait grâce? — Moi! dit la reine, qui sortait du temple, accompagnée d'une demoiselle d'honneur, modeste et voilée : c'était Abélise. La charité vigilante de Marie de Montpellier était venue au secours de la pauvre fille égarée la nuit et couchée sur la froide pierre auprès de la maison de Tournamire qu'habitait la reine. La douleur et les larmes d'une part, la compassion de l'autre avaient opéré ce double bienfait de la charité et ce triomphe de l'amour filial. La foule devina tout, et elle, un instant auparavant hargneuse et grondante, se divisa avec respect pour livrer passage à la reine qu'elle escorta en faisant entendre des cris d'allégresse et des paroles de bénédiction. Cet événement défraya longtemps l'admiration et les causeries de la ville. L'amour qu'on portait à Marie s'en accrut encore, car dans tout le Montpellierais, peut-être, elle n'avait inspiré de la haine ou de l'antipathie que précisément aux deux personnes qui par devoir étaient le plus tenues de l'aimer ; savoir : Agnès, sa belle-mère, et Pierre d'Aragon, son mari.

Celui-ci, vrai chevalier errant en matière d'amour, courait aux *glorieuses* et aux *faciles*, oubliant dans ses orgies nocturnes de la *rue Chaude* le délaissement et les larmes solitaires de sa légitime épouse, dont il vivait séparé presque depuis le jour de son mariage.

Les prud'hommes de Montpellier voyaient avec grande peine les criminelles débauches de leur souverain ; marris, il allaient réfléchissant sur les malheurs et dissensions réservés à leur ville si le roi ne laissait un héritier. Ils déploraient la triste nécessité de passer à sa mort en des mains étrangères, moins habiles ou moins valeureuses peut-être.

Seule, Marie, qui attendait tout secours d'en haut, conservait une lueur d'espérance. Un soir elle s'était attardée plus que de coutume dans l'église de Notre-Dame, ses prières avaient été plus tendres, ses larmes plus abondantes ; aussi rentrait-elle presque consolée dans sa maison de Tournamire. Malgré les ténèbres, elle aperçut dans la cour un homme debout et parlant à quelqu'un du castel aussi bas que pouvait le permettre la distance qui le séparait de son interlocuteur. C'était de la fenêtre de son oratoire même que répondait à la personne de la cour une voix qui décelait une femme ou un page par son timbre argentin et sa fraîcheur enfantine.

Marie, inspirée à propos par sa divine patronne, s'avança dans l'ombre, s'introduisit dans le castel et alla se placer en tapinois dans son oratoire. Soit qu'elle eût réussi à faire peu de bruit, soit qu'Abélise fût trop occupée de sa causerie, son entrée ne fut pas entendue. C'était bien Abélise, la belle dame d'honneur. La reine eut bonne envie de la semondre et morigéner sur sa profanation, de la chasser sur l'heure; mais après réflexion elle se contint, et, soit indulgence, soit curiosité de femme, se prit à écouter. Or, voici ce qu'elle put saisir de la causerie à grand renfort d'attention et d'oreilles.

— On vous dit grand et généreux, sire, voudriez-vous contraindre une faible fille comme moi à payer par la discourtoisie et la trahison celle près de qui j'ai trouvé protection pour moi et salut pour mon père ?

— Oh! dites seulement que la reine a été plus heureuse que moi, gracieuse Abélise; mon amour pour vous est si grand que je rachèterais un seul de vos chagrins au prix de ma couronne. Eh bien, s'il fallait vous voir malheureuse et votre père persécuté de nouveau, j'y consentirais, je crois ; je subirais ce supplice s'il m'était offert comme l'unique moyen d'obtenir votre amour, de sécher vos pleurs, de consoler votre tristesse, de réparer votre infortune. Vous parlez de félonie envers la reine votre protectrice, vains scrupules! que lui importent nos amours ? Oubliez-vous que notre mariage s'est conclu par ambassade ? Or, quand la politique parle, le sentiment se tait ; ce que l'intérêt lie, le cœur le disjoint.

Ces paroles sévères, dont la royale écouteuse ne perdait rien, venaient réveiller dans son cœur des douleurs endormies, des illusions longtemps caressées. Cette révélation brutale et inattendue d'une vérité jusque alors déguisée par le doute lui porta un coup terrible, et son affliction se

trahit par un soupir qu'elle ne put comprimer.

Abélise effrayée se retourna.—Me semble ouïr quelqu'un, retirez-vous, sire, nous voici en nuit close, on pourrait nous surprendre, fuyez, fuyez de grâce !

— J'y consentirai, ma toute belle, si vous souffrez que ce parchemin termine une conversation que vous me forcez d'interrompre.

— Puis-je le recevoir sans forfaire à la vertu et à l'honneur ?

Et le roi, sans prendre garde à ce scrupule, tendait une missive au bout de son épée en implorant du geste et de la parole.

Marie profite de cet instant favorable, s'élance; puis d'une main ferme la bouche de sa damoiselle, et de l'autre saisit la lettre impatiente.

Le monarque, enchanté du triomphe, remercie avec transport et s'en retourne en disant tout bas : Pauvre Abélise ! voilà comme elles sont toutes ; et joyeux, alerte, il s'élança sur son destier qui l'attendait à la porte, et bientôt on l'entendit fredonner à mi-voix ces vers que le *trouveur* Vidal avait composés en son honneur.

C'est Pierre d'Aragon, sur son blanc palefroi ;
Lui qui sème en courant ou l'amour ou l'effroi.
Connaissez-vous un preux ? savez-vous une dame
Que n'ait dompté sa dague ou dévoré sa flamme ?
C'est Pierre d'Aragon, sur son blanc palefroi ;
Lui qui sème en courant ou l'amour ou l'effroi.

Abélise, atterée par la présence de la reine, détourna sa tête en tremblant, et, sans oser lever les yeux sur cette figure austère et silencieuse, son visage dans ses mains, elle se jeta aux pieds de sa maîtresse demandant grâce.

Marie, sans la relever : — Votre criminelle conduite m'offense autant qu'elle offense Dieu et la sainte Vierge, dont vous avez profané l'oratoire par des causeries d'amour.

— Oh ! par pitié, noble dame, ne m'accablez pas d'une aussi cruelle injure. Le Seigneur peut-il permettre que là où le bienfait a été semé il naisse ingratitude et perfidie ? J'en atteste Dieu et Notre-Dame de Vauvert, je suis innocente d'intention du crime dont vous m'accusez, je n'en suis que l'involontaire complice.

— S'il en est ainsi, pourquoi n'osez-vous lever la tête et soutenir mon regard ? Pourquoi ce trouble, cette confusion ? Ma présence vous effraie ; mais s'il s'offrait un moyen, un seul de me prouver votre innocence ?

— Oh ! alors je bénirais le ciel, car je pourrais reconquérir votre estime ; alors j'aurais le droit de vous répondre sans rougir, sans trembler. Mais parlez, je vous en supplie, madame, en existerait-il quelqu'un ? Oh ! non, je n'aurais pas tant de bonheur ! et cependant vous n'avez pas voulu me leurrer d'un espoir mensonger ; me faire entrevoir votre estime pour me laisser dans votre mépris. Oh ! par pitié, délivrez-moi de ce doute insupportable ; dites, et quel que soit le moyen, je promets et je jure de m'y soumettre. Je vous le demande à genoux, quel est-il ?

— Vous le saurez plus tard, laissez-moi seule.

Quand Abélise fut sortie, la reine put abdiquer le rôle d'insensibilité qu'elle jouait avec grande contrainte devant sa dame d'honneur. Elle ouvrit alors, après un instant d'hésitation, la lettre froissée dans ses mains, et lut :

« A la gente et gracieuse Abélise, moi, Pierre » d'Aragon, salut, amour et liesse.

» On ne peut vous voir sans vous suivre, vous » entendre sans se sentir ému, vous connaître » sans vous adorer. Las ! telle est ma chevance. » Si vous avez pitié de ma tristesse, vous daignerez répondre *oc* à ma requête de tendre merci. » On dit que dimanche prochain vous accompagnez la reine à sa châtellenie d'Omelas. J'irai » ce jour-là chevaucher dans ces parages ; vous » m'entendrez chanter sous votre fenêtre, et, » s'il vous plaît ne pas me voir mourir de désespoir et de douleur, vous laisserez tomber de la » tourelle un bouquet de violettes. A ce signal, le » plus épris et le plus fidèle des amoureux entrera » dans le manoir, si vous daignez lui ouvrir la » poterne. »

Atroce félonie ! murmura la reine. Qu'y a-t-il de sacré et de respectable pour vous, ô Pierre d'Aragon ! vous nous faites là une guerre de lâche et de traître, sire ! Je me sens la force de vous mépriser quand je ne vous aimerai plus. O sainte Vierge, ayez pitié de lui et protégez-moi.

III.

NOTRE-DAME DES TABLES.

Or, nous sommes au dimanche, et les prières sont chaudes et ferventes dans l'église de Notre-Dame des Tables.

C'est donc un secours bien important que tous ces fidèles demandent au ciel par l'intercession de la Vierge ? Sans doute, car le sort et l'avenir de Montpellier en dépendent. Que leurs vœux soient exaucés, et les divisions qui affligent leur ville cesseront, et la paix et la concorde rentreront dans la famille de leurs seigneurs, et l'ambition d'Agnès, la marâtre et l'ennemie jurée de Marie de Montpellier, s'éteindra dans l'ombre faute d'espoir et d'aliment.

Pendant ce temps-là que fait la reine ? Retirée dans son oratoire, elle s'est associée par la prière et le jeûne aux dévotions de son peuple. Après six jours d'oraisons ferventes, on l'a vue partir ce matin pour Omelas. Elle est allée sans doute demander à la solitude de sa châtellenie plus de recueillement pour ses prières, plus de calme pour sa retraite.

Et le roi ? — Nous osons à peine nous adresser cette question. Pourtant il faut bien nous enquérir de ses faits et gestes.

Avisez là-bas sur ce palefroi blanc un seigneur qui vient de sortir de la ville, par le faubourg de Lates. Le sourire sur les lèvres et dans les yeux, le front rayonnant d'une vague joie, il regarde le soleil couchant et semble maudire sa lenteur à s'ensevelir au-delà des monts dans sa couche enflammée. A son élégant et singulier costume, on ne devine guère si c'est un *troveur* ou un chevalier qui le porte. La toque et la soutanelle verte du trouveur s'unissent à l'épée et au mantelet du chevalier. C'est un trouveur, voyez cette mandore appendue à la selle. C'est un chevalier, voyez ce gantelet et ces éperons d'or. C'est l'un et l'autre, reconnaissez le roi Pierre d'Aragon. Où court-il ainsi, alerte et riant ? Sans doute à quelque rendez-vous d'amour, car il est sans escorte, car il se plaint de la longueur de l'espace et plus encore de celle du temps.

Enfin la nuit était venue. Une teinte blanchâtre, légèrement tissue, atténuait, en la couvrant d'un voile diaphane, la crudité de l'azur du ciel, et la lune, mollement dessinée sur ce fond bleu, se promenait triomphante et rêveuse, sur un massif de vieux ormes qui décorait les alentours du château d'Omelas. Ce manoir à l'allure imposante, au maintien sévère, à la figure noircie, semblait un vassal du *bon* Raymond, comte de Toulouse, qui se serait endormi debout, armé de pied en cap, attendant le signal des alarmes, dans une vallée ombreuse et fleurie, à deux lieues de la ville de Montpellier.

Arrivé près du manoir, Pierre d'Aragon attacha son fidèle palefroi aux branches d'un olivier, prit sa mandore, fit le tour du castel et s'arrêta sous une tourelle octogone, aux pieds de laquelle venaient mourir les eaux du Lez. Il fallait la fixité de son regard et sa connaissance des lieux pour deviner une petite fenêtre qui s'ouvrait dans l'ombre, à l'un des angles les plus discrètement ménagés par l'architecture de ce castel.

Pierre se prit à chanter à mi-voix son *sirvente* favori que nous allons essayer de traduire.

Des doux ébats, des causeries,
Voyez arriver les beaux jours ;
Vergers touffus, vertes prairies,
Des ruisseaux les rives fleuries
Rendent la voix aux troubadours.
Moi, suis muet, rien ne m'inspire,
Rien ne peut éveiller ma lyre,
Fors les amours.

O tant belle
Damoiselle,
Sous la tourelle
Me voici ;
Par ta patronne,
O toi si bonne,
Ne m'abandonne
Longtemps ici.

— La fenêtre reste fermée, peut-être ma voix se perd dans l'espace. Chantons plus fort.

Sa beauté, son nom, sa noblesse,
Parlent si haut à tous les cœurs,
Qu'à ses pieds chagrins et tristesse
Valent mieux que joie et liesse
Qu'on pourrait conquêter ailleurs.
O dame, devenez ma mie,
Et je verrai mourir d'envie
Tous les seigneurs.

O tant belle
Damoiselle,
Sous la tourelle
Me voici.
Par ta patronne,
O toi si bonne,
Ne m'abandonne
Longtemps ici.

— Bien... j'ai cru l'apercevoir à travers ce cadre de verdure. Je ne me trompe pas. A moi la victoire !

S'il vous plaît, maîtresse [illegible],
Du [illegible] me faire [illegible],
Je promets sur la [illegible]
Que votre couleur préférée

Sera reine dans un tournoi.
Vous de mon cœur la suzeraine,
Daignez prendre en pitié ma peine,
Secourez-moi !

O tant belle
Damoiselle.....

Ici un bouquet tomba sur la mandore du chanteur; l'instrument rendit un son discordant pareil à celui d'une corde qui se casse. Le trouveur se tut, s'approcha du fossé, et l'on entendit dans l'ombre la poterne rouler sur ses gonds rouillés pour s'ouvrir et se refermer en criant.

IV.

LE CHEVALET.

Le lendemain, toute la ville de Montpellier était en fête.

Or, s'il eût été donné à quelqu'un de voir cette fête bruyante, animée, diverse, du haut du clocher de Notre-Dame des Tables, il eût distingué entre tous un lieu privilégié de la foule, où la rumeur était plus éclatante et mieux nourrie, les guirlandes plus belles, les arcs-de-triomphe plus riches, plus multipliés; et il eût remarqué toutes ces choses aux alentours de la porte de Sainte-Foy.

Au milieu et au bout de sept gradins circulaires recouverts de tapis, surgissait un trône magnifique protégé par un pavillon de damas blanc. Au bas et à l'entour, une mosaïque de têtes pittoresque, agitée; des yeux ouverts outre mesure, des bouches béantes, le tout surmonté par quelques figures rieuses et fleuries de petits enfants que les femmes élevaient sur leurs bras et les hommes sur leurs épaules. Le cercle vivant et fluctueux se ruait par saccades sur une triple haie d'archers et de gendarmes chargés de le contenir. Pour qui cette affluence, pour qui cette allégresse, pour qui ce trône ? Pour Pierre d'Aragon et Marie de Montpellier, sa femme, qui, pour la première fois peut-être, viennent de sanctionner leur union conjugale par une nuit d'amour au château d'Omelas.

Cela vous étonne ? Pas autant que le roi sans doute lorsque ce matin il a reconnu sa femme au lieu de sa maîtresse, Marie dans sa couche à la place d'Abélise. Une ingénieuse ruse, exécutée par la reine en collaboration de sa dame d'honneur et avec l'assistance des consuls de Montpellier, a légitimé une nuit de félonie amoureuse que se proposait Pierre d'Aragon. S'il a rempli devoir d'époux, ce n'est pas sa faute, il s'est trompé.

Seulement, en roi qui sait vivre, il en a pris gaîment son parti, riant le premier de sa mésaventure. « Ce que femme veut, Dieu le veut », a-t-il dit à Marie; et s'approchant de l'oreille d'Abélise, il a ajouté tout bas : « Je vous remercie, gente damoiselle, de m'avoir déguisé le devoir sous le charme du plaisir. Par saint Jacques ! je me suis cru pleinement heureux, grâce à votre tromperie. La foi sauve. » Puis s'adressant à toutes les deux : « Je comprends maintenant les prières à Notre-Dame et la fête qui nous attend. Ma foi, tout le monde s'était conjuré pour mon bonheur. Il est doux de rendre les armes à de pareils ennemis ; allons les faire jouir de leur triomphe. »

Noël ! Noël ! les voici ! les voici, s'écria de toutes parts la foule tumultueuse en se haussant sur la pointe des pieds et allongeant de toute l'élasticité des cous ses innombrables têtes, qu'elle tournait devers un nuage de poussière.

En effet, on entendit bientôt du côté de la grande avenue les sons criards des hautbois, des sistres et des cornemuses. Les jongleurs ouvraient la marche, suivis par douze damoiselles et douze dames des plus notables de Montpellier, toutes habillées de blanc et portant en leurs mains des chandelles de cire. Après elles venaient les sergens à pied, les arbalétriers à cheval, l'official de l'évêque, deux chanoines, deux notaires, le baile entouré de ses assesseurs. Au-dessus de toutes ces têtes se déployaient de distance en distance les bannières des six quartiers de la ville appelés *sixains*; et enfin les douze consuls, avec leurs robes mi-partie rouges et noires, marchaient lentement côte à côte des comtes, barons et chevaliers qui servaient d'escorte à Pierre d'Aragon, Marie de Montpellier et Abélise qui terminaient le cortége.

Le peuple devisait, chantait, criait, dansait toujours pour célébrer dignement la réconciliation de ses maîtres et seigneurs. Heureuse nuit consacrée par une belle et mémorable fête dont la noblesse et le peuple devaient se réjouir : la noblesse, car cette nuit devait enrichir la dynastie d'Aragon d'une de ses gloires les plus pures en la personne du roi Jacques, le fils et l'héritier de Pierre ; le peuple, car de cette fête devait dater un joyeux amusement que la tradition a conservé jusqu'à nous dans le midi de la France. Abélise chevauchait à côté du roi sur une haquenée blanche. Les bourgeois de Montpellier, flattés de l'honneur insigne octroyé à leur concitoyenne, demandèrent et obtinrent cette même haquenée qu'ils s'engagèrent à faire nourrir aux dépens de la ville. Tous les ans, à pareil jour, on promenait cette haquenée par des sentiers couverts de fleurs au milieu des chants et des danses de la foule. On prit goût à cette fête, et l'on s'avisait de la régulariser, quand la haquenée mourut après vingt anniversaires de cette ovation.

La fête sera-t-elle viagère ? son existence est-elle liée à l'existence de la haquenée ? se demandèrent avec inquiétude les jeunes gens de Montpellier. Non, sans doute. Et la bête morte, ils l'empaillèrent. A l'aide de cet ingénieux stratagème, elle put encore présider à leurs fêtes; seulement, le plus habile se chargeait d'en faire manœuvrer le cadavre : c'est de là que la fête du *chevalet* prit naissance et devint l'ornement obligé de toutes les grandes réjouissances du Midi.

Le 21 août 1721, le roi de France Louis XV le *bien-aimé* voulut charmer sa convalescence par une représentation du *chevalet*. Des jeunes gens de Montpellier, mandés à la cour, y célébrèrent en grande pompe cette fête nationale. Mais dès cette époque elle avait considérablement dérogé au rite primitif; et cette joyeuse solennité, en passant par la filière prestigieuse de la tradition, en était sortie brillante et perfectionnée, à peu près telle qu'on l'observe encore de nos jours.

Un jeune homme se plonge jusqu'aux reins dans un petit cheval de carton qu'il attache à sa ceinture. Un caparaçon descendant jusqu'à terre a pour but de cacher les jambes du cavalier qui fontionne de son mieux, pendant que des jambes factices, dessinées en relief des deux côtés de la selle, favorisent l'illusion et dissimulent à l'œil l'absence des jambes réelles.

Le cavalier saute, trépigne, danse aux sons du tambourin et du hautbois. Un de ses camarades, un tambour de basque dans les mains, tourne sans cesse autour du chevalet comme pour lui présenter de l'avoine. Le jeu consiste, de la part du chevalet, à fuir constamment le donneur de *civado*, en cherchant à l'embarrasser dans ses caracoles. Si la bouche du chevalet ne peut éviter le tambour de basque, l'assistance s'écrie : *manxo civado*, *mange avoine*, et le cavalier a perdu. La victoire lui reste dans le cas contraire. De part et d'autre, ce singulier manége réclame autant d'adresse que d'agilité, et doit s'exécuter en cadence. Vingt-quatre danseurs, les jambes entourées de grelots, se divisent en deux camps, et, sous les ordres de deux capitaines, prennent parti pour ou contre le donneur d'avoine. Ils composent diverses figures de ballets et s'entrelacent de mille manières en dansant toujours les mêmes rigodons que le chevalet. Une fois la lutte terminée, les deux compagnies de chorégraphes environnent le vainqueur, qui entonne la chanson languedocienne de circonstance.

O contrées méridionales ! conservez avec soin cet héritage de joie et de plaisir laissé par vos ancêtres, ces professeurs de la *gaie science*. Les traditions meurent : n'effeuillez pas ce bel arbre jusqu'au tronc, car plus de printemps qui lui rende ses fleurs, plus de soleil qui régénère sa séve.

Une fête provient d'ordinaire d'un événement si heureux, que la somme de joie qu'il exigeait ne put s'acquitter par les réjouissances d'une seule année. On l'ajourna donc aux années suivantes pour finir de se libérer envers lui à l'aide de paiemens partiels appelés anniversaires. Aujourd'hui que nous contractons si peu de pareilles dettes, soldons avec scrupule l'arriéré de nos pères.

FRÉDÉRIC THOMAS.
(*Revue du* XIXe *Siècle.*)

ANECDOTES
SUR
BEETHOVEN.

La biographie de Beethoven est encore un ouvrage à faire. Ce que l'on possède sur la vie de cet homme extraordinaire se réduit à une mesquine brochure allemande publiée par Schlosser, défectueuse sous plusieurs rapports; à une esquisse intéressante, mais incomplète du chevalier de Seyfried, qui se trouve en tête d'un ouvrage apocryphe de Beethoven, et enfin à des articles de dictionnaires, de recueils périodiques et de journaux qui, pour la plupart, ont puisé dans les deux ouvrages que nous venons de citer.

On s'attendait depuis longtemps à voir combler la lacune que nous venons de signaler : elle vient de l'être en partie. Deux hommes se

sont réunis pour remplir cette tâche à laquelle leur position semblait particulièrement les appeler.

Personne plus que Ferdinand Ries, compatriote, élève et ami de Beethoven, n'était à même de fournir des renseignemens précieux sur cet homme de génie. Aussi, depuis longtemps, Ries était-il obsédé par tous les amis de l'art, qui le pressaient vivement d'écrire ses souvenirs, et de sauver de l'oubli toutes les particularités qu'il savait sur son maître. Ries avait promis de le faire ; mais, toujours occupé d'autres travaux, il avait différé l'accomplissement de sa promesse. Enfin, un mois avant sa mort, il prit la plume, et écrivit ce que l'on pourrait appeler le croquis de ses souvenirs. Le manuscrit fut remis entre les mains du docteur Wegeler, qui, également compatriote et ami d'enfance de Beethoven, se chargea d'en diriger la publication.

Le livre a paru ; nous l'avons sous les yeux (1).

Ce volume se divise en deux parties qui appartiennent chacune exclusivement à un des rédacteurs. C'est M. Wegeler qui commence. Il donne d'abord des documens précieux sur la naissance et sur la famille de Beethoven ; puis il passe à la jeunesse et à l'éducation de notre compositeur, dont il raconte quelques anecdotes piquantes ; enfin suivent des lettres de Beethoven, accompagnées de notes explicatives. La seconde partie est due à Ferdinand Ries. Ce sont des anecdotes, des pensées, des réflexions, une foule de petites notes jetées là au hasard et sans ordre, comme se les rappelait l'auteur.

L'éducation de Beethoven, sans être distinguée, ne fut pas tout-à-fait négligée. Il alla à l'école, où il apprit à lire, à écrire, le calcul et un peu de latin ; mais la musique resta le but principal, et son père se chargea lui-même de commencer cette partie de l'instruction. Il lui enseigna les principes du piano ; mais comme il ne jouait pas lui-même de cet instrument, un autre professeur devenait nécessaire, et ce fut un homme dont personne n'a fait mention jusqu'ici : il se nommait Pfeiffer. Plus tard il devint chef de musique dans un régiment bavarois à Dusseldorf ; c'était un artiste consommé et de beaucoup de génie. Beethoven lui dut la plus grande partie de ce qu'il apprit dans son enfance, et il en garda toujours un souvenir reconnaissant ; de sorte que plus tard, établi à Vienne, il lui envoya des secours en argent.

Dans l'église catholique de Bonn il était d'usage de chanter, pendant trois jours de la semaine sainte, les lamentations de Jérémie. C'était une espèce de plain-chant fort simple qui se bornait à quatre notes, dont une était souvent répétée sur plusieurs mots, et même sur des phrases entières, jusqu'à ce qu'enfin, au dernier mot, le chant tombât dans la finale. L'emploi de l'orgue étant défendu pendant ces trois jours ; il y avait dans l'église un piano pour soutenir la voix du chanteur.

Un jour, lorsque ce fut le tour de Beethoven de servir d'accompagnateur, il demanda au chanteur Heller, renommé par la sûreté de son intonation, s'il lui permettait de le dérouter et de lui faire perdre le ton. Heller ayant accepté le défi, Beethoven se mit à moduler de telle sorte que le chanteur, trompé par la savante combinaison des accords, ne put retrouver la finale. Heller, dans un mouvement de colère, alla se plaindre auprès de l'électeur. Ce prince, qui aimait à rire, trouva le tour fort plaisant, mais il ordonna au jeune organiste d'accompagner à l'avenir d'une manière plus simple et moins savante. Beethoven n'avait alors que seize ans. A la même époque il fut encore nommé musicien de la chambre de l'électeur. Son emploi consistait à jouer du piano aux soirées musicales de la cour.

Beethoven, à l'âge de seize ans, n'avait pas eu occasion d'entendre un virtuose sur le piano. Dépassant de bien loin ses maîtres et tous les pianistes de Bonn, il était livré à lui-même pour l'exercice de son instrument ; aussi son jeu, bien que remarquable sous le rapport de l'habileté et de la force, laissait-il à désirer pour la délicatesse et le goût. Ce fut Sterkel qui lui fit voir ce qui lui manquait de ce côté. Dans un voyage à Mergentheim, l'électeur se fit suivre par toute sa chapelle. On passa par la ville d'Aschaffenbourg, où Beethoven eut l'avantage d'être présenté à Sterkel qui l'accueillit avec bienveillance. Sterkel, sans pouvoir exécuter de grandes difficultés, se distinguait par un jeu élégant dont la précision et la netteté faisaient le principal mérite. Cédant aux instanees de la société, il se mit au piano. Beethoven, se plaçant derrière lui, resta immobile, les yeux fixés sur les touches et sur les mains qui les parcouraient en les caressant. Lorsque Sterkel eut fini, l'on pria Beethoven de jouer à son tour. Il refusa. Mais la conversation étant tombée sur un air varié de Beethoven récemment publié, et Sterkel ayant fait quelques observations sur l'excessive difficulté de ce morceau, ajoutant que l'auteur lui-même ne saurait l'exécuter en entier d'une manière satisfaisante, Beethoven se sentit vivement piqué dans son amour-propre et demanda le cahier. Sterkel ne le trouva pas, et déclara qu'il était égaré. Alors Beethoven se mit à jouer par cœur ce qu'il avait retenu de ses variations ; il en ajouta d'autres qu'il improvisa, de telle sorte que Sterkel et tous les assistans restèrent stupéfaits. Ce qu'il y eut encore de remarquable dans cette improvisation, c'est que Beethoven, s'appropriant tout à coup les qualités de l'exécution de Sterkel, joua avec une précision, une netteté et une délicatesse qu'on ne lui avait pas vues jusque-là.

Ce voyage laissa encore, sous d'autres rapports, un doux souvenir dans la mémoire de Beethoven, lui rappelant des momens d'une gaîté folle, trop rares, hélas ! dans le reste de sa vie. Toute la chapelle de l'électeur se trouvait réunie dans deux yachts qui longeaient, dans la plus belle saison de l'année, les bords admirables du Rhin. Les musiciens enjoués conçurent l'idée de se constituer en royaume, et choisirent pour roi un acteur comique assez célèbre de son temps, nommé Luchs. Dans la distribution de l'état de la maison royale, Beethoven et le célèbre Bernard Romberg furent nommés garçons de cuisine. On leur remit un diplôme en règle que Beethoven conserva religieusement comme souvenir de ces belles journées. On se souvient peut-être d'avoir lu dans un de nos journaux un conte écrit par un spirituel auteur et intitulé : *Beethoven cuisinier*. L'incident dont nous venons de parler, et que Beethoven se plaisait à raconter à ses amis, aurait-il donné lieu à cette anecdote sans fondement ?

Avant de quitter la première période de la vie de Beethoven, nous dirons quelques mots sur une famille qui exerça une heureuse influence sur la culture de son esprit. Uniquement occupé de la musique (car son père ne connaissait et ne voulait que cela), Beethoven était resté étranger à la connaissance de la littérature de son pays. Ce fut dans le sein de la famille dont nous allons parler qu'il puisa les premières notions littéraires, et qu'il contracta le goût de la lecture pour tout le reste de sa vie.

La famille de Breuning se composait de la mère (veuve d'un conseiller de cour), de trois fils et d'une fille. Les fils, du même âge que Beethoven, se lièrent avec lui d'une étroite amitié. Madame de Breuning lui portait un sincère attachement et le recevait comme un enfant de la maison. Rudement traité par son père, ne rencontrant chez lui que chagrin et dégoût, Beethoven trouvait dans la maison Breuning un asile toujours ouvert ; c'est là qu'il se sentait à son aise. Y rester une partie de la journée, y passer des soirées entières, c'était pour lui un extrême bonheur ; aussi madame de Breuning avait-elle sur lui un ascendant prononcé. Ce que personne ne pouvait obtenir du jeune artiste revêche et morose, elle n'avait qu'à en exprimer le désir, elle était sûre d'être obéie. Une seule chose faisait cependant exception ; elle ne réussissait pas toujonrs à vaincre la répugnance qu'il avait à donner des leçons de musique. Réduit à ce moyen de gagner de l'argent pour augmenter le revenu de son père, qui, sans être pauvre, était loin de se trouver à son aise, Beethoven avait pris quelques élèves. Mais professer était pour lui un vrai tourment. Il enseignait le piano à la fille et au fils cadet de madame de Breuning ; ici l'amitié qu'on lui prodiguait lui faisait un devoir d'être exact ; mais il n'en fut pas de même pour ses autres élèves, il ajournait les leçons de ceux-ci autant qu'il le pouvait. Un jour madame de Breuning l'ayant vivement pressé d'aller donner sa leçon ordinaire de piano dans l'hôtel de l'ambassadeur d'Autriche qui se trouvait en face de sa maison, Beethoven se mit en route. Mais, arrivé devant la porte de l'hôtel, sa répugnance naturelle l'emporta ; il retourna sur ses pas chez madame de Breuning, et lui dit : *De grâce*, madame, *il m'est impossible de donner cette leçon aujourd'hui ; demain j'en donnerai deux.* Cette répugnance pour l'enseignement, Beethoven la conserva pendant toute sa vie.

Ici finissent les renseignemens sur l'enfance et la jeunesse de Beethoven. En 1793, il quitta sa ville natale pour se rendre à Vienne, où il passa, comme on sait, le reste de sa vie. Dans les premières années il eut le bonheur de ne pas être entièrement séparé de ses amis. Wegeler, se proposant de suivre les cours de médecine dans la capitale de l'Autriche, était venu le joindre, et leurs relations se renouvelèrent et devinrent même plus intimes. Beethoven, malgré les succès qu'il obtenait dans sa carrière d'artiste, ne

(1) *Biographische Notizen über Ludwig van Beethoven.* (Notes biographiques sur Louis van Beethoven, par le docteur F.-G. Wegeler et Ferdinand Ries. Coblentz, Bædeker, 1838, in-12.)

se trouvait pas heureux. (Hélas! il ne l'a jamais été! Dans des momens de tristesse et d'accablement, c'était pour lui un bonheur de venir épancher ses chagrins dans le sein de son ami, dont la conversation réussissait ordinairement à lui dérider le front et à rendre le calme et la sérénité à son âme. Il eût été très heureux pour Beethoven de conserver auprès de lui plus long temps cet ami dévoué. Mais Wegeler, après avoir terminé ses études, dut regagner ses foyers et retourna à Bonn. Alors une correspondance s'établit entre eux, mais elle fut peu suivie, les lettres de Beethoven n'arrivèrent qu'à de fort longs intervalles

Ce fut en 1800 que Ferdinand Ries, alors âgé de quinze ans, arriva à Vienne, où son père l'avait envoyé pour se perfectionner sous les auspices de son célèbre compatriote. Muni d'une lettre de recommandation, il se présenta chez Beethoven. Celui-ci, très occupé par son oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, dont il préparait l'exécution, parcourut la lettre et lui dit : « Je ne puis dans ce moment répondre à votre père; mais écrivez-lui que je n'ai pas oublié la mort de ma mère, cela lui suffira. » Ries apprit plus tard que son père avait donné des secours à Beethoven, dont la famille se trouvait fort gênée à cette époque.

Le noble caractère de Beethoven ne se démentit point. Le cœur plein d'un souvenir de gratitude, il traita le jeune Ries avec une affection toute paternelle. On sait quelle répugnance Beethoven avait à donner des leçons; nous l'avons dit plus haut. A Vienne, toute demande de cette nature était constamment repoussée par lui, et il n'a eu que deux élèves, l'archiduc Rodolphe et Ferdinand Ries.

Lorsque Steibelt arriva à Vienne, précédé d'une brillante réputation, les amis de Beethoven, qui alors passait pour être le premier pianiste de la capitale, étaient vivement préoccupés de la concurrence qui allait s'établir entre les deux artistes, bien entendu sous le rapport de l'habileté d'exécution. Ce fut dans une soirée musicale donnée par le comte de Fries, que les deux rivaux se virent pour la première fois. Beethoven y joua son trio en *si* bémol (œuvre 10), qui n'avait pas encore été exécuté jusque-là. Steibelt écouta avec une espèce de condescendance, et dit à l'auteur quelques mots flatteurs, se croyant sûr de la victoire. Il joua un quintette de sa composition, après quoi il improvisa, et produisit beaucoup d'effet avec ses accords de *tremolo* qui étaient alors une nouveauté. Beethoven, pressé de jouer encore, s'y refusa.

Huit jours après il y eut une autre réunion chez le comte de Fries. Steibelt, après avoir exécuté avec beaucoup de succès un nouveau quintette, se mit à jouer une brillante fantaisie pour laquelle il avait choisi le thème des variations de Beethoven qui se trouvent dans le trio dont nous venons de parler.

C'était jeter le défi au *compositeur*, et les amis de Beethoven, sentant tout ce qu'il y avait de blessant dans un pareil procédé, le pressèrent vivement de relever le gant et d'aller improviser. Piqué lui-même de la conduite de Steibelt, il se dirigea vers le piano, enleva, en passant devant les musiciens, la partie de basse du quintette de Steibelt, encore posée sur le pupitre du violoncelliste, et la plaça devant lui en sens retourné. Était-ce à dessein, ou par hasard? on l'ignore. Il commença à toucher d'un seul doigt quelques notes qu'il choisit dans cette partie de basse, et dont il se forma un motif. Puis il se livra tout entier à son inspiration et improvisa de manière que Steibelt, écrasé par l'immense supériorité du plus grand génie musical, jugea bon de quitter la place sans attendre la fin. Depuis ce temps Steibelt évita la présence de Beethoven, et n'accepta aucune invitation pour des soirées que sous la condition expresse que Beethoven n'y serait point admis.

Beethoven ne se bornait pas à jeter sur le papier des gloses satiriques sur des règles qu'il croyait mal fondées; il faisait aussi sur ce sujet des plaisanteries de vive voix lorsque l'occasion s'en présentait. On lui a souvent reproché des incorrections, il se moquait de ces critiques pédantesques; quand il était de bonne humeur, il se frottait les mains d'un air content, et puis s'écriait, en éclatant de rire : « Oui, oui, ils s'étonnent et se cassent la tête, parce qu'ils n'ont pas trouvé cela dans les traités d'harmonie! »

Voici à ce propos une anecdote racontée par Ries.

« Un jour, nous promenant, je lui parlai de deux quintes justes qui se trouvent dans un de ses premiers quatuors pour violons (en *ut* mineur) et qui produisent un effet frappant et de toute beauté. Beethoven ne se rappelait pas le passage en question et prétendait que je me trompais, et que ce n'étaient pas des quintes. Comme il avait l'habitude de porter toujours sur lui du papier réglé, j'en demandai et je notai le passage à quatre parties. Beethoven, voyant que j'avais raison, me demanda : *Eh bien, qui les a donc interdites, ces quintes?* Je ne savais comment prendre cette question, il la répéta plusieurs fois, jusqu'à ce que je répondisse tout étonné : «Elles sont proscrites par les premières règles fondamentales de l'harmonie.» La question fut encore une fois répétée, et j'ajoutai : « C'est Marpurg, c'est Kirnberger, Fux, en un mot tous les théoriciens qui proscrivent ces quintes. — *Eh bien*, répliqua Beethoven, *alors moi je les permets.* »

Lors de son séjour à Berlin, Beethoven se trouvait souvent en société avec Himmel, l'auteur de *Fanchon* et d'une foule de morceaux qui ont joui d'une grande popularité en Allemagne. Himmel était en même temps pianiste, et bien qu'il ne pût se mesurer avec les virtuoses de son temps, il jouait d'une manière agréable et gracieuse qui lui valut du succès.

Un jour Himmel pria Beethoven d'improviser, ce que celui-ci s'empressa de faire. Himmel, engagé à son tour de jouer, se mit au piano sans éprouver de l'embarras, et sans redouter une comparaison qui devait lui être désavantageuse. Il travailla les touches de son mieux, et il était en train depuis assez long-temps, lorsque Beethoven l'interrompit par cette apostrophe : » Eh bien! quand commencerez-vous enfin? » Le mot était sanglant. Himmel se leva en colère, et l'on finit par se dire de part et d'autre des mots blessants.

— Je croyais en effet, dit Beethoven plus tard à Ries, que Himmel ne faisait que préluder.

Une réconciliation eut lieu quelque temps après; mais elle ne fut qu'apparente; car Himmel, qui semblait pardonner à son adversaire, se proposait de tirer vengeance par les armes du ridicule. Il lia correspondance avec Beethoven qui était retourné à Vienne, et lui écrivit un jour qu'on venait de faire une découverte incomparable, en inventant une ***lanterne pour les aveugles.***

Or, il faut savoir que Beethoven avait la passion des nouvelles. Dès qu'il avait appris quelque chose de nouveau, il en parlait à toutes ses connaissances, et rien de plus facile que de lui faire croire des absurdités. *Une lanterne pour les aveugles*! c'était chose trop extraordinaire, pour que Beethoven, frappé d'étonnement, ne s'empressât pas de raconter à tout le monde cette merveilleuse découverte. L'incrédulité de quelques amis fut incapable de le désabuser. « Mais comment est-elle donc faite cette lanterne?» C'est ce que la lettre n'expliquait pas. Beethoven écrivit à Himmel pour lui demander des détails à ce sujet. Voilà où l'attendait l'artiste prussien. Sa réponse ne tarda pas à donner le mot de l'énigme; mais la plaisanterie, trop grossière, n'a pu être rapportée par Ries. Beethoven, dans sa colère, eut la maladresse de montrer cette lettre, les rieurs, on le pense bien, furent du côté de Himmel qui en éprouva sans doute une singulière satisfaction.

Beethoven avait le cœur naturellement bon; mais il était excessivement irascible, et sa colère, lorsqu'elle faisait explosion, dépassait quelquefois toutes les convenances, et lui attirait des désagréments et des humiliations. Voici quelques anecdotes que Ries rapporte à ce sujet.

Dans un concert donné par Beethoven, on exécuta pour la première fois sa fantaisie pour piano avec orchestre et chœurs. La clarinette se trompa de huit mesures, et comme c'était dans un moment où peu d'instrumens jouaient, la faute perça davantage. Beethoven se leva en fureur, et se tournant vers l'orchestre, adressa aux musiciens des injures qui furent entendues de tout l'auditoire. Recommençons! s'écria-t-il enfin d'une voix de tonnerre; et l'orchestre, fasciné par le regard et la voix impérieuse du maître, obéit sans dire mot. Cette fois l'exécution fut parfaite, et obtint un grand succès. Mais à peine le concert fut-il terminé, que les artistes, se rappelant les épithètes peu honorables dont Beethoven les avait largement gratifiés, se soulevèrent en masse contre lui, et jurèrent de ne plus jouer en sa présence. Cette colère cependant ne fut pas de longue durée. Beethoven, ayant terminé peu de temps après une nouvelle composition, la curiosité de l'entendre l'emporta sur la rancune des musiciens qui s'empressèrent de l'exécuter sous la direction du compositeur.

A cette irritabilité se joignit plus tard une méfiance outrée qui prenait ombrage de tout, et qui s'accrut à mesure que la surdité faisait des progrès.

Cette surdité date de plus loin qu'on ne l'a cru jusqu'à présent. La lettre que Beethoven écrivit en 1800 à son ami Wegeler prouve que déjà à cette époque la maladie avait commencé. Mais alors ses amis ne s'en aperçurent pas encore; et si Beethoven n'entendait pas toujours trop bien

ce qu'on lui disait, on mit cela sur le compte de sa distraction, à laquelle on était habitué. Ries lui-même ne connut la surdité de son maître qu'en 1802. Ce fut à une promenade à la campagne qu'il en fit la triste expérience. Dans un bois qu'ils traversaient ensemble, un berger jouait de la flûte. Charmé de cette musique champêtre, Ries voulut la faire remarquer de Beethoven. Celui-ci prêta l'oreille, mais n'entendit rien. Il devint morne et triste. Ries, frappé de cette circonstance, s'efforça de l'égayer en lui assurant que les sons de la flûte avaient cessé (bien qu'ils continuassent encore). Mais Beethoven poursuivit son chemin en silence, plongé dans une profonde mélancolie.

Beethoven ne pouvait se plier aux exigences de l'étiquette. Tout ce qui apportait de la gêne à ses habitudes et à ses allures un peu sauvages le contrariait vivement. Plus d'une fois il renonça à des avantages réels qui s'offraient à lui, mais qu'il trouvait incompatibles avec sa manière d'être et son amour pour une liberté pleine et entière.

Le prince Lichnowski, grand amateur de musique et pianiste distingué, avait pris Beethoven sous sa protection à une époque où celui-ci se trouvait gêné. Outre une pension de 600 florins par an, le prince lui avait offert sa table, régulièrement servie à quatre heures. Beethoven accepta d'abord ; mais bientôt cette régularité lui devint à charge. « Quoi ! s'écria-t-il en se plaignant à quelques amis, il me faudra tous les jours rentrer chez moi à trois heures et demie pour me raser et faire ma toilette ! C'est insupportable, je n'y tiendrai pas. » En effet, il quitta peu après la table du prince pour l'échanger contre un modeste repas chez le restaurateur.

Beethoven fréquentait les salons de l'archiduc Rodolphe, qui était, comme on sait, son élève, et qui l'estimait beaucoup. Mais là, non moins qu'ailleurs, l'étiquette (et encore l'étiquette de cour) faisait le supplice de l'illustre compositeur. On lui adressait continuellement des observations sur quelques bévues qu'il ne cessait de faire, on s'efforçait de lui enseigner les règles de la politesse ; mais ce fut toujours peine perdue. Fatigué enfin de ces interminables admonestations, Beethoven s'avance un jour vers l'archiduc, et, devant toute la société, lui adresse la parole en ces termes : «Prince, je vous estime, je vous vénère autant que qui que ce soit ; mais l'observation de tous ces détails d'une gênante et minutieuse étiquette qu'on s'obstine à vouloir m'apprendre, est pour moi une mer à boire. Je prie Votre Altesse de m'en faire grâce. » L'archiduc, souriant à ce propos, donna ordre que Beethoven ne fût plus inquiété. « Laisssez-le faire, ajouta le prince ; que voulez-vous ? Il est comme cela. » Beethoven se retira fort content d'aller son train en pleine liberté dans le palais archiducal.

L'indépendance était pour Beethoven le bonheur suprême. Pour la conserver pleine et entière il repoussait des efforts et des services que tout autre se fût empressé d'accepter avec reconnaissance. Ainsi, par exemple, lorsqu'il logeait chez le prince Lichnowski (car, avec la table, le prince lui avait offert un appartement dans son palais, ce que Beethoven accepta momentanément), celui-ci, sachant combien notre artiste s'impatientait lorsqu'il était mal servi, avait donné ordre à ses domestiques que toutes les fois qu'ils entendraient sonner ensemble les deux sonnettes (celle de Beethoven et celle du prince) ils eussent à servir Beethoven le premier. Beethoven ne connut pas plus tôt cet ordre, qu'il se hâta de prendre à ses gages un domestique en dehors de ceux du prince, bien que cette dépense le gênât.

Ces distractions, plus fréquentes lorsqu'il était préoccupé de quelque grande composition, poursuivaient Beethoven dans son intérieur, et lui faisaient oublier ou négliger les affaires qui regardaient son petit ménage de garçon. Voici une anecdote qui prouve jusqu'où pouvait aller cet oubli.

Beethoven avait dédié un air varié au comte de Browne. Celui-ci, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui donna un cheval magnifique. Beethoven, fort satisfait de ce cadeau, s'en servit pendant quelque temps ; mais bientôt, entraîné par le travail, il renonça à l'équitation, et finit par oublier complétement qu'il était possesseur d'un cheval. Son domestique soigna de son mieux la bête délaissée, mais se garda bien d'en parler au maître, dont l'oubli devait tourner à son profit. Il imagina de louer le cheval à l'heure et à la journée, ce qui lui rapporta un bénéfice assez rond en dehors de son salaire. Longtemps après Beethoven eût connaissance de ce trafic, lorsqu'il fallut payer les comptes de fourrage. Il se débarrassa aussitôt de la bête ; on ne dit pas s'il se défit également du fidèle domestique.

Ce ne fut, du reste, pas la seule fois que la distraction et l'oubli devinrent funestes à notre compositeur et portèrent préjudice à sa bourse, souvent assez peu garnie. Les logemens absorbaient une partie de ses revenus ; ce n'est pas étonnant d'après la manière dont il s'y prenait.

On sait par l'esquisse biographique du chevalier de Seyfrie que Beethoven avait la passion des déménagemens. « A peine établi dans un logement, il y trouvait quelque chose qui lui déplaisait, et il n'avait point de repos qu'il n'en eût découvert un autre.» C'était très bien ; à chacun son goût. Mais il fallait donner congé pour l'ancien logement, et c'est à quoi Beethoven ne pensait pas toujours. Quelquefois il chargeait de ce soin un de ses amis, également oublieux ; il donnait à d'autres la commission de chercher et de louer un appartement pour lui, si bien qu'une fois il se trouva avoir quatre logemens à la fois. Heureusement l'un était gratuit ; mais il fallut payer les trois autres, et cette affaire eut une suite fâcheuse, elle le brouilla avec un ami d'enfance ; cependant ce ne fut pas pour longtemps. Les deux amis s'étant quelques mois après rencontrés par hasard, se réconcilièrent, et l'ancien attachement reprit le dessus.

Beethoven était d'une lourdeur et d'une gaucherie extrêmes dans tout ce qu'il faisait ; ses mouvemens étaient entièrement dépourvus de grâce. Il prenait rarement un objet sans le laisser tomber ou sans le casser. Plus d'une fois il renversa son encrier dans le piano ouvert et placé à côté de son bureau. Malheur aux meubles, surtout aux meubles élégans qu'on lui confiait ; tout était bousculé, taché et gâté. Cependant il se rasait lui-même ; aussi de nombreuses coupures témoignaient-elles de son habileté dans cette laborieuse opération. A ces observations, Ries en ajoute une autre que l'on aura de la peine à croire, c'est que Beethoven *n'a jamais pu apprendre à danser en mesure.*

Nous abordons une circonstance bien pénible dans la vie de Beethoven ; nous voulons parler de la gêne perpétuelle qui le tourmenta jusqu'à la fin de ses jours.

On sait qu'avant sa mort il reçut des secours de la Société philharmonique de Londres ; on sait également que les habitans de Vienne se formalisèrent de la générosité anglaise, prétendant que Beethoven n'en avait eu nullement besoin, et qu'ils auraient eux-mêmes secouru le compositeur, s'ils avaient connu la gêne dans laquelle il se trouvait. Ces belles paroles ont hautement retenti après la mort de Beethoven ; on est parvenu à donner le change à l'opinion publique qui s'est rassurée à cet égard. Eh bien ! quoi qu'en disent les écrivains viennois, il est maintenant prouvé que le grand homme était continuellement en butte aux soucis pour son existence.

Le génie de Beethoven luttant contre les misères de la vie, voilà un bien triste tableau ; cependant il se déroule devant nous à la lecture des lettres que le maître écrivait à son élève, et qui se trouvent insérées dans l'intéressant volume qui nous occupe. Qui de nos lecteurs ne se sentira vivement ému en lisant les fragmens que nous allons faire connaître ?

Dans une lettre datée du 22 novembre 1815, annonçant à Ries l'envoi de plusieurs compositions qui devaient être gravées et publiées à Londres, Beethoven continue ainsi :

« Je vous prie instamment, mon cher Ries, de pousser cette affaire, afin que j'en reçoive l'argent ; j'en ai bien besoin.

» J'ai perdu 600 florins sur ma pension annuelle..... Je paie 1,000 florins de loyer ; faites-vous une idée de la misère qui résulte de la dépréciation du papier-monnaie (1). Mon pauvre infortuné frère Charles vient de mourir ; il avait une femme méchante, il était depuis quelques années poitrinaire, et je puis dire que pour le soulager j'ai bien dépensé 10,000 florins. C'est bien peu pour un Anglais, mais c'est beaucoup pour un pauvre Allemand, ou plutôt Autrichien. Mon pauvre frère était bien changé dans ses dernières années ; je le plains de tout mon cœur, et j'éprouve une grande satisfaction à pouvoir me dire à moi-même que je n'ai rien négligé pour lui conserver la vie. »

Ces citations suffiront pour montrer quelle était la gêne continuelle du célèbre compositeur. Ajoutez à cela son état physique, affligé du plus grand malheur qu'un musicien puisse éprouver ; nous voulons parler de la surdité complète qui, loin de céder aux remèdes, ne fit que s'augmenter, ajoutez les souffrances d'une profonde mélancolie qui en fut la suite inévitable et qui le rendit misanthrope au point de lui faire naître l'idée de [illegible] à ses jours, et vous aurez un fidèle mais effrayant tableau d'une triste existence, qui eut [illegible] le génie de tout autre artiste moins fortement trempé. L'admiration

---

(1) Le florin en papier-monnaie [illegible], mais le cours a souvent varié, et à l'époque où Beethoven écrivait cette lettre, il était au plus bas.

pour les œuvres du grand homme ne peut que s'accroître à la vue des souffrances qui accablèrent sa vie.

G. E. Anders.
(*Revue musicale.*)

Un dernier jour de pouvoir.

—

Ce jour-là, l'horizon politique s'était singulièrement rembruni pour le ministère en général, et en particulier pour son excellence le baron D...., ministre secrétaire d'état au département de.... — Ici, nous devons déguiser avec soin les noms et les dates pour éviter les allusions et les personnalités. — La séance de la chambre des députés avait été orageuse ; le bataillon sacré des représentans attachés à la cause du pouvoir avait fléchi sous le nombre et sous la vigueur des attaques. Voyant le ministère chanceler, toutes les ambitions avaient jeté le masque et pris la parole. Du haut de la tribune, chaque orateur pointait son éloquence sur le ministre qu'il aspirait à remplacer, et chaque discours aurait pu se résumer par ce dicton vulgaire : — « Ote-toi de là que je m'y mette. »

Après un naufrage, lorsque l'équipage d'un navire s'est embarqué sur un radeau, et se trouve en pleine mer, entre le ciel et les flots, privé de boussole et d'alimens, l'heure vient où la faim et le désespoir ouvrent un avis terrible : — Il faut tirer au sort une victime qui servira de nourriture au reste des naufragés, et prolongera leur vie d'un jour pendant lequel le salut peut arriver... C'est ainsi que dans un cabinet en péril on immole quelquefois une excellence pour essayer de sauver les autres.

Mais, de même que sur le radeau cette loterie de mort n'est pas toujours faite avec une scrupuleuse probité, et que l'on fraude ordinairement le hasard pour vouer au trépas le plus faible et le plus innocent de la bande, de même le conseil des ministres périclitans choisit pour être offert en holocauste celui de ses membres qui a le moins de consistance.

Le baron D..., qui était un homme judicieux, comprit parfaitement sa position, et vit bien qu'il devait être le premier, sinon le seul, à succomber dans cette lutte. Avec une entière abnégation d'amour-propre et un effort de modestie philosophique, il aurait pu comparer son rôle à celui de l'âne dans la fable des *Animaux malades de la peste*. Ses collègues d'ailleurs avaient eu soin de le prévenir par quelques demi-mots significatifs, comme des médecins qui avertissent un malade que le moment est venu de mettre ses affaires en règle et son testament au complet.

Le ministre agonisant rentra tristement chez lui, et dit à sa femme :

— C'en est fait, ma chère amie, je n'ai plus qu'un jour à vivre !

La baronne jeta un cri de surprise et d'effroi.

— Vous vous trompez sur le sens de mes paroles, reprit le baron ; je ne suis pas malade et je ne songe nullement à copier la fin tragique de Castleragh. La mort dont je parle est tout simplement une destitution.

— Comment ! le ministère est renversé ?

— Entre nous, je vous dirai qu'il ne peut pas se tirer d'affaire. C'est le cabinet le plus étrangement composé et le plus foncièrement incapable que l'on ait vu depuis longtemps, et je donnerais beaucoup aujourd'hui pour n'en avoir pas fait partie. Dans leur aveuglement, mes chers collègues s'imaginent qu'ils peuvent encore se maintenir au moyen d'une concession, et ils nous sacrifient, B... et moi, pour faire entrer au conseil deux de leurs adversaires ; de sorte que le cabinet sera plus que jamais formé d'élémens hétérogènes. Du reste, je me félicite de cette retraite anticipée ; par délicatesse, je n'aurais pas voulu donner ma démission, mais j'accepte volontiers un arrangement qui m'épargne la confusion d'une chute honteuse.

— Ainsi, nous allons rentrer dans la vie privée, et reprendre notre petit appartement de la rue... ?

— Oui, madame, et nous n'en serons pas plus à plaindre, croyez-moi. Tant de fatigue et de tracas environnent cette fragile grandeur !

— Il faut dire adieu à ce bel hôtel, à ces riches appartemens ! Comme je vais me trouver à l'étroit dans notre logement d'autrefois ! Et combien je serai désœuvrée quand je n'aurai plus à faire les honneurs des grands dîners et des brillantes soirées du ministère !

— Eh bien ! tout cela peut revenir. D'ailleurs, nous sommes riches....

— Ah ! vraiment ?

— Mais vous comprenez bien qu'il serait inconvenant d'afficher le moindre luxe en quittant le pouvoir; mes ennemis ne manqueraient pas de dire que j'ai profité de ma position pour m'enrichir d'une manière illicite. Nous vivrons quelque temps avec simplicité pour échapper aux atteintes envenimées de la calomnie.

— Voilà le mauvais côté de la position.

— Après, je serai toujours député, conseiller d'état et ancien ministre, c'est à dire du bois dont on fait les excellences. Les hommes d'état, les hommes éprouvés, sont rares aujourd'hui, et l'on sera bien obligé de revenir à moi ; j'entrerai dans quelque nouvelle combinaison plus solide que celle-ci.

— Oui, mais quand ?... Et en attendant, ce que je vois de positif, c'est qu'il faut songer au déménagement.

— Apprenez, madame, à supporter avec calme et avec une noble confiance dans l'avenir ces revers passagers, inséparables de la haute carrière que je parcours. Vos regrets finiraient par ébranler mon courage, et vous me feriez compromettre la dignité que je dois déployer dans ce moment d'épreuve. Du reste, vous n'aurez pas la peine de vous contraindre en public, car le sort qui me menace est connu, tout le monde sait que ma fin est prochaine, et ce soir nous n'aurons personne, nos salons resteront déserts.

Le ministre se trompait ; sur ce point l'expérience lui manquait ; il avait appris à manier le pouvoir, mais il ignorait encore ce qui se passe dans un ministère aux approches d'une retraite.

Sur les montagnes de la Suisse, au bord de l'Océan et de la Méditerranée, les voyageurs curieux des beaux spectacles de la nature ne sont pas plus empressés à contempler le coucher du soleil que les courtisans et les solliciteurs ne le sont à venir saluer le déclin du pouvoir. De même que le riche compte tous ses collatéraux autour de son lit de mort, un ministre, à ses derniers momens, est assisté par la foule avide de ses familiers et de ses cliens. Jamais les salons du ministère n'avaient été mieux remplis que ce soir-là ; le baron ne revenait pas de sa surprise : on l'accablait d'hommages, on le flattait comme aux plus beaux jours de sa prospérité, si bien que, se faisant illusion sur son état, il crut à un retour inespéré de la fortune. Trente audiences particulières lui furent demandées pour le lendemain, et il les accorda toutes avec cette grâce si facile aux gens heureux.

Le lendemain, à son réveil, le ministre vit s'évanouir toutes ses espérances ; les journaux officiels lui annonçaient clairement que son dernier jour était venu. — Cependant son courage de la veille ne l'abandonna pas ; il se sentait fort de son mérite, et son amour-propre lui brodait l'avenir. Il entra, le front serein et le sourire aux lèvres, dans le salon où l'attendait déjà le secrétaire-général du ministère.

— Eh bien ! lui dit-il, la partie est décidément perdue ?

— Votre excellence gagnera la revanche, répondit le secrétaire-général en s'inclinant profondément.

— Avons-nous quelque travail à terminer ? Je ne veux laisser ici aucune affaire en souffrance.

— Mais je crois que nous sommes au courant. L'activité de votre excellence a toujours été si grande !... Je ne vois guère à vous présenter ce matin qu'une seule requête, qui m'est personnelle. *Monseigneur* ne doute pas de mon dévouement ; je suis attaché à sa fortune politique, et je sortirai du ministère avec lui. Votre excellence, qui a toujours été si bienveillante envers moi, ne voudrait pas en partant me laisser sur le pavé ?

— Vous avez raison, mon ami ; que puis-je faire pour vous ?

— Un ministre qui a rempli ses fonctions avec autant d'éclat que votre excellence conserve jusqu'au dernier moment assez de crédit pour protéger dignement ses serviteurs. Il y a une place vacante au conseil d'état....

— C'est bien ; j'irai tout à l'heure au conseil des ministres, et je proposerai votre nomination.

— Ma reconnaissance sera sans bornes, et en toute circonstance vous pourrez compter sur moi.

Cela dit, le secrétaire-général se retire, monte en cabriolet, et court chez le successeur du ministre, essayant par un sublime effort de se rendre favorable le soleil levant, et de cumuler la place qu'il a avec celle qui lui est promise.

La foule des solliciteurs remplit l'antichambre du baron ; l'huissier de service introduit d'abord le directeur et l'un des rédacteurs d'un journal bien pensant.

— Monsieur le ministre, dit le directeur du journal, nous vous avons soutenu de toutes nos forces pendant que vous étiez au pouvoir, et nous venons mettre notre feuille à votre disposition pour vous aider à reconquérir un poste que nul ne saurait mieux remplir.

— Tant de zèle et de dévouement me touchent, messieurs, et je voudrais pouvoir vous témoigner combien je suis sensible à vos procédés !

— Si votre excellence est disposée à faire quel-

que chose pour ses amis, elle le peut aisément. Je sollicite depuis huit jours le privilége d'une salle de concerts ; il s'agit simplement d'une signature...

— Donnez-moi votre pétition.

Le ministre écrit en marge l'heureux mot : — *Accordé;* puis, se tournant vers le rédacteur :

— Et vous, monsieur, avez-vous aussi quelque chose à demander ? Je n'ai pas oublié vos excellens articles ; vous avez de la facilité, de l'adresse dans le style, de la finesse dans le raisonnement ; vous devez faire votre chemin. Vous n'avez rien à votre boutonnière ? Voulez-vous la croix ? C'est toujours ça.

— J'accepte, monsieur le ministre, mais je vous avoue que j'avais le dessein de solliciter une autre marque de votre bienveillance.

— Parlez !

— Je désirerais obtenir une mission littéraire.

— Rien n'est plus facile, et la croix sera par dessus le marché. Où voudriez-vous aller ?

— Où il plaira à votre excellence.

— Voyons ! Je ne vous parle pas de la France ; cela n'en vaut pas la peine. L'Italie ? c'est bien usé ! L'Angleterre ?...

— J'ai déjà fait un voyage à Londres et à Edimbourg.

— L'Espagne ?

— Le pays n'est pas très sûr.

— L'Allemagne ?... Non, j'ai déjà envoyé en Allemagne sept ou huit écrivains qui n'ont rien rapporté. Voulez-vous la Russie ?

— Volontiers.

— Eh bien ! va pour la Russie, avec douze mille francs de frais et de gratifications. L'ordonnance sera expédiée ce matin.

Aux deux journalistes succède un jeune peintre qui se présente avec un album richement relié.

— Voici l'album de madame la baronne, dit l'artiste ; j'ai fait de mon mieux pour l'enrichir ; j'ai mis toutes nos célébrités à contribution. Votre excellence me permettra-t-elle de lui offrir cette miniature ? C'est le portrait d'une personne dont elle a eu la bonté d'encourager les débuts à l'Opéra...

— La ressemblance est parfaite ! Mille grâces, monsieur. Voudriez-vous me dire quelle somme je vous dois pour ces ouvrages...

— Votre excellence est trop bonne !... Je l'ai servie en artiste, et s'il lui plaît de me récompenser en ministre ?...

— Fort bien, monsieur ; vous recevrez aujourd'hui une commande de deux tableaux d'histoire. Vous peignez aussi l'histoire, n'est-ce pas ?

— Je peins tous les genres.

Sur ces entrefaites, la pendule ministérielle sonne l'heure du conseil ; le baron sort de son cabinet et passe dans le salon d'attente. Vingt solliciteurs se lèvent à son aspect, et l'entourent avec un respectueux empressement.

— Remettez-moi vos pétitions, messieurs, dit l'excellence ; je vais au conseil, et je tâcherai d'en rapporter de quoi satisfaire tous ceux qui m'ont prouvé leur dévouement.

En effet, dans ce conseil suprême auquel il assiste pour la dernière fois, le baron reçoit la nouvelle de sa déchéance, et avant de se séparer de ses collègues, il leur dit :

— Je vous quitte sans rancune ; mais j'espère que vous voudrez bien me mettre à même de faire honneur à mes affaires et de récompenser mes amis. Pendant que j'avais mon portefeuille, j'ai toujours cherché à vous être agréable en ce qui concernait mes attributions ; aujourd'hui je réclame de chacun de vous deux ou trois nominations qui relèvent de son département.

Le baron savait bien des secrets ; il pouvait devenir un ennemi dangereux, et l'on avait intérêt à le ménager : il sortit du conseil les poches pleines de brevets. A six heures, tous ses amis se trouvaient réunis autour d'une table somptueusement servie : c'était le dîner d'adieu ; jamais repas ne fut plus gai ; on but à la santé d'un nouveau ministère dont le baron serait président, et, le vin aidant, on s'oublia jusqu'à faire de l'opposition révolutionnaire. Au dessert, le ministre se leva, et prononça d'une voix grave le discours suivant :

— « Messieurs, demain le *Moniteur* contien-
» dra une ordonnance qui me destitue et qui
» nomme mon successeur. J'ai gouverné sans
» peur et j'abdique sans crainte. Je sors du mi-
» nistère les mains nettes, et je retourne comme
» Cincinnatus dans mes foyers domestiques.
» C'est là que l'on me retrouvera lorsqu'on aura
» besoin de moi, et en toute occasion je serai
» prêt à sacrifier mes justes ressentimens au ser-
» vice du pays. Je regrette de n'avoir pas fait
» davantage pour la France et pour mes amis. Le
» temps seul, et non le zèle, m'a manqué. Ce
» matin je n'ai pas pu vous donner audience ; un
» dernier devoir m'appelait aux Tuileries. Ce
» soir, je suis encore, grâce au ciel, assez puissant
» pour vous faire du bien. Simon, apportez le
» plateau ! »

Sur un magnifique plateau en laque de Chine étaient amoncelés vingt brevets.

— Voici le dernier gâteau que je vous offre, continua le ministre, je vais vous le partager.

Il y avait une recette générale, une place de premier président, deux places de conseiller, trois recettes particulières, une place de chef de division, six bureaux de tabac, deux consulats, une ligne d'omnibus, un privilége de théâtre, un brevet de capitaine de frégate, etc., etc. Chacun eut son lot d'emplois et de faveurs. La distribution faite, le baron congédia ses convives pour songer à ses propres affaires. Pendant que la baronne veillait à de menus intérêts, il s'occupa du déménagement politique.

La nuit fut employée au triage des papiers importans ; le baron brûla ceux qui pouvaient être utiles à son successeur, et il s'empara de tous ceux qui pouvaient lui servir un jour à compromettre le ministère et à ressaisir le portefeuille.

Il savait ce mot du célèbre Pitt :

— Bien sot qui sort du ministère sans emporter de quoi y rentrer.

Le jour suivant, l'ordonnance fatale parut dans le *Moniteur*, et alors l'ex-ministre put dire avec raison à sa femme : — « Nous n'aurons personne ce soir. » Le soleil était couché.

Le baron d'H....., homme d'état, disait un jour à ses amis :

— Je viens de rencontrer Talleyrand ; il est disgracié. Il sortait du cabinet de sa majesté, impassible comme toujours ; mais je savais sa disgrâce : je l'ai regardé fixement sans le saluer. Il doit avoir une bonne opinion de moi.

Et comme ses amis se récriaient, le baron d'H.... ajouta :

— Sans doute ! je suis de la bonne école. Saluer un ministre disgracié, c'est une niaiserie politique, c'est se compromettre sottement, et je suis sûr que si tout à l'heure je lui avais fait la moindre politesse, Talleyrand me mépriserait.

Le baron d'H..... avait raison.

EUGÈNE GUINOT.
(*Courrier français.*)

LE JUIF HONGROIS.

—

JUSTICE SEIGNEURIALE EN HONGRIE.

—

Le 2 septembre dernier, vers le château seigneurial du comte Drawetsky, situé dans le bourg de Mehadia, comté de Temeswar, se dirigeait une troupe de paysans dont les uns conduisaient, garrottés, un homme et une femme qu'à leur costume on reconnaissait pour appartenir à la nation juive, et dont les autres portaient sur un brancard un homme dont l'extrême pâleur et les traits contractés annonçaient l'état de souffrance.

Le chef de cette espèce de convoi était un jeune homme en costume de voyage ; mais bien que sa veste et son dolman ne fussent ornés que d'une simple broderie de soie, sans or ni argent, la tournure distinguée, l'air quelque peu hautain du personnage, semblaient indiquer un gentilhomme. En effet, en arrivant à la porte du château, il déclara à la sentinelle qu'il était Jean-Mathias-Louis Berzewitchy, fils de Berzewitchy, seigneur de Tchorody ; qu'un assassinat venait d'être commis sous ses yeux, qu'une tentative d'assassinat venait aussi d'être dirigée contre sa personne ; qu'il avait pu se rendre maître des coupables, et qu'il les amenait au comte Drawetsky, afin que, en sa qualité de seigneur haut-justicier de Mehadia, et investi du droit de juger tous les crimes et délits commis dans l'étendue de son territoire, il punit ces malfaiteurs.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et la troupe pénétra dans le château.

Le comte Drawetsky expédia aux juges du comté des lettres portant invitation de se trouver le lendemain, à dix heures précises, au château seigneurial ; puis, assisté de son greffier, il se mit en devoir d'interroger à l'instant même les accusés, le blessé qui paraissait avoir peu de temps à vivre, Berzewitchy qui s'était porté accusateur, et les autres témoins. En conséquence, l'accusateur et les témoins, qui professaient la religion catholique romaine, après avoir prêté, dans la chapelle du château, le serment de dire toute la vérité et de ne faire nul mensonge, furent d'abord introduits successivement dans le cabinet du comte.

Le juif et la juive, bien qu'accusés, prêtèrent serment sur une plaque en argent, sur laquelle étaient gravés les dix commandemens de Dieu. Le moribond fut aussi entendu en témoignage ; mais, comme il fallait songer à la fois au salut

de son âme et à celui de son corps, il était assisté du médecin du château et du chapelain.

Le lendemain, 3 septembre, à dix heures du matin, la grande salle du château présentait l'appareil le plus imposant. Autour d'une grande table couverte d'un drap noir étaient assis les six juges du comté, revêtus du costume national de la Hongrie (veste et dolman à la hussarde), et portant un manteau noir avec veste et brandebourgs en argent. Au milieu d'eux et sur un siége plus élevé était le comte Drawetsky, président. Son costume était le même que celui des autres juges, à cette seule différence près que les ornemens de sa veste et de son dolman étaient en or, et que les boutons étaient en diamans. Sur sa poitrine brillait la décoration de Marie-Thérèse.

Debout devant les juges se tenait le greffier. Dans un des angles de la salle était placé un prie-dieu sur lequel était posé un christ en ivoire ; à coté du prie-dieu était assis un prêtre en habits sacerdotaux. Les témoins étaient sur des bancs à droite des juges. Le public était placé à l'autre extrémité de la salle, dont il était séparé par une grille.

La porte était gardée par des hussards de la maison Drawetsky, portant pantalon et veste bleus et dolman jaune, couleurs du blason du comte Drawetsky, portant un lion d'or sur champ d'azur.

Enfin les portraits de famille, rangés autour de la salle, étaient couverts de crêpes noirs, pour indiquer qu'on allait juger une accusation capitale.

Le comte Drawetsky, après avoir constaté que le tribunal était assemblé, se leva :

« Nobles de la Hongrie, mes frères, nous sommes appelés aujourd'hui à rendre justice terrestre ; prêtons serment devant Dieu, notre souverain seigneur à tous, que nous la rendrons en toute conscience et loyauté, et comme il convient à des fidèles croyans de la foi catholique, apostolique et romaine, et de vrais gentilshommes de la Hongrie. » Ayant dit, il alla vers le prie-dieu, s'agenouilla, leva la main droite et répéta la formule récitée par le prêtre. Chacun des juges ayant rempli cette formalité, tous reprirent leurs places ; le président frappa trois fois sur la table et déclara la séance ouverte.

Les deux accusés sont amenés entre six hussards. On les place sur un banc vis-à-vis des témoins. Le juif est un homme de trente ans, pâle, maigre, aux cheveux roux et aux yeux gris. Sa compagne, qui a vingt-deux ans, est grande, bien faite et d'une remarquable beauté.

Sur un signe du président le greffier lit les pièces de l'instruction.

« Moi, Sigismond Ladislas, comte Drawetsky, seigneur de Mehadia, major du régiment royal-hussard, descendant légitime, par la suite toujours noble de mes aïeux, de Aspad-Drarva, lieutenant d'Alaric, roi des Huns (1), investi par les rois et reines de Hongrie du droit de rendre la justice sur le territoire de Mehadia, privilége concédé à mes aïeux, à moi et à mes descendans à perpétuité.

» Conformément aux lois de la Hongrie, j'ai convoqué le tribunal seigneurial de Mehadia, et, en présence de mon greffier Nicolas-Zacharie Krap, j'ai procédé à l'interrogatoire de Jean-Mathias-Louis Berzewitchy, noble, de Sébastien Djulay, paysan, d'Ezéchiel Souk, israélite, et de Rachel Irma, sa femme ; et il en résulte ce qui suit :

» Jean-Mathias-Louis Berzewitchy, fils du seigneur de Tchorody, âgé de vingt-quatre ans, a déclaré qu'envoyé par son père à Dedahia pour toucher mille ducats que devait le seigneur Buskary au seigneur Berzewitchy, il voyageait à cheval, en vrai gentilhomme hongrois, sans suite.

» Le 15 août, cheminant vers Mehadia, il s'arrêta devant un cabaret affermé à Ezéchiel Souk le juif, et qui n'est éloigné de Mehadia que de 500 toises. Comme le jour commençait à baisser, il se décida à passer la nuit dans cette auberge. Avant que de se coucher, il causa avec Ezéchiel et sa femme, et ceux-ci connaissant la famille Buskary, Berzewitchy ne fit nulle difficulté de leur dire quel était l'objet de son voyage. Le lendemain matin, au moment de se remettre en route, Berzewitchy présenta au juif une pièce d'or pour payer la dépense. Souk déclara qu'il n'avait pas de monnaie, et dit au voyageur qu'il paierait en repassant.

» Berzewitchy partit donc sans payer. En revenant de Dedahia, le 1er septembre, il s'arrêta au cabaret et voulut payer Ezéchiel, puis continuer sa route, attendu qu'il avait encore quelques heures de jour devant lui ; mais le juif le pria avec tant d'instance, lui vanta avec tant d'éloquence l'oie rôtie, le brochet au poivre, le tokai qu'il se proposait de lui offrir, que Berzewitchy se décida à rester.

» Pendant le souper Souk, sa femme et Sébastien Djulay, leur serviteur, échangèrent quelques mots à voix basse, mais Berzewitchy n'y fit pas attention. Il s'agenouilla, récita la prière du soir et la termina en chantant, suivant sa coutume, les hymnes : *Dieu, prends-moi sous ta garde...* et *Qui est avec son Seigneur ne craint rien*, etc., etc., hymnes qu'affectionnent les catholiques hongrois. Pendant qu'il chantait il entendit distinctement une voix qui accompagnait la sienne : il se tut, et la voix se tut.

» Il se coucha et ne tarda pas à s'endormir. Vers le milieu de la nuit il s'éveilla ; inquiété par un léger bruit, il prêta l'oreille et n'entendit plus rien que le ronflement du juif, qui était couché avec sa femme dans la chambre voisine. Bientôt il se rendormit : tout à coup il fut tiré de ce second sommeil par un cri perçant et par cette exclamation : « Je suis assassiné ! » Il se jeta en bas de son lit ; n'ayant point de briquet, il arracha de son lit une poignée de paille, l'alluma en déchargeant un de ses pistolets, et à la lueur de la flamme il vit Ezéchiel sortant de l'écurie et se précipitant dans sa chambre un couteau à la main. Berzewitchy sauta sur le juif, le saisit à la gorge et lui arracha son couteau.

» Des paysans, attirés par le bruit, aidèrent Berzewitchy à lier le juif et sa femme, qui voulait lui porter secours : ensuite on pénétra dans l'écurie où l'on trouva Sébastien Djulay baigné dans son sang, répétant sans cesse : « Ezéchiel, Ezéchiel, tu m'as assassiné ! » Berzewitchy alors, ne pouvant obtenir de ce malheureux aucune explication, ordonna aux paysans de le placer sur un brancard formé de branches d'arbre, et le fit conduire, ainsi que le juif et la juive, au château seigneurial. »

Le président. — Seigneur Berzewitchy, avez-vous quelque chose à ajouter à votre déclaration ?

Berzewitchy. — Rien, comte Drawetsky.

Le président. — Greffier, continuez.

Le greffier. — « Sébastien Djulay, âgé de 55 ans, paysan de Dedahia, deux fois condamné pour vol, la première à cinquante coups de bâton, la seconde à cent coups et à deux mois de prison, a déclaré que depuis son entrée au service du juif Ezéchiel Souk, qui date d'un an, deux mois et dix jours, il a commis, de connivence avec son maître, plusieurs vols sur des voyageurs ; que le 20 août Ezéchiel lui raconta la conversation qu'il avait tenue avec le seigneur Berzewitchy, et l'engagea dès lors même à assassiner ce dernier, promettant à Djulay de partager avec lui l'argent par la moitié. Lui, Djulay, accepta la proposition : ils achetèrent et aiguisèrent deux couteaux, et attendirent le retour de Berzewitchy. Lorsque l'hôte si impatiemment désiré arriva dans le cabaret, Ezéchiel appela Djulay, le força à boire plusieurs verres d'eau-de-vie, et lui dit : « Sitôt qu'il s'endormira, tu frapperas. » Djulay couchait ordinairement à l'écurie sur la paille. Le soir étant venu, il s'approcha de la porte de la chambre de Berzewitchy, qui donnait sur l'écurie ; il entendit le gentilhomme entonner l'hymne :

« Dieu, prends-moi sous ta garde... »

» Djulay, qui dans son enfance avait chanté cette hymne avec sa famille, et qui avait la croyance que celui qui la chantait est à l'abri de tout danger et tromperait infailliblement son assassin, céda à une influence qu'il ne put s'expliquer, tomba à genoux, unit sa voix à celle de Berzewitchy. Dès ce moment il prit la résolution de ne pas attenter à la vie du voyageur, et il eut même pendant quelques instans la pensée de le défendre. Cependant il se retira et s'étendit sur sa botte de paille.

»Dans la nuit, Ezéchiel vint le trouver, tenant d'une main un couteau et de l'autre une lanterne sourde et lui dit : « Le bétail dort, il est temps, lève-toi. » Djulay lui répondit : « Ecoute, Ezéchiel, laissons la vie à cet homme ; il est sous la protection divine, et la main de l'homme ne pourrait le toucher, car il chantait : « Dieu, prends-moi sous ta garde » ; et c'est une chose certaine que celui qui a chanté cette prière triomphe de son ennemi. Les paroles de Djulay parurent faire impression sur le juif : «Eh bien ! dit-il, si tu n'en veux pas, laissons-le en paix. » Et il s'en alla.

» Djulay, dans un sentiment de joie, le seul qu'il ait, dit-il, éprouvé depuis quinze ans, récita une prière et s'endormit paisiblement. Un coup violent dans la poitrine l'éveilla, il sentit aussitôt une douleur atroce ; il s'écria : « Je suis assassiné ! » Il vit Ezéchiel s'enfuir, perdit connaissance, et lorsqu'il la reprit, Ezéchiel était entre les mains des paysans. Transporté au châ-

(1) Presque toutes les familles nobles de Hongrie ont la manie de pousser leur généalogie jusqu'à l'antiquité la plus reculée : les Tekes prétendent remonter jusqu'à Sem, fils de Noé ; les Esterhazy remontent jusqu'à Adam, ce qui paraît bien moins contestable.

teau seigneurial, il demanda un prêtre, se confessa, reçut l'absolution et fit la déclaration qu'on vient de lire. »

Le greffier donne ensuite lecture de l'interrogatoire de Rachel Irma, femme de Souk. Elle a avoué qu'elle n'avait connu le complot formé contre la vie du voyageur que le soir même du jour où il était revenu dans le cabaret; elle prétendit qu'elle avait conjuré son mari d'abandonner son projet criminel, et qu'elle avait cru jusqu'au dernier moment qu'il s'était laissé vaincre par ses larmes. Elle ajoute que la première pensée du crime est venue de Djulay.

Le président. — Femme Rachel, persistez-vous dans votre déposition ?

Rachel. — Oui, seigneur et maître, mon mari est innocent. C'est Sébastien, ce brigand sans foi ni loi, qui a été le démon tentateur. Ezéchiel est si bon ! Avant de connaître ce brigand il n'aurait pas été capable de plumer une poule ou de voler un seul *kreutzer* (un sou). S'il a voulu tuer Djulay, c'était pour l'empêcher de tuer le voyageur.

Ezéchiel Souk, interrogé ensuite, s'exprime ainsi :

« C'est Sébastien Djulay qui voulait assassiner Berzewitchy; moi je ne voulais que le voler. Craignant que Djulay n'accomplît son dessein, je me rendis à l'écurie; je trouvai Djulay se dirigeant vers la chambre du voyageur, un couteau à la main. Je voulus me précipiter au devant de Djulay; alors le gentilhomme s'est jeté sur moi et m'a maltraité; je ne sais comment tout ça s'est fait, Djulay s'est blessé lui-même en se débattant. »

Le comte Drawetski. — Juif, tu mens; Djulay était couché quand il a été blessé.

Ezéchiel. — Peut-être dans la lutte est-il tombé sur le couteau.

Le comte, prenant les deux couteaux déposés sur la table. — Ezéchiel, le couteau ensanglanté est le tien, celui dont la lame est pure de toute souillure est le couteau de Djulay; et tu prétends que ce n'est pas ton couteau qui a frappé Djulay, que c'est Djulay qui s'est frappé lui-même ?

Ezéchiel. — Oui, je le soutiens... D'ailleurs, on a pu changer les couteaux.

Le comte. — Djulay est presque mourant, et j'avais cru devoir ne pas le faire comparaître à cette audience; mais puisqu'il le faut, j'ordonne qu'il soit transporté ici.

Djulay est apporté par quatre gardes. La pâleur de la mort couvre déjà ses traits. Le prêtre, sur sa demande, lui présente le Christ et l'approche de ses lèvres. Le greffier lit lentement la déclaration d'Ezéchiel. Alors Djulay soulève sa tête avec effort et articule à peine ces mots :

— Dieu, pardonne-moi...... je meurs..... j'ai dit la vérité. Dieu, pardonne-moi comme je pardonne à mon assassin; j'ai dit la vérité.

A peine a-t-il prononcé ces paroles qu'il expire.

Le corps de Djulay est emporté hors de la salle; les témoins et le public se retirent, et les juges délibèrent.

Lorsque deux heures après on rouvre les portes au public, le greffier donne lecture de cette sentence :

« Au nom de Dieu, notre souverain seigneur à tous, avec l'autorisation de S. M. R. Ferdinand, notre gracieux maître et seigneur, nous, Sigismond-Ladislas comte Drawetski, président du tribunal seigneurial de Mehadia; nous Jean Chrysostôme Behieche, Louis-Ladislas Hahary, Sigismond-Jérôme Tehadir, Jean-Casimir Borkotsy, Michel-Jean Haclik et Charles-Edouard Genezy, juges du tribunal :

» Après avoir reconnu qu'Ezéchiel Souk, israélite, s'est rendu coupable de tentative d'assassinat et de vol sur la personne de Jean-Mathias-Louis Berzewitchy, noble hongrois, et de l'assassinat de Sébastien Djulay, paysan hongrois;

» Ayant reconnu que Rachel Irma, israélite, femme d'Ezéchiel Souk, savait le dessein criminel de son mari, sans toutefois en être complice;

» Nous condamnons Ezéchiel Souk à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive, et disons que l'exécution aura lieu à l'endroit même où les crimes ont été commis;

» Nous condamnons Rachel Irma à cinquante coups de verge et à être enfermée pour six mois en prison. »

Cette sentence est suivie des signatures du président, des juges et du greffier.

Les coupables ont été conduits dans la prison du château, et la sentence envoyée à Temeswar, pour recevoir l'approbation du vice-comte du comitat, et de là à Pest pour être revêtue de l'approbation de l'archiduc-palatin, gouverneur de la Hongrie.

Le tribunal supérieur, présidé par le vice-comte, et le tribunal suprême, présidé par l'archiducpalatin, ayant approuvé la sentence, ont rejeté la demande en grâce d'Ezéchiel Souk, et n'ayant pas jugé nécessaire de renvoyer cette affaire à l'empereur Ferdinand, roi de Hongrie, ont donné l'ordre d'exécution.

Le 12 novembre, le juif Ezéchiel a été pendu à une potence élevée devant son cabaret. Rachel a reçu la fustigation, et a été ensuite transférée dans les prisons de Temeswar pour subir sa peine.

(*Gazette des tribunaux.*)

Un document de cuisine de l'an de grâce 1301.

Un lambeau de parchemin écrit il y a cinq cent trente-huit ans, et qui a été trouvé dans les archives de Poitiers par M. Redet, ancien élève de l'Ecole des Chartes, et archiviste du département de la Vienne, contient un compte de dépenses de la table d'une abbesse. Ces détails intérieurs, joints à quelques rapprochemens du même genre et des mêmes temps, peuvent offrir quelque intérêt, sans que nous prétendions le moins du monde traiter la question des repas du moyen-âge. Nous nous bornerons à dire en quoi ont consisté quelques repas dont nous citerons la description ou plutôt le menu. Ce sujet, qu'on traite ordinairement en badinage, peut fort bien s'étudier comme partie essentielle des mœurs; car il y tient par des côtés graves : les prescriptions religieuses, l'économie domestique, l'extension du luxe ou les obstacles au bien-être, les moyens de communication plus ou moins faciles, le taux des valeurs représentatives et le prix comparatif des denrées dont l'homme fait sa subsistance; toutes questions d'une appréciation délicate, qui ne peut jamais être absolue et qui doit se borner à des approximations.

Le fragment de comptabilité domestique qui fait le sujet de ces réflexions contient une première partie dont nous ne nous occuperons pas, et qui détaillait les dépenses étrangères à la table. La seconde, qui est le commencement d'un autre chapitre de dépenses, nous a conservé un spécimen curieux, quoique dans des proportions restreintes. On y voit, en effet, le menu et la dépense de la table d'une vénérable abbesse, jour par jour, pendant trois semaines, à la fin de chacune desquelles se trouve le chiffre de la dépense hebdomadaire.

« Compte de H..., économe et écuyer, le lundi avant la Nativité de la bienheureuse vierge Marie, l'an du Seigneur 1301, comprenant toutes les dépenses faites par lui, depuis le lundi, veille de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie, jusqu'au jour du présent compte, sur 160 sous qu'il a reçus de Madame. — Plus, le lundi, veille de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie, j'ai encore reçu de la main de madame l'abbesse, 20 sous. — *Item* le mercredi avant la fête de saint Barthélemy, 40 sous. »

L'économe, qui n'a écrit que la lettre initiale de son nom, ajoute à son titre celui d'écuyer. Ce second titre, d'origine militaire, qu'on est surpris de trouver dans la maison d'une abbesse, se rencontre plusieurs fois parmi les officiers de moines. Nous allons donc suivre l'écuyer de notre abbesse dans une partie de l'emploi des 220 sous dont il avait à rendre compte.

Dépense de la maison de madame l'abbesse de Sainte-Croix-de-Poitiers, l'an du Seigneur 1301.

« Le mardi, jour de l'Assomption de la bienheureuse Marie : Pour un mouton et demi, 4 sous 1 denier. — Pour une longe de porc, 2 sous 4 deniers. — Pour du beurre, 2 sous 4 deniers. — Pour de la moutarde, 2 deniers. — Pour des poires, 3 derniers.

» *Item*, le mardi suivant, pour des poissons blancs, 19 deniers. — Pour des œufs, 12 deniers.

» *Item*, le jeudi suivant : Pour du mouton, 3 sous 2 deniers. — Pour une longe de porc, 20 deniers.

» *Item*, le vendredi suivant : Pour des harengs frais, 2 sous 6 deniers. — Pour six gardons, 2 sous. — Pour des œufs, 6 deniers. — Pour un pourpris, 3 deniers.

» *Item*, le samedi suivant : Pour deux gardons, 6 deniers. — Pour des ..... 7 deniers.

» Dépense de la semaine, 25 sous.

Par la simplicité des mets, un aussi grand jour de fête que l'Assomption, l'on peut juger du peu de sensualité de cette abbesse. Le lendemain, l'exiguité du repas, qui ne figure sur les comptes que pour du poisson blanc et des œufs, peut faire supposer qu'une partie de la chair surabondante de la veille avait été représentée. Les gardons et le pourpris, que nous voyons servir le vendredi, sont des espèces de poissons dont il est souvent question dans d'autres pièces

de ces temps-là, et qui probablement portent encore les mêmes noms sur quelques points de la France. Le dernier mets de cette semaine, dont nous avons laissé le nom en blanc, se représente trois fois dans les deux autres semaines; mais nous ignorons ce que c'est *in meris VII d.*) En citant les mots du texte qui nous ont arrêté, nous offrons à de plus habiles les moyens d'expliquer ce que nous n'avons pu entendre.

La semaine suivante offre une dépense de 40 sous 4 deniers, dans laquelle on remarque 6 deniers pour façon de pâtés. Il est évident que cette somme peu considérable s'applique uniquement au travail du pâtissier. Quant aux élémens de ce mets, qui a toujours été estimé en France, surtout au moyen-âge, la farine et le beurre étaient naturellement fournis par la maison abbatiale, dont le four servait à la cuisson, et, pour le contenu, nous en trouvons la solution dans la douzaine de poulets et la longe de porc; car il est probable que le porc et la volaille formaient alors la garniture ordinaire de ces plats, comme encore aujourd'hui, et comme au onzième siècle, ainsi que nous l'apprend Jean de Garlande, dans son dictionnaire des diverses professions de son temps. « Les pâtissiers, dit Garlande, gagnent beaucoup d'argent : ils vendent à tout le monde des pâtés de cochon, de poulets et d'anguilles, assaisonnés avec du poivre; ils exposent à l'étalage des tartres et des flancs garnis de fromage mou et d'œufs frais, voire même parfois d'œufs gâtés. »

Le poivre, dont il est fait mention dans ce passage de Jean de Garlande, paraît avoir été très fort du goût de nos pères; mais il était d'une cherté excessive; car près de deux siècles après notre abbesse de Sainte-Croix, il coûtait 15 sous la livre, et c'était un luxe presque royal de prodiguer une épice aussi précieuse, sans aucun ménagement pour le palais des convives, que l'habitude endurcissait, sans doute, contre la violence des assaisonnemens.

Les revenus de notre abbesse ne lui permettaient probablement pas le luxe des épices; du moins le poivre ne figure-t-il pas dans ce fragment de dépense de sa table.

On remarque aussi un dîner de vendredi, jour maigre, où le menu était encore fort convenable. C'est en considération de l'abstinence de ce jour que nous avons traduit par *deux petites truites* les mots *II parvis turturibus*, qui auraient pu également signifier deux tourterelles et mêmes deux grives, s'il se fût agi d'un document plus ancien de deux siècles : car alors la volaille et tout le gibier de plumes étaient classés parmi les alimens maigres, conformément aux versets 20 et 21 du premier chapitre de la Genèse, qui rapportent au même jour de la création, le cinquième, la création des poissons et des oiseaux. Mais cet usage, qui subsiste encore en certains pays, cessa en France par le changement qu'introduisit dans la discipline un décret du concile d'Aix-la-Chapelle en 817. Quelques oiseaux aquatiques sont seuls restés, comme l'on sait, exceptés de cette prohibition.

BERGER DE XIVRA.

(*Moniteur Parisien.*)

LES THÉATRES

PENDANT LA TERREUR.

—

Pendant que le sang coulait à flots sur l'échafaud révolutionnaire, et que tout ce que la France avait de population valide défendait le sol de la patrie contre l'invasion étrangère, les nombreux théâtres que renfermait Paris (et ils n'étaient pas moins de vingt), appelaient comme aujourd'hui la foule, toujours avide de spectacles. On a eu raison de dire, en parlant de cette terrible époque, *que le drame était dans la rue et la pastorale sur la scène.* A quatre heures l'après-midi, une tragédie sanglante se jouait sur les places de la Révolution, du Carrousel, de Grève, et sur les places Antoine et barrière Renversée (ci-devant barrière du Trône). A six heures, la scène changeait, l'idylle, les pièces bucoliques avaient leur tour.

En parcourant en effet dans les journaux du temps les annonces des spectacles, ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on les trouve, au plus fort de la terreur, composés de pièces presque toutes champêtres, si l'on peut les qualifier ainsi. Le *Devin du village*, *Rose et Colas*, *Annette et Lubin*, la *Ruse du village*, la *Piété filiale* ou la *Jambe de bois*, la *Mariée du village*, *Paul et Virginie*, etc., etc., en faisaient les principaux frais. *Antony*, la *Tour de Nesle*, *Lucrèce Borgia*, et tous les noirs mélodrames de nos jours, auraient été peu goûtés. Peut-être même si le célèbre Robert-Macaire, et le forçat Bertrand, son digne compagnon, eussent paru sur la scène et se fussent joués aussi de la justice nationale, il y aurait eu danger pour ceux qui les auraient représentés : quelque zélé sans-culotte eût fort bien pu les accuser de vouloir avilir le peuple souverain; et les têtes des auteurs, comme des acteurs, auraient répondu de cet attentat contre-révolutionnaire.

Cependant, il n'est presque pas besoin de le dire, on représentait aussi des pièces patriotiques, surtout dans les grandes fêtes, les solennités révolutionnaires, et aux anniversaires des événemens mémorables. Mais la pureté des mœurs, les vertus privées étaient peut-être ce qui excitait au plus haut point la sollicitude de l'autorité. On peut s'en convaincre aux termes de l'avis suivant qui fut affiché dans tout Paris, et publié officiellement par tous les journaux d'alors, et que l'on pourrait croire avoir été rédigé par des sages des temps antiques, cherchant à perpétuer l'âge d'or.

«RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

»Paris, 6 pluviose an II.

» Le comité de sûreté générale de la Convention a mandé les directeurs des différens spectacles de Paris; et, dans un entretien amical et fraternel, leur a recommandé de faire de leurs théâtres une école de mœurs et de décence, leur permettant de mêler aux pièces patriotiques que l'on donne chaque jour, des pièces où les vertus privées soient représentées dans tout leur éclat.

» Le comité de surveillance du département de Paris vient de seconder ces mesures dictées par un esprit d'ordre et de sagesse. Il a fait afficher un avis aux différens artistes des théâtres de cette ville, qui renferme des exhortations et des conseils propres à conserver la pureté des mœurs publiques et à vivifier ces arts qui embellissent la société. »

La Convention accordait aussi au peuple dans les grandes circonstances des spectacles gratis. Le premier anniversaire du 21 janvier, qui répondait au 2 pluviose an II (21 janvier 1794, vieux style, comme on disait alors), fut marqué par des démonstrations que l'on a peine à comprendre aujourd'hui. Les théâtres furent invités à donner des représentations gratuites, et les directeurs n'eurent garde d'y manquer.

Il était juste de les dédommager, et dans ce but, le représentant Lombard-Lachaux fit, deux jours après, une proposition qui fut adoptée en ces termes : le décret m'a paru assez curieux pour mériter d'être reproduit textuellement :

« La Convention nationale décrète qu'il sera mis à la disposition de M. le ministre de l'intérieur la somme de cent mille livres, laquelle sera répartie, suivant l'état annexé au présent décret, aux vingt spectacles de Paris, qui, en conformité du décret du 21 août (vieux style), ont donné chacun quatre représentations pour et par le peuple. »

A l'Opéra-National, 8,500 livres;
Au Théâtre-National, ci-devant Français, 7,000 liv.
— De la République, rue de la Loi, 7,500 liv.
— De la rue Feydeau, 7,000 liv.
— Comique-National, rue Favart, 7,000 liv.
— National, rue de la Loi, 7,000 liv.
— Rue ci-devant Louvois, 3,500 liv.
— Vaudeville, 4500 liv.
— Montansier, jardin de l'Egalité, 4,600 liv.
— Palais-Variétés, 5,000 liv.
— National de Molière, 5,800 liv.
— Délassemens-Comiques, 4,800 liv.
— Ambigu-Comique, 4,800 liv.
— Gaîté, 3,500 liv.
— Patriotique, 3,600 liv.
— Lycée-des-Arts, 3,200 liv.
— Comique et Lyrique, 3,200.
— Variétés-Amusantes, 3,200 liv.
— Franconi (spectacle d'équitation), 2,400 l.
— Républicain de la foire St-Germ., 2,800 l.

La pièce qui eut ce jour-là le plus de vogue populaire et excita le plus d'enthousiasme fut la *Prise de Toulon*, pièce de l'Opéra-Comique. Cette victoire était encore toute récente, et il est difficile de se faire une idée des transports de joie que firent éclater à cette occasion les comités, la Convention, les clubs et les sociétés populaires. Un vieux numéro, presque tout déchiré, de la Feuille du Salut Public, du 3 ventose an II (21 février 1694), m'est tombé sous la main et j'ai été assez heureux pour y trouver un compte-rendu de cet opera. Il donne une idée de ce qu'était alors le feuilleton dramatique, qui se glissait modestement à la fin du journal, et n'avait garde d'usurper la place destinée à publier les séances de la Convention, les sentences de mort du tribunal révolutionnaire et les bulletins de nos armées républicaines. Dans ce bulletin se trouvent les noms de trois célébrités dramatiques, dont deux vivent encore. Voici ce docu-

ment littéraire, qu'on me saura gré, je pense, de reproduire, puisqu'il se rattache à une époque de notre histoire, si palpitante d'ailleurs d'intérêt.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE NATIONAL.

« La reprise de Toulon était pour la France un événement d'une si haute importance ; cette conquête si brillante a été accompagnée de circonstances qui en augmentent encore si puissamment l'intérêt, que tous les cœurs républicains se sont enflammés à cette heureuse nouvelle. Tous les cerveaux plus ou moins poétiques se sont empressés de la chanter. Tous les théâtres, le lendemain, l'ont promise sur leurs affiches, se disputant à qui la ferait paraître le premier. Il n'était pas même question, dans un moment pareil, d'en calculer froidement le mérite dramatique. On sentait bien que tout Français, regrettant de n'avoir pu être acteur de ce drame public, ne pouvait s'en consoler qu'en devenant acteur d'une représentation qui lui en retraçait la réalité. Le succès militaire garantissait le succès théâtral; il ne s'agissait donc que de l'obtenir.

» Quelques auteurs cependant ont eu l'art d'ajouter à l'intérêt du sujet le mérite dramatique; et celui de l'ouvrage dont nous rendons compte, donné à l'Opéra-Comique national, doit être compris dans ce nombre. Le citoyen Duval, ci-devant acteur du théâtre du faubourg St-Germain, et plus connu par le succès de sa jolie comédie de la *Vraie bravoure*, qu'il a donnée en société avec le citoyen Picard, au théâtre de la République, a montré dans ce dernier ouvrage des preuves d'un talent digne d'être encouragé. Les contrastes qu'il a établis entre une famille très patriote et les généraux ennemis, dont un Anglais très immoral, qu'une ridicule imitation de la légèreté française rend très comique; et un Espagnol, plein de fanatisme et d'orgueil, répandent à la fois sur cette pièce beaucoup d'intérêt et de gaîté. Elle n'est guère susceptible d'analyse; les scènes ne peuvent être détachées du cadre destiné à les recevoir.

» La musique est le coup d'essai du citoyen Lemierre, qui n'est encore connu que par quelques morceaux détachés. On a surtout distingué un fort joli air, très plaisamment chanté dans le baragouin anglais par Elleviou. Plusieurs autres morceaux annoncent des intentions qui ne sont pas toujours remplies, défaut qui ne vient que du peu d'habitude de travailler pour la scène. On doit avertir ce jeune compositeur que les accompagnemens exécutés par les instrumens à vent, lorsqu'ils sont trop figurés, forment avec le chant une opposition trop forte qui l'embrouille et empêche d'en entendre les paroles. Plusieurs morceaux de son ouvrage feraient plus d'effet s'ils étaient moins chargés. On en annonce un autre de lui, dont on ne peut concevoir qu'une idée favorable. »

On n'avait pas le temps alors de remplir plusieurs colonnes de journaux, de variétés et d'articles littéraires ou dramatiques. Il n'y avait place que pour les terribles péripéties politiques. A tout prendre, mieux vaut encore l'époque actuelle, avec ou peut-être malgré ses feuilletons quotidiens.

A. T.

(*Gazette des Théâtres*.)

Études sur les prairies naturelles et sur les plantes qui les composent.

—

Si on abandonne à lui-même, pendant plusieurs années, un champ labouré, on le voit se couvrir peu à peu de végétaux divers et se transformer, avec le temps, en une prairie naturelle.

D'abord il y croît des plantes fort variées, surtout des plantes annuelles, rampantes ou de grosses espèces carduacées; mais le défaut de labour fait périr les plantes annuelles dès la première, ou, au plus tard, dès la seconde année, et les bisannuelles à la deuxième ou à la troisième année; petit à petit les graminées dominent, étouffent toutes les plantes rampantes, délicates, et au bout de quatre ans, plus ou moins, on a dans les terrains ordinaires un pré composé, pour la plus grande partie, de graminées pérennes entremêlées de quelques légumineuses et de quelques chicoracées vivaces.

L'avantage du cultivateur n'étant pas d'attendre trois ou quatre ans pour jouir d'un pré naturel, on ensemence les terres labourées que l'on veut transformer en prairies. L'usage est d'y répandre des graines récoltées dans de bons prés, à peu près analogues à celui qu'on veut établir, et dès la première année on commence à y récolter du foin.

On a l'habitude de couper les prés avant la maturité des graines, parce que le foin en est plus nourrissant, plus pesant, et les tiges plus délicates. Non seulement les graines mêmes ne servent à rien dans un pré, parce qu'elles ne se ressèment pas, les terres étant trop compactes pour que leur germination puisse avoir lieu ; mais il faudrait, pour cette maturité, attendre un temps qui durcirait les tiges et en ferait un mauvais foin.

Lors donc qu'on veut établir une prairie naturelle, il faut observer celles du voisinage, reconnaître les plantes qui en font le fond, et s'en procurer des graines. Un propriétaire qui entend ses intérêts laisse dans ce cas un quartier ou un demi-arpent du pré voisin mûrir ses graines, et les récolte pour en répandre la semence dans la terre dont il veut faire un pré.

Les prés, pour acquérir toute leur bonté, doivent être *épinés* tous les ans, c'est-à-dire qu'on doit en enlever les plantes épineuses, comme ronces, rosiers sauvages, épine blanche, et même toute espèce de végétal ligneux. Dans le Nivernais, on impose par le bail cette condition aux fermiers, ainsi que d'*étauper*, c'est-à-dire de répandre la terre des taupinières et de l'égaliser; on y stipule aussi que *le foin sera coupé le plus près de terre possible*. Si la main-d'œuvre n'était pas aussi chère, ou si on avait des enfans à souhait, on pourrait de même faire enlever tout ce qui n'est pas de la famille des graminées, ôter les plantes nuisibles, en un mot sarcler les prés, comme on le fait pour les boulingrins de nos parcs et les moissons bien tenues; car les végétaux dicotylédons tiennent bien plus de place que celles-ci, déparent le foin, le rendent grossier, et il se vend alors moins cher.

Les graminées vivaces sont donc essentiellement des plantes de prairies; elles tallent de la racine; leur tige monte bien droit; elles ont peu ou point de branches, et leurs fleurs, petites, squameuses, tiennent très peu de place; elles paraissent avoir besoin d'air, car elles se tassent et se rapprochent beaucoup, sans inconvénient; de tous les végétaux, dans un espace donné, ce sont les graminées qui y viennent en plus grand nombre; elles sont d'ailleurs très robustes, ne craignent ni les grands froids, pendant lesquels on les voit toujours vertes, ni les grandes chaleurs, qui rôtissent leurs tiges sans nuire à leurs racines, qui reverdissent à la première pluie.

On sait que les graminées sont les plus substantiels des végétaux pour la nourriture des animaux; comme aliment, le foin les alimente quatre fois comme le même poids de navets ou de panais, trois fois comme la betterave, deux fois comme la pomme de terre et la carotte (*Almanach de France*, 1838). Aussi un pré est-il le meilleur de tous les biens, puisqu'il produit beaucoup en demandant comparativement peu de soins et de dépenses. Dès le temps de Caton, cité par Pline, cette vérité était connue ; car il fait demander par un interlocuteur : Quel est le meilleur de tous les biens ? Les prés, répondit-il. Et ensuite ? lui demanda-t-on. Les prés encore.

Une contrée fraîche, ou du moins un peu nébuleuse, un air épais, sujet aux brouillards, sont avantageux pour la perfection des prés naturels ; c'est ce qui explique pourquoi ceux de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre sont si admirables, semblables en cela à ces monocotylédons des premiers âges du monde qui vivaient dans une atmosphère qui ne permettait pas encore à l'homme de l'habiter. En avançant vers le centre de la France, ils diminuent de bonté et cessent presque complétement dans les régions chaudes méditerranéennes, à moins qu'ils ne soient entretenus par l'irrigation. Leur abondance, dans les pays où le transport des foins est difficile, permet l'éducation des bestiaux, source de richesses pour ces cantons, tandis que leur rareté opère des changemens dans les usages alimentaires. Par exemple, on remplace le beurre en Périgord et en Gascogne par la graisse d'oie, comme on fait par l'huile en Provence; on y mange plus de moutons et de chevreaux que de bœufs, etc.

Les graminées engraissent les terres par la destruction de leurs racines pourvues de tant de chevelu, de gaines foliacées, de la base de leurs tiges, des premières feuilles, etc., qui y laissent un *détritus* abondant; aussi, après un certain nombre d'années, le sol, devenu moins bon à la production des graminées, est-il excellent pour celle des céréales, ce qui explique la beauté des blés semés sur des prés retournés. La terre des vieilles prairies un peu fraîches ou dont le sol est argileux est parfois comme tourbeuse, et alors les mousses s'y produisent. C'est un signe indubitable du besoin d'en changer le mode de production : cette propriété que possèdent les prairies naturelles d'engraisser la terre, explique pourquoi elles ont si peu besoin d'être fumées. Pour la bonté des produits, il ne faut pas plus fumer les bons prés que les vignes.

Dans les hautes montagnes, le foin est d'une

finesse remarquable ; j'ai vu au Mont-d'Or, en Auvergne, celui que les paysans vont récolter en se faisant attacher avec des cordes au-dessus des précipices ; il a la délicatesse de la soie et est fort court. C'est lui qui donne aux vaches de ce pays ce lait exquis, mais peu butyreux, avec lequel on fait les excellens fromages de ce nom.

Si les prairies naturelles supportent bien le froid des hautes montagnes, elles ne craignent pas non plus, comme je l'ai déjà dit, des chaleurs humides assez fortes : on voit aux bains d'Aix, en Savoie, de riches prairies traversées par des ruisseaux formés des eaux bouillonnantes et sulfureuses qui s'échappent des sources thermales.

La dessiccation des foins et leur conservation méritent de la part du fermier la plus grande attention : il ne faut pas les rentrer trop secs ; cependant il y a moins d'inconvéniens à cela que de les serrer trop verts, attendu qu'étant hygrométriques, ils reprendront l'humidité qui leur manque. Un excellente méthode est de botteler le foin de suite, parce que les espaces vides qui existent entre les bottes permettant l'accès de l'air, il ne fermente jamais ; il se sèche, s'il est un peu trop frais rentré, et reprend ce qui lui manque en humidité, s'il était trop sec. En Nivernais, pays si arriéré sous le rapport de l'agriculture, et que nous nous efforçons d'améliorer depuis quatre ans que nous appliquons nos connaissances botaniques et physiologiques à cette science, on ne met pas les foins en meule, on les engrange ; mais les couvertures de ces granges étant ordinairement en chaume, l'air y a un accès facile ; aussi les consommateurs préfèrent-ils ce foin à celui qui est serré dans des granges ayant la couverture en tuiles.

F. V. Mérat.

(*Temps.*)

BIOGRAPHIE.

—

M. LE COMTE MOLÉ (Louis-Mathieu), pair de France, ministre des affaires étrangères.

M. le comte Molé appartient à l'une des familles les plus anciennes et les plus honorées de la magistrature. Originaire de Troyes en Champagne, la famille Molé a fourni plusieurs premiers présidens et plusieurs procureurs-généraux au parlement de Paris. Il n'est personne qui ne connaisse la grande et belle réputation laissée par l'illustre président Mathieu Molé.

M. le comte Molé est né à Paris en 1780 ; livré de bonne heure à la littérature, il publia, dès l'âge de vingt-six ans, des *Essais de morale et de politique* ; il ne nous appartient pas de juger cet ouvrage qui soulève aujourd'hui de vives récriminations.

M. Molé franchit rapidement les premières marches qui devaient le porter à une haute fortune. Il fut nommé auditeur au conseil d'état, puis maître des requêtes. En 1808, Napoléon lui confia l'administration du département de la Côte-d'Or ; puis, rappelé à Paris, il fut nommé conseiller d'état, et un an après directeur-général des ponts et chaussées. Napoléon lui donna aussi le titre de comte et le cordon de commandeur de l'ordre de la Réunion. Il était membre du corps législatif en 1813, lorsque lui fut confié le portefeuille de la justice, à la retraite du grand-juge Régnier.

Ce fut en qualité de grand-juge que, lors des événemens de 1814, M. Molé accompagna, ainsi que tous les autres ministres, l'impératrice Marie-Louise à Blois. Resté hors des fonctions publiques pendant la première restauration, il fut, aux cent-jours, replacé à la direction des ponts et chaussées. Il refusa cependant d'entrer à la chambre des pairs, où il ne prit place qu'au second retour des Bourbons. En 1817, il fut nommé ministre de la marine, poste qu'il occupa jusqu'à la fin de l'année suivante. Depuis lors et jusqu'à la révolution de 1830, M. Molé ne fut que pair de France.

Appelé le 11 août 1820 au ministère des affaires étrangères, M. Molé céda bientôt la place à M. Laffitte.

Chacun sait que depuis le 15 avril 1837 M. le comte Molé est ministre des affaires étrangères et président du conseil. Peut-être au moment où paraîtra notre journal, M. Molé aura-t-il cessé d'être ministre, et avec lui, le cabinet actuel aura cessé d'exister ; mais si l'homme d'état est en dehors de notre appréciation, nous ne pourrons nous empêcher de reconnaître que M. le comte Molé, qui avait été un écrivain facile, a fait preuve dans la discussion de l'adresse, d'un grand talent oratoire.

Revue dramatique.

—

THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation de *Régine*, opéra comique en 2 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Adolphe Adam.

Le succès qui a couronné la nouvelle partition de M. Adolphe Adam manquait de cet entrain bruyant qui caractérise ses précédentes ovations. Quelques auditeurs inexpérimentés, quoique bons juges en matière de musique, s'étonnaient tout naïvement de cet accueil un peu froid ; d'autres étaient tous prêts à formuler ce terrible anathème de succès d'estime, que les Italiens appellent un *mezzo-fiasco*.

Tout le monde s'est trompé, public et connaisseurs : l'un parce qu'il ne retrouvait plus dans un nouvel ouvrage de M. Adam ce cachet populaire que nous regrettons d'y rencontrer si souvent : les autres tombaient dans l'erreur contraire en voyant des beautés de premier ordre passer en quelque sorte inaperçues.

Régine nous réconcilie franchement avec M. Adam dont nous n'avons jamais contesté du reste le réel et beau talent. Cette partition, écrite avec une rare délicatesse de style et dans laquelle brillent une finesse de détails, une pureté de formes qui font le plus grand honneur au maître, est du petit nombre de celles que la saine partie, c'est-à-dire la partie intelligente du public se complaît à étudier. Nous n'oserions certes pas dire que la destinée de Régine soit d'éclipser le triomphe du *Brasseur* et l'apothéose du *Postillon*, mais elle marchera de pair avec celle du *Chalet*, petit chef-d'œuvre de naturel et de grâce, que les amis de l'art n'ont pas oublié et qui n'a d'autre tort que d'avoir fourni de trop abondantes curées à M. Musard.

Il nous serait agréable d'analyser les divers morceaux dont se compose la partition de *Régine*, mais le cadre de cet article ne comporte pas un pareil examen ; nous nous bornerons à mentionner parmi les fragmens les plus saillans de l'ouvrage le duo d'introduction, dont la facture toute classique est soutenue par une instrumentation brillante et ornée de mélodies pleines de clarté ; le duo du second acte entre Mlle Rossi et M. Roger mérite les mêmes éloges. Il y a ensuite le finale du premier acte qui étincelle d'élégantes et gracieuses intentions ; les couplets chantés par M. Roger amènent un cantabile délicieux et parfaitement en situation ; ceux que fait valoir la bonne et franche voix d'Henri sont d'un comique parfait.

Le *libretto* n'est point le meilleur ouvrage de M. Scribe ; on y retrouve ses qualités et ses défauts ordinaires. Mais ceci est un éloge, car tout le monde sait que M. Scribe a eu le rare bonheur de faire adopter ses défauts, parce qu'il n'est jamais plus spirituel que quand il a quelqu'invraisemblance à sauver, quelque partie faible d'un ouvrage à dissimuler.

L'intrigue est éminemment dramatique et peut se raconter en deux mots.

Une jeune fille de noble origine, et dont la famille est en émigration, attend son frère en secret pour lui donner asile pendant une nuit dans la maison paternelle et faciliter sa fuite. Un jeune homme se présente en effet, il est introduit par une jeune servante qui le fait cacher dans l'appartement de sa maîtresse. Un hasard révèle sa présence à l'autorité ; la jeune fille déclare que l'étranger est son mari.

Or cet étranger, qu'elle croit son frère et qu'elle n'a point vu encore, est un simple soldat qui s'était présenté avec un billet de logement et qui est fort étonné de la réception qu'on lui a faite. Le jeune et loyal militaire accepte généreusement le rôle que l'erreur de sa noble hôtesse lui impose, et comme on ne plaisantait pas avec la justice expéditive de cette époque, cet imbroglio amène des résultats qu'il est facile de deviner et que nous n'expliquerons pas, pour ne point enlever à cette piquante production l'intérêt de curiosité qui s'y attache.

Régine a été jouée et chantée avec un ensemble vraiment remarquable. Nous avons déjà dit notre opinion sur le talent de M. Roger : c'est l'avenir de l'Opéra-Comique. Ce jeune chanteur a créé son rôle avec une intelligence et une rondeur qu'on ne pouvait attendre de son inexpérience de la scène ; M. Roger jouera parfaitement la comédie. — Henri écrase un peu ses personnages ; mais il est si gai, si spirituellement naturel, qu'on lui pardonne aisément cette exubérance d'animation. — Mlle Ross travaille beaucoup et fait de notables progrès ; son talent surgit de jour en jour.— Mlle Berthaut est une charmante caméristе, pleine de grâce et de gentillesse. Stéphen de la Madelaine.

Carnaval de Paris.

—

Voici retentir de toutes parts un bruit de grelots qui domine toute musique, c'est le *carnaval.*

L'Opéra a donné enfin samedi sa première fête de nuit. C'est encore et ce sera toujours le bal le plus distingué, le plus artiste de tous ceux que cette folle époque offre à nos plaisirs ; ce n'est que là en effet que l'on trouve, hors de la foule des danseurs, ce spirituel foyer où se croisent et bourdonnent mille paroles malignes, mille intrigues charmantes ; là seulement les limites de la cachucha ne sont jamais dépassées ; dans l'enivrement même il y a encore un parfum de bonne compagnie. L'inauguration de samedi promet un carnaval brillant. Les costumes de caractère étaient en grand nombre et donnaient ainsi au mystérieux domino noir plus de piquant qu'il n'en avait autrefois, quand c'était, sans exception, le costume des dames. Les danses espagnoles ont eu beaucoup de succès, surtout la dernière si originale accompagnée par la voix. Et les danseuses, elles sont si jolies vraiment, que ce serait déjà un attrait suffisant pour faire courir les bals de l'Opéra cette année. Du reste le quadrille et la valse y règnent décidément par droit de conquête et s'y maintiendront. Mais aussi l'orchestre de Jullien éclate avec un entrain si irrésistible, qu'il fait, malgré vous, tournoyer vos pas sous la cadence de *Posita* et du *Rossignol*, deux valses ravissantes qui ne dateront réellement que d'aujourd'hui, bien qu'elles aient été composées pour les concerts du Jardin-Turc ; mais il faut au compositeur des moyens d'exécution, et c'est ce qui a manqué jusqu'ici à Jullien : l'orchestre dont il dispose aux bals de l'Opéra va établir sa réputation de compositeur comme il convient : plusieurs valses nouvelles ont été composées exprès par lui pour ces bals ; elles sont annoncées déjà sous les titres de la *Fauvette*, la *Gazelle*, la *Reine de France*. On pourrait parler également avec éloge de ses quadrilles remarquables par l'innovation des chœurs chantés qui s'y mêlent ; mais ce qui nous fait donner plus particulièrement notre attention aux valses, c'est qu'il nous semble que ce genre de composition est pour M. Jullien une véritable spécialité ; elle est à lui, en France, comme elle est à Strauss en Allemagne. Nous voici rentrés dans notre cercle musical par une appréciation que nous trouvons lieu de faire au sujet du bal de l'Opéra, lequel nous avait fait sortir de notre domaine ; mais si bruyante qu'elle soit, la marotte de la folie ne nous distraira pas complétement du culte de l'art.

Revue de cinq jours.

15 JANVIER. — Les facheux événemens de La Rochelle portent déjà leurs fruits : le commerce, alarmé des désordres de l'émeute, a cessé de diriger des grains sur ce point, et cette population abusée, qui a cru que la force pouvait lui procurer l'abondance, ou au moins modifier les prix des grains, serait exposée aujourd'hui à la disette, si la prévoyance de l'administration ne veillait à un prompt approvisionnement.

— Les architectes de la ville sont fort occupés en ce moment à dresser les plans des grands travaux qui vont être exécutés dans la campagne qui va s'ouvrir. On cite entre autres :

1° La continuation des agrandissemens de l'Hôtel-de-Ville ;
2° L'isolement et la restauration du Palais-de-Justice ;
3° L'achèvement des quais Saint-Paul et Saint-Bernard ;
4° L'embellissement des Champs-Elysées ;
5° L'achèvement de Saint-Vincent-de-Paule ;
6° Et le remblai du bas de la Seine, à l'île Louviers.

— On nous écrit de Londres que lord Castlemaine a péri pendant l'ouragan de dimanche soir. Sa seigneurie voulut fermer une fenêtre dans sa chambre à coucher, le vent s'y engouffra avec violence ; le noble lord fut renversé et jeté sur le parquet avec tant de force, qu'il expira à l'instant.

— Le journel de *l'Armée* publie l'état général de nos troupes sur le pied de paix et sur le pied de guerre. Cet état a été rédigé d'après les documens officiels distribués aux chambres.

Il en résulte que, sur le pied de paix, l'armée française compte 311,419 hommes et 62,142 chevaux : que sur le pied de guerre, elle compte 420,265 hommes et 121,892 chevaux.

— Les conseils de guerre qui siégent à Paris ont prononcé, dans les quatre derniers mois de 1838, cent quatorze condamnations : quatre-vingt-deux à la prison et trente-deux à des peines infamantes, y compris une peine de mort commuée ; quarante-deux de ces condamnations frappent des jeunes soldats servant pour pour leur compte, et soixante-treize des remplaçans ou des engagés volontaires.

— On raconte que dans une ville des trois royaumes, après un meeting radical-industriel, l'honorable sir..... fut reconduit chez lui par la foule. L'enthousiasme était tel qu'on détela ses chevaux et qu'on traina son carrosse à bras d'hommes. Depuis ce jour, sir..... n'a jamais revu son attelage. D'adroits filous avaient organisé ce triomphe pour s'emparer d'une magnifique paire de chevaux gris-pommelés qu'ils convoitaient depuis longtemps. M. Casimir Delavigne n'a pas songé à ce trait.

16. — Le *Moniteur* publie aujourd'hui les états comparés du produit des impôts et revenus indirects de l'année 1838 avec ceux des années 1836 et 1837 :

L'année 1336 a donné un chiffre total de. . . . . 614,513,000 fr.
Celle de 1837, un de. . . . 630,295,000
Celle de 1838, un de. . . . 850,185,000

Il résulte de ces états comparatifs que l'année 1838 présente un total de recettes qui excède de 35,672,000 celui de 1836, et de 19,890,000 fr. celui de 1837.

— On écrit de Lisbonne :

« Madame la duchesse de Palmella est arrivée avant-hier dans cette ville avec la jeune marquise de Fayal, et s'est empressée, aussitôt son arrivée, d'aller présenter la jeune mineure à M. Estevès, son tuteur, et au tribunal suprême, devant lequel doit être portée la contestation relative à la validité de son mariage avec M. le marquis de Fayal. »

— Notre correspondant de Constantinople nous apprend dans sa dernière lettre que le sultan se propose de faire donner aux princes ses fils une éducation européenne, dès qu'ils auront terminé celle qu'ils reçoivent d'après les rites de l'islamisme. Cette détermination du sultan prouve qu'il veut que l'œuvre immense qu'il a si glorieusement entreprise lui survive, et que son successeur la maintienne dans la large voie de progrès où sa main puissante l'a placée.

— Le roi porte en noir le deuil de sa fille la princesse Marie, contrairement à l'ancienne étiquette, qui veut que les rois portent le deuil en violet.

— Le nom de Simon Deutz, voué désormais à une si triste célébrité, retentira bientôt, dit-on, devant le tribunal de police correctionnelle. Voici dans quelles circonstances : Deutz, après des démêlés assez vifs avec M. G...., s'est prétendu menacé par lui ; il a, en conséquence, déposé une plainte entre les mains de M. le commissaire de police, qui a dû mander les parties devant lui.

— M. le comte Christian de Nicolaï, pair de France, est mort avant-hier 14 janvier.

— Le conseil municipal de Saumur, afin de ne point laisser périr le souvenir de quelques hommes célèbres nés dans cette ville, a résolu de donner leurs noms à plusieurs rues dont les dénominations sont insignifiantes ou ridicules. Parmi ces noms justement honorables, nous avons remarqué ceux de Bodin, l'illustre auteur des Recherches sur Saumur et sur l'Anjou, et Dupetit-Thouars, brave marin, mort d'une manière si glorieuse à la bataille d'Aboukir.

— Voici deux fautes d'impression assez bouffonnes. Un journal de Gand annonce que la flotte française a lancé 4,000 *poulets* (boulets sur le fort de Saint-Jean-d'Ulloa ; un journal de Liége annonce de son côté que le gouvernement belge va envoyer 20,000 *paillasses* (palissades) à Venloo.

— Il y a quelques années, un riche banquier prêta à un jeune écrivain une somme dont celui-ci avait besoin pour assurer ses premiers pas. « Vous me rendrez cela, dit le prêteur, quand vous aurez fait votre chef-d'œuvre. » L'écrivain publia successivement trois romans. Le banquier les lut et ne réclama rien. Un quatrième roman vient de paraître ; le banquier n'osa pas le lire, mais en le voyant célébré par tous les journaux il écrivit à son débiteur : « Si j'en crois ce qu'on dit de votre dernier ouvrage, le moment de vous acquitter envers moi est venu. » A cette lettre, il reçut pour toute réponse ces seuls mots : « J'espère faire mieux. »

17. — Depuis le moment où la reine a appris la mort de la princesse Marie, elle ne veut admettre personne près d'elle. C'est avec peine qu'on est parvenu à la décider à paraitre pour recevoir la chambre des députés et la chambre des pairs. Elle a reçu hier, pour la première fois, M. le maréchal Gérard.

— L'*Indicateur* de Bordeaux, du 13, annonce qu'une émeute a eu lieu à Royan. La halle aux blés a été envahie. Des charrettes chargées de blé ont été arrêtées et les sacs ont été ouverts et pillés. La garde nationale a rétabli l'ordre. On a fait de nombreuses arrestations.

— Par une lettre de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) du 30 novembre dernier, reçue par le navire l'*Inca*, de Bordeaux, entré en relâche à St-Martin (île de Ré), on apprend que les affaires dans cette colonie sont on ne peut plus tristes ; la fin de l'année s'annonçait très mal sous tous les rapports. Les nègres de trois habitations (sucreries) [illegible] viennent de se révolter. Aucun détail [illegible] ne nous est encore parvenu. Les nègres de M. Bignon, frère du député de [illegible] de quatorze, ont aussi quitté l'habitation qu'il possède à une lieue d'ici.

— Le maire et le premier adjoint de la ville de Cambrai viennent de donner leur démissions une autre ville importante du département du Nord, Valenciennes, était déjà sans administration municipale.

— Le duc de Bordeaux est revenu à Goritz de son voyage à Venise et à Milan. Il compte entreprendre incessamment un plus long voyage que le dernier, et visitera Florence, Rome et Naples.

— On apprend que le personnel du transport de l'État *la Désirée* [illegible] sur les récifs de l'île de Ré, était commandé par M. Plessis. [illegible] Seine aux travaux forcés à perpétuité.

— On démolit en ce moment [illegible] maison qui masquait encore le Collége de France

vers la rue Saint-Jacques. Suivant le nouveau plan de cet édifice, commencé, comme on sait, sous François I[er], le Collége de France aura deux grandes façades, l'une sur la place Cambrai, l'autre sur la rue Saint-Jacques.

— On écrit de Rouen :

» Le procès des gens de lettres contre le *Mémorial de Rouen*, à l'occasion de la repoduction dans ses colonnes du feuilleton intitulé : le *Pied d'Argile*, s'est terminé hier à l'avantage du journal. Le tribunal, sur les conclusions conformes du ministère public, a déclaré M. Ch. de Bernard, auteur du *Pied d'Argile*, non recevable dans son action, par le seul motif qu'il n'en avait pas préalablement effectué le dépôt, conformément à l'art. 6 de la loi de 1793 sur la propriété littéraire.

— Le prix du pain blanc, à Paris, demeure fixé à 15 sous 1/2 les quatres livres pour la seconde quinzaine de janvier, le prix des farines n'ayant pas éprouvé une variation suffisante pour établir une différence dans le prix du pain.

---

18. — *Le Courrier belge* publie la nouvelle suivante :

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Anvers, le 15 janvier, 2 heures 3/4.

Ce matin, entre neuf et dix heures, une division de l'armée hollandaise se trouvait placée en bataille sur l'extrême frontière entre Westwezel et Turnhout; elle était observée par deux escadrons du 1[er] régiment de chasseurs.

Nous avons déjà annoncé hier que l'armée belge, sur la nouvelle du mouvement des troupes hollandaises, s'était mise en mesure de s'opposer à toute attaque. Ainsi l'on peut dire que les deux armées sont en présence; mais rien n'est venu confirmer ce qu'on avait annoncé de violations de territoires et de patrouilles enlevées.

— Un journal de Madrid annonce que le général Narvaez est arrivé le 27 décembre à Gibraltar, où il aurait reçu l'accueil le plus honorable de la part des autorités anglaises.

— A la date du 1[er] décembre, l'amiral Baudin avait fait offrir au gouvernement de Mexico les mêmes conditions qu'avant la prise du fort. *La Créole* attendait la réponse du président Bustamente pour la porter en France.

— Les médecins ordinaires du roi ont passé une grande partie de la matinée au château des Tuileries. On dit que l'état d'affliction dans lequel est plongée la reine inquiète vivement la famille royale.

— On lit dans les feuilles allemandes :

« La grande fabrique de vins de Champagne de Mayence continue à faire d'excellentes affaires depuis la mise en vigueur de l'union des douanes. C'est une guerre ouverte déclarée au véritable champagne.»

— Les eaux de la Seine ont encore grossi cette nuit; elles sont maintenant à près de cinq mètres aux échelles des ponts de Paris.

— On attend sous quelques jours à Paris le chevalier Filippa, le célèbre élève de Paganini.

---

19. — On écrit de Smyrne :

« Nous apprenons la mort de M. Edme Méchain, vice-consul de France à Tripoli de Syrie, enlevé par les fièvres de ce pays.»

M. Lemercier, statuaire, vient d'être chargé par l'empereur de Russie de l'exécution du fronton principal de l'église d'Isaac à Saint-Pétersbourg. Ce magnifique monument est, comme on sait, exécuté sur les dessins et sous les yeux d'un Français, M. de Monferrand. Le fronton confié à M. Lemaire est égal en grandeur au fronton de la Madelaine; mais, à Pétersbourg, le bas-relief sera coulé en bronze. Les colonnes du péristyle qui supportent le fronton, formées chacune d'un seul morceau de granit, ont 54 pieds de hauteur.

L'église d'Isaac a trois autres frontons; ils sont donnés à un artiste bavarois, à un Prussien et à un Russe.

— Il résulte de rapports officiels que depuis le commencement des voyages en chemins de fer en Angleterre, il n'a été tué que dix voyageurs, sur plus de 44 milions qui ont pris ce mode de transport.

— On écrit de Londres, le 14 janvier :

Dans la matinée de vendredi, les équipages de chasse de S. M. poursuivaient un cerf dans le bois de Houslow Heath, et étaient suivis d'une foule de gentilshommes à cheval et de dames en calèche. La chasse était si animée, que le cerf ayant enfilé la ligne du chemin de fer de Great-Western, fut poursuivi par plusieurs piqueurs et cavaliers; un des chevaux tomba dans les rails, et un convoi de wagons étant venu à passer, le corps de ce pauvre animal fut broyé et ses membres dispersés. On n'a pas eu à déplorer d'autre perte pendant cette chasse.

— Les communes de Plogastel, Plouéis, Pluguffant et Penhars, près de Quimper, sont en ce moment désolées par une bande de loups qui égorgent les troupeaux et même les chiens qui les gardent. Le ravage est considérable.

—M. Leralde, juge de paix à Compiègne, vient de voir naître dans sa famille un arrière-petit-fils; et M. Leralde a encore son père. Ce dernier, qui est âgé de quatre-vingt-douze ans, se trouve ainsi le chef d'une familile qui se compose de cinq générations. Il n'existe dans la langue française aucune qualification applicable au nouveau-né relativement à son trisaïeul.

— On rapporte que M. Gisquet fait vendre son mobilier, et qu'il se propose de faire en Italie un voyage dont le terme n'est pas fixé.

Le Rédacteur en chef, **BERTHET.**

Imp. et fond. de FELIX LOCQUIN et comp., rue N.-D.-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

25 JANVIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait,
. . . . ; .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Année.

N° 5.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THEATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	[illegible] fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

ANCONE.

Ancône est une ville de 24,000 âmes, située sur une langue de terre qui s'avance dans la mer. Son port, formé par un môle bien entretenu et par l'enceinte même de la place qui le contourne en forme d'arc, peut recevoir deux ou trois vaisseaux de haut bord et six à huit frégates. Il est défendu par la citadelle et par le lazaret, pentagone régulier à double face et entouré d'eau. La citadelle, bâtie au sud-est, est un autre pentagone, dont les ouvrages suivent les irrégularités du terrain. Il est couvert, du côté de la campagne, par un grand et bizarre ouvrage à corne flanqué par deux demi-bastions; au nord, sur la hauteur des Capucins, se trouve un autre fort irrégulier. L'espace le long de la mer entre le fort et le môle n'est protégé que par un escarpement très raide; mais entre les Capucins et l'ouvrage à corne, on trouve une enceinte flanquée par un bastion et des tours carrées. L'intervalle entre la citadelle et le lazaret est à l'abri par un escarpement semblable à celui qui règne entre le fort et le môle. Du reste l'enceinte n'a ni chemin couvert ni ouvrage extérieur. Les remparts en sont étroits et encombrés de maisons.

Le terrain sur lequel est assis cette place étant tourmenté, on a établi sur les hauteurs environnantes qui la commandent plusieurs ouvrages détachés, qui forment une espèce d'enceinte extérieure ou camp retranché, à l'aide duquel une garnison de 2 à 3,000 hommes peut tenir longtemps l'assiégeant à distance respectueuse du corps de la place. Ces derniers ouvrages, construits par les Français en 1799, rectifiés dans leur tracé et leur profil aux frais du royaume d'Italie de 1804 à 1814, ont été détruits par les Autrichiens en 1815, avant qu'ils remissent la place aux autorités pontificales. Mais leurs masses existent, et on pourrait les relever sans peine et à peu de frais dans un court espace de temps.

Depuis 1532 Ancône était sous la domination du pape, lorsqu'au mois de février 1797, le général Victor Perrin, aujourd'hui duc de Bellune, pénétra dans la marche d'Ancône, à la tête de sa division. La garnison papale, composée de 1,200 hommes, crut lui imposer en se portant sur les montagnes; mais Victor manœuvra si bien, qu'il la prit toute sans tirer une amorce, et entra sans résistance dans la ville, qui secoua tout aussitôt le joug du pape.

En 1799, lorsque les Français évacuèrent le royaume de Naples, le général Meunier fut laissé à Ancône avec une brigade d'environ quatre mille Français et Italiens. Sa tâche était grande; il fallait conserver cette place, qui n'était pas en état de défense, contre trois à quatre mille Russes, autant de Turcs, et toute la population du pays insurgée. Il y parvint néanmoins malgré la présence successive des escadres turco-russe et anglaise qui bombardèrent le port, et effectuèrent des débarquemens partiels à plusieurs reprises, en tenant la campagne avec une partie de ses forces et appliquant l'autre à la construction et à l'armement des ouvrages reconnus indispensables. Il maintint son autorité dans un rayon de six myriamètres pendant plus de six semaines, et ne rentra à Ancône qu'après avoir, dans sa dernière expédition, parcouru 400 milles d'Italie en vingt jours, pris sept villes d'assaut, dispersé les nombreux bataillons d'insurgés, de Russes, d'Esclavons et d'Autrichiens, qui prétendaient lui en fermer le retour.

Les insurgés, aidés des Anglais, des Turcs et des Russes, n'auraient pu réduire la place; l'empereur envoya le général Frœhlich avec environ 12,000 Autrichiens pour en commencer le siége. Celui-ci, en arrivant le 17 octobre, trouva les sommités des neuf monts qui environnent Ancône couvertes de redoutes et de retranchemens; il les relia par des caponnières, les arma d'artillerie de gros calibre, et le 29 novembre commença un feu terrible sur la place avec quarante-sept pièces. En même temps tous les avant-postes furent attaqués vivement. La garnison sortit : le combat fut sanglant sur tous les points. Les postes importans furent pris et repris. L'ennemi perdit plus de cinq cents hommes, fut forcé de rentrer dans ses lignes et de demander une suspension d'armes pour enterrer ses morts. Le lendemain cependant quatre batteries, ayant concentré leur feu sur la citadelle, ouvrirent une brèche dans la courtine du bastion principal. La garnison ne pouvant répondre que faiblement à leur feu, faute de poudre, le gouverneur saisit l'occasion d'une nouvelle sommation pour entrer en pourparler : les troupes obtinrent les honneurs de la guerre avec la faculté de rentrer en France jusqu'à parfait échange. Les officiers et sous-officiers conservèrent leurs sabres, et une garde d'honneur

de quinze cavaliers et de trente carabiniers fut accordée au général Meunier.

Au moment où la garnison défila, le 6 décembre, devant les coalisés, ce brave général lui adressa cette allocution : « Soldats! la longue » résistance que vous avez faite en défendant » Ancône vous couvre de gloire; elle sera citée » par la postérité..... Les conditions qui nous » sont accordées sont les mêmes pour le général » que pour l'officier et le soldat. Nous rentrons » tous en France sur parole. Vous allez traverser » l'Italie abandonnée, mais qu'un jour les armes » françaises, mieux dirigées, sauront reconqué-» rir. »

Les Napolitains, après avoir bloqué étroitement Ancône à la fin de 1813, y entrèrent dans les premiers jours de 1814; la garnison, forte de deux mille hommes la leur céda faute de vivres; mais les Napolitains ne conservèrent pas longtemps cette place; ils furent contraints de la céder aux Autrichiens le 1er juin 1815, après un blocus de vingt-sept jours.

Telles sont les vicissitudes de l'histoire militaire d'Ancône. Elle prouve du reste qu'on eût pu le mettre aisément en état de défense et le faire servir de place d'armes dans cette partie de l'Italie contre les Autrichiens.

(*Le Messager*.)

CONFIDENCES DE JEUNES FILLES.

(*Gabrielle*, de madame Ancelot, vient enfin de paraître à la librairie d'Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7. Ce livre était impatiemment attendu par tous ceux, et le nombre en est grand, qui ont applaudi le talent dramatique si fin, si délicat de l'auteur de *Marie* ou *les Trois époques*. *Gabrielle* est de nature à répondre à tous les vœux, à toutes les espérances. C'est une œuvre élégante, gracieuse, intéressante, spirituelle par dessus tout, et la réputation du romancier ne fera point de tort à celle de l'auteur des charmantes comédies que tout le monde connaît. — Gabrielle, l'héroïne du nouveau roman de madame Ancelot, a seize ans; elle est fille d'une femme du peuple enrichie qui n'a pas cru nécessaire de donner d'éducation à son enfant, dans la persuasion que des millions sont le meilleur parchemin qu'une jeune fille puisse présenter pour être admise à une noble alliance; c'est, en effet, ce qui arrive à Gabrielle; grâce aux soins d'un M. Simon, personnage fort mystérieux, un mariage est convenu entre la jeune personne et le jeune duc Yves de Mauléon. Après la première entrevue, Gabrielle, qui a trouvé le duc de son goût mais qui ne comprend rien aux sentimens nouveaux qui s'élèvent en elle, va recevoir les confidences de son amie de pension, Elénore. La scène se passe dans un couvent de la rue des Postes. Il est bon de savoir, pour l'intelligence de ce qui suit, que le duc de Mauléon a aimé une madame Rose de Savigny. Les deux pensionnaires trouvent ainsi, sans le savoir, un point de contact dans leur destinée, et la naïveté, le laisser-aller de leur causerie gagnent beaucoup à cette ignorance.)

Elles arrivèrent donc ensemble dans le fond d'une allée, et s'assirent sur un banc de gazon, toutes deux pensives cette fois! Ainsi près l'une de l'autre, Gabrielle dépassait Elénore de la moitié de la tête; ses cheveux noirs et ses vives couleurs faisaient le plus frappant contraste avec la tête blonde et la figure décolorée de sa jeune amie, qu'elle avait attirée doucement contre la sienne en la forçant de s'appuyer sur son cœur.

— N'es-tu pas bien là, Elénore? disait Gabrielle qui semblait protéger par sa force physique la faiblesse de sa compagne : car la sauvage fille du peuple avait, en effet, des formes qui annonçaient un précoce développement. Si sa taille était très-mince à la ceinture, sa poitrine large, ses épaules bien placées, ses bras déjà un peu forts, quoique ses mains et ses pieds fussent excessivement délicats, le son argentin de sa voix, ses sourcils prononcés et se rapprochant de ses yeux transparens, ses vives couleurs qui s'augmentaient ou s'effaçaient à la plus légère impression physique ou morale, tout annonçait une de ces vigoureuses constitutions qui n'ont jamais été étiolées par l'air des salons, ni comprimées ou tourmentées par aucune de leurs lois et de leurs idées. Le feu de ses regards et la mobilité de sa physionomie apprenaient en même temps que ce beau corps, si bien développé, renfermait une nature aussi puissante au moral qu'au physique, et que l'âme devait être aussi énergique que les formes qui la recouvraient.

Au contraire, la mignonne Elénore avait déjà sur sa délicate figure, avec toute l'apparence de la faiblesse, la trace de ces regrets et de ces douleurs qu'apportent les relations avec le monde, douleurs qui sont rendues plus cruelles par la nécessité de les lui arracher; et c'étaient ces traces légères de chagrins ignorés et de pensées inconnues que Gabrielle voulait sonder à l'insu de son amie. Pour la première fois elle essayait d'apprendre quelque chose de la vie; car, pour la première fois, l'insouciante enfant commençait à se douter qu'elle ignorait quelque chose.

— Elénore, disait la jeune curieuse, raconte-moi donc comment se sont passées pour toi les années où tout le couvent et tes anciennes amies te regrettaient? dis-moi pourquoi tu les avais quittées? pourquoi, à ton âge, à l'âge où l'on n'est plus enfant, tu es revenue chercher une vie enfantine qui te convient si peu?

Elénore la regarda avec surprise.

— Tu t'étonnes de mes questions? reprit Gabrielle; mais ne devrais-tu pas bien plutôt t'étonner que je ne te les aie pas déjà faites? Elénore, sais-tu que plus d'une fois, pendant que tout était bruit et joie autour de toi... tu restais là pensive et regardant sans voir? lorsque j'allais te faire juge de nos jeux ou arbitre de nos discussions, tu ne savais ce que je voulais te dire, tu étais près de nous les yeux attachés sur ce qui t'entourait, mais tu n'avais rien vu, rien entendu; où était donc ta pensée? que regrettais-tu? et qui donc remplissait tout ton cœur pour qu'il fût si insensible à mon amitié?

— Qui? reprit Elénore en regardant sa compagne avec inquiétude, pensant que peut-être Gabrielle ne l'interrogeait ainsi que parce qu'elle avait déjà découvert quelques raisons à son insouciance et à sa rêverie; et cette idée colora sa pâle figure d'une légère nuance de rose.

— Oui, qui? dit en riant la jeune fille : car voilà déjà que je sais que c'est quelqu'un! mais ne crains rien, Elénore, je ne suis plus une enfant; je viens d'avoir seize ans, et maman dit qu'elle veut me marier bientôt. Une femme mariée c'est quelque chose de très raisonnable, j'espère... et tu me devras du respect!... mais je t'en tiendrai quitte pour de l'amitié... si tu as eu confiance en moi maintenant.

Elénore la regarda avec attention, et le drôle de petit air imposant que voulait prendre alors la figure enfantine de la future mariée fit sourire sa rêveuse amie. Dans la jeunesse la tristesse même est gracieuse; l'orage brise quelquefois les fleurs; mais, en tombant, elles sont encore jolies. Les regrets d'Elénore ne l'empêchaient pas d'éprouver quelquefois encore une douce gaîté, et la laissaient toujours charmante.

— Je te respecterai déjà si tu veux, Gabrielle; mais je ne t'attristerai jamais! Ce serait dommage, ajouta-t-elle en riant.

— Ne dirait-on pas que la vie se compose seulement de malheur, reprit gaîment Gabrielle; que le monde est rempli de précipices; que l'on ne peut faire un pas dans les salons sans tomber dans un abîme? Va... quand j'arriverai là aussi, moi, je marcherai paisible et sans soucis, comme dans le parc d'Arnouville : j'espère bien m'en tirer comme des buissons d'églantier au milieu desquels je courais avec tant d'adresse que je n'attrapais jamais une égratignure; toi, je parie que tu y aurais laissé la moitié au moins de ta toilette, et un peu de ta personne! Avec ton air raisonnable et calme, tu vas toujours sans voir, et, avec mon étourderie, moi, rien ne m'échappe.

Elénore la regarda encore en souriant...

— C'est possible! dit-elle; mais, crois-moi, Gabrielle, il est des choses qu'on ne peut ni prévoir ni éviter... il faut alors plier sa tête sous la douleur, ne point lutter contre la destinée, et peut-être, ajouta-t-elle avec un soupir, la résignation nous comptera-t-elle comme une vertu.

Gabrielle était d'une nature si vive et si impressionnable que toutes les émotions se communiquaient subitement à elle... Attendrie à ces mots, elle pressa avec affection Elénore contre son cœur, et rien n'était plus gracieux que ces deux charmantes jeunes filles ainsi groupées; toutes deux vêtues de blanc, toutes deux belles de beautés différentes, et toutes deux se communiquant tour à tour leurs joyeuses ou mélancoliques impressions; Elénore souriant à la gaîté de Gabrielle, Gabrielle s'attendrissant à la rêverie d'Elénore, sans qu'elles sussent pourquoi, dans ce moment plus que dans aucun autre, l'une était disposée à la gaîté, l'autre à la tristesse.

Elénore, avec un sourire mélancolique, regarda longtemps la figure de Gabrielle avant de dire :

— Tu es jolie... très jolie!

Gabrielle se mit à rire : — Jolie? dit-elle, sans avoir l'air d'attacher plus de sens à ce mot qu'elle n'en attachait, le matin même de ce jour, à celui de mariage. Mais tout à coup elle reprit un air sérieux, et ajouta :

— Tu me trouves jolie, Elénore, parce que tu m'aimes; mais quelqu'un qui me verrait pour la première fois, crois-tu qu'il me trouverait jolie ?

— Sans nul doute, répondit Elénore.

— Et quand on est jolie, on vous aime? demanda Gabrielle.

— Oui... les hommes, dit en riant Elénore; car les femmes, au contraire, vous détestent.

— Ah! tu me détestes donc, toi ? reprit Gabrielle en riant.

— Oh! c'est différent... je parle des femmes du monde... des femmes mariées qui veulent plaire à tous, ou bien qui aiment quelqu'un... Vois-tu, moi qui t'aime tant, eh bien ! il y a... une personne...

Elle s'arrêta; Gabrielle ajouta :

— A qui tu ne me pardonnerais pas de vouloir paraître jolie, n'est-ce pas ?

— Peut-être! dit Elénore en soupirant; mais pourtant qu'importe ?

Gabrielle vit un nuage passer sur le front de son amie, et se baissa pour y déposer un baiser.

— Chère Elénore ! dit-elle avec tendresse; toi aussi tu seras heureuse, tu seras aimée; car tu es bien jolie et bien bonne.

— Heureuse! reprit tristement la jeune fille; je ne l'ai jamais été... Sais-tu que je ne me souviens de rien avant l'époque où l'on me mit dans ce couvent ? j'étais encore enfant, je n'avais plus de mère... et M. Simon...

— M. Simon ? interrompit Gabrielle étonnée ; c'est aussi M. Simon ?

— Jamais, dit Elénore, je n'avais vu que lui prendre intérêt à mon sort, jusqu'au jour où ce fut lui encore qui vint me chercher il y a trois ans, pour m'emmener hors d'ici. Jamais un père n'eut pour sa fille une plus vive tendresse que celle qu'il me montre chaque jour ; mais, en vérité, je crois que son amitié porte malheur.

— Que dis-tu ? s'écria Gabrielle effrayée.

— Ne crains rien, toi, Gabrielle, dit Elénore en souriant; tu as de quoi conjurer les mauvais sorts : ton caractère d'abord, une bonne mère ensuite, et une immense fortune! Moi, je n'ai rien de tout cela.

— Mais tu as une amie, Elénore, reprit Gabrielle; une amie à qui ton bonheur est devenu nécessaire, et si, à toi seule, tu n'as pas pu l'arranger, eh bien ! ce sera sûrement plus facile à présent que nous serons deux pour cela.

— Gabrielle, dit avec reconnaissance Elénore, tu as toujours été bonne, mais il y a aujourd'hui en toi quelque chose de tendre et d'affectueux que je ne t'avais jamais vu ; je t'aimais comme une aimable enfant, et, dans ce moment, je t'aime comme une sœur à qui je puis ouvrir toute mon âme; car tes paroles me font du bien, et je sens que je puis pleurer près de toi.

— Oui, reprit Gabrielle, ce jour marquera dans une amitié qui sera de toute la vie. Ecoute; voici une petite bague que trois années déjà ont vue constamment à mon doigt, mets-la au tien, qu'elle te rappelle à chaque instant que tu as une amie sur qui tu peux compter à jamais.

Elénore était émue... — Oui, dit-elle, je la garderai... et, séparées ou ensemble, elle restera là... seulement elle te reviendra un jour... Quand je sentirai la mort s'approcher, je te la rendrai, et tu la porteras ensuite pour l'amour de moi.

Elles s'embrassèrent tendrement. Elénore essuya une larme et continua :

— Il y a trois ans, M. Simon vint ici, un matin, pour me chercher; j'avais dix-sept ans, et je savais qu'à cet âge je devais quitter le couvent. Au moment de sortir, M. Simon me dit : « Vous n'avez plus de mère, Elénore ; mais votre père existe, et s'il ne s'est pas fait connaître à vous, c'est que la destinée de sa fille est ce qu'il a de plus cher au monde, et qu'il vaut mieux pour cette fille chérie que le nom de son père lui reste encore inconnu. » Heureusement ces derniers mots laissaient un espoir dont je me fis une consolation, et je demandai si cette ignorance sur ma famille durerait longtemps ?

— Dès que votre sort, répondit M. Simon, sera assuré par un bon mariage, votre père ne se refusera plus au bonheur d'embrasser son enfant, et, en attendant, il veut que votre vie offre assez de distractions et de plaisirs pour que vous n'ayez aucun regret. Il a voulu même que, dans le monde où vous allez entrer, vous eussiez pour appui une personne qui vous est déjà connue, dont l'âge se rapproche du vôtre, et qui fut votre compagne dans la maison que vous quittez.

En effet, Gabrielle, c'était chez une personne élevée ici, et que j'y avais vue quand j'étais tout enfant, que M. Simon me conduisait.

Cette femme, oh ! ma chère Gabrielle, permets-moi de te cacher son nom; je puis te confier mes secrets, mais non te dire ceux d'une autre. Elle se trouve tellement liée à mes chagrins que je serai obligée de la mêler à mes récits, et, quoique sans doute tu ne doives jamais la connaître, je ne te la désignerai que par un nom de baptême, par le nom... de... Rose... qui est un de ses noms, et qui vraiment lui était dû, car rien n'était plus frais que sa beauté deux ans auparavant... Il est vrai que, depuis cette époque, ses couleurs et sa gaîté avaient disparu... elle se plaignait de sa santé... peut-être pour cacher un autre mal qu'elle ne voulait pas avouer, et qui détruisait sa jeunesse avant le temps.

Rose, lorsque j'arrivai près d'elle, avait à peine vingt-sept ans; son mari en avait plus de soixante; ses habitudes, plus encore que son âge, le faisaient vivre souvent loin de sa femme, et au milieu de relations qui n'étaient pas les siennes; elle souhaitait une compagne... une amie... et M. Simon, qu'elle voyait quelquefois, avait arrangé notre réunion : Rose me plut dès le premier moment. En moi, Gabrielle (et ce sera sûrement la même chose pour toi, c'est un défaut ou une qualité de femme), eh bien ! en moi, tout est attrait involontaire; mon cœur se sent pris ou repoussé à la première vue, et tous les raisonnemens possibles ne peuvent me faire vaincre ma répugnance ou détruire ma sympathie.

Rose excita vivement la mienne ; son accueil fut affectueux ; elle semblait éprouver pour moi ce que je sentais pour elle : nous devînmes en peu de jours amies intimes ; son expérience du monde m'éclairait sur mille choses, et je passai ainsi deux années délicieuses qui me parurent aussi être douces et bonnes pour elle, malgré le fond de mélancolie et de regret que renfermait son âme.

Son chagrin commençait à devenir de la rêverie, elle semblait même résignée ! Voici ce que sa confiance m'avait appris avec mille détails qu'il serait trop long de te dire : Rose, entourée de toutes les séductions qui assiégent une jolie femme dans le monde, avait longtemps résisté ; mais un homme aussi distingué de cœur et d'esprit que de manières était devenu l'objet de toutes ses affections. Son nom, elle ne voulut pas me le dire ; les raisons qui l'éloignèrent d'elle, peut-être ne pouvait-elle pas les confier, peut-être n'en n'existait-il pas, car souvent elle répétait : Ce sentiment qu'on appelle l'amour cesse sans motif comme il naît sans raison : placer le bonheur de sa vie sur une base aussi fragile, c'est la jouer sur un coup de dé, et quand on a perdu, Elénore, ajoutait-elle, on ne doit accuser personne que soi.

Chaque jour on la voyait dans les salons, dans les spectacles : elle s'occupait de la peinture et de la musique; sa vie était celle de toutes les femmes; mais je surprenais sans cesse une pensée intime qui se plaçait à côté de tout pour en ôter la joie. Un mot, un soupir, un regard qui échappa t aux autres, me révélait toute une souffrance dont je cherchais souvent à la distraire à son insu, et sans m'expliquer. La plaie était encore trop douloureuse, il ne fallait pas y toucher.

Souvent elle me parlait de mon avenir, jamais du sien. Quand je l'interrogeais, elle répondait : « Pour moi tout est fini... mais toi, mon Elénore, il faut que tu sois heureuse ! il faut que tu choisisses librement, avec toutes les lumières de ta raison, les conseils de mon amitié, et l'instinct de ton cœur, un homme jeune dont l'âme ait encore de douces illusions, dont l'intelligence éclairée t'inspire la confiance, dont le caractère doux et sage te donne l'espoir d'une vie douce et paisible : il faut surtout qu'il te plaise dès le premier aspect ! Que ton cœur batte en le voyant, que tu éprouves ce qu'aucun autre n'a fait naître en toi ; cela, vois-tu, c'est l'amour !

— Que dis-tu ? s'écria Gabrielle interrompant son amie... le trouble... l'intérêt... la crainte qu'on ressent tout à coup... c'est l'amour ?

Elénore voulut la regarder ; mais la soirée s'avançait, elle ne distingua plus le visage rouge et confus de Gabrielle ; elle sentit seulement que sa main avait vivement pressé la sienne.

— Est-ce que tu sais cela, toi ? dit-elle.

— Je ne sais rien, dit Gabrielle en riant, mais je veux savoir ! Et ton amie, la femme de vingt-sept ans qui savait... t'apprit donc à quoi tu reconnaîtrais celui que tu devais aimer ? Le rencontras-tu bientôt ?

— Trop tôt ; puisqu'il ne m'était pas réservé de passer ma vie près de lui. Il y a des biens qu'il faut ne jamais connaître ou regretter toujours ! Ma fortune consiste en dix mille livres de rente le jour de mon mariage ! Je savais que cela ne suffit pas à la vie dispendieuse des plaisirs et des fêtes, mais que c'est assez pour vivre modestement et sans soucis dans les douceurs d'une vie intime. On m'avait dit : Choisis ! Nous ne recevions que des hommes bien élevés, plusieurs déjà avaient demandé ma main, mais nul ne

m'avait plu! J'attendais donc avec beaucoup de calme; j'étais contente.

Je suivais Rose dans les fêtes et les bals, ou je restais avec elle à recevoir du monde. Son mari nous accompagnait quand ses loisirs ou ses infirmités le lui permettaient. Quelques autres personnes venaient aussi avec nous; rien de particulier ne distinguait notre existence de tous les jours de celle des autres femmes riches. Rose était d'une ancienne famille; pauvre, elle avait épousé un ancien receveur-général; elle voyait donc la haute finance et le faubourg Saint-Germain.

Un jour, nous étions ainsi venues à un bal; elle, brillante sans joie, moi, joyeuse sans envie de briller. Cette fois, son visage resta radieux toute la soirée, et les hommages les plus empressés l'entourèrent. Je crus enfin avoir deviné son secret, et ma surprise fut grande, je l'avoue; rien n'expliquant pour moi sa constante gaîté que les assiduités d'une seule personne, il fallut bien penser que cette personne était l'objet des vœux et des regrets qu'elle gardait depuis si longtemps: tout alors sembla s'expliquer naturellement.

Dans ces fêtes que cherchent les jeunes femmes avec tant d'avidité, ce qui semblait offrir un but constant à toutes les coquetteries, c'était un jeune prince étranger, souverain d'une de ces petites cours d'Allemagne dont les honneurs héréditaires et le solennel ennui s'échangent parfois contre les joyeux amusemens et les succès des salons de Paris. Il oubliait volontiers sa puissance pour ses plaisirs. Qu'il eût été aimé d'une, ou même de quelques-unes, on eût supposé que l'amour les entraînait vers lui. Mais toutes! mais que celles qui étaient irréprochables avant de le voir, mais que celles qui aimaient ailleurs, que toutes enfin se jetassent sur ses pas, voilà ce que Rose avait cent fois blâmé comme un désir de vanité et non d'amour... et je la voyais là enivrée des hommages de ce même prince! Il est vrai que j'attribuai bientôt ses épigrammes contre la conduite des autres femmes à une rivalité jalouse, et que je vis dans les soins que le prince lui rendit un retour aux sentimens qu'elle avait tant regrettés. L'air de triomphe avec lequel elle prit la main qu'il lui offrit pour danser, le bonheur qui brillait dans ses yeux, tout annonçait un bonheur réalisé, une joie vive et complète qui ne laissait plus aucune arrière-pensée de chagrin.

Mais je comprenais aussi comment une conquête si enviée avait dû lui être disputée; comment le jeune prince avait pu oublier longtemps. Il avait tant à penser! Je m'effrayais seulement: car les visages des autres femmes exprimaient l'envie, le dépit, la colère, et je devinais qu'un tel amour devait donner plus de craintes que d'espérances.

Rose ne paraissait plus rien redouter. Conduite encore par le prince au moment de passer à table pour le souper, elle s'arrêta devant moi, et, me désignant un jeune homme debout à mon côté, et qui venait de la saluer: « Elénore, me dit-elle, je te présente monsieur... » Oh! Gabrielle, je ne veux pas, je ne peux pas non plus te dire son nom, s'écria la jeune fille d'une voix troublée.

— Enfin! c'est donc lui! dit Gabrielle en frappant ses petites mains l'une contre l'autre; voici le héros de ton cœur! Sais-tu que j'étais impatiente de le voir arriver? Tu ne veux pas dire son nom? eh bien, soit! mais donne-lui-en un au moins..... Albert, Alfred, Arthur, Fernand ou Yves...

— Yves? répéta Elénore d'une voix singulière.

— Pourquoi pas? ce nom est joli, simple, et peu commun: moi je l'aime! ainsi appelle-le Yves... pour me faire plaisir.

— Comme tu voudras, reprit la jeune fille un peu émue. Rose me dit donc: « Voilà monsieur... Yves... une ancienne connaissance, que je revois aujourd'hui pour la première fois depuis des années de séparation. Et, se tournant vers lui: Je vous présente ma meilleure amie, monsieur, lui dit-elle...

Il y avait dans l'inflexion de sa voix quelque chose d'extraordinaire qui me fit croire à une intention cachée... Je ne te dirai rien de ses traits réguliers, de sa belle taille, de ses manières charmantes. Dès le premier moment, il fut pour moi beau comme celui qu'on aime! c'est tout dire.

Que puis-je t'apprendre après cela, Gabrielle? Il vint dès le lendemain chez Rose; nous le retrouvâmes dans le monde, au spectacle, chez elle, presque chaque jour. C'était une foule d'émotions nouvelles, de plaisirs indicibles dès qu'il était là!... il ne me parlait pas d'amour; mais il ne parlait qu'à moi, c'était moi à qui son bras était offert, qu'il priait à danser, qu'il écoutait chanter, qu'il cherchait partout.

Deux mois se passèrent ainsi: Rose, toujours folle de joie, brillante de parure, se montrant à toutes les fêtes, et y étant toujours la plus recherchée et la plus entourée; enfin c'était la femme à la mode pour cet hiver-là, grâce aux assiduités du jeune prince... car un amour de prince est, à ce qu'il paraît, une espèce d'enseigne qu'on met à sa beauté pour attirer la foule.

Depuis un jour où elle lui avait montré dans un bal un bouquet de roses qu'elle tenait à la main, en lui disant: C'est mon nom! le prince témoignait un goût particulier pour ces fleurs, et nous ne le rencontrions jamais qu'il n'en eût une à la main, ou à la boutonnière. Tout le monde le remarquait, et rien n'était aussi public que ce mystérieux amour.

Moi, je ne voyais partout que M. Yves, et je ne doutais pas que Rose ne désirât qu'il en fût ainsi: pourtant je voulais enfin lui faire la confidence de mon cœur, et lui parler aussi du sien; mais, le croirais-tu? le tourbillon dans lequel nous vivions ne me laissait pas un instant seule avec elle... peut-être aussi voulait-elle m'en éviter l'occasion; car elle était toujours sortie quand je la cherchais dans la matinée, et, plus tard, il y avait toujours du monde. J'éprouvai donc une grande joie quand on annonça le départ pour la campagne, où Rose n'allait plus depuis quelques années, et où elle voulait cette fois se fixer de très bonne heure... Parmi les personnes invitées, était M. Yves... Je crus encore comprendre le projet de Rose; hélas! ma chère, je m'étais trompée sur tout: il n'y avait de vrai que mon amour.

— Comment cela? demanda Gabrielle étonnée; sais-tu que ta Rose avec son mari, son prince, et peut-être encore l'envie de plaire à M. Yves, me semble une inconcevable personne que je ne puis pas souffrir? Je suis sûre que c'est elle qui a causé tous tes chagrins.

— Ah! reprit tristement Elénore, ce fut ma faute et non la sienne. Rose n'aima jamais qu'une seule personne, qui ne l'aimait plus, je crois; mais qui peut connaître ce qui se passe dans le cœur d'un homme? Gabrielle, tu ne sais pas qu'il y en a qui sont capables d'aimer plusieurs femmes à la fois.

— Oh! ce n'est pas possible, dit naïvement Gabrielle.

— Cela s'est vu, continua la jeune fille qui avait plus d'expérience, ou du moins ils le disent à chacune avec autant de vivacité, et un air aussi sincère que si cela était parfaitement vrai.

— Mais alors comment peut-on reconnaître la vérité? demanda l'enfant qui voulait s'instruire.

— Je ne sais pas trop, répondit Elénore incertaine: mais M. Yves m'avait bien convaincue de son amour sans parler... Il ne doit donc pas être difficile de tromper avec des paroles.

— Comme c'est inquiétant! se dit à elle-même Gabrielle pensive.

Elénore reprit:

— Depuis quelques jours nous étions arrivées à cette terre, et je commençais à croire que nous y serions encore plus rarement ensemble qu'à la ville. Déjà on attendait le jeune prince, et l'on préparait une fête, pour le surprendre le lendemain à son arrivée; il devait venir du monde des environs; la société du château s'augmentait de quelques personnes de Paris, et le mari de Rose était attendu. Je pensai qu'une fois ce surcroît d'hôtes installés, il me serait encore plus difficile de trouver un instant pour parler seule à mon amie, et mon cœur éprouvait un tel besoin de lui faire confidence de mon secret, que je résolus de descendre chez elle, le soir, dès que l'on serait retiré.

La veillée se prolongeait moins qu'à la ville; Rose l'abrégeait souvent, et chacun était rentré dans son appartement à onze heures. Rose habitait le rez-de-chaussée du château, à côté des salons de réception; moi, j'avais choisi l'appartement le plus près du sien: en effet, un petit escalier pouvait me conduire à toute heure dans un boudoir communiquant avec la chambre de Rose par une porte vitrée. Dans le projet que nous avions fait les années précédentes d'habiter ce château l'été, projet qui n'avait pas eu d'exécution jusque-là, cet appartement m'avait été destiné pour faciliter les bonnes causeries intimes qui étaient alors notre plus grand plaisir.

Je me le rappelai, et je résolus d'en profiter au moins une fois, pour avoir avec Rose une explication qui me semblait nécessaire.

La veille du jour où le prince devait être reçu au château, Rose abrégea encore plus qu'à l'ordinaire la veillée en commun; les dames avaient des préparatifs de toilette à faire, les hommes devaient aller de bonne heure le lendemain au-devant du prince. Chacun se retira dans sa chambre à dix heures: j'attendis jusqu'à onze pour laisser à Rose le temps de donner ses ordres de maîtresse de maison, et je descendis alors par le petit escalier, persuadée que je devais la trouver seule, et qu'elle partagerait la

oie que je me promettais de ces instans de confidence. La chambre était vide, Rose n'y était pas... Je m'assis pour l'attendre, et ramassai machinalement un petit papier évidemment tombé par hasard sur le parquet : il était tout ouvert; ces mots frappèrent mes yeux :

« Le château m'est connu! ce soir j'entrerai » par la petite porte du parc, et à onze heures » je serai près de vous! »

Au moment où mes yeux étaient encore attachés sur ce billet, un léger bruit se fit à la fenêtre. Mon premier mouvement fut de me dérober aux regards, en rentrant précipitamment dans le cabinet, et en poussant la porte vitrée qui me permettait de tout voir sans être vue, la chambre étant éclairée, et le cabinet dans l'obscurité. A peine y étais-je entrée, que la fenêtre s'ouvrit : comme elle était au rez-de-chaussée, elle présentait une issue commode, et le prince entra, à mon grand étonnement!... mais ma surprise s'accrut bien autrement, quand je vis Rose arriver presque en même temps par la porte, suivie de M. Yves qui disait avec emportement :

— Je vous le répète, madame, c'est lui que vous alliez chercher!

Et, la prenant par la main brusquement, à la vue du prince :

— La preuve.... s'écria-t-il, c'est que le voilà!

Rose jeta un cri douloureux à ces mots, et resta ensuite immobile et muette... Les deux jeunes gens se regardèrent avec colère sans rien dire.

Après quelques instans de silence, M. Yves, qui semblait plus maître de lui, prit un ton plein d'ironie, en disant :

— Puisque vous vouliez, madame, nous envoyer demain matin au-devant de monsieur, vous devez être charmée que je puisse le rencontrer ici dès ce soir, et lui faire compliment sur des succès dont vous ne m'auriez peut-être pas chargé de le féliciter.

— O ciel! s'écria Rose effrayée du ton insolent et moqueur de ces paroles et de l'effet qu'elles produisaient sur le prince, songez-vous à qui vous parlez?

— Oui, madame, reprit Yves encore plus dédaigneux; je sais très-bien à qui je parle, et je...

Le prince l'interrompit à ces mots, en disant d'un ton simple, quoique encore un peu ému :

— Vous parlez, monsieur, à un jeune homme comme vous... qui croit, comme vous, avoir le droit d'être ici, que vos paroles ont offensé, et dont la présence vous offense; et ce jeune homme est prêt, monsieur, à vous en demander et à vous en rendre raison; rien de plus!...

— Très-bien, monsieur, reprit Yves d'un ton plus poli; mais, souriant amèrement, il ajouta : Nous verrons maintenant à qui restera le champ de bataille...

Le prince était en uniforme, il avait une épée; Yves y porta les yeux, et dit... Venez!...

— Nous ne sortirons pas d'ici; il y aurait du danger pour vous, monsieur, dit le prince... Avez-vous des armes?

— J'allais au-devant de vous, monsieur, répondit Yves, quand j'ai rencontré madame près de la porte du parc : j'étais donc préparé à vous recevoir...

A ces mots, il prit une épée qu'il avait posée sur un fauteuil en entrant dans la chambre.

Rose voulut se jeter entre eux.

— Restez donc tranquille! dit M. Yves avec dédain; vous êtes notre témoin.

Rose, sans force contre son mépris, resta sur un siége, anéantie : je vis l'épée du prince se diriger contre le cœur de celui que j'aimais; j'oubliai tout, j'entrai brusquement, je me précipitai près de lui avec un cri terrible!... Chacun fut interdit de ma présence; le prince venait d'être blessé à la main droite, le sang coulait abondamment; il était impossible qu'il tînt son épée, et le combat était fini.

— Monsieur, dit le prince, je dois à la vérité de déclarer que, si tout a dû me donner l'espérance d'être bien reçu ici ce soir, rien ne m'a jamais donné le droit d'y rester!... En achevant ces mots, il sortit.

Rose sembla se ranimer un peu à ces paroles.

— Vous l'entendez? dit-elle à M. Yves; je n'eus aucun tort envers vous!... et toi, Elénore, laisse-moi t'expliquer...

— Je ne veux rien entendre! m'écriai-je; je sais tout! Ah! c'est affreux!

Affreux! reprit Rose avec une profonde douleur; car, depuis huit années, tout mon cœur est à lui, à lui seul!

Et elle désignait M. Yves, qui parut plus surpris que touché de ces paroles.

Après deux années d'absence, continua-t-elle en sanglottant, deux ans où je l'avais regretté chaque jour, il revint d'Angleterre triste et découragé; il lui fallait, disait-il, un peu de bonheur pour supporter la vie... Ah! Élénore, la meilleure leçon pour une jeune fille, c'est d'apprendre la vérité, de voir le monde tel qu'il est!

Moi, c'était toute mon existence que cet amour! ce fut à peine pour lui une distraction! Il s'affligeait encore d'une position perdue, d'une carrière interrompue, que sais-je? de mille choses que je ne comprenais pas!... même à mes côtés, même avec mon amour! et quand j'oubliais tout pour lui, il regrettait encore, il s'inquiétait sans cesse.

Deux années se passèrent ainsi; lui, toujours ennuyé, moi, toujours désolée et blessée de son ennui! Des reproches et des plaintes achevèrent de l'éloigner. C'est ainsi, Élénore, que finissent dans les regrets et les humiliations quelques jours de tourmens et de troubles qu'on appelle du bonheur!... Lui, il chercha des plaisirs nouveaux... le dépit me prêta assez de force pour ne le pleurer qu'en secret. C'est alors que tu vins près de moi, et toi seule as su ce que recouvraient d'amères douleurs ces parures, ces fêtes et ces plaisirs par lesquels je cherchais à m'étourdir.

Je voulus interrompre Rose; mais elle parlait avec tant d'emportement, qu'elle ne m'entendit pas, et qu'elle continua malgré moi, malgré M. Yves, qui restait interdit d'une véhémence si peu naturelle au caractère de Rose, et que la situation cruelle où elle venait de se trouver lui avait seule donnée.

— Élénore, continua-t-elle, tu t'en souviens? il y eut une fête où il vint par hasard, où je te le présentai, où ses regards ne me quittèrent pas, où je crus l'avoir retrouvé!... où, me voyant entourée et courtisée par la foule et par les hommes les plus élégans, par le jeune prince dont toutes enviaient l'hommage, il sembla revenir à moi!... Enfin, que te dirai-je? j'espérais de la vanité ce que je n'attendais plus de l'amour; je voulus que ma tendresse, dont il ne se souciait plus en secret, fût encore cherchée par lui en public, qu'il y mît de l'orgueil, que mes succès pussent flatter son amour-propre! Je souhaitais avoir encore des sacrifices à lui faire pour payer son retour!... Que veux-tu? quand on sent qu'on s'égare, et qu'on se perd, on prend tous les chemins qui se présentent; on essaie de toutes les routes que l'on rencontre; on voudrait atteindre le but à tout prix! Je ne raisonnais plus, je ne voyais plus, je voulais le ramener près de moi!... et pour cela tous les moyens me semblaient bons, toutes les folies me semblaient raisonnables!

Ah! tu l'as vu comme moi, Elénore, il était là!... il était revenu! je le trouvais chez moi, je le rencontrais dans tous mes plaisirs... il paraissait occupé des assiduités du prince... il vient de s'en offenser... Il m'aime donc encore, puisqu'il est jaloux!... Je n'ai plus qu'à le convaincre que sa jalousie était le seul but que je poursuivais; que si ma folie a donné des espérances à un autre, je ne voulais pas, je ne pouvais pas les réaliser, car je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que lui.

A ces mots, qu'elle m'adressait pour convaincre un autre, car toutes ces paroles étaient dites devant lui, moi, dont elles enlevaient tout l'espoir, dont elles détruisaient toutes les illusions, je ne pus m'empêcher de m'écrier malgré moi : Ah! pourquoi ne me l'avais-tu pas dit? pourquoi sacrifiais-tu jusqu'au bonheur de ton amie?

Je ne puis te dire, Gabrielle, quel effet produisirent ces paroles qui s'échappèrent avec amertume de mon cœur... Oh! je ne me trompai point alors! non! elle était réelle la joie qui brilla dans les yeux de M. Yves! c'était une expression de bonheur, un mouvement involontaire de plaisir, qui lui fit répondre vivement, en s'approchant de moi et en me prenant les mains :

— Serait-il vrai, vous m'aviez deviné? vous partagiez mon amour?

— Quel bonheur! s'écria Gabrielle en embrassant Élénore avec transport; c'est toi qu'il aime!... Ah! c'est bien à lui, c'est un honnête homme! Et tu pourras lui promettre mon amitié, aussitôt que vous serez mariés... car je parie maintenant que les obstacles vont venir de cette femme que je déteste puisqu'elle t'a fait du chagrin! Mais il faudra que nous en triomphions! Je t'aiderai, c'est mon droit, tu es mon amie; est-ce qu'on aime une personne pour autre chose que pour la rendre heureuse? il faudra bien que tu le sois.

Élénore sourit tristement de la vivacité naïve et bonne de Gabrielle, et continua :

— Te dire, ma chère amie, ce que le cœur de cette femme, ulcéré depuis si longtemps, éprouva de ce nouveau malheur inattendu, est impossible. Si j'en juge par la souffrance qui parut sur son visage, par les impressions diverses qu'on put y lire, son âme ressentit une telle douleur, que je ne fus pas maîtresse d'un mouvement de pitié; mais son mal ne s'exprima plus par des paroles. Elle, qui avait trouvé tant de mots passionnés pour l'amour qui espérait encore, resta muette devant le désespoir, où les mots lui semblèrent impuissans pour exprimer sa pensée. Un geste indicible, dont rien ne peut donner une idée

précise, interrogea seul celui devant qui Rose paraissait maintenant trembler :

— Est-il donc vrai que vous ne m'aimiez plus? semblait demander énergiquement le geste muet qui disait tant de chose.

M. Yves hésita, puis répondit avec douceur :

— Ma vie..., livrée depuis longtemps à de grandes dissipations, ne m'offrait rien qui ressemblât aux douces et tendres impressions que j'éprouvais en voyant votre amie... vous m'attiriez vous-même auprès d'elle... et, sans projets, sans espérances, je cédais au charme puissant de l'innocence et de la beauté, voilà tout!

Rose voulut parler, demander raison de cette jalousie qui avait ajouté à son erreur : du moins je crus la comprendre, et, lui aussi, il interpréta de même quelques mots inarticulés qui s'échappaient de ses lèvres pâles et tremblantes; car il reprit :

— Il y avait, madame, tant d'affectation..... Pardonnez-moi d'oser rappeler ici toute..... la vérité, dit-il en s'interrompant. En ce moment M. Yves semblait autant craindre d'offenser Rose qu'il avait eu l'air de chercher à l'irriter quelques instans auparavant; son ton était gracieux et plein de respect... l'amour qu'il ne partageait plus lui inspirait autant de pitié que la coquetterie et l'infidélité qu'il avait soupçonnées lui causaient avant de dédain et de mépris... Il y avait dans la vérité de la passion de Rose quelque chose qui imposait...

— Oui, madame, continua-t-il de ce ton doux et bon... je voyais, je croyais voir de l'affectation à me condamner sans pitié à un rôle ridicule; à me retenir... pour me rendre témoin de votre... empressement... pour un autre... Je croyais... Pardonnez... Et il hésitait à chaque mot, semblant craindre de l'offenser et de l'affliger.

Je croyais, dit-il, que les reproches adressés par vous... à mon inconstance... cesseraient enfin quand j'acquerrais devant vous la preuve de la vôtre. Convenez que ma surveillance a dû un moment se croire bien inspirée... que j'ai pu douter de la vérité... et oublions l'un et l'autre, madame, ce qui peut...dans tout cela avoir blessé votre cœur et le mien. Je quitte à l'instant le château... il est probable que nous ne nous reverrons plus... nos entrevues n'offriraient rien d'agréable ni pour vous...

Son regard me chercha, puis il salua profondément... Je ne l'ai plus revu.

— Comment cela? demanda vivement Gabrielle.

— Rose tomba sans connaissance à mes pieds, et ne revint à elle qu'avec une fièvre ardente qui mit sa vie en danger pendant plusieurs jours; les fêtes n'eurent pas lieu; la société quitta le château. Le monde, dit-on, parla beaucoup de cette nuit funeste où chacun pourtant était intéressé au secret; mais rien n'échappe à la malignité. Seulement, dans ce qui devrait rester mystérieux, comme on ne sait jamais au juste les détails, chacun les arrange à son gré, et l'on fait du récit d'un malheur secret mille récits publics plus bizarres les uns que les autres.

Cependant, dès que la fièvre laissait à Rose la possibilité de reconnaître ce qui l'entourait, ses yeux se portaient sur moi avec tant de colère et de souffrance, et, dès qu'elle fut un peu mieux, tant de trouble et d'agitation continuèrent à la tourmenter à ma vue, que je lui exprimai le désir de la quitter. Elle accueillit si vite cette idée, annonça si promptement à M. Simon ma volonté de retourner, au moins pour quelque temps, dans cette maison, et mit tant d'empressement à me faciliter les moyens d'y rentrer, que je me retrouvai ici avant d'avoir eu le temps de réfléchir que j'y rapporterais des chagrins et des regrets qui rendraient la solitude bien difficile à supporter.

—Et depuis trois mois, Elénore, dit Gabrielle avec intérêt, tu n'as pas cherché à savoir ce qu'il devenait? N'as-tu confié tes regrets à personne? N'as-tu pas demandé conseil à M. Simon?

—Hélas! reprit Elénore, que pouvais-je faire? Celui que je regrette n'avait-il pas appris qu'il était aimé? Ne sait-il pas que je suis libre? Ne pouvait-il pas me chercher s'il m'eût aimée réellement? Ah! je connais assez le monde pour savoir tout mon malheur! Les hommes attachent peu d'importance à notre destinée; s'ils se marient, c'est pour une fortune, une position, pour mille choses où la femme qu'ils épousent n'entre pour rien.

— C'est peut-être la faute des femmes, dit en souriant Gabrielle.

Madame ANCELOT.

UNE RESTAURATION
EN
PLEINE MER.

J'étais couché au pied des montagnes dont Maaseille se fait une ceinture, et je vais vous dire par où l'on y parvient. Vous me suivrez et vous m'écouterez, car ce n'est pas de moi que je vous parlerai, pauvre rêveur qui n'ai rien à vous conter de mon passé, si ce n'est que j'aimais à en pleurer les nuits d'été, et la mer où j'aurais peut-être défié Byron s'il avait voulu ne se mesurer avec moi que comme nageur.

J'ai à vous parler d'un grand de la terre, d'un roi, et d'un grand roi, car il fut bien malheureux: il était exilé.

Et tandis que je regardais, étendu sur le sable, tantôt le ciel et tantôt la mer, sans oser me dire quel ravissement plus grand j'éprouvais pour l'un que pour l'autre, j'entendis le bourdonnement mélancolique d'un cornet à bouquin. C'est un berger, me dis-je, qui rentre au village, et ma suave tristesse reprit son cours. Je ne me préoccupai pas autrement de ce bruit dans la montagne.

Je m'enveloppais à peine dans mon assoupissement, quand je crus distinguer à quelques toises, sur la surface de l'eau, une voile blanche, une lueur agitée. J'arrêtai mon attention.

Mais le son du cornet la détourna de nouveau; cette fois le bruit était plus près de moi, il tournait autour de la place où j'étais avec tant de précision, que je supposai que le berger cherchait un chemin dans la colline pour arriver au bord de la mer.

En me levant pour juger de la vraisemblance de ma supposition, je m'assurai que la lueur aperçue sur les flots était une barque de pêcheur catalan. C'était un bateau long et effilé comme un poisson-épée, avançant à la rame, car l'air n'était pas assez ému pour gonfler la plus faible voile.

Je me mis sur pied; le berger était derrière moi, et le bateau s'ensablait au même instant.

— Bonne nuit, Gervaisy!

— Bonne nuit, Mateo!

Gervaisy était le berger; Mateo, le pêcheur. Je compris que c'était une rencontre : le cornet à bouquin était le signe de rappel.

Ils se touchèrent la main après m'avoir salué. Seraient-ce des contrebandiers? pensai-je; ont-ils profité d'une nuit aussi claire pour faire leur coup? Je croyais les contrebandiers plus adroits.

— On dirait que nous en sommes, me dit en mauvais français le pêcheur Matéo.

— Ma foi, oui, répondis-je. Ce bateau que vous montez... ce panier qu'a votre camarade, le berger...

— Ce panier contient des fruits, me dit le berger, des raisins, des figues, quelques poignées d'amandes.

— Et le bateau ne porte que des rougets et des sardines, ajouta le pêcheur en me prenant par la main pour m'aider à sauter dans sa cale, pleine en effet de menus poissons pêchés dans la soirée.

— C'est pour toi, Mateo. Le berger déposa dans le bateau la corbeille de fruits qu'il venait de me montrer.

— Et ceci pour toi, Gervaisy, répliqua le pêcheur en posant sur les mains calleuses du berger un petit panier en roseaux rempli de poissons encore tout frétillans dans l'algue qui leur servait de lit.

— Vous voyez que nous ne sommes pas précisément des contrebandiers, me dit Mateo d'un air qui pouvait signifier : — mais je pourrais l'être à la rigueur. Et je le croyais sur parole, en voyant sa figure ovale et brune comme une olive à la fin de la saison; à l'aspect de ses membres, aussi fins que ceux d'une goëlette américaine, à son œil catalan, noir et vif, à son nez d'oiseau de mer.

— Vous n'êtes pas un contrebandier aujourd'hui.

—Aujourd'hui!... Ce mot laissa voir les dents de Mateo. Il avait souri.

Il reprit :

— Nous sommes deux vieux amis, Gervaisy et moi.

— Pas mal vieux, dit le berger; et il ajouta : Moi plus vieux que toi, Mateo. J'ai eu quarante-trois ans à Noël, tu n'en as pas quarante.

— Je vois que vous avez été élevés ensemble dans ce pays-ci. Vous y êtes peut-être nés tous les deux?

— Non, me répondit le pêcheur. Mon pays est St-Feliu, en Catalogne; mais je suis venu en Provence à cinq ans; Gervaisy, lui, il est né à Sainte-Marguerite, à trois lieues d'ici. N'est-pas, Gervaisy?

Au lieu de répondre, Gervaisy se mit à sonner du cornet, dans le but, je présume, de rallier plus près de la mer les moutons qu'il avait laissés dans la montagne. Après avoir sonné, il écouta et nous fîmes silence. Puis nous entendîmes des bêlemens lointains et des tintemens dans l'air. Le commandement du berger était parvenu au troupeau. Et le chien qui était aussitôt venu se ranger sous les plis du manteau du

berger confirmait l'exactitude avec laquelle on avait obéi.

Le berger fit signe au chien de se coucher à ses pieds. Mateo avait dit au mousse, qui avait fini d'égoutter le bateau et de ployer les filets, de se reposer et de dormir s'il en avait envie. Et le mousse et le chien dormaient déjà.

Que la mer était belle! ne la reverrai-je donc plus!

— Nous sommes deux vieux amis, répéta Matéo avec l'énergique concision d'un Espagnol pour qui un pareil aveu n'est pas une protestation frivole. Gervaisy et moi nous nous sommes connus ici il y a vingt ans.

Vingt ans, affirma le berger qui s'était accroupi sur le sable à la place que j'occupais auparavant, tandis que Mateo et moi étions, lui d'un côté, moi de l'autre, assis à la proue à demi ensablée de son bateau.

— Nous étions, Gervaisy et moi, dit Mateo avec la lenteur solennelle des conteurs d'Orient, que rien ne hâte dans leur récit, car ils savent que les nuits sont longues et que la mort est au bout de tout; — nous étions moi et Gervaisy tous deux attachés au service du roi d'Espagne, Charles IV, — Dieu ait son âme!

Mateo ôta son bonnet de laine rouge et regarda le ciel. Gervaisy mit à profit ce temps donné par Mateo à un souvenir religieux, pour dégager du ruban de son chapeau de berger un vestige de pipe, vieux volcan enfumé. Il la bourra avec son large pouce tant et si longtemps que je fus étonné de ne pas la voir éclater. Il paraît qu'ils se connaissaient de longue date, elle et lui. Mon second étonnement fut de voir comment il s'arrangeait pour la placer dans sa bouche. La pipe n'avait littéralement pas de tuyau sensible à l'œil, et le nez du berger était fort long et fort incliné vers ses lèvres, excessivement rentrées.

Pendant quelques minutes, il la tint entre ses doigts, attentif au récit de Mateo, qui avait repris ainsi :

— Nous étions attachés, moi et Gervaisy, au service du roi d'Espagne, Gervaisy comme berger, moi comme fournisseur de poissons.

Ce mot de berger rappela à la mémoire de Gervaisy qu'il avait des moutons aux environs, et de sensation en sensation répercutée, il porta de nouveau le cornet à bouquin à ses lèvres et sonna sans se déranger. Le chien secoua un peu les oreilles, mais comprenant qu'on n'en voulait pas sérieusement à son sommeil, il se rendormit.

— C'était un bon roi, dit Mateo avec un hochement de tête bien plus significatif qu'une histoire morale et philosophique de la décadence de la monarchie espagnole.

— Un fier homme! ajouta le berger après avoir posé sa pipe sur le sable et en battant le briquet. Il vous tuait les perdrix au vol comme personne. S'il était faible, on chargeait son fusil et il tirait; s'il était malade, il chassait dans son fauteuil; s'il ne pouvait pas marcher, nous le prenions dans les bras, Mateo et moi, et il chassait encore sur nos têtes; et il ne manquait jamais!

Interrompu par Gervaisy, Mateo avait pris du tabac fin dans sa poche, roulé du papier d'alcoy sur sa cuisse et confectionné un cigaretto de véritable origine.

La pipe et le cigaretto étant allumés, Mateo continua :

—Voilà comment mon camarade et moi avons fait connaissance, ici, dans la propriété du roi d'Espagne où nous sommes.

Et le marin et le berger se mirent à fumer. La phrase de Mateo resta suspendue.

Un hasard comme l'histoire les aime a conservé à la propriété magnifique à l'extrémité de laquelle nous étions, le berger, Mateo et moi, le nom de campagne du roi d'Espagne, quoiqu'elle ait fait retour d'abord au premier propriétaire, fort peu roi, je présume, et plus tard à une succession de négocians, insoucieux acquéreurs de cette splendide relique. Aucun de nos châteaux, si beaux du reste, qui environnent Paris, ne peut être comparé à celui qu'occupa le roi d'Espagne, Charles IV, pendant son exil en Provence où il trouva, en compensation d'une couronne perdue, la santé que les chagrins lui avaient ôtée. C'est un jardin de Malte, un palais embaumé comme on en voit aux eaux douces d'Asie, vis à vis Constantinople. Pour sol un sable doux et tamisé, à marcher nus pieds sans éprouver la moindre gêne; pour horizon et pour mur d'enceinte un arc de montagnes dont les premiers pins qui les couvrent sont dans la propriété même, et dont les derniers n'ont à l'œil qui les voit trembler et folâtrer que la grosseur d'une touffe d'herbe; pour limite ouverte aux regards la mer, la Méditerranée, l'immensité verte; pour dôme le ciel des Antilles, chaud et aéré, presque jaune l'été, tant l'odeur du genêt le remplit avec abondance sous un soleil qui dilate les pierres. Ce n'est point cette prodigalité d'eau de nos campagnes du nord, qui n'en ont que trop pour les baigner; mais c'est une eau fine, vive comme un serpent, rubannée, fraîche à briser les dents sans être crue ou dure aux lèvres, enivrante à voir dans le creux des rochers ou dans le vase de cristal, et qui est aux autres eaux ce que le vin de Champagne est aux autres vins. C'est une eau de Champagne. Cette eau limpide et rare emplit daus cette propriété des bassins de marbre cachés sous des platanes, et rompt de sa fraicheur l'ardeur de l'atmosphère, les après-midi d'automne, quand le soleil a flétri dans la journée et fait ployer les arbres et les fleurs. Et des orangers partout dans les allées, des myrtes autour des orangers, et des oliviers dans la plaine. L'olivier! cet arbre grec, dont l'ombre est grecque, sévère et poétique, et dont le murmure régulier peut être scandé comme une ode d'Anacréon. Admirable villa où le palmier et le citronnier viendraient s'ils pouvaient prévoir comme ils y seraient bien! Si ce n'est pas l'Italie, plus chaude, et l'Orient plus impétueux, c'est ce qui y ressemble le plus et le mieux. L'Europe n'est plus là si ce n'est pas l'Afrique. Et que d'autres beautés n'offre-t-elle pas? mais comment en parler après avoir dit que la mer se montre au bout de chaque longue allée, et si bien que tantôt c'est un pommier qui empêche de voir un brick qui revient des Indes à toutes voiles, et tantôt c'est une goëlette qui passe à travers les feuilles d'un acacia en fleurs.

— Et il chassa tant, poursuivit Gervaisy, qu'au bout de deux ans, il avait retrouvé ses jambes et son estomac. Voyez-vous d'ici cette ligne blanche dans la pinède? la lune vous la montre comme en plein jour.

— Je crois la voir, répondis-je au berger.

— C'est un mur qui avait été élevé sur les rochers, afin que le roi pût s'appuyer quand il était fatigué au milieu de la chasse. A mesure que ses forces revenaient, on allongeait le mur.

— Il est d'une belle longueur, interrompis-je.

— C'est que le roi Charles IV avait fini par se bien porter.

La figure du Catalan Mateo s'épanouissait pendant que le berger rappelait, avec des pauses commandées par le jet de la fumée du tabac, ces lambeaux de l'histoire privée du malheureux Charles IV d'Espagne, exilé par Napoléon qui ne savait pas encore ce qu'était l'exil.

Gervaisy, ayant consommé sa pipe, souffla de nouveau dans son cornet, et nous entendîmes immédiatement le bêlement des moutons et le bruit argentin des sonnettes.

— Minuit bientôt, dit Mateo, en regardant l'ombre des montagnes projetée sur la mer.

— Pas encore, dit le berger en fixant ses yeux sur une étoile qui descendait à l'occident. Il s'en faut d'un quart.

— Avec un si beau bassin au bout de sa propriété, est-ce que le roi ne se livrait jamais au plaisir de la pêche? il n'aimait peut-être pas la pêche?

Après ma question, le Catalan et le berger se regardèrent pendant quelques minutes.

Gervaisy ne répondit pas, mais Mateo laissa tomber un oui bref accompagné d'un soupir.

— Au fait, ajouta-t-il en trempant le bout de ses pieds dans l'eau, et comme un homme triste et distrait, tout cela est mort comme le vent de cette nuit. N'est-ce pas, Gervaisy?

— Ah! mon Dieu oui, Mateo.

—Et c'était par une aussi belle nuit que celle-ci, ajouta Mateo le pêcheur; une mer unie comme la main, une lune ronde et blanche comme un écu neuf, et un vent d'enfer, à pousser des coquilles de noix en Amérique.

— Je m'en souviens, affirma le berger en râclant avec son couteau la corne torse et huileuse dans laquelle il soufflait.

— Vous vous souvenez sans doute tous deux en ce moment de quelque grande pêche, de quelque promenade sur l'eau où se trouvait le roi? Vous, vous étiez, je présume, le patron de barque?

— Je n'étais pas le patron de la barque, car j'étais trop jeune alors, mais c'était mon père qui l'était. Moi, j'étais novice à bord.

— A bord de quoi?

Sans me répondre, le Catalan frappa du talon le bateau à la proue duquel lui et moi nous étions assis. Je compris.

— Le roi Charles IV, repris-je, monta donc cette barque la nuit de cette pêche.

Et allâtes-vous loin? très loin?

Un rire aussi mélancolique qu'expressif écarta les lèvres brunes de Mateo.

Le berger continuait à polir avec son couteau son cornet à bouquin.

— Voyez-vous cette belle étoile là-bas?

— Oui, Mateo.

— Plus loin, vous en distinguez aussi trois dans la même direction?

— Parfaitement : elles sont sur Marseille,

— A peu près.

— Vous voulez me désigner, dis-je, le village des Catalans.

Un signe de tête de Mateo m'apprit que je ne me trompais pas.

Si l'on s'étonnait de la lenteur de nos propos, on oublierait que la conversation était soutenue par un berger et un Espagnol. Des hommes solitaires comme les bergers sont sobres de paroles, et les Espagnols ont des heures de silence comme les Orientaux, surtout quand le vent, et il n'y en avait pas un brin, n'exalte pas les touches subtiles de leurs nerfs. D'ailleurs j'avais infiniment plus d'intérêt à les écouter qu'ils n'en avaient à parler. Parfois, à leurs visages grecs, à leurs airs de tête silencieux, à leurs costumes sauvages, et à considérer le lieu où nous étions, je me croyais en Arcadie, au temps des bucoliques et des églogues.

— Je suis presque né là-bas, au village des Catalans, reprit Mateo.

Le village que m'indiquait le pêcheur m'était parfaitement connu. C'est une bourgade de la Catalogne, fondée au fond du golfe de Provence, mais une bourgade espagnole avec sa langue, ses mœurs maritimes, ses coutumes et toute sa physionomie extérieure et morale. Ils sont quinze cents ou deux mille habitans, tous pêcheurs, tous passant un tiers de leur vie en Espagne, un autre tiers en Provence, dans leur seconde patrie, l'autre tiers entre la Provence et l'Espagne, c'est-à-dire sur la mer. Intrépides matelots, en vingt heures souvent ils visitent l'Espagne et retournent en France. La mer est le jardin contigu à leurs deux propriétés. Leur fortune est la pêche; leur ressource un filet; leur mise de fonds un bateau, leur espoir le vent. Avec cela, ils ont du pain de France et du vin d'Espagne, du poisson qui frétille encore dans la poêle, des femmes souples comme un jonc et déliées comme un fuseau, et le soir, sur leurs portes, d'éternels boleros joués sur des guitares de Malaga.

— Un jour, poursuivit Mateo, mon père dit à ses neveux et cousins : — J'ai à vous parler. Venez ce soir après la veillée. J'aurai du tabac, des oranges et du vin du pays. — Entendu! répondirent les cousins. Aucun ne manqua. Les femmes dormaient et leurs enfans dormaient sur leurs genoux. On fuma, on but, on fuma encore. J'étais là aussi, mais je ne disais rien ; trop jeune encore pour dire mon avis, assez raisonnable cependant pour être admis à beaucoup entendre. Voilà que mon père parla. — L'autre jour, dit-il, Mateo et moi nous avons conduit le roi... Tous les cousins et neveux se levèrent, quittèrent leurs pipes sur la table et leurs cigarettos, et se découvrirent au nom du roi. — Nous avons conduit le roi dans notre barque, là-bas, au-delà des îles, où je pensais lui procurer le plaisir de pêcher quelques rougets, qu'il aime beaucoup. Un nuage passe, le vent tourne, il fraîchit, la mer blanchit, c'est le commencement d'une bourrasque; il y avait eu de l'orage quelque part, c'est sûr. Rentrer, impossible. J'abats les voiles, je ferme le pont, j'attache le roi autour de moi et je m'attache au mât. Mateo était au gouvernail pour parer à la lame. Mon père disait vrai. — Je voyais bien, poursuivit-il, où nous allions. — En Catalogne! saint Jean de Dieu! crièrent les cousins. — En Catalogne, reprit mon père. Et nous la vîmes au bout de six heures de tempête. — Et le roi? demandèrent les neveux et cousins, le roi... — Mateo! interrompit mon père, va voir si les bateaux sont bien amarrés à la plage : va, mon fils! Ainsi je sortis, continua Mateo, sans savoir la fin de ce que mon père racontait à ses cousins et à ses neveux, ou plutôt sans savoir pourquoi il leur faisait cette histoire, car je n'ignorais pas que le roi avait beaucoup pleuré en voyant les côtes d'Espagne, et qu'il avait pleuré encore plus fort lorsque, le vent ayant changé, nous traversâmes de nouveau le golfe de Lyon pour rentrer au château. C'est ici, dit Mateo, que nous débarquâmes. On croyait que nous avions péri. La reine était désolée. Elle avait fait allumer les cierges de la chapelle du château en nous attendant.

— Est-ce là tout l'événement? demandai-je avec une précipitation d'auditeur blasé sur les plus fortes catastrophes et oubliant qu'il s'agissait, non d'un drame arrangé par les machinistes ordinaires des menus plaisirs des revues, mais d'un fait réel survenu à un roi d'Espagne exilé par Napoléon, à un descendant de Louis XIV et d'Henri IV.

Mateo ne remarqua pas même mon inconvenante vivacité. Je l'ai dit : il ne racontait pas pour moi ; il parlait pour complaire à sa mémoire, pour remuer les feuilles sèches du passé que le vent du hasard avait poussées à ses pieds, par une belle nuit étoilée.

— Je vous ai dit, reprit Mateo, après avoir fait signe à Gervaisy de lui donner du feu pour allumer un cigaretto, que mon père ne m'avait pas permis d'entendre la fin de son récit. Voici ce qui se passa un mois après environ.

— Ah! ce fut un mois après, interrompit le berger en tendant un morceau d'amadou embrasé à Mateo.

— Oui! un mois après. Nous abordâmes ici à trois heures du matin avec trois bateaux, montés par les cousins et les neveux dont je vous ai déjà parlé et commandés par mon père. Ce bateau était un des trois, et je m'y trouvais. C'était pour une grande partie de pêche que le roi avait désiré faire en compagnie de ses fidèles et pauvres sujets les Espagnols de la Catalogne. Elle devait durer tout le jour. Nous avions des toiles pour le vent, des rames pour le calme, des tentes pour le soleil, car nous étions au fort de l'été. Il était à peine jour quand le roi Charles IV se rendit du château à l'endroit où nous sommes, accompagné de deux de ses domestiques.

— Et de moi, son berger, son compagnon de chasse.

— Et de toi, Gervaisy : j'allais te nommer.

— Un vent superbe se leva, dit Mateo, dont la voix me parut changée, un vent comme nous l'espérions, comme nous l'avions souhaité et demandé à Notre-Dame-de-Mont-Jouy, toute la nuit de la veille, à genoux, en prière, mon père, moi, mes cousins et ses neveux, les bons et pieux Catalans. Au bout de deux heures nous ne voyions plus les montagnes de Marseille et du golfe que comme cette fumée.

Mateo, qui avait avalé, depuis quelques secondes, deux ou trois gorgées de fumée, lâcha, pour justifier sa comparaison, le nuage amassé dans sa poitrine.

Nous dépassâmes les îles du golfe une à une. Enfin le roi qui souriait comme un saint en face de Dieu, chaque fois qu'une bouffée du vent d'Espagne enlevait son chapeau, car nous allions grand largue, ce qui nous vaut mieux à nous que le vent arrière, comme vous savez, le roi enfin s'informa du moment et de l'endroit où nous commencerions à jeter les filets et à tendre les lignes. Dans une heure, sire, lui répondit mon père. Dans une heure, soit! L'heure n'était pas encore écoulée que Charles IV s'était endormi à l'abri de la voile. Il dort, force de voiles, s'écria sourdement mon père dans le creux de ses deux mains réunies, aux deux bateaux naviguant de conserve avec le nôtre. Force de voiles! Mettez tout dehors! Les trois bateaux mangeaient le vent! Saint Jean de Dieu, c'est la vérité. Je ne sais pas comment nous n'avons pas volé en charpie. Le roi dormit cinq heures. C'était l'effet de la mer. Quand il s'éveilla nous étions en vue des côtes d'Espagne. La Catalogne s'étendait devant nous. Le soleil se couchait.

— Où suis-je? demanda le roi qui s'éveilla aussitôt que les bateaux s'arrêtèrent et qui fut étrangement surpris de se voir entouré d'une foule d'autres bateaux chargés de gens.

— Majesté, lui dit un ancien officier de ses armées, vous êtes dans le golfe de Roses, en Catalogne, en Espagne, et vous voyez devant vous vos fidèles sujets qui viennent vous demander à genoux de débarquer chez eux. Dans un mois vous serez à Madrid. Sire, notre village donnera l'exemple aux autres; le feu passera aux villes; et de ville en ville, il traversera l'Espagne. Ces braves marins vous ont délivré; ces braves gens veulent mourir pour vous replacer sur le trône.

Et Charles IV, que nous soutenions dans nos bras, se mit à pleurer comme un enfant. Il n'en revenait pas de voir les montagnes d'Espagne, les jardins de la Catalogne, d'entendre parler espagnol autour de lui. Il bénissait, il embrassait, il pleurait encore.

J'avais à la main la canne et le chapeau du roi.

— Non, mes amis, dit-il, je suis exilé; je trahirais ma parole de roi si je vous écoutais. Mais je vous pardonne de m'avoir trompé cependant. Mateo, c'était là ta partie de pêche! Je te pardonne aussi. Vous m'avez rendu bien heureux. Espagne! Espagne! Espagne! s'écria-t-il en pressant sur son cœur le vieux soldat qui l'avait conjuré de débarquer. Et en laissant flotter sa main sur vingt bateaux couverts de têtes suppliantes : Espagne! Ah! vous êtes moins à plaindre que moi! Vous ne perdez qu'un roi et je perds une patrie! Au large! Mateo, s'écria-t-il : et en France! Au large!

Mon père hésitait.

— Je le veux! répéta le roi.

Le lendemain, au point du jour, le roi Charles IV débarquait sur cette plage.

La tête du pêcheur catalan tomba sur sa poitrine et il se tut avec profondeur; comme s'il eût regardé dans l'abîme des vingt années écoulées.

Quand il eut assez donné à la réflexion, il releva le front et il dit comme pour chasser de tristes pensées : Le temps change; la mer se ride; nous allons avoir du vent.

— Peut-être, dis-je alors avec trop peu de

respect pour son émotion, Charles IV eût reconquis son trône s'il fût descendu en Espagne.

— Il n'y serait pas descendu vivant, dit Gervaisy, le berger, en remettant dans sa gaîne le couteau avec lequel il n'avait cessé de jouer pendant que Mateo parlait.

— Tu étais un espion de l'empereur, je l'ai su depuis, dit Mateo; je ne t'ai pas jeté plus tard du haut de ces montagnes dans la mer, parce que tu ne nous dénonças pas.

— Je n'en eus pas besoin. Charles IV écrivit aussitôt à l'empereur de lui défendre désormais la pêche. Et Napoléon ajouta : Le roi d'Espagne ne couchera jamais à son château. Depuis il n'y passa plus une seule nuit.

—Mais le vent fraîchit, répéta Mateo. Enfant! hausse l'antenne. Au large!

— Et moi, à mon troupeau, dit Gervaisy : le berger et le chien se levèrent. Gervaisy sonna encore une fois dans le cornet à bouquin et le bruit mélancolique me suivit jusqu'au fond de la campagne au milieu des pins et des genêts éclairés par les rayons de la lune.

LÉON GOZLAN.

(*Revue du XIX[e] siècle.*)

Un Mari garçon.

Les avis sont partagés sur le chapitre du mariage : — les uns prétendent que c'est le meilleur des biens; les autres disent que c'est le pire des états; ceux-ci en font un paradis, ceux-là un enfer; les plus sages en font un purgatoire, ce qui n'est guère séduisant, surtout si l'on considère que les juges naturels de la question sont portés par l'amour-propre à ne pas dire tout ce qu'ils savent des inconvéniens de leur position.

Aussi, la plupart des jeunes gens, pendant leurs belles années, ne manquent pas de promettre qu'ils ne se marieront jamais, et cependant presque tous sont ramenés au mariage par une foule de raisons que font naître la maturité, l'ambition et le hasard. Et puis il en est beaucoup qui, après s'être engagés légèrement ou par nécessité dans ce lien sacré, reviennent à leurs anciennes idées, et font tous leurs efforts pour regagner quelque chose de leur indépendance. Ces maris indisciplinés mettent tout leur génie à s'affranchir de leur monotone devoir; ils allongent de leur mieux la chaîne qu'ils ne peuvent rompre; ils se créent à plaisir d'importantes affaires qui les retiennent hors du domicile conjugal. Ce sont eux qui ont inventé ces couvens d'hommes que l'on appelle des cercles ou des clubs; quelques-uns poussent si loin le fanatisme de la liberté, qu'ils regardent comme un bienfait la corvée de la garde nationale, et qu'ils ne donneraient pas leur billet de garde pour un billet de banque. Plusieurs vont même intriguer auprès du sergent-major pour obtenir la faveur de faire un service extraordinaire.

L'indépendance est un besoin de notre époque, qui se fait sentir en toutes choses et surtout dans le mariage : — c'est là une incontestable vérité. Le nombre des maris-garçons augmente tous les jours; parmi ces rebelles, les uns ont à soutenir de pénibles luttes, les autres, plus habiles ou plus heureux, s'arrangent pour avoir la paix avec la liberté.

Edouard Langet avait dit bien souvent : — « Je ne me marierai jamais! » Alors il avait vingt ans, cent louis de pension, une chambre dans la rue de Vaugirard et huit inscriptions à l'école de médecine. Il passa sa thèse, il eut la libre disposition de son patrimoine, et il le dépensa gaîment. Temps heureux qui s'écoula trop vite! A vingt-quatre ans, Edouard était docteur et ruiné, avec peu de goût pour son état et des créanciers pressans.

Un oncle dont il lorgnait l'héritage lui dit un jour : — Mon ami, tu perds ton temps ; j'ai placé tout mon bien en viager; ainsi, tu n'as rien à attendre de moi; mais j'ai un frère à la Guadeloupe, qui est ton oncle aussi, et qui, de plus, est très riche et n'a pas d'enfans. C'est à lui que tu dois t'adresser.

L'avis était bon. Edouard descendit la Seine jusqu'au Havre, s'embarqua sur *la Jeune-Amélie*, et arriva sain et sauf à la Guadeloupe, où son oncle, M. de Neuillan, le reçut à bras ouverts. Au bout de huit jours, Edouard était tranquille sur son avenir; après lui avoir fait visiter ses riches domaines, M. de Neuillan lui avait dit :

— Tout cela te reviendra un jour. Tu t'es ruiné à Paris : c'est fort bien, il faut que jeunesse se passe; mais pour être sûr que tu ne recommenceras pas plus tard ces folies, et que tu ne gaspilleras pas des biens que j'ai péniblement amassés, je veux que tu te maries ; mon héritage est à cette condition. J'ai un parti à te proposer, c'est la fille d'un de mes amis que je regarde comme la mienne...

L'amitié est un lien si étroit dans les Antilles!

Edouard oublia facilement les promesses de fidélité qu'il avait faites au célibat. La protégée de son oncle, mademoiselle Louise d'Abelvilliers était une jeune personne de seize ans, parfaitement belle et douée des plus aimables qualités; elle n'avait pas de fortune, mais M. de Neuillan dotait convenablement son neveu, et lui assurait tous ses biens dans le contrat de mariage. Edouard épousa Louise et la rendit très heureuse. — A la Guadeloupe on n'a rien de mieux à faire que d'être bon mari.

Cependant, au bout de deux années, durant lesquelles la lune de miel avait eu vingt-quatre éditions successives, Edouard commençait à être rassasié de son bonheur, lorsque M. de Neuillan tomba dangereusement malade. Les médecins déclarèrent bientôt qu'il fallait renoncer à l'espoir de le sauver; Edouard alors examina attentivement la nouvelle et brillante position dans laquelle il allait entrer. Tout en rendant à son oncle mourant des soins assidus et empressés, il se livrait à de profondes réflexions sur l'avenir. — Je vais être millionnaire, se disait-il, et libre de retourner à Paris... A Paris où j'ai passé de si heureux jours! Quelle belle vie je pourrais mener si j'étais encore garçon! Mais avec une femme et un enfant, il faudra me contenter d'une existence paisible et richement fade; il faudra vivre au milieu de ce tourbillon comme je vivais ici!... Et mes amis d'autrefois, que vont-ils dire en me voyant marié, eux qui m'ont si souvent entendu déclamer contre le mariage? Aurai-je assez de vertu pour me maintenir dans la ligne rigoureuse que me tracent mes devoirs d'époux? saurai-je résister aux charmes des souvenirs et aux séductions nouvelles qui vont m'environner?...

Dans ce sévère examen, Edouard trouva la conviction de sa faiblesse, et il en fut vivement affligé; car il aimait sa femme, et pour rien au monde il n'aurait voulu lui causer un chagrin. La lutte qui s'éleva entre ses passions de jeune homme et sa tendresse d'époux devait finir par un accommodement, et ce fut là qu'Edouard déploya toutes les ressources d'un esprit fertile en combinaisons et en expédiens. Au chevet du lit de mort de son oncle, et après avoir promis au vieillard de continuer à faire le bonheur de Louise, il conçut le plan de conduite le plus hardi qui ait jamais été exécuté par un mari rebelle aux tranquilles douceurs de l'hyménée.

Et d'abord, pour arriver à son but, il eut le talent de cacher à sa femme l'importance de l'héritage qu'il réalisait. La liquidation des biens de M. de Neuillan produisit près d'un million; Edouard ne déclara que quatre cent mille francs. Cette précaution est de rigueur, et les maris-garçons qui savent leur métier ne manquent jamais de la mettre en pratique et de s'appauvrir ainsi, afin de pouvoir dépenser sans contrôle pour leurs plaisirs de célibataires l'argent qu'ils détournent du ménage.

Après une heureuse traversée, Edouard rentra riche, époux et père, dans ce port du Havre, d'où il était parti trois ans auparavant pauvre et garçon. Il se hâta d'établir sa femme dans le meilleur hôtel de la ville, et il partit seul pour Paris, sous prétexte que Louise, déjà fatiguée par un long voyage, ne pouvait sans danger se remettre immédiatement en route.

— Repose-toi, lui dit-il; moi je cours à Paris, je loue un appartement, je le fais meubler; puis je reviens te prendre ici : ce sera l'affaire de quelques jours.

L'oncle de la Guadeloupe avait, par une clause de son testament, enjoint à Edouard de porter son nom; Edouard avait souscrit avec empressement à ce vœu formel qui servait ses projets. Il s'était fait nommer d'abord Langet de Neuillan; puis, il s'était contenté de signer : — L. de Neuillan. Ce que d'autres font par vanité, Edouard le faisait pour de plus graves et, il faut bien le dire, pour de plus coupables motifs.

Enfin il revoyait Paris! Après trois ans d'absence, il se retrouvait dans cette ville bien pourvue d'attraits et si prodigue de jouissances pour ceux qui sont jeunes et riches : deux avantages que possédait Edouard. — Edouard qui était millionnaire et qui n'avait que vingt-sept ans.

Les amis qu'il avait laissés jeunes et fous étaient encore dans toute leur jeunesse et dans toute leur folie. — Deux ou trois seulement avaient disparu de l'horizon sous le nuage de la ruine ou du mariage; ceux-là étaient oubliés. Les autres firent à Edouard un joyeux accueil, surtout lorsqu'ils eurent appris qu'il revenait avec la dépouille dorée d'un oncle d'Amérique.

— Je suis des vôtres, leur dit Edouard; je reprends ma place parmi vous; vous me mettrez de vos fêtes, et vous verrez que je n'ai rien perdu de ma verve.

— Bah! lui répondaient-ils, te voilà riche, tu te marieras!

— Jamais! je vous le jure.

Lorsqu'il eut renoué ses anciennes liaisons, Edouard loua deux appartemens: — l'un au Marais, sous le nom de M. L. de Neuillan, docteur-médecin; — l'autre rue de Provence, sous le nom d'Edouard Langet, rentier. Bien entendu qu'il n'avait rien dit du Neuillan à ses amis.

— Dès ce moment, vous le voyez, il y avait deux hommes dans Edouard. Le rôle de mari-garçon lui paraissait trop dangereux et trop fécond en désordres et en orages domestiques, pour qui veut cumuler et mener de front ses diverses attributions; Edouard l'avait nettement partagé en deux, se sentant assez fort et assez habile pour remplir deux personnages sur la scène du monde.

Encore quelques bonnes années, disait-il; puis, quand viendra la satiété, j'abdiquerai le célibat, et je me consacrerai tout entier à ma femme, qui ne saura rien de mes écarts.

Quinze jours avaient suffi à Edouard pour dresser ses batteries et faire toutes ses dispositions préliminaires. Revenu au Havre, il annonça à Louise un grand malheur.

— Le banquier auquel j'avais adressé mes fonds, lui dit-il, vient de disparaître; sa faillite engloutit presque toute notre fortune; il ne nous reste guère que quatre ou cinq mille livres de rente. Mais rassure-toi; j'ai du courage et je saurai combattre l'adversité. N'ai-je pas mon diplôme de docteur? Eh bien, j'exercerai la médecine, et je trouverai d'abondantes ressources dans cette honorable profession.

Louise, qui connaissait le peu de penchant qu'Edouard avait au travail, sentit redoubler sa tendresse pour un époux si dévoué.

L'état de médecin était parfaitement approprié à la circonstance; il permettait à Edouard de s'absenter depuis le matin jusqu'au soir, sous prétexte de faire des visites à ses cliens; un médecin, mieux que tout autre, peut sans trouble et sans scandale jouer le rôle de mari-garçon. Le docteur Neuillan habitait, à l'extrémité du Marais, le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel parlementaire, avec jouissance d'un vaste jardin et d'un pavillon isolé, ayant issue sur une ruelle étroite et déserte. Edouard avait fait de ce pavillon son appartement particulier pour les cliens qui venaient, le matin, demander des consultations; et presque tous les soirs il s'y retirait pour travailler à un grand ouvrage sur le système nerveux, qui devait lui ouvrir le chemin de l'Institut et lui acquérir une renommée productive.

Vous pensez bien que le pavillon n'était qu'un passage de la vie conjugale à la vie de célibataire. Edouard, à peine entré par la porte du jardin, sortait par la porte de la ruelle, et s'élançait vers la rue de Provence. Là, dans un délicieux petit appartement de garçon, décoré avec un goût exquis, Langet le dandy, après avoir dépouillé la lourde enveloppe du docteur Neuillan et la figure soucieuse d'un mari, apparaissait à ses amis dans tout l'éclat de son luxe fringant. Il avait un tilbury, des chevaux, un groom; il allait se promener au bois et dans les coulisses de l'Opéra. A minuit, un cabriolet de place le ramenait au Marais, et il disait à Louise:

— Je suis content de ma journée; je commence à me faire une belle clientelle; ainsi ne te refuse rien, et fais comme si nous avions encore vingt mille livres de rente, car je suis sûr maintenant de gagner dans l'année ce qui nous manque de ce revenu.

— Pourquoi donc alors, répondait Louise, passer presque toutes les nuits au travail?

Ces tendres reproches étaient interrompus par un coup de sonnette. Un domestique venait en toute hâte appeler le docteur Neuillan auprès d'un malade en danger. Ces alertes se renouvelaient fort souvent; le docteur Neuillan avait une foule de cliens qui réclamaient de lui des soins nocturnes: ces cliens se tenaient au Café Anglais, au bal ou ailleurs.

Louise restait quelquefois deux ou trois jours de suite sans voir son mari que l'on faisait appeler de dix lieues à la ronde.

— Ce pauvre homme, disait-elle, comme il s'immole pour nous enrichir!

Pouvait-elle se plaindre de ses longues absences? N'avait-elle pas un enfant? Et ce travail qui tenait Edouard éloigné d'elle ne répandait-il pas l'aisance dans son ménage? — Car Edouard, avec une rare probité, avait partagé sa fortune en deux portions égales: l'une dont M. de Neuillan apportait religieusement le revenu à sa femme: l'autre que Langet dépensait joyeusement dans ses fredaines de garçon.

De sorte que pendant trois ans, passés ainsi, aucun nuage ne troubla la sérénité de cet hymen si indignement outragé. Louise vivait retirée; elle n'allait pas dans le monde où son mari n'aurait pas pu l'accompagner, et son isolement la mettait à l'abri de tout soupçon et de tout avis officieux. D'un autre côté, les amis d'Edouard ne se doutèrent jamais du secret que l'élégant Langet cachait au fond du Marais! Quelle surprise pour eux et quelle joie, si on leur avait appris que leur fashionable compagnon, le beau Langet, qui les éclipsait si bien par l'éclat de ses bonnes fortunes, avait une femme et un enfant légitimes dans les environs de la place Royale, et était inscrit sous le nom de Neuillan au tableau de la faculté de médecine. Langet, célibataire de contrebande et médecin supposé! Quelle chute!... Ou plutôt cette découverte n'aurait-elle pas mis le comble à sa gloire? N'était-ce pas là le sublime de la rouerie?

Edouard, qui chérissait sa femme presque autant que la vie de garçon, avait dans sa perversité trouvé le moyen d'être doublement heureux. Mais c'est trop de deux bonheurs pour un homme seul. Toute félicité fondée sur le déréglement est fragile; Edouard l'éprouva.

Un soir, dans un souper de garçons, un de ses amis qui l'avait par hasard rencontré plusieurs fois au moment où il rentrait le soir dans le domicile conjugal, et qui avait pris de légères informations, dit aux convives:

— Messieurs, j'ai une nouvelle à vous apprendre; Langet se dérange, il a une passion au Marais.

— Au Marais! s'écrièrent les dandies; et pourquoi pas? il y a de jolies femmes partout.

— Sous ce rapport nous devons féliciter notre ami; j'ai vu sa conquête, elle est charmante.

— Savez-vous son nom? demanda un petit jeune homme nommé Henri Ducrest, fraîchement émancipé.

— C'est la femme d'un médecin.

— D'un médecin! reprit Henri avec vivacité; son nom?

— Madame de Neuillan.

Edouard se troubla, et il pâlit en se voyant ainsi dépisté; mais comme on était à la fin du souper, et qu'il avait bu déjà plus qu'il n'aurait dû le faire, il reprit bientôt son assurance, et répondit:

— Vous êtes un indiscret, Breville, et puis vous ne savez ce que vous dites. Quand on fait le métier d'espion, il ne faut pas se tromper de porte.

— A la bonne heure! s'écria le jeune Ducrest; dites bien, monsieur, que vous ne connaissez pas madame de Neuillan!

— Qu'en savez-vous, et que vous importe?

— Je le sais, et cela m'intéresse si bien que j'exige formellement que vous déclariez ici que vous n'avez jamais eu la moindre relation avec la femme dont il a prononcé le nom.

— Etes-vous donc lié avec le mari dont vous voulez défendre l'honneur?

— Je ne connais pas M. de Neuillan; je ne l'ai jamais vu, et ce n'est pas surprenant, car il n'est jamais chez lui.

— Alors, c'est... c'est sa femme que vous connaissez?

— Avant de m'interroger, monsieur, donnez-moi la satisfaction que je vous demande.

— Halte-là, Ducrest! dit Breville; la querelle est pour moi: il m'a appelé espion. Mais s'il disait ce que tu veux qu'il dise, il mentirait, car je jure ici sur l'honneur que je l'ai vu entrer à minuit chez madame de Neuillan, et sortir à huit heures du matin.

— Oh! non, Breville, non!... Et ce que tu dis là, monsieur ne le répéterait pas devant moi!

— Pourquoi donc?

— Parce que j'aime madame de Neuillan, et que j'ai le droit de jeter un démenti au visage de quiconque la calomnierait.

— C'est vous qui la calomniez, et c'est moi seul qui ai droit de la défendre.

— Vous! misérable imposteur!

Henri s'était levé, et sa main fit retentir un soufflet sur la joue d'Edouard.

Il y eut un moment de tumulte, puis l'affaire fut réglée, et les joyeux compagnons se séparèrent.

Edouard, après l'injure reçue, avait gardé le silence: — Une explication, avait-il pensé, ne servirait qu'à me rendre ridicule et me forcerait à renoncer pour toujours à mon double rôle; le mieux est de terminer au plus vite cette fâcheuse affaire, tout en conservant mon incognito de mari.

Le lendemain, Edouard et Henri, accompagnés de leurs témoins, se rencontrèrent dans les plaines de Charenton. Il était convenu que l'on se battrait au pistolet. Edouard tira le premier et manqua son adversaire; Henri tira ensuite; Langet tomba frappé au cœur, et une heure après on rapportait le corps de M. de Neuillan dans la maison de sa veuve.

EUGÈNE GUINOT.
(*Courrier français.*)

LA MESTA.

—

Il est un fait parfaitement connu des gastronomes, c'est que la chair des animaux à l'état sauvage est en général plus savoureuse et plus délicate que celle des animaux domestiques de la même espèce.

Deux causes principales concourent à produire ce résultat : l'exercice avec la liberté d'abord, puis l'abondance et la plus grande variété d'alimens que les premiers ont d'ordinaire à leur disposition.

L'influence qui résulte de ces deux états (l'état sauvage et l'état domestique) n'est pas moins sensible à l'égard de la qualité du pelage. Cette observation, faite et mise de bonne heure à profit en Espagne, a donné naissance à l'établissement célèbre dont nous nous proposons d'entretenir le lecteur.

On sait d'ailleurs que dans ce pays la production des belles laines fut de tout temps un objet de sérieuse attention pour les agronomes.

Ce fut donc dans ce but que se forma cette vaste association connue sous le nom de Mesta, composée des hommes les plus marquans dans les différens ordres, et à laquelle appartient cette réunion immense de moutons nomades qui voyagent sans cesse de province en province, en suivant l'ordre le plus favorable des saisons. Grâce donc à ces migrations perpétuelles, les moutons jouissent de la même liberté qu'à l'état sauvage.

Une nouriture plus variée, plus abondante, des déplacemens fréquens et sagement combinés, voilà ce qui doit nécessairement contribuer à l'amélioration de la laine ; sous ce rapport du moins, et sauf certaines modifications que l'expérience indique, il serait sans doute à désirer que la Mesta fût maintenue en Espagne. L'association ou compagnie à laquelle appartiennent ces troupeaux nomades se compose, avons-nous déjà dit, des hommes les plus considérables, tels que nobles, hauts dignitaires ecclésiastiques, riches propriétaires, etc. ; leurs bestiaux réunis prennent le nom de *merinos* ou de *tras humantes* et se partagent en plusieurs séries de divisions, dont les principales peuvent s'évaluer chacune à dix mille têtes de bétail.

A chaque troupeau séparé, formant une subdivision de la Mesta, est attaché un employé nommé majoral, et dont les fonctions consistent à surveiller les bergers, diriger leurs mouvemens, à choisir l'emplacement le plus convenable aux pâturages, et enfin à prescrire aussi au besoin les traitemens les plus appropriés aux maladies auxquelles les moutons sont le plus ordinairement sujets.

Ces employés sont fort bien payés ; ils ont un cheval et commandent à cinquante bergers divisés en quatre classes, lesquels reçoivent, indépendamment de leurs gages, une ration de deux livres de pain par jour. Au départ ainsi qu'au retour de la Mesta, chaque berger reçoit encore une petite somme à titre d'indemnité de route.

On calcule que le nombre d'hommes attachés à cet établissement peut bien s'élever à cinquante mille.

Dans le seizième siècle, les troupeaux nomades dépassèrent quelquefois le chiffre de sept millions. Sous le règne de Philippe III on n'en comptait plus guère que deux millions. De nos jours, une évaluation que je ne crois pas exagérée doit en porter le nombre à six millions.

Après avoir passé l'hiver dans les plaines de l'Estramadure, du royaume de Léon, des Deux-Castilles et de l'Andalousie, la Mesta commence, dès les premiers jours de mai, son mouvement vers le nord de l'Espagne, pour de là s'étendre jusqu'aux montagnes de l'Aragon, de la Biscaye et de la Navarre.

Durant leur séjour dans ces montagnes, on distribue abondamment du sel aux bestiaux afin de neutraliser, dit-on, les effets nuisibles de certains herbages.

Vers la fin de juillet, on laisse paître ensemble les beliers et les brebis, qui jusque-là avaient été soigneusement séparés.

Dans le courant de septembre, on frotte le dos et les flancs de ces animaux avec de la craie rouge dissoute dans de l'eau ; on prétend que l'ocre, en se combinant avec la matière grasse que renferme la toison, forme un composé à peu près analogue dans ses effets à cette autre substance dont, aux approches de la pluie, les oiseaux ont l'habitude d'enduire leur plumage afin de se garantir de l'humidité.

Quelques personnes pensent aussi que la matière calcaire, en absorbant la transpiration surabondante, doit conserver à la laine sa finesse et son moelleux.

Un peu plus tard, c'est-à-dire à la fin de septembre, la température des montagnes devenant trop rigoureuse, la Mesta se met encore une fois en mouvement pour regagner les chaudes plaines de l'Andalousie, où elle passe tout l'hiver.

Régulièrement au mois de mai, et durant la marche des troupeaux vers les montagnes, on procède avec activité à l'importante opération de la tonte. C'est pour l'Espagne un travail du plus haut intérêt, et qui y occupe le même rang que les moissons et les vendanges en d'autres pays. Cette opération se fait dans de vastes bâtimens appelés *esquileos* et pouvant contenir environ cinquante mille moutons.

Des festins mêlés de danses et de chants, espèce de saturnales où se confondent propriétaires et bergers, sont les préludes obligés de cette grande affaire.

Les ouvriers employés à ce travail sont divisés en autant de classes qu'il y a d'opérations diverses. Mille brebis emploient environ cent vingt ouvriers ; le même nombre de mâles en exige deux cents.

Eu égard à la partie du corps de l'animal d'où la laine se tire, on peut dire qu'il en produit de trois à quatre qualités différentes. Aussitôt que la toison est enlevée, on la réunit en ballots et elle est sur-le-champ dirigée sur les différens ports, d'où plus tard on devra l'expédier pour l'étranger. La laine destinée à la consommation intérieure se transporte dans les dépôts connus sous le nom de stations de lavage.

L'un des plus importans établissemens de ce genre est celui qui existe non loin de Madrid. La laine y est transportée à l'état de bourre, puis livrée aux apartadores qui opèrent sur-le-champ la séparation des diverses qualités.

L'habitude a donné à ces hommes une telle sûreté de coup d'œil, qu'ils reconnaissent, à la première inspection, de quelle partie de l'animal a été tirée la laine qu'on leur présente.

Une fois que la séparation a été exactement faite, les laines sont mises à sécher sur des claies et exposées, avant le lavage, à l'action de l'air et du soleil ; on les bat ensuite avec le plus grand soin, afin d'en chasser les corps étrangers qui pourraient y adhérer encore. Un nouveau triage a lieu, après quoi tout ce qui ne saurait figurer comme laine de première qualité est mis aussitôt à part pour être vendu au profit des âmes du purgatoire.

Il y a un tribunal spécialement chargé de faire l'application des lois et des réglemens relatifs à la Mesta. Cette cour, qui porte le titre de Honorable Conseil de la Mesta, est présidée par un membre du grand conseil de Castille, et se compose de quatre juges nommés *alcades mayores entregadores* ; chacun de ces juges a sous ses ordres plusieurs agens comptables et un alguazil mayor. Privilèges, droits, usages, finances, tout ce qui concerne la Mesta est soumis à la juridiction de cette cour ; elle lève différens impôts sur les bergers et sur leurs troupeaux ; elle intervient dans les contestations et les rixes qui ne s'élèvent que trop souvent entre les premiers ; elle désigne d'avance l'itinéraire que devront suivre les troupeaux pour l'aller et le retour des montagnes ; elle prononce sur les incidens qui peuvent survenir durant le voyage, et exerce, en un mot, l'autorité la plus absolue sur toutes les affaires de la Mesta. Des plaintes très graves se sont depuis longtemps élevées contre l'établissement qui forme le sujet de cet article. On a dit que la Mesta enlevait à l'agriculture un grand nombre de bras ; que le passage de tant de milliers de moutons sur les propriétés des particuliers devait nécessairement y causer des dégâts. D'autres abus ont été tour à tour signalés, des personnes plus ou moins sérieusement atteintes par ces abus ont même, à diverses reprises, déposé leurs doléances au pied du trône ; mais il n'est point à notre connaissance que ces démarches aient eu jusqu'ici pour résultat de remédier au mal.

La Mesta, nous le répétons, est, sous beaucoup de rapports, un établissement fort utile ; à tout prendre même, il ne lui manque que de subir certaines modifications, certaines réformes depuis longtemps jugées indispensables par tous les hommes d'expérience et de lumière.

(*Constitutionnel.*)

—o—

UNE REPRÉSENTATION

A HUIS-CLOS

AU THÉATRE SAN-CARLO.

(**Anecdote sur M. le marquis de Louvois.**)

—

M. de Louvois, grand amateur de musique et de peinture, aime surtout à voir des artistes, à vivre avec eux ; il est pour ainsi dire artiste lui-même. Voyageant seul, il y a quelque temps, en Suisse, il rencontra madame la comtesse Merlin et madame de Sparre, connues dans les salons de la haute fashion pour chanter comme

Malibran et Grisi dont elles ont été les amies. Ces dames étaient venues en Suisse, disaient les uns, pour prendre sur nature quelques costumes vrais qui pussent leur servir dans les bals de l'hiver prochain. D'autres assurent que le seul plaisir de voir, d'étudier, de respirer l'air pur des champs, de dessiner les chalets de la belle Helvétie, comme disent toutes les tyroliennes passées, présentes et à venir, d'entendre les chants mélancoliques ou joyeux des montagnards, les ranz des vaches des treize cantons, les avait conduites en Suisse. Quoi qu'il en soit, cette rencontre fut des plus agréables pour les trois voyageurs; on parla de la beauté des sites, du voisinage de la belle Ausonie, de cette patrie des arts et de la musique surtout.

Le marquis, l'homme des parties improvisées, propose un tour en Italie à nos deux belles voyageuses. On rejette cette folle proposition en, hésitant cependant, car depuis longtemps on désire voir la belle salle de Saint-Charles à Naples, dont on parle tant. Sur un signe de M. de Louvois une chaise de poste se trouve là comme par enchantement, et moitié par enlèvement, moitié par consentement, voilà nos aimables voyageuses, comme deux Hélènes avec un nouveau Pâris, sur la route d'Italie. Ils traversent rapidement la Toscane, les Etats-Romains, et arrivent à Naples, but de leur voyage.

Pendant que ses compagnes se reposent, le marquis se rend immédiatement *al teatro San-Carlo*, demande à parler au directeur; visage de bois : la saison est finie, plus d'*impresario*, pas le moindre petit accord qui résonne dans la vaste salle de Saint-Charles : elle est veuve de dilettanti, et les chants ont cessé!

Le marquis, par galanterie, veut sauver au moins la moitié du désappointement qu'il éprouve à ses deux compagnes de voyage, il donne ses instructions en conséquence, et le soir, après avoir annoncé à ces deux dames que les représentations sont interrompues jusqu'à la prochaine saison, il les conduit cependant dans la salle Saint-Charles, resplendissante de bougies parfumées, et leur en donne ainsi le coup d'œil imposant, ne pouvant leur en offrir le spectacle animé par l'enthousiasme napolitain.

— Quel dommage, dit la comtesse, de ne pouvoir entendre ici l'effet d'un morceau de Rossini! Comme cette salle doit être sonore!

— Eh bien, comtesse, dites-nous avec votre belle voix de soprano la cavatine du Barbier : *Una voce poco fà*. Votre amie et moi serons votre public.

— Oui, chanter sans accompagnement, n'est-ce pas? Cela ferait un bel effet!

— Qu'à cela ne tienne, dit le marquis. Et sur un signe qu'il fait à un homme qui était là, l'orchestre se peuple aussitôt de musiciens qui attaquent avec l'ensemble dont un orchestre d'Italie est capable, ce qui certes n'est pas trop dire, l'ouverture d'*il Barbiere*, puis ensuite la ritournelle de la cavatine de *Rosina*. La comtesse, forcée de paraître sur la scène à la demande d'un public composé de deux personnes, chante son air à la satisfaction générale, et vient faire public ensuite avec le marquis, lorsque son amie chante à son tour, et non sans que le cœur lui batte, se rappelant ses anciens succès : *Di piacer mi balza il cor*, etc. Puis ces dames, y prenant goût, se mettent à chanter le beau duo *della Semiramide*; et le large contralto de l'une et le brillant soprano de l'autre de résonner dans cette immense salle vide de Saint-Charles pour un seul spectateur applaudissant comme un dilettante frénétique, et recevant ainsi, tout seul, le prix de cette galanterie française des beaux temps de la chevalerie.

(*La Gazette musicale.*)

Les Bals
du
Théâtre de la Renaissance.

Nous ne serons pas les derniers à constater le succès des fêtes de nuit de la Renaissance, qui sont aussi une véritable *renaissance* du carnaval élégant.

Le dernier bal a dépassé le premier par le nombre, le luxe et le choix des mascarades. Il faut signaler entre autres l'apparition d'un géant Goliath à l'imitation du géant du Cirque. Seulement la copie a huit ou dix pieds de plus que l'original et traînait assez d'étoffes à son costume pour déguiser quinze danseurs de taille ordinaire.

A une heure du matin s'est annoncé ce fameux galop des tambours dont il était parlé sur l'affiche. On s'attendait à quelques roulemens invisibles dans l'orchestre, mais c'était un spectacle entier qu'on joignait au bal et qui n'a pas été le moins curieux de la nuit.

Par une porte ouverte à l'avant-scène, a paru tout à coup dans la salle un tambour-major gigantesque, qui rasait de son panache les rebords des galeries.

Cet autre colosse était suivi de quarante tambours en uniforme de gardes françaises, qui ont défilé autour de la salle en battant la marche. Rangés en bataille sous l'orchestre, un immense roulement joint aux quelque *cent trente* musiciens de l'orchestre a donné le signal du galop. La salle tremblait jusque dans ses fondemens, et jusqu'aux simples spectateurs des loges sautaient en mesure.

Nous n'avons plus d'éloges pour le merveilleux éclairage *a giorno*, qui fait de véritables jours de ces nuits de carnaval.

Une chose à remarquer entre toutes, c'est le bon ton qui préside à tant de gaîté et de folies et qui permet enfin à la meilleure compagnie d'en prendre sa part.

Mélanges, faits curieux.

La veuve R... vivait retirée dans une petite chambre rue Montmartre, 118, et paraissait dans la misère la plus affreuse. Vêtue de haillons et couchée presque sur un grabat, elle avait souvent sollicité la charité publique et recevait des secours du bureau de bienfaisance. Personne ne pénétrait dans son taudis, et ses parens eux-mêmes ne pouvaient avoir accès auprès d'elle.

La veuve R... est morte il y a quelque temps, et en l'absence de ses héritiers les scellés ont été apposés sur son chétif mobilier par M. le juge de paix du 3e arrondissement. Ces scellés viennent d'être levés en présence des héritiers, de Me Berçon, notaire, chargé de faire l'inventaire, et de Me Scuayé, commissaire-priseur. Quels n'ont pas été l'étonnement de tous les assistans et la joie des héritiers lorsqu'au milieu des chiffons et des plus dégoûtantes guenilles on a trouvé la somme énorme de 160,000 fr. en or, en billets de banque et en inscriptions de rentes sur l'état, et de plus des créances sur particuliers pour une somme importante, entre autres une créance de 40,000 fr. pour laquelle la veuve R... a retenu pendant trois ans le débiteur à Sainte-Pélagie!

—La marine française se composait, à la fin de l'année qui vient de s'écouler, de 281 bâtimens à flot, savoir : 24 vaisseaux, 37 frégates, 22 corvettes de guerre, 8 corvettes-avisos, 49 briks, 74 petits bâtimens tels que goëlettes, cutters bombardes, navires de flottille, etc.; 15 corvettes de charge, 24 gabarres de charge et 29 bateaux à vapeur. Nous avons en outre en construction 27 vaisseaux et 26 frégates, sans compter les bâtimens d'un rang inférieur.

Armés ou en construction, total 51 vaisseaux, 63 frégates.

Nous avons en outre 3 frégates en radoub, *la Calypso, la Magicienne* et *l'Atalante*; 9 bâtimens à vapeur en construction.

— L'*Abeille du Nord*, du 12-14 décembre, contient un tableau détaillé de la quantité de l'or et de l'argent extraits en Russie, depuis 1823 jusqu'en 1838, des mines de la couronne et des particuliers. Pendant ces seize années les mines de l'Oural et de la Sibérie ont produit 4,750 pouds d'or pur et 388 pouds d'argent : ce qui fait un total de 235 millions 903,767 roubles. Sur ce chiffre, la moitié revient aux propriétaires particuliers.

Les mines les plus riches et les plus avantageuses sont celles de l'Oural; elles ont fourni, depuis 1823 jusqu'en 1838 plus de 4,000 pouds d'or. Pendant l'année 1838, il a été extrait des mines de l'Oural, appartenant à la couronne, 141 pouds d'or; aux particuliers, 153; des mines de la Sibérie appartenant à la couronne, 27 pouds; aux particuliers, 135. Total, 456 pouds d'or.

Revue des tribunaux.

COUR D'ASSISES DE LA MEUSE (Saint-Mihiel).

Séquestration d'une jeune fille par son père et sa belle-mère. — Atroces tortures. — Incident par suite du verdict. — Double condamnation à la peine de mort.

L'attention publique est à peine remise des effroyables détails de l'affaire Willand, que nous sommes obligés de mettre sous les yeux de nos lecteurs un crime du même genre. Cette fois, c'est un sentiment inexplicable, mêlé à une cupidité honteuse, qui arme le bras d'un père et le rend le bourreau de son enfant.

Avant l'entrée de la cour, les regards se portent sur une table placée près du prétoire et destinée à recevoir les pièces de conviction. On y remarque une lourde chaîne couverte de rouille par l'humidité, et toute tachée du sang desséché de la victime; une écuelle enduite d'une épaisse couche d'ordure dans laquelle on jetait à la

pauvre enfant, comme à un chien, et à de rares intervalles, les restes du repas de la famille.

Un frémissement instinctif et involontaire agite la foule à l'arrivée des accusés, que les gendarmes amènent sur le banc de l'infamie.

C'est en effet un couple bien hideux que les époux Guyot. La froide cupidité a marqué leurs visages de sa dure empreinte. Tous les instincts bas et vifs d'une nature perverse se lisent dans les yeux ronds et saillans, sur le front déprimé et à demi couvert de cheveux rares et en désordre, sur la figure horrible et d'un rouge presque violacé du mari ; dans les regards fixes et d'une transparence presque vitreuse, sur les traits hâves, amaigris et blafards, sur les lèvres crispées de la femme, voilà bien l'enveloppe qui convient à une nature hideuse ! Ils écoutent avec une froide impassibilité l'acte d'accusation suivant, qui retrace le tableau de leur cruauté envers leur victime.

Nicolas Guyot, cultivateur à Gérauvilliers, avait eu d'une première union quatre enfans, un fils et trois filles, lorsqu'il contracta un second mariage avec Anne Guyot, sa cousine germaine.

Plusieurs enfans furent les fruits de cet hymen nouveau : la tendresse qu'ils recueillirent de leurs parens ne fait que rendre plus hideuse encore la conduite de ceux-ci envers les enfans du premier lit.

L'aînée des filles, âgée de 21 ans, ne put se soustraire aux mauvais traitemens paternels qu'en prenant la fuite ; le garçon quitta également la maison de son père, pour entrer en domesticité, et cela, selon ses expressions, dans la crainte d'être victime d'un assassinat. La deuxième fille est morte à l'âge de 17 ans, et la rumeur publique attribue cette mort aux excès auxquels elle fut en butte de la part de son père et de sa belle-mère.

De cette famille ainsi décimée par l'atroce brutalité d'une marâtre et d'un père, un dernier et faible rejeton était resté à Gérauvilliers, Françoise-Sidonie Guyot, pauvre jeune fille, à peine âgée de 15 ans, et qui, à cet âge, devait seule, sans secours, rongée par le froid, la misère et la vermine, succomber, la chaîne au cou, dans une écurie où, pendant plusieurs mois, la séquestra la cruauté de son père !

Mais par combien de tourmens la malheureuse arriva-t-elle à sa dernière heure !

On lui refusait à manger dans la maison paternelle : la pauvre enfant promenait sa faim dans le village, demandant aux uns, volant aux autres ; d'ordinaire, elle prenait ses repas à part, le plus souvent dans l'écurie. Il arriva fréquemment que l'aînée des enfans du second lit les lui portait ; elle lui disait alors : « Tiens, mange, chameau. »

D'ailleurs pas de soins, malgré sa jeunesse et son état de maladie. Pendant long-temps la pauvre Sidonie habita l'étable de son père : on l'y tenait renfermée jour et nuit. Il y avait à cette étable un trou par lequel l'enfant passait parfois la tête pour respirer et voir le soleil ; sa sœur, l'aînée du second lit, l'espionnait ; elle allait dire à sa mère : « Voilà le chameau qui regarde » ; et celle-ci de s'écrier : « Mille vaches, m'y feras-tu aller !... »

Cette étable ne parut bientôt plus une prison assez sûre : les enfans du village l'ouvraient parfois à la malheureuse jeune fille. C'est alors qu'on lui dressa un lit dans l'écurie entre la vache et les chevaux, si toutefois on peut appeler un lit la couchette remplie de paille sur laquelle Sidonie reposait ses douleurs, dépourvue de draps, d'oreiller, de bonnet de nuit, n'ayant pour se protéger contre le froid qu'une méchante couverture de laine.

L'esprit et le cœur se refusent à s'appesantir sur les détails de la longue agonie de cette enfant ; il faut bien cependant dominer l'horreur qu'ils inspirent pour en redire quelques scènes.

Il y a six ans, Sidonie avait neuf ans alors, elle était à Badonvilliers ; son père vint l'y chercher, et la ramena à Gerauvilliers en la frappant d'une corde pliée en quatre. Sur le chemin, il la terrassa, la foula aux pieds, en lui portant des coups sur le ventre. Parvenu à peu de distance du village, il lui mit la corde au cou et la traîna comme on mène une bête.

Vers la même époque, Sidonie était entrée, à cause du froid, chez la femme Labourasse ; son père y vint bientôt à sa poursuite : il avait à la main un trait de charrue en corde ; il le plia en quatre et en frappa l'enfant à la figure, puis il la renversa en lui portant un coup de pied dans les reins.

Il y a deux ans, Sidonie s'était sauvée et cachée dans le jardin d'un voisin ; son père l'y retrouva, il la frappa violemment, puis il la traîna avec une chaîne passée autour du cou. Dans le même temps, à peu près, le maire, averti que les jours de Sidonie étaient menacés, se rendit chez Guyot ; il la trouva attachée à la grange, sur une couchette. Une autre fois, elle resta ainsi attachée au milieu du corps et sans manger depuis six heures du matin jusqu'à midi.

Un jour Guyot lia les mains de Sidonie derrière le dos ; puis il l'attacha avec une chaîne fixée par un cadenas à un pilier de l'écurie ; il prit ensuite un balai et l'en frappa à diverses reprises. La petite tourna autour du poteau, jusqu'à ce que la chaîne l'eût complétement enveloppée. Le père frappait toujours, et l'enfant tendait le dos en criant vainement : « Finissez donc, papa, je saigne. » Un témoin qui se trouvait là dit enfin à Guyot : « Finissez donc, parrain » ; à quoi il répondit : « Retire-toi, ou je t'en ferai autant. » Le témoin se retira en effet : il entendit que Guyot continuait de battre l'enfant ; puis celle-ci crier encore : « Papa, je saigne, finissez donc » ; puis enfin le père blasphémer ces horribles paroles : « Saigne si tu veux ; je voudrais avoir la dernière goutte de ton sang. »

Il y a trois ans à peu près, Guyot trouva sa petite fille qui jouait dans le village ; il l'entraîna, prit une branche d'épine dans un fagot, l'en frappa violemment, et comme il passait près de la fontaine, il y plongea la tête de l'enfant, et il la rapporta chez lui, en la tenant suspendue par les pieds et la tête en bas.

La femme Guyot, premier mobile de cette atroce conduite, l'a elle-même imitée ; souvent on l'a vue battre violemment Sidonie, lui refuser à manger, l'enfermer à l'écurie, l'attacher soit avec des cordes, soit avec une chaîne. Le 5 mars dernier, l'enfant, disparue depuis quelque temps, venait d'être retrouvée sur le grenier d'un sieur Saleur. Avertie, la femme Guyot alla la chercher et la conduisit directement à l'écurie. Elle vint prendre ensuite un cadenas à la cuisine. De retour près de Sidonie, elle lui porta à la figure un coup de poing qui fit jaillir le sang. La pauvre petite pleurait et s'écriait : « Mon Dieu, maman ! » La marâtre lui dit : « Tends-moi ta patte, gueuse. » Et Sidonie de présenter la main en gémissant. Cette main s'abaissa aussitôt sous un vigoureux coup de chaîne : l'enfant la tendit de nouveau, et l'épouvantable femme, non désarmée par tant de douceur et de soumission, y passa la chaîne et la fixa avec le cadenas autour du poignet.

Depuis lors Sidonie vécut à l'écurie, retenue, soit par le bras, soit par le cou, sur la paille de sa couchette. Trois mois s'écoulèrent et personne ne la revit. Le 3 juin, son père la trouva morte en revenant de la campagne : morte, la pauvre enfant, sans médecin, sans prêtre, sans que la main d'un père ou d'un parent calmât ses dernières douleurs ou essuyât ses dernières larmes.

Ce fut un triste et douloureux spectacle pour celle qui l'ensevelit que le cadavre de cette enfant, amaigri par le dernier degré du marasme, sans bonnet, étendu, froid et sale, sur de la paille souillée d'excrémens, à moitié recouverte par une mauvaise guenille, rongé par la vermine, les pieds gelés à tel point que les doigts en étaient dénudés et privés de chairs.

Les médecins qui l'ont examinée ont attribué la mort de la pauvre enfant à une phthisie tuberculeuse ; ils ont reconnu aussi que la maladie avait dû être développée par le défaut de soins et les mauvais traitemens dont Sidonie avait été la victime.

En conséquence, Nicolas Guyot et Anne Guyot, sa femme, sont accusés :

D'avoir, de concert et volontairement, séquestré Françoise-Sidonie Guyot, en la détenant d'abord dans une étable à porcs, puis dans une écurie, avec les circonstances : 1° que chacune de ces séquestrations a duré plus d'un mois, 2° et que Sidonie a été soumise à des tortures corporelles.

En tout cas, de s'être rendus complices de ce même crime, soit pour y avoir provoqué par dons, promesses, menaces, abus d'autorité ou de pouvoir, machinations ou artifices coupables ; soit pour avoir donné des instructions pour le commettre, soit pour en avoir aidé ou assisté l'auteur ou les auteurs dans les faits qui l'ont préparé ou facilité, ou dans ceux qui l'ont consommé.

Crimes prévus par les articles 341, 342, 344, 59 et 60 du Code pénal.

Les nombreux témoins entendus à la barre, et à peine rassurés en présence de la justice contre la terreur que leur inspiraient les époux Guyot, sont venus ajouter une nouvelle gravité aux faits contenus en l'acte d'accusation. Tout l'auditoire a frémi d'horreur en entendant l'un d'eux raconter avec détail qu'il avait vu la malheureuse Sidonie accroupie sur le fumier de la bauge où elle avait d'abord été renfermée par sa marâtre, la bouche souillée de ses excrémens, que la faim l'avait forcée de dévorer ; qu'il l'avait entendue lui dire que le besoin de manger l'avait déjà plusieurs fois contrainte à porter à ses lèvres cette dégoûtante pâture.

Ce témoin avait des larmes dans les yeux au souvenir de ces atrocités, qui l'avaient, a-t-il dit, fait pleurer souvent.

Rien ne peut rendre la profonde émotion qui s'est emparée de l'âme des juges et des nombreux spectateurs, en entendant l'ensevelisseuse apprendre aux jurés, dans son langage naïf et populaire, comment elle avait trouvé le cadavre étendu dans l'étable, entre une vache et un cheval, sur un tas de paille pourrie, comment des plaies profondes, creusées le long du dos, s'étaient remplies de fumier, comment

figure était toute bleue des coups qu'elle avait reçus; comment ses pieds avaient été pourris par la gelée, de façon que les os des doigts passaient à travers les chairs; comment le squelette amaigri (la jeune fille avait été fraîche et vermeille) exhalait une odeur si fétide, que la belle-mère avait été obligée de donner à cette même ensevelisseuse un verre d'eau-de-vie pour la soutenir et lui donner la force d'achever sa triste besogne.

En entendant retracer ces scènes d'horreur, les accusés seuls sont restés impassibles; pas une larme ne s'est échappée de leurs yeux, pas une protestation de leurs lèvres.

M. le procureur du roi Liouville a reproduit avec fidélité, vigueur et énergie, les faits horribles dont les témoins étaient venus déposer. Il a fait passer dans tous les cœurs l'indignation dont le sien était rempli, en retraçant dans son réquisitoire les scènes atroces de ce lugubre drame. On croyait presque y assister en l'écoutant. Il a produit sur le jury une impression difficile à décrire, lorsque, répondant à la défense, qui argumentait du droit de correction que les pères ont sur les enfans, il s'est écrié d'une voix fortement accentuée par la conviction : « Les coups sont faits pour les esclaves et les barbares! »

Les efforts pleins de conscience et de talent des deux jeunes avocats MM^es Hast et Ardouin, qui avaient accepté la tâche difficile de défendre les accusés, n'ont pu sauver leurs têtes. Après un quart d'heure de délibération, le jury a rapporté un verdict de culpabilité.

La cour, faisant droit aux réquisitions du ministère public, condamne les coupables à la peine de mort.

En entendant prononcer cette terrible condamnation, le mari est resté assis, impassible et froid. La femme s'est levée, a tendu les mains vers la cour et les jurés, qui étaient restés sur leurs siéges, prononçant à travers les sanglots des paroles dont le bruit de la foule, qui s'écoulait morne et lente au milieu des ténèbres, ne nous a permis de saisir que celles-ci : « Mes enfants, mes enfants! »

Les deux condamnés ont été reconduits dans la prison; la femme s'est abandonnée aux larmes et aux sanglots; le mari, toujours impassible, a transporté lui-même la paille de son cachot dans celui des condamnés à mort, déclarant qu'il ne voulait pas se pourvoir.

(*Le Droit.*)

Revue dramatique.

THEATRE ROYAL ITALIEN.

Première représentation d'*Elissire d'amore*, opéra-buffa en deux actes, musique de Donizetti.

Enfin voilà de la comédie, voilà de la gaîté franche et vive! Avec quel plaisir ne voyons-nous pas le théâtre Italien se rappeler son origine, et revenir au genre bouffe, qui fit longtemps sa gloire et nos délices! Reposons-nous un peu de ces éternels tyrans, princes, chevaliers et pirates, de ces éternelles reines et princesses, toujours plongés dans le même désespoir, dans les mêmes douleurs, toujours finissant par le même supplice, le même suicide ou la même folie! Il y a longtemps que le drame lyrique est tombé chez nos voisins au même état que chez nous la tragédie classique, avant les tentatives de rénovation, de quelques mains qu'elles soient venues. Il faut de toute nécessité que le texte soit modifié, si l'on veut que l'inspiration renaisse. Auber n'aurait pas composé la *Muette*, ni Meyerbeer *Robert-le-Diable* et les *Huguenots* sur un livret taillé comme *Iphigénie en Aulide* ou *OEdipe à Colonne*; et que n'eût pas fait Rossini sur un poème tel que *Gustave*!

Nous n'apprendrons à personne que l'*Elissire d'amore* est le frère jumeau du *Philtre*, ce charmant petit opéra, ingénieux d'idées, si élégant, si gracieux de forme dramatique et musicale. Le *Philtre* est le meilleur ouvrage en deux actes de Scribe et Auber, ces deux hommes d'esprit, qui s'entendent si bien! Le poète italien n'a eu qu'à traduire littéralement la pièce française, substituant de temps en temps un duo à un air, un air à un duo, retranchant un chœur, et le plus souvent ne changeant pas une syllabe. Le compositeur n'a pas suivi la même méthode: il a trouvé de jolis chants, qu'il a exploités avec son talent ordinaire; il s'est montré facile, abondant, joyeux. A-t-il vaincu Auber dans ce duel musical? Ce n'est pas notre avis; et ici nous ne parlons pas au nom d'un patriotisme exagéré qui, dans les questions d'art, mène droit au ridicule et à l'absurde. Nous préférons la partition d'Auber, non parce qu'Auber est Français, mais parce qu'il nous semble avoir mieux compris le sujet, l'avoir traité avec plus d'adresse, de variété, d'originalité; ce qui n'empêche pas la partition de Donizetti d'être une chose très remarquable et de mériter tout son succès.

Donizetti n'a pas écrit d'ouverture, à la différence d'Auber, qui en a fait une très brillante. Après quelques mesures de *preludio*, l'*Elissire* commence par un chœur villageois de couleur douce et fine. L'amoureux Nemorino vient chanter quelques unes de ces phrases vagues que tout maestro fabrique si aisément et dont la coquette Adina nous dédommage par la cavatine : *Della crudele Isolta*. Le refrain de cette cavatine est d'une expression ravissante :

Elissir di si perfetta,
Di si rara qualità,
Ne sapessi la ricetta,
Conoscessi chi ti fà.

L'entrée du sergent Belcore n'offre rien qu'on puisse comparer aux couplets de la partition française :

Je suis sergent,
Brave et galant.

Le duetto de Nemorino et d'Adina ne vaut pas l'air de Thérésine : *La coquetterie fait mon seul bonheur;* il en est de même du grand morceau que le charlatan Dulcamara chante à son arrivée, et qui ne saurait soutenir le parallèle avec celui du docteur Fontanarose. Mais, en revanche, Donizetti a remplacé le récitatif dialogué de Fontanarose et Guillaume par un très bon et très joli duo que chantent Dulcamara et Nemorino. Le reste du premier acte est peu saillant : nous n'y trouvons rien qui balance l'air : *Philtre charmant*, le duo si comique et si passionné de Guillaume et de Thérésine : *Aujourd'hui, laissons-la faire, elle m'aimera demain*, et le finale si heureux : *Enfin, j'aurai mon tour...*

Au second acte, le compositeur italien s'anime, se relève; la barcarole : *Io son ricco e tu sei bella* est d'un naturel parfait; elle rappelle un air de Nicolo : *L'étude est inutile*; de même que le joli chœur de jeunes filles : *Saria possibile* rappelle un chœur d'Auber : *Garde à vous*; et pourtant Dieu nous préserve d'accuser Donizetti de plagiat, ni même de réminiscence; nous savons qu'en fait d'idées musicales les rencontres sont inévitables et ne prouvent rien, sinon qu'une bonne pensée peut venir à deux bons esprits. Nous aimons beaucoup le duo du sergent et de Nemorino, *Vinti scudi*; le duo de Dulcamara et d'Adina : *Quanto amore*; et aussi la romance de Nemorino : *Una furtiva lagrima*; l'air d'Adina : *Prendi per me sei libero.* L'opéra se termine gaîment, et en manière de vaudeville, par la reprise de la barcarole, dont le charlatan chante seul plusieurs couplets.

L'Elissire d'amore jouit d'une vogue populaire en Italie, et nous le concevons sans peine. Depuis les chefs-d'œuvre bouffons de Rossini, les Italiens n'ont rien produit de supérieur à l'*Elissire*. Donizetti possède éminemment plusieurs qualités essentielles au genre comique : d'abord la franchise et la vivacité. Ce qui lui manque toujours plus ou moins, c'est le cachet d'inventeur, c'est le caractère, qui fait qu'en entendant une musique, on peut dire à coup sûr : Ceci est d'un tel et non pas d'un autre. A défaut de cette individualité, qui n'appartient qu'aux génies de premier ordre, il faut encore s'estimer heureux de trouver des reflets lumineux, des imitations dont l'allure est si facile et si libre qu'on est tenté de les prendre pour des créations.

Il est plus que probable que Donizetti n'avait encore vu son ouvrage monté nulle part comme il vient de l'être à Paris. Imaginez, si vous pouvez, Lablache, le roi des charlatans, l'idéal du docteur Dulcamara! Quelle animation! quelle verve! quelle surabondance de gaîté! quelle omnipotence d'organe! Quoique le rôle du sergent Belcore ne soit pas des plus forts, Tamburini s'y montre excellent. C'est dommage que son escouade ne réponde pas mieux à ses commandemens, et se soit divisée, comme la chambre, en deux fractions, dont l'une fait demi-tour à droite, quand l'autre fait demi-tour à gauche. Iwanoff n'a pas, comme acteur, ce qu'il faudrait au rôle de Nemorino; mais il chante supérieurement, et nous devons lui rendre la justice de dire que, cette année, il a fait un progrès très notable en abjurant toute parodie d'une méthode étrangère, en se servant de sa voix pure avec sagesse et avec goût. Cette année aussi, Mme Persiani s'est élevée au premier rang des cantatrices présentes et passées. Sauf la tendance constante de sa voix à l'aigu, que pourrait-on désirer de plus expressif, de plus élégant, de plus fini que le chant de cette prima donna?

L'habile décorateur Ferri doit rendre grâce à l'incendie qui lui fournit l'occasion d'improviser coup sur coup des palais, des ruines, des paysages du plus bel effet. Nous avions oublié de mentionner les superbes décors que devait à son pinceau Roberto Devereux; payons nos dettes arriérées, et disons que la campagne de Rome dans l'*Elissire* est digne de l'architecture britannique dans Roberto.

THEATRE DE LA RENAISSANCE.

Première représentation : *Bathilde*, drame en trois actes, par M. Auguste Mac-Keat. — Début de mademoiselle Ida Ferrier.

Dans la société de madame de Tencin, société composée de gens d'esprit de son temps (elle les appelait ses *bêtes*, par antiphrase), on se plaignait, un jour, de la marche uniforme de tous les romans : le commencement, les progrès d'une passion, puis la possession de l'objet aimé : voilà, disait-on, le début, le développement et le but inévitable de ces compositions. Les accidens et les incidens qui remplissent l'espace entre ces trois points, seules différences que l'on puisse y trouver, ne sont guère que des variations sur un même thème. Frappée de la justesse de l'observation, madame de Tencin s'engagea à composer une histoire qui commencerait comme les autres finissent... Je pense que c'est de ce jour-là que date l'expression : *Prendre le roman par la queue...* Madame de Tencin tint sa parole et donna *le Siége du palais*.

M. Auguste Mac-Keat paraît aussi avoir été douloureusement affecté de la forme monotone de nos drames. En effet, de même que les romans, ils tendent, pour la plupart, soit au mariage, que l'on commence pourtant à trouver

bien *rococo*, soit à toute autre chose d'approchant. A son tour, pour innover, *il a pris le drame par la queue*, et nous a donné comme faites, au lever du rideau, les choses qui n'arrivent d'habitude qu'après sa chute.

Mais voyez la différence des temps!

Madame de Tencin, ancienne maîtresse du régent et de l'abbé Dubois, chanoinesse, mère de d'Alembert, n'était certes pas une bégueule! et pourtant elle n'a pas osé présenter un homme s'autorisant d'une surprise, d'un abus de confiance pour dominer, tyranniser toute la vie d'une femme : elle aurait été généralement blâmée; cela aurait révolté toute cette société vicieuse, si vous voulez, mais honnête et loyale dans les formes. M. de Canaples, le héros de son roman, dès le commencement, et par un concours de circonstances fortuites, en arrive avec madame de Granson à ce que nous appelons le dénoûment. Eh bien, dès lors, au lieu de profiter de ses avantages, il s'éloigne comme un coupable, honteux et timide; tous ses soins, tous ses efforts n'ont plus pour objet que de faire oublier ses torts, et d'obtenir, de plein gré, ce qu'il n'a d'abord dû qu'au hasard.

M. Mac-Keat a jugé cela trop fade pour notre goût émoussé : il a peint l'homme à la fois lâche et hardi qui avait effrayé madame de Tencin.

Bathilde est une jeune et belle veuve, que son défunt mari, M. d'Illières, avait en quelque sorte remariée, avant de mourir, en la léguant par acte de volonté dernière à un sien ami M. Deworbe. Mais un M. Marcel s'est introduit auprès de Bathilde, et, sans respect pour les morts, sans égard pour les vivans, a tenté de s'approprier le cœur et la main de la veuve. Les procédés de ce monsieur ne se distinguent pas par un excès de délicatesse. Dans une promenade sur l'eau, la barque qui le portait, lui et Bathilde, a chaviré : il a ramené sur le rivage Bathilde évanouie, et, pour dire la chose comme l'auteur lui-même, s'il lui a sauvé la vie, il lui a volé l'honneur! Ceci est du ressort de la cour d'assises; mais on conçoit que Bathilde n'ait pas voulu faire d'éclat : elle est revenue de Touraine à Paris; elle a retrouvé Deworbe, et se dispose à l'épouser malgré l'attentat ci-dessus. Deworbe ignore tout, et l'on conçoit encore que Bathilde ne soit pas très pressée de l'instruire.

Mais Marcel reparaît, et s'obstine à poursuivre, à menacer Bathilde. Un certain Guillaumin, original tourangeau, ami commun de Marcel et de Deworbe, éveille innocemment les soupçons de ce dernier. Quel parti prendre? En venir à un aveu bien franc et bien net : assurément c'est ce que Bathilde aurait de mieux à faire, et ce qu'elle ne fait pas. Au lieu d'opposer à Marcel un peu de courage, de volonté, d'énergie, elle faiblit, hésite, capitule, promet des rendez-vous, en se réservant dans son for intérieur le droit de ne pas tenir sa promesse.

Alors Marcel ne ménage plus rien : en homme sans pudeur et sans délicatesse, il vient chercher Bathilde chez elle, pendant un bal, à deux heures du matin, et la force à le suivre chez lui la tête nue, les pieds chaussés de satin, par quinze degrés de froid, malgré la brise et la neige. Au lieu d'appeler à son secours, Bathilde suit Marcel. Que craint-elle donc? une esclandre? et comment pourrait-elle l'éviter?

Deworbe suit les traces du ravisseur de Bathilde, et se présente armé de pistolets. Il y a là deux belles scènes, d'abord celle où Deworbe feint d'avoir tout appris de la bouche de Bathilde, afin de relever sa loyauté, sa confiance; ensuite celle où Bathilde, pour tenir compte à Deworbe de son généreux sacrifice, pour l'empêcher de se faire tuer peut-être par Marcel, lui déclare qu'elle ne l'aime pas et ne l'a jamais aimé. C'est un noble et douloureux mensonge! Deworbe s'éloigne et Marcel dit à Bathilde : « Puisque vous n'aimez pas Deworbe, vous m'aimez donc, moi? — Vous, je vous méprise. » C'est une haute et digne réponse! Après quoi, Bathilde se retire au couvent de la Visitation.

Cette rapide analyse doit faire comprendre tout ce qu'il y a d'invraisemblance, de déraisonnable dans cette pièce. Même en admettant le point de départ odieux, repoussant, d'où découle l'action, tous les ressorts, tous les moyens sont détestables. Madame de Linières n'aime pas Marcel; bien plus, elle le hait, elle le méprise. Que peut-il contre elle? Rien; car il ne la déshonorerait pas (même quand il oserait pousser l'effronterie jusque-là) par le récit d'une lâcheté, d'un crime dont il est seul coupable. Pourquoi le craint-elle donc, lorsqu'elle a près d'elle un homme sensé, honnête, courageux? Pourquoi, au moment d'appartenir à cet homme, chez elle, au milieu de ses amis et de ses gens, se laisse-t-elle entraîner sans résistance par Marcel? Pourquoi, lorsque Deworbe, pour ne pas revenir sur ses engagemens, feint d'avoir connu l'aventure de la Loire, pourquoi ment-elle à son cœur, en disant qu'elle ne l'aime pas? N'est-ce pas une délicatesse ridicule? Quant à Marcel, il n'y a pas d'explication à chercher pour un pareil personnage, il est entièrement absurde, et, par conséquent, au-dessous de la critique; et cependant c'est une de ces pensées folles qui sont dangereuses au théâtre, car c'est encore un criminel *excusé par la passion*.

Dans ce drame, l'exécution n'est pas meilleure que la conception. L'exposition, amenée sans adresse, se fait péniblement et longuement, les scènes se suivent sans corrélation et se déduisent sans art. Le style est celui de l'école *frénétique*; toujours de l'exagération, jamais de naturel. En voulez-vous un échantillon?

Bathilde, entraînée au troisième acte par Marcel, arrive chez lui tremblante et glacée. Marcel, pour la réchauffer, rallume tout bonnement le feu dans la cheminée... Voilà du moins qui est naturel; puis il lui dit à peu près ceci : « J'ai cherché dans ce foyer une étincelle, et j'ai ranimé cette flamme : cherchez, Bathilde, dans votre cœur, n'y trouverez-vous pas aussi une étincelle pour ranimer votre ancien amour? »

Y a-t-il quelque chose de plus ridicule que cette poésie déplacée?

Si cette pièce était une tentative de jeune homme seul et sans guide, il y aurait beaucoup à louer, comme à blâmer; mais si, comme on l'assure, l'auteur d'*Antony* a refait l'ouvrage, il faut dire seulement qu'*Antony* valait mieux, et qu'*Antony* n'est plus de mode. Nous avons renvoyé les amoureux de sa trempe au bagne, d'où ils n'auraient pas dû sortir.

Dans cette représentation, les acteurs ont presque tous fait preuve d'intelligence, on a pu voir qu'en s'habituant à jouer ensemble, cette troupe obtiendra des succès. Alexandre Mauzin a de la tenue, de la chaleur, de l'énergie. Il a bien dit, quoique avec trop de prétection, le rôle de Worms.

Montdidier, malgré un accent méridional assez prononcé, sera, je crois, un jeune premier agréable.

Pour mademoiselle Ida Ferrier que nous retrouvons sur ces planches après l'avoir déjà vue sur tant d'autres, depuis le théâtre Dormeuil jusqu'au Théâtre-Français, je voudrais bien apprendre qu'elle a vingt-cinq, trente, cinquante mille livres de rentes, enfin qu'elle se trouve assez riche pour se dispenser de jouer le drame. Ce n'est pas que j'accuse mademoiselle Ida d'impuissance, au contraire! elle dit juste et bien, elle a de la décence, de la sensibilité, le son de sa voix est harmonieux et flatteur, sa physionomie est charmante et s'embellit encore des flots d'une admirable chevelure blonde... et pourtant je doute que le public puisse jamais s'accoutumer à sa présence, je doute qu'elle obtienne les applaudissemens qu'elle mérite[illegible] — C'est est difficile à dire, lorsqu'on veut être à la fois poli, galant et vrai.

Les nombreuses inconvenances que présente ce drame eût provoqué quelques sifflets; le talent des acteurs l'a préservé d'une chute complète. Au reste, ce n'est qu'un ouvrage de transition. On répète activement, pour les débuts de Guyon et de madame Albert, un drame de M. Frédéric Soulié. Un autre drame en cinq actes et en vers, positivement et authentiquement de M. Alexandre Dumas cette fois, viendra ensuite. Puis nous aurons une comédie en cinq actes, en vers, de M. Théaulon.

Revue de cinq jours.

20 JANVIER. — On écrit de Constantinople, le 28 décembre :

« Avant-hier, 26, dans la soirée, les flammes ont entièrement dévoré un magnifique palais qui était en construction sur le Bosphore et destiné à la sultane Atié, la dernière fille du Sultan, dont les noces doivent se célébrer au printemps. Le feu a pris, dit-on, par la négligence des ouvriers. »

— Une récompense de 2,000 liv. st. (50,000 fr.), plus une rente viagère de 100 liv. st. (2,500 fr.), sont offertes à celui qui fera découvrir, dans le délai de six mois, l'assassin du feu comte de Norbury. Les lords Oxmantown, Devonshire, Charleville et Rossmore ont offert de contribuer chacun de 200 liv. st. pour compléter la somme en question. Les tenanciers des biens du noble comte ont offert 155 liv. et le gouvernement 1,000.

— Un bateau à vapeur français, *l'Elbe*, vient de se perdre sur les côtes d'Écosse. Le *Journal du Havre*, qui publie cette triste nouvelle, ne dit pas si l'équipage de ce navire destiné à faire un service régulier entre Dunkerque et Hambourg, a pu être sauvé.

— On nous écrit de la Campine, 17 janvier :

« L'intervalle qui sépare l'armée hollandaise de l'armée belge se rétrécit d'instant en instant. Chaque jour les troupes des deux pays se rapprochent des frontières. »

— On commence à se porter dans le vaste temple de la Madelaine, décoré dans l'intérieur avec une richesse dont on n'avait pas d'idée jusqu'ici : les grandes statues qui doivent dominer les six autels latéraux, entre autres la statue de [illegible] à l'exposition dernière, y [illegible].

[illegible] des produits de l'industrie. Tout un corps de bâtiment est déjà prêt.

— On vient de placer sur la terrasse des Invalides la moitié à peu près des belles pièces de canon de siége, reste des trophées de nos anciennes victoires, sur des affûts d'un nouveau modèle du dépôt central d'artillerie.

— Le tribunal correctionnel de la Seine a condamné aujourd'hui, pour détention illégale de poudre de chasse, de poudre de guerre et d'armes, à dix-huit mois de prison, [illegible] d'amende et deux ans de surveillance, le nommé [illegible], âgé de trente-trois ans, chez lequel la police a saisi [illegible] balles, onze moules à balles, 2,500 capsules, une hache et une paire de pistolets d'arçon.

— Un chimiste, qui fait partie du conseil de salubrité, s'est associé avec un boulanger de Paris dans le but de reconnaître le meilleur parti qu'on peut tirer, dans le moment actuel, de la pomme de terre, dont la récolte a été très abondante, et si on peut s'en servir dans la panification. Les essais faits ont eu un grand succès. [illegible] envoyés à M. le préfet de police et à diverses sociétés savantes.

---

21. — L'*Indicateur de Bordeaux* annonce que, le 16 du courant, quelques désordres ont

eu lieu dans la petite ville de Castel jaloux ; cinq à six cents individus se seraient portés à la mairie pour obtenir la diminution du prix du pain.

— Les étudians des écoles de Paris signent en ce moment une adresse aux étudians belges, pour les engager à défendre jusqu'à la dernière extrémité l'intégrité de leur territoire.

« On écrit de Calcutta, 2 novembre : Il y a eu ici un ouragan terrible qui a occasionné le naufrage de plusieurs navires dans le golfe; de ce nombre est le *Protector*, de Londres, qui avait à bord 250 personnes et qui toutes ont péri.»

— D'après une statistique de la population du royaume de Naples, il y a dans ce royaume 6,021,234 habitans, 27,705 prêtres, 11,777 moines et 9,528 religieuses.

— Le pain de quatre livres se paie en ce moment à Londres 11 deniers (1 fr. 10 c.)

— Dernièrement, il s'est formé à Coire (Suisse) une société dont la tendance est vraiment digne d'éloges. Elle a pour but de fournir aux enfans pauvres les moyens d'apprendre un métier. Chaque apprenti reçoit de la société un tuteur chargé de le surveiller pendant et après son apprentissage; en revanche, il s'engage, lorsqu'il sera passé maître, à apprendre gratuitement sa profession à un enfant pauvre qui lui sera désigné par la société.

— On assure que les préfets ont reçu ordre du ministère de reprendre cet hiver le cours des fêtes que le triste événement de la mort de la princesse Marie avait fait interrompre.

— Un des plus grands seigneurs de l'Angleterre et de l'Europe, le duc de Buckingham, pair d'Angleterre, est mort le 17 de ce mois, à Stowe, dans la soixante-troisième année de son âge.

Le nom du duc de Buckingham était Richard-Temple - Nugent-Brydges-Chandos-Grenville, duc et marquis de Buckingham et de Chandos, comte Temple, comte Temple de Stowe, et vicomte et baron Cobham de Kent dans la pairie du Royaume-Uni, comte Nugent en Irlande, et chevalier de la Jarretière.

Le titre de duc de Buckingham et la pairie passent au marquis de Chandos, actuellement membre de la chambre des communes, où il siégeait, comme son père dans la chambre des lords, sur les bancs des tories.

Le feu duc de Buckingham était le descendant en ligne masculine, au vingtième degré, de Robert Grenville, qui vivait sous le règne de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre. Il descendait par les femmes de sir Richard Temple, arrière-petit-fils du Saxon Leofric, comte de Mercie, mort en 1057.

---

22. — M. le comte Molé, président du conseil et ministre des affaires étrangères; M. Barthe, garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes; M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur; M. Martin (du Nord), ministre du commerce et des travaux publics; M. de Salvandy, ministre de l instruction publique; M. le général Bernard, ministre de la guerre; M. le vice-amiral Rosamel, ministre de la marine, et M. Lacave-Laplagne, ministre des finances, ont déposé aujourd'hui à midi leur démission entre les mains du roi.

— Aujourd'hui, à onze heures du matin, la reine a fait célébrer un service funèbre dans l'église Saint-Roch, pour le repos de l'âme de madame la duchesse de Wurtemberg.

Le chœur était décoré et tendu de noir. Les écussons portaient uniquement la lettre *M*. C'était la fille, c'était la princesse *Marie* qui était en ce jour l'objet de regrets augustes. La tribune ordinaire de la reine était tendue de noir; et S. M., entourée de S. A. le duc de Wurtemberg, de S. M. la reine des Belges, des jeunes princes et princesses, et de ses dames d'honneur, y a assisté au service que sa pieuse douleur avait ordonné.

L'office a été célébré par M. le curé de Saint-Roch; M. l'évêque de Meaux y assistait.

— Par ordonnance du roi, l'exportation des grains et farines est provisoirement suspendue sur tous les points de la frontière maritime de l'Océan.

— On lit dans *le Phare de La Rochelle* du 19 janvier :

» D'après les nouvelles que nous recevons, la tranquillité est entièrement rétablie sur les différens points des départemens de l'Ouest où elle avait été troublée à l'occasion de l'enlèvement des blés et de la cherté du pain.

— Les nouvelles de la Catalogne confirment le massacre de 300 prisonniers christinos que Cabrera faisait conduire de Morella à Becette.

— On nous écrit des frontières d'Italie :

« L'autopsie de la duchesse de Wurtemberg a donné les résultats suivans : les organes digestifs présentaient tous les caractères d'une lésion incurable; la poitrine et les poumons étaient dans un état satisfaisant. »

— Il paraît décidé que le fils de la princesse Marie restera à Paris, où il sera élevé sous les yeux de la reine. Le duc de Wurtemberg repartira dans un mois pour l'Allemagne.

---

23. — Le service funèbre du 21 janvier, pour le repos de l'âme du roi Louis XVI, a été célébré avant-hier à la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou- Saint-Honoré. Aux églises Saint-Roch, Saint-Eustache et Saint-Germain-l'Auxerrois, des messes ont été dites.

— Le sultan a adopté le projet des lignes télégraphiques qu'il veut établir entre Constantinople et le Bosphore, les Dardanelles, l'Anatolie et la Roumélie; ce projet va être mis à exécution.

— On écrit de Niort, le 17 janvier :

Les troubles qui avaient éclaté dans notre ville, vendredi et samedi derniers, sont complétement apaisés. Dimanche, une certaine fermentation régnait encore dans les esprits; mais le déploiement de forces imposantes, et l'arrestation de huit ou dix individus désignés comme instigateurs de l'émeute, ont ramené le calme, et tout est rentré dans l'ordre.

— La tranquillité est complétement rétablie à Montsoreau; les troupes sont rentrées à Saumur. On nous annonce que la garde nationale de Montsoreau sera dissoute.

— On écrit de Bourges :

La session des assises du Cher (Bourges), qui doit s'ouvrir le 21 janvier, n'aura qu'une seule affaire à juger. Cette circonstance est assez rare pour mériter une mention honorable pour le département.

— La dépouille mortelle de la princesse Marie de Wurtemberg a traversé Lyon le 19. Les troupes de la garnison étaient échelonnées depuis le matin sur la ligne qu'elle devait parcourir. Les autorités et tout le clergé ont assisté au service funèbre qui a eu lieu à l'église Saint-Jean.

— On ne met en ce moment que quarante-cinq jours pour aller de Londres à Calcutta, capitale des possessions anglaises dans l'Inde.

— M. Richon, ancien membre de la Convention, est mort à Thouars le 5 de ce mois.

---

24. — Le corps d'armée française qui doit se réunir sur les frontières du nord sera composé de quatre divisions d'infanterie commandées par les généraux Schramm, Bugeaud, Aymard et Achard, et de trois divisions de cavalerie commandées par les généraux Latour-Maubourg, Oudinot et le duc de Nemours. Le général en chef de cette armée n'est pas encore désigné; mais on pense que ce sera le duc d'Orléans. On porte à 150 le nombre des pièces d'artillerie qui seront attachées à ce corps.

On ne sait point encore quel maréchal sera envoyé à la frontière avec le duc d'Orléans; mais on a peine à croire que le prince se passe d'un éditeur responsable et veuille encourir la responsabilité morale attachée à un commandement supérieur en cas de guerre.

— C'est lundi prochain qu'auront lieu, à Dreux les cérémonies pour les funérailles de la princesse Marie.

— On lit dans le *Handelsblad* du 22 janvier :

« Le correspondant de Londres d'une maison de commerce d'Amsterdam lui écrit que, jeudi dernier, le traité des 24 articles a été signé par le ministre français à Londres. »

— Mademoiselle Hennequin, fille du député, épouse M. le vicomte de Montfort, officier de dragons.

— On lit dans le *Journal des Pyrénées-Orientales* :

La nouvelle instruction de l'affaire Brossard se poursuit avec activité à Perpignan. Un grand nombre de témoins ont déposé, et dernièrement encore Ben Durand a été entendu par M. le commandant rapporteur. Plus de cent vingt témoins, dit-on, sur la demande de M. le général Brossard, doivent être entendus par commission rogatoire. Cette affaire ne pourra donc pas se juger dans le courant du mois, ainsi que l'out affirmé plusieurs journaux de la capitale.

— La représentation de retraite de Lafont, ancien sociétaire de la Comédie-Française, est toujours fixée au 29 janvier. Cette solennité dramatique se composera de la tragédie de *Nicomède*, dans laquelle mademoiselle Rachel remplira pour la première fois le rôle de Laodice; et du *Misanthrope*, où mademoiselle Mars jouera Célimène. Le bénéficiaire jouera Nicomède et Alceste.

— M. J. Boulay (de la Meurthe), secrétaire-général du ministère des travaux publics, de l'agriculture et du commerce, a donné sa démission.

M. Jazet, dont les nombreux ouvrages attestent le talent et l'étonnante facilité, vient de graver l'*Assaut de Constantine*, d'après un tableau de M. Horace Vernet. Cette planche, fort bien exécutée dans toutes ses parties, offre un grand intérêt et doit être recherchée, car elle retrace un des faits d'armes les plus glorieux de nos annales. Le peintre a représenté la première colonne de l'armée d'Afrique attaquant la porte de la rue du Marché. Le colonel Lamoricière, le commandant du génie, le capitaine Richepanse et d'autres officiers, après avoir avec intrépidité franchi la brèche à la tête des compagnies d'élite du 2e léger, des zoaves et de quarante sapeurs, forcent la porte malgré le feu meurtrier de l'ennemi et essaient de pénétrer dans la ville. Tel est le sujet qui a fourni à M Horace Vernet une de ses belles pages historiques, et à M. Jazet une de ses meilleures planches.

Pendant que M. N. Boubée termine son *Traité sur la Géologie considérée dans ses rapports avec la Religion*, il a eu l'heureuse idée de faire cet hiver son cours ordinaire de géologie d'après l'ordre et le cadre de cet ouvrage. Un cours aussi neuf présentera sans doute un haut intérêt si, comme l'a déjà écrit M. Boubée dans son *Manuel de Géologie*, page 63, « le premier chapitre de la Genèse peut être considerée maintenant comme le sommaire ou la table des matières d'un cours de géologie le plus élevé. » Au reste, le cours doit embrasser la *Cosmogonie*, la *Géogenie*, la *Géologie*, et les principes de la *Géognosie*. Il s'ouvrira le lundi 28 janvier, à midi, rue Guenégaud, 17.

Le Rédacteur en chef, **BERTHET.**

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

31 JANVIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Année.

N° 6.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

LA VERA-CRUZ (1).

Le château de Saint-Jean d'Ulloa, sur lequel la marine française, par un des faits d'armes les plus brillans, vient d'arborer le drapeau tricolore, est la plus vaste fortification que les Espagnols eussent construite sur le continent américain. Complétement entouré par la mer, il s'élève en face de Vera-Cruz sur le bas-fond de la Galléga. Au centre de l'espace qu'il occupe il y avait autrefois un petit îlot, sur lequel le premier Espagnol qui ait débarqué au Mexique, Juan de Grijalva, qui précéda Cortès d'un an, mit pied à terre avant d'aborder le continent, et lui donna le nom que l'intrépidité de la marine française vient de rendre impérissable. Y ayant trouvé les restes de deux malheureuses victimes qui venaient d'être immolées aux dieux, il demanda aux indigènes pourquoi ils sacrifiaient des hommes. On lui répondit que c'était par ordre des rois d'Acolhua (nom d'une des parties du plateau mexicain), et de ce mot il fit celui d'Ulua ou Ulloa, supposant que c'était ainsi que s'appelait l'îlot. Le château commande la ville, dont il n'est qu'à demi-portée de canon, et qui n'offre de ce côté que deux petites redoutes. Il domine encore mieux le port, car tous les navires sont obligés de se tenir entre le fort et la ville, et les bâtimens de guerre s'amarrent à des anneaux de bronze fixés dans les murailles du fort.

Le château de Saint-Jean d'Ulloa offre ce luxe de solidité que les Espagnols avaient déployé dans leurs constructions civiles et militaires du Nouveau-Monde, et qui atteste quelle était autrefois la grandeur de ce peuple, aujourd'hui tombé si bas. La science des ingénieurs espagnols, alors les plus savans de l'Europe, avait cru le rendre inexpugnable. Il comprend de vastes magasins; et pour lui assurer une abondante provision d'eau douce, on y a établi à grands frais d'immenses citernes qui fournissent à la garnison une boisson plus salubre que celle que les habitans de la Vera-Cruz tirent des mares stagnantes dont leur ville est cernée. L'opinion populaire au Mexique est que le château d'Ulloa a coûté au trésor espagnol 40 millions de piastres (200 millions de francs). On conçoit, en effet, que pour fonder sous l'eau plusieurs fronts de fortification qui pussent résister à une mer quelquefois épouvantable, et pour les protéger par des enrochemens, puis pour bâtir toute une citadelle dans le style espagnol qui rappelle celui des Romains, en des parages où la journée d'un maçon vaut jusqu'à 15 fr., il ait fallu des sommes énormes.

La réputation du fort d'Ulloa est colossale dans toute l'Amérique espagnole. De l'embouchure du Rio Bravo del Norte près de la Louisiane jusqu'au cap Horn, il passait pour une merveille, pour un colosse contre lequel toutes les flottes de l'Europe s'acharneraient en vain. Et il a suffi de quatre heures à une escadrille française de trois frégates pour soumettre ce monument de la science, de la force et de l'orgueil d'une grande nation. Témoignage éclatant de l'habileté et de la bravoure réfléchie de nos officiers ainsi que de l'héroïsme de nos matelots; preuve manifeste que désormais la France ne craindrait au besoin personne sur les mers; mais aussi démonstration irrécusable des humiliations dont sont bientôt abreuvés les peuples les plus puissans et les plus fiers, lorsqu'ils restent stationnaires pendant que tout le monde marche autour d'eux!

Quel que soit cependant le renom de puissance dont jouit le château d'Ulloa, son aspect n'a rien d'imposant. L'îlot dont il embrasse toute l'étendue, et qu'il déborde même, était à fleur d'eau. Les murailles sortent à pic du sein des flots et n'atteignent qu'une médiocre hauteur, car elles n'ont pas besoin d'être élevées pour que leurs canons dominent soit les batteries des navires qui seraient tentés de l'attaquer, soit la plage qui est elle-même fort déprimée. Le niveau des murailles, hérissées d'embrasures, était seulement dépassé par deux tours qui ont été, l'une et l'autre, renversées par notre artillerie; celle qu'on nommait le Cavalier (*Caballero*), et la Tour des Signaux, d'où l'on voyait venir les bâtimens du large, et qui portait le phare. L'ensemble de la côte est sans grandeur.

A gauche du château, à une lieue environ, le navigateur qui arrive aperçoit un autre îlot allongé, inculte et désert, celui de *Sacrificios*, qui doit son nom aux sacrifices humains dont il était

(1) Nous avons déjà donné à la fin de septembre dernier un article sur la Véra-Cruz et Saint-Jean d'Ulloa; mais nous n'avons pas craint de revenir sur ce sujet qui emprunte à notre récente victoire un si palpitant intérêt d'actualité, le morceau que l'on va lire étant d'ailleurs de beaucoup plus détaillé et plus complet que le premier.

aussi le théâtre sous le règne des empereurs Aztèques, adorateurs du dieu sanguinaire Mexitli, dont Montezuma fut le dernier. A gauche au delà de l'île de *Sacrificios*, et à droite à perte de vue, s'étend une plage sablonneuse sur laquelle l'œil distingue çà et là quelques pieds de ces cactus (*nopals*) qui jouent un si grand rôle dans la végétation du Mexique, et de loin en loin quelques troncs d'arbres dépouillés que la vague y a déposés, et qui proviennent sans doute de ces interminables trains de bois de dérive que l'Ohio et le Mississipi, dans leurs grandes crues périodiques, amènent à la mer. Derrière le château se montre la ville avec ses dômes et ses clochers. A quelques lieues en arrière de Vera-Cruz commence le premier échelon des montagnes qui se projettent en bleu foncé sur le bel azur du ciel des régions équinoxiales. Depuis quinze ans surtout, ce panorama est triste et inanimé.

Le fort paraît inhabité, quoiqu'il fût, avant d'être pris par notre escadre, en fort bon état, parce que les Espagnols édifient pour des siècles. A peine, dans le port, cinq ou six goëlettes et trois ou quatre briks ou trois-mâts, épars autour des carcasses de ci-devant navires de guerre, comme *l'Asia* et *le Guerrero* désarmés, démantelés et transformés en pontons de galériens, ou même à demi submergés parmi les récifs. Au milieu du port, dans la direction du château, un môle que la mer a détruit aux trois quarts, et que les autorités du Mexique indépendant n'ont jamais réparé. Les murailles dont la ville est entourée cachent la circulation des rues, qui d'ailleurs sont presque désertes.

A part une ou deux sentinelles qui se promènent à pas lents, qui se montrent par les embrasures du fort, les seuls êtres vivans qu'on aperçoive sont d'immenses volées de vautours s'ébattant sur les dômes des églises de Vera-Cruz, et que les habitans laissent croître et multiplier, parce que ces oiseaux carnivores nettoient les rues des immondices et des débris d'animaux qui sans eux s'y amoncelleraient; car ils sont les seuls qui s'occupent de la police de la voirie. Le voyageur se sentira profondément désappointé; il croirait que le pilote s'est fourvoyé et l'a conduit ailleurs qu'au Mexique, dans cet admirable pays où la renommée dit que le sol est si riche et la nature si majestueuse, s'il n'apercevait à sa droite le pic superbe du volcan d'Orizaba, dressant sa cime neigeuse et déployant ses flancs couverts de forêts, qui apparaît comme un contrefort, avancé vers la mer, de ce vaste plateau mexicain, véritable terre promise.

La ville de Vera-Cruz, dont nous sommes les maîtres par le fait seul de l'occupation du château d'Ulloa, était, avant l'indépendance, le seul port ouvert au commerce du Mexique sur l'Atlantique. C'est là que Cortès était débarqué le 21 avril 1519, lorsqu'à la tête de 500 hommes il entreprenait la conquête de l'empire de Montezuma que défendait une armée innombrable et brave. Les Espagnols, qui s'entendaient dans l'art d'organiser des colonies, et qui ont laissé sous ce rapport des modèles qu'aucun des peuples qui leur ont ravi le premier rang n'ont encore égalés, avaient pensé que leur système commercial, fort restrictif il faut le dire, exigeait que toutes les affaires du Mexique avec l'Europe et l'Asie fussent faites par deux ports, Vera-Cruz sur la côte orientale, et Acapulco sur l'autre revers du plateau mexicain. Ces réglemens, qui étaient devenus funestes du moment où le Mexique avait eu besoin de rapports fréquens avec l'ancien hémisphère, avaient valu à Vera-Cruz des établissemens et des créations dont aucun autre port mexicain ne jouit encore; car les autorités du Mexique affranchi n'ont su que détruire; elles ont été impuissantes à fonder. Vera-Cruz est le seul port du Mexique qui soit lié avec l'intérieur du pays par une route carrossable.

De 1800 à 1810 le *Consulado* de Vera-Cruz, institution municipale dont les attributions embrassaient avec quelques soins de police celles d'une chambre et d'un tribunal de commerce, avait, sur ses revenus et par les souscriptions qu'il avait réunies, construit, de Vera-Cruz au sommet des montagnes, une route non moins belle que celle du Simplon et aussi longue. Pour se rendre de tous les autres ports à Mexico, il faut gravir, par des sentiers où deux mulets ne peuvent passer de front, une hauteur égale à celle du Mont-Blanc. La route de Vera-Cruz, au contraire, offre ou du moins offrait du temps des Espagnols une voie superbe, dont le milieu était occupé tantôt par un pavé de trente pieds de large, en échantillons réguliers du basalte des montagnes, tantôt par une chaussée maçonnée. Comme les voies romaines, elle semblait braver les ravages du temps. Mais pendant la guerre de l'indépendance, pour barrer le passage aux convois qui venaient d'Espagne au secours des troupes de la métropole, on l'a rompue sur plusieurs points, particulièrement dans les rampes les plus difficiles.

Depuis lors le pays n'étant jamais sorti de l'anarchie et des révolutions, personne ne s'est inquiété de les remettre en état. La puissante végétation des tropiques, joignant ses efforts au vandalisme de la guerre civile, a ajouté aux dégradations de ce bel ouvrage. Çà et là des arbres semblables au *mala ficus* du poète ont surgi du milieu de la chaussée, et les muletiers, qui seuls aujourd'hui, avec un mauvais service de diligence, fréquentent cette route, n'ont pas eu l'idée de les couper par le pied quand ils étaient jeunes encore, et les ont laissé grandir.

Vera-Cruz est une ville considérable. Les rues en sont larges, tirées au cordeau et bien bâties. On y trouve plusieurs églises monumentales; un bel hôtel du gouvernement et de grandes casernes. En été, la chaleur y est dévorante, et rien ne la tempère; car la race espagnole, qui a une invincible horreur des arbres, n'a pas songé à en planter dans les rues, ou à en distribuer en avenues autour du mur d'enceinte. Il y a trente ans, la prospérité de la Vera-Cruz était prodigieuse. On y comptait une population fixe de 20,000 âmes, sans compter 4,000 gens de mer, 7 à 8,000 muletiers employés à transporter au plateau les marchandises d'Europe, et 4,500 hommes étrangers, voyageurs et militaires, en tout 35,000 habitans. Alors ses exportations et ses importations atteignaient 200 millions; 400 à 500 navires arrivaient à son port.

A l'époque de l'indépendance, Vera-Cruz eut beaucoup à souffrir. Les Espagnols restèrent les maîtres du château d'Ulloa plusieurs années après avoir évacué la terre ferme. Tout le commerce s'était réfugié au petit port voisin d'Alvarado. Lorsque les Espagnols se lassèrent d'occuper Saint-Jean-d'Ulloa, la vie revint à Vera-Cruz, et aujourd'hui c'est de beaucoup le port le plus considérable du Mexique. Mais la liberté n'a pas été féconde pour les provinces mexicaines; elles se sont soumises à des expériences politiques qui les ont ruinées, mais dont les Mexicains ne doivent pas être les seuls à supporter la responsabilité. Ils voulaient s'organiser en monarchie, et le plan célèbre d'Iguala auquel ils s'étaient ralliés avec transport appelait Ferdinand VII à occuper le trône constitutionnel de l'empire mexicain, ou, à défaut de Ferdinand VII, l'un des infans ses frères.

Ferdinand VII ne voulut de cette couronne ni pour lui ni pour les siens. Après l'impuissant effort de don Augustin Iturbide pour fonder une dynastie impériale au profit de sa famille, ils ont écouté les imprudens ou perfides donneurs d'avis qui leur conseillaient de copier la constitution républicaine et fédérative des Etats-Unis. Ils ont donc dépecé la Nouvelle-Espagne en états libres et souverains, avec un district fédéral et deux chambres. Eux qui, par leurs qualités comme par leurs défauts, sont les antipodes des Anglo-Américains, ils se sont laissé persuader de calquer servilement le régime de l'Union. Quel a été le résultat de cet essai fatal qu'ils ont vainement voulu amender par une tentative récente de centralisation? L'aspect de morne désolation de Vera-Cruz le dit hautement à l'étranger qui débarque.

Le port de Vera-Cruz est le meilleur ou plutôt le moins mauvais de toute la côte orientale du Mexique. Il peut recevoir des vaisseaux de ligne. Mais il est resserré et les abords en sont dangereux. Les pilotes de Cortès le comparèrent à une poche percée. L'île de *Sacrificios*, et les bas-fonds d'*Arecife del Medio*, *Isla-Verde*, *Anegada de Dentro*, *Blanquilla* et *Gallega* forment avec la terre-ferme une sorte d'anse ouverte d'un côté au vent du nord-ouest, qui est le vent des tempêtes, et offrant un paasage libre du côté opposé, si bien qu'un bâtiment qui perdrait ses ancres par le nord-ouest serait poussé indéfiniment jusqu'à Campêche. Il est même arrivé, à la fin du siècle dernier, dans un ouragan de violence extraordinaire, que le vaisseau de ligne *la Castilla*, amarré par neuf câbles au bastion du château d'Ulloa, arracha les anneaux de bronze fixés au mur du bastion et alla échouer sur la côte dans le port même. C'est dans ce vaisseau que par une incroyable fatalité se perdit le grand quart de cercle qui avait servi aux observations astronomiques de l'infortuné Chappe, et que l'Académie des sciences de Paris avait redemandé pour en faire vérifier les divisions. Les autres ports du Mexique sur l'Atlantique, bien différens en cela du magnifique port d'Acapulco, sur la mer Pacifique, n'ont pas un meilleur mouillage et manquent de profondeur à ce point qu'un navire de guerre n'y saurait entrer.

Si Vera-Cruz a cessé d'être un port florissant, tout en demeurant le premier port du Mexique, il n'a pas cessé d'être la métropole de la fièvre jaune. Ce fléau des ports de l'Amérique équinoxiale semble depuis longtemps avoir choisi Vera-Cruz pour son quartier-général. La plaine dans laquelle est située Vera-Cruz est parsemée

de très petites dunes (*meganos*) pressées les unes contre les autres. On dirait, au premier abord, une région sablonneuse comme les déserts de l'Afrique. Mais au milieu des dunes, à leur pied, existent de grandes étendues de terrains marécageux couverts de mangliers et d'autres broussailles. Les exhalaisons de ces eaux bourbeuses et dormantes remplissent l'air de miasmes empestés. Les *meganos*, qui accumulent la chaleur, comme l'a remarqué M. de Humboldt, convertissent Vera-Cruz et les environs en une sorte de fournaise, et développent ainsi tous les germes de maladie. Rassurons-nous cependant, nos braves marins n'ont plus de grands dangers à courir. Une fois que les vents du nord ont commencé à souffler, la fièvre jaune, si elle ne disparaît pas complétement, ne fait plus que très peu de ravages et elle ne se remet à sévir que lorsque les vents du nord se sont tus, c'est-à-dire à la fin d'avril. Suivant l'illustre auteur de l'*Essai sur la Nouvelle-Espagne*, dans l'hôpital de Saint-Sébastien, à Vera-Cruz, en 1803, la mortalité, qui avait été considérable de mai à septembre, fut tout-à-fait nulle en décembre, et il n'y eut qu'une victime en janvier et deux en février.

Mexico est à cent lieues environ de la Vera-Cruz. On s'y rend en gravissant la pente de la Cordillière, par la route du *Consulado*, qui, malgré les dégradations qu'elle a subies, n'est pas seulement la plus praticable entre le plateau et la mer, mais qui, je le répète, est la seule. A la Vihas on est sur le plateau. On se trouve alors à 2,400 mètres au dessus de la mer. De Pérote à Mexico on passe par la ville de *la Puebla de los Angelos*, cité de 70,000 âmes, dont les habitans sont persuadés que leur cathédrale a été bâtie par les anges. Entre la Puebla et le bassin de Mexico, il faut traverser Rio Frio, et franchir un col de 3,300 mètres. La partie du pays qui est la plus rapprochée de notre escadre victorieuse est sans contredit la plus intéressante. Dans l'espace d'un jour on peut aller du littoral, où règnent en été des chaleurs suffocantes, à la région des neiges éternelles. A mesure que l'on monte de Vera-Cruz vers Pérote, on voit à chaque pas changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, les mœurs des habitans et la culture à laquelle ils se livrent. C'est une revue rapide de tous les végétaux, depuis le café, la canne à sucre et le productif bananier, jusqu'aux arbres de nos climats, à l'agave, sorte d'aloès qui, de temps immémorial, remplace, pour les habitans du plateau, la vigne européenne, quoique la vigne réussisse chez eux, et depuis notre règne végétal jusqu'au sapin du Nord et au lichen des terres polaires. Nulle part on ne voit réunie en un aussi petit espace une pareille variété, une semblable richesse. Là sont des cotons célèbres par leur finesse et par leur blancheur; là vient un cacaoyer d'espèce supérieure. Au pied de la Cordillière, dans les forêts toujours vertes de Papantla et de Nautla, qui ombragent d'antiques monumens du culte mexicain, croît la liane dont le fruit est l'odoriférante vanille. Près des villages indiens de Colipa et de Misantla se trouve la belle convolvulacée dont la racine tubéreuse produit le jalap. Plus loin vers l'ouest, on élève sur les cactus la célèbre cochenille d'Oaxaca. Les champs semés en froment, et rendant trois fois plus que nos meilleures terres d'Europe, succèdent aux champs de maïs et aux vergers d'orangers, et ceux-ci aux plantations sucrières. Parvenu à la hauteur d'environ 1,200 mètres on rencontre le chêne mexicain, dont la présence rassure le voyageur débarqué à la Vera-Cruz, et lui apprend qu'il a dépassé les limites de la fièvre jaune. Et ce sol mexicain, ainsi privilégié, recèle dans son sein des mines d'argent les plus belles du monde entier. La ville de Xalapa, bâtie à 1,300 mètres au dessus de la mer, dans la région dite tempérée, où règne un printemps perpétuel, ressemble à un paradis terrestre. Autour d'elle toutes les cultures se touchent et sont confondues. Là, sur le même oranger, on voit en même temps la fleur, le fruit vert et la pomme d'or. En deux étapes un régiment franchirait la distance de Vera-Cruz à Xalapa, et, grâce à la route ouverte par le *Consulado*, il n'existe entre ces deux points que deux passages difficiles, l'un à *Puente del Rey*, appelé maintenant *Puente nacional*, l'autre à *Plan de Rio*, et sur l'un et l'autre de ces points il n'existe que des fortifications passagères à enlever d'un coup de main.

L'ÉPOUX OUTRAGÉ.

(La troisième livraison, contenant les tomes 5 et 6, des *Souvenirs d'un Enfant du peuple*, par Michel Masson, va paraître prochainement à la librairie d'Ambroise Dupont (1). Une communication amicale nous permet de détacher le fragment qui suit du cinquième volume de cet ouvrage si impatiemment attendu : nous ne doutons pas, quant à nous, que cette livraison n'obtienne autant et même plus de succès que les deux premières. — Jean Christophe, le héros du livre est en prison, sous le consulat, avec M. de Marthenais, dont il a été le secrétaire. C'est M. de Marthenais qui raconte au jeune homme le commencement de la vie du personnage avec lequel les lecteurs vont faire connaissance. Nous leurs laissons le plaisir d'aller chercher dans le roman de Michel Masson le secret de l'avide intérêt que met Jean Christophe à écouter l'histoire de Bernard l'aventurier.)

« Vers le mileu du mois de juin de l'année 1768, le jeune chevalier de Morangis, marié en grande pompe à Versailles, depuis trois jours seulement, avec la noble héritière du comte d'Anisy, enlevait sa charmante épouse aux hommages de la cour, et la conduisait, pour ainsi dire clandestinement, à sa terre du Lyonnais, où ils désiraient passer en tête à tête conjugal ce premier mois de mariage si doux qu'on l'a nommé la lune de miel.

» Un complot délicieux avait été formé par les jeunes mariés. Eux que la fortune obligeait à s'entourer d'ordinaire d'un nombreux domestique, ils avaient résolu de partir sans suite, afin de savoir ce que c'était que de se devoir mutuellement et rien qu'à soi-même les bons soins, les attentions, le bien-être en voyage. Monsieur voulait être seul à servir madame; madame trouvait plaisant de n'avoir pas d'autre femme de chambre que monsieur. Ils dépêchèrent donc leurs gens à l'avance pour le château de Morangis, et ce fut avec une inexprimable émotion de joie et de bonheur qu'ils montèrent dans leur chaise de poste, tandis qu'on les croyait occupés des préparatifs d'un bal pour le lendemain.

» Maîtres de leur temps et livrés à eux-mêmes, celle-ci rendait en amour ce que celui-là lui payait en prévenances; ils allaient au gré de leur caprice, tantôt s'arrêtant dans un simple village, tantôt traversant les villes avec rapidité; ils songeaient peu à remarquer la beauté des sites [illegible] la majesté des monumens; mais ils jouissaient de tout, instinctivement, au vol, par bouffées, comme cela arrive toujours lorsqu'on est heureux.

» Le couple charmant était en route depuis huit jours, quand il arriva à Villefranche, où devait avoir lieu la dernière couchée. Le chevalier de Morangis, qui ne négligeait aucun détail de son emploi de cavalier servant, avait lui-même, ce jour-là, comme toujours depuis leur départ, choisi le plus joli appartement du meilleur hôtel de la ville; puis, veillant à ce que sa charmante femme eût bon lit et bonne table, il avait présidé à l'arrangement du coucher comme à l'ordonnance du souper. Tout ayant été exécuté ainsi qu'il l'avait commandé, les amans voyageurs s'étaient encore une fois joyeusement préparés à faire honneur à ce gentil repas du soir qui, n'eut-il été que médiocre, n'en aurait [illegible] moins paru excellent, grâce au plaisir qui l'assaisonnait.

» — Laissez-nous seuls, avait dit le jeune mari au chef d'office, et aussitôt la porte s'était refermée sur celui-ci. Mais un instant après le maître de l'hôtel rentra, ce qui contraria fort M. de Morangis, occupé alors de ses [illegible] devoirs de femme de chambre.

» — Que nous voulez-vous? demanda-t-il avec impatience.

» — Pardon, monsieur; mais comme vous paraissez tenir à tout commander pour votre service, je n'ai rien voulu faire donner au petit, avant d'avoir reçu vos ordres à ce sujet.

» Ces mots : — le petit! — causèrent [illegible] grande surprise à M. et à madame de Morangis; ils en demandèrent l'explication, ce qui [illegible] étrange à l'hôtelier; cependant il réitéra sa question en ajoutant que le petit bonhomme qui les accompagnait avait réclamé son souper.

» Les voyageurs, ne comprenant pas encore ce que l'hôtelier voulait leur dire avec ce petit, dont ils entendaient parler pour la première fois, se décidèrent à faire comparaître devant eux l'objet de cet apparent malentendu.

» C'était un petit garçon de huit à neuf ans, assez pauvrement vêtu, mais qui avait le [illegible] intelligent, la parole facile, et la physionomie avenante. Interrogé sur la prétention qu'il avait manifestée de se faire servir à souper aux dépens de M. de Morangis, il répondit, sans se déconcerter le moins du monde, que depuis [illegible] jours il n'avait pas fait autre chose que de s'arrêter dans les hôtels où le chevalier et [illegible]

(1) Rue Vivienne, 7.

descendaient, et de se donner auprès des gens de service de la maison comme appartenant au couple voyageur.

» — Si M. le chevalier, dit-il, avait mieux regardé ses comptes de dépense, peut-être se serait-il aperçu déjà que j'étais de sa suite; car, pour dire vrai, voilà plus d'une semaine que nous voyageons ensemble, lui dans le carrosse, et moi derrière.

» La franchise, je dirai mieux, l'effronterie du petit drôle eut un plein succès.

» L'enfant, que je nommerai désormais Bernard, fut donc adopté sur-le-champ par les deux époux, et, de prime saut, il se trouva invité à finir dans le carrosse le voyage qu'il avait fait presque tout entier sur le marchepied de derrière.

» M. de Morangis, qui n'avait eu le projet de quitter Versailles seulement que pour un mois, resta onze ans dans sa terre du Lyonnais. Une folie amoureuse, une équipée de jeune marié lui avait fait déserter la cour : l'amour du ménage, et les goûts sédentaires qui en furent la suite, le déterminèrent à vendre son régiment et à renoncer à des faveurs royales auxquelles son nom, sa bonne mine, et mieux encore une valeur éprouvée et des talens acquis lui donnaient d'incontestables droits. Il se consacra entièrement à ses devoirs de famille, devint un bon gentilhomme campagnard, de brillant homme de cour qu'it était, et, dans son intérieur, durant quelques années, un bonheur qu'il devait croire solide le récompensa amplement de quelques sacrifices imposés à sa vanité.

» Sans être absolument une merveille, le petit Bernard avait reçu de la nature une intelligence assez remarquable : c'était un de ces rares enfans que le ciel doue en naissant d'une aptitude également flexible à tout ce qu'on peut vouloir leur enseigner, et qui deviennent leurs propres instituteurs quand la fortune leur en refuse d'autres. M. et madame de Morangis ne tardèrent pas à s'apercevoir des heureuses dispositions de leur protégé, et comme la faible et imprudente jeune femme attachait, à sa conduite envers cet enfant une sorte de confiance superstitieuse touchant la durée de son propre bonheur, elle détermina sans peine son mari à faire sortir le petit Bernard de l'état de domesticité dans lequel on l'avait placé lors de son arrivée au château. Donc, peu de jours après, il entra de plain-pied de l'antichambre dans le salon; il eut son couvert à la table des maîtres, la bibliothèque du chevalier fut laissée à sa disposition, des professeurs vinrent de la ville voisine lui donner des leçons; bref, on le mit à même de cultiver son esprit précoce, et de se livrer librement à son goût pour l'étude.

» Cette protection, plus généreuse que sage, ne laissa pas que d'exciter des murmures dans les deux familles de Morangis et d'Anisy; mais le chevalier n'avait pas d'enfans, mais sa femme semblait mettre toute sa joie, toute sa félicité dans les soins presque maternels qu'elle donnait au jeune Bernard; le mari laissa s'exhaler la mauvaise humeur de parens intéressés, et, toujours heureux de complaire à sa bienfaisante compagne, il poursuivit sa tâche de père d'adoption auprès de l'enfant abandonné.

» A huit ans de là, continua M. de Marthenais, mon voisin et ami le président Du Perthuis mourut, laissant par testament la tutelle de sa fille Adrienne, qui venait d'entrer dans sa dix-septième année, à son cousin le chevalier de Morangis. J'eus mission de conduire la jeune pupille à son noble tuteur; c'est alors que je connus l'aimable couple, et que je vis pour la première fois l'enfant adoptif du chevalier, ce Bernard dont l'éducation était à peu près terminée.

» ....Indifférent aux charmes d'Adrienne, ce misérable, ce mendiant ramassé sur une grande route par le bon chevalier, conçut l'infernal projet de payer par le déshonneur de la femme l'hospitalité que lui avait accordée le mari.

» A quelle époque commença cette criminelle liaison? par quelle ruse, par quel philtre parvint-il à troubler la raison de madame de Morangis jusqu'au point de la faire tomber si bas qu'elle n'a jamais pu se relever de son avilissement, lui qui ne dut qu'à l'imprévoyante pitié d'un honorable gentilhomme de pouvoir dépasser le seuil d'une antichambre? L'origine, les causes, les moyens de cet amour infâme sont restés un secret entre les complices et Dieu; mais toujours est-il que la découverte de l'intrigue fut cause d'un grand scandale, et qu'elle amena à sa suite d'irréparables malheurs.

» Bernard, tout occupé de sa glorieuse conquête, n'avait point été sensible aux charmes de mademoiselle Du Perthuis; cependant au château de Morangis on soupçonnait le contraire, et bientôt les soupçons se changèrent en une sorte de certitude; car, soit conseil de madame de Morangis, — les femmes vont si loin quand elles mettent le pied dans une mauvaise voie! — soit perversité naturelle de Bernard, celui-ci fit tous ses efforts pour cacher, sous les apparences d'un amour qu'il n'éprouvait pas, celui qu'il lui importait de ne pas laisser soupçonner. Grâce à son adroit calcul, Adrienne elle-même s'y trompa et se crut aimée!

» Le chevalier ne vit pas sans quelque inquiétude se former entre les jeunes gens une liaison dans laquelle sa probité de tuteur pouvait se trouver compromise; il fit quelques observations qui furent écoutées avec respect et suivies durant quelques jours avec docilité. Mais Adrienne, il faut bien le dire, était malheureusement née : elle joignait à l'ardente activité méridionale un cœur singulièrement enclin aux passions profondes et durables. Le soin que Bernard prenait de l'éviter, depuis la semonce du chevalier, lui parut un supplice intolérable. Elle souffrait : elle crut son ami malheureux. Pour en finir avec une soumission qui lui rendait l'existence difficile, parce qu'elle s'exagérait la douleur de celui qui avait joué l'amour auprès d'elle, Adrienne alla un jour trouver M. de Morangis. La pauvre fille, qui venait de prendre une résolution bien pénible pour une demoiselle de haute naissance et élevée dans de sévères principes de vertu, fut sur le point de s'évanouir, tant elle était émue et confuse de sa démarche. Rassurée par les témoignages d'intérêt de son tuteur, elle lui dit qu'il répugnait à sa franchise de le tromper plus longtemps; mais qu'elle aimait Bernard, et que, quelque chose qu'on entreprît pour les séparer, elle ne serait jamais à un autre qu'à lui. Elle supplia M. de Morangis de permettre qu'ils vécussent comme par le passé.

» Le chevalier de Morangis, embarrassé de sa position délicate entre les deux amans, menaça Adrienne ou d'éloigner Bernard, ou de la renvoyer elle-même; mais elle jeta l'honnête gentilhomme dans une bien plus grande perplexité par ces mots qui ne lui laissaient plus de doute sur la funeste résolution de son imprudente pupille.

» — Qu'il parte! dit-elle, je saurai bien où le rejoindre, soit dans cette vie, soit dans l'autre. Éloignez-moi de lui, et partout où je serai, je ne l'attendrai pas longtemps!

» Alors M. de Morangis interrogea Bernard, qu'il trouva plus docile au langage de la raison. Il consulta sa femme, et celle-ci lui fit observer qu'il serait dangereux de fournir un prétexte à l'exaltation d'une jeune personne qui ne demandait, pour ne pas manquer à son devoir, que de conserver une honnête liberté et de pouvoir manifester sans contrainte un innocent amour. Alors le chevalier, sans renoncer à son droit de surveillance, laissa les choses revenir d'elles-mêmes sur l'ancien pied; puis tout alla bien pendant quelque temps encore.

» Adrienne, rétablie au château par les conseils de madame de Morangis, et sans doute aussi d'après un calcul de Bernard, se doutait peu qu'on ne la retenait ainsi que pour servir de chaperon à une liaison criminelle; cependant elle s'étonnait de la réserve que son ami continuait à affecter avec elle, et cela malgré l'espèce de consentement tacite que le chevalier avait accordé à leur amour. La jalousie, ce don de seconde vue, qui nous fait voir souvent ce qui n'est pas encore, mais grâce auquel nous ne nous aveuglons jamais sur ce qui est, la jalousie lui ouvrit les yeux. Adrienne comprit bientôt que ce n'était pas seulement par soumission aux volontés de son bienfaiteur et par respect pour sa maison que Bernard prenait à tâche de l'éviter et de ne pas lui répondre. Afin d'éclaircir le doute accablant qui la tourmentait, la jeune fille imagina mille prétextes et fit naître toutes les occasions possibles d'entretenir seul à seul son ami; elle s'aperçut alors que celui-ci n'était pas moins ingénieux à rompre l'entretien qu'elle l'avait été, elle, à le provoquer. De là des reproches, de là une surveillance de tous les instans, un tyrannique espionnage qui dut rompre pour quelque temps les rapports de l'épouse coupable et de l'ingrat protégé.

» Bernard, placé entre son double crime, l'amour qu'il avait fait partager et celui qu'il avait voulu feindre, se rapprocha enfin d'Adrienne; mais, à mesure qu'il redoublait pour elle d'assiduités, et que la sécurité renaissait dans le cœur de la jeune fille, M. de Morangis revenait à ses premières inquiétudes. Quant à sa femme, elle ne tarda pas à éprouver à son tour les tourmens de la jalousie, de sorte qu'un jour, à quelques minutes d'intervalle, le chevalier dit à Bernard :

» — Mon devoir de tuteur exige que vous nous quittiez; vous partirez dans huit jours.

» Puis, madame de Morangis, qui en était venue à s'effrayer pour son amour réel de cet

amour supposé que Bernard ne jouait que trop bien, murmura à l'oreille de son amant :

» — Il faut qu'avant peu Adrienne parte d'ici; je ne veux plus vous souffrir auprès d'elle !

» Par une inconcevable fatalité, la pupille du chevalier avait surpris l'ordre de son tuteur, et les paroles de madame de Morangis ne lui échappèrent pas non plus.

» Elle prit à part celui qui avait si indignement abusé de sa bonne foi, et lui dit à son tour :

» — Si vous ne vous êtes pas fait un jeu de mon malheur, si mes soupçons n'ont aucun fondement, vous me le prouverez, Bernard, en quittant cette maison en même temps que moi. Mais si vous restez seulement un jour ici après que j'en serai partie, je vous préviens que je considérerai votre persistance à demeurer auprès de madame de Morangis comme une preuve de vos coupables intelligences avec elle, et que, dussions-nous en mourir, vous, elle et moi, mon tuteur sera instruit de tout !

» Bernard n'avoua rien; il repoussa, au contraire, par des témoignages du plus pur amour, les doutes trop bien fondés de la jalouse Adrienne, et il promit, avec serment, que si le chevalier s'obstinait à vouloir les séparer, il ne la laisserait pas partir seule.

Le premier châtiment, le plus cruel de tous peut-être, pour ceux qui, par imprudence ou par lâche calcul, se sont fait une position fausse, c'est cette impitoyable nécessité dans laquelle ils se trouvent d'en subir à toutes les heures du jour les fatales conséquences.

» A défaut de données positives, ceci suffirait pour nous faire deviner quelle fut l'existence tourmentée des hôtes du château de Morangis durant la dernière semaine qui devait précéder le départ simultané d'Adrienne et de Bernard. Le chevalier, puni d'un excès de bonté, qui peut être quelquefois un crime et qui est toujours une mauvaise action alors qu'il va jusqu'à la faiblesse, le chevalier, dis-je, surveillant désormais pas à pas, mot à mot, toutes les démarches, toutes les paroles de sa pupille et de l'amant supposé de celle-ci, avait dû passer plus d'une fois si près des indices de la trahison de sa femme et de l'ingratitude de son protégé, qu'en essayant de prévenir les progrès d'une liaison blessante pour sa qualité de tuteur et pour son orgueil de gentilhomme, il s'était trouvé à chaque minute sur le point de découvrir un amour bien autrement coupable.

Enfin, on était à la veille du jour fixé pour les adieux. Dès le lendemain matin M. de Morangis devait prendre la poste avec sa pupille et accompagner celle-ci chez une de ses parentes qui demeurait auprès d'Avignon, dans le délicieux village de Sorgues. Bernard, muni de lettres de recommandation pour quelques amis puissans que le chevalier avait encore à Versailles, devait également se mettre en route le lendemain, mais une heure au moins avant le départ d'Adrienne : c'est elle-même qui avait réglé les choses ainsi. Il est inutile, je pense, de vous en expliquer le pourquoi.

» On s'était dit bonsoir avec une fausse sécurité; car, d'une part, le chevalier avait entendu un mot que mademoiselle Du Perthuis venait de glisser dans l'oreille de son amant, et ce mot lui avait fait dire, en lui-même :

» — Je veillerai !

» De son côté, Adrienne n'avait que trop bien interprété un furtif coup d'œil que madame de Morangis avait, à la dérobée, adressé à Bernard, et, tout bas, la jalouse jeune fille s'était dit aussi :

» — Je veillerai !

» Vers une heure du matin tout dormait dans le château de Morangis, ou plutôt chacun paraissait s'être livré au sommeil, excepté Bernard, que ses apprêts de voyage tenaient sans doute éveillé, car à travers le rideau de sa fenêtre on voyait trembler la lumière d'une bougie. Le chevalier, qui ne s'était retiré dans son appartement que pour en ressortir presque aussitôt à bas bruit, avait passé près d'une heure à écouter aux portes, sans que quelque chose vînt justifier son inquiétude. De là, il s'était rendu dans le parc; il en avait parcouru avec soin les allées les plus solitaires, il avait interrogé les bosquets, visité le pavillon, et rien encore ne le mettait sur la trace du rendez-vous qu'il avait cru surprendre. Au retour, il aperçut encore de la lumière dans la chambre de Bernard, et ceci le rassura complétement.

» — Si vraiment, se dit-il, il y avait eu complot entre les amans pour échapper à ma surveillance, ils se seraient bien gardés d'éclairer leur rendez-vous.

» Persuadé qu'il n'avait fait qu'obéir à une crainte mal fondée, il remonta chez lui à tâtons, car la prudence lui faisait un devoir d'ensevelir dans l'obscurité la plus profonde son projet de surveillance. Au moment où il se disposait à faire tourner doucement la clef dans la serrure, une main saisit la sienne, et une voix, qu'il reconnut aussitôt pour être celle de sa pupille, lui dit :

» — Je vous attendais; venez ! venez ! et surtout qu'on ne nous entende pas !

» Ignorant où et pourquoi Adrienne l'entraînait ainsi, en lui recommandant de faire silence, il la suivit cependant; et tous deux, retenant leur souffle, marchant sur la pointe du pied, ils arrivèrent, par un petit escalier de service, jusqu'à la porte d'un cabinet qui communiquait à l'appartement de madame de Morangis.

» Quand ils furent là, Adrienne voulut en vain contenir l'explosion de fureur à laquelle le chevalier ne se sentait pas la force de résister : la porte ébranlée violemment céda bientôt, et le mari outragé, le bienfaiteur trahi, n'eut plus à douter du crime de sa femme et de son protégé.

» Quelque terrible que fût la scène qui suivit, nul autre que les auteurs principaux du drame n'en fut instruit dans le château. Seulement, le jour venu, et quand tous les gens de service furent sur pied, M. de Morangis donna l'ordre de renvoyer les chevaux de poste qu'il avait commandés la veille, et les apprêts de départ demeurèrent non avenus.

» On fit appeler le médecin de la famille pour mademoiselle Du Perthuis qui se trouvait dangereusement malade. Oh ! oui, bien dangereusement; car, prise par le froid et la fièvre, durant cette nuit d'angoisses, la pauvre jeune fille succomba après deux jours de délire, bien plutôt frappée mortellement par la jalousie que par le mal dont on la supposait atteinte.

» Quant à Bernard, M. de Morangis le retint chez lui; il y demeura sur le même pied que par le passé. Que dis-je ! son impatronisation chez le chevalier sembla avoir pris encore plus de consistance. Il devint aux yeux de tout le monde le véritable fils de la maison, et ce surcroît de faveur n'étonna personne. On attribuait la mort d'Adrienne à la résolution sévère que M. de Morangis avait prise de les séparer, et par suite de ce raisonnement assez naturel, on en vint à croire que, regrettant d'avoir été si rigoureux pour les jeunes amans, le bon chevalier voulait expier, à force de bienfaits envers Bernard, la fin prématurée de son infortunée pupille.

» Mais c'était une vengeance qu'il exerçait contre les complices, et une cruelle vengeance de mari, je vous assure. Au surplus, jugez-en.

» Adrienne morte, M. de Morangis ne croyait plus avoir à craindre l'indiscrétion de personne touchant les rapports criminels de sa femme et du misérable enfant qu'il avait recueilli; car ni l'épouse adultère ni son amant n'avaient intérêt à dévoiler leur turpitude. Le mari, qui avait perdu confiance et repos, mais qui voulait garder la considération, sans cependant renoncer à punir ceux qui l'avaient trahi, conçut le plus étrange dessein que le besoin de se venger ait jamais peut-être inspiré à un homme dont on a trompé l'amour.

» S'il faut en croire ce que m'a rapporté un valet que je pris plus tard à mon service, en considération de ce qu'il avait été longtemps à celui de M. de Morangis, voici comment les choses se sont passées :

» Au retour du service funèbre qui venait d'avoir lieu pour l'inhumation d'Adrienne, le chevalier, rentré dans l'appartement de sa femme, fit appeler Bernard : c'est pâle de peur, et non pas de la douleur que lui causait la triste cérémonie, que l'indigne protégé se rendit aux ordres de son maître.

» Alors celui-ci, persuadé qu'ils n'avaient aucun témoin de leur entretien, dit à sa femme et à Bernard :

» — A genoux ! tous deux à genoux !

» L'un, et c'était le lâche jeune homme, s'y précipita en demandant pardon; quant à madame de Morangis, c'est en implorant la mort qu'elle s'agenouilla.

» Mais, pour plus de clarté dans mon récit, interrompit M. de Marthenais, je vais laisser maintenant parler le valet qui, caché derrière une porte, prétend avoir tout vu et tout entendu.

» — Monsieur le marquis, me disait-il, quand mon maître les vit tous deux dans cette posture humiliée, il parut prendre plaisir à les contempler longtemps en silence, et à étudier dans les yeux de Bernard la terreur qu'il éprouvait; dans ceux de sa femme, le calme résigné du repentir. Puis après, lorsqu'il crut avoir assez joui de ce premier supplice, il ouvrit une boîte de pistolets qui se trouvait là, sur une console, il en retira deux armes toutes chargées, et les dirigeant l'une et l'autre sur la poitrine des coupables, il sembla se consulter pour décider qui des deux devait mourir le premier, ou plu-

tôt : il ne ferait pas mieux de les tuer en même temps.

» Le pauvre Bernard faisait vraiment peine à voir, tant il semblait avoir peur de mourir ; sa bouche s'ouvrait comme s'il eût voulu crier, mais on voyait bien qu'il n'en avait pas la force; tout son corps était en convulsion.

» Pour madame, c'était bien différent, elle ne faisait que répéter à voix basse :

— Mais par pitié, monsieur, finissez-en donc ! tuez-nous sur-le-champ; tuez-nous, vous en avez le droit!

Le chevalier de Morangis, qui avait en tête bien d'autres projets de vengeance, alla froidement replacer ses pistolets dans leur boîte ; il commanda impérieusement à sa femme de se relever, et lui avança un fauteuil sur lequel celle-ci se laissa tomber bien plutôt qu'elle ne s'assit. Alors il regarda de nouveau, l'un après l'autre, la pauvre dame qui se cachait le visage dans ses mains, et le coupable jeune homme toujours à genoux; car, à celui-là, le mari outragé n'avait pas dit : Relevez-vous!... Mais, en eût-il eu le droit, il est présumable que la force lui aurait manqué pour changer de position.

» Les regardant, dis-je, tantôt l'amant, tantôt l'épouse coupable, voici à peu près ce qu'il leur dit :

» — N'est-ce pas qu'en descendant en vous-mêmes vous vous jugez bien lâches, bien misérables tous les deux ? N'est-ce pas que vous vous reconnaissez bien indignes de la miséricorde de Dieu et de celle des hommes, vous qui avez méconnu tout sentiment de pudeur, vous qui avez fait si bon marché de la reconnaissance ?

» Après un instant de silence, il reprit :

» Ç'a été un bien grand crime, convenez-en, que de surprendre ainsi ma confiance, mon honneur, mon amour, pour en faire un si déplorable usage ! Mais, dites-moi, c'est donc une bien douce chose, madame, que de s'abandonner ainsi corps et âme au mépris d'un valet? Il y a donc bien de la joie, malheureux enfant, au fond de cette idée: Je souille, par une abominable trahison, le pain de l'aumône et le lit de l'hospitalité! Oh! sans doute, il faut qu'il soit bien enivrant, le crime, puisqu'il vous a fait oublier tant de nobles et saints devoirs, qu'il est si satisfaisant, pour la conscience, d'accomplir!

» Il s'arrêta encore une fois, comme s'il eût voulu donner aux deux coupables le temps de s'abreuver lentement de leur ignominie; puis il continua :

» — Un autre que moi vous aurait tués, vous le savez bien, et peut-être même que si j'avais été moins cruellement offensé par vous, vous seriez morts maintenant; mais une vengeance ordinaire ne saurait suffire pour expier un crime qui ne l'est pas ; comme vous avez été sans remords, je serai sans pitié : je vous condamne à vivre !

» — Oh ! monsieur, me dit le valet de qui je tiens ces détails, lorsque monsieur le chevalier prononça ces mots : Je vous condamne à vivre ! sa voix et son regard étaient si terribles, que je vis bien qu'en renonçant à les assassiner, ce n'était pas une grâce qu'il leur accordait.

» Il poursuivit de la sorte :

» — Je ne vous chasse pas, Bernard; car alors, au lieu d'un châtiment, ce serait peut-être un nouveau service que vous me devriez. Qui sait si, depuis longtemps qu'elle dure, votre abominable intrigue, vous ne vous êtes pas fatigué de l'amour de madame ? Qui sait si madame elle-même n'attendait pas avec impatience votre départ pour se donner un autre amant ? car il n'y a pas que vous seul de laquais dans ma maison !

» — C'était horrible, me dit encore l'ancien valet du chevalier, de voir comme elle souffrait dans son orgueil et dans son amour, la malheureuse femme: elle semblait si désolée, que je fus sur le point de crier grâce pour elle. Mais de quoi allais-je me mêler ? je n'en fis rien, et je fis bien.

» M. de Morangis, qui les étudiait toujours du regard, reprit alors :

» — Mais non, je veux croire que vous n'êtes point encore arrivés à cette heure de dégoût et de satiété où l'on est si las l'un de l'autre, que c'est un ineffable bonheur que de se quitter pour ne plus se revoir; mais patience ! elle sonnera pour vous, l'heure où il n'y a plus de joie à espérer que dans la séparation, et c'est là où je vous attends pour avoir satisfaction pleine et entière de vos déréglemens; car vous ne vous séparerez pas ! ce n'est plus vous, c'est moi qui vous condamne au malheur de vivre ensemble ! Ainsi, soyez sans crainte pour la durée de votre infamie, elle se continuera ici, sous mes yeux, jusqu'à ce que l'horreur que vous aurez l'un pour l'autre vous tue !

» A ces mots, madame de Morangis parut frappée de stupeur, car elle regarda son mari comme si la torture qu'il voulait lui imposer ne disait rien à son intelligence. Le chevalier semblait savourer avec délices l'effet puissant de ses paroles. Il ajouta :

» — Oh ! certes, je me garderai bien de rompre des nœuds qui vous sont si chers : c'est dans le crime lui-même que je puiserai le châtiment ! celui qui fut votre amant, madame, restera votre amant; non plus parce que vous le souhaitez, mais parce que je le veux !

» — C'est impossible ! murmura enfin, à travers les sanglots, la pauvre femme qui, sans doute, venait de se rendre compte du supplice que son mari voulait lui faire subir.

» — C'est impossible ! disait son complice, d'une voix étouffée.

» — Impossible ? répéta le chevalier avec un sourire qui me glaça le sang dans les veines. Eh! pourquoi donc ? qu'y a-t-il d'impossible à cela? Parce que le secret de votre liaison m'est révélé, est-ce une raison pour qu'elle cesse brusquement, tout à coup ? mais à tous les amours ne faut-il pas un confident ?... je serai le vôtre ! il n'y aura qu'une personne de plus dans le secret; autant vaut que ce soit moi qu'un autre, car vous pourrez du moins compter sur ma discrétion.

» Après qu'il les eut encore une fois examinés, lui se tordant avec désespoir sur le parquet de la chambre, elle se faisant de nouveau un voile de ses deux mains, il leur dit du ton le plus calme, mais d'un calme effrayant, je vous assure :

» — J'ai toujours pensé que le plus grand supplice à infliger à une femme criminelle, ainsi qu'à son complice, ce serait de les obliger à continuer, en présence du mari, ce commerce clandestin, dont tout le charme, tout le piquant, peut-être, est dans cette pensée : Je trompe un honnête homme ! Eh bien ! l'occasion est belle, j'en veux faire l'expérience. C'est, je vous le répète, à cette torture que je vous dévoue l'un et l'autre : rien ne sera changé à notre existence d'autrefois; vous vous rencontrerez à toutes les heures de la journée ; je m'engage à vous ménager souvent de ces délicieux tête-à-tête que, sans le savoir, j'ai plus d'une fois troublés, n'est-ce pas ? Désormais, protégés par le mari, vous, les amans, n'aurez plus à redouter le danger d'une surprise. Ce n'est pas le crime, c'est la honte qui vous fait peur ! rassurez-vous : vous n'aurez à rougir que devant moi ! le monde ne saura rien, car le mari, lui-même, prendra soin de sauver les apparences et d'éloigner le soupçon. Et d'ailleurs, pourquoi s'étonnerait-on de vous voir ensemble ? madame de Morangis n'est-elle pas la protectrice avouée de Bernard ? Bernard n'est-il pas l'enfant de la maison ? *L'enfant de la maison !* répéta-t-il avec un affreux grincement de dents, L'ENFANT DE LA MAISON !! c'est pourtant le nom qu'il s'est donné ici, ce misérable, et moi je le lui ai laissé prendre !

» M. de Morangis fit un geste si menaçant, que je crus qu'oubliant sa résolution de vengeance terrible, mais lente, il allait en finir d'un seul coup avec son ingrat protégé ; mais aussitôt il se remit, et reprit en changeant de ton :

» — Voilà qui est bien réglé ainsi; qu'en pensez-vous ? maintenant que la tombe s'est fermée sur ma malheureuse pupille, et que les révélations de sa jalousie ne sont plus à craindre pour nous, redevenons donc ce que nous étions par le passé; et nous verrons alors si ceux qui ne se cherchaient que pour se rencontrer dans un coupable mystère, n'auront pas besoin d'un courage surhumain pour vivre librement ensemble face à face avec le mépris qu'ils s'inspirent mutuellement.

» Le chevalier, ayant ainsi développé son projet de vengeance et condamné les amans à cette expiation bien plus cruelle qu'on ne le suppose peut-être, les laissa seuls.

» De la place que j'occupais, me dit de nouveau le valet du chevalier, il me fut possible de suivre tous leurs mouvemens, d'entendre toutes leurs paroles. Enfin Bernard releva la tête; la pâleur de la mort faisait comme un masque à son visage; il y avait de l'égarement dans ses yeux; cependant il essaya d'interroger la pensée de madame de Morangis dans le regard de celle-ci ; mais, à part les larmes qu'elle s'efforçait de sécher et le tremblement de ses lèvres, on ne devinait pas ce qui se passait en elle. Il y eut entre eux un long moment de silence, après quoi l'épouse adultère prit la parole :

» — Vous avez eu bien peur ! dit-elle à son amant avec une expression d'ironie telle que, de pâle qu'il était, son visage se colora d'une vive rougeur.

» Madame de Morangis avait espéré que Bernard lui répondrait ; elle attendit vainement : il resta muet.

— Vous accepteriez donc la vie telle qu'il veut nous la faire ? lui demanda-t-elle encore.

» Bernard ne répondit pas davantage.

» — Cependant, moi, je n'en veux pas de cette

existence insupportable! voyons, m'aimez-vous assez pour mourir avec moi?

» En lui disant ceci, la malheureuse femme avait tourné les yeux du côté de la boîte à pistolets qui était restée sur la console. Bernard comprit quel dessein le désespoir venait de lui suggérer; il se précipita vers la boîte et s'en empara :

» — Non, madame, lui dit-il, je n'accepte pas un pareil sacrifice.

—C'est-à-dire que vous craignez moins l'humiliation que la mort! Ah! misérable que je suis, c'est à un lâche que je m'étais donnée!

» — C'est ce que j'avais oublié de vous dire! reprit en rentrant M. de Morangis, qui, à ce qu'il paraît, avait ainsi que moi écouté aux portes. Il les contempla un instant l'un et l'autre, puis il sortit en emportant la boîte de pistolets.

» La prudence ne me permettait pas de demeurer plus longtemps aux écoutes; je sortis de ma cachette, et pour ce jour-là je n'en entendis pas davantage.

» — Vous avez vu, reprit M. de Marthenais, comment au début du supplice qu'on lui avait imposé, le mépris, succédant tout à tout à l'amour dans le cœur de madame de Morangis, lui rendit les remords d'autant plus pénibles à supporter, qu'elle n'avait plus même, pour excuser sa faute, le droit de se dire :

» — J'ai succombé, mais c'est à l'attrait irrésistible d'un noble caractère; où j'ai failli, il n'est pas une seule femme qui n'eût manqué de force; sans doute mon crime est grand, mais il ne l'est pas plus que le mérite de celui qui me l'a fait commettre!

» Je vous laisse à juger ce que la désillusion dut lui faire souffrir durant les deux années qui suivirent la scène de ménage que je vous ai rapportée. Je ne sais si c'est un scrupule religieux qui la fit renoncer à son projet de suicide, ou bien si, non moins cruelle pour elle-même que le chevalier ne l'était pour tous deux, elle ne résolut pas de vivre afin de subir complétement ici-bas l'expiation de sa faute. Toujours est-il que madame de Morangis vécut, si toutefois faiblir dix fois par jour sous le poids d'une écrasante pénitence, cela peut s'appeler vivre.

» Le mari outragé, trop bien fidèle à l'engagement qu'il avait pris de protéger ce qu'il appelait encore, mais par dérision seulement, les amours de sa femme et de Bernard, prenait à tâche de leur ménager des rendez-vous, et les contraignait à demeurer tête à tête durant des heures entières. Ce qu'il avait prévu arriva : le dégoût, l'aversion, prirent la place des sentimens les plus tendres, et le seul moment heureux qu'il leur fût possible d'espérer désormais, c'était celui où le chevalier venait enfin mettre un terme à la gêne horrible qu'ils éprouvaient à se regarder ainsi seul à seul.

» Quand leur tourmenteur, certain qu'ils s'étaient, encore ce jour là, suffisamment abreuvés de honte, d'humiliation, de douleur et de mépris dans les yeux l'un de l'autre, leur disait, du ton de l'ironie :

» — Il ne faut pas user tout son bonheur dans un seul jour; d'ailleurs, cela pourrait éveiller des soupçons; dites-vous au revoir.

» Alors, madame de Morangis, m'a-t-on dit, se jetait à genoux et remerciait le ciel d'être enfin délivrée de la présence d'un homme qui lui était devenu odieux. Quant à Bernard, comme un jeune cheval qui ne sentait plus le joug, il courait dans la campagne demandant à l'espace de l'air et de la liberté; mais il ne fallait pas qu'il s'éloignât; car, dès qu'il avait pris sa volée un peu plus loin qu'on ne le lui avait permis, aussitôt un domestique, envoyé à sa recherche par M. de Morangis, qui craignait que sa proie ne lui échappât, arrêtait le déserteur dans sa course et le ramenait au château.

» Étonnés de la vive inquiétude que manifestait leur maître lorsque l'absence de Bernard se prolongeait, tous les gens de service, un seul excepté, se disaient :

» — C'est plus qu'une amitié de père que M. le chevalier a pour ce jeune Bernard; il ne peut pas se passer de lui un seul instant.

» Pourtant cette torture de tous les jours était devenue intolérable pour les amans d'autrefois : aussi, sans se communiquer le dessein qu'ils avaient formé de s'en affranchir, ils prirent, le même jour, à la même heure, les mesures nécessaires pour échapper à la surveillance de M. de Morangis; si bien qu'un soir ils disparurent du château, et prirent une route différente. C'est à un couvent que se rendit madame de Morangis; quant à Bernard, il alla sans savoir où; mais tout chemin lui semblait bon pourvu qu'il pût échapper au double contact de l'homme qu'il avait offensé, et de la femme qu'il n'aimait plus. Vain espoir! deux jours après M. de Morangis les avait de nouveau remis sous sa puissance; de nouveau l'implacable volonté de fer s'apesantissait sur eux. Ils durent croire alors que leur supplice ne finirait qu'avec leur vie.

» Habile en ressources, alors qu'il s'agissait d'assurer la durée de sa vengeance, le chevalier trouva le moyen de justifier, dans l'opinion des gens de sa maison, la double absence de sa femme et de Bernard. Ainsi, il eut soin de dire que, poussée par un sentiment de piété, madame était allée accomplir un vœu dans ce couvent, et que Bernard, chargé d'une commission importante concernant les affaires de son protecteur, devait y reprendre madame de Morangis et l'accompagner à son retour au château. On n'avait donc pas été surpris de les voir revenir ensemble.

» Les choses arrivées à ce point, la fuite devenait désormais impossible pour l'une ou pour l'autre des deux malheureuses créatures que le chevalier prenait plaisir à tourmenter. Cependant il fallait que quelqu'un cédât; car si la lutte n'avait pas encore fatigué suffisamment la vengeance du mari, elle avait épuisé la pauvre femme et son complice. Ce fut la plus courageuse, mais la plus faible des trois, qui succomba : une sombre fureur s'empara d'elle; sa raison l'abandonna; tout ce qu'elle avait amassé de haine contre Bernard durant ce long supplice, se manifestait par des cris, par des mouvemens de colère contre lui, si bien qu'on ne pouvait plus même prononcer le nom de celui-ci devant elle, sans qu'elle fût prise d'attaques de nerfs dont la violence faisait craindre pour sa vie. Quant à supporter sa vue, cela l'aurait tuée. C'est alors que la famille s'assembla pour obliger M. de Morangis à se séparer d'un jeune homme dont la présence menaçait la maison d'un si grand deuil. Le chevalier n'y consentit qu'à grand'peine, encore voulut-il avoir un dernier entretien avec Bernard. On ignore ce qui se serait passé dans ce dernier tête-à-tête, sans doute il eût été terrible; peut-être le mari outragé voulait-il le couronner par un meurtre. C'est, du reste, ce qu'a supposé le valet qui m'apprit toutes ces horribles choses. Heureusement que les parens empêchèrent l'exécution de ce dessein qu'ils ne soupçonnaient même pas : ils crurent que le chevalier ne désirait si vivement s'entretenir encore une fois avec Bernard que pour lui donner les dernières et magnifiques preuves d'une libéralité qu'ils traitaient de folie. Pour mettre bon ordre à cela, ils enlevèrent le soir même le soi-disant protégé de M. de Morangis, ils le placèrent dans une voiture de voyage et lui ordonnèrent, sous menace d'une lettre de cachet, de ne jamais reparaître au château.

Michel Masson.

Sectes religieuses en Russie.

Nous allons donner une courte notice des sectes russes, connues sous le nom général de *Berzpopovshchina* ou *sectes sans prêtres*. La plus importante est celle des *Pomeranes*. Ce nom, qui signifie habitans des côtes de la mer, fut donné à cette secte parce qu'elle prit naissance sur les rivages de la mer Blanche. Les *Pomeranes* sont encore nommés anabaptistes, parce qu'ils soumettent leurs néophytes à un nouveau baptême. Ils prétendent que tous les prêtres de l'église grecque, ordonnés depuis le temps du patriarche Nicon, portent un titre usurpé, et que le baptême administré par eux est une profanation; que les mariages solennisés conformément aux rits de l'église grecque n'ont aucune validité, parce qu'il n'y a plus de véritables prêtres pour donner la bénédiction nuptiale; que le mariage est conséquemment dissoluble à volonté; que les églises sont les maisons de l'Antéchrist, qui, bien qu'invisible encore, règne déjà en esprit. Les *Pomeranes* se confessent l'un à l'autre et s'administrent réciproquement la communion. Le pain qu'ils emploient provient, disent-ils, de quelques pains consacrés, sauvés du couvent de Solovetsk, autrefois la forteresse de ces fanatiques, mais d'où ils furent chassés en 1675 par les troupes du czar. Ces pains consacrés ne se multiplient point par un miracle comme les sept pains et les deux poissons de l'Évangile, qui rassasièrent cinq mille personnes, mais par un procédé homœopathique. Ils en mêlent des miettes à une nouvelle pâte, et les pains ainsi composés sont considérés comme aussi saints que les premiers. Leur pain sacré descend ainsi par une succession non interrompue des pains consacrés avant l'hérésie de Nicon (c'est-à-dire à la révision de la liturgie). Chaque individu de la secte est toujours muni d'une miette au moins du pain en question, afin de pouvoir communier en cas d'accident. Les riches paient fort cher leur part. Les *Pomeranes* ont des églises où ils s'assemblent pour prier; un des membres de la congrégation remplit l'office, mais sans ordination, et il abdique bientôt pour un autre emploi son sa-

cerdoce temporaire. Ils diffèrent en ce point des *Poporshchina*, qui reconnaissent la nécessité de prêtres ordonnés et la validité de l'ordination faite par l'église grecque, malgré les erreurs dont cette église est affectée. Les *Pomeranes*, au contraire, maintiennent que tout ce qui appartient à cette église ou en est dérivé procède de l'Antéchrist.

La province d'Archangel fut, en 1712, le théâtre d'un exemple remarquable du fanatisme de ces sectes. Une commission d'enquête, envoyée par le gouvernement, se présenta aux portes d'un monastère nouvellement construit, où logeaient une cinquantaine de pères. Les commissaires, trouvant les portes fermées et se voyant accueillis de dessus le mur d'enceinte par des outrages et des imprécations, ordonnèrent d'enfoncer les portes; mais cet ordre n'était pas exécuté qu'ils aperçurent le couvent en flammes. Toutes les approches étaient barricadées avec des sommiers et des poutres; et il fut impossible de sauver aucune de ces victimes volontaires.

L'enquête officielle qui eut lieu après cette catastrophe rapporte que certaines personnes de cette secte font le vœu de jeûner pendant quarante jours, à l'imitation du jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Elles sont ordinairement poussées à cet acte de fanatisme par les instigations de leurs prédicateurs, qui s'emparent d'une partie des biens délaissés par les martyrs. Ces infortunés se font enfermer dans une maison, dans une grange, ou dans toute autre espèce de bâtiment, si c'est en un lieu écarté. On les y surveille rigoureusement, et lorsque après les premiers jours de jeûne les pauvres victimes se repentent de leur vœu, toutes leurs prières pour obtenir quelque chose à manger ou à boire trouvent souvent leurs gardiens sourds comme la pierre. On raconte de ces sectaires une foule d'autres anecdotes non moins remarquables. Quelques uns, ayant calculé le temps qui les séparait encore du jugement dernier, s'imaginaient avoir déterminé le jour et l'heure de ce cataclysme final. Afin de n'être pas surpris et de se présenter convenablement devant le souverain juge, ils creusaient leurs fosses et s'y couchaient ensevelis dans un linceul; mais la trompette des anges tardant trop à se faire entendre et les étoiles ne voulant pas se détacher du ciel, ils perdaient patience à les attendre, et finissaient par céder aux suggestions et aux tiraillemens de leur estomac.

Les *Capitoniens*, fondés par un moine nommé *Capiton*, n'ont pas d'église, mais s'assemblent pour prier dans leurs maisons, et y célèbrent les rites sacrés. Chez eux comme chez les *Pomeranes*, le mariage est dissoluble à volonté, et on assure qu'ils vivent dans le plus scandaleux désordre. Une fraction de cette secte administre les sacremens d'une façon singulière. Une jeune fille attache sur sa tête un crible rempli de raisins, et, après des prières accompagnées de nombreux prosternemens, elle présente ces raisins à l'assemblée. Cette secte doit à cet usage le sobriquet de Podreshetniki ou *dessous le crible*.

Les *Samokreshchennikis* ou *sui-baptistes* s'administrent à eux-mêmes le baptême en se plongeant à plusieurs reprises dans un courant d'eau. Les plus rigides ne se servent que d'eau de pluie, et soutiennent que toutes les autres eaux sont possédées par l'Antéchrist. Un habitant de Moscou, portant plus loin le scrupule, se persuada que l'eau de pluie recueillie à une grande distance de l'habitation des hérétiques pouvait seule remplir son but. Il se retira, en conséquence, dans une forêt, s'y bâtit une hutte, et creusa une espèce de citerne destinée à recevoir les eaux du ciel; étant parvenu à en réunir assez pour s'y plonger, il s'imagina qu'il était devenu saint par cette seule immersion, et que le pouvoir de faire des miracles lui était dévolu. Il retourna à Moscou, assembla un certain nombre de ses co-sectaires, et essaya, dans un discours furibond, de leur prouver sa sainteté. Son éloquence ayant trouvé des incrédules, il offrit de faire des miracles. Mais son auditoire contenait plus d'un Thomas : et l'un d'eux lui dit que, s'il voulait donner un signe de son pouvoir, il fallait qu'il ressuscitât une mouche morte. Le nouvel apôtre déclina cette épreuve indigne de lui; mais il offrit d'avaler du poison. Plusieurs des sectaires étaient sur le point de lui verser à boire du vitriol; l'un d'eux, plus raisonnable, lui présenta un verre d'eau-de-vie, qu'il avala dans la persuasion intime que c'était du poison. Il n'avait jamais goûté de liqueurs fortes. Dès qu'il s'aperçut qu'au lieu de le faire souffrir, l'eau-de-vie l'égayait, il commença à triompher, et s'écria : « Donnez-moi du poison, que j'en avale encore : la dose n'est pas assez forte. — Fort bien », dit l'individu qui lui versait l'eau-de-vie, « nous allons mettre votre sainteté à une épreuve décisive. Si vous restez debout sans chanceler après avoir bu ce poison, vous êtes un grand saint; mais si vous chancelez, et vous vautrez par terre, vous êtes un imposteur. » Le défi fut accepté, et le saint finit par tomber ivre-mort. Les esprits forts et les esprits crédules à demi n'en attendirent pas davantage. Les crédules hésitaient encore; mais ils suivirent l'exemple des premiers, en sorte que le saint resta couché par terre jusqu'à ce qu'il s'éveillât épuisé de corps et d'esprit, mais délivré pour jamais de ses visions de sainteté.

Les *Samostrigolnikis*, ou sectaires qui *s'ordonnent eux-mêmes*, prétendent que tout le monde a le pouvoir de s'ordonner soi-même et de devenir moine ou religieuse, pourvu qu'on se rase la tête, qu'on prenne l'habit monastique et qu'on change de nom devant l'image d'un saint.

Les *Doouchobortzis*, ou *combattans en esprit*, sont les plus respectables d'entre tous ces sectaires. Leur conduite morale est irréprochable. Il est question d'eux pour la première fois sous le règne de l'impératrice Anne, de 1730 à 1740. Ils sont anti-trinitaires, ne reconnaissent que l'Évangile, et rejettent le reste des Écritures. Ils n'ont ni prêtres ni églises, et ne font usage que du *Pater noster*, se fondant sur ce passage du sermon de Jésus dans saint Matthieu: « Quand vous priez, n'usez point de vaines redites, comme font les païens, qui s'imaginent être exaucés en parlant beaucoup... Vous donc, priez ainsi : Notre Père, etc. » Les *doouchobortzis* s'interdisent de verser le sang humain. Sur différens points ils ont de grands traits de ressemblance avec les quakers et les mennonites; mais ces principes, le dernier surtout, celui qui commande de s'abstenir de verser le sang humain, étant incompatibles avec les devoirs de sujet d'un empire aussi guerrier que la Russie, les *doouchobortzis* essuyèrent une persécution des plus rigoureuses sous les règnes de Catherine II et de Paul. Ils la supportèrent avec courage; ils endurèrent avec constance les rudes travaux auxquels on les condamnait, et prièrent pour leurs persécuteurs. Sous Alexandre, ils furent plus heureux; cet empereur leur accorda une complète tolérance, et permit à un très grand nombre d'entre eux de s'établir dans les steppes fertiles qui s'étendent entre le Don et la Crimée. Ils y ont fondé plusieurs établissemens très florissans aujourd'hui.

Il existe une autre secte, dite des *Soubotnikis*, *hommes du sabbat* (samedi), que son nom a fait confondre avec la secte judaïque. Les principes des *soubotnikis* sont un mystère. On sait seulement qu'ils mangent du lait et des œufs les vendredis et samedis, licence accordée par l'église catholique romaine, mais strictement interdite par l'église grecque. Ils observent le jeûne prescrit par cette dernière église pour les samedis : de là, leur nom de *soubotnikis*. On les nomme aussi *molokans*, ou laitiers, parce qu'ils boivent du lait et accommodent des ragoûts avec le lait les jours où l'église grecque l'interdit.

Les *Shielnikes*, ou *hommes à la fente*, sont très nombreux parmi les Cosaques du Don. Ils doivent ce bizarre surnom à une coutume strictement observée par eux, et qui consiste à regarder par une fente que traverse un rayon de lumière pendant tout le temps de leurs prières. Ils rejettent les images sculptées. Ils n'ont pas d'églises, et prétendent que la divinité ne s'emprisonne pas dans une maison bâtie par l'homme, mais qu'elle est partout. Ils font usage du texte révisé des Écritures, et se distinguent en cela de tous les autres dissidens.

Les *Iconobortzis* (iconoclastes) n'adressent aucun culte aux images; ils prient toujours en plein air. Les *Akulinowtzes* sont ainsi nommés d'Akulina, leur fondatrice. Ils sont ennemis des vœux monastiques : les prêtres, les moines et les religieuses se trouvent déliés de leurs vœux en y entrant. Les *choovstvennikis*, ou les *sentimentalistes*, maintiennent qu'on est sûr d'arriver à la vie éternelle, pourvu qu'on soit fidèle au vieux texte. Les *Bogomiles* descendent de la secte du même nom qui produisit une si grande sensation à Constantinople, dans le douzième siècle. Leur nom dérive des deux mots slavons *Bog*, Dieu, et *milowat*, avoir miséricorde. Ils croient qu'une prière fervente exclut tous les autres devoirs.

Les dissidens de l'église grecque en Russie appartiennent généralement aux basses classes; néanmoins on compte parmi eux un grand nombre de riches négocians. Leur nombre, déjà très élevé, augmente chaque jour, surtout parmi les populations des campagnes. Ce résultat s'explique en partie par le zèle des missionnaires dissidens et la nonchalance de l'église grecque. Le nombre des dissidens de toutes les dénominations s'élevait en 1830 à cinq millions. Presque toute la population chrétienne de Sibérie et la plus grande partie des Cosaques du Don appartiennent à l'une ou l'autre de ces sectes. On rencontre également des dissidens dans les diverses provinces de l'empire ainsi que dans les deux

capitales. Les dissidens russes, si on en excepte les *doouchobortzis* et un petit nombre d'autres sectes, considèrent tous ceux qui n'appartiennent pas à leur secte comme des enfans de l'Antéchrist. Ils ne mangent jamais avec des individus d'une autre croyance, et se persuadent que la nourriture achetée dans les marchés publics doit être purifiée avant d'entrer dans l'estomac des vrais croyans. Pour cet objet, ils percent un grand nombre de trous dans les différens vases destinés à la cuisson de leurs alimens, afin que leurs prières y pénètrent sans qu'il soit besoin d'ôter leur couvercle, et en chassent l'influence de l'Antéchrist. Cette superstition nous en rappelle une autre répandue parmi les fidèles de l'église grecque dans les provinces les plus éloignées, où les fermes sont situées à une grande distance de la résidence du prêtre de la paroisse, ce qui empêche celui-ci de visiter ses ouailles. En pareil cas, le fermier se met en route pour l'habitation de son pasteur, et emporte avec lui un bonnet ou chapeau dans lequel le pasteur enfonce sa tête et récite les prières accoutumées. Le chapeau, fermé à l'instant, est enveloppé dans un mouchoir, et le fermier, de retour chez lui, fait le tour de sa maison en le secouant violemment, afin de répandre la prière qu'il est supposé contenir.

Ces sectaires, étant persuadés que l'ordre de choses actuel en Russie dépend du règne de l'Antéchrist, ne prient jamais pour le czar et considèrent la soumission aux autorités établies comme une conduite illégitime que la nécessité seule excuse. Ces doctrines ont éveillé l'attention du gouvernement, qui a refusé à leur religion la protection accordée aux autres cultes : leur clergé ne jouit d'aucun des priviléges attachés à sa profession, et dont les mahométans mêmes ne sont pas exclus ; les maisons où ils se rassemblent pour célébrer leur culte ne portent aucun signe extérieur qui annonce leur destination ; l'usage des cloches leur est également interdit, et ils y suppléent par celui des crecelles. Mais cette espèce d'humiliation n'est guère faite pour assurer leur affection à un gouvernement qu'ils considèrent comme celui de l'Antéchrist.

(*Revue britannique.*)

LA MÉSANGE BLEUE.

Pendant une belle journée de l'hiver dernier je me promenais au Jardin des Plantes. La neige couvrait la terre, et les arbres avec leur tête poudrée semblaient de petits-maîtres de la régence. Peu de promeneurs se montraient dans les vastes allées, et le soleil terne qui perçait avec peine un voile épais de vapeurs ne réchauffait pas la nature silencieuse.

J'errais au hasard dans un des endroits les plus écartés du jardin, quand une jolie scène attira mon attention. Un jeune garçon de douze à treize ans, parfaitement mis et en grand deuil, avait écarté la neige dans un étroit espace et s'amusait à jeter quelques miettes de pain aux oiseaux du voisinage. Derrière lui un vieux domestique en livrée semblait veiller sur lui, et portait le manteau que l'enfant avait quitté pour ne pas effrayer ses protégés.

Beaucoup de charmans oiseaux étaient venus à ce petit banquet. Les moineaux, si familiers et si gourmands, se disputaient les morceaux les plus gros avec un ramage continuel ; des rouges-gorges descendaient timidement du sommet des marroniers pour prendre part à la fête ; les mésanges arrivaient les unes après les autres et emportaient avec elles dans les buissons les plus solitaires la miette de pain qu'elles avaient ravie en passant ; et toutes ces gracieuses petites bêtes chantaient, pépiaient et rossignolaient à plaisir comme pour remercier leur bienfaiteur.

L'enfant regardait avec une vive expression de joie ces délicieux ébats des oisillons ; il suivait de l'œil ceux qui paraissaient les plus timides et qui restaient à l'écart, il leur jetait leur nourriture sans les effrayer et il souriait naïvement quand ils avaient pu la soustraire à la voracité des plus forts et des plus hardis. Je m'approchai à mon tour et je partageai aux pauvres affamés un gâteau que je venais d'acheter. L'enfant me remercia par un sourire.

— Les malheureuses créatures, me dit-il, ne trouvent pas leur nourriture sur cette terre couverte de neige ; il faut bien avoir pitié d'elles.

— Vous aimez donc bien les oiseaux ? lui demandai-je avec intérêt.

— Oh ! oui, me répondit-il en détournant les yeux comme pour cacher une larme ; surtout les mésanges.

Je compris qu'il y avait dans cette affection quelque douloureuse histoire et je n'osais l'interroger davantage, cependant il me semblait bien intéressant de pénétrer ce secret d'un enfant chez qui je trouvais tant de candeur et de poésie. Je ne vous dirai pas par quels moyens je parvins à exciter sa confiance et comment je l'amenai à me faire ce récit que je désirais du fond de mon cœur sans le demander ; mais il consulta à voix basse le vieux domestique qui semblait lui servir de mentor et il me dit d'une voix douce et mélancolique, pendant que nous nous promenions à pas lents dans une allée solitaire :

— Oh ! oui, monsieur, j'aime ces jolis oiseaux des champs, car ils me rappellent de bien tendres et bien chers souvenirs ; je les aime, non pas comme les autres enfans, en les emprisonnant dans une cage et en les privant de l'air et de la liberté dont ils jouissent par la volonté de Dieu, mais en leur conservant cette frêle existence qui ne nuit à personne et qui est un charme pour tous.

Ces paroles si simples, et pourtant si sages, m'étonnèrent dans un enfant de cet âge. Mais je me souvins qu'il y a aussi une sorte de précocité que donne la douleur, et sans doute cette précocité n'avait pas manqué à mon jeune ami. Il reprit avec un soupir :

« J'avais une sœur moins âgée que moi d'une année, qui déjà pensait tout comme moi. Pauvre petite Nina ! elle eût pleuré à voir souffrir le papillon qu'elle avait surpris sur une fleur ! Elle était si douce, si bonne, si craintive ! pauvre petite Nina ! »

Je jetai les yeux sur les vêtemens noirs de l'enfant et je compris pourquoi il pleurait.

« L'été dernier, continua-t-il après un moment de silence, j'étais à la campagne avec Nina. Un jour nous nous promenions dans le parc et nous jouions tout à l'aise, quand le cri rauque d'un épervier se fit entendre dans un buisson voisin. Nina eut peur et voulut s'enfuir, mais je la retins et nous nous approchâmes du buisson pour en chasser le vilain oiseau de proie qui s'envola lourdement avec ses grandes ailes. Des plumes fines et déliées volaient çà et là, nous écartâmes les branches de coudrier et nous vîmes un pauvre nid que l'épervier avait saccagé. Les petits avaient été dévorés ; un seul était encore vivant au milieu des restes sanglans de ses frères et poussait des cris de désespoir comme pour nous appeler à son secours. La mère avait péri peut-être en défendant sa couvée ; il n'y avait que celui-là, peut-être le plus chétif de tous, qui eût été épargné.

» Nina le prit délicatement dans sa main.

» — Pauvre petit ! dit-elle, il n'a plus sa mère ni ses frères, et peut-être le méchant épervier va revenir ! Si nous l'abandonnons, il mourra de faim ou il sera dévoré !

» — Eh bien ! lui dis-je, il faut le garder ; quand il sera devenu fort et quand il pourra chercher sa nouriture, nous lui rendrons la liberté.

» Nina fut toute joyeuse, et elle apporta le petit oiseau à la maison. Elle lui fit un nid de coton blanc, et tous les deux nous en eûmes le plus grand soin.

» Bientôt notre favori prit de l'accroissement. Au lieu de cette petite créature nue et souffreteuse que nous avions recueillie, nous eûmes une jolie mésange, vive et sémillante, avec des ailes bleues, un ventre jaune citron, et une huppe azurée qu'elle relevait fièrement dans ses momens de joie ou de colère. Elle voltigeait dans la chambre, sautant et pépiant toute la journée, et elle semblait nous redemander sa liberté. Alors je dis à Nina : Il ne faut pas que nous ayons sauvé la vie à cette pauvre bête pour la retenir prisonnière.

» Nina se mit à pleurer ; mais elle prit la mésange et nous descendîmes tous les deux au jardin.

» Le temps était serein, le ciel pur, le soleil brillait dans tout son éclat. Les arbres étaient couverts de fruits et les plates-bandes du parterre remplies de fleurs. Quand Nina vit la nature si belle, elle dit en regardant l'oiseau qui se débattait dans sa main :

» — L'ingrate va nous oublier bien vite !

» Nous donnâmes chacun un baiser à notre élève, et Nina ouvrit sa main en détournant les yeux.

» La mésange toute joyeuse fendit l'air d'un coup d'aile rapide et alla se percher sur un arbre voisin. Là elle commença à chanter comme pour célébrer sa délivrance ; et tout harmonieux qu'était ce ramage, il déchirait le cœur de Nina. Elle s'était assise au pied de l'arbre et elle en regardait tristement la cime. Tout à coup elle ne put plus contenir sa douleur, elle tendit les bras vers la mésange en appelant : — *Bluette* ! *bluette*! c'était le nom qu'elle lui avait donné.

» Bluette, à cette voix si connue, descendit de l'arbre et vint se percher sur l'épaule de sa jeune maîtresse. Oh ! comme Nina fut heureuse alors ! Combien elle fit de caresses à son amie

qui l'agaçait avec son petit bec jaune! Ma sœur parlait de sa voix douce et musicale, et la mésange chantait toujours; des larmes coulaient encore sur les joues de Nina, et Bluette les essuyait doucement de son aile soyeuse!

» — Tu vois bien, me dit Nina avec orgueil, Bluette ne veut plus me quitter jamais!

» Pauvre petite sœur! elle ne savait pas qu'elle disait si vrai!... »

L'enfant s'arrêta encore, oppressé par tous ses souvenirs. Il passa la main sur ses yeux et reprit:

« Dès ce moment commença une amitié plus intime encore entre Nina et la mésange. L'oiseau ne quittait plus sa maîtresse; il la suivait en voltigeant dans toute la maison; il la reconnaissait au son de sa voix, au bruit de ses pas. Le nom de Bluette prononcé par Nina le faisait accourir du fond du jardin où il allait en liberté. Le matin c'était lui qui venait la réveiller; il écartait, en chantant, les rideaux, venait se poser sur son chevet et béquetait les lèvres roses de la petite fille endormie. Heureuse Bluette! qui embrassait Nina avant notre bonne mère et avant moi!

» Cependant la belle saison s'écoula et il fallut revenir à Paris. Ma sœur était maladive et on disait qu'elle avait besoin des secours des plus grands médecins. Quand nous fûmes arrivés ici, elle se trouva encore plus mal qu'auparavant, et bientôt elle ne sortit plus de sa chambre. Souvent je voyais les femmes de service échanger à voix basse des paroles tristes, et ma mère en causant avec ma sœur et avec moi se détournait quelquefois pour pleurer; mais je ne comprenais pas encore ce que c'était que mourir!

» Bluette ne quittait pas sa maîtresse. Celle-ci ne pouvait souffrir non plus que sa mésange fût loin d'elle, et dans sa naïveté d'enfant et de malade, elle contait ses souffrances à son amie. Que de fois ai-je vu Bluette perchée sur le petit doigt blanc et effilé de Nina, écoutant avec sympathie les plaintes de ma sœur! Dans ces momens douloureux, elle avait perdu son ramage; plus d'agaceries, de battemens d'aile. Elle était triste, pensive, comme si elle avait senti les maux dont on lui faisait le récit. Quand Nina, épuisée de sa causerie, gardait le silence, Bluette avançait bien doucement sa petite tête bleue pour lui donner un baiser d'encouragement, puis toutes deux s'endormaient dans leur alcôve de gaze blanche!

» Un jour on m'avait laissé seul un moment dans la chambre de ma sœur. Je la croyais assoupie, quand tout à coup je l'entendis m'appeler d'une voix faible. Je m'approchai d'elle avec empressement.

» — Adieu, frère, dit-elle, je sens que je vais mourir. Où est maman?

» Je voulus la rassurer et je lui dis que maman allait rentrer.

» — Embrasse-moi, me dit-elle.

» Je me penchai vers elle pour l'embrasser; mais elle venait de retomber sans mouvement sur le chevet.

» Elle était morte!...

» Je poussai un grand cri et je tombai à genoux auprès de son lit, évanoui de douleur et de saisissement.

» En ce moment la mésange qui reposait près de ma sœur prit son vol et s'échappa par la fenêtre entr'ouverte avec un petit ramage doux et plaintif. Je crus voir l'âme angélique de ma petite Nina monter vers le ciel sur ses ailes d'azur!... »

Ici je pris la main de l'enfant et je la pressai dans la mienne. Il me remercia par un signe de tête. Son vieux domestique, qui s'était rapproché de nous pendant le récit, avait les yeux pleins de larmes.

« Ils vous diront tous ce que j'ai souffert, continua l'enfant en me montrant son fidèle surveillant; ma pauvre sœur n'aimait pas un ingrat! »

Comme il se taisait, je lui demandai timidement pour faire diversion à ses chagrins: — Et la mésange, savez-vous ce qu'elle est devenue?

Il fit un effort sur lui-même et continua:

« Aussitôt que j'eus repris un peu de force, je demandai qu'on me conduisît au tombeau de Nina, dans le cimetière du Père Lachaise. Je m'agenouillai sur le marbre et je priai pour ma sœur. Le chant d'un oiseau qui se fit entendre tout près de moi attira mon attention. Je levai la tête et j'aperçus sur un cyprès voisin une mésange bleue. Mon cœur battit violemment. J'appelai: « Bluette! Bluette! » comme appelait ma sœur, et la mésange vint se placer sur mon doigt.

» Je mouillai de mes larmes cette charmante créature; je la couvris de baisers. Elle se tut, et au bout d'un moment elle alla se réfugier dans les couronnes de fleurs d'oranger et d'immortelles qui ornaient la croix du tombeau, comme pour me dire qu'elle appartenait encore à celle qui gisait sous nos pieds.

» Chaque fois que j'ai visité le cimetière, j'ai vu Bluette auprès de sa petite maîtresse. Le jour elle chante sur sa tombe et la nuit elle couche dans les fleurs virginales que des mains amies y sont venues déposer.

» Il y a quelques jours, nous avons trouvé Bluette morte de froid à sa place accoutumée. Elle n'a pas voulu quitter la pauvre Nina. »

Pendant le récit, nous étions arrivés à la grille du jardin du côté du pont d'Austerlitz. Une voiture attendait l'enfant et son conducteur. Au moment de me quitter il me dit dans un sourire mélancolique: — Vous voyez pourquoi j'aime les oiseaux!

Élie Berthet.

(*Paris Élégant.*)

SILVIO.

—

NOUVELLE RUSSE.

En 182. j'étais avec mon régiment dans la petite ville de X.... Tout le monde connaît la vie d'un officier: le matin l'exercice et le manége, l'après-midi le dîner chez le commandant ou dans quelque taverne juive, le soir une partie de whist ou un bol de punch. Telles étaient les occupations de ma journée et celles de presque tous les officiers de mon régiment, lorsque nous fîmes connaissance d'une personne chez qui nous allâmes souvent passer nos soirées. C'était un homme d'une trentaine d'années environ, ce qui, pour nous, dont le plus vieux avait peut-être vingt-deux ans, était un âge très raisonnable. Il avait plus d'expérience que nous; son caractère sérieux, l'opiniâtreté avec laquelle il soutenait son opinion, sa parole brève et impérative, exercèrent bientôt sur nos jeunes esprits une influence extraordinaire. Ce qui ajoutait encore à l'empire qu'il avait su prendre sur nous, c'était l'espèce de mystère qui l'environnait. A ses manières, à son langage, il était impossible de ne pas le prendre pour un Russe, et cependant son nom était étranger. Il avait autrefois servi dans les hussards. Depuis quand et pourquoi avait-il quitté le service? voilà ce que personne ne savait. Nous l'avions trouvé dans cette ville, où son existence semblait tenir tout à la fois de la richesse et de la pauvreté. Il était toujours vêtu de la même redingote brune, qui depuis longtemps avait perdu sa fraîcheur, et tenait table ouverte pour tous les officiers de notre régiment. Ces dîners ne se composaient ordinairement que de trois à quatre plats, préparés par un vieux soldat aussi retiré du service, et cependant le Champagne y était servi avec abondance et même profusion. Sa petite bibliothèque se composait presque tout entière d'ouvrages militaires et de quelques romans; et, à celui qui en voulait, il en prêtait sans jamais les redemander. Son passe-temps favori, c'était de tirer le pistolet; il le tirait dans sa petite chambre, dont les murs étaient garnis de balles qu'il y avait en quelque sorte incrustées. Une magnifique paire de pistolets formait toute la décoration et l'ornement du modeste séjour qu'il habitait. Son adresse à cet exercice était incroyable, et nous l'avions vu si souvent s'y livrer sans jamais manquer le but qu'il s'était proposé, que, s'il en eût eu l'envie, nous aurions, sans hésiter, placé notre tête au-dessous du point qu'il visait. Si quelquefois on parlait de duel dans notre société, Silvio (tel était le nom de notre ami) ne prenait jamais part à la conversation. Que quelqu'un lui demandât s'il avait jamais eu un duel, un oui répondu sèchement prouvait que la question était indiscrète et lui déplaisait. Nous en avions conclu qu'il avait sur la conscience la mort de quelque victime de son adresse. Mais il ne nous vint jamais dans l'esprit qu'il pût être lâche; car il y a certains hommes dont la vue seule et les manières suffisent pour repousser un pareil soupçon. Aussi un événement qui eut lieu quelque temps après nous jeta-t-il tous dans un étonnement incroyable.

Nous étions un jour dix officiers à la table de Silvio; parmi nous était un jeune homme arrivé tout nouvellement dans notre régiment et qui se trouvait là pour la première fois. A dîner on but comme à l'ordinaire, peut-être un peu plus, et après dîner nous demandâmes à Silvio à jouer, et le priâmes de tenir la banque. Il résista quelque temps, enfin il céda, prit les cartes, jeta sur le tapis environ 50 ducats, et le jeu commença. Silvio veillait à ce que chacun gardât un silence absolu, empêchait les discussions et ne se laissait jamais aller lui-même à discuter. Si le pointeur se trompait, il le faisait compter de nouveau, quelquefois même, pour éviter toute apparence de contestation, il se contentait de marquer avec de la craie, sur une petite ardoise, la différence qu'il trouvait et la faisait valoir le coup suivant.

Nous étions habitués à ses manières, et l'espèce de déférence que nous avions pour lui ne nous permettait jamais de faire la moindre réflexion. Pendant le jeu le nouveau venu se trouva ramasser, par hasard, un paroli de plus qu'il ne lui revenait. Silvio, comme à l'ordinaire, le nota sur son ardoise. Le jeune officier saisit violemment l'ardoise et effaça ce qu'avait écrit Silvio. Celui-ci, sans s'émouvoir, le récrit de nouveau. L'officier, croyant qu'on se moque de lui et la tête d'ailleurs un peu échauffée par les fumées du vin, saisit un chandelier et le lance droit à la figure de Silvio qui, baissant précipitamment la tête, put à peine éviter le coup. Quand il releva la tête il était pâle de colère, ses yeux étincelaient. Sortez, monsieur, s'écria-t-il en s'adressant au jeune officier, sortez, et à l'instant. Rendez grâce au ciel que ceci se soit passé chez moi.

Nous doutant bien de ce qui résulterait d'une pareille scène, nous regardions déjà notre camarade comme un homme mort. Il s'éloigna en disant qu'il était prêt à donner toutes les satisfactions qu'on pourrait lui demander. Le jeu reprit, dura encore quelques minutes; mais, comme on le pense bien, nous n'étions plus guère en disposition de jouer, et bientôt chacun se retira et regagna sa demeure, plaignant du fond du cœur notre pauvre camarade qui s'était jeté en si mauvaise aventure.

Le lendemain matin notre service nous réunit comme d'habitude au manége, et tous nous pensions, sans oser nous le dire, que notre nouveau compagnon n'était déjà probablement plus de ce monde, lorsque tout à coup lui-même parut. — Eh bien! lui demanda-t-on de tous côtés, et Silvio? — Je n'en ai pas reçu la moindre nouvelle. Nous nous regardâmes tous d'un air étonné. Ne sachant que penser, nous allâmes chez lui; nous le trouvâmes parfaitement tranquille, s'occupant comme d'habitude à tirer le pistolet, et s'amusant à viser un sou qu'il avait fixé à la porte; chaque balle allait, pour ainsi dire, s'aplatir sur la précédente. Il nous reçut comme si rien n'était arrivé. Trois jours se passèrent et notre camarade était encore vivant. Le quatrième, Silvio se contenta de légères excuses.

Cet arrangement inattendu lui fit perdre beaucoup dans notre considération; nous aurions pu lui passer bien des défauts, des vices même, mais ce manque de courage était une chose que des jeunes gens, et surtout des officiers, ne pouvaient lui pardonner. A quoi attribuer sa conduite dans cette occasion, si ce n'était à un manque de courage? Tout cependant parut oublié, et Silvio revint avec nous comme auparavant. Pour moi, il m'était impossible de le revoir du même œil, et d'être avec lui sur le même pied qu'auparavant. Mon esprit romanesque m'avait un des premiers entraîné vers cet homme, qui était pour nous un secret, une énigme; et lui, de son côté, paraissait m'aimer plus que tous les autres, quoique ses manières froides et réservées ne laissassent jamais échapper un mouvement, une parole qui pussent le faire soupçonner. Mais avec moi, dans toutes les conversations, il s'abandonnait plus qu'avec aucun de mes camarades. Depuis la malheureuse soirée, j'étais obsédé de cette continuelle et triste pensée que cet homme s'était laissé insulter, et tout le prestige de grandeur et de noblesse dont mon imagination s'était plu à le parer s'était évanoui. Sans pouvoir me rendre compte de ce que j'éprouvais, je ne voyais plus en lui cet homme supérieur que j'y avais vu autrefois, et ce sentiment perçait malgré moi dans mon ton et mes manières avec lui. Silvio s'en aperçut et en devina bien le motif: plusieurs fois il parut chercher l'occasion de s'expliquer avec moi; mais je les fuyais toujours, et nous finîmes par ne plus nous voir que de temps en temps et avec mes camarades.

Un matin il vint nous trouver au manége, et nous dit: Messieurs, je viens de recevoir une lettre qui m'oblige à partir pour Moscou cette nuit même: j'espère que vous voudrez bien venir dîner avec moi une dernière fois. Dans tous les cas, ajouta-t-il en se tournant vers moi, je compte toujours sur vous.

Le soir nous trouva tous réunis chez lui. Ce dîner fut plus copieux que d'ordinaire: les bouchons de Champagne sautèrent, les verres se choquèrent, la joie et la confiance étaient revenues sur tous les visages; Silvio lui-même parut plus gai que je ne l'avais jamais vu. Enfin, nous faisions à notre hôte un dernier et cordial adieu. L'heure vint de nous séparer, et j'allais me retirer avec les autres, quand Silvio me retint par le bras. Restez, je vous prie, me dit-il; j'ai à causer un instant avec vous.

Nous étions seuls. Silvio me fit signe de m'asseoir, puis s'assit près de moi sans dire un mot. Tout l'abandon et le laisser-aller qui semblaient l'animer un instant auparavant étaient disparus tout à coup. Son visage était pâle, ses yeux brillaient, mais d'un éclat fauve et sinistre; il paraissait tourmenté d'une agitation fébrile; sa bouche souriait, mais d'un sourire méchant; toute sa physionomie avait quelque chose de satanique. Nous restâmes longtemps en silence; lui, plongé dans une rêverie sombre, semblait m'avoir oublié, tantôt il riait convulsivement, tantôt il reprenait un air furieux, son sourcil se fronçait et une rougeur subite se répandait sur son front. Pour moi, j'avais les yeux fixés sur lui, fasciné en quelque sorte par l'étrange expression de son visage, cherchant à deviner quels sentimmens l'agitaient, me demandant quel secret il allait me révéler, et si j'allais avoir enfin le mot de l'énigme qui avait si longtemps et si vainement exercé mon imagination. Enfin il se tourna vers moi, et, comme s'il m'eût vu seulement pour la première fois:

— Ah, vous voilà! me dit-il.

Son visage reprit alors une expression plus calme; il sembla rappeler son esprit d'une scène lointaine.

— Je vais partir, Fidelio; mais, avant de nous séparer, je veux m'expliquer avec vous. Je fais peu de cas, vous avez pu le voir, de l'opinion des hommes. Leur blâme ou leurs éloges sont pour moi moins que rien, moins que le bruit du vent qui siffle en ce moment; mais vous, Fidelio, je vous ai distingué du commun de ces hommes. Je vous aime, et partirais le cœur serré si je m'éloignais avec la conviction que vous m'avez mal jugé.

Il s'arrêta quelques instans; puis il reprit:

—Vous vous êtes étonné, sans doute, que j'aie laissé sans punition la violence de ce jeune fou que le vin avait fait s'emporter contre moi. Je tenais sa vie dans mes mains: j'avais le choix des armes et le droit de tirer le premier. Je pourrais me targuer de générosité et faire le noble cœur; mais je ne veux pas mentir avec vous, Fidelio. Oui, je l'avoue; si j'avais été sûr du hasard et que je n'eusse pas appréhendé quelque danger pour ma vie, croyez-moi, votre jeune compagnon d'armes ne vivrait plus en ce moment.

— Est-il possible! m'écriai-je. Je me levai subitement presque effrayé d'un pareil aveu qui faisait de Silvio un véritable lâche à mes yeux.

— Calmez-vous, calmez-vous, et écoutez-moi. Ma vie ne m'appartient pas et il m'est défendu de l'exposer. Il y a aujourd'hui six ans que j'ai reçu un soufflet, et celui qui me l'a donné respire encore.

— Quoi! vous ne l'avez pas provoqué, vous? vous ne vous êtes point battus?

— Si, si, nous nous sommes battus, et en voici la preuve: disant cela, Silvio me montrait un bonnet de hussards, et, à un pouce au-dessus du front, le trou d'une balle qui l'avait traversé. Vous savez, continua-t-il, que j'ai servi dans les hussards; mais si vous avez pu me connaître depuis quelque temps, vous ne savez pas quel j'étais alors. J'étais jeune, vaniteux, et toute mon ambition était de jouer le premier rôle dans mon régiment. C'était une mode parmi les officiers d'être duelliste, j'étais le premier duelliste de l'armée. Aucune affaire d'honneur ne se décidait sans que j'y prisse une part active; mes camarades me respectaient, me redoutaient, et mon commandant me regardait comme un mal nécessaire. Dans la ville, j'étais reçu partout et par tous; pas une dame qui n'eût été honorée d'avoir Silvio pour cavalier, pas un homme qui ne l'eût désiré pour ami, qui ne l'eût redouté pour ennemi.

Je jouissais sans trouble de ma gloire et de ma réputation, quand vint au régiment un jeune homme d'une noble famille. A ce jeune homme était échu en partage tout ce que peuvent donner la nature et les hommes: esprit, beauté, courage, un nom brillant, une fortune immense, tels étaient les avantages avec lesquels il se présentait et qui suffirent pour me le faire détester dès la première vue. Lui, attiré par ma réputation, sembla d'abord rechercher mon amitié, mais la froideur avec laquelle je le reçus l'éloigna bientôt. Mon aversion pour lui croissait de jour en jour, en même temps que ses succès auprès des plus nobles dames et la réputation de valeur qu'il acquérait tous les jours en faisaient pour moi un rival plus important, un ennemi plus envié. Je lui cherchais quelques légères disputes chaque fois que l'occasion s'en présentait; je n'épargnais pas les railleries sur son compte; lui se servait des mêmes armes que moi, mais ses plaisanteries étaient plus mordantes et plus amères, soit qu'en effet son esprit fût supérieur au mien, soit qu'on fût las de me voir briller et que la faveur avec laquelle étaient accueillis ses bons mots leur donnât plus de valeur. Un jour, nous nous trouvions tous deux dans un bal où étaient réunies les plus nobles dames de la ville. Mon rival était le héros de la soirée chacune de ces dames semblait se disputer ses regards et les mots aimables qu'il laissait tomber. J'étais avec la maîtresse de la maison dan

une certaine intimité ; je m'approchai d'elle et lui adressai quelques mots ; à peine eut-elle l'air d'avoir écouté mes paroles, elle se retourna pour répondre aux propos que lui adressait dans le même moment mon heureux rival. Cette fois, je sentis mon sang bouillonner dans mes veines, et ne contenant plus ma rage, je m'approchai de lui : — Vous n'êtes qu'un fat, lui dis-je assez haut pour être entendu des personnes qui l'entouraient. A peine eus-je prononcé ces mots, qu'il se retourne et je reçois un soufflet en présence de presque toute la ville. Porter la main à nos épées et nous élancer l'un sur l'autre ne fut que l'affaire d'une minute, tandis que tout le monde se précipitait en tumulte au milieu des cris pour nous séparer. On nous entraîna chacun d'un côté, mais avant nous nous promîmes d'échanger une balle le lendemain matin.

A peine le soleil était-il levé, que j'étais au lieu du rendez-vous le cœur plein de vengeance et de haine. Bientôt je vis venir à nous mon adversaire qui causait tranquillement avec son témoin ; il tenait à la main son bonnet rempli de cerises qu'il mangeait avec un sang-froid étonnant. Les témoins mesurèrent douze pas. Le droit de tirer le premier m'appartenait, mais je sentais que mon sang bouillait avec trop de violence ; le désir de me venger faisait trembler ma main, et dans la crainte que mon adresse ne faillît à ma colère, je voulus qu'il tirât le premier ; il n'y voulut point consentir : le sort dut en décider. Le sort fit ce que je désirais, mon adversaire dut tirer le premier, et c'est alors que la balle de son pistolet vint frapper mon bonnet à cette place que je vous montrais tout à l'heure. C'était à mon tour, et je me préparai lentement, épiant sur le visage de mon rival un signe de crainte, le plus léger mouvement d'effroi. Mais lui se tenait tranquillement devant la bouche de mon pistolet, continuant à manger ses cerises avec un calme parfait et poussant la raillerie jusqu'à m'en lancer les noyaux. Une telle insouciance m'exaspéra ; je ne me trouvai pas satisfait de le tuer sans exciter chez lui ni regret ni frayeur.

— Dois-je mettre du plomb dans cette jeune tête, me dis-je, quand elle paraît si peu tenir à la vie ? Une cruelle pensée me passa dans l'esprit ; j'abaissai mon pistolet. Vous paraissez, lui dis-je, ne pas vouloir faire connaissance avec la mort, et vous êtes si bien en train de déjeuner que je crains de vous troubler. — Vous ne me troublez pas le moins du monde, me dit-il ; ayez la complaisance de tirer, je vous prie, si toutefois c'est votre bon plaisir. C'est à votre tour, et je vous attends. — Je ne tirerai point aujourd'hui, dis-je aux témoins, et je déchargeai mon pistolet en l'air. Le combat en resta là. Je ne rentrai pas dans la ville, et c'est depuis ce temps que je suis venu m'établir ici ; mais depuis ce temps aussi, pas un jour, pas une heure ne se sont écoulés que je n'aie songé à ma vengeance ; enfin l'heure a sonné. Voyez cette lettre, lisez ; et il me montrait, en appuyant sur les mots et suivant du doigt, cette phrase de la lettre qu'il avait reçue le matin : « La personne en question va se marier à une belle et riche jeune personne d'une des plus nobles familles de Moscou. »

— Vous devinez bien, continue Silvio, quelle est la personne en question. Cette nuit je pars pour Moscou, bientôt je verrai s'il est toujours aussi calme en présence de la mort, et s'il est toujours aussi bien disposé à déjeuner vis-à-vis le canon d'un pistolet.

En disant ces mots, Silvio s'était levé et se promenait à grands pas, s'agitant dans cette chambre comme un tigre dans sa cage ; il froissait avec fureur son bonnet entre ses mains comme s'il eût tenu la tête de son ennemi, et ses yeux brillaient d'une joie féroce. A ce moment arriva son domestique, et bientôt j'adressai de la main un dernier adieu à Silvio qu'entraînait rapidement une chaise de poste.

Quelques années après, j'avais quitté le service et je vivais retiré dans une petite terre près du bourg de R... ; je passais le temps à lire, à chasser, et souvent aussi je m'exerçais à tirer le pistolet pour ne pas perdre l'habitude de cette arme. Mais chaque fois que je prenais un pistolet je ne pouvais m'empêcher de penser à Silvio, et je regrettais de ne pouvoir connaître la suite de ses projets. Un jour qu'avec un de mes amis nous parlions de tireurs habiles, je lui dis que je n'en avais jamais connu de plus habile qu'un ancien hussard avec qui j'avais vécu longtemps dans l'intimité dans la petite ville de X..., et je lui disais que bien souvent je l'avais vu s'amuser, quand une mouche se promenait sur le mur de sa chambre, à l'y fixer avec une balle. — Voilà certes une adresse bien remarquable ; et comment appelez-vous cet habile tireur ?

— Silvio.

— Silvio ! est-il possible, vous le connaissez ?

— Certainement, je vous dis que j'ai longtemps vécu avec lui dans l'intimité ; mais vous, le connaissez-vous donc aussi ?

— J'en ai entendu parler. Vous a-t-il jamais raconté une aventure qui lui était arrivée lorsqu'il servait dans les hussards ?

— Oui. Un soufflet qu'il reçut au milieu d'un bal ; et je contai alors à mon ami mon dernier entretien avec Silvio.

— Eh bien, reprit-il, je puis vous dire comment s'accomplit sa vengeance. Le rival dont il vous a tu le nom c'est le comte Vouganow. Il y avait quelque temps que le comte était marié, quand on vint l'avertir un jour qu'un homme l'attendait dans son cabinet, qui ne voulait pas dire son nom. Le comte s'y rendit. A peine était-il entré : Comte, me reconnais-tu ? lui cria Silvio d'une voix stridente. — Silvio ! s'écria le comte qui sentit malgré lui ses cheveux se dresser sur sa tête. — Moi-même ; et à présent, c'est à mon tour à tirer. Es-tu prêt ? — Le comte, sans rien répondre, compte douze pas. — Tirez maintenant, dit-il, avant que la comtesse vienne. Silvio arme son pistolet. — Sais-tu, comte, que ce pistolet n'est pas chargé de noyaux de cerises ; c'est une lourde balle de plomb, et je manque rarement mon but. Mais je ne veux pas tirer ; ce ne serait pas un duel, ce serait un meurtre que de tirer sur un homme désarmé. Tiens, voici un autre pistolet, le sort décidera qui tirera le premier. Le sort désigna le comte. — Tu as un étrange bonheur, lui dit Silvio. Le comte était pâle et tremblant, et la balle de son pistolet alla se perdre dans les jardins. Mais le bruit avait attiré la comtesse : Silvio tenait le pistolet dirigé sur le comte quand elle entra ; elle se jette sur le bras de Silvio en poussant un cri. — Laisse-nous, Maria, lui dit le comte, s'efforçant de sourire ; tu t'es effrayée à tort. Nous plaisantons : Silvio est un ancien camarade.

— Est-ce bien vrai ? demanda la comtesse à Silvio le regardant avec anxiété et cherchant à lire dans son regard, est-ce bien vrai ? vous plaisantez ?

— Votre noble époux aime la plaisanterie, madame, et en plaisantant il cherchait à me mettre une balle dans la tête ; mais à présent c'est à mon tour de plaisanter, et je serai peut-être plus adroit que lui.

La comtesse se jeta aux pieds de Silvio : — Lève-toi, Maria, lui cria le comte, ne t'humilie pas devant cet homme. Et vous, Silvio, vous convient-il de vous amuser des terreurs d'une femme ? Tirez, je vous attends.

Silvio dirige de nouveau son pistolet vers le comte ; la pauvre comtesse tenait ses genoux embrassés et se pendait à son bras. — Par pitié, cria-t-elle, je vous supplie. Et les larmes et les sanglots étouffaient sa voix. Le cruel Silvio semblait prendre plaisir à voir sa terreur et à prolonger cette scène de désolation.

— Eh bien ! Silvio, lui cria le comte, qu'attendez-vous, bourreau ! l'agonie est-elle assez longue à votre gré ? Allons, tirez, et que le ciel décide.

— Je ne le veux plus, dit Silvio abaissant son pistolet, il me suffit d'avoir vu tes frayeurs, intrépide comte ; tu ne m'oublieras pas, j'espère, et le souvenir de Silvio restera gravé dans ta mémoire. Du reste, je prendrai soin moi-même de me rappeler à ton souvenir, je viendrai te revoir, tu sais que c'est encore à mon tour à tirer. Et Silvio sortit sans que le comte stupéfait songeât à l'arrêter. Quelques minutes après, le comte entendit la voiture qui s'éloignait, et Silvio lui criait encore d'une voix insultante : Au revoir, comte !

Quant à la pauvre comtesse, continua mon ami, depuis ce jour terrible, le bruit d'une voiture qui s'arrête devant son château la fait toujours tressaillir, et le jour où j'allai la voir, je la trouvai encore pâle et tremblante : mon arrivée avait réveillé chez elle le terrible souvenir de Silvio.

(*Revue du XIXe siècle.*)

Obsèques de la princesse Marie.

Dreux, le 26 janvier 1839.

Aujourd'hui, à dix heures, ont eu lieu en présence du roi, des princes et d'un immense concours de peuple, les obsèques de S. A. R. madame Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg.

Le roi, LL. AA. RR. le duc d'Orléans, le duc de Nemours, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier, et Mgr le duc Alexandre de Wurtemberg, étaient partis des Tuileries à une heure après minuit. A 8 heures du matin, Sa Majesté traversa la ville de Dreux et monta jusqu'à l'enceinte de l'ancien château, où se trouve aujourd'hui la chapelle sépulcrale.

MM. les membres de la députation d'Eure-et-Loire, Chasles, Raimbaud et le baron Desmousseaux de Givré, s'étaient rendus spontanément à Dreux, ainsi que les autorités du département.

Le convoi funèbre était entré la veille à

Chartres, et y était demeuré toute la nuit. Ce matin, vers neuf heures et demie, lorsqu'on annonça qu'il arrivait à Dreux, et que le corps venait d'être reçu à l'entrée de la ville par les autorités et le clergé, les princes se rendirent à sa rencontre jusqu'à la cathédrale; Mgr le duc de Wurtemberg voulut s'y rendre aussi : là devait s'accomplir la triste cérémonie de la remise du cercueil, en même temps eut lieu une scène des plus touchantes qui a douloureusement et profondément affecté tous les assistans. Au moment où on déposait le corps de la princesse, M. le duc de Wurtemberg s'est jeté à genoux devant le cercueil et a fondu en larmes.

Après avoir quitté l'église, le cortége se remit en marche jusqu'à la chapelle où les dépouilles mortelles de la princesse devaient être déposées. Les princes et le duc de Wurtemberg ont suivi le char funèbre à pied pendant tout le trajet, qui a duré une heure. Quand le char s'approcha, le roi descendit jusqu'au bord de la route, où il devait le rejoindre. Quelques instans après, le cortége et le char étaient en sa présence.

Le roi n'avait cessé de pleurer, et son visage était baigné de larmes; la profonde douleur empreinte sur tous ses traits était vivement sentie par la foule qui se pressait autour de lui. On partageait les regrets de ce père, de cet époux, de ces frères, de toute cette royale famille pleurant sur le tombeau d'une fille, d'une épouse, d'une sœur chérie, enlevée si jeune à tant d'affections. On s'entretenait de ses vertus, de ses talens, de ses bienfaits. On pensait à sa mère absente; son nom était dans toutes les bouches, on associait sa douleur et ses larmes à celles de tous ces princes éplorés.

Cependant le roi s'avança, seul, en habit noir, et prit place le premier derrière le char, pour mener le deuil. Les princes suivirent, en grand uniforme, avec le manteau de deuil, et l'on arriva ainsi à la chapelle tendue de noir et resplendissante de lumière. M. l'évêque de Chartres, assisté des évêques de Meaux et de Maroc, célébra le service divin. Après la messe et les prières des morts, le cercueil fut porté dans les caveaux destinés jusqu'ici à la sépulture des princes d'Orléans. Le roi et LL. AA. RR. y descendirent pour achever cette douloureuse cérémonie, et adresser un dernier adieu à ces restes si chers !

Une heure après, la famille royale avait quitté la ville de Dreux.

Mélanges, faits curieux.

Niniche. — Les chiens, par leur intelligence et leur attachement pour l'homme, ont mérité qu'on écrivît leur histoire. Voici un nouveau trait de leur fidélité qui peut ajouter une page intéressante à ce recueil. M. Berthaut, vieux soldat de l'empire, mourut il y a un an environ, laissant deux êtres qu'il affectionnait, sa femme et son chien *Niniche.* La veuve Berthaut resta, par la mort de son mari, dans un état voisin de la misère; et comme Niniche était un fort mâtin, dont l'entretien devenait une charge pour cette pauvre femme, elle prit la triste résolution de s'en débarrasser. C'était un dur sacrifice, car la femme Berthaut avait aussi un grand fond d'affection pour le fidèle compagnon de son mari ; elle le confia donc à un commis-voyageur qui partait pour Lyon, en lui recommandant, les larmes aux yeux, d'en prendre soin. Niniche fut donc forcé de suivre son nouveau maître ; mais au bout de deux ou trois mois, il était de retour. Il fut ainsi successivement confié à différentes personnes, mais chaque fois il trouva le moyen de s'échapper et de revenir vers ses premiers pénates. Ces preuves de fidélité rendaient plus amère pour la malheureuse veuve la nécessité d'un nouvel abandon. Elle trouve enfin une personne qui partait pour la Russie et qui demandait à se charger de Niniche, et elle crut bien que cette fois son sacrifice serait définitif; en effet, un temps assez considérable se passa sans que la femme Berthaut entendît parler de son chien; mais voilà qu'un beau jour elle entend gratter à plusieurs reprises à sa porte : Niniche est encore de retour, dit-elle avec un accent rempli d'émotion à une personne qui se trouvait près d'elle en ce moment. C'était bien lui en effet; mais dans quel état ! maigre, décharné et tellement accablé de fatigue qu'il tombe sans pouvoir arriver jusqu'à sa maîtresse. On lui avait passé un anneau de fer dans le tendon du jarret, et cet anneau tordu en plusieurs endroits prouvait que la pauvre bête avait dû faire des efforts inouïs pour le détacher de la chaîne où sans doute il était adhérent. La veuve Berthaut, le cœur gonflé d'attendrissement, s'empressa de prodiguer à Niniche les soins que son état réclamait, et elle jura que jamais, quelle que fût sa situation, elle ne se séparerait de lui. Mais elle ne savait pas encore de quel endroit le chien lui était revenu, et c'est seulement depuis quelques jours qu'elle a appris que c'est à Saint-Pétersbourg même que le fidèle animal s'est débarrassé de celui auquel elle l'avait confié. Son instinct seul et son attachement l'ont aidé à retrouver sa route à une distance aussi considérable, et ce fait nous paraîtrait douteux à nous-même, si nous n'en avions la preuve authentique.

Revue des tribunaux.

JUSTICE DE PAIX.

Les amis d'un vaudevilliste. — Diogène, une lanterne à la main, cherchait un homme; l'auteur du *Gamin de Paris*, M. E. V..., cherchait l'autre soir une lanterne dans la moderne Athènes, une lanterne, enseigne obligée de l'excellent M. X..., commissaire de police, son ami de vingt ans, qui l'avait invité à l'un de ces dîners où, suivant l'axiome de Brillat-Savarin, les convives ne s'asseyent jamais moins nombreux que les Graces, jamais plus que les Muses. M. E. V. cherchait donc une lanterne, quand tout à coup voilà qu'il lui en tombe une sur la tête, et immédiatement après il entend crier : *gare!* Son chapeau avait cédé sous l'effort, l'huile de colza coulait à flots sur son bel habit noir, et sur les parois de sa prison de verre il lisait d'un côté : *Dîners à 32 sous, potage, trois plats et du dessert*; de l'autre : *restaurateur, cabinets de société.* « Parbleu, s'écria gaîment le vaudevilliste dès qu'on l'eut aidé à sortir de là, je n'ai jamais aimé les dîners à trente-deux sous; mais je ne me doutais pas qu'ils pussent faire tant de mal. Enfin, c'est égal, je ne suis ni tué ni blessé... allons-nous-en. — Un moment, dit M. L., un moment, vous m'avez cassé ma lanterne, que je descendais pour l'allumer. Vous connaissez le proverbe : il faut me la payer. — Vous la payer, moi ! allons donc ! vous voulez rire. — Je ne ris pas du tout. — En ce cas, mon cher, permettez-moi de vous dire que vous me paraissez on ne peut plus risible. — Pas de *mon cher*, s'il vous plaît, payez-moi ou je vous mène chez le commissaire. — Chez le commissaire ? Vous êtes un brave homme. J'accepte; on n'est pas plus aimable. Voilà un quart d'heure que je cherche sa maison. »

Nos deux adversaires se rendent donc chez le magistrat suivis d'un cortége de badauds. L'unique servante de M. X... donnant pour le moment tous ses soins à la broche, ce fut lui-même qui ouvrit la porte, une serviette à la main. « Allons donc, E.., toujours en retard, nous avons commencé sans vous.— Permettez-moi de vous présenter monsieur, qui a bien voulu m'accompagner jusqu'ici. — Si monsieur est de vos amis, il est le bien venu, nous nous serrerons, plus on est de fous, plus... — Je ne suis pas venu pour dîner, je me plains de monsieur, qui m'a cassé ma lanterne. — Dites donc que c'est votre lanterne qui m'a aplati mon chapeau et gâté mon habit. Prêtez-moi votre serviette, X...; les anciens s'oignaient d'huile avant le dîner, mais ils n'en prenaient pas de ce parfum-là. Maintenant, donnez audience à monsieur, moi je vais me mettre à table.

Resté seul avec M. L..., M. X..., après lui avoir vainement expliqué comment et pourquoi sa plainte n'a pas le sens commun, finit par lui dire : « Après tout, il n'y aurait là ni crime ni délit, cela n'est pas de ma compétence. M. E... V... demeure telle rue, n° tant; faites-le assigner chez le juge de paix, et s'il perd il paiera; je suis sa caution. »

Les deux parties ont donc comparu en personne devant M. le juge de paix. A peine sont-elles entrées et se sont-elles nommées, que ce magistrat s'adressant à M. V... : « N'êtes-vous pas, monsieur, l'auteur de.... ? — Oui, monsieur. — Tous les pères de famille vous doivent des remercimens, et pour ma part je vous offre les miens. »

L'affaire expliquée à l'audience, M. le juge de paix trouva comme M. le commissaire que la plainte n'était pas soutenable. Il condamna le traiteur aux dépens, ajoutant qu'il devait s'estimer heureux que M. E. V. ne lui eût pas réclamé reconventionnellement le prix de son chapeau et de son habit.

« Diable d'homme, s'écria M. L., il dîne avec le commissaire, et le juge de paix lui fait des complimens; il est quelque chose dans le gouvernement, c'est sûr. »

C'est fort drôle, disait M. E. V. en se retirant; mais je n'aurai pas perdu pour rien mon chapeau, mon habit et ma journée... Je ferai un vaudeville là-dessus. — Monsieur, dit l'audiencier, le tirant par la manche, je vous retiens un billet pour la première.

Revue dramatique.

THEATRE DE LA RENAISSANCE.

Reine de France, comédie en un acte et en prose, par MM. Colomb et Bellet.

Les auteurs de la pièce nouvelle disent à leur manière comment la pauvre Marie Leczinska devint reine de France. Leur manière n'est pas du tout celle des historiens. Avant d'épouser

Louis XV, Marie avait été un assez pauvre parti. Le comte d'Estrées la rechercha ; mais le mariage manqua, parce que, dit Voltaire, on ne voulut pas faire duc et pair le comte d'Estrées en considération de cette alliance. Ce mariage manqué a fourni à M. Pitre Chevalier le sujet d'une jolie nouvelle intitulée le *Mauvais parti* (1). L'auteur suppose que d'Estrées, devenu en effet duc et pair, se trouve trop grand seigneur pour épouser la fille d'un roi sans couronne et sans bien, qui vit d'une petite pension mal payée. Il renonce à elle pour prendre la fille d'un traitant enrichi dans la rue Quincampoix ; et Marie, dédaignée par le gentilhomme, devient la femme du roi de France.

Les auteurs de *Reine de France* ont tout simplement tourné la nouvelle en comédie, comme Bartholo tourne *Fanchonnette* en *Rosinette*, sans trop s'inquiéter d'accorder l'air avec la chanson, c'est à dire le sujet du récit avec les vraisemblances et les bienséances du théâtre. Nous voyons d'abord Stanislas Leczinski, dans sa retraite de Weissembourg, pleurant sa couronne et sa gloire déchues, recommençant sur la carte ses campagnes et celles de son héroïque protecteur Charles XII : introduction bien solennelle pour une œuvre aussi mince. Il songe à marier sa fille, dotée de beaucoup de grâces, de vertus, d'une excellente éducation, mais d'argent, pas un rouge denier. Cependant il croit lui avoir trouvé un époux. Le comte d'Estrées l'a vue, il en a été charmé ; il ne lui manque pour oser faire sa demande en forme que d'obtenir la dignité de duc et pair. Il l'obtient enfin ; Stanislas en reçoit l'avis, il attend son futur gendre en personne. Sans avoir encore rien dit à sa fille, il fait part de son projet à sa sœur la princesse Radzivill. Celle-ci, entichée de royauté, crie à la mésalliance. On annonce M. d'Estrées ; ce n'est pas le nouveau duc, c'est son jeune frère, sous-lieutenant imberbe ; qui vient en qualité de plénipotentiaire négocier le mariage. Fort mal reçu par la vieille princesse, il reçoit de la jeune un accueil plus encourageant. En un clin d'œil il l'aime et lui plaît. Qui le croirait ? le soi-disant sous-lieutenant, c'est Louis XV. Il a eu la fantaisie assez peu royale de voir la femme qu'il doit épouser. Comme son armée est campée non loin de là, il s'est échappé seul et déguisé, et s'est présenté dans la maison de Stanislas sous un nom d'emprunt. Il est présent lorsque Stanislas reçoit la lettre par laquelle le duc d'Estrées retire déloyalement sa parole. Il se propose lui-même pour gendre au père indigné. Des cris de vive le roi ! expliquent le mystère. Les officiers de S. M. inquiets de son escapade se sont mis à sa poursuite, et arrivent enfin au moment où Louis salue Marie reine de France.

Il y a un proverbe qui dit qu'*il faut tuer ceux qu'on vole*. Or, MM. Colomb et Bellet ont laissé très bien portant l'auteur du *Mauvais parti* ; la comédie est loin de valoir la nouvelle. Cette pièce est écrite avec une innocence digne de Berquin, et parfois le style s'émancipe en des singularités familières qui rappellent fort peu l'esprit de Pitre-Chevalier. *Reine de France* est une chute pour le théâtre de la Renaissance qui trouve d'ailleurs une ample compensation à ce petit échec dans l'acquisition de mademoiselle Fédé, jeune et charmante actrice qui débutait par le rôle de Marie Leczinska.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL.

Lekain à Draguignan, vaudeville en deux actes, par MM. Deforges et Paul Vermond.

Lekain est attendu à Draguignan, où il doit donner quelques représentations. Retardé par je ne sais quelle aventure, il y est précédé d'un pauvre histrion, nommé Doguard, qui, chassé de partout, vient chercher fortune à Draguignan. Cette respectable cité est en proie aux émotions les plus vives, comme vous pouvez le penser. L'affiche a promis *Lekain*. Toutes les places du théâtre sont retenues : madame la présidente a quitté son château, escortée du capitaine Bourdas, son sigisbé, pour venir admirer le Lovelace tragique dont les correspondances parisiennes ont porté jusqu'à elle la renommée amoureuse. Enfin, un magnifique souper, qui doit suivre la représentation, est déjà préparé, lorsque arrive Doguard, à demi mort de fatigue et de faim. Repoussé d'abord de toutes parts, il s'avise, pour se faire écouter, de prononcer le nom magique qui court sur toutes les lèvres. Aussitôt l'attention se porte sur lui, sur ce voyageur inconnu, et quelque difficile que soit la méprise, on croit voir en lui l'élève de Voltaire, le camarade de Clairon, le soutien de la scène française. Doguard, un peu effrayé de cette erreur flatteuse, déclinerait peut-être un honneur dangereux ; mais l'odeur du souper qui attend le grand homme l'a tout d'abord séduit. Il consent donc à passer pour Lekain, sans réfléchir aux suites d'un tel aveu. Et d'abord, et avant de souper, il va falloir remplir le rôle d'Orosmane. En vain il prétexte une fatigue extrême, en vain l'absence de ses costumes enlevés par des brigands. Le directeur a réponse à tout : on apporte à Orosmane son turban, son dolman, son poignard ; il faut se résigner, il faut jouer ; Doguard prend son parti. Plusieurs verres de Champagne avalés coup sur coup lui rendent le courage, et il se précipite comme un furieux sur la scène où l'attend Zaïre.

Son succès est immense. Les Dragnignannais sont dans l'enthousiasme, la présidente met à la disposition du grand homme sa main, son cœur et vingt mille livres de rente. Doguard, exalté par le triomphe, le prend au sérieux et s'admire : il donne audience avec la dignité d'un roi et traite de haut en bas un pauvre acteur qui se présente à lui, sollicitant en toute modestie le droit de lui donner la réplique. Ce nouveau venu n'est autre que Lekain lui-même, fort diverti par l'impertinente suffisance de son étrange sosie : au plus beau moment de la leçon que ce dernier croit lui donner, le nom de Lekain, écrit sur le volume de Racine que tient Doguard, vient lui révéler tout le ridicule de sa position. Il s'humilie alors et ne demande qu'à résigner le sceptre de bois doré, si imprudemment usurpé par lui. Mais Lekain ne l'entend pas ainsi. Obligé de se cacher à la suite d'un duel, il trouve très commode d'être remplacé, pour la maréchaussée comme pour les Draguignannais, par l'honnête Doguard auquel il abandonne très volontiers sa part de recette montant à 800 livres tournois. Cependant le capitaine Bourdas vient provoquer l'acteur qui lui ravit la belle présidente, et Doguard passerait peut-être un assez mauvais quart d'heure, si tout ne venait à s'expliquer.

Cette pièce, empruntée à une nouvelle de M. Eugène Guinot, intitulée : *Lekain en Provence*, que nos lecteurs doivent se rappeler, a complétement réussi. Beaucoup de gaîté, beaucoup d'esprit animent cette intrigue légère et facile ; les bons mots sont semés à pleines mains dans le dialogue, et le franc rire s'épanouit depuis la première scène jusqu'à la dernière. Il faut dire et répéter qu'Alcide Tousez est un merveilleux Lekain, un prodigieux Orosmane, et qu'après mademoiselle Rachel il ne pouvait y avoir dans la tragédie de début plus éclatant que le sien.

Lekain à Draguignan a pour auteurs MM. Deforges et Paul Vermond, autrement dit Eugène Guinot, le spirituel auteur du spirituel feuilleton dont nous parlions tout à l'heure.

Le roi Dagobert, tragédie en trois actes et en vers, de MM. Saint-Georges, Leuven et Deslandes.

Nous commettrions un faux matériel en écriture publique si nous disions que *Dagobert* est une excellente pièce, et qu'elle a été supérieurement accueillie. Mais aussi quel sujet difficile à traiter que la fameuse histoire de ce roi de la première race ! quel problème à résoudre que celui de cette culotte mise à l'envers par le monarque et remise à l'endroit par les conseils de saint Eloi, ce serviteur sage et fidèle ? Qui croirait que tout un système de haute politique fût caché dans le fond du vêtement nécessaire, dont pourtant il est douteux que Dagobert connût l'usage ? Eh bien ! voilà ce que des hommes d'esprit ont voulu nous révéler. A les en croire, Dagobert s'endormait dans une apathie effrayante ; ses chiens l'occupaient tout entier, et ni son royaume, ni sa femme Ildasperge, n'obtenaient de lui le moindre soin : c'était un roi crétin s'il en fut, et sa femme Ildasperge abusait de son crétinisme pour se livrer à toutes sortes de déportemens ; lorsque le prince de Gonesse s'avisa de lui envoyer, en manière de présent royal, un vêtement fashionable adopté par les élégans de sa cour, une culotte de velours rouge, doublée de drap d'or. Dagobert admira fort la richesse du présent, mais ne put deviner d'abord la manière de s'en servir. Fallait-il y passer les bras ou les jambes ? fallait-il mettre le velours en dehors ou en dedans ? Saint Eloi, par un éclair de génie, dit au roi qu'il fallait mettre le velours en dehors, et que par conséquent le drap d'or devait s'appliquer à cru sur la peau royale.

Sitôt dit, sitôt fait : le drap d'or agit avec tant de force que le roi changea de caractère et de mœurs en un clin d'œil. Comme un taureau, dans les flancs duquel on aurait enfoncé des milliers d'aiguillons, il redevint fier et superbe ; il agita ses cornes, et frappa l'air de ses mugissemens. Ildasperge se flattait de le reléguer dans un cloître, et de régner désormais seule avec Fleur-d'Amour, son amant. Vains projets ! vain espoir ! La culotte à l'envers a renversé tous ces plans coupables. Les ruses d'Ildasperge tournent contre elle-même : au lieu de tondre son mari, c'est Fleur-d'Amour qu'elle dépouille de sa flottante crinière : au lieu de l'élever sur le trône royal, elle le précipite dans une triste niche, où il languit, enchaîné par le cou, parmi divers autres quadrupèdes.

Enfin la culotte à l'envers a sauvé la France ; mais Dagobert n'y peut plus tenir. Son héroïque exaltation se change en fureur, en frénésie. Alors saint Eloi vient à son secours, et lui conseille de retourner sa culotte. Le roi suit son conseil, et le calme renaît dans son âme, et la clémence coule sur ses lèvres : il ne reste plus de mécontens que dans le parterre et dans les loges. Cependant les auteurs avaient pris avec le public la plus adroite des précautions : ils l'avaient préparé à l'indulgence par un prologue, commençant ainsi :

Bonjour, charmant public, comment vous portez-vous?
Moi, ça ne va pas mal, merci ! Salut à tous !

Ce prologue avait le double avantage d'être plein d'esprit, de bon goût, d'à propos, et débité par Levassor d'un ton, d'un air, d'un geste parfaits. Dans le bon temps de la comédie-française, on n'aurait pas trouvé d'accent plus vrai, plus naturel, plus comique. Le prologue fait beaucoup d'honneur aux auteurs et à Levassor, nous ne pouvons en dire autant de la pièce.

M. Henri Herz donnera le mardi 5 février, dans sa nouvelle salle un grand concert vocal et instrumental, dans lequel on entendra madame Dorus-Gras, de l'Académie royale de Musique, madame Laty, MM. Geraldi, Ponchard et Boulanger. M. Hauman, célèbre violoniste, exécutera une grande fantaisie pour le violon ; M. Henri Herz exécutera plusieurs morceaux de sa composition et pour la première fois de nouvelles variations sur *la Sonnambula* ; mademoiselle Beltz se fera entendre sur la harpe. Le concert sera terminé par un grand duo concertant pour deux pianos exécuté pour la première fois à Paris par MM. Henri Herz et Th. Doehler. Prix des places : Stalles d'orchestre, 12 fr. ; pourtour, 10 fr. ; par-

(1) Le Voleur a reproduit cette jolie nouvelle dans son numéro du 20 septembre 1838.

quet, 8 francs. S'adresser pour la location à la manufacture de pianos de M. Henri Herz, 38, rue de la Victoire et chez les principaux marchands de musique.

Revue de six jours.

25 JANVIER.— On écrit des province du Rhin au *Courrier de la Moselle*, que le cinquième corps d'armée prussien, cantonné aux environs de Berlin, venait de recevoir l'ordre pour se mettre en marche vers les frontières de Belgique. Déjà plusieurs régiments d'autres corps d'armée de la vieille Prusse et de la Pologne prussienne viennent d'entrer dans la Prusse rhénane.

— Un événement grave est annoncé par les journaux de Madrid, du 17. La garnison de Melilla, ville appartenant aux Espagnols et située dans le royaume de Fez, en Afrique, près de la mer, s'est soulevée et a proclamé Charles V. Une junte royale a été instituée sur le champ pour gouverner la place au nom du roi. Cette nouvelle répand à Madrid des inquiétudes sérieuses.

— La fièvre typhoïde fait en ce moment d'assez grands ravages à Londres, et particulièrement dans le quartier de Clerkenwelle et dans le voisinage de Gray's-im-Lane. Il y a eu plusieurs cas violens de fièvre scarlatine qui n'ont pas tardé à prendre le caractère du typhus. C'est cette dernière affection qui règne en ce moment.

— Des plaintes étaient adressées depuis quelque temps au conseil de discipline de l'ordre des avocats sur la manière dont sont souvent présentées les défenses d'office devant les cours d'assises.

Le conseil a décidé hier que, tous les trois mois, il serait dressé un tableau dans lequel figureraient quinze avocats pris soit dans le sein du conseil, soit parmi les anciens, et vingt stagiaires, et que ce tableau serait remis aux présidens d'assises afin qu'ils pussent être guidés dans la désignation qu'ils font pour les défenses d'office.

— On lit dans le *Mercure ségusien* (Saint-Etienne) :

« La fabrication des fusils de luxe, pendant l'année 1338, a été pour notre commerce de 39,042 fusils, dont 20,074 fusils à canon double et 18,968 armes simples, et pour les pistolets 3,231. »

— Le capitaine Smith, frère de la princesse de Capoue, va bientôt épouser miss Catherine Abbots, sœur de lord Tenderden. La belle mademoiselle de Crillon, fille du duc de Crillon et sœur de la comtesse Ch. Pozzo di Borgo, est à la veille de se marier avec le comte de Mercy, jeune Français très riche.

— La commune de Saint-Aubin (Maine-et-Loire) vient d'être le théâtre d'un horrible assassinat. Une jeune fille de cet endroit était recherchée par deux jeunes gens, dont l'un semblait être préféré à cause de sa fortune ; l'autre, qui devait hériter d'une tante avancée en âge et se trouver par là au niveau de son antagoniste, conçut et exécuta le projet de l'assassiner. Après s'être introduit chez elle par la toiture de sa maison, il lui serra la gorge avec un mouchoir et lui porta un coup de couteau au cœur. Il la laissa ainsi gisante dans son sang, et se sauva après lui avoir volé 900 fr. L'assassin a été arrêté.

— La célèbre bague du comte d'Essex est encore en la possession d'une noble famille anglaise qui conserve héréditairement ce triste et précieux souvenir. Cette famille est en ce moment à Paris, et n'a pas manqué, comme on le pense bien, de se rendre aux Italiens pour entendre l'opéra de *Roberto Devereux*, qui a pour sujet les aventures du comte d'Essex, et pour nœud principal la fameuse bague donnée par Elisabeth au comte.

Le lendemain de la représentation, la noble dame qui est aujourd'hui propriétaire de cette bague a écrit à Donizetti pour lui adresser tous les complimens que mérite sa belle musique et pour lui offrir de confier, au moins pour une soirée, la bague même aux acteurs du poème. Ainsi, la prochaine représentation de *Roberto* offrira probablement cette singularité que le précieux joyau du comte d'Essex figurera de nouveau, après si longtemps, mais il est vrai sur une autre scène, au milieu des tragiques douleurs de la cour d'Elisabeth.

26.— Outre la 3e division de l'armée belge dont les quartiers généraux sont établis à Diest, Lierre et Namur, la 4e division a son quartier général à Malines sous les ordres du général Duvivier; elle est composée de 22 escadrons de grosse cavalerie.

5e Division, dite division des Flandres, quartier-général à Gand, commandée par le général Clumb; elle se compose de plusieurs régimens de réserve et des 4es bataillons des régimens de ligne.

6e Division, dite division de l'Escaut, quartier-général à Anvers, commandée par le général comte de Looz. Elle comprend les deux rives de l'Escaut, la ville et la citadelle d'Anvers.

— Hier au soir, les deux drapeaux pris à la citadelle de Saint-Jean-d'Ulloa ont été placés dans l'église des Invalides.

— La *Gazette d'Augsbourg*, après avoir annoncé que les troubles de Faenza sont complétement apaisés, cite une lettre d'Ancône portant qu'on a découvert, dans cette ville, un complot dirigé contre le gouvernement pontifical, et que de nombreuses arrestations ont été opérées.

— La grille du piédestal de l'obélisque de Louqsor vient d'être posée. M. Hittorff, architecte de la place de la Concorde, se propose d'en faire dorer les ornemens pour la mettre en harmonie avec les candélabres qui décorent la place.

— Madame Laréveillère-Lépaux, femme de l'ancien membre du Directoire, vient de mourir à Paris dans un âge fort avancé.

— Le doyen des rois d'Europe, Charles-Jean (Bernadotte), roi de Suède, entre aujourd'hui, 26 janvier, dans sa 76e année, étant né le 26 janvier 1764.

— Paris a quatorze hôpitaux, contenant 5,397 lits, et douze hospices de charité (parmi lesquels sont aussi comptés les maisons d'orphelins, les hospices d'incurables, etc.), où se trouvent 12,158 lits. Les dépenses ordinaires qu'exigent tous ces établissemens s'élèvent à 11,255,657 francs. On compte, pour la nourriture et le traitement des malades : farine, 1,020,000 fr.; vin, 530,00 fr; viande, 1,200,000 fr.; autres provisions de bouche, 658,000 fr ; médicamens, 390,760 fr.; bandages, etc., 58,632 fr.; habillement, chauffage, blanchissage, 1,572,243 fr. L'entretien des bâtimens coûte 538,728 fr., et les frais d'administration s'élèvent à 1,230,535 fr.

— Un singulier mode de résistance contre l'augmentation de l'impôt de consommation s'organise en ce moment dans le canton des Grisons. Le premier jour de l'an, tous les fumeurs de tabac de la commune de Kublis sont convenus de consigner leurs pipes chez un dépositaire commun, et d'en cesser l'usage jusqu'à la suppression du nouvel impôt.

27.— Une lettre de Venloo, en date du 24, annonce qu'une partie de l'armée hollandaise a passé la Meuse et s'est portée sur la rive droite de ce fleuve. Elle pourra s'appuyer, par ce mouvement, sur la forteresse de Maestricht. L'armée belge se disposait à manœuvrer dans le même sens.

— Plusieurs généraux ont reçu l'ordre de partir pour aller prendre le commandement des divisions et brigades du corps de rassemblement qui se forme sur les frontières du nord. Les généraux Schramm, Bugeaud, Achard, de Faudoas Lalain d'Audenarde, de Lascours, de Rumigny, Fleury, Bourckholz et Blanquefort sont de ce nombre.

— Le pays apprendra avec joie, dit *le Sun*, que le point le plus intéressant du discours du trône aux deux chambres du parlement et au pays tout entier, sera l'annonce du mariage projeté de S. M. la reine d'Angleterre. L'heureux objet du choix de la reine est le prince Albert, fils du duc régnant de Saxe-Cobourg, et cousin de S. M. Le prince Albert est un beau jeune homme de vingt-deux ans. Il a demeuré quelque temps en Angleterre pour visiter la famille royale.

A quelle époque prochaine aura lieu cet événement, nous ne pouvons encore le dire ; mais nos lecteurs peuvent compter sur l'authenticité de nos informations.

— Le *Diario di Roma* annonce la mort du prince de Liéven. Ce célèbre diplomate russe est décédé à Rome le 18 janvier. Le même journal parle d'une nouvelle éruption du Vésuve qui a eu lieu le 8 janvier.

— Un voyageur écrit de Valenciennes, le 22 janvier : « Une digue a été renversée aux Crépins. Tout le pays est inondé. Le tocsin sonnait de plusieurs villages pour demander des secours. Le soir, une partie de la levée de Condé à Valenciennes est défoncée et est en partie submergée. »

— Le maire, un adjoint et quinze conseillers municipaux de Dieppe viennent de donner leur démission.

— Aujourd'hui MM. Soyer et Ingé ont fondu d'un seul jet le chapiteau et le tambour qui doivent couronner la colonne de juillet ; le chapiteau, le morceau le plus important qui ait été jamais fondu d'un seul jet, présente 84 pieds de développement et a nécessité 18 mois de travail.

— Aujourd'hui l'Académie des inscriptions et belles-lettres a procédé à la nomination d'un membre en remplacement de M. Amaury-Duval. Au premier tour de scrutin, M. Ch. Lenormand, conservateur de la Bibliothèque royale, a obtenu 27 suffrages sur 35 votans et a été proclamé membre de l'Académie.

28.— Le général Skrzynecki, commandant en chef de l'armée polonaise pendant l'immortelle lutte de 1831, le vainqueur de Dembe et d'Iganie, le héros d'Ostrolenka, vient d'être appelé par le roi Léopold à servir sous les drapeaux de la Belgique. Il est parvenu à se soustraire à la surveillance dont il était l'objet de la part du gouvernement autrichien à Prague. Arrivé le 24 à Londres, il doit être en ce moment à Bruxelles.

— Toutes les nouvelles que l'on reçoit de la Charente-Inférieure font connaître que le calme règne sur tous les points de ce département. Une certaine inquiétude existe cependant parmi les habitans de la campagne, et l'exportation des grains qui continuait les préoccupe beaucoup.

L'ordonnance qui défend l'exportation va sans doute les rassurer.

— La cour royale de Paris est saisie en ce moment d'une affaire grave; il s'agit d'un procureur du roi accusé d'intrigue et de fraude pour assurer son élection comme membre d'un conseil-général. Une audience extraordinaire a été consacrée à cette cause, et après avoir entendu Me Chaix-d'Est-Ange, chargé de soutenir la demande en annulation de l'élection de M. Mongis, procureur du roi à Troyes, la cour a renvoyé l'affaire à huitaine, et a invité l'avocat-général à prendre des renseignemens sur les faits allégués.

— Le *Journal de Smyrne*, du 9 janvier, annonce que le sultan Mahmoud vient d'accorder à M. Molé la grande décoration du *Nichan Iftihar*.

— Nous regrettons d'avoir à annoncer la mort du savant numismate M. Anchet de Blois, qui se

livrait à des recherches scientifiques dans les provinces méridionales de la Perse.

— Le clocher de Ferrières, dans l'arrondissement de Montargis, vient de s'écrouler. Ce clocher était un des plus anciens de France.

— Alger possède en ce moment un théâtre italien ; les pièces qui y ont été chantées sont : *Belisario, la Norma*, *Torquato Tasso* et *la Lucia di Lamermoor*. Le prix élevé des places n'empêche pas le public de s'y porter avec un empressement assez marqué. Il est question de reconstituer à Alger un théâtre de vaudeville avec les débris de la troupe française qui a échoué l'an dernier dans la comédie, la tragédie et le drame.

29.—La *Gazette d'Augsbourg* publie, sous la date de Naples, 10 janvier : « La reine douairière doit épouser, le 15 de ce mois, le chevalier de Balzo, colonel du 1er régiment de lanciers.»

—Le général Narvaez est parti de Gibraltar pour Londres dans les premiers jours de janvier, à ce que rapporte le *Diario* de Séville, sur la foi d'un voyageur.

— On mande de Constantinople :

Abdul-Heimid, le plus jeune des fils du sultan, annonce de grandes dispositions pour l'art militaire. Son sabre ne le quitte point. Il a une prédilection marquée pour les exercices stratégiques et pour les travaux de jardinage. Néanmoins il se livre aussi à des études sérieuses, et le sultan a, dit-on, le projet d'appeler à sa cour quelques célébrités françaises pour initier les jeunes princes aux sciences européennes et les faire voyager ensuite.

— L'armée vient de perdre une de ses gloires, et la France un de ses meilleurs citoyens. Le lieutenant-général Sémélé a succombé, à Urville, près de Metz, seulement âgé de 66 ans, dans la journée du 24 janvier 1839.

—M. le ministre de la guerre vient de trancher l'*importante* question de savoir comment les officiers d'état-major doivent porter le chapeau à cornes. Aux revues et aux défilés, dit le ministre, le chapeau sera porté *en bataille*, c'est à dire de travers; dans tous les autres cas, il sera porté *en colonne*, c'est à dire une pointe en avant.

— On avait recu d'Oran une fâcheuse nouvelle. Le bey Youssouf était à la chasse avec quelques autres personnes; il fut attaqué à l'improviste par un énorme sanglier, qui l'aurait mis en lambeaux sans l'arrivée d'un autre chasseur qui, d'un coup de fusil a abattu l'animal. Mais la balle, après avoir traversé le sanglier, a malheureusement atteint Youssouf à la cuisse et lui a fait une blessure que l'on dit très grave.

—Hier, à minuit, le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marquait 3° 5|10 au-dessous, de 0 ; aujourd'hui, à 4 heures du matin, 5°; à 6 heures, 5° 5|10 ; à midi, 4° 5|10. Il n'y a pas d'apparence que le froid soit excessif, au moins pour sa durée.

— M. le ministre de l'intérieur vient d'accorder une somme de 5,000 fr. à la ville de Bayeux, pour la conservation de la tapisserie de la reine Mathilde, représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands.

30. — On écrit de Saint-Pétersbourg au *Commerce*, le 12 janvier :

Le gouvernement russe augmente de plus en plus ses préparatifs de guerre. Jusqu'à présent, tous les mouvemens de forces de terre et de mer qui se sont opérés ont eu lieu au midi et à l'est de l'empire; maintenant il va y en avoir aussi dans les provinces et les parages du nord.

— L'ordre vient d'être donné à la corvette de charge *la Marne*, commandée par M. Barbier, capitaine de frégate, de partir de Toulon pour aller opérer le sauvetage de la frégate *l'Herminie*. On a reçu des lettres du commandant Bazoche, et, comme on devait s'y attendre, le naufrage de son bâtiment est un de ces événemens de mer qu'aucune prévoyance humaine ne peut empêcher.

Voici un extrait de la lettre écrite par M. Bazoche : « Parti de la Havane le 15 novembre, j'ai éprouvé une série de vents contraires, mais sans mauvais temps. Me trouvant près des Bermudes, et en situation de prendre bonne connaissance de ces îles, je voulus en approcher autant que possible. J'étais encore à quatre lieues de terre, quand la frégate échoua sur des récifs qui s'étendent jusqu'à cette distance et qui ne sont portés sur aucune des cartes françaises, je n'en avais pas d'autres à bord.

«Pendant un instant je n'ai eu que quarante hommes valides en état de faire le service de la frégate. Je faisais moi-même le quart; seul de l'état-major, je n'étais pas malade ! »

— M. Pavy, ancien député, l'un des plus honorables fabricans de Lyon, vient de mourir subitement dans cette ville, à l'âge de 72 ans.

— Le procès contre M. de Montalivet, à raison des fouilles pratiquées aux Tuileries au mois de septembre 1830, vient d'être mis au rôle, et sera vraisemblablement appelé dans les premiers jours du mois prochain.

Me Crèvecœur, avoué, doit occuper pour M. Gros.

M. Montalivet a constitué Me Balatier, aussi avoué au tribunal de première instance de la Seine.

C'est M. Jules Favre qui doit plaider pour le demandeur; suivant les *on dit* du Palais, M. Philippe Dupin plaiderait pour l'ancien intendant de la liste civile.

M. de Montalivet ayant renoncé à proposer un déclinatoire, cette intéressante affaire sera tout de suite plaidée au fond.

— Hier matin, à dix heures, il y a eu à l'église Saint-Roch un service anniversaire pour M. Severini, qui a péri, il y a un an, par suite de l'incendie du Théâtre-Italien.

— Il est bruit en ce moment, dit-on, au Théâtre-Français, de réclamations élevées par mademoiselle Rachel, au sujet de son traitement.

Sans vouloir nous faire juges de cet incident, et sans contester les grands services que cette jeune actrice rend chaque jour à la Comédie-Française, nous croyons devoir dire que le directeur de ce théâtre n'a pas attendu qu'une demande de cette nature lui fût faite pour donner à mademoiselle Rachel un témoignage de son équité. En effet l'engagement de mademoiselle Rachel, d'abord de 4,000 fr., a été porté par lui, et de son propre mouvement, à 8,000 fr. au mois d'octobre, et à partir de ce moment il lui alloue en outre une gratification de 1,000 f. par mois, ce qui porte le traitement annuel de mademoiselle Rachel à 20,000 fr.

Bals de l'Opéra. — On se souviendra longtemps du dernier bal de l'Opéra. Dès minuit la salle était comble. Dans les loges, dans les corridors, dans le foyer, en bas, en haut, partout la foule, joyeuse, animée, haletante de plaisir. Plus de 5,000 personnes se pressaient dans cette immense enceinte magnifiquement décorée, éblouissante de lumière, de parure et de fleurs. On ne marchait pas, on se portait. Les riches et nombreux équipages qui attendaient à la porte de l'Opéra annonçaient que cette imposante réunion était composée de l'élite de la société de Paris.

Les danses, dirigées evec une admirable précision par Jullien, se sont prolongées jusqu'au jour. Sa nouvelle valse, *la Fauvette*, exécutée par lui sur la petite flûte, a obtenu un immense succès.

Bals de la Renaissance. — Il faut obéir au public, surtout quand il se prononce d'une manière aussi péremptoire qu'il l'a fait dimanche dernier au bal de la Renaissance. La foule s'est portée à cette belle fête avec une telle violence qu'une grande partie du public a été forcée de renoncer à pénétrer dans la salle, même après plusieurs heures d'attente sous le péristile, par un froid de 10 degrés. L'escalier, les couloirs, toutes les loges, tous les lieux où pouvaient se placer deux pieds et s'appuyer une main étaient occupés par les masques, les dominos, les danseurs, les curieux, tout Paris enfin. En présence d'une vogue aussi prononcée, l'administration a dû compenser la courte durée du carnaval et se relâcher un peu du nombre restreint des bals qu'elle avait promis. Elle en donnera donc un cinquième CE SOIR JEUDI, et la beauté de ce bal extraordinaire ne laissera rien à regretter aux personnes pui ont dû se priver de celui de dimanche dernier.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et fond. de FELIX LOCQUIN et comp. rue N.-D.-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,

5 FÉVRIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Année.

N° 7.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

SÉJOUR DE LORD BYRON A PISE.

Destinée de lord Byron (1).

Pise 30 décembre 1838.

Souvent, dans nos promenades sur le quai de la rive droite de l'Arno, je passe devant le palais Lanfranc qui fut habité par lord Byron en 1822. On lit dans un roman récemment publié que la cupidité exploite aujourd'hui au palais Lanfranc le souvenir du poète anglais. C'est une erreur. Depuis le passage de lord Byron, ce palais a été acheté par un riche seigneur de Toscane, qui en fait sa demeure, et la *cupidité* n'en ouvre point les portes. Voulez-vous savoir comment l'auteur de *Child-Harold* vivait à Pise? Il se levait très tard, parce qu'il travaillait la nuit; c'est de minuit à trois heures qu'il ***battait monnaie dans son officine poétique***, selon ses propres expressions; vous savez que ses vers étaient comme des lettres de change payables à vue à Londres. Il avait, dit-on, coutume d'allumer sa verve au feu des liqueurs fortes. Je pense pourtant que le poète avait d'autres moyens de s'inspirer, puisqu'il composait aux heures de la nuit; le spectacle d'un beau ciel étoilé pouvait bien autrement éveiller son génie que l'usage des meilleurs spiritueux britanniques. De onze heures à midi, Byron prenait son premier repas; sa nourriture était toujours maigre. La raison qu'il donnait de ce régime, c'est que la viande rend féroce; mais on pouvait en trouver le motif véritable dans la peur qu'il avait de prendre de l'embonpoint. Cet homme, que son pied-bot rendit si malheureux, avait, comme on sait, une grande prétention à la beauté des formes; il aurait acheté de plusieurs années de sa vie l'idéale perfection d'Apollon, pour faire oublier une infirmité qui mit tant d'amertume dans son âme, et qui peut-être fut la cause première de sa sombre humeur, de sa haine si profonde contre la société, contre les hommes. La manière dont Byron sentait son infirmité est le plus incroyable petit côté de cette grande nature.

Après le repas de midi, le poète, accompagné de quelques Anglais ses amis, s'en allait à cheval à travers les campagnes de Pise. Le divertissement ordinaire de la cavalcade était de tirer des coups de pistolet contre des *paoli* (petites pièces d'argent du pays) qu'on lançait en l'air. Byron tirait habilement le pistolet et manquait rarement la pièce d'argent. A l'approche du soir la cavalcade rentrait dans la ville. Le poète prenait son second repas de sept à huit heures. Ses soirées se passaient chez madame Guiccioli, qui demeurait dans un autre quartier de Pise. A onze heures le poète rentrait au palais Lanfranc et recommençait son nocturne labeur. Ainsi vivait Byron sur les bords de l'Arno. Il recevait peu de monde chez lui, et poussait le dédain aristocratique jusqu'aux limites les plus extrêmes; ce qui ne l'empêchait pas de professer les doctrines les plus libérales, et de répondre à une obligeante invitation du grand-duc de Toscane, par ces mots d'une assez bonne crudité démocratique : ***Je n'aime pas les rois!***

La vie de Byron s'écoulait donc paisiblement à Pise, lorsque le 21 mars de cette année 1822 un événement fâcheux vint jeter le trouble dans ses jours; je veux parler de l'affaire du sergent Masi, qu'on a diversement racontée en Angleterre, et que je puis vous donner dans toute sa vérité. Etienne Masi, d'origine toscane, était sergent-major dans la compagnie des chasseurs à cheval, et se trouvait alors de garnison à Pise; il n'est pas chevalier de notre Légion-d'Honneur, comme on l'a dit, mais il a combattu avec distinction sous les bannières françaises, au temps de Napoléon. Masi vit encore; il habite Pise. J'ai demandé à voir cet homme qui, par le hasard des choses de la vie, a exercé une grave influence sur le destin d'un grand poète; on nous l'a amené; c'est un homme de quarante-six ans; sa physionomie est ouverte; elle respire la bonté et la loyauté. Masi nous a raconté l'événement du 21 mars; je vais le laisser parler :

« C'était vers le coucher du soleil, nous dit le sergent; je revenais à cheval d'une partie de campagne, et je me trouvais à un quart d'heure de Pise, du côté de la porte d'*alle Piagge*, devant moi, je vois la route occupée, envahie par une cavalcade qui regagnait lentement la ville; c'était lord Byron, accompagné de ses amis, ainsi que je l'ai su depuis; auparavant je n'avais jamais entendu prononcer son nom; dans mon humble vie de garnison, je n'étais guère au courant des renommées poétiques. Il m'importait de rentrer à Pise le plus tôt possible, car j'avais à commander pour le soir quinze soldats de faction au théâtre. Je cherchais donc à m'ouvrir passage à travers la cavalcade, mais le che-

(1) Nous empruntons cet article à une lettre que M. Poujoulat vient d'adresser à *la Quotidienne*.

min restait toujours fermé, et pas un des cavaliers ne se dérangeait; je m'aperçus au contraire que ces messieurs se moquaient de mon impatience et qu'ils avaient envie de se jouer de moi. A la fin je perdis patience; mon cheval, qui était fougueux et que j'avais eu de la peine à retenir jusque-là, passa rapidement au bord du chemin sur des tas de pierres destinées à l'entretien des routes. Aucun des cavaliers n'avait eu l'air de prendre garde au bruit des pas de mon cheval sur les pierres; toutefois, en passant rapidement, je touchai un de ces messieurs, je ne sais si ce fut lord Byron, et la secousse lui fit tomber son chapeau. Je continuai ma route, lorsque tout à coup le courrier de lord Byron, lançant son cheval, me touche à dessein assez fortement la jambe; je feignis de ne pas comprendre son intention et je ne dis mot.

» Un instant après, toute la cavalcade m'entourait; ces messieurs me demandent raison de l'insulte qu'ils ont reçue, disent-ils; lord Byron et un colonel à grosses moustaches me donnent leurs cartes et me demandent la mienne; je réponds que je n'ai pas de carte, que je m'appelle Masi, sergent-major à la compagnie de chasseurs à cheval, et que je n'ai jamais reculé devant un duel. Mais lord Byron et le colonel s'obstinaient à vouloir ma carte ou au moins mon nom par écrit; moi je répondais toujours que je m'appelais Masi et que cela devait suffire. J'avais trente ans alors, j'étais vigoureux et je n'avais pas peur. Tout à coup un des cavaliers me donne un coup de cravache qui m'atteignit à peine, mais le coup était donné et l'injure était faite; mon sang bouillonnait; je tirai mon sabre, et à coups de plat de sabre je les démontai tous, tant qu'ils étaient. *Cet homme-là est un diable*, disaient les Anglais déconcertés. Une dame qui était en voiture, et qui avait l'air de connaître ces messieurs (c'était madame Guiccioli), en voyant lord Byron démonté, s'écriait : *Ciel! ayez pitié de nous!*

» J'entrai dans la ville; je prévins les gardes de la porte d'*Alle Piagge* et leur fis dresser procès-verbal. Tandis que je m'avançais seul sur le quai de l'Arno, on vient me prévenir que mes jours sont en danger; on m'engage à ne pas suivre le quai, mais à passer sur le pont voisin de la porte d'*Alle Piagge*. Je n'écoutai point ce qu'on me disait et je poursuivis ma marche vers le palais Lanfranc, ignorant que c'était là l'habitation de lord Byron. Soudain plusieurs Anglais m'entourent; je leur fais croire d'abord que j'ai une paire de pistolets à ma selle; je feins d'y porter la main et je menace de brûler la cervelle du premier qui s'approchera. Cette ruse produit d'abord son effet. Peu de temps après, un Anglais se précipite vers moi avec un pistolet, mais je l'enlace dans mes bras et je l'empêche de lâcher son coup. Pendant ce temps la ville était en mouvement; la population de Pise s'ameutait vers le palais Lanfranc; au milieu du désordre, un homme sorti du palais de lord Byron me perça le côté avec une canne à dard à deux tranchans; je ne vis point cet homme, et dans mon trouble et dans la situation violente où j'étais alors, je ne fus en quelque sorte averti du coup que par le sang qui coulait. On m'emporta à l'hôpital le plus voisin; le chirurgien Vacca, que nous avons perdu depuis, dont vous avez pu voir le tombeau au Campo Santo, fut appelé; il déclara la blessure mortelle et annonça qu'il me restait à peine vingt-quatre heures de vie.

» Le lendemain, lord Byron m'envoya son chirurgien et cent louis en or, me faisant dire qu'il déplorait ce malheur et qu'il ignorait le meurtrier. Je ne voulus pas voir le chirurgien anglais et je renvoyai à lord Byron son or; je lui répondis que je n'avais pas besoin de ses secours et que ma solde me suffisait : je répondis aussi que si je ne mourais pas de la blessure, j'irais lui en demander raison; et que si je mourais, d'autres me vengeraient. Lord Byron disait qu'il ne savait pas celui qui m'avait percé le flanc; il l'ignorait peut-être, mais c'était pourtant un homme de sa maison. Je vous ai dit que la ville de Pise avait été en mouvement, cela devint en effet une grande affaire; les étudians s'étaient rassemblés et voulaient chercher le coupable; le commandant de Pise eut beaucoup de peine à contenir la compagnie de chasseurs qui voulait venger son sergent. Le gouverneur de Pise mit en prison tous les serviteurs de lord Byron, et signifia à tous ses compagnons l'ordre de quitter la ville; il accordait à Byron un délai. Ma convalescence fut bien longue, mais, comme vous voyez, je ne suis pas mort, malgré l'arrêt du célèbre Vacca; toutefois mon malheur a été grand, car ma carrière militaire s'est trouvée interrompue, et je suis père de famille. Le grand-duc de Toscane, qui m'a fait plusieurs fois raconter cette aventure, est venu à mon secours par une pension de cinquante francs par mois. Souvent aussi des voyageurs anglais veulent que je leur raconte tout cela; ils me disent qu'on parle plus de moi à Londres qu'on ne parle du Saint Père à Rome. »

Pendant que Masi nous redisait cette histoire, sa physionomie s'animait; toutes les impressions de ces momens-là, déjà si lointains, se peignaient dans ses yeux; de temps en temps il essuyait des larmes. J'ai remarqué que pas une parole amère contre lord Byron n'est sortie de la bouche du pauvre sergent. « Mon portrait a couru à Londres, nous a dit Masi, et voici comment il a été fait. Deux ans après mon malheur, je m'étais fait marchand de tabac; un jour un Anglais entre dans ma boutique et achète un paquet de cigares; il paie le paquet, mais il désire le laisser chez moi et se réserve de venir prendre les cigares l'un après l'autre, à mesure qu'il en aura besoin. Chaque fois que cet Anglais entrait dans ma boutique, il me regardait avec une attention extraordinaire. Le paquet de cigares tirait à sa fin, lorsqu'on vint m'annoncer qu'on avait fait mon portrait et qu'il était fort ressemblant. » Au rapport de Masi, les serviteurs de lord Byron furent mis en liberté sans qu'on eût pu découvrir le nom du meurtrier; ce nom est resté un mystère. On a insinué que Masi pouvait bien avoir été frappé par l'ordre de lord Byron. Nous pensons que cette insinuation est une des nombreuses calomnies dont on a chargé la mémoire du poète, qui malheureusement ne fut pas toujours sans reproche. Les torts de Byron dans cette affaire peuvent se réduire à ceux qui résultent du récit simple et vrai du sergent toscan.

Le funeste accident du 21 mars avait changé la vie de lord Byron à Pise; ses compagnons étaient dispersés; il restait seul et sous le coup de la malveillance publique. On comprend le désir qu'il eut de s'éloigner pour quelque temps de la ville où souffrait un homme frappé par un des siens. Byron alla passer plusieurs semaines dans le voisinage de Livourne, à Montenero; il occupait une villa appelée Casa Rossa, et retrouvait là son jeune ami Gamba, frère de madame Guiccioli. Ses jours étaient tristes à Montenero; privé de sa chère Ada, il s'était attaché à une fille naturelle nommée Allegra, et la regardait comme l'espoir de son cœur, comme la consolation de sa vie; or, cette pauvre petite créature, qui occupait tant de place dans l'âme de Byron, ne devait qu'apparaître sur la terre; elle mourut à Bagnacavallo, le 22 avril, âgée de cinq ans et trois mois. Vous eussiez dit qu'Allegra était montée au ciel pour demander d'avance à Dieu le pardon de son père. Les restes d'Allegra furent portés et ensevelis en Angleterre, avec une inscription où le poète disait : *J'irai à elle, mais elle ne reviendra point à moi* (*Andro à lei, ma ella non ritornera a me*).

De nouvelles affaires qu'il est inutile de rapporter amenèrent une décision sévère contre le jeune Gamba; il lui fut ordonné de quitter la Toscane sous trois jours. Le gouvernement avait espéré que Byron suivrait son ami, mais celui-ci laissa partir Gamba pour Gênes et revint à Pise. Le poète songeait pourtant à quitter les bords de l'Arno, la Toscane n'avait plus pour lui ni repos ni charme; mais vers quel pays de la terre devait-il porter ses pas ? Sur quel rivage devait-il chercher un asile ? Il l'ignorait. Un beau rayon de gloire s'attachait à son nom en Europe, mais la malédiction, la haine s'y attachaient aussi. Pendant que Byron abandonnait son esprit à toutes les incertitudes de l'avenir, de tristes nouvelles lui arrivèrent; le 8 juillet, ses amis Shelley et William-Smith, traversant avec une barque le golfe de Spezzia, avaient été surpris par un violent coup de vent et avaient terminé misérablement leur vie sous les flots. Ce ne fut qu'après quinze jours de recherches vaines qu'on trouva les deux cadavres rejetés sur la rive, à quatre milles l'un de l'autre. Shelley n'avait que vingt-neuf ans; ses compositions intitulées : *l'Esprit de la Solitude, Béatrix Cenci*, révélaient de hautes facultés poétiques. Ce malheureux était athée ou du moins se vantait de l'être : mais dans ses compositions Shelley n'a pu échapper à Dieu, il s'y montre religieux et mélancolique. Son âme valait mieux que son esprit.

Après en avoir obtenu l'autorisation des gouvernemens de Toscane et de Lucques, Byron s'occupa d'honorer les dépouilles des deux amis. Il se rendit au bord de la mer, entre Bocca di Ferchio et Viareggio, petit port du duché de Lucques, où deux bûchers furent construits pour brûler les cadavres dont on voulait transporter les cendres. Ces funèbres cérémonies durèrent deux jours : le premier jour on brûla le corps de William, le second, le corps de Shelley. Trelawney avait particulièrement aidé Byron dans l'accomplissement de cette œuvre d'un si étrange caractère. Depuis les siècles lointains de l'Etrurie et les vieux temps de la domination romaine, rien de semblable ne s'était vu dans ce pays de Toscane. Une telle scène, qui rappelle si complétement les mœurs de *l'Enéide*, était

bien digne de Byron. Si j'étais peintre, je trouverais un grand sujet de tableau dans le spectacle de ces bûchers dressés sur la plage solitaire, dans le spectacle de la mer de Toscane mêlant le bruit de ses flots au long pétillement du sapin embrasé, et dans l'imposante perspective des Apennins de l'autre côté de l'horizon. Byron et ses compagnons, debout et tristement immobiles sous les ardeurs d'un ciel d'été, animeraient ce sévère tableau. Les cendres de Shelley furent transportées à Rome dans le cimetière protestant, auprès du tombeau d'un enfant qu'il avait perdu en Italie. Les cendres de William furent transportées en Angleterre. Ces poétiques honneurs, rendus à la mémoire des deux amis, furent pour ainsi dire les adieux de Byron à la Toscane. Deux mois après, il était établi à Gênes dans le palais Albaro. C'est là qu'il demeura jusqu'à l'époque de son départ pour la Grèce, où la mort l'attendait.

On peut regarder le séjour à Pise comme le temps des dernières joies, des dernières inspirations de lord Byron ; c'est la dernière bonne page de sa vie d'Europe. La Toscane vit aussi commencer, pour le poète, cette série d'accidens et de misères qui achevèrent d'assombrir l'horizon de ses jours. Les mois passés à Gênes, et qui précédèrent le départ pour les contrées helléniques, furent des temps d'agitation et d'angoisses, quoique mêlés à je ne sais quel passe-temps d'amour. Byron était fatigué de son destin ; l'Occident n'avait plus rien à lui offrir ; pressé d'en finir avec l'Europe, il hésitait entre l'Amérique et la Grèce ; il se décida pour la Grèce parce qu'il y avait de ce côté-là quelque bruit de gloire. Il y eut du désespoir dans son aventureux pélerinage ; Byron quitta l'Europe à peu près comme on déserte la vie aux mauvais jours.

Je n'ai pas l'intention de faire ici des discours sur lord Byron, qu'on a tant de fois jugé ; j'ai trouvé son souvenir à Pise comme je l'avais trouvé à Athènes et aux lieux bords de l'Hellespont, et j'ai demandé aux où je suis ce qu'ils savaient de cet homme qui a passé comme un météore sur notre génération : il y a des renommées qui ont le privilége de vous saisir le cœur. Nous avons eu des gens qui avaient la prétention de continuer Byron ; ceux-là ressemblent aux gens qui veulent continuer Bonaparte ; de pareils destins n'ont point d'héritiers. Ces hommes se lèvent sans qu'on les attende, passent sur notre ciel au bruit de l'enthousiasme et de la haine, et puis tombent dans l'histoire ; la page qu'ils ont remplie ne se tourne pas. Byron a beaucoup maudit parce qu'il a beaucoup souffert. Il a été l'expression d'un temps où la douleur, oubliant les destinées futures de l'homme, aurait voulu tout refaire ou tout briser.

Les vers de Byron ne mourront point ; ils sont chargés d'apprendre à la postérité tout ce qu'on souffre quand on ne croit pas. Les chants du poète anglais retentissent trop souvent comme les harmonies de l'abîme, et vous diriez que sa muse habite le Tartare, ce sombre Tartare que nous a peint son compatriote Milton. C'est alors que Byron se montre à nous comme l'interprète du mauvais côté du cœur de l'homme. Mais il en a connu aussi le côté élevé, le côté généreux, et voilà pourquoi de nobles âmes se sont attachées à lui, voilà pourquoi il a inspiré un tendre intérêt aux cœurs les plus purs. On a cité de jeunes femmes qui, menacées d'un précoce trépas, ne voulaient pas sortir du monde sans remercier le poète des consolations qu'elles en avaient reçues.

La prière trouvée dans l'Album de la jeune de Sommerset après sa mort, n'est-elle pas un touchant et honorable souvenir dans la vie de Byron ? Cette pieuse femme, émue du sort du poète, appelait ardemment sur lui la divine miséricorde. Touché d'une telle prière, Byron écrivait que cette intercession de l'angélique femme pour son salut dans la vie à venir, il ne l'échangerait pas contre les gloires d'Homère, de César et de Napoléon, si toutes ces gloires pouvaient se réunir sur une seule tête.

POUJOULAT.

UN DÉJEUNER D'AMIS.

(Le fragment que l'on va lire est emprunté à *Tout pour de l'Or* (1), nouveau roman de M. Hippolyte Auger. Ce livre a un grand mérite de style et l'action en est bien conduite ; mais nous ne donnerons pas des éloges sans restriction à la portée morale de l'idée qui y domine : comme l'indique le titre, c'est l'amour de l'or, l'ambition de la richesse, cette fièvre qui dévore l'époque actuelle, que le romancier a voulu stigmatiser ; jusqu'ici rien de mieux. Par malheur, tous les personnages, moins un, de l'ouvrage de M. Auger, sont en proie à cette même soif de l'argent, et commettent à l'envi des bassesses et des crimes pour arriver à leurs fins. Or, si c'est là une peinture de mœurs, elle est exagérée, fausse par conséquent. Nous croyons qu'en fait de mœurs et de morale, il faut s'attaquer non pas à l'exception, mais à la généralité, et qu'un hideux tableau ne saurait jamais être une leçon pour personne.— Ce qui suit est le premier chapitre du roman.)

Au troisième étage d'une maison de la rue Saint-Hyacinthe, dans un petit appartement composé de deux chambres d'étudians, vivait Charles Gérard : les voisins n'avaient jamais eu à se plaindre de lui ; pas de bruit, une régularité de vie peu ordinaire chez les jeunes habitans du quartier, des mœurs douces et polies ; tout ce qui inspire la confiance, rien de ce qui autorise les oisifs à s'immiscer dans les affaires d'autrui, à prendre des informations indiscrètes. Aussi la jeune femme qui partageait la modeste fortune de l'étudiant était-elle appelée par la portière de la maison, et à son exemple par tous les locataires, *madame Gérard*, sans qu'on songeât le moins du monde à savoir si les époux étaient de ceux dont parle le poète, *qui pour se passer du divorce se sont passés du curé.* L'ordre et l'économie régnaient dans leur demeure, Charles était studieux, Marianne était laborieuse, le bonheur les liait : tout allait bien pour eux.

(1) 2 vol. in-8, chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.

Un jour quatre amis étaient assis à la table de Gérard, et la jeune femme ne présidait pas un déjeuner splendide, pour le pays. Marianne était donc une de ces créatures dévouées qui consacrent leur existence à celui qu'elles aiment, qui trouvent dans leur cœur la force de supporter une vie sans considération, sans protection, en butte à tous les caprices d'un jeune fou, esclave de ses plaisirs, veillant pour ses besoins, oubliant les peines, les fatigues sous un sourire du despote, heureuse et fière de le voir répondre à ses caresses. Seulement le caractère de Charles Gérard rendait le sort de Marianne moins à plaindre ; l'étudiant était doux, modeste, satisfait de sa situation, et la grisette n'exigeait jamais les plaisirs de la guinguette ou du théâtre. D'ailleurs Charles et Marianne étaient trop bien unis pour vouloir ce qui aurait pu les distraire de leur félicité. Il fallait donc une circonstance bien importante pour qu'ils consentissent à se séparer, ne fût-ce qu'une matinée.

Cette circonstance n'avait cependant rien qui les obligeât à changer leurs heureuses habitudes, Gérard venait de *passer sa thèse*, il était reçu docteur en droit, il avait été félicité par ses meilleurs camarades, et, dans sa joie, il avait voulu les réunir, et se reposer, dans un joyeux repas, de la vie pénible de travaux, de veilles et de soucis, avant de s'élancer vers l'avenir, tout riant d'espérances.

Cette petite débauche avait, comme on le voit, son beau côté : il n'y a que le méchant qui ne sache pas faire quelquefois une folie. Le bon cœur de Charles n'avait pas prévu que Marianne ne pouvait pas assister à ce festin, bien que ses amis connussent leur intimité ; mais prudente, réservée, elle s'était refusée à paraître, non pas, disait-elle, parce que ces messieurs étaient au dessus d'elle par leur situation, mais parce qu'elle ne voulait pas que sa présence mît obstacle à leur gaîté. — Ils m'embarrasseraient ou je les gênerais, ajoutait-elle, il est plus sage de ne pas être là. — Gérard à cette observation avait éprouvé, au fond du cœur, une atteinte de regret ; mais en la voyant préparer de si bon cœur, avec tant de zèle et de soins, le repas qu'elle n'allait pas embellir, il se consola par la pensée qu'un semblable dévoûment l'unissait encore plus étroitement à elle.

Ils étaient donc cinq autour d'une table chargée de mets et de vins. Gérard avait fait grandement les choses, toujours relativement parlant : le vin de Champagne pétillait dans les verres, on s'échauffait à parler, et l'observateur calme et froid aurait saisi dans leur conversation des traits distincts de caractère, comme le peintre eût tracé des portraits variés.

Les quatre convives de Gérard, à peu près du même âge, s'étaient liés avec lui et entre eux sur les bancs de l'école, en assistant aux cours, et comme on se lie d'ordinaire dans le pays latin, sans trop savoir qui l'on est, par la raison qu'on n'est rien encore. Cependant la fortune et la position d'un père se reflètent sur l'étudiant par le langage, par les habitudes, par la [illegible], par le costume, [illegible] [illegible] une carrière, lui [illegible] tous les [illegible] d'arriver en [illegible] ses vœux et [illegible] obstacles, à commencer par la [illegible],

car, à vrai dire, il n'y a de charges que pour les pauvres.

Gontran, dont le père joignait au titre de baron cent cinquante mille francs de rente, assis gaîment à la table du pauvre Gérard, était loin de se douter qu'il fût né pour quelque faveur, avant qu'il pût la mériter. Mais l'avarice du baron de La Roche retenait son fils dans une situation favorable à l'étude du *droit*, obligatoire aujourd'hui, et le monde ne lui avait pas enseigné par les mœurs ce *droit* du plus riche, qui est maintenant le droit du plus fort. Gontran, beau garçon, bon garçon, se trouvait sans scrupule au déjeuner de son ami Gérard, car le déjeuner était bien servi, et les sympathies de l'adolescence y conservaient toutes leurs illusions.

A côté de lui, se trouvait Frédéric, élève en médecine : c'était un de ces esprits pâles, qui prennent au frottement toutes les nuances; il pouvait faire une chose aussi mal qu'une autre, plaider ou donner des ordonnances. La froideur de son intelligence lui valait une sorte d'aplomb qui ne laissait pas de faire des dupes; il avait l'apparence de ce qu'on appelle un homme de poids, formule destinée à déguiser l'homme lourd; et, comprenant à merveille la thérapeutique, il en appliquait les moyens à ses relations sociales; sa théorie était de traiter ses amis d'après ses propres besoins. Faux sans le savoir, perfide sans le vouloir, son langage avait la double faculté de calmer par la forme, et d'irriter par le fond. Avec lui le baume envenimait la plaie, les antiphlogistiques redoublaient l'ardeur fébrile; appliquant à sa conduite les diverses doctrines étudiées à l'école, les poisons y jouaient un grand rôle, d'après le système homœopathique *similia similibus*, et son visage impassible le servait d'ailleurs admirablement pour tout ce qu'il voulait entreprendre.

Emilien, autre convive, était un de ces jeunes gens dont la beauté frappe à la première vue; réunissant, comme les statues d'Antinoüs, la grâce et la force, il était magnifique à montrer : malheureusement le beau front du jeune homme prétendait à la pensée, sa belle bouche à la parole spirituelle; il tenait une plume entre ses doigts effilés, avec la conviction la plus profonde qu'elle écrivait des vers. Cependant, la vérité oblige à le dire, il n'était pas parfaitement absurde, il avait le secret bien rare de rester dans les limites du supportable, et la personne perçait toujours un peu dans ses paroles, comme elle se reflétait sur ses écrits.

Mais à la place d'honneur brillait Eugène, l'homme capable de la réunion : l'esprit, l'audace, une sorte de logique imagiée donnaient à sa faconde l'entraînement et la verve d'une improvisation de tribune; il semblait qu'il parlât sans cesse à des masses; jusqu'au bonjour, tout prenait dans sa bouche une emphase de rhétorique, une affectation de style, un coloris de philosophie, qu'il soutenait avec une intrépidité foudroyante et capable de confondre l'intention la plus déterminée de le surprendre en défaut. Sa prodigieuse mémoire fournissait à tous les textes, comme elle venait de tous les textes; il parlait pour et contre un même sujet avec une conviction digne de notre époque; rarement embarrassé, le moyen ne lui manquait jamais pour une péroraison hors de propos; se pavoisant de citations grecques et latines, il s'étayait surtout des Allemands, des Ecossais; Kant et Dugald Stewart paraissaient tout à coup dans les passe-passes de sa métaphysique et sous les gobelets de son éloquence. Puis, raisonnant à la façon de Sganarelle, il concluait, après un débordement de mots, par une explication digne du *Médecin malgré lui* : *les humeurs peccantes, comme qui dirait... peccantes*; il argumentait de la même manière : Dieu, messieurs, c'est Dieu, nous tenons Dieu : l'âme, messieurs, c'est l'âme, nous tenons l'âme, etc., etc.

Eugène était plus âgé que ses amis; un embonpoint précoce menaçait son corps d'être bientôt aussi hideux que son âme. Capable des plus grands excès, parcourant toutes les routes, il résumait en lui le satyre de l'antiquité, le satan et le clerc sans frein du moyen-âge, et le luthérien hypocrite de nos jours, sous le masque d'affectation et de coquetterie d'un élégant de Paris. Son regard de bouc étincelait dans les chairs informes de son visage; c'était son seul rapport avec Mirabeau, qu'il aspirait à reproduire; mais le marquis commençait la révolution, et le jeune plébéien, ne s'en tenant pas aux mœurs de 1790, aurait voulu la terminer, lui, en imitant Barras. Positif, sensuel, souple, la réhabilitation de la matière, prêchée par le saint-simonisme, l'aurait rendu infailliblement pape dans la nouvelle religion, si elle eût triomphé en police correctionnelle. Du reste, habile à déguiser ses vices, il les rattachait tous à une qualité, et dans l'exubérance de la bonne opinion qu'il avait de lui-même, le *moi* ne lui suffisait plus, il se personnifiait sous le pronom royal et collectif *nous*; aussi disait-il : *Nous* sommes jeune, *nous* sommes intelligent et fort, l'avenir est à *nous, nous* aurons le pouvoir.

Les cinq amis étaient donc comme on l'est à la fin d'un déjeuner, devisant sous l'influence du vin de Champagne; prévoyant l'avenir de leur amphitryon, avec une bonne volonté qui prenait sa source dans les rêves qu'ils faisaient pour eux-mêmes, ils formulaient l'horoscope par ce dicton banal : *Il ira loin*! vive Gérard! il ira loin!

— J'irai loin, répondit Gérard; cela vous est facile à dire, mes chers amis... Il faut, avant tout, savoir où l'on peut aller. Je suis sans fortune, sans protecteurs; je viens d'être reçu docteur, c'est vrai; mais cet avantage, chacun peut se le procurer avec une centaine d'écus, de la bonne volonté, un peu de mémoire et quelques études... On ne refuse de diplôme à personne. Tous les Français sont égaux et admissibles à tous les emplois... à l'école de droit; et, malgré la rigueur des examens et des examinateurs, tous seront docteurs s'ils le veulent, ni plus ni moins que le malade imaginaire. Le *dignus est intrare* s'acquiert en payant ses inscriptions..... Mais sous la robe et le bonnet, messieurs, on se demande bientôt, comme moi dans ce moment : Que vais-je faire à présent? les voies sont encombrées, les portes sont gardées... et il faut vivre...

— Tout le monde vit, s'écria Eugène dont les fréquentes libations épaississaient la langue et ralentissaient la fougue ordinaire : tout le monde vit, quoique tout le monde ne sache pas vivre. D'ailleurs le talent se fait toujours une place.

— Aujourd'hui tout le monde a du talent, dit Gérard...

— Pas comme toi, cher ami, pas comme toi... ton vin est excellent... laisse-moi t'embrasser...

— Finis donc, Eugène, dit Emilien en repoussant ses caresses; es-tu ivre au point de me prendre pour Gérard?...

— Ivre! oh que non! je puis vous griser tous avant de perdre la parole... Buvons!... Plus de vin! continua-t-il en regardant toutes les bouteilles, plus de vin de Champagne!... Ah! c'est mal, c'est bien mal!...

— Soyons raisonnables, dit Frédéric en interposant son autorité; tu crois donc que Gérard a ses caves pleines; causons tranquillement, parlons raison.

—Oui, oui! toujours la raison, la philosophie et le vin... Emilien, laisse-moi t'embrasser... il faut que j'embrasse quelqu'un... je suis philanthrope après boire.

— Soit, dit encore Frédéric avec un sourire moqueur, mais *philos* veut dire ami, et le pauvre Emilien te rappelle à l'étymologie.

—Nous agitions l'importante question de notre avenir, se hâta de dire Gérard afin de diriger la conversation : que serons-nous tous cinq?

— Nous serons tous avocats, s'écria Eugène.

— A merveille! pour l'honneur de voir nos noms inscrits au tableau et pour plaider d'office.

— Avec de l'éloquence, on figure dans un procès politique, on fait trembler les juges!

— Pour faire condamner les accusés.

— Qu'importe, si l'on acquiert une réputation...

— Il y a trop d'avocats, dit Gontran.

— Eh bien, livrons-nous tous à l'enseignement, le haut enseignement..... Qu'en dites-vous? devenir professeur, avoir une chaire de philosophie!...

— Elles sont toutes occupées.

— On en créera de nouvelles pour nous : la philosophie est un thème si beau, si large, si commode, on fait tout ce qu'on veut avec la philosophie : on fait sa réputation, sa fortune... On devient maître des requêtes, conseiller d'état, député, ministre, pair de France, académicien.

La fumée du vin de Champagne avait cessé d'embrouiller le cerveau d'Eugène; à sa voix les quatre amis hochaient la tête comme pour reconnaître la justesse de ses paroles, et, la partie intellectuelle reprenant son empire, l'impatience de signaler sa supériorité lui rendit aussitôt l'énergie de son raisonnement, dégagé cette fois de la pompe ridicule de sa phraséologie accoutumée, comme pour faire mieux sentir la profonde corruption qui était innée en lui.

— Il faut de l'or, c'est une chose convenue! Eh bien, mes amis, *tout pour de l'or,* telle doit être notre devise aujourd'hui. Gontran, c'est une belle et bonne chose que de naître fils unique d'un père millionnaire, et tu as sur nous un avantage immense; mais qu'est-ce que cent cinquante mille francs de rente quand on en hérite? le premier écu de la fortune qu'on doit acquérir. En fait de richesses, trop n'est pas encore assez, et l'on est en bon chemin d'avoir vingt millions quand on en possède trois. Ne t'endors pas, mon

cher ; les besoins s'augmentent à mesure qu'on parvient à les satisfaire, et l'économie est une douleur cuisante pour les gens qui n'en ont pas d'autres. Il n'y a pas d'agent de change qui ne vous laisse en arrière avec vos pauvres cent cinquante mille francs de rente ; cinq cent mille francs par an ! voilà quelle doit être ton ambition.

— J'y ai déjà songé, répondit Gontran.

— A merveille ! —Frédéric, tu seras médecin, toi ; c'est une position admirable, pour qui sait en tirer parti. Le médecin, c'est l'être providentiel, le lien des familles, le confesseur, le directeur ; on a les secrets du mari, ceux de la femme, ceux du fils, ceux de la fille ; on ordonne, on influence, on conduit, et, en s'y prenant bien, on devient nécessaire à tout le monde à son propre profit. Il n'y a pas de remède universel, dit Figaro ; c'est une règle de conduite plus qu'une excuse : enfin l'homme habile qui sait tout, peut tout ; la science, c'est de l'or en barre.

— Avec la conscience, répondit Frédéric.

— Bon ! voilà un mot qui vaut de l'or aussi. Tu seras le docteur le plus à la mode de toute la Faculté de médecine. — Quant à toi, Emilien, avec tes avantages, il ne s'agit que de savoir les mettre en œuvre pour avoir autant d'or qu'il y en a à la disposition des veuves et des filles majeures. Les mariages de convenance deviennent l'élément naturel où tu peux vivre. Dans cette carrière, tout ce qui est plaisir devient profit ; il y a des bizarreries, mais elles rapportent, et l'homme habile, l'homme souple, tourne les préjugés qu'il n'est pas assez fort pour vaincre. D'ailleurs, manquons-nous de mots pour tout colorer, pour tout adoucir ? On a l'amitié, on a l'estime, qu'on jette à la face des indiscrets. L'important est de flatter les travers en s'y prêtant ; les vices sont les marchepieds les plus solides ; partout où il s'en trouve, on exploite la mine tant qu'elle donne ; puis on se fait ce qu'on veut être par vanité. Les *chevaliers à la mode* aujourd'hui s'élèvent aux plus hauts emplois, dans la magistrature, dans la finance, dans l'armée ; les maladroits seuls sont ridés avant d'épouser la fille d'une *maîtresse* ou d'un *ami* ; seuls, ils n'ont pas un hôtel et des chevaux pour se reposer de leurs fatigues. Pour un homme comme toi, Emilien, tout est amour dans la vie ; mais rien pour rien, mon garçon. La richesse est la seule excuse de la beauté.

Le conseil fut si bien accueilli, la leçon si parfaitement comprise, qu'Emilien ne repoussa plus les embrassades du docte professeur.

— Quant à notre hôte, continua Eugène, son éloquence, sa dialectique, la promptitude et l'intelligence de ses investigations, marquent sa place au barreau, dont il sera l'aigle et l'honneur, s'il sait comprendre son devoir selon l'époque. Aujourd'hui qui sait parler règne. La parole se vend, la parole s'achète. Qui donne sa parole n'y tient pas. Quand on sait tout ce qu'on ne doit pas faire, on arrive facilement à faire ce que l'on doit... pour être riche. Il y a mille circonstances dans la vie où la science du mal nous conduit à bien. Le bien, mes amis, c'est le profit. *Bien mal acquis ne profite pas* est une vieille erreur détrônée ; c'est la sagesse des sots qui fait celle des gens habiles. L'avocat, dit-on, doit avoir une conviction profonde. Qui le nie ? il doit être convaincu d'une chose avant toute autre, c'est qu'il faut être riche.

— Tout ce que tu viens de dire, répondit Gérard, est une triste vérité.

—En philosophie, répliqua vivement Eugène, on doit d'abord constater les faits. Tous nos grands avocats sont riches, tous gagnent cent mille francs par an : donc, il faut gagner cent mille francs par an pour être un grand avocat, et c'est la plus louable des ambitions que de se poser *primus inter pares*, comme nous le disions au collége.

La réplique fut vivement applaudie par les quatre amis.

— Mais toi, lui demandèrent-ils, que feras-tu ? que seras-tu ?

— Nous ? s'écria-t-il après une pause, en frappant son front, en relevant ses yeux sous ses sourcils froncés au point de n'en laisser voir que le blanc, comme s'il eût été chercher l'avenir dans les mystères de sa pensée... Nous serons tout ce que nous voudrons être... D'abord, n'aspirant rien moins qu'au pouvoir... à la dictature... il faut un point de départ : nous prendrons la popularité.

Un éclat de rire involontaire vint l'interrompre.

— Vous riez, poursuivit-il sans se troubler, enfans ! celui qui vient de vous tracer la route dans une société hérissée d'obstacles, celui qui a vu clair dans le chaos des intérêts qui se heurtent, des velléités sans force qui s'entrenuisent, ne pourrait-il rien pour lui-même ? Nous avons soif de jouissances ; pour les assouvir, il nous faut de l'or, beaucoup d'or, des complaisans, beaucoup de complaisans, le pouvoir nous est indispensable. Or, la source du pouvoir aujourd'hui, c'est la popularité. Et l'obtenir est-il donc si difficile à l'homme doué du talent d'exciter les passions, de souffler sur les masses le feu de la révolte ? Nous avons la volonté, donc nous avons la force ; pour qui se sent orateur tout est tribune... Sous le nom de philosophie, nous professerons les doctrines démagogiques qui plaisent à la jeunesse, nous l'appellerons sur la place publique : dès qu'on se fait craindre on domine. Redouté, nous traiterons de puissance à puissance avec les hommes jaloux de conserver les positions qu'ils occupent... Pour être sûr de ce qu'on peut, il faut oser ce qu'on veut. On triomphe bientôt de quiconque est assez faible pour craindre. L'ambition est une guerre d'extermination ; en politique, il n'y a que les morts qui ne reviennent plus. Avec la jeunesse, nous arriverons, par elle, pour elle, contre elle. Enfin, par l'or et pour l'or, nous régnerons.

Il y a des surprises si grandes qu'elles paralysent momentanément nos facultés ; c'était une stupeur à peu près semblable qui s'empara des quatre amis : l'audace de tout ce qu'ils venaient d'entendre pour chacun d'eux individuellement, et pour celui qui faisait, par de tels pronostics, une analyse si épouvantable de notre état social, les rendit muets et presque tremblans ; puis, comme s'ils étaient sortis tout à coup d'un songe, ils se demandèrent l'un à l'autre si le vin n'agissait pas sur leur cerveau d'une façon bizarre, et si c'était bien Eugène qu'ils avaient entendu.

— Aviez-vous donc attendu jusqu'à ce jour pour m'apprécier ? répondit Eugène en promenant sur eux un sourire moqueur ; allons, je suis bon prince, et je vous le prouverai dans l'occasion. La camaraderie doit être l'unique parenté de nos jours : jurons-nous réciproquement aide et protection.

— Ma foi, s'écrièrent les amis, nous ne pouvons qu'y gagner : nous le jurons.

— Voilà le pacte conclu : Gérard, si je suis accusé, ton éloquence m'appartient, tu me défendras dans l'opinion comme au palais. Frédéric, on court bien des risques dans une vie consacrée au culte des plaisirs, tu ne m'empoisonneras pas trop. Emilien, je t'invite à souper chaque jour au ministère ; toi, Gontran, comme on ne saurait te soupçonner de trahir les secrets des autres pour augmenter tes richesses, tu me les livreras sans scrupule : grâce à ce pacte-là, nous serons tous heureux, tous riches, l'un portant l'autre. Vive nous !

Les amis répétèrent ce cri. Le jour baissait, on se sépara, non sans trébucher un peu ; chacun était ivre, moins de vin que de cette espérance dégradante dont on venait de saturer leur cœur.

Il y avait à peine une minute que Gérard était seul, le coude appuyé sur la table, la tête baissée, le regard morne, dans l'attitude d'un homme absorbé par de tristes réflexions, lorsqu'une voix douce le fit tressaillir ; c'était Marianne qui se trouvait près de lui... Il la vit pâle, tremblante, les yeux baignés de larmes.

— Ils sont partis, dit-elle... j'ai tout entendu... Charles, si j'avais écouté l'instinct secret qui nous avertit quelquefois du danger, je me serais opposée à cette réunion ; mais je n'ai pas voulu vous priver du plaisir de célébrer avec vos amis votre nouvelle dignité... Le droit de se faire appeler docteur devrait exclure celui de dire des folies... Ecoutez-moi, Charles, c'est à mon tour de parler. Je vous aime tendrement, en doutez-vous ?

Gérard prit la main de Marianne et la couvrit de baisers.

— Je ne fais rien que dans le but de vous plaire ; je ne pense et ne vis que pour vous ; je suis dévouée à vos intérêts, à votre personne...

— Oui, oui, chère Marianne ! s'écria Gérard en maîtrisant la vive émotion dont il n'avait pu se défendre ; je serais bien ingrat de ne pas le reconnaître, c'est à toi que je dois l'ordre de ce petit ménage d'étudiant... tu le transformes en palais !— Et cette tranquillité qui m'a permis de suivre mes études, c'est à toi que j'en suis redevable ; je te dois mon pain, mon bonheur, et jusqu'au plaisir d'avoir pu réunir ce matin mes amis... Je t'aime, Marianne, je t'aime !

— J'ai rempli mon devoir, dit la jeune fille en étouffant un soupir ; vous ne me devez rien, Charles, parce que je vous aime aussi, parce que je tiens de vous le repos et l'honneur... j'étais perdue sans l'amour que vous m'avez inspiré... L'amour, il élève tout ce qu'il ne dégrade pas, il épure dès qu'il ne parvient pas à corrompre... Je me suis donnée à vous, Charles, mais pour vous ; ma destinée était remplie d'être votre femme : tout a été commun entre nous, joie et chagrin, travaux et profits... Vous avez vos livres, moi j'ai mon aiguille.

— Et c'est au fruit de tes veilles que je dois encore d'être parvenu au grade le plus élevé de la science.

— Il ne faut pas parler de choses si simples, si naturelles, monsieur le docteur... En commençant votre avenir, j'assurais le mien : vous pouvez maintenant prétendre à tout... si vous ne suivez pas les conseils pernicieux de vos amis... Quels hommes, mon Dieu ! Ne croyez pas au succès de la corruption ; ne pensez pas qu'on décide soi-même de sa destinée... La perversité est-elle donc si générale dans la jeunesse, que pas un mot ne se soit élevé en faveur du devoir, pendant cette horrible apologie du vice qui me rend tremblante et craintive à ce point de douter en ce moment que je l'aie entendue ! Pas un sentiment généreux, pas un mouvement noble, pas un seul cri d'une conscience pure, et vous étiez cinq ! tous jeunes, tous au seuil de la vie, tous libres de penser et d'agir !... C'est un songe épouvantable que j'ai fait, n'est-ce pas, Charles, dites-le-moi ? Il est impossible que dans notre société polie, avec tant de lumières, dans l'âge où l'expérience n'a pas encore détruit les illusions ni corrompu le sang, il est impossible de concevoir de telles idées, d'arrêter de tels projets, de raisonner avec tant d'impudeur, de calculer d'une façon si contraire aux plus simples notions de la justice... Je ne suis qu'une femme, je sais peu de choses, je me suis reposée sur votre savoir, Charles ; mon éducation s'est faite de vos lectures, de nos travaux ; mon esprit s'est orné par le secours de mon cœur ; mais mon cœur et mon esprit repoussent les odieux principes, les systèmes faux qu'on a développés ici, dans cette chambre, où l'amour nous a liés, nous a donné tant d'espérance ! Oh ! de l'air !... de l'air !... on doit mourir bien vite dans cette atmosphère du vice.

L'indignation animait le visage de Marianne avec tant d'énergie, son désespoir était si réel que Gérard se précipita vers la fenêtre avant qu'elle l'ouvrît, comme s'il eût craint qu'elle ne commît quelque acte de délire. Il la ramena doucement et la forçant à s'asseoir :

— Cette exaltation n'est pas pardonnable, dit-il en la calmant par des caresses ; vous exagérez, Marianne, vous n'avez pas compris... Nous vivons dans une époque de lutte, où l'on ne peut quelque chose qu'en se servant des armes dont tous font usage. Il importe surtout de ne pas être dupe de ses sentimens.

— Par pitié ! s'écria Marianne en tombant à genoux, ne soutenez pas de pareilles maximes, laissez-moi respirer... Je vous demande une grâce, Charles, mon ami, mon amant !... Je vous la demande par le droit que me donne sur vous ce dévoûment dont vous avez reçu des preuves, qui me rend heureuse et fière !... Ne revoyez plus cet homme... cet Eugène... Eugène ! ce nom devient pour moi le synonyme de tout ce qui est vice et lâcheté. Cet homme, n'en doutez pas, est un agent du mal, il a mission de vous corrompre tous, de vous dégrader, de vous entraîner dans l'abîme. Cet homme, qu'il arrive seul au faîte où sa place est marquée... Qu'on l'y voie pour être l'effroi des mères de famille, la honte de ses protecteurs et de ses protégés ; qu'on l'enivre de vins, qu'on le gorge d'or... qu'il soit un nouveau minotaure dans le labyrinthe du pouvoir : il le faut, car l'infamie dégoûte de l'infamie... Mais vous, Charles, dont l'âme doit être un foyer de nobles pensées, vous qui avez juré à la pauvre Marianne, laborieuse et résignée, de vivre avec elle et pour elle ; vous qui méritez le bonheur qu'on peut avouer, que votre vie soit sanctifiée par le travail de chaque jour et la publicité de vos œuvres !... Croyez-le bien, dans la carrière où vous allez paraître, la dignité de votre conscience doit influer sur l'esprit des magistrats, sur la conscience des citoyens. La parole n'a de puissance que par l'indépendance du caractère ; la vénalité marque tout d'un stigmate, flétrit tout... Aux yeux de Dieu, aux yeux des concitoyens, Charles, rien pour l'or, et tous les salaires sont justes et toutes les actions sont pures.

Gérard ne répondit pas, mais il pressa la jeune fille dans ses bras, et leurs larmes se confondirent.

HIPPOLYTE AUGER.

IL BANCOLO,

OU

L'AUMONE D'UN ARTISTE.

Toute la population de Marseille était assemblée sur le port, le 15 mars de l'année 1735. Une cérémonie grave, noble et touchante allait avoir lieu. Les religieux Mathurins ramenaient d'Alger, de Tunis, de Maroc et de Tripoli, les esclaves chrétiens qu'ils avaient rachetés. Le vaisseau qui portait les pères rédempteurs et les pauvres captifs était entré la veille dans la rade, et son arrivée avait été signalée aussitôt, au grand contentement d'une multitude de familles qui espéraient retrouver des parens et des amis parmi les malheureux dont une magnanime charité avait brisé les fers.

Les captifs rachetés et les pères de la Merci débarquèrent enfin sur la plage. On voyait plusieurs de ces infortunés, qui portaient encore des marques de la barbarie de leurs maîtres, baiser en se prosternant la terre de France, qu'ils n'espéraient plus revoir. D'autres appelaient en pleurant de joie les parens qu'ils reconnaissaient dans la foule, des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux, et au milieu de cette béatitude universelle, les vénérables religieux, auteurs de cette sublime félicité, marchaient calmes et silencieux à travers cette foule qui les comblait de bénédictions.

Le cortége alla entendre une messe d'actions de grâces à la cathédrale ; puis chaque captif fut rendu à ses amis, à ses parens. Ceux qui n'avaient ni parens ni amis dans la capitale de la Provence furent recueillis par les bourgeois qui les mirent en état, au bout de quelques jours de repos, de retourner dans leurs familles.

Un grand nombre d'étrangers avaient assisté à cette cérémonie touchante ; tous avaient payé un tribut d'admiration à l'intrépide charité, au dévoûment surhumain des religieux de la Merci. Lorsque la cérémonie fut terminée, un de ces étrangers, qu'à son accent et à son costume on reconnaissait pour Vénitien, s'approcha du plus âgé des religieux.

— Parlez, monsieur, dit le religieux, je suis tout prêt à répondre.

— Si je ne me trompe, le nombre des captifs que vous avez ramenés s'élève à plus de deux cents ? — Oui, monsieur. — Combien en reste-t-il dans les fers en Afrique ? — Hélas ! monsieur, plus de six cents encore, répondit le religieux en soupirant ; les aumônes que nous avons reçues dans ces dernières années n'ont pas été considérables ; nous n'avons pu racheter cette fois que les vieux esclaves chrétiens ; encore a-t-il fallu que trois de nos confrères restassent en otage pour que nous pussions ramener trois malheureux captifs italiens que l'âge et les infirmités allaient vraisemblablement conduire au tombeau. — Trois captifs italiens ! interrompit l'étranger ; et de quelle partie de l'Italie, s'il vous plaît ? — Ils sont, je crois, de Sicile. — Leurs noms ? — Je vais vous les dire, repartit le religieux, car je crois avoir ici la liste de nos malheureux frères.

Le père de la Merci fouilla dans sa longue robe de bure, et en retira une pancarte de parchemin.

— Voici les noms que vous désirez connaître, dit-il, après avoir rapidement parcouru la liste. D'abord Paolo Bancolo, âgé de quatre-vingt-six ans, receveur des tailles et gabelles à Palerme, pris dans l'île de Syra, en 1700.

— O ciel ! s'écria l'étranger, vos yeux ne vous trompent-ils pas, mon révérend père ? Est-ce bien le nom de Paolo Bancolo, qui est tracé sur ce papier ?

— Lisez vous-même, monsieur, répondit le religieux.

— Paolo Bancolo ! oui, oui, c'est bien cela ! Oh ! dites-moi, monsieur, où est ce vénérable vieillard ? où est-il ? je vous supplie de me dire où il est !

— Paolo Bancolo, repartit le religieux étonné de la révolution qui s'était opérée dans la physionomie de l'étranger, est en ce moment chez le comte de Langeron, gouverneur de Marseille. L'intrépide et généreux Langeron ne se contente pas de se montrer plein de courage et de dévouement quand la guerre et la peste déchirent le sein de la patrie, il veut encore être le grand hospitalier de Marseille, quand la paix et la prospérité y règnent enfin. Oui, je vous le répète, monsieur, Bancolo a trouvé un asile dans le palais du gouverneur, et il n'en sortira que pour monter sur le navire qui le ramènera dans sa patrie.

— Oh ! mille fois merci, mon révérend père, répondit l'étranger, en baisant avec enthousiasme les mains du religieux ; mais je désirerais vous revoir ; où vous trouverai-je ?

— A mon couvent, qui est à quelques pas d'ici. Vous demanderez le père gardien.

— Au revoir donc, mon révérend père.

Et l'étranger gagna à toutes jambes la rue



qui conduisait au palais du gouverneur. Ce ne fut qu'au moment de sa retraite que le religieux s'aperçut que deux laquais, couverts d'une riche livrée, le suivaient à une distance respectueuse.

Il était nuit close : déjà la cloche du couvent des Mathurins appelait les religieux au chœur pour célébrer l'office du soir, lorsque le portier vint avertir le père gardien que deux étrangers l'attendaient au parloir.

Il s'y rendit et il reconnut dans l'un des deux visiteurs l'étranger qui lui avait parlé le matin; l'autre était Paolo Bancolo, le vieux captif. Mais l'extérieur de ce dernier avait subi une métamorphose complète. Il avait quitté les haillons de l'esclavage pour revêtir les somptueux habits de l'homme opulent. Il embrassa tendrement le père de la Merci, et lui exprima encore une fois sa profonde reconnaissance.

— Paolo Bancolo, lui répondit le père gardien, Dieu, après tant de cruelles calamités et de longues tortures, vous réservait, à ce qu'il paraît, une grande et heureuse existence. Bénissez-le, Bancolo, et n'oubliez pas, dans la brillante position où vous semblez être, que nous avons laissé là-bas des malheureux qui pleurent et qui soupirent après leur liberté et leur patrie.

— Oh! non, monsieur, répondit l'étranger; Paolo Bancolo n'oubliera pas ses compagnons d'infortune et de captivité, et il essaiera, autant qu'il est en lui, d'alléger leurs souffrances et de briser leurs fers. Il en prend aujourd'hui l'engagement devant vous, et c'est moi, moi son fils, qui suis son garant.

— Vous êtes le fils de Bancolo, monsieur? demanda le religieux.

— Oui, monsieur, et le ciel, jusqu'à ce jour, m'avait privé du bonheur de voir mon père, qui fut ravi à sa famille lorsque j'étais encore au berceau.

Le religieux éleva les yeux au ciel.

— Huit jours après ma naissance, continua l'étranger, mon père, qui, comme vous le savez, était receveur des tailles et gabelles à Palerme, fut invité à se rendre dans l'île de Syra par quelques négocians grecs auxquels il avait été assez heureux pour rendre des services importans. Il s'embarqua dans le port de Catane; depuis ce temps notre famille n'en a plus entendu parler. Ma mère envoya à Syra des personnes de confiance. Les négocians grecs affirmèrent que non-seulement ils n'avaient pas vu mon père, mais encore que le navire sur lequel il avait embarqué n'avait pas paru à Syra. On l'avait cru mort, et jugez de mon étonnement et de mon bonheur, lorsque ce matin le nom de Paolo Bancolo fut prononcé par vous! Le nom l'âge, la date de la captivité, tout me faisait croire que le pressentiment de mon cœur ne me trompait pas. J'ai couru chez M. de Langeron. J'ai vu le pauvre captif, et bientôt je pressais mon père dans mes bras.

— Les décrets de la Providence sont impénétrables, s'écria le religieux; mais vous, Paolo, n'avez-vous donc pas pu faire savoir à votre famille que vous existiez encore?

— Des corsaires de Tunis nous prirent à quelques lieues au large, et en sortant du port, répondit le vieillard, et une fois arrivés à Tunis, ils nous vendirent au dey, qui nous envoya à plus de soixante lieues dans les terres travailler aux fortifications d'une ville de guerre; et je n'ai dû qu'à mon grand âge de revenir à Tunis, où vous m'avez racheté, mon révérend père, par l'échange d'un de vos jeunes religieux.

— Mon révérend père, interrompit vivement le fils de Paolo Bancolo, combien croyez-vous qu'il faille d'argent pour racheter les six cents esclaves chrétiens qui se trouvent encore en Afrique?

— Les Mahométans sont de rudes marchands d'hommes, repartit le père gardien, et ils sont insatiables et rapaces. Pourtant, je crois qu'avec 500,000 livres on pourrait venir à bout de délivrer tous nos frères.

— Eh bien! mon révérend père, reprit l'étranger, il ne tient qu'à vous de recevoir cette somme. Vous ne craignez pas les voyages?

— Les trois quarts de ma vie, répondit le religieux, se sont passés dans des différens pays; j'ai vogué sur la mer, j'ai parcouru les déserts de l'Afrique, toujours soutenu par la confiance en Dieu et par l'amour du prochain; jugez, monsieur, si je reculerais devant l'idée d'entreprendre un nouveau voyage qui aurait pour résultat la rédemption de tous ces malheureux!

— Trouvez-vous donc à Venise la veille du mercredi des Cendres de l'année prochaine, repartit le fils du captif, dans le palais Orsini, sur la place Saint-Marc; j'irai vous y rejoindre. Songez-y bien, je vous y attends, et de votre exactitude dépendra le salut de vos frères d'Afrique. Adieu, mon révérend père.

Et après avoir embrassé cordialement le digne religieux, les deux Bancolo se retirèrent. A la porte du couvent un magnifique équipage les attendait, et les entraîna rapidement sur la route d'Italie.

Le mardi-gras de l'année suivante, le théâtre de la Fenice, à Venise, présentait le coup d'œil le plus magnifique et le plus ravissant. Les huit rangs des loges, occupés par tout ce que l'Italie renfermait de jeune, de beau, de riche et d'illustre, étaient resplendissans de clarté. Vingt-quatre mille bougies brûlaient sur douze cents candélabres d'argent doré, et aux rayons de ce soleil artificiel scintillaient des miroirs de diamans, des nœuds d'escarboucles, des diadèmes de perles, des chaînes d'émeraudes et d'améthystes, des carcans de topaze et de rubis, des camées enchâssés dans l'or vierge. Toutes les contrées de l'Italie semblaient s'être donné rendez-vous à la Fenice; c'était un véritable congrès artistique. On reconnaissait les dames romaines à la pureté des lignes de leur visage, les Bolonaises à leur sourire gracieux, les Milanaises à leurs corsages mignons, les Napolitaines à leurs regards ardens, les Mantouanes à la blancheur de leur peau, les Florentines à leur chevelure noire, les Vénitiennes à l'élégante désinvolture de leur taille. Au milieu de toutes ces femmes célèbres à plus d'un titre, on remarquait les illustrations de l'antique et de la jeune Italie : les descendans des Gracchus, des Scipions, des Sforce, des Médicis; les successeurs des Michel-Ange, des Titien, des Caravages et des Bernin. Science, arts, noblesse, dignités, puissance politique, puissance intellectuelle, se trouvaient là pêle-mêle dans un paradis mythologique où le PLAISIR, ce grand monarque du monde, présidait sur un trône de saphirs entres ses deux ministres favoris, la mode et le bon goût.

Les seuls joies du carnaval n'avaient pas suffi pour convoquer cette magnifique assemblée. Un attrait irrésistible s'était mêlé à la soif des plaisirs annuels. La renommée avait proclamé dans toutes les parties de l'Italie la prochaine retraite du célèbre polichinelle de Venise. Pour la dernière fois le seigneur Bancolo devait paraître dans tout l'éclat de sa gloire et de son talent sur le théâtre de la Fenice, et l'Italie tout entière, prodigue de couronnes et d'ovations, de dithyrambes et de palmes, s'était levée comme un seul homme pour venir payer à l'artiste qui avait si longtemps présidé à ses plaisirs le tribut de sa gratitude et de son admiration.

Bancolo, en homme supérieur, avait senti, dès son entrée dans la carrière, tout le parti qu'un véritable artiste pourrait tirer du personnage multiple de polichinelle. Il s'était appliqué à étudier ce caractère, et il avait si bien réussi à surprendre toutes ses faces, il s'était si courageusement incorporé dans son essence, que le comédien disparaissait, et que le public ne voyait plus, n'applaudissait plus que polichinelle. Bancolo reçut le prix de tant de persévérance et de tant d'efforts. Il fut proclamé le premier polichinelle de l'Italie, et ceux de Naples, de Palerme, de Bologne, de Pise et de Florence furent obligés de le reconnaître pour maître. Sa réputation grandit avec le succès. Elle traversa les Alpes et les Pyrénées : on voulut voir polichinelle à Madrid, à Vienne, à Paris, à Berlin. Bancolo parcourut toute l'Europe, moissonna de l'or et de la gloire; mais il revint, fils soumis et reconnaissant, apporter à sa patrie, comme un pieux holocauste, le dernier éclat d'un talent qu'il voulait retirer du monde. — Nous ne verrons plus Bancolo! — C'est la dernière fois qu'il joue. Il nous fait ses adieux ce soir. — Quelle perte pour la Fenice! Quel deuil pour l'Italie tout entière!...

Depuis que cette bonne et pauvre Italie ne produisait plus de héros et de grands artistes, la perte d'un polichinelle, d'un arlequin ou d'un scaramouche, était mise au rang des calamités nationales.

C'était partout un concert de plaintes et de doléances : et cependant les femmes souriaient à l'abri de leurs éventails de dentelle;

l'orchestre, un orchestre digne de l'Olympe, répandait des flots d'harmonie. Des glaces, des sorbets délicieux, circulaient sur des plateaux en cristal, portés par des valets éthiopiens, et l'averse de fleurs ne cessait pas de tomber sur les épaulettes d'or, sur les brillans uniformes, sur les dragonnes des jeunes officiers du parterre.

Bancolo se surpassa ce soir-là. Il fit rire aux éclats, puis pleurer à chaudes larmes. Tantôt vingt mille mains applaudissaient avec fureur; et c'étaient des exclamations : « *Bravo! bravi! per Bacco! bravissimo!* » Tantôt dix mille mouchoirs couvraient tous ces visages tout à l'heure joyeux, et alors c'était un silence solennel qui n'était troublé que par des soupirs. Vus du haut de la salle, tous ces visages de femmes, cachés par ces voiles blancs, paraissaient appartenir à ces momies royales qui dorment, chargées d'atours et des joyaux splendides, dans les cavernes de la pyramide de Giseh.

Le Bancolo avait arrangé en drame ses propres aventures. Polichinelle, en proie à la bonne et à la mauvaise fortune, après avoir été orphelin et mendiant, marquis et prêteur sur gages, marin et soldat, prélat et marchand, finissait par retrouver son vieux père captif chez les Marocains. Et dans toute cette Odyssée il y avait des scènes à faire pleurer les hommes. On passait subitement de l'allégresse la plus vive à l'attendrissement le plus profond. Le Bancolo était un grand magicien : il semblait tenir dans sa main le cœur de cette multitude; et le prenant à volonté, en faire sortir des larmes et des rires.

Le drame eut un succès fou. La toile baissée, des milliers de voix s'élevèrent comme un tonnerre, et demandèrent : « Bancolo! Bancolo! Bancolo, l'illustre polichinelle! qu'il vienne, qu'il paraisse! »

Et les mouchoirs s'agitaient, les bras s'élevaient; toute cette foule était haletante de plaisir, d'émotion et de bonheur.

Bancolo parut en habit de combat, en habit de triomphe, en habit de polichinelle.

Les cris, les trépignemens de joie redoublèrent, les vivat partirent de tous les coins de la salle. On eût dit, à voir toute cette liesse, tout ce bonheur, que Venise avait reconquis le sceptre des mers, et qu'on allait célébrer de nouveau les fiançailles de son doge avec la mer Adriatique.

« Vivat! vivat polichinelle! » criaient mille voix, comme on criait autrefois Vivat! vivat Othello! quand l'illustre Maure apparaissait dans les lagunes sur sa galère capitane, entouré de ses soldats esclavons qui portaient, immobiles comme des caryatides, les drapeaux, tout ruisselans d'or et de sang, arrachés aux bataillons turcs.

Cependant Bancolo ôta son masque; il parut pour la première fois avec sa figure d'homme devant cette foule ivre d'enthousiasme et de plaisir. Des bravos plus terribles éclatèrent encore : on eût dit que l'immense édifice de la Fenice allait s'abîmer dans ce volcan de gloire.

Bancolo fit signe qu'il voulait parler. Aussitôt les mains cessèrent de battre: les oreilles se dressèrent comme pour saisir une harmonie nouvelle; et un silence profond s'établit d'un bout à l'autre de la vaste salle. Bancolo s'avança vers les trois cents lampes de feu qui brillaient à la rampe, salua trois fois le public, et dit d'une voix émue :

« Messieurs,

» Vous voyez devant vous un homme pénétré de reconnaissance des bontés que vous avez eues pour lui. Vous couronnez, messieurs, ces bontés ineffables par les témoignages flatteurs que vous daignez me donner aujourd'hui. Si j'ai été assez heureux pour vous plaire pendant près d'un quart de siècle, si mon faible talent a pu trouver grâce devant vous, j'en rends grâces à celui qu'on ne peut nommer ici sans irrévérence. Oui, messieurs, j'en rends grâces à celui dont la puissance infinie sait, quand il lui plaît, doter un pays de guerriers illustres, d'artistes admirables, de personnages vertueux; le divin ouvrier, qui a si richement répandu sur notre terre ces vases d'élection, vous avait jeté un pauvre vase de terre; c'est moi. Vous l'avez reçu, vous l'avez accepté, messieurs, et vous l'avez paré de toute la splendeur qu'on accorde à ce qui est rare et précieux. Recevez, messieurs, tous mes remercîmens, ou plutôt acceptez et conservez le souvenir de ma reconnaissance éternelle. J'emporte dans ma retraite une idée bien consolante, celle de n'avoir jamais fait le mal et d'avoir contribué, autant que je l'ai pu, à adoucir et à soulager les douleurs de notre patrie. Adieu, messieurs. »

De nouveaux bravos retentirent encore; mais cette fois aux acclamations de tout genre vint se joindre une nouvelle manifestation de sympathie et d'intérêt. Toutes les femmes jetèrent leurs bouquets sur la scène; des couronnes, des palmes, des sonnets, des vers de toutes mesures, en anglais, en italien, en français, tombèrent des cintres aux pieds de polichinelle. On vit même des princes et des marquis arracher les décorations qui ornaient leurs poitrines et les jeter en signe d'honneur à celui qui avait si bien compris la mission du comédien.

Bancolo s'inclina; il pleurait. Il leva la main, et le silence se rétablit aussitôt :

« Messieurs, dit Bancolo, aujourd'hui est le dernier jour du carnaval de Venise; dans une heure cette salle superbe va être transformée en salle de bal et vous allez y revenir sous des costumes divers. Le grand seigneur y paraîtra en berger; la noble châtelaine en bayadère; le page en barbon; la jeune fille en duègne; tous les âges, toutes les conditions, tous les états vont être intervertis jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. On va bien s'amuser!... Que de danses légères! que d'émotions ardentes! que de félicité! que de bonheur!!!... Mais avant de vous livrer à ces plaisirs, ne trouverez-vous pas bon qu'un comédien, qui vient de déposer son masque de théâtre, vous supplie de préluder par une bonne et sainte action aux divertissemens de la nuit? Messieurs, tandis que vous danserez ici au milieu de parfums, aux accords d'une musique enivrante; tandis que vous presserez la main d'une femme aimée, d'une sœur ou d'une épouse, il y a là-bas, en Barbarie, des chrétiens, des frères, qui languissent, qui meurent dans l'esclavage, et qui tendent vers nous, pendant leur lente et cruelle agonie, leurs bras meurtris par les fers de l'infidèle. Messieurs, au nom du ciel, secourons-les; mettons, vous, le plaisir que vous aller goûter cette nuit; moi, la liberté que je vais installer au milieu de mes lares, sous la sauvegarde d'une bonne œuvre. Il y a sur la place de St-Marc un bon religieux de l'ordre de la Rédemption, qui recevra nos offrandes. J'y vais : imitez-moi, messieurs, et vous, nobles dames; et que, pour la première fois peut-être, la voix de polichinelle soit venue en aide au triomphe de la charité chrétienne. »

Tout le monde se leva. Polichinelle descendit gravement les degrés du théâtre, suivi par toute cette foule étincelante qui fut saluée par les acclamations du peuple. Le cortége arriva ainsi, escorté par les gondoliers, qui avaient voulu lui servir de gardes d'honneur, jusqu'à la place St-Marc, où le lion de l'antique Venise tressaillit sans doute sur son piédestal de bronze, en voyant la magnificence et la grandeur étaler pompeusement ses trésors dans la cité aquatique, comme aux beaux jours des conquêtes et des triomphes de la république de Neptune.

Au seuil du palais Orsini, le vénérable père de la Merci était assis sur un siége d'ivoire; à sa droite était le protonotaire apostolique, à sa gauche un sénateur de la république. Tout autour d'eux brillaient des lampes d'argent, et la salle du palais des anciens gonfalonniers, où ils se tenaient, était tendue de magnifiques tapisseries. Les dalles étaient cachées sous de moelleux tapis de Turquie.

Polichinelle, suivi de son éclatant cortége, s'avança lentement sous les silencieux arceaux du palais Orsini. Au moment d'y entrer, il se trouva, par une espèce de prestige, dépouillé de son habit de polichinelle, et parut en habit de velours bleu à brandebourgs d'or, suivant la mode des nobles vénitiens.

Il entra, déposa une bourse remplie d'or devant le père de la Merci, et lui dit à voix basse :

—Mon révérend, j'acquitte ma parole et la rançon de mon père. Priez pour qu'un jour Dieu daigne accepter la mienne.

—Mon fils, répondit le pieux Mathurin, on fait son salut dans tous les états; et je puis vous l'assurer, de toutes ces offrandes que je vais recevoir, l'AUMONE DE POLICHINELLE ne sera pas la moins agréable à Dieu.

. . . .

On évalua à plus de quatorze cent mille francs la somme reçue dans cette seule soirée

à Venise. L'entraînement était tel, qu'on vit les plus belles et les plus élégantes dames jeter sur la table où l'on recevait les aumônes, des bagues, des bracelets, des anneaux, des parures, des éventails incrustés de diamans, et d'autres joyaux de prix. Le peuple, qui imite volontiers les bonnes actions, se mit de la partie; et, en moins de quelques semaines, le bon et respectable père de la Merci revint à Marseille avec les fonds nécessaires pour racheter tous les esclaves chrétiens qui se trouvaient non seulement dans les régences de Maroc, de Tunis et d'Alger, mais encore ceux qui étaient retenus sur les côtes de la Thrace et de la Propontide.

AMÉDÉE DE BAST.
(*Constitutionnel.*)

Fixation des images dans la chambre noire par la seule action de la lumière (1).

Tout le monde sait en quoi consiste l'appareil que l'on nomme une chambre obscure; c'est une boîte close avec soin de toutes parts et dans laquelle les rayons des objets extérieurs étant reçus à travers un verre convexe, ces objets sont représentés distinctement et avec leurs couleurs naturelles sur une surface blanche placée en dedans de cette boîte, au foyer de la lunette. M. Daguerre est parvenu à fixer ces images si parfaites, mais si fugitives, non pas avec les couleurs de la nature, mais avec leurs ombres et leur lumière, comme pourrait le faire le dessinateur le plus habile, ou plutôt avec une perfection dont aucun dessinateur n'approcherait et avec un fini de détails qui surpasse toute croyance.

L'image, dans la chambre obscure, est d'une netteté parfaite quand la lentille est achromatique. Cette netteté est la même dans les images obtenues par le procédé de M. Daguerre; de sorte que les détails qui, à la vue simple, ne s'aperçoivent pas, se voient très distinctement quand on les regarde à la loupe. C'est la lumière, en effet, qui forme l'image colorée de la chambre noire, qui décalque en quelque sorte cette image, qui la reproduit en camayeu sur une planche recouverte d'un enduit particulier.

Or, combien faut-il de temps à la lumière pour exécuter ce travail? huit à dix minutes par un temps ordinaire, et dans notre climat; et sous un ciel pur comme celui d'Egypte, il suffirait de deux minutes, d'une seule peut-être, pour exécuter le dessin le plus compliqué.

M. Daguerre n'est pas le premier qui ait eu l'idée de faire exécuter, dans la chambre obscure, des dessins par la lumière elle-même. Depuis longtemps on avait imaginé d'employer à cet effet certains composés chimiques, qui changent de couleur sous l'imfluence de la lumière. Un de ceux qu'on a employés jusqu'à ce jour est le chlorure d'argent, qui, lorsqu'on l'a préparé en blanc, sous l'influence des rayons lumineux, passe ensuite au bleuâtre et au noir.

Aussi, quand on plaçait convenablement dans la chambre obscure une feuille couverte de ce chlorure tout frais préparé, elle était plus ou moins altérée de couleur dans ses diverses parties, suivant que les portions de l'image correspondante offraient une lumière plus ou moins vive. C'est à dire que dans les points où il arrivait de la lumière blanche, la feuille passait au noir, et que dans les lieux où il n'arrivait pas de lumière, elle restait blanche. On voit qu'il n'en pouvait pas résulter une image véritable des corps extérieurs, puisque les blancs se dessinaient en noir sur la feuille, et les noirs en blanc; on obtenait seulement des espèces de silhouettes. Mais ces silhouettes mêmes ne pouvaient pas être conservées, car du moment où l'on voulait voir le dessin qu'on avait obtenu, dès qu'on l'exposait au jour, le jour commençait à l'altérer.

M. Daguerre a trouvé une substance infiniment plus sensible à la lumière que le chlorure d'argent, qui s'altère en sens inverse, c'est à dire qui laisse, sur les diverses parties de la planche correspondantes aux différentes parties de l'image, des teintes obscures pour les ombres, des demi-teintes pour les parties plus claires, et ne laisse aucune teinte absolument sur les parties complétement lumineuses. Quand cette action de la lumière sur les différentes parties de la planche a produit l'effet désiré, M. Daguerre l'arrête tout à coup, et le dessin qu'il retire de la chambre obscure peut être exposé en plein jour sans en éprouver aucune altération.

M. Daguerre paraît avoir travaillé pendant de longues années, avec une persévérance et une intelligence qui l'ont enfin conduit au but qu'entouraient de nombreuses difficultés; et maintenant que le résultat est obtenu, qu'il est parvenu à rendre inaltérables ces effets produits par la lumière, ce procédé de M. Daguerre se trouve être tellement simple, tellement à la portée de tout le monde, qu'il risque de ne pas trouver dans l'exploitation de sa découverte le fruit de ses études et de ses efforts; un brevet d'invention serait impuissant à lui garantir la propriété d'une idée que chacun peut mettre à exécution de soi-même, une fois qu'elle sera répandue.

M. Arago se propose donc de demander au ministre de faire l'acquisition du procédé de M. Daguerre et de lui en donner une juste récompense.

Si l'on considère la découverte de M. Daguerre sous le point de vue de l'utilité qu'elle peut avoir pour les sciences, on reconnait qu'un réactif aussi sensible que celui qu'il a trouvé peut permettre de faire des expériences photométriques qui jusque-là avaient été réputées impossibles. « Telles sont, dit M. Arago, les expériences sur la lumière de la lune; des expériences, à ce sujet, avaient semblé assez importantes à l'Académie pour qu'elle chargeât une commission, qui était composée de M. de Laplace, de M. Malus et moi, du soin de les poursuivre. La lumière de la lune est trois cent mille fois plus faible que la lumière du soleil, cependant on ne désespérait pas, en concentrant ses rayons au moyen d'une lentille de très grande dimension, d'obtenir quelques effets sensibles. Nous fîmes usage d'une très grande lentille et en plaçant au foyer du chlorure d'argent, le réactif le plus sensible que l'on connût, il n'y eut aucun phénomène de décoloration; j'ai pensé que M. Daguerre aurait plus de succès au moyen de son nouveau réactif, et, en effet, en employant une lentille de beaucoup moins puissante que la nôtre, il a obtenu en vingt minutes, sur son enduit obscur, une image en blanc de la lune. Jusqu'à présent on ne connaissait qu'un corps qui fût sensible à la lumière de la lune, c'est l'œil, dont la pupille se contracte sous l'influence des rayons lunaires. »

M. Biot ajoute quelques détails à ceux qu'a donnés M. Arago. « J'ai vu plusieurs fois dit-il, M. Daguerre, et je peux dire que dans les nombreux essais qu'il a faits pour arriver à ces étonnans résultats, il a découvert plusieurs propriétés extrêmmeent intéressantes de la lumière, propriétés dont quelques unes pouvaient être prévues par les physiciens, du moment où ils auraient cherché ce qui devait arriver dans certaines circonstances données, mais dont les autres étaient complétement inattendues. »

Quant à la principale découverte, je puis parler de la perfection des résultats obtenus, non pas d'après mon jugement, mais d'après celui d'un artiste célèbre; M. Paul Delaroche pense que de pareils dessins peuvent donner même aux plus habiles peintres d'utiles leçons sur la manière dont on peut, au moyen de l'ombre et de la lumière, exprimer non seulement le relief des corps, mais la teinte locale. Le même bas-relief en marbre et en plâtre sera différemment représenté dans les deux dessins, de sorte qu'on dira au premier abord celui qui est l'image du plâtre.

On sent, dans un de ces dessins, presque jusqu'à l'heure de la journée. Trois vues d'un monument sont prises, l'une le matin, l'autre dans le milieu du jour, la dernière le soir, et personne ne confondra l'effet du matin avec l'effet du soir, quoique la hauteur du soleil aux deux époques, et par conséquent les longueurs relatives des ombres, soient sensiblement les mêmes.

On conçoit bien que puisque l'action de la lumière sur le réactif n'est pas instantanée, il faut que l'image qu'elle y trace soit nette, que tous les corps qui viennent se peindre dans la chambre noire soient complétement immobiles. Aussi arrive-t-il souvent que les arbres, s'il s'en trouve dans la vue que l'on prend, ne soient pas aussi bien représentés

(1) Le *Voleur* a déjà annoncé cette curieuse et importante découverte de M. Daguerre.

que le reste ; il suffit pour cela qu'un peu de brise ait agité leurs branches.

Cet effet de l'agitation d'une partie est marqué d'une manière singulière dans deux des vues qui se trouvent chez M. Daguerre. Dans l'une il y a au premier plan une voiture attelée d'un cheval qui se tient immobile de tout le corps, et qui a son corps très bien représenté, mais il baissait à chaque instant la tête pour prendre à terre une bouchée de foin, et sa tête et son cou ne sont point marqués ; mais il existe une sorte de traînée entre la place la plus basse et la plus haute qu'occupait la tête. Dans l'autre, on voit un homme qui se fait décrotter ; il n'a pas bougé, et il est très bien représenté ; mais le décrotteur, qui se donnait beaucoup de mouvement, n'offre qu'une image confuse, surtout vers les bras.

(*France industrielle.*)

Poésie.

—

Prologue de *Dagobert*.

—

(*Le Voleur*, en rendant compte, dans son dernier numéro, de la tragédie du Palais-Royal, intitulée *Dagobert*, citait avec éloges le prologue de cette tragédie, sorte de discours d'ouverture si spirituellement prononcé par Levassor. Nous avons obtenu de l'amitié des auteurs ce morceau original et curieux, et nous nous empressons de l'offrir à nos abonnés qui, sans doute, le trouveront aussi comique, aussi charmant que nous l'avons trouvé nous même.)

UN VIEUX SAVANT (après les trois saluts d'usage.)

Bonsoir, charmant public, comment vous portez-vous ?...
Moi, ça ne va pas mal... merci... salut à tous !...
De vous voir si nombreux vraiment je suis bien aise ;...
Et je viens, avec vous, causer, ne vous déplaise.
Vous voyez, devant vous, un *savantissimus*,
Un docteur estimé par tous les gens en *us*,
Un docteur renommé pour maintes découvertes,
L'inventeur breveté des actions sans pertes ;
Sur quoi, me direz-vous, sont ces actions-là ?...
Revenez tous demain, on vous en donnera...
Il s'agit, pour ce soir, d'une bien autre affaire...
De l'histoire de France explorant un mystère,
Savez-vous bien, messieurs, que moi, j'ai découvert
Comment notre grand roi, le puissant Dagobert,
Pour la première fois, mit une... ah ! saperlotte !...
Faut-il dire le mot ?... mit une... une culotte !...
Oh ! sexe féminin, sexe rempli d'appas,
Que ce mot très français ne t'effarouche pas !...
(*Mystérieusement.*)
Car de ce vêtement, dans plus d'un bon ménage,
Aux dépens du mari la femme fait usage....
Chut !... ne bavardons pas... ceci bien entre nous...
Je ne le dirais pas à messieurs les époux....
Or, sur ce vêtement, à bon droit historique,
J'ai composé, messieurs, une œuvre dramatique,
Et pour écrire au mieux sur un si noble objet,
J'entrais, dès le matin, en plein, dans mon sujet.
(*Regardant sa culotte fort délabrée.*)
J'y travaillai quinze ans, et sans miséricorde...
Aussi, je l'ai, je crois, usé jusqu'à la corde,
Et nul autre, après moi, ne pourra s'en servir.
Mon drame, assurément, doit se faire applaudir ;
De la prose écartant les allures trop plates,
Ma plume l'écrivit en vers de douze pattes;
La rime à la raison s'y marie à propos,
Et je le crois, enfin, digne de mon héros.
On devait le jouer sur la brillante scène
Du Théâtre-Français, où règne Melpomène ;
Mais un vieil intrigant, Racine,... un immortel,
Accapare pour lui notre jeune Rachel,
Rachel aux bruns cheveux, à la voix prophétique,
Ce rameau renaissant du laurier dramatique,
Qui nous rendrait un jour tout ce qui nous charma...
Si le ciel bienfaisant nous rendait un Talma !...
Mais laissons là, messieurs, et Rachel et Racine,
Et revenons encore à mon œuvre divine....
D'ici, je vois déjà plus d'un censeur jaloux
Me dire... « Dans quel genre, enfin, écrivez-vous ?... »
Dans un genre nouveau, le genre drolatique...
Notre drame, d'ailleurs, est toujours historique,
Et, si j'étais, ce soir, sifflé par des méchans,
Ces sifflets-là, messieurs, seraient des ignorans.
En parlant de sifflet, je veux, en conscience,
Sur cet instrument-là dire ce que je pense....
C'est un vilain outil, dont tout homme de bien
Ne devrait se servir qu'à l'égard de son chien...
J'ai pourtant vu des gens d'une humeur peu farouche,
Bons pères, bons époux, se rétrécir la bouche,
Vous ne le croiriez pas, pour s'en faire un sifflet !
Si vous saviez, messieurs, comme ce jeu rend laid !...
Et puis, c'est défendu, surtout en médecine...
Les siffleurs, c'est connu, meurent de la poitrine...
Mais s'il est un seul cas où le sifflet est beau,
C'est sur mer, c'est à bord d'un courageux vaisseau ;...
Quand il est dans la main d'un vaillant capitaine,
Il exprime des mots, il commande, il entraîne !...
Au lieu de le troubler, il assure un succès...
Près du fort d'Ulloa, sur les vaisseaux français,
Retentissant au loin d'un éclat électrique,
A notre pavillon il soumet le Mexique.
Ces sifflets-là, messieurs, avaient un noble but ;...
Mais les autres sifflets... au rebut ! au rebut !
J'ai dit... et maintenant, que ma pièce commence ;...
Le mot d'ordre, ce soir, messieurs, c'est : *indulgence* !

DE LEUVEN ET DE SAINT-GEORGES.

Revue des tribunaux.

—

COUR D'ASSISES DE LA SEINE.

Accusation de tentative d'assassinat sur la personne de madame Flora Tristan, par le sieur Chazal, son mari.

Les tribunaux civils avaient déjà retenti des discordes qui ont éclaté entre les deux époux ; le déplorable événement qui donne naissance à un procès bien autrement grave, avait amené un concours nombreux de spectateurs. Les dames sont en majorité et l'on en voit parmi elles plusieurs qui se sont fait un nom dans la littérature.

L'accusé est introduit à dix heures et demie. Sa figure est pâle, sa santé paraît chancelante. Il a des bésicles d'argent, et porte par dessus son habit une redingote d'une couleur blanchâtre. Il tient sous son bras une liasse volumineuse de papiers, et dans sa main un crayon pour prendre des notes.

Interpellé par M. le président sur ses nom, âge, etc., l'accusé répond se nommer André-François Chazal, âgé de quarante-deux ans, peintre, né à Paris. Il est assisté de Me Jules Favre.

M. Plougoulm, avocat-général, remplit les fonctions du ministère public.

Voici le texte de l'acte d'accusation dont lecture est donnée par le greffier.

« André-François Chazal a épousé, en 1821, Flora-Célestine-Thérèse-Henriette Tristan y Moscoso. De cette union trois enfans naquirent ; deux existent encore : Ernest-Camille, âgé de quatorze ans et demi, et Aline-Marie, âgée de treize ans.

» En 1825, de graves mésintelligences éclatèrent entre les époux, et ils se séparèrent. La dame Chazal fit, en 1828, prononcer sa séparation de biens. En 1836, une contestation judiciaire s'éleva au sujet d'Aline Chazal, qui s'était enfuie d'une pension où elle avait été placée par son père. Chazal forma une demande en 10,000 f. de dommages-intérêts contre les maîtresses de la pension, mais un jugement confirmé depuis par la cour le débouta de cette demande. Cependant, en novembre 1836, Aline fut remise à son père par autorité de justice.

» Au mois de juillet 1837, Chazal distribua un écrit autographié qu'il avait composé pour sa défense, et qui contenait contre sa femme les accusations les plus diffamatoires. La dame Chazal s'en prévalut pour demander sa séparation de corps. Elle l'obtint en effet par jugement du 14 mars 1838, sur le fondement que les accusations contenues dans l'écrit présentaient le caractère d'injures graves. Quant aux enfans, il fut statué que le fils resterait entre les mains de son père, et que, dans le mois du jugement, la fille serait placée en apprentissage dans une maison de commerce dont les époux feraient choix, ou qui, faute par eux de s'entendre sur ce choix, serait désignée par le tribunal. Cependant le fils demeura auprès de sa grand'mère, à Belaix (Seine-et-Oise), et la fille ne fut pas placée comme le jugement l'ordonnait. Chazal en conçut une extrême irritation. Bientôt elle fut poussée au point qu'il résolut de donner la mort à sa femme, dans le but, dit-il, de soustraire ses enfans à l'influence qu'elle exerçait sur eux.

» Le 20 mai, jour où cette pensée lui vint pour la première fois, il fit le dessin d'une pierre sépulcrale destinée au tombeau de sa femme. En tête on lisait ces mots : *La Paria*, allusion à un ouvrage publié par la dame Chazal, sous le titre de *Pérégrinations d'une Paria*. Plus bas on lisait, entre autres passages : « Il est une justice que tu fuis qui ne t'échappera pas. Dors en paix pour servir d'exemple à ceux qui s'égarent assez pour suivre tes préceptes immoraux. Doit-on craindre la mort pour punir un méchant ? ne sauve-t-on pas ses victimes ?»

» Vers le 11 juin, il acheta une paire de pistolets ; il acheta en même temps une cinquantaine de balles, deux moules pour en fondre, de la poudre, du plomb et des capsules, dont partie a été saisie plus tard à son domicile. Sa femme de ménage remarqua, vers la même époque, qu'il était plus sombre que de coutume.

» Le 1er juillet il confia à Robert, un de ses amis, qu'il était déterminé à tuer sa femme ; qu'il avait acheté des pistolets, et qu'il voulait mettre son projet à exécution dans une huitaine. Robert, n'ayant pu le faire changer de résolution, en prévint Bailly, autre ami de Chazal. Le 2 juillet, Bailly et le frère de Chazal se rendirent chez celui-ci ; ils firent de vains efforts pour obtenir de lui la promesse qu'il renoncerait à son projet, et il refusa de leur remettre ses pistolets. Ils crurent devoir informer le maire de Montmartre, où Chazal demeurait. Le maire leur promit de tâcher de calmer Chazal, et d'avoir ses pistolets. Le 7 juillet, Bailly écrivit une lettre à la mère de la dame Chazal ; il y témoignait la crainte que Chazal, irrité de l'inexécution du jugement, ne se portât à des excès ; il la conjurait donc de renvoyer Ernest chez son père le plus tôt possible. Ernest rentra en effet auprès de son père ; mais ce dernier n'en garda pas moins son projet. Le 31 juillet, il demanda par écrit une entrevue à sa femme, demande à laquelle elle ne répondit pas. Depuis le commencement d'août, Ernest le vit souvent manier une paire de pistolets chargés. Dans la seconde quinzaine du même mois, Chazal les tira deux fois de sa poche, en rentrant vers six heures de l'après-midi, et les déposa sur son bureau, enveloppés dans son mouchoir. Presque tous les dimanches il s'exerçait à tirer ces pistolets.

» Vers le 30 août, la dame Chazal, qui avait son logement à Paris, rue du Bac, 100 *bis*, le rencontra au coin de la rue de la Planche. Il lui lança un regard plus terrible encore qu'à l'ordinaire. Le cocher d'un cabriolet d'où elle venait de descendre s'aperçut de l'effroi de la dame Chazal, et la fit entrer dans la voiture. Vers la même époque, Chazal rédigea une lettre au procureur-général, où il disait notamment : « Quand vous recevrez ce mémoire, justice sera faite, et je serai à votre discrétion. » Il rédigea deux autre lettres, l'une à sa belle-mère, l'autre à sa femme de ménage, qui fut retrouvée depuis cachetée sur son bureau, et qui toutes deux étaient datées *fin août* 1838. Dans ces lettres il leur recommandait son fils.

» Depuis cette époque, il alla six ou sept fois déjeuner chez un traiteur en face de la maison de sa femme. Il se plaçait toujours à la même table, près d'une fenêtre donnant sur la rue, de façon à voir la dame Chazal sortir. Il restait ainsi quelquefois en observation pendant plus de deux heures. Le 2 septembre, Ernest alla chez sa mère, et communiqua ses craintes que son père n'eût quelques projets sinistres contre sa mère ou contre sa sœur.

» Le 4 septembre, dans le but d'attirer sa femme au dehors, Chazal lui fit écrire, par un écrivain public, une lettre au nom du sieur Pommier, agent de la société des gens de lettres. Pommier l'y invitait à passer à son cabinet pour affaire qui l'intéressait, le lendemain entre dix et onze heures. Le lendemain, à l'heure indiquée, Chazal l'attendit en effet dans la rue du Bac; mais la dame Chazal, soupçonnant le piége, était allée au prétendu rendez-vous avant neuf heures. Ernest demanda à son père, le 9 septembre, pourquoi les pistolets étaient toujours chargés, et s'il voulait faire un mauvais coup. « C'est possible, si on me pousse à bout», répondit-il. Le 10, il partit de Montmartre, selon son usage, entre neuf et dix heures du matin. Selon son usage aussi, il arriva à onze heures pour déjeuner chez son traiteur de la rue du Bac.

» A trois heures et demie de l'après-midi, la dame Chazal revenait chez elle : en approchant de sa maison, elle vit de loin son mari; il avait les mains dans les goussets de son pantalon, la forme des pistolets s'y dessinait parfaitement. Il s'avançait vers elle. Arrivé à quatre ou cinq pas de distance, il quitta le trottoir, il fit un circuit et, revenant par derrière, il lui tira un coup de pistolet à bout portant; puis il posa sur le trottoir le pistolet dont il venait de se servir, et il prit son autre arme dans la main droite. Il tenait encore ce second pistolet armé, quand le concierge de la dame Chazal, attiré par le bruit de la détonation, le somma de remettre son arme.

» Arrêté aussitôt, il dit aux personnes qui le conduisaient chez le commissaire de police, que le pistolet qui était encore chargé n'était pas pour lui, qu'il n'était pas assez lâche pour se tuer, et que tout ce qu'il regrettait, c'était d'avoir manqué son coup et de ne pas avoir fait deux orphelins. Devant le commissaire de police et dans l'instruction il a renouvelé ces mêmes aveux, ajoutant que c'était la crainte de blesser une autre personne que sa femme qui avait détruit son courage, et qui l'avait empêché de décharger son second pistolet.

» La charge retirée de ce second pistolet par un armurier se composait d'une balle, d'un grain de plomb et de poudre. L'accusé a avoué que la charge du pistolet déchargé par lui était la même. A peine frappée, la dame Chazal avait senti ses jambes fléchir, et elle était tombée sur ses genoux; il fallut la transporter à son domicile.

» Les médecins appelés reconnurent en arrière et un peu plus bas que la partie postérieure de l'aisselle, une plaie d'arme à feu qui causait à la blessée une douleur aiguë dans la région du cœur, et qui lui fit cracher le sang. La balle n'a pu être extraite, et la malade a été obligée de garder le lit pendant longtemps. »

M. M. le président procède à l'interrogatoire de l'accusé.

En 1820, vous étiez graveur en taille-douce; à cette époque, vous aviez chez vous, comme ouvrière coloriste, la demoiselle Flora Tristan; vous avez recherché cette jeune fille, et en 1821 elle devenue votre femme.

Chazal. — Oui, monsieur.

D. Il paraît que la mésintelligence ne tarda pas à éclater dans votre ménage, et dans le courant de l'année 1825 vous vous êtes volontairement séparé de fait de votre femme? — R. C'est vrai.

D. De votre union avec mademoiselle Flora Tristan sont nés trois enfans: l'un d'eux est mort, les deux autres vous ont été confiés en 1835. — R. En 1832, ma femme et ma fille disparurent de la société; cette disparition de la société me fut pénible, à cause de ma fille surtout; car quant à ma femme... C'est seulement en 1835 que je connus la retraite de madame Chazal : elle demeurait alors rue Chabannais, n. 12. C'est alors que je retrouvai mon enfant, supprimé de la société pendant trois années.

D. Lors de votre séparation volontaire en 1825, le sort de vos enfans ne fut-il pas réglé entre vous et votre femme? — R. Non, monsieur, il n'y eut aucune convention à cet égard.

D. Votre fille Aline ne fut-elle pas placée en pension? — R. Oui, monsieur, chez madame Deriquème, et elle en disparut, soit par connivence avec ma femme, soit par négligence; et je dois de suite relever une inexactitude de l'acte d'accusation, dans lequel on a dit que j'avais voulu profiter de la fuite de ma fille pour me faire payer, par la maîtresse de pension, une somme de dix mille francs. Non, messieurs, tel n'est pas mon caractère; je ne suis pas avare; ce n'est pas là ma position légale. Je voulais seulement contraindre madame Deriquème à me rendre ma fille.

D. Cependant vous avez demandé 10,000 fr., et vous avez fait à ce sujet un procès à la dame Deriquème? — R. Je n'ai formé cette demande que pour contraindre la maîtresse de pension à me rendre ma fille.

D. N'avez-vous pas publié un mémoire injurieux contre votre femme, et ce mémoire n'a-t-il pas déterminé une séparation de corps? — R. Publié... Je ne sais si on peut dire qu'un mémoire a été publié lorsqu'on en a distribué une dizaine d'exemplaires à des amis. Toujours est-il certain que j'ai fait un mémoire pour ma justification, car dans le public il pouvait rester des doutes graves sur ma moralité; j'avais donc besoin de me justifier devant la société tout entière, car nous, messieurs, pauvres prolétaires, nous vivons beaucoup plus dans la société qu'avec la magistrature. Oui, nous vivons dans la société, et c'était de la justice de la société que j'avais besoin.

D. Le jugement qui a prononcé votre séparation de corps ordonnait que votre fils vous serait rendu, et que votre fille serait placée dans une maison de commerce choisie par vous et par votre femme. Cette disposition du jugement a-t-elle donné lieu à des difficultés? — R. Ma femme, en effet, par ses intrigues et son influence sur tous ceux auxquels elle s'est adressée, m'a créé de nombreuses difficultés.

D. N'est-ce pas à la suite des difficultés qu'animé de sentimens de haine et de vengeance contre votre femme vous avez résolu de l'assassiner? — R. J'ai eu la pensée de tuer ma femme, mais je n'étais pas animé par la haine et la vengeance; mon cœur ne peut concevoir de pareils sentimens.

D. Vous avez acheté deux pistolets, de la poudre, des balles, des capsules; dans quel but avez-vous fait ces acquisitions? — R. (Avec étonnement.) Je ne comprends pas pourquoi vous m'adressez cette question; vous savez bien ce que j'ai dit à cet égard.

D. Mais il faut le répéter ici. — R. Mon but est évident, j'ai acheté les pistolets pour me défendre.

D. Pour vous défendre? — R. Pour me défendre, en cas d'agression suscitée par ma femme.

D. Mais ne deviez-vous pas, au contraire, en faire usage pour assassiner votre femme? — R. Oui, c'est vrai, je voulais m'en servir contre ma femme, ou plutôt contre une autre personne. Je vous l'ai dit, la haine et la vengeance n'entrent pas dans mon cœur; je ne voulais pas frapper ma femme parce que c'est ma femme, et quelles que soient les douleurs qu'elle m'a fait éprouver, je voulais l'épargner et frapper l'avoué Duclos, son complice, l'artisan de toutes les machinations infernales qui m'ont réduit au désespoir; je voulais aussi faire périr un autre individu...

D. Ne vous êtes-vous pas exercé à tirer le pistolet plusieurs jours avant le crime? — R. Oui, monsieur.

D. N'était-ce pas pour être plus sûr de votre coup? — R. Non, puisque je voulais tirer sur ma femme à bout portant. (Sensation.)

D. Ainsi, vous avouez que votre volonté a toujours été de tirer à bout portant sur votre femme? — R. C'est la vérité (mouvement).

D. Le 20 mai 1838, n'avez-vous pas dessiné le modèle de la pierre qui devait être placée sur le tombeau de votre femme? — R. Oui.

D. N'avez-vous pas tracé de votre main son épitaphe? — R. Oui.

D. Ainsi, dès le 20 mai, vous aviez pris la résolution d'attenter aux jours de votre femme. — R. La résolution, non.. l'expression n'est pas exacte, mais j'en avais la pensée. Je supplie MM. les jurés de ne pas oublier ma situation; je ne saurais vous détailler toutes les douleurs par lesquelles j'étais assiégé. Oui, au 20 mai la pensée de tuer ma femme a été en quelque sorte arrêtée : cependant je luttai contre moi-même, cette pensée m'accablait, m'abîmait; je cherchais les moyens d'y échapper, et c'est pour tenter une dernière épreuve que j'écrivis à ma femme en lui demandant un rendez-vous.

D. Si votre femme n'a pas accepté ce rendez-vous, c'est qu'elle a craint pour sa vie, que vous aviez déjà menacée. — R. Permettez-moi de n'en rien croire. Je pense beaucoup plutôt que ma femme, étant d'une haute famille, n'a pas voulu condescendre à me donner des explications.

D. N'avez-vous pas confié au sieur Robert que vous aviez l'intention de tuer votre femme? — R. Oui, monsieur, il fut témoin de ma douleur.

D. Ne chercha-t-il pas à vous détourner de l'exécution de votre projet, et ne vous demanda-t-il pas vos pistolets? — R. Il chercha à me consoler et à faire fléchir ma résolution, mais je ne lui promis rien.

D. Le sieur Robert ne parut pas d'ailleurs, à ce qu'il semble, attacher une grande importance à vos paroles, et il crut que ce n'était de votre part que de vaines menaces. — R. Je ne pense pas qu'il ait cru cela. Je lui ai dit que ma résolution était prise; je lui en ai fait connaître les motifs. En m'écoutant, les larmes lui sont venues aux yeux; il m'a supplié de ne pas tuer ma femme. Je n'ai pris, comme je vous l'ai dit, aucun engagement vis-à-vis de lui. Mon frère, plusieurs personnes de sa société m'ont engagé à abandonner mon projet. Les uns trouvaient qu'il y avait sagesse à suivre ces conseils, d'autres auraient pu penser qu'il y avait faiblesse, telle a été ma manière de voir; j'ai cru devoir agir ainsi que je l'ai fait pour protéger mes enfans, pour les arracher à l'influence pernicieuse de leur mère. Le jugement qui a prononcé contre moi la séparation de corps a été pénible pour moi; permettez-moi de vous dire que je le trouve inique. Cependant ce jugement m'accordait une étincelle de bonheur; cette étincelle, on me l'a refusée, cette étincelle je n'ai pu l'avoir.

D. Mais vous pouviez obtenir l'exécution de ce jugement en vous adressant à la justice. — R. Mais, mon Dieu, c'est ce que j'ai fait pendant quatre ans. J'ai constamment demandé mes enfans. J'ai écrit à M. le président de la cour.

D. Ce n'est pas par des lettres que l'on s'adresse à la justice, il fallait former une demande devant le tribunal. — R. Qu'entendez-vous par une demande?

D. Une assignation. — R. Une assignation! Il y en a eu assez dans mon affaire d'assignations, et elles n'ont pas produit grand résultat. D'ailleurs, l'avoué Duclos est aussi de la justice lui, et c'est lui qui a toujours tout entravé, qui a empêché que mon fils ne me fût remis, que ma fille fût soustraite aux influences de sa mère. Ma femme, elle a beaucoup d'amis, on l'écoute favorablement quand elle se plaint, et elle a plus d'influence que moi sur la justice. On m'a dit plusieurs fois : La femme a gagné son procès parce qu'elle est femme, parce qu'elle est appuyée, recommandée; parce qu'à côté d'elle elle a l'avoué Duclos, qui connaît toutes les ruses de la chicane. Pour signifier mon assignation, il m'aurait fallu un huissier, n'est-ce pas? Des

huissiers, j'en ai eu plus de vingt; voyez à quoi ils m'ont servi. D'ailleurs, je n'avais plus de quoi les payer, ces messieurs; car il faut bien se garder de les aborder sans argent. (On rit.)

D. Ainsi, vous avez tué votre femme pour ne pas payer de frais de justice? — R. Permettez-moi une observation : j'étais dans le dénûment, c'est vrai, mais j'étais d'ailleurs convaincu que la justice était impuissante vis-à-vis de ma femme.

D. En août 1838, vous êtes sorti plusieurs fois avec l'intention de frapper votre femme, si vous l'aviez rencontrée? — R. Oui.

D. Elle vous a échappé un jour en se jetant dans un cabriolet? — R. Ma femme a pu me voir, mais j'atteste que je ne me rappelle nullement cette circonstance.

D. Vous lui avez écrit une lettre par laquelle vous vouliez lui faire croire qu'un rendez-vous lui était donné pour onze heures du soir chez M. Pommier qui, ce soir-là, devait réunir des gens de lettres? — R. Oui, monsieur.

D. Quel était votre projet? — R. D'exécuter la résolution que j'avais prise (sensation).

D. Votre femme a fort heureusement échappé au piége que vous lui aviez tendu en allant chez M. Pommier à neuf heures au lieu de onze heures. Vous saviez que votre femme sortait rarement; vous avez été, pendant plusieurs jours, vous placer dans la boutique d'un marchand de vins qui se trouve vis-à-vis de sa demeure; et là, placé près de la fenêtre, vous attendiez le moment où elle sortirait? — R. Le fait est vrai.

D. Le 10 septembre, à trois heures de l'après-midi, vous avez vu votre femme sortir de son domicile, vous avez été vers elle..., qu'avez-vous fait? — R. (Avec calme). La chose est très simple. J'ai été à elle, j'ai tiré de ma poche l'un de mes pistolets et j'ai tiré sur ma femme. Voilà la chose qui est très simple. (Mouvement.)

D. Vous avez été arrêté à l'instant même, et lorsque vous aviez à la main un second pistolet chargé dont vous alliez faire usage contre votre femme. — R. Je n'ai pas été arrêté aussitôt, et certes, si j'avais été un malfaiteur, j'aurais bien pu m'échapper, car personne ne voulait m'arrêter; enfin, on s'est décidé à le faire; j'ai remis mes pistolets, et j'ai même demandé à être conduit chez le commissaire de police.

D. Pouvez-vous dire quel motif a pu vous porter à commettre sur votre femme le crime qui vous amène aujourd'hui sur le banc de la cour d'assises?

L'accusé entre dans une foule d'explications. Il parle de nouveau de la plainte portée contre lui par sa femme, du jugement qui a prononcé la séparation de corps, des tentatives qu'il a faites à plusieurs reprises pour reprendre ses enfans. M. le président est obligé de l'arrêter fréquemment dans ses interminables divagations.

M. le président. — N'aviez-vous pas consenti, en 1832, à la séparation de corps?

L'accusé. — Oui, monsieur.

Interpellé de nouveau sur les motifs qui ont pu le déterminer à tuer sa femme, Chazal ne précise aucun fait. Il rapporte qu'il était très malheureux, que la vie lui était devenue insupportable, qu'il était dénué de ressources, et qu'il ne voyait qu'un avenir de misère pour lui et ses enfans. Mais le grief sur lequel il paraît insister principalement, c'est de n'avoir pu arracher à sa femme ses enfans, qui ne portaient même pas son nom, et qui, suivant lui, étaient sans famille et sans état social.

M. l'avocat-général. — Avez-vous quelques reproches à adresser à votre femme relativement à sa conduite?

L'accusé. — Certainement.

D. Quels reproches? — R. Des reproches d'immoralité dans sa conduite et dans ses écrits, où elle professe les doctrines les plus subversives de l'ordre social et de la morale.

D. Avez-vous des faits précis d'immoralité? — R. Non pas; je ne suis pas de ces maris qui vont attendre derrière la porte pour prendre leur femme en flagrant délit; non, je ne suis pas de ces maris, et ma dignité d'homme...

D. Ainsi vous n'avez aucun fait, et vous ne pouvez présenter ici que des allégations? — R. On m'a refusé les enquêtes.

D. En effet, lors du procès en séparation de corps, vous avez demandé que la séparation fût prononcée à votre profit et contre votre femme; mais votre demande a été repoussée, et le tribunal, ainsi que la cour, n'a pas cru devoir ordonner la preuve des faits que vous allégiez.

M. l'avocat-général donne lecture des conclusions prises au nom du sieur Chazal, et de la partie du jugement qui repousse ces conclusions.

L'interrogatoire terminé, M. le président donne l'ordre d'introduire madame Chazal (Flora Tristan).

L'huissier audiencier annonce que madame Chazal ne s'est pas encore présentée.

L'audience est suspendue pendant une demi-heure. A la reprise de l'audience, madame Chazal est introduite. Tous les yeux se fixent sur elle. On la voit s'avancer lentement; elle détourne ses regards du banc des accusés.

Madame Chazal est vêtue avec élégance; son chapeau de velours vert, orné d'un voile noir, encadre gracieusement une figure remarquable par la délicatesse des traits et leur régularité. Un joli nez grec, de beaux cheveux noirs, des yeux expressifs, un teint d'Espagnole, fixent agréablement l'attention, et un vif sentiment d'intérêt s'attache à cette femme qui a si miraculeusement échappé à la mort.

M. le président fait donner un siége à madame Chazal, qui déclare s'appeler Flora Tristan, femme Chazal, âgée de trente-deux ans, sans profession.

La voix du témoin, qui paraît en proie à une vive émotion, est si faible que personne ne peut l'entendre.

M. le président. — Madame, veuillez parler plus haut.

Madame Chazal. — Je ne peux, monsieur.

M. le président. Prenez un instant de repos, madame.

Madame Chazal, chancelant sur son siége. — De l'eau!

On s'approche de madame Chazal, on lui prodigue des soins; elle paraît se remettre et boit une partie du verre d'eau que le garçon de salle vient d'apporter.

Après quelques minutes de silence, M. le président s'adressant au témoin. — Madame, vous avez épousé l'accusé en 1821?

Madame Chazal. — Oui, monsieur.

D. N'étiez-vous pas antérieurement chez lui comme ouvrière coloriste? — R. Non, monsieur; je travaillais pour lui, mais j'étais chez ma mère, et je n'ai été chez lui que pour prendre quelques leçons.

D. Il paraît que la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre vous et votre mari? — R. Il n'y a pas eu mésintelligence, mais il n'y avait pas de sympathie. J'avais dit à M. Chazal, antérieurement au mariage, que je ne l'aimais pas, que je ne l'aimerais jamais. Il a pourtant voulu m'épouser, et forcée de céder à la volonté de ma mère, j'ai donné mon consentement à ce mariage; mais M. Chazal savait fort bien que ce consentement n'était pas libre de ma part.

D. En 1825, votre mari a consenti à une séparation de fait? — R. Oui, monsieur.

D. Qu'avez-vous fait depuis cette époque? — R. J'ai voyagé; j'ai été au Pérou, dans mon pays.

D. A quelle époque êtes-vous revenue à Paris? — R. En 1828.

D. Vous avez obtenu votre séparation de corps? — R. Oui, monsieur.

D. Vos enfans ne sont-ils pas restés à votre charge? — R. M. Chazal prétendait qu'il n'était pas heureux; je ne lui ai rien demandé pour mes enfans.

D. A quelle époque Chazal a-t-il réclamé ses enfans? — R. En 1832. J'ai été forcée de lui confier mon fils. Il l'a exigé pour consentir à la séparation de corps ou au divorce, si la loi était adoptée.

D. Qu'est devenu votre fils? — R. Je l'ai placé en pension et j'ai payé tous les frais.

D. Chazal n'a-t-il pas réclamé sa fille? — R. Elle a été enlevée en 1338; elle allait dans une pension de la rue d'Assas. Dans le trajet, elle fut accostée par deux hommes qui lui demandèrent si elle était mademoiselle Tristan. Sur la réponse affirmative de l'enfant, elle fut arrachée des mains de sa bonne, et me fut ainsi enlevée par suite d'un affreux guet-apens.

Chazal convient qu'il a enlevé sa fille, ainsi que vient de le dire le témoin, mais il soutient qu'il n'a agi ainsi que d'après le conseil du procureur du roi, qui lui aurait dit : Votre fille vous appartient, allez la chercher.

M. le président. — Vous avez repris votre fille?

Madame Chazal. — Ma fille m'avait été enlevée; j'étais désespérée. J'allai à Montmartre chez mon mari. Il était absent, mais je sus qu'il avait été à Versailles. Je pris la voiture, et j'allai aussitôt à Versailles. En arrivant, je trouvai ma pauvre fille qui se précipita dans mes bras en pleurant. Je m'emportai contre M. Chazal, qui fut contraint de sortir de la maison de mon oncle, et je voulus revenir avec ma fille à Paris. Il était nuit. Il pleuvait. J'errais sur les boulevarts de Versailles, ne sachant de quel côté je devais aller, tant ma douleur était grande. Sur sur l'une des avenues, je ne sais laquelle, je vis arriver mon mari; il était habillé en garde national. Il se mit à crier, en me désignant du doigt: «Arrêtez cette voleuse!» J'étais alors près d'un poste de troupe de ligne. La ligne, comme on le sait, obéit toujours aux ordres de la garde nationale. Je fus arrêtée ainsi que mon enfant, et jetée dans le poste. Ma position était affreuse; j'avais la tête perdue; j'espérais échapper aux tortures de M. Chazal, en disant qu'il n'était pas mon mari; mais on n'écouta pas mes plaintes, mes prières. J'étais épuisée, malade; on me transporta à l'hôpital. Le lendemain je fus conduite devant le procureur du roi, qui consentit à me laisser partir pour Paris. Mais mon mari ne m'avait pas quittée; il se disposait à monter avec moi dans la voiture des Gondoles. Pour lui échapper, je me précipitai dans une petite voiture, et je donnai 10 francs au cocher pour qu'il ne laissât pas monter M. Chazal. Je pus enfin revenir avec ma fille à Paris.

Madame Chazal rend compte de toutes les tentatives faites par son mari pour lui ravir sa fille, et continue ainsi :

J'avais à peine ma fille depuis six mois que, par suite d'une permission délivrée par M. Dieudonné, juge d'instruction, un commissaire de police se présenta chez moi pour m'enlever ma fille. J'étais absente; elle fut saisie violemment, arrachée de chez moi malgré ses pleurs et ses cris. Ma pauvre fille a été si violemment impressionnée qu'elle était comme folle; elle est restée pendant trois mois chez son père, et c'est pendant ce séjour de trois mois qu'elle m'a écrit la lettre qui a donné lieu à la plainte portée contre M. Chazal.

M. le président. — Chazal prétend que cette lettre a été suggérée par vous.

Le témoin. — Mais, monsieur, je n'ai pas vu une seule fois ma fille pendant qu'elle a été chez son père.

M. le président. — N'avez-vous pas su plusieurs jours avant le crime que votre mari avait encore des projets violens à votre égard?

Le témoin. — Je savais que M. Chazal roulait dans sa tête des projets sinistres; mais je croyais que ces projets étaient formés contre ma fille, et non contre moi. Quelques jours avant le 10 septembre, je rencontrai plusieurs fois sur mon passage M. Chazal; il me regardait avec un air furieux, et j'avais remarqué qu'il avait des pistolets dans les poches de son pantalon; enfin, le 10 septembre, je l'aperçus à trente ou quarante pas de moi; il vint à ma rencontre, quitta le trottoir, fit un détour; je le suivis des yeux, je ne doutai pas qu'il ne voulût m'assassiner, car je lisais ses projets dans ses regards. J'aurais pu lui

échapper en me précipitant dans une boutique, mais je souffrais depuis bien longtemps, j'étais résignée à mon sort, et je le subissais sans vouloir opposer de résistance. A peine avais-je perdu de vue M. Chazal, qui était venu se placer derrière moi, que j'entendis un coup de pistolet, et je tombai sur le trottoir. (Sensation.)

M. l'avocat général. — Est-il vrai que vous auriez fait saisir les meubles de votre mari ?

Madame Chazal. — J'ai fait des frais considérables; mon avoué m'avait conseillé de saisir et de faire vendre les meubles de mon mari, pour que son dénûment fût constaté et que je pusse par suite reprendre mon fils.

D. A-t-on vendu les meubles de votre mari ? — R. Non, monsieur; ils ont été saisis, mais soustraits par mon mari, et le jour de la vente tout avait disparu, et elle n'a pas eu lieu. M. Duclos m'a dit que c'était un cas de police correctionnelle; j'ai reculé devant une poursuite pareille.

D. Madame, croyez-vous devoir dire, dans votre intérêt et dans celui de vos enfans, quels sont vos moyens d'existence ? — R. Mon oncle me fait une pension de 2,500 fr., et la preuve en est dans les pièces.

D. Vos érits doivent vous rapporter quelque chose ? — R. Peu de chose, monsieur; il n'y a que quinze mois que j'écris.

L'audition des témoins commence. Nous en extrayons seulement les questions adressées à l'accusé et à madame Flora Tristan, ainsi que les réponses de ceux-ci.

M. l'avocat général. — Madame Chazal, nous désirons vous adresser quelques questions sur votre position. A quelle époque avez-vous reçu de votre oncle la pension de 2,500 fr. dont vous avez parlé ?

Madame Chazal. — En 1831; mais en 18[illegible] j'avais reçu 3,000 fr. de mon oncle.

D. Depuis 1825 jusqu'en 1830, quelles ont été vos ressources ? — R. Je me suis placée comme dame de compagnie chez des dames anglaises, et j'ai voyagé avec elles en Suisse, en Italie et en Angleterre.

D. Avez-vous quelques pièces, des lettres qui établiraient la réalité de la position dont vous venez de parler ? Remarquez que nous vous adressons cette question pour que votre conduite soit parfaitement justifiée, et qu'elle réponde aux attaques dont elle a été l'objet, et que vous sortiez victime pure de cette affaire. — R. Je dois vous avouer que depuis que j'ai changé de position, un sot amour-propre m'a fait anéantir toutes les preuves d'une situation qui m'avait paru fâcheuse.

D. Cette position n'avait rien d'humiliant, puisqu'elle était nécessitée par l'intérêt de vos enfans. — R. Cela est vrai, monsieur; aussi je reconnais que j'avais agi par suite d'un sot amour-propre.

D. Quelques personnes pourraient-elles attester cette position de dame de confiance chez des Anglaises ? — R. Non.

M. le président. — Chazal, vous avez dit que vous n'aviez aucun reproche à adresser à la moralité de votre femme jusqu'en 1835; quels sont vos griefs depuis cette époque?

Chazal. — Ses voyages, les apparences, le mystère dont elle s'est environnée.

M. le président. — Ainsi vous n'avez aucun fait ?

Chazal. — Mais je n'attaque pas la moralité de ma femme à moins qu'on ne m'y force; d'ailleurs ses ouvrages font assez connaître sa moralité. Au surplus, tout cela est indifférent; j'avais droit d'obtenir mes enfans. Je voulais les soustraire à l'influence de leur mère.

M. l'avocat général. — Chazal, vous avez parlé de l'immoralité de votre femme; vous avez fortement insisté sur cette immoralité dans votre procès en séparation de corps; vous avez, ici principalement, déclaré que vos efforts avaient eu pour but d'arracher vos enfans à l'influence pernicieuse de leur mère. Nous vous demandons encore une fois quels sont les faits d'immoralité que vous avez à reprocher à votre femme? Vous venez de l'entendre : elle repousse avec indignation les imputations dont elle a été l'objet. Expliquez-vous, car il ne faut pas que vos enfans soient flétris par leur père et par des allégations non justifiées de l'immoralité de leur mère.

Chazal. — Mais puisque les enquêtes m'ont été refusées. D'ailleurs je ne crois pas qu'il me soit bien avantageux comme mari de dire ce que ma femme a pu faire à cet égard.

M. l'avocat général. — Mais remarquez que vous avez parlé des désordres de votre femme, et que vous avez indiqué que ces désordres avaient été, en partie du moins, la cause de votre crime.

Me Jules Favre. — Puisque madame Chazal prétend avoir été constamment en communication avec sa mère, comment se fait-il que celle-ci ait écrit en 1834 à M. Chazal, que depuis deux années elle n'avait pas entendu parler de sa fille, et qu'elle avait refusé une somme de 200 fr. que madame Chazal lui envoyait pour la pension de ses enfans ?

M. le président. — Mais cette lettre prouve que madame Chazal envoyait ce qui était nécessaire à la pension de ses enfans.

Me Jules Favre. — Mais elle prouve du moins qu'elle n'avait pas conservé de bonnes relations avec sa mère.

Madame Chazal. — J'ai dit hier que j'avais été à Versailles pour y trouver ma fille, que M. Chazal m'avait enlevée. J'étais très exaltée, j'étais folle; une scène assez violente eut lieu, et il est vrai que M. Chazal ayant pris une chaise, je saisis une assiette que je lançai, mais qui ne l'atteignit pas. Mon oncle survint, attiré par le bruit. Il crut que cette scène était simulée, parce que dans la journée il avait été question d'une scène pareille qui devait avoir pour but de motiver notre séparation de corps. J'avais beau dire à mon oncle que ce qui venait de se passer était fort sérieux, il n'en voulut rien croire, et me fit de vifs reproches d'avoir pris sa maison pour jouer une pareille comédie. Cette opinion de mon oncle, contre laquelle je protestai avec la plus grande énergie, me mit en fureur. Je le quittai fâché, et depuis je ne l'ai plus revu. Telle est la circonstance qui a rompu mes relations avec mon oncle.

Un autre jour, revenant de Versailles avec ma mère, en rentrant à Paris, je trouvai sur mon chemin M. Chazal. Depuis trois jours je n'avais pas mangé; j'étais exaltée, j'étais folle. Mon mari vint à moi : je vis qu'il voulait me faire une scène, et que connaissant mon irritation, il espérait me pousser à quelque acte de violence. Dieu m'éclaira dans ce moment; je restai calme. M. Chazal alors m'injuria de la manière la plus grave : il me fit arrêter et conduire chez le commissaire de police. Ce magistrat me renvoya sans vouloir écouter M. Chazal. Il était trois heures; il me suivit dans la rue, me fit plusieurs scènes et me conduisit dans deux corps de garde. Enfin, à six heures du soir, il me saisit au coin de la rue Servandoni par mon manteau, et il me poussa avec tant de violence, que l'agrafe de mon manteau se brisa, et que j'allai tomber sur trois étudians qui passaient. Nous tombâmes à terre tous les quatre. Ces jeunes gens étaient furieux; ils firent de vifs reproches à M. Chazal, qui se défendit en disant que j'étais sa femme, et qui renouvela contre moi ses injures et ses attaques. J'eus le tort de convenir devant ces messieurs que M. Chazal était mon mari, et comme ils étaient étudians en droit, ils m'ont dit : Si c'est votre mari, nous ne pouvons rien faire pour vous; s'il n'avait pas été votre mari, nous vous aurions vengée aussitôt des violences exercées sur vous. Cette scène horrible a eu pour témoins plus de trois cents personnes, et j'étais en proie aux tourmens les plus cruels. Qu'on s'imagine mon affreuse position! Toutes ces scènes, qui m'étaient faites dans la rue, me mettaient au désespoir; depuis trois jours je n'avais rien mangé, pendant trois jours je n'avais pas dormi. J'allai le lendemain voir ma mère et je lui dis : « Comment! ma mère, vous m'avez toujours témoigné la plus vive affection; vous m'avez prodigué tous les témoignages de tendresse; en me quittant vous m'avez serré affectueusement les mains, et vous ne m'avez pas dit que pendant que nous étions dans le coupé de la voiture, mon monstre de mari était dans la rotonde, et vous m'avez exposé sans défense aux outrages de cet homme ! » Je m'expliquai, je dois le dire, devant ma mère avec une certaine vivacité; je lui ai pardonné le mal qu'elle m'a fait dans cette circonstance, mais je ne pourrai l'oublier jamais. Voilà pourquoi j'ai cessé mes relations avec ma mère, et pourquoi je ne lui ai pas fait part de mon voyage au Pérou.

Me Jules Favre. — M. l'avocat-général nous demande constamment des faits contre madame Chazal, et des preuves de l'irrégularité de sa conduite. Madame Chazal a publié ses Mémoires et la relation de son voyage au Pérou, et voici ce que nous trouvons dans ces Mémoires :

«Je pus me convaincre dans cette circonstance jusqu'à quel degré M. Chabrié portait la délicatesse de ses sentimens. J'ai dit comment j'avais accepté son amour autant pour ne pas le désespérer que pour m'assurer sa puissante protection. Depuis ce moment il faisait des projets brillans d'espérance, persuadé qu'il était de trouver le bonheur dans notre union. J'écoutai d'abord, j'écoutai ses plans de félicité sans songer à entrer dans leur réalisation; puis graduellement son amour me persuada d'une telle admiration que je me fis à l'idée de l'épouser en restant avec lui en Californie.

» J'entends des gens confortablement établis dans leur ménage, où ils vivent heureux et honorés, se récrier sur les conséquences de la bigamie, et appeler le mépris et la honte sur l'individu qui s'en rend coupable; mais qui fait le crime, si ce n'est l'absurde loi qui établit l'indissolubilité du mariage ? Sommes-nous donc tous semblables dans nos penchans, nos affections, lorsque nos personnes sont si diverses, pour que les promesses du cœur, volontaires ou forcées, soient assimilées aux contrats qui ont la propriété pour objet ? Dieu, qui a mis dans le sein de ses créatures les sympathies et les antipathies, en a-t il condamné aucune à l'esclavage et à la stérilité ? L'esclave fugitif est-il criminel à ses yeux ? Le devient-il lorsqu'il suit les impressions de son cœur, la loi de la création ?

» L'affection que je ressentais pour M. Chabrié n'était pas de l'amour passionné comme j'en avais éprouvé avant de le connaître, mais c'était un sentiment d'admiration et de reconnaissance. Une fois sa femme, je l'aurais aimé davantage, et je sentais que si, avec lui, je ne rencontrais pas ce suprême bonheur dont plus jeune j'avais rêvé la chimère, je retrouverais au moins ce repos, ce calme auquel j'aspirais; cette affection vraie et sûre qu'on apprécie si haut après les déchirantes déceptions d'une vie orageuse.»

Madame Chazal, avec vivacité. — Il y a une très grande mauvaise foi...

Me Jules Favre. — Je prie...

M. le président. — N'interrompez pas le témoin.

Me Jules Favre. — J'entends qu'on respecte ici la robe que je porte. Je remplis un ministère sacré; j'accomplis un devoir, et je ne veux pas que personne ici m'accuse de mauvaise foi.

M. le président. — Témoin, continuez.

M. l'avocat-général. — Madame Chazal, calmez-vous, et n'imputez pas de mauvaise foi au défenseur : dites qu'il y a erreur.

Madame Chazal. — Il n'y a pas erreur. Chabrié était en effet capitaine du bâtiment sur lequel je m'étais embarquée. Je fus cinq mois et demi sur ce bâtiment : j'étais seule à bord avec cet homme, qui s'attachait constamment à mes pas... Si quelqu'un a été à bord, il comprendra la position d'une femme en pareille circonstance. Chabrié m'accablait de soins, de prévenances, il était plein de franchise et de loyauté; je dois avouer que je sympathisais avec lui. Je ne voulus pas, dans mon intérêt, dans celui de mes en-

fans, dire à Chabrié que j'étais mariée ; je lui dis que j'étais encore demoiselle, et je lui fis entrevoir la possibilité de nous unir par le mariage.

Si j'ai agi ainsi, messieurs, c'était pour échapper aux poursuites de cet homme ; car si je lui avais fait connaitre ma position de femme mariée, il n'aurait pas voulu me quitter, et je n'aurais trouvé aucun prétexte pour repousser ses sollicitations. Mon but était de temporiser, je cherchais à détourner Chabrié de l'amour qu'il avait pour moi ; je ne l'aimais pas assez pour l'épouser en Californie, comme je le lui avais dit.

On vient de dire que ma fille était en quelque sorte délaissée par moi ; ceci est faux, elle était avec moi, et Chabrié l'avait adoptée. C'est ce que prouve une lettre écrite par Chabrié, et que j'ai publiée. Chabrié était le seul ami que j'eusse au monde, je lui avais recommandé ma fille.

Le témoin est vivement ému. Après un moment de silence, il continue ainsi : Ne sachant comment me défaire de Chabrié, je lui disais que j'acceptais son amour, et que nous irions nous marier en Californie. Cet acte, qui a été dénaturé à dessein, lors de la séparation de corps, qui le sera encore sans doute par le défenseur ou M. Chazal, était un acte de dévoûment de ma part : je voulais me conserver pure pour mes enfans, et cependant on a eu la déloyauté...

Me Jules Favre. — Si les attaques du témoin contre moi continuent, et si M. le président ne croit pas devoir y mettre un terme, je ne puis plus défendre et je vais me retirer.

M. le président. — Madame Chazal, je vous engage à mettre dans vos expressions plus de modération.

Madame Chazal. — Mais, M. le président, je suis victime, et ici on fait planer sur moi les accusations les plus graves ; vous devez comprendre mon irritation.

M. l'avocat-général. — Nous nous écartons beaucoup du procès. Le livre dont le défenseur vient d'extraire quelques passages paraît être la relation d'une partie de la vie de madame Chazal : ce sont là des confessions, et l'on sait qu'à la suite de certaines pages, on trouve dans ces sortes d'ouvrages d'autres pages qui expliquent celles qui précèdent. Nous demanderons à madame Chazal si elle a fait l'apologie de la bigamie, si elle approuve la bigamie ?

Madame Chazal. — Je n'ai jamais fait l'apologie de la bigamie. Dans mon malheur, j'étais exaltée, au désespoir ; j'avais quitté la France avec la pensée de n'y plus revenir.

M. l'avocat-général. — Vous désapprouvez la bigamie ?

Madame Chazal. — Oui, certainement ; mais je dois dire que dans mon état de désespoir, au milieu des tourmens que j'éprouvais, j'ai pu parler ainsi que je l'ai fait de la bigamie ; mon imagination était exaltée ; j'étais folle.

M. l'avocat-général. — Vous n'avez fait aucune tentative pour vous marier en Californie ?

Madame Chazal. — Jamais, monsieur.

On entend ensuite un grand nombre de témoins à décharge qui viennent attester la moralité de l'accusé, et les tentatives qu'il a faites pour se rapprocher de sa femme ; il paraissait surtout préoccupé du sort de ses enfans qu'il voyait avec douleur sous l'influence de sa femme, dont la conduite irrégulière et les principes manifestés dans ses ouvrages lui donnaient de sérieuses inquiétudes sur le sort de son fils et de sa fille.

M. le président. — Chazal, le 10 septembre, au moment où vous veniez de tirer sur votre femme, vous avez dit que vous regrettiez d'avoir manqué votre coup. Lorsque vous étiez détenu à la Conciergerie, n'avez-vous pas dit à un prisonnier que si vous étiez acquitté, vous exécuteriez vos projets criminels contre votre femme ? (Sensation.)

Chazal. — Le propos est inexact. La mort de ma femme n'est pas nécessaire à mon existence, et si on me laissait calme, si on ne me persécutait pas, je ne ferais aucune tentative ; mais si ce qui a eu lieu recommençait, si on voulait me priver de mes enfans, si, par suite des attaques dont j'ai été l'objet et des livres que ma femme a publiés contre moi, j'étais encore assassiné moralement ; car, messieurs, la vie morale est plus précieuse pour moi que la vie physique ; les mêmes faits ameneraient problablement les mêmes résultats.

M. le president. — Avez-vous tenu le propos dont je viens de vous parler ? avez-vous dit que si vous étiez acquitté vous tueriez votre femme ?

Chazal. — Je répète que les mêmes causes auraient problablement les mêmes effets si on continuait à me ravir ma qualité de père, en publiant contre moi des ouvrages injurieux pour ma qualité d'homme et pour ma famille, comme je pense qu'on le fera ; car dans ce moment il y a sans doute sous presse de nouvelles diatribes qui n'attendent que le résultat de ce procès pour paraître. Je dis que j'aime mieux finir mes jours dans les prisons que de reparaître dans la société pour y être sali, avili et y jouer le rôle d'un être ignoble et dégradé. Je réclame donc d'être condamné à la prison.

M. le président. — Ainsi, vous reconnaissez avoir dit que si votre position restait la même, vous chercheriez à attenter aux jours de votre femme ?

Chazal. — Oui, monsieur. (Mouvement.)

M. l'avocat-général. — Ainsi, vous pensez avoir le droit de tuer votre femme ?

Chazal. — On a attaqué mon existence, mon existence morale qui m'est plus précieuse que l'existence physique ; si on avait continué contre moi le système de persécution organisé par ma femme, oui, j'aurais cru avoir le droit....

Après l'audition des témoins la parole est donnée au défenseur. Me Jules Favre ayant dit, en racontant la vie des deux époux : *ils s'aimèrent*, madame Chazal interrompt vivement et s'écrie : Non !

Le défenseur, après avoir, dans un plaidoyer très remarquable, passé en revue les différentes phases de la vie de madame Chazal, après avoir examiné les griefs du mari contre la femme, termine en demandant au jury un verdict d'acquittement, en représentant son client comme ayant agi sous l'influence d'une provocation morale, et par suite du désespoir dans lequel l'avaient plongé l'immoralité de sa femme et les tortures qu'elle lui avait fait subir.

M. l'avocat-général Plougoulm, après avoir donné de justes éloges à la plaidoirie de l'avocat, discute les allégations de la défense. Il soutient que les attaques contre madame Chazal sont imméritées et calomnieuses. Il termine en déclarant que tous le reproches adressés par Chazal à sa femme fussent-ils fondés, ils ne pourraient, dans aucun cas, motiver et encore moins excuser le crime dont l'accusé s'est rendu coupable. Le ministère public reconnait toutefois qu'il existe des circonstances atténuantes en faveur de Chazal, et engage le jury à les lui accorder.

Après une courte réplique de Me Favre, les jurés entrent dans la salle de leurs délibérations. Ils en sortent avec un verdict de culpabilité accompagné d'une déclaration de circonstances atténuantes.

La cour condamne en conséquence Chazal à vingt années de travaux forcés et à l'exposition.

Chazal entend prononcer sa condamnation sans manifester la moindre émotion.

A peine l'audience est-elle levée que MM. les jurés se dirigent vers M. le président et lui remettent une demande en commutation de peine qui porte la signature de tous les jurés.

Revue dramatique.

—

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Gypsy, ballet-pantomime en trois actes et en cinq tableaux, par MM. de Saint-Georges et Mazilier, musique de MM. Benoist, 1er acte ; Thomas, 2e acte ; et Marliani, 3e acte ; décors de MM. Philastre et Cambon.

C'est au travers du prisme de la poésie et avec les souvenirs, non pas de l'histoire, mais de quelques délicieuses pages de Walter Sott et de Victor Hugo, que le ballet nouveau nous fait une exhibition des enfans de la Bohême.

Acte Ier. — L'action se passe en Ecosse, comme l'indique le nom de Gypsy, que portent en ce pays les Bohémiens. Lord Campbell, l'un des officiers les plus dévoués à la vieille monarchie anglaise, fête dans son château, avec de nombreux amis, l'avénement au trône de Charles II. Avant de partir pour la chasse, il recommande sa fille, Sarah, âgée de six ans, aux soins de Megge, sa nourrice. Narcisse de Crakentorp, neveu de lord Campbell, espèce de sot suffisant, qui se prive sans regret des plaisirs dangereux, lui promet de surveiller lui-même l'enfant pendant son absence.

A peine la chasse s'est-elle éloignée que Sténio, jeune officier puritain, accourt avec les signes d'une vive terreur ; il est poursuivi ; s'il est pris par les gens du roi, il y va pour lui de la tête. Une statue de Charles II l'avertit qu'il est chez des ennemis ; il se dispose à continuer ses courses vagabondes ; mais une troupe de Bohémiens commandés par Trousse-Diable s'élance sur lui pour le dévaliser. La vue de ces hommes errants lui donne l'idée de se cacher parmi eux. La proposition est acceptée avec reconnaissance. Dépouillé de son habit d'officier, il est aussitôt revêtu de la défroque d'un Bohémien.

Une bête fauve traverse un pont de sapins qui unit les sommets de deux montagnes ; elle se dirige du côté où Sarah et sa nourrice sont allées pour suivre de l'œil la partie de chasse. Narcisse s'enfuit effrayé, abandonne lâchement les deux femmes. La bête se précipite sur l'enfant et va le dévorer ; mais Sténio s'empare de la carabine délaissée par Narcisse, fait feu, jette son arme, disparait, et bientôt rapporte Sarah presque évanouie, blessée au bras. Lord Campbell et sa suite accourent. Sténio, malgré son accoutrement équivoque, est forcé d'accepter une place au banquet. Bientôt l'air national de *God save the King* éclate avec force ; tous les convives se découvrent, Stenio refuse de prendre part au toast porté au roi. Le fanatisme de parti fait taire tout autre sentiment, et déjà l'indignation des amis de lord Cempbell ne connait plus de bornes. Trousse-Diable se mêle de la querelle ; un reste de reconnaissance protége la liberté de Sténio, mais Trousse-Diable est arrêté et enfermé dans la prison du château.

Un cri se fait entendre dans les appartemens Megge éperdue apprend que Sarah a disparu. Au même instant, l'on aperçoit au haut de la montagne Trousse-Diable emportant l'enfant dans ses bras. Le pont de sapins est brisé ; un abîme infranchissable sépare le ravisseur du père de la victime. C'est par ce tableau dramatique que se termine le premier acte.

Acte IIe. — Douze ans se sont écoulés depuis l'enlèvement de Sarah, lorsque nous retrouvons la bande de bohémiens dont Trousse-Diable est le lieutenant, bivouaquant sous des tentes dans les rues d'Edinbourg. La nuit est sombre ; Narcisse de Crakentorp s'est attardé à une orgie dans l'hôtellerie voisine, il se dispose à regagner sont logis, quand Trousse-Diable, de la façon la plus polie du monde, le prie de lui confier sa montre, ses bagues et son riche médaillon. Les Bohémiens achèvent de le dépouiller ; leur chef, suffisamment pourvu, leur a abandonné le reste.

Au milieu de cette scène, une femme paraît ; les bohémiens reconnaissent Mab, leur souveraine, et s'inclinent avec terreur et respect. Elle ordonne impérieusement de rendre à Narcisse tout ce qu'ils lui ont pris ; Narcisse ne peut toutefois ravoir le médaillon ; Trousse-Diable, qui s'en est emparé, s'est enfui à l'approche de la reine.

A ce bruit, Sarah s'est réveillée et est sortie de sa petite tente ; elle raconte à Sténio le rêve qu'elle vient de faire ; riche, grande dame, Sténio l'aimait toujours comme il aime la pauvre Bohémienne. Sténio la presse sur son cœur ; Sarah pousse un cri de douleur, en indiquant le

bras où elle a été blessée dans son enfance. Elle l'interroge sur cet événement, Stenio lui apprend l'aventure de la chasse; pressé par les demandes de la jeune fille, attendri par ses témoignages d'amour et de reconnaissance, il va lui révéler sa naissance, ce secret qui l'éloigne à jamais d'elle, lui proscrit, condamné.

A ce moment, Mab paraît; pâle et tremblante en voyant Stenio aux genoux de Sarah, elle le somme de se prononcer entre elle et sa rivale. Le choix n'est pas douteux: Sarah et Stenio se précipitent dans les bras l'un de l'autre. La tribu s'assemble; Mab et forcée, en qualité de reine, d'unir les deux amans. Dans son dépit, elle exige de Trousse-Diable la restitution du médaillon qu'il a volé à Narcisse; elle s'en empare. L'émeute est dans les rangs des Bohémiens; ils se révoltent contre la fierté de Mab, et refusent de lui obéir et de la suivre à la fête qui va commencer sur la principale place d'Edimbourg. Idole de la tribu, Sarah, dans le costume le plus poétique et le plus élégant, agite son tambour de basque, se met à danser avec tant de verve, d'abandon et de puissance, que l'entraînement gagne, malgré eux, les mutins; ils s'élancent sur les traces de la belle Gypsy, et disparaissent avec elle. Mab, jalouse de l'empire que Sarah exerce sur les Bohémiens, jure de se venger de sa rivale.

Au milieu des divertissemens, des jeux, des escamoteurs, des charlatants de toutes les espèces, une troupe de Bohémiens s'empare du milieu de la scène pour s'y livrer à ses exercices. Après un pas d'ensemble exécuté par les jeunes filles de la tribu, Mab et Sarah (Thérèse et Fanny Elssler) dansent un pas original où les deux rivales, déposant quelques instans leur antipathie, semblent n'obéir qu'à une impulsion unique, ne sentir qu'avec une même ame, n'avoir qu'une volonté, tant il y a d'unité, d'harmonie dans leurs gracieuses évolutions.

Lord Campbell, shérif d'Edimbourg, traverse en ce moment la place et soupire en regardant la jeune Gypsy; sa fille aurait son âge. Ces amers souvenirs l'arrachent à ce spectacle.

Le divertissement continue par un pas cracovien dansé par Sarah (Fanny Elssler). Il est impossible de raconter tout ce que cette admirable danseuse a déployé de grâce et de séduction dans cette polonaise; l'enthousiasme était à son comble; cinq minutes de suspension ont à peine suffi pour remettre de l'émotion agréable que la cracovienne avait excitée.

Narcisse, passionné tout à coup pour la brillante danseuse, s'approche d'elle, et pour prix de ses galanteries et de ses impertinences, en reçoit un vigoureux soufflet. Mab vient aussi lui faire des complimens sur les succès de sa danse, et comme récompense, lui passe autour du cou le riche médaillon qu'elle a repris à Trousse-Diable.

Narcisse ne tarde pas à reconnaître, au cou de la Gypsy, le bijou qui lui a été volé la nuit précédente. Appelés par lui, les gardes du shérif arrêtent Sarah et la conduisent chez le juge. Mab triomphe en voyant la perte de sa rivale.

C'est au prétoire de lord Campbell qu'on conduit cette jeune et belle enfant, accusée de vol. Elle prend Dieu à témoin de son innocence; mais la possession du bijou est une preuve accablante contre elle. La bohémienne est condamnée. Pour se soustraire à l'infamie, elle prend un poignard et va se frapper. Campbell retient son bras; les yeux du juge tombent sur la cicatrice; le père a reconnu sa fille. Sténio, stupéfait à ce spectacle, est arraché par Trousse-Diable de cet hôtel où il semble laisser tout son bonheur.

Acte III. Lord Campbell va donner un bal pour célébrer l'heureux événement qui lui a rendu sa fille. Narcisse reporte à sa belle et noble cousine toute la passion qu'avait excitée en lui la ravissante danseuse. Devenue grande dame, Sarah n'a pas oublié son humble et premier amant. Mais cependant, malgré les instances de Sténio, qui s'est introduit furtivement dans l'hôtel, elle repousse la proposition qu'il lui fait d'abandonner son père. Lord Campbell, à la tête de la noblesse du canton, vient rompre leur entretien; Sarah a à peine le temps de jeter Stenio dans un cabinet voisin. Un menuet général commence, dansé par Sarah et tous les invités. Mab, la reine des Bohémiens, trouble la fête; elle vient instruire lord Campbell que Sarah a pour amant un Bohémien, et que cet amant est caché dans l'hôtel. Découvert, Stenio est chassé par le lord; mais Sarah, un instant abattue, saisit avec fermeté la main du jeune homme, le retient, et le présente à tous comme l'homme de son choix, son époux enfin.

Tous les conviés de la fête se retirent; Mab les a précédés, triomphante. Stenio, resté seul en présence de son amante et de lord Campbell, leur révèle que, banni, proscrit, officier, gentilhomme aussi, le hasard lui a fait embrasser une odieuse profession dans laquelle la pitié pour une pauvre enfant enlevée à sa famille l'a ensuite retenu. Touché, attendri, lord Campbell relève le jeune homme qui est à ses genoux et va placer sa main dans celle de sa fille. Pendant la fin de cette scène, la pâle figure de Mab a paru à la fenêtre; elle a désigné Sténio à l'un de ses gens; le Bohémien ajuste, et Sténio frappé va tomber inanimé aux pieds de Sarah. La fureur se peint dans tous les traits de la jeune fille; elle cherche un poignard afin de s'élancer sur Mab, puis elle tombe évanouie dans les bras de son père.

Ce drame-pantomime, dont nous avons, avec une scrupuleuse fidélité, suivi, dans cette analyse, l'action dans ses moindres détails, offre un très vif intérêt. Le ballet proprement dit est cependant tout entier dans le second acte, l'un des plus variés et des plus brillans du répertoire. Le premier et le dernier forment, comme on l'a vu, un prologue et un épilogue qu'il eût été facile de réduire à deux tableaux.

Ce n'est pas seulement la belle et gracieuse danseuse que nous avons à admirer dans Fanny Elssler; c'est la grande comédienne; les anciens habitués de l'Opéra avouaient que la célèbre Bigottini ne s'était jamais élevée si haut que Fanny dans cette nouvelle création, surtout dans la scène du procès.

La séduisante Gypsy paraît en effet devant le shérif: innocente, elle se sent accablée par les apparences, elle proteste, le juge résiste; l'indignation s'empare de son âme; elle prend Dieu à témoin de l'injustice de sa condamnation, et, pour éviter l'infamie, elle va se frapper de son poignard. La ravissante bayadère, cette Bohémienne aux contours voluptueux, aux gestes amoureux et pétulans, s'est tout à coup effacée; quelle dignité! quelle élévation! quelle fierté! le sentiment de son innocence, de l'injustice qui va la flétrir, se peint sur sa physionomie pâle et indignée. Dans cette scène, Fanny a été sublime de passion et de noblesse dans sa traduction mimique.

Thérèse Elssler a donné à la reine Mab une physionomie froide, sévère et mystérieuse, bien en rapport avec le rôle réservé et cruel qu'elle joue dans ce drame. Quant au personnage principal de Stenio, Mazilier l'auteur n'a pas cru pouvoir mieux le confier qu'à Mazilier le mime; et le public a ratifié par ses applaudissemens cette préférence. Simon, ce brigand né de la danse, comme Massol l'est du chant, a été effrayant dans le personnage de Trousse-Diable.

Mlles Maria et Nathalie Fitz-James ont dansé au premier acte un fort joli pas de deux qui aurait encore gagné à plus d'ensemble.

La musique, confiée à MM. Benoist, Thomas et Marliani, est habilement arrangée; le 2e acte (de Thomas) est, sous le rapport musical, le plus riche d'invention.

La mise en scène et les décors sont dignes des précédens de l'Opéra.

Revue des Modes.

Les bals ont recommencé la semaine dernière: il y en a eu de très beaux; celui que M. W*** a donné dans son élégant hôtel de la place Saint-Georges était fort brillant, et les toilettes d'une grande fraîcheur. Nous y avons remarqué madame A*** portant dans ses beaux cheveux noirs une grappe de lilas blanc et lilas de Cartier; une agrafe de diamans maintenait la hampe de cette fleur, et deux rangs de brillans figuraient sur le sommet de la tête. Les boucles étaient longues et retombaient de chaque côté. La robe était en crêpe blanc avec dessous de gros de Naples; pour ornement trois agrafes de fleurs assorties à la coiffure, façon de mademoiselle Mouton, rue Saint-Honoré, 346. Les manches plates étaient ornées de rangées de dentelle La demoiselle de madame A*** avait pour coiffure des bandeaux et une seule branche de camélia blanc. Les cheveux très en arrière formaient une torsade, le bout retombait sur le côté.

Que de femmes voudraient avoir une toilette pareille à celle de madame de M*** ! La robe était en damas cerise avec bordure blanche, corsage en pointe, garniture de nœuds de rubans rehaussant par leur éclat l'une des plus superbes guipures que l'on ait encore vues. Le volant était également composé d'une guipure de haut étage. Les manches étaient bouillonnées avec sabots de guipure. On devine que cette robe, aussi remarquable par sa richesse que par sa forme, sortait des mains de Camille. Une guirlande formait la coiffure en entourant un chou de mèches lisses et un rameau de volubilis blancs et cerise qui retombait sur le côté; une autre guirlande en diamans était posée à un pouce environ au dessus du front, et plusieurs agrafes de diamans entouraient le chou.

Madame la comtesse de L*** portait une petite coiffure en velours et dentelle, créée par madame Lassalle, passage des Panoramas, 56; robe de velours noir.

Toutes les dames tenaient des bouquets aussi admirables par leur fraîcheur que par le choix des fleurs; ils étaient presque tous de madame Michon, passage de l'Opéra, cette bouquetière artiste qui a composé dernièrement en fleurs naturelles de merveilleuse coiffures et des garnitures entières de robes.

— Le bal de la liste civile a été très brillant, suivant l'usage!... Les vastes salles du cercle des *Deux-Mondes* étaient magnifiquement et seigneurialement décorées; seulement on regrettait qu'au lieu d'un certain nombre de pièces séparées on n'eût pas un salon spacieux ou une immense galerie où l'ensemble de la fête eût offert un coup d'œil admirable. S'il fallait citer toutes les toilettes remarquables, il faudrait dire comment chaque dame était costumée; entre toutes ne choisissons donc pas, prenons au hasard, à mesure qu'elles nous ont apparu; cet aperçu donnera toujours une idée des autres.

Madame la comtesse B*** avait une robe de velours vert-printemps garnie d'une délicate guipure; sur la tête une coiffure moyen-âge en velours assorti, avec rivière de diamans formant guirlande à la Brunehaut; les cheveux en bandeaux, des nattes tombant au niveau du cou. Madame la marquise de G*** portait une robe de crêpe blanc, relevée de chaque côté au moyen d'agrafes composées de grosses roses; pour coiffure une guirlande de roses rosées; les cheveux frisés et un chou de mèches lisses. La robe de madame de C*** était en gros d'Afrique bleu, garniture d'Angleterre; des marabouts blancs dans les cheveux: deux rangées de diamans sur le front, deux grosses tresses à la Berthe placées derrière les oreilles; deux branches de marabouts, mêlées d'épis de diamans, accompagnaient ces tresses; les cheveux noués très bas, et une grosse torsade maintenue par des agrafes de brillans serpentait autour du cou.

Madame la comtesse de P*** avait pour ornemens et coiffure des camélias cerise, entourés de dentelle blanche, et des bouquets de diamans, les cheveux à la Montespan, robe de damas blanc broché couleur cerise. Madame la duchesse de V*** avait, selon sa coutume, une parure toute

simple, mais aussi toute gracieuse: la robe en mousseline brodée, rehaussée d'un chef d'or; des feuilles de lierre, vert et or nuancé, formaient guirlande au dessus du chef; autour des cheveux, une guirlande du même genre.

Une société d'élite s'est réunie, mercredi dernier, chez madame la comtesse de Bourbon-Conti. Les appartemens décorés à neuf avec une intelligente somptuosité semblaient ajouter à l'éclat des toilettes; nous citerons, entre autres, celle de madame la marquise de *** ; robe de velours émeraude, garniture composée de deux rangs d'Angleterre, rehaussée par des bouquets de rubis et de diamans; pour coiffure un turban composé d'une écharpe algérienne qu'entourait une riche Angleterre, et que bordurait une rangée de diamans. Madame de C*** était coiffée en boucles très tombantes, des camélias naturels, panachés de cerise, entourés de bruyère blanche, se mêlaient à ses beaux cheveux noirs; deux rivières de diamans décoraient le sommet de la tête, et deux barbes d'Angleterre retombaient en arrière d'un chou composé de coques et de nattes.

(*Le bon Ton.*)

Revue de cinq jours.

31 JANVIER. — Un échange de prisonniers a eu lieu le 18, dans le bourg de Mendivil, près de Vittoria, entre les troupes carlistes et les troupes de la reine Christine. Les prisonniers échangés étaient au nombre de 4 ou 500.

— A Paris, la température offre des variations vraiment extraordinaires. Hier à minuit, il pleuvait. Ce matin, le pavé des rues était recouvert d'un verglas uni comme une glace. La circulation des voitures et même des piétons était très difficile. Pendant toute la journée, avec un beau soleil, la gelée a continué. Ce soir il fait encore très froid, mais le ciel est couvert; le baromètre est à grande pluie et le vent à l'ouest sud-ouest. La Seine charrie des glaçons.

—Cette nuit des voleurs ont descellé et enlevé deux candélabres à gaz qui se trouvaient devant le café du Grand-Balcon, en face de la porte Saint-Denis. On ne comprend pas que ce vol, qui a dû nécessiter un certain travail, ait pu s'exécuter dans un endroit fréquenté à toute heure.

— Les habitans de Trébisonde, écrasés d'impôts, se sont révoltés : ils ont mis à mort le percepteur des douanes.

— M. Steuben se présente à l'Institut pour remplir la place laissée vacante par la mort de M. Langlois.

— On compte en ce moment à Rome plus de 12,000 Français et Anglais.

— Le doyen de la Faculté de médecine de Paris, M. Orfila, a lu hier, à l'Académie royale de médecine, un mémoire intéressant sur la manière de constater chimiquement, dans le corps humain, dans les organes eux-mêmes, et dans le sang, les plus petites particules d'arsenic. Les procédés dont il se sert sont tellement exacts et puissants, qu'il peut reconnaître un simple grain d'arsenic déjà absorbé dans l'estomac et réparti entre tous les organes. Il nous a paru d'autant plus utile de publier un pareil résultat qu'il est de nature à épouvanter le crime le plus habile et le plus prudent.

1er FEVRIER. — Les attaques à main armée qui, depuis quelque temps, désolent les arrondissements d'Arras, de Douai et d'Avesnes, commencent à se répandre dans l'arrondissement de Cambrai.

— Pendant son séjour à Echwadt (Munich), S. E. le duc de Leuchtenberg a échappé à un grand danger dans une partie de chasse; le prince se trouvait dans une voiture attelée de 4 chevaux; avant d'arriver au sommet d'une montagne les chevaux prirent le mors aux dents, il s'élança par la portière, et la voiture tomba dans un précipice et se brisa.

—Voici les ouvrages français que l'inquisition vient de mettre à l'index : la *Chute d'un Ange*, épisode, par M. Alphonse de Lamartine; la *Vie de Grégoire VII*, par M. A. de Vidaillan.

— Les journaux du Midi annoncent que les routes sont couvertes de neige et que les voitures publiques éprouvent les plus grands embarras pour la circulation.

— Plusieurs communes de la vallée de l'Oise sont en ce moment menacées par une inondation qui, de mémoire d'homme, n'a pas eu d'exemple dans le pays. Une partie des grosses eaux, rejetées par le canal, a fait irruption dans la direction d'Hamégicourt, Bressy et Brissay-Choigny. La ferme de M. Brancourt et d'autres habitations d'Hamégicourt ont déjà souffert; la chaussée de May est en partie envahie.

— Le docteur Blache, médecin de l'hôpital Cochin, vient d'être nommé médecin du comte de Paris.

— Le prix du pain, pour la première quinzaine de février, est fixé ainsi qu'il suit: 15 sous deux liards les quatre livres, première qualité; et 12 sous deux liards les quatre livres, deuxième qualité.

— M. Adolphe d'Eichtal vient d'être nommé régent de la Banque de France par l'assemblée générale des actionnaires. Il a obtenu 75 voix sur 125. Il avait pour concurrent MM. Costaz et Legentil, membre de la chambre des députés.

2. — M. le général Gourgaud a reçu ordre hier au soir de partir pour l'armée du Nord, où il va prendre le commandement de l'artillerie. M. le général Fleury, qui part en même temps, va prendre le commandement du génie.

— Il est positif que le général Skrzinecki est arrivé à Bruxelles le 28 janvier, et que le roi Léopold lui a confié le commandement d'une division de l'armée.

— On écrit de Berlin, 28 janvier :

La demande faite par l'archevêque de Cologne, qui réclamait l'instruction judiciaire ou sa liberté, a été écartée par un simple refus. La captivité de l'archevêque semble dès lors devoir se prolonger indéfiniment. Le neveu du prélat, inquiet pour la santé de l'archevêque, a offert caution pour le cas où l'on voudrait autoriser son oncle à se retirer, en engageant sa parole d'honneur, dans sa terre de Darfeld, près de Munster. Cette offre a également essuyé un refus à Berlin.

— Hier, à minuit, le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marquait 4° 1/10e au dessous de zéro. Aujourd'hui, à quatre heures du matin, 6° 3/10es; à six heures, 6°, à midi, 1° 5/10es.

Le froid commence à devenir plus intense; la rivière charrie avec assez d'abondance. Cependant la saison déjà avancée permet d'assurer que cet hiver sera un hiver moyen, et qu'il ne sera pas aussi rigoureux que l'hiver de 1838, où, dans la nuit du 19 au 20 janvier, le thermomètre est descendu à 15°.

Ce soir il tombe encore de la neige, la température est moins froide, et cependant le baromètre a beaucoup monté.

— Les artistes qui se proposent d'exposer au prochain salon, qui ouvre, comme on sait, le 1er mars prochain, à 10 heures du matin, commencent déjà d'envoyer au Louvre divers ouvrages d'art pour l'examen et la réception du comité académique.

3. — *Dissolution de la chambre.* — Une ordonnance royale dissout la chambre des députés, fixe au 2 mars les nouvelles élections et convoque la chambre pour le 26 du même mois.

Le roi n'ayant pas accepté la démission des ministres, ils ont repris leurs portefeuilles.

— Une prorogation de délai d'un mois est accordée à MM. les artistes, manufacturiers et fabricans du département de la Seine, pour faire la déclaration des objets qu'ils auront l'intention de présenter à l'exposition des produits de l'industrie. Les registres ne seront définitivement clos que le 28 février au soir.

— La cour de cassation a rejeté hier le pourvoi de Willand, condamné aux travaux forcés à perpétuité par la cour d'assises de la Seine, pour crime de séquestration de son fils et d'attentat à la pudeur.

— Le Théâtre-Français vient de s'enrichir d'un Talma... de marbre, dû au ciseau de notre illustre sculpteur David. La statue du grand tragédien s'élèvera à côté de celle de Voltaire, dans le vestibule où Le Kain doit avoir aussi sa place.

— Le bal de la liste civile était fort beau, mais les salons du cercle des Deux-Mondes, si richement meublés, sont trop petits et peut-être trop coquets pour une fête publique. C'était une fête à trois étages, il y avait autant de bals que de salons. Le froid avait retenu chez elles plusieurs aimables patronesses dont l'absence était fort remarquée.

Le bal des Polonais aura lieu dans la salle du Casino que l'on a tant admirée l'année dernière.

4. — Un aide-de-camp du général Espartero est arrivé à Madrid. Il est porteur de dépêches pressantes pour la reine et pour le ministre de la guerre. Le comte de Luchana se plaint d'être abandonné par le gouvernement, qui ne lui envoie pas les ressources nécessaires pour tenir tête à un ennemi actif et ne manquant de rien.

On prétend que le gouvernement a reçu presqu'en même temps l'avis officiel qu'une expédition carliste formidable devait passer l'Ebre et envahir la Vieille-Castille. Cette armée sera commandée par le prince des Asturies, fils de don Carlos. Ce généralissime a l'ordre de s'avancer jusque sous les murs de Madrid pour essayer d'y faire déclarer un mouvement carliste dont on profiterait.

— Cabrera vient, dit-on, d'adresser aux puissances étrangères un manifeste dont la rédaction rappelle les études antérieures de ce jeune chef carliste. Il prétend, dans ce mémoire justificatif, éloquent et élégant, n'avoir été forcé à user de représailles que par la conduite froidement barbare des généraux de la reine. S'il autorise le pillage par ses troupes, c'est la nécessité qui l'y contraint. Les prisonniers christinos dans les divers dépôts subissent des privations parce que leurs amis les abandonnent : quand ses propres soldats meurent de faim, il ne lui est pas possible de traiter mieux ses prisonniers.

— Un fait, peut-être sans exemple à Marseille dans les annales du notariat, est l'objet de tous les entretiens : M. Arnaud de Fabre, notaire, a pris la fuite avant-hier, laissant après lui un déficit considérable dont il est difficile d'apprécier dès à présent l'importance, mais que nous avons entendu évaluer depuis huit cent mille francs jusqu'à un million et demi.

— Les bals de l'Opéra jouissent cette année d'une vogue extraordinaire. Jamais ces fêtes de nuit n'avaient été fréquentées par une société plus nombreuse et plus brillante. Le *Quadrille français*, avec costume des quatre nations, est une des innovations chorégraphiques les plus heureuses qu'on ait trouvées depuis longtemps. Il a été exécuté aux derniers bals avec un ensemble, une précision et un entraînement qui font le plus grand honneur à l'orchestre de Jullien, et à Jullien lui-même. L'Opéra doit donner encore cinq bals d'ici à la fin du carnaval. Par extraordinaire, il y en aura un jeudi prochain; on parle aussi d'une fête à laquelle prendraient part toutes nos célébrités artistiques, donnée au bénéfice de Jullien. On déploierait pour cette soirée toutes les séductions d'un luxe oriental.

Le Rédacteur en chef, **BERTHET**

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxième Série.

10 FÉVRIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 8.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

SUR LA MUSIQUE

De la chapelle, de la chambre et de l'écurie du roi de France, sous le règne de Louis XIV.

—

Si l'on jette un coup d'œil sur l'état de la musique à la fin du quinzième et pendant le seizième siècle, et si on le compare avec ce qu'il fut ensuite sous les règnes de Louis XIII, de Louis XIV, de la Régence, de Louis XV, on est frappé d'étonnement du peu de rapport qu'il y eut entre la situation florissante où cet art se trouva d'abord en France, et le peu de progrès qu'on y fit ensuite. Les compositeurs attachés à la chapelle de Louis XI, du duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, de Louis XII, de François Ier et de leurs successeurs jusqu'à Charles IX, ne furent point inférieurs aux maîtres des Pays-Bas et l'emportèrent même d'abord sur ceux de l'Italie ; mais après le massacre de la Saint-Barthélemy, où périt Claude Goudirmel, le dernier grand musicien de ce temps, l'art dégénéra dans l'école française et s'anéantit presque complétement, jusqu'à ce que Lully le fît revivre en lui donnant une nouvelle forme. Mais, si l'art d'écrire fut cultivé avec succès par quelques musiciens français à ces époques reculées, il n'en fut pas de même de l'exécution, qui fut presque constamment mauvaise jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. En cherchant les causes de l'infériorité des artistes de la France à l'égard de ceux des autres nations de l'Europe, nous avons cru les trouver dans la part que l'autorité administrative a constamment prise, dans ce pays, à tout ce qui concerne les arts et particulièrement la musique. Au lieu de leur laisser la liberté sans laquelle ils ne peuvent prendre leur essor, une multitude d'ordonnances, de réglemens, de petits usages consacrés par le temps, tenaient les musiciens dans un état de dépendance et de gêne qui s'opposait au développement de leurs facultés naturelles et de leur talent. Nous croyons qu'on ne verra point sans intérêt quelques détails relatifs à ce sujet.

A la liberté dont les trouvères et les troubadours avaient joui dans les douzième et treizième siècles, succéda dans le quatorzième siècle un état de choses bizarre qui, pendant près de quatre cents ans, paralysa les efforts que firent les musiciens pour s'élever dans l'ordre social ; nous voulons parler de l'association des ménétriers de Saint-Julien et des priviléges qui lui furent accordés. En 1330, quelques ménestrels de Paris, des joueurs d'instrumens pour la danse, des chansonniers et des faiseurs de tours de gibecière se réunirent pour former une corporation qui prit pour ses patrons saint Julien et saint Genest et qui fonda un hôpital pour les pauvres musiciens. Le principe de cette association se trouve dans le besoin qu'on éprouvait à cette époque féodale de se protéger contre les abus de la force, besoin d'autant plus impérieux alors pour les musiciens, qu'ils étaient généralement méprisés et soumis à toutes sortes de mauvais traitemens de la part des gens d'armes et de robe. Les actes de la nouvelle confrérie furent enregistrés au Châtelet, le 23 novembre 1388. Celle-ci reçut le nom de *Ménestrandie*; mais comme une foule de bateleurs et de gens méprisables s'y trouvaient mêlés, les musiciens s'en séparèrent et rédigèrent en 1397 de nouveaux réglemens qui furent confirmés par une ordonnance de Charles VI, en date du 24 avril 1407. L'institution était bonne dans l'origine et pour le temps qu'elle était établie : plus tard elle ne se trouva plus en rapport avec les mœurs et devint un obstacle considérable aux progrès de la musique. Comme toutes les corporations, celle-ci avait un chef sous la dépendance duquel chaque individu *du métier* se trouvait placé. Les ménétriers et les maîtres de danse étaient véritablement les subordonnés du *roi des violons* (c'est ainsi qu'on nommait le chef de la corporation des musiciens) ; ils lui payaient une redevance pour exercer leur état. On comprend que de pareils priviléges donnèrent à ce roi despote le désir d'étendre sa juridiction jusque sur les organistes et les compositeurs, qui résistèrent et soutinrent des procès pendant plus d'un demi-siècle. Si ces derniers parvinrent à conserver leur indépendance, il n'en fut pas de même des violonistes ni des joueurs d'instrumens à vent, car les ordonnances royales et de police donnaient aux musiciens de la confrérie des ménétriers le nom de joueurs d'instrumens tant hauts que bas, dénomination qui s'appliquait conséquemment à tous les instrumentistes, et qui n'excluait que les chanteurs.

Louis XIV, qui confirma la charge du roi des ménétriers, régla par les statuts du mois d'octobre 1658 les droits et les émolumens qui y étaient attachés. Les musiciens de sa chapelle même étaient soumis à cette juridiction bizarre ; ce qui explique le peu d'habitude de ces musi-

ciens que Lully traitait de maistres aliborons et de maistres ignorans. Louis XIV ne se borna point à régler tout ce qui concernait la musique par l'ordonnance qui vient d'être citée. Il entra dans les moindres détails relatifs à l'organisation de sa chapelle, de la musique de sa chambre et de son écurie. Il fit pour tout cela des réglemens fort curieux dont nous allons donner un aperçu.

Le compositeur chargé d'écrire les messes, motets, vêpres, *Te Deum*, etc., et d'en diriger l'exécution, n'avait point en France, comme dans le reste de l'Europe, le titre de maître de chapelle. Le maître de la chapelle de Louis XIV était l'archevêque de Reims, qui avait pour cette charge douze cents livres d'appointemens, payés par les trésoriers de la maison du roi, et trois mille livres pour sa bouche à la cour. Son pouvoir s'étendait à la fois sur les ecclésiastiques de la chapelle et sur les musiciens chargés d'en faire le service. Deux maîtres de musique, servant par semestre et battant la mesure, étaient placés sous ses ordres. En 1684, il en fut établi quatre au lieu de deux, qui servaient *par quartiers*, c'est à dire par trimestre; leurs appointemens étaient de 900 livres par an, et par une singulière distinction, deux de ces maîtres étaient payés sur la caisse des menus plaisirs, et les deux autres par le trésor public.

Il fallait que le maître de musique se rendît en cérémonie, suivi d'un huissier, près du maître de chapelle pour lui demander la permission de faire accorder les musiciens, ce qui devait toujours se faire longtemps avant que le roi vînt à la chapelle. Or, il arriva quelquefois que Louis XIV, dans les dernières années de sa vie, devança l'heure indiquée pour la messe et que la permission de s'accorder fut refusée. Il fallait alors que le roi se contentât d'une musique faite pour blesser les oreilles les moins sensibles. Les femmes n'étaient point admises à chanter dans la chapelle du roi, mais comme il était nécessaire d'avoir des voix aiguës, on établit six pages de la musique. Deux maîtres de chapelle furent chargés, chacun par semestre, de nourrir et d'entretenir ces enfans. Comme il était difficile de faire de la musique supportable avec six voix de dessus seulement, on fit venir quelques castrats d'Italie.

Outre les quatre maîtres de musique de la chapelle, il y avait un compositeur dont le traitement était de 300 livres par an. Dumont avait eu longtemps cette charge. Après sa mort, on en donna la moitié à l'abbé Robert, prieur d'Hou; l'autre moitié fut partagée entre Lalande et Colasse, en sorte que ceux-ci eurent chacun soixante-quinze livres par an pour composer la musique qu'on exécutait à la chapelle du plus grand roi de la terre! Si l'on faisait peu de dépense pour le compositeur de la chapelle, en revanche on en faisait beaucoup (comparativement) pour les organistes. Ils étaient quatre servant par quartier, et recevant chacun 600 livres par an. Les hautes-contre de la chapelle étaient au nombre de treize, dont cinq ecclésiastiques pour le chœur et huit laïques. Parmi ceux-ci était Charles Lemaire qui passe pour avoir introduit en France la syllabe *si*, et qui fut reçu à la chapelle en 1669.

Les chœurs de la musique du roi étant presque toujours à cinq parties, on distinguait les ténors en *hautes-tailles* et *basses-tailles*. Les cinq voix que l'on a appelées depuis lors basses-tailles se nommaient basses chantantes. Parmi les hautes-tailles se trouvaient un musicien nommé Jean Dassy, qui étant entré à la chapelle en 1648, y chantait encore en 1703; Jean Kabiel, aïeul du compositeur de ce nom, qui fut directeur de l'Opéra; Jean Gaye, qui eut une fort belle voix et qui chanta, tant à la chapelle qu'à la table du roi, depuis 1666 jusqu'en 1701, et Michel Laffilard, qui s'est fait connaître par de bons élémens de musique. Les chanteurs de cette partie étaient au nombre de dix-huit.

Parmi les basses-tailles ou seconds ténors, qui étaient au nombre de vingt et un, se trouvait Antoine Brossard, frère de Sébastien Brossard, auteur du plus ancien dictionnaire de musique français. L'orchestre qui accompagnait ce chœur était peu considérable : il se composait de quatre dessus de violons, trois parties d'accompagnement exécutées par des violes, deux flûtes d'Allemagne, deux basses de viole, une une grosse basse ou contre-basse de viole, deux bassons et une basse de Cromorne. La composition de cet orchestre fera sourire ceux qui sont accoutumés au grand développement instrumental des partitions de l'école actuelle, et qui ne conçoivent pas que des musiciens privés de toutes les ressources modernes aient pu faire des œuvres passables. Il est certain, cependant, qu'il y avait déjà un grand progrès.

Nous avons sous la main la partition d'un opéra d'*Orphée*, composé par Monteverde en 1607, le premier ouvrage de ce genre qui ait paru en France. L'indication des instrumens qui accompagnent le chant a quelque chose de bien plus étrange. Ainsi, deux clavecins jouaient les ritournelles du prologue chanté par la musique personnifiée; deux contre-basses de viole accompagnaient Orphée, tandis que dix dessus du même instrument suivaient le chant d'Eurydice. La harpe double servait à l'accompagnement d'un chœur de nymphes; l'Espérance était annoncée par une ritournelle de deux violons français. Le chant de Caron était accompagné par deux guitares, un chœur d'esprits infernaux par deux orgues, Apollon par un petit orgue de régale (instrument qui avait de l'analogie avec le philharmonica de nos jours); enfin le chœur final des bergers, par un flageolet, deux cornets, un clairon, deux trompettes à sourdines. Voilà une composition d'orchestre plus bizarre encore que celle de la bande qui charmait les oreilles de Louis XIV.

On y remarque surtout cela de singulier, que les différens instrumens jouaient alternativement et ne formaient jamais un ensemble par leur réunion. La musique d'*Orphée* causait cependant les sensations les plus agréables à ceux qui l'entendaient. Il faut donc moins s'étonner de ce que le grand roi se soit contenté de ses musiciens, et que ceux-ci aient pu plaire à la cour la plus brillante de son siècle, surtout lorsqu'ils obtenaient la permission de s'accorder.

Par une exception singulière, Louis XIV ordonnait que les symphonistes de la chapelle fussent payés sur l'état des menus plaisirs comme les autres musiciens. Les chanteurs avaient 900 livres d'appointemens, mais les instrumentistes ne recevaient que 500 livres.

A certaines grandes fêtes de l'année, les musiciens qui étaient sur l'état des menus plaisirs recevaient du pain, du vin et de la viande, ce qui les rendait commensaux du roi. Ceux-là jouissaient d'un privilége assez bizarre; ils ne pouvaient pas être poursuivis pour dettes. Lorsque la cour voyageait, deux fourriers de la chapelle étaient chargés de faire le logement des musiciens.

Le copiste de la chapelle avait 60 liv. de gages; il s'appelait noteur et régleur de musique du roi. Outre le personnel qui vient d'être indiqué, il y avait un musicien chargé d'enseigner à jouer du luth aux pages de la chapelle, ses appointemens étaient de 300 livres. Un certain Léonard Itier conserva cette charge pendant cinquante ans.

La musique de la chambre du roi n'offre pas moins de singularité que celle de la chapelle. On y voyait deux surintendans dans la musique faisant leur service par semestre, et recevant chacun 9,230 livres 10 sous de traitement, savoir : 660 livres de gages, 900 livres de nourriture, 319 livres pour ce qu'on nommait les montures, et 360 livres « pour la nourriture d'un page mué » (ayant perdu la voix). Au semestre de janvier, Jean Bousset, seigneur de Haut, était surintendant de service; outre ses appointemens, il avait 4,140 liv. pour enseigner la musique aux pages de la chambre, 1,980 livres pour leur nourriture, et 226 livres pour leur monture.

Le surintendant du second semestre était Michel Richard de Lalande. Ce musicien, qui dut à une circonstance heureuse autant qu'à son talent la place qu'il occupa auprès du roi de France, était le quinzième enfant d'un pauvre tailleur de Paris. Ses parens, chargés d'une famille si nombreuse, ne purent l'élever et le placèrent, comme enfant de chœur, à St-Germain-l'Auxerrois, leur paroisse. Le jeune Lalande avait une belle voix, et les curieux venaient l'entendre réciter, ce qui arrivait souvent, car le maître de musique l'aimait à cause de ses grandes dispositions et lui donnait la partie importante dans les offices. Lorsqu'il sortit de St-Germain, après avoir perdu sa voix, il fut recueilli par un de ses beaux-frères, honnête et riche marchand, qui lui procura les moyens de se faire connaître en donnant des concerts où l'on chantait ses ouvrages.

Le duc de Noailles eut occasion d'entendre parler de lui et le fit venir pour donner des leçons à sa fille, qui épousa depuis le maréchal de Grammont. Cette circonstance fut l'origine de sa fortune; M. de Noailles fit son éloge à Louis XIV; et, grâce à cette recommandation, il fut choisi pour enseigner la musique aux princesses, mademoiselle de Blois et mademoiselle de Nantes. Lorsqu'il fut en possession de cette place, le roi lui fit composer de petites pièces de musique, et prit plaisir à les examiner lui-même. Tout ce qu'il faisait plut si fort à Louis XIV, que ce monarque lui donna successivement les charges de maître de musique de la chambre, de compositeur, de maître de chapelle et de surintendant avec plusieurs pensions. De cette façon, Lalande réunissait plusieurs traitemens, plus 600 liv. comme compositeur de la musique particulière,

1,200 liv. de pension pour lui-même, et 1,200 liv. pour sa femme sur la casette du roi.

Le surintendant de service avait l'inspection des voix et des instrumens « pour faire bonne musique au roi ». Tout ce qui se chantait par les musiciens de la chambre devait être répété chez lui. Les *dessus* de la musique de la chambre étaient chantés par les pages au nombre de trois. Il n'y avait point de hautes-contre, mais trois hautes-tailles, deux basses-tailles et deux basses chantantes. L'accompagnement se composait d'un clavecin, d'un *petit luth*, d'une *viole* et d'un *théorbe*, instrument du temps. Celui qui jouait le clavecin n'avait point le titre de *claveciniste*, mais de *clavecin du roi*. Il recevait 600 livres de gages, 900 livres pour la nourriture, 213 livres de monture et 270 livres pour la nourriture de son *porte-épinette*.

Michel Lambert, beau-père de Lully, excellent musicien, duquel Boileau a fait dire dans sa troisième satire :

> Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle,
> Et *Lambert*, qui plus est, m'a donné sa parole,

pour prouver combien il était recherché à cause de son talent, Michel Lambert avait 1,140 livres de gages pour apprendre pendant six mois la musique aux pages de la chambre, 1,980 livres pour leur nourriture et 426 livres pour leur monture. Les maîtres des pages de la musique avaient le droit de diriger l'exécution de la musique en l'absence des surintendans.

Il y avait aussi pour la musique instrumentale de la chambre *quatre petits violons*, à 2,000 liv. d'appointemens, et quatre basses de viole dont trois étaient jouées par des demoiselles. Par une galanterie digne d'une cour chevaleresque, ces trois artistes féminins recevaient 1,200 livres, tandis que leur collègue, Antoine Forcroy, musicien de mérite, n'en avait que 600. Le premier luthier fut un nommé Jacques Lebreton, qui fut reçu en cette qualité au mois d'avril 1655, et qui prêta serment entre les mains du duc de Ludre, premier gentilhomme de la chambre.

Outre le petit orchestre de la chambre, il y avait la grande bande des vingt-quatre violons, dont l'institution était fort ancienne. Chacun des musiciens qui la composaient recevait par an 365 livres de gages. La grande bande avait pour office de jouer au dîner du roi, aux ballets, à la Comédie, à l'Opéra, et aux autres divertissemens. Dans les occasions, telles que le premier janvier et la fête du roi, les musiciens recevaient cinquante livres de gratification. De plus, à toutes les fêtes de l'année on leur donnait une large ration de pain, de viande et de vin. Ce dernier présent leur était surtout agréable, et ils ne se faisaient faute d'en user plus que de raison. Il arrivait souvent qu'après avoir eu leur part des libéralités du grand échanson, ils paraissaient devant le roi hors d'état d'exécuter leur partie, et jouaient à contre-mesure les airs de danse sur lesquels les demoiselles de la cour déployaient leurs grâces. Louis XIV s'apercevait bien que les musiciens de sa grande bande étaient de fieffés coquins desquels on ne pouvait tirer aucun bon service; mais quelque mauvais qu'on les trouvât, ils étaient encore les meilleurs.

Un ex-marmiton de mademoiselle de Montpensier, dont les dispositions extraordinaires l'avaient fait remarquer dans son humble condition, et qui s'éleva par la suite jusqu'au poste de secrétaire du roi, s'avisa de proposer à Louis XIV la création d'une nouvelle troupe moins nombreuse que l'autre, mais composée de meilleurs musiciens. Cet ex-marmiton était Lully, dont les ouvrages firent pendant près d'un siècle les délices des amateurs de l'Opéra français. Son idée fut bien accueillie, et la permission de l'exécuter lui fut donnée sur-le-champ. Lully, qui était devenu en peu de temps très habile dans l'art de jouer du violon, eut bientôt formé assez de bons exécutans pour en composer une troupe qui reçut le nom de bande des petits violons de Lully ou de violons du cabinet. Le nombre des musiciens, qui n'était d'abord que de seize, fut porté à vingt-trois ; ils étaient payés à raison de trente sous par jour.

La bande des petits violons suivait le roi dans tous les voyages et servait dans tous les divertissemens de la cour, tels que sérénades, bals, ballets, opéras des appartemens et concerts particuliers, ainsi que les fêtes qui se donnaient sur l'eau dans les jardins des maisons royales. Elle se trouvait au sacre, aux entrées des villes, aux mariages, aux pompes funèbres et autres solennités extraordinaires. Les différentes bandes de la chambre se réunissaient à la musique de la chapelle dans les grandes fêtes de l'église ; mais, par un ordre exprès du roi, elles devaient tenir le côté de l'épître, pendant que la musique de la chapelle était du côté de l'évangile. Une pareille division n'était pas propre à rendre l'exécution meilleure.

Plusieurs priviléges avaient été accordés à la musique de la chambre du roi. Par exemple, quand elle allait se faire entendre, avec permission de sa majesté, devant les princes du sang (excepté les enfans de France) et devant les princes étrangers, fussent-ils souverains, si les princes se couvraient, les musiciens se couvraient aussi. Cette licence, autorisée par l'étiquette, déplaisait fort aux princes, et rendait au contraire les musiciens très fiers. Le prince Morguas, homme d'esprit, trouva le moyen d'éluder ce que cette coutume avait de blessant pour des étrangers qui n'avaient pas l'habitude de s'y conformer, en écoutant la musique tête découverte. Les musiciens furent obligés de s'acquitter de leur besogne chapeau bas, et ne purent pas profiter de leur privilége. Louis XIV, craignant que ses chanteurs ne s'enrhumassent dans les fêtes qu'il donnait sur l'eau, disait ordinairement, avant qu'on commençât : « Je permets à mes musiciens de se couvrir, mais seulement à ceux qui chantent. »

Un autre privilége d'une espèce plus singulière était accordé aux musiciens de la chambre du roi ; il consistait dans le droit d'ouvrir boutique comme les barbiers de la cour, en toute ville de France, sans être tenu de payer ni patente ni tribut de corporation. Les musiciens ne profitaient pas pour eux-mêmes de cette faculté, ils la cédaient ordinairement moyennant cent écus.

Les fêtes, tournois et carrousels qui se faisaient à la place royale depuis le règne d'Henri IV, et qui avaient été fort brillans à l'avénement de Louis XIV au trône, donnèrent lieu à une organisation complète d'un corps de musique attaché à l'écurie. Ce corps était composé de douze dessus de hautbois, deux contre-basses de hautbois, deux tailles et deux basses du même instrument, deux dessus de cornet, taille, quinto et basses de cromorne, deux trompettes marines, douze trompettes ordinaires et timbales. Cette réunion d'instrumens gothiques était faite plutôt pour déchirer l'oreille que pour la charmer; cependant, quoique les carrousels et les tournois eussent cessé d'être en usage longtemps avant la fin du règne de Louis XIV, la musique de l'écurie fut conservée jusqu'en 1785.

En accordant aux différens corps de musique de sa chapelle et de sa chambre beaucoup de priviléges et le droit de cumuler des emplois, Louis XIV avait pour but d'encourager les progrès de l'art musical en France ; mais le succès ne répondit pas à son attente, parce qu'à ces encouragemens s'était jointe la vénalité des charges. Une place de chanteur, de violon, de hautbois ou de maître de chapelle, s'achetait comme un emploi dans les gabelles ; il en résultait que le plus riche l'emportait sur le plus habile, et que le dégoût s'emparait de ceux qui n'avaient pour eux que leur jeunesse et leur talent. Enfin, l'on n'opérait jamais de réforme, parce que les places étaient des propriétés, et que les pensions de retraite n'étaient accordées que lorsqu'elles étaient demandées par des musiciens importans. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les anciens états de la chapelle et de la musique de la chambre, on est surpris de retrouver les mêmes noms pendant quarante ou cinquante ans.

Tous ces abus ont disparu en 1760. Un édit du mois d'août de cette année a réformé les différens corps de musique de la chapelle et de la chambre pour les réunir en un seul, dont les membres furent choisis avec plus de discernement qu'on n'en avait mis jusque alors. La charge de maître de la chapelle fut supprimée ; le soin de choisir les chanteurs et les instrumentistes fut laissé aux compositeurs de la musique du roi. A cette suppression fut jointe celle de tous les chanteurs et des symphonistes. Mais la fortune des titulaires pouvant être anéantie, ou du moins diminuée par l'extinction de ces diverses charges, le roi ordonna que les appointemens qui y étaient attachés leur fussent payés pendant leur vie, et que des pensions fussent données à leurs veuves. C'est de ce moment que l'exécution de la musique commença à se perfectionner à Paris, et que se prépara la gloire de l'école française.

X. X.

(France musicale.)

LE SAC DE NÉGREPELISSE.

—

Catherine de Lescun (1), de M. Eugène Des Essars, est un roman historique, consciencieusement élaboré, qui a pour grand mérite une étude sérieuse des quatre années du règne de Louis XIII, 1618—1622, qui ont précédé l'avénement au ministère du cardinal de Richelieu. [illegible]

(1) 2 volumes in-8, à la librairie de Ch. Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, 9.

quatre années forment une époque féconde en épisodes guerriers et dramatiques ; c'est d'abord le règne du favori Albert de Luynes ; ce sont ensuite les dissensions religieuses et les querelles entre le roi et sa mère Marie de Médicis. L'auteur a su résumer avec talent ces phases diverses, ces événemens si graves et si intéressans quoique peu connus, dans un récit plein de sagesse et d'action à la fois. Grâce à ce livre, nous assistons aux conciliabules des protestans ; aux intrigues de cour dont le centre est le favori ; à l'élévation prodigieuse et à la mort de ce dernier ; au siége de Montauban, à l'affaire du Pont-de-Cé ; à l'évasion de la reine-mère du château de Blois, etc. Parmi tant de chapitres historiques et romanesques, nous avons choisi le suivant. — L'héroïne de l'ouvrage de M. E. Des Essars, après le siége de Montauban, a choisi pour refuge la maison du capitaine de Vermorac dont les filles l'ont accueillie avec amitié. Le capitaine est un fougueux protestant, et avant les événemens qui suivent, il a fait égorger, dans une nuit, quatre cents hommes du régiment de Vaillac qui tenaient garnison à Négrepelisse. C'est après ce massacre que Louis XIII en personne vient mettre le siége devant cette petite ville. — Nous regrettons de ne pouvoir initier nos lecteurs à la partie individuelle du roman, et leur faire connaître les amours si chastes de Maurice et de Catherine, ainsi que la folie du pauvre Vincentio, cet ancien serviteur du maréchal de Concini, dont le meurtre a troublé sa raison.)

— Eh bien ! Bassompierre, en quel état est la brèche ?

— Elle est raisonnable, sire : un sergent du Bourdet, nommé Boutillon, vient de la reconnaître. Il a eu le bras cassé d'une mousquetade ; mais il ne nous a pas moins fait son rapport. L'assaut sera donné quand il plaira à votre majesté. Le plus tôt sera le mieux, sire, car les ennemis, à notre vue, barricadent la brèche avec force charrettes ; plus ils auront le temps de se préparer, plus nous trouverons de résistance.

— Mais, monsieur, dit le cardinal de Retz (1), on vient de m'assurer que les gens de Négrepelisse demandent à capituler.

— Cela est vrai, monsieur le cardinal, répond le colonel des Suisses ; et quoique, depuis trois jours, nous leur ayons inutilement *secoué la bride*, si sa majesté veut recevoir en grâce leur soumission un peu tardive, j'exécuterai ses ordres avec joie.

— Non, non ; pas de capitulation, monsieur le cardinal ; ils ont égorgé quatre cents hommes de Vaillac. Je vous ordonne, Bassompierre, de ne point leur faire de quartier. Ces gens-là m'ont irrité ; je veux que vous les traitiez comme ils ont traité les autres.

—Sire, continue le cardinal sans être intimidé par la mauvaise humeur du roi, que votre majesté daigne réfléchir sur les suites de cet ordre terrible. Votre colère, sire, n'est que trop juste ; Négrepelisse a mérité un châtiment sanglant ; mais tous ses habitans ne sont pas également criminels. Pardonnez au plus grand nombre, et ne punissez que les coupables. En suivant ainsi les lois de la religion, de l'humanité, votre majesté épargnera le sang de ses propres soldats. Etes-vous, sire, dédommagé de la perte d'un seul d'entre eux par la mort de dix révoltés ? Pourquoi donc réduiriez-vous les assiégés au désespoir, et les condamneriez-vous à vendre chèrement leur vie ?

— Belle politique ! murmure le prince de Condé en faisant tourner brusquement entre ses doigts le bréviaire dans lequel le roi vient de suivre les prières de la messe.

L'exclamation de son altesse n'interrompt pas le discours du prélat.

— « Sire, la clémence est la vertu favorite » des grands princes. Au milieu de leurs plus » belles victoires, ils n'ont pas honte de céder à » la compassion. Quand vous voyagez dans vos » provinces, vous devez ressembler autant que » possible à ces rivières qui coulent doucement, » et portent partout l'abondance et la fertilité. » A Dieu ne plaise que votre passage se puisse » comparer à celui des torrens dont les eaux impétueuses et violentes ravagent et ruinent tout ! » Rien n'est plus avantageux à un monarque qui » veut régner par lui-même que la réputation » d'être humain et clément. »

Louis paraissait ému. Un rhume accompagné de fièvre le retenait couché dans une chambre assez semblable à un grenier ; on ne pouvait y accéder que par une échelle. L'exiguïté du local ne permettait d'admettre auprès du roi qu'un petit nombre de courtisans. Le cercle ne se composait en ce moment que de M. le prince, du cardinal de Retz, de Bassompière, d'Hérouard, premier médecin, et de Bernard, historiographe de France. Tous, excepté Condé, tournaient vers le roi un regard suppliant ; ils le voyaient prêt à faire grâce, ou au moins à restreindre de beaucoup le nombre des coupables voués à l'expiation du crime. Ils attendaient des paroles de clémence. Cet espoir ne se réalisa pas.

Le monarque, après un moment d'hésitation, ayant repris son calme habituel, se tourne vers le prince de Condé.

— Et vous, mon cousin, partagez-vous l'avis de M. le cardinal ?

— Cela dépend de vos intentions, sire. Votre majesté veut-elle trouver partout une résistance opiniâtre ? veut-elle se divertir à faire en personne le siége en règle de la plus méprisable bicoque ? si tel est votre bon plaisir pardonnez aux hommes de Négrepelisse ; si vous voulez que votre autorité soit respectée, soyez sévère et faites un exemple.

— Notre sainte religion.... réplique le cardinal de Retz.

— Notre sainte religion ! monsieur, dit brusquement Condé en l'interrompant ; notre sainte religion veut qu'on obéisse à son roi, représentant de Dieu sur la terre. Ennemi du roi, ennemi de Dieu ; et Dieu, ne vous en déplaise, monsieur le cardinal, n'entend point que l'on fasse grâce à ses ennemis. Il est assez plaisant que je sois appelé à citer l'Écriture à un homme d'église. Vous venez de réciter avec nous l'office du jour ; précisément nous trouvons dans les leçons tirées du prophète Samuel un texte applicable à la circonstance. Écoutez, continue le prince en lisant à haute voix dans le bréviaire qu'il avait en main ; ceci est tiré du Ier livre des Rois, chapitre XV :

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : Je » me suis souvenu de tout ce qu'Amalec a fait à » Israël, et de quelle sorte il s'opposa à lui dans » son chemin lorsqu'il sortait de l'Egypte.

» C'est pourquoi, marchez contre Amalec, taillez-le en pièces, et détruisez tout ce qui est à » lui. Ne lui pardonnez point... mais tuez tout » depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux » petits enfans, et ceux qui sont encore à la mamelle...

» Et Saül tailla en pièces les Amalécites..... il » prit Agag, leur roi, et fit passer tout le peuple » au fil de l'épée. Mais Saül avec Israël épargna » Agag ....

» Le Seigneur adressa alors la parole au prophète Samuel, et lui dit : Je me repens d'avoir » fait Saül roi, parce qu'il m'a abandonné et » qu'il n'a point exécuté mes ordres. Samuel » vint trouver Saül. Permettez-moi, lui dit-il, » de vous déclarer ce que le Seigneur m'a fait » entendre cette nuit. Parlez, répondit Saül. » Samuel continua : Le Seigneur vous a sacré » roi sur Israël.... Il vous a envoyé à cette guerre » en vous disant : Allez, faites passer au fil de » l'épée les Amalécites qui sont des méchans ; » combattez contre eux jusqu'à ce que vous » ayez tout tué.

» Pourquoi n'avez-vous pas écouté la voix » du Seigneur ?... Puisque vous avez rejeté sa » parole, il vous a rejeté ; vous n'êtes plus roi » d'Israël. »

Louis, habituellement superstitieux, peut-être aussi moralement affaibli par la maladie, fut profondément frappé de l'application faite par Condé de ce passage de l'Ecriture : Dieu permettait que l'église l'eût placé dans l'office du jour.

— C'est la voix de Dieu ! dit le roi, ils méritent tous la corde. Bassompière, dis de ma part au maréchal de Praslin de faire donner l'assaut... pas de quartier.... Attendez, je vais me lever pour être présent à l'attaque.

— Sire, s'écria Hérouard, votre majesté ne peut supporter cette fatigue sans s'exposer à un redoublement de fièvre.

Le roi, sans écouter son médecin, se leva sur son séant ; mais ce mouvement provoqua un violent accès de toux. La contraction nerveuse qui l'accompagnait lui arrachait des larmes. Au bout d'un quart d'heure il retomba anéanti sur son oreiller. Bassompière, immobile, attendait de nouveaux ordres. Peut-être espérait-il qu'ils seraient moins sévères que les premiers.

— Partez, Bassompière, lui dit le roi d'une voix presque éteinte.... pas de quartier.

— Sire, s'écria Condé, je vais, en ma qualité de votre lieutenant-général, pourvoir moi-même à l'exécution de vos volontés.

Le cardinal de Retz inclina pieusement ses cheveux blancs, comme si d'avance il eût demandé pardon à Dieu des crimes qu'une soldatesque effrénée allait commettre.

— Nous mourrons en gens de cœur, répondirent les assiégés en apprenant les ordres du roi.

(1) Il ne faut pas confondre le cardinal de Retz dont il est question dans cette histoire, avec son neveu, âgé alors de huit ans, et qui depuis joua un grand rôle dans la Fronde, sous le titre *du coadjuteur*.

Ils tinrent parole. « Ils n'avaient point d'ar-
» mes au-dessus du mousquet, écrit Bassom-
» pière, et ils se défendirent contre une armée
» royale munie d'une artillerie formidable. »
L'assaut fut donné, et la place emportée en un instant. Quelques révoltés, s'adossant à des murs, croisaient le fer avec les assaillans. Une seule épée avait à répondre à dix épées, et ne retardait pas longtemps le coup mortel. Grâce! criaient, étendus par terre, des blessés suivis de longues traces de sang attestant leur volonté et leur impuissance de fuir; un soldat, en grinçant les dents, laissait tomber sur eux un affreux sourire; puis, comme s'il se fût agi d'un but insensible offert à son adresse, il frappait de sa pique, là une tête, là une poitrine.

Bientôt il n'y eut plus à combattre dans les places et dans les rues. Les portes et les fenêtres de presque toutes les maisons étaient closes et barricadées. Des catholiques, rassurés par la pureté de leurs opinions bien connues, affectaient de laisser libres l'accès de leur demeure. Ces gens bien pensans furent les premières victimes.

Les maisons fermées furent attaquées de toutes parts. C'était à qui entrerait le premier dans celles dont l'apparence dénotait l'opulence du propriétaire. Il en coûta cher à quelques pillards accueillis par des mousquetades à bout portant. La résistance toutefois ne fut pas longue. La plupart des combattans avaient péri sur la brèche; d'autres s'étaient retirés dans le château. La ville n'était plus peuplée que de vieillards, de femmes et d'enfans. Epargnons au lecteur le récit de scènes horribles, variées, il est vrai, dans leurs détails, mais au fond desquelles se retrouvent toujours le meurtre, le viol et le pillage. Un seul événement de cette journée doit trouver place dans ces pages.

La maison du capitaine de Vermorac ne tarda pas à être cernée : le nom et le caractère du maître étaient connus. On se doutait bien qu'on n'entrerait pas dans cette espèce de forteresse sans qu'il en coûtât du sang aux plus empressés. On crut prudent, avant toute hostilité, de tenir un conseil de guerre.

L'un proposa d'abord d'aller chercher du canon pour enfoncer la porte d'entrée. On douta que M. de Schomberg consentît à permettre l'emploi de l'artillerie dans une telle circonstance. Cet expédient fut abandonné.

—Enfumons le renard dans sa tanière! s'écria l'un des influens de la troupe.

— Eh! dis-moi, compère Jacques, te charges-tu de placer la torche?

— Volontiers, repartit l'auteur de la proposition.

Cette parole fut la dernière que prononca sa bouche : une balle partie de la maison lui traversa la tête. Ainsi fut vengé l'assassinat du sergent Turpin.

Ses compagnons, effrayés, jugèrent à propos de tenir conseil en lieu plus sûr. Le siége fut levé pendant quelques instans. Une bande plus déterminée survint et se mit sur le champ à l'œuvre. Déjà la hache était venue s'émousser contre les clous qui garnissaient la porte massive. Un soldat, brandissant l'instrument jusque-là impuissant, s'apprêtait à tenter une nouvelle épreuve. Une explosion se fit entendre; l'assaillant tomba à la renverse, expirant dans d'affreuses convulsions. Des éclats de rire accueillirent cette catastrophe. En sûreté derrière un mur, les camarades de Jacques raillaient les nouveaux venus de leur défaut d'expérience.

Les vainqueurs n'étaient pourtant pas disposés à abandonner l'espoir d'un butin considérable. Les derniers arrivés se réunirent aux premiers. Le plan de campagne fut bientôt arrêté. Un instant suffit pour apporter plusieurs échelles. Toutes les fenêtres furent escaladées à la fois. Les barres de fer dont elles étaient garnies cédèrent à l'action de fortes pièces de bois employées en guise de leviers; les volets intérieurs furent enfoncés; une troupe nombreuse, entrant par différens côtés, se trouva réunie dans l'intérieur de l'hôtel. De grandes armoires, ouvertes et vides, s'offrirent aux regards : pas un meuble précieux, pas un lambeau d'étoffe. On eût dit que le pillage avait déjà passé à travers ces murs.

— Où sont donc les meurtriers de nos camarades? se disaient entre eux les soldats, chez lesquels l'étonnement avait remplacé la colère. Cet hôtel est sans habitans. Les scélérats ont emporté ailleurs leurs richesses! Mais deux hommes ont été tués par des mousquetades tirées de l'intérieur. Vermorac est là; par l'enfer! il faut qu'on le trouve.

— Mettons de l'ordre dans nos recherches, s'écria maître La Rapière, se souvenant de ses fonctions d'archer; allons, Ribaudin, Gibeteau, Marbotin, mes compères, mettez-vous à la tête de ces braves, et fouillons dans tous les recoins, depuis la cave jusqu'au grenier.

— Ils sont tous partis.

— Quel malheur! Il y avait ici, m'a-t-on dit, de si jolies femmes!

— Et des tonneaux d'or, ajouta un autre; car il paraît que l'on déposait ici les trésors du duc de Rohan.

— Cherchons, mes amis, ne perdons pas courage.

Laissons ces hommes avides se livrer à leurs perquisitions, et revenons au moment où une balle mortelle répondit aux coups de hache frappés sur la porte d'entrée.

Le capitaine de Vermorac avait seul combiné le plan de défense de sa maison; il résolut aussi de l'exécuter seul : c'était une défense désespérée, telle que ce cœur fanatique pouvait la concevoir. Le but qu'il se proposait était d'assurer sa mort et celle des êtres faibles pour lesquels il ne redoutait que l'outrage; mais il voulait qu'aux derniers soupirs de ceux qui lui étaient chers vinssent se mêler les râlemens funèbres de ses ennemis.

Cet homme, malgré son caractère dur et inflexible, ne s'était pas résigné d'abord à cet horrible sacrifice. Il eût voulu faire sortir de Négrepelisse sa mère, ses filles et mademoiselle de Lescun; mais l'assassinat du régiment de Vaillac, auquel il avait présidé comme chef, l'avait chargé de pesantes obligations. Le moment de subir les conséquences du crime approchait. Il devait donner l'exemple à ses complices. Eloigner de la ville les personnes de sa maison, c'était se montrer craintif et incertain du succès de la défense. Son cœur de fils et de père l'exhorta souvent à suivre le parti le moins noble, mais le plus humain. Déchiré par des résolutions contraires, il ouvrit son âme à madame de Vermorac.

— Nous faire quitter la ville, mon fils! y pensez-vous? lui répondit cette femme, forte et confiante dans sa cause. Vous, donner le signal de la faiblesse, de la peur? A Montauban vous étiez le modèle du dévoûment et de l'énergie. Si nous partons, vos filles et moi, les bourgeois feront sortir leurs mères, leurs femmes, leurs filles; aux premiers coups de canon ils fuiront pour aller les rejoindre. Si elles sont là, près d'eux, sous la seule protection de leur courage, ils vaincront ou mourront en martyrs.

—Mais s'ils meurent, ma mère, songez au sort qui vous attend.

— Mon fils, vous ne serez plus; les êtres qui vous sont chers iront vous rejoindre.

Ces conseils triomphèrent de l'irrésolution du capitaine. Aucune femme n'osa fuir en apprenant que mesdames de Vermorac ne fuyaient pas. Le chef donna l'exemple en soutenant l'assaut. Renversé et foulé aux pieds, il passa pour mort. Protégé par le désordre des vainqueurs, il se releva sans avoir reçu aucune blessure. Il eût voulu combattre, on ne combattait plus. Il vit les scènes horribles auxquelles se livraient les troupes royales. Sa maison allait bientôt être témoin de pareils excès. Son plan était concerté d'avance; il rentre chez lui pour l'exécuter.

Entre la voûte de la cave et le plancher du rez-de-chaussée existait un vide assez vaste, plutôt semblable à un lieu de sépulture qu'à un asile destiné à recevoir des êtres vivans. Le capitaine y fit entrer sa mère, ses trois filles et mademoiselle de Lescun.

Catherine, pâle et couverte d'habits de deuil, descendit là comme si elle eût été résignée à n'en jamais sortir. Elle avait appris que, grâce à la généreuse intervention de madame de Vermorac, Maurice avait échappé au poignard de Fleuranges; mais depuis, qu'était-il devenu? Je ne sais quel pressentiment lui disait qu'elle ne le verrait plus.

Un dernier malheur était venu récemment navrer cette âme déjà si torturée : M. de Lescun avait été comdamné à mort par ses juges; sa tête était tombée sous le fer du bourreau. Un serviteur dévoué, chargé d'annoncer cet affreux événement, avait remis à Catherine une lettre de son père, écrite au pied de l'échafaud. Le pieux Béarnais était mort en chrétien des premiers siècles; sa constance avait arraché des larmes à ses ennemis. La pauvre orpheline, courbée sous le poids de tant d'infortunes, aspirait au repos de la tombe. Quand elle se plongea au sein de l'obscurité, image d'une nuit éternelle, un rayon de joie ranima son front pâle, déjà empreint du sceau de la mort.

Ces quatre femmes, privées d'air et d'espace, furent renfermées dans cette cachette. L'œil le plus habile ne pouvait, à l'extérieur, en soupçonner l'existence. Le capitaine descendit ensuite dans la cave; il souleva une large planche qui couvrait le sol immédiatement au-dessous du milieu de la voûte, et par conséquent au-dessous du lieu où ces dames venaient d'être entassées. Là une énorme quantité de poudre occupait une cavité profonde. Vermorac trouva sans doute que tout était préparé selon ses désirs, car il replaça la planche et remonta à l'étage supérieur.

L'attaque de la maison était déjà commencée.

On sait comment il se conduisit envers les assaillans jusqu'au moment où ceux-ci se furent introduits dans les appartemens en escaladant les fenêtres. Suivant froidement ses plans, le capitaine n'avait laissé aucun meuble qui pût satisfaire la cupidité des pillards; il voulait les conduire là où ses moyens de vengeance étaient préparés. En attendant le moment favorable, il se renferma dans une cachette d'où on pouvait tout entendre. Le tumulte s'était progressivement accru. La porte d'entrée, ouverte de l'intérieur, avait crié sur ses gonds; l'oreille distinguait facilement l'arrivée d'une nouvelle troupe d'hommes armés.

— L'hôtel n'en peut contenir un plus grand nombre, se dit en lui-même le capitaine Vermorac.

En même temps il sortit de sa retraite, et s'offrit sans armes aux yeux des vainqueurs.

— Je suis le capitaine de Vermorac, leur dit-il; vous me cherchez, je viens à vous.

— De l'argent! — Du vin! crièrent de toutes parts les soldats.

— Livrez-nous le trésor de Rohan, ou nous vous brûlons à petit feu.

— Mauvais moyen, messieurs, répondit le capitaine: mes cendres ne vous diraient pas où est ce dépôt précieux.

— Laissez-nous faire, dit La Rapière en s'avançant au milieu du cercle, escorté de ses fidèles Marbotin, Gibeteau et Ribaudin; à nous quatre nous nous chargeons de lui donner la question ordinaire et extraordinaire. Allons, du feu et quelques bottes de paille; déshabillez ce gentilhomme; vous tiendrez note de ses réponses.

Le capitaine n'opposa pas de résistance; il se laissa mettre dans un état de nudité complet, et souffrit sans se plaindre les plus grossiers sarcasmes. La paille fut apportée; le feu ne tarda pas à y être mis. Le foyer était précisément au-dessus de la tête des pauvres recluses; quelques pouces d'épaisseur le séparent d'elles. Vermorac fut renversé. La Rapière, lui saisissant les pieds, les présenta à la flamme.

— Capitaine, dit-il alors, livrez-nous le trésor de M. de Rohan.

Aucune réponse ne suivit cette demande. L'archer rapprocha du feu les pieds du patient. Un mouvement brusque annonça que le vieux guerrier éprouvait une douleur supérieure à la force de ses nerfs.

— Montrez-nous le trésor, répéta La Rapière.

Vermorac se tut. Ses pieds et ses jambes furent alors placés et maintenus au milieu du brasier ardent.

—Faites cesser ce supplice, s'écria-t-il paraissant céder à la souffrance. Le trésor dont vous parlez est dans cette maison; je consens à vous le livrer; mais faisons d'abord nos conditions.

— A la fin, il est raisonnable, dit La Rapière.

— Votre pesant d'or, et vous aurez la vie sauve.

— Il ne s'agit point du prix de mes services, mais seulement de régler la manière dont nous procéderons. Je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir abusé d'un dépôt; il me faut des témoins. L'appartement où gît le trésor peut contenir environ vingt personnes. Vingt d'entre vous m'y accompagneront; les autres se rassembleront tous ici, et y attendront notre retour.

—Accordé! accordé! s'écrièrent plus de deux cents voix.

— Marchons donc, et soutenez-moi; car, grâce à votre feu, je crois, à chaque pas, appuyer les pieds sur des épines. A propos, n'oublions pas cette torche; elle nous sera nécessaire: vous pensez bien que les trésors ne se cachent pas dans un lieu exposé au grand jour.

La Rapière et Gibeteau prirent le capitaine sous les bras; Ribaudin les précédait avec une torche allumée. Plus de vingt soldats, ayant Marbotin à leur tête, servirent de cortége. Tous eussent voulu en faire partie; mais Vermorac tenait à ses conditions. Avant de franchir le seuil de l'appartement, il déclara d'un ton décisif qu'il n'en voulait pas voir à sa suite un plus grand nombre, et d'un signe impératif il indiqua de nouveau le lieu où l'on devait se réunir en attendant l'effet de ses promesses.

Pour qu'aucun prétexte ne retardât l'indication et la remise du trésor, les plus influens se chargèrent d'obliger leurs camarades à déférer aux volontés de M. de Vermorac. Chaque nouvel arrivant était conduit dans la salle indiquée. Au bout de quelques minutes, cette pièce fut complétement remplie. Les derniers venus se pressèrent dans le vestibule: d'autres, ne pouvant même y pénétrer, s'accrochèrent à l'extérieur des fenêtres, plongeant des yeux avides au milieu de la foule entassée dans l'intérieur.

Le capitaine se fit descendre dans la cave, et déposer près de cette trappe qu'il était venu visiter et soulever avant l'attaque de sa maison.

— Approchez la torche, dit-il à Ribaudin.

Ce commandement reçut une prompte obéissance. Un espace de quelques pieds était resté vide au milieu de la foule; Vermorac l'occupait à genoux la torche à la main. La lueur rougeâtre de la résine projetait une teinte sanguinolente sur ses membres nus. Un combat terrible se livre au dedans de cet homme; ses traits sont contractés; ses yeux sortent de leurs orbites; ses cheveux se dressent sur son front.

Les piétinemens des curieux rassemblés dans la salle supérieure deviennent plus bruyans d'un instant à l'autre; on dirait le roulement du tonnerre. Au milieu de ce bruit monotone retentit tout à coup un cri perçant. Il vient d'en haut; mais il n'a point traversé le plancher de la salle: son intensité le fait assez connaître. C'est une exclamation de douleur échappée à la poitrine d'une femme. Vermorac lève ses regards vers la voûte; des larmes jaillissent de ses yeux; il les couvre un instant de l'une de ses mains; puis s'exaltant au-dessus de ce mouvement de faiblesse, il se dresse comme si ses pieds n'eussent pas été en lambeaux.

— Il est temps de vous tenir ma promesse! s'écrie-t-il d'une voix forte, assurée.

Et s'inclinant vers la terre, d'une main il lève brusquement la trappe fatale, de l'autre il plonge la torche enflammée dans la cavité entr'ouverte. Une épouvantable explosion se fait entendre: l'hôtel de Vermorac a disparu; la terre est jonchée au loin de décombres, de cadavres et de membres sanglans.

Peu de temps après, le capitaine Maurice et Vincentio Ludovici marchaient parmi des ruines. Ils cherchaient dans ce champ de mort si une vie bien chère à l'un d'eux n'aurait pas été épargnée.

Le duc de Chevreuse, l'abbé Ruccelai et Roger, premier valet de chambre du roi, parcourant les rues de Négrepelisse, chacun une bourse à la main, rachetaient à prix d'argent l'honneur des femmes livrées par la victoire à la brutalité du soldat.

Maurice courut à leur rencontre. Celles que ces hommes généreux avaient préservées de l'outrage, redoutant de nouveaux périls, se pressaient à la suite de leurs bienfaiteurs. Mademoiselle de Lescun n'était pas parmi elles.

— Morte ou vivante, s'écria son amant, elle est au milieu des ruines.

Il achevait ces paroles, quand ses pieds heurtèrent une masse informe couverte de lambeaux d'étoffe noire: c'étaient les restes d'une femme. Ses cheveux épars entouraient ses traits; sa tête seule paraissait avoir été préservée de la destruction. Le cœur de Maurice se serra; un sentiment intime lui disait que là devait s'arrêter ses recherches. Il mit un genou en terre; sa main, avec un pieux respect, écarta les cheveux qui lui dérobaient le visage... Il ne la nomma pas, mais il étendit son manteau sur la terre et fit signe à Vincentio de lui aider à placer dessus le corps de l'infortunée. Tous deux ensuite portèrent au cimetière ce lugubre fardeau. Une fosse, creusée par leurs mains, en devint dépositaire. Il faisait nuit; le pillage et la débauche hurlaient dans les rues. Des flammes s'élevèrent en tourbillons; puis, s'étendant successivement sur tous les quartiers, dévorèrent les restes de Négrepelisse. A la lueur de l'incendie, Maurice priait sur une tombe.

Le lendemain, sur l'emplacement de l'hôtel de Vermorac, quelques pillards entendirent un gémissement étouffé. Soit par humanité, soit par l'espoir de quelque gain, ils se mirent à l'ouvrage, et dégagèrent d'une étroite prison un être vivant, mais conservant à peine la figure humaine. Son corps, entièrement nu, noirci par le feu, était moucheté de plaies vives et saignantes; ses membres avaient été préservés de toute fracture par une sorte de voûte que le hasard, au moment de l'explosion, avait formée autour de lui. Le contact du grand air ranima ses sens prêts à s'éteindre. Il ouvrit les yeux; puis, se levant sur son séant:

—O Jésus, mon Sauveur! s'écria-t-il, ne m'est-il pas possible de mourir?

— Votre nom? lui demandèrent les soldats.

— Le capitaine de Vermorac, qui vous supplie au nom de Dieu de lui passer vos épées au travers du corps, et d'abréger ses horribles souffrances.

En entendant ce nom, les soldats crurent qu'une si bonne prise leur vaudrait une récompense. Loin d'achever le capitaine, ils le placèrent sur un brancard improvisé, et le portèrent au grand-prévôt de l'armée.

Vermorac vécut encore deux jours au milieu de douleurs inouïes. Son sang-froid ne l'abandonna pas; il racontait avec calme les détails de sa résolution dernière, et se glorifiait d'avoir par la mort garanti de l'outrage les êtres faibles dont il était le protecteur; puis il s'étendait avec



complaisance sur l'énumération du grand nombre d'ennemis tués par l'explosion.

— Avec quelques trésors comme le mien, ajoutait-il en souriant, on viendrait à bout d'une armée royale.

Enfin il rendit le dernier soupir.

EUGÈNE DES ESSARS.

EXCURSION EN STYRIE.

—

LE BRANDHOF.

—

Un jour, je partis de Mariazell, pédestrement, dans le simple équipage d'un herborisateur. Mariazell est peut-être, de tous les lieux de pélerinage en Europe, aujourd'hui le plus fréquenté, le plus fameux.

A peu de distance de Mariazell est Weichselboden, célèbre dans la contrée pour la chasse aux chamois. Les environs sont, assure-t-on, la résidence favorite de ces jolies gazelles des Alpes. Je tenais à les rencontrer vivantes et libres une fois dans ma vie. Donc l'aubergiste de Weichselboden eut beau vanter son hôtellerie, sa cuisine et sa cave, je tins bon. Un sinueux sentier m'éloigna promptement du village. Quest-ce qu'une course dans les montagnes pour un naturaliste, surtout lorsqu'il est curieux de voir de près un chamois ou deux? Vous l'ignorerez toujours, vous qui suivez paisiblement les routes tracées à travers vos champs où l'homme et sa demeure élèvent à chaque portée de fusil un jalon sur vos pas. Après une demi-heure de marche, je fus dans une espèce de désert : à l'horizon, d'ailleurs fort rétréci par un cercle d'abruptes rochers, nul chalet, nul pâtre, nul signal, pour m'indiquer ma route. Je marchais toujours, prenant chaque sentier qui s'offrait à moi et suivant au hasard lorsque le sentier manquait. Je me meurtris les pieds et les mains en glissant à vingt reprises sur les aspérités du sol; je faillis me noyer en traversant sur des pierres mal assises un torrent glacial; j'endurai patiemment toutes les fatigues dans l'espoir d'une récompense. Mais la récompense, hélas! me fit défaut. Des plantes rares, de précieux insectes, oui; des chamois aux allures sauvages, point. J'enrageais.

Trois heures durant, j'avais ainsi couru par monts et par vaux. Où étais-je? Ce qui me préoccupait, ce n'étaient plus les chamois auxquels, en vérité, je ne pensais que pour les maudire. Il me fallait un gîte, un couvert. Aussi, tout en lançant contre ces jolies gazelles des Alpes mille imprécations de touriste égaré et d'homme affamé, j'invoquais avec ardeur l'instinct des lieux, ce bon ange du voyageur qui tant de fois m'avait tiré d'embarras.

Ma prière fut entendue. Au milieu de la solitude, tout à coup retentit un joyeux aboiement. Par ici, me criait-il. Surpris, je ne le fus pas, car cette protection de mon guide mystérieux ne m'a jamais fai faute, mais reconnaissant, à la bonne heure! Je marchai vers la meute, dont les cris se rapprochaient de plus en plus. En ce moment, je n'étais plus le voyageur inquiet qui cherche sa route sans la trouver; j'avais l'allure insoucieuse, dégagée, du promeneur qui en prend à ses aises. Au bout de quelques pas, un homme débouche devant moi. Je l'aborde, et sans affectation, sans empressement:

— La route de Weichselboden? lui demandai-je.

— C'est la mienne, me répondit-il, et, si vous m'en croyez, vous me suivrez.

L'avis me parut bon. Cependant, bien que je l'eusse accepté, la défiance me fit réfléchir. Quel est cet homme? me disais-je. C'est peut-être un braconnier. Alors, autant aurait valu m'égarer tout à fait, car un tel compagnon n'est guère sûr. En marchant, nous n'échangions que de brèves paroles. Il appelait, il caressait, il guidait ses chiens. Quant à moi, je l'observais du coin de l'œil, cherchant à définir avec netteté ce que pouvaient être chez lui les rapports du physique au moral, ce que sa figure et son accoutrement devaient par leurs pronostics ajouter à la somme de mes craintes ou en retrancher.

Une veste grise à collet vert formait son vêtement principal. Venait ensuite une culotte courte, en peau noire de chamois, dont la poche laissait sortir les manches d'un couteau, d'une cuiller, d'une fourchette, fabriqués avec la corne du même animal et garnis d'argent. Avec cela, des bas blancs et des brodequins lacés. J'allais oublier ce que j'avisai tout d'abord, son chapeau de feutre vert à large bords, avec un gros bouquet en plumes de coq de bruyères. A en supputer le nombre je conclus que mon homme était un tireur habile.

Cette première observation allait en amener une autre, car, du costume, mon examen s'était porté sur les traits du visage, lorsque l'inconnu s'arrêta.

— Voici la route, fit-il en désignant du doigt un sentier qui fuyait sur la gauche.

Puis il se détourna, sans attendre mes remercîmens. Peut-être aussi, me dis-je, seraient-ils prématurés? Alors je m'assis. Après ou avant tout exercice, toute fatigue du corps ou de la pensée, c'est, n'importe en quelle circonstance, mon premier soin. Recueillement ou repos, j'y tiens. L'homme au feutre emplumé en fit autant, mais d'une façon assez bizarre : par derrière, le canon de son fusil; par devant son bâton ferré. Ainsi campé ou plutôt suspendu, il fixa ses yeux sur ma boîte en fer-blanc et m'interpella sur la récolte du matin. — Etait-elle abondante et belle? — Sans façon, j'ouvris la boîte, et, pour moi aussi bien que pour lui, j'étalai mes plantes devant nous. Qui fut étonné? C'est moi, puisque aussi bien j'ai confessé déjà mes trompeuses suppositions.

Voilà le prétendu braconnier qui désigne chaque brin d'herbe par son nom latin : *soldanella alpinella*, etc., savante nomenclature qu'il augmentait encore de réflexions sur les vertus médicinales de telle ou telle. C'était un confrère en botanique! S'il avait des armes, il n'en avait que par précaution. Ouf! Dégageant ma poitrine par un large soupir, j'apostrophai l'étranger en le proclamant savant naturaliste. Le mot le fit sourire. Alors la conversation s'engagea, cordiale et suivie. Il me questionna sur mon itinéraire et prouva qu'il connaissait dans leurs moindres détails les montagnes que j'avais visitées. Quel guide excellent j'aurais eu en lui! pas un sentiar, pas un recoin de la Styrie et du Tyrol qui lui fût inconnu. Il y avait là de quoi renouveler mes incertitudes sur sa véritable qualité. Était-ce un chasseur, un herborisateur, un braconnier, un contrebandier? Pourtant, en étudiant sa physionomie, j'écartai bien vite toute mauvaise pensée à son égard, car je n'y trouvai qu'une franche expression d'intelligence et de bonté.

L'hallali des chasseurs mit fin encore une fois à mes déductions phrénologiques. Du fond de la forêt venaient à nous les sons du cor, les aboiemens des chiens. Bientôt une douzaine de ces animaux s'élancèrent au-delà des arbres et coururent vers leur maître, mon compagnon, le saluant, le flattant de leurs queues agitées. Cinq autres chasseurs parurent en même temps, vêtus du même pittoresque costume que le premier. Une troupe de paysans les suivaient, chargés de porter les deux chamois qu'ils avaient tués dans la matinée.

Quelque plaisir que j'eusse à entendre l'inconnu dans ses commentaires sur la flore des Alpes tyroliennes et styriennes, l'interruption ne me fut nullement désagréable. N'allais-je pas apprendre enfin qui il était?

On s'établit au milieu d'une spacieuse et verte pelouse d'où la vue plane au loin sur cette région de vallées et de montagnes. Le feu fut allumé. On apprêta la fressure des chamois à la mode appétissante du chasseur, et, lorsqu'on vint me convier à ce repas digne des gourmets les plus difficiles, j'acceptai, stimulé par l'instinct de la faim autant que par l'intérêt de la science. L'air qu'on respire sur les Alpes est un apéritif puissant, vous pouvez m'en croire; plus d'une fois j'en ai fait l'expérience. Là-haut, également, si l'appétit est grand, la digestion est active. On y mange impunément des substances qui, prises dans les plaines, délabreraient promptement l'estomac. Après ma course pénible de la journée, qu'on juge donc si je fis honneur au festin hospitalier du Knœdelstein : c'est le nom de la pelouse où il fut servi!

J'y voudrais être encore. Pendant qu'assis en rond les sept convives faisaient honneur au gibier alpestre, les paysans chantaient des mélodies nationales, des *Iodler*, espèce de tyroliennes, que le cor accompagnait, répété au loin par vingt échos successifs. Le soir s'approchait, drapant les cimes vaporeuses des montages d'un voile aux reflets de pourpre et d'or. Quel magnifique spectacle!

La conversation aussi m'intéressait. Pour moi, seul étranger, les indigènes racontaient chaque incident de leurs chasses à travers les glaces et les rochers. Bien que très nombreux dans cette partie de la province, les chamois sont difficiles à atteindre. Ils sont si rusés, si agiles, franchissant d'un bond les précipices, escaladant les rochers comme des oiseaux! Souvent les chasseurs passent la nuit auprès d'un feu sur un plateau élevé, pour attendre qu'à l'aube du jour, poussé par la faim, le gibier descende des cimes du Feistringstein, où ne sauraient arriver ni le pied ni la balle de l'homme. Là-haut, rassemblés en troupes, les chamois se rient de leur ennemi. Aussi, les poursuit-on, ils déploient toute leur finesse, tout leur instinct, peut-être bien quelque chose de plus, pour regagner ces retraites inaccessibles où, entre l'immensité du ciel et la profondeur de l'abîme, ils reposent en paix.

Aucun chasseur ne se souvint d'avoir vu un bouquetin. Là, comme en Suisse et en Tyrol, cet animal paraît avoir complétement disparu. Un jour, probablement, il en sera de même des grands aigles des Alpes, car à peine aperçoit-on quelqu'un de ces redoutables voleurs, qu'on se met à sa poursuite.

Un chasseur tira de sa carnassière un coq de bruyère (*tetrao uragallus*, L.), qu'il avait tué sur le Zellerstarize. Son plumage, d'un beau noir, ressemble d'ailleurs à celui d'un faisan. Sa grosseur est celle d'une dinde. C'est au printemps qu'on va surtout à la chasse de ces oiseaux. On part le matin, alors que les étoiles éclairent encore les sentiers de la montagne, un peu avant que le soleil, en se levant, vienne à rougir les plus hautes cimes et pendant que les vallées sont encore plongées dans l'ombre. A cette heure, les coqs de bruyères sont tranquillement perchés sur les arbres dont ils choisissent les plus hauts pour asile. La finesse de leur ouïe est telle qu'ils saisissent le moindre bruit qui vient à troubler l'espace, même à des distances désespérantes pour le succès du chasseur. Le meilleur moment pour les surprendre est celui où ils chantent, soit qu'ils s'écoutent avec trop de complaisance, soit que leurs fioritures couvrent tout autre bruit.

La collation finie, on se mit en route. A la clarté des milliers d'étoiles qui s'allumèrent au ciel, nous descendîmes plusieurs heures durant. Un charmant pavillon de chasse fut la première habitation que nous rencontrâmes. Là eut lieu une halte. Plus loin, s'offrit à nous une grande ferme, la résidence de mon compagnon mystérieux. Il m'engagea, sans tarder, à y passer la nuit, avec une cordialité si franche, si pressante, que j'aurais été embarrassé de trouver une formule de refus s'il ne m'avait pas été doux d'accepter. On m'installa dans une petite chambre dont le comfort inespéré surprit mes habitudes, fort peu sybaritiques, de touriste.

Grâce à ma facilité d'acclimatation, je ne suis jamais gêné par la froideur de cette situation provisoire où l'on n'ose commencer à aimer ce que l'on va quitter. Après une minute ou deux d'attitude à moitié cérémonieuse, je fus chez moi sans honte et sans empressement, je dis un mot de satisfaction à toutes ces commodités de la vie, dont il est bon de savoir se passer, mais qu'il serait niais de dédaigner quand elles s'offrent à nous. Ensuite je m'occupai de mettre un peu d'ordre, d'une part, dans ma récolte de plantes, de l'autre, dans mes sentimens de reconnaissance pour cet homme qui me faisait un accueil si chaleureusement sincère, si naturellement sans façon. Il ne me connaissait pas, je ne le connaissais pas davatange. Qu'importe! Comme nos relations ne devaient être que d'un jour, je ne songeai point alors à m'enquérir de ses noms et de ses qualités. M'avait-il demandé les miens, pour me donner une part à son engageante causerie, une place à son festin si bien venu, un lit dans sa demeure hospitalière? D'ailleurs, avec cet homme, dans cette maison, on se sentait tout de suite à l'aise comme avec un ami de tous les jours, comme dans la maison de toute sa vie.

Au matin suivant, j'étais de bonne heure à la fenêtre, pressé de jouir des franchises de l'hospitalité qu'on m'octroyait. En moi-même, je donnais un avis sur tout ce qui s'offrait à mes regards. Me plaçant au point de vue du maître, m'identifiant avec ses intentions, j'approuvai le choix et le caractère du site, je blâmai l'agencement de certaines plantations qui coupent la perspective, je fis çà et là des éclaircies dans des massifs trop étendus, j'établis sur le versant des montagnes des routes commodes et partout des banquettes gazonnées...

Voilà les pensées que me suggérait l'inspection du Brandhof. C'est ainsi qu'on appelle la ferme de mon hôte. Autrefois, elle n'était qu'un chalet, plus grand, mais aussi simple que les autres. Bâtie sur le Seeberg, à une hauteur de 3,000 pieds, elle est située sur le chemin vicinal de Mariazell à Bruck, à mille pieds environ de la cime même de la montagne. Grâce aux accidens du terrain et aux caprices de la végétation, le site est en vérité un des plus pittoresques de la contrée. Des groupes de rochers, que tapissent de sombres lichens ou qu'égaient les touffes de la bruyère rose, dominent de vertes pelouses où s'éparpille sous mille couleurs la flore des Alpes, si riche et si vivace. Sur ce fond brillant serpentent des sentiers qui vont brusquement aboutir à de profonds ravins. Puis ce sont les sapins, jetés de mille façons au travers du paysage, par noirs et épais bouquets, par files prolongées comme des allées, seuls encore et semblables à des sentinelles perdues qui surveillent les abords de la place. On peut les suivre au loin, se glissant presque à perte de vue dans les fentes des rochers décharnés et balayant la neige de leurs panaches que le vent fait ondoyer. Quelques mélèzes, tristes, rabougris, croissent aussi par hasard au milieu des pierres. Mais à côté de ces avortons, le chêne étale ses branches touffues qui projettent sur le gazon une ombre protectrice. A l'est surgit, comme une haute muraille, une montagne calcaire, le Zellerstarize, haute de 6,000 pieds, et couverte de chalets et de vacheries.

Voulez-vous un contraste à la richesse du site, jetez les yeux sur la ferme au milieu. A part son étendue, à part son exquise propreté, elle ressemble extérieurement à toutes les fermes. C'est un assemblage de plusieurs bâtimens couverts de chaume et percés de fenêtres étroites. Seulement au centre de tous une jolie chapelle est adossée.

Partout, des ruisseaux semblent se chercher, s'éviter, faisant mille circuits pour arriver devant la ferme, et lui offrir, avec leurs eaux limpides, un abondant tribut d'écrevisses et de poissons délicieux.

Aux fenêtres grimpent, s'enlacent, s'étalent les plus belles plantes que produit la montagne. Une cour spacieuse sépare les granges des étables. Plus loin est la charmante habitation du forestier, avec la meute bruyante des chiens de chasse. Sur des terrasses élevées s'épanouit un ravissant jardin, avec les plantes les plus rares, les plus curieuses, les clochettes alpestres, les bleus aconits, les roses des Alpes, les gracieux rhododendrons. Ce jardin est unique en son genre. Au fond se trouve une chapelle gothique avec la statue de Rodolphe de Habsbourg.

Au milieu de mes investigations, je fus distrait par un bruit de voiture. Qu'est-ce que cela peut être? L'équipage s'est arrêté. Deux hommes en descendent; ils parlent anglais; à l'aisance de leurs manières, à la tenue de leurs gens, je devine sans peine des personnes de distinction. Décidément, me dis-je, je suis chez un riche propriétaire qui, pour échapper aux ennuis du monde, a pris le déguisement d'un campagnard. Alors je me pris en pitié d'en avoir eu peur sur la montagne.

On dîna dans le jardin. Je m'attendais à voir le maître de la maison paraître en habit de ville et j'espérais trouver dans sa mise le secret de sa position sociale que pas un mot n'avait trahi jusque-là. Il était vêtu comme la veille; les domestiques non plus n'avaient pas d'autre costume. Je m'y perdais.

Vers la fin du dîner, la musique se fit entendre. Cette fois, elle fut loin de me charmer, tant elle se trouvait en désharmonie avec l'ordonnance du repas. C'était comme une note fausse et criarde au milieu d'une savante exécution. Je ne reconnus ni Mozart, ni Beethoven, ni même Strauss. Pourtant c'étaient des valses.

— Ceci ne fait pas partie du dîner, dit en souriant notre hôte qui avait partagé ou deviné les souffrances de nos oreilles de dilettanti. Ce sont des violons qui, dans la grange voisine, font sauter nos bons paysans. Si vous le trouvez à propos, nous irons les voir.

Au sortir de table, on alla, comme il l'a-

vait proposé, faire un tour au *bal*. Notre entrée fit sensation. Un *crescendo* d'enthousiasme anima les violons, les pieds des danseurs précipitèrent le mouvement de la valse, sur toutes les figures brilla subitement un éclair de bonheur. On aurait dit que c'étaient autant d'enfans qui manifestaient leur joie à voir leur père au milieu d'eux. La danse finit. Alors des groupes nombreux s'empressèrent autour de notre hôte. C'était à qui lui parlerait, à qui, le premier, lui dirait: « Bonjour, bon ami Jean! » A contempler ces témoignages d'affection si simples, si respectueusement familiers, je me sentais ému. C'est ainsi vraiment que l'on s'adresse à Dieu, et je le bénissais de m'avoir fait rencontrer un homme qui semblait avoir donné pour but à sa vie l'amour de ses semblables.

L'un lui disait: — Jean, la récolte a été bonne, et cette année vous pourrez donner vos secours à d'autres qui seront aussi malheureux que nous l'étions l'été dernier. — Jean, disait un autre, notre belle vache est perdue. — Bien, répliquait Jean. C'était répondre qu'une autre vache la remplacerait.

Chacun eut ainsi sa parole de bonté. Puis, notre hôte les engagea gaîment à continuer leur danse. Alors tous se mirent en branle. Jamais je ne fus témoin d'une semblable joie. C'était mieux que le galop de nos salons, plus vif, plus bruyant, plus fou. Chaque homme entourant sa compagne la fit lestement tourner, tantôt en frappant des mains sur les genoux, tantôt en battant la mesure avec les pieds, accompagnant ces rapides évolutions de la voix qui lançait de temps en temps des sons grêles et brefs comme ceux du refrain des *Iodler*. Au résumé, c'était bien là la danse d'un peuple heureux et fort.

Nous restâmes longtemps dans la grange. Au départ, les paysans nous suivirent avec des cris incessans et tumultueux: «Vive notre bon *Hans* (diminutif amical de Jean)! Vive le bon archiduc!» D'abord, je crus que l'archiduc était un des personnages arrivés le matin et couverts de décorations, mais, suivant la direction que prenaient tous les regards, je m'aperçus bientôt de mon erreur: l'archiduc Jean, frère de l'empereur d'Autriche, n'était autre que mon compagnon de la veille, ce chasseur si simple, si instruit, si hospitalier!

Chaque année, il passe cinq à six mois dans sa modeste ferme. Quelques amis et deux secrétaires, MM. B..ten et Weidmann, l'auteur des jolies Esquisses de voyages, l'accompagnent, se transformant comme lui en paysans pour toute la saison. Là, il retrempe, au sein de la nature, son âme et son esprit, fatigués du monde et des affaires de la capitale. On dit que son cœur aussi a trouvé son compte à cette vie retirée. Un certain dimanche, j'avais vu arriver solennellement une troupe de montagnards ayant à leur tête six jolies filles. Ils venaient saluer l'archiduc. L'une d'elles, et ce n'était pas la moins belle, me parut fixer l'attention de l'excellent Jean. C'est aujourd'hui la baronne de Brandhof.

Plus tard je visitai la ferme avec détail. Les chambres sont garnies de boiseries et de meubles sculptés en bois de pin (*pinus cimbra*), le même avec lequel les Tyroliens fabriquent leurs jouets d'enfans. Pour ornemens, la salle des chasseurs a des armes précieuses; des têtes de chamois et de bouquetin sont attachées à la muraille avec les dépouilles empennées du coq de bruyère et de l'aigle des Alpes, animaux fabuleux pour les habitans du Nord. Plusieurs tableaux de Schnorr décorent le salon: à droite, l'empereur Maximilien, en costume de chasseur, avec cette inscription: *Au plus noble chasseur*; à gauche, le patriote André Hofez, avec ces mots: *Au plus fidèle chasseur*. A voir en si illustre compagnie un simple mais glorieux paysan, mon cœur fut vivement ému. Au dessus du portrait de Hofer est suspendue sa carabine, dont il disposa, par sa dernière volonté, en faveur de l'archiduc. Dans la cathédrale d'Inspruck également, la simple statue du chef héroïque des insurgés tyroliens s'élève auprès du magnifique mausolée de Maximilien, qu'entourent vingt-huit figures colossales[1]

J'ai parlé de la chapelle qui occupe le centre des bâtimens. On y a pratiqué, dans un pilier, passage pour une fraîche source d'eau qui, descendant de la montagne, s'épanche en un bassin étroit. Quand j'y allai, des pélerins en route pour Mariazell se reposaient pieusement dans l'enceinte consacrée.

Depuis cette première visite, le noble propriétaire a tous les ans fait faire d'importantes améliorations, de telle façon que la ferme champêtre est devenue un des monumens les plus curieux de l'Autriche. Le salon a été agrandi; on a élevé les fenêtres, où deux artistes distingués ont exécuté de précieuses peintures sur verre d'après les dessins de M. Schnorr. Sur les murailles sont de pieuses inscriptions, pour la plupart empruntées à la Bible et qui prouvent les sentimens religieux du maître. On a sculpté les boiseries dans l'ancien goût germanique. Le plafond est composé de petits carreaux gothiques en bois. Ces ornemens, ciselés avec un art parfait, forment une continuelle allégorie à la situation du lieu. Ce sont des plantes alpestres, des touffes de myrte, des feuilles de chêne et de palmier, qui, s'enlaçant, se confondant, produisent le plus gracieux effet. Au milieu, s'allonge, en descendant, pour supporter le lustre, une tige plus vigoureuse qui représente la plante connue dans le pays sous le nom emblématique de *Fidélité des hommes* (*Mannstrue. — Eryngium alpestre*). Dans les quatre angles, quatre animaux: un chamois, un aigle, un buffle, un chien, montrent leurs figures montagnardes précieusement taillées dans le bois. Des piédestaux, soutenus par des têtes d'anges, sont placés à tous les coins. Ils portent les ancêtres de l'archiduc, le duc Ferdinand de Tyrol, qui a l'aigle tyrolienne dans ses armoiries, Charles II de Styrie avec la panthère nationale, Rodolphe de Habsbourg, Maximilien, puis les membres de la famille impériale actuellement régnante. La belle Marie-Thérèse n'a pas été oubliée, comme bien on pense. Chaque personnage a son inscription caractéristique. Notons aussi, du côté du nord, un immense poêle antique tel qu'on en voit encore en Souabe.

La salle des chasseurs a eu sa part de ces embellissemens. On a enrichi la collection des armes de prix de plusieurs magnifiques morceaux. Les vitraux des fenêtres ont été peints avec un rare talent. On y voit le portrait de l'empereur Maximilien, des scènes de la chasse au chamois et de jolis paysages. Seulement, en admirant, la réflexion vient qu'une pierre lancée par mégarde ou malveillance, qu'un grêlon poussé par le vent suffirait, s'il brisait un carreau, pour détruire un de ces petits chefs-d'œuvre.

L'archiduc eut la complaisance de nous montrer ses nombreux portefeuilles. C'est une délicieuse collection de croquis représentant les costumes, les mœurs, les fêtes de la Styrie. Ils sont dus au crayon de MM. Schnorr, Loder, Ender et Gauermann. Mais ce que nous remarquâmes particulièrement, ce sont les paysages de Steinfeld, artiste éminent qui est attaché à la personne du prince. Même en Autriche, ses productions sont peu connues, car toutes sont immédiatement accaparées par l'archiduc ou par M. List, de Vienne. Ce dernier s'est fait un musée complet d'ouvrages de ce peintre. Un coloris vif et brillant, une rare fidélité, une extraordinaire finesse d'exécution, telles sont les qualités qui le mettent hors de ligne.

Comme on le voit, le noble propriétaire du Brandhof rapporte tout à la Styrie. Outre ces tableaux, ces dessins empreints de la couleur nationale, il a un immense recueil de chansons, d'extraits historiques et de notes géographiques. Voilà vingt ans qu'il travaille aux préparatifs d'un grand ouvrage sur les Alpes Noriques et en particulier sur la Styrie. Encouragés par lui, des savans la parcourent de toutes parts pour y rassembler des observations géologiques et littéraires. Il a fallu faire de grands sacrifices pour amener le travail au point de perfection où il est arrivé déjà; mais à l'archiduc Jean restera la gloire d'avoir accompli la publication la plus riche, la plus complète qui jamais ait paru sur cette intéressante contrée.

Un mot maintenant sur la chapelle. C'est un chef-d'œuvre de goût. Les piliers gothiques qui la supportent et qui s'allongent en pointes se réunissent au sommet pour former un vaste *eryngium*, dont les feuilles étalent les divers écussons de la monarchie autrichienne. Des peintures précieuses couvrent les fenêtres et produisent un effet magique. L'autel est de marbre gris. Au dessus est un tableau représentant le Christ. Le tabernacle qui contient les vases sacrés en argent est modelé dans l'ancien style, avec un talent remarquable. Le bois employé

à ce saint usage vient des cèdres du Liban. J'ai encore admiré, dans ce sanctuaire de l'art et de la religion, deux statues de la Vierge et de saint Jean-Baptiste, plusieurs tableaux de Schnorr, un délicieux orgue gothique, une horloge qui est l'ouvrage de deux mécaniciens montagnards. Enfin, sur la croix de Brandhof, est un Christ de Boehm, véritable merveille de sculpture.

C'est là, dans cette chapelle, que reposera probablement le noble archiduc. Il l'a décidé lui-même, voulant être inhumé au milieu d'un peuple qu'il a depuis longtemps adopté pour ses enfans. Aux sombres caveaux des capucins de Vienne, sépulcre auguste de ses ancêtres et de ses parens, il préfère un tranquille mausolée au milieu de ces montagnes agrestes, de cette belle nature, qui pour lui a tant de charmes. Mais, quoi qu'il en soit, toujours, certainement, Jean vivra dans la mémoire, dans le cœur de ses braves Styriens.

Le docteur G. Frank.
(*Panorama de l'Allemagne.*)

LE NAVIRE DES MORTS.

Au mois de juin 1813 partit de Toulon le brick de guerre *le Cuirassier*, transportant à Smyrne, avec toute sa famille, M***, consul français aux échelles du Levant. Chargé moi-même d'une mission particulière, j'avais reçu un ordre d'embarquement sur le même bord.

Le Cuirassier était un joli bâtiment, bien propre, bien coquet, ayant bonne tournure sous voile et très bon marcheur; il était nécessaire qu'il fût ainsi, car la mer était couverte de vaisseaux anglais. De plus il avait été muni par le commandant B***, qui savait qu'il aurait des dames à son bord, de toutes sortes d'objets de luxe et d'agrément : dans la chambre, ornée avec un goût exquis, on voyait un superbe piano de Petzold et d'autres instrumens de musique qui faisaient un agréable contraste avec les trophées de sabres et de pistolets qui sont la décoration habituelle de cette pièce. Nos repas, auxquels le capitaine invitait toujours quelques uns de ses officiers, étaient servis avec toute la recherche qu'on aurait pu désirer à Paris. Quand il faisait beau, nous passions la soirée à causer et à nous promener sur le pont, regardant le ciel bleu, la mer bleue, et respirant l'air parfumé de la Méditerranée. Quand le temps était froid ou sombre, on restait dans la chambre ; alors les dames faisaient de la musique ou venaient s'asseoir avec nous autour du commandant, qui nous racontait des aventures de mer ou des combats contre les Anglais. Ces soirées avaient pour moi un charme indicible, qui a gravé pour toujours dans ma mémoire cette traversée, la première et la plus agréable que j'aie jamais faite. Un lugubre incident qui nous advint environ quatorze jours après avoir quitté Toulon m'empêchera de l'oublier.

L'empire français guerroyait alors contre toute l'Europe, et quoique *le Cuirassier* fût bien armé et l'équipage excellent, le commandant, d'après les instructions du ministre de la marine et des colonies, duc Decrès, avait ordre de toujours éviter l'ennemi, et de ne se battre qu'à la dernière extrémité, jusqu'à ce qu'il eût conduit à destination le consul de Smyrne. En route, nous avions rencontré plusieurs bâtimens de guerre anglais ou russes; mais de longs détours nous avaient mis hors de leurs atteintes. Enfin depuis plusieurs jours la mer semblait plus libre, et nous espérions regagner par la supériorité de notre marche tout le temps que nous avions perdu.

Le 30 juin au soir, on venait de piquer neuf heures, nous étions à peu près à la hauteur d'Alger. Le temps était clair et assez beau; mais une brise carabinée qui venait de l'ouest avait forcé les dames de rester dans la chambre après le dîner; le navire courait grand largue, toutes voiles dehors, tout était en ordre. Le commandant se mit à nous raconter son premier combat, celui de Trafalgar. Il en était à la mort de lord Nelson, lorsque nous entendîmes en haut un bruit confus de voix et de pas; au même instant l'aspirant de quart entra et annonça au capitaine que la sentinelle venait de signaler un grand navire. Le capitaine interrompit sa narration pour monter sur le pont et regarder avec sa lunette le navire signalé : c'était un grand bâtiment qui venait au vent et qui marchait droit sur nous.

Le commandant emboucha son porte-voix :

— Tout le monde en haut !

C'était déjà fait.

— Branle-bas général partout !

Cela se fit en un clin d'œil.

Puis on laça les bonnettes. Aussitôt le navire donna un violent coup de tangage, comme s'il eût voulu fendre les ondes et entrer dans l'abîme, puis il se redressa gracieusement et se mit à serrer le vent avec une vélocité merveilleuse : nous avions pris chasse.

Toutes choses ainsi disposées, et le navire inconnu paraissant perdre beaucoup sur nous, le commandant redescendit et se disposait à continuer sa narration ; mais il n'y fallut pas penser.

Les dames s'étaient mises à se raconter des histoires épouvantables de corsaires algériens.

Le commandant, blasé sur ces récits, alla fort tranquillement se coucher tout habillé dans son cadre, après avoir donné ordre qu'on le réveillât sur-le-champ s'il se présentait quelque chose d'extraordinaire.

Pour moi, je tins compagnie aux dames, qui ne se couchèrent point. Il faut avouer que je n'étais pas tout à fait à mon aise, non pas que je craignisse en aucune façon les corsaires barbaresques : «Allah nous garde, avaient-ils dit souvent, de toucher à quelque chose qui appartienne à son fils le grand Napoléon !» Sur ce point, j'étais fort tranquille; mais pour ce qui regardait les pontons d'Espagne ou d'Angleterre, ma sécurité n'était point aussi complète.

Quand vint l'aube du jour, le commandant monta sur le pont ; *le Cuirassier* filait toujours avec la même vitesse, et l'autre navire apparaissait encore à l'horizon, suivant la même route que nous.

Vers huit heures, le vent fraîchit tellement que la mâture en pliait; ses craquemens firent craindre qu'elle ne se brisât. On fut obligé d'amener quelques voiles. Alors l'autre navire gagna tellement qu'à onze heures il était dans nos eaux. C'était un grand navire peint en noir, de bonne construction, ayant toute la tournure d'un pirate ; cependant parmi son gréement, dont quelques manœuvres étaient brisées, on remarquait un désordre qui n'est pas ordinaire à bord de ces sortes de bâtimens. Du reste, personne ne paraissait ; les sabords étaient fermés. Les bâtimens marchèrent quelque temps de conserve. Alors le commandant, jugeant qu'il était trop tard pour éviter le combat, fit manœuvrer de manière à se ranger bord à bord avec l'inconnu, à portée de fusil. Alors il alla lui-même enfermer les dames dans la chambre et remonta en grand uniforme, l'épée d'une main et le porte-voix de l'autre ; le tambour battit et chacun se mit à son poste, puis tout se tut et on attendit.

Le commandant monta sur le couronnement et héla l'inconnu.

— Oh ! du navire, oh !

Pas de réponse.

— Oh ! du navire, oh !

Pas de réponse, et personne ne parut.

— Ah ! çà, dit le commandant, est-ce qu'ils se moquent de nous ? Hissez pavillon français et appuyez d'un coup de canon à poudre.

Aussitôt un vaste pavillon tricolore se déploya majestueusement en montant à la corne, et le tonnerre roula dans l'immensité.

Aucun pavillon ne parut à bord du navire silencieux.

— C'est singulier, dit le commandant; tirez à boulet.

Un second coup de canon retentit dont le boulet saborda quelques pieds du plat-bord et coupa les écoutes de la grande voile, qui s'en alla en bannière ; l'ennemi perdit de sa vitesse, et nous carguâmes un peu de toile pour rester à portée.

Le coup de canon resta sans riposte. Le commandant braqua sa lunette sur l'ouverture du plat-bord..... Tout à coup sa figure peignit un grand étonnement.

— Ah ! çà, dit-il, est-ce qu'ils sont morts ? Regardez au pied du grand mât, monsieur.

Et il passa la lunette à son second.

— Commandant, dit celui-ci, je vois deux ou trois hommes couchés par terre, et un autre debout et appuyé près du grand mât, mais ils ne bougent pas.

— Oh ! du navire, oh !

Personne ne bougea. Le commandant saisit une carabine, ajusta l'homme appuyé contre le mât et tira... L'homme fit un léger mouvement en avant, mais il resta debout.

— Décidément, messieurs, dit le commandant en posant sa carabine le long du plat-bord, il faut aller les reconnaître de plus près; allons, une embarcation à la mer, douze hommes et un aspirant.

Les matelots hésitèrent. Des souvenirs de superstition s'étaient emparés de leur esprit. Un vieux maître d'équipage grommela d'une manière presque inintelligible quelques mots où je distinguai le nom du *Voltigeur hollandais*.

— Est-ce que vous vous moquez de moi, tas de badernos ? dit le commandant. Ne savez-vous peut-être point, tout aussi bien que moi, n'est-ce pas, que le *Voltigeur hollandais* ne navi-

gue que dans les parages du cap de Bonne-Espérance?

— C'est vrai ça, dirent tous les hommes de l'équipage.

— Et allons donc, l'embarcation à la mer, et plus vite que ça.

Je demandai à faire partie de l'expédition et je descendis dans le canot. Nos hommes nagèrent vigoureusement vers le bâtiment inconnu, et cinq minutes après nous passions sous la poupe pour savoir son nom.

On y voyait écrit en grandes lettres blanches : LA ANNUNCIACION.

Nous entrâmes, armés jusqu'aux dents, par les sabords de la chambre. Tout était brisé et en désordre. Les tiroirs forcés et ouverts, et quelques pièces d'or qui avaient roulé dans les coins nous firent penser que le navire avait été pillé; un grand pavillon bleu, jaune et rouge, et des chaînes qui se trouvaient là, nous firent de plus supposer que nous avions affaire à un négrier colombien.

Dans tout le navire régnait le même désordre. Nous visitâmes la cale et les ponts avant de monter en haut. Les poudres, les vivres, les armes, tout était noyé dans la cale, et pas un être vivant ne s'offrait à notre vue. Cependant nous entendions sur nos têtes un bruit confus et singulier. Les panneaux étaient ouverts : nous montâmes le pistolet dans une main et le sabre dans l'autre; mais sitôt que nous mîmes le pied sur le pont, une odeur infecte nous suffoqua et le spectacle le plus hideux frappa nos regards.

Environ quatre-vingts malheureux étaient étendus, cloués au pont par les pieds et les mains; leurs cadavres, d'une maigreur effrayante et dans un état complet de putréfaction, étaient déjà à demi dévorés par une multitude innombrable de gros rats dont les cris et les piétinemens formaient ce murmure étrange que nous entendions d'en bas. Un de ces marins, qui nous semblait avoir été le capitaine du navire, était cloué de même par les quatre membres, mais debout et le long du grand mât; hors de sa portée, on avait amarré, sans doute par une atroce dérision, un tonneau plein de biscuit et un autre d'eau douce; le corps, dont la poitrine était trouée par la balle de notre capitaine, était penché en avant, comme s'il eût cherché à s'arracher les mains pour atteindre les tonneaux. D'après la maigreur de tous les cadavres, il était probable que l'équipage avait été cloué vivant et était mort de faim. Les jambes du capitaine avaient été dévorées par les rats jusqu'au genou, et les os étaient à découvert.

Nous étions saisis d'horreur, et nous ne savions qui accuser de cette épouvantable cruauté, lorsqu'un matelot resté en bas remonta tenant une bouteille qu'il avait trouvée dans un des tiroirs de la chambre. Nous en retirâmes un papier écrit en anglais et dont voici le contenu :

« Le 27 décembre 1812, dans les parages de » Puerto mayor de las Esmangas, le capitaine » W...z, commandant la frégate de S. M. B. » *Hamlet*, rencontra le négrier colombien *la* » *Annunciacion*. Conformément aux lois an» glaises sur la traite des nègres, le commandant » du *Hamlet* donna ordre de prendre tout l'é» quipage, qui était dans un état complet d'i» vresse. Mais ayant trouvé dans la cale de *la* » *Annunciacion* les cadavres de deux Anglais, » qu'on n'avait pas eu le temps de jeter à la mer, » et des marchandises pillées sur un bâtiment de » cette nation, le commandant du *Hamlet* a » usé de représailles : il a fait clouer l'équipage » sur son pont et l'a livré aux vents, toutes voi» les dehors.

» En mer, le 27 décembre 1812.

» Le capitaine commandant la frégate de » S. M. B. *Hamlet*. W...z. »

Les malheureux avaient ainsi erré, jouet des vents et de la tempête, qui, par un singulier hasard, leur avait fait passer le détroit de Gibraltar.

Par ordre de notre commandant, les cadavres furent décloués et ensevelis dans de vieilles voiles. Le capitaine fut cousu dans son pavillon colombien, et au soleil couchant tous furent lancés à la mer au bruit du canon.

On mit le feu à *la Annunciacion*, qui brûla toute la nuit; au point du jour elle s'abîma dans les flots.

Quelques jours après, le brick *le Cuirassier* entrait dans le port de Smyrne.

A. PATERSI DE FOSSOMBRONI.
(*Musée des Familles.*)

Poésie.

A MADAME PERSIANI,

ARTISTE DU THÉATRE ITALIEN.

D'où nous venez-vous donc, femme au gosier divin ?
Les insensés qui vont criant que tout est vain,
Que l'art est une chose impuissante et frivole,
Utile seulement à rendre l'ame folle ;
Qu'au fond de tout plaisir, de toute passion,
Se cachent la tristesse ou la déception ;
Oh ! ceux-là n'ont jamais, dans une heure bénie,
De votre lèvre sainte aspiré l'harmonie !
Oh ! ceux-là n'ont jamais, heureux et palpitans,
Oubliant tout le bruit qu'on fait de notre temps,
Senti, — comme un fleur de rayons inondée, —
Sous vos accens de feu leur tête fécondée,
Et, muets devant vous, ils n'ont jamais rêvé
Que le voile des cieux s'était enfin levé !

Pour moi, j'ai bien souvent, dans mes sombres journées,
Pris plaisir à fouler quelques feuilles fanées,
A marcher au hasard, en recueillant les sons
Qu'une brise amoureuse arrachait aux buissons ;
Je me suis bien des fois attardé par les plaines
Pour entendre passer des rumeurs incertaines,
Ou voix d'enfans, ou bruits de feuillages troublés,
Ou cris aigus sortis de l'épaisseur des blés.
Souvent, à l'heure aimée où la lune se lève,
Silencieusement étendu sur la grève,
Les yeux baignés de pleurs, et le front dans ma main,
Je me suis enivré jusques au lendemain
Des hymnes qu'au Seigneur récitent les étoiles,
Des chants qui, sur les flots, partent des blanches voiles,
Des sanglots de l'orage, et du gémissement
Que pousse chaque nuit la mer en s'endormant.
Bien souvent, pour nourrir de lentes rêveries,
M'égarant à dessein sur les herbes fleuries,
Ou sur le gazon vert, par de beaux soirs d'été,
Dans le ravissement je suis longtemps resté,
Pendant qu'à l'horizon une cloche pieuse,
Elevant tout à coup sa voix mystérieuse,
Envoyait jusqu'à moi, qui l'écoutais chanter,
Des accords que le ciel semblait me disputer.

Eh bien ! je vous le dis : toutes ces symphonies
Que l'on croirait venir d'un palais de Génies,
Ces sons mélodieux, ces ravissans concerts
Des étoiles, des flots, des forêts et des airs ;
Ces invisibles luths, mis pour nous sur la terre,
Que Dieu seul, à son gré, fait vibrer ou fait taire ;
Tous ces accords sans noms, ces magnifiques bruits,
Qui de l'homme enivré se disputent les nuits ;
Oui, tous ces instrumens et ces voix, — dont il semble
Que rien n'approchera jamais, — oui, tous ensemble,
Moi je les donnerais pour vous entendre, ô vous
Devant qui l'ange même incline un front jaloux !
Oui, je les donnerais, tous ces chants, et mille autres,
Car je n'en connais pas d'aussi purs que les vôtres,
Car vous seule avez pu dans ma poitrine en feu
Mettre une telle soif de l'amour et de Dieu !
Car, je le dis ici : nulle part mon oreille
N'a jamais entendu de musique pareille
A celle qui, ce soir, comme l'eau d'un torrent,
De votre sein ému débordait en pleurant.

S'il est vrai que du beau toujours on se souvienne,
Je ne t'oublierai pas, divine Italienne !
Je garderai longtemps, dans mon cœur enfouis,
Les merveilleux accens si tôt évanouis.
A défaut de ce chant, qui trop vite s'envole,
Je me rappellerai le son de ta parole,
Ta démarche, ton air, le regard de tes yeux,
Et le petit ruban qui nouait tes cheveux.
Et lorsque, désormais, ma pensée inquiète,
Recherchant vaguement tout ce qu'elle regrette,
S'en ira de nouveau sous les ombrages verts
Pour se sentir bercée en des songes divers,
Je dirai, m'adressant à l'arbre, au vent qui pleure,
A la cloche, à la mer que le navire effleure,
A l'oiseau qui se plaint en murmures si doux :
— Oh ! je sais bien quelqu'un qui chante mieux que vous !

CHAUDESAIGUES.

Point de bœuf gras!

Depuis quelques jours, un bruit étrange, fatal, circule dans la population parisienne épouvantée; bruit sourd et funèbre qui se traduit par ces mots horripilans : point de bœuf gras!

Point de bœuf gras !!!!

Mais à quoi eût donc servi le carnaval? A quoi servirait donc l'année 1839 elle-même, si cette année doit être frappée de stérilité dans la personne de l'un de ses plus beaux ornemens : le bœuf gras!

Vous tous qui portez sans souci la livrée multicolore et les rhumes de cerveau que le carnaval distribue à tant par tête, avez-vous songé, au milieu de vos danses, plus ou moins édifiantes, à ce quadrupède duquel dépend le sort, bien mieux, l'illustration de vos saturnales? Avez-vous pensé que ce bœuf monstre, en sa qualité d'animal, était sujet à autant de maladies qu'en détaille M. Purgon dans sa kyrielle effrayante du *Malade imaginaire*?

Si vous avez pensé à cela, vous deviez vous attendre au malheur qui nous arrive... Le bœuf gras est malade!!

Oui, malade, sérieusement malade; et M. Cornet de Caen (ne pas lire cornet de papier) en est dans la consternation; et le boucher qui achète le bœuf gras de toute éternité, M. Roland, en est furieux. L'épizootie qui désole les quadrupèdes cornus a élu domicile chez le pensionnaire de M. Cornet (sans piston).

Gémissons sur cet infortuné Cornet qui semblait prédestiné par son nom à nous fournir de bœufs jusqu'à la consommation et pour la consommation des siècles. Pauvre Cornet! vous êtes déshérité de votre gloire par un seul bœuf. C'est assommant. Et nous tous qui attendions avec autant de confiance que d'impatience cette marche antique et annuelle, nous sommes volés par le piétin ou la cocote. La cérémonie triomphale sera supprimée par indisposition de l'acteur principal; que dis-je? par son trépas *inglorius*, c'est-à-dire dans l'étable.

Plus de bœuf, partant plus de joie.

Tambours retentissans, que ferez-vous de vos casques en carton renouvelés des Grecs? vous battrez avec désespoir votre peau d'âne à domicile.

Et vous, sauvages, qui complétiez votre costume en ravageant les queues de tous les coqs circonvoisins; vous, Hercules à massues et à peau de panthère; et toi surtout, toi, jeune et intéressant moutard blond qui t'étudiais à faire l'amour sous les yeux et les taloches paterno-maternelles, que vas-tu devenir, qu'allez-vous devenir tous, orphelins du bœuf gras?

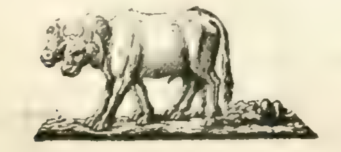
Et nous tous qui avions coutume de courir au devant du cortége! curieux sans objet, et badauds sans ouvrage, il nous faudra battre le pavé de colère sous nos bottes désolées. Quelle affliction générale! Nous ne craignons qu'une chose, c'est que le peuple désespéré ne prenne pour des bœufs tous les gens un peu obèses et ne les porte en triomphe pour la glorification de leurs ventres. On prétendait aussi que M. Cornet allait s'engraisser lui-même, quand le bulletin suivant nous est parvenu ce matin à *minuit trois quarts*.

« *Des herbages de Caen, samedi*, 8 *heures du matin*. — Le bœuf dit gras n'était qu'évanoui; en revenant à lui, il a donné une heureuse preuve de sa force : il a éventré son garde-malade d'un coup de corne. Nous sommes dans la joie.

» 2 *heures précises, de la même écurie*. — Le bœuf est beaucoup moins pâle; on lui a joué une sonate sur l'accordéon, qui a paru lui faire plaisir, ce qu'il a daigné témoigner par un léger moulinet, exécuté avec sa propre queue (ne pas prendre le mot *propre* à la lettre). Nous continuons d'être dans la joie.

» M. Cornet et M. Roland se sont embrassés en pleurant comme des veaux. »

(*L'Entr'acte*.)



Mélanges, faits curieux.

UN CONCERT DE CHATS. — Le dimanche de l'octave de l'Ascension, l'empereur Charles-Quint, son fils Philippe II et les reines furent, du balcon de l'hôtel-de-ville de Bruxelles, témoins d'un de ces spectacles où le profane se mêlait au sacré, où le grotesque et le bouffon marchaient de compagnie avec les images les plus vénérées... Je veux parler d'une procession en l'honneur d'une image miraculeuse de la Vierge, conservée dans l'église du Sablon. Parmi les croix, les bannières, les longues files de prêtres et de moines, s'avançaient, à la manière des entremets ou intermèdes, le diable, sous la forme d'un taureau, jetant du feu par les cornes, l'archange saint Michel, et, derrière ce patron de Bruxelles, un chariot où un ours touchait un orgue, non pas composé de tuyaux comme les autres, mais d'une vingtaine de chats enfermés séparément dans des caisses étroite, où ils ne pouvaient remuer; leurs queues sortaient par le haut et étaient attachées à des cordes correspondant au registre de l'orgue; à mesure que l'ours en pressait les touches, il levait ces cordes et tirait les queues des chats pour leur faire miauler des basses, des tailles et des dessus, selon la nature des airs que l'on voulait exécuter. Au son de cet orgue burlesque, dansaient des singes, des ours, des loups, des cerfs, autour d'une grande cage où des singes jouaient de la cornemuse; puis venaient l'arbre de Jessé et tous les mystères de la Vierge. L'abbé Mann dit que ce concert démonta toute la gravité de Philippe II, le plus sérieux des hommes.

Sous Louis XI, on avait été plus loin, puisque l'abbé de Baigne régala un jour ce monarque d'un concert de pourceaux, et il y a quelques années que l'on renouvela à Londres les concerts de chats.

(Extrait d'un Mémoire du baron de Reiffenberg sur l'ouvrage de Juan Christoval Calvete d'Estrella, lu tout récemment à l'Académie de Bruxelles, et communiqué à la *France Musicale*.)

— On écrit de Londres : « Dimanche dernier, un tigre du Bengale s'échappa, à sept heures du soir environ, de la ménagerie de Wombwell, et alla se promener fort tranquillement au milieu de Commercial-Road, l'une des rues les plus fréquentées de Londres. Tout à coup un individu nommé Thomas, qui passait à côté de lui, s'aperçut qu'un pareil animal ne pouvait pas être un animal domestique, et, le prenant pour un ours, se sauva à toutes jambes, en criant : « Un ours! un ours! » Avertis par ces cris les policemen s'empressèrent de courir dans toutes les directions, afin de prévenir ceux qui allaient de ce côté de s'enfuir au plus vite. Cependant le tigre royal continuait sa promenade, et il paraissait s'occuper fort peu de l'effroi qu'il causait, quand il se rencontra face à face avec un gros mâtin. S'élançant aussitôt sur lui, il le jeta à terre d'un léger coup de patte, le tua d'un second coup, et s'étant amusé quelques instants avec son cadavre, comme un chat avec une souris, il entra dans un petit jardin dont la porte était ouverte, pour dévorer sa proie.

» Enfin, avant qu'il eût achevé son repas, un policeman plus hardi que les autres osa venir fermer la porte du jardin, et un quart d'heure après l'animal, saisi à l'aide d'un nœud coulant, et convenablement garrotté, était, à la grande satisfaction des habitans du quartier, mais à son grand mécontentement, réinstallé par ses gardiens dans la cage de fer qu'il habitait déjà depuis plusieurs années. »

BLÉ GÉANT DE SAINTE-HÉLÈNE. — On cultive depuis 1836 dans l'établissement des sieurs Costecalde père et fils jeune, jardiniers-fleuristes et pépiniéristes à Montpellier, le blé géant de Sainte-Hélène. Il a été observé avec exactitude et reconnu comme devant occuper une des premières places parmi nos céréales. Voici le résultat de trois années d'observations : En 1836, M. Bouschet nous donna quarante grains de blé géant. Sur ce nombre, un seul leva et produisit vingt-deux épis, qui produisirent deux mille grains. Cette plante étant seule prit une grande étendue et devint d'une hauteur prodigieuse. La paille de ce blé rivalise de grosseur avec nos petits roseaux, puisqu'elle est employée dans cet établissement pour soutenir, comme tuteur, les petites plantes. En 1837, ayant semé soixante-huit grains à trois pouces l'un de l'autre, dans un terrain assez léger et ombragé par quelques arbres (ce qui ne pouvait que lui porter préjudice), cependant le résultat fut assez satisfaisant, puisque ces soixante-huit grains produisirent sept litres de blé (chaque litre contient seize mille grains environ). En 1838, le 4 janvier, nous avons semé deux mille grains sur une surface de sept mètres de largeur sur vingt-un mètres de longueur, dans un terrain un peu léger. Quoique semées tard, les plantes devinrent très belles, et firent, l'une dans l'autre, de cent quatre-vingt à cent quatre-vingt-deux montans chacune, qui ont acquis la hauteur de cinq pieds six pouces et beaucoup de six pieds. Le produit de cette année a été de quatre cents pour un, puisque deux mille grains ont produit cinquante litres (un setier). Ce blé renferme plus d'un vingtième de gluten de plus que les meilleurs blés que nous ayons dans le pays, puisqu'il absorbe une plus grande quantité d'eau qu'aucun autre. Nous avons vendu sept litres de ce blé de la récolte de 1837, dont nous ne connaissons pas le résultat; mais s'il a produit dans les mêmes proportions, c'est-à-dire quatre cents pour un, les sept litres ont dû donner vingt-huit hectolitres ou cinquante-six setiers. On peut voir par ces résultats quelle est la prodigieuse fécondité d'un seul grain cultivé pendant trois années avec soin et patience. D'après nos observations, ce blé devrait être cultivé dans un terrain gras et substantiel, et semé de bonne heure.

— Un fait assez remarquable vient de se passer dans les prisons de Caen.

Un malfaiteur de profession, qui venait de voir tomber trois de ses amis et associés sous le glaive des lois, avait contre lui deux poursuites du ministère public, et fut condamné d'une part à la peine de mort et de l'autre aux travaux forcés à perpétuité, bien entendu que la première condamnation l'exemptait naturellement de la seconde. Cependant, peu jaloux d'aller rejoindre ses anciens camarades dans l'autre monde, il forma son recours en grâce pour obtenir remise de la peine capitale.

Pendant que le recours à la clémence du roi suivait son cours, ce misérable était retenu, bien

attaché, dans un cachot des prisons de Caen : il était surveillé avec d'autant plus d'attention, qu'on lui avait découvert une lime qu'il s'était cachée dans le fondement.

Il y a quelques jours, ce dangereux prisonnier se prit à faire le malade, et demanda un confesseur. On fit venir un prêtre, que le concierge introduisit dans le cachot. Après avoir jeté un coup d'œil de surveillance sur le condamné, le concierge se retira, laissant ainsi l'homme de Dieu avec son pénitent.

Tout à coup, des cris décrirans se font entendre et viennent troubler le silence de ce sinistre séjour, interrompu seulement de temps à autres par le bruit des fers, des portes et des serrures. Le concierge écoute attentivement et ne tarde pas à rconnaître que ce bruit part du cachot qu'il vient de quitter. Il accourt, fait jouer ses clefs, entre et trouve le prêtre aux prises avec le criminel, qui le tenait à la gorge pour l'étrangler. Le concierge et ses garçons se rendent bientôt maîtres de ce scélérat et le mettent en état de ne pouvoir plus se révolter.

Le prisonnier, ayant conservé une lime qu'il avait, on ne sait comment, soustraite à toutes les recherches, s'en était servi pour briser ses chaînes ; à l'entrée du prêtre, il avait adroitement dissimulé son état de liberté ; et, au départ du concierge, il s'était rué sur le prêtre pour le tuer, mettre le corps à sa place, se revêtir de ses habits et prendre ensuite la clef des champs.

— On écrit de Beaune : « Une de ces aberrations mentales que l'esprit humain ne peut expliquer, mais que certains faits mettent dans la nécessité d'admettre, vient de consterner notre arrondissement. Une mère, une malheureuse mère, qui idolâtrait ses trois enfans, était depuis deux ans obsédée d'une idée fatale, celle de les noyer. Chaque fois que cette idée venait la tourmenter, cette pauvre mère se jetait au cou de ses enfans et les couvrait de ses baisers, appelant ainsi l'influence de l'amour maternel au secours de sa raison égarée. Mais enfin, chose inconcevable, l'amour maternel a succombé dans cette lutte extraordinaire : dimanche dernier, cette femme, qui habite Grugey, où elle jouit de la considération générale, ne pouvant plus résister à son idée qui la poursuit à outrance, va chercher sa fille aînée, âgée de quatorze ans, l'amène sur le bord du canal sous prétexte de lui montrer un beau poisson et la pousse dans l'eau au moment où elle se penche pour regarder. Puis, usant du même prétexte, elle retourne à la maison chercher sa seconde fille, âgée de dix à onze ans, et la précipite également dans le canal. Enfin, restait son petit garçon âgé de huit à neuf mois... ; toujours sous l'empire irrésistible de la même idée, elle va le prendre à son berceau et le jette dans l'eau, comme les deux autres, avec la même satisfaction. Tous les trois ont succombé immédiatement, personne n'ayant été témoin de leur immersion et n'ayant pu conséquemment leur porter secours ; quelques heures après, on a retiré les trois cadavres. A peine l'acte a-t-il été consommé, que la malheureuse mère, appréciant toute l'horreur de sa conduite, et en proie au plus violent désespoir, s'est sauvée au presbytère où on l'a trouvée cachée dans l'écurie. Le procureur du roi et la gendarmerie se sont immédiatement transportés à Grugey, canton de Bligny-sur-Ouche, et la femme a été écrouée dans la maison d'arrêt de notre ville. »

Revue des tribunaux.

—

Une leçon maternelle. — Un jour le diable, qui ne rêve qu'à faire de méchans tours, vit passer la mère Poitou, marchande ambulante de pains d'épices, de macarons et de sucre d'orge d'occasion... Que fit le diable ?... Mangea-t-il d'une seule bouchée le fonds de boutique de la mère Poitou ? — Non ; ce n'eût été que simple péché de gourmandise, et le diable étant tout damné n'a pas besoin de se charger la conscience de nouvelles peccadilles... cela serait peine perdue... il vaut mieux travailler à la perdition du prochain... Satan, se faisant ces réflexions et bien d'autres plus diaboliques, saute dans l'éventaire de la marchande, et, comme il a le don de se transformer de mille manières, il se fourre dans les galettes, dans les brioches, dans les tartelettes, il leur donne un air de fraîcheur, une physionomie proprette et appétissante, et fait marcher la mère Poitou, qui ne se doute de rien, dans la direction de la rue des Gravilliers ; il la fait s'arrêter sur une borne, en face de la boutique du tabletier Jourdieu : « Voyez ! voyez ! messieurs et dames, les gâteaux, les pâtés tout chauds, sortant du four. » La bonne femme savait fort bien qu'elle mentait comme une marchande ; car ses friandises dataient au moins du dimanche et l'on était au samedi, jour du sabbat... ; mais, à vrai dire, depuis que sa pâtisserie avait le diable au corps, on eût juré qu'elle n'avait pas plus d'une heure d'existence.

Le diable avait son projet en poussant la mère Poitou devant l'atelier du nommé Jourdieu. Il connaissait là-dedans un petit apprenti appelé Langot, qu'il avait déjà commencé de s'approprier en lui soufflant dans la bouche le vice de la gourmandise. De la gourmandise au vol il n'y a qu'un pas..., et ce pas Langot allait sans doute le faire, en présence de la tentation que Satan conduisait devant le magasin de son patron.

En effet Langot, attiré par la voix séduisante de la mère Poitou, se montre sur la porte ; la marchande s'approche. N'oubliez pas que le diable la poussait toujours. — Qu'est-ce qu'il te faut, petit ? veux-tu ce *grand homme* de pain d'épices... veux-tu cette tartelette à la frangipane... ou ce cornet à piston de réglisse ? — Je... voudrais bien, la mère, dit Langot en ouvrant de grands yeux de convoitise... mais c'est que... c'est que... combien ce petit pâté-là ? — Deux sous pour toi... je le vends trois sous aux autres ; mais t'es bien gentil, je te le laisserai pour deux sous. — C'est que... c'est que... la mère... — Eh ben ! quoi ! voyons... est-ce que tu ne le trouves pas ben frais, ben doré, ben sucré ?... — Que si... oh ! diable que si !... mais je... je peux pas... — T'as donc pas envie d'y goûter ?... c'est fièrement bon, pourtant... — Oh diable ! j'sais ben... mais, voyez-vous, la mère, j'ai qu'un liard... — Un liard ! fi ! dit la mère Poitou, j'n'ai rien à un liard... et elle fit mine de s'éloigner. Langot la retint : Ne vous en allez pas comme ça, la mère, vendez-moi donc quelque chose pour mon liard. — Pour un liard... voyons... pour un liard, j'peux te faire sucer un sucre d'orge, mais à condition que tu n'y mordras pas... — Eh ben ! j'veux ben, la mère ; mais je le tiendrai. — Non, c'est moi qui le tiendrai... Donne d'abord ton liard.

L'enfant donne son liard et ouvre la bouche ; la mère Poitou lui passe deux ou trois fois sur la langue un bâton de sucre d'orge, puis, le remettant dans son éventaire, elle s'en va, en laissant le malheureux Langot alléché, affriandé, et dans la position de feu Tantale, de pitoyable mémoire. En partant, la mère Poitou avait dit : « Je reviendrai dans une heure ; si tu as de l'argent, tu achèveras le sucre d'orge que tu as commencé, sinon je le vendrai à un autre. »

Langot, comme on le pense bien, se trouvait seul à la boutique pendant cette scène, car son maître lui aurait sagement tiré l'oreille s'il eût été là. Satan avait combiné tout cela. La blanchisseuse venait d'arriver, elle avait laissé le linge sur l'établi. Langot, excédé par la gourmandise, s'empare de trois serviettes, court chez un brocanteur, les lui vend pour 35 sous, et se mettant ensuite sur les traces de la mère Poitou, il la rejoint, lui achète la moitié de son fonds, se bourre, se gorge, manque de s'étouffer, et revient enfin chez son patron, où il boit une carafe d'eau pour recouvrer la respiration. Le patron s'aperçoit du vol, Langot avoue en pleurant. M. Jourdieu renvoie l'apprenti chez sa mère, et huit jours après, sur la prière de la mère, fait arrêter le petit voleur, qui comparaît aujourd'hui devant les juges correctionnels. La mère Langot se présente pour réclamer son fils. — Je l'ai fait arrêter, dit-elle, pour lui donner une crainte et pour qu'il ne commette pas d'autres vols plus conséquens.

M. le président. — Avant cette mauvaise action, se conduisait-il bien, aviez-vous à vous plaindre de lui ?

La mère Langot. — Vous savez... un enfant fait toujours de petites bassesses à sa mère.

M. le président, au petit Langot. — Si le tribunal vous acquitte, ce qui vous arrive aujourd'hui vous servira-t-il de leçon ? Vous voyez où vous conduit la gourmandise... vous êtes sur le banc des voleurs, des mauvais sujets... Promettez-vous d'être bien honnête et bien laborieux ?

Langot, larmoyant. — Oui, m'sieur..... C'est ces diables de brioches et ce sucre d'orge sucé... ça m'avait mis l'eau à la bouche...

La mère Langot. — C'est pas manque de lui avoir formé son éducation, à cet enfant... chaque fois que la *chaine* passait devant notre porte, je lui disais : « Voilà comme tu deviendras, si tu fais des bassesses », et je lui flanquais un soufflet pour lui remémorer la chose.

L'enfant est renvoyé de la prévention comme ayant agi sans discernement ; il est rendu à sa mère. Comment la bonne femme pourra-t-elle achever l'éducation de son fils, aujourd'hui que la chaîne est transformée en voitures cellulaires ?

(*Le Droit.*)

Revue dramatique.

—

THATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise du *Domino noir*. — Rentrée de madame Cinti-Damoreau.

Madame Damoreau, après une maladie longue et douloureuse, nous est revenue avec une voix plus brillante, plus suave, plus pure que jamais. Les amis de l'art, en saluant la présence de cette reine du chant moderne, comparaient instinctivement ce beau talent, si jeune par son énergie,

si ancien déjà par ses succès, à un autre talent dont il était l'interprète. Heureux associés de mérite et de renommée, Cinti et vous Auber, puissiez-vous nous faire entendre longtemps encore des accens et des accords semblables à ceux qui nous ont ravis et qui malheureusement n'immortaliseront que votre nom!

La reprise du *Domino noir* est une fortune pour l'Opéra-Comique. Cette œuvre capitale, il faut le dire, est exécutée avec une verve d'ensemble qui rappelle les beaux jours de l'ancien Feydeau. M. Roger, qui succède à Couderc dans le rôle difficile et important du jeune Horace Massarena, a surpassé toutes les espérances que ses débuts ont fait concevoir. Toutes les parties de ce rôle plein d'oppositions finement nuancées, ont été rendues par lui avec un rare bonheur; il est impossible de peindre les transports d'un naïf amour avec plus d'abandon, de vérité, de chaleur pathétique. Aussi le public l'a-t-il confondu avec son illustre et redoutable partenaire dans une ovation méritée : M. Roger a été redemandé après la pièce et applaudi à côté de madame Damoreau! Un tel succès fera faire un grand pas à ce jeune et habile chanteur.

N'oublions personne : mademoiselle Berthaud a dit avec sa grâce et son esprit ordinaires le joli rôle de Brigite; madame Boulanger est un peu effacée dans celui de la duègne; Roy a été comique, et Moreau-Sainti a retrouvé de bons momens.

THEATRE DE LA RENAISSANCE.

Première représentation de *l'Eau merveilleuse*, opéra bouffon en deux actes, paroles de M. Sauvage, musique de M. Grisar.

Ce théâtre commence à prendre son existence au sérieux; il se débat victorieusement contre les obstacles d'une mise en train, et par une activité sans égale il enrichit chaque semaine son répertoire d'une nouveauté. Aussi, dès à présent, son affiche, très agréablement variée, offre-t-elle des spectacles très attrayans et bien composés, de drames, de comédies, de vaudevilles et d'opéras; il enlève le grand drame à la Comédie-Française, et l'opéra de genre à l'Opéra; c'est une heureuse position prise, et dont, le public aidant, les directeurs doivent tirer bon parti pour le succès de leur entreprise.

La petite pièce qu'on vient de jouer sous le titre de *l'Eau merveilleuse*, est un operette bouffe des plus gais et des plus amusans, joué et chanté avec le *brio* qu'auraient pu y mettre Lablache, Rubini et madame Persiani. C'est un canevas à trois acteurs, à la manière des parades de l'ancienne Comédie-Italienne, avec le cassandre, la colombine et l'arlequin, ou pour mieux dire le Docteur, Argentine et Scaramouche. L'intrigue n'en est pas très compliquée; l'opérateur Jacopo Belloni aime Argentine, pupille du vieux charlatan Tartaglia, l'inventeur de l'eau merveilleuse; les amans ne savent comment faire pour avoir le consentement de Tartaglia, qui s'obstine, comme tous les tuteurs, à vouloir épouser sa pupille. Scaramouche Belloni s'avise d'une ruse digne d'arlequin; il feint de s'empoisonner et vient faire part à Tartaglia du projet qu'il a de donner, avant de mourir, tout son bien à Argentine, qu'il a tant aimée; mais pour que la donation ne soit pas sujette à être disputée par ses parens, il propose au crédule et avare Tartaglia de faire sa donation par contrat de mariage, s'il consent à lui laisser épouser Argentine *in extremis*. Tartaglia ne voit pas d'inconvénient à satisfaire cette fantaisie de moribond, qui lui assure une fortune de dix mille écus. Le contrat est dressé et signé par toutes les parties; mais tout aussitôt le mourant revient à la vie, le malade retrouve la santé grâce à l'eau merveilleuse du docteur, et Argentine trouve un mari frais, dispos et bien portant. Le docteur, plus avare qu'amoureux, se console en pensant que cette cure étonnante va donner une vogue et une réputation immenses à son eau merveilleuse, et que sa fortune est plus assurée que ne l'eût été son bonheur avec la vive et sémillante Argentine.

Ce libretto, sur lequel les saillies et les lazzis sont semés à pleines mains, est orné d'une musique bouffonne, remarquable par sa verve et son originalité; on la dirait inspirée sous le beau ciel de Naples, à la vue des parades animées de la Chioja, ou écrite sous l'influence des joyeuses folies d'un jour de carnaval à Venise. Tous les morceaux de ce joli ouvrage sont ravissans par la vivacité des mélodies, le piquant du rhythme et l'esprit des accompagnemens. Un débutant, nommé Hurteaux, qui possède une très belle basse, a obtenu beaucoup de succès dans le rôle du vieux charlatan Tartaglia. Féréol s'est souvenu du bon temps de la Comédie-Italienne, par la manière comique dont il a joué et chanté le rôle de Scaramouche; mais le rôle d'Argentine a été l'occasion d'un vrai triomphe pour la jeune et jolie madame Thillon; il est impossible d'être plus gracieuse, plus vive et plus émerillonnée, de se servir avec plus de goût et d'éclat d'une voix fraîche, brillante et étendue, et de montrer de plus heureux progrès dans l'art de bien prononcer; en un mot, cette jeune Anglaise a joué son rôle comme une Française, et elle l'a chanté comme une Italienne.

GYMNASE DRAMATIQUE.

La Gitana. Drame-vaudeville en trois actes, de MM. Desvergers et Laurencin.

Les succès enlevés par mademoiselle Nathalie dans plusieurs cachuchas ont sans doute donné aux auteurs l'idée de faire une *Gitana* pour cette charmante actrice. Il importait cependant que toute l'intrigue ne roulât pas sur un tour de jambe plus ou moins équivoque. MM. Laurencin et Desvergers étaient gens à comprendre, mieux que personne, qu'on ne fait pas un vaudeville en trois actes sur la pointe d'un pied, quelque spirituel qu'il soit.

Aussi ont-ils fait courir, à côté des danses de la séduisante Gitana, une intrigue dans laquelle se trouvent enveloppés Richelieu, mademoiselle de La Fayette et Louis XIII lui-même. Ces personnages sont les moins amusans de la pièce; il n'y paraissent pas, ou du moins ils ne s'y montrent que par fraction. Quant à ceux qui s'y montrent tout entiers, qui jouent l-dedans un rôle actif, Boizanval, Gaillardan, Grégorio, la Gitana, ils plaisent, amusent et constituent entre eux un quaterne avec lequel il était difficile aux auteurs de ne pas gagner la partie.

Boizanval, c'est Klein, qui de par Richelieu entraine la Gitana à la cour, afin d'établir dans le cœur du roi une rivalité entre la jolie Bohémienne et mademoiselle de La Fayette.

Gaillardan, c'est Bernard-Léon qui, étant amoureux de la Gitana, la dispute au roi Louis XIII.

Grégorio, c'est Paul, voleur par état, amoureux par nature, et qui dispute la Gitana à Louis XIII et à Boizanval.

La Gitana enfin, c'est mademoiselle Nathalie, la gracieuse Bohémienne que vous savez, adorable pour tous, mais aimable pour un seul, Grégorio, à qui cependant elle ne parle d'amour que le poignard à la main.

Cette pièce, légère comme une Gitana, a toutes les allures du vaudeville. Les couplets y abondent, et aussi les traits d'esprit, et aussi les effets de scènes, et aussi les situations comiques.

THÉATRE DES VARIETÉS.

Mademoiselle Nichon. Comédie-vaudeville en un acte, par MM. de Saint-Georges et de Leuven.

Mademoiselle Nichon, ou plutôt la petite Nichon, qui occupe dans cette pièce la première place, est une fraîche et gentille laitière. Elle vendait sa marchandise à la porte de l'hôtel de Nangis, dont le propriétaire était souvent plus malheureux qu'elle. Il était vieux, il était malade, abandonné, sans famille, car il n'avait pas voulu reconnaître un fils naturel qui ne lui avait causé que du chagrin. La petite Nichon vint auprès de lui, l'égaya, le consola, lui prodigua les soins les plus touchans, lui rendit enfin ses derniers jours moins pénibles. Il mourut, et le lendemain de son décès on trouva dans ses papiers un testament qui faisait de la Nichette l'héritière unique d'un riche hôtel et de biens immenses.

Les auteurs ont donné pour parent à la jolie fille l'un des oncles les plus cocasses que l'on puisse imaginer. On le nomme Cabochet, et ce brave homme est fripier de son état. Cabochet donc, voyant sa nièce riche et presque marquise, imagine de lui donner un mari titré. Parmi ses pratiques, ou plutôt parmi ses débiteurs, se trouve un jeune gentilhomme poursuivi par tous ses fournisseurs; il le décide, moyennant le paiement ds ses dettes, à épouser la nouvelle enrichie. Mais alors une découverte tout-à-fait inattendue vient déranger les projets du fripier diplomate.

Le jeune homme est le fils naturel que le défunt repoussait. Or, pendant que Nichon, qui a découvert ce mystère, exige de son notaire qu'il rende au véritable héritier le titre et la fortune qui lui appartiennent, celui-ci repoussait les projets de mariage sous prétexte que les richesses léguées à la jeune fille n'étaient que le prix du déshonneur. On s'explique; et le nouveau marquis de Nangis, certain de la vertu et du désintéressement de Nichon, lui offre sa main et son cœur.

Ce dénouement, fort satisfaisant, a assuré le succès de cette production tour à tour comique et dramatique. Madame Jenny-Vertpré est charmante sous les traits de la laitière devenue marquise. Cazot représente l'oncle Cabochet de la manière la plus comique; Brindeau est fort bien sous les traits du marquis dissipateur.

Les trois bals, folie-vaudeville en 3 tableaux, par M. Bayard.

Ces trois tableaux, dans lesquels nous passerons en revue les bals de grisettes, les bals du grand monde, et le bal Musard, sont d'une gaîté folle, et l'esprit y pétille comme la mousse du Champagne au bord des verres. Avec M. Bayard, du reste, il n'en pouvait être autrement.

Quant à l'intrigue, elle est bien simple : un jeune homme épris d'une grisette, et qui veut fuir avec elle en Angleterre, est sauvé par sa tante, jeune et jolie personne, qui lui prouve la perfidie de sa maîtresse. Pour arriver à son but, la compatissante Amélie s'introduit dans un bal d'ouvriers, et se hasarde au milieu de la foule qui abonde chez Musard. Tous les personnages se retrouvent également dans le bal du grand monde : ouvriers, grisettes, jeunes gens a la mode, comtesses et barons. Tout cela amène une suite de scènes fort divertissantes; mais le dernier acte surtout, celui du bal de la rue Vivienne, qui nous initie aux *danses de caractère* usitées dans cet *enfer*, comme on dirait à Londres, offre bien le spectacle le plus entraînant, le plus fou que l'on puisse voir. Rien d'étourdissant et d'échevelé comme le galop qui termine ce tableau.

Esprit, gaîté, folie, en faut-il davantage pour célébrer dignement les jours gras?

Cazot, Gabriel et Adrien sont d'un comique achevé; mesdames Caroline Olivier et Bressant sont charmantes; mademoiselle Quaisain est bien jolie. Mademoiselle Esther s'acquitte avec beaucoup de verve de son rôle de jeune amoureux, transformé, au troisième tableau, en *malin* de bon ton.

Revue des Modes.

—

MODES D'HOMME.

Les habits de bal de cette année diffèrent très peu de ceux de l'hiver dernier. Les couleurs sombres sont toujours les mieux portées; quant à la forme, ce sont encore les mêmes collets bas et réunis aux revers par une petite échancrure en V. Ces revers sont étroits et garnis, de même que le collet et les paremens, d'une petite ganse de soie. Les basques sont doublées de soie brochée. Pour ces basques, M. Robin a trouvé une coupe aussi nouvelle que gracieuse; elles sont échancrées sur la hanche, et elles s'élargissent en s'arrondissant vers le bas. Les boutons sont de soie ouvragée.

Pour les habits bleus, les boutons dorés et ciselés sont à la mode.

Les gilets de bals les plus élégans sont de couleurs claires, gris-perle, blancs; on en porte également en velours, brodés de petits bouquets de soie, d'or, d'argent, et en satin rehaussé de dessins brodés ou en relief. Ces gilets sont à châle, et ornés de petits boutons d'or ciselé. Quelques fashionables en portent dont les poches sont recouvertes de petites pattes à trois pointes, sur lesquelles sont trois petits boutons d'or semblables à ceux qui ferment le gilet.

Il est inutile de dire que la mode des pantalons n'a pas changé; elle est aujourd'hui ce qu'elle est depuis vingt ans, ce que probablement elle sera encore dans vingt ans, à moins que la prétendue réforme du costume des hommes s'opère jamais; ce que malheureusement nous croyons fort peu probable.

Disons donc que le pantalon de bal est en casimir noir. Pour les grands bals on le porte aussi blanc. Les pantalons collans se font également en casimir ou en tricot de soie. Nous avons vu au magasin du *Blason des chaussiers de Paris*, rue Richelieu, 92, de ces pantalons de soie, d'une souplesse, d'une force, d'une élégance ravissantes. Dans le même magasin, nous avons encore vu des bas de fil d'Écosse à coins à jour pour le bal.

Quant aux paletots, nous espérons pour l'honneur de notre goût que cette année sera la dernière de leur vogue. Il paraîtra même incroyable à ceux qui dans quelques années regarderont l'album de nos gravures, qu'une telle mode ait pu durer aussi longtemps.

Les redingotes d'hiver sont toujours courtes, bordées de fourrures, à châle doublé de velours, et à garnitures de brandebourgs sur la poitrine.

Les gilets de cachemire à deux rangs de boutons de soie assortis sont les plus fashionables et les plus confortables en même temps.

(*Petit Courrier des Dames.*)

Revue de cinq jours.

—

5 FÉVRIER. — D'après le compte des opérations de la Banque, pendant l'année 1838, soumis aux actionnaires dans leur assemblée générale, on remarque que les bénéfices ont été de 7,740,740 fr. 51 c. pour l'année.

Le dividende réparti du 1er semestre a été de 52 fr., et celui du 2e semestre de 62 fr.

— C'est le 22 septembre 1843 que le privilége de la Banque expire. Ce privilége, qui était de quarante années, a commencé à courir le 23 septembre 1803. Il résultait des lois des 24 germinal an 11 et 22 avril 1806.

— La cour de cassation vient de décider une question longtemps controversée, et qui intéresse toutes les classes de la société. Il s'agissait de savoir si le billet, qui ne porte pas un *bon* ou un *approuvé* de la somme en toutes lettres, est absolument nul, ou bien au contraire s'il ne peut pas être validé, suivant les circonstances, par les tribunaux juges du fait. La chambre civile s'était partagée sur cette question. Mais dans l'audience d'hier, après avoir entendu les plaidoiries de MMes Legé et Lucas, avocats des parties, et après un délibéré de plus de trois heures, elle a vidé ce partage, et s'est prononcée en faveur de la dernière opinion.

— M. le général Skrzynecki, dont le *Moniteur* a annoncé hier l'admission dans l'armée par arrêté du premier de ce mois, a été placé en disponibilité, en attendant qu'un emploi puisse lui être assigné, conformément à l'article 5 de la loi du 16 juin 1836 sur la position des officiers.

— Il y a eu cinquante-huit faillites dans le mois de janvier dernier enregistrées au greffe du tribunal de commerce de Paris; les divers passifs dépassent sept millions de francs.

— On nous écrit de Douai, le 3 février : « Un incendie vient de dévorer de fond en comble le corps principal du bel hôtel habité par le général Tournemine, commandant de l'école d'artillerie de cette ville; le feu a éclaté hier à neuf heures du soir avec une violence telle que, malgré les prompts secours des sapeurs-pompiers et du régiment d'artillerie, on n'a pu s'en rendre maître que vers deux heures du matin. Deux artilleurs et un ouvrier de l'arsenal ont été grièvement blessés.

— Hier dimanche, mademoiselle Desessarts, petite-fille de madame la comtesse de Pontevès et petite-nièce de feu S. E. M. le cardinal du Belloy, ancien archevêque de Paris, a pris l'habit et prononcé ses vœux au couvent de l'Abbaye-aux-Bois. C'est M. de Quélen qui a présidé à la cérémonie.

— Hier, dans la rue du Faubourg-du-Temple, deux enfans, l'un âgé de deux ans et l'autre de six mois, ont été brûlés dans une chambre où leur mère les avait laissés seuls pendant quelques instans pour aller chercher une cruche d'eau.

— L'élection du bœuf gras ne s'est pas faite sans peine cette année. Une contestation sérieuse, et pour laquelle il a fallu nommer un jury de douze membres, s'est élevée entre les deux bouchers, acquéreurs des deux plus beaux bœufs, dont l'un est destiné à la promenade des jours gras. M. Maison, boucher, grande rue Verte, 3, et M. Rolland, aussi boucher, rue Saint-Honoré, 365, avaient acheté, le premier de M. Delaville, et le second de M. Cornet, tous deux propriétaires en Normandie, chacun un bœuf, et les avis étaient partagés sur les titres d'admission de l'un d'eux aux honneurs de la promenade dans Paris. Alors les deux rivaux furent mesurés dans leur longueur, leur hauteur, leur pesanteur. Un scrutin secret fut ouvert, et à l'unanimité des votes l'avantage est resté cette fois encore à M. Cornet, de Caen. Le bœuf acheté par M. Rolland a plus de huit pieds de longueur, celui de M. Delaville a près de huit pieds. Ils sont, à deux centièmes près, de la même hauteur. Le plus petit était parfait dans ses proportions.

6. — Un arrêté du roi des Belges, daté du 4 février, proroge les chambres au 4 mars prochain. Il paraît aussi positif que par suite de la nomination du général polonais Skrzynecki au grade de général de division dans l'armée belge, les ministres d'Autriche et de Prusse près la cour de Bruxelles ont demandé leurs passeports et qu'ils sont sur le point de se retirer.

— Le roi, sur la demande du préfet du Cantal, vient d'accorder un nouveau secours au vétéran de notre armée, Antoine Delpuech, de Saint-Cernin. *L'Echo du Cantal* publie à ce sujet la note suivante, qui lui a été communiquée par M. H. de Calonne :

Quelques personnes ont prétendu que ce vieillard n'avait pas l'âge qu'on lui donnait; je puis affirmer qu'il est dans sa cent dix-huitième année, et qu'il a assisté à la bataille de Fontenoy, en 1745, avec mon grand-père, Jean de Calonne, qui le ramena, lui cinquième de sa compagnie.

Delpuech a eu sept frères qui sont tous décédés, et dont le plus jeune aurait aujourd'hui cent quatre ans, ainsi que le prouve son acte de naissance, qui est entre les mains de M. Bonnefons, député.

— M. de Mac-Mahon, descendant d'une illustre famille d'Irlande, et l'un des hommes qui ont cultivé l'agriculture avec le plus de fruit et qui ont su la faire progresser, vient de mourir dans son château de Caumont (Gers).

— En 130 ans la population de la France a doublé; son revenu total est devenu six fois plus fort, l'impôt total a quintuplé, le revenu et l'impôt moyens par habitant ont triplé.

— *Saint-Pétersbourg.* — A la fin de l'année 1838, notre capitale comptait une population de 469,720 âmes, dont 333,669 hommes et 136,051 femmes. Le nombre des suicides a été de 34 pendant l'année.

— Une ordonnance du préfet de police, affichée ce matin dans Paris, fait défense expresse aux grosses diligences d'entrer dans Paris ou d'en sortir par la barrière de l'Etoile.

— Un fait grave, qui peut avoir de déplorables résultats, s'est passé dernièrement à la barrière de l'Etoile. Une caisse de tableaux anciens arrivait par le roulage; cette caisse était déclarée, et portait une inscription en forme. Les préposés, au lieu de l'ouvrir, puisque la déclaration ne leur suffisait pas, ont brisé une planche et fait dix trous de sonde dans les toiles! Et c'est à Paris que de pareils actes de vandalisme sont commis!

— Un Allemand écrit à la *Gazette d'Augsbourg* qu'il est sûr de posséder le secret de M. Daguerre. Il a, dit-il, arrangé, à l'aide d'une petite lentille, une chambre obscure, et il a pris, au lieu d'une feuille de métal, un carré de papier à lettre. Au bout d'un quart d'heure, la fenêtre de sa chambre se trouva reproduite sur le papier avec sa vue sur la maison en face, aussi bien que le dessin le plus achevé. Il a renouvelé deux fois l'expérience avec un plein succès, bien que le temps ne fût guère favorable; et il se croit sûr de posséder le secret de M. Daguerre. Il ne nommera pas la substance qui sert à la préparation, pour ne pas ravir à M. Daguerre le fruit de ses travaux.

— On dit que madame de N[illegible], qui a figuré dans le procès Gisquet contre le *Messager*, va publier un volume qui doit vivement exciter la curiosité.

7. — Par ordonnance royale du 6 février, M. Persil, directeur de la Monnaie, est révoqué.

— M. P. de Bonnault, sous-préfet de Gannat, vient, en recevant l'ordonnance qui dissout la chambre des députés, d'envoyer sa démission. La conduite de M. de Bonnault est parfaitement loyale et entièrement conforme aux vrais principes du gouvernement représentatif.

— Marseille, 2 février : « La justice poursuit activement ses recherches dans l'affaire de M. Arnaud de Fabre; hier les deux frères du fugitif ont été arrêtés. Chaque jour apporte de nouvelles lumières sur les faits imputés à ce notaire et sur leurs déplorables conséquences.

On dit que la chambre des notaires à Marseilles veut s'entendre avec les créanciers de M. Arnaud de Fabre et les désintéresser.»

— Marseille n'est pas la seule ville qui ait à déplorer les suites désastreuses des graves abus de confiance d'un officier public. La petite ville de Pertuis (Vaucluse) vient d'être plongée dans la consternation par la disparition d'un notaire, M. Villand, lequel s'est soustrait par la fuite au jugement du tribunal de commerce de Pertuis, qui le déclarait en faillite et ordonnait son arrestation.

— La ville de Paris va faire prononcer l'expropriation des maisons situées dans la rue de la Harpe entre la rue de l'Ecole-de-Médecine et les Thermes de Julien. C'est vers ce point fort res-

serré qu'a été tuée, il y a quelques jours, madame Lesueur, écrasée par un omnibus.

— La rue Notre-Dame-des-Victoires va être prolongée jusqu'à la rue Feydeau.

— M. Barillon, avocat du barreau de Paris, épouse lundi prochain, 11 février, mademoiselle Tascher de la Pagerie, parente de l'impératrice Joséphine.

— Le propriétaire des animaux qui attirent maintenant la foule au Cirque Olympique avait passé un traité avec le directeur de ce théâtre. Afin de remplir ses engagemens, et d'être rendu à Paris au jour fixé, il courait la poste depuis Bruxelles, payant généreusement les postillons qui brûlaient le pavé, lorsque les roues de l'une des voitures qui composent son cortége se brisèrent. On l'abandonna sur la route à la garde d'un enfant, et ce ne fut que trois jours après qu'elle fut relevée et amenée à Paris. Or, cette voiture contenait cent soixante mille francs en or, valeurs ou billets de banque!... Pendant que la plus grande partie de sa fortune était ainsi étendue sur la route, M. Didelbeer faisait débuter tranquillement ses pensionnaires à Paris. Ce ne fut que pressé par le directeur du Cirque qu'il se décida à partir de nuit pour aller reprendre sa voiture et son trésor.

8. — On vient de placer dans les cahiers à ce destinés, aux portes des douze mairies de la capitale, les listes électorales et du jury, telles qu'elles furent arrêtées le 20 octobre dernier, et telles qu'elles serviront aux prochaines élections.

— Un incendie s'est manifesté, ces jours derniers, dans les bâtimens de l'ancienne abbaye de Sainte-Geneviève, dont les étages inférieurs sont occupés par le collége Henri IV, et l'étage supérieur par la bibliothèque Sainte-Geneviève. Le feu avait pris à une des cheminées du collége qui traversait le local de la bibliothèque; mais, grâce à l'active intervention des sapeurs-pompiers, on est parvenu à s'en rendre maître. Les craintes avaient été d'autant plus vives que le défaut de communication entre le collége et la bibliothèque apportait de grandes difficultés dans les manœuvres.

Cet accident démontre combien il est désirable que deux établissemens qui n'ont entre eux aucun rapport soient séparés, et qu'un des plus vastes dépôts littéraires de la capitale soit enfin mis à l'abri des dangers qui le menacent incessamment.

— M. le ministre de l'instruction publique, informé par les journaux de l'état de dénuement dans lequel avait été trouvé, au pied de l'un de nos monumens publics, M. Cousin d'Avallon, presque octogénaire et l'un des doyens de nos hommes de lettres, a décidé sur-le-champ qu'il lui serait accordé, sur les fonds d'encouragement aux sciences et aux lettres, une indemnité littéraire fixe de 800 fr. Pour lui fournir les moyens d'attendre l'échéance du premier terme, il lui a envoyé immédiatement un secours de sa propre bourse, au dépôt de la préfecture, où le malheureux vieillard avait été conduit.

— On écrit de Bayonne, 2 février :

« La neige obstrue tous les passages et intercepte toutes les communications : elle n'a pas cessé de tomber depuis plusieurs jours.

» Cabrera a fait, dit-on, une magnifique prise dans l'enlèvement du convoi sur la route de Saragosse à Calatayud. Parmi les bagages appartenant au marquis d'Espeja, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, se trouvait un très beau service en vaisselle plate, or, vermeil et argent, confectionné à Paris pour la table de la reine Christine. Le chef carliste s'est empressé d'expédier ces objets de luxe à la résidence de don Carlos, qui a refusé d'en faire usage à sa table. »

— Un journal publie la lettre suivante, datée de Berne, 1er février : « Depuis plusieurs années on connaît ici l'art de reproduire les objets à l'aide de la chambre obscure. Le professeur Gerber a fait, il y a deux ans, des expériences qui semblent l'avoir conduit plus loin que M. Daguerre lui-même. Il a déclaré qu'il était parvenu à reproduire sur des feuilles de papier blanc, en employant du nitrate d'argent dans la chambre obscure, et qu'il avait trouvé le moyen de représenter les effets d'ombre et de lumière; enfin qu'il connaissait un procédé, fondé sur le même principe, à l'aide duquel on pouvait tirer autant de copies que l'on désirait d'une épreuve quelconque.

9. — *Etat des navires de la marine mexicaine à Vera-Cruz, pris le* 28 *novembre* 1838. — *L'Aquila*, corvette de 18 canons de 16; *l'Iturbide*, brick de 16 caronades de 16; *l'Urrea*, brick-goëlette, une pièce à pivot et 4 caronades de petit calibre; *le Lougre* (nom inconnu); *le Libertador*, brick avec une pièce à pivot et 4 caronades de petit calibre; *le Bravo*, goëlette, un canon derrière; quatre chaloupes canonnières.

— *Etat faisant connaître les bouches à feu trouvées dans le fort Saint-Jean d'Ulloa.* — En bronze : 50 canons de 24; 20 de 16; 16 de 12; 9 de 8; 2 mortiers de 14 pouces; 1 de 13; 3 de 12.

En fer : 1 canon de 36; 1 de 32; 24 de 24; 1 de 18; 2 de 16; 1 de 8; 2 de 6; 49 caronades de 16; 1 mortier de 12 pouces; 1 id. de 8; 7 mortiers en bronze, non montés. Total : 193.

— Les dernières correspondances de Portugal s'accordent a dire que le pays se tranquillise de plus en plus, et l'on peut prévoir une amélioration notable dans les affaires financières, si ce progrès n'est pas interrompu par quelque événement imprévu.

— *Le National* a été saisi hier à la poste et dans ses bureaux.

— *L'Echo Français* a été également saisi pour avoir reproduit une fraction d'article du *National.*

LE BOEUF GRAS. — *Journée du dimanche* 10 *février* 1839. — Le cortége partira à 10 heures de l'abattoir du Roule, et suivra les rues de Miroménil, Faubourg-Saint-Honoré, Saint-Honoré, Castiglione, Rivoli, pont de la Concorde, place de la Chambre des Députés, les rues de Bourgogne, de Varennes, Hillerin-Bertin, de Grenelle, de l'Université, des Saints-Pères, Jacob, du Colombier, de Seine, de Tournon, de Bussy, Dauphine, quai des Grands-Augustins, pont St-Michel, rue de la Barillerie, Pont-au-Change, quai Pelletier, place de l'Hôtel-de-Ville, rues du Mouton, des Coquilles, Bar-du-Bec, Sainte-Avoye, des Audriettes, du Grand-Chantier, de la Corderie, du Temple, N.-D.-de-Nazareth, Neuve-St-Martin, Sainte-Apolline, Bourbon-Villeneuve, Montmartre, faubourg Montmartre, Saint-Lazare, de la Pépinière, avenue de l'Abattoir.

Mardi 12 *février.* — Le cortége partira de l'abattoir à 10 heures du matin, et suivra les rues de Miroménil, Faubourg-St-Honoré, du Roule, de la Monnaie, le Pont-Neuf, le quai des Orfèvres, rue de Jérusalem, pont Saint-Michel, quai des Grands-Augustins, Pont-Neuf, quai de l'Ecole, place du Carrousel, Palais-Royal, rue Saint-Honoré, place Vendôme, rue des Capucines, la Madeleine, faubourg Saint-Honoré, rue de la Pépinière, avenue de l'abattoir.

— Nous avons dit que le bœuf gras, vendu par M. Cornet, avait été acheté par M. Rolland, rue du faubourg St-Honoré. Ce boucher était en même temps acquéreur d'un mouton gras pesant 276 livres. Des dispositions sont prises, dit-on, pour que ce mouton ait aussi les honneurs de la promenade du carnaval. On doit construire au milieu du char une petite estrade sur laquelle serait placé ce mouton sous la houlette d'un petit Saint Jean.

BEAUX-ARTS.

ASSAUT DE CONSTANTINE, estampe gravée par JAZET père, d'après HORACE VERNET. Prix : 30 francs avec la lettre et 60 francs avant la lettre.

LES ENFANS DE PARIS DEVANT WITEPSK, estampe gravée par J. L. ALEXANDRE JAZET fils aîné, d'après HORACE VERNET : Prix 40 francs avec la lettre et 80 francs avant la lettre.

Chez les éditeurs JAZET et VIBERT, rue de Lancry, 7, et chez BANCE et SCHROTH, rue du Mail, 5.

L'auteur de *Rébecca à la fontaine*, de *Judith et Holopherne*, du *Pont d'Arcole* et d'une quantité prodigieuse de fort belles estampes, M. Jazet, dont l'étonnante facilité atteste le talent, vient d'ajouter aux productions remarquables qui ont si solidement et si justement établi sa réputation d'artiste, une nouvelle gravure d'après un tableau de M. Horace Vernet, tableau qui fera partie de la prochaine exposition au Louvre, l'*Assaut de Constantine.* Cette planche parfaitement exécutée dans toutes ses parties offre un grand intérêt, elle retrace un des faits d'armes les plus glorieux de nos annales et donne les portraits des braves qui ont pris part à l'action que le peintre a représentée. En voici le sujet :

La première colonne de l'armée d'Afrique attaque la porte de la rue du Marché. Le lieutenant-colonel Lamoricière, le commandant du génie, le capitaine Richepanse, et d'autres officiers, après avoir, avec une rare intrépidité, franchi la brèche à la tête des compagnies d'élite du 2e léger, des zouaves et de quarante sapeurs, forcent la porte malgré le feu meurtrier de l'ennemi, et essaient de pénétrer dans la ville un instant avant l'explosion de la mine.

Cet épisode de la prise de Constantine a fourni à M. Horace Vernet une de ses belles pages historiques, et à M. Jazet une de ses meilleures planches. L'*Assaut de Constantine* est une composition pleine de chaleur, de mouvement, d'énergie; c'est un opiniâtre et sanglant combat, dont chaque groupe, chaque figure sert à l'action, l'explique et la complète. La nationalité du sujet, le talent du peintre, celui du graveur assurent un grand débit à cette belle estampe.

M. Jazet a deux fils qui l'un et l'autre entrent dans la carrière qu'il a si honorablement parcourue; le plus jeune a débuté par une estampe dont nous avons parlé (le *Marchand d'esclaves*); ce coup d'essai a été des plus heureux. Aujourd'hui, l'aîné met au jour une planche assez capitale, dont l'exécution montre de grandes dispositions et donne de hautes espérances. On ne croirait pas que c'est le premier ouvrage d'un jeune artiste, tant il y a de fermeté et de finesse dans le travail, de pureté dans le dessin, et d'harmonie dans l'ensemble. C'est aussi d'après M. Horace Vernet que M. Alexandre Jazet a gravé les *Enfans de Paris devant Witepsk.* Nous rappellerons ce fait mémorable pour donner une idée de l'estampe et des difficultés qu'avait à vaincre un débutant.

« En 1812, la division Broussier traversa la Duina pour marcher sur Witepsk. Deux cents voltigeurs passèrent les premiers et se dirigèrent en côtoyant un ravin vers la droite des Russes, composée de cavalerie. Attaqués par de nombreux escadrons, ils repoussèrent toutes les charges des Cosaques de la garde en se faisant un rempart des chevaux et des cavaliers ennemis. Napoléon, témoin de ce beau fait d'armes, envoya demander à quel corps appartenaient ces soldats. « Au 9e régiment, et *les trois quarts enfans de Paris*, répondirent-ils. — Dites-leur, ajouta l'empereur, que ce *sont des braves, et qu'ils ont tous mérité la croix.* »

Les *Enfans de Paris* recevront un favorable accueil. M. Alexandre Jazet est en trop beau chemin pour ne pas se faire un nom dans un art dont son père a reculé les limites; nous le croyons appelé, ainsi que son jeune frère, à lui succéder un jour. P. J. CH.

Le Rédacteur en chef, BERTHET

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,

15 FÉVRIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Année.

N° 9.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN	48 fr.
POUR SIX MOIS	25
POUR TROIS MOIS	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

LE HAREM

DU

PACHA DE WIDDIN.

Dans les derniers jours du mois de juillet de cette année, je partis de Constantinople pour retourner à Londres sur le pyroscaphe *le Ferdinand Ier*, qui remontait le Danube. Chemin faisant, je trouvai à bord une jeune dame grecque de Péra qui allait à Belgrade, et qui, pendant tout le voyage, me raconta des particularités si curieuses de la vie actuelle des femmes turques francisées, que la navigation fut très supportable. Mme Lampugnani (c'est le nom de ma compagne), qui fait partie par correspondance de la Société des femmes de lettres de Bucharest pour la traduction des œuvres de lady Montague et de Georges Sand, m'amusait singulièrement par son enthousiasme à l'endroit de Mahmoud et de ses réformes.

Quand des femmes se rencontrent en voyage, surtout dans les contrées un peu lointaines, elles se lient ensemble plus facilement que les hommes. Une sorte de conformité dans la manière de sentir et de juger spéciale à notre sexe, la nécessité de nous rapprocher et de nous associer pour une foule de besoins qui deviennent plus intimes, plus pressans, loin de nos foyers, et que nos adversaires ne peuvent comprendre ; le sentiment de notre faiblesse, rendu plus évident par une vie nomade et un déplacement coûteux ; la démangeaison de nous communiquer des impressions personnelles sur une multitude de singularités sociales qu'on n'aperçoit jamais dans sa patrie, et qui nous frappent chez les autres peuples ; enfin l'esprit de corps, si dominant parmi les femmes, toutes ces raisons font naître promptement une intimité passagère, si l'on veut, mais assez franche. L'amour même n'y jette pas de nuages, et les rivalités s'effacent devant un danger commun. Par ces divers motifs, Mme Lampugnani et moi nous fûmes bientôt amies autant qu'on peut l'être sur un steamer qui remonte le Danube, et nous finîmes par nous avouer réciproquement que toutes deux nous mourions d'envie de voir un harem. Ma compagne avait passé six ans et moi six semaines en Turquie, sans que l'une ou l'autre eût satisfait ce désir bien légitime.

Il y avait d'ailleurs parmi les passagers un original qui excitait beaucoup notre enthousiasme pour les dames turques ; c'était un médecin juif, de la tribu des Karaïtes, qui avait récemment guéri Hussein, pacha de Widdin, d'une violente attaque de goutte, et qui retournait chez Hussein, parce que ce pacha était tombé de nouveau malade et réclamait les secours de son singulier docteur.

Hussein, pacha de Widdin, est un des hommes qui ont le plus contribué au spectacle étrange dont l'empire d'Othman est aujourd'hui le théâtre. On sait que les ténèbres de la naissance et l'obscurité de la condition forment dans ce bizarre gouvernement, au rebours des autres états, le plus sûr moyen de parvenir à la fortune ; les violences journalières de la politique à l'usage du divan portent à la faveur du maître des gens inconnus avec autant de rapidité qu'elles foudroient les illustrations de la patrie. Pauvre janissaire, Hussein était devenu aga, lorsque, sous Sélim, l'infortuné prédécesseur de Mahmoud, l'amour le vint tirer de sa caserne pour en faire un personnage. Dans le tendre Racine, ce sont les *charmes* de Bajazet qui séduisent Roxane ; ce furent aussi les charmes de Hussein qui remuèrent le cœur de la sultane favorite de Sélim. A l'avénement de Mahmoud, Hussein, recommandé par les femmes, se trouva grand-visir.

Déjà roulait dans la pensée de Mahmoud le hardi projet de renverser les prétoriens de Constantinople : Hussein profita de sa dignité nouvelle pour tourner à son profit cette mesure politique ; il en fut l'instrument. Les janissaires se doutèrent bientôt du coup qui les menaçait, et, le 10 juin 1826, ils se réunirent en tumulte devant le palais du sultan, demandant avec des cris féroces la tête du grand-visir et des quatre principaux membres du divan. Hussein et Mahmoud n'étant pas d'humeur à les satisfaire, ils se retirèrent en désordre dans l'*At-Meidan*, ou hippodrome, et, renversant leurs marmites, se déclarèrent en insurrection ouverte contre le gouvernement. On sait que les *marmites* ou *kazans* des janissaires sont des chaudrons de cuivre, où ces soldats font cuire leur pilau, et qu'on dépose dans une tente spéciale comme les étendards du corps. Quand les marmites étaient renversées, jetées hors de la caserne et placées en travers sur le chemin du camp, cela voulait dire que ces messieurs désiraient un changement de ministère, ou même davantage, comme une strangulation de dynastie.

Dans cette situation critique, Mahmoud ne perdit pas son sang-froid. Il s'adressa d'abord à

l'épouvantail ordinaire des peuples mutinés, à la religion, et ordonna au mufti d'anathématiser les rebelles. Mais les janissaires apparemment avaient étudié la philosophie du dix-huitième siècle; car ils bafouèrent l'étendard du prophète, dont on avait secoué la poussière après en avoir tiré les plis des armoires de la mosquée, et lorsque le mufti les appela *giaours*, ils voulurent le mettre au pal, qui est la lanterne de ce pays-là. Mahmoud, poussé à bout, invoqua l'ordre public, marcha résolument et en personne avec Hussein vers les casernes de l'At-Meidan, où les mutins s'étaient retranchés. Le visir embarqua sur le Bosphore les *topshis*, ou l'artillerie nouvellement formée, jeune troupe qui ne demandait pas mieux que d'écraser les prétoriens pour les remplacer. On prit les insurgés en flanc, on les foudroya horriblement avec la mitraille. Les casernes s'enflammèrent. Pour échapper aux boulets et à l'incendie, les janissaires tentèrent de se faire jour à travers la ceinture de bronze et de feu qui les dévorait; mais ce fut en vain. Douze mille cadavres attestèrent que Mahmoud était un grand prince, et son visir un grand ministre.

Hussein, maître du champ de bataille, s'établit en permanence dans l'hippodrome. On continua la chasse aux janissaires; leurs têtes vinrent successivement s'accrocher aux murailles du divan, et bientôt ce hideux rempart fut complet. La tuerie dura plusieurs jours. Un employé de la chancellerie russe, témoin oculaire, m'a raconté avoir vu descendre de l'hippodrome sur le Bosphore de véritables charretées de têtes coupées qu'on jetait dans la mer, parce qu'il n'y avait plus de place aux murs de l'édifice. Longtemps après cette sanglante époque, aucun habitant de Constantinople ne voulait encore manger du poisson pêché dans la rade.

Le *coup d'état* de Hussein rendit sa faveur immense. Nommé généralissime des armées turques durant l'invasion de l'empire par les Russes en 1828, il se signala à la défense de Schumla, et arrêta les progrès de Diebitsch. En 1832, il fut opposé, en Syrie, à Ibrahim-pacha; mais la fortune lui tourna le dos. Battu par les Egyptiens, il fut obligé de remettre son commandement à Reschid-pacha, qui cependant ne rétablit pas les affaires de la Porte; car Ibrahim le fit prisonnier. Ce fut alors que Hussein reçut pour retraite le pachalik de Widdin, où son plus grand plaisir aujourd'hui est d'héberger les voyageurs de distinction qui descendent et qui remontent le Danube pour aller dans l'Orient ou en revenir. Les Anglais surtout ont le don de lui plaire; il les reçoit confortablement, leur donne le thé, leur apprend les nouvelles de France, s'apitoie sur les Polonais, cause de Louis-Philippe, pleure Napoléon, et souscrit à tous les *keepsakes* de Londres, pourvu que les éditeurs y mettent une vue du Bosphore et une ruine de Syrie. Mais la meilleure spécialité du pacha, sans contredit, est de montrer aux curieux son harem révolutionnaire, où il se console de ne plus réformer de janissaires, en réformant les sérails de l'empire sur un petit modèle. Ne pouvant plus massacrer de prétoriens, il civilise des femmes. C'est le plus infatigable jacobin et à la fois le plus galant saint-simonien de l'islamisme.

Voilà donc à quel personnage nous allions, Mme Lampugnani et moi, demander humblement la permission de visiter un harem oriental. Mme Lampugnani, qui parlait turc admirablement bien, lui fit savoir qu'une dame anglaise, dont elle était l'interprète, souhaitait de causer un moment avec son intéressante famille. C'est notre Karaïte qui fut porteur du message. Un de ses coréligionaires, un sadducéen, se trouvait être alors secrétaire particulier de Hussein. On rapporta sur-le-champ le firman désiré. Nous nous préparâmes à cette entrevue avec une joie d'enfant tout à fait ridicule.

Le secrétaire particulier, qui s'exprimait dans un italien fort drôle, nous attendait chez le directeur de la douane. Il ôta son bonnet avec courtoisie.

« Mesdames, dit-il, son altesse est on ne peut plus flattée de l'empressement dont vous l'honorez. Dans ce moment, ses trois épouses sont en promenade, et cueillent des grenades dans les jardins du harem, mais on a expédié des noirs pour les avertir, et elles ne tarderont pas à rentrer. »

Cette harangue dans le goût d'un opéra-comique de Grétry nous parut aimable. Le secrétaire ouvrit la marche d'un air grave; vous eussiez dit qu'il lisait le Talmud. Nous nous rendîmes, en le suivant, à la citadelle, dont les ouvrages à corne entourent le palais de Hussein. Après avoir traversé d'immenses cours et de longues galeries, où des noirs, des eunuques, des ycoglans et tout le peuple muet des harems, étaient rangés comme des ombres et nous regardaient passer avec des yeux de momies, nous parvînmes à la salle d'audience ou divan du pacha. Là, dans le coin d'un sofa, près de la fenêtre, Hussein, le destructeur illustre des janissaires, était assis les jambes repliées sous le corps, et contemplant par la croisée les détours majestueux du Danube à l'aide d'une lorgnette de spectacle: premier témoignage de civilisation européenne!

C'était un beau vieillard, habillé dans le vrai style turc, à l'exception du fez, dont l'usage est historique pour ce grand homme. Il substitua le fez au turban le jour même de la bataille de l'hippodrome, où il foula aux pieds cette coiffure séditieuse, à la face des janissaires insurgés, avec les plus horribles imprécations. Le pacha agitait d'une main un magnifique éventail de plumes de héron, avec lequel il chassait les mouches fort empressées autour de sa personne, et de l'autre il comptait pieusement les grains d'un chapelet en bois de la Mecque, ornement obligé de tous les musulmans un peu notables. Hussein me parut un vieillard de soixante-cinq ans environ; ce qui reporterait la déroute des janissaires vers le milieu de sa vie, à l'époque où les forces morales et physiques de l'homme d'élite sont au grand complet. Sa figure, profondément jaune et assez semblable au revers des bottes d'un groom, est creusée par les ravages de la petite-vérole; mais ses yeux respirent l'énergie et les passions. L'ampleur de sa barbe parfumée et taillée avec soin ne contribue pas médiocrement à rendre son extérieur prévenant et gracieux. Son corps est extrêmement replet, mais il me fut impossible d'en déterminer au juste la dimension, l'étiquette musulmane ne permettant pas au pacha de se lever, ou seulement de décroiser les jambes, même en présence d'une dame. L'amabilité de Hussein ne se démentit pas durant le cours de l'entrevue; il me dispensa du baiser que toutes les personnes de notre compagnie étaient tenues d'appliquer sur sa main redoutable, et cette galanterie me toucha beaucoup, car le souvenir des janissaires m'en faisait apprécier la valeur.

Des chaises étaient placées vis à vis du sofa, et lorsque je me fus assise, mes regards commencèrent à se porter avec curiosité autour de moi. Tout un côté du salon était occupé, suivant la mode orientale, par un de ces longs divans qui vont d'une muraille à l'autre; c'était le côté des fenêtres. Les deux angles sont regardés comme les siéges d'honneur; le satin en est plus riche, et les broderies des coussins y tranchent sur le fond général du meuble. Le reste du mobilier de l'appartement se composait de véritables canapés français, recouverts d'un damas superbe, avec des tapis de Perse jaunes et pourpres. Le plafond était peint et doré à la manière turque, et les corniches étaient embellies de paysages à fresques, représentant des points de vue de Constantinople et du Bosphore, où les lois de la perspective et les règles du coloris et du dessin se trouvaient passablement violées. Deux rangs de serviteurs se tenaient debout, pieds nus, au fond de la salle, et on voyait leurs pantoufles empilées en dehors, près de la porte.

La conversation s'établit: Mme Lampugnani y étala ses connaissances de la langue turque avec une grâce qui, souvent, arracha de fins sourires au pacha. Notre entretien, au surplus, dont le drogman se réserva tous les frais comme tous les profits, ne roula guère que sur les lieux communs d'usage en pareil cas. Hussein nous demanda quel âge nous avions: c'était bien oriental.

— L'âge des roses, répondit énigmatiquement Mme Lampugnani.

A ces mots, la physionomie de l'ancien visir prit une expression mystérieuse: il fit un signe, et aussitôt on nous servit quelques flacons de la fameuse essence, que le pacha nous remit de ses mains, en assurant Mme Lampugnani que c'était la meilleure de la Turquie, et qu'il priait les dames de Londres de venir lui dire un jour ce qu'elles en pensaient. Cette galante recommandation d'amateur me plut beaucoup; car certaines Anglaises seraient capables de quitter le West-End, seulement pour aller prendre chez le pacha des flacons d'un parfum si absorbant. Cependant le juif karaïte, qui jusque alors s'était éclipsé derrière un grand vase de porcelaine de Chine, s'approcha fort respectueusement du sofa, et tâta le pouls de son altesse avec toute la grâce d'un médecin de Paris. Il paraît que notre vue avait donné un peu de fièvre au vieillard inflammable. Le docteur nous prévint qu'on allait raccourcir la cérémonie, parce que le pacha craignait une attaque de goutte. Cela signifiait que l'heure de prendre le café était venue. Quand on ne sait plus que dire dans une visite en Turquie, on boit du café; alors chacun, en vidant sa tasse, prépare son compliment d'adieu, et on puise dans la liqueur assez d'esprit pour se quitter avec politesse.

Nous vîmes donc entrer un domestique, portant par les deux anses une sorte de baquet couvert d'un voile de pourpre à riches crépines;

le voile enlevé, nous aperçûmes un charmant service en émail de Perse, incrusté de diamans et d'une forme élégamment baroque, avec des soucoupes d'or. Un esclave noir versait le café dans les tasses, qui étaient apportées aux convives les unes après les autres, chacune par un domestique différent. L'étiquette veut qu'on s'abstienne de boire la tasse entière; et comme la liqueur était excellente, j'en éloignai mes lèvres à regret, lorsqu'un mouvement extraordinaire se fit derrière moi dans le groupe des serviteurs qui formaient la haie en avant de la porte. C'étaient les femmes du pacha qui revenaient de la promenade. Plus polies que Louis XIV, elles n'avaient pas voulu se faire attendre.

Je confesse naïvement que mon cœur fut un peu ému quand je me sentis sur le point d'entrer même dans une très courte intimité avec des personnes de mon sexe, dont les mœurs, les habitudes, la langue, les idées et aussi la toilette diffèrent si essentiellement de tout ce que nous voyons au milieu des populations chrétiennes. Les trois épouses de Hussein, traînées sur des chariots arabes, précédées d'une façon de piqueur noir qui galopait ventre à terre, pénétraient alors dans la cour intérieure du harem, et descendaient à l'entrée de l'escalier de la galerie. Notre cortége reflua vers cette partie de l'édifice. Le noir sauta de son cheval, monta rapidement quelques marches, et nous fit une grimace horrible pour nous inviter à le suivre. C'est le chef des six eunuques attachés au harem, le personnage important de cet établissement. Sous les auspices de ce haut fonctionnaire, nous traversâmes la cour, et nous fûmes introduites dans un édifice parallèle à celui d'où nous sortions, et qui est occupé par les appartemens des femmes. La première créature humaine qui s'offrit à nos regards dans ce lieu sacré fut une soubrette, dont les doigts, garnis de bagues, préparaient le thé à l'anglaise, avec des tartines de beurre, comme dans une soirée de famille de la Cité. Quel désenchantement! Une personne voilée s'éclipsa à notre approche. Cette antichambre était remarquable par une foule de cages dorées qui pendaient du plafond, et dans lesquelles chantaient des serins de Canarie. Un magnifique piano à queue, de Pleyel, tenait là singulièrement sa place entre un faisceau d'armes égyptiennes et un jet d'eau en plein parquet, à la manière des habitations chinoises. Mon imagination poétique se remit en travail.

Le harem n'était pas tout-à-fait meublé comme le salon du pacha : les divans me parurent beaucoup plus bas ; ils étaient tous vides, à l'exception d'un seul où se tenaient accroupies et immobiles sur deux rangs les danseuses ordinaires de la maison ; car on a en Turquie des danseuses tout comme on a un frotteur à Londres. Les bayadères de Hussein étaient jeunes, petites, gaies, vêtues de basquines or et argent comme les bohémiennes qui sautent le fandango dans les carrefours de Madrid, mais pieds nus, avec de larges pantalons, et les paupières teintes en noir ; ce cercle livide décrit autour des yeux donnait à leurs figures une étrangeté dont l'expression devait s'étendre à leurs danses. Je ne me trompais pas. L'eunuque nous pria de nous asseoir, et le bal commença.

En 1828, une bayadère de Shiraz, appelée Touti, fut élevée, du rang le plus humble parmi les danseuses des rues, à la première place dans le sérail du roi de Perse. *Touti* est le nom d'un perroquet pour lequel les Hindous ont une profonde estime, et qui occupe toujours un emploi fatidique dans leurs romans de mœurs. La chronique rapporte qu'un grand monarque arménien entretenait dans le corps d'un Touti un *esprit* très amusant, qui, sous cet habit loquace, venait lui conter des histoires pour charmer les ennuis du trône. Cet esprit, ou *vetala*, n'avait point paru à la cour de Perse depuis longtemps, sans doute parce que la couronne est aujourd'hui fort douce à porter dans ce royaume ; il plut au monarque régnant de le retrouver dans la personne de la jolie nautch dont nous parlons, et comme les souverains de la Perse sont encore absolus, malgré les Russes et malgré les Anglais, la fantaisie du roi fut imposée à la nation. Touti régna dans ces derniers temps à Shiraz. La Taglioni de l'Orient fut pour ce prince « un océan où tous les fleuves de la pensée se précipitaient ; les empires de l'Inde et de la Chine ne valaient pas un éclair de ses yeux ; l'ondoyant cyprès imitait seul l'élégance de sa taille ; les fleurs du Nagacesera, les plus belles du Tropique, qui ornent le carquois de Camadéva, étaient moins belles que le duvet de ses joues ; elle était formée par les mains du Créateur avec la terre du paradis et l'eau de l'immortalité ; ses embrassemens ressemblaient aux caresses qu'un rayon lunaire prodigue au nuage sur lequel il s'endort, etc...»

Telles étaient les expressions emphatiques du Karaïte, en me donnant ces détails avec un feu que je m'étonnais de rencontrer dans un juif si ferré sur le Talmud... C'était pour moi une façon très agréable de me distraire en attendant que les épouses du pacha eussent quitté leur toilette de promenade et mis une parure digne de la réception qu'elles comptaient me faire. Entre femmes, on se pardonne et on comprend ces coquetteries. Le bal continuait sous mes regards, mais il était fort pâle et fort insignifiant ; on avait l'air de réserver les danses choisies pour l'heure de l'entrevue.

— La divine Touti mourut, ajouta le Karaïte en regardant madame Lampugnani comme s'il eût cherché des larmes dans nos réponses, la divine Touti mourut, et le chagrin blanchit les cheveux du roi de Perse, qui était un brun, dans la première nuit fatale dont cette perte fut suivie. On a élevé à la bayadère un tombeau magnifique aux portes de Shiraz ; les ministres ont dû souscrire pour ce monument, comme s'il était d'utilité publique. Les prunelles de Touti, douces comme les yeux de l'antilope, et ses lèvres parfumées comme les feuilles de l'amru, se fermèrent au milieu du deuil et des gémissemens de toute la monarchie. On répéta en son honneur les vers célestes de Feredd-ed-Din Attar, le Lamartine et le Byron de la Perse, et sa délicieuse romance, *Gulrohk et Cosru*, fut chantée autour du sépulcre, avec accompagnemens sinistres de *tamtam* et de *barbut*. A cette époque, Hussein-pacha était dans l'Anatolie. Un négociant de Tiflis lui vendit le *churk* (lyre) de Touti, qu'on avait volé au roi de Perse dans les troubles inséparables d'une catastrophe si cruelle, chez un mari amoureux dont les domestiques ne partagent pas la douleur. Vous serez admises bientôt à toucher et même à entendre cette guitare, débris d'une existence si pittoresque et si gracieuse !...

Le Karaïte se tut ; nos petites danseuses venaient d'interrompre leur exercice et de se rapprocher du divan pour qu'on examinât leur costume. C'était le même que portait la belle Touti lorsqu'un nouveau *calife de Bagdad*, se promenant entre chien et loup dans les rues de Shiraz, prit cette femme parmi les almés de carrefour qui faisaient des ronds de jambe pour les oisifs des caravansérails ; on croit lire l'histoire de madame du Barry et de Louis XV. Mes lectrices comprendront d'ailleurs en quoi la toilette des bayadères de Hussein excitait ma curiosité ; c'est une affaire de parti. Nous fûmes aidées dans cet examen par le Karaïte, par son ami le secrétaire de la douane, et par une vieille duègne qui se montra tout d'un coup, et que les eunuques nommaient *la mère des filles*, à peu près une *camarera-mayor*. Les couturières de Paris n'auraient pas mis dans cette grave appréciation le jugement dont nous fîmes preuve, et les correctifs qu'il plut à madame Lampugnani d'indiquer soulevèrent des paroles d'enthousiasme que je regrettais beaucoup de ne pas entendre. Dans ce moment, le noir me pria, par un geste fort naturel, d'ôter mes brodequins. Un petit air de viole résonna dans la chambre. Les femmes de Hussein étaient prêtes à nous recevoir.

Pour attirer davantage les regards des sultanes, madame Lampugnani s'était habillée entièrement en deuil, tandis que moi, j'avais eu soin de me vêtir d'une manière très voyante. Nous entrâmes dans une pièce où se tenait isolée la favorite du pacha ; elle n'est pas précisément l'épouse en titre, car Hussein a deux femmes légitimes ; mais celle-ci possède toutes les affections du maître, et elle en est digne ; quant à la beauté, on trouverait difficilement une personne plus charmante. C'est une esclave grecque ; on lui donne vingt ans ; taille, peau, mains, jambes, chevelure, sourire, dents, yeux, tout semble admirable dans cette femme. Elle était assise en face de la porte sur une ottomane ; mais, à notre arrivée, elle se leva, et nous invita d'une voix douce à prendre place, en nous disant :

— Que votre entrée soit bénie, et puissiez-vous rester aussi longtemps qu'il vous plaira !...

La blancheur de son teint et le bleu clair de ses prunelles lui donnaient plutôt l'apparence d'une jolie Française que d'une odalisque. Elle avait même le nez retroussé, que Marmontel vola dans ses *Contes*, sur la figure des Parisiennes, pour le joindre à la physionomie de sa Roxelane. Le Karaïte nous dit à voix basse, en italien, que nous devions être flattées que Zulekha eût interrompu sa promenade ; car l'orgueil et la domination de son caractère ne cèdent qu'aux volontés homicides du pacha. La belle Grecque mit, du reste, de l'exagération dans ses civilités, assurément pour détruire la mauvaise opinion qu'elle nous supposait avoir de son genre d'esprit ; elle toucha légèrement, en signe d'amitié, mon sein, mes lèvres et ma poitrine, et m'abandonna sa main lorsque je l'eus baisée. C'était une main charmante, et le vermillon dont les doigts étaient peints à leur extrémité rendait encore sa blancheur plus éblouissante.

Zulickha était mollement assise sur une pile de coussins en satin bleu ; elle portait autour de son *fez* un voile de gaze noire, dont les plis cachaient entièrement sa chevelure, mais qui était si chargé de diamans, que sa coiffure lançait des flammes de tous côtés et ajoutait à l'éclat surnaturel de ses yeux. Le voluptueux désordre de sa pose, à l'angle du divan, ne me permit pas, non plus que chez le pacha, de saisir l'ensemble rigoureux de la toilette de la favorite ; cependant j'aperçus, à la dérobée, des jupons de satin bleu et de brocart d'argent, au-dessous d'une magnifique pelisse en drap de pourpre, bordée de martre zibeline ; ses mules étaient d'une étoffe d'or, émaillée de perles, mais cette chaussure ne couvrait que le bout des pieds nus sur une largeur d'un demi-pouce ; quand Zulickha marchait, elle était obligée de retenir sa babouche par le gros orteil et le premier doigt.

La conversation fut plus animée que dans la chambre un peu politique de Hussein ; je vis bien que Zulickha était sentimentale. Après différentes questions et réponses fort vagues, nous en vînmes à l'amour : et quelle ne fut pas ma surprise, d'entendre la prisonnière d'un harem raisonner sur l'amour absolument comme la petite-maîtresse la plus indépendante de Bath ou de Vienne ! Zulickha, très instruite pour son rang et pour son état, avait lu les poètes persans ; elle avait lu le Gelaleddin, surnommé le *Moolah of Room*, le Balzac du Korassan : elle connaissait également la collection des Menesvi ; les *Cinq Trésors*, de Nizami ; le *Khamsah*, de Hatifi ; enfin toute la littérature de Shiraz.

Je pris congé de Zulichka et nous passâmes à la seconde favorite.

Celle-ci, qu'on nomme Shirin, n'est pas une Hydriote comme sa rivale, mais une Circassienne. Il y avait dans sa toilette une infériorité légère, preuve que cette beauté n'occupe réellement que la deuxième place dans le cœur si bien rempli du pacha. Sa pelisse était néanmoins de velours noir, à lames d'or ; dans le voile de gaze, nous aperçûmes moins de diamans que de fleurs naturelles : cela était d'un gracieux tout oriental. Elle me parut aussi blanche, aussi purpurine que Zulickha, mais plus maigre, et d'une langueur qui accusait une mauvaise santé. Les yeux de Shirin avaient le même éclat, la même limpidité que les prunelles de Zulickha, mais aussi une mélancolie profonde, quelque chose des femmes vaporeuses de Coleridge et de Southey ; un lakiste en serait devenu fou, et si jamais leurs disciples s'égarent à Widdin, je redoute le sort du pacha. Shirin, quoique moins rompue aux mines françaises que sa rivale, fut cependant plus amicale, plus sans façon avec moi et madame Lampugnani ; elle se mit au piano en s'accroupissant sur une pile de carreaux qu'elle jeta du divan avec les folâtreries d'un enfant, et nous joua l'ouverture de la *Violette*, arrangée par Herz, d'une manière aussi parfaite qu'un premier prix du Conservatoire. En frappant le dernier accord, elle me présenta sa chibouque ornée de diamans, et demeura stupéfaite quand je lui fis répondre par madame Lampugnani que ma bouche ne savait pas aspirer la vapeur du tabac. Alors elle me proposa de visiter sa galerie de tableaux : c'était une petite chambre où quelques toiles à l'huile et une douzaine d'aquarelles couraient les unes après les autres sur les matelas d'un divan circulaire. Il y avait des Bonington, des Lawrence, des Decamps, un délicieux Watteau, et même une esquisse fantastique de Martyn, achetée à la vente de M. Canning.

La touchante Circassienne, voyant que la chibouque me répugnait trop, me fit servir du café dans un bol d'argent, recouvert, selon l'usage, d'un superbe cachemire. Soit que ses humeurs noires eussent été dissipées par le moka, soit qu'elle voulût, sur la fin de la visite, redoubler de prévenances et de caresses, Shirin devint d'une familiarité fort douce. C'est alors que je m'aperçus que sa toilette, pour être moins splendide, n'était pas moins riche que le costume de Zulickha : elle avait réellement sur son corps un trésor en diamans ; un collier de trois rangs de perles fines entourait son cou de neige, et plusieurs châles de Perse, d'une grande valeur, lui ceignaient la taille ; ses doigts de pieds étaient, comme ceux de la main, teints de vermillon ; des bagues brillantes relevaient l'éclat de sa peau, et enfin un camée antique, précieux travail pour un amateur de médailles et de sculptures, retenait sur la gorge les plis de sa robe avec la précision classique d'une toge latine.

La troisième épouse de Hussein ne touchait pas du piano, elle faisait de la tapisserie. Son costume, des pieds à la tête, était entièrement couleur de rose, avec la même profusion de diamans et de perles. Elle avait à ses côtés, sur un tapis, un charmant enfant, Ali-Bey, qui est son fils, et qui ne ressemble pas mal à un *poussah* chinois. Plein d'esprit et de gentillesse, ce petit garçon, malgré la difficulté où nous étions de nous faire entendre mutuellement, me divertit beaucoup par sa pantomime expressive ; elle remplaçait très bien pour moi l'idiome turc. Sa mère, voyant combien il m'avait plu, se prit d'une belle amitié pour moi, et détachant une guitare du plafond, me chanta une romance de Balfi, le compositeur chéri des femmes de Londres, sur un air composé par ce musicien pour l'infortunée madame Crescini, morte dernièrement à Riga, comme elle revenait de Pétersbourg. La romance de Balfi est faite pour un contralto, et la troisième épouse du pacha, Léila, avait précisément ce genre de voix, qui s'accordait avec les tresses brunes de sa chevelure et les tons ambrés de son cou.

Léila me captivait ; ses accens rappelaient, à s'y méprendre, la malheureuse cantatrice qui faisait les délices du salon de lady Durham, en 1836 ; j'étais charmée, lorsqu'on annonça la véritable favorite d'Hussein, celle qui règne au-dessus des trois épouses, la douce et incomparable Cocila. Près d'un soleil aussi radieux, Shirin, Zulickha et Léila n'étaient que des étoiles filantes. Je n'entreprendrai pas de décrire cette gazelle du sérail de Widdin. La *mère des vierges* marchait devant la favorite avec un trousseau de clefs à la main. A un signe de Cocila, cette respectable matrone ouvrit un cabinet particulier, dont la porte était dissimulée par une psyché d'assez mauvais goût, et dans lequel étaient pendus les châles consacrés aux bayadères du harem, ainsi que des pantoufles de velours. C'était le préliminaire du bal définitif, dont les premières danses ne nous avaient pas singulièrement diverties ; on réservait quelque chose d'imprévu pour le moment des adieux. En effet, Cocila, suivie de ses rivales, de madame Lampugnani, de tout le cortége des femmes, de moi et du sérail, se dirigea vers le grand salon par lequel nous étions entrées dans le harem. Nous y reprîmes nos places sur les divans ; la musique ne tarda pas à charmer nos oreilles. Je crois qu'il serait difficile d'imaginer un plus étrange charivari.

L'orchestre se composait de six jeunes filles, accroupies en rond sur un sofa et chantant un lai plaintif, accompagnées de tambourins et dandinant en même temps leurs corps de droite à gauche, comme se balancent des peupliers agités par le vent. Dans la galerie, à l'entrée du salon, se tenait solennellement la *mère*, qui distribuait avec gravité aux danseuses les babouches de velours et les châles qu'elles tortillaient sur-le-champ en ceinture autour de leur taille, entrelaçaient dans leur chevelure, ou laissaient flotter sur leurs épaules. Bientôt les castagnettes retentirent ; les doigts brillaient et claquaient dans l'air comme des sonnettes de métal. C'est alors que la Taglioni de la bande, parée d'un habit court et jaune, et d'un pantalon écarlate brodé d'or, l'œil étincelant de plaisir, s'avança devant nous en exécutant différentes poses où le *corps faisait plus de frais que les pieds* (1). Elle fut rejointe par deux de ses compagnes, et toutes les trois, se guidant sur les chants de l'orchestre et sur le son du tambourin, dansèrent un pas qui n'était, à peu de chose près, que le fandango. A chaque nouveau sujet qui venait rejoindre les jeunes filles entraînées déjà par la musique, leur extase semblait augmenter. Je partage entièrement l'opinion de lady Mary Wortlay Montague ; rien de plus gracieux que ces ballets, et il est faux que le spectacle en soit indécent pour une femme. Tandis que le *crescendo* des tambourins ravissait les nymphes de Cocila, l'eunuque noir parut, et nous avertit que le steamer se préparait à continuer sa route. Aussitôt les danses furent interrompues, les femmes de Hussein nous entourèrent avec les marques les plus vives de regrets, et notre costume obtint le dernier hommage.

Toutes ses parties devinrent successivement l'objet d'un examen rapide, mais attentif : le cercle était connaisseur. Ce qui excita au plus haut degré la surprise et les cris de joie des femmes du harem, le croirait-on ? ce furent mes gants. Aucune d'elles ne parvint à les mettre, non point que leurs doigts fussent trop grands, mais leur gaucherie était extrême, et leurs mains n'avaient pas la forme ou le pli qui convient pour subir à volonté l'étroit emprisonnement d'une peau cousue. Le petit Ali-Bey fut le seul qui réussit à fourrer sa main dans un gant, qui fut impitoyablement rompu ; mais je lui pardonnai ce tort en faveur des cachemires que sa mère me força d'accepter, et que j'eus la faiblessse de prendre. Il fallut enfin se séparer ; les *salams* recommencèrent de part et d'autre, les baisers ne manquèrent pas, et le Karaïte en eut sa part. Pour un homme qui lisait le Talmud, je le trouvais bien familier avec les femmes du harem ; il

(1) Ces mots soulignés se trouvent en français dans l'original.

est vrai qu'il était médecin de la maison. Ce qu'il y eut de plus curieux dans la cérémonie des adieux, ce furent les doléances et les mines du vieil eunuque noir, qui batifolait avec les dames comme un don Juan de la côte d'Afrique. Tout le monde se mit aux fenêtres pour voir le steamer fuir avec majesté sur les flots du Danube. Cocila fut la dernière qui se laissa voir, et elle agitait encore son écharpe de pourpre, m'envoyant des baisers avec la main, quand les créneaux de la forteresse disparurent à nos yeux.

Je me retrouvai seule avec madame Lampugnani et le Karaïte; la scène orientale dans laquelle nous venions de jouer un rôle nous éblouissait toujours de ses rayons.

Mais ce qui fut humiliant pour moi, c'est l'indifférence avec laquelle ces petites-maîtresses accueillirent des nouvelles qui nous semblent fort importantes au-delà du Danube. Je croyais me rendre très intéressante en décrivant les merveilles du couronnement de la reine Victoria. Quelle fut ma surprise de voir que les houris du pacha ne savaient pas bien de qui je voulais parler! Mais pendant la danse, la duègne, en buvant son café, me demanda, d'un air grave, s'il était vrai que Napoléon était mort à Sainte-Hélène?

Pour adoucir mes regrets, le Karaïte me raconta l'histoire de Cocila, qu'il ne m'avait pas été possible d'entretenir avec le même soin que ses compagnes. Ce roman prouve à quelles singulières traverses une femme de l'Orient, malgré la retraite apparente de sa vie, est souvent exposée.

Cocila, originaire de l'Inde, et du mystérieux sang de Vishnou, n'avait pas encore quinze ans, et habitait Moscou, vers l'époque où les Français y entrèrent. Elle était une de ces jeunes bohémiennes si remarquables, dont les grâces, l'amabilité et les attraits irrésistibles doivent paraître fabuleux à quiconque ne les a pas vues dans cette ville fantastique. Placée sur les limites de l'Asie et de l'Europe, Moscou sert de refuge à toutes les familles indigènes des bords du Gange que diverses aventures poussent au-delà de l'Himalaya, vers les frontières septentriosles de l'Hindostan. Les bohémiennes, ou *nautch*, ou *bayadères*, qui viennent furtivement y apparaître, comme des génies des *Mille et une Nuits*, sont, pour la plupart du temps, des prêtresses de Vishnou, dont le cœur fut assez faible pour trahir les lois de Vesta, si rigoureusement vengées dans l'ancienne Rome, et que les brahmines font respecter par les plus horribles supplices. La séduisante Cocila était arrivée à Moscou depuis un an, avec une troupe de danseuses de sa mystérieuse tribu, lorsque Napoléon s'empara de la ville incendiée, et établit son quartier-général au Kremlin. Épouvantés par la victoire de la Moskowa, et croyant que les Français étaient un peuple surnaturel mangeant de la neige et chevauchant sur des dragons ailés, les compagnons hindous de la bayadère avaient décampé et fui comme des gazelles timides vers la patrie de Brama. La fille de Vishnou était restée seule, avec un nègre, dans une demeure solitaire, aux portes de la ville, mais entourée de toutes les commodités du luxe, et il lui avait été facile d'obtenir, en sa qualité de danseuse et d'étrangère, un sauf-conduit de la part des autorités militaires de l'armée française.

Peu de jours après l'installation de l'empereur au Kremlin, un jeune officier du corps du général Delzons, instruit par quelques juifs opulens qui étaient en rapport d'intérêts avec Cocila, et recommandé d'ailleurs par ces obligeans pourvoyeurs de la conquête, se rendit plusieurs fois nuitamment au gîte de la bayadère, situé, comme nous l'avons dit, dans un faubourg écarté, et que les flammes de Rostopchin n'avaient pas atteint.

Les visites du Français furent d'abord sans résultat. Un soir qu'il avait été plus pressant :

— Écoute, Léonard, dit Cocila, suis-moi... fuyons, fuyons!... ne nous quittons plus... A cette condition seule je reconnaîtrai que tu m'aimes!...

Le Français, amoureux fou, tenait fort peu à la grande armée, pourvu qu'il fût heureux; il accepta la proposition de la bayadère, il prit le costume oriental, se teignit le visage, et dit adieu à sa patrie comme à son épée. Cocila obtint un sauf-conduit, par l'intermédiaire du juif, par lequel on lui permettait de passer à Pétersbourg avec tous ses domestiques, au nombre desquels le lieutenant Léonard était compris. Ils partirent tous deux, plus passionnés que jamais, pour Pétersbourg, où Léonard résida près de seize ans sous les vêtemens orientaux et avec le titre de frère de Cocila. La bayadère exerça dans la capitale de toutes les Russies le métier qu'elle exerçait dans Moscou : devineresse pour les femmes, enchanteresse pour les hommes, se faisant payer fort cher par les unes, n'accordant rien aux autres. Léonard lui-même, bien qu'il fût récompensé de son dévoûment, n'avait aucun empire sur cette créature mystérieuse, dont l'existence antérieure resta, au surplus, toujours un secret impénétrable pour lui. Durant cette longue vie en commun, la passion du Français ne se démentit pas, ni la beauté de Cocila, bien qu'elle fût parvenue à trente ans. Vers l'époque où commença la guerre de la Russie contre la Porte, le gouvernement moscovite donna l'ordre à Léonard de rejoindre les armées concentrées sur la frontière turque pour y servir d'interprète. Cet ordre tomba comme un coup de foudre sur les amours si constantes du lieutenant; mais il n'y avait pas moyen de désobéir, sous peine de trahir un incognito si longtemps gardé et qui faisait toute la sécurité de leur liaison.

La résolution de Cocila fut bientôt prise : elle prit des habits d'homme, laissa à Pétersbourg ses richesses et ses domestiques, n'emmena que son nègre favori, et suivit Léonard dans les lignes de Brahiloff, au siége de Schumla. Mais dans une reconnaissance, les deux amans, s'étant trouvés au milieu des avant-postes avec un escadron de lanciers, furent enveloppés par un millier de spahis turcs : Léonard expira, haché de coups de yatagan, avec plusieurs officiers russes; Cocila fut sauvée par son noir, mais faite aussitôt prisonnière et soigneusement épargnée par les musulmans, qui la prenaient encore pour un bel adolescent à peine sorti de l'enfance. Hussein obtint facilement que cette proie lui fût cédée, et depuis ce moment elle fait partie de son harem. Le noir que vous avez vu est le nègre qui a été si romanesquement fidèle à sa fortune.

(*Revue britannique.*)

L'HOMME ET L'ARGENT (1).

(Tel est le titre d'un livre intéressant, habilement conduit, simplement et énergiquement écrit, de M. Emile Souvestre. Ce roman, qui mérite et qui doit obtenir les sympathies de toutes les âmes honnêtes, est une critique de l'amour de l'argent, cette soif immorale qui veut s'assouvir à tout prix, même en ruinant l'homme probe et industrieux dont le travail est la seule ressource et la seule fortune. — Dans le fragment que nous empruntons à cet ouvrage éminemment utile, nous voyons en présence les deux personnages principaux de l'action : l'industriel honnête homme, Severin, le papetier de la vallée de Penhôat, en Bretagne, et son effronté concurrent, Gaillot, le banquier parisien, qui à force d'or a élevé autel contre autel, a détruit le crédit de son antagoniste, et a fini par l'écraser. Bonheur, réputation, Severin a tout perdu; Gaillot a acheté des créances qui, non payées à l'échéance, doivent consommer la ruine du malheureux Severin. C'est lorsqu'il a acquis cette certitude, que, pour en finir avec le sort, Severin se résout à aller trouver son ennemi. — Ajoutons, pour l'intelligence complète de ce qui va suivre, que le neveu de Gaillot, Elie de Beaucourt, aime la jeune et belle Anna, fille du papetier. Rien de gracieux, de naïf et de suave comme l'amour de ces deux jeunes gens, si purs au milieu de la corruption et des intrigues qui les environnent. Hâtons-nous aussi d'avertir le lecteur que c'est à tort que Severin va croire sa fille coupable : l'aveu d'Anna est celui d'une passion cachée que sa candeur lui fait apparaître comme une faute.)

Ce jour-là même, Gaillot donnait à dîner. La compagnie était nombreuse, les vins précieux circulaient, et la gaîté devenait plus bruyante, lorsqu'un bruit de voix qui se querellaient se fit entendre. Un valet, qui semblait vouloir arrêter quelqu'un, entra; au même instant, Severin parut sur le seuil; il était pâle et souillé de boue, et la pluie ruisselait de ses cheveux blanchis.

A sa vue, il se fit un mouvement parmi tous les convives. Gaillot, qui avait commencé une dissertation sur les vins qu'il faisait goûter, s'arrêta court et reposa son verre sur la table en pâlissant.

Tout entier à ses préoccupations, Severin ne remarqua point le trouble qu'avait excité sa présence. Il s'avança vers le banquier, comme s'il n'eût aperçu que lui.

— Il faut que je vous parle, monsieur, dit-il d'un accent calme et profond.

Presqu'au même instant, ses yeux tombèrent

(1) 2 vol. in-8°, chez Charpentier, libraire, rue des Beaux-Arts, 6.

sur les convives assis près de Gaillot, et il parut remarquer, pour la première fois, que celui-ci n'était point seul; il se découvrit alors lentement, et laissant voir son front devenu chauve en quelques jours :

— Pardon ! messieurs, dit-il, j'ai dérangé votre joie.

— En effet, répondit le banquier qui s'était déjà remis, votre affaire n'est pas, je pense, si pressée qu'on ne puisse la remettre, et.... si vous voulez nous tenir compagnie...

— J'attendrai, dit Severin en croisant les bras avec calme.

Gaillot sembla consulter du regard ses convives embarrassés, but pour se donner une contenance, et se décidant enfin :

— Allons, dit-il avec effort...., puisque vous le voulez absolument !... je prie ces messieurs de m'excuser...

Il se leva et passa avec le fabricant dans une pièce voisine.

— Je suis à vos ordres, dit-il en montrant à celui-ci un fauteuil.

Mais Severin resta debout. Gaillot, qui tenait à se donner l'air assuré, s'assit.

— Je viens confesser mon erreur et reconnaître votre supériorité, monsieur, dit Severin.

— Comment ? demanda le banquier avec étonnement.

— J'ai refusé de vous croire quand vous m'avez averti que l'argent était plus fort que l'homme ; j'ai voulu opposer mon intelligence à vos richesses, ma science à votre habileté ; j'ai pensé qu'il fallait chercher le gain du travail dans le travail même, et que le seul moyen d'obtenir le succès était de le mériter !... J'étais un enfant, et ma ruine a puni ma crédulité.

— J'ai toujours regretté que, dans le principe, nous n'ayons pu nous entendre, dit M. Gaillot.

— C'est ma faute, monsieur ; j'aurais dû comprendre que nos industries, à nous autre gens de peu, ne vivaient que par votre tolérance, et que le jour où notre place vous faisait envie, nous n'avions qu'à prendre nos enfans par la main et partir. Les conquérans d'autrefois expropriaient le travailleur par le fer, vous l'expropriez par l'or. Le progrès est là. En soldant au lieu de *bravi* un avoué subtil, vous pouvez nous égorger au nom de la loi, car notre existence, notre repos, notre honneur, tout est à votre merci.

Mais qu'importe, après tout? ajouta-t-il en voyant que Gaillot ouvrait la bouche pour répondre ; ce qui est n'est mal que pour ceux qui en souffrent, et, comme parties intéressées, ceux-là ne doivent point être écoutés. Dans notre société nous n'avons le droit de nous plaindre que de ce qui ne nous blesse pas; aussi n'est-ce point pour discuter la légitimité de ma ruine que je suis venu, monsieur, mais pour savoir jusqu'où vous voulez qu'elle aille.

— Je ne comprends pas bien comment je puis avoir une part si importante dans vos affaires.

— Oh ! de grâce, monsieur, point de détour, dit Severin avec impatience, si ce n'est pour moi, que ce soit pour vous ! Songez que vos convives vous attendent et que chaque faux-fuyant laisse refroidir un plat. A quoi bon, d'ailleurs, cette dépense d'habileté contre moi ? Ne m'avez-vous pas les poings liés et la gorge tendue à votre couteau ? A quoi vous servirait la ruse désormais ? et quel escompte vous rapporterait le plus adroit mensonge ? Ne croyez-vous pas que vous devez être franc, ne fût-ce que par économie de temps ?

— Encore faudrait-il savoir ce que vous demandez, dit sèchement Gaillot.

— A la bonne heure.... Voici, monsieur. Vous avez pour quatre-vingt-dix mille francs de billets signés de moi ; en exigeant leur paiement aux échéances, vous pouvez me forcer à déposer mon bilan. Je sais que la faillite d'un concurrent est chose heureuse, c'est comme la mort d'un adversaire pour un duelliste ; c'est, en même temps, une vengeance et un avertissement ; puis, dans le commerce, la honte des autres vous tient lieu de bonne réputation. Elle vous rehausse par comparaison. C'est une ombre qui fait ressortir un honneur trop pâle peut-être sans cela. Mais, dans cette circonstance, je ne puis faillir sans vous exposer à perdre une partie de votre créance ; ce que je veux donc, c'est savoir si vous tenez assez à l'éclat de ma chute pour la payer aussi cher.

— J'entends, dit Gaillot, qui avait réfléchi pendant que Severin parlait; vous voudriez faire votre liquidation à l'amiable, dans l'intérêt de votre réputation et de vos créanciers, que vous désirez payer intégralement.

— Et je le puis, monsieur, en obtenant du temps.

— Je le sais. Vous avez pour soixante mille francs de produits fabriqués, trente-cinq mille francs de matières premières, cinquante-cinq mille francs de recouvrement à diverses époques ; total, cent cinquante mille francs. En supposant que le moulin et les terres représentent une somme égale, votre actif l'emporte sur votre passif d'une vingtaine de mille francs.

— Vous êtes singulièrement au courant des affaires des autres, dit Severin stupéfait.

Gaillot fit un sourire narquois.

— C'est le seul moyen de bien connaître les siennes, répondit-il.

— Alors, monsieur, vous voyez que je puis faire honneur à tous mes engagemens.

— En estimant les terres et le moulin à cent cinquante mille francs !...

— On m'en a offert deux cent mille !...

— Avant mon établissement, sans doute; mais maintenant qui voudrait acquérir ? Prendre votre place serait s'exposer au même sort que vous : car, moi, je reste là, et les conditions de la lutte ne changent point pour votre successeur.

— A moins que ses ressources ne soient égales aux vôtres, monsieur.

— Alors mon intérêt est de l'empêcher de venir. La difficulté est vraiment là. Vous ne pouvez vous libérer qu'en vendant votre usine, et pour le faire avantageusement, vous me demandez du temps. Mais, si l'acheteur a peu d'argent, il ne se présentera point, parce qu'il ne pourrait soutenir ma concurrence ; s'il en a beaucoup, c'est moi qui ne pourrai soutenir la sienne, et je dois l'éloigner. De toute manière, la vente est donc impossible pour vous ou dangereuse pour moi ; tandis que, si je vous mets en faillite, je sors de suite de cette incertitude, et je vous force à vendre immédiatement au premier venu, qui transformera votre usine en laminoir ou en moulin à farine.

— C'est juste, dit Severin, que le raisonnement du banquier avait paru frapper ; je le vois maintenant, ce n'est pas seulement mon industrie que vous avez détruite, c'est l'instrument que vous avez brisé dans mes mains. Je croyais n'avoir perdu que la moisson, et vous me prouvez que, grâce à vous, le champ est devenu stérile. Que faire alors, monsieur, de ce que vous m'avez laissé ? Apprenez-moi, au moins, comment je puis consommer ma ruine sans nuire à personne. Il y a tant de moyens de fausser sa parole, n'en connaissez-vous aucun de la tenir ? Puisque, de nos jours, la probité est plus difficile que le vol, conseillez-moi ; mettez pour une fois votre habileté au service d'un ami qui voudrait payer ce qu'il doit, fallût-il vendre son sang jusqu'à la dernière goutte.

— Le banquier laissa glisser vers Severin un regard sournois qui riait sous sa paupière.

— Il y aurait un moyen, dit-il, mais vous avez espéré sans doute sauver quelque chose de ce naufrage, et il faudrait vous dépouiller complétement.

— Je suis prêt, monsieur, dit le fabricant : dites, dites, que je sorte seulement de cet abîme d'incertitudes ; que je puisse quitter la maison où j'ai été heureux trente années, le bissac de mendiant sur l'épaule, mais la tête haute et ne craignant la rencontre de personne : je ne demande point autre chose.

— J'achèterai votre moulin, dit Gaillot d'un ton indifférent.

— Vous ! s'écria Severin en tressaillant.

— Pourquoi pas ?

— Mais que ferez-vous de deux papeteries ?

— Ce sera un acheminement à en avoir davantage. J'ai calculé qu'aucun pays ne valait la Bretagne pour cette fabrication : cours d'eau, matières premières, économie de la main-d'œuvre, commodité du transport, tout m'y favorise. Vous avez ici vingt papeteries, mais qui manquent de capitaux ; avant deux ans, j'aurai fait fermer celles que je n'aurai point achetées.

— Ah! je comprends, dit Severin ; c'est un monopole qu'il vous faut : vous voulez être le fermier général d'une grande industrie !... Vous avez commencé par moi la ruine de vingt familles dont il vous faut le pain pour faire vernir vos équipages ; les sacrifices ne vous ont rien coûté, parce qu'il fallait que je servisse d'exemple : en écrasant d'abord le plus fort, vous avez pensé que les faibles se montreraient moins rebelles !... Mais que n'exigez-vous que je publie moi-même ma ruine comme une leçon et un avertissement, monsieur ? Que ne me gardez-vous ici comme ces rois vaincus que les anciens conquérans conservaient en cage pour effrayer les autres ? Voyons, que demandez-vous ? qu'exigez-vous de moi ? J'écoute.

Et le fabricant s'assit en croisant les bras sur sa poitrine, comme s'il eût voulu y comprimer l'indignation.

— Vous exagérez tout, dit Gaillot avec une fausse bonhomie ; je ne suis point si diable que vous me faites.

— Vos conditions, monsieur ? répéta le père d'Anna.

— Les voici. Vous avez hâte d'en finir, dites-

vous? eh bien, je vous propose de me substituer en votre lieu et place, et de me charger de votre liquidation, en vous assurant quittance générale de vos créanciers.

— En effet, dit Severin avec un sourire amer, vous pourrez obtenir des transactions que je n'oserais proposer, des atermoiemens qu'on me refuserait; l'affaire, difficile pour moi, peut être profitable pour vous : je comprends.

— Acceptez-vous ?

— J'accepte, monsieur; ensuite ?

— Je prendrai le moulin pour cent mille francs, qui seront imputés en déduction de ma créance.

— Prenez, monsieur; il est juste que le vaincu paie les frais de la guerre.

— Vous me reconnaîtrez la propriété exclusive des différentes machines de votre invention qui s'y trouvent.

— Soit, dit Severin, dont l'impatience devenait visible. Le cerf est abattu, il faut que la curée soit complète. Après les membres, le cerveau : tout vous appartient. Demandez des brevets pour ce que j'ai inventé; faites de ces découvertes, qui m'ont coûté trente années d'études, les épingles d'un marché; défendez-moi même d'en essayer d'autres; après l'instrument, prenez-moi la pensée : ne suis-je pas dans votre main, et ne vous ai-je pas dit que j'étais à votre merci ? Allons, monsieur, votre dernière condition ?

— Vous devez la deviner, dit Gaillot avec une apparente simplicité; vous êtes un fabricant trop habile pour que je ne craigne pas de votre part une concurrence directe ou indirecte, tant que nous serons l'un près de l'autre.

— Eh bien ? demanda Severin.

— Eh bien..., ce que je désire est sans doute d'accord avec vos projets...

— Enfin ?

— Enfin..., je voudrais que vous prissiez l'engagement de partir sur-le-champ.

Severin se leva d'un élan.

— Assez..., assez..., dit-il d'une voix tremblante; j'ai tout écouté jusqu'ici avec calme, je me suis contenu, j'ai écrasé mon cœur sous mes poings pour l'empêcher de se révolter : vous m'avez demandé ma fortune, j'ai donné; mon industrie, j'ai donné encore; mes découvertes, j'ai donné toujours, et cela ne vous suffit pas ! Maintenant, vous osez me demander ma liberté...; vous ne voulez pas même me laisser ce qu'on laisse au dernier mendiant, le droit de souffrir où il veut ! Vous me chassez d'ici, vous ! vous qui êtes arrivé d'hier, qu'on ne connaît pas; qui n'avez fait jusqu'à présent que remuer des pierres, abattre des arbres et briser des existences; vous qui n'avez, dans ce coin de terre, que de l'argent, quand moi j'y ai tous mes souvenirs, quand j'ai vu ceux que j'aime y naître ou y mourir ! Ah ! c'est trop; faites valoir vos droits, monsieur : vos poursuites valent mieux que vos faveurs.

En parlant ainsi, Severin s'avançait vers la porte. Gaillot l'arrêta.

— Vous ne m'avez point laissé achever, dit-il.

— J'en sais assez.

— J'ai une autre proposition.

— Je ne veux point la connaître.

— Ecoutez-moi, vous dis-je.

— Non.

— Mais...

— Adieu, monsieur.

— A votre aise, s'écria Gaillot en le laissant aller. Vous ne voulez point m'entendre jusqu'au bout, vous vous emportez avant de m'avoir compris; faites !... Une fois déjà vous avez rejeté mes offres, et vous voyez où ce refus vous a conduit. Je pouvais vous fournir un moyen de vous tirer d'affaire, de recommencer votre fortune...; mais vous êtes le maître de vous perdre... : puissiez-vous seulement, monsieur, ne point vous repentir d'avoir volontairement condamné votre fille à la misère.

A ces derniers mots, prononcés d'un accent sérieux, le fabricant, qui allait sortir, s'arrêta comme frappé au cœur. Il est des noms et des souvenirs qui, jetés au milieu des plus vives colères, les éteignent subitement. Le cœur de Severin était, d'ailleurs, pareil à une coupe pleine que le moindre choc fait déborder. Se défiant de lui-même, comme tous les malheureux, les sentiments ne faisaient que traverser son âme, et n'y trouvaient point d'attaches. La persévérance n'est que la continuité de l'espoir, et l'homme qui n'attend plus le succès flotte à toutes les émotions du découragement ou de la crainte. En entendant le nom de sa fille, le gonflement d'indignation que la proposition du banquier avait soulevé chez lui retomba, et il fut saisi d'un attendrissement si profond qu'il se sentit près de pleurer.

Gaillot remarqua cette émotion.

— Allons, dit-il en prenant Severin par la main et le ramenant, point d'enfantillages; soyons calmes et entendons-nous une fois.

— Ce que vous faites est d'un homme sans cœur, monsieur, dit le fabricant les yeux baissés et d'une voix plus triste qu'indignée. Quand je veux sortir, vous me jetez le nom de ma fille en travers de cette porte; après vous être armé contre moi de mon malheur, vous vous armez de mes affections, vous en faites un moyen de transaction; vous me rappelez cruellement le sort qui menace une enfant que j'aime, pour m'enlever même le choix de mes douleurs !... Eh bien, monsieur, soyez content; vous m'avez envié jusqu'à la fierté du malheur; vous aviez bien deviné qu'au souvenir de ma fille je serais sans force pour vous résister : c'était bien là le joint du cœur.

Il y avait dans l'accent de Severin une désolation si digne et une humilité si noble, que Gaillot en fut remué.

— Ecoutez-moi, monsieur Severin, dit-il en forçant le père d'Anna à se rasseoir; sur l'honneur, je veux vous adoucir le coup qui vous frappe, et j'en ai les moyens. La concurrence est une guerre où l'on tue son adversaire parce qu'il le faut, et non parce qu'on y prend plaisir. Tâchons de tomber d'accord, et tout est réparable.

La condition de quitter le pays vous a blessé tout à l'heure, mais tôt ou tard ne faudra-t-il pas que vous vous y décidiez ? Qui vous retiendrait ici désormais ? Tout ce qui vous attachait à Penhoat va être perdu pour vous; la vue même de ce que vous avez aimé vous rappellera perpétuellement votre changement de position : puis vous ne pouvez vivre ici sans fortune et sans industrie. Eleverez-vous une nouvelle usine ? Ce serait vous préparer une nouvelle ruine. D'ailleurs, où trouver l'argent nécessaire ? Il faudra donc que vous cherchiez ailleurs les moyens de vivre avec votre fille... Eh bien, je vous les offre, moi !... Seulement, je vous le dis de suite et sans détour, il y a un sacrifice à faire : il faut, pendant quelques années, quitter la France...

Severin fit un mouvement.

— Oh ! je sais que cette condition est dure, reprit vivement le banquier; mais aussi, songez qu'il n'est point question d'avantages incertains, mais de profits assurés d'avance. Il ne s'agit pas seulement de vivre, mais d'acquérir plus que vous n'avez perdu, et d'acquérir à votre fille une fortune qui peut assurer son bonheur.

— Et quelle est cette affaire, monsieur ?

— La direction d'une maison de consignation à la Nouvelle-Orléans. Dix mille francs vous sont assurés par les associés, outre une part dans les bénéfices. Je m'engage à vous prouver jusqu'à l'évidence que dix années suffisent pour rétablir convenablement vos affaires.

Pensez-y donc, ajouta-t-il en voyant que Severin restait rêveur; je ne veux point vous surprendre : prenez quelques jours pour réfléchir.

— Non, dit le fabricant en se levant, au point où les choses en sont venues, à quoi sert la réflexion ? c'est ouvrir dans son âme un champ de bataille sur lequel sentiments, rêves, pensées, se heurtent inutilement, et où la nécessité décide seule en dernier ressort. Que mon sort s'accomplisse !... J'accepte, monsieur.

Gaillot frappa ses mains l'une contre l'autre avec une exclamation de joie.

— Eh ! allons donc ! s'écria-t-il, à la bonne heure; dès demain nous signerons nos conventions.

— Sur-le-champ, sur-le-champ, monsieur, répondit Severin, dans la résolution duquel il y avait un peu d'égarement; je veux que tout se termine à l'instant même.

— Soit, dit le banquier; tout est clair et facile. J'avais d'avance fait un brouillon d'acte; vous allez voir s'il vous convient.

Il chercha dans un carton et en tira un papier qu'il lut à Severin. Il lui développa ensuite l'affaire relative au comptoir de la Nouvelle-Orléans, en lui présentant les pièces à l'appui.

Severin suivait tout avec cette perspicacité profonde et rapide que donne l'exaltation. Il fit quelques observations qui frappèrent Gaillot par leur portée, obtint quelques modifications, relut les conventions, qui étaient vraiment avantageuses, puis signa.

Le banquier signa après lui.

Ces débats s'étaient prolongés outre mesure; Eulalie fit prévenir M. Gaillot que sa compagnie s'inquiétait de sa longue absence.

— Adieu, monsieur, dit Severin en se levant; dans huit jours je serai au Havre et prêt à partir.

Le fabricant sortit de l'usine de M. Gaillot dans un état d'exaltation difficile à exprimer.

Tant d'émotions l'avaient agité depuis quelques instants, un changement si prodigieux s'était accompli dans sa vie entre le moment de son entrée chez le banquier et celui de sa sortie, qu'il savait à peine si tout cela n'était point un rêve. Il se dirigea vers le moulin, la tête en feu et ne sentant point la terre sous ses pieds.

Mais un sentiment dominait en lui tous les autres, l'impatience d'instruire Anna! Semblable à un homme qu'écrase un trop lourd fardeau, il ne pensait qu'à se décharger de cette confidence. Il eût voulu pouvoir crier à sa fille, dans un seul mot, tout ce qui s'était passé, afin de n'y plus revenir. Devinant que cette nouvelle serait pour elle une vive douleur, et incapable de trouver un détour pour l'y préparer, il avait à la lui annoncer la même hâte que l'on éprouve à voir exécuter sur quelqu'un de cher une opération dangereuse, mais inévitable. Il pensait d'ailleurs qu'il était moins douloureux au cœur de se sentir écrasé d'un seul coup que de passer par toutes les crises de l'inquiétude, et que les malheurs étaient, dans la vie, des médecines amères qu'il était sage de boire d'un trait.

Lorsqu'il entra au moulin, la vieille nourrice Marguerite fut la première qui l'aperçut.

— Où est Anna? demanda-t-il sans lui donner le temps de rien dire.

Marguerite montra le salon; il y courut.

La jeune fille se détourna au bruit que fit la porte en s'ouvrant, jeta un grand cri, et vint tomber dans les bras de son père. Severin, trop ému pour pouvoir parler, la tint serrée contre sa poitrine.

— Toi! toi de retour!... s'écria la jeune fille après les premiers baisers; et sans m'avoir prévenue, sans m'avoir écrit!...

— Je n'en ai point eu le temps, dit Severin; mais embrasse-moi encore..., pauvre et aimée enfant.

Elle fut frappée de l'accent entrecoupé de son père, et remarqua ses traits altérés.

— Que tu es pâle! dit-elle.

Severin s'assit sans répondre; Anna s'approcha avec une sorte d'effroi.

— Mon père! répéta-t-elle encore.

Elle s'arrêta, et ses regards interrogèrent Severin; il l'attira sur ses genoux.

— Tu n'oses rien me demander, n'est-ce pas? dit-il, et pourtant... Tu as du courage... tu m'aimes bien?

— Ah! peux-tu douter...

— Non, je ne doute pas...; mais écoute-moi... et aie du courage...

Il l'approcha de son cœur.

— Je suis ruiné: il ne me reste plus rien, entends-tu bien? rien que toi... Ce moulin ne m'appartient plus. Tout ici est vendu à d'autres; il faut que je cherche un nouvel état pour nous faire vivre: on vient de m'en offrir un... C'est un emploi avantageux, mais qui nous force à aller bien loin d'ici... à la Nouvelle-Orléans.

— Dieu! s'écria Anna.

— Nous partirons dans quelques jours.

La jeune fille se dégagea des bras de son père.

— Dans quelques jours! c'est impossible!

— Il le faut, Anna; hélas, il le faut!

— Mon père, s'écria-t-elle en joignant les mains... ne pars pas... par pitié... Je ne puis point partir.

Le fabricant parut surpris.

— Qui peut te retenir ici désormais? demanda-t-il.

Elle se laissa glisser à terre, et cacha sa tête sur les genoux de son père.

— Qu'as-tu, Anna? s'écria celui-ci ému.

— Je l'aime!... murmura-t-elle.

Severin pâlit.

— Qui?... demanda-t-il d'une voix tremblante; Élie?

La jeune fille se cacha davantage.

— Oh! ce malheur nous manquait... Mais lui...

— Il m'aime aussi.

— Il te l'a dit?

— Oui, mon père... Il voulait me demander à toi... puis... il est parti... sans m'avertir.

— Pauvre et crédule enfant, dit-il, et tu n'as pas compris que M. Gaillot avait effrayé son neveu... qu'Élie a voulu te fuir... et qu'il ne reviendra pas?

Anna leva sur son père un regard éperdu.

— Il m'a promis, dit-elle.

— Il oubliera sa promesse.

— Que dis-tu?... mon Dieu!... mais il ne peut m'abandonner maintenant.

— Comment?

— Je l'ai cru, moi... S'il ne revient pas...

— Eh bien?

Je suis perdue!...

Severin se leva d'un bond.

— Perdue! s'écria-t-il; cela ne peut être... Tu es folle... parle... explique-toi!

Mais Anna, suffoquée de sanglots, ne pouvait répondre.

— Perdue! répéta Severin... Comprends-tu ce que tu dis là, malheureuse!... Est-ce possible?...

La voix du fabricant avait pris un accent terrible; la jeune fille, à genoux, tendit les mains vers lui comme un naufragé qui s'abîme.

— Grâce, mon père! balbutia-t-elle.

— C'est donc vrai? s'écria Severin.

Et il leva les deux bras avec un geste fou, comme s'il eût voulu écraser cette enfant abattue à ses pieds! Anna ferma les yeux, baissa la tête et attendit.

Mais il se rejeta tout à coup en arrière.

— Va-t'en! dit-il d'un accent étouffé, va-t'en!

Elle fit un effort pour se relever, et retomba sans forces.

Alors Severin regarda autour de lui comme un homme en délire, chercha la porte d'une main tremblante, l'ouvrit à tâtons et s'élança hors du salon.

Ne sentant, dans le premier instant, que le besoin d'échapper aux tentations d'une douleur furieuse qui l'eût porté à quelques violences, il sortit du moulin comme un insensé, courant devant lui sans savoir où il allait et sans s'apercevoir de la pluie qui tombait à torrens.

Cependant le premier transport s'apaisa bientôt. Il avait, depuis quelque temps, subi tant d'épreuves, que le malheur n'excitait plus en lui de longs étonnemens: il avait fini par s'y accoutumer et par ressembler à ces plongeurs habiles qui, au plus profond du gouffre, gardent l'instinct du salut, et retournent vite reprendre haleine sous le ciel.

Quelque terrible que fût le coup qui venait de le frapper, son désespoir ne pouvait être de longue durée. Il y avait en lui une force native développée par cette rude gymnastique du malheur à laquelle il avait été soumis depuis quelque temps. Puis, au milieu du transport insensé dans lequel l'avait jeté l'aveu d'Anna, la vague pensée de la sauver avait surnagé. Sans avoir pleine conscience lui-même de cet instinct, il y avait obéi; et, lorsque le premier nuage de douleur et de colère fut tombé de dessus ses yeux, il se trouva, pour la seconde fois, devant la porte de M. Gaillot

La fête venait de finir, et les conviés avaient pris congé du banquier. Les salles étincelaient de bougies, quelques bouquets oubliés jonchaient les causeuses, et la flamme des cassolettes s'éteignait en répandant un dernier nuage parfumé.

Severin traversa d'un pas rapide le salon désert, alla droit au cabinet de M. Gaillot et l'ouvrit.

A la vue du fabricant, celui-ci fit un geste de surprise.

— Vous, à cette heure, mon voisin, dit-il en se levant.

— Il faut que je vous parle, dit Severin en refermant soigneusement la porte derrière lui.

— Qu'est-ce donc? Avons-nous oublié quelque chose dans l'acte?

— Quelque chose, en effet, monsieur, et de plus grave que tout le reste.

— Quoi donc?

— Le mariage de M. de Beaucourt et de ma fille.

Gaillot recula surpris.

— Comment! balbutia-t-il; que signifie?...

— Cela signifie que votre neveu est un lâche, monsieur, répondit Severin d'une voix concentrée; que j'avais confié ma fille à son honneur, et que ma fille est déshonorée.

— Qui vous a dit?...

— Elle-même, tout à l'heure, à genoux et suffoquée de larmes!... J'ai fui pour ne pas la tuer!... Et cependant, de quoi est-elle coupable, elle? d'avoir cru à la parole de l'homme qu'elle préférait, d'avoir eu amour et pitié! car qui ne connaît les moyens employés par ces infâmes? des promesses, des prières, des larmes!... Comment de crédules enfans résisteraient-elles? Savent-elles seulement ce qu'on leur demande? Quand elles le comprennent, elles sont déjà perdues!

— Permettez, permettez, monsieur Severin, balbutia Gaillot, qui cherchait évidemment, sans le trouver, un moyen de sortir d'embarras... Certainement je prends part à votre douleur... Cependant, je veux croire mon neveu moins coupable que vous ne le supposez.

— Il épousera ma fille, dit Severin; il le faut, monsieur, il le faut.

— C'est ce dont j'aime à douter, car vous comprenez quelles difficultés... Il y a des convenances...

— Oh! je sais... je sais, s'écria le fabricant avec impétuosité: nous sommes trop pauvres, n'est-ce pas? — Pauvres, en effet; car ce que j'avais gagné avec le travail assidu de trente années, vous me l'avez ravi en quelques jours! Mais, si l'indigence de ma fille la rendait indigne de M. de Beaucourt, pourquoi est-il venu vers elle? Est-ce nous qui l'avons cherché? Ne lui ai-je pas fait jurer sur son honneur qu'il ne reverrait plus Anna?... et il l'a revue pourtant, malgré sa promesse et en mentant à son honneur... Ah! maudit soit le jour où le hasard m'a fait rencontrer cet homme! Ce jour, je me le rappelle encore, je m'en revenais joyeux et le cœur tranquille; je traversais nos landes fleu-

ries en calculant nos espérances; j'arrivais près de ma fille, qui m'attendait avec de douces et pures confidences!... Deux années ne se sont pas encore écoulées, et, aujourd'hui, je suis venu ici, à pied, un bâton à la main, comme un mendiant; j'ai traversé vos salons somptueux, en me demandant combien de mes sueurs avaient payé chaque lumière et chaque parfum; j'ai accepté, en vaincu, les conditions que vous m'avez dictées; et quand, écrasé de tant de douleurs, je suis allé vers ma dernière consolation, vers ma fille, je l'ai trouvée déshonorée!

Severin s'arrêta; l'émotion étouffait sa voix.

Gaillot s'agita sur son fauteuil, et toussa plusieurs fois pour ne pas perdre contenance.

— J'excuse ces reproches, dit-il; je les conçois..., mais vous me permettrez de ne pas y répondre... Elie est absent...

— Où est-il? demanda brusquement Severin.

— Je ne pourrais le dire au juste...; mais vous comprenez que ceci le regarde plus que moi; que je ne dois point prendre à sa place...; il peut avoir des projets..., des engagemens.

— Des engagemens! s'écria Severin en tressaillant; mais votre neveu est libre, monsieur?

— Je ne sais, répondit le banquier avec hésitation.

— Que dites-vous?... Oh! ce serait horrible! Mais songez donc qu'il n'a qu'un moyen de réparer sa faute; que si ce moyen était impossible... Oh! non, non; votre neveu est libre, monsieur, n'est-ce pas?...

— Il se rendait à Paris pour un mariage convenu depuis longtemps..., dit Gaillot d'un ton contraint. Il est arrivé depuis plusieurs jours, et il doit être...

— Marié? cria Severin.

Gaillot baissa la tête: il y eut un moment de silence terrible; le fabricant s'était appuyé des deux mains à un fauteuil pour ne pas tomber.

—Marié! répéta-t-il enfin d'une voix sourde... Ainsi..., il a déshonoré cette enfant sans amour, par passe-temps; la voilà perdue à jamais!... Marié!.. Oh! malheur alors! car, dans quelques jours, sa femme sera veuve ou ma fille orpheline.

Il fit un mouvement pour sortir.

— Où allez-vous? dit Gaillot, qui commençait à être effrayé.

— M. de Beaucourt est toujours à Paris? demanda le fabricant.

M. Gaillot lui prit les mains.

— De grâce, écoutez-moi, monsieur Severin... Mon Dieu, je comprends votre douleur..., je la partage...; mais elle vous aveugle... Du calme, je vous en conjure... Voyons... En toute chose, il faut examiner la fin. Pourquoi songer à des violences qui ne peuvent remédier à rien? Vous connaissez la vie, monsieur Severin; vous savez que le sage accepte les malheurs irréparables. La vengeance est une folie de jeune homme; elle coûte toujours plus qu'elle ne rapporte. Que gagnera votre fille à un scandale qui achèvera de la perdre?

—Oh! pardonnez-moi, monsieur, dit Severin; je sais qu'on peut déshonorer une femme sans craindre la réprobation; qu'il y ait des cœurs brisés, qu'importe au monde? Il raille la victime! mais lorsque le sang coule, les rires s'arrêtent, et on n'insulte plus à une honte cachée derrière un cadavre; l'opinion fait justice quand on meurt en l'invoquant: maintenant, on peut applaudir votre neveu d'avoir déshonoré ma fille; mais, quand il aura tué le père, il sera infâme.

— Qu'y aurez-vous gagné?

— D'avoir fait mon devoir, monsieur; d'avoir vengé la famille outragée!... Ah! puisqu'il est des crimes que la loi ni le monde ne punissent, honte à qui les souffre! c'est la lâcheté des victimes qui fait la force des scélérats.

— Allons, dit Gaillot, qui comprenait peu les subtilités d'honneur dans lesquelles ne manque jamais de nous jeter une grande passion; revenez à vous, votre tête s'exalte!... Qu'avez-vous besoin de moyens extrêmes pour étouffer cette affaire? L'absence n'est-elle point plus sûre que tout le reste? Ce qui s'est passé est secret, et vous quittez le pays dans quelques jours.

— Je ne pars plus, dit Severin.

— Réfléchissez, mon cher monsieur; votre fille est jeune..., vous pouvez compromettre son avenir par un éclat..., tandis qu'une fois parti...

— Je ne pars plus, vous dis-je.

— Je conçois, je conçois, dit Gaillot d'une voix câline..., dans le premier instant on ne songe qu'à sa colère!... mais demain vous serez plus calme..., vous réfléchirez... Mes associés et moi comptons sur vous... Vous avez signé un engagement..., vous êtes trop galant homme pour ne pas le remplir.

— Que voulez-vous dire? s'écria Severin devenu attentif.

— Il faut que vous partiez..., dit le banquier avec une apparence de franchise amicale; vous vous y êtes obligé..., et dans votre propre intérêt... je l'exigerais.

Le fabricant fut frappé d'un trait de lumière; il recula, et regardant Gaillot en face:

—Vous saviez tout, dit-il; c'est vous qui avez fait partir M. de Beaucourt... il n'est pas marié!... tout ce qui s'est passé entre nous était une comédie préparée... Cet acte, ce dédit... oh! je comprends tout maintenant! Vous vouliez m'avoir en votre puissance pour me forcer à m'éloigner... Mais c'est une surprise odieuse!... Vous ne vous servirez pas de cet acte, monsieur..., rendez-le-moi...

Il fit un pas vers Gaillot, et tendit la main avec un geste impérieux; mais le banquier avait retrouvé toute son audace, en voyant qu'il n'avait rien à ménager.

— Cela est impossible, répondit-il sèchement.

Les yeux de Severin s'allumèrent.

— Monsieur, dit-il d'une voix contenue, mais qui tremblait de fureur, monsieur, ne me poussez pas à bout, au nom du ciel! Depuis deux années, je n'ai pas éprouvé une souffrance qui ne soit venue de vous! Dans le monde, à mon usine, près de mon foyer, j'ai ressenti partout votre maligne influence!... Vous avez obsédé mes jours et mes nuits comme un mauvais génie!... Vous avez mis le feu à mon paradis terrestre, vous m'avez chassé de toutes mes joies..., et vous voulez encore me voler frauduleusement l'honneur!... Oh! ne me poussez pas à bout, monsieur, car vous ne savez pas quels rêves fous j'ai faits pendant ces dernières heures de désespoir! Rendez-moi cet acte..., rendez-le-moi..., je le veux!

La voix de Severin s'était élevée à mesure qu'il parlait; ses poings s'étaient fermés et ses yeux étincelaient, il s'avança vers le bureau de Gaillot.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur, s'écria celui-ci en voulant lui barrer le passage.

— Cet acte! cria le fabricant.

Et il l'écarta avec violence. Gaillot tendit la main vers le cordon de la sonnette, mais Severin la lui saisit et la rabattant avec emportement:

— N'appelle pas, misérable! dit-il, ou je ne réponds plus de moi.

Il y avait tant d'égarement dans les yeux de Severin, que Gaillot en fut épouvanté. Faisant un effort désespéré, il se dégagea de son étreinte, courut à la fenêtre et l'ouvrit en appelant du secours. La pensée qu'on allait venir et qu'il aurait la honte d'être arrêté traversa l'esprit de Severin et le rendit fou. Saisi d'une inexprimable rage, il se précipita vers Gaillot, le prit à la gorge et le renversa sur le balcon!... Dans ce moment, ses regards tombèrent sur le gouffre obscur ouvert au dessous; les immenses roues de la papeterie y tournaient avec un mugissement monotone et puissant; le père d'Anna eut un vertige!... Ses mains se crispèrent, la balustrade fléchit sous les pas du banquier rejeté en arrière; elle allait céder, lorsqu'un cri *à l'assassin* partit du dehors.

Ce cri terrible rappela Severin à lui-même; ses bras se détendirent. Il regarda autour de lui comme un homme qui sort d'un rêve horrible, et portant les deux mains à son front avec un gémissement de douleur et de honte, il s'élança hors du cabinet de M. Gaillot.

ÉMILE SOUVESTRE.

Sainte-Marie-des-Fleurs.

—

André Orcagna (1) fut non seulement un des premiers peintres de son pays et de son temps, mais, en quelque sorte, un des créateurs de la peinture en Italie; on pourrait même dire qu'il le fut aussi de la sculpture et de l'architecture; car il acheva, avec Giotto, Gaddi et Brunelsco, cette merveilleuse basilique de Florence, qui faisait dire à Michel-Ange: *Poteri egli imitare appeme, non superare con l'arte.*

Orcagna se livrait surtout à la sculpture en bois, qu'il avait perfectionnée en y joignant la couleur, ce qui lui mérita, de la part de ses contemporains, le nom de maître de la sculpture peinte. Le plus précieux chef-d'œuvre de ce genre, enfanté par son ciseau et son pinceau réunis, fut une statue de la Vierge, qu'il fit en 1357, pour le chœur de la basilique dont nous avons parlé, et qui s'est malheureusement perdue le jour même de son inauguration.

Les biographes et les chroniqueurs expliquent cet événement de diverses manières; les uns l'at-

(1) Né à Florence en 1320, mort en 1389 (École florentine).

tribuent à un miracle du ciel, qui serait tout à la gloire du talent d'Orcagna, les autres à une aventure galante, qui fait le plus grand honneur à son caractère. Quoique la première version soit plus poétique peut-être, et assez en rapport avec l'esprit de l'époque, nous croyons avoir deux excellentes raisons pour préférer la seconde : d'abord, elle a l'avantage de se concilier avec l'autre, tout en la réduisant aux termes de la vraisemblance; ensuite elle s'accorde parfaitement avec les mœurs florentines, au temps des Médicis.

Il y avait près d'un mois qu'André Orcagna travaillait à sa statue, qu'on avait appelée d'avance Sainte-Marie-des-Fleurs, du nom de l'église dont elle devait être le principal ornement. Enfermé, du matin au soir, dans le magnifique atelier que le comte Caffarelli lui avait élevé près de son palais, l'artiste s'était engagé à livrer son œuvre pour la veille de l'Assomption, à la condition expresse, toutefois, que personne ne connaîtrait avant ce jour la composition de son sujet, et que lui seul découvrirait sa Vierge au public, sur le piédestal même qui l'attendait, au fond du chœur de Santa-Maria.

Dans une ville aussi occupée d'art que Florence, ce mystère avait donné lieu à mille conjectures. Pendant que les membres de la commission ducale et les esprits forts de la noblesse ouvraient des opinions et des paris sur la question de savoir si la statue serait assise ou debout, vêtue de bleu ou de rouge, avec ou sans *bambino*, etc., les superstitieux et les gens du peuple allaient plus loin dans le champ de l'imagination, et voulaient absolument trouver quelque chose d'étrange sous une exigence d'artiste aussi naturelle qu'ordinaire. De l'étrange au merveilleux, il n'y a qu'un pas fort glissant. Ce pas fut franchi, suivant l'usage, par les esprits les plus crédules, à la suite des plus téméraires; et, entre autres interprétations, également invraisemblables, voici le bruit miraculeux qui finit par s'accréditer dans Florence.

—La mère de Dieu, disait-on, invoquée par le sculpteur chargé de faire son image, lui était apparue dans son atelier, telle qu'elle voulait être représentée aux hommes.

Adoptée avec ardeur et commentée par chacun cette histoire prit en peu de jours des développemens incroyables. Au lieu d'une apparition, il y en avait eu deux; puis bientôt le prodige s'était renouvelé à plusieurs reprises, puis enfin il recommençait tous les jours, ou plutôt toutes les nuits; car c'était la nuit, tandis que la ville dormait dans l'ombre, que la vierge Marie descendait du ciel au milieu de l'atelier d'Orcagna. Des légions d'anges venaient ensuite, soutenant le nuage qui portait leur souveraine. Elle mettait pied à terre, au milieu d'une gloire rayonnante, enbaumait, en passant, tout le palais Caffarelli, et entrait à la dérobée dans l'habitation du statuaire. Il y avait des gens qui assuraient l'avoir entrevue. Elle avait glissé près d'eux comme une ombre voilée, et ils avaient pu respirer ses célestes parfums. Un page des Caffarelli mit un matin le quartier en rumeur, en montrant un lis qu'il avait trouvé à la porte du peintre, tout humide encore de la rosée du matin.... Cette fleur fut reconnue par des experts pour n'avoir rien de terrestre : elle venait donc en droite ligne de quelque jardin du paradis, et c'était la reine des anges qui l'avait laissé choir par mégarde. Une autre preuve, au reste, qu'il se passait chez l'artiste des choses surnaturelles, c'était l'excessive lumière qui éclairait son atelier depuis le soir jusqu'à l'aurore, et en faisait une sorte de phare éclatant au milieu des sombres monumens d'alentour.

Sans appuyer ni démentir ces bruits, Orcagna se contentait de sourire lorsqu'on lui parlait de son divin modèle, et, si quelques uns s'expliquaient défavorablement ce silence, par l'amour-propre obligé du sculpteur, le plus grand nombre, au contraire, y voyait une confirmation du miracle.

Le fait est que la croyance populaire n'était pas dénuée de tout fondement. Etre réel ou fantastique, habitant du ciel ou de la terre, quelqu'un s'introduisait véritablement chez Orcagna à l'heure où on le supposait visité par la Vierge, et ceux-là ne s'étaient pas trompés tout à fait, qui disaient avoir vu une ombre mystérieuse se glisser à la faveur des ténèbres, le long du palais Caffarelli. Tous les soirs, en effet, ou presque tous les soirs, cette ombre apparaissait dans un angle de l'édifice, prenait sa route vers le même point sous les blanches colonnades des péristyles, et, arrivée à l'extrémité de l'aile, devant l'atelier du statuaire, disparaissait subitement par une porte dérobée. Quiconque l'eût observée de près, dans cette furtive expédition, eût reconnu une femme, voilée des pieds à la tête, et eût pu s'étonner de la rencontrer en un tel lieu, à la première inspection de ses modestes vêtemns; mais sous les plis vulgaires d'une mante empruntée, un examen plus attentif eût fait deviner bientôt une main blanche et délicate, un pied d'une finesse extrême, une taille remplie d'élégance et de grandeur, et une démarche, surtout, particulièrement aristocratique.

C'est que la personne qui visitait ainsi Orcagna n'était rien moins qu'une des plus puissantes et des plus belles dames de Florence, la comtesse Antonia d'Orso, fille unique de l'aîné des Caffarelli et veuve d'Andrea d'Orso, premier chambellan du duc de Médicis. Dans ce véritable âge d'or de l'art et de la galanterie, où tout ce qui était grand s'associait à tout ce qui était beau, où le peintre et le sculpteur marchaient de pair avec les princes, André Orcagna avait été reçu chez la comtesse d'Orso, au milieu de ce que la Toscane possédait de plus illustre. Homme de génie et brillant cavalier, ces deux titres avaient suffi au statuaire pour le faire remarquer d'abord de la noble dame. Bientôt son amour avait mérité une attention plus sérieuse. Elle l'avait écouté avec une secrète complaisance; et, comme sa parole partageait le pouvoir de son pinceau, elle lui avait insensiblement ouvert son cœur, pour ne lui avoir pas tout de suite fermé son oreille.

Etre aimée en secret du premier artiste de Florence! avoir personnifié la beauté idéale pour l'esprit qui en avait l'intelligence la plus exquise! cela valait certes la peine de réaliser aussi la passion rêvée pour le cœur qui devait la sentir mieux que tout autre; et c'étaient là une gloire et un bonheur qui ne pouvaient pas se rencontrer deux fois dans la vie.

Digne de ce bonheur et ambitieuse de cette gloire, la fille des Caffarelli avait donc aimé Orcagna; elle l'avait aimé comme il l'aimait lui-même, sans autre concession que le mystère aux préjugés qui les séparaient. Elle avait juré d'être à lui devant Dieu, ne pouvant lui appartenir devant les hommes. Elle était allée seule chez lui, à défaut de le recevoir seul chez elle; et elle avait été fière et contente d'inspirer son génie, en posant devant son ciseau pour Sainte-Marie-des-Fleurs.

C'est ce qu'elle allait faire tous les soirs sous le déguisement qu'on a vu, et voilà pourquoi, chaque nuit le sculpteur travaillait aux lumières.

Ces mystérieuses relations se continuèrent heureusement jusqu'au terme solennel qui devait les interrompre. Le matin même de la veille de l'Assomption, la commission ducale fit demander à Orcagna si la statue était achevée. Soit que l'amant voulût prolonger son bonheur, soit que l'artiste eût à retoucher son œuvre, Orcagna répondit qu'il était prêt à tenir son engagement, mais que la commission l'obligerait beaucoup en lui accordant un sursis de vingt-quatre heures. On accéda officieusement à cette demande sans consulter l'impatience publique, et il fut décidé que la statue serait inaugurée le jour même de l'Assomption.

Le sculpteur et la comtesse ne manquèrent pas de profiter de ce délai. Antonia, cette fois, trouva moyen d'aller à l'atelier beaucoup plus tôt que de coutume. Sept heures n'étaient pas sonnées, et il faisait encore grand jour lorsqu'elle se présenta à la petite porte secrète. Elle était mieux cachée que jamais sous son déguisement ordinaire, et Orcagna lui-même hésitait à la reconnaître...

— C'est moi déjà, lui dit-elle de sa voix la plus douce. Vous désiriez donner, à la lumière du soleil, le dernier coup de pinceau à Sainte-Marie-des-Fleurs; prenez votre palette, signor, voici votre modèle!

Et, jetant loin d'elle sa mante avec une tendre coquetterie, elle montra en effet au statuaire une si brillante réalisation de sa pensée, qu'il ne put que pousser un cri d'amour et d'admiration tout ensemble.

— Je vous salue, Marie! dit-il en tombant à deux genoux, dans une sorte d'extase qui absorbait l'amant, le chrétien et l'artiste; je vous salue, Marie; vous êtes pleine de grâces; vous êtes bénie entre toutes les femmes!...

Simple comme son époque et naïf comme sa foi, Orcagna avait voulu faire, à la lettre, une Sainte-Marie-des-Fleurs. Il avait donc orné et, pour ainsi dire, habillé sa statue de toutes les fleurs que la nature lui avait offertes. Il lui en avait mis dans les mains et sur les cheveux : il en avait semé sous ses pieds et sur sa robe; il lui en avait fait une ceinture et une écharpe, un bouquet et une guirlande, un collier et un diadème. Peu lui importait que son travail fût centuplé par cette multiplicité de détails, pourvu que son œuvre fût complète, que sa pieuse fantaisie trouvât une forme!... Les nuits ne suppléaient-elles pas, d'ailleurs, à l'insuffisance des jours, et le modèle adoré n'était-il pas là tous les soirs?

Or, après avoir posé successivement pour chaque partie de la statue, la comtesse avait résolu, ce jour-là de poser pour la statue entière. Réunis-

sant donc avec une amoureuse patience toutes les plus belles fleurs choisies par Orcagna, elle avait passé la journée à s'en former une parure, et elle s'était faite si semblable à la Vierge du statuaire, que ce dernier, en la voyant apparaître ainsi, crut que son propre ouvrage venait de s'animer à ses yeux.

— Allons, maître, dit Antonia, en lui tendant la main, relevez-vous, et ne perdons pas une minute.

Orcagna obéit à cette voix toute puissante, prit une couronne de marguerites qu'il avait cueillies le jour même, la posa doucement sur les cheveux de la jeune femme, y ajouta la guirlande de roses qui servait d'écharpe à sa Vierge; puis, prenant son pinceau et se mettant à l'ouvrage, commença cette séance qni devait compléter son chef-d'œuvre, en achevant d'élever la copie à la hauteur du modèle.

Pendant près de deux heures, il travailla sans relâche. Des couleurs plus vives animèrent le bois insensible. La figure devint plus belle et son sourire plus céleste; l'ombre et la lumière se jouèrent mieux dans les draperies; les fleurs surtout s'épanouirent plus fraîchement. Toute la statue enfin respira davantage.

— Assez! maître, assez! s'écria tout à coup le comtesse en courant à l'artiste. Votre œuvre est parfaite et il n'y faut plus mettre la main.

— Elle est pourtant moins belle que vous encore, Antonia!

— Elle est divine, vous dis-je, et Marie sera jalouse de ceux qui l'adoreront. Oubliez-la donc, Orcagna, poursuivit-elle en entraînant le sculpteur, et ne pensez plus qu'à moi désormais; soyez à moi seule, à mon tour!

Tandis qu'elle parlait ainsi, un changement singulier s'opérait dans sa personne. A la joie pure et assurée qni avait animé jusque alors son visage succédait rapidement une préoccupation mélancolique.

— Qu'avez-vous, âme de ma vie? demanda le statuaire étonné.

— Orcagna, répondit-elle en se laissant tomber près de lui sur des coussins de velours, depuis trois semaines que je viens ici presque tous les soirs, jusqu'à ce dernier moment où m'y voici encore, je vous ai toujours semblé satisfaite et tranquille. Pour donner le bonheur à votre amour et l'inspiration à votre génie, il fallait bien que mon front fût calme et ma bouche souriante. Mais aujourd'hui que votre génie et votre amour n'ont plus rien à me demander, je dois être sincère enfin, et je peux vous confier ma peine.

— Que voulez-vous dire, juste ciel! Parlez! parlez vite!

— Vous me voyez pour la dernière fois, Orcagna. La comtesse d'Orso va vous quitter avec Sainte-Marie-des-Fleurs.

—Me quitter, Antonia! oh! c'est impossible...

—C'est décidé par ma famille, et nous n'y pouvons rien tous deux. Le marquis de Buondelmonte, ambassadeur du prince de Lucques, est ici depuis trois jours pour m'épouser au nom de son maître. Demain matin je serai princesse de Lucques, et demain soir je ne serai plus à Florence...

— Plus à Florence! soupira le sculpteur avec la voix d'un mourant qui fait ses adiexx à la vie. Hélas! hélas! ajouta-t-il douloureusement; mon bonheur aura donc été un beau rêve...

— Comme le mien, Orcagna, et c'est demain que nous nous réveillons ensemble. Mais le regret même de ce rêve sera encore le plus précieux de nos souvenirs. Soleil disparu sous l'horizon de notre passé, il dorera notre avenir de ses reflets éternels. Mon cœur vivra de votre pensée, et le vôtre de la mienne. Nous n'aurons plus pour être heureux qu'une image insaisissable, mais cette image vaudra mieux que toutes les réalités du monde!

— Oui, dit le statuaire, en prenant les deux mains d'Antonia pour la contempler à loisir; oui, ton image et ta pensée seront désormais toute mon existence! Ange aux ailes invisibles, descendu pour moi seul sur la terre, idole chère et sacrée, que les hommes ont prise pour la reine du ciel, oui, tu habiteras mon âme jusqu'à ce qu'elle aille se rejoindre à la tienne; oui, tu inspireras mon pinceau, jusqu'à ce que la mort le brise entre mes doigts.

— Et, comme à vos travaux, mon maître, je me mêlerai à votre gloire; et quand l'apparition d'un nouveau chef-d'œuvre fera retentir votre nom jusqu'à moi, je prendrai ma part secrète dans l'admiration de toute l'Italie.

Orcagna sourit avec tristesse, et tourna vers sa Vierge un regard découragé.

— L'admiration de toute l'Italie! soupira-t-il amèrement, mais comment la mériter encore, après cette œuvre accomplie sous vos yeux? Comment imiter loin de vous ce que votre présence a rendu inimitable; comment rester à la hauteur de votre amant, n'étant plus que votre peintre et votre sculpteur? Non, Antonia, non. Voici ce qui arrivera, au contraire. Avant vous, je n'avais que du talent, je n'aurai que du talent après vous. Mais avec toi, un jour, j'aurai eu du génie, j'aurai fait une merveille (car cette statue en est une). Et c'est toi qui auras été toute ma gloire, comme tu auras été tout mon amour!

Pendant que le peintre et la jeune femme prolongeaient ainsi leurs adieux, le soleil couchant avait jeté ses derniers rayons dans l'atelier, et la nuit tombait insensiblement sur le palais Caffarelli.

Tout à coup, au moment où la comtesse remettait sa mante pour se retirer, Orcagna tressaillit de surprise en entendant frapper à sa porte. Il avait donné une consigne si sévère à ses élèves et à ses serviteurs, qu'il lui fut impossible d'imaginer qui pouvait venir à une heure pareille. Il courut à la porte dérobée pour assurer la fuite d'Antonia, mais quel fut son étonnement de la trouver gardée à vue, et de voir une foule de jeunes seigneurs répandus dans la cour du palais.

— Malheureuse! je suis perdue! s'écria la comtesse avec effroi. Quelqu'un m'aura épiée, et l'on va me surprendre ici!...

— Ne craignez rien, répondit Orcagna, dissimulant mal sa propre inquiétude, et permettez-moi d'abord de vous quitter un instant, pour aller savoir ce qu'on vient faire chez moi.

Il enferma la dame dans l'atelier et alla ouvrir à celui qui frappait. Mais avant de montrer aux lecteurs ce nouveau personnage, nous leur devons des explications sur les causes de son arrivée.

Lorsque la comtesse d'Orso avait quitté le palais Caffarelli pour se rendre à l'habitation d'Orcagna, le comte de Cimarello, président de la commission ducale, en était sorti en même temps, prenant le chemin de l'hôtel où demeurait l'envoyé du prince de Lucques. Il avait cru entrevoir la figure de la jeune femme, dans un moment où elle oubliait de la cacher, et fort intrigué d'un soupçon qu'il avait voulu changer en certitude, il l'avait suivie de loin jusqu'au détour de l'édifice. Là, sans qu'il fût parvenu à revoir son visage, il lui avait semblé qu'elle entrait chez Orcagna, et, plaçant quelqu'un en embuscade pour la guetter si elle sortait, il avait couru conter son aventure au marquis de Buondelmonte.

— Je ne saurais jurer que c'est la comtesse, avait-il dit malicieusement; mais je le gagerais assez volontiers.

— Eh bien, avait répondu le marquis, je tiens la gageure. Si je gagne, je sauverai la réputation d'une femme d'honneur; si je perds, j'épargnerai à mon prince une alliance indigne de lui.

Là-dessus, un conseil de jeunes seigneurs avait été assemblé, et on avait cherché des inspirations dans des flacons de vin de Syracuse. Les inspirations s'étaient fait attendre, et le temps commençait à s'écouler avec la précieuse liqueur, lorsqu'un incident inattendu était venu au secours des délibérans. Une députation du clergé de *Santa-Maria* s'était présentée au comte de Cimarello, réclamant la statue d'Orcagna, pour l'inaugurer à la cérémonie du soir, et déclarant ne pouvoir admettre le délai arbitraire accordé par la commission.

L'occasion était faite exprès pour surprendre la comtesse chez le sculpteur. A l'instant même, les ordres sont donnés en conséquence. Artistes et seigneurs, peuple et clergé, tout le monde est prévenu, excepté Orcagna: et, pendant que les complices de la gageure cernent l'atelier, comme on a vu, le comte de Cimarello s'avance, à la tête de la commission, suivi processionnellement du clergé de Santa-Maria, et d'un concours de peuple aussi impatient qu'innombrable.

Tel fut le spectacle qui s'offrit aux yeux du statuaire, lorsqu'il ouvrit sa porte au président de la commission.

A l'aspect inattendu de ces imposans personnages, entourés de valets armés de torches flambantes, de ces prêtres en robes blanches, précédés de la croix et de la bannière, de cette multitude empressée, ondulant à perte de vue, Orcagna se crut d'abord le jouet d'un rêve, et se fit répéter deux fois l'ordre de livrer son ouvrage.

— La statue, à l'instant même! disaient les membres de la commission.

— La statue! la statue! répétait le clergé de la basilique.

— Sainte-Marie-des-Fleurs! criait la foule avec ses mille voix.

L'artiste éperdu représenta en vain et le délai qui lui avait été accordé par les commissaires, et la nécessité pour lui de retoucher encore son travail. Il lui fut répondu que les commissaires avaient outrepassé leurs pouvoirs, qu'il pourrait d'ailleurs, le lendemain, retoucher son travail dans l'église, mais qu'il fallait aux prêtres et aux fidèles la statue, telle qu'elle était, pour être inaugurée à la cérémonie du soir.

Sous l'instance particulière du comte de Cima-

rello, Orcagna devina sans peine un piége, et il en sentit le but indirect en reconnaissant les seigneurs qui entouraient son atelier. Oubliant donc aussitôt son propre intérêt pour un intérêt cent fois plus précieux, il comprit qu'il devait avant tout sauver l'honneur de la comtesse. Refuser sa Vierge, c'était s'exposer à la faire enlever de force, tant était grande l'impatience du peuple de voir enfin l'image mystérieuse pour laquelle la mère de Dieu elle-même avait voulu servir de modèle! D'un autre côté, s'il prétendait interdire l'entrée de sa demeure à ses visiteurs intéressés, ils trouveraient bien le moyen d'y pénétrer malgré lui, et, de toutes les façons, Antonia serait perdue.

Dans cette cruelle perplexité, l'amour vint au secours de l'artiste, et lui inspira un de ces stratagèmes héroïques dont lui seul est capable.

De toutes les ouvertures de l'atelier, il n'y en avait qu'une qui fût libre; c'était une large fenêtre au dessous de laquelle coulait l'Arno. Dans cette issue terrible sur un abîme de soixante pieds, Orcagna vit le salut de la comtesse!...

—Messeigneurs, dit-il aux prêtres et aux commissaires, en reprenant une contenance assurée, quelque surprise que votre empressement m'ait causée d'abord, il m'est trop honorable pour que je puisse refuser de m'y rendre, et je vais me mettre en mesure de vous livrer ma statue. Souvenez-vous toutefois de la condition que vous m'avez accordée : Sainte-Marie-des-Fleurs doit être portée sous un voile jusque dans le chœur de la basilique, et, sur son piédestal seulement, je la découvrirai de ma main.

Ce droit du sculpteur était formellement établi, comme on sait. Il fut donc accordé à l'instant et sans la moindre méfiance.

— Je commence à croire, dit Cimarello à Buondelmonte, que vous allez gagner la gageure, et que j'ai pris quelque fantôme pour la comtesse d'Orso.

— C'est ce que nous allons savoir, répondit l'envoyé du prince de Lucques, se réservant de juger la chose après l'inspection de l'atelier...

Cependant, sous prétexte de voiler sa statue, Orcagna était rentré près de la comtesse et se trouvait de nouveau enfermé avec elle.

— Eh bien! lui demanda la jeune femme qui l'avait attendu dans des angoisses affreuses.

— Eh bien! Antonia, dit l'artiste, c'est vous qu'on vient chercher ici en feignant d'y venir chercher ma Vierge.

— J'en étais sûre!

— Il n'y a qu'un moyen de vous sauver, et ce moyen, le voici...

Orcagna poussa le brancard qui portait sa statue, la roula ainsi jusque devant la fenêtre ouverte, et, la renversant alors d'un geste vigoureux, l'envoya tournoyante au gouffre de l'Arno...

— Plutôt ma honte, malheureux! cria la comtesse, en venant tomber toute pâle aux pieds du statuaire...

Un bruit léger se fit entendre au dehors... L'eau du fleuve s'ouvrit, avec deux flots d'écume, et entraîné par le plomb incrusté dans sa base, le chef-d'œuvre d'Orcagna disparut pour jamais...

— Maintenant, Antonia, montez à sa place, reprit-il résolument, en saisissant la main de la jeune femme, et en plaçant au milieu du brancard le piédestal de bois peint sur lequel elle s'était assise devant lui pendant ses veillées laborieuses.

Subjugué par sa propre douleur, non moins que par l'ascendant de l'artiste qui lui sacrifiait sa gloire, la comtesse obéit sans prononcer une parole, et s'assit en frémissant à la place de la statue.

— Eh! qui ne s'y méprendrait? s'écria le sculpteur, avec un sourir plus sublime encore que son dévoûment. Ne craignez rien, cher ange, ajouta-t-il en l'adorant du regard, et en lui remettant sur le front sa couronne de marguerites, je marcherai près de vous jusqu'à la fin de cette épreuve.

Et, lui jetant sur la tête un grand voile de soie blanche qui la couvrit tout entière, il alla dire aux commissaires que sa Vierge était prête, et ouvrit son atelier à tous ceux qui voulurent en franchir le seuil.

— J'avais rêvé, marquis, et vous avez gagné, dit le comte de Cimarello à Buondelmonte, après s'être assuré, par une perquisition scrupuleuse, qu'il n'y avait d'autre femme que la statue dans la demeure d'Orcagna.

Le sculpteur pria trois confrères de s'atteler avec lui au brancard; et, précédée de la croix et de la bannière, entourée des prêtres et de la multitude, à la lueur des torches et au son des cantiques, au bruit des cloches en branle et des acclamations du peuple, la Vierge voilée s'achemina lentement vers la basilique de Santa-Maria, tandis que les membres de la commission et les seigneurs désappointés s'en retournaient causer de leur aventure chez l'envoyé du prince de Lucques.

La grotte isolée qui attendait la statue se trouvait au fond du chœur, à une assez grande élévation, à laquelle on parvenait par derrière au moyen d'un large escalier. Arrivé au sommet de cet escalier, et devant la grotte même, Orcagna dit à ses compagnons qu'ils pouvaient le laisser seul, et, pendant que ceux-ci rejoignaient les prêtres et le peuple dans la nef de la basilique, il poussa doucement la Vierge du brancard au piédestal, disposa artistement les lumières qui devaient l'éclairer, et enleva enfin le voile de soie qui la dérobait aux regards.....

Un cri d'admiration retentit aussitôt dans l'église, et tout le monde tomba à genoux devant le chef-d'œuvre du statuaire. — C'est bien là la vierge Marie! et il n'est plus douteux qu'elle n'ait posé elle-même pour un ouvrage aussi incomparable! Cette figure, en effet, n'est-elle pas céleste et vivante? Ces yeux n'ont-ils pas un regard véritable, cette bouche un sourire tout divin? Ces fleurs ne viennent-elles pas de s'épanouir? Tout ce travail n'est-il pas un miracle?

Plusieurs membres du haut clergé font seulement une remarque. Sainte-Marie-des-Fleurs leur rappelle quelque noble dame dont ils ne peuvent trouver le nom, mais qu'ils ont vue souvent, à en croire leurs souvenirs.—Mille fois heureuse la mortelle qui ressemble à la reine des anges!

Cependant, après avoir soigneusement refermé le fond de la grotte, Orcagna s'était empressé de descendre dans l'église. Là, oubliant qu'il avait sacrifié son chef-d'œuvre, il laissa son amour jouir du triomphe décerné à son génie, et il savoura le bonheur de voir celle qu'il adorait adorée par tout le monde.

Il ne revint à lui-même qu'à la fin de la cérémonie, lorsqu'il vit la foule quitter Santa-Maria. Se cachant alors avec soin dans l'ombre d'un pilier, il attendit le moment où il se trouverait seul dans la basilique; et, quand il fut bien sûr que ce moment était arrivé, il se glissa dans le chœur, remonta vers la grotte, et enleva la statue.....

Le lendemain, toute la ville de Florence apprit que la Vierge d'Orcagna avait disparu de dessus son piédestal, et, comme deux miracles ne coûtent pas plus qu'un, il fut décidé à l'unanimité que la divine image était allée rejoindre son modèle, que Sainte-Marie-des-Fleurs s'était envolée aux cieux!...

Buondelmonte, en recevant cette nouvelle, devina trop tard qu'il avait été dupe. Il venait de conclure irrévocablement le mariage de son maître avec la comtesse d'Orso, et tout ce qu'il put faire fut de cacher au prince de Lucques qu'il avait épousé Sainte-Marie-des-Fleurs.

Quant à Orcagna, il garda toute sa vie le secret de son dévoûment, et il renonça pour jamais à la sculpture en bois.

PITRE-CHEVALIER.

(*Commerce.*)

LE BAL MASQUÉ.

L'Italie, qui a tant fait pour les arts, la poésie et l'intrigue, a inventé le bal masqué, et ce n'est pas là son moindre titre à notre reconnaissance. Le carnaval est une heureuse époque dont tout le monde profite plus ou moins; les uns y dépensent ce qu'ils ont de trop, les autres y cherchent le bénéfice d'un facile mensonge. Au bal masqué, les vives imaginations nagent en pleine eau et en pleine lumière; les cœurs blasés se réveillent au tumulte des mille passions factices qui s'agitent dans la foule : le hasard libéral leur rend sinon des illusions, du moins des souvenirs, et quelquefois mieux. Il est de charmantes duperies auxquelles on se prête volontiers, et les esprits les plus graves se plaisent à deviner des charades en domino.

Aussi le bal masqué a-t-il fait fortune en tout temps à Paris. Quand les mœurs sont libres comme sous la régence et le directoire, le bal masqué séduit par sa mystérieuse retenue; à une époque sérieuse, comme celle où nous vivons, il plaît par ses libres allures et ses galantes attaques. Chaque année sa vogue s'accroît, et aujourd'hui c'est une véritable fureur. Quelques philosophes pourtant s'élèvent contre ce qu'ils appellent les saturnales de la gaîté, car la philosophie ne perd jamais ses droits, et la morale est si difficile à placer aujourd'hui, qu'elle ne laisse échapper aucune occasion de se donner carrière. Un de ces boudeurs de carnaval énumérait, dans un de ses derniers sermons, tout ce que l'on perd au bal masqué; le compte était long; le moraliste n'avait rien omis, et dans cette thèse féconde il s'était donné trop largement raison pour n'avoir pas un peu tort. On pouvait d'ailleurs lui répliquer par le système des compensations, et lui

dire qu'à tous les jeux de ce monde, si les uns perdent, les autres gagnent nécessairement; car le néant, si avide qu'il soit, ne prend pas tout pour lui, et laisse encore d'assez belles fleurs à glaner dans le champ des plaisirs. Nos épicuriens entendent trop bien la vie et connaissent trop le prix du temps pour se donner la peine d'écrire; tant d'autres, qui n'ont rien de mieux à faire, se chargent de ce soin! Mais si quelque héros du carnaval voulait, pour se reposer de ses joyeuses fatigues, nous raconter entre le mardi gras et la mi-carême tout ce qu'il a trouvé au bal masqué, nous aurions peut-être une de ces bonnes histoires qui sont si rares dans notre temps d'abondance littéraire.

Le romancier le plus habile à manier la fiction sera toujours surpassé par l'homme sans art qui écrira simplement sa propre histoire; il y a dans le vrai un fond d'intérêt que ne peuvent obtenir les esprits les plus ingénieux et que ne sauraient reproduire complétement les plus subtiles intelligences. Malheureusement les hommes dont la vie est animée, ceux qu'un poète a surnommés des hommes à événements, se soucient peu de charmer nos loisirs par le récit de leurs aventures; tout ce qu'ils ont d'activité et de courage recule devant l'idée de remplir un cahier de papier blanc. La nature l'a voulu ainsi, et c'est dommage pour le bal masqué, qui aurait pu rencontrer une brillante apologie dans les mémoires d'un jeune aventurier nommé Alexis Arondel.

L'histoire dont nous venons de parler est toute neuve, et ses événements les plus dramatiques ne remontent pas plus loin que le 5 janvier 1839. — Toute la vie d'Alexis Arondel a été dominée par le mystère. Le nom qu'il porte est celui de sa mère, morte en lui donnant le jour; il n'a jamais connu son père, et tous ses efforts n'ont pu réussir à dissiper l'obscurité qui environne son origine. A l'âge de dix-huit ans, il perdit un oncle qui l'avait élevé et dont il espérait recueillir l'héritage; mais cette succession lui fut disputée par les autres parens du défunt, et Alexis, né en pays étranger, ne put établir ses droits de neveu en apportant son acte de naissance; en vain se livra-t-il aux recherches les plus actives : cette pièce importante ne fut pas retrouvée. Dans l'âge heureux où la vie est florissante et l'avenir rayonnant, Alexis renonça aisément à ses espérances de fortune; il possédait d'ailleurs cent mille francs placés en son nom sur le grand-livre de la dette publique : c'était plus qu'il n'en fallait pour mener une existence modeste, à l'abri du besoin et du travail. Et puis, à cette époque, Alexis avait dans le cœur ce qui console de tout : — une passion. Il aimait éperdument une jeune personne, Amélie de C..., qui avait accueilli avec bienveillance l'expression de ce tendre sentiment. Qu'importe la richesse lorsque le bonheur se présente paré de tous les charmes de l'amour et de toute la sainte majesté du mariage?

Mais, après s'être vu privé de l'héritage de son oncle, Alexis n'avait pas encore subi toutes les amères conséquences du mystère et de l'illégitimité qui planaient sur sa naissance. Les parens d'Amélie ne voulurent pas consentir à une union qui blessait leurs préjugés; un jeune homme sans famille leur parut indigne d'obtenir l'honneur de leur alliance; Alexis fut éconduit, et Amélie, cédant à de puissantes volontés, épousa M. de N..., gentilhomme très bien et très officiellement né.

Ce premier acte de la vie d'Alexis Arondel se passait au fond de la Bretagne; lorsque tout espoir fut éteint dans son cœur, Alexis quitta la province et vint à Paris, ce refuge des affligés. Là, pour s'étourdir et vaincre ses chagrins, il se livra résolument aux agitations d'une vie désordonnée; il ne négligea rien de ce qui pouvait tuer le sentiment dont son âme était remplie, et pour accomplir ce suicide moral, il dépensa la fortune dont un bienfaiteur inconnu l'avait doté. Au bout de cinq ans, Alexis était à peu grès ruiné, — ruiné par le luxe et par les plaisirs; et son premier amour tenait plus encore à son cœur par un souvenir doux et mélancolique.

Il envisageait avec insouciance la position critique où ses égaremens l'avaient jeté, lorsqu'il apprit la mort du mari d'Amélie.

— Veuve! s'écria-t-il avec joie..., et peut-être ne m'a-t-elle pas oublié!.... Mais comment me présenter devant elle après le retentissement et le résultat qu'ont eus mes folies! Elle est maîtresse de disposer de sa main aujourd'hui; mais moi, puis je encore y prétendre? Croira-t-elle à mon amour lorsque je viendrai lui rappeler le passé, et ma pauvreté n'est-elle pas maintenant une nouvelle barrière qui s'élève entre nous? Car Mme de N. est riche, et ma fierté pourrait avoir à rougir d'un soupçon.

Ces tristes réflexions découragèrent la passion renaissante d'Alexis. Il ne retourna pas en Bretagne, mais il eut l'ambition de refaire sa fortune, et, pour parvenir à ce but, il recourut à un moyen désespéré : il intenta un procès aux héritiers de son oncle.

L'avoué auquel il s'adressa ne poussa pas la délicatesse jusqu'à l'avertir que sa cause était mauvaise; les tribunaux furent saisis de la requête, et le feu croisé du papier timbré commença entre Paris et la Bretagne. D'un autre côté, Alexis se mit à solliciter une place, et même plusieurs places, car en pareille occurrence la pluralité des demandes est une condition indispensable, et sans laquelle il n'y a pas de succès à espérer. Mais Alexis n'avait pas de protecteur, et ses démarches multipliées restèrent sans effet.

L'année 1839 s'ouvrit pour lui sous des auspices peu rassurans; ce qu'il y avait de plus clair dans son avenir, c'était une lettre de change qui bornait l'horizon, — une lettre de change redoutablement suspendue à la date du lundi 7 janvier. Pour se distraire des inquiétudes de l'échéance, Alexis se rendit au premier bal de l'Opéra; c'était le samedi, 5 janvier; trente-six heures le séparaient du terme fatal, et il voulait essayer de se divertir encore une fois en attendant les tribulations du tribunal de commerce, les poursuites des recors et les ennuis de la prison pour dettes.

Ce soir-là, comme à tous les bals de l'Opéra, la foule était grande, et Alexis ne pénétra que difficilement dans le foyer. A peine avait-il fait quelques pas à travers les flots pressés des promeneurs, qu'un bras vint se nouer au sien, et une douce voix lui dit sous le masque :

— Alexis Arondel, je veux causer avec toi; peux-tu m'accorder un quart d'heure d'entretien?

Alexis découvrit, d'un rapide coup d'œil, un pied mignon, une main délicate, de belles boucles de cheveux châtains et une taille charmante coquettement resserrée dans l'étroite ceinture d'un domino noir; il était maître de son temps, et il accorda avec empressement l'audience demandée.

Le domino noir le connaissait et l'intrigua parfaitement, en lui parlant du passé et du présent. Après avoir longtemps écouté, Alexis répondit :

— Tout ce que tu viens de me dire est vrai, excepté une seule chose.

— Laquelle?

— Tu prétends qu'un vieil amour s'est effacé de mon cœur : tu te trompes.

— Quoi! cinq ans de constance?... Mais la vie que tu as menée t'absout de ce ridicule.

— C'est bien. Ne parlons pas de ces choses qui t'intéressent peu.

— Pourquoi?

— Connaîtrais-tu Amélie?.... je veux dire Mme de N...?

— Non, je ne la connais pas.

— Tu dis cela d'une singulière façon?..... En vérité je serais presque tenté de soupçonner..... mais non, elle a les cheveux noirs.

— Tu es fou. Veux-tu un bon conseil? Reviens de tes erreurs parisiennes, et... espère!

— Hélas! mes erreurs sont finies, et mes cinq années de folies vont être expiées par cinq années de... Mais à quoi vais-je penser! te parler de cela à toi!

— Je sais ce que tu veux dire, et j'en parlerais volontiers si l'heure ne m'obligeait de quitter le bal.

— Je t'accompagnerai; je te suivrai.

— Je te le défends. C'est impossible. Reste ici.

— A une condition!

— Parle.

— C'est que je te reverrai. Donne-moi un rendez-vous.

— Tiens; sous cette enveloppe tu trouveras ma réponse. Adieu!

Elle s'échappa lestement; Alexis courut jusque sur l'escalier; elle avait disparu. Il décacheta l'enveloppe et il trouva.... sa lettre de change acquittée.

L'aventure était singulière; et il y rêvait encore trois jours après, lorsqu'il reçut une lettre de Bretagne. On lui disait que le jugement de son procès avait été remis à un mois, et qu'il perdrait infailliblement si d'ici là il n'avait trouvé la pièce importante qui lui manquait. — On lui donnait en même temps des nouvelles de Mme de N. qui, disait-on, supportait fort patiemment son veuvage.

Alexis eut l'idée d'aller en Angleterre afin de se livrer lui-même à des recherches dans la ville où il supposait avoir reçu le jour. Un de ses amis lui avança généreusement les fonds nécessaires à ce voyage. La veille du jour où il devait partir, il reçut un petit billet ainsi conçu :

« Venez ce soir au bal de la Renaissance.

« *Votre inconnue.* »

Pour rien au monde Alexis n'eût manqué à ce rendez-vous. Au bal de la Renaissance, cette merveilleuse tête que le monde élégant a mise si fort à la mode, Alexis cherchait son domino noir

aux cheveux châtains; il rencontra un domino bleu, avec des cheveux très blonds, qui lui dit :

— Elle ne viendra pas.

— De qui parles-tu ?

— Du domino noir de l'Opéra.

— Elle ne viendra pas? Ce n'est donc pas elle qui m'a écrit ?

— Non... Mais pourquoi as-tu l'air si triste ? L'aimais-tu déjà ?

Alexis au lieu de répondre examina le domino bleu ; il était plein de grâces et de séductions. Alexis passa deux délicieuses heures avec lui, et lui trouva autant d'esprit que d'attraits. Au moment de se séparer, ce piquant domino lui montra un petit billet, en lui disant :

— Si tu me promets de ne pas partir pour l'Angleterre, je te remettrai ce papier qui, je n'en doute pas, te sera fort agréable.

— Donne, car je reste.

Le domino bleu s'esquiva comme le domino noir, en remettant son billet. Alexis l'ouvrit et il y trouva..... son acte de naissance.

Cette seconde aventure était plus singulière encore que la première ; mais Alexis se trouvait trop heureux pour chercher longtemps l'explication de ce mystère. Il pensait à Mme de N.. et à sa nouvelle fortune ; et comme les bals masqués lui portaient bonheur, il alla de lui-même et sans invitation au bal Musard, la plus joyeuse et la plus bruyante de toutes les fêtes du carnaval.

— Retrouverai-je ici, pensait-il, mon domino noir ou mon domino bleu ?

Il ne rencontra ni le domino noir aux cheveux châtains, ni le domino bleu aux cheveux blonds, mais un domino vert aux cheveux noirs qui ne se montra ni moins spirituel ni moins aimable que les deux autres et qui acheva de lui tourner la tête. A l'heure où l'on se quitte, Alexis lui dit en souriant :

— Je serais bien surpris si tu ne me remettais pas un billet.

— Un mot d'abord. Si tu voulais m'en croire, avant de partir pour la Bretagne, tu solliciterais une place qui est vacante dans le pays. La fortune ne suffit pas et les honneurs ne gâtent rien.

— Je le sais; mais je n'ai pas de protections.

— Si tu veux obtenir cette place, tu n'as qu'une chose à faire... jeter cette lettre à la poste. Adieu.

Et le domino vert disparut laissant entre les mains d'Alexis une lettre à l'adresse de M. le marquis de***, pair de France.

Le surlendemain, Alexis reçut son brevet et la nouvelle du gain de son procès.

— Maintenant, s'écria-t-il, en route pour la Bretagne !

Comme il se disposait à sortir pour aller prendre son passeport, un domino rose entra chez lui.

— De l'intrigue à domicile, dit-il gaîment ; c'est parfait ! Qui es-tu, beau masque rose ?

— Je suis le domino noir de l'Opéra, le domino bleu de la Renaissance, et le domino vert de Musard ; la femme aux cheveux châtains, la blonde et la brune ; celle qui t'a rendu trois services, et qui vient chercher sa récompense.

— Rien de plus juste ; que voulez-vous ?

— T'épouser.

— Epouser trois femmes charmantes à la fois ? Ce serait délicieux, et je ne demanderais pas mieux, si mon cœur n'était donné !

— Depuis cinq ans ?

— Oui.

— En Bretagne ?

— Je te l'ai dit.

— A madame de N...?

— A celle que l'on appelait alors Amélie de C...

— Et que tu aimes toujours ?

— Toujours et malgré tout. Je vais partir pour la revoir.

— Le voyage est inutile... Regarde !

Le domino rose se démasqua et Alexis reconnut Amélie.

— Oui, lui dit-elle, c'est moi qui reviens d'Angleterre où j'ai retrouvé votre acte de naissance.

— Je comprends... Mais cette lettre au marquis de*** qui m'a valu une si belle place ?...

— Cette lettre était écrite en votre nom et le marquis n'a rien à vous refuser.

Voilà ce qu'Alexis Arondel a gagné en trois bals masqués.

EUGÈNE GUINOT.
(*Courrier français.*)

Poésie.

LE TASSE A SORRENTE.

(Ce fragment est extrait d'un volume de prose et de vers, qui paraîtra bientôt, précédé d'une épître inédite de Jean Reboul, le célèbre poète de Nîmes, dont le beau talent va se révéler d'une manière plus complète par une prochaine publication.

Après s'être échappé de l'hôpital - Sainte-Anne, le Tasse s'est retiré chez sa sœur Cornelia, à Sorrente, et là, ranimé par l'affection fraternelle, ainsi que par l'influence du pays natal, il parcourt les lieux chers à sa jeunesse, et évoque les souvenirs de sa vie si tourmentée, si malheureuse.)

..... Enfin, sur le sommet d'un hardi promontoire
De vieux chênes couvert et dont la masse noire
S'avance dans les flots et se dresse dans l'air,
Comme ces blocs géans qu'on admire au désert,
Il s'arrête, s'assied ; son extase profonde
Embrasse l'infini de la terre et de l'onde ;
Et, suivant du regard l'essor des matelots,
Ecoutant les rumeurs qui s'élèvent des flots :

« Image la moins incomplète
De la suprême immensité,
Miroir sans borne où se reflète
Tant d'éclat et de majesté,
Quand le soleil ou la tempête
Illuminent tes flots ardens,
Quand l'écho sauvage répète
Le fracas de tes bords grondans,
En toi, c'est l'éternel, c'est Dieu que l'on admire !
Dans ta houle sa voix roule, éclate, soupire,
Et la grande splendeur de ton sein agité
N'est qu'un éclair de sa beauté !

Voilà pourquoi tes voix fécondes
Ont de mystérieux accens
Qui, dans les angoisses profondes,
Raniment nos cœurs et nos sens ;
C'est Dieu qui, par toi, nous console
Et qui nous conseille en secret ;
Sur tes flots sa colère vole
Ou sa bonté nous apparaît.
Salut donc, et merci de la paix que mon âme
Respire après des jours de tourmente et de flamme !
Oh ! parmi tes concerts, ardent, religieux,
Que mon hommage monte aux cieux !

A ton aspect, ô mer ! quelles graves pensées
Assiégent mon esprit et l'inondent, pressées
Comme des tourbillons, comme les flots mouvans
Que soulève ton sein, qu'entrechoquent les vents !
Ton étendue échappe à la vue étonnée ;
Ton abîme est sans fond comme la destinée ;
Frais et vif au matin, ton transparent azur
Au midi sourit moins, au couchant est moins pur :
Dans son cours orageux, ainsi notre existence
N'a d'heureux et de purs que les jours de l'enfance;
Jouet d'une invisible et souveraine main,
Ta vague est sans repos, comme le cœur humain ;
Au gré de tous les vents nous te voyons poussée
Comme notre inquiète et mobile pensée,
Et, semblable au chagrin sur nos fronts attristés,
Tout nuage en passant assombrit tes clartés...
Dois-tu peser un jour sur nos plus hautes cimes ?
Quand Dieu te déborda pour châtier les crimes,
Du genre humain sauvé tu portas le berceau ;
Du genre humain détruit seras-tu le tombeau ?
Seras-tu l'instrument que l'auguste colère
Réserve à ses fureurs pour ravager la terre ?
Ton sein nous cache-t-il un monde destiné
A remplacer le nôtre au néant condamné ?...
L'homme ignore et toujours ignorera ces choses ;
Dieu seul connaît ta fin, tes lois, tes grandes causes.
Nos esprits devant toi s'arrêtent confondus,
Mais ton mystère même est un charme de plus.
Jadis, il m'en souvient, revenant de tes grèves,
Dans l'essor inquiet, vagabond de mes rêves,
J'enviais le bonheur des hardis matelots
Qui promènent au loin leur destin sur tes flots ;
Ma mère, qu'alarmait cette fougueuse envie,
Me peignait les périls qui menacent leur vie...
Hélas ! j'ai parcouru des plaines où les vents
Ne sont pas moins cruels, ni les flots moins mouvans !
J'ai traversé, bravé des mers dont les rivages
Ne sont pas effrayés par de moindres naufrages !...
Pour ta gloire, Seigneur, oh ! j'ai tout affronté !
Au milieu des écueils, j'ai vogué, j'ai chanté ;
Si ma profane voix à ta parole austère (1)
A mêlé trop souvent les erreurs de la terre,
A tes pieds mon remords en pleurant s'est traîné,
Et sans doute, ô mon Dieu, tu m'auras pardonné !
Permets donc qu'aujourd'hui j'abrite ma souffrance
Au port qui s'est ouvert devant ma délivrance ! »

Jules CANONGE.

Revue dramatique.

THEATRE DE LA RENAISSANCE.

Première représentation de *Diane de Chivry*, drame en cinq actes, par M. Frédéric Soulié.

Diane de Chivry, l'héroïne de la pièce nouvelle, s'est déjà produite sous trois formes différentes à la publicité ; d'abord à l'état de feuilleton dans le *Journal des Débats*, ensuite à celui de roman chez le libraire Souverain, et enfin à l'état de drame, sur le théâtre de M. Anténor Joly. Comme sa patronne, Diane a revêtu trois formes différentes, mais elle a toujours gardé le même nom.

M. Frédéric Soulié n'a donc eu qu'à tailler dans son dernier roman pour nous donner *Diane de Chivry*. Il est malheureux peut-être qu'il ait donné cette première forme à son idée, devant ensuite lui faire subir cette métamorphose : *Diane de Chivry*, en roman, est une œuvre complète, dont aucune partie n'est languissante ou faible, tout est bien motivé, bien accidenté : mais lorsqu'il a voulu mettre en action son rêve, préoccupé de ce qui existait, de ce qui avait réussi, ayant vu son sujet sous un aspect, M. Soulié n'a plus été le maître du choix et de l'arrangement de ses scènes. Et pourtant, il y a des effets admissibles dans un roman et que le théâtre repousse : s'il eût commencé par un drame, je suis certain que son œuvre y eût beaucoup gagné.

Tout le monde a lu la nouvelle : voici l'analyse du drame.

Le vieux comte de Chivry a quatre enfans : trois fils, Georges, Philippe et Martial, jeune homme de dix-huit ans, et une fille, Diane, pauvre aveugle qui vit au fond de la Bretagne, dans le château de sa grand'mère, madame de Kermik. L'action se passe en 1832. Les guerres qui

(1) Craignant d'avoir encouru les censures de l'inquisition par les détails profanes de sa JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, le Tasse courut à Bologne se jeter aux genoux du grand-inquisiteur. Celui-ci le rassura et lui donna toutes les absolutions qu'il put désirer.

déchiraient la Vendée viennent de s'éteindre. Un des chefs du parti carliste, Léonard d'Asthon, par son courage et sa fermeté, s'était acquis une grande célébrité. Madame de Kermik a tant exalté le mérite du jeune vendéen que l'admiration conçue d'abord pour ce héros par la jeune Diane s'est insensiblement changée en amour romanesque. Un garde-chasse, Valérien, entré depuis quelques jours au château, annonce qu'un proscrit demande asile. Ce proscrit n'est autre que l'ancien maître du fourbe, le marquis de Furrières, débauché qui a perdu sa fortune. Il est poursuivi par les huissiers et ne sait où se cacher. Madame de Kermik se persuade aussitôt que le fugitif ne peut être que Léonard. Elle dit à Valérien de l'amener. Au même instant, on entend un bruit confus. Ce sont des soldats qui viennent faire une visite domiciliaire. Où cacher le proscrit? Il est perdu... « Dans le pavillon qui m'est réservé! s'écrie Diane, et je veillerai sur lui. »

Le fugitif a indignement abusé de l'hospitalité si généreusement accordée; Diane a été déshonorée par le marquis. Madame de Kermik sait tout. Elle a écrit plusieurs lettres à Léonard. Valérien, qui en était le porteur, les a jetées au feu; madame de Kermik ne doit donc plus songer qu'à la vengeance. Elle instruit de tout M. le comte de Chivry qui arrive avec ses deux fils aînés, Georges et Philippe, et ne veut pas entendre sa justification. Le grand seigneur maudit sa fille, puis il fait seller trois chevaux et part avec Georges et Philippe pour se rendre chez Léonard. Diane, qui a tout entendu, les suit avec son frère Martial.

Les troubles de la Vendée ont pris fin. Après s'être caché pendant quelque temps, Asthon, qui comprend toute l'horreur d'une guerre civile, est revenu à des idées de modération. Condamné par contumace, il fait recommencer son procès. Il est acquitté. En réjouissance de cet heureux événement, il donne une fête à ses amis. On boit, on chante, on se dispose à partir pour la chasse, lorsque deux étrangers demandent à lui parler. On les introduit. Ce sont les fils de Chivry, Georges et Philippe. Le premier insulte Asthon et lui arrache sa croix. Après un tel outrage, il faut du sang; ils sortent pour se battre. Diane arrive à son tour avec Martial. Mais bientôt, fatigué d'attendre, le jeune homme, sur les indications d'un domestique, se dirige vers le lieu du combat. Restée seule, Diane espère être arrivée avant ses frères. Elle pense qu'elle pourra empêcher tout combat, et, dans cette pensée, elle veut parler à Asthon, lui demander de lui rendre l'honneur, de lui donner son nom... pour peu de temps, car elle mourra plutôt que d'appartenir à cet homme qu'elle hait maintenant. On annonce Asthon; mais il n'est pas seul. Diane veut éviter tous les regards, elle attendra l'éloignement des amis du Vendéen. Léonard revient en effet, pâle, les habits en désordre : il a tué les deux frères sous les yeux de leur père. Il ne sait à quoi attribuer cet horrible duel avec des gens qu'il n'a jamais vus; la politique seule lui paraît en être le motif; mais on le prévient de la visite de Diane de Chivry, de Diane, la sœur de ceux qu'il a tués, et alors il commence à entrevoir un horrible mystère. Sans se faire connaître il reçoit la jeune aveugle, apprend l'abus infâme que l'on fait de son nom, frémit de rage et d'indignation, et, tendant la main à la malheureuse enfant : « Appuyez-vous avec confiance sur cette main, lui dit-il, elle vous sauvera. »

Le comte de Chivry est revenu à Nantes avec Martial. Il se désole, pleure la mort de ses enfans, et maudit Diane qu'il accuse de ses malheurs. Martial prend sa défense : « Ma sœur n'est pas coupable d'une séduction, mais victime d'une violence. » Alors ce père, brisé par tant de douleurs, n'a plus que des larmes pour sa fille qui vient se jeter dans ses bras. Dans son indignation, le comte de Chivry ne veut pas demander au duel une vengeance qui pourrait lui coûter son dernier fils; c'est aux tribunaux qu'il s'adressera; ce n'est plus le sang de Léonard qu'il lui faut, c'est son honneur, et il envoie à l'instant sa plainte au procureur du roi. Cependant Asthon a voulu avoir une explication avec le comte. On annonce au père infortuné qu'un étranger veut lui parler. C'est Asthon. « Vous ici, vous, infâme assassin! Sortez! » dit le comte. Léonard veut en vain se justifier. Le comte est sourd. Le procureur du roi entre et s'empare de l'accusé.

Au point où sont venues les choses, au tribunal seul peut se faire le dénoûment. Le cinquième acte nous transporte donc à la cour d'assises.

Le président et le procureur du roi interrogent en vain Léonard. Il se tait. Chivry paraît et l'accuse; même silence. Diane vient à son tour. Léonard parle. « Quelle est cette voix? s'écrie la jeune fille. — Celle de l'accusé. — Je ne le connais pas, ce n'est pas lui. »

Asthon est donc innocent. « Je n'ai pas parlé plus tôt, dit-il, pour que ma justification fût entière; pour te rendre l'honneur, Diane, il fallait t'offrir un nom sans tache; maintenant, veux-tu m'épouser? » Le comte de Chivry, quoique touché de tant de générosité, ne peut accepter pour gendre le meurtrier de ses fils, et Diane ne lui donnera pas sa main tant qu'existera l'infâme qui l'a perdue; mais Martial arrive. Il a tué le marquis, et dit à Asthon : « Je pourrai un jour t'appeler mon frère! »

Les trois premiers actes de cet ouvrage renferment les situations les plus dramatiques et les plus saisissantes. Au quatrième, la douleur du vieillard s'exhale trop en paroles, elle est trop verbeuse : c'était là le cas d'imiter le peintre grec et de voiler la face d'Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie. La présence d'Asthon chez le père, d'ailleurs peu vraisemblable, est horrible. Et, puisque ces deux personnages sont en présence, on regrette que le mot qui doit tout terminer ne se dise pas à l'instant.

Le tableau de la cour d'assises, nécessairement immobile pendant toute la durée du cinquième acte, est froid et sans intérêt, car le dénoûment est prévu. Le succès a donc été vif et grand pour les trois premiers actes, pendant lesquels l'attendrissement a été porté au plus haut degré : la monotonie du quatrième a fatigué. La vue du tribunal a causé une surprise désagréable.

Néanmoins, ce drame est appelé à un succès, surtout si l'auteur se résout à de larges coupures. Que ne peut-il réduire sa pièce en trois actes, abréger le rôle de Diane dans le commencement, et supprimer en entier le malheureux personnage du comte de Chivry! Mais n'est-ce pas trop exiger du courage d'un auteur, surtout d'un auteur applaudi? Cependant l'œuvre est digne d'un tel effort et d'un tel sacrifice. A part le mérite plus ou moins contestable de la charpente scénique, *Diane de Chivry* se recommande aux hommes de goût par une peinture de mœurs locales qui ne manque ni de vérité ni d'intérêt et par les qualités d'un style ferme et brillant.

Madame Albert et Guyon faisaient leurs débuts dans *Diane de Chivry*, débuts heureux et brillans. Madame Albert ne pouvait que réussir dans un rôle comme celui de Diane, pauvre jeune fille dont la fatalité s'est jouée. Sa physionomie, son organe, tout en elle répondait à l'idéal du personnage. Guyon, l'athlétique Guyon, tentait une épreuve plus difficile. On peut briller dans le mélodrame du boulevart, et s'éclipser dans le drame de la Renaissance. Guyon ne s'est pas éclipsé du tout; au contraire, il a jeté plus d'éclat que jamais. Ses manières ont paru marquées au coin de la bonne société; c'est donc un soutien puissant conquis au drame et peut-être à la comédie.

VAUDEVILLE.

Les Maris vengés, esquisse en 5 tableaux; par MM. Roche, Comberousse et Etienne.

Nous sommes en retard avec le Vaudeville, nouvellement implanté au boulevart Bonne-Nouvelle, dans l'ancienne salle du Gymnase musical. Rien de nouveau du reste pour ce théâtre. Quant au personnel, c'est toujours la même troupe excellente que nous avons jadis si souvent applaudie rue de Chartres; la même, moins toutefois le bon comédien Lepeintre aîné et la charmante Louise Mayer, que nous félicitons vivement les Variétés d'avoir acquise. La réouverture du Vaudeville a été heureuse : pendant quelques jours il a vécu sur son ancien répertoire; puis sont venues les pièces nouvelles. *Les Maris vengés* ont commencé la marche.

Les lovelaces sont morts : le vaudeville de MM. Roche et compagnie les a tués; les maris ressuscitent : ils doivent une couronne à MM. Comberousse et Etienne. Voici comment s'exécutent cette mort de la galanterie et cette résurrection de la morale conjugale.

M. Desrosiers vend de la porcelaine, et le jeune Frédéric se ruine à lui acheter des soupières, des cabarets, uniquement dans le but de causer avec la jolie moitié du marchand. Puis celui-ci arrive à connaître le motif des démarches de son infatigable acheteur, et alors il le poursuit sans relâche et le réduit à se faire emballer, clouer dans une caisse qui va être expédiée pour la province. Et d'un amant mystifié! et d'un mari vengé!

Celui de madame Jouvenel joue encore plus gros jeu : sur une planche fragile, il franchit la distance d'une maison à l'autre, au risque de se briser sur le pavé de la rue, et se trouve en tête à tête nocturne avec une vieille fille, belle-sœur de son adorée, et qu'il est forcé d'épouser. Et de deux!

Quant au troisième galant, Olivier, comptant sur l'amour dévergondé de M. Ravinet pour la chasse, il escalade un mur orné de tessons de bouteilles, est mouillé jusqu'aux os, se réfugie dans la niche du chien de garde, et ne se relève d'un piége à loup que pour tomber dans une patrouille de garde nationale. Et de trois!

Tel est l'aperçu des infortunes de l'amour chassant sur les terres de l'hyménée. Mais les trois amoureux déconfits n'ont-ils pas l'audace d'ériger leur défaite en brillant trophée? Par malheur pour eux, le trio féminin dénonce le mensonge et livre les imposteurs à la risée publique sur la terrasse d'un restaurant qui arbore pour enseigne : *Les Maris vengés*.

Cette esquisse fort amusante est tirée des dessins de Gavarni, revue spirituelle qui porte le même titre que la pièce. Lepeintre et Bardou, dans deux rôles de maris, sont d'une gaîté ébouriffante — comme le succès.

Revue de cinq jours.

10 FEVRIER.—Le petit-fils de l'illustre Chaptal, Anatole Chaptal, élève de marine de première classe, vient de trouver une mort glorieuse à la prise de Véra-Cruz. C'était un jeune homme de la plus grande espérance, comme le dit dans son rapport M. l'amiral Baudin. Avec lui s'éteint le nom de Chaptal et la dernière consolation de sa vénérable aïeule, qui a supporté avec une fermeté si admirable et une résignation si touchante la mort prématurée de son mari et de son fils et la ruine presque entière d'une immense fortune.

— Les eaux de la Seine s'étant subitement élevées de manière à couvrir une partie de la route royale comprise entre la barrière de la Gare et le pont de la Bosse-de-Marne, le préfet de police a défendu la circulation sur ce point.

— Le cardinal Fesch, dont on avait à diverses reprises annoncé la mort, est, au contraire, en convalescence, et a pu recevoir la visite de plusieurs étrangers.

— Mardi dernier, lord Grey a éprouvé un accident très grave à Howick-Hall, pendant qu'il lisait dans la galerie des tableaux. Un des plus

grands tableaux est tombé sur sa tête. Le noble comte a failli être tué, et il n'est pas encore hors de danger.

— *Le Mémorial des Pyrénées*, du 5 février, annonce qu'un temps épouvantable règne depuis quelques jours dans les parages de Bayonne. Plusieurs navires en ont été victimes.

— L'importation de nègres esclaves à Rio-Janeiro, pendant l'année dernière, par des navires sous pavillon portugais, a dépassé le nombre de 32,000.

— Il a été consommé dans le mois de janvier dernier 5,904 bœufs, 1,696 vaches, 5,85e veaux et 38,186 moutons; le commerce a reçu 561,979 k. de suif fondu.

Il avait été consommé dans le mois de janvier 1838 6,320 bœufs, 2,247 vaches, 6,237 veaux, et 41,673 moutons; le commerce avait reçu 609,727 kil. de suif fondu.

— M. Portalis, premier président à la cour de cassation, a été élu membre de l'Académie des sciences morales, en remplacement de M. Merlin. Sur vingt votans, M. Portalis a obtenu, au premier tour de scrutin, 19 suffrages.

— On écrit de Dresde, 2 février : « La traduction en vers allemands de la *Divine comédie* de Dante, avec notes et commentaires, que S. A. R. le prince Jean de Saxe vient de terminer, a paru ces jours-ci sous le nom supposé de Philarète, chez le libraire Arnold, de notre ville. C'est un beau volume grand in-4, où le texte original se trouve en regard de la traduction, et qui est orné d'un grand nombre de gravures et de vignettes. Au dix-septième chant de *l'Enfer*, S. A. R. a ajouté plusieurs documens inédits relatifs à l'histoire de la Romagne, et qui jettent un grand jour sur la période si obscure, de 1274 à 1302, de cette histoire. »

— Nous sommes heureux d'annoncer que les difficultés qui s'étaient élevées entre la Comédie-Française et la famille de mademoiselle Rachel ont été aplanies à la satisfaction des deux parties.

11. — Le nombre des électeurs aux élections générales de 1834 était de 173,015; à celles de 1837, de 198,8?6; il s'est encore accru, lors de la clôture des dernières listes, de 4 à 5 mille. En 1834, 129,211 électeurs, et en 1837, 151,720, ont pris part aux élections.

— On fait en ce moment de grands préparatifs dans l'église de Saint-Charles-Boromée, à Rome, pour célébrer une messe solennelle des morts en l'honneur de la princesse Bégum de Serd-Hanah, qui, par son testament, a fait au pape un legs de 60,000 écus, sous la condition que S. S. célébrerait personnellement une messe pour le salut de son âme. Le prince David Sombre, petit-fils de cette princesse, dirige les préparatifs.

— On écrit de Saint-Etienne, 6 février : Un affreux accident vient de porter la désolation à l'exploitation des mines de Grangette et Culatte et dans le sein de bien des familles. L'on cherchait à donner issue aux eaux des anciens travaux au puits du Clapier; toutes les précautions avaient été prises dans le sondage : elles n'ont pu prévenir la catastrophe. Sur vingt-quatre ouvriers chaque jour occupés à ces travaux, douze étaient allés dîner, les autres étaient restés; ils continuaient leur tâche. Soudain les eaux ont fait irruption : neuf d'entre eux ont été noyés, trois seulement sont parvenus à gagner la benne. Le directeur et ses deux frères sont au nombre des victimes qui, toutes, laissent une femme et des orphelins, un père infirme ou une vieille mère dans un complet dénuement.

— On nous écrit de Naples : « Le même jour que *Madame*, duchesse de Berry, entrait dans Naples, le prince impérial de Russie y arrivait aussi. Le 22, les deux illustres voyageurs ont dîné chez le roi; le soir ils ont assisté, avec toute la cour, à une grande représentation au théâtre Saint-Charles, éclairé extraordinairement par plus de sept cents bougies, et, le lendemain, le roi leur a donné un bal magnifique dans son palais. »

12. — *Bruxelles, 9 février.* — Les ambassadeurs d'Angleterre et de France ont eu hier et aujourd'hui de longues conférences avec M. de Theux, ministre des affaires étrangères; il paraît que sir Hamilton Seymour a été chargé de remettre au gouvernement une note, avec injonction de faire rétrograder les troupes belges qui sont sur la frontière de Hollande et de Prusse.

— Les galeries qui se construisent avec tant d'activité aux Champs-Elysées, pour l'exposition des produits des arts et de l'industrie, se développeront sur un rectangle de 185 mètres de largeur sur 80 de profondeur. Elles formeront quatre bâtimens parallèles, séparés par trois cours au centre, mais réunis aux extrémités par des bâtimens transversaux et de jonction. Au milieu de la principale façade, vers le nord, sera la principale entrée par un portique saillant.

Trois des quatre bâtimens dont il vient d'être parlé sont déjà dressés, deux sont couverts en feuilles de zinc; le premier, vers la place de la Concorde, est déjà entre les mains des menuisiers, des vitriers et des décorateurs.

La décoration de la principale façade se fait avec un luxe d'autant plus remarquable, que ces baraques seront démolies au bout de deux mois.

Trois ou quatre cents ouvriers travaillent à ces constructions, qui doivent être achevées pour le 1er avril.

On sait que c'est le 1er mai que les portes de ces galeries seront ouvertes au public.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 10 et lundi 11 février 1839, de 4,515 déposans, dont 619 nouveaux, la somme de 597,126 fr.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 675,000 fr.

On a calculé que la caisse d'épargne de Paris peut produire selon les tables de M. Francœur, au déposant qui mettrait en réserve 40 centimes par jour, savoir : au bout d'un an, 143 fr.; de huit ans, 1,871 fr. 85 c.; de quinze ans, 3,328 fr. 01 c.; de vingt ans, 4,954 fr. 38 c.; de vingt-cinq ans, 7,176 fr. 58 c.; de trente ans, 10,029 fr. 78 c.; et sur ce capital de 10,029 fr. 78 c., le bénéfice ou produit de l'intérêt serait de 5,679 f.. 78 c.

— M. Couder, peintre d'histoire, a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. Langlois, décédé.

— La garde municipale et les sapeurs-pompiers sont exténués de fatigues. Outre leur service ordinaire, ils sont obligés de surveiller les bals publics, qui, cette nuit, avaient lieu au nombre de trois à quatre cents, tant à Paris qu'aux cinquante barrières. L'année dernière, le dixième prélevé sur les recettes de ces bals et celles des spectacles, a produit plus de 750,000 fr. à la caisse des indigens.

13. — On écrit de Bruxelles, le 20 février : « Rien de positif encore sur les termes dans lesquels sera conçue la proposition à soumettre aux Chambres. On assure qu'elles se réuniront le 18 de ce mois. En attendant la crise industrielle fait des progrès.

» Jusqu'à ce jour on avait conservé quelque espoir que M. Cockerill pourrait se soutenir. Malheureusement les journaux de Liége annoncent aujourd'hui que ce grand industriel a déposé son bilan. Comme la situation qu'il révèle (18 millions d'actif et 12 millions de passif) se rapporte à une époque déjà assez éloignée (juin 1838), il est impossible de préciser l'étendue du mal, mais il est immense. »

— Des informations sur les mouvemens de l'armée du roi Guillaume apprennent que toutes les troupes cantonnées dans l'est du Brabant hollandais, depuis Buyl jusqu'à Grave, ont reculé à l'ouest, de sorte qu'elles se trouvent maintenant à deux lieues de la frontière du Limbourg. Seulement un bataillon de chasseurs et un escadron de lanciers restent postés en avant de Hermont, comme en observation.

— Une ordonnance contenue dans le *Moniteur Algérien*, du 13 février, porte que l'exportation des grains et farines pour toute destination autre que la France est suspendue sur tous les points du littoral des possessions françaises dans le nord de l'Afrique.

— M. Cabet, ancien député, qui a été condamné, il y a cinq ans, pour délit de presse à deux années de prison, va rentrer en France. Dans deux mois, les cinq années après lesquelles la loi accorde la prescription seront écoulées.

14. — Les dernières lettres reçues du Mexique, et publiées par les journaux anglais, portent que le général Santa-Anna a été remplacé dans le commandement par le général Cohellos, et que le gouvernement a enjoint de n'accepter aucun arrangement. Les troupes mexicaines sont campées à trois milles de la Vera-Cruz; avant de se retirer, elles ont pillé et saccagé plusieurs maisons appartenant à des Français. Les mêmes lettres annoncent qu'on désespère des jours de Santa-Anna.

— La mort de la princesse Marie a été célébrée à Goritz, par une messe à laquelle assistait la famille royale exilée.

— Sur la proposition de M. le contre-amiral Baudin, S. A. R. le prince de Joinville vient d'être décoré par le roi.

— On dit que M. de Bourmont, qui va rentrer en France, doit fixer sa résidence à Rennes; on lui prépare des appartemens.

— Suivant un oukase impérial, les nobles et les fonctionnaires publics qui sont propriétaires d'une série de magasins dans les villes commerçantes en Russie, devront se faire inscrire dans la 3e guilde des marchands, et s'ils s'y refusent, ils devront vendre leurs magasins à des individus ayant le droit de faire partie de la 3e guilde.

— M. Foy, ingénieur au corps royal des mines à la résidence de Valenciennes, est décédé avant hier à Paris, à l'âge de 29 ans. M. Foy était neveu de l'illustre général de ce nom.

— L'affluence des promeneurs a été considérable avant hier sur les boulevarts et dans tous les endroits publics; les masques n'étaient pas nombreux, mais quelques groupes déguisés se faisaient remarquer par l'élégance des costumes. Dans la nuit, il y a eu foule à tous les bals.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,

20 FÉVRIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Année.

N° 10.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

—

NOTA. Le portrait de M. Mario de Candia, qui devait accompagner le présent numéro, sera joint au n° du 25.

LA HONGRIE

EN 1838.

—

Si pour qu'un état fût puissant il suffisait qu'il renfermât dans ses limites une vaste étendue de pays, et que le sol y fût assez fertile pour nourrir une population nombreuse, certainement la Hongrie serait aujourd'hui un état puissant au lieu d'être à peine comptée en Europe comme une province de l'empire d'Autriche. Mais pour que ces deux premiers élémens puissent seulement concourir à la puissance d'un état, encore faut-il que ce vaste pays soit proportionnellement habité, et que des bras actifs arrachent à la terre les richesses qu'elle recèle dans son sein. Malheureusement pour la Hongrie, les tourmentes dont elle fut longtemps agitée ne permirent ni l'un ni l'autre de ces développemens. Placée entre deux nations puissantes, l'Autriche et la Turquie, qui se sont longtemps disputé sa possession et en ont fait le théâtre de leurs sanglans débats, ne s'arrachant des mains de l'une que pour tomber aux mains de l'autre, la Hongrie, qui les avait appelées tour à tour pour la protéger, finit par redouter autant ses défenseurs que ses oppresseurs, car amis ou ennemis n'avaient signalé leur présence que par des ravages. Déjà, lorsque le zèle religieux entraînait l'Occident contre l'Orient, les croisés n'avaient payé l'hospitalité reçue que par des brigandages, et s'étaient fait craindre à l'égal des Tartares qui eux-mêmes y avaient porté plus d'une fois et le fer et les flammes. Enfin, par une triste fatalité, cette contrée, située sous un climat heureux et susceptible de devenir par sa fertilité naturelle une des plus riches de l'Europe, n'eut longtemps d'autres sillons que ceux tracés par l'épée, et des siècles s'écoulèrent avant que les productions du sol pussent couvrir le sang dont il était imprégné.

C'est à cet état continuel d'agitation qu'on doit attribuer le peu de renseignemens qu'on a eus sur ce pays qui, tandis que les contrées les plus lointaines étaient explorées, resta presque inconnu en Europe jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Aujourd'hui même, en France principalement, bien des gens ne connaissent de la Hongrie que le fameux vin de Tokai qu'elle nous envoie, et le nom du prince Estherazy dont les immenses richesses ont été si souvent citées. Les historiens se sont peu occupés d'elle, et cependant quelle histoire serait plus remplie d'intérêt? Quelles luttes plus animées et plus dramatiques que celles de la Hongrie et de la Turquie? Quel spectacle plus admirable que celui d'un peuple pressé de tous côtés, trouvant encore assez de force dans son génie national pour se conserver presque intact? Les Hongrois sont un peuple isolé pour ainsi dire de la grande famille européenne, et dont les archives seraient bien curieuses à fouiller, quand ce ne serait que pour voir et admirer ce noble esprit de fierté qui a fait de leur histoire la lutte incessante de l'indépendance nationale contre le despotisme étranger, contre l'esprit envahissant de la maison d'Autriche.

Hâtons-nous de dire cependant que depuis plusieurs années, à défaut d'historiens, la Hongrie a trouvé dans les voyageurs étrangers plus de curiosité et d'examen. Quelques uns ont rapporté sur ce pays quelques renseignemens pleins d'intérêt, et c'est à un voyageur anglais, M. Elliot, qui vient de publier deux volumes sur ses voyages, que nous emprunterons cette espèce d'aperçu historique sur la situation actuelle de la Hongrie.

En principe, dit M. Elliot, la royauté de Hongrie est élective, mais en fait elle est, depuis longtemps du moins, héréditaire dans la maison d'Autriche. Le dernier roi qui dut la couronne à l'élection fut Louis II. Les Turcs faisaient alors la guerre à la Hongrie, et en 1526 la malheureuse et célèbre bataille de Mohacs, où périt avec Louis II la plus grande partie de la noblesse hongroise, occasionna la première atteinte portée au principe de l'élection royale; car l'année suivante, la Hongrie épuisée fut obligée d'appeler à son secours Ferdinand Ier d'Autriche, qui chassa les Turcs et joignit la Hongrie à son empire. Cependant le droit d'élection ne fut pas aboli, et chaque fois qu'un nouvel empereur vint s'asseoir sur le [illegible] la diète hongroise le choisissait et l'élisait pour son roi. Pure formalité, il est vrai, mais suffisante pour sauver le principe et se réserver les moyens de revenir sur une concession arrachée à la nécessité. En [illegible] me récompense de l'expulsion définitive des Turcs [illegible] Hongrie [illegible] La diète consentit à [illegible]

les descendans mâles de Léopold. Charles VI, le dernier représentant mâle de cette dynastie, devait donc voir s'éteindre avec lui ses droits sur la Hongrie, lorsqu'il fit accepter par les puissances de l'Europe la Pragmatique-Sanction. Marie-Thérèse trouva les Hongrois plus fidèles à leur parole que les autres puissances, et l'on sait que c'est chez eux qu'elle trouva le plus d'assistances lors des guerres qui suivirent la mort de Charles VI. Toutefois, et malgré cette nouvelle dérogation au principe de l'élection en Hongrie, la couronne n'en reste pas moins élective, et dans le cas où les descendans de Marie-Thérèse, c'est-à-dire la famille de Hapsbourg viendrait à s'éteindre, les Hongrois recouvreraient le droit de se choisir et nommer un roi.

Quoi qu'il en soit, la Hongrie n'en est pas moins aujourd'hui une dépendance de l'empire d'Autriche. Elle est gouvernée par un vice-roi, ou palatin, nommé par l'empereur, et elle paie des impôts au gouvernement autrichien. Mais comme, par suite du système féodal encore en vigueur, les nobles ne paient aucune redevance, le montant des revenus serait peu de chose si certaines terres et des mines de sel assez importantes n'étaient affectées en propre à la couronne d'Autriche. Le montant des revenus qu'elle perçoit s'élève environ à 700,000 livres sterling (17,500,000 francs environ).

Il y a en outre certaines villes qui appartiennent à l'empereur, mais ce n'est qu'une possession nominale. Ces villes appelées *civitates liberæ et regiæ* ne paient aucune taxe; il y en a environ ving-cinq en Hongrie.

Quant à l'organisation intérieure, c'est, comme nous l'avons dit, le système féodal qui règne en Hongrie. Le gouvernement est dévolu à la diète qui doit se réunir tous les trois ans, mais que l'empereur convoque plus ou moins souvent à sa convenance. Cette diète se compose de deux chambres, celle des magnats ou pairs spirituels et temporels, et celle des députés. Les membres de cette dernière chambre ne sont élus que par l'aristocratie, puisque personne n'a de voix aux élections s'il n'est noble. Les villes franches dont nous avons parlé tout à l'heure envoient aussi des députés à la diète, ainsi que les chapitres ecclésiastiques; mais ces députés admis à discuter ne le sont jamais à donner leur voix dans les délibérations de la chambre. Ainsi, comme on le voit, tout le gouvernement est entre les mains des seigneurs.

Ce sont les seigneurs qui nomment les magistrats, et les paysans sont vis-à-vis d'eux tout à fait dans la position des serfs. Tout le revenu qu'ils tirent de leur terre leur vient des paysans par qui elles sont cultivées, et qui supportent toutes les charges et taxes dont le seigneur lui-même est exempt. Avant Marie-Thérèse aucune limite n'était fixée aux exigences du seigneur à l'égard de ses serfs. Mais Marie-Thérèse a fixé le tribut qu'il pouvait exiger, et cette fixation sert encore de règle aujourd'hui. Chaque paysan doit à son seigneur cinquante-deux jours de travail par an, un florin, deux volailles, dix œufs, deux livres de beurre et la neuvième partie de sa récolte. En outre, chaque village donne au seigneur un veau et deux agneaux. Le paysan ne peut acquérir ni posséder des terres. Comme nos serfs d'autrefois, il ne peut quitter le pays qu'avec la permission de son seigneur, et qu'à la condition de perdre tout ce qu'il a pu construire et établir sur la terre du seigneur. Y a-t-il un pont à construire? les paysans sont mandés et ne reçoivent aucune rétribution; faut-il réparer les routes? c'est encore à eux qu'on a recours; en un mot, la loi ne leur accorde aucune indemnité et presque aucune protection, puisque ce sont les seigneurs qui sont maîtres de tout.

En présence de cette double constitution de la Hongrie vis-à-vis de l'Autriche et vis-à-vis d'elle-même, deux faits se présentent bien remarquables. D'une part, les seigneurs hongrois ne voient qu'avec peine la réunion de leur pays à l'Autriche; et de l'autre, ces mêmes seigneurs, qui sembleraient avoir intérêt à ce que la constitution intérieure restât dans le même état, travaillent à la refaire sur des principes plus libéraux; et tandis que dans le reste de l'Europe on ne dut la disparition du système féodal, en quelque sorte, qu'au soulèvement des serfs, là ce sont les seigneurs eux-mêmes qui font des efforts pour le réformer.

Animés d'un haut esprit d'indépendance, les Hongrois naissent avec la haine pour l'Autriche, dont le joug pèse sur leur pays. Ils se rappellent que longtemps ils ont constitué un état indépendant, qu'ils ont eu un roi qui tenait sa cour au milieu d'eux, et cela, joint au peu d'intérêt que leur montre la cour d'Autriche, entretient dans leur cœur un violent désir d'arriver à un affranchissement national. Il y a quelques années, le prince de Metternich, qui connaît leur faible, voulut le flatter : avec le titre d'empereur d'Autriche, Ferdinand prit le titre particulier de roi de Hongrie; comme si par là l'Autriche avait voulu faire entendre aux Hongrois qu'elle les regardait non pas comme un peuple conquis, mais comme un état indépendant qui s'était mis lui-même sous sa protection. Ce léger palliatif n'aveugle pas l'esprit national des Hongrois, et ne leur fait pas supporter avec plus de patience le joug autrichien.

Un des faits qui tendent le plus à prouver cet esprit de nationalité, c'est la persistance avec laquelle, depuis quelques années, les Hongrois cherchent à faire revivre la langue magyare qui est la leur. Si, en effet, il n'y a encore que quelques années, un voyageur se fût trouvé transporté au milieu des états de Hongrie, quel n'eût pas été son étonnement d'entendre un orateur s'exprimer avec facilité, éloquence peut-être, dans la langue de Cicéron, baptisée depuis si longtemps de langue morte? Et cependant quand, vers le commencement du neuvième siècle, les Hongrois ou Magyares, qui paraissent descendre des Huns septentrionaux, vinrent massacrer ou rendre esclaves les Slaves établis en Pannonie, le Danube entendit longtemps la langue magyare résonner sur ses bords. Tant que cette nation, conservant ses mœurs sauvages, fut occupée à porter la guerre chez ses voisins, la langue magyare fut en usage; mais bientôt les peuples qui entouraient la Hongrie prirent de la consistance eux-mêmes; perdant peu à peu leurs habitudes guerrières, ils commencèrent à chercher le repos; et le christianisme, qui s'était déjà répandu dans le reste de l'Europe, vint les calmer tout à fait. Etienne, qu'on regarde comme le premier roi de Hongrie, abolit les idoles en montant sur le trône, et, vers le commencement du dixième siècle, reçut du pontife de Rome la couronne évangélique, couronne que depuis tous les rois durent ceindre à leur avénement, et qui, par une vertu céleste, leur donnait toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner. Avec le christianisme vinrent les évêques et les prêtres; et comme eux seuls apportaient les premières notions non-seulement de la religion, mais aussi de toutes les sciences, le latin, leur langage, devint là, comme dans presque toute l'Europe, la langue de science et de droit. Mais, tandis qu'en Europe le latin se perdait peu à peu, la situation de la Hongrie lui imposait en quelque sorte la nécessité de le conserver. Quand, épuisée par une lutte de plusieurs siècles, elle fut obligée de courber la tête sous la puissance de la maison d'Autriche, les relations avec un gouvernement auquel la langue hongroise était tout à fait inconnue rendirent indispensable l'étude du latin, encore assez répandu en Allemagne, si bien que peu à peu le magyar descendit parmi les paysans, et les nobles oublièrent presque entièrement leur langue maternelle. Enfin, sous Marie-Thérèse, le latin était dans toute sa vigueur. Tout le monde connaît ce fameux serment des palatins hongrois : *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa.*

A cette époque le latin était d'un usage tellement général, que beaucoup de femmes non seulement le comprenaient, mais le parlaient et s'en servaient constamment dans leur intérieur. Si Joseph II, suivant la politique de sa mère, avait voulu laisser aux Hongrois leurs priviléges et leurs habitudes, le magyar ne serait probablement parlé que par les paysans des bords de la Theiss, le latin aurait fini par l'étouffer tout à fait, l'allemand aurait peu à peu remplacé le latin, auquel les Hongrois n'attachaient aucune idée nationale, et serait devenu la langue usuelle. Mais Joseph, qui avait formé le projet d'asservir tous les peuples dépendans de ses états à des lois et à une langue uniformes, et qui voulait que ses projets s'exécutassent presque à l'instant qu'ils étaient formés, entreprit de tuer d'un seul coup le latin et le hongrois, et dans cette vue ordonna que l'allemand seul serait désormais employé. Les Hongrois, qui religieux observateurs de leurs antiques usages n'auraient accepté cette loi de personne, s'y refusèrent encore bien plus lorsqu'elle était imposée par Joseph II; Joseph II, un de ces Allemands objet de leur haine invétérée; Joseph II, qui avait déjà porté atteinte à leurs priviléges, et qui encore pour cette dernière mesure n'avait pas seulement consulté les états; Joseph II enfin, qui, crime impardonnable! avait refusé de ceindre la couronne de saint Etienne. Cette décision excita donc une opposition générale, et c'est à cette opposition que le magyar dut de sortir de la léthargie où il dormait déjà depuis des siècles. Quelques vieux nobles, il est vrai, et les créatures de la maison d'Autriche, voulurent s'opposer à cette réforme, et les premiers à cause de leur grand âge, les autres en désespoir de cause soutinrent encore le latin; mais l'impulsion était donnée, et dès lors le progrès dut marcher à grands pas.

Toutefois, cette détermination des Hongrois ne put pas avoir un résultat immédiat, et pendant les dix dernières années du dernier siècle, il

n'apparut que de temps en temps un orateur qui s'exprimât en langue hongroise. Tout se faisait encore en latin. Les deux chambres des états correspondaient en latin ; le journal officiel et les lois étaient publiés dans cette langue. Les états de 1802, 1805, 1807, 1808 et 1812 furent de trop courte durée et trop occupés de recrues et de subsides pour qu'on pût y remarquer un changement notable; cependant le nombre de membres qui parlaient hongrois s'était considérablement accru, et déjà en 1805 on envoya au roi une adresse écrite en hongrois et en latin. D'année en année, les chambres pouvaient compter de nouveaux membres à qui la langue hongroise devenait familière : et enfin, dans les états de 1832 à 1836, le hongrois se fit seul entendre; il y avait à peine six membres qui ne pussent pas s'exprimer facilement dans cette langue. Les messages des deux chambres furent écrits en hongrois, ainsi que l'adresse au roi, à laquelle seulement fut annexée une traduction en latin. Mais le texte hongrois était l'original, et le latin n'était qu'une copie envoyée comme pure formalité. Il fut aussi décidé que dans les tribunaux, même les plus élevés, les procès se traiteraient désormais en hongrois, et cependant la chancellerie fut toujours obligée de se servir du latin dans ses mémoires, sous peine de ne pas les voir accueillis par le gouvernement.

Ce fut le comte Szechengi qui le premier amena cette innovation dans la chambre des magnats, et bientôt il fut imité par le comte Vesselini et un grand nombre d'autres. Cette mesure donna une grande popularité aux seigneurs hongrois, et il s'est formé à Pest une société pour la propagation de la langue hongroise; deux seigneurs entre autres ont contribué à la formation de cette société par une souscription, l'un de 4,000 livres, l'autre de 6,000 livres sterling.

On conçoit de quelle importance c'est pour le peuple de voir sa langue habituelle servir dans les affaires du gouvernement; désormais il pourra luitmême prendre connaissance de ses droits, s'éclairer et arriver à l'émancipation. Les nobles en cela le favorisent, comme nous l'avons dit, de toutes leurs forces. Comprenant bien que le pouvoir dont ils jouissent est une espèce d'anachronisme au milieu de l'Europe actuelle, eux-mêmes ont demandé à l'empereur qu'il fût apporté une modification à leurs prérogatives. Il faut reconnaître qu'ils sont même allés au devant de ces modifications qu'ils réclament, et qu'ils n'abusent pas de la force que le système qui régit le pays a mise entre leurs mains. Loin d'avoir à supporter cette tyrannie que les seigneurs faisaient autrefois peser sur les serfs, les paysans de Hongrie sont sûrs de trouver auprès de leurs seigneurs protection et secours, ils savent payer les efforts qu'ils font pour les affranchir, d'une juste reconnaissance, et cette ligue du seigneur avec le paysan fait toute la force de la Hongrie contre l'Autriche. Nous en avons un exemple frappant dans le comte Vesselini, dont nous avons déjà parlé. Ce seigneur, dont les idées libérales en ont fait un ennemi de la cour autrichienne, avait été condamné à cause de ses *discours violens* à six ans d'emprisonnement; mais les commissaires impériaux envoyés pour opérer son arrestation trouvèrent réunis autour de son château vingt mille paysans environ, armés de faux et de fourches et décidés à défendre leur député. L'Autriche recula devant la crainte d'exciter un soulèvement dont les suites étaient incalculables. Du reste, ce noble comte, qui est aujourd'hui à la tête du parti démocratique, justifie bien l'amour que lui portent les Hongrois et il ne laisse échapper aucune occasion d'être utile. Doué d'une force physique prodigieuse, il a, lors de l'inondation de Pest, en 1838, donné de rares exemples de dévouement, et le trait suivant, qui nous a été raconté par un témoin oculaire, n'est pas un de ceux qui ont le moins contribué à le rehausser dans l'esprit de ses compatriotes.

Tout le monde a eu connaissance à cette époque de l'accroissement subit des eaux du Danube et du ravage qu'il apporta en Hongrie. Pest, où résidait alors le comte Vesselini, fut le point où l'inondation eut les conséquences les plus terribles. Bâtie sur le sable, dans une vaste plaine, sur les bords même du fleuve, Pest n'avait pour toute défense, contre l'envahissement des eaux, qu'une digue construite en avant de la ville. Mais le fleuve, qui croissait toujours, avait rompu la digue et, l'étroit espace qu'il avait enfoncé ne suffisant plus à ses eaux gonflées, il avait bientôt surmonté cette impuissante barrière. Il s'était précipité dans la ville avec fureur; les maisons sapées par les eaux s'écroulaient de tous côtés, et le flot roulait dans les rues avec la violence d'un torrent, entraînant les débris des maisons pêle-mêle avec les énormes glaçons qui couvraient sa surface. Chacun fuyait, chacun cherchait sur les points les plus élevés de la ville un asile de quelques instans peut-être. La place du marché seule apparaissait encore au-dessus de l'eau, et c'était là que venait refluer de tous côtés, chassée par l'inondation, toute une population désolée. Au milieu de la terreur et de l'abattement général, le comte Vesselini avait conservé son courage et son sang-froid ; seul il paraissait ne redouter ni la tempête qui grinçait, ni le flot qui grondait. Nu jusqu'à la ceinture dans une frêle barque, il parcourait les rues de la ville, transformées en autant de fleuves, et recueillait sur son passage tous ceux qu'avait surpris l'inondation, heureux de trouver en lui un sauveur inespéré; car déjà tremblait et vacillait sous leurs pieds leur maison chancelante. Bien souvent leur pied était à peine posé dans la barque qu'ils entendaient s'écrouler et voyaient s'abîmer derrière eux leur demeure dont les débris se mêlaient aux eaux du fleuve.

Chaque fois que sa barque était pleine, le comte Vesselini se hâtait d'aller déposer sur la place du marché les victimes qu'il avait arrachées à la mort et revolait où l'appelait le danger sans s'arrêter un instant, sans regarder si le flot grossi, si les glaçons devenus plus nombreux lui permettaient encore de risquer sa vie. Tout à coup un cri effrayant a retenti, une jeune femme qui tenait son enfant dans ses bras, surprise et entraînée par les eaux, était parvenue à se réfugier sur un glaçon ; mais le torrent l'entraînait avec son île de glace, et déjà l'on n'apercevait que dans le lointain ses bras levés au ciel, implorant un secours que Dieu seul semblait pouvoir lui donner. Le comte Vesselini l'a vue et déjà il s'est élancé dans sa barque et vole sur ses traces, secondé par le courant. En vain lui crie-t-on de s'arrêter, de ne pas risquer, sans espoir de succès, une vie précieuse ; sur le courant rapide, il presse encore de la rame la marche de sa barque, trop longue à son gré, et bientôt il a rejoint au milieu du fleuve le glaçon qui porte la jeune femme. Un faible espace le sépare encore ; il fait un dernier effort, il va toucher le glaçon, il le touche... Mais la secousse est si violente que la barque est chavirée, le comte Vesselini disparait sous les eaux. Dieu sans doute protégeait ces deux créatures, et à peine quelques secondes se sont écoulées que le comte Vesselini reparaît, d'une main puissante il s'accroche au glaçon, tandis que de l'autre il traîne après lui sa petite barque encore pleine d'eau. Il fait un effort, s'élance sur ce glaçon, et du même coup, comme si sa barque n'eût été qu'un bateau d'enfant, il la retourne, la vide et y place auprès de lui et l'enfant et la mère à demi-morte... Une heure après, la foule stupéfaite voyait le noble comte déposer au milieu d'elle ces nouvelles victimes sauvées comme par miracle.

Qui s'étonnerait ensuite de l'amour, nous dirons presque de l'adoration que les Hongrois ont pour cet homme; et quel est celui qui, voyant quelques jours après le comte Vesselini allant par la ville porter encore des secours à ceux qu'avait ruinés l'inondation, ne se serait réuni à la foule qui lui faisait cortége et ne se serait écrié avec elle : *Vive le comte Vesselini* ! Certes, quand on voit de pareils hommes travailler avec dévouement à l'émancipation de leur pays, éclairant leurs compatriotes et les préparant à admettre les principes libéraux qu'ils professent hautement en dépit d'un gouvernement stationnaire et despotique, il est impossible de ne pas penser que la Hongrie ne marche rapidement à un état de liberté qui la mettra au niveau des peuples les plus avancés de l'Europe. La Hongrie possède aujourd'hui une population de 11,232,600 habitans. Eh bien ! qu'en France, par exemple, un gouvernement sincèrement libéral imprime à l'Europe une impulsion puissante, et que le développement de ces principes l'entraîne à une collision avec l'Autriche, nul doute qu'elle n'eût sur les derrières de cette puissance une armée alliée de 400,000 hommes qui partagerait avec elle les principes de liberté franche, et qui travaillerait, en l'aidant, à affranchir son pays, la Hongrie.

Aussi avec quelle cordialité les Français et les Anglais sont reçus dans ce pays! L'hospitalité, cette vertu des peuples encore neufs, est exercée [illegible] dans toute sa [illegible] pas de maison de seigneur qui n'ait toujours une partie destinée à recevoir les voyageurs étrangers.

Mais ce n'est pas seulement par des paroles et des discours, ce n'est pas même en leur accordant protection [illegible] que les seigneurs [illegible]chent à émanciper leurs compatriotes ; c'est aussi en développant chez eux le goût [illegible] et de [illegible]. C'est [illegible] sur les bords du Danube [illegible] encore au comte Szechengi, dont nous avons déjà parlé, que sont dues les premières [illegible]

prises de la navigation à la vapeur sur le Danube, navigation qui donnerait aux relations commerciales une bien plus grande étendue qu'elles n'en ont eu jusqu'à ce jour. Le comte Szechengi a fait le voyage d'Angleterre pour prendre connaissance de tout ce qui regarde la construction des machines; il a fait venir des ingénieurs anglais, et depuis deux ans il a consacré tout son temps, toutes ses pensées et une grande partie de sa fortune au développement de cette industrie, qui aura certainement une grande influence sur le commerce, et par suite sur les mœurs de la Hongrie.

Jusqu'à présent tout le commerce de la Hongrie a été presque tout entier entre les mains des juifs, extraordinairement nombreux dans ce pays, où leur industrie commerçante ne trouve presque pas de rivalité, mais où ils ne sont pas aimés d'ailleurs. A Presbourg, où se tient ordinairement la diète, on en compte jusqu'à 20,000. Ils habitent un quartier qui leur a été abandonné, et où ils vivent séparés du reste des habitans. Rien de plus vil, de plus abruti et de plus scélérat que cette population juive, dont le quartier est fermé par une immense porte de fer. Leur habitude de rapine et d'avarice a donné d'eux dans ce pays une opinion telle qu'il leur est défendu de résider plus près qu'à Presbourg dans le voisinage des mines d'or de Cremnitz.

Le fait suivant donnera une idée du peu d'estime dans lequel on les tient, de la manière dont on agit avec eux, et en même temps du pouvoir que les seigneurs hongrois ont en mains, et de ce que ce pourrait être s'ils voulaient en abuser et s'ils n'étaient conduits, dans leurs relations avec leurs compatriotes, par une haute moralité à laquelle il faut rendre justice.

Un juif, qui résidait à Pest, avait fait une banqueroute assez considérable, mais banqueroute frauduleuse; il avait su mettre à couvert tout l'argent qu'il possédait, et, malgré les vives réclamations de ses créanciers, on avait été dans l'impuissance de lui prouver qu'il avait de l'argent entre les mains. Un seigneur hongrois, qui lui avait confié une somme assez considérable, s'étant plusieurs fois adressé à lui, l'assurant qu'il savait bien que son argent était encore entre ses mains et le sommant de le lui remettre, ce juif s'était retranché dans une dénégation absolue, et le seigneur avait oublié ou feint d'oublier sa dette. A quelque temps de là, le juif, se trouvant hors de la ville, se vit soudain enlevé et conduit, malgré ses réclamations, dans la maison du seigneur hongrois. Là, pâle et tremblant, il attendait avec anxiété, sachant bien et qu'il était coupable et ce que pouvait le seigneur, ce qu'on allait décider de lui. Après avoir cherché pendant quelque temps à l'effrayer sans pouvoir réussir à lui faire avouer qu'il avait son argent, le seigneur lui dit : « Tu as mon argent, je le sais, j'en suis sûr ; choisis : ou de me rendre mon argent, ou de recevoir tous les matins douze coups de bâton et de rester enfermé ici, où tu n'auras que du pain et de l'eau jusqu'à ce que tu m'aies rendu tout ce que tu as à moi. » Le juif voulut en vain s'excuser, jura par tous les sermens les plus forts qu'il était pauvre comme Job ; le seigneur fut inflexible et lui fit administrer douze coups de bâton, puis renfermer pendant trois jours. Le juif endura ce traitement et se contenta de pain et d'eau sans consentir à rendre la moindre chose. Le quatrième jour, cependant, il pria le seigneur de lui permettre d'écrire à sa femme. « Elle vendra tout ce que nous avons, disait-il, elle empruntera à nos amis, et je vous donnerai tout ce que j'aurai pu recueillir. » Au bout de deux jours, pendant lesquels ce traitement avait été suspendu, le juif reçut une réponse et offrit au seigneur tout ce que, disait-il, sa femme avait pu rassembler : c'était à peine le quart de la somme. Le seigneur prit l'argent, mais lui promit de faire recommencer les coups de bâton jusqu'à ce qu'il eût la somme entière. Enfin le juif se décida à rendre tout ce qu'il devait, mais ce ne fut qu'en huit jours de temps et par petite somme qu'on put le lui arracher. Quand il fut libre, il alla trouver les magistrats, qui firent venir le seigneur plus par respect pour la justice que pour le réprimander, tant la mauvaise foi des juifs était connue. Le seigneur avoua le fait, et dit que le résultat de son entreprise prouvait bien que le juif avait l'argent entre les mains, et que si chacun de ses créanciers en faisait autant, il n'y avait pas de doute que chacun ne pût être désintéressé et audelà. Enfin le juif fut heureux d'en être quitte pour une seule affaire; mais il n'en resta pas moins dans la ville et continua à faire son commerce avec autant d'impudence que s'il eût été le plus honnête homme du monde.

Les habitudes d'avidité de ces juifs tranchent d'une manière bien remarquable avec le désintéressement et la noblesse de pensée des Hongrois, chez qui on rencontre, même dans les classes les plus communes, des sentimens pleins de générosité. Comme nous passions près d'une laiterie, dit M. Elliot, nous entrâmes pour prendre un peu de lait. Le maître de la maison et sa fille s'empressèrent de nous recevoir avec toutes les attentions possibles, mettant à notre service tout ce que leur petite maison pouvait renfermer de plus luxueux. En partant, nous laissâmes sur la table une pièce de monnaie que nous pensions n'être qu'un salaire très-juste, mais le père nous regarda avec surprise et ne voulut pas l'accepter, prétendant que c'était beaucoup trop; et, malgré tout ce que nous pûmes faire, il ne voulut jamais rien recevoir de plus que ce qu'il regardait comme lui étant légitimement dû. On conçoit quel plaisir ce doit être pour un étranger de voyager dans un pays où, avec la franche et cordiale hospitalité dont nous avons déjà parlé et qu'on trouve chez tous les seigneurs hongrois, on trouve encore un accueil affable et désintéressé chez les gens même de la plus basse classe.

Une chose qui ne contribue pas peu à rendre l'exploration de ce pays facile pour les étrangers, c'est l'habitude qu'ont les Hongrois qui ont reçu de l'éducation de parler plusieurs langues. Il n'est peut-être pas de pays où l'étude des langues soit aussi cultivée qu'en Hongrie. Chaque Hongrois en parle au moins cinq ou six. Outre sa langue maternelle et le latin dont on se sert ordinairement pour la conversation, leurs relations avec l'Allemagne les forcent à parler l'allemand; pour la même raison, ils parlent le slavon et de plus le français, dont tout seigneur doit se servir aussi facilement que du latin.

(*Revue du XIXe siècle.*)

BONNE COMPAGNIE.

Ce que les Français appelaient jadis la *bonne compagnie*, ce que nous appelons encore avec une emphase ridicule *respectable people, nice people, gentlemen, select people*, existe encore en Angleterre, bien que, par suite des secousses révolutionnaires, notre aristocratie ait subi une forte infusion de plèbe. Londres n'est pas encore si encanaillé que Paris, et les whigs sont plus gentilshommes que les libéraux. La bonne compagnie, il est vrai, est restreinte, mais les aspirans sont innombrables; chacun ambitionne d'en faire partie, chacun d'ailleurs peut plus ou moins y être initié; et cependant ce n'est pas toujours, comme on pourrait le croire au mot, chose utile et bonne enfin, que la bonne compagnie.

O mon honorable père! vous vous trouviez sous le charme d'un antique préjugé lorsque vous me recommandâtes si vivement de choisir mes amis, de ne fréquenter que la *bonne compagnie, nice people.* L'ancienne signification de ce mot a-t-elle disparu, ou ma sottise seule a-t-elle fait les frais du récit que je vais léguer à la postérité ?

« Charles, mon enfant, me disait mon père au moment où j'allais quitter le manoir héréditaire et prendre la route de Londres, tu vas faire ton cours de droit; le vieil avocat O'Meagher m'a promis de surveiller tes études. Te voilà en bonne route, et c'est une profession magnifique que celle dans laquelle tu vas débuter ; mais souviens-toi bien que tout dépend des premiers pas. La meilleure diplomatie d'un jeune homme est de voir bonne compagnie; souviens-toi de cela. Point de liaisons dangereuses, point de plaisirs funestes. Choisis parmi tes connaissances celles dont la vie confortable et régulière leur donne les droits les plus incontestables à ce titre, qui exprime tout : *bonne compagnie.*»

Mon père n'avait pas beaucoup vu le monde : juge de paix de province, il avait depuis son son enfance ressenti une vénération profonde pour tout ce qui avait le moindre rapport à la profession de légiste. Il n'aurait pas échangé une couronne contre le beau nom d'avocat qu'il faisait sonner à mon oreille. Il admirait l'ample perruque de nos magistrats; il avait de la considération pour la masse de l'huissier ; je crois même que le bout d'aile dont le greffier se sert lui aurait paru digne d'estime. Sa bibliothèque se composait exclusivement de livres de jurisprudence ; et ceux qu'il n'avait pas pu se procurer étaient remplacés par une peinture sur carton trompe-l'œil d'un fort bon effet, et qui présentait aux regards déçus du spectateur les titres de ces précieux ouvrages, soigneusement rangés par bataillons.

Mes penchans étaient doux et calmes; j'aimais l'étude, et j'employai si bien la première année de mon séjour à Londres, que mon père, instruit de mon assiduité par le vieil avocat sous la tutelle duquel je me trouvais placé, crut devoir dans ses lettres me rappeler ses conseils d'adieux, m'inviter à voir le monde, et me prier instamment de choisir *bonne compagnie.*

Mais où la trouver ? à quels signes distinctifs reconnaître cette race ? Il me fallait au moins quelques lettres d'introduction, et j'écrivais à mon père pour les lui demander, lorsque Butler, jeune étudiant comme moi, entra dans ma chambre.

La seule volupté que je me permisse quelquefois, c'était de fumer un cigare. Butler s'assit. Nous nous environnâmes à plaisir d'un nuage de cette vapeur odorante, et après avoir devisé sur la politique :

— Je vais ce soir, me dit-il, au bal de Willis; voulez-vous être de la partie ?

— Je ne connais pas Willis, comment irais-je à son bal ?

— Eh ! mon cher, c'est un bal public ; je suis souscripteur, et je vous présenterai. Allons, venez.

— Non, vraiment, repris-je en songeant aux recommandations paternelles.

— Bah ! pourquoi ? réunion charmante, un orchestre parfait; nous aurons ce soir très-bonne compagnie.

—Bonne compagnie ? répliquai-je en appuyant sur ces deux mots magiques.

— Mais certainement : les Fitzroy, les Cavendish, les Burleigh; j'en compterais plus de cinquante sur mes doigts auxquels je vous présenterai si vous voulez. Qu'en dites-vous ? voyons, décidez-vous.

— Mais à quelle heure faut-il être prêt ?

— A dix heures et demie ; je vous prendrai dans mon cabriolet, si vous voulez.

Il n'y avait pas à balancer, ma bonne compagnie était trouvée. Je ne manquai pas de faire une toilette brillante, et j'attendis avec impatience le cabriolet de mon ami. En moins de dix minutes je me trouvai lancé au milieu de cette brillante assemblée, et les lustres des salons et les parures des dames ne manquèrent pas de produire sur moi l'effet que cette magie du bal fait toujours sur un provincial. Mon ami, qui me servait de pilote, se dirigea du côté d'un groupe composé de quatre personnages : d'une grande demoiselle, sentimentale, blonde ; de sa jeune sœur, plus petite de taille ; d'une mère chargée de rubans selon la mode la plus nouvelle, et d'un jeune dandy extraordinairement pâle, dont le teint délicat et la démarche légère semblaient appartenir à l'autre sexe. Qui n'aurait, à ces indices certains, reconnu la bonne compagnie ? Le père, tête grisonnante, se faisait remarquer par l'astuce et la causticité de sa physionomie; on voyait que l'idéalité n'avait jamais passé par là. Ce n'était pas un visage vulgaire; c'étaient des traits aiguisés par l'usage du monde et l'abus de la diplomatie auquel la société nous oblige. D'ailleurs, la coupe de ses habits, la blancheur et le soin de sa cravate, le rangeaient évidemment dans la catégorie des gens de bonne compagnie, que mon père m'avait si fortement recommandés. Butler les connaissait beaucoup, et après m'avoir présenté à tous les membres de la famille, il me donna tous les renseignemens nécessaires. Je fus un peu étonné d'apprendre que M. Pringle était tout bonnement homme d'affaires et qu'il demeurait dans Brunswick-Square.

— Mais il est très-riche, continua Butler; c'est un homme qu'on peut recevoir partout, ayant des salons magnifiques, une femme charmante qui aime ses filles avec adoration, et des demoiselles, oh ! des demoiselles délicieuses ! Vous en jugerez.

Après tout, un homme d'affaires riche, de Londres, pouvait vraiment être bonne compagnie pour le fils d'un pauvre homme de loi de province.

— Mon cher Frédéric, ajouta Butler en s'adressant au grand jeune homme pâle et roux, dont le regard nonchalant semblait compter les ornemens du plafond ; mon cher Frédéric, permettez-moi de vous faire faire connaissance avec un de mes bons amis, M. Valentin Fleming.

Le dandy voulut bien abaisser sur moi sa paupière languissante, tandis que sa main droite portait à sa bouche un mouchoir de batiste parfumé. Voilà une présentation en règle. Je voulus prouver ensuite que j'étais homme du monde, et j'invitai l'aînée des miss Pringle. Ma partner avait depuis longtemps rejeté toute timidité juvénile : déjà assez avancée en âge, pour une demoiselle du moins, elle riait, plaisantait, caquetait avec une aisance que toute femme mariée aurait pu lui envier. Dans l'intervalle des figures, la conversation ne tarissait pas; je ne pouvais m'empêcher de la comparer à ces jeunes filles de province dont la conversation pendant le bal ne dépasse pas les limites d'une ou deux syllabes mal articulées; quelle différence ! Je reçus deux petits coups d'éventail en guise de gronde et d'avertissement (c'était de bonne compagnie). A la fin de l'été, j'étais content de ma danseuse; quand la poule fut terminée, j'étais enchanté de moi-même. — Maman est là-bas qui fait sa partie de whist, me dit-elle tout à coup ; si nous allions la voir ?

Et sans cérémonie elle s'empara de mon bras, et traversa rapidement la salle encombrée de danseurs et de danseuses dont les groupes se confondirent. En face de la mère, une vieille douairière, aux ongles crochus et au nez proéminent, était assise à la table de whist. La mère me toisa d'un œil attentif, et, voyant l'espèce de familiarité improvisée dont sa fille m'avait jugé digne, elle m'honora du plus gracieux sourire.

— C'est la première fois que vous venez ici, monsieur Fleming ?

— Madame, interrompit un des parieurs du côté de mistress Pringle, vous jetez un pique pour un carreau : prenez garde.

— Excellent orchestre ! continua-t-elle sans s'apercevoir de sa méprise; charmante soirée, n'est-ce pas, monsieur Fleming ?

Une œillade assez tendre de miss Pringle me prouva qu'elle s'était attribué le compliment. Mais la partie était perdue, et la douairière ennemie ramassait déjà de ses cinq doigts rapaces l'argent perdu par mistress Pringle.

— C'est ma faute, j'en conviens, s'écria cette dernière.

— On fait attention à son jeu, murmura le partner mécontent.

Miss Pringle, donnant une légère secousse à mon bras et retournant la tête, se pencha de mon côté, pour me dire tout bas : *Nous* avons dérangé le jeu de ces dames, le quadrille va se former.

Quand une jeune femme commence à dire *nous*, l'espérance se glisse dans le cœur le moins présomptueux; et j'avoue que déjà le sentiment de ma conquête m'inspirait un certain orgueil, lorsque, après trois ou quatre contredanses qui me furent accordées par miss Zéphyra et miss Georgiana, sa sœur cadette, je me trouvai en face de miss Émilie, troisième fille de mistress Pringle. Émilie était petite et bien faite, moins hardie, moins éloquente, moins facile de commerce que miss Zéphyra, son aînée, moins satirique et moins sévère que miss Georgiana. Mon âme fut captivée par miss Émilie, par ses deux grands yeux noirs à la fois pensifs et pénétrans, par la grâce et la délicatesse de sa démarche, par la finesse du sourire et par une certaine ingénuité de caractère qui trahissait toutes ses émotions avec une vivacité amusante. Je reconduisis Émilie et la rendis à sa mère, que je trouvai assise sur une ottomane, à côté d'une grande dame pâle, ombragée d'une forêt de dahlias. On causait, je pris part à la conversation. Les deux dames passaient en revue danseurs et danseuses, et se vengeaient par un peu de médisance de l'ennui que l'on éprouve toujours quand on a le malheur de faire tapisserie. L'épigramme n'était pas épargnée, et comme la satire même devient monotone quand on la prodigue, nos mères avaient soin d'entremêler leurs discours satiriques de remarques tendres et sentimentales sur leurs propres filles.

— Quelle est, demanda mistress Pringle, cette demoiselle si courte de taille, si mince par en bas, si grosse par en haut, et qui ressemble à un point d'exclamation renversé ?

— C'est ma fille, madame, s'écria l'autre dame, qui se leva furieuse et la salua d'un regard foudroyant.

Pour moi, je restai auprès de l'heureuse mère, qui me fit tour à tour l'éloge de l'intéressante Zéphyra, de la spirituelle Georgiana et de la sémillante Émilie; puis, glissant dans ma main sa carte de visite :

— N'attendez pas, me dit-elle d'un ton doux et aimable, que nous vous adressions une invitation dans toutes les règles. Nous sommes gens sans façon. Mes filles sont musiciennes, vous aussi : on jouera des sonates, on causera. Nous serons charmées de vous recevoir.

Je saluai et je remerciai. Tout prenait une excellente tournure, et l'on aurait pu voir se dessiner sur mes lèvres ce sourire de satisfaction intérieure qui nous illumine lorsque nous sommes contens de la fortune et de nous. Comme un bonheur ne vient jamais seul, je reçus le soir même une lettre de mon père, qui m'annonça que la dignité de baronnet venait de lui être conférée. Huit jours après, un frère d'un autre lit, que je n'avais jamais connu et qui avait pris du service dans l'armée des Indes, mourut en débarquant à Plymouth, et me laissa héritier du titre paternel, ce qui continuait à être bonne compagnie. Après lui avoir donné le tribut de larmes qu'exigeait la circonstance, je fis les préparatifs de mon départ, mon intention étant d'aller rejoindre mon père; mais il m'écrivit qu'il se rendait à Windsor, où il resterait trois mois, et je demeurai à Londres.

Dans la nouvelle position où je m'étais placé pour obéir aux conseils de mon père, je ne pouvais plus décemment me contenter des humbles habitudes de ma vie d'étudiant. D'abord je ne

pouvais plus travailler : le loisir est bonne compagnie ; les nègres et les manans travaillent : je ne pouvais non plus me mettre aux mains ces économiques gants noirs, dont la couleur rend l'usage éternel ; homme de bonne compagnie, baronnet à venir, il fallait renouveler chaque soir ces coûteux gants blancs dont la virginité se macule si vite. Je ne pouvais plus porter des bottes simplement cirées comme autrefois ; il fallait au cuir de mes pieds comme à celui de mes mains tout ce que le luxe peut inventer de plus raffiné, de plus impossible à l'homme pauvre, je ne sais quelle préparation chimique, un vernis qu'il fallait faire étaler à deux ou trois re-[illegible]s et à double couche sur un [illegible] *ad* [illegible], avec des brosses spéciales, le tout coûtant pour un jour un peu plus cher qu'un mois tout entier de cirage ordinaire. Je ne pouvais plus porter d'habits déflorés ; je ne pouvais non plus rouler mon excellence dans un fiacre vulgaire, et je prenais toujours les voitures de remise les plus élégantes et les plus haut tarifées... Déjà je rêvais l'équipage ; je voulais encore avoir des chiens, des coqs et des grooms, à faire mordre, à faire combattre, à faire courir... J'eus une loge à l'Opéra, une maîtresse, un duel, un [illegible], des dettes, un bras démis dans une course au clocher. Enfin je m'initiai à tous les secrets de la vie fashionable, à tous les mystères de la bonne compagnie. Et encore je n'avais hanté qu'un homme d'affaires. Jugez du progrès que j'aurais fait avec un lord. A coup sûr, j'aurais changé d'appartement ; car il faut dire que j'avais conservé le logement d'étudiant, logement modeste, éloigné du quartier de la mode et du centre des plaisirs, logement de mauvaise compagnie enfin ; que je n'étais gentilhomme que hors de chez moi, dans la rue, là où l'individu n'a à soutenir que le luxe de sa personne, et n'a pas besoin de briller par son entourage. J'étais bonne compagnie en tant que garçon, et c'était déjà trop, et c'était plus que je ne pouvais et devais être ! et c'était là pourtant que m'avait conduit la sagesse paternelle ; oui, voilà comme en se servant de mots qui ont changé de valeur, les pères, qui ne veulent ni rien apprendre ni rien oublier, donnent des conseils détestables à leurs fils, quand ils croient leur en donner d'excellens. Sur la foi des avis du vieillard, j'avais recherché mon salut là où je devais trouver ma perte, j'étais devenu oisif et prodigue, je m'étais fait bonne compagnie.

Cependant, à l'occasion de mon bras malade, toute la famille Pringle ne manqua pas de laisser [illegible] cartes chez moi : attention délicate et polie, [illegible] je fus fort touché. Enfin un samedi matin ma porte fut ébranlée par un poignet vigoureux ; je n'avais pas encore changé de demeure, et je crois que jamais les logemens habités par les étudians n'avaient retenti d'une aussi puissante vibration : j'ouvris ; un valet en livrée bleue, rouge et or, tout étincelant de galons et de fatuité, me pria d'avertir M. Fleming que mistress Pringle et ses filles l'attendaient à la porte des bâtimens du Temple.

— Je descends à l'instant, lui répondis-je.

Le valet, en voyant qu'il s'était trompé, essaya de m'ôter son chapeau ; mais cette révérence forcée, tremblante et nerveuse, était mêlée d'ironie. Je me hâtai de faire ma toilette et de descendre, bien décidé à prendre un appartement qui ne me fît plus prendre désormais pour mon domestique. La calèche de ces dames frappa mes regards et les éblouit. Elle avait la caisse fort large ; elle étincelait de vernis qui en faisait ressortir la couleur jaune, et elle était surmontée de plumes, de voiles et de fleurs que toute la famille Pringle avait prodigués ce jour-là. On m'accueillit merveilleusement bien. Déjà on avait reçu la nouvelle de la nomination de mon père et de la mort de mon frère. On me parla de ces deux événemens avec une délicatesse de tact et une grâce parfaite. Il fallut monter dans la calèche de ces dames, les accompagner, et dîner avec elles. Je me trouvai de niveau avec la bonne compagnie ; j'étais fier et heureux de la distinction que l'on m'accordait. La satirique Georgiana, si féconde en épigrammes auxquelles personne n'échappait, daignait me sourire et m'épargner. Zéphyra m'accordait la faveur de ses plus doux regards, et la sémillante Emilie me traitait en frère. Le vieux Pringle lui-même jouait aux échecs avec moi, et témoignait toujours beaucoup de plaisir à me voir, quoique nos opinions politiques fussent diamétralement opposées. C'était un homme d'un fort bon caractère, et très accommodant, qui ne s'effrayait pas de la contradiction, et qui écoutait sans colère les argumens que j'opposais à ses raisonnemens de tory. Lorsque j'essayais de le convaincre, il posait ses deux coudes sur l'échiquier couvert de nos pions abattus, et fixant sur moi son long et perçant regard : « Après tout, me disait-il, vous pourriez bien avoir raison. »

Et sa tête, qu'il remuait en cadence, semblait affirmer la concession qu'il venait de me faire et avouer que je l'avais convaincu. Jamais vieillard ne fut plus poli ni plus affable. Céder doucement aux opinions des autres est une flatterie vraiment irrésistible, et non seulement le vieux Pringle, mais mistress Pringle et ses filles, employaient cette arme puissante avec une habileté vraiment formidable. Voulait-on faire une promenade dans Hyde-Park ? « Il faut consulter Valentin », disait mistress Pringle. Y avait-il un spectacle à choisir, on demandait à Valentin si Drury-Lane était préférable à Covent-Garden. Valentin était l'oracle de la maison, l'ami de tous, le favori universel, le modèle de l'élégance et de l'esprit. Personne ne révoquait en doute mes jugemens, personne ne récusait mes arrêts. Quelle vie heureuse ! Et que la *bonne compagnie*, me disais-je à moi-même, est indulgente dans ses opinions, aimable et facile dans son commerce !

Cependant je ne cessais pas de faire la cour à Emilie, qui, toujours sémillante, gracieuse avec moi, semblait sinon encourager mes hommages, du moins les recevoir sans peine. Cependant, comme j'entrais un jour sans être attendu dans la bibliothèque où travaillait Emilie, je fus surpris de voir cette jeune fille absorbée par la lecture d'une lettre dont les lignes transversales et horizontales se croisaient si bien dans tous les sens, que je ne sais trop par quel prodige elle parvenait à la déchiffrer.

— Vous êtes occupée, dis-je à Emilie ; je vous prie de m'excuser, je me retire.

— Mais non, me répondit-elle d'un air insouciant. Cette lettre me vient du cap de Bonne-Espérance, où mon cousin Auguste se trouve maintenant en garnison. Mon cousin et moi, nous sommes comme frère et sœur. Oh ! si vous aviez vu son simple uniforme bleu avec des revers rouges !... c'est d'un effet magnifique ! Vous serez bien aise de le connaître : un grand jeune homme aux cheveux blonds, aux yeux noirs, et les plus belles moustaches du régiment ; d'ailleurs il fait des vers comme un ange ! Mais, mon Dieu, qu'avez-vous, monsieur Fleming ? vous avez l'air troublé. Voulez-vous vous asseoir ? je vous assure que vous ne me dérangez pas du tout.

— Votre cousin Auguste est bien heureux, mademoiselle...

Ne vous faites pas de fausses idées, je vous prie ; les liens de parenté sont les seuls qui nous unissent, et vos conjectures seraient tout à fait gratuites.

La jeune fille avait deviné que mon cœur n'était pas tranquille et que la griffe aiguë de la jalousie commençait à le déchirer.

Répéterai-je au lecteur la conversation qui suivit de près ce dialogue ? Reproduirai-je cette foule de riens qui nous semblent si importans, ces paroles qui n'ont aucune signification et qui nous enivrent d'espérance, ces sourires qu'il est si facile de prendre pour des promesses ? Chimères, billevesées qui peuplent le paradis des fous, et, si l'on veut, le paradis des amans. En définitive, je ne doutai pas, à la fin de cette conversation, que la route du bonheur ne s'ouvrît devant moi, et que la jeune Emilie ne m'accordât la préférence sur tous mes rivaux. Cependant ce n'était pas elle qui semblait m'honorer de la préférence la plus marquée ; sa sœur aînée, Zéphyra, ne pouvait se passer de moi. Elle usait librement de la coutume anglaise, et me priait de l'accompagner dans toutes les visites qu'elle rendait. Toutes les boutiques de Pall-Mall nous voyaient marchander ensemble des étoffes et des bijoux. J'aurais préféré que ce fût Emilie ; mais comment faire ? Zéphyra encourageait les confidences, et me donnait des avis presque maternels. Elle me conseillait de ne jamais épouser une petite pensionnaire, c'est-à-dire une demoiselle très jeune. Elle se plaisait à me demander mon goût sur tout ce qui la concernait, et à force d'établir entre elle et moi ces rapports d'intimité, elle me persuadait presque que je m'intéressais beaucoup à elle. Elle s'était arrogé un monopole que j'eusse bien plus volontiers accordé à sa jeune sœur, celui de m'ourler des cravates, de broder avec ses cheveux la marque de mes mouchoirs de batiste ; de me faire des bourses en filet, des pantoufles en tapisserie et des porte-montres en soie. Jamais elle n'eût choisi un bonnet sans me consulter. La romance qu'elle chantait était toujours celle que je préférais, et mon assiduité auprès d'Emilie ne la décourageait pas. Quant à Georgiana, elle ne me témoignait sa bienveillance qu'en ne disant jamais de mal de moi ; faveur extraordinaire que je ne partageais qu'avec mon ami Butler. Quelquefois même elle poussait la condescendance jusqu'à me demander ce que je pensais de l'opéra ou du ballet nouveau.

Il n'y avait qu'une seule personne dans la famille dont je n'eusse pas gagné encore le cœur ; c'était l'héritier présomptif, le jeune et brillant Frédéric Pringle. Rien n'était plus simple, plus

naturel, plus inévitable. Je n'étais encore qu'un dandy novice. Je témoignais beaucoup d'égards à sa mère et à ses sœurs, dont il n'avait pas l'air de se soucier le moins du monde. Bientôt cependant la barrière qui nous séparait se rompit d'elle-même. Nous commençâmes par être polis, puis affables, et enfin intimes. Frédéric jouait le rôle de *beau jeune homme* dans toute l'acception du terme. Il avait cheval, domestique, livrée, comme un lord. Il serrait la main de M. le duc un tel, et presque tous les fils des pairs recevaient son salut et le lui rendaient. Je savais d'avance que sa famille appartenait à ce que l'on nomme *bonne compagnie* ; mais la *bonne compagnie* de l'homme d'affaires ne me semblait pas de nature à s'identifier aisément avec la sphère aristocratique dont le jeune dandy faisait évidemment partie. Je le questionnai là-dessus.

« Vraiment, me répondit-il d'un air dégagé, il faut bien de temps à autre respirer l'air pur, et dans notre famille ils se sont fait un cercle d'originaux incroyables. »

Ainsi, en cultivant M. Frédéric Pringle, je m'élevais à un degré supérieur de la bonne compagnie. Nous fréquentions ensemble les plus fameux clubs et l'Opéra italien. Un soir que nous venions d'assister à un nouveau ballet, un personnage fort laid et assez commun de figure, mais élégamment vêtu, s'approcha de Frédéric, et lui parla dans cet argot singulier que je ne connaissais pas encore ; dialecte qui fleurit surtout dans les cafés et dans les maisons de jeux, et qui appartient spécialement à ce que l'on peut nommer la *canaille du grand monde*. Le ton et les manières de ce monsieur exagéraient l'aisance, et frisaient l'impertinence. De gros diamans étincelaient à ses doigts et à sa cravate : il connaissait et nommait tout le monde, souriait à celui-ci, causait avec celui-là, touchait la main d'un troisième. Frédéric me le présenta sous le nom du chevalier Vincent Silkinet.

« Eh bien ! dit Silkinet, vous vorrons-nous ce soir là-bas ? — Je l'espère. »

Frédéric n'eut pas le temps de répondre. Le chevalier, après m'avoir honoré d'un léger salut, s'était déjà esquivé. — Profitons du conseil de Silkinet, me dit Frédéric ; bonne maison, vous y trouverez splendeur et largesses, continua-t-il dans ce style affecté qui lui était propre. Dépêchons-nous.

Je pris le bras de Frédéric, et m'acheminai du côté de Saint-James Square. Frédéric frappa à une belle porte, et me laissa seul dans l'antichambre ; il monta, puis redescendit accompagné d'un monsieur qui, disait-il, était le maître de la maison. Ce dernier m'accueillit poliment, et m'introduisit dans une salle pleine de monde. Je fus frappé du coup d'œil qui s'offrait à moi : un palais de prince, une salle de féerie ne brillent pas d'un éclat plus vif. Les murailles étaient tapissées de tableaux de prix, et le cristal étincelait de toutes parts. Frédéric Pringle, sans faire attention à l'espèce de stupeur dont j'étais saisi, causait avec tous ceux qui l'entouraient, et semblait aussi à son aise que dans la salle à manger de sa mère. On se mit au jeu devant une grande table ronde et verte. Les guinées s'empilaient et roulaient tour à tour, et je ne pouvais douter du rang et de la fortune de ceux qui m'environnaient. Des sommes immenses étaient succesivement gagnées et perdues autour de moi, avec une indifférence et une nonchalance qui devaient naturellement m'étonner.

Après le jeu le festin. Deux ou trois des assistans s'adressèrent à moi du ton le plus poli, et me prièrent de me mettre à table ; refuser était impossible : me voilà donc engagé ; et faisant honneur à un repas splendide, je croyais assister à une fête des Mille et une Nuits : chère exquise, vins délicats, recherches de luxe, touffes de fleurs répandues à profusion, conversation brillante et variée, rien n'y manquait. La table de jeu nous accueillit derechef ; bientôt après, et la tête troublée encore par les fumées du vin de Champagne, je me trouvai fort étonné de reconnaître qu'une trentaine de billets de banque se trouvaient en ma possession. Le début était encourageant, et je rentrai tard avec mon ami Frédéric, fort content de ma soirée.

— Comment appelez-vous cette maison ? lui demandai-je.

— Eh ! mais, c'est un de nos *enfers*, tout simplement une grande maison de jeu.

— Une maison de jeu ! m'écriai-je avec un mouvement de surprise et d'horreur qui n'avait rien de d'affecté ; je croyais que vous me meniez chez vos amis, et que tous ces messieurs étaient gens du grand monde. Mais quel est donc cet homme à la face avinée, aux traits enflammés, qui quitta la table ivre comme un pourceau ?

— C'est le duc de B...

— Quel est cet autre qui se crispait les poings tout à l'heure autour du tapis vert, et qui jurait comme un cocher ?

— C'est le lord W..., comte de L... Vous avez soupé, mon cher, avec les législateurs d'Angleterre, avec les premiers seigneurs du royaume, gens du grand monde s'il en fut jamais. Je ne vous conseille qu'une seule chose : changez vos billets contre des guinées, et dites-moi si ces billets sont faux.

— Mais une maison de jeu !

— Défaites-vous donc de vos idées provinciales. La meilleure société de Londres n'a pas d'autre galerie que cette maison.

Ceux qui nous font faire l'acquisition d'un vice sont ordinairement les meilleurs de nos amis ; aussi mon intimité avec Frédéric devint-elle fort étroite, et à mesure que je m'estimais moins, lui m'estimait davantage. Ce qui m'attachait surtout à lui, c'était l'espèce de protection qu'il accordait évidemment à mes amours : il s'apercevait de la passion que m'avait inspirée Emilie, et semblait me faciliter tous les moyens de la voir, de me trouver près d'elle et de gagner son cœur. Cependant il était temps de se déclarer, et d'ailleurs, grâce à la vie nouvelle que je menais, mes fonds baissaient considérablement. Il fallait mettre un terme à cette vie dissipée et coûteuse et à l'anxiété où ma passion me jetait. Les tables de jeu m'avaient enlevé 600 liv., dernier reste de mon petit pécule ; j'avais en outre prêté à Frédéric 300 autres liv. qui, bien entendu, se trouvaient tout à fait en sûreté entre ses mains, mon intimité avec sa mère et avec ses sœurs avait achevé de me ruiner ; pas un nouvel opéra, pas une nouvelle actrice, pas un violoniste étranger n'attirait l'attention du monde fashionable sans que notre présence et notre jugement sanctionnassent leurs succès. Tous les jours c'était une invention nouvelle pour perdre agréablement son temps et son argent : promenades en bateau et à cheval, avec fleurs et rafraîchissemens ; visites dans les ateliers des artistes, examen de toutes les curiosités à la mode, fêtes champêtres des environs de Londres, fêtes musicales, concerts et bals par souscription, rien ne nous échappait. Ces dames semblaient avoir tant de plaisir à se trouver avec moi, et j'en avais tant à les accompagner ! Notre familiarité était si grande et nous nous entendions si bien, que je pouvais passer pour un des membres de leur famille ; aussi n'avaient-elles pas la fausse délicatesse de payer une seule des dépenses que ces plaisirs multipliés occasionnaient. J'étais dépouillé dans la bonne compagnie comme dans une caverne !

En définitive, je me trouvai pauvre comme Job. Le père, le vieux Pringle, m'avait engagé dans une spéculation sur la tonte des mérinos, et cette spéculation infaillible, qui devait me rapporter 10 ou 15,000 liv., exigea une mise de fonds de toute ma fortune présente et un engagement de tous mes biens à venir ; le fils, en me conduisant dans l'*enfer*, m'y avait fait perdre cette fois jusqu'à mon âme... enfin j'étais tout à fait à sec, lorsque j'allai dîner chez les Pringle, qui furent encore plus aimables qu'à l'ordinaire. Que de saillies chez Georgiana ! quel éclat et quelle douce langueur dans les yeux d'Emilie ! Après le dîner, un tête-à-tête avec mistress Pringle me fut ménagé, et je crus l'occasion favorable pour faire les ouvertures que l'on attendait de moi. Elle commença par me dire que Butler venait de lui demander la main de Georgiana, et j'ouvrais la bouche pour lui parler d'Emilie, lorsque le parent d'Afrique arriva, riche comme un nabab, beau comme un officier, aimé comme un cousin, et m'enleva tout espoir de succès auprès de la plus jeune des Pringle. Il me restait l'aînée à la vérité... mais je reculai devant ce dernier sacrifice à la *bonne compagnie*. La bonne compagnie avait été cause déjà de mes mauvaises habitudes et de ma mauvaise fortune ; je ne voulus pas qu'elle fût encore cause pour moi du plus grand des malheurs, d'un mauvais mariage... Et comme l'esprit de l'homme est assez enclin à courir d'une extrémité à l'autre, je pensai que mon père, avec ses conseils, s'était trompé du noir au blanc, et je résolus de prendre le contrepied de ma première conduite, de choisir l'envers de la vie que j'avais menée et de hanter enfin la mauvaise compagnie.

(*Revue britannique.*)

Recette pour se faire une réputation.

Un ouvrage de M. Alphonse Brot, intitulé *Folles Amours* (1), nous fournit le fragment dont le titre précède. *Folles Amours* est une suite de nouvelles racontées dans une société du faubourg St-Germain, par d'anciens amis qui se réunissent à époques fixes pour s'égayer ou s'attendrir avec les souvenirs de leur jeunesse.

(1) 2 vol. in-8, chez Hippolyte Souverain, rue des Beaux-Arts, 5.

Ce club de bon ton, mais dont les membres ne laissent pas que de faire preuve d'une certaine verdeur d'esprit à l'occasion, est présidé par la marquise de Lansac; c'est elle qui raconte la petite nouvelle que l'on va lire. Une grande question divise les assistans, celle de savoir lequel vaut le mieux, en matière de fidélité et d'amour, de l'homme ou de la femme, et à l'appui de son opinion chacun apporte son histoire. Cette forme, qui ne manque pas d'originalité, sera, nous n'en doutons pas, une des causes du succès que va obtenir le livre de M. Alphonse Brot.)

Mathieu de Launay sera le nom que je prêterai au héros de cette histoire; il aura vingt-deux ans, de grands cheveux noirs, de beaux yeux bleus, une taille élégante, deux mille trois cent vingt francs de rente, et l'envie de parvenir. Je vous cache son nom véritable pour des raisons que je ne puis vous expliquer. Vous connaissez tous le pseudonyme de mon héros, vous le voyez deux fois par semaine, vous vous approchez de lui avec curiosité, vous êtes content quand il vous adresse la parole et fier lorsqu'il vous gratifie d'un sourire ou d'un serrement de main.

Mathieu de Launay avait végété jusqu'à l'âge de dix-neuf ans dans Béziers, — vous savez, ce même Béziers devenu depuis peu célèbre par ses élections; — ses études n'avaient été ni brillantes ni solides, et ses parens le trouvant bon à fort peu de chose le casèrent dans une étude d'avoué ou de notaire; il y perdit deux ans, et serait sans doute devenu à trente ans le successeur de maître Porret, lorsque le hasard lui fit entreprendre le voyage de Paris; une de ses tantes mourut subitement dans le marais où elle vivait de ses rentes, en instituant Mathieu de Launay légataire universel. Mathieu à cette nouvelle sauta de joie, — l'ingrat, — et le lendemain montait dans la diligence après avoir embrassé ses parens qui pleuraient.

Une fois à Paris, il s'occupa de recueillir son héritage, et se trouva tout à coup possesseur d'une petite fortune qui lui enfla tellement les idées qu'il résolut de demeurer à Paris; il écrivit à ses parens qu'il était sur le chemin des honneurs et des richesses et leur déclara que son intention était de ne retourner à Béziers que pour s'y faire nommer député ou préfet.

Ses parens pleurèrent de joie et laissèrent Mathieu flottant entre une députation ou une préfecture. Notre jeune homme se fit d'abord présenter dans plusieurs maisons de finance et s'étonna du peu d'effet qu'il y produisit. Partout il entendait parler de spéculations immenses, et quand le soir il prenait le chemin de son hôtel garni, il se livrait à de tristes réflexions et regrettait sa patrie. Son père lui avait donné quelques lettres de recommandation adressées à d'anciens émigrés; monsieur son fils, qui voulait parvenir à tout prix, déserta la finance et se tourna vers le faubourg Saint-Germain; il fut admirablement accueilli, et crut sa fortune assurée; mais au bout de quelque temps il s'aperçut que toutes les protestations de services qu'on lui prodiguait ne menaient à rien, et il voulait conquérir une position dans le monde.

— Je l'emporterai d'assaut cette position, se dit-il un soir : oui, mais comment faire? toutes les issues sont fermées, et dès qu'une apparaît, on s'étouffe pour s'en assurer : — c'est désespérant.

Il demeura quelque temps plongé dans ses idées, ce qui lui arrivait rarement et pour cause. Il se leva brusquement et se dit :

— J'ai un moyen pour parvenir.

Il se regarda dans une glace, s'examina, s'admira et se trouva fort joli garçon.

— Oui, je parviendrai, continua-t-il, mais à quoi?

Il se rassit et demeura quelque temps encore plongé dans ses idées.

— Je serai dans huit jours secrétaire d'ambassade, reprit-il.

Il passa dans son cabinet de toilette, se fit beau comme un astre, et se rendit le soir au bal de la duchesse de Coregliano; il examina toutes les femmes, et se décida à jeter le mouchoir à madame la vicomtesse de Bauséant; mais la charmante vicomtsse ne fit pas attention ni à ses œillades ni à ses soupirs; il s'avança vers elle alors et l'invita à danser; madame de Bauséant lui répondit qu'elle ne dansait jamais qu'avec monsieur le marquis d'Ajuda Pinto, et le salua froidement; le mercredi suivant il alla au bal de madame de Lunéville, et tourna ses vues vers la jolie comtesse de Rasland : mais la comtesse était depuis un an au jeune comte Maxime, qui regarda Mathieu si impertinemment que le pauvre enfant sentit ses genoux fléchir; le comte, vous le savez, tuait tous ses rivaux en duel, et Mathieu de Launay l'avait appris le jour même : — il se dirigeait déjà vers la porte de sortie, lorsqu'il entendit un équipage s'arrêter dans la cour, — il s'arrêta subitement aussi, — et bientôt il vit entrer une femme éblouissante de beauté et de jeunesse; tout le monde l'entoura; Mathieu se pressa comme les autres sur ses pas et la regarda avidement.

Il apprit que cette jolie dame était madame Delphine de Rucingen, abandonnée récemment par le général de Morand.

— C'est mon affaire, se dit-il : voici enfin une femme libre et qui m'aidera à faire fortune; le baron son mari est très influent, il est bien en cour, et par l'entremise de sa femme il me fera nommer secrétaire d'ambassade.

Il rôda pendant deux heures autour d'elle, et se décida à lui parler.

La baronne lui répondit avec beaucoup de gracieuseté.

Mathieu étouffait de joie : il salua Delphine après avoir obtenu la permission de venir à ses soirées. Le lendemain il raconta son histoire à un de ses amis, amplifia les choses et nomma enfin la dame de ses pensées. Son ami le regarda en riant.

— Douterais-tu de mes paroles? lui dit Mathieu.

— Pas du tout, répondit l'étudiant : et la preuve c'est que je veux te faciliter les moyens de réussir près de la baronne de Rucingen; j'ai un mien compagnon, étudiant en droit comme moi, fort bien lancé dans le monde quoique peu riche, je te ferai faire sa connaissance; il est reçu chez madame de Rucingen et il pourra te donner quelques renseignemens utiles.

Mathieu de Launay remercia son ami et lui donna un rendez-vous pour le lendemain; à midi, il se trouva au Luxembourg et aperçut Henry avec un autre jeune homme d'une remarquable élégance et d'une fatuité inouïe. Sans pouvoir se rendre compte des sentimens qu'il éprouvait, il se repentit d'avoir parlé si légèrement de Delphine.

Il s'approcha des deux jeunes gens.

— Monsieur de Juliani, dit-il à Mathieu en lui présentant son ami.

— Monsieur de Launay, dit-il à Juliani, en désignant Mathieu.

Mathieu en ce moment fut obligé de baisser les yeux, car il ne put supporter le regard d'aigle que venait de lui lancer Juliani.

— Est-ce vous, monsieur, dit enfin Juliani à ce pauvre de Launay, est-ce vous qui avez obtenu avant hier un rendez-vous de madame de Rucingen?

Sa voix était si ferme que Mathieu crut devoir repondre :

— Je n'ai pas prétendu, monsieur, avoir obtenu un rendez-vous de la baronne de Rucingen, j'ai dit seulement que je n'avais pu la voir sans l'aimer.

—Eh bien! monsieur, si vous continuez à l'aimer, reprit Juliani, nous nous battrons jusqu'à ce que l'un de nous reste sur le carreau, car je suis l'amant de Delphine, et j'ai juré de tuer celui qui l'aimerait.

Il tourna le dos à Mathieu qui demeura comme pétrifié.

De retour à son hôtel, le pauvre garçon eut grande envie de prendre la diligence dès le soir même et de se sauver à toutes jambes dans son pays; il écrivit, dans ce but, une lettre à ses parens, mais à peine eut-il écrit six lignes que la difficulté d'exprimer ses idées le força de s'arrêter. Or, après avoir sué inutilement sang et eau pour achever sa lettre, il songea aux charmantes et détestables fées qui l'avaient captivé et dont il ne pouvait se faire aimer; oh! les femmes! les femmes! murmurait-il.

Puis il redevenait silencieux.

— Je ferai mon chemin malgré elles, continua-t-il.

En ce moment on frappa à sa porte, et un jeune homme entra.

—Ah! c'est toi, mon cher, lui dit sans façon le nouveau venu.

Mathieu le pria de s'asseoir.

— C'est étonnant, reprit son ami, je suis tellement préoccupé que j'avais oublié ton nom en venant, et je n'ai pu le dire à la portière qui voulait m'empêcher de monter. Eh bien! que ferons-nous? continua-t-il; il jeta un coup d'œil rapide sur la lettre inachevée que Mathieu serra avec promptitude : — ah! de la discrétion, dit-il, à merveille, — nous travaillons sans doute à quelque poème épique, ou au moins à un drame, ou bien encore à quelques odes dans le genre d'Hugo.

Mathieu se disposait à répondre, son ami ne lui en laissa pas le temps.

— L'art, dit-il, je ne connais que ça! mais aujourd'hui il n'y a plus d'art.

Et il relevait ses longs cheveux qui le faisaient ressembler à un saule pleureur, et il les écartait sur son front qu'il frappait.

— Oh! l'art, dit-il encore en poussant un soupir. Si j'avais su te rencontrer, je t'aurais ap-

porté trois élégies et une ode magnifique que j'ai lue dernièrement et qu'on a trouvée admirable. Il faudra que je te fasse connaître mes amis, continua-t-il, tu leur liras ce que tu fais, et on le trouvera superbe; ils trouvent tout superbe quand cela vient de gens comme nous; — demain j'irai chez quelques uns d'eux et je parlerai de toi; — tu feras ton chemin comme un autre, reprit-il en frappant avec protection sur l'épaule de Mathieu qui écoutait sans bien comprendre.

D'abord, dit-il, moi je connais tout le monde littéraire, tous ceux qui travaillent dans l'intérêt de de l'art; je vais le mercredi chez de Vigny, mais je ne l'aime guère, car il ne parle jamais d'art, lui. Et puis, il a un autre défaut, il est chez lui, comme le premier bourgeois venu, sans façon : sa conversation n'a rien qui sente l'inspiration; ensuite je lui ai présenté des vers admirables, il m'a dit qu'il les lirait et ne les a pas lus sur le champ; je lui ferai redemander mes vers et ne mettrai plus les pieds chez lui; les hommes de génie doivent être autrement que les autres; du moment où un homme ressemble à tous les autres, il ne me plaît plus.

—Si monsieur de Vigny parle comme tous les autres, il n'écrit pas comme les autres, répondit Mathieu de Launay, et certes Cinq-Mars, Stello, Chatterton...

— Ah! je te présenterai aussi à Georges Sand, interrompit son ami; je te ferai faire connaissance d'ici à six mois avec Balzac, de la Touche, Frédéric Soulié, Gozlan, Pyat, Mérimée, de Musset, enfin je te lancerai.

— Vous les connaissez donc tous? répondit de Launay ébahi.

—Oui, murmura son ami en retournant la tête pour voir si on ne l'écoutait pas: est-ce que je ne connais pas tout le monde? est-ce que toutes les portes ne me sont pas ouvertes? — Mais à propos, continua-t-il, j'oublie que ta pendule marque trois heures et que Nodier m'attend.

Il prit congé de Mathieu et lui promit de venir déjeuner le lendemain avec lui. — Demeuré seul, le pauvre de Launay songea à tout ce que son ami — dont il ignorait le nom — lui avait dit.

—Je parviendrai, s'écria-t-il : oui, je parviendrai.

Il se promena à grands pas dans sa chambre.

— Et par les femmes, continua-t-il : oui, par les femmes.

Quand il eut fait vingt ou trente fois le tour de sa chambre, il alla s'asseoir.

— Avant six mois j'aurai du talent, une réputation; et avant dix ans je retournerai dans mon pays pour me faire nommer député ou préfet.

Il déchira sa lettre qu'il n'avait pu achever.

Le lendemain il fit ajouter sur sa carte au bas de son nom : *homme de lettres*.

Et dès le lendemain il mit à exécution son incroyable projet.

Il se fit inviter au bal suivant de la duchesse de Coregliano, observa attentivement toutes les femmes et s'attacha enfin à la poursuite d'une certaine madame de Bianco qui passait pour une des femmes les plus spirituelles de Paris; la marquise était veuve depuis deux ans et personne ne lui connaissait d'adorateur, ce qui faisait crier au scandale quelques vertus moins rigides que la sienne; madame de Bianco n'était pas jolie, comptait trente-deux ou trente-trois printemps, ne faisait point la coquette, mais cependant pouvait inspirer de la passion.

Ce fut contre la vertu de cette dame que Mathieu de Launay dirigea ses batteries.

Il ne la perdit pas de vue une seule minute tout le temps du bal, alla plusieurs fois se placer devant elle et lui lança à la dérobée de ces regards qui disent à une femme : je suis amoureux fou de vous. La marquise fit peu attention à ses regards, mais remarqua que Mathieu était assez joli garçon.

— Pourriez-vous me dire quel est ce jeune homme qui me suit depuis une heure? dit-elle confidentiellement à une de ses amies; il est vraiment très drôle.

L'amie de la marquise lui répondit qu'elle ne connaissait pas ce jeune homme, et la conversation en demeura là, — heureusement pour Mathieu, — car si madame de Bianco s'était adressée à d'autres personnes, on lui eût répondu sans doute :

— C'est un petit monsieur qui ne sait pas dire quatre paroles de suite.

Quoi qu'il en soit, Mathieu passa et repassa plusieurs fois encore devant la marquise et laissa échapper des soupirs fort significatifs. La marquise s'en aperçut et alla d'un autre côté. Vers les deux heures du matin, elle sortit du bal, et trouva, dans l'escalier de la duchesse, Mathieu qui la regarda avec une indéfinissable expression de tristesse. — Décidément, il est fou ou amoureux, pensa-t-elle.

Elle monta dans sa voiture, traversa la rue du Bac et s'arrêta à son hôtel de la rue de Verneuil; le laquais ouvrit la portière, lui offrit la main pour l'aider à descendre, et en descendant elle aperçut Mathieu de Launay qui lui décocha un regard pareil au premier. La marquise eut bien envie de rire, mais comme elle était bonne naturellement, elle garda son sérieux et disparut.

Et pendant huit jours, chaque fois qu'il lui arrivait de sortir de chez elle, elle était certaine de rencontrer Mathieu triste et pâle.

— Il faut que ce jeune homme m'aime bien, pensa-t-elle.

Le huitième jour elle le regarda presque avec bonté, non pas qu'elle se sentît prise d'amour pour lui, la marquise ne pouvait plus aimer; ce qu'elle éprouva fut de la compassion.

Voici en deux phrases l'histoire de madame de Bianco : elle était devenue veuve à ving-cinq ans, à vingt-sept avait été aimée d'un Anglais qui, ne pouvant se faire aimer d'elle, s'était tué sous ses fenêtres. Depuis ce jour fatal la marquise était poursuivie de terreurs continuelles, et elle souhaitait d'arriver à un âge où elle ne pourrait plus inspirer aucun tendre sentiment; Mathieu connaissait tous ces détails et s'était promis de les exploiter à son bénéfice. Cependant, quand il eut saisi au passage et interprété à sa manière le regard bienveillant de madame de Bianco, il se dit en lui-même : Pourvu qu'elle ne m'aime point; je serais perdu.

Le soir, aussitôt qu'il fut rentré dans sa petite chambre de la rue de Sorbonne, il prit la Nouvelle Héloïse, mutila habilement quelques phrases et écrivit une lettre de six lignes à la marquise. Il espérait avoir une réponse le lendemain, et cependant la réponse n'arriva pas; le jour suivant, il s'arma de nouveau de son Héloïse et écrivit une seconde lettre. Pas de réponse encore! il en écrivit une troisième, dans laquelle il parlait de se tuer. Toute autre femme que la marquise eût ri de la lettre de Mathieu et l'eût jetée au feu. La marquise trembla et redouta que ce pauvre jeune homme ne tînt son serment; elle se décida à répondre. Et quelle réponse? une lettre de quatre pages, une lettre écrite avec désespoir, avec âme, avec éloquence, une lettre de mère qui veut sauver son fils, de femme qui prie et qui implore! une lettre enfin admirable de logique et de bons conseils. Mathieu trépigna à la lecture de ce morceau sublime, il le relut trente fois de suite, l'apprit par cœur et le recopia, en ayant soin de ne pas oublier une virgule; puis quand il l'eut copié, il le serra dans un petit coffret, et se promena avec orgueil et satisfaction dans les dix pieds carrés de sa chambre.

— Voici, dit-il, la première pierre du monument que je veux élever.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, Mathieu se leva, courut sur les quais et se procura un Richardson, le dévora et se mit de nouveau à l'ouvrage. Puis il envoya à madame de Bianco une longue lettre dans laquelle il lui peignait longuement la passion effrayante qu'il avait conçue pour elle, cacheta le tout à ses armes et mit à la poste l'incroyable missive : la marquise pensa tomber de toute sa hauteur en recevant, et surtout en parcourant cette lettre incompréhensible; la pauvre crédule femme s'imagina qu'elle avait rendu fou monsieur de Launay, et lui écrivit sur-le-champ afin de le guérir de son amour; Mathieu se frottait les mains après avoir lu ce que contenait le charmant papier satiné, griffonné et embaumé, puis le recopia et le serra précieusement dans son coffre en se disant. Je suis sur le chemin de la gloire : quarante lettres encore comme celle-ci et ma réputation est faite.

La correspondance dura six semaines.

Et combien de variations n'éprouva-t-elle pas! tantôt froide, tantôt passionnée, tantôt pleine de délicieux remords, de suaves reproches, de conseils maternels, puis de conseils de femme qui ne demande qu'à céder; tous les tons, toutes les nuances, toutes les passions s'y trouvaient grandement, largement, énergiquement, éloquemment, admirablement développées; et en quel style! en un style à la Georges Sand, — ni plus ni moins, — vous concevez la joie, l'enivrement de Mathieu.

— Tout ceci est à moi, se disait-il, bien à moi; c'est moi qui l'ai fait, qui l'ai inspiré; donc j'en suis l'auteur, donc c'est ma propriété : avant six ans je serai député ou préfet, c'est sûr.

Il est juste de convenir qu'en tout ceci il mit une adresse prodigieuse, une rare habileté; c'était un petit don Juan en gants jaunes. Du reste, il s'abstenait toujours et prudemment de se trouver avec madame de Bianco; il ne lui demandait qu'un pur amour, qu'un chaste amour, qu'un amour platonique! enfin il jouait merveilleusement bien son rôle.

Madame de Bianco fit comme toutes les femmes l'eussent fait en semblable occasion; elle avait donné de bonne foi de sages conseils, puis enfin s'était laissé entraîner sans y penser dans

une correspondance si tendre qu'elle avait fini par aimer Mathieu de Launay ; ce pur amour, le seul qu'il osât demander. Elle fut frappée, étonnée, captivée, mais ce n'était pas là ce que voulait Mathieu, il n'aimait pas la marquise et ne songeait pas à l'aimer ; il ne souhaitait que des lettres parfaitement et passionnément écrites, rien de plus. Du moment où il s'aperçut que le cœur de madame Bianco s'était amolli, il jugea convenable de ne plus écrire. La marquise attendit patiemment pendant huit jours, puis lui écrivit ; Mathieu garda le silence, la marquise inquiète écrivit de nouveau, même silence. Elle l'accabla alors de ses reproches, l'accusa de séduction, etc. ; Mathieu bondissait de joie tous les matins en recevant par la poste ces lettres passionnées et ne répondit à aucune.

Bref, madame de Bianco partit pour la campagne ; ainsi le jeune de Launay s'en trouva débarrassé.

— A une autre, se dit-il lorsqu'il eut appris son départ.

Il retourna dans le monde, y rencontra une femme fort spirituelle et fort exaltée, mais très laide : il joua le même rôle près d'elle, en ayant bien soin de nuancer différemment son amour, et obtint des lettres aussi admirables que les premières.

Cette comédie ne dura que trois semaines, il inventa un motif plausible et rompit net ; on lui écrivit des lettres de reproches, mais il les repoussa dédaigneusement en disant : Ceci semblerait trop monotone.

Huit jours après, il entamait le troisième et dernier acte de cette bouffonnerie, et toujours avec le même succès.

Trois mois plus tard, il se trouvait en possession d'une soixante de lettres formant une intéressante histoire.

— Mon ouvrage est achevé, pensa-t-il.

Le lendemain il alla trouver un libraire qui l'accueillit avec beaucoup de considération, mais qui ne voulut point imprimer son chef-d'œuvre ; il se souvint alors de son ami le poète et l'invita à déjeuner ; puis il lui parla de ses travaux et de ses projets, l'autre prit connaissance de son manuscrit, le trouva admirable, le plaça bien au dessus de tout ce qui s'écrivait et lui promit de le présenter chez ses amis les grands hommes.

Mathieu attendit une semaine et comprit enfin que son ami le poète n'était l'ami d'aucun grand homme.

—Qu'importe ? se dit-il : quand tous les libraires du monde se coaliseraient contre moi, je les obligerai bien à m'imprimer.

Le jour suivant, il fit déposer sa carte chez l'un des premiers éditeurs de Paris, sans savoir comment il en arriverait à son but.

A quatre heures il sortit de chez lui, prit un remise, mit des bottes vernies, passa ses gants blancs, et se fit annoncer chez l'éditeur.

— Monsieur, lui dit-il en déployant un manuscrit, j'ai employé trois années de veilles à écrire ce livre ; je le crois destiné à un grand succès, et j'ai pensé qu'avec votre aide il pourrait faire fortune dans le grand monde où je suis reçu.

— Je ne doute pas de votre talent, monsieur de Launay, répondit l'éditeur en tournant dans ses doigts la carte de Mathieu, j'ai déjà entendu parler de vous, mais je suis accablé de publications.

— Raison de plus, mon cher, interrompit Mathieu en lui frappant sur l'épaule, raison de plus pour devenir mon éditeur, un ouvrage de plus ou de moins...

— Déplacera mes capitaux, interrompit à son tour le libraire.

— Bagatelle, mon très cher : vous ne tirerez qu'à cinq cents.

— Impossible, monsieur de Launay, impossible.

Mathieu sembla réfléchir.

— Combien coûte l'impression d'un roman en un volume tiré à cinq cents ?

— Douze cents francs, répondit l'éditeur ; et dans ce moment je n'ai pas un sou.

— Les frais d'annonce sont-ils compris dans ces douze cents francs ? dit Mathieu qui ne perdait pas de vue son idée.

— Ce sera trois cents francs en plus, monsieur.

— Eh bien ! je vous donne deux mille francs, payables comptant, reprit Mathieu, si vous voulez vous engager à les dépenser en frais d'annonces et en placards d'affiches à tous les coins de rue ; ensuite, je renonce à tous bénéfices, à tous ! je ne veux qu'une chose, un succès, mais un succès éclatant, prodigieux, inouï ! Etes-vous un homme à me faire un succès pour deux mille francs ?

Le libraire ouvrit de grands yeux, et présenta un fauteuil à M. de Launay.

— Donnez-moi deux mille francs, mon cher monsieur de Launay, lui dit-il : et dans deux mois d'ici je fais proclamer dans les journaux que vous êtes un homme étonnant, admirable, un homme de génie enfin ! Donnez-moi deux mille francs, et trois jours après la mise en vente de votre livre, je fais arracher toutes les couvertures, et j'annonce partout que la seconde édition est épuisée ; huit jours plus tard, je fais mettre dans les journaux que vous en êtes à la troisième édition, enfin au bout d'un mois nous en serons à la dixième édition, cela vous va-t-il ?

—Vous êtes un fameux homme, je ne vous dis que cela ! s'écria Mathieu.

— Et nous signerons ?

— Demain.

— Est-ce convenu ? Passons un traité, dit le libraire.

— Dans deux mois je serai un grand homme, pensait Mathieu en remontant en voiture ; et je retournerai à Béziers pour m'y faire nommer préfet ou député.

Le lendemain il tint fidèlement sa promesse et courut chez son libraire auquel il remit la somme convenue. Le libraire, en homme d'honneur, mit tout en œuvre afin de fabriquer un succès à Mathieu ; il cita, pendant l'impression de l'ouvrage, monsieur de Launay comme un astre futur de la littérature moderne, il en parla aux journalistes, aux libraires, à ses parens, amis et connaissances ; il lança des prospectus, fit insérer de nombreuses réclames et attendit de pied ferme le jour de l'apparition du bienheureux livre afin de faire entonner sa gloire par toutes les trompettes de la renommée.

La veille de ce grand jour Mathieu eut une insomnie.

Le livre parut!!!

En trois jours la première édition était épuisée.

Tous les cabinets de lecture, alléchés par un si éclatant succès, collèrent sur leurs vitraux le nom du roman et le nom de l'auteur. Tous les coins de murs étaient occupés par d'énormes affiches portant également le nom de l'auteur et celui du roman, des affiches gigantesques ; l'auteur était moins grand qu'elles.

Les journaux payés grassement, invités de toutes parts à de splendides dîners, crurent le monde renversé et ne se sentirent pas le courage de résister à tant de générosité, ils dînèrent copieusement et préconisèrent de même le nouveau génie qui se montrait à l'horizon littéraire.

Jugez si la fortune de Mathieu était en bon chemin ; il ne s'en tint pas là ; il prit pendant huit jours quelques pauvres diables à son service, et leur enjoignit de parcourir tous les cabinets de lecture et de demander *son livre* ; il y eut engouement, délire ; on se l'arrachait de tous côtés, tout le monde en voulait, tout le monde admirait après avoir lu.

Enfin le succès fut si grand qu'en trois semaines la première édition fut réellement épuisée, et que huit jours après paraissait une *veritable seconde* édition sous le titre menteur de *douzième* édition.

Le libraire lui-même perdait la tête et commençait sérieusement à croire que monsieur de Launay était un grand homme : un matin donc il alla le trouver et lui fit d'avantageuses promesses afin de le décider à écrire de nouveau. Mathieu refusa net, — vous savez pourquoi ? — Ce qui confirma son libraire dans la haute opinion qu'il avait conçue du nouvel écrivain.

Dans le monde, Mathieu fut fêté, admiré, et assez habile pour se dérober pendant quelque temps à l'ovation qu'on lui préparait ; enfin il reparut, et ce fut un vrai triomphe ! les femmes le trouvèrent charmant et lui firent presque toutes des avances dont il profita cette fois. Nous avons dit que de Launay parlait rarement ; on traita cette réserve de profondeur. Enfin, il s'étudia si bien que chacun s'engoua de lui ; chaque jour c'étaient de nouvelles invitations, de nouveaux bals, de nouvelles fêtes. Au bout de six mois, le nom de Mathieu de Launay était devenu une autorité, une célébrité ; on le citait à côté des écrivains les plus à la mode.

Trois personnes, auxquelles parvint le livre, furent seules dans le secret du génie de l'écrivain renommé, mais elles ne pouvaient point parler ; rien donc n'entrava de Launay dans le chemin rapide qu'il faisait vers l'immortalité. — Un an ne s'était pas écoulé que chacun dans le monde s'inquiétait de l'époque à laquelle paraîtrait son second ouvrage ; les journaux l'annonçaient dans leurs colonnes discrétement payées, les libraires de la capitale faisaient queue chaque matin dans l'antichambre de monsieur de Launay, — car il avait à présent antichambre ; et monsieur de Launay leur promettait à tous son sublime enfant encore en germe.

Enfin il s'arrangea de telle manière qu'il se rendit important dans la société, et annonça qu'il allait se jeter dans la politique. Il s'était

trouvé plusieurs fois avec nos ministres, et ceux-ci lui donnèrent quelques conseils, Mathieu les repoussa froidement ; il voulait se faire redouter, il y parvint. D'un autre coté, la nièce d'un pair de France s'étant passionnée pour son admirable livre reversa un peu de sa passion sur l'admirable auteur ; monsieur de Launay, recherché par le ministère, aimé par la nièce d'un pair de France, n'eut pas la force de résister, il succomba doublement.

Le soir même de son mariage il reçut sa nomination de maître des requêtes.

Mathieu intrigua si bien et si adroitement qu'il ne s'en tint pas à ce premier succès ; il machina, il exploita, il manigança si bien les événemens à son profit, que cinq ans plus tard il se fit nommer non pas député de Béziers, — il se fût trop rapetissé par cette nomination de bas étage, — mais bien député d'une grande ville, — et aujourd'hui il jouit de la considération générale, et de la double réputation, — comme certains, — d'homme de lettres et d'homme d'état. Avant deux ans il sera ministre de l'intérieur, avant cinq ans il sera premier ministre.

Alphonse Brot.

MŒURS CONTEMPORAINES.

—

Le poète byronien — Le poète mélancolique. — Le poète immoral.

Ceci ne sera pas un article de littérature, mais un article de mœurs. S'il est bon de relever parfois ce qui choque les règles de la grammaire ou de la prosodie chez les poètes de l'école moderne, il ne l'est pas moins de signaler ce qui blesse les lois de la conscience.

Nos poètes ont la prétention d'être parfaitement véridiques ; ils nous annoncent dans leurs préfaces qu'ils ont voulu se peindre tels qu'ils sont, avec leur propre caractère, avec leurs passions réelles, avec les joies et les peines, les craintes et les espérances, les doutes et les convictions qui régnent dans leurs âmes. Ils se moquent en même temps de ces pauvres et froids poètes classiques, qui se transmettaient avec une admirable fidélité quelques thèmes convenus quelques lieux communs inamovibles depuis trois mille ans, comme si le cœur humain ne devait pas sortir de cette vieille ornière, et se livrer à des nouvelles sensations, en voyant l'humanité marcher dans des routes nouvelles !

Sur cela, le lecteur espère se trouver face à face avec une âme d'homme ; il compte sur la vérité qu'on lui a promise d'une voix si solennelle, il se dit, en ouvrant le poétique volume : Quel charme et quel bonheur de sortir enfin des fictions surannées qui m'avaient apporté tant d'ennui sur les bancs du collége ! Comme je vais m'intéresser aux accens d'un poète qui s'impose le devoir de se dévoiler tout entier, de me laisser lire jusqu'au fond de son cœur, et d'exposer au grand jour ce qu'il est, ce qu'il sent, ce qu'il souffre, ce qu'il attend de l'avenir ! S'il y a au monde un spectacle fertile en grandes leçons, c'est celui-là, et nos pères ont été bien malheureux d'en être privés.

Ainsi pense le lecteur honnête et naïf, qui suppose bonnement qu'il n'est pas permis de mentir quand on promet de dire la vérité.

Il prend le premier recueil de poésies qui lui tombe sous la main. C'est un poète de l'école byronienne ou satanique ! A mesure qu'il avance dans sa lecture, il s'émeut et s'épouvante. Quelles farouches imprécations contre le ciel, contre l'enfer, contre les rois, contre les riches, contre les pauvres, contre toute la société, toute l'humanité, tout l'univers ! Quels anathèmes, quelles malédictions inexorables ! Rien n'y échappe. A défaut des hommes, le poète maudit les vallées et les montagnes, les bois et les torrens. Il est toujours dans un transport furieux ; il se roule par terre dans des accès de rage ; il a soif de ruines, de sang, de catastrophes effroyables. Le langage humain ne lui fournit pas de termes assez âpres, assez amers, pour exprimer tout son fiel et son mépris. Il répète le vœu de Caligula : il voudrait que le monde n'eût qu'une seule tête, pour la faire tomber.

Oh ! oh ! se dit notre candide lecteur, voilà un poète qui [illegible] pect terriblement noir ! il doit avoir une vie affreuse ; des fantômes sanglans doivent le poursuivre jour et nuit. Prenons-y garde : il va se précipiter, un beau matin, contre l'ordre social avec une torche incendiaire ; il va aiguiser des poignards dans un souterrain pour égorger ceux qu'il nomme de lâches oppresseurs. Je plains cet homme-là de toute mon âme, car il doit être misérable ; mais il m'inspire encore beaucoup plus de peur que de compassion.

Rassurez-vous, cher lecteur, je vous en prie. Ce poète byronien est gros et vermeil. Il a des cheveux blonds, des yeux fort doux, une physionomie riante, une démarche timide. C'est seulement d'hier qu'il est sorti du collége, et il ose à peine élever la voix devant son professeur de rhétorique. Allez au Vaudeville ou au théâtre du Palais-Royal, vous le verrez prendre la plus joyeuse part aux amusemens du vulgaire des humains. Ce poète furibond, qui maudit avec tant de colère les grands et les riches, vous le retrouverez dans leurs salons, causant très amicalement avec ces tyrans abominables, assistant aux banquets de ces excommuniés lorsqu'on l'y invite, et dansant à leur bal sans se faire prier le moins du monde. Cet ennemi acharné des rois et des institutions sociales, il sollicite une place de commis dans les bureaux d'un ministère et sera trop heureux de la remplir paisiblement. Croyez-moi, notre poète ne songe pas à mal ; c'est un bon enfant qui ne renversera rien du tout, et vous pouvez dormir tranquille.

Mais alors pourquoi ces cris de fureur et ces imprécations ? Pourquoi ? C'est un mensonge à la mode par le temps qui court ; c'est un manteau qu'on met sur ses épaules pour être poète ; une fois la pièce achevée, on reprend ses gants jaunes et son habit du meilleur faiseur. Byron a conquis un nom glorieux avec des malédictions, et l'on maudit comme lui pour arriver, s'il est possible, à faire un peu parler de soi : la gloire est une si douce chose, surtout dans les rêves d'une imagination de vingt ans ! — Soit, mais ces poètes byroniens mentent donc effrontément, tout en nous annonçant qu'ils ont mis à nu leur propre cœur ? — Je ne vous dis pas le contraire.

Venons au poète mélancolique. Celui-ci est désenchanté de tous les plaisirs de la vie ; il gémit, il est tout humide de ses grosses larmes, il pousse des sanglots redoublés. Plus de joie, plus d'espérance pour lui. Comme son front est pâle ! comme le froid des ans lui est lourd ! que son cœur se déplaît aux frivoles jouissances du monde ! quelles poignantes douleurs, quels déchiremens sur sa couche solitaire ! Il subit l'horrible supplice de Prométhée ; il a des souffrances que rien ne saurait exprimer dans le langage imparfait des infor[illegible] à grands cris. Quand pourra-t-il se coucher, s'endormir dans la tombe ? Les tourmens des damnés mêmes lui paraissent préférables à sa [illegible]sion a-t-il vu le jour, puisqu'il devait être si malheureux ?

A ces lamentables gémissemens, le lecteur est tout attendri ; il est prêt à pleurer avec son poète. Quoi donc ! se peut-il qu'il y ait des êtres aussi infortunés sur la terre ? Se peut-il qu'une seule existence enferme tant de douleurs et de larmes ? Ce poète a donc perdu sa mère ! Il n'a donc pas un seul ami, pas un seul cœur qui sympathise avec le sien ! Il s'est donc brisé contre bien des écueils et des ingratitudes ! Que faire pour l'arracher à ce funeste désenchantement ? N'est-il aucun moyen de lui montrer qu'il y a encore des âmes sensibles, et de ranimer la sienne par les témoignages d'une pure et profonde amitié ?

Eh ! de grâce, réservez votre attendrissement pour une meilleure occasion. Ce poète si mélancolique, si désolé, il mène plus joyeuse vie que vous et moi, mangeant bien, dormant bien, riant de grand cœur, tournant un calembour à tout propos, et se moquant le premier de ses rimes larmoyantes pour peu que cela vous amuse. Au prochain carnaval, vous le rencontrerez sous un masque [illegible], traînant à sa suite [illegible] que lui. Il [illegible] dans ses vers [illegible] de sa jeunesse [illegible] une [illegible] pas. Vous pouvez vous en fier à sa parole, chercher une sauvage retraite dans les [illegible] de la Thébaïde, ni creuser sa tombe d'avance à l'abbaye de la Trappe. Son système lui paraît meilleur à suivre, il court après une riche héritière, et personne n'est mieux disposé que notre poète à passer ses jours dans un salon bien élégant, au

milieu de toutes les jouissances de notre civilisation matérielle. Il est comme un abbé de l'ancien régime ou comme un agent de change devenu millionnaire.

Mais il débite donc aussi des mensonges effrontés, ce poète aux complaintes et aux sanglots continuels ? — Oui, puisque vous voulez appliquer à chaque chose son vrai nom, il ment; il joue la comédie sans avoir mis une affiche pour nous en prévenir; il pleure par imitation, par convention. C'est à vous de le savoir et de n'accepter que pour ce qu'elle vaut la vérité intime dont l'auteur fait parade dans sa préface. Autrefois le poète avait une Iris en l'air; maintenant il est martyr en l'air, il est mourant en l'air, c'est-à-dire qu'il est beaucoup plus ennuyeux sans être plus vrai. Les classiques, du moins, donnaient leurs fictions pour des fictions; les poètes modernes imaginent de plus grandes impostures et les offrent comme des réalités. On prétend que c'est là un progrès du 19e siècle.

Le poète immoral est une variété de l'école romantique, et je n'en dirai que peu de mots, parce que le sujet doit inspirer une vive répugnance à tous les cœurs honnêtes. On a publié dans ces dernières années plus d'un volume de poésies, où tous les devoirs étaient foulés aux pieds, où toutes les saintes obligations de la famille et de l'état social étaient indignement couvertes de mépris. Le poète immoral attaque le mariage comme une institution mauvaise en soi et déplorable dans ses conséquences; il vante, il déifie l'adultère comme une vertu forte et généreuse. Tout ce qu'il peut imaginer de plus injurieux pour les liens de la foi conjugale, il l'exprime sans réserve ni pudeur. C'est le vice qui est devenu chose sacrée à ses yeux, le vice dans ses plus monstrueux déréglemens. A prendre de telles maximes à la lettre, on supposerait que ce poète est le plus corrompu, le plus vil des hommes.

Eh bien! non. Il va encore ici au delà de sa pensée, au delà de sa conduite. De même qu'il ment dans ses imprécations et dans ses pleurs, il ment aussi dans l'exposition de cette abominable morale. Sa conduite peut n'être pas exempte de désordre, mais il se fait plus dépravé qu'il ne l'est réellement. Cet apologiste de l'adultère est un fanfaron d'immoralité. Il ne souffrirait pas que l'on osât appliquer à sa mère ou à sa sœur les turpitudes dont il salit ses vers. Les actions qu'il loue dans son livre il les tiendrait pour des outrages dans ses rapports de société. Lui-même, quand il en trouve l'occasion, il agit comme miss Fanny Wright, qui s'est fort sagement mariée, après avoir déclamé dans des conférences publiques contre le mariage. Le poète immoral montre ainsi que sa conscience vaut mieux que ses maximes, et qu'il a menti au profit de la corruption des idées et des mœurs, espèce de mensonge la plus dangereuse où l'on puisse tomber.

(*Constitutionnel.*)

Mélanges, faits curieux.

UNE EXPÉRIENCE MÉDICALE. — MORSURE DU SERPENT A SONNETTES. — La médecine est encore dans l'enfance pour la guérison de certaines maladies redoutables, telle que la phthisie pulmonaire, la rage ou la lèpre. Puisque nous avons cité cette dernière affection, disons le terrible moyen qu'un malheureux poussé par le désespoir mit en usage, il y a peu de mois, au Brésil, pour s'en guérir.

C'était à Rio-Janeiro. Le malade était un homme blanc, âgé de cinquante ans et d'une stature athlétique. L'espèce d'éléphantiasis dont il était atteint est celle qu'Alibert appelle *léontine*, vulgairement *lèpre*. Presque tout le corps était extérieurement sensible. La peau paraissait épaisse, dure et couverte de nodosités saillantes. Ces caractères étaient surtout apparens à la figure dont les traits tuméfiés offraient un aspect hideux. Aux extrémités, l'épiderme et les ongles commençaient à s'altérer, les doigts à se déformer. Mais tandis que la vie et la sensibilité paraissaient comme abolies à la surface du corps, l'intérieur conservait encore les restes d'une ancienne énergie et d'une force d'esprit singulière, qualités qui ne se rencontrent guère dans une si triste condition.

Six années d'une infirmité regardée comme incurable, sur lesquelles quatre ans de réclusion dans un hôpital de lépreux ont rendu au malade l'existence qui lui était à charge, lui faisaient regarder la mort comme le terme de ses maux. Il n'avait qu'un désir, celui d'être délivré de ce fardeau ou du reste de vie qui l'obligeait à le supporter. Il aurait volontiers affronté les plus grands périls sur la moindre chance de guérison.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se décida à une terrible expérience, et sa résolution fut encore affermie par la pensée qu'en agissant ainsi, le danger et le sacrifice étaient pour lui seul, mais que le succès, s'il y en avait, profiterait à des milliers de ses semblables affligés de la même infortune. Les conseils et les remontrances furent inutiles; son projet était une idée fixe dont rien ne put le détourner. Ayant obtenu la permission de sortir de l'hôpital, il accourut chez M. Santos, directeur de la ménagerie de Rio-Janeiro, se livrer aux dents du reptile le plus venimeux, celui dont la morsure tue en peu d'instans en produisant des tremblemens, des convulsions, et en faisant sortir le sang par toutes les ouvertures du corps, et jusque par les pores de la peau.

Après avoir signé de sa main la déclaration de sa volonté, et assumé sur lui toute la responsabilité de sa tentative, le lépreux introduit tranquillement son bras dans la cage qui renferme un serpent à sonnettes. Celui-ci semble vouloir l'éviter, et quand il est saisi, il regarde d'un œil inoffensif la main qui le presse et se met à la lécher. Deux minutes se passent ainsi, le serpent éprouvant une répugnance à mordre; enfin le lépreux l'irrite en lui serrant fortement le ventre avec les doigts, et l'animal, pour se défendre, lui fait une légère morsure à l'articulation des deux derniers doigts avec le poignet.

La morsure est faite à 11 heures 50 minutes du matin, le 4 septembre 1838. Le malade ne sent pas la piqûre des dents, ni l'action immédiate du venin introduit dans la blessure. Il sait seulement qu'il est mordu, parce que sa main, retirée immédiatement de la cage, en sort déjà un peu enflée, et versant des gouttes de sang, mais sans douleur. L'esprit du patient est parfaitement calme, sa respiration naturelle, ainsi que le pouls. Cinq minutes après, une légère sensation de froid dans la main indique le début des symptômes qui vont en s'aggravant d'heure en heure, et qui se caractérisent par des convulsions, le délire, l'enflure des membres, la déglutition difficile et la respiration suffocante. Et la lèpre en recevait-elle une modification quelconque ? Nullement.

La mort survint le lendemain à 11 heures et demie, 24 heures après la morsure, malgré un traitement actif de MM. Maid et Rois, médecins de Rio-Janeiro, qui ne quittèrent pas un instant le malheureux lépreux et auxquels nous devons cette relation encore unique dans son genre.

(*Académie de médecine.*)

— Voici un détail curieux sur les moyens employés (dit-on) par mademoiselle Falcon pour recouvrer sa voix. Une invention nouvelle flatte ses espérances. M. Tabarié, physicien de beaucoup de mérite, a imaginé un appareil qu'il nomme une *cloche* : c'est un petit cabinet dont les parois sont en cuivre, avec de fortes glaces non étamées pour que le jour s'y introduise. On peut y tenir cinq ou six personnes. Des rainures sont pratiquées au plancher sur lequel cette *cloche* repose, de manière à ce que les bords y entrent dans une profondeur d'environ un pied. Quand ils y sont, on donne de la solidité aux murs si minces de ce cabinet en les fixant par de fortes chevilles placées en travers des rainures. Alors, à l'aide de la machine pneumatique, on raréfie l'air contenu dans la *cloche*, où, loin de s'épaissir, celui qui reste devient d'une grande légèreté, d'une respiration aussi facile qu'agréable. Mais avant de le juger tel, on éprouve une espèce de petit malaise,, comme un faible embarras à la tête et un engourdissement dans les oreilles. Bientôt, une sorte de détente se fait sentir dans cette dernière partie, et ce que nous appellerons le *charme* commence. L'état où l'on se trouve a quelque chose de délicieux, produit par la dilatation d'un air subtil et doux dans les poumons. On reste ainsi pendant deux heures, plus ou moins, et quand on sort de l'appareil un mieux étonnant se manifeste, jusqu'à ce que l'épreuve plusieurs fois répétée amène une guérison complète. Déjà, à notre connaissance, nombre de personnes ont dû à la *Cloche-Tabarié* une santé que leur avaient refusée mille genres de remèdes. M. Panseron et mademoiselle Falcon elle-même en éprouvent en ce moment les admirables bienfaits.

JOURNAL EN LETTRES D'OR. — On se rappelle que le journal *le Sun*, feuille très répandue à Londres, fut imprimé en lettres d'or le jour du couronnement de la reine Victoria. Mais ce qu'on ne savait pas, avant que M. le docteur Turner l'eût publié, c'est que la plupart des imprimeurs du *Sun* furent ce jour-là fort malades. Le plus grand nombre éprouva des démangeaisons intolérables et des ulcérations; d'autres salivèrent, d'autres eurent la fièvre et des tremblemens nerveux, des vomissemens, etc. Un autre phénomène singulier, observé chez tous sans exception, c'était la couleur verte de leurs cheveux, comme on le remarque à Montpellier parmi les fabricans de vert-de-gris. M. Turner, curieux de connaître la cause de tant d'accidens,

voulut étudier les procédés d'impression en lettres dorées. Ce secret, on le lui cacha ; mais voici cependant ce qu'il en découvrit. D'abord, on imprime les feuilles avec de l'encre jaune, composée de colle et gomme-gutte. Après cela, les feuilles mouillées sont remises à des ouvriers armés de brosses fines ; ces brosses servent à saupoudrer les lettres encore humides d'un mélange pulvérulent de couleur bronze, lequel paraît composé, au dire de M. Turner, de couperose bleue, de vert-de-gris et de mercure, il ne dit pas sous quel état. On dit à M. Turner que cette poudre était d'invention allemande ; et tout ce qu'il put voir, c'est qu'elle ressemblait à de la limaille de cuivre. « L'air de la chambre en était chargé, ajoute le docteur Turner ; mon habit, ainsi que ma figure et mes cheveux, en étaient couverts ; de sorte que j'aurais pu rivaliser avec Caligula, qui donnait à sa perruque, au moyen d'une poudre chèrement payée, un éclat qui m'avait, à moi, si peu coûté. »

— On se rappelle la terrible catastrophe à la suite de laquelle M. Beauvisage, l'un des premiers industriels de Paris, perdit la vie. La famille du défunt avait actionné en dommages-intérêts devant le tribunal de la Seine l'entreprise Toulouse et compagnie, comme responsable de l'imprudence du postillon qui coduisait les Jumelles, quand survint l'accident ; mais un jugement du tribunal avait décidé qu'aucun fait d'imprudence ne pouvait être mis à la charge ni du postillon, ni par suite des propriétaires ou gérans de l'entreprise. Saisie de l'appel de ce jugement, la première chambre de la cour royale de la Seine a statué hier matin sur la réclamation des héritiers Beauvisage, et leur faisant droit, a reconnu qu'il y avait eu une imprudence dont l'administration des Jumelles était responsable, et a, en conséquence, condamné civilement les intimés en 30,000 fr. de dommages-intérêts et aux dépens.

— On sait que, vers la fin de 1837, le gouvernement chinois rendit une loi qui défendait, sous des peines assez rigoureuses, de fumer de l'opium. Le *Canton-Register*, recueil anglais qui paraît à Canton, en Chine, annonce, dans sa dernière livraison, qui vient d'arriver à Paris, que ce gouvernement ayant vu, à son grand regret, que les pénalités de cette loi n'avaient point atteint leur but, a ordonné, dans sa sollicitude paternelle pour les intérêts du pays, que tout individu qui commettrait encore le délit en question sera puni, la première fois, de la flétrissure sur le front avec un fer rouge portant ces mots : *Yer fei* (fumeur criminel) ; la deuxième fois, de cent coups de bambou sur le dos nu, et de trois ans d'exil ; la troisième fois, de la décapitation.

Revue des tribunaux.

TRIBUNAUX ÉTRANGERS.

SÉNAT OU COUR SUPRÊME DU MONTÉNÉGRO.

Mœurs judiciaires du pays. — Allocution du vladika. — Plainte. — Répliques et débats dans une affaire d'enlèvement, de meurtre et de guerre civile. — Arrêt. — Serment. — Réconciliation des deux parties.

La ville de Célinic est le siége du gouvernement et le centre de l'administration du Monténégro ; c'est là que s'assemble le sénat, qui remplit dans le pays les fonctions politiques et judiciaires. Il se compose de seize membres, vieillards à la chevelure blanche, au maintien digne et imposant.

Le 15 octobre dernier, ils étaient réunis dans la salle de leurs délibérations, assis sur de petits bancs en bois, rangés autour d'un vaste brasier. Au-dessus de leurs têtes flottaient les bannières des différens cantons.

Dans un groupe qui se distinguait par une bannière rouge où étaient inscrits en lettres d'or les mots de *Savo Markou Petrowitch*, on remarquait un vieillard dont les grands yeux noirs, un large front tout plissé et une figure criblée de cicatrices trahissaient l'âme ardente et la vie agitée. Un surtout en drap blanc enveloppait ou plutôt emprisonnait sa taille jusqu'aux genoux, en laissant apercevoir un pantalon de drap de même couleur qui fuyait dans des espèces de guêtres, couvrant, au moyen d'agrafes, toute la jambe jusqu'à la cheville. Les chaussettes en coton blanc, les gros souliers attachés avec des courroies et un bonnet rond en drap rouge complétaient ce costume. Une large ceinture en cuir serrait la taille de cet homme au dessus des hanches, et soutenait un pistolet et un large sabre. Son cou était découvert (car les Monténégrins ne portent pas de chemise) ; un fusil pendait sur son épaule droite, et sa gauche supportait une espèce de manteau nommé *struka*. Plus loin se tenait un jeune homme ayant au lieu d'un bonnet un turban sur sa tête et deux pistolets à sa ceinture. Sur son bras gauche s'appuyait une femme âgée, la tête enveloppée dans un linge et la taille dans un manteau pareil à celui des hommes.

A la tête du groupe réuni sous la bannière noire, et portant en lettres d'argent les noms de Gijko Milov Martinovitch, se trouvait une femme dont la figure, belle quoique pâle, exprimait la tristesse et l'abattement ; ses yeux se tournaient de temps en temps vers une jeune fille qui versait des larmes abondantes. Les hommes qui entouraient ces deux femmes, sur lesquelles tous les yeux étaient fixés, paraissaient vivement affligés, tandis que leurs adversaires affectaient un sourire sardonique.

Une nouvelle détonation de mousqueterie partie du dehors annonça l'arrivée d'un homme qu'on attendait avec impatience. Grand, bien fait, il a le front élevé, la figure pâle, ombragée par une longue chevelure noire ; il fut salué dès qu'il parut d'un cri prolongé de « Béni soit le saint vladika ! » Blogoslav sveti vladika.

La présence de Pierre Radoje, qui, en sa qualité de chef temporel et spirituel du Monténégro, gouverne depuis 1833 ce pays, ne laissait aucun doute sur la gravité de l'affaire qui allait se juger ; il s'assit sur un banc en pierre couvert d'une espèce de tapis, fit un signe de croix et parla ainsi :

« Mes enfans, que Dieu vous bénisse, et que vos semblables vous aiment et vous chérissent ! Notre pays n'est pas grand, et il n'a pas d'autres défenseurs que les montagnes qui l'entourent et les braves qui l'habitent ; mais si le Seigneur a élevé leurs sommets de manière à en former une chaîne forte et inébranlable, le Satan qui s'est introduit au milieu de vous, sous le masque du crime et de la vengeance, vous divise, vous arme les uns contre les autres, et vous pousse à vous exterminer. Que ceux d'entre vous à qui nous adressons ce reproche se hâtent de déposer leurs haines et leurs animosités dans notre cœur paternel, qui ne connaît que la voix de la justice, et qui aimera toujours mieux bénir vos communautés, que frapper un seul parmi vous ! »

Qui êtes-vous ? demanda après cette allocution le vladika, au vieillard qui venait de se porter partie plaignante.

— Savo Markov Petrovitch Niegusch, répondit-il ; ce qui voulait dire : Fils de Marko, de la famille de Petrovitch, appartenant à la communauté de Niegusch.

— Votre âge ?

— Soixante ans.

— Votre profession ?

— Chasseur, et soldat chaque fois que ce bras et ce fusil peuvent être utiles ou nécessaires à mon pays.

— De quoi vous plaignez-vous ?

— D'un crime qui m'a frappé dans ce que j'ai eu de plus cher au monde, et dont j'ai voulu me venger au risque de mes jours. Cette femme, que vous voyez au milieu de mes ennemis, c'est ma fille. Jusqu'à l'âge de vingt ans, elle n'a connu d'autre volonté que celle de Dieu et la mienne. Douce, laborieuse, obéissante, elle allait accomplir mon bonheur en s'unissant à un jeune et brave garçon de notre communauté, à qui elle avait été fiancée depuis sa plus tendre enfance, lorsqu'un événement imprévu amena dans ma maison Gijko-Milov Martinovitch. J'ai reçu chez moi ce malheureux avec plaisir, car, poursuivi par les Turcs, nos ennemis communs, il avait droit à mon assistance et à mon hospitalité. L'infâme ! il m'en a payé par une trahison. Il devint l'amant de ma fille ! J'ai chassé le coupable ! Le temps devait ramener la tranquillité dans ma maison. Le bonheur de Mryna était l'unique objet de mes pensées. Elle-même paraissait payer de retour l'amour de son fiancé, lorsque le jour qui devait accomplir cette union tant différée, Gijko assaillit à main armée ma demeure, enleva ma fille, et tua mon fils qui venait de s'interposer entre moi et le séducteur.

La voix du vieillard était faible et émue. Il porta ses yeux remplis de larmes sur la foule, et continua ainsi :

Ce qui s'est passé en moi depuis, vous le comprendrez facilement. Mon cœur ne connaissait plus qu'un désir, qu'un vœu, celui de me venger. Mon sang bouillonnait dans mes veines chaque fois que je regardais les vêtemens ensanglantés de mon enfant. Je me consumais de chagrin et de rage, traînant ce corps débile à travers les broussailles, grimpant sur les rochers, parcourant les chemins, épiant, guettant, cherchant à assouvir ma haine. Deux mois se passèrent ainsi, lorsqu'un jour j'ai vu mon neveu, ce brave Marco (montrant le jeune homme qui était à ses côtés), arriver à la maison portant à la main une tête encore ruisselante de sang. Ma poitrine se dilata à cette vue, car c'était la tête du vieux Milov Martinovitch, père du meurtrier de mon fils, du ravisseur de ma fille, de l'ennemi de ma famille.

Ces dernières paroles, accompagnées d'un geste convulsif, provoquèrent dans l'auditoire des marques d'étonnement et de compassion. Le vladika voulut interroger la partie adverse, mais les cris nombreux de *laissez parler Savo*;

Savo parle bien, etc., engagèrent le vieillard à poursuivre ainsi.

— A peine vengé, j'ai dû à mon tour me garantir de la vengeance de Gijko qui m'avait menacé publiquement. Notre haine, développée à l'abri de mille précautions que nous prîmes pour nous frapper l'un ou l'autre, se communiqua à nos parens, à nos amis. Ne pouvant nous détruire ni par force ni par ruse, nous livrâmes notre procès au sort d'une guerre franche, cruelle, implacable. Ce que cette guerre m'a coûté, Dieu seul le sait! Là où s'élevaient jadis mes granges et ma maison, je ne trouve aujourd'hui qu'un amas de débris et de cendres. Eh bien! cela me réjouit, car Gijko n'est plus...

Les sanglots, comprimés jusque alors par la femme de cette victime, couvrirent la voix du vieillard. La foule, échauffée par le discours de Savo, n'en fut pas moins accessible à la voix de la douleur, et l'attendrissement devint général, lorsqu'un des parens de Gijko essaya d'en réhabiliter la mémoire en retraçant, avec cette verve et cette facilité qui distinguent les Monténégrins, et les services qu'il avait rendus au pays et son excellente conduite envers sa femme et ses amis, et sa mort sur le champ de bataille.

Lorsque les deux parties eurent été entendues, la parole fut donnée à Iwan Obrenbe Gowich, chef d'une communauté neutre, qui exposa comment cette dernière, spectatrice attentive d'une lutte qui divisait les deux autres, s'y était enfin interposée pour rétablir l'ordre et engager les combattans à venir faire régler leurs différends devant le sénat. « Sans anticiper sur la décision de ce tribunal, a-t-il ajouté, je serais d'avis qu'on comparât les pertes qu'ont réellement éprouvées les deux parties, et qu'on tentât de les réconcilier en dédommageant la plus maltraitée aux dépens de l'autre. »

Cet avis ayant été approuvé par tous les sénateurs, l'un d'eux se leva pour rappeler à ses collègues qu'un tarif établi depuis un temps immémorial dans ces sortes de compositions fixait le prix de chaque tête à 132 ducats, 4 zwanzger et 1 para (1,584 fr.); que l'on adjugeait la moitié pour membres emportés ou blessures graves, et que d'autres dommages et dégâts devaient être estimés en proportion.

Dans les débats qui s'engagèrent sur ce point, les parties intéressées présentèrent avec un sang-froid imperturbable tous les moyens qui leur paraissaient utiles à leur cause. Cette éloquente mais triste polémique captiva vivement l'attention des assistans.

Le calcul fait démontra que la famille de Gijko avait à payer à celle de Savo la somme de 4,850 fr. Les sénateurs approuvèrent ce compte par vote à vive voix, et séance tenante, l'arrêt fut rédigé en double par le secrétaire du vladika, signé par ce dernier et remis à chacune des deux parties.

Malgré la franchise et la loyauté qui distinguent les Monténégrins parmi les Slaves cis-karpatiens, le vieux Savo déclara vouloir sanctionner par un serment solennel l'oubli du passé et la foi dans un avenir meilleur. Cette cérémonie eut lieu à l'église. Hommes, femmes, enfans composant le parti de Savo se tinrent assis sur les dalles; puis un homme, le plus âgé du parti adverse, s'avança le crucifix à la main, et après l'avoir baisé, prononça d'une voix ferme et assurée des imprécations terribles, auxquelles le parti de Savo répondait avec recueillement : *Amen*.

Après le serment, les deux partis se rangèrent l'un contre l'autre, les hommes en face des hommes, les femmes en face des femmes, les enfans en face des enfans et de manière à rapprocher le plus possible les âges, les tempéramens, les caractères. Un juge choisi parmi les sénateurs parcourut alors les deux rangs, et enlevant aux hommes leurs sabres, leurs pistolets, leurs fusils, il en fit un seul tas. Puis tout le monde s'embrassa. Les hommes reprirent ensuite de la main du juge les armes échangées en signe de concorde, et la foule s'écoula joyeusement pour prendre part au banquet préparé en plein air, aux frais des deux parties réconciliées.

(*Le Droit*.)

Un jour néfaste.

Guérinet. — N'y a pas à dire!... me v'là encore repincé, comme l'an passé... même jour, même heure, même minute. Le 27 janvier sera un perd[illegible], bien sûr, pour sûr, très sûr.

M. le président. — Vous êtes donc incorrigible, et vous ne pouvez pas prendre la résolution de vous conduire honnêtement?

— Guérinet. — Oh! la résolution, j'la prends bien... pour quant à ça, j'la prends, mais j'peux pas la tenir; elle me glisse dans la main comme une anguille, voilà le guignon!

M. le président. — Je vois une note au dossier qui indique que vous avez été arrêté pour vol l'année passée, le 27 janvier, et condamné le 9 février à un an de prison.

Guérinet. — Le malheur, c'est qu'on m'a gracié au jour de l'an, vu ma bonne conduite en prison... J'avais devant moi le 27 janvier, j'étais bien sûr de n'en pas échapper..... Juste, arrive ce gredin de 27!..... je vole, on me pince et me v'là...

M. le président. — Si, en sortant de prison, vous vous étiez procuré du travail, vous ne seriez probablement pas ici.

Guérinet. — Tout de même!... Je connais mon 27 janvier comme si je l'avais fait... c'est un gredin qui m'en veut à mort... il m'aurait tout aussi bien empoigné dans l'atelier que dans la rue.

Le témoin Bossoir, charcutier, s'avance à la barre sur ses deux petites jambes courtes. Il est tout gros, tout rond, tout trapu; son nez est rubicond, son crâne nu est entièrement vierge de la pommade du lion, et son œil est bonhomme et benin. Le père Bossoir flanque sa canne sous son bras, au risque de casser le nez à l'audiencier assis derrière lui; il aspire une prise de tabac civette, et pour prouver qu'il déposera sans haine et sans crainte, il commence par souhaiter le bonjour au prévenu : — Bonjour, Guérinet... ça va bien?

Guérinet. — Ne me parlez pas, père Bossoir : je vous ai volé... je suis un gueux...

M. Bossoir. — C'est déjà quéqu'chose de se traiter de gueux... ça donne de l'espoir...

Guérinet. — Ah! ben oui, de l'espoir!... si c'était la première fois...; mais c'est ma seconde; c'est mon scélérat de 27 janvier.

M. Bossoir. — Votre seconde faute...? pour lors, c'est différent, je retire mon salut.

Guérinet. — Et vous faites bien.

M. le président. — Voyons, M. Bossoir, expliquez-vous sur le vol commis à votre préjudice.

M. Bossoir. — Je vous prie de croire d'abord, M. le président, et tout le monde ici présent, que je ne connais point Guérinet, quoique j'l'aie salué. Avant le vol, il m'était totalement ignoré. C'est quand il m'a volé que j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance; d'abord chez mon commissaire, puis à l'instruction, puis enfin ici... Je n'ai pas pour habitude de fréquenter des gens qui volent deux fois; une fois, ça ne peut pas se deviner; mais deux!

Guérinet. — Vous avez bien raison; mais vos cervelas étaient si bien faits, si coquets, si appétissans...

M. Bossoir. — Flatteur!

Guérinet. — Parole sacrée! rien que de les voir, l'eau m'en venait à la bouche!... qué superbes cervelas!

M. Bossoir. — Courtisan!...

M. le président. — Enfin, il a soustrait des cervelas placés sur votre étal?

M. Bossoir. — Ses flatteries ne me feront point déguiser la vérité... Pendant que je servais mon boudin blanc à la cuisinière de madame Chalamelle, cet homme a allongé son bras et m'a filouté deux chapelets de cervelas... pas deux cervelas, deux chapelets!

Guérinet. — Pas moyen de résister... pourquoi que vous faites de si fameux cervelas? c'est votre faute.

M. Bossoir. — Par exemple!

Guérinet. — Et puis mon 27, mon ennemi à mort de 27!

L'incorrigible Guérinet sera l'année prochaine à l'abri de l'influence de son jour néfaste. Car il ne sortira de prison qu'au mois de mai 1840. — Bon! dit-il, bien tapé, enfoncé mon 27! Dites donc, père Bossoir, je vous en veux pas, au moins!

M. Bossoir. — Ce serait parbleu curieux! Corrigez-vous si vous pouvez, et quand vous aurez de l'argent, je vous vendrai de mes illustres cervelas.

Celui que l'on achète est bon, mais croyez bien
Qu'un cervelas soustrait ne valut jamais rien!

Revue dramatique.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL.

Le Chat noir, vaudeville en un acte, de M. Dupin.

Figurez-vous Achard transformé en marchand d'orviétan, et débitant, avec cette verve d'élocution et cet entrain que vous lui connaissez, sa marchandise; homme de l'époque, il a choisi habilement son théâtre; un village de la Bretagne, peu renommé pour ses lumières et l'esprit de ses habitans, aura l'honneur de le recevoir. A peine arrivé, notre homme se met à la besogne, il annonce un philtre merveilleux qui produit des effets plus merveilleux encore; il fait éprouver aux maris la fidélité de leurs femmes, et aux femmes la fidélité de leurs maris; pris d'une certaine façon, le spécifique parle de lui-même, en une heure le mari dont la femme en aura bu et qui aura éprouvé le *grand inconvénient du mariage* deviendra chat, et, qui plus est, chat noir, avec bien entendu tous les inconvéniens attachés à l'état, tels que bastonnades, civets, etc. Or, un certain Kerjobec, boulanger de l'endroit, ayant conçu quelques soupçons sur sa tendre moitié, va trouver le savant, et moyennant cent francs, la fiole sans pareille lui sera livrée; mais le charlatan le prévient de nouveau de la métamorphose qui doit s'opérer, si la culpabilité de sa femme est prouvée. Kerjobec ne craint rien, il est encore homme, aussi préfère-t-il de beaucoup passer par tous les inconvéniens sus-énoncés, plutôt que de renoncer

à éclaircir sa position. Le voici donc faisant prendre à Thérèse, sa femme, le breuvage miraculeux et lui expliquant la manière dont il doit agir. Thérèse d'abord boit de bonne grâce, mais bientôt elle se trouble et pâlit. Rien au monde n'est plus comique que la figure de ce pauvre Kerjobec (Alcide-Tousez), pensant au malheur dont il est menacé, et épiant les progrès de la métamorphose; s'il devient civet il n'en mangera pas; mais cela ne le rassure point vis-à-vis des nombreux gourmands qui pullulent dans le pays. Pourtant l'heure fatale a sonné et Kerjobec pousse un cri de joie en voyant l'immobilité complète de ses traits et surtout de ses ongles. Le voilà tranquille; mais voilà que Fanfare le charlatan veut se venger de la boulangère qui lui refuse sa nièce en mariage, et pour y parvenir il fait cacher le mari, montre à Thérèse un chat noir qu'il a mis dans son lit, et la pauvre femme dans son étonnement commence à croire au miracle; le désespoir lui arrache certaines confidences, que le mari entend; mais aux grands maux les grands remèdes : Fanfare persuade au mari que tout ceci n'est qu'une ruse, il donne à la femme une poudre qui lui fait croire que son mari est ressuscité, le charlatan épouse la nièce, et Kerjobec paie quinze francs d'amende pour avoir mis à mort le pauvre chat noir victime des intrigues de chacun.

Ce petit vaudeville, fabriqué tout exprès pour le carnaval, fera encore d'abondantes recettes pendant le carême. A. BLIN.

THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Les mines de blague. — Jeanne Hachette. Bamboche. — La branche de chêne.

Dans le siècle perverti où nous vivons, la vérité n'est point à l'ordre du jour; aussi la capitale du monde civilisé est-elle le centre de l'exploitation de la *blague*, cette création de notre époque. MM. Clairville et Delatour en nous transportant de la bourse au théâtre nous ont démontré que la *blague* était parente du *puff*. Dans cette revue comme dans les autres on parle plus ou moins spirituellement de l'âne de M. Harel, des actionnaires et des actions, etc. La scène du démêlé entre mademoiselle Rachel et la Renaissance est d'une versification facile et fait honneur à ses auteurs.

Jeanne Hachette comme Jeanne-d'Arc est tombée dans le domaine des dramaturges. La brillante épopée du siége de Beauvais a été mise en six tableaux par MM. Anicet et Dennery avec assez de bonheur; le seul reproche que nous ayons à leur adresser est de n'avoir point conservé à leur héroïne son caractère historique, et de l'avoir représentée animée non de l'amour du pays, mais d'un sentiment personnel, d'une vengeance de fille et de mère. Le vaudeville de M. Pinson est doublement *Bamboche*. Un grand succès était nécessaire pour rivaliser avec la Gaîté. Les directeurs l'ont fort bien senti, aussi non contens du demi-succès de *Jeanne Hachette* se sont-ils empressés d'offrir au public le nouveau drame de MM. Ch. Desnoyers et Lafont.

La branche de chêne est un précieux talisman que reçoit le comte de Labaume des mains du duc Philibert Emmanuel de Savoie pour prix des services qu'il lui a rendus lors de son exil. Tout ce que le comte demandera lui sera accordé lorsque le duc rentrera dans ses états.

Vingt ans après, avec l'aide de Charles-Quint, les Français ont été chassés de la Savoie, la couronne ducale a été replacée sur la tête de Philibert Emmanuel, et la branche de chêne a vieilli en conservant toutes ses vertus. Un arrêt punit de mort deux duellistes : l'un est Robert, fils de Labaume dont la conduite scandaleuse déshonore sa famille, et l'autre Bénédict, fils de Christian, le valet à qui le comte a promis son talisman pour lui avoir sauvé l'honneur. Le comte n'a pas *trois souhaits* à faire comme dans Perrault, il n'en a pas même deux, aussi il hésite : se parjurera-t-il ou laissera-t-il mourir son fils? Robert, qui dans le duel a été blessé, le tire de cette incertitude en enlevant les bandages de sa blessure et se faisant justice par un suicide.

St-Ernest a eu de très beaux momens dans cet ouvrage que nous croyons appelé à une brillante série de représentations.

THEATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES.

Le postillon francomtois. — La baronne de Pinchina.

Dernièrement, en traversant une ville de la Normandie, je lus à la porte d'une grange qu'on me dit être la salle de spectacle une affiche ainsi conçue : *Le Postillon de Lonjumeau*, opéra-comique en trois actes de MM. Saint-Georges et Leuven, musique de M. Adolphe Adam. Ces quelques lignes étaient écrites en majuscules; puis, plus bas, en caractères microscopiques, étaient tracés ces mots : La musique de ce charmant ouvrage qui a obtenu à Paris près de deux cents représentations a été remplacée par un dialogue vif et animé. Il vous suffira donc de savoir que *le Postillon francomtois* est de la même famille et que les auteurs de ladite transformation sont MM. Paul de Kock et Valory.

La baronne de Pinchina est un vaudeville en deux actes dans lequel un couple ridicule profite du carnaval pour vouloir berner des ouvriers et des grisettes, mais les rôles sont intervertis. A la suite d'une multitude de quiproquos et de plaisanteries de fort mauvais goût, on se trouve dans un magnifique salon qu'on *prétend être la Courtille* : là s'exécutent le *galop*, la *cachucha* et toutes les danses défendues dans les bals publics *par ordonnance de M. le préfet de police.*

On a nommé MM. Lubize et Brisebarre. Nous avons remarqué dans ces deux pièces un comique qui ne manque point de naturel, c'est l'acteur Blum, auquel les rôles avaient manqué jusqu'à présent. A qui la faute?

C. R. DESP.

Revue de cinq jours.

15 FÉVRIER. — Le *Bulletin des Lois* publie aujourd'hui une ordonnance du roi, en date du 31 janvier, qui élève M. le lieutenant-général baron Voirol à la dignité de pair de France.

— Les travaux publics un moment interrompus sont repris de tous côtés. On travaille au Collége de France, au Luxembourg, où les charpentiers placent les combles, tandis que les sculpteurs s'occupent déjà de la décoration extérieure. On croit qu'à la fin de la campagne on pourra livrer l'intérieur aux peintres et aux décorateurs.

— Des lettres de la Nouvelle-Orléans, du 8 janvier, annoncent que le général Santa-Anna est mort à cinq ou six lieues de la Vera-Cruz, à l'endroit où campait une partie de ses troupes; l'autre partie s'est dirigée de Xalapa sur Mexico.

Les mêmes lettres portent que le parti fédéraliste a le dessus dans les principales villes, notamment à Tampico, Santander, San-Luis, China, etc., et que tout présage une révolution au Mexique.

— Le *Moniteur* publie une ordonnance qui élève le prince de Joinville au grade de capitaine de vaisseau.

— La succession de Jean Thierry, décédé à Venise il y a près de soixante ans, évaluée à cinquante six millions de francs, et dont les journaux ont tant parlé, va définitivement se terminer. Beaucoup de pièces ont été produites par des personnes qui se disent parens de Jean Thierry; mais il paraît que celles qui donnent droit à cette succession colossale l'ont été par des habitans de la commune de Tilly-sur-Meuse, qui seraient les véritables descendans de Jean Thierry.

— Les souscriptions pour l'érection du monument de Napoléon, à Ajaccio, continuent à affluer. Les colossales proportions du monolithe qu'on prépare dans les carrières de granit d'Algayola, promettent à la ville natale du grand homme un monument remarquable par le double prestige des arts et des souvenirs.

— On écrit de Tours, le 11 février :

Le célèbre astronome sir John Herschel doit visiter au mois de mai prochain la ville de Nantes, où il est attendu pour assister au mariage de son beau-frère. On assure que l'illustre savant doit s'arrêter à Tours.

— Mardi, vers la fin du jour, au café Tortoni, quelques jeunes gens ont jeté par les fenêtres des bonbons, tandis que d'autres, placés aux fenêtres du Café Anglais, jetaient des pièces de monnaie. Les agens de l'autorité ont fait cesser immédiatement ces distributions qui pouvaient amener des accidens ou des désordres fâcheux. Quelques voleurs à la tire, qui s'étaient glissés dans la foule, ont été arrêtés en flagrant délit.

— Les feuilles de Vienne annoncent qu'il est mort nouvellement dans le comitat de Zarand, en Transylvanie, le nommé Juan [illegible], âgé de cent vingt ans, qui paraissait destiné, vu sa force et sa bonne constitution, à vivre encore longtemps, mais qui s'était mortellement blessé en tombant sur sa faux. Il a laissé un fils portant aussi le nom de Juan [illegible], âgé de plus de cent ans, et un petit-fils de quatre-vingts ans remplit les fonctions de juge seigneurial. Selon ces feuilles on vit longtemps en Transylvanie, et les centenaires ne sont point rares.

16. — On nous écrit de la frontière :

« D. Carlos, la princesse de Beira et tous les fonctionnaires de la cour du prétendant ont quitté le 7 Azcoitia. Après avoir dîné à Placencia, les voyageurs sont couché à Vergara. Le 8 don Carlos devait quitter Vergara pour se rendre à Onate; il se propose ensuite de faire une tournée soit en Biscaye, soit en Navarre. »

Nos correspondans de Hollande annoncent que le ministère de la guerre vient de recevoir l'état officiel des divisions prussiennes destinées à agir, ou du moins à menacer la Belgique, et qui forment ensemble [illegible] de 40,000 hommes. On affirme également à La Haye que le corps de la confédération germanique, auquel appartient le contingent du roi Guillaume, est définitivement mobilisé, et se trouve déjà à quatre étapes de la rive droite du Rhin.

— Voici comment est aujourd'hui composée la garnison de Paris. L'infanterie est [illegible] par quinze régimens, savoir : les 7e, 9e, 14e, 15e, 2[illegible]e, 28e, 30e, 53e, 55e, de ligne, [illegible] dragons, [illegible] lanciers; 4e hussards et 2e d'artillerie; ensemble, 11 régimens d'infanterie, 3 de cavalerie et un d'artillerie.

— La cour de cassation a rejeté le pourvoi des époux Guyot, condamnés à la peine de mort, par la cour d'assises de la Meuse, pour crime de séquestration pendant plus d'un mois et de tortures corporelles sur la personne de [illegible] Sydonie Guyot, fille d'un premier lit.

— Une dernière baraque encombrait encore la base de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie. Par ordre du conseil municipal, l'adjudication de l'entreprise de la démolition de cette baraque a été faite avant-hier à l'Hôtel-de-Ville. Ainsi donc, sous quelques jours, ce beau monument sera entièrement isolé.

— Les journaux russes annoncent que le professeur [illegible], de Saint-Pétersbourg, est parvenu à reproduire en relief et de la manière la plus exacte les traits les plus minutieux d'une gravure sur cuivre, en les transportant sur d'au-

tres planches, composées à l'aide d'un procédé galvanique. L'empereur Nicolas a accordé les fonds nécessaires au perfectionnement de cette découverte. Le succès complet des premières expériences porterait à croire que dans peu cette belle invention sera appliquée à l'art de la gravure, dans lequel elle devra produire des résultats précieux.

— Hier, M. le préfet de la Seine a présidé, à l'Hôtel-de-Ville, la commission d'admission de la prochaine exposition des produits de l'industrie.

— Un des plus anciens exercices de nos aïeux, le tir à l'arc, est encore fort en vigueur dans le nord du département de Seine et Marne et dans les départemens voisins, et les diverses compagnies des chevaliers de l'arc conservent entre elles des relations qui s'étendent assez loin. Plusieurs de ces compagnies viennent de célébrer, dans la petite commune de Chauconin, auprès de Meaux, un événement rare dans les fastes du jeu d'arc : un habitant de cette commune, le nommé Félix Fremin, a été reconnu empereur, dignité qui n'est conférée qu'au chevalier qui a été déclaré roi trois années de suite ; on sait que le roi est celui qui abat l'oiseau dans un tir solennel annuel. Les compagnies de Soissons, de Montmartre et de Saint-Nicolas-de-Meaux, comme les plus anciennes des pays circonvoisins, avaient délivré des lettres de reconnaissance au nouveau dignitaire, auquel son titre d'empereur donne pour sa vie la préséance dans tous les jeux d'arc, et le droit d'y jouer sans payer de cotisation. Ce titre n'avait pas été déféré, de mémoire d'homme, dans toutes les contrées des environs.

— La recette des bals donnés le mardi gras s'est élevée, dit un journal, à 105,000 fr. Jamais on n'avait vu une telle affluence, et cependant la crise commerciale se fait toujours bien vivement sentir.

— On ne peut se faire une idée de l'exigence des spectateurs habituels du Théâtre-Italien. Hier à *Don Juan*, nous avons calculé qu'on a redemandé jusqu'à *huit morceaux* que les chanteurs ont, du reste, recommencés avec toute la complaisance possible. En vérité, n'y a-t-il pas une espèce de calcul matériel dans cette manie du *bis* qui, en définitive, donne *deux fois* le même opéra au public qui n'a payé qu'une seule fois ?

---

17. — Une flotte anglaise, forte de treize bâtimens, et commandée par le commodore Douglas, est arrivée devant la Vera-Cruz. Le ministre anglais, M. Packenham, est retourné à bord de cette expédition ; on ne sait pas quelles sont ses intentions.

— Bruxelles, 15 février :

« Il n'y a plus de doute sur la résolution du gouvernement ; il adhère à la décision de la conférence de Londres. Le roi doit après demain faire connaître aux chambres réunies qu'il accepte les conditions qu'on lui a faites. »

— L'état-major-général de l'armée se compose en ce moment de 11 maréchaux de France, 97 lieutenans-généraux, 128 maréchaux-de-camp, 30 colonels, 30 lieutenans-colonels, 100 chefs d'escadrons, 150 capitaines en premier, 121 capitaines en deuxième, et 82 lieutenans.

— Un bâtiment amène en ce moment en France trois jeunes Arabes venant de Constantine et destinés à faire leur éducation dans un des colléges royaux de Paris. Ces jeunes gens appartiennent aux premières familles de la province de Constantine.

— *La Gazette de Silésie* rapporte qu'il y a eu une émeute d'étudians au gymnase de Kaschau en Hongrie. Le recteur du gymnase avait fait infliger à l'un de ces jeunes gens un châtiment corporel. Les camarades de celui-ci indignés résolurent de faire subir le même traitement au chef de l'établissement, et armés de grosses poignées de verges, ils pénétrèrent le soir dans son appartement. Le recteur eut cependant le temps de se sauver ; mais les fenêtres, les portes et tout le mobilier de son habitation furent brisés et détruits. On s'attaqua même aux murs de la maison qui est devenue inhabitable. Les cours ont de suite été suspendus par ordre de l'autorité supérieure, et une enquête judiciaire a été entamée.

— On lit dans *le Sémaphore de Marseille* :

« Arnaud de Fabre, ex-notaire, a été arrêté le 9 février à Nice, où il a assuré être arrivé par la voie de terre, après avoir passé par Antibes. Le fugitif était porteur d'un passeport délivré à son frère. On a trouvé sur lui 680 francs en argent et un billet de banque de 1,000 francs. Cette nouvelle a été sur le champ transmise au consul de Sardaigne, qui s'est hâté de la communiquer à M. le procureur du roi de Marseille. Des lettres de commerce sont venues la confirmer.

— Constantine va s'embellir. Le lieutenant-général fait planter les places publiques, qui s'agrandissent ; on prépare une église pour le culte catholique ; mais comme il ne faut pas que le diable perde ses droits, on prépare aussi un théâtre.

— On lit dans *le Toulonnais* du 13 février : Nous apprenons par le courrier d'Afrique que nos troupes ont enfin pris possession de Blida et de Coléah.

— Un journal annonce la mort de M. le marquis Charles de Chamborant de Droux.

18.—Les journaux de Madrid du 12 annoncent la prorogation des chambres qui a fait beaucoup d'impression dans cette capitale. On prétendait même que cette mesure serait suivie d'une ordonnance de dissolution.

Une coïncidence extraordinaire, c'est que précisément le matin du même jour où l'on a communiqué aux chambres le décret de prorogation, on avait reçu par l'estafette de l'ambassade de France la nouvelle de la dissolution de la chambre française.

— Des événemens d'une haute gravité ont eu lieu le 14 décembre à Mexico : le peuple s'est soulevé en faveur du fédéralisme ; après avoir forcé Bustamente à protester publiquement de son dévouement à la fédération, il a délivré plusieurs prisonniers politiques et les a portés en triomphe. La ville était en proie à une fermentation qui menaçait de se propager par toute la république.

— Les principaux libraires de Leipzig, de Francfort-sur-le-Mein, de Stuttgard, de Berlin et de Hanovre, ont conçu le projet de convoquer les libraires de tous les pays de l'Europe à un congrès général qui aurait pour objet d'aviser aux moyens d'arrêter définitivement la honteuse et criminelle industrie de la contrefaçon, et de prendre des mesures générales dans l'intérêt du commerce de la librairie. Des correspondances très actives ont déjà été commencées à ce sujet.

— Les régimens de l'armée d'Afrique qui paraissent être définitivement désignés pour rentrer en France sont les 11e, 12e, 47e et 63e de ligne, les trois premiers comme ayant le plus souffert par les maladies ou le feu de l'ennemi, et le 63e comme le plus ancien en Afrique.

Leur retour ne dépend plus, dit-on, que des moyens de transport, qui entrent exclusivement dans les attributions du ministère de la marine.

— On écrit de Toulon, le 12 février :

« On se dispose à envoyer au Mexique deux bataillons d'infanterie, deux batteries d'artillerie et une compagnie de sapeurs du génie. On croit que l'infanterie sera embarquée à Alger et prise dans les troupes de l'armée d'Afrique. Le vaisseau *le Diadème* et les corvettes de charge *l'Agathe* et *l'Egérie* seraient chargés de transporter ces troupes à Saint-Jean d'Ulloa, et, pour plus de diligence, un bateau à vapeur leur serait adjoint pour les prendre à la remorque lorsque le vent serait contraire. »

19. — On a reçu aujourd'hui, par deux voies différentes, celle de New-York et celle de Falmouth, des nouvelles du Mexique, dont les plus récentes sont du 6 janvier pour Vera-Cruz, et du 10 pour Tampico.

Les malheureux Français expulsés de Mexico ont été dirigés en trois colonnes sur la Vera-Cruz ; les deux premières étaient à cheval ou en charrette, la troisième à pied. C'est le 10 qu'elles ont quitté la capitale du Mexique, et à la même époque plusieurs maisons de négocians français à la Vera-Cruz étaient pillées par la populace et par quelques soldats mexicains restés dans la ville.

— Un ouragan, plus effroyable encore que celui des journées des 10 et 11 janvier, a éclaté les 21, 22 et 23 du même mois sur le Simplon. Le village qui porte le nom de cette montagne a été la proie sur laquelle le vent s'est acharné de préférence.

— Un journal de Nantes raconte l'anecdote suivante :

« Le mercredi des cendres, suivant l'antique usage, des hommes du port portaient sur une civière Mardi-Gras, qu'ils allaient enterrer en effigie. Arrivés sur le pont Maudit, ils lancèrent le mannequin dans la Loire ; mais grande fut la surprise des spectateurs attirés par cette scène quand, au lieu d'un homme de paille, ils s'aperçurent que le prétendu Mardi-Gras était un homme en chair et en os. Il gagna le bord sans accident malgré la crue extraordinaire de l'eau. Cette plaisanterie ultra-carnavalesque était, dit-on, le fait d'un pari. Ce qu'il y a de certain c'est que Mardi-Gras, en sortant de la Loire, alla fêter sa résurrection au cabaret, comme s'il n'avait pas été au mercredi des cendres. »

— BAL DE LA MODE, tel est le titre sous lequel aura lieu un bal extraordinaire, samedi prochain, au théâtre de la Renaissance. M. Alix a modelé une jolie figure de la Mode qui sera revêtue des plus riches habits et exposée, cette nuit-là, dans le foyer de Ventadour. Un jeu d'adresse, dit LE JEU DE LA MODE, sera dressé auprès, et les dames du bal viendront, chacune à leur tour, essayer de gagner l'un des vingt objets dont se composera la toilette de la mode. La robe seule sera du prix de 1,800 fr. Le théâtre de la Renaissance ne pouvait mieux clore le cours brillant de ses fêtes masquées, et quiconque a vu l'affluence que le mardi-gras avait attirée à Ventadour peut juger de celle que ce bal y amenera.

Beaux-Arts.

La Société des Amis des Arts de Lyon vient de justifier son titre, non seulement en acquérant de Jacquand le *Gaston de Foix*, dont nous eûmes à faire l'éloge dans notre compte-rendu de l'exposition du dernier salon ; mais encore, en confiant la gravure de ce riche tableau à deux jeunes artistes M. et Madame Rollet, déjà avantageusement connus par de gracieuses publications, *l'Attente* et *l'Effroi*, *Complaisance* et *Jalousie*, que les amateurs ont recherchées avec empressement.

La Société des Amis des Arts de Lyon a gratifié chacun de ses membres titulaires d'un exemplaire du *Gaston*, dont nous parlerons avec plus de détail dans notre compte-rendu du prochain salon.

Nous nous félicitons d'avoir été des premiers à encourager les deux jeunes artistes, qui répondent avec ardeur à nos éloges, et qui réalisent avec succès les espérances qu'avait fait naître leur talent.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,

25 FÉVRIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à l'*Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 11.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

ATELIER

D'UN

PEINTRE CHINOIS.

—

On a publié dernièrement à Londres une relation de voyage sous le titre du *Fan-qui en Chine*. Préalablement je donnerai l'explication des mots *Fan-qui* introduits dans le titre. On sait que les Grecs et les Romains avaient l'usage de désigner les hommes des nations étrangères à la leur par le mot de *Barbares*. Or, les lois de la Chine non seulement ne permettent pas aux indigènes d'en sortir, mais elles punissent de mort ceux que l'on peut reprendre après qu'ils se sont rendus coupables de ce crime. Dans cet empire, l'horreur de l'étranger est portée à l'extrême; et les Chinois, renchérissant encore sur les Grecs et les Romains, désignent en particulier les Européens par l'épithète de Fan-qui, dont le sens est *vagabond barbare* ou *démon étranger*. L'auteur du Fan-qui en Chine, M. Toogood Downing, car tel est le nom vrai ou supposé donné au chirurgien anglais qui a écrit ce voyage; M. Downing, dis-je, a accepté gaîment ce sobriquet sous la condition de juger le peuple qui le lui a donné.

L'extrait de cet ouvrage que je vais présenter est une description de l'atelier du plus habile peintre chinois de Canton en ce moment. Voici ce que dit le *Fan-qui* :

« Ceux qui ont été à Canton dans ces dernières années n'ont sans doute pas oublié la boutique du peintre Lamquoi. Lamquoi a reçu des leçons de son art de M. Chinery de Macao : cet artiste anglais lui a enseigné le moyen de peindre passablement à la manière européenne. Plusieurs de ses compatriotes ont eu les mêmes avantages, mais ils sont loin d'en avoir aussi bien profité que Lamquoi, qui, par cette raison, passe pour le plus habile Chinois dans son art.

» Mais comme il a dans son atelier des artistes qui peignent sous ses ordres, d'après la méthode et les doctrines chinoises, peut-être qu'une description de leurs travaux et des lieux où ils s'y livrent pourra faire prendre une idée précise de la manière dont cet art est traité dans le céleste empire.

» La maison de l'artiste, située dans la rue de Chine, est seulement distinguée de celles des voisins par une petite tablette noire attachée à la porte, sur laquelle sont inscrits le nom et la profession de Lamquoi en caractères blancs. Il faut avertir que toutes les maisons de ces rues se composent de deux étages, dont ordinairement le supérieur est habité par les marchands. Et comme il n'est permis à aucun Fan-qui (étranger) d'y monter, c'est dans la boutique en bas que l'on confectionne une partie des objets demandés. Les boutiques de peintres ont cela de particulier que les étrangers et les chalands ont la faculté de pénétrer dans toutes les parties qu'il leur plaît de visiter, et qu'aux différens étages on y achève différentes parties du travail.

» Lamquoi lui-même habite la partie la plus élevée de sa maison et vous ne le trouvez au travail et entouré de tous ses outils qu'à l'extrémité supérieure de son bâtiment.

» Au premier étage est l'atelier où se font les dessins sur papier de riz ou autres; tandis que le rez-de-chaussée sert proprement de boutique pour vendre. Telle est, en général, la disposition de toutes les maisons habitées par les artistes de cette ville extérieure (outside city). Cependant il y en a quelques-uns d'entre eux qui ne font que des copies de vaisseaux, ou qui cultivent d'autres branches particulières de leur art, et d'autres enfin qui ne peignent qu'à la manière purement chinoise. Maintenant, nous allons faire parcourir au lecteur ces différens appartemens, afin de lui expliquer en détail les opérations successives des ouvriers, et de lui énumérer les différentes matières ainsi que les outils avec lesquels ils achèvent leurs brillantes productions.

» En arrivant de la rue dans la maison de Lamquoi, vous entrez dans la boutique où les articles terminés sont exposés pour la vente. Ce sont les dessins sur papier de riz qui sont estimés les meilleurs. Ils sont empilés les uns sur les autres, recouverts de cages de verre et placés autour de la boutique. Cependant on y trouve plusieurs choses qui ne se rapportent pas à la peinture, mais qui font partie cependant du fonds de commerce de la maison. Telles sont, par exemple, des pierres de diverses sortes, gravées ou sculptées d'une manière fort curieuse. On trouve aussi à acheter là tous les objets matériels qui servent à peindre : boîtes à couleurs avec brosses, pinceaux, etc., le tout couvert avec de la soie brochée d'or. Le papier de riz, rangé en lots de cent feuilles, est un article important de la vente. Cet objet de commerce est

tiré de Nankin et se vend plus ou moins cher, selon sa grandeur.

» Le papier de riz des Indes orientales est fabriqué avec la plante désignée par le nom *Eischynomene paludosa*, mais on croit généralement que celui de Chine est le produit d'une espèce de mauve. La moelle en est extraite, puis amincie en feuilles, dont le prix varie selon leur étendue et leur netteté.

» Quant à la substance que nous connaissons sous le nom d'encre de la Chine, elle est confectionnée effectivement dans ce pays et pendant longtemps on a cru que, pour la produire, on se servait d'une certaine liqueur que contient le poisson la Sepia. Mais on sait positivement aujourd'hui que cette encre est composée de noir de fumée d'une espèce supérieure, et de glu.

» On en trouve de trois espèces à Canton. Celle de première qualité qui vient, à ce que disent les Chinois, d'un lieu appelé Pau-Kum; celle de seconde que l'on fabrique à Nankin; et enfin la troisième fort inférieure, faite à Canton même.

» Les Chinois jugent de la qualité de l'encre par son odeur, puis en cassant un morceau par le milieu de manière à s'assurer si la fracture est brillante et vitreuse. Quant à l'odeur, elle est ajoutée à l'encre par le musc qu'on y mêle. Or, cette odeur fait préjuger de sa bonté, parce que le musc étant fort cher on n'en parfume que l'encre de première qualité.

» Mais revenons à la maison de Lamquoi. Un petit escalier, ressemblant assez à une grande échelle avec une rampe de bois, conduit à l'atelier du premier étage. Là, vous voyez huit à dix Chinois ayant les manches retroussées et leur longue queue de cheveux fixée autour de leur tête, afin de ne pas porter de dommage aux opérations délicates qu'ils font en peignant. La lumière est introduite franchement dans cet atelier, par deux fenêtres pratiquées aux deux extrémités de la chambre qui n'est pas grande, et n'a pour tout ornement que les peintures nouvellement terminées et tapissant les murs. Ces ouvrages de différens genres sont placés ainsi pour tenter les chalands.

» On remarque parmi ces peintures plusieurs gravures d'Europe près desquelles sont placées des copies faites par les Chinois, soit à l'huile, soit à l'aquarelle. Ces gravures sont ordinairement apportées par les officiers de marine qui les donnent en échange de dessins et de peintures faits par les Chinois. C'est du reste un sujet d'étonnement que la fidélité et l'élégance avec lesquelles les peintres de ce pays copient les modèles qu'on leur propose. Leur coloris en particulier est brillant et frais, ce qui mérite d'être remarqué, puisque, copiant des gravures, cette partie de leur travail est entièrement confiée à leur goût et à leur jugement. C'est donc un talent véritable qui les distingue que le choix harmonieux des couleurs qu'ils combinent à leur fantaisie. On voit aussi suspendus aux murailles des dessins représentant des navires, des bateaux, des villages et des paysages dont l'apparence est parfois assez grotesque.

» Cet atelier est garni de longues tables séparées l'une de l'autre par un espace rigoureusement calculé pour laisser circuler les peintres. Ces artistes chinois ne sont nullement contrariés, du reste, par la présence et la curiosité des étrangers. Au contraire, ils continuent tranquillement leur travail, et sont même tout disposés à répondre aux questions qu'on leur adresse et à laisser regarder ce qu'ils font. Aussi, pour peu qu'on y apporte d'attention, est-il facile de saisir et de connaître tous les procédés qu'ils emploient pour achever ces beaux dessins sur papier de riz si prisés aujourd'hui en Europe.

» En regardant ces hommes assis sur un petit tabouret devant leur table, avec leurs outils rangés en ordre à côté d'eux, on est frappé de la propreté et de la délicatesse avec lesquelles ils achèvent chacune des petites opérations qu'ils ont à faire. Les dessins qu'ils exécutent ne sont ni copiés entièrement sur d'autres, ni tout à fait originaux, et une bonne partie de leur ensemble résulte d'un travail mécanique.

» D'abord on choisit une feuille de papier de riz où se trouve le moins de taches et de trous qu'il soit possible, et dont la grandeur se rapporte avec le prix que l'on veut demander du dessin. Quand il se trouve des défauts dans le papier, les Chinois sont fort habiles pour les faire disparaître. Pour remplir une déchirure ou un trou, par exemple, ils placent derrière la partie avariée un petit morceau de verre humecté, tout à fait semblable à du mica, et qui est fait avec du riz. Lorsque les bords de la déchirure sont ainsi maintenus, ils intercalent sur le côté de la feuille qui doit être peint un morceau de papier de riz taillé qui remplit exactement l'espace vide.

» Quand le papier est bien préparé, ils passent dessus une légère dissolution d'alun pour le rendre apte à recevoir les couleurs, opération que l'on renouvelle plusieurs fois pendant le cours du travail que demande un dessin; de telle sorte qu'avant qu'il soit fini il reçoit ordinairement sept ou huit couches d'eau aluminées. L'effet de ce minéral sur le papier est tout à la fois de l'empêcher de boire et de donner plus de fixité aux couleurs.

» Vient ensuite l'opération du tracé, du dessin, qui est à peu de choses près faite mécaniquement et d'après des recettes. Il existe des livres à l'usage des peintres chinois, dans lesquels ils trouvent des esquisses au trait et même coloriée, représentant des hommes, des animaux, des arbres, des plantes, des roches et des édifices vus sous des aspects divers, dans des mouvemens variés, plus ou moins grands et diminués en raison du plan perspectif où l'on veut les placer. Ces divers objets offerts ainsi dans les livres servent de pièces de rapport au moyen desquels les peintres font leurs tableaux. Ainsi, pour faire un paysage, ils copient des montagnes de leur livre modèle, y choisissent les arbres qui leur conviennent, ajoutent des figures d'hommes, d'animaux, et par ce moyen obtiennent des compositions assez variées tout en combinant diversement les mêmes objets. Cette pratique rend raison de la ressemblance que l'on observe dans la facture des arbres, des roches et même des figures dans les compositions chinoises, bien que leur ensemble présente souvent de la variété.

» Chez Lamquoi ainsi que dans les autres ateliers, on a donc des mandarins, des oiseaux et des arbres modèles que l'on place sous le papier de riz dont la transparence favorise le calque, de telle sorte que dans toutes les boutiques on retrouve à peu près les mêmes sujets. Le mérite particulier du peintre chinois consiste donc dans la perfection plus ou moins grande du coloris qu'il ajoute à ces compositions banales.

» Les couleurs, continue le Fan-qui, sont préparées d'avance, et on les emploie de la même manière que quand on peint à l'huile, en empâtant. Les teintes, toujours opaques, sont appliquées et mêlées avec le plus grand soin. Après les avoir broyées en les humectant d'eau, avec une molette de verre sur un plat de porcelaine, on y ajoute de l'alun, puis de la glu pour les faire adhérer au papier. En Europe, nous préférons la gomme; mais les Chinois se servent de glu qu'ils tiennent toujours chaude auprès d'eux.

» Un appareil simple suffit pour leur faire obtenir ce dernier résultat. C'est un petit trépied en fer supportant un godet du diamètre d'un pouce et demi, dans lequel est la glu; et, pour entretenir le degré de chaleur nécessaire, le peintre chinois allume de temps en temps un morceau de charbon gros comme une noisette, qu'il place sous le godet et remplace quand il est consumé.

» Les couleurs étant préparées, l'artiste commence par mettre les teintes neutres pour masser le dessin. Les draperies et les accessoires sont peints d'abord sur le papier. Mais quand on veut représenter des chairs, les teintes sont mises sur l'envers de la feuille, de manière à produire cette transparence de coloris que les peintres en miniature d'Europe obtiennent avec l'ivoire.

» Pour cette partie du travail, il n'est pas très nécessaire que le peintre chinois consulte ses modèles; car, ainsi qu'on l'a déjà dit, cette branche de l'art, le coloris, dépend entièrement du goût et de l'habileté de l'artiste. Les peintres qui ont de l'expérience ne copient même pas du tout, du moment que le dessin est tracé.

» Maintenant il reste à faire connaître de quelle manière les Chinois s'y prennent pour reproduire les détails des objets avec tant de soins et d'adresse. Ce genre de perfection résulte tout à la fois de l'incroyable dextérité des peintres et de la nature du papier de riz qui protége et facilite cette espèce de travail.

» Les brosses dont on fait usage pour peindre sont semblables à celles avec lesquelles on écrit, seulement elles sont plus fines et les poils sont engagés dans un morceau de bambou ou de roseau. La couleur des poils diffère; ils sont blancs, gris et quelquefois noirs. Les pinceaux faits avec ces derniers sont les meilleurs. On en trouve quelquefois à Canton, mais on ignore quel est l'animal qui produit cette espèce de fourrure, et l'on dit que quelques pinceaux, plus delicats encore que tous les autres, sont faits avec les poils qui forment la moustache des rats. Les bons pinceaux sont très rares et fort chers.

» Lorsqu'on peint une partie qui exige un certain nombre de coups de pinceaux plus délicats que ce que l'on pourrait produire avec une seule touche, on emploie deux brosses ou pinceaux dont on se sert de cette façon : le plus petit pinceau est tenu perpendiculairement sur le papier par le pouce et l'index, tandis que celui qui

est plus gros est tenu par les mêmes doigts, mais dans une position horizontale, de telle sorte que les entes des deux outils se croisent à angle droit. Il résulte de cette double disposition du petit et du gros pinceau qu'avec le premier on reforme le trait, si cela est nécessaire, on fait tous les détails délicats, et enfin on applique les couleurs précisément où l'on veut; puis qu'ensuite, en abaissant un peu la main, le petit pinceau prend la direction horizontale en s'éloignant du papier; tandis qu'avec le gros pinceau humecté, mais sans couleurs et placé alors verticalement, on adoucit les teintes qui ont été appliquées par le petit.

» Au moyen de cette pratique, on ne dérange pas la main pour changer de pinceau, et la double opération de poser la teinte et de l'adoucir se fait avec plus de sûreté et de promptitude. Les peintres chinois manœuvrent ce double pinceau avec une dextérité singulière. La glu, dont ils se servent de préférence à la gomme, a l'avantage, en séchant moins vite, de laisser plus de temps pour perfectionner le travail. La position perpendiculaire, sur le papier, du pinceau avec lequel on opère, offre aussi un avantage relativement au papier sur lequel les Chinois peignent; c'est de faire prendre l'habitude de peindre à main levée, en prenant seulement un point d'appui avec le coude. L'extrême fraîcheur du papier de riz rend cette précaution indispensable.

» Le défaut le plus grand de la peinture chinoise, relativement au goût et aux doctrines qui régissent cet art en Europe, est l'ignorance totale, chez les artistes orientaux, des effets de la lumière et des ombres. Le *modelé* leur est entièrement inconnu. Ce système imparfait d'imitation tient à l'idée fondamentale des Chinois, qui prétendent représenter les objets de la nature non tels qu'ils apparaissent, mais tels qu'ils sont effectivement; en sorte qu'ils s'efforcent d'imiter en peignant comme on imite en sculptant.»

Ces détails sur l'atelier d'un peintre chinois et sur la manière dont il exerce son art sont extrêmement curieux, si l'on réfléchit surtout qu'ils sont transmis par un témoin oculaire. Au surplus, il n'y a que la renommée de Lamquoi que l'on connaisse en Europe, et la Bibliothèque royale de Paris a fait dernièrement l'acquisition de plusieurs albums très beaux, sortis de ses ateliers. L'aspect ainsi que la qualité qui distinguent les peintures que ces recueils contiennent justifient les observations du Fan-qui, car la délicatesse du fini, ainsi que l'éclat des couleurs, en constituent le mérite. Le dessin, comparé à celui d'ouvrages plus anciens, soit sur papier, soit sur porcelaine, est faible, et ce qui distingue les peintures de Lamquoi de celles de ses prédécesseurs est l'introduction des demi-teintes et de quelques ombres dans les chairs et les habillemens, tentatives faite sans doute sous l'influence de M. Chinery, peintre anglais.

E. J. Delécluze.

(*Revue française.*)

L'AMIRAL PARKER.

On était au milieu du mois de mai 1797. L'Angleterre se félicitait d'avoir échappé au péril dont elle venait d'être menacée par la révolte successive de presque toutes ses escadres, lorsque éclata soudain une nouvelle insurrection plus formidable que les précédentes, en ce qu'elle mit du même coup en danger l'arsenal de Sheerness, celui de Chatham et Londres même. L'explosion eut lieu simultanément à Sheerness et à Yarmouth, et la plupart des vaisseaux croisant devant le Texel, pour surveiller la flotte des Hollandais, vinrent se rallier à ceux qui les premiers avaient donné l'exemple de l'insubordination.

Les insurgés de Sheerness, à l'imitation de ceux de Portsmouth, choisirent deux délégués par vaisseau pour les représenter et plaider leur cause auprès des autorités : ils nommèrent en outre un président investi des pouvoirs de commandant en chef. L'individu qu'ils élevèrent aux fonctions de la présidence était un matelot du vaisseau-amiral *le Sandwich*, nommé Richard Parker, que les matelots et par suite le peuple de Londres qualifièrent d'amiral, par dérision ou par éloge des divers amiraux du même nom. Dans le fait, quoiqu'il ne prît que le titre de président des délégués de la flotte insurgée, il était bien amiral aux yeux de la multitude, puisqu'il en exerçait toute l'autorité.

Richard Parker était un homme intelligent, estimé non seulement de tout l'équipage, mais même de tout l'état-major du *Sandwich*, à cause de sa conduite irréprochable, de ses sentimens généreux et de ses services antérieurs. Fils d'un honnête marchand du comté d'Exeter, et destiné de bonne heure à la marine, il avait reçu une éducation solide et s'était efforcé d'acquérir les connaissances nécessaires pour avancer dans la carrière qu'il voulait parcourir; il avait servi plusieurs années en qualité de *midshipman* (élève) et d'officier non breveté, et avait même rempli provisoirement les fonctions de lieutenant de vaisseau. Une belle perspective s'ouvrait devant lui, lorsqu'il renonça à la marine pour se livrer à des spéculations commerciales. En quittant le service il s'était marié. Sa femme, Anna Mac-Hardy, apppartenait à une famille respectable du comté d'Aberdeen, en Ecosse; elle lui avait donné deux enfans qu'il chérissait. Jouissant du bonheur domestique le plus complet et d'une aisance qu'il avait acquise par son industrie, il vivait considéré à Edimbourg.

En 1797, un de ces revers de fortune auxquels on est toujours exposé dans le commerce l'atteignit; il se vit ruiné sans ressources et, pour comble de malheur, un de ses enfans vint à mourir. Il perdit la tête, et, dans un moment d'égarement, il alla s'enrôler pour servir comme matelot sur les vaisseaux du roi. Il se sacrifiait ainsi pour consacrer au soulagement immédiat de sa malheureuse famille la forte prime accordée alors aux matelots qui prenaient volontairement du service. Aussitôt engagé, on le consigna à bord de la corvette qui servait de dépôt pour les recrues de toute espèce, volontaires ou forcées, que fournissaient l'enrôlement, la presse et jusqu'à la lie des prisons. A peine Anna Mac-Hardy eut-elle connaissance de cette funeste détermination qu'elle se hâta d'aller trouver le capitaine de la corvette et lui offrir de fournir deux hommes en place de son mari. Cette offre ayant été agréée, elle s'en alla dans le comté d'Aberdeen trouver sa famille, afin de se procurer l'argent nécessaire pour effectuer l'échange qui devait affranchir son cher Richard.

Le capitaine avait annoncé qu'il ne partirait que dans quinze jours, mais bien que mistress Parker revînt avant l'expiration de ce délai, elle n'arriva au port de Leith que pour apercevoir à l'horizon les voiles du bâtiment qui emmenait son mari. Parker n'avait pas tardé à se repentir de la fatale imprudence qu'il avait commise, et s'était laissé aller à l'espérance de devoir sa libération au dévoûment de sa femme. Quand il se vit obligé de partir avant qu'elle fût de retour, le désespoir s'empara de lui, et sa tête s'égara de nouveau. Dans un accès de folie, il s'imagina voir flotter sur les vagues l'enfant qu'il avait tout récemment perdu, élevant ses petites mains et implorant du secours; il poussa un cri déchirant et se précipita à la mer; mais il était écrit qu'il ne périrait pas dans les flots! Bien que l'on eût été plus d'un quart d'heure à mettre un canot à l'eau, on le retira vivant de l'abîme qui longtemps auparavant eût dû l'engloutir. Peu de jours après, la corvette arriva à Sheerness, et Parker, revenu à la raison pour sentir toute son infortune, fut embarqué comme matelot de première classe sur le vaisseau-amiral *le Sandwich*. Mistress Parker, partie en poste d'Edimbourg, avait devancé la corvette au port, mais toutes ses instances pour obtenir qu'on lui rendît son époux ayant été vaines, elle s'en retourna cacher sa douleur au sein de sa famille. Tout espoir était ainsi perdu pour le malheureux Richard; il lui fallut se résigner à son sort, et il le fit sans montrer de faiblesse.

Ces événemens se passaient aux premiers jours de mai. Déjà la sédition commençait à couver, et il se tenait des conciliabules à bord du *Sandwich*. Lorsque tout fut combiné, les camarades de Parker, qui avaient apprécié sa haute intelligence et son caractère ferme et énergique, s'ouvrirent à lui et lui proposèrent de se mettre à la tête du mouvement, en qualité de président ou d'amiral. Parker, trouvant que les griefs des matelots étaient justes et leurs demandes raisonnables, accepta, avec la périlleuse mission de diriger leurs efforts, le premier des titres qui lui étaient offerts; mais malgré son refus de prendre l'autre, il demeura irrévocablement attaché à son nom, et l'histoire l'a enregistré dans ses pages.

Le 20 mai, au point du jour, tous les vaisseaux stationnés à Sheerness arborèrent simultanément le pavillon rouge, signal de rébellion, et de ce moment les équipages n'obéirent plus qu'à leurs délégués auxquels l'amiral Parker adressait ses ordres. Ces vaisseaux sortirent du port, et à mesure que ceux d'Yarmouth rallièrent, Parker les rangea en ordre de bataille, et leur fit prendre position au grand Nore, entre les embouchures de la Medway et de la Tamise, de manière à bloquer étroitement l'entrée de ce dernier fleuve, et à intercepter la communication

entre Londres et la mer. Par cette démonstration, les rebelles espéraient intimider le gouvernement et l'amener promptement à obtempérer à leurs demandes. Elle produisit en partie son effet. L'amirauté, qui d'ailleurs avait agi ainsi lors de la révolte de Portsmouth, se transporta à Sheerness pour prendre plus exactement connaissance des plaintes des matelots, et examiner s'il pouvait être fait droit à leurs réclamations. Il y eut de fréquens pourpalers. Dans ces occasions, les délégués descendaient à terre, et en traversant la ville, marchaient en cortége, ayant à leur tête l'amiral Parker que les classes inférieures saluaient de leurs acclamations. On pourrait s'étonner que le gouvernement n'eût pas étouffé tout d'un coup la rébellion, en faisant saisir et pendre sur le champ ces chefs de mutins ; mais les matelots retenaient en otage sur les vaisseaux des capitaines et des officiers dont la vie répondait de celle de leurs représentans.

Au plus fort de l'insurrection, les révoltés donnèrent un témoignage éclatant de leur fidélité à la couronne d'Angleterre. Le 4 juin, anniversaire de la naissance du roi George III, tous les drapeaux rouges disparurent, la flotte entière se pavoisa, le vaisseau amiral arbora le pavillon royal et tira des salves ; enfin, l'on n'omit rien de ce que l'usage avait consacré pour solenniser ce jour. Si une telle conduite manifesta les sentimens des matelots, elle ne prouva pas moins l'exactitude avec laquelle Parker sut maintenir l'ordre et la discipline sur les vaisseaux dont des circonstances si extraordinaires lui avaient donné le commandement. Le lendemain la flotte avait repris son attitude menaçante.

Cependant le temps s'écoulait et l'œuvre de la pacification n'avançait pas. Enfin, soit que les exigences des matelots fussent telles qu'il eût été par trop honteux d'y céder, soit que le gouvernement comptât sur l'effet de quelques sourdes manœuvres pour faire cesser un état de choses si alarmant, les négociations furent entièrement rompues. Alors, le blocus de la Tamise devint plus strict. Déjà les révoltés avaient arrêté plusieurs bâtimens chargés de subsistances pour la capitale ; Londres était en proie à la terreur ; la populace, enthousiaste de l'amiral Parker, menaçait de se soulever, et tout paraissait désespéré, lorsque la révolte s'apaisa presque aussi subitement qu'elle avait éclaté. La séduction ayant sans doute fait ce que la force n'eût pu faire, la division et par suite le découragement se manifestèrent parmi les insurgés. Plusieurs vaisseaux, désertant l'un après l'autre la flotte révoltée, vinrent se mettre sous la protection des batteries de l'entrée de la Tamise ou de la forteresse de Sheerness et firent leur soumission. Cette défection permit au gouvernement de s'armer de sévérité, et empêcha que le pardon accordé aux rebelles ne fût général, comme il l'avait été à Portsmouth : il y eut des exceptions assez nombreuses, à la tête desquelles figura naturellement Parker. Personne n'osa protester, et l'équipage du *Sandwich*, la veille encore si dévoué à l'homme qu'il avait investi du commandement, le laissa tranquillement enlever par la garde envoyée de terre pour se saisir de sa personne.

Parker était un mutin, mais n'était pas un traître ; il avait désobéi aux lois, mais n'avait pas pactisé avec les ennemis de sa patrie. Son influence sur les matelots qui l'avaient choisi pour chef était telle qu'il aurait pu, s'il en eût eu le dessein, conduire dans un port de France ou de Hollande tous les vaisseaux de la flotte du Nord et quantité de navires marchands. D'un autre côté, dans cette révolte, il n'y eut pas une goutte de sang répandue ; les officiers que l'on renvoya à terre, et dont quelques uns avaient justement encouru la haine des matelots, ne furent ni maltraités ni molestés d'aucune manière. Toutes ces circonstances semblaient devoir être pour Parker autant de titres à la clémence royale ; mais on ne lui en tint aucun compte : il fut jugé par une cour martiale et condamné à être pendu à la vergue de misaine du *Sandwich*.

Dans le fond du comté d'Aberdeen, où les nouvelles ne parvenaient pas avec célérité, ce ne fut que d'une manière vague et par la rumeur publique qu'Anna Mac-Hardy eut tardivement connaissance qu'un certain Richard Parker était à la tête de l'insurrection de Sheerness. Bien qu'elle ne pût croire que ce fût son mari, elle conçut les plus vives inquiétudes. Elle partit aussitôt pour Edimbourg afin d'y obtenir des informations plus positives. Ses alarmes, qu'elle ne sut pas dissimuler, la firent reconnaître ; elle fut arrêtée et conduite devant le lord-prévôt qui la fit fouiller pour s'assurer si elle n'avait pas en sa possession quelques papiers relatifs à l'insurrection : mais, comme Parker ne lui avait rien écrit à ce sujet, on la relâcha. Ayant reçu de son frère une assez forte somme d'argent, elle prit la diligence de Londres. Arrivée dans cette capitale, elle apprit que la révolte était apaisée et que Parker avait été jugé ; mais que la sentence de la cour martiale ayant dû être soumise à la sanction du roi, l'on n'en connaissait pas encore la teneur. Il restait donc une lueur d'espérance. Hélas ! il n'y avait que l'excès de sa tendresse conjugale qui pût l'abuser à ce point. Personne, excepté elle, ne doutait du sort réservé à son époux, et une agitation extrême régnait dans la Cité. Le bas-peuple, qui en avait fait son héros, demandait à grands cris la grâce de l'amiral Parker, et se montrait disposé, en cas de refus, à se porter aux plus grandes violences.

Mistress Parker fit rédiger une pétition et vola au palais de Saint-James. Sur les murs de cet édifice, elle vit placardée encore la proclamation royale qui promettait une récompense de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.) à quiconque livrerait Parker mort ou vif. Ce fut un coup de poignard pour elle. Néanmoins, elle persista dans sa démarche. Les personnes à qui elle s'adressa déclarèrent qu'il y avait ordre de recevoir les pétitions en faveur de tout individu compromis dans l'insurrection, excepté Parker ; elle ne se rebuta point et parvint à remettre sa pétition au gentilhomme de service auprès de S. M. Au bout de quelques minutes, on lui fit tenir une réponse portant, sans autre explication, qu'un exprès était parti pour Sheerness avec la décision du conseil privé. C'était lui en dire assez ; mais l'infortunée, quoique en proie aux plus terribles appréhensions, continuait à se bercer d'un chimérique espoir. Elle se jeta sur le champ dans une des voitures publiques de Rochester et le soir même atteignit Sheerness. Là, le voile tomba et son cœur d'épouse fut brisé ; toute la ville était en rumeur, Parker devait être exécuté le lendemain. La fatale nouvelle, en déchirant son âme, égara aussi sa raison et elle passa la nuit dans un effrayant délire ; elle se démenait violemment et poussait des cris affreux, s'imaginant lutter contre les bourreaux de son mari. Quand ses forces commencèrent à s'épuiser, son aberration changea de caractère : « Richard, criait-elle, cher Richard, mes larmes ont touché le cœur du roi ; je viens te sauver ! » Cette illusion se fixa dans son esprit et lui rendit du calme.

A quatre heures du matin elle courut au port, loua un bateau et se fit conduire vers le vaisseau-amiral. Elle n'en était plus qu'à une petite distance, quand le porte-voix de la sentinelle fit retentir trois fois le commandement : « Au large ! » Elle se mit alors à appeler Parker de toutes ses forces, agitant un papier et criant : « Grâce, grâce ! » Mais la garde réclamée par le factionnaire menaça de faire feu sur le bateau, s'il ne s'éloignait pas. En ce moment, l'infortunée vit à travers un sabord son mari en prière avec le chapelain. Parker l'apercevant à son tour s'écria : « Voici ma chère femme qui arrive d'Ecosse pour recevoir mes adieux ! » A cette vue, à ces paroles, elle tomba comme frappée de la foudre, et on la remporta à terre tellement anéantie qu'elle n'entendit pas le coup de canon signal de l'exécution. Parker, que l'aspect inattendu de sa femme avait vivement ému, reprit bientôt toute sa fermeté et mourut avec un courage admirable. Placé dans d'autres circonstances, il eût certainement honoré sa patrie.

Lorsque, au bout de quelques heures, Anna reprit ses sens, elle s'imagina que tout ce qui s'était passé n'était qu'un songe horrible, et s'embarqua de nouveau pour aller au *Sandwich*. L'exécution étant terminée, on laissa son bateau accoster le vaisseau ; mais à peine eut-elle articulé la formule ordinaire : « Faites passer la voix à Richard Paker ! » qu'il lui fut répondu : « On vient de débarquer son corps pour l'enterrer dans le cimetière neuf. » Cette fois elle eut assez de force pour supporter sa douleur, et elle regagna le rivage dans le plus morne abattement, mais ayant recouvré toute sa raison. Elle eût voulu aller à l'instant même pleurer et prier sur sa fosse ; mais elle pensa qu'on lui refuserait l'entrée du cimetière ; il lui répugnait d'ailleurs de se donner encore en spectacle, au milieu de l'effervescence publique. Cependant elle ne pouvait attendre jusqu'au lendemain : il était probable, et l'on disait même que des chirurgiens feraient déterrer le corps pendant la nuit. Frappée de cette idée, elle forma le dessein de s'emparer elle-même des restes de son époux, et de leur procurer une digne sépulture. Quelques *résurrectionistes* qu'elle paya largement se chargèrent de l'aider. Dès que la nuit fut venue, elle les accompagna au cimetière et en escalada les murs avec eux. Quand ils eurent retiré le cercueil de la terre, elle en fit lever le couvercle, et de ses propres mains écarta le linceul ; ayant reconnu le corps de l'homme qu'elle avait tant aimé, elle se précipita sur ce froid cadavre, le couvrit de baisers et l'arrosa de ses larmes, puis elle demeura affaissée sous le poids de sa douleur ; mais tout à coup la réflexion vint lui

rendre l'énergie nécessaire pour accomplir le pieux devoir qu'elle s'était imposé. Un chariot couvert reçut le corps; elle s'assit à côté, et partit pour Londres où elle arriva le lendemain à onze heures du soir.

Quelque diligence qu'elle eût pu faire, elle avait été devancée par un courrier expédié de Sheerness. La nouvelle de l'enlèvement du corps s'était répandue dans Londres, et la maison où descendit mistress Parker ne tarda pas à être assaillie par une foule avide de contempler la dépouille mortelle du matelot-amiral. L'exaspération était très grande parmi le peuple, et le gouvernement, redoutant que la présence du corps de l'amiral Parker ne suscitât une guerre civile dans la capitale, ordonna au lord-maire de prendre toutes les mesures possibles pour parer à ce danger. Ce premirr magistrat de la cité se rendit en conséquence, à deux heures du matin, auprès de mistress Parker, et lui demanda ce qu'elle se proposait de faire du corps de son mari; elle répondit que son intention était de le faire transporter soit à Exeter, soit en Ecosse, afin qu'il fût déposé dans le caveau de la famille du défunt ou dans celui de la sienne propre. Le lord-maire déclara que le gouvernement s'opposait formellement à une chose qui pourrait occasionner des troubles très graves dans les provinces; mais qu'il permettait d'inhumer le corps à Londres. Dans la matinée, une personne chargée sans doute de cette commission par l'autorité, vint offrir à mistress Parker un caveau dans l'église de White-Chapel, et elle l'accepta. En attendant, afin de mettre le corps plus en sûreté contre les tentatives du peuple pour s'en emparer, on le transporta par ordre supérieur dans la maison de travail du quartier d'Aldgate, paroisse de Sainte-Catherine.

Deux jours après, les restes de Richard Parker furent portés à l'église de White-Chapel, et suivis d'une immense multitude de peuple, que toute la police armée de Londres et de forts détachemens de troupes avaient peine à contenir. Sa veuve, que l'on avait introduite dans l'église par la porte du recteur, assista à l'office des morts qui fut célébré sinon avec pompe, du moins avec tous les rites de l'église anglicane. Quand le corps eut été déposé dans le caveau, mistress Parker, accablée de douleur, se retira et disparut de la scène du monde où une fatale destinée lui avait fait jouer un rôle si remarquable.

Après plus de quarante ans, une circonstance aussi triste qu'imprévue vient de réveiller dans l'esprit des habitans de Londres le souvenir presque effacé de la révolte de Sheerness, et de ramener sur la scène la veuve, aujourd'hui vieille et infirme, du célèbre et malheureux amiral Parker. Privée presque entièrement de la vue, et injustement dépouillée d'un bien que lui avait légué son mari, elle languissait ignorée dans un réduit obscur des plus pauvres quartiers de la capitale, n'ayant pour subvenir à ses besoins que les secours de quelques personnes charitables. Ces faits étant parvenus à la connaissance de l'autorité municipale, il a été sur le champ pris des mesures pour soulager cette infortunée, et la mettre à même de rentrer en possession de son héritage.

(*Courrier français.*)

SOUVENIRS D'UNE NOURRICE (1).

—

LE MANUSCRIT PROPHÉTIQUE.

—

Dans le château de.... (peu importe de savoir le nom, la discrétion m'oblige de le taire), habitait la marquise de L..., mariée depuis peu d'années au marquis de L... Elle allait bientôt devenir mère et c'est dans l'attente prochaine de cet événement que je fus appelée au château pour y remplir mes fonctions de nourrice. J'y trouvai, outre la marquise, lady Jane Urguhart, son intime et inséparable amie, et quelques jeunes ladies qui étaient venues, en l'absence du marquis, faire société à la marquise et passer quelques jours auprès d'elle. La marquise était une femme d'environ vingt-cinq ans, mais elle en paraissait à peine seize, tant elle était d'une nature frêle et délicate. C'était du reste une charmante créature, jamais femme ne fut jetée dans un moule plus parfait. Ses cheveux longs et bouclés, tombant autour de sa tête sur un cou aussi blanc que l'albâtre, lui donnaient un air enfantin et presque angélique; son regard avait quelque chose d'attirant. On ne pouvait se lasser de la regarder quand une fois on arrêtait ses yeux sur le joli contour de son visage, sur sa bouche si fraîche, et sur son front si pur où respirait un air de calme et de quiétude céleste. Et cependant, dès le premier abord, je ne m'approchai d'elle qu'avec défiance; cela tient à un sentiment qui m'est particulier. La marquise me reçut avec des manières auxquelles ma qualité ne me donnait certainement pas droit de prétendre, et j'ai toujours regardé comme de mauvais augure qu'on fût avec moi d'une politesse excessive.

Lady Jane était aussi d'une rare beauté, mais tous ses traits étaient empreints d'un air de mélancolie et de réserve qui contrastait singulièrement avec les manières démonstratives de la marquise pour qui elle paraissait, du reste, avoir un vif et sincère attachement, et qu'elle ne quittait jamais.

Mon premier soin, quand je fus installée au château, fut de le visiter et parcourir. J'aime beaucoup la richesse et la magnificence, et en cela je ressemble à bien des femmes; c'était donc avec un vif plaisir qu'en attendant qu'on eût besoin de moi, je parcourais ces superbes appartemens si richement décorés. Je me promenais dans la longue galerie de tableaux, regardant les portraits des ancêtres de M. de L..., peints, les uns par Lely, les autres par Vandyck, ou bien j'allais dans la bibliothèque où je pouvais choisir, au milieu d'une foule d'ouvrages, l'instruction ou le plaisir de l'esprit. Ou bien même je me contentais de regarder à la fenêtre, et le charmant paysage qui se déroulait devant moi ne m'offrait pas un délassement moins agréable que tout le reste. Quelquefois j'allais m'asseoir auprès des jeunes ladies, et je prenais plaisir à écouter le babillage continuel de leurs jeunes langues. C'est dans leurs petites causeries que j'appris ce qu'était le marquis.

Le marquis de L... était alors ambassadeur à la cour de.... La délicatesse de lady L....., augmentée encore par les fatigues de sa position, ne lui avait pas permis de l'accompagner: mais comme un changement d'administration l'avait fait rappeler, on l'attendait de jour en jour. Son retour devait être d'autant plus prompt qu'il attendait avec une impatience extrême le moment où il serait père. Ce qui lui faisait surtout souhaiter ardemment cette faveur du ciel, c'est qu'il n'avait alors pour tout héritier que son neveu, jeune homme prodigue et débauché, dont les principes radicaux et les manières rudes avaient excité son antipathie et celle de sa noble épouse. La conduite de ce neveu était un thème sur lequel les jeunes ladies et miss Calvert, entre autres, s'évertuaient volontiers. Elles disaient que, désappointé par le mariage de son oncle, et piqué de perdre un si bel héritage, M. Duborough avait manifesté une violente haine contre sa nouvelle parente, que lors de sa présentation à la cour il avait tenu sur elle des propos insultans, et que les paroles qu'il avait prononcées tout haut ne pourraient être répétées tout bas, tant elles étaient inconvenantes. Le roi, ajoutait-on, pour adoucir le courroux du marquis et couvrir la confusion de la marquise, les avait alors comblés tous deux des prévenances les plus aimables, et les avait même priés de l'accepter avec la reine pour parrain et marraine de leur premier enfant.

J'avais entendu tous ces petits commérages morceaux par morceaux, et un jour que la conversation était encore sur ce sujet favori des jeunes ladies, miss Calvert assura que le marquis était tellement exaspéré des paroles de son neveu, que dans le moment il avait juré que ce neveu insolent n'hériterait jamais de son titre ni de sa fortune. — Quand bien même je n'aurais pas d'enfans, s'était-il écrié, je saurai bien trouver un moyen quel qu'il soit de le priver de ma succession.

Il y avait déjà près de huit jours que j'étais dans le château, lorsqu'on annonça enfin que le marquis allait arriver sous peu d'heures. On savait qu'au retour d'une longue absence le marquis aimait à trouver sa demeure tranquille. Les jeunes ladies durent donc prendre congé de la maîtresse du château, et ce fut à leur grand regret. J'aurais tant aimé, disait miss Calvert, à voir le petit comte à son apparition dans le monde.

— Vous en parlez toujours, dit lady Jane, comme si vous étiez sûre que ce sera un petit comte; mais peut-être ne sera-ce qu'une petite lady. Il y a autant de chance pour l'un que pour l'autre.

—Pas tant de chance qu'on pourrait le croire, murmura miss Calvert d'un ton si étrange, qu'involontairement je levai la tête et je vis lady Jane échanger avec la marquise un rapide regard. Ce regard était plus étrange encore que les mots que je venais d'entendre, et il me serait impossible de définir son expression.

Les deux jeunes femmes avaient semblé se demander, par ce seul regard plein d'alarme et d'anxiété: Que devons-nous répondre à cette observation de mauvais augure? Mais j'arrêtai

(1) Sous ce titre, SOUVENIRS D'UNE NOURRICE, le MONTHLY-MAGAZINE publie une série de nouvelles dont celle-ci fait partie.

fi mon examen et je baissai de nouveau les yeux ; il me semblait peu délicat de vouloir pénétrer un secret que peut-être on voulait me cacher, et me disais-je : il n'est pas d'esprit si pur qui n'ait quelques pensées qu'il veuille dérober aux regards étrangers, ne profitons pas d'un moment d'oubli, et tâchons de voir clair dans notre âme avant de vouloir lire dans celle des autres.

Pendant le peu d'instans que mirent ces pensées à me traverser l'esprit, la marquise avait préparé sa réponse, et cependant je crus démêler dans sa voix un léger tremblement que dissimulaient mal une douceur et une gaîté affectées.

— Miss Lucy Calvert, dit-elle, croit sans doute aux signes et présages célestes, elle a confiance dans le livre du destin, et là où le sort d'un être est écrit, le hasard n'a rien à faire. N'est-ce pas, miss Lucy, que vous avez vu écrit dans le livre du destin que je serais mère d'un garçon ?

— Le destin, le destin, dit miss Lucy en hochant la tête ; il y a telle volonté d'homme qui sait bien corriger ses arrêts, et notre sort n'est pas fixé aussi invariablement que celui des vents du ciel ou des eaux de la mer.

En disant cela, miss Lucy quitta l'appartement, quelques instans après le château, et j'ai de bonnes raisons de croire qu'elle n'y est jamais revenue.

J'ai entendu parler bien souvent des effets étonnans de la contagion et de la soudaineté avec laquelle les miasmes pestilentiels communiquaient la maladie d'une personne à une autre ; mais quelque rapide, quelque complète que soit cette communication, je ne pense pas qu'on puisse comparer ses effets à l'influence morale exercée par un esprit sur un autre dans certaines circonstances. Miss Calvert était à peine sortie de l'appartement, que déjà elle m'avait pour ainsi dire communiqué sa défiance et ses soupçons. Soupçons vagues, il est vrai, puisque je ne pouvais dire encore ce que je soupçonnais, mais qui se portaient naturellement sur la marquise et sur lady Jane, comme instrumens d'une action quelconque qui avait mon futur nourrisson pour objet. Ces mots de miss Calvert, *pas tant de chance qu'on pourrait le croire*, me revenaient toujours à l'esprit ; que pouvaient donc machiner ces deux jeunes femmes, au visage si beau, à l'air si noble, pour influencer la naissance d'un enfant à venir ? Il en résulta pour moi une inquiétude qui me rendit extrêmement réservée, rêveuse, taciturne, et je suis sûre même, désagréable. J'eus recours, pour chasser ces idées, à la bibliothèque du marquis. Je découvris bientôt dans le coin d'un rayon un livre manuscrit dont la haute antiquité se trahissait aussi bien par l'ancienneté de ses caractères que par la vétusté de sa couverture. Il y avait en marge des dessins coloriés qui achevèrent de me déterminer, et je me retirai dans mon appartement avec ma précieuse trouvaille.

Après mon dîner, qui m'était servi dans le riche appartement qu'on m'avait réservé, par deux valets de pied, décorés d'aiguillettes sur l'épaule et de bouquets à la boutonnière, je pris mon vieux livre ; et, tandis que brûlaient autour de moi, selon l'usage de la maison, de petites pyramides parfumées, je me disposai à y chercher une distraction. Mais les pensées qui depuis le matin me torturaient l'imagination étaient plus fortes que ma volonté, et insensiblement j'y revenais toujours avec plus de tristesse, quand j'entendis deux légers coups frappés à ma porte, et la jolie voix de lady Jane qui entrait me dit : Pardon, madame Griffiths, je viens vous demander une grande faveur. Et ces paroles furent accompagnées d'un doux et triste sourire. A peine pus-je répondre par un sourire semblable. — Asseyez-vous, madame, lui dis-je le plus doucement que je pus. Comment se porte votre amie la marquise ?

— Elle est calme et heureuse, je vous remercie. Elle devient de jour en jour plus belle, ne trouvez-vous pas, madame ?... Mais je m'écarte de mon sujet. Je viens vous prier d'avoir la bonté d'accepter ce châle indien au nom du petit étranger que ma chère Georgiana attend tous les jours. Je veux qu'il soit bienfaisant même avant sa naissance. Vous ne pouvez pas vous faire une idée, ma chère madame Griffiths, de l'intérêt que je porte à ce cher enfant, avant même qu'il soit né. La marquise et moi avons été liées l'une et l'autre dès l'enfance, et tout ce qui l'intéresse m'intéresse aussi vivement que ce qui me regarde personnellement. Vous acceptez donc cette bagatelle, n'est-ce pas, pour le futur petit comte ?

— Et qu'attend-on de moi en échange d'une bagatelle aussi magnifique ? telle fut la réponse qui me vint sur les lèvres, mais je me dépêchai bien vite de retenir cette franche et brutale repartie d'un grossier bon sens, pour la remplacer par une phrase convenable et polie, comme la société apprend à les faire. — Oh ! madame, répondis-je en regardant le châle dont les brillantes palmes tombaient gracieusement des bras de lady Jane, oh ! madame, tant d'éclat, tant de beautés ne sont pas faits pour moi. Cela peut convenir à une duchesse, mais non pas à l'humble madame Griffiths.

— Cependant madame Griffiths a été habituée à en porter de pareils, reprit lady Jane de la plus douce voix du monde.

Lady Jane m'avait attaquée par mon côté faible et avait flatté mon amour-propre. Elle avait pénétré mon déguisement, et dans le costume de la nourrice elle avait su distinguer *la femme comme il faut*. Combien la nature humaine est fragile ! Comment pouvais-je repousser rudement une jeune lady si aimable, si distinguée, et surtout si clairvoyante ? Et ce châle, cet élégant cachemire, qui déroulait à mes yeux éblouis ses palmes et sa bordure si large aux couleurs si vives et si riches ! Quelle est la femme qui serait assez insensible pour résister à deux séductions aussi puissantes ? Je n'étais plus maîtresse de ma raison ; je sentais bien qu'on attendait de moi quelque chose en contradiction avec mes principes, mais je cherchais à découvrir ce que c'était avec une ardeur qui prenait sa source dans un mélange de curiosité et de crainte. J'aurais pu peut-être échapper à la tentation en la fuyant ; mais, en digne fille d'Eve, je me croyais assez forte pour aller au devant et y résister.

— Quelle jolie dentelle vous avez autour de votre bonnet et de votre tablier, me dit la marquise le soir même de la visite de lady Jane, pendant que je lui demandais des nouvelles de son état. Vous vous mettez avec un goût extrême, madame Griffiths, ajoutait-elle. Tout ce que vous avez est exquis.

Lady Jane renchérit encore en éloges. Je voyais que ces deux femmes marchaient à leur but, et cela me rendait pensive. Maintenant, me dis-je, tout va s'éclaircir, sans doute ; mais elles ne me joueront pas à leur volonté, et je ne ferai que ce que je dois.

— Chère Jane, continua la marquise, vous êtes plus près que moi de ce cabinet, donnez-moi ce carton de dentelles de Bruxelles, ce sont les plus belles que j'aie jamais vues. Il suffit d'avoir, pour rester ici, madame Griffiths, un bonnet et un tablier, mais vous m'obligerez de porter ces dentelles au baptême de mon fils, à moins qu'un sort fatal ne m'envoie une fille pour déjouer toutes mes espérances.

— Je crois que le marquis en serait au désespoir, répondit lady Jane en tendant à son amie ce carton de dentelles. Il a tant à cœur d'avoir un héritier pour éteindre les prétentions de son odieux neveu M. Duborough, que je n'oserais jamais lui dire que vous avez une fille.

— Oh ! oui, ajouta la marquise, nous serions tous désespérés ; car je ne crois pas que j'aie jamais d'autre enfant à lui offrir que celui que je porte en ce moment dans mon sein. Cette dentelle vous plaît-elle, madame Griffiths ? Je vais la faire porter dans votre appartement.

A peine pus-je remercier, tant mon esprit était occupé de mille pensées. Un mouvement de lady Jane venait de vérifier une partie de mes soupçons. Elle aussi allait bientôt devenir mère.

Je gardai le silence, et en effet rien n'exigeait que je prisse la parole. Toutefois, je me levai pour me retirer, mais les deux jeunes femmes me retinrent avec prière. Elles n'étaient pas bien disposées, disaient-elles. La marquise surtout se plaignait d'être plus mal qu'à l'ordinaire, et lady Jane à ces mots devint pâle comme la mort et laissa échapper deux ruisseaux de larmes.

— Vous voyez son affection pour moi, dit la marquise ; c'est pour elle un chagrin excessif quand il faut nous séparer même pour un instant, et je sens que moi-même je ne suis pas si heureuse quand je suis loin d'elle. Vous ne pensez pas, madame Griffiths, qu'il y aurait inconvénient à ce que je fisse dresser dans ma chambre à coucher un lit pour ma chère amie ; si cela se pouvait, elle ne me quitterait ni jour ni nuit ?

— Il est d'habitude, madame, répondis-je assez sèchement, d'éloigner de la chambre d'une dame dans votre position tout ce qui pourrait lui causer la moindre excitation, et c'est pour cela...

— C'est pour cela que je désire que Jane couche dans ma chambre, interrompit la marquise avec une légère impatience. Quand elle est près de moi, je suis toujours calme, heureuse et contente, et rien ne me rend aussi irritable et de mauvaise humeur que d'être séparée d'elle. Du reste, Jane est d'un si bon caractère, que si vous l'exigez, elle ne m'adressera jamais la parole. Quant au petit lit, je vais ordonner qu'on le dresse immédiatement ; la chambre est assez grande, et le plus tôt sera le mieux. Et des ordres furent donnés à sa femme de chambre.

Je me levai et ne cherchai pas à dissimuler mon mécontentement; je voyais, en effet, qu'on ne m'avait demandé mon avis que pour la forme et qu'on n'en faisait aucun cas.

Lady Jane s'aperçut que son amie avait été trop loin, et elle s'approcha de moi pour me calmer. Elle me parut si troublée que je ne pus m'empêcher d'avoir pitié d'elle. Je m'arrêtai et lui demandai ce qu'elle avait.

— Ma chère madame Griffiths, vous n'êtes pas une femme ordinaire; vous avez de la pénétration, de la discrétion, de l'humanité.

En disant ce dernier mot sa voix était devenue tremblante, ses lèvres pâlirent, et elle tomba en défaillance. La marquise et moi-même nous nous pressâmes de lui porter secours, et bientôt elle revint à elle. Elle tourna les yeux vers moi et son regard était si suppliant, si plein de larmes et de prière que je ne pus continuer de garder le silence. — Madame, lui dis-je, remettez-vous, et si je puis quelque chose pour vous servir je serai heureuse de le faire. Je ne connais pas quels sont vos plans, mais, si je peux me prêter avec honneur à vos projets, soyez sûre que je le ferai.

— Généreuse femme, s'écria lady Jane en me serrant dans ses bras.

— Vous serez largement récompensée, s'écria la marquise, et retirant de son doigt une bague précieuse : Sauvez la réputation de mon amie, et.....

— Ma conscience me récompensera suffisamment, repartis-je en repoussant l'anneau qu'elle me tendait, permettez-moi de refuser cette bague, je ne puis accepter un tel prix pour le simple accomplissement d'un devoir de charité, et chaque femme sur la terre devrait aider votre amie dans la triste position où j'ai aujourd'hui la certitude qu'elle se trouve.

— L'auriez-vous donc déjà soupçonnée? s'écria vivement lady Jane. Je croyais que ce costume indien aurait suffi pour dérober mon secret à tous les yeux; et dites-moi, madame Griffiths, est-ce que quelque domestique, est-ce que Lucy Calvert se serait aperçue de quelque chose? Parlez, je vous en supplie.

— Parlez-nous franchement, me dit la marquise en me prenant la main et me mettant au doigt la bague que j'avais déjà refusée. Vous ne savez pas combien il est important que tout ceci reste secret entre nous. Le marquis serait désespéré s'il pensait que quelque chose dût en transpirer.

— Le marquis connaît-il donc la position de lady Jane? m'écriai-je avec surprise. N'est-elle pas sa cousine? et comment....

A ce moment un regard fut échangé entre les deux amies qui m'arrêta au milieu de ma phrase. Que voulait dire ce regard? Je cherchais en vain à l'expliquer, je ne pouvais y réussir. Je redevins pensive et les caresses de la marquise pas plus que les pleurs de son amie ne purent me tirer de ma réserve. J'avais repris toute ma première défiance, il me semblait que je venais de me heurter contre un piége et je me repentis déjà de m'être laissé aller à un mouvement de sympathie et d'entraînement.

—Dieu! j'entends le cor d'argent de son courrier, s'écrie lady Jane se levant brusquement de sa chaise et joignant ses mains avec une expression de bonheur ineffable. Chère Georgiana! il est revenu! revenu! Dans un moment il sera près de nous.

A peine lady Jane avait-elle achevé ces paroles que la porte de l'appartement s'ouvrit tout à coup, et avant que je pusse m'échapper d'un autre côté, je vis entrer un homme d'une haute et belle taille, revêtu d'une riche pelisse de voyage; il s'élança vers la marquise les bras ouverts, mais elle prit un air glacial, et, comme il continuait à s'approcher d'elle, elle le repoussa tandis qu'une expression de terreur se peignait sur son visage. La figure ouverte du marquis s'assombrit, il se retourna, et, rencontrant les yeux de lady Jane mouillés de larmes, il la prit dans ses bras et lui rendit d'affectueuses caresses.

Comme je quittais l'appartement je l'entendis lui dire : — Chère cousine, pourquoi ma Georgiana n'est-elle pas aussi tendre, aussi aimante que toi?

« Voilà qui est étrange, me dis-je à moi-même lorsque je fus assise dans ma chambre. C'est un homme superbe que le marquis, il a la démarche d'un prince, ses traits respirent la noblesse, plus d'un peintre serait heureux d'avoir un pareil modèle... Et cependant il est évident que sa femme ne l'aime pas. Après une absence de six mois quelle réception, je ne dirai pas froide, mais insultante. Ah! combien elle paraît mieux aimer son amie que son mari!»

Je restai ainsi près de deux heures à réfléchir à tout ce qui se passait autour de moi.

La nuit se passa tranquillement; le lendemain, j'étais avec lady Jane, la marquise et le marquis qui leur montrait beaucoup de choses curieuses qu'il avait rapportées de son voyage. Une conversation à voix basse s'établit entre eux trois, et cependant j'entendis le marquis qui disait, en désignant un objet sur lequel s'était particulièrement arrêtée l'attention des deux amies :—Ceci sera pour celle qui me donnera un fils.

Que voulaient dire ces paroles? j'étais sûre d'avoir parfaitement entendu. Je ne comprenais plus rien; je voyais le mystère s'obscurcir à chaque pas, mais enfin j'allais bientôt avoir la solution de cette énigme.

Il y avait intelligence entre moi et lady Jane, depuis qu'elle s'était établie dans la chambre de la marquise. Et je me rendis le soir dans sa chambre avec mademoiselle Cottrell. La marquise se trouvant assez mal, nous dûmes rester auprès d'elle, et envoyer chercher le chirurgien. Il vint quelque temps après, et sur les deux heures du matin il déclara que le marquis avait désormais un héritier, que la marquise venait de mettre au monde un fils.

Une heure à peine était écoulée que lady Jane tomba en faiblesse. Ses lèvres et son visage étaient devenus si pâles que le médecin et moi nous crûmes qu'elle allait mourir. Aussitôt qu'elle eut repris connaissance. — Ma chère Georgiana, dit-elle à son amie, je sens que je me meurs; que je *lui* parle une dernière fois.

— Courez, Cottrell, dites au marquis de venir me trouver, dit la marquise avec angoisse en se tordant les mains. Ma chère Jane, s'écriait-elle, ma bien aimée. N'est-ce pas que tu ne mourras point? rappelle-toi notre pacte, pense à *son* désespoir. Reviens à la vie.

A ce moment le marquis entrait dans la chambre, mais le chirurgien lui dit quelques mots à l'oreille, et il se retira. Quelques minutes après le chirurgien annonça que lady Jane était mère d'une fille, mais il ordonna à mademoiselle Cottrell d'aller immédiatement apprendre au marquis que sa noble épouse avait mis au monde deux jumeaux, et qu'une fille lui venait de naître en même temps. Il s'approcha de la marquise et lui dit tout bas, mais assez haut toutefois pour que lady Jane et moi nous pussions l'entendre: —C'est un garçon, madame; remettez-vous, tout va comme vous pouvez le souhaiter.

Cette observation fit tomber lady Jane dans une violente crise nerveuse; puis elle se remit, et sa première question fut à la marquise :

— Notre pacte tient-il toujours?

— Oui, même après la mort, fut la réponse de la marquise.

Alors j'étais en possession de tout le secret; le médecin avait menti deux fois. L'enfant de lady Jane était le garçon, celui de la marquise la fille.

— Monsieur, dis-je au médecin qui était passé dans une pièce voisine, je voudrais bien savoir qui est-ce qui a pu vous engager à vous prêter à une fraude de cette nature. Ne supposez pas que je veuille y participer le moins du monde.

— C'est très peu de chose, dit le médecin en regardant la petite fille; j'aurais été étonné que la marquise, dans son état de santé, eût donné naissance à un enfant viable. Il n'a que quelques heures à vivre.

— Pourquoi avez-vous dit que c'était un enfant mâle? repris-je d'un ton sévère.

— Pour la même raison, ma bonne madame Griffiths, qui vous a empêchée de me contredire; ce qui, à ce qu'il paraît, n'est plus dans vos intentions.

— Certainement, monsieur, j'avertirai le marquis que vous lui en avez imposé; et je l'aurais fait sur le champ si ce n'était l'état alarmant de lady Jane.

— Sa vie ne tient qu'à un fil, me dit le médecin d'un air significatif; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de ne pas vous mêler de tout ceci. En conscience, l'affaire est déjà bien assez embrouillée comme cela.

— Elle est très claire pour vous, murmurai-je en quittant la chambre : vous recevrez sans doute un beau prix pour votre besogne d'aujourd'hui, et c'est tout ce qui vous occupe.

Je le jugeais mal, ce n'était pas l'intérêt seul qui l'avait guidé; il en savait plus que moi sur cette affaire, et ses principes avaient cédé à la pitié. N'ai-je pas suivi son exemple?

La petite fille de la marquise ne vécut pas longtemps. A peine entrée dans la vie, elle la quitta sans douleur et sans regret. Quand on annonça sa mort à la marquise, elle ne dit que ces mots : Dieu merci! ce n'est pas le garçon.

Cette parole détermina ma conduite; je voyais bien clairement alors que l'intention des deux amies, aidées du médecin, était de donner au marquis aussi bien qu'au monde l'enfant de lady Jane pour celui de la marquise. Je choisis le moment où je savais que le marquis était dans la bibliothèque pour y entrer, sous prétexte d'y re-

mettre en place le livre manuscrit que j'y avais pris.

— Ah ! c'est vous madame Griffiths, me dit le marquis du ton de voix que prennent certaines gens pour témoigner tout à la fois de la faveur et de l'affection, ton que j'ai pris l'habitude de nommer le *ton crocodile*. J'allais vous faire prier de me donner quelques minutes quand vous en auriez le loisir toutefois, car vous avez eu ici plus de besogne que je n'avais pensé d'abord.

J'ai toujours trouvé très sage, quand il y a sur jeu quelque machination comme dans cette affaire, de ne jamais m'avancer et de me tenir sur mes gardes. Je ne répondis donc que par une inclination à la dernière phrase du marquis, et j'ajoutai : J'avais aussi à parler à milord.

— Asseyez-vous donc, me dit le marquis en m'offrant une chaise, et faites-moi la grâce de me dire ce qui vous amène ; et avant que j'eusse le temps de prendre la parole :

— C'est vraiment extraordinaire, dit le noble lord en me prenant des mains le manuscrit que je tenais encore, que vous ayez là précisément le livre que j'ai passé la matinée à chercher. J'avoue que cela n'a pas laissé que de me contrarier beaucoup.

Je m'excusai sur ce que j'avais eu de la marquise pleine permission de prendre le livre que je voudrais. Le marquis m'interrompit au milieu de mes excuses.

— Du reste, madame Griffiths, je ne le cherchais que pour vous le montrer. Ce livre a quelque chose de magique. Vous croyez que je plaisante, me dit-il en me voyant sourire, non, je ne plaisante pas ; c'est très sérieusement que je vous dis cela. Ce livre a été écrit, il y a environ deux cents ans, par un prêtre romain, confesseur d'un de mes ancêtres. C'était un homme qui étudiait l'astrologie, et connaissant parfaitement l'influence des planètes sur les destinées humaines, il a laissé quelques ouvrages qui sont très recherchés. Celui que je tiens en ce moment était prophétique, à ce que m'assurait mon père ; aujourd'hui j'en ai la certitude. Avez-vous lu ce manuscrit tout entier ?

— Non, milord.

— Si vous l'aviez lu, tous les mystères qui vous ont intriguée ici vous auraient été clairement expliqués.

— Avec un peu d'intelligence, milord, il est facile de les comprendre sans avoir recours pour les interpréter aux écrits d'un moine mort depuis longtemps. Je désirais vous informer, milord...

— De ce que je sais probablement mieux que vous, interrompit le marquis ; toutefois dites-moi ce que vous voulez ; permettez cependant que je vous demande votre avis sur ces étranges couplets du livre de ce vieux moine. Et le marquis me montra quelques vers en vieil anglais écrits à l'encre rouge, et au commencement desquels était figuré un doigt indicateur. Voici le sens de ces vers :

Les étoiles l'ont prédit et cela arrivera certainement.
Deux femmes donneront naissance à un garçon et à une fille.
Mais ces deux enfans ne devront l'existence qu'à un seul père.
L'enfant de la femme légitime quittera la terre.
Le fils de la maîtresse prendra sa place,
Et deviendra le seigneur des terres d'une ancienne race.

— Vous voyez, le fait était était écrit, me dit le marquis.

— Quoi ! m'écriai-je, milord, vous êtes donc le père de l'enfant de lady Jane ?

— Comment ! me dit le marquis d'un air stupéfait et embarrassé, est-il possible que vous ignoriez cela ? Je pensais que la marquise ou ma pauvre cousine vous aurait conté notre triste histoire. Il faut alors, madame, que je vous donne l'explication d'une chose qui, au premier abord, doit vous paraître extraordinaire et immorale.

— Je n'ai pas le droit, milord, de vous demander des explications. Je ne doute pas d'une transaction qui m'a beaucoup surprise, surtout à cause de l'amitié que milady et lady Jane ont l'une pour l'autre. Cela semble si étrange, si contre nature, que j'ai dû être étonnée ; mais...

— Restez, restez, je vous en prie, me dit le marquis qui me voyait me lever ; restez, madame Griffiths ; il faut absolument que vous écoutiez l'excuse de ma conduite et que vous preniez pitié de cette pauvre Jane.

— Oh ! oui, de la pitié, dis-je involontairement, tandis qu'une larme s'échappait de mes yeux ; comment n'en aurais-je pas ? Si jeune, si aimable, si pleine de tendresse et de sentiment, avoir été trompée, et par qui ? par celui-là même, pardonnez-moi, milord, qui aurait dû veiller sur elle, la protéger et la défendre.

Le marquis se redressa fièrement à ces poroles, et je crus que son courroux allait me punir de ma franchise ; mais ce ne fut qu'un éclair. Il se remit ; une larme vint dans ses yeux, et me prenant les mains dans les siennes : — Madame Griffiths, me dit-il, vous devez, en effet, me trouver bien criminel ; mais écoutez-moi quelques instans, peut-être ne me jugerez-vous pas aussi coupable que je vous le parais en ce moment.

— Jane est, vous le savez, ma parente. Nous fûmes fiancés l'un à l'autre dès l'enfance. Notre amour mutuel seconda les vœux de nos parens. Jane m'aimait comme peu de femmes savent aimer ; et, si mon amour n'était pas aussi grand que le sien, il l'était cependant assez pour que je me fisse un bonheur de l'unir à moi par des liens éternels. Nous étions sur le point de nous marier ; tout était prêt ; Jane avait pris plaisir à préparer ses vêtemens de noce, et, pour assister à cette fête, elle avait convié plusieurs de ses amies. Fatale précaution ! l'une d'elles était la marquise. La voir, l'aimer, fut pour moi l'affaire d'un moment. Si vous avez jamais vu les effets de l'amour, vous devez comprendre que je luttai inutilement pour le repousser. En vain je me représentai que je manquais à tous mes devoirs, que j'allais briser le cœur de Jane ; en vain je me peignis son désespoir. Plus les efforts que je faisais pour chasser l'image de Georgiana étaient violens, plus cette image m'obsédait, me poursuivait. La nuit, le jour, je n'avais qu'une pensée, Georgiana ; qu'un désir, celui de vivre près d'elle, de n'en être jamais séparé. Enfin ces luttes continuelles, les insomnies, suite de mon amour, attaquèrent ma santé et me conduisirent aux portes du tombeau. Un jour, et il m'en souvient encore comme si c'était hier, après une violente crise de fièvre, j'étais plus calme. Jane vint s'asseoir près de mon lit ; la pâleur de son visage témoignait de ses souffrances ; elle cherchait vainement à retenir les larmes qui s'échappaient de ses yeux. — Edward, me dit-elle avec sa voix si douce, je connais la cause de votre mal ; pourquoi me le cacher ? Vous aimez Georgiana ?— Je me récriai. — Ne me démentez pas, continua-t-elle, je le sais ; et quand les paroles échappées à votre délire ne vous auraient pas trahi, je sais trop bien ce que c'est que l'amour pour m'y tromper. Oui, vous aimez Georgiana, et vous allez mourir pour tenir vos sermens. Mais vous ne savez pas ce que peut une femme. Edward, j'aime mieux n'être jamais votre épouse que de vous perdre tout à fait. Georgiana consent à s'unir à vous, soyez heureux !

Comment vous peindre les sentimens qui m'agitèrent en ce moment ? Jane, si belle, si noble, qui se sacrifiait pour moi. J'aurais dû tomber à ses genoux, mais l'amour est une passion trop égoïste ; je ne pensai qu'à une chose : Georgiana allait m'appartenir. Je cherchai à consoler Jane et, aveuglé par ma passion, j'allai même, insensé, jusqu'à lui parler pour elle d'une autre union.

— Jamais, me dit-elle, jamais un autre homme ne trouvera place dans mon cœur. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de vivre auprès de vous, dans votre famille, dans votre maison. Georgiana m'est une amie dévouée ; je suis sûr qu'elle y consentira.

Je lui promis tout ; que pouvais-je lui refuser ? et d'ailleurs, je ne lisais pas dans l'avenir ; je ne pouvais deviner ce qui arriverait.

En peu de temps je revins à la santé, et je conduisis à l'autel Georgiana ma bien-aimée. Mais quelle affreuse désillusion ! Le ciel, sans doute, voulait me punir ; cette Georgiana, que j'aimais avec toutes les forces de mon âme, que j'idolâtrais, je la trouvai froide, insensible. Plus mes témoignages d'amour redoublaient, plus sa froideur augmentait ; sa froideur devint de l'aversion ; et quand j'allais verser dans le sein de Jane mes larmes et mes douleurs, je la retrouvais, elle, toujours aussi tendre, aussi aimante ; son amour brûlant me rappelait à la vie ; je reprenais l'espoir ; que vous dirai-je ? une faible créature humaine n'est pas un ange. Placé entre deux femmes, dont l'une me rebutait sans cesse et l'autre m'accueillait toujours avec tendresse ; privé d'enfans que cette femme, attaquée d'une maladie incurable, ne pouvait me donner ; poussé presque par elle, je faillis : un jour me rendit coupable. Hélas ! nous sommes tous deux plus à plaindre qu'à blâmer. De nous trois c'est la marquise qui est la plus heureuse. C'est elle qui nous a en quelque sorte encouragés à cette liaison. Loin de s'affaiblir, son amitié pour Jane n'a fait que s'en accroître ; car m'éloigner d'elle-même est tout ce qu'elle désire. Et cependant, vous le dirai-je, mon amour pour elle n'a pas diminué. Je brûle toujours pour cette statue de marbre, et la pauvre Jane n'a que la seconde place dans mon cœur. . . . .

. . . .

— Vous comprenez, continua le marquis après une courte pause, combien il est important que tout ceci demeure enseveli dans le plus profond secret ; ce n'est pas pour moi que je vous parle, mais le cœur de Jane serait brisé si quelque chose de ce terrible mystère transpirait au-dehors. Je n'ai pas le droit d'exiger de vous un serment. Je ne veux pas chercher à vous séduire



par des offres brillantes. Qui pourrait vous retenir, si l'humanité, la pitié ne suffisaient pour vous arrêter ? Je remets notre sort entre vos mains. Prenez ce manuscrit, madame ; si jamais vous cédiez au désir de divulguer cette histoire, envoyez-le-moi... je comprendrai. Puisse ma confiance en vous nous préserver d'un tel malheur!

Le marquis me laissa dans une situation d'esprit que je ne tenterai pas de décrire. Tout cela était-il bien vrai ? était-il possible ? J'en croyais à peine le témoignage de mes oreilles.

Je rentrai chez moi triste et abattue. Oui, le marquis avait dit vrai ; je ressentis pour eux tous plus de pitié que d'horreur, et je jurai de ne pas trahir sa confiance.

La petite fille de la marquise fut enterrée sans bruit au milieu de la nuit dans le jardin du château. Seule, je présidai à cette triste cérémonie, et mes larmes furent les seules qui tombèrent sur cette chétive créature qui avait à peine connu la vie. On ne parla jamais d'elle, et le monde sut seulement que la marquise était mère d'un garçon.

Aujourd'hui que le marquis, la marquise et lady Jane elle-même sont disparus de la terre, ma parole était dégagée; c'est donc sans remords et sans crainte que j'ai confié au papier cette histoire, triste exemple du funeste effet des passions humaines.

(*Revue du* XIXe *siècle.*)

DE L'ORIGINE ET DE L'USAGE DES CLOCHES.

—

Chacun de nous possède aujourd'hui quelque parcelle de ces instrumens sonores, monumens imposans de la foi des siècles passés, qui, après avoir annoncé toutes nos victoires et célébré tous les grands événemens de notre histoire nationale, ont été convertis en gros sous par la misère ou l'avidité révolutionnaires. Nos belles cloches, nos harmonieux carillons ne font plus retentir les airs de leur monotone et grandiose mélodie. Dans plusieurs églises, il est vrai, on conserve de bonnes cloches, mais l'art de les mettre en branle n'existe plus, et des sons discordans, qui se heurtent horriblement ou se succèdent inégalement et sans cadence, viennent seuls fatiguer nos oreilles assourdies. Aussi nos maires, nos conseils municipaux, qui ont l'oreille délicate, ont-ils restreint autant qu'ils ont pu le droit et l'usage de sonner les cloches. Il y avait cependant dans la voix puissante de cet instrument, dans l'admirable combinaison de son harmonie, dans le majestueux prolongement de ses ondulations sonores, quelque chose qui disposait l'âme à de mélancoliques pensées et lui faisait éprouver des jouissances intimes et toutes poétiques.

Notre prosaïsme a détruit tout cela. Heureusement, l'art n'a pas eu beaucoup à regretter la destruction des cloches qui, à part les expériences acoustiques des savans, n'étaient d'aucune utilité pour la musique. Néanmoins cet instrument a joué un assez grand rôle dans les fêtes et cérémonies publiques, il a exercé une assez grande influence sur les idées et sur les événemens, pour qu'il soit intéressant de rechercher l'époque de son origine et de rassembler les faits qui en font connaître l'usage dans les siècles passés. C'est l'objet de cet article. Je sais que ce travail ne sera pas complet, qu'il pourrait être enrichi d'un plus grand nombre de faits et de citations, mais, tel qu'il est, il pourra toujours fixer l'attention de quelques personnes.

Les opinions sont bien diverses sur l'étymologie du mot cloche. Selon Fauchet, il viendrait de *claudicare*, boiter, parce que l'aller et le venir de ses sons semblent exprimer *l'alleure d'un boiteux eshanché*. D'autres le font dériver de *chalcos*, airain, ou de *clangor*, son éclatant. Dans quelques anciens auteurs, les cloches sont appelées *sings*, de *signum*, d'où vient le vieux proverbe : On en fera les *sings* sonner. Elles sont ailleurs nommées *campanæ*, ou *nolæ*, du lieu où l'on croit qu'elles furent inventées. Quoi qu'il en soit, le mot *cloca* ou cloche a prévalu et a été adopté avec de légères modifications dans presque toutes les langues modernes.

On ne saurait préciser l'époque de l'invention des cloches ; il paraît seulement certain qu'avant le IVe ou le Ve siècle il n'y avait aucun instrument de ce genre dont la dimension dépassât celle de nos sonnettes ou petites cloches. A la vérité on trouve quelques textes qui font connaître des cuves, des statues, des colonnes de métal ou de pierre sur lesquelles la percussion produisait un effet analogue au son des cloches, mais ces faits ne peuvent être invoqués pour prouver l'existence des cloches dans ces temps reculés. Ce fut en Italie qu'on fabriqua les premières, et la ville de Nole, en Campanie, est généralement regardée comme le lieu de leur découverte. Une opinion qui s'est accréditée, c'est celle qui attribue l'invention des cloches à saint Paulin, évêque de Nole, en 420. Mais cette assertion n'est établie sur aucun texte contemporain, et au contraire saint Paulin, dans une lettre à Severus, donne la description très détaillée de son église et des divers ornemens qui la décorent; il n'oublie pas même les serrures, et cependant il ne fait aucune mention des cloches.

Dans tous les cas, leur introduction dans les églises et leur emploi pour appeler les fidèles aux offices ne remontent pas au delà du IVe siècle, et ce ne fut que beaucoup plus tard que l'usage s'en répandit dans toutes les églises et couvens de la chrétienté.

On connaît l'existence des cloches au VIIe siècle par un événement qui prouve en même temps qu'elles étaient peu usitées.

Lorsqu'en 659 Clotaire assiégeait Orléans, saint Loup, évêque de cette ville, fit sonner les cloches de l'église Saint-Etienne : les soldats furent tellement effrayés en entendant pour la première fois ces instrumens sonores, qu'ils se mirent à fuir, et Clotaire fut obligé de lever le siége.

L'usage de sonner les cloches pour les morts est fort ancien, et on en faisait quelquefois l'objet d'une clause testamentaire. Cette disposition est conçue d'une manière assez curieuse dans le testament de François Ier, duc de Bretagne, en 1450. « Avant de commencer l'office, le plus grand sain cloche du moustier (couvent) sera sonné par douze coups et gobeteix, l'ung coup distant de l'autre par l'espace que communément on met à dire son *Ave Maria*, et sonné après si longuement et par autant de temps que communément on met à dire un patenostre, un *Credo* et *Miserere*, et pour ladite fondation avons ordonné 200 livres de rentes audit benoist moustier. »

Il serait trop long d'énumérer tous les effets merveilleux attribués par la superstition au son des cloches ; nous en rapporterons néanmoins quelques exemples curieux. Surius rapporte que dans plusieurs monastères la cloche résonnait d'elle-même quand un religieux rendait le dernier soupir. Giraldus Cambrensis, qui vivait au douzième siècle, parle d'une cloche sur laquelle on prononçait tous les jours des paroles mystérieuses, parce que, si on eût omis ce soin, elle serait partie se placer elle-même dans une église voisine. Le son des cloches éloignait le démon, délivrait les femmes enceintes, guérissait le mal de dents, préservait d'une foule de maux et d'accidens, détournait la foudre et dissipait les orages. Siècles heureux, ignorance précieuse, crédulité admirable, je ne puis m'empêcher de vous regretter! Dites-moi, je vous prie, ce que nous gagnons à savoir que l'orage qui gronde sur nos têtes ne saurait être détourné par des moyens merveilleux, que tous les dangers d'un long voyage, que les angoisses d'une maladie cruelle, que les souffrances de l'enfantement ne peuvent être éloignés ou adoucis par aucune amulette et par aucun prodige? En nous donnant les jouissances de la science qui dessèche et qui creuse notre âme, ne nous a-t-on pas ravi le doux plaisir d'ignorer ?

C'est pour placer les cloches, objet d'une admiration si universelle, qu'on bâtit ces clochers hardis, ces tours élevées qui décorent presque tous nos beaux monumens gothiques. Mais avant la construction de ces édifices, on plaçait la cloche dans l'intérieur de l'église. Il existe même une ancienne loi qui prévoit et répare d'une manière singulière les accidens qui résultaient de la chute d'une cloche. Ainsi, si la cloche tombait dans l'église et tuait ou blessait quelqu'un, l'église payait de son revenu une grosse amende ; mais si le curé ou le sonneur étaient les victimes, aucun dédommagement ne leur était donné.

Quand l'usage des cloches fut assez répandu, on imagina d'en régler le son suivant les notes de la gamme et les divers genres de voix. Une inscription placée sur la quatrième cloche de l'église de Tours, fondue et posée en 1515, fait connaître cette disposition.

> De trois parties la taille tians
> Je qui ai nom Mauricians
> Gatian est Barytonans
> Contratenor Isidorus
> Pour quart Martin est le dessus
> Faisant armonie bien prinse
> En decembre fâtie je fus
> L'an de Christ mil cinq cent quinze.

Tour à tour organes de nos joies et de nos douleurs nationales, les cloches annonçaient tous les grands événemens. La vieille tour de Saint-Germain-l'Auxerrois contient encore la cloche qui donna l'affreux signal du massacre de la

Saint-Barthélemy. La plupart des inscriptions gravées sur les cloches expriment les diverses circonstances dans lesquelles elles étaient employées. Voici une de ces inscriptions :

Laudo Deum verum,
Plebem voco,
Congrego clerum,
Defunctos ploro,
Nimbum fugo,
Festaque honoro (1).

Dans les grandes cathédrales, dans les riches abbayes, on avait plusieurs cloches qui avaient une destination différente. On comptait: la cloche d'honneur, qui annonçait l'arrivée d'un personnage important; la cloche de joie, pour les événemens heureux ; la cloche commune, *campana banalis*, qui indiquait les heures du travail, du repos, les réunions pour certaines affaires publiques; la cloche funèbre, dont le tintement lugubre apprenait l'agonie ou la mort, l'excommunication ou l'exil ; enfin la grosse cloche, qui sonnait le tocsin. A Gand, cette cloche du tocsin s'appelait Roland, et portait l'inscription suivante :

Roland je me nomme, quand je sonne
Il y a du trouble en Flandres.

Avant la révolution, on comptait en France plusieurs cloches d'une immense dimension : celle de la cathédrale de Paris, nommée bourdon, existe encore, et est une des plus considérables. La grosse cloche de Saint-Etienne de Vienne, fondue en 1741, par ordre de Joseph, et composée des canons pris pendant la guerre contre les Turcs, a plus de 10 pieds de haut ; sa circonférence est de 52 pieds 2 pouces; elle pèse, sans le battant, 35,400 liv., et le battant pèse 1,328 livres.

Ce que les voyageurs ont rapporté des cloches qu'on entend en Chine et au Japon paraît entaché d'exagération. Suivant Chladni (2), on trouve au Japon des cloches d'or et d'argent. Toutes les relations s'accordent seulement sur ce point, c'est que les cloches de ces pays sont d'un poids plus considérable que celles qui sont en Europe. Ces cloches n'ont que des battans de bois, et on y pratique symétriquement un certain nombre de trous.

Je dois dire ici quelques mots d'une cérémonie en usage dans l'église catholique depuis une haute antiquité, et qui a pour objet la bénédiction ou *baptême* des cloches. Les plus illustres personnages regardaient autrefois comme un honneur d'être choisis pour parrains et marraines d'une cloche, et leur nom gravé sur l'instrument transmettait à la postérité le témoignage de leur munificence et de leur piété. Cette cérémonie se célébrait avec une grande pompe; la cloche était couverte de riches étoffes et suspendue sous un dais au milieu de la nef, et le clergé, revêtu d'ornemens blancs, accompagné du parrain et de la marraine, la bénissait solennellement en récitant diverses prières et en chantant quelques psaumes. L'emploi des cloches est considéré, dans l'église catholique, sous un double aspect. D'abord elles ont pour objet principal et pratique la convocation du peuple à la prière et aux offices divins; mais elles sont encore considérées comme le simulacre sur la terre de la voix de Dieu, et comme une sorte de manifestation de sa grandeur. C'est dans ce sens qu'on chante, pendant la cérémonie de leur bénédiction, ces magnifiques et poétiques paroles de David : « La voix du Seigneur se fait entendre sur les eaux, fait sortir des nues le feu et les éclairs, ébranle les déserts, et brise les cèdres du Liban. »

La réunion de plusieurs cloches de diverses grandeurs, accordées suivant les règles de la tonalité et gouvernées par un clavier, forme ce qu'on nomme un *carillon*. C'est dans la Flandre que ce gigantesque instrument a été inventé et qu'il s'est étendu et perfectionné. Cette invention remonte assez haut, puisqu'une maison située à Gand, en 1398, était déjà nommée le carillon. Presque tous les bourgs de Belgique et de Hollande possèdent des carillons, que l'on joue au moyen d'un clavier sur lequel on frappe avec les poings; d'autres sont soumis à l'action d'un cylindre. Il n'est pas rare de rencontrer dans ces pays des hommes d'une habileté extraordinaire et qui parviennent à exécuter des airs d'un mouvement rapide. Les plus célèbres carillons étaient ceux de Delft et d'Anvers.

Plusieurs peuples de l'Asie ont aussi des carillons; Dampier assure en avoir trouvé un dans les îles Philippines, dans lequel on comptait seize cloches. Enfin on sait que les Chinois suspendent aux divers étages de leurs tours un grand nombre de clochettes que le vent agite et fait sonner. C'est à ce dernier genre de carillon que se rattache une harmonie étrange produite par une grande quantité de clochettes et dont j'ai entendu moi-même le merveilleux effet. Sur les montagnes et dans les frais pâturages de la Suisse, on rencontre une quantité innombrable de bestiaux qui ne sont gardés par aucun pasteur et qui errent dans la vaste enceinte où ils sont placés. Ces bestiaux portent tous de petites clochettes de diverses grandeurs et produisant des sons variés. Tous les calculs de la science, toutes les ressources de l'orchestre seraient impuissans pour imiter ce prodigieux carillon. Le hasard forme ainsi des combinaisons harmoniques, des mélodies bizarres, indéfinissables et pourtant pleines de charme. L'écho répète ces accords extraordinaires qui forment avec le murmure des ruisseaux, le mugissement des torrens et les sifflemens du vent, la seule mais admirable musique qu'on entend dans ces lieux sauvages et pittoresques.

F. DANJOU.
(***Revue musicale.***)



(1) Je loue le vrai Dieu,
J'appelle le peuple,
Je rassemble le clergé,
Je pleure les morts,
J'écarte les orages.
Je célèbre les fêtes.

(2) *De inventorio templorum.*

GRETNA-GREEN
ET
LES FLEET-MARRIAGES.

Tout le monde sait que Gretna-Green est un village d'Ecosse devenu, depuis environ soixante ans, le rendez-vous des couples amoureux qui veulent éluder la rigueur de la législation anglaise sur le mariage, et se passer du consentement de leurs parens ou de leurs tuteurs. Mais lorsqu'on entend parler de ces mariages, célébrés, dit-on, par un forgeron, on s'imagine assez généralement qu'il s'agit de quelque bizarre privilége inhérent au lieu ou à la personne, et l'on s'étonne que de pareilles unions puissent être tolérées sur la terre classique de la légalité.

La vérité est qu'elles ne sont point, à proprement parler, des mariages, et ne produisent point par elles-mêmes les effets que la loi y attache. D'après un ancien principe du droit canonique, les paroles *de præsenti*, ou déclaration de deux personnes devant un prêtre, un notaire, ou même un individu quelconque, « qu'elles entendent actuellement se prendre » pour mari et femme », valent comme mariage, pourvu qu'elles soient suivies de la cohabitation. Cette législation, dont on trouve des traces dans les pays mêmes qui ont admis les prohibitions contraires du concile de Trente, n'a été abolie en Angleterre que sous le règne de Georges II, et s'est maintenue jusqu'à nos jours en Ecosse. D'un autre côté la loi anglaise reconnaît la validité des mariages contractés hors du royaume, pourvu qu'ils aient été célébrés suivant les formes du lieu (1). On conçoit dès-lors la véritable portée de ce qui se passe à Gretna-Green. Ce lieu n'est choisi de préférence à tout autre que parce que c'est le premier village écossais de la frontière; la prétendue bénédiction nuptiale n'est qu'une promesse, et le soi-disant ministre, pêcheur, menuisier, forgeron, marchand de tabac (car on assure que les fonctions sacerdotales ont été exercées par des individus de ces diverses professions), n'a d'autre caractère que celui dont le caprice ou le préjugé l'ont investi.

Voici maintenant sur la partie matérielle de ces célèbres mariages quelques détails tirés pour la plupart des débats d'un procès qui a fait beaucoup de bruit en Angleterre, l'affaire Wakefield.

Le village cher aux amours s'annonce de loin par des bosquets de sapins auxquels il doit probablement son nom (*Green*, vert). Le couple fugitif descend à l'hôtel de Gretna-Hall. On envoie chercher le *ministre* (c'était alors un M. David Laing, blanchi dans le métier et mort depuis); on convient du prix, qui varie de deux à trente guinées. Le maître de l'hôtel tient tout prêts un certificat de mariage en blanc et un

(1) Cependant il ne faut pas croire que ces mariages soient tout-à-fait réguliers, même en Ecosse. La formalité des bans ou d'une dispense préalable existe là comme ailleurs, et ceux qui procèdent à des unions clandestines sont passibles, outre les censures spirituelles, d'une amende et d'un emprisonnement sévères, ce qui explique les exigences des *marieurs* de Gretna-Green. Mais cette contravention n'entraîne pas la nullité du mariage.

livre de prières. Le ministre procède à la cérémonie dans la grande salle de l'hôtel et en présence des témoins, qui sont le plus souvent l'aubergiste et le postillon. Cette cérémonie consiste dans la lecture de l'office du mariage, la demande aux deux parties si elles entendent mutuellement se prendre pour mari et femme, et, sur leur réponse affirmative, la déclaration qu'ils sont dûment unis. Le mari passe un anneau au doigt de sa nouvelle épouse et lui donne un baiser, sur l'invitation expresse de l'officieux célébrant. L'hôtelier remplit le certificat et le ministre reçoit son salaire, auquel le marié ajoute ordinairement un pour-boire en argent ou en nature, et la femme une légère somme pour acheter des gants.

En 1825, on évaluait à 60 le nombre des mariages qui se célébraient annuellement à Gretna-Green. Les noms du comte de Westmoreland, de lord Ellenborough, de sir Thomas Lethbridge, et, qui le croirait? ceux de deux chanceliers d'Angleterre, les lords Eldon et Erskine, figurent sur les registres du lieu, monument curieux de la fragilité humaine. On conserve à l'hôtel de Gretna-Hall, comme une sorte de relique, le poêle blanc qui fut étendu sur la tête du célèbre Erskine, de sa femme et de ses enfans. A ces noms illustres, et comme pour couronner dignement la liste, il faut ajouter ceux de Charles-Ferdinand de Bourbon, fils de François Ier, roi des Deux-Siciles et de Naples, et de Pénéloppe-Caroline Smith, fille du comte de Waterford, mariés à Gretna-Green le 6 mai 1836.

Le contrat *per verba de præsenti* subsista en Angleterre, comme nous l'avons dit, jusqu'en 1753, époque où fut rendu le fameux bill des mariages, et coïncide à peu près avec le commencement de la vogue de Gretna-Green. De là les *Fleet-marriages*, comme on les appelait en Angleterre, du nom de la prison nommée Fleet, où ils étaient le plus usités.

C'étaient des unions clandestines, célébrées souvent par des individus qui n'avaient aucun caractère *ad hoc*, mais auxquelles la loi reconnaissait des effets civils. Néanmoins, comme les cours ecclésiastiques pouvaient censurer et punir sévèrement cet abus, il s'était retranché dans les lieux qui étaient à l'abri de la visite de l'ordinaire, notamment dans les chapelles des prisons et lieux de refuge, tels que May-Fair, Mint, Savoy, etc., ou même dans des tavernes affectées à cette destination, et qui se distinguaient ordinairement par une enseigne représentant deux mains jointes ou tout autre emblème matrimonial. Pour plus de précaution, des *allumeurs* (plyers) se tenaient aux environs ou mêmes aux portes des églises, dont ils éloignaient les couples nécessiteux par l'offre de les marier au rabais, joignant l'éloquence du geste à celle des paroles et exerçant envers les amateurs étourdis une obsession dont nos cochers de coucons peuvent seuls donner une idée. On assure que Londres ne comptait pas moins de soixante maisons de cette espèce.

Une gravure curieuse de 1747 représente une de ces unions dites *fleet-marriages*. Le lieu de la scène est la place du marché, devant la prison de ce nom. Un jeune matelot et deux femmes que l'intitulé nous apprend être la fille de son hôtesse, accompagnée de sa mère, descendent d'une voiture de louage. Deux ministres de l'endroit, en costume ecclésiastique, s'empressent d'offrir leur service. Au-dessous de la gravure on lit des vers que nous traduisons, parce qu'ils peignent au naturel la scène étrange qu'elle est destinée à retracer.

« A peine la voiture a-t-elle déposé le couple amoureux qu'il se voit assiégé par la foule empressée des *plyers*. « Monsieur, lui crient-ils aux oreilles, avez vous besoin d'un ministre? Par ici, s'il vous plaît... A l'enseigne de la Plume-à-la-main, le docteur est prêt à vous servir. — Suivez-moi de ce côté, dit un autre, c'est là qu'est l'ancien, le véritable registre! » Cependant les ministres inquiets sont accourus au bruit et font assaut d'offres séduisantes pour les faire entrer au plus vite. Ballottés çà et là dans la bagarre, les amoureux ne savent auquel entendre, lorsque, descendue à son tour, la matrone expérimentée leur montre le chemin et va droit au premier ministre, qui en un clin d'œil vous *épisse* (1) le marin et sa belle. »

Après la chapelle de Fleet-Prison, celle de May-Fair, bâtie en 1730, était la plus célèbre pour cette spécialité. Le ministre, nommé Keith, était fort connu à cette époque par l'originalité qu'il mettait dans les annonces de ses mariages *ad libitum*, comme il les appelait lui-même. Voici un échantillon de ces curieuses *réclames* qu'envierait le charlatanisme moderne :

« Pour éviter toute méprise, le public est prévenu que la nouvelle petite chapelle de May-Fair, près Hyde Parck, est dans la maison du coin en face le côté de la grande chapelle qui regarde la Cité. Le ministre et le clerc habitent la maison et sont à la disposition du public, à toute heure du jour, jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Le prix, pour l'assistance du ministre et du clerc, ensemble la licence et le certificat avec timbre royal, reste fixé à une guinée, comme précédemment. On reconnaîtra l'entrée de la chapelle à un porche semblable à celui qui précède les églises de province. »

Cet homme faisait annonce de tout, et, comme la *veuve inconsolable* dont l'anecdote est si connue, trouvait matière à *réclame* jusque dans ses malheurs domestiques. On voit dans le *Craftsman*, année 1748, qu'ayant perdu un de ses fils, Keith fit porter son corps depuis sa maison jusqu'au cimetière de Covent-Garden, en ayant soin de lui faire faire plusieurs stations afin de laisser à la populace le temps de lire une pancarte attachée à la bière, où étaient annoncées et l'industrie exercée par le *malheureux père*, et les poursuites dont il commençait à être l'objet.

A la mort de sa femme, nouvelle spéculation sur la badauderie des habitans de Londres. Cette fois le *puff* était du genre de ceux que les Anglais appellent *obliques*. Le *Daily Advertiser* du 23 janvier 1750 contenait le petit article qui suit :

« Nous apprenons que les dépouilles mortelles de mistress Keith ont été transportées dernièrement du domicile de son mari à May-Fair, dans la maison du pharmacien South-Andley-Street, où elles resteront exposées dans une chambre tendue de noir, jusqu'à ce que M. Keith puisse lui rendre les derniers devoirs. On va à la chapelle de M. Keith par Piccadilly, St-James-Street, Clargues-Street, tournez à main gauche. Les mariages, y compris la licence et le certificat avec timbre de 5 shellings, continuent à y être célébrés pour une guinée par un ministre régulier, jusqu'à quatre heures de l'après-midi, etc. » Suit une répétition de la première annonce.

Ainsi que le font soupçonner quelques mots de ce paragraphe, Keith, qui à force de faire des mariages avait amassé un revenu égal à celui de l'évêque de Londres, venait d'être mis en prison; mais du fond de son cachot l'intrépide *marieur* lançait à l'Angleterre des annonces et des pamphlets contre la réforme législative qui se préparait, au grand préjudice de son industrie. En effet, le scandale était arrivé à un point qui ne permettait plus à l'autorité de fermer les yeux. Plus de soixante maisons se livraient publiquement à cette ridicule parodie du plus saint des contrats. Tant qu'elle n'avait affecté que l'état civil de quelques marins ivres ou autres pauvres diables, le parlement n'avait pas cru devoir user de son initiative, ou n'avait pris que des mesures insuffisantes. Mais c'était une trop large porte ouverte aux mésalliances pour que l'orgueil patricien ne prît pas l'alarme, et récemment encore (1744) toute l'aristocratie s'était émue à l'annonce d'un semblable mariage contracté entre un individu obscur et la fille aînée du duc de Richmond.

Quelques années après, lord Hardwicke proposa le bill dont nous avons parlé, et qui, exigeant, à peine de nullité, le consentement des ascendans, les publications préliminaires et la bénédiction dans l'église, mit fin, après trois siècles, à l'abus des *Fleet-marriages*.

Les registres où ces unions étaient consignées existent encore dans les archives de l'évêché de Londres, et l'on voit, par les débats d'un procès jugé à Shrewsbury en 1827, que leur nombre est de cinq à six cents et leur pesanteur de deux milliers. Les théories agitées en Angleterre depuis quelques années relativement à un système général d'enregistrement des actes publics ont ramené l'attention sur tout ce qui se rattache à ce sujet, et M. Southerden-Burn, qui s'est occupé spécialement de recherches dans les registres des paroisses, a consigné le résultat de l'examen qu'il avait fait des *Fleet-Registers* dans un ouvrage publié à Londres, et qui nous a fourni une partie des détails qui précèdent.

Restait aux amours Gretna-Green, mais voici que la loi menace de leur enlever ce dernier asile. Le 26 avril 1837, M. R. Stewart a présenté à la chambre des communes un bill tendant à supprimer les mariages clandestins en Écosse. D'après ce projet, tous les mariages devraient, comme en France, être inscrits sur un registre tenu par un fonctionnaire public. Il n'a pas été adopté. Serait-ce parce que l'abus qu'il tendait à réprimer a trouvé place, chez nos graves voisins d'outre-Manche, dans plus d'une existence parlementaire?

E. R.

Gazette des Tribunaux.

---

(1) Terme de marine, joindre bout à bout, comme deux câbles.

La comédie à Bagatelle.

—

Le château de Bagatelle, ce séjour enchanteur, embelli par les pinceaux de Fragonard, de Greuse et Lagrenée, naquit d'un pari entre Marie-Antoinette et le comte d'Artois. Celui-ci devait perdre cent mille livres, si sa maison de plaisance n'était point entièrement achevée dans le court espace d'un mois; et il ne perdit pas son pari. Cela ne semble pas extraordinaire à celui qui n'a vu qu'extérieurement ce modeste pavillon, surmonté pour tout ornement de cette devise latine : PARVA SED APTA. Mais, en le visitant dans tous ses détails, certes on s'aperçoit bientôt, qu'il a fallu un zèle surnaturel pour gagner un pari auquel il avait été fort téméraire d'avoir consenti. Voyez en effet que de choses sont contenues dans ce gracieux petit pavillon. Et d'abord, le rez-de-chaussée renferme un vestibule, une salle à manger, un billard, un salon et un boudoir ornés dans le goût de l'époque. Puis un escalier en acajou, coupé avec une légèreté incroyable et suspendu sur lui-même, conduit au premier étage où se trouvent plusieurs chambres à coucher qui ont un air de famille avec les délicieux boudoirs des Trianons, et celle du maître du logis dont la décoration toute militaire consiste en une tente relevée par des faisceaux d'armes, et pittoresquement embellie par une cheminée dont les chambranles sont deux pièces de canon dressées sur leur culasse.

Quand tout fut prêt, le comte d'Artois fit hommage de sa victoire à sa royale adversaire; la fête d'inauguration fut dédiée à la reine; ce fut elle qui en ordonna les détails. Et Bagatelle fut pendant quelque temps interdit aux visiteurs, pour procéder avec plus de mystère aux préparatifs de la grande journée.

L'art dramatique ne devait point être oublié par celle qui quittait souvent les insignes royaux pour prendre la jupe courte de Marton et la cornette relevée de Lisette. Aussi fut-il décidé qu'un opéra ferait partie du programme, et un théâtre fut préparé dans le jardin.

On manda exprès de Paris Dazincourt et Dugazon pour diriger les répétitions de la troupe qui se composait de la reine, de mesdames Jules et Diane de Polignac, de monseigneur le comte d'Artois, de MM. de Dillon, de Bézenval, d'Adhémar, de Coigny, de Vaudreuil.

La reine avait pris l'emploi de soubrette, mesdames Jules et Diane de Polignac avaient obtenu ceux d'ingénue et de grande coquette; monseigneur le comte d'Artois devait remplir les premiers rôles; M. de Dillon les fats, M. de de Coigny, les pères nobles; enfin M. de Vaudreuil les raisonneurs.

Après quelques répétitions, chacun finit par sevoir son rôle, tant bien que mal. Tout ceci s'était fait avec le plus grand mystère, et tout en se promettant de jouir des agréables surprises dans lesquelles on allait faire tomber les invités. Il faut avouer que c'était un piége du meilleur goût. Enfin le jour si ardemment désiré arriva. Une multitude d'équipages vint assiéger Bagatelle. La reine et son royal époux eurent seuls, et selon l'étiquette, les honneurs de la cour d'entrée. Le comte d'Artois vint en grand cérémonial recevoir leurs majestés dans cet espace circulaire qui précède le château et où se trouvent six statues représentant le Silence, le Mystère, la Folie, la Nuit, le Plaisir et la Raison; puis de là, les introduisit dans ses appartemens.

Alors, seulement, on donna accès à la foule des invités. Chacun s'extasia sur les dessins du petit parc, sur la décoration d'excellent goût de cette miniature architecturale, et sur la beauté gracieuse des points de vue qu'on embrassait des croisées du premier étage.

Sous une tente dressée dans le jardin était placée une table abondamment servie; chacun y prit place, puis quelques instans avant la fin du repas on remarqua plusieurs siéges vides. Enfin, au moment où l'on allait s'inquiéter de l'absence de Marie-Antoinette et de l'amphitryon, le fond de la tente s'ouvrit, et laissa voir les gradins d'une petite salle de spectacle et la draperie en velours qui formait le rideau. Tous les convié furent étonnés, ébahis; et le roi qui avait paru fort agité lorsqu'il s'était aperçu de la disparition de la reine, sourit et se calma, car le lever de la toile expliqua de suite la cause de cette désertion.

Rose et Colas, ce charmant opéra-comique de Sedaine, fut mutilé royalement par les comédiens titrés. Mais les applaudissemens frénétiques des courtisans qui formaient la petite cour de Trianon ne manquèrent pas à l'amour-propre des artistes. Ce fut, malgré la faiblesse du jeu et les *fiasci* du chant, une ovation complète. Cependant tous les spectateurs n'imitèrent pas cette politesse exagérée, car au moment où la reine achevait un couplet, un sifflet aigu se fit entendre. Les spectateurs se regardèrent surpris, je dirai même indignés; mais Marie-Antoinette, comprenant aussitôt qu'un seul, parmi tout ce monde de grands dignitaires et de courtisans, avait pu se permettre un tel acte d'insolence, s'avança sur le bord de la scène, et s'adressant au roi après avoir salué le public : « *Monsieur, lui dit-elle, puisque vous n'êtes* » *pas content de mon jeu, prenez la peine* » *de sortir, on vous rendra votre argent à la* » *porte.* »

Cette allocution, qui fut accueillie par un tonnerre d'applaudissemens, termina le spectacle; et Louis XVI, honteux, demanda pardon à la reine de sa hardiesse, au moment où, après avoir quitté son costume de villageoise, elle entrait dans la salle de bal pour jouer son rôle de tous les jours, rôle, hélas !bien dramatique pour Marie-Antoinette, puisqu'il se termina par la terrible péripétie de la place de la Révolution.

R. DESPERRIÈRES.

(*Le Monde dramatique.*)

Les Cigains.

—

(Sous le titre d'*Esquisse sur l'histoire*, *les mœurs et la langue des Cigains*, Michel de Kogalnitchan a publié à Berlin, en 1837, une brochure à laquelle le succès du ballet de l'Opéra donne chez nous un assez vif intérêt d'actualité. Nous en extrayons les passages suivans.)

Les Cigains sont appelés en Angleterre *Gypsies*, en France *Bohémiens*, en Espagne *Gitanos*, en Italie *Zingari* et *Zingani*, et en Allemagne *Zigeuner*. L'auteur a adopté de préférence la dénomination de Cigains, parce qu'elle a de l'analogie avec le mot *Tschigan*, qui paraît avoir été le nom primitif de ces populations nomades, et parce que dans les différens états de l'est et du nord de l'Europe, où elles sont encore nombreuses, les noms par lesquels on les désigne se traduisent naturellement en français par Cigains. En effet, on vient de voir que leur nom italien est *Zingani*, avec une légère différence : le nom polonais est *Zingani*, le russe *Iziganes*, le turc *Tschinghène*, enfin le moldave et le valaque *Cigani*. Quant aux Cigains eux-mêmes, ils s'appellent dans leur langue propre *Romnitschel*, c'est-à-dire fils de la femme.

Lorsqu'on examine avec quelque attention les mœurs, le langage, le physique des Cigains, on reconnaît facilement qu'ils ne sont pas d'origine européenne; mais d'où viennent-ils? Il y a, sur ce point, une grande divergence entre les savans qui ont cherché à résoudre ce problème historique : les uns les tiennent pour des Egyptiens bannis de leur patrie à la suite de la conspiration de Danaüs; d'autres pour des chrétiens également sortis d'Egypte vers le septième siècle, pour rester fidèles à leur religion. Ces hypothèses et bien d'autres qui ont été imaginées sur le même sujet sont aujourd'hui généralement abandonnées, et on s'accorde à reconnaître que les Cigains nous sont venus de l'Inde. Cette dernière opinion est surtout basée sur leur langue, dans laquelle il se trouve une infinité de mots indoustans, sanscrits, bengalis, malais, etc.

On est moins fixé sur l'époque où, pour la première fois, les Cigains se montrèrent en Europe, et sur les causes qui ont déterminé leur émigration de la presqu'île de l'Inde. Les uns pensent qu'ils appartenaient à une population de pirates qui a été contrainte de se retirer devant l'épée redoutable de Tamerlan, en quittant, en 1399, Guzarate, leur patrie, au nombre d'environ cinq cent mille.

En 1417, on les voit arriver en grand nombre en Moldavie. Pendant la même année, quelques unes de leurs hordes pénétrèrent en Hongrie, en Allemagne, et jusque sur les rivages de la mer du Nord. La Suisse les vit en 1418; ils parurent devant Bologne en 1422; enfin, le 17 août 1427, ils se montrèrent pour la première fois dans Paris. On pourrait donc, d'après ces faits, fixer leur arrivée en Europe vers le commencement du quinzième siècle. Mais il existe des documens desquels il résulte qu'ils étaient établis en Hongrie dès 1250, sous le règne de Béla II. Sous ce rapport, la question n'est donc point encore résolue, et restera probablement toujours enveloppée d'une certaine obscurité.

Après ces discussions historiques, l'auteur s'occupe des mœurs des Cigains. Elles éprouvent de légères variations, selon les climats et le peuple où se trouvent ces races nomades; mais ces altérations sont peu sensibles, et le fond des habitudes est partout le même, aussi bien que le type physique. Le Cigain est d'une taille moyenne, avec un teint basané, et offre généralement les plus belles proportions. Les jeunes filles sont souvent d'une beauté remarquable; mais elle

disparaît promptement. Les Cigains sont essentiellement vagabonds; ils ont horreur des demeures fixes : l'été, ils passent leurs nuits sous des tentes, dans des masures abandonnées ou sous des ponts; l'hiver, ils cherchent un abri dans les cavernes. Ils vivent la plupart du temps de vol et de rapine ; cependant, comme leur lâcheté égale leur penchant à la déprédation, ils attaquent rarement les personnes, et la plus légère résistance suffit pour les mettre en déroute. Ils exercent parfois quelque métier, et les femmes disent la bonne aventure. Les Cigains excelleraient dans les travaux manuels, dans les arts, sans leur invincible penchant à la paresse. En Moldavie, ils sont presque tous ménétriers, et leurs dispositions pour la musique sont étonnantes. En assistant une seule fois à la représentation d'un opéra, ils sont capables d'en exécuter la musique avec une précision et une exactitude qui tient du prodige.

Les Cigains pratiquent en apparence la religion du peuple chez lequel ils vivent : mahométans en Turquie, catholiques en Italie et en Espagne, protestans en Angleterre ; mais, au fond, ils n'ont point de religion. S'ils en ont une, c'est une espèce de fétichisme. Leurs mœurs sont d'une déplorable dépravation, et le pêle-mêle dans lequel ils vivent engendre une dégoûtante promiscuité. Ils n'ont aucun soin de leurs enfans, qui restent ordinairement jusqu'à l'âge de 12 ans dans un état presque complet de nudité.

Du reste, grâce aux efforts de quelques gouvernemens, les traits caractéristiques des populations cigaines commencent à éprouver un changement favorable. En Moldavie et en Valachie, ils se sont habitués à des demeures fixes, et ils se livrent à quelques travaux d'agriculture, lorsqu'ils n'exercent pas l'état de ménétrier. En Angleterre et en France, il ne leur est presque plus possible de suivre leurs habitudes de vagabondage et de rapine : cependant on trouve encore quelques troupes errantes dans les provinces du midi et de l'est de la France. En Moldavie, les Cigains vivent dans l'esclavage ; ils appartiennent à la couronne ou à des particuliers.

Le nombre des Cigains répandus dans les divers états de l'Europe peut être estimé à 600,000; ils sont répartis de la manière suivante :

En Moldavie et en Valachie. . . .	200,000
En Turquie.	200,000
En Hongrie.	100,000
En Espagne.	40,000
En Angleterre.	10,000
En Russie.	10,000
En Allemagne, en France et en Italie.	40,000

La dernière partie de la brochure de M. de Kogalnitchan est consacrée à la langue des Cigains; il expose les principales règles de leur syntaxe, et donne un recueil alphabétique d'environ sept cents mots, avec la traduction française. Nous n'entrerons dans aucun détail sur cette portion du travail de l'auteur ; nous ferons seulement remarquer qu'il en résulte clairement que les Cigains sont originaires de l'Inde, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut. En effet, un grand nombre de constructions bizarres, qui se rencontrent dans le dialecte cigain, et la plus grande partie de ses mots radicaux, appartiennent à l'une ou à l'autre des diverses langues parlées dans l'Iindoustan.[1]

BIOGRAPHIE.

MARIO DE CANDIA.

Mario de Candia est né en 1816, à Cagliari (Sardaigne), d'une famille noble. Son père avait le grade de général dans l'armée piémontaise ; il était en bonne position à la cour de Turin, et plusieurs fois il fut envoyé comme gouverneur à Gênes et à Nice. Le jeune Mario se trouvait donc, par sa naissance même, appelé à l'état militaire ; il fut élevé à l'Académie royale de Turin, parmi les pages nobles du roi.

Devenu officier, il charmait ses camarades par la pureté et l'excellence de sa voix ; il chantait avec une complaisance extrême, et choisissait toujours des modulations à la fois tendres et sonores. Les *villanelles*, les *barcaroles* et les *nocturnes* allaient surtout à sa manière naïve et suave. Un chant qu'il répétait toujours avec un plaisir nouveau est celui qu'il a choisi cet automne pour se faire entendre dans une soirée fameuse, donnée pour inaugurer un des plus somptueux appartemens de Paris.

Lors d'un voyage qu'il fit à Paris, M. de Candia retrouva ici, dans la jeunesse fashionable, un camarade de l'école des pages ; on le produisit dans un monde d'artistes. Là il se laissa aller aux conseils et peut-être aussi à l'inspiration qui le portaient au théâtre. A ce moment Nourrit allait partir, Duprez n'était encore qu'annoncé. L'Académie royale de Musique engagea M. de Candia, qui fut dès lors acquis à la scène, sous le nom de *Mario*. Il renonça à la carrière militaire et commença ses études musicales.

Michelot, Bordogni et Ponchard furent ses professeurs ; la diction, le chant et l'expression devaient lui être enseignés par ces trois maîtres.

Un noviciat de plus d'une année a été rempli par les études persévérantes et les plus assidues auxquelles un élève puisse se livrer.

Un instant on put craindre de voir tous ces travaux compromis : une affection du larynx mit sa voix en danger. La vigueur de la jeunesse triompha de la maladie.

Les professeurs déclarèrent enfin que l'élève était prêt pour la scène ; mais le gentilhomme effrayé, éperdu, ne trouvait pas en lui la force suffisante pour affronter la terrible épreuve du théâtre ; il n'osait pas se produire. Qu'on nous passe ce mot, il fallut le *dresser* au public. On l'amena par gradations à se familiariser avec l'aspect de la salle remplie de spectateurs.

Il a paru sur la scène. Sa destinée d'artiste a définitivement succédé à ses espérances d'avancement militaire ; il a agi ainsi, malgré mille sollicitations, mille avertissemens, mille remontrances venus de toutes parts, et même, dit-on, du roi de Sardaigne lui-même.

On sait le reste.

S'il faut en croire les nouvelles du monde musical, Donizetti réserve à Mario un rôle dans son opéra de *Polyeucte*, qu'il destine à notre première scène lyrique.

Mélanges, faits curieux.

Tremblement de terre a la Martinique. — Un tremblement de terre affreux vient de désoler notre belle colonie de la Martinique. Voici les détails que donne le *Courrier de la Guadeloupe* du 13 janvier :

« Il est des années que les anciens appelaient néfastes, où les dieux, les hommes et les élémens semblaient conjurés pour la ruine des cités. Certes jamais années ne méritèrent mieux ce nom que celles qui viennent de s'écouler ; la fièvre jaune a décimé nos colonies, l'ouragan a brisé nos plantations, l'égoïsme et l'avidité des concurrens de France nous ont réduits à livrer nos produits à perte, l'incendie a dévoré une de nos villes tout entière, et comme si ce n'était point encore assez de tous ces malheurs réunis, voici qu'une calamité plus effroyable encore vient de frapper affreusement la Martinique.

» Nous présentons à nos lecteurs diverses lettres qui nous ont été adressées et qui donnent des détails sur cet événement.

« Saint-Pierre, le 11 janvier 1839.

» Je vous écris à la hâte que Saint-Pierre est dans la plus grande désolation. Ce matin, à cinq heures trois quarts nous avons eu un tremblement de terre épouvantable, qui a duré près de deux minutes. Nous avons tous cru que notre heure dernière avait sonné. Un quart de la ville est endommagé, et plusieurs maisons entièrement détruites. Quelques personnes ont été tuées et d'autres blessées. J'apprends à l'instant que la ville du Fort-Royal est à moitié détruite : l'hôpital de cette ville s'est écroulé, et beaucoup de malades ont péri sous les combles : la maison Mouthet, établissement public où se réunissait la classe aisée de la société, est entièrement détruite ainsi que beaucoup d'autres. La Case-Pilote, village à moitié chemin du Fort-Royal, est totalement détruit...

» Deux secondes de plus, Saint-Pierre n'était que ruines ! »

Autre lettre, même date.

« Toutes les maisons ont souffert; plus de vingt petites, dans les rues de derrière, sont écroulées...

» Les nouvelles, portées par nos canots, arrivés à midi de Fort-Royal, et partis à huit heures, donnent à peine quelques détails. Toutes les maisons en mur de cette ville sont à terre, et il y avait à cette heure 4 à 500 personnes déjà trouvées mortes et déposées sur la savane. Il faut espérer que d'ici à demain nous serons mieux informés.

» *P. S.* Il est deux heures. Un canot arrivé de Fort-Royal nous informe qu'il y a plus de 800 personnes déjà de trouvées mortes ou blessées. Désirons que cela s'arrête là.

» On ne connaît pas bien positivement les noms des victimes; la confusion était telle à Saint-Pierre, que toutes les têtes avaient perdu leurs facultés intellectuelles. Il y a bien de quoi s'étonner que les colonies voisines n'aient rien ressenti de fâcheux, jusqu'à présent, du moins, la Trinité, Sainte-Lucie, la Barbade, Marie Galante, la Dominique, la Guadeloupe, n'ont éprouvé qu'un ébranlement sans dommages. »

Un tour de carnaval. — Une femme de lettres, encore jeune, se mit dernièrement en tête d'aller au bal de l'Opéra. Elle dissimula ses blanches épaules sous un capuchon de satin noir, et vers une heure du matin une discrète citadine la déposait à la porte de l'Académie royale de Musique, sous la protection d'un cavalier qui avait promis son appui pour toute la nuit. La nouvelle venue établit son quartier-général dans le foyer. Là bientôt, grâce à son esprit et aux notes qui lui avaient été indirectement fournies, elle fut à même d'entamer bon nombre d'intrigues. Il y en eut une surtout dont le héros l'intéressait assez. C'était un beau jeune homme, étranger et très timide; il avait de l'esprit, de l'exaltation, et se livrait avec une confiance admirable à sa piquante et spirituelle partner. La conversation était parfaitement engagée, lorsque deux scélérats de journalistes qui cherchaient des occasions de méchanceté reconnurent la jeune dame. Une pensée diabolique vint tout à coup à l'esprit de l'un d'eux. D'un air aussi respectueux que grave, il s'approche du couple qui dans ce moment cherchait à établir les bases d'une métaphysique de l'amour. Doucement il prit la main du domino, et, se baissant pour lui parler à l'oreille. « Maman, dit-il de manière à être entendu du bel et timide étranger, il est bien tard, est-ce que nous ne partons pas » ? Maman! répéta involontairement le jeune homme en quittant le bras qu'il pressait un instant auparavant, et ses yeux étonnés se portaient avec une sorte de terreur sur les deux grands gaillards dont les visages constamment sérieux annonçaient bien 30 à 34 ans. La plaisanterie avait si bien réussi que nos deux journalistes la répétèrent cinq ou six fois fois pendant le reste de la nuit, et chaque fois elle obtint un succès complet. La phrase traditionnelle, « Maman, il est bien tard, allons-nous-en », rompit quatre ou cinq entretiens, renversa nombre de projets et d'espérances; deux jolies femmes furent obligées de se démasquer afin de prouver qu'elles n'étaient pas dans la catégorie ordinairement éloignée des bals masqués, des femmes de cinquante ans et des grand'mères.

Revue dramatique.

THEATRE FRANÇAIS.

Le Comité de bienfaisance, comédie en un acte et en prose, par MM. Jules de Wailly et Duveyrier. — *Les Sermens*, comédie en trois actes et en vers, par M. Viennet.

Se moquer des comités de bienfaisance et des membres qui les composent, sous le prétexte plus ou moins plausible que le principe de ces gens consiste à faire donner et à ne jamais donner eux-mêmes, cela peut sembler piquant au premier abord, mais au fond qu'est-ce que cela prouve? Exciter les riches à donner, enfoncer l'aiguillon dans le flanc de l'opulence égoïste et paresseuse, ce n'est déjà pas si mal. Saint Vincent de Paule, l'*inventeur* des Enfans trouvés, vous semblerait-il par hasard un bon sujet de comédie? Moquez-vous des hypocrites qui ne donnent que par orgueil, que pour acheter le droit d'ajouter à leur nom je ne sais quel vaniteux appendice, et pourtant prenez garde de les empêcher de donner! Ne clouez pas le bienfait aux mains du bienfaiteur! Dans le triste champ des misères humaines, tout est bon à cultiver, même les sottes prétentions d'un millionnaire.

Les deux auteurs du *Comité de bienfaisance* opposent à la charité publique et oisive de leurs distributeurs patentés d'aumônes, la charité secrète et active d'une jeune femme. Pour plaire à celle-ci, un jeune homme jette les cinquante mille francs qui composent toute sa fortune dans la caisse d'un négociant menacé de faillite. Ce jeune homme n'agit guère sensément: mais il est amoureux, et par conséquent il a le droit d'être absurde. Le ciel vient d'ailleurs à son aide, en faisant que, moyennant le secours à lui prêté, le négociant échappe à sa ruine, et que le placement à fonds perdus devient une spéculation excellente. Vous sentez que ce canevas n'est qu'un prétexte à petites scènes, à petits mots, parmi lesquels il y en a de fort agréables. Mais on n'en est pas moins tenté de dire aux auteurs: Qu'en concluez-vous?

L'auteur des *Sermens*, M. Viennet, a donc complétement renoncé à la politique? D'autres disent que la politique a renoncé à lui. Toujours est-il que M. Viennet, revenant à la littérature et au théâtre, exploitant un sujet comme celui des *Sermens*, ne s'est presque pas souvenu qu'il avait été homme d'état; que sa boule blanche ou noire avait pesé dans la balance des destinées nationales. Vous pensiez peut-être qu'il allait vous parler exclusivement des sermens prêtés à tel ou tel prince, à telle ou telle charte. Eh bien, point du tout: il voit les choses plus en grand: il prend en masse tous les sermens, à commencer par les sermens d'ivrogne et y compris les sermens d'amour: le dénouement de sa pièce est un parjure universel. Quand je dis dénouement, cela suppose une action, et la pièce n'en a guère. Décidément M. Viennet a bien fait de renoncer à la politique: il n'est pas assez fort sur l'intrigue.

En revanche M. Viennet manie très élégamment le vers d'épître, lequel a bien quelques rapports avec le vers de comédie, au point que les vues basses s'y méprennent fort souvent. Les connaisseurs ont trouvé que plusieurs scènes de la comédie de M. Viennet portaient l'empreinte de M. Casimir Delavigne, et que M. Viennet aurait pu faire *la Popularité*, tout aussi bien que son confrère de l'Académie. A la bonne heure, mais M. Viennet n'aurait pas fait *les Comédiens*, *l'Ecole des Vieillards*: il n'aurait pas fait *Marino Faliero*, *Louis XI*, et la preuve c'est qu'il a fait *Clovis* et *Sigismond*! Si M. Viennet n'était pas de l'Académie, *les Sermens* ne l'aideraient pas beaucoup à y pénétrer. S'il voulait rentrer à la chambre, *les Sermens* ne lui en rouvriraient pas les portes. Le principal avantage que M. Viennet ait retiré, c'est la preuve que, malgré les souvenirs de sa carrière parlementaire, il pouvait donner une pièce médiocre sans être sifflé. M.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Maurice, comédie vaudev. en 2 actes, de MM. Mélesville et Duveyrier.

Un brave et honnête médecin de campagne, nommé Maurice, a pour gouvernante une jolie fille de 17 ans, Marie. L'entrée de cette belle enfant chez lui a été accompagnée de circonstances bizarres. Marie venait de perdre sa mère. En mourant, celle-ci lui avait donné une lettre adressée au baron d'Auvray. Cette lettre est tombée dans les mains de Maurice, qui, à la vue de l'adresse et reconnaissant l'écriture, s'est évanoui. Pendant un mois, le délire s'est emparé de ses esprits. Grâce aux soins de la jeune fille, il a été sauvé. Le calme est rentré dans la maison de Maurice; cependant, depuis quelques jours, un monsieur Ferdinand, petit-fils d'une baronne de Villebranche, profitant de l'absence du médecin, vient faire la cour à Marie. Il aime, mais en silence. Bientôt ses tourmens augmentent, lorsqu'il apprend que son garde-chasse est son rival; cet honnête garçon a demandé à Maurice la main de Marie, qui la lui a accordée, croyant l'union très-sortable; mais, pour se marier, il faut des papiers. Ceux de la petite gouvernante sont renfermés dans la fatale lettre. Il faut donc y revenir, malgré l'effroi de Marie en voyant le médecin la prendre. Elle redoute une nouvelle crise. Cependant Maurice est calme. Il ouvre la lettre. Pour toute signature, Henriette. Deux mots seulement: « Celle qui vous remettra ce papier est ma fille... Je vous ai bien trompé... Pardonnez-moi, je vais mourir... Souvenez-vous que j'ai été votre femme. » Maurice découvre dans d'autres papiers que le séducteur d'Henriette est un certain chevalier de Floricourt, dont il jure de se venger. Ferdinand voulait enlever la jeune fille. Mais il a tout entendu, et, en apprenant cette triste aventure, il renonce à ses projets. Il en mourra peut-être!...

S'il n'en meurt pas, au moins tombe-t-il bien malade, car, au second acte, madame Villebranche, le baron et sa femme se désolent. On attend avec anxiété le docteur. Enfin Maurice arrive. On le presse, on l'embrasse, on le prie de rester au château jusqu'à ce que Ferdinand soit entièrement rétabli. Maurice demande à voir le malade et fait éloigner tout le monde. Ferdinand arrive et reste stupéfait à la vue du docteur. Maurice lui serre la main, et sa figure se rembrunit. Nouvel Erasistrate, il a tâté le pouls de Ferdinand et s'aperçoit qu'une maladie intérieure mine le jeune homme, ainsi qu'autrefois le jeune Antiochus. Ferdinand lui avoue qu'il aime, mais il ne veut point révéler le nom de celle à qui il a donné son cœur. Marie apporte au docteur des papiers qu'il avait demandés. Ferdinand l'a aperçue, son cœur bat plus vite encore. Comme dans *Stratonice*, le docteur en conclut que c'est Marie qu'il aime. Maurice est bien embarrassé. Comment décider madame de Villebranche à unir son fils à une roturière? Cependant le docteur tentera, quoi qu'il arrive. Madame de Villebranche s'indigne; elle ne donnera jamais son consentement. Alors Maurice déclare être le baron d'Auvray. Le fameux chevalier de Floricourt, le véritable père, n'est autre qu'un oncle de Ferdinand. En présence du baron d'Auvray, sa position est embarrassée. Il voudrait embrasser Marie. « Soit, dit le baron. Petite, viens embrasser ton père. » Et la jeune fille de se jeter au cou du vieux médecin. « Chevalier, dit-il, ce sera ma vengeance. »

Cette pièce, qui *rappelle le médecin de campagne*, vaudeville représenté il y a un an au même théâtre, a obtenu un très beau succès grâce au talent de Bouffé, l'inimitable comédien.

PORTE SAINT-MARTIN.

Le manoir de Montlouvier, drame en 5 actes, par M. Rosier.

Le sire Guillaume de Flavy, celui-là même qui, suivant la tradition, eut la lâcheté de trahir Jeanne d'Arc à Compiègne, est marié à une femme dévorée de jalousie, et ce n'est pas sans raison, car le vicomte Guillaume est bien le plus fieffé libertin, le plus endiablé coureur d'aventures galantes qui se puisse voir. La vicomtesse se désespère des infidélités continuelles de son mari, qui de son côté mène joyeuse vie, aidé dans ses entreprises amoureuses par Dorbendas, son serviteur fidèle. Cependant, au moment où commence le drame, Dorbendas médite de quitter son maître pour fuir avec une jeune fille qu'il a jadis sauvée à la suite d'un combat, qu'il a placée dans un couvent où il va la voir en cachette du sire de Flavy, et à laquelle il a voué un amour de père. Mais le puissant seigneur a vu par hasard Marie, la protégée de Dorbendas, et, pris d'un subit amour pour la belle inconnue, il l'enlève, en dépit des efforts combinés de la vicomtesse et de Dorbendas, et l'entraîne dans son manoir de Montlouvier. La femme jalouse et l'homme dévoué les ont suivis, mais, on le devine, avec des intentions bien différentes. La dame de Flavy ne pense à rien moins qu'à se défaire de sa rivale; mais une invocation de la jeune religieuse à Notre-Dame-de-Bienvenue change tout à coup la face des choses, et dans sa rivale, dans Marie enlevée par son époux, la vicomtesse reconnaît sa fille.

Ceci demande explication : trois ans avant son mariage, la comtesse surprise, la nuit, dans un couvent, par un capitaine anglais, est devenue victime de sa brutalité, et elle a donné le jour à un enfant du sexe féminin qui placé chez une bonne femme a appris de celle-ci à n'appeler sa mère inconnue que de ce nom : Notre-Dame-de-Bienvenue! — On pense qu'après cette reconnaissance, la mère, doublement jalouse, va la disputer avec un acharnement héroïque à son mari. Mais Guillaume met brutalement sa femme à la porte du manoir, et fait conduire la jeune fille dans une tour où il ne tarde pas à la suivre.

Cependant Dorbendas, éloigné par son maître, a eu le temps de glisser entre les mains de sa protégée un papier contenant des instructions diplomatiques. Conformément à ses avis, Marie, devenue tout à coup une Rosine fort coquette et fort spirituelle, parvient à connaître la clef de la tour, et l'enlève adroitement au trousseau que le sire de Flavy porte à sa ceinture. Mais les coquetteries de la jeune fille ont allumé les désirs du comte. Heureusement Rosine a fort à propos jeté sa clef par la fenêtre, et la comtesse, qui attendait en bas, a pu pénétrer dans la tour. La voici donc de nouveau en face de son mari. La scène conjugale devient des plus vives, et la comtesse, poussée à bout, est contrainte, pour justifier la protection dont elle entoure Marie, d'avouer au sire de Flavy la petite aventure que vous connaissez et dont elle lui avait prudemment fait jusque alors un mystère. Cette confidence est peu calmante, comme vous le pouvez penser. Flavy, furieux, enferme les deux femmes et leur envoie des assassins. Mais Dorbendas est arrivé, lui aussi, dans la tour, et il tue les deux meurtriers. Ensuite il s'offre à faire évader une des femmes, une seule, bien entendu. Sera-ce la mère ou bien la fille? la mère refuse; la fille refuse; mais l'obéissance filiale est là, et Marie sort de la tour avec Dorbendas. Quand la mère est restée seule, le sire de Flavy survient, averti par les cris de l'un des meurtriers assassinés par Dorbendas, et il va lui-même tuer sa femme, lorsqu'une explication, amenée par la vue d'un poignard, change brusquement la situation des deux époux. De cette explication il résulte que le père de Marie n'est autre que Guillaume de Flavy : dans un combat singulier il avait terrassé le capitaine anglais dont il a été question et lui avait enlevé son poignard que la vicomtesse avait dérobé à son tour, la nuit où elle devint mère par un crime.

Tout à coup Marie revient pour mourir avec sa mère, et cette pieuse inspiration lui sauve la vie, car le sire de Flavy avait posté des soldats sur le chemin qu'elle avait pris avec ordre de massacrer tout ce qui se présenterait sans sauf-conduit. Le vicomte, accablé de remords, va se faire tuer par les Anglais.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette froide et incomplète analyse : le drame de M. Rosier est du genre *Tour de Nesle*, ou drame-imbroglio; les incidens, les péripéties s'y succèdent avec une merveilleuse rapidité, s'accumulent et ne laissent au public le temps ni de respirer ni de réfléchir. Disons maintenant que cette pièce est une des plus intéressantes que nous ayons vues depuis longtemps, et qu'elle a fourni à mademoiselle Georges, qui reparaissait après une assez longue absence, l'occasion de déployer toutes les ressources de son beau talent. — Le rôle de Dorbendas est le meilleur de l'ouvrage; il est pétillant d'esprit, et a été joué d'une manière supérieure par Mélingue; profond et énergique, railleur et incisif tour à tour, Mélingue s'est placé par cette création au premier rang. — Mademoiselle Théodorine a été belle de simplicité dans le rôle secondaire de Marie. Quand donc nos dramaturges lui feront-ils une autre *Rita l'Espagnole*?

En somme, *le Manoir de Montlouvier* est, pour la Porte-St-Martin, un grand et légitime succès. C.

Revue de cinq jours.

—

20 FÉVRIER. — Le tremblement de terre du 11 janvier, si désastreux pour la Martinique, n'a produit aucun dommage à la Guadeloupe. Nous voyons avec plaisir, dans le *Journal du Havre*, qu'il en a été de même à la Trinité, à Sainte-Lucie, à la Barbade, à Marie-Galante et à la Dominique.

— Une correspondance de Constantinople, citée per le *Morning Chronicle*, semble indiquer une origine mystérieuse au grand incendie qui vient de dévorer la partie de la résidence impériale à Constantinople. Un firman défend de parler en public de cet incendie. On évalue le dommage causé à 25 millions de francs.

— Par ordonnance du 18 février, M. le baron Méchin, conseiller d'état, ancien préfet du département du Nord, est nommé président de la commission des monnaies et médailles.

— Nous avons reçu hier une bien fâcheuse nouvelle : le paquebot à vapeur *la Ville de Bordeaux*, capitaine Cazendre, faisant le trajet entre Bordeaux et le Havre, vient de se perdre auprès de Royan. Heureusement personne n'a péri.

— On écrit de Constantine, le 27 janvier :

« Constantine se peuple d'Européens; le commerce y prend de l'extension; de grands magasins ont pris la place des chétives échoppes des Arabes. Nous avons maintenant un horloger, un pharmacien, des ouvriers de toute sorte; Constantine marche à grands pas.

» Un cabinet de lecture, établi depuis quelques mois, nous est d'un immense secours.

» Les rues de la ville ont reçu des noms historiques : nous avons les rues Damrémont, Caraman, Combes, Vieux, Potier, Hackett, Cahoreau, etc.; la porte Valée; d'autres rues ont reçu les noms des divers corps qui ont pris part à l'expédition; d'autres enfin ont conservé leurs anciens noms, soit arabes, soit traduits en français; les noms de ces rues sont inscrits sur les murailles.

» Depuis quelques jours on a placé des réverbères près du palais. »

— Les quatre bâtimens composant les galeries de l'exposition des produits des arts et de l'industrie, aux Champs-Élysées, ont en ce moment leur charpente dressée. Trois sont entièrement couverts. Une des grandes galeries est bientôt décorée à l'intérieur et à l'extérieur. Rien n'égale l'activité avec laquelle ces travaux sont poursuivis. Il faut, du reste, qu'ils soient achevés à la fin de mars.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 17 et lundi 18 février 1839, de 4,317 déposans, dont 614 nouveaux, la somme de 582,383 francs.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 624,500 francs.

—ARRAS. —Il y a de singulières destinées ici-bas. Ce qui nous a paru être un effet bizarre des vicissitudes humaines, c'a été de voir hier matin, sur les bancs correctionnels, sous la prévention de vagabondage, le fils d'un général de l'empire, du général Bessières, tué à la bataille de Lutzen. Bessières, qui avait été remis à l'audience d'hier pour justifier de ses moyens d'existence, est venu, par l'exhibition d'un certificat, attester qu'il doit à la générosité de l'empereur, une pension de 250 fr. qui, dit-il lui suffit pour vivre. Cette justification lui a réussi auprès du tribunal, qui l'a acquitté du chef de vagabondage pour lequel il était poursuivi.

---

21. — On écrit de Falmouth, le 14 février :

« Le paquebot *le Penguin* a apporté des nouvelles de Vera-Cruz du 6 janvier, de Tampico du 10 et de la Havane du 18. Les troupes françaises occupent tranquillement le château de Saint-Jean d'Ulloa, et depuis le 5 décembre elles n'ont point inquiété la Vera-Cruz. Quelques troupes mexicaines restées dans la ville ont détruit les tours et enlevé les canons. Toute communication directe avec l'intérieur a été coupée; aucun approvisionnement ne peut entrer. On veut ainsi empêcher les Français de trouver quelque avantage dans l'occupation de la ville, s'ils pensaient à s'y établir, et à entraver l'arrivée des vivres. La ville est déserte : tous les objets précieux en ont été enlevés. Il n'y a plus en ville que 80 à 100 étrangers.

— Le *Journal des Débats* publie une lettre datée de la Nouvelle-Orléans, le 7 janvier, et signée F. Gaillardet, qui transmet quelques détails sur l'arrivée à la Nouvelle-Orléans des négocians français de la Vera-Cruz. Nous avons remarqué entre autres choses dans cette lettre les lignes suivantes :

« Du rapport unanime fait par eux, les négocians français, en ma présence, chez M. Davidet à M. David, il résulte que, peu de jours avant la criminelle tentative des Mexicains, le consul espagnol avait protesté, au nom de son gouvernement, contre les hostilités de notre escadre, et qu'il engageait les Mexicains à la résistance, en leur promettant des secours prochains et assurés de la part de l'Espagne. A l'heure de la conflagration, l'amiral Baudin, qui voulait tout tenter pour amener une conciliation désirable, s'adressa en vain à ce consul espagnol pour l'aider

de son intervention. Cet agent sut se soustraire à toutes les recherches, et attisa le feu au lieu de l'éteindre.

» La conduite du nouveau consul anglais a été totalement opposée à celle de son confrère castillan, et aussi active pour le bien que celle de l'autre l'avait été pour le mal. »

— Les journaux de Madrid du 13 parlent des préparatifs de défense qui se font à Bilbao. On croit cette ville menacée par les troupes de don Carlos. Espartero a quitté Haro avec 8,000 hommes pour se porter, dit-on, contre Tolosa.

— La cour royale de Paris, chambre des mises en accusation, abandonnant sa jurisprudence pour se ranger à celle de la cour de cassation, vient de décider que le meurtre commis en duel constitue un homicide commis avec préméditation, et que celui qui s'en est rendu coupable doit, ainsi que les témoins qui l'assistaient, être renvoyé devant la cour d'assises.

— M. Gouget, ancien commissaire de police, a dérobé, il y a deux mois, dans une vente publique, divers objets de curiosité. L'instruction suivie contre lui, et le débat qui a eu lieu aujourd'hui devant la police correctionnelle, ont constaté que M. Gouget était atteint d'aliénation mentale. Le tribunal, sur les conclusions conformes du ministère public, a prononcé son acquittement.

— La *Madeleine* de Canova a été adjugée à M. Aguado pour la somme de 63,000 fr.

— Hier soir, de dix heures à minuit, les abords du Louvre étaient remplis de peintres qui profitaient du dernier délai pour apporter leurs toiles. Il paraît que la quantité sera grande; nous verrons la qualité au 1er mars.

---

22. — *Bruxelles*, 20 *février*. — La soirée d'hier et la nuit, malgré les plus vives inquiétudes, se sont passées sans trouble; la garnison a été toute la nuit sous les armes, et la garde civique a fourni de nouvelles patrouilles qui ont circulé toute la nuit dans les rues de la capitale.

— C'est le 13 du mois dernier que la reine douairière de Naples a épousé le chevalier de Balzo, colonel du régiment de lanciers de la garde. Par ce mariage le colonel devient le beau-père du roi régnant, de la reine régente d'Espagne, de la princesse Amélie, femme de l'infant don Sébastien, du prince de Capoue. La reine douairière est la fille du roi Charles IV d'Espagne; elle est âgée de 50 ans; elle a eu douze enfans qui sont tous vivans. Ce mariage a eu lieu, dit-on, du consentement du roi qui a nommé le chevalier de Balzo son chambellan.

— La tour de l'église de Beeringen, près Beverloo (Belgique), s'est écroulée le 17 au matin, et a écrasé sous ses débris l'école communale. Treize enfans, qui se trouvaient dans l'enceinte de l'école, ont péri victimes de cette catastrophe; les autres, au nombre d'une quarantaine, étaient heureusement sortis, attirés par la musique d'un régiment. On croit aussi que deux soldats sont sous les décombres de la tour. Le monument comptait cinq siècles d'existence.

— Les travaux de restauration de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois se poursuivent avec activité. Le pignon va être restauré dans son ancienne magnificence; les tourelles et leur galerie de dentelle, les guivres, les goules, les salamandres des gouttières, les croisées ogivales et leurs nervures délicates, les mille colonnettes et leurs chapiteaux fantastiques, taillés, coupés, arrondis, ciselés avec tant d'art, tout est rétabli, refait ou restauré avec un soin et une patience extrêmes.

— Les lettres de Barcelonne du 12 février annoncent qu'un beau navire étranger à trois mâts, chargé de 7,900 fusils, expédiés par les protecteurs de don Carlos dans le Nord, et destinés aux troupes de Cabrera, venait d'être pris, sur la côte de Valence, par les croiseurs espagnols, et conduit dans le port de Barcelonne.

— Les canons de 80 à projectiles creux du colonel Paixhans, et qui portent maintenant son nom dans toute l'Europe, ont fait *leurs premières armes* à St-Jean-d'Ulloa. Tous les capitaines de vaisseau de la flotte s'accordent pour reconnaître la part immense que ces terribles instrumens de destruction ont eue au prompt et complet succès de l'attaque. Les explosions de poudrières, d'effroyables ravages dans les travaux de défense se succédaient avec rapidité, et n'auraient bientôt fait qu'un monceau de ruines du fort d'Ulloa, le Gibraltar de l'Amérique.

— L'*Echo de Rouen* était poursuivi par MM. A. Dumas, A. Royer, hommes de lettres, et Dutacq, gérant du journal *le Siècle*, pour avoir reproduit, sans autorisation, les feuilletons intitulés *le Capitaine Paul* et *la Traite des blancs*. L'affaire s'est présentée hier à l'audience. Sur les conclusions prises dans l'intérêt de l'*Echo* par Me Lenepveu, le tribunal a déclaré lesdits auteurs non recevables dans leurs poursuites, faute d'avoir satisfait au dépôt préalable de leurs œuvres à la bibliothèque nationale, formalité prescrite par l'article 6 de la loi du 19 juillet 1793. Le jugement a été rendu contre MM. A. Dumas, A. Royer et Dutacq, faute de plaider.

— M. Vatout, conseiller-d'état, président du conseil des bâtimens civils, administrateur des monumens publics, est, par une ordonnance en date du 19 février, nommé directeur des monumens publics et historiques.

---

23. — Le *Moniteur belge* du 19 février contient un arrêté royal qui accepte la démission de M. de Mérode, en sa double qualité de ministre d'état et de ministre *ad interim* des finances: il ne reste maintenant que trois ministres en place: MM. de Theux, Willmare et Nothomb.

— Les constructions des bâtimens destinés à l'exposition des produits de l'industrie coûteront au plus 300,000 fr., et non 1,500,000 fr., ainsi qu'on l'a annoncé par erreur.

— Madame la marquise de Montagu, fille du duc d'Ayen, depuis duc de Noailles, et arrière petite-fille du chancelier d'Aguesseau, vient de mourir.

— Ce matin, à six heures et demie, un violent incendie a éclaté à bord du superbe paquebot à vapeur *le Soho*, de Londres, appartenant à la compagnie générale de la navigation par la vapeur, et mouillé sur la rivière à l'entrée des docks de Sainte-Catherine. Malgré les secours les plus prompts et les plus actifs, ce magnifique bateau a été en partie brûlé. On évalue le sinistre à environ 1,000 liv. st. Il n'était pas assuré. On a eu le temps de sauver beaucoup d'effets et de marchandises qu'on a jetés sur la berge. (*Globe*.)

— Parmi les jeunes Arabes envoyés de Constantine en France, au nombre de cinq, pour y faire leur éducation, on signale le fils d'Ali, caïd des Aractas, et le frère du hakem de Constantine. La joie qu'ils éprouvent de partir pour cette France dont ils ont si souvent entendu parler, contrastait d'une manière frappante avec la douleur de leurs parens; il était facile d'y reconnaître qu'en nous accordant une preuve de confiance illimitée, ces derniers accomplissaient aussi un immense sacrifice.

— Dans une prairie hors la porte de Gand, une taupe a ramené à la surface une bague en or, dite à la chevalière, qui excite une grande divergence d'opinions parmi nos antiquaires. Ce bijou porte dans son contour intérieur les noms des trois mages, gravés et émaillés en caractères gothiques, celui de Balthazar en émail noir et les deux autres en blanc. Par dessus se trouve enchâssé un petit os qu'on suppose être une relique.

— Les eaux de la Seine ont considérablement grossi; elles ont haussé de plus de deux pieds depuis hier, il est à craindre que cette crue subite et tout à fait inattendue n'ait occasionné de nombreux sinistres.

— Par ordonnance royale du 15 février, M. le duc de Coigny a été nommé président de la commission spéciale des théâtres royaux et du Conservatoire.

Une autre ordonnance de la même date nomme M. le marquis de Louvois membre de la même commission.

— On vient de commencer le dallage du terre-plain de la place de la Concorde, au milieu duquel sont les deux fontaines et l'obélisque de Luxor.

---

24. — Le général Sckrzynecki part pour Londres ce soir même. Il prévoit les embarras diplomatiques que sa présence ici pourrait entraîner. De nombreux réfugiés polonais l'ont précédé. La plupart des Français attachés aux différentes rédactions de nos journaux ne tarderont pas à sortir également du royaume. MM. Delescluse, rédacteur en chef du *Journal de Charleroi*, et le gérant du *Journal de Namur*, ont reçu l'ordre de quitter la Belgique dans les vingt-quatre heure.

— M. le lieutenant-général Rapatel, qui était revenu en France pour rétablir sa santé gravement altérée par suite de son long séjour en Afrique et le zèle qu'il y a déployé, vient d'être mis en disponibilité.

— Dans son audience d'avant-hier, le tribunal de commerce de la Seine a ordonné la lecture d'un arrêt de la cour royale de Paris, du 3 décembre dernier, qui réhabilite M. Charles-Christian, comte de Montholon, maréchal-de-camp, déclaré en état de faillite par jugement du 31 juillet 1829.

— Un autre paysan du Danube. — Samedi dernier, la reine d'Angleterre faisait une promenade à cheval, accompagnée des personnes de sa suite. Arrivée à Old-Oak-Common, S. M. désira rentrer au palais par la route d'Hanow, mais la pluie étant très forte, on pensa que ce serait assez difficile. On se décida donc, pour abréger la route, à traverser une prairie appartenant à M. Tubbs, magistrat du comté; mais celui-ci refusa la permission, et la reine et sa compagnie furent obligées de faire un long détour pour rentrer. Sur l'observation faite à M. R. Tubbs que c'était à sa souveraine qu'il avait refusé le passage à travers sa prairie, il répondit qu'il n'en savait rien, mais que quand même il l'aurait su, il n'en aurait pas moins agi comme il l'avait fait.

— Une croisière française va être établie dans le voisinage des Açores, en dehors du détroit de Gibraltar, aux environs de Cadix, de Lisbonne, sur toute la côte de Portugal et aux attérages de France. Elle a pour objet de protéger les navires français contre les corsaires mexicains.

— Cent quarante-sept boulangers de Paris et de la banlieue étaient cités devant le tribunal de simple police; le tribunal a reconnu des circonstances atténuantes en faveur de 93. Les autres ont été condamnés ainsi qu'il suit, savoir: à Paris, 18 au maximum de la peine pécuniaire, et 16 en outre à l'emprisonnement, comme étant en état de récidive.

Dans la banlieue, 6 au maximum de la peine pécuniaire, et 12 à l'emprisonnement.

Le Rédacteur en chef, **BERTHET**.

Imp. et Fond. de Félix Locquin et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,

28 FÉVRIER 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 12.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

LES OBSÈQUES

DU

Duc et de la duchesse de Bourgogne.

—

(*La Chambre aux poisons* (1), nouveau roman historique du bibliophile Jacob, nous fournit le fragment dont le titre précède. Cet ouvrage, d'une lecture attachante, d'un intérêt dramatique soutenu, nous reporte aux dernières années du règne de Louis XIV, alors que le grand roi, succombant sous les efforts de l'Europe coalisée contre lui, voyait la fortune l'abandonner au dedans comme au dehors, car au dedans le poison décimait sa famille et laissait tout l'avenir de la monarchie reposer sur la tête d'un enfant de cinq ans, qui fut depuis Louis XV. Cette thèse du poison est celle exploitée par le romancier qui l'explique à sa manière : sans nous porter garant de l'authenticité de la version par lui adoptée, nous pouvons du moins faire cause commune avec lui pour repousser bien loin d'un personnage éminent de cette époque cette infâme accusation d'empoisonnement; nous voulons parler de Philippe d'Orléans, depuis régent pendant la minorité du jeune roi. — Dans l'extrait suivant, le bibliophile Jacob nous fait assister à une partie des menées calomniatrices dirigées contre le prince. Quant à cette Léonora Pacheco dont il est ici question, c'est une jeune Espagnole qui a été aimée du duc d'Orléans, qui a essuyé de sa part un outrage sanglant et qui lui a voué une haine éternelle. Léonora Pacheco est un personnage historique; c'est elle que l'auteur de *la Chambre aux poisons* accuse d'avoir commis tous ces crimes lâches et épouvantables qui vinrent assombrir la fin d'un règne si long et si glorieux.)

(1) 2 vol. in-8°. Chez Victor Mayen, éditeur, quai des Augustins, 21.

Le vendredi 19 février 1712, le convoi qui devait porter à l'abbaye du Val-de-Grâce les cœurs du dauphin et de la dauphine, partit de Versailles à cinq heures et demie. L'évêque de Senlis, qui représentait le grand-aumônier de France, tenait les deux cœurs enfermés dans un vase d'or : à ses côtés, au fond du même carrosse, aux portières, étaient madame la princesse de Condé, madame de Vendôme et mademoiselle de Conti; sur le devant, la duchesse du Lude et le duc du Maine : dans les carrosses de la suite, se trouvaient les menins du dauphin et les dames du palais de la dauphine. Le cortége, qui allait au pas, n'arriva au Val-de-Grâce qu'à minuit et demi, à travers les rues obstruées d'une foule triste et silencieuse, parmi laquelle le nom du duc d'Orléans circulait de bouche en bouche. L'abbesse du Val-de-Grâce, en recevant les cœurs des mains de l'évêque de Senlis, prononça un discours fort convenable, où elle ne fit aucune allusion au genre de mort des princes. Pendant la cérémonie religieuse, qui se prolongea jusqu'à deux heures du matin, on afficha sur les murs extérieurs de l'abbaye un placard diffamatoire, qui fut attaché cette nuit-là aux portes de toutes les églises de Paris et dans plusieurs endroits du château de Versailles. Ce placard, qu'on avait répandu dès la veille autour du Palais-Royal, était ainsi conçu :

« Le dauphin et la dauphine ont été empoisonnés ! La main qui leur donna le poison n'a pas fait de tels coups pour s'y arrêter... La France, dans ses regrets pour un grand prince et une grande princesse, ne doit pas oublier que le sang de l'empoisonneur serait plus agréable aux illustres morts que des larmes et des gémissemens. Mais si cet empoisonneur est, par son rang et sa naissance, à l'abri des lois et de la justice, se contentera-t-il de deux empoisonnemens qui ne font que lui ouvrir le chemin du trône? Il abattra toutes les têtes qui sont destinées à porter la couronne, et il ramassera ensuite cette couronne sur le tombeau de ses victimes. Peuple! le successeur de Louis-le-Grand sera le meurtrier de sa famille ! »

Ce placard, imprimé en gros caractères, et surmonté des attributs de la tragédie, une coupe et un poignard, fut enlevé, avant le jour, par la police de M. d'Argenson; mais il reparut les nuits suivantes, surtout aux environs du Palais-Royal, sans qu'on pût savoir quels en étaient les auteurs. Cet affreux placard se multipliait aussi à Versailles et même à Marly, où le roi le lut [illegible]posé tout fraîchement à l'entrée de sa chambre. Voyer d'Argenson avait beau redoubler d'activité pour parvenir à la source d'une trame si habilement ourdie, il n'obtenait aucune lumière capable de le mettre sur la voie. On lui rapporta seulement que des bourgeois avaient vu

le soir un jeune homme, enveloppé d'un manteau brun, errer dans la rue Saint-Honoré, et laisser sur son passage plusieurs placards collés aux murailles. Mais, à Versailles, c'était une femme voilée et vêtue de deuil, qu'on avait surprise exécutant le même office, et qui disparut avant qu'on pût la rejoindre. Ces placards excitèrent davantage la cour et le peuple à poursuivre d'injures et de malédictions le duc d'Orléans, qui se voyait entièrement abandonné dans son palais, et qui avait besoin de toute sa force d'âme pour se montrer en public, où il était accueilli par des murmures et des gestes d'horreur.

Cependant il alla, dans la journée du lundi 22, donner de l'eau bénite aux corps du dauphin et de la dauphine, qu'on devait conduire à Saint-Denis la nuit même. Depuis le samedi 20, ces deux corps étaient placés sur une estrade dans l'appartement de la dauphine, tout tendu de noir, ainsi que les arcades du vestibule, le grand escalier et la première chambre des gardes, sans autre ornement que des bandes d'écussons qui régnaient de chaque côté de la tenture, jusqu'à la salle où l'on gardait les corps : aumôniers du roi, évêques, menins du dauphin et dames de la dauphine, venaient, à tour de rôle, se ranger en prières à droite et à gauche du catafalque, où veillaient jour et nuit quatre Pères de la Mission, quatre Feuillans et quatre Récollets. Pendant deux jours, tout le monde fut admis indistinctement à visiter cette funèbre exposition, et l'on y vint de Paris et des villes voisines, avec des sentimens de vifs regrets pour les défunts et de plus vive irritation contre l'empoisonneur. Une multitude d'hommes et de femmes, la plupart en deuil, défilaient avec recueillement devant les deux cercueils environnés de cierges et de lampes sépulcrales : ce spectacle mettait des larmes dans tous les yeux, et, par momens, quelque exclamation énergique contre l'auteur de cette double mort se faisait jour entre des rumeurs de pitié et de colère, auxquelles les huissiers n'avaient pas le courage d'imposer silence, parce qu'ils en partageaient le sentiment : il y eut même deux ou trois individus qui, arrivant près de la barrière, au-delà de laquelle le public ne pouvait avancer, s'agenouillèrent tout en pleurs, et prononcèrent d'une voix pleine de sanglots une espèce de requête pour que le duc d'Orléans fût accusé d'empoisonnement et jugé par une cour de justice composée des princes et des ducs et pairs. On se contenta de chasser avec beaucoup d'égards ces agens accusateurs, qui répétaient un rôle, et qui eussent pu fournir des renseignemens sur la ligue secrète acharnée à la perte du duc d'Orléans.

Ce fut bien pis lorsque le duc d'Orléans, accompagné de sa mère, se présenta pour donner l'eau bénite au corps du dauphin : il était seul avec Madame, les princes et princesses ayant rempli ce devoir d'étiquette dès le samedi matin, afin de ne pas se trouver en compagnie du prétendu empoisonneur ; Philippe d'Orléans portait sur ses traits altérés l'empreinte du chagrin qui le consumait, et ses yeux malades, rougis par les larmes amères qu'il avait versées, avaient peine à supporter le jour et la lumière, tellement qu'il les tenait baissés presque constamment, ce qui ajoutait un air de contrainte et d'embarras à son maintien abattu. Une grande foule l'attendait à la grille du château, et quand on vit paraître son carrosse venant de Paris, des cris sinistres éclatèrent de toutes parts, et continuèrent avec plus de fureur lorsqu'il fut descendu dans la cour d'honneur. Il se retourna et fit un pas en avant pour aller droit à cette populace qui criait ; mais sa mère le retint par le bras, et ils entrèrent ensemble sous la voûte, où les reçurent le duc d'Aumont et le marquis de Dangeau à la tête des menins du dauphin. On avait fait évacuer les salles qu'ils devaient traverser jusqu'au lit de parade, et ils ne rencontrèrent sur le passage que des domestiques du dauphin et de la dauphine : exaltés par la douleur d'avoir perdu leurs emplois et leurs gages, ces gens-là ne se continrent plus à la vue de celui qu'ils regardaient comme la cause de leur malheur, et ils lui montraient le poing en proférant les injures les plus atroces à ses oreilles. Le prince ne leva pas la tête et poursuivit jusqu'au bout cette pénible épreuve, tandis que Madame, pénétrée de l'innocence de son fils et de l'indignité des accusateurs, foudroyait ceux-ci d'un regard terrible et majestueux.

— Monseigneur, et vous, madame, dit à demi-voix le duc d'Orléans en secouant le goupillon sur les deux cercueils : je serais bien aise d'être à cette heure dans la condition où vous êtes, car du moins respecterait-on le mort plus que le prince du sang !

Le duc d'Orléans s'étant retiré, avec sa mère qui l'encourageait, dans la chambre où la dauphine était morte, les dames d'honneur et les dames du palais de cette princesse reculèrent à la fois dans l'angle le plus éloigné de la chambre.

Cependant l'évêque de Senlis, assisté des évêques de Montauban, de Tournay et d'Autun, des aumôniers de la cour, et du curé de Versailles, en surplis et en étoles, entonnèrent le psaume *Exsultabunt*, et les Pères de la Mission chantèrent ensuite le *Miserere* : alors vingt gardes-du-corps levèrent les deux cercueils, et quatre autres les deux urnes où étaient renfermées les entrailles. Le marquis de Dangeau avertit le duc d'Orléans et les dames qu'ils pouvaient suivre les corps : le duc d'Orléans marcha le premier, après avoir serré la main de Madame, qui était dispensée par son rang d'accompagner le convoi, et les dames de la dauphine, chuchotant entre elles avec des gestes et des regards indécens, affectèrent de se tenir à distance du prince, qui avait été nommé par le roi pour conduire le deuil. Sur le grand escalier, la musique commença le *De profundis* en faux bourdon, et les tambours des gardes françaises et suisses, qui étaient sous les armes, battirent de sourds roulemens, pendant qu'on plaçait les cercueils et les urnes sur le char mortuaire. Puis, le cortége se mit en mouvement au son des cloches.

Ce cortége était précédé de cent pauvres habillés d'une longue cape grise et claire, plissée, avec un capuchon et une ceinture, ayant chacun à la main un flambeau. Une compagnie des gardes-du-corps, cent vingt gentilshommes choisis dans les deux compagnies des mousquetaires, et les compagnies entières des gendarmes et des chevau-légers, tous à cheval et en habits d'ordonnance, avec des flambeaux, défilaient devant les carrosses de deuil, attelés de huit chevaux, ceux du duc d'Orléans, du dauphin et de la dauphine, suivis de leurs valets de pied portant des torches. Les cinq carrosses de la dauphine étaient occupés par les dames de sa maison et par cinq princesses, la duchesse de Bourbon, la duchesse de Vendôme, mademoiselle de Conti, mademoiselle de la Roche-sur-Yon, et la grande Duchesse. Le duc d'Orléans était seul, avec le marquis de La Fare et le comte d'Etampes, son second capitaine des gardes, dans son carrosse, qui, par un hasard singulier, ou par une méchanceté calculée, se trouvait en quelque sorte séparé du cortége, tant les carrosses suivans laissaient d'intervalle entre eux et lui, intervalle qu'envahit bientôt une populace en haillons, avec des cris et des insultes à la bouche. Les pages du dauphin et de la dauphine venaient après les valets de pied, avant le roi d'armes et les hérauts d'armes, qui menaient le char, lourde machine drapée en velours noir à ornemens d'argent, et traînée par huit chevaux caparaçonnés. Quatre aumôniers en rochet, manteau et bonnet carré, escortaient à cheval les corps, en tenant les cordons du poële noir, sur lequel brillait un autre poële de drap d'or, aux armes de France et de Savoie. Derrière ce char, des carrosses, des pages, des valets et des gardes arrêtaient un torrent de peuple qui se pressait tumultueusement pour voir quelque chose du cortége et de l'enterrement. La route de Versailles à Paris était bordée de curieux, que la nuit, la pluie et le froid n'avaient pas empêchés d'attendre à la même place depuis plusieurs heures. Partout, des cris injurieux s'élevaient à l'apparition du carrosse du duc d'Orléans, qui restait au fond, la figure cachée dans son mouchoir. Il n'avait pas l'air d'entendre ces cris, qui augmentaient de fureur à mesure qu'on approchait de Paris, et qui ne rencontraient aucune opposition de la part des commissaires chargés de la police du convoi. Le comte d'Etampes semblait mal à l'aise et ne disait mot ; mais le marquis de La Fare se prononçait énergiquement contre l'insolence des perturbateurs, et contre l'imprévoyance ou la tolérance coupable des maîtres de cérémonies, qui auraient pu si aisément faire cesser le scandale.

Monseigneur, dit-il pour la vingtième fois, permettez-moi de mettre pied à terre, et de sommer M. le marquis de Dangeau, qui a la police générale des obsèques, de faire taire ces criards soudoyés par vos ennemis ?

— Non, La Fare, répondit le duc d'Orléans en montrant son visage sillonné de larmes ; ce ne serait pas me disculper et m'absoudre, que de fermer la bouche à ces gens qui ne savent que ce qu'on leur a appris et qui ne font que ce que l'on leur a payé.

— Voilà ce qui m'indigne, monseigneur ! repartit La Fare ; moi qui suis votre capitaine des gardes, je ne dois pas souffrir...

— Ces clameurs ne m'ôtent pas une minute de vie, interrompit le prince, et si j'usais de violence pour obtenir qu'on me respectât, on crierait moins, sans doute, mais on gloserait davantage sur mon compte ; n'est-ce pas, monsieur d'Etampes ?

— Monseigneur, êtes-vous sûr que ce soit

contre vous qu'on crie de la sorte ? objecta timidement le second capitaine des gardes.

— J'en voudrais pouvoir douter, monsieur ; mais je ne saurais me méprendre sur mon nom, qu'on répète de façon assez malhonnête. Je me console en pensant que Madame n'est point là !

— Je suis certain, monseigneur, dit La Fare, que cette rumeur cesserait aussitôt, si je tirais l'épée contre cette canaille !

— Gardez-vous-en bien, La Fare ! s'écria le prince en l'arrêtant et en lui touchant dans la main avec reconnaissance ; on m'accuserait d'un nouveau meurtre, et l'on me peindrait au roi comme l'assassin de son peuple !.... C'est la première fois que je comprends la douceur de la religion pour les affligés et les opprimés, qui vont chercher la justice là-haut, ne la trouvant pas ici-bas !

Le convoi n'arriva que vers deux heures et demie du matin à Paris, où il entra par la porte Saint-Honoré, pour se rendre à l'abbaye de St-Denis, en suivant la rue Saint-Honoré dans toute sa longueur, jusqu'à la rue Saint-Denis, par laquelle il devait sortir de la ville. Le lieutenant de police, à qui appartenait le droit de maintenir la tranquillité de Paris, avait pris toutes les précautions nécessaires, sans empiéter sur la police spéciale du convoi, que le marquis de Dangeau ne s'était pas soucié d'organiser de manière que le duc d'Orléans fût à l'abri de toute insulte. Néanmoins, malgré les escouades du guet parcourant les rues, malgré les lanternes allumées de distance en distance, et malgré les réglemens sévères publiés à son de trompe pour empêcher les réunions des gens mal intentionnés, il y avait, sur les places et dans les carrefours, des groupes d'hommes à moitié ivres qui vociféraient contre le duc d'Orléans, et qui se reformaient sans cesse en masse, aussitôt après que le guet les avait dispersés. Ces sourdes rumeurs, qui annoncent une émeute populaire, avaient depuis la veille circulé dans les quartiers que le cortége allait parcourir, et les marchands, inquiets du pillage, s'étaient promis de faire bonne garde dans leurs boutiques.

Les Feuillans, les Capucins et les Quinze-Vingts de la rue Saint-Honoré se présentèrent processionnellement, croix et bannière en tête, au moment où le convoi passa vis-à-vis de leur couvent, et psalmodièrent un *De profundis* devant les corps. Le clergé de chaque église qui se trouvait sur le passage des corps leur rendit mêmes honneurs, les cloches tintant à la fois dans tous les clochers de Paris, et le bourdon de Notre-Dame dominant cet immense glas funéraire. Les fenêtres des maisons étaient encombrées de spectateurs, et la foule bordait d'une haie épaisse et mouvante toute la route que tiendrait le cortége jusqu'à sa destination. Mais vainement le lieutenant de police courait à cheval, avec ses émissaires, en avant et sur les flancs de la colonne qui se développait avec une solennelle lenteur; vainement il chassait à coups de houssine les provocateurs de trouble, qui cherchaient à soulever la multitude par des allocutions incendiaires; vainement il se dirigeait sur tous les points où commençait un tumulte et où se formait un rassemblement hostile : les cris et les injures accueillaient à chaque pas le carrosse du duc d'Orléans, et à l'entrée des rues transversales, des hommes hideux lui jetaient de la boue, des pierres et des tessons de bouteilles, qui blessèrent le cocher et les laquais. Ces vociférations farouches redoublèrent à l'approche du Palais-Royal, ainsi que la grêle de projectiles qui souillèrent la voiture et brisèrent les glaces. La marche du convoi fut tout à coup interrompue au coin de la rue Richelieu, par l'irruption d'une bande de séditieux qui, armés de bâtons et de torches, poussaient des cris de mort contre le prince ; mais le lieutenant de police accourut dans la bagarre, et ordonna aux soldats du guet de mettre l'épée à la main pour charger sur ces malfaiteurs, qui s'enfuirent à toutes jambes.

— C'en est trop, monseigneur ! s'écria La Fare, qui s'efforça d'ouvrir la portière du carrosse sans y parvenir, à cause de la proéminence incommode de son ventre : je veux couper les oreilles à ces misérables !

— Je vous prie, je vous commande de demeurer, dit le duc d'Orléans, qui partageait pourtant l'indignation de son capitaine des gardes, et qui serrait dans sa main la poignée de son épée : quand vous leur couperiez les oreilles, joueraient-ils moins de la langue ?

— Monseigneur, si vous souffrez qu'on vous outrage et qu'on vous menace ainsi en ma présence, je ne le puis souffrir, moi ! Je sais quels sont les devoirs de ma charge, et je veux les remplir, s'il vous plaît, malgré vous.

— Non, La Fare ; ce serait déshonorer votre épée, que de vous en servir contre de pareilles gens !

— Cependant, monseigneur, en cas qu'on leur donne toute licence d'agir, ils vous déchireront en lambeaux !

— Dès que je croirai ma vie en danger, je me résignerai peut-être à la défendre, parce que j'en ai besoin pour obtenir une éclatante justification ; mais j'espère que M. le lieutenant de police nous épargnera cet ennui.

— Voici le Palais-Royal, monseigneur : ne voulez-vous pas y descendre ? vous y seriez du moins en sûreté !

— Que me proposez-vous, monsieur ? n'est-ce pas le fait d'un ennemi, que de me conseiller une lâcheté ? Quoi ! j'aurais l'air de fuir et de me cacher ! Bien plus, je serais indigne de l'honneur que m'a fait le roi en me nommant pour accompagner le corps de son petit-fils ! Ah ! monsieur, j'aimerais mieux mourir cent fois que de quitter mon poste !

— Accordez-moi seulement, monseigneur, de requérir quelques uns de vos serviteurs pour qu'ils fassent escorte à votre carrosse ? Il y a des gens armés dans cette tourbe, et si l'on entreprenait sur votre personne... M. d'Etampes, aidez-moi donc à déterminer son altesse royale à ces raisons de prudence ! Vous semblez étranger à tout ce qui se passe, pour Dieu !

— Eh ! monsieur, si vous le trouvez bon, j'attendrai les ordres de son altesse royale ! repartit le comte d'Etampes.

On ouvrit brusquement la portière, et le marquis de La Fare, qui s'imagina que c'était une attaque dirigée contre le duc d'Orléans, se jetait au devant de celui-ci, afin de lui faire un rempart de son propre corps, lorsqu'il reconnut le lieutenant de police, qui avait mis pied à terre après la dispersion des agresseurs. Le prince était si accablé de chagrin, qu'il n'ôta pas son mouchoir de ses yeux pour voir qui se présentait à la portière, et il ne se fût pas bougé davantage, avec la certitude de recevoir un coup de poignard. La voix de M. Voyer d'Argenson le fit sortir de cette sombre et insouciante disposition d'esprit ; car M. d'Argenson était un des rares amis sur lesquels il pouvait compter, et son intérêt devait être [illegible] à la communication verbale que venait lui faire le lieutenant de police en personne, au milieu de la pompe funèbre et sous tant de regards inquisiteurs.

— Monseigneur, puis-je parler ? dit ce magistrat en désignant d'un coup d'œil le comte d'Etampes, qui méditait tout bas de se défaire de sa charge avant que le duc d'Orléans fût mis en accusation.

— Parlez, monsieur ! répondit le prince en redevenant calme par l'empire qu'il exerçait sur lui-même. Je n'ai rien à dissimuler, et je serais fort offensé qu'on crût que je fais mystère de quelque chose.

— Eh bien ! monseigneur, si vous n'avez rien à craindre d'un procès, comme je n'en doute pas pour ma part, je vais faire saisir les meneurs de cette émeute, et nous connaîtrons enfin de quel côté souffle ce mauvais vent.

— Ah ! monsieur, vous me rendrez un incomparable service, en arrêtant un des chefs de ce complot, sans lui faire aucun mal.

— Je n'ai pas voulu prendre sur moi d'exécuter cette arrestation, avant d'avoir l'assentiment de votre altesse royale.

— N'étiez-vous point assuré d'avance, monsieur, de me faire plaisir, en remontant à l'origine de ces étranges bruits ?

Je sais, monseigneur, combien ces bruits sont faux et odieux ; mais je sais aussi qu'on ne doit jamais s'exposer à contrarier, par un bon office maladroit, les personnes qu'on a le plus à cœur de servir. Ainsi, vous ne prévoyez nul inconvénient à ce que je m'empare des plus turbulens, pour les livrer aux juges-enquêteurs du Châtelet ?

— Hé ! quel inconvénient, monsieur ? Ce que nous désirons tous, ce me semble, c'est que la justice informe et fasse son devoir.

— Je ne tarderai guère, en ce cas, à capturer deux ou trois des plus forcenés, et la question les forcera bien de tout dire.

— Je serais curieux toutefois de les interroger le premier... Faites enfermer, je vous prie, au Palais-Royal ceux que vous [illegible] mon retour seulement. Après que je les aurai questionnés moi-même, en usant de douceur plutôt que de violence, on les conduira aux prisons du Châtelet [illegible]. C'est [illegible] monsieur, et vous n'obligerez pas un ingrat.

Le cortége [illegible] le lieutenant de police [illegible] de nouveaux cris de [illegible] contre le duc d'Orléans, accompagnés d'une nouvelle [illegible] Royal et [illegible] dans le [illegible]

mesure de vigueur imposa aux malveillans, et les empêcha de troubler l'ordre du convoi par des tentatives de violence qui seraient rudement réprimées par le guet. Les cris seuls continuèrent de loin en loin, sans aucune autre démonstration hostile, et le duc d'Orléans put entendre qu'on le maudissait tout haut, en lui souhaitant mille morts. Dans le quartier des Halles surtout, l'exaspération des habitans était au comble, et si les agitateurs se fussent adressés de préférence à cette partie de la population, le prince, à qui l'on imputait le double empoisonnement du dauphin et de la dauphine, aurait été sans doute sacrifié à la vengeance de ces deux victimes. Il y eut des marchandes de poisson qui s'approchèrent, le couteau à la main, de la voiture du duc d'Orléans, en vomissant d'horribles imprécations contre lui. On vit alors combien le dauphin était aimé parmi les basses classes, qui avaient le plus à souffrir des malheurs de la guerre et des charges de l'état.

Dès qu'on aperçut de Saint-Denis les premiers flambeaux, le bourdon de l'abbaye sonna pour convoquer le clergé des paroisses et les communautés d'hommes, qui se rangèrent à la suite des religieux de l'abbaye, et allèrent à la rencontre des corps. La jonction des deux cortéges, aux chants des psaumes, n'interrompit pas la marche du convoi, qui défila sur la place abbatiale, entre des compagnies de gardes françaises et suisses, qui l'attendaient sous les armes. Le duc d'Orléans fut introduit dans le chœur de l'église tendue de noir, tandis que le prieur de Saint-Denis recevait à la porte les deux cercueils, devant lesquels on prononça plusieurs harangues; ensuite, on les transporta dans la nef, sur deux tables entourées de cinq douzaines de cierges et sous un riche baldaquin qui descendait de la voûte. Les princesses, les dames et les personnes notables du convoi se placèrent dans le chœur, les autres restèrent dans la nef et les bas côtés; l'évêque de Senlis et le prieur de l'abbaye jetèrent l'eau bénite et encensèrent les corps. Il était huit heures, lorsqu'on suspendit les offices pendant une demi-heure, avant de commencer la grand'messe. Tout le monde se plaignait du froid et de la fatigue; car, depuis quinze heures, on n'avait pas eu de repos. Le duc d'Orléans semblait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, et plusieurs fois les maîtres de cérémonies, MM. Dreux et Desgranges, furent obligés de répéter, en haussant la voix, comment il devait se conduire pour observer l'étiquette dans l'ordonnance des obsèques. Il paraissait absorbé, anéanti dans une idée fixe, et les pleurs qui s'échappaient de ses yeux malgré lui furent attribués à l'effet des remords; mais ses prétendus remords ne firent qu'ajouter à l'horreur qu'inspirait l'empoisonnement de la famille royale.

Le duc d'Orléans, se voyant en butte à cette unanimité d'affreux soupçons qu'il ne pouvait détruire, fut sur le point de demander un miracle à Dieu, qui ne manquerait pas de se prononcer en faveur de l'innocent, et il sentit, pour la première fois de sa vie, un élan de son cœur vers la religion capable de le défendre et de le consoler: il s'agenouilla donc avec des sentimens de foi et de ferveur qui ne durèrent pas longtemps, car il entendit derrière lui deux courtisans qui l'accusaient presque tout haut, vis-à-vis de l'image de Dieu qu'il implorait comme un infaillible appui. Ce fut alors de sa part un amer reproche contre la Providence qui ne venait pas à son aide et qui semblait complice de ses ennemis: il se taxa de faiblesse pour avoir espéré une intervention divine dans une conjecture difficile, où il ne devait compter que sur lui-même, sur son bon droit et sa force d'âme. Il était impatient de retourner à Paris et de faire jaillir la lumière dans ce ténébreux complot, en interrogeant les individus arrêtés par la police de M. d'Argenson. Enfin, on acheva la grand'messe vers dix heures du matin, et au lieu d'accepter la collation que le prieur de l'abbaye avait fait préparer dans la salle du chapitre, suivant l'usage, pour les principaux personnages du convoi, il prétexta un malaise subit, qui fut encore interprété dans le sens des remords qu'on lui supposait, et il remonta dans son carrosse, au milieu des mêmes injures qui l'avaient accompagné par tout le chemin. Le cocher avait ordre de ne pas ménager ses chevaux, et les gens qui rencontraient sur la route cette voiture de deuil, roulant avec autant de rapidité qu'un équipage de chasse, se demandaient entre eux la cause de ce scandale. A onze heures, le duc d'Orléans rentrait au Palais-Royal.

— Je n'ai fait saisir qu'un seul quidam qui distribuait de l'argent à la populace pour l'exciter contre votre altesse royale, lui dit le lieutenant de police, qui s'était établi dans le Palais-Royal afin de le préserver du pillage et de l'incendie.

— Je vous en remercie, monsieur, répondit le prince: nous saurons peut-être d'où proviennent ces distributions d'argent?

— J'entrevois là-dessous, monseigneur, quelque terrible mystère, repartit M. d'Argenson prenant un air et un ton confidentiels; j'en suis effrayé moi-même, et je soupçonne qu'il vaudrait mieux relâcher cet homme, sans tirer de lui son secret.

— Hé! pourquoi, monsieur? voulez-vous que je fournisse, par cette clémence coupable envers moi-même, de nouvelles armes à mes calomniateurs? On dirait que j'ai fait mettre en liberté cet homme parce qu'il m'eût compromis dans un procès où je serais naturellement en cause! on dirait que j'ai empoisonné cet homme, s'il ne se retrouvait pas!

— J'entends bien ces raisons, monseigneur, et j'y veux condescendre; mais que résultera-t-il de la découverte que vous pourriez faire des auteurs de la cabale qui vous poursuit, si ce sont des personnes placées fort avant dans l'esprit du roi?

— Qu'importe, monsieur? ces personnes ne méritent-elles pas de subir les conséquences de leur mauvaise action?

— Assurément, monseigneur, et je me réjouirais qu'il en fût ainsi; mais quel crédit aurez-vous pour accuser ces personnes?...

— Je ne les accuserai pas, monsieur; mais je laisserai ce soin au parlement, où toute indépendance, tout amour de la vérité, tout zèle pour la justice ne sont pas encore éteints, je l'espère, bien que M. de Mesme en soit aujourd'hui le premier président... Enfin, j'aurai fait ce que l'honneur m'ordonne, et le reste à la grâce du sort!

— Soit, monseigneur. Je vous ai objecté ceci, parce que je crois deviner les ressorts de cette intrigue, et que la partie ne serait pas égale, si vous en veniez à une lutte ouverte avec les personnes que j'imagine. Songez-y encore, pour n'avoir pas à vous en repentir: d'accusé, ne devenez pas accusateur sans tenir en main les preuves matérielles du fait?

— Où est l'homme que vous avez pris? je l'interrogerai seul à seul; puis, vous le menerez vous-même au Châtelet.

— Eh bien! monseigneur, vous me ferez avertir quand vous aurez fini cet interrogatoire, que je souhaite profitable à vos intérêts. Mais, à vous parler net, je crains que vous n'ayez pas bon marché de ce garçon, qui a refusé de me répondre.

— Vous l'avez sans doute effrayé en le menaçant!..... J'ai tant à cœur de le faire parler, que je lui promettrai tout, excepté son pardon.

— Enfin, monseigneur, je fais des vœux pour qu'il parle et pour qu'il vous justifie des atrocités qu'on débite contre vous!

Le lieutenant de police n'accompagna pas le duc d'Orléans auprès du prisonnier; il connaissait trop bien l'effet de son effroyable visage sur les couvables pour vouloir paralyser les bons résultats que le prince espérait de sa figure bienveillante et persuasive: il dirigea en personne plusieurs patrouilles du guet aux alentours du Palais-Royal, afin d'écarter de nouveaux rassemblemens, qui se proposaient d'opérer la délivrance du jeune homme arrêté dans la nuit, et livré comme une victime expiatoire à la merci du duc d'Orléans. Celui-ci était entré dans un petit vestibule qui précédait le corps-de-garde: un sergent de police le suivait pour l'introduire: il ouvrit la porte, et le prince entra seul, en lui recommandant de se tenir prêt à venir au premier appel.

Le corps-de-garde, éclairé par une seule fenêtre basse garnie d'épais barreaux de fer, qui en faisaient presque une prison, ne recevait qu'un jour terne et douteux, auquel la vue avait peine à s'accoutumer de prime-abord. Le duc d'Orléans, qui était plus mal servi qu'un autre par ses yeux affaiblis, ne distingua pas du premier coup d'œil l'individu qu'il s'apprêtait à interroger, et il crut que les parties intéressées avaient favorisé la fuite de leur agent. Mais, en avançant vers l'extrémité obscure de cette salle, il aperçut dans un coin une masse inanimée, qui avait quelque apparence de forme humaine. Il ne fut retenu par aucune défiance, et, allant, d'un pas ferme, droit au prisonnier, qu'il supposait endormi, il le secoua légèrement par la manche, et l'appela doucement. Sa voix produisit une telle impression sur cet individu en prières, qu'un cri de stupeur et un tremblement convulsif furent les seuls signes de vie que donna l'inconnu, qu'il pressait en vain de questions réitérées.

— C'est donc vous qu'on a vu répandant de l'argent parmi le peuple et l'excitant à la révolte? lui disait-il avec un accent de reproche affectueux et touchant. C'est donc vous qui engagiez la foule à me mettre en pièces, pour mieux célébrer ces lamentables funérailles? C'est donc

vous qui m'accusiez hautement d'avoir commis deux crimes dignes de la potence.

Mais le duc d'Orléans n'obtenait pas de réponse, et le prisonnier, qu'il interrogeait avec beaucoup de bonté et de patience, se taisait obstinément : on l'entendait néanmoins soupirer en murmurant des oraisons. Après bien des tentatives inutiles pour tirer de lui une parole distincte, le prince le saisit par le collet, et, le soulevant de terre plus aisément qu'on ne devait s'y attendre, l'entraîna jusqu'à la fenêtre pour l'examiner en face. C'était un tout jeune garçon affublé d'un sarreau de toile bleue et coiffé d'un bonnet de laine rouge, comme un charretier; mais ses pieds chaussés de bottines de fourrure élégantes, ses mains déliées et plus blanches que celles du plus raffiné courtisan, et ce qu'on apercevait de sa figure couverte de ses mains, démentaient complétement les prétentions de ce costume populaire, qui n'avait jamais convenu à une personne si parfumée et si délicate. Les soupçons du duc d'Orléans ne tardèrent pas à se confirmer, lorsqu'il fut parvenu à faire tomber le masque que cette personne se faisait avec ses doigts, et quand il entrevit un charmant visage à la peau lisse, aux contours arrondis et aux linéamens gracieux : c'était une femme; et, dès qu'il eut été comme ébloui du regard qu'elle lui lança, regard embrasé de tous les feux de la colère et de l'amour, il reconnut Léonora Pacheco. P.-L. Jacob, Bibliophile.

Deux mariages de raison (1).

—

Le comte de Céran se rendit un matin au château des Tuileries afin d'être présenté à sa majesté Charles X; Eléonore de Céran, aussitôt après le départ de son père, courut s'enfermer dans son boudoir, et écrivit à la hâte la lettre suivante :

Ma bonne Pauline,

Quand donc quitteras-tu ta vilaine ville d'Orléans pour venir habiter Paris? je m'ennuie loin de toi, et chaque jour je regrette le temps que nous avons passé ensemble dans notre pensionnat de Fontenay-aux-Roses; nous étions si heureuses alors! aucune triste pensée ne troublait notre existence : notre âme, qu'aucune désillusion n'avait ternie, était calme et sans désirs; le soir, quand le soleil se couchait derrière les feuillages des grands arbres de notre jardin, nous allions nous placer sous le berceau de dalhias que nous avions plantés au printemps, et nous respirions la brise qui passait sur notre visage et se jouait dans nos cheveux. Heureux temps de charmante insouciance, et de paix profonde! toutes nos peines, tous nos chagrins n'allaient pas au delà d'une promenade dont nous étions privées; et encore, trouvions-nous une ample compensation à notre colère d'un instant dans les petites vengeances que nous exercions sur cette laide et maussade créature de sous-maîtresse, tu sais? celle qui nous punissait toujours. Oh! mes blanches marguerites, mes belles roses primevères, mes suaves pois de senteur, que je voudrais vous effeuiller encore! Oh! que je voudrais aussi vous voir étinceler, mes lumineuses étoiles que je comptais, — assise à ma fenêtre, — dans le ciel!

Je te semble enfant, n'est-ce pas, amie chère, de m'en venir à dix-neuf ans regretter mes années enfuies? tu ne comprends point qu'entourée de luxe, fêtée, recherchée, jolie, — il faut bien le croire, puisque chacun le répète, — je ne me trouve pas heureuse? Non, je ne le suis pas, et je ne le serai jamais; un moment j'ai cru au bonheur, rien qu'un moment! — celui qui me l'avait fait espérer est parti, mon cœur l'a suivi, et mon bonheur aussi; — que t'apprendrais-je de plus? son nom, je l'ignore; seulement je sais qu'à défaut de richesses et de titres, le ciel lui a donné la bonté et la beauté en partage. Te raconterai-je comment je l'ai rencontré? oui, je veux te l'apprendre, car je te parlerai *de lui* plus longtemps; de lui, comme nous sommes fières nous autres jeunes filles de prononcer ces mots! deux mots bien simples, bien vulgaires, bien indifférens, n'est-ce pas? — mais que notre amour poétise. — Pendant que tous les jeunes gens couraient à la danse ou se plaçaient devant les tables de jeu, — lui, isolé de tous, fatigué peut-être des bruyans plaisirs qui l'entouraient, — il s'était réfugié dans le coin le plus obscur du salon, et là, ses regards se promenaient sur toute la foule; quels regards! quelle expression de tristesse et de grandeur dans ses yeux, comme il semblait dominer ce tourbillon de monde qui s'agitait à quelques pas de lui! — et pourtant, que de douceur sur son visage, que de grâce dans chacun de ses mouvemens! Vingt autres dans ce bal étaient assurément plus beaux que lui, mais lui seul possédait cette beauté d'ensemble qui étonne et force à regarder; vingt autres sans contredit avaient plus d'élégance dans les manières et plus de recherche exquise dans les vêtemens; mais son élégance de vêtemens et de manières n'appartenait qu'à lui seul. J'étais assise près de ma tante, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur lui; je ne sais ce que j'éprouvai, mais involontairement je me sentis fascinée par son regard; je voulus me lever et me mêler aux quadrilles, en ce moment il me regarda, et je demeurai à ma place, j'avais peur tout à la fois, et j'étais dans la béatitude : je me laissai enfin aller au charme indicible qui m'entraînait, et j'osai de nouveau poser mes yeux sur lui; les siens ne m'avaient pas quittée, et cependant je ne tremblais plus. Une extase inconnue inonda pour ainsi dire mon âme; je ne respirais pas, je ne pensais pas, ma vie n'était plus à moi, elle était passée toute en lui.

Combien de temps je demeurai ainsi, je l'ignore moi-même, mais ce temps fut le mieux rempli de mon existence; si cette extase ne dura que quelques minutes, que d'années je vécus en si peu d'instans!

Mon père me rejoignit alors et me dit que sa voiture nous attendait; je me levai machinalement, et machinalement je le suivis. Cependant, avant de sortir du salon, je tournai une dernière fois mes yeux vers la fenêtre et je l'aperçus encore; il me sembla que son regard était bien chagrin, bien triste; j'essayai de lui sourire, mais je ne le pus, car j'avais envie de pleurer; il baissa la tête en signe d'adieu, et ce fut tout; mon père m'emmena.

Toute la nuit je songeai à ce jeune homme.

Trois jours après, ma tante vint m'embrasser : j'eus le courage de lui demander si elle le connaissait, elle me répondit qu'il lui avait été présenté par une de ses amies, qu'il se destinait au barreau et devait être, depuis deux jours, reparti pour son pays.

Ce fut tout ce que j'appris.

Je ne te retracerai point combien j'ai souffert depuis ce bal; j'ai toujours devant les yeux le beau et pâle visage de ce jeune homme, je le vois incliner la tête pour me dire adieu; si tu savais combien je l'aime, tu aurais pitié de moi, car j'aime sans espérance, car jamais nous ne nous rencontrons, car je suis promise à un autre, *à un autre!* ces mots-là me font mal à prononcer.

Encore, si j'avais entendu le son de sa voix!

Ah! n'aime jamais, ou n'aime pas comme moi, du moins.

En ce moment on frappa légèrement à la porte du boudoir; mademoiselle de Céran se hâta de cacher dans son sein la lettre qu'elle écrivait à son amie, puis elle alla ouvrir.

Le comte de Céran entra.

— Comment, déjà? lui dit Eléonore.

— Oui, répondit le comte, ma présentation au roi est ajournée, je viens te prévenir que ce soir nous partons pour la campagne, et t'apporter cette lettre qui, si je ne me trompe, t'est adressée par mademoiselle Pauline de Launay.

— De Pauline! s'écria Eléonore : et que m'écrit-elle?

— Cette fois, je ne l'ai pas lue, répondit le comte : je me souviens que l'on m'a accusé dernièrement d'indiscrétion, et je veux me mettre à l'abri de pareils reproches.

— Oh! mon père, interrompit Eléonore avec douceur.

Le comte lui tendit la main en souriant.

— Je te laisse en tête-à-tête avec tes secrets, répliqua-t-il; à condition cependant que tu ne resteras pas trop longtemps avec eux.

Demeurée seule, Eléonore ouvrit la lettre et la lut.

Ma bonne amie,

C'est bien mal à toi, sais-tu, de ne pas m'écrire le plus petit mot; tu m'as oubliée sans doute au milieu de ton beau Paris et de tes belles fêtes; si cela était, je t'en voudrais beaucoup, et pourtant je te pardonnerais; qu'as-tu besoin de t'occuper d'une pauvre habitante de province? et puis, que lui diras-tu qu'elle puisse comprendre? et si tu lui écrivais, que te répondrait-elle qui pût te distraire une minute? Oui, c'est bien mal, Eléonore, de ne pas avoir trouvé, depuis bientôt six grands mois, un quart d'heure de souvenir à donner à celle que tu nommais autrefois ta chère Pauline : oui, c'est très mal, car si vous n'avez pas besoin d'elle, elle a besoin de vous, elle qui se meurt d'ennui au fond d'une triste province; ne crains rien, je vais essuyer les larmes qui coulent de mes yeux et je ne te gronderai pas plus longtemps; — oui, vilaine que tu es, j'ai besoin de toi, de tes lettres, de ton affection. Que tu es donc heureuse d'habiter Paris, d'être belle, riche et noble! Il y a trois ans, quand nous nous promenions ensemble, je ne

(1) Deuxième extrait de *Folles Amours*, joli roman de M. Alphonse Brot, que vient de publier l'éditeur Souverain, rue des Beaux-Arts, 5. *Folles Amours* obtiendra, nous n'en doutons pas, un grand succès.

songeais à rien de tout cela ; je ne pensais pas qu'une comtesse valut mieux qu'une femme sans naissance, tandis qu'aujourd'hui... Mais à quoi me servirait de me plaindre ? si je continue, je vais t'ennuyer, et tu jetteras ma lettre sans la lire, oh ! je t'en prie, parcours-la au moins, et réponds moi que tu me trouves bien malheureuse.

D'abord, ma chère amie, je t'apprendrai que mon père veut me marier ; j'ai vu, il y a huit jours, mon prétendu et je le déteste depuis huit jours vingt fois plus que je ne le détestais avant de le connaître : — ce n'est pas que mon fiancé soit mal, au contraire, — monsieur Firmin est ce que l'on appelle vulgairement dans nos petites villes un homme superbe ; figure-toi un beau garçon de cinq pieds et demi, possédant de beaux et de grands cheveux noirs, et des yeux qu'il est presque impossible de regarder en face, tant ils ont de vivacité et d'éclat ; ajoute à cela une tournure élégante, l'usage du monde et une voix la plus douce que j'aie entendue ; j'oubliais de te dire que mon futur passe pour un avocat de talent, et que chez nous chacun raffole de lui, eh bien ! moi je le hais, à cause de tous ces avantages, et si je suis condamnée à l'épouser, j'en mourrai. Depuis l'âge de raison, j'ai toujours ressenti une aversion pour ces hommes destinés à devenir plutôt les défenseurs des femmes que leurs époux ; — tu le sais, de tout temps je me suis déclarée l'ennemie du despotisme, et avec le mari qu'on me destine, je vivrais sous une tutelle continuelle ; — je n'aime point la force dans un homme, je veux consacrer ma vie à mon époux, je veux l'entourer de soins, de caresses, enfin je veux qu'il me doive son bonheur et non pas lui devoir le mien.

Monsieur Firmin est trop bel homme pour que je puisse l'aimer ; imagine-toi donc un amant de cinq pieds et demi qui se jette à vos genoux, vrai, c'est ridicule ! un homme ainsi fait doit exiger tout de sa femme et non pas la supplier ; oh ! l'on me tuera, mais je ne l'épouserai pas. Lorsque mon père me l'a présenté, à peine s'il m'a regardée ; ma mère m'a assuré que c'était timidité de sa part, moi je soutiens que c'est fatuité ; il me croit trop heureuse de l'épouser, peut-être.

Mais c'est trop longtemps t'entretenir *de lui*, avec toi je puis parler *d'un autre*, d'un autre ! quelles douces paroles ; je ne connais pas de mots plus harmonieux dans notre langage, pas de termes qui traduisent mieux l'amour que nous portons à un homme ; comprends-tu comme ce mot *lui* exprime le mépris, la colère, et comme *l'autre* trahit bien notre affection la plus secrète ? ah ! si tu l'avais vu aussi, l'autre, combien tu l'aimerais ! — il y a quatre mois environ qu'il s'est offert à mes regards, et trois mois qu'il est parti pour ne plus revenir, il occupe matin et soir ma pensée ; quand je m'éveille, je prononce son nom, son doux nom : Arthur ; et quand je m'endors, je ferme les yeux en lui souriant : mais aussi c'était bien l'homme que tout enfant j'avais rêvé, sa jolie figure suave et fraiche est encore devant mes yeux, je la vois incessamment ; puis sa voix est si pure et si harmonieuse, elle doit si bien murmurer : je t'aime ; oui, c'est bien celui que je m'étais choisi pour époux, c'est bien l'homme dont je voulais devenir l'ange gardien ! je l'ai vu trois fois et trois fois ses regards se sont arrêtés sur les miens ; puis, je ne l'ai plus revu ! et il serait resté, que toute union entre lui et moi était impossible ; il est riche et je ne le suis pas ; il est noble et je ne le suis point, jamais ses orgueilleux parens n'eussent consenti à m'appeler leur enfant, — il a bien fait de partir, et cependant mon cœur est brisé ; mais, quoique absent, je lui garderai un éternel amour, et je prononcerai chaque matin son nom avec celui de Dieu.

Adieu, plains-moi, PAULINE.

Après avoir achevé cette lettre, Éléonore tomba dans une profonde rêverie, elle tira ensuite de son sein sa lettre inachevée, elle voulut la relire ; puis tout à coup, changeant de résolution, elle se contenta d'ajouter au bas ces quatre lignes :

Nous sommes bien à plaindre toutes deux, ma chère Pauline, mais je te le jure, quoi que fasse mon père, je ne me marierai point avec l'époux qu'il me destine.

Toute à toi,

Eléonore de CÉRAN.

Le soir du même jour, Eléonore partait pour la campagne et sa lettre pour Orléans.

Un an s'était écoulé depuis les événemens que je vous ai racontés ; une femme, continua bientôt le baron d'Archambeau, se promenait dans un parc attenant à un château situé à douze lieues de Paris : cette femme était jeune et belle ; mais il y avait dans l'ensemble de sa gracieuse et noble physionomie une indicible expression de tristesse ; ses yeux d'un bleu tendre, et que par moment elle soulevait vers le ciel, trahissaient les pénibles émotions de son âme ; son front, dont aucune ride encore n'avait altéré la pureté, semblait accablé sous l'ennui dévorant, et sa bouche vermeille qui se plissait à de longs intervalles indiquait une souffrance cachée. Elle allait se diriger vers un pavillon lorsque le bruit d'une voiture vint frapper son oreille, elle se retourna, écouta et crut reconnaître une voix qui prononçait son nom : en un bond, elle fut à la porte du parc, et là se laissa tomber dans les bras d'une jeune femme.

— Pauline !

— Eléonore !

Et les deux amies s'embrassèrent de nouveau et presque en pleurant ; cette effusion de larmes et de cœur passée, elles se regardèrent avec curiosité ; elles ne s'étaient pas vues depuis cinq ans.

— Comme tu es jolie ! murmura Eléonore.

— Et toi, comme tu es belle ! répondit Pauline.

Eléonore n'essaya point de retenir un soupir qui depuis plusieurs minutes cherchait à s'échapper de sa poitrine, puis elle fixa ses beaux yeux bleus sur les yeux noirs de son amie, s'efforça de sourire et lui prit tristement la main qu'elle serra contre son cœur.

— Je te comprends, reprit Pauline, tu veux me dire que tu étais plus belle il y a un an ?

Eléonore inclina affirmativement la tête.

— C'est comme moi, ajouta Pauline : si tu m'avais vue l'année dernière, tu me trouverais bien changée.

Une larme glissa de ses yeux sur sa joue, et alla se perdre dans un coin gracieux de ses lèvres.

— Viens, lui dit Eléonore.

Et elle l'emmena dans son pavillon.

Là, elle débarrassa Pauline de son châle, dénoua les rubans de son chapeau, puis, la conduisant à une chambre décorée avec luxe :

— Tu resteras ici tout le temps que tu voudras, lui dit-elle.

— Que tu es bonne ! répondit Pauline.

— Mais ton mari où donc est-il ? interrompit Eléonore.

— Il est demeuré à Orléans afin de plaider une cause importante, et il ne me rejoindra ici que dans les premiers jours de la semaine prochaine : — et moi, continua-t-elle, j'oubliais de te parler de monsieur le comte de Marsanne...

— Il est parti depuis hier pour Paris, et nous ne le verrons que dimanche.

— Comme tu en parles froidement !

La comtesse de Marsanne s'approcha de madame Firmin et murmura bien bas :

— C'est que je l'aime toujours *lui*, tu sais ?

— C'est encore comme moi, reprit Pauline : quoique mariée, je pense toujours à *l'autre*.

En achevant ces mots, madame Firmin pencha douloureusement la tête sur l'épaule de la comtesse, celle-ci la reçut dans ses bras ; et il se fit un moment de silence.

Pendant deux jours qu'elles passèrent toutes seules au château de Marsanne, les deux amies ne prononcèrent pas une fois les noms de leurs époux ; toutes les deux se reportaient avec enivrement vers leurs douces années si rapidement écoulées ; elles se parlaient surtout de la double rencontre qu'elles avaient faite un an auparavant ; rencontre fatale qui devait remplir de regrets et de désespoir leur existence entière. Les deux jeunes filles qui avaient juré de mourir s'étaient mariées, mais si le courage leur avait manqué pour accomplir la première partie de leur serment, elles étaient demeurées religieusement fidèles à la seconde, et cet amour venu par hasard, cet amour le premier de leur vie n'avait été remplacé par aucun autre : le mariage, loin d'affaiblir cette passion romanesque, l'avait décuplée ; et maintenant elle était profondément enracinée dans leur âme. Le comte de Marsanne et M. Firmin possédaient au plus haut degré, cependant, toutes les qualités qui peuvent captiver, mais comment lutter contre un parti pris d'indifférence et surtout contre un souvenir ? leur patience s'était usée à la longue et l'orgueil dans leur cœur avait remplacé l'amour ; combien de ménages ne sont pas heureux qui devraient l'être, et le seraient, si les femmes bornaient toute leur ambition à se laisser aimer ! toutes veulent jouer un rôle, occuper une place, briller à tout prix, s'ériger en déité, et dans cette comédie factice, si souvent elles y perdent l'honneur, nous y perdons, nous, toujours le repos : — ce qui tue les femmes, c'est la vanité.

Et croyez-le bien, la vanité entrait pour beaucoup dans l'amour étrange de madame de Marsanne et de Pauline ; cette fidélité inouïe de nos jours, ce culte presque religieux les grandissait toutes les deux à leurs propres yeux ; pauvres femmes, elles auraient rougi d'elles peut-être, s'il eût fallu renoncer à leur première passion.

Le troisième jour depuis l'arrivée de Pauline au château allait finir ; Eléonore et madame Firmin se promenaient dans les longues allées ombrées du parc, l'air était tiède, et les fleurs

qui se refermaient laissaient tomber de leurs robes diaprées d'enivrants parfums, le soleil dépouillé de ses rayons disparaissait d'instant en instant derrière une couronne de nuages, les oiseaux sautaient de branche en branche et regagnaient leur lit de mousse en s'appelant, c'était une de ces belles soirées d'été qui disposent à la mélancolie; Pauline semblait plongée dans une rêverie active, et madame de Marsanne gardait le silence.

Elles continuèrent leur marche sans s'adresser la parole, puis, lorsque la nuit fut venue tout à fait, elles regagnèrent ensemble le château.

Deux hommes en ce moment entrèrent dans la cour.

Pauline et Eléonore s'approchèrent, et laissèrent échapper un cri.

Et le soir, quand madame Firmin embrassa Eléonore qui la reconduisait au pavillon, elle lui dit à voix basse et en tremblant :

— Tu as été bien joyeuse toute la soirée, toi si triste habituellement ?

—Non, répondit indifféremment la comtesse : mais pourquoi donc rougissais-tu chaque fois que mon mari t'adressait la parole ?

— Je ne sais ce que tu veux me dire, répliqua Pauline.

Les amies se regardèrent avec défiance, et se dirent bonsoir; il y avait presque de la réserve dans leur affection.

Eléonore, seule avec son mari, le contempla attentivement et se demanda si par hasard il n'était pas le beau jeune homme que Pauline avait rencontré un an auparavant à Orléans.

— Elle me cache quelque chose, pensa-t-elle.

Elle se retourna alors vers son mari.

— Pourquoi donc, lui dit-elle, êtes-vous demeuré trois jours loin de moi ?

Pauline ne put fermer l'œil de toute la nuit, et tâchait de s'expliquer la joie subite d'Eléonore.

— Mon mari serait-il par hasard ce jeune homme?... Oh! non, cela est impossible.

Le lendemain elle approcha son front des lèvres de M. Firmin; — ce qui étonna beaucoup ce dernier.

Une semaine se passa, et Pauline ne songeait point à quitter le château, elle se trouvait si bien auprès d'Eléonore et du jeune comte! elle était de toutes leurs promenades, de toutes leurs causeries, de tous leurs projets. Si l'on courait dans les champs elle s'efforçait de surpasser Eléonore en vitesse, puis bientôt elle s'en revenait près d'Arthur, se plaignait en riant de la chaleur, ou de la fatigue qui l'accablait, puis s'approchait de lui et disait avec une grâce infinie :

— Comme vous êtes peu galant, monsieur, je meurs de lassitude, et vous ne m'offrez seulement pas le bras ?

Le comte s'empressait de réparer son oubli, et Pauline, soit habitude, soit caprice, lui prenait toujours le bras gauche, et s'appuyait dessus jusqu'à le fatiguer; c'étaient alors de longues conversations sur Paris, des détails qu'il fallait donner à madame Firmin sur les modes du jour, et pendant que M. de Marsanne se prêtait avec une complaisance méritoire à toutes les exigences de l'amie de sa femme, celle-ci l'écoutait en silence et suspendait pour ainsi dire son âme aux paroles qui sortaient de la bouche du comte.

— Mon Dieu! pensait-elle, pourquoi mon mari ne lui ressemble-t-il pas ?

Madame de Marsanne, de son côté, se dédommageait amplement auprès de M. Firmin; elle s'était bien aperçue du penchant de Pauline paur Arthur, mais assurée, — comme le croient être toutes les femmes, — de l'affection de son mari, elle n'en conçut aucun ombrage; — souvent le soir elle se mettait au piano et jouait les airs dont lui avait parlé le matin M. Firmin, et quand ils étaient seuls elle le priait de l'accompagner, et bientôt leurs voix n'en formaient plus qu'une.

Et lorsqu'il était parti, Eléonore se disait :

— Qu'il est digne d'être aimé, *lui*!

Un jour, elle tenait à la main une fleur, sous prétexte d'en respirer le parfum; il la prit et ne la lui rendit point.

Le soir du même jour la comtesse s'aperçut que son mari aussi cachait une fleur.

L'amour-propre de la comtesse de Marsanne se sentit froissé, mais elle dissimula son dépit, et se promit, tout en ne renonçant pas au sentiment qui l'entraînait vers M. Firmin, d'épier la conduite de son amie et du comte.

Pauline, de son côté, ne tarda pas à remarquer le refroidissement de son mari, et l'indifférence avec laquelle il répondait à ses questions; bien qu'elle ne l'aimât nullement, elle fut néanmoins piquée du changement qui s'était opéré soudainement en lui : comme presque toutes les femmes, elle voulait se dispenser d'amour envers son mari, mais elle prétendait exclusivement au sien; son orgueil cependant cherchait encore à lui persuader qu'elle se trompait; elle convenait bien que M. Firmin éprouvait du plaisir à se trouver près de madame Marsanne, mais elle se refusait à penser qu'il l'aimât d'amour. Elle résolut toutefois de le surveiller de près et de savoir bientôt à quoi s'en tenir.

Les jours qui suivirent se passèrent en observations et en petites ruses de la part des deux amies : mais comme toutes les deux s'étaient tacitement préparées à cette guerre, elles se tinrent sur le qui-vive et opposèrent avec une égale habileté la finesse à la trahison, et la prudence à la curiosité.

M. Firmin et le comte de Marsanne, qui ne se doutaient de rien, furent très étonnés des demi-mots qu'on leur adressait en courant et des signes mystérieux qu'on leur faisait de loin; tous deux s'étaient abandonnés à ces commencements de douce intimité si agréables près d'une jolie femme, sans arrière-pensée peut-être; et maintenant ils se trouvaient, à leur stupéfaction, engagés dans une espèce de complot auquel ils ne comprenaient rien : qui sait? dans une intrigue d'amour; leur première idée fut de douter; mais comment ne pas se rendre à l'évidence d'un tendre regard, d'un sourire délicieux? cependant ils firent le serment, chacun de son côté, de résister à toutes tentations et d'éviter désormais de se promener seuls au jardin.

— Pauvre Firmin! pensait le comte en demandant un matin à l'avocat s'il voulait le suivre à la chasse.

— Pauvre jeune homme, pensait Firmin en acceptant avec empressement l'invitation de son nouvel ami.

Pendant que les deux pauvres maris, hommes pleins d'honneur du reste et imbus des meilleurs principes, — se cuirassaient le cœur et se préparaient à opposer une vertueuse résistance aux attaques qui se renouvelaient sans cesse, leurs femmes ne négligeaient rien pour en arriver à la connaissance de la vérité; embûches, ruses, perfidies, tout était mis en jeu; et cependant chaque fois qu'elles se rencontraient, elles ne se faisaient pas faute de protestations d'amitié et d'affection : et à les entendre, on eût cru qu'elles ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. Mais aussitôt qu'elles s'étaient quittées, la guerre à outrance recommençait; et Dieu sait quelle guerre !

Madame de Marsanne fut enfin certaine le huitième jour que Pauline et le comte s'étaient donné rendez-vous la veille.

Et le huitième aussi, Pauline eut presque la conviction que M. Firmin et Eléonore s'étaient promenés la veille, une heure au moins, seuls dans le jardin.

Toutes deux se trompaient; jamais la comtesse n'eût accordé un rendez-vous même à Firmin; et jamais, de son côté, M. de Marsanne n'eût sollicité une entrevue secrète, même de Pauline qu'il trouvait très jolie et surtout spirituelle. Voici tout simplement ce qui était arrivé : j'ai dit plus haut, continua le baron, car aucun détail de cette histoire ne m'a été caché, j'ai donc dit plus haut que malgré leur surveillance active, les deux jeunes femmes se rencontrèrent plusieurs fois dans le parc avec Arthur et Firmin; — un soir, sept heures venaient de sonner, M. de Marsanne se leva, descendit au jardin, prit une allée à droite et disparut : Firmin, sous prétexte d'un violent mal de tête, se leva aussi, descendit au jardin, prit une allée à gauche et disparut à son tour.

Les deux amies se regardèrent à la dérobée, et pendant quelques minutes causèrent de choses indifférentes; c'était entre elles à qui déploierait le plus de sang-froid et d'indifférence : toutes deux firent contenance admirable; l'homme le plus fin eût été déconcerté, et pourtant aucune d'elles ne fut la dupe de l'autre.

Pauline étouffait de colère.

Eléonore aussi.

— Si nous descendions un instant au parc, dirent-elles en même temps.

— Je t'adressais la même question, répondit Pauline qui se repentit alors de n'avoir pu contenir davantage son dépit.

— La soirée est magnifique, reprit la comtesse.

— Et puis, ton mari t'attend, si je ne me trompe, ajouta madame Firmin en laissant glisser sur ses lèvres un sourire imperceptible.

— Es-tu bien certaine qu'il m'attend? dit Eléonore sèchement.

Elle n'eut pas achevé ces paroles qu'elle comprit [illegible] — en effet, ces traits échappés imprudemment [illegible] toute son âme à lui devant Pauline, cette dernière, en femme habile, feignit de n'avoir pas

entendu, et levant ses yeux noirs vers le ciel :

— Tu as raison, dit-elle, la soirée est magnifique.

Nous ne les suivrons pas dans leur promenade, je me contenterai de vous dire que leurs cœurs battaient bien fort, et que chacune d'elles était bien résolue à ne pas quitter l'autre, persuadées toutes deux que la disparition subite de leurs maris cachait un rendez-vous.

Tout à coup Eléonore abandonna le bras de Pauline.

— Où vas-tu donc? lui dit celle-ci.

— Rejoindre Arthur *qui m'attend* !

Le comte de Marsanne venait en effet de traverser une allée; Eléonore courut après lui et suivit l'allée qu'il avait prise; après de nombreux détours, elle entendit un bruit de pas, marcha du côté d'où venait le bruit, et se trouva devant M. Firmin.

Pauline, décidée de son côté à rejoindre son mari, prit au hasard la première allée qui s'offrit; le comte de Marsanne par hasard avait pris cette allée.

— Vous ici? madame, lui dit-il avec étonnement.

— Vous ici, monsieur ? répondit-elle un peu troublée.

M. Firmin cependant offrit timidement son bras à la comtesse; l'air était doux, le ciel pur, et le silence profond; pour la première fois de sa vie peut-être, il se sentit impressionné par ce profond silence et le ciel sans nuages qui l'entouraient.

— A quoi songez-vous? lui dit enfin Eléonore.

— Et vous? répondit M. Firmin.

Eléonore tressaillit.

— Il me tarde, murmura-t-elle, de voir l'hiver revenu.

— Et pourquoi ?

Eléonore le regarda; puis elle continua presque à voix basse :

— L'hiver, n'est-ce pas la saison des bals?

— Les aimeriez-vous? reprit M. Firmin.

— Quelquefois, interrompit la comtesse.

— Et moi je les déteste; je ne connais rien au monde de si fastidieux.

— N'y êtes-vous jamais allé? reprit Eléonore.

— Une fois, une seule fois, il y a un an; et de ma vie je n'y retournerai.

— Pourquoi? murmura la comtesse tremblante.

— Parce que, à mon avis, c'est le temps le plus mal employé du monde.

— Savez-vous, monsieur, que si la baronne de Vernancé ma tante vous entendait parler ainsi de son bal, elle serait furieuse contre vous ?

— Comment, la baronne de Vernancé est votre tante, madame?

— Oui, monsieur; mais soyez tranquille, je ne lui répéterai pas notre conversation ; d'ailleurs, je comprends que le bal ait ses détracteurs ; c'est, après tout, un délassement futile et...

— Et vous étiez peut-être à ce bal? interrompit M. Firmin.

Eléonore sentit un froid mortel parcourir ses veines; en entendant ce mot, *peut-être*. Elle s'efforça de cacher son émotion.

— Non, monsieur, répondit-elle, je n'y étais point ce jour-là.

— Le contraire m'eût surpris, madame, car je ne me rappelle point vous y avoir vue.

La comtesse de Marsanne faillit s'évanouir; cependant elle eut le courage de continuer sa promenade.

— Oh! mon Dieu ! pensait-elle.

Le comte de Marsanne s'était décidé aussi à offrir son bras à madame Firmin, et celle-ci l'avait accepté.

Après avoir parlé de choses et d'autres, et tout en regagnant le château, l'obscurité redoublait. Arthur demanda à Pauline dans quelle ville M. Firmin exerçait sa profession d'avocat; car, ajouta-t-il, ma femme m'en a presque fait, j'ignore pourquoi, un mystère.

— Dans mon pays, répondit madame Firmin.

— Et quel est votre pays? reprit le comte.

— Ne vous souvenez-vous pas d'y être venu l'année dernière?

— L'année dernière? dit le comte en cherchant...

— C'est là que nous nous sommes rencontrés pour la premiere fois, interrompit Pauline faiblement.

— Rencontrés! répéta le comte stupéfait.

— Avez-vous donc oublié Orléans?

— Orléans! oh! non, et je ne l'oublierai jamais, j'y ai reçu un coup d'épée qui m'a fait garder le lit pendant deux mois.

— Un coup d'épée! s'écria madame Firmin.

— Mon Dieu oui! et cela pour avoir eu le bon goût de trouver charmante au bal une femme qu'un lieutenant de dragons courtisait.

— Pauline, qui s'était doucement rapprochée du comte, lui quitta brusquement le bras et disparut sous un massif.

Le lendemain, madame de Marsanne était convaincue que le comte et madame Firmin s'étaient donné rendez-vous; de son côté, madame Firmin avait la plus profonde persuasion que son mari et la comtesse s'étaient rencontrés volontairement au parc; je n'essaierai point de vous retracer ici combien grande fut la désillusion des deux jeunes femmes; comprenez-vous? avoir depuis un an, jour par jour, minute par minute, dans sa pensée, caressé un doux souvenir d'amour, en avoir fait l'âme de sa vie, l'avoir conservé brûlant toute une première année de mariage; puis voir tout à coup ce beau rêve se détruire de lui-même, renoncer pour n'y plus revenir à ses suaves espérances, jeter l'oubli comme un linceul sur les cicatrices de son cœur, et dire adieu en pleurant à cette fidèle erreur qui vous avait accompagné pas à pas depuis si longtemps. — Une telle souffrance est horrible et doit tuer.

Pauline et Eléonore eurent cependant le courage de lutter contre leur fatale passion; ce qui les sauva, ce fut la jalousie. Dès l'instant où chacune d'elles eut acquis la certitude qu'elle avait été incomprise, elle mit tout en œuvre afin de reconquérir l'affection de son mari. Madame de Marsanne, jusqu'à ce jour indifférente auprès du comte, changea tout à coup de manières à son égard, et eut recours, pour lui plaire, à tous ces riens que la coquetterie sait rendre si charmants. Le comte, peu habitué à être ainsi traité, tâcha d'interpréter la conduite de sa femme, et ne pouvant y parvenir, prit le sage parti de se taire; Eléonore, inquiète et piquée de cette indifférence, donna un libre cours à ses soupçons jaloux, et jura d'effacer madame Firmin du cœur de son mari. Pendant une semaine entière elle travailla sans relâche à l'accomplissement de son œuvre, et le comte de Marsanne, qui ne devinait rien, se livra avec un abandon délicieux au plaisir d'être choyé et caressé par une femme ravissante. Inutile de dire que Pauline de son côté usa des mêmes cajoleries et des mêmes séductions auprès de M. Firmin qui fut aussi faible qu'Arthur.

Le dixième jour, Eléonore se rendit chez son amie, circonstence fort rare depuis quelque temps; elle la vit occupée à faire remplir ses malles.

— Ah! c'est toi, dit Pauline sans se déranger; eh bien! tu le vois, mon mari et moi nous allons quitter le château de Marsanne.

— Sans nous prévenir ? répondit la comtesse.

— Mon mari est en ce moment chez le tien. — Ne m'en veux pas, ma bonne Eléonore, continua Pauline en prenant la main de son amie; quand je suis venu ici, j'espérais y demeurer plus longtemps; mais je n'avais compté que sur le plaisir d'être près de toi, et j'avais oublié les devoirs qu'impose la profession de mon mari.

Eléonore lui tendit la main.

— Tu ne m'en veux donc pas? reprit Pauline émue.

— Non, répondit la comtesse : bien plus, je t'approuve.

— Comment cela?

— Nous nous comprenons, Pauline, du moins je le suppose; et puisque nous nous faisons aujourd'hui des confidences, je t'apprendrai que nous aussi nous quittons le château de Marsanne; demain nous retournons à Paris.

— Tu ne m'avais rien dit de ce projet, Eléonore.

— M'avais-tu confié le tien? Le mien ne date que de ce matin.

— Toujours comme moi, reprit Pauline : seulement, j'allais t'avertir quand tu es entrée.

— Et moi, je venais pour te l'apprendre.

Le soir du même jour, M. et madame Firmin montaient dans la voiture qui conduit à Orléans. M. le comte et madame la comtesse de Marsanne se dirigeaient vers Paris.

L'année suivante, vers la fin du mois de juin, Eléonore un bras passé autour du cou de son mari écoutait attentivement une lecture qu'il lui faisait, lorsqu'un domestique entra et lui remit une lettre.

— De Pauline! dit-elle en jetant les yeux sur l'écriture.

— Voyons, reprit Arthur.

— Attends, continua Eléonore en brisant le cachet.

Puis elle lut.

Ma bonne amie,

M. Firmin vient d'acheter une charmante propriété aux environs d'Orléans, dans deux jours nous y serons installés et nous vous y attendrons toi et M. de Marsanne : — surtout pas de mauvaise excuse afin de refuser; si vous ne venez pas nous rejoindre, nous irons vous chercher à Paris.

A bientôt, chère!

PAULINE.

— Irons-nous ? dit Eléonore.

— Irons-nous ? répéta le comte.

— Ce n'est pas trop d'un jour pour réfléchir, reprit la comtesse.

— A demain donc, interrompit le comte.

Trois jours plus tard, M. et madame de Marsanne se faisaient annoncer chez M. Firmin.

Pauline embrassa son amie.

Le comte tendit cordialement la main à l'avocat.

— Eh bien ! es-tu heureuse ? dit tout bas la comtesse à madame Firmin.

Pour toute réponse, celle-ci l'entraîna vers un berceau.

—Vois, répondit Pauline en déposant un baiser sur le front de son enfant. — Mais toi, continua-t-elle : est-tu parvenue à aimer M. de Marsanne ?

— Mon fils a eu trois mois hier, dit Eléonore en souriant.

Les deux amies se serrèrent la main.

Le soir, tout le monde était réuni dans le salon, Pauline assise devant le piano essayait quelques notes, M. Firmin et le comte causaient à voix basse.

Eléonore s'approcha de l'avocat.

— Monsieur, lui dit-elle en riant, depuis longtemps je brûle de vous adresser une question ; me promettez-vous de répondre sincèrement ?

—Pensez-vous d'abord, madame, que je puisse répondre à votre question ?

— Sans cela, je ne vous l'adresserais point, monsieur.

— Parlez, madame.

— Eh bien, dites-moi, mais sans recourir à aucun subterfuge, ce qui vous préoccupait si fortement au bal de ma tante, il y a deux ans.

— Ce qui me préoccupait ?

— Oui, vous savez, au moment où retiré dans l'embrasure d'une croisée vos regards...

— J'y suis, interrompit M. Firmin, et je puis vous satisfaire.

Pauline prêta l'oreille.

— J'étais fort inquiet en cet instant, continua M. Firmin ; la veille on m'avait proposé une étude de notaire, et je réfléchissais alors si je devais acheter cette étude ou me faire avocat.

Eléonore sourit.

Pauline, qui s'était rapprochée, se tourna vers le comte de Marsanne.

— Monsieur, lui dit-elle, moi aussi j'ai une question à vous adresser, puis-je espérer que vous y répondrez aussi sincèrement que mon mari l'a fait tout à l'heure ? A quoi donc pensiez-vous la dernière fois où vous vous êtes promené dans le jardin public d'Orléans ?

— Ah ! oui, répondit le comte après un instant de réflexion. Eh bien ! madame, je pensais à un lièvre superbe que j'avais tué la veille, un coup de feu magnifique.

Pauline et Eléonore ne purent réprimer un violent accès de rire ; elles se jetèrent en riant dans les bras l'une de l'autre.

— Créez-vous donc des rêves ! murmura Eléonore.

— Poétisez donc les hommes ! répondit Pauline.

Alphonse BROT.

L'ENNUI.

—

Si Néron, Caligula, Tibère, Héliogabale, et tant d'autres, ont été de cruels tyrans, c'est à l'ennui qu'il faut s'en prendre... L'ennui est le plus terrible conseiller des rois ; les bons princes sont ceux qui ne se sont jamais ennuyés : voilà pourquoi l'on en compte si peu ; car les vertus qui viennent du cœur sont plus faciles et plus communes que celles dont la source est dans le caractère et dans l'esprit. Une constante bonne humeur serait la plus précieuse des qualités chez un roi, et une infaillible garantie de bonheur pour son peuple. Les meilleures natures royales ont été presque toutes plus ou moins gâtées par l'ennui, et s'il est si peu de règnes sans taches, c'est que même dans la plus haute fortune on ne saurait échapper parfois à ce fastidieux malaise qui exerce une si fâcheuse influence sur une volonté souveraine.

Le sultan Achmet III était un prince parfaitement bon, souverainement aimable, et aussi bien pourvu de clémence qu'il est permis de l'être sur le trône ottoman ; mais le sultan Achmet s'ennuyait quelquefois, quoiqu'il fût très ingénieux à inventer des plaisirs. Par exemple, il avait imaginé de faire apprendre la musique à plusieurs milliers de serins et de rossignols, qui à un signal donné exécutaient les plus gracieuses et les plus savantes symphonies. Chaque jour la cour ottomane se réunissait dans une galerie tapissée de cages, et goûtait les délices d'un concert d'oiseaux qui durait ordinairement trois heures. Mais ce plaisir, joint aux récréations du sérail et au souci des affaires, laissait encore assez souvent un vide dans l'existence d'Achmet. Un jour, et dans un de ces momens d'ennui, le sultan parcourait à pas lents les allées de ses jardins ; il était accompagné du visir Mohamed qui essayait vainement de le divertir par de joyeux propos et d'agréables flatteries ; le front du sultan ne se déridait pas, et le visir, fatigué de ses efforts inutiles, finit par tomber dans le sombre et taciturne abattement où son maître était plongé : l'ennui est contagieux.

Achmet s'arrêta au bord d'une terrasse qui dominait les jardins, et après quelques instans d'une silencieuse rêverie, apercevant au loin un esclave grec occupé à tailler les branches d'un jasmin, il dit au visir :

— Mohamed, va me chercher la tête de cet esclave.

Quoique surpris de cette fantaisie qui sortait des habitudes d'Achmet et que le plus morne ennui pouvait seul faire naître, Mohamed n'hésita pas à obéir. Achmet suivait d'un regard insouciant le visir qui descendait lestement l'escalier de la terrasse et se dirigeait vers l'esclave ; la distance était assez grande et Mohamed mit près d'un quart d'heure à la franchir. Quand il fut arrivé devant le Grec, qui était un jeune homme robuste et de bonne mine, le visir lui dit :

— Comment te nommes-tu ?

— Marcopoli.

— Quel est ton pays ?

— La Morée.

— C'est bien ; maintenant tourne les yeux là-haut, vers cette terrasse. Reconnais-tu celui qui nous regarde ?

— C'est le sultan.

— Je viens à toi de sa part.

— Qu'ordonne-t-il ?

— Que je prenne ta tête.

— Quel est mon crime ?

— Esclave, tu oublies que notre sublime maître ne nous doit aucun compte de ses volontés. Le sultan s'ennuie et il lui plaît de se distraire en voyant une tête tomber. Tais-toi donc et tends le cou : Achmet le veut !

Disant cela, Mohamed tira son sabre du fourreau ; mais avant que la lame tout entière eût brillé aux rayons du soleil, Marcopoli, prompt comme l'éclair, avait désarmé le visir, et lui disait froidement :

— Tu as eu tort de te charger d'une pareille commission, Mohamed, car voici que les rôles sont intervertis ; il y a toujours ici un bourreau et une victime, mais c'est moi qui tiens le sabre, c'est donc à toi de tendre le cou.

Mohamed voulut fuir, Marcopoli le saisit d'une main vigoureuse, le terrassa, et tenant le sabre levé, il dit d'une voix formidable au visir immobile sous l'étreinte de son genou :

— Aucune puissance humaine ne pourrait te sauver ; nous sommes seuls ici, et le secours t'arriverait trop tard. J'ai pour moi la force et l'espace. Fais tes adieux à la vie, car tu es un homme mort !

Ce mot fut le dernier qu'entendit Mohamed. L'esclave abattit d'un seul coup la tête du visir ; puis, ramassant cette tête sanglante, il la plaça sous son bras, et il se dirigea tranquillement vers la terrasse où le sultan était demeuré après avoir contemplé avec stupéfaction la scène dramatique qui venait de se passer.

Achmet ne s'ennuyait plus.

— Lumière des lumières, sublime commandeur des croyans, lui dit Marcopoli en déposant à ses pieds la tête de Mohamed, je viens m'humilier devant toi comme un esclave que je suis, mais nom pas comme un criminel ; car, loin d'avoir commis une action condamnable, je t'ai rendu service en faisant ce que j'ai fait.

— Voilà une étrange audace, s'écria le sultan ; penses-tu donc, vil esclave, misérable meurtrier, trouver une excuse pour ton abominable forfait ?

— Rien ne me sera plus facile, si vous me permettez de m'expliquer.

— Parle ; mais dépêche-toi.

— Je serai bref. Votre hautesse daignait s'ennuyer et voulait voir périr un homme pour se distraire ; je lui ai donné ce spectacle : bien plus, j'y ai ajouté l'intérêt des détails, l'imprévu de l'action et l'importance de la catastrophe. On ne saurait trop faire pour divertir un sultan. Il vous fallait une tête, la voilà, et vous êtes mieux servi que vous ne le pensiez, car au lieu de la tête d'un esclave qui ne vous aurait pas désennuyé, je vous apporte la tête d'un visir, et l'ennui se trouve chassé de votre esprit par l'émotion. Après cela, votre hautesse me fera mourir si tel est son bon plaisir ; j'aurai toujours gagné une demi-heure à lui être utile, et avant d'aller à la mort je lui donnerai un bon avis.

— Un avis ? toi ! voyons ?

— C'est qu'il ne faut pas qu'un visir dure trop longtemps. Je crois cette maxime bonne en politique ; les gens qui s'éternisent dans certaines places élevées finissent toujours par devenir dangereux. Telle est mon opinion, à laquelle j'ai cru devoir immoler Mohamed ; heureux si cette action vous est profitable ! Un jour, j'en suis sûr, vous reconnaîtrez que j'avais raison.

Les paroles et le sang-froid de Marcopoli frappèrent vivement Achmet ; il répondit à l'esclave :

— Si tu as raison, tu ne dois pas être puni. Huit jours me suffiront pour apprécier ton action à sa juste valeur. Retourne à ton travail ; quand il en sera temps, je te ferai appeler pour que tu reçoives ton châtiment ou ta récompense.

De minutieuses investigations faites à l'improviste dans les papiers de Mohamed prouvèrent que le visir s'occupait d'un projet de trahison. Il ne s'agissait de rien moins que de livrer plusieurs provinces aux ennemis de l'empire ottoman.

Marcopoli fut appelé dans le divan ; Achmet le présenta à ses conseillers comme le sauveur de l'empire. On le nomma d'abord aga des janissaires ; sa fortune s'éleva rapidement et le porta au poste de visir. Après deux ans d'exercice dans ces hautes fonctions, où il déploya les plus grands talens, Marcopoli donna sa démission, en disant au sultan :

— Ce qui est vrai pour les autres, l'est aussi pour moi. Souvenez-vous de mes paroles : « Il ne faut pas qu'un visir dure trop longtemps. » J'ai duré deux ans, c'est assez, et je me retire pour l'honneur d'une maxime que votre hautesse fera bien d'ériger en règle immuable.

Revêtu d'une dignité brillante, Marcopoli alla s'établir dans une province éloignée, et si par suite Achmet garda ses visirs plus de deux ans, du moins il ménagea dans ses momens d'ennui les têtes de ses esclaves.

Ce n'est pas seulement sur le trône que l'ennui est le plus grand ennemi de la morale, de la vertu et de tous les bons sentimens. Cette plaie de la nature humaine et de la société exerce la même influence dans toutes les conditions. La plupart des mauvaises actions, des imprudences, des fautes et des folies qui se commettent tous les jours, ne doivent pas être attribuées à une autre cause. — L'ennui est le mauvais génie de l'humanité. C'est à ce vice que devraient s'attaquer les réformateurs. Mais comment et par quels moyens combattre l'ennui, lorsque tout le progrès social tend au contraire à élargir et à consolider sa domination ? En perfectionnant toutes choses, en rendant la vie trop facile, en mettant le bien-être et le luxe à la portée de tout le monde, on propage l'uniformité, et l'on augmente merveilleusement ainsi la part que l'ennui se fait dans notre existence. — « L'ennui est le malheur des gens heureux », a dit Walpole, et il est en effet bien peu de félicités qui n'y soient sujettes. Le bonheur conjugal, la fortune, la grandeur paient ce tribut à la providence, sans que l'équilibre soit établi entre les prospérités et les misères sociales, car les malheureux ne sont pas plus que les autres à l'abri de l'ennui.

Dernièrement, dans l'atelier d'un de nos peintres les plus distingués, un noble et opulent étranger, le comte D..., disait en présence de nombreux auditeurs :

— Je donnerais vingt mille francs à quelqu'un qui me ferait rire pendant un quart d'heure.

Voilà le mauvais côté de l'abondance, l'ennui radical que donne la satiété. La légèreté du caractère français empêche ordinairement ce malaise d'arriver chez nous à l'état normal ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en Angleterre, par exemple, où l'ennui appelé *spleen* est une maladie mortelle, on n'a jamais vu le malade se défaire par un moyen bien simple de l'ennui que ses richesses lui avaient donné. Rien de plus facile cependant : au lieu de vous jeter à l'eau, précipitez vos richesses dans la rivière ; au lieu de vous brûler la cervelle, brûlez vos millions réalisés en billets de banque ; au lieu de vous tuer, tuez votre fortune, et le spleen engendré par l'opulence s'en ira devant la pauvreté ; l'effet disparaîtra avec la cause.

Tout ce qu'a pu faire un gentleman en pareille circonstance, c'est d'analyser sa situation. Il tenait le canon du pistolet entre ses dents, et il allait lâcher la détente, lorsque l'idée lui vint de composer un livre sur le spleen. Il voulait se hâter, car la vie lui pesait réellement ; mais il n'avait pas l'habitude d'écrire, de sorte que les idées arrivaient lentement et se formulaient avec peine. Son amour-propre aurait trop souffert de laisser à la postérité un ouvrage imparfait ; il y employa tous ses soins, avec tant de zèle et de patience que le travail dura sept ans ; il fallut ensuite corriger les épreuves, et une année fut consacrée à cette seconde occupation ; enfin quand le livre fut prêt, revu, corrigé, imprimé et broché, et le jour même que le libraire le publia, l'auteur reprit son pistolet, remit le canon entre ses dents, et comme aucune idée nouvelle ne le secourut en cet instant fatal, il pressa la détente et se fit sauter la cervelle. Le livre existe et a beaucoup de réputation en Angleterre ; il est intitulé : *Anatomie de l'ennui*.

Le sultan Achmet n'est pas le seul homme à qui l'ennui ait profité. Parmi les riches dandies parisiens, il en est peu que cette maladie morale conduise au suicide, mais elle n'exerce pas moins sur eux une action très forte et très importante. L'ennui leur arrive par accès, et ils emploient souvent contre ses atteintes des moyens funestes pour eux ou pour les autres. Citons l'exemple d'Alfred Damvilliers.

Alfred était indépendant et riche ; il avait vingt mille liv. de rente, et il menait une vie agréable. Rien ne lui manquait ; le bonheur l'avait pris en amitié, il réussissait dans tous ses vœux et dans toutes ses entreprises. Il est vrai que sa fortune diminuait rapidement au train de ses dépenses : mais il attendait l'héritage d'une tante et il ne pouvait guère s'inquiéter d'un avenir qu'il voyait à travers un bon testament. Un jour Alfred fut assailli par une violente crise d'ennui. Il essaya de se distraire et ses tentatives furent vaines ; il alla au bois de Boulogne et à l'Opéra : le bois et l'Opéra redoublèrent son ennui ; il brusqua le dénouement d'une intrigue délicate, et il demeura froid et ennuyé dans le succès qui couronna son audace. L'ennui durait depuis trois jours ; Alfred eut l'idée de voyager pour dissiper ce nuage. Il fit venir des chevaux de poste, et ce fut seulement après être monté en voiture qu'il se demanda :

— Où irai-je ?..... Je connais l'Italie, l'Angleterre, les bords du Rhin, la Suisse, et d'ailleurs l'Europe est bien étroite pour un ennui comme le mien !..... Allons en Orient !

Il partit, et le voyage dura deux ans. Au retour il était parfaitement guéri de son ennui ; mais sa tante était morte pendant son absence, et des collatéraux qui l'avaient circonvenue à ses derniers momens s'étaient emparés de sa succession.

— Voilà un accès d'ennui qui me coûte cher, dit Alfred.... Les sombres pensées que lui inspira ce résultat de ses voyages le jetèrent dans une nouvelle crise. Cette fois il eut recours à un moyen violent, mais prompt. Pour se désennuyer, il chercha une querelle dans le foyer du Théâtre-Italien. Le lendemain il se battait et il tuait son adversaire.

Tuer un homme parce que l'on s'ennuie c'était presque agir en sultan, et Alfred ne se serait jamais consolé de cette action, s'il n'eût appris que sa victime était un duelliste de profession qui avait été obligé de quitter la Bretagne après plusieurs affaires meurtrières.

A peu près ruiné par le désordre de sa conduite, Alfred tomba de nouveau dans le marasme. Il s'en prit au célibat, et il se maria avec une jeune personne aimable et belle, mais dépourvue de fortune.

Peu s'en fallait qu'Alfred ne regrettât d'avoir eu recours à ce troisième remède contre l'ennui, lorsque sa femme hérita inopinément de cinquante mille livres de rente.

— Nous n'avions pas compté sur ce bonheur, dit Alfred à madame Damvilliers ; vous ne saviez donc pas que votre oncle de Bretagne était aussi riche ?

— Non, il n'avait que peu de bien ; mais j'apprends qu'il avait hérité depuis peu lui-même d'un de ses amis, M. de Kersec, tué en duel l'année passée à Paris.

— Kersec !.... l'année passée !.... Mais c'est moi qui l'ai tué, s'écria Alfred !... Combien je bénis ce moment d'ennui qui me vaut un million ! Cependant, malgré son mariage et son million, ou peut-être à cause de l'un et de l'autre, Alfred vient de ressentir les symptômes d'une nouvelle crise de spleen. Pour en prévenir les suites, il s'est fait candidat à la députation : il est à peu près sûr d'obtenir la majorité, et il espère que la chambre des députés le guérira complétement de ses dispositions à l'ennui. — Pourquoi pas ? N'avons-nous pas vu quelques cures opérées par l'homœopathie ?

EUGÈNE GUINOT.

(*Courrier français.*)

UN BONNETIER ANGLAIS

DANS LE GRAND MONDE.

—

Pendant mon dernier voyage en Angleterre, je fis une excursion dans une petite ville du Nord ; mon correspondant, honnête marchand bonnetier, me donna l'hospitalité.

M. Ralph Nibb, c'est le nom de mon hôte, vieux Anglais encroûté de tous les préjugés que nos voisins d'outre-mer se léguaient de père en fils, avait des prétentions au titre de beau parleur, et il ne manquait jamais de m'abimer de sa prose : tantôt c'était un rout qu'il décrivait, tantôt une course de chevaux, et il ne manquait jamais de placer la société anglaise au dessus de la société française ; il ne pouvait croire qu'un jockei anglais pût être dépassé par un jockei français ; et puis il se donnait une importance exagérée, il parlait de ses liaisons avec le duc de B., avec le marquis ***. A l'entendre, les membres les plus distingués des deux chambres du parlement étaient ses amis intimes.

J'étais ennuyé de toutes ces vanteries, et, pour me venger, je retins par cœur la description de son dîner chez un membre du parlement.

Un soir, après un dîner tout anglais, j'étais au coin d'un excellent feu de charbon de terre ; mon hôte buvait son thé, qu'il avait soin d'assaisonner d'épaisses tartines de beurre, pendant que je m'amusais à humer un excellent vin de Sherry, que vous ne devineriez peut-être pas n'être autre chose que le vin de Xérès ; mais les Anglais ont le privilége de détruire jusqu'aux noms, quand ils ne gâtent pas la substance des choses.

— M. Ralph, lui dis-je, vous devez avoir payé bien cher ce vin.

— Hum, hum, pas trop, mon cher. » Et ces paroles étaient accompagnées d'un gros rire, qui voulait être malicieux. C'est un cadeau que je tiens de mon ami le membre du parlement, M. Eggsip, que j'ai puissamment aidé.

— Diable ! vous avez de puissans amis : on dit que M. Eggsip est fort riche, qu'il a un grand train de maison.

— Oui et non, répondit M. Ralph, en mordant dans sa tartine d'une manière convulsive...

— Je ne comprends pas bien.

— J'ai dîné chez lui, et si vous voulez je vous donnerai des détails sur sa maison, que je respecte beaucoup, car c'est à lui que je dois d'avoir connu la haute société.

— Je ne demande pas mieux, mon respectable ami.

M. Ralph Nibb toussa trois fois, se tourna sur son fauteuil, acheva d'avaler sa tartine, et commença sa narration.

— Je vous parle d'une époque éloignée, mais qui est toujours présente à mes yeux ; car après mon voyage d'outre-mer, et mon admission dans le corps des marchands de notre ville, c'est bien le plus grand événement de ma vie. M. Eggsip, excellent homme, quoique un peu whig, désirait me voir ; j'étais son fournisseur ; il me fit la galanterie de m'inviter à dîner. On ne peut pas refuser une invitation venant d'un grand personnage ; je fis donc mes préparatifs trois jours d'avance, et je vous assure que ni moi ni ma femme ne pûmes fermer les yeux pendant la nuit qui précéda ce grand jour : toute la matinée fut employée à me laver, à blanchir ma perruque, à parfumer mes mains ; j'étais tellement préoccupé, que je laissai partir plusieurs pratiques, et certes j'ai perdu ce jour plus de vingt schellings.

Six heures venaient de sonner à ma pendule, lorsque je me dis à moi-même : Ralph Nibb, il est temps que vous sortiez, car vous avez un bon mille à faire pour arriver à l'hôtel. Cela dit, je pris de la main gauche ma canne, et dans l'autre je roulai, craignant de les salir, mes gants de chevreau jaune imitant le daim ; ils n'avaient figuré qu'à deux cérémonies, un mariage et un enterrement ; je me mis alors en route, marchant avec toutes les précautions pour éviter de tacher mes bas de soie de fabrique française, précieux don de mon épouse. Arrivé à l'hôtel, je me dis : Ralph Nibb, vous voilà pour la première fois de votre vie lancé dans le grand monde. Il faut en prendre les habitudes ; en même temps je jetai les yeux sur la grande porte.

C'est bien le plus magnifique hôtel que j'aie vu de ma vie : des longues marches en pierre ou en marbre ; vous les briseriez pour en faire des bagues ; une grande porte digne d'un duc et pair, avec une plaque d'argent, portant le nom de M. Eggsip en toutes lettres. Je frappai un coup de marteau qui retentit dans tout le quartier. L'effet en fut prodigieux. La porte s'entr'ouvrit. — Voulez-vous abattre l'hôtel, monsieur, s'écrie un jeune gentilhomme à la veste verte et à la culotte rouge, mettant dehors sa tête poudrée. — Non, monsieur, non, non, répondis-je très poliment, je cherche M. Eggsip.

— Vous ne pouvez pas le voir, me répliqua le jeune homme, et il me ferma la porte au nez.

— M. Ralph, me dis-je, vous êtes un étourdi, vous avez commis quelque bévue. J'attendis quelques instans, et je frappai un second coup, mais moins fort. Le même jeune homme entr'ouvrit la porte, et je me faufilai dans l'intérieur de l'hôtel. — Je pense, lui dis-je, que je suis dans l'hôtel de l'honorable M. Eggsip.

— Je pense, moi, répondit le jeune homme, que vous feriez mieux de vous en aller par où vous êtes entré, sans cela....

— A mon tour, j'élevai la voix : je dois dîner avec M. et madame Eggsip ; et, je vous en demande pardon, il me paraît que vous devriez mieux me recevoir.

— Votre nom, s'il vous plaît, camarade ?

— Ralph Nibb.

— Je vous fais un million d'excuses, monsieur.

— Pas de mal, lui dis-je d'un ton de voix très doux ; je m'aperçus que mon nom avait fait de l'effet sur ce jeune gentilhomme.

— Par ici, monsieur, continua le jeune homme en me saluant fort poliment. Monsieur voudrait-il me donner son chepeau ?

— Pourquoi donc ? Voudriez-vous me faire retourner à la maison sans chapeau ?

— Monsieur ne me comprend pas, je demande seulement à garder son chapeau, jusqu'à ce que monsieur s'en aille.

— Que le diable vous emporte, vous êtes trop poli. Ne puis-je moi-même avoir soin de mon chapeau ?

— Monsieur, les personnes invitées déposent ici leur chapeau.

— S'il le faut, il le faut, lui dis-je ; voici mon chapeau ; mais placez-le dans un endroit bien propre ; sans cela, vous ferez connaissance avec ceci ; et je lui montrai ma canne ; mais un autre gentilhomme me l'enleva de la main en me disant, Soyez vous-même sur vos gardes.

— Merci, monsieur, lui dis-je d'un air très affable. Il s'en alla en riant, et celui qui m'avait jeté la porte au nez me fit signe de le suivre.

Arrivé au sommet de l'escalier, et voulant me donner une contenance convenable, je déboutonnai mon gilet, car je soufflais comme un cheval, ayant dû suivre au pas de course le gentilhomme aux culottes rouges, qui, sans se soucier de moi, montait les marches quatre à quatre. En ouvrant la porte d'un grand salon, il cria à haute voix : « M. Nibb ! » Me voici, répondis-je d'un ton tant soit peu irrité ; pourquoi me faites-vous aller de ce train ? Pas de réponse : il fit un pas dans le salon, et M. Eggsip vint à ma rencontre. — Soyez le bien venu, M. Nibb, dit-il. — Merci, monsieur, répondis-je. — J'espère que votre santé est bonne, dit-il. — Elle ne va pas mal, monsieur, dis-je, si ce n'est que ce gentilhomme aux culottes rouges m'a fait monter trop vite. — C'est une plaisanterie, dit-il, en me prenant bras-dessus bras-dessous, il me présenta au cercle de dames, dont les unes riaient, les autres chuchotaient, ou se cachaient le visage avec leurs mouchoirs.

M. Eggsip m'engagea à m'asseoir ; et je commençai à m'extasier devant les tableaux, les miroirs, les candélabres : c'était un passe-temps qui servait à me distraire, car j'avais une faim horrible. Enfin, plusieurs messieurs aux culottes rouges entrèrent dans la salle, et, à ma grande satisfaction, ils dirent : « Le dîner est servi. » Je ne sais comment cela s'est fait, mais, en me tournant vers l'endroit d'où venaient ces voix, je vis une table chargée de mets ; on aurait pu croire qu'on avait abattu un pan de muraille pour la faire entrer. Toutes les dames et les gentilshommes s'étant levés de leurs chaises, j'en fis autant. « M. Nibb, dit M. Eggsip. — Monsieur ? dis-je. — Voulez-vous accepter la main de mistriss Eggsip pour la conduire à sa place ? — Soit, je désire obéir en tout à votre honneur ; sans quoi, je ne me permettrais jamais de donner la main à une femme tant que mistriss Betty existera, dis-je. » Toute la société me regarda en riant, et je donnai la main à mistriss Eggsip. Quand tout le monde fut placé, M. Eggsip me dit : « Monsieur Nibb, voulez-vous prendre place à côté de moi ? Permettez-moi de vous offrir du potage. — Du bouillon, s'il vous plaît, dis-je en clignotant des yeux. — Soyez tranquille, me dit M. Eggsip, et il me donna deux grandes cuillerées de bouillon. Quand mon assiette fut mise, M. Eggsip me dit : « Mistress vous regarde. — Pourquoi ? dis-je. — Je pense qu'elle veut vous offrir du vin. — Tom, versez à boire, dit mistress Eggsip. — Je vous remercie, monsieur et madame, mais votre gentilhomme ne m'a donné du vin qu'autant qu'en tiendrait un dé à coudre. » Ralph, dis je à moi-même est-ce que le maître de la maison serait avare ? — Quel est le poisson de votre choix ? dit M. Eggsip. — Je n'en mange que très rarement. Un peu de cette viande de porc, dis-je. — C'est du jambon, M. Nibb, dit-il. — Du jambon de porc ? dis-je. » Tout le monde se mit à pouffer de rire ; comme j'ignorais de quoi on riait, je me pris aussi à rire plus fort que tous les autres convives.

M. Eggsip me fit passer plein une assiette de jambon. Je l'avais à peine dégusté, quand M. Eggsip me dit : « M. Nibb, j'espère que vous le trouverez de votre goût. »

Je posai le couteau et la fourchette pour faire

attention à ce que M. Eggsip me disait. Comme il ne parlait pas, je voulus retourner à mon jambon; mais ce vilain gentilhomme aux culottes rouges se sauvait en l'emportant. Oh! diable! diable! ceci est une mauvaise plaisanterie. J'allais m'en plaindre au maître de la maison, quand un autre gentilhomme mit devant moi un plat d'orties au sel. Il fallut me résigner; mais au moment où je commençais à manger, un autre gentilhomme enleva l'assiette en disant : Monsieur désire quelque sauce plus piquante. — Oh! dis-je, ceci n'est pas trop mauvais. Le gentilhomme fit la sourde oreille et me présenta une assiette de viande surchargée de piment rouge; à chaque bouchée je sentais le feu me dévorer, et cependant j'avais faim; ce qui me désolait le plus, c'est que pendant mes souffrances toutes les autres personnes se hâtaient de manger, et les gentilshommes aux culottes rouges emportaient successivement des ragoûts dont l'excellente odeur aiguisait mon appétit. Cependant, comme personne ne demandait rien, je n'osais pas demander non plus, crainte de passer pour un homme sans usage du monde. Enfin, on plaça devant chacun des convives un bol rempli d'une eau extrêmement froide : je tournais sans cesse mes regards de tous côtés pour savoir à quoi devait servir cette eau, quand M. Eggsip me dit : « Monsieur Nibb, servez-vous de cette eau; on va nous donner du Bordeaux. — Oui, monsieur », dis-je. Me rappelant alors le peu de vin qu'on m'avait donné au commencement du repas, je m'empressai d'avaler le bol d'un seul trait. Mais, malédiction! cette eau froide me donna un hoquet terrible; je faisais des grimaces si épouvantables, qu'encore à présent, quand j'y pense, j'en ai la colique. M. Eggsip et toutes les dames riaient aux éclats, et moi j'avais l'enfer au corps. « J'espère bien que vous ne vous trouverez pas mal, dit mistress Eggsip, d'un ton de voix angélique. »

— Non, madame, dis-je, mais quelque chose me tourmente. M. Eggsip, je ne peux plus y tenir... — M. Nibb, me dit à demi-voix M. Eggsip, voudriez-vous?... — Non, non, criai-je, et je m'élançai hors du salon, en tenant mon ventre à deux mains. Je ne saurais dire comment je descendis l'escalier. Mais quand je fus près de la porte, le gentilhomme aux culottes rouges me dit : « Votre chapeau, monsieur. — Je vous remercie, lui dis-je en le prenant. — J'espère que vous n'oublierez pas de me donner quelques shellings, dit-il. — Malédiction! dis-je, et je tirai un penny de ma poche; je n'aurais pas plus souffert à me faire arracher une dent molaire. — Vos gants, dit un autre gentilhomme, j'espère que vous ne m'oublierez pas. — Mort et tonnerre, dis-je, et je tirai un second penny de ma poche. — Votre canne, me dit un troisième, dont j'ai eu soin, vous ne m'oublierez pas. Je la lui arrachai des mains et j'eus enfin le bonheur de parvenir dans la rue. J'entendis des éclats de rires moqueurs; quand la porte fut fermée, je me dis à moi-même : Le diable vous a tenté, Ralph Nibb, vous avez donné deux pence pour un plat d'orties et un verre d'eau froide... En rentrant à la maison, mistress Betty eut encore à me gronder, parce que ma culotte était sale... »

Cette narration me fit éclater de rire à mon tour, et je fis compliment à mon hôte sur les relations qu'il avait avec la haute société.

C. S. Azario.

(*Le Constitutionnel.*)

Ouragan aux Etats-Unis.

Un ouragan terrible a causé le 29 janvier de grands désastres sur la côte occidentale des Etats-Unis. Les pertes occasionnées par ces désastres s'élèvent, dit *l'Estafette de New-York*, à plusieurs millions de dollars, et cependant ils ne sont pas aussi grands que l'on avait lieu de le craindre. Bien des propriétés ont été ravagées ou détruites, mais peu de personnes ont péri. En mer, les sinistres n'ont pas été très considérables, grâce à un heureux hasard qui a retenu loin des côtes une foule de bâtimens attendus.

Il n'y avait pas un seul navire et seulement 5 bricks. Deux ont été jetés à la côte; les autres ont été engagés dans les glaces, et c'est peut-être à cette circonstance, autant qu'à la précaution prise par les capitaines de faire raser tous les mâts, qu'ils ont dû de ne pas échouer contre le rivage. Six schooners ont été poussés à terre, et l'on espère les relever tous et sauver en grande partie les cargaisons. Un sloop et un schooner ont coulé bas avec leurs équipages.

De Philadelphie, de Boston, d'Albany, sont arrivés d'affligeans récits d'inondations. Dans quelques endroits, le mal a été plus grand qu'à New-York. De l'autre côté de la rivière Hudson, au New-Jersey, les villages et les habitations éparses çà et là ont gravement souffert des coups de vent. Plusieurs maisons ont été entièrement démolies.

A Elisabeth-Town, un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à travailler dans une vaste teinturerie contre laquelle l'ouragan se brisait avec violence. Vers deux heures de l'après-midi, le samedi, quelques craquemens se firent entendre dans les murs, et ceux qui se trouvaient là avaient à peine eu le temps de fuir au dehors, que le bâtiment s'est écroulé avec fracas.

On n'a pas pu encore constater à New-York le montant approximatif des pertes, mais elles s'éleveront bien au delà d'un million de dollars.

En outre des marchandises perdues ou avariées par la submersion des magasins, plusieurs milliers de barriques ou de ballots qui se trouvaient sur les quais ont été entraînés par le courant. Il y avait une grande quantité de farines, de coton, etc.

A Philadelphie et dans tous les pays avoisinans, l'ouragan a eu plus de durée et plus de violence, il a causé plus de désastres qu'à New-York.

A Philadelphie comme à New-York, les cheminées ont été renversées, les toitures enlevées. Tous les magasins voisins de la rivière ont été submergés et les marchandises ont éprouvé d'énormes avaries. Dans Walnut-Street, un immense magasin, encombré de barils de farine, a été envahi par l'eau jusqu'au premier étage. Les portes et les fenêtres ont été brisées par le courant, et une grande quantité de barils ont été entraînés. Ce magasin appartenait à M. Humphrey, dont la perte sera immense.

Lorsque après l'ouragan les eaux se sont retirées, les rues étaient encombrées de glaçons qui s'élevaient à une grande hauteur contre les murs des maisons.

Une grande quantité de bestiaux a péri.

Pour ajouter à l'horreur de cette scène, l'établissement de gaz placé sur les bords du Schnylkill ne put être mis en activité, et la ville de Philadelphie fut plongée dans les ténèbres pendant l'affreuse nuit du vendredi au samedi.

En remontant la rivière du Nord jusqu'à Albany, et sans doute beaucoup plus haut, on retrouve partout les traces de l'ouragan. Tous les villages qui se trouvent près du fleuve ont été plus ou moins endommagés par le vent et l'inondation. A Albany, il semble que le vent avait perdu sa plus grande violence, car les journaux de cette ville ne parlent pas de dégâts semblables à ceux qu'ont éprouvés beaucoup de maisons à Philadelphie et à New-York, mais la crue des eaux y a été terrible.

Les glaces détachées par la pluie chaude du samedi matin se sont rompues avec fracas, et, dans la débâcle, tous les bateaux qui se trouvaient attachés aux quais ont été violemment heurtés, brisés; un grand nombre ont été entraînés et engloutis. De ce nombre est le bateau à vapeur *North-America*, l'un des plus beaux qui fussent sur la rivière. On a pensé qu'il a coulé à fond, car il a été jusqu'ici impossible de le retrouver. Albany a été en partie submergée, et beaucoup de maisons ont été presque démolies par le choc des glaces. L'eau a pénétré dans une grande quantité de magasins, et y a causé des dommages proportionnellement aussi grands que ceux de New-York et de Philadelphie.

Mélanges, faits curieux.

Incendie du palais de la Sublime Porte, a Constatinople. — Cette semaine, a été incendié le palais du visir, où se trouvaient réunis les bureaux des différens ministères et des principales administrations, et connu sous le nom de Sublime-Porte. Cette catastrophe a eu lieu dans la nuit de dimanche à lundi. Le feu se manifesta accidentellement, vers quatre heures du matin, dans une chambre de domestique attenante aux appartemens du harem du bachvékil, et se communiqua avec une violence inimaginable à la Sublime-Porte. En quelques heures, ce vaste édifice fut détruit de fond en comble; il ne présente plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres et de ruines.

Comme les archives étaient déposées dans des appartemens souterrains, on assure qu'on a pu les sauver en grande partie; mais presque tous les papiers restés dans les bureaux sont devenus la proie des flammes. On évalue à près de 20 millions de piastres les pertes occasionnées par ce sinistre, et elles auraient pu être bien plus considérables encore.

Au premier signal de l'incendie, les pachas et toutes les autorités de la capitale se transportèrent sur les lieux, et ont rivalisé d'activité et de zèle pendant toute la durée du danger. Mais celui qui s'est vraiment distingué dans cette fâcheuse circonstance, c'est le capitan-pacha. Il est impossible de se faire une idée du courage

et du sang-froid dont il a fait preuve ; on le voyait partout où il y avait le plus de péril, dirigeant en personne les secours, animant les travailleurs par son exemple, et tout le monde s'accorde à dire que ce haut fonctionnaire a puissamment contribué, par son intrépidité et son énergie, à arrêter les progrès de l'incendie qui menaçait de dévorer tout le quartier. Aussi son éloge est dans toutes les bouches, et on ne tarit pas sur sa belle conduite en cette occasion.

Par un sentiment d'humanité qui fait le plus grand honneur au caractère musulman, le *toumrouk*, prison de la Sublime-Porte, fut ouvert avant que les flammes l'eussent gagné, et les prisonniers qu'il renfermait mis en liberté. De ce nombre étaient le fameux voleur toscan arrêté il y a quelques jours et plusieurs Ioniens appartenant à la même bande. Une circonstance digne de remarque, c'est que ces individus, au lieu de profiter de l'occasion, firent demander à leurs chancelleries respectives de se constituer de nouveau prisonniers. On ne connaît pas la décision qui aura été prise à leur égard, mais on pense généralement qu'ils se seront ravisés plus tard et qu'ils se décideront à quitter le pays pour n'y plus revenir.

Les bureaux de la Sublime-Porte vont être provisoirement transférés au palais du séraskier.

C'est la troisième ou quatrième fois depuis une cinquantaine d'années que la Porte est détruite par le feu. Le dernier incendie est de 1827 et le nouveau palais avait été reconstruit en 1829.

Inondations en Belgique. — Dans la nuit de samedi à dimanche, les eaux de la Senne, sorties de leur lit depuis la veille, s'étant encore considérablement grossies, on a battu la générale dans les quartiers des portes d'Anderlecht et de Flandre, pour prévenir les habitans du danger qu'ils couraient. La plupart des rues de ce côté sont couvertes d'eau, toutes les caves en sont pleines. La circulation a été interdite par la porte d'Anderlecht; les prairies des deux côtés de la chaussée sont ensevelies sous l'inondation.

(*Indépendant de Bruxelles.*)

— La crue des eaux aux environs de Bruxel-a encore augmenté pendant la nuit de samedi à dimanche d'une manière effrayante. La chaussée d'Anderlecht à la hauteur de la Tête-de-Mouton, est couverte de deux pieds d'eau; les diligences ont eu la plus grande peine du monde de parvenir en ville. Non seulement les prairies, mais encore toutes les terres labourées, sont sous les eaux dans plusieurs communes riveraines de la Senne.

Une partie de la ville de Hal est totalement inondée ainsi que les environs. A Vilvorde, même calamité. Cette fois, on croit que les autorités n'ont pas tenu assez strictement la main aux mesures prescrites dernièrement par la députation permanente pour prévenir les inondations.

Depuis hier matin onze heures, la Senne a fait inondation à Bruxelles, dans le bas de la ville. Le canal de Charleroi déborde également aux différérentes écluses près de la Flandre, d'Anderlecht, etc.

La rue dite Bummel avait déjà, à midi, plus de 8 pouces d'eau. La rue des Chartreux est inondée depuis hier matin neuf heures. Enfin il n'est pas une maison des environs du Marché-aux-Poissons qui n'ait sa cave remplie d'eau.

La mauvaise construction d'un égout de la ville aboutissant près du Rempart-des-Moines, qui a déjà si souvent donné lieu aux justes réclamations des habitans du quartier, a occasionné encore cette fois plus d'avaries que jamais. Comment la régence n'a-t-elle pas encore songé à obvier à ces déplorables inconvéniens ?

A six heure la crue des eaux augmentait encore ; plus de deux cents maisons des communes de Molenbeek, Cureghem, Anderlecht et autres sont à moitié couvertes d'eau. L'école vétérinaire, les bâtimens des abattoirs sont également inondés. Les terrassemens du chemin de fer de la station des Bagards, vers la section de Fores, sont en partie perdus.

De la porte de Flandre à celle de Ninove, le canal de Charleroi, qui longe le boulevart, a débord de près de dix pouces au-dessus lu niveau de la chaussée. On est parvenu à arrêter l'eau de ce côté à l'aide de fumier et de terre glaise. Sans cette espèce de digue tout le quartier de la rue de Flandre serait snbmergé.

Depuis hier matin on ne discontinue pas de porter secours aux malheureux habitans des maisons envahies par l'eau. Beaucoup de bestiaux sont noyés.

Une foule immense de curieux s'était portée hier après-midi aux portes de la ville pour contempler le triste spectacle des inondations.

L'inondation qui entoure Bruxelles et a pénétré dans plusieurs quartiers de la ville, loin de diminuer, a au contraire augmenté pendant la nuit. Les eaux de la Senne ont fait leur jonction avec le canal de Charleroi, de sorte que de ce côté tout ressemble à un bras de mer. Les jardins, les serres des fleuristes près de la porte de Ninove sont submergés, il y a des bâtimens dont on n'aperçoit plus que les toits. A l'Ecole vétérinaire de Cureghem, l'eau a dépassé les fenêtres du rez-de-chaussée. Des habitans de la rue des Fabriques ont été forcés de quitter leurs domiciles. Dans les rues de Flandre et autres adjacentes les caves sont remplies d'eau. Rues des Bateux, de l'Evêque, il en est de même. Les pompes et moyens employés ne suffisent pas à l'épuisement.

Assassinat, affreux détails. — On écrit de Caen : « Le nommé Gueriel, âgé de 54 ans, habitait seul une maison située sur le bord du chemin, dans la traverse de la grande route de Torigny à Saint-Jean-des-Baisans : cette maison isolée se trouve à quatre cents pas environ de l'auberge du Cocqbois. Ce vieux garçon passait pour être avare, et dès lors pour avoir beaucoup d'argent. Dans la soirée du 14 courant, il était resté, contre son habitude, à tiller du chanvre jusqu'à dix heures du soir ; et avant de se coucher, il alla sans chandelle dans l'étable pour donner du foin à sa vache. Comme il était occupé à délier une botte de foin, un individu entre, saisit un croc à fumier, et lui en assène sur le milieu du corps un coup si violent, que le manche rompit en deux endroits dans ses mains, et tout près du fer. Le malheureux Gueriel tombe, mais il pousse encore un soupir; son assassin qui veut l'achever saisit alors une fourche en fer qui se trouvait à côté de lui, traverse en plusieurs endroits le corps, le cou et la tête de sa victime, et lui fait vingt-cinq blessures qui toutes sont mortelles. Croyant cette fois que le vieillard est sans vie, il l'abandonne, regarde dans le chemin, et après s'être assuré qu'il ne vient personne, il entre dans la maison de sa victime, barre les portes et force les fermens; il jette à terre tous les effets, s'imaginant trouver de l'argent, mais la précipitation qu'il met dans ses recherches l'empêche de découvrir 100 francs qui sont enveloppés dans un drap; bientôt il croit entendre marcher, il se sauve par une porte de derrière avec vingt francs qu'il a trouvés sur la tablette d'une armoire. Qui le croirait! Gueriel n'a pas succombé sous les coups de son assassin; il a pu se relever et se traîner à la maison voisine ; là, il appelle du secours et on lui ouvre la porte. Il nous est impossible de décrire la frayeur dont furent saisies les personnes présentes en voyant leur voisin, qu'elles ont peine à reconnaître dans cet état affreux. Ses habits et sa tête sont en lambeaux ; le sang ruisselle sur sa blouse comme si elle en avait été trempée. Malgré ses souffrances, qui sont atroces, il peut raconter encore une partie de ce qui vient de lui arriver, et on s'empresse de lui administrer les premiers soins que sa position exige. On le questionne sur l'auteur de l'attentat, il ne l'a pas vu; il est tombé étourdi sous les coups, et voilà tout. Personne n'ose se rendre sur le lieu du crime; ce n'est que le lendemain qu'on fait appeler la justice et un médecin, qui ont constaté les faits que nous venons de raconter. Malgré les nombreuses blessures que cet homme a reçues, et qui sont affreuses, on espère cependant qu'il vivra encore assez de temps pour donner des indices sur le coupable. On n'a pu jusqu'à présent avoir de renseignemens assez positifs pour arriver à la découverte de l'auteur de ce crime épouvantable; seulement on a trouvé un bâton que l'assassin a oublié fort heureusement sur les lieux; on espère que ce bâton, dont la poignée est en cuir, facilitera les recherches des magistrats, et que bientôt le coupable sera entre leurs mains. La justice continue ses informations. »

Un enfantement laborieux. — Le 8 de ce mois, une femme de l'Isle-sur-le-Doubs, âgée de 19 ans, et primipare, est accouchée, après un travail long et difficile, d'un fœtus-monstre qui présentait les particularités suivantes: deux têtes, deux cous, quatre bras, deux poitrines, deux colonnes vertébrales, le tout supporté sur un bassin unique, duquel naissaient seulement deux cuisses, comme chez tout autre sujet. En un mot, cet enfant était double dans toute la moitié supérieure du corps et simple dans la moitié inférieure à partir du ventre. Le développement était celui d'un enfant à terme. Les deux bustes se trouvaient accolés par les parties latérales gauche et droite, les deux faces tournées dans le même sens. Les gens de l'art présens à l'accouchement, MM. Grillon et Petit, officiers de santé à l'Isle, et M. Métoz, docteur en médecine à Goux, ont pu s'assurer par l'autopsie que cet être singulier possédait deux œsophages aboutissant à un seul estomac, quatre poumons, deux cœurs, un seul diaphragme, un seul tube digestif, deux reins plus volumineux qu'à l'état normal, une seule vessie aussi plus ample qu'elle ne l'est d'ordinaire. L'enfant était du sexe masculin. C'était une organisation double complète jusqu'au niveau du diaphragme, et simple au-dessous de cette limite. La longueur de cet enfant était de dix-huit pouces ; il pesait environ dix livres. Les médecins, à l'obligeance desquels nous devons cette observation curieuse, ne disent pas d'ailleurs s'il est venu au monde vivant

ou non, ni par conséquent combien de temps il a pu vivre hors du sein de la mère, si tant est qu'il ait respiré. Nous espérons bien qu'une pièce aussi intéressante pour l'histoire des monstruosités humaines aura été conservée, et qu'elle viendra enrichir le cabinet d'anatomie de notre école de médecine.

UNE FARCE. — Messieurs M... père et fils sont tous deux de fervens apôtres de Bacchus, comme on aurait pu dire du temps de l'empire. L'un est perruquier, l'autre graveur; le perruquier, qui est le père et qui veut garder sa dignité paternelle, fait souvent de la morale à son fils et l'exhorte à plus de tempérance; mais comme il ne prêche pas d'exemple, il arrive qu'ils se rencontrent souvent dans le même cabaret et que la morale se noie dans des libations auxquelles chacun d'eux finit par prendre une part active. Hier donc, les deux M... étaient ce qu'on appelle vulgairement en ribotte, mais cette fois chacun avait bu de son côté. Quelques uns de leurs amis, qui les trouvèrent dans cette disposition, résolurent d'en tirer parti, afin de leur jouer une farce. Ils se partagèrent les rôles, et les uns s'attachèrent à M... père et les autres au fils, afin de les faire agir dans le sens dont ils étaient convenus à l'avance. On vint d'abord trouver le perruquier. —Venez donc, père M..., lui dit-on, votre fils est pris de boisson, et on vient de le conduire au poste de la place Saint-Michel, où il faut l'aller réclamer. — Ce malheureux-là! s'écrie le père M..., il n'en fait jamais d'autres! Allons, cependant, il ne faut pas le laisser coucher au violon. On arrive devant le corps de garde, et le père M.... réclame son fils; mais le sergent répond qu'il n'y a personne. — C'est qu'ils ne sont pas encore arrivés, s'écrie un des amis; allons boire un coup, et nous reviendrons. La même farce, pendant ce temps, était jouée à M... fils, et il arrive un instant après pour réclamer son père. Le sergent fait la même réponse que la première fois, et M. fils est conduit dans un autre cabaret. Les mystificateurs, qui avaient réglé à l'avance toutes leurs démarches, ramenèrent alors M... père. Le chef du poste, impatienté, commence à se fâcher; M... père se fâche plus fort, il veut absolument avoir son fils, et comme sa manière de réclamer est un peu turbulente, le sergent le met au violon pour tout de bon. M... fils ne tarde pas à revenir, il réclame son père avec un peu plus de raison que la première fois. Mais comme toutes ces allées et venues semblent extraordinaires au sergent, et finissent par l'indisposer tout à fait, il met le père à côté du fils, et ce n'est que le lendemain qu'ils ont pu sortir sans pouvoir s'expliquer le motif qui les avait rendus prisonniers.

LA BONNE MARRAINE. — Un enfant de treize ans, Auguste Miraux, prévenu d'avoir frappé sa belle-mère avec une serpe, venait d'être acquitté par le tribunal de police correctionnelle de Laon (Aisne) comme ayant agi sans discernement; mais le tribunal avait ordonné qu'il serait conduit dans une maison de correction pour y être élevé et détenu jusqu'à l'âge de seize ans. Le pauvre enfant pleurait. Sa belle-mère, dont la déposition avait paru empreinte d'une dureté de cœur, première cause sans doute des torts du jeune prévenu, se retire sans lui adresser une seule consolation, une seule parole. En passant devant lui, elle ne l'a pas même regardé. Depuis quelques instans, une femme versait des larmes au fond de l'auditoire. L'enfant quitte son banc, court à elle, et reçoit ses embrassemens. C'est la marraine d'Auguste Miraux, qui répète : « Pauvre enfant! aller à Montreuil! Montreuil est le dépôt de mendicité. Non, ces messieurs ont été trompés. Si je pouvais leur parler. —Quelle est cette femme, demande le président : faites-la approcher. » Marie-Anne Toussaint, manouvrière à Saint-Gobain, répond aux questions que M. le président lui adresse avec bonté. Elle demande comme une grâce de recevoir chez elle son filleul, qui promet d'être bien sage, et qui, ajoute-t-elle, était bien malheureux chez sa belle-mère. « Oui, dit l'enfant tout en pleurs, je travaillerai et je serai bien content d'être avec ma marraine, qui ne me battra pas. » M. l'avocat du roi demande, et le tribunal ordonne qu'Auguste Miraux soit remis à la femme Toussaint. La bonne marraine sort joyeuse avec son filleul, au milieu d'un murmure unanime d'approbation.

Revue des tribunaux.

COUR ROYALE DE PARIS.

Garde particulier. — Blessures volontaires. — La chasse au chasseur.

Qui vous a permis de chasser? — Il n'y a pas beaucoup de gibier, n'est-ce pas?—Votre nom? — Demandez-le à mon camarade. — Votre port d'arme? — Je suis voyageur; d'ailleurs, retournez votre plaque, et vous verrez que vous êtes garde particulier; vous ne pouvez me demander qu'une simple permission de chasse. — Suivez moi chez le maire de Ste-Aulde.—C'est trop loin, je n'ai pas le temps. Tel fut, s'il faut en croire Girod, garde particulier d'Huisy, canton d'Arcis-sur-Aube, le colloque qui s'établit, le 13 septembre dernier, entre lui et Poret, qu'il avait trouvé chassant sur les terres confiées à sa surveillance. Le fermier Gauthier étant venu en aide au garde Girod, le délinquant se mit en devoir de les suivre. Pendant qu'on cheminait, Girod proposa à Poret de porter son fusil : « Merci de l'obligeance, répondit celui-ci : je suis assez grand pour le porter moi-même. » Cette offre de service ressemblait sans doute à une menace, car le garde ayant porté la main sur le fusil de Poret, ce dernier, pour mettre en sûreté le délinquant et le corps du délit, se mit à fuir de toute la rapidité de ses jambes. Girod le poursuit, mais il a peu de chances de l'atteindre. Gauthier lui crie, c'est du moins la prétention de Poret : « Tire dans les jambes, il ne courra pas si bien. » Un coup de fusil part au même instant, Poret est atteint de quelques grains de plomb à la jambe et aux parties latérales du cou. Ainsi, pour réprimer le fait d'avoir chassé sans port d'arme, le garde commet un délit bien autrement grave; pour protéger le gibier il n'hésite pas à tirer sur un homme.

Poret se rend, va se plaindre chez le maire d'Huisy; mais, par une singulière coïncidence, celui-ci est le père de Girod et désespérant de trouver chez ce magistrat un nouveau Brutus, il va, le 18 septembre suivant, déposer sa plainte entre les mains du maire de La Ferté.

Une instruction est commencée contre Girod, et par suite d'un arrêt de la chambre des mises en accusation, il est traduit devant la cour royale, 1re chambre, comme coupable d'avoir fait à Poret des blessures volontaires.

Girod, interrogé par M. le premier président, répond que, voyant fuir Poret, il a voulu tout au moins retenir le chien, et que, dans ce but, il a tiré son coup de fusil du côté de la pièce de terre où était ce chien, tandis que le chasseur fuyait du côté opposé.

M. le premier président. — C'était sans doute un moyen de retenir votre chien, mais celui d'un autre?

—Egalement, M. le premier président; le fusil appelle le chien.

— Ainsi, vous tirez à gauche du côté du chien, et Poret, qui se trouve à droite, est blessé?

— Qu'il ait reçu des grains de plomb, c'est possible, mais pas des miens. Il n'est pas rare que les chasseurs soient atteints de grains de plomb.

Deux témoins seulement sont entendus: Poret, qui déclare n'avoir pris la fuite que lorsque Girod s'est précipité sur lui pour le désarmer, et Gauthier, qui dément le propos que lui fait tenir le précédent témoin, mais ne confirme pas le système de défense adopté par Girod.

M. l'avocat-général Pécourt, après avoir sommairement exposé les faits, fait observer que Girod a eu le double tort de vouloir désarmer un chasseur, au mépris des prohibitions de la loi, et de l'avoir blessé volontairement, quand il devait uniquement dresser un procès-verbal contre lui. Sans doute les blessures n'ont pas eu de conséquences graves, mais le délit doit être réprimé; seulement les bons antécédens de Girod appellent toute l'indulgence de la cour.

Me Lacan, avocat du prévenu, s'attache à démontrer que les dépositions des témoins entendus laissent trop de doute sur l'existence même du fait reproché à son client pour qu'une condamnation puisse être prononcée.

La cour, après en avoir délibéré, et par appliction de l'article 311 du Code pénal, a condamné Girod à six jours de prison.

(*Le Droit.*)

COUR D'ASSISES DE LA SEINE.

Vol d'une voiture de roulage, des trois chevaux, des marchandises, d'une valeur de 15,000 fr.

Le nommé Chamotet comparaît devant la cour d'assises sous l'accusation de vol commis la nuit et de complicité. L'accusé, ouvrier maçon, est un gros garçon à la face rubiconde, dont l'air naïf contraste singulièrement avec l'habileté et l'audace du vol qui lui est reproché.

Le 17 novembre dernier, deux gendarmes en patrouille rencontrèrent sur la route de Paris à Orléans une voiture attelée de trois chevaux qui cheminait tranquillement et sans conducteur du côté d'Orléans. Ils attendirent une heure et personne ne vint. La plaque leur fit connaître que cette voiture appartenait à M. Dreyfus, commissionnaire de roulage, demeurant à Paris, rue de Bondi, 6. Elle fut mise en fourrière, et bientôt reconnue par son propriétaire. Pour la voiture, qui la veille était partie chargée de marchandises considérables s'élevant à une valeur de plus de 15,000 fr., elle était sous la conduite du nommé Duchemiu; la ville de Reims était le lieu de la destination. Comment donc cette charette,

partie pour Reims, chargée de marchandises, avait-elle été trouvée vide et dans une direction tout à fait opposée ? C'est là un problème que nous laissons aux témoins le soin de résoudre.

« Messieurs, dit le nommé Duchemin (c'est le charretier), c'était le 17 novembre ; j'étais couché sur l'auge, dans ma limousine, lorsque vint un individu qui me réveille et me dit : — Voulez-vous boire un canon ? — Non, que je lui répondis, je suis couché, j'y reste. — Eh bien ! alors, dit-il en s'en allant, vous souhaiterez bien le bonjour de ma part aux camarades. — De la part de qui ? que je lui dis. — De la part de Grospierre. — Il revint sur ses pas, et me demanda quand je devais partir ; je lui dis que je partais le soir même. — Eh bien ! ajouta-t-il, je partirai avec vous, et je vous accompagnerai jusqu'à Claye ; n'oubliez pas de me prendre chez le marchand de vins, au coin de la rue des Marais. Je lui répondis : Je veux bien, et je continuai mon somme.

» Le soir, l'individu en question me rejoignit à la sortie de Paris, en me reprochant d'avoir oublié de le prendre, et nous marchâmes côte à côte en causant de choses et d'autres. Au moment où j'allais passer la barrière de la Petite-Villette, deux individus se jetèrent sur moi ; l'un jetait les hauts cris, et me reprochait de lui avoir crevé l'œil avec mon fouet, l'autre soutenait que j'avais renversé son chapeau et qu'il avait été écrasé par la roue de ma voiture. J'eus beau me débattre, soutenir que j'avais le droit de fouetter mes chevaux, surtout quand la route montait, ils ne voulaient pas me laisser continuer mon chemin, et insistèrent pour que je me rendisse chez le commissaire de police. Mon compagnon de voyage fut le premier à m'y pousser. Allez, me dit-il, si vous n'avez pas tort, M. le commissaire vous donnera raison... Soyez bien tranquille, ajouta-t-il, pendant ce temps je vais veiller sur votre voiture.

» J'y consentis, et je suivis les deux hommes en question. A quelque distance de là l'un d'eux disparut. Alors je me dis à moi-même : « Duchemin, tu es bien bête de te laisser mettre dedans comme ça ; est-ce que tu n'avais pas le droit de fouetter tes cheveaux, voyons ?» L'individu qui restait tenait avec affectation son mouchoir sur son œil. Je lui dis : « Tu dis que t'as l'œil crevé, montre-moi-le donc. » A la lueur du lampion qui éclairait les pavés *démanchés*, je vis qu'il n'avait pas plus d'œil crevé que moi. « Ah ! c'est que ça s'est passé, qu'y me répondit. — Du moment que vous n'avez pas de mal, j'ai pas besoin d'aller chez le commissaire. — Ah ! oui ; mais mon chapeau, faut que tu me le paies. — Je ne te le paierai pas. — Donne-moi au moins vingt sous pour le faire retaper. — Tu n'auras rien, et je n'irai pas chez le commissaire. » Je n'eus rien de plus pressé que de retourner à l'endroit où j'avais laissé ma voiture ; mais là pas plus de voiture que de compagnon. J'ai couru partout sans pouvoir la retrouver, et ce n'est que le lendemain que j'ai appris que des gendarmes l'avaient mise en fourrière sur la route d'Orléans. »

M. le président de Glos, au témoin. — Reconnaissez-vous l'accusé Chamotet pour l'individu qui est venu vous trouver dans la journée du 17 novembre, et qui le soir vous a accompagné ?

Le témoin. — Je le reconnais très bien.

Le sieur Marin, charretier, raconte que la veille du jour où le vol a été commis il a vu l'accusé qui est venu le trouver chez M. Dreyfus. Comme il lui demandait quel était son état, Chamotet répondit qu'il était *floueur* (voleur).

Plusieurs témoins sont entendus, ils donnent les plus mauvais renseignemens sur la moralité de l'accusé. On ne lui connaissait pas d'autre état que celui de contrebandier.

Malgré la reconnaissance formelle de Duchemin, l'accusé persiste à nier sa visite du 17 dans la maison de roulage de M. Dreyfus ; il soutient également que le soir il n'a pas accompagné Duchemin.

M. l'avocat-général Partarrieu-Lafosse soutient l'accusation. Selon lui, la conduite de l'accusé ne peut laisser de doute sur sa participation au vol audacieux dont il demande une sévère répression.

Me De Charnacé présente la défense de Chamotet.

Déclaré coupable de vol commis la nuit et de complicité, l'accusé est condamné par la cour à dix ans de réclusion et à l'exposition.

(*Gazette des Tribunaux.*)

Revue dramatique.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Dieu vous bénisse, comédie en un acte, mêlée de couplets, de MM. Ancelot et Duport.

Voilà une pièce qui aurait pu s'appeler indistinctement les *Fausses Confidences, Guerre ouverte*, ou *la Poudre St-Ange*. On s'y trompe, on s'y chamaille et on y éternue sans cesse.

D'abord, un marquis de Rosambert veut tromper une jeune Élise de Mérinville ; une madame de Surgeon, sœur de la jeune femme, ne veut pas le souffrir. De là, une guerre déclarée entre madame de Surgeon et le marquis.

Rosambert dresse ses batteries. Il fait croire à Surgeon qu'il est aimé de sa femme, seulement pour empêcher cette dernière de surveiller sa sœur, puis il écrit à Elise une lettre à faire crouler les remparts de la vertu la plus inexpugnable.

Mais madame Surgeon défend vaillamment la brèche ; elle intercepte la lettre, fait de la morale comme un livre à Élise, et envoie au marquis une tabatière enrichie de poudre sternutatoire.

Rosambert, qui a obtenu un rendez-vous d'Elise, s'y rend avec sa tabatière, et éternue sa passion et ses sermens à l'objet de ses feux. Sur quoi, l'objet de ses feux rit à se tordre et répond aux protestations éternuées : *Dieu vous bénisse* ! C'en est fait de l'amour de la jeune femme, une pincée de poudre l'a tué...

A quoi tient donc la vertu ? Si Rosambert eût été enrhumé du cerveau depuis six mois, Elise de Mérinville était perdue.

Au reste, la poudre St-Ange n'est pas seulement bonne à sauver la vertu des femmes, elle sauve encore très bien dans l'occasion la vie des hommes ; à preuve le duel qu'elle fait manquer entre Rosambert et Surgeon, lesquels viennent pour se casser réciproquement la tête, et ne se logent nulle balle dans le crâne, attendu qu'ils se sont logés préalablement de la poudre dans le nez. La seule chose que les adversaires échangent est : *Adshmm ! Dieu vous bénisse* !

Le public s'est laissé mener par le nez ; il a ri et applaudi. MM. Ancelot et Duport ont trouvé les claques de bonne prise.

Derval et Sainville ont parfaitement éternué leurs rôles.

Comme on le voit, M. Ancelot nous a escamoté le mariage ; nous espérons qu'il n'en fera pas une habitude.

THÉATRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE.

La Vivandière et le Bossu. — L'Artiste et l'Ouvrier. — Les Pilules du Diable.

Dans le vaudeville de MM. Ferdinand Laloue et Deligny, il y a un rôle de bossu tracé avec assez d'esprit ; c'est la seule chose remarquable de leur pièce. Nous nous contenterons de mentionner la chute de *l'Artiste et l'Ouvrier*, toutefois en taisant le nom de l'auteur ou des auteurs par discrétion.

Enfin, arrivons à l'œuvre dramatique de MM. Anicet-Bourgeois, Ferdinand Laloue et Laurent, aux *Pilulles du diable.* La scène se passe en Espagne, le pays par excellence du merveillenx des tuteurs dupés, des amans infortunés, des pères barbares, des prétendus laids et bêtes, et par conséquent de toutes les féeries passées, présentes et futures. Seringuinas, outre sa pharmacie, possède une fille charmante qu'il veut marier au noble Sotines ; mais le cœur de la jeune fille Isabelle n'est point libre et a parlé en faveur d'un peintre français nommé Albert. Le père refuse d'unir les amans, menace sa fille du couvent, et Albert, au désespoir, veut attenter à ses jours. Il est secouru par une fée qui lui donne sa protection dans une boîte de pilules. Mais cette fée est vieille et lui impose l'affreuse condition de l'épouser. Sur le refus d'Albert, elle va trouver Sotines qui est moins difficile. La folie offre ses services à Albert et Isabelle, et fait tant par les ruses et les tours qu'elle joue à Sotines et à sa tante, que les deux amans se marient et que la vieille fée perd son pouvoir.

Cette féerie, dont les merveilleux incidens se déroulent en vingt tableaux, est remarquable par la beauté des décors et la précision avec laquelle s'exécutent les changemens, métamorphoses, etc. Jamais rien d'aussi complet dans ce genre n'avait été offert au public. Tout Paris voudra savoir comment le diable fait la pharmacie, et plus de cent représentations consécutives viendront confirmer le succès de la première.

Les honneurs de la soirée ont été pour M. Sacré, le machiniste ; pour MM. Philastre et Cambon, les décorateurs, qui se sont surpassés chacun dans leur genre.

Les poses et danses des Anglais Lauwrence et Radisha ont obtenu leur part de bravos.

La mise en scène suppose de très grands frais ; c'est de l'argent bien employé. La curiosité publique fait rarement banqueroute.

C.-R. DESP.

Revue de trois jours.

25 FEVRIER. — Nous recevons de Constantinople une lettre d'un de nos amis qui nous annonce que tout se prépare pour la guerre en Turquie. Des armemens considérables s'exécutent en ce moment. Les armées turque et égyptienne sont pour ainsi dire en présence. La Russie est parvenue à reprendre sa prépondérance sur le sultan ; elle a offert ses secours, et

ils ont été acceptés. Si le bruit de la mort de Méhémet-Ali s'était confirmé, nous dit notre correspondant, il n'y a pas de doute qu'Ibrahim-Pacha n'eût marché sur Constantinople. Si Méhémet-Ali ne meurt pas, le sultan, qui est dans une de ses veines belliqueuses, attaquera. On regarde la paix comme gravement menacée en Orient.

— Le brick français, *Thérèse-Louise*, arrivé le 19 janvier, a amené à la Nouvelle-Orléans 106 passagers français expulsés du Mexique. C'est une portion de la première cohorte sortie de Mexico. Elle se compose principalement d'artisans et d'ouvriers. L'autre portion, composée de négocians et de banquiers, s'est dirigée sur la Havanne, où des relations établies l'ont appelée de préférence. L'amiral Baudin avait préparé d'avance l'heureuse facilité de ce choix à nos pauvres compatriotes, arrachés à leur industrie et à leurs établissemens. La même prévoyance, si pleine d'humanité et de patriotisme, présidera à l'embarquement des deux derniers convois. L'amiral a fait équiper et disposer, comme bâtimens de passage, deux vieux navires de guerre pris par nous aux ports mexicains, et la grandeur de ces bâtimens lui permettra de ménager aux passagers futurs mille commodités dont les premiers ont été forcément privés. Quoiqu'il en soit, ces compatriotes fugitifs sont arrivés ici à bon port et sans encombre. Ils sont partis de Véra-Cruz le 4 janvier. La *Thérèse-Louise*, frétée par l'amiral, les attendait.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 24 et lundi 25 février 1839, de 3,663 déposans, dont 495 nouveaux, la somme 492,710 fr.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 790,000 fr. C'est un indice évident du malaise où nous sommes.

— La crise commerciale continue. Encore neuf faillites enregistrées par les journaux judiciaires de ce jour.

— M. Charles Dunoyer, conseiller d'état, membre de l'académie des sciences morales et politiques, est nommé administrateur général de la bibliothèque du roi.

— M. Jomard est nommé président honoraire du Conservatoire de la bibliothèque du roi.

— M. le maréchal Moncey est de nouveau fort souffrant de depuis quelques jours. Il a reçu de nombreuses visites à l'Hôtel des Invalides.

— Une découverte industrielle. — M. James Thornton, professeur de chimie à l'Université de Philadolphie (Etats-Unis), vient de faire une invention qui indubitablement produira une grande révolution dans la fabrication des glaces. Il est parvenu à composer une substance métallique liquide et vitrifiable qui, lorsqu'on l'étend sur une surface revêtue de tain, acquiert, en s'y refroidissant, les mêmes qualités que les glaces de cristal, avec lesquelles elle offre alors la plus grande ressemblance. On peut en faire des glaces de toutes dimensions, quelque grandes qu'elles soient. M. Thornton a fait couvrir de cette substance les murs et le plafonds d'un des salons de sa maison à Philadelphie; et l'on assure que, quand les lustres de ce salon sont allumés, les reflets des lumières multipliés à l'infini par les glaces de son invention produisent un effet vraiment magique.

26. — (Espagne.) Maroto vient de frapper un grand coup sur le pacte provincial. Il a fait fusiller six des quatorze officiers qu'il avait fait arrêter par ordre de don Carlos. Cette exécution a eu lieu le 18 à sept heures du matin, dans le cimetière d'Estella; deux compagnies du 1er bataillon de Navarre ont été chargées de cette triste mission. Les chefs fusillés sont Francisco Garcia, Guergué, Pablo Sanz, Carmona, Ibanez, sous-secrétaire d'état au ministère de la guerre, et l'intendant Uriz. Arrivés la veille à Estella, ils ont été immédiatement traduits devant une commission militaire choisie par Maroto, jugés et condamnés à mort sans appel. Sept autres ont été condamnés à la même peine; ils ont dû être exécutés le lendemain 19. Des décharges de mousqueterie entendues ce jour là à la même heure que la veille à quelque distance d'Estella donnent lieu de croire que ces malheureux ont subi un sort pareil à celui de Guergué et Garcia; demain cette dernière exécution sera sans doute confirmée.

— L'empereur d'Autriche vient d'autoriser la construction d'un chemiu de fer qui sera de la plus haute importance non seulement pour la monarchie autrichienne, mais pour toute l'Allemagne, et l'on peut ajouter pour l'Europe entière. Ce chemin ira de Vienne à Trieste, en passant par la Styrie, la Carniole et la Dalmatie. Les gouvernemens de ces deux dernières provinces ont déjà reçu des ordres à ce sujet; quant à la Styrie, il paraît que le tracé n'a pas encore été fait. Les travaux commenceront dès que les acquisitions de terrain auront été opérées. Ce chemin joindra celui de Vienne à Hof, en Bohême, et l'Orient sera par lui mis en communication directe avec les littoraux du Danube, du Mein et du Rhin, et même avec la Baltique, sans qu'aucune difficulté du genre de celles qui se présentent aux embouchures du Danube (vu les dernières acquisitions de la Russie) puisse y mettre obstacle.

— Le célèbre sculpteur Rossi est mort dans sa résidence de Lissogrove, dans la soixante-dix-septième année de son âge.

— (Turquie.) D'après une lettre de Constantinople, on évalue la perte éprouvée par l'incendie du palais de la Porte à 25 millions de piastres.

— C'est après-demain vendredi, à dix heures du matin, qu'ouvriront au Louvre les portes du salon de 1839. Cette exposition durera deux mois; c'est-à-dire jusqu'au 1er mai, époque à laquelle ouvrira l'exposition des produits de l'industrie aux Champs-Elysées.

— (Instrumens de musique.) Les journaux ont parlé d'un orgue expressif inventé à Vienne, et qui reproduit à s'y méprendre les sons de la voix humaine, avec une telle puissance qu'il équivaudrait à un chœur de vingt à trente chanteurs. Un de nos meilleurs organistes s'occupe en ce moment de composer un instrument tout semblable. Il espère pouvoir le faire entendre sous deux mois, et opérer par ce moyen une véritable révolution musicale.

27. — On écrit de Stuttgard que le mariage de la princesse Sophie de Wurtemberg avec le prince d'Orange sera célébré au mois de mai prochain. Le prince Jérôme, fils du duc de Montfort (Jérôme Bonaparte), neveu du roi de Wurtemberg, est encore en Italie, près de son père. On assure que ce prince a l'intention de donner sa démission du grade qu'il occupe dans l'armée wurtembergeoise pour prendre du service à l'étranger.

— M. le comte de Vésins, entré dans les ordres depuis peu d'années, aujourd'hui vicaire-général de Bordeaux, a donné récemment la bénédiction nuptiale, dans l'église de Castres, à son second fils, qui a épousé mademoiselle de Kerninon, petite-fille de madame de Châteaubourg, sœur de M. de Châteaubriand.

— On lit dans un journal anglais, *the Age*, du 24 février :

« Nous annonçons avec un profond sentiment de douleur que S. G. le duc de Wellington a eu, vendredi dernier, une attaque de paralysie. Il se trouve en ce moment gravement indisposé. Quatre médecins ont été appelés auprès de l'illustre malade. »

— D'après l'*Estafette de New-York*, les ouragans qui ont sévi dans les derniers jours du mois de janvier ont occasionné des dégâts considérables à Philadelphie, Boston, Albany, Elisabeth-Town et à New-York.

— La Hongrie vient de perdre un de ses agronomes les plus distingués, M. le baron Appel de Kapocsany, qui est mort ces jours-ci dans notre ville, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

— La semaine dernière, un homme résidant à Chapelem-le-Frith a été exposé en vente aux enchères par sa femme, qui probablement était fatiguée de sa société. La mise à prix était de 19 shellings (23 fr. 75 c.); mais personne n'ayant surenchéri d'un seul shelling, force a été de retirer l'enchère et de l'ajourner à une époque indéfinie.

Bal de l'Opéra. — On annonce que l'Opéra vient enfin d'obtenir l'autorisation de continuer ses bals jusqu'à la mi-carême. En conséquence le premier aura lieu samedi prochain. Ce bal sera une fête extraordinaire, pour laquelle l'administration prépare, dit-on, des merveilles de séduction. Ce que nous pouvons annoncer dès aujourd'hui, c'est que toutes les sommités artistiques ayant voulu prendre part à cette fête, qui fera époque dans les fastes de l'Opéra, se sont empressées de mettre leurs plus beaux ouvrages à la disposition de M. Jullien, différens objets d'une grande valeur, sortis des premières fabriques de la capitale, et parmi lesquels on cite un magnifique piano de Hertz, des tableaux de peinture de nos premiers maîtres, une montre à la Breguet, des autographes précieux, entre autres de Voltaire; enfin, une grande quantité d'objets seront offerts aux dames qui auront pris leurs billets d'entrée au bureau. Chacune d'elle recevra gratuitement une valse de Jullien, composée exprès pour cette grande solennité, et dans cette valse se trouvera la désignation des lots qu'on gagnera. On évalue à une somme considérable les frais de ce raout d'un genre tout nouveau. Malgré ces dépenses extraordinaires, le prix des places ne sera pas augmenté. L'administration pourrait bien se dispenser de tous ces sacrifices; le public assurément ne lui manquerait pas; mais elle veut donner aux nombreux habitués des bals de l'Opéra un témoignage éclatant de sa reconnaissance.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

5 MARS 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 13.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE:

LES MORTS VIVANS.

(MOEURS INDIENNES.)

Rien n'est plus commun chez les peuples de l'Inde que de voir des personnes que l'on a crues mortes reparaître tout à coup au milieu de leurs amis et de leurs connaissances, et faire naître, par leur retour inopiné, des incidens qui, sous la plume d'un romancier d'Europe, seraient taxés d'invraisemblance.

De tous les districts de l'Inde, il n'y en a point de plus sauvage, de plus couvert de jungles, où il soit plus facile de se cacher, que celui qui s'étend depuis Calcutta jusqu'à la mer; et si ce n'étaient les bâtimens de différentes grandeurs et les chaloupes qui sillonnent le fleuve, on aurait de la peine à se figurer qu'on est dans le voisinage immédiat de la capitale d'un empire florissant, de la ville la plus commerçante peut-être de l'Orient. Les habitans des rives du Houghly sont fort petits, et leur aspect étonne l'étranger, qui s'attend, en arrivant dans l'Inde, à y trouver tous les objets taillés sur de vastes et magnifiques proportions. En attendant, leur petitesse même les rend plus agiles et plus actifs; ils se dédommagent de la force physique et du courage qui leur manquent par une grande souplesse dans les membres et par beaucoup d'astuce. Ceux qui exercent l'état de bateliers fournissent aux bâtimens à l'ancre des fruits et des légumes; ils conduisent les voyageurs à Calcutta, et sont assez accoutumés à se voir maltraités par les Européens, qui d'ailleurs, il faut l'avouer, ont besoin d'une dose considérable de patience pour résister aux ennuis d'une navigation sur le Houghly, dans un *dinghi* de Calcutta, conduit par des bateliers indiens.

Un Anglais de classe moyenne, engagé en qualité de marin volontaire, venait de mouiller avec son bâtiment à Diamond Harbour; il était passablement ignorant et fort despote. Ayant loué un dinghi pour se rendre à Calcutta, il se vit tout à coup entouré de créatures étranges, qu'il regardait moins comme des hommes que comme une troupe de singes babillards. Rien ne se fait dans l'Inde sans beaucoup de bruit, de gesticulations et d'apparente confusion; notre Anglais ne tarda donc point à se convaincre que sa vie courait un vrai danger avec des gens qui ne cessaient de se disputer, et paraissaient ne pas savoir ce qu'ils faisaient. Une fois en route, ce fut bien pis encore. La manœuvre de la barque fut la chose dont ils s'occupèrent le moins : les uns se mirent à déplier leurs turbans, puis à se recoiffer; les autres tirèrent leurs longues pipes et commencèrent à fumer; d'autres encore préparèrent leur dîner. Notre jeune marin s'impatienta, et leur demanda pourquoi ils avaient abandonné leurs rames. Ils lui répondirent tous à la fois dans un langage incompréhensible pour lui, ce qui l'exaspéra toujours de plus en plus. Dans la pétulance de son caractère, il ne réfléchit pas que ces hommes, connaissant parfaitement le fleuve, avaient sans doute de très bons motifs pour leur conduite, et que par conséquent il fallait les laisser agir, sauf à les punir ensuite s'il découvrait qu'en effet ils fussent coupables; mais, irrité outre mesure, il résolut de se faire obéir à tout prix sur-le-champ, et, muni d'un bon gourdin, il se mit à leur distribuer des coups de bâton d'une main si vigoureuse, que trois des bateliers se jetèrent par dessus le bord, et disparurent à l'instant même dans les flots. Cet événement rendit à notre Anglais son sang-froid : il se représenta en tremblant les suites que pourrait avoir l'accès de vivacité auquel il venait de se livrer, tandis que le reste de l'équipage le conduisait à Calcutta avec force pleurs et lamentations. A peine débarqué, il fut remis par eux dans les mains d'un agent de police, qui le conduisit devant un magistrat et de là en prison. Sur la déposition des survivans, le jury d'accusation le renvoya devant les assises. Dans l'intervalle, notre malheureux put réfléchir à son aise au danger de s'abandonner sans frein à la colère. Sans amis, sans protection dans le pays, il ne pouvait guère espérer d'échapper au supplice que par une déportation perpétuelle. En effet, il fut jugé et condamné sans hésitation ; mais l'exécution de l'arrêt fut différée de plusieurs jours, parce que son avocat demanda à plaider quelques moyens de cassation. Sur ces entrefaites, il fut visité par un Indien qui parlait couramment l'anglais, et qui lui offrit, moyennant une somme d'argent, de faire venir devant la cour, en vie et en santé, les trois individus dont il était accusé d'avoir causé la mort. N'ayant rien à perdre, le prisonnier [illegible] semblait tout l'argent [illegible], dès le lendemain, les trois noyés se présentèrent, leur identité fut constatée, et notre Anglais ren-

voyé absons. C'étaient, à ce qu'il parait, d'habiles plongeurs. Après être restés quelque temps sous l'eau, ils remontèrent et nagèrent vers la rive, où ils se tinrent cachés, pendant que leurs camarades, d'accord avec eux, poursuivaient devant la justice et faisaient condamner l'Anglais; puis, se représentant au moment favorable, ils tirèrent de lui une forte somme d'argent, sans qu'on pût les accuser de connivence frauduleuse, les uns protestant qu'ils avaient ignoré le sort de leurs camarades et les autres alléguant pour excuse d'être restés si longtemps cachés, la frayeur que leur inspirait le caractère violent du jeune Anglais.

Voici un autre fait du même genre, mais d'une nature bien plus grave et en même temps plus romanesque. Un riche mahajeun, ou marchand d'une grande ville de province, avait une jeune et belle femme, dont il était fort jaloux. Ils n'avaient point d'enfans, et à la mort du marchand ses biens devaient passer à un parent avec lequel il était brouillé. Ce parent, qui s'appelait Khan-Beg, était un homme fainéant et prodigue, que le désordre de sa conduite avait réduit à la misère. Voulant s'assurer la possession d'une fortune qui d'un moment à l'autre pouvait lui échapper, il trouva moyen de gagner, par de magnifiques promesses, un domestique de confiance d'Ibrahim-Beg, et de lui faire augmenter, par tous les moyens imaginables, la jalousie déjà si vive du soupçonneux mari. Ce mari commença par renvoyer toutes les femmes de son épouse Chumbelie, ne lui laissant qu'une jeune esclave absolument dépourvue d'intelligence. Quoiqu'il eût traité jusque là sa femme avec douceur, il arriva qu'un jour le perfide domestique sut l'animer à tel point, qu'il s'oublia jusqu'à la frapper. La pauvre femme, peu accoutumée à de pareilles manières, poussa des cris affreux. Le lendemain elle avait disparu, et le bruit s'étant répandu qu'elle avait été assassinée, la justice fit une descente chez Ibrahim. Le domestique Emanny déposa qu'il avait été présent à la querelle, mais ajouta qu'immédiatement après, son maître l'avait envoyé faire une commission, et qu'il ignorait ce qui s'était passé dans l'intervalle. On fouilla dans le jardin et l'on trouva, dans un endroit où la terre paraissait avoir été fraichement remuée, le corps d'une femme; elle n'avait point de tête; mais un de ses bras portait encore un bracelet qu'Emanny déclara reconnaître comme ayant appartenu à sa maîtresse, pour qui il l'avait fait raccommoder quelques jours auparavant chez un bijoutier qu'il indiqua et qui confirma son récit. Ibrahim fut jeté en prison, quoiqu'il ne cessât de protester de son innocence, disant que peu d'instans après sa querelle avec sa femme, il s'était senti saisi d'un assoupissement irrésistible, et qu'il s'était endormi pour ne plus se réveiller que le lendemain matin. Quant à la jeune esclave, elle déclara qu'elle avait été si effrayée en voyant son maître frapper sa maîtresse, qu'elle avait couru se renfermer dans sa chambre, et que quand elle avait voulu en sortir, elle avait trouvé la porte fermée en dehors; du reste, elle se montra convaincue que le corps que l'on avait déterré était en effet celui de Chumbelie. La tête seule manquait pour prouver l'identité; on fit de nombreux et vains efforts pour la retrouver; mais comme d'un côté la jalousie d'Ibrahim était notoire, et les cris de sa femme avaient été entendus de tout le voisinage; comme de l'autre il l'avait cachée avec trop de soin à tous les yeux pour que ses amis, quels que fussent leur nombre et leur crédit, pussent faire des dépositions dont il pût tirer quelque avantage, il fut condamné à mort et le jour de son supplice fut fixé. Cependant l'orgueil de Khan-Beg croissait avec ses espérances; déjà il se donnait les airs d'un homme opulent. On remarqua en outre qu'Emanny avait entièrement abandonné son ancien maître pour s'attacher à son héritier présomptif. Cette conduite excita de l'indignation contre le domestique infidèle, sans toutefois faire naître de soupçons. Mais la veille du jour où l'exécution devait avoir lieu, un jeune Anglais, juge suppléant au tribunal du lieu, reçut l'avis que Chumbelie était encore en vie, et qu'elle ne demeurait qu'à huit lieues seulement du théâtre du prétendu assassinat. Il n'eut rien de plus pressé que de se rendre le soir même au village qu'on lui avait indiqué comme étant le lieu où Chumbelie vivait, enfermée dans un tombeau, sous la garde de plusieurs faquirs. Ces gens étant fort rusés, il fallut les prendre par force. Le tombeau fut cerné par des agens de police, et quand on y pénétra, on y trouva en effet l'épouse d'Ibrahim. Elle fut placée sur-le-champ dans une *doulie*, et transportée à la ville, où elle arriva de grand matin. L'échafaud était dressé, et le peuple s'impatientait déjà du retard qu'éprouvait le spectacle qu'on lui avait promis, lorsque, à son grand étonnement, il apprit la tournure imprévue que l'affaire avait prise. Emanny et Khan-Beg furent arrêtées, et le premier n'hésita point à donner tous les détails du complot. Sa fureur pour le jeu ayant facilité à Khan-Beg les moyens de le corrompre, tout avait été convenu entre eux. Ils s'étaient procuré le cadavre d'une jeune femme morte depuis peu de jours, mais à qui ils avaient coupé la tête pour qu'elle ne pût être reconnue. Un narcotique puissant avait été donné à Ibrahim, et quand Chumbelie, de son côté, se fut endormie à force de pleurer, on l'avait tirée de son lit, enveloppée d'une couverture de laine, et remise aux faquirs du tombeau, qui avaient été prévenus d'avance. Au moment décisif, la mine avait été éventée par l'avarice de Khan-Beg, qui s'était disputé avec un des hommes employés au transport de Chumbelie, pour quelques roupies que celui-ci réclamait. Cet homme était allé sur-le-champ déclarer toute l'affaire au juge suppléant. Khan-Beg et Emanny furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité sur les routes.

Dhur, Hindou respectable, demeurait dans un village sur le Doab. Il avait une fille qui, selon l'usage des villageoises, avait coutume d'aller puiser de l'eau à la fontaine pour les besoins du ménage, et qui en outre se rendait journellement à la pagode, y porter son offrande de fleurs, de fruits et de grains. Cette jeune fille, qui était fort belle, fixa les regards de son voisin Kulian, et elle paya sa tendresse de retour. La famille de Dhur ne voulut point consentir à leur union parce que Kulian était d'une caste inférieure à la sienne, ce qui n'empêcha pas les amans de continuer à se voir; et enfin Mussumaut Nubia (c'était le nom de la jeune fille) se décida à quitter son village avec Kulian. Elle rassembla donc ses habits, ses bijoux et son argent, dont la valeur était assez considérable, et partit avec lui. Le père, au désespoir de la fuite de sa fille, et se doutant de ce qui était arrivé, courut à Cawnpore, où il trouva en effet Kulian; mais la compagne de sa fuite n'y était point, et il lui fut impossible de découvrir ce qu'elle était devenue. Soupçonnant un assassinat, il dénonça Kulian, et le fit arrêter. Le jeune homme n'hésita point à avouer que Nubia avait quitté le village avec lui; il déclara en même temps à un de ses amis qu'il avait enterré les effets de sa maîtresse dans le jardin de la maison qu'il habitait, où le père pouvait les faire prendre. Quant au sort de Nubia, il gardait à ce sujet un silence mystérieux, qui ne servit qu'à augmenter le soupçon qu'il l'avait assassinée. Conduit devant le tribunal, il ne fit aucune difficulté d'avouer qu'il avait tué la jeune fille, ajoutant qu'il avait jeté son corps dans une *nullah*, et offrant d'indiquer l'endroit précis aux agens de la police. Amené sur la place, on fit de vaines recherches, et les restes de la victime n'ayant pas été trouvés, Kulian alors rétracta son précédent aveu, disant qu'il ne l'avait fait que par crainte de subir la question, et raconta une nouvelle histoire fort peu vraisemblable, dont le résumé était qu'il avait laissé sa compagne en vie et bien portante au camp de Cawnpore, mais qu'il ignorait ce qu'elle était devenue depuis. Craignant, disait-il, qu'on ne les trouvât ensemble à leur arrivée dans le voisinage des cantonnemens, il fut décidé qu'il entrerait seul dans la ville pour chercher un logement, et qu'elle l'attendrait auprès d'un puits où il reviendrait la prendre. Nubia lui avait remis le paquet de ses hardes; c'était de grand matin: à midi, quand il revint au puits, il ne la retrouva plus; il erra fort longtemps dans les environs pour la chercher, mais sans succès, surtout parce qu'il n'osait pas la demander trop ouvertement, de peur que ses questions ne fissent découvrir leur retraite. Ce fut par la même raison qu'il enterra ses effets quand il ne conserva plus aucun espoir de la retrouver. Il est inutile de remarquer que le tribunal n'ajouta aucune foi à ce nouveau récit; mais les preuves n'étant pas suffisantes pour motiver la peine de mort, Kulian fut condamné à recevoir trente coups de fouet et à garder la prison pendant quatorze ans. Trois ans s'étaient écoulés, quand un des frères de Kulian, nommé Médary, se présenta avec une jeune femme qu'il dit être Musumaut Nubia, fille de Dhur, et réclama la mise en liberté de son frère. La femme jura, en effet, qu'elle était la personne qui avait accompagné Kulian dans son funeste voyage de Cawnpore. Le père et la mère furent appelés; mais ils refusèrent de reconnaître en elle l'enfant qu'ils avaient perdu; de sorte que Médary et la jeune femme furent mis en prison, accusés de faux témoignage. Un ami intime de Dhur, qui avait connu Nubia depuis son enfance, corrobora la dénégation des parens, tandis que d'un autre côté quatre témoins, qui la connaissaient également depuis fort longtemps, attestèrent solennellement l'indentité de la jeune étrangère avec Nubia.

La honte que sa fuite avait fait rejaillir sur sa famille, et la perte de caste que la jeune fille

avait encourue, [illegible] à la cour que ses parens la désavouaient peut-être avec intention. Le récit de Nubia n'était pas très-honorable pour elle : ennuyée d'attendre le retour de Kulian, elle avait accepté les offres d'un soldat anglais et l'avait accompagné chez lui ; le régiment ayant quitté Cawnpore peu de temps après, elle l'avait suivi et n'était revenue que depuis fort peu de temps dans cette ville, où elle avait fait la rencontre du frère de Kulian; qui lui avait appris la triste position de son ancien amant. Quoiqu'elle n'apportât aucune preuve légale de ses assertions, les juges y ajoutèrent foi, d'autant plus qu'ils crurent remarquer une ressemblance assez forte entre la jeune femme et celle dont elle se disait la fille. Ils l'acquittèrent donc, ainsi que Médary, et la procédure contre Kulian ayant été soumise à une révision, il fut aussi mis en liberté. La cour pensa néanmoins qu'il avait bien mérité l'emprisonnement de quatre ans pour avoir séduit une mineure et lui avoir enlevé ses hardes et son argent; car, d'après toutes les circonstances de la cause, les juges ne doutèrent pas que dès l'origine l'intention de Kulian n'eût été de l'abandonner. Quant au désaveu des parens de Nubia, il est parfaitement dans les mœurs des Indiens, qui, bien que tendrement attachés à leurs enfans, craignent par-dessus toutes choses le déshonneur. Il ne serait pas difficile de citer dans l'Inde des catastrophes semblables à celle de Virginie, tandis que les idées des Indiens sur l'honneur sont parfois si étranges, que les causes les plus frivoles donnent lieu aux plus graves résultats. Du reste, ces sentimens d'honneur ne règnent que dans les classes élevées. Dans le peuple, la conduite réciproque des parens et des enfans excite fréquemment la surprise des autorités européennes. Un jeune homme avait été condamné à mort pour avoir commis un assassinat accompagné de circonstances atroces. Après l'exécution, le bourreau vint demander son salaire : que l'on juge de l'étonnement des magistrats, quand ils apprirent que c'était le père de l'infortuné criminel qui avait rempli lui-même cet office ! Il s'en excusa sur sa misère et sur la certitude inévitable de la mort de son fils. Cet enfant ne pouvant plus lui être d'aucune utilité vivant, il n'était que juste qu'il tirât tout le parti possible de son trépas.

Les longs voyages que les naturels de l'Inde ont coutume d'entreprendre, et qui les retiennent souvent pendant des années entières loin de chez eux, donnent lieu en mainte occasion au bruit de leur mort, et ce bruit devient parfois la cause de scènes fort tragiques. Une famille d'une caste fort élevée, mais d'une fortune médiocre, habitait une petite propriété, située dans un village près de la ville d'Ettawah, seul reste de ses grands biens patrimoniaux. Cette famille se composait de deux frères, dont le plus jeune prit la résolution d'aller chercher fortune au loin. Il prit donc congé de ses amis et confia sa jeune femme, qu'il n'avait épousée que depuis un an, aux soins de son frère aîné, qui, conformément aux mœurs patriarcales de l'Inde, habitait la même maison que lui. Pendant les deux premières années, Buljit-Singh écrivit régulièrement à sa femme et lui envoya de l'argent, quoiqu'il ne donnât que des renseignemens très-vagues sur sa position et sur ses projets ; mais après cela sa famille resta trois années entières sans recevoir de lui aucune nouvelle. A la fin on apprit qu'il était mort, et les détails qui furent donnés sur son trépas portaient toutes les marques d'une parfaite authenticité. Un de ses concitoyens, qui servait avec lui dans l'armée des Maharattes, avait été témoin de la catastrophe, qui avait eu lieu au passage d'une rivière : plusieurs cavaliers, au nombre desquels se trouvait Buljit-Singh, avaient été emportés par la force du courant et s'étaient noyés. Chait-Ram, l'ami et le camarade en question, s'était chargé des dépouilles du défunt, qu'il rapportait à sa famille. Il ajouta toutefois qu'il y avait plus d'un an que Buljit-Singh était mort, et qu'il avait été obligé d'attendre jusqu'alors un moment favorable pour s'acquitter de sa commission. Pendant l'absence du frère cadet, les affaires de Hurruk-Singh l'aîné n'avaient pas prospéré, et en conséquence, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son frère, il jugea qu'il serait convenable que la veuve accomplît le rite sacré de *sutty*. Ce n'était pas qu'il cherchât à se débarrasser des frais de son entretien ; celui d'une veuve sans enfans ne coûte pas fort cher ; mais il y avait d'autres considérations qui rendaient sa mort désirable. Il ne manquait pas, dans le village, d'exemples de veuves qui s'étaient remariées ou qui avaient mené une conduite peu régulière ; une ou deux s'étaient même laissé enlever par des mahométans. Pour éviter une disgrâce semblable, et pour obtenir le crédit que la cérémonie d'un *sutty* fait toujours rejaillir sur la famille où elle a lieu, il fut décidé que Kouchilie monterait sur le bûcher funéraire et se brûlerait avec le turban de son mari, puisque le corps n'était pas présent. Quoiqu'elle eût vécu dans la meilleure intelligence avec Buljit-Singh, et qu'elle se rappelât encore avec attendrissement les égards qu'il avait eus pour elle, sa longue absence l'avait si fort résignée à sa perte, que la nouvelle de sa mort ne lui causa pas une bien vive émotion, et qu'elle n'éprouva pas le moindre désir de sacrifier sa vie pour assurer à son mari l'entrée du paradis. Mais elle était entre les mains de gens déterminés à accomplir à tout prix leurs desseins. Dès l'instant que Hurruk-Singh eut annoncé que sa belle-sœur avait résolu de mourir, la maison fut entourée de brahmines et rien ne fut omis pour encourager la victime et pour l'engager à supporter son sort avec fermeté. Etourdie par une position qui lui paraissait désespérée, Kouchilie tomba dans un état de morne stupeur et devint incapable d'offrir la moindre résistance à ce que l'on exigeait d'elle. Il y avait dans le village des agens de police mahométans qui auraient pu intervenir en sa faveur ; mais elle l'ignorait, car elle menait une vie fort retirée. Par la même raison, elle n'était pas non plus instruite de la protection que le gouvernement [illegible] nes placées dans sa position, et rien n'indiquait que le sacrifice auquel elle se préparait ne fût pas entièrement volontaire. Pendant toute la journée qui suivit l'arrivée de Chait-Ram au village, Kouchilie fut [illegible] de caresses ; on lui fit mettre ses plus beaux habits, et on lui donna [illegible] d'opium. Vers le coucher du soleil elle [illegible] supporter la fatale cérémonie. La plus vive émotion régnait, comme de raison, parmi tous ses [illegible] eu lieu depuis fort long-temps dans ce petit village. C'était une véritable fête pour les dévots hindous, qui regardent ces sacrifices comme singulièrement agréables à leurs dieux.

Cependant, à mesure que le moment approchait, Kouchilie éprouvait toujours plus de répugnance à se soumettre à une mort si cruelle ; mais elle était hors d'état de se défendre, et lorsque le temps fut venu, on la traîna plutôt qu'on ne la conduisit au lieu de son supplice. Le village était situé sur les bords de la Jumna, directement en face d'un bac, et le *sutty* devait selon l'usage, se célébrer tout près de la rivière. Les effets du défunt, apportés par Chait-Ram, étant d'une valeur assez considérable, on s'était décidé à donner à la cérémonie une certaine pompe. Le bûcher était élevé, bien construit, et amplement fourni de combustible. Kouchilie y jeta un regard à la dérobée ; après quoi elle baissa les yeux, qu'elle continua à tenir attachés à la terre ; elle ne fit du reste aucune tentative de fuite, soit par l'excès de sa frayeur, soit par la stupeur qui s'était emparée de ses sens, de sorte que l'on ne chercha point à presser le dénouement, de peur que les assistans ne devinassent la répugnance avec laquelle elle se soumettait au sacrifice. Il est d'usage d'adresser des questions à une *sutty*, qui, dans l'intervalle entre sa résolution et sa mort, est supposée débiter des oracles ; mais il n'y a que les enthousiastes pour qui le supplice est une sorte de triomphe qui jouissent ainsi du don de la prophétie. Kouchilie gardait le silence, ou ne faisait que des réponses incohérentes ; on la laissa donc tranquille. Elle fit trois fois le tour du bûcher : ses bijoux lui furent ôtés et distribués entre ses parens, tandis que les spectateurs s'arrachaient avidement les fleurs dont elle était couverte ; puis, saisie tout-à-coup par quatre brahmines, elle fut placée de force sur le bûcher. Les mussauls ou torches étaient allumées, quand soudain, se levant avec un cri perçant, elle s'avança jusqu'au bord du bûcher, et tendant les bras vers la rivière, elle prononça d'une voix éclatante [illegible] mari qui vient me sauver ! » Après le premier moment d'horreur et de consternation causées par ces paroles, tous les yeux se tournèrent du côté qu'elle indiquait de la main, et sur la route [illegible] piration divine. On s'empressa d'éteindre le feu : [illegible]

distance du gué, il demeura longtemps étendu sans connaissance; puis, ayant trouvé l'occasion d'entrer dans un service lucratif, il n'avait fait aucune démarche pour retrouver ses anciens camarades. La fortune lui sourit, et il profita du premier moment de liberté pour retourner chez lui, où il était heureusement arrivé à temps pour sauver sa femme du sort le plus affreux. Les brahmines furent régalés à cette occasion, et toutes les confitures du village furent achetées et distribuées parmi les pauvres. La soirée se termina par des réjouissances générales, mais personne ne fut plus heureux que la pauvre Kouchilie, qui du reste fut payée de ce qu'elle avait souffert par la réputation de courage, de vertu et de piété qu'elle acquit.

Asiatic Journal.
(Revue Britannique).

LA VENDÉENNE.

(Nous avons déjà fait plusieurs emprunts aux *Souvenirs d'un Enfant du peuple* (1), par Michel Masson. La troisième livraison de cet intéressant ouvrage, comprenant les tomes 5 et 6, et dont nous avons extrait un épisode très dramatique : *l'Epoux outragé* (2), nous fournit aujourd'hui le fragment suivant qui forme aussi un épisode séparé de l'action principale. C'est Valentin, un des frères de la jolie Marie-Georges, l'héroïne de ces souvenirs, qui raconte la nouvelle que l'on va lire. — Nous recommandons à nos lecteurs cette œuvre écrite avec le cœur, ces Mémoires de l'homme du peuple dont Michel Masson peut se dire avec vérité le héros en même temps que l'historien.)

Dans le temps que nous étions occupés à pacifier la Vendée à coups de canon et de baïonnette, il arrivait souvent que le mot d'ordre était : — Pas de prisonniers! — Alors il n'y avait plus de rémission à espérer. Autant d'ennemis vaincus, autant d'âmes envoyées au ciel sans confession. C'était cruel, je ne dis pas le contraire; mais la consigne le voulait ainsi, et quelquefois nous obéissions avec d'autant plus de rigueur qu'il s'agissait alors d'exercer de justes représailles contre ceux qui ne se faisaient pas scrupule d'assassiner les nôtres, au lieu de se battre bravement contre eux, comme ça doit se pratiquer entre honnêtes gens qui ne voient pas de la même couleur.

Il arriva qu'un jour une bande de chouans ayant rencontré un convoi de nos blessés en fit une effroyable boucherie. Le général Travot, après avoir si souvent donné des preuves de modération qui en faisaient même fumer le soldat, prit la chose si bien au sérieux, qu'il nous ordonna de tout mettre à feu et à sang. Nous n'attendions que la permission pour tomber avec le fer, avec la flamme, sur les confrères de ceux qui, la veille, avaient lâchement massacré nos camarades.

—Rends-toi ou je te tue, si tu ne te rends pas tu es mort! —Telle était la seule alternative que nous laissions à nos ennemis, qui nous rendaient bien la pareille : c'est vous dire que de part et d'autre on ne se battait pas simplement qu'en amateur. Il se faisait de notre côté et de celui des chouans des parties de coups de sabre à faire rentrer sous terre le diable Légion lui-même. C'était pis qu'une épidémie de petite vérole pour défigurer les gens, à ne parler encore que des balafres et des estafilades que le tranchant de nos lames leur gravait sur la face.

— Nous allions tambour battant, de village en village, et partout où nous passions pas un être vivant ne restait debout, pas un mur qui ne fût démoli quand nous avions mis le pied dans une maison. Femmes, enfans, vieillards, toits de chaume ou de lattes, tout flambait, tout tombait; c'était, en vérité, comme une malédiction du ciel. A mesure que nous en abattions, nous sentions naître en nous le désir d'en abattre davantage; car il en est, je crois, du sang comme de l'or, plus on s'en abreuve et plus on en a soif, ce qui me donne à penser que chez l'avare il y a quelque chose de la bête féroce. Quant au soldat, on est convenu de dire qu'il fait un noble métier; *motus* là-dessus : il ne faut décourager personne.

Un soir de ce rude temps de massacre, comme nous revenions, par petits détachemens, de faire une expédition du genre de celles dont je vous parle, il se trouva que le chemin qu'avait pris notre brigadier Dubois nous conduisit devant quelques pans de mur qui semblaient nous narguer, tant ils se tenaient ferme sur leur pied, au milieu des ruines que nous avions faites le matin.

Tiens! tiens! dit notre brigadier, en voilà qui n'ont pas voulu descendre la garde comme les autres, à ce qu'il paraît; il faut achever la besogne, camarades, d'abord pour que les chouans n'aient pas le droit de dire que nous laissons l'ouvrage incomplet; et puis, parce qu'il n'y a rien de traître comme ces restes de murailles qui peuvent servir de retranchement et de meurtrières à nos ennemis.

Cela dit, et l'avis ayant été généralement goûté, nous nous mîmes aussitôt à attaquer de front la difficulté à grands coups de crosse de fusil. Une pierre n'était pas plutôt tombée qu'une autre la suivait; nous faisions des gravois en veux-tu en voilà! Le mur s'ébranla tout entier, encore une secousse et la démolition allait être générale. Tout à coup des cris retentissent derrière ce reste de cloison de pierre; nous laissons là notre besogne pour tourner vivement la position : que voyons-nous? là, un vieux chouan brisé par le grand âge, et de plus si grièvement blessé, qu'il n'aurait pas pu se tenir debout, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir à côté de lui sa carabine, sans doute à l'effet de saluer d'une balle de calibre le *bleu* qui se serait égaré de ce côté-là. Auprès du vieux brigand, il y avait une femme, deux jeunes filles et un petit enfant qui se jetèrent à nos genoux en nous criant grâce, quand elles nous virent approcher.

Ah! bien oui! elles prenaient bien leur temps, et connaissaient joliment leur monde pour espérer en notre pitié. Le brigadier qui nous commandait, notre farceur de Dubois, s'arrangea la mine terrible qui lui allait si drôlement, et, avec un ton plus risible encore, il dit aux suppliantes :

— Ma foi, mes petits amours, je suis bien fâché pour vous de la rencontre; mais vous n'ignorez pas que votre pain est cuit; ainsi, vous auriez beau faire des façons, il faudra y passer : c'est notre système politique qui veut ça.

Les malheureuses femmes se tordaient les mains de désespoir; les enfans criaient, que c'en était assourdissant; quant au vieux chouan, à qui nous avions ôté son fusil, il essaya de se lever, mais il retomba sur la terre; cela se conçoit : le pauvre brave homme avait les deux jambes cassées.

— Ne vous dérangez pas, mon ancien, restez assis, ajouta ce diable de Dubois, et à nous autres il cria : — Front! apprêtez armes!

Encore une seconde, et il allait commander de faire feu, et nous aurions obéi comme c'est dans l'ordre, quand l'une des deux jeunes filles qui étaient à genoux se releva; puis, au risque de se faire cribler par les balles, elle vint droit devant nous avec la toute petite dans ses bras, et nous dit d'un ton si résolu qu'il arrêta le commandement sur les lèvres du brigadier :

— Tuez-nous donc si vous le voulez, mais, pour l'amour de Dieu! épargnez ma petite sœur Marie.

Marie, entendez-vous bien, tel est le nom qu'elle prononça, et, comme si c'eût été un fait exprès, c'est moi qu'elle regardait en parlant de la sorte, c'est à moi surtout qu'elle tendait l'enfant. Il est vrai de dire que je l'encourageais peut-être bien un peu; car, sans le vouloir, je sentais que mon cœur et mes bras allaient audevant des siens. Ah, dame! c'est que moi aussi j'avais une sœur qui s'appelait Marie, et je me souvenais d'elle alors. Il me sembla que c'était ma sœur elle-même qui invoquait ma pitié en faveur de la petite brigande. D'ailleurs celle que la courageuse jeune fille recommandait ainsi à notre pitié était de l'âge, à peu près, de l'enfant que notre mère nous avait léguée. Et puis, vous le dirai-je, par une singularité qui devait tenir à mon subit attendrissement, je crus retrouver, dans les traits et dans le son de voix de la Vendéenne de six à sept ans, les traits et la voix de notre Marie-Georges. Cette illusion, qui détermina en moi un mouvement d'humanité dont je ne me serais pas cru capable, je ne l'aurais pas eue sans doute un autre jour : il fallait que le danger fût pressant pour que la ressemblance me parût si frappante; quoi qu'il en soit, je vous jure que dans ce moment-là la petite brigande ressemblait furieusement bien à notre sœur. Ce fut heureux pour elle, car alors l'arme me tomba des mains, je pris l'enfant des bras de la jeune fille et j'allai droit au brigadier Dubois, qui, pour nous donner l'exemple, ajustait déjà le vieux chouan. Je détournai le coup et la balle siffla dans l'espace.

— Non! lui dis-je, tu ne me forceras pas à voir tuer devant moi ceux qui viennent d'invoquer le nom de ma sœur. Je n'ai jamais reculé, tu le sais, quand on a demandé des hommes de bonne volonté. Comme je t'ai suivi hier, je te suivrai demain et tous les jours jusqu'à ce que je tombe en route à force de fatigues ou de blessures; mais pour aujourd'hui en voilà assez;

(1) 6 vol. in-8°, chez Ambroise Dupont, éditeur, rue Vivienne, 7.

(2) Voir le n° du VOLEUR du 31 janvier de cette année.

je renoncerais plutôt au métier que de commettre un pareil crime. Non! repris-je encore, tu n'auras pas le cœur de nous commander de faire feu; et, si tu le commandes, eh bien! mordieu! nous n'obéirons pas!

— Parbleu! me dit le brigadier tout surpris de ma rébellion, tu nous la donnes belle! est-ce toi ou moi qui commande ici ?

— Ni l'un ni l'autre, répliquai-je. C'est Marie-Georges, ma sœur, ou plutôt c'est l'humanité qui me parle en son nom; et comme après tout je ne me suis pas engagé pour faire un métier de boucher, le premier qui touche à ces braves gens-là aura affaire à moi.

Puis je fis volte-face au détachement, ni plus ni moins que je passais à l'ennemi.

Mon Dubois n'en grogna que plus fort. Mais, moi, sans m'embarrasser de ses jurons et de ses menaces, j'allai d'un camarade à l'autre, portant la petite Marie dans mes bras, et je leur dis... ma foi, je ne sais plus ce que je leur dis, mais il faut croire que je ne parlais pas trop mal, car les plus dur-à-cuire, ceux qui avaient le cœur le mieux plastronné contre les effets de la sensibilité, se rangèrent de mon parti, de sorte que le brigadier eut beau pester, donner son âme au diable, nous envoyer ailleurs, et finalement, nous reprocher d'être de mauvais soldats, il ne finit pas moins par céder à nos prières, si bien que non seulement la petite Marie, mais encore toute la sainte famille de chouans eut la vie sauve.

Nous avions repris notre route, chargés des bénédictions de ceux qui avaient vu de si près la mort, et nous entendions encore de loin leurs actions de grâces, ce qui n'empêchait pas le brigadier Dubois de marmotter entre ses dents certaines paroles qui nous promettaient un rapport peu favorable à notre arrivée au quartier, lorsque à cent pas environ dn pan de mur où nous avions failli faire si mauvaise action, nous entendîmes courir derrière nous.

— Voilà les brigands, nous dit Dubois en arrêtant son cheval. Attention, et tenez-vous prêts à les recevoir! car ceux-là ne sont pas assez bêtes pour faire grâce aux bleus qui leur tombent sous la main. Je vous dis que le scrupule de Valentin nous portera malheur.

Il n'avait pas fini de parler que le bruit des pas se rapprocha; mais au lieu de la bande de chouans dont le brigadier nous avait menacés, nous ne vîmes venir à nous que la jeune fille qui, tout à l'heure, avait recommandé avec tant de courage sa petite sœur Marie à ma protection.

— Qu'est-ce que tu as encore à réclamer? lui demanda Dubois en la regardant du plus mauvais œil.

— Je viens vous dire, répondit-elle, qu'il faut que vous preniez un autre chemin; car si vous continuez à suivre celui-là, vous n'irez pas loin devant vous: au premier détour vous rencontrerez des gens qui sauront bien vous empêcher de retourner d'où vous êtes venus.

— J'entends, il y a des oiseaux à dénicher de ce côté-là: bien obligé, brigande, repartit cet encouragé de Dubois, qui ne demandait qu'à se se battre, et il nous cria: En avant, les amis!

Il allait s'élancer au galop, et cette fois nous étions bien disposés à lui obéir, quand la Vendéenne revint à la charge et l'arrêta de nouveau:

— Ecoutez donc, lui dit-elle encore, vous allez vous faire tuer, je vous le jure sur mon salut! Si vous tombez entre les mains de ceux qui guettent les bleus dans le petit bois de Saint-Gélin, vous n'en réchapperez pas. Vous n'êtes que huit, vous autres, et eux ils sont là plus de soixante!

Tout braves que nous étions, ceci nous donna cependant à réfléchir: s'il n'avait été question que d'avoir affaire à une soixantaine de chouans, vus de front et rangés en bataille, nous aurions pu encore accepter la partie; mais dans ce pays de haies et de broussailles, où la guerre ne se pratique qu'à cache-cache et où chaque buisson fait feu, la prudence exige qu'on y regarde à deux fois avant de prendre tel ou tel chemin. Mais, à propos de chemin, le brigadier, qui n'avait pas grande confiance dans notre donneuse d'avertissemens, lui demanda cependant:

— Eh bien! en connais-tu un meilleur que celui-là?

— Oh! sans doute! je n'ai couru après vous que pour vous l'indiquer.

— Vraiment! et qui nous prouve qu'au contraire nous ne suivons pas la bonne route, et que c'est toi qui veux nous faire tomber dans un piége?

La Vendéenne regarda Dubois d'un air en même temps fier et surpris, comme si elle ne comprenait pas qu'on pût la supposer capable d'une trahison.

— Excusez! repartit le brigadier, déconcerté par le coup d'œil de la jeune fille, il paraît qu'il faut prendre des gants pour lui parler, à la brigande; c'est dommage que la république ne nous en fournisse pas, autrement je m'empresserais de les mettre à son intention.

Celle-ci ne parut pas faire attention au ton goguenard et même un peu grossier de la vieille moustache; mais regardant du côté du bois avec inquiétude, comme si elle craignait pour nous une fâcheuse surprise, elle ajouta:

—Pourtant, si je me fais fort de vous conduire moi-même par le chemin le plus sûr, me croirez-vous?

— Et, comme Dubois hésitait encore, la brave enfant nous dit de nouveau:

— Eh bien! voulez-vous que j'aille prendre ma petite sœur Marie dans mes bras, et que je marche avec elle devant vous?

— Non! non! m'écriai-je, c'est inutile, cette jolie fille-là ne peut pas nous tromper; allons, va, mon enfant, avec toi nous devons être en sûreté!

Elle se mit en route, et nous la suivîmes. Pour surcroît de précaution, le brigadier se tenait à deux pas derrière elle, la pointe du sabre en avant, et prêt à la larder impitoyablement au moindre mouvement équivoque, car il croyait toujours à une trahison de la part de la courageuse Vendéenne. Il ne la quittait pas des yeux, s'imaginant que d'un moment à l'autre elle allait donner aux siens le signal attendu pour tomber sur nous. C'est ainsi que, deux heures durant, elles nous guida, nous disant ici: — Faites silence! — Plus loin: — Hâtez le pas! — Et toujours, dès qu'elle tournait les yeux de notre côté, elle voyait cette pointe de sabre qui ne cessait de la menacer.

Il était tard; mais la lune éclairait la campagne.

Ainsi guidés par la Vendéenne, nous passâmes par des chemins étroits et tortueux, souvent brusquement interrompus par des ruisseaux assez profonds pour que l'eau montât jusqu'à mi-jambes de nos chevaux. La jeune fille ne s'arrêtait devant aucun obstacle: fallait-il gravir une montée, elle le faisait vite, et d'un pied si ferme, que là où nos montures trébuchaient à chaque pas, elle avançait toujours. Puis, continuant sa route comme si elle eût marché dans l'allée droite et sablée d'un parc, s'agissait-il de traverser un ravin, elle était déjà de l'autre côté que nous nous demandions encore si nous devions nous y engager sans autre répondant que le bon exemple que cette brave jeune fille nous donnait.

Enfin le chemin s'aplanit, et alors nous nous trouvâmes dans une grande plaine que nous reconnûmes facilement, car elle servait de limite au village où notre quartier-général était établi.

— Vous voilà chez vous, nous dit-elle quand elle eut gagné avec nous l'extrémité de la plaine qui attenait à notre cantonnement. Je n'ai plus, ajouta la jolie enfant, qu'à m'en retourner auprès de ceux qui m'attendent; allez, que Dieu vous conduise; mais qu'il ne vous ramène pas dans nos closeries!

Comme de juste, nous remerciâmes notre guide, et Dubois, qui ne perdait jamais la carte, comme on dit, se pencha vers elle pour l'embrasser. Il aurait fallu voir comme elle le repoussa fièrement!

— Mais, diable de fille que vous êtes! lui demanda le farceur de brigadier, il n'y aura donc pas moyen de vous faire accepter quelque chose?

— Vous ne me devez rien, répondit-elle: ne m'avez-vous pas laissé ma petite sœur Marie?

Alors elle nous quitta et prit sa course dans la plaine.

Nous nous étions retournés pour la regarder encore de loin, là-bas où elle s'en allait, ce qui était d'autant plus facile, qu'un magnifique clair de lune rendait tout visible, même à une grande distance. Cependant la jeune fille s'effaçait peu à peu comme une ombre dans l'éloignement, et nous allions la perdre de vue, quand tout à coup nous aperçûmes, à l'extrémité de la plaine, une lueur rapide; puis un cri se fit entendre, et en même temps la détonation d'une arme à feu retentit à nos oreilles; l'ombre s'arrêta, puis elle disparut.

Faut-il vous dire que, sans nous consulter, nous galopâmes, d'un commun accord, dans la direction du coup de feu? De sourds gémissemens nous dirigèrent du côté de la victime. Là, nous mîmes pied à terre. C'était elle, mes amis! c'était la pauvre enfant qui venait de payer cher le service qu'elle nous avait rendu. Nous comprîmes, au peu de paroles qu'elle put articuler, qu'un homme isolé et caché derrière quelques broussailles, un lâche enfin, qui n'avait pas osé l'attaquer quand il nous rencontra avec elle, l'avait attendue au retour, pour la punir de ce qu'elle venait de servir de guide à des bleus.

Deux ou trois des nôtres se mirent à la poursuite de l'assassin, chacun de nous envoya une

[illegible] une [illegible] opposée ; mais ce furent [illegible] de la quatre [illegible] le scélérat [illegible] déjà [illegible]. Nous ne [illegible]

Comme l'endroit n'était pas favorable pour lui [illegible] que son état exigeait, nous essayâmes de la transporter à bras jusqu'au [illegible] le coucher au [illegible] après quelques pas, la pauvre enfant nous dit :

— Laissez-moi là, et allez me chercher un confesseur ; car je sens bien que c'est fini !

Un confesseur ? c'était embarrassant, attendu qu'il n'en fleurissait guère là où nous établissons nos quartiers. [illegible] la courageuse jeune fille à se laisser porter jusqu'à destination, en lui assurant que les soins de notre chirurgien major étaient pour elle ce qu'il y avait de plus sûr et de plus pressé.

Elle se résigna encore une fois à subir les souffrances aiguës que ce moyen de transport lui causait, et nous la reprîmes le plus doucement possible. Je dois avouer que le brigadier ne fut pas un de ceux qui compâtirent le moins au sort de la jeune fille. Pourtant il était dit que nous n'arriverions pas jusqu'au village avec notre intéressante blessée ; à quelques pas plus loin il fallut faire halte de nouveau, car elle nous dit :

— Assez ! assez ! c'est trop souffrir ! je ne peux pas en endurer davantage ; laissez-moi là, mon Dieu, j'aime mieux mourir !

Nous la couchâmes sur la terre, car nous vîmes bien qu'il n'y avait plus de ressource, et ce qu'il nous restait de mieux à faire, c'était de lui permettre de finir en repos. Si c'eût été un homme, un camarade, nous lui aurions rendu le service de l'achever d'un coup de pistolet ; mais une belle jeune fille, oh ! non, ça ne se pouvait pas !

Quand elle fut posée ainsi que je vous l'ai dit, je me mis à genoux derrière elle pour lui soutenir la tête dans mes mains ; elle croisa les siennes sur sa poitrine, nous regarda tour à tour, et nous remercia encore de ce que nous avions épargné sa petite sœur Marie, après quoi elle soupira.

— Je n'aurai donc jamais dix-huit ans ! murmura-t-elle avec un accent de regret.

Puis, comme elle sentait la mort venir, elle dit en se recueillant :

— [illegible] je vous [illegible] mon cœur, prenez le s'il vous [illegible] !

A ces premiers mots de la prière que nous savons tous, si peu chrétiens que nous soyons, mon sacripant de Dubois, qui s'était penché, ainsi que les autres camarades, vers l'agonisante, [illegible] qu'il [illegible] il dit à ses hommes d'une [illegible]

— Attention au commandement : arme au [illegible] ! [illegible] !

— Et le mouvement fut exécuté comme il avait été commandé, avec douleur, avec respect. C'était triste ; mais, vrai, c'était beau à voir, comme elle mourait saintement, la brave fille ! [illegible] en la regardant mourir, ces vieux enfants de la république, qui [illegible] à pleurer !

[illegible] résonnèrent en même temps [illegible] seul notre religieux silence. La pauvre enfant était si bas qu'elle ne put pas même achever sa prière ; elle expira avec le regret de ne pas avoir auprès d'elle un confesseur pour la bénir à son dernier moment ; mais je me plais à croire, moi, que les honneurs militaires qu'elle reçut lui ont tenu lieu d'absolution.

Valentin fit une pause ; car le souvenir de ce malheureux événement l'avait attendri au point qu'il eut quelque peine à prononcer les derniers mots de son récit. Nous n'étions pas moins émus que lui.

Voilà ce que c'est que d'être une brave fille, reprit-il après un moment de silence, on laisse de soi une mémoire qui va frapper droit au cœur des bonnes gens, à chaque fois que le nom qu'on a porté revient dans la conversation. Mais, à propos de nom, je ne saurai pourtant jamais celui de la courageuse enfant dont je viens de parler, et c'est malheureux, car, ce nom-là, j'aurais voulu le donner au premier bambin que je tiendrai sur les fonts de baptême ; il me semble que ça doit porter bonheur de se nommer comme elle.

Pour en finir, poursuivit l'ex-soldat de la république, quand nous eûmes perdu tout espoir de rappeler à la vie la jeune Vendéenne, nous nous mîmes à fouiller la terre avec nos sabres, avec nos fusils, et nous la couchâmes respectueusement dans ce dernier lit que nous venions de creuser pour elle. J'eus soin de lui couvrir le visage avec son tablier de toile pour préserver du sable sa jolie bouche et ses beaux yeux. Un rien de temps nous suffit pour combler la fosse que nous avions ouverte ; puis nous reprîmes décidément le chemin du quartier.

L'heure de l'appel avait sonné depuis longtemps quand nous arrivâmes ; aussi ne comptait-on plus nous revoir ; nous étions déjà classés parmi les défunts, c'était tout simple : les expéditions du genre de celle que nous venions d'entreprendre étaient diantrement meurtrières !

On eut du plaisir à nous revoir, parce que, après tout, nous étions de bons vivants. Le brigadier s'empressa de raconter notre aventure, et termina en disant :

— C'est pourtant grâce à l'insubordination de Valentin que nous sommes encore de ce monde ; s'il m'avait obéi quand j'ai commandé le feu sur ce vieux chouan et sur les autres brigandes qui s'étaient réfugiés derrière le pan de mur, nous passions par le bois de Saint-Gelin, d'où nous ne serions pas sortis. Comme il mérite une nuit de salle de police pour sa rébellion, il va s'y rendre sur-le-champ ; mais ça n'empêchera pas que nous lui devions la vie.

Tout en me rendant justice, mon brigadier ne se gênait guère pour me condamner ; il est vrai que la discipline voulait absolument que je [illegible] vous avez tort ! Si le soldat a des armes c'est pour s'en servir quand le chef lui dit : frappe ! ou bien, tire ! autrement, si on lui laissait la liberté de faire des observations, il n'y aurait plus d'ensemble dans les charges de cavalerie ou dans les feux de peloton, et, sans compter que ça pourrait compromettre le sort de tout un régiment, [illegible] des manœuvres.

Je me rendis, sans réclamer, à la salle de police ; mais au moment où je fermais la porte sur moi, j'entendis encore Dubois qui me disait :

— Bonne nuit ! dors bien, camarade, tu en as le droit, car tu as conservé aujourd'hui huit braves au régiment.

Michel Masson.

L'ORAGE ET LA CATHÉDRALE.

Tout en haut de la butte Montmartre, derrière le télégraphe, et dans une rue qu'on appelle la rue des Rosiers, il y avait une propriété appartenant au sieur Gaspard Lagarde, marchand de vins retiré, vieux compère, à l'œil malin, à la trogne rubiconde, personnage à la fois rusé et prudent, exercé, par une pratique approfondie de l'art, à tromper son monde et à mettre de l'eau dans son vin.

Cette propriété, tournée au nord, se composait d'un vaste jardin, descendant en terrasses jusqu'à mi-côte, et de deux maisons contiguës, que réunissait une grille masquée donnant sur la rue. Le jardin, entretenu et cultivé par le maître lui-même, était d'un merveilleux aspect, et, grâce aux loisirs du rentier horticulteur, pouvait rivaliser aussi victorieusement avec les parterres des Tuileries qu'avec les massifs de Trianon. Quant aux maisons, l'une d'elles servait exclusivement d'habitation au propriétaire ; l'autre, qu'il tenait en location, était d'une construction assez bizarre, et du reste, fort incommode. Elle avait trois étages et un rez-de-chaussée ; mais, à chaque étage, on ne trouvait qu'une chambre et un cabinet, de sorte qu'il était impossible d'offrir à un locataire seul cette espèce de tour carrée, dont les pièces étaient superposées une à une comme les tiroirs d'un chiffonnier. Il avait fallu la diviser en deux *logemens*, destinés à des ménages modestes, dont l'un occupait le rez-de-chaussée et le premier étage, l'autre le second et le troisième.

Grâce à cette sage distribution, la petite maison n'avait jamais manqué de locataires. Il faut dire aussi que l'habitant du premier avait la jouissance d'un jardin particulier fort présentable, et que celui du second possédait, au suprême degré, les avantages du point de vue. De là, plus que partout ailleurs, l'œil pouvait embrasser une immense étendue, depuis les hauteurs riantes de Saint-Germain jusqu'aux lointains sombres de la forêt de Bondy. C'étaient Saint-Denis, dressant son clocher de cathédrale au sommet de sa plaine triangulaire, et Aubervilliers-les-Vertus se développant au milieu de la sienne. A l'entour, et sur la ligne d'enceinte qui limite le département de la Seine, c'étaient Argenteuil, avec sa côte crayeuse ; Montmagny, Villetaneuse et Pierre-Fitte, surmontés, en arrière-plan, de la croupe vaporeuse de Montmorency, le Bourget, premier relais de la faillite en déroute ; Blanc-Mesnil, si bien nommé ; Aunay, Sevran, Bondy et jusqu'à Montfermeil, perdus dans la fraîcheur azurée ds leurs bois. Et de là encore on pouvait voir à son aise et en entier les plus gigantesques orages, lorsqu'ils se levaient au nord-est, et qu'après avoir jeté un crêpe sur tous ces joyeux horizons, ils venaient suspendre

leur dais funèbre sur cette flèche de St-Denis, catafalque permanent de nos monarchies.

Le père Lagarde vivait donc heureux dans cette retraite. Exempt du souci qui harcelait Louis XIV à Saint-Germain, poète et philosophe à force d'avoir analysé des ivrognes, satisfait de couler ses derniers jours en face de ce bon côteau d'Argenteuil auquel il devait vingt mille livres de rente, il s'était arrangé une existence à sa façon, occupant sa matinée à bêcher ses plates-bandes, sa soirée à fumer sa pipe, sa journée à se promener aux Tuileries ou à se voir gouverner dans les tribunes de la chambre. Il ne tourmentait pas ses locataires et les laissait chez eux comme il restait chez lui, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir l'œil au guet.

Or, le 1er octobre de l'an de grâce 1836, un bail de dix-huit mois, pour la location de la susdite maisonnette, fut passé entre Gaspard Lagarde et deux individus qui méritent une attention particulière.

D'abord, et pour les présenter collectivement, je dois dire qu'un pacte secret et infernal les unissait depuis six ans. A l'époque où ils firent connaissance, ils demeuraient sous le même toit, et déjà une conformité de principes les avait rapprochés, lorsqu'une querelle commune, suivie pour tous deux d'un déménagement forcé, les accoupla pour jamais dans une ligue de vengeance universelle dirigée contre tous les propriétaires de Paris et de la banlieue. Dans leur fureur, ils avaient fulminé cette sentence : que la féodalité n'était pas morte, et qu'elle n'avait fait que changer de nom, qu'elle vivait encore et qu'elle vivrait toujours au profit de ceux qui possèdent la terre. Pour ceux-là étaient la force et les lois, les hommes et les choses, les ouvriers et les juges de paix. Pour ces êtres privilégiés, les vassaux étaient partout aujourd'hui, les suzerains nulle part, et, s'ils paient l'impôt, le chiffre même de cet impôt était leur titre de noblesse. Pénétrés de cette croyance révolutionnaire, nos deux serfs avaient crié : « Guerre aux propriétaires : » Et tel était le couple dangereux qui venait s'asseoir au beau milieu des tranquilles pénates de l'ex-marchand de vin.

Mais, s'ils avaient la même tendance anarchique, ils se distinguaient, en revanche, par des natures singulièrement incompatibles.

Celui des deux qui avait loué le second était un homme de taille moyenne et d'apparence ordinaire, mais qui absorbait bien quatre fois sa part d'oxigène dans l'atmosphère dont nous vivons. Il était actif, brusque, emporté, violent. Il avait le teint clair, les yeux limpides, les cheveux rudes, le mufle coloré. Il avait un air à la fois essoufflé et étonné, l'air d'un homme qui a monté cinq étages au pas de course. Il lui fallait du bruit, du mouvement, du labeur. Dès cinq heures du matin, il était sur pied, commençait par bousculer ses meubles, puis bondissait dans les escaliers, ouvrait ou plutôt défonçait les portes, disloquait les contrevents, chantait, sifflait, cognait, fendait, sciait, et plantait un nombre infini de clous dans les cloisons de son propriétaire. C'était plus qu'un manque de procédés, c'était une provocation patente à l'adresse de ceux qui avait la turpitude de dormir. A dix heures, notre homme se précipitait, comme un tourbillon, du haut de la montagne, et fondait sur Paris. Sa tâche quotidienne accomplie, il faisait son marché lui-même, et tenait tête aux commères les plus dégourdies de la halle. Il dînait, en arrivant, et se couchait à sept heures. Le dimanche, il s'épuisait en entreprises grandioses ; il montait son poêle, il mettait son vin en bouteilles ; l'hiver, il ôtait son habit, roulait la neige à tour de bras, et consacrait son temps à édifier des blocs druidiques ou des statues luxoriennes sous les bosquets du bonhomme Lagarde. Pour conclure, il se nommait Pierre Troude, et il était employé aux Assurances contre la grêle. Il était tel enfin, que, dans un moment de belle humeur et d'inspiration, son compagnon l'avait surnommé l'*Orage*.

A cette joyeuseté de son voisin, Pierre Troude avait brutalement répondu en le qualifiant de *Cathédrale* ; et, sur ma parole, cette monstrueuse comparaison n'était que trop juste.

Placide-Honoré-Sulpice Le Charpenté était un bipède monumental. Il avait six pieds de hauteur et une carrure proportionnée à sa taille. Et ce n'était pas une vaine apparence ; sa force répondait à ses dimensions ; mais il était plus lent qu'un faucheur des pays chartrains, plus solennel qu'un fantôme de mélodrame, plus stationnaire qu'un cheval de coucou. C'était un immeuble. Pourvu de la stature d'un Philistin et de l'envergure d'un condor, mesuré sur le patron d'un mastodonte, et sculpté par la nature pour une gymnastique mirobolante, Placide-Honoré exerçait une profession qu'il est temps de mentionner : il était *picoteur*.

Peut-être ne savez-vous pas en quoi consiste l'art estimable du picoteur ? — Il ressort de la fabrication des toiles imprimées. Le picoteur est un homme qui se fait gloire de rester, toute la journée, assis devant une petite table, sur laquelle il y a une petite planche, un petit marteau et de petits morceaux de laiton. Sur cette planche est tracé un dessin, celui qu'on veut transporter sur la toile, et le picoteur est chargé de mettre ce dessin en relief, de telle façon que sa planche obtienne l'apparence d'une forme d'imprimerie hérissée de ses caractères. Pour cela, il coupe son laiton en parcelles égales, de deux lignes de longueur, et plante, à petits coups de marteau, ces parcelles, qui ont l'épaisseur d'un cheveu, sur sa planche de sapin, en ayant soin de les serrer côte à côte et d'en couvrir l'espace limité par les contours du dessin. Quand ce travail est terminé, les sommets pressés de ces crins métalliques présentent une surface unie, qui n'est autre chose que le dessin repoussé en saillie hors du niveau de la planche. Pour donner idée de la patience, de la lenteur et du soin qu'exige cette opération, il suffit de dire que la pétale d'une fleur peut contenir jusqu'à deux ou trois cents *picots*, et que le secours d'une loupe est indispensable à l'artisan.

Telle était l'occupation ébouriffante à laquelle s'adonnait Placide-Honoré-Sulpice Le Charpenté. Comme on le voit, Pierre Troude l'avait bien nommé, et, lorsque, dans ses heures de digestion, revêtu de sa houpelande grise, qui descendait jusqu'à ses talons, surmonté d'un bonnet de coton, ayant pour pendant la flèche de l'abbaye debout à l'horizon, cet être pyramidal se déplaçait processionnellement au bord d'une terrasse, il avait effectivement l'air d'un clocher en promenade.

[illegible] mois ne s'étaient pas écoulés, que déjà nos deux champions étaient en guerre ouverte avec le père Lagarde. L'*Orage* avait accumulé prétention sur prétention. Successivement et à grand bruit, il avait exigé une cave, une cuisine, un grenier, un jardin. Pour éviter ses ravages, on lui avait tout accordé. Mais, ne sachant plus sur quoi fonder de nouvelles demandes, il s'était livré avec emportement à l'exercice de la pipe, et constamment enveloppé des tourbillons d'une fumée asphyxiante il avait fait de sa chambre le séjour des nuages. La tapisserie en avait souffert, Dieu sait ! De blanche qu'elle était, avec un semis de jolies fleurs bleues et une profusion d'arabesques dorés, elle avait pris la teinte uniforme et vénérable qui assombrit les vieux édifices, et que produit l'éternelle collaboration des quatre élémens. Pierre Troude réclama du papier neuf. Mais Gaspard Lagarde, suffisamment dépouillé par les atteintes réitérées du fléau, refusa de lui payer ce nouveau tribut. Il prétendit que la teinte bistre était une couleur comme une autre, et que, l'intention de son locataire étant de changer son papier primitif, la chose se trouvait toute faite. Pierre Troude eut beau tempêter, il avait rencontré son maître. Le père Lagarde était un vieux renard qui savait flairer le vent, et, tout doucement, sans répondre aux menaces de l'homme-ouragan, il additionna tous ses griefs, prit ses mesures et attendit l'occasion.

Quant à la *Cathédrale*, immobile dans son repos, agissant par la force d'inertie, ses coups, pour être plus sourds, n'en étaient que plus pesants. Il avait, disait-il, l'oreille distraite, à force de méditation intérieure, et il avait monté à sa porte, en guise de sonnette, une cloche qui ébranlait la maison. Quand le vent, la grêle, ou toute autre cause, lézardait ses vitraux, il se gardait bien d'y porter remède, et se laissait dégrader avec une résignation dédaigneuse. Mais aussi en quoi cela pouvait-il le toucher ? Que pouvaient contre lui les misérables accidens de la nature ? N'était-il pas construit de manière à les braver tous ? Ses fondations n'étaient-elles pas éternellement assises, et ne touchait-il pas de la tête au domicile de l'*Orage* ? D'ailleurs était-il obligé de veiller lui-même à l'entretien de ses dépendances et aux détails de la fabrique ? Non, non. Les événemens extérieurs tourbillonnaient au-dessus de son enceinte ; mais lui ! il n'y était pour rien. Si son jardin ressemblait à un cimetière, ce n'était pas sa faute. Il n'y mettait jamais les pieds. Il ne se promenait que sur les plates-bandes du propriétaire. Il se fût bien gardé de détruire une seule chenille, d'arracher une poignée de mousse à ses arbres fruitiers, de déraciner sur son petit terrain une touffe de mouron. Oh non ! tout cela appartenait au propriétaire. C'était sacré. Aussi il fallait voir comme la plante aimée des serins pullulaient dans ses carrés, quelles proportions elle y atteignait, quelle provision elle promettait ! Tous les matins, c'est vrai, il ou- [illegible] travers les jeunes tulipes, les cloches fragiles et [illegible] encore vrai, il [illegible] devant la

serre chaude, et projetait son ombre immense sur un cactus malade, ou sur un aloës altéré de soleil ; mais chez lui... il picotait, le brave homme ? N'est-il pas vrai que son plan était une œuvre inspirée par l'esprit malin, et qui renfermait de tortueux recoins, d'inextricables détours, des cavités inconnues et des ténèbres souterraines dont il fallait se méfier ? Ah ! oui, cet homme avait tous les dehors d'un temple catholiques ; mais il cachait aussi des serpens dans son sein ! Malheur à l'imprudent qui s'arrêtait à ses abords larges et ouverts, et ne pénétrait pas du premier coup d'œil jusqu'au sanctuaire de ses pensées, jusqu'aux mystères de leur chapitre secret ! Il n'avait tant d'apparence de sainteté que pour mieux cacher le nombre et la profondeur de ses niches ; et c'était au moment même où l'on admirait la majesté de sa façade que l'on était menacé de ses tours.

De ce côté comme de l'autre la mesure était comblée. Le père Lagarde n'avait plus de ménagemens à garder ; il voyait clair dans les projets de ses locataires, et dès le 1er juin, il leur expédia simultanément leur congé par huissier.

Oh ! coup d'état !

A peine l'acte officiel était-il parvenu à sa double adresse, qu'un bruit sourd, précurseur d'une catastrophe, sembla circuler dans le corps de logis fatal. Il ne dura cependant que jusqu'à l'heure où Pierre Troude était appelé au dehors par ses occupations ; mais, pendant le reste du jour, un calme plus effrayant encore s'établit aux alentours du lieu maudit. Gaspard Lagarde se douta bien que, le soir, on tiendrait conseil, et, en homme aussi habile que déterminé, il se promit d'observer l'ennemi.

Au niveau du premier étage, occupé par le picoteur, et sur le côté gauche de la maisonnette, régnait une petite terrasse, creusée en réservoir, doublée de zinc, et recueillant les eaux pluviales pour les fournir au jet d'eau d'un bassin établi au milieu du parterre. Ce réservoir, alors à sec, était donc de plain-pied avec la chambre du premier, dont une fenêtre s'ouvrait précisément au dessus. Ce fut là que le propriétaire résolut de se mettre en embuscade.

En effet, le soir, à neuf heures, au moment où l'obscurité devenait complète, il dressa silencieusement une échelle contre la terrasse. Bientôt il fut à son poste, auprès de la fenêtre heureusement entre ouverte, et, peu d'instans après, il entendit tinter le beffroi de la Cathédrale. Malgré toute la fermeté de son caractère, il tressaillit : Pierre Troude entrait chez son voisin...

O ! scène puissante et terrible. D'un côté, deux chefs de parti que n'effrayait aucune résolution, que n'arrêtait aucune loi, récemment aigris par un acte d'autorité et prêts à décider du sort de leur adversaire ; de l'autre, un courageux propriétaire, bravant ce voisinage dangereux pour épier d'affreux secrets, et plongé jusqu'à la poitrine dans un réservoir desséché !... Et pourtant la nature était calme, la nuit sereine et transparente ; le parfum des champs montait avec la brise du soir, et l'on entendait dans la plaine le dernier chant des planteurs de betteraves et de ceux qui mènent boire les vaches.

De la place où il se tenait en sentinelle, Gaspard Lagarde pouvait tout voir et tout entendre, sans être découvert. La table de travail du picoteur était installée au milieu de la chambre, et Placide-Honoré s'était levé en prenant sa lampe, pour aller ouvrir à son ami. Celui-ci parut alors. Il avait le visage pâle, l'œil hagard ; il s'était débarrassé chez lui de sa cravate et de son habit, et ses manches et sa chemise étaient relevées jusqu'aux coudes. On eût dit un septembriseur ! Sans autre préliminaire, il fit trois grands pas et se trouva contre le métier du picoteur, sur lequel il appliqua de toute la vigueur de son bras un coup de point qui ressemblait à un coup de tonnerre, et qui fit sauter en l'air et retomber en pluie deux ou trois milliers de picots ; puis il cria, d'une voix de stentor :

— Causons tranquillement.

— Causons tranquillement, reprit, sans s'émouvoir, Placide-Honoré en lui avançant une chaise et en se disposant à ramasser les nombreuses douzaines d'atômes éparpillées par le premier souffle de l'Orage. Pierre Troude commença :

— Vieux scélérat ! vieil empoisonneur ! vieux porteur d'eau !

Le marchand de vins, aux écoutes, fut étourdi de cette manière de procéder à une causerie tranquille. Placide-Honoré, mieux habitué aux exordes de son complice, l'interrompit, tout en continuant sa laborieuse récolte.

— Venons au fait, dit-il. Quel supplice un peu drôle allons-nous lui arranger ?

— Il faut le faire mourir de chagrin !... brûler ses tilleuls avec de l'acide nitrique !

Lagarde bondit dans son réservoir, et jeta un coup d'œil involontaire sur ses belles allées de tilleuls, que caressait alors le vent frais de la nuit.

— C'est trop peu de chose et c'est trop connu. C'est une idée de boulevard, répliqua la Cathédrale.

— Eh bien, sonnons à sa porte, cassons ses carreaux, crions au voleur ou au feu, faisons sa caricature en grandeur naturelle, avec du charbon, sur sa propre muraille !

— Tout cela est trop doux.

— Trop doux ! pensa le malheureux propriétaire, pâlissant à la fois de colère et de peur. Que leur faut-il donc ?

— Eh bien, gronda l'Orage, il a des jonquilles, fauchons-les ! des arbres en fleurs, secouons-les ! des poissons rouges, pêchons-les ! Il a un chien de garde, donnons-lui des boulettes ! Il a un perroquet, donnons-lui du persil !

— Nous l'avons déjà fait, sans provocation, à douze propriétaires. Ce ne sont là que des amorces.

— Les misérables ! se dit Gaspard Lagarde.

— Si nous pouvions, s'écria Pierre Troude, lui donner adroitement la peste ?

— Le fait est que nous n'en avons pas encore asphyxié, de propriétaires ! Mais le moyen ?

Et Placide Honoré se réinstalla sur son fauteuil de cuir. Le père Lagarde sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, mais il s'efforça d'écouter avec calme.

— Le moyen, le moyen... Trouvez-en un vous-même, Cathédrale !

— Orage, vous n'êtes pas fort dans le conseil. Mais, voyons !...

Et, après une pause solennelle, la Cathédrale reprit gravement :

— J'ai ouï dire à des gens recommandables que le cadavre d'un chat, mort depuis quinze jours, et enfermé dans un soufflet...

— C'est pitoyable ! Comment voulez-vous qu'un chat tienne dans mon soufflet ?

— Pourquoi pas ? En prenant un petit chat et un grand soufflet. D'ailleur, on n'est pas forcé de l'introduire au grand complet. Je continue...

— Non ! non ! Autre chose ! autre chose !

— Eh bien ! voulez-vous que nous adressions à la chambre une pétition ridicule, signée de Gaspard Lagarde, électeur du collége de Saint-Denis ? Dès le lendemain de la séance, il lira dans son journal, à la suite des balourdises signées de son nom : *Hilarité générale et prolongée. La commission propose l'ordre du jour.*

— Je fais comme la commission. Allez toujours !

— Voulez-vous que nous fassions insérer aux *Petites-Affiches* l'avis suivant : Un célibataire d'un certain âge, mais bien conservé, et jouissant de vingt-cinq mille livres de rentes, désire entrer en ménage. Il ne tient pas à la fortune, ni à la jeunesse, ni à la beauté ; mais il voudrait s'unir à une personne d'un caractère doux, d'une bonne santé, sachant faire la cuisine, et qui n'ait pas encore dépassé la quarantaine. — Pendant un mois, il recevra tous les jours la visite de deux cents portières, garde-malades, femmes de ménage, toutes plus horribles et plus sensibles les unes que les autres, et nous nous mettrons à la fenêtre toutes les fois qu'on sonnera chez lui.

— Ce serait une petite infamie assez décente ; mais je suis trop souvent dehors pour en jouir. Trouvez mieux.

— Eh bien, voulez-vous que je vous raconte l'histoire arrivée tout récemment au propriétaire d'un de mes amis ?

— Contez, Cathédrale, mais soyez brève.

Je laisse à penser qu'elle pouvait être, pendant ce criminel débat, la contenance du personnage qui se voyait lui-même sur la selette. Le père Lagarde se sentait défaillir d'horreur. — Mais, mon Dieu ! disait-il, en pressant son vieux front de ses mains jointes et en écoutant l'odieuse Cathédrale, comme celui-ci est bien plus scélérat que son ami !

Cependant Placide-Honoré continuait paisiblement :

— Mon ami était employé à la préfecture de police...

— Ah ! votre ami était un...

— Du tout, c'était un sergent de ville. Mais il n'était pas tenu de porter l'uniforme. Or, il s'aperçut, à deux ou trois reprises, que, lorsqu'il se mettait en bourgeois, son propriétaire avait la petitesse de ne pas le reconnaître dans la rue, et, par conséquent, de ne pas le saluer. Il était susceptible, mon ami ; c'était bien naturel, dans sa position : et voici comment il se vengea. Le propriétaire avait un procès qui le forçait à se rendre tous les jours chez son avoué. Ce fut cette circonstance que l'on mit à profit. Tous les soirs, à point nommé, au moment où notre homme retournait chez lui, et avant qu'il fût au milieu du trajet, son chapeau disparaissait, comme par enchantement, de dessus sa tête. La première fois, ce fut dans une foule ; et le propriétaire, en se retournant, se vit entouré de

personnages si bien mis et si particulièrement respectables, qu'il n'osa dire un mot, et entra tout de suite chez le plus voisin chapelier. Le lendemain, il marcha, sans s'arrêter, dans le milieu de la rue, et il fut encore décoiffé sans pouvoir surprendre son voleur. Le surlendemain, il monta en omnibus; son chapeau s'éclipsa par la fenêtre. Le jour suivant, il prit un cabriolet; son chapeau s'envola par dessus la capote. Enfin il essaya d'un fiacre; il n'y était pas entré que son chapeau en était sorti. Il porta plainte à la police, par l'intermédiaire de mon ami, notez ce point! On lui donna successivement des escortes de sergents de ville, de gardes nationales, de municipaux; il fut toujours volé, et les passants le prirent pour un voleur. Il porta de hideux chapeaux, il s'en fit fabriquer au rabais; ils y passèrent comme les autres. C'était une calamité inouïe, une persécution sans exemple. Et remarquez bien qu'il ne pouvait se dispenser de sortir; il y allait d'une moitié de sa fortune. On lui prit ainsi autant de chapeaux qu'il y a de jours entre les deux équinoxes, c'est-à-dire cent quatre-vingt-deux. A cette époque, une des boutiques qui dépendaient de sa maison se trouva libre; et devinez qui vint s'y établir? Un chapelier. Cela tombait bien; voilà notre homme ravi. Il couclut avec son nouveau locataire un arrangement en vertu duquel celui-ci ne paiera que la moitié du loyer ordinaire, et fournira au propriétaire un chapeau par jour. Mais voyez le malheur! à peine avait-il ainsi pris ses mesures qu'on cessa tout à fait de lui voler ses chapeaux. Il en était pour ses concessions, lorsque mon ami l'avertit secrètement que le chapelier faisait de mauvaises affaires.

En effet, celui-ci ne vendait absolument rien. Ses chapeaux n'allaient à personne: ils étaient tous ou trop grands, ou trop petits, selon le chaland qui se présentait. Bon! notre propriétaire en prend acte pour résilier le bail, se faire payer à terme et congédier le chapelier inutile. Mais que fait ce dernier! Trois jours avant l'échéance du terme, il déménage de nuit, laissant pour tout paiement les chapeaux de sa boutique. Passe encore! Au moins cela indemnisera le propriétaire: peut-être même la valeur du fonds dépassera le prix du loyer échu. Il se hâte donc de procéder à l'inventaire... Chose étonnante! On trouve dans le magasin adandonné précisément cent quatre-vingt-deux chepeaux. Un soupçon se glisse dans la tête si souvent dépouillée du propriétaire. Il en essaie un, il en essaie deux, il en essaie vingt... Tous lui vont! Tous sont faits comme pour lui!... Je crois bien! C'étaient ses quatre-vingt-deux chapeaux. Et ce qu'il y a de piquant, c'est que, sans avoir jamais soupçonné mon ami, il le salue, depuis ce temps, avec affectation, et il lui dirait volontiers, comme Chicaneau:

> Touchez là: vos pareils sont gens que je révère,
> Et j'ai toujours été nourri par feu mon père
> Dans la crainte de Dieu, monsieur, et des sergents!

— Cathédrale, votre histoire est très-édifiante; mais je ne suis pas employé au même endroit que votre ami, et elle ne peut nous être utile. Cependant elle m'a donné le temps de réfléchir, et voici tout bonnement ce que je ferai. Connaissez-vous la série de caricatures intitulée: *Les mauvais locataires*?

— Oui, mais je ne les trouve pas aussi *mauvais* qu'ils pourraient être.

— Excepté celui dont je veux parler, qui prend un bain de pieds dans sa chambre transformée en lac...

— Mais vous m'inonderez! s'écria la Cathédrale, pénétrant d'un seul coup le projet de son ami.

— Du tout. Cela ne durera que cinq minutes, et le plancher est solide. Je monte tous mes meubles au troisième; je ne garde qu'une table et une chaise. Sur la table je mets mes hottes, sur la chaise j'assieds ma personne. Vous, vous travaillez innocemment à votre bureau, au-dessous de moi. Il y a un pied d'eau dans toute ma chambre. Une planche, fixée au bas de ma porte et calfeutrée avec soin, retient seule le torrent prêt à bondir dans l'escalier. Dans ce moment, je frappe trois coups au plancher avec une bûche. C'est le signal. Vous vous levez, et vous criez à l'inondation. Lagarde accourt, vous l'envoyez chez moi, il ouvre ma porte... Voyez-vous d'ici la lithographie! — Monsieur! s'écrie-t-il, c'est une indignité! — Monsieur! votre maison est humide; on en fait ce qu'on peut. Je suis logé comme un goujon, mais je ne m'en plains pas; je m'en lave les pieds... vous en répondrez devant Dieu! — Il descend furibond. Mais, avant qu'il soit en bas, j'ouvre mon écluse et je transforme l'escalier en une épouvantable cataracte. Il tombe, il s'abîme, il se.... je me tais! Mais s'il lui faut une épitaphe, je lui destine celle-ci qui en vaut bien une autre: Ci-gît Gaspard Lagarde, marchand de vins, noyé dans un escalier, sur le sommet de la butte Montmartre.

— C'est assez gentil! Mais où prendrez-vous de l'eau? le porteur d'eau vous trahira.

— Lourd édifice que vous êtes! Et ce réservoir confié à votre garde? Il tient quatre cent cinquante pieds cubes d'eau, et il n'y a qu'à se baisser pour en prendre.

— Mais il est à sec.

— Eh bien! au premier orage!.... vous m'aiderez, ce sera bientôt fait.

— Mais vous êtes bien sûr que la capacité de ce réservoir...

— Nous pouvons nous en assurer par nos yeux.

Et tous deux se levèrent en même temps, pour s'approcher de la fenêtre. Le père Lagarde frémit et ne les attendit pas; mais il n'eut que le temps de gagner son échelle, et sa tête était encore au niveau de la terrasse, que déjà les deux conjurés ouvraient avec bruit la fenêtre. Heureusement ils ne pouvaient le voir; mais il n'osait descendre un échelon de plus, de peur de se trahir, et il entendit, dans le silence des nuits, la grande voix de la Cathédrale qui disait:

— Largeur, dix pieds; longueur, quinze pieds; profondeur, trois pieds. Trois fois quinze font quarante-cinq, et dix fois quarante-cinq font quatre cent cinquante pieds cubes. Le compte y est. Malheur à lui!

— Malheur à lui! ajouta l'Orage d'une voix sourde; ah! vieux Bacchus, tu as vécu par le vin, tu périras par l'eau!

Et tous deux rentrèrent dans l'appartement.

Quelque effroyable que fût la conclusion de ce complot, Gaspard l'avait écoutée avec bien plus de tranquillité que le reste, et l'impression qu'il en ressentit ne ressemblait pas au surcroît d'horreur qu'il devait naturellement éprouver; car il s'éloigna en se frottant les mains d'un air de triomphe. Savez-vous pourquoi? Le voici:

Pendant plusieurs années, la pièce, choisie pour l'exécution du crime, avait été habitée par les mêmes locataires. Un poële énorme avait stationné, tout ce temps, au milieu de la chambre, et sa chaleur avait peu à peu desséché, charbonné, calciné la partie du plancher qui le soutenait, tandis que son poids affaissait en proportion les boulins et les lambourdes rongés par l'action du feu. Sur ces entrefaites avait eu lieu, dans les carrières situées sous la maison, un de ces éboulemens journaliers qui déterminent, à la surface du sol, ce que les gens du pays appellent des *cloches*. La secousse avait ébranlé et lézardé les murailles. Cédant à l'effet combiné de ce poële qui pesait à son centre, et des parois de la chambre qui s'écartaient, les solives avaient craqué vers l'endroit affaibli, en même temps qu'elles sortaient de leurs mortaises dans tout le contour du plancher. Mais tout s'était replacé promptement: on avait enlevé le poële, recarrelé son emplacement, gardé le secret, et il n'y parraissait plus.

On devine le reste.

Le 13 juin, à midi, un orage magnifique éclatait sur la capitale. Après une demi-heure de station, la nuée gigantesque se retira vers les hauteurs de Gentilly, et continua de promener ses grandes ombres sur les horiyons d'Ivry, de Villejuif et de Sceaux. Mais déjà le réservoir du bon homme Lagarde était plein par dessus les bords. A quatre heures, Pierre Troude arriva triomphant. Son premier mouvement fut de courir au réservoir, et, en le voyant rempli d'un trésor de vengeance, il ne put retenir un éclat de rire sauvage, auquel répondit le roulement lointain de la foudre.

— C'est bien! dit-il, la tempête m'est fidèle, et nous nous entendons. Voilà un heureux présage! Allons, Cathédrale, main-forte à l'Orage!

Tous deux se mirent à l'œuvre, Placide puisant, Troude portant les seaux, comme s'il se fût agi d'éteindre un incendie. A six heures moins un quart, tout était prêt. Pierre Troude était à son poste, et le picoteur au sien, c'est-à-dire positivement au-dessous de son périlleux complice. Mais déjà un autre spectacle se déroulait, déjà un autre événement se préparait au-dehors. L'orage du matin, toujours acculé à l'horizon, s'avançait en ce moment vers les côtés d'Argenteuil, et, laissant derrière lui le mont Valérien, franchissant à pas de géant la vallée de Nanterre, dépassant de sa crête bleuâtre le village de Carrières, jetait en courant sa teinte ardoisée sur le revers blancs des collines d'Ormesson. Sans bruit, sans menace, sans qu'un éclair le trahît, sans qu'un coup de foudre l'annonçât, en cinq minutes il avait cerné Saint-Denis, et bientôt il roula sur la pleine ses avalanches régulières, précédées d'un tourbillon de vent. Sur la terre, c'était comme le front de bataille d'une légion vaporeuse, dévorant sous sa poussière humide les lignes de grandes routes, les prés verdoyants, les maisons éparses; dans le ciel, c'était comme un immense rideau qui se

tirait blanchâtre en avant du clocher de Saint-Denis, et qui masqua tout à coup la lointaine décoration, comme s'il se fût agi de changer la toile de fond dans un théâtre fantastique. Puis le silence continua de régner. On eût dit que Pierre Troude était le régisseur chargé de faire apparaître le dernier tableau dans ce drame atmosphérique : car il choisit ce moment pour frapper avec sa bûche les trois coups convenus au-dessus du bonnet de coton de son ami. — Il n'avait pas fini, qu'un coup de tonnerre, un seul mais sec, horrible, éclatant, retentit derrière le brouillard.... Et en même temps, la partie centrale du plancher sur laquelle se tenait notre héros, détrempée, fatiguée par l'énorme poids de liquide qui la surchargeait, achevée en outre par les trois coups de bûche, s'ouvrit tout à coup et devint une large et béante crevasse, vomissant des torrents qui se heurtaient et s'entrecroisaient, tandis que Troude, semblable au dieu des tempêtes, tout assis et tout armé, tenant sa bûche à la main, tomba, au milieu de ce déluge, avec sa table et ses bottes, et parmi les décombres du plancher qui s'abîmait autour d'eux, sur les épaules de Placide-Honoré-Sulpice Le Charpenté. Ce fut tout. Quand le rideau de nuages se retira, la cathédrale de Saint-Denis n'avait plus de flèche : quand Pierre Troude se releva, Placide-Honoré n'avait plus de bonnet de coton.

Mais il avait quatre bosses à la tête, une épaule démise, trois côtes enfoncées, tous ses outils, toutes ses planches, inondés, brisés, dispersés. Pierre Troude était fort peu endommagé. Ce qui lui fit plus de mal que vingt contusions, ce fut, en levant les yeux vers ce qui avait été sa chambre, de voir la porte occupée par un groupe aërien, composée du père Lagarde, du maire et de deux adjoints, lesquels souriaient de quatre sourires sataniques et dressaient procès-verbal. Lavés, rompus, baffoués, congédiés et séparés, car Placide-Honoré fut contraint de prendre un logement à l'hôpital, les deux rebelles furent encore humiliés par la clémence du propriétaire qui, se trouvant assez vengé, leur fit grâce des dommages-intérêts.

Ce fut ainsi que l'Orage fondit sur la Cathédrale.

O Providence ! ô justice des propriétaires! Les chambres ont voté cent cinquante mille francs pour la reconstruction de la flèche de Saint-Denis, et rien pour la réparation de Placide-Honoré-Sulpice Le Charpenté.

MAURICE SAINT-AGUET.

(*Journal général de France*).

LES DEUX BILLETS

DE

FLORIAN.

En 1779, la belle terre de Sceaux, qu'habitait M. le duc de Penthièvre, et où il tenait ce qu'on appelait alors sa cour, était un lieu de refuge contre les passions nouvelles qui bouillonnaient déjà en France, un asile paisible, où l'on ne s'occupait que de plaisirs, de bienfaisance et d'étiquette, seul ridicule qu'on pût reprocher au vieux duc; il est vrai de dire que l'étiquette grave observée à Sceaux était pour M. de Penthièvre une tradition paternelle; il en avait reçu les rudimens cérémonieux de son père le comte de Toulouse, qui lui-même les tenait de Louis XIV. L'étiquette de Sceaux était donc d'un siècle en arrière et jurait avec les formes demi-anglaises de la société d'alors ainsi qu'avec la liberté de manières que Marie-Antoinette s'efforçait d'introduire à Versailles et à Trianon ; mais cette étiquette commandée par un vieillard d'une figure majestueuse et d'une vie austère avait à Sceaux quelque chose de naturel qui lui eût manqué ailleurs. L'homme qui répandait le plus d'agrément dans cette petite cour était M. le chevalier de Florian, capitaine de dragons, membre de l'Académie française et gentilhomme ordinaire du prince. On disait dans le monde que M. de Florian avait été reçu à l'Académie pour son courage et fait capitaine pour son esprit, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup de bravoure personnelle; quant à son esprit, ou à son talent, il suffit de se rappeler ses fables, qui viennent immédiatement après celles de La Fontaine, pour approuver le choix de l'Académie. Il eut le tort de donner des bergeries dans un moment où l'on s'occupait de toute autre chose que de pastorales, et des bergeries auxquelles il manquait un loup. C'était un homme d'une humeur facile et gaie, d'un caractère doux, d'un goût pur; il tenait à Voltaire par la parenté, à la cour par sa position, au progrès, si nous pouvons nous exprimer ainsi, par ses relations d'amitié avec M. d'Argental, chez lequel on jouait ses pièces avant qu'elles fussent livrées à la Comédie Italienne ; il s'y chargeait volontiers du rôle d'Arlequin dont il reproduisait à merveille les grâces naïves ; c'est peut-être de lui-même qu'il s'est souvenu lorsque, dans une de ses plus jolies fables, il parle :

D'un petit Arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, sa batte à la main, d'une grâce légère,
Courait après un masque en habit de bergère.

Or, cette bergère après laquelle courait en 1779 M. de Florian, était une madame Amélie de N***, jeune veuve, commensale habituelle du château de Sceaux, Italienne et parente du duc de Modène, ce qui lui donnait aussi un degré de parenté avec M. de Penthièvre qui avait épousé une princesse d'Est. Madame de N***, vive, un peu coquette et doucement tourmentée de ses vingt-cinq ans, avait de ses deux yeux noirs remarqué le chantre d'Estelle, et celui-ci en était d'autant plus flatté, que depuis longtemps il aimait en secret la belle veuve, et que, quoique jeune et bien fait, il avait peu d'espérance, car il était laid; c'était là le ver rongeur, la plaie secrète, qui tourmentaient le gentilhomme et l'homme de lettres, d'autre part si heureux. Un de ses contemporains nous a conté qu'au moment de la publication de ses fables qui ont paru avec son portrait, il le trouva un jour hésitant au milieu de cinq ou six épreuves envoyées par autant de graveurs qu'il avait mis à contribution :

— Voyez, mon ami, lui dit-il, me voilà indécis et ne sachant me reconnaître parmi toutes ces images que leurs auteurs trouvent toutes fort ressemblantes.

L'ami examine un moment toutes ces gravures, puis indique du doigt celle qui reproduit le mieux les traits de l'auteur. C'était la plus laide. Florian rougit, se déconcerte, récuse le juge qu'il a choisi, et se décide pour une figure insignifiante et qui n'avait aucun de ses traits. Voilà le portrait que nous avons de lui ; c'est cette faiblesse qui lui faisait rechercher le rôle d'arlequin ; il était à l'aise sous le masque, et, délivré de toute préoccupation puérile, se laissait aller sans arrière-pensée à sa gaîté et à son naturel. Malgré cette laideur qu'il s'exagérait, madame de N** avait cédé à la grâce de sa conversation et à une délicatesse de sentiment qu'il savait animer de tout le piquant de l'esprit. Cette liaison à peine commencée et qui se formait sous le frais des ombrages de Sceaux, devait se heurter contre l'inévitable écueil qui menace le bonheur de tous les héros de roman. M. de Florian avait un rival, c'était un comte italien de très noble race, qui cumulait auprès de madame de N**, et à son grand déplaisir, les doubles fonctions de *cavagliere servente* et de *patito*; il signor Sigismond de la Crusca avait à peu près l'âge de M. de Florian, mais il était bien plus beau que lui et surtout plus riche; l'ambition cependant l'attachait à la jeune veuve plus que l'amour; il espérait, en l'épousant, entrer au service de France, et la protection de madame de Penthièvre devait lui servir à s'avancer. M. de la Crusca suivait celle qu'il aimait comme une ombre; si madame de N** entrait dans une allée, elle voyait à l'autre bout s'avancer vers elle cet amant infatigable; si elle montait à cheval, M. de la Crusca galopait dans la plaine; quittait-elle pour quelques jours la résidence de Sceaux, c'était la première personne qu'elle voyait à Paris ; il la suivait aux spectacles, à l'église, partout ; c'était une importunité de toutes les heures et de tous les lieux. Lasse enfin d'une poursuite qui ressemblait à de l'espionage, madame de N** menaça son persécuteur de chercher un refuge jusque auprès de M. de Penthièvre lui-même, et elle obtint un peu de répit. Mais le duc, qui voyait avec peine que sa fille madame la princesse de Lamballe demeurât veuve, résolut de marier au moins sa cousine, et jeta les yeux sur M. de la Crusca, auquel il proposa franchement la main de la jeune veuve.

— Ah ! monseigneur, s'écria l'Italien en se jetant aux pieds du duc, malgré votre protection, je ne serai jamais assez heureux pour faire ce mariage; madame de N** a une passion.

— Que voulez-vous dire ? monsieur le comte, s'écria le vieux duc en rougissant.

Alors M. de la Crusca raconta avec beaucoup de circonlocutions l'amour de madame de N** pour M. de Florian. Jaloux de se venger d'une femme qui l'avait repoussé, et craignant en même temps de s'attirer le ressentiment du chevalier, il présenta les choses d'une manière telle qu'il paraissait que madame de N** avait attiré à elle le chevalier, qui n'aurait cédé que parce qu'il y a des avances auxquels un galant homme ne résiste pas. Selon l'Italien, cette dénonciation qui compromettait la veuve devait engager le duc à hâter un mariage devenu nécessaire

avant que cette intrigue s'ébruitât, et il savait bien que M. de Penthièvre regardait M. de Florian comme d'une trop petite noblesse pour lui accorder la main de sa parente. Ce calcul vil de M. de la Crusca ne fut pas celui d'un prince fier, d'une âme droite, et qui avait une opinion très élevée du respect qu'on devait garder pour tous les membres de sa famille; il fut indigné d'entendre bassement calomnier une femme dont il était le protecteur naturel.

— Vous en avez menti, dit-il, en tournant le dos à l'accusateur.

Puis revenant sur ses pas, et voulant apparemment satisfaire cette curiosité puérile qui porte les vieillards inoccupés à s'enquérir de ce qui se passe autour d'eux.

— Je vous défie, monsieur, ajouta-t-il, de m'apporter la preuve de ce que vous venez d'avancer.

— Peut-être, monseigneur, répondit M. de la Crusca, à qui les dernières paroles du duc avaient rendu l'espérance de se venger.

Cependant les amours de M. de Florian, déjà menacés d'un orage, étaient loin d'être aussi heureux qu'on le supposait. Mme de N**, soit coquetterie, soit crainte ou indécision, retardait un aveu demandé par des lettres pressantes et imploré dans des romances aussi tendres que celles de Némorin à Estelle. Les occasions de se voir seuls étaient rares; le matin M. de Penthièvre retenait auprès de lui son gentilhomme ordinaire, dans l'après midi il y avait toujours nombreuse compagnie au château, la nuit Florian travaillait : car au milieu du luxe princier dont il était entouré, il vivait dans une gêne continuelle, payant les dettes de son père qui lui avait laissé une succession fort obérée; mais enfin depuis quelques jours *Gonzalve de Cordou* était achevé et le *Précis historique sur les Maures* avait été livré à Didot; il ne s'agissait plus que de recevoir la traite de l'éditeur (car alors comme aujourd'hui les libraires avaient la mauvaise habitude de ne pas payer en argent), de l'endosser et de faire passer ce fruit de ses veilles aux dernières créances d'un père prodigue. Florian pouvait songer à ses amours; il se mit donc en quête de madame de N***. Semblable à Enguerrand que toutes les routes ramenaient au palais de Strigilline, il parcourait les salons, fouillait les allées, visitait les parcs, et après toutes ces courses, toutes ces allées et ces venues, il se trouvait toujours sur le pallier de madame de N***, sans l'avoir rencontrée et sans oser pénétrer dans son appartement, mais non sans avoir été obligé de répondre vingt fois au traître salut de M. de la Crusca. La prudente Italienne aimait les amours mystérieux, elle se méfiait de son rusé compatriote et redoutant en même temps les censures sévères de M. de Penthièvre, demeurait recluse dans son appartement, espérant des temps meilleurs. Cependant Florian demandait un aveu depuis si longtemps, il était si épris et depuis quelques jours paraissait si préoccupé du désir qu'avait M. de Penthièvre de la marier, qu'elle se résolut à mettre fin aux inquiétudes de son berger. Elle prend un papier parfumé, et se fiant à la loyauté de celui qu'elle aime, elle écrit :

— Soyez tranquille, monsieur le chevalier, votre rival prétendu ne doit point vous donner d'inquiétude; je vous aime.

Elle ploie cette lettre qui en dit tant en peu de mots, puis la donne à sa femme de chambre pour qu'elle soit remise à M. le chevalier avec ses lettres de Paris. La femme de chambre descend dans la cour du château, y rencontre le coureur du duc, lui demande s'il a quelque chose pour M. de Florian. Le coureur arrivait; il fouille en son bissac, trouve une lettre, la remet à la soubrette, et celle-ci court après le poète. M. de la Crusca, infatigable Argus, avait tout vu; il suit la messagère d'amour et s'égare après elle dans les méandres verdoyans qui avoisinent le château où Florian rêvait en attendant le moment de se présenter au salon.

— Monsieur, lui dit la femme de chambre, voici une lettre de Paris! et elle lui glissa les deux missives.

Florian ouvre l'une au hasard, c'était une lettre d'affaires; sans l'achever, il ouvre l'autre. Que devient-il, grand Dieu! dès qu'il l'a lue? Il ne se connaît plus, il saute, il pousse des cris de joie, il parle tout seul, et semblable à Arlequin, il se sait le meilleur gré du monde d'avoir appris à lire. M. de la Crusca, observant de trop loin pour voir que Florian a reçu deux lettres, est témoin de ces transports violens, de cette joie inaccoutumée, et il ne doute pas qu'à quelques pas de lui ne soit la preuve que demande M. de Penthièvre; mais il s'agit de s'en emparer. Il s'éloigne un moment, fait un détour, puis revient sur ses pas et s'avance vers Florian. Dès que celui-ci voit son ennemi, il froisse dans sa main l'heureux billet de madame de N*** et le cache sur son cœur; quant à la lettre de Paris, il la met négligemment dans la poche de sa veste. M. de la Crusca aborde le poète; il parle de Paris, de l'Opéra, de la réunion rassemblée au château; puis entendant un léger bruit dans la bruyère :

— Ah! monsieur le chevalier, dit-il, voilà un de vos amis qui broute le serpolet, j'entends Jean lapin.

Florian détourne la tête, et l'Italien, avançant la main, enlève la lettre dont un des angles sortait du gousset de satin qui la contenait.

— Le voilà qui fuit parmi ces bouleaux, dit encore l'Italien.

— Un beau lapin, ma foi, répondit Florian, en suivant de l'œil l'animal qui détalait, nous avons troublé son souper.

— Pardon, monsieur le chevalier, pardon, je vous laisse à vos rêveries et vais me montrer au salon.

Le jour tombait et l'éclat des bougies éclairait déjà le salon du duc, lorsque M. de la Crusca y entra; il alla droit au duc.

— Monseigneur, lui dit-il, en lui remettant la lettre dérobée, vous m'avez accusé de mensonge et m'avez demandé une preuve; la voilà.

Madame de N*** était à deux pas, elle entendit tout, et ne doutant pas que son infidèle femme de chambre n'eût vendu son secret, elle se troubla, pâlit, et quittant la place qu'elle occupait, elle chercha des yeux une issue pour sortir du salon sans être remarquée; dans ce moment même Florian entrait, l'air joyeux, le jarret tendu et dans l'attitude triomphante d'un amant aimé; ses premiers regards tombèrent sur madame de N*** qu'il vit pâle et tremblante.

— Qu'avez-vous, madame, lui dit-il?

— M. le duc désire parler à M. le chevalier, lui dit un page en lui désignant le fond du salon.

Florian obéit et quitte celle qu'il adorait, en maudissant pour la première fois cette servitude dorée qui l'attache au prince. M. de Penthièvres était debout devant une table, une lettre à la main; il semblait que ce papier lui avait brûlé les doigts, il n'osait pas y jeter les yeux : tantôt pour satisfaire sans remords à une curiosité qui augmentait à chaque instant, il se disait qu'il avait un contrôle naturel à exercer sur la conduite de sa jeune parente et sur celle de M. de Florian, son gentilhomme ordinaire; tantôt ne pouvant se dissimuler que cette lettre avait été dérobée, il rougissait à la seule idée de profiter d'une déloyauté pareille : la protection qu'il devait à madame de N*** lui donnait-elle le droit de pénétrer ses secrets? Et pourquoi ne pas s'expliquer avec M. de Florian plutôt que de lire ses lettres?

Dès qu'il aperçut le poète, sa mauvaise humeur augmenta; mais cédant néanmoins à ses penchans les plus généreux :

— Monsieur le chevalier, lui dit-il, en plaçant la lettre sur une bougie, je ne veux pas savoir vos secrets; mais songez que je ne veux pas non plus que vous en ayez chez moi.

— Ah! monseigneur, s'écria Florian en se jetant sur la lettre enflammée, que faites-vous, monseigneur?... C'est la seule, monseigneur... je n'ai pas d'autre titre.

— Je l'espère bien ainsi, disait le duc de Penthièvre.

Florian éteignait les flammes dans ses mains; il brûlait ses manchettes et s'écriait toujours :

— Mais lisez donc, monseigneur, lisez; votre altesse ne veut pas assurément que je perde le fruit de mes soins?

— Au contraire, répondait l'entêté vieillard.

— Il s'agit de payer une dette sacrée, dit enfin Florian en arrachant des mains du duc un lambeau fumant da sa lettre; et voyez, monseigneur, lisez vous-même.

M. de Penthièvre tira d'un étui de nacre ses lunettes d'or, et tournant dans sa main une feuille oblongue et calcinée par un bout; il lut ce qui suit :

« Fin septembre prochain, je paierai à M. de Florian, ou à son ordre, la somme de..... »

Le reste était brûlé.

— Eh! ce sont là tes billets doux? mon pauvre Florian et, dit le duc, qui se plaisait quelquefois à employer ce diminutif amical dont Voltaire s'était le premier servi.

— Oui, monseigneur, répondit le chevalier en rougissant; mais comment votre altesse a-t-elle dans ses mains un billet de M. Didot qui était il y a dix minutes encore dans ma poche?

M. de Penthièvre regarda autour de lui, M. de la Crusca avait disparu.

— De quelle somme était ce billet? demanda le duc.

— De mille écus, monseigneur.

— Mon trésorier vous comptera demain six mille livres.

— Permettez, monseigneur, rien n'est perdu, j'irai demain à Paris, je rendrai ce fragment de billet à M. Didot, et il me donnera un titre nouveau.

— Eh bien! chevalier, vous aurez alors neuf mille livres.

Le lendemain, M. le chevalier de Florian avait eu l'avantage de donner un bon coup d'épée à M. de la Crusca, mais d'un autre côté madame de N*** montait en chaise de poste pour retourner à Modène.

— Ma cousine, dit le duc en déjeunant, est partie pour rejoindre sa famille; elle a besoin de respirer l'air natal.

Six semaines plus tard les comédiens italiens donnèrent la première représentation des *Deux billets*, pièce dont le fond est exactement pareil à l'anecdote que nous venons de raconter, et pour l'invention de laquelle Florian n'eut besoin que de recourir à sa mémoire. Douze ans après, enfin, c'est à dire en 1791, dans un moment où la position de Florian était compromise, et sa vie peut-être menacée, il reçut de Modène la lettre suivante:

« Monsieur le chevalier doit se souvenir d'a- » voir reçu, en 1779, à Sceaux, une lettre où on » lui disait *je vous aime*. Il n'a dû voir dans » ces mots que l'aveu d'une amitié dévouée, qui » aujourd'hui s'inquiète des dangers qui le me- » nacent, et lui offre, au milieu d'une famille » qui le chérira comme un parent, asile sûr et » ignoré. » AMÉLIE DE N***. »

Florian fut sensible à cette constante amitié, à ce gracieux souvenir d'un amour passé; mais il ne put se résoudre à abandonner son protecteur ni son pays. M. de Penthièvre mourut en 93 à Sceaux; Florian succomba l'année d'après à une maladie de langueur qui l'emporta à trente-huit ans; il expira sous les mêmes ombrages qui l'avaient vu jeune et heureux, et fut enterré dans l'église du village où l'on voit encore la modeste pierre qui marque la place de son tombeau.

Marie AYCARD.

(*Courrier Français*.)

Le Carnaval, le Mont-de-Piété, la Caisse d'épargne.

En 1837, 1,331,542 articles ont été engagés au Mont-de-Piété de Paris, pour 23,244,562 fr. — 1,230,607 articles ont été dégagés pour 21 millions 352,690 fr.

En 1838, 1,124,411 articles ont été engagés pour 17,098,817 fr. — 1,048,118 articles ont été dégagés pour 16,215,230 fr.

Sur 100 articles engagés, 77 sont dégagés par leurs propriétaires, 18 sont renouvelés, 5 seulement sont vendus par l'administration dans le treizième ou le quatorzième mois de la mise en gage.

La moyenne des intérêts et frais pour un article dégagé est de 66 c. — renouvelé, 2 fr. 43 c.— vendu, 1 fr. 66 c.

La moyenne des opérations pour toute l'année 1838 a été de 3,662 articles engagés pour 55,696 f. et de 3,414 articles dégagés pour 52,818 fr. Cela posé, examinons les opérations du samedi, du lundi, du mardi-gras et du mercredi des cendres pour les trois dernières années:

En 1837, le samedi 4 février, il a été engagé 3,242 articles, pour 58,598 fr.; il a été dégagé 4,682 articles, pour 67,150 fr. — Le lundi 6 février, il a été engagé 3,135 articles, pour 50,246 fr.; il a été dégagé 3,161 articles, pour 43,859 fr. — Le mardi, 7 février, il a été engagé 2,770 articles, pour 41,419 fr.; il a été dégagé 1,144 articles, pour 20,039 fr. — Le mercredi, 8 février, il a été engagé 3,023 articles, pour 42,437 fr.; il a été dégagé 1,581 articles, pour 26,865 fr.

En 1838, le samedi 24 février, il a été engagé 3,380 articles, pour 51,930 fr.; il a été dégagé 5,778 articles, pour 73,562 fr. — Le lundi 26 février, il a été engagé 3,667 articles, pour 58,185 fr.; il a été dégagé 4,197 articles, pour 63,062 fr. — Le mardi 27 février, il a été engagé 2,920 articles, pour 49,292 fr.; il a été dégagé 1,578 articles, pour 31,482 fr. — Le mercredi 28 février, il a été engagé 3,680 articles, pour 69,088 fr.; il a été dégagé 1;938 articles, pour 40,205 fr.

En 1839, le samedi 9 février, il a été engagé 3,505 articles, pour 60,944 fr.; il a été dégagé 4,938 articles, pour 64,716 fr. — Le lundi 11 février, il a été engagé 3,788 articles pour 70,746 f.; il a été dégagé 4,369 articles, pour 58,561 fr.— Le mardi 12 février, il a été engagé 2,913 articles, pour 41,827 fr.; il a été dégagé 1,604 articles, pour 32,692 fr. — Le mercredi 13 février, il a été engagé 3,824 articles, pour 63,361 fr.; il a été dégagé 1,752 articles, pour 27,901 fr.

De ces trois années comparées il résulte: 1° que le peuple pris en masse, ne se prépare pas à la célébration des jours gras par le dépôt au Mont-de-Piété de ses effets mobiliers, qu'au contraire il dégage pendant les deux premiers jours un quart de plus d'articles qu'il n'en engage. Ce qui s'explique parce que le nombre des personnes qui veulent se présenter aux réunions de famille avec l'habit, le châle, la montre qu'on leur connaît est supérieur au nombre des personnes qui se privent même de leurs outils pour se procurer même quelques instans de plaisir; 2° que l'influence du carnaval est immédiate; que le troisième jour les engagemens sont presque doubles en nombre, et le quatrième qu'ils sont plus que doubles des dégagemens.

Passons à la contre-partie du Mont-de-Piété, à la caisse d'épargne:

En 1837, les dimanche et lundi gras, les dépôts à la caisse d'épargne ont été de 570,773 fr., et les demandes de remboursement de 326,769 fr. La semaine immédiatement précédente, les dépôts étaient de 601,845 fr. et les demandes étaient de 403,400 fr. La semaine suivant immédiatement les dépôts ont été de 612,266 fr., et les demandes de 357,700 fr.

En 1838, le dimanche et le lundi gras, les dépôts ont été de 502,092, et les demandes de 398,000 fr.; la semaine immédiatement précédente, les dépôts avaient été de 593,995 et les demandes de 397,797 fr.; la semaine suivant immédiatement, les dépôts ont été de 686,694 f. et les demandes de 362,000 fr.

En 1839 enfin, le dimanche et le lundi gras, les dépôts ont été de 598,126 et les demandes de 690,000; la semaine immédiatement précédente, les dépôts avaient été de 776,878 et les demandes de 588,158 fr. Avant-hier, dimanche, il a été redemandé 624,500 fr., et déposé 582,383 fr.

De la comparaison de ces trois années il résulte, 1° que le carnaval n'empêche pas généralement les dépôts de dépasser les demandes de remboursement; 2° que le dimanche et le lundi gras, Paris dépose à la caisse d'épargne 150 ou 200,000 fr. de moins que dans les autres semaines.

(*Le Droit*.)

SALON DE 1839.

(Premier article.)

Voici la neuvième fois depuis 1830 que le Musée rouvre ses portes aux artistes, chaque année plus nombreux, qui viennent demander à leurs concitoyens la vie pour aujourd'hui, la gloire pour demain. Voici la neuvième fois que les autocrates de l'institut, musiciens, architectes et autres juges aussi compétens en peinture viennent exercer leur prérogative tyrannique et désastreuse. Voici la neuvième fois que le pacha du Louvre préside à l'heureuse disposition des toiles qui prennent docilement la place qu'on assigne à celles-ci pour la signature qu'elles portent, à celles-là pour le sujet qu'elles représentent.

Depuis les neuf années qui viennent de s'écouler quelle a été pour les arts et pour les artistes l'utilité de l'exposition annuelle?

L'intérêt des artistes est tellement lié à celui des arts qu'il est impossible de séparer l'un de l'autre. Or, pour apprécier le résultat de la réforme que la révolution a apportée, nous pensons qu'il est convenable de se reporter à l'époque où le Salon Quinquennal était en faveur; à cette époque d'académique mémoire où les Grecs et les Romains nous fatiguaient de leurs exploits, où si rarement il était permis à la France de parler de son histoire qui cependant a bien aussi ses belles pages; à cette époque, disons-nous, le goût de la peinture était fort peu développé: on ne prenait la palette qu'en vue d'arriver au Luxembourg ou à l'étalage des rues, et les toiles étaient d'autant plus estimées qu'elles étaient plus grandes. On travaillait décidement la toise à la main: tant de pieds, tel prix. — Aussi voyait-on en ce temps-là fort peu d'amateurs ou, pour mieux dire, d'acheteurs. Car alors la rareté des expositions ne pouvait distraire des préoccupations de tout genre auxquelles cédait le public. Le nombre des personnes qui meublaient leurs salons de tableaux était donc beaucoup plus restreint qu'aujourd'hui — et quand on avait cité M. de Sommariva, M. Laffitte, M. Aguado et M. Soult (encore ces derniers cherchaient-ils de préférence les tableaux anciens), quand, disons-nous, on avait cité ces noms et quelques autres, on revenait invariablement au Luxembourg et aux enseignes de boutique. — C'était le beau temps des *Forges de Vulcain*, *de la Galatée*, *de la Pucelle d'Orléans* et du *Clair de la Lune*.

On faisait une commande pour pouvoir dire: J'ai chez moi un tableau de Girodet ou de Granger, de Gérard ou de Guérin. Le comble du bonheur était de posséder un Bélisaire (*date obolum Belisario*, de David ou de Gérard, et quand on ne pouvait arriver à ceux de ces messieurs, on se rejetait en désespoir de cause sur un Prudhon ou sur un Géricault, et l'on avait la

douleur de posséder un beau tableau sans s'en douter.

Maintenant au contraire plus de Romains, peu de Grecs, mais en revanche les victoires et conquêtes de tous les Français *généralement et quelconques*, depuis Pharamond jusqu'à nos jours. Nous sommes ainsi faits qu'il nous faille nécessairement passer d'un extrême à l'autre. Après être restés vingt ans sans se douter que jamais Français se soit battu, nos artistes se sont rués inopinément sur toutes les histoires et les chroniques qu'ils ont pu déterrer. Lauriers, guerriers, victoires, gloire, sont devenus le cri de ralliement de l'atelier. C'est effrayant. Heureusement qu'à côté de toutes ces évolutions militaires il a surgi beaucoup de petits, beaucoup de bons tableaux. Ceux-ci nous dédommagent complètement de l'invasion à main armée. La peinture de genre a pris son essor. Le paysage lui-même, si abandonné aux Bidault et aux Bertin (plus ou moins anciens) a retrouvé des interprètes dignes du bon temps.

On peut affirmer qu'aujourd'hui les paysagistes sont plus avancés et mieux placés que les peintres d'histoire et de genre. Ils ont trouvé la bonne voie, et quand Delacroix hésite et cherche, quand Décamps est contesté, Ingres humilié, Delaroche persifflé, quand ces artistes éminens qui ont plus ou moins le sentiment de l'art n'ont pu s'établir encore dans une position sûre, — les Cabat, les Corot, les Aligny, les Rousseau (n'en déplaise à MM. du Jury) voguent à pleines voiles vers la terre promise et guident une foule de talens secondaires qui charment encore même après eux ; et si quelques vieillards protestent isolément contre l'entraînement dont ils sont les victimes, on respecte leurs cheveux blancs et l'on passe silencieusement devant leurs toiles que vient ensuite enlever le grand consolateur des affligés pour les colloquer dans quelque musée de village; alors cette parole de l'Evangile s'est accomplie : heureux les pauvres d'esprit, la division des beaux-arts leur appartient.

Aujourd'hui tout le monde aime la peinture, à des points de vue différens, à des degrés plus ou moins élevés, il est vrai; mais le fait existe, il est acquis aux artistes. Aujourd'hui on ne cite plus les personnes qui possèdent des galeries, mais en revanche chacun a son tableau qu'il étudie toujours avec plaisir, parce qu'il a été acheté le plus souvent en parfaite connaissance de cause.

Aujourd'hui l'on attend avec impatience l'ouverture du Salon, quand autrefois on apprenait par hasard qu'il y avait un salon. — On vient de loin au musée, quand on y entrait par désœuvrement. — On se passionne, qui pour Delacroix, qui pour Ingres, qui pour Décamps; il n'y a pas jusqu'aux bonnes d'enfans qui se pâment d'aise devant les tableaux de M. Biard.

Mais il est arrivé que la multiplicité des toiles vendues a fait apparaître un nombre considérable de jeunes peintres excités sans doute par le succès des expositions. Bien des braves gens qui auraient fait de satisfaisants bonnetiers ou d'agréables clercs d'avoué ont voulu se produire en dépit de père et de mère. De là tant de mécomptes et de plaintes; de là tant de coterie. La coterie est la plaie de l'atelier : que de médiocrités destinées à être des peintres de dix-septième ordre, sont transformées par leur entourage en génies méconnus, en sculpteurs étouffés, en graveurs incompris; au point qu'on pourrait citer tel jeune homme qui s'est fait une réputation inconcevable par des productions que tout le monde admire et que personne n'a vues. Aussi qu'arrive-t-il? Un jour ce même jeune homme vous rencontre dans la rue, vous tire par le bras, et, silencieusement, solennellement vous entraîne chez lui. — Arrivé là, le malheureux qui s'était contenu jusqu'alors, ne se connaît plus, il gesticule, il déborde, il vous accable de ses chagrins domestiques. — Le grand homme, ce n'est plus lui! — C'est maintenant un tel! — Lui s'est sacrifié neuf ans pour *eux* et voilà le prix qu'il en recueille! X*** le critique est un assassin, un traître, à bas X***.

Sans doue et chaque année le constate, il sort de la foule quelque nouveau talent dont l'avenir s'enrichira : sans doute il y a bien quelques hommes fortement trempés qui poursuivent avec courage leurs études consciencieuses. — Aussi pour ceux-là, indulgence et encouragement!

Cette année encore nous aurons à examiner sérieusement la peinture religieuse faite par des hommes peu sérieux. Nous aurons des tableaux chrétiens et néo-chrétiens de toute grandeur, de toute largeur. — Tableaux longs, tableaux ronds, tableaux carrés. — Que voulez-vous? C'est le travers de ces honnêtes jeunes gens. — Le matin on fait sa première communion (sur la toile). — Le soir on va chez Musard ou Valentino en *Titi de bon ton* ou bien en *débardeur*. — On représente un anachorète dans le désert, et l'on passe le carême en *nopces* et *festins*. — Le mot de cela, c'est que le tableau religieux est de vente (pourvu qu'il soit coquet!) — Quel effet croit-on donc produire avec ces saintes du Prado ou du Vauxhall et ces ermites de carrefour?

Mais il nous tarde d'eetrer en matière. Cette année, l'exposition est plus fertile en bons tableaux que les années précédentes. Le livret s'est enrichi des noms de MM. Descamps, Alfred Dedreux, Jules Dupré, Isabey, madame de Mirbel, qui n'avaient point exposé depuis fort longtemps. Ce qui n'empêche pas certains esprits chagrins de répéter en sortant : Tous ces tableaux là sont médiocres, il n'y a rien de saillant.

Une pareille assertion est, cette fois au moins, de mauvais goût. Nous l'expliquerons pour l'excuser sinon pour la justifier par une circonstance matérielle sous l'influence de laquelle parlent, sans le savoir, ces rigides appréciateurs qui jugent aussi sévèrement des toiles qu'ils n'ont eu le temps ni d'examiner, ni même de regarder. Nous croyons donc que l'encombrement existant au moment où les portes s'ouvrent, la difficulté de se procurer un livret, la chaleur étouffante qu'occasionne l'affluence du public, produisent un effet pénible sur les amateurs qui sont privés par là de la liberté de leurs mouvemens. On se trouve porté dans le salon carré où l'on cherche en vain les personnes avec lesquelles on était venu. Si un tableau vous paraît intéressant, vous ne pouvez en approcher, au contraire vous êtes emprisonné dans un cercle épais de gens qui vous marchent sur les pieds, logent leurs coudes dans vos côtes, et vous forcent souvent à rester un temps infini devant le plus mauvais tableau du salon. Cette première impression d'un mauvais tableau dont vous ne pouvez détourner les yeux, vous indispose et souvent décide de votre opinion sur la masse. Il en résulte qu'on se retire ébloui, rouge de chaleur et de colère, en jurant de ne plus retourner au milieu d'une cohue semblable.

Il nous est arrivé de voir sortir du Musée des personnes dont le caractère pacifique nous était bien connu, mais ce jour-là l'exaspération les rendait méconnaissables.

Nous avons vu des visages pourpres, violets, des chevelures en désordre où nous étions habitués à rencontrer un flegme imperturbable, une coiffure symétrique. Ajoutons à cela qu'il y a des gens qui persistent à amener là des enfans à la mamelle et des femmes d'un volume inconvenant.

Quoi qu'il en soit, nous pensons que l'exposition est satisfaisante : nous avons remarqué plusieurs tableaux que nous indiquerons aujourd'hui sommairement en nous réservant de revenir sur leur mérite. Tels sont les ouvrages de M. Descamps. Les toiles de M. Ary Schaffer, placées les unes auprès des autres par une heureuse innovation, le Jésus-Christ envoyé de Rome par M. Flandrin, les paysages de M. Jules Dupré, une marine de M. Isabey; la Cléopâtre de M. Delacroix qui s'est vu refuser trois tableaux par la douane académique. Parmi les portraits, nous citerons une Jeune fille de M. Amaury Duval; Fanny Essler de M. Champmartin; les natures mortes de M. Jadin; les ouvrages de MM. Henry Scheffer et Louis Boulanger. Il y a bien aussi une certaine allégorie de M. Mauzaisse sur laquelle nous reviendrons, après avoir expliqué comment nous avons été appelés à voir la sortie d'un bal masqué à l'Opéra par M. Biard. Mais avant tout et pour en finir avec un côté du salon carré, nous parlerons de la Prise de Constantine par M. Horace Vernet, sans nous engager par là à passer en revue tout ce qu'on a exposé sur le même, pas plus qu'à rendre compte de tous les *barbouillages* qu'a enfantés l'affaire du Mexique. Nous nous garderons d'oublier la Vénus et la Suzanne au bain de M. Chasseriau.

Madame de Mirbel nous a fait revenir plusieurs fois à ses divines miniatures et nous avons eu l'occasion de remarquer dans le même genre le portrait de mademoiselle Louise Mayer, par M. Jame. La noble et belle figure de George Sand nous a frappé. Ce qui nous a frappé aussi, c'est la sottise d'un amateur du dimanche, qui prenait le poète pour madame Gibus. Mais nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tout ce qui nous a paru saillant. Nous nous réservons donc d'aborder un examen détaillé de toutes ces richesses dans notre prochain article.

La salle froide et humide où sont relégués les sculptures, n'arrêtera pas les curieux qui voudront sans nul doute, juger par eux-mêmes le Groupe de Caïn par M. Etex. Le Vendangeur de M. Duret, les bustes de M. Lamennais, de M. Arago et de quelques autres célébrités. Nous citerons pour terminer MM. Pradier, Huguenin et Fratin.

A. Blin.



Mélanges, faits curieux.

L'ASSASSINAT DE LA RUE DU TEMPLE. — C'est le 8 mars que doivent commencer devant la cour d'assises de la Seine les débats de cette affaire, qui a si vivement attiré l'attention publique. A côté de l'accusation d'assassinat est venue se placer une accusation de quatorze vols commis avec circonstances aggravantes, à différentes époques, par les accusés Lesage, Soufflard, veuve Vollard, Eugénie Alliette, Micaud, Levieil, Richerelle, Guerard, Marchal, Calmel, Lemeunier, Hardelle et Piednoir.

Les cinq premiers seulement sont impliqués dans l'accusation d'assassinat, savoir, comme auteurs principaux : Louis Lesage, dit Jean Victor, dit le Vieillard, âgé de 38 ans, et Jean Victor Soufflard, dit Jean Frotté Victor, dit Gaillard Victor, dit Aliette Victor, âgé de 33 ans, tous deux forçats libérés ; et comme complices Alphonse-André Micaud, âgé de 26 ans, forçat libéré ; Jeanne Lesage, veuve Vollard, âgée de 42 ans, et Eugénie Alliette, dite Eugénie Villers, âgée de 24 ans.

Ce matin, les treize accusés ont été transférés à la Conciergerie, et l'arrêt de renvoi leur a été signifié.

Cette affaire, dans laquelle plus de 200 témoins sont assignés, durera au moins huit jours.

LES GANTS D'UN HOMME A LA MODE. — On parle beaucoup dans les clubs de Londres d'un pari de 500 guinées que vient de gagner le comte d'Orsay, le lion des dandys anglais, contre un jeune gentleman qui, de retour de ses voyages sur le continent et après avoir séjourné dans toutes les capitales de l'Europe, croyait arriver en Angleterre avec tous les secrets de la fashion et du dandysme. Lord Kil... se vantait de posséder tous les arcanes de la mode, et fut tout surpris d'être défié de répondre à la seule question que lui ferait le comte d'Orsay. Un pari de 500 guinées fut offert et tenu, et la question fut celle-ci : *Combien de paires de gants différents doivent être employées dans la journée d'un homme à la mode, depuis une partie de chasse jusqu'à une soirée d'Almack*? On donna vingt-quatre heures à lord Kil... pour répondre, et le lendemain la question fut débattue à dîner chez Crokford. Lord Kil... prétendit que deux paires de gants devaient suffire, l'une le matin l'autre le soir ; le comte d'Orsay établit qu'un gentilhomme ne peut pas passer sa journée à moins de six paires. Le matin, pour conduire son briska de chasse, gants de peau de renne ; pour courir le renard, gants de peau de chamois ; pour revenir à Londres en tilbury, gants de castor ; pour aller se promener à cheval à Hyde-Park en négligé, gants de chevreau de couleur ; pour aller dîner en demi toilette, gants jaunes de peau de chien, et enfin gants habillés, pour le bal, en canepin blanc brodés en soie. Tous les juges du pari décidèrent que l'énumération du comte d'Orsay était complète et dans les lois les plus précises du dandysme, ce que lord Kil... n'osa pas contester, il s'avoua gaîment vaincu et donna sur son banquier un *cheek* de 500 guinées. On fit ensuite le compte qu'un dandy dans cette journée devait dépenser 37 schellings de gants (48 fr. 75 c.).

LES MOUSTACHES ROYALES. — On écrit de Munich (Bavière), le 17 février, au *Droit* :

» Au mois d'août dernier, le roi de Bavière rendit une ordonnance qui défendait à tout individu non militaire de porter les moustaches, enjoignant aux autorités d'arrêter les contrevenans.

» Bientôt les moustaches tombèrent, comme on voit les feuilles desséchées tomber au vent d'automne, et chose singulière, cette ordonnance trouva partout soumission et obéissance ; il n'y eut pas une contravention à constater et à punir.

» La semaine dernière, des gendarmes rencontrèrent sur une route quelques voitures remplies de voyageurs, dont un portait des grandes moustaches grisonnantes. Les gendarmes le sommèrent d'exhiber son passeport, ce qu'il fit ; ils le trouvèrent en règle, mais comme le porteur *était désigné le comte d'Au*, il lui demandèrent s'il était militaire ; le voyageur ayant répondu négativement, ils le déclarèrent en état d'arrestation, lui ordonnèrent de les seivre, en déclarant toutefois, qu'aussitôt qu'on lui aurait rasé officiellement et à ses frais, ses moustaches, il serait remis en liberté. Les compagnons de voyage de ce personnage protestèrent contre cette sévérité, et donnèrent à entendre aux gendarmes qu'ils auraient occasion peut-être de s'en repentir.

» Les gendarmes ne voulaient point entendre raison ; ils exigeaient du voyageur ou les moustaches ou les titres militaires, déjà même ils allaient lui mettre la main au collet lorsque celui-ci, forcé dans ses derniers retranchemens, jugea à propos de déclarer ses noms et qualités ; il déclare tout simplement qu'il est généralissime de l'armée bavaroise, et qu'il s'apelle Louis-Charles-Auguste, roi de Bavière, qui se rendait incognito en Italie sous le nom de comte d'Au.

» Sur ce, les gendarmes honteux et confus, laissèrent partir en paix l'auguste voyageur. «

Revue dramatique.

THEATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation du *Planteur*, opéra-comique en deux actes, musique de M. Monpou, paroles de M. de Saint-Georges.

M. Monpou ne voulait-il une place au soleil que pour y dormir plus commodément, et les lauriers de MM. Ambroise Thomas, Clapisson, Adrien Boïeldieu, etc., ne troublent-ils pas son sommeil? Ses rêves de gloire et de renommée qu'il formulait autrefois en mélodies si neuves, si originales, ont-ils tout de bon cédé la place anx songes confortables d'un homme bien établi dans le monde ?

Ne soyez pas si peu soigneux de la réputation que vos charmantes ballades vous ont acquise, M. Monpou, et que vos deux premiers opéras ont confirmée sans l'augmenter beaucoup. Prenez garde : le public est plus oublieux encore que vous ne l'êtes pour vous-même ; si sa faveur tresse des couronnes, son inconstance les effeuille bien vite, et tel compositeur qui s'enivre naïvement de ses premiers succès si péniblement obtenus, s'éveille bientôt complétement dégrisé au beau milieu de la foule dont il ne s'était séparé qu'avec des efforts inouïs.

La partition du *Planteur*, tout agréable qu'elle soit à juger chaque morceau séparément, n'est point sérieuse ; l'exiguité de ses proportions échapperait à une analyse raisonnée et consciencieuse. C'est une comédie assez joliment mélangée d'ariettes, — je me trompe, M. Monpou ne va point jusqu'à la cavatine, — mélangée de romances, de nocturnes à deux ou trois voix, accompagnés, selon la circonstance, d'un *tutti* dont on pourra se priver sans inconvénient quand on exécutera ces gentilles petites mélodies derrière un piano, *con sordini*.

Au premier acte, un chœur d'introduction deux parties fait entendre des paroles dont voici le sens : « Madame Jenny Colon-Leplus, vous qui chantez si bien quand vous êtes en voix, dites-nous une de ces jolies ballades où M. Monpou sait voiler l'art sous les suaves couleurs de la nature. » Et madame Jenny Colon-Leplus chante immédiatement la plus ravissante petite chansonnette qui ait jamais figuré sur l'étalage de M. Bernard Latte, le Muzard de la romance.

Au second acte, même chœur d'introduction qui produit la même demande, à laquelle madame Jenny Colon fait une réponse toute semblable, aux mélodies près qui, cette fois, obtiennent les honneurs du *bis*.

Il est évident que le spirituel auteur des paroles, infiniment trop préoccupé de la spécialité de son collaborateur, a mis tous ses soins à lui faire beau jeu. Et ceci, pour un homme d'un tact aussi fini que M. de Saint-Georges, est une grave erreur ; car c'était surtout cette spécialité fâcheuse qu'il importait de dépister d'abord, et de faire oublier ensuite à un public qui n'est que trop disposé à juger un compositeur sur ses antécédens, comme on juge les livres sur leurs titres et les bouteilles sur leurs étiquettes.

Puisque nous en sommes au libretto nous pouvons l'aborder quitte à revenir ensuite à la partition si le public la prend définitivement au sérieux.

Nous pensons que le petit drame de M. de St-Georges n'est point ici à sa place. Au Gymnase ou au Vaudeville, exécuté avec plus de verve par des acteurs habitués au cliquetis des mots à effets et des situations entraînantes, devant un public accoutumé à un dialogue moins haché, c'est à dire moins court que ne doit l'être un dialogue d'opéra-comique où la parole est d'œuvre secondaire, *le Planteur* eût obtenu un succès légitime et complet. Car la pièce est bien écrite ; elle est conduite avec une adresse expérimentée et l'intérêt maîtrise jusqu'à la fin l'indécision du spectateur. Mais c'est cet intérêt qui étouffe la partition parce qu'il est tout entier dans les détails, parce qu'en un mot le drame est éminemment littéraire.

Comme l'intrigue est puisée dans une nouvelle : *l'inventaire du planteur* que nous avons reproduite il y a peu de temps, ce serait faire un double emploi que d'en consigner ici l'analyse détaillée ; disons seulement, pour ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient point la nouvelle, qu'il s'agit ici d'une jeune créole fille d'un riche commerçant et d'une esclave blanche non affranchie et réduite elle-même à l'esclavage par suite de la ruine et de la mort de son père. La créole, achetée par l'un des créanciers, sorte de bourru bienfaisant dont le caractère est un peu usé au théâtre, est aimée par un mauvais sujet de cousin, autre personnage aussi peu neuf que le pre-

mier. La gracieuse perfidie du cousin fait frémir pour la pauvre jeune fille ; mais un incident démasque le traître au bon moment; l'excellent cœur du farouche patron se divulgue en même temps ainsi que son amour discret et dévoué pour la belle esclave ; celle-ci revient sur son choix, et, comme la cloche de la chapelle réclame deux époux, la créole donne sa main au planteur pour ne point retarder la cérémonie.

Moreau-Sainti qui est un agréable mauvais sujet, quoiqu'il soit un peu de l'ancienne roche, est par opposition un assez triste chanteur. Heureusement, M. Monpou ne lui a pas laissé grand'chose à compromettre; mais, par malheur, il a usé de la même sobriété d'effets à l'égard de mademoiselle Berthaut qui n'a dans cette pièce qu'un petit rôle au dessous de son mérite, et de Grignon, acteur intelligent et chanteur convenable.

Madame Jenny Colon soutient à elle seule le fardeau bien léger de la partition ; Ricquier qui ne chante ni plus ni moins que son emploi ne le comporte, donne une physionomie assez plaisante à un rôle qui n'est que secondaire dans le drame et qui est nul dans l'œuvre musicale.

Somme toute, le *Planteur* est un petit drame intéressant qui pourra varier utilement le répertoire de l'Opéra-Comique, et auquel la musique de M. Monpou ne porte pas un notable préjudice.

STÉPHEN DE LA MADELAINE.

THEATRE DU VAUDEVILLE.

La Fille d'un voleur, vaudeville en un acte, par M. Théaulon.

La Fille d'un voleur! Voilà un bien gros titre pour un mince ouvrage. Ne soyez pas effrayés; c'est un petit apologue tout moral. Au lever du rideau, le théâtre représente la place publique de Plymouth. Sur cette place publique, un capitaine au long cours boit avec son équipage. Ce marin, jeune et de belle prestance, est fort en colère contre les journaux français ; il les accuse de maltraiter sa chère *Albion* : Ce jour là, on lisait dans les *papiers* français la nouvelle suivante :

» Il est mort aux Indes le célèbre voleur Machinson, auquel Georges IV a fait grâce de la corde. Il laisse une fille naturelle et dix millions; la jeune personne s'appelle Nelly. Il est mort dans la même semaine et dans le même pays le célèbre marin Henri Dumbar qui ne laisse qu'un grand nom entouré d'une auréole de bénédictions. »

Le capitaine n'est pas trop mécontent; il trouve qu'il y a une noble compensation entre la bonne renommée de Dumbar et l'épouvantable réputation de Machinson; il voudrait même faire le voyage de Paris, pour embrasser le rédacteur de cet article.

Autour de cette même place publique logent une jeune ouvrière du nom de Nelly, et un négociant, appelé Burton, qui a un fils très blond, du nom de Williams. Nelly et Williams s'aiment éperdument. D'abord, le père Burton, effrayé de la pauvreté de Nelly, refusait de la donner pour femme à son fils; mais touché et attendri par les caresses de son enfant unique et chéri, il va céder. Son frère, médecin, Harry Burton lui vient en aide, et il est décidé entre eux que le mariage n'aura pas lieu. Le capitaine, qui prend le frais en fumant sa pipe, entend cette conversation. On ignore le nom des parens de Nelly, il est seulement écrit que l'odieux Machinson a laissé une fille qui porte ce nom. Là dessus, les deux frères s'imaginent que Nelly est issue du voleur et qu'elle est riche de la moitié de dix millions. De sa fenêtre, Nelly surprend cet entretien. Nelly se désole et les avides négocians la consolent. Williams consentirait à épouser la fille du voleur, mais le loyal capitaine lui fait comprendre que la calomnie verrait dans cette union un mariage d'argent; cette pensée l'arrête. Lorsque ce sacrifice est accompli, on reconnaît que Nelly n'est autre chose que mademoiselle Dumbar; elle échange ainsi contre un nom honorable et pauvre un nom flétri et une fortune de cinq millions; en dépit de ses parens, effrayés de tant d'honneur et de tant d'indigence, Williams devient le mari de Nelly.

Cette pièce est un proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* » Elle est du genre vertueux, celui dont on a dit si souvent qu'on peut trop facilement le confondre avec le genre ennuyeux.

Revue de cinq jours.

28 FÉVRIER. — On assure au ministère de la guerre que les princes partiront de Paris le 1er mars prochain pour aller passer en revue les régimens faisant partie de l'armée d'observation du Nord. L'armée serait ensuite dissoute et chaque régiment retournerait dans la garnison qu'il occupait avant d'être dirigé sur les frontières de Belgique.

— La plupart des journaux anglais annoncent que l'indisposition du duc de Wellington est beaucoup moins grave qu'on l'avait d'abord annoncé.

— Les mêmes journaux anglais annoncent que M. O'Connell a perdu une montre de la valeur de 300 guinées dans la dernière réunion de la société dite *Précursor.* Plusieurs arrestations ont eu lieu par suite de soupçons conçus sur certains membres de l'assemblée.

NORD. — On mande de Valenciennes, 25 février: « Une crue d'eau extraordinaire est arrivée dans l'Escaut et par suite dans les canaux qui traversent Valenciennes; la rue de l'Escaut a été inondée subitement et les caves d'une grande partie des habitations de la ville qui n'avaient point reçu d'eau depuis le curage de l'Escaut ont été remplies de plusieurs pieds d'eau. »

— On lit dans le *Journal du Havre* du 26 février :

« Depuis hier, on rencontre à la mer, dans les environs de nos côtes, une grande quantité de débris qui attestent les naufrages nombreux qu'a causés la dernière tempête. Tout l'espace compris entre le sud et le nord-ouest de notre rade est couvert, à la distance de plus de deux milles au large, d'épaves provenant de navires perdus, telles que bouts de mâture, capots de chambre, lambeaux de pavois et de bordages. »

— Un journal dit aujourd'hui que le général Rapatel a été tellement frappé par la nouvelle de sa mise en disponibilité, qu'il a éprouvé une rechute, et que sa vie est plus compromise que jamais.

— Le fait suivant peut donner une idée de la façon dont les arts sont traités en Angleterre. Une souscription ayant été ouverte pour élever une statue à Wellington, a produit 9,000 liv. sterl. (environ 225,000 fr.) Cette somme est allouée au statuaire Chantry, savoir : 3,000 livres sterl. (75,000 fr.) en signant le contrat, 2,000 liv. (50,000 fr.) quand le petit modèle sera achevé, et les 4,000 liv. restant (100,000 fr.) lorsque la statue sera terminée. Le gouvernement s'est en outre engagé à fournir le bronze. Il s'agit d'une statue équestre de 10 pieds environ, à partir du niveau des pieds du cheval au sommet de la tête du cavalier.

— Les travaux viennent d'être repris au quai Saint-Bernard (Port aux Vins), pour son achèvement. Ce quai qui sera l'un des plus beaux de la capitale quand il sera nivelé, planté, pavé, dallé, comme il convient, touchera d'un bout au pont des Tournelles, et de l'autre, au superbe pont d'Austerlitz. Il est déjà construit aux deux tiers.

UNE DATE A CONSERVER. — On joue ce soir à la Comédie-Française la tragédie d'*Esther* ; un journal fait à ce sujet les rapprochemens suivans:

« C'est en 1689, il y a cent cinquante ans juste qu'*Esther* a été représentée pour la première fois. On croit même que ce fut un 28 février.

» C'est dans une journée qui répond au 28 février qu'Esther sauva le peuple juif du massacre général auquel Aman l'avait condamné : c'est du moins le 28 février que les Israélites en ont consacré le souvenir, et qu'ils en célèbrent encore aujourd'hui l'anniversaire avec de grandes démonstrations de joie.

» Enfin, c'est le 28 février que mademoiselle Rachel est née, et le jour où elle jouera Esther pour la première fois, cette jeune et admirable tragédienne aura dix-huit ans. »

1er MARS. — La *Gazette d'Augsbourg* annonce que selon des lettres de Prague du 18 février, la femme et la fille du général Skrzynecki, qui étaient restées en cette ville, faisaient des préparatifs de départ; elles devaient se rendre, était-il dit, d'abord à Bruxelles, mais fixer plus tard leur résidence à Londres ou à Paris. Leur voiture de voyage achetée à Vienne, était arrivée à Prague. Le général Skrzynecki a aussi, selon ces lettres, témoigné le désir de s'éloigner de la Belgique.

ESPAGNE. — Enfin, et après deux jours d'attente, toutes les incertitudes ont cessé par l'arrivée des documens officiels. Il est maintenant avéré que Maroto a agi d'après sa propre impulsion : pour se délivrer d'ennemis personnels, il les a fait fusiller sans procès, et Don Carlos n'a pas été consulté.

— Le tribunal de commerce de la Seine a statué hier, sur la demande formée contre M. Berryer, auquel des sommes considérables étaient réclamées, à raison de la publication de l'ouvrage intitulé : *Leçons et modèles d'éloquence judiciaire et parlementaire.* Le tribunal a déclaré que M. Berryer n'avait jamais été intéressé dans cette entreprise, et il a repoussé la demande comme mal fondée.

— On lit dans le *Courrier de la Limagne* :

« Depuis quelques jours il n'est bruit parmi nous que d'un tremblement de terre. Il paraît que de très fortes secousses ont eu lieu à Aigueperse, et l'époque assignée à cet événement est le dimanche 10 février, à huit heures et demie du soir. Les commotions y ont été telles que plusieurs dégradations d'enduits de plâtre en ont été la suite.

» Ce tremblement de terre s'est fait aussi sentir à Riom et à Gannat ; mais les oscillations ont été moins grandes dans ces deux villes qu'à Aigueperse, qui se trouve située à une distance à peu près égale de l'une et de l'autre. »

— Les bas-reliefs en plâtres du fronton de la chambre des députés sont entièrement démolis. Sous ces bas-reliefs on a trouvé une pierre excellente, qui va pouvoir être immédiatement sculptée ; on sait que le nouveau bas-relief qui ornera ce fronton, plus grand que celui de la Madeleine, est confié à M. Cortot.

— On apprend de Brest que la corvette la Créole, partie de la Havane le 30 janvier, est arrivée hier soir, 27 février, à Brest. Le prince de Joinville, est descendu ce matin en ville, il a dû partir pour Paris avant midi.

— M. Courtin, ancien procureur impérial fondateur de l'*Encyclopédie moderne*, vient de mourir à Garches, près Saint-Cloud, dans sa 72e année.

— Nous publions avec une vive satisfaction les extraits suivans, que nous puisons dans une lettre écrite au *Morning Post* par un Anglais résidant à Vera-Cruz :

» L'amiral Baudin est un brave marin et un excellent homme. Il a parmi les officiers de son temps, le droit de dire que jamais il n'a été battu par les Anglais durant les longues guerres de l'empire. Si je ne me trompe pas, c'est M. Baudin qui a soutenu un long et rude combat contre la frégate *Amélie*, capitaine Irby : les deux frégates étaient de la même force; la victoire demeura indécise. La prise de Saint-Jean-d'Ulloa est due en grande partie à l'usage qu'à fait l'escadre française des projectiles à la Paixhans : ils portent très juste, et pénètrent profondément dans les murailles.

2. On écrit de Bruxelles, 26 février :

« Les eaux avaient fortement baissé depuis hier au soir, les bas quartiers de la ville en étaient débarrassés; ce matin, vers neuf heures elles sont revenues avec plus de force, l'inondation est à la même hauteur que la veille, les habitans sont désolés. L'établissement des sourdes et muettes, près de la rue du Boulet, fait peine à voir ; les caves, les cuisines sont remplies d'eau, toutes les provisions submergées ; malgré les efforts incessans des ouvriers employés aux pompes depuis deux jours, on ne découvre pas encore le sol. On prétend que la recrudescence de l'inondation vient de la rupture d'une écluse près de Hal. »

— *L'Indépendant de Bruxelles* contient la nouvelle suivante :

« M. Adolphe Barthels, rédacteur en chef du *Belge*, et M. Kats ont été arrêtés ce matin sous la prévention des crimes prévus par les art. 87, 91, 92 et 102 du code pénal. Ils ont été écroués aux Petits-Carmes.

» Il paraîtrait que M. Barthels s'est reconnu l'auteur de la proclamation incendiaire, adressée, il y a quelques jours, à l'armée, et de la distribution qui en a été faite. »

— Trente-neuf bateaux à vapeur français sont employés à des services réguliers sur la Méditerranée. Dix-sept, faisant partie de la marine royale, sont à destination d'Alger et remplissent diverses missions dans le Levant ; dix dépendent de l'administration des postes pour le service du Levant ; les autres sont à des particuliers : deux vont de Marseille en Italie ; trois de Toulon à Bastia ; un va de la Corse à Livourne, trois partent de Marseille pour les côtes d'Espagne, et trois font le service de Marseille à Cette et à Agde. Il y a en outre sur la Méditerranée vingt-huit bateaux à vapeur étrangers.

— Hier, des ingénieurs étaient occupés, sur le quai de la Monnaie, à faire des tracés de plans entre le Pont-Neuf et le palais de l'Institut. Des projets de travaux pour améliorer cette partie de la voie publique sont en ce moment soumis au conseil municipal.

— La plainte de M. de Girardin en refus d'insertion contre les gérans du *National*, du *Siècle*, de *l'Europe* et du *Nouvelliste*, appelée aujourd'hui à la 6e chambre, a été remise à huitaine.

— Paganini a été condamné avant-hier par le tribunal de première instance (4e chambre) à payer 20,000 francs au Casino-Paganini pour dommages et intérêts.

— La dame Flora Tristan, femme Chazal, vient de se pourvoir auprès de M. le garde-des-sceaux, à l'effet d'être autorisée à quitter, et faire quitter à ses enfans Ernest et Aline, le nom de Chazal, pour prendre celui de Tristan, père de ladite dame.

— Saint-Firmin, premier comique du théâtre de la Renaissance, vient de mourir. On sait avec quel talent ce jeune acteur avait créé le rôle de don César dans *Ruy-Blas*, et celui du baron d'Estignac dans *Lady Melvil*. Saint-Firmin avait commencé sa réputation au théâtre de la Gaîté.

3. — Les dernières nouvelles de Buenos-Ayres sont affligeantes. Le désordre est à son comble dans ces malheureuses contrées, que désolent à la fois la guerre civile et la guerre étrangère.

— On écrit de Douai, le 28 février :

Une crue extraordinaire des eaux de la Scarpe, telle qu'on n'en avait pas vu depuis l'année si désastreuse de 1829, vient encore d'affliger l'agriculture dans la vallée que parcourt cette rivière. La Scarpe a débordé samedi dernier en plusieurs endroits, et notamment dans la partie du lit rectifié qui traverse le marais des Six-Villes, où elle menaçait même de rompre ses digues. Le tocsin d'alarmes a sonné dans la commune de Lallaing, et les habitans, arrivant en foule à ce signal, sont parvenus, après de grands efforts, à empêcher la destruction imminente des nouvelles digues, encore mal consolidées, et dont la rupture eût causé des malheurs incalculables.

— Aujourd'hui, l'exposition annuelle de peinture et de sculpture vient d'ouvrir au Louvre, à la satisfaction d'une foule immense, favorisée par un temps des plus propices à l'examen des tableaux offerts à sa curiosité.

— On écrit de Vienne (Autriche).

« L'Allemagne vient de perdre un de ses plus savans légistes. M. Thomas Dollinger, conseiller aulique et chevalier de l'ordre de Léopold, ancien professeur de droit romain et de droit canonique à l'université de notre ville, est mort avant-hier, après une longue et douloureuse maladie, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. C'est lui qui a rédigé seul le Code de droit matrimonial (Eterecht) et le Code ecclésiastique, qui sont encore en vigueur dans l'Autriche. »

— Hier le roi est allé à Versailles.

Au moment où le roi, en quittant Paris, se trouvait entre la pompe à feu de Chaillot et le pont d'Iéna, l'essieu des roues de devant de la voiture où était S. M. s'est brisé, et les chevaux lancés au grand trot, ont traîné cette voiture l'espace d'environ vingt-cinq pas. S. M. n'a heureusement pas été blessée. Elle est descendue et est montée dans la voiture de suite.

— On annonce à Toulon l'arrivée de quatre jeunes Arabes des premières familles de la province de Constantine. Ce sont des jeunes gens de 18 à 25 ans, un de leurs compatriotes plus âgé les accompagne, ils viennent en France pour connaître notre pays et apprendre notre langue.

— Le livret de cette année a 2,404 numéros, savoir :

Peinture,	2,141
Sculpture,	150
Architecture,	47
Gravure,	88
Lithographies,	28

Les livrets contenaient : en 1831, 2,881 numéros. — 1833, 2,922. — 1834, 2,314. — 1835, 2,536. — 1836, 2,122. — 1837, 2,150. — 1838, 2,031.

La grande galerie n'est occupée, cette année, que jusqu'au guichet du pont du Carrousel ; mais ainsi que l'année dernière, le salon se dédouble par la galerie de bois dite des tapisseries, laquelle est entièrement remplie de tableaux.

— *L'Abeille du Nord* publie le compte-rendu du préfet de police de Saint-Pétersbourg, pour l'année 1838. Nous lisons dans ce document que la population de cette capitale est maintenant de 469,720 âmes ; dans ce chiffre il n'y a que 136,080 femmes. Le chiffre des naissances est de 10,427 ; la mortalité se réduit à 7,275. Pendant toute l'année, il n'y a eu que 6 assassinats et 54 suicides. Le nombre des bâtimens habités est de 3,661 ; on compte 150 églises russes et 26 étrangères.

4. — Sur 40 élections connues aujourd'hui, il y en a 24 pour le parti constitutionnel et 16 pour la coalition.

— On lit dans une lettre de Saint-Pierre, du 14, publiée par un journal de Nantes :

« J'arrive à l'instant de Fort-Royal. Tout ce que l'on peut dire est au-dessous de ce que l'on voit. J'y ai été témoin, à mon arrivée, du coup d'œil le plus beau et le plus triste que l'on puisse imaginer. En descendant du canot posté sur la Savanne, mon attention a été attirée par des chants d'une tristesse inexprimable et des lumières sans nombre. Je reconnus bientôt que c'étaient les vêpres des morts que chantaient les religieuses ; cent soixante cadavres étaient couchés sur le dos, au milieu de la Savanne ; des milliers de flambeaux, plantés en terre, éclairaient ce triste tableau, que complétait une haie de soldats appuyés sur leurs fusils, regardant d'un œil morne ce nouveau champ de bataille. »

— D'après des nouvelles postérieures reçues des provinces, don Carlos et Maroto avaient eu une conférence à Tolosa, conférence dans laquelle, assure-t-on, il aurait été convenu que le prétendant convoquerait les cortès par *estamentos* suivant l'antique usage, et que les *fueros* provinciaux seraient reconnus et sanctionnés. Maroto conservait le commandement. On attend avec impatience la confirmation de ces nouvelles.

— Les journaux judiciaires font encore mention aujourd'hui de neuf nouvelles déclarations de faillites dont six appartiennent au mois de février et trois au mois de mars.

— M. le comte Etienne-Narcisse de Durfort, pair de France, est mort aujourd'hui, rue de Lille, 37, à l'âge de 85 ans.

— La salle de spectacle de Mons vient d'être la proie des flammes ; on a pu concentrer l'incendie, et la perte éprouvée pour l'ensemble et les accessoires est de 70 à 80,000 fr. Sous le rapport de l'art, cette salle est peu regrettable. La femme d'un pompier a succombé à la suite d'un évanouissement causé par la frayeur.

— Il résulte d'un travail statistique, fait par ordre du préfet de police, que le nombre des hôtels et maisons garnies de la capitale, qui était de 3,147, au 1er janvier 1833, s'est élevé graduellement chaque année, et qu'il était de 4,907, au 1er janvier 1839.

Dans le même espace de temps, la population de ces établissemens a subi un mouvement encore plus accéléré, puisque le chiffre de 39,619 indiquant, en janvier 1833, le nombre des locataires des maisons garnies, s'est successivement accru pour atteindre celui de 62,143, au 1er janvier dernier.

— La semaine dernière, on devait jouer *Norma* à l'Odéon, lorsqu'une bande sur l'affiche est venue annoncer tout à coup *la Sonnambula*. Cette fois il ne s'agissait ni d'une indisposition ni d'un caprice de cantatrice, mais de la mort de la sœur de Giulia Grisi, de la mort de cette pauvre Judith qui chantait avec tant d'âme et d'expression les belles phrases de *la Straniera* et jouait le *Romeo* de Bellini, comme on ne l'a plus joué depuis. Judith Grisi est morte à Rome, princesse comme finissent toutes les cantatrices italiennes.

— L'EMBLÈME DE LA CIVILISATION MODÈLE. Un homme d'esprit a dit que la fourchette était chez un peuple l'indice certain de son degré de civilisation. Les peuplades sauvages piquent leurs alimens avec une seule pointe ; les populations septentrionales ont une fourchette à deux dents ; la fourchette des Anglais a trois dents ; la fourchette française a quatre dents ; elle est la seule avec laquelle on puisse tout manger ; elle est donc l'emblême de la civilisation.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

10 MARS 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MEMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 14.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DEPARTEMENS:

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ETRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire a vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

LES BRIGANDS ESPAGNOLS.

—

Vie de Jose Maria. — Mort de Jose de Roxas.

—

Jose Maria de Hinojosa naquit à Hauja, village d'origine maure, situé près de Benamegi, couvent espagnol, et où, selon le proverbe local, les habitans mangent, boivent et ne travaillent pas, *Hauja, donda se come, se bebe y no se trabaja*, le *nec plus ultra* de la félicité espagnole dans cette vie passagère. Il s'adonna d'abord à l'agriculture; mais bientôt, ne se sentant plus de goût pour ce genre d'occupation, il aima mieux entreprendre la contrebande du tabac que cultiver la terre. Son chargement ayant été trois fois de suite saisi par les *carabineros*, il résolut de se faire voleur. La fortune lui sourit dès son début. Un jour un détachement de troupes envoyé à sa poursuite le surprend dans une maison près de Moron; il s'échappe par une fenêtre, escalade une muraille, et rencontre de l'autre côté un soldat et un officier à cheval, qui l'attendaient; il blesse l'un, tue l'autre d'un coup de fusil, s'élance d'un bond sur la selle vide, et s'enfuit au galop vers les montagnes. A peine se voit-il en lieu de sûreté qu'il s'arrête, se repose, recharge ses armes, réfléchit, et se détermine à gagner Ronda : quelques jours après, il y arrivait sain et sauf, et à l'aide d'une petite somme d'argent, qu'il avait trouvée cachée dans la selle de l'officier, il se forma une bande de compagnons, dont le nombre ne fut jamais moindre de douze, mais qui dépassa rarement vingt hommes bien montés. Pendant dix années consécutives il exerça dans l'Andalousie un pouvoir plus absolu que le roi lui-même et ses autorités civiles et militaires. En vain on avait mis sa tête à tous les prix possibles; désespérant de le vaincre, le gouvernement se décida à traiter avec lui comme avec une puissance étrangère; il lui accorda un pardon complet, des appointemens annuels fort élevés et le commandement d'un détachement de cavalerie composé de ses anciens associés; enfin il le chargea de détruire tous les autres brigands. Ce système était depuis longtemps celui de la police espagnole. Sous le règne de César-Auguste, une récompense ayant été offerte à ceux qui livreraient, mort ou vif, le brigand Corocota, il se présenta lui-même à l'empereur, qui lui paya la somme promise et lui pardonna; action qui combla les Ibériens d'admiration et de joie. Jose Maria déclarait tout haut que si le gouvernement avait traité avec lui, c'était dans la crainte qu'il ne traitât, lui, avec Torrijos et les rebelles de Gibraltar, auxquels il essaya de fournir cent cavaliers bien montés.

Partout en Espagne on entendait parler de Jose Maria, et personne cependant ne le connaissait, jamais on ne l'avait vu. Ce mystère dont il aimait à s'entourer, la rapidité de ses mouvemens (il fondait à l'improviste sur un pays au moment où on le craignait le moins), sa terrible puissance toujours victorieuse, avaient fait une impression profonde sur l'imagination si impressionnable de ses concitoyens. On le regardait, pour ainsi dire, comme un être surnaturel : aussi n'est-il pas étonnant que, lorsqu'il fut devenu un *honnête homme*, les populations se soient partout pressées en foule sur son passage. Chacun voulait le voir. *C'est lui*, disaient les pères à leurs enfans en le leur montrant du doigt. On s'étouffait à la porte des villes qu'il devait traverser. Il était alors dans sa trente-troisième année, dans la vigueur de l'âge; il possédait toutes les qualités nécessaires à un chef. Doué d'une constitution athlétique, il savait supporter les fatigues et braver les dangers avec une patience et une abnégation sans égales. Petit de taille, il avait une grosse tête carrée et un corps un peu trop large pour ses jambes légèrement arquées, signe de force et d'activité; sa main gauche avait été extropiée par une décharge accidentelle de son fusil, et cette blessure, il l'avait guérie en l'espace de vingt-un jours entièrement passés à cheval. Ses lèvres étaient petites, serrées l'une contre l'autre et remarquables pour leur expression particulière; au premier abord, ses yeux [illegible] un bon naturel; mais presque aussitôt ils se fermaient à demi, [illegible] sans repos dans leur orbite, et vous lançaient un regard fauve et méfiant; habitudes que lui avaient fait prendre la conscience de ses crimes et la nécessité de se tenir constamment sur ses gardes. Il portait un costume fort simple, si nous le comparons à celui de ses camarades, toujours chargés de broderies d'or et d'argent et de [illegible]; [illegible] simplicité n'en excluait pas l'élégance [illegible]

voir, un pantalon de soie garni d'un double rang de boutons d'argent, des guêtres richement brodées, une ceinture de soie rouge; sa cravate négligemment jetée sur son gros cou, et passée dans une énorme bague de diamant. Des images d'argent de la *Virgen de los Dolores* de Cordoue et de sainte Véronique de Jaen recouvraient sa large poitrine.

Le cheval de Jose Maria, *Mohina*, ne se faisait pas remarquer par sa beauté; mais, en revanche, aucune course, si longue qu'elle fût, ne pouvait le fatiguer. Son harnais était d'une étoffe noire brodée de blanc; la haute selle, l'*albarda*, recouverte de la *zalea*, la *toison habituelle*, de couleur bleue, quoique l'énorme quantité d'or qu'il avait enlevée aux sujets du roi donnât à cet aventurier espagnol des droits incontestables au titre de chevalier de la toison d'or. A ses côtés pendaient ses deux espingoles. Comme on critiquait un jour devant lui la grossièreté de l'une des platines, il se contenta de répondre: « *Pero con esa maté el official.* (C'est vrai; mais c'est avec cette arme-là que j'ai tué l'officier). Singulier caractère que celui de cet homme; il aimait mieux s'avouer coupable d'un homicide que de ne pas relever l'outrage fait à son vieux fusil, son fidèle compagnon de dix années de danger. Du reste, il ne fallait pas plaisanter avec lui sur sa vie passée: il fronçait aussitôt le sourcil, et répondait d'un ton irrité.

Jose Maria était né pour être un chef d'aventuriers. Il avait tous les vices et toutes les qualités d'un *chieftain* du moyen-âge: il parlait peu et rarement; mais ses morsures étaient toujours pires que ses aboiemens, et quand l'occasion le demandait, il devenait éloquent. D'après son propre aveu, il ne permettait à ses camarades aucune familiarité avec lui; il marchait le premier au danger; il avait soin de satisfaire tous leurs besoins et toutes leurs fantaisies; il distribuait le butin en parts égales. Il y a de l'honneur parmi les brigands. C'est ainsi qu'il sut acquérir et conserver sur tous les hommes qui composaient sa bande un empire absolu. Il dormait à peine quelques heures, mais toujours seul et toujours armé. Il ne permettait pas qu'on se disputât, exigeait une obéissance complète, ne confiant ses projets à personne, et ne souffrait point qu'on lui adressât une question; en un mot, il agissait d'après les mêmes principes que Roque Guinard de Cervantes et le corsaire de Byron. Jose ne connaissait pas ces dignes personnages; il obéissait seulement à son instinct; ses habitudes pratiques confirment donc la vérité théorique des caractères inventés par le romancier et par le poète, elles font honneur à leur imagination. Jose traitait toujours le *beau sexe* avec respect, quelquefois même avec des attentions délicates, malgré la maxime de Shakspeare: « Que la beauté provoque les voleurs bien plus que l'or. » Ainsi il allumait un grand feu dans une chaumière, pour que la femme d'un receveur de taxes ne se refroidît pas sur la route pendant qu'il dévalisait sa voiture, et, l'opération terminée, il lui offrait gracieusement l'un de ses propres colliers comme un souvenir, comme une marque de considération; anecdote qu'il prenait souvent plaisir à raconter.

Pour lui rendre justice, Jose Maria commit rarement des actes de violence. Il se contenta de dévaliser complètement les voyageurs avec les manières les plus douces et les plus distinguées; toutefois, quand on lui refusait des bourses très poliment demandées, quand on essayait de lui résister, alors il ne se faisait aucun scrupule de défendre sa vie en assassinant ses adversaires. Malheur à ceux qui s'aventurent sur les grands chemins de l'Espagne sans avoir dans leur poche une bourse aussi bien garnie que le comporte leur fortune; s'ils sont arrêtés, ils recevront très certainement des coups de bâton; car les voleurs de ce pays ont pour les bourses vides une aversion tout à fait particulière. Je conseillerais aux gens riches de porter toujours une montre en voyage, quelle qu'en soit la qualité: les voleurs ne sont pas de très fins connaisseurs; mais ils savent parfaitement distinguer les individus qui ont, ou plutôt qui doivent ou peuvent avoir une montre, de ceux à qui leur position sociale ne permet pas cette dépense extraordinaire.

Jose Maria était généreux, donnant souvent aux pauvres ce qu'il prenait aux riches: aussi le vulgaire ne lui demandait-il jamais compte de la manière dont il se procurait cet argent si libéralement distribué. Un célèbre bandit italien se vantait d'avoir fait plus d'aumônes que trois couvens. Il était en guerre ouverte avec les autorités de sa patrie, il levait des contributions comme un potentat indépendant. Il avait un profond mépris pour les filous et les voleurs à pied; de semblables professions lui semblaient incompatibles avec la dignité de celle de *ladron*. « Ce n'est pas, disait Boccace, ce n'est pas la perversité de son âme qui a fait de lui un bandit de grand chemin; mais il était gentilhomme, il était chassé de sa maison, il était pauvre, et il avait des ennemis puissans. » — « Je n'allais pas avec les petits filous; mais avec les nobles et les bourgmestres. » Ces paroles de Shakspeare, Jose pouvait se les appliquer. Malheureusement pour lui, le peuple lui attribua, pendant son règne, toutes les bonnes et mauvaises actions commises par ses nombreux sujets. Les gazettes remplirent leurs colonnes d'une foule d'histoires inventées à plaisir, et dans lesquelles il jouait le principal rôle; car il n'était pas un Gines de Passamonte pour écrire sa propre biographie. Vrai cavalier du sang de Deloraine, il ne savait que signer son nom, quoiqu'il pût *rubriquer* (1) aussi bien que tout autre Espagnol ou que Ferdinand VII lui-même. Sa *marque* était une protection suffisante pour tous ceux qui lui payaient un certain tribut. Un de nos amis intimes, dignitaire de Séville, riche et gourmand, qui allait aux bains de Calatrava afin d'y rétablir son estomac légèrement dérangé, et qui, comme l'abbé goutteux de Boccace, ne désirait nullement se mettre au régime des voleurs, se procura une *passe* de Jose Maria, et prit pour escorte un homme de sa bande, qu'il représenta comme son *santito*, son petit ange gardien.

Jose Maria ne jouit pas longtemps des honneurs et des avantages de sa nouvelle position; il cessa d'exister dès que sa vie eut cessé d'être une calamité publique. Il poursuivait un jour quatre voleurs qui s'étaient réfugiés dans une ferme. En ouvrant la porte de cette ferme, il fut assassiné d'un coup de pistolet par leur chef, l'un de ses anciens camarades, Periquillo *el del collegio*. La prison, *la hermania* d'Espagne, s'appelle le collége, l'université, parce que dès leur entrée, les jeunes voleurs y sont placés sous la surveillance de professeurs habiles, qui se chargent de terminer leur éducation, et y deviennent bientôt aussi savans, aussi dépravés que ces vétérans du crime, dans la société desquels on les a si judicieusement jetés. Cependant, nous devons le dire, la mort de Jose Maria fut un malheur pour son pays. S'il eût vécu plus longtemps, il eût peut-être délivré l'Andalousie des brigands qui l'infestent depuis longtemps. Arrêter d'un seul coup tous les individus suspects de tous les villages, et les envoyer servir, en qualité de soldats, dans les régimens éloignés; brûler et raser jusqu'au sol toutes les *ventas* isolées, de mauvaise réputation; rendre les curés et autorités personnellement responsables, au lieu de leur imposer une amende payée, en définitive, par les voleurs; contraindre les habitans du district où se commettrait un vol, d'indemniser de ses pertes le voyageur dévalisé, et par dessus tout, comme une panacée universelle, fusiller sur le lieu même toute personne trouvée avec des armes, et qui ne pourrait justifier de son droit de les porter: tels étaient ses projets. Peut-être paraîtront-ils, à quelques esprits étrangers, un peu violens, un peu draconiens; mis à exécution, ils n'eussent causé aucune surprise aux Espagnols. Ils se fussent, au contraire, trouvés en parfaite harmonie avec les mœurs et les précédens. Dans ce pays, si original sous certains rapports, on n'a jamais fait très grand cas de la vie humaine; on a toujours versé le sang en abondance et sans pitié, que ce fût celui des bandits, des prisonniers de guerre, des martyrs religieux, ou des martyrs politiques. Et pour ne pas sortir de notre sujet, la *santa Hermandad* et tous ses magistrats actifs, payés ou non payés, n'eurent d'autre règle de conduite que cette maxime de don Riquillo, l'illustre alcade qui fit pendre l'évêque constitutionnel de Zamora: « Il faut envoyer au gibet tous les voleurs, sans miséricorde, les vieux pour les crimes qu'ils ont commis, et les jeunes pour les crimes qu'ils commettraient, s'ils devenaient vieux. » Howel décrit ainsi les prudentes et vigoureuses mesures d'un vice-roi, en 1618: « Il s'est donné beaucoup de peine afin de purger ces montagnes des brigands qui les habitent, et cette année il en a détruit un grand nombre; car, dans les diverses forêts que j'ai traversées, j'ai vu plusieurs arbres dont les branches étaient chargées de squelettes desséchés. Je m'écriai alors qu'ils donnaient de meilleurs fruits que l'arbre de Diogène, me rappelant que le cynique dit en apercevant une femme pendue à un arbre, que c'était le plus beau fruit qu'il eût vu de sa vie. » Il y a quelques années, les projets de Jose Maria furent exécutés avec un merveilleux suc-

(1) Note du rédacteur. Les rois d'Espagne emploient rarement une autre signature royale que l'ancienne *rubrica* ou marque gothique. Ce monogramme ressemble à un nœud runique. On dit, en Espagne, qu'une *rubrica* sans le nom vaut mieux que le nom sans la *rubrica*. Les ornemens bizarres qui entourent les noms étant beaucoup plus difficiles à imiter, deviennent une des meilleures garanties de l'authenticité des signatures.

cès par un officier nommé Castro. Malheureusement, l'archevêque de Séville lui fit retirer son commandement, sous le prétexte que quelques grands scélérats mouraient sans confession.

Pour terminer dignement le travail qui précède, pour le rendre moral, pour nous justifier auprès de nos lecteurs du reproche de les avoir introduits en une aussi mauvaise compagnie, nous allons maintenant essayer de leur raconter une exécution, à laquelle nous assistâmes, d'un homme de la bande de Jose Maria. Jose de Roxas, plus communément appelé *el Veneno*, le poison (car tous les gens de son espèce ont un surnom) fut un jour surpris par quelques soldats Il se défendit en désespéré, et, quoique abattu par une balle qui lui avait fracassé une jambe, il tua celui qui s'approcha de lui pour l'arrêter. A peine se vit-il prisonnier qu'il offrit de livrer ses camarades, à la condition qu'il lui serait fait grâce de la vie. On accepta sa proposition, et on le mit en campagne sous bonne escorte. Telle était la terreur qu'inspirait son nom, que tous les bandits aimèrent mieux se livrer d'eux-mêmes aux autorités que de s'exposer à être pris par leur ancien associé, et tous ils obtinrent leur pardon. Veneno fut alors mis en jugement, déclaré coupable et condamné à mort. Il soutint qu'il avait, indirectement il est vrai, accompli ses engagemens, et que le gouvernement devait se montrer fidèle à la parole donnée. Il n'avait ni amis, ni argent, on ne l'écouta pas, et le tribunal ordonna que la sentence *sortirait* le lendemain même *son plein et entier effet*.

Les tribunaux et les prisons de Séville sont situés près de la *plaça San Francisco*, où ont toujours lieu les exécutions publiques. La veille de la matinée fatale, rien sur cette place n'indique au passant que le lendemain un grand coupable doit y recevoir le châtiment de ses crimes. En effet, tout ce qui se rapporte au supplice des condamnés inspire une horreur profonde aux Espagnols. Ce n'est pas qu'ils éprouvent, de même que d'autres nations, une certaine répugnance à tuer ou à voir mourir un de leurs semblables; mais ils obéissent en cela aux influences de quelques préjugés orientaux. Ils regardent comme infâmes, comme privés désormais de cette pureté de sang, *limpieza de sangre*, à laquelle ils attachent presque une aussi grande importance que les Hindous, tous ceux qui travaillent d'une manière quelconque à une exécution capitale. L'échafaud est construit pendant la nuit par des mains inconnues, invisibles. Il s'élève de terre au milieu des ténèbres et sans bruit, pour épouvanter Séville à son réveil. Le coupable appartient-il à une famille noble, un drap de serge noire recouvre la charpente en bois de la plate forme, qui reste nue et dépouillée d'un pareil ornement dans les cas ordinaires. Autrefois on pendait les condamnés à mort; mais chez un peuple aussi peu mécanicien que l'est en général le peuple espagnol, ce supplice sera toujours le plus cruel et le plus horrible de tous les supplices. Un auteur digne de foi nous en a laissé la description suivante. Après l'avoir hissée, en quelque sorte, au haut de l'échelle, l'exécuteur montait sur les épaules de sa victime, et s'élançait avec elle; puis, tandis qu'ils se balançaient et se débattaient ensemble dans l'air, il lui serrait le cou de toute sa force, et s'assurant enfin que justice était faite, il se laissait glisser à terre, en se cramponnant aux jambes de ce cadavre encore chaud. Ferdinand VII a heureusement aboli ce genre de supplice, que doit désormais remplacer la strangulation, ou la *garrote*.

Veneno ayant été condamné à être étranglé, fut placé, selon l'usage, en *capilla*, c'est à dire dans une chapelle, ou cellule séparée, où les condamnés reçoivent les derniers secours de la religion. Cette chapelle ou cellule était une petite chambre de la prison, et la plus sombre, la plus triste chambre de cette sombre et triste demeure. Une grille de fer formait la cloison du corridor qui conduisait à la capilla. Là se tenaient des membres d'une communauté charitable, recueillant les aumônes des curieux, afin de faire dire des messes pour le repos de l'ame du condamné. On y voyait également plusieurs groupes d'officiers fumant leurs cigaritos, et de temps en temps jetant un regard inquiet et avide sur le montant de la recette, dont, selon toute apparence, leurs personnes devaient tirer au moins autant de profit que l'ame du condamné.

A l'un des coins de cette chambre on avait placé une table, sur laquelle on voyait un crucifix, une image de la Vierge et deux cierges allumés. A côté de la table, un soldat se tenait immobile et silencieux, son sabre nu à la main. Une seconde sentinelle gardait la porte, sa baïonnette à son fusil. Dans un autre coin se trouvait le lit de Veneno. Quand nous entrâmes, il était couché, enfoui sous une couverture rayée qui lui cachait la bouche et le nez, et ne laissait découverts que ses cheveux en désordre et ses yeux noirs, brillant d'un éclat extraordinaire et s'agitant sans relâche dans leur orbite. A notre approche, il se leva, et s'assit, presque entièrement nu, sur un tabouret. Un énorme chapelet pendait le long de sa poitrine; des chaînes de fer entouraient ses jambes et ses bras. Bien que commune et vulgaire, sa figure avait une expression que je n'oublierai plus. Il semblait tout-à-fait résigné à son sort, et il récita par cœur plusieurs sentences morales que les moines lui avaient apprises. Nous paraissions tous beaucoup plus émus que lui.

Le lendemain matin, avant le jour, la *plaça San Francisco* était couverte d'une foule immense, entièrement composée d'hommes et de femmes du peuple; les hommes enveloppés dans leurs manteaux (c'était une matinée de décembre), les femmes avec leurs mantilles et portant pour la plupart de jeunes enfans sur leurs bras. Non seulement les classes élevées et moyennes de la société n'assistent jamais à ces exécutions, mais elles évitent même d'en parler; les classes inférieures, au contraire, cherchent à se procurer par tous les moyens possibles le plaisir d'assister à un semblable spectacle. En Espagne, comme partout ailleurs, les scènes de terreur et de sang offrent à la multitude des charmes tout particuliers. Les femmes principalement, obéissant à une force inconnue et irrésistible qui les entraîne, aiment à contempler des souffrances que leur faiblesse naturelle ne leur permettrait pas de supporter. Pour les hommes, une exécution est une tragédie terminée par la mort du héros; ils désirent voir comment il jouera son rôle, ils s'intéressent à lui s'il meurt avec courage et sang-froid, ils le méprisent si son visage trahit la plus légère émotion.

Autour de l'échafaud, un détachement de soldats formait un vaste carré dans lequel pénétraient seuls les officiers et les prêtres. A mesure que l'heure fatale approchait, l'impatience croissante du peuple commençait à se manifester par des murmures et des cris Du sein de cette foule agitée s'élevaient, de minute en minute, des voix qui se plaignaient que le temps s'écoulât trop lentement, ce temps sans aucune valeur pour eux, mais si précieux pour celui dont tous les instans étaient comptés.

Enfin l'horloge de la cathédrale sonna l'heure de mort.... un hourra universel retentit aussitôt, suivi d'un profond silence. Chacun se plaça dans la position qui lui parut la plus convenable. Cependant il fallait attendre dix minutes encore; car on a le soin de retarder de dix minutes l'horloge du tribunal, afin de laisser toutes les chances possibles d'un pardon ou d'une commutation de peine au condamné. Dès que cette horloge eut à son tour sonné l'heure fatale, Veneno sortit de la prison accompagné de quelques franciscains. Il avait choisi des moines de cet ordre pour l'assister à ses derniers momens, privilége que la loi accorde à tous les criminels. Il portait une robe de serge jaune, costume ordinaire des meurtriers, avec lequel les peintres espagnols représentent toujours Judas Iscariote. Il marchait à pas lents, supporté à demi par ceux qui l'entouraient, s'arrêtant souvent, sous prétexte de baiser le crucifix qu'un prêtre tenait devant lui, mais en réalité pour prolonger son existence, ne fût-ce que de quelques secondes. Lorsqu'il arriva au lieu du supplice, il s'agenouilla sur les marches de l'échafaud, ce seuil de la mort. Les franciscains le couvrirent de leurs robes bleues, et il leur fit sa dernière confession. Cette cérémonie achevée, il monta sur la plateforme, suivi d'un seul moine : il adressa plusieurs phrases à la foule d'une voix haletante; il dit qu'il mourait repentant, et qu'il était justement puni.

Cependant le bourreau, jeune homme vêtu de noir, achevait les apprêts du supplice. L'instrument fatal est simple : le condamné s'assied sur un siége grossier, le dos appuyé contre un poteau solide auquel le retient par le cou un collier de fer que l'on serre à volonté au moyen d'une énorme vis. Le bourreau attacha si fortement les [illegible] qu'on les vit aussitôt s'enfler et noircir : précaution [illegible] qu'il l'exécutait. Le prêtre qui assistait l'infortuné Veneno, étant doué d'une corpulence excessive, paraissait plus occupé du soleil, dont il cherchait à garantir son visage, que des devoirs de sa profession. Veneno était assis, le cou déjà dans le collier, jetant de tous côtés des regards [illegible] autres. Lorsque tous les préparatifs eurent été terminés, le bourreau prit à deux mains le levier de la vis, fit un violent effort, et à un signal donné [illegible] laissait tomber un voile noir sur la figure du [illegible] reconnaître que Veneno avait vécu. Quelques

minutes après, le bourreau souleva soigneusement le voile noir; puis, desserrant la vis, la démonta, la mit en souriant dans sa poche, et alluma un cigare avec cet air de contentement que prend un honnête homme qui vient de faire une bonne action.

La figure du supplicié n'avait subi que de faibles altérations, seulement la bouche était ouverte, et la prunelle des yeux retournée. Une bière noire sur laquelle on avait posé un crucifix fut alors amenée devant l'échafaud, avec deux cierges, une petite table et un plat dans lequel les spectateurs déposaient leurs aumônes La foule, ayant énuméré les crimes de Veneno, médit des autorités et des juges, critiqué le nouvel exécuteur (c'était le début de ce jeune homme), commença enfin à se disperser, à la très-grande satisfaction des orfèvres du voisinage, qui se hasardèrent alors à ouvrir leurs boutiques; car ils avaient eu jusqu'à ce moment plus de confiance en leurs grilles et en leurs barreaux de fer qu'en l'exemple moral que la justice présentait au peuple. Le cadavre demeura sur l'échafaud jusqu'à midi, puis on le jeta dans le tombereau d'un boueur, et le *pregonero*, ou crieur public, le conduisit au-delà des limites de la juridiction de la cité, sur une plateforme carrée, *la mesa del rey*, la table du roi, où les corps des suppliciés sont écartelés et coupés en morceaux.

Quarterly Review.
(*Revue Britannique*).

LES CHEVAUX ARABES.

(On sait que le prince de Puckler-Muskau voyageait, il y a quelque temps, en Syrie. Son éditeur allemand annonce déjà la publication du récit de ce nouveau voyage, et la *Gazette d'Augsbourg* en donne quelques échantillons. Un des extraits que publie la feuille allemande rappelle l'ancienne réputation du fashionable voyageur qui était un des écuyers les plus accomplis et les plus téméraires de l'époque, longtemps avant de s'être fait remarquer comme écrivain-voyageur; il aimait alors à étonner le public de Berlin par la beauté et la fougue de ses chevaux dont il sacrifiait bon nombre au désir de faire parler de lui; certes le prince Lusacien serait un digne membre du Jockey's-Club parisien. On s'en convaincra par la lecture de sa lettre écrite d'Antioche et adressée à un autre hippophile d'Allemagne; nous la traduisons fidèlement:)

« Mon cher comte,

» Après avoir séjourné quelque temps en Syrie, après avoir visité l'émir Beschir, et habité plusieurs mois Damas, Homs, Hama, Alep et les déserts qui avoisinent ces villes; après y avoir acheté moi-même dans diverses tribus sept étalons et trois jumens des races les plus nobles, tous chevaux grands et fortement bâtis, je suis en état de vous communiquer quelques observations sur ce sujet intéressant et que j'ai puisées dans ma propre expérience.

» Il convient d'observer d'abord qu'à l'est et au midi de la mer Morte séjournent des tribus arabes qui élèvent une race de chevaux inconnus à toute l'Europe. Peut-être n'est-elle pas tout aussi belle que celle des véritables *nedschdis*, mais en revanche elle est plus vigoureuse, plus dure à la fatigue, plus fortement constituée que l'espèce générale des nedschdis (nom que j'expliquerai plus tard), et ne leur cède pas en pureté et noblesse de sang. On a rarement l'occasion d'être en contact avec ces tribus de brigands, et même alors il est très difficile de se procurer de leurs chevaux. J'étais favorisé par beaucoup de circonstances, et pourtant il me fallut marchander longtemps en vain une jument douée de qualités extraordinaires. Elle était la propriété de six maîtres différens, dont quatre possédaient les jambes, le cinquième la queue, et le sixième la tête; il fallait par conséquent du temps pour s'entendre avec tant de propriétaires. Heureusement, lorsqu'on est une fois d'accord avec la moitié des maîtres d'un cheval, la loi donne le droit de forcer les autres, ou à vendre les parties qui leur appartiennent, ou à rembourser l'argent qu'on a payé pour la moitié. Comme les Arabes sont rarement pourvus d'argent, dans un cas semblable on s'entend facilement avec eux. La jument en question était grande et forte, sans aucun défaut, courait en plein galop et avec la rapidité du vent aussi facilement à travers les rochers que dans les sables les plus profonds; c'est pourquoi on la nommait la *Puce*.

» Mais dans le reste de la Syrie l'on ne trouve pas de bons chevaux, pas même chez le fameux émir Beschir; tous les chevaux de ce chef étant croisés ne possèdent que moitié de sang arabe, et malgré leur taille et leur force ne valent pas mieux pour le haras que le cheval d'un voiturier flamand. Aucun Arabe du désert ne voudrait monter un cheval de cette race syrienne, et quand l'émir Beschir veut faire des cadeaux de chevaux à Mehemet-Ali, à Ibrahim, ou à d'autres pachas, il les achète toujours aux Arabes, et ce n'est qu'aux Européens, regardés ici comme très mauvais connaisseurs, qu'il en offre de son propre haras, en exigeant d'eux des prix tels qu'on n'en connaissait pas auparavant de pareils dans ce pays. Ce rusé vieillard a fait ce commerce avec tant de succès qu'il est aujourd'hui le principal marchand de chevaux du pays. Pendant mon séjour à Deir-el-Kammer, j'ai eu le loisir d'examiner tous ses chevaux. Placés dans des écuries sombres, engraissés comme des porcs, liés de cordes aux quatre pieds et restant plusieurs semaines sans mouvement, ils étaient devenus si raides que presque aucun d'eux ne pouvait franchir le seuil élevé de la porte des écuries sans trébucher. Un vieil et gros étalon que l'écuyer me désigna comme le premier cheval d'Orient, tomba même sur ses genoux avant d'arriver en plein air! Il est vrai que les Turcs soumettent leurs chevaux à un fort mauvais traitement. Le shériff de la Mecque me disait même à ce sujet qu'après un séjour de trois mois au Caire, le meilleur cheval de Nedschdi n'était plus reconnaissable. Toutefois, je me suis convaincu qu'avec le traitement le plus rationnel les chevaux du haras de l'émir Beschir ne pourraient jamais être comparés aux véritables enfans du désert, et tous les Européens qui, trompés par la taille haute et l'aspect luisant de ces animaux, en achètent pour leurs haras, se trouveront plus tard frustrés dans leurs espérances.

» Quelquefois, il est vrai, on peut acquérir à Damas, Tunis, Homs, Hama et Alep des chevaux excellens chez des personnes privées, qui les ont achetés aux Arabes, lorsqu'ils étaient encore poulains. Mais généralement un Turc ne vend pas un cheval dont il est entièrement content; cela n'arrive que lorsque la superstition l'y engage, ou lorsque le propriétaire ne sait pas maîtriser son cheval, ou bien encore lorsqu'un besoin d'argent l'y force. Je me suis procuré deux de mes meilleurs chevaux, l'un avait un signe qui semblait très dangereux à son cavalier, l'autre avait jeté plusieurs fois son maître par terre. Après quatre semaines d'un traitement rationnel, et à l'aide d'une bride convenablement faite, le dernier animal devint aussi doux qu'un agneau, caractère auquel inclinent naturellement les chevaux arabes pur sang. Quant au signe mortel de l'autre, il n'était dangereux qu'aux croyans.

» La meilleure et la plus sûre voie d'acheter ici des chevaux est de s'adresser directement aux Arabes du désert, lorsque l'une ou l'autre de leurs tribus campe dans le voisinage d'une des quatre villes mentionnées. Avec quelques précautions on peut aller les visiter, et l'on aura le choix entre un grend nombre de chevaux excellens. Il n'est plus vrai aujourd'hui que les Arabes ne vendent à aucun prix leurs meilleurs chevaux, sauf cependant quelques unes de leurs jumens les plus renommées; la vente des chevaux est devenue au contraire une des branches principales de leur commerce, depuis que les Anglais de Bassora et de Bagdad achètent, à des prix vraiment anglais, tous les chevaux de luxe destinés aux courses établies dans l'Inde. Même en Syrie, les étrangers amateurs de chevaux les paient aujourd'hui quatre ou cinq fois plus cher qu'autrefois. Le meilleur des chevaux que le comte de Portes et M. Damoiseau conduisirent en Europe, il y a vingt ans, ne coûtait que 4,000 francs, tandis que le baron Hébert paya, il y a deux ans, pour des chevaux d'une moindre valeur, des sommes deux et trois fois plus élevées. On ne peut aujourd'hui marchander un cheval à Alep, Homs ou Hama, sans entendre dire: « Le baron autrichien aurait donné le triple de ce que vous offrez! » Les habitans eux-mêmes se plaignent sans cesse de ce que le séjour de ce monsieur a doublé le prix des chevaux et des saïs (grooms). Enfin, actuellement, il va en Perse une plus grande quantité de chevaux arabes qu'autrefois.

» Par toutes ces raisons il n'est plus possible d'acquérir un cheval tant soit peu distingué au dessous d'un prix de 2,400 à 4,000 fr., et difficilement obtient-on une jument renommée pour le double et le triple de cette somme. En y ajoutant les frais de conduite jusqu'en Allemagne ou en France, qui vont de 1,600 à 2,000 fr. par cheval; en tenant compte des chances du voyage par mer et par terre, on comprendra qu'un cheval arabe ne peut être transporté en Europe qu'à un prix égal à celui des meilleurs chevaux des haras anglais; je ne compte pas encore la dépense du voyageur qui va lui-même en Arabie pour choisir son cheval; d'après ces calculs,

que des connaisseurs plus expérimentés décident lequel serait le plus avantageux pour nos haras, des chevaux anglais ou des chevaux arabes. Pour ma part, je crois que pour le midi de l'Europe le renouvellement des races par le sang arabe serait utile, puisque dans le Nord la plus belle race des chevaux anglais n'a que du sang arabe dans les veines. Il est hors de doute que les chevaux arabes tels qu'ils sont à présent ne possèdent ni la rapidité des chevaux de course anglais, ni le *fond* qui permet à un cheval de chasse de ce pays de longues courses, en franchissant des haies de cinq à six pieds, ou des rivières de vingt pieds, mais il est certain qu'en peu d'années, avec le traitement que l'on donne aux chevaux en Angleterre, ils en seraient aussi capables que ces derniers. En même temps ils surpasseraient les chevaux anglais par leur sagacité, leur caractère aimable et fidèle, leurs grâces et la légèreté de tous leurs mouvemens, qualités que ne donne point l'éducation, mais seulement la nature. Il y a entre l'individualité des deux races (si je puis me permettre une telle comparaison) la différence qui existe entre Apollon et Mars, entre Vénus et Minerve; l'une représente la force, l'autre la grace; l'une est plus utile, l'autre plus agréable. Les gens riches et haut placés ne devraient monter que des chevaux arabes, et les chasseurs et les jockeis des chevaux anglais.

» Mais vous désirez peut être, au lieu de ces observations un peu frivoles quelques données solides sur les diverses races arabes et sur leur signe caractéristique. C'est une tâche presque aussi difficile que celle de compter les étoiles sans parcourir les cieux avec un guide fourni par Dieu lui-même. Presque tout ce qui a été dit jusqu'à présent sur ce sujet est ou faux ou vrai, seulement en partie. Parmi les mille tribus qui habitent l'Arabie et le désert, presque chacune a des races et des dénominations particulières, et naturellement leurs avis diffèrent sur leur valeur; pourtant toutes s'accordent sur le premier rang qu'occupent ces deux races; la première est celle des véritables nedschdis, c'est à dire celle qu'on élève dans les limites de la province de ce nom; car, comme on suppose que tous les nobles chevaux d'Arabie viennent originairement de là, le nom nedschdi est un nom général pour tous les chevaux de pur sang arabe, différence qu'il faut bien noter, car elle a induit déjà un grand nombre d'étrangers en erreur. Il y a cinq races de ces véritables Nedschdis : 1° Sada-Tokan; 2° Touesse-al-Hamié; 3° Schouahe-em-Anhoub; 4° Hamdanijé-Symra; 5° Sonat-Hije-Aeden Sachra. Le premier de ces noms est celui de la jument dont ils tirent leur origine; le second celui du propriétaire.

» La seconde race excellente est celle des Kachel. Je n'en connais que quatre espèces : 1° Kachel et Adschouss; 2° Kachel Moussoumé; 3° Kachel Mousalsal; 4° Kachel Wednan. Elles habitent principalement le désert entre Bassora et Bagdad.

» Les Nedschdis sont généralement plus beaux et plus rapides, et les Kachel plus grands, plus forts et plus précieux pour les guerriers et les voyageurs. Cette dernière race est la même dont on a changé le nom en Europe en celui de Kaylan que les Arabes ignorent complétement. Il devient tous les jours plus difficile de se procurer de véritables descendans de ces deux races, et je n'ai vu que deux véritables Sada-Tokan, qui seuls entre les Nedschdis se distinguent par leur haute taille et la force de leurs os : l'un d'eux est actuellement en ma possession; l'autre accompagna le shériff de la Mecque au Caire, où il fut donné en cadeau à Abbas pacha, petit-fils de Mehemed-Ali. Ce cheval avait plus de 18 ans, et pourtant son prix fut évalué au Caire à 10,000 francs.

» Quand on achète des Nedschdis ou des Kachel, il ne faut pas s'inquiéter des brûlures ou des cicatrices qu'on trouve souvent sur eux, et qui viennent de ce que les Bédouins guérissent toutes les indispositions des chevaux par le feu, ou de ce qu'on les attache aux tentes avec des chaînes et des anneaux. On aime plutôt ces marques parce qu'elles prouvent que ces chevaux ont été dans les mains des Arabes. Ce qui est plus désagréable, c'est que les genoux de ces animaux sont quelquefois très enflés; car ils sont attachés de manière à ne pouvoir se coucher qu'en glissant d'abord sur les genoux, et le terrain où sont établies les tentes est très souvent pierreux. Les Turcs, qui connaissent cette circonstance, n'en paient pas moins cher ces chevaux; mais pour les Européens, ces taches sont trop répugnantes, et moi-même je ne pouvais me décider, par cette seule raison, à acheter un des chevaux les plus parfaits et les plus beaux que l'on m'avait offerts.

» En général, j'ai remarqué que les Arabes et les Européens ont des idées toutes différentes sur l'appréciation des qualités d'un cheval. Les Bédouins ne considèrent que la race; la beauté leur importe très peu; et plusieurs fois je les vis préférer un cheval plein de défauts à un autre qui, selon nos idées, était parfait, mais dont le sang était moins noble, et beaucoup de défauts qui chez nous feraient chasser un cheval d'un haras n'existent pas pour les Bédouins. On ne saurait dire non plus que les Arabes soignent très rationnellement leurs chevaux, bien qu'ils ne soient pas aussi déraisonnables que les Turcs. Tandis que chez ces derniers, les chevaux souffrent du manque d'exercice et d'une nourriture trop abondante, ceux des Bédouins au contraire souffrent de l'excès opposé.

» Les chevaux reçoivent toute sorte de nourriture, tantôt du lait de chameau, tantôt des chardons du désert, bouillis; tantôt même de la viande séchée au soleil et mise en poudre. Quand on aborde une prairie ou un oasis, les pauvres bêtes se gorgent d'herbe verte, puis ensuite jeûnent pendant trois ou quatre journées. On les monte lorsqu'ils n'ont que deux ans, et les étalons servent dans leur troisième année. Ils ne sont à l'abri ni du soleil ni du froid; il n'est jamais question de les laver ou de les nettoyer, et quand ils ne servent pas, on les laisse debout, les quatre jambes liées, et cette position leur devient tellement naturelle qu'ils la gardent encore quand ils sont libres. On ne saurait donc assez admirer la noblesse d'un sang qui conserve la pureté des formes et le feu du tempérament jusqu'à l'âge le plus avancé, malgré le traitement le plus stupide.

» Quant aux arbres généalogiques que les Bédouins étaient censés garder de leurs chevaux je n'en ai pu découvrir aucune trace, et l'on n'en fabrique guère que dans les villes, si les acheteurs en demandent; l'Arabe du désert se contente de connaître le père et la mère du poulain et s'en rapporte au soin que chacun met à conserver la pureté de la race.

» Il sera peut-être utile à ceux qui, après moi, visiteront ce pays, de leur recommander M. Baudin, à Damas, comme un des meilleurs connaisseurs de chevaux, et auquel on peut se fier sans réserve lorsqu'une fois il se charge d'une commission. D'une autre part, je prie tous les étrangers de se méfier d'un M. Fathalla, à Alep, qui connaît, il est vrai, fort bien son métier, mais qui est en même temps le fripon le plus rusé que l'on puisse imaginer.

» Je termine cette lettre par une observation fort importante. Je fus étonné de voir très rarement un cheval, même de la qualité la plus inférieure, qui ne portât pas très bien la queue; j'appris d'abord vaguement que les Bédouins possédaient pour cela un moyen inconnu qu'ils tenaient très secret; enfin, après beaucoup d'efforts et à l'aide de beaucoup d'argent, j'ai réussi à me procurer ce secret dont l'application est infaillible quoique bien simple. La publication de ce moyen en Europe mettrait pour toujours un terme à la manière anglaise de couper les queues, manière aussi cruelle que chanceuse. Le moyen des Bédouins opère avec autant de certitude sur le cheval d'un voiturier que sur le coursier du plus noble sang; mais un voyageur fait bien de ne pas trahir de suite tout ce qu'il sait, et de garder quelque chose pour lui, afin de ne pas entièrement épuiser la curiosité et l'intérêt qui s'attachent à sa personne.

HERMAN, prince de PUCKLER-MUSKAU. »

(*Le Commerce.*)

PAUVRE ENFANT

OU

LES DEUX FAMILLES.

I. — 1792.

Si vous n'avez pas vu les Pyrénées, leurs herbes de velours, la poussière prismatique de leurs cascades, les guirlandes fleuries qui s'entrelacent à leurs pieds, la couronne de neige qui coiffe royalement leur tête, et les froides ténèbres de leurs gorges profondes, et leurs chaudes et verdoyantes vallées, et les grands lacs qu'elles élèvent sur leurs bras puissans comme les réservoirs éternels des fleuves, et les sources abondantes qui coulent sur leurs flancs comme un lait miraculeux, et les torrens qui tombent en hurlant de roc en roc dans l'horreur des précipices, et qui s'en échappent tout là-bas comme des couleuvres d'argent à travers les campagnes, et leurs grands châteaux ruinés dont les tours penchées menacent ou bénissent les villages, et puis ces cirques gigantesques bâtis avec des rochers aussi vieux que le monde, par celui qui l'a créé, puis ces milliers de cabanes toujours jeunes parce qu'elles sont incessamment renouvelées, et ces tonnerres qui roulent comme un grave accompagnement aux vives chansons des montagnards, et, le soir, ces troupeaux étagés

[illegible] sous la lune sans crainte des pluies [illegible] et tout le jour, [illegible] par les [illegible] du siècle qu' [illegible] avec leur atmosphère tiède et leur molle lu- [illegible] beauté de l'Europe.

Mais ce qu'il y a de plus beau et de plus gracieux dans les Pyrénées, c'est encore leur peuple de jeunes hommes et de jeunes filles. Dans tous les lieux où l'espèce humaine n'est pas dégradée par le vice et par la misère, elle porte au front la marque éclatante de sa royauté. D'ailleurs la population ces montagnes, ou du moins de ces montagnes, a quelque chose du sylphe des airs, qui contraste en tout point avec les gens de la plaine et des terres labourées. Voyez les paysans et les paysannes basques, à la marche dégagée, à la taille modelée, au teint brun mais animé, au regard spirituel et passionné, à la parole prompte et accentuée, aux mouvemens souples et alertes; ressemblent-ils en rien aux lourds garçons de charrue, aux maigres filles de ferme des pays de Beauce ou de Berry? Nos cultivateurs à quarante lieues de Paris, ont quelque instruction et beaucoup d'argent, sans que cela paraisse; les Basques sont ignorans mais ne sont pas grossiers; ils sont presques pauvres, mais ne sont pas du tout avares. Il y a parmi eux beaucoup moins de lecteurs et d'électeurs, mais ces *parias* politiques ont le sentiment de la distinction personnelle et l'instinct de l'élégance; que de supériorités sur les autres! Leur caractère se décèle par leur costume; hommes et femmes des Pyrénées portent à leurs bras, à leur cou, à leurs corsages galans, à leurs vestes bien coupées, le peu qu'ils ont d'or... Nos paysans le mettent dans leur poche, mais quels habits!

Parmi ces belles familles des montagnes on remarquait surtout, au commencement de notre première révolution, un charmant ménage, Jac[illegible] Nicole Delmas, qui habitaient une [illegible] cabane dans le fond d'un vallon frais [illegible]. Leur enfant de trois mois et [illegible] de Nicole, Thérèse, jolie fille de douze ans, égayaient encore leur bonheur. Une piété véritable, quoique un peu superstitieuse, à cause du voisinage de l'Espagne, et une bienveillance inaltérable, qui est aussi de la charité, les faisaient chérir et vénérer de toute la paroisse. Jacques et Nicole n'avaient plus ni père ni mère, mais tous les anciens du pays les appe[illegible] fils et de [illegible]. Leurs vœux [illegible] bornés comme leur enclos, et le travail [illegible] à l'insuffisance de leurs récoltes; Nicole et Thérèse filaient le chanvre et la laine dans les longues veilles d'hiver, et Jacques servait de guide aux voyageurs dans [illegible] comme le chamois. C'était une fête toutes les fois qu'il revenait à la cabane avec son chien derrière lui, son [illegible] ses bras à son cou, ainsi que la liane au palmier... Et alors il était plus heureux qu'un roi de l'ancien temps.

Un jour du mois d'avril 1792, le garde-chasse du jeune marquis de S*** vint prier Nicole de passer au château, à peine éloigné d'une lieue de la cabane; la marquise venait de mettre au monde un gros garçon qu'elle ne pouvait nourrir, et elle désirait beaucoup que Nicole se chargeât de cette tâche maternelle. Le curé et le médecin la lui avaient indiquée comme la plus sainte et la plus saine des paysannes de la contrée. De brillantes propositions lui furent faites pour rester au château... mais la cabane avec Jacques valait bien mieux, et elle refusa en remerciant beaucoup. Il fallut consentir à lui laisser emporter l'enfant. On irait le voir deux fois par jour, et d'ailleurs la bonne renommée de la nourrice répondait de tout. Le marquis fit les conditions assez peu noblement; la marquise embrassa son enfant aussi tendrement qu'il lui fut possible et salua Nicole d'un: « Adieu, ma chère! » on ne peut pas plus fier. Et l'on se sépara.

Les temps devenaient durs; beaucoup de riches avaient déjà quitté la France, bien peu de personnes voyageaient pour leur plaisir ou même pour leur santé; le métier de guide baissait de jour en jour. C'était donc une bonne aubaine, dans les circonstances, qu'un nourrisson comme celui-là, et Jacques et Thérèse furent enchantés comme Nicole, et jusqu'à leur petit Bastien, qui fê a son frère de lait par de grands éclats, en lui pinçant les bras et lui mordant les pieds. Toute la famille, par tendresse comme par conscience, ne s'occupa plus que du nouvel arrivé; il n'y avait pas de meilleure mère que la jeune nourrice, et toutes les fois que le marquis venait voir son fils il ne pouvait, avec la meilleure volonté du monde, trouver la moindre chose à reprendre, et il s'en allait toujours satisfait, ce qui le contrariait fort.

Le marquis et la marquise de S***, restés de bonne heure orphelins, étaient nés de parens plus nobles encore par les sentimens que par la naissance, et dont la mémoire bénie protégeait encore leurs héritiers, qui n'avaient guère hérité que de leur nom et de leur fortune. Privés en bas âge des salutaires exemples paternels, le jeune marquis et la jeune demoiselle ne s'étaient, chacun de son côté, entourés que de flatteurs et de parasites, et la vanité et l'orgueil avaient démesurément profité en eux au préjudice des choses du cœur.

L'orgueil! l'orgueil! voilà, par le temps où nous sommes,
La lèpre qui s'attache à la moelle des os,
L'ulcère qui nous vient ronger dans nos berceaux
C'est le signe hideux que, dans le ciel suprême,
Avant d'être Satan, dut porter Satan même.

. . . .

comme l'a dit tout à l'heure le prince Elim Metscherzki dans son beau livre de poésie: *Les Boréales*. Donc, le marquis et la marquise de S***, voulant conserver, sous le régime de la révolution, leur suprématie sociale, s'étaient hâtés de se faire *citoyens*, de fort mauvaise foi, avant même que les *marquisats* fussent définitivement abolis, reniant tout haut leurs aïeux (c'est à dire ce qui était leur seule gloire), et se disant *peuple* pour tâcher de le dominer encore à l'aide de la grande fortune qu'ils croyaient sauver ainsi. Ils marchaient sur leur écusson pour se grandir aux yeux du vulgaire, et ils n'avaient plus des grands seigneurs que l'insolence qu'on leur accorde trop gratuitement et qui est bien mieux l'apanage des parvenus; bien différens en cela de cette foule de nobles familles qui, gardant leurs titres et leurs idées jusqu'au bout, se faisaient surtout reconnaître par leur délicatesse et leur urbanité.

Pendant quelques mois le marquis et la marquise de S***... je me trompe, le citoyen et la citoyenne S*** venaient ou envoyaient tous les jours à la cabane de Bastoul, jetant des cadeaux, sans y mêler jamais un mot de tendresse ou d'obligeance. Ils semblaient craindre par-dessus tout que leur petit Auguste ne s'attachât trop à sa nouvelle famille: c'est pourquoi ils restaient auprès de lui le plus possible; mais ils ne songeaient pas à être doux, rians, affectueux, ingénieux de soins et de ces mille inventions amusantes qui prennent le cœur des enfans: on oublie toujours quelque chose; ils laissaient cela aux pauvres gens de la cabane.

Cependant la révolution marchait, marchait comme un char armé de faux, renversant et moissonnant sur son passage tout ce qui s'élevait au dessus des sillons. Le *marquis* paraissait trop sous le *citoyen* pour être épargné, et d'ailleurs l'impertinence et la fortune étaient restés visibles *à l'œil nu*. Bref, un soir, deux républicains, aussi honnêtes et francs qu'il l'était peu, vinrent le prévenir qu'il n'avait plus que deux heures pour se sauver, que des gendarmes devaient, la nuit même, le saisir pour le jeter en prison et de là au tribunal révolutionnaire, et ensuite.... cela se comprenait du reste. Le noble couple, infiniment moins citoyen que la veille, n'eut que le temps de rassembler les valeurs assez considérables qu'il avait en portefeuille, et partit, sous un déguisement de marchands forains, pour la prochaine frontière d'Espagne, sans avoir pu embrasser le petit Auguste... Les voilà sauvés... Jacques et Nicole redoublèrent d'amour et de sollicitude pour le pauvre enfant; ils en devenaient les père et mère responsables. Pendant deux ans les parens réels leur firent exactement passer l'argent nécessaire; puis les biens de France furent séquestrés ou vendus nationalement, puis les épargnes furent follement dissipées dans l'émigration; car de l'Espagne en Italie, et de l'Italie en Allemagne, le marquis et la marquise de S***, redevenus plus marquis que jamais, et demeurés très orgueilleux, éblouissaient et insultaient par leur luxe les plus nobles émigrés, qui avaient pris des sentimens conformes à la fortune présente, et qui, en grand nombre du moins, supportaient par leur vertu une pénible existence qu'ils soutenaient par leurs talens. Mais nos jeunes seigneurs des Pyrénées, qui ne se doutaient et ne doutaient de rien, avaient imaginé que la révolution n'était qu'un accident passager, et qu'ils rentreraient triomphans en France au bout de trois, six ou quinze mois, tout au plus, et ils avaient agi en conséquence, sans même assurer l'entretien de leur enfant et la créance toujours croissante de la nourrice. Dès l'année 1794 tout paiement cessa. Le garde-chasse fut chargé par lettre de l'annoncer à *ces bonnes gens*, leur promettant que, s'ils con-

tinuaient à prendre soin d'Auguste, ils ne perdraient rien un jour à venir. En attendant, le marquis et sa femme tombèrent dans le plus grand dénument, vivant d'abord des aumônes de l'émigration et ensuite des bienfaits d'un oncle de la marquise, possesseur encore de quelques débris de fortune sur la terre d'exil.

En attendant aussi, les désastres n'avaient pas épargné Jacques et Nicole : lorsque les grands sont frappés, le contre-coup ne se fait pas attendre chez les petits : un édifice dont le faîte est renversé est bientôt ruiné jusqu'à ses fondemens. La guerre civile, la guerre avec les Espagnols, la famine, les incendies, les assassinats, le maximum, etc., etc... il n'était pas possible que le bon ménage ne reçût pas quelque atteinte de tous ces fléaux. Leur cabane fut brûlée, leur champ dévasté ; il fallut aller chercher un refuge dans un vallon sauvage et reculé où ils élevèrent une nouvelle chaumière auprès de laquelle l'autre aurait eu l'air d'un palais, et là ils vécurent à force de travail et de privations, faisant surtout en sorte que le jeune Auguste ne s'aperçût point de tant de revers. Il eut la dernière paire de draps qui leur resta et le premier morceau de pain blanc qui leur revint ; et ils soignaient son âme comme son corps, l'instruisant eux-mêmes, à défaut de curé, le mieux qu'ils pouvaient, dans la connaissance de Dieu et de ses saints préceptes, et le lui faisant prier soir et matin pour son père et sa mère *qui l'aimaient tant et qui étaient si bons* ; car il faut toujours cacher les torts des parens aux yeux des enfans, et un fils est toujours ingrat s'il ne bénit et ne vénère pas ses père et mère, quels qu'ils soient. Pour ce qui est de l'instruction mondaine, ils lisaient fort mal et ne savaient pas écrire du tout. Ils lui apprirent tout ce qu'ils savaient, en même temps qu'à leur petit Bastien. Au surplus, quand on n'a pas quatre ans, on en sait toujours trop.

Une fois installés dans leur nouvelle et misérable chaumière, leurs semaines tournèrent lentement dans un cercle d'occupations monotones... sans la perspective même des saintes distractions du *dimanche* que le *décadi* profane avait exilé du calendrier comme les prêtres l'avaient été des églises. Tous les matins, Jacques Bastoul emmenait son petit garçon dans les ravins les plus effrayans et sur les escarpemens les plus périlleux des Pyrénées, afin d'instruire et d'accoutumer ses premiers pas au pénible métier de *guide* et de chasseur ; puis il défrichait quelques landes sous ses yeux et rapportait du bois à la chaumière. Nicole restait pour s'occuper du ménage et de l'apprêt du frugal repas du soir, tandis que Thérèse était partie de son côté avec le petit Auguste pour aller au hameau voisin, où elle travaillait comme ouvrière à la journée chez de braves gens qui faisaient jouer l'enfant avec les leurs. Cette petite course d'une demi-lieue à travers les sentiers boisés de la montage était d'ailleurs aussi salutaire qu'agréable pour Auguste, qui s'amusait tout le temps à faire courir un jeune agneau que sa mère adoptive lui avait donné pour qu'il eût quelque chose à lui dans le monde ; car, d'après tout ce qui se passait, elle voyait bien que c'en était fait pour toujours du sort et des propriétés de la famille du pauvre enfant !

Un soir qu'un violent orage avait éclaté, la jeune fille revenait en toute hâte avec Auguste pour rentrer au gîte avant la nuit ; mais voilà qu'après un quart d'heure de marche elle n'aperçoit plus le chemin tournant qui conduisait à la chaumière ; à sa place c'était un torrent. Thérèse ôte bien vite ses chaussures, regarde autour d'elle, par un mouvement naïf de pudeur, si personne dans ce désert ne peut la voir, relève sa robe jusqu'à son genou, et, tenant de ses deux bras le bel enfant assis derrière son cou les pieds allongés sur sa poitrine, elle cherchait des yeux l'endroit le moins dangereux pour passer le torrent ; et l'agneau, avec sa laisse pendante, bêlait tristement comme pour appeler son petit maître qui riait de tout cela et surtout d'être portée si haut, et qui applaudissait de ses deux mains roses, et qui baisait les cheveux de la jolie Thérèse. C'était un tableau charmant !... Un jeune peintre voyageur que le hasard avait amené là tout exprès, et qui s'était caché pour ne pas effaroucher la jeune fille dont les peurs et les précautions n'étaient pas si folles, comme vous voyez, eut le temps d'en prendre un croquis ; puis il suivit de loin ses modèles et frappa enfin à la chaumière. Il raconta l'aventure, montra son esquisse et demanda la faveur d'une *séance* complète. On accepta de bon cœur. On le fit souper et coucher : les pauvres ont toujours un lit pour les étrangers. Le lendemain il acheva son dessin qui réussit à merveille, quoique le crayon du peintre eût beaucoup tremblé ; car Thérèse, tout émue, était encore plus jolie que la veille. Il laissa l'original à ses hôtes après en avoir pris une copie que l'on a fait graver depuis ; il partit... mais non pas pour toujours, à ce que je présume.

Au bout de quelques années, vers 1798, Nicole donna une sœur à son petit Bastien et la nomma Augusta, et ce fut tendresse plus que vanité, je vous jure ! Mais l'horizon politique s'était déjà éclairci, les curés étaient revenus. Il y en avait un très savant dans une paroisse voisine, et pour être plus charitable envers les pauvres, il donnait des leçons de latin, d'histoire et de mathématiques aux enfans des riches. Que firent Jacques et Nicole ? Ils firent semblant d'avoir reçu de l'argent des parens d'Auguste, dont ils n'entendaient pas parler, et prirent encore, tous les mois, sur leur nécessaire pour lui donner de l'éducation : « Car notre fils n'en a pas besoin ; qu'il soit ignorant et heureux comme nous, disaient-ils, c'est tout ce que nous pouvons désirer. Mais Auguste est un *monsieur* ; il connaît de quel sang il est né ; c'est par la science qu'il pourra reconquérir son rang et soutenir son nom. »

Le pauvre enfant, comme on l'appelait toujours dans le pays, profita miraculeusement des leçons du curé, et à l'âge de treize ans il avait fait sa rhétorique. A cette époque aussi il fit sa première communion et pria du fond de son cœur pour son père et sa mère absens, et aussi pour sa mère et son père qui étaient là, pleurant de joie. Bastien et Augusta regardaient avec admiration celui qui se disait leur frère, mais qu'ils n'osaient jamais appeler de ce nom. La fiancée... c'était cette jeune dame en toilette simple, mais élégante, qui pleurait comme tous les autres, car elle n'était pas la moins joyeuse. Le jeune peintre était revenu, comme je m'en doutais, il avait beaucoup travaillé, il gagnait de l'argent, et il avait épousé Thérèse, la jolie paysanne, qui s'était très facilement parée des belles manières des dames de la ville sans quitter son cœur du village.

II. — 1804.

La victoire avait porté Bonaparte au consulat, et Bonaparte avait dit : « Il n'y a plus de factions ni d'opinions, de proscripteurs ni de proscrits ; il n'y a plus que des Français. Nous commençons d'aujourd'hui. » Et il rappelait les émigrés et il leur rendait les biens non vendus. Le marquis et la marquise de S*** revinrent et rentrèrent dans la plus grande partie de leurs propriétés, qui n'était encore que sous le séquestre. Ils avaient toujours trouvé moyen de savoir des nouvelles de leur enfant, mais ils n'avaient jamais donné de leurs propres nouvelles, n'ayant rien à donner de plus et ne voulant point continuer avec la nourrice des relations qui ne pouvaient être que de la reconnaissance. Maintenant qu'ils étaient riches, c'était tout différent. Le marquis devait rester à Paris pour de grandes affaires ; on parlait de l'Empire et de reformer une cour. La marquise partit seule pour les Pyrénées afin d'aller reprendre possession de son château et de ses domaines, et aussi de son fils. Elle y arriva très fatiguée et se hâta d'écrire à Nicole la lettre suivante :

« Vous avez sans doute appris, ma chère, notre rentrée en France ; le marquis et moi nous n'en avions jamais douté. Je suis accablée de lassitude, mais vous comprenez le besoin que j'ai de revoir mon fils sans perdre une minute. Vous le remettrez donc entre les mains de l'homme de confiance que je vous envoie. Nous avons aussi des comptes à régler ensemble ; venez dès que vous le pourrez m'apporter vos notes au château. Nous terminerons tout de suite.

» Adieu, ma chère ; mon fils doit être bien grand et bien peu savant, n'est-ce pas ?

» Marquise de S***. »

Ce fut Auguste qui lut cette lettre à Nicole, et tous deux demeurèrent stupéfaits et sans oser se regarder. Retirer ainsi un enfant qui était resté gratis plus de douze ans en nourrice ! Quoi ! pas un mot de gratitude ni de bienveillance !... Ils ne savaient pas que les riches et les grands s'imaginent trop souvent que tout leur est dû sans qu'ils doivent en avoir aucune obligation. Les petits sont récompensés par les services mêmes qu'ils leur rendent et par les rapports qu'ils entretiennent ainsi, et en leur payant leur peine et leurs frais tout est dit. Cependant Nicole, après avoir réfléchi, fit écrire par le curé la réponse suivante :

« Je n'ai pas l'avantage de connaître l'écriture de madame la marquise de S***. Je ne connais pas non plus la personne qui se dit envoyée par elle. Je ne puis donc lui livrer aussi légèrement le précieux dépôt qui m'a été confié et que je ne remettrai qu'à elle-même. Elle trouvera encore ici Auguste bien portant et un peu plus savant qu'elle ne pourrait le présumer. Il sait surtout aimer et servir Dieu, respecter et honorer ses père et mère, et aimer les pauvres gens qui lui en ont tenu lieu, douze ans, autant qu'ils l'ont pu. »

La marquise fut piquée au vif de cette réponse

et dès le lendemain elle courut à la chaumière. Le curé s'y trouvait encore au milieu de toute la famille Bastoul.

« Me reconnaissez-vous, ma chère, dit la marquise à Nicole en relevant la tête avec une impertinence où il y avait du trouble et de l'humiliation, et me rendrez-vous mon fils ?

— Oui, madame, je vous reconnais, vous êtes bien la même, et voici M. Auguste.

— Embrassez votre mère,» reprit aussitôt la marquise. Et Auguste se jeta au cou de sa nourrice.

La marquise eut l'air de n'y pas faire attention et ajouta : « Quand à nos comptes, ma chère ?...

— Oh ! madame, interrompit la nourrice, rien n'est moins pressé ; d'ailleurs le calcul est facile à faire, vous savez nos premières conventions. Ce sont des mois de nourrice, depuis dix ans qu'ils étaient dus.

— Mieux que cela, mieux que cela, répliqua la marquise. Nous serons plus justes, ma chère. Allons, mon fils, dites adieu à tout le monde et venez. »

Et pour ne pas assister à cet adieu, elle ouvrit la porte de la chaumière et fit signe à son laquais de faire avancer la voiture.

Le lendemain, une somme d'argent assez forte, quoique bien calculée, fut remise à Nicole ; le surlendemain la marquise et son fils étaient sur la route de Paris, et quelques jours après dans l'hôtel du marquis. On donna vite à Auguste un précepteur qui n'eut presque rien à lui apprendre, et tous les maîtres d'agrémens qu'il étonna par la rapidité de ses progrès. Et tous les plaisirs lui étaient offerts, mais le seul, selon son cœur, était d'écrire à sa famille des Pyrénées et d'en recevoir quelques réponses, trop rares, car la marquise avait exigé que cette correspondance fût peu active.

Le temps vint où le premier consul se fit empereur et monta sa cour. Alors le marquis se fit comte de l'Empire et chambellan. Je l'aurais juré. Le nouveau comte et la nouvelle comtesse voulurent avoir leurs portraits et celui d'Auguste dans un même cadre. On leur parla d'un peintre plein de talent qui, n'ayant pas encore la vogue, était fort modéré sur le prix. Ils y coururent. A peine Auguste entrait-il dans l'atelier qu'il était dans les bras du peintre et de sa femme, la bonne et gentille Thérese, et qu'il montrait à sa mère le petit tableau du torrent que le peintre détacha pour lui en faire hommage. Tout cela déplut tellement aux visiteurs qu'ils sortirent sous un vain prétexte et en inventèrent un autre pour ne plus revenir. Ils défendirent expressément à leur fils de retourner chez ces gens-là.

Au surplus, le mari et la femme, si d'accord pour ces sortes de choses, ne l'étaient guère pour tout le reste. Les ambitions déçues du comte qui intriguait toujours, les dépenses folles de la comtesse pour sa toilette et ses équipages étaient des sujets continuels d'humeur et de querelles. Auguste comparait cet enfer opulent avec l'indigent paradis où il avait passé son enfance, et il disait en lui-même : « Voilà donc mes deux familles !.... Oh ! que j'étais heureux dans l'autre ! C'est à présent qu'il faut m'appeler pauvre enfant !

III. — 1814.

Les Bourbons sont revenus sur leur trône. Voilà le comte de S*** encore une fois marquis et ne se rappelant pas avoir jamais été autre chose. Auguste a vingt-deux ans ; on a de grands projets sur lui ; il n'en a qu'un, lui, c'est de revoir la chaumière des Pyrénées encore une fois et d'épancher son cœur dans le cœur de ses parents d'adoption.

Le marquis, au bout de quelques mois, est pris d'une maladie de poitrine ; il languit longtemps, et meurt le 19 mars 1815. Un peu plus tard il aurait encore été comte, sauf à redevenir marquis définitif après les Cent-Jours. Cette mort frappa cruellement Auguste ; à vrai dire, il n'avait pas eu de père... et cependant il le perdait. Ses sentimens pieux et tendres remplaçaient, pour le faire souffrir, tout ce qui avait manqué. Le voilà majeur et héritier du domaine des Pyrénées. Il ne tarda point à s'y rendre pour tout régler, mais il passa par la chaumière. C'est Augusta qui lui ouvrit la porte. Il resta muet devant tant de grâce et de noblesse ; elle avait été élevée au couvent par les soins du bon curé, et c'était tout-à-fait une demoiselle. Auguste entra enfin, et demanda pardon à Jacques, à Nicole, à Bastien, au nom de son père mort. On ne voulut pas l'entendre, on ne se souvenait d'aucun tort, on ne voulut que l'embrasser vingt fois.

Il fit dans le pays tout ce qu'il y avait à faire ; mais il avait un plan arrêté dans sa tête et dans son âme : c'était en même temps un grand bonheur pour lui et une grande réparation pour d'autres. Un matin il courut à la chaumière. « Ma bonne Nicole, dit-il, tout est réglé ; j'ai l'âge et la fortune, je suis mon maître : je vous demande la main d'Augusta....

— Je vous la refuse, monsieur Auguste, répondit Nicole avec une douceur pleine de dignité, et surtout que ma fille ne sache point votre désir. Je vous la refuse, car votre mère ne dirait jamais un *oui* volontaire, et vous ne devez pas lui faire un tel chagrin. Je vous refuse Augusta, car si son éducation la rend, à quelques égards, digne de vous, sa famille ne pourrait point se présenter dans la vôtre, et je ne veux ni rougir ni faire rougir personne. Et puis vous avez à parcourir une haute et brillante carrière, qu'un pareil mariage entraverait. C'est une folie, mon cher Auguste, mon fils... n'en parlons plus. Vous seriez seul sur la terre que je vous refuserais encore.

— Non, non, » s'écria une voix en dehors de la chaumière. On ouvrit la porte : c'était la marquise. Inquiète de son fils, et des conseils que pourrait lui donner Jacques ou Nicole (qu'elle jugeait par elle-même), elle venait rejoindre son fils. Elle avait appris au château qu'il était à la chaumière, elle était accourue ; elle avait vu Auguste aux pieds de Nicole, à travers la vitre, et avait collé son oreille à la porte... et vaincue, attendrie, éclairée par tant de générosité et de délicatesse, elle s'écriait : « Non, non, ne la refusez pas ! je dis oui du fond de mon cœur. Venez tous, que je confesse tout haut mes longs péchés d'orgueil ; et vous aussi, monsieur le curé, venez, et que Dieu me pardonne ! Mon cœur change ; c'est comme un nuage qui s'évanouit et qui voilait tous les bons sentimens endormis au fond de moi-même.... Et c'est vous, Nicole, qui avez fait ce miracle ; ce sont vos paroles qui m'ont convertie. Pourrai-je jamais assez reconnaître... assez réparer ?... Allons, Augusta, soyez ma fille... Y consentez-vous ? j'en serai digne, vous verrez !...»

On ne meurt pas de joie : Augusta en est la preuve.

Et bientôt les deux familles n'en firent plus qu'une dans le château des Pyrénées ; et la marquise dit adieu à l'orgueil et à l'ambition, pour se contenter du bonheur. On appela Thérèse et son mari pour la noce ; et Auguste, ivre de toutes les félicités, allait répétant à tout le monde : « Voyez ! c'est moi ! c'est moi ! c'est le pauvre enfant !

Emile DESCHAMPS.

(*Journal des Jeunes Personnes*).

UN COMITÉ DE LECTURE EN 1636.

Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne venaient de se réunir dans la salle de leurs délibérations, et jamais le comité ne s'était rencontré si nombreux, ou plutôt si complet. La veille encore, cependant, Turlupin souffrait d'une entorse, Bellerose de sa goutte, et madame Duchâteau de ses nerfs ; mais les indispositions avaient disparu toutes, ce jour-là, comme par enchantement. Pas une absence ; pas un retard ; enfin, pas une amende à payer. Chacun s'était empressé de se rendre à son poste avec une exactitude, on peut dire extraordinaire.

La porte s'ouvrit, et Lapierre, le vieux souffleur et tout à la fois l'huissier du théâtre, annonça l'arrivée de M. Pierre Corneille.

— C'est vrai ! s'écria Bellerose ; je n'y songeais plus... nous avons aujourd'hui deux ouvrages à écouter.

— A entendre, c'est bien honnête... ajouta Turlupin. Commençons-nous ?

— A quoi penses-tu ! reprit Jodelet. Et son éminence ?

— Quelle Eminence ?... Et toi-même, à quoi penses-tu ?... Le sieur Armand Duplessis, qui comparaîtra dans quelques instans devant nous, à l'hôtel de Bourgogne, son manuscrit à la main, n'est-ce pas le duc de Richelieu, qui, jusqu'à présent, nous avait appelés au palais cardinal pour y subir ses œuvres quelles qu'elles fussent. Ma foi, puisqu'il veut être auteur jusqu'au bout et courir toutes les chances, pourquoi n'est-il pas le premier au rendez-vous ? C'est lui, d'ailleurs, qui, par humilité chrétienne, sans doute, a fixé, pour sa lecture, le même jour que l'un de ses confrères... Il attendra son tour.

— Ainsi, je vais introduire M. Corneille, fit le vieux Lapierre.

— Lorsque nous sonnerons, s'écria vivement Jodelet, pas avant !...

Et son regard semblait prendre avis de l'assemblée, dont l'avis fut à peu près unanime, lorsqu'il ajouta : — Reviens nous prévenir aussitôt qu'arrivera monseigneur le cardinal.

Lapierre sortit ; et les comédiens reprirent la question bien résolue, pour chacun, au fond de son âme, de savoir s'ils useraient du droit qui

leur était laissé de refuser les pièces de son éminence. Mais, à peine deux ou trois mensonges s'étaient-ils produits, sous le masque d'une entière franchise, que Lapierre, visiblement stupéfait, rentra dans la salle.

— Monseigneur est là...

Tout le monde, à ces mots, était debout.

Arrêtez... Il est là... oui, monseigneur le cardinal, en personne... mais il vous fait prier instamment, messieurs et mesdames, de ne pas vous déranger, et de donner tout de suite audience à monsieur que voilà.

Les yeux se portèrent alors vers un jeune homme qui se tenait modestement sur le seuil, et auquel, d'un air de protection, Lapierre faisait signe d'avancer.

— Allons! allons, vite, M. Corneille.

Et Bellerose indiquait au poète la place qui lui était destinée, comme pour lui donner à comprendre qu'il eût à l'occuper le moins longtemps possible.

Corneille s'assit, pâle et sans oser d'abord interroger du regard les dispositions de ses juges. Mais, après qu'il eût enfin aperçu chaque auditeur installé, le plus commodément possible, pour se distraire de la lecture, ou pour s'endormir, le nuage, qui couvrait son front presque honteux, se dissipa, la main qui déroulait lentement et comme à regret un manuscrit remarquablement froissé, l'ouvrit tout à coup, sans plus trembler; et ce ne fut pas sans une certaine assurance qu'il prononça : « *Mirame*, » tragédie en cinq actes. »

Pendant les premières scènes on fit bonne contenance, et c'est à peine si l'on s'était mouché, si l'on avait toussé, craché et bâillé cinq à six fois avant l'acte second, selon l'habitude des comités de lecture de nos jours.

La crainte et la peur commençaient à regagner Corneille; mais bientôt les chuchottemens s'essayèrent, les tabatières s'ouvrirent, Alison éternua, madame Beaupré se mit à rire, Bellerose crayonna le profil grotesque de Guillot-Gorju, et Turlupin, qui, malgré le voisinage de Jodelet, dont le pied frappait sensiblement le parquet avec impatience, avait trouvé le sommeil du juste, Turlupin ne s'éveilla qu'au bruit de la séance qni se levait, et de la sonnette qui s'agitait, pour donner l'ordre d'introduire le cardinal. Déjà même averti par Lapierre, le ministre-poète abordait les comédiens, et cherchait à lire sur leurs physionomies l'impression qu'avait produite sur leur esprit la lecture de Corneille.

— Eh bien! messieurs, dit-il, après un moment de silence et d'hésitation, serait-ce moi qui vous empêche de prononcer votre arrêt?

BELLEROSE.

La tragédie que nous venons d'entendre est trop supérieure pour que nous hésitions à proclamer notre avis, en face de tous.

CORNEILLE (*à part*).

Que dit-il?

BELLEROSE.

C'est une œuvre riche de pensées profondes...

CORNEILLE (*à part*).

Je tremble....

JODELET.

Semée de vers heureux :

MADAME DUCHATEAU.

Remplie de situations touchantes.

MADAME BEAUPRÉ.

Et de sentimens passionnés.

JODELET.

L'action est conduite avec un art....

TURLUPIN.

Qui tient l'attention constamment éveillée.

CORNEILLE (*à part*).

Ils sont fous, je suppose.

RICHELIEU (*à part, avec joie*).

Voilà des éloges sans flatterie.

BELLEROSE.

Il est fâcheux que le sujet ne réponde pas à l'habileté de l'exécution.

CORNEILLE (*à part*).

A la bonne heure.

JODELET.

En y réfléchissant, M. Corneille reconnaîtra, comme nous, ce qu'il y a de faux dans la donnée principale....

MADAME DUCHATEAU.

Et malgré le charme des caractères....

MADAME BEAUPRÉ.

Malgré le mérite du style....

TURLUPIN.

Et l'art infini des détails....

BELLEROSE.

Le vice du fond l'emporte sur la forme, et, tout en appréciant les beautés de votre ouvrage, monsieur Corneille, nous sommes contraints d'en priver notre répertoire.

RICHELIEU (*à part*).

Refusé!

CORNEILLE (*à part*).

Je respire....

Richelieu, dont la figure, d'abord radieuse, s'était ensuite singulièrement assombrie, tira Bellerose et Turlupin à part.

— Permettez, Messieurs..., ne vous montrez-vous pas un peu sévères? Vos motifs de refus sont-ils bien suffisans?... Il m'avait confié son sujet, et je n'y vois rien....

— Rien, c'est le mot.

— Eh! quoi, l'intérêt?....

— Manque essentiellement.

— L'action?....

— Ne marche pas.

— Les caractères?....

— Sont outrés....

— Et d'une vertu!.... la vertu de l'opium.

— Ah! Mais.... le syle?...

— Se ressent des idées.

— Style ronflant; à ce qu'il paraît.

— A ce qu'il paraît?....

— Et de plus, un pitoyable dénoûment.

— Les manants!... — Pourquoi donc, tout à l'heure, disiez-vous....

— Consolation d'usage.

— Il faut être poli.

— C'est ce qui s'appelle de la franchise.

— Dès que votre Eminence y consentira, nous sommes à ses ordres.

— Je suis aux vôtres, Messieurs.

— Monsieur Corneille, fit Jodelet avec un air aimable, en le conduisant vers la porte, à bien tôt la revanche.

— Et celui qui venait d'essuyer un de ces échecs si douloureux au cœur des poètes, se retira du champ de bataille, heureux du moins de n'y avoir pas triomphé.

Mais, à peine se trouva-t-il seul dans la salle voisine, que la douleur et l'indignation, dont il s'était rendu maître, éclatèrent. Le manuscrit de *Mirame* n'eût plus seulement à souffrir de la force convulsive d'une main qui se resserrait comme un étau; il fut jeté par terre avec violence et foulé honteusement aux pieds.

— Ah! monseigneur..., vous ne signez pas ce que vous écrivez, et vous n'écrivez pas ce que vous signez!... Vous empiétez sur toutes les gloires.... Après le trône, le théâtre!... Après le roi, c'est le poète qu'il vous faut!... N'importe; je n'ai pas du moins brisé ma plume!... A vous le lingot, monseigneur..., la mine me reste... et je remplacerai *le Cid*, que vous m'avez pris, ambitieux!... *Le Cid*!... qui sait?... présenté par moi, peut-être aurait-il eu le sort de *Mirame*...

En ce moment, des exclamations admiratives retentirent dans la salle du comité.

— Et voilà, continua Corneille radouci, en se rapprochant de la porte pour écouter; voilà qu'on applaudit mes vers, grâce à celui qui les débite..., ou plutôt malgré lui!... Moins vite, monseigneur!... moins vite, je vous en conjure!.... Oh! le barbare!... On le refusera, s'il continue!... et cependant ils applaudissent encore... C'est que ce passage est bien..., très bien même....; jamais je ne l'avais senti plus vivement!...

Tandis que, cédant lui-même à la puissance de sa poésie, il était tout oreille et tout cœur, tantôt à l'enivrement des bravos, tantôt à l'inexprimable supplice de la lecture inintelligente de sa création, survint une femme jeune et belle, témoin inaperçu d'un si noble désespoir.

— De l'ame! de l'ame!... au nom du ciel!... — criait l'infortuné. — Vous allez vous accuser, monsieur le duc!... A la manière dont vous lisez ces vers on devinera qu'ils ne sont pas de vous!... Mais c'est Chimène qui parle!... Chimène entre son amour et son devoir...

« Va, je ne te hais point. »

Manquer ce trait si passionné!... Ne pas s'écrier avec un éclat de tendresse :

« Va, je ne te hais point. »

Eh! bien, moi, je te hais, cardinal maudit : je te hais autant que je souffre!... Et j'ai cru possible un pareil échange!... j'ai pu céder à vos séductions, à vos menaces!... Mais ce ne serait assez, monseigneur, ni de tous vos trésors pour le mien, ni de votre Bastille, pour *le Cid*!... *Le Cid* est à moi!... vous me le rendrez!... Oui, malgré l'obscurité de mon nom, et quoique nul au monde ne sache encore lequel de nous est l'auteur, oh! je le jure par ces bravos qui m'appartiennent, vous me rendrez *le Cid*, fût-ce au prix de ma liberté, de ma vie!

Et Pierre Corneille embrassa les genoux du cardinal de Richelieu, qui cherchait à se dérober à la poursuite des comédiens enthousiasmés.

— Ma pièce! ma pièce! monseigneur!...

— Relevez-vous!... on vient... un mot de plus, et je vous fais traîner à la Bastille!

Ici ce fut un prodigieux concert de louanges.

— Admirable. — Sublime. — Quel chef-d'œuvre! — J'en suis encore tout émue.... etc., etc.

— Assez... assez !... répétait le faux poète avec inquiétude.

— Inutile, monseigneur, d'ajouter que *le Cid* est reçu.

— M. Corneille me permettra-t-il de le féliciter ?... dit une voix, au son de laquelle l'assemblée entière se retourna soudain avec surprise.

Marion Delorme faisait en même temps une profonde révérence.

— Que faites-vous ?

—Ne le voyez-vous pas ? je complimente l'auteur du *Cid*.

— Vous vous trompez ; c'est à monseigneur que vos complimens doivent s'adresser.

— Monseigneur se contentera de mes remercimens, pour avoir daigné prendre sous son patronage l'œuvre d'un poete, pour lequel il doutait un peu de l'équité de ses juges.

Les comédiens fort embarrassés ne savaient pas trop s'ils avaient à prendre la chose au sérieux. Corneille lui-même n'était pas bien sûr de ce qu'il devait penser. Quant à Marion, elle soutint avec intrépidité le regard que lui lança Richelieu.

— Ma comédie n'est-elle pas meilleure que ma tragédie ? dit enfin le cardinal à l'aréopage confus. Oui, messieurs... Quelquefois trop sévères pour les auteurs, les productions du ministre vous trouvaient indulgens jusqu'à la faiblesse : grâce à un échange de manuscrits, vous venez d'être justes envers deux ouvrages à la fois.

Puis tendant la main à Corneille : — Je vous pardonne votre mauvaise opinion sur moi, et je vous demande, à mon tour, pardon de mes menaces... mais non pas, s'il vous plaît, de mes promesses... car je les tiendrai.

Pierre Corneille ne tarda pas en effet à recevoir le brevet d'une pension de 1,200 livres.

Marion Delorme, qui n'en a pas consigné l'aveu dans ses mémoires, était la seule dont on pût apprendre si, dans cette occasion, elle avait été complice ou victorieuse de Richelieu.

Hippolyte Rimbaut.

(*Le monde dramatique.*)

LES CAMARADES DE COLLÈGE.

Dans l'été de 1837, quatre jeunes gens de vingt-huit à trente ans entouraient une table du Café de Paris, et tout en savourant des sorbets au rhum se félicitaient entre eux d'une réunion que leur différente position dans le monde rendait plus rare qu'ils ne l'auraient voulu. Il était neuf heures à peu près; le temps était beau et favorable à la promenade : c'était jour d'opéra; le salon où ils se trouvaient était vide ; ils pouvaient donc se livrer à des confidences intimes, et ils ne se les épargnaient pas.

—Il faut avouer, disait l'un, M. Ernest de Montbrun, qu'à sa moustache noire et à un peu de raideur dans la tournure on reconnaissait pour un militaire, il faut avouer que c'est une douce chose que d'avoir été au collége, non que, pour ma part, je fasse grand cas de l'éducation publique, ni que j'apprécie beaucoup le fatras grec et latin dont on nous a bourrés, mais pour les camarades.

— Oui, reprit le second, Paul Vitaud ; dont la toilette soignée, le jabot collé sur une chemise dont les plis faisaient deviner les habitudes bureaucratiques, oui, pour les camarades ; nous voilà quatre que le collége a réunis dès l'enfance et qui, dans ce monde où nous eussions peut-être été ennemis, grace à ce hasard heureux, nous secourrons, nous protégerons toujours les uns les autres.

De cordiales poignées de main succédèrent à ce vœu amical, et le troisième, M. Gustave d'Albois, sous-préfet en permission à Paris, prit la parole.

— Sans compter, dit-il, que nous tous ici nous devons notre position et nos espérances de fortune à venir à cette camaraderie sainte qui commence avec l'enfance pour ne finir qu'au tombeau ; si nous ne nous étions pas tutoyés avec des altesses, si nous ne nous étions pas colletés avec des monseigneurs, nous serions encore surnuméraires, et toi, Montbrun, tu serais sous-lieutenant dans l'escadron que tu commandes.

— Un moment, un moment, dit Montbrun : nous parlons pour nous trois et nous et oublions Lussy, qui n'est rien, ni dans l'armée, ni dans l'administration, ni dans la magistrature, et à qui cette camaraderie sainte du collége n'a pas servi.

— Qu'en sais-tu ? répondit de Lussy.

— Je parie, dit le bureaucrate, qu'il a dans la poche quelque ordonnance qui le nomme préfet ou conseiller d'état en service ordinaire.

— Nullement, mon ami, reprit de Lussy; mais il n'en est pas moins vrai que je dois tout mon bonheur à un de mes camarades de collége, qui n'est ni un monseigneur, ni une altesse, mais qui est un voleur.

— Un voleur ! s'écrièrent-ils tous.

— Ah ! ça point d'épigramme, s'il te plaît, de Lussy.

— Ce n'est point une épigramme, c'est un fait.

—Comment ! nous avons un de nos camarades de collége qui est un voleur !

— Hélas ! oui, dit de Lussy, du moins qui l'était il y a deux ans, et ce fut fort heureux pour moi.

— Tu vas nous conter cela, Lussy ?

— Volontiers, vous souvenez-vous de Pierre Germond ?

— Oui, sans doute, un petit, trapu, blond, que Montbrun rossait toujours et dont tu faisais les thèmes.

— Précisément ; ce petit trapu est devenu un grand beau garçon d'une force herculéenne et d'une figure qui a tenu tout ce qu'elle promettait.

— Il était fort bien, en effet, dit Montbrun.

— Maintenant, continua Lussy, je vais vous parler de moi. J'ai perdu ma mère étant encore enfant; et lorsqu'au sortir du collége je retournai à Nantes où je suis né, ce ne fut que pour recueillir le dernier soupir de mon père qui me laissa sans fortune et sans amis, excepté pourtant un riche négociant, M. Féraud, qui assista avec moi à la mort de mon père et auquel sa voix expirante me recommanda. M. Féraud me prit chez lui et m'installa dans ses bureaux. Là on m'apprit qu'Horace et Virgile n'étaient bons à rien, commercialement parlant, et on me conseilla d'étudier Barême; moi je préférai m'occuper de mademoiselle Amélie Féraud, jeune et jolie personne qui quittait le pensionnat comme je sortais du collége et à laquelle je m'attachai avec cette ardeur vive et juvénile qui caractérise une première passion ; je ne fus pas long temps sans m'apercevoir que mon amour était partagé. Dans notre ignorance, nous pensions, Amélie et moi, que notre position était la plus simple possible, et que son père serait trop heureux de nous marier puisque nous nous aimions et que nous étions jeunes et beaux, nous disions-nous l'un à l'autre; mais nous avions affaire à un homme positif ; dès que M. Féraud connut mon amour, il me fit appeler, et avec cet air froid qui détruit toute illusion et décourage jusqu'à la passion la plus vive, il me dit :

— Vous n'avez rien, monsieur, qu'une petite campagne à une lieue de la ville, qu'entourent à peine quelques arpens, et qui, ne donnant pas une obole de revenu, est plutôt une charge qu'une propriété; vous comprenez que vous ne pouvez pas aspirer au premier parti de Nantes; il y aurait d'ailleurs une indélicatesse, que vous sentez vous-même, à séduire ma fille et à profiter de mes bontés pour l'entraîner à un mariage inconvenant. Je destine Amélie à son cousin, mon neveu Olivier, qui est presque aussi riche qu'elle.

A Nantes, messieurs, comme dans les autres bonnes villes de France en général, on accepte l'amour au théâtre et dans les romans, mais dans les relations sociales on a tellement l'habitude de le compter pour rien qu'on y croit peu ; on le regarde comme une passion secondaire, et si un jeune homme pauvre comme je l'étais s'éprend d'une riche héritière, on nie l'amour pour ne voir que l'intérêt; c'était là ce que me disait M. Féraud avec une froideur dédaigneuse qui fit taire un moment ma passion, pour laisser parler mon honneur blessé.

— Monsieur, lui dis-je, le seul défaut de mademoiselle votre fille est d'être riche, et il suffit pour que je renonce à elle.

Nous nous quittâmes après ce court entretien, dont le seul résultat fut d'avancer le mariage d'Amélie. M. Olivier Féraud ne quittait plus la maison; on publia les bans, on acheta le trousseau; tous les meubles étaient encombrés de châles, de robes de soie, de voiles de dentelle ; puis vint la corbeille de noces, prison de satin qui renfermait tous les bijoux dont l'amour prodigue de M. Olivier dotait sa future épouse. Je vous ai dit que je logeais chez M. Féraud ; le soir où l'on devait signer le contrat il me fut impossible d'être le commensal de cette maison ; le père d'Amélie me permit d'aller passer la nuit et la journée du lendemain à cette petite campanne à une lieue de Nantes, qui ne produit pas une obole de revenu. Avant de partir, j'entrai dans un café, et là, assis devant une table, la tête appuyée dans mes deux mains, je fus saisi d'une tristesse indéfinissable en songeant à mon amour malheureux. Tout à coup, je me sens frappé d'un coup léger sur l'épaule ; c'était Pierre Germond, grand, bien fait, mis avec une élégance parisienne ; le sourire était sur ses lèvres, et il avait dans le regard quelque chose de hardi qui tenait le milieu entre la résolution et l'effronterie.

— C'est toi, de Lussy, me dit-il en m'embrassant ; que je rends grâce à ma bonne fortune qui me fait rencontrer ici un camarade de collége !... Eh ! mon Dieu, comme te voilà triste et abattu ; tu n'es donc pas heureux, mon ami ?

Je lui contai mon amour, je lui dis qu'au moment même on signait le contrat de mariage de celle que j'aimais avec un rival ; je lui dis son nom, sa richesse et celle du fiancé, je lui dis aussi dans quelle retraite j'allais passer la nuit.

— T'aime-t-elle ? me demanda-t-il.

—Elle m'aime autant qu'elle hait celui qu'elle épouse.

— Que ne l'enlèves-tu ?

— Un enlèvement ! un rapt ! la société ne me pardonnerait pas cette violence.

— La société, reprit-il avec un rire amer, maîtresse dédaigneuse et cruelle, qui unit à toute la pruderie d'une novice les exigences d'une courtisane, et qui vous repousse du pied si on néglige le plus léger de ses prétendus devoirs ; mais du moins, ajouta-t-il, tu peux te battre avec ce rival ?

— Impossible : un duel n'aurait pour moi qu'une issue funeste : l'époux futur est le cousin d'Amélie, le neveu de M. Féraud ; comment entrer dans une famille, couvert du sang d'un de ses membres ?

—De manière, me dit-il, que tu supportes l'injure, que tu cherches à tuer ta passion dans ton cœur et te condamnes au supplice d'assister toute la vie au bonheur de ton rival ?

— Ah ! lui dis-je, en répandant quelques larmes, je crois que j'en mourrai.

Alors il me serra fortement dans ses bras, et se parlant à lui-même, il se mit à rappeler notre amitié de collége, l'habitude que j'avais de partager avec lui mon papier, mes plumes et ma petite bourse d'écolier ; je lui dictais ses devoirs, je faisais ses thèmes, je protégeais sa faiblesse contre la vigueur de ses camarades, contre la tienne, Montbrun ; toutes les scènes de notre enfance se retraçaient à sa mémoire ; puis il se leva et me dit :

— Non, non, cela ne sera pas. Adieu.

Il quitta le café avec une rapidité telle qu'il me parut s'évanouir comme une ombre. Quand il fut parti, un homme, qui avait été autrefois au service de mon père et que je savais être depuis entré dans la police, m'aborda humblement.

— Monsieur de Lussy, me dit-il, excusez une indiscrétion forcée : vous connaissez le monsieur qui sort du café à l'instant même ?

— Sans doute.

— C'est un M. Le Prince, n'est-il pas vrai ?

— Du tout ; c'est un de mes camarades de collége qui a un tout autre nom.

Je sortis pour terminer un entretien qui me déplaisait, et je pris le chemin de ma campagne ; tout entier à ma douleur, je ne songeai plus à Pierre Germond. Le temps était lourd, de gros nuages noirs roulaient au dessus de ma tête, et tout annonçait un de ces orages d'été qui sont si prompts et si violens en Bretagne. Quand j'arrivai la pluie commençait à tomber ; réduit à me servir moi-même, j'allumai une lampe suspendue à l'âtre de la cheminée, et je fis du feu ; alors je me mis à faire une comparaison entre la destinée de Germond et la mienne ; il ne m'avait rien dit de sa fortune, mais il paraissait riche et heureux, tandis que moi tout m'abandonnait, tout jusqu'à un amour placé de façon à ce qu'on l'aurait nié si j'eusse cherché à le satisfaire. Je tombai dans cet état apathique qui suit la perte de toute espérance, et je n'en sortis que pour me livrer à des pensées de suicide ; je caressai de l'œil un pistolet suspendu à la muraille de mon petit salon, visitai la capsule dont il était armé, et pensai à aller dans quelque ravin, mêler mon dernier râle au mugissement de l'orage... Tout à coup on frappe à ma porte à coups redoublés ; je quitte l'arme que je tenais dans ma main ; j'ouvre : un homme, la figure barbouillée de suie, dépose dans mes bras Amélie évanouie, referme ma porte, et j'entendis le roulement d'une voiture se mêler au clapotement de la pluie et au bruit du tonnerre. C'était Amélie ! j'avais Amélie dans mes bras ! Cette jeune fille que j'aimais sans espérance un moment auparavant, elle était en mon pouvoir ; chez moi, seule, dans une campagne isolée, au milieu d'une nuit d'orage ! Je la plaçai dans mon unique fauteuil, devant mon feu ; je réchauffai ses pieds humides ; je présentai à la flamme de mon foyer ses mains glacées, peu à peu elle revint à elle, et son effroi ne se dissipa que lorsqu'elle me vit à ses genoux.

— O Amélie, lui dis-je, par quel prodige m'êtes-vous rendue au moment où je croyais vous perdre pour jamais ?

Elle me raconta une scène de désolation qui venait de se passer chez son père : tandis que M. Féraud, son neveu, deux témoins réunis à un notaire allaient signer son contrat de mariage, et que dans le salon où ils étaient tous rassemblés on avait mis en évidence et le trousseau de la mariée et la riche corbeille de noces donnée par M. Olivier, cinq hommes armés se précipitèrent dans le salon, et dans un clin d'œil M. Féraud et ses amis furent liés et bâillonnés, le trousseau et la corbeille de noces disparurent, et le plus vigoureux des cinq brigands enleva Amélie, et la transporta dans une voiture qui attendait à la porte et qui partit au galop ; tout cela se passa avec une rapidité telle, qu'il n'y eut pas la moindre émotion dans la rue habitée par M. Féraud. Amélie se trouva dans la voiture au milieu de deux voleurs.

— Mademoiselle, lui dit son ravisseur avec une galanterie qui démentait sa profession, nous allons à Paris ; mais comme je ne veux pas que vous y veniez en une aussi mauvaise compagnie que la nôtre, je vous déposerai à la première habitation venue, vous y trouverez sans doute des personnes qui vous ramèneront chez M. votre père. Cet enlèvement de quelques heures n'a eu pour but que d'empêcher vos cris qui auraient compromis notre opération ; je n'ai pas voulu bâillonner une aussi belle bouche.

Malgré cette assurance, Amélie s'évanouit, et, comme je vous l'ai dit, un quart d'heure après elle était dans mes bras. J'admirai ce hasard ; je bénis ces voleurs audacieux qui me remettaient une proie, la seule que je leur eusse enviée. Quelque désir qu'en eût Amélie, il nous fut impossible de revenir à Nantes, l'orage continuait, la pluie était toujours plus violente ; il fallut demeurer où nous étions jusqu'au lever du jour. Quelle nuit, pour un amant ! Cependant je n'oubliai rien de ce que je devais à moi-même, à Amélie et à M. Féraud ; la position nouvelle où je me trouvais devant avoir une issue que je prévoyais déjà. Le lendemain, la pluie avait cessé, le ciel était devenu bleu et serein, toutes les fleurs de l'été relevaient leurs têtes humides, et ce fut par un chemin parfumé que je ramenai Amélie à Nantes. Vous savez qu'en province rien n'est indifférent à une population qui se connaît ; toute la ville s'étonna donc de me voir dans les rues à sept heures du matin, ayant à mon bras mademoiselle Féraud, et comme on ignorait son enlèvement de la veille, on pensa que son père avait renoncé à la marier à M. Olivier pour me donner sa main. Nous trouvâmes M. Féraud dans une agitation extrême ; il tremblait, avec raison, pour sa fille, et dans la crainte d'ébruiter une aventure aussi délicate, il n'osait faire une perquisition, ni se confier à personne. Amélie lui conta naïvement ce qui s'était passé, et il me dit alors avec une loyauté dont je lui sais gré :

— Le hasard a tout fait, monsieur ; mais j'avais besoin d'en avoir la preuve ; le vol d'une riche corbeille de mariage me la donne ; je vous remercie de m'avoir ramené ma fille.

Cependant on ne put pas tenir la chose secrète ; M. Olivier Feraud s'adressa à la police pour ravoir ses diamans, et bientôt tout Nantes apprit qu'un nommé Le Prince, qui depuis dix-huit mois mettait la gendarmerie sur les dents, s'était signalé par un vol plus audacieux encore que tous ceux qu'on lui reprochait, qu'il avait enlevé mademoiselle Féraud et l'avait déposée mourante chez moi où elle avait passé la nuit. Ces faits étaient vrais ; ils furent naturellement augmentés et commentés avec une malignité telle qu'au bout de huit jours toute la ville de Nantes était persuadée que j'étais l'amant heureux de mademoiselle Amélie Féraud ; on regardait mes dénégations, mes sermens comme des actes d'une loyauté forcée, et mes meilleurs amis me disaient avec cette grossièreté caustique qu'on rencontre encore quelquefois en province :

— Allons donc, tu n'es pas si bête.

M. Olivier Féraud s'était inutilement adressé à la police ; on ne trouva jamais ni ses diamans, ni ses voleurs ; la bande de Le Prince, qu'on accusait sans preuves, disparut totalement. Jamais M. Féraud ne put déterminer son neveu à épouser Amélie. M. Olivier savait que sa cousine m'aimait, et il ne me faisait pas l'honneur de croire à ma délicatesse. Après cette aventure, il ne fallait plus songer à marier Amélie à Nantes, elle-même y répugnait. M. Féraud se souvint alors qu'il était le meilleur ami de mon père, et qu'il avait reçu ses derniers soupirs ; il me reconnut une foule de bonnes qualités ; j'avais des talens qui m'assuraient le plus brillant avenir ; sa fille m'aimait, et en me mariant avec elle, il acquittait une promesse faite au lit d'un mourant. J'épousai donc Amélie. En quittant l'autel, un inconnu me remit un billet dont je me rappellerai toujours le contenu :

« Sois heureux, mon ami, tu n'auras jamais » tout le bonheur que je te souhaite, souviens-toi » quelquefois que tu me dois celle que tu aimes, » et pense sans amertume à ton ancien camarade.

» PIERRE GERMOND dit LE PRINCE. »

— Ah ! mon Dieu, s'écria le sous-préfet Gus-

tave d'Albois, c'était lui ! de façon que s'il venait exploiter ma sous-préfecture, j'aurais la douleur de mettre après lui la gendarmerie ?

— Tu n'en seras pas réduit là, répondit de Lussy ; Germond, après avoir déposé chez moi Amélie, n'alla pas à Paris comme il l'avait dit; il prit le chemin du Hâvre et s'embarqua pour les États-Unis; il a quitté depuis longtemps son dangereux métier : la vente des bijoux de M. Olivier lui a permis d'entrer dans le commerce, il a fait fortune. Il y a deux mois mon cousin Olivier est rentré dans ses fonds, et j'ai appris que cette restitution n'était pas la seule.

— Vraiment, il est devenu honnête homme ! s'écria le bureaucrate à son tour.

— Tant mieux, dit Montbrun, et vivent les camarades de collége, les altesses, les monseigneurs.... et les voleurs !

— Quand ils vous marient et qu'ils s'amendent, ajouta de Lussy.

MARIE AYCARD.
(*Courrier français*).

COSTUMES DE THÉATRE
A PARIS ET EN PROVINCE.

La question des costumes est une de celles qui préoccupent le plus l'attention du public.

Ces garde-robes d'artistes dont on parle parfois, et qui passent pour valoir vingt ou trente mille francs, sont des hyperboles. Peut-être y a-t-il, à la Comédie-Française, à Paris, quelques vieux artistes qui ont eu la manie des costumes et auxquels tout le velours, la soie, les broderies, les bijoux qu'il faut pour jouer la comédie classique ont coûté fort cher; mais, nous le répétons, la valeur de tous ces riches oripeaux est singulièrement exagérée. Quelques acteurs, qui ont eu une grande réputation, portent à la scène des parures de prix, qui leur ont été données par des spectateurs illustres; mais c'est le plus petit nombre, par la double raison que les talens dignes de recevoir, et les grands seigneurs assez généreux pour donner, sont devenus fort rares de nos jours. D'ailleurs, ce n'est plus de mode, et quelques bravos qui coûtent peu, quelques applaudissemens dont le fonds ne s'épuise pas, sont aujourd'hui les seuls témoignages de ces munificences princières, qui se résumaient autrefois en parures précieuses, en diadèmes de diamans, en tabatières, en joyaux superbes, dont la valeur morale, attachée à la main qui donnait, s'augmentait surtout de la valeur matérielle, laquelle doublait au moins la satisfaction de l'artiste. Aujourd'hui on a tout fait pour un célèbre artiste lorsqu'on lui a envoyé une belle couronne de laurier-sauce !

Une des garde-robes les plus chères du théâtre, c'est celle de la prima donna. Si l'artiste est une femme de goût, le satin, les dentelles, les blondes brodées, lamées d'or, d'argent ou de perles, lui coûteront chaque année une partie notable de ses appointemens, surtout si elle est attachée à une ville de second ordre, dont elle tient tout le répertoire. Il n'est guère admissible que le premier sujet d'un théâtre se réfugie dans ce velours de coton dont une choriste se fait une robe à queue pour trente francs au plus, et tout ce qu'il porte doit être riche et beau. Il y a des costumes qui peuvent durer longtemps, mais il en est d'autres qu'il est indispensable de renouveler fréquemment; souvent ce sont les moindres, souvent aussi ce sont les plus coûteux.

La toilette au théâtre est une chose de première importance; pour certains emplois, c'est presque du talent. Le *Philippe*, par exemple, qui a le plus souvent à représenter des rôles de noblesse et de convenance, doit être toujours rigoureusement bien costumé. A Paris, on comprend si bien cette grave question des costumes, que les administrations lyriques fournissent tout à leurs artistes. Le dessinateur invente et compose, à l'aide de la tradition des époques, puis le magasinier du théâtre exécute. Aussi la mise en scène des opéras, à Paris, est-elle, par ce point surtout, infiniment supérieure à celle des villes de province, où les artistes doivent tout acheter de leurs propres deniers. Ici la robe à queue de la châtelaine, qui a fait son temps (la robe), devient jupon, corsage et basquine de villageoise. Si la pièce est créée à Paris avec deux ou trois costumes, et qu'il soit possible d'en esquiver un, on n'a garde d'y manquer, et c'est tout simple. Aujourd'hui le théâtre est considéré comme une profession lucrative, dans l'exercice de laquelle les premiers emplois peuvent, avec de l'ordre, faire leur fortune en dix ans... L'argent économisé est le premier gagné, et l'on s'ingénie à faire des coutures et des reprises. C'est l'art devenu métier... Que voulez-vous ? Le siècle est à l'argent, et heureux celui qui peut en amasser !

Ce positif qui est entré dans l'art, l'art dramatique surtout, depuis quelques années, a nui au culte, peut-être, mais il a engraissé le prêtre. Aussi, maintenant plus que jamais, est-il défendu à l'homme qui tient encore à ses illusions de franchir la rampe d'un théâtre ou la porte d'une actrice. Celui qui s'est imbu des idées du beau temps, où les Camargo, les Contat, les Clairon, les Arnoult, étaient célèbres, dépoétiserait ses impressions en voulant suivre l'actrice jusque dans son intérieur. Aujourd'hui elle tricotte ou elle brode ; elle fait des confitures de prunes, et elle confit des concombres. Elle n'est artiste que le soir, et même seulement lorsqu'elle est en scène... nous parlons de la généralité. Cette généralité comprend même quelques grands talens, talens qui font que notre époque n'a rien à envier au dix-huitième siècle, où les femmes de théâtre, mises à la mode par les grands seigneurs étaient, malgré cela, ou à cause de cela, des artistes célèbres.

Les danseuses se ruinent en souliers. — Les amoureux se ruinent en gants. L'amoureux qui joue M. Scribe, M. Bayard et tous les vaudevillistes de salon, n'a guère pour le théâtre que des toilettes de ville, des habits, des redingotes, des vestes de chasse et des pantalons qui font des jambes deux tuyaux de poêle, c'est l'apogée de la fashion ! On le conçoit aisément, puisque c'est là une approximation que tout le monde est appelé à faire, ces costumes-là coûtent fort cher, et il est indispensable de les renouveler souvent. Ici pas de fraude, de subterfuge ; il faut que ce qui paraît soit. Tout ce qu'on a pu faire quelquefois pour rendre moins dispendieuses certaines toilettes, a été d'employer, au lieu de drap de ville, un tissu dont l'effet est semblable à celui de l'étoffe de prix, qu'on appelle *petit drap*, et qui coûte infiniment moins que le premier.

Les toilettes modernes sont aussi pour les dames ce qu'il y a de plus dispendieux, et on a peine à comprendre comment s'y prennent quelques artistes, dont les mœurs sont connues, pour offrir sans cesse fraîcheur et élégance dans leur mise, en raison des ressources bornées qu'offre un emploi secondaire. On parle parfois de vertu à propos du monde; elle est là, la vertu ! elle réside dans la vie d'une pauvre jeune fille qui joue les amoureuses tant qu'elle peut pour 200 fr. par mois, qui a de la figure, et qui soutient sa vieille mère, dans l'espoir de se marier honnêtement un jour. Nous en connaissons plus d'un exemple. Ajoutons que la vertu de ces femmes-là se double des occasions, des tentations dont on entoure leur vie pour la leur faire parjurer.

Le baryton est tenu à une belle garde-robe. A lui les Figaro, les Zampa, les Fra Diavolo, et tous les rôles de *jolis garçons*, qui estiment l'or ce qu'il vaut. C'est un emploi qui fait presque toujours sensation dans les petites villes, par son velours, son satin et ses galons.

Avec la marche que prennent aujourd'hui les compositeurs, la nécessité d'avoir deux premiers ténors dans toute ville un peu importante simplifie la garde-robe de chacun d'eux, garde-robe ruineuse lorsqu'elle était la nécessité d'un seul emploi double. Le grand ténor a maintenant huit à dix rôles, et dix ou douze costumes tout au plus... Parmi ceux-là il ne faut guère compter comme dispendieux ceux de la *Juive*, de la *Muette*, de *Guillaume Tell* et du *Philtre*. Avec trois mille francs on peut, dans cet emploi, se faire aujourd'hui la plus remarquable garde-robe. C'est alors le cas de la former en homme d'étude et de goût. Il devient opportun de nos jours de savoir discerner les époques, de connaître les usages, de choisir les bonnes traditions pour les appliquer dans tout ce qu'ils ont de compatible avec l'art — sans oublier qu'entre la rigidité historique et le besoin de la scène il doit toujours rester le bon goût. Ainsi *Robert le Diable* prendra franchement les jambards et les brassards d'acier, au lieu de ce filet à sardines que Nourrit avait cru devoir approprier à ses proportions physiques; la perruque normande, carrée sur le front et plate sur les oreilles, remplacera ce *toupet* inadmissible, que le grand artiste avait cru devoir placer sur son front, à cause du manque d'élévation de sa taille et du peu d'harmonie qui résultait entre son masque, noble mais peu développé, et une perruque dont la coupe servait en quelque façon à l'encadrer. Et puis on sait quel parti le grand tragédien savait tirer de certains effets de pantomime, au cinquième acte, en passant avec désespoir la main dans ses cheveux, geste que l'usage de la perruque ne lui eût pas permis. Mais tout en appréciant les motifs relatifs de Nourrit, nous prétendons qu'à Robert, chevalier normand, il faut la perruque normande.

De même à Robert, la grande épée à deux mains pendue à la ceinture. — C'est noble et

beau, et rigoureusement chronologique. Qu'importe que cette épée soit encombrante pour le jeu de l'acteur ? Un peu d'étude, et il s'y fera ; et d'ailleurs ne s'en débarrasse-t-il pas dès le milieu du premier acte en la perdant contre les chevaliers siciliens ? — Point de broderies, point de colifichets d'or et d'argent ; — une ample dalmatique de laine, seule étoffe que portassent alors les hommes ; une lourde frange d'or, et la cotte de maille. Au second acte, lorsqu'il va combattre dans la *forêt prochaine* le démon évoqué par Bertram, sous les traits du prince de Grenade, le casque en tête et le panache au cimier ; — c'est un beau profil pour traverser la scène ! — D'ailleurs, de deux choses l'une : entrer franchement dans une époque, dans un personnage, — ou bien rester dans les caprices de la fantaisie. — La conscience de l'artiste est là pour faire le choix. — Ainsi nous voudrions encore que Mazaniello eût la chair brûlée d'un lazzarone italien, et non la chair rose d'une poupée bourrée de son.

Une chose que tout le monde ne sait pas, c'est que le costume que porte Gustave dans l'œuvre d'Auber est historique. Le roi, homme de goût et d'art, l'avait composé lui-même, et l'avait imposé à toute sa maison civile. C'était une toilette fort galante, bien qu'en quelques parties elle rappelât le vêtement traditionnel de Bartholo. C'est d'après un portrait original de Gustave III, aujourd'hui déposé au Louvre, et qui, du vivant de ce monarque, ornait son cabinet à Stockholm, que le dessinateur de costumes de l'Opéra a calqué celui de Nourrit. La tradition a été généralement adoptée depuis par tous les ténors. La disparate évidente qui choque le regard en voyant Gustave vêtu à la fois en polonais et en italien, à côté d'Ankastrom et des autres généraux en costume presque littéralement moderne, n'étonnera plus personne.

La basse-taille est un emploi ruineux pour les costumes, au commencement d'une carrière, car de tout l'opéra c'est celui qui exige la plus volumineuse garde-robe. Le second ténor n'a presque à revêtir que des uniformes (*le Maçon*, *la Fiancée, Marie, la Pie Voleuse, Fiorella, les Deux Nuits, Fra-Diavolo*, etc., etc.), ou des chevaliers à bottes jaunes (*la Muette, Zampa*, *Mazaniello*, *la prison d'Edimbourg*, *Leicester*, etc.) Ici les combinaisons de costumes sont faciles à opérer : — Les revers de tel habit sur tel autre ; les épaulettes de celui-ci sur celui-là ; — un troisième ouvert, un quatrième fermé ; ailleurs le petit manteau espagnol sur le pourpoint vénitien ; une mutation de haut-de-chausses enfin suffit pour différencier tout un costume. Le second ténor use par contre beaucoup de pantalons collans et pas mal de faux mollets.

Un comique, amoureux de son art, considère comme fort importante la question du costume. Il sait que la façon dont il s'habille est pour beaucoup dans les succès de certains rôles, et il doit s'en préoccuper sérieusement. Il doit étudier les types qui rôdent dans les rues, et imiter autant que possible cet inimitable Vernet qu'on rencontre parfois dans les quartiers populeux, suivant avec obstination un vieux rentier en bas chinés et en parasol à bec de corbin, qui hume le soleil. Les ouvriers, les marchands ambulans, les vieillards, les portiers, tout offre à un artiste observateur quelque chose pour l'analyse, dont il fait profit au théâtre. Ne croyez pas que ces habits grotesques de nuances et de formes sortent pour lui de l'atelier du tailleur ! Culottes de velours, jaunissantes aux genoux, gilets de vieux perse, habits à quatre poches, défroque de manant, souquenilles d'ouvrier, tout cela a été décroché de la friperie, autour de laquelle le comique rôde sans cesse...

Nous n'avons rien dit des perruques ! c'est pourtant une grave question que celle-là ! quel type que le perruquier de théâtre ! comme la pommade (nous disons la pommade...) dont sont empreints ses vêtemens, y a bien attaché la poudre de toutes les perruques dont il s'est approché !....Le perruquier *déteint* sur tout le monde, défiez-vous en !... Ses doigts, ses coudes, ses genoux, tout laisse empreinte ! Il a connu tel acteur, il a fait la queue à tel autre ; il sait toutes les histoires possibles et impossibles... c'est l'almanach vivant de chaque théâtre, feuilletez-le !

Chaque salle de spectacle a son magasin de perruques. Celles qui servent aux choristes appartiennent au perruquier, qui, moyennant marché à l'année, en recouvre le chef des figurantes, chaque fois que cela est nécessaire. Perruques de paysans, à grands cheveux rouges, perruques moyen-âge, à grands cheveux noirs, perruques en poudre, perruques Louis XIV, il a tout sous sa *juridiction*. Pour qui ne l'a pas vu, le magasin du perruquier est chose curieuse à visiter. — Les murs sont hérissés de clous, où tout cela pend échevelé, poudré, frisé, papilloté, chignonné au dernier point. On dirait l'antre de quelque Barbebleue poussé à la dernière équation.

Les artistes mettent, pour la plupart, leurs perruques *en pension* chez le vieux Poudret. Il y a un coin séparé pour chacun. De petits sacs contiennent les pièces précieuses ; c'est pour lui un objet d'amour-propre. Par contrat, le perruquier est contraint de fournir moustaches et favoris à tout ce qui n'est pas artiste, c'est à dire aux choristes et aux figurans. Tout ce *postiche* se fait à l'aide de *crépé*. Le crépé est une petite mèche de cheveux, bouillie d'abord, puis séchée au four, ce qui donne à chaque brin, si revêche qu'il ait été pour cela, au temps où il pendait à quelque nuque, un tour, une torsion, qui en font une sorte de laine de nègre. Un peu de gomme arabique, délayée dans de l'esprit de vin, applique le crépé à la chair, par touffes, par couches, par bandes, par brin, tel que l'exige la coupe de la barbe à *implanter*. En dix minutes le perruquier ferait un sapeur rébarbatif de la jeune première.

Pour parer au désagrément que présente l'usage des perruques coiffées en poudre, d'un emploi si fréquent au théâtre, dans la comédie surtout, on a inventé depuis quelques années les perruques de poil de chèvre et de crin blanc. Celles-là se passent de poudre et restent, en quelque façon, toujours coiffées. Cette innovation est le désespoir des vieux perruquiers de théâtre, car elle blesse leur art et les prive d'un de leurs revenus. Ils médisent des perruquiers novateurs et calomnient poil de chèvre et crin. C'est la guerre de *Poudret* et d'*Alcibiade*, qui a été bien certainement calquée dans quelque coulisse de théâtre, où les scènes de ce gai vaudeville se présentent tous les jours.

Dans une pièce à poudre (poudre à poudrer !), et lorsque tous les choristes sont affublés de perruques sortant de l'établissement du *conservateur*, on les fait mettre en rang, et le perruquier, armé de sa boîte à poudre et de sa houpe, va de l'un à l'autre, et les asperge comme des beignets, jusqu'à ce qu'un nuage épais enveloppe tout le monde... C'est son atmosphère à lui, le brave homme ! personne n'y peut remuer la tête sans tousser et éternuer de la plus rude façon ; — mais un coup de brosse sur l'habit, et tout est réparé. Seulement, au moindre geste un peu trop brusque du choriste, il se dégage un autre nuage : car la poudre n'est pas ménagée en pareille circonstance. Le lendemain on bat chaque perruque, comme un tapis de pied, jusqu'à nouvelle occasion, et tout est dit.

S. T.

(*France musicale.*)

Incendie du Diorama.

Le Diorama n'existe plus. Aujourd'hui vers midi et demi, les cris *au feu* se sont fait entendre sur le boulevart Saint-Martin. Le vaste établissement de M. Daguerre était la proie des flammes qui sortaient déjà par les cinq fenêtres donnant sur le château d'eau ; une demi-heure après l'édifice s'écroulait avec fracas. On ne connaît pas encore la cause du désastre ; quelques personnes l'attribuent au déplacement d'une des lampes employées aux effets de lumière et qui éclairaient les tableaux exposés au public.

Malgré les prompts secours donnés par les pompiers, par des détachemens de la garde municipale, de la garde nationale, de la troupe de ligne et par toutes les personnes qui se sont trouvées sur les lieux, les progrès du feu ont été si rapides dans cet édifice tout rempli de toiles et de charpentes légères, qu'il a été entièrement détruit.

Le vent dirigeait les flammes vers la rue du Faubourg-du-Temple et la petite rue des Marais. Deux maisons situées de ce côté et dont l'une notamment, élevée de six étages, était surmontée d'un élégant belvédère, ont pris feu pendant les premières tentatives de secours, qui portaient principalement sur le principal foyer du désastre.

Vers deux heures, la flamme qu'on apercevait seulement par endroits dans les deux maisons menacées, est sortie du toit de l'une en jetant un grand éclat, et une nouvelle fumée blanche s'est mêlée aux immenses tourbillons grisâtres qui s'élevaient seuls alors des ruines du Diorama.

On est cependant parvenu à maîtriser le feu ; un établissement de roulage fort important, et situé à quelques pieds du bâtiment incendié, a seul éprouvé des dégâts ; un hangard, dépendant de cet établissement, s'est écroulé. C'est le seul désastre qui ait eu lieu hors de l'enceinte du Diorama.

L'appartement de M. Daguerre, rue des Marais-du-Temple, a été presque entièrement dévasté. Cependant on a pu transporter une partie de son mobilier à l'abri des flammes.

Les tableaux qui se trouvaient en ce moment en exposition étaient le *Sermon*, le *Temple de Salomon* et l'*Eboulement de la vallée de Goldau*. Ils sont maintenant perdus, ainsi qu'un nouveau tableau qui venait d'être terminé et qu'on était sur le point d'exposer.

Il serait difficile d'évaluer le dommage qu'éprouve M. Daguerre, mais tous les amis des arts déploreront un malheur qui frappe un artiste, digne d'intérêt, et dont le nom se rattache à une des plus ingénieuses découvertes de l'art moderne.

Personne n'a été tué. Deux personnes seulement paraissent avoir été blessées : un caporal de sapeurs-pompiers, qui a eu une jambe fracturée, et un employé du roulage.

On a remarqué sur les lieux M. Arago, qui sans doute était occupé avec M. Daguerre d'expériences sur sa nouvelle découverte au moment de l'événement. M. Daguerre venait, dit-on, de terminer un nouveau tableau qu'il allait exposer. Heureusement, on croit que le Diorama était assuré; mais M. Daguerre trouvera-t-il dans la somme qu'il aura à recevoir un dédommagement suffisant; et puis, n'y a-t-il pas quelque chose de triste pour un artiste à voir périr ainsi en quelques heures un établissement péniblement fondé, et qui l'a mis, il faut bien le dire, sur la trace des belles découvertes qui doivent illustrer son nom.

SALON DE 1839.

—

(Deuxième article.)

Prise de Constantine, par M. Horace Vernet. — Bataille de Denain, par M. Alaux. — Bataille de Castillon, par M. Larivière. — Entrée des Français à Bordeaux, par M. Vinchon. — Le corps de Patrocle, disputé par les Grecs et les Troyens, par M. Wiertz. — Amende honorable d'Urbain Grandier, par M. Jouy. — Descente de croix et Jésus apaisant une tempête, par M. Jollivet. — Godefroy de Bouillon, recevant la mission de conduire et de gouverner le peuple de Dieu, par M. Madraso. — Psyché conduite à l'Olympe par Mercure épouse l'Amour, par Eugène Devéria. — Massacre de Nesle, par M. Odier. — L'Envie, par M. Brune. — Vision de St-Luc, par M. Ziégler.

A tout seigneur tout honneur ! Commençons par M. Horace Vernet; mais auparavant constatons une chose : il ne se tire pas un coup de fusil en France ou en Afrique, voire au Mexique et même en Belgique, sans que deux hommes ne s'emparent du fait pour le reproduire, l'un en modelant, l'autre en peignant; celui-ci au boulevard du Temple, celui-là au Louvre : Curtius et Vernet.

M. Horace Vernet est, sans contredit, un des artistes qui a le mieux mérité de la génération nouvelle; il a puissamment contribué à faire sortir la peinture de l'ornière où elle végétait. Voilà ce que l'on ne se rappelle pas assez, maintenant que les esprits forts de l'atelier ont toujours une plaisanterie à décocher contre ce maître.

M. Vernet, après avoir fait d'excellens tableau, se transforme aujourd'hui en improvisateur, il abandonne la composition, le style et la science, pour se livrer à toute sa verve, à tout son esprit. En cela M. Vernet ne réfléchit peut-être pas à ce qu'il peut gagner ou perdre à ce revirement. Mais ce qu'il n'a pas calculé, c'est que le succès qui s'attache à ses productions a fait éclore une école des expéditifs. Ceux-là, comme tous les élèves, exagèrent les défauts du maître, et pour un tableau suffisamment bon que nous avons sous les yeux, l'école nous inonde d'ouvrages insipides. Et vous êtes, M. Vernet, la cause de ce débordement. Allez, et voyez dans la grande galerie, comment vos adeptes ont traduit l'épisode nocturne de la prise de Saint-Jean d'Ulloa. Mais que cela ne vous suffise pas, ouvrez le livret et voyez à la page 106, la note intercalée dans l'indication de deux tableaux. Que vous semble de ceci ? n'est-ce pas une *société en participation* aux termes de l'art. 48 du code de commerce (1)? Vous êtes dépassé, M. Vernet, mais on ne s'arrêtera pas là, soyez-en sûr, par la commandite qui court, l'an prochain nous verrons en toutes lettres l'extrait d'un acte de société pour l'exploitation d'un des talens à la mode. Les Dubufe, les Gudin, les Victor Adam, seront cotés à la Bourse, ni plus ni moins que l'asphalte Seyssel ou le bitume Polonceau. L'année d'après on trouvera un signe de plus sur le livret, pour distinguer les peintres en commandite de ceux qui travaillent pour leur propr compte.

Que dire de la prise de Constantine, sinon que c'est le plus grand de l'exposition et qu'il occupe à lui seul toute la partie droite du grand salon carré ? On n'y trouve ni qualités ni défauts saillans; M. Vernet, sans vaincre la difficulté qui résultait de la monotonie des uniformes, n'a pas assez dissimulé la précipitation du travail; un sujet aussi vaste demandait plus de temps. Le désir de présenter le portrait des assaillans lui a fait commettre plusieurs bévues. C'est ainsi qu'un homme monte aisément une échelle à la main sur un talus où les autres n'ont pas trop des pieds et des mains pour se retenir. Un officier se retourne au moment où le pied lui manque et ne paraît occupé que de faire face au spectateur. Le duc de Nemours est un joli cavalier sans doute, mais il serait boiteux s'il avait la jambe droite aussi longue que M. Vernet la lui a faite. En somme, l'aspect de cet immense tableau est spirituel d'exécution, mais négligé dans plusieurs parties. Nous ne pensons pas qu'il ajoute grand chose à la gloire de M. Vernet.

Si la prise de Constantine appelle l'indulgence en considération de l'à-propos, il n'en est pas ainsi des autres batailles qui affligent la vue et mécontentent l'esprit. Ce sont toujours les mêmes chevaux de bois et les mêmes troubadours. Cependant il est des exceptions que nous signalerons avec plaisir quand l'occasion s'en présentera.

Ainsi, la bataille de Denain, par M. Alaux se distingue par la sage disposition des groupes et l'éclat de la couleur. Toutefois, le maréchal de Villars nous paraît avoir les jambes trop courtes, et le drapeau qu'il guide paraît être de satin.

Que croyez-vous que M. Larivière ait imaginé pour représenter la bataille de Castillon ? — Fort peu de chose, en vérité, — un cheval café au lait monté par un vieillard épileptique. — Sur le devant un homme revêtu d'une armur pesante se met en garde à la première position de la canne. — M. Larivière est satisfait, le sujet est rendu. Nous déclarons qu'il n'y a pas là pour nous bataille de Castillon plutôt que de Pontoise.

On remarque de bonnes parties dans le tableau de M. Vinchon : l'entrée des Français à Bordeaux ; l'enfant de gauche est naïf et bien ajusté. Mais cette peinture facile et agréable contraste singulièrement avec la manière de faire de M. Wiertz : un assemblage monstrueux de bras, de jambes et de torses, qu'on prendrait pour l'étal d'un boucher, figurerait-il donc le corps de Patrocle, disputé par les Grecs et les Troyens ? Des chiens qui s'arracheraient un os ne s'y prendraient pas différemment : ces anthropophages ont l'air de prendre leur nourriture ; c'est sans doute pour cela que M. Wiertz a fait frire le ventre de Patrocle.

— Nous croyons être bienveillant envers M. Jouy, en ne parlant pas de son tableau d'Urbain Grandier ; un travail de cette étendue suppose une telle application, qu'il serait injuste de décour. ger un homme dont le tort est de n'avoir pas réussi.

— M. Jollivet a fait preuve de talent dans sa Descente de Croix. Ce sujet a déjà été entrepris si souvent, qu'il était difficile de se faire original. C'est cependant ce qu'a su faire le peintre, quoiqu'il n'ait pas été heureux dans le choix de ses personnages. En effet, on ne trouve chez aucun d'eux l'empreinte divine qu'on voudrait y voir. M. Jollivet s'est surtout fourvoyé dans la pose et la forme qu'il a données à la Madeleine. Malgré ces imperfections, le tableau est d'une bonne couleur et paraît consciencieusement fait.

En face de cette descente de croix on voit Jésus apaisant une tempête. Cette cit·tion nous met à l'abri de toute accusation de négligence. *Ab uno disce omnes.* Quand on aura vu cette toile on comprendra que nous ne parlions pas de tous les bons dieux bleus, rouges et verts, dont le salon est diapré.

— M. Madraso se fera bien rapidement connaître du public s'il reste dans la voie qu'il a prise. Son tableau de Godefroy de Bouillon recevant la mission de conduire et de gouverner le peuple de Dieu nous paraît remarquable. La composition est d'une heureuse simplicité ; Godefroy à genoux lève les yeux sur deux anges qui lui apparaissent. Ce sont bien là des habitans du céleste empire. Un charme infini les entoure ; mais redevenons positif, pour faire observer que certaines parties du corps de notre héros sont lourdes. Le premier ange, celui qui lève une main au ciel en désignant la terre de l'autre a les bras trop grêles.

— Nous avons oublié de parler du plafond de M. Eugène Devéria : Psyché conduite à l'Olympe par Mercure épouse l'Amour. Ce tableau ressemble à la boutique d'un confiseur. Nul doute qu'il n'ait été commandé par Marquis ou Berthellemot. Mercure et Psyché ne sont pas d'accord ; l'un monte et l'autre descend. Et puis, M. Devéria, il faudra changer les jambes de ce Mercure ; ça n'est pas beau.

— Le massacre de Nesle, par M. Odier, captive l'attention de prime abord. Charles-le-Téméraire, quoiqu'un peu raide est bien campé sur son cheval. Mais un examen plus libre fait

(1) Le livret déclare que M. Gudin a eu pour collaborateurs dans la plupart des tableaux qu'il a exposés cette année : MM. Morel Fatio, Couveley, Michel Bouquet et De Regny.

découvrir des défauts qui avaient échappé : ainsi la couleur blafarde et fausse des femmes qui sont sur le premier plan ressort d'autant plus, qu'elle forme un contraste frappant avec la peinture de M. Brune. La vigueur de la touche et le coloris se rencontrent à un égal degré dans le portrait de l'Envie. Quelques ombres nous ont semblé dures particulièrement vers la tête de la partie supérieure du corps. Les draperies sont admirables d'éclat et de moelleux.

— Ziégler, qui avait exposé l'an dernier Daniel dans la fosse aux lions, a pris à partie cette année, St-Luc, son bœuf et sa vision. En conséquence il a retiré à Daniel sa robe brune à ganse d'or et l'a offerte à St-Luc, qui s'en est fait une blouse d'atelier. C'est dans ce costume que nous voyons St-Luc, se tenir sur une jambe pour peindre une vision à laquelle il tourne le dos.

Quelques Séraphins paraissent dans le ciel autour de la Vierge, que voile un nuage transparent. Un bœuf rumine dans un coin du tableau. Ainsi donc cette année nous avons St-Luc et sa bête à cornes. L'an prochain ce sera probablement le tour de St-Roch et de son chien. Ainsi de suite, jusqu'à ce que M. Ziégler ait passé en revue tout le bétail de la création et tous les saints du calendrier. A. Blin.

Revue dramatique.

THEATRE-ITALIEN.

Reprise des *Nozze di Figaro.*

Il est incontestable qu'un retour s'opère dans le goût du public vers les anciens chefs-d'œuvre. Mozart devient à la mode comme Racine, et cela ne nous étonne pas. Ce sont des modes qui reviendront de temps à autre. Les *Nozze di Figaro* étaient une nouveauté pour bien des auditeurs, car on ne l'avait pas remis au théâtre depuis la Malibran.

Cet opéra est un de ces œuvres qui ont fait époque dans l'histoire de la musique. Mozart le mettait au-dessus de ses autres partitions et il avait une prédilection particulière pour le sujet qu'il avait vu représenter dans un voyage à Paris. La première fois que cet opéra fut joué à Vienne, l'empereur d'Autriche ne trouva rien de mieux à dire au compositeur que cette phrase ridicule :

— Voilà bien des notes, M. Mozart.

Le maëstro, qui avait la conscience de son mérite, répondit sans hésiter :

— Sire, j'en sais le compte ; il n'y en a pas une de trop.

Non seulement en effet, il n'y a pas une note de trop dans les *Nozze di Figaro* ; mais on ne trouve pas un morceau qui ne porte ce grand cachet de famille de tous les ouvrages de Mozart. Cela se reconnaît comme la main de Raphaël ou de Michel-Ange. C'est de l'art pur, et nous avons vu avec plaisir le parterre sentir avec une vivacité presque italienne les beautés du chef-d'œuvre. Trois morceaux ont obtenu les honneurs du *bis*, et si l'exécution eût été plus parfaite, il n'y avait pas de raison pour qu'on ne fît pas répéter toute la pièce. Quoique nous soyons ennemis de ces redites qui interrompent les représentations et nuisent à l'effet général, nous devons faire une exception en faveur d'un ouvrage auquel les oreilles du public ne sauraient prendre trop de goût. Parmi les morceaux redemandés, il faut citer le duo *Sull'aria*. Tout ce que la donnée de Beaumarchais peut inspirer de fraîches pensées, tout ce que ces deux jeunes femmes écrivant au comte infidèle et jaloux, pour l'attirer au rendez-vous par une fausse espérance, tout ce que cette situation, dis-je, offre à l'imagination de piquant et de gracieux, est dans la mélodie du grand maître ; c'est un tableau flamand comme Terburg les savait faire, et comme Hoffmann en a décrit dans sa *vie d'artiste*. Ce duo est *divin*. Il en faudrait dire autant du quatuor qui précède l'arrivée d'Antonio, de l'air *non più andraï*, et de bien d'autres morceaux, mais le parterre ayant choisi le duo de la comtesse et de Suzanne, nous respectons sa préférence.

Quant à l'exécution des *Nozze di Figaro*, nous avouerons qu'il reste beaucoup à désirer. Madame Grisi, qui jouait la comtesse en Angleterre, a pris, on ne sait pourquoi, le rôle de Suzanne qui lui sied moins. Jamais cette belle statue romaine n'avait paru moins animée que sous les habits de la rusée soubrette. Madame Persiani a chanté purement le rôle de la comtesse. Excepté de la noblesse, Tamburini a ce qu'il faut pour jouer le comte, et Lablache, malgré sa grosseur, est encore un Figaro délicieux, tant il sait bien suppléer à *ce qu'il a de trop*, à force de talent, de vigueur et de finesse. Lablache est un de ces artistes extrêmement rares, qu'on n'a jamais vus au-dessous de leurs rôles. Pour ce qui est de Chérubin, madame Albertazzi n'en a donné qu'une faible idée.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Pascal et Chambord, comédie en 2 actes, mêlée de chants, de MM. Anicet et Brisebarre.

Nous sommes en 1795, et les Français sont en Allemagne.

Deux grenadiers, Pascal et Chambord, ont reçu un billet de logement pour le château de la baronne Wilhelmine de Ranspach, jeune veuve que courtise un de ses neveux qui pourrait être son père.

Le soupirant, qui a nom Frédéric de Spelberg, se pose en protecteur de sa tante à l'arrivée des Français, et son humeur belliqueuse gagnant jusqu'à Mina, la femme de chambre de la baronne, l'héroïque camériste se plante en faction à la porte du château, et tire un coup de fusil sur Pascal et Chambord.

Ceux-ci, peu flattés d'un pareil accueil, font mine de vouloir fourrager le château ; mais, à la vue de la baronne tremblante, ils s'apaisent et redeviennent foncièrement Français.

L'un d'eux, Pascal, devient même amoureux de la baronne, et, pour prouver son amour d'une façon délicate, il jette par la fenêtre le baron de Spelberg qui tentait de s'introduire dans la chambre de sa tante.

Jeter un baron par la fenêtre est une assez mauvaise plaisanterie ; et l'ordre du jour qui a été lu la veille à l'armée, prononce la fusillade contre tout soldat qui se permettra des voies de fait à l'endroit des indigènes.

Pascal risque donc de recevoir sept ou huit balles dans la poitrine, et il les recevrait accompagnées de plusieurs autres dans sa mauvaise tête, si Chambord, à qui il a sauvé la vie au passage du Rhin, ne se dévouait en prenant la place de son ami.

Au deuxième acte, nous sommes en 1814. Dix-neuf ans se sont écoulés depuis le séjour de Pascal et de Chambord chez la baronne Wilhelmine. Dans l'entr'acte, la baronne est morte laissant un fils, le jeune Wilhelm de Ranspach, lequel est sur le point d'épouser sa cousine, la fille du baron Frédéric. Chambord s'est fait fermier après avoir épousé Mina.

Pascal qui ignore tout cela, revient à Ranspach pour revoir Wilhelmine. Son ami Chambord n'osant pas lui apprendre la mort de la baronne, croit faire acte de charité en lui disant que celle qu'il vient chercher est mariée.

Fureur de Pascal qui traite Wilhelmine de parjure.

Le jeune Wilhelm qui a tout entendu, adresse un démenti à Pascal et lui demande raison de l'insulte faite à la mémoire de sa mère. Cette provocation apprend à Pascal la vérité que Chambord lui avait cachée. Il refuse de se battre avec le fils de celle qu'il a tant aimée.

Sur ces entrefaites, Mina fait remettre à Pascal une lettre écrite par Wilhelmine mourante ; la baronne déclare dans cette lettre que Wilhelm est le fils.... du grenadier Pascal.

Le notaire arrive, Wilhelm se jette dans les bras de son père, et le baron Frédéric consent au mariage de sa fille et de Wilhelm, en apprenant que le grenadier Pascal est général et comte de l'empire.

Telle est la donnée, tant soit peu compliquée, mais toujours intéressante de *Pascal et Chambord*. Il y a dans cette pièce, qui sort du genre ordinaire du Palais-Royal, de la gaîté, du sentiment, et une rare entente de la scène.

Achard, chargé du rôle de Pascal, s'est montré comme toujours, comédien chaleureux et entraînant. Le beau grenadier a enlevé le succès à la baïonnette.

Le théâtre de la Renaissance prépare pour la fin de la saison des *Matinées musicales*, où se feront entendre les instrumentistes et les chanteurs les plus renommés. Ce sera pour l'art une nouvelle occasion de se produire avec avantage, et dire que ces réunions sont de *mode anglaise*, c'est prophétiser leur vogue. Pas *un lion* parisien ne consentirait à montrer pour la musique plus d'indifférence qu'un *dandy* de Londres. Ce genre de concert ne pouvait s'acclimater qu'à Ventadour. Il fallait aux élégantes toilettes qui s'y rendront le foyer de la Renaissance, ce promenoir somptueux et vaste, qui deviendra pendant les matinées d'avril un véritable Longchamps *in partibus*, avec la pluie de moins et la musique, la danse, la comédie de plus. La première de ces délicieuses réunions aura lieu dimanche prochain, 10 mars, et le théâtre de la Renaissance ouvrira ses portes aux artistes Italiens, qui donneront un concert en mémoire de madame Rossi, au bénéfice de sa fille. MM. Lablache, Tamburini, Rubini, Ivanoff, mesdames Grisi, Ernesta Grisi, Persiani, Albertazzi. Tous ont voulu concourir à cette œuvre de bon camarade dont Viardot a eu le premier la généreuse idée. D'autres artistes, non moins distingués, embelliront encore cette matinée. Mademoiselle Fanny Essler, dans un pas au deuxième acte de *l'Eau merveilleuse*, qui sera chanté par la charmante madame Thillon, qui trouve ainsi moyen de jeter au milieu de nos sérieuses occupations de forum un reflet précieux de l'art et du bon goût.

Revue de cinq jours.

5 MARS. — La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 3 et lundi 4 mars 1839, de 4,171 déposans, dont 526 nouveaux, la somme de 536,914 fr. Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 805,000 francs. La crise financière continue.

— Une décision du ministre des finances, en date du 22 février, admet, au droit de 80 fr. la pièce, les écharpes de cachemires fabriquées au fuseau dans les pays hors d'Europe, par assimilation aux châles de cachemire de petite dimension.

On a reçu ce matin, des journaux de Demerari de fraîche date, et ceux de l'île Maurice, du 12 décembre dernier. Le 11 janvier, on a ressenti à Demerari, dit le *Guyena Chronicle*, une violente secousse de tremblement de terre. On a cru un moment que les maisons allaient être renversées ; les cloches des églises ont été mises en branle et plusieurs édifices ont été fortement ébranlés. La chaleur étouffante qui régnait faisait craindre un prochain retour de ce phénomène. Un négociant qui arrive de Demerari, nous assure que la secousse s'est fait violemment ressentir, près de la Martinique, à bord du navire sur lequel il était passager.

— M. Etienne Narcisse de Durfort, pair de France, est mort hier, à Paris, à l'âge de 85 ans.

— Parmi une foule d'objets curieux que M. Da-

badie a rapportés de ses voyages en Abyssinie et en Ethiopie, il en est un qui fixe particulièrement l'attention des amateurs de raretés, c'est une bible manuscrite en une des langues d'Ethiopie, et qui est reliée de manière à étonner nos premiers artistes en reliure.

— On écrit de Voix :

« Un exemple assez rare de fécondité tardive s'est présenté dans notre petite commune, il y a peu de jours : une femme, âgée de 62 ans, est accouchée d'un beau garçon. La mère et l'enfant se portent bien. »

— Une jeune et jolie dame se présenta il y a quelques jours à la porte du cimetière du Père-Lachaise, suivie d'un domestique qui portait sous son bras une boîte façonnée en forme de cercueil. Le concierge ayant demandé ce qu'il y avait dans cette boîte, la dame lui répondit, les larmes aux yeux, qu'elle contenait la dépouille mortelle d'un être qui pendant sa vie avait eu toutes ses affections, de son bien-aimé Pyrame, griffon anglais, mort de la veille et dont elle désirait déposer la dépouille mortelle dans le caveau destiné à la sépulture de sa famille.

La dame de G... eut beau vanter les vertus du défunt et les précieuses qualités qui justifiaient à son avis la sépulture en terre sainte, le concierge n'entendait pas raison. Comme la maîtresse inconsolable du pauvre griffon insistait, il fallut avoir recours à l'intervention du conservateur du cimetière pour la déterminer à remporter la dépouille mortelle de son toutou.

6. — On écrit de Naples, 16 février, qu'un incendie a détruit en grande partie la maison des enfans trouvés. Le feu s'y est étendu avec une telle rapidité que vingt-trois des malheurux enfans n'ont pu être sauvés et ont péri dans les flammes. Une des nourrices de l'établissement, saisissant sous chaque bras un des entans, s'est précipitée avec eux par une croisée; mais tous les trois étaient morts lorsqu'on les a relevés sur le pavé. Les pompiers se sont aussi distingués par leur zèle; malheureusement trois d'entre eux ont aussi perdu la vie..

ESPAGNE. — On a reçu à Paris un supplément au *Phare de Bayonne* du 28, contenant : 1° un rapport de Maroto daté d'Estella le 20, et adressé à don Carlos pour lui expliquer sa conduite; 2° la résolution du prétendant adressée à Maroto, et datée de Villafranca le 24; 3° un décret qui nomme Montenegro ministre d'état et de la guerre. Ces documens officiels ont été apportés à Tolosa par les deux aides-de-camps que Maroto avait envoyés le 23 au quartier-général du prétendant. Par la résolution de don Carlos Maroto est rentré en grace et est plus puissant que jamais; le prétendant, trompé ou non trompé, lui a fait une réparation publique de sa proclamation du 21 février, en faisant imprimer une déclaration par laquelle il avoue humblement son erreur et ses torts.

— Un acte de barbarie atroce s'est passé samedi dernier, rue Jean-Jacques-Rousseau. Le nommé Pichelou, cordonnier, rue du Jour, 21, venait de jeter une lettre à la poste, lorsqu'il aperçut un individu qui maltraitait un enfant d'une manière cruelle. Il fit quelques représentations qui furent mal accueillies, et qui ne firent, au contraire, qu'attirer sur l'enfant de nouveaux coups. Entraîné par son bon cœur, Pichelou voulut prendre la défense du plus faible, et il s'avança contre celui qui abusait aussi lâchement de sa force pour lutter corps à corps avec lui. Mais le misérable auquel il avait affaire lui saisit le nez avec les dents au moment où ils s'étreignaient l'un l'autre, et ne le quitta que lorsqu'il le lui eut arraché.

7. — ESPAGNE. Les journaux de Madrid des 26 et 27 février attribuent les exécutions d'Estella à une conspiration découverte par Maroto et ayant pour objet de détrôner don Carlos et de mettre à la tête du parti carliste l'ex-infant don Sébastien.

—Nous recevons de nouveaux renseignemens sur le voyageur français dont nous avons annoncé ces jours derniers l'arrivée à Rome. M. d'Abadie a laissé son jeune frère en Abyssinie, et il emmène avec lui trois jeunes Ethiopiens appartenant à des familles notables de ces contrées. Ces jeunes gens, que M. d'Abadie a présentés au pape, viennent faire leur éducation en France; ils ont déjà consenti à embrasser, dit-on, la religion catholique, et l'un d'eux a manifesté l'intention d'entrer dans les ordres. A Malte, on les a conduits au théâtre, qu'ils prenaient d'abord pour un temple. La reine douairière d'Angleterre a voulu les voir, et ils lui ont été présentés. Ces Ethiopiens sont étonnés de tout ce qu'ils voient depuis qu'ils sont en Europe.

— Le 13 du mois de mars nous aurons une toute petite éclipse de soleil, qui commencera à trois heures vingt-deux minutes, et finira à quatre heures vingt-huit minutes. Tandis que pour nous, l'échancrure du disque solaire occupera à peine le septième de son diamètre, les habitans de l'Amérique du sud et de l'Afrique jouiront du rare spectacle d'une éclipse *totale*. Le cône d'ombre commencera à atteindre notre globe un peu au S.-O. des îles St-Ambroise, traversera ce groupe, entrera en Amérique par le côté du Chili, traversera le pays de la Plata, le sud du Brésil, produira une nuit complète à Fernambouc un peu avant midi, traversera l'Océan Atlantique, coupera l'équateur, pour passer au nord vers le vingtième degré ouest, entrera en Afrique par la Guinée septentrionale, et ira aboutir au soleil couchant sur les bords du Nil, près des ruines de Thèbes.

— Hier matin des agens de police ont arrêté un jeune homme qu'ils ont surpris dégradant les bas reliefs de Notre-Dame. Ils l'ont conduit à la Préfecture de police.

— Un des moulins à poudre de l'établissement royal d'Esquerdes (Pas-de-Calais, a fait explosion le 27 février au matin : heureusement personne n'a péri.

8. MARTINIQUE. — On mande de Saint-Pierre, 24 janvier. « Notre terreur n'est pas encore dissipée; depuis le funeste événement du 11 courant, la terre a encore tremblé quatre fois, et ces sinistres secousses ont jeté toute la population dans la plus cruelle anxiété. Les pertes causées par le premier tremblement peuvent s'élever à près de dix millions. De toutes parts on travaille à relever les usines et les sucreries pour sauver la récolte.

— Une souscription vient d'être ouverte par le commerce du Havre en faveur des victimes de la Martinique.

— Le tribunal de police correctionnelle (6e chambre) a prononcé aujourd'hui son arrêt dans l'affaire des Messageries françaises contre les Messageries royales et les Messageries générales.

Le tribunal a reconnu le délit de coalition, et faisant application de l'art. 419 du code pénal, et néanmoins modérant la peine, eu égard aux circonstances atténuantes qui se rencontrent dans la cause, condamne les administrateurs des Messageries royales et générales chacune à 500 f. d'amende et tous solidairement aux dépens du procès.

— Dans la nuit du 2 au 3 mars, la diligence de Toulouse à Marseille a été arrêtée près d'Arles, par des voleurs qui ont dévalisé tous les voyageurs.

— Par décision du ministère de la marine, en date du 6 mars, le sieur Jadot (André), second maître de manœuvre de première classe de la corvette la *Créole*, depuis longtemps décoré, et cité honorablement dans l'ordre du jour relatif à l'affaire de la Vera-Cruz, a été nommé maître de manœuvre de deuxième classe. C'est ce marin qui a fait prisonnier le général Arista.

— Nous croyons être bien informés en annonçant que M. Duponchel est allé à Naples et non à Milan. Mais pourquoi est-il allé à Naples? Voici le bruit qui court à ce sujet, et que nous avons lieu de croire bien fondé. M. Duponchel va proposer à Nourrit de rentrer à l'Opéra, tout en conservant M. Duprez, et à plus forte raison M. Mario de Candia. Nous aurions ainsi trois premiers ténors, tous trois fort utiles, sinon également célèbres.

— C'est à tort que l'on a répandu le bruit de la mort de mademoiselle Judith Grisi. Au contraire, les dernières nouvelles que sa sœur Juliette a reçues d'Italie annoncent une amélioration dans la santé de cette cantatrice.

— Mademoiselle Amélie Brière, gracieuse actrice de Liége, vient d'épouser le baron de Warzée d'Hermalle.

— Hier, jour de la mi-carême, malgré un vent froid et piquant qui soufflait avec violence, la foule se pressait sur les boulevarts. Les masques étaient plus nombreux que dans la journée du mardi gras.

— 9. Quelques journaux ont annoncé, il y a deux jours, que les ministres avaient donné leur démission; la nouvelle était prématurée : c'est seulement ce matin, qu'après s'être concertés entre eux ils ont remis leur démission entre les mains du roi. La nouvelle sera demain dans le *Moniteur*.

— On annonce comme positive la prochaine dissolution de l'armée d'observation réunie sur les frontières de Belgique. Elle y est, en effet, bien inutile, car à quoi servent des témoins pour un duel qui ne doit pas avoir lieu.

Les députés commencent à arriver à Paris; on annonce que déjà toutes les places de la gauche sont prises sur les bancs de la chambre.

— On écrit du Havre, le 6 mars :

« M. Papineau, qui a joué au Canada un rôle si périlleux, assistait hier au spectacle. C'est un homme dans la vigueur de l'âge et dont les traits ont une expression énergique. Les regards se portaient avec intérêt sur cette tête que les Anglais ont mise à prix, et que, si près de nos côtes hospitalières, une tempête pouvait leur livrer. »

— Aujourd'hui, à l'ouverture de l'audience de la 6e chambre correctionnelle, a été appelée la plainte de M. Emile de Girardin, député de Bourganeuf, contre le *National*, l'*Europe*, et divers autres journaux. Me Léon Duval, avocat du plaignant, a déclaré que son client se désistait de la poursuite, attendu que la deuxième lettre, en réponse à M. Martin (de Strasbourg, a été insérée dans diverses feuilles publiques.

— La fonte du chapiteau de la Colonne de Juillet, que nous avons annoncée il y a quelque temps, a été faite à la fonderie du Roule. Cette pièce, la plus importante qui ait jamais été fondue d'un seul jet, est maintenant chargée sur la voiture qui doit la transporter à la place de la Bastille, pour être montée. Elle partira dimanche prochain 10 courant, dix heures du matin, descendra les faubourgs du Roule et St-Honoré, et suivra toute la ligne des boulevards. Espérons qu'un beau temps favorisera ce transport, et permettra à la foule des promeneurs d'admirer à l'avance ce morceau, qui fait le plus grand honneur à MM. Soyer et Ingé.

— Les circonstances au milieu desquelles s'est ouverte l'exposition du Louvre, a fait dire à un plaisant : « Le mois de mars nous donne un nouvel appartement complet; un Salon, une Chambre et un Cabinet nouveaux. »

Le premier volume du DICTIONNAIRE DE MUSIQUE de Lichtenshal, traduit et complété par MM. Mondo et Escudier frères, vient de paraître chez Troupenas et au bureau de la *France musicale*, rue de la Victoire. Cette grande et utile publication mérite un article spécial que nous renvoyons au numéro prochain.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

15 MARS 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 15.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

CHAPITRE COMMUNIQUÉ

D'UNE

HISTOIRE DE L'HOSPICE

DU

GRAND SAINT-BERNARD,

PAR M. REY

—

DE LA NEIGE AU GRAND SAINT-BERNARD.

En décembre 1830, la grande quantité de neige qui était tombée avait causé d'énormes avalanches autour du Saint-Bernard; les grandes perches ou jalons des montagnes avaient été emportés ou enfouis jusqu'à leur extrémité supérieure.

Bien que le col du Saint-Bernard où est situé l'hospice soit un peu au dessous du point où les neiges ne fondent plus, il arrive souvent qu'il y en est tombé une si grande quantité durant l'hiver, que l'été ne suffit pas pour l'en débarrasser. Il a été un temps même où l'on craignait que cet amas, vainqueur de la saison chaude, ne devînt glacier. Mais aujourd'hui ces appréhensions ne peuvent plus tomber dans l'esprit de personne, d'abord parce que la localité n'est pas favorable à des formations de cette nature, ensuite parce qu'il y a des neiges fondantes au dessus du col ou plateau du Saint-Bernard. Or, depuis les belles expériences de M. Venetz sur l'énorme glacier du Giétroz qu'il a fondu tout entier en l'arrosant d'eau provenant des neiges supérieures, un glacier ne peut presque plus se former que là où l'homme consent qu'il se forme. Si l'amas de neige que j'ai vu moi-même passer l'été devant la principale porte de l'hospice, y persistait seulement deux étés de suite, il suffirait de faire arriver dessus quelques ruisseaux d'eau de neige de la Chenalette, pour en avoir raison.

La neige, quoique très froide au toucher, l'est pourtant moins que la glace. Si on y plonge un thermomètre par un temps doux, il descendra, il est vrai, à zéro; mais aussi si on l'y introduit dans un moment de gelée, il remontera à zéro et y restera. Cela explique comment des malheureux qui avaient été ensevelis sous des avalanches n'étant pas gelés, n'y ont point gelé, quoique cela eût pu leur arriver à la longue faute de mouvement, et ont été rappelés à la vie, après un long ensevelissement.

L'observation, cette sentinelle attentive placée sur le sentier de la vie pour en soulager les misères, ou pour en prolonger le terme, l'observation a trouvé dans la différence de température de la neige à la glace, un moyen presque infaillible pour la guérison des membres récemment gelés, et que les chanoines du Saint-Bernard emploient souvent avec succès. Lorsqu'ils rencontrent un voyageur qui ne peut faire usage de ses membres, ils commencent par s'assurer s'ils ne sont encore qu'engourdis. Dans ce cas ils les frictionnent, les massent, les frappent à petits coups pressés. Si décidément ils sont gelés, ils recommencent les frictions, mais alors c'est avec de la neige, sur place et avant d'emporter le malade. A l'hospice les membres gelés sont trempés dans de l'eau de neige jusqu'à ce qu'ils soient revenus à l'état de dégel, et ordinairement la guérison s'opère. Dans le traitement de cette affection il faut surtout se garder de l'emploi du feu. Un homme qui, livré à son ignorance, aurait les mains ou les pieds gelés et qui les présenterait au feu, les perdrait sans retour. Dans le passage subit de l'extrême froid à l'extrême chaud quand la circulation intérieure est suspendue, le sang dégelé dilate ou rompt ses canaux, s'extravase, stagne et se corrompt : les solides même, ramollis avant d'être pénétrés par le retour régulier de l'action vitale, se trouvent comme séparés de cette action. L'altération que le membre gelé en ressent, compromet son organisation et l'entame : la gangrène se déclare, et après deux ou trois jours des plus cruelles souffrances, il faudrait que le malade se soumît encore aux souffrances non moins cruelles de l'amputation.

Ce qui est arrivé à M. le comte de Tilly pour avoir rappelé à ses pieds gelés au Mont-Blanc une chaleur factice, est une leçon qui ne doit pas être perdue pour les voyageurs. Dès son départ des *Grands Mulets*, ses bottes de cuir, parfait conducteur du froid, se gelèrent et lui étreignirent les pieds, qui désormais en contact avec la glace, ne tardèrent pas à se geler aussi, bien qu'il ne cessât de remuer les doigts pour y entretenir la circulation. Il continua cependant son ascension dans cet état, la souffrance, dit-il, n'étant rien, et donnant au contraire au cœur et à l'âme une vigueur nouvelle. De retour de la cime aux Grands Mulets pour y passer la deuxième nuit, il s'enveloppa les pieds dans une peau de mouton. Mais la chaleur subite qu'il en éprouva, lui causa des douleurs horribles. Dans l'espace d'une demi-heure, ses

pieds enflèrent d'une manière prodigieuse, et des ampoules énormes se formèrent à la surface. Il regretta de ne pas s'être frictionné avec de la neige; mais il n'était plus temps, et le mal, dont il n'avait pas prévu la gravité, était fait. Au bout de quatre jours la gangrène survint, et il fallut toute l'habileté des médecins de Genève pour qu'il ne perdît pas au moins deux ou trois doigts et pour le guérir radicalement.

Un des effets de la neige, et qui est plus immédiat encore sur un homme fatigué, c'est celui d'endormir par la combinaison de la monotonie du spectacle avec l'action du froid sur le cerveau. Malheur donc à notre voyageur s'il cède sur la neige à l'impérieux sommeil léthargique dont il se sent accablé : il ne s'éveillera plus que dans l'éternité. Le froid resserrera en lui l'extrémité des vaisseaux sanguins, la circulation se ralentira insensiblement, la surface de son corps commencera à mourir, le sang affluera au cerveau qui se refroidit moins vite, il s'y engorgera, le mouvement extérieur s'éteindra, et alors s'achèvera la destruction totale de son être sans douleur, sans angoisses, sans agonie. En 1829, les chanoines trouvèrent sur le chemin un homme debout, appuyé sur son bâton, une jambe levée et le pied posé comme dans l'action de monter. Il s'était endormi dans cette position, et avait été gelé instantanément. Il portait son havresac, et par dessus était posé celui d'un autre voyageur qui était plus loin, étendu mort aussi, et qui était son oncle, comme le prouvèrent les papiers recueillis sur eux. «Le 29 septembre 1830 (ce sont les religieux qui parlent), des voyageurs arrivés à l'hospice par une affreuse tourmente, nous ayant avertis que la grande quantité de neige, la fatigue et la crainte de périr les avaient obligés d'abandonner un homme et une femme à demi-lieue de l'hospice, nous partîmes aussitôt pour leur porter des secours. Mais ces malheureux s'étant égarés, avaient disparu sous la neige. Nous les cherchâmes jusqu'à la nuit sans pouvoir les trouver, et toutes nos recherches, depuis lors, furent vaines. Le même jour, il est mort un autre voyageur qui a été surpris par la nuit, la tourmente et la neige. L'ayant trouvé trois jours après, nous l'avons transporté à la morgue. »

Le sommeil pouvait être et est en effet pour beaucoup dans ces trop fréquens malheurs. Il est irrésistible. De Saussure cite l'exemple d'un guide de Chamouni, homme très robuste et très habitué aux frimas. Il fut pris sur le Mont-Blanc d'un besoin de dormir qu'il ne pouvait surmonter. Il prétendait que ses camarades l'abandonnassent pendant qu'ils continueraient leur ascension : mais aucun n'y voulut consentir; ils aimèrent mieux renoncer à leur entreprise, et ils redescendirent tous ensemble. A l'heure de la journée et au point de la montagne où cela se passait, il eût été tué sur la neige par un coup de soleil ; plus tard c'eût été par le froid. « Plus d'une fois, dit le capitaine Sherwil dans l'intéressante relation de son ascension au Mont-Blanc, nous demandâmes à nos guides quelques minutes pour nous coucher sur la neige et céder à un besoin de sommeil qu'il faut avoir éprouvé pour s'en faire une idée... Nous étions forcés de nous arrêter souvent pour respirer plus à l'aise, et à peine nous arrêtions-nous, que le sommeil venait s'emparer de nous... Après la pénible escalade du *grand Plateau*, je demandai à Courtet, mon guide et mon conseil, si je pouvais dormir sur la neige seulement quelques minutes : il y consentit, quoiqu'à regret, et à l'instant même je m'endormis profondément. Au bout de quelques minutes il m'éveilla, sans quoi j'aurais pu dormir pour toujours. » Les guides ne consentent même pas ordinairement à ce que les voyageurs qui couchent au campement des Grands-Mulets, soit en montant au Mont-Blanc, soit en en redescendant, y dorment la nuit entière. Ils les éveillent souvent pour s'assurer s'ils ne sont pas gelés aux genoux, aux coudes, aux épaules, articulations qui d'ordinaire gèlent les premières pendant le sommeil.

Les religieux du grand Saint-Bernard qui, avec les enseignemens d'une expérience transmise de siècle en siècle, ont aussi sous les yeux l'exemple de leurs chiens à qui jamais il n'arrive de dormir sur la neige, quoique nous ayons vu par le chien de M. Atkins, au Mont-Blanc, qu'ils en éprouvent le besoin autant que l'homme, les religieux, dis-je, sont souvent contraints d'employer la violence envers les étrangers engourdis par le froid, épuisés par la fatigue, anéantis par le sommeil, et qui supplient en grâce qu'on leur permette de dormir un seul instant avant de se rendre à l'hospice. Il faut les arracher malgré eux à ce sommeil perfide que personne n'a peut-être éprouvé aussi impérieusement que mademoiselle Dangeville, au Mont-Blanc, et dont certainement personne n'a triomphé avec plus de courage qu'elle : sommeil qu'elle nomme avec autant de bonheur que d'esprit, *sommeil de plomb*, et qui conduirait à la mort, par une voie douce, il est vrai, mais certaine, l'imprudent qui s'y laisserait aller. Hélas ! qui pourrait oublier, et comment oublierais-je moi-même ce que nous avons perdu de fils, de frères, de neveux, par ce genre de mort, durant la retraite à jamais funeste de Moscou !

La présence constante de la neige exerce sur la constitution de l'atmosphère une influence qui réagit sur l'organisation humaine de plusieurs manières. En refroidissant l'air plus qu'il ne le serait si elle ne couvrait point la terre, elle rend plus pénible la fréquentation des lieux qu'elle envahit. En renvoyant les rayons de la lumière dont elle est frappée, elle exerce sur la peau les plus singuliers effets. Elle hâle la figure, la rougit, la tanne, puis enfin la couvre de pétéchies ou pustules d'eau qui ne sont pas sans douleur, quoiqu'elles soient faciles à guérir. Elle irrite sensiblement les nerfs optiques, et donne naissance à une ophthalmie d'autant plus rebelle que la neige était plus récente et le temps plus serein. Enfin, elle rend aveugles quelques personnes en peu de minutes, les unes pour un certain temps, comme il arriva aux soldats de Cyrus, les autres pour toujours. Chacun sait que les habitants des régions polaires, condamnés à avoir perpétuellement les yeux fixés sur la neige, ont tous la vue plus ou moins faible, et que beaucoup sont aveugles dès l'âge de vingt ans.

Aussi, le voile de gaze doit-il toujours faire partie du bagage de tout voyageur dans les hautes régions; il peut s'y manifester tout à coup des événemens où il rende de grands services. Outre les avalanches proprement dites, il survient quelquefois inopinément des tourmentes qui agitent et soulèvent les neiges nouvellement tombées dans les hautes vallées de passage, les transportent en masses semblables à des nuages immenses, obstruent en peu d'instans les enfoncements et les gorges, effacent la trace des chemins, et ensevelissent même les longues perches qui indiquent la voie à suivre. Le voyageur engagé dans la sphère d'activité de ce redoutable météore, court des dangers dont nul effort humain ne le tirera. La violence avec laquelle les flocons de neige frappent sa figure et ses yeux, peut l'aveugler. S'il lutte et continue d'avancer, il s'épuise, s'égare ou tombe dans un précipice. Si par bonheur, au contraire, il se trouve sur une place un peu tenable, il n'a rien de mieux à faire que de s'y arrêter jusqu'au retour du calme de l'air, le dos tourné contre le vent, les yeux fermés et la figure couverte d'un voile, s'il a eu le temps d'en tirer un de son bagage. Mais il faut dire aussi que quelquefois les précautions bien prises sont déjouées par l'événement, comme on va en juger.

Le col du Bonhomme est peut-être le passage de toutes les Alpes le plus exposé aux variations subites de l'atmosphère, et le plus dangereux pour la fréquence et l'impétuosité des orages. Le beau temps par lequel on y monte du côté de N. D. de la Gorge n'est point un garant de celui qu'on trouvera du côté du col des Fours. Les malheurs que les tourmentes ou trombes de neige y occasionnent sont de toutes les semaines et presque de tous les jours. Les noms même de *Plan*, ou plateau *des Valets, Plan des Dames*, etc., ont une origine qui, d'après les traditions du pays, expliquées par M. R. Rochette, se rapportent à la fin déplorable que des voyageurs ont trouvée dans ces lieux de désolation. Sans revenir sur les traditions qui, après tout, peuvent à la longue s'être altérées, je citerai seulement, pour en finir, et parce qu'il n'a pas encore été publié en France, un événement bien triste et malheureusement trop certain, arrivé de nos jours.

Au mois de septembre 1830, deux jeunes Anglais de dix-huit à vingt ans, MM. Campbell et Branckly, voyageaient en Suisse sous la conduite de leur instituteur. Arrivés de Genève à Chamouni, ils y prirent un guide robuste, prudent, et, par la vallée de Saint-Gervais, ils se dirigèrent vers le col du Bonhomme avec toute l'ardeur et la gaîté de leur âge. Parvenus à une auberge voisine du Plan des Dames, et qui est la dernière habitation qu'on trouve en allant vers le col, ils voulurent y prendre leur repas. Pour leur malheur, une pension de jeunes gens qui venait de passer avant eux, avait emporté tous les alimens qu'on trouve d'ordinaire dans ces sortes d'auberges. Ils étaient loin de se douter à quel point cette circonstance, en apparence indifférente, leur serait fatale. Pressés par la faim, ils repartirent aussitôt dans l'espoir d'atteindre la pension et de trouver encore à vivre dans les restes des provisions qu'elle avait envahies : mais ils ne rencontrèrent personne, et cette course, rapidement faite, ne servit qu'à ajouter en eux la fatigue à la faim. Ce n'est pas tout. Pendant le temps qu'ils auraient mis à prendre un repas à l'auberge, temps qu'ils employèrent à mar-

cher, l'atmosphère, calme et pure jusqu'alors, subit un changement si instantané, que, sans qu'aucune prévision, même de la part du guide, ait été possible, ils se trouvèrent tous quatre enveloppés dans la plus terrible des tourmentes de cette région inhospitalière. Un vent impétueux et glacial les pénètre ; une neige violemment fouettée les aveugle ; une trombe irrésistible les soulève ; c'est l'image de la fin du monde. L'un des jeunes Anglais, le plus affaibli par la fatigue et la faim, saisi d'effroi à l'aspect de ces horreurs inattendues, s'arrête tout à coup et comme pétrifié, n'entend plus rien, ne regarde plus rien. Le guide le prend dans ses bras, l'enveloppe de ses propres vêtemens, le presse contre sa poitrine qu'il a découverte en déboutonnant son gilet afin de lui communiquer un peu de sa chaleur, lui parle affectueusement pour lui inspirer du courage et pour le consoler : paroles inutiles, soins superflus, il ne tenait déjà plus qu'un corps inanimé. L'autre, M. Branckly, épouvanté aussi par le déchaînement de la tourmente, était tombé sur la neige engourdi par le froid. Il se relevait à demi par intervalle, il embrassait les genoux du guide comme pour le remercier des soins qu'il donnait à son ami. Mais quand il eut vu qu'il l'avait perdu pour jamais, lui-même commença à défaillir, quoiqu'il fût de son côté l'objet de toutes les sollicitudes du précepteur ; il cessa peu à peu de tourner ses regards vers le froid cadavre, et laissa enfin retomber sa tête sur la neige pour ne plus la relever.

L'instituteur, au désespoir de survivre à ces épouvantables scènes, en supporta toutefois l'horreur avec courage. Dès que la tourmente est apaisée, et sa durée ne fut pas longue, il charge l'un des corps gelés sur les épaules du guide, tandis que lui-même emporte le second jusqu'au châlet le plus prochain. Là, on essaie tous les moyens que l'on a dans de tels lieux pour rappeler les asphyxiés à la vie, et quand tout espoir est évanoui, le malheureux précepteur court à Genève afin d'y chercher deux cercueils où seront déposés les tristes restes des jeunes élèves confiés à sa garde, et que ce jour-là même leur voiture et leur courrier attendaient pour la continuation de leur voyage d'agrément. Mais, hélas ! avant le jour marqué ponr l'enterrement des élèves, le maître aussi cessé de vivre. Sa constitution l'avait préservé au col du Bonhomme ; son chagrin le tua à Genève. Un troisième cercueil fut joint aux deux premiers, et toute l'immense population de gais voyageurs qui était rassemblée alors dans cette ville de plaisir, alla visiter ces trois cercueils qui étaient rangés l'un près de l'autre dans un appartement de l'hôtel de l'Ecu. On n'a pas dit à combien de ces voyageurs cette leçon terrible profita, ni combien, en Angleterre, il fallut aussi de cercueils pour les mères de tous ces infortunés jeunes gens.

(*Annales des Voyages.*)



AVENTURES D'ALI-BEN-ABDALLAH,

RENÉGAT ESPAGNOL.

—

Au commencement d'octobre dernier, je rencontrai un matin, chez un de mes amis, un homme d'environ cinquante ans, vêtu à l'orientale, dont le front, sillonné par des rides profondes, semblait accuser un exercice long et pénible de la pensée, ou les préoccupations d'une vie semée de périls et d'émotions cruelles. Bien que les lignes assez incorrectes de son visage ne rappelassent en aucune façon ni le type austère de la tête arabe, ni la physionomie pleine de noblesse et de gravité du Turc, ni la beauté molle et quelque peu efféminée du Maure, je jugeai néanmoins, à considérer la lenteur et la mesure de ses gestes expressifs, l'aisance infinie avec laquelle il portait ses vêtemens et la nonchalance de son attitude, qu'il ne pouvait qu'appartenir à l'une de ces trois races. J'appris en effet qu'il se nommait Ali-Ben-Abdallah, et qu'il avait récemment quitté Oran, où il remplissait les modestes fonctions de portier-consigne, pour venir témoigner à Perpignan dans le procès du général Brossard.

— Et vous avez profité de cette occasion, lui dis-je, pour visiter Paris et la France, que sans doute vous ne connaissiez pas ?

— Au contraire, monsieur, me dit-il, la France est pour moi une vieille connaissance, et vous n'étiez peut-être pas né lorsque j'y vins pour la première fois.

— Quelle circonstance vous avait donc amené de si bonne heure en France ? sans doute un intérêt commercial ?

— Oh ! ce n'est pas cela, dit-il en souriant ; c'est bien plutôt une de ces vicissitudes qui n'ont cessé d'agiter ma vie jusqu'à ce jour. Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai eu l'honneur de servir sous votre grand empereur : Voyez plutôt, ajouta-t-il en tirant de son portefeuille et en me tendant un papier jaune comme un parchemin, dont les plis rongés par l'usure dénotaient une honorable vétusté.

C'était un certificat en bonne forme de l'un des chefs de corps qui commandaient à la bataille de Leipsick, attestant que le nommé Jacques Pavie, maréchal-des-logis au 10e d'artillerie, s'était bravement comporté pendant cette action mémorable, et avait, en risquant sa vie pour sauver celle d'un de ses officiers, mérité l'étoile de la Légion-d'Honneur.

— Ce Pavie, ou plutôt Pavia, car je suis Espagnol de naissance, continua Ali, c'était moi qui vous parle. Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Vous ne vous attendiez guère à trouver sous ce costume un débris de la grande armée. — Nous nous mîmes à table et il reprit la parole :

— L'Espagne, ma partie, dit le conteur, est comme vous le savez sans doute, le pays des aventures et des aventuriers. Il paraît que, sous ce rapport du moins, je ne devais pas mentir à mon origine : vous allez en juger. Mon enfance et mon extrême jeunesse s'écoulèrent toutefois assez paisiblement. Je vécus jusqu'à dix-huit ans dans ce que les Italiens appellent le *far niente*, état que j'ai toujours considéré comme le plus agréable de tous.

Aussitôt que je fus en âge de porter les armes, mon père, obstiné et fanatique ennemi des Français, me mit un fusil sur l'épaule et m'emmena rejoindre mes frères aînés qui déjà faisaient partie d'une bande de guérillas organisée contre l'armée française. Je fis comme eux et combattis à leurs côtés, non que j'éprouvasse aucun sentiment de haine contre vos compatriotes, mais uniquement par esprit d'imitation et pour tuer le tems. Au reste, ce genre de distraction ne fut pas longtemps à ma portée, car, dès l'un des premiers engagemens auxquels je pris part, les Espagnols eurent le dessous et furent mis en fuite ; quant à moi, atteint d'une balle à la cuisse, je ne pus m'échapper et tombai au pouvoir des vainqueurs. Heureusement la destinée, qui préludait ainsi envers moi, voulut que j'eusse affaire en cette circonstance à des soldats humains qui, au lieu de m'achever, à titre de représailles, comme ils en avaient bien le droit, prirent pitié de ma jeunesse et m'emmenèrent au quartier-général des Français où ma blessure fut promptement guérie. De là je fus dirigé, avec un bon nombre d'Espagnols, prisonniers comme moi, sur l'intérieur de la France, que je vis alors pour la première fois, un peu à contre-cœur, je ne vous le cache pas. Peu de temps après mon arrivée dans ce pays, on y annonça la fameuse déroute que votre Napoléon venait d'essuyer là-bas, dans le Nord, pour avoir voulu faire de la Russie un grand département français. Alors, on chercha partout des hommes pour remplacer ceux qui étaient morts dans la neige, et ce fut à ce moment que l'on nous proposa, à nous autres, prisonniers espagnols, d'entrer au service de l'empereur des Français : la plupart refusèrent ; quant à moi, j'acceptai. Je n'avais, comme je vous l'ai dit, aucun ressentiment contre la France ; d'ailleurs il ne s'agissait pas, pour le moment, de combattre l'Espagne, et puis le sort d'un prisonnier de guerre est si peu agréable que je n'hésitai pas à l'échanger contre celui qui m'était offert.

Me voilà donc enrégimenté dans le 10e d'artillerie et en route pour l'Allemagne, où le prince Eugène avait fort à faire, avec ses vingt ou trente mille hommes, contre la cinquième coalition. Je pris part successivement aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Hanau, de Kulm et de Wachau. Vous savez comment l'empereur Napoléon sut vaincre partout avec une armée de conscrits dont les trois quarts n'avaient pas six mois de service. Le surlendemain de l'affaire de Wachau eut lieu celle de Leipzick. Il paraît que je me comportai assez bien dans cette journée ; car le soir même de la bataille, M. le général Lagrange, aujourd'hui pair de France, qui, par parenthèse, serait bien étonné de trouver un des soldats de sa division sous cet accoutrement, me proposa pour la décoration de la Légion d'Honneur. J'étais déjà sous-officier, et vous voyez que j'aurais pu faire mon chemin tout comme un autre. Malheureusement, le lendemain, comme nous battions en retraite, faute de munitions et de vivres, je fus enveloppé par un gros de Prussiens qui me firent de nouveau prisonnier. Et de deux ! On me conduisit en Prusse, où je fus détenu

jusqu'à l'abdication de l'empereur. Je fus alors réclamé par mon ambassadeur, qui me fit diriger sur Stralsund, où je m'embarquai pour l'Espagne. Mon père, ma mère et mes deux frères étaient morts. Sans parens, sans profession et sans ressources, il ne me resta qu'un parti à prendre, celui de me faire soldat comme auparavant. Je m'enrôlai donc sous les drapeaux du roi d'Espagne, où j'eus soin de cacher mes exploits de Lutzen et de Leipzick, que je jugeai de nature à me compromettre aux yeux de mes chefs. Je réussis en effet à les dissimuler pendant un certain temps; mais le malheur, toujours acharné contre moi, déjoua un beau jour toutes mes précautions; je ne sais quel maudit hasard ayant fait découvrir que pendant ma captivité, j'avais pris du service en France, peu s'en fallut que le fait ne fût considéré et puni comme un crime de haute trahison ; toutefois on se borna à m'expulser du corps d'élite auquel j'avais appartenu jusqu'à ce jour et à m'envoyer à Ceuta, ville que les Espagnols possèdent dans le Maroc, à l'entrée de la Méditerrannée, et dont ils ont coutume de confier la garde au rebut de leur armée. Là, m'atttendaient de nouveaux contre-temps : j'eus le malheur de devenir amoureux et celui non moins grand d'avoir pour rival mon propre colonel. Il était vieux et laid; j'étais jeune et assez bien tourné : aussi ne tardai-je pas à l'emporter sur lui. Un jour, nous nous trouvâmes face à face chez notre commune infante qui était la fille d'un marchand espagnol de Ceuta.—Sortez ! me dit mon colonel furieux, et rendez-vous pour quinze jours aux arrêts! Toute résistance était impossible : j'obéis; mais, chacune des nuits suivantes, je trouvai moyen de m'esquiver pour aller rejoindre Paquita.

Ma mauvaise étoile ayant voulu que le colonel fût instruit de mes escapades nocturnes, pour m'ôter tout moyen de les recommencer, il m'envoya dans le fort de Ceuta que gardait une compagnie de son régiment et dont chaque soir le commandant faisait fermer les portes à double tour. Jugez de ma contrariété ! La surveillance spéciale dont j'étais l'objet acheva de me rendre ce séjour odieux. Ma tête s'exalta ; je pris en haine mon métier, mes chefs, mes camarades eux-mêmes, et, dans l'espèce de délire auquel j'étais en proie, je conçus le projet le plus extravagant, celui de dire un adieu éternel à l'Espagne et d'aller chercher fortune dans l'empire de Maroc. Une fois cette résolution prise, je ne songeai plus qu'à la mettre à exécution et je n'y réussis que trop bien. Par une soirée nébuleuse de printemps qui présageait une nuit obscure, un peu avant la fermeture des portes, comme nous étions en train de jouer à la *mora*, mes camarades et moi, je trouvai un prétexte pour quitter le corps de garde où j'eus soin de laisser, afin d'écarter tout soupçon, la plus grande partie de mon équipement et jusqu'à ma coiffure militaire. Puis, me glissant à pas de loup vers la porte du fort, au moment où le dernier factionnaire venait d'en être relevé, je la franchis d'un bond et m'élançai dans la campagne. J'étais libre enfin ! J'échappais au despotisme militaire! Ma poitrine se dilata, comme soulagée d'un poids énorme, je me croyais déjà au bout de mes peines, mais, hélas ! j'étais bien loin de compte.

Me voilà donc sur le territoire de Maroc par une nuit noire, sans argent, nu-tête et à peine vêtu, ne sachant où aller, et, qui pis est, ne sachant pas un mot d'arabe. Cette situation n'avait rien de flatteur, il faut en convenir ; mais résolu à tout plutôt qu'à revenir sur mes pas, je m'avançai délibérément à travers les ronces et les broussailles, sans me laisser intimider ni par la profonde solitude qui régnait autour de moi, ni par les hurlemens lugubres des chacals qui par intervalles troublaient le silence de la nuit. Au point du jour, j'aperçus à distance un vaste édifice dans lequel je reconnus sans peine un sérail ou fort marocain assez voisin de Ceuta. Je m'y rendis aussitôt et me présentai au commandant de ce sérail, auquel je fis comprendre, non sans peine, que, las de vivre avec les chrétiens, j'étais décidé à me faire musulman. Ce personnage ordonna alors à deux cavaliers arabes de me conduire à Tanger, afin que je pusse revouveler cette déclaration devant un consul espagnol. Mes deux guides parurent très mécontens de la mission dont ils étaient chargés; aussi, à peine étions-nous à quelques lieues du fort que, mettant pied à terre, ils me firent signe de les devancer, tandis qu'ils feraient paître leurs chevaux. Je fis ce qu'ils me disaient et continuai à marcher sans défiance ; mais au bout d'une demi-heure ne les voyant pas venir, je conçus quelques soupçons et revins en arrière, mais je les cherchai inutilement de l'œil. Force me fut alors d'errer à l'aventure comme la nuit précédente. Le lendemain toutefois j'arrivai à Alcazar, ville assez grande, mais en ruines, où réside un gouverneur marocain. Celui que j'y trouvai à cette époque (avril 1818) entendait un peu l'Espagnol. Je lui fis part de l'intention où j'étais de me faire musulman et lui racontai ma récente mésaventure. Il me promit de faire punir les deux Arabes qui m'avaient si traîtreusement abandonné, me fit servir un peu de couscoussou, car je mourais de faim, et le lendemain matin, je partis pour Tanger sous l'escorte de deux nouveaux Arabes, auxquels le gouverneur d'Alcazar avait déclaré en ma présence qu'il leur ferait donner la bastonnade s'ils s'avisaient de me quitter en route. Intimidés par cette menace, mes deux nouveaux guides n'eurent garde de désobéir au gouverneur, et pendant tout le trajet d'Alcazar à Tanger, je n'eus qu'à me louer d'eux, au moins en apparence ; mais les deux coquins, instruits de ma position critique, s'étaient promis de l'exploiter à leur profit ; à cet effet, ils avaient conçu un plan machiavélique dont l'exécution eût pu me devenir funeste ; mais que j'eus le bonheur de déjouer.

Pendant notre marche, mes deux guides eurent entre eux, en arabe, un colloque très animé dont je ne pus saisir le sens ; je compris cependant, à leurs regards et à leurs gestes, qu'il s'agissait de moi dans leur conversation. Pour nous rendre à Tanger, nous eûmes à traverser le territoire de plusieurs tribus. Les premiers indigènes qui nous aperçurent accoururent près de nous, attirés par la curiosité. A l'aspect de mon uniforme espagnol, quelques uns me demandèrent aussitôt en langue franque si j'étais musulman ou chrétien (*moro vel christiano*). Je leur répondis que j'étais *moro de corazon* (musulman de cœur), ce qui parut singulièrement contrarier mes guides, car l'un d'eux me prenant à part me conseilla aussitôt de dire que j'étais *christiano*, tandis que l'autre, prenant la parole en arabe, s'efforçait évidemment de contredire mon assertion. La même scène s'étant reproduite un peu plus loin, je ne sus que penser de leur insistance à vouloir me faire déclarer que j'étais chrétien, tandis que j'allais à Tanger pour me faire musulman. A force de me creuser la tête pour tâcher de découvrir le but de cette manœuvre, je finis par deviner l'énigme. Le mot de *konsoul* (consul) qui revenait sans cesse dans leurs discours, contribua d'ailleurs à me mettre sur la voie, et je compris que mes deux larrons projetaient de me livrer au consul espagnol de Tanger, afin de recevoir la récompense promise à tout individu qui lui ramène un déserteur de sa nation. Or, dans ce cas, il y allait tout simplement pour moi d'être fusillé sans miséricorde. Je n'avais donc qu'un moyen d'échapper à la sévérité de nos lois militaires, celui de me placer sous la protection du gouvernement marocain, en embrassant la religion du prophète, et c'était justement la ressource que mes guides cherchaient à m'enlever. Enfin nous arrivâmes au but de notre route.

Une fois que nous fûmes tous trois en présence du bacha de Tanger, la scène changea de face, et, lorsque ce dernier m'eut adressé la question sacramentelle : *Moro vel christiano?* je lui répondis à haute et intelligible voix que j'étais musulman de cœur et que j'aspirais de tous mes vœux à l'être bientôt de fait. Mes deux guides essayèrent encore de me faire revenir sur cette déclaration, en me soufflant tout bas de continuer à dire que j'étais chrétien ; mais je les terrifiai en dévoilant au bacha le calcul que leur avait inspiré une basse cupidité; je les accusai avec indignation d'avoir voulu contrarier la vocation irrésistible qui me portait vers la religion mahométane et cherché à précipiter mon âme dans les enfers, en m'exposant à mourir dans mon impureté native, le tout pour satisfaire une sordide avarice. A ces mots, le bacha, frémissant du danger qu'avait couru l'islamisme de perdre en moi un aussi fervent néophyte, éclata en reproches véhémens contre mes infidèles guides; puis, ayant appelé ses chaouches, il leur fit administrer à chacun devant moi cent coups de bâton sur la plante des pieds. Cela fait, il m'envoya chez le consul, à qui j'exprimai en présence de deux témoins, l'intention où j'étais d'embrasser la religion du prophète, et je le priai de m'en donner acte. Au sortir du consulat espagnol, je me rendis auprès du kadi, que je trouvai entouré de ses oulémas, et devant lequel j'abjurai solennellement la religion chrétienne. Après avoir dressé procès-verbal de cette renonciation, le kadi m'envoya à la mosquée, où les fidèles se trouvaient réunis pour la prière du vendredi, et où je devais être initié aux dogmes du Koran. Aussitôt que la prière fut terminée, le moufti, déjà prévenu par le bacha, vint à moi, procéda à l'interrogatoire usité en pareille circonstance, et je répondis affirmativement à tout ce qu'on voulut. Je retournai ensuite chez le bacha que je priai humblement de vouloir bien me faire donner des vêtemens plus en harmonie avec mon nouvel état et quelque subside, en argent ou en vivres, pour m'empêcher de mourir de faim. Mais ce

gouverneur, dont l'avarice était extrême, me repoussa durement et, comme j'insistais, il me fit mettre à la porte de son palais par ses chaouches. Je m'en allai, bien découragé, par les rues de la ville, et ne savais plus à quel saint me vouer, lorsqu'un des Maures qui avaient assisté le matin à ma conversion dans la grande mosquée, me frappa sur l'épaule, et m'invita à venir partager son modeste repas. J'acceptai de grand cœur la proposition de cet homme hospitalier, qui, après avoir partagé avec moi son riz et son couscoussou, me conseilla de me rendre à El-Raïch, petit port situé à une demi-journée de Tanger, en m'assurant que le bacha de cette ville, homme doux et compatissant, ne manquerait pas de me faire un accueil favorable. Je le remerciai de cet avis, et, dès le lendemain matin, je me mis en marche pour El-Raïch.

Ainsi que me l'avait fait pressentir mon ami le Maure de Tanger, je trouvai un véritable bienfaiteur dans le pacha. C'était un bon vieillard qui, touché de ma situation, non seulement me fit donner les vêtemens que je n'avais pu obtenir du bacha de Tanger, mais m'assigna un emploi dans l'intérieur de sa maison. Il avait conçu le projet de me marier avec une petite juive, récemment convertie à la religion mahométane, et qu'il avait prise, ainsi que moi, sous sa protection spéciale. Malheureusement la peste vint à éclater sur ces entrefaites dans l'empire de Maroc, et il en fut une des premières victimes. Je ne tardai pas moi-même à être atteint de ce fléau terrible; aussitôt la peur de contracter mon mal gagna tous ceux qui m'entouraient, et chacun me fuit comme une bête féroce. Abandonné de tous, gisant sur une mauvaise natte de paille, sans alimens et sans secours, je crus fermement toucher à ma dernière heure; mais, malgré tout, je guéris.

Aussitôt que je fus rétabli, je m'empressai de quitter El-Raïch. La faveur dont j'avais joui auprès du défunt bacha m'avait suscité de nombreux ennemis dans la ville, et ne pouvant plus y espérer ni protection ni bienveillance, je pris le parti de retourner à Tanger, où je comptais me livrer, faute de mieux, à quelque profession manuelle. Je trouvai cette ville dans une grande agitation : un courrier arabe venait d'y arriver, porteur de nouvelles alarmantes, et il s'y préparait une expédition destinée à aller secourir l'empereur de Maroc bloqué dans sa capitale par un grand nombre de tribus insurgées contre lui. Espérant trouver dans cette campagne l'occasion de me signaler par quelque action d'éclat et de gagner par là les bonnes grâces de l'empereur, je m'offris spontanément à faire partie de l'armée expéditionnaire. Nous quittâmes Tanger au nombre de trois mille, commandés par l'aga du district, et comptant bien que les rebelles fuiraient à notre approche; mais ces derniers, qui, de leur côté, avaient reçu des renforts, nous assaillirent inopinément à quelque distance de Méquinez, en nombre tellement supérieur et avec tant d'impétuosité que notre corps d'armée ne tint pas dix minutes. Chacun s'enfuit au plus vite; la plupart de ceux qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi eurent la tête tranchée, suivant l'usage de la nation arabe.

Quant à moi, saisi par quatre ou cinq rebelles, j'avais déjà fait mon acte de contrition et n'attendais plus que le coup fatal; car déjà l'un d'eux m'avait courbé la tête d'une main, de l'autre atteignait à sa ceinture la poignée de son yataghan, lorsque, me dégageant de son étreinte par un effort désespéré, au lieu d'imiter la stupide résignation des gens du pays, qui, une fois terrassés, se laissent égorger sans résistance au nom de la fatalité, je protestai énergiquement contre la cruauté des vainqueurs. « Je suis, leur dis-je, un esclave chrétien que l'on a contraint à marcher contre vous. Pourquoi voulez-vous me tuer? suis-je coupable d'avoir cédé à la violence? Ne suis-je pas comme vous la victime d'un tyran que vous combattez?» Soit que ce mensonge, permis, je crois, en pareille circonstance, eût produit une certaine impression sur l'esprit de mes bourreaux, soit que la vue d'un homme qui paraissait tant tenir à conserver sa tête fût pour eux un spectacle nouveau et réjouissant qui les portât à m'épargner, toujours est-il que le fatal yataghan rentra dans sa gaîne, et qu'après avoir échangé quelques paroles entre eux, ils commencèrent à me dépouiller paisiblement de tout ce que je portais, sans faire mine de vouloir attenter à ma vie. Puis, lorsque je fus littéralement comme un ver : « Chien! me dirent-ils, sauve-toi maintenant au plus vite, et garde-toi de retomber entre nos mains! » Comme vous le pensez, je n'eus garde de me faire répéter cet avertissement; mais d'autres périls m'attendaient; car, en me voyant courir à toutes jambes les Arabes auxquels je venais d'échapper ainsi comme par miracle, se ravisèrent sans doute, ou plutôt voulurent se donner le divertissement de me tirer comme une bête fauve, et plusieurs balles sifflèrent à mes oreilles.

Pour comble de malheur, j'eus à essuyer le feu de plusieurs groupes d'Arabes disséminés sur le terrain que je parcourais, et dont aucun ne se refusa la satisfaction de me prendre pour cible. Grâce au plus merveilleux hasard, joint à la précaution salutaire que je pris, en fuyant, de ne jamais suivre une ligne droite, et de décrire, comme les reptiles, une spirale continue, j'essuyai ce terrible feu de file sans être atteint par une seule balle. Enfin, j'arrivai, exténué, hors d'haleine, horriblement meurtri par les pierres et les ronces du chemin, dans un lieu écarté, où, n'apercevant plus aucun ennemi, je me résignai à passer la nuit sous une petite cabane en planche ouverte à tous les vents, qui probablement, le jour, servait d'asile à quelque pâtre, et où je fus heureux de trouver un abri. Je faillis cependant y périr de froid, exposé que j'étais, sans le moindre vêtement, à l'atmosphère glaciale et humide de la nuit. Le lendemain, au point du jour, je sortis de ma retraite à demi-mort et pouvant à peine reposer sur la terre mes pieds sanglans et tuméfiés par toutes les épines qui y étaient entrées la veille. Une branche d'arbre que je réussis à casser malgré mon état de faiblesse, soutint ma marche chancelante, et le lit d'une petite rivière que je jugeai avec raison devoir couler vers Méquinez, me guida vers cette dernière ville, où je fis une entrée piteuse dans le costume de notre premier père.

Je m'attendais à soulever par mon étrange aspect les huées de toute la populace; mais il n'en fut rien : de semblables aventures sont très fréquentes dans les pays peuplés d'Arabes. Quelques vieilles femmes poussèrent des cris perçans à mon approche, mais personne autre ne parut s'en émouvoir. Une âme charitable, prenant pitié de mon dénuement, me fit présent d'un lambeau de haïk que je métamorphosai en une sorte de jupon court ou de tunique nouée au dessus des hanches qui retombait jusque sur mes genoux. Ce fut ainsi vêtu à la légère que je me présentai à l'empereur de Maroc qui me dit :

Retire-toi, et, si jamais tu oses m'obséder de tes sollicitations, tiens-toi pour averti que cette insolence te vaudra cinquante coups de bâton.

A peine sa majesté eut-elle prononcé ces bienveillantes paroles que deux chaouches se jetèrent sur moi et me prenant par les épaules, me poussèrent rudement hors de la salle d'audience.

— Allons, me dis-je, en sortant du palais, il paraît décidément que je ne ferai pas fortune à Méquinez; essayons donc d'une autre ville.

Et comme le lendemain, Muley-Ismaël, fils de l'empereur partait pour Fez avec une nombreuse escorte, je me mêlai à son cortége et le suivis dans cette seconde capitale du Maroc.

Parvenu au terme de mon voyage, j'errais tristement dans les rues du vieux Fez, ne sachant trop que devenir, lorsque deux hommes d'assez mauvaise mine, ayant sans doute jugé, à ma démarche incertaine et à ma physionomie soucieuse, que je n'étais pas trop sûr d'un gîte pour la nuit qui approchait, et que mon dîner était au moins aussi problématique, m'accostèrent sans façon et me demandèrent si je voulais entrer à leur service.

— Volontiers, lui dis-je; que me faudra-t-il faire?

— Tu vas le savoir; suis-nous : silence et discrétion.

Heureux d'avoir trouvé où reposer ma tête, je ne me fis pas répéter deux fois cette invitation. Après avoir parcouru un labyrinthe de rues étroites et désertes, nous nous arrêtâmes à une extrémité solitaire de la ville, auprès d'un amas énorme de ruines, au travers desquelles nous pénétrâmes, non sans difficulté, jusqu'à l'entrée d'une chétive mâsure qu'elles entouraient comme d'un rempart inaccessible. Mes deux compagnons frappèrent trois coups à la porte de cette misérable habitation, dont l'existence ne pouvait être soupçonnée du dehors, et aussitôt nous fûmes introduits par un vieux nègre dans une grande chambre de forme oblongue, à peine éclairée par une seule lucarne grillée, et dans laquelle je vis entassées des marchandises de toute nature et des objets de toute forme. Deux Arabes, accroupis sur des nattes, fumaient silencieusement leur pipe, tandis qu'un troisième, à genoux sur le plancher, procédait au dépouillement d'un ballot rempli d'étoffes soyeuses, qu'il examinait successivement avec la plus scrupuleuse attention. A la muraille étaient appendus des yataghans, des pistolets et des fusils de tous les calibres; on eût dit à la fois d'un entrepôt et d'un arsenal.

— Ecoute, me dit alors un de ceux qui m'avaient amené dans cette étrange demeure; le prophète a dit au riche : « Tu donneras au pauvre le dixième de ton revenu. » Mais, hélas! le prophète a prêché dans le désert. Tu vois en

nous des gens pauvres qui, indignés de l'égoïsme des riches, se sont associés pour prélever eux-mêmes la dîme qui leur est due. Tu parais être comme nous, ajouta-t-il, en inspectant mes haillons, un de ceux qui ont droit à la dîme : reste donc avec nous, tu seras bien nourri, bien vêtu, bien logé, et tu apprêteras nos repas, pendant que nous travaillerons au dehors à rétablir l'égalité des fortunes. Mais retiens bien ceci : Si jamais il t'arrive de nous trahir, l'heure du jugement suprême aura sonné pour toi.

Me voilà donc tombé, comme Gil Blas de Santillane, dans une caverne de voleurs. Le ton quelque peu menaçant dont me fut faite la proposition que je viens de dire admettait difficilement un refus : aussi me résignai-je à l'accepter avec cette restriction mentale que je saisirais avec empressement l'occasion de fuir un pareil contact. M'échapper en l'absence des voleurs eût été un parti dangereux ; car en ce cas, ils m'eussent soupçonné de délation, et j'aurais eu tout à craindre de leur vengeance. Je préférai donc employer la ruse pour atteindre mon but. A cet effet, je feignis la stupidité et m'acquittai si mal de mes nouvelles fonctions pour lesquelles je n'avais pas, au reste, une grande aptitude, que bientôt, désespérant de ne jamais tirer bon parti de moi, les voleurs se virent contraints de me congédier, en me réitérant avec d'horribles imprécations la menace de me tuer, si je m'avisais de révéler leur retraite.

Mais, si chez les voleurs j'avais trouvé du pain et un asile, les honnêtes gens ne me donnèrent ni l'un ni l'autre. Réduit par le défaut d'emploi et de ressources à demander l'aumône, j'implorai mainte fois sans succès la charité publique. Pour comble de malheur, je fus atteint de la fièvre qui désole périodiquement le pays.

Mais ayant raconté mes infortunes au fils de l'empereur, dans une audience que ce prince m'accorda, j'obtins de lui l'emploi de jardinier du palais impérial de Fez. Là j'aurais sans doute vécu paisible jusqu'à ce jour, si je ne m'étais aperçu que, la nuit, des voleurs s'introduisaient dans le jardin confié à ma garde pour y dérober les poudres et les salpêtres de l'état déposés sous un vaste hangar attenant au palais de l'empereur. Ayant guetté les malfaiteurs, je reconnus en eux ces mêmes hommes entre les mains desquels j'étais tombé peu de jours auparavant. Hélas ! me dis-je alors, si je les dénonce, ils me tueront sûrement ; si je ne les dénonce pas, on m'accusera de voler moi-même les poudres de l'état, et l'agha me fera couper la tête. Ali, mon ami, l'air de ce pays ne te vaut rien ; il faut encore changer de résidence, si tu ne veux pas t'exposer à une mort certaine.

Comme j'étais dans ces dispositions, je fis rencontre d'un pauvre maure atteint d'une ophthalmie aiguë qui menaçait de lui ravir entièrement la vue, calamité qu'il attribuait pieusement à ce qu'il n'avait pas encore accompli le pèlerinage de la Mecque, comme doit le faire tout musulman. — Quitte le Maroc, me dit-il, et viens avec moi jusqu'à Oran, où je compte m'embarquer pour un port d'Arabie. Le bey Hassan, qui y règne aujourd'hui, est un homme libéral plein de sympathie pour les Européens. Il t'accueillera, suivant ton désir.

J'acceptai cette proposition : un de mes compatriote Juan Perez, que je venais de retrouver, voulut faire avec moi le voyage d'Oran et se joignit à nous, et nous partîmes comptant sur l'hospitalité que prescrit la sainte loi du prophète.

Par malheur, il régnait une telle misère parmi les tribus du pays, que pendant sept jours consécutifs, nous fûmes réduits à vivre d'herbes et de fruits sauvages, ne pouvant obtenir des Arabes aucune nourriture. Le pauvre pélerin, qui était vieux et valétudinaire, ne put résister à tant de privations. Il tomba pendant une de nos marches, en nous déclarant avec résignation que son heure était venue : effectivement, il expira devant nos yeux, comme une lampe qui s'éteint faute d'huile. Quant à nous, nous étions sur le point d'avoir le même sort, lorsque heureusement nous arrivâmes à Tlemcen, où, après nous être rassasiés à souhait, nous reçûmes du gouverneur de cette ville tous les secours dont nous avions besoin pour continuer notre route jusqu'à Oran. Là, je trouvai un terme à mes longues souffrances.

Bey Hassan, qui venait de succéder dans le gouvernement de la province à un Turc nommé Bou-Kabousch, qui, pour s'être révolté contre le pacha, avait été écorché vif, nous reçut on ne peut mieux, mon camarade et moi. Il employa Pérez dans sa maison, et me nomma son *kaïd-ed-dinah* (kaïd des jardins). J'avais en cette qualité, le logement, la nourriture et cinq boudjous (neuf francs) d'appointemens pour moi. Jugez de mon bonheur ! Je me vis, dès lors, un homme considérable : j'épousai une femme mauresque, et j'eus soin de la prendre jeune, afin de pouvoir la plier plus facilement à mon genre de vie, car je ne me souciais pas de jeûner pendant le ramazan, et de boire de l'eau comme le font les vrais sectateurs du prophète. Je vécus ainsi heureux et tranquille jusqu'en mil huit cent trente.

Vers le milieu de juin, on apprit que les Français avaient opéré sans obstacle leur descente à Sidi-Ferruch : vous savez que le dey d'Alger avait ordonné, dans sa confiance aveugle, qu'on ne s'opposât point a leur débarquement, afin, avait-il dit, que pas un seul ne pût porter en France la nouvelle de leur défaite. Le 7 juillet, je vaquais paisiblement à mes occupations habituelles, lorsqu'un chaouche du bey Hassan vint m'avertir que son maître désirait me parler. Je suivis cet homme à la Kasbah, où, sur le champ, je fus introduit en présence du bey, que je trouvai plongé dans une muette consternation. Au même instant et avant que le bey m'eut adressé une parole un Arabe entra dans la salle tout haletant, tout couvert de poussière, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes.

— Seigneur, dit-il au bey, j'ai franchi en deux jours les vastes plaines qui séparent Alger de cette ville. Tu vois en moi un des débris du corps d'armée que tu avais envoyé au secours du dey Hussein. Ton agha m'expédie auprès de toi pour t'annoncer qu'après avoir vu s'écrouler le Fort-l'Empereur, son dernier boulevert, la ville sainte a été forcée d'ouvrir ses portes aux infidèles. La désolation règne parmi les serviteurs de Dieu. Allah appesantit sur nous sa main de fer !

A ces mots, le bey poussa quelques gémissemens sourds et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il demeura ainsi quelque temps immobile et comme anéanti. Mais bientôt il interrompit brusquement le cours de sa rêverie.

— Ibrahim, dit-il à un de ses officiers qu'il venait d'appeler ; va prévenir les kaïds arabes réunis dans l'enceinte d'Oran, qu'ils aient à se rendre immédiatement ici. Dis-leur que tel est mon ordre formel et que leur maître les attend.

L'officier s'inclina avec respect et sortit aussitôt. L'Arabe et moi, nous restâmes tous deux seuls auprès du bey Hassan. Je me perdais en conjectures pour deviner quel était son projet. Bientôt les chefs convoqués arrivèrent en foule au palais, et lorsqu'ils furent tous rassemblés dans la grande salle d'audience, Hassan prenant une physionomie ouverte et souriante leur dit d'un ton de voix où perçait la plus vive allégresse :

— Braves chefs, intrépides défenseurs de la foi menacée, je vous ai tous mandés en ce lieu pour vous faire part de la joyeuse nouvelle que vient de m'apporter un messager de l'agha. Vous saurez donc que Dieu, après avoir éprouvé le courage et l'énergie de ses enfans, a enfin assuré le triomphe de la cause la plus juste.

Les Français ont trouvé sous les murs d'Alger la ruine de toutes leurs espérances. Une défaite honteuse a été le prix de leur sacrilége témérité. Comme autrefois les Espagnols, commandés par l'empereur Charles, ceux qui ont survécu ont été contraints de se rembarquer à la hâte pour échapper au courroux des fidèles croyans ; mais la plupart d'entre eux jonchent à l'heure qu'il est de leurs cadavres mutilés le rivage africain. Allez et répandez dans les tribus du beylick le bruit de cette heureuse victoire : que d'unanimes actions de grâces soient rendues au Très-Haut ! Si jamais le concours de votre bras était nécessaire pour repousser les ennemis de Dieu, je compte sur votre empressement à vous réunir de nouveau pour la défense de son saint nom !

Aussitôt un cri d'enthousiasme s'éleva du sein de l'assemblée, et les chefs arabes sortirent du palais aux acclamations mille fois répétées de : Gloire à Dieu ! et de : Mort aux chrétiens ! Au bout de quelques instans, tous avaient quitté la ville, impatiens d'annoncer à leurs coréligionnaires la fausse nouvelle qu'ils venaient d'apprendre, et entraînant avec eux les gens de leurs tribus.

— Qu'on ferme les portes d'Oran, dit le bey au chef de la milice, après s'être assuré qu'il n'en restait plus un seul dans la place, et que jusqu'à nouvel ordre, et sous aucun prétexte, aucun Arabe ne puisse y pénétrer.

Ce fut ainsi que, par un merveilleux sang froid et une admirable présence d'esprit, le bey Hassan échappa à l'un des plus grands périls dont jamais homme ait été menacé.

Peu de temps après, trois bâtimens français mouillèrent en vue d'Oran, et il fut impossible de tenir plus longtemps la vérité secrète. La plus grande partie de la population musulmane, fanatisée par ses prédicateurs, abandonna la ville, et se répandit sur les autres points du beylick. Ma femme et toute sa famille prirent part à cette émigration. Quant à moi, bien loin de partager leurs haines religieuses, j'attendis avec confiance l'arrivée des Français. Cependant les Arabes, furieux d'avoir été trompés par le bey

Hassan, avaient repris les armes et tenaient la ville étroitement bloquée.

Déjà, la famine commençait à s'y faire sentir. Le bey Hassan parlementa avec le capitaine de Bourmont envoyé auprès de lui pour traiter de la reddition d'Oran, mais il n'osait lui livrer la place de peur du ressentiment des Turcs qui formaient sa milice. Dans cet état de choses, ce fut sur moi qu'il jeta les yeux pour l'aider à sortir d'embarras. Un jour que les Arabes attaquaient la ville avec une furie et un acharnement qui faisait craindre de la voir bientôt tomber en leur pouvoir, il me manda à la Kasbah et m'invita à aller arborer au plus vite le drapeau blanc sur le fort Santa-Cruz. Je gravis aussitôt le pic escarpé sur lequel est assis ce fort, semblable à un nid d'aigle; et là, après avoir déroulé mon turban de mousseline blanche, je l'agitai de toutes mes forces en signe de détresse. Répondant à cet appel, les capitaines des bâtimens français vinrent immédiatement jeter l'ancre dans le port même d'Oran; une portion de leurs marins mit pied à terre et s'empara, sans coup férir, du fort Mers-el-Kebir. Cette démonstration intimida les Arabes qui firent un mouvement rétrograde. Peu de jours après, l'apparition de nouveaux bâtimens de guerre français acheva de les disperser. Malheureusement, un ordre supérieur ne tarda pas à rappeler cette petite escadre qui dut mettre à la voile, au moment où les troupes qu'elle portait se disposaient à entrer dans la ville.

A peine les Français se furent-ils éloignés que les Turcs de la garnison voulurent me mettre à mort pour avoir arboré le drapeau blanc sur le fort Santa-Cruz, bien que je n'eusse été dans cette circonstance que l'instrument du bey. L'un d'eux, qui était mon ami, me prévint heureusement du complot tramé contre moi; il m'apprit que le soir même je devais être assassiné dans mon domicile par deux de mes compatriotes, ennemis jurés des Français. Aussi me hâtai-je de quitter Oran, et je me rendis à Tlemcen.

Vous savez que l'empereur de Maroc, à la vue de l'anarchie qui désolait alors la province d'Oran, avait conçu le projet de s'en emparer de vive force, et que, si d'un côté, les Arabes assiégaient Oran, de l'autre, une armée marocaine, sous les ordres de Muley-Ismaël, investissait Tlemcen. J'eus donc à essuyer dans cette dernière ville tous les maux et tous les périls d'un long siége. Mettant alors à profit le peu de connaissances stratégiques que j'avais été à même d'acquérir autrefois dans les armées européennes, je contribuai puissamment au déblocus de la place, dont j'organisai la défense avec un tel succès, que, furieux de voir déjouer tous leurs plans d'attaque, les Marocains me firent l'honneur de mettre ma tête à prix : une somme de dix mille boudjous fut offerte par Muley-Ismaël à quiconque lui livrerait mort ou vif le pauvre Ali-ben-Abdallah. Heureusement pour moi, j'étais trop nécessaire au salut de la place pour que ses défenseurs osassent me sacrifier. Toutefois, cet honneur faillit me coûter cher; car, lorsqu'après la délivrance de Tlemcen, je traversai le territoire des Douairs pour retourner à Oran, ces braves gens, alléchés par l'appât des boudjous marocains, voulurent récompenser mes efforts pour le maintien de leur indépendance en me vendant à Muley-Ismaël; et telle eût été probablement ma destinée, si le brave lieutenant Ismaël, celui-là même qui a accompagné en France le général Mustapha, ne m'eût pris sous sa protection, et n'eût énergiquement protesté contre la lâcheté et l'infamie d'une telle action.

Rentré à Oran, j'y ai exercé jusqu'à ce jour les humbles fonctions d'interprète ou de portier-consigne. Je suis resté pauvre et obscur, comme je l'étais avant l'occupation française. Peut-être ne suis-je pas encore au bout des mes souffrances; peut-être l'avenir m'en réserve-t-il d'autres que je ne puis prévoir. Mais alors j'appellerai, comme toujours, à mon aide la résignation, cette grande vertu dont le malheur m'a enseigné la pratique, et qui est tout à la fois la consolation de l'affligé et la force du faible!

Ici le conteur se tut. Puisse le lecteur, en parcourant cette longue autobiographie, n'avoir pas eu à s'armer un instant de cette vertu si salutaire!

FÉLIX MORNAND.
(*Le Commerce*).

ESQUISSES MADÉCASSES.

Chez les habitans de Madagascar, comme chez tous les peuples à demi sauvages, le sentiment religieux a pris toutes les formes de la superstition. Ils sont esclaves de ses pratiques les plus grossières et les plus abrutissantes. Ils croient sans restriction au pouvoir des charmes et à la divination. La confiance dans les décisions du devin est aussi absolue que les moyens pour arriver à l'exercice de cette puissanc intellectuelle sont compliqués et nombreux, donnant en cela libre et vaste carrière aux desseins de l'initié qui plie à sa volonté l'oracle divin.

Le pouvoir invisible qu'on implore pour arriver à la divination comme l'entend ce peuple superstitieux et les attributs de ses agens ne peuvent que difficilement être définis. On peut cependant regarder ce pouvoir suprême comme ayant une grande ressemblance avec le destin (*fatum*) des anciens. La table des oracles étant arrangée absolument comme un jeu d'échecs, le terme de *sikidy* est employé pour désigner l'espèce de résultat obtenu par les expériences de l'initié, résultat qui est le fruit de combinaisons variées, opérées sur l'échiquier au moyen de fèves, de graines de ris, ou autres objets susceptibles d'être comptés et divisés à l'infini. Les décisions de cet oracle, que les naturels vont consulter dans toutes les circonstances les plus importantes de leur vie, sont pour eux des ordres intransgressibles, car ils ont un grand respect pour ce qui vient des anciens, et une confiance aveugle dans les traditions superstitieuses de leurs aïeux. Quelquefois ils ont des discussions dignes de la métaphysique la plus relevée sur les attributs et le pouvoir surnaturel dévolus à chacun des agens qu'ils croient chargés de gouverner leur vie.

L'une des coutumes les plus cruelles et les plus en vigueur dans ce pays, c'est sans contredit le jugement par ordalie, l'instrument le plus puissant dans les mains de l'injustice et de l'imposture. Ce jugement porte le nom de Tangena et a lieu en faisant avaler au coupable, ou soupçonné tel, un fruit empoisonné, de la grosseur d'une noix, qui pousse en grande abondance dans l'île. Pris en petite quantité, ce fruit a les mêmes effets que l'émétique. C'est de cette manière qu'on l'administre, en même temps que trois petits morceaux de peau d'un oiseau tué exprès pour cette opération, de la grandeur d'une petite pièce de monnaie; le tout mélangé avec une assez grande quantité de riz. Si le patient rejette les trois petits morceaux de peau, il est innocent, sinon c'en est fait de lui, il expire bientôt au milieu d'horribles souffrances, comparables à celles qu'éprouverait un homme brûlé à petit feu.

Ce mode de jugement, qui a des conséquences terribles pour la famille de la victime, si elle est reconnue coupable, n'est pas restreinte à une classe particulière de crimes réels ou imaginaires, et il n'y a pas de privilége qui puisse en exempter qui que ce soit. Quand on sait que les accusateurs aussi bien que le juge profitent tous deux de la dépouille du mort, on comprend à combien d'abus ces jugemens doivent donner naissance. Un seul individu peut, dans un jour, administrer le *Tangena* à huit personnes; si l'accusé meurt, l'officiant reçoit la vingtième partie de toute la propriété qui n'a pas été léguée avant l'accusation. Celui qui administre le poison a entre les mains les moyens, le pouvoir de laisser échapper le criminel s'il y trouve des avantages, et il peut aussi sacrifier qui il lui plaît, soit en augmentant la quantité de poison, soit en le faisant prendre d'une certaine manière.

Il ne paraît pas que la création de ce tribunal terrible ait d'autres causes que l'avidité. On serait tenté de croire que celui qui en conçut l'idée avait formé le projet de dépeupler le pays, et c'est à peine si l'on conçoit comment ce but n'a pas été atteint.

La dixième partie de la population est soumise à la Tangena au moins une fois dans le cours de la vie (il y en a qui subissent ces épreuves deux et trois fois, quelquefois plus); on a calculé que sur ce dixième il y a au moins un cinquième qui succombe. De cette sorte, un cinquantième de la population est enlevée par ce redoutable instrument de destruction. Supposons aussi que cette pratique soit en usage dans toute l'île (et nous avons grande raison de croire que si ce n'est tout à fait la même méthode, du moins il existe quelque chose d'analogue), nous avons par résultat au moins 100,000 victimes par génération! Plus de 3,000 par an, et la plupart dans le premier âge de la vie!

La principale raison qui fait que la dévastation commise par ce fléau n'est pas générale, c'est peut-être la foi sincère qu'ont les Madecasses dans l'infaillibilité de l'ordalie. On conçoit, en effet, que si d'un côté les innocens demandent souvent à subir cette épreuve pour se laver des crimes qu'on leur impute faussement, d'un autre côté les accusateurs doivent aussi avoir continuellement devant les yeux la crainte de retomber un jour entre les mains de la divinité vengeresse pour avoir avancé des accusations mensongères. D'ailleurs, il y a d'autres plaies de notre monde civilisé qui sont in-

connues chez ces peuples; le suicide, que chez nous on a quelquefois la folie de regarder comme un acte de courage, est pour ces peuples un crime irrémissible aux yeux de la divinité. Joignez à cela un tempérament plus sain et plus robuste, par conséquent moins de maladies, et l'on arrivera à moins s'étonner que la population ne soit pas décimée et ne marche pas vers un décroissement rapide.

Du reste, l'on tomberait dans une étrange erreur, si l'on concluait de ces coutumes barbares, coutumes qui d'ailleurs ont tenu longtemps nos pères enchaînés, que ces peuples sont tout à fait dépourvus d'intelligence. Un examen rapide de leur langue nous mettra à même d'en juger avec assez d'exactitude.

La langue madécasse peut être rangée parmi les idiomes malais ou polynésiens; cependant, le peu de notions grammaticales que nous en avons nous permet de remarquer que les terminaisons des verbes sont multipliées, les acceptions beaucoup plus variées et étendues que dans le malais. Chose singulière, on y trouve un grand nombre de mots arabes; rien qui rappelle la langue de la Mozambique ni celle d'aucune contrée voisine; et les rares dialectes employés dans quelques parties de l'île se rapportent tous au langage général, sans offrir aucun rapport, aucun mélange, avec celui des pays environnans. La langue madécasse est forte, expressive, se prête à une précision philosophique dont nos langues européennes ne seraient pas toujours susceptibles. Sa structure est simple et facile et en permettant toutefois une variété considérable ou même une certaine élégance dans la combinaison des mots et des phrases. Quoique défectueuse et incomplète sous le rapport des termes abstraits, elle est douée d'une si admirable flexibilité, fondée sur les lois et les principes de l'analogie, qu'on éprouve peu de difficulté à s'en servir pour faire comprendre à l'intelligence de ces peuples les idées mêmes les plus nouvelles et les plus étrangères à leurs mœurs et à leurs habitudes. Que si, outre cela, l'on remarque que les caractères romains, dont on se sert en Europe, suffisent pour reproduire très clairement tous les sons de la langue madécasse, on conclura que les missionnaires ont pu sans beaucoup de peine apprendre à ces peuples à écrire leur langue et à la lire lorsqu'elle était représentée par l'impression.

Il existe cependant encore peu de monumens de la littérature madécasse. C'est la tradition qui a conservé et transmis d'âge en âge les pensées philosophiques qui sont semées dans le langage de ce peuple, et qui en forment la partie la plus remarquable. Quelques fables ont été recueillies; elles ne contiennent que des allégories sans intérêt, et la décence y est trop souvent froissée, pour que nous nous hasardions à en reproduire quelques passages. Dans leurs légendes, rien d'attachant, rien qui saisisse; aucune idée religieuse ou philosophique. Les chants de quelques bardes errans offrent seuls de la poésie et du sentiment; mais c'est principalement dans les proverbes que se trouvent le mieux dépeints à la fois la langue et le caractère de ces peuples. Dans un vase d'eau pure, disent-ils, jetez une cuillerée d'eau corrompue, et tout est perdu; n'en est-il pas de même dans leurs coutumes? L'homme le plus irréprochable vient-il à faillir une fois, même légèrement, il est soumis au terrible jugement de l'ordalie, et la pureté de toute sa vie ne peut le sauver d'un trop sévère châtiment.

Voici un autre exemple où l'on retrouve décrits avec une énergie remarquable les sentimens de l'homme poursuivi par le malheur, et ne sachant où diriger ses pas pour s'isoler. « Si j'avance, mon père est mort; si je recule, ma mère est morte. De quelque côté que je me tourne, je vois le malheur prêt à tomber sur moi; vers quelque point que je dirige mes pas, je suis sûr d'aller me heurter contre l'adversité. » Encore un dernier exemple de leur style proverbial et métaphorique. — « Ne sois pas assez haut pour » craindre d'être frappé du tonnerre; ne sois » pas assez bas pour craindre d'être confondu » avec la terre. Sois modéré. La modération est » ce qu'il y a de meilleur. Les œufs du kitsi- » kitsikia se trouvent sur les flancs des rocs « inaccessibles; les œufs du Tararaka, parmi les » brins légers de l'horondrano (espèce d'herbe). » Ce dont je me soucie peu, je le trouve sous » ma main; ce que je désire avec ardeur, je ne » puis l'obtenir qu'à force de peines. La modéra- » tion est une chose difficile. »

Parmi tous les chefs qui ont successivement gouverné ce pays depuis l'établissement des relations entre les Madécasses et les Anglais, il en est plusieurs qui méritent d'arrêter notre attention. Radama est, sans contredit, le plus remarquable; sa conduite est empreinte d'un caractère de grandeur qu'on est étonné de trouver dans un peuple encore peu avancé. Mais cependant la tradition a consacré de grandes louanges à l'un de ses ancêtres, Rabiby. On le concevra sans peine quand on saura que ce fut lui qui le premier reconnut que la viande du bœuf était un aliment confortable, et qui introduisit l'usage d'en manger, chose tout à fait étrange avant lui. Voici à quelle occasion et comment il fit cette précieuse découverte.

Tandis que lui et son peuple étaient occupés à planter du riz, un naturel tua un animal appelé jamoka (jeune bœuf), et en mangea. Le plaisir qu'il avait éprouvé l'engagea à continuer et à renouveler fréquemment l'usage de cet aliment. Par suite de cette nourriture substantielle, il devint en peu de temps bien plus gras et bien plus fort que ses compatriotes. On le remarqua, on le questionna; le chef lui-même s'enquit de la cause de cette corpulence inconnue jusqu'alors de ces pauvres sauvages. Après quelques hésitations, il avoua ce qui lui était arrivé. Rabiby, en homme sage, voulut l'éprouver par lui-même. Trouvant cette viande du bœuf aussi bonne qu'on le lui avait dit, ce chef, loin de céder à des sentimens d'égoïsme et de jalousie, ne voulut pas garder ce secret pour lui seul: il fit prendre et tuer un autre bœuf pour en régaler ses compagnons; chacun prit goût à cette nouvelle espèce d'alimens. Deux ou trois bœufs furent pris, et différentes méthodes de cuissons furent employées afin de reconnaître quelle était la meilleure. Rabiby en distribua un morceau à chacun, et ce fut là l'origine du Juka ou présent envoyé aux fêtes annuelles. Le chef goûta la chair des différentes parties du corps de l'animal, commençant à la tête et continuant jusqu'à la queue, il donna la préférence au filet. Depuis ce temps, ce morceau est réservé dans chaque bœuf que l'on tue, et envoyé comme tribut au souverain. Rabiby fit faire des parcs où furent réunis et gardés des troupeaux de bœufs, et un mois après la découverte gastronomique qu'il avait faite, il en fit tuer un grand nombre dont il régala tout son peuple. Ce fut là l'origine de la fête qui a lieu tous les ans pendant la lune d'Alamahady.

On rapporte que quelque temps après, ce nouvel épicurien attaqua un sanglier qui se défendit si vaillamment, que, pour le prendre et le tuer, il fut obligé d'appeler à son aide cent naturels. Habitué déjà à manger de la chair, il goûta celle du sanglier et en fit goûter à son peuple. Elle fut trouvée non moins bonne que celle du bœuf, et depuis ce temps et pour perpétuer le souvenir de cette célèbre victoire, il changea son nom de Rabiby en celui de Ralambo (*lambo* signifie sanglier en langue madécasse).

Un grand nombre de nobles du pays prétendent descendre de Ralambo, car ce n'est pas un petit honneur d'avoir un homme pareil au nombre de ses ancêtres. L'orgueil de l'ancienneté des races est aussi fort chez les Madécasses que chez les peuples les plus policés de l'Europe. Le village où résidait Ralambo porte encore le nom de Ambohidrabiby, village de Rabiby, et l'on voit encore presque tous les parcs qu'il a fait construire pour recevoir les troupeaux de bœufs. Rabiby paraît avoir été, de ses prédécesseurs et de ses contemporains, celui qui prit le plus de soin du bétail, et qui s'occupa le plus de fertiliser et d'améliorer les pâturages.

Mais laissons de côté ces conquêtes matérielles de l'homme sauvage, et revenant à des époques plus rapprochées, occupons-nous des progrès intellectuels dans lesquels Radama sut pousser ses sujets. Le père de Radama était un homme d'un caractère élevé et d'une grande énergie, brave, audacieux, entreprenant, prudent et réfléchi tout à la fois. Protecteur de l'industrie, il introduisit de grandes améliorations dans l'architecture de son peuple, et emprunta aux Européens, qui fréquentaient ses côtes, l'art de travailler le fer et les métaux. Ses sages mesures obtinrent encore un résultat plus heureux pour l'humanité, en faisant perdre à ses sujets l'usage immodéré des liqueurs fortes; et ce que l'on doit le plus louer en lui, c'est qu'avec un pouvoir sans limite, il n'en abusa jamais, et le fit constamment tourner au profit du bonheur de ses peuples et des progrès de la civilisation. Radama, son second fils, lui succéda. Un trait de son enfance pourra donner une idée de ce qu'il devait être par la suite. Son père avait divorcé, chose facile pour un prince absolu, surtout dans un pays où les femmes sont tenues dans une sujétion continuelle. Quelques jours après cet événement, Radama, alors âgé de six ans, prit un petit poulet et l'attacha près du lieu où se tenait son père; celui-ci entendant des cris plaintifs de l'animal, en demanda la cause: « C'est un pauvre petit poulet, lui dit Radama, qui pleure après sa mère. » Le jour même Radama revoyait la sienne rappelée par son père.

Mais les progrès de civilisation sont lents chez un peuple sauvage, et le génie de Radama ne

pouvait rapidement secouer les entraves de la barbarie. «Quand je le visitai en 1816, rapporte un des agents du gouvernement anglais, Radama était encore entièrement soumis aux mœurs et aux habitudes de son pays. Et, quoique d'un esprit supérieur, susceptible de grandir encore par la culture, quoique animé de la noble ambition de s'élever au dessus de tous ses ancêtres, bien que son génie perçât déjà dans ses discours, il n'était encore qu'un véritable Madécasse. Oublieux des sages prescriptions de son père, il encourageait l'ivrognerie par son exemple, la superstition par ses actions. L'ambition était la passion dominante de son âme, et, quoique cette passion soit loin de mériter toujours l'approbation des hommes sages, il faut avouer cependant que, guidée et modérée par les principes de la morale chrétienne, elle pouvait redevenir chez Radama un stimulant puissant pour le pousser à favoriser les progrès de la civilisation. Personne plus que lui n'était capable d'accomplir cette grande œuvre, et, s'il commit de grandes fautes, il faut avouer aussi que l'excellence de ses qualités pouvait puissamment contrebalancer leurs funestes effets. »

Avant de connaître les agents anglais, Radama n'était pas ce qu'il devint depuis, l'Africain éclairé. Par la fréquentation des Européens, par les relations continuelles qu'il entretint avec eux, son esprit s'agrandit, ses vues devinrent plus larges. Lors de leur première visite, les Anglais le trouvèrent accroupi sur une natte, devant la porte de sa maison, enveloppé dans une panne, ouvrage de ses mains. Quel étrange contraste! Dans l'intérieur de sa maison, pas un siége, pas une table, et cependant il mangeait dans des plats d'argent : quoique attaché à toutes les pratiques superstitieuses de son peuple, et porté principalement à se défier des étrangers, il apporta dans les premières transactions commerciales qui eurent lieu entre lui et les Anglais, une telle loyauté, une telle confiance, que les Anglais eux-mêmes s'en étonnèrent. Car il est rare de rencontrer ces qualités parmi les peuples sauvages. Les semences de la civilisation ne tombèrent donc pas sur une terre ingrate, et, en peu de temps, ses idées prirent un développement incroyable.

En 1817 il habitait un palais. Dans la cour de ce palais, où l'alla visiter M. Hastie, étaient rangés sur deux lignes de nombreux soldats. Le roi s'avança vers M. Hastie, lui sourit amicalement et lui serra la main avec cordialité. Quand M. Hastie entra dans le palais il était suivi de quelques naturels qui lui appartenaient. Chacun de ces hommes tenait un dollar à la main, et une personne placée exprès à la porte recevait ces pièces de monnaie à mesure que s'introduisait la suite de M. Hastie. Bientôt les naturels se mirent à danser, après quoi le roi ordonna de faire silence, et adressa à ses soldats une allocution, leur commandant de montrer toutes sortes d'égards aux Anglais qui venaient les visiter. Dans cette occasion Radama portait un habit écarlate et un chapeau militaire qui lui avaient été envoyés de l'île Maurice, un pantalon bleu et des bottes vertes. Après cette entrevue publique à laquelle il avait cherché à donner une espèce de solennité, il suivit M. Hastie à la maison qui lui était destinée. Là il lui fit toutes les démonstrations de la plus vive amitié. Il parla avec enthousiasme du gouverneur de l'île Maurice qu'il appelait son père. Il ne pouvait trop remercier, disait-il, les Anglais dans la personne de leur agent pour lui avoir appris tant de bonnes et belles choses. C'était à eux qu'il devait tout ce qu'il était, sans eux il n'aurait jamais été qu'un pauvre sauvage, sans esprit, sans lumière; tandis qu'alors il voyait commencer pour lui presque une nouvelle vie, son âme se dilatait, son intelligence s'élevait, il comprenait enfin ce que c'était que les devoirs d'un chef proposé à la conduite d'un peuple. M. Hastie crut le moment favorable pour attirer son attention sur les intérêts matériels de ce peuple, il se plaignit du mauvais état des routes du pays et des souffrances que cet état devait causer aux habitans, puis, saisissant cette occasion de lui expliquer clairement les immenses avantages qu'il pourrait retirer de l'établissement de voies de communications, il développa aux yeux du monarque africain des plans vastes et étendus, qui, suivis avec activité devaient apporter dans son pays des améliorations incalculables. — Frappé de ses explications, Radama les répéta aussitôt à ses sujets dont la maison était pleine, et toutes furent accueillies avec acclamation. La conversation continua sur ce pied, Radama répétant toujours avec force commentaires les paroles de l'envoyé anglais; aussi peu de sujets purent-ils être traités dans cette conférence.

Parmi les présens envoyés à Radama par le gouverneur de Maurice se trouvait une horloge. Grande fut d'abord la joie de Radama, mais bientôt l'horloge se dérangea, et le roi ne pouvait dissimuler son violent chagrin, lorsque la sonnerie frappant les heures, l'aiguille des minutes n'indiquait que les demies. Par bonheur, un jour qu'il était absent, M. Hastie découvrit la cause du dérangement de la pendule, et parvint à y remédier. Quand revint le roi, son bonheur fut au comble. — L'horloge fut aussitôt précieusement placée sur un bloc de pierre, puis le monarque s'asseyant par terre la contempla pendant longtemps, et quand l'heure sonna, oublieux de sa dignité royale, il se mit à danser et à sauter tout autour. — Une mappe monde lui fit aussi le plus grand plaisir, et souvent il s'amusait à y suivre du doigt, puis à retracer la forme de son île.

Les plus précieux des présens de sir Hastie étaient quelques chevaux, animaux extrêmement rares dans l'île à cette époque où les naturels les faisaient mourir en les nourrissant de riz. Rien ne peut rendre la joie du roi lorsqu'il prit la première leçon d'équitation.

Il devint bientôt un cavalier accompli. Plus habile en cela encore qu'aucun autre de ses sujets, que son esprit vaste précédait et dirigeait toujours dans le champ de la civilisation.

Du reste il était soutenu dans cette œuvre digne de son grand caractère par les soins et les efforts des missionnaires. Ce fut à leurs lumières qu'il dut d'embrasser sincèrement la véritable voie de la civilisation, c'est-à-dire la réforme de la religion barbare de son peuple, l'abolition de leurs coutumes sauvages. Comment en furent-ils récompensés après la mort de Radama? Sa femme Ravanavola lui succéda, elle sembla prendre à tâche de réédifier tout ce que Radama avait voulu détruire, de détruire tout ce qu'il avait élevé. Les missionnaires persécutés par elle furent obligés, malgré leur regret, d'abandonner le champ où ils avaient commencé à semer la parole de Dieu. Ils eurent cependant la consolation de voir un grand nombre se convertir à leur foi et embrasser avec sincérité la religion chrétienne. Mais que disons-nous? cette consolation fut bien payée par la douleur de voir ces malheureux devenir bientôt eux-mêmes l'objet des persécutions de Ravanavola, quelques-uns même perdirent la vie dans les supplices que leur faisait souffrir cette reine impie et cruelle. Un édit défendit expressément à ses sujets les pratiques de la religion chrétienne. Dieu veuille que son aveuglement obstiné ne fasse pas retomber ses sujets dans l'abrutissement dont ils commençaient à sortir!

Montly Review.

(*Revue du XIXe siècle.*)

UNE VOCATION.

I.

La comtesse Eva Venosa cessa de chanter. Au silence religieux qui avait régné pendant son grand air, succéda un long murmure d'admiration. Les hommes s'empressaient autour d'elle pour lui présenter les hommages les plus flatteurs; les femmes lui souriaient d'un air si gracieux qu'il trahissait tout leur dépit. Son triomphe était complet. Pour moi, dans le coin obscur où je m'étais réfugié, j'essuyai deux larmes qui coulaient silencieusement le long de mes joues, et je rentrai en moi-même pour savourer mes délicieuses émotions. Je n'avais jamais entendu chanter avant ce soir-là; car c'était la première fois que j'entendais la comtesse.

Cependant Eva traversait le salon, la main appuyée sur le bras d'un jeune homme qui semblait fier de sa tâche et qui fendait avec zèle les groupes d'admirateurs placés sur son passage. Affaissée sous le poids de ses émotions récentes, elle semblait insensible à tout ce qui l'entourait. Ses yeux étaient baissés, sa démarche inégale : et à tous les hommages qu'elle recevait, elle répondait instinctivement par un léger salut. Arrivée à son fauteuil, elle s'y laissa tomber et le jeune homme, prenant place derrière elle, se mit à lui parler tout bas. Je ressentis intérieurement un mouvement d'humeur, et je demandai à mon voisin le nom de ce jeune homme : c'était le baron Wilhelm de Solgau, d'une ancienne famille saxonne, fiancé à la comtesse qu'il devait épouser dans quelques mois. Mécontent, malgré moi, de ce que je venais d'apprendre, je me levai et je m'approchai de la cheminée. Le piano était resté vide. Personne n'avait voulu lutter avec l'impression produite par la dernière cantatrice. On était d'ailleurs fatigué de musique. La soirée tirait vers sa fin.

La princesse de Moritz fit renouveler les bougies; les domestiques circulèrent avec des rafraîchissemens. Puis on rapprocha les fauteuils, et les divers groupes échangèrent des conversations animées. Près de moi, trois jeunes et blondes Viennoises, à la peau rose et veloutée, causaient avec quelques nobles officiers et sem-

blaient accueillir avec un sourire approbateur les éloges passablement satiriques que l'un d'eux accordait à la comtesse. Je fus quelque temps sans rien comprendre à ses restrictions. Enfin je devinai que l'ardente comtesse italienne avait le tort de sentir et de s'exprimer trop vivement au gré des hautes convenances du rang élevé où elle se trouvait. Cette fière et froide aristocratie autrichienne lui reprochait son organisation exceptionnelle et artistique, et sa puissante intelligence de la passion musicale, comme un défaut d'usage et de réserve. On trouvait, en un mot, qu'elle sentait trop bien et plutôt en cantatrice qu'en amateur et en comtesse.

Je souffrais de voir cette nature généreuse étouffée dans une atmosphère si glaciale, et je jetai involontairement les yeux du côté d'Eva, comme si j'avais craint que ces paroles qui m'affligeaient ne pussent arriver jusqu'à elle. Eva était seule, étendue dans son fauteuil; le baron de Solgau avait quitté le salon, et la comtesse regardait notre groupe avec une véritable fixité, comme si quelque instinct secret l'eût avertie qu'on s'y occupait d'elle. Je ne sais si mon regard, en tombant sur le sien, lui traduisit les pensées qui m'agitaient; mais je crus voir qu'elle y répondait par un triste sourire; puis, elle se leva et se dirigea vers la porte du salon. J'avais quitté ma place pour me retirer; nous nous rencontrâmes, et je lui offris le bras pour l'accompagner à sa voiture. Elle l'accepta sans me répondre.

Dans l'escalier, elle s'arrêta, me regarda en face et me dit :

— Vous m'avez comprise, vous, car vous êtes le seul que mon chant ait fait pleurer, comme je pleurais moi-même.

— Quoi! vous l'avez remarqué, lui dis-je vivement ému; et cependant, madame, j'ai oublié de vous féliciter.

— Vous l'avez fait, répondit-elle, autrement et mieux que cette foule qui m'entourait d'hommages, tout en se raillant en secret de mon enthousiasme.

— Mais dans cette foule, repris-je, je n'étais pas le seul à palpiter des mêmes émotions que vous. Le baron de Solgau....

Elle m'interrompit. — Wilhelm! non, vous vous trompez, monsieur; Wilhelm m'aime, il est vrai, et il m'admire parce qu'il me voit à travers son amour; mais il est baron allemand, ajouta-t-elle avec finesse, c'est-à-dire qu'il y a des choses qu'il aime mieux que moi : c'est son rang, sa tenue digne et calme, son respect pour les convenances.

Nous étions au bas du perron, la voiture de la comtesse l'attendait; je l'aidai à y monter, et je m'apprêtais à lui faire mes adieux.

— Où demeurez-vous, me dit-elle?

— Dans Léopolstadt.

— Je vais près du Prater; montez, je vous reconduirai.

Je ne me le fis pas répéter, et quelques secondes plus tard la voiture roulait avec rapidité.

Mais elle roula ainsi pendant un quart d'heure sans que le bruit monotone des roues et le silence des rues désertes fussent interrompus par un seul mot échangé entre nous. La comtesse s'était enfoncée dans un coin de la voiture, et elle y restait muette et pensive; je ne voulus pas la distraire de ses réflexions : elle oublia de me faire descendre, et ce fut à son hôtel que nous arrivâmes. Là, je repris sa main, et je la reconduisis jusqu'à son salon. Le jour commençait à paraître; je craignis d'être importun, et je me retirai en lui témoignant ma reconnaissance pour tout le bonheur que je lui devais.

J'avais refermé la porte et j'étais à peine arrivé au bout de la pièce précédente que j'entendis un torrent d'harmonie déborder dans le boudoir de la comtesse; il semblait que dix mains parcourussent les touches d'un instrument céleste pour en tirer ces sons purs et pleins, auxquels se mêla bientôt la voix d'Eva, si vibrante et si suave. Elle chantait un air de bravoure, après un prélude éclatant. Je ne pus résister à l'attraction invincible qui me ramena vers le boudoir. Je rouvris doucement la porte, et m'approchant sans bruit, je m'assis sur un divan derrière la comtesse. Elle ne m'aperçut pas et continua avec une énergie incroyable l'air qu'elle avait commencé, puis un second du même caractère, puis un troisième, passant de l'un à l'autre avec des modulations fières et savantes, ébranlant l'instrument sous la puissance de ses petites mains si blanches et si frêles, faisant résonner la chambre des éclats de sa voix, comme le ferait une orgue de cathédrale placé dans l'étroite enceinte d'un salon.

Elle chanta ainsi une grande demi-heure sans s'arrêter et sans faiblir; puis elle cessa tout d'un coup; et pendant que les derniers accords se répétaient par une longue vibration sur les boiseries sonores du boudoir, Eva restée assise devant son instrument, mais brisée et sans forces, pleurait et sanglottait amèrement. Je me trouvais fort embarrassé de ma position; je craignais que la comtesse ne fût blessée de s'être livrée devant un étranger à cet accès de faiblesse, à cette sorte de crise nerveuse, et je commençai à regretter d'être revenu sur mes pas. Je fis un mouvement pour me retirer sans bruit; mais Eva m'aperçut. Elle tressaillit, son visage s'anima, son regard brilla à travers ses larmes; elle vint à moi et me prit la main. — « Ah! vous étiez là, me dit-elle; on m'aurait bien applaudie, n'est-ce pas?»

Je la regardai avec surprise; elle s'en aperçut et rentrant en elle-même : pardon, ajouta-t-elle, je souffre, je suis brisée; je vais vous renvoyer; mais revenez me voir, vous serez le bien reçu. Je la saluai profondément et je la quittai.

Toute la journée, je restai enfermé chez moi, tantôt cherchant à chasser de mon cœur l'image d'Eva qui me poursuivait, tantôt la faisant poser devant mes yeux, avec le feu divin de ses regards, le sourire de ses lèvres et l'ardeur réfléchie de son front. Je tâchais de m'expliquer cette organisation forte et mystérieuse; et je craignais de comprendre ce que signifiaient ces dernières paroles. Le soir, je sortis et j'allai à l'hôtel de la comtesse. Elle était souffrante et ne pouvait recevoir.

Je partais le lendemain pour l'Italie.

II.

Trois mois après, des affaires dont je m'occupais m'amenèrent à Naples. J'y arrivai un matin et après quelque repos je sortis pour faire quelques visites importantes. Mais au bout d'une demi-heure, je rentrai en hâte, je rajustai ma cravate, je pris un habit noir, et montant en voiture, je me fis conduire rue Oliveto.

Voici ce qui avait si brusquement changé mes déterminations. Il n'était alors bruit à Naples, depuis le palais royal jusqu'à la place del Mercato, que d'un fait bizarre, inouï, qui s'était déjà renouvelé deux fois et dans l'attente duquel la ville entière était une troisième fois en rumeur. C'était l'unique sujet de la conversation et je ne tardai pas à en être instruit. Que l'on juge de ma surprise! Le soir même, la comtesse Venosa faisait son troisième début au théâtre San Carlo.

La comtesse, fille des Néri, de Sicile, veuve du dernier rejeton d'une excellente famille de la Pouille, alliée à la meilleure noblesse du royaume et cantatrice à San Carlo! C'était à n'y pas croire. Aussi comment peindre les persécutions qu'elle avait essuyées depuis qu'à son retour de Vienne elle avait hautement déclaré sa volonté? C'était devenu pour l'aristocratie napolitaine, une véritable affaire diplomatique, et dans cette lutte, l'inébranlable résolution d'Eva avait triomphé. Du reste, la classe moyenne et le peuple étaient loin d'être indifférens à cette petite guerre. Les imaginations ardentes, séduites par la haine de toute opposition autant que par l'intérêt et la curiosité qu'éveillait la comtesse, s'étaient montées à un haut degré d'enthousiasme pour elle. On discutait sur les causes probables d'une résolution si invincible et si bizarre. Les uns soutenaient que la comtesse était ruinée et qu'elle voulait refaire sa fortune, ou qu'elle était amoureuse du premier tenor Lucio. Les autres rappelaient qu'elle abandonnait le prix de son engagement aux hospices; quant à Lucio, si elle était amoureuse de lui, elle pouvait le rapprocher d'elle sans sortir de son rang. Les exemples de ses amies ne lui manquaient pas. Dans cette disposition des esprits, il est superflu de décrire l'enthousiasme frénétique qu'avait excité la comtesse, lors de son premier début. Jamais San Carlo n'avait vu une telle foule ni un tel triomphe. Les loges elles-mêmes, tant par justice que par esprit de corps, s'y étaient associées, et la Carlotta Bianchi, dont Eva tenait l'emploi, s'était évanouie de dépit au foyer.

En apprenant tout cela, je m'expliquai les bizarreries qui m'avaient frappé dans la comtesse, le soir du concert de la princesse de Moritz, et je sentis renaître avec une extrême vivacité l'intérêt qu'Eva m'avait inspiré et dont trois mois de distraction avaient presque effacé le souvenir. Ce fut sous le charme de cette sensation rajeunie que je me rendis rue Oliveto. Une chose entr'autres me tourmentait plus qu'il n'eût été raisonnable; qu'était devenu le baron Wilhelm de Solgau?

Quand j'entrai dans le salon d'Eva, elle répétait une partie de son rôle avec Lucio; je me gardai de l'interrompre et je me mis à faire quelques observations sur la société au milieu de laquelle je me trouvais. Elle représentait fort bien la situation mixte qu'occupait la comtesse. Il y avait là de grands noms de l'aristocratie napolitaine et de grandes célébrités artistiques. Peu de femmes autres que des artistes, mais beaucoup de jeunes seigneurs, les uns papillonnant autour des cantatrices de San Carlo, les

autres prêtant leur attention au duo de Lucio et d'Eva.

Elle m'entraîna sur un divan isolé dans l'embrasure d'une croisée, et là, seuls au milieu de cette foule qui bourdonnait et riait à l'entour, nous causâmes longtemps. Elle m'ouvrit son cœur avec une confiance qui m'émut profondément. Elle me dit les tourmens de cette nature sans cesse comprimée et toujours plus forte que ses entraves; sa lutte, longtemps sourde et enfin déclarée contre son rang et ses préjugés; elle me peignit en traits de feu les joies ineffables et les dégoûts poignans de sa nouvelle profession. Elle semblait heureuse de pouvoir enfin découvrir ses blessures à un œil ami et compatissant.

Une heure d'épanchemens intimes passa ainsi comme un instant. Eva s'aperçut la première du temps écoulé.

— Je ne puis rester avec vous davantage, me dit-elle, mais venez m'entendre ce soir à San Carlo, et n'oubliez pas que je vous attends ensuite à mon médianoche, après le spectacle. Je vous y présenterai sans doute à M. de Solgau, car je compte sur son arrivée d'un instant à l'autre.

III.

Le soir, je me trouvais seul dans une petite loge de trois places que j'avais louée tout entière, fort près de la rampe. Je me recueillis pour voir aux prises ces deux grands artistes, Rossini et la comtesse; car elle jouait Ninetta dans la *Gazza*. Je m'exaltai si bien en attendant l'ouverture que le premier coup d'archet me fit tressaillir violemment, et une sueur froide couvrit tous mes membres à l'entrée d'Eva sur la scène; elle fut ce que nous avons vu la Malibran dans ce rôle, l'une de ses créations les plus sublimes. Tour à tour naïvement coquette et belle de pudeur et de vertu, fille tendre, amante passionnée, mais surtout admirable dans sa douleur; ce fut au milieu des transports d'enthousiasme qu'échevelée, se débattant contre les preuves accablantes, et prenant le ciel à témoin de son innocence, elle s'évanouit enfin dans les bras des sbires qui l'entraînèrent dans la prison.

J'étais encore palpitant sous l'impression de ce final quand la porte de ma loge s'ouvrit. Un étranger s'avança vers moi, il portait un costume de voyage auquel il n'avait pris le temps de rien changer. Monsieur, me dit-il avec un accent allemand très prononcé, pardonnez-moi ma demande peut-être indiscrète; mais j'ai fait d'inutiles efforts pour trouver à me placer dans la salle, et j'allais y renoncer avec plus de regrets que vous ne pouvez le concevoir, quand on m'a dit que vous étiez seul dans la loge que vous avez louée. Après un long voyage, je viens de faire cinq lieues à franc étrier pour ne pas manquer cette soirée, à laquelle j'attache un intérêt bien plus puissant que la simple curiosité. Puis-je espérer que vous m'accorderez une place auprès de vous? Une pareille demande faite d'une semblable manière ne pouvait se refuser; mais je l'accordai d'autant plus volontiers que dès l'abord j'avais reconnu le baron de Solgau. Un nouveau drame allait se jouer pour moi de ce côté-ci de la rampe. Je me promettais d'étudier Wilhelm et de faire profiter la comtesse de mes observations.

En dépit du flegme que lui attribuait Eva, il me parut fort agité; il fit quelques tentatives pour engager la conversation, et je m'y prêtai volontiers; je lui retraçai avec feu le talent et les triomphes de la comtesse, et cet enthousiasme, dans une bouche qu'il ne pouvait soupçonner de partialité, sembla l'émouvoir vivement. Il sortit un instant, donna un ordre en allemand à un jeune domestique qui était dans le couloir, et il attendit la réponse avec une inquiétude visible. Au bout de dix minutes, le domestique reparut et je compris sa réponse : « Je n'ai pu trouver Franz, M. le baron, je l'ai cherché partout inutilement, je suis sûr qu'il n'est pas dans la salle. »

Cette réponse sembla tranquilliser Wilhelm. C'est cela, se dit-il, en se parlant à demi-voix, il aura préféré attendre mon arrivée et de nouveaux ordres; que le ciel en soit loué!

Cependant l'introduction du second acte commença. De ce moment, les regards de Wilhelm s'attachèrent avec anxiété sur la toile, et un frisson l'agita visiblement quand il aperçut Eva, pâle, éplorée, dans son cachot; puis quand il entendit ce chant de douleur si suave et si poignant, il se frappa le front et s'écria : « Malheureux! qu'aurais-je fait? » Tout ce monologue m'inquiétait malgré moi; car je ne pouvais comprendre ce que voulait dire Wilhelm, mais je devinais qu'il avait médité quelque tentative contre la comtesse.

Le drame allait toujours, et l'émotion du baron croissait avec lui; enfin, quand Ninetta, prête à marcher au supplice, jette, dans une dernière prière au ciel, ses adieux à la vie, et le cri de sa douleur, Wilhelm, exalté, s'élança à moitié en dehors de la loge, et tendit les bras à la comtesse avec un cri étouffé. L'artiste avait vaincu le noble baron. Eva l'aperçut et fit un mouvement presque imperceptible; mais au même instant d'énergiques sifflets partirent en divers coins de la salle et couvrirent le piano de l'orchestre. Je sentis au cœur un coup affreux, et j'eus à peine la force de regarder sur la scène. La comtesse était évanouie; on l'emportait. Cependant, un tumulte effroyable régnait dans la salle. Des applaudissemens frénétiques, que la comtesse ne pouvait plus entendre, protestaient contre l'inconcevable brutalité de cette scène imprévue; on s'agitait, on se pressait vers les parties d'où s'étaient élancés les sifflets, et là chacun se renvoyait l'accusation ou la repoussait avec chaleur. Pour moi, quand je revins de ma stupeur, je cherchai à mes côtés le baron que je soupçonnais de n'être pas étranger à tout ceci Il avait disparu..... Je sortis de la loge le cœur serré de douloureux pressentimens, et je me dirigeai vers le foyer des acteurs. J'y appris que la comtesse, à peine revenue de son évanouissement, s'était fait porter dans son carrosse et qu'elle était retournée chez elle. J'y courus.

Quand j'arrivai, l'hôtel était dans le plus grand désordre. De nombreuses voitures étaient arrêtées dans la cour, et d'autres y entraient à tout moment, déposant sur le perron tous ceux qui s'intéressaient à la comtesse. Les salons étaient remplis de ses amis et des nombreux étrangers, qui, sans la connaître, venaient la supplier de ne pas s'affecter de ce scandale inouï. On s'interrogeait réciproquement sur les causes de cet événement étrange; on faisait mille conjectures; on s'indignait tout haut; on plaignait Eva; c'était un bruit, une cohue croissant de minute en minute. Cependant un vieux domestique de confiance, sombre et morne, placé à la porte de la chambre à coucher de la comtesse, en gardait l'entrée; à toutes les instances, il restait inébranlable; les ordres de sa maîtresse étaient précis; elle voulait être seule. On pensait à se retirer, quand un bruit soudain domina les conversations et fixa l'attention générale vers l'entrée des salons. C'était un jeune homme, le front tout couvert de sueur, haletant, mais affreusement pâle, les vêtemens en désordre et souillés de poussière, comme après une longue course, qui s'élançait au milieu des groupes surpris, et heurtant, coudoyant tout le monde, demandait à grands cris Eva. Je le reconnus, c'était Wilhelm; le malheureux avait parcouru la ville entière, s'informant mille fois de la demeure de la comtesse, mais trop troublé pour entendre les réponses, et s'élançant au hasard dans le dédale des rues.

Quand il se présenta devant la porte, l'inflexible cameriere l'arrêta.

— Tu ne me reconnais pas, Gianni, lui dit Wilhelm.

— Pardonnez-moi, monsieur le baron; mais la signora ne vous a pas excepté; elle veut être absolument seule.

— Mais n'a-t-elle reçu personne depuis qu'elle est rentrée?

— Si, signor, dit Gianni d'un air impassible, pendant qu'une larme roulait dans ses yeux. Elle a reçu pendant dix minutes son confesseur.

— Grand Dieu! s'écria Wilhelm épouvanté, tandis qu'un frisson parcourait toute l'assemblée.

Sans plus attendre, le baron se jeta de toute sa force contre la porte qui céda sous son poids, et avant que Gianni surpris eût pu le retenir, il se précipita dans la chambre. Au cri d'horreur qu'il poussa, la foule entra sur ses pas.

On vit alors la comtesse, pâle et déjà glacée, étendue sur son lit dans son costume de Ninetta, qu'elle n'avait pas quitté. Ses longs cheveux tombaient ainsi que sa tête languissamment penchée sur la batiste de l'oreiller; quelques taches violettes éparses sur ses joues et le cercle noir de ses yeux indiquaient assez le genre de mort violent et rapide qu'avait choisi l'infortunée.

Wilhelm, éperdu de douleur, s'était jeté à genoux près du lit, et il serrait les mains d'Eva, déjà privées de leur souplesse et froides comme le marbre. Il ne resta plus au malheureux la moindre lueur d'espoir. Alors, il se releva furieux, et se retournant vers nous tous, tristes spectateurs de cette scène : — C'est moi qui l'ai tuée! je suis son assassin; elle que j'aimais plus que ma vie, elle si noble et si belle, elle dont j'étais indigne et qui m'aimait cependant. Fatal orgueil! nom de mes ancêtres dont j'étais si fier et qui maintenant s'éteindra avec moi, soyez maudits!

A ce moment, Gianni, pâle et abattu, s'approcha du baron, et lui dit, avec le ton d'une colère concentrée mais respectueuse, que Franz, après l'avoir inutilement cherché dans la ville, était venu à l'hôtel, et l'attendait à la porte du salon. Aussitôt Wilhelm se précipita de ce côté, et re-

parut un instant après trainant un homme derrière lui. Arrivé dans la chambre. — Tu viens voir, lui dit-il, si ta tâche est bien remplie, regarde, malheureux, ce que nous avons fait; ou plutôt ce que j'ai fait tout seul; car c'est moi qui avais eu cette exécrable idée, dont tu n'as été que l'instrument. A moi seul les remords et le désespoir ! En disant ces mots, le baron de Solgau disparut du salon.

J'avais compris ce drame terrible, mais pour tous les assistans c'était une énigme encore inexplicable. On entoura Franz qui restait accablé sous la colère de son maître et sous les remords de son crime involontaire. On le pressa de questions, et voici ce qu'on put apprendre ou conclure de son récit. Le baron avait été furieux du parti qu'avait pris la comtesse; cet éclat devait déshonorer, à ce qu'il disait, celle qui allait porter son nom. Ne voyant là qu'une folie passagère, mais trop prononcée cependant pour être guérie par ses lettres ou ses raisons, il avait pensé à la combattre par un plus violent remède. Ne pouvant quitter Dresde, où ses devoirs le fixaient encore pour quelques jours auprès du prince, il voulait toutefois empêcher la faute de la comtesse de se prolonger et de laisser ainsi dans les esprits une tache indélébile. Alors il chargea son fidèle Franz de partir avant lui et d'arriver à Naples dans le plus prompt délai. Là, Franz devait prendre ses mesures pour faire donner à la noble cantatrice une leçon qui la dégoûterait du métier aventureux qu'elle avait choisi. Tout était calculé de manière à ce que le baron arrivât peu de jours après cet événement, et il espérait que son amour et ses consolations parviendraient à cicatriser la blessure faite par une main amie, mais qui devait rester à jamais inconnue.

Franz partit donc; mais après son départ, Wilhelm auquel son orgueil blessé avait fait trouver ce complot tout simple et tout naturel, commença à concevoir des inquiétudes. Il se représenta l'ame noble et fière d'Eva, sa passion pour la gloire, et il songea que c'était peut-être à sa vie qu'il allait s'attaquer. Ensuite ce même orgueil qui lui avait inspiré ce fatal projet souffrit à son tour de la pensée que la noble comtesse Eva Venosa, la future baronne de Solgau, serait humiliée et insultée sans défense devant deux mille spectateurs. Le tableau que la passion seule lui avait caché jusqu'alors, se présenta à lui avec des couleurs si vives qu'il ne put résister à son inquiétude, et il partit, sans attendre de congé, vingt-quatre heures après son domestique.

Il avait dévoré l'espace et fait tous ses efforts pour rejoindre Franz, d'abord de Dresde à Vienne, puis de Vienne à Venise, à Rome et à Naples. Le malheureux domestique, trop fidèle aux ordres qu'il avait reçus, semblait gagner encore de l'avance sur le baron. Enfin Wilhelm avait appris à Aversa que la comtesse faisait son troisième début le soir même, et il avait quitté sa voiture pour prendre au galop la route de Naples.

Arrivé à l'hôtellerie où il devait rejoindre Franz, il ne l'avait plus retrouvé, et s'était dirigé vers le théâtre. Cependant Franz, instruit directement de l'arrivée de son maître, le cherchait de son côté, et un de ces hasards funestes et inexplicables les avait seul empêchés tous deux de se rejoindre. Franz alors s'était décidé à tout suspendre jusqu'à nouvel ordre de Wilhelm, et il avait prévenu ses complices de n'agir que sur un signal convenu. Mais quand il avait reconnu le baron s'élançant hors de la loge, il crut qu'il donnait lui-même ce signal, et il s'était empressé de le transmettre.

C'était donc bien Wilhelm qui était le meurtrier de la comtesse, et cette vie si belle, si pure, si animée, s'était éteinte sur un simple signe d'un valet.

Le lendemain, l'affiche de San Carlo portait une bande de deuil, avec ces mots : « Relâche par suite de la mort douloureuse de la comtesse Eva Venosa. »

E. Lamulonière.

(*Courrier français*).

La langue musicale.

Tout le monde connaît M. Sudre; tout le monde sait qu'il est l'heureux inventeur de cette langue mélodique dont la formation lui a coûté dix-sept années d'études et de méditations; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que M. Sudre a importé en Angleterre, il y a quelque trois ans, le fruit de ses longs travaux. Admis, à Brighton, dans les petits appartemens du roi, il frappa d'étonnement et d'admiration Guillaume IV et la reine Adélaïde; LL. MM. l'honorèrent de questions qui lui furent adressées dans onze idiomes par un des plus célèbres linguistes de notre époque : transmise par le violon de M. Sudre à son jeune élève, celui-ci les reproduisit avec une exactitude parfaite aux yeux éblouis de toute la cour Les grands seigneurs pressaient la main de M. Sudre; chacun voulait se dire hautement son ami. La presse retentit de ce concert de louanges; les titres de savant, de génie supérieur, de bienfaiteur de l'humanité, furent prodigués à M. Sudre. Peu s'en fallut qu'on ne lui proposât de l'enterrer un jour à venir à Westminster pour le nationaliser, comme on y a nationalisé Haendel, et comme on a voulu nationaliser, à Manchester, la sublime et infortunée Malibran. C'était une femme extraordinaire ! disaient les enthousiastes du Lancastre, donc elle doit être anglaise. Elle est morte à la suite d'une saignée abondante que nous avons pratiquée, disaient les allopathes, donc elle nous appartient. Il n'a pas fallu moins qu'un procès et une correspondance diplomatique pour faire restituer ses précieux restes à son inconsolable époux.

M. Sudre ne paraît pas avoir été soucieux d'attendre l'ovation obituaire que l'Angleterre montre en perspective aux hommes de génie; mais il a laissé, en partant, des disciples de sa lexicologie, qui ont mis à profit les leçons du maître, comme on le verra par le récit suivant.

Il y a quelque temps que parut, dans le *Court-Journal*, en tête de ses annonces, une suite de notes armées seulement de la clef de *sol*, à laquelle presque tous les lecteurs, musiciens et autres, ne comprirent rien. Il n'en fut pas ainsi de sir Arthur Dally, qui, après les avoir lues, se mit à méditer, les yeux fixés sur l'annonce énigmatique; puis, tout-à-coup, prenant une feuille de papier à musique, il écrivit une autre suite de notes beaucoup plus longue que celle du journal, qu'il termina par une blanche; il plia ensuite le papier en forme de lettre, le mit sous enveloppe cachetée, et ordonna à un domestique de la porter à la dame de comptoir du café Verey, Régent-street. Après le départ de cette étrange missive, sir Athur, qui demeure dans Piccadilly, sortit et se rendit directement chez sa belle cousine, miss Caroline Rosamond, dans Belgrave-square. Unique héritière d'une immense fortune que lui légua une riche et noble parente, elle était aussi maîtresse absolue de sa personne. Sir Arthur, sans parvenir précisément à se faire aimer de sa cousine, avait réussi à la faire consentir à un mariage qui devait à la fois contenter une ambition démesurée de briller dans le grand monde, et un désir vaniteux d'humilier des rivaux non moins orgueilleux.

Caroline était au piano lorsque sir Arthur entra. Elève de Moschelès, le talent de miss Rosamond est empreint du cachet du maître : c'est la première pianiste des concerts de la haute société. En ce moment elle exécutait la brillante fantaisie que la jolie romance de Masini, le *Page inconstant*, a inspirée à Bénédict. Livrée à des sensations indicibles, les délices de cette composition avaient partagé Caroline en deux êtres; son âme écoutait dans le ravissement, en même temps que sa main parcourait le clavier avec une ardeur excessive, et elle avait frappé les derniers accords de la polacca qui termine ce morceau qu'elle ne s'était pas encore aperçue de la présence de son cousin. — Tenez, Caroline, lui dit sir Arthur en lui présentant le journal, voici un avis qui vous concerne, puisque vous savez la langue musicale. — Miss Rosamond prit la feuille, parcourut les notes et y trouva ce qui suit : « Un gentleman d'une stature moyenne, » d'un physique ordinaire, d'un âge raisonnable et d'une fortune suffisante, désire s'unir à » une femme qui, enthousiaste comme lui de la » langue musicale, voudra bien s'en servir pour » lui accorder une entrevue qu'il considérera » comme le prélude de son bonheur. On est prié » d'adresser la réponse à M. Bécarre, café Verey, » Regent-street. »

— Il serait assez curieux, ajouta miss Rosamond, de savoir si on répondra à cette annonce mystérieuse. — On y a déjà répondu, dit sir Arthur. — Déjà ! — Sans doute, et je puis vous nommer la personne. — Qui est-ce donc ? — Vous-même. — Moi ! — Ecoutez, Caroline; un moyen aussi singulier de trouver une femme qui veuille l'épouser ne peut être employé que par un fat ou un fou. — Eh bien ! — Eh bien, l'idée m'est venue de m'en amuser. — Et vous avez compté sur moi pour le succès de ce badinage ? — Je me suis flatté que vous consentiriez... — A quoi, s'il vous plaît ? — Oh ! rien de plus simple : à monter demain votre cheval gris-pommelé, et à faire avec moi quelques tours dans Hyde-Park. — Ensuite. — Ensuite, nous irons chez Erard faire l'acquisition de ce magnifique piano sur lequel Talberg a joué devant la reine ses fantaisies de *Guillaume Tell* et de la *Norma*. Miss Rosamond ne répliqua rien. Le lendemain, à deux heures, vêtue en amazone, le voile baissé sur ses beaux yeux d'ébène, elle monta son coursier favori, et, suivi de sir Arthur déguisé en jokey, elle se rendit au Parc, réfléchissant sur l'aventure particulière dans laquelle

venaient de l'engager la langue de M. Sudre, la bizarrerie de son prétendu et sa passion pour les pianos d'Erard. Caroline ne resta pas longtemps dans cet état, car, arrivée devant l'Achille aux formes monstrueuses, sous lesquelles le beau sexe de Londres a rêvé le duc de Wellington, elle vit venir au devant d'elle un superbe andalou portant un maigrelet gentleman qui, la tête et les pieds en avant, sautait en mesure sur sa selle, conformément aux lois de l'équitation dandystique. Il passa près de miss Rosamond, tourna bride subitement, et fixant son lorgnon sous le sourcil droit, il vint se placer à côté d'elle. Les deux chevaux allaient au pas. Le gentleman paraissait hésiter; il était accompagné d'un domestique de fort bonne tournure vers lequel il se retourna plusieurs fois comme pour le consulter. A la fin il adressa la parole à la dame : N'ai-je pas l'honneur, dit-il, de parler à l'aimable Blanche de Piccadilly ? — C'est moi-même, répondit Caroline; et vous, Monsieur, vous êtes sans doute le Bécarre de Régent-street? — Oui, charmante Blanche; c'est à moi qu'un ange tutélaire a suggéré l'heureuse idée d'user de la langue musicale pour découvrir l'objet de toutes mes pensées, celle en un mot dont la conformité de goûts pouvait m'assurer un bonheur éternel. Caroline sourit, et le gentleman lui ayant proposé de quitter la grande allée, une conversation, qui la jeta plus d'une fois dans un grand embarras, s'engagea. Vainement essayait-elle de changer de sujet, son interlocuteur y revenait toujours. Devenu plus pressant, il réclamait une promesse de mariage, quand mis Rosamond l'interrompant, déclara qu'elle se trouvait sous l'autorité d'un tuteur qui n'y consentirait jamais; et, sans vouloir en entendre davantage, elle lança son cheval au galop, sortit du Parc, et retourna chez elle assez mécontente de sa condescendance pour les idées folles de son cousin. Caroline trouva dans son appartement l'instrument désiré qu'elle ne s'attendait pas à posséder si tôt : sa vue dissipa le nuage qui s'était élevé dans son esprit, et quand elle revit Arthur elle s'empressa de lui tendre la main pour le remercier de l'agréable surprise qu'il lui avait ménagée.

Deux jours se passèrent, et miss Rosamond ne pensait plus à la langue musicale ni à la rencontre de Hyde-Park. Occupée de son nouveau piano, elle jouait et le contemplait tour à tour. Ses effets merveilleux venaient de la plonger dans une longue extase, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit, et sir Arthur entra avec une extrême vivacité, une lettre à la main et la figure rayonnante de joie. — Qu'y a-t-il donc qui vous cause tant de bonheur, demanda Caroline ? — Ah ! mon aimable cousine, exclama sir Dally, le rendez-vous de Hyde-Park, la promenade romanesque, la déclaration fantastique de notre petit dandy, ne sont rien auprès de l'aventure piquante que nous promet une proposition bien plus sérieuse de sa part. Tenez, mon amie, lisez et réjouissez-vous avec moi du plaisir que nous allons avoir. — Caroline prit la lettre et la lut. C'était une épitre aussi longue que passionnée, dans laquelle M. Bécarre proposait à son aimable Blanche un enlèvement comme l'unique moyen de se passer du consentement de son tuteur, et de parvenir à la félicité. « Demain, au » point du jour, ajoutait-il en terminant, je se- » rai dans une chaise de poste qui s'arrêtera » pour vous attendre à l'Arc de Constitution- » Hill. »

Miss Rosamond resta silencieuse après cette lecture; elle n'osait regarder sir Arthur, parce qu'elle avait deviné son projet, et elle prévoyait que sa première complaisance allait la forcer de se prêter à une extravagance encore plus forte de son cousin. Arthur voulut parler — Caroline l'arrêta : « Ne m'obsédez pas davantage, je vous en supplie. » Sir Dally insista : « De grâce, ne me jugez pas sans m'entendre, et ne condamnez pas un projet que vous ne connaissez point. Laissez-vous enlever. Vous avez un tuteur qui vous suivra de près; ce tuteur c'est moi, et j'arrive tout à point à Gretna-Green pour vous arracher des mains de votre ravisseur, et le rendre témoin du bonheur d'un rival; car c'est là, dans ce temple des amours fortunés, que je veux enfin devenir votre époux. Vous figurez-vous la mine allongée et stupéfaite de M. Bécarre à ce dénoûment inattendu ! » Voyant que miss Rosamond paraissait inquiète, il ajouta, pour la tranquilliser : — « J'ai tout prévu; je me tiendrai constamment en communication avec vous. A cet effet j'aurai avec moi M. Harper, cet artiste célèbre dont l'immense trompette produit tantôt des sons flûtés, alors que passée gracieusement à l'oreille de Clara Novello, elle lui accompagne le ***Brightn Seraphi***, tantôt des sons aigus qui de la coupole du Colosseum s'entendraient sur les minarets de la Tour de Londres. J'aurai, en outre, le premier trombonne des gardes de la reine, et de plus le dictionnaire de M. Sudre, que je vous engage vous-même à ne pas oublier. » Et il sortit brusquement, autant pour éviter de contrariantes observations que pour veiller aux apprêts de son départ.

Le jour suivant, avant l'aurore, la belle Caroline Rosamond, accompagnée d'une seule caméristé qui lui était dévouée, montait dans une calèche de voyage attelée de quatre chevaux, stationnée dans Piccadilly, au haut de Constitution-Hill. Le gentleman de Hyde-Park se promenait sur le trottoir en l'attendant. Il vint au devant d'elle dès qu'il l'aperçut, et lui offrit la main pour monter en voiture. Elle se plaça au fond, ayant à son côté sa fidèle caméristé, l'une et l'autre portant le voile baissé. Miss Rosamond éprouva quelque embarras en voyant sur le devant, en face d'elle, le même domestique qu'elle avait remarqué dans le Parc, et qu'elle put sous son voile examiner avec plus d'attention. Il était enveloppé d'un manteau; ses traits, à moitié cachés, décelaient néanmoins une figure distinguée, et dans toute sa personne il y avait quelque chose de mystérieux qui occupait Caroline, lorsque la calèche partit avec une vitesse extraordinaire, M. Bécarre s'étant placé sur le siége, à côté d'un autre laquais, pour observer et donner ses ordres, circonstances fort ordinairement dans un *éloppement*.

Un courrier précédait l'équipage pour faire préparer les relais. On était arrivé à Barnet, et des chevaux frais venaient d'être attelés, lorsque la trompette de M. Harper se fit entendre. Elle annonçait à miss Rosamond que le baronnet, son tuteur, était sur ses traces. L'homme au manteau sourit, comme s'il eût compris le sens des notes détachées de l'instrument, ce qui surprit de nouveau Caroline. Mais le repart de la voiture au grand galop interrompit ses réflexions, et elle n'eut que le temps d'apercevoir une chaise de poste arrivant à Barnet d'une course non moins rapide. C'était celle de sir Arthur Dally.

Les deux équipages continuèrent à se suivre ainsi à peu de distance l'un de l'autre, le baronnet n'essayant même pas de dépasser le ravisseur de sa cousine, parce que ce n'était que sur les marches même de l'autel qu'il voulait lui arracher sa victime. Jusque là le drame qu'il avait mis en action n'était point arrivé au dénoûment éclatant que son infatuation avait conçu le fol espoir de lui donner.

A Carlisle, dernier relai entre l'Angleterre et l'Ecosse, le courrier de la calèche, resté derrière, offrit au postillon de tour une bank-note de vingt livres sterling s'il voulait verser la chaise de poste des poursuivans. Proposer à un postillon de verser sur la route de Gretna-Green, autant voudrait lui proposer de se pendre. — Le postillon refusa donc net de verser. — Mais comme la possession d'un billet de vingt livres n'est pas sans attrait pour le postillou le plus susceptible, celui-ci trouva moyen de mettre d'accord son amour-propre qui lui défendait de verser avec la compassion qu'il ressentit tout à coup pour de malheureux amans poursuivis et sur le point d'être atteints.

A cet effet, il dévissa adroitement, et sans être aperçu, l'écrou d'une des roues de l'avant-train, et partit comme un trait. Il avait à peine fait un demi-mille que la roue s'échappant de l'essieu, la voiture s'inclina et fut forcée de s'arrêter.

A la vue de ce contre-temps, sir Arthur s'élança sur la chaussée suivi du trombonne de la garde royale, à qui il dicta dix notes dont la traduction était : Accident survenu, faites arrêter. L'écho transmit les sons à l'oreille de miss Rosamond, qui répéta soudain et avec force, en s'adressant au petit gentleman : — Arrêtez, monsieur, arrêtez. Nulle réponse n'étant faite à cet ordre, elle allait le répéter plus impérativement, lorsque l'homme au manteau, prenant pour la première fois la parole, lui dit du ton le plus respectueux : Je vous demande pardon, madame, mais c'est moi qui suis le maître ici. — Vous, monsieur, exclama miss Rosamond; et qui êtes-vous, s'il vous plaît ? — Je vais vous l'apprendre, madame, car je vois que le moment où je dois me faire connaitre est arrivé. — Il fit une pause. — Caroline resta muette de surprise et d'anxiété. — Il reprit : Vous voyez devant vous, madame, et à vos pieds, lord Charles Makerley, marquis de Sommerville. — Le marquis de Sommerville ! s'écria miss Rosamond. — Lui-même, madame, ajouta-t-il en se dégageant de son manteau et d'une écharpe en cravate qui lui cachait la moitié du visage. — Caroline reconnut le jeune lord; elle l'avait rencontré plusieurs fois dans le monde, et il n'avait jamais laissé échapper l'occasion de lui témoigner, par les soins les plus empressés et les plus délicats, combien il était heureux de la voir. — Une simple plaisanterie, dit M. de Somerville, insérée dans le *Court-Journal* et dans une langue que nous avons apprise du même maitre, est devenue pour moi la chose la plus sérieuse et d'où dépend maintenant le bonheur de ma vie. Vous connaissez, madame, mon rang

et ma fortune; je vous les offre en partage, non comme une réparation, mais comme l'accomplissement de mon vœu le plus cher.

Ces dernières paroles, prononcées avec l'accent du cœur et avec une candeur persuasive, firent une impression profonde sur l'esprit de miss Rosamond et la jetèrent dans une grande perplexité. Son imagination ne pouvait suffire à toutes les idées qui s'y pressaient, et la vive émotion qu'elle essayait vainement de cacher arrêtait les timides efforts qu'elle tentait pour prononcer quelques mots qui venaient expirer sur ses lèvres. Cependant le temps pressait : la calèche franchissait l'espace avec la vélocité de l'éclair, et les fidèles interprètes du baronnet, la trompette et le trombonne avaient cessé de se faire entendre. Caroline, enfin, se remit de son trouble; son regard put rencontrer celui de lord Makerley, et elle dit à mi-voix : Je n'ai, milord, qu'une seule observation à vous faire. Vous connaissez la promesse qui me lie envers sir Arthur Dally. — Il l'a rompue lui-même, madame, interrompit M. de Somerville, en vous engageant à jouer un rôle qui pouvait compromettre votre gloire, et en vous exposant aux chances d'un enlèvement auquel il ne s'est prêté que pour satisfaire son orgueil et sa vanité. Caroline allait répliquer; mais la voiture s'arrêtant subitement à la porte de l'heureux forgeron de Gretna-Green, la présence de plusieurs personnes qui s'empressèrent d'ouvrir la portière ne lui permit pas d'en dire davantage. Le fortuné lord était déjà descendu; il donna la main à miss Rosamond, qui jeta un dernier regard en arrière et entra. Peu d'instans s'écoulèrent avant qu'elle remontât dans la même calèche, accompagnée du marquis de Somerville. Ils prirent la route d'Inverness, où le lord possédait un château.

L'événement fâcheux arrivé à la chaise de poste de sir Arthur lui avait fait perdre un temps précieux employé à la recherche de l'écrou, et il n'arriva qu'une demi-heure après le départ de son devancier. Son premier soin fut de s'enquérir de la calèche et des voyageurs qu'elle contenait. Pour toute réponse, on lui remit une lettre à son adresse qu'il s'empressa d'ouvrir. Il y lut non sans un grand étonnement, ce qui suit :

« Lord Charles Makerley, marquis de Somerville, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec miss Caroline Rosamond. »

Cette lettre en contenait une autre, elle était de Caroline elle-même. Que n'éprouva-t-il pas en lisant les lignes suivantes qu'elle avait tracées à la hâte :

« Si, au lieu d'être lady Arthur Dally, je suis devenue contre mon attente lady Charles Makerley, marquise de Somerville, je compte sur la loyauté de votre cœur pour ne vous en prendre qu'à vos propres folies. Je me repose d'ailleurs du soin de votre consolation sur les annonces du *Court-Journal* et sur les avantages incontestables de la langue de M. Sudre, pour les mettre à profit. »

Damn M. Sudre and his musical language! s'écria sir Arthur, I save paid now too much for it. — Que le diable confonde M. Sudre et sa langue musicale ! elle me coûte aujourd'hui beaucoup trop cher.

Ch. P.

(*France musicale.*)

Les Arabes à Marseille.

Cinq jeunes Arabes viennent d'arriver à Marseille dans leur costume national. Ils appartiennent aux premières familles de la province de Constantine qui ont voulu que leurs enfans visitassent la France et vinssent s'y instruire. Cette résolution est grave pour des Arabes pour qui tout est nouveau : la mer, nos bateaux à vapeur, et nos voitures où ils se trouvent si mal, accoutumés qu'ils sont à passer la plus grande partie de leur vie à cheval.

Ils ont à peine mis le pied en France, et déjà leur admiration est à son comble. A Toulon, ils ne trouvaient d'expression pour rendre leur étonnement que dans l'idéal des contes de fées et de géans dont leurs livres nous ont donné les premiers modèles. Le *Montebello*, ce magnifique vaisseau leur a laissé l'impression la plus profonde, avec ses 120 canons de gros calibre en batterie, quand jusqu'ici les Arabes ont à peine employé une ou deux pièces de campagnes dans leurs expéditions les plus célèbres! Le *Montebello*, ce palais flottant dont les appartemens sont plus grands que ceux du palais du bey de Constantine, et dont la seule construction égalerait la valeur de cinquante palais; ces magasins immenses du port, ces chaudières plus spacieuses que les plus vastes tentes, et semblables à des maisons de fer, ces cales pour la construction des navires, que des forces surhumaines semblent seules avoir élevés, ces bagnes et leur propreté, la comparaison de tout cela avec les pauvres efforts de leurs peuplades sans industrie et sans art, et cette route de Toulon à Marseille, toute semée d'habitations, quand le beau sol de l'Arabie est partout désert; telles sont les premières impressions de ces jeunes voyageurs.

Tout ce qui excite le plus leur étonnement leur paraît créé d'hier. Ce qu'ils éprouvent d'admiration pour ce qu'ils voient, ne le cède qu'à celle que leur inspire notre civilisation et notre philantropie. Ainsi, ces trois mille forçats, ce peuple entier dont le travail tourne au profit de la société serait, d'après leurs notions de justice, trois mille têtes qui seraient tombées. Polis, hospitaliers, chez eux envers leurs amis, et les étrangers qu'ils reçoivent, les politesses dont ils sont chez nous l'objet ne les étonnent pas; mais ils ne comprennent pas comment ceux de nos officiers qui ont été le plus mal traités par les Arabes, et qui sont couverts de blessures, sont justement ceux qui ont le plus d'attention et le plus de prévenances pour eux; c'est donc, disent-ils, que les Français estiment beaucoup plus la gloire que leur sang, et qu'ils nous veulent remercier de celle qu'ils ont acquise au prix de blessures reçues dans notre pays.

Comme ils entraient pour la première fois au café d'Europe à Marseille où on les conduisait sans doute pour leur faire connaître une des plus élégantes créations du goût moderne en ce genre, les assistans qui les entouraient comme un spectacle nouveau pour eux, furent témoins de leur étonnement, quand ne se croyant qu'au milieu d'étrangers, une voix s'éleva, en s'écriant : *Saad, Saad*, en même temps qu'un jeune officier s'élança vers le plus jeune d'entre eux, et l'embrassa. Saad paraît avoir environ 16 ans, il était il y a 18 mois de l'expédition périlleuse et meurtrière du général Négrier à Stora, combattant dans nos rangs à côté de son père, le *Caïde-Ali*, chef d'un des quatre grands départemens de la province de Constantine, dont la bravoure, proverbiale chez les Arabes, a été souvent pour nous-mêmes un sujet d'étonnement.

Le jeune officier ne cessait d'exprimer son affection à son ancien et jeune compagnon d'armes, et lui rappelait les circonstances de plusieurs combats, celui surtout où son père envoya à son secours pour le dégager lui et cinq ou six Français, entourés d'ennemis nombreux. Que je voudrais, disait l'officier français, revoir un de ces braves qui vinrent nous tirer de ce mauvais pas! Voici, répondit timidement le jeune Saad, Lamzi, l'ami de mon père, qui m'accompagne à Paris; c'est lui qui était le chef de ceux dont vous parlez. — Comment, vous! lui dit l'officier français en présentant la main avec la vivacité de l'amitié et de la reconnaissance, à celui qu'on lui montrait, et Lamzi, dont la figure, type du caractère arabe, est digne du pinceau d'Horace Vernet et de Paul Delaroche, tendit aussi la main et dit tranquillement : Oui, c'est moi.

Tels sont les premiers pas des jeunes habitans de la province de Constantine en France. Tout fait espérer, si leur voyage se continue comme il a été commencé, qu'ils contribueront puissamment un jour à faire tomber les absurdes préjugés du fanatisme contre nous, c'est ainsi que le système heureux du brave maréchal qui a entrepris le premier de ne combattre l'ignorance que par le savoir, les ténèbres de l'Afrique par les lumières de l'Europe, et de triompher enfin des Arabes par la paix, sans être obligé de les exterminer, obtiendrait par la contagion de l'exemple des résultats auxquels doivent applaudir à la fois la raison, la politique et l'humanité.

Les cinq Arabes amenés en France sont : Ahmed, âgé de 27 ans. — Saad, de 17. — Saleh, de 20. — Lamzi, de 33. — Maley, de 19.

Revue dramatique.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Première représentation de *la Course au Clocher*, comédie en trois actes et en vers, par M. Arvers.

Le titre de cette pièce est purement symbolique : il n'y a d'autre clocher qu'une jeune et jolie veuve, d'autres coureurs que trois amoureux, qui s'en viennent culbuter à ses pieds, l'un après l'autre, parce qu'un quatrième plus mûr, plus froid, plus retors, a l'adresse de semer sous leurs pas une certaine quantité de piéges et chausse-trapes.

Madame de Chauny a résolu de ne pas se remarier : toutes les veuves prennent le même parti, le lendemain de leur veuvage; mais M. de Villiers, malgré ses cinquante ans, a résolu de la faire changer de résolution à son bénéfice, et pour cela que faut-il faire? 1° la débarrasser de trois grands neveux, qui la dévorent, en leur procurant de bons emplois; 2° l'aider à recouvrer une créance de huit cent mille francs qu'elle a sur l'état; 3° lui démontrer éloquemment et logiquement la nécessité d'un second mariage. Eh! bien, M. de Villiers emploie ses trois rivaux à lever ces trois difficultés, et quand le tour est fait, il arrive, les éconduit, et recueille le fruit de leurs efforts. Où avez-vous vu, s'il vous plaît, de course au clocher ainsi réglée et terminée? le symbole a le grand tort de ne

pas ressembler le moins du monde à la réalité.

Nous n'avons pas dit comment M. de Villiers s'y prenait pour mettre ses trois rivaux hors de concours. Le premier, M. Ollivier, récemment sorti de l'Ecole Polytechnique et qui s'est lancé dans les affaires, s'embarque dans une vaste entreprise tout exprès pour ouvrir une carrière aux trois neveux de l'aimable veuve; le second, M. Frogé, jeune propriétaire, dont l'oncle est nommé membre d'un nouveau cabinet, se charge d'obtenir la liquidation de la créance; le troisième, M. Gabriel, qui s'est voué au barreau, triomphe des résistances de madame de Chauny. A l'égard de M. Frogé, le jeune propriétaire, qui a encore plus de dettes que de propriétés, la manœuvre est des plus faciles : ce sont les gardes du commerce, qui l'enlèvent, au moment où il vient déposer les huit cent mille francs entre les mains de sa prétendue. Quant aux deux autres, M. de Villiers s'arrange pour qu'ils se battent ensemble : le militaire est blessé, l'avocat triomphe, mais M. de Villiers découvre à propos qu'il entretenait une correspondance avec la femme de chambre de madame de Chauny. Donc l'heureux de Villiers reste seul debout sur le terrain glissant, où ses rivaux ont trébuché. Mais il nous semble que dans ses idées et ses habitudes il ne peut s'en tenir là, et qu'il doit chercher quelqu'un qui se charge de consommer pour lui le mariage.

Franchement cette intrigue est puérile, les trois jeunes amoureux sont ridicules, et madame de Chauny ne l'est guère moins à son âge d'aller donner sa main à un barbon, qui n'a pour lui qu'un peu d'amabilité et de malice. Le style gracieux et spirituel, dont l'auteur a brodé son léger canevas, en rachète un peu la faiblesse; mais sous ce rapport même on attendait davantage de M. Arvers, auteur de quelques vaudevilles agréables, dans lesquels brillait une étincelle de poésie. Samson et mademoiselle Plessy jouent très bien les rôles du barbon et de la jeune veuve. M.

THÉATRE DU GYMNASE.

Maria, vaudeville en deux actes, par MM. P. Foucher et Laurencin.

Maria est une créole élevée jadis par sa maîtresse comme on ne l'est dans aucun pensionnat de la métropole; la brave dame n'a oublié qu'une chose, c'est d'affranchir la jeune esclave dont elle a presque fait sa fille. Aussi à la mort de sa bienfaitrice, Maria, qui a puisé dans l'éducation des principes d'indépendance et de liberté, se soustrait par la fuite au pouvoir d'un maître qu'elle ne veut même pas connaître. Depuis lors la jeune fille qui a changé son nom d'esclave contre celui de Lucy, et dont on ignore d'ailleurs la misérable condition, a captivé le cœur d'Albert de Révol; le mariage s'en est suivi. Mais dans ce monde qui l'accueille maintenant avec tant de faveur, Lucy est bientôt poursuivie par les assiduités d'un certain Frédéric, riche colon qui ne pense ni plus ni moins qu'à un enlèvement. Lucy se sent mal à l'aise auprès de cet homme sans qu'elle puisse s'en expliquer la cause. Elle ne tarde pas à l'apprendre. La résistance obstinée de Lucy à des sollicitations qui l'outragent pousse bientôt au dernier degré l'exaspération de Frédéric. Ce qu'il réclamait tout à l'heure à genoux, il vient maintenant l'ordonner en maître, avec toute l'autorité que la loi lui donne sur Maria son esclave. Prières, supplications, rien ne l'attendrira. Une seule chose peut arrêter la divulgation de ce fatal secret, c'est la séparation éternelle et volontaire de Lucy et d'Albert. Pour l'honneur de son mari, Lucy consent; mais on devine que ce sacrifice va lui coûter la vie. Enfin, au moment où elle va mettre à exécution sa funeste pensée, Frédéric, vaincu par tant d'amour, anéantit le titre qui constate ses droits sur Maria. Nul ne pourra désormais contester à madame de Révol sa qualité de femme libre.

M. et madame Volnys, ont admirablement joué ainsi que Paul. Tous les trois ont été redemandés à la chute du rideau. La pièce de MM. F. Foucher et Laurencin, imitée d'une nouvelle de M. E. Souvestre, qui a déjà fourni le sujet de l'Opéra-Comique, *le Planteur*, est un succès d'argent pour le Gymnase.

Revue des Modes.

—

La saison est un peu morte, mais encore y a-t-il quelque chose à dire sur les toilettes que j'ai pu remarquer dans les théâtres et les concerts. Et puis le ciel est pur depuis quelques jours, et les gais rayons d'un soleil qui annonce déjà le printemps, nous ménagent chaque jour quelques belles et bonnes heures de promenade que chacun s'empresse de mettre à profit.

Je citerai d'abord, parmi les dernières toilettes qui ont le plus attiré mon attention, des robes en damas bleu, en damas blanc, en velours vert, avec arabesques blanches, guirlandes de feuilles de chêne en argent ou feuillage en or; une robe de velours cerise ouverte sur le devant et laissant voir un riche jupon de drap d'or; des robes de crêpe avec bouillons; une robe de tulle sur du satin avec une délicieuse guirlande de marguerites. J'ai remarqué encore beaucoup de robes en velours épinglé blanc, garnies de Mathildes entrecoupées de nœuds de ruban blanc, ce qui produisait un fort joli effet. Quant aux robes de ville, on en porte beaucoup en reps glacé.

Parmi les plus délicieuses coiffures ce que j'ai remarqué de plus ravissant sortait des magasins d'Alexandrine, rue de Richelieu, 112. C'est là que l'élégance constamment unie au bon goût, déploie ses plus gracieuses merveilles.

La lingerie, qui varie si rarement ses modèles, paraît vouloir cette année introduire dans ses modes quelques changemens. Je ne tarderai pas à vous faire connaître les modifications qu'auront pu faire subir à cette spécialité la maison de madame Payan.

Le manteau commence à disparaître. Sans les spectacles, les bals et les soirées, je crois vraiment qu'il serait tout à fait proscrit; ce sont les châles ouatés qui sont ses heureux successeurs.

Le règne du spencer, qui a commencé cet hiver, verra ses succès se prolonger longtemps encore. On dit que cette mode fera fureur au printemps. Il est vrai qu'un spencer en velours noir ou vert sur une jupe de couleur claire, est quelque chose de fort gracieux.

Revue de cinq jours.

—

10 MARS. — Tous les ministres ont remis, hier, à quatre heures, leur démission entre les mains du Roi.

— Une dispute de la nature la plus désagréable a eu lieu dans une des principales rues de Lisbonne entre Morisinho de Silveira, ancien ministre, et un fils du comte Villa Réal. Le motif de cette querelle est, dit-on, relatif au procès engagé entre MM. Sampayo, en qualité de parent de la jeune comtesse de Povoa, et le duc et la duchesse de Palmella. On assure que l'une des deux parties s'est adressée directement à la reine.

— M. Papineau, ex-président de la chambre d'assemblée canadienne, est arrivé à Paris.

— On écrit d'Alep, le 22 janvier : « La peste a éclaté à Jaffa et à Jérusalem. On prend toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ne gagne pas l'intérieur. »

— M. le général Lallemand, pair de France, est mort cette nuit, à l'âge de 65 ans.

— L'Indicateur général des Allemands (*Allgemeiner anzeiger der Deutschen*), qui se publie à Gotha, rapporte un fait qu'on aurait de la peine à croire, s'il n'était pas raconté par un témoin oculaire, et inséré dans une feuille semi-officielle. Ce journal annonce que, le 18 février dernier, après l'exécution à Gotha d'un individu condamné à mort pour homicide, quelques personnes sujettes à l'épilepsie montées, *avec la permission des autorités*, sur l'échafaud, y ont recueilli dans des verres le sang qui jaillissait du supplicié, et l'ont avalé sur le champ.

L'Indicateur général s'élève avec force contre cet horrible scandale.

— Un mariage très extraordinaire vient d'être célébré à l'église de Whalley, entre M. Whalley, cordonnier de profession, et miss J. Dewhurst. Le mari a six pieds de haut, et sa femme trente pouces. Quoiqu'âgée de 30 ans, miss Dewhurst ne pesait que 30 livres.

— Une décision de M. le préfet de police, du 9 courant, vient de prononcer, à compter de ce jour, la clôture des bals masqués dans les théâtres, les salles de concerts, et dans les établissemens où le public est admis indistinctement en payant.

— M. Châtelain, l'un des directeurs du *Courrier français*, est mort aujourd'hui à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

— Il a été imprimé à Paris, pendant les deux premiers mois de 1839, 1,137 ouvrages, tant en langues mortes que vivantes, 180 estampes, gravures et lithographies, et 100 ouvrages de musique.

— Les quarante chanteurs montagnards des Pyrénées viennent d'arriver à Paris.

11. — Les embarras de la situation réagissent d'une manière funeste sur les affaires commerciales. Seize nouvelles faillites enregistrées dans les *Petites Affiches* de ce jour attestent la perturbation qui frappe toutes les branches de l'industrie.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 10 et lundi 11 mars 1839, de 3,846 déposans, dont 523 nouveaux, la somme de 490,139 fr.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 751,000 fr.

— Fray Domingo, moine de l'ordre des Carmes déchaussés, et aumônier du quartier de don Carlos, est arrivé à Bayonne le 2 mars, pour se rendre, dit-on, à Bordeaux. Il est du nombre des personnages exilés des provinces par suite du pacte de réconciliation conclu entre le prétendant et Maroto.

— On écrit de Munich (Bavière), à la date du 1er mars : « Le voile mystérieux qui couvrait la naissance et l'origine du fameux Gaspard Hauser vient d'être levé. Madame la comtesse d'Altendorff, née miss Graham, qui, dans le temps, a publié à Ratisbonne plusieurs écrits relatifs à cet infortuné jeune homme, vient de découvrir des documens authentiques, qui prouvent catégoriquement que Gaspard Hauser avait pour parens la fille d'un magnat hongrois très distingué, et un officier supérieur autrichien, qui tous les deux sont déjà décédés. Madame d'Altendorff travaille en ce moment à une brochure, où elle fera insérer textuellement les pièces d'où résultent ces faits, et qui paraîtra sous peu de jours chez le libraire Meyns, de notre ville. »

— Hier, dans la journée, un jeune homme et une jeune personne, aux manières distinguées, mis avec une certaine recherche, se présentèrent chez le sieur Bou[illegible], restaurateur à la Chapelle-Saint-Denis, et demandèrent un cabinet particulier dans lequel ils se firent servir un modeste repas.

Au bout d'une heure et demie environ, le maître de la maison, étonné que des personnes si sobres restassent si longtemps enfermées, alla heurter à la porte et demanda, selon l'habitude,

si l'on n'avait pas sonné; mais il n'obtint aucune réponse. Il frappa de nouveau; même silence. Concevant quelques sinistres soupçons, il mit la clef dans la serrure; mais la porte avait été fermée en dedans. Enfin, il appela ses garçons, et ils enfoncèrent la porte. Aussitôt un spectacle affreux s'offrit à leurs yeux : ils virent deux cadavres étendus à côté l'un de l'autre, baignés dans une marre de sang. Le commissaire de police fut appelé, et après avoir dressé procès-verbal il fit transporter ces deux infortunés à la Morgue, où ils ont été reconnus dans la journée. On dit qu'ils appartiennent à des familles honorables, et qu'ils ont été portés à cet acte de désespoir par des peines d'amour.

— C'est aujourd'hui, lundi, qu'a commencé au Palais-de-Justice, salle Lamoignon, le tirage au sort de la clase de 1838 pour le département de la Seine.

— A la dernière solennité musicale qui a eu lieu dans la salle équestre à Vienne, on a exécuté les *Saisons* de Haydn. On n'a jamais rien entendu de plus grandiose que ce concert. L'orchestre était ainsi composé : deux directeurs, un accompagnateur au piano, deux premiers violons, trois chanteurs de *solos*, deux cent soixante-huit soprani, cent soixante-six alti, cent soixante-dix ténors, deux cents basses, cinquante-neuf premiers violons, quarante altos, quarante-un violoncelles, vingt-cinq contrebasses, treize flûtes, douze hautbois, douze clarinettes, douze bassons, quatre bassons doubles, un ophycleide, douze cors, huit trompettes, neuf trombonnes, quatre paires de tambours, six tambours ordinaires, deux triangles et une grande caisse; ensemble mille cent trente individus. L'exécution a été parfaite; tous les morceaux ont été rendus clairement, distinctement, comme si cette masse eût été mue par un seul sentiment et une même âme.

12. — Le commandant Vaillant vient d'être nommé gouverneur de Saint-Jean-d'Ulloa, dont il ira prendre possession sur la *Cornaline*, corvette de 32 en armement à Lorient; il commandera cette corvette sous les ordres de M. Baudin pendant tout le temps qu'il sera gouverneur de la forteresse.

— C'est à deux années de détention dans une forteresse, et non pas à vingt comme on l'avait dit, que l'archevêque de Posen a été condamné, et tout paraît indiquer que des mesures se prennent pour l'exécution de la sentence, qui porte aussi, dit-on, le retrait de l'emploi du condamné.

— Depuis quelque temps, des individus ont la singulière monomanie de se présenter aux Tuileries, et de vouloir à toute force parler au roi. On en compte six depuis le mois dernier qui ont fait cette tentative. Hier et le jour précédent, deux personnes ont encore été arrêtées pour la même cause, et conduites chez M. Marut de l'Ombre, commissaire de police. Tous sont des malheureux privés de leur raison, auxquels le hasard a donné la même idée, bien qu'ils fussent entraînés à cette démarche par des motifs différens. Ainsi, de ceux qui se sont présentés depuis deux jours, l'un est un malheureux qui vient de subir un traitement à Bicêtre; il voulait demander justice au roi de ce qu'il avait été, disait-il, enfermé injustement.

L'autre M. B..., fabricant de caisses à tambour est aussi atteint de folie. Il se présentait pour un motif plus grave. Il voulait, disait-il, révéler au roi un complot contre sa personne. Dans le premier moment, on ne sut que penser de cette révélation, car il s'exprimait avec beaucoup de lucidité; mais il tomba bientôt dans des divagations qui firent reconnaître son état de démence.

— L'avocat Kossuth, noble hongrois, qui avait publié sans autorisation une gazette manuscrite, a été condamné à Pesth par le tribunal de la Table royale, à trois années d'incarcération. Il est déjà détenu depuis deux années que dure son procès; mais, selon le jugement du tribunal, elles ne lui seront point comptées en déduction de sa peine.

— Le fils du duc de Rovigo s'est battu en duel dans la forêt de Saint-Germain, et a reçu un coup d'épée qui lui a traversé un poumon. On a pu le ramener à Paris.

— On écrit de Londres.

« Le prince Napoléon-Louis met en ce moment la dernière main à un ouvrage qu'il va publier et qui fera, dit-on, sensation dans le monde politique. C'est à cette grave occupation qu'il consacre ses loisirs quand il ne suit pas les travaux parlementaires des deux chambres. »

— Il existe à Pompadour (Corrèze) une jeune fille de 17 ans, dont la taille ne s'élève pas au-delà de 3 pieds 11 lignes. Cette jeune personne qui est d'un caractère très enjoué, présente toutes les proportions ordinaires.

13. — On écrit de Stockholm, le 22 février :

« La mort vient d'enlever dans cette ville M. le comte Charles-Frédéric-Théodore de Lowenhielm, le plus riche propriétaire des mines de Suède, auquel les usines de fer de ce pays sont redevables des grandes améliorations qu'elles ont reçues dans les dernières années. M. de Lowenhielm était âgé de quatre-vingts ans; il était père de M. le baron de Lowenhielm, ministre de Suède et de Norwège à Vienne, et oncle paternel de M. le comte de Lowenhielm qui remplit les mêmes fonctions à Paris.

— Les forces mécaniques font chaque jour des progrès en Angleterre. Ainsi, dans la seule industrie des cotons, des fuseaux qui ne tournaient que 50 fois dans une minute, font maintenant 6, 7 et quelquefois 8,000 révolutions dans le même espace de temps. A Manchester, il y a 136,000 fuseaux dont le mouvement est constamment entretenu par la vapeur et qui filent 1 million 200 milles de fil de coton par semaine. Quand les machines travaillent, on en fabrique par semaine 400 millions de milles, ce qui suffirait pour faire 160 fois le tour de la terre.

Le luxe fait des progrès effrayans à Londres. On porte maintenant des mouchoirs brodés en or. Il n'est pas rare de voir entre les mains de nos élégantes des mouchoirs de 20 liv. sterl. (500 fr.)

— En vertu du nouveau bill de police, les cris des rues de Londres cesseront entièrement, et le domestique même qui appellerait à la porte d'un théâtre un cocher de voiture de place paierait 40 shillings d'amende.

— Dans l'une de ses dernières séances, la société d'agriculture de Calais a admis parmi ses membres honoraires madame Lucien Bonaparte, qui appartient à Calais par des liens de parenté.

— On lit dans la *Gazette des Tribunaux* :

« Sur la plainte de madame F..., des agens, porteurs de mandats, ont arrêté hier, à l'hôtel du Grand-Cerf, à Saint-Denis, le sieur Léon Ch..., négociant de la cité de Londres qui, ayant enlevé mademoiselle Amélie, fille de madame F..., et âgée de 21 ans, avait pris la fuite avec elle. C'est au moment où la voiture qui les emportait changeait de chevaux, que l'arrestation s'est opérée. Le sieur Léon Ch... a été immédiatement amené à la préfecture, tandis que la jeune demoiselle était reconduite au domicile de sa mère. »

— M. Paul Delaroche est très occupé aujourd'hui à l'Ecole des Beaux-Arts, à peindre la grande coupole de l'amphithéâtre destinés aux solennités publiques de l'Académie, au fond de la grande cour de marbre.

— Un journal annonçait hier que M. de Châteaubriand, reconnu de quelques jeunes gens dans la rue, avait été accueilli par des acclamations et obligé de se réfugier dans un cabriolet de place pour échapper à l'ovation. L'auteur du *Génie du christianisme* sortait de Notre-Dame, où il était allé entendre une conférence de l'abbé de Ravignan. Les jeunes gens l'ont suivi et accompagné jusqu'au Pont-Royal.

— La propriété du théâtre des Variétés vient d'être vendue à MM. Jouslin de Lassalle, Opigez et Leroy. La nouvelle administration a pris, ce matin, possession et nous annonce déjà pour samedi, la rentrée de Vernet dans *l'Ecrivain public*.

14. — Des efforts avaient été tentés hier pour réaliser une combinaison dans laquelle les deux nuances des centres de la majorité nouvelle auraient été représentées dans la proportion de leur force et de leur importance. Ces efforts avaient échoué.

» Ce matin, M. Guizot a eu une seconde entrevue avec S. M.

» A trois heures, M. Thiers a été mandé au château.

» Plus tard, les hommes politiques les plus influens des diverses fractions de l'opposition constitutionnelle se sont réunis et ont fait de nouveaux efforts pour faire réussir la combinaison qui avait échoué hier, et dans laquelle se trouvaient compris MM. Guizot et Duchâtel. On a eu de part et d'autre le regret de ne pouvoir y parvenir.

— D'après les lettres reçues par le brick de guerre le *d'Assas*, arrivé à Brest le 4 courant, venant du fleuve de la Plata, le blocus de Buénos-Ayres continuait. Par suite de l'anéantissement du commerce, la misère était au comble. Il régnait un grand mécontentement contre le président Rosas, qui ne maintenait son autorité que par la terreur. Peu de jours s'écoulaient sans qu'il fît passer par les armes quelques personnes convaincues ou soupçonnées d'avoir conspiré contre lui. Aussi, bon nombre d'habitans fuyaient-ils dans les campagnes pour se soustraire aux vengeances de ce dictateur.

— Le malheur qui vient d'accabler M. Daguerre a éveillé dans le public une sympathie générale, et c'est du moins pour lui une consolation dans son infortune. Cependant on ignore l'immensité de la perte qu'éprouve M. Daguerre, car le bâtiment seul était assuré, et sur treize tableaux du Diorama brûlés, il n'y avait que les trois tableaux exposés qui fussent assurés. Le mobilier des salles et celui de la maison de M. Daguerre ne l'étaient point. Son atelier particulier de peinture et son cabinet de physique sont entièrement détruits.

— L'éclipse de soleil du 15 mars courant commencera à 3 heures 14 minutes, temps vrai, et finira à 4 heures 48 minutes. La plus grande phase qui aura lieu vers 4 heures sera de quatre doigts ou du tiers du diamètre du soleil.

— Une expérience de fabrication de papier de maïs a été faite le mois dernier à la papeterie qui vient de s'élever à Guise. M. le sous-préfet y assistait. La matière première, mise en macération sous ses yeux, s'est, en quelques minutes, présentée sous la forme d'une large et interminable feuille de papier sortant à travers de nombreux appareils pour s'enrouler à l'état de perfection sur le cylindre.

— La moitié environ des grandes galeries en construction aux Champs-Elysées, pour la prochaine exposition des produits de l'industrie, est à peu de chose près achevée; l'autre le sera avant la fin de ce mois.

Ces vastes salles sont d'une belle ordonnance. L'architecte s'est servi partout à l'intérieur de l'arc surbaissé.

C'est avant-hier, 12 mars, que le registre des déclarations des exposans a dû être clos à l'Hôtel-de-Ville. On croit que l'on pourra commencer le classement des produits pour le 1er avril.

Le Rédacteur en chef, **BERTHET**.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,

20 MARS 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 16.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

SEJOUR ET VOYAGES AU MEXIQUE

DE 1825 A 1834.

Remarques sur le pays et sur ses productions, sur la vie et les mœurs des habitans.

On sait que les aborigènes de l'Amérique qui étaient en possession du pays lorsque les Espagnols conquirent le Mexique, se distinguent des Européens et des Africains par leur couleur, leur chevelure noire et raide, et l'absence presque entière de la barbe. Un grand nombre de ces Indiens (*Indios*) demeure aux environs de Tlalpujahua, mais bien peu vivent dans la ville. Nous y trouvâmes quelques Espagnols (*Gachupines*), mais la plupart des habitans s'y composaient de descendans d'Indiens et d'Espagnols ou métis (*Mestizos*) qui se donnent ordinairement le nom de créoles (*Criollos*), par lequel on désigne communément les blancs nés en Amérique de parens espagnols. Je n'y vis pas de mulâtres ou descendans de nègres et d'Européens, mais bien quelques descendans de nègres et d'Indiens (*Zambos*).

La couleur des métis est ordinairement jaune. De fréquens mariages ont lieu entre les métis et les Espagnols, tandis qu'ils sont maintenant très rares entre les métis et les Indiens. La couleur des enfans qui naissent de ces unions se rapproche de plus en plus de la blanche, de façon qu'il est souvent très difficile de décider s'ils sont métis ou créoles. Quoique sous le gouvernement républicain tous les indigènes mexicains jouissent maintenant des mêmes droits civils, quelles que soient leur origine et leur couleur, cependant la couleur blanche pure y est préférée à la couleur cuivrée des Indiens, ou à la noire des nègres et à la jaune des mulâtres. On ne peut pas faire de plus grand plaisir à une mère, fût-elle jaune ou brune, que de vanter la blancheur de ses enfans. Un homme veut-il parler avec mépris de quelqu'un, il l'appelle nègre ou Indien, et dit : *que quiere este negro* ou *esto indio*, que veut ce nègre ou cet Indien. C'est un héritage resté de la domination espagnole, et il durera longtemps. Les noms de *Gachupin* (Espagnol), *estrangero* (étranger), *Ingles* (Anglais), ne sont pas moins odieux ; le dernier est donné par la basse classe du peuple à tous les étrangers, sans distinction.

La haine contre les étrangers a été inspirée aux indigènes du Mexique par les Espagnols et par le clergé catholique ; par les Espagnols qui défendaient l'entrée du pays aux étrangers ; et par le clergé qui faisait considérer comme mécréans ou hérétiques la plupart des autres nations : opinion qui par l'ignorance absolue où l'on y était du reste du monde se propagea facilement, quoique le Mexique, en déclarant son indépendance, ait accordé la libre entrée de ses états à toutes les nations.

Les métis de la seconde et troisième génération forment en général une belle race d'hommes. Leur couleur, si elle n'est pas complétement blanche, n'est cependant pas non plus trop foncée, et se rapproche du teint brun si commun dans l'Europe méridionale. Les cheveux sont ordinairement noirs, ainsi que les yeux ombragés de sourcils bien arqués ; le regard, de même que toute la physionomie, a de la vivacité et de l'ardeur. Ces métis sont de taille moyenne, bien faits et robustes. Les mineurs appartiennent le plus souvent à cette classe : rarement un Indien est employé au travail des mines, sinon comme journalier ou porteur de fardeaux. Dans toutes les mines que j'ai visitées j'ai vu beaucoup d'hommes vigoureux et bien bâtis, j'ai rencontré peu de gens contrefaits dans le Mexique. Ce que je dis des hommes peut s'appliquer aux femmes ; elles ne sont pas très grandes, mais ont une jolie taille ; leur regard est vif et expressif, et elles usent souvent du langage des yeux.

Tlalpujahua, quoique situé sur la pente d'une montagne, est cependant bâti assez régulièrement ; les rues y sont passablement droites et larges, et se coupent à angles droits ; il y a trois places publiques : *la plaza Mayor*, *la Plazuela* et *la plaza de San Francisco*. Les maisons du Mexique sont en général construites pour un climat chaud, quoique l'altitude dans plusieurs endroits les rendrait plus agréables si elles garantissaient davantage du froid. On les bâtit fréquemment en pierre, surtout les grands édifices; les maisons moins grandes, notamment celles de la campagne, sont en briques (*adobes*), qui se font avec une terre argileuse que l'on broie et mêle avec du fumier de cheval, ensuite on leur donne leur forme et on les fait sécher au soleil ; le mortier employé pour les bâtir se fait avec la même terre humectée. Comme on ne fait pas de caves, les fondations sont en général peu pro-

fondes. On aime à rencontrer à peu de profondeur un sol ferme ou la pierre ; s'il n'en est pas ainsi on creuse à 1 ou 2 pieds de profondeur, et on fixe dans le sol un lit de petites pierres que l'on recouvre d'une couche légère de mortier, de gros sable ou de gravier; on pose par dessus les fondations composées de pierres et de mortier ou même de pierres et d'argile, et on les élève assez pour que les briques qui doivent y être placées ne souffrent pas de l'humidité de la terre. Si l'on crépit bien les murs des deux côtés pour les garantir de la pluie, on peut bâtir dessus une habitation sèche, considérable et commode.

Les maisons des Mexicains riches sont plus grandes et construites avec plus de luxe; elles occupent un carré entièrement fermé, où l'espace intérieur, dans lequel on pénètre par la principale entrée, forme une cour ou un jardin. Sur un ou plusieurs des côtés intérieurs de la maison, règne un large corridor recouvert par le toit principal, et percé de plusieurs fenêtres et portes donnant dans les appartemens. Si la mrison n'a que le rez-de-chaussée, les fenêtres sur la rue sont peu nombreuses, petites, ordinairement fermées, la lumière pénètre peu abondamment par la porte. Cette aversion des habitans pour des fenêtres donnant sur la rue, tenait peut-être dans les temps passés à la nécessité d'être en garde contre les attaques extérieures; elle se perpétue par la force de l'habitude.

La maison d'un homme riche comprend ordinairement un assez grand salon, une salle à manger, plusieurs chambres à coucher, une cuisine, une chambre pour les domestiques. Si la maison est à un étage, il est rare que le propriétaire habite le rez-de-chaussée, il y place des magasins, un comptoir, une boutique, la sellerie, les chambres pour ses gens; des portes particulières donnent sur la rue, et des logemens entièrement séparés du premier étage et de la cour sont loués à de pauvres familles d'ouvriers. Les maisons situées aux coins des rues servent habituellement de boutiques; on y pratique deux grandes portes donnant sur les deux rues, et l'on place les marchandises de façon à tenter les chalands. Le premier étage de ces maisons a également peu de fenêtres sur la rue; on y voit de grands balcons avec de lourdes portes de bois non vitrées. La menuiserie des portes et des fenêtres est presque toujours grossièrement faite; il en est de même des ferrures, des pentures et des serrures; souvent une clef d'appartement a 7 à 8 pouces de longueur. Ni les portes ni les fenêtres ne sont disposées de façon à pouvoir être décrochées.

Les plafonds ne sont pas garnis de lattes, même dans les meilleures maisons: l'œil aperçoit les solives à demi dégrossies, rarement peintes, et plus rarement encore recouvertes d'une toile de couleur.

A Tlalpujahua et dans plusieurs autres lieux on revêt le plancher des petites maisons d'*adobes*, et celui des grandes de briques carrées à demi cuites. Les murs des chambres sont blanchis, rarement peints en diverses couleurs suivant l'ancienne manière.

Une grande image de la Sainte-Vierge ou un grand crucifix garnissent habituellement la salle; des images de saints et des lustres fréquemment en fer-blanc complètent les ornemens, et ne servent qu'à faire ressortir davantage la nudité de l'appartement. On n'y voit ni glaces ni rideaux, les murs des autres chambres sont tout aussi dégarnis; à un bout de la salle, ordinairement sous le crucifix ou l'image de la Vierge, le plancher est couvert, dans toute la largeur de la pièce, d'un tapis à la vieille mode, large de 2 ou 3 aunes. De ce côté et souvent même aux quatre coins de la salle, il y a des encoignures peintes de diverses couleurs et supportant une figure de saint en cire, quelques girandoles, des figurines en porcelaine et d'autres choses de ce genre. Un canapé de paille ou de bois couvert de coussins, élevé tout au plus de 14 ou 15 pouces, se prolonge sur le tapis d'une encoignure à l'autre. Deux ou trois bancs de même espèce garnissent aussi deux ou trois des parois, mais la quatrième est flanquée de chaises posées tout près les unes des autres. Quand il vient des visites on ne présente pas de chaises aux étrangers qui arrivent, mais quelques uns de ceux-ci s'asseyent à côté de la maîtresse de la maison sur l'un des canapés placés sur le tapis, et les autres le long des murs, comme ils l'entendent. Outre les encoignures, il y a encore dans cette salle une grande et haute table couverte d'un tapis rouge ou bleu, si massive et si mal peinte qu'elle rappelle une table allemande des seizième et dix-septième siècles: assez ordinairement elle supporte un petit réchaud en argent à l'usage des fumeurs, et souvent remplacé par un petit plat en faïence posé sur une assiette d'argent.

Voilà comme était encore, en 1825, la demeure des Mexicains aisés, à l'exception de ceux de la capitale; depuis il est arrivé beaucoup d'étrangers qui leur ont fait connaître les commodités, les mœurs et le luxe de l'Europe. La liberté du commerce a permis au marchand de vendre les objets de son commerce à des prix proportionnément inférieurs à ceux du temps du monopole espagnol. Des ouvriers européens se sont établis à Mexico et y ont fabriqué, en faisant de gros bénéfices, des meubles et d'autres choses à si bon marché, que l'homme qui pouvait acheter le mobilier décrit plus haut, peut maintenant se procurer, pour le même prix, des meubles d'un goût moderne, et que le Mexicain, ami du luxe extérieur, cherche à troquer les choses anciennes contre de nouvelles. Les voyageurs ne devront conséquemment pas s'étonner, si, dans la capitale et même dans l'intérieur, ils ne retrouvent pas l'original de la description que je viens de donner. Au mois de juin 1825, je vis Mexico pour la première fois, et j'y trouvai dans l'habillement, les mœurs et les coutumes, beaucoup de choses essentiellement différentes de celles auxquelles j'étais accoutumé en Europe. Pendant mon séjour à Tlalpujahua, je retournai à peu près deux fois par an à la capitale, et chaque fois j'observai les progrès des changemens opérés par l'influence des étrangers; ils étaient si rapides, qu'en 1828 j'en fus grandement surpris et obligé de me rappeler que c'était la même où trois ans auparavant tout m'avait paru si différent.

Ainsi, dans la capitale, de même que dans plusieurs autres villes du Mexique, les classes supérieures s'habillent complétement à l'européenne; tandis que dans les petites villes, et surtout dans les campagnes, on tient encore au costume national.

Les hommes y portent un pourpoint court, garni de franges comme ceux des Polonais ou des hussards, une veste bigarrée ou rouge, une cravate en soie, nouée négligemment et un grand collet chargé de broderies. Les caleçons, blancs en coton, larges et entièrement ouverts par le bas, descendent jusqu'à la cheville. On met par dessus un pantalon de drap ou de toile de coton, bleu, vert ou noir, fendu des deux côtés extérieurs jusqu'au dessus du genou et orné de tresses d'argent ou d'or, ou de broderies, et le long de la fente, garni de boutons de métal très rapprochés les uns des autres, bordé de peau par le bas et doublé en toile de coton teinte; afin qu'on puisse la voir, on renverse les deux points de la large ceinture qui alors retombent sur le bas de la taille. Le pantalon ne monte ordinairement que jusqu'au dessus des hanches, en sorte qu'on peut voir l'écharpe (*faja*) en soie rouge, frangée d'or ou d'argent, qui sert à retenir le caleçon, et cette écharpe est attachée de façon que ses deux bouts tombent sur le dos et sont aperçus au dessous du pourpoint. Le cliquetis des boutons du pantalon annonce de loin l'arrivée d'un petit maître mexicain. Autrefois le pantalon ne dépassait pas le genou, était taillé en rond à son extrémité et se terminait en bas par deux pointes; alors on portait fréquemment des bottines doublées de rouge, ouvertes sur les côtés, maintenant on ne fait usage que de bottines ordinaires. On attache au dessous du genou, sur les bottes et les caleçons, mais sous le pantalon, avec un ruban de toile de coton, une peau de daim tannée, afin qu'en allant à cheval les jambes soient garanties des piqûres d'épines. Cette peau est de couleur brune et pressée dans une forme qui lui imprime de jolis ornemens en fleurs. Cette enveloppe (*botas*) est habituellement doublée de maroquin rouge, souvent brodée richement en or et en argent, et coûte alors de 70 à 80 piastres. Elle est extérieurement montée de façon qu'à cet endroit elle fait quatre fois le tour de la jambe; le cavalier porte ordinairement un coutelas entre cette *bota* et la jarretière.

La tête est coiffée d'un chapeau rouge-brun à bords très larges, et dont la forme s'élève à peine de cinq à six pouces. Il est entouré d'une ganse d'or, il y en a une pareille autour de la forme, et le bord, vert par dessous, a une tresse d'un pouce et demi à deux pouces de largeur. Cette mise est rendue encore plus étrange par un manteau (*manga* ou *frazada*); c'est un morceau de drap long de quatre à cinq aunes, de couleur bleue, et surtout bleu de ciel, rarement verte ou noire, fabriqué dans le pays; les quatre coins sont arrondis, la *manga* est percée au milieu d'un trou pour y passer la tête, de façon qu'elle retombe des deux côtés du corps comme une chasuble. Elle est ordinairement doublée d'une toile de coton bigarrée, jaune ou rouge, et extérieurement elle a, au milieu, un morceau de velours ou d'une étoffe de coton noir ou vert de deux aunes à deux aunes et demie de circonférence, et elle est en outre garnie d'une bordure festonnée de la même matière. Le morceau du centre est entouré de plusieurs rangs de rubans et d'une frange garnie de grains de verroterie noirs. Ordinairement cette garniture de rubans et cette

frange sont de cette couleur; souvent aussi le tout est en or. Une *manga* ornée de cette manière, le chapeau chargé de lourdes tresses, le pantalon couvert de broderies et les *botas* se paient jusqu'à 300 piastres; cependant on voit souvent parés de cet attirail si cher des gens qui y ont sacrifié toute leur fortune, venue peut-être d'une chance heureuse du jeu; d'autres aussi, qui ne vivent que de pénibles travaux et en s'imposant de dures privations, comme les muletiers (*arrieros*), croient avoir trouvé un bon emploi de leur argent par un luxe semblable. La *frazada* est une grande couverture en laine bariolée, et munie également au centre d'une fente pour y passer la tête; elle est presque imperméable et on la porte principalement quand on est à cheval. Les meilleures *frazada* se fabriquent à Quérétaro et à Saltillo; celles qui se font dans ce dernier endroit se paient de 40 à 50 piastres. Elles sont peu élégantes et peu riches, et seulement en usage parmi la classe la moins aisée; celle-ci porte, au lieu du pourpoint de drap, une espèce de blouse courte en cuir brun ornée de boutons d'argent, ou en toile de coton bariolée avec une bordure blanche.

Les gens le moins aisés se bornent à une chemise, un caleçon, une culotte, un chapeau et des bottes ou des sandales; une couverture ordinaire en drap ou en coton, qui leur sert de lit pendant la nuit, les préserve le jour du froid ou de la pluie. La chemise n'est pas pour ces gens un objet indispensable, fréquemment on leur voit seulement des sandales, des caleçons, un chapeau et une *frazada*. Le Mexicain pauvre a rarement des vêtemens de rechange; le samedi avec sa femme et ses enfans, il s'approche d'une source, il s'assied à terre couvert de sa *frazada*, et sa femme lave et sèche au soleil le reste de l'habillement de son mari, le sien et ceux de leurs enfans.

Les femmes du peuple portent des jupons en drap bleu ou rouge, toile de coton, indienne, mousseline ou soie noire, avec un grand falbala. Le haut du corps est couvert d'un *rebozo*, espèce de mantille en étoffe de coton bleue ou blanche, ou de soie et coton; du haut du front il remonte par dessus la tête sur le dos, de façon que les deux bouts se replient inégalement au dessus des épaules, c'est à dire que le côté qui vient à droite est plus long, et celui de gauche plus court; alors le bout de la droite est passé sur l'épaule gauche et couvre la poitrine, les bras et le visage dont il ne laisse apercevoir que les yeux. Les cheveux, ordinairement tressés, sont cachés sous le rebozo. Un collier de verroterie pare le cou; la chaussure consiste en souliers, ceux en soie sont très recherchés, et, si les moyens le permettent, on achète volontiers des bas de soie.

Dans le classe la plus aisée les femmes s'habillent à la française, mais à la maison elles portent toujours le rebozo, en partie pour cacher leur grand négligé qu'elles quittent rarement lorsqu'elles n'attendent pas de visites.

On s'affuble aussi du rebozo quand on va le matin à l'église. Le costume paré du matin est en soie noire, et alors le rebozo est remplacé par une mantille également noire. Quand les dames sortent l'après-midi, leur mise est plus soignée et plus brillante; souvent même elles ont un costume de bal. On voit rarement des chapeaux, ils sont remplacés par un peigne haut et luisant posé sur les cheveux et soutenant un grand mouchoir en soie de couleur ou en madras qui couvre la tête, un bout tombe sur le dos, et les deux autres sur la poitrine, où ils peuvent servir comme la mantille pour s'envelopper et cacher le visage. Des bijoux étincelans et de légers éventails doivent compléter une semblable parure. Comme la plupart des dames fument, une petite chaîne d'or, suspendue au cou ou à la ceinture, supporte une petite pince en or pour saisir le cigarre: la jolie boîte aux cigarres se place sous le fichu. Mais toutes ces particularités de costumes et de mœurs disparaissent journellement pour faire place aux coutumes européennes; on n'est plus frappé, surtout dans les grandes villes et sur les places publiques, comme je le fus lors de mon arrivée à Mexico en 1825, de la différence que j'y aperçus. A Tlalpujahua, on n'observait pas alors le moindre indice d'un costume étranger.

La manière de vivre des Mexicains partage le jour en une infinité de subdivisions, beaucoup de temps est perdu; cependant le marchand, l'agriculteur et autres gens occupés savent tirer parti de celui que d'autres consacrent à l'oisiveté.

En général, l'habitant des villes du Mexique se lève assez tard; il est un peu sensible à l'air frais du matin dans les lieux élevés, mais il n'est point paresseux. A son lever il prend ordinairement une tasse de chocolat avec un petit morceau de pain, et, si ce n'est déjà fait, fume un cigarre. Le réchaud qu'il s'est fait apporter pour l'allumer reste toute la journée sur la table. Ensuite, quand on en a l'envie, on va à l'église pour entendre la messe, et on revient vers huit ou neuf heures déjeûner à la maison; ce repas consiste en un peu de viande rôtie et un ragoût, ou bien des œufs et des haricots noirs; aussitôt après, on fume de nouveau; quelques heures sont après cela consacrées aux occupations dont on cherche à se débarrasser avant midi, et celui qui parvient à gagner du temps mange, vers onze heures, quelques fruits, un peu de pâtisserie, un petit morceau de pain, et boit un petit verre de liqueur ou de vin, tout comme en Allemagne. On dîne entre midi et une heure; voici le menu: soupe ou *caldo*, qui est ordinairement un simple bouillon; *zopa*, mets dans la composition duquel il entre du riz, du pain grillé ou de la pâte bouillie dans l'eau et que l'on recouvre de sain-doux; *olla*, composé de bœuf ou de mouton bouilli avec quelques plantes potagères, ou bien, *olla podrida*, c'est à dire du bœuf, du mouton, de la volaille, du porc frais, qu'on fait bouillir ensemble dans un pot, en y ajoutant des ognons et autres végétaux culinaires, le tout assaisonné d'une sauce faite de tomates, d'ognons et de vinaigre (*salza de xitomata*). A ce mets succèdent quelques viandes accommodées en ragoût ou rôties et suivies d'un plat de haricots noirs (*frijoles*) saupoudrés de fromage. Enfin le dîner se termine par des confitures et une crème. Il est rare que les Mexicains boivent du vin ou du poulque (1) après ou pendant le dîner. On ne sert de l'eau que lorsque les confitures sont finies; manger quelque chose après avoir bu est regardé comme nuisible, et les mots *ya tome agua* (j'ai déjà bu de l'eau) expriment le refus. On fait usage de galettes de maïs (*tortillas*) au lieu de pain, et une servante est occupée pendant le repas à en préparer pour qu'on puisse les avoir chaudes; cependant le pain blanc, qui est en général fort bon, manque rarement à table.

« Le piment (*chile*) entre dans la plupart des assaisonnemens. Il forme la sauce de beaucoup de mets, on le mange même lorsqu'il est encore vert. Toutes ces sauces, de même que le *chile* cru, sont très âpres et échauffantes; je n'ai jamais pu m'y habituer et j'ai toujours préféré les alimens où il n'avait pas été employé.

« La chair du bœuf, du porc et du mouton, se mange rôtie; on ne tue presque jamais de veaux. Les poules, les dindons, les pigeons, les cailles, les canards sauvages, abondent: je n'ai vu nulle part des oies et des canards privés; un chasseur peut, dans beaucoup d'endroits, se procurer des lièvres et du gibier, mais quiconque ne sait pas chasser doit s'en passer, car le gibier ne se vend pas au marché.

« Un ménage un peu aisé a sa provision de confitures, et une bonne ménagère emploie toute son habileté pour préparer un bon *dulcé* avec toutes sortes de fruits; mais leur goût s'y perd par la surabondance du sucre. Les fruits secs et les confitures forment une branche de commerce assez considérable; jeunes et vieux les aiment et on voit assez souvent après le dîner de gros et vigoureux garçons qui courent en acheter. On vend ordinairement, dans des boîtes de bois, des coings confits et des bananes sèches.

« Après le dîner on fume, et ensuite on dort jusqu'à trois ou quatre heures. Pendant ce temps le plus grand repos règne dans la plupart des villes; toutes les boutiques et les portes des maisons sont fermées, et on ne sort que lorsqu'on y est forcé par une affaire importante. Dans les contrées chaudes (*terra caliente et templada*) il peut être contraire à la santé de parcourir les rues dans le temps de la plus grande chaleur, au moment où le pavé et les murs blanchis augmentent beaucoup son ardeur; mais sur le plateau du Mexique, où la plupart des villes sont situées dans le pays froid (*terra fria*), on ne peut pas prétexter les grandes chaleurs; cependant on y fait la sieste: quand elle est finie on prend une tasse de chocolat et on fume; l'homme d'affaires va à sa besogne, l'homme oisif va voir le beau monde; il monte à cheval ou en voiture s'il y en a pour aller aux promenades publiques. L'heure des visites arrive à six ou sept heures du soir: après avoir pris à la maison un rafraîchissement quelconque, on allume un nouveau cigarre, on se réunit en cercles de famille (*tertulia*) plus ou moins nombreux, on fume, on cause, on chante, on joue de la guitare, on danse. Vers ce moment, les hommes vont assez volontiers à un billard public, ou chez un marchand de vin, où ils jouent et s'entretiennent [illegible] politiques. Les [illegible] vin [illegible] dans les [illegible] que [illegible] de l'Allemagne, et y [illegible] son verre [illegible] d'eau [illegible] le comptoir, à moins que le maître de la maison

(1) Boisson fabriquée avec le suc du maguey (AGAVE MEXICANA).

n'engage par un motif particulier le chaland à entrer dans sa chambre; dans aucun cas celle ci ne peut être considérée comme une salle publique. On ne trouvait autrefois à Mexico que des vins d'Espagne, de Xérès et de Catalogne communément mêlés de beaucoup d'eau-de-vie ; maintenant on y boit aussi plusieurs vins de France et d'autres pays. Le vin de Bordeaux y est le plus abondant, et il s'y vend souvent sur la côte de quatre à cinq piastres les douze bouteilles ; mais transporté sur le plateau du Mexique, il revient au moins au double de ce prix et souvent une bouteille prise chez un marchand de vin coûte une piastre et un quart et même une piastre et demie. Les bons vins sont à meilleur marché que ceux de qualité inférieure, parce que les droits de douanes et les frais de transport sont les mêmes pour les deux qualités.

L'usage de fumer est général au Mexique chez les deux sexes. Si on rencontre dans la rue un ami avec lequel on cause un instant, vite il vous offre un cigarre. Entre-t-on dans une maison pour faire une visite, aussitôt on vous présente un cigarre, et les dames ne se font aucun scrupule de tirer leur petite boîte à cigarres et de fumer avec vous. Dans une tertulia chacun fume. On a soin de se pourvoir de cigarres pour le théâtre ou pour un bal, puisque la bienséance exige qu'on en fasse accepter à ses amis et aux dames. Si on traite quelque affaire chez une personne de connaissance, on commence par allumer un cigarre, car pendant qu'on fume on réfléchit mieux ; en un mot, on ne peut aller nulle part, on ne peut rien faire sans être invité de fumer, on manquerait de tact en refusant le cigarre qui est offert; même si l'on ne veut pas fumer, on doit l'accepter.

Les hommes et les femmes croiraient perdre un passe-temps, une jouissance, un avantage dans la société, s'ils devaient renoncer aux cigarres ; si elle n'en a pas un à la bouche, une vraie Mexicaine croit se priver d'une partie de sa parure ; c'est du milieu d'un tourbillon de fumée que ses lèvres de rose soufflent ses pensées à son amant ; son joli bras s'avance de dessous sa mantille pour saisir d'un doigt délicat un cigarre qu'elle allume, ou bien entortiller le papier afin de l'offrir à l'ami de son cœur. Comment remplirait-elle le temps qu'elle passe maintenant à fumer ? comment sa confidente (son ancienne nourrice) croirait-elle à son amitié si elle ne pouvait plus lui offrir de cigarre, et ne plus fumer de compagnie avec elle ? Combien de semblables sacrifices lui sembleraient difficiles ! Si on lui disait qu'il est inconvenant pour une femme aimable de fumer, elle répondrait qu'elle doit aussi bien qu'un homme manger, boire et dormir, et que fumer est une chose si innocente, qu'elle ne saurait être messéante. Si l'on prétendait que la fumée du tabac a une mauvaise odeur, comme elle en a contracté l'habitude, elle répliquerait qu'il n'en est rien. Cependant les étrangers ont réussi, à Mexico, à persuader aux dames que fumer ne leur sied pas; ce n'est que rarement qu'on aperçoit aujourd'hui de jeunes femmes avec le cigarre à la bouche dans un lieu public ; au théâtre et à la salle de bal cela ne se voit plus du tout, et la chambre à fumer réservée pour les dames dans la dernière, est devenue inutile.

Une pipe est inconnue au Mexique ; cet objet est inutile, chacun ne fumant que des cigarres ; il y en a de deux espèces, les cigarres de pur tabac, que l'on nomme *puros*, et ceux où le tabac est entortillé dans du papier, *cigarros* ; les femmes ne font que très-rarement usage des *puros*, c'est presque toujours des *cigarros* qu'elles préfèrent. Comme ces derniers n'ont que la moitié de la longueur des *duros*, et l'épaisseur d'un tuyau de plume, leur emploi passe pour plus décent que celui des puros.

La vente du tabac est un monopole du gouvernement, qui en tire par an plus de sept à huit millions de pesos ; il est bon de remarquer à ce sujet qu'une somme à peu près égale est dépensée en cigarres qui ne sont pas vendus pour le compte du gouvernement, et par conséquent proviennent de fraude.

La musique qu'on entend dans une tertulia, se borne au chant avec accompagnement de guitare ; rarement cet instrument est manié avec perfection. Les danses sont espagnoles, seulement la valse offre de la ressemblance avec celle de l'Allemagne ; on la danse avec un mouvement très lent, et en valsant les danseurs font les figures qui leur plaisent.

Dans les petits cercles de société le maître et la maîtresse de la maison embrassent à leur arrivée les hommes et les femmes de leur connaissance intime, et en usent de même à leur départ. Une embrassade est le salut habituel des gens qui se connaissent et ne se sont pas vus depuis quelque temps ; elle est considérée comme la marque d'une bienveillance réciproque. Les personnes moins liées entre elles se donnent réciproquement la main ; quant à celles que l'on connaît moins ou qui sont d'un haut rang, on fait simplement un salut qu'on accompagne de paroles respectueuses. Le maître de la maison reconduit les visites jusqu'à l'escalier, y reçoit le second salut et s'arrête jusqu'au moment où l'étranger est arrivé en bas, alors on se salue pour la troisième fois, le maître rentre chez lui et on se couvre ; remettre son chapeau auparavant serait une malhonnêteté.

La *tertulia* cesse entre neuf et dix heures ; alors on rentre chez soi, on y soupe vers 10 ou 11 heures et aussitôt après on se couche.

Peu de temps après mon arrivée à Mexico je fus invité, avec un de mes amis, à dîner chez un homme très riche. Quand nous entrâmes, le maître de la maison, ses associés et deux de ses amis étaient dans une grande salle à fenêtres fermées par des volets, et seulement éclairée par la porte restée ouverte. Les murailles, peintes de diverses couleurs jusqu'à la hauteur de quatre pieds du plancher, étaient blanchies au-dessus, un encadrement étroit régnait autour de la pièce au-dessous des poutres du plafond noircies par le temps ; une grande image de la Vierge et de pesants candelabres en argent complétaient la décoration des parois. Du reste cet appartement de parade était meublé à peu près comme celui que j'ai déjà décrit pour les salles de ce genre ; à notre arrivée tout le monde fumait, et après les salutations d'usage on nous offrit des cigarres.

Comme la famille était très-nombreuse le couvert des quatre hôtes et du maître de la maison devait être mis dans cette salle ; or quand on allait commencer à couvrir la grande table, le maître de la maison pensa qu'il serait incommode de s'asseoir sur des chaises hautes et qu'on ferait mieux d'approcher du canapé adossé à la muraille une table d'encoignure ; on y étendit une nappe de toile de coton très-fine et délicatement ornée, et on y posa sans ordre ni symétrie une lourde charge d'assiettes, de cuillers et de fourchettes d'argent, et seulement un ou deux couteaux, des verres tous de forme et de dimension différentes. Une miche de pain blanc fut coupée en morceaux par le maître de la maison, et ce fut l'unique destination que parut avoir le couteau, car à l'exception de mon ami et de moi personne n'y toucha plus pendant le dîner.

Une grande tasse de soupe fut apportée à chaque convive, mais avant qu'on y touchât un domestique dit à haute voix le *bénédicité*, que chacun répéta en silence. Comme la petite table était encombrée d'assiettes, de cuillers et de fourchettes, il n'y eut que mon ami et moi qui trouvâmes à y placer notre assiette, les autres convives prirent la leur sur leurs genoux et parurent faits à cette manière de manger. Les ***zopa***, ***hoya***, ***principios***, ***guisados***, ***asados***, ***posteres***, ***dulces***, et autres mets de tout genre, se succédèrent rapidement et furent apportés dans les plats qui avaient servi à leur cuisson ; je n'en vis pas un seul en argent sur la table. On changeait d'assiettes et de fourchettes à chaque mets. Toutes les viandes étaient coupées en petits morceaux, et le maître de la maison fut dispensé de découper. Je vis dans d'autres occasions servir des volailles entières ; et alors la maîtress- de la maison saisissait, aussi délicatement qu'elle le pouvait, la pièce avec ses deux mains, et en arrachait les cuisses qu'elle présentait aux convives, qui les dépeçaient ensuite sans couteau en se servant seulement de la fourchette et d'un morceau de pain ou de ***tortilla***. Pendant le dîner une servante apporta sans cesse des ***tortilla*** chaudes. Il ne manquait pas non plus de vin ni de *poulque* ; cependant les Mexicains en usèrent rarement ; ils burent un verre d'eau après avoir mangé un peu de confitures, et le dîner fut ainsi terminé ; alors le domestique récita de nouveau à haute voix une prière, posa un réchaud sur la table et sortit.

La religion catholique romaine est la seule tolérée au Mexique et le culte public d'une autre confession n'est pas permis même aux ambassadeurs des puissances étrangères. Quoique la considération dont le clergé jouissait anciennement ait grandement diminué, néanmoins elle est encore assez grande, et le Mexicain tient fortement aux cérémonies de l'église catholique ; le revenu du clergé séculier et régulier a beaucoup baissé depuis la révolution, parce que les dons gratuits ont été extrêmement négligés depuis cette époque ; on réfléchit donc avant de prononcer des vœux, car la récolte annuelle du monastère n'offre plus la garantie nécessaire. En 1827 le Mexique comptait 150 couvents, dont 25 de Dominicains, 68 de Franciscains, 22 d'Augustins, 16 de Carmes et 19 de frères de la Miséricorde, renfermant 1,918 religieux ; il y avait en outre 6 colléges de la propagation de la foi, dans lesquels étaient 307 ecclésiastiques. En 1802 le nombre des religieux se montait à 5,000.

La plupart des curés sont indigènes; autrefois le haut clergé n'était composé que d'Espagnols. Au lieu d'appointemens fixes les curés n'ont que ce qu'on leur paie pour leurs messes, les baptêmes, les mariages, les enterremens. Ce casuel monte à une somme assez forte, de manière que le curé d'une paroisse populeuse jouit d'un revenu assez considérable, tandis qu'il n'en est pas de même pour le curé d'une pauvre paroisse qui souvent n'a que le strict nécessaire.

Le service divin se célèbre habituellement avec beaucoup de pompe et il est accompagné fréquemment de la sonnerie des cloches, de coups de fusil et de fusées, dont les Mexicains sont grands amateurs. Ils ont surtout une prédilection particulière pour les feux d'artifice et les fusées, sans lesquels la célébration d'une fête religieuse semblerait incomplète; on ne voudrait pas se priver de tirer pendant l'office divin, en plein soleil, un feu d'artifice où les explosions font beaucoup d'effet, accompagnées du son de toutes les cloches. Cette sonnerie n'est cependant pas belle, et n'a aucune ressemblance avec celle qui est en usage dans plusieurs parties de l'Allemagne. Avec quel sentiment de reconnaissance le cœur se tourne vers le créateur, quand dans des cantons heureux et bien peuplés, par une belle soirée d'été, le son des cloches qui s'étend au loin vibre à l'oreille du voyageur, ou que le tintement sonore de maint clocher de village appelle les fidèles à la prière. Jamais le bruit assourdissant des cloches du Mexique n'a éveillé de pareils sentimens en moi. La cloche n'y est pas comme chez nous balancée par le moyen d'une corde; c'est le battant qui est mis en mouvement par une corde à laquelle il est attaché et frappe précipitamment la cloche de coups assourdissans qui fatiguent l'oreille. Les processions sont fréquentes; elles passent par toutes les rues et on y porte des statues de la Vierge et des saints, au milieu des chants et des prières. Ces processions ont lieu surtout dans la semaine sainte, pendant les derniers jours de laquelle la passion de Notre Seigneur est représentée par des pénitens. Le Sauveur, les disciples, les soldats romains, les juges, tous les personnages dont il est question dans la passion, vêtus de costumes réellement burlesques, figurent dans cette procession et y contribuent plutôt au divertissement qu'à l'édification du peuple.

A un jour fixé le sauveur ou saint patron est porté en procession d'une chapelle voisine à la paroisse, le marguillier qui en a été prévenu d'avance, a fermé la porte de l'église qui n'est ouverte qu'après des coups réitérés et après qu'on a annoncé à haute voix que le sauveur, ou le patron de telle ou telle église est venu visiter la paroisse (*venia a visitar la paroquia*). Pour une visite semblable il y a des droits considérables à acquitter. *Le visiteur* reste quelque temps à l'église, et lorsqu'il retourne dans sa chapelle, on paie de nouveau.

Quoique beaucoup de Mexicains ne soient pas très zélés pour l'exercice de leur religion, passent bien souvent très-longtemps sans aller à l'église et parlent librement sur le compte de leurs prêtres, ils n'en sont pas moins intolérants envers les chrétiens d'une communion différente. En général tout étranger est regardé comme n'étant pas catholique. Au commencement de mon séjour au Mexique, les étrangers devaient être très circonspects en parlant de religion, et se garder d'avouer qu'ils ne fussent pas de l'église romaine. Les mots de *judeo, hereje, ingles, estrangero* (juif, hérétique, anglais, étranger), étaient alors prononcés par le peuple comme injures synonymes, et pendant que je demeurais à Tlalpujahua, les étrangers furent attaqués en chaire par des moines, bien que la plupart des employés qui s'y trouvaient depuis 1825 fussent catholiques et allassent régulièrement à l'église. Mais déjà les prêtres s'apercevaient que l'affluence des étrangers au Mexique porterait bientôt une atteinte terrible à leur pouvoir fondé sur l'aveugle attachement du peuple, ils s'en servaient pour l'exciter à beaucoup d'actions peu chrétiennes; ils cherchèrent en conséquence à entretenir aussi longtemps qu'ils le purent la haine inspirée par les Espagnols aux Mexicains contre les étrangers. On ne regardait pas alors comme pouvant être aussi prochain, le décret rendu l'an passé par le congrès général pour la suppression des couvens et la confiscation de leurs biens. La voix du peuple parut être très-favorable à cette mesure; ce ne fut que la force du parti du clergé et la nécessité où se trouva le président Santa Ana de se mettre à sa tête pour parvenir à ses fins, qui put s'opposer à l'exécution de ce décret.

(*Nouvelles Annales des voyages.*)

LES SIX CORPS
DES
Marchands de Paris.

Nos annales, si peu connues, si abandonnées aujourd'hui, sont remplies de faits précieux qui attestent les triomphes et les succès de l'association. Mais parmi celles qui ont porté à un si haut degré la splendeur de la capitale, ses richesses et sa puissance, il faut citer en première ligne l'association connue vulgairement sous le nom des *six corps*.

Chacun des six corps de marchands était gouverné par six maîtres et gardes, choisis par le corps entre ses membres les plus irréprochables et les plus distingués. Leur administration durait ordinairement deux années, et ils étaient chargés de faire observer les statuts, d'entretenir la discipline et de veiller à la conservation des priviléges. Dans les cérémonies publiques, et dans l'exercice de leurs principales fonctions, ils avaient le droit de porter la robe de drap noir à collet et manches pendantes, parementées et bordées de velours et de couleurs différentes pour chaque corps. C'était proprement la robe consulaire, c'est-à-dire celle dont usaient les juges et consuls séant sur leurs siéges. Comme il n'y avait aucun corps dans la bourgeoisie plus apte à représenter la ville, l'honneur de succéder aux échevins dans la fonction distinguée de porter le dais sur la tête des rois et des reines aux cérémonies de leurs entrées leur appartenait. Ils avaient aussi un autre droit précieux, c'était de complimenter les rois dans les événemens considérables, de même que les plus célèbres compagnies. Les registres des six corps, que nous avons sous les yeux, et qui vont jusqu'à l'année 1723, font foi qu'ils ont toujours été maintenus dans cette prérogative, et on voit dans cette même année 1723, qu'ils allèrent présenter leurs hommages à Louis XV, dans le palais des Tuileries, au sujet de sa majorité. Les six corps firent alors frapper une médaille avec cette inscription qui tombe dans le domaine de l'histoire :

« Les six corps marchands ont complimenté le roi sur sa majorité, estant présentés par le duc de Gesvres, gouverneur de Paris, le XXIII février de l'année MDCCXXIII. »

On doit regarder les six corps de marchands, dit un historien de la ville de Paris, comme les canaux par où passe tout le commerce de la capitale. Ce sont eux qui y entretiennent l'abondance de tout ce qui peut contribuer à l'utilité, à la commodité et à la magnificence des citoyens. L'étendue de leur commerce, et le nombre infini de gens qu'ils emploient ou qui dépendent d'eux, leur attirent continuellement la considération où nous les voyons parmi le peuple. Après cela il n'est pas étonnant que tous les honneurs destinés à la bonne bourgeoisie leur soient comme particulièrement réservés. Sans parler des places de marguilliers et de commissaires des pauvres, qu'ils remplissent dans toutes les paroisses de Paris, ils sont admis à celles d'administrateurs des hôpitaux, conjointement avec les personnes les plus qualifiées dans l'église et dans la magistrature. Ils administrent la justice consulaire, et ce sont eux qui disposent des places de cette juridiction. L'échevinage semble leur être propre dès son origine; et c'est peut-être par cette raison que le chef des échevins conserve encore le titre de prévôt des marchands. On en a même vu quelques uns monter à cette première charge de la magistrature municipale, dans des temps où, depuis plus d'un siècle, elle n'était plus donnée qu'à des personnes de qualité. « Tel fut Claude Marcel, marchand des corps de l'orfévrerie, demeurant sur le Pont-aux-Changeurs, qui fut fait prévôt des marchands en 1570, après avoir successivement passé par les degrés dont on vient de parler. »

Les six corps formaient entre eux une étroite confédération, en vertu de laquelle ils étaient unis pour le bien du commerce en général, et pour la conservation perpétuelle, tant des priviléges qui leur étaient communs, que de ceux qui étaient propres à chaque corps en particulier. Cette union et ses effets étaient exprimés heureusement dans la devise dont ils se servaient. Elle avait pour corps un Hercule assis, qui s'efforce inutilement de rompre six baguettes liées ensemble et formant faisceau; et pour arme, ces mots : *vincit concordia fratrum*.

Les trente-six gardes s'assemblaient toutes les fois que le bien des affaires communes le demandait. Le grand garde de la draperie convoquait les assemblées et y présidait, comme étant à la tête du premier corps. Les résolutions passaient à la pluralité des voix, et le résultat en était mis sur le registre des délibérations, qui se conservait avec les autres titres communs dans les archives du bureau des six corps. Chacun des corps particuliers avait sa maison commune et son bureau, où il tenait ses assemblées, ses déli-

bérations, et où se classaient ses titres propres et ses archives.

Les changeurs habitaient autrefois le grand pont, appelé, à cause d'eux, le Pont-aux-Changes ou Pont-au-Change. En 1331, quelques Italiens, faux-monnayeurs et filous, étant venus s'établir auprès d'eux sur ce pont, le prévôt de Paris chassa de ce point tous les marchands de métaux précieux. Vers la fin du siècle suivant, et après la suppression de la pragmatique (1461), leur corps s'affaiblit extrêmement, et le Pont-au-Change n'était plus occupé que par des chapeliers et des faiseurs de poupées. Enfin, les malheureux changeurs se trouvaient si déchus en 1514, qu'ils furent obligés de cesser de faire partie des six corps, et cédèrent leur antique place aux bonnetiers. Le peu de changeurs qui surnagèrent dans ce désastre, se rattacha au corps des orfévres, dont ils augmentèrent la propension à la splendeur et à la magnificence. Nous n'avons donc cité les changeurs que pour mémoire.

Le corps des drapiers était le premier des six corps, et cette association se maintint toujours florissante et glorieuse. En 1183, Philippe-Auguste donna aux drapiers vingt-quatre maisons des Juifs qu'il avait bannis, à la charge de cent livres parisis de cens, payables tous les ans à la Saint-Jean et à Noël. Ces maisons faisaient partie de la rue de la Draperie, et furent réunies aux bâtimens de la maison prioriale de Saint-Eloy, que les drapiers achetèrent pour donner plus de profondeur à leur logis. En 1491 (en ce temps la religion participait à tous les actes de la vie sociale), le corps des drapiers installa l'image de Notre-Dame, sa patronne, et la bannière de la confrérie, dans l'église de Sainte-Marie-Egyptienne, où elles restèrent jusqu'à la destruction de cette église, en 1753. Le bureau des drapiers était situé rue des Déchargeurs, dans une maison appelée *les Carneaux*. C'était un vieux logis qui avait appartenu à Jean Lebrosse, archidiacre de Josas, et que les drapiers avaient acheté en 1527. La draperie avait pour armoiries, suivant la concession de Christophe Sanguin, prévôt des marchands et des échevins, en date du 27 juin 1629, un navire d'argent à bannière de France en champ d'azur, un œil en chef, avec cette légende : *Ut cœteras dirigat.*

Les épiciers, apothicaires, droguistes (auxquels il faut adjoindre les sauciers et les chandeliers jusqu'au milieu du XVe siècle) formaient le second des six corps. Il est bon de remarquer en passant que les annales civiques ne font mention des apothicaires qu'à dater de l'année 1484. Ces derniers eurent souvent des démêlés fort vifs avec les épiciers; mais une transaction intervenue en 1634, aplanit pour toujours ces querelles, naissant de rivalités entre les épiciers et les apothicaires.

Le corps de l'épicerie avait une prérogative qui lui était particulière. Ses gardes avaient le droit de visiter les poids et les balances dans les maisons, boutiques et magasins de tous les marchands et artisans de Paris, qui vendaient leurs marchandises et denrées à la pesée; même chez les maîtres de coches et carrosses de voitures, à l'exception cependant des marchands des autres cinq corps, chez lesquels s'arrêtait leur droit de visite. Cette prérogative était fondée sur ce que de temps immémorial les marchands épiciers de Paris avaient eu la garde de *l'estalon royal des poids*, avec obligation cependant de les faire vérifier de six ans en six ans sur les matrices originales qui étaient conservées sous quatre clefs, en la Cour des monnaies; et que l'on croyait avoir été fabriquées du temps de Charlemagne.

Les armoiries données au corps des épiciers en 1629, étaient : coupé d'azur et d'or ; sur l'azur, à la main d'argent, tenant des balances d'or; et sur l'or, deux nefs de gueules flottantes, aux bannières de France, accompagnées de deux étoiles de gueules, avec ces mots en haut : *Lances et pondera servant*, qui indiquaient le dépôt des poids et mesures, confié à l'honneur et à la probité du corps.

Depuis l'an 1589, la confrérie des épiciers, droguistes, apothicaires, se tenait au maître hôtel des Grands-Augustins. Leur patron était saint Nicolas (le même que celui des drapiers), parce que, disent les statuts : *Les marchandises des confrères viennent presque toutes par mer, et par le moyen des pilotes et des mariniers, dont saint Nicolas est le patron.*

Le troisième corps des marchands était celui des merciers et tapissiers. Pour donner une idée de la variété et de l'importance de ce corps qui passait avec raison pour être le plus riche, nous allons laisser parler un des vieux historiens de Paris :

« Le troisième corps des marchands est si gros qu'il contient deux mille quatre ou cinq cents chefs de famille, et n'embrasse pas seulement plus de cinq cents sortes de vocations différentes, mais entreprend encore sur celles des autres corps de marchands, et même sur quelques uns des artisans. Et de fait, aussi bien que les drapiers, ils vendent des bas et des chausses de draps et de laine, avec des drogues comme les épiciers et les apothicaires. Chez eux, on achète gants fourrés, manches et autres fourrures, qui est le fort des pelletiers, et, tout de même, au préjudice des orfévres et bonnetiers, bonnets, bas, camisoles, caleçons de laine et de soie, et tous ces bijoux et galanterie dont l'orfévrerie nous pare. Ajoutez à cela que, dans leur boutique, on trouve encore des gants, de la poudre, des *heures* et autres gentillesses qui font le négoce des libraires, des parfumeurs, des gantiers et autres artisans : si bien que l'on ne doit pas s'étonner que ce corps soit si nombreux et plus riche, tout seul, que les autres cinq corps de marchands, et si on lève autant sur lui que sur tous les autres ensemble, quand il s'agit de faire des levées sur les six corps. »

Or, l'historien n'est pas au-dessous de la vérité dans l'appréciation des richesses des merciers. Nous lisons dans les Mémoires du règne de Henri II, un fait qui prouve jusqu'à l'évidence, la somptuosité, le luxe et la somptueuse ordonnance des marchands merciers de Paris.

Vers l'automne de 1557, Henri II, pour procurer quelques délassemens à la reine Catherine de Médicis et à Diane de Poitiers, ordonna *aux fêtes du Landi*, la revue générale des gens de pied de sa bonne ville de Paris. Les bourgeois qui, alors comme aujourd'hui, avaient une prédilection toute particulière pour ces innocens jeux de la guerre, obéirent avec une joie, une promptitude, qui tenaient de l'enthousiasme. Vingt-sept mille hommes se trouvèrent rangés en bataille comme par enchantement dans toute la longueur de la plaine Saint-Denis, et furent passés en revue par le roi et sa cour. Mais un corps de trois mille hommes attira surtout les regards du roi par sa riche tenue, la précision de sa marche et la magnificence de ses armes. « Quels sont ces braves bourgeois ? » fit Henri au prévôt des marchands, maître Nicolle de Livre. « Sire, repartit le prévôt, ce sont les merciers des six corps. — Voilà une belle et vaillante montre, » reprit le roi. « Prince de la Roche-sur-Yon, ajouta-t-il, rangez-les-moi en bataille selon les us et coutumes de la guerre, et faites-leur exécuter des marches comme à mes reîtres et à mes Suisses : ils feront bien, j'en suis assuré. »

La prévision du roi se réalisa. Les merciers, gonflés d'orgueil de ce compliment royal, se surpassèrent et firent le moins mal qu'ils purent. S'il eût existé dans ces temps-là des journaux ministériels, on eût imprimé que les merciers avaient exécuté les mouvemens avec l'aplomb des plus vieilles troupes : mais le mensonge n'était pas encore une des branches du revenu public; les spectateurs de la cour et de la ville se tinrent dans les bornes de la vérité, et dirent que les merciers n'avaient pas manœuvré trop mal pour des gens loin d'être aguerris au métier des camps. Du reste, il n'y eut qu'une voix sur leur bonne mine, leur magnificence et leur bon vouloir.

Ces mêmes merciers, dix années plus tard, faisaient un acte beaucoup plus patriotique, et dignes d'éloges mieux mérités.

Charles IX, pressé par les ennemis, avait besoin de prompts secours en armes et en argent; il eut recours aux merciers, et après quelques minutes de délibération, ces généreux citoyens versèrent dans les coffres de l'état 700,000 écus, et, en deux jours, fournirent assez d'armes pour équiper les régimens de Brissac et de Strozzi.

Les merciers se vantaient, avec quelque fondement, d'avoir presque joué un rôle politique ; ils prétendent, dans leurs archirves, avoir possédé un chef suprême qui prenait le titre de *roi des merciers*. Ce roi avait des officiers, des lieutenans, des délégués dans toute la France, et on ne pouvait exercer la profession de mercier qu'en vertu de ses lettres de grâce. Le grand chancelier de France lui donnait l'investiture de sa royauté, et, au rapport de Fauchet, on lui permettait de lever quelques droits sur les merciers, en raison de ce qu'il était tenu de fournir une certaine quantité de cire au sacre du roi. Mais ce roi, comme ses compagnons, les rois de la bazoche, des ribauds et de la tonnellerie, ayant abusé du pouvoir qui lui était confié, fut forcé d'abdiquer, et Henri IV acheva de briser un sceptre qui avait perdu par son indignité même sa force morale.

Au surplus il faut avouer que le corps des merciers est, pour ainsi dire, lié au berceau de la monarchie. Charlemagne avait bâti, sous le nom de magasin (*mhagazein*, mot arabe qui signifie trésor), une espèce de bazar, à quelques pas de son palais, sur les bords de la Seine, où il permettait aux merciers de venir établir leurs marchandises, du dimanche de la Quasimodo à

l'Assomption; et les rois de la troisième race firent bâtir, tout exprès pour eux, une galerie dans leur propre palais, qu'on appela galerie des Merciers. Enfin, la Grange-aux-Merciers, comprise encore de nos jours dans le faubourg St-Antoine, est l'ancien emplacement où ces marchands exposaient leurs marchandises, quand la cour, sous Charles V, sous Charles VI, sous Charles VIII, Louis XI et Louis XII, venaient au bois de Vincennes prendre les divertissemens champêtres interdits à l'Hôtel Saint-Paul et au château des Tournelles.

Le patron des merciers était saint Louis. Longtemps ils solennisèrent sa fête aux Quinze-Vingts, mais leur chapelle ayant été convertie en infirmerie, Charles VI, en 1403, leur permit de tenir leur confrérie au palais, dans la vaste salle dite de *Monseigneur saint Louis*, bâtie au bout des grandes galeries de ce temps-là. Mais en 1508 ils furent contraints de suspendre leurs assemblées dans cette chambre, car les travaux du parlement en souffraient. Cet empêchement, néanmoins, ne les déposséda pas tout à fait, car, si le jour de leur fête il leur arrivait de ne pouvoir s'assembler dans la salle de saint Louis, le parlement leur abandonnait la grande salle du palais avec les bancs, le mobilier, et de plus sa cuisine qui était attenante.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, la confrérie était établie au sépulcre dans la chapelle de St-Voult-de-Lucques, et son bureau dans la rue Quincampoix, en une maison non moins belle et non moins opulente que celle qu'occupaient les drapiers. Les merciers avaient pour armoiries l'image de saint Louis en champ d'azur, tenant une main de justice semée de fleurs de lys d'or, quoiqu'en 1626 le prévôt et les échevins leur donnassent pour armes trois nefs d'argent à bannières de France, un soleil d'or à huit raies en chef entre deux nefs. Ces armoiries étaient en champ de sinople.

Le quatrième corps des marchands était celui des pelletiers, le moins nombreux et le plus pauvre. Il prétendait bien avoir été, sous les rois de la première race et au commencement de ceux de la seconde, le premier des six corps; mais, comme il n'appuyait cette prétention d'aucun document positif, il est permis de croire que le rang qu'il occupait était véritablement celui que le climat, les modes et les usages de la France lui avaient assigné. Vainement les pelletiers alléguaient-ils que la prééminence leur avait jadis été accordée, parce qu'à eux seuls était réservé l'honneur de faire la robe du roi, mais qu'avec l'envahissement de la soie, étant devenus pauvres de riches qu'ils étaient, il leur avait fallu vendre leur puissance et leurs prérogatives aux drapiers : ils n'apportaient point de preuves à l'appui de ces assertions, et partant on ne pouvait adopter comme des documens constans ces espèces de traditions qui se perpétuaient cependant orgueilleusement dans le corps.

Philippe-Auguste, nous l'avons déjà dit, donna aux pelletiers dix-huit maisons de juifs, dans la rue même de la Pelleterie d'aujourd'hui, et partagea ainsi ses faveurs entre les pelletiers et les drapiers. Cette générosité royale semble n'avoir pas porté bonheur aux pelletiers; car, depuis Philippe-Auguste, leur splendeur ne fit que décroître. En 1586, ils associaient à leur corps la communauté des fourreurs, mais ces nouveaux associés, dont le nom leur déplaisait, n'apportèrent que de faibles avantages à un corps déjà sur le penchant de sa ruine.

Notre-Dame et saint François étaient, depuis l'origine de l'association, les patrons du corps; ce ne fut que depuis l'année 1590 qu'ils adoptèrent pour patronat le Saint-Sacrement. Les pelletiers célébraient cette fête dans l'église des Billettes avec une grande solennité.

A l'exemple des merciers, les pelletiers n'avaient pas voulu changer d'armoiries; ils conservèrent toujours leur agneau pascal d'argent tenant une croix d'or au champ d'azur, et terminé d'une couronne ducale.

Dans les ordonnances des métiers de Paris, dressées en 1390, d'après Boylesve, les bonnetiers, qui formaient le cinquième corps des marchands, sont appelés *aulmussiers, bonnetiers, mitainiers* et *chapeliers de Paris*.

Ce corps était florissant et possédait des biens assez considérables qu'il avait su acquérir, maintenir et conserver pendant l'espace de plus de six cent cinquante ans.

Le bureau du corps des bonnetiers était dans la rue des Ecrivains, et leur confrérie se tenait dans la chapelle de saint Fiacre, qu'ils avaient pris pour patron. « De toutes ces chapelles, dit un annaliste, c'est la mieux placée : sur la frise d'un lambris qui l'environne, sont taillés des bonnets de différentes manières. Dans les vitres, sont peints çà et là des chardons et des ciseaux ouverts; principalement des ciseaux ouverts avec quatre chardons au-dessus, qui sont leurs premières armes, et qu'ils ont quittées en 1629, pour prendre celles que le prévôt des marchands et les échevins leur donnèrent.

C'étaient cinq nefs d'argent aux bannières de France, une étoile d'or à cinq points en chef : ces armoiries en champ de gueule.

La plus riche, la plus brillante et la plus éclairée des six corporations était sans contredit celle des orfèvres. Les orfèvres tenaient par leurs études, par leurs travaux, à l'art antique, et par l'essence même de leur commerce, aux usages, aux façons et aux manières de la cour et de la haute bourgeoisie. Cependant ils n'occupaient que le dernier rang dans l'agrégation de six corps. Transcrivons quelques lignes d'un auteur du XVIIe siècle sur les orfèvres :

« Qui voudrait croire ces sortes de marchands ici; anciennement, à ce qu'ils disent, ils étaient et voulaient être le premier des six corps, dans le temps qu'on leur confiait la garde du buffet du roi, pendant les festins royaux qui se faisaient dans la grande salle du Palais après les entrées des empereurs, des rois et des reines. Et cela, comme le jugeant le plus honorable alors, et le plus conforme à leur emploi, afin de se trouver proche du buffet royal, et n'avoir qu'un pas à faire pour s'y rendre. Cette raison, cependant, qui est la plus forte de celles qu'ils alléguèrent lorsqu'ils se pourvurent au Parlement pour le réglement de leur marche avec les bonnetiers, ne les empêcha pas de perdre leur procès. »

Aux yeux de l'équité, le parlement rendit sans doute un arrêt fort respectable, mais aux yeux de l'intelligence, cet arrêt dut être cassé. Qui pourrait, en effet, soutenir que des hommes qui façonnent avec le marteau, le poinçon, la lime et le ciseau des métaux rebelles, et impriment sur chacun de leurs ouvrages le sceau de leur imagination et même quelquefois de leur génie, ne doivent pas prendre le pas sur des commerçans dont tout le mérite se borne à débiter le produit d'un travail mécanique et mercenaire?

Les orfèvres avaient pour patron saint Eloi, dont le nom populaire est en France accolé à celui de son royal pénitent Dagobert. Saint Eloi, qui fut à la fois homme politique, artiste, savant, astronome, agriculteur et mécanicien, légua de grands exemples de vertu à ceux qui le prirent plus tard pour patron, et, il faut le dire, la corporation des orfèvres ne fut en aucun temps indigne du glorieux patronage de ce grand homme.

Le bureau et la chapelle du corps des orfèvres étaint rue des Deux-Portes. La chapelle était grande, bien bâtie, et tenant à plusieurs maisons qui en dépendaient, et que les orfèvres (que le lecteur y fasse bien attention), *louaient pour rien* aux pauvres de leur vacation.

La ville leur donna, comme aux autres corps, des armes en 1629. Mais les orfèvres conservèrent toujours leurs anciennes armoiries, qui étaient de gueules à la croix danchée d'or, écartelée au premier et au quatrième d'une couronne d'or, et au second et tiers d'un ciboire couvert d'or, au chef d'azur semé de fleurs-de-lys d'or sans nombre, avec cette légende : *In sacra inque coronas.*

H. R.

(*Gazette des Tribunaux*).

DU TRAVAIL INTELLECTUEL EN FRANCE

Depuis 1815 jusqu'à 1837,

PAR AMÉDÉE DUQUESNEL (1).

—

(M. W. Coquebert vient de débuter, comme éditeur, par un de ces ouvrages qui indiquent, en librairie, les tendances les plus élevées. M. W. Coquebert ne croit pas que la profession de l'éditeur doive, à notre époque surtout, se placer au niveau des industries vulgaires. Il y voit au contraire un moyen de concours utile dans l'ordre des idées civilisatrices. L'ouvrage de M. Amédée Duquesnel porte en effet ce caractère philosophique. Son livre *Du travail intellectuel en France* n'est pas, du reste, son coup d'essai. Ce jeune écrivain a déjà donné, il y a quelques années, un livre de haute critique intitulé : *Histoire des lettres avant le christianisme.*

Le nouvel ouvrage de M. Duquesnel n'est pas seulement remarquable par l'éclat d'un talent qui commence à acquérir de la maturité, ce livre accuse une étude approfondie et complète de notre époque. M. Amédée Duquesnel a apprécié, au point de vue philosophique, le mouvement imprimé aux intelligences par notre grande révolution, et qui a fait naître pour notre littérature une ère toute nouvelle qui date

(1) 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr. Chez W. Coquebert, rue Jacob, 48.

de 1815. Il a examiné la marche et indiqué la situation actuelle des doctrines sociales, religieuses, philosophiques et littéraires. Il a fait un tableau où vient se résumer, dans de justes proportions, toute la physionomie de notre époque.

M. A. Duquesnel a divisé son livre en quatre parties bien distinctes. La première présente l'examen des théories sociales et des travaux politiques, depuis (Fourier et St.-Simon jusqu'à M. de Bonald, depuis M. Guizot et M. de Châteaubriand jusqu'aux pamphlets de Paul-Louis Courier. A ces appréciations se joint un point de vue sur la restauration et la révolution de juillet, ainsi que la galerie de nos grands orateurs politiques.

La deuxième partie est consacrée à l'examen des travaux religieux. MM. de Châteaubriand, Lamennais, Joseph de Maistre, y tiennent la place la plus importante, et à côté d'eux l'on remarque l'abbé Gerbet, M. de Genoude, M. Roselly de Lorgues.

Nous retrouvons la plupart des mêmes noms dans la partie où l'auteur s'occupe de la philosophie. Là, apparaissent aussi Broussais, Azaïs, M. de Bonald, M. d'Eckstein, M. Ballanche, M. Royer Collard, M. Cousin, M. Laromiguière, M. Jouffroy, M. Damiron, M. de Gérando, etc.

Enfin, dans la quatrième partie, l'auteur passe en revue toute notre littérature contemporaine, nos historiens, nos poètes, nos auteurs dramatiques, nos romanciers, nos critiques, etc. C'est l'endroit, si non le plus élevé et le plus brillant, du moins le plus attrayant de son livre. Là se succèdent les portraits littéraires de MM. Lacretelle, Mignet, Thiers, Augustin Thierry, Barante, Michelet, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Lamartine, Scribe, Béranger, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, Emile et Antony Deschamps, Barthélemy et Méry, Alfred de Musset, Barbier, Balzac, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Georges Sand, Paul de Kock, Villemain, Sainte-Beuve, Jules Janin, Nisard, Gustave Planche, etc., etc., etc.

On se fait, par cet exposé rapide, une idée des études qu'un pareil livre a exigées, et du jugement sûr qu'il est nécessaire d'avoir pour tout classer avec harmonie. C'est là le mérite de cet ouvrage. Quant au talent de forme, au style en un mot, nous allons mettre nos lecteurs à même d'en juger par un extrait où M. Duquesnel a esquissé les portraits de MM. Alfred de Vigny et de Béranger).

Alfred de Vigny.

Pour suivre la filiation de la poésie en France et ne pas sortir des années que nous devons explorer, nous passerons d'André Chénier à M. Alfred de Vigny, regrettant toutefois de ne pouvoir consacrer quelques pages à Millevoye, qui nous semble un poète doué d'une puissance bien réelle.

En 1814 ou 1815, deux jeunes gens se retrouvèrent dans un bal après un assez long intervalle; ces deux jeunes hommes avaient été dans l'enfance nourris ensemble de poésie et de littérature. Les semences avaient fructifié, et tous deux se communiquèrent leurs besoins et leurs idées sur la régénération de cette belle chose qui avait tous leurs amours. Ces jeunes initiés à l'influence régénératrice qui devait plus tard se manifester avec tant d'éclat dans M. Victor Hugo, étaient MM. de Vigny et Emile Deschamps. En parlant du premier, M. Sainte-Beuve dit :

« Des morceaux d'André Chénier, publiés par M. de Châteaubriand dans le *Génie du Christianisme*, et par Millevoye à la suite de ses poésies, donnaient déjà beaucoup à réfléchir à cet esprit avide de l'antique qui cherchait une forme, et que le faire de Delille n'annonçait pas. *Myrto*, *la Jeune Tarentine* et *la Blanche Nérée*, faisaient éclore à leur souffle cette autre vierge enfantine, *la Lesbienne Simetha*. Une société choisie et lettrée se rassembla chez M. Deschamps. Ecoutons l'auteur des dernières paroles nous la peindre au complet dans une de ses pièces les plus touchantes.

C'était là le bon temps; c'était notre âge d'or,
Où pour se faire aimer Pichalt vivait encore,
Signe du paradis qui traverse le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde;
Soumet, Alfred, Victor, Parceval, vous enfin
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père
Vous veniez, le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans,
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes voulaient Byron et Lamartine,
Et frémissaient d'amour à leur muse divine;
Les autres, avant eux amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient chaque jour tirer de leur mémoire
Sur Voltaire et Le Kain quelque nouvelle histoire.

» Pichalt, MM. Soumet, Guiraud, Jules Lefèvre, faisaient donc partie de ce premier cénacle qui a devancé l'autre de presque dix ans, et qui s'est prolongé en expirant jusque dans la *Muse française*. M. de Vigny, alors officier dans la garde, tantôt à Courbevoie, tantôt à Vincennes, mais toujours à portée de Paris et le plus souvent à la ville, essayait et caressait dans ce cercle ami ses prédilections poétiques. (*Critiques et Portraits*.) »

Tout poète dérive plus ou moins de ses devanciers; M. Sainte-Beuve ne peut, dit-il, saisir la filiation de M. de Vigny. Pour nous, nous ne voyons pas en quoi M. de Vigny ne pourrait pas se rattacher à ses prédécesseurs. Sa forme ne nous semble pas tellement nouvelle qu'elle fasse oublier celle de Millevoye par exemple; et les régions poétiques qu'il parcourt ne nous semblent pas d'un caractère qui soit parfaitement personnel à lui. Sous ce rapport nous trouvons encore à Millevoye une tout autre puissance; nous croyons même M. Emile Deschamps plus novateur dans l'allure du vers, dans sa facture, dans l'admission des tours naïfs et familiers au milieu du langage poétique.

Nous saisirons cette occasion pour redresser trois injustices commises par un homme qui en commet si peu. M. Sainte-Beuve, dans ses *Portraits littéraires*, semble beaucoup trop rejeter Millevoye parmi les poètes dignes d'une considération médiocre; en un autre endroit il assure que M. de Lamartine, dans ses *Harmonies poétiques et religieuses*, doit faire oublier et remplacer l'auteur des *Harmonies de la nature*, l'onctueux et pittoresque Bernardin, qui, en tant que génie d'une nature toute propre et toute divine, ne peut être remplacé par personne. Il nous semble même bien loin d'être prouvé que Bernardin soit un talent d'une portée inférieure à M. de Lamartine. En troisième lieu, l'auteur des *Consolations* semblerait vouloir élever madame de Flahaut au dessus de madame Cottin, qui, selon nous, est d'une science de passion tout autre que le peintre délicat sans doute, mais bien effleurant, d'Adèle de Sénange. Pour trouver des rivales et des supériorités à Madame Cottin, il faut aller chercher les charmantes miss romancières de la Grande-Bretagne, l'auteur de *Delphine* et cette autre femme qui, par sa mâle éloquence, s'est placée de prime-saut parmi les royautés de notre époque.

Que l'on nous pardonne cette digression, qui est pour nous comme une sorte de protestation consciencieuse contre les opinions littéraires d'un homme dont nous aimons tant et la personne et les écrits.

Loin de nous aussi la pensée de vouloir rabaisser le talent de M. de Vigny comparativement à celui de notre Millevoye, le chantre d'*Eloa*, de *Dolorida* et de *Moïse*, nous sera toujours l'un des esprits les plus parfaitement exquis dans leur élégance et leur étincelante finesse; parfois même, comme dans Moïse, il s'élève à une éloquence mâle et profonde, quoiqu'elle n'ait pas cette abondance qui caractérise les grands poètes. Dans Moïse, le refrain d'une expression fort belle vient magnifiquement se poser à la fin des plaintes que le prophète puissant et solitaire élève vers Dieu. Eloa nous offre un exquis portrait de femme, et nous révèle dans la compassion les divins secrets de ses plus chères faiblesses. L'esprit du mal voulant séduire Eloa, cet ange qui, dans l'ingénieuse fiction du poète, est formé d'une larme que Jésus répandit, alors qu'il apprit la mort de Lazare, l'aborde en lui disant :

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.

Expression délicate de cet attrait qu'éprouve la femme pour le mystère. Celle-là qui connaît toute l'âme de son amant est bien près de ne plus l'aimer d'amour. Il ne faut jamais que l'homme ou la femme possèdent tout entier l'objet aimé. C'est parce qu'il est infini, que l'on peut aimer Dieu d'un inépuisable amour.

Nous trouvons dans les vers qui suivent une pudeur et une vertu charmantes :

Les vierges quelquefois pour connaître sa peine,
Formaient une prière, inentendue et vaine,
L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir,
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
Et de quel prix serait son éternelle vie,
Si le bonheur du ciel était peu son envie,
Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un archange ou ceux d'un séraphin.
Eloa répondait une seule parole :
« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console
» On dit qu'il en est un... » Mais, détournant leurs pas,
Les vierges s'enfuyaient et ne les nommaient pas.

Au moment de la séduction, Satan, attendri par la pureté d'Eloa, est prêt à céder; mais tout-à-coup il s'arrête devant son orgueil, il rougit d'avoir pu douter de sa puissance.

Toutes ces observations sont très fines; mais nous ne voyons pas que M. de Vigny ait rien in-

nové dans le vers français. Son vers est bien facturé, mais pas plus habilement que ses devanciers, Millevoye et André Chénier. Du premier, il n'a pas l'ampleur mélodieuse; du second, la suave et divine mollesse qui n'exclut pas par intervalle une grande énergie d'éloquence.

La poésie de l'auteur d'Eloa est d'une élégance parfaite sans doute, mais trop continue; elle en devient monotone. C'est toujours la lyre d'ivoire et d'or, mais ce n'est pas celle qui s'échappa sanglante des mains de notre immortel André. Jamais chez lui il n'y a cette affluence de poésie qui n'est donnée qu'aux forts; c'est trop constamment de l'esprit; il apparaît dans ses vers les plus remplis de sentiment; de là vient que sa poésie n'est jamais illuminée à l'intérieur, elle n'est jamais chaude en un mot. M. de Vigny nous semble bien plutôt un parfait homme du monde qu'un véritable poète. Très spirituel, il a beaucoup plus de goût que d'inspiration; il parle beaucoup plus qu'il ne chante, et tout exquis, tout poétique que puisse être le langage, si l'on n'y sent pas l'*insufflation* interne, nous n'y saurons jamais reconnaître un grand poète. Il nous faut le *mens divinior*, une voix qui retentisse plus haut et plus profondément que d'ordinaire les bouches mortelles, et puis encore un caractère propre fortement prononcé.

Pressé que nous sommes par la multitude des objets qui affluent dans ce tableau, où le détail nécessairement doit être négligé pour saisir le grand trait, nous prions nos lecteurs de nous pardonner si nous ne nous arrêtons pas plus au long sur Eloa; nous aimerions à en citer encore plusieurs pages, où nous retrouverions toujours cette pénétration qui est d'un poète sans doute, mais qui pourtant décèle moins une nature de poète que celle d'un homme d'un esprit infini. Au moment où il peint la passion, comme lorsqu'il se retire dans les régions voilées et mélodieuses de la mélancolie, le sourire de la finesse est toujours à ses lèvres, et, disons-le aussi, l'élaboration du langage est apparente; son vers est trop continuellement empreint du caractère d'une élégance recherchée; il n'a jamais cette élégance naïve et en quelque sorte sauvage que nous trouvons si souvent chez M. Hugo. Son harmonie est trop en tous lieux la même; cela tient au manque de brisures habiles, d'où lui vient une facture un peu roide, le *facetum* y est, mais bien rarement le *molle*.

M. de Vigny dit trop modestement dans sa préface : « Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles presque toujours une pensée philosophique est mise sous une forme épique ou dramatique. Dans cette route d'innovations, l'auteur se met en marche bien jeune, mais le premier. »

M. de Vigny a bien assez de mérite incontestable pour qu'il nous permette de lui contester précisément celui-là. En remontant de quelques années, nous rappellerons que de charmantes compositions de ce genre se trouvent dans Parny, *Isnel* et *Asléga*, par exemple, et d'autres poèmes épars dans ses œuvres; et chez Millevoye, qu'est-ce donc qu'*Emma* et *Éginard*, le beau poème de *Belzunce*, et ce magnifique récit de Goffin; et encore *Charlemagne à Pavie*, où nous trouvons les féeries peintes avec des grâces si nouvelles, autour du divin fabliau de Berthe la filandière? Encore fois, dans ces lignes, nous ne voulons point comparer les mérites si différens de M. de Vigny et de Millevoye, nous désirons seulement mettre sur une voie qui conduise à la réparation d'une injustice. Toutes nos sympathies sont à l'auteur d'*Eloa*, de *Stello*, de *Chatterton*, qui a tant d'éloquentes commisérations pour ces souffrances si dédaignées par les âmes de bas étage, qui marchent sur l'homme de la muse comme le rustre sur la fleur des campagnes; nous voulons qu'il se persuade cela, nous y tenons singulièrement.

Béranger.

Malgré l'enthousiasme de quelques-uns des flatteurs de Béranger, je ne le mettrai jamais au rang de Lamartine et de Victor Hugo. Béranger n'est pas une mer; c'est un fleuve qui coule entre des rives régulières, mais dont les eaux sont belles, quoique capricieuses et souillées de limon çà et là. Béranger est le premier chansonnier du monde; il occupe une place élevée parmi les faiseurs d'odes modernes. C'est le poète populaire par excellence : il aurait pu se passer de la presse; ses refrains se seraient répandus de bouche en bouche.

Sous le rapport de la forme, Béranger est un maître souvent bien habile; sa concision surtout est remarquable; il excelle à resserrer sa pensée dans la mesure étroite du couplet; ses refrains ont presque toujours une grâce charmante; seulement quelquefois il devient obscur et presque impénétrable. Béranger offrira à la postérité les difficultés d'interprétations que nous rencontrons dans les poésies de Perse.

Béranger ignorait le latin et le grec, et cependant, dans une grande partie de son œuvre il est enfant de la Grèce; il en a l'élégance et l'inspiration. Il ne pensait pas exprimer une vérité de critique lorsqu'il écrivait dans son *Voyage imaginaire* :

> En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
> Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.

Je citerais dix chansons que lui ont dictées les muses grecques. L'esprit de Béranger a dans ses beaux jours une délicatesse infinie; quelquefois aussi, surtout dans les commencemens de sa carrière, il est commun, et même un peu trivial. Il s'est souvent abandonné à des écarts impardonnables : oubliant la dignité du poète et sa mission sainte, il n'a vu que les torts de quelques hommes aveugles, et a jeté son sarcasme sur les choses religieuses; c'est toujours un crime littéraire; nous serons tout aussi sévère relativement à l'orgie sensuelle de quelques unes de ses pièces : c'est souiller la poésie.

Dans ses bonnes peintures de l'amour, le plaisir est presque toujours sa muse; mais il est mêlé de tristesse; il a des vers délicieux sur la jeunesse, sur le souvenir, sur la mélancolie qui suit l'âge mûr; tout cela est dit avec une ravissante bonhomie, avec une naïveté spirituelle que l'on ne saurait trop louer. La gaieté de Béranger n'est jamais très franche, il y a des larmes sous son rire. Il n'a pas l'ébriété joyeuse de Désaugier : sa nature était trop élevée pour ne pas souffrir des langueurs de l'âme humaine, au milieu même des jouissances bruyantes; c'est ce qui fait que Béranger est aimé des hommes les plus sérieux, malgré tout le vagabondage de ses caprices.

Il s'est élevé en politique bien au-dessus des préjugés étroits des partis, à l'époque où il écrivait, *la sainte alliance des peuples* en est une preuve : ailleurs il les a épousés et s'est fait leur poète. On l'entourait, on le caressait, il vivait dans l'intimité de quelques meneurs libéraux d'alors, et à tout considérer, ce qui nous paraît mesquin aujourd'hui avait dans ce temps-là son importance et son audace : le poète y compromit souvent sa liberté.

Je reproche avec d'autant plus de sévérité à Béranger ses écarts en religion, qu'il avait le sentiment de l'infini. Dans plusieurs chansons, il trouve en parlant de Dieu des accents pénétrés d'une adoration consciencieuse; toutefois, et ceci est un immense malheur pour le poète, il semble que le Christ n'ait pas parlé à ses oreilles. Béranger sous ce rapport est en arrière de dix-huit siècles; quand il chante Dieu il n'est qu'un poète de l'antiquité; il n'a jamais mouillé ses lèvres aux grandes sources évangéliques : parfois seulement une idée de charité apparaît dans son œuvre.

Depuis quelques années les souffrances du pauvre semblent le préoccuper singulièrement. Plusieurs chansons attestent cette tendance si générale depuis les prédications saint-simonniennes, qui, malgré les erreurs singulières des nouveaux apôtres, n'ont été qu'un réveil de la charité chrétienne. Béranger vit aujourd'hui, m'a-t-on dit, dans une solitude sur la Loire : la solitude est la mère des belles et saintes pensées. Puisse le poète pénétrer de plus en plus dans le secret des cieux.

LES BORDS DU CANAL.

ESQUISSE DE MOEURS.

Nous avons Paris l'ancien, Paris moderne, Paris gothique; nous avons aussi des quartiers de Paris qui aspirent à la renaissance, dont les maisons dentelées, les murs crénelés et les fenêtres en ogives ont la prétention de rappeler l'époque de François Ier. Nous avons des rues nouvelles tirées au cordeau; un pavage sur lequel on tombe sans se faire du mal; des dalles qui se cassent, mais qui ne s'usent pas; des trottoirs sur lesquels montent souvent les roues des voitures, ce qui garantit peu les piétons, mais ce qui est plus commode pour les cochers; nous avons du gaz qui fait tort aux lanternes, lesquelles n'avaient jamais fait tort à la lune; nous avons de superbes boutiques, de vilaines enseignes; des cafés mirobolands resplendissans de glaces, de dorures, de lumières, qui ne font que paraître et disparaître comme les marionnettes de Séraphin; nous avons des boulangers fashionables chez lesquels on trouve des petits gâteaux, de la crême, du vin, des liqueurs, de tout, excepté du pain; nous n'avons plus de mendians, mais nous avons une infinité de marchands de curedents ou de pauvres femmes qui chantent en portant un enfant à demi vêtu dans leurs bras; enfin nous avons dans Paris une

oule de choses, nous sommes bien riches, on ne s'en douterait pas.

Mais ce que nous n'avons que depuis quelques années, ce qui commence seulement à prendre l'aspect d'une promenade, d'un quartier de Paris, ce que vous ne connaissez peut-être pas si vous habitez le noble faubourg ou la bruyante Cité, ou l'élégante Chaussée-d'Antin, ou le riche quartier de la Bourse, mais ce que vous connaîtrez probablement dans une vingtaine d'années si vous vivez encore, ce sont les bords du canal, les nouveaux quais qui commencent après le bassin de la Villette et se continuent jusqu'aux anciens fossés de la Bastille.

Les bords du canal ont été longtemps déserts, tristes, boueux, dangereux même. Il y a bien encore quelques parties de la berge sur lesquelles je ne vous conseillerais pas d'aller vous promener seul à onze heures du soir, rien qu'avec un parapluie à la main; mais dans beaucoup d'autres, de belles maisons ont été construites qui semblent s'élever fières et superbes près de ces masures de maraîchers qui sont encore debout de loin en loin.

On a planté des peupliers tout le long du canal; les peupliers, qui préfèrent l'eau aux conduits du gaz, sont venus là beaucoup mieux que sur les boulevarts intérieurs, sur lesquels dans quelques années, on aura peut-être quelque peine à rencontrer un arbre, toujours grâce aux tuyaux qui entourent leurs racines.

Les bords du canal offrent un coup d'œil curieux, piquant, gai, lorsqu'il fait du soleil. C'est la campagne de Paris; vous y voyez les immenses bateaux de charbon, la petite barque de l'amateur, les vigilantes blanchisseuses qui, le corps à demi penché sur l'eau, travaillent en babillant, en se moquant des promeneurs, et en se montrant du doigt ce bon bourgeois qui vient faire baigner son chien.

Ici c'est une bonne ménagère qui va faire mesurer devant elle le charbon qu'elle veut acheter : là bas, c'est une pauvre femme qui, à genoux tout près du bord de l'eau, y blanchit souvent sans savon les vêtemens de ses enfans; un peu plus loin, c'est un monsieur qui se promène de long en large, qui va et revient toujours vers le même endroit, qui s'arrête, regarde sa montre, fait un mouvement d'impatience et se promène encore. A la mise élégante de ce monsieur, vous devinez sur le champ qu'il n'est pas là dans son quartier : c'est un être exotique, cela se reconnaît au premier coup d'œil. S'il est venu sur le bord du canal, c'est justement dans l'espoir de n'y rencontrer personne de sa connaissance, excepté la dame qu'il attend, mais avec laquelle il ne voudrait pas être vu. Les bords du canal sont très commodes pour les rendez-vous : on y voit venir son monde de loin.

Du côté du faubourg du Temple, les bords du canal sont très peuplés et presque brillans; il y a des boutiques, il y a les fameuses *Vendanges de Bourgogne* où l'on vendange toute l'année. Il y a un relai d'omnibus, une guérite avec une sentinelle, quelques marchandes de pain d'épices, des chiens égarés : cela a un faux air du Pont-Neuf.

Un peu plus loin vous apercevez les vastes magasins de l'entrepôt, si bien placés sur les bords du canal, et qui reçoivent les marchandises dans le bâtiment qui les apporte, comme à Venise les douaniers reçoivent les voyageurs qui sont encore dans les lagunes.

Mais que se passe-t-il là-bas? Voilà beaucoup de monde rassemblé. Est-ce un homme qui se noie? est-ce un gamin qui se baigne malgré l'ordonnance? est-ce un amateur qui pêche? est-ce un chien qui nage? est-ce quelque objet mystérieux que l'on voit flotter sur l'eau et sur lequel on fait des conjectures? Eh! non! c'est tout simplement le pont qui tourne pour laisser le passage à un gros bateau. Vous allez voir en un moment la foule grossir sur chaque bord, et les voitures faire queue.

Ce qu'il faut entendre, ce sont les conversations qui se forment de chaque côté de l'eau et souvent entre gens qui ne se connaissent pas; mais on fait très vite connaissance sur les bords du canal.

«Ma chère dame, concevez-vous mon malheur!» dit une petite vieille femme affublée d'un bonnet qui a la forme de tout ce qu'on veut; le corps enveloppé dans un vieux tartan qui ressemble parfaitement à de la toile à paillasse. Ses pieds sont chaussés de vieilles pantoufles fourrées, par dessus lesquelles on a mis de gros souliers, par dessus lesquels encore on a attaché des socques, ce qui fait qu'en marchant cette dame fait presque autant de bruit qu'un cheval. Ajoutez à tout cela un cabas passé sous le bras, mais un énorme cabas dans lequel il y a un pot-au-feu, du beurre, trois volumes d'un roman, des merlans, un gros paquet de giroflées, du mou pour un chat, deux écheveaux de fil, un pain à café, des ognons, une bouteille de cirage et une brosse à dents.

La personne à laquelle elle s'adresse est une grosse maman d'une soixantaine d'années dont l'embonpoint semble défier toutes les colonnes que l'on bâtit maintenant sur les boulevarts, et dont la taille a exactement la forme d'un paletot. Il y a dans sa mise et dans sa coiffure certaines prétentions qui annoncent encore une intention très prononcée de faire des conquêtes *quand même*. Sa robe un peu courte laisse voir deux poteaux recouverts de bas de laine noire, puis un pied qui paraît horriblement gêné dans un soulier très bien ciré; la coiffure se compose d'un bonnet à barbes qui flottent au gré du vent, et sur lequel se balancent de gros nœuds de rubans qui ont dû être roses. Le tout est extrêmement posé en arrière, soit avec intention, soit par l'effet du grand air, et laisse voir une figure rouge bourgeonnée, un nez plein de tabac, et deux énormes touffes de cheveux d'un noir aussi luisant que les souliers, et dont les boucles sont faites pour résister à la pluie et au vent.

« C'est un malheur qui est fait pour moi! reprend la petite vieille qui porte le cabas en s'adressant à la grosse maman qui vient de s'arrêter près d'elle. Enfin, ce matin justement j'étais en retard par rapport au spectacle d'hier, qui a été si *conséquent* que dans Belleville on ne se rappelle pas une représentation aussi *prolongeante*!

—Madame est actrice au théâtre de Belleville? reprend la grosse maman en regardant avec plus d'intérêt la personne qui lui parle.

— Non, pas moi, ma belle, mais ma fille, une jolie brune, dont les débuts ont fait tant de bruit qu'on ne parlait que de ça dans toute la *circonférence* de la banlieue. Vous devez l'avoir vue, elle a débuté dans le *Cidre*, c'est elle qui faisait *Chimène*... Je suis la mère de Chimène et j'ose dire qu'elle me fait montrer au doigt; on me regarde quand je passe ni plus ni moins que ma fille. J'entends chacun qui *suchotte* : « C'est la mère de Chimène, sa propre mère; » On est heureux d'avoir des enfans qui font *l'enorgueillissement* de notre caducité. Ma fille ira de Belleville aux Français ou pour le moins chez Franconi, d'autant plus qu'elle a aussi du penchant pour la voltige et qu'elle va très bien à âne. Pour vous en revenir, nous nous sommes réveillées tard ce matin, et c'est positivement le jour du pot-au-feu; c'est que nous sommes réglées comme du papier de musique; deux fois la semaine le bœuf, c'est qu'il faut du bouillon à ma fille, c'est nécessaire au régime de son estomac. Je me suis habillée à la hâte pour courir au marché; j'ai pris aussi des merlans... Chimène les aime beaucoup... Je dis Chimène par la force de l'habitude... Qu'elle a été si bien claquée dans ce rôle-là, que tout le monde est venu lui faire des complimens après le *Cidre*. Il n'y a que l'auteur que je n'ai pas vu, et qui n'a pas eu seulement la politesse de lui envoyer une lettre de *félicitations*! Je trouve ça bien peu honnête de sa part. J'espère que ma fille s'en souviendra quand il fera une autre pièce, s'il vient lui offrir *une rôle*.

— Avez-vous payé cher votre poisson?

— Ne m'en parlez pas, c'est à en pleurer!.... C'est à dire, ma chère amie, que si cela continue il ne faudra plus manger... Ah ça, il ne finira donc pas de passer, ce bateau... Quel bâtiment! ça doit venir de la mer... Qu'est-ce qu'il y a donc dessus?

— On dit que c'est du marbre...

— Ah! laissez donc, le marbre ne va pas sur l'eau; c'est trop lourd, il enfoncerait. On ne dit pas des choses comme ça à la mère d'un artiste... Pour en revenir, j'ai couru aux provisions, malheureusement j'ai eu ensuite l'idée d'entrer chez mon libraire prendre quelque chose pour lire le soir... Je ne m'endormirais point si je n'avais pas toujours un roman à côté de moi. Je ne sais pas ce qu'il m'a donné... Connaissez-vous ça?

— *Victor ou l'enfant de la forêt*... Non? Est-ce nouveau?

— Il m'a dit que ça venait de paraître, et moi, du moment que je vois sur un *intitulé* un enfant et une forêt, je suis satisfaite. Je me dis : Il est impossible que ça ne soit pas plein d'intérêt et d'émotions!

— Il n'avance guère, le bateau!...

— Pourquoi aussi a-t-on fait les ponts si étroits! il fallait laisser asser de place pour les passans et les bâtimens.

— Ah! voilà un monsieur qui saute sur le bateau pour traverser plus vite; c'est bien imprudent! et un homme d'âge encore! Comment va-t-il remonter là bas?... Ah! il y est. C'est un homme qui a le pied marin. Pour vous en revenir, ce qui m'inquiète surtout, c'est que j'ai laissé mon lait sur le feu, et il aura bien le temps de monter et de s'enfuir...

— Est-ce que votre fille n'est pas là pour y veiller?

— Ah ! par exemple ! je voudrais bien voir que Chimène se dérangeât pour des détails de ménage... Il faut d'abord qu'elle étudie ses rôles ! C'est bien plus son *esphère*. J'achèterai du lait ailleurs, d'autant plus que j'ai l'intention de lui faire pour tantôt un gâteau en *capsule* de pommes de terre. Chimène en est passionnée. Ah ! voilà le pont qui tourne, c'est bien heureux ! Eh bien, qui est-ce qui pousse donc comme cela ? est-ce qu'ils croient qu'il n'y aura plus de place dans le faubourg du Temple ? Tiens, c'est mon voisin, monsieur Gromignon, un de nos habitués du théâtre qui apporte des oranges à *Chimène* avec des vers... dans la saison... Où donc courez-vous comme ça, voisin ? Il ne m'écoute pas, il faut qu'il soit bien pressé ! Il a peut-être aussi du lait sur le feu. Ah ! quand je passe sur ce pont qui remue, ça me fait toujours un drôle d'effet de sentir la terre qui danse sous moi ; ça me donne comme des *restiges*. Je ne crois pas que je me porterai bien dans un pays à tremblement de terre ; êtes-vous comme moi, ma belle ? »

La grosse maman à laquelle cette question est adressée, et qui marche sur le pont avec autant d'aplomb que la *Citadine*, répond en souriant :

« Je ne chancèle jamais, je ne suis pas tombée une seule fois dans ma vie.

— C'est heureux pour elle ! répond un ouvrier en passant, car qui est-ce qui se chargerait de la relever ? »

La mère de Chimène a passé le pont, ainsi que la grosse dame ; celle-ci tourne à droite, tandis que la première monte le faubourg en lui criant :

» Vous demeurez rue de Ménilmontant, où il y a une pension pour les chiens malades, j'ai ma cousine qui vient d'y mettre son lévrier ; venez donc à Belleville quand Chimène jouera ! »

Laissons ces dames regagner leur demeure, laissons une foule d'employés qui habitent Belville se hâter de traverser le pont pour ne pas être trop en retard à leur administration. Ce trajet doit être fatigant pour ceux qui logent près du parc Saint-Fargeau et travaillent au trésor ou au ministère de la guerre ; mais à Belleville on est logé à bon marché et on a un *petit jardin* ! c'est surtout le *petit jardin* qu'affectionnent les employés et les personnes qui sont obligées pendant toute la journée de s'occuper de calculs et d'écritures. On se dit : Un jardin délasse ; on s'y repose des fatigues du jour, du tracas des affaires, on y respire le parfum des fleurs, on se roule sur le gazon, on y est comme à la campagne. Ce sont les petits jardins qui font accourir à Belleville et à Batignolles une foule de gens qui sans cela demeureraient encore à Paris.

Et en effet, c'est une chose bien agréable qu'un jardin pour quelqu'un qui n'a que son après-dîner pour se reposer. Vous revenez de votre bureau à cinq heures et demie, c'est le plus tôt qu'il soit possible si vous habitez extra-muros ; vous arrivez bien fatigué ; vous dînez, c'est la première affaire, et après votre dîner, sans vous donner le temps de prendre votre café, vous courez à votre petit jardin voir comment se porte un arbuste que vous avez planté l'avant-veille. Vous trouvez votre plantation malade : les branches retombent, les feuilles sont flétries ; vous pensez que cela manque d'eau, vous vous hâtez de courir à votre puits si vous en avez un, à votre tonneau si vous n'avez pas de puits ; vous emplissez vos arrosoirs et vous rendez la vie et la fraîcheur à votre arbuste ; puis, pendant que vous êtes en train, vous voyez qu'il faut aussi de l'eau à vos dalhias, à vos rosiers, à vos fraisiers, à votre gazon. Bref, il en faut partout. Vous arrosez avec une ardeur digne d'un Cincinnatus. Quand vous avez fini vous prenez votre seccateur. Tout individu qui a un jardin, tel petit qu'il soit, doit maintenant avoir un seccateur. Vous passez vos arbres en revue, et vous coupez les branches mortes ou les branches nuisibles. Avec de la bonne volonté vous trouverez toujours quelque chose à couper. D'ailleurs vous avez acheté un seccateur, c'est pour vous en servir. Puis vous amusez à gratter la mousse qui s'attache aux branches de vos arbres fruitiers, puis vous vous apercevez que l'engrais que vous avez acheté pour améliorer votre terrain et faire pousser vos plantes n'est point convenablement mêlé à la terre ; vous allez chercher votre bêche et vous vous mettez à retourner le sol ; vous bêchez et vous ôtez en même temps les pierres que vous rencontrez ; vous les mettez en tas, et quand la sueur coule de votre front (on s'échauffe très facilement à bêcher), vous allez chercher votre brouette pour enlever vos pierres ; si vous n'avez pas de brouette, vous prenez celle de votre fils ; un petit jardin peut se contenter d'une petite brouette, seulement vous ferez quatre voyages au lieu d'un. A peine avez-vous déposé la brouette que vous vous mettez à genoux pour arracher les plantes parasites et faire la chasse au chiendent qui mange vos fleurs et vos fruits ; au bout de quelque temps vous êtes tout étonné de ne plus distinguer les mauvaises herbes des bonnes ; c'est que la nuit est venue et vous a surrpis jardinant encore. Vous vous relevez, vous faites une grimace horrible ; votre femme vous demande ce que vous avez (quand on a un petit jardin on a nécessairement une femme et des enfans). Vous répondez à votre femme que vous avez très mal aux reins. Elle vous gronde parce que vous vous fatiguez trop en jardinant. Enfin vous abandonnez le rateau. Votre femme vous dit avec une petite voix douce (presque toutes les femmes ont la voix douce quand leur mari est fatigué) :

« Viens donc te reposer, mon ami, viens t'asseoir sous le berceau, tu as bien assez travaillé. »

Vous cédez aux instances de votre épouse et vous allez vous asseoir sous le berceau ; quelquefois à la vérité la vigne ou le chèvrefeuille que l'on a plantée tout autour s'obstine à ne point grimper sur le treillage pour garnir le sommet de ses feuilles, ce qui fait que souvent il n'y a pas d'ombre sous votre berceau ; mais c'est égal. Vous allez vous y réfugier pendant les grandes chaleurs, et tout en y recevant les rayons du soleil, vous êtes très content de pouvoir vous dire : « Je suis sous mon berceau. »

Aux amateurs qui ne veulent point aller chercher des délassemens aussi loin, je dirai qu'il y a beaucoup de petits jardins tout le long du canal et que ceux-là n'ont pas besoin d'être arrosés souvent ; ce que l'on peut craindre, au contraire, c'est qu'ils ne le soient trop.

Suivons les bords de l'eau : ce quartier n'est point habité par l'aristocratie : quelques riches rentiers qui veulent jouir de la vue du canal, ont cependant pris des logemens dans les nouvelles maisons que l'on a construites ; mais en général c'est la classe ouvrière qui peuple ces nouveaux quais ; aussi les promeneurs y viennent-ils dans leur costume du matin, avec leur veste de travail, leur blouse d'atelier ; les gens à toilettes y sont remarqués ; quand ils viennent là, il est probable que ce n'est pas la promenade seule qui les y attire.

Avec la nuit, les bords du canal prennent un aspect calme, silencieux, qui n'est pas sans charme pour les personnes qui veulent réfléchir ou causer sans témoins. Le gaz n'y répand point encore sa vive lumière, et lorsque la lune ne juge pas à propos de se montrer, il ne faut marcher qu'avec précaution sur ces bords, qui ne sont point encore complétement pavés et qui sont rarement garnis de trottoirs.

De ces côtés, le soir, vous rencontrez des ivrognes ; les ivrognes affectionnent toujours les bords de l'eau, et il est très rare qu'ils se laissent tomber dedans. Ils marchent en vacillant, non pas au milieu du chemin, ce serait trop raisonnable, mais tout au bord du canal. Ils ont un dandinement continuel, on croirait voir un danseur de corde marcher sans balancier : vous tremblez pour eux, mais rappelez-vous donc qu'il y a un dieu pour les ivrognes, pour les amoureux et pour les enfans.

L'heure s'avance, les promeneurs deviennent rares. Quel est ce jeune couple qui marche si lentement, s'arrêtant quelquefois tout en parlant, ne se quittant pas le bras, se regardant sans cesse, barbottant quelquefois dans le ruisseau, parce que ni l'un ni l'autre ne songe à regarder à ses pieds.

Le jeune homme a une veste de drap, un pantalon de toile, une casquette de loutre sur la tête ; ce doit être un ouvrier. La femme a une robe d'indienne, un tablier à raies et un petit bonnet bien simple et qui ne l'empêche pas d'être jolie. Ce doit être une grisette.

« Jenny, dit le jeune homme en pressant tendrement le bras qui est sous le sien, soyez tranquille, ne vous faites point de chagrin, votre frère ne partira pas, je vous dis que vous pouvez rassurer votre mère : son fils, son Julien qu'elle aime tant ne sera pas obligé de la quitter.

— Mais, Pierre, cela ne se peut pas ; mon frère est de la conscription, il est tombé au sort, il faut qu'il soit soldat ; comment voulez-vous qu'il soit exempté ? nous n'avons pas de quoi lui acheter un remplaçant ; j'ai eu beau économiser, cela rapporte si peu, la broderie ; et puis ma mère est souvent malade, je ne veux pas qu'elle veille tard, qu'elle se fatigue à travailler, ma pauvre mère qui aime tant son fils, son Julien. Je ne parviendrai jamais à la consoler de son absence. »

En disant ces mots, la jeune fille porte sa main sur ses yeux, mais le jeune ouvrier s'écrie :

« Encore une fois, Jenny, ne pleurez pas, votre frère restera avec vous, près de votre mère. C'est moi qui le remplacerai... moi qui ai tiré à la conscription il y a deux ans, et qui ne suis pas tombé au sort ; moi qui n'ai plus de parens qui me regretteront, plus de mère à embrasser tous les soirs, à entourer de soins tout le jour ; vous voyez bien que je puis partir, moi ! »

Les deux jeunes gens s'arrêtent. Jenny serre la main de Pierre et fait un pas pour s'éloigner,

puis revient vers lui, en murmurant : Adieu! Elle semble prête à accorder un baiser à celui qui lui fait un si noble sacrifice; mais le jeune ouvrier la regarde avec tendresse et s'éloigne sans l'embrasser, car il craindrait d'avoir l'air de demander le prix de sa belle action.

Avançons-nous toujours; un peu plus loin, dans une partie fort sombre de ces quais, ne voyez-vous pas un monsieur mis avec recherche, gants jaunes, canne à pomme ciselée et qui semble entraîner avec lui, plutôt que promener, une jeune femme dont la toilette coquette et la tournure élégante annoncent une habitante du quartier d'Antin.

La dame parvient à dégager son bras et s'écrie :

« Où me conduisez-vous, Alfred? c'est fort triste, fort vilain par ici... quelle singulière promenade avez-vous choisie? Vous avez toujours des idées si bizarres! Je ne veux pas aller plus loin; je veux retourner au boulevart, où nous avons laissé notre voiture. »

Le monsieur retient la dame par le bras en lui disant d'une voix qu'il tâche de rendre solennelle :

« Restez, Amanda, restez. Ce lieu convient à ce que j'ai à vous dire, au projet que j'ai formé.

— Je vous dis que j'ai peur ici.

— Ne suis-je pas avec vous?

— Raison de plus. Depuis quelque temps, je ne sais pas ce que vous avez dans la tête, mais vous n'êtes plus aimable du tout.

— Amanda, c'est que je pense, c'est que je réfléchis; c'est que je roule dans ma tête une idée profonde.

— Est-ce que vous ne pourriez pas aussi bien me la communiquer ailleurs,.. au spectacle, par exemple? J'irais volontiers voir les *Pilules du Diable* ce soir.

Amanda, il n'est pas question de pilules; c'est mieux que cela que je veux vous proposer... Ici, non seulement vous connaîtrez mon projet, mais encore nous pouvons l'exécuter à l'instant. Ecoutez-moi, Amanda. Depuis un an que je vous connais et que nous nous aimons, nous avons goûté ensemble toutes les félicités de la vie. Vous avez de la fortune et j'en ai aussi, ce qui nous a permis de satisfaire toutes nos fantaisies, tous nos caprices même : spectacles, bals, concerts, promenades, soirées, toilettes, chevaux, dîners, nous avons usé de tout; maintenant que nous avons épuisé ce que l'existence offre de plus séduisant et qu'il ne nous reste plus rien à connaître, finissons brusquement avec la vie, quittons-la de façon à faire parler de nous dans les journaux : jetons-nous tous les deux dans le canal en nous tenant étroitement embrassés.

— Ah! quelle horreur! quelle affreuse idée! Eh bien! il est joli votre projet! Et c'est pour me dire cela que vous m'avez amenée sur les bords du canal? Mais c'est indigne; lâchez-moi le bras, monsieur Alfred, lâchez-moi ou je crie à la garde!

— Eh quoi, Amanda! l'idée de mourir avec moi ne vous sourit pas?

— Non, monsieur, cela ne me sourit pas du tout. Vous devenez fou ou stupide, mon cher ami : on dira que vous avez été un imbécile de vous être tué... Si c'est cela qui vous fait envie, moi, cela ne me tente pas. Je vous défends à l'avenir de vous présenter chez moi; d'ailleurs j'aurai soin de vous consigner au concierge.

— Amanda, de grâce!... écoutez-moi...

— Ne m'approchez pas, ou j'appelle du monde et je vous fais arrêter. Adieu, M. Alfred; les Werther et les Antony, c'est très bien au théâtre, mais il ne faut pas que cela dépasse la rampe. »

En achevant ces paroles la jeune dame a pris sa course par une des rues qui avoisinent le boulevart, et M. Alfred reste sur les bords du canal, tout décontenancé du peu de succès de sa proposition. Il se promène quelque temps d'un air indécis. Tout à coup il se dirige du côté de l'eau, enjambe par dessus les chaînes, s'approche du bord, se penche... Va-t-il s'élancer? Non. Il tira son mouchoir de sa poche, se mouche, puis reprend sa course plus vite qu'il n'est venu et regagne les boulevards en disant :

« J'attendrai que j'aie trouvé une femme qui veuille me tenir compagnie. »

Laissons aller ce fou, cette tête romanesque qui croit avoir épuisé toutes ses jouissances de la vie et n'a peut-être jamais secouru un malheureux, jamais reçu le baiser d'un fils, jamais senti son cœur battre pour son pays. Ces gens-là se tuent pour qu'on dise ensuite le récit de leur mort dans un fait-Paris. Quand le ridicule aura fait justice de cette nouvelle folie, elle sera moins contagieuse.

Mais il est minuit; les bords du canal sont déserts; où va donc cette petite fille qui court seule, à demi vêtue, tout le long de ce quai? Elle a douze ans tout au plus; sa figure pâle, fine et distinguée, exprime la douleur, le désespoir même, de grosses larmes roulent de ses yeux, des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche :

« Où allez-vous, mon enfant? dit un monsieur qui se trouve sur le chemin de la petite fille, et qui a été frappé du désordre de sa mise, de ses traits. Où donc courez-vous seule, si tard?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Comment, vous ne savez pas où vous allez?

— Non monsieur; mais je m'en vais, car je ne peux pas rester, je ne peux pas voir battre maman, ça me fait trop de peine.

— Calmez-vous; contez-moi votre chagrin.

— Ah! monsieur, c'est que mon père est rentré bien tard, alors il est gris, il est bien méchant; il bat maman, elle pleure... Oh! je m'en vais, monsieur, car je ne puis pas voir pleurer maman! je ne reviendrai plus chez nous, je ne reviendrai plus jamais. »

Et la petite voulait encore s'enfuir; son cœur se révoltait déjà devant une injustice, sa jeune tête s'enflammait et cette imagination de douze ans ne pouvait concevoir que l'on restât froid témoin d'une souffrance que l'on ne pouvait adoucir. Sera-t-elle aussi sensible étant femme, celle qui sentait aussi vivement étant enfant?

Ce n'est pas sans peine que le monsieur fait comprendre à la jeune fille que sa fuite augmentera les chagrins de sa mère et que son devoir est de rester près d'elle pour partager sa peine.

L'enfant est rentré; il ne passe plus sur les bords du canal que des amoureux, des voleurs ou quelques habitans du quartier qui sont en retard parce qu'ils sont allés à un théâtre où l'on jouait quinze actes dans la soirée, ce qui est très imprudent quand on demeure de l'autre côté de l'eau.

Ch. Paul de Kock.
(*Le Siècle.*)

Mort d'Adolphe Nourrit.

Nous apprenons aujourd'hui la mort de Nourrit! Il a, comme tant d'autres grands artistes, succombé à un accès de désespoir!

Depuis le refus par la censure napolitaine de laisser représenter *Polyeucte*, composé par Donizetti pour ses débuts, Nourrit fut en proie à la plus noire mélancolie. Sa physionomie trahissait les chagrins qui dévoraient son ame. Les exigences de Barbaja, son directeur, humiliaient sa fierté. Ses amis cherchaient à distraire ses ennuis; il les y conviait lui-même. Toutes les fois, leur disait-il peu de jours avant sa mort, toutes les fois que je vous parlerai de théâtre, riez de moi, moquez-vous de moi. Mais leurs efforts restaient sans résultat. Sa femme bien-aimée, madame Nourrit, ce modèle de toutes les vertus, son aimable et intéressante famille, ne pouvaient l'arracher à ses sombres pensées.

Hier, dit la lettre qui nous a été communiquée, Nourrit avait consenti à jouer au bénéfice d'un de ses camarades, Alvetti, le rôle de Pollione de la *Norma*. Après son duo avec mademoiselle Granchi, deux coups de sifflets se firent entendre. Les applaudissements les plus chauds partirent aussitôt de toutes les parties de la salle, qui se leva en masse pour le venger de cette indignité.

Il fut redemandé, mais le coup fatal était porté, les misérables l'avaient tué. Il rentra chez lui. Sa femme l'entoura de toute son affection. Il l'éloigna et se retira dans sa chambre, où il se promena jusqu'à trois heures du matin. Alors il fit son testament, écrivit plusieurs lettres, entre autres une à sa femme et une autre à Casimir Périer, et vers six heures il sortit.

Madame Nourrit, inquiète, se lève aussitôt; elle descend. Spectacle affreux! le cadavre de son mari gisait, horriblement mutilé, sur les dalles de la cour de l'hôtel Barbaja; le malheureux était monté et s'était précipité du quatrième étage.

L'état de madame Nourrit a inspiré un moment les plus vives inquiétudes. Elle est enceinte de son septième enfant. Heureusement que sa douleur a pu s'épancher, et qu'après vingt-quatre heures d'un désespoir sombre et sec, la vue de quelques objets portés la veille par son mari sut provoquer ses larmes.

La scène de la représentation de *Norma* n'a fait que hâter l'accomplissement d'un projet que ce pauvre Adolphe nourrissait depuis plusieurs mois.

Voici quelques vers écrits cinq à six jours avant le 8 mars, qui font connaître la disposition habituelle de son ame :

Si tu m'as fait à ton image,
O Dieu! l'arbitre de mon sort,
Donne-moi le courage
Ou donne-moi la mort.
Mon ame en proie à la souffrance
Est près de succomber.

Dans l'abîme où meurt l'espérance,
Oh ! ne me laisse pas tomber !

Ce sont les derniers vers qu'il a faits, étant chez M. et madame Garcia jeune. On lui demanda, voyant qu'il ne disait rien, d'écrire ou de composer quelque chose, là, sur le champ, et le pauvre infortuné a fait ces huit vers, où son horrible projet est empreint !

..... On l'enterre ce soir, et ce n'a pas été sans peine encore, dans un pays comme celui-ci, un chanteur, un homme de théâtre, et qui s'est rendu coupable d'un suicide !...... Sa pauvre femme voulait emporter son corps en France, mais on lui a dit que tout ce qu'elle peut avoir de fortune ne suffirait pour payer les frais de transport. Elle a conservé son cœur.

M. Nourrit avait dit plusieurs fois qu'il mourrait à Naples ; pourquoi faut-il que le fait se soit réalisé d'une manière si malheureuse et si tragique !

Il paraît que dans ces derniers temps Adolphe Nourrit était dominé par ce qu'on appelle aujourd'hui une idée fixe. Cette idée était le pressentiment de sa fin prochaine, pressentiment qu'il puisait dans la crainte de voir son rare et beau talent s'affaiblir tous les jours. Quelque brillant accueil qu'il reçût dans les concerts et dans les théâtres, Nourrit faisait toujours un triste retour sur lui-même. Lors de son dernier voyage à Londres, il avoua à quelques amis qu'il s'était promené la nuit, pendant trois heures, sur le pont de Waterloo, avec la pensée de se précipiter dans la Tamise, et qu'il avait eu la plus grande peine à éloigner cette affreuse tentation.

La mort de Nourrit et les circonstances qui l'ont accompagnée seront un vif sujet de regret pour tous les amis de l'art musical. Ce nom rappellera toujours une des plus grandes époques de notre Opéra. Nul artiste n'a eu à un si haut degré que Nourrit la passion de son art ; il a été le plus chaleureux interprète de tous les chefs-d'œuvre qui se sont succédé pendant quinze ans sur notre première scène lyrique. Quinze années de succès éclatans et mérités semblent avoir épuisé avant l'heure les forces de son âme.

Mais Nourrit n'était pas seulement un grand artiste, c'était un homme distingué dans la vie privée ; un homme excellent pour sa famille et pour ses amis ; et l'on ne saurait trop déplorer la susceptibilité, l'espèce de fanatisme d'artiste, qui lui ont inspiré une telle résolution.

Nourrit n'avait pas trente-sept ans ; il devait, dans quinze jours, faire un voyage en France.

L'Opéra a fait relâche lundi ; on comprend le sentiment de convenance qui a déterminé cette mesure, dont Duprez a été le premier provocateur. Elle honore à la fois l'artiste qui en est l'objet et l'administration qui témoigne ainsi de ses regrets pour la mémoire de l'infortuné Adolphe Nourrit.

FASHION.

Le dernier éclat de l'hiver, ses dernières pompes, ses derniers plaisirs, ont été célébrés à l'ambassade d'Angleterre, et bien en était aux Anglaises de représenter luxe, beauté et joie brillante ; car jamais elles ne parurent plus belles et plus séduisantes que dans ces beaux salons si magnifiquement décorés pour les recevoir ; ces galeries métamorphosées en un parterre fleuri, vrai domaine où elles semblaient faites pour régner. Les raouts, les bals donnés à l'ambassade d'Angleterre, ont été les seules fêtes *de cour* que nous ayons eues cet hiver. Le dernier bal a été d'autant plus brillant, que le deuil commençait à s'effacer, et que les nuances roses et bleues venaient s'harmoniser admirablement avec le teint et les yeux si beaux, si séduisants, si veloutés, de ces séduisantes insulaires, dont l'éclatante fraîcheur écrase impitoyablement toutes les beautés de l'Europe. En vérité, quand on voit toutes ces belles ladies avec leur peau si belle, faite pour éterniser la comparaison des lis et des roses, on regrette les perles, les diamants, les fleurs, qui viennent jeter quelque faux éclat sur ces charmants visages. On voudrait qu'il n'y eût jamais d'ornements dans ces magnifiques cheveux, jamais de bijoux ni de dentelles sur ces superbes épaules ; et cependant tout cela abondait au dernier bal de lady Grandville. On y voyait des toilettes d'une élégance surprenante ; des robes en gaze rose étaient ornées d'un falbala de dentelles relevées en feston par des bouquets de diamants ; des tuniques en tulle blanc, garnies de dentelles d'or, d'autres en crêpe bleu pâle brodé en argent ; des robes en satin blanc avec triples volans de dentelle d'argent relevée sur un côté par des roses et des épis ; tout cela, enfin, présentait un luxe oriental qui attestait que les femmes anglaises peuvent compter en première ligne pour l'élégance aussi bien que pour la beauté. Nous voudrions citer quelques costumes à part, et dans ces citations nous trouverions souvent le nom de Camille comme attestation du goût qui distinguait ces toilettes ; car c'était dans ses ateliers que les plus belles robes avaient été composées. Palmyre avait aussi révélé dans cette fête les productions de son beau talent, et la grace, la distinction, la fraîcheur qui appartiennent à madame Landrin venaient aussi, au bal de l'ambassade, ajouter un fleuron de plus à cette jeune et belle réputation. Quant aux coiffures, elles étaient pour la plupart ornées de diamants qui formaient des Mancinis, des nœuds, des couronnes à la renaissance, et surtout des épingles dont les têtes se formaient en pommes de pins, dessins gothiques ou grappes de diamants. — Tout cela, placé d'une manière ravissante dans des tresses et des boucles de cheveux tombant toujours tout bas sur la nuque. Quant aux fleurs, il y en avait une foule de ravissantes par leur éclat, leur accord, la composition de leur couronne ou bouquets, parmi lesquels on en distinguait beaucoup venant des magasins de madame Lainé. — Les *coiffures parées*, en dentelles, fleurs, turban, bijoux, mérite de rappeler le nom d'Alexandrine, rue Richelieu, n° 104, qui avait, dans cette circonstance, donné la preuve la plus irrécusable de son beau talent. Les femmes qui ne dansaient pas avaient pour la plupart, des turbans en pointe placés très en arrière, et laissant ainsi, sur le devant, de la place à une coiffure de diamants. Beaucoup de ces turbans sortaient de chez Baudrant. D'autres encore étaient façonnés avec une écharpe algérienne, dont les deux bouts retombaient de chaque côté des épaules Ces vives nuances entremêlées à l'or avaient un aspect très élégant sur une toilette toute blanche. Grand nombre de coiffures n'étaient formées aussi que de barbes en dentelles d'or ou d'argent, tournées autour des tresses derrière la tête, et les bouts retombaient sur le cou. Enfin, nous le répétons, il n'est point de ces belles fêtes qui ne révèlent le goût des femmes anglaises pour la parure. En Angleterre, comme partout, plus les femmes sont belles et plus elles aiment la toilette, le luxe, les nouveautés les mieux inventées par la mode et le bon goût.

SALON DE 1839.

(Troisième article.)

MM. Ary Scheffer, Decamps, Granet, Steuben, Picot, Court.

Les élections nous ayant éloigné de Paris au moment où le Louvre allait recevoir dans ses galeries une foule impatiente de connaître l'exposition nouvelle. Nous avons dû laisser au jeune et spirituel collaborateur qui s'est caché sous un pseudonyme, le soin de satisfaire la première curiosité de nos lecteurs. Les pages les plus importantes ont été indiquées ; des jalons ont été plantés sur notre route, il ne nous reste plus qu'à la suivre.

Néanmoins nous croyons convenable d'adopter de grandes classifications, lignes nécessaires au milieu de cette espèce de labyrinthe, que l'on appelle une exposition. Les sujets d'*Histoire* proprement dite, ou d'histoire *anecdotique*, devront passer d'abord, par droit de préséance ; car ils ont été traités cette année avec beaucoup plus de talent que la peinture religieuse.

L'*œuvre* de M. Ary Scheffer se présente la première à notre examen. Cinq tableaux en forment les parties précieuses. Par une heureuse innovation, nous les trouvons réunis au Louvre comme ils l'ont été dans la volonté et les méditations de l'artiste ; chants d'un même poème germanique, chaîne d'un beau tissu. Ary Scheffer porte toutes ses idées, tous ses efforts vers le sens *moral* ou intellectuel, laissant à d'autres l'expression simplement *pittoresque*. Ce besoin d'être penseur et poète le tourmente et jette de l'embarras, de la contrainte, dans ses compositions ; il réduit la nature matérielle à tenir le moins de place possible sur sa toile, et fait passer une espèce de voile sur sa couleur qui semble trempée de brouillard. Les tableaux d'Ary Scheffer sont des pages autant écrites que peintes, des ballades, des légendes, qui parlent plus au cœur qu'aux yeux ; et lorsqu'on revoit les productions de l'habile artiste, toujours on sent qu'il a malgré lui gardé en lui-même quelque chose qu'il ne pouvait réussir à exprimer. On se sent porté à le plaindre autant qu'à l'applaudir.

Le plus important de ces tableaux est celui de *Faust*. Quel sujet ! quelle éloquence de situations et de contrastes !... Voici Marguerite, la pure jeune fille à l'âme blanche devant Dieu, qui descend, paisible et recueillie, les degrés de l'église. Un enfant, un jeune homme encore sans passions, un vieillard au front calme, la suivent et complètent la douce impression qu'on éprouve à contempler l'ovale arrondi, les cheveux soyeux et dorés, les yeux bleus d'azur de Marguerite. Dans l'autre partie du tableau apparaissent Faust et Méphistophélès. Il y a sur les traits du docteur rajeuni une fougue, une violence de

passion admirable; cette bouche serrée va s'ouvrir et s'écrier :

« Par Dieu! voilà une belle enfant! Je n'ai » jamais rien vu de si charmant; il y a en elle « tant de modestie et de décence... — Je te livre » mon âme, douce langueur d'amour qui te » nourris de la rosée de l'espérance. »

Le démon, un peu imité de Cornélius, est d'une expression d'ironie parfaite; son teint est bilieux, son œil vif et moqueur; son costume d'un goût hardi. Méphistophélès est un diable élégant et de bonne compagnie; il observe d'un même regard la pauvre colombe qui s'achemine ignorante vers le piége et l'ardent chasseur qui guette sa proie, et il semble aussi murmurer sous sa moustache rousse ces mots que lui prête Gœthe :

« Un pareil fou, amoureux, brûlerait en feux » d'artifice le soleil et la lune avec toutes les » étoiles, pour peu que sa belle s'en amusât. »

Cette composition est noble et grande; elle reporte l'esprit à la sublime tragédie et aux légendes populaires de l'Allemagne qui l'ont inspirée. Il est impossible d'exprimer avec un sentiment plus vrai l'innocence et la séduction, la foi et l'impiété. Mais là ne se borne point notre admiration: *Mignon*, cette autre création de Gœthe, Mignon, cette adorable fleur de l'Italie transplantée par des Bohémiens sous le froid soleil des régions du nord, Mignon rêve au ciel, aux félicités d'un monde meilleur. Sa pose chaste et inclinée nous rappelle la statue de Polymnie, ce chef-d'œuvre de la statuaire antique; mais Mignon est encore plus délicieuse, plus touchante dans cet autre tableau où nous la voyons debout, indiquer du doigt avec un regret déchirant les hirondelles qui volent libres et heureuses vers sa patrie tant regrettée. Cette figure est tout un poème. — Ce vieillard qui boit ses larmes dans une coupe d'or, vous l'avez nommé, c'est le *Roi de Thulé*, le héros d'une célèbre ballade. Privé d'une épouse chérie, il presse le vase qu'il reçut d'elle et que dans les festins il élevait devant sa royale compagne. Maintenant ce n'est plus l'hydromel, mais l'hysope, mais les pleurs que contiendra la coupe... Et le vieillard y boit, au bruit des flots de la mer qui se choquent au fond de l'horizon!... Le souvenir d'*Ebhérard le Larmoyeur* nuira au succès de cette figure qui rappelle en effet et dans un sujet moins intelligible le tableau que nous venons de nommer. — Enfin le *Christ au Mont des Oliviers* complète cette belle série. Ici nous reconnaissons un travail pénible, une retouche qui a fatigué et gâté même un premier et meilleur jet. Ce Christ accablé par le pressentiment de sa longue agonie, épuisé par la lutte intérieure de son humanité contre la divinité, est trop réduit en effet à l'expression humaine; il ne laisse pas assez deviner son origine glorieuse. Ses deux mains sont tendues avec un effroi, une crispation marqués; sa tête manque d'élévation. Sans doute Jésus qui voit d'avance sa croix dressée sur la montagne et où il expiera tous les crimes de vingt siècles, peut frémir à la pensée de boire ce calice de douleur, mais malgré son anéantissement, il doit être encore le prophète qui souffrit tant sans se plaindre... La couleur de ce tableau n'est pas bonne et le dessin laisse beaucoup à désirer; mais ses défauts sont amplement rachetés par les qualités des quatre autres.

De M. Ary Scheffer à M. Decamps il y a toute la distance d'un monde. Ce dernier aime, avant tout, la peinture pour elle-même, pour sa beauté, son éclat; insoucieux d'ailleurs du sens moral de son sujet. Toute donnée lui est bonne; car sa gamme de couleurs est toujours riche et brillante. On pourrait, à voir la magie de son pinceau, l'harmonie de ses plans, la légèreté de ses fonds, le fini de ses étoffes, l'appeler le Hollandais de la France. Ces qualités ressortent bien dans les dix sujets que M. Decamps a apportés à l'exposition, prodigue cette fois des trésors qu'il nous cachait depuis si longtemps. Son ouvrage principal est le *Joseph vendu par ses frères.* C'est après une inspection approfondie que vous découvrez les acteurs de la scène biblique; car vos yeux sont d'abord éblouis par la lumière resplendissante répandue à torrens sur la plaine de Dothaïn dont les derniers plans se confondent merveilleusement avec la ligne de l'horizon et dont les vastes terrasses sont peintes avec une grande vigueur, une parfaite sûreté. Un chameau, accablé sous le poids de la chaleur du jour s'étend sur le sable, tandis qu'un esclave ismaélite s'efforce de contenir un autre de ces animaux dont le relief est admirable. La figure des marchands madianites et celle des fils de Jacob sont de très petite dimension et forment moins le sujet que l'accessoire du tableau.

Un autre épisode des livres saints, *Samson combattant les Philistins avec une mâchoire d'âne*, a permis à M. Decamps de recommencer une de ces mêlées furieuses, de ces immenses tueries dont il nous a offert un modèle dans sa *Bataille des Cimbres*. Il y a ici une imitation trop visible de Philippe Wouwermans et des effets peu naturels d'ombres très noires, obtenus au bout de la brosse. On peut, à bon droit, reprocher à ce maître une espèce de mépris pour le type humain qu'il semble se plaire à représenter sous des traits vulgaires et une nature misérable; souvent son crayon après avoir dessiné un corps d'homme aboutit à une tête de singe, ce qui annoncerait au besoin un penchant vers la caricature peinte ou bien une indifférence telle pour le choix du modèle, qu'homme ou orang-outang lui apparaissent sur la même échelle. Si nous pouvions lui pardonner cette bizarrerie, ce serait en faveur des *Experts*, ces vieux amateurs de tableaux gothiques que vous voyez examinant et estimant quelque toile surannée. Il en est un surtout, au long habit gris, que M. Decamps a dû bien certainement peindre d'après nature. Puisse ce charmant croquis venger les artistes des prétendus connaisseurs qui courent les ateliers leur lorgnon à la main, tranchent sur tout et ne sont, en réalité, que les *singes* des amis de l'art. *Le Supplice des crochets* (Turquie d'Asie) est un triste sujet et nous lui préférons ce délicieux *Café, d'Asie mineure*, où manque sans doute l'élégance de nos cafés moyen âge et renaissance, mais où les heureux musulmans fument avec une si parfaite insousiance et à une ombre si vivifiante. En résumé, M. Decamps est en progrès; on ne peut lui reprocher que l'excès de sa qualité principale, la couleur : il empâte trop fortement et manque par là de transparence.

D'un peintre éclatant et vif nous passons, sans transition, à celui qui entend le mieux la science des effets d'intérieur, des demi-teintes, des grandes ombres, M. Granet voué, comme chacun sait, au culte de la pierre, des ruines, des sombres arceaux de couvens. Ses *Funérailles des victimes du 28 juillet* 1835 sont quelque chose de fort remarquable pour la solidité et l'égalité des tons; toute la partie supérieure, la voûte de l'église des Invalides, le reflet des lustres sur les murailles tendues de deuil, nous semblent d'un mérite incontestable. Nous ferons, par exemple, nos réserves pour le bas de la composition où figurent, dans des poses raides et compassées une grande quantité de personnages sans vie. M. Granet est surtout un peintre monumental : il nous le prouve dans sa *Collation des pénitens laïques.* La scène y est bien disposée, le jeu de la lumière habilement combiné avec le reflet des cierges qui éclairent la froide dépouille du cardinal mort et étendu sur son lit de parade; mais les pénitens attablés, suivant l'usage, dans la chambre mortuaire, sont dessinés sans finesse, il règne sur leurs traits une grossièreté, une voracité inconvenantes et qui choquent le goût. Nous ne louerons pas davantage le portrait du *Frère Canovayo d'un couvent en Italie.* M. Granet a donné à ce moine bouffi des regards d'ivrogne qui forment un singulier contraste avec la sévérité de sa robe. Ce n'est pas à M. Granet qu'il est permis de solliciter, par des images facétieuses, l'attention et les applaudissemens d'une masse de spectateurs stupides, de ceux qui courent là où la religion et la morale sont insultées et profanées.

Nous avons une preuve frappante du danger de sacrifier à la mode, M. Steuben, talent élevé et même sérieux, a cru devoir faire une large concession à cette manie du joli, du gracieux, qui affecte aujourd'hui tant d'esprits; il a créé une *Esmeralda* coquette, rosée, aux formes sveltes d'une Parisienne et qui posée avec un certain laisser-aller sur un lit misérable que surmonte, on ne sait pourquoi, un magnifique rideau de damas, attire les regards et reçoit des louanges presque générales. Sans doute c'est une peinture fort agréable, mais elle ne représente pas le moins du monde l'héroïne de Victor Hugo, la jeune Bohémienne qui devrait avoir le teint bruni par sa vie errante, la danseuse du carrefour, dont les membres doivent avoir plus de vigueur et de souplesse. En outre, la tête d'Esmeralda manque d'expression; et cependant l'artiste a choisi l'instant où l'amante de Phœbus a été enlevée par Quasimodo, et vit, triste récluse, dans une chambrette en pierres des tours Notre-Dame. Pourquoi la mélancolie ne se lit-elle pas sur ces traits, où nous ne voyons que de l'indifférence ?

Si l'on demande à un tableau de belles parties détachées, des figures habilement posées, des draperies d'un goût heureux et d'une légèreté remarquable, *l'Episode de la peste de Florence*, par M. Picot, est là pour satisfaire les amateurs du fini. Combien avons-nous à regretter que l'amour des détails ait fait perdre de vue à M. Picot l'ensemble de son œuvre! Ainsi l'attention se porte d'abord sur un corps de jeune fille, étendue, pâle et inanimée, charmante figure à la bouche entr'ouverte et sur laquelle son âme semble encore voltiger. Enfin on aperçoit

une femme à la douleur énergique, pauvre mère éplorée qui presse son autre enfant sur son cœur, et implore de Dieu le salut de cette innocente créature ; et enfin une vieille femme en prières devant la Madone et tout à fait étrangère à la scène, se dessine sur un fond brunâtre. Voilà donc trois actions bien distinctes ; et pourtant le véritable intérêt naît de l'unité ; sinon, il faut chercher péniblement le sujet et la partie principale du tableau. Nous n'aurons que trop d'occasions de faire remarquer la propension de l'Ecole actuelle vers une disposition complexe.

Mais ne tardons pas davantage à féliciter M. Court d'être rentré dans un système de grande peinture qu'il avait abandonné pour les succès plus faciles et moins durables des portraits de femmes. Son *Ben-Aïssa descendant du rocher de Constantine* a un caractère de fermeté, d'énergie qui nous rappelle les pages orientales de Gros. C'est la même vérité de costumes, la même richesse de coloris, la même accentuation des chairs. Il y avait de l'audace à traiter un pareil sujet, à jeter dans les airs tous ces corps suspendus à une corde et écrasés sous le large pied du farouche Ben-Aïssa. Ce chef arabe nous apparaît grand comme un héros d'Homère avec son burnous que le vent agite et déploie. Une figure de femme renversée a une analogie inévitable avec celle qu'on connaît si bien dans le *Déluge*, de Girodet ; n'importe, elle est fort belle. En résumé, ce tableau est d'un aspect éclatant, et il vaut à lui seul toutes les peintures à la toise dont Constantine et St-Jean d'Ulloa nous ont affligés, et qui sont à l'art véritable ce qu'une fusillade de Franconi est à la bataille d'Austerlitz.

Alf. D.

Mélanges, faits curieux.

— On nous écrit de Hambourg :

« Samedi dernier, au matin, un apprenti serrurier chez Claude Soller, demeurant rue de la Digue (Deichstresse), raconta à celui-ci, avec une inquiétude visible, qu'il avait rêvé la nuit qu'en allant à pied à Bergedorff, petite ville située à deux heures de chemin de Hambourg, il avait été attaqué par un brigand qui lui avait coupé la gorge. Soller tranquillise le jeune homme, en lui faisant comprendre que les songes ne méritent aucune créance. « Au reste, dit-il, pour » vous prouver que je n'y ajoute aucune foi, je » vais vous envoyer tout de suite à Bergedorff » avec une somme d'environ cent quarante rix-» dales (560 fr.), que je dois à mon beau frère, » qui y demeure. » L'apprenti le supplia, les mains jointes, de le dispenser de ce voyage. Soller ne l'écouta point ; il lui dit qu'il n'y avait rien à faire pour lui dans l'atelier et qu'il fallait profiter du moment ; il lui donna l'argent, et le jeune homme se mit en route vers onze heures.

» Arrivé au village de Billwearder, situé à peu près à mi-chemin entre Hambourg et Bergedorff, le souvenir de son rêve lui revint ; il tremblait, les jambes lui manquaient, et il hésitait à continuer sa course. Cependant il aperçut de loin le bailli de Billwearder qui causait dans un de ses champs avec plusieurs de ses ouvriers. Comme il le connaissait, il se rendit auprès de lui, lui conta son rêve, lui dit qu'il était porteur d'une somme d'argent, et le pria de le faire accompagner par quelqu'un à travers le petit bois qu'il faut traverser pour arriver à Bergedorff. Le bailli sourit, et dit à l'un de ses ouvriers de l'accompagner ; ce que cet homme fit.

» Le lendemain dimanche, des paysans apportèrent au bailli un cadavre dont la gorge était coupée, et une grande serpe qu'ils avaient trouvée auprès de ce corps. Le bailli, à son grand étonnement, reconnut le cadavre pour celui de l'apprenti, et la serpe pour celle qu'il avait remise l'avant-veille à l'ouvrier qui avait accompagné le jeune homme, pour émonder les saules qui se trouvent dans la cour de la maison.

» Il fit appeler cet ouvrier, qui, à la vue du cadavre, avoua qu'il avait assassiné l'apprenti, et que c'était le rêve de ce jeune homme qui lui avait fait concevoir le projet de commettre ce crime.

» Cet ouvrier a été livré à la justice. Il est âgé de trente-cinq ans et natif du village de Billwaerder, où il a passé toute sa vie et a toujours tenu une conduite irréprochable. »

Revue dramatique.

THEATRE DE LA RENAISSANCE.

Premières représentations de *Mademoiselle de Fontanges*, comédie en 2 actes, mêlée de chant; paroles de MM. Théaulon et Léotard, musique de M. Pilati. — *Les Camarades du ministre*, comédie en un acte et en vers, de M. Vanderburch.

Nous sommes en retard de comptes avec le théâtre de la Renaissance; mais nos dettes seront bientôt payées, trop facilement peut-être, et nous regrettons que ce théâtre, qui a tant d'éléments de prospérité, fasse une part si légère à la critique.

De l'activité, M. Anténor Joly! Produisez beaucoup, voilà la première condition de votre existence théâtrale ; vous avez tout un répertoire à former, et le public qui veut avant tout de la variété dans ses plaisirs, s'inquiète peu des embarras d'un pauvre directeur qui a tout à faire à la fois.

En attendant des œuvres plus sérieuses qui nous sont promises et qui doivent mettre en émoi tout le monde littéraire, dont l'intérêt stimule si puissamment la curiosité publique, nous avons *Mademoiselle de Fontanges* et *les Camarades du ministre*, deux comédies agréables, et dont les seuls défauts sont de n'être point en rapport, quant à leurs dimensions, avec celles du théâtre, qui comporte des proportions beaucoup plus vastes, des effets scéniques, et non des papillotages de mots, des gentillesses d'esprit, comme le Vaudeville ou le Gymnase.

Mademoiselle de Fontanges est un badinage en deux actes, orné de musique ; ceci n'a ni plus ni moins d'importance que ces petits meubles à la Pompadour, qui sont en faveur aujourd'hui et qui seront oubliés demain, sans qu'ils soient pour cela plus ou moins jolis : ils ont une couleur et cette couleur plaît, voilà tout. — Il s'agit dans cette pièce de deux *quidam* que mademoiselle de Fontanges fait mettre à la Bastille pour une chanson, et qu'elle rend à la liberté à condition que l'un d'eux épousera une certaine petite Félicie qu'il a séduite, et que l'autre l'enrichira au moyen d'une restitution dont la justice n'est jamais contestée au théâtre. — M. Pilati a brodé sur ce canevas une musique simple et de bon style, qui manque parfois de fermeté, d'ampleur, et qui nous semble par trop superficielle ; mais qui rachète ces défauts inhérents au genre de l'ouvrage, peut-être, par une lucidité toujours correcte et des mélodies gracieuses.

Les Camarades du ministre n'ajouteront pas grand'chose à la réputation justement acquise de M. Vanderburch. Cette plaisanterie rimée est un à propos d'assez bon goût comme tolérance ministérielle ; c'est une *pièce*, en tant qu'elle est jouée au pouvoir, qui n'y a guère pris garde, mais qui mérite à peine ce titre devant le public.

Il s'agit de l'ancienne protégée d'un ministre qu'il fait passer pour sa cousine, et qui reçoit comme telle les hommages intéressés des camarade de l'excellence. L'imbroglio n'est pas neuf ; mais c'est un prétexte comme un autre pour une débauche d'esprit. Malheureusement ce vin-là ne porte pas à la tête. Percez-nous-en d'un autre, M. Vanderburch, où nous nous plaindrons de votre sobriété.

Ces deux petits ouvrages ont obtenu du succès ; mais la Renaissance a besoin pour soutenir cette large existence qu'elle s'est faite d'un régime plus substanciel. Vite à l'œuvre, M. Joly, et frappons plus fort que cela.

S. D. L. M.

Revue de cinq jours.

15 MARS. — Par ordonnances individuelles, en date du 7 de ce mois, le Roi a élevé à la dignité de pairs de France,

MM.

Le vice-amiral de Rosamel;
Le lieutenant-général vicomte Schramm ;
Gay-Lussac, ancien député, membre de l'Académie des sciences ;
De La Pinsonnière, ancien député ;
Le duc de Caumont-Laforce, ancien député ;
Le baron Dupont-Delporte, préfet;
Le baron Champlouis, ancien député, conseiller d'état, préfet ;
Maillard, conseiller-d'état.

— Malgré ses instances et ses démarches, l'affaire du général de Brossard ne sera jugée que dans le mois de juin.

— On écrit de Leipsick, le 8 février, que les principaux libraires de cette ville, de Francfort-sur-le-Mein, de Stuttgardt, de Berlin et de Hanovre ont conçu le projet de convoquer les libraires de tous les pays de l'Europe à un congrès général qui aurait pour objet d'aviser aux moyens d'arrêter définitivement la contrefaçon, et de prendre des mesures générales dans l'intérêt du commerce de la librairie. Des correspondances très actives ont déjà été commencées à ce sujet.

— Le puits artésien que le conseil municipal fait percer dans la principale cour de l'abattoir de Grenelle, était aujourd'hui arrivé à 440 mètres de profondeur, ou environ 1,320 pieds.

La sonde est toujours engagée dans cet incommensurable banc de craie argileuse verdâtre, sur lequel Paris est assis. L'eau ne veut pas jaillir.

M. Mulot, qui s'est chargé de cette entreprise, doit forer jusqu'à 1,500 pieds, après quoi le conseil municipal avisera si l'on descendra encore plus bas.

— Les quatre jeunes Arabes venant de Constantine, dont nous avons déjà annoncé le débarquement en France, sont arrivés à Paris accompagnés de leur cheick. Le plus âgé a 27 ans, et le plus jeune 17.

— On lit dans le *Journal de Rouen* :

« Notre place a été vivement émue par la triste nouvelle de la suspension de paiements d'une des plus fortes maisons de commission dans les huiles, de M. P... R..., dont le passif s'élèverait, dit-on, à près d'un million. »

16. — La Guyane anglaise vient d'éprouver le tremblement de terre qui a frappé la Martinique.

Le 11 janvier, à six heures un quart du matin,

un violent tremblement de terre s'est fait sentir pendant une minute et demie; les secousses ont tellement ébranlé les maisons que l'on craignait de les voir toutes s'écrouler. La chaleur étouffante fait craindre un prompt retour de ce fléau.

— La nouvelle de la nomination de Santa-Anna à la présidence de la république mexicaine a été apportée à la Nouvelle-Orléans, le 10 février, par le *Paquebot Bordelais* n. 3.

— Rien n'égale l'activité que M. Vatout met depuis quelque temps dans l'achèvement des travaux du grand palais du quai d'Orsay. En ce moment, on fait les plafonds des grands appartements du premier, vers la Seine, on pose de magnifiques balcons devant les croisées et dans les entre-colonnements des galeries à jour de la cour principale; on dalle les cours, on termine les grands escaliers.

— L'état brumeux de l'atmosphère n'a point permis au public parisien d'observer l'effet de l'éclipse partielle de soleil annoncée pour aujourd'hui. Le tiers du diamètre de l'astre a été occulté.

— Le gouvernement vient d'augmenter nos forces navales dans les mers des Antilles, où la situation de nos colonies et nos différends avec le Mexique exigent la présence d'une escadre sous les ordres d'un officier-général actif et vigilant. Le commandement de cette station vient d'être confié, par ordonnance royale, à M. le contre-amiral Arnoux, ancien gouverneur de la Guadeloupe.

M. le contre-amiral Arnoux arborera, dit-on, son pavillon à bord de la frégate l'*Armide*, et fera voile de Brest pour les Antilles dans les premiers jours du mois prochain.

— Le prix du pain est ainsi fixé, pour la seconde quinzaine de mars : 15 sous 1/2 les quatre livres, 1re qualité; 12 sous 1/2 les quatre livres, 2e qualité.

— Les Arabes de Constantine ont assisté avant-hier au concert Musard. Leurs regards se portaient tantôt sur les riches peintures du plafond, et tantôt s'égaraient dans la brillante foule qu'ils dominaient du haut de leur tribune. Ils ne voulaient d'abord ni se promener ni engager des conversations. « C'est, disaient-ils, un mauvais moyen pour entendre et pour voir. » Néanmoins, dans un entr'acte, ils ont consenti à se mêler au public. Arrivés près de Musard, ils se sont inclinés. Ils ont aussi salué quelques jeunes dames dont la beauté les avait frappés.

— M. Reboul, le poète nimois, est parti le 13 de Lyon pour Paris, où il va publier, non plus un simple recueil de pièces détachées, mais un poème intitulé : *Le dernier Jour*, et dont le dernier jour du monde est aussi le sujet.

---

17. — L'extrait suivant de l'instruction de l'amiral Baudin, en date du 10 décembre 1838, est bon à faire connaître.

« Tous les corsaires sous pavillon mexicain qui ne seraient pas pourvus d'une lettre de marque régulière, et qui ne justifieraient pas qu'ils sont réellement sortis d'un des ports de la république avec un équipage des deux tiers au moins de Mexicains, seront considérés comme pirates, et comme tels traités selon toute la rigueur des lois de la guerre (c'est à dire pendus au bout des vergues). »

— Un décret rendu par l'empereur Nicolas contient ce qui suit : « Attendu que la loterie établie en Pologne exerce une influence fâcheuse sur les classes pauvres et industrieuses du pays, notre conseil d'état entendu, nous ordonnons ce qui suit : La loterie sera supprimée dans le royaume de Pologne à dater du 19 décembre 1839 (1er janvier 1840). »

— L'enquête préalable aux embellissemens que va recevoir la rue Mouffetard, vient d'être close sans aucune opposition sérieuse. Cette rue Mouffetard est devenue célèbre par plus d'un titre. C'est dans la rue Mouffetard qu'un jour Louis-le-Gros tomba à la renverse de dessus sa haquenée par la faute d'un cochon qui alla se jeter dans les jambes de la monture royale. A partir de ce jour, il fut expressément défendu aux Parisiens de laisser errer leurs cochons dans les rues. En 1800 deux femmes de cette rue se battirent en duel et succombèrent toutes deux, l'une avec onze blessures, l'autre avec quatre. Le maréchal Augereau était fils d'un humble fruitier de la rue Mouffetard.

— Le maire de la Guillotière et ses adjoints viennent de donner leur démission de leurs fonctions. On attribue cette détermination aux dissentimens qui auraient éclaté depuis peu entre l'administration et le conseil municipal de cette ville.

— Il y a huit jours un livre fut publié. Quelqu'un crut se reconnaître dans quelques lignes injurieuses; il demanda raison de l'insulte. « Je suis prêt à vous donner une satisfaction complète, répondit l'auteur de l'ouvrage; mais j'exige formellement que vous déclariez, par écrit, que vous pensez que tous les traits de la figure que j'ai tracée vous sont applicables. — Qu'à cela ne tienne, répliqua l'offensé. » Il prit une plume et rédigea la déclaration qu'on lui demandait. « Fort bien, reprit son adversaire; maintenant, je demande à tout homme d'honneur s'il m'est permis de me commettre avec une personne qui a reconnu sou visage dans un portrait aussi hideux que celui que j'ai tracé? » Atterré et confus, le plaignant se retira.

— Nous avons remarqué dans un ouvrage qui a paru récemment la phrase suivante : « Le jour fuyait, et la nuit se faisait négresse..... » Et cette autre : « Depuis trois mois, je cours derrière son cœur sans pouvoir l'attraper. »

---

18. — S. M. l'Empereur d'Autriche vient de faire donation à S. A. I. le grand-duc héritier présomptif de la couronne de Russie, du régiment de hussards qui, jusqu'à ce jour, avait porté le titre de Geramb.

— Le tremblement de terre qui a causé tant de malheurs à la Martinique a été ressenti dans quelques endroits. Aux Barbades la secousse a été forte : c'est depuis 1816 le premier accident de cette nature.

— On nous assure que le nombre des députés déjà présent à Paris dépasse 300.

— M. l'archevêque de Paris par mandement donné le 15, ordonne qu'une quête générale soit faite dans toutes les églises de son diocèse, le 24 de ce mois; dimanche des Rameaux, en faveur des plus pauvres familles victimes du tremblement de terre de la Martinique.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 17 et lundi 18 mars 1839, de 3,080 déposans, dont 400 nouveaux, la somme de 416,530 francs. Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 735,000 francs.

— Dans les journées de 14 et 15 mars, le tribunal de commerce a prononcé onze nouvelles déclarations de faillites, ce qui en porte le nombre à quarante-trois pour la première quinzaine de mars.

— On annonce que le directeur d'un grand établissement public à Marseille a suspendu ses paiemens.

— Le caissier d'une maison de banque de Paris a disparu ce matin laissant un déficit de cinquante mille francs. On est à sa recherche.

— Les eaux de la Seine, par suite des dernières pluies, ont crû cette nuit à tel point qu'elles débordent encore une fois sur les ports.

— Les ouvriers, au nombre d'une douzaine, sont déjà perchés tout à l'entour de l'immense chapiteau de bronze, transporté du Roule au chantier de la colonne de la Bastille dimanche dernier. Toutes les pièces de cette colonne sont actuellement fondues, mais non ajustées. Le piédestal seulement et le socle sont déjà posés. Ce monument sera couronné par le génie de la Liberté, statue en bronze de 12 pieds de hauteur. D'une main, le génie porte un flambeau; de l'autre, il brise une chaîne. Son pied repose sur un globe, comme le Mercure du Bolognèse.

— Un journal, après avoir publié la triste nouvelle de la mort de Nourrit, dit : A cette nouvelle, notre correspondant en ajoute une autre fâcheuse aussi, quoique à un moindre dgeré, c'est que l'état de la santé de Paganini va toujours en empirant.

— Le nouvel opéra de M. Auber, le *Lac des Fées*, dont on dit d'avance tant de bien et qui joindra toutes les merveilles de chorégraphie à celles de la musique, ne sera représenté qu'après la semaine sainte, dans les premiers jours d'avril; les répétitions sont momentanément suspendues.

2141! Tel est le chiffre auquel s'élève le nombre des tableaux exposés cette année; MM. Ingres, M. Paul Delaroche, M. Léon Coignet et M. Camille Roqueplan n'ont rien produit au grand jour du salon.

---

19. — La crise ministérielle en est toujours au même point. Voici le seul renseignement donné ce soir par *le Nouvelliste*.

M. Humann est arrivé à Paris ce soir à six heures.

On assure que les ordonnances sur la formation du nouveau ministère paraîtront dans *le Moniteur* de mercredi ou jeudi.

Les portefeuilles seraient ainsi distribués :

M. le maréchal Soult aurait la présidence du conseil et le département de la guerre,

M. Thiers serait appelé aux affaires étrangères,

M. Passy à l'intérieur,

M. Dupin à la justice et aux cultes,

M. Humann aux finances,

M. l'amiral Duperré à la marine,

M. Villemain à l'instruction publique,

M. Sauzet aux travaux publics,

M. Dufaure au commerce.

— A Logrono, le 3 mars, on a tiré au sort les officiers prisonniers du dépôt de Corogne attendant l'échange. Quatre d'entre eux doivent être fusillés par représailles de l'exécution d'un semblable nombre de prisonniers par les rebelles. On a envoyé un commandant carliste, prisonnier à Estella, pour tenter tous les moyens possibles, afin d'éviter à l'avenir de semblables exécutions.

— La régularité du service des postes reposant essentiellement sur l'exacte coïncidence de l'arrivée et du départ des courriers qui doivent accomplir leurs courses dans un temps déterminé, M. le ministre de l'intérieur a décidé, le 18 février dernier, que toutes les communes qui possèdent des horloges et qui sont sur les routes que parcourent les courriers de l'administration des postes feront la dépense annuelle de l'*Annuaire des longitudes*, et qu'elles feront régler leurs horloges, sinon chaque jour, au moins plusieurs fois par semaine, d'après le temps moyen.

— L'instruction judiciaire se continue activement contre les individus arrêtés pour avoir pris part aux désordres qui ont eu lieu le dimanche 10 de ce mois, à la suite de la translation du chapiteau de la colonne de juillet. Avant-hier, les nommés Cordesse et Larue ont été extraits de la Force pour assister à une perquisition qui a eu lieu à leurs domiciles, en vertu d'ordonnance de M. le juge d'instruction.

— On vient d'arrêter à Londres, un nommé Josephs qui faisait le commerce du plomb enlevé aux cercueils de divers cimetières; cet homme replaçait les corps en des cercueils de bois, après avoir enlevé et fondu les enveloppes de plomb. On n'est pas sur la trace des individus qui ont dû l'aider dans ce commerce sacrilége.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

25 MARS 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Dirécteurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 17.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DEPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

MARIANNA [1].

—

(M. Jules Sandeau avait déjà publié un délicieux roman, intitulé : *Madame de Sommerville*, livre écrit avec charme, plein de pensées justes sur la jeunesse de notre temps, de détails exquis ravis au cœur humain, et composé en vue d'une moralité qui ne manquait certes ni de vérité ni de profondeur. M. J. Sandeau nous donne aujourd'hui *Marianna*. Ce livre réalise et au delà toutes les espérances données jadis par l'auteur : pensée morale, style, intérêt d'action, tout est là réuni au plus haut degré. Nous avouons, du reste, que nous sommes ami de M. J. Sandeau autant que de ses ouvrages; mais nos éloges ne doivent pas nous faire encourir, pour cela, le reproche de partialité : ici partialité n'est que justice. — Marianna est la jeune femme d'un maître de forges, habitant le Berry, femme heureuse d'un bonheur si calme qu'elle le prend en dégoût : de là à une faute il n'y a pas loin; et en effet, aux eaux où son mari l'a conduite, elle s'éprend d'un certain George Bussy, homme jeune encore d'années, mais déjà blasé et vieux de l'expérience des passions; plus tard, à Paris, la défaite de Marianna s'achève, et George, qui a cru l'aimer, qui s'est efforcée de l'aimer, George l'a trompée, ou pour mieux dire, il s'est trompé lui-même. George quitte Marianna, malgré les prières, malgré les larmes de la pauvre femme. Alors elle fuit, elle se réfugie dans une solitude au bord de la mer; un ami de George, Henri, un tout jeune homme, presque un enfant, qui l'adore, qui ne vit que par elle et pour elle, la suit à son insu dans sa retraite, et remplace Bussy dans son cœur. Mais bientôt cet amour auquel elle s'est laissée aller, fatigue Marianna, qui devient implacable pour Henri comme George a été implacable pour elle, et elle finit par briser sa chaîne. Après cela, que faire? Dominée par un sentiment plus fort qu'elle, obéissant peut-être au bras invisible de Dieu qui la pousse et la châtie, elle revient au bercail, la malheureuse brebis égarée, à la maison conjugale, au pays qui la vit naître, l'exilée volontaire, l'épouse infidèle. Et c'est là, lorsqu'elle se dit : *le bonheur était ici* : c'est là que la punition l'attend : Henri se tue presque sous ses yeux. — Voilà *Marianna*, simple, touchant récit que nous indiquons à peine, le plus poignant tableau de douleurs vraies et vivantes, le plus chaleureux panégyrique qui se puisse faire du mariage si scandaleusement, si iniquement insulté et maudit de nos jours. Lisez le livre de M. J. Sandeau; vous y pleurerez avec les personnages du drame, car vous connaissez ces personnages : vous y compatirez à des désespoirs profonds, car ces désespoirs ne sont pas feints, vous pouvez nous en croire : tout cela est puissant et sincère, il n'y a pas à s'y tromper : trop sincère, dirons-nous, non pas pour vous, lecteurs, mais pour l'auteur peut-être. — Le chapitre qui suit est le premier de *Marianna*.)

—

La nuit était mauvaise. Le brouillard qui, tout le jour, avait enveloppé Paris, venait de s'abattre en une pluie fine et pénétrante. Les quais étaient déserts, la ville silencieuse; et les pavés, lavés par l'eau du ciel, brillaient sous les réverbères tristement balancés par le vent. On n'entendait que le bruit de la Seine qui battait de ses flots houleux les remparts de pierre qui l'enferment, et, à longs intervalles, le pas mesuré des patrouilles errantes qui s'appelaient et se séparaient dans l'ombre. Il faisait une de ces nuits fatales à la douleur qui veille, durant lesquelles les âmes souffrantes et craintives pressentent leur destinée dans le deuil qui les entoure, la lisent dans la nuée qui passe, l'écoutent dans le vent qui gémit.

Cette nuit, si sombre à l'extérieur, était plus lugubre encore dans la chambre de George Bussy. Nonchalamment étendu dans un fauteuil à dos mobile et à siége élastique, George contemplait avec un calme apparent les cendres du foyer presque éteint. Debout, dans l'embrasure d'une fenêtre, une femme, à demi cachée par les rideaux de soie, semblait interroger de son regard mélancolique quelques lumières attardées, pâles étoiles qui luisaient encore à travers les combles de la ville endormie. Assis devant le piano, un troisième personnage laissait ses doigts courir sur le clavier : c'était un jeune homme qui comptait vingt années à peine, mais dont le front, déjà rêveur, révélait une de ces âmes de bonne heure prêtes pour la souffrance. Tous trois étaient silencieux; mais le silence qui pesait sur eux, comme une atmosphère orageuse, disait assez que la tempête grondait sourdement dans ces trois cœurs.

— Henry, dit enfin Georges Bussy, tu fais de-

(1) 2 vol. in-8. Chez Werdet, libraire, rue des Marais-St-Germain, 18.

puis une heure un bruit insupportable; et lors même que nous aurions des nerfs d'acier ou de platine, ce ne serait point une raison pour en abuser de la sorte.

A ces mots prononcés d'un ton à la fois affectueux et boudeur, le jeune homme étouffa brusquement la dernière vibration du piano sous ses doigts, devenus immobiles. Il se leva sans répondre; et s'approchant de la fenêtre, il en souleva le double rideau, et prit, avec une pitié muette, la main de la femme qui s'y tenait cachée. Cette main était mouillée de pleurs. Henry la porta à ses lèvres, et l'y tint longtemps embrassée.

— Chère et pauvre créature! dit-il en la pressant doucement sur son cœur.

— Bien misérable! répondit-elle avec un morne désespoir; Henry, dites bien misérable! Voyez comme la nuit est sombre : il n'y a pas une étoile au ciel.

— Espérez, lui dit le jeune homme; le soleil chassera les nuages; le bonheur essuiera vos larmes.

— Ah! poète! fit-elle en secouant tristement la tête.

Et elle éclata en sanglots.

George se leva avec un brusque mouvement d'impatience. Marianne l'entendit. Elle passa précipitamment son mouchoir sur ses yeux, rajusta sur son front ses cheveux épars; et, se dégageant des plis de lampas qui l'enveloppaient, elle marcha vers Bussy, la mort dans le cœur, mais le sourire sur les lèvres. Elle était noble et belle, belle surtout de la beauté que lui avait enlevée la douleur.

— Pardonnez, lui dit-elle, George, pardonnez-moi. J'avais promis de vous cacher mes larmes; je suis lâche! Parfois mon cœur se brise et toute force m'abandonne. Mais voyez, je souris; voyez, je suis heureuse. Je ne pleurerai plus. Voulez-vous que je chante? Je n'ai point oublié les airs qui vous charmaient. Dites un mot, et je retrouverai, pour vous plaire, ma gaîté des anciens jours. O beaux jours! Mais tu me les rendras; car tu es bon, George; je sais que tu es bon, et tu ne veux pas que je meure. Ami, regardez-moi, c'est votre esclave qui vous prie : ne voyez-vous pas ma bouche qui vous sourit et vous appelle?

Et, se levant sur ses petits pieds, elle se dressa vers Bussy, comme une gazelle grimpant aux flancs noirs d'un rocher aride.

Bussy déposa un baiser glacé sur le front de la belle suppliante; et, dénouant froidement les bras qu'elle lui avait jetés autour du cou :

— Eh! non, sans doute, je ne veux pas que vous mouriez! D'ailleurs, sachez donc bien, ma chère, qu'on ne meurt pas de ces choses-là.

La malheureuse cacha son visage dans ses mains. Puis, tombant aux genoux de Bussy, les cheveux en désordre, les yeux en pleurs, la poitrine haletante :

—Monsieur, monsieur, vous ne m'aimez plus! cria-t-elle.

— George, dit Henry, froid de colère, en lui serrant le bras, vous êtes un méchant homme!

— Mes amis, dit George impassible, tâchons de ne point faire de mélodrame : le meilleur n'en vaut rien. Marianna, relevez-vous. Rassurez-vous, mon enfant, je vous aime. Quant à toi, Henry, tu n'es bon tout au plus qu'à faire de mauvais vers. Attends, pour juger les hommes et les choses, que tu aies secoué tes langes. Ta main se fatigue inutilement à me serrer le bras. Prends un siége, et sois calme. Spectateur d'une des scènes les plus difficile de la vie, observe et médite; cela ne t'empêchera pas de faire des sottises, quand l'heure aura sonné pour toi. — Marianna, poursuivit-il avec un impitoyable sang-froid, je vous aime tendrement. Quel que soit l'avenir que le sort nous réserve, ma pensée vous suivra partout, et ni l'oubli ni l'ingratitude ne flétriront les souvenirs dont vous avez fleuri les derniers jours de ma jeunesse.

— Vous m'aimez! dit Marianna avec amertume. Ah! monsieur, si tel est votre amour, je préférerais votre haine.

— Veuillez ne point m'interrompre, car voilà que déjà nous ne nous entendons plus. Je vous aime, mais je n'ai point d'amour. C'est là, mon enfant, ce qu'il vous faudrait bien comprendre. Lorsque mon bon et votre mauvais ange nous offrirent l'un à l'autre pour la première fois, je cédai, en sollicitant votre tendresse, à un horrible sentiment d'égoïsme. Je sortais brisé de l'âge des passions; vous y entriez à pleines voiles. Rien n'arrive à temps. Nous ne naissons point assortis. Il n'est pas de cœurs jumeaux. Les jeunes et belles âmes n'ont que des sœurs vieilles et laides. On a comparé l'âme solitaire à la moitié d'un fruit qui cherche son autre moitié; ces deux moitiés ne se rencontrent que lorsque l'une d'elles est gâtée. Que voulez-vous? La vie est ainsi faite : nous passons tous par les mêmes épreuves, et toujours nous nous vengeons sur ceux qui nous aiment de ceux que nous avons aimés. Puissiez-vous ne jamais comprendre le sens de ces tristes paroles! Mais vous subirez la commune loi; vous vieillirez, hélas! et vous sentirez alors combien les turbulentes ardeurs d'un cœur jeune et rempli d'orages sont importunes au cœur fatigué qui n'aspire plus qu'au repos. Et peut-être alors me pardonnerez-vous; peut-être essaierez-vous un retour moins sévère sur ces jours abreuvés de vos larmes! Comme vous, j'ai souffert; comme vous, j'ai maudit; c'est qu'alors, comme vous à cette heure, je ne comprenais rien; j'ignorais que la victime pût faire envie à son bourreau : vous m'avez enseigné l'indulgence. Le ciel m'est témoin que je ne cherche point à m'absoudre! En vous attirant vers moi, je fus criminel, je le crois. Je vous trompai; disons mieux, je me trompai moi-même. L'orgueil, la tristesse, l'ennui; mais aussi vos grâces, votre beauté, puis l'enivrant espoir de ressaisir les années envolées m'entraînèrent à votre perte, et je sentis un instant sous mes cendres remuer le feu divin de la jeunesse. M'étais-je donc entièrement abusé? Vous même ne sauriez l'affirmer sans être ingrate envers le passé. Oui, Marianna, je vous ai bien aimée. Vous avez ravivé dans mon sein des ardeurs près de s'éteindre; vous avez rendu à mon précoce automne les verts rameaux de mon printemps, et peut-être avez-vous gardé souvenir de quelques beaux jours éclos sous mon pâle soleil, réchauffés aux rayons du vôtre? Eh bien! vous l'avouerai-je? vous m'avez lassé. Vous commenciez la vie, et moi je l'achevais. Il fallait à la vôtre les secousses de la passion; à la mienne, les molles allures d'un sentiment heureux et calme. Je cherchais la paix; vous appeliez la tourmente. Aussi que de sombres journées pour quelques heures sereines! Les soupçons, les transports jaloux, les pleurs et les sanglots, les reproches amers, vous ne m'avez rien épargné, et vos orageuses tendresses eurent bientôt épuisé les forces d'une âme à peine convalescente. Ai-je assez lutté? Ai-je assez combattu? Me suis-je consumé en assez longs efforts pour vous cacher le découragement et l'indigence de mon cœur? Vous, mon enfant, vous n'avez rien compris; vous n'avez demandé que les trésors qui n'étaient plus en moi; et, vous indignant de ne pas les trouver, sans pitié pour moi, sans pitié pour vous-même, vous avez rejeté les modestes félicités que je pouvais encore vous offrir. Vous voyez que depuis longtemps nous faisons tous deux un métier de dupes. Vous ne pouvez rien pour mon bonheur; je ne puis rien pour le vôtre : la tempête ne dort jamais sous notre toit. Marianna, il faut en finir! Je suis cruel, je le sais; mais il est des plaies qu'on ne guérit qu'en y portant le fer et la flamme. Votre passion me brise et me tue; ma vie a d'autres exigences. Je vous suis sincèrement attaché; je vous estime et je vous aime; mais la froide raison qui vous parle dit assez que l'amour ne vit plus en moi.

Pâle et le front baissé, Marianna écoutait ces rudes paroles; et George, appuyé contre le marbre de la cheminée, les bras croisés, grave et inflexible, ressemblait à Minos jugeant une ombre échappée à la terre.

— George, répondit avec douceur la créature désolée, ce n'est pas moi qui cherchai votre amour; mais Dieu, qui m'entend, et vous-même vous ne l'ignorez pas, sait que je ne vous accuse point. Le passé fût-il réparable, tel que vous l'avez fait, je l'accepterais encore, et ne voudrais en effacer que vos mauvais jours. Si pourtant, comme vous le dites, je fus parfois injuste et méchante; si je tourmentai votre repos, s'il est vrai que mes exigences aient troublé votre vie, soyez généreux, oubliez. Je ne serai plus désormais qu'une esclave soumise et résignée. Aimez-moi comme vous pourrez, je ramasserai avec reconnaissance les miettes de votre cœur. Mais ne me repoussez pas. Voyez, ce n'est plus une amante irritée qui se plaint; c'est une femme repentante qui vous implore, qui baise vos mains, qui s'attache à vos genoux, et qui pour prix de tous ses dévouemens, n'attend rien que le droit de se dévouer encore.

Et, en parlant ainsi, elle s'était emparée des mains de George, et elle les couvrait de baisers. George ne put réprimer un mouvement d'humeur et de colère. Il avait compté sur l'orgueil blessé de sa maîtresse; mais l'amour n'a point d'orgueil : il embrasse les pieds qui le foulent.

— Voilà bien comme vous êtes toutes! s'écria-t-il, en marchant à grands pas dans la chambre, comme un vieux lion dans sa cage. Vous êtes toutes ainsi! répéta-t-il, en s'arrêtant devant Marianna, qui baissa humblement la tête. Vous avez fait du dévoûment une véritable maladie. Vous ne doutez de rien; vous ne calculez rien : vous allez follement au devant de tous les sacrifices, et, si nous sommes assez stupidement égoïstes pour les accepter, vous vous vengez vous-mêmes un beau jour par la haine et par le mépris. Pensez-vous que j'ignore comment ces choses-là se passent? D'ailleurs vous n'avez

point consulté vos forces : songez que depuis six mois chaque jour éclaire sous notre toit une lutte semblable, et que vous oubliez chaque jour vos larmes, vos remords et vos promesses de la veille. — Marianna, croyez-moi, poursuivit-il d'un ton plus affectueux ; croyez ma triste expérience. Notre amour a donné toutes ses fleurs, tranchons-le dans le vif, avant qu'il rapporte des fruits trop amers ; réservons pour nos vieux ans un banc de mousse où nous pourrons nous retrouver amis et échanger de tendres paroles ; préparons un champ sans ivraie à la fleur de nos souvenirs. Il en est temps encore ; demain peut-être il sera trop tard. Déjà je suis dur et cruel. Prenez garde ! bientôt vous haïrez : de l'amour à la haine la distance est facile à franchir.

— Ainsi, monsieur, dit Marianna, vous me proposez une séparation ?

— Je vous propose de dénouer nos liens : aimez-vous mieux attendre qu'ils se brisent ?

— Mais, George, vous n'y songez pas, répondit Marianna avec une ineffable expression de douleur et de tendresse ; ou peut-être, sans le vouloir, vous aurai-je fait du mal, et c'est pour me punir que vous me parlez de la sorte. Vous avez vos mauvais jours, ami ; vous êtes irritable et bien cruel parfois pour cette femme qui vous aime ! Comment se peut-il faire que vous traitiez si durement une femme qui vous aime tant ! Comment se fait-il aussi que moi, qui donnerais ma vie avec joie pour épargner un chagrin à la vôtre, je vous offense, vous blesse et vous irrite ? Dites, tout ceci n'est-il pas étrange et misérable ? Mais il faut me pardonner ainsi que je vous pardonne ; car vous me connaissez comme je vous connais. Oh ! je vous connais bien ! Quoi que vous puissiez dire, vous êtes un noble cœur, et vous ne voudriez pas abandonner une pauvre créature qui a tout quitté pour vous suivre.

— Qui parle de vous abandonner ? répliqua Bussy en haussant les épaules. Voilà déjà que vous tombez dans des exagérations qui n'ont pas le sens commun ! Que diable, ma chère, on peut cesser d'être amoureux sans devenir une bête fauve : cela se voit tous les jours. Que vous proposé-je ? De nous affranchir mutuellement d'un joug qui nous écrase ; de dénouer d'un commun accord des liens qui nous blessent ; de nous délivrer l'un l'autre d'une chaine qui nous meurtrit. Je ne sache pas qu'il y ait là-dedans rien qui ressemble à un abandon prémédité. Nous ne sommes point dans l'île de Naxos et les lamentations d'Ariane seraient ici fort déplacées. Libres une fois, serons-nous moins amis ? Non sans doute. Serons-nous plus heureux ? Je le crois. Vous comprendrez, Marianna, combien les joies paisibles de la sainte amitié sont préférables aux bonheurs tourmentés de l'amour ; vous verrez qu'il nous sera doux, après tant d'orages, de nous reposer enfin dans un sentiment calme et durable. Qu'y aura-t-il de changé dans notre affection ? La forme, et rien de plus ; toujours le fond restera le même. Enfant, qui a pu croire que je voulais la délaisser ! A votre tour, vous êtes cruelle. Ne suis-je pas votre frère ? Vous serez ma sœur bien-aimée. Dites, ne le voulez-vous pas ?

— Ah ! Marianna ! Ah ! pauvre Marianna ! fit-elle en croisant ses mains avec désespoir.

— Tu vois, Henry, dit George avec un profond découragement, c'est tous les jours la même chose.

— Et c'est lui qui se plaint ! s'écria Marianna en se tordant les bras ; et c'est lui qui m'accuse, lorsque moi je pleure et je supplie ! Ah ! sans doute, vous êtes martyr ! C'est moi, n'est-ce pas, qui soufflai dans votre cœur des ardeurs criminelles ? C'est moi qui vous enseignai l'oubli des devoirs ; qui vous attirai par de trompeuses espérances ; qui, après avoir égaré votre esprit confiant et crédule, vous arrachai au foyer domestique, à la famille, à la patrie ; moi, qui vous jurai un éternel appui, une flamme éternelle ; moi, n'est-ce pas, qui promis de vous rendre en amour tous les biens que vous abdiquiez follement pour me suivre ? Enfin, monsieur, c'est moi, qui, après avoir brisé tous vos liens, appelé sur votre tête la haine et le mépris du monde et creusé autour de vous une éternelle solitude, vous délaisse lâchement dans le désert où je vous ai jeté !

— Vous maniez l'ironie avec une grâce parfaite, répondit George ; mais vous me calomniez ou vous me vantez, à coup sûr ; vous oubliez que parfois la docilité de la victime simplifie singulièrement le rôle du sacrificateur.

Marianna se leva, le regard en feu, les lèvres pâles et tremblantes.

— Il faut bien se dire, poursuivit-il nonchalamment, qu'en pareille occurrence les hommes sont beaucoup moins scélérats qu'on ne l'imagine généralement. On présume trop de nous-mêmes. Si les complices étaient plus rares, nos victimes seraient moins nombreuses.

— George, dit Henry d'un air sombre, vous outragez la plus noble et la plus infortunée de toutes les créatures.

— Mais tu es donc infâme ! s'écria Marianna en appuyant une main sur l'épaule de Bussy. Cœur ingrat, âme vile ! tu me fais horreur, et je te hais, et je te haïrais plus, si je te méprisais moins !

— Madame, répondit Bussy en s'asseyant tranquillement, je crois qu'il serait convenable de nous en tenir là. Il est fâcheux qu'entre gens de quelque savoir-vivre, ces sortes de choses ne se passent point d'une façon plus digne et plus décente. C'est moins la manière de se prendre que celle de se quitter qui distingue les amours du salon de ceux de l'antichambre. Au reste, madame, je sais tout le bien que vous avez voulu me faire et tout le mal que je vous ai fait. Je sais...

— Tu ne sais rien, interrompit impérieusement Marianna. Pour toi, j'ai tout renié : honneur, vertu, considération, toutes les gloires de la femme : voilà ce que tu sais. Mais sais-tu, malheureux, dans combien de remords et de larmes s'est roulé ce cœur navré, après sa chute ? Sais-tu les ombres vengeresses qui ont assailli ma solitude, les voix accusatrices que m'a fait entendre le vent de la nuit ? T'ai-je offert de partager avec moi la colère du ciel ? Les cris de ma conscience ont-ils troublé ton repos ? T'ai-je laissé descendre dans les abîmes tourmentés de mon âme ? Dis si mon regard n'a pas toujours souri à ton réveil, si ta présence n'a pas toujours égayé mon humble toit, s'il t'est jamais arrivé de ne pas lire ta bien-venue sur mon visage ? Puisque voilà que tu m'outrages, que pensais-tu donc, misérable ? Que j'étais une de ces femmes qui portent légèrement la honte, et que tu pourrais, à ton caprice, dénouer cet amour suivant la loi des amours vulgaires ? Tu t'abusais, maudit ! J'ai trempé mon chevet de mes pleurs ; quand la joie te souriait sur mes lèvres, un serpent me rongeait le sein. Ah ! que tu les as bien vengés, ceux que j'ai follement délaissés pour toi, colosse d'ingratitude ! Ah ! que Dieu t'avait bien choisi pour me perdre et pour me punir, instrument fatal de ma destinée ! Oui, mon Dieu, je fus criminelle, mais vous savez aussi que j'ai bien expié mes fautes ! Mon Dieu, j'ai bien souffert, vous le savez, Seigneur ! Les anges de la douleur ont dû porter jusqu'à vous les sanglots de mon repentir. Vous savez tout ce que cette âme désolée a nourri de regrets dévorans, et de sombres tristesses, et de pensées amères ! Mais toi ; qu'en savais-tu ? Dans cet enfer où tu m'avais plongée, as-tu surpris parfois un retour de mon cœur vers les liens que tu m'avais ravis ? Je ne t'en ai jamais redemandé qu'un seul, cruel : c'était ton amour, ton amour que tu m'avais juré toujours jeune, brûlant, éternel ! Parle, ne l'avais-je pas acheté par d'assez rudes sacrifices ? N'avais-je pas à ta tendresse des droits sacrés et légitimes ? Toi, réponds, qu'as-tu fait pour moi ? Parjure, tu ne m'as point aimée ; lâche, tu me repousses : infâme, après m'avoir brisée, tu me jettes l'injure et l'outrage ? George, c'est bien, poursuis ton œuvre ! le jour de la justice arrivera, et nos comptes seront réglés devant Dieu et devant les hommes.

— Je crois, répondit Bussy, que Dieu se mêle rarement de ces sortes d'affaires : quant aux hommes, il est à souhaiter qu'ils s'en mêlent plus rarement encore. Au reste, madame, je me soumets d'avance et sans murmurer à l'arrêt de mes juges, et, quelle qu'en soit la rigueur, j'en apprécierai l'indulgence. Insensé que j'étais, d'avoir pu croire un instant que votre bonheur habitait en moi, et que la fatalité s'était lassée de me poursuivre ! Allez, chargez un misérable de tout le poids de votre colère : oubliez que je souffre, oubliez mes douleurs pour ne vous rappeler que mes crimes ; accablez-moi de votre exécration ; foulez-moi aux pieds de votre mépris. Peut-être cependant méritai-je quelque pitié ; peut-être aussi pouviez-vous me laisser le soin de votre propre haine, car je ne saurais vous être plus odieux que je ne le suis à moi-même.

— O mon unique amour ! ô ma vie ! ô mon Dieu ! s'écria la pauvre égarée en tombant aux pieds de son bourreau : c'est moi qui suis une misérable femme, c'est moi qu'il faut haïr, c'est toi qu'il faut aimer ! Tiens, je suis à tes genoux que j'embrasse, et c'est là que je veux mourir, si tu ne m'appelles sur ton cœur. Tu souffres, mon George, qu'as-tu ? Aurais-tu des chagrins que je ne puisse guérir ? Tu souffres, et moi je t'accusais ! Va, sois dur, sois [illegible] n'es-tu pas bien le maître et ne suis-je pas ta servante ? Henry, je ne veux pas que vous le contrariez ; je veux que vous le laissiez faire ; mais toi, laisse-moi t'aimer, et tu me verras heureuse entre les plus heureuses, et tant d'amour te touchera peut-être. [illegible] ne retire pas ta main [illegible] Permets-moi de pleurer, tu vois [illegible]

c'est de bonheur. Tu ne me dis rien, George, tu me repousses. Vous m'en voulez, ami ? Que vous ai-je reproché ? j'étais folle. Que m'importe le monde ? Vous savez bien que pour vous j'aurais quitté le ciel avec joie !

— Mon enfant, soyez donc raisonnable, dit George en la relevant d'assez mauvaise grâce. Quand même vous eussiez quitté le ciel, les choses d'ici-bas n'en auraient pas moins eu leur cours. Le temps nous entraine avec lui et nous modifie à notre insu : chaque âge a ses passions, ses besoins, ses devoirs ; c'est là depuis six mois ce que vous ne voulez pas comprendre. Il en est de la nature morale comme de la nature extérieure : toutes deux ont leurs saisons dont aucune puissance ne saurait intervertir l'ordre immuable et nécessaire. Vous aurez beau vous révolter contre la main qui gouverne le monde, vous ne ferez pas que l'hiver se couronne de fleurs ni que le ciel gris de l'automne s'embrase des feux du cancer. Je vous avais juré une flamme éternelle, et nous devions nous aimer toujours. Oui, sans doute, toujours ! Mais, croyez-moi, de tous les amans qui ont commencé par promettre l'éternité à leurs transports, bien heureux ceux-là qui, après avoir vu deux fois les coteaux jaunir et les bois s'effeuiller, ont pu se retrouver assis au coin du même foyer ! Toujours ! demandez aux vieillards, vous les verrez sourire. Dites que cette vie est triste : triste, en effet, vous répondrai-je. Mais c'est la vie, qu'y pouvons-nous ? A quoi bon s'irriter contre le flot qui nous emporte ? Il est plus fort que nous, et nous allons ! Comme vous, j'ai rêvé des amours sans fins et d'inépuisables tendresses. Comme moi, vous arriverez un jour à sentir que les sources de la passion tarissent, et que l'amour n'est pas l'histoire de l'existence tout entière. Quoi que vous fassiez, vous n'échapperez point aux mortelles influences que nous subissons tous, et peut-être alors, faisant la part des funestes circonstances qui nous ont perdus tous les deux, réduirez-vous mes crimes à de pardonnables erreurs. Oui, Marianna, oui, écrions-nous ensemble que l'amour seul est grand, que l'amour seul est beau. C'est le soleil de la jeunesse et le rêve des nobles âmes. Pourquoi passe-t-il, hélas ! quand nous restons ? Pourquoi nous survivons-nous à nous-mêmes ? Pourquoi nous étendons-nous tout vivans dans le cercueil de nos illusions ? Ma pauvre enfant, que voulez-vous ? Le soleil pâlit, les arbres se dépouillent, la mer quitte ses bords : tout fuit, tout meurt, rien n'est durable. Les poëtes ont écrit là-dessus une foule de belles choses.

La tempête gronda long-temps encore, tantôt sourde, tantôt furieuse. Longtemps encore Marianna lutta de tout son amour : tantôt humble et résignée, tantôt éclatant en reproches ; passant tour à tour de la prière à l'invective, tour à tour suppliante et terrible. Mais tout fut inutile : vainement la vague caressa le roc ou le battit avec fureur, le roc ne bougea pas. Il se faisait à longs intervalles d'affreux silences, durant lesquels on n'entendait que les sifflemens de la brise, la pluie qui fouettait les vitres, les heures qui sonnaient tristement dans l'ombre, puis tout-à-coup un sanglot étouffé, un cri de désespoir qui partait du sein de Marianna et donnait le signal d'une lutte nouvelle. Et à chaque nouvelle crise, c'étaient des paroles plus aigres, des récriminations plus amères, d'incroybales oublis de dignité d'une part, de l'autre un oubli plus incroyable encore des égards dus à la faiblesse : des retours sanglans sur le passé, de déplorables imprécations telles que la haine n'en inspira jamais de semblables, si bien que le jeune homme qui contemplait cette scène de désolation sentait une froide horreur qui lui courait dans les os. Plus d'une fois il avait essayé de mettre un frein à l'emportement de George, mais toujours sa faible voix s'était perdue dans les grondemens de la tourmente. Debout, dans l'embrasure d'une fenêtre, les traits pâles et défaits, une main enfoncée dans sa poitrine qu'elle semblait serrer avec rage, il contemplait les deux acteurs de ce drame avec une indéfinissable expression de douleur et de volupté. Parfois un funeste éclair de joie passait sur son front, et alors on aurait pu croire qu'il se repaissait avec délices des tortures de Marianna. Parfois aussi un horrible sentiment de souffrance lui contractait le visage, et alors, à voir son œil ardent attaché sur Bussy, on eût dit une jeune hyène prête à s'élancer sur sa proie. Ces divers mouvemens n'échappaient point à Bussy qui, après les avoir remarqués à peine, avait fini par les observer avec une attention inquiète et par attacher sur Henry un regard perçant et scrutateur.

Pour cet enfant qui n'avait encore entrevu la vie qu'à travers les songes d'une imagination enchantée, pour cette âme virginale qui avait peuplé le monde de ses rêves et répandu sur toutes choses les mystérieux parfums de sa jeunesse, pour ce cœur pieux et croyant qui ne s'était promis sans doute que des affections éternelles, qui s'était dit que les amours commencées sur la terre allaient se continuer au ciel, ce dut être en effet un lamentable spectacle que ce dernier combat d'une passion agonisante. Spectacle, toujours et pour tous, digne d'une pitié profonde ! Il semble qu'entre gens d'esprit, d'honneur et de belles manières, qui ont échangé les trésors de leur estime et de leur tendresse, de pareilles ruptures doivent s'effectuer avec une exquise élégance. Mais rarement il en arrive ainsi. Pour que ces liens se dénouent au lieu de rompre, pour les dénouer, comme avait fait Bussy, d'une façon digne et décente, il faut nécessairement une mutuelle indifférence. Mais par cette loi fatale qui veut que nous nous cramponnions à tous les biens qui nous échappent, tout cœur, en se détachant de son compagnon de chaîne, ne fait que se le river plus étroitement à lui-même. D'abord, la lutte est sourde et silencieuse, la souffrance se cache et se tait ; longtemps les pensées amères, comme la lie, gardent le fond du vase. Mais bientôt l'orage gronde : d'une part la patience se lasse, de l'autre la passion s'aigrit ; la lie monte et bouillonne à la surface. Et c'est alors qu'on perd toute réserve et toute retenue ; c'est alors qu'abdiquant toute pudeur et toute dignité, on flétrit le passé, on insulte au présent, on ruine l'avenir ! Les paroles acérées se croisent, les mots qui tuent volent dans l'air. Est-ce deux ennemis prêts à se déchirer l'un l'autre ? Non : ces lèvres se sont unies dans un même baiser, ces yeux dans un même regard, ces âmes dans une même ivresse : ce sont deux amans qui s'étaient promis de vieillir dans un même amour. Oui, toujours et pour tous, spectacles bien dignes d'une pitié profonde !

Tout était redevenu silencieux. Assis au coin du foyer, Bussy remuait les cendres moins froides que son cœur. Henry tenait dans ses mains la tête de Marianna. L'infortunée ne pleurait plus : elle était dans cet état où la douleur affaissée n'a plus conscience d'elle-même. Bientôt le jour se leva sale et terne, et, glissant à travers les rideaux, fit pâlir la lampe qui avait éclairé cette nuit lamentable. La ville reprenait ses mouvemens accoutumés ; les magasins s'ouvraient, les voitures roulaient, les mille cris de Paris criblaient déjà l'air du matin. Tout ce réveil de la cité rappela péniblement Marianna à la vie et la frappa d'une morne stupeur. Notre âme, en se brisant, croit entraîner la ruine du monde et s'indigne dans son orgueil, quand elle voit qu'elle n'a même pas troublé une mesure de l'harmonie universelle.

— Monsieur, dit Marianna d'une voix altérée, mais calme, je crois qu'au point où nous en sommes, il serait convenable de nous restituer l'un à l'autre les lettres échangées en des temps moins mauvais ; je compte sur votre délicatesse.

George ouvrit une boîte de cèdre, y prit un paquet sous enveloppe, scellé d'un triple cachet, et le remit silencieusement à Marianna.

— Il vous eût été bien facile de les garder ! dit-elle avec un sourire plein de mélancolie.

— Ma foi ! répondit George un peu confus, je n'y ai pas songé : mais si vous voulez me les rendre, je les conserverai avec toute la religion du souvenir.

Marianna sourit plus tristement encore ; puis elle rompit le triple cachet. L'enveloppe, en s'ouvrant, laissa s'exhaler le parfum des jours heureux, cet enivrant parfum que les amans connaissent seuls. Marianna prit une des lettres, l'offrit à la lampe qui brûlait encore, et presque aussitôt la flamme, franchissant sa prison de verre, embrasa la lettre qui l'avait appelée. La pauvre délaissée la jeta tout en feu dans le foyer, puis toutes les autres, lentement, une à une, cherchant ainsi à reculer l'instant de la séparation éternelle ; pleine de doute encore et d'espoir, et croyant que chaque minute allait lui apporter sa grâce. Elle contempla longtemps les lignes étincelantes qui couraient sur le papier noirci ; mais voyant enfin que George était inexorable, comprenant que tout était fini pour elle, elle s'enveloppa de son châle, elle parcourut de son regard cette chambre où elle était résolue à ne plus rentrer jamais ; elle envoya à chaque objet un bien long, un bien triste adieu, puis se tournant vers Henry :

— Mon enfant, accompagnez-moi, lui dit-elle.

Sa démarche était chancelante. Près de franchir le seuil, elle abandonna brusquement le bras qui la soutenait, et revenant encore une fois à Bussy :

— George, lui dit-elle avec dignité, nous ne pouvons nous quitter ainsi ; séparons-nous mais noblement. Que cette heure soit l'heure suprême ! mais laissez tomber sur moi un mot de consolation, et ce cœur que vous avez brisé tressaillera encore d'allégresse. S'il est vrai que

vous m'ayez aimée, s'il est vrai que j'aie mis dans votre vie quelques joies dont le souvenir vous soit cher, George, au nom de cet amour que je n'ai pas su garder, au nom de ces joies qui sont ma gloire et ma richesse, regardez-moi sans colère, et, si je vous ai fait du mal, dites que vous me pardonnez.

George était une nature brusque, emportée, mais ni méchante ni cruelle. Il ne s'était résigné au rôle odieux qu'il venait de jouer qu'après avoir épuisé tous les remèdes indulgens. La nécessité seule l'avait poussé aux moyens extrêmes. Las de souffrir, souffrant surtout des tortures de sa victime, dominé d'ailleurs par des exigences qui n'étaient plus celles de l'amour, il s'était dit que mieux vaut en finir d'un seul coup que de traîner sur les cailloux, à travers les ronces, deux existences misérables : il s'arma d'un féroce courage, et la pitié, autant que l'égoïsme, le fit impitoyable. Et puis il faut convenir que parfois la victime abuse tellement de la patience du bourreau, qu'il est impossible à l'indifférence la plus philosophique d'échapper, en luttant contre les obsessions de l'amour, à une certaine irritabilité nerveuse qui prend toutes les allures d'un tempérament brutal. Les femmes elles-mêmes n'en sont point exemptes : seulement, d'une organisation plus faible et plus tendre que la nôtre, elles osent rarement nous exécuter de leurs blanches mains, suppléant la rudesse par la perfidie, elles nous versent à petites doses le poison qui nous tue, et laissent presque toujours à notre successeur le soin de nous signifier l'arrêt qui nous condamne en dernier ressort. Quoi qu'il en soit, George n'entendit pas sans émotion les dernières paroles de Marianna ; tant de douleur et d'humilité le touchèrent. Il pressa de ses mains attendries la tête de l'infortunée sur sa poitrine : son cœur de glace se fondit et sa paupière aride s'humecta.

Ils restèrent long-temps ainsi, et, témoin de leurs muets adieux, debout sur le seuil de la porte, Henry les contemplait d'un air sombre, mêlé d'une anxiété jalouse et d'une avide curiosité.

George, aussitôt qu'il se trouva seul, fut inondé par le sentiment de sa liberté reconquise. Il se leva, ouvrit la fenêtre de sa chambre et respira l'air à pleins poumons. Libre ! il était libre ! Il sentit avec délices la brume fine et glacée que le vent lui soufflait au visage : il s'enivra des brouillards de la Seine : jamais le ciel embaumé des prairies ne lui avait semblé plus joyeux ni plus pur qu'en cet instant, l'atmosphère humide et sombre qui pesait sur Paris ou l'enveloppait comme d'un linceul. Libre ! libre enfin ! Sa liberté coûtait bien des pleurs, mais sa joie de prisonnier qui voit tomber ses chaînes ne fut altérée par aucuns remords, et l'image de Marianna ne vint point en troubler l'ivresse. George était une de ces natures de fer que parfois la jeunesse dore d'un éclat passager, mais auxquelles le frottement du monde ne laisse que le rude métal avec lequel Dieu les a façonnées. L'expérience de la vie avait développé chez lui une logique froide et tranchante, inaccessible à la passion. Fataliste en amour, il supposait dans l'ordre moral une série de faits nécessaires, tout aussi inévitables que les phénomènes de la nature extérieure, et sa conscience n'admettait pas qu'en brisant la vie d'une femme, ainsi qu'il venait de faire, un homme pût être plus coupable que l'orage qui brise une fleur. Système merveilleux pour absoudre l'égoïsme et l'ingratitude ! Mais s'il est de nobles ames chez lesquelles la douleur, au lieu de les tarir, ravive toutes les nobles sources, il en est d'autres aussi, moins pures et moins divines, que la souffrance dessèche et qui se pétrifient dans leurs larmes. Pareilles à la menthe et à la verveine, plus on foule aux pieds les premières, plus elles exhalent leurs suaves odeurs. Les autres ressemblent à ces plantes moins généreuses qui parfument bien la main qui les caresse, mais qui, écrasées une fois ne donnent plus que des senteurs amères.

L'enivrement de Bussy fut court, et le souvenir d'Henry se glissa bientôt comme un ver rongeur dans sa joie. Tous deux étaient nés sous le même ciel, dans la même ville, presque sous le même toit. Leurs familles avaient été unies entre elles par une de ces affections qui naissent porte à porte et se transmettent de génération en génération : affections héréditaires qu'on ne rencontre guère qu'en province, où toutefois elles sont plus rares que les haines, les inimitiés et les divisions de tout genre qui peuplent les quatre-vingt-six départemens de Guelfes et de Gibelins, de Capulets et de Montaigus. Leurs mères avaient joué dans le même berceau. Amies d'enfance, elles avaient grandi, et leur amitié avec elles. Toutes deux s'étaient mariées à la même époque, avec l'espoir d'unir un jour le fils et la fille qui devaient naître infailliblement et tout exprès pour ce double hymen. Mais les mariages projetés de si loin ont naturellement peu de chances d'aller à l'église. L'une d'elles mourut en donnant la vie à un fils ; l'autre adopta ce fils dans sa tendresse, et George put croire qu'il n'avait pas perdu sa mère. Madame Felquères semblait destinée à ne jamais connaître autrement les joies de la maternité, lorsqu'elle sentit remuer dans ses flancs le fruit tardif d'un amour qui n'en espérait plus. Henry vit le jour : deux lustres et plus avaient passé déjà sur le front du jeune Bussy. Par une étrange fatalité, les deux mères devaient mourir de la même mort. Madame Felquères ne se releva point des angoisses de l'enfantement. Après avoir traîné durant quelques mois une douloureuse existence, elle reconnut que sa fin était proche, et comme George était à son chevet qu'il baignait de ses pleurs, elle lui dit de douces paroles d'adieu, entremêlées de sages avertissemens. Tout son désespoir, en mourant, était d'abandonner son fils sans autre appui que son père. C'est que la malheureuse le connaissait trop bien, cet appui ; c'est que durant douze années elle avait ployé sans murmurer sous ce joug de fer, et qu'elle s'en allait l'ame toute meurtrie.

— Mon enfant, disait-elle à George, tu as précédé mon fils dans la vie, tu le précéderas dans le monde. Tu guideras son inexpérience, tu aideras ses jeunes pas. N'oublie jamais que je te l'ai confié à mon lit de mort ; veille sur lui comme j'ai veillé sur toi ; parle-lui de sa mère, dis-lui que je l'aurais bien aimé et que je n'ai regretté que vous deux sur la terre. Tu protégeras son enfance, tu conseilleras sa jeunesse. Apprends donc la vertu pour la lui enseigner : choisis les bonnes voies, pour les lui indiquer ; conserve-toi pur et honnête, afin que tes exemples lui ouvrent de nobles sentiers. Songe qu'un jour tu m'en rendras compte devant Dieu. Pauvre ami, la douleur m'égare, et tu ne peux comprendre mes paroles : mais qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire et tu les comprendras plus tard. Tu comprends bien déjà que tu dois aimer mon fils, n'est-ce pas ? Soyez frères ainsi que vos mères étaient sœurs. Je vais revoir la tienne, je lui parlerai de toi : va, ne la pleure pas, elle a été bien heureuse, elle est morte en croyant au bonheur.

Elle s'éteignit. Courbée douze ans sous la volonté d'un maître sévère, elle avait vu toutes les heures de sa jeunesse tomber silencieusement dans le passé, sans laisser derrière elles aucune trace lumineuse. Elle avait vécu dans le travail, dans l'ombre et dans le silence. Le soleil n'avait pas lui sur sa journée. Et cependant jamais ses yeux n'avaient pleuré ; jamais ses lèvres n'avaient murmuré : elle avait toujours offert un visage serein et calme. Elle mourut et le monde la plaignit : car le monde la croyait heureuse. Que de douleurs passent ainsi parmi les hommes sans y jeter un cri, sans y semer une larme ! Que de souffrances emportent leur secret dans la tombe ! Que de martyres dont le sang ne rougit point l'arène ! Que de poëmes s'achèvent ignorés sur terre, et vont se chanter dans le ciel !

George vit grandir Henry, et l'entoura de soins pieux et touchans ; mais bientôt la vie les sépara. On envoya Bussy étudier dans un collége de la capitale. Chaque automne le ramena au gîte ; mais son père étant mort et ses études achevées, libre et maître de sa fortune, qui lui permettait une noble oisiveté, il déserta la province et vint se fixer à Paris. Les dernières paroles de sa mère adoptive n'étaient point entièrement effacées de son cœur ; mais l'amour, la dissipation, le frottement du monde, les mille désordres d'une jeunesse désœuvrée en avaient singulièrement usé le souvenir. George ne péchait pas par un excès de sensibilité, et bien qu'il conservât pour Henry des pensées toutes fraternelles, il se préoccupait médiocrement des destinées de cet enfant, qu'il n'avait pas vu depuis longues années et qu'il n'espérait pas revoir. D'ailleurs il s'avouait à lui-même qu'il n'était guère en état d'accomplir les saints devoirs qu'il avait acceptés au lit d'une mourante. Il avait appris la vertu en courant ; s'il ne s'était pas fourvoyé dans les voies de perdition, il n'avait fréquenté qu'avec une extrême réserve les droits sentiers de l'austère morale. Il était pauvre de bons exemples, et ses mérites ne jetaient pas assez d'éclat pour qu'il pût servir de phare à personne. Il se disait qu'Henry était condamné par son père à creuser silencieusement son sillon loin des séductions de Paris, et il avait vu tant de belle jeunesse de nos départemens venir s'étioler et mourir dans l'atmosphère de la capitale, qu'il se félicitait, pour cet enfant, de la condition bornée qui lui promettait du moins le repos dans l'obscurité. Des années s'étaient écoulées, et George avait fini par ne plus savoir si Henry Felquères existait encore, lorsque, par une matinée de

novembre, comme il était à peine éveillé, il vit entrer dans sa chambre un jeune homme qui s'avança vers lui d'un air brusque et timide à la fois, et qui lui dit d'une voix douce :

— Je suis Henry Felquères : ne me reconnaissez vous pas ?

George lui ouvrit ses bras, et ils s'embrassèrent avec effusion.

— Comme te voilà grand et beau ! dit Bussy, en le regardant avec attendrissement ; car il se sentait remué par mille touchans souvenirs. Il l'avait quitté presque enfant et il le retrouvait paré de tous les charmes de la jeunesse. Henry n'était point beau, quoi que George en eût dit ; mais il y avait en lui une telle aristocratie de gestes, de maintien et de langage, tant de grâces innées et tant d'instinctive élégance, qu'il eût été difficile d'imaginer que c'était là un collégien libéré, débarqué à Paris pour la première fois. Sa taille était souple et flexible comme la taille d'une femme ; ses cheveux blonds cendrés tombaient négligemment sur son front sans en voiler l'éclatante pureté ; ses yeux étaient bleus, et il s'en échappait le regard de sa mère, ce regard si triste, si doux et si limpide, que George avait tant de fois rencontré, comme une étoile bienveillante, au-dessus de son berceau ! Quand même Henry ne se fût pas nommé, Bussy l'aurait reconnu infailliblement à son regard aussi bien qu'à sa voix, à cette voix douce et caressante qu'il tenait aussi de sa mère, et qui réveilla dans le cœur de George toutes les mélodies de son enfance. Il le fit asseoir près de lui, et ils causèrent des jours passés ; puis Henry raconta les espérances qui l'avaient conduit à Paris. Voué au barreau par la volonté paternelle, il était un de ces mille jeunes gens que l'éducation et l'orgueil des parens poussent hors de la condition où ils sont nés. Il arrivait pauvre, mais riche de toutes les ardeurs, de toutes les illusions de son âge. George ne put s'empêcher de sourire en songeant que tout cet enthousiasme devait aboutir à quelques maigres plaidoyers de province sur une haie vive ou sur un mur mitoyen. Mais lui, Henry, que savait-il de l'avenir ? Il lui semblait qu'en trois ans il allait conquérir le monde.

L'heure était venue pour Bussy de mettre à l'œuvre les sentimens de reconnaissance qu'il avait voués à la mémoire de la femme sainte qui l'avait élevé, de s'acquitter envers le fils des bienfaits de la mère. Il accepta d'abord Henry comme un devoir et ne tarda pas à se prendre pour lui d'une tendresse véritable ; mais il était trop jeune lui-même pour que cette affection fût assez grave et assez austère. Henry était une nature tendre et poétique : il y avait en lui beaucoup des séductions de la femme, quelque chose de frêle et de gracieux qui invitait la protection, et, par-dessus toutes choses, une fleur de jeunesse qui l'entourait comme d'une atmosphère sympathique. George eut pour lui tout l'orgueil, toutes les puériles vanités de l'amour. Au lieu de le laisser épanouir dans l'ombre, il l'exposa aux feux du grand jour. Oubliant qu'Henry n'était plus un enfant, qu'il n'était pas encore un homme, il fit de lui le compagnon, le confident, le témoin de sa vie tout entière, et c'est ainsi qu'à dix-neuf ans, ce jeune homme se trouva mêlé au drame dont j'ai conté le dénouement.

L'étude des passions observées sur le vif est funeste aux jeunes cœurs : elle les emplit d'agitations et de dévorantes ardeurs et ne leur est profitable en enseignemens d'aucun genre : car la présomptueuse jeunesse désigne toujours à ses triomphes la place où ses devanciers ont succombé. Henry suivit pas à pas toutes les phases de la liaison de ses deux amis, reflet brillant où sombre de leurs bons ou de leurs mauvais jours. Mais bientôt, à son insu, son âme se troubla ; il perdit l'égalité de son caractère et la limpidité de son regard s'altéra. Il recherchait la solitude, fuyait George et Marianna, et nourrissait contre le premier je ne sais quelle irascible humeur qu'il ne s'expliquait pas à lui-même. George et Marianna remarquèrent à peine ces bizarreries ; d'autres soins les préoccupaient : déjà leur chaîne était lourde à porter. Henry assista à l'agonie de cet amour ; confident du désespoir de Marianna, il fut le vase où tomba goutte à goutte le trop plein des douleurs de cette infortunée. Sa pitié fut noble et désintéressée : s'il eût fallu son sang pour ranimer la tendresse de George, il eût donné son sang, et son cœur et sa vie. Mais quand le soir il quittait cette femme après l'avoir vue, belle et désolée, sangloter et pleurer sur ses mains, pourquoi donc allait-il, la nuit, sur les quais, seul, sentant avec une joie sauvage la bise et la pluie qui lui fouettaient le visage, et cherchant à dompter, par la fatigue du corps, les pensées tumultueuses qui l'agitaient ? Pourquoi d'autres fois mordait-il son lit avec rage, enviant les trésors que dédaignait Bussy, déplorant tant de biens perdus, heureux et misérable des pleurs qu'il avait vus couler, maudissant George et le bénissant, s'accusant et ignorant son crime, blasphémant le ciel et la terre, et, à chaque crise nouvelle de cet amour expirant, se déchirant la poitrine avec colère, comme pour en arracher un horrible sentiment de joie ?

Marianna, qui n'avait jamais vu dans Henry qu'un enfant tendre et gracieux, étaient bien loin de se douter que les orages qui la brisaient troublaient le repos de ce jeune cœur. Elle pleurait dans son sein, sans songer, l'imprudente, qu'il suffit qu'une larme tombe sur un lac pur et paisible pour en rider les ondes et en dépolir la surface. Quant à Bussy, il n'avait rien compris : il trouvait tout simple et tout naturel qu'Henry se fît le courtisan de la douleur de Marianna, et même il lui savait gré de la sollicitude qu'il avait pour elle. Parfois cependant il avait observé avec une vague inquiétude le changement qui s'était opéré dans ce jeune homme, mais sans cherché à s'en rendre compte. La nuit des derniers adieux éveilla ses soupçons, le ramena sur les jours écoulés et lui expliqua bien des choses qu'il avait laissé passer presque inaperçues. Demeuré seul, la réflexion fortifia ses doutes et les changea presque en certitude.

Sa première impression fut toute d'égoïsme. Il comprit que l'affection d'Henry allait lui échapper et il fut jaloux. Il avait assez vécu pour savoir qu'entre deux hommes, et des mieux unis et des plus fortement trempés, dont l'un aime la femme que l'autre a possédée, il n'est guère d'amitié possible. Un sentiment de pudeur instinctive leur impose vis-à-vis l'un de l'autre je ne sais quelle froide contrainte ; et quand bien même cette crainte ne serait pas assez forte pour les diviser, la femme, qui n'a jamais rien à gagner aux confidences du passé, s'arrange toujours de façon à ne point leur laisser de place. George professait une haute estime pour les femmes qui respectent l'amant qu'elles n'ont plus, et regrettait seulement que l'espèce en fût aussi rare.

Puis une crainte plus sérieuse, plus grave et moins intéressée préoccupa Bussy. Il savait que nous commençons tous par le rôle du martyr, que nous finissons toujours par celui du sacrificateur. Il frémit en songeant à la jeunesse d'Henry, à sa faiblesse, à son inexpérience, et il entrevit avec effroi l'abîme qu'il avait si imprudemment creusé sous les pas de l'enfant qu'il aimait.

Enfin, il se trouva que George, qui n'aimait plus Marianna, sentit remuer en lui je ne sais quelle velléité de jalousie posthume, et qu'il n'entrevit point sans humeur la possibilité d'une guérison trop prompte aux blessures qu'il avait faites. Pénètre qui pourra dans cet abîme de folies qui s'appelle le cœur de l'homme !

Ce fut sous l'influence de ces trois sentimens, que Bussy se décida à étudier le mal et à sauver Henry, s'il y avait lieu, avant qu'il fût éclairé lui-même sur l'état de son propre cœur. A voir la rudesse de George en amour, peut-être s'étonnera-t-on de le trouver si tendre en amitié ? Mais remarquez que les hommes ne reconnaissent en amour ni législation, ni morale : ils aiment ou n'aiment plus, tout est là. L'amour est un terrain libre où l'on peut tout oser ; c'est là comme à la guerre : on frappe, on blesse, on tue ; partout ailleurs on est rempli d'humanité, et il n'y a que les blessés qui se plaignent. Un homme peut donc se conduire comme le dernier des misérables avec la femme qui lui a tout sacrifié, et conserver néanmoins toutes les qualités éminentes qui constituent vis-à-vis du monde ce qu'on appelle un homme charmant. Qu'on brise lâchement une destinée tout entière, ce n'est rien : c'est une femme qui se noie, on n'en reste pas moins bon fils, bon frère, bon ami ; on n'en a pas moins de bonté pour ses gens, de tendresse pour ses chiens, et d'affection pour ses chevaux. Le monde lui-même qui ne pardonne jamais aux bonheurs qu'il ne sanctionne pas, est plein d'indulgence pour ces aimables bourreaux qui le vengent. George n'avait ni chiens ni chevaux à aimer, mais il pouvait souffrir à l'endroit de Henry. Peut-être aussi semblera-t-il étrange qu'un être si vieux déjà et si endurci ait pu s'éprendre pour cet enfant d'une amitié si vive et si fervente ? Mais, en mettant de côté les sentimens d'amour que George avait eus pour la mère, et qui devaient naturellement rejaillir sur le fils, il n'est point rare de voir ainsi de vieilles âmes, que la vie a bronzées, s'attacher à de jeunes cœurs que n'a point encore déflorés l'expérience. Il arrive un âge où les hommes se connaissent trop bien les uns les autres pour s'aimer entre eux. Rassasiés des mets qu'ils se servent mutuellement, il leur faut de la chair fraîche, et c'est alors qu'on les voit rechercher la jeunesse, tant ils savent bien qu'elle seule vaut quelque chose !

Fatigué d'une nuit sans sommeil, George se jeta sur son lit, et ne tarda pas à s'endormir. Bientôt les rêves s'abattirent à son chevet, et

touchèrent son front du bout de leurs ailes. Ce furent d'abord des images confuses qu'il s'épuisa vainement à poursuivre ; des ombres bizarres qui glissèrent le long des courtines et flottèrent autour de lui sans qu'il pût en saisir les formes fantastiques. Mais peu à peu ces folles imaginations s'évanouirent, de nouvelles images lui apparurent, et il reconnut en elles les fantômes des dernières années qu'il avait ensevelies dans le passé. C'étaient ses souvenirs les plus récens qui s'éveillaient pour lui donner une deuxième représentation du drame qu'il venait de dénouer. Il poussa, en dormant, un soupir résigné, car la pièce était trop mauvaise pour qu'il pût, après l'avoir achevée, se féliciter de la voir et de l'entendre une seconde fois. JULES SANDEAU.

LES ILLUMINÉS.

Le comte de Caylus. — Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume et le comédien Fleury.

A la fin du dix-huitième siècle, la France présentait évidemment les symptômes d'une société qui s'éteint et se débat dans les convulsions de l'agonie. Toutes les vieilles croyances avaient été sapées une à une par le raisonnement ou le sarcasme, et en religion, en science, en politique, tout était nié. Les hautes classes, affranchies des liens moraux, prévoyant l'orage près de fondre sur elles, se livraient avec fureur aux jouissances matérielles, et semblaient avoir adopté pour devise ce mot de Louis XV : « Cela durera toujours autant que moi. » Une sourde agitation régnait dans la masse, qui, tiraillée en tous sens par une foule de doctrines contradictoires, tâtonnait dans les ténèbres et se demandait quel monde allait sortir du chaos.

Au milieu des ruines du passé, chacun tournait les yeux vers l'avenir ; les bases de l'édifice social s'étaient écroulées, et l'on en cherchait d'autres avec ardeur. Tout novateur était sûr d'un succès en raison directe de la hardiesse de ses opinions. Les utopies les plus bizarres, le charlatanisme le plus effronté, les théories les moins vraisemblables, trouvaient des adeptes, des partisans, des enthousiastes. De la lassitude des vieilles idées naissait une avidité sans bornes pour ce qui présentait un caractère de nouveauté ; l'excès du doute entraînait celui de la foi, et par cela même qu'on ne croyait à rien, on était disposé à croire à tout. La vieille société, près de mourir, ou, si vous voulez, de se transformer, était comme tombée en enfance.... elle allait croire aux sorciers.

Ce fut à cette époque, si favorable aux rêveurs de toute espèce, que parurent les illuminés, et chose singulière, leur chef fut un mathématicien, Emmanuel Swedenborg, de Stockholm, fils d'un évêque luthérien de Skara, en Westrogothie. Après avoir consacré toute sa jeunesse à l'étude positive de la géométrie et de la mécanique, par une transition subite il tomba dans le mysticisme et la théosophie, à un âge où d'ordinaire on renonce aux vagues illusions pour s'attacher à la réalité. Il avait cinquante-cinq ans lorsqu'il publia son traité de *Cœlo et Inferno*. Il y annonce qu'il est parvenu à dégager son *homme intérieur* de tout lien corporel, et à se mettre en rapport direct avec le monde des esprits. Il atteste, avec l'accent de la conviction, qu'il s'est entretenu avec les anges et avec des personnes mortes qu'il avait connues ; il va jusqu'à rendre un compte minutieux de conversations qu'il affirme avoir eues avec Socrate, Xénophon, Luther, Sixte-Quint, Newton, Louis XIV.

Ces évocations n'étaient d'ailleurs qu'un accessoire du système théologique de Swedenborg, et la secte qu'il fonda fut simplement une société de réformés qui adopta les opinions du maître sur Dieu, les anges, les peines et les récompenses éternelles, la liturgie, les prières, etc., et ne vit dans ses entretiens avec les ombres qu'une preuve de la divinité de sa mission. Mais un de ses disciples, nommé Elie Ariste, essaya de formuler les procédés par lesquels on obtenait le résultat que Swedenborg prétendait avoir atteint. Cet Ariste était un homme du peuple, né pauvre et obscur, enrichi par l'industrie, et devenu possesseur d'une fortune colossale. Swedenborg fut le théoricien, Ariste le praticien. Celui-ci imagina diverses cérémonies d'initiation, et entoura les adeptes d'apparitions fantastiques. Il s'établit donc en 1783, à Stockholm, une société d'illuminés, dont le duc de Sudermanie et le prince Charles de Hesse étaient membres, société qui chercha à rattacher le magnétisme au swedenborgisme, et employa l'un comme moyen d'arriver à l'autre.

L'*illuminisme* fit de grands progrès parmi les francs-maçons, dans les loges de Saint-Jean, de Saint-André, etc. ; dans les chapitres des templiers à Naples, à Edimbourg, à Stockholm et à Paris. Joseph Balsamo, de Palerme, connu sous le nom de comte de Cagliostro, grand paracelsiste, alchimiste, fabricant d'élixirs et de charmes, vint fonder à Paris la *loge Egyptienne*, et, dans une séance fantasmagorique, fit voir au cardinal prince de Rohan les spectres d'une multitude d'illustres personnages de l'antiquité.

Le comte de Saint-Germain fut encore l'un des propagateurs des idées des illuminés. C'était un aventurier amené d'Allemagne par le maréchal de Belle-Isle, qui le présenta à Louis XV et à madame de Pompadour. Cet homme, qui eut un moment de vogue et mourut dans l'obscurité en 1794, donnait à entendre qu'il était âgé de plusieurs siècles. Ainsi, rapportant un trait de la vie de François I[er] : « Le roi, disait-il, venait d'être transféré au château de Pizzighitone ; je... c'est à dire le duc de Laval l'accompagnait dans sa captivité. Le roi se tourna vers moi... »

Aussitôt il se reprenait vivement, comme un homme qui s'était oublié dans la chaleur de la conversation. Puis il racontait ses entretiens avec Henri VIII, Charles-Quint, Bayard, Léon X, etc. ; et non seulement on le croyait, mais on enchérissait sur ses assertions, et on alla jusqu'à publier qu'il avait été l'ami intime de Jésus-Christ.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les prosélytes des illuminés n'étaient pas tous des gens crédules : la plupart d'entre eux, au contraire, étaient des esprits forts, des hommes d'une intelligence supérieure. Nous avons eu occasion de nous entretenir souvent à ce sujet avec des Anglais et des étrangers qui avaient connu personnellement Cagliostro et le comte de Saint-Germain, et nous pouvons citer une aventure extraordinaire qui prouve jusqu'à quel point l'imagination peut s'égarer sous l'influence des rêveries métaphysiques.

Nous avons entendu raconter le fait, au commencement de la révolution française, par une dame émigrée, qui le tenait de la comtesse de Balbi, maîtresse en titre de Monsieur, depuis Louis XVIII, frère de Louis XVI, et qui devait l'influence qu'elle exerçait sur son royal amant sinon aux charmes de sa figure, du moins à ceux de sa conversation. Madame de Balbi arrivait de Paris, où il n'était question que des rose-croix et des illuminés, et elle cita un jour un exemple très remarquable des effets dangereux de l'*illuminisme* en la personne du comte de Calyus, qui y avait perdu non seulement la raison, mais la vie.

Le comte de Caylus était connu par ses talens distingués, ses travaux littéraires, ses recherches archéologiques et les gravures publiées d'après ses dessins. Cependant cet homme, évidemment doué d'une grande supériorité d'intelligence, abusé par une vaine erreur, se persuada qu'il possédait le pouvoir d'évoquer les ombres.

Madame de Balbi dit que l'aventure qui le concernait lui avait été rapportée par une de ses amies, madame de Bonneuil, dont le mari était premier valet de chambre de Monsieur. Le comte de Caylus vivait dans une grande intimité avec M. et madame de Bonneuil, et il parlait souvent à cette dernière des merveilles que son empire sur certains esprits le mettait à même d'accomplir, et des découvertes extraordinaires qu'il avait faites dans ses entrevues avec plusieurs personnages illustres qui avaient cessé d'habiter la terre. En même temps, le comte de Caylus attribuait aux illuminés une immense supériorité sur tous les autres êtres humains.

Ces communications, si fréquemment réitérées, et par un homme d'un mérite aussi éminent, produisirent quelque impression sur l'esprit de madame de Bonneuil. A force d'écouter, elle commença à réfléchir que le comte n'avait aucun motif pour chercher à la tromper ; puis elle en vint à espérer que, puisqu'il avait réellement acquis l'ascendant dont il se vantait sur certains mauvais esprits, elle pourrait obtenir par son intermédiaire un bonheur qu'elle désirait depuis long-temps, celui de voir et d'entretenir une amie dont elle pleurait la perte. Dans une de ses entrevues avec le comte, elle lui fit part de ses désirs, et le pressa d'employer pour elle son autorité sur les esprits.

Le comte n'y consentit qu'avec répugnance, et à la condition seulement qu'elle lui ferait la promesse solennelle de se laisser entièrement guider par lui, de ne pas bouger du lieu où il la placerait, d'observer le plus profond silence, et de ne pas émettre le moindre son durant la cérémonie. Madame de Bonneuil s'empressa d'y consentir, et attendit avec anxiété le moment de l'entrevue qu'elle comptait avoir avec son amie.

Peu temps après, le comte fixa un jour, et madame de Bonneuil ne manqua pas au rendez-vous. Le comte la reçut à la porte de son appartement avec une gravité solennelle qui ne lui était point familière, et revêtu d'un costume entièrement noir, il lui rappela à voix basse et presque inintelligible la parole qu'elle avait donnée d'être

immobile et muette, et lui assura que la vie de tous deux dépendait de l'observation du profond silence qu'il lui avait enjoint. Madame de Bonneuil réitera sa promesse, et déclara qu'elle suivrait en tout les instructions du comte de Caylus.

Alors celui-ci lui fit traverser deux ou trois pièces, toutes tendues de noir, éclairées par un petit nombre de lampes, qui, rares et mal entretenues, semblaient plutôt augmenter que dissiper l'obscurité sépulcrale de l'appartement. La dernière salle où elle entra était plus sombre et beaucoup plus lugubre que les autres, et paraissait disposée de manière à inspirer un sentiment d'horreur; car, à la faible lueur de la seule lampe qui y brûlait, madame de Bonneuil put apercevoir sur les murailles les tristes emblèmes de la mortalité, des crânes et des os en croix. Elle frémit et sentit diminuer ses forces; mais la présence du comte la ranima, et, au bout de quelques minutes, elle se crut capable d'attendre le dénouement, sinon avec courage, du moins sans laisser voir ses alarmes. D'ailleurs le comte n'exigeait d'elle rien qui pût répugner à sa délicatesse, et il lui suffisait d'être passive et silencieuse.

Après l'avoir conduite à la place qu'elle devait occuper, M. de Caylus commença la cérémonie en décrivant un cercle autour d'elle au moyen d'une baguette; puis il jeta les ingrédiens dont se composait le charme dans un vase préparé à cet effet, et d'où sortit une épaisse fumée. Il murmurait à voix basse des incantations, et finit par pousser d'un ton de commandement les clameurs les plus bruyantes, et les accompagnant des gestes sauvages et des horribles contorsions d'un possédé. Le courage de madame de Bonneuil l'abandonna, et au moment où les plus affreuses vociférations assaillirent son oreille, éperdue et hors d'elle-même, elle y répondit par un cri involontaire, et se précipita hors de la salle avant que le comte songeât à l'arrêter. Elle traversa en courant l'appartement, se jeta dans sa voiture et retourna chez elle, sérieusement malade des effets de sa terreur.

Pendant son indisposition, qui dura plusieurs jours, elle n'entendit point parler du comte de Caylus. Enfin, assez longtemps après, il vint la voir, mais si changé qu'elle en fut douloureusement frappée. La physionomie du comte respirait l'abattement, et sa conversation était des plus mélancoliques.

« Hélas! madame, lui dit-il, vous m'avez si vivement sollicité que j'ai cédé à vos instances, et que j'ai consenti à exercer pour vous ma puissance évocatrice, comptant sur la parole que vous m'aviez donnée de vous conformer complètement à mes instructions. La confiance que j'avais en vous m'a déterminé à faire usage des charmes les plus puissans, et à appeler à mon aide les démons les plus méchans, ceux qu'on ne dompte que par une inflexible sévérité. Qu'est-il arrivé? Votre cri a rompu le charme; les démons sont maîtres de moi, et ma vie seule expiera l'outrage fait aux puissances infernales.

La pauvre madame de Bonneuil, désolée d'entendre le comte parler ainsi, essaya de le ramener à la raison, mais en vain.

« Il faut que je dise adieu au monde, reprit-il en partant; nous ne nous retrouverons plus de ce côté-ci du tombeau, car je n'ai que peu de temps à vivre, et les démons que vous avez insultés vont bientôt assouvir sur moi leur vengeance.»

Soit que le comte de Caylus souffrît à cette époque d'une maladie qui dût hâter le terme de ses jours, soit que l'erreur dont était travaillé son esprit eût réagi sur son physique, le fait est que, quelques semaines après cette entrevue, madame de Bonneuil apprit que le comte de Caylus était mort!

Ainsi un savant célèbre par son érudition et ses talens s'était persuadé que l'intelligence suprême déléguait à un être humain la faculté de rappeler les morts du tombeau et d'agir sur les esprits; mais la puissance était fascinée comme le génie, et les rois étaient, comme les savans, dupes du charlatanisme des imposteurs. La preuve en est dans cette anecdote que nous rapportons d'après Beaumarchais :

Il existait en Allemagne, depuis le quatorzième siècle, une société appelée *la confrérie des Rose-Croix*, fondée par Christian Rosencreuz, qui, pendant un pèlerinage à Jérusalem, ayant appris des docteurs chaldéens de Damas différens secrets de cabale et de magie, avait groupé autour de lui un certain nombre d'initiés. Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, se fit recevoir rose-croix, et devint grand maître de la loge de Berlin. A son avènement au trône, en 1786, il nomma ministre de Prusse son frère rose-croix Bischoffswerder, gentilhomme saxon, possesseur d'une panacée universelle et partisan zélé de l'*illuminisme*. Christophe de Woelner, autre rose-croix, devint conseiller des finances et surintendant des bâtimens.

Ce qui se passa peut servir à nous faire comprendre comment les prêtres du paganisme dirigeaient les nations par les oracles et la divination. On fit paraître devant le roi de Prusse Moïse, Jésus-Christ et Jules César, et, vaincus par des sortiléges, ils furent contraints de répondre aux questions que Frédéric-Guillaume jugea à propos de leur adresser. Les rose-croix se rendirent ainsi maîtres de la conscience du roi, et le dirigèrent à leur gré.

Si l'on en croit le récit suivant, l'influence des idées mystiques sur Frédéric-Guillaume n'aurait pas été étrangère à l'issue de la campagne de France, en 1792.

La ville de Verdun avait été sommée de se rendre, le 31 août, par le duc de Brunswick-Luneburg, commandant des forces coalisées de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse. M. de Beaurepaire, gouverneur de la place, tenta vainement de déterminer les habitans à se défendre, et, se voyant abandonné de tous, se brûla la cervelle en plein conseil. La garnison capitula immédiatement, obtint la faculté de se retirer dans l'intérieur de la France, et les portes de Verdun furent ouvertes au roi de Prusse, qui y entra, le 2 septembre 1792, à la tête de son armée.

L'occupation de Verdun excita la joie la plus vive parmi les royalistes : leurs plus douces espérances semblaient sur le point de se réaliser, et ils s'attendaient à voir le roi de Prusse, triomphant de tous les obstacles, entrer à Paris, délivrer le monarque prisonnier, le réinstaller sur le trône de ses ancêtres, renverser le pouvoir de l'assemblée nationale, et rendre à la France l'ordre et la paix, en les basant sur l'autorité monarchique. Un grand bal fut offert par les habitans de Verdun au roi de Prusse et au duc de Brunswick, et toute la noblesse de Verdun, l'état-major de l'armée prussienne et celui des émigrés, assistèrent à cette brillante soirée.

Au milieu du bal, Frédéric-Guillaume s'entretenait avec quelques royalistes des espérances de leur parti et de la ruine imminente des jacobins, lorsqu'un personnage vêtu de noir s'approcha de lui et lui parla à voix basse. Frédéric tressaillit, car il venait d'entendre le mot de passe des rose-croix. Sur un signe de l'inconnu, il le suivit sans prononcer une seule parole, et, comme dominé par une puissance supérieure, se déroba à la foule qui l'environnait.

Tous deux descendirent un escalier tortueux et entrèrent dans une petite salle voûtée, tendue de draperies noires et éclairée par des flammes rouges et bleues qui brûlaient sur des trépieds.

Frédéric se précipita dans cette salle sur les pas de son guide; mais quand il y entra, ce guide mystérieux avait disparu.

Le roi craignit d'être la victime d'un guet-apens. Tout habitué qu'il était à d'étranges scènes, la solitude sinistre de ce lieu le glaça, et il allait se retirer, quand une voix lui cria : « Arrête! ne sors pas d'ici sans m'avoir entendu !»

Il se retourna, et aperçut non sans terreur, à la lueur sombre des feux colorés, debout et immobile au fond de la salle, Frédéric le Grand, son oncle! C'était bien lui; ses traits, sa tournure, son regard, et l'uniforme qu'il avait porté durant la campagne de Silésie.

« Me reconnais-tu ? » dit le fantôme.

Il n'y avait pas à s'y méprendre; Frédéric-Guillaume garda le silence. Le fantôme, dont la voix semblait légèrement tremblante, reprit d'un ton plus ferme :

— Quand tu ramenas de Bavière à Breslau le corps de troupes que je t'avais confié, je te serrai dans mes bras, je te dis : Tu n'es plus mon neveu, tu es mon fils. Es-tu disposé à me montrer une obéissance filiale ?

— Parlez, mon oncle, répondit le roi de Prusse en s'inclinant; puisqu'on vous permet de quitter le séjour des morts, je dois écouter vos ordres et vos conseils comme ceux d'un envoyé du ciel.

— Eh bien! reprit le fantôme, retourne dans tes états, fuis le territoire français; mets un terme à la guerre impie que tu as commencée.

— Quoi donc! j'abandonnerais le roi de France, qui attend de moi sa délivrance, j'abandonnerais mes alliés!

— Tes alliés, s'écria Frédéric le Grand avec énergie; oses-tu appeler ainsi le chef de cette maison d'Autriche que j'ai toujours combattue; les souverains dont la puissance seule s'oppose à la suprématie de la Prusse en Allemagne? As-tu pu faire un pacte... contre qui? contre les Français, les Français que j'ai toujours aimés, dont je parlais la langue de préférence à ma langue maternelle, dont les grands écrivains étaient en correspondance avec moi, dont j'avais adopté la philosophie? Tu te ligues contre ceux qui peuvent t'être utiles avec ceux qui nuisent à ton agrandissement, et qui n'attendent qu'un moment favorable pour renverser ton trône encore nouveau.

— Ne devais-je pas soutenir les doctrines monarchiques attaquées? demanda le roi de Prusse.

— Penses-tu que ton appui les relève, dit le fantôme, et te crois-tu la force de ressusciter un cadavre? apprends-le, mon fils, on n'arrête point le cours des révolutions; ceux qui se placent en travers du torrent finissent par être emportés. Les révolutions sont comme les grands cataclysmes qui renouvellent la face de la terre; elles ont leur place dans l'ordre universel; et, d'ailleurs, que peux-tu espérer? Bientôt tu n'auras pas même l'avantage du nombre. Kellerman est à Vitry le Français avec 20 mille hommes, 70 mille hommes occupent la forêt de l'Argonne sous les ordres de Dumouriez; Beurnonville forme le camp de Maulde; le général Hurville protége Reims; La Bourdonnaye rassemble une armée sur la frontière de Flandre; les enrôlemens volontaires se multiplient; la Convention va succéder à une assemblée dont le défaut d'énergie offrait quelques chances aux coalisés. Roi de Prusse, je viens te répéter les paroles du spectre qui apparut à Charles VI: Chevauche en arrière, tu es trahi!...»

Après avoir prononcé ces mots d'une voix formidable, le fantôme de Frédéric-le-Grand disparut. Frédéric-Guillaume éperdu regagna la salle de bal, où l'on commençait à s'inquiéter de son absence, demanda son ministre Bischoffswerder, et eut avec lui un long entretien.

Indécis et troublé, Frédéric-Guillaume resta à Verdun jusqu'au 9 septembre, sans prendre de résolution; avant la fin du mois, il avait conclu une convention avec Dumouriez, et quitté son quartier-général de Hans.

Cependant on apprit que le roi de Prusse, au lieu de marcher sur Paris, comme le manifeste du duc de Brunswick en annonçait l'intention, avait dirigé son armée vers la frontière. L'étonnement qu'avait causé cette nouvelle inattendue n'était pas encore apaisé, lorsque des nouvelles positives confirmèrent le bruit de la retraite des Prussiens. Ce fut un coup de foudre pour les royalistes, qui s'étaient flattés d'un succès certain. Tous furent consternés, et principalement les émigrés enrôlés sous les drapeaux des deux frères du roi, Monsieur et le comte d'Artois, et commandés par le prince de Condé. Issus de familles illustres, propriétaires d'immenses domaines, ils avaient pris du service comme simples soldats, ils s'étaient soumis à de cruelles privations, pour rétablir dans toute leur intégrité les priviléges de la monarchie, et il leur fallait renoncer à cet espoir. Ils firent mille tentatives afin d'engager le roi de Prusse à révoquer ses ordres funestes, et n'ayant pu ébranler sa résolution, ils se virent réduits à la triste nécessité de licencier leur petite armée.

On se livra à une foule de conjectures, sans découvrir par quelles raisons le roi de Prusse abandonnait une cause qu'il avait épousée avec une ardeur dont on se promettait les plus heureux résultats. Les révolutionnaires prétendirent que la mesure adoptée avait été provoquée par une lettre de Louis XVI au roi de Prusse; mais était-il vraisemblable que le malheureux prince eût aidé à river ses fers et eût arrêté les progrès d'une armée qui accourait le délivrer? En supposant qu'il eût écrit une lettre dans ce sens, n'était-il pas évident qu'elle lui avait été dictée par ses geôliers et qu'elle n'exprimait point ses véritables sentimens, et le roi de Prusse devait-il y avoir égard?

Enfin un émigré placé en sentinelle dans la cour de l'hôtel, le jour du bal de Verdun, rapporta confidentiellement à ses camarades d'étranges paroles qu'il avait entendues, et déclara avoir vu passer dans la cour près de lui un homme qu'il avait reconnu pour le défunt roi de Prusse. Le bruit se répandit rapidement que Frédéric le-Grand était apparu à son neveu, et lui avait enjoint de rétrograder.

Mais nous avons su par l'abbé Sabbatier (celui-ci le tenait de Beaumarchais) quel était le personnage qui probablement de concert avec le conseil exécutif, avait osé abuser de la crédulité du roi de Prusse.

L'abbé Sabbatier, conseiller à la grand'chambre du parlement de Paris, avait joué un rôle important dans la lutte des parlemens et du roi. En 1787, il avait donné l'exemple du refus d'enregistrer les édits bursaux, et une lettre de cachet l'avait envoyé au mont Saint-Michel. Mais, comme tous ceux qui avaient commencé la révolution sans en prévoir les conséquences, il perdit bientôt le peu de popularité qu'il devait aux persécutions de la cour, et se vit contraint d'émigrer.

Beaumarchais vint en Angleterre vers la fin de 1792, et ce qu'il révéla à Sabbatier parut à celui-ci jeter un grand jour sur la fatale retraite qui avait anéanti les espérances des royalistes. Le conseiller en fit part à plusieurs émigrés, qui tous demeurèrent convaincus de la réalité des faits avancés par Beaumarchais.

Au commencement de septembre 1792, précisément pendant que les Prussiens occupaient Verdun, Beaumarchais alla voir le comédien Fleury, qu'il connaissait intimement. Il ne trouva chez l'acteur qu'une nièce, petite fille de dix à douze ans, qui ouvrit à Beaumarchais; et quand il lui eut demandé si son oncle était chez lui, elle répondit qu'il était à la campagne.

— Y sera-t-il demain? demanda Beaumarchais, qui désirait vivement le voir.

— Oh! non, répondit l'enfant; mon oncle est absent pour huit ou dix jours. Il est allé à Verdun.

Beaumarchais s'éloigna. Il est allé à Verdun, pensa-t-il; quel motif a pu le conduire dans cette ville? A coup sûr, ce n'est pas l'exercice de sa profession; on a d'autres choses à y faire qu'à s'occuper de comédies. Ce fut ainsi que raisonna Beaumarchais; et dès l'époque fixée pour le retour de Fleury, il lui fit une autre visite avec plus de succès. Comme ils étaient intimes, Fleury s'empressa de le recevoir. Les Prusssiens alors n'étaient plus à Verdun.

Beaumarchais demanda naturellement à son ami pourquoi il avait quitté Paris si inopinément et quelle affaire l'avait appelé à Verdun. Au grand étonnement du questionneur, Fleury, d'ordinaire très communicatif, éluda toutes questions relatives à l'objet de son voyage, qu'il parut vouloir envelopper d'un mystère impénétrable. Plus Fleury évitait de répondre, plus Beaumarchais se persuadait que ce voyage devait se rattacher à des affaires d'une haute importance, et il essaya par tous les moyens imaginables d'arracher au comédien son secret, mais inutilement.

L'enquête la plus minutieuse ne put fournir à Beaumarchais les moindres renseignemens sur le séjour de Fleury à Verdun. Personne ne l'avait vu, personne n'en avait entendu parler: son nom n'avait pas même été prononcé. Mais, dès qu'il fut informé du bruit qui s'accréditait, Beaumarchais se rappela que Fleury avait obtenu sur le Théâtre-Français, le plus éclatant succès dans le rôle de Frédéric II. Non content de se grimer de manière à ressembler au monarque prussien, il s'était procuré un vieil habit de Frédéric, son gilet, ses bottes, son chapeau: l'illusion était frappante. L'auteur demeura convaincu qu'on avait mis à contribution les talens de Fleury dans un but politique, celui d'en imposer au roi de Prusse. Egaré par les rêveries des illuminés, Frédéric-Guillaume pouvait s'imaginer avoir vu dans l'habile comédien son oncle lui-même, pour lequel il avait toujours éprouvé une vénération profonde, et en avoir reçu l'ordre qui porta le coup mortel à Louis XVI, à la reine, à sa sœur et à son fils.

Un esprit moins pénétrant que celui de Beaumarchais eût tiré de ces faits les mêmes conséquences. Si le roi de Prusse fut réellement le jouet d'une illusion, nul doute qu'on n'ait agi sur son esprit au moyen d'un plan fortement combiné; et n'est-il pas vraisemblable que Fleury eut le premier rôle dans le stratagème auquel on recourut, et qu'on profita de ce qu'il ressemblait de visage, de tournure et de voix, au célèbre Frédéric II? Ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est que les meneurs de l'époque, Danton, alors ministre de la justice, le duc d'Orléans, etc., tous francs-maçons, n'étaient pas étrangers aux opinions de Swedenborg.

Enfin, le 15 avril 1795, Frédéric-Guillaume traita avec la république française, et abandonna ses provinces de la rive gauche du Rhin.

Monthly Magazine.
(*Revue Britannique*.)

UN PORTRAIT.

Anecdote du Salon de 1839.

Le 5 de ce mois, un de nos amis, dont nous ne dirons pas le nom, se rendit au Salon, entre deux et trois heures. Il l'avait déjà parcouru le jour de l'ouverture, et y avait fait quelques connaissances qu'il lui tardait de revoir, car il en est des tableaux comme des individus; on se lie avec certains, on les aime, on les visite souvent, et plus on les voit, plus on éprouve de plaisir à les voir. Quand on va vers eux, ils vous reçoivent avec un air de connaissance, et semblent vous inviter à vous approcher pour causer. Après avoir parcouru le grand salon et la galerie, notre ami revint dans le salon d'entrée; c'est en ce lieu surtout que son cœur l'appelait, son cœur qu'il avait laissé, trois jours auparavant, dans les yeux bruns d'un portrait en miniature. C'était une jeune fille vêtue de blanc; elle avait des yeux bruns, des cheveux blonds, un teint rose sur lis, une bouche souriante, et dans la physionomie,

un enjouement tendre, spirituel, naïf. O la ravissante figure! O le beau sujet de rêves enchanteurs!

Notre ami lui dit bonjour, et elle lui répondit par un sourire. Ils étaient déjà liés très intimement. Le visiteur s'accouda devant le portrait, s'arrangea pour y rester indéfiniment, et ils se mirent à se regarder. Alors le premier lui dit les choses les plus tendres, que l'autre reçut avec un air de satisfaction inaltérable. Oh! que de bonheur ravissait, en ce moment, l'âme de notre ami! Son cœur remplissait sa poitrine; il ne put pas y résister, il releva ses yeux pleins de larmes, et laissa échapper un soupir. Il voulut se tourner... O surprise! la jeune fille était là qui le regardait... Ce n'était plus le portrait, mais le modèle. Etonnée, attendrie, n'osant croire à l'admiration, à l'amour qu'elle inspirait, elle semblait craindre un désenchantement; mais elle restait devant lui, gracieuse, charmante, embellie encore par sa timidité. Et lui, ce qu'il éprouvait, je n'entreprendrai pas de le dire, quoique je le comprenne parfaitement. En cet instant, une dame âgée et deux jeunes filles, que notre ami prit pour la mère et les sœurs de sa belle inconnue, s'approchèrent d'elle et l'entraînèrent dans le grand salon. Il la regarda s'éloigner avec un sentiment amer, comme un homme qu'on dépouille de ce qu'il a de plus précieux, et il resta à sa place, le front triste, les yeux éblouis. Il aurait voulu la suivre; mais où en venir? que lui dire? Cependant, après avoir réfléchi un moment, et sans trop se rendre compte de ses pensées, il s'élança sur ses pas. Mais la foule était compacte, il ne pénétra que difficilement dans le salon carré, et déjà il l'avait perdue de vue.

Ce fut en vain qu'il la chercha dans toutes les galeries. Enfin, harassé, heurté, moulu, il revint s'accouder devant le portrait; cette vue lui rafraîchit le sang.

Quatre heures sonnèrent, et les cris des gardiens: « On ferme les portes! » lui apprirent que le temps avait marché. Hélas! il fallait quitter ce portrait chéri, perdre cette image adorée, après avoir perdu ce qu'elle représentait! Quelle dut être son angoisse! Mais que faire? Le désespoir l'inspira.

On sait qu'au dessous des tableaux se trouvent, tout autour du salon et des galeries, des toiles vertes qui tombent jusqu'à terre; il se baissa, souleva cette espèce de tapisserie, et disparut derrière, sans que personne s'en fut aperçu; puis il attendit.

La foule s'écoula, les portes se fermèrent; alors il sortit de sa cachette.

Il avait pris une détermination désespérée; il l'accomplit hardiment.

Le cadre du portrait était fixé sur un fond de velours, et tenait à un châssis de bois, par deux crochets en fer. Arracher ces crochets avec les ongles et les dents (*dentibus et rostro*) fut l'affaire d'un instant pour notre amoureux ami; puis il enleva le portrait, le cacha dans son sein, sur son cœur, et, pour ne pas faire supposer un vol ignoble, il tira de son portefeuille un billet de banque de mille francs qu'il attacha avec une épingle à la place du cadre. Cela fait, il prit un air délibéré, appela les gardiens, se plaignit de ce qu'on l'avait enfermé, et disparut. Il ne s'arrêta pas un instant jusque chez lui, entra dans sa chambre, et, tirant son trésor, il recommença à le regarder.

Je ne sais trop ce que serait devenue cette aventure, si elle avait suivi son cours naturel: les journaux auraient trouvé là un beau sujet à exploiter: la disparition d'un portrait remplacé par un billet de banque, le cas était rare; mais la Providence veillait sur notre ami.

A peine était-il sorti du Musée, que d'augustes personnages y entrèrent par l'extrémité opposée. Ils s'avançaient dans la grande galerie, causant, regardant, faisant leurs observations, comme de simples particuliers. Quand ils furent devant le tableau de Scheffer, un d'eux reçut des félicitations sur l'acquisition qu'il avait faite des deux *Mignon*. Arrivés au grand salon, les toiles de Vernet les fixèrent longtemps. Ensuite une jeune femme, à la physionomie fine et gracieuse, près de laquelle on portait un enfant aux yeux bleus, s'approcha d'une belle jeune fille blonde, et lui dit:

— Ma sœur, venez que je vous montre le joli portrait dont je vous ai parlé.

Et elle l'entraîna dans le salon d'entrée.

Mais, ô surprise! le joli portrait avait disparu, et, à sa place, dans le vide du velours, se trouvait un chiffon de papier sali.

— Que signifie cela? dit la jeune femme... Un billet de banque!

— Venez, venez, accourez tous! dit la jeune fille. Un mystère! un mystère!

Tous les visiteurs s'approchèrent, et chacun de s'étonner; mais on avait beau réfléchir, cela paraissait inexplicable.

On fait venir les gardiens: « Que signifie, leur demanda-t-on la disparition de ce portrait.

Ils restaient tous interdits et ne répondaient pas. Enfin, un d'eux, comme se parlant à lui-même, dit:

— Serait-ce le jeune homme à qui j'ai ouvert?...

— Un jeune homme? J'ai trouvé, dit la jeune femme, histoire d'amour, un amant qui a voulu avoir le portrait de sa belle, et qui l'a pris.

— Mais le billet? observa un jeune homme blond.

— Eh bien, il n'a pas voulu passer pour un voleur.

— C'est cela, dirent tous les autres.

— Vous avez de l'esprit comme quatre, ma sœur, reprit le même jeune homme.

— Oh! répliqua-t-elle, j'ai de l'esprit dans le cœur.

— Pauvre jeune homme, dit-on, il méritait de recevoir le portrait de la main de celle qu'il aime.

— Ne le plaignez pas, il possède plus de la moitié de son bonheur: il a l'illusion... Cependant cela ne suffit... Mon père, permettez-moi de m'occuper de ces jeunes gens.

— Je vous permets tout, ma fille bien-aimée. Puis-je vous refuser quelque chose, à vous qui m'avez tant donné! Je m'en rapporte entièrement à vous.

— Cependant, chère amie, dit un homme de trente ans, si, en voulant faire le bonheur de l'un, vous alliez faire le malheur de l'autre; si le jeune homme seul aimait?...

— Est-ce qu'on n'aime pas toujours quand on est tant aimée? reprit la jeune femme avec un charmant sourire. Allez, je connais le cœur des femmes.

Aucune autre objection ne s'étant élevée, elle détacha du velours le numéro du portrait, et reprit, avec sa famille, le chemin de ses appartemens par la petite galerie.

A peine rentrée chez elle, la jeune femme, que son idée réjouissait, s'occupa de prendre des renseignemens sur la jeune fille au portrait. Le numéro fit connaître le peintre, le peintre fit connaître la famille: son nom seul la recommandait. Mais je suis obligé de taire tous les noms.

Madame ***, veuve d'un haut fonctionnaire, jouissait d'une fortune considérable et de l'estime publique.

Aussitôt la mère et la fille sont mandées auprès de l'auguste protectrice de notre ami. Introduites chez elle, ces dames attendent l'explication de l'honneur qu'elles reçoivent.

— Je comprends à merveille, se dit la jeune femme en regardant mademoiselle ***, l'enthousiasme un peu trop chaleureux de mon protégé; le portrait n'avait point menti.

Puis elle ajouta tout haut:

— J'espère que vous ne me saurez pas mauvais gré de la course que je vous ai fait faire. L'intérêt que m'inspirent toujours des sentimens vrais est le motif qui m'a fait agir. Vous n'êtes pas une étrangère pour moi, mademoiselle; je vous connaissais déjà... Cela vous étonne. Je vous ménage encore d'autres surprises; mais auparavant, je vais causer un moment avec madame votre mère. Nous ne pourrions rien sans elle.

A ces mots, la jeune fille fut emmenée dans la pièce voisine par une dame d'honneur, et sa mère apprit de la jeune femme la découverte du salon. Grand fut son étonnement; mais elle ne savait rien qui pût expliquer ce mystère.

— Votre fille n'aime personne? Aucun jeune homme n'a eu pour elle des attentions particulières?

— Personne, que je sache, et ma fille ne m'a jamais rien caché. Cependant elle a été aujourd'hui toute différente de ce qu'elle est ordinairement; la gaîté fait le fond de son caractère, et depuis ce matin, que nous sommes allées au Salon, je l'ai trouvée soucieuse, réfléchie; même, à présent que j'y pense, chaque fois que nous lui avons parlé de son portrait, elle est devenue plus rêveuse: je crois avoir vu des larmes dans ses yeux... Quand nous avons voulu aller le voir en sortant, elle nous a entraînées par la galerie des gravures.

— C'est bien extraordinaire, reprit la jeune femme; serait-ce une passion improvisée par un regard? Il s'en est vu de pareilles. L'action de ce jeune homme me touche; il faut un cœur bien épris pour produire une telle détermination...

— Ou bien fou, madame?

— Il y a toujours un peu de folie dans l'amour; mais on ne s'en aperçoit que quand on n'aime plus. Quoi qu'il en soit, ce que je viens d'apprendre me confirme dans mon idée; et, si vous voulez bien m'y autoriser, je m'occuperai du bonheur de ces jeunes gens... toutefois, après avoir consulté votre fille?

— Madame, répondit la mère, l'honneur que

vous (1) nous faites, en daignant vous intéresser à nous, suffirait pour me faire souscrire à toutes vos volontés... Mais ce jeune homme, quel est-il?

— Oh! soyez sans inquiétude; ce ne sera qu'après avoir pris toutes les informations possibles sur son compte, que je vous le présenterai. Ce qu'il a fait répond, jusqu'à un certain point, de son cœur et de sa fortune.

— Eh bien, madame, disposez entièrement de nous.

— Vous me déléguez tous vos droits de mère?

— Je suis heureuse que vous veuillez bien les accepter.

La jeune femme appela sa dame d'honneur.

— Faites venir mademoiselle ***, dit-elle.

La jeune fille, en rentrant, se dirigea vers sa mère.

— Ces beaux yeux bruns, dit son auguste protectrice, ont fait de cruels ravages dans un pauvre cœur... à leur insu, peut-être.

La bien-aimée de notre ami pensa au jeune homme du portrait, et rougit.

— Bon, reprit la jeune femme, je vois qu'ils ne l'ignorent pas tout à fait. Mon enfant, ajouta-t-elle en prenant la jolie main blanche de la jeune fille, montrez-moi toute confiance : à partir de ce moment, je suis votre mère... ou votre sœur, si vous l'aimez mieux. Je vais vous faire subir un petit interrogatoire : Que s'est-il passé au Salon aujourd'hui ?

La jeune fille rougit plus fort; cependant elle se remit et répondit avec une douce timidité :

— Mon Dieu, madame, rien que de bien simple; et j'ai eu tort peut-être de m'en préoccuper...

En disant cela elle regardait sa mère.

— Quand je suis entrée au Salon, un jeune homme était devant mon portrait; il pleurait en le regardant... Mais il ne le regardait peut-être pas; peut-être il songeait à toute autre chose...

— Si fait! si fait! il le regardait.

— Croyez-vous, madame? Oh! je le crois bien aussi. A un mouvement involontaire que j'ai fait, il a tourné ses yeux vers moi, et a paru si étonné, si heureux, tant de sentimens ont parlé à la fois dans ses regards, que cela m'a prise au cœur, et je ne savais où j'étais. Dans ce moment, mes sœurs et maman se sont rapprochées de moi et m'ont entraînée dans le grand Salon ; je les ai suivies sans détourner la tête. Voilà tout.

— Etait-ce la première fois que vous voyiez ce jeune homme?

— Je crois que je l'avais vu une autre fois... au bal; mais à peine avais-je pensé à lui depuis.

— Et vous aviez sagement fait; car tout porte à croire que ce bel enthousiaste n'est autre chose qu'un voleur...

— Un voleur? oh! c'est impossible!

— Les plus graves soupçons planent sur lui; il paraît prouvé qu'il a enlevé votre portrait du Salon.

— Il a pris mon portrait ?...

Quelque chose de doux comme le bonheur se glissa dans le cœur de la jeune fille, et ses yeux révélèrent ce qui se passait dans son cœur. Elle ajouta avec un air adorable :

— Oh! c'est bien mal!

Son auguste amie la regardait en souriant.

— Il a mis à la place un billet de mille francs que voici.

— Voyez le voleur... dit la jeune fille à qui tout son enjouement était revenu.

— Ainsi, vous ne lui en voulez pas ?

— Oh! si vraiment... mon portrait chéri, j'y tenais tant!

La jeune femme l'attira plus près d'elle par un mouvement plein de grâce et d'affection :

— Tenez, mon enfant, lui dit-elle, ne dissimulons point; ce jeune homme vous aime, et vous ne lui en savez pas mauvais gré ?

— Eh bien, c'est vrai.

— Vous... l'aimez?

— Oh! non, ce serait folie; je ne l'ai bien vu qu'un instant.

— Mais vous l'avez bien vu; cet instant vaut un siècle; vous l'aimez... un peu?

— Madame, votre bonté me touche au fond du cœur; je ne peux avoir de secret pour vous. S'il était ce qu'il m'a paru... je crois que je l'adorerais.

— C'est bien, je ne voulais pas en savoir davantage.

Et, comme ces dames s'éloignaient, après avoir pris respectueusement congé de la jeune femme :

— Souvenez-vous toujours bien, vous, madame, que vous m'avez délégué votre autorité maternelle; et vous, ma jeune amie, que vous êtes ma sœur cadette.

— Je m'en souviendrai toujours pour vous aimer et vous bénir, dit la jeune fille avec une grâce admirable.

La protectrice de nos jeunes gens avait tout combiné d'avance. Elle fit appeler le secrétaire de ses commandemens et le chargea d'annoncer dans les journaux qu'un portrait en miniature, portant le numéro ..., avait été pris au Salon, dans la journée, et que des poursuites étaient dirigées contre un jeune homme gravement soupçonné d'être l'auteur de cette soustraction.

Le lendemain, toutes les feuilles publiques contenaient cette nouvelle. Notre ami la lut; mais il ne bougea pas.

Sa protectrice s'assura que le concierge du Musée n'avait entendu parler de rien.

Nouvelle annonce pour le jour suivant :

« Le prévenu était arrêté, les soupçons se confirmaient, et, malgré ses dénégations, les magistrats ne conservaient aucun doute sur la culpabilité. »

Du reste, pas un mot du billet.

En lisant cette seconde nouvelle, notre ami ne put contenir son indignation :

— Voilà donc, s'écria-t-il, la justice des hommes! On arrête un pauvre diable qui ne sait seulement pas de quoi il est question; on l'enferme, et, sur des soupçons créés par le cerveau inventif de ses accusateurs, on l'abreuve d'ignominie, on le fait passer en jugement... on le condamne peut-être!

Il ne put résister à cette idée, et, malgré la douleur qu'il éprouva en pensant à se séparer d'un objet qui avait, pour ainsi dire, doublé sa vie, il se disposa à le rendre. Il se mit, pour la dernière fois, à le regarder bien tendrement, l'embrassa encore un million de fois, et sortit pour le rapporter au concierge du Musée.

Chemin faisant, il songea à son billet. Ah! pensa-t-il, quelque ouvrier l'aura trouvé avant qu'on se soit aperçu de la soustraction du portrait, et l'on va me prendre pour un voleur repentant... Mais cette idée ne l'arrêta pas.

— Voici, dit-il au concierge, le portrait qui a été pris avant-hier au Musée. La personne arrêtée pour ce fait est innocente; c'est moi qui l'ai enlevé... pour le copier. Je vous prie de le faire replacer sans bruit. Prenez cette pièce d'or pour payer l'ouvrier que vous aurez chargé de ce travail.

— Voudriez-vous avoir la bonté, monsieur, dit le concierge, de me donner votre nom et votre adresse?

— A quoi bon, puisque je vous rends le portrait? Au reste, je ne veux pas me cacher. Voici ma carte.

La carte et le portrait furent, à l'instant même, portés à l'auguste jeune femme. La conduite de notre ami, dans cette dernière circonstance, fut, auprès d'elle, une nouvelle garantie de la noblesse de son caractère. Cependant elle ne s'en tint pas là : elle devait être sévère; elle agissait pour une autre. On prit des informations; elles furent toutes en faveur de notre ami. Il possédait les qualités qui font l'honnête homme et le bon citoyen; son intelligence était supérieure; son cœur excellent, un peu trop enthousiaste peut-être : c'était le seul défaut qu'on pût lui reprocher. Il avait, du reste, une fortune indépendante.

Le lendemain, il reçut, par une ordonnance, un paquet cacheté et la lettre que voici, dans laquelle se trouvait un billet de mille francs :

« Portez, monsieur, le paquet ci-joint à son adresse; là, vous trouverez une personne qui vous dira le secret qu'il renferme.

» Peut-être obtiendrez-vous de la main qui vous est chère un objet qui vous deviendra doublement précieux...

» Quelqu'un a songé à votre bonheur. »

Nous ne dirons pas le nom qui se trouvait au bas de cette lettre. Notre ami osa le toucher respectueusement de ses lèvres. Il le gardera toujours comme le plus précieux de ses souvenirs.

Nous ne dirons pas non plus la surprise, la joie, l'effervescence de bonheur dont ces mots remplirent son âme : la plume ne va pas jusqu'où peut aller la nature.

Dès que l'heure où il est permis de se présenter chez une femme est sonné, notre ami s'élança vers le lieu du rendez-vous. Il monta, par un magnifique escalier de pierre, au premier étage; là il sonna, le cœur haletant; on ouvrit, et, quand il eut dit son nom, un homme d'un certain âge vint au devant de lui et le reçut avec une extrême bienveillance.

Son auguste protectrice ne faisait pas les choses à demi : ses instructions l'avaient précédé dans la maison, et il vit bien qu'il lui était redevable de la réception qu'on lui faisait.

— Je sais, monsieur, lui dit le personnage qui était venu à sa rencontre, l'oncle de la personne pour qui vous nous faites l'honneur de venir ici, et je représente son père en ce moment.

— Soyez donc assez bon, monsieur, lui répondit notre ami, pour excuser ce qu'il y a d'insolite dans ma démarche. En la faisant, j'o-

(1) En rapportant cet entretien, nous omettons seulement des formules que nos personnages n'avaient garde d'oublier ; mais on devinera pourquoi.

béis à une invitation qui vient de haut, et il n'a fallu rien moins que l'intervention d'un auguste personnage pour me déterminer à faire ce que les exigences les plus impérieuses de mon cœur auraient été impuissantes à me faire entreprendre.

— Celle dont vous invoquez l'autorité toute-puissante, reprit son interlocuteur, a été votre avocate auprès de nous, et c'est elle qui vous présente ici : soyez donc le bien-venu.

Ce dialogue les avait conduits à la porte du salon.

Trois dames s'y trouvaient réunies : la mère et la fille, et la dame d'honneur que nous avons déjà eu l'occasion de voir dans les appartemens de l'auguste protectrice. Elle s'approcha de mon ami, le nomma à ces dames et le leur présenta de la part de sa noble maîtresse.

Elle, comment le reçut-elle ?... Avec le plus délicieux embarras qui ait jamais fait baisser de longs cils noirs sur des yeux humides de plaisir, avec un divin sourire qui révéla au plus heureux des mortels un avenir de délices. Que n'eût-il donné pour se jeter à ses genoux ? Mais cela sent la comédie : il se résigna à n'en rien faire.

Le mère reçut de sa main le paquet et le remit à sa fille ; celle-ci l'ouvrit et en tira un portrait... En le voyant sortir, les deux amans se regardèrent, et je crois bien que leurs yeux se mouillèrent de larmes.

La jeune fille tenait le portrait d'une main indécise ; elle regarda sa mère, celle-ci lui fit un signe, et elle l'offrit, non sans trembler, à notre digne ami :

— Prenez-le, lui dit-elle, on le veut.

— Non, dit-il, je sais qu'une auguste volonté me protége ; mais pardonnez ; c'est de vous, de vous seule que je veux le tenir.... Laissez-moi me priver de ce bonheur pour en doubler la puissance ; restez libre ; et d'ailleurs... je vous vois.

Elle le regarda, mais, cette fois, d'un air tranquille et assuré.

— C'est bien, ce que vous faites là, dit-elle.

Et elle lui tendit la main.

Cette fois, il mit un genou en terre, et baisa la main qu'on lui tendait.

La visite se prolongea fort avant dans la soirée, et, quand notre ami dut prendre congé, il sembla à chacun qu'on le privait d'un bien acquis.

Alors la jeune fille prit, dans un petit cachemire bleu ployé sur la console, un objet de forme ovale, l'offrit au visiteur, et lui dit :

— C'est moi, moi seule.

C'était le portrait. Notre ami était au ciel.

Il en est là. Tout porte à croire que le printemps ne se passera pas sans que le bonheur de deux cœurs qui s'adorent ait reçu sa sanction devant Dieu.

MERCIER-LACOMBE.

(*Journal général de France.*)



Poésie.

CANTIQUE

SUR UN RAYON DU SOLEIL (1).

Je suis seul dans la prairie
Assis au bord du ruisseau ;
Déjà la feuille flétrie,
Qu'un flot paresseux charie,
Jaunit l'écume de l'eau.

La respiration douce
Des bois au milieu du jour
Donne une lente secousse
A la vague au brin de mousse,
Au feuillage d'alentour.

Seul et la cime bercée,
Un jeune et haut peuplier
Dresse sa flèche élancée
Comme une haute pensée
Qui s'isole pour prier !

Par instans le vent qui semble
Couler à flots modulés
Donne à la feuille qui tremble
Un doux frisson qui ressemble
A des mots articulés.

L'azur où sa cime nage
A balayé son miroir
Sans que l'ombre d'un nuage
Jette au ciel une autre image
Que l'infini qu'il fait voir.

Ruisselant de feuille en feuille
Un rayon répercuté
Parmi les lys que j'effeuille,
Filtre, glisse, et se recueille
Dans une île de clarté.

Le rayon de feu scintille
Sous cette arche de jasmin,
Comme une lampe qui brille
Aux doigts d'une jeune fille
Et qui tremble dans sa main.

Elle éclaire cette voûte,
Rejaillit sur chaque fleur,
La branche sur l'eau l'égoutte,
L'aile d'insecte et la goutte
Et font flotter la lueur.

A ce rayon d'or qui perce
Le vert grillage du bord,
La lumière se disperse
En étincelle, et traverse
Le cristal du flot qui dort.

Sous la nuit qui les ombrage
On voit, en brillans réseaux,
Jouer un flottant nuage
De mouches au bleu corsage
Qui patinent sur les eaux.

Sur le bord qui se découpe,
De rossignols frais éclos
Un nid tapissé d'étoupe
Se penche comme une poupe
Qui voudrait puiser ses flots.

La mère habile entrecroise
Au fil qui les réunit,
Les ronces et la framboise,
Et tend, comme un toit d'ardoise,
Ses deux ailes sur son nid.

Au bruit que fait mon haleine,
L'onde ou le rameau pliant,
Je vois son œil qui promène
Sa noire prunelle pleine
De son amour suppliant !

Puis refermant, calme et douce,
Ses yeux, sous mes yeux amis,
On voit à chaque secousse
De ses petits sur leur mousse
Battre les cœurs endormis.

Ce coin de soleil condense
L'infini de volupté.
O charmante providence !
Quelle douce confidence,
D'amour, de paix, de beauté !

Dans un moment de tendresse,
Seigneur, on dirait qu'on sent
Ta main douce qui caresse
Ce vert gazon qui redresse
Son poil souple et frémissant !

Tout sur terre fait silence
Quand tu viens la visiter,
L'ombre ne fuit ni n'avance,
Mon cœur même qui s'élance
Ne s'entend plus palpiter !

Ma pauvre âme ensevelie
Dans cette mortalité
Ouvre sa mélancolie,
Et comme un lin la déplie
Au soleil de ta bonté.

S'enveloppant tout entière
Dans les plis de ta splendeur,
Comme l'ombre à la lumière
Elle ruisselle en prière,
Elle rayonne en ardeur !

Oh ! qui douterait encore
D'une bonté dans les cieux,
Devant un brin de l'aurore,
Qui s'égare et fait éclore
Ces ravissemens des yeux ?

Est-il possible, ô nature !
Source dont Dieu tient la clé,
Où boit toute créature,
Lorsque la goutte est si pure,
Que l'abîme soit troublé ?

Toi qui dans la perle d'onde,
Dans deux brins d'herbe pliés,

(1) Ces vers sont extraits des RECUEILLEMENS POLITIQUES, que le grand poète des MÉDITATIONS et des HARMONIES vient de publier chez Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, 9.

Peux enfermer tout un monde
D'un bonheur qui surabonde
Et déborde sur tes pieds,

Avare de ces délices,
Qu'entrevoit ici le cœur,
Peux-tu des divins calices
Nous prodiguer les prémices?
Et répandre la liqueur?

Dans cet infini d'espace,
Dans cet infini du temps,
A la splendeur de ta face,
O mon Dieu! n'est-il pas place
Pour tous les cœurs palpitans?

Source d'éternelle vie,
Foyer d'éternel amour,
A l'âme à peine assouvie
Faut-il que ciel envie
Son étincelle et son jour?

Non, ces courts momens d'extase
Dont parfois nous débordons,
Sont un peu de miel du vase,
Ecume qui s'extravase
De l'océan de tes dons!

Elles y nagent, j'espère,
Dans les secrets de tes cieux,
Ces chères âmes! ô père!
Dont nous gardons sur la terre
Le regret délicieux!

Vous, pour qui mon œil se voile
Des larmes de notre adieu,
Sans doute dans quelque étoile
Le même instant vous dévoile
Quelque autre perle de Dieu!

Vous contemplez assouvies
Des champs de sérénité,
Ou vous écoutez ravies
Murmurer la mer des vies
Au lit de l'éternité!

Le même Dieu qui déploie
Pour nous un coin du rideau
Nous enveloppe et nous noie,
Vous dans une mer de joie,
Moi dans une goutte d'eau!

Pourtant mon âme est si pleine,
O Dieu! d'adoration!
Que mon cœur la tient à peine,
Et qu'il sent manquer l'haleine
A sa respiration!

Par ce seul rayon de flamme,
Tu m'attires tant vers toi,
Que si la mort, de mon âme
Venait délier la trame
Rien ne changerait en moi!

Sinon qu'un cri de louange
Plus haut et plus solennel,
En voix du concert de l'ange,
Changerait ma voix de fange
Et deviendrait éternel!

Oh! gloire à toi qui ruisselle
De tes soleils à la fleur!
Si grand dans une parcelle!
Si brûlant dans l'étincelle!
Si plein dans un pauvre cœur!

ALPHONSE DE LAMARTINE.

SALON DE 1839.

(Quatrième article.)

HISTOIRE.

MM. Delacroix, Leullier, Ribera, Jouy, Charles Muller, Robert Fleury, Signol, Dassy, Biard, Mauzaisse, Henry Scheffer, Wiertz.

Il est donc dit qu'une éternelle polémique s'engagera autour du nom et des œuvres de M. Eugène Delacroix? Les partisans fanatiques de ce peintre fougueux apportent une telle exigence dans la part d'éloges et d'honneurs qu'ils réclament pour lui; d'un autre côté, ses ennemis sont si aveugles sur les bonnes qualités de son talent, que ni les uns ni les autres ne sont destinés à s'accorder de sitôt. Et cependant une transaction serait bien utile à l'école romantique, car celle-ci comprendrait alors la nécessité de rechercher davantage le dessin, de se moins préoccuper des effets brillans, de revenir à la nature en renonçant à son *naturel* de convention. Ce n'est pas assez de toucher hardiment une peinture, de rencontrer parfois de bonnes choses, il faut apporter de la patience et surtout des principes à toute œuvre d'art. Nous qui sommes ici de sang-froid, voici les observations que nous avons recueillies de la majorité des amateurs qu'attirent en foule les deux toiles de M. Delacroix:

Hamlet au cimetière est le contraste frappant de bonnes intentions avortées, d'une couleur ici harmonieuse et riche, là criarde et forcée, et d'un ensemble qui plait malgré des fautes qui choquent. L'auteur a-t-il pensé à imiter Shakspeare, le poète inégal, en mêlant l'idéal de la figure du prince Danois à la grossièreté de formes du fossoyeur? N'eut-il pas dû voir qu'il n'était point nécessaire de donner à cet homme une tête hideuse, des bras informes et une poitrine *d'écorché* pour en faire le représentant du champ de la mort? Quoiqu'il en soit, cette composition séduit par sa mélancolie, par le groupe excellent d'Hamlet et de son ami Horatio. Une brume du nord pèse sur le ciel, sur ce terrain sans ombrage et sans fleurs, et qui n'a jamais été arrosé que de larmes.

La *Cléopâtre* ne réunit pas deux jugemens semblables. On y cherche des beautés que nous aussi aimerions à y trouver. Quel grand et noble sujet! Cette reine d'Egypte, cette femme voluptueuse, qui a épuisé tous les plaisirs, et demandé à l'*inconnu* des jouissances nouvelles, la voilà humiliée, vaincue, sans trône, sans espoir; Octave arrive avec son épée d'Actium. La fille des Ptolémées ira régner du moins sur le peuple endormi des Nécropoles et des pyramides: elle fait venir un paysan qui lui apporte la mort... Ce visage de femme doit réunir les sensations les plus opposées, la dignité, la crainte, le courage, le regret... Et voilà ce que M. Delacroix a été impuissant à traduire; car on ne trouve pas tout de suite au bout de son pinceau une création qui voudrait de sérieuses méditations, une étude approfondie de l'histoire. Sa *Cléopâtre* est vulgaire, sans beauté, hors du type que l'antiquité prête à cette reine; son bras est lourd, mal attaché; sa physionomie n'annonce point la sombre préoccupation de la mort. Quant au paysan, dont les épaules sont couvertes d'une peau de tigre et qui ressemble assez à un satyre, nous demanderons s'il a rien de local? Le musé égyptien n'était-il pas là pour enseigner au peintre un costume et une couleur plus réels? Enfin, à la manière dont cet esclave découvre l'aspic, n'est-il pas évident qu'il court tout le premier le danger d'être mordu par le reptile? Ce sont là des remarques si simples que M. Delacroix eût dû nous épargner le soin de les lui adresser. En définitive, nous ne lui conseillons pas de traiter davantage les sujets antiques, mais bien de s'en tenir au moyen-âge dont les chroniques laissent un plus libre essor à la fougue de son pinceau. L'antiquité a son type invariable dans la statuaire grecque; elle veut une beauté de formes, une simplicité de lignes rigoureuse; le *laid* lui était inconnu, tandis que le *beau* était à ses yeux, la seule réalisation de la vertu et la traduction la plus fidèle des idées religieuses.

Ces siècles reculés ont été bien mieux compris par M. Leullier qui, sans exagération de dessin ni de couleur a su reproduire une scène terrible, une lutte à mort entre sept cents animaux de toute espèce sur le sable de l'arène du Colysée, ce sable tant de fois ensanglanté et toujours altéré. L'effroi vous saisit à la vue de ces monstres arrachés aux déserts de l'Afrique et aux sommets neigeux du nord, pour servir de spectacle au peuple-roi, de par l'ordre de Domitien. Il semble que l'on entende leurs rugissemens féroces et le craquement de leurs os; les tigres, les panthères comme les craintifs antilopes, jonchent de leurs cadavres cette enceinte de carnage; un immense éléphant qui domine toute la scène ainsi qu'une tour dépasse les maisons d'une ville, étreint dans le pli terrible de sa trompe un lion qui se débat convulsivement: tous les caractères des diverses bêtes sont rendus avec une admirable vérité, et ce qui rachète l'horreur de cet ensemble, c'est l'aspect d'une chrétienne qui, recueillie et calme, attend la palme du martyre; touchante apparition, vision du ciel au milieu d'un rêve pesant. Selon nous, M. Leullier a conquis par ce tableau une des premières places dans notre école. Nous ajouterons tout de suite que son *Christ*, souvenir trop frappant du *Sébastien del Piombo*, est en dehors de la nature de son talent.

M. Charles Ribéra s'est montré digne de porter ce nom célèbre. Son tableau de *don Rodrigo Calderon conduit au supplice* est une composition très louable, très intelligente et qui n'a pas encore été aussi remarquée qu'elle mérite de l'être. L'ex-favori de Philippe III, tombé du faîte des honneurs et de la puissance dans la disgrâce et la persécution, marche au supplice avec la sérénité de l'innocent qui connait le véritable prix des biens qu'il quitte. Des moines l'escor-

tent, le confesseur du roi le précède, la foule insolente et curieuse inonde les balcons de toute la place ; les sbires du Saint-Office forment le cortége dont l'ordonnance est simple et fort belle, la couleur a de la solidité, du relief; le seul défaut que nous ayons remarqué est la pente excessive du terrain; les personnages ont l'air de descendre du haut des toits.

Nous saisirons ici l'occasion de réparer envers M. Jouy la sévérité du jugement porté contre son *Urbain Grandier*. A notre avis, l'ordonnance de la scène mérite des éloges par la disposition aisée des groupes qui, malgré le grand nombre des assistans, se rattachent bien à l'action principale. Prises à part, chacune des figures offre de remarquables beautés, les têtes soit de bourgeois, soit de justiciers, soit de soldats, portent un caractère de fanatisme, de compassion, de sévérité ou de dédain qui varie incessamment. Les costumes très exacts ont de l'ampleur et sont largement drapés. Maintenant, pourquoi ce vaste tableau n'a-t-il pas tout le succès qu'en esperait sans doute M. Jouy? c'est précisément parce que les proportions ne s'accordent pas avec le sujet. Que l'on consacre trente pieds de toile à un événement glorieux et national, ce sera bien : mais retracer ainsi en grand la persécution de quelques prêtres ignorans et la mort du curé de Loudun, c'est commettre un anachronisme.

Même remarque pour le *Jean-Sans-Terre*, de M. Ch. Muller, scène qui n'a pas une grande valeur historique, et est frappée de médiocrité par l'exagération et la recherche maladroite des effets. Cependant voici, du même artiste, un *Diogene* qui annonce un talent vigoureux et riche de bonnes intentions. Le philosophe cynique tient sa lanterne à la main comme pour trouver un homme. Son front est chargé de rides, sa bouche annonce le sarcasme, une espèce de désordre moral pèse sur cette figure froidement railleuse ; ce corps est noueux, mal attaché ; ce sont bien les membres distendus de l'homme qui vit dans le cercle étroit d'un tonneau.

D'où vient, par exemple, que M. Ch. Muller a représenté *saint Jérôme* sous les traits d'un anachorète farouche, sans intelligence et chargé d'ans et de rides? On ne sait plus aujourd'hui peindre ces sublimes solitaires dont le visage rayonnait de foi au sein des souffrances et des austérités. Le Dominiquin donnerait à cet égard une utile leçon à nos jeunes artistes ; que ceux-ci étudient son admirable saint Jérôme ; ils liront sur les traits extatiques du saint toute l'ardeur de son âme que consuma le feu des passions. Saint Jérôme s'est armé de la pierre avec laquelle il va se frapper la poitrine ; un ange le soutient dans sa rude pénitence, tandis que le démon, accroupi à ses pieds, le chatouille afin de le distraire. Au milieu même de son exaltation religieuse, le saint se rappelle involontairement les chœurs de jeunes filles qu'autrefois il aimait à entendre... Et ces chœurs, rendus visibles pour lui, apparaissent dans les plans aériens du tableau, comme un souvenir vivant du passé. C'est ainsi que le même sujet peut rester à l'état vulgaire ou, sous la main d'un maître, s'élever jusqu'au sublime.

Il y a beaucoup d'intelligence et de savoir-faire dans le *Bernard Palissy*, de M. Robert Fleury. — Nous avons le droit d'avertir M. Signol, talent consciencieux, qu'il a faussé sa voie et manqué complétement une page qui eut pu être bien éloquente. Ces chevaliers, diversement occupés, ce berger étendu à terre, ce saint Bernard que personne n'a l'air d'écouter, ces groupes clair-semés, tout cet ensemble nous reproduit-il la *Prédication de la deuxième croisade*? Non, ces fervens auditeurs qui s'écriaient avec tant de force et d'enthousiasme : « La croix ! la croix ! » n'ont jamais pu avoir cet air distrait, ni détourner un moment les yeux des traits vénérables de l'apôtre du douzième siècle. Ainsi, malgré tout le mérite d'exécution qui règne dans ce tableau, on n'en est pas satisfait, on n'en garde point d'impression.

M. Dassy n'a pas mieux traité la *Mort de saint Louis*. Et pourtant si jamais la poésie de l'histoire a pris un noble essor, c'est dans cet événement religieux. Ce roi qui expire sur la cendre, atteint de la peste, et au milieu des larmes de toute son armée ; ce Charles d'Anjou qui est accouru au secours des Français, et trouve en arrivant le cadavre de son frère et seigneur, quel champ d'inspiration ! Dans le tableau qui nous occupe, l'expression manque ; l'ennui plus que la tristesse assombrit toutes les figures ; des détails soignés, des draperies bien faites ne rachètent pas cette imperfection capitale.

Il n'est pas encore temps de parler des caricatures de M. Biard, on s'y presse, on s'y foule, c'est justice ; puisqu'elles amusent. Nous avons à examiner les œuvres sérieuses de cet artiste ; son *Charles VI* d'abord. Deux moines de l'ordre des Augustins exorcisent l'infortuné monarque ; Odelte de Champdivers, l'Antigone de ce nouvel OEdipe, le soutient moins par sa force que par son amour ; charmante jeune fille dont le visage gracieux exprime tout à la fois sa pitié pour le roi et la terreur que lui inspire cette cérémonie religieuse. Mais Charles VI, en proie au délire, a l'air d'un possédé du démon, d'un épileptique, ou d'un acteur de l'Ambigu ; ses cheveux se dressent d'une façon bouffonne ; quant aux moines, leur geste est également outré et théâtral. Malheureusement la plupart de nos peintres ont trop étudié le mélodrame qui déteint sur leurs œuvres. L'autre tableau sérieux de M. Biard nous offre un *Combat de pêcheurs contre des ours blancs*, dans les mers du Nord ; un matelot qui frappe avec son harpon l'un de ses nombreux adversaires, est posé et rendu très énergiquement ; le mouvement de sa casaque qui s'est dérangée et lui couvre la moitié du visage, est un heureux trait d'observation. Mais l'inévitable manie de l'effet théâtral revient encore ici ; nous voyons un ours enfoncer sa griffe dans la cuisse d'un pêcheur qui est à l'extrémité de la barque : invraisemblance des plus choquantes et moyennant laquelle, la patte de l'animal devrait avoir plus de six pieds de long. Les glaces ont beaucoup de transparence et en même temps de solidité, et les teintes rosées du ciel représentent bien l'horizon de ces froides régions, comme l'ont décrit tous les voyageurs.

Dans quel ordres d'idées peut-on classer l'*Allégorie* de M. Mauzaisse? Est-ce de l'histoire ou de la fiction? Nous pencherions vers ce dernier avis, en trouvant réuni dans le même cadre un amalgame de personnages réels et de divinités païennes. Dans le coin de gauche, une Discorde toute nue, et les yeux bandés, gît impuissante et furieuse ; plus loin une Liberté agite au bout d'une pique un bonnet phrygien ; puis une grosse femme armée du casque et des attributs de Minerve s'incline devant Louis-Philippe :

> Rare et brillant effort d'une imaginative
> Qui ne le cède en rien à personne qui vive.

Toute notre pénétration échoue en présence de cette énigme mythologique dont le mot se trouve peut-être dans la révolution de 1830. Ce qui confirmerait, d'ailleurs, ce soupçon, c'est l'autre partie du tableau où l'on admire des pavés entassés, des dames gisant sur une barricade, une espèce de hideux ouvrier blessé au front et combattant contre on ne sait qui. Nous avons été bien étonné de ne pas voir sur le livret que cette fable ou cette histoire, si l'on veut, avait été commandée pour Versailles ; en ce cas, M. Mauzaisse devrait appliquer à des sujets plus intelligibles l'emploi d'un talent incontestable et incontesté.

M. Henry scheffer, chargé de représenter la *Visite royale au château de Champlâtreux*, n'a pas dérogé aux traditions de la peinture officielle ; c'est bien froid, bien triste ; huit ministres rangés autour d'une grande table et ayant autant l'air de comprendre le sujet de la discussion que le juge Brid'Oison comprend l'affaire de Figaro et de Marceline.

Il y avait une belle peinture dans un sujet que M. Wiertz a laissé à l'état d'esquisse : *Madame Lætitia, exposée après sa mort*. La mère de Napoléon est étendue sur un lit de parade ; malgré ses longues années, son visage a gardé l'empreinte du type correct et fier de cette famille un instant souveraine. En présence de cette image de deuil, on se prend à évoquer bien des souvenirs assoupis, et non éteints. Mais l'artiste a eu la fâcheuse idée de garnir le fond de sa toile d'un groupe de spectateurs qui gênent le regard en détournant l'attention. Il n'a pas compris que la vue de ce corps était à elle seule un spectacle frappant et une double leçon d'histoire et de philosophie politique.

ALF. DES ESSARTS.

Mélanges, faits curieux.

—

L'ANNONCE. — On sait que les Anglais nous ont dès long-temps surpassés dans cette intéressante spécialité. Voici un exemple tout récent de leur supériorité. C'est un homme d'affaires de Londres qui fait part au public qu'il a entre les mains et met en vente une action de Drury-Lane (nous renonçons à reproduire le luxe typographique d'une pièce dont nous ne donnons que les termes) : « A la noblesse, à la » fashion et à tous les amis des beaux-arts collec- » tivement ! M. Georges Redbreast a l'honneur » d'annoncer qu'il est chargé de la vente défini- » tive d'une action de 50 liv. de l'établissement » le plus somptueux, le plus classique et le plus » fréquenté des trois royaumes, connu sous le » titre de Théâtre Royal de Drury-Lane. Cette » action, M. Redbreast éprouve un plaisir inoui » à constater le fait, assure à son heureux pro- » priétaire le droit inaliénable d'une entrée de

» faveur, privilége ne dépendant nullement du » caprice d'un nouvel entrepreneur, mais est » acquis à l'actionnaire d'une manière aussi inal- » térable que la propriété du théâtre même à » sa grace le duc de Bedfort! M. Redbreast, pour » justifier la réputation de probité dont il s'en- » orgueillit, et que lui reconnaissent les hommes » les plus distingués de la Grande-Bretagne, au » nombre desquels il se plait à citer feu son » altesse royale le duc d'York, croit indispensa- » ble de prévenir que l'achat de la susdite » action ne donne pas au porteur le titre d'élec- » teur au collége de Westminster! Cette circons- » tance toutefois doit procurer à l'acheteur, une » satisfaction toute particulière, car elle le pré- » serve du tumulte fatigant des discussions poli- » tiques, et lui permet de s'abandonner tout » entier à ces impressions sublimes et divertis- » santes, que les esprits doués de sympathies re- » çoivent des ravissantes beautés de Shakspeare! » Le théâtre de Drury-Lane est si heureusement » situé que, n'importe dans quelle partie de la » métropole l'actionnaire ait élu domicile, il lui » sera impossible de visiter ce sanctuaire du génie, » sans voir se passer sous ses yeux d'intéressantes » scènes de la vie active. M. Redbreast est inti- » mement persuadé qu'il y aurait une infinité » de choses à dire de l'élégance de l'intérieur, » de la beauté classique de l'avant-scène, de la » largeur de l'orchestre, de la complaisance des » ouvreuses, et, en passant, de la commodité du » foyer. C'est dans ce magnifique édifice que » l'actionnaire peut élever son esprit, cultiver sa » loyauté britannique, en contemplant à la fois » M. Van Amburgh et ses lions, et le sourire de » Victoria; que dans des dispositions moins » sévères, il peut pendant les entr'actes compa- » rer l'éclat des rayons du lustre féerique avec » les feux brillans des yeux des dames d'honneur!»

Revue dramatique.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Un Appartement à louer, vaudeville en un acte, de MM. Desvergers et Adrien.

Tout individu qui ne loge pas en garni, tout être qui ne *perche* pas, tout citoyen régulier qui a un chez soi, connaît et, par conséquent, a maudit bien des fois cette coutume bizarre qui, dès que vous avez déclaré à votre propriétaire l'intention de quitter sa maison, vous met, pour trois mois, à la merci du premier flâneur qui sait lire un écriteau. Dès que votre balcon ou votre porte-cochère est affligée de cette dénonciation, ce n'est plus un appartement clos et couvert que vous habitez, c'est une lanterne sans vitres : vous n'avez plus de for intérieur. C'est en vain que vous payez exactement votre terme, vos contributions, et tous les accessoires inventés pour la ruine des locataires, ce domicile, que la charte déclare inviolable, est assiégé à toute heure. C'est une visite domiciliaire continue, qui commence avec le jour et ne finit qu'avec lui. Rien n'est respecté par l'inquisiteur qui se présente, ni l'heure de vos repas, ni celle de votre travail, ni le secret de vos conversations intimes; il arrive brusquement, entre sans dire : gare ! vous poursuit de réduit en réduit, fouille du regard et trop souvent de la main vos cabinets et vos armoires. Les dispositions que vous avez créées, que vous aimez, votre ameublement, vos portraits de famille, sont amèrement critiqués. Le papier est-il jauni par la fumée? Le portier, ce même portier qui se nourrit de votre sou pour livre, se chauffe de l'énorme bûche d'usage, fleur de votre voie de bois, et de tous les menus rondins qui disparaissent tandis que le complaisant scieur, votre homme de confiance, ferme les deux yeux, le portier sera le premier à vous injurier! Les locataires sont si malpropres ! s'écriera l'ingrat qui vous accablait de prévenances à la fin du dernier terme....

Ce sont ces désagrémens généraux et beaucoup d'autres particuliers à un M. Deslauriers, auteur dramatique de son état, que M. Desvergers a entrepris de peindre dans un vaudeville assez gai de dialogue, mais un peu trop long, et qui cependant a réussi.

THÉATRE DES VARIETÉS.

Jaspin ou le *Père de l'enfant trouvé*, vaudeville en un acte de M. Sauvage.

Francis, jeune homme charmant, qui a le malheur de ne pas connaître son père, est sur le point de contracter un mariage d'inclination. Ne pouvant se présenter sans nom dans une honorable famille, il achète un père. Jaspin, dentiste ambulant, grand mauvais sujet, grand dépensier quand il a de l'argent et même quand il n'en a pas, consent à devenir ce père, moyennant 1,500 livres de rente viagère, non compris tout l'argent comptant nécessaire pour payer ses dettes présentes et futures, ses extravagances et exigences de toutes sortes. De cette situation découle une foule de scènes très amusantes, très singulières, qui compromettraient gravement le mariage de Francis, s'il ne retrouvait au moment le plus critique son véritable père, M. Roland, possesseur de vingt mille livres de rente. — L'auteur a fait preuve d'un esprit des plus gais et des plus pétillans dans ce petit acte qui a complètement réussi. Serre et Rebard ont parfaitement joué le faux et le vrai père. Le public a ri d'un bout à l'autre de la pièce.

Le théâtre de la Renaissance déploie une grande activité : en moins de huit jours on vient d'y donner *Mademoiselle de Fontanges*, pièce lyrique en deux actes, et *les Camarades du ministre*, comédie en vers, et déjà on nous promet pour lundi prochain deux représentations, *Vingt-six ans*, comédie en deux actes, et le *Vingt-quatre février*, tragédie en un acte et en vers pour Guyon et les débuts de mademoiselle Mathilde; puis, pour la fin du mois, l'*Alchimiste*, en cinq actes et en vers de M. Alexandre Dumas; le principal rôle sera rempli par Frédérick Lemaître. Un opéra-féerie est aussi en pleine répétition et sera représenté sous peu. Plusieurs engagemens importans viennent d'être signés, et les débuts de ces nouveaux sujets auront lieu dans le courant d'avril prochain au théâtre de la Renaissance. Rien enfin n'est négligé pour asseoir sur des bases solides la nouvelle entreprise littéraire et lui assurer un fructueux avenir.

CONCERT.

La *France musicale*, que nous aimons à citer pour ses travaux en musique et en littérature, doit donner jeudi prochain un premier concert à ses abonnés, à 2 heures de l'après-midi, dans la magnifique salle de M. Henri Herz. Dans cette matinée spécialement consacrée aux abonnés de cette importante publication, on entendra MM. de Beriot, Gallay et Herz frères, mademoiselle Pauline Garcia, madame Dorus, MM. Ivanoff et Rubini. Une grande partie du programme est composée de morceaux de musique classique.

Revue de cinq jours.

20 MARS. — Une lettre de Florence annonce la mort de la princesse Charlotte, fille du roi Joseph Napoléon. Elle se rendait de Florence à Gênes, où elle espérait rétablir sa santé, lorsqu'elle a succombé à Sarzanne par suite d'une hémorragie.

— L'entreprise du tunnel de la Tamise continue à marcher de la manière la plus satisfaisante. Depuis le 30 décembre dernier il a été achevé 30 pieds : ce qui a donné une longueur totale de 855 pieds. L'ouvrage dépasse maintenant de 130 pieds l'ancienne voûte et de 65 pieds la marque des basses-eaux.

— On annonce de nouveau pour le 1er mai le baptême du comte de Paris. On ajoute que l'archevêque de Paris a enfin consenti à présider cette cérémonie qui aura lieu à Notre-Dame.

— Une lettre de Pétersbourg du 2 mars dit que l'empereur Nicolas était au nombre des personnes qui ont suivi le cortége funèbre du comte Spéranski, l'un des hommes d'état les plus éclairés de la Russie. L'empereur marchait immédiatement après le cercueil et il ne s'est retiré qu'après l'inhumation.

— On nous écrit de Dreux (Eure-et-Loir), à la date du 17 :

« La malle-poste de Paris à Brest a été arrêtée, pour la seconde fois depuis peu de temps, dans la nuit du jeudi au vendredi, par plusieurs hommes armés, à quelques pas de la place où un juge-suppléant de Dreux et son gendre avaient été attaqués huit jours auparavant.

» Cette fois les voleurs ont fait feu, et la lanterne de la voiture a été brisée par la balle. Ils ont fouillé le cabriolet du courrier, dans lequel ils n'ont pu trouver qu'une cinquantaine d'écus.

» [illegible] trois attaques du même genre ont eu lieu entre Dreux et Nonancourt, à vingt lieues de la capitale.

— La nouvelle de la mort de Nourrit, a repandu dans Paris une douleur universelle. Jamais artiste ne fut plus aimé et ne mérita mieux de l'être. Nous avons rapporté les versions qui ont circulé sur sa mort tragique. Un point important y est omis, que nous devons nous hâter d'établir [illegible] Nourrit, c'est la santé. La maladie cruelle que lui avaient causée pendant les premiers temps de son séjour à Naples tant de chagrins éprouvés joints à l'influence d'un climat nouveau et au regret de la patrie, avaient laissé chez lui de funestes traces. L'autopsie a révélé qu'un développement extraordinaire du foie menaçait sa vie et contribuait à le jeter dans cette sombre mélancolie qui l'accablait depuis quelque temps et qui l'a poussé enfin à un acte désespéré.

— Une belle épée de chevalier à la lame flamboyante était en adjudication cette après-midi, rue des Jeûneurs, avec d'autres armes anciennes et orientales. Elle porte le nom d'Ambroise Spinola, général en chef des armées du roi Philippe II, d'Espagne dans la Flandre espagnole. La poignée est d'une jolie forme; la lame en acier ciselé est enrichie de quantité de petit bas-reliefs, sujets tirés de l'histoire sainte, d'un fini et d'une exécution remarquables. Elle a été vendue 1,261 fr. 5 c.

— Milord [illegible], pair d'Angleterre, [illegible] de 102 ans, est arrivé à Tours le 14 mars, et en est reparti le 17.

21. — Le gouvernement anglais ne se lasse point de déployer la plus excessive rigueur au Canada. De nouvelles sentences de mort ont été

prononcées et mises à exécution le 15 février; les victimes sont les nommés Narbonne, Denonimier, Nicolas, Danois et Hindenlang; ce dernier est Français. Ils ont tous montré la plus stoïque fermeté.

— Madame la comtesse de Marbœuf vient de mourir à la communauté du Sacré-Cœur où elle s'était retirée. Madame de Marbœuf était veuve de l'ancien gouverneur de la Corse.

— M. Castéra, ancien fonctionnaire public et fondateur d'institutions philantrophiques en faveur des naufragés, vient de déposer aux deux chambres une pétition pour demander la déportation des forçats libérés hors de la France continentale. Ce n'est point une prolongation de peine que M. Castéra veut qu'on leur inflige; il veut au contraire qu'à l'expiration de leur ban leur sort soit amélioré, et qu'ils soient soustraits à cette affreuse position qui les attend à la sortie du bagne, et qui est aussi funeste à la société qu'à eux-mêmes.

— Une lettre de Naples du 11 mars fait connaître que les honneurs funèbres ont été rendus avec beaucoup de pompe à Nourrit. Au moment où, à la sortie de l'église, on allait fermer le cercueil, les cheveux de l'illustre artiste ont été coupés et distribués parmi les assistans. Il était nuit quand on est arrivé au cimetière. Un terrain avait été acheté pour y déposer les restes de Nourrit, et on devait y ériger un monument, aux frais duquel Français et Italiens ont voulu participer.

— On lit dans un journal: « Une cérémonie intéressante doit, dit-on, avoir lieu jeudi prochain en l'église de l'Assomption. M. Berryer père, doyen de l'ordre des avocats, y fera célébrer une messe d'actions de grâce pour le cinquantième anniversaire de son mariage. »

— Une des jeunes personnes qui ont dernièrement remporté des prix au Conservatoire s'habillait avant-hier pour aller à un concert. Le feu prit à sa robe, et elle a péri dans la nuit suivante.

— L'administration de l'Opéra se propose de donner un concert dont le produit sera consacré à transporter les restes de Nourrit en France.

MM. de Bériot, Duprez, Rubini, Tamburini, Lablache, mesdames Grisi et Persiani se feront entendre dans ce concert.

— Le roi vient, par suite des instances de M. Védel, directeur du Théâtre-Français, et des membres du comité d'administration, et sur la demande de M. le comte de Bondy, intendant-général de la liste civile, de faire remise à la Comédie-Française de la somme de 324,000 fr. par elle due pour loyers arriérés.

En outre, sa majesté, en consentant au renouvellement du bail pour neuf années, a bien voulu en réduire le prix à 50,000 fr. par an, au lieu de 62,000 fr., taux du bail précédent.

22. — Les dégâts occasionés par le tremblement de terre à la ville de Saint-Pierre sont plus importans qu'on ne l'avait cru d'abord. L'enlèvement des lambris et tapisseries a fait découvrir bien des lézardes dans les murs; on estime à 150 environ le nombre des maisons à démolir; toutes les maisons du haut de la rue Toraille ne sont plus habitées; il en est de même du haut de la rue Lucy; la rue du Petit-Versailles a aussi beaucoup souffert; il n'y a pas de doute que toute la ville aurait eu le sort de celle du Fort-Royal, si l'événement avait duré 7 à 8 secondes de plus.

Le général Bertrand, qu'un journal de Sainte-Lucie a prétendu être écrasé sous les décombres de sa maison, se porte très bien. Il doit faire son retour en France, en juin prochain.

— Soufflard, l'un des assassins de la femme Renault, s'est donné la mort. Hier, en sortant de l'audience de la cour d'assises dans laquelle il venait d'être condamné à la peine capitale, il fut pris tout à coup, en rentrant à la Conciergerie, de violentes convulsions. Le médecin, qui fut aussitôt appelé, reconnut que Soufflard était empoisonné. Il avait avalé une forte dose d'arsenic. On lui a prodigué tous les soins possibles, mais ils ont été inutiles. Ils est mort ce matin, vers onze heures et demie, en prononçant ces paroles: « Malheureux Lesage!... Ma mère!.... Les accusés, en quittant la prison pour être ramenés devant la cour et entendre le verdict du jury, avaient été visités avec la plus grande sévérité. Il est évident que c'est à l'audience même qu'on est parvenu à remettre à Soufflard le poison qui lui a donné la mort.

— Piednoir, un des compromis dans l'affaire de l'assassinat de la femme Renault et qui était en fuite, a été arrêté au Havre; il est arrivé hier au soir à la préfecture de police.

— MM. David et Armand Dailly, Mmes Brocard et Hervey, sociétaires de la Comédie-Française, se retirent du théâtre après Pâques, leur pension vient d'être liquidée.

— Mademoiselle Fanny Essler a fait hier une chute qui la tiendra éloignée de la scène dix ou douze jours au moins. Les représentations auxquelles notre belle danseuse devait prêter le concours de son gracieux talent se trouvent nécessairement ajournées.

— Un vol effronté a été commis lundi dernier en plein jour, à l'Institut, sous les yeux de trois cents personnes, pendant la séance de l'Académie des sciences. On a volé à l'un des savans membres sa redingote, tout près de M. Arago et du président, presque au centre de la salle. Ce qu'il y a ici, de plus piquant, c'est que le volé est le frère de M. le préfet de police.

— La foule se presse toujours aux concerts de la rue Vivienne. Mercredi les Bédouins, en magnifique costume, étaient venus entendre la délicieuse harmonie de l'orchestre Musard, et leur présence n'a cessé d'attirer les regards curieux des nombreux spectateurs qui assistaient à cette belle soirée musicale.

23. — On lit dans la *Gazette de Montréal*:

« Après jugement, Charles Hindenlang, le chevalier de Lorimier, François-Nicolas-Pierre-Remy Narbonne et Amable Daunais ont été exécutés le 15 février, devant la nouvelle prison, pour crime de haute trahison, comme principaux chefs de l'insurrection. Hindenlang a gravi le premier les marches de l'échafaud. Il a adressé au peuple une courte allocution, faisant l'éloge de la cause pour laquelle il allait mourir, et il a crié d'une voix forte: *Vive la liberté!* Il était brigadier-général de l'armée canadienne, dite révolutionnaire. Nicolas a subi ensuite le supplice, faisant entendre des paroles de regret. Les autres condamnés n'ont pas parlé à la foule, ils étaient absorbés par l'attention donnée aux dernières pratiques de la religion. Narbonne est le seul qui ait souffert longtemps, n'ayant qu'un bras, il avait été mal attaché par l'exécuteur. De Lorimier, Nicolas, Narbonne et Daunais ont été inhumés dans le cimetière catholique. L'affluence qui se serrait autour de l'instrument du supplice était considérable. »

— On lit dans l'*Ami de la religion* que le pape, pour remercier le maréchal Valée du bon accueil qu'il a fait à M. l'évêque d'Alger, va lui envoyer un tableau en mosaïque.

— M. le comte Calonne vient de mourir à l'âge de 91 ans.

— Le général anglais sir Robert Wilson, qui a joué le plus grand rôle dans l'évasion de Lavalette, est arrivé ces jours derniers à Toulouse.

— Le froid a été si vif à Londres et dans les environs ces jours derniers, qu'un des watchmen employés à l'entrée du chemin de fer de Londres et de Birmingham est mort gelé dans sa guérite.

— Nous apprenons par une voie officielle, que l'ex-notaire Arnaud de Fabre a dû être consigné hier même par le gouvernement sarde entre les mains de l'autorité française au Pont du Var, samedi à huit heures du matin, il est arrivé à Marseille et a été immédiatement conduit à la prison des Présentines.

— En même temps que se construisaient les galeries pour l'exposition, aux Champs-Elysées, un autre édifice remarquable s'élevait tout auprès comme par enchantement; c'est une immense rotonde un peu plus grande que la Halle aux blés, destinée à former une salle de panoramas. Cette salle, qui a 123 pieds de diamètre dans l'œuvre, va recevoir une toile peinte de 19,000 pieds carrés de surface à laquelle 40 artistes travaillent en ce moment sous la direction de M. Langlois.

24. — Des lettres closes ont été adressées aux membres des deux chambres, dont l'ouverture reste fixée au 26. Ces lettres sont datées du 20 courant, et signées par M. de Montalivet.

— Lundi 25 mars à 2 heures, MM. les députés se réuniront dans la salle des Conférences en séance préparatoire pour constituer le bureau provisoire et tirer au sort la grande députation qui doit aller avec le bureau provisoire au devant du roi, le jour de la séance royale.

— Le condamné Micaud a fait hier de nouvelles révélations qui paraissent devoir mettre la justice sur les traces de plusieurs crimes dont les auteurs jusqu'ici lui avaient échappé. Lesage, sans faire aucun aveu sur l'assassinat de la dame Renault, a fait de son côté quelques révélations importantes.

La femme Vollard serait, dit-on aussi, impliquée, à ce qu'il paraît, dans une affaire où elle aurait joué le même rôle que dans l'horrible drame de la rue du Temple.

— Seize bateaux à vapeur de toute grandeur, de toutes formes, sont en ce moment amarrés aux ports de la Grève et d'Orsay, où ils reçoivent des réparations et des embellissemens pour la campagne qui va ouvrir très prochainement.

— L'administration municipale vient enfin de se décider à terminer l'élargissement de la rue Croix-des Petits-Champs dans la partie qui touche à la rue Saint-Honoré. C'était un des travaux d'amélioration que la population parisienne réclamait depuis longtemps avec le plus d'instance. On sait que par suite du grand nombre d'équipages et de piétons qui se croisent sans cesse en cet endroit, cette partie de la rue présente l'aspect d'un des cloaques les plus boueux de la capitale, et que les accidens causés par les voitures y sont tres fréquens.

— Un déplorable accident est arrivé, samed matin, au théâtre de Drury-Lane. Une jeune dame s'étant imprudemment approchée des cages de fer où M. Van Ambury tient enfermés les animaux féroces qu'il montre le soir en spectacle, une panthère s'est jetée sur elle et lui a presque enlevé la partie supérieure du crâne. On désespère des jours de cette dame.

— Il y a dans ce moment à Marseille, au service de M. R..., négociant, une petite négresse de douze ans, remarquable par sa beauté et qui n'est rien moins que la fille du roi de Bambara. Elle a été emmenée par un capitaine de navire qui l'a achetée sur les bords du Sénégal. Pendant quelque temps cette jeune fille a été fort inquiète de son sort; elle craignait d'être mangée; mais les soins dont elle est l'objet, les attentions qu'ont pour elle les demoiselles R... l'ont complétement rassurée, et elle s'accomode très volontiers aujourd'hui aux usages de Provence. On lui a donné le nom d'Ourika.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxième Série.

31 MARS 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à l'*Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 18.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

SOUVENIRS DE L'OUEST.

(M. Théodore Muret, auquel deux ou trois romans fort remarquables ont assigné une place distinguée parmi nos jeunes écrivains, vient de publier un charmant petit volume, résumé d'impression et des souvenirs qu'il a recueillies sur les lieux, dans un récent voyage à travers la Bretagne et la Vendée. Les *Souvenirs de l'Ouest* (1), tel est le titre qu'il a donné à son livre, sont un recueil de notes, de biographies, d'anecdotes jusqu'ici inconnues, de récits militaires et héroïques. Dans ce volume où il n'y a qu'à choisir, nous avons pris au hasard le chapitre suivant où se raconte la vie d'un de ces hommes simples et svblimes que Napoléon appelait des *géans*.)

(1) 1 vol. in-12, chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.

JAMBE D'ARGENT.

Entre tous les soldats de fortune qui se firent, dans les rangs impériaux, un si beau nom et une si noble dotation avec leur épée, en est-il un seul qui soit parti d'aussi bas que Jambe-d'Argent, ce chef chouan dont l'histoire, trop peu connue, mériterait si bien de devenir populaire ? Jambe-d'Argent, arrivé au premier rang parmi ses compagnons d'armes, Jambe-d'Argent qu'une mort trop prompte enleva seule aux plus brillantes destinées, n'était pas même, à son entrée dans la carrière, l'égal du simple valet de charrue. Jambe-d'Argent avait été mendiant, mais non par vice, non par fainéantise. L'on verra, par une courte esquisse de sa vie, si ce titre de mendiant n'ajoute pas à sa gloire, par le contraste d'un tel abaissement avec tant de courage et de vertu.

Jean-Louis Treton, dit *Jambe-d'Argent*, était né vers 1770, à la *Closerie* des Petits-Aulnais, sur la paroisse d'Astillé, à trois lieues de Laval, dans le Bas-Maine. Son père, pauvre paysan, chargé de douze enfans, était hors d'état de nourrir une si nombreuse famille. Jean-Louis Treton fut élevé, par charité, chez des parens de sa mère. A douze ans, on l'employa comme berger dans une métairie : mais le pauvre enfant se blessa si grièvement à la jambe, qu'il lui devint impossible d'exercer même cette profession, car il ne pouvait plus suivre les bestiaux dans la campagne. Il revint donc dans la chaumière paternelle : mais là on n'avait pas un morceau de pain à lui donner. Sa blessure, mal soignée, ne fit que s'envenimer. Jean-Louis Treton, impropre à tout travail, fut donc obligé de prendre le bissac et le bâton de mendiant, et d'aller de porte en porte, dans les métairies, demander le pain de la charité. Presque toujours il était bien accueilli; car, suivant le dicton des paysans manceaux, *Dieu fait payer double l'aumône que l'on refuse*. L'expression de souffrance empreinte sur les traits du malheureux infirme, intéressait tout le monde; puis Treton s'efforçait de reconnaître le bon accueil qu'il recevait, en rendant quelques petits services, en se chargeant de quelques commissions, toujours remplies avec autant de fidélité que d'intelligence.

Des personnes charitables, mesdames de Souvré, qui demeuraient dans ce canton, prirent intérêt au jeune mendiant. Elles voulurent le voir, lui parler, et ses réponses les frappèrent par un bon sens et un discernement remarquables. Elles le firent entrer à l'hôpital d'Angers; mais, au bout de six mois, on jugea sa plaie incurable, et on le renvoya de nouveau à ses parens.

Treton n'avait pas encore subi ses plus rudes épreuves. Dans le bourg de Cossé, chaque dimanche, après la messe, un marchand d'orviétan venait vendre son spécifique. On lui amena le pauvre estropié. Le charlatan s'engagea à le guérir gratis, à condition que, pour prix de ses soins, l'enfant paraîtrait à côté de lui sur ses tréteaux. Les progrès de la guérison du malade devaient servir de preuve à la puissante vertu du baume merveilleux. Il fallut accepter cet arrangement humiliant. Mais, au bout de quelques mois qui n'apportèrent aucun espoir de guérison, le charlatan partit, abandonnant son malade, qui dut reprendre son bâton et sa besace.

Devenu plus âgé, Treton, à qui pesait l'existence de mendiant, et qui cherchait sans cesse les moyens de gagner sa vie, voulut se faire colporteur, et se mit à vendre quelques menues merceries. Mais il n'avait pas l'esprit du commerce, et il donnait toujours sans [illegible] sa marchandise aux paysans qui l'avaient secouru dans sa misère. Bientôt Treton abandonna ce

petit négoce qui ne lui profitait pas, et il chercha une autre profession. Celle de batelier lui parut convenir à son état d'infirmité. Agé alors de dix-neuf ans, grand et robuste, quoique boiteux, il partit pour Angers, afin de se livrer à ce genre d'occupation qui ne devait pas fatiguer sa jambe malade. Depuis ce moment, environ quatre ans se passèrent sans que ses parens entendissent parler de lui.

Voilà donc quelle avait été jusqu'alors la vie de Treton. Berger, mendiant, hôte d'un hôpital, associé bien involontaire d'un charlatan; assurément, dans ces diverses positions, dans cette misère et cet état d'infirmité qui l'avaient accablé dès son enfance, rien n'était propre à développer des qualités guerrières. Il avait fallu une grande énergie morale, une forte et noble nature, pour que l'âme de Treton n'en vînt pas à s'étioler et à s'abâtardir sous l'empire d'une telle existence. Il y avait loin de là à cette vie active, périlleuse, du *faux-saunier*, rude apprentissage de la guerre de partisan, où Jean Chouan s'était d'avance formé pour les combats. Eh bien! le premier cri de guerre qui retentit aux oreilles du batelier boiteux, suffit pour le révéler à lui-même, pour l'enflammer d'une irrésistible ardeur. Les Vendéens, dans leur expédition d'Outre-Loire, en octobre 1793, viennent à traverser le pays. Treton va les joindre à Candé. Il se présente aux chefs, il demande un fusil. On lui refuse cette arme, la jugeant inutile dans les mains d'un boiteux. Sans se décourager, Treton suit l'armée, arrive avec elle à Château-Gonthier, où une affaire s'engage. Il s'élance dans les rangs des républicains, et avant la fin du combat il a conquis sur l'ennemi l'arme refusée à son infirmité.

Treton fait avec les Vendéens toute cette fatale et glorieuse campagne. Il se distingue à Granville, à Pontorson; il prend part à la dernière et héroïque lutte de Savenay. Enfin, ce n'est qu'après la dispersion totale de l'armée qu'il revient dans son pays, déterminé, malgré ce terrible désastre, à combattre encore pour la religion et pour le roi.

C'est ici que commence à se développer, avec toute sa puissance, le caractère de cet homme. Quand les campagnes du Maine sont terrifiées par le spectacle de la catastrophe des Vendéens, un jeune homme apparaît dans les mêmes métairies où souvent on a jeté dans sa besace le tribut de la pitié. Mais maintenant ce jeune homme ne vient plus demander l'aumône: il vient faire un appel à tous les gens de cœur, à tous les amis de la religion et de la monarchie. Il ranime par ses exhortations les courages abattus; il promet des succès et des armes; car il sait comment on gagne un fusil. Bientôt, vers le commencement de 1794, il rassemble une petite troupe, formée en partie d'hommes qui, comme lui, avaient servi parmi les Vendéens, en partie de jeunes gens tout à fait inexpérimentés au métier de la guerre. Dès les premières affaires, Treton, par son courage, son sang-froid, la fermeté de son coup d'œil, son éloquence entraînante, acquiert un tel ascendant sur ses compagnons, que ces hommes proclament unanimement pour leur chef celui qu'ils avaient connu comme un misérable mendiant. Bientôt, dans tous les environs de Laval, on cite le nom de *Jambe-d'Argent* comme celui d'un *franc soldat* et d'un vaillant capitaine. (1)

Le nouveau chef royaliste avait au plus vingt-quatre ans, quand il fut investi du commandement. Sa figure se dessinait mâle et expressive, sous le grand plumet blanc, son seul insigne. Sa voix était ferme et sonore, son corps nerveux, malgré son infirmité qu'il oubliait pour courir au combat, mais qui, parfois aussi, se faisait cruellement sentir. Voici en quels termes un de ses plus braves compagnons, Planchenault, dit *Cœur-de-Roi*, racontait, longtemps après, comment la troupe de Jambe-d'Argent s'était formée: «Dès que Jambe-d'Argent fut devenu » notre général, il rechercha tous ses anciens » camarades, nous fit grande amitié, et nous » retint toujours auprès de lui. Il se confiait » tout à fait à nous, comme, en effet, il le devait, » car nous avions été jeunes bergers ensemble, » et nous nous étions connus enfans au catéchisme. C'est ce qui ne s'oublie jamais entre gens » des champs. C'est une attache pour la vie. » D'ailleurs, de notre part, la soumission et le » respect n'en étaient pas moins grands; au contraire même, puisque nous en avions une sorte » d'habitude de jeunesse. Dès le temps où nous » étions petits garçons, jouant à la boule ensemble, Jean Treton avait commencé à faire le » maître avec nous. Quand on venait à se disputer, il élevait aussitôt sa voix déja plus forte » que tous nos cris: *Allons! la justice*, disait-» il, *j'entends qu'on fasse la justice*; et nous » finissions par faire comme il l'entendait; car il » sut toujours mener les gens à sa guise, comme » toujours aussi il sut s'en faire aimer; si bien » que pas un de ses anciens camarades n'a jamais » osé lui désobéir, et que nous nous serions fait » tuer pour lui. Quant à moi, j'aurais eu dix » morts à souffrir l'une après l'autre, que je les » aurais affrontées de bon cœur pour le sauver.»

Je ne suivrai pas Jambe-d'Argent dans les nombreux combats, où loin de se borner à une guerre de haies et d'embuscades, il attaqua souvent à découvert des colonnes républicaines supérieures du double et du triple aux forces royalistes. Les chouans, surtout dans le Maine et la partie de l'Anjou limitrophe, agissaient d'ordinaire par petites troupes plutôt que par grandes masses. Du reste, ils affrontaient l'ennemi en face tout aussi bien que les Vendéens, leurs vaillans frères d'armes. Dans une de ces affaires, engagée contre la garnison du bourg de Cossé, les républicains avaient mis en batterie deux pièces de canon. Le bruit de l'artillerie, l'effet de la mitraille qui laboure le sol, effraient les paysans manceaux. La plupart n'avaient jamais rien vu de pareil. Le cri de *sauve qui peut!*, se fait entendre dans leurs rangs. « En avant les braves! » crie Jambe-d'Argent. — « Et les canons! la mitraille! » lui répondent ses soldats. — « Le canon ne fait pas reculer les braves!» dit Jambe-d'Argent, et il s'élança seul au milieu de la grande route, que sillonne chaque décharge. Jambe-d'Argent n'est pas atteint. «Vous le voyez!» s'écrie-t-il, « la mitraille ne » fait que balayer la poussière! En avant, les » braves! en avant!» Et toute la troupe suivit l'exemple de son chef.

La droiture, la délicatesse de sentimens, l'humanité de Jambe-d'Argent, égalaient son courage. Ce n'était pas seulement avec ses camarades, avec les familles indigentes de ceux qui avaient succombé, qu'il était bon, sensible, généreux selon ses moyens. Plus d'une fois, malgré les perfidies et les cruautés des révolutionnaires, il fit preuve, à leur égard, d'une noble humanité. Un jour, entre autres, la trahison d'un homme du pays avait failli devenir fatale à la troupe de Jambe-d'Argent. Prévoyant que ses soldats voudraient punir cet homme, le chef royaliste résolut de le sauver. Mais, cette fois, sa bonne volonté fut inutile. Déjà justice avait été faite au dénonciateur.

Jambe-d'Argent, qui mettait si bien en pratique l'humilité évangélique, en s'entourant des mêmes hommes qui l'avaient vu misérable, portait, dans toutes ses actions, le même sentiment religieux. A l'attaque d'Astillé, paroisse natale de Jambe-d'Argent, les bleus s'étaient retirés dans l'église, qu'ils avaient crénelée et barricadée. Les royalistes, maîtres du reste du bourg, assiégeaient en vain cette espèce de citadelle. Mousqueton, un des hommes de la troupe, propose alors d'entasser des fagots contre la porte de l'église et d'y mettre le feu: lui-même se chargea de communiquer l'incendie à la toiture. On applaudit à cet expédient, qui domptera infailliblement la résistance de l'ennemi. Jambe-d'Argent seul s'y refuse. On insiste: « Non, dit-il, je défends de rien faire de pareil: il ne sera pas dit que l'église où Jambe-d'Argent a reçu le baptême, ait été brûlée par des gens qu'il commandait. » Alors les principaux chouans approuvèrent hautement le motif de Jambe-d'Argent, et l'on se retira sans forcer l'ennemi dans sa retraite. Des militaires s'étonneront peut-être de ce scrupule; mais il sera compris de toutes les personnes qui ont étudié le caractère des insurgés royalistes, et il prouvera combien la foi était sincère chez ces hommes dévoués.

Jambe-d'Argent guerroyait ainsi depuis près de deux ans. Il avait repoussé tous les efforts de plusieurs généraux républicains. Ses succès avaient prouvé en lui, outre un courage à toute épreuve, des talens innés et un instinct d'habile militaire, qui, sur un plus vaste théâtre, auraient pu faire, du jeune paysan estropié, un général célèbre. Il commandait à vingt-cinq paroisses et à deux mille soldats; MM. de Scepeaux, de Turpin, de Châtillon, de Dieusie, les plus nobles chefs royalistes, lui témoignaient une haute estime, et avaient obtenu pour lui la croix de Saint-Louis, quand la mort vint l'arrêter dans sa carrière, à peine âgé de vingt-cinq ans. Le 27 octobre 1795, dans un engagement non loin de la métairie du Grand-Bordage, paroisse de Quelaines, son quartier-général, Jambe-d'Argent, en s'élançant à la tête des siens, fut mortellement frappé d'une balle. Ses compagnons le portèrent près d'un monceau de chaume, dont ils le couvrirent pour que l'ennemi ne l'aperçût pas; puis ils continuèrent à poursuivre les républicains. Revenus au bout d'une demi-heure,

(1) On a donné plusieurs explications de ce surnom. La plus vraisemblable est celle que je tiens de Jalut, ancien soldat de Jambe-d'Argent, dont je parlerai plus loin. D'après cette version, le surnom de Jambe-d'Argent serait venu de la plaque de métal que Treton portait sur la plaie qui existait toujours à sa jambe malade.

ils trouvèrent leur chef expiré. Conservant son sang-froid jusqu'au dernier instant, il avait détaché les bandages de sa jambe malade pour arrêter le sang de sa blessure. Jambe-d'Argent fut enterré, pendant la nuit, dans le cimetière de Quelaines. Un prêtre était là et s'unit aux larmes et aux prières des chouans, près de la tombe de celui qui tant de fois avait imploré avec eux la protection du ciel.

Le père de Jambe-d'Argent ne partageait pas l'ardent royalisme de son fils. Quand l'insurrection eut commencé, il s'était retiré dans le bourg de Cossé, occupé par les républicains. Là, on lui avait donné de l'ouvrage, mais à condition qu'il travaillerait le dimanche, et le père Treton avait accepté le marché. Jambe-d'Argent apprend ce qui se passe : il envoie chercher son père. « Mon père, lui dit-il, vous m'aviez fait instruire dans la religion catholique, et vous avez violé un de ses préceptes en travaillant le dimanche. Venez avec nous. Vous aurez du pain, non pas celui des chouans, vous êtes républicain, et vous n'êtes pas digne de le manger ; mais j'en demanderai aux bons paysans qui m'en ont donné autrefois, et ils ne me refuseront pas, quand je me referai mendiant pour mon père. »

Le père Treton mourut quelques jours après, non sans avoir reconnu, il faut le croire, toute la noblesse d'âme de son fils.

Quelques anciens soldats de Jambe-d'Argent vivent encore dans le canton où il commandait. L'un d'eux se distingua un jour par un trait de bravoure, joint à une naïveté qui montre combien la vanterie, le désir de se faire valoir, étaient étrangers à ces hommes si désintéressés dans leur dévoûment. A l'attaque du bourg fortifié d'Empoigné, un des principaux chouans, Moustache, tombe blessé grièvement au pied des retranchemens des bleus. Un jeune soldat de la paroisse de Nuillé, nommé Lochin, jusqu'alors peu remarqué parmi ses camarades, court vers le blessé, le charge sur ses épaules et l'emporte, au milieu du feu que l'ennemi dirige contre lui. — « Je te dois la vie, dit Moustache, et je ne l'oublierai pas : j'en conviens, ce n'était pas de toi que j'espérais ce service ; je ne te savais pas si intrépide. — Oh ! je ne suis pas du tout intrépide, répondit Lochin ; mais ne faut-il pas bien se hasarder pour son chef ? Ça ne se doit-il pas de chercher à le sauver à tout risque ? Je m'y suis cru obligé en conscience, et voilà tout. »

L'été dernier, je suis allé à Nuillé. On m'a montré un pauvre vieillard infirme, estropié. C'était Lochin, le jeune soldat d'autrefois, maintenant réduit, depuis la suppression du modique secours annuel qu'il recevait sous la Restauration, à vivre d'aumônes.

Il fallait que cette affection que Jambe-d'Argent avait su inspirer à ses compagnons fût bien vivace et bien profonde, puisque tant d'années écoulées depuis cette époque ne l'ont pas encore effacée. Pendant mon séjour à Nuillé, où M. de Scepaux avait bien voulu m'offrir une hospitalité à la fois si aimable et si précieuse pour le but de mon voyage, j'eus l'occasion de voir un autre soldat de Jambe-d'Argent, nommé Jalut, dit *Lafleur*, de son ancien nom de guerre. C'était un homme encore assez vert, la tête haute, le ton bref et résolu. Il me parla de son ancien chef avec enthousiasme. Il me conta, avec tous les détails que j'ai donnés plus haut, l'affaire où périt Jambe-d'Argent, et à laquelle, lui Jalut, se trouvait. — « Quand il fut blessé, ajouta Jalut, il nous dit encore : Mes amis, battez-vous ! battez-vous !

Puis tout à coup, en cet endroit de son récit, je vis le vieux paysan s'essuyer les yeux de sa main basanée ; sa voix ferme et nette fléchit. « Ah ! le pauvre brave homme ! le pauvre brave homme ! » dit-il en s'interrompant. Après quarante-trois ans écoulés, l'ancien chouan ne pouvait parler de Jambe-d'Argent sans que son cœur s'émût, sans que ses yeux devinssent humides, en pensant à ce chef si vaillant et tant aimé. Un pareil souvenir fait un égal honneur à l'homme qui l'inspira et à celui qui l'a si religieusement conservé.

Comme on ne saurait jamais opposer trop de preuves à l'erreur et à la calomnie, j'ajouterai ici deux faits qui montrent à quel point l'esprit de vengeance est peu dans le caractère du paysan royaliste de l'Ouest, et combien, après la guerre finie, il est prompt à oublier le mal, même envers des gens qui ne peuvent invoquer l'estime que l'on éprouve pour un adversaire honorable. On sait que les agens de la république, désespérant de soumettre les insurgés par la force des armes, avaient eu recours, entre autres moyens infâmes, à l'organisation des bandes de *faux chouans*. C'étaient des misérables qui, décorés des insignes royalistes, avaient mission de dresser, à l'aide de ce déguisement, des embûches aux insurgés, et aussi de commettre des brigandages que l'on imputait ensuite aux chouans véritables : tactique qui s'est retrouvée à une époque plus récente. L'organisateur et le commandant des *faux chouans*, aux environs de Laval, était un officier républicain, connu sous le nom du *Grand Allemand*. Après l'insurrection, cet homme, qui avait fait aux royalistes une guerre de trahison et de déloyauté, se fixa dans le pays et y est resté jusqu'à la fin de sa vie, pouvant parcourir les campagnes sans recevoir seulement une insulte.

On sait aussi que, pendant la révolution, les prisonniers royalistes conduits d'une ville à l'autre, étaient souvent égorgés en chemin par leur escorte, sous prétexte d'une attaque imaginaire d'insurgés. Il y avait alors à Laval un gendarme connu pour avoir accompli plus d'une fois de pareilles exécutions. Eh bien ! ce gendarme existe encore, m'a-t-on dit ; il habite impunément le pays qui fut le théâtre de ces affreuses tragédies, et bien souvent il a pu rencontrer d'anciens compagnons de Jean Chouan et de Jambe-d'Argent.

THÉODORE MURET.

Deux fois à la Salpêtrière.

Pendant tout le procès de Soufflard et de ses complices, les bancs de la cour d'assises ont vu leurs moindres places disputées avec empressement par les femmes les plus élégantes et les plus célèbres de Paris. Il faut que l'horreur ait un charme bien puissant pour leurs nerfs, si faciles néanmoins à irriter, puisqu'afin de satisfaire un goût dépravé, elles ne redoutent ni d'avouer ce goût, ni de l'assouvir hardiment, à la face de tout Paris. On reculerait avec horreur devant une femme qui prendrait le scapel du chirurgien et demanderait, par l'anatomie, à un cadavre les secrets de l'organisation humaine ; mais en revanche, on trouve tout simple qu'une créature frêle, blanche, délicate, blonde, vienne écouter de sangfroid les plus fangeux détails d'un assassinat, regarde en face les coupables et savoure, une à une, les sensations du misérable, depuis les angoisses de l'interrogatoire jusqu'au désespoir de l'arrêt !... Et nulle ne reste étrangère à cette étrange perversion du goût, à cet oubli de tout sentiment et de toute convenance ! A la cour d'assises la femme du monde se presse à côté de l'actrice, et les scènes dégoûtantes, dont elles ont été témoin dans l'après-midi, ne sauraient empêcher la première de deviser, le soir, de futilités avec le plus beau sangfroid possible ; et la seconde de jeter, du haut de son théâtre, au public, des petits mots musqués, maniérés et doratisés !

Du reste, cette curiosité passionnée pour l'horrible a, de tout temps, été commune aux Parisiennes et se montre avec effronterie, surtout après quelque secousse politique. C'est ainsi qu'en 1799, il était de mode d'aller visiter les hospices des fous et de frémir aux divagations et aux violences des malheureux enfermés dans ces tristes asiles de la plus déplorable infirmité humaine. On usa et l'on abusa à un tel point de ce genre de passe-temps, qu'il fallut que des mesures ministérielles, très sévères, missent un terme à un si cruel divertissement et fermassent aux femmes les maisons d'aliénés.

Vous comprenez qu'une telle mesure ne servit qu'à rendre plus énergique l'avidité des curieuses, et qu'une fois cet étrange plaisir interdit à tout le monde, chacune voulut le goûter par privilége. Les administrateurs se virent accablés de demandes qu'ils ne purent pas toujours refuser, et ce fut ainsi qu'une des plus jolies, des plus opulentes, et des plus recherchées actrices de la Comédie-Française, mademoiselle Vanhove, parente, je crois, de l'actrice de ce nom qui devint plus tard la femme de Talma, pénétra dans la Salpêtrière, asile ouvert, on le sait, aux femmes infirmes ou aliénées.

Il était impossible de voir rien de plus mignon, rien de plus charmant que mademoiselle Vanhove dont le talent consistait beaucoup plus dans une adorable physionomie, que dans la supériorité réelle de son jeu. A une époque où les femmes se disputaient à qui donnerait les preuves les plus extravagantes de faste et de prodigalité, on la citait, entre toutes, pour la richesse de ses équipages et le luxe effréné de sa toilette. Vêtue, suivant la mode du temps, d'une tunique grecque rattachée sur ses épaules par des boutons de diamans énormes, les bras et la poitrine nus comme une statue antique, elle parcourait ainsi les cabanons des folles, lorsque tout à coup une de ces malheureuses s'élança sur l'actrice, lui saisit le bras et la mordit avec une violence qui fit jaillir le sang. Les gardiens, accourus, se jetèrent sur la bête féroce et parvinrent, non sans peine, à l'entraîner, tandis qu'elle poussait des hurlemens affreux, qu'elle léchait avec une épouvantable satisfaction ses lèvres ensanglantées et qu'elle hurlait :

— Laissez-moi boire, j'ai soif!...

Heureusement, la blessure de mademoiselle Vanhove était peu grave ; les dents de la folle n'avaient que légèrement entamé la peau. Quelques jours après, la jolie actrice reparut sur le théâtre avec d'autant plus de succès que le public avait été prévenu, non sans intention, du péril singulièrement exagéré auquel le hasard l'avait exposée. On applaudit, à son entrée, pendant plus d'un quart d'heure; et, la pièce terminée, on la rappela.

Il en fallait beaucoup moins pour valoir de la célébrité à la cannibale de la Salpêtrière, et bon gré,mal gré, le ministre de l'intérieur se vit forcé de donner des laisser-passer pour la maison des folles, à plus de deux cents femmes — les grandes dames de cette époque sans grandes dames. Toutes restaient surprises en trouvant dans celle qui avait voulu *manger* mademoiselle Vanhove, une femme de trente-cinq ans, à la taille fine, à l'air malin, au nez retroussé, dont les manières gracieuses et souples rappelaient les plus charmantes allures d'une charmante petite chatte! Leur étonnement redoublait bientôt encore; car le cornac de la créature renfermée dans un cabanon qui figurait assez bien une cage de bête féroce, ne manquait jamais de raconter que cette femme avait été tour à tour aimée du comte Strogonow, du baron Clootz, de Barnave, de Mirabeau, de Pétion, de Camille Desmoulins et de Danton lui-même!

Puis il jetait à cette femme un morceau de viande crue, qu'elle saisissait et dévorait avec d'abominables transports de joie; puis; enfin, il nommait cette femme, et chacun reculait encore plus effrayé des souvenirs évoqués par son nom, que par la hideuse voracité de la folle, car ce nom était celui de Théroigne de Méricourt.

Théroigne de Méricourt, oui!... Celle qui, dans les journées d'octobre, conduisit à Versailles les femmes de la place de Grève et de la Halle-au-Blé! celle qui prit d'assaut le château et entraîna les assassins jusque dans la chambre de la reine! celle, enfin, qui excita la populace à faire feu sur la famille royale accourue au balcon de la cour de marbre! Ensuite elle obligea Louis XVI, sa femme et ses enfans à monter en voiture; elle se plaça à la portière et ne cessa de vomir les plus ignobles insultes contre les prisonniers, et de leur raconter ses prouesses de la veille! — Quelles prouesses, mon Dieu! Elle avait assassiné trois gardes-du-corps! Elle avait aidé *l'homme à la longue barbe* à leur couper la tête! Elle avait trempé ses bras dans leur sang!

Après avoir fait de telles choses, Théroigne ne pouvait en rester là. Elle ne cessa donc point d'aller pérorer dans les clubs les plus ardens, et le 17 juillet 1791, on la vit hurler parmi les fédérés de la rue St-Antoine, contre Bailly et Lafayette. L'année suivante, elle aida à pousser, le 20 juin, les roues du canon que la populace amena jusque dans la chambre de Louis XVI, elle se vengea de Suleau; Suleau, rédacteur des *Actes des Apôtres*, et qui avait osé railler Théroigne et l'accuser d'être laide! Elle fit arracher les armes de l'infortuné jeune homme, que le hasard avait jeté en son pouvoir, elle le dépouilla de ses vêtemens; et comme une louve enragée, elle se rua sur sa proie pour la mettre en pièces, et se vautrer dans son sang! Un sabre à la main, elle allait le frapper, quand Suleau, alerte et robuste, saisit corps à corps la mégère, lutte avec elle, s'empare de l'arme qu'elle brandit, et met en fuite Théroigne, aussi lâche que féroce! Il allait s'échapper, quand survinrent le président de la section et un de ses dignes acolytes. Ils se précipitèrent sur Suleau par derrière et le continrent. Alors Théroigne reprit son sabre, l'enfonça trois ou quatre fois dans la poitrine de Suleau, scia la gorge de ce malheureux, lui coupa la tête, la hissa au bout d'une pique, et la promena en triomphe dans les rues de Paris!

Aux assassinats d'août succédèrent les assassinats de septembre... Les jours de fêtes, vous le voyez, se suivaient sans relâche pour Théroigne de Méricourt! Elle allait d'une prison à une prison, d'un massacre à un massacre! à l'Abbaye! aux Carmes! A la Force! Elle baignait ses mains, elle trempait ses jambes dans le sang; elle se jetait avec frénésie sur les cadavres tièdes encore; elle les mordait, elle les déchirait en lambeaux, et s'il en faut croire une épouvantable tradition, ce fut elle qui, vêtue en homme, proposa à mademoiselle de Sombreuil de racheter la vie de son père, en buvant un verre de sang!

A dater de cette époque, la raison de Théroigne s'altéra, et un événement qui se passa l'année suivante acheva de la rendre folle. Reconnue au Palais-Royal par quelques parens de ses nombreuses victimes, elle fut entourée, saisie et fouettée publiquement. Le lendemain, on rencontra l'ogresse, errant dans les rues de Paris et se précipitant sur tous ceux qui se trouvaient sur son passage pour les mordre et les dévorer. Deux enfans, assure-t-on, périrent ainsi. Il fallut la renfermer d'abord dans une maison de santé de la rue St-Marceau, puis ensuite la transférer à la Salpêtrière, où elle ne mourut qu'en 1817, toujours insatiable de chair, de sang et d'immondices.

Telle est l'histoire de Théroigne. Maintenant, il faut que je vous raconte le dénouement d'une autre vie.

Il y a dix-huit mois, tout au plus, deux médecins, hommes de science et de cœur, mus par un sentiment de charité, montèrent accompagnés d'un commissaire de police, les sept ou huit étages d'une maison voisine du Palais-Royal, et pénétrèrent, avec bien de la peine dans une misérable mansarde habitée par une vieille femme. Là, ils trouvèrent au lit la pauvre créature : elle s'excusa de les recevoir si mal, non sans rougir d'être surprise ainsi, dans son négligé du matin; non, sans gronder bien fort contre l'absence d'une femme de chambre imaginaire, et qui négligeait singulièrement son service! Quand les trois visiteurs l'engagèrent avec tous les égards possibles, à quitter ce misérable bouge, pour venir habiter un logement plus convenable, elle résista, elle pleura, elle essaya de les séduire par mille agaceries, par mille gentillesses horribles sur ce visage suranné : elle finit par obéir, emportant, pour tout bagage, un pot de rouge et une vieille paire de gants gras, tels qu'en mettent, la nuit, certaines femmes, pour conserver la fraîcheur de leurs mains.

Le fiacre dans lequel elle monta la conduisit à la Salpêtrière, où elle se vit placee parmi les aliénées paisibles; car la folie de cette femme n'avait rien de dangereux. Une perversion de l'odorat, lui fait supposer, sans cesse, que des êtres invisibles, ses ennemis, que des rivales jalouses de sa beauté brûlent autour d'elle des odeurs immondes, et s'acharnent à l'accabler d'humiliantes persécutions. Du reste, elle habite une petite cellule, dans un parc, chante, déclame des vers, parle de sa beauté qu'elle croit posséder toujours, met du rouge, fait des minauderies et commande aux autres folles comme si elles étaient ses femmes de chambre.

Enfin elle aime à montrer ses bras décharnés et à faire voir sur l'un d'eux la cicatrice d'une morsure.

— Heureusement, dit-elle, que les dents de cette horrible Théroigne de Méricourt n'ont point défiguré mon bras potelé, et n'y ont imprimé que ces légères petites marques blanches!

S. Henry Berthoud.

ALBUM DE WATERLOO.

Vous est-il arrivé, en ouvrant un de ces livres qui appartiennent aux établissemens publics du genre des salons de lecture et des cabinets littéraires, un de ces livres de louage qui passent par toutes les mains et sous tous les yeux; vous est-il arrivé, dis-je, de remarquer, outre les taches de tabac, de café, de chocolat ou de graisse, qui déposent des habitudes de repas et de la propreté des lecteurs, les notes, réflexions, critiques, remarques, observations, qui maculent aussi ses marges, si ce livre contient quelque idée discutable, quelque proposition nouvelle qui passionne les abonnés et les partage, pour ou contre, en amis et ennemis? La polémique commence alors à la première page pour ne finir qu'à la dernière. Les attaques les plus bouffonnes, les répliques les plus saugrenues, les demandes et les réponses les plus opposées, les plus vives, les plus originales, se croisent, se succèdent, s'entremêlent du commencement jusqu'à la fin, avec une verve intarissable, avec une humeur qui est rarement académique, avec une franchise qui est toujours sans peur, avec un goût qui n'est jamais sans reproche. Tout le livre est ainsi criblé de commentaires, sous lesquels le sujet s'oublie, comme le corps d'un Turc se perd au milieu des vêtemens dont il est surchargé.

C'est ainsi que j'oubliai Waterloo, ce texte immense, ce sujet homérique, ce poème du monde moderne, devant les notes de tout genre, graves ou légères, gaies ou tristes, sensées ou stupides, que je trouvai écrites à propos de ce grand événement; c'est ainsi que j'oubliai Napoléon, Wellington, Blücher, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, toute l'Iliade de nos jours, devant un album que j'ouvris pendant une visite que je fis l'été dernier à Waterloo.

A peine arrivé, j'étais entré à la fameuse auberge de la *Belle-Alliance*; et la fille de service me présenta deux volumes, qui portaient sur la couverture le titre pompeux d'*Album-Waterloo*. — Prenez, me dit-elle en me tendant une plume, inscrivez votre nom, et ajoutez-y, si vous le voulez, la pensée que doit faire naître dans votre esprit le lieu où vous êtes; il n'en

coûte que dix sous.— C'est pour rien, lui répondis-je, convaincu que j'allais enfanter une de ces phrases à grand effet, qui font la réputation d'un homme, et je saisis la plume.

Malheureusement ma tête était trop pleine, aucune idée n'en sortait; peut-être même aurais-je rendu la plume sans plus m'en occuper, si la pensée ne me fût venue de compulser et de scruter le volume pour m'inspirer. — C'est un excellent moyen, me dis-je, je trouverai assurément de bonnes idées; je ne puis prendre un plus sage parti, et aussitôt je pris l'album, que j'ouvris avec un saint respect.

La première ligne qui frappa mes yeux était celle-ci : « Talma, mademoiselle Mars. » J'aurais voulu quelque chose de moins laconique, et je passai outre.

« Monsieur, madame et miss Lavinia Ramsbottom ont visité la plaine de Waterloo le 17 du mois d'août 1826. »

« D. Qu'est-ce que les Ramsbottom ?

R. Demandez-le à John Bull. »

Cette demande et cette réponse écrites au dessous des noms si clairement détaillés de la famille des Ramsbottom, mais plus encore la crainte qu'un membre de la grande famille des John Bull ne répondît à l'interpellation par quelques réflexions peu obligeantes, me firent passer ces lignes comme la première. Je tournai le feuillet, et je portai mes regards sur les lignes suivantes :

« Cette plaine, célèbre par la valeur des armes » anglaises, a été visitée par trois voyageurs an- » glais; ce sont trois oisons, direz-vous, d'être » venus d'aussi loin pour voir le théâtre où tant » d'amis et d'ennemis, mortellement frappés, » gisent aujourd'hui confondus, et où le pauvre » Napoléon reçut un coup fatal. Nos cœurs an- » glais battent de plaisir; et cela étant, nous » nous empressons de vous dire bonsoir à tous.»

Un commentateur chagrin avait ajouté la note suivante aux lignes que je venais de lire :

« Que de stupidités, hélas! nous fournit ici la plume d'un sot Anglais ! »

Les lignes suivantes, qui se trouvent sur le verso de la couverture du premier volume, respirent sans doute beaucoup de libéralisme :

« Avromfort et l'ami Gastebois ont parcouru ce livre, et tous deux ont gémi de voir les pages souillées d'injures. Pour un homme de cœur, il n'est pas de nation. »

Mais l'absurde ne tarde pas à renaître. Voici ce qu'on lit à côté de ces lignes :

« M. Burra, de Londres, s'inscrit sur ce livre, dans l'espoir que ses amis se rappelleront son nom; la plume est mauvaise. »

Et plus loin :

« Tom Serle, acteur anglais, qui joue les premiers rôles sur le théâtre de Bruxelles, a visité ces lieux avec Bob Robert; tous deux ont été *assez bêtes* pour avoir chaud, et pour se sentir fatigués. »

Les mots assez bêtes sont soulignés, et un critique fait cette réflexion : *Telle est la nature de Tom Serle et de Bob Robert*; puis on lit plus loin les lignes suivantes, qui s'appliquent aux mêmes : « Vilains animaux, lorsqu'on fera une souscription pour vous tirer tous deux de Bruxelles, au lieu de donner quelque chose, je réclamerai assurément les quatre francs que j'ai été *assez bête* de payer afin de vous voir. »

L'inscription suivante :

Montargi, Ali Ben,
29e année de l'Heggire 1169,

donne lieu à cette annotation digne de la Palisse :

« C'est un Turc, je m'imagine. »

Puis vient ce petit morceau de prose dicté par ce sentiment militaire que les Français appellent *chauvinisme*, et écrit par un vieux soldat :

« Me voici revenu aux lieux qui ont été témoins des hauts faits des héros de la péninsule ibérique; le souvenir qu'ils rappellent est de nature à réjouir le cœur d'un vieux soldat. La besogne était rude. Le 18 juin, nous eûmes une position critique. Pauvre Buchanan! mais la fortune de la guerre l'a voulu ainsi. Un jour viendra où, moi aussi, je quitterai ce monde; quoi qu'il arrive, jamais je n'en sortirai d'une manière plus honorable que les braves gens qui sont tombés sur le champ de bataille. Oh! s'ils avaient pu voir avec quelle intrépidité toute la ligne fondit sur l'ennemi dans la soirée. Huzza !

» UN OFFICIER QUI A VINGT ANS ANS DE SERVICE. »

Le correctif de ces lignes est à côté.

« O siècle raisonneur et raisonnable! cent mille Français sont venus ici dans le but d'égorger un aussi grand nombre de leurs semblables, et de sacrifier eux-mêmes pour défendre la cause d'un despote, dont la main de fer ne leur aurait jamais accordé les avantages d'un gouvernement représentatif. O combien est sage notre génération!

» B. STELLE. »

Plus bas :

« Ici fut répandu le sang du jeune et du brave; ici tomba l'espoir d'un père, l'amant d'une jeune fille et le mari d'une jeune épouse tendre et fidèle. Ici la mort fut triomphante! cette terre fut abreuvée de sang humain, et la scène de carnage dont ces lieux furent le théâtre fut l'œuvre de l'ambition d'un seul homme, d'une pauvre créature humaine, qui reçut la vie et l'intelligence de la même manière que le plus humble des soldats qui périrent pour lui. O hommes! ô hommes ! »

D'autres, au lieu de philosopher, font de leur piété pour les morts une matière à spéculation, une annonce, une enseigne, une carte d'avis, comme ce qui suit :

« Fitz Patterley est venu rendre hommage aux mânes de son père, mort sur le champ d'honneur, et sellier-fournisseur du premier régiment de dragons. Fitz Patterley a hérité du patriotisme et du métier de son père : il continue d'exercer le même amour et le même état pour sa patrie, à Londres, Leicester square, n° 40. »

Au dessous cette réflexion d'un Français :

« Ceci me rappelle l'épitaphe suivante, que je lus un jour sur une tombe au Père Lachaise :

Ci-gît NN..., marchand mercier de la rue St-Denis, n°.... — Sa veuve, désolée, continue le même commerce, et espère conserver la faveur du public. »

Plus loin on lit :

« Irving Brook, de Londres, a visité pour la troisième fois les plaines de Waterloo et de Planchenet, le 26 juillet 1826; il remercie le ciel de ce qu'il a délivré le monde, par la valeur de ses compatriotes, du tyran le plus cruel qui ait jamais tenu un sceptre. »

Cette tirade est suivie de ces épithètes : « Chien d'Anglais ! brute ! bête ! »

Et plus bas on lit ces lignes anglo-françaises :

« Goddem, goddem, pour moi bateau à vapeur, moi partir pour Londres, les Français ne ménager pas nous !

» BIFSTEK DE ROSBIF. »

Près de ces lignes se trouve cette phrase :

« Bénies soient les âmes des braves qui sont morts pour sauver leur pays !

» UN HABITANT DE LONDRES. »

Puis ce vivat bachique :

« Waterloo, Belle Alliance ! nom impérissable ! Huzza pour la vieille Angleterre et l'armée anglaise, vidons une rasade pour elle.

» GEO D. CLARCK, de Londres, qui a visité cet endroit le 14 septembre 1825. »

M. Goubau, lithographe bruxellois, exprime les sentimens que lui inspire son voyage à Waterloo de la manière suivante :

« Comme la pourriture engendre la vie, le malheur le bonheur, de même le champ de Waterloo, qui détruisit tant de monde, fait vivre les lithographes. Je me réjouis donc du malheur commun qui fait mon bonheur particulier.

» GOUBAU. »

M. Goubau est ainsi semoncé pour ce petit morceau d'égoïsme :

« Brigand, païen, gredin, égoïste de première force, sans doute Flamand. »

Une chose remarquable, c'est que les femmes ont les premières renoncé à l'esprit exclusif de patriotisme; les premières, elles ont tenté la fusion et le système d'alliance accompli plus tard par M. de Talleyrand; les premières, dépouillant les antipathies nationales, elles ont rendu justice aux qualités du continent. Filles de la Grèce, elles ont trouvé, à l'instar d'Hélène, que les Pâris de France valaient bien les Ménélas britanniques, elles ont écrit ce qui suit :

« Je rougis de la haine et de l'orgueil des Anglais.

» J'aime les Français de tout mon cœur, et j'espère toujours vivre parmi eux ; car les Anglais *sont des préjugés et des bêtes*.

» Une Anglaise nommée GÉORGINA, qui a un amant officier français. 12 septembre 1826.

» Et les Français sont des *amours*. »

« Un Anglais peut *bâtir* (*battre* sans doute) un Français trois à une fois, » s'écrie plus bas, dans un langage burlesque, un *londoner* scandalisé de l'aveu.

Mais cette explosion n'arrête point la sensibilité de nos belles compatriotes. Dans un autre passage, on trouve ces deux inscriptions :

« Mon âme n'éprouve ici aucun sentiment de plaisir ni de peine ; mon amoureux, qui est Français, n'était point ici.

» MARIA TEMPLETON. »

Puis viennent ces deux vers :

Je verse une larme de *regret*
Sur le sort des braves *Français*.

EMILY PAYNE, Anglaise qui aime les Français de toute son âme. 12 octobre 1826. Demeurant à St-Omer pour le moment.

« Puis-je perdre le souvenir de cette fatale bataille ! » s'écrie le seigneur Caravillo !

On lit ensuite des vers espagnols dont voici le sens :

« Napoléon a reçu en ces lieux le prix de son » invasion perfide contre l'Espagne : puissent » périr de la même manière tous ceux qui feront » du tort à mon pays. »

Et plus loin on lit ces mots, empreints d'une pensée de justice et de générosité, d'une pensée qui fait honneur à l'homme qui l'a conçue, d'une pensée enfin qui devait clore l'album, qui annonce que l'ère des haines nationales et de l'égoïsme des peuples est passée, et que le temps approche où chaque pays aura une part à l'estime comme à l'amitié de tous les autres :

« J'ai parcouru ce livre, et j'y ai trouvé, comme partout, un esprit de parti et de partialité qui ne devait point prendre sa place dans des cœurs bien nés. Honneur au courage ! telle est ma devise. Ce courage fût-il français, allemand, anglais ou de toute autre nation, honneur à tous les braves qui ont dit : « La garde meurt, mais ne se rend pas ! » Ils ont autant de droits à la célébrité que ceux qui, pendant tout un jour, résistèrent à toute une armée. Je parle du brave 42e régiment écossais.

» Geo. Craven, de Saxe. »

Je m'arrêtai là, satisfait, de ce que j'avais lu. Je ne pouvais dire rien de plus raisonnable. Je ne voulus pas enregistrer mon nom, ni faire prose ou vers. Je donnai dix sous à la fille, prix exigé pour l'honneur d'écrire sur l'album, et je partis.

Naval and Military Magazine.
(*Revue britannique.*)

UNE HISTOIRE D'HIVER.

I.

Un de mes bons amis, Edouard D...., déjeunait hier en tête-à-tête avec le docteur Richaud. Le docteur Richaud, garçon fort habile d'ailleurs, a ses idées fixes sur l'amour, comme sur toutes choses. Matérialiste par nature et par profession, il se rit impitoyablement des phénomènes psychologiques les plus intéressans. Les passions, selon lui, ne sont pas, comme le disent les philosophes, des maladies de l'âme ; ce sont de simples mouvemens du sang, d'inévitables conséquences de l'organisation physique. Dans son système, l'amour est un transport au cerveau, avec accompagnement de fièvre, et qui se guérit par la saignée et les bains de pieds : car le cerveau représente, pour lui, le siége du sentiment aussi bien que de l'intelligence.

Ce jour-là Edouard avait essayé vainement de lui faire comprendre qu'il confondait deux choses fort distinctes : l'amour de tête et l'amour de cœur. Cette distinction ne fit que provoquer de sa part un accès de rire fort impertinent.

— En vérité, mon cher, — lui dit-il quand il fut un peu plus calme, — vous n'avez pas les premières notions de physiologie. Sachez que toutes les sensations viennent du cerveau, et que le cœur ne joue ici qu'un rôle secondaire. C'est par une erreur grossière que cet organe est regardé généralement comme le siège principal des passions, qui naissent dans le cerveau avant de se faire sentir dans le cœur.

— Comment ! s'écria Edouard, ce trouble si vif et si doux, ce frémissement involontaire, ces violentes palpitations à la vue de l'objet aimé, ces regrets de l'absence, ces soupirs et ces larmes brûlantes, tout cela ne vient pas du cœur ?

— Abus de mots, mon cher, style de romance ! Le cœur, je vous le répète, n'est ici que l'écho du cerveau, et, n'en déplaise à votre *sentimentalisme*, les poètes et les romanciers emploieraient une figure tout aussi juste en disant : *mon cerveau* gémit que *mon cœur soupire.*

— A merveille, monsieur le savant ; mais je vous préviens qu'en dépit de votre malicieuse critique et de vos doctes observations, les gens sensés n'en continueront pas moins à regarder l'amour comme un sentiment profond ou une impression passagère, selon qu'il habite dans le cœur ou dans la tête. Je connais même, pour ma part, certaine histoire qui pourrait bien vous guérir de votre incrédulité, en vous prouvant que ces deux variétés de l'amour existent réellement, mais souvent difficiles à distinguer l'une de l'autre dans les caractères qu'elles affectent extérieurement. Ceci, mon cher docteur, serait un sujet d'études tout aussi intéressant qu'une expérience physiologique ; ce serait, si vous voulez, une des mille ramifications de cette science qu'on pourrait appeler anatomie de l'ame, science aussi ancienne que l'homme, singulièrement cultivée et exploitée de nos jours, et pourtant toujours neuve et intéressante.

— Je vous écoute.

— Avez-vous connue madame de.... ?

— Beaucoup, de réputation ; mais je ne lui ai jamais parlé et ne l'ai aperçue qu'une fois, aux Bouffes. Elle m'a paru fort belle, à la vérité ; mais, vous le savez, la vue n'agit que faiblement sur moi, tandis que les impressions qui m'arrivent par l'organe de l'ouïe me remuent profondément. J'ai voulu être présenté chez madame de..., mais l'aristocratie du nom, du talent ou de la fortune, étant le seul titre d'admission, je suis resté, jusqu'à présent, je vous l'avoue, moi, pauvre et obscur solliciteur, confondu dans la foule des âmes en peine, faute d'un patron qui osât ou voulût me prendre à son bord.

— Une exception, mon cher docteur, fut faite en ma faveur, et les portes du temple s'ouvrirent pour moi sur la recommandation d'un adepte de mes amis. Reçu lui-même depuis peu parmi les élus, son culte pour la divinité du lieu se distinguait par un caractère de ferveur et d'enthousiasme tout particulier. Cette admiration qui se traduisait en expressions passionnées en l'absence de celle qui en était l'objet, se changeait devant elle, comme il arrive aux passions véritables, en une contemplation muette et respectueuse, bien autrement expressive et précieuse aux yeux des femmes. Madame... ne parut pas d'abord s'apercevoir d'un sentiment qui n'était un mystère pour personne, et auquel le caractère et la figure de mon ami pouvaient donner quelque valeur. Edmond de Marenne se faisait remarquer non seulement comme un fort beau cavalier, mais aussi comme un jeune homme d'un esprit délicat et d'une modestie charmante. Il avait compris qu'un regard impudent, un air vainqueur ou blasé, ne sont pas toujours une recommandation. Les don Juan ne conviennent pas à toutes les femmes. Au lieu de fonder ses espérances de succès sur une physionomie heureuse, sur la coupe d'un habit plus ou moins *excentrique*, et sur ses deux poneys pur sang, Edmond se donnait la peine d'être aimable dans le monde, et il y réussissait parfaitement sans être galant (dans l'acception radicale de ce mot), ses manières auprès des femmes étaient pleines de cette grâce et de cette délicatesse que le vrai gentleman sait varier et manier à l'infini, d'après les conditions de l'âge et du rang. Quant au moral, Edmond formait encore un heureux contraste avec les raffinés qu'il fréquentait ; car il était simple, bon, affectueux, et dévoué : le portrait n'est pas flatté, comme on pourrait le croire ; et je dois y ajouter un trait qui va le déparer singulièrement. Edmond était d'une susceptibilité extrême. Ce défaut, qui prend souvent sa source dans un sentiment honorable, présente de graves inconvéniens : il exagère tout, et peut égarer les meilleurs naturels. Il réagit essentiellement sur le cerveau, fausse l'esprit, et échauffe l'imagination au détriment de la raison.

Tel était Edmond de Marenne, au début de sa passion pour madame de..., qui devait finir, malgré son apparente insensibilité, par le distinguer au milieu de l'essaim brillant qui papillonnait autour d'elle. La victoire cependant fut longtemps indécise ; mais l'avantage resta, en définitive, à madame de..., qui avait évidemment plus d'habileté. Edmond, malgré la frivolité habituelle de sa vie et la facilité de ses succès, était resté essentiellement impressionnable. Je pris d'abord pour de la stratégie la tournure romanesque qu'il donna à sa nouvelle passion ; mais en y regardant de plus près, je ne tardai pas à me convaincre que la chose était sérieuse. Alarmé de cette découverte, je fis tous mes efforts pour le détourner d'une entreprise qui pouvait devenir fatale à son repos ; mais, après avoir rempli consciencieusement mon devoir de confident, n'ayant pu réussir à prévenir une rencontre, je me vis à regret réduit au rôle d'observateur. Je me tins donc à l'écart, bien déterminé toutefois à intervenir à la moindre infraction aux lois sévères de la galanterie et de la morale. Au premier coup d'œil, je me convainquis que l'ardeur et la précipitation d'Edmond devaient échouer devant la présence d'esprit et l'incomparable supériorité de madame de... J'en fis l'observation à mon imprudent ami qui me repoussa si rudement, que je sentis qu'il serait inutile d'insister davantage, et je fermai un instant les yeux pour ne pas voir ce qui allait arriver.

La tête tourna tout-à-coup au malheureux Edmond. Un luxe hors de proportion avec son revenu était nécessaire pour atteindre au niveau de madame de..., pour l'éblouir, au besoin, et pour écraser ses rivaux. Un voyage qu'elle fit aux eaux de Baden, où elle lui donna en quelque sorte rendez-vous, acheva de le perdre. Je ne pus l'accompagner, et je dois dire qu'il n'en parut que très médiocrement contrarié. Sa confiance en moi avait sensiblement diminué depuis qu'une liaison plus tendre s'était mise en tiers dans ses affections. Les observations que j'avais cru pouvoir lui adresser à ce sujet lui

avaient paru sans doute un des plus vexatoires priviléges de l'amitié, et il résolut de s'affranchir, au moins, de cette chaine..

Edmond menait aux eaux un train de prince. A ses deux chevaux il en ajouta quatre; il eut, en cas de besoin, une berline de voyage, un coupé et un landau pour accompagner la princesse à la promenade. Ses autres dépenses étaient établies dans les mêmes proportions. Ses succès lui semblaient dans un rapport direct et nécessaire avec l'état apparent de sa fortune. Il triompha. Son triomphe tenait-il réellement à la position brillante qu'il s'était faite à force de ruineuses dépenses? Ces extravagances même furent-elles regardées par sa maîtresse comme un témoignage d'un amour sans bornes? ou l'esprit, les grâces et les assiduités d'Edmond assurèrent-ils seuls son bonheur? c'est ce que la suite nous expliquera.

La conquête d'une femme ainsi distinguée et aussi enviée que madame de... devait faire du bruit dans le monde futile, et qui, sous prétexte de santé, tient annuellement ses joyeux congrès à Bagnères ou à Baden. La nouvelle en vint jusqu'à Paris où l'histoire commentée et enrichie chaque jour de nouveaux détails, occupa longtemps les loisirs des amis des deux héros. Pour faire trève et pour plus de liberté, madame de... annonça un voyage en Italie, où Edmond ne tarda pas à la suivre. La curiosité manquant alors d'alimens, l'attention se porta d'un autre côté, et l'on cessa peu à peu de s'occuper du couple voyageur.

Le bonheur rapproche quelquefois comme l'adversité; il rend expansif et dispose à la confiance. Edmond, dans ces continuelles alternatives de joie enivrante et de petits chagrins dont se compose toute véritable passion à son début, se souvint qu'il avait laissé à Paris un de ces anciens amis à qui, sauf l'inconvénient des conseils à subir, on aime à raconter son bonheur et ses peines. D'ailleurs, à une certaine distance, cet inconvénient disparait presque totalement par l'extrême liberté d'action qu'il nous laisse. Edmond m'écrivit pour s'informer, disait-il, de l'état de ma santé, mais, dans le fait, pour me faire part de son bonheur. Il en parlait, comme un parvenu de sa fortune, avec ces demi-mots et cette fausse modestie qui provoquent les questions et ouvrent un vaste champ à la curiosité. Sa lettre contenait d'ailleurs un éloge tellement exagéré de madame de..., qu'il était, à lui seul, la plus flagrante indiscrétion. Je me donnai, dans ma réponse, le plaisir de mettre en défaut sa coquetterie d'amant heureux, en affectant de n'avoir pas compris ses demi-confidences. Et quant à l'éloge de madame de..., tout en rendant justice à ce qu'il renfermait de vrai et de beau, faisant une large part aux préventions de l'auteur, j'attaquai pièce à pièce, mais avec toutes sortes de ménagemens, le portrait qui m'avait paru considérablement flatté. Placés à un point de vue opposé, nous nous étions peut-être écartés tous deux également de la vérité. Madame... ne méritait ni cet éloge, ni cette critique. Assurément, si une femme pouvait paraître parfaite, c'était celle-là. Son esprit brillant et cultivé la faisait rechercher des hommes les plus distingués, tandis que les grâces de sa personne la rendaient l'objet d'hommages non moins flatteurs. Séparée, d'un commun accord, d'un mari qui ne possédait point son affection, elle n'avait usé de sa liberté que pour réunir autour d'elle ce que son goût pour les arts pouvait lui faire désirer de plaisirs délicats. Ses salons étaient le rendez-vous de tout ce que Paris offrait de célébrités en tout genre. Dans cette existence de luxe et d'indépendance, la malignité publique devait trouver une pâture abondante et facile, et, comme l'amour en fait habituellement tous les frais, on ne manqua pas de dire que cette fière beauté avait abdiqué plusieurs fois, au profit de je ne sais quels favoris, une partie de la liberté conquise sur le joug conjugal. On rendait, d'ailleurs, parfaite justice à ses aimables qualités.

II.

Six mois à peine s'étaient écoulés depuis le départ d'Edmond et de madame d...., et déjà ils n'existaient plus l'un et l'autre pour la société dont ils occupaient seuls naguère l'avide curiosité, que dans de faibles et rares souvenirs. Edmond, cependant m'écrivait encore de loin en loin. Sa dernière lettre était datée de Vienne. Il m'annonçait son prochain retour et me priait de régler avec son notaire quelques affaires d'intérêt. Il s'agissait de la vente d'un bien situé en Bretagne et estimé cent mille francs.

— La propriété est d'un excellent rapport, me dit le notaire, et la vente en sera facile; mais si vous m'en croyez, monsieur, et si vous êtes un véritable ami de M. de Marenne, auquel je suis moi-même sincèrement dévoué comme ancien notaire de sa famille, vous le détournerez de ce projet. Cette propriété constitue désormais toute sa fortune. Les autres ont été vendues successivement depuis environ deux ans. Quoi qu'il arrive, je déclare que celle-ci ne se vendra pas par mon ministère. Au reste, c'est sans doute à ma résistance récente à des ordres de cette nature que je dois, monsieur, l'honneur de votre visite et votre officieuse intervention.

Je pressai la main de ce brave homme en lui promettant d'unir mes efforts aux siens pour empêcher la ruine de notre ami. J'écrivis à Edmond en conséquence. Deux mois après, à mon grand étonnement, il m'apportait lui-même la réponse. Elle consistait tout simplement dans l'aveu de son amour pour madame de..., des fautes qu'il lui avait fait commettre, et de la fâcheuse situation dans laquelle il se trouvait.... toutes choses qui m'étaient déjà parfaitement connues. Je conclus qu'Edmond était corrigé, et, quoique ce fût un peu tard, je l'en félicitai en l'embrassant cordialement. Il sourit tristement, en me serrant la main.

— Je suis plus malade que tu ne penses, me dit-il; le mal a pénétré trop avant; je ne puis, désormais, ni ne veux en guérir.

— Se pourrait-il? Tu n'as donc point renoncé à cette femme? tu ne l'as pas quittée?

— Elle est ici.

— Et que prétends-tu faire?

— La revoir, mon cher ami, et l'aimer tous les jours davantage.

Je laissai tomber involontairement la main d'Edmond et nous restâmes tous deux quelque temps plongés dans un morne silence. Mais tu ne sais donc pas, reprit-il tout-à-coup, ce qu'il y a de saint et d'irrésistible dans un pareil amour? Tu ne sais pas ce qu'est, dans son âme, cette femme que tu voudrais me voir abandonner. Ecoute. Tu ne peux pas me refuser quelque expérience des amours vulgaires. Eh bien! retiens bien ceci: Cette femme n'a de son sexe que ses perfections les plus adorables. Crois-moi. Mon amour est dégagé de tout sentiment personnel, et s'il est exalté, c'est qu'il est pur et noble comme celle qui l'inspire. Ce que j'aime en elle, ce n'est point sa haute position et sa brillante renommée; ce que j'admire, même au dessus de la beauté de son corps, c'est la beauté angélique de son âme. Sais-tu que depuis le jour où il m'a été permis d'y lire, j'ai vainement cherché à y surprendre une mauvaise pensée? Le monde, qui ne juge que les choses apparentes, peut la blâmer sans doute, mais je suis sûr que le ciel n'a pour elle que des bénédictions. Et moi aussi j'ai pensé comme le monde, je n'ai cherché d'abord en elle que les charmes de son corps et de son esprit, et quand il m'a été donné de connaître aussi son cœur, je me suis incliné en l'adorant... Tu vois bien que je ne puis pas guérir.

Je compris, en effet, qu'Edmond était perdu si je l'abandonnais à lui-même, et je songeai au moyen de le ramener à la raison par une autre voie.

Le lendemain, j'allai trouver son notaire. Il s'agit, dis-je, de sauver notre ami malgré lui. Le moyen que je viens vous proposer est un secret entre vous et moi. Il est violent, mais il peut seul prévenir la ruine totale d'un homme estimable; la fin, ici, justifie les moyens. Faites proposer, par une personne discrète, à l'intendant de madame de... l'acquisition du dernier domaine d'Edmond, à la condition que le nom du vendeur ne sera connu qu'au moment même de la signature de l'acte. Abaissez l'estimation de manière à assurer la vente. Edmond signera le premier avec empressement l'acte que vous présenterez ensuite à madame de... — Le notaire me regarda avec étonnement.

— Rassurez-vous, lui dis-je. Le bien ne sera pas vendu; je réponds de tout, et je m'engage à remettre, au besoin, secrètement entre vos mains le double du prix de la vente.

Le bon notaire ne comprenait rien à mon projet. Il se laissa néanmoins persuader, sur la foi de ma parole et de mes bonnes intentions. Tout se fit comme je l'avais prescrit. L'intendant souscrivit facilement à une proposition avantageuse, Edmond, assuré enfin de la possession d'une somme dont il avait le plus grand besoin, signa sans hésiter, et, incontinent, le notaire se présenta muni de l'acte de vente chez madame de...

Deux heures après, il vint chez moi où je l'attendais avec la plus grande impatience. Eh bien! m'écriai-je en le voyant entrer tout hors de lui.

— Ah! monsieur, je ne puis en croire mes yeux, ni mes oreilles... Tenez, lisez! voilà le double de l'acte.

— Elle a signé!... Edmond est sauvé.

— Mais regardez donc le prix de la vente?

— Deux cent mille francs? qu'est-ce que cela signifie?

— Ma foi, monsieur, c'est ce que je vous demander?

— A t-elle du moins expliqué?..

— Oui, mais j'avoue que je n'y ai rien compris.

— Mais encore, qu'a-t-elle dit ?

— Voici. Elle a pris le papier d'un air indifférent, mais au moment où ses yeux ont lu le nom de M. de Marenne, elle s'est troublée subitement et n'a pu retenir une exclamation de surprise; puis, regardant tour à tour l'intendant et moi, qui ne comprenions rien à ce changement, elle ordonna à celui-ci de se retirer. Alors elle se leva, et, après m'avoir considéré quelque temps de manière à me faire perdre contenance, elle se mit à m'adresser toutes sortes de questions sur M. de Marenne : s'il y avait long-temps que je le connaissais, quelle était la situation de ses affaires, pourquoi il vendait cette propriété, et comment son intendant en avait eu connaissance ?

— Je répondis tout ce que je savais de l'état de la fortune de mon client, ajoutant que, quant à cette vente, M. de Marenne ne s'en était occupé que pour apposer sa signature, que tout s'était fait par l'intervention d'un de ses amis. Cette explication parut la calmer.

— Monsieur, me dit-elle, après avoir réfléchi quelque temps, vous avez commis une erreur grave au préjudice de votre client. Je ne dois pas en profiter. Je connais parfaitement la propriété; elle vaut deux cent mille fr., et c'est à ce prix que je l'achète. Seulement, monsieur, vous vous arrangerez comme vous l'entendrez pour que le double de cet acte ne soit jamais entre les mains de M. de Marenne, et j'exige votre parole d'honneur de ne pas lui faire connaître le nom de l'acquéreur. Quant à l'ami officieux de M. de Marenne, veuillez le prier de passer chez moi le plus promptement possible.

Je fis à la noble dame le serment qu'elle exigeait. Alors elle rectifia elle-même le prix de la vente et apposa sa signature. Ensuite, elle fit venir son intendant, et lui ordonna de verser entre mes mains la somme indiquée par la rectification. Demain, sans plus tarder, elle me sera comptée, et j'aurai le plaisir de la remettre à M. de Marenne.

Je me gardai bien d'expliquer ce mystère à l'honnête notaire, et je me hâtai d'aller faire agréer mes excuses à madame de..., qui, sans avoir l'air de comprendre ce qu'il y avait d'offensant pour elle dans l'épreuve à laquelle je l'avais soumise, me remercia avec effusion de l'occasion que je lui avais offerte d'être utile à un homme estimable. Pour vous, monsieur, ajouta-t-elle, je m'en rapporte à votre attachement éclairé pour taire ce qui pourrait, dans cette affaire, blesser la fierté de votre ami. Muet de honte et de remords, je m'inclinai avec respect devant cette femme que j'avais si injustement soupçonnée. Madame de.... m'apparut dès ce moment sous un jour nouveau, et je commençai à comprendre qu'il y avait dans cette nature ignorée quelque chose de plus noble encore et de plus élevé que l'esprit et la beauté. L'enthousiasme d'Edmond me parut beaucoup plus naturel, et je cessai de le combattre. Un irrésistible mouvement de sympathie me rapprocha de madame de...; nos rapports devinrent plus fréquens et prirent un caractère prononcé de confiance et d'estime réciproques. Cette nouvelle position me permit aussi de l'observer avec plus d'avantage. Je savais déjà qu'elle était capable des plus nobles élans : la passion allait parfaitement à son organisation et à son imagination ardente. Il ne me restait plus qu'à vérifier la solidité de ses sentimens et la durée de ses affections, et j'avoue que je n'étais pas sans inquiétude à cet égard.

Edmond ne vit dans le prix inattendu de la vente de sa propriété qu'une bonne fortune dont il se hâta de profiter, pour cacher à tous les yeux les symptômes de sa ruine prochaine. Madame de..., qui n'ignorait pas la situation de ses affaires, lui adressa-t-elle alors des remontrances dont il ne tint aucun compte, ou garda-t-elle le silence avec lui pour ménager sa fierté, tout en se promettant de venir encore à son secours dans l'occasion, sous le voile de l'anonyme ? Quoi qu'il en soit, leur liaison se resserra de plus en plus chaque jour, et chaque jour aussi les rangs des admirateurs de l'une et des amis de l'autre s'éclaircirent dans la même proportion. Bientôt il se fit autour d'eux un grand vide et un profond silence. Edmond s'en réjouit; madame de... en parut d'abord toute surprise; l'isolement était une chose à laquelle elle avait besoin de s'habituer, car elle n'avait vécu jusqu'alors, pour ainsi dire, que de bruit et d'éclat. Un tel changement de régime répugnait à sa nature indépendante. C'était une noble plante qui avait grandi au sommet de la montagne, au milieu d'un vaste horizon; l'air et l'espace étaient ses élémens. Madame de..., avait fait de sa vie deux parts inégales, l'une et la plus grande, pour le monde, l'autre, pour la solitude; l'une pour l'observation, l'autre pour le recueillement.

Quand elle se vit seule, en face de sa passion, arrachée tout à la fois au monde et à l'étude, dans cette sorte de calme plat qui succède souvent aux mouvemens les plus violens, elle se mit à regarder autour d'elle comme une personne qui s'éveille. Le silence qui régnait au dehors se glissa peu à peu dans son cœur, son âme habituée aux vives émotions s'affaissa sur elle-même dans une morne torpeur. Les âmes ont aussi leur hygiène particulière, le mouvement et l'agitation sont nécessaires à celles-ci, comme le repos et la modération à celles-là; un brusque changement peut déterminer chez les unes et chez les autres, de graves accidens. Sous ce rapport, madame de... était sérieusement malade. Dès qu'elle crut connaître son mal, elle en chercha de bonne foi le remède dans l'activité qu'elle avait perdue. Elle essaya de rappeler ses émotions passées, de réchauffer son âme aux rayons de l'amour qu'elle avait allumé; mais son cœur restait froid, et son imagination seule, comme un foyer qui s'éteind, jetait encore quelques faibles étincelles. En vain, sa sensibilité exagérée se prenait à tout, s'exerçait sur les moindres choses : tout semblait échapper à sa poursuite et se dérober à ses étreintes... Et cependant Edmond, semblable à un reproche vivant, était là toujours empressé, beau, plein d'illusions et d'amour. Honteuse, humiliée à sa vue, autant qu'elle était naguère heureuse et fière, madame de... sentait quelquefois le désespoir entrer dans son âme. Et la reconnaissance, à défaut d'amour, lui faisait un devoir de dissimuler ses tourmens !... C'était un horrible supplice, celui des damnés qui aspirent à des voluptés impossibles, celui d'un aigle à qui l'on a laissé la liberté de ses ailes en l'attachant à la terre. L'espèce de prostration morale qui succédait ordinairement à ces combats intérieurs, à cette fatigante surexcitation, était le seul repos accordé à l'infortunée. Alors des larmes abondantes venaient rafraîchir un instant son cœur épuisé.

Ces bizarreries, qu'Edmond était loin d'expliquer dans leur véritable sens, l'affligèrent d'abord comme les excès d'une sensibilité maladive irritée par un sentiment profond. Cette pensée augmentait sa tendresse, et tandis que l'amour de madame de... s'en allait ainsi en fausses démonstrations et en impuissans efforts, le sien se fortifiait chaque jour par l'admiration.

En amour, comme en toute association, l'égalité est une chimère, l'un dépense plus que l'autre, et, sous ce rapport, chaque liaison aboutit nécessairement à une duperie. Il existe, dans l'ordre moral, aussi bien que dans l'ordre physique, des natures parasites; tant pis pour celles que le hasard a placées sous leur influence absorbantes. Ce fait démontré par l'expérience de tous les temps, n'a jamais empêché et n'empêchera jamais les amans passés, présens et à venir, de caresser, comme toutes les âmes généreuses, leur beau rêve d'égalité fraternelle.

Edmond, grâce à ce complet aveuglement, qui est tout à la fois la marque la plus certaine d'un véritable amour et le plus grand bienfait de la Providence pour les amans, aurait pu vivre encore longtemps ainsi dans cette erreur fortunée. Le hasard en décida autrement. Madame de... habitait depuis quelque temps une campagne sur les bords de la Seine. Un jour, appuyée sur le bras d'Edmond, elle gravissait un côteau assez élevé dont le sommet se couronnait d'un épais massif détaché de la forêt voisine. Arrivés en cet endroit, ils s'assirent tous deux pour contempler le paysage qui se déroulait à leurs yeux. On était au mois de septembre; le ciel, quoique parfaitement pur, n'étendait plus sa vaste coupole d'un bleu foncé; son azur transparent se mélangeait d'une faible teinte grisâtre, et le soleil, quoique perpendiculaire, versait autour de lui des rayons affaiblis. L'air était doux et léger, et la campagne, dépouillée de sa luxueuse parure d'été, avait plus de grâce et moins de majesté. Tout dans les champs, dans les prés et dans les sentiers tortueux, était joie et mouvement. Le fleuve, par mille capricieux détours, déroulait avec coquetterie son ruban argenté sur le tapis vert de la prairie, au pied silencieux de la montagne et sur le bord murmurant de la forêt. De temps en temps du fond de la vallée et du bois qui la domine s'élevait, apporté par la brise, comme un bruit confus de voix caressantes, puis les voix semblaient s'éloigner, le bruit s'éteignait par degré, et tout rentrait dans un silence plein d'une ineffable douceur. Ces concerts mystérieux ne sont pas entendus par toutes les âmes. Cet amour immense qui s'exhale parfois de la nature, qui flotte dans les airs comme un enivrant parfum, pénètre par tous les sens et circule dans nos veines; ce bonheur intime et profond qu'il n'est pas donné à toutes les organisations de sentir également, Madame de..., organisation ardente et délicate, le goûtait en ce moment sans réserve, et s'y livrait avec transport.

Elle se sentait régénérée, heureuse et tremblante d'une tendre émotion; elle crut que le ciel avait pitié d'elle et parlait à son cœur vivifié. Sa tête s'exalta, comme cela lui arrivait souvent, elle prit les élans de son imagination pour les mouvemens de son cœur. Merci, mon Dieu, murmura-t-elle, comme formulant une pensée secrète, merci; je vis maintenant, je suis heureuse, parce que j'aime... Oui, je t'aime, Edmond. Ma vie, c'est ton souffle; mon bonheur, c'est ton sourire. Ta joie m'enivre et ta douleur me tue... Cette vie, ce bonheur que je te dois, dis, les veux-tu en expiation de toute la félicité que je n'ai pu te donner; pour que tu me pardonnes, chère âme, de t'avoir aimé d'un amour mortel...

Edmond, ravi en extase par l'expression de cette passion ardente et noble, oubliait, en l'écoutant, les bizarreries dont il gémissait si souvent.

Quand ils furent de retour dans la vallée, le ciel s'était obscurci. Une soirée triste et froide succéda à cette brillante journée.

Le lendemain matin, madame de... se leva chagrine et souffrante. L'ennui et l'abattement se lisaient sur ses traits fatigués. Que s'était-il passé dans son âme pendant la nuit? Quelles affligeantes réflexions l'avaient tenue éveillée, ou quelles sombres visions avaient troublé son sommeil? Elle s'approcha lentement et écarta d'une main languissante le rideau de sa fenêtre... La campagne était cachée sous un épais brouillard qui laissait échapper une pluie fine et froide. Les ruisseaux, devenus torrens, couraient bruyans et débordés à travers la prairie. Le vent, qui tourbillonnait en gémissant à travers les arbres du parc, faisait craquer tristement leurs branches dépouillées, et semait les allées solitaires de leurs feuilles humides. C'était une de ces matinées d'automne toutes vêtues de deuil, sinistres avant-coureurs d'une saison encore plus triste. Le cœur de madame de... se serra à cette vue; elle se hâta de laisser tomber le rideau, et s'assit découragée et sans force devant la cheminée où fumait un feu précoce et mal allumé. Edmond entra en ce moment et s'informa avec inquiétude de sa santé. — Voyez, lui dit-elle en l'attirant vers la fenêtre et lui montrant la campagne, voilà mon mal; les impressions physiques me dominent: je souffre du malaise de la nature, mon âme est froide comme elle. Je voudrais en vain y rappeler l'amour, ce soleil à qui j'ai dû de si beaux jours! Mon cœur, je le sens, enveloppé d'un ennui profond comme d'une atmosphère brumeuse, doit revêtir aussi bientôt son manteau de glace, mais il ne lui sera plus permis de s'en dépouiller.

Edmond regardait madame de... avec un air de doute. Elle eut pitié de lui. Elle lui prit les mains avec affection. Soyons raisonnables, Edmond, poursuivit-elle avec bonté. Ce ciel hier si brillant, et si triste aujourd'hui, cette nature si constante seulement dans ses changemens, tout ne nous dit-il pas qu'il n'y a rien d'immuable ici-bas... Le cœur de l'homme est un vaste lac tour à tour immobile et agité, ouvert à tous les vents.... Un peu plus tard, mon ami, demain peut-être vous m'auriez demandé compte, en échange de l'amour que je vous avais dérobé, de celui que je vous dois... et que je ne puis plus vous donner...

Edmond, pâle, égaré, souriait amèrement, comme s'il se fût efforcé de ne pas croire ce qu'il entendait. Il essaya d'articuler quelques mots, mais ce fut en vain, et il se retira altéré et chancelant. Madame de... brisée elle-même par sa propre douleur, voulut faire quelques pas pour le retenir, mais elle retomba vaincue et paralysée par sa faiblesse même... Quand elle eut surmonté cette sorte d'anéantissement, et qu'elle se rappela les paroles que le désespoir lui avait arrachées, elle s'élança hors de l'appartement et tomba, en ouvrant la porte, sur un groupe de domestiques... qui déposèrent à ses pieds le cadavre sanglant d'Edmond.

—Malédiction sur cette femme! dit le docteur en cet endroit.

— Silence! s'écria Edouard à son tour. Ne vous hâtez pas de calomnier ce qui mérite votre pitié et peut-être votre estime. Le malheur dignement supporté est un baptême... J'ai vu, dans ces terribles momens, cette femme naguère si brillante et si enviée, je l'ai vue, pauvre insensée, jeter à un mort plus qu'il ne lui avait donné, ce qui vaut mieux que la vie pour une femme... sa réputation et son honneur... Croyez-moi, docteur, j'ai appris alors qu'on ne meurt pas de douleur.

— Et combien a duré ce sublime désespoir?

— Mon cher ami, prenons la nature humaine telle qu'elle est, ne lui demandons pas ce qui lui a été dénié par la sagesse divine, et inclinons-nous devant la Providence qui a marqué, dans sa bonté, un baume pour toutes les plaies, un terme pour toutes les douleurs.

AUGUSTE DELACROIX.
(*Commerce.*)

SALON DE 1839.

(Cinquième article.)

HISTOIRE (fin). — SUJETS RELIGIEUX.

MM. Appert, Menn, Vaines, Lépaulle, Roulin, Riss, Chasseriau, Henry de l'Estang, Dubufe fils, Charpentier, mesdames de Hérain, Doussault, Mottez, Granger, Norblin, Hippolyte Flandrin, Gigoux, A. Hesse, Vincent, Goyet, Jollivet, Auguste Vandenberghe, Leullier, Masson, Ziégler, Leloir, Bigand, Boissard, Charlet, Moynier, Vauchelet, Champmartin, Decaisne.

Il s'opère en ce moment un étrange revirement d'idées; l'antique n'est plus l'objet des fiers dédains de l'école moderne; on ose exposer des tableaux inspirés par des sujets de l'histoire romaine, et l'on paraît comprendre que toute une époque d'art, une époque créatrice ne saurait être anéantie parce que la mode s'est déplacée brusquement. Mais comme il arrive toujours après des études interrompues, les premiers efforts sont faibles, incertains, sans portée, les bonnes traditions manquent encore à de jeunes talens qui voudraient prendre une sage direction et ne savent de quel point partir. Ce retour à l'antique avec l'intelligence de ses lignes, de ses phases, serait le seul moyen de ramener la peinture religieuse à cette beauté de formes, à cette élévation de style, qu'elle a perdues et sans lesquelles on ne saurait traduire les livres saints. Il ne faut pas s'y tromper, lorsque le christianisme ouvrit ses ailes sur le monde, la société était romaine, elle portait des robes drapées, des couronnes de fleurs, des manteaux de pourpre, des anneaux d'or; la forme n'avait pas dégénéré; les races du nord n'avaient pas apporté leur sang glacé, leurs idées mystiques à cet empire qui en devenant chrétien ne fit qu'épurer ses mœurs sans changer de costume ni de caractère. Voilà ce qu'il faudrait observer, c'est cette tradition qu'il importerait de suivre lorsqu'on prétend peindre les sujets religieux des premiers siècles.

Trois tableaux, insuffisans sous le rapport de la facture, mais d'un bon esprit, marquent le retour que nous venons de signaler. C'est le *Néron à Baïes* de M. Appert; les *proscrits de Tibère*, par M. Menn, et une *vente d'esclaves près d'une ville romaine*, par M. Vaines.

Le Néron qui chante sa propre gloire sur la lyre, ce demi-dieu que tant de luxe environne, qui a pour l'applaudir, des chevaliers, des sénateurs, des courtisanes, des joueurs de flute et des histrions, quel sujet ce serait pour un beau talent comme celui de l'auteur du *Virgile*... Que de contrastes entre ces têtes et ces costumes si divers! — Les *Proscrits* jetés par l'ordre de Tibère sur la pointe nue d'un rocher et attendant une mort inévitable, ce pouvait être une tragédie lugubre et solennelle, une belle protestation contre la tyrannie païenne. M. Menn n'a guère fait que de *l'académie*; les poses de ses condamnés ont une forte tendance à être belles plutôt que justes; mais nous nous plaisons à rendre justice à la hardiesse de sa tentative.

En nous mettant à ce point de vue, nous pourrons aisément signaler le plus ou moins d'esprit religieux et de bon caractère dont sont empreints les tableaux inspirés par la bible ou l'évangile. Comme il est des sujets sur lesquels on ne manque jamais de se rencontrer, nous avons cru devoir établir, dans cette revue, une espèce d'ordre chronologique pour éviter la sécheresse d'une nomenclature.

Nous voici donc aux premiers jours du monde; la *mort d'Abel* a fait connaître le meurtre à la terre; Adam et Eve accourent et versent des larmes sur les restes sanglans de leur fils bien aimé. Il y a tant d'éloquence dans cette immense douleur, que la médiocrité elle-même trouverait moyen de l'exprimer: mais M. Lépaulle, n'a pas des habitudes assez graves pour lutter contre cette page de la Genèse; il a habillé ce drame avec ses couleurs vives et coquettes, et nous n'aurions pas besoin d'aller ailleurs qu'à l'Opéra pour trouver le modèle peu orthodoxe dont il a fait son Eve.

Moïse a envoyé Jephté combattre les Amalécites; le salut de l'armée dépend de sa prière élève-t-il les bras, les Hébreux sont vainqueurs si, vaincu par la lassitude, il les abaisse, le peuple de Dieu succombe sous l'effort de l'ennemi. M. Roulin a choisi le moment où Aaron et Hur soutiennent les mains du prophète. Leur action est bien d'accord avec l'énergique expression de Moïse qui paraît plein de majesté.

L'enlèvement d'Elie, emporté au ciel dan

un char de feu, est un des plus beaux épisodes de la Bible; d'où vient que M. Riss en a fait un spectacle ridicule? Élie a l'air de rouler du haut de la nue, et Elysée d'observer les astres.

Voici la chaste *Suzanne* qui va entrer au bain; ses beaux yeux s'abaissent avec une modestie naturelle; sa main craintive retient son vêtement qui tombe à plis pressés sur ses pieds, comme pour les cacher; à demi inclinée, la jeune femme semble hésiter et se demander si elle entrera dans cette eau vive qui l'appelle de son doux murmure... Au fond, à travers le feuillage, on distingue le regard fauve et ardent des vieillards qui partagent, avec les nuages et les oiseaux, le bonheur de contempler tant de charmes. M. Chasseriau a fort bien rendu cette double action; malheureusement sa couleur est grise et son dessin encore indécis.

La suite de cet épisode, *Suzanne accusée par les vieillards* est un bon tableau dont nous félicitons M. Henry de l'Estang.

Nous arrivons à l'inépuisable texte des plus admirables chefs-d'œuvre de la peinture, le Nouveau-Testament, mine de trésors d'inspiration et qui donne volontiers tant d'or et de diamans à qui sait y chercher avec foi et persévérance. Tout y est grand, ou naïf, ou sublime, depuis la nuit où de simples bergers se réjouissaient de la venue d'Emmanuel, jusqu'à cette autre nuit du Golgotha où la croix du Juste se dressa à travers les siècles. Mais combien de peintres ignorent le sens de ce livre auquel ils reviennent comme malgré eux! Demanderons-nous à M. Dubufe fils, pourquoi son *Annonciation* est un double portrait d'une jeune femme coquette et d'un ange maniéré? Il nous répondrait qu'il a cru mettre du recueillement, du bonheur sur les traits de la vierge choisie pour être la mère du messie. — La *sainte Anne* de M. Charpentier est jolie, mais tourne encore au portrait, et d'ailleurs les costumes flamands contredisent singulièrement le titre du tableau. — *L'éducation de la vierge*, par madame de Hérain, conviendrait mieux à un boudoir qu'à une chapelle; rien d'austère, d'inspiré sur ces visages aux contours gracieux. — Cette béatitude, ce calme céleste, nous les trouvons, moins l'élévation de style cependant et l'originalité, dans la *Vierge aux anges*, de M. Charles Doussault. C'est une imitation presque calquée du genre byzantin dont nous n'avons guère de traces en France. On s'étonne d'abord en se trouvant en face d'une peinture si pâle, si peu chargée de couleurs et d'ombres, qu'on dirait une espèce de lavis. L'ensemble en est doux et charmant; Marie tient son fils avec une candeur toute virginale et un amour respectueux; les anges qui l'assistent sont pleins de tendresse et d'ascétisme. Peut-être l'artiste eût-il dû varier les expressions, les caractères des têtes qui toutes trois se ressemblent exactement; qu'il se mette en garde contre la préoccupation d'une imitation servile du XIVᵉ siècle.

La *Fuite en Egypte* est encore un épisode cher aux peintres; il y a tant d'expression trouvée d'avance dans l'attentive sollicitude de Marie, dans le calme souriant du divin enfant, dans la gravité calme de Joseph! Mais il est aisé également de prendre ce sujet dans un sens faux, comme M. Mottez qui a mis des torches aux mains de ses anges conducteurs; idée puérile; car les anges sont la lumière eux-mêmes, ce que Raphaël a si bien indiqué dans une des *stanze* du Vatican, où l'on voit un messager d'en-haut illuminer la prison de St-Pierre des rayons ardens qui jaillissent de son beau front.

La prédication et les miracles, voilà la seconde partie de la vie du Christ, celle aussi qui doit fournir le plus d'inspirations. MM. Granger et Norblin se sont rencontrés dans la *guérison des malades*; l'un et l'autre sont demeurés bien au-dessous de leur tâche. Dans le tableau de M. Granger, les personnages paraissent juchés sur une échelle par leur position singulière sur le plan rapide d'une montagne; et voyez, quelle aberration! Au lieu de se tourner vers le consolateur de qui seulement ils attendent la santé, la vie, ces souffrans se regardent entre eux ou regardent les spectateurs. Leur pose est académique; ils étendent leurs bras pour montrer des nus. Enfin c'est de l'école classique dans son côté faible, dans ce qu'on appelle du *poncif*.

Quant à M. Norblin, son titre de pensionnaire de Rome nous oblige à déployer un peu de rigueur à son égard. Lorsqu'on va en Italie avec des palmes dans les mains, lorsqu'on y vit cinq ans au sein des chefs-d'œuvre de toute sorte, on doit s'élever au dessus du médiocre et reproduire autre chose que des modèles d'atelier. Qu'est-ce que ce paralytique à la tournure si guindée, qu'est-ce que ces disciples sans vénération, ce christ sans grandeur? Tout cela est commun et même faux; nous ne voudrions pour preuve de cette assertion que ce beau tapis neuf et brillant que M. Norblin a cru devoir placer sous le corps et les haillons de son mendiant.

Un autre pensionnaire de la Villa-Médicis, M. Hippolyte Flandrin se présente avec des titres bien autrement sérieux à notre examen. Le *Christ et les petits enfans* n'avaient pas encore été, que nous sachions, traités sur d'aussi grandes proportions; c'est un sujet tout gracieux, qui demande surtout de la finesse de pinceau et du sentiment. Or, telles ne sont pas les qualités de M. Flandrin, peintre sévère à qui il faut de grandes lignes, des visages immobiles, de l'austérité de formes. Dans sa toile de quinze pieds le sujet se perd en s'élargissant trop. Ce Christ si mélancolique paraît-il bien attirer à lui d'innocentes créatures, joyeuses et aimantes, et les étreindre entre ses bras paternels? Non, il a plutôt l'air d'un philosophe occupé à démontrer un point aride de science. On a vanté un groupe de deux femmes agenouillées sans savoir que leur mouvement et leur ajustement sont empruntés, trait pour trait, au Giotto. La couleur est grise, monotone, glacée. Le célèbre Cornélius disait de ce tableau: Que ses figures en étaient de pierre. Nous craignons fort que M. Flandrin ne se jette dans cette imitation absolue de M. Ingre où il cesserait tout à fait d'être *lui* sans acquérir les qualités précieuses de son maître.

La Passion va se dérouler, à nos yeux, dans huit tableaux, dont le tiers à peine mérite le titre de religieux. Ce *Christ au jardin des Oliviers*, par M. Gigoux, n'a ni douleur ni divinité; on dirait un coupable accablé sous le poids de ses propres fautes; ce n'est pas l'anéantissement du Sauveur qui frémit à l'idée de boire le calice jusqu'à la lie, le calice plein du fiel de tous les crimes humains. L'ange a une tournure gauche, le seul bras qu'il montre est mal dessiné, mal attaché; les draperies ont une raideur de mannequin; nous ne savons pourquoi M. Gigoux affectionne de la sorte ces grands plis cassant, ces lumières sans demi-teintes, sans transition. Franchement, nous le croyons engagé dans un système pernicieux et d'où il ne saurait revenir trop tôt. — Ce *Christ couronné d'épines* est mieux; le dessin annonce de bonnes études, mais M. Auguste Hesse pourrait-il justifier la singularité d'un personnage renversé qui avec son pied s'amuse à frapper les jambes du Christ? MM. Vincent et Goyet ont exposé chacun un *Christ en croix*; le premier nous offre une Madeleine avec des cheveux bien tressés, une vierge qui semble étrangère à cette triste scène: le second a parfaitement compris la tristesse, la grandeur du sujet, et s'est bien inspiré de Lesueur. — La *Descente de croix* a fourni deux tableaux remarquables à MM. Jollivet et Vandenberghe. Vous reconnaîtrez tout de suite dans l'ouvrage de M. Jollivet la manière des Vénitiens, des étoffes empruntées au Titien, un ciel vert, quelque chose de recherché qui ôte à la composition son caractère de gravité. Ce peintre a visé aux belles poses; il serait difficile aux deux hommes qui descendent le corps du Sauveur de se tenir en équilibre sur l'échelle ou de supporter leur précieux fardeau. M. Vandenberghe a exprimé toute la morne tristesse qui pesait sur la nature en présence du cadavre de Jésus: une épaisse nuée cache la vue du ciel et descend sur le sol; à peine aperçoit-on la croix derrière laquelle apparaît un soleil rouge; Marie, Madeleine, saint Jean, contemplent avec des larmes muettes celui qu'ils ont tant aimé... La divinité brille encore dans les membres affaissés auxquels l'artiste n'a pas cru devoir donner la maigreur, le ton de souffrance qu'on leur prête ordinairement. — *Le Christ au tombeau* a inspiré assez de chefs-d'œuvre dans l'école italienne pour que M. Leullier ait pu suivre quelque bon modèle; on reconnaît aisément que telle a été son intention; mais pourquoi a-t-il confondu diverses manières, et après avoir apporté de la noblesse dans son christ, a-t-il emprunté au Bassano un St-Joseph d'un aspect aussi vulgaire? — Inutile de rappeler encore ici les belles pages qui existent sur le sujet de *l'Incrédulité de St-Thomas*; eh bien! M. Masson a trouvé le moyen de rapetisser l'expression sévère du Christ et de le présenter comme une espèce de mendiant humblement posé devant le disciple incrédule. Que de tableaux qui mentent à leur titre! Partout quel défaut de réflexion, de savoir, de sentiment! Et c'est là ce qu'on appelle de la peinture religieuse? ce sont des tableaux d'églises de village...

Maintenant la *légende* appelle notre attention, et nous allons embrasser d'un regard rapide les productions qu'elle a plus ou moins bien inspirées.

Au maître les honneurs. M. Ziégler s'est exercé sur la tradition qui attribue à *St-Luc* le portrait authentique de la sainte Vierge. Son évangéliste paraît profondément préoccupé de la crainte de laisser échapper l'auguste image qui vient de briller à ses yeux. Du moins, est-ce pour la mieux fixer dans son souvenir qu'il lui

tourné le dos, ou bien devons-nous penser qu'il la voit par l'esprit? Son activité à peindre ne devient plus qu'un acte matériel tout à fait dépourvu de piété et d'admiration. Tel n'était point le St Luc de Raphael, lorsque plongé dans une respectueuse extase il contemplait avec l'ivresse de sa foi la mère de Dieu devenue visible pour lui. L'unité manque dans la composition de M. Ziégler; la double action du ciel et de la terre ne se lient pas; cet homme qui brosse la toile sur un chevalet si bien apprêté, n'a nullement affaire avec la vision qui resplendit là haut dans un nimbe doré. La conception de cet ouvrage est fausse; quelques parties de l'exécution sont belles; mais M. Ziégler nous doit plus que du talent de main. — L'idée, l'esprit religieux, ont fécondé ce joli tableau de *Sainte-Cecile*, par M. Leloir; la bienheureuse virtuose tient une main posée sur le clavier sonore, et elle écoute en silence le concert des anges; toute son attention se lit dans ses traits, dans ses doux yeux; quelque chose de chaste et de charmant se répand autour de cette figure drapée avec tant de grâce et de simplicité, les anges, peints avec des tons très légers, sont bien suspendus, bien aériens... — M. Bigand manie la brosse avec une audace impétueuse, ce qu'on reconnait à la tournure particulière et gigantesque de son *saint Germain*. — Il y a un calque frappant du Carrache et de l'école espagnole dans le *saint Jerôme* de M. Boissard; nous n'admettons pas comme bonnes choses d'art, ces chairs noires avant le temps, cette obscurité volontaire, ni le visage pesant et ridé de ce solitaire qui paraît plus accablé par l'âge que par la pénitence et la méditation. — *La messe de St-Lucien*, due à M. Charlet, ne manque pas d'intentions heureuses; il y a de l'avenir dans le *saint Xavier* de M. Moynier, jeune élève de Coignet, qui débute au Louvre. — Que dire du *martyre de St-Donatien et de St-Rogatien*, par M. Vauchelet, sinon que c'est triste et froid?

Ce sont là les seuls tableaux religieux qui puissent être analysés, tout le reste est d'une médiocrité incroyable, sous le double rapport de la pensée et de la forme. Nous avons réservé deux ouvrages de MM. Decaisne et Champmartin pour faire bien ressortir la différence qui existe entre la véritable inspiration et la peinture sans caractère. Tous deux se sont rencontrés sur le même sujet: *la Charité*. M. Decaisne a mis sur le front de cette belle Vertu la flamme de la sagesse, la lueur vivifiante qui brille aux yeux sans les fatiguer. La noble fille du ciel, attire autour d'elle les êtres souffrans et les guérit autant par son regard que par ses soins. L'enfance, la vieillesse, ont également part à son amour; ses traits respirent une douce austérité, et l'on voit bien en elle la consolatrice de toutes les douleurs.

Au contraire, M. Champmartin a considéré la *Charité* comme une espèce de Cybèle aux mamelles fécondes, nourrissant d'un lait matériel une foule d'enfans dont les formes sont épaisses et les têtes insignifiantes. Pourquoi leur sourit-elle si niaisement? Ne devrait-elle pas plutôt essuyer les larmes de petits orphelins, les attirer affectueusement à ses côtés et leur donner surtout la nourriture de l'âme en leur expliquant les vérités des livres saints? Voilà comment le moyen-âge comprenait ce sujet. Mais lorsque M. Champmartin vient peindre une grosse flamande et une douzaine d'enfans, n'avons-nous pas le droit d'affirmer qu'il n'a songé à prendre ce titre de la *Charité* qu'après avoir fait son tableau?...

ALFRED DES ESSARTS.

Mélanges, faits curieux.

—

L'intérêt qui s'attache à Nourrit nous engage à donner la lettre suivante, qu'il écrivit à M. Euzet, du théâtre de Bordeaux. Cette lettre, relative à ses travaux en Italie et à ses débuts, est curieuse par les détails donnés sur la vie et les fatigues des acteurs en Italie. On y trouvera aussi cette empreinte de mélancolie qui a caractérisé les derniers jours du malheureux artiste.

« Mon cher ami, je vous remercie cordialement des sentimens affectueux que vous m'exprimez dans la bonne lettre que je reçois de vous. C'est une grande satisfaction pour moi d'apprendre que mes amis de France ne m'ont pas oublié, moi je pense si souvent à eux tous.

» Je dois être fier d'avoir réussi en Italie, puisque les artistes français veulent bien se réjouir de mes succès. C'est pour nous tous une affaire de nationalité, de patriotisme. Merci, mes chers camarades! je suis toujours le vôtre; et si j'ai emprunté les accens sonores de la langue italienne, c'est avec mes allures françaises que je me suis présenté sur le théâtre St-Charles, croyez-le bien; peut-être sont-ce mes qualités d'artiste français qui m'ont valu les applaudissemens du public italien.

» Vous savez que ce n'est pas sans peine que je suis arrivé à cet heureux dénoûment. C'est après huit grands mois de travail, c'est après bien des ennuis, bien des difficultés, bien des déboires qu'il m'a été permis enfin de me faire entendre dans un rôle convenable, et de mener à bonne fin l'entreprise un peu folle dans laquelle je m'étais embarqué. J'appelle mon entreprise folle, car maintenant que tout est passé et que tout s'est bien passé, je me mets à examiner ce que j'ai fait, et je suis effrayé de mon peu de raison, de mon peu de prudence. J'allais risquer en une soirée le fruit de seize ans de travail, et je pouvais voir effacer, dans cette soirée, les succès de toute ma carrière! En vérité, dans tout ceci, j'ai été plus heureux que sage, et je suis amené aujourd'hui à faire toutes ces réflexions par l'importance du conseil que vous me demandez.

» L'Italie, mon cher ami, est plus belle de loin que de près. Les théâtres sont bien déchus de leur ancienne splendeur! L'art musical, l'art du chant, n'y sont plus dans l'état florissant où ils furent un jour, et l'avenir ne se présente pas très brillant pour les chanteurs italiens. Le répertoire des bons maîtres est usé partout, et l'on ne voit pas surgir de jeunes talens qui soient de force à les remplacer. Maintenant, si de ces considérations générales, nous descendons aux détails, si nous comparons le sort des artistes en Italie avec le nôtre en France, oh! mon cher Euzet, c'est pour le coup qu'il faut du courage et une grande et forte volonté pour venir acheter ici un peu de réputation qui fait plus de bruit qu'elle ne vaut, ou du moins qui ne rapporte pas tout ce qu'elle coûte.

» Quand vous aurez débuté et réussi, savez-vous le service qu'il vous faudra faire? Vous aurez à jouer cinq ou six fois par semaine (on répète le matin, et soir et matin quand on ne joue pas), il n'y a ni rhume ni enrouement qui tienne. Tant que vous n'avez pas la fièvre, vous n'obtenez pas de dispense. Voilà pour le travail du gosier. Quant à la mémoire, on ne vous laisse guère le temps de penser à autre chose qu'à vos rôles, car il faut en apprendre un nouveau tous les dix ou douze jours, jusqu'à ce que vous ayez tout le répertoire italien dans la tête. Pendant les huit mois que j'ai passés à Naples, avant de débuter, j'avais appris six rôles du répertoire de Donizetti, et je quitterai probablement ce pays sans en avoir joué un seul! — Les entreprises vivent au jour le jour, et l'on ignore d'avance ce qu'on doit faire, ici surtout où les rigueurs de la censure viennent à chaque instant arrêter les projets des directeurs et des auteurs.

» Ai-je besoin encore, mon ami, de vous dire que, malgré tous les succès, toutes les satisfactions d'amour-propre qu'on peut obtenir, *il est difficile d'être heureux loin de son pays!* surtout quand on a eu le bonheur de naître et de vivre en France!... Mais j'ai tort sans doute de me laisser aller à ces idées, et je sens que je cours grand risque de devenir injuste. Ce que je dois avant tout, c'est de n'être pas ingrat envers un pays qui m'a accueilli avec hospitalité.

» Ne croyez pas cependant que j'aie chargé le tableau en vous peignant le sort des artistes qui embrassent la carrière italienne. Vous avez près de vous Dabadie qui pourra vous dire si je me suis trompé. Réfléchissez bien, avant de prendre un parti aussi grave que celui de quitter la France pour l'Italie!... Adieu, mon cher Euzet. Il ne me reste pas assez de place pour vous nommer tous les camarades à qui je vous prie de serrer la main de ma part. Je m'en remets à vous, afin que personne ne soit oublié.

» Votre camarade, ADOLPHE NOURRIT. »

— On écrit de Weimar: Un peintre distingué, M. de Keilhoeltzer, qui était étroitement lié avec Goethe pendant ses douze dernières années, vient de publier les particularités suivantes de la vie privée de ce grand écrivain, particularités qui jusqu'à présent étaient restées inconnues au public:

» La chaleur et la lumière, dit M. de Keilhoeltzer, étaient ce que Goethe aimait par-dessus tout; aussi, plus la température était élevée, plus il était gai et dispos. Il disait souvent, en plaisantant, que celui qui saurait se faire d'avance une idée bien nette des horreurs de l'hiver se pendrait à coup sûr dans l'arrière-saison, pour ne pas s'y exposer.

» Goethe ne voulait jamais permettre qu'on ouvrît les croisées de son cabinet de travail et de sa chambre à coucher; quelque méphitique qu'y fût l'air, il s'y plaisait. C'est seulement dans son absence, et au risque d'être réprimandées, que les personnes qui l'entouraient osaient quelquefois prendre sur elles, dans un zèle bien entendu pour sa santé, de les ouvrir pour renouveler l'air de ces deux pièces.

» Goethe était insensible aux odeurs désagréables, à la seule exception de celle de pommes pourries, odeur que, par un singulier contraste, Schiller affectionnait au plus haut degré. Goethe étant un jour entré dans le cabinet de Schiller,

et ne l'y trouvant pas, résolut de l'attendre, et s'assit non loin du bureau du poète ; mais bientôt il éprouva un étourdissement qui s'augmenta peu à peu, et qui ne le quitta que lorsqu'il eut gagné la rue. La servante de Schiller se mit à chercher ce qui aurait pu produire ce fâcheux effet sur les nerfs de Goethe, et elle trouva sur une tablette au-dessous du bureau, une vingtaine de pommes plus ou moins pourries, dont l'auteur de *Jeanne d'Arc* s'était pourvu afin de parfumer à sa manière ce qu'il appelait son atelier (*werkstiate*)

» Goethe, soit qu'il fût chez lui, soit qu'il fût en société, s'empressait toujours de moucher lui même les chandelles qui se trouvaient dans son voisinage, parce que c'était une opération, disait-il, que personne ne faisait à son gré. On l'a même vu quitter brusquement des sociétés, parce que les domestiques n'avaient pas mouché comme il le désirait les chandelles placées devant lui, et parce qu'il n'y avait pas sur les tables de mouchettes avec lesquelles il aurait pu refaire leur ouvrage.

» Goethe n'aimait pas qu'on lui demandât comment il se portait ; et lorsqu'une telle question lui était adressée dans un moment où il se trouvait tant soit peu indisposé, il s'en fâchait, et sans y répondre il amenait tout de suite la conversation sur un autre sujet. Il aimait la vie, mais il aimait encore davantage la santé, sans cependant craindre la mort. « Les seules choses que je redoute maintenant, disait-il dans la dernière année de sa vie, ce sont les maladies et une mort douloureuse. Que Dieu m'accorde une mort douce, et cela le plus tôt possible, c'est tout ce que je désire ! »

Une scène des plus tragiques s'est passée dernièrement, près de Châtillon, entre Brou et Châteaudun. Une fermière allant vendre du blé au marché, fut rencontrée par un de ses voisins, auquel elle donnait souvent du pain et des vêtemens pour le secourir dans sa misère. Le soir, elle revenait à la ferme ; elle avait vendu son blé ; il faisait nuit. Elle rencontra le même individu, et le dialogue s'établit entre eux : — Vous voilà, la maîtresse ? vous avez vendu votre blé ? — Oui, répondit la fermière. — Vous en aviez beaucoup ; vous avez dû recevoir une centaine d'écus ? — Un peu au-delà ; je rapporte 307 fr. — Cette somme doit vous peser ; donnez-moi cet argent. — Je vous remercie, il ne m'embarrasse point. Ce n'est pas nécessaire. — Donnez-moi votre argent, vous dis-je, ou... et en même temps il fit luire à ses yeux un long couteau ; elle eut peur et abandonna son argent.

Le chemin se divisait en deux branches ; l'homme prit l'une, et la femme l'autre, qui conduisait chez elle. Tout à coup le misérable revint sur ses pas et lui dit : « Réflexion faite, j'ai votre argent, vous allez me dénoncer, il faut que je vous tue. » La fermière, terrifiée, proteste qu'elle ne dirait rien, qu'elle lui pardonnait en considération de sa pauvreté ; qu'elle ne souffrirait pas beaucoup de cette perte. — Non, je vous crains ; il faut que je vous tue. Là tout près est une marnière ; choisissez, je vais vous y jeter, ou bien je ferai usage de ce couteau. » La pauvre femme éperdue se décide pour la marnière, dans l'espoir d'un secours inattendu. Tous deux arrivent sur le lieu. Le bandit la force à se déshabiller, de crainte que ses vêtemens ne la fassent reconnaître. Le crime allait être consommé. Le scélérat, plein de prévoyance dans la préparation de son forfait, veut s'assurer si la marnière est assez profonde et si elle contient de l'eau ; il ramasse une pierre et se baisse à l'orifice de la marnière pour l'y jeter.

La fermière retrouve toute sa présence d'esprit, et, saisissant ce moment, elle se jette avec désespoir sur son assassin, le pousse rudement dans le précipice, saisit ses vêtemens, se sauve nue, et de toute la vitesse de ses jambes, et arrive à demi morte chez elle. Le maire de Châtillon, averti de suite de l'événement, se rendit le lendemain matin de bonne heure à la marnière. On trouva le brigand noyé ; l'une de ses mains tenait le sac de 307 fr., l'autre le couteau.

Autographes de Walter Scott. — M. Thomas Cardell, qui était un des amis d'enfance de Walter Scott, et qui possédait les manuscrits autographes des œuvres de cet illustre écrivain, vient de faire présent de ces manuscrits à la bibliothèque d'Edimbourg, à la seule exception de celui du poème intitulé *the Lady of the Lake* (la Dame du Lac), que l'auteur lui avait donné lui-même comme un souvenir. Ces manuscrits, qui sont maintenant placés dans la grande galerie semi-circulaire de cette bibliothèque, forment 166 volumes grand in-4°, reliés en maroquin rouge, mais non rognés. Ils sont tous sur papier à lettres très fin. L'écriture, qui ne couvre que le *recto* de chaque feuillet, est en grands caractères, claire, nette, régulière, mais extrêmement rapide. Les lignes sont très serrées. Il n'y a aucun espace en blanc ni au haut ni au bas des pages ; mais il y a deux marges latérales, dont celle de droite est très large, et celle de gauche étroite. Les ratures sont extrêmement rares dans les ouvrages en prose, à peine si l'on en trouve, une par vingt pages ; mais il y en a au moins deux à chaque page des poésies. En voyant les manuscrits des romans, on serait tenté de croire que Walter Scott les a composés avec la même facilité qu'on pourrait écrire une lettre de famille sur des objets indifférens.

Mort d'Asia. — L'éléphant mâle du Jardin-des-Plantes, dont quelques journaux avaient annoncé la maladie, est mort hier. Cet animal, qui a commencé à être affecté, il y a environ dix jours, d'une maladie d'intestins, a été soigné par un artiste vétérinaire qu'on avait appelé tout exprès de l'école d'Alfort. Son traitement consistait en eau miellée, qu'on lui administrait par doses, et ces doses comportaient la valeur de dix seaux environ : on y mêlait quelquefois du sulfate de soufre. Asia avait un caractère fort indocile, et le cornac Géan, aux soins duquel il avait été confié dès l'âge de dix-huit mois, était la seule personne qu'il affectionnât et qui eût quelque influence sur lui. Dans les derniers jours de sa maladie, Géan parvenait seul à obtenir quelque docilité de son élève lorsqu'il s'agissait d'exécuter les prescriptions, et Géan a été obligé de se tenir jour et nuit auprès de lui. On avait remarqué qu'Asia avait pris une position qui augmentait ses souffrances ; on voulut, pour le soulager, le faire changer de place ; mais comme déjà ce pauvre animal était trop affaissé par la maladie pour pouvoir agir, on fut obligé de le soulever à l'aide de cabestans. Vingt hommes furent employés à cette manœuvre. Asia, comme les animaux de son espèce, était doué d'une grande intelligence, et Géan son cornac, qui s'était attaché à lui, est fort touché de sa mort. Voici un trait qui prouve que l'éléphant n'était pas ingrat envers son gardien. Géan, il y a deux ans, fit une forte maladie qui le retint au lit pendant six semaines ; on fut obligé, pendant ce temps, de lui donner un autre serviteur. Asia l'accueillit sans trop de difficultés ; mais lorsque Géan se présenta, l'éléphant écarta dédaigneusement l'intérimaire d'un coup de trompe assez violent, et ses démonstrations amicales prouvèrent à son ancien cornac que c'était lui seul qu'il voulait reconnaître. M. de Blainville, professeur d'anatomie, fait en ce moment la dissection du corps, et M. Werner, peintre attaché au Museum, est occupé à retracer les cas pathologiques que présente cette opération.

Revue des tribunaux.

TRIBUNAUX ÉTRANGERS.

LE POSSÉDÉ.

On mande de Burgos (Espagne), 20 janvier :

« Quoique les ardeurs de l'été, quoique les effets du *Solano*, ce vent dévorant de l'Afrique, exercent dans la vieille-Castille leur funeste influence avec bien moins de violence que dans d'autres parties de la Péninsule, cependant ils y font quelquefois aussi des victimes. Le 26 juin dernier avait été d'une de ces températures intolérables qui abattent les plus forts et les plus énergiques. Le soleil qui se couchait entouré d'une auréole sanglante, semblait présager pour le lendemain un temps plus brûlant encore. On ne respirait qu'avec peine, et le vent du soir, au lieu de rafraîchir l'air, n'apportait que des bouffées d'une vapeur ardente comme celle qui sort d'une fournaise.

« Malgré l'inclémence du ciel, Raphaël Barrio s'était, pendant toute la journée, livré aux travaux les plus pénibles ; maintenant accablé de fatigue, il contemplait attentivement la teinte pourprée dont l'horizon était coloré. « Bien certainement, disait-il à Damasa Estevan, sa femme, assise à côté de lui, bien certainement les flammes de l'enfer, dont ce matin nous parlait le curé, ne sont pas d'une autre couleur. Vois comme cela est ardent. Je ne veux pas aller brûler avec les démons. Il faut que je me réconcilie avec Izquierdo, notre voisin. Ne vois-tu pas, ajouta-t-il, les diables qui se balancent au milieu de ces langues flamboyantes ? — Je ne vois, répondit la femme, que quelques nuages que le vent pousse à l'horizon. — Je te dis que ce sont des diables, reprit Barrio avec colère. Ils sont bien loin encore ; mais ils vont venir pour enlever les mauvaises consciences. Ils sont en route ; il faut que je me réconcilie avec notre voisin. — Par notre sainte Vierge et par le doux nom de Jésus, je ne vois rien de tout cela ; tu as de meilleurs yeux que moi pour l'apercevoir. Au reste, après notre repas, tu iras trouver le curé ; il verra peut-être de même que toi. » Barrio, que sa femme avait pris par le bras, s'était levé, avait retourné sa fourche et s'en retournait chez lui en répétant tantôt à haute voix, tantôt tout bas : « Je vois des diables ! je vois des diables ! »

« Le curé auquel Barrio alla s'adresser approuva grandement la résolution que celui-ci avait prise de se réconcilier avec son voisin. Il lui pro

mit que le lendemain il s'occuperait de faire sa paix avec Izquierdo. Il lui conseilla de prier Dieu, de faire pénitence, et l'engagea à aller se coucher. Le laboureur passa la nuit dans un état continuel d'agitation. Son anxiété redoubla lorsqu'il vit au matin l'horizon se colorer. » Voici les diables, s'écria-t-il, ils me tiennent, ils me tuent. » Et saisissant un manche de fourche de plus de deux pouces de diamètre, il s'élança dans la rue en répétant : « Les démons me tuent. » Il se mit à frapper à la porte de son père et à l'appeler à grands cris : il avait en parlant les yeux hagards, la figure contractée et la bouche écumante. Sa femme, en le voyant dans cet état, s'était attachée à lui et s'efforçait de le ramener dans sa maison. Il lui donna d'abord un coup de bâton sur le bras pour la forcer à quitter prise ; ensuite il lui asséna sur la tête un second coup qui la jeta à terre privée de sentiment. Son père n'était pas chez lui, et sa bellemère lui ayant répondu qu'il était déjà allé battre du blé, Barrio se rendit à l'aire de son père. « Mon père ! lui cria-t-il en l'abordant, mon petit père ! venez à mon secours ; Izquierdo veut me tuer. — Où est-il, mon fils ? lui demanda celui-ci, où est-il ? » Pour toute réponse, Barrio lui asséna sur la tête un coup de bâton qui le renversa à terre ; il le frappa à plusieurs reprises, puis se prit à fuir, puis revint sur ses pas jusqu'à l'endroit où il l'avait laissé, le frappa de nouveau sur la tête, et regagna le village en proférant contre celui qu'il venait d'assassiner les plus grossières injures. Il courut après tous ceux qu'il rencontra sur son chemin pour les attaquer, et comme il ne put les joindre, sa fureur se tourna pendant quelques instans sur un chien qui le suivait en jappant. Il parcourut ainsi tout le village de Guintana jusqu'à ce qu'il eût trouvé Thomas Barrio son frère. Il le rencontra à la porte de sa maison, et, sans lui adresser la parole, lui donna sur la tête un violent coup de bâton ; puis ensuite plusieurs autres, et sortit du village en criant : « J'ai tué mon père et mon frère ! »

Au bout de quelques instans il revint auprès de Thomas, qui était presque mort. A l'approche de ce furieux, plusieurs voisins qui entouraient le moribond, et le curé, qui était occupé à lui donner les secours de la religion, prirent la fuite. Barrio se précipita avec une nouvelle rage sur celui qui n'était pour ainsi dire plus qu'un cadavre, et lui appliqua sur la tête, avec le manche de sa fourche, des coups en si grand nombre et d'une telle violence, que tous les os du crâne étaient brisés. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on parvint à s'emparer de l'assassin. On le lia solidement, et c'est en cet état qu'on l'a conduit, ou plutôt qu'on l'a porté devant le juge de première instance de Aranda de Duero.

» Les faits de ce procès ne pouvaient offrir d'obscurité. Une des victimes était morte et avait été frappée devant de nombreux témoins ; quant au père de Barrio, quant à sa femme, malgré toute la gravité de leurs blessures, on était parvenu à les guérir, et ils venaient l'un et l'autre donner des renseignemens à la justice. L'instruction fut donc faite très rapidement, et le 11 août, le juge, conformément aux conclusions du procureur fiscal, condamna l'accusé à la peine du garrot vil, à être traîné de la prison jusqu'au lieu du gibet avec cet écriteau sur la poitrine : Traître et félon, et enfin il ordonna que son cadavre serait jeté à l'eau. Il le condamna encore à payer, à titre d'indemnité, à Isabelle Madero, restée veuve de Thomas Barrio avec cinq enfans, une somme de 15,000 réaux, indépendamment des frais de justice et des dépenses qu'avait nécessitées le traitement des blessés.

» L'audience royale de Burgos ayant ensuite été appelée à examiner le jugement du tribunal d'Aranda de Duero, pensa que l'accusé n'avait pas sa raison lorsqu'il avait commis son crime. Trois médecins furent donc chargés d'examiner l'état de Barrio, et d'un avis unanime ils déclarèrent que le malade était atteint d'une manie religieuse ; en un mot, qu'il était possédé du démon. En conséquence de cette déclaration, les *alcaldes del crimen*, après avoir porté à 200 ducats les indemnités allouées à la veuve de la victime, ont ordonné que le meurtrier serait renfermé, jusqu'à sa guérison, dans une loge d'une maison de fous. »

UN FILS ADOPTIF.

On écrit de Bektchysaraj (Crimée) :

Jussuf Karty, qui, à seize ans, était entré au service, revint après quinze ans d'absence à Bektchysaraj, son pays natal. Tous les membres de sa famille étaient morts ou dispersés, et il ne retrouva plus qu'un vieil ami de son père, Ali-Miza, qui lui donna l'hospitalité et le reçut comme un fils. Ali-Miza avait une fille unique âgée de vingt-trois ans. Dans la maison d'Ali vivait aussi un jeune enfant de quatre à cinq ans environ, et que surveillaient avec la plus grande sollicitude Ali et sa fille. On ignorait le sort de cet enfant ; il avait été recueilli, disait-on, dans un village saccagé par la guerre.

Fathmé, la fille d'Ali, était belle et riche ; aussi de nombreux prétendans s'étaient-ils présentés pour obtenir sa main ; mais elle avait obstinément refusé tous les partis qui lui avaient été offerts. Jussuf, à son tour, ne put être insensible aux charmes de Fathmé, et après quelques mois de séjour dans la maison d'Ali, lorsqu'il crut s'apercevoir que ses assiduités n'étaient repoussées ni par Fathmé ni par son père, il hasarda une proposition formelle. Ali la reçut avec quelque embarras. « Ton père était mon frère d'armes, lui dit-il, et toi je te regarde comme mon fils bien aimé... Aussi ce serait pour moi une joie bien vive que de voir s'accomplir le projet dont tu me parles ; mais il y a à cela une condition et peut-être tu la refuseras. »

Jussuf protesta de son amour et de son obéissance. « Ecoute donc, lui dit Ali : tu as vu ce jeune enfant qui est dans ma famille comme un fils de ma chair ; Ismaël, que Dieu m'a envoyé pour veiller sur lui et l'aider dans la vie ; il n'a que moi pour soutien, et si je meurs que deviendra-t-il ? Veux-tu l'adopter, lui donner ton nom, l'appeler ton fils, ne jamais l'abandonner ? Si ta bouche le jure et si ton cœur le pense, je te donne ma fille. »

Jussuf consentit à tout, et le mariage fut conclu.

Pendant deux ans que dura cette union, Ismaël passa en effet pour être l'enfant des deux époux, et Jussuf ne tarda pas à ressentir pour lui la vive affection que lui portaient Ali et Fathmé. Cependant quelques indiscrétions et quelques propos qui jusqu'ici avaient sourdement circulé sur la naissance d'Ismaël vinrent frapper les oreilles de Jussuf, et un sentiment d'horrible jalousie commença à germer dans son cœur. Fathmé s'en aperçut, et, comme il lui semblait que les caresses qu'elle prodiguait à Ismaël irritaient profondément son mari, elle prenait à tâche d'éloigner l'enfant de ses yeux, et c'était à la dérobée et comme une coupable qu'elle osait lui donner quelques témoignages de tendresse.

Ces précautions n'échappèrent pas à Jussuf, et ce fut un nouvel aliment donné au sentiment de jalousie et de défiance qui s'était emparé de lui : il était jaloux d'un passé dont pourtant il n'avait pas à demander compte ; mais surtout il pensait que sa confiance avait été trahie ; il ne pouvait plus supporter sous ses yeux et chaque jour le témoignage vivant de ce qu'il appelait sa honte et son déshonneur.

Le 24 novembre 1838, Jussuf reçut une lettre de Mehemet-Ghirai, son ami, comme lui ancien lieutenant dans l'armée irrégulière : il lui annonçait sa prochaine arrivée. Jussuf pour lui ménager une honorable réception, ordonna un splendide festin auquel il convia les principales familles de Bektchysaraj.

Durant le repas, Mehemet qui vit Ismaël près de Fathmé, demanda à son ami quel était cet enfant. — C'est mon fils, répondit sèchement Jussuf. — Ton fils ! par Allah ! le prophète n'eût pas mieux fait : deux ans de mariage et voilà un jeune garçon déjà en état de dompter un cheval. — C'est vrai, reprit Jussuf, c'est vrai ; c'est que... c'est que l'aiglon s'emplume vite, plus vite que le corbeau.

Mehemet ne remarqua pas que Jussuf pâlissait de colère, et que ses lèvres tremblaient convulsivement.

Après le repas, les convives, suivant l'usage du pays, sortirent pour se livrer à l'exercice du pistolet. Ismaël les suivit sans être aperçu de Jussuf, et lorsqu'après avoir échangé quelques coups, les convives prenaient un moment de repos, le jeune enfant saisissant un pistolet ajusta le but et l'effleura.

« Ressiul Allah soit béni ! s'écria Mehemet ; le jeune aiglon a dépassé l'aigle. »

« Malheureux enfant, dit Jussuf, en agitant le pistolet dont lui-même venait de s'armer. »

Alors quelques nouvelles plaisanteries sur la précocité d'Ismaël se firent entendre ; les convives échauffés par le repas, redoublèrent leurs sarcasmes en voyant l'irritation de Jussuf.

« Jussuf, reprit Mehemet, dis-nous le jour où ton fils est né.

« Le jour où il est né, reprit Jussuf ! le jour où il est né, je n'en sais rien... mais le jour où il est mort, je le sais. »

Et déchargeant son arme sur Ismaël, qui accourait vers lui en souriant, il l'étendit mort à ses pieds.

Puis jetant loin de lui le pistolet : « J'ai tué, dit-il, l'enfant qui portait mon nom ; mais l'enfant qui n'était ni mon sang ni ma chair. »

Cet acte de froide vengeance avait glacé de terreur tous les témoins de cette horrible scène. Bientôt Fathmé et son père arrivèrent ; leur douleur, leurs sanglots, laissèrent Jussuf impassible.

Le soir même il fut conduit dans la prison de Bektchysaraj, comme accusé d'assassinat sur la personne de son fils.

Cependant Ali, revenu de sa première douleur, ne tarda pas à comprendre qu'il fallait dire toute la vérité. En conséquence, il remit au capitaine Drylsof, chargé de faire l'enquête

(*slezdlwo*), la lettre suivante écrite par Fathmé à Jussuf :

« Tu as tué mon enfant! mais il faut que je dise la vérité. Oui, je suis coupable : je suis la mère d'Ismaël... mais je n'ai jamais aimé son père ; le prophète m'en est témoin. Et toi, je t'ai aimé. Jussuf, je t'aime comme l'ame de ma pensée, comme le soleil de ma vie .. et tu as déchiré mes entrailles; mais je suis coupable, car tu étais malheureux, je pouvais te donner l'ambre de la consolation et je ne l'ai pas fait. La volonté de Dieu soit faite! Ecoute donc ma triste histoire.

» Pour la dix-septième fois j'avais vu les neiges fondre sur le sommet du Tchatyrda, lorsque mon père m'envoya à Derbent, pour aller retrouver son frère. Durant le voyage, je prenais plaisir à parcourir les steppes sauvages, à contempler leurs forêts de chardons roses, à admirer les hautes montagnes du Caucase. Mais ma vieille tante qui m'accompagnait me défendait de mettre la tête hors de la kibitka : elle ne voulait même pas que je tournasse les yeux du côté de la toile, sitôt qu'elle entendait le sabot des chevaux frapper la terre et le bruit s'approcher de notre kibitka.

» Nous arrivâmes ainsi à Boujnaki On nous avait dit que la route de Boujnaki à Derbent était fort dangereuse et qu'elle était infestée par les Tchetchense (montagnards circassiens). Aussi ma tante demanda-t-elle au gouverneur de Boujnaki une escorte qui lui fut occordée.

» Durant le trajet, je parvins à tromper la vigilance de ma tante, et à travers les fentes de la kibitka j'aperçus l'officier qui commandait l'escorte : je ne pus voir son visage ; il caracolait autour de nous, faisant piaffer un cheval noir et fier comme l'aigle qui baigne sa tête dans les nuages. Je m'imaginais qu'il devait être beau, et dans ma pensée il était comme le héros d'un de ces contes que ma nourrice m'avait tant de fois répétés... mais Jussuf, crois-le bien, je ne l'ai jamais aimé. C'était une pensée de ma tête ; ce n'était pas un sentiment de mon cœur.

» Vers le soir nous entendîmes un grand bruit, puis des coups de fusil retentirent. Les Tchetchense nous avaient attaqués... Alors je perdis connaissance... et quand je revins à moi j'étais dans une tente, seul, au milieu de la nuit... Un homme était près de moi... Que se passa-t-il hélas!... Quand le jour parut, cet homme n'était plus là.

» Le général Patsowki, qui se rendait aussi à Derbent, se joignit à notre escorte, et nous arrivâmes enfin.

« Quelques mois après, une affreuse réalité vint me tout révéler... et je mis au jour Ismaël, l'enfant que tu as tué.

» Je ne voulais plus me marier. J'aimais tant mon Ismaël. Mon père l'aimait aussi, lui si bon ; il le soignait avec moi. Quand tu vins à Alouchta, Jussuf, je ne sais quel charme s'est emparé de moi ; je commençai à t'aimer à l'instant où je te vis ; je le dis à mon père, et notre union fut accomplie. J'ai prié mon père de dire toute la vérité, il me l'a défendu, et la défense d'un père est l'ordre divin. Je n'osais caresser Ismaël devant toi, et cependant je l'aimais si tendrement. Je le caressais lorsque tu étais absent, et cela faisait tant de bien à mon cœur. Le destin a voulu que celui que j'aime m'ôtât ce que j'aimais tant. La volonté d'Allah soit faite! Je t'aime..., je pleure..., mais je te pardonne.... Pardonne-moi. »

Tous les faits racontés dans cette lettre étaient exacts.

Au moment où l'escorte de Fathmé avait été attaquée par les Tchetchense, le bruit de la fusillade était parvenu aux avant-postes d'une brigade de l'armée du Caucase, campée entre Boujnaki et Derbent. Un officier d'ordonnance, envoyé immédiatement avec cinquante cosaques, arriva au moment où, le chef de l'escorte grièvement blessé et ses hommes en déroute, les brigands allaient s'emparer des deux femmes. Il n'eut pas de peine à les repousser, et il fit diriger la kibitha vers le camp. La nuit était déjà avancée. Le jeune officier fit placer la plus âgée des deux femmes dans la tente d'un de ses amis, et la plus jeune, Fathmé, il la recueillit dans la sienne.

On sait ce qui se passa durant cette nuit. Dès l'aube du jour, une alerte fit prendre les armes au jeune officier : quand il revint, Fathmé était déjà partie. Il voulut chercher à découvrir quelle pouvait être la malheureuse jeune fille dont il avait si indignement abusé... Mais le surlendemain, sa brigade fut dirigée sur Tiflis, et plus il tard il vint prendre garnison à Saint-Pétersbourg.

Ainsi se trouvaient confirmés tous les faits racontés par Fathmé dans la lettre remise au capitaine Drylsof.

Lorsque cette lettre fut communiquée à Jussuf, un mouvement horrible de douleur vint le saisir: il tomba anéanti, et après plusieurs heures d'un calme effrayant et qui semblait de l'imbécilité, il s'écria en se tordant les mains : « Mon fils! mon fils!... c'est moi qui ai tué mon fils ! »

Jussuf était l'officier de l'armée du Caucase qui pendant la fatale nuit du 30 mai 1832, dirigeait les cinquante cosaques qui vinrent au secours de l'escorte de Fathmé.

Ces cruelles révélations ne pouvaient arrêter la marche de la justice, et le capitaine Isprawnik Drylsof présenta au tribunel criminel de la Crimée l'enquête dans laquelle le *Journal de Kasan* puise le récit que nous venons de traduire.

Le tribunal a reconnu que le meurtre avait été prémédité, mais qu'il ne pouvait être considéré comme le meurtre d'un fils par son père, et il a condamné Jussuf Karty a être déporté dans les colonies de la Sibérie.

Revue dramatique.

—

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le père Pascal, vaudeville en deux actes, de MM. Varin et Laurencin.

Mademoiselle Octavie est folle, parce qu'on a tué son frère ; depuis lors, toutes les fois qu'elle aperçoit un officier, elle croit voir ce frère bien aimé. Le père Pascal est un vieux serviteur dévoué que l'on a chargé de veiller sur cette intéressante folie, qui, du reste, est faite pour amener de singuliers quiproquos.

Un officier, M. Alfred, s'y trompe en effet. Autorisé en apparence par les prétendues coquetteries de la jeune fille, il s'introduit dans le jardin du château où est enfermée Octavie et se hisse jusqu'au balcon de sa chambre à coucher. Or, le père Pascal a une fille nommée Prudence; cette fille a un amoureux nommé Florentin. Le père Pascal croit que Florentin est l'officier qui a tenté de pénétrer jusqu'à mademoiselle Octavie ; il le met à la porte (Florentin) et passe la nuit sous le balcon, pour éviter l'escalade. Or, je vous l'ai dit, tandis qu'il veille en bas, M. Alfred est en haut... La toile tombe.

Au second acte, mademoiselle Octavie a recouvré la raison : cela tient sans doute à quelques rapports anatomiques entre le balcon et la cervelle des jeunes personnes. On l'appelle madame et on lui demande ouvertement des nouvelles de son fils ; le tout par provision et jusqu'à ce que le père Pascal ait retrouvé le mari de mademoiselle Octavie Mademoiselle Octavie est la première dupe de ces précautions de son vieux serviteur : elle a complètement oublié tout ce dont elle ne se doit pas souvenir, et se croit de très bonne foi la femme de M. Florentin. Dans cette idée, elle combat de toutes ses forces l'amour que lui inspire M. Alfred, qui a de bonnes raisons pour se croire le véritable père de l'enfant de mademoiselle Octavie : M. Alfred se trouve pourtant installé auprès de cette dernière, et garde le silence sur sa paternité. Là dessus arrive Florentin, à qui le père Pascal offre immédiatement la main de mademoiselle Octavie, et qui, tout étourdi de la position, commence néanmoins par l'accepter. De tout cela, en fin de compte, il arrive un double mariage : de M. Alfred avec mademoiselle Octavie, de Florentin avec Prudence.

Cette pièce n'est pas originale, mais elle est bien faite. Quant à Arnal-Pascal, nous regrettons vivement qu'on l'ait ainsi et tout à coup jeté en dehors de ses habitudes.

THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Corneille et Richelieu. — Tiégault-le-Loup.

La coterie, certes, devrait être exclue du Théâtre-Français. Malheureusement, aujourd'hui, elle y est ancrée plus que partout ailleurs, et les hauts et puissans seigneurs de la Comédie-Française la soutiennent au mépris des traités passés avec la commission dramatique. Voilà pourquoi la pièce intitulée *Corneille et Richelieu* au lieu d'être représentée au Théâtre-Français l'a été à l'Ambigu. Une lecture fut refusée à MM. Boulé et Rimbaut, malgré les démarches de plusieurs sociétaires qui connaissaient la pièce.

Sous le titre de *Un Comité de lecture en* 1636, nouvelle publiée dernièrement dans le *Monde dramatique*, par M. Rimbaut, et que nous nous sommes empressés de reproduire dans notre numéro du 10 mars, se trouve une partie de la pièce ; c'est à ce document que nous renvoyons nos lecteurs.

Tiegault-le-Loup est une des erreurs trop multipliées de M. Félicien Mallefile. L'histoire des communes, à laquelle sont empruntés les cinq actes de sa pièce, est sans contredit la plus dramatique de notre histoire, mais aussi celle qui se prête le moins aux exigences de notre scène. Aussi, engagerai-je ceux de nos lecteurs qui voudraient se faire une idée de cette époque, à ne pas la prendre dans le *non sens* de M. Mallefile, mais bien dans le livre de M. Merimée, intitulé : *la Jacquerie*, où ils trouveront plus de drame et plus d'histoire.

C.-R. DESP.

Revue des Modes.

—

LONGCHAMPS.

—

Qu'est-ce que la mode, cette influence souveraine et si inexplicable ? c'est une magicienne, une fascinatrice. Il n'y a pas de ridicule qu'elle ne rende le favori de tous, pas de chose élégante et belle qu'elle ne fasse souverainement ridicule. Une femme qui n'est pas vêtue à la mode est hor-

riblement gênée en public. Eût-elle un des plus jolis chapeaux d'Alexandrine, rue Richelieu, 104, si ce chapeau est de quelques semaines en arrière, s'il n'est pas en crêpe, ou en paille de riz, s'il n'a pas la branche de fleurs qui tombe en gerbe sur le côté, ou le marabout transparent qui voltige vers le cou, ou les rubans qui font serpenter en couronne les dentelures de dentelles, s'il n'a pas toutes ces grâces fraîches et nouvelles créées pour Longchamps que l'on trouve aujourd'hui chez Alexandrine, il ne donnera pas à cette femme un aspect d'élégance; elle est antique, elle est gênée. Mais une plume, un ruban, une étoffe qui a la vogue, viennent-ils à son aide, elle est à la mode à présent, elle est sauvée, elle marche avec assurance; la baguette magique l'a touchée; c'est une autre femme. Tout en elle est métamorphose; elle a passé chez Brousse, rue Richelieu, 82, elle s'est choisi dans ses jolis magasins un de ces beaux cachemires récemment arrivés des Indes; et lorsque, après avoir fait son choix dans ce choix de magnifiques richesses, elle s'arrête à désirer les étoffes les plus fraîches et les plus nouvelles, c'est encore dans ces mêmes magasins qu'elle sait trouver ses plus délicieuses robes que le printemps va réclamer dans quelques jours. La soie, la laine, le fil, le coton, vont s'y reproduire avec une perfection de composition, une variété de nuance, une entente de goût, qui surpassent les désirs. — Pour le matin, elle trouve la mousseline de laine avec des dessins qui la distinguent de toutes les mousselines connues. Pour visites, la soie d'été, les levantines, les gros de Tours fond blanc ou écru, semés de délicieux dessins, qui donnent la fraîcheur de l'été à ces belles étoffes, dont le tissu rappelle la richesse de l'hiver, et ne peuvent se placer que dans le domaine de la grande élégance. Le *foulard*, plus modeste, se montre sous mille formes charmantes pour robes de promenade. Le voilà uni ou broché à carreaux, à lignes, à dessins chinés, fleurdelisé; cachemires écossais ou autres, n'importe; en voilà de tous les dessins et toujours charmans, et toujours de bon goût. A peine vous laissent-ils le temps de voir et d'aimer autant qu'elles le méritent toutes ces autres soies délicieuses qu'on appelle *Fontanges*, *Pompadour*, *Dubarry*, etc., etc., tous noms qui se sont détachés des brocarts de l'hiver pour venir se reposer sur la simple étoffe de l'été. Nous vous signalerons cependant la *Gitana*, joli mélange noir et feu, sorcellerie ravissante, qui inspire véritablement tous les caprices avec une séduction irrésistible.

Viennent après les *Clémentines*, d'un tout autre style, étoffe de soie pointillée en relief, ayant divers reflets, qui reçoivent tous les effets de lumière dans leurs moindres ondulations. La *Clémentine* est destinée aux plus charmantes toilettes de printemps; les robes de ces diverses étoffes que nous avons déjà vu employer dans les ateliers de madame Redon et Frerlet nous ont montré tout le parti charmant qu'on pouvait en tirer, soit pour redingotes garnies de ruches découpées, de dentelles, de passementeries, soit pour robes avec volans disposées de mille manières, mais toujours répondant parfaitement à la beauté de l'étoffe et au bon goût de la couturière.

Ainsi donc, avec de telles étoffes, de telles modistes, de telles couturières, on peut conjurer toutes les catastrophes du temps, tous les ridicules du *vieil air*, puisqu'on a le charme du *nouveau*, et qu'on s'est livrée au pouvoir si subtil de cette enchanteresse qu'on appelle la mode; la mode, qui bouleverse les formes, les usages, les costumes, les pensées, quelquefois les mœurs; la mode enfin, qui change tout et fait tout ce qu'elle veut.

Revue de six jours.

25 MARS. — L'ouverture de la session des Chambres qui devait avoir lieu le 26 mars est renvoyée au jeudi 4 avril prochain.

— Les armées combinées de l'Autriche, de la Prusse et de la confédération germanique s'élèvent à 1,400,000 hommes dont l'Autriche fournit 700,000 hommes; la Prusse 400,000, la confédération 300,000.

— Le centre de l'île de la Guadeloupe s'est enfoncé profondément au dessous du niveau de la mer, et cet événement attribué au tremblement de terre qui a dévasté la Martinique, a eu pour résultat de détruire de riches plantations. Plusieurs édifices considérables se sont affaissés dans les crevasses qui se sont ouvertes à la surface du sol.

— M. le duc de Chevreuse, pair de France sous la Restauration, vient de mourir dans son château de Dampierre. L'héritier de son nom est M. le duc de Luynes, son fils, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et membre du conseil général de Seine-et-Oise.

— Tous les tambours de bronze dont la superposition doit former le fût de la colonne de juillet, sont rassemblés au pied de la base. Les quatre faces du piédestal sont en place. Celle du couchant représente un lion colosse de bronze sculpté en bas-relief par M. Bayre; on sait que le lion est le signe zodiacal du mois de juillet, auquel se rapportent les victoires populaires de 89 et de 1830. On vient de poser en dernier lieu les quatre coqs gaulois de bronze en rondebosse, également sculptés par M. Bayre: ils tiendront, aux quatre angles du piédestal de la colonne de juillet, la place que les quatre aigles impériales occupent au piédestal de la colonne de la place Vendôme.

— Ce matin à une heure, on a lancé à la Seine, sur le quai de la Rapée, en amont du pont d'Austerlitz, un nouveau bateau à vapeur construit en fer battu. Sa forme est légère et gracieuse. L'opération a parfaitement réussi.

— Le jardin du roi vient de perdre deux de ses hôtes les plus intéressans. Le joli petit singe noir appelé *cinopithèque*, par M. Geoffroy-Saint-Hilaire, et dont les curieux aimaient à admirer l'adresse et l'agileté, et l'éléphant mâle *Asia*, mort d'une inflammation d'intestins, après une maladie de dix jours.

— Le corps de l'éléphant *Asia* a été livré aux préparateurs du muséum du Jardin du roi. Sa pesanteur excède 3000 kilog. Cet éléphant, après avoir été empaillé, est destiné à figurer dans la principale galerie du cabinet d'histoire naturelle.

— La police vient d'arrêter à quelques lieues de Vendôme deux forçats libérés qui, sous le costume de sœurs de charité, exploitaient les bourses des gens dévots. Ils quêtaient pour leur prétendue communauté. A Sargé ils ont commis ainsi d'assez nombreuses escroqueries; à Beauchêne ils se sont présentés chez le curé, qui les a hébergés pendant trois jours; pour mieux tromper la confiance de cet ecclésiastique, ils ont communié fort dévotement à leur arrivée ainsi qu'à leur départ. A Vendôme ils ont également exercé leur coupable industrie; beaucoup de dévotes ont été prises au piége; on parle même d'une somme de 300 fr. qui leur aurait été confiée pour être remise à une communauté.

26. — La suspension des travaux ou du moins la grande diminution d'activité qui est survenue partout, a jeté une telle quantité d'ouvriers sur le pavé, sans aucune ressource, qu'aujourd'hui au bureau de recrutement de la place Sainte-Geneviève, ainsi qu'à tous les bureaux de remplacement, il y avait queue de jeunes ouvriers qui allaient s'engager ou se vendre.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 24 et lundi 25 mars 1839, la somme de 406,239 francs.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 772,500 francs.

— On nous affirme que les recettes de l'octroi de Paris, ont diminué de 25,000 fr. par jour.

— Hier a eu lieu dans toutes les églises de Paris, la quête ordonnée par M. l'archevêque de Paris en faveur des victimes du tremblement de terre de la Martinique. L'appel fait à la charité publique a été entendu; on estime à cinquante mille francs le produit de cette quête.

— On a reçu des nouvelles de Rio-Janeiro. Le brick de guerre le *Wizard* a capturé un bâtiment négrier ayant à bord 233 esclaves. Le mois dernier, le nombre des esclaves importés à Rio, a été de 4,668, et pendant l'année de 37,000. Ce chiffre est moins élevé que l'an dernier.

— L'architecte des grandes galeries que l'on construit aux Champs-Elysées pour l'exposition des produits des arts fait placer dans les pendentifs au-dessus des colonnes les écussons de toutes les principales villes de France, avec les noms de ces villes. La moitié à peu près de ces galeries sont achevées. La principale façade, qui a 185 mètres d'étendue, présente au milieu un portique saillant, neuf grandes entrées à quadruples battans et quatorze croisées à frontons. La frise est décorée avec un luxe sans pareil. Enfin des statues et des bas-reliefs vont venir encore rehausser ces richesses de décors. Dès les premiers jours d'avril, on pourra recevoir les produits destinés à l'exposition. Le 15 avril, tout sera achevé, et les clefs seront remises au gouvernement.

— Une lettre de Pétersbourg du 2 mars dit que l'empereur Nicolas était au nombre des personnes qui ont suivi le cortége funèbre du comte Spéranski, l'un des hommes d'état les plus éclairés de la Russie. L'empereur marchait immédiatement après le cercueil, et il ne s'est retiré qu'après l'inhumation.

— M. Colson, graveur et fondeur de caractères à Clermont (Puy-de-Dôme), vient de prendre un brevet d'invention pour une composition dont la dureté est telle que les lettres, frappées à coups de marteau, font leur empreinte, à la manière d'un poinçon, sur une planche de cuivre. M. Colson annonce que les caractères fondus avec cette matière peuvent faire un bon service pendant dix ans, et qu'ils ne coûtent pas plus cher que les caractères actuels. Ce serait là une admirable découverte.

— On a vu, il y a peu de temps, dans les salles de l'école de médecine de Nancy, un fait qui se présente rarement (une fois sur 2,000 peut-être), c'est une transposition des organes de la respiration, de la circulation et de la digestion. En d'autres termes, on reconnut chez un individu que le cœur était à droite et que tout le système circulatoire, jusque dans ses détails, se coordonnait avec cette disposition; les poumons ne présentaient qu'un lobe à droite (au lieu de trois) et deux à gauche, le foie était à gauche, la rate à droite, l'entrée de l'estomac (cardia) à droite, sa sortie (pylore), le duodénum et le cæcum à gauche. Cet état compatible, du reste, avec une parfaite santé, se présentait sur un homme bien constitué, de 38 ans environ, et mort de phthisie pulmonaire.

27. — On écrit de St-Jean-de-Maurienne (Savoie), en date du [illegible] de ce mois, que depuis le 19 décembre dernier jusqu'au [illegible] courant, le nombre des secousses de tremblement de terre que l'on a ressenties a été de vingt-deux, dont six ont été assez fortes.

— On nous écrit d'Oran que Youssouf est entièrement rétabli de ses blessures. Il vient d'être naturalisé Français, et se livre à des études sérieuses sur l'administration civile et militaire

— *L'Echo français* de Rio-Janeiro contient, à la date du 19 janvier, la notice suivante :

« Si l'on en croit le témoignage de quelques voyageurs arrivés du Paraguay à Buénos-Ayres, le docteur Francia, malgré les journaux, qui ont plusieurs fois annoncé sa mort, serait encore en parfaite santé. »

— Hier a été jugée, devant la cour d'assises de la Seine, l'affaire de l'*Almanach populaire*. MM. Degeorges et Porthmann ont été acquittés. M. Roquemaure, déclaré coupable par le jury, a été condamné par la cour à six mois de prison et 1,000 francs d'amende. La cour a ordonné, en outre, la destruction des exemplaires saisis.

— A l'audience du tribunal correctionnel du Hâvre du 23 de ce mois, M. H. Genets, gérant et imprimeur du *Journal de Fécamp*, a été condamné à trois mille francs d'amende pour n'avoir pas mis, comme imprimeur, son nom au bas du journal!

— On a fait aujourd'hui l'essai du nouveau battant adapté au bourdon de l'église Notre-Dame. L'essai a parfaitement réussi. Le son du bourdon est plus grave, et la vibration plus prolongée. Le nouveau battant pèse 900 kilogrammes.

— On annonce que M. l'intendant de la liste civile vient de donner des ordres pour que la cour du Louvre soit prochainement repavée et divisée en compartimens dont une partie serait gazonnée. Les travaux doivent commencer aussitôt que la fermeture du Salon aura rendu l'affluence du public moins considérable en cet endroit. Toutefois, il paraît que ces changemens ne seront que provisoires. Le plan définitif d'embellissement de la cour du Louvre n'est pas encore adopté, et, quel qu'il soit, il ne sera mis à exécution que lorsque l'édifice entier sera achevé et rejoint au palais des Tuileries par la galerie septentrionale.

— Voici, d'après un journal anglais, comment se terminent les duels au Japon :

« Quand on a une affaire d'honneur on va trouver son adversaire un couteau à la main. Là, celui qui s'est trouvé offensé s'enfonce dans les entrailles le couteau qu'il tient à la main et le présente à son adversaire pour qu'il en fasse autant. On ne peut pas refuser de se rendre à cette invitation, autrement on est déshonoré pour toujours. »

---

28. — L'empereur d'Autriche a autorisé la construction de quatre chemins de fer qui auront tous leur point de départ à Vienne.

— On mande de Berlin, 17 mars : « Le ministre des affaires étrangères, M. de Werther, s'est cassé le bras en tombant dans la rue. »

— Rien de nouveau à Madrid. Malaga est dans une situation inquiétante. L'autorité y est sans force et sans appui.

Don Carlos était encore le 21 à Tolosa.

— Un quartier de St-Pétersbourg vient d'être éclairé au gaz.

— En Angleterre les chambres sont ajournées au 11 avril. C'est ce jour-là que lord Russel fera sa motion contre la résolution des lords relative à l'Irlande.

— Le chancelier de l'Echiquier a annoncé à plusieurs juifs très influens qu'il se proposait, pendant la session, de présenter son bill pour l'abolition des exclusions civiles prononcées contre les juifs.

— Le gouvernement papal vient de défendre l'exportation du froment pour empêcher la hausse du prix du pain.

— Le cardinal Fesch est de nouveau très souffrant, et les médecins désespèrent de son rétablissement. On attend le prince de Montfort de Florence. Dans le cas du décès du cardinal, plusieurs membres de la famille Bonaparte se rassembleront à Rome.

— D'après les dernières lettres d'Alger, portant la date du 16 mars, M. de Salles, gendre et aide-de-camp du maréchal Valée, aurait complétement échoué dans sa mission auprès d'Abd-el-Kader. L'émir a reçu les cadeaux qu'on lui offrait, a donné en échange six beaux chevaux arabes pour le roi ; mais il n'a pas voulu s'engager à empêcher les tribus de nous attaquer et d'amener une conflagration générale si nous tentions d'aller à Constantine par le Biban et Hamza. En conséquence, l'expédition projetée par le maréchal est ajournée.

— On écrit de Rome, 14 mars : « Une bande de brigands, forte de 50 hommes, a été arrêtée il y a quelques jours dans une hôtellerie située à 3 milles d'ici sur la route de Florence (à l'Osteria de Fosso). Cette bande se composait de l'hôte et de ses gens, ainsi que des détenus du château de Nepi, auxquels le geolier ouvrait les portes les nuits. »

— Madame la comtesse d'Oristis de Châteauneuf, fille de M. le vicomte d'Arlincourt, est morte à Nice, le 20 mars, en revenant d'un voyage en Italie. Modèle de vertus et de grâces, elle était à peine âgée de 25 ans.

— La *Biographie de M. Berryer*, publiée par MM. Germain Sarrut et B. St-Edme, vient d'être saisie chez les éditeurs Krabbe et Pilhout.

---

30. — Le ministère portugais a été dissous par suite de la démission de plusieurs de ses membres. Il ne reste plus dans le cabinet que le vicomte de Sa Da Bandeira et le comte de Bonfin. On parle de former un ministère de coalition, mais il est à craindre que cette combinaison n'échoue.

— La promenade de Longchamps, qui avait été assez peu fréquentée hier, l'a été encore moins aujourd'hui. A deux heures, au moment où l'on se préparait à sortir, le temps s'est obscurci d'une manière effrayante; des éclairs ont sillonné la nue et bientôt deux coups de tonnerre ont éclaté. A partir de ce moment, la pluie n'a pour ainsi dire pas cessé, et l'on n'a vu à la promenade que quelques équipages clairsemés.

— Voici l'état exact de toutes les faillites qui ont été enregistrées au greffe du tribunal de commerce depuis le 1er janvier jusqu'à ce jour :

Janvier.	58	fail., passif	6,500,000
Février.	68	» »	6,534,000
26 pr. jours de mars	67	» »	4,829,000
Totaux. . .	195	» »	17,863,000

Une de ces 195 faillites présente plus d'un million de passif; six ont plus de 500,000 fr. de passif chacune ; 34 plus de 100,000 fr.; les autres sont inférieures à 100,000 fr.

— Les ventes par autorité de justice se poursuivent en ce moment à l'hôtel des commissaires-priseurs et depuis quelques semaines déjà avec une ardeur qui prouve combien le malaise est grand et général aujourd'hui à Paris.

— Le gouvernement prussien vient de mettre en accusation encore un prélat catholique romain, l'évêque de Culm, parce que celui-ci, à l'exemple de ses deux confrères déjà arrêtés, a publié une lettre pastorale où il enjoint à son clergé de suivre rigoureusement, en mariages mixtes, toutes les règles que les conciles et les souverains pontifes ont établies à cet égard.

— Il sera bientôt élevé, à Strasbourg, une statue à l'inventeur de l'imprimerie, le célèbre Guttenberg. Déjà l'opération du moulage est terminée, et, sous peu de jours, on procédera à la fonte.

— L'Académie française a renouvelé hier son bureau. M. Etienne a été nommé directeur de l'Académie, et M. Jay, chancelier, pour le trimestre d'avril.

— L'auteur de *la Vestale* et de *Fernand-Cortez*, M. Spontini, est arrivé à Marseille vendredi de la semaine dernière; il en est reparti samedi pour Paris. M. Spontini était à Naples au moment du suicide de Nourrit; il est à regretter que l'illustre maestro n'ait pu joindre Nourrit qu'il chercha vainement à rencontrer; ses encouragemens et ses exhortations auraient changé peut être la funeste résolution du malheureux artiste.

---

29. — Mexique. — On dit que par un revirement subit d'opinion dont sa carrière offre plus d'un exemple, Santa-Anna s'est prononcé pour la paix aux conditions proposées par le ministre anglais, M. Pakenham.

— Un affreux incendie a dévoré, le 11 décembre dernier, une partie de la ville de Port-Louis, dans l'île Maurice. Les détails nous en ont été apportés aujourd'hui par *le Cernéen*, journal de cette colonie, dans un supplément extraordinaire, publié le 15 decembre.

Le feu, qui a éclaté dans la rue St-Louis, a consumé plusieurs maisons de cette rue, et s'est étendu de là dans la rue de St-Georges et dans celle des Carmes. On évalue la perte totale à 500,000 piastres ou deux millions et demi.

— Le *Morning-Post* contient la nouvelle suivante :

« Une triste nouvelle est arrivée en ville. Un combat terrible s'est engagé à Gibraltar entre les 46e et 82e régimens en garnison dans ce port. Le combat a été régulier ; le lieutenant-colonel Campbell du 46e régiment a été tué. Nous attendons d'autres détails.

— On lit dans le *Moniteur belge* :

« Nous apprenons que M. le procureur-général près la cour d'appel de Bruxelles vient d'ordonner de poursuivre sans délai, conformément à la loi, les auteurs de blessures faites ou de meurtres commis en duel.»

— D'après les ordres du vice-roi du royaume lombard-vénitien, le monument que l'empereur d'Autriche a ordonné d'élever en honneur du Titien, sera placé vis à vis de celui de Canova dans l'église de Santa-Maria Gloriosa dei Frari à Venise, où reposent les cendres de ce grand peintre.

— Les tribunaux et les facultés sont en vacances jusqu'au 3 avril, à l'occasion de la semaine sainte.

— Le conseil municipal de la ville de Paris, ayant appris la formation d'une bibliothèque polonaise, a déclaré vouloir donner un local gratuit pour cet établissement. Ce témoignage de sympathie pour la Pologne est d'autant plus beau qu'il est tout à fait spontané. La bibliothèque polonaise compte déjà plus de 2,000 volumes. Elle est ouverte tous les jours.

— Dans l'année 1838, le dixième prélevé sur les recettes des bals et spectacles de Paris, a fait entrer 765,000 fr. dans la caisse des indigens.

— Suicide a l'occasion du perroquet de l'abbé Sicard. — Le vénérable instituteur des sourds et muets, l'abbé Sicard, se délassait du soin qu'il prenait de donner un langage factice aux malheureux privés des organes de l'ouïe et de la voix, en apprenant un perroquet à parler. Cet oiseau, après la mort de l'abbé Sicart, est devenu la propriété d'une dame B..., gouvernante ; elle en prenait un soin extrême et attachait à le conserver une sorte de vénération par respect pour la mémoire de son ancien maître. La gouvernante et l'oiseau parvinrent tous deux à une longue vieillesse. Mais ils étaient mortels, et ce fut le perroquet qui succomba le premier. Madame B..., dont les facultés se trouvaient déjà un peu affaiblies par l'âge, ne put supporter sa perte, et son désespoir alla si loin qu'elle ne voulut pas lui survivre. Hier, cette malheureuse dame a profité d'un moment où elle était seule pour allumer un réchaud de charbon, au moyen duquel elle s'est asphyxiée.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de Félix Locquin et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,
5 AVRIL 1839.
LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.
ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.
Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.
Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à l'*Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.
Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.
Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.
N° 19.
JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN	48 fr.
POUR SIX MOIS	25
POUR TROIS MOIS	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.
Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.
Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

A dater du 15 courant, les bureaux du *Voleur* seront transférés rue du Helder, n. 14 bis.

SOMMAIRE.

PREMIER VOYAGE DE MOZART A PARIS.

Un homme jeune encore, accompagné de deux enfans, frappait un matin du mois de novembre 1763 à la porte d'un petit hôtel, rue Saint-Honoré, demandant à présenter à M. Grimm une lettre qu'il se disait chargé de remettre en main propre. A la forme inusité de ses habits, on jugeait qu'il était étranger, et son accent fortement prononcé le faisait reconnaître pour Allemand. Après quelques minutes passées en pourparlers, il fut introduit. M. Grimm était étendu dans un fauteuil auprès d'une large cheminée, devant laquelle les enfans de l'étranger vinrent, sans y être invités, se placer pour chauffer leurs petites mains engourdies. Au moment où on venait de l'interrompre, le célèbre critique relisait la tragédie de La Harpe, *Warwick*, jouée peu de jours avant avec succès sur le théâtre de la Comédie-Française, et préparait le compte-rendu qu'il destinait à ses correspondans. Il prit des mains du nouveau venu la lettre que celui-ci lui présentait, et se mit à la lire, après avoir essayé d'en connaître l'origine par la signature du souscripteur. Le texte de cette lettre était allemand ; en voici la traduction :

«Vous souviendrez-vous, mon cher M. Grimm, d'un certain Frédéric Boemer qui fut votre condisciple à l'université de Leipsig ? Le temps des études laisse dans l'esprit des impressions trop douces pour que vous ayez pu oublier entièrement celui où nous avons vécu ensemble. Les doctes et joyeuses conférences que nous tenions dans votre petite chambre, au coin du poêle, vis-à-vis d'un pot de bière; nos belles promenades d'été dans la campagne ; la danse du dimanche avec les petites bourgeoises de la ville, au jardin sentimental, *unter den Linden*; les leçons de notre savant maitre, et les discussions philosophiques soutenues au sortir des cours, tout cela serait-il pour vous moins qu'un rêve ? Je ne puis le croire, et c'est ce qui m'engage à vous adresser cette lettre. Je suis encore resté à Leipsig, vous le savez, après votre départ pour la France ; on vous a bien regretté, on a pleuré, puis on s'est consolé parce qu'il y a un terme à tous les chagrins. La fille de votre hôte, le boulanger, s'est mariée dans l'intervalle ; elle avait déjà de jolis enfans et paraissait heureuse quand j'ai quitté Leipsig. Je vous dis ceci parce que vous vous intéressez sans doute toujours à elle.

» Si je m'en souviens bien, vous étiez de mauvaise humeur en partant. Ce n'est cependant pas notre faute si votre tragédie de *Basine* n'a pas eu de succès, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour qu'elle réussît, et je crois que les étudians de Leipsig se sont, comme toujours, montrés bons camarades. Nos fortunes n'ont pas été les mêmes. Devenu le précepteur des enfans du comte de Schomberg, vous êtes parti pour Paris : là, vous vous êtes attaché au prince de Saxe-Gotha, en qualité de lecteur ; puis vous avez fait la connaissance du jeune comte de Friese, neveu du maréchal de Saxe, qui vous a pris pour son secrétaire avec des appointemens considérables. De plus, on assure que vous écrivez pour les puissans princes des cours du Nord une correspondance littéraire, dont les copies, chèrement vendues, vous font un grand revenu. Vous êtes à Paris l'oracle des beaux esprits. La fortune ne m'a pas aussi bien servi : je suis secrétaire du prince-archevêque de Salzbourg ; ma place ne me vaut qu'un revenu très mince, mais elle me laisse une grande liberté. J'avoue que cela est beaucoup pour moi, et que je m'accommoderais très difficilement d'une vie aussi agitée que celle à laquelle vous êtes habitués dans vos grandes villes.

» Mais voici qu'il a été assez question de moi ; j'arrive au but de ma lettre. Le sous-directeur de la chapelle de notre archevêque a deux enfans dont les grandes dispositions pour la musique ont frappé quiconque a eu occasion de les entendre ; vous en jugerez mieux que personne, vous qui vous êtes toujours occupé de cet art avec prédilection. Le directeur de la chapelle n'est pas rétribué généreusement à Salzbourg, le sous-directeur l'est moins encore et peut à peine vivre du produit de son emploi lorsqu'il est chargé de l'entretien d'une famille. C'est dans cette situation que se trouve M. Mozart, par qui cette lettre vous sera remise ; aussi a-t-il pris la résolution de voyager avec ses enfans et de tirer parti de l'intérêt qu'ils ne manqueront pas d'exciter partout où ils iront. Accueillez-les avec bienveillance, pour l'amour de moi, qui serai toujours, si vous le voulez bien, malgré l'éloignement et malgré la différence de nos fortunes, votre dévoué camarade.

» F. BOEMER. »

— Vous êtes M. Mozart, de Salzbourg, et voici

vos enfans ? demanda Grimm à l'étranger, après avoir pris lecture de la lettre dont on vient de donner la traduction.

— Oui, monsieur.

— Et vous venez à Paris pour y faire entendre ces jeunes artistes ? J'ai peur que vous n'ayez pas le succès que vous espérez et que je vous souhaite. Les Français, qui ont la prétention d'être de grands connaisseurs en musique, en jugent le plus souvent comme feraient des sourds. Ils préfèrent les cris de leurs acteurs au chant des bouffons italiens, et si l'on cherche à leur plaire, il faut que ce soit par le bruit plutôt que par la véritable harmonie. Ils ont failli lapider M. Rousseau pour avoir démontré leur mauvais goût. La seule chance de succès que vous ayez à Paris, c'est de piquer la curiosité publique par l'annonce des dispositions précoces de vos enfans ; ce moyen sera peut-être plus puissant que ne le serait l'influence d'un talent achevé. Nous en essayerons. Les personnes de la cour donnent ici le ton au reste de la société ; leurs décisions, en fait de mode, sont adoptées sans examen par tout ce qui se pique de se conformer au ton du jour ; il faut les avoir pour soi. Je ferai en sorte de bien disposer en votre faveur celles sur qui j'ai quelque crédit, et j'emploierai mes amis dans le même but : peut-être réussirons-nous. Revenez me voir dans quelques jours, et ne perdez pas tout espoir.

M. Mozart, le sous-directeur de chapelle au service du prince-archevêque de Salzbourg, était le père de Wolfrang Mozart. L'un des enfans qui venaient de se chauffer au foyer de Grimm devait être un jour l'illustre auteur de *Don Juan*. Reportons-nous maintenant de quelques années en arrière.

Dans la jolie ville de Salzbourg, sur les bords de la Salza, on voit une maison qui, d'un côté, baigne sa base dans la rivière, et devant laquelle s'étend, de l'autre, un petit jardin qui la rend fraîche et riante. Elle semble avoir échappé, par une sorte de privilége, aux injures d'un climat ordinairement contraire aux monumens, et l'on peut dire d'elle, comme d'une femme sur le retour, qu'elle s'est bien conservée. Le soleil a donné à la pierre une teinte dorée qui est comme la fine poussière bleue sur les beaux fruits d'automne. Cette maison n'a qu'un étage ; elle ouvre par une porte grillée en bois sur une rue silencieuse dans laquelle il passe si peu de monde, que l'herbe croît entre les pavés. C'est dans cette maison qu'une femme privilégiée entre les femmes a mis au monde le 27 janvier 1756, Jean-Chrysostôme-Wolfrang-Théophile Mozart ; c'est là que le jeune enfant passa ses premières années, jouant sur la pelouse du jardin et bercé par la voix monotone de la Salza. Les premiers chants qui frappèrent son oreille furent ceux des bateliers dont les embarcations descendaient et remontaient le courant. Quand tout petit il pleurait sur le genoux de sa mère, celle-ci le prenait dans ses bras, ouvrait la fenêtre et lui montrait la riche vallée au milieu de laquelle se déroulaient les belles eaux bleues de la rivière. Ce spectacle imposait à l'enfant, le calmait, et des heures entières se passaient dans cette contemplation.

Wolfrang Mozart avait à peine trois ans lorsqu'il entendit donner les premières leçons de clavecin à sa sœur plus âgée que lui de quatre années ; l'intelligence de la musique fut en quelque sorte chez lui l'effet d'une révolution : toutes les fois qu'il voyait à sa portée un clavecin ouvert, il s'amusait à poser ses petites mains sur le clavier, et trouvait des accords rarement contraires aux lois de la justesse. L'harmonie était une langue qu'il bégayait et dont il retenait chaque jour une nouvelle phrase. Cette langue lui devint bientôt plus familière que celle des mots; car il sut ce que c'était qu'une tierce, une octave, avant de pouvoir donner leurs noms à ces intervalles. Nous ne le suivrons pas dans ses études ; nous dirons seulement qu'avant l'âge de cinq ans il improvisait déjà de petites pièces de musique, que son père écrivait sous sa dictée. Ces compositions n'étaient sans doute pas exemptes de fautes, mais on n'y trouvait rien qui affectât désagréablement l'oreille.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, le revenu de sa place ne suffisant pas à l'entretien de sa famille, Léopold Mozart avait pris la résolution d'exploiter les facultés hâtives du jeune Wolfrang en le faisant entendre dans les cours de l'Allemagne et de l'étranger. Les préparatifs de voyage terminés, on ferma les volets de la maison, et la famille, composée du père, de la mère et des deux enfans, se mit en route le cœur plein d'espérances. Munich fut la première ville qu'elle visita, et l'accueil qu'elle reçut de l'électeur fut de nature à l'encourager. De Munich elle se rendit à Vienne, où les deux enfans furent admis à se faire entendre devant l'empereur. Après avoir fait dans plusieurs villes des séjours fructueux, la famille Mozart revint à Salzbourg, et Wolfrang, encouragé par ces premiers succès, se livra avec plus d'ardeur que jamais à son goût pour l'étude de la musique. Enfin, au mois de juillet 1763, Wolfrang Mozart, étant alors âgé de sept ans, sa famille entreprit un voyage hors de l'Allemagne ; elle se dirigea vers Paris en passant par les villes d'Augsbourg, Manheim, Francfort, Coblentz et Bruxelles, où elle s'arrêta pour donner des concerts, et arriva dans les premiers jours de novembre au lieu de sa destination.

Se trouvant à Paris sans protecteurs, sans amis, comprenant à peine quelques phrases de la langue qu'il entendait parler autour de lui, et trouvant plus de difficulté encore à s'exprimer, Léopold Mozart, éprouva un moment de découragement. Il se souvint néanmoins d'une lettre de recommandation que lui avait donnée son collègue, le secrétaire de l'archevêque, pour un compatriote établi à Paris depuis plusieurs années. Son premier soin fut de la porter dès qu'il parvint à savoir l'adresse et à découvrir la demeure de M. Grimm, ce qui n'était pas facile à un habitant de Salsbourg jeté pour la première fois dans le tumulte d'une grande capitale. On vient de voir quel fut le résultat de cette première visite. S'il n'eut pas lieu d'en concevoir de grandes espérances sur les fruits de son séjour à Paris, l'artiste put se féliciter d'avoir trouvé un protecteur, et, dans l'état d'isolement où il se trouvait, ce point était important; seulement, il ne comprenait pas comment ce protecteur, qu'on lui avait annoncé comme étant un homme de lettres, se trouvait avoir le train et les airs d'une personne riche. Au lieu de la petite chambre, propre mais simple, de son ami, Frédéric Boemer, qui, lui aussi, était homme de lettres et secrétaire d'une éminence, il venait de voir un salon somptueusement orné, dans lequel l'avait introduit un valet en livrée. Si c'est ainsi que sont les écrivains, pensait-il, comment donc se traitent les grands seigneurs ? » Il ne tarda pas à acquérir la certitude que tous les écrivains n'étaient pas logés aussi bien que M. Grimm, le correspondant des princes.

Tout, dans ce qu'il observait, était nouveau pour le sous-directeur de chapelle du prince-archevêque, et sa famille, qui l'accompagnait dans ses promenades au milieu des rues de Paris, partageait son étonnement. La beauté des édifices, la richesse des équipages, l'élégance des boutiques, alors comme aujourd'hui renommées dans le monde entier, l'activité qui régnait partout autour d'eux émerveillaient ces bons bourgeois accoutumés au calme des petites villes d'Allemagne; seulement, Wolfrang Mozart faisait remarquer de temps en temps à sa sœur combien les chanteurs des rues avaient la voix fausse, et de quels mauvais instrumens ils s'accompagnaient. Une circonstance inattendue faillit les troubler dans le cours de leurs remarques dès les premières excursions qu'ils firent dans la ville. On venait d'inaugurer depuis peu de temps, sur la nouvelle place que la ville de Paris avait fait faire en l'honneur de S. M. Louis XV, la statue équestre de ce monarque exécutée par Bouchardon. Au moment où ils arrivèrent sur cette place sitée entre le cours et le jardin des Tuileries, ils trouvèrent une grande foule agitée : on venait de découvrir sur le piédestal du monument un placard avec ces mots : *Statua statuæ*. Il n'en avait pas fallu davantage pour attirer un nombreux concours de badauds; mais la police, arrivée sur les lieux, commença à faire des arrestations. Peu s'en fallut que Léopold Mozart, qui ne savait ce dont il s'agissait et qui continuait de s'avancer, ne fut pris pour un perturbateur et appréhendé comme tel; heureusement on lui vit saisir ses enfans par la main pour les garantir des chocs de la foule, et l'on ne put voir en lui qu'un paisible bourgeois dont le défaut était d'être trop curieux. On pense bien qu'il ne fit aucune difficulté de se rendre à l'injonction qu'on lui adressa de se retirer : la famille allemande s'éloigna en toute hâte sans avoir pu deviner la cause du tumulte, mais en se promettant bien d'éviter à l'avenir les grands rassemblemens de peuple. Du reste, une consolation l'attendait à l'hôtel des *Trois Turcs* où elle était descendue, rue Saint-Martin, et où elle fut de retour vers midi, pour dîner : c'étaient des billets d'entrée au théâtre de l'Opéra envoyés par M. Grimm. La deuxième représentation donnée dans la nouvelle salle des Tuileries promettant d'attirer une affluence considérable, les bons habitans de Salzbourg ne prirent que le temps nécessaire pour faire une toilette convenable, dînèrent à moitié et arrivèrent aux portes du théâtre tout juste deux heures avant leur ouverture. Ils eurent tout le temps d'apprendre, grace aux récits d'un voisin obligeant, par quels événemens l'Opéra avait été transporté dans la salle des Tuileries. Nous profiterons nous-mêmes de cette circonstance pour en dire quelques mots.

Le feu prit à la salle de l'Opéra, le 6 avril

1763, par la négligence des ouvriers qui y étaient employés; un fâcheux hasard voulut que les gardiens du théâtre fussent absens, en sorte que les secours ne purent être demandés à temps. L'incendie gagna les bâtimens du Palais-Royal, et l'aile de la première cour ne forma bientôt plus avec la salle qu'un immense brasier. Par bonheur personne ne périt, bien qu'environ deux mille personnes fussent employées à éteindre le feu. On a été de tout temps en France disposé à rire des choses les moins faites en apparence pour exciter la gaîté, il n'y eut sorte de plaisanteries auxquelles ce fâcheux événement ne donna naissance. Comme l'eau avait manqué dans les commencemens, on dit que c'était tout simple, car personne n'aurait pu prévoir que le feu prendrait dans une glacière. Lorsqu'il fut question de choisir un emplacement pour la nouvelle salle, on parla du Carrousel, du Louvre, et de quelques autres endroits. Un spirituel abbé, connu pour ses sentimens d'hostilité à l'égard de la musique française, dit qu'il fallait mettre l'Opéra à la barrière de Sèvres, vis-à-vis le spectacle du combat de taureaux, « parce que les grands bruits devaient être hors de la ville.»

Ces quolibets et les dommages que l'incendie avait causés au Palais-Royal n'empêchèrent point que le duc d'Orléans désirât de conserver l'Opéra dans son voisinage. Il courut à Versailles demander au roi que ce spectacle fût reconstruit sur le même emplacement, offrant de pourvoir, par tous les moyens qui seraient exigés, à la sûreté de l'édifice, et promettant, en outre, une subvention annuelle de cent mille écus pour le prix de ses loges. Louis XV y consentit, et les travaux pour la reconstruction de la salle brûlée ne tardèrent pas à être entrepris. Les comédiens français avaient par un procédé généreux, offert de céder leur théâtre *gratis* trois fois par semaine pour les représentations de l'opéra; mais il fût reconnu que ce local ne convenait pas; on se fût mieux arrangé de celui occupé par la Comédie-Italienne, si les conditions auxquelles il était offert eussent été acceptables. Une vaste salle, celle des machines, se trouvait disponible aux Tuileries : le roi voulut bien permettre qu'elle fût appropriée au service de l'opéra, et payer ce qu'il fallait faire de dépenses pour cela. En attendant, le personnel chantant fut autorisé à donner des concerts dans la salle des concerts spirituels. Le premier eut lieu le 29 avril et attira une affluence immense; mesdemoiselles Arnould, Lemière et Dubois y chantèrent, ainsi que les sieurs Gelin, Larrivée et Magnet. De mauvais plaisans dirent que ces concerts étaient de l'onguent pour la brûlure. Quoi qu'il en soit, la foule continua de s'y porter pour applaudir des artistes qu'elle aimait; on remarqua que l'orchestre était plus nombreux et qu'il exécutait mieux que celui de l'Opéra.

Pendant que les chanteurs conservaient, au moyen des concerts, le privilége d'occuper d'eux le public, la troupe dansante était condamnée à l'inaction. Une assez plate comédie de Favart, faite à l'honneur de la nation française et jouée pour célébrer la paix de 1763, lui donna l'occasion de reprendre pendant quelque temps son service. Cette pièce, connue sous le titre de *l'Anglais à Bordeaux*, n'était qu'une suite de lieux communs dans l'esprit madrigalesque du temps, qui avaient pour objet l'éloge de Louis XV et qu'un critique qualifia très spirituellement en disant que c'étaient des *favardages*. Elle fut reprise lors de l'inauguration de la statue du roi, avec l'addition de ballets composés pour la circonstance par Vestris, et dans lesquels figurèrent les premiers sujets. Le tort de ce divertissement fut qu'il n'y eut moyen d'y rien comprendre et que personne n'en aurait deviné le sujet, si l'on n'avait vu paraître la statue dans un jeu de décoration. L'exécution fut, au reste, parfaite; Vestris figura lui-même sous le costume d'Apollon et recueillit beaucoup d'applaudissemens.

Les préparatifs de la salle accordée aux Tuileries pour servir de local provisoire à l'Opéra n'avançaient pas aussi rapidement qu'on l'avait cru. Grace aux irrésolutions de l'entrepreneur, on avait été forcé d'anéantir plusieurs fois ce qui avait été fait, en sorte qu'il s'en fallut de plusieurs mois qu'elle ne fût prête au jour qu'on avait compté. Encore tout le temps employé n'avait-il servi qu'à la rendre à peu près semblable à l'ancienne, dont plusieurs mauvaises dispositions étaient bien connues. Plusieurs grands personnages attachés à leurs habitudes avaient voulu que leurs places fussent conservées dans le même arrangement, ce qui ne contribuait pas à diminuer les embarras de l'architecte, et le duc d'Orléans avait retenu pour la somme de 70,000 livres trois loges dont le plan était désigné. Enfin tout étant prêt, à force de soins et d'argent, l'inauguration de la salle des Tuileries eut lieu par *Castor et Pollux*, de Rameau.

La foule s'était accrue pendant que le voisin de Léopold Mozart lui contait toutes ces choses; elle commençait à s'irriter de ce qu'on n'ouvrit pas les portes du théâtre, quatre heures ayant sonné à la grande horloge des Tuileries, et, dans son impatience, elle s'agitait au point de pousser assez vivement contre les barrières placées pour la contenir ceux qui en étaient les plus rapprochés. Nos bons Allemands commençaient à se trouver embarrassés de leur situation, lorsqu'heureusement les portes furent ouvertes. Ils entrèrent les premiers et furent placés au paradis, qui était avec le parterre la seule place disponible, attendu que les deux rangs de loges étaient occupés par des personnes de condition. L'imagination du jeune Mozart était vivement frappée par tout ce qu'il y avait de nouveau pour lui dans un pareil spectacle. Aucune des salles qu'il avait vues jusqu'alors n'avait pu lui faire imaginer des proportions aussi grandioses; dans aucune il n'avait trouvé un si grand luxe de décoration, tant de belles dames en riches toilettes. Il n'eut pas de peine à attendre le commencement de la pièce; car il y avait pour lui matière à observation dans le mouvement de la salle. Les premiers accords de l'ouverture se firent entendre.

Wolfrang Mozart, cet enfant de génie qui n'avait pas appris la musique, mais l'avait devinée, jugeait de cet art avec un sentiment plus juste qu'aucun de ceux qui l'entouraient; et il n'avait que huit ans! L'orchestre de l'Opéra, si vanté dans toute l'Europe sur la foi de la bonne réputation que les Français lui avaient faite eux-mêmes, lui parut bien inférieur à ce qu'on le lui avait annoncé. Au nombre près, il n'était comparable à aucun de ceux que le jeune artiste se souvenait d'avoir entendus en Allemagne; peut-être même dut-il se mettre en garde contre ce qu'il pouvait y avoir de trop personnel dans ses préventions pour ne pas lui préférer le corps de musiciens dirigé par son père dans la chapelle du prince-archevêque de Salzbourg. L'orchestre de l'Opéra jouait fort, sans ensemble, sans nuances et souvent sans justesse; le batteur de mesure marquait imperturbablement chaque temps à l'aide de son bâton, sans s'inquiéter des fautes de l'exécution. La durée de l'ouverture fut un long supplice pour Wolfrang. Enfin la toile se leva, non pas dans le silence qu'on observe aujourd'hui à ce moment solennel, mais au milieu d'un brouhaha qui empêcha long-temps les acteurs de se faire entendre. On reprochait tout haut à l'architecte, M. Soufflot, les fautes de construction qui fourmillaient dans la nouvelle salle; on disait que ce n'était pas la peine de dépenser huit mois et quatre cent mille livres pour la faire moins bien que ne l'était l'ancienne. Le parterre était trop élevé pour le théâtre; les premières loges avançaient plus qu'il n'eût fallu; les secondes, au contraire, paraissaient avoir été sacrifiées à celles-ci; le paradis était si reculé et si exhaussé qu'on n'y voyait qu'avec la plus grande peine ce qui se passait sur le théâtre.

Aucun des acteurs, il est inutile de le dire, n'était connu de la famille Mozart. Par bonheur, l'officieux voisin qui l'avait instruit à la porte des particularités relatives à l'incendie et à la reconstruction de l'Opéra, se trouvait placé à côté d'elle, et lui donnait sur chacun des artistes qui entraient en scène des indications complètes. « Convenez, dit-il, que cette Sophie Arnould est une délicieuse actrice, et que jamais on ne figura plus agréablement sur un théâtre. — Cette personne est-elle la première chanteuse de l'Opéra, demanda Wolfrang, après avoir entendu son grand air? — Sans doute, reprit le complaisant cicérone; vous le voyez par les applaudissemens qu'on lui donne. J'avoue qu'elle joue plus qu'elle ne chante, et que sa voix n'a pas assez de force pour le lieu; mais elle répare cela par une ame prodigieuse, par une expression de gestes et d'yeux à laquelle je vous défie de résister. Nos jeunes seigneurs l'aiment aussi parce qu'elle a infiniment d'esprit et qu'elle égaie leurs soupers par des mots très piquans. Si dans le chant elle valait Mlle Antier, grande actrice retirée depuis vingt ans de l'Opéra, et que j'ai encore entendue, moi, ce serait une personne accomplie. Elève de la demoiselle Rochois, mademoiselle Antier a fait pendant vingt ans les beaux jours du premier théâtre du monde. La reine lui fit présent, à son mariage, d'une tabatière d'or, avec le portrait de Sa Majesté; M. et madame de Toulouse la gratifièrent de plusieurs bijoux de prix et de vaisselle d'argent pour les voyages qu'elle fit à Rambouillet, et elle eut l'honneur de remplir les premiers rôles dans les ballets dansés par le roi. Mademoiselle Arnould n'a pas encore obtenu les mêmes faveurs, mais il faut avouer que la cour en est plus avare. À cela près, rien ne manque à ses triomphes : elle est l'idole du public, et son règne promet d'être de longue durée »

— Qu'est-ce que la musique, se demandait le jeune artiste, si les Français, qui applaudissent ce que j'entends, s'y connaissent autant qu'ils le prétendent ?

« Aimez-vous mieux mademoiselle Chevalier, l'actrice que voici en scène, continua le même personnage ? Son genre est, comme on dit, le grand, les fureurs, etc. ; elle y excelle, à la vérité, d'autant que son volume de voix la seconde à merveille. Ce n'est pas à elle qu'on est obligé de dire avec Despréaux :

Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez ;
Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Je vous défie de rester froid lorsqu'elle déclame quelque grande scène, comme par exemple l'acte de *Dardanus*, intitulé la *Magie*. Mais elle n'a pas la grace de Sophie Arnould, et ce qu'on peut lui reprocher c'est de la dureté dans les accens. Elle a néanmoins ses partisans. L'un de nos poètes les plus tendres lui a dédié ces vers pour être mis au bas de son portrait :

Chevalier, quelles sûres armes
Pour mettre un amant sous vos lois !
Vous séduisez par votre voix
Les cœurs échappés à vos charmes.

Le jeune Mozart était loin de partager l'enthousiasme de son interlocuteur pour tout ce qu'il entendait. Malgré son inexpérience, mais à l'aide du sentiment musical délicat dont il était doué, il s'apercevait qu'avec leurs grandes voix les artistes de l'Opéra n'étaient pas de grands chanteurs. Quant à la lourde psalmodie de Rameau, elle lui paraissait bien inférieure aux chants gracieux des maîtres italiens dont les ouvrages étaient connus en Allemagne. « Pourquoi, se disait-il, les musiciens français ne se forment-ils pas sur les modèles que leur offrent Pergolèse, Jomelli, Leo ? » Il ignorait, le pauvre enfant, à quels débats sérieux avaient donné lieu des questions semblables à celle qu'il se posait si innocemment ; il ne savait pas comment dans ces débats le véritable intérêt de l'art avait succombé sous les coups d'un prétendu patriotisme.

Cependant la représentation se poursuivait. Si les actrices avaient en général, sauf mademoiselle Arnould, l'avantage d'avoir de belles voix, il n'en était pas de même des hommes : les sieurs Pillot et Gelin était plus que médiocres. —« Que n'avons-nous M. Chassé dans ce rôle, s'écria de nouveau l'amateur du paradis, charmé de faire voir aux nouveaux débarqués qu'il avait suivi l'Opéra dans son meilleur temps ! on n'entendit jamais de voix plus imposante que la sienne ; on ne vit pas de plus noble démarche. A l'une des premières représentations de *Castor et Pollux*, le même opéra que nous entendons aujourd'hui, il conduisait des troupes au combat et marchait à leur tête, lorsqu'au détour d'une coulisse il se laissa choir. Sans perdre de vue son jeu de théâtre, il cria sur-le-champ aux gens des chœurs qui le suivaient avec un enthousiasme digne d'un combat réel ; *Passez-moi sur le corps, et marchez toujours à l'ennemi !* Malheureusement il s'est retiré il y a six ans, et n'a pas encore été remplacé. »

Ce qui plut à Wolfrang Mozart dans cette représentation, ce fut la danse. Il ne lui parut pas que dans cette partie quelque chose fût à reprendre ; tout était parfait. Vestris était absent, mais la célèbre demoiselle Lany reparaissait dans un pas de deux avec son frère. Cette actrice, elle aussi, avait eu son poète, et l'on jugeait que sa danse était bien caractérisée par les vers suivans :

Les amours volent sur tes traces
Lany, tu joins à la beauté
Des Nymphes la légèreté
Et les attitudes des Grâces.

Le dernier ballet, qui représentait le système de Copernic mis en action, fut exécuté dans la perfection. Resterait à savoir ce que venait faire le système de M. Copernic dans l'opéra de *Castor et Pollux*, mais il n'y eut à ce sujet aucune réclamation du public ; nous n'insisterons pas sur notre observation.

La famille allemande sortit charmée de la pompe du spectacle, mais généralement peu satisfaite de la partie musicale, et se disant que ce n'était pas la peine de venir de Vienne à Paris pour entendre pareil opéra ainsi exécuté. En rentrant à l'hôtel des Trois-Turcs, elle trouva une invitation du baron d'Holbach pour la soirée du lendemain. Sans savoir ce que c'était que ce personnage, elle ne douta pas que ce ne fût un des premiers effets de la protection de M. Grimm.

E. Fétis.
(*France Musicale*).

FAVEUR ET MÉRITE.

I.

Vers le milieu de 1781, pendant nos guerres contre la Grande-Bretagne, sous Louis XVI, quatre mille Anglais, débarqués à Saint-Vincent par l'amiral Rodney, vinrent attaquer sur le soir la ville importante de Kingstown. Quoique cette place fût la clef d'une partie de l'Amérique, nous n'avions alors pour la défendre qu'une garnison de sept cents hommes. Il fallait donc que l'héroïsme de nos braves suppléât à l'insuffisance du nombre, et c'est ce qui arriva cette fois comme en mille autres occasions. Il y eut cependant, ce jour là, dans nos rangs, une exception à la règle, et l'étrange faiblesse d'un officier français eût livré Kingstown à l'ennemi, si l'intrépide à propos d'un subalterne n'eût sauvé en même temps notre honneur et notre cause.

Le capitaine comte Ferdinand de Navarrette, pour ne pas l'appeler par son nom, et le lieutenant Maurice Des Etars, surnommé par ses camarades le *Vrai-Soldat*, eurent à défendre contre les Anglais le point le plus délicat de la place. Après deux ou trois heures d'attente sous un feu mortel aux murailles, ils virent la brèche s'ouvrir devant eux et les ennemis monter à l'assaut. Salué avec exaltation par la vaillante compagnie, ce moment fut pour l'officier novice le signal d'une terreur profonde. Le lieutenant seul s'en aperçut d'abord, et s'empara du commandement sans quitter des yeux son chef...

La pâleur et le trouble du malheureux augmentèrent à mesure que le péril approchait.

— Du courage, capitaine ! dit Des Etars d'une voix basse et vibrante.

Mais quand vint l'instant de manier l'arme blanche, le comte de Navarrette trembla si fort que, malgré l'obscurité croissante, ses adversaires pouvaient le remarquer aussi bien que ses propres soldats... Si ce dernier cas arrivait, tout était perdu, et le lieutenant fut décidé à prévenir un pareil malheur.

— Capitaine ! reprit-il avec force en serrant convulsivement le bras de son supérieur, si vous reculez, vous êtes un lâche, et le premier coup de mon épée sera pour vous !

Le jeune homme, se voyant découvert, sentit son effroi se compliquer de honte, et, loin de puiser dans ce nouveau sentiment la force de surmonter le premier, il n'y trouva qu'un surcroît de faiblesse qui lui enleva le reste de son sang-froid. Perdant alors complètement la tête, et laissant tomber son arme à terre, il fit deux pas rétrogrades en chancelant comme un homme ivre, et s'appuya au bras du lieutenant, qui le soutenait par un dernier effort... Des Etars vit qu'il allait s'évanouir tout à fait, et que le nom français était déshonoré ! Il vit aussi que les soldats, soupçonnant la vérité, commençaient à faiblir à leur tour, et il imagina, pour leur donner le change, un stratagème aussi sublime que désespéré.

Poussant le capitaine éperdu sur la brèche, et l'y laissant tomber sans connaissance, après l'avoir frappé lui-même d'un coup d'estoc de manière à faire couler son sang :

—A moi, camarades ! s'écria-t-il, et vengeons notre brave capitaine !

Ces mots furent un éclair et un aiguillon pour les soldats les plus démoralisés. Ceux qui avaient cru à la pusillanimité du comte furent convaincus qu'ils s'étaient trompés, et le voyant, au contraire, victime de son courage et blessé le premier par l'ennemi, tous s'élancèrent avec une noble émulation, à la voix excitante de leur lieutenant. Passant devant eux sur le corps défaillant de leur chef, Des Etars acheva de les électriser par son exemple. Il se multiplia pour repousser les Anglais, fit des prodiges d'adresse et d'intrépidité, reçut vingt balafres à la tête et à la poitrine, et, vainqueur enfin sur toutes les positions, fut rapporté en triomphe avec le comte de Navarrette par la moitié de leur compagnie, tandis que les ennemis dispersés retournaient s'embarquer en désordre.

La garnison entière déclara Maurice le sauveur de Kingstown, et les rapports du commandant lui firent partager ce titre glorieux avec le vaillant capitaine qu'il avait si dignement remplacé. Tous les deux, au reste, furent promptement guéris, le premier grâce à sa force morale et à l'énergie de sa constitution, le second grâce à la légèreté de sa prétendue blessure et aux petits soins effectifs dont il se fit entourer.

II.

Dix mois après cet événement, qui n'est que le prologue de notre récit, une famille était dans l'attente au fond de la ville de Saumur en Touraine. Cette famille se composait des seuls amis que le lieutenant Des Etars eût au monde : deux

vieillards de plus de soixante ans, qui tremblaient de mourir sans le revoir, et leur fille unique, Elisabeth Durieux, fiancée depuis l'enfance à l'honnête militaire. Avec son titre et son épaulette, rehaussés d'une belle taille et d'une bonne mine, Maurice eût pu prétendre à une fille noble ou riche; mais n'admettant chez tout le monde, comme chez lui-même, que le mérite, il avait su le distinguer dans une pauvre bourgeoise; Elisabeth lui avait plu parce qu'elle était sage et jolie, et il l'eût épousée dès qu'il s'était senti aimé d'elle, sans le malheureux empêchement qui arrête toute chose ici bas. Cadet et orphelin depuis longtemps, dans la plus sévère acception des mots, Maurice avait pour unique bien son nom, comme Elisabeth sa vertu. Or, deux pauvretés mariées ensemble ne sauraient enfanter que la misère.., le prudent officier le savait trop bien, et il aspirait à quelque grade lucratif. Incapable, dans son austère fierté, de rien solliciter de la faveur, la guerre seule pouvait le mener à son but. Celle d'Amérique lui en avait ouvert la voie, et il était parti pour l'Amérique.

Ses amis l'attendirent donc sans avoir reçu de ses nouvelles; un bruit, seulement, venait de se répandre que plusieurs régimens avaient été débarqués au Havre...

— Si le sien en était! avaient dit les braves gens. Et ils vivaient sur cet espoir depuis une semaine. La jeune fille rêvait au lieutenant toutes les nuits, et les vieillards en parlaient tous les jours.

— Pourvu qu'il revienne, hélas! soupirait quelquefois madame Durieux en cachant une larme.

— Il reviendra, ma mère, car ma joie me le dit, se hâtait d'ajouter la confiante Elisabeth.

— Mais aura-t-il monté en grade, au moins? faisait observer le père de famille, préoccupé de l'avenir.

Un soir qu'ils parlaient ainsi, on frappa à leur porte, et celui qu'appelaient leurs vœux se trouva soudain dans leurs bras. Qu'on juge du bonheur de chacun et des félicitations générales, surtout lorsque Maurice raconta ce qui lui était arrivé en Amérique.

— Oui, voilà ce que j'ai fait, dit naïvement le modeste militaire, en supprimant toutefois dans son récit la vérité sur le comte de Navarrette; j'ai sauvé une ville et une garnison, et j'ai bien mérité de la patrie. C'était une chance, elle m'est arrivée; j'en ai profité de mon mieux, et je peux me vanter d'avoir épuisé la veine. Aussi, notre bonheur ne se fera plus attendre, mes amis; avant peu, je serai capitaine ou major, et chevalier de Saint-Louis, avec pension par dessus le marché; car, outre mes sept ans de service dans le même grade, les chefs ont porté mes titres sur leurs rapports au roi, et il n'y a pas à dire que je puisse essuyer une injustice. — D'ailleurs, morbleu! poursuivit le brave en montrant noblement ses vingt blessures, si sa majesté avait la distraction d'oublier le mérite, j'ai là, sur la tête et la poitrine, à défaut d'autres protecteurs, des recommandations ineffaçables qui lui rafraîchiraient la mémoire. Ainsi donc, au bout du congé, la noce, et dans un mois nous serons riches et contens.

Le lieutenant, pour conclusion, serra la jolie fiancée sur son cœur; les bons vieillards le lui rendirent avec usure, tandis qu'Elisabeth rougissait de joie: et le bonheur fut dès lors dans l'humble maison, sous la forme de l'espérance.

Malheureusement cette espérance tarda à se réaliser, et M. Durieux dut bientôt craindre qu'elle ne fût une illusion. Il trouva un jour Maurice, un journal à la main, le parcourant avec de grands yeux et poussant des exclamations de surprise. Ce journal contenait la liste des promotions et des récompenses distribuées récemment à l'armée d'Amérique: le nom du lieutenant Des Etars n'y était pas même mentionné, et celui de Ferdinand de Navarrette y figurait en première ligne!

— Diable! ils m'ont oublié! dit Maurice avec l'indulgente bonne foi d'un homme qui juge les autres par lui-même.

Voyant plus loin que le militaire, le vieillard sourit amèrement, mais il n'osa pas froisser de ses soupçons la confiance du jeune homme.

La vérité était que l'officier de cour, posé en héros, avait enlevé grades et décorations à la pointe de l'intrigue, ne laissant pas même, par reconnaissance, sa place de capitaine au vrai soldat méconnu, qui avait changé sa honte en gloire.

M. Durieux conseilla indirectement à Maurice d'aller à Paris, dans la crainte, lui dit-il, qu'on ne s'habituât à l'oublier; et le lieutenant se décida à regret à se faire solliciteur. Toujours sûr d'ailleurs de son affaire, il rédigea à sa façon une pétition laconique, par laquelle il réclamait le moins qu'on pût lui donner: un grade et une pension modeste; et il se dirigea vers la capitale sans autre bagage, résolu d'en appeler au roi lui-même jusqu'à ce qu'il eût obtenu justice. Le hasard voulut que son régiment fût appelé à Paris sur les entrefaites; de sorte qu'il put concilier son projet avec son devoir, en consacrant à l'exécution du premier tout le temps que lui laissait l'accomplissement du second.

III.

C'était à Versailles, deux années plus tard. La reine Marie-Antoinette était à une fenêtre de sa chambre à coucher, d'où elle s'amusait à reconnaître avec sa lorgnette les nombreux solliciteurs qui se promenaient dans le parc. Elle se donnait tous les matins ce petit plaisir, moitié par curiosité de femme, moitié par royale bienveillance. Parmi la quantité de figures qui l'intriguaient plus que de coutume, elle en remarqua une, ce jour-là, qui attira spécialement son attention. C'était une de ces belles têtes de militaires qui conservent partout l'attitude de la consigne, et qui se font distinguer surtout par l'honorable fierté du silence au milieu des somptueuses antichambres assiégées par les solliciteurs. A l'expression de la plus inébranlable patience, celle-là joignait l'empreinte des chagrins causés par une attente inutile. L'homme qui la portait pouvait avoir trente-deux ans, et semblait vieilli avant l'âge, à en juger par la courbure prononcée de sa haute taille.

Un vague souvenir saisit la reine à l'aspect de cette figure. Elle se dit qu'elle l'avait vue souvent, et cela depuis un temps immémorial. Averti par un pressentiment que ce pouvait être une victime de l'oubli, elle fit venir toutes ses dames d'honneur, et les questionna sur l'homme qui l'intéressait. Nulle ne put dire son nom ni ses projets, mais chacune assura l'avoir vu mille fois. Marie-Antoinette grava les traits de l'inconnu dans sa mémoire, et résolut de l'interroger lui-même à la première occasion qui s'en présenterait.

Pour peu que les rois cherchent à faire du bien, les moyens viennent toujours au devant d'eux. La reine rencontra son homme dans la galerie des Glaces, en la traversant pour se rendre à la messe. Le reconnaissant aussitôt, elle s'arrête un instant à le considérer, puis, docile à l'instinct de son cœur, elle va droit à lui à travers la foule... Le militaire stupéfait se recule dans une embrâsure de fenêtre, et, loin de supposer que tant d'honneur soit pour lui, cherche à droite et à gauche à qui peut en vouloir la reine.

— C'est à vous que je m'adresse, monsieur, lui dit simplement Marie-Antoinette.

— A moi! balbutie le brave homme, tremblant pour la première fois de sa vie.

— Ayez la bonté de me dire qui vous êtes, répondit la jeune reine avec bienveillance.

— Maurice Des Etars, majesté, lieutenant de grenadiers depuis neuf ans.

— Vous sollicitez quelque chose sans doute?

— Un place de major ou de lieutenant du roi, majesté.

— Quels sont vos titres à cette place?

Ce digne officier raconte alors son histoire, et son simple récit fait battre le cœur de la reine.

— Mais, monsieur, s'écrie-t-elle, vous êtes un héros, et je me souviens que vos belles actions avaient retenti jusqu'à moi lors de la guerre d'Amérique. Comment se fait-il que vous n'en ayez pas reçu la récompense, et depuis combien de temps la sollicitez-vous?

— Depuis deux ans et trois mois, majesté, je suis tous les deux jours sur le passage du roi. Vous pouvez vous en assurer à cette feuille de parquet, sur laquelle je me place régulièrement à chaque audience; voici la trois cent quatre-vingt-quinzième fois qu'elle me porte, et elle a fléchi de plusieurs lignes sous le poids de mon corps.

Marie-Antoinette rougit à ces naïves paroles, et sentit une larme d'attendrissement arriver à ses paupières.

—Deux ans d'attente!... avec de pareils titres! soupira-t-elle amèrement en considérant l'officier. Vous avez donc de bien faibles protecteurs, ajouta-t-elle avec un accent de commisération.

— Je n'ai que mon mérite, madame, repartit fièrement Des Etars; j'ai toujours cru que cela suffisait; et d'ailleurs, je ne connais personne à la cour.

— Monsieur, reprit vivement la reine, je vous demande la permission d'être votre protectrice; oubliez une injustice fatale, dont sa majesté sera désolée plus que personne, et veuillez, pour que j'en hâte la réparation, me remettre demain votre requête par écrit.

— La voici, repartit Des Etars, qui tira un papier plié de son uniforme, c'est le cinquantième exemplaire, majesté, et je vois que celui-là sera enfin lu du roi.

—Avant une heure, je vous le promets! trouvez-vous ce soir au souper de Louis XVI.

Maurice fut exact au rendez-vous, où il reçut, avec les excuses publiques du roi, un brevet de major et la croix de St-Louis.

— Enfin! soupira l'homme de mérite en serrant l'un et l'autre contre sa poitrine.

Et oubliant déjà son attente de deux années, deux années perdues pour son existence, il se retira en bénissant la reine et en balbutiant le nom d'Elisabeth!...

IV.

Elisabeth, en effet!... Telle était la pensée qui avait soutenu le brave lieutenant. Toujours fidèle à sa jolie fiancée, et, pressentant, au milieu de ses découragemens les plus profonds, l'heureux hasard qui remplirait enfin ses vœux, il n'avait pas cessé de correspondre avec la bonne famille de Saumur, et M. Durieux lui avait envoyé chaque semaine des nouvelles détaillées de sa chère enfant.

D'abord, ces nouvelles avaient été affligeantes : madame Durieux était tombée gravement malade... Une indigence mal dissimulée avait remplacé l'humble aisance de la maison, et la pieuse fille avait eu à lutter contre les angoisses d'une détresse quotidienne... Enfin, grâce au travail de ses mains infatigables, la paix était revenue dans la famille avec l'espérance et la santé... Une position même plus heureuse avait couronné les efforts d'Elisabeth, et le digne lieutenant manquait seul à ses amis, lorsque l'événement favorable qu'on a vu lui permit d'aller combler leur joie.

Il résolut de leur faire une surprise de sa bonne nouvelle, et partit pour Saumur sans leur en donner avis.

Avec quelles palpitations de cœur il s'approcha de la petite maison; le lecteur peut l'imaginer en se mettant à sa place; mais ce qu'on se figurera moins facilement sans doute, c'est l'horrible frisson qui agita le malheureux dans tout son être, quand il vit un homme en manteau recevoir à une porte dérobée les adieux d'Elisabeth...

— A demain, mon amour, disait cet homme, je serai ici à neuf heures du soir.

— A demain, répondait la jeune fille d'une voix tremblante et voilée.

Le convalescent qui se sentirait frappé par la [illegible] moment même de rouvrir son âme à la vie, serait certes moins à plaindre que le fut Maurice en entendant ces affreuses paroles.

Il trouva néanmoins la force de poursuivre l'inconnu qui s'éloignait. L'ayant devancé un moment, afin de l'attendre au détour d'une rue; il distingua un jeune militaire avec des épaulettes de colonel, et fut obligé de s'appuyer contre le mur pour ne pas défaillir de rage et de douleur, en reconnaissant dans cet heureux rival le comte Ferdinand de Navarrette!

— Toujours devancé par cet homme! dit Maurice, qui passa la main sur son front trempé d'une sueur froide.

Pendant qu'il se remettait de son émotion, le comte disparut sans le remarquer; et désespérant de le rejoindre pour l'instant, Des Etars retourna près d'Elisabeth,

Une demi-heure après, Maurice savait tout... Parvenu de grade en grade jusqu'à celui de colonel, tandis que son ancien lieutenant attendait le prix du mérite dans les antichambres, Ferdinand de Navarette avait été envoyé en garnison à Saumur avec une partie de son régiment. Il y avait environ huit mois de cela, et cette date coïncidait avec les malheurs arrivés à la famille Durieux. La première pensée de l'officier, suivant son usage et celui de ses semblables, avait été de chercher dans la ville la plus jolie fille à courtiser. Elisabeth avait eu la préférence un jour qu'elle venait de prier pour sa mère, et toutes les batteries galantes du jeune comte avaient été dès lors braquées sur elle. Quoique aussi intrépide en amour qu'il l'était peu en guerre, et bien qu'habitué auprès des femmes aux mêmes succès qu'il obtenait à la cour, M. de Navarrette eût échoué cette fois dans son projet, si ses séductions seules eussent attaqué Elisabeth. Mais un autre ennemi bien plus dangereux devait réduire le cœur de la pauvre jeune fille. C'était non pas la gène momentanée de ses parens, comme on l'avait écrit à Maurice, mais la misère croissante et incurable, dont elle enfermait le douloureux secret dans son âme. Après avoir lutté huit jours entre sa propre vertu et la vie de sa mère mourante, la malheureuse, éperdue, avait enfin sacrifié la première à la seconde, et l'honorable fiancée de Maurice Des Etars était devenue en secret la maîtresse du comte de Navarrette...

Prévenu pour la seconde fois par la faveur, le mérite était encore arrivé trop tard!...

Le lieutenant quitta Elisabeth sans lui laisser ni reproches ni consolations; mais il se rendit, le lendemain matin, à un café où il savait trouver le colonel. Là, devant cent témoins, il lui jeta à la face le récit de sa lâcheté à Kingstown, et le força de venir immédiatement croiser l'épée avec lui. Au bout de cinq minutes de combat, M. de Navarrette eut cessé de vivre, et un quart d'heure plus tard, Elisabeth reçut la lettre suivante :

«Mademoiselle, je croyais mourir aujourd'hui; c'est le misérable qui est mort. La Providence m'éclaire par cet événement, et je vivrai encore pour vous!... Vous ne me verrez plus, mais vous recevrez tous les mois les deux tiers de mes appointemens; acceptez cette offre pour soutenir votre famille, comme pour vous garantir d'une nouvelle honte, et soyez vertueuse jusqu'à la fin pour l'amour de l'honnête homme qui vous a aimée.

» Adieu pour toujours. MAURICE.»

Le généreux lieutenant tint parole jusqu'à l'époque des guerres d'Italie. Compris alors enfin de l'homme qui appréciait tous les mérites, il fut fait colonel par Bonaparte, et mourut, décoré de sa main, sur le champ de bataille.

Elisabeth apprit sa mort en recevant sa pensée suprême, avec le legs de sa petite fortune, joint au dernier trimestre de sa solde.

PITRE CHEVALIER.
(*Commerce.*)

LES CONSOLATEURS.

A en juger par le grand nombre d'individus qui l'exercent, et par le plaisir que tous ces individus, maîtres ou disciples, paraissent en retirer, l'art *d'administrer des consolations* nous semblerait, en vérité, non moins facile qu'agréable; et pourtant il n'en est peut-être aucun qui exige dans la pratique autant de tact et de délicatesse, ou qui soit en même temps aussi pénible pour ceux qui l'exercent avec conscience et sincérité. Les plus graves infortunes auxquelles l'espèce humaine se trouve exposée étant aussi les plus ordinaires, que dire à ceux qu'elles viennent de frapper qu'ils ne sachent aussi bien que nous, et qui ne leur ait été dit cent fois? Que d'habileté ne faut-il pas pour faire produire quelque effet à ces lieux communs répétés à satiété depuis tant d'années, et surtout pour ne pas aggraver les douleurs que l'on essaie de soulager!

Mais, hâtons-nous de le déclarer, notre intention n'est pas de tracer les portraits moraux de ces sincères et consciencieux ministres *de consolation*, de ces vrais médecins de l'ame, qui vont visiter les malheureux dans l'espoir qu'ils pourront adoucir, sinon dissiper leurs chagrins, et qui ne se montrent pas moins empressés de leur tendre une main secourable que de gémir sur leurs maux. Nous ne nous occupons ici que de cette classe si nombreuse de consolateurs désignés par le nom général de *Job's comforters*, toujours à la piste des souffrances de tout genre, poussés par le même sentiment qui rassemble quelques gens du peuple autour de l'échafaud des condamnés à mort, qui, sans aucune sympathie, sous des prétextes menteurs, avec une curiosité maligne, sondent une douleur jusqu'au fond, et qui, s'ils ne découvrent pas des infortunes, les créent, afin de se procurer la satisfaction de les *consoler*.

A cette classe d'individus appartient Sam Scalpel. Scalpel possède, dit-on, le cœur le plus tendre que la nature puisse donner aux hommes; car, ne s'inquiétant jamais des coups affreux qu'en recevra nécessairement sa sensibilité trop délicate, partout où il y a, partout où il doit y avoir une grande douleur, on est sûr de le rencontrer. Lui demande-t-on par quel *caprice* il *recherche* toujours de pareilles scènes, souvent même lorsque sa présence n'est ni attendue ni désirée, Scalpel s'écrie : « *Caprice*! *recherche*! sur cette terre de peines et de souffrances, où un seul mot de *comfort* et de consolation fait quelquefois tant de bien, il faut sacrifier les lois de l'étiquette et ses propres sentimens à ses devoirs d'homme et de chrétien.»

Cette question, un de ses amis la lui adressa un jour que «ses devoirs d'homme et de chrétien» le forçaient d'aller offrir quelques paroles de *comfort* et d'encouragement au major Datcall, auquel on devait faire le lendemain l'amputation de la jambe droite. Le major était un homme d'une bravoure reconnue, qui avait plusieurs fois affronté la mort sur les champs de bataille, et qui, de même que Coriolan, «avait des blessures à montrer.»

En approchant de la maison du major, Scalpel fut épouvanté de voir que le marteau n'était pas enveloppé de bandes de toile. «C'est donc fini, pensa-t-il, il est mort... j'arrive trop tard;» et sa figure trahit son désapointement.

Il frappa toutefois à la porte, que vint lui ouvrir le domestique du major, vieux soldat

qui avait servi sous ses ordres dans la Péninsule.

— Eh bien! dit Scalpel d'une voix dolente.

— Eh bien! monsieur, dit le domestique.

— Alors, tout est fini? demanda Scalpel sur le même ton.

— Quoi! monsieur? lui demanda à son tour le domestique.

Scalpel ne fit pas de réponse, mais, donnant à sa figure une expression de tristesse effrayante, il secoua sa tête et passa lentement l'un de ses doigts sur sa cuisse.

— Oh! cela, monsieur... non, monsieur; demain à onze heures, dit le domestique d'une voix calme.

Scalpel alors n'arrivait pas trop tard; un éclair de satisfaction brilla dans ses yeux; mais ils reprirent aussitôt leur expression lugubre quand il ajouta: « Je suppose *qu'en de telles circonstances* je ne puis voir votre maître.»

— Si vous êtes un de ses amis ou si vous avez quelque affaire à régler avec lui, vous pouvez le voir: il est couché sur le sofa de son salon, s'empressa de répliquer le domestique.

— Portez-lui ma carte, dit Scalpel en la présentant au vieux soldat.

Le major fit répondre qu'il ne se rappelait pas le nom, mais qu'il était prêt à recevoir M. Scalpel.

Au moment où il franchit le seuil de la porte du salon, Scalpel tira de sa poche un mouchoir blanc en batiste et *allongea* le plus qu'il put son visage. Il trouva le major Datcall étendu sur un sofa, qui soutenait sa jambe condamnée, enveloppée de bandages. Une table couverte de livres et de papiers était à côté du sofa. Le major lisait, et, au grand étonnement de Scalpel, riait aux éclats. Quand ce dernier s'avança vers lui, il posa sur la table le livre qu'il tenait à la main et salua d'un signe de tête.

— Eh! bon Dieu! s'écria-t-il; monsieur Scalpel, je vous demande un millier de pardons si je ne me suis pas rappelé immédiatement votre nom; je me souviens très-bien que j'ai eu le plaisir de dîner avec vous, il y a un an environ, chez notre ami sir Hum Drum. Asseyez-vous, je vous prie.

A ces mots, prononcés avec une bonne humeur et une gaieté peu ordinaires, le visiteur, de plus en plus stupéfait et peut-être désappointé, poussa un profond soupir et s'assit.

— Qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite, monsieur Scalpel? Venez-vous pour me parler d'affaires?

— Non, major. Je.... et Scalpel secoua tristement la tête.

— Merci, merci; alors je vous en ai encore plus d'obligation: une visite amicale est toujours très-agréable à un pauvre malade qui ne peut sortir de sa maison, continua le major sur le même ton.

Le mot *malade* était un exorde suffisant: aussi Scalpel couvrit-il une partie de sa figure de son mouchoir de batiste, et se préparait-il à commencer l'œuvre de consolation, lorsque le major s'écria:

— Avez-vous jamais lu cet ouvrage? Bien certainement, vous l'avez lu! don Quichote! ha! ha! ha! ha! il me fait rire pour la centième fois! ha! ha! ha! ha! C'est un livre, monsieur, qui chasse bien loin toutes les pensées tristes.

Pensées tristes, se dit Scalpel, voilà un nouvel exorde; aussi, poussant un autre soupir: — Des *pensées tristes*, répéta-t-il, si quelqu'un doit en avoir, major, c'est bien vous, dans cette pénible situation.

— ..... Aussi, monsieur Scalpel, que de reconnaissance mérite l'auteur d'un livre agréable qui, de même qu'un enchanteur habile, sait nous transporter hors de la sphère de notre existence actuelle, bannissant non seulement les pénibles souvenirs du passé, mais encore nous rendant plus supportables les calamités présentes et nous empêchant de songer aux peines et aux chagrins que nous réserve l'avenir!

L'occasion était trop belle pour que Scalpel la laissât échapper.

— Ah! major, dit-il avec un sixième soupir, nous devons être sincèrement reconnaissans de tout ce qui tend à distraire nos pensées de... N'est-ce pas à onze heures du matin, si je ne me trompe?

Cette question inachevée fut accompagnée d'un éloquent mouvement de tête.

— Oui, répliqua le major. A propos, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu notre ami, sir Hum?

M. Scalpel était trop occupé à soupirer et à secouer la tête pour répondre, et le major continua:

— Je suis étonné de ne pas le voir, car il sait, bien certainement, que je garde la chambre.

— Je m'en étonne aussi, s'écria Scalpel. Ah! major, de semblables circonstances doivent réunir tous vos amis auprès de vous; car lorsqu'on réfléchit à ce qui aura lieu demain matin...

— Ce ne sera pas un moment fort agréable à passer, dit le major; mais (et il prononça ces dernières paroles avec un accent qui dénotait une certaine impatience et en changeant de position sa jambe sur le sofa), mais il est toujours temps de penser à de telles choses quand l'instant est venu.

— Agréable! s'écria Scalpel, agréable! mon cher major, vous imaginez-vous que je suis assez dépourvu de sensibilité pour supposer que ce sera un moment agréable? je sais le contraire, ce sera un moment horrible, épouvantable. Lorsqu'on m'a dit qu'on devait vous couper la jambe, et à la partie la plus épaisse de la cuisse, quoique peut-être on m'ait trompé sur ce point. Dieu lit dans mon cœur... j'espère qu'on m'a trompé... Eh!...

Le major ne répondit pas, mais il serra ses dents les unes contre les autres, et tourna rapidement quelques feuillets du don Quichote, pendant que Scalpel continuait ainsi:

— Hélas! c'était donc vrai? J'en suis péniblement affecté, mon cher major; car à peine eus-je appris cette triste nouvelle que je cherchai dans l'Encyclopédie l'article *Amputation*, et que je le lus avec la plus grande attention. Ce fut, je vous l'assure, une lecture bien pénible pour moi. A chaque ligne, je tressaillais d'horreur et d'effroi en passant à vous; mais je l'achevai cependant, cette pénible lecture, dans l'espérance qu'elle me fournirait quelque moyen de vous consoler; car mes devoirs d'homme et de chrétien m'ont toujours imposé l'obligation de sacrifier mes propres sentimens, même à la plus faible chance de consoler un ami. Ici, le *Job's comforter* tira de sa poitrine un soupir plus profond que tous les précédens, et secoua tristement la tête.

Il y eut un silence d'une minute. Le major prit deux ou trois fois sa montre qui était sur la table, et la regarda de manière à être remarqué. Enfin Scalpel reprit en ces termes:

— Peut-être, major, avez-vous lu cet article?

— Non, monsieur, non, répliqua le major d'une voix brève; j'apprendrai à connaître ce dont vous me parlez sans prendre la peine de l'étudier dans des livres et sans en faire le sujet de mes conversations; et maintenant, monsieur... monsieur... excusez-moi si j'oublie votre nom, je ne vous ai vu qu'une seule fois avant cette visite...: oh! M. Scalpel... c'est votre nom, n'est-ce pas?... Et maintenant, M. Scalpel, avez-vous encore quelque chose à me dire? En achevant ces mots, le major regarda de nouveau sa montre.

— Non, major, rien, répliqua Scalpel. Je n'ai plus qu'à vous exhorter à rassembler toutes vos forces pour ce moment terrible. Ah! je le sais! vous en aurez grand besoin. Hélas! puis-je vous demander le nom du chirurgien qui doit vous opérer?

— C'est sir Donald Slash, répondit le major, qui passa la main sur ses yeux.

— Slash! j'en suis bien aise. Il passe pour l'un de nos plus habiles praticiens, quoiqu'il soit fort dur et qu'il coupe une jambe avec autant d'indifférence qu'un charpentier coupe un morceau de bois. Ces gens là ne sentent et n'éprouvent plus rien. Couper une jambe ou découper un poulet est pour eux la même chose.

Le major devint pâle et agité. Il avala un verre d'eau; sa main tremblait.

— Je crains que vous ne vous trouviez mal à l'aise, dit Scalpel; puis-je vous être utile à quelque chose? Si je le puis, je considérerai comme un devoir, dans d'aussi tristes circonstances, de...

— Faites-moi le plaisir de tirer ce cordon de sonnette, s'écria le major en l'interrompant.

Scalpel s'empressa d'obéir; et aussitôt le domestique entra dans le salon.

— Samson, dit le major, reconduisez monsieur. Adieu, M. Scalpel.

— Maintenant, mon cher major, ajouta Scalpel, vous aurez du courage, j'en suis convaincu; mais je vous engage fort à ne point penser à cette cruelle opération avant que l'heure fatale en soit arrivée. Il sera temps alors d'y penser, comme vous l'avez dit. J'espère qu'elle sera terminée à midi ou à midi et demi. Je viendrai m'informer du résultat. Dans quelques mois vous vous porterez mieux que jamais, pourvu que sir Donald vous fasse un bon *moignon*; car j'ai lu avec peine, dans l'article de l'*Encyclopédie* que les chirurgiens ne réussissent pas toujours. Et, bien qu'une jambe de bois ne remplace pas une jambe coupée, cependant il vaut encore mieux avoir une jambe de bois que de ne pas en avoir du tout. C'est encore une consolation pour vous. Dieu vous bénisse, mon cher major. Rassemblez toutes vos forces, elles vous seront nécessaires demain.

M. Scalpel porta son mouchoir de batiste à ses yeux, poussa un trentième soupir, secoua une dernière fois la tête, et sortit du salon. En descendant l'escalier, il disait au domestique:

— Ah! combien sont pénibles les visites de ce genre! Mais c'est pour nous un devoir, comme hommes et comme chrétiens, d'offrir toutes les consolations possibles aux malades et aux malheureux.

— Samson, dit le major à son domestique lorsqu'il rentra dans le salon après avoir reconduit M. Scalpel, que je ne revoie jamais ce consolateur infernal qui sort d'ici. Je suis encore prêt à recevoir dignement sir Donald Slash; mais une seconde dose de l'abominable remède que cet homme vient de m'administrer me ferait, sans aucun doute, perdre tout mon courage. S'il osait revenir, ayez soin de le renvoyer.

Peter Fester appartient à la même catégorie de *Job's comforters*. Fester ne recherche pas d'ordinaire les plus grandes infortunes de la vie; il limite à des cas de petites contrariétés et de légers ennuis l'exercice de sa profession; aussi est-il plus souvent occupé que Scalpel. Et cependant, nous devons le dire, si nombreuses que soient les occasions que lui offre ce mode toujours rempli de misères de toute espèce, il arrive quelquefois que cette offre n'est pas en proportion avec la demande d'un aussi habile *comforter*. Que Fester est ingénieux alors pour se créer des occupations nouvelles! Comme sa vocation apparaît dans tout son éclat! Son esprit trop actif a horreur du repos autant que la nature du vide. Ne rencontre-t-il pas de malheureux à consoler? il *en fait*. C'est un médecin qui donne des maladies à ses cliens, seulement pour se procurer la satisfaction de leur être utile, de les guérir. Un de ses amis est-il heureux et tranquille? N'a-t-il pas l'esprit de deviner que telle ou telle circonstance peut lui causer quelques chagrins, il court lui rendre visite, et, après avoir passé un quart d'heure avec lui, il le laisse agité, mécontent, malheureux.

Exemple. Démosthène Gabble, écuyer, venait d'être inscrit au nombre des avocats plaidans. Ses causes ne lui prenant pas tout son temps, il résolut de se présenter comme candidat radical aux électeurs de l'ancienne et respectable ville de Swineford, dont le député, M. Pauperty Brawlwell, venait d'être nommé (aux appointemens de 2,000 liv. par an) l'un des dix commissaires chargés de faire placer des bornes en pierre, de mille en mille, sur les diverses routes de Brighton à Londres. Il y a quelques mois, Gabble alla donc à Swineford. Deux cents des plus honorables électeurs du parti radical y donnaient un grand banquet à leur *indépendant et désintéressé représentant*, et vers la fin du repas le futur candidat prononça un *speech* qui devait merveilleusement seconder ses projets ultérieurs. Il eut du moins les plus fortes raisons pour se bercer de cette espérance. La réforme de tous les abus n'était-elle pas le moindre des bienfaits que promettait son discours? ne terminait-il point en jurant que, s'il méritait jamais l'honneur de représenter les Swinefordiens au parlement, aucune circonstance ne pourrait lui faire abandonner ce poste glorieux, à moins toutefois que l'amour de la patrie et les intérêts publics ne le forçassent, ainsi que son illustre ami, d'accepter la place de commissaire des bornes de pierre.

Trois ou quatre jours après le retour de Gabble, Fester alla lui rendre visite. Il le trouva jouant de la flûte et parfaitement satisfait de son sort.

— Ainsi, lui dit-il en s'asseyant dans son excellent fauteuil, ainsi mon cher enfant, vous avez fait, l'autre jour, un beau discours à Swineford?

— Bah! répondit Gabble avec une indifférence affectée, dont Fester n'était pas la dupe.

— Allons, allons, convenez-en; car, vous en êtes persuadé, votre *speech* a été remarquable, très remarquable.

— Je crois, en effet, si je ne me trompe, qu'il a produit un certain effet, dit Gabble, et, vanité à part, je puis avouer que c'est le meilleur de tous mes discours. Pour vous dire la vérité, Fester, je l'avais beaucoup travaillé.

— Et ma foi, vous avez eu raison: occupez-vous de politique; car, selon toute apparence, vous ne réussirez jamais dans votre profession.

— Je vous demande pardon, mon cher ami, je me flatte...

— Ah! ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, Gabble; je ne dis pas: Vous ne ferez rien, absolument rien; je dis seulement que vous n'obtiendrez pas un grand et véritable succès. Non, non. Laissez là les procès, et occupez-vous de politique. Mais, à propos, pour que votre *speech* vous devînt *réellement* utile, il faudrait qu'il fût reproduit par les journaux de Londres.

— Pourquoi? s'écria Gabble; les *conservateurs* ne voudront pas le reproduire, je les ai trop maltraités; mais les feuilles de notre opinion, sans aucun doute...

— Je vous arrête, vous êtes dans une erreur complète: les conservateurs, et les conservateurs seuls, le produiront.

Gabble regarda son ami d'un air étonné, et il y eut un moment de silence.

— Ainsi, continua Fester, ce discours est pour vous comme une épreuve décisive de laquelle vous devez sortir en vainqueur ou vaincu; c'est l'échantillon, permettez-moi ce mot, le plus complet de vos qualités oratoires...

— Où voulez-vous en venir? murmura Gabble, qui commençait à s'effrayer.

— Répondez simplement à ma question. Avez-vous eu une querelle avec l'éditeur du *Swineford Radical Dictator*?

— Je ne le connaissais même pas.

— Vous n'êtes donc pas resté court? demanda Fester.

— *Resté court*! s'écria Démosthène; comment! j'ai parlé pendant deux heures entières sans me troubler, sans me reposer un seul instant!

— Vous n'êtes pas resté court?... Le misérable!!!

— Aurait-on osé le dire? demanda Gabble de plus en plus alarmé.

— Allons, allons, que cette petite contrariété ne vous rende pas malade, mon cher ami, répondit Fester de sa voix la plus douce; qui s'inquiète de ce qu'imprime un journal de province aussi obscur que le *Swineford Radical Dictator*? Personne ne le lit; quand je dis personne, je me trompe. Enfin le nombre de ses lecteurs n'est pas *très* considérable à Londres. Que cela vous console, mon cher ami! mais, malheureusement pour vous, cette maudite gazette est répandue dans le comté.

— L'infâme menteur! criait Gabble avec colère; moi, rester court... depuis le premier mot de mon discours jusqu'au dernier, je...

— Calmez-vous, mon cher ami, calmez-vous; ne pensons plus à cela. Tenez, pour vous distraire, jouez-moi un air de flûte.

— Que le diable emporte ma flûte! le momen serait bien choisi, en effet! car enfin, mon cher Fester, vous devez comprendre qu'un semblable mensonge, fait par un journal de notre parti, me causera un préjudice irréparable..... Resté court! resté court! En répétant ces derniers mots, Gabble se promenait à grands pas, pâle et le front couvert d'une sueur froide.

— Ne vous tourmentez pas ainsi, mon cher ami; un tel journal ne saurait vous nuire. Ce qu'il y a de fâcheux, je l'avoue, c'est que la presse *conservatrice* de Londres peut insérer ce maudit article dans ses colonnes, et faire connaître à toute l'Angleterre votre accident.

— Accident! que la peste vous étouffe! que parlez-vous d'accident, quand je vous ai dit...?

— Je le sais, je le sais, vous n'êtes pas resté court, vous ne pouviez pas rester court; mais si le *Standard* de ce soir l'annonce à ses lecteurs, d'après le *Swineford Radical Dictator*, tout le monde le croira. Quant à moi, j'en aurais été témoin, que je soutiendrais le contraire. Si demain le *Times* le répète d'après le *Standard*, et si l'*Hérald* et le *Post* l'empruntent au *Times*, cela sera fâcheux pour vous. Peut-être les abominables feuilles du dimanche vous jetteront-elles aussi la pierre! mais il faut espérer que mon amitié m'exagère le danger dont vous êtes menacé.

— Je vais aller trouver mon ami lord Blunderton, s'écria Gabble exaspéré; il me donnera quelque bon conseil.

— A quoi bon vous agiter ainsi? répliqua Fester. En supposant même que mes craintes se soient réalisées, votre profession d'avocat ne vous offre-t-elle pas toutes les ressources que vous pouvez désirer? Cela doit vous consoler.

— Comment? Mais vous me souteniez, il n'y a qu'un instant, que je ne réussirais jamais dans ma profession.

— Comparativement, comparativement, mon cher enfant. D'ailleurs, que feriez-vous, si vous échouiez dans la politique? Et tenez, entre nous, la politique est une carrière qui ne convient pas à un jeune homme: soyez avocat, mon cher enfant, soyez avocat; voilà une belle profession. Il y a trop de concurrents, me direz-vous; je ne le nierai point; car un attorney de mes amis m'affirmait dernièrement qu'on compte en moyenne quatre-vingt-dix-neuf avocats pour une affaire. Ne vous découragez pas cependant; on a vu des hommes de loi s'élever jusqu'aux plus hautes dignités de l'état. Cela doit vous consoler.

Ayant ainsi *consolé* son ami, qui, avant son arrivée, jouait tranquillement de la flûte et s'estimait fort heureux, Fester lui souhaita meilleure chance pour l'avenir et prit congé de lui.

Tom Toogood est une variété de l'espèce Scalpel et Fester. Tom a perdu sa femme, et il entre dans sa cinquante-quatrième année. Ses revenus se montent à 2,000 guinées par an, et comme on

ne lui connaît ni enfants ni parents, comme il ne dépense presque rien, on suppose qu'il distribue beaucoup d'aumônes. De tous côtés, on entend dire de lui : « Il n'y a pas un homme meilleur sur la terre; il se jetterait dans l'eau ou dans le feu pour rendre un service; le bien qu'il fait est inconnu. » Ce que je puis affirmer, c'est qu'il distribue ses aumônes avec une si habile prudence, une si discrète modestie, que jamais personne n'a pu le surprendre en flagrant délit de charité. Mais s'il se cache pour *faire le bien*, il ne se cache pas pour donner des avis et des consolations à tous ceux qui en ont besoin.

Tom apprend qu'un de ses amis vient d'être ruiné par une mauvaise spéculation. — Vous me comblez de tristesse, s'écrie-t-il. Le malheureux! mon cœur saigne pour lui; mais aussi c'est sa faute : s'il eût suivi mes conseils, cela ne lui serait pas arrivé; il le reconnaîtra lui-même, j'en suis sûr. J'irai le voir et le consoler.

— L'excellent cœur! disent tous ceux qui l'entendent.

Un autre de ses amis tombe d'un cabriolet de place et se casse la jambe. — Pauvre infortuné! s'écrie Tom, je le plains de toute mon âme; mais je lui avais bien dit qu'il lui arriverait quelque accident s'il continuait à se servir de ces sortes de cabriolets. J'irai lui rendre visite, quoiqu'en vérité des visites de ce genre me causent de pénibles émotions.

— L'excellent cœur! disent encore tous ceux qui l'entendent.

Mais suivons-le, s'il vous plaît, lecteur, auprès de quelques malheureux dont la position réclame *autre chose* que de la pitié et des conseils.

La veuve Workman avait loué de Toogood une petite maison située à Hammersmith, dans laquelle elle gagnait en vendant des chiffons de quoi subvenir à ses besoins et à ceux de ses cinq enfans. Le feu prit un jour à la maison, et dévora toutes les marchandises qu'elle renfermait, et qui n'étaient pas assurées. A peine Toogood fut-il instruit de ce malheur, qu'il alla voir la pauvre femme, réfugiée chez un voisin. Quant à lui, il avait eu la précaution d'assurer sa maison pour une somme supérieure peut-être à sa valeur réelle, et il ne courait aucune chance de perte.

— Voilà un bien triste événement, mistress Workman.

— Affreux! affreux! s'écria-t-elle en fondant en larmes et en se tordant les mains de désespoir. Tout est perdu, tout... tout. Il ne me reste plus rien.

— Mais aussi quelle imprudence de ne pas assurer vos marchandises! Si vous aviez suivi mes conseils, vous ne seriez pas aujourd'hui dans cette cruelle situation.

— J'étais assurée, mais j'ai oublié de renouveler la police.

— C'est une négligence impardonnable, ma bonne mistress Workman. Que de fois ne vous ai-je pas recommandé de songer à ce renouvellement! A quelle somme se montait votre assurance?

— A deux cents livres, monsieur.

— Dieu vous bénisse! Maintenant vous voyez les conséquences de votre négligence. Si vous aviez renouvelé votre police, vous auriez deux cents livres pour vous établir de nouveau. Mais, voyons, ne peut-on pas vous obliger? Malgré la pluie et le mauvais temps, je suis venu pour vous parler.

— Ah! monsieur, vous êtes un ange du ciel! vous êtes trop bon pour ce monde, dit la pauvre femme; et un rayon d'espérance éclaira ses traits abattus et défigurés par la souffrance.

— Dans cette terre de misères nous devons nous obliger mutuellement autant que nous le pouvons. Mais, dites-moi, ma bonne dame, quelles sont vos intentions?

— Dieu seul sait ce que je ferai, monsieur; à moins que quelque ami ne m'assiste.

— Si vous aviez renouvelé votre assurance, vous n'auriez pas besoin des secours d'un ami, dit Toogood d'une voix de plus en plus douce et compatissante... Mais, voyons, ne formez-vous aucun projet?

— Aucun, monsieur? bien au contraire. J'en ai plusieurs en tête. Par exemple, avec la somme de 20 livres je pourrais acheter un petit fonds de commerce dans un bazar.

— C'est très sagement pensé, mistress Workman... j'irai aujourd'hui même prendre des renseignemens sur les fonds que leurs propriétaires désirent céder : en de telles circonstances, on ne doit reculer devant aucune démarche, ni songer à sa peine.

— Mais je ne possède pas les 20 livres, monsieur, et... la pauvre femme hésitait.

— Eh quoi! n'avez-vous quelque ami qui puisse vous prêter cette somme? Une veuve, mère de cinq enfans, ruinée par un incendie, ne mérite-t-elle pas plus que toute autre victime du malheur, un secours si nécessaire?

— Hélas! non, monsieur; je n'ai pas un seul ami qui ne soit aussi pauvre que moi. Mais je pensais... c'est à dire... j'espérais... monsieur... que... comme j'avais été votre locataire pendant neuf années... et que... comme vous êtes très riche... monsieur Toogood...

— Ah! mistress Workman, dit avec tristesse l'excellent homme que nos lecteurs connaissent déjà, bien certainement, si je pouvais vous être aussi utile que je le désirerais, je m'empresserais, de vous compter cette somme; mais vous ne savez pas de combien de demandes je me vois assailli chaque jour, que d'argent je suis obligé de donner de tous côtés. Mais, réfléchissez, n'avez-vous aucun ami?

La malheureuse veuve ne répondit que par un soupir.

— Maintenant vous voyez ce qui arrive; tandis que si vous aviez écouté mes avis et renouvelé votre police! Mais 20 livres vous sont-elles absolument nécessaires?

— Peut-être, monsieur, pourrai-je acheter un fonds qui ne coûterait que 15 ou même que 10 livres.

— C'est très bien, mistress Workman. Considérez maintenant l'affaire comme terminée; car, sans aucun doute, vous trouverez quelque ami qui vous prêtera 10 livres.

— Jamais, jamais! s'écria la veuve d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Ah! mistress Workman, dit Toogood après un moment de silence, je voudrais que ma fortune me permît de vous faire cette avance; je ne vous le cache pas, mon cœur saigne pour vous. Mais, réfléchissez encore une fois... Ne connaissez-vous personne qui soit en état de vous prêter 10 livres? Donnez-moi les adresses de tous vos amis, j'irai les voir. Qu'il neige, qu'il pleuve à torrens, qu'il grêle, peu m'importe, je leur parlerai, je les poursuivrai jusqu'au bout du monde; je remuerais, s'il le fallait, et le ciel et la terre; soyez sûre que je les persuaderai. Ah! si vous aviez renouvelé votre assurance!... Mais ne rappelons pas ce triste souvenir : ce qui est passé est passé; seulement, lorsque vous serez rétabli à la tête de vos affaires, n'oubliez pas de vous assurer; vous me donnerez l'argent, et je ferai encore cette démarche pour vous; je veillerai à ce que la police soit parfaitement en règle. Dieu vous bénisse, ma chère dame; rassemblez toutes vos forces, vous en avez besoin. Je vous le répète, dès que vous trouverez un ami qui puisse vous prêter 10 livres, avertissez-moi, je lui parlerai en votre faveur. Ah! si vous aviez renouvelé votre police! En achevant ces mots, Toogood prit congé de mistress Workman; et pendant une heure entière il se répéta à lui-même : Bien certainement mon cœur saigne pour elle.

Y a-t-il sur cette terre un homme meilleur que Toogood?

Pourra-t-on jamais connaître tout le bien qu'il fait?

Tales for the Grave and the Gay.
(*Revue Britannique.*)

UN SUJET DE VAUDEVILLE.

Il y avait à Paris, vers l'an 1760, un jeune homme nommé Léonard Deltienne que la nature s'était plu à douer d'une merveilleuse organisation musicale. Ce favori d'Apollon (style du temps) chantait à miracle, et composait en perfection des ariettes et des rondeaux qui faisaient les délices du beau monde; tous les instrumens lui étaient familiers, mais il excellait surtout à jouer du violon, et c'était principalement dans cette spécialité de l'art qu'il avait acquis une brillante réputation.

De plus, ce qui ne gâte jamais rien, Léonard Deltienne était un fort beau garçon de vingt-cinq ans, d'une figure régulière, expressive, spirituelle et d'une tournure charmante. Ces avantages, joints à son talent, lui avaient valu de nombreuses bonnes fortunes, non-seulement à l'Opéra, mais encore dans le plus grand monde. Les femmes de cette époque, imbues de principes philosophiques, mettaient volontiers de côté le préjugé du rang dans les affaires de cœur, persuadées que la beauté est le seul blason, et l'art de plaire la seule aristocratie que l'amour puisse raisonnablement reconnaître. Léonard avait puisé dans ses galans succès une certaine fatuité qui le servit en mainte circonstance, mais qui ne pouvait manquer de lui attirer à la fin quelque mortification.

Un soir, étant chez la princesse de Guéménée, où il faisait sa partie dans un concert, Léonard remarqua, au milieu de l'assemblée qui l'écoutait une jeune femme blonde d'une beauté accomplie. Il demanda qui elle était : on lui répondit qu'elle

se nommait la comtesse de Vulsbourg, qu'elle appartenait à la cour de Berlin, et que son mari l'avait laissée veuve à vingt ans avec une fortune considérable. Léonard sentit naitre en lui un penchant décidé pour la belle Prussienne, et, habitué qu'il était à ne pas considérer la distance, il se mit en devoir d'ajouter un nouveau nom à la liste de ses conquetes. La comtesse reçut froidement ses attaques ; cependant Léonard ne se découragea pas ; il se montra fort assidu à suivre madame de Vulzbourg et à lui adresser à la dérobée des regards significatifs et des paroles qui visaient droit au cœur. On fit semblant de ne pas le comprendre, ou plutôt on ne le comprit pas, car l'orgueil de la comtesse ne pouvait aisément s'accommoder à cette idée qu'un simple artiste, un homme sans nom, osât l'aimer et lui avouer sa passion.

Après plusieurs jours de démarches vaines et de soins infructueux, Léonard, irrité d'un accueil inaccoutumé, résolut de brusquer l'aventure ; il écrivit une déclaration très nette et très cavalière qu'il glissa dans le manchon de la comtesse à la sortie de la Comédie italienne. Le lendemain, il y avait représentation extraordinaire à l'Opéra ; Léonard se plaça en face de madame de Vulzbourg, dans l'attitude d'un homme qui attend une réponse favorable. Pendant un entr'acte, comme il se promenait au foyer avec quelques uns de ses amis, un grand laquais l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit à haute et intelligible voix :

— Monsieur Léonard, madame la comtesse de Vulzbourg m'a chargé de vous dire que vous êtes un insolent.

Puis, le laquais se retira majestueusement, laissant Léonard atteré par cette terrible apostrophe.

Il n'y avait plus d'espoir possible après une pareille injure. En prenant un valet pour interprète de son orgueil offensé, la comtesse donnait la mesure d'une colère implacable et du mépris le plus profond. Courbé sous le poids de cette insulte dont il ne pouvait tirer vengeance, en butte aux sarcasmes de ses amis qui avaient été témoins de cette humiliante déconvenue, Léonard résolut de voyager pour distraire son amour-propre blessé, et peut-être aussi pour arrêter dans ses progrès une passion naissante, qui, loin d'être abattue, semblait au contraire vouloir se fortifier à l'épreuve des obstacles et des outrages.

Par un hasard heureux ou fatal, mais dont il fut secrètement charmé, Léonard, qui avait pris le chemin de l'Italie, rencontra madame de Vulzbourg à Venise. Elle lui apparut un soir au bal, chez le prince Vanini, et soit pour le fuir, soit pour tout autre motif, elle quitta Venise le lendemain. Léonard était d'un caractère gai, léger et ouvert à toutes les impressions, les sentiments les plus vifs s'effaçaient en peu de temps et laissaient peu de traces dans son ame ; aucune femme, avant la comtesse, ne lui avait inspiré un attachement durable. Cette fois pourtant il ne pouvait se dissimuler que l'atteinte était plus sérieuse qu'à l'ordinaire ; cette fois aussi il n'y avait rien à espérer ; mais telles étaient l'imprudente mobilité et l'inconséquence de son esprit, qu'après avoir fui le péril, il le rechercha. Dès qu'il se fut assuré du départ de la comtesse, il fit ses adieux à Venise et il se rendit à Berlin.

Le grand Frédéric était passionné pour la musique comme pour la poésie, la philosophie et l'art de la guerre ; seul de toutes les nobles passions, l'amour n'avait pas accès dans l'ame de cet illustre monarque. Léonard fut splendidement reçu à la cour de Berlin où sa célébrité l'avait devancé. Il joua du violon devant le roi qui l'applaudit de ses mains victorieuses et lui donna les petites entrées au palais de Sans-Souci. L'artiste français fit l'ornement et le charme des soirées royales ; la plus haute noblesse le rechercha ; il n'y eut pas de fête sans lui. Son talent enleva tous les suffrages ; sa figure, son esprit, sa grace et sa galanterie produisirent quelque sensation parmi le beau sexe prussien. A l'exemple de Paris et surtout à l'exemple du roi, la cour de Prusse affichait en toutes choses des opinions philosophiques, et toutes les grandes dames de Berlin n'étaient pas aussi cruellement fières que madame de Vulzbourg. Léonard aurait retrouvé sur la terre étrangère quelques souvenirs de ses anciens succès, s'il n'avait été préoccupé par son amour pour la comtesse. Il la rencontrait dans tous les cercles, il la voyait presque tous les soirs ; devant elle il s'efforçait de conserver une réserve pleine de dignité ; mais l'émotion de son regard et de sa voix trahissait quelquefois le secret de son cœur. Quant à la comtesse, rien n'indiquait qu'elle eût changé de sentiment à l'égard du jeune et beau musicien.

Cependant, au bout de deux mois, las de lutter avec une passion sans issue, et apprenant que le roi pressait la comtesse d'épouser un de ses officiers, Léonard prit le sage parti de retourner à Paris. D'ailleurs ses amis ne cessaient de lui écrire pour le presser de revenir, et il avait en perspective la place de premier violon à l'Opéra qui allait être vacante par la retraite du titulaire. Léonard demanda donc au roi une audience de congé.

— Vous voulez partir, lui dit Frédéric ; pourquoi cela ? N'êtes-vous pas bien ici ?

— Je ne perdrai jamais le souvenir des bontés de votre majesté, répondit Léonard ; mais mon pays, ma famille et mes amis me réclament. Mieux que personne, sire, vous le savez, pour un artiste comme pour un héros, rien ne peut remplacer la patrie.

— Ce sont là de belles sentences faites pour les tragédies de Voltaire, mais entre nous, on doit raisonner autrement. J'espérais que vous me resteriez ; j'aime votre talent, et j'aurais de la peine à vous remplacer. Voyons, si je vous offrais une place et une pension ?

— Je ne saurais accepter ces offres qui m'honorent.

— Si je vous priais de rester ?

— J'aurais le regret de résister à des instances bien glorieuses pour moi.

— Et si je vous retenais de force ?

— Votre majesté est trop juste pour en venir à cette extrémité.

— Ne vous y fiez pas ; je parle sérieusement !

— Impossible, sire ; je n'ai pas l'honneur d'être votre sujet, et s'il y a des juges à Berlin pour les meuniers prussiens, il y a aussi un ambassadeur de France pour les artistes français.

— Vous le prenez bien haut, monsieur !

— J'ai peut-être abusé, sire, de l'avantage que me donnait une menace échappée à votre bienveillance. Je demande pardon à votre majesté de ce que j'ai dit, et je la prie d'agréer mes humbles excuses et mes respectueux adieux.

— Ainsi, rien ne peut changer votre détermination ?

— Pas même l'admiration que je professe pour le plus grand prince de notre temps.

— Et bien ! nous verrons !

Léonard se retira sans trop s'inquiéter de ces derniers mots que le roi avait prononcés avec le ton de la colère. Pourtant, afin d'éviter tout embarras, il résolut de hâter son départ qu'il fixa au lendemain. Mais, avant de partir, il avait d'autres adieux à faire, et au moment de se séparer de la comtesse qu'il ne devait plus revoir, il se sentit le courage de lui écrire une longue lettre dans laquelle il versa tout ce que son cœur renfermait de passion vraie, profonde et désespérée.

Il venait d'envoyer cette lettre à l'hôtel de Vulzbourg, lorsque plusieurs artistes allemands, qui avaient été ses compagnons pendant son séjour à Berlin, entrèrent chez lui et l'invitèrent à un souper préparé en son honneur. Léonard, qui avait plus que jamais besoin de se distraire et de dissiper l'amertume qui remplissait son ame, accepta cette invitation. On se mit joyeusement à table, et dès les premiers toasts qui furent portés aux arts, à l'amitié, au dieu de la musique, à la France et à la Prusse, Léonard sentit sa tête s'appesantir et sa raison s'égarer ; bientôt son ivresse devint complète, et le lendemain, quand il s'éveilla, il se trouva face à face avec un caporal prussien qui lui présentait un uniforme.

Une main traîtresse avait préparé le vin versé dans son verre ; puis, abusant de l'état où l'avait plongé cette boisson perfide, on lui avait fait signer un engagement dans les troupes de Frédéric II.

— Maintenant, lui dit le caporal, vous appartenez au roi de Prusse, en qualité de fifre attaché à la musique du troisième régiment d'infanterie.

Léonard comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre avec un prince qui employait de tels procédés ; abandonnant son bagage et ses violons, il partit sans délai et à franc étrier. On l'arrêta à deux lieues de Berlin, et on le conduisit devant le roi qui passait ses soldats en revue.

— Ah ! c'est vous, l'ami ! s'écria Frédéric en le voyant ; j'en suis fâché, mais le code militaire ne plaisante pas ; vous avez déserté, vous serez fusillé.

— Fusillé ! déserteur ! moi, artiste français !

— Vous, fifre prussien. La loi est formelle ; votre engagement volontaire équivaut à des lettres de naturalisation. On va vous faire votre procès dans toutes les règles ; allez ! et souvenez-vous que j'ai pour principe invariable de ne jamais accorder de grace à un déserteur.

Rentré au palais de Sans-Souci, le roi, accessible à tous ses sujets, reçut la visite de la comtesse de Vulzbourg, qui venait le solliciter au sujet de son mariage.

— Sire, dit la comtesse, vous avez daigné vous intéresser à moi, et en me demandant de mettre

un terme à mon veuvage, votre majesté m'a conseillé de choisir le major Arnold de Tilberg...

— Eh bien ! Tilberg est un brave officier, il n'a que trente ans et il peut devenir général. Qu'avez-vous à objecter contre lui ?

— Votre majesté doit aisément comprendre qu'il m'en coûte d'abdiquer mon titre de comtesse.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le roi. Aussi bien, je ne veux pas que le nom de Vulzbourg que vous portez seule aujourd'hui soit éteint par votre mort ou par votre second mariage.

Frédéric s'approcha de son bureau, prit une plume, écrivit quelques lignes, et remettant un papier à la comtesse, il ajouta :

— Par ce décret j'entends et j'ordonne que votre futur époux prenne le nom et le titre de comte de Vulsbourg. Ceci lui servira d'investiture et de lettres-patentes que mon chancelier enregistrera immédiatement après la noce.

— Voilà précisément, sire, ce que je voulais vous demander.

— Je suis ravi d'avoir deviné vos intentions, et j'espère que vous voudrez bien souscrire aux miennes. Du reste, je ne suis pas un tyran, et je ne prétends pas vous imposer Tilberg, quoique ce mariage soit vivement désiré par le major, et par son oncle le baron de Prénitz, mon premier chambellan.

En sortant du cabinet du roi la comtesse se rendit chez le baron de Prénitz.

— Monsieur, dit-elle au baron, je viens vous prier d'obtenir une grâce du roi. Il s'agit d'un déserteur, nommé Léonard ; des personnes qui s'intéressent à lui me l'ont vivement recommandé.

— Vous savez, madame, que sa majesté est inexorable sur le chapitre de la désertion, et malgré tout mon désir de vous être agréable...

— Je ne demande pas que l'on révoque sa condamnation, mais seulement qu'on lui accorde un sursis et la permission de se marier avant de subir son arrêt. Ce jeune homme aimait une femme que je connais, et il voudrait avant de mourir sanctifier par le mariage une liaison criminelle. C'est là un vœu louable, auquel on ne peut se refuser.

— Je partage votre sentiment, madame, répondit le baron, et je m'associe à votre bonne action. Soyez sûre d'avance que le roi donnera son assentiment à la requête que je vais lui présenter sur-le-champ.

Le baron revint un instant après avec un ordre du roi qui autorisait le mariage du déserteur. La comtesse courut à la prison, et Léonard la vit entrer dans son cachot, accompagnée d'un chapelain et de deux témoins.

— Vous ici ! madame, s'écria-t-il ! Vous !...

— Ecoutez-moi, lui dit-elle à voix basse ; je viens vous sauver ; j'ai lu votre lettre d'hier, je vous aime, je vous demande pardon de vous avoir offensé autrefois, et je vous offre ma main. Voulez-vous m'épouser ?

— Moi ! votre époux !.... Est-ce un rêve, ou bien venez-vous encore vous venger par une cruelle raillerie ?...

— Puisque je vous dis que je vous aime !... Taisez-vous ; le temps presse ; laissez-vous faire. Ne voyez-vous pas le prêtre qui nous attend ? Prenez ma main et venez à la chapelle. Ce soir vous serez libre, et nous nous expliquerons chez vous à l'hôtel de Vulzbourg.

Au moment où le roi allait signer l'arrêt de mort du déserteur Léonard, la comtesse parut devant lui, et lui dit :

— Sire, déchirez cette condamnation ; il n'y a plus de Léonard !

— Quoi ! serait-il échappé, ou bien mort ?

— Non sire ; mais il s'est marié avec votre permission.

— Qu'importe ! l'arrêt ne doit pas moins être exécuté.

— L'arrêt condamne Léonard, et celui qui était il y a une heure le déserteur Léonard est devenu maintenant le comte de Vulzbourg, car c'est moi qu'il a épousée. Vous ne voudrez pas, sire, me rendre veuve une seconde fois, et faire payer au comte de Vulzbourg la faute du fifre Léonard.

— Non certes, dit gaîment le roi ! D'ailleurs, le voilà mon sujet, et malgré son nouveau titre il ne refusera pas sans doute de jouer du violon devant moi quand je le lui demanderai. C'est tout ce que je voulais.

EUGÈNE GUINOT.
(*Courrier français.*)

M. DUMARAIS

OU

LA FORCE DE L'HABITUDE.

L'habitude est une seconde nature : il y a longtemps qu'on l'a dit pour la première fois. C'est une vérité reconnue de tous les philosophes anciens et modernes. Si par hasard, dans la chaleur d'une discussion politique ou autre, dans le laisser-aller d'une causerie avec vos amis, il vous est arrivé de la proclamer cette vérité, vous avez pu vous convaincre par vous-même de la facilité avec laquelle on se prête généralement à l'adopter comme un axiôme incontestable.

On veut que l'opinion soit la reine du monde. L'habitude l'est encore bien plus, ma foi ! Elle préside à toutes les actions de notre vie, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites. Elle nous saisit au berceau et ne nous quitte qu'à la tombe. Elle nous accompagne à chaque pas pendant le jour, et s'assied à notre chevet pendant la nuit. Elle nous dit à quelle heure il faut nous lever, à quelle heure il faut nous coucher. Elle fixe l'instant et la durée de nos repas, et règle la mesure de notre appétit. Elle nous habille et nous déshabille ; elle nous fait sortir ; elle nous fait rentrer ; elle nous conduit par telle rue plutôt que par telle autre ; aux Tuileries, plutôt qu'au Luxembourg ; aux boulevarts plutôt qu'aux Champs-Elysées ; aux Variétés plutôt qu'au Gymnase ; aux Français, plutôt qu'à la Porte-St-Martin ; chez les frères Provençaux plutôt que chez Véfour ; chez Humann, plutôt que chez Barde ; chez Gibus, plutôt que chez Bandoni. Elle nous indique les romans que nous devons lire, les journaux auxquels il faut nous abonner. C'est elle qui conserve la poudre sur la tête des pairs de France, attache le poète de l'empire à sa cravate blanche, et met le cigare de la Havane à la bouche des gants jaunes de l'Opéra.

Denys, le tyran de Syracuse, se fait maître d'école à Corinthe par habitude du commandement.

L'habitude de vaincre a perdu Napoléon. Sans elle, il n'y aurait point eu de campagne de Russie, point de Waterloo, point de rocher de Ste-Hélène.

Je connais un vieux général que son domestique éveille tous les matins en battant la *diane* au pied de son lit. C'est une habitude qui date de l'Ecole-Militaire.

Un perruquier de province, nommé tout à coup colonel, en 1792, conserva longtemps l'habitude de jeter son chapeau derrière la porte, quand il entrait dans un salon, comme à l'époque où il arrivait pour *accommoder une pratique.*

Il y a un ancien habitué de l'orchestre du Vaudeville qui ne manque jamais tous les soirs de se présenter devant les ruines de la rue de Chartres. Il mourra avant d'aller tout d'abord au boulevart Bonne-Nouvelle.

Un autre, habitué des Variétés, que sa famille avait emmené passer l'été dernier à St-Germain, revenait chaque soir par le chemin de fer occuper sa stalle, et retournait à St-Germain après la dernière pièce, qu'il savait par cœur. Il n'a pas pu se décider une seule fois à partir avant la chute définitive du rideau. »

Combien de fois, après un déménagement, n'avons-nous pas été pris à frapper à notre ancienne porte et à nous tromper d'étage ? On ne finirait pas si l'on entreprenait de citer tout ce qui peut venir à l'appui de cette grande vérité : l'habitude est une seconde nature.

L'histoire que j'ai à vous raconter est tout à fait digne, ce me semble, de figurer dans la galerie des habitudes. Vous allez en juger.

Il y a quelque temps, en traversant le jardin du Palais-Royal, que je traverse toujours très vite, par parenthèse, pour éviter de recevoir des coups de corde dans les jambes, ou de me trouver mêlé dans une partie de barres, je me sentis frapper familièrement sur l'épaule. Je me retournai, et j'aperçus M. Dumarais, une vieille connaissance :

— Eh ! c'est vous, M. Dumarais...

— Moi-même.

— Et la santé ?...

— Mauvaise, mon ami, ça va mal... Je suis tout souffrant, tout triste.

— Effectivement, je vous trouve changé... que vous est-il donc arrivé ?...

— Ah ! bien des choses !

M. Dumarais fit un soupir à renverser la galerie Montpensier. Je l'engageai à s'asseoir sur une chaise à côté de moi, et à me mettre au courant de ses tribulations, ce qu'il fit en ces termes, après s'être bourré le nez de trois prises de tabac :

Vous savez, mon cher ami, que je ne suis pas d'hier dans le journalisme, puisque dès mon arrivée à Paris, en janvier 1787, j'obtins, par la protection de monseigneur l'évêque de Chartres, dont mon frère était le secrétaire particulier, d'être placé à la *Gazette de France*. Je passai ensuite au *Moniteur*, puis au *Journal de l'Empire*, où je restai plusieurs années, puis je re-

vins à la *Gazette*, que je quittai pour aller au *Courrier de l'Europe*... hélas! quand ce journal mourut, on m'accueillit dans un autre... De journal en journal, enfin, je suis arrivé à l'âge que j'ai, soixante-et-dix ans, tantôt bien, tantôt mal, mais enfin, vivotant et m'arrangeant de façon qu'au bout du mois toutes mes petites dépenses étaient réglées avec les appointemens qu'on me donnait. Je n'ai pas fait d'économies, c'est vrai, mais aussi je ne dois pas un sou.

M. Dumarais fit ici un geste énergique en portant à sa bouche le pouce de sa main gauche. Je répondis par un signe de tête qui voulait dire : « Je vous fais bien mon compliment. »

Il continua :

— C'est qu'il y avait autrefois du plaisir à travailler à un journal! Vous ne pouvez pas vous faire une idée de cela, vous autres. C'étaient des égards, de bons procédés de la part des rédacteurs principaux. On était sans cesse en relations avec des écrivains distingués, des grands seigneurs, qui avaient de charmantes manières et toujours quelque chose d'aimable ou de spirituel à dire. Sous l'empire même, la profession de journaliste jouissait d'une certaine considération. On y acquérait l'estime publique, et plus d'un y a rencontré la gloire. Aujourd'hui on ne pense qu'à l'argent. Du moment où l'annonce payante s'est emparée de la quatrième page, j'ai prédit tout ce qui est arrivé. Un journal n'est plus qu'une boutique, où l'on débite de la marchandise à tous prix.

— Oh! oh! m'écriai-je, vous êtes bien sévère, M. Dumarais!...

— Je suis vrai, voilà tout. Il aurait fait beau voir, avant la révolution, à la tête d'un journal, un homme qui n'aurait pas eu une certaine valeur littéraire. Ah! comme les Champcenetz et les Rivarol vous l'auraient bafoué! Maintenant, au contraire, le premier épicier enrichi à force de vendre de la cannelle et de la mélasse, prend audacieusement la direction d'une feuille politique; un pharmacien, après avoir fait fortune à l'aide de quelque pâte ou de quelque sirop, se croit capable de conduire un recueil littéraire... C'est une pitié, ma parole d'honneur!... Et quelle arrogance chez tous ces messieurs-là!... Ça vous parle avec un ton!... Vous vous croyez sûr de votre position?... Psit!... Vous la perdez à la fin du mois, et l'on ne vous laisse pas même, comme à un laquais, huit jours pour en chercher une autre...

— Ah!... je conçois à présent votre colère.... Vous ne travaillez plus à...

— Eh! non... ils m'ont congédié de la manière la plus indigne... Je pourrais vous en raconter long là-dessus... C'est toujours ce diable d'argent... cette ridicule manie de vouloir faire des économies... Et pourtant ils m'avaient réduit à soixante francs... Je vous demande un peu si cela valait la peine!...

— Ce n'était pas beaucoup, assurément..... pour un homme habitué comme vous à tous les détails d'un journal...

— Comment! mais ils ne me remplaceront pas... quand ils prendraient un rédacteur à trois cents francs par mois. Il faut de longues années pour faire un bon journaliste. Moi, je me suis surtout appliqué à une spécialité, celle des *faits divers*, et je peux dire, sans me vanter, que personne ne possède à un plus haut degré que moi le sentiment de la nouvelle et l'art de classer les faits dans l'ordre le plus convenable. Savez-vous que cela demande du tact et de l'étude! On croit que cela n'est rien parce qu'il ne s'agit que de jouer des ciseaux... On vous dit : Il n'y a qu'à couper!... Sans doute, mais ne coupe pas bien qui veut...

M. Dumarais mit la main dans la poche de côté de sa redingote de castorine, en tira une énorme paire de ciseaux, et ajouta avec un accent de douleur plein d'expression :

— En voilà des ciseaux!... Depuis cinquante ans ils ne m'ont pas quitté!... Vous pouvez voir qu'ils ne sont pas restés oisifs entre mes mains. Ils portent partout des traces de leurs longs services. Ils ont taillé comme en plein drap dans Paris, dans les départemens et dans l'étranger. Pauvres amis! et je me séparerais de vous!.... Non, non, jamais!... Vous êtes aussi mes armes d'honneur, à moi!...

Ce beau mouvement oratoire ayant fixé l'attention de quelques promeneurs, je vis le moment où l'on allait faire un cercle autour de nous. Comme je ne me souciais nullement de cela, je saisis M. Dumarais par le bras, et je l'entraînai plus loin.

— De façon, lui dis-je, que vous ne faites rien à présent?...

— Eh! mon cher ami, que voulez-vous que je fasse? Quand on a été journaliste, on ne peut plus être autre chose. C'est un état qui s'empare de toute l'existence d'un homme. Un auteur de romans peut être ministre, un faiseur de vaudevilles peut devenir préfet; mais un journaliste ne peut faire que des journaux. Tenez... depuis que je suis libre, je ne me comprends plus. Le soir j'ai toutes les peines du monde à m'endormir. Au moindre bruit que j'entends, il me semble qu'on me crie : Monsieur, encore une colonne! Le matin, je m'habille à la hâte et j'ai descendu mes cinq étages avant de me souvenir que je n'ai plus à m'occuper du dépouillement des journaux, pour l'édition de province. C'est un bouleversement complet de tous les instans de ma vie. Quand je me promène vers deux ou trois heures de l'après-midi, mon esprit travaille... à cinq heures, mon sang bout dans mes veines... Je sais que c'est là le moment du coup de feu, comme nous appelons cela..., je les vois tous courbés sur le tapis vert, écrivant, coupant..., et je ne suis pas avec eux..., je ne suis pas avec eux!...

M. Dumarais essuya deux grosses larmes. Je me sentais moi-même ému.

— Calmez-vous, lui dis-je en lui prenant la main, c'est le cas ou jamais de faire un appel à la philosophie. Je vous promets de ne rien négliger pour vous tirer d'embarras. Je vais aller voir ceux de mes amis qui ont de l'influence dans les journaux, et je parviendrai je l'espère, à vous caser quelque part...

— Oh! que je vous aurai d'obligation!

— Ne parlons pas de cela... En attendant, occupez-vous le mieux possible... Tâchez de vous distraire de vos idées noires... Allez à la Bourse, au Palais-de-Justice..., à la Morgue..., venez ici lire les journaux...

— C'est que cela coûte encore... Je suis obligé d'y regarder de près dans ce moment-ci... un sou par journal... On se trouve entraîné malgré soi à faire de la dépense!... Croiriez-vous qu'ils ont poussé l'infamie jusqu'à me supprimer mon *épreuve*?...

— Eh! bien, venez chercher la mienne tous les matins...; elle est à votre disposition...

— Vraiment?... Oh! que je vous remercie!... J'irai la chercher dès demain.

— Venez, adieu!

Je pris congé de M. Dumarais.

Le lendemain, il était à peine huit heures et je dormais d'un profond sommeil, comme un homme qui s'était couché fort tard, lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit tout à coup. Je me réveillai en sursaut, et je vis à côté de mon lit M. Dumarais en personne, tenant à la main mon journal tout déployé.

— Comment? encore endormi! s'écria-t-il, et votre journal est arrivé?

— C'est possible, répondis-je avec un bâillement, et en donnant de bon cœur l'importun à tous les diables, mais je ne me lève jamais avant dix heures..., d'ailleurs, je suis malade et j'ai besoin de repos...

— Ah! ne vous dérangez pas... Dormez, dormez..., je vais m'installer là, à votre bureau, et si je remarque quelque chose d'important, je l'entourerai d'un trait noir... vous savez? cela vous évitera la peine de courir après...

— Faites comme vous voudrez...

Et je me renfonçai dans mes draps. Je fis tous mes efforts pour me rendormir, mais inutilement! M. Dumarais lisait le journal, et à chaque minute, je l'entendais murmurer : « Diable!... voilà qui est grave!... Ah! ceci est un fait remarquable?... »

Et je distinguais comme un bruit de ferrailles, d'épées qui se croisent... Je crus rêver... Je me retournai brusquement, et quelle fut ma surprise en apercevant M. Dumarais, les ciseaux à la main, et tailladant mon journal de toutes ses forces :

— Arrêtez, m'écriai-je en sortant à moitié de mon lit, arrêtez, M. Dumarais!..... que faites-vous là?...

— Comment? ce que je fais là?... me répondit M. Dumarais avec la plus étonnante impassibilité, eh! parbleu, vous le voyez bien!... Je prépare mes *faits divers* pour le numéro de demain!...

— Quels faits?... Quel numéro?... Est-ce que vous avez perdu la tête?...

— Ah! pardon! pardon!... C'est vrai... Moi qui ne pensais plus... Maudite habitude, va!...

Il s'empressa de remettre ses ciseaux dans sa poche et se confondit en excuses.

— Mon Dieu! que je suis désolé, me dit-il, Vous devez bien m'en vouloir!... Une *épreuve* comme celle-là!... Papier, caractères, tout était si beau!... C'est que voyez-vous, c'est plus fort que moi... Ces diables de ciseaux!...

— Que voulez-vous y faire, M. Dumarais?... Au total, c'est un malheur facile à réparer... en envoyant demander à l'administration un autre numéro du même jour...

—C'est possible... mais je n'en suis pas moins contrarié... Par exemple, je vous jure bien que c'est la dernière fois!... Ainsi donc, vous ne m'en voulez pas?

— Non, c'est convenu, non...

— Et je pourrai revenir demain ?

— Sans doute... mais venez plus tard... ou prenez mon journal chez le concierge... je vous y autorise... vous me le renverrez vers midi...

— Je vous le rapporterai moi-même... Comment donc ?... Adieu, mon cher ami ; mille pardons encore... Ne m'oubliez pas, je vous en prie... Parlez à vos amis pour moi...

J'assurai à M. Dumarais que j'allais m'occuper activement de son affaire, et dès que je fus habillé, j'écrivis quelques lettres à son intention, en demandant partout une prompte réponse.

Le soir même je fus obligé de partir pour Evreux, et j'y restai six jours. A mon retour, mon concierge me remit mes lettres. Dans le nombre se trouvaient les réponses que j'attendais, et l'une était favorable à M. Dumarais. On me disait qu'il n'avait qu'à se présenter au *Journal de Paris*, et qu'on lui donnerait du travail.

Je demandai mes journaux. Le concierge partit d'un éclat de rire homérique :

— Ah ! bien, dit-il, ils sont gentils vos journaux, allez, monsieur !... Tenez, en voilà un.... regardez dans quel état il est... C'est ce vieux monsieur qui a des bas chinés et une queue qui les arrange comme cela... Il n'y a pas deux morceaux qui tiennent...

Effectivement, M. Dumarais avait, comme à l'ordinaire, préparé ses *faits divers*. Je compris qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Je me hâtai de courir chez mon forcené journaliste, rue Thévenot, 18, au cinquième au dessus de l'entresol. Il était sorti. Je ne trouvai que sa femme de ménage qui me dit qu'il avait pris le chemin du Palais-Royal. Je me précipitai dans cette direction.

Au moment où je mettais le pied dans le jardin, du côté de la Rotonde, je vis un grand rassemblement de curieux devant le pavillon de droite où on lit les journaux. Un pressentiment me fit approcher. Au milieu du groupe, un homme se débattait entre deux sergens de ville, le surveillant du jardin le tenait au collet et la dame du pavillon gesticulait en montrant à la foule plusieurs journaux découpés sur toutes les colonnes, à grands coups de ciseaux. Et le public de crier haro sur le coupable, suivant sa noble et généreuse coutume. M. Dumarais (car on a deviné que ce ne pouvait être un autre que lui) s'épuisait en explications qu'on n'écoutait pas. On le conduisit au corps de garde où je le suivis. Là je parvins à prouver, non sans peine et en exhibant mes journaux à moi-même qu'heureusement j'avais emportés dans ma poche, qu'il n'y avait pas eu, de la part de M. Dumarais, la moindre intention de porter atteinte à l'industrie de la dame du pavillon, et qu'il n'avait fait que céder à la force de l'habitude. Je laissai entre les mains de l'officier du poste la valeur des journaux mutilés et je ramenai le pauvre M. Dumarais plus mort que vif. Il ne fallut pas moins que la bonne nouvelle que je lui apportais pour rendre le calme à ses esprits. Nous allâmes ensemble au *Journal de Paris*, où maintenant il taille et rogne tout à son aise pour préparer ses *faits divers*, sans avoir besoin des journaux de ses amis et sans craindre d'être empoigné par les sergens de ville.

Y a-t-il beaucoup d'exemples de la force de l'habitude pareils à celui-là ? A. DE BERRUYER.

(*Europe Monarchique*.)

Revue dramatique.

—

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Première représentation du *Lac des Fées*, opéra en cinq actes, paroles de MM. Scribe et Mélesville, musique de M. Auber, ballets de M. Coraly, décors de MM. Philastre et Cambon.

Le nouveau poème de MM. Scribe et Mélesville est emprunté aux Contes des Fées de Musæus, dont M. Paul de Kock a donné il y a quelques années une traduction. Déjà le sujet avait été défloré au théâtre par une pièce jouée sous le titre de *la Fille de l'Air*, et qui a fait courir, il y a deux ans, tout Paris aux Folies Dramatiques. Ce conte de Musæus n'est peut-être pas étranger à l'idée qui a fourni le sujet du gracieux et ravissant ballet de la Sylphide ; cette divinité aérienne des montagnes de l'Ecosse ressemble beaucoup à la fée Zéila de l'opéra nouveau, et le paysan James a beaucoup d'analogie avec l'étudiant de Cologne Albert.

Le lac des Fées est situé dans ces fameuses montagnes du Hartz où de tout temps se sont passées des choses surnaturelles ; une enceinte de rochers l'environne et forme le rebord de cette espèce de baignoire réservée aux filles des anges, qui viennent y rafraîchir leurs célestes appas. De jeunes étudians partis de Cologne se sont égarés dans ces lieux, et il faut que ce soient de rudes marcheurs, car il y a loin de Cologne aux montagnes du Hartz. L'un d'eux se réjouit de penser que sa bonne étoile l'a mis sur la voie des aventures extraordinaires. Il reste donc quand ses compagnons s'éloignent et bien qu'une fiancée attende impatiemment son retour.

Tout à coup des chants aériens annoncent l'approche des fées, qu'Albert avait rêvées aussi et qu'il ne connaît pas encore. Albert se cache dans le creux d'un rocher, et voit s'abattre par essaims des créatures délicieuses, qu'attire la limpidité du lac. La gentille Zéila est à leur tête : elle s'étonne et se plaint de ce que les mortels sont assez simples pour les redouter, elles, qui ne songent qu'à les protéger, qu'à veiller sur eux. Elle recommande à ses compagnes d'avoir bien soin du voile léger qui les couvre, et qu'elles déposent nécessairement pour se baigner. Ce voile, c'est leur talisman :

Posé sur notre front, vers la voute éternelle
Il nous permet de remonter soudain !
Et lorsque nous l'ôtons, c'est la simple mortelle,
Qui reparait !....

Albert ne perd pas un mot de l'explication, et il dérobe le voile de Zéila. Dans ce moment, les compagnons d'Albert, qui ont retrouvé leur chemin avec l'aide d'un jeune pâtre, reviennent le chercher et l'entraînent de force. Toutes les baigneuses ont repris leur voile, excepté Zéila, qui cherche vainement le sien. Le ciel s'obscurcit, l'orage gronde, les eaux du beau lac se soulèvent : Zéila ne peut répondre à la voix de ses sœurs qui l'appellent. Sa divinité s'est évanouie avec son voile, et elle demeure attachée à la terre, et en est réduite à se couvrir du chapeau de paille et à s'envelopper du manteau brun que le pâtre a oubliés, et la voilà gravissant les durs rochers de ses pieds délicats, s'avançant au hasard dans le sentier suivi par la troupe des étudians.

Du lac des Fées nous allons tout droit à la riche auberge, tenue par dame Marguerite, qu'Albert doit épouser, et à laquelle il doit 25 écus d'or. Il n'aurait tenu qu'à elle d'avoir pour chevalier un seigneur châtelain du voisinage. Mais le comte Rodolphe est vieux et Albert est jeune : Marguerite ne balance pas entre les deux. La fée déchue, la pauvre Zéila s'en vient précisément demander un gîte et du travail à l'aubergiste ; celui-ci consent à la prendre pour servante, moyennant qu'elle la servira gratis. Albert et Zéila se retrouvent, se reconnaissent, c'est à dire que l'étudiant croit reconnaître Zéila, et la supplie de lui avouer ce qu'elle est, déesse ou mortelle : Zéila lui jure qu'elle n'est qu'une servante. Albert n'en est que plus ardent à vouloir l'épouser. Et les vingt-cinq écus d'or, qu'il doit à Marguerite ? Il les emprunte à un juif, auquel il donne pour hypothèque sa personne livrable dans deux mois, s'il ne rembourse la somme. Qui a terme, ne doit rien : Albert est libre et fier ; il brave Marguerite, et emmène Zéila, en chantant :

Ah ! la bonne affaire
Que j'ai faite là !
Le destin prospère
Me sourit déjà.
Fi de la richesse !
Vivent la gaîté,
Une belle maîtresse,
Et la liberté.

Deux mois se sont écoulés ; Albert et Zéila vivent fraternellement dans une petite chambre, véritable mansarde d'artistes. Albert écrit, Zéila brode ; leurs travaux communs leur ont procuré une honnête existence, et même Albert a trouvé moyen d'économiser les vingt-cinq écus d'or, prix de sa rançon conjugale. Tout cela est bel et bon ; mais si pendant deux mois Albert a imposé silence à son amour, il ne peut se contenir plus longtemps :

J'avais juré de ne pas dire
Mes souffrances de chaque jour :
Mais, malgré moi, ma force expire :
Je meurs pour toi, je meurs d'amour.

Zélia fort embarrassée invoque la protection de ses sœurs immortelles. Les fées l'entendent et lui répondent : de là une explication entre Zéila et Albert. Zéila convient qu'elle est la fée entrevue sur les bords du lac, la fée déshéritée du ciel par la perte de son voile. Elle ne sait pas que c'est Albert qui le lui a dérobé ; mais Albert est honnête homme : il tire le voile de son pourpoint et le rend à Zéila, sachant bien à quoi il s'expose. Touchée de cette preuve de conscience et d'amour, Zéila s'empresse de rassurer son amant :

Ce voile, qui t'a dit qu'on voulût s'en servir ?
. . . .
Tiens, Albert, reprends-le : pour moi
Le ciel est ici près de toi.

Au milieu des transports auxquels se livrent Zéila et Albert, surviennent les compagnons de ce dernier. La fête des rois se célèbre sur la grande place de Cologne.

Le peuple accourt et se presse ; la ci-devant aubergiste se présente en grands atours, donnant le bras au comte Rodolphe, dont elle est devenue la maitresse. Rodolphe, qui en veut à l'étudiant pour lui avoir soufflé la jolie servante, a racheté le billet souscrit à l'ordre du juif ; mais Albert s'est mis en mesure d'y faire honneur : il se vante d'avoir de l'or dans ses poches ; des truands et voleurs l'entendent : malheur à lui ! Les gâteaux circulent ; les parts se distribuent ; la fève échoit à Zéila, qui partage avec Albert sa royauté. Tous deux vont s'asseoir sur un trône, et le cortège défile devant eux. Ce cortége, ou cette marche des rois, est de l'histoire ressuscitée d'après de vieux tableaux, de vieux manuscrits. En première ligne s'avancent des soldats couverts de cuirasses, et portant pour arme une *haste* : viennent ensuite les corps de métiers précédés de leurs insignes : les *fruitiers*, avec Adam et Eve mangeant du fruit défendu ; les *brodeurs*, avec une Vierge et des objets de broderie ; les *chaussetiers*, avec des figures nues et des chausses pendues auprès d'elles ; les *armuriers*, avec un heaume posé sur un bouclier, une dague et un écusson armorié ; les *selliers*, avec une selle de bataille ; les *poissonniers*, avec la roue de sainte Catherine et des poissons ; les *mariniers*, avec un vaisseau.

Les trois rois mages, étincelans d'or, coiffés de turbans, suivent les corporations, l'œil fixé sur la lumineuse étoile ; des esclaves noirs tiennent la bride de leurs chevaux et les escortent. Des grands seigneurs, en habits de brocard, fourrés d'hermine, des *Stradiotes*, ou soldats étrangers que soudoyait l'empereur Maximilien, succèdent aux rois mages, et puis l'on voit apparaître une foule bizarre, une cohue fantastique et mythologique, des fous, montés sur des hippogriffes, sonnent la trompette ; Bacchus, Ariane et le gros Silène roulent sur un char traîné par des satyres, des faunes et des bacchantes.

Mais tandis qu'Albert trône majestueusement à côté de sa bien-aimée, les voleurs le délivrent de son or ; et le pauvre roi ne possède plus une obole, quand Rodolphe le somme de payer son billet. Rodolphe le menace de la prison, et le roi se trouve mal. Cette défaillance inattendue le rend victime d'un nouveau larcin : croyant devoir employer avec un étudiant le même procédé qu'avec une femme qui s'évanouit, Marguerite entr'ouvre le pourpoint d'Albert ; elle y découvre le voile qu'elle lui a vu souvent entre les mains et s'en empare : ce malheureux Albert est volé comme dans un bois. Rodolphe amène des hommes d'armes, l'étudiant, revenu à lui, appelle ses camarades ; une mêlée s'engage, et dans la confusion un coup d'épée destinée par Albert à Rodolphe va frapper Zéila. Le sang de Zéila coule, sa vie est en danger. Pour la lui conserver, Albert pense avec raison que le meilleur remède, c'est de lui rendre son voile :

Je n'ai plus qu'un moyen pour préserver ses jours :
A toi, déesse, une vie éternelle !
En te rendant ce voile précieux,
Pour jamais je te perds, mais je te rends les cieux.

Mais le voile, Albert ne l'a plus : tout lui manque à la fois, sa raison comme le reste : Albert et Zéila tombent au pouvoir du seigneur châtelain.

Si vous croyez que Marguerite est heureuse de tous ces reviremens, vous êtes dans l'erreur. Voyant que Zéila lui ravit la faveur du maître, elle se retourne du côté d'Albert, et veut lui rendre la liberté : elle ferait mieux d'abord de lui rendre la raison ; mais ce miracle est réservé à Zéila, dont l'aspect soudain dissipe le nuage qui enveloppait l'esprit d'Albert. Rodolphe allait faire tomber la tête de ce malheureux, lorsque Zéila s'est dévouée : pour racheter la vie d'Albert, elle consent à épouser Rodolphe. Sacrifice pour sacrifice : Albert consent à épouser Marguerite pourvu que Marguerite restitue à Zéila le talisman qui peut seul l'enlever au châtelain et à la terre. En effet, Marguerite pose sur le front de Zéila le voile blanc, complément ordinaire d'une toilette de mariée, et Zéila s'envole vers les cieux.

Que résulte-t-il de cet arrangement ? Rodolphe se venge-t-il de Marguerite et d'Albert ? Albert tient-il ses engagemens avec Marguerite ? Ces divers points restent dans le vague ; tout ce que nous savons, c'est qu'au cinquième acte nous sommes dans les airs, non loin du palais des fées ; Zéila, rentrée au bercail depuis trois jours et s'ennuyant déjà de sa divine existence, sommeille en pensant à Albert ; éveillée, elle y pense encore plus, et le regrette si vivement qu'elle veut le revoir à tout prix. La reine des fées lui fait dire qu'en récompense de son exil elle exaucera le premier de ses souhaits. Alors Zeila s'agenouille au pied du trône de sa reine, et la supplie de lui permettre de renoncer à l'immortalité.

La reine ne peut s'empêcher d'y consentir, mais sans que cela tire à conséquence, et en faisant ses réserves pour l'avenir. « Sur un geste »de la reine, les nuages s'entr'ouvent, Zéila des»cend des cieux. On la voit passer rapidement »à travers les nuages, qui, diversement colorés »par le soleil, changent successivement d'aspect ; »enfin, après quelques minutes de voyage, on »voit la terre apparaître, d'abord le sommet des »montagnes, puis les édifices, les villes, les fleu»ves, les prairies, la maison, puis la chambre »qu'habitait Albert au troisième acte. Albert, »seul dans sa chambre et livré au désespoir, va »mettre fin à ses jours... ; il lève les yeux et voit »sur un nuage Zéila qui descend vers lui en lui »tendant les bras. Il s'y précipite et la toile »tombe. »

C'est par ce spectacle éblouissant, par ce magique coup de théâtre, que se termine le *Lac des Fées*. Si ce n'est pas là un opéra raisonnable, c'est un opéra fantastique, et l'un vaut bien l'autre dans le pays des prestiges, des illusions. Les auteurs ont cherché la grâce et le charme avant tout : nous avons entendu des gens de beaucoup d'esprit leur reprocher d'avoir choisi en quelque sorte un sujet neutre, à distance égale du comique franc et du tragique terrible. Ce reproche est fondé jusqu'à un certain point ; il est certain que la grâce domine dans le *Lac des Fées* : néanmoins la passion n'y est pas étrangère et le rôle d'Albert en est empreint d'un bout à l'autre. Après cela, n'est-ce pas un avantage que de varier le thème sur lequel les habitués de l'Opéra vivaient depuis quelques années ? Toujours des larmes ! toujours des douleurs ! toujours des poèmes finissant par la démence, le bûcher, le massacre, la peste, l'enfer ! En voilà un qui sort des eaux d'un lac pur et tranquille, qui passe à travers les joies de la terre et les splendeurs du ciel pour se conclure dans les félicités d'un amour pur et doux ! La seule rareté du fait n'est-elle pas une garantie de »succès ?

Le compositeur à qui nous devons la *Muette*, le *Dieu et la Baiadère*, le *Philtre*, *Gustave*, a écrit la nouvelle partition, que nous jugeons, à la première vue, tout à fait digne de ses aînées.

L'ouverture composée dans le système des résumés n'offre de saillant qu'un thème qui revient dans l'opéra, notamment au cinquième acte, pendant la descente aérienne de Zéila ; mais ce thème est ravissant, il a quelque chose d'amoureux, de vaporeux, et une fois qu'on l'a retenu, il bourdonne sans cesse à votre oreille. L'introduction est vive et charmante, comme toutes les introductions d'Auber ; ce morceau excepté, le premier acte nous paraît inférieur aux actes suivans : la cavatine d'Albert, l'air de Zéila, le chœur des fées, *Sur cette prairie*, *viens, ma sœur chérie*, ont une allure pénible, embarrassée ; on dirait que le compositeur les a écrits en attendant l'inspiration. Dès le début du second acte l'inspiration se manifeste ; l'air de Marguerite, la romance de Zéila, se distinguent par l'élégance et le sentiment : l'air de Rodolphe avec accompagnement de chœurs, qui crient *Tayaut ! Tayaut !* a beaucoup de franchise et de largeur. Dans le duo d'Albert et de Zéila : *Est-ce toi, réponds-moi*, la mélodie est aussi tendre, aussi rêveuse que la situation l'exige ; le final est excellent, et la strette : *Ah ! la bonne affaire*, pétille de verve et de gaîté.

Le troisième acte commence par un second duo touchant, passionné entre Albert et Zéila : les étudians, venant chercher leur camarade, chantent un chœur très agréable. La fête des rois, les ballets sont traités avec toute l'ingénieuse habileté d'un maître accoutumé à de pareils travaux. Au quatrième acte, l'inspiration s'agrandit et s'élève : la scène d'Albert, qui a perdu sa raison, et répète toujours : *C'est moi !.. c'est moi qui l'ai frappée*, la cavatine enchassée dans cette scène : *Quand viendra la déesse au bord du lac s'asseoir*, sont des morceaux d'une grande valeur ; nous goûtons moins les couplets d'Albert pendant le repas du châtelain, mais le quatuor, qui vient immédiatement après, est peut-être le meilleur morceau de tout l'ouvrage. Le cinquième acte dure à peine quelques minutes : nous n'y avons remarqué que le thème délicieux annoncé dès l'ouverture.

Le genre fantastique, étant celui qui ouvre la carrière la plus vaste, est aussi celui qui impose les plus rudes obligations. On se croit toujours en droit de demander quelque chose de surhumain à l'artiste qui se place en dehors des conditions ordinaires. Nous-même, qui sentons mieux que personne le ridicule de ces exigences, nous aurions voulu dans les chœurs de fées, dans les chants de Zéila quelques accens plus célestes, quelques notes plus idéales, quelques cantilènes plus remplies de cette suavité originale dont le divin Ariel donne l'exemple dans Shakspeare, et que le génie éminemment fantastique de Weber est parvenu à saisir dans son *Freischutz*, dans son *Oberon*. Telle qu'elle est, la nouvelle partition d'Auber nous a causé un vrai plaisir, et nous a laissé avec le désir de l'entendre derechef, la conviction intime que les beautés en effaçaient pleinement les défauts. Nous verrons l'effet du temps sur cette conviction toute favorable à l'ouvrage et à l'artiste.

Le rôle d'Albert est le rôle capital : Duprez le chante et le joue avec un talent admirable. Sa voix, au premier acte, avait eu quelque peine à se poser ; à compter du second acte, elle a reconquis sa vigueur, son éclat, sa pureté. Dans ce nouveau rôle, Duprez s'est attaché à prouver que lui aussi pouvait aborder la vocalisation légère, que lui aussi pouvait lancer quelques-uns de ces points d'orgue fleuris et brodés, que l'auditoire accueille toujours par des transports d'enthousiasme. Au quatrième acte, dans les scènes de folie, il s'est montré bon acteur et bon mime ; son rappel n'était qu'une justice. Mademoiselle Nau réalise l'idéal d'une sylphide par la délicatesse de ses traits, de sa taille, par le timbre argentin de sa voix. Le rôle de Zéila est sa première création, et cette création lui assure le droit d'en faire d'autres. Levasseur et madame Stolz ont parfaitement rempli les rôles de Rodolphe, le vieux châtelain, et de Marguerite, la coquette aubergiste. Dans le quatuor du quatrième acte, leurs belles voix concourent puissamment à l'effet de ce chef d'œuvre musical.

La danse occupe un rang honorable dans le *Lac des Fées* ; on reconnaît le talent de M. Coraly à la manière dont il a réglé les divers pas. Le plus joli de tous est celui que dansent mesdames Noblet, Alexis-Dupont et Fitz-James, toutes trois en costume allemand du moyen-âge, avec toquet d'or, corset dessinant la taille et jupons blancs bariolés de rubans bleus ou verts. Ce pas s'engage et se termine d'une façon nouvelle : les trois danseuses y ont obtenu beaucoup de succès. Coustou en Bacchus, mademoiselle Maria en Ariane, dansent aussi un pas de deux bien dessiné ; Barrez, chargé du rôle de Silène, fera bien d'en atténuer plutôt que d'en exagérer l'esprit. Le chorégraphe fera mieux encore de supprimer entièrement le pas où Silène chancèle plutôt qu'il ne danse.

Enfin les décors soutiennent la renommée que se sont faite MM. Philastre et Cambon. Rien de plus frais que le lac, rien de plus curieux que l'auberge, la place de Cologne, le château de Rodolphe ; rien de plus aérien que l'olympe des fées, entourées de nuages, inondées de lumière. Il n'y a qu'un amour passionné comme celui de Zéila pour Albert qui soit capable de faire déserter un séjour pareil à celui qu'habitent les fées, du moins les fées de l'Opéra.

Ed. M.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Le 24 *février*, tragédie en vers en un acte de M. Bernay. — 26 *ans*, comédie en deux actes de M. Dartois et Bournonville.

La Renaissance nous semble un peu bien forte sur les chiffres ; il y a dans ces deux pièces, à peu près nouvelles, une coïncidence de titres qui font un singulier effet sur l'affiche. Est-ce qu'on a visé à l'originalité ? — C'est une assez bonne chose que l'originalité, mais nous la voulons ailleurs que dans les annonces.

Le 24 *février* est assurément un ouvrage fort triste de formes et d'exécution. Tout y est misérable, sombre et fatal ; pas un seul moment pour reposer l'attention larmoyante du spectateur. Là, dans ce tout petit acte, le génie allemand qui a servi de muse à M. Bernay,

entasse tout ce que l'existence peut offrir d'aspects sinistres; c'est une lamentation rimée. Nous avions déjà la méditation poétique; ceci est un progrès.

Deux infortunés parvenus au dénuement le plus affreux, reçoivent dans la chaumière que le fisc va leur enlever, un jeune voyageur qu'ils assassinent pour le dépouiller : c'est leur fils. — L'idée est ingénieuse; mais, comme il faut encore autre chose qu'une idée pour faire un drame, les trois personnages qui le composent se livrent ensemble à des conversations démesurées. A proprement parler il n'y a dans cette pièce qu'une exposition et une péripétie. Ce n'est point la faute de M. Bernay, qui n'est qu'un traducteur; c'est celle de Warner, l'allemand, dont l'œuvre a déjà fourni un troisième acte au *Joueur*, c'est surtout celle de M. Anténor Joly qui est responsable du choix qu'il fait.

Le travail de M. Bernay se ressent un peu de l'aridité du sujet. L'allure de la poésie est rude et monotone; son mécanisme, toutefois, ne manque point de solidité ni même de correction. — Guyon a de beaux momens, mais il est inégal; la débutante, mademoiselle Payre a trouvé d'heureuses inspirations, et Montdidier n'a rien trouvé du tout.

26 ans est une jolie petite comédie de mœurs qui amuse et qui plaît. Il s'agit d'une demoiselle de 26 ans à laquelle son âge a ravi les chances d'un établissement et qui les retrouve sous le titre de jeune veuve. La donnée est agréable; MM. Dartois et Bournonville en ont tiré bon parti au moyen de détails heureux. Il y a là trois personnages épisodiques bien étudiés : un industriel, un préfet et un maire qui font rire et qui concourent à l'effet général sans nuire à la rapidité de l'action.

Le *24 février* et *26 ans* ajoutés l'un à l'autre sont au succès ce que la fraction 3/4 est à l'unité. Le caissier du théâtre trouvera-t-il le chiffre satisfaisant?

STÉPHEN DE LA MADELAINE.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Phœbus, écrivain public, vaudeville en deux actes, de MM. Bayard et Biéville. — *L'allumeur de chalands*, vaudeville en un acte, de M. Varner.

Phœbus (prononcez Pho-é-bus) n'est pas autre chose que la *Mère coupable* de Beaumarchais, arrangée en vaudeville; Almaviva y devient M. Coquelet (prononcez comme pour Phœbus). M. Coquelet — (prononcez toujours! l'analyse sera plus claire) — a reçu un jour, envoyée il ne sait d'où, et par il ne sait qui, une petite fille dont on lui confie mystérieusement l'éducation. Il s'en charge d'autant plus volontiers que cette enfant lui apporte en même temps une jolie fortune à gérer. Par malheur, l'honnête industriel se livre à des spéculations fâcheuses et y engage en partie la dot de Pauline. Il ne lui reste donc qu'une ressource pour apurer les comptes de tutelle, c'est de marier sa pupille à son fils. Mais, d'une part, Pauline adore Adolphe, jeune sergent-major de la garde nationale, et elle déteste Théodore, le fils de son tuteur. D'autre part, l'épouse de M. Coquelet a d'excellentes raisons pour s'opposer à l'union que son mari projette. Voici maintenant ce qui rattache Phœbus à toute cette intrigue. Adolphe pense qu'une lettre anonyme adressée à son rival peut empêcher ce dernier d'épouser Pauline. C'est Phœbus qui écrit cette lettre, sous sa dictée. La femme de M. Coquelet a recours au même moyen, et c'est aussi Phœbus qu'elle emploie pour écrire à Pauline. Enfin M. Coquelet a des comptes à faire copier, et c'est encore Phœbus qui est chargé de ce travail.

Cette dernière circonstance l'amène dans le ménage de ses voisins au moment où les fils de l'intrigue commencent à se débrouiller. Son écriture est reconnue : il tient dans ses mains les secrets de chacun. Les uns le paient ou le menacent pour qu'il se taise, les autres le menacent ou le paient pour qu'il parle. Et le pauvre homme, continuellement placé entre de l'argent ou des coups à recevoir, lutte le mieux qu'il sait, cherchant à tirer de sa position le meilleur parti possible.

Le dénoûment de cette petite comédie est assez ingénieux. La maternité retombe, grâce à un quiproquo de M. Coquelet, — prononcez plus que jamais comme je vous ai dit, — sur mademoiselle Bernard, vieille tante irréprochable et dévote, qui en reste tachée sans s'en douter. Cette mademoiselle Bernard protége Adolphe, et comme madame Coquelet a trouvé moyen de rassurer son mari sur le résultat des comptes de tutelle, celui-ci s'empresse de se conformer aux intentions manifestées par la vierge surannée qu'il croit mère de Pauline.

Vous avez, je l'espère, à travers cet imbroglio, compris ce qu'il faut penser de cette dame dont le mari s'appelle Coquelet. Cela étant, vous songerez sans doute que MM. Bayard et Biéville eussent pu choisir un sujet moins scabreux, mais ils s'en sont tirés avec infiniment d'adresse et d'esprit.

Dans le rôle principal, celui de Phœbus, Vernet a été charmant de gourmandise, d'effronterie, d'avidité, de niaiserie et de prétentions, tout cela mêlé, harmonié, fondu le plus habilement du monde en un type original, destiné à prendre place à côté de tous ces types créés par lui; *Vincent*, *l'homme qui bat sa femme*, *madame Pochet* et tant d'autres. Adrien, Mlle Flore et Cazot secondent fort bien Vernet.

Disons tout d'abord que la pièce de M. Varner n'a point réussi, et cela peut-être parceque le public n'a pas compris et enfin parce que... et parce que... tout ce que vous voudrez... *allmeur un chaland*, en terme d'argot, veut dire pousser un badaud à une emplète à laquelle il ne songeait pas et dont il n'a que faire. Par exemple, un homme passe à côté de vous tandis que vous promenez votre paresse autour du grand bassin des Tuileries, et comme s'il se parlait à lui-même, mais de façon à ce que vous l'entendiez :

« Parbleu! s'écrie-il, c'est une belle position...
» Cent mille livres de traitement... un hôtel magnifique... et pas grand chose à faire... cela
» me conviendrait fort... Si je démandais audience. »

Cet homme vous *allume*, vous entraîne, chaland naïf, vers un ministère vide. Ne l'écoutez pas.

L'*allumeur* a pourtant été joué par un jeune acteur de talent et d'avenir, M. Villars, que nous avions remarqué dans le *Puff*, il y a trois mois.

La direction de ce théâtre change de mains; M. Dumanoir cède sa place à MM. Jouslin-Delasalle, Opiges et Levay; bonne chance! et pour commencer, le succès de *Phœbus*, c'est une belle inauguration.

Concert de *la France Musicale*.

Il me semble que les artistes qui ont accordé leur loyal concours à la *France Musicale* sont tous des artistes du premier mérite. Il me semble qu'un concert où M. de Beriot a joué deux duos avec M. Osborne et un solo, où MM. Henri et Jacques Herz ont exécuté de la musique de Hummel, où mademoiselle Pauline Garcia, MM Rubini, Lablache, Ivanoff, Géraldy, ont chanté de la musique de Haydn, de Weber et de Cimarosa, est un concert qui se distingue de beaucoup d'autres.

La séance a commencé par le premier fragment de l'œuvre 92 de Hummel, la grande sonate à 4 mains, exécutée par MM. Henri et Jacques Herz. Cette composition est une des plus belles que l'on puisse compter dans le répertoire des pianistes. C'est un modèle du style classique, dans la bonne acception du mot; une mélodie simple et touchante, une extrême richesse de modulations, des idées suivies, homogènes, qui se succèdent et s'enchaînent à l'aide des plus ingénieux développemens.

L'œuvre classique de Humel a été jouée par les frères Herz avec toute l'intelligence que demande une pareille musique. Pas un point d'orgue, ni une fioriture, ni une note d'agrément, n'a été ajoutée à la pensée écrite du maître. Je ne dirai rien du mécanisme d'exécution de ces deux pianistes qui est au-dessus de tout éloge.

Lablache, Rubini et mademoiselle Garcia, ont chanté le trio de Haydn, qui a produit une grande impression.

La scène du *Freyschütz* ne trouvera jamais d'interprète plus dramatique que mademoiselle Pauline Garcia. Sa voix, d'une étendue immense, qui va du contralto le plus grave au soprano suraigu, toujours pleine, sonore, vibrante, sans hésitation et sans efforts, son émotion vraie et profonde, son accent tragique, se sont manifestés avec un éclat incomparable dans la scène du *Freyschütz*. Mademoiselle Pauline Garcia est destinée à nous rendre la grande cantatrice et la grande tragédienne dont elle porte le nom, qui lui a légué sa voix et sa prodigieuse organisation musicale. Je ne serais pas juste si j'oubliais de dire que ce morceau a été fort bien accompagné par M. Fessy, le plus habile, sans contredit, de nos accompagnateurs.

Le duo de MM. Osborne et de Beriot a été accueilli comme un délicieux intermède. Ce morceau n'est ni une œuvre de variations, ni un caprice, ni une fantaisie, il est un peu de tout cela; il est bien composé et de bon goût; le thème principal a de la grace et de l'originalité. M. Osborne est un des meilleurs pianistes de l'école moderne; il a un jeu plein de finesse, une manière admirablement perlée d exécuter le trait; il chante sans afféterie et sans prétention. Je louerai d'autant plus volontiers M. Osborne qu'il est un artiste aussi consciencieux que modeste.

Que dire du violon de Beriot? Avouons qu'on ne saurait toucher de plus près à la perfection. De Beriot résume le beau idéal de cet instrument; il y a dans son jeu une harmonie complète, quelque chose d'achevé qui ne laisse rien soupçonner au-delà. L'élégance de la pose, l'agilité du coup d'archet, la grace et la vigueur dans le chant et dans les traits, l'excessive jeunesse du son s'y trouvent réunis.

M. Ivanoff dont la belle voix produit souvent plus d'effet dans les concerts qu'au théâtre, a chanté avec beaucoup d'âme et d'expression l'air *O cara imagine*, de la *Flute enchantée*.

La séance s'est terminée par le duo du *Matrimonio segretto*, ce modèle de la musique bouffe. Cimarosa avait pour interprètes Lablache et M. Geraldy, qui a dignement soutenu la comparaison avec son redoutable concurrent. On sait quel admirable musicien est Lablache et tout ce qu'il possède de verre comique. M. Géraldy a su se faire applaudir à côté de Lablache. Il a chanté cette musique vive, légère, piquante, aussi pleine d'esprit que de melodie, avec beaucoup de mordant et de précision. La variété est le cachet des grands talens, et M. Geraldy a déployé dans cette musique bouffe autant d'intelligence qu'il sait déployer de vigueur et d'énergie dans les mélancoliques *Lieders* de Schubert et dans les grandes scènes de Gluck.

Revue de cinq jours.

31 MARS. — Les journaux de Madrid nous apprennent que le général Cordova, en résidence à Badajoz, sortit de la ville le 19 de ce mois pour faire une promenade à cheval; bientôt il franchit la frontière et se réfugia en Portugal.

On assure que Maroto a renvoyé au général Espartero tous les prisonniers constitutionnels qui se trouvaient dans les dépôts. On ajoute qu'une guerre terrible est sur le point d'éclater entre Cabrera et Maroto. Ils se jettent récipro-

quement à la tête l'épithète de tigre de l'Espagne.

— En lisant l'*Annuaire militaire* qui vient d'être publié sur les documens du ministre de la guerre, avec autorisation du roi, on voit qu'au 1er janvier 1830 il y avait 320 généraux.

	Lieu.-gén.	Mar.-de-camp.
Au cadre d'activité. .	97	128
En non activité. . . .	31	43
Au cadre de réserve.	6	15
Totaux.	134	186
Parmi les 225 du cadre d'activité, on en trouve des débris de l'empire.	29	6
Des quinze ans de la restauration.	17	26
Promus depuis la révolution de juillet.	51	96

— La crise commerciale se fait sentir plus que jamais; aussi le tribunal de commerce de la Seine est-il encombré d'affaires nouvelles. Depuis un mois, il n'est pas de semaine où l'on ne place au rôle 2,000 causes environ. Mardi dernier, le premier appel, de dix à deux heures, a donné 532 affaires. Le nombre des faillites, se trouve augmenté dans la même proportion.

— M. le comte de Castellane va épouser mademoiselle de Talleyrand Périgord, fille du général de ce nom; les bans sont affichés aux mairies des 1er et 10e arrondissemens.

— Le prix du pain reste fixé, pour la première quinzaine d'avril, à 15 sous et demi les quatre livres, la première qualité, et à 12 sous et demi, la seconde qualité.

— On sait que, depuis 1830, le Conservatoire des arts et métiers, rue Saint-Martin, est en restauration; qu'une commission composée d'hommes éminens dans les sciences a été formée pour surveiller cette restauration. On assure que deux nouvelles galeries, remplies de modèles importans, seront ouvertes au public après l'exposition des produits des arts et de l'industrie, c'est-à-dire vers la fin de juillet.

— La maladie de Paganini ne fait, dit-on, qu'empirer, et laisse peu d'espoir de conserver le célèbre virtuose.

1er et 2 AVRIL. — Le nouveau ministère est ainsi composé :

Justice et cultes. — M. Girod de l'Ain.

Intérieur, avec le commerce et les travaux publics par intérim. — M. de Gasparin.

Affaires étrangères — M. le duc de Montebello.

Guerre. — M. le général Cubières.

Marine. — M. Tupinier.

Finances. — M. Gautier.

Instruction publique. — M. Parant.

— M. Barthe est nommé premier président de la Cour des comptes, en remplacement de M. le comte Siméon, démissionnaire.

— M. le comte de Montalivet est nommé intendant général de la liste civile.

M. le comte de Bondy prendra le titre d'intendant-général honoraire.

— M. Edmond Blanc, secrétaire-général, directeur du personnel au ministère de l'intérieur, a remis ce matin sa démission entre les mains de M. de Gasparin.

— Il a été décidé ce soir que le roi n'assisterait pas jeudi à la séance d'ouverture des Chambres. M. Girod de l'Ain donnera seulement lecture d'une ordonnance proclamant que la session de 1838 est ouverte.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 31 mars et lundi 1er avril 1839, de 2,832 déposants, dont 511 nouveaux, la somme de 352,793 fr.

Les remboursements demandés se sont élevés à la somme de 872,00 fr.

— Il résulte d'un travail statistique, fait par ordre du préfet de police, que le nombre des hôtels et des maisons garnis de la capitale, qui était de 3,147 au 1er janvier 1833, s'était élevé graduellement chaque année, et qu'il était de 4,907 au 1er janvier 1839.

Dans le même espace de temps, la population de ces établissements a subi un mouvement encore plus accéléré, puisque le chiffre de 37,619, indiquant, en janvier 1833, le nombre des locataires des maisons garnies, s'est successivement accru pour atteindre celui de 62,143, au 1er janvier dernier.

— Un vol de 60,000 fr. avait été commis, le 7 avril 1835, au préjudice de la maison Ardoin de Paris, sur la diligence de Manescau, dans le trajet de Mont-de-Marsan à Pau. Trois personnes viennent d'être traduites devant la cour d'assises de Pau à raison de ce vol, les sieurs Nougué et Garos, employés des diligences, et le sieur Herrère, boulanger, gendre du sieur Nougué. Les deux premiers, déclarés coupables, ont été condamnés à cinq ans de prison. Herrère a été acquitté.

— Un assassinat vient de répandre la terreur dans la plaine de la Mitidja (Alger). Deux ouvriers ont été assaillis à la ferme de Beni-Moussa par une bande d'Hajoutes; l'un est mort sur-le-champ, et l'autre a été apporté à l'hôpital d'Alger, où l'on conserve peu d'espoir de le sauver. Les mêmes bandits s'étant portés sur une des fermes du maréchal Clauzel, située à Baba-Ali, y ont rencontré une telle résistance, qu'un d'eux a été tué et deux autres pris.

— Le pourvoi formé par le sieur Chazal, condamné à vingt ans de travaux forcés, pour tentative d'assassinat sur la personne de madame Flora Tristan, sa femme, a été rejeté.

— On écrit de Darmstadt, le 26 mars :

L'opéra posthume de Mozart, *Zaïde*, dont les journaux ont tant parlé, et dont on attendait si impatiemment la publication, vient de paraître en partition d'orchestre et en partition de piano, chez l'éditeur de musique Jean André, à Offenbach-sur-le-Mein. Dans les deux partitions se trouve un *fac-simile* de l'écriture de Mozart.

— On écrit de Stuttgard, le 27 mars, que le roi de Wuttenberg vient d'accorder à son maître de chapelle, M. Joseph-Pierre Lindpainther, des lettres de noblesse et le titre de baron, comme une marque de la satisfaction que lui ont causée les excellentes compositions de ce célèbre artiste, et notamment son dernier opéra *Die Genueserin* (la Génoise), qui a obtenu un si éclatant succès d'abord à Vienne, et ensuite à Stuttgard, à Dresde et à Munich.

3. — Les aumônes de la reine d'Angleterre ont été distribuées le jeudi saint à des pauvres infirmes des deux sexes dans la chapelle de Withehall. La patène d'or, qui depuis les règnes de Guillaume et Marie a servi pour ces pieuses offrandes, contenait les dons de la reine. Le vieillard le plus âgé était l'ancien gouverneur de la prison de Cod Batefield; il a quatre-vingt-dix-sept ans. La femme la plus âgée a quatre-vingt-un ans. Chaque femme a reçu 1 liv. 15 sh. (44 fr.) contenus dans une bourse blanche. Des bourses rouges contenaient 2 liv. st. 10 sh. (51 fr.); elles étaient destinées pour ceux des hommes à qui l'on ne donnait pas en nature les secours habituels, bas et chapeaux.

— Une statistique de la Belgique porte le nombre des prêtres catholiques à 6,981 pour les provinces d'Anvers, du Brabant, du Hainaut, de la Flandre-Orientale, de Liége, du Limbourg et du Luxembourg. La Flandre-Occidentale et la province de Namur ne sont pas comprises dans ce relevé. Anvers a 703 prêtres, le Brabant 1,258, le Hainaut 1,076, la Flandre-Orientale 1,438, Liége 829, le Limbourg 975, et le Luxembourg 702.

La population totale des neuf provinces est de 4,247,561.

— Une femme, âgée de 102 ans, nommée Marie Michel, veuve Larrousse, est morte le 15 mars à Coarraze. Elle avait, jusqu'au dernier moment, conservé l'usage de ses facultés intellectuelles; elle a laissé 26 arrière-petits-fils.

Cette même commune avait déjà fourni, à plusieurs époques, des exemples de longévité semblables. En 1817, une autre femme, Anna Aneras, avait poussé sa carrière jusqu'à l'âge de 104 ans; et en 1809, il en mourut une autre, nommé Jeanne Casting, qui avait atteint sa cent dix-neuvième année.

— On mande de Saint-Pétersbourg que, dans la nuit du 17 au 18 mars, on a éprouvé un froid de 18 degrés en cette ville, et que le lendemain le thermomètre Réaumur marquait encore 12 degrés au dessous de zéro.

— Le mouvement des voyageurs sur le chemin de fer de St-Germain donne les résultats comparatifs suivans pour les premiers trimestres de 1838 et de 1839.

Dans le premier trimestre 1838; il y a eu 160,542 voyageurs; et dans le premier trimestre 1839 216,204.

Accroissement en 1839 : 55,662 voyageurs.

4. — Un journal de la Barbade, en date du 3 février, annonce qu'un navire, arrivé de la Martinique le dimanche précédent, a apporté la nouvelle que cette île avait éprouvé, le 21 janvier une nouvelle secousse très violente de tremblement de terre, qui avait endommagé un grand nombre de maisons, soit à Saint-Pierre, soit au Fort-Royal. Mais personne n'avait péri.

— La *Gazette de Démérari* (Indes occidentales) contient ce qui suit :

« Une violente secousse de tremblement de terre a eu lieu hier matin à six heures à Sainte-Lucie : elle était accompagnée d'un bruit sourd et prolongé. Les murs et les toits des maisons semblaient au moment de s'écrouler et d'écraser leurs habitans. La secousse a duré trente-cinq secondes; une seconde de plus la ville aurait été en un clin d'œil un monceau de ruines. Grâce au ciel, le dommage n'est pas aussi considérable que nous l'avons pensé dans un premier moment. »

— Dans le mois de mars, la somme totale des dépôts faits à la caisse d'épargne de Paris s'est élevée à *deux millions deux cent deux mille six cent quinze francs*; celle des remboursemens faits par la même caisse à TROIS *millions neuf cent trente-cinq mille cinq cents fr.*; d'où il résulte un excédant des remboursemens sur les dépôts de UN MILLION *sept cent trente-deux mille huit cent quatre-vingt-cinq fr.* en un seul mois. Rien ne saurait mieux peindre la détresse des petits ménages parisiens.

— Les grandes galeries pour l'exposition des produits de l'industrie, aux Champs-Elysées, étant à peu près terminées à l'intérieur, les produits des arts et de l'industrie, envoyés par les départemens, arrivent en grand nombre.

D'immenses magasins ont été ménagés sur les derrières des galeries, c'est là que ces objets sont provisoirement déposés sous la surveillance d'une garde particulière.

— Samedi dernier, un facteur de la poste présenta à MM. Peter Lawson et fils, marchands de graines et de semences, dans Hunter-Square, à Edimbourg, un papier à leur adresse, venant de Calcutta, sur l'enveloppe duquel était écrit le mot : Semences. Ce paquet était coté 114 liv. st. (2,850 fr.) de port.

Le Rédacteur en chef, **BERTHET.**

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxième Série.

10 AVRIL 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 15, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 20.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DEPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

A dater du 15 courant, les bureaux du *Voleur* seront transférés rue du Helder, n. 14 bis.

SOMMAIRE.

—

UNE ÉLECTION DE DÉPUTÉS

AU TREIZIÈME SIÈCLE (1).

—

.... Il y avait une heure environ que les deux voyageurs, tranquillement assis au pied d'un vieux chêne, sur le sommet d'une petite colline, étaient engagés dans une conversation philosophique qui absorbait toute leur attention, lorsque Roger Bacon s'écria d'un ton surpris en interrompant son interlocuteur :

— Par ma foi, Marco Polo, il est temps d'oublier pour un moment les progrès futurs de l'esprit humain et de nous occuper de ce qui se passe actuellement sous nos yeux. Levez la tête, et regardez.

Le Vénitien suivant le conseil de son nouvel ami, fut étonné de voir que leur solitude s'était, pendant leur entretien et sans qu'il l'eût remarqué, peuplée de plus de deux mille individus.

— Pourquoi donc, demanda-t-il avec empressement, une semblable réunion a-t-elle lieu aujourd hui sur cette colline ?

— Le chêne à l'ombre duquel nous nous reposions, répondit le moine, est le fameux chêne de Grimbald, sous lequel va se tenir à l'instant même la *cour du comté*, le plus ancien et le plus important de nos tribunaux nationaux. Tous ces individus que vous voyez rassemblés ici sont les *suitors*, c'est à dire les membres ou juges de cette cour. Ils attendent l'arrivée du grand *shériff* qui doit la présider.

— Ils ne portent pas tous le même costume ? N'appartiennent-ils donc pas tous à la même classe ?

— Les paysans, que vous distinguez aisément à leur longue robe de toile blanche, ornée autour du cou de broderies assez grossièrement faites avec du fil bleu, sont, comme vous le voyez, divisés en petits groupes, composés de cinq à six membres et obéissant à un *chieftain*. Chacun de ces groupes représente une *townsip*, c'est à dire une commune rurale. Quant à ces hommes plus richement vêtus, qui se mêlent mais ne se confondent pas avec les paysans, et qui forment des groupes de douze individus, ce sont les *jurors*, représentans des *hundred* (1). Leurs éperons d'or et leurs cottes d'armes blasonnées vous font suffisamment reconnaître les *chevaliers* de la province, qui, vous pouvez le remarquer, causent familièrement avec les *commons* du *shire* (comté) (1).

— J'aperçois peu de tonsures parmi la foule, dit alors Marco Polo ; ai-je le droit d'en conclure que cette assemblée a été autrefois la législature d'une ancienne république ?

— Votre conclusion n'est pas juste ; mais cependant vous avez raison, Marco, répondit le moine : il fut un temps où les prédécesseurs des *suitors*, que vous voyez rassemblés ici, portaient le nom de *witan*, c'est à dire des sages d'un royaume anglo-saxon. A cette époque, l'évêque était l'un des *chieftains* d'un peuple habitué à croire que ses institutions politiques avaient pour base la foi religieuse. Mais Guillaume-le-Conquérant introduisit dans notre gouvernement un changement fondamental. Il défendit qu'on s'occupât dans les cours séculières de certaines matières qui, d'après la jurisprudence nouvelle de Lanfranc, appartenaient aux tribunaux ecclésiastiques. Aussi les membres du clergé assistent rarement à ces assemblées, à moins que, comme l'abbé d'Oseney, et en disant ces mots, Roger Bacon montra du doigt à son compagnon l'abbé qui trottait sur un jeune cheval parfaitement bien nourri, ils n'aient quelque affaire à régler dans la cour du comté, où se trouvent en quelque sorte représentées les diverses classes de la communauté.

Une fanfare de trompettes interrompit la conversation des deux voyageurs, et annonça l'approche du grand shériff. Sir Gilles d'A[illegible] s'avançait, en effet, précédé d'une escorte de

(1) Cet article est extrait d'un petit volume qu'a publié récemment à Londres, sous ce titre : *Le Marchand et le Moine, vérités et fictions du moyen age*, sir Francis Palgrave, archiviste de l'Échiquier d'Angleterre. L'auteur suppose que le célèbre voyageur vénitien, Marco Polo, a rencontré Roger Bacon dans l'abbaye d'Abington, et qu'ils se rendent ensemble à Londres. C'est pendant ce voyage qu'ils sont témoins d'une élection de comté. Le curieux fragment que nous empruntons à cet ouvrage remarquable a pour nous, dans ce moment, un intérêt de circonstance. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que tous les faits qu'il renferme sont appuyés sur des preuves incontestables.

(1) Par sa division civile, le territoire de l'Angleterre est partagé en comtés, ces comtés en centuries (hundred), ces centuries en décuries ou villes. Comme dix familles de francs tenanciers formaient une ville ou décurie, de même dix décuries composaient une centurie ou hundred. Autrefois [illegible] cour des [illegible] pieces. Ces cours ne sont pas [illegible].

(1) Nous rappelons au lecteur que le mot [illegible] est un ancien mot qui signifie une division.

grands et robustes *yeomen*, armés de javelines, et revêtus de la même livrée ou du même uniforme; une suite nombreuse l'accompagnait; on remarquait quatre chevaliers, qui, bien qu'ils lui cédassent le pas, était évidemment d'un rang égal au sien. A peine le shériff et les quatre *coroners*, car telle était la qualité des chevaliers qui l'accompagnaient, eurent-ils franchi l'espèce d'enceinte réservée à la cour, qu'une jeune fille, se précipitant devant eux, s'écria d'une voix forte et émue : Vous shériff, vous coroners, vous honnêtes citoyens du comté, par la loi et la science que le bon roi Alfred, le père de l'Angleterre, nous accorda et nous apprit, j'appelle ici sir Richard de Pogeys...

— Mes maîtres, dit le shériff avec un accent qui devait ôter à ses auditeurs toute envie de lui répondre et surtout de le contredire, nous ne pouvons pas écouter de telles niaiseries. Jean Catchpole, éloignez cette femme et imposez-lui silence; car nous avons à nous occuper d'affaires qui concernent toute la communauté. Le *porte-joye* de la chancellerie vient de délivrer entre mes mains certains *writs* importans de notre souverain seigneur le roi, contenant les ordres suprêmes de sa grâce.

A cette époque, tout ce que le souverain désirait dire ou demander à ses sujets leur était d'ordinaire dit ou demandé, si ce n'est par le chancelier lui-même, du moins par ses agens d'après ses ordres. Mais le *porte-joye* portait rarement de joyeuses nouvelles. Quoique les *gracieuses* déclarations royales que le chancelier se trouvait chargé de rendre publiques fussent la plupart du temps complétement différentes, quant à la forme et quant au fond, elles se terminaient toutes par la même formule. Que le roi s'exprimât avec colère ou avec une bienveillance touchante, qu'il annonçât la consolidation de la paix ou la reprise des hostilités, la naissance ou la mort d'un membre de sa famille, qu'il apprît à la nation que son royal fils attacherait bientôt son premier éperon à son talon royal ou que sa royale fille ornerait d'une bague de mariage son doigt royal, il finissait toujours par demander en termes exprès ou d'une manière implicite, et souvent même un événement heureux se payait plus cher encore qu'une grande calamité.

Le cas présent ne faisait pas exception à la règle générale. Le roi Edouard, saluant ses très amés sujets, déplorait avec les expressions les plus exagérées les maux affreux dont l'invasion des « cruels barbares et perfides Ecossais » menaçait le royaume. « L'église et l'état, disait-il, se trouvent dans un égal danger, et comme ce qui concerne la communauté entière doit être réglé d'après les avis de tous ses membres, nous avons résolu de tenir notre parlement à Westminster huit jours après la Saint-Hilaire. »

Parlement! L'effet de ce mot était magique. Parlement! Avant même que la seconde syllabe eût été prononcée, une foule innombrable d'aides et de subsides apparaissait déjà comme une vision, sous des formes étrangères, aux yeux de la multitude effrayée. Tandis que le shériff et les autres fonctionnaires conservaient une gravité calme mais triste, tous les assistans, seigneurs ou arrière-vassaux, nobles ou paysans, les yeux levés vers le ciel, songeaient aux moyens qu'ils emploieraient pour résister avec succès aux armées de confectionneurs de rôles et de collecteurs de taxes qui ne tarderaient pas à venir les assaillir. Par un mouvement instinctif, sir Gilbert de Hastings retira sa bourse de son pourpoint, et en noua les cordons de telle sorte qu'il devait être impossible de l'ouvrir et d'y puiser sans employer le célèbre procédé d'Alexandre. Mais, hélas! l'expérience le lui avait cruellement appris, les émissaires de la trésorerie étaient trop habiles à dénouer les nœuds les plus compliqués pour que cette précaution pût arracher son argent à une ruine désormais certaine et irrévocable.

Cependant l'abbé de Oseney s'enfuyait loin de l'assemblée de toute la vitesse de son cheval, et paraissait ne pas entendre les avertissemens qu'il recevait. « Mylord abbé, nous avons besoin de vous! » Mylord trottait toujours. « Mylord abbé, nous avons besoin de vous! » criait le shériff d'une voix de tonnerre. Mylord faisait la sourde oreille, et lançait même son cheval au galop, lorsqu'il fût arrêté par le porte-joye, qui, lui ôtant respectueusement son bonnet et le saluant jusqu'à terre, essaya de remettre entre ses mains *l'abominable writ of summons*, lequel lui ordonnait « toutes affaires cessantes, de se rendre en personne au parlement pour conseiller le roi sur les diverses propositions qui lui seraient soumises; et régler avec lui les intérêts de l'état. »

L'abbé de Oseney pouvait-il légalement ne pas aller occuper au parlement la place que lui réservait la constitution? Cette grave question, longtemps débattue, n'est pas encore résolue aujourd'hui. Tout ce que nous sommes en droit d'affirmer, c'est que, depuis un très grand nombre d'années, aucun prélat porteur d'un pareil titre n'était venu s'asseoir parmi ses collègues. Le dernier abbé avait déjoué avec tant d'habileté les plans les plus savamment combinés pour le contraindre à s'acquitter de ses devoirs parlementaires, que les officiers de la chambre des lords ne voulaient même plus essayer d'exécuter à Oseney un *writ of summons* (1).

Un jour, un homme revêtu du costume de pénitent, la figure amaigrie par le jeûne et les remords, s'était présenté à la porte de l'abbaye, réclamant à genoux un moment d'entretien avec le père abbé. Il avait traversé, disait-il, une partie de la France et de l'Angleterre pour venir déposer dans le sein d'un si illustre prélat le secret de ses fautes, et lui demander quelques paroles de miséricorde et de consolation. Touché par les larmes de cet infortuné, le père abbé consentit à le recevoir et à l'écouter; mais à peine, laissés seuls ensemble, eurent-ils commencé les prières d'usage en pareille circonstance, que le faux pécheur se releva tout à coup, tira de dessous sa robe un rouleau de parchemin, et somma son confesseur, stupéfait et furieux, de se rendre au parlement au jour et au lieu désignés. Cependant l'abbé ne se regarda pas comme vaincu. « Vous avez trop bien joué votre rôle de pénitent, dit-il à l'envoyé de la chancellerie, pour que je ne m'empresse pas de vous fournir un moyen de le jouer encore mieux, s'il est possible; avant de vous accorder l'absolution que vous désirez, j'ai le droit de vous imposer une pénitence proportionnée à vos fautes; cette pénitence ne se fera pas attendre. » En effet, un quart-d'heure après, le malheureux envoyé de la chancellerie, le writ attaché sur la poitrine, les mains liées derrière le dos, recevait une volée de coups de bâton parfaitement bien appliqués, et sortait de l'abbaye tout à fait digne de porter désormais le costume dont il s'était affublé.

Une autre fois, le messager fut agréablement surpris par la cordialité inattendue de sa réception. Événement plus que singulier, on l'avait laissé entrer sans opposer aucune résistance. L'abbé, prenant le *writ* avec un très-profond respect, le remit à son sénéchal, en l'avertissant d'en avoir le plus grand soin. On conduisit ensuite le messager dans la salle à manger, et on le supplia humblement d'accepter quelques rafraîchissemens pour se remettre des fatigues de la route. Refuser une aussi aimable invitation était chose impossible. Aussitôt un énorme plat, caché sous un couvercle, fut placé sur la table devant l'heureux convive, dont la curiosité et la gourmandise se trouvèrent pendant quelques instans singulièrement excitées... Enfin, l'un des moines enleva le couvercle... et découvrit... un mets plus nouveau qu'appétissant... le writ de parchemin fricassé dans la cire du grand sceau. Au même moment, tous les moines s'enfuirent, toutes les portes se fermèrent à clef, les voûtes de la salle à manger retentirent de joyeux éclats de rire, et le pitancier avertit l'hôte du couvent qu'on ne lui servirait un second plat que lorsqu'il aurait complètement avalé et digéré le premier. La menace reçut son exécution. Après deux jours de solitude et d'abstinence, les tourmens de la faim forcèrent le représentant de la chancellerie de s'en retourner avec son *writ* fricassé.

Le *porte-joye*, résolu de venger tous ses prédécesseurs et de faire son devoir, en arrêtant l'abbé de Oseney, tenait d'une main son cheval par la bride, tandis que de l'autre il s'efforçait de glisser le *writ* fatal entre ses doigts.

— Doucement, doucement, maître porte-joye, disait l'abbé, remettez ce parchemin dans votre poche. Le dernier supérieur de notre ordre, Richard de Droneburry, dont nous regrettons encore la perte et dont j'ai été nommé le successeur, bien que je sois indigne de le remplacer, a obtenu de si beaux privilèges pour notre couvent que nous bénirons toujours sa mémoire. Nous avons droit chaque année à douze daims bien gras du parc de Woodstock, et à mille fagots de bon bois, pour nous garantir du froid pendant l'hiver. Enfin des lettres-patentes, accordées aux sollicitations de ce saint homme, déclarent que le révérend abbé de Oseney et tous ses successeurs seront délivrés et exemptés de l'obligation d'assister aux séances du parlement, et ne pourront jamais être ni tenus ni contraints de donner avis ou conseil au roi, ses héritiers ou ses successeurs, pour quelque cause ou sur quelque affaire que ce soit. Je sais com-

(1) Quand le *writ of summons* leur avait été remis dans les délais fixés par la loi, privés alors d'une excuse légitime, les membres du clergé alléguaient diverses raisons afin de se dispenser de se rendre au parlement; ils étaient retenus dans leurs comtés, disaient-ils, par des maladies, par l'embonpoint, la goutte, l'âge, des infirmités corporelles, des affaires domestiques, l'impossibilité de monter à cheval ou de supporter les fatigues d'un voyage en litière.

bien mylord chancelier désire remplir les siéges vacans de membres tels que moi ; mais avec ces lettres-patentes je le défie. Je n'irai pas au parlement.

— Alors, mylord, répondit le porte-joye, vous rendrez compte de votre conduite devant le chancelier, lorsque les sceaux seront ouverts dans Westminster-Hall, sur la table de marbre. Une accusation de rébellion vous rendra votre raison, que vous paraissez avoir perdue...

Cette curieuse discussion se serait continuée longtemps encore si le grand shériff ne l'eût interrompue en ordonnant à son clerc de lire le writ entier par lequel il était chargé de faire nommer deux chevaliers par le comté, deux citoyens par chaque cité et deux bourgeois par chaque bourg, tous hommes prudens et sages, et de les envoyer en présence du roi dans son parlement, le jour et au lieu désignés, avec de pleins pouvoirs d'approuver les résolutions que prendrait le conseil commun ; et le tout à ses risques et périls.

La lecture du writ terminée, il se fit un profond silence. Le groupe principal des *suitors* s'éloigna du grand shériff, comme s'il eût été un centre de répulsion ; et, après une conversation animée avec ses collègues, l'un des principaux yeomen, un *gentleman farmer*, si nous pouvons nous servir de cette expression moderne, s'avança de quelques pas, et s'adressant à sir Gilles :

— Votre seigneurie sait bien que nous, pauvres *commons*, nous ne sommes pas forcés de nous occuper d'élections. La plupart des comtes et des barons du *shire*, qui devraient prendre la peine de choisir eux-mêmes des *chevaliers*, étant absens pour le service du roi, nous ne pouvons, et nous n'osons pas nommer les représentans du comté. Ces graves affaires ne touchent en rien de pauvres gens tels que nous ; d'ailleurs, comment serions-nous en état de connaître ceux qui mériteraient d'être élus ?

— Qu'est-ce que tout cela signifie, John Strafford, dit le shériff ; pensez-vous que sa grâce se contente de semblables excuses ? *Suitors* du *shire*, vous êtes tenus et contraints de coopérer aux choix des membres du comté, aussi bien que tous les barons du royaume. Faites votre devoir, je vous l'ordonne au nom du roi.

— Prouvez vos allégations, sir shériff, répliqua John Strafford ; lisez le statut, citez la loi, produisez les registres qui démontrent que nos devoirs de suitors nous obligent à prendre part aux élections du parlement. Apprenez donc, sir shériff, que je me présente dans cette cour du comté comme l'*attorney* fondé de pouvoirs et l'intendant de sir Robert de Vere.

— En vérité, maître John, s'empressa de répondre le shériff, vous ne sauriez m'annoncer une plus agréable nouvelle. Vous souteniez, il n'y a qu'un instant, que le fardeau des élections devait retomber sur les comtes et les barons. Or vous n'ignorez point que, dans toutes les affaires du ressort des cours de comté, les attorneys possèdent, d'après un usage immémorial, le droit de représenter leur maître, et de jouir de toutes leurs prérogatives. En conséquence, si vous ne voulez pas vous exposer au déplaisir du roi, si vous tenez à votre vie, procédez à l'élection, ainsi que votre devoir vous y oblige et que cela a été décidé mainte et mainte fois dans le Yorkshire (1).

L'attorney de sir Richard de Vere sentit la force de l'argument du shériff, et murmurant tout bas quelques mots qui pouvaient passer pour un consentement, il réunit autour de lui les autres intendans présens et les principaux suitors. Après s'être pendant longtemps consulté avec eux, il fit un signe de tête à un chevalier bien monté, qui se trouvait à côté de sir Gilles, et qui s'en éloigna peu à peu, tantôt avançant, tantôt reculant, comme s'il n'était pas le maître des mouvemens trop brusques de son cheval. Mais dès que ce chevalier eut dépassé l'enceinte de la cour, John Strafford déclara d'une voix retentissante que les suitors choisissaient sir Richard de Pogeys pour l'un de leurs représentans.

L'étrange promenade de sir Richard de Pogeys n'avait pas échappé à l'attention du shériff, qui, devinant sans peine la vérité, ordonna à ses baillifs d'arrêter *le corps du membre* (que le lecteur nous pardonne cette expression étrange, empruntée aux anciens manuscrits). — Sir Richard, continua-t-il d'un ton irrité, vous serez enfermé dans la prison du comté, jusqu'à ce que deux cautions, deux francs-tenanciers, aient répondu pour vous que vous irez fidèlement occuper votre place parmi les *commons*, le premier jour de la session, selon les lois et les coutumes du parlement (2).

Mais tout cela fut plus tôt dit que fait. Sir Richard avait pris les devants, et s'enfuyait au grand galop, plus vite encore que l'abbé de Oseney. Obéissant aux ordres du shériff, les *baillifs* se mirent à la poursuite du *corps du membre* qu'ils étaient chargés d'arrêter. Cette chasse *au député* parut amuser singulièrement les suitors : en effet, outre l'intérêt qu'elle leur offrait en elle-même, pour eux elle devait nécessairement avoir un dénouement agréable. Si le fugitif échappait, leur ennemi commun, le shériff, serait condamné à une forte amende ; si, au contraire, les baillifs parvenaient à saisir leur proie, un individu généralement détesté à cause de sa dureté et de sa tyrannie domestique se verrait contraint de remplir les importunes et désagréables fonctions de représentant du pays. Cependant, outre cette petite satisfaction qui ne pouvait échapper aux suitors, le hasard leur en accorda une autre, qu'ils espéraient sans doute, mais sur laquelle ils ne comptaient pas.

Animé par les acclamations de la foule, le cheval de sir Richard galoppait à travers champs, quand l'un de ses pieds de devant ayant glissé sur le gazon, il s'abattit tout-à-coup, et roula avec son maître jusqu'au fond d'un fossé. Un cri d'effroi s'échappa de toutes les bouches. Heureusement l'anxiété ne fut pas longue : cheval et cavalier se relevèrent sans aucune blessure. Blanche-Estoyle secoua deux ou trois fois sa crinière, éternua et s'apprêta à reprendre sa course ; mais avant que sir Richard eût eu le temps de rattacher son épée et de se remettre en selle, les baillifs essoufflés arrivèrent auprès de lui. Dick-o'the Gyors essaya de le jeter à terre, tandis que John Catchpole le saisissait par le collet de son pourpoint. Une lutte désespérée s'engagea alors entre le *député malgré lui* et les agens de la force publique. Après avoir duré quelques minutes à peine, elle se termina, à la grande joie des spectateurs, par la déroute des deux fonctionnaires, dont l'un revint en boitant, et l'autre avec un œil singulièrement endommagé. Resté maître du champ de bataille, sir Richard remonta sur son cheval et disparut bientôt à tous les yeux.

Voici comment le shériff, en renvoyant le writ au chancelier, lui rendit compte de cette affaire. Nous traduisons textuellement la réponse originale que l'archiviste de la Tour a eu l'extrême obligeance de nous prêter.

« Sir Richard de Pogeys, chevalier, bien et dûment élu par le comté, ayant refusé de donner caution pour sa présence au parlement, au jour et au lieu désignés, ayant de plus cruellement battu mes baillifs, au mépris du roi, de sa couronne et de sa dignité, et s'étant caché dans les Chiltern hundreds (1), terrain libre, qui n'appartient pas au comté, et où, par conséquent, je ne puis entrer ; je suis incapable d'exécuter le writ, au moins en ce qui le concerne. »

Aussitôt que le tumulte occasionné par cette chasse d'un nouveau genre se fut apaisé, sir Gilles de Argentein commanda aux suitors de procéder à l'élection d'un second chevalier, ainsi que l'exigeait le *writ*. Quelques-uns des assistans exprimèrent d'abord l'opinion que le shériff avait le droit d'annuler l'élection de sir Richard, et de faire nommer un autre député à sa place. Puis d'autres *shiresmen* prétendirent qu'il était fort inutile d'élire plus d'un chevalier, puisque, quel que fût leur nombre, les chevaliers d'un comté, de même que les citoyens représentant la ville de Londres, n'avaient qu'une voix collective ; mais personne ne paraissant connaître d'une manière positive les usages parlementaires sur deux points si importans, les propositions qui venaient d'être faites n'eu-

(1) Pour être éligible, il fallait posséder un certain revenu. On ne regardait pas alors la fortune comme un signe de capacité ; mais on ne nommait députés que de riches propriétaires, afin de les contraindre, par la menace de saisie de leurs biens, à s'acquitter de leurs devoirs parlementaires.

(2) A l'époque où sont censés se passer les faits racontés par M. Palgrave, les comtes et les barons se montraient aussi peu disposés à se rendre au parlement que les membres du clergé. Quand ils ne se refusaient pas formellement d'aller remplir leurs devoirs parlementaires, ou ne répondaient pas par un refus formel au *writ of summons*, ils se faisaient accompagner d'une suite si nombreuse d'hommes armés, que souvent le roi manifestait un très vif désir d'être privé de l'honneur de leur visite, ou leur défendait d'amener des gens d'armes avec eux.

(1) Cet ancien domaine servait [illegible] au treizième siècle, d'asile ou de sanctuaire aux chevaliers du comté qui ne voulaient pas être contraints de se rendre au parlement ; car il formait une juridiction distincte dans laquelle le shériff n'avait aucune autorité. Aujourd'hui ce droit d'asile existe encore [illegible] dans les occasions suivantes. En Angleterre, il n'est pas permis à un député de donner sa démission. Quand il veut se retirer, il se fait nommer, par le roi, gouverneur du domaine des [illegible]. [illegible] vie privée.

rent pas de suite, et sir Gilles de Argentein attendit quelques instans la nomination d'un second chevalier, avec une patience et une tranquillité qui causèrent une surprise générale. Tout-à-coup un faucon que l'un des hommes de la suite du grand shériff tenait sur son poing brisa la corde à laquelle il était attaché, et s'élevant jusqu'au milieu des nuages, s'abattit sur un pigeon dans un champ voisin de la cour. Pendant que cet événement attirait l'attention de la foule (Strafford soutint toujours que le faucon avait été lâché par l'ordre exprès de son maître), le shériff, échangeant quelques mots avec les chevaliers qui l'entouraient, annonça aux *shiresmen* que sir Thomas de Turberville était élu par le comté, comme collègue de sir Richard de Pogeys au parlement, et que John-Att Green et Richard Att Wood lui servaient de cautions.

Cette déclaration fit éclater une explosion universelle de mécontentement et d'indignation parmi les *shiresmen*. Mais les cris s'apaisèrent et les sifflets se turent lorsque John Strafford, prenant de nouveau la parole, accusa hautement le shériff de fraude et de collusion. « Sir Gilles, disait-il, vous vous rendez coupable du même délit que vous avez déjà commis aux dernières élections, quand vous nous forçâtes à payer sept livres sterling pour les honoraires de votre allié et cousin, sir Marmaduke Vavasour, ce qui faisait la somme énorme de 4 shillings et 8 pence par jour, c'est-à-dire seize sous de plus que le tarif ordinaire. Nous n'avions pas élu sir Marmaduke, et cependant vous l'avez de votre propre autorité nommé notre représentant. Certainement, vous ne l'ignorez pas, nous aurions trouvé à *louer* à un prix bien inférieur un aussi bon et même un meilleur député, qui se fût chargé avec le plus grand plaisir de faire les affaires du comté pour cinq livres, le parlement eût-il siégé un mois entier et toutes les dépenses du voyage comprises. »

A ces mots, les cris et les sifflets recommencèrent plus violens que jamais; des paroles menaçantes furent échangées de part et d'autre, déjà même plusieurs suitors s'armaient de pierres, et frappaient la terre de leurs bâtons. Mais la bannière de sir Gilles de Argentein, sur laquelle étaient peintes ses armoiries, les trois coupes d'argent, se déploya dans l'air, les trompettes sonnèrent, les chevaux se mirent en mouvement, les *yoemen* et les chevaliers, entourant le shériff, se frayèrent un chemin à travers la foule indignée, et le *meeting* fut dissous.

Truths and fictions of the middle ages.
(Revue Britannique).

LA COMTESSE DE SALISBURY (1).

(Tout le monde sait quel fut l'amour du roi Edouard pour la belle comtesse de Salisbury, en l'honneur de laquelle ce monarque fonda l'ordre de la Jarretière; c'est cet amour que M. Alexandre Dumas nous raconte dans son nouvel ouvrage; mais il ne se borne pas à redire les malheurs de cette passion royale, ce à quoi il s'est attaché surtout, c'est à faire revivre la figure du roi Edouard, c'est à nous rendre témoins, pour ainsi dire, des événemens de ce beau règne; si bien que dans ces deux volumes la partie purement historique tient le plus de place. Ce livre est donc moins un roman qu'une histoire. Maintenant l'auteur a jeté sur ce double thème son style chaud et coloré, ses scènes dramatiques et passionnées, et il n'a point failli à son talent ordinaire en ce genre, nous n'aurons pas besoin d'ajouter que la *Comtesse de Salisbury* est appelée à un grand succès. — Au moment où commence l'extrait que l'on va lire, Edouard d'Angleterre donne une passe d'armes à Windsor; Guillaume de Douglas, filleul du roi, et Guillaume de Montaigu, neveu du comte de Salisbury, viennent d'entrer en lice. Montaigu aime la comtesse en secret et lui a servi de protecteur en mainte circonstance).

Les deux jeunes gens fondirent l'un sur l'autre avec une telle impétuosité, qu'il leur fut impossible de prendre leurs mesures; aussi, quoique le fer des deux lances eût touché les deux casques, il glissa sur l'acier, en faisant jaillir des étincelles; de sorte que les deux chevaliers, emportés par leur course, passèrent outre, sans s'être fait autre dommage. Cependant tous deux arrêtèrent leurs chevaux avec toute la force et l'adresse d'écuyers consommés; et, les ramenant chacun à leur place, ils se préparèrent à une nouvelle course.

Cette fois, Douglas dirigea le fer de sa lance vers la targe de son adversaire, et l'atteignit en pleine poitrine avec tant de violence, qu'il la brisa en trois monceaux, et qu'ébranlé du choc, Guillaume plia jusque sur la croupe de son cheval. Quant à celui-ci, il avait visé si juste au cimier, qu'il avait enlevé le casque de la tête de Douglas; et cela si rudement, que le sang en sortit à l'Ecossais par le nez et par la bouche. Au premier moment, on le crut blessé gravement; mais lui-même fit signe que ce n'était rien, reprit un autre casque des mains de son écuyer, demanda une lance neuve, et retourna prendre du champ pour fournir sa troisième carrière. Quant à Guillaume, il s'était redressé comme un arbitre flexible que la brise courbe en passant; puis, faisant volter son cheval, il était aussitôt allé prendre son poste, et attendait que son adversaire fût préparé. Douglas ne le fit pas attendre: les juges du camp donnèrent pour la troisième fois le signal, et les deux jeunes gens s'élancèrent l'un sur l'autre avec une rage que n'avaient fait qu'augmenter les courses précédentes.

Cette fois, ils se rencontrèrent avec une telle violence, que le cheval de Douglas s'étant cabré, et la sangle du cheval de Guillaume s'étant rompue, les deux champions roulèrent dans la poussière. Aussitôt Douglas se releva sur ses pieds, et Guillaume sur un genou. Mais avant que l'Ecossais n'eût franchi la moitié de la distance qui le séparait de son adversaire, il chancela, et l'on put voir, au sang qui coulait le long de sa cuirasse, qu'il était grièvement blessé. Les juges du camp s'avancèrent aussitôt dans la lice, et croisèrent leurs lances entre les deux jeunes gens. Ce fut alors seulement qu'ils s'aperçurent que Guillaume aussi devait avoir reçu quelque grave blessure; car, après avoir essayé de se relever, il était retombé sur ses deux genoux et sur une main. En effet, les deux adversaires s'étaient donné coup pour coup; la lance de Guillaume avait percé la targe de Douglas, et, glissant sur la cuirasse, avait été s'enfoncer sous l'épaulière, tandis que celle de Douglas, traversant la visière, avait atteint Guillaume au dessus du sourcil, et s'était brisée, lui clouant son casque au front.

Les juges du camp comprirent bientôt la gravité des deux blessures, et, sautant à bas de leurs chevaux, ils furent les premiers à porter des secours aux blessés; messire Jean de Beaumont courut à Douglas, et Salisbury à Guillaume; et, tandis qu'on emmenait l'Ecossais hors de la lice, il essaya d'arracher le tronçon de la lance qui était resté dans la plaie; mais Guillaume lui arrêta la main.

— Non, mon oncle, lui dit-il, car j'ai peur qu'avec le fer ne s'en aille la vie; appelez seulement un prêtre, car je voudrais mourir chrétiennement.

— Ne veux-tu pas un chirurgien d'abord? s'écria Salisbury.

— Un prêtre, mon oncle! un prêtre, je vous dis; il n'y a pas de temps à perdre, croyez-moi.

— Monseigneur, cria Salisbury à l'évêque de Lincoln, qui était assis près de la reine, voulez-vous venir, il y a danger de mort?

La comtesse jeta un faible cri, plusieurs femmes s'évanouirent, et l'évêque, descendant les degrés, vint prendre près du blessé la place de Salisbury.

Alors, au milieu de la lice, retrouvant des forces pour ce dernier acte de religion, Guillaume de Montaigu à genoux et les mains jointes, se confessa tout armé: puis l'évêque de Lincoln lui donna l'absolution en face de toutes ces dames qui priaient pour le blessé et de tous ces chevaliers qui demandaient à Dieu la grâce de faire une aussi sainte et aussi belle mort.

L'absolution donnée, Salisbury se rapprocha de son neveu, lequel, étant en état de grâce et ne craignant plus de mourir, cessa de s'opposer à ce qu'on tirât de sa blessure le fer qui y était resté; alors Salisbury le fit coucher sur le dos, et, lui appuyant le pied sur la poitrine, il parvint en se raidissant à lui arracher le tronçon de la plaie: puis aussitôt débouclant le casque, qu'on n'avait pas pu ouvrir jusque-là, cloué qu'il était, comme nous l'avons dit, au front du blessé, il parvint à lui dégager la tête de son enveloppe de fer. Guillaume était évanoui: ses écuyers accoururent à son aide, et le comte de Salisbury, aidé par eux, le transporta dans sa tente.

Aussitôt le médecin du roi arriva, envoyé par Edouard lui-même, et examina le blessé. Salisbury, qui aimait Guillaume comme son enfant, attendait avec anxiété la fin de l'examen; mais il fut loin d'être favorable au jeune chevalier. Le mire se fit apporter le fer de la lance: à la rouille sanglante qui le couvrait, il était facile de voir qu'il avait pénétré de la longueur de deux pouces; aussi le médecin secoua-t-il la tête, en homme qui n'espère pas grand'chose de bon. En ce moment, des valets vinrent de la part du roi, pour transporter Guillaume de Montaigu dans

(1) Deux volumes in-8°, chez Dumont, libraire-éditeur, au Palais-Royal, 88.

un appartement du château de Windsor; mais le médecin s'y opposa, le malade étant trop faible pour supporter le transport.

Salisbury se vit forcé de quitter Guillaume avant qu'il fût revenu à lui, car sa mission l'appelait près d'Edouard: c'était le même soir qu'il devait partir pour aller chercher à Margate l'engagement d'Olivier de Clisson, et lui porter, ainsi qu'au sire de Harcourt, l'ordre royal qui les remettait en liberté. Salisbury était un de ces hommes chez qui les affections privées ne passaient qu'après les devoirs publics; il quitta donc Guillaume après l'avoir recommandé au médecin comme s'il eût été son fils.

Quant à la comtesse, elle avait demandé au roi la permission de ne pas assister au souper, et le roi la lui avait accordée à l'instant même; car, ainsi que tous, il avait compris la douleur qu'elle devait ressentir d'un pareil accident. On savait avec quelle fidélité et quel respect le jeune homme l'avait gardée pendant la captivité du comte, et quoique plusieurs se fussent bien doutés qu'il y avait dans la conduite de son jeune neveu quelque chose de plus tendre qu'un simple lien de parenté, la réputation de vertu d'Alix était si bien établie, qu'elle n'avait aucunement souffert de ce dévouement. Cependant, quoiqu'on eût rendu justice à la comtesse en ne soupçonnant pas la pureté de ses sentimens pour son châtelain, elle n'en avait pas moins pour lui une amitié presque fraternelle, à laquelle il faut ajouter cette pitié tendre qu'éprouve presque toujours une femme, si vertueuse qu'elle soit, pour l'homme qui l'aime secrètement et sans espoir.

Aussi, lorsqu'elle vit entrer Salisbury, n'essaya-t-elle point de cacher sa douleur aux yeux de son mari, persuadée que lui moins que personne lui ferait un crime de ses larmes. En effet, Salisbury avait besoin de tout son courage pour retenir les siennes; il venait prendre congé d'elle, car, malgré les instances d'Edouard pour le retenir, l'inflexible messager avait résolu d'accomplir une mission dont il comprenait toute l'importance. Il partit donc le soir même, recommandant Guillaume aux soins de la comtesse.

Cette séparation, quelque courte qu'elle dût être, se faisait sous de si tristes auspices, qu'elle fut accompagnée de part et d'autre d'une douleur pressentimentale telle, que, si Salisbury eût été un homme d'un cœur moins dévoué à son roi et d'un esprit moins ferme à ses devoirs, il eût supplié Edouard de choisir quelque autre pour achever à sa place la négociation qu'il avait commencée; mais le comte, au moment où lui vint cette pensée, la repoussa comme il eût fait d'un crime, et, puisant une nouvelle force dans la honte de sa faiblesse, il prit congé d'Alix, la laissant maîtresse de l'attendre à Londres, ou de retourner au château de Wark.

..... Ce qu'avait prévu le médecin était arrivé: Guillaume était revenu à lui, et l'homme de la science, qui avait reçu d'Edouard l'ordre de soigner également les blessés, avait profité de ce moment pour se rendre près de Douglas, dont la situation, quoique grave, était sans danger.

Quant à Guillaume, il était en proie à une fièvre ardente, et, malgré sa faiblesse, il avait des momens de délire pendant lesquels deux hommes suffisaient à peine pour le maintenir sur son lit. Dans ces momens, il lui semblait voir une ombre vers laquelle il faisait tous ses efforts pour s'élancer, et que, discret jusque dans son délire, il appelait, sans la nommer, tantôt par des cris, tantôt par des prières. Ce fut dans un de ces momens d'exaltation que la comtesse leva tout à coup la tapisserie qui pendait devant la porte de la tente, faisant succéder la réalité de sa présence aux rêves fiévreux qui l'avaient précédée. Par un mouvement naturel, les deux hommes qui retenaient Guillaume le lâchèrent, en voyant contre leur attente apparaître cet être fantastique qu'il appelait, et Guillaume lui-même, comme si sa vision eût pris un corps, au lieu de s'élancer en avant, fit sur son lit un mouvement en arrière, les yeux fixes, la poitrine haletante, et joignant les mains dans l'attitude d'un suppliant. La comtesse fit un signe, et ceux qui gardaient Guillaume sortirent, tout en se tenant à la porte de la tente, afin de rentrer au premier ordre qu'ils en recevaient.

— Est-ce vous, madame, dit Guillaume, ou bien est-ce un ange qui a pris votre forme pour me rendre plus doux le passage de cette vie à l'autre?

—C'est moi, Guillaume, répondit la comtesse: votre oncle ne pouvait pas venir, car il est parti pour le service du roi; je n'ai pas voulu vous laisser ainsi seul, et je suis venue, moi.

— Oh! oui, oui, c'est bien votre voix, dit Guillaume; je vous voyais quand vous étiez absente, mais je n'entendais pas vos paroles: vous avez, en entrant, suspendu le délire et chassé les fantômes! Est-ce bien vous? je mourrai donc heureux.

— Non, vous ne mourrez pas, Guillaume, reprit la comtesse, tendant au blessé une main qu'il saisit avec un mélange de respect et d'amour impossible à exprimer. Votre état n'est point aussi désespéré que vous le croyez.

Guillaume sourit tristement.

— Ecoutez, lui dit-il, tout est bien comme Dieu le fait, et mieux vaut mourir que de vivre malheureux: n'essayez donc point de me tromper, madame, et n'usons point ce qui me reste de force à me reprendre à des espérances inutiles; ce que je regrette en mourant, madame, c'est de n'être plus là pour vous garder.

— Me garder, Guillaume, et de qui? grace à Dieu, nos ennemis ont repassé la frontière.

— Oh! madame, interrompit Guillaume, vos ennemis ne sont pas ceux que vous craignez le plus: il en est un plus terrible pour vous que tous ces brûleurs de villes écossais, que tous ces preneurs de châteaux des frontières; celui-là, madame, sans que vous vous en doutiez, je vous ai déjà garantie deux fois de lui, peut-être. Tenez, écoutez-moi; tout à l'heure, j'avais le délire, mais le délire des mourans est peut-être une double vue! eh bien, au milieu de mon délire, je vous voyais dans les bras de cet homme, j'entendais vos cris; vous appeliez à l'aide et personne ne venait, car j'étais retenu sur mon lit par des liens de fer; j'aurais donné non pas ma vie, puisque je vais mourir, mais mon ame, entendez-vous, mon ame pendant toute l'éternité, pour aller à votre secours, et je ne le pouvais pas; j'ai bien souffert, allez, et je vous remercie d'être venue.

— C'était de la folie, Guillaume, c'étaient les rêves de la fièvre, car, je vous devine, vous voulez parler du roi.

— Oui, oui, c'est de lui que je parle; écoutez-moi, madame: peut-être tout à l'heure c'était du délire; mais maintenant ce n'en est plus: vous voyez bien, n'est-ce pas, qu'en ce moment j'ai toute ma raison! Eh bien, tenez, je n'ai qu'à fermer les yeux, et je vous revois comme je vous voyais tout à l'heure, et j'entends vos cris; oh! tenez, c'est à m'en rendre fou.

— Guillaume, Guillaume, s'écria la comtesse, effrayée elle-même de l'accent de vérité avec lequel lui parlait le mourant, du calme, je vous en supplie.

— Oh! oui, oui, du calme pour mourir; je vous en supplie, rendez-moi du calme.

— Que faut-il faire pour cela, répondit Alix avec un ton de profonde pitié; dites, et si c'est en mon pouvoir, je le ferai.

— Il faut partir, s'écria Guillaume, les yeux étincelans, partir à l'instant même, vous éloigner de cet homme. Je mourrai bien tout seul maintenant que je vous ai vue; promettez-moi de partir.

— Mais où voulez-vous que j'aille?

— Partout où il ne sera pas. Vous ne savez pas combien il vous aime; vous n'avez pas vu cela, vous, car, pour le voir, il fallait les yeux de la jalousie; cet homme vous aime à commettre un crime!

— Oh! vous m'épouvantez, Guillaume.

— Mon Dieu! mon Dieu! je sens que je vais mourir, mourir avant que vous soyez convaincue que cet homme est capable de tout! jurez-moi que vous partirez demain, cette nuit... jurez-moi.

— Je vous le jure, Guillaume, dit Alix. Mais vous ne mourrez pas; je retourne au château de Wark, et, lorsque vous serez guéri, vous viendrez m'y rejoindre. Guillaume, qu'avez-vous?

— Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi! murmura Guillaume.

— Guillaume! Guillaume! s'écria la comtesse en se baissant vers lui. Mon Dieu! mon Dieu!

— Alix, Alix, balbutia Guillaume, adieu, je vous aime. Alors, rassemblant toutes ses forces, il jeta ses bras autour du cou de la comtesse, et moitié la baissant vers lui, moitié se levant vers elle, il toucha de ses lèvres les lèvres d'Alix, et retomba sur son oreiller,

Elle avait reçu à la fois son premier baiser et son dernier soupir.

Le lendemain matin, la comtesse, comme elle l'avait promis la veille à Guillaume, alla prendre congé de la reine, qui voulut d'abord la retenir, mais qui, admettant bientôt une excuse aussi légitime que celle que faisait valoir Alix pour quitter les fêtes, n'insista que ce qu'il fallait pour lui prouver le regret qu'elle avait de se séparer d'elle. Quant à Edouard, après avoir fait, comme la reine, quelques instances, il céda comme elle, et avec un air d'indifférence qui acheva de convaincre la comtesse que ce malheureux jeune homme dont elle regrettait la mort s'était alarmé mal à propos. seulement, comme la comtesse avait à traverser des pays dans lesquels, d'un moment à l'autre, les maraudeurs des frontières faisaient irruption, le roi exigea qu'elle acceptât une escorte, et lui fit promettre de ne s'arrêter

que dans des villes closes ou des châteaux fortifiés.

La comtesse se mit donc en route, et, le premier jour, s'arrêta à Hertfort, étant partie tard, et n'ayant pu faire que dix lieues pendant cette journée : elle y trouva son logement préparé, car un courrier marchait en avant, comme lorsque la reine était en voyage : c'était une dernière attention d'Edouard, et la comtesse n'y vit qu'une courtoisie exagérée, mais qui s'expliquait cependant par la vieille amitié que le roi portait au comte de Salisbury.

Le jour suivant, elle se mit en route et vint coucher à Northampton, où, grace aux mêmes précautions royales, elle trouva un appartement digne d'elle et de celui qui le lui offrait; seulement, le chef de l'escorte vint la prévenir que la journée du lendemain était forte, et que l'on devrait partir de bonne heure si l'on voulait arriver jusqu'au logement que le roi avait fait préparer.

En effet, la comtesse se mit en route avec l'aube : sur le midi, l'escorte s'arrêta à Leicester, et ne se remit en chemin que vers les trois heures. Quoiqu'on fût alors aux plus longs jours de l'année, la nuit était venue sans qu'on eût aperçu à l'horizon aucune apparence de ville ni de château. On continua de marcher deux heures encore à peu près, lorsque enfin on vit briller une lumière dans les ténèbres. Quelques minutes après, la lune, en se levant, découpa en vigueur les tours et les murailles d'un château fort; à mesure qu'on avançait, la comtesse croyait reconnaître, à certains signes restés dans son souvenir, une résidence qui lui était connue; enfin, en arrivant à la porte, son dernier doute disparut. Elle était au château de Nottingham.

La comtesse frissonna malgré elle, car on se rappelle que ce château gardait de sanglans souvenirs. Alix y entra donc avec une terreur qui s'accrut encore lorsqu'elle vit que l'appartement qu'on lui avait préparé était la chambre même où avait été arrêté Mortimer et où avait été tué Dugdale : aussi n'eut-elle point le courage de toucher au souper, se contentant de tremper ses lèvres dans une coupe de vin épicé. Au reste il n'y avait pas à se tromper à cette chambre, car elle la connaissait bien : c'était la même où madame Philippe lui avait raconté toute cette tragique aventure, le soir même de l'arrivée de Gautier de Mauny et du comte de Salisbury.

Si, alors qu'elle était près de la reine, entourée de ses femmes, et gardée par son fidèle châtelain Guillaume de Montaigu, elle n'avait pu se soustraire à un sentiment d'effroi, quelle ne devait pas être sa terreur, aujourd'hui qu'elle se trouvait seule dans ce même château, au milieu d'hommes presque inconnus, et le cœur tout saignant encore de la mort récente de celui dont chaque objet dans cette chambre lui rappelait le respect ou l'empressement! Mais, hélas! il n'était plus là pour la garder ou la défendre, le pauvre enfant au cœur dévoué, dont toutes les craintes pour elle lui revenait à l'esprit à cette heure. Aussi était-elle restée dans le fauteuil où elle s'était assise. Le coude appuyé sur la table où était posée la lampe, n'osant tourner la tête derrière elle, de peur de voir quelque objet fantastique, quoique en face d'elle fût un souvenir réel : c'était cette entaille faite dans l'un des pilastres de la cheminée par l'épée de Mortimer. La vue de cette entaille amena tout naturellement Alix à se remémorer comment Mortimer avait été arrêté. Elle se souvint d'un souterrain qui communiquait aux fosses du château; d'un panneau qui glissait dans la boiserie; elle se rappelait bien que la reine lui avait dit que ce souterrain était muré, et que ce panneau ne s'ouvrait plus; mais n'importe, il lui était impossible de vaincre sa terreur. Ce qui la redoublait encore, c'est qu'elle attribuait à la fatigue de la journée un engourdissement insurmontable, qu'elle crut combattre en buvant de nouveau quelques gorgées de vin épicé qu'elle avait déjà goûté en arrivant; mais loin que ce qu'elle prenait pour un réactif produisît l'effet qu'elle en attendait, l'espèce d'engourdissement qui avait commencé de s'emparer d'elle n'en devint que plus intense. Alors, elle se leva et voulut marcher; mais elle fut forcée de se soutenir au fauteuil : tous les objets paraissaient tourner autour d'elle, elle sentait qu'elle était en ce moment sous l'influence d'un pouvoir invincible, et qu'elle ne s'appartenait plus; elle vivait dans un monde d'où la réalité avait disparu. La lueur tremblante de la lampe animait jusqu'aux objets immobiles, les figures sculptées des lambris se mouvaient dans l'ombre; il lui semblait entendre un bruit lointain, pareil à celui d'une porte qui grince, mais tout cela comme dans un rêve. Enfin, il lui vint dans l'idée que ce vin qu'elle avait bu pourrait bien être un narcotique dont elle éprouvait les effets; elle voulut appeler, mais la voix lui manqua. Alors, elle rassembla toutes ses forces pour aller ouvrir la porte; mais à peine eut-elle fait quelques pas, qu'une réalité terrible succéda à toutes ces visions. Un panneau de boiserie glissa, et un homme, s'élançant dans la chambre, la retint dans ses bras au moment où elle allait tomber évanouie. . . . .

.... Sûr que la négociation entamée par Salisbury réussirait en son absence comme en sa présence, Edouard avait donc tourné entièrement les yeux vers la Flandre; aussi, lorsque le comte, qui était de retour à Londres huit jours après le départ du roi, arriva au port de Sandwich, où on lui avait dit qu'il rejoindrait Edouard, il le trouva parti depuis la veille, avec le comte de Suffolk, Jean de Beaumont, le comte de Lancastre, le comte de Derby, et force barons et chevaliers, auxquels il avait donné rendez-vous dans ce port, sans leur dire à quelle intention il les rassemblait. Salisbury s'étonna d'abord de n'avoir point été désigné pour faire partie d'une expédition aussi importante; mais, connaissant la rapidité des résolutions d'Edouard, il présuma que le projet qu'il accomplissait avait été arrêté instantanément, et sur quelque nouvelle inattendue; en conséquence, il résolut de rejoindre la comtesse au château de Wark, et d'y attendre les ordres du roi.

Le comte quitta, en conséquence, le bord de la mer, et reprit à travers les terres sa route à petites journées; car il était sans suite aucune et, par conséquent, n'avait qu'un seul cheval. Or, comme en ces temps de guerre tout chevalier avait l'habitude de marcher armé, il était assez difficile que sa monture, si vigoureuse qu'elle fût, ayant à supporter le poids de son cavalier et de sa cuirasse, pût faire plus de dix à douze lieues par étape. Ce ne fut donc qu'au bout de six jours de marche que le comte arriva au haut des collines qui dominent Roxburgh, et du sommet desquelles il aperçut enfin le château de Wark. Tout lui parut dans le même état où il l'avait laissé : et cependant il éprouva un mouvement de tristesse inexplicable à cette vue, et ce mouvement fut si profond, qu'au lieu de mettre son cheval au galop pour être quelques instants plus tôt près de son Alix bien aimée, il ralentit son pas, au contraire, et ne s'approcha plus qu'en tremblant, et comme un homme sur lequel plane un malheur qu'il ignore, mais qu'un pressentiment avertit de l'existence de ce malheur. Cependant aucun changement visible ne justifiait de pareils présages : la bannière flottait sur sa tour, les sentinelles se promenaient sur les remparts de ce pas lent et monotone qui indique que tout est tranquille au dedans et au dehors. Quelques paysans des environs, qui venaient d'apporter les vivres du lendemain, sortaient par la grande porte, et regagnaient leurs villages. Salisbury eut un instant l'idée d'aller à eux et de les interroger; mais sur quoi? il l'ignorait lui-même. Il surmonta donc ce moment de faiblesse, et, convaincu par le témoignage de ses yeux que son imagination le trompait, il fit prendre une allure plus vive à son cheval, et parvint bientôt au bas de la colline au sommet de laquelle était situé le château. Arrivé là, il vit au signal de la sentinelle qu'il était reconnu, et monta rapidement le sentier qui conduisait à la plate forme.

Parvenu devant la porte, il trouva ses officiers qui l'attendaient; mais ce n'était pas par eux seulement qu'il comptait être reçu. Alix ordinairement était la première à venir au devant de lui, et il ne voyait pas Alix. Cependant, si rapidement qu'il eût gravi le sentier, on avait eu le temps de la prévenir. N'était-elle point au château? mais si elle n'y était pas, où pouvait-elle être? Aussi le premier mot que prononça le comte fut le nom de sa femme. Mais, sans lui répondre, l'écuyer qui tenait la bride de son cheval lui montra le château. Le comte, n'osant pas le questionner davantage, mit pied à terre et s'élança dans la cour : là, il s'arrêta un instant, car ne voyant pas la comtesse sur le perron, comme il s'attendait à l'y trouver, il porta successivement les yeux à toutes les fenêtres, espérant l'apercevoir à l'une d'elles; mais toutes les fenêtres étaient fermées : alors il courut aux marches aussi vite que lui permettait le poids de son armure, et se dirigea vers l'appartement de sa femme. Toutes les pièces qu'il devait traverser pour y arriver étaient désertes; enfin, en ouvrant une dernière porte, il vit debout, sur le seuil de sa chambre, la comtesse toute vêtue de noir, et si pâle qu'elle semblait près de trépasser.

Le comte demeura un instant tremblant et muet à cet aspect, car il ne pouvait deviner ce qui était arrivé; enfin, voyant que la comtesse restait immobile, il s'avança vers elle, et rompant le silence :

— Que vous est-il arrivé, madame, lui dit-il d'une voix tremblante, et de qui portez-vous le deuil?

— Monseigneur, répondit la comtesse d'une voix si faible qu'à peine Salisbury put l'entendre,

je porte le deuil de votre honneur, qui m'a été lâchement volé au château de Nottingham par le roi Edouard d'Angleterre.

ALEXANDRE DUMAS.

LA MAL' ARIA (1).

I.

Le divertissement du fresque à Venise qui commence d'ordinaire à la seconde fête de Pâques et se continue jusqu'au jour de Saint-Jérôme, c'est-à-dire jusqu'à la fin du mois de décembre, avait rassemblé en 1776 une fort belle compagnie à l'extrémité du grand canal.

Cette année, le fresque avait double raison d'être fort couru : premièrement, l'ambassadeur de Perse y était venu en cérémonie et avec toute sa maison; secondement, le graveur Alexandre-Longhi avait dessiné tous les costumes d'une *pompe* menée par le comte Marco Savelli jusqu'au palais de sa future épouse Cornelia, fille du comte Pamphili.

L'ambassadeur de Perse, qui tenait le milieu du canal, le céda par une sorte d'admiration courtoise aux sept gondoles du comte Marco Savelli dès qu'elles s'y montrèrent... Tous les gondoliers portaient la livrée du comte, l'un des nobles les plus opulens de terre ferme et qui ne laissait sa ville de Padoue derrière lui que parce que la famille Pamphili l'attendait pour son mariage à Venise.

Le nom de Marco Savelli, sans être un nom vénitien, avait pourtant déjà retenti, et beaucoup de femmes se disputaient l'honneur de se faire remarquer par le Padouan. Sa haute réputation de richesse l'avait mis vite en bonne odeur dans une autre classe, les courtisanes; à deux voyages différens du comte dans cette ville, au carnaval, il y avait fait fine chère et grosse dépense. Le buste à demi sorti hors de la gondole, beaucoup de ces filles contemplaient avidement le comte Savelli, trop occupé des soins de sa pompe conjugale pour leur prêter attention. La figure du comte vous eût frappé dès l'abord par je ne sais quel air de passion hautaine et sinistre, vous eussiez cru voir de ces portraits du sévère Philippe II, qui semblent vous terrifier du fond de leur cadre. Des sourcils fortement arqués, un regard pénétrant et froid, un visage pâle et une stature de géant, composaient les agrémens physiques du noble comte Savelli; mais il possédait en revanche de quoi soutenir pendant huit ans à lui seul la banque del Giro, et le trésor de Venise se fût enrichi des bagues qu'il y eût jetées.

Orné d'une foule de rubans qui flottaient en grandes touffes sur son épaule gauche, sa poignée d'épée et ses jarretières, le comte Savelli, qui raffolait avant tout des modes françaises, portait, comme tout honnête praticien abusé par son tailleur, un superbe habit à la Louis XIV, modifié en quelques détails pour lui donner un air plus conforme à la mode actuelle de France, une badine à glands de corail et des diamans de la plus belle eau à son doigt. La petitesse des canaux par lesquels il avait passé, et la multitude de gondoles au milieu desquelles il s'était vu obligé de se faire jour, n'avaient rien gâté de l'équipement et de la bonne mine de sa troupe, quand il déboucha vis-à-vis l'église de Saint-Jérémie, devant le palais de Cornelia.

Au nombre des spectateurs qui affluaient sur le quai, pour jouir de la vue de cette *pompe*, la figure du jeune peintre Gonzaga se fit jour bientôt à travers mille autres. Gonzaga arrivait de Murano où l'avaient appelé quelques commandes. Il parut stupéfait de ce qu'il vit et plus encore de ce qu'on lui raconta. S'esquivant tout d'un coup de cette foule avec un grand cri, il s'élança du quai de Rialte à travers la ville.

Une aussi brusque disparition, et dans un moment aussi solennel, ne fut soumise heureusement à aucune analyse de moraliste, sans quoi Gonzaga eût été jugé sur ce seul chef d'accusation le plus fou ou le plus amoureux des mortels. Ses manchettes contournées et mordues en mille endroits auraient pu faire croire qu'il venait d'avoir bataille avec quelque molosse enragé, et cependant le triste Gongaza n'avait livré bataille qu'à lui-même. Un chagrin cruel, un désespoir violent, l'agitaient sans doute, car il entra dans une ruelle obscure de la place Saint-Barthélemy où se trouvait la boutique d'un pharmacien, et lui demanda quelques gouttes de la fiole d'eau roussâtre qu'il composait. Le pharmacien, vieillard assez timide de son naturel, ne manqua pas de se rejeter sur les ordonnances de police, desquelles il appuya son refus; dernièrement encore il avait vendu un flacon d'*acqua tofana* à un Padouan, un étranger, le comte Marco Savelli, alchimiste fort distingué, puisqu'il l'avait payé au poids de l'or. Le lendemain on ne sait trop comment la courtisane Bagata, sortant du Cours, était tombée morte en montant dans la gondole du comte Savelli. La police vénitienne avait fait une descente chez le pharmacien. Le ciel voulut par bonheur qu'il eût un cousin à la Quarantie criminelle, ce qui lui procura l'absolution. Mais depuis ce temps il ne tenait plus en boutique que des drogues innocentes, et se souciait peu d'avoir affaire à la justice.

— Le comte Marco Savelli lui-même se servirait, monsieur, d'un peu de safran du Pérou pour me graisser la patte en cas de pareille demande, que j'aimerais mieux tourner comme un écureil pour le reste de mes jours dans la cage de la Chebba... On ne délivre du poison qu'au médecin, c'est la règle.

— Et c'est la règle aussi que toute âme noble doit mourir! murmura douloureusement Gonzaga.

Au grand étonnement du pharmacien, Gonzaga saisit alors un couteau qui trainait sur cette table... Il allait s'en frapper quand le maître de l'office l'arrêta.

— Que faites-vous là, par saint Théodore, malheureux jeune homme? Est-ce une raison parce que je ne vends plus de poison, grâce à l'inquisition et aux dénonces secrètes, pour que vous attentiez à vos jours par le fer? Voyons, qu'avez-vous? Je gage que cette nuit vous aurez joué au Ridotto...

— Je ne joue jamais, reprit l'Espagnol avec un dédain amer. Je suis venu chez vous pour étudier la peinture; la simplicité de mon costume vous dit assez que je ne suis point un seigneur.

— C'est vrai, vous ne portez pas la poudre comme le comte Savelli, qui me donna six ducats, et vous n'avez pas d'épée.

— J'ai mieux que cela, j'ai le sang de mes maîtres dans les veines... Velasquez ne souffrait pas un affront, cet indigne comte...

—Pourquoi *indigne*, jeune homme? Il épouse, vient-on de me dire, il n'y a qu'une heure, la jeune et unique fille du vieux comte Pamphili, la belle Cornelia qui sera ce soir comtesse Savelli et aura des palais où elle voudra... La Bagata, que le comte affectionna tout un carnaval, en avait un superbe proche du Rialte...

— Assez, assez! interrompit Gonzaga, dont l'indignation se traduisait par la couleur empourprée de ses joues, assez! garde-toi, maudit, d'accoupler jamais un nom de courtisane à ce nom de Cornelia! Cornelia devenir l'épouse de Savelli, jamais!

— C'est cela, vous aimez, je le vois, la belle Cornelia! Vous n'êtes pas le seul, monsieur le peintre. Quand elle passe en gondole ce ne sont que bouquets noués de fils d'argent, musiques et sonnets qui pleuvent sur elle!... Le vieux Pamphili, son aïeul, en est bien fier!... Tenez, nous causons tous deux en bons amis... eh bien! je sais à n'en pas douter par son médecin que le digne vieillard a d'abord hésité pour conclure cet hymen; hier encore il était résolu à ne pas agréer la demande du comte Savelli, mais le sénat lui a forcé la main, et la signora Cornelia...

— L'épouse aujourd'hui, n'est-ce pas? reprit le peintre en grinçant des dents. Honte et fureur! Comment la sauver?... Ah! Une plume!

— En voici une... Ceci est moins meurtrier... à la bonne heure.

— Prenez cet anneau, c'est tout ce que je possède en ce moment sur moi, gardez-le pour prix du service que vous m'allez rendre. Vous me prêterez pour cette nuit votre boutique; Cornelia, amenée par moi, y trouvera asile jusqu'aux premiers rayons du soleil; une barque nous conduira ensuite tous deux à Fusine. Je lui fais part de mon projet dans cette lettre que j'écris: faites-la porter par votre garçon jusqu'au palais. J'attendrai la réponse ici.

— Que faites-vous, jeune homme? vous nous compromettez et je ne souffrirai pas...

— Silence, vieillard, cria l'Espagnol en le menaçant du couteau qu'il saisit sur le comptoir. Tu as raison, je suis trop débile pour me battre avec le comte, trop noble pour l'empoisonner comme il a sans doute empoisonné la Bagata, trop Espagnol pour souffrir lâchement un lâche. Donc, porte cette lettre, ou fais-la porter; viens en aide à Cornelia et non à moi... Ce que tu vas faire te sera compté là-haut; mais si tu résistes, malheur à toi!

Le vieillard eut peur, il sonna une petite cloche d'argent, son aide de pharmacie parut.

— Porte cette lettre au palais Pamphili, et reçois en échange ce bouton de perle.

Gonzala le détacha d'une main tremblante de son poignet de chemise.

Le messager partit; une demi-heure après, la camérière de Cornelia remettait secrètement la lettre à sa maîtresse, qui venait de sortir pâle et tremblante de la chapelle du palais.

---

(1) Tout le monde sait que l'air des Marais-Pontins est imprégné de miasmes pestilentiels qui font vieillir avant l'age et souvent donnent la mort; c'est cet air que l'on nomme *aria cativa* ou *mal'aria*.

La jeune fille lut ces mots qui terminaient la lettre du peintre :

« Hier vous receviez mes sermens d'amour, Cornelia, aujourd'hui vous avez pour mari un empoisonneur et un tyran... Jugez-vous, avant que Dieu vous juge ! »

Le fresque allait finir en ce moment, et la gondole du comte s'amarrant sous le noble palais Pamphili s'apprêtait à recevoir Cornelia pour la conduire à la demeure du comte. L'aïeul de la jeune fille s'en fut la chercher à sa chambre, où il la trouva serrant dans son sein la lettre de Gonzaga. La symphonie commençait à la porte d'eau ; Cornelia, vêtue d'une robe de brocard d'argent et conduite par la main du maître ordinaire de ces cérémonies, qui est aussi le maître à danser, apparaissait déjà comme une blanche fée aux regards du comte Marco Savelli, quand tout d'un coup elle jeta son bouquet de fil d'or et de point de Venise sur le parquet de la chambre, fit le signe de la croix, et s'approchant de la balustrade, s'élança dans le canal...

Un cri horrible retentit... Le flanc de la jeune fille avait porté sur l'angle de la gondole de Savelli ; le sang inondait les guirlandes de roses blanches. On la releva, et on la porta dans sa chambre ; le bas de sa robe mouillée décrivait sur ses beaux pieds les plis d'une statue grecque. La vie semblait d'abord l'avoir quittée ; cependant le médecin du palais assura qu'elle échapperait à la mort.

II.

De retour chez lui, le comte, après avoir congédié ses musiciens, se promena seul à grands pas dans ses appartemens. Il ne pouvait s'expliquer cet acte inouï, imprévu ; il résolut de mander le médecin de Cornelia.

Interrogé par le comte sur la santé de la jeune fille, le médecin du palais Pamphili assura que dès son enfance elle avait toujours paru fort impressionnable et délicate, que la moindre contrariété devenait pour elle une injure, et qu'il suffisait de quelques fleurs renfermées le soir dans sa chambre pour lui porter sur les nerfs si cruellement, qu'il ne répondait pas des extrémités auxquelles on pouvait la voir se livrer ensuite. Le vieux Pamphili, continua-t-il, pourra certifier à son excellence que sa première femme Léonora Pamphili mourut folle. Or il est facile, en observant Cornelia, de trouver dans son regard cette incertitude et ce vague qui font craindre un dérangement futur d'idées. La chute violente que la jeune fille vient de faire ne peut que confirmer malheureusement ces symptômes, est donc indispensable qu'elle ne reçoive peronne, pas même son mari.

Pour que le médecin parlât de la sorte au comte Savelli avec une dignité égyptienne, et en aspirant plusieurs pincées scientifiques de tabac, l fallait qu'il sût d'abord que Savelli le Padouan n'avait guère fait qu'entrevoir sa belle fiancée à deux reprises différentes. D'ailleurs le médecin ne faisait qu'un demi-mensonge : la folie présumable de Cornelia était un conte ; mais le ménagement dont il fallait entourer la jeune femme était une vérité.

La beauté de Cornelia, qui avait fait bruit dans Venise, tenait plutôt en effet à un singulier état de langueur habituelle, à l'éclat d'une peau mate et blanche comme la cire, qu'à l'animation brillante du teint et de la santé. Cornelia dans sa plus tendre enfance était si débile qu'il fallait la porter en chaise à travers les appartemens et les galeries du Palais. Plus tard, comme toutes les *gentildonne*, elle ne vit le jour et public qu'à travers le grand voile blanc de gaze fine et lustrée qui lui descendait par derrière jusqu'au bas de sa jupe dont les deux coins ornés de rubans étaient soutenus à fleur de terre par des cordons attachés à la ceinture. Jamais le soleil ne fana ce teint admirable, soit que le négrillon étendît sur sa tête le parasol, soit que ce beau voile majestueux des filles de Venise l'enfermât dans ses plis comme une madone. Ses cheveux d'un blond vénitien tombaient le matin sous le peigne en ondoyant jusqu'à terre ; mais c'était tout ce qu'elle pouvait faire que de se tenir debout à la fenêtre le corps à demi penché sur le canal où elle se mirait pendant cette première toilette. Sa camerière la couchait bien vite à la suite de cet exercice fatigant, ayant soin de renouveler d'heure en heure à ses cheveux les grappes légères de fleurs qui les parfumaient.

Une de ces fleurs que les cheveux de Cornelia avaient touchée, devint, le jour de l'Ascension, la cause de tous ses malheurs.

Etendu mollement dans une gondole dont il avait fait enlever la caponière pour respirer la fraîcheur du soir, un jeune homme passsait ; la fleur que jetait la camérière tomba sur son front. Il ne pouvait ignorer qu'il était alors devant le palais Pamphili, le marbre de ces balcons jaspé de grandes veines rayonnait à la lune délicieusement. Le jeune homme serra la fleur dans sa poitrine ; le lendemain soir il revint sous la fenêtre ; mais ce n'était plus la camérière de Cornelia qui jetait l'œillet desséché, c'était la jeune fille elle-même ! Cornelia, une apparition de vierge ! Vous savez aussi bien que moi tous les manéges d'amour à Venise : Gonzaga, simple peintre, et Cornelia, fille d'un provéditeur, s'aimèrent.

Le marquis Pamphili, qui raffolait des peintres et des tableaux comme tous nos marquis italiens, reçut le jeune homme. Il le consultait sur ses moindres acquisitions, se réjouissait de le voir simple et rangé ; lui-même le prenait souvent à la promenade pour l'amener à sa chère Cornelia ; le vieillard sans défiance voyait entre la jeune fille et le peintre une distance insurmontable.

Les deux enfans, ce mot leur convient, car Gonzaga n'avait que vingt ans et Cornelia dix-huit, vécurent heureux dans toute l'ignorance primitive de cet amour. Gonzaga n'avait pas d'autres joies que celles de Cornelia ; il ne courait ni les cafés ni les masques, il était, le pauvre jeune peintre ! en adoration naïve et sainte devant cette perle de Venise enchâssée si délicatement, il ne l'approchait qu'avec amour et respect.

Le vieux marquis Pamphili, ancien conseiller du doge, se voyait souvent à regret obligé de la quitter pour quelque séance importante du Plein-Conseil, le bonhomme n'ayant après la Seigneurie d'autre travail et d'autre occupation sérieuse que sa petite-fille. Parée comme une châsse, Cornelia ne sortait guère du palais. Gonzaga sut mettre à profit les absences de Pamphili pour l'y entretenir plus secrètement.

L'organisation de Gonzaga, sa nature fébrile, chétive offraient trop de parité avec celle de la jeune fille pour qu'il ne s'établît pas bientôt entre eux une sympathie élégiaque, un commerce naïf et triste. Jeunes tous deux, tous deux fragiles comme ce cristal où Venise boit les diamans du vin de Chypre, les deux enfans se réfugièrent sous l'aile de leur amour ; ainsi endormis et serrés l'un contre l'autre, ils auraient fait envie aux anges mêmes. Gonzaga habitait une mauvaise petite chambre dans la rue *Ponte del Paradiso*, il peignait d'abord de grandes dames et des bourgeoises ; peu à peu il se retira de leur compagnie, si convenable qu'elle fût, et ne voulut peindre qu'aux églises. A Saint-Jérémie, il y a une madone de lui avec un bouquet de grenades sur l'oreille et un voile de dentelles d'argent ; c'est le portrait de Cornelia !

Pendant qu'ils s'abandonnaient ainsi tous deux aux plus charmantes espérances, à cette plénitude de délices qui inonde les âmes jeunes et tendres, ils étaient loin de penser aux aquilons furieux qui devaient souffler bientôt contre cet amour, et les courber comme l'aquilon fait des épis.

Comme il n'arrive que trop souvent à Venise, la jeune fille ne fut prévenue de son hymen que le matin même de la cérémonie. La veille encore, elle causait d'amour avec Gonzaga à ce balcon ; elle bâtissait avec son ami un palais de rêves enchantés, elle se voyait loin de Venise, leurs deux cœurs à jamais liés à la même chaîne comme deux plantes joyeuses qui se balancent dans un même rayon de soleil. Tout d'un coup Pamphili, escorté de la supérieure des dames sacristines de la Celestia, marraine de la jeune fille, était entré à sa toilette.

— Cornelia, lui avait-il dit, vous épousez le comte Marco Savelli. C'est un noble de terre ferme ; il viendra vous prendre aujourd'hui dans sa gondole.

Anéantie, sans parole, Cornelia était tombée dans les bras de sa marraine. Le vieux Pamphili avait attribué à l'émotion naturelle d'une fiancée ce accablement profond. Nul ne pouvait sauver Cornelia ; le jeune peintre, parti pour Murano, ne devait revenir que fort tard dans la journée. Cornelia rassembla toutes ses forces ; elle se laissa habiller par sa marraine ; le fresque allait finir et Gonzaga n'avait point encore paru ! Revêtue de ses habits de fiancée, elle avait donné sa main à Savelli, et se retirait pour conjurer la Madone des Anges à son prie-dieu dans sa chambre quand la lettre du peintre bouleversa toutes ses idées. Cornelia, brisée par tant d'émotions subites, n'hésita point, ainsi qu'on l'a vu, à se choisir pour linceul cette eau de Venise à laquelle elle avait souri tant de fois !

III.

Cet événement avait cependant couru les cafés ; Gonzaga en avait appris les moindres détails tout le premier à l'aide du messager qui avait remis le billet à la jeune fille. Le désespoir du pauvre jeune homme fut profond. Pendant trois jours et trois nuits il fit le guet du côté de la porte de terre sous les fenêtres de Cornelia, interrogeant le moindre laquais, mêlant à ses lar-

mes des prières brûlantes à Dieu, écoutant avec avidité chaque bruit, et se frappant la poitrine comme un criminel. Gonzaga ne pouvait se dissimuler que c'était pour lui, pour lui seul, que Cornelia souffrait : il eût donné tout au monde pour la soutenir dans ce rude assaut ; mais la consigne du palais était précise : nul au monde n'approchait la malade que son docteur.

Par un contraste familier à toutes les grandes villes, et à Venise plus particulièrement qu'à toute autre, non loin de ce beau palais Pamphili où souffrait Cornelia, une autre demeure plus obscure et presque enfouie s'emplissait à certaines heures d'un son joyeux de guitares et de musiques ; c'était une maison de plaisir où l'on donnait à manger, une sorte de *trattoria* à porte basse, où pendant la nuit citadins, artisans et étrangers venaient s'ébattre dans la compagnie la plus débauchée de Venise.

Le jeune homme crut pourtant entrevoir la fin de ses misères dans une lettre de Cornelia que sa camérière lui remit un soir qu'épuisé de fatigue et d'insomnie, il s'était laissé endormir sous les fenêtres de la nouvelle comtesse Savelli. Ivre de joie, Gonzaga courut à son logis donnant près du Rialto ; sa lampe de travail allumée par son hôtesse se mourait sur sa table où étaient épars quelques dessins : il en ranima la lueur et parcourut avec avidité ces caractères tracés par la main d'une femme aimée. Dans cette lettre, ainsi que dans un miroir, se reflétait la longue souffrance de Cornelia ; il était facile de voir qu'elle était loin d'être encore rétablie : péniblement écrits et alignés, les mots semblaient avoir coûté à Cornelia des efforts réels de travail. Cependant la comtesse Savelli terminait l'épître par une réclamation impérieuse de ses lettres et de son portrait. Elle ajoutait qu'elle se voyait obligée de lui interdire sa maison, et que désormais il était libre. Gonzaga ressentit une violente affliction à la lecture de cette lettre ; ses genoux tremblaient, il lui sembla qu'il avait mal lu... Reprenant phrase par phrase cette fatale missive, il ne fut pas longtemps à se convaincre de la froideur de Cornelia, il sortit le cœur serré et en marchant à grands pas.

La nuit enveloppait alors chaque rue et chaque canal ; mais le désespoir de Gonzaga l'empêchait de prendre garde aux rares passans qu'il coudoyait ; il marchait pâle, agité, en proie à ces réflexions au fond desquelles fermente une vengeance. Son pied le ramena bientôt vers le palais de Cornelia ; les fenêtres étaient fermées ; le palais des Pamphili avait l'air d'un noir tombeau... Des voix tumultueuses retentirent bientôt à ses oreilles et rompirent ce silence : c'était un bourdonnement de monde encombrant la trattoria dont je vous ai parlé ; le balcon en demeurait ouvert impudemment, et les girandoles renvoyaient leur flamme jusqu'au pavé. Des nègres vêtus de camisoles bariolées s'y passaient les plats de main en main ; les épées des convives, suspendues aux clous de la tapisserie en cuir cordouan, et deux ou trois chaises à panaches blancs attendant leurs maîtres avec des porteurs en dehors de la maison, prouvaient assez le peu de souci que les convives prenaient de leur réputation en si mauvais lieu. Le nom de Savelli ayant retenti soudain sur le balcon, une invincible curiosité poussa le peintre à entrer dans ce gîte. Il demanda un masque et un domino, puis, résolu de voir et d'entendre, il pénétra dans l'assemblée. Son introduction n'excita aucun murmure. Entre les convives quelques-uns gardaient le masque, sans doute par un reste de pudeur ; les autres, comme les femmes réunies chaque jour à ce banquet, avaient le front découvert.

— Bravo ! Savelli, s'écrient-ils au milieu de la chaleur du souper, tu nous reviens enfin après ton odyssée amoureuse ! Tes bons amis de Venise te croyaient mort.

— Vous allez vite en besogne, messieurs, je suis très-vivant ; seulement, j'ai des idées noires, et je ne veux voir qu'en rose. Marquis Flavion, passe-moi du vin d'Espagne.

— A la bonne heure, comte, dit l'une des femmes, je te retrouve, et tu vas satisfaire à cette obligation que tu m'as souscrite, il y a un an. Lis plutôt : mille pistoles à la chevalière Ronsi.

— Peste soit de ma signature ! Elle n'est pas valable ; j'étais garçon alors, aujourd'hui je suis marié.

— Marié ! oh ! oui... je le sais mieux que personne, poursuivit la chevalière en ricanant. Tu est complètement marié. Rien n'y manque.

— Que voulez-vous dire ?

— D'abord, Savelli, il est inutile de me regarder avec ces yeux de chacal effaré qui feraient peur à toute autre femme qu'à moi. On sait, mon très cher, et je sais mieux que d'autres la façon dont vous dépêchez vos maîtresses... L'exemple de la Bagata, ma bonne amie...

— Assez, couleuvre ! cesseras-tu de siffler ? dit le comte en brisant son verre entre ses doigts. Il se rassit ; ses lèvres se touchaient convulsivement.

— Alors paie-moi ta dette.

— Je ne te dois rien ; tu es devenue laide à faire peur.

— Je tiens mieux mes engagemens, Savelli ; je te dois une revanche, et je m'acquitte. J'ignorais que tu fusses encore à Venise, sans quoi je t'aurais plutôt remis ce billet... Il est tombé du corsage de Cornelia le jour de sa chute ; noble comte, prends et lis.

Savelli développa ce billet ; il lut ce que Gonzaga avait écrit ; mais la lettre était sans signature... Il froissait le papier avec rage dans sa main droite.

— Qu'as-tu donc ? continua la Ronsi, ce n'est qu'un billet que le vent a jeté au fresque, il y a un mois, jusque sur mes genoux dans ma gondole. Reste à savoir quel est ce rival heureux...

— Heureux ou non ! s'écria Savelli en se levant. Je tuerai Cornelia ou je te tuerai.

— Comme tu as tué la Bagata, n'est-ce pas, Savelli ? tu serais bien lâche !

— Vile courtisane, tu m'insultes ! Je vais voir si tes cheveux sont à toi.

Disant ainsi, le comte soulevait par les cheveux la misérable créature. Les convives hébétés le regardaient faire, habitués qu'ils étaient à ne prendre parti pour aucune de ces syrènes.

— Comte Savelli ! vous battez une femme, interrompit brusquement Gonzaga en mettant son masque à bas ; comte Savelli, vous feriez mieux d'aller voir en face de cette maison si Cornelia existe encore. En fait de courtisanes, ah ! vous battez les unes et vous empoisonnez les autres, noble comte ; c'est bon à savoir, je m'en souviendrai.

Il jeta un coup d'œil méprisant à Savelli ; et ramenant brusquement son manteau sur lui, il s'échappa de ce lieu... Personne ne songea à le poursuivre, même l'hôte. Ce nouveau venu les glaçait de crainte : c'était peut-être un ami des Dix, un espion. Savelli, outragé de rage, arma l'un de ses pistolets et sortit. Arrivé au détour du palais Pamphili, il vit un homme qui se préparait à pousser en sortant l'une des grilles.

— Qui es-tu ? lui demanda le comte avec une voix assourdie par le vin et la colère.

— Le médecin du palais, monseigneur, vous le savez.

— Alors tu vas me dire quel est mon rival. Tu vas mourir, car tu m'as trompé.

— Pitié ! monseigneur, murmura le médecin, ce pistolet...

— Parle, te dis-je, c'est le seul moyen d'avoir ta grâce.

— Je vous ferai, monseigneur, une confession entière...

Conduisant le médecin sous le rayon oblique d'une petite Madone illuminée, le comte l'écouta quelques secondes avec une impatiente avidité ; il le regarda bientôt s'éloigner, et profitant de la grille encore ouverte, il franchit les degrés du palais. Cornelia reposait, le vieux Pamphili priait dans un livre à côté d'elle.

Le retentissement que les pas du comte imprimèrent au parquet réveilla bientôt la jeune comtesse.

— Pardon, Cornelia, lui dit le comte, d'un ton plus affectueux que de coutume, je quitte à l'instant même votre médecin qui vous trouve beaucoup mieux. Il vous prescrit même le voyage comme un auxiliaire à ses remèdes. Le changement de climat ne peut que vous être salutaire. Des affaires importantes m'appelant à Rome, nous pourrons d'abord gagner Padoue, pour vous remettre ; nous accomplirons ensuite notre voyage. Marquis Pamphili, vous m'excuserez de vous ravir Cornelia, je vous la rendrai belle, heureuse !

— Après demain ! songez-y, comtesse, et faites vos dispositions !

Il s'éloigna, la fille des Pamphili ne fit aucune objection à la volonté de cet homme. Quelques lignes de Gonzaga venaient de lui apprendre qu'il quittait Venise la nuit même.

Le surlendemain, le vieux Pamphili étendait les mains sur la blonde tête de la comtesse, avec un soupir. C'était la dernière branche de sa maison que le vent jaloux lui enlevait !

IV.

...... Deux semaines après ceci, Cornelia atteignait les limites de Terracine. Le carrosse attelé de trois chevaux roulait au pas dans la plus profonde obscurité par le labyrinthe de rues que présente cette ville, quand le comte, à cheval, suivi de deux paysans, la torche au poing, se montra bientôt à la portière ; et, secouant la résine de son flambeau, promena sur la caravane de la comtesse la lueur d'un météore.

Etendue mollement au fond du carrosse, Cornelia prêtait l'oreille aux causeries de sa camérière, donna Caritea, fille vieille et bavarde, qui lui racontait les histoires galantes du der-

nier doge. Le mouvement de la route autant que les histoires de Caritea l'avaient assoupie; car elle ouvrit de grands yeux en apercevant Savelli dont la noire silhouette se détachait sur le brouillard produit par les torches. D'une voix pleine de douceur, il demanda à la comtesse comment elle se trouvait : Savelli lui présentait un bouquet entouré de feuilles de cédrats et d'orangers.

— A l'odeur de ce bouquet, Cornelia, vous pourrez juger de la végétation de ces contrées... Voyez ! le beau mimosa ! cette fleur que vous aimez ! La villa dont les portes s'ouvriront pour vous, dans une heure, n'est pas une campagne, c'est un jardin. Là, vous trouverez rassemblés les myrtes, les jasmins, les plantes odoriférantes; les coteaux sont couverts de vignes et d'oliviers ; le coton, l'indigo, mûrissent dans ces belles plaines. J'avais à cœur de faire en ce lieu l'acquisition d'un domaine, et, ce domaine, quinze jours m'ont suffi pour le rendre digne de vous. Mes architectes se sont surpassés, Cornelia ! Ce qui n'était qu'un caravanserail de marchands dans le désert, est devenu une villa, que m'envieraient les Borghèse ! Quelques mosaïques restent encore à cimenter, les gens du pays les achèveront. Vous serez là comme une fée dans son palais !

Sur un geste du comte, on renouvela les chevaux; ils furent doublés en nombre, et ils entraînèrent bientôt Cornelia par les marais.

La lune glissait alors rapidement entre les nuages; de toutes parts, les palmiers et les plantes africaines déposaient en faveur du luxe de cette nature, sur laquelle pesait cependant un ciel de plomb. A l'entrée des Marais-Pontins, Cornelia s'était vue d'abord attirée par le murmure d'une limpide fontaine, la fontaine Féronia; peu à peu elle ressentit les symptômes d'un invincible sommeil; mais le comte, qui avait quitté son cheval afin de prendre place à côté d'elle dans le carrosse, lui faisait respirer l'odeur du bouquet; sa vigilance ne la quittait pas.

Entre Terracine et Tortreponti s'élevait l'étrange villa, bâtie ou plutôt jetée au milieu de ces plaines riantes et fertiles sur lesquelles passaient alors quelques nuages argentés; elle apparut bientôt comme un blanc fantôme à la comtesse.

Entré dans la cour, dont le majordome de Savelli ouvrit la grille, le comte renvoya ses paysans et les gens de la comtesse; il les paya grassement, et franchit le premier les degrés de marbre de la villa...

Cet isolement résolu fit trembler dona Caritea : mais la comtesse n'y fit pas grande attention. Le majordome conduisit Cornelia dans la salle du souper; les plus beaux fruits l'y attendaient, la table était servie avec somptuosité. De toutes parts le jaspe et le marbre, des coupes de cristal de roche, des verres à filigranes de Venise, des timbales ornées de portraits; tout le luxe d'un comte padouan émigré ou exilé de sa ville. Les parfums des citroniers entraient par les balcons entr'ouverts; les plantes balançaient leurs tiges sur le gazon; les cascatelles murmuraient de douces cantilènes. De longues allées de palmiers, des berceaux d'*agrumi* répandant une odeur délicieuse, recevaient de la vapeur bleue de la lune un aspect magnifique, une coloration fantastique. Illuminées par les mille reflets de l'astre, les vitres du palais avaient l'air d'autant de lucioles volantes. Les lointains fauves et dépouillés se perdaient alors dans un vaporeux brouillard; nul bruit ne troublait la plaine, nulle autre plainte dans cette solitude que celle du vent. Le comte s'assit, et se fit un devoir de présenter lui-même à Cornelia les plus beaux fruits.

— Vous plairez-vous ici, lui dit-il ? Cornelia, rien ne vous manque. Voyez ces granits d'Égypte qui n'attendent que le marteau, ces statues, ces marbres, que j'ai fait éclore comme sous la baguette d'un magicien. L'intérieur du palais répond à ces bassins et à ces terrasses. Parlez. Regrettez-vous encore Venise? Hélas! Cornelia, moi je pars, je me vois forcé de m'éloigner, je serai à Rome demain. Mais je m'empresserai de revenir, blonde Cornelia qui m'aimez ! En attendant, ce digne majordome fera près de vous les fonctions d'intendant. Voici encore un nègre que je vous laisse; il est très-entendu, il fait la cuisine comme un ange. Son plus grand mérite est d'être muet, et voilà pourquoi je l'ai choisi. Adieu, comtesse, votre teint va se relever ici, votre santé va renaître. Vous n'aurez pas à m'accuser d'être un mari soupçonneux et incommode. Il y a dans votre chambre un clavecin; son toucher vous distraira. Si cette villa n'a que des mosaïques au lieu de peintures, ne m'en voulez pas, charmante amie. J'ai fait chercher, ces jours-ci, par tout Venise, un peintre espagnol nommé Gonzaga pour me retracer ici quelques sujets, le pauvre jeune homme est mort...

— Mort ! s'écria la comtesse en se levant droite et pâle.

— Mort, à ce que l'on m'a écrit. Je ne vois pas ce que cela peut vous faire. Ce jeune homme peignait, dit-on, la figure avec assez de bonheur. Je regrette que son talent m'ait manqué.

Savelli ne se donna pas la peine de continuer. Cornelia venait de tomber évanouie. Dona Caritea la soutint; aidée par le majordome et la camérière, elle remonta une demi-heure après dans sa chambre. Le comte n'avait pas perdu un seul de ses mouvemens, il partit dans la nuit même après lui avoir baisé la main comme de coutume.

. . . .

Huit jours se passèrent dans cette singulière demeure, huit jours pendant lesquels Cornelia ne sortit pas. Accoudée le soir au balcon de la villa, elle se contentait, la pauvre femme, de contempler d'un œil triste cet invariable paysage, d'aspirer cet air qu'elle ignorait être imprégné de mort. La nouvelle de la mort de Gonzaga l'avait replongée dans un abîme de tristesses : elle le voyait lâchement assassiné, le comte avait peut-être découvert le secret de son amour, l'aversion de Cornelia pour Savelli ne se trahissait-elle pas par ses moindres gestes ? Le séjour de ces marais infects et cependant si fertiles jeta bientôt la comtesse dans une somnolence morbide; elle en ignorait la cause, le majordome ayant soin qu'elle ne mît jamais le pied dehors. Étendue sur un sopha, que sa camérière lui roulait vers la terrasse, Cornelia écoutait un soir la chanson d'une femme du pays qui était venue à la villa du comte apporter quelques provisions, lorsqu'elle se prit à lui demander quel était son âge?

La femme à laquelle la comtesse adressait cette question était ridée et jaune à faire frémir, elle avait l'air d'une *pazza* d'Italie qui a longtemps demandé l'aumône par les chemins.

— Vingt ans ! répondit cette femme.

—Vingt ans ! s'écria douloureusement la comtesse.

— Cela n'est pas étonnant, reprit l'italienne de Terracine, on ne passe pas trente ans dans notre pays.

Ce mot fut un éclair pour Cornelia. Elle se leva, saisit le bras de l'Italienne, et se dirigea vers la grille.

— Que faites-vous, madame, s'écria le majordome. Il y a un bout de chemin un peu fort d'ici à la ville. Les chevaux ne l'achèvent eux-mêmes qu'en trois heures.

— Qu'importe ? je marcherai, tu me porteras, Caritea. Mais vois-tu, je tremble, j'ai froid ici.

— Monsieur le comte me chasserait si je laissais seulement madame errer au-delà du parc. M. le comte ne peut d'ailleurs tarder, il reviendra, nous a-t-il dit.

— Auriez-vous reçu des lettres ?

— Aucune encore, madame.

— Batista, vous étiez le majordome du comte; laissez-moi fuir, vous serez l'intendant du marquis Pamphili, je vous le promets.

— Impossible, madame la comtesse; mais je vous le répète, son excellence a dû quitter Rome hier...

Huit jours nouveaux se passèrent; Savelli ne venait pas. Le désespoir s'empara de Cornelia. Une nuit, elle se dirigea vers la grille où Battista veillait d'habitude.

— Batista, lui dit-elle, si vous ne me procurez pas des chevaux, je me briserai le front contre cette grille. Quelqu'un que je chérissais est mort, et je veux aller à la ville prochaine savoir de ses nouvelles, entendez-vous? Oh! mon Dieu! mon Dieu! reprit-elle en sanglottant, et en regardant à la lune la figure de son gardien, il ne m'entend pas, ce n'est plus Battista, c'est le nègre, le muet... qu'est devenu Battista ?

— Je l'ai fait remplacer, madame la comtesse, il m'aurait trahi, répliqua le comte qui entrait.

A ses bottes poudreuses, à son teint hâlé du soleil, on devinait aisément qu'il venait de faire une longue route.

— Cornelia, reprit-il, vous êtes ici dans votre tombeau !

La comtesse recula, les yeux de Savelli lançaient la foudre. Elle tomba à ses genoux, en criant : Grâce, grâce, monseigneur !

— Cornelia, poursuivit le comte, reconnaissez-vous ce billet? Ce billet vous fut écrit par votre amant, le jour de mon mariage; ce billet, une fille de joie me l'a jeté à la face dans un souper, il m'a fait couvrir de la risée de tous, Cornelia; ce billet c'est bien le peintre Gonzaga qui l'écrivit ?

— Gonzaga est mort, ne me l'avez-vous pas dit ?... mais comment est-il mort ? oh ! Savelli, dites-le !

— Peu t'importe, femme? Tu vois que dans ce billet on me traite de tyran et d'empoisonneur, dis-je bien mérité maintenant ces deux noms?

— Empoisonneur et tyran ! oh ! cela n'est que

trop vrai! reprit-elle en sanglottant et en se couvrant le visage.

— Je te fais horreur, n'est-ce pas ? Nous autres nobles de Venise, voilà pourtant comme nous sommes accoutumés de nous venger.

— Tu mens, Savelli, on ne tue que la femme, la femme qui vous trompe ou qui vous hait; mais on se bat avec son rival, on ne le fait pas assassiner.

— Le comte Savelli n'est point coupable de cette mort, interrompit brusquement un homme dont les traits et le costume n'annonçaient que trop la misère; Savelli, me reconnais-tu ? Je suis le peintre Gonzaga!

La comtesse poussa un cri; elle tomba sur le sable, Caritea survenait, elle soutint sa maîtresse. Trois contadini de mauvaise mine accompagnaient le peintre qui les avait échelonnés à la grille de la villa. Savelli eut peur, il se tut.

Gonzaga reprit en se plaçant devant la comtesse qu'il protégeait de la lame de son poignard!

— Tu ne me tueras pas, tu aurais dû me tuer déjà deux fois, la première quand je t'ai empêché de traîner par les cheveux une prostituée, la seconde quand, sous l'habit d'un pénitent, habit que je n'ai pas eu le courage de porter plus d'une semaine, je t'ai dit à Padoue que tu déshonorais le temple de Dieu, et que tu devais sortir.

— Misérable! hurla le comte.

— Rassure-toi, Savelli, je viens te réclamer un dépôt sacré, voilà tout. Tu as eu tort de renvoyer Battista, ce matin même il m'a tout appris. Dieu a voulu que je me dirigeasse vers Rome d'où tu reviens, je m'étais mis sous l'escorte de ces trois contadini de Fico, lorsque ton majordome, que le vin de Terracine a fait parler, m'a conté ton exécrable dessein. Tu as voulu, n'est-ce pas, que Cornelia pérît victime de cet air maudit, de ces marais où la peste et la mort veillent ensemble ? Tu as voulu que la pauvre femme s'éteignît au milieu de ces miasmes mortels comme une jeune et belle fleur desséchée aux vapeurs de ce désert. Mais de quel droit as-tu voulu cela, démon? Comte Savelli, cette femme n'est plus à toi, cette femme m'appartient, je vais l'emmener à demi mourante dans cette litière qui est à toi; si tu lèves le bras, tu es mort!

En prononçant ces paroles, Gonzaga avait saisi la comtesse, et se disposait à l'entraîner; mais le bras pesant de Cornelia retomba bien vite à terre : affaissée sur ses genoux comme la Madelaine de Canova, elle râlait son dernier soupir...

Penché sur elle, et respirant son haleine, Gonzaga la couvrait de ses baisers, quand il vit le comte s'élancer sur lui d'un bond furieux et le frapper de la pointe de son poignard. La lame effleura le sein, mais elle glissa sur le sayon de chèvre que le peintre portait; les contadini coururent à Savelli et le désarmèrent.

— Gonzaga! cria la comtesse d'une voix mourante.

Les dents de Cornelia claquaient la fièvre, elle succombait à ces secousses répétées. Ils pouvaient à peine se reconnaître, Gonzaga et elle, tant le malheur et la souffrance les avaient changés.

— Cornelia, s'écria-t-il désespéré, en voyant que la comtesse succombait.

Il se suspendit une dernière fois à ses lèvres... Cornelia lui rendit son âme dans ce suprême baiser.

— Et maintenant, justice soit faite sur toi, Savelli, et devant témoins, murmura le peintre; approchez, vous autres, contadini de Fico, et voyez comme je me venge!

Les trois contadini poussèrent un cri, Gonzaga venait d'implanter son poignard au cœur de Savelli, comme la flèche au cœur du chêne.

Au même instant le majordome Battista, suivi de quelques cavaliers de Terracine que leur vêtement faisait assez reconnaître pour des barigels et des huissiers de justice, arrivait en toute hâte. Ils trouvèrent deux corps, celui de Savelli que les contadini relevaient, encore tiède; celui de la comtesse, cadavre livide et morne que le peintre tenait embrassé.

— Quelle est cette femme? demanda le barigel.

— La comtesse Cornelia Savelli, répondit le peintre en s'avançant de lui-même. Le comte Savelli l'a fait mourir ici par la *mal' aria*; relevez son corps, c'est un ange de plus au ciel!

— Et le meurtrier du comte ?

— C'est moi, moi Gonzaga, poursuivit-il fièrement. J'ai tué cet homme parce qu'il avait empoisonné, il y a un an, au cours de Venise, ma maîtresse, la signora Bagata!

. . . .

Le barigel dressa un procès-verbal textuel de ces paroles, et Gonzaga fut renfermé par son ordre à la tour *Portatore di Badino*.

La mémoire de Cornelia Savelli fut honorée à Venise de funérailles publiques; celle de Savelli fut en aversion à Padoue. Par un ordre secret du tribunal vénitien, un huissier des Dix alla briser la nuit ses écussons sur sa porte; comme il mourait sans postérité, le sénat se contraignait peu dans sa justice. Le ministre d'Espagne intercéda vainement pour Gonzaga; il ne put avoir sa grâce. Gonzaga ne demeura pas longtemps dans cette prison, l'air le minait sensiblement. Il fut enterré dans la nef de la principale église de Terracine...

ROGER DE BEAUVOIR.
(*France et Europe*.)

—o—

DES GANTS?

—

Yorick, comme on sait, a écrit un délicieux chapitre à propos de gants. Je ne suis pas Yorick, tant s'en faut; mais qu'importe! et pourquoi ne parlerais-je pas de gants après Yorick?

Je venais de marcher très vite, très vite et long-temps. J'étais fort agité; j'avais chaud. Je tournai brusquement le bouton de la porte; je ne fis qu'un saut de la rue dans le magasin; je m'approchai du comptoir sans saluer.

— Une paire de gants? dis-je.

Elle se leva.

O Yorick! qu'elle était jolie! qu'elle avait de grâces! que de coquetterie dans son regard! que de finesse sur ses lèvres!

Vous eussiez fait exprès, Yorick, d'essayer ses gants de travers, afin de laisser plus à loisir, et à votre aise, votre main dans les siennes. Mais peut-être n'eussiez-vous pas osé lui *tâter le pouls*.

— Dans quel prix? demanda-t-elle.

— Bon marché, répondis-je.

— Des gants façon de Suède?

— Comme il vous plaira, mademoiselle.

Elle sourit.

— Quelle nuance?

— Claire.

— Voilà! fit-elle en ouvrant un paquet de gants qui se trouvait sur le comptoir.

— Ce ne sont point des gants de rebut? lui dis-je.

— Ah! monsieur... non, je vous affirme... c'est que mon mari vient de les apporter et les a posés là par hasard. Jugez vous-même, choisissez.

— Votre mari? pardon, madame!

Elle sourit encore.

— Peut-on essayer?

— Ce n'est guère l'usage dans ce prix... Cependant si vous le souhaitez, monsieur...

J'avançai ma main droite.

— Trop large! murmura-t-elle en hochant la tête; beaucoup trop!

Elle prit une autre paire.

— Trop long! fis-je gravement; beaucoup trop!

Elle en prit une autre.

— Et ceux-ci?

— Je crois qu'ils m'iront bien, répondis-je.

— Gantez d'abord les quatre doigts, dit-elle; puis vous glisserez le pouce.

— Hom! je suis bien maladroit aujourd'hui! m'écriai-je; ou peut-être que ces gants sont trop justes.

— Je ne pense pas, monsieur. Vous avez sans doute la main un peu moite. Donnez, que je vous aide.

Je la laissai faire.

Quel cou blanc elle avait! quelles charmantes petites mèches de cheveux noirs rehaussaient le velours de son cou! et sa main, comme elle était douce!

Je l'examinai. Je l'examinai tant et si bien, je mis son habileté, sa complaisance, à une telle épreuve, qu'elle s'impatienta à la fin, redressa la tête, baissa les yeux, puis posa le gant sur le comptoir et regagna sa place d'un air froid.

J'ai, par momens un aplomb très remarquable. Je m'assis sans façon près de la porte; je croisai les jambes, m'accoudai sur le dossier de ma chaise, et dis :

— Quel vilain temps!

— Oui, répondit-elle d'un ton bref.

— Il a plu toute la journée, poursuivis-je.

— Toute la journée, répéta-t-elle.

— Et vous êtes sans feu? demandai-je.

— Sans feu.

Pas d'autre parole!

— Diable! dis-je en moi-même, il paraît que je l'ai fâchée; diable!

Je quittai ma posture un peu trop sans gêne. Je l'observai. Elle regardait vaguement dans la rue. Tout à coup elle rougit; était-ce pour moi qu'elle rougissait? Lisez.

La porte s'ouvrit. Un jeune de vingt-cinq ans environ, grand, bien fait, élancé, entra précipitamment dans le magasin. Il ne referma point la porte, de manière que, resserré entre le comptoir et le battant, je ne pus en être aperçu, quoique rien ne m'échappât à travers le châssis.

— Vite, vite, ma chère!.. s'écria-t-il.

Il lui dit son nom : Emma, Fanny ou Joséphine, je ne m'en souviens plus.

— Une paire de gants ! vite ! je suis pressé. Ah ! voici mon affaire, dit-il en prenant ceux que j'avais essayés. Adieu ! je suis pressé... à ce soir ! ajouta-t-il d'une voix pleine d'intelligence, pleine de caresse ; adieu !

Il sortit comme il était entré, comme un étourdi. Pauvre petite ! je l'envisageai : elle était immobile et rouge !... Ah ! qu'elle était rouge ! Quant à moi, je craignais maintenant de bouger, de lui parler.

Continuons.

La porte s'ouvrit de nouveau. Cette fois-ci, ce fut un homme court, épais, refrogné, coiffé d'une casquette en pain de sucre et à visière verte, qui, d'un pas lourd et lent, franchit le seuil du magasin.

— Que désire monsieur ? dit-il en m'avisant et ôtant sa casquette.

Je m'étais levé.

— Des gants de Suède !

—Précisément en voilà un paquet, monsieur... Ah ! ah ! il m'en manque une paire

— Je viens de l'acheter, dis-je ; combien vous dois-je, monsieur ?

— Vingt sous.

— Voici deux francs.

— Rendez à monsieur, dit le mari.

— Il n'y a pas de monnaie, répondit-elle.

— Eh ! ne vous tourmentez pas, j'ai ce qu'il faut, dis-je, en remettant, par un mouvement simultané, les deux francs dans mon gousset, et jetant une pièce de vingt sous sur le comptoir.

Puis je feignis de fouiller dans la poche de ma redingote, comme pour m'assurer que les gants y étaient bien.

— Heu ! jamais de monnaie ! jamais de monnaie ! gromela le mari.

Il darda sur sa femme un regard d'indignation bouffonne, et passa dans l'arrière-boutique en grognant.

J'allais sortir...

— Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante, voilée par l'orgueil, par la honte, et me tendant ma pièce de vingt sous avec tant d'instance, que cet argent semblait lui brûler les doigts.

Je me rapprochai d'elle. Je lui saisis la main. J'osai la garder entre les miennes. La pièce tomba et retentit sur le comptoir. Alors elle plongea les yeux avec effroi dans l'arrière-boutique, les ramena sur le paquet de gants, les fixa sur moi d'un air qui signifiait : — Prenez-en du moins une autre paire.

— Votre mari est si exact, dis-je tout bas, si bourru !

— Cependant, murmura-t-elle ; cependant...

Et le feu lui montait jusque dans les prunelles.

— Bon ! ne suis-je pas de moitié dans le secret ? répliquai-je ; et cela, sans qu'il y ait eu de ma faute.

Elle resta un moment pensive, irrésolue, mais sans retirer sa main.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

— Et vous ? dis-je en souriant.

— Vous n'avez pas entendu ?

— J'ai oublié.

— Ah !

Elle réfléchit encore.

— Demeurez-vous loin d'ici, monsieur ?

— Aux Champs-Elysées.

— C'est bien loin ! vous n'êtes donc venu que par occasion dans ce quartier ?

— Oui.

— Et dites, soyez franc : n'est-ce pas la renommée de notre magasin qui m'a valu votre pratique ?

— J'ignore quel est ce magasin.

— Vrai ?

— Certainement.

— Eh bien ! j'accepte vos vingt sous, monsieur, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est de vous en aller tout de suite, de ne faire aucune attention à l'enseigne, et de ne point revenir de six mois, dans cette rue.

— Soit !

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

Elle poussa d'une main les vingt sous dans le tiroir, tandis que je tenais toujours l'autre dans les deux miennes. Cette main, je la baisai aussi paternellement que je le pus ; après quoi, l'ayant regardée en dessous, je lui fis un salut très respectueux.

Elle m'accompagna jusqu'à la porte et demeura sur le seuil, afin de s'assurer ainsi de ma discrétion.

Quand je fus au bout de la rue, je me retournai pour voir si elle y était encore. Elle n'y était plus, et... ma foi ! non ; dussiez-vous m'accuser de simplicité, de niaiserie, je ne rebroussai pas chemin, je ne cherchai point à me rappeler son adresse... ni ne reviendrai, de six mois, dans cette rue. Je l'ai promis.

Mais je voudrais bien avoir une paire de gants neufs !

AUGUSTIN CHEVALIER.

DICTIONNAIRE DE MUSIQUE,

Par le docteur LICHTENTHAL,

Traduit par M. MONDO (1).

(M. Mondo vient de publier le dictionnaire de musique du docteur Lichtenthal. Cet ouvrage, traduit pour la première fois en français, manquait à nos bibliothèques musicales, et nous devons des remerciemens à MM. Escudier, directeurs de la FRANCE MUSICALE, d'avoir secondé de leurs conseils, de leurs concours et de leur plume, ce travail important.)

Les ouvrages purement didactiques sur l'art musical sont rares. Nous avons souvent déploré la pénurie de ces ressources élémentaires, et nous nous l'expliquons difficilement, car toutes les autres branches du grand arbre scientifique portent des fruits sans nombre, dont la semence féconde engendre, transmet et augmente les trésors d'une précieuse érudition dont les masses purement praticiennes font leur profit. La musique seule, cette puissance artistique si populaire, et dont le doux empire tend à répandre ses irrésistibles séductions dans toutes les classes de la société, la musique seule vit par ses actes, c'est-à-dire par ses produits, modifie ses formes et accomplit des révolutions fondamentales, sans qu'aucune voix s'élève pour faire connaître aux peuples et à la postérité les motifs, le but de ces importantes transformations.

Qu'arrive-t-il ? que résulte-t-il de ce silence condamnable des docteurs de l'art ? C'est que la musique (jugée seulement par les œuvres des producteurs dont les écoles varient selon le progrès des lumières en général, les besoins de l'époque et la puissance de quelques génies privilégiés), la musique passe pour un art de mode essentiellement capricieux, sans idéalité bien convenue, sans but arrêté.

Et cependant l'art se vulgarise, il se glisse dans les existences autrefois sauvages et abruptes du populaire dont il purifie les habitudes, dont il adoucit les mœurs. Semblable aux bienfaisants rayons de ce bon soleil qui luit pour le pauvre comme pour le riche, quoique les uns et les autres n'en jouissent pas de la même manière, la musique, multipliant ses formes à l'infini, depuis les nobles accords des motets religieux jusqu'aux saltarelles de Musard, prodigue sur tous les points d'intersection de l'ordre social des trésors dont chaque foule dûment catégorisée est avide et reconnaissante.

La musique est une puissance, et elle n'a d'autres interprètes que les partitions ; elle écrit ses lois sur la clef de *sol* ou de *fa*, en notes et en croches ; mais d'ouvrages simplement instructifs et explicatifs, peu ou presque point ! Les élèves consciencieux sont réduits à étudier l'art chez les anciens qui en comprenaient mieux que nous l'essence et la portée. Quant aux gens du monde, ces juges souverains si naïvement injustes parce que leur éducation incomplète ne leur permet pas de comprendre le fond des questions qu'ils sont pourtant appelés à résoudre, bien peu d'entre eux se donnent la peine d'étudier ; car les études sont difficiles, elles exigent un important sacrifice de temps, une attention soutenue, souvent pénible même, impossible pour la plupart. Et cela doit être, puisque la science, dans son état actuel, est une, indivisible dans ses détails, et que la superficie ne peut pas être détachée de sa profondeur.

Donc, nous sommes convaincus que les livres qui tendront à répandre des lumières partielles détachées du faisceau qui, mal à propos, s'est conservé compacte et par cela même inabordable, rendront à la popularisation de l'art un inappréciable service.

Et c'est pourquoi le dictionnaire de M. Lichtenthal, qui nous a suggéré toutes ces réflexions, nous semble un ouvrage utile, précieux, et dont la traduction dans notre langue est un bienfait. Ce travail, accompli avec une rare intelligence par M. Mondo, qui a scrupuleusement comblé les lacunes qu'il présentait encore, et qui s'est aidé dans son entreprise du concours éclairé de MM. Escudier, les jeunes et habiles directeurs de la FRANCE MUSICALE, mérite les suffrages et les encouragemens de tous les amis de l'art.

Ouvrage à la fois profond et facile, le dictionnaire de M. Lichtenthal, s'adresse aux artistes qui pourront y puiser des définitions complètes

(1) Chez E. Troupenas, éditeur de musique, 60, rue Vivienne et au bureau de la FRANCE MUSICALE, 20, rue de la Victoire.

des termes dont l'interprétation est si souvent contestée; ils y trouveront des données exactes sur l'histoire de l'art, que trop de praticiens ignorent, et sur son esthétique, si négligée par la plupart d'entre eux.

Comme résumé clair et concis de toutes les parties de la science, ce livre offrira des ressources précieuses aux hommes dépourvus d'une érudition spéciale : ils le liront sans imposer à leur esprit aucun travail pénible, car aucune démonstration ne dépasse les limites d'un mot isolé, et partout où la clarté du langage est jugée insuffisante par l'auteur, un exemple pratique forme le complément du texte.

Laissons parler un instant M. Lichtenthal luimême, et voyons comment il définit un terme dont le sens est généralement ignoré et presque redouté par la foule des amateurs : le contrepoint.

» A l'époque où la musique à plusieurs voix reçut son premier perfectionnement, on marqua sur les lignes des points au lieu de notes. Quand on voulait ajouter à une mélodie une ou plusieurs notes on ajoutait aux points qui existaient déjà d'autres points l'un sur l'autre ou contre l'autre, et c'est ce qu'on appelait *Contrappuntare*. Cette expression a été conservée comme une expression technique, de sorte qu'à présent le mot contrepoint, dans le sens le plus étendu, désigne tout ce qui appartient à la partie harmonique de la composition musicale. »

Veut-on creuser la science et connaître plus particulièrement le but et l'usage du contrepoint, les explications détaillées ne feront pas faute à la curiosité du lecteur; M. Lichtenthal ajoute à sa première et simple définition des documens également simples et qui ne peuvent manquer d'être compris par tout le monde à la première lecture.

» Par le mot contrepoint, pris dans le sens le plus restreint, continue le rhéteur, on entend la qualité particulière des voix unies à un chant donné. Si ces voix sont disposées de manière à ce qu'on puisse les renverser, c'est à dire à ce que la voix supérieure devienne voix fondamentale et *vice versa*, alors on l'appelle contrepoint double, dont il est parlé dans un article séparé. On lui donnera, au contraire, le nom de contrepoint simple si le renversement ne peut avoir lieu sans choquer les règles de l'art. Le contrepoint simple, à deux ou plusieurs voix, ayant des notes d'une égale valeur placées les unes contre les autres, s'appelle contrepoint égal. En mettant deux, trois ou quatre notes contre une note de la mélodie, il prendra le nom de contrepoint inégal ou figuré. En ajoutant ensuite à ce chant des mélodies composées de diverses valeurs, on aura le contrepoint mixte et fleuri dans lequel on joint ensemble toutes les autres espèces de contrepoints. »

Nous bornons ici nos citations et nous résumerons le jugement que nous portons sur le *Dictionnaire musical*, en déclarant que nous plaçons ce livre à la tête des ouvrages élémentaires et que nous le considérons comme le *vade mecum* des artistes, des amateurs et de messieurs les critiques, surtout.

Stéphen de la Madeleine.

SALON DE 1839.

GENRE.

(Sixième article.)

MM. Genod, feu Franquelin, feu Durupt, E. Giraud, Grenier, Debac, Duval-le-Camus, Jacquand, Beaume, Lestang-Parade, Guet, Pingret, Lafaye, Roehn, Lepoittevin, Monvoisin, Biard, Wickenberg, Lepaulle, mademoiselle Asselineau, Badin, Cottrau, madame Elise Boulanger.

La *spécialité* dont nous allons nous occuper a l'heureux privilége de fixer l'attention de la moitié au moins du public. Tout le monde en effet ne se plaît point aux batailles de vingt pieds, aux grandes pages historiques, ni aux toiles demesurées qui retracent pour la centmillième fois les miracles de l'Evangile. Notre nation, spirituelle avant tout, ne manquera jamais de courir aux œuvres d'esprit; elle applaudit lorsqu'elle voit l'artiste saisir avec justesse, et rendre avec grâce et facilité des ridicules bien connus, des anecdotes amusantes, l'histoire de la famille, les mœurs populaires ou des épisodes rustiques. Peut-être aussi pousse-t-elle trop loin ce goût pour le vrai et met-elle à son insu une imitation servilement exacte des détails bien au dessus de la naïveté d'expression. C'est là l'écueil évité par Metzu, Van Ostade, Gerard Dow; le problème que Teniers a si bien résolu par la franchise et la variété de ses scènes. Nous avons bien des peintres de *genre* qui s'ingénient à représenter des sujets de la dernière trivialité, certains qu'on remarquera leurs ouvrages; ce n'est là qu'une spéculation dont nous détournerons les yeux. D'ailleurs nous avons à signaler des tableaux d'un mérite réel. Mais pour faire bien sortir tout le prix que nous attachons au *sentiment*, même dans ce qu'on appelle la petite peinture, nous placerons d'abord le lecteur devant l'école de Lyon, qui brille de tout son faux éclat dans la *Fête du bisaïeul*, par M. Genod.

Cette école jouit, il y a un certain nombre d'années, d'une haute réputation, grâce à la vérité des détails qui devenaient des *trompe-l'œil*; comme on sortait alors des froides compositions et de la couleur grise et monotone des élèves ou successeurs de David, on courut avec empressement à cette espèce de renaissance du Hollandais; ce fut un sujet d'étonnement que ces étoffes, ces meubles, ces accessoires, dérobés à la nature elle-même et jouant si bien l'illusion. C'était, comme on disait alors, à prendre à la main... Quant à l'entente de la composition, à l'expression des figures, cette école ne s'en douta jamais. Depuis, il se forma des talens à la tête desquels il faut placer Léopold Robert, Decamps, Roqueplan, qui surent allier l'élévation du style à la magie de la couleur, et réduire à leur juste valeur les oripeaux des Lyonnais. Ceux-ci ont reparu avec leurs mêmes qualités et leurs mêmes défauts sans avoir rien perdu ni rien gagné. Voyez, dans ce tableau du *Bisaïeul*, combien il y a de personnages inutiles, indifférens à l'action ou dont l'expression est fausse et guindée. Pas une tête n'est juste, pas une pose n'est simple et naturelle. Et maintenant, si vous voulez savoir où M. Genod place son mérite, étudiez ce tricot de laine que porte le vieux paysan, vous en compterez les mailles; ces souliers, vous en compterez les points; ces pantalons sont réels, mais ces mains, ces chairs n'ont pas de vie. Voilà en quelques mots tout le système de cette école qui s'appuie sur un faux naturel.

Hâtons-nous de laisser tomber sur la mémoire de Franquelin l'expression du regret. C'était là un talent fort agréable, plein de finesse et qui connaissait bien sa portée. L'*Heureuse mère*, la *Madone*, les *Trois âges*, sont le dernier legs que nous devions recueillir de ce peintre facile qui a été trop tôt enlevé aux arts. — Nous avons aussi perdu en Durupt un des soutiens du *genre*; la délicatesse, le fini, formaient la meilleure partie de son mérite, et ces qualités se retrouvent dans l'*Extase* dont voici le sujet : c'est l'hiver, la neige couronne les toits et descend par flocons épais sur le pavé. Appuyé contre une borne, un pauvre enfant de la Savoie contemple de tous ses yeux la succulente devanture d'un restaurateur à la mode : une simple vitre, limite infranchissable, sépare son appétit de tous ces beaux pâtés, de ces fruits dorés qui s'étalent sur les planchettes de marbre blanc. Le regard du ramoneur, son geste, sont d'un naturel parfait.

Le *Garde française*, par M. Eugène Giraud, a un succès prodigieux. Et comment en serait-il autrement? c'est très spirituel, très comique; il ne faut pas surtout grand effort d'intelligence pour comprendre l'air de triomphe du soldat au petit tricorne, à la perruque poudrée, à l'habit blanc, lorsqu'il sort des blés où il a entraîné cette jolie petite grisette au jupon court. — M. Grenier a plus de distinction et s'éloigne mieux de ce ton de lithographie. Son *Enfant trouvé* mérite d'être cité comme un bon ouvrage et une page intéressante. On aime à lire la surprise, l'attendrissement sur les traits de ces villageois qui viennent d'apercevoir un bel enfant abandonné sur le bord du chemin. Les linges qui entourent cette petite créature sont d'une grande finesse et indiquent des parens riches, sinon humains; mais les paysans et surtout une vieille femme semblent remercier le ciel de leur avoir envoyé ce dépôt précieux. Nous n'aimons pas le mouvement inquiet du chien; au lieu de se rejeter en arrière, il devrait être accouru auprès de l'enfant. En résumé, M. Grenier n'avait pas encore fait mieux

La *mort de Molière* est une erreur de M. Dubacq. — Les *Petits maraudeurs*, la *Sœur de charité*, les *Enfans jouant sur la plage*, nous montrent chez M. Duval-le-Camus cette aimable facilité dont il a donné tant de preuve. — Arrêtons-nous devant la *Bénédiction des fruits*, par M. Jacquand. Ici nous trouvons, comme dans l'école de Lyon dont cet artiste a fait partie, une imitation fidèle de certains accessoires tels que des pommes et des raisins, et un manque d'expression convenable pour les figures. Ainsi le prêtre qui bénit les productions de l'automne, semble moins appelé pour une cérémonie rustique et innocente que pour un exorcisme; son air est trop sévère, son geste solennel. — M. Beaume n'a sans doute pas visité l'Italie; sinon il aurait autrement chauffé son ciel et dessiné son *Sixte-Quint*, enfant prédestiné auquel il a donné la maigreur exténuée d'un gamin de Paris. — Il y a un parfum de candeur sur le front de ces deux jeunes filles faisant la *Lecture au bord de l'eau*; assises l'une près de l'autre, elles soutiennent ensemble leur livre. Telle est leur préoccupation, qu'elles ne paraissent pas s'apercevoir qu'elles sont entourées de fleurs et de mousse, et qu'un ruisseau argenté vient mollement caresser leurs pieds nus. Ce tableau est dû à M. Lestang-Parade. — C'est dans les scènes de la vie helvétique que M. Guet a cherché ses inspirations; M. Guet retrace fort bien les costumes du canton de Berne, ses Suissesses ont une certaine naïveté avec leurs coiffures de dentelle noire, leurs corsages à bretelles, leurs jupons à gros plis, meis elles *posent* trop et sont comme immobiles sur la toile. On reconnaît que l'artiste a moins songé à faire un tableau que des études d'après nature. Nous adresserons le même reproche à M. Pingret, sa *Chasse au furet* n'est guère qu'un assemblage de portraits, d'où il suit que pour saisir la ressemblance, il a ôté de l'expression et du mouvement aux figures. Du reste, cette scène est composée avec infiniment d'esprit. Tous les chasseurs sont vrais d'attitude, leur attention est bien rendue. Le groupe du curé, celui du maître du château sont spirituels. Voici un peu plus loin, *le Maréchal Lobau dans l'atelier de M. Dantan jeune*. Les détails de l'atelier ont de la finesse, un arrangement d'un amusant ca-

price; pour le personnage qui pose, nous le laissons à l'admiration des gardes nationaux fervens, s'il en reste. — Le *Découragement*, par M. Lafaye, rentre dans la peinture d'expression : à l'aspect de ce jeune homme qu'accable une sombre mélancolie, on croirait que l'artiste a voulu épouser la cause de tous nos Chattertons modernes et peindre une satire contre la société. — Que de gaîté, quel entrain dans les petites compositions de M. Roehn fils. La *Confession*, la *Moustache*, *Tu n'entreras pas*, sont de charmans riens, du vaudeville en peinture. Dans le dernier de ces tableaux on voit une jolie jeune fille qui pousse une porte de toutes ses forces ; mais son amant qu'elle veut laisser dehors, a passé le bras par une espèce de chattière et il tire les jupons de l'aimable joueuse. On s'amuse beaucoup devant cet innocent badinage. — M. Lepoittevin a emprunté un épisode intéressant au roman de *Redgauntlet* ; c'est la fuite de Parsie qui, poursuivi par une marée furieuse, ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval. Vivacité de mouvement, facilité d'exécution, voilà ce qu'on remarque surtout dans cet ouvrage. — Le *Gilbert*, de M. Monvoisin, mérite un examen plus approfondi.

L'auteur de la satire du dix-huitième siècle est sur son lit d'agonie ; l'inspiration lui a rendu des forces ; un crayon et du papier sont dans ses mains ; les yeux levés au ciel, il reçoit d'en haut ces vers admirables qui scellèrent son œuvre poétique et consacrèrent le souvenir déplorable de sa mort :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs...
Je meurs et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Elégie vraie et touchante et que tant de fous ont voulu copier... Le peintre a mis du désordre sur les traits de Gilbert, une énergie fiévreuse dans son geste, tandis qu'au pied du lit une religieuse attache un regard ému et sympathique sur le malade dont elle ne comprend que la souffrance, mais non les douleurs morales. Elle semble si paisible, si pure, ne pas se rendre compte de cette agitation de l'âme. Il y a un contraste frappant entre le moribond et la vierge vouée au soin des maux physiques. C'est une belle idée bien rendue.

Qui pourrait passer sans rire devant ce *Concert de famille*, et sans nommer Biard, le fécond caricaturiste ? Rien d'amusant comme ce vieux chanteur de romances qui se dresse sur la pointe des pieds et appuie sa main sur sa poitrine avec une expression de troubadour, tandis qu'un enfant-prodige l'accompagne au piano. — La *Poste restante* a moins de naturel ; cependant les figures sont très variées et très réjouissantes : ici une femme qui a reçu une lettre illicite, et la voit interceptée par son mari ; là un négociant qui fait une laide grimace en lisant les nouvelles de son correspondant ; plus loin une grisette qui s'enivre de protestations d'amour de quelque étudiant ; tout un monde en miniature avec ses sentimens divers.

A l'entrée de la grande galerie remarquez un excellent tableau composé et peint avec cet esprit, cette sûreté si particulière aux Hollandais qu'il rappelle par son sujet. C'est la *Pêche en hiver*, de M. Wickenberg. Un vieux marinier est assis sur la glace dans laquelle il a pratiqué un trou ; armé d'une ligne, il attend avec une impassibilité stoïque le poisson qui composera le souper de sa petite famille. Debout auprès de lui et tremblant de froid, son fils et sa fille le regardent assez tristement. Au loin s'étend un miroir de glace, rayé çà et là par le fer des patineurs ; les embarcations sont emprisonnées dans cette eau gelée qui est d'une admirable transparence.

Combien ce sentiment précieux manque à M. Lépaulle que nous retrouvons encore avec un tableau de genre, l'*Antiquaire*. Vous y voyez des détails facilement rendus, des armes, des joyaux, des bahuts richement peints : mais que signifie tout cet amas, ce garde-meuble ? C'est tout au plus bon à servir d'enseigne à un marchand de bric-à-brac. — Si mademoiselle Asselineau avait ce talent de brosse, elle ferait d'excellens ouvrages ; car l'expression est très remarquable dans son *Ecole chrétienne à Versailles*. Toutes les têtes de petites filles sont vraies et naïves, mais plaquées et gauches. — Cet intérêt, avec un médiocre mérite d'exécution, brille dans le *Médecin de campagne*, par M. Babin. Une famille éplorée entoure le chevet d'une jeune fille malade et interroge avec anxiété les regards du docteur qui apparaît comme la providence sous ce toit rustique. La manière dont le père se cache le visage est un trait d'inspiration ; la douleur est parfaitement graduée sur les traits de tous les assistans.

L'an dernier, M. Cottrau, peintre spirituel, avait représenté l'*Hiver* ; cette fois c'est l'*Eté*, et ses jolies patineuses sont devenues des rameuses qui manient gracieusement l'aviron en fendant les eaux d'un lac ombragé de belle et fraîche verdure. Ses effets de lumière sont pleins de charmes, et les figures de ses femmes ont une coquetterie un peu mondaine pour des paysannes et qui rappelle plutôt les travestissemens d'un bal masqué que la simplicité agreste de la Suisse.

Madame Elise Boulanger a fait sa bataille ; mais d'une manière très pacifique, sans la moindre effusion de sang, une bataille d'enfans et qui a lieu sur une table, entre soldats de bois. Le bon Henri IV, entouré de sa famille, explique au dauphin convalescent, les détails de sa victoire d'Ivry. Cette scène est charmante : que de souvenirs elle offre à l'esprit ; comme on recueille avec plaisir sur le visage du bon roi l'expression de sa franche gaîté, de son sentiment si paternel ! .. En vérité, cette bataille-là vaut mieux que la plupart de ces grandes mêlées où l'œil ne trouve qu'un désordre sans but et une agitation sans mouvement.

ALF. DES ESSARTS.

Revue dramatique.

—

THEATRE-FRANÇAIS.

Première représentation de *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en cinq actes et en prose par M. Alexandre Dumas.

Le Théâtre-Français vient d'obtenir un succès éclatant avec un ouvrage dont le héros et le sujet ne sont guères neufs, ce qui prouve une fois de plus qu'à la scène, comme au palais, la forme décide du fond, l'entraîne à la victoire ou à la mort. Quoi de plus usé que Richelieu, non le cardinal, mais le maréchal ? Quoi de plus commun qu'une gageure de conquête féminine, et qu'une méprise sur l'identité de l'objet conquis ? Eh ! bien, l'auteur de *Henri III*, d'*Antony*, de *Christine* et dix autres pièces, a su rajeunir par l'audace et la fraîcheur des situations, du dialogue, ce qu'il y avait d'un peu arriéré dans les élémens de son intrigue : il a fait une comédie mêlée de drame, et une comédie très vive, très amusante, très comique, bien qu'un certain intérêt grave et doux n'y soit pas étranger. *Mademoiselle de Belle-Isle* a réussi, comme depuis longtemps on n'avait vu réussir ni tragédie, ni comédie, ni drame, depuis mademoiselle Rachel.

L'action se passe sous le ministère du duc de Bourbon, tuteur politique du jeune roi Louis XV. Richelieu et madame de Prie, la favorite du tuteur, ont eu ensemble des relations très intimes, et sont convenus que lorsque *elle* ou *lui* voudraient rompre le marché, *elle* remettrait à *lui*, ou *lui* remettrait à *elle* la moitié d'un sequin d'or qu'ils se sont partagé. Dès le premier acte, Richelieu donne à madame de Prie un souvenir en échange duquel madame de Prie lui offre une bourse. Vous doutez-vous de ce que le souvenir et la bourse renferment ? les deux moitiés du sequin d'or. Est-il possible de se signifier un congé mutuel avec plus de grâce et d'élégance ?

Une femme nouvelle a tenté l'aventureuse ambition de Richelieu. Cette femme, c'est mademoiselle de Belle-Isle, fille d'un vieux général, accusé de concussion, renfermé à la Bastille. Gabrielle (ainsi se nomme la jeune personne) a quitté sa Bretagne natale pour solliciter la grâce de son père, et de ses deux frères, compagnons de l'infortune paternelle. Gabrielle est fiancée à Raoul d'Aubigny, jeune officier au régiment de Champagne. Dans un accès de joyeuse humeur, Richelieu gage mille louis, qu'avant minuit il obtiendra un rendez-vous de la première femme ou fille, jeune et jolie, que le hasard enverra de son côté. Madame de Prie vient à passer. « Celle-» ci ne compte pas, dit Richelieu à ses amis, je » vous volerais votre argent. » Gabrielle de Belle-Isle arrive à son tour, et le pari s'engage dans toutes les règles : « J'en suis aussi, dit » Raoul d'Aubigny, car Gabrielle est ma fiancée » et je dois l'épouser dans trois jours. »

Maintenant à quoi bon l'analyse ? Madame de Prie, confidente de Richelieu, s'arrange pour le tromper, le duper, le promener de piége en piége. Richelieu se croit en bonne fortune auprès de Gabrielle : du haut d'une fenêtre, il jette à ses amis le bulletin de sa victoire, et c'est avec madame de Prie qu'il passe la nuit. De là une série de quiproquos, d'outrages et de douleurs : de là un duel à coups de dés avec d'Aubigny, qui perd la partie dont la vie est l'enjeu, et se croit obligé d'honneur à payer, ou plutôt à mourir. Finalement tout s'explique et s'arrange : Gabrielle et d'Aubigny en sont quittes pour la peur, Richelieu pour une blessure d'amour-propre. Mais à un homme tel que lui, qu'importe un léger échec ? Il a tant et tant de triomphes pour le couvrir.

Nous l'avons dit, cette comédie est brillante et amusante, l'esprit y est semé largement ; la verve y bouillonne sans cesse. On y trouverait facilement vingt endroits à critiquer ; on y blâmerait avec justice d'abord la facilité de Richelieu à se laisser éblouir, ensuite sa difficulté à revenir de son erreur ; on y reprendrait avec raison l'abus de la licence, que la peinture même d'une époque licencieuse ne saurait excuser. Toutes ces observations ne feraient rien au succès de l'ouvrage, appuyé sur le talent de mademoiselle Mars et de Firmin. C'est mademoiselle Mars qui joue mademoiselle de Belle-Isle ; mademoiselle Mante s'est chargée du rôle de madame de Prie. A la chute du rideau, le tonnerre d'applaudissemens a redoublé d'énergie, pour saluer le nom de M. Alexandre Dumas.

M.

Revue de cinq jours.

—

5 AVRIL. — Hier, à une heure, les ministres se sont rendus dans les deux chambres pour procéder à l'ouverture de la session. M. le comte de Gasparin, MM. Tupinier et Despans de Cubières représentaient la couronne à la Chambre des députés ; MM. de Montebello, Girod (de l'Ain) et Gautier, à la Chambre des pairs.

— Une foule considérable a stationné devant la Chambre et sur le pont de la Concorde, jusque vers quatre heures. Des piquets de gardes municipaux à pied et à cheval, de lanciers et de troupes de ligne, étaient distribués au milieu de cette foule qui s'est tranquillement écoulée après la séance. Le soir il y a eu quelques rassemblemens à la porte Saint-Denis.

— Les sommes versées à la caisse du comité central en faveur des victimes du tremblement de la Martinique, s'élevaient, au 1er avril, à 62,215 fr. 65 c.

La famille royale est comprise sur la liste pour 27,300 fr.

Une somme de 50,000 fr., en numéraire, a été immédiatement expédiée à la Martinique.

— Voici le compte exact des faillites qui ont

été déclarées à Paris pendant le premier trimestre de 1839 :

Janvier	58
Février	68
Mars	79
Total . . .	205 faillites,

présentant plus de 18 millions de passif, indépendamment de quarante de ces faillites qui n'ont pas de bilan, et dont, par conséquent, les passifs sont inconnus.

— Le compte-rendu de l'administration des finances pour 1838 nous apprend que le timbre des journaux a présenté en 1837 une augmentation de 422,000 francs sur 1836; il a produit 2,787,000 fr. au lieu de 2,365,000 fr.

— Il résulte d'une statistique des aliénés du département de la Sarthe, par le docteur Démezy, que les hommes et les femmes perdent la raison à des âges différents; pour les hommes, la folie survient le plus fréquemment de 25 à 30 ans, et de 15 ans à 30 pour les femmes. Le même docteur a rencontré, sur 27 hommes aliénés, 20 célibataires et 7 hommes mariés; et à l'égard des femmes, sur 18 aliénées, il se trouvait 3 veuves, 11 célibataires et 4 femmes mariées.

— On lit en ce moment sur un écriteau suspendu aux croisées du célèbre hôtel de Talleyrand, de cet hôtel qui logea l'empereur Alexandre, qui vit la fameuse conférence où se firent les traités de 1815, de cet hôtel où se nouèrent tant d'intrigues, on lit, disons-nous, l'inscription suivante : *Boutiques à louer*.

6. — Ce soir à neuf heures et demie quelques rassemblemens inoffensifs ont encore eu lieu dans l'extrémité des rues Saint-Martin et Saint-Denis, qui touche au boulevard. Des détachemens de la troupe de ligne et de la garde municipale ont parcouru les rues et facilement dissipé les groupes, qui ne paraissaient se composer que d'oisifs. Il faut espérer que demain il n'y aura aucun signe de troubles et qu'aucune tentative ne parviendra à troubler l'ordre dont la population parisienne a un si grand besoin.

— Les paysans dans le comté de Sussex prennent maintenant des rôties à l'eau, au lieu du thé que ces malheureux n'ont plus le moyen d'acheter. Ils se servent aussi de blé grillé au lieu de café. Jamais les classes ouvrières n'ont plus souffert.

— Dix-neuf ouvriers ont quitté dernièrement Manchester pour se rendre à Amiens. Depuis, quinze autre ouvriers sont partis pour la même destination. On ne saurait se faire une juste idée des développemens qu'ont pris depuis quelque temps ces émigrations de la classe ouvrière. Un grand nombre de femmes et d'enfans employés dans les diverses fabriques partent journellement pour le continent. Ils vont chercher du travail dans les fabriques de coton.

—Les journaux ont dit hier, d'après la *Gazette d'Augsbourg*, de la fameuse succession d'un nommé Bonnet, qui serait mort à Madagascar, laissant, disait-on, une fortune évaluée à 24 millions de ducats napolitains, c'est à dire à 100 millions de francs. Or, il est bon de savoir que l'île de Madagascar tout entière ne vaudrait pas cette somme. Mais il y a mieux : c'est qu'il n'y a ni héritage ni testament, et il en sera de la succession Bonnet comme de la succession Thiéry, que les prétendus héritiers se disputent avant de s'être assurés de son existence.

—*Rome*, 24 *mars*. Le cardinal Fesch est très malade. Quelqu'un qui sort dans ce moment de chez lui m'assure qu'il ne se lève plus, que sa respiration est extrêmement gênée et que la tumeur maligne qu'il a depuis si long-temps à la poitrine, ne lui laisse pas un moment de repos. Il est en danger en un mot. Son neveu Jérôme, ex-roi de Westphalie, vient d'arriver.

— Le *Droit* annonce que, lors de la visite récemment faite dans plusieurs maisons garnies du quartier des Écoles, la police a arrêté la femme d'un riche étranger, qui, après s'être éprise d'amour pour un étudiant, avait abandonné pour lui le domicile conjugal et une position élevée. Elle avait été signalée aux autorités par son mari, qui ignorait ce qu'elle était devenue.

— Le roi de Naples vient d'ordonner les fouilles de l'amphithéâtre de Puzzuoli. Ainsi, dans un rayon de quelques lieues, Naples possédera trois amphithéâtres romains, savoir, ceux de Campania, Pompeïa et Putéolis.

7. — Quelques rassemblemens se sont encore formés hier soir aux environs de la Porte-Saint-Martin. Comme ceux de la veille, ils se composaient en grande partie d'hommes vêtus de blouses. La garde municipale a dissipé ces attroupemens. Quelques-uns des individus qui les composaient se sont jetés dans les rues voisines, où ils ont brisé quelques vitres de croisées et cassé quelques réverbères. Ces désordres ont été promptement réprimés. Plusieurs perturbateurs ont été arrêtés, et la tranquillité a été rétablie.

— L'indisposition de M. Guizot est plus grave qu'on ne l'avait annoncé; on le dit atteint d'une fluxion de poitrine.

— On dit que l'administration prépare de nouvelles améliorations dans le transport des lettres. — Il y aura accélération, et augmentation de sécurité. Des boîtes d'un nouveau modèle et qui renfermeront les affranchies, abandonnées maintenant à la discrétion des buralistes, seront substituées aux boîtes actuelles. Le nouvel appareil sera plus ostensible et indiquera plus exactement les heures des différentes levées; on assure même que le public aura la faculté d'affranchir pour les départemens dans tous les petits bureaux.

— On lit dans le *Journal de Saint Etienne* :

« Les négociations commerciales de notre ville éprouvent une sorte de marasme qui arrête, qui paralyse tout, la fabrique de St-Etienne compte pour plus de 500,000 fr. de marchandises laissées pour compte, à Paris. C'est une sorte de panique. »

— On nous cite des marchands de Paris dont la vente journalière est descendue de son taux ordinaire de 4 ou 500 fr., à 25 fr. à peine.

— On écrit de Digne :

Un assassinat vient d'être commis à Valensolles. Un fermier avait perdu un grand nombre de brebis par suite d'une maladie dont son troupeau était atteint. Il s'imagina qu'on lui avait jeté un sort, et en accusa une vieille femme qu'on regarde dans le pays comme une sorcière. Celle-ci étant venue par hasard à passer près de lui, et lui ayant demandé s'il avait encore des brebis, le fermier, transporté de fureur, saisit un aiguillon de charrue et en frappa si rudement cette femme au front, que la malheureuse tomba morte sur le coup, victime d'un préjugé qui n'est que trop répandu dans nos campagnes.

— On écrit de Munich (Bavière) :

« Le ministre de l'intérieur et du commerce vient de charger M. Herrmann, professeur d'économie politique à l'Université de notre ville, de se rendre à Paris pour examiner, dans ses grands détails, l'exposition d'industrie qui va s'y ouvrir, et de lui en faire un rapport où il s'attacherait surtout à signaler les progrès que chaque art et chaque métier ont faits en France pendant les dernières années. On assure que S. A. R. le prince Luitpold, fils du roi, âgé actuellement des dix-huit ans, se propose d'accompagner M. Herrmann dans ce voyage. »

8.—Hier au soir de nombreux rassemblemens ont encore eu lieu entre les portes St-Denis et St-Martin; un grand nombre de fortes patrouilles de garde nationale, de garde municipale et de troupe de ligne ont été dirigées sur ce point et par une circulation continuelle ont dissipé ces attroupemens.

On a surtout admiré ces belles compagnies de garde nationale qui, par leur concours, ont, ainsi que la garde municipale et la troupe de ligne, amené en peu de temps le rétablissement de l'ordre et de la circulation.

Un grand nombre d'arrestations ont été faites, à la grande satisfaction des habitans, fort agités depuis deux jours par le renouvellement de ces scène de désordre. Une instruction judiciaire est commencée.

— On écrit de Mexico, 30 janvier, à une maison du Hâvre : « Santa-Anna, nommé président pendant l'absence de Bustamente, n'a pu arriver jusqu'ici; il est resté à Puebla, malade des suites de sa blessure. La plupart des Français sont encore ici, et on espère qu'ils obtiendront la faveur d'y rester, même après le délai fixé par la loi d'expulsion. »

— Le *Moniteur* contient l'ordonnance suivante, en date du [illegible] avril :

« Les défenses portées par notre ordonnance du 21 janvier dernier, en ce qui concerne l'exportation des grains et farines par les ports de l'Océan, sont et demeurent révoquées pour tous les grains autres que le froment et la farine. »

— Les travaux à l'Hôtel-de-Ville sont repris depuis un mois, mais le nombre des ouvriers qu'on y emploie est loin d'être aussi considérable qu'il pourrait être. A St-Germain-l'Auxerrois, au contraire, les travaux marchent avec toute l'activité possible, on achève en ce moment le pignon et le portail; presque tout le chœur, les bas-côtés et la nef sont remis à neuf.

—Le goût des processions n'est pas passé en Espagne. On comptait à Séville plus de 30,000 personnes étrangères à la ville attirées par le désir de voir les fameuses processions de la semaine sainte. Tous les balcons étaient loués; certaines places se payaient 3 onces d'or (250 fr.)

— M. Brod, premier hautbois de l'Académie royale de Musique, membre de la musique du roi et de la société des concerts, vient de succomber à une cruelle maladie.

— Le serpent Python-Boa, qui n'avait pas mangé depuis le 9 janvier dernier, vient de dévorer deux lapins qui lui ont été présentés avant-hier. Cette opération, dans les animaux de ce genre, présente quelques particularités assez remarquables. Lorsque les lapins destinés à servir de pâture à celui-ci ont été introduits dans sa cage, il a enveloppé leur corps dans ses anneaux; puis, après les avoir étouffés, il les a avalés, et il n'est arrivé à ce résultat qu'avec des efforts extraordinaires; il a fallu que sa tête, qui offre à peu près la sixième partie du corps du lapin, se dilatât de manière à lui livrer passage.

9. — Depuis le commencement du mois, par ordre du directeur des monumens publics, le nombre des ouvriers a été considérablement augmenté sur tous les ateliers des grands travaux entrepris par l'état.

— Une correspondance particulière de Bruxelles assure que les difficultés soulevées par l'admission du général Skrzynecki dans l'armée belge, sont aplanies.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 7 et lundi 8 avril 1839, de 3,419 déposans, dont 396 nouveaux, la somme de 434.866 francs.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 830,000 francs.

— La question du défrichement des forêts paraît d'une telle importance à l'Académie de Dijon, qu'elle la remet au concours pour 1839. Une médaille d'or de 300 fr. sera décernée au meilleur mémoire qui lui parviendra.

—Le jury de l'exposition des produits de l'industrie tient en ce moment ses dernières séances. Malgré son désir de ne pas se montrer trop sévère dans les admissions, il est [illegible] peu trop [illegible] dont il ne peut [illegible] l'exposition. Tantôt c'est un luthier qui présente un violon en terre cuite, en sorte qu'il peut servir d'instrument de musique [illegible]; tantôt c'est l'inventeur d'une paire de bottes *défensives*, près des [illegible] de l'une vous trouvez un

pistolet, sous le talon de l'autre une cachette pour vos billets de banque; puis au bout de l'une et de l'autre botte sont des boîtes auxquels s'adaptent des poignards, armes commodes, comme on voit, pour la marche et pour la défense!

Malgré ces rejets, qui sont, dit-on, au nombre de 500, les fabricans admis pour Paris dépassent toute prévision. Paris ne comptait que 1390 exposans en 1834; il en compte aujourd'hui 1,900. Le département de la Seine l'emporte à lui seul en nombre sur la France entière; car il paraît que le nombre total des exposans sera de 3,600 à 3,700.

— M. Pougoulm est parti hier pour aller prendre possession du siége de procureur-général au parquet d'Amiens.

— Jeudi soir, madame Grisi est arrivée à Londres avec sa cousine la débutante. Tamburini, Ivanoff et Rubini n'ont pas tardé à arriver. Il paraît qu'au moment de son départ, madame Julie Grisi a perdu un portefeuille contenant de l'argent et des valeurs pour 3,000 liv. sterl. (75,000 fr.) M. de Melcy, qui portait ces valeurs, venait de remettre à sa femme le portefeuille précieux en lui faisant ses adieux, lorsque la portière accourut en toute hâte dire à madame Grisi qu'une vieille dame de sa maison désirait lui dire adieu. Madame Grisi n'écoutant que son bon cœur court embrasser sa vieille voisine, puis elle remonte en voiture : on part.

A quelques lieues de Paris, elle pense à son portefeuille, qu'elle ne trouve plus, bien que M. de Melcy l'ait en sa présence déposé dans la voiture. Le domestique court à Paris et revient avec M. de Melcy; on n'avait pas pu obtenir de renseignemens sur le portefeuille. La portière prétendait ne l'avoir point vu; mais madame Grisi soutient que cette femme connaissait bien le portefeuille; elle était présente le matin lorsqu'elle y avait enfermé ses valeurs.

Dans notre prochain numéro nous rendrons compte de l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, que nous annonçons aujourd'hui, et nous ferons connaître à combien de titres se recommande cet important ouvrage qui répond à un besoin si général. Le mérite de ses dix premiers volumes et le nom de ses principaux collaborateurs sont des garanties suffisantes pour ceux à qui une Encyclopédie est nécessaire, et nous n'hésitons pas à appeler l'intérêt et la confiance de nos lecteurs sur cette belle publication.

Le Rédacteur en chef, **BERTHET.**

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série.

15 AVRIL 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 21.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

A dater de ce jour, les bureaux du *Voleur* sont établis rue du Helder, n. 14 bis.

SOMMAIRE.

—

L'IRLANDE,

Par M. DE FEUILLIDE.

—

(Justice pour l'Irlande! telle est l'épigraphe du livre que vient de publier M. de Feuillide. Ces trois mots sont écrits sur la première page, et tout aussitôt sur ce texte si court se déroule la plus éloquente plaidoirie. Nous venons de lire, et il nous est impossible de rendre toutes les sensations dont notre âme est émue. Ce que nous pouvons faire, c'est d'ouvrir le livre au hasard, d'en arracher quelques pages, de les reproduire en disant : Ici nos larmes ont coulé, là notre poing s'est crispé et l'indignation a chassé la douleur. Tantôt nous avons eu froid et faim au milieu de ces ilotes parqués dans les immenses domaines des Landlords, devenus Irlandais. A la voix puissante de l'auteur, nous nous sommes redressés, et ramenant nos haillons pour cacher notre poitrine nue, nous nous sommes écrié : c'est justice et non l'aumône que nous demandons; et réellement il a fallu l'aspect de la misère immense de tout un peuple pour inspirer l'idée de ce livre. Il a fallu à l'auteur du courage pour tout dire, du génie pour tout embrasser. Aussi jamais l'expression ne manque à la pensée. Là elle gronde comme la tempête au dessus de la tête de l'oppresseur, là elle se précipite rapide, scintillante, écumeuse avec les chutes du Shamon; puis elle devient harmonieuse et sonore comme la harpe des bardes de la verte Erin. Enfin lorsqu'il s'agit de trouver un remède à tous ces maux, la raison dicte et la phrase se dépouille de ses ornemens et devient serrée, rigoureuse et logique. Maintenant, écoutez, voici le début de l'auteur) :

«A la pointe de la langue de terre que poussent dans le canal Saint-George les North-Wales, dont, depuis Shrewsbury, il faut gravir les superbes montagnes; — après avoir traversé sur un pont suspendu, chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance, le bras de mer où se mirent les rians territoires d'Anglesea et de Bangor; — dans le petit port d'Holy-Head, ont peut avoir déjà comme une prescience de ce qu'est l'Irlande.

Entre quelques rares navires aux flancs éraillés, au pont enfumé, à la mâture noire et grasse, on entend rugir l'énorme cheminée en fer du steam-packet royal, qui, à heure fixe, à chaque jour, quelle que soit la mer, s'élance brevement vers la baie de Dublin. Ce ne sont plus ces élégans paquebots, au pont ciré, aux galeries à colonnettes, aux flancs diaprés de vives couleurs, dont l'acajou encadre les sabords, effilés comme des yoles, montés par des marins en pantalons blancs, et faisant coquettement glisser sur le miroir uni de la Manche, de Calais à Douvres, de Boulogne et de Ramsgate à Londres, les têtes de rois, de syrènes ou de duchesses ciselées à leur poupe et à leur proue dorées. Le navire d'Irlande est tout noir; noire à la poupe d'où son nom de baptême se détache à peine en lettres blanches, noir à ses flancs rebondis que ne sillonne nulle bande de couleur, noir à la proue où la harpe d'*Erin*, qu'embrasent les ailes d'un ange, est si lourdement sculptée, et, grâce au blanc mat qui la badigeonne, se confond si bien avec la transparence de l'air, qu'à cinquante pas, on peut, sans mauvais vouloir, la prendre pour une échancrure faite par un coup de vent. Les galeries... mais il n'y a pas de galeries, ce sont des planches épaisses solidement jointes entre elles et liées au pont par des écrous. Deux mâts, dont la large base est en fer, supportent une voilure sombre et épaisse, auxiliaire souvent déployé pour venir en aide aux ailes bruyantes avec lesquelles la vapeur fatigue les vagues, mais qu'à leur tour les vagues fatiguent plus souvent. Le capitaine est vieux et courbé, moins par l'âge que par les tristes préoccupations que lui donne la mer d'Irlande avec laquelle il se bat chaque jour. Les matelots ont le visage brûlé, les mains calleuses; leurs chemises sentent le suif; le goudron raidit leurs larges pantalons, et leurs souliers sont ferrés avec des clous dont les têtes semblent être des crampons pour courir dans les échelles de la mâture. Quand elle se met en mouvement, quand elle fait monter et descendre les arbres de fer qui agitent les bras gigantesques au bout desquels tournent les roues, la machine gronde comme un tonnerre; le navire, la mer, les hommes sont ébranlés par une si effroyable secousse, qu'on dirait qu'un Archimède nouveau vient de trouver un levier et un point d'appui pour soulever le monde.

Quelque haut que le cœur soit placé, on se surprend bientôt à jeter des regards étonnés et graves sur cette mer d'Irlande toujours courroucée, dont les flots, à leur crête écumeuse et roulée en panache, bercent incessamment des myriades d'oiseaux [illegible] rage leurs cris aigus aux cris plaintifs des mauves blanches, qui viennent secouer leurs ailes dans les cordages. — mer toujours [illegible],

qui veut, pour être domptée, et la volonté de pareils hommes, et la force intelligente de semblables machines, et le poids énorme d'une masse de bois toute chevillée et toute chargée de fer.

Dans ce navire ainsi bâti, n'atteignant le port qu'à grand'peine et par secousses violentes, ne devinez-vous pas déjà le peuple qui n'a rien à jeter au luxe et à l'élégance, et qui lutte depuis des siècles pour arriver seulement à gagner la nourriture et le vêtement de chaque jour? Cette mer ainsi faite, la terreur des voyageurs et du négoce, dont elle tend sans cesse à engloutir les rêves et la fortune, ne vous dit-elle pas qu'elle doit tenir le commerce, et l'industrie qui le féconde, éloignés d'une terre que, du sud au nord, étreint une si menaçante ceinture?

Après six heures d'une orageuse traversée, tout haletant, tout couturé aux flancs par les coups de la lame, le steam-packet entre dans la baie; mais vous la voyez si déserte dans le demi-cercle de son fer à cheval, cette baie pourtant si vaste et si sûre, que vous vous croiriez en plein Océan atlantique, si l'aspect des côtes sur votre gauche, si, dans le fond, en face, la jetée de King's-Town, et si, à droite, les monumens de Dublin se dessinant dans la brume, ne vous prouvaient que vous touchez la terre.

J'avais encore un pied dans le paquebot, que, sur les larges pierres du port, l'image vivante de l'Irlande m'apparut. J'étais étranger, elle vint à moi. C'était une femme jeune encore, grande, forte, belle de ses grands yeux bleus et de sa pâleur mélancolique, transparente même sous le hâle qui la brûlait. Ses pieds étaient nus, ses jambes étaient nues aussi. Ses longs cheveux pendaient en désordre sur ses épaules, auxquelles, par quelques bouts de corde, était retenu un manteau gris, moins destiné à les voiler qu'à couvrir un petit enfant que cette femme avait au sein. Peut-être même ce manteau, si délabré qu'il fût, était-il l'unique vêtement de l'enfant et de la mère; car, à travers les trous dont il était criblé, je ne vis point de linge; et sous les pans qui arrivaient à peine aux genoux, se montrait le nu des épaules et des bras qui le retenaient croisé sur la poitrine.

— *The patatoes are very dear, your honour*! les pommes de terre sont bien chères, votre honneur! me dit cette femme les yeux baissés, et avec une tristesse de voix que je n'oublierai jamais.

— Que doit-ce donc être du pain, ô mon Dieu! dis-je à part moi... Le pauvre, ici, sait-il seulement ce que c'est que le pain?... Et mon cœur se serra d'une façon étrange, car enfin qu'étais-je destiné à voir en pleine Irlande, là où il n'y a ni maisons, ni richesses, ni ports de mer, ni étrangers pour faire l'aumône?

A quelques pas plus loin, je montai dans les voitures du *railway*, qui, longeant la baie, va de King's-Town à Dublin, et, en moins de vingt minutes, fait parcourir six milles anglais (environ trois lieues de France). Un gentilhomme irlandais s'assit auprès de moi, et, avec le sentiment bien marqué d'une bienveillance à laquelle l'Angleterre m'avait peu habitué, il me parla, dans la langue de France, de la France où il avait fait la guerre, en 1814, et dont encore, après vingt années, et malgré le coup de feu qu'il y avait reçu, il aimait à nourrir le souvenir. Les paroles lui venaient du cœur pour mettre à jour tout ce q u'il y avait en lui de respect, d'admiration et de bonnes sympathies pour notre beau pays. De combien de question, durant notre court voyage, il me pressa sur les hommes et les choses! et combien, moi, je fus heureux de lui montrer la France, non telle que je l'ai vue longtemps à travers la violence aveugle de mes passions, mais telle que l'ont faite en réalité, dans sa politique, dans son industrie, dans ses arts, dans sa littérature et dans ses hommes, vingt années de paix et de luttes pour la liberté; telle qu'alors deux mois de séjour dans le Royaume-Uni m'avaient appris à l'aimer, telle que je la vois enfin, aujourd'hui que les injustices des autres m'ont forcé de faire un retour sur mes propres injustices.

Quand je lui eus parlé de la France, je l'interrogeai sur l'Irlande; mais il me répondit tristement, humblement, s'excusant presque de n'avoir, hélas! qne de lamentables récits à me faire pour me payer le plaisir qu'il avait pris aux miens. Un éclair de joie traversa son œil voilé, quand je lui dis qu'il n'y avait pas en France un noble cœur, quelque vent religieux ou politique qui soufflât sur lui, qui ne fit des vœux pour l'affranchissement et la prospérité de l'Irlande; mais sa surprise fut grande lorsque, déconcertant sans doute toutes ses prévisions sur mon compte, je lui dis que j'étais tout simplement un pauvre journaliste, qui, lassé de luttes et attendant des jours meilleurs, s'en venait, poussé par une main puissante et amie, visiter le Royaume-Uni dans ses mœurs, dans son luxe et dans sa misère, pour s'apprendre et pour apprendre aux autres, par des tableaux pris sur nature, à ne pas éternellement souffleter la France, sous les yeux et au profit de l'étranger.

— Que Dieu vous conduise, monsieur! me dit alors ce gentilhomme en me pressant affectueusement la main. Puis il ajouta avec amertume: les étrangers nous visitent si peu!...

Je n'osai lui demander pourquoi; mais je songeai à la pauvre femme de King's-Town, et je courbai la tête, n'osant encore ni blâmer les étrangers, ni trouver juste l'amertume du reproche qui leur arrivait.

— Aussi, monsieur, reprit-il, comme s'il ne se fût point aperçu de mon trouble, nous ne saurions rien de l'Europe, et l'Europe ne saurait rien de nous, si, dans notre jeunesse, nous n'aimions pas à voyager. Peut-être, parce que nous sommes pauvres, nous croit-on corrompus et dégradés?... Oh! il n'en est rien. Quant à vous, monsieur, si Dieu vous donne le courage de tout voir, puisse-t-il vous donner aussi celui de tout dire!

Hélas! ce courage qu'il me souhaitait, il me semblait que je le sentais déjà faiblir en moi sous le coup de ses paroles, et je trouvais que les voitures du *rail-way* auraient pu emporter moins vite les voyageurs loin du navire.

— L'Angleterre ne fait-elle donc rien pour l'Irlande? repris-je; après un court silence, pour cacher mes émotions diverses et pour m'étourdir sur je ne sais quelle lâche pensée d'un prompt retour à Londres.

En ce moment nous passions devant d'immenses ateliers de charronnage. Pour toute réponse mon gentilhomme me les montra.

— Voilà, dit-il, l'hôpital des machines.

— Comment! des machines? Et celui des hommes?

— Oh! celui-là, il est dans toute l'Irlande. Seulement il n'a ni médecins ni remèdes; et il est si encombré à cette heure, que j'ai bien peur, quoi qu'il se fasse désormais, qu'on ne trouve assez ni des uns, ni des autres. Et à quoi bon, du reste, monsieur? Ceci est encore un perfectionnement moral et polit que dont, avec beaucoup d'autres, la très pauvre Irlande est redevable à la très riche Angleterre. Notre métropole s'est moquée de nous, monsieur, quand elle nous a imposé des machines. Elle en a envoyé tout juste assez pour que l'industrie ait appris à se passer des bras des hommes, mais point assez pour que l'industrie enrichisse le pays. Les bras étant devenus inutiles, on n'a que faire, vous pensez bien, de leur élever des édifices où on les répare. Un homme hors de service, d'ailleurs, à quoi est-il bon, je vous prie, sinon à être porté en terre? Avec les tronçons rajustés de cent hommes, vous ne feriez pas un homme passable; avec deux machines détraquées, vous en pouvez faire une excellente. Il est donc juste, en économie politique et sociale, que tout l'intérêt, toute la pitié se portent sur ces chères machines; que le charron et le serrurier soient préférés au chirurgien et au médecin, l'œuvre humaine à l'œuvre divine. A chaque époque sa pensée et son œuvre, monsieur! C'était autrefois la religion qui élevait des hôpitaux aux maladies de l'âme et de la chair; aujourd'hui c'est l'industrie qui élève les siens aux cassures du bois et du fer fondu. Aussi, arrive-t-il que les machines fonctionnent, tant bien que mal, sans enrichir même deux ou trois entrepreneurs; et pendant ce temps des milliers de bras restent croisés, et des familles, par millions, n'ont pas de pain.

— Oui, et pour comble de malheur, lui dis-je en répétant le premier cri que j'avais entendu sur la terre d'Irlande, *the patatoes are very dear your honour*!

Nous entrions à Dublin. Les détails et les renseignemens que le gentilhomme irlandais me donna, quand nous nous séparâmes, me servirent à éviter une partie des embarras et des exigences dont un étranger dans le pays qu'il voit pour la première fois, ne peut guère manquer d'être la victime. En Angleterre, où l'on regarde l'or de l'étranger comme un tribut obligé, un bon, un franc Anglais, en pareille circonstance, m'avait, pas esprit national, aidé à être trompé. Aussi l'Anglais fait-il toujours fortune d'une façon ou d'autre; né pauvre, l'Irlandais meurt toujours pauvre.

Cette double rencontre me fit longuement réfléchir, car, en quelques minutes, elle m'avait offert la personnification vivante du double aspect que présente l'Irlande: par les yeux de l'âme j'avais vu l'Irlande qui est pauvre, l'Irlande qui est nue; et par l'intelligence, j'avais été en rapporte avec l'Irlande intelligente et sensible, souriant à l'étranger qui la visite, et par dessus tout honorant et aimant la France.

(Déjà vous connaissez l'Irlande. C'est une malheureuse mère dont le manteau déchiré ne peut abriter ses enfans; mais ce n'est pas le temps qui a ravagé le sol fertile d'Erin, ce n'est pas la charrue qui a tracé tous ces sillons, c'est l'épée brutale des hordes salariées de l'Angleterre, et l'épée ne fertilise pas. Après vous avoir initiés du premier coup aux souffrances qu'il a vues, l'auteur s'arrête devant l'homme dont la voix peut les faire taire un instant. Il vous dé-

crit la lutte d'O'Connell contre ses rivaux, cette lutte que couronne un éclatant triomphe dont vous ne perdez aucun détail, et qui semble avoir trouvé son Homère. Maintenant ce sont les annales de la belliqueuse Irlande, ce sont les chants des bardes que l'auteur rajeunit en les traduisant. Armé du flambeau de la vérité, il démasque l'hypocrite Elisabeth; il vous froisse le cœur en répétant malgré le dégoût dont il est saisi, les sanglantes paroles de Cromwell, et quand il a tout dit, il écarte les touffes d'herbe dont le sol est tapissé; et vous montrant des ruines éparses, il vous crie : Ce sont les ossemens de l'Irlande; voyez comme elle était grande! Parfois aussi l'auteur procède par contrastes; il décrit les *cottages* des Landlords : somptueuses demeures, domaines immenses où un peuple entier pourrait vivre, et que le Landlord n'habite même pas, tant il craint de rendre à l'Irlande ce qu'il extrait de l'Irlande. Ensuite fatigué de s'occuper de ces égoïstes blasonnés, et le cœur plein de larmes, il vient les épancher dans les cottages du pauvre et vous force à pleurer avec lui) :

Dans quelque direction que vous parcouriez l'Irlande, au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest, dans l'Ulster ou dans le Munster, le long du canal Saint-George, ou sur les grèves de l'Atlantique; au bord des grands lacs et sur la lisière des grands bois, aussi bien qu'aux flancs des montagnes; parmi les bruyères et les rochers, aussi bien que dans les ravins et les tourbières; dans les solitudes, comme aux avenues des grandes cités; aux portes de Dublin, comme à celles de Limerick, de Cork et de Galwai; sur toute la surface de l'Irlande, enfin, aux lieux que les landlords n'ont point parqué entre les blanches murailles de leurs domaines, voici ce que vous trouverez répandu et s'élevant à peine à six pieds au-dessus du sol. Ce sont des murailles faites, quelquefois, avec des éclats de rocher, mais le plus souvent avec des quartiers de terre superposés, liés entre eux par les racines des herbes qui en tapissent la surface, séchées aujourd'hui. Il n'y a là pour toiture que de longues bandes de gazon, posées sur des branches d'arbre non effeuillées. Une porte aux ais mal joints, un trou pratiqué à l'endroit où la muraille forme le point de partage des deux versans de la toiture, sont les deux seuls espaces par où le jour et l'air se glissent à l'intérieur, et par où s'échappe la fumée. Approchez, vous n'avez pas à craindre qu'il en sorte des chiens hargneux ou malades. Cette masure n'est point un chenil; et vous en remerciez Dieu! car vous vous dites que vous ne voudriez point loger là, même un chien galeux qui, une fois dans sa vie, aurait levé sur vous un regard caressant, ou vous aurait fait prendre une pièce de gibier; car vous pensez que le Royaume-Uni, qui a des lois sévères contre les gens qui emploient des chiens à traîner des charrettes, ne saurait permettre qu'on assignât aux chiens un logement aussi misérable. Non, ce n'est point un chenil; car les landlords, pour leurs meutes aussi bien que pour leurs chevaux, élèvent avec de la chaux, du sable et des pierres, des édifices où l'air, le jour et l'espace abondent. Le paddy d'ailleurs n'a point de chiens : d'abord parce qu'on ne lui permet pas d'en avoir; ensuite parce que, lorsqu'il en a, on les lui tue, afin qu'ils n'effarouchent pas de leurs aboiemens ou de leur poursuite le gibier que, dans toute l'Irlande, le landlord a seul le droit de chasser, dût le paysan en être dévoré, lui et sa récolte! enfin, parce que tout cela n'existât-il pas, le paddy ne pourrait pas donner à son chien la nourriture que le plus pauvre parmi les plus pauvres en Europe peut donner au sien. Dans toute l'Irlande, où la misère a engendré tant d'infirmités, tant de mendians, je n'ai pas même rencontré le chien de l'aveugle!...

Ce n'est pas non plus une écurie, ni une étable de bêtes à cornes. Voyez : l'écurie est partout, le long de la route, dans les fossés, sous les arbres, dans les champs, et dans le creux des tourbières épuisées. C'est bien assez pour ce pauvre cheval qui depuis longues années fuit devant l'équarrisseur. L'étable, aussi, la voilà! ce sont ces quatre murailles de terre sans toiture, et au-dessus desquelles une toute petite vache irlandaise, plus petite encore que nos vaches bretonnes, allonge son muffle amaigri et son regard étonné.

— Qu'est-ce donc? — Suivez-moi; tâchez d'avancer sans laisser votre chaussure au fond de ce bourbier infect, de ces immondices de toute sorte qui entourent ces murs de terre comme un fossé d'antique forteresse. Ce n'est pas tout encore. Il nous faut déranger un des quatre ou cinq personnages qui, couchés ou assis sur le seuil, nous empêchent d'y mettre le pied. Auquel nous adresserons-nous?

A cette femme vieille et ridée, à moitié nue, accroupie au soleil sur ses talons, dans l'attitude du crétinisme, et qui, la tête appuyée sur ses deux mains, les doigts passés dans ses longues mèches de cheveux gris, nous regarde avec stupeur, en fumant à outrance sa *loudine*, une méchante pipe de terre, à côté de laquelle le *brûle-gueule* d'un vieux caporal serait un objet de luxe et de distinction? Mais vous craignez de ne pas même être entendu. Passons à un autre, et peut-être aurons-nous plus de succès en poussant du pied ou de notre bâton de voyage, ces couples de canards et d'oies qui ont replié leur tête sous leurs ailes, ou ce gros et monstrueux cochon, étendu sur le flanc dans toute sa longueur, la hure dans la fange, avec ces grognemens et cet ignoble et impassible laisser-aller qui ont fait un proverbe de son nom et de son état de somnolence digestive? Mais, ni ces animaux domestiques, ni le cochon surtout, — apparition si inévitable au seuil de toute cabane irlandaise, qu'il en peut être regardé comme le génie familier, — ni la vieille femme elle-même, ne sont habitués à tant de déférence. Bêtes et gens vivent dans la campagne d'Irlande sur un pied parfait d'égalité; celles-ci ne cèdent point la place à celles-là, pas plus au seuil de la cabane que dans l'intérieur, et vous aurez renoncé vous même à tout droit de préséance quand vous aurez vu avec quelle intimité tout ce monde boit, mange, dort, joue ensemble et pêle et mêle. Il y aurait donc mauvaise grâce, n'est-ce pas? à se montrer plus exigeant que les maîtres de céans. Il ne nous reste alors d'autre ressource que de tourner, comme eux, les difficultés, ou de passer par dessus. Il est juste de dire que, si de votre côté, vous prenez bien vos mesures, ces singuliers gardes de la porte, ne se livreront du leur, par peur ou par malice, à aucune brusquerie pour vous faire trébucher.

Du courage donc! une enjambée, et nous voilà dans cette misérable habitation, dont la destination vous est encore un problème. Mais priez Dieu qu'il y descende avec vous : vous allez vous trouver enface de douleurs et de misères, que l'homme tout seul serait impuissant à consoler. Cette habitation qui n'est ni un chenil, ni une étabe, c'est un *cottage* comme l'habitation d'où vous venez de sortir, si élégante, si luxueuse, si confortable était un *cottage*; mais l'une était *cottage* de landlord, celle-ci est *cottage* de paddy.

Maintenant, attendez un peu que vos regards s'habituent à l'obscurité qui règne là-dedans, grossie par la fumée des tourbes qui s'élève d'un foyer sans conduit, et s'échappe par la porte et par les crevasses du toit, comme de la bouche et des fissures d'une fournaise voûtée. Voyez vous sur le sol, posé auprès de l'âtre, ce je ne sais quoi d'immobile, d'inanimé qui semble jeté là comme un amas de haillons, dont nulle langue humaine, nul pinceau d'artiste ne sauraient arriver à rendre la forme et la couleur? Peu à peu vous reconnaîtrez que ce quelque chose sans nom est un être vivant, la moitié séculaire du couple séculaire dont vous avez laissé l'autre moitié accroupie au soleil. C'est un vieillard dont la vie a été ce que fut la vie de son père et de son aïeul, ce qu'est la vie de ses enfants, ce que sera, si Dieu n'y met ordre, la vie de ses petits enfans; c'est l'anneau vivant qui, à la chaîne des générations éteintes, rattache les générations nouvelles, avec les mêmes conditions, dans le présent et dans l'avenir que dans le passé, de dégradation, de nudité et de faim.

Bientôt, — et ceci est un fait général, qui se reproduit incessamment dans tous les cottages irlandais, un fait sur lequel peuvent, à perte de raison et de pitié, s'exercer les calculs des économistes de la force de Malthus; — bientôt, de cette ombre épaisse, fourmilière grouillante, se détachent en saillie de petits enfans par dixaine. Leur âge est échelonné entre l'âge du berceau et celui de douze à quatorze ans, ceux-là dans les bras et sur les genoux de ceux-ci. A cet aspect si inattendu, après avoir mesuré de l'œil l'espace étroit dans lequel tout cela vit, marche et dort, vous n'avez ni assez d'étonnement, ni assez de bienveillance pour ces visages si rians et si frais, pour ces petits corps si nus, et poutant si propres et si blancs, pour ces yeux si aimans, pour ces bouches si vermeilles, pour ces têtes si blondes et si bouclées; — fleurs bénies durant leurs premières années, qui s'épanouissent blanches et roses, loin de toutes les sources de la vie, comme si toutes les fécondantes rosées, tous les tièdes rayons, toutes les brises caressantes du ciel des heureux du monde descendaient, cependant, jour et nuit sur elles.

Car, c'est ainsi. L'Irlande est, je crois, le pays où les enfans sont les plus ravissantes petites créatures du monde, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, tant que le [illegible] et les tendresses [illegible] d'une mère suffisent à donner [illegible]. C'est alors que l'on peut dire des enfans irlandais, ce que je ne sais quel pape, [illegible] l'un de ces jeux de mots si communs dans la basse latinité, disait de petits enfans anglais emmenés captifs à Rome : [illegible] essent. [illegible] des Anglais, [illegible] des [illegible]. Les pauvres petits enfans irlandais sont [illegible], et Dieu [illegible] pour [illegible] anges, quand arrive leur troisième année, c'est à dire, à l'âge où il faut demander pour eux [illegible]

alimens une nourriture que le lait de la femme ne suffit plus à donner : transition qui, dans l'état normal des familles humaines, exige déjà tant de lenteurs et de ménagemens. Mais en Irlande, hélas ! cette transition se fait sans préparation aucune. Du lait de la mère, l'enfant passe brusquement aux alimens et aux vicissitudes dont se compose la nourriture du *paddy* d'Irlande. Le sein de la mère était une source toujours féconde, toujours prête à assouvir la faim. Mais la nourriture de l'enfant sevré dépend de la nourriture de la famille, et elle n'est ni toujours suffisante ni toujours présente quand la faim pousse ses cris. De plus, alors même quelle est suffisante et présente, elle est toujours d'une quantité telle, qu'il faut du temps pour que les substances nutritives qu'elle renferme se dégagent en suffisante quantité, et passent dans le sang et dans les chairs; si bien que, dans l'intervalle, le sang s'apauvrit, les chairs dépérissent et la mort arrive. Aussi, est-ce pitié de voir dans quel état de langueur et de rachitisme les enfans qui ont résisté aux privations, inexorable suite de leur sevrage, se traînent jusqu'à l'adolescence, jusqu'à ce moment de crise où se décide la lutte entre les principes vitaux et mortifères, auxquels Dieu a livré les premières phases de l'existence humaine. A cet âge encore les moissons de la mort sont abondantes en Irlande; c'est la seconde coupe réglée sous laquelle tombent, en grande partie, ceux qui ont survécu à la première; et, de la seconde, il ne réchappe que ceux dont les corps façonnés par cette double épreuve, se sont fait de la faim, du froid et de toutes les misères, une seconde nature, qu'on pourrait appeler *la nature irlandaise*, qui tire sa beauté, sa force et sa longévité de l'absence même des besoins qu'elle est parvenue à dompter, et sans la satisfaction desquels, cependant, il n'y a guère ailleurs que faiblesse, laideur et courte vie.

Quand, avec la profonde émotion et la mélancolique tendresse, auxquelles vous êtes tout surpris et tout charmés de vous abandonner, vous aurez caressé la nombreuse petite famille qui vous regarde avec un mélange ingénu d'étonnement et de familiarité; quand vous aurez ainsi contemplé l'enfance à l'état de fleur qui s'épanouit, et de fleur qui s'étiole, vous verrez bientôt arriver la personnification vivante de la race irlandaise, à l'état de jeunesse et de maturité, victorieuse des rudes étreintes de toutes les misères qui la déciment.

Voici d'abord une grande et belle fille d'une vingtaine d'années. Quel que soit le délabrement de son costume, vous cesserez bientôt de vous en préoccuper, pour ne plus admirer que l'élégance de sa taille, la blancheur de ses épaules, la forme exquise de ses pieds nus et blancs, la délicatesse de ses mains et de ses doigts effilés, le velouté de ses grands yeux sur lesquels de longs cils s'abaissent comme un voile, l'élévation de son front, dont deux sourcils arqués, symbole d'enthousiasme, relèvent la pureté de lignes, comme si le pinceau d'un artiste les eût tracé, et enfin des cheveux lisses et luisans, toujours à l'air, séparés au milieu du front, et retombant sur la naissance du cou et des épaules, coupés en rond et roulés en une seule boucle circulaire, comme les portaient les jeunes clercs du moyen âge.

Après les admirations du cœur et du regard qui sont allées à cette jeune fille, il vous faudra encore des admirations d'un autre ordre pour la femme qui l'a suivie de quelques pas, la mère de tous les enfans qui vous ont inspiré de si émollientes sensations. La beauté de cette femme est du même genre que la beauté de la jeune fille; mais c'est un beauté déjà plus sévère, plus indiquée, plus noble, sur laquelle la fécondité de l'épouse, les douleurs de la mère, les soucis de la ménagère, ont, plus que l'âge, incrusté les traces plombées de la fatigue.

Enfin, voici à son tour le *paddy*, le maître momentané de cette cabane, le fils de ces deux vieillards, le père de tous ces petits enfans, le mari de cette belle femme, le frère de cette jeune fille; celui à qui vont toutes les affections, toutes les espérances, tous les vœux, tous les besoins, et qui en retour, helas! la tête dans les mains, la poitrine courbée, la voix strangulée, le cœur gros, l'œil éteint, quand tout ce qui vit, tout ce qui parle là dedans s'approche, et lui dit : Avons-nous du travail, avons-nous de quoi manger? répond bien souvent : Nous n'avons pas de travail, nous n'avons pas de quoi manger. Pour ce qui est du vêtement, il n'en est jamais question, soit pour espérer soit pour se plaindre : le vêtement est le dernier degré d'un luxe auquel le *paddy* n'a jamais la folie de prétendre.

Du reste, après avoir embrassé d'un coup d'œil le vide fait dans le *cottage* irlandais, vous comprendrez que ce langage de détresse est le langage que s'adressent, le plus souvent, le soir, quand ils se réunissent, les trois seuls pourvoyeurs des besoins qui gémissent dans cette étroite enceinte. S'il y avait là du travail, du repos, des alimens pour tous, vous vous demanderiez avec quoi se fait ce travail, sur quoi et dans quoi se prennent les alimens et le repos. Vous n'avez vu nulle part, posés dans un coin, ou appendus au mur, ni les meubles, ni les instrumens du travail, ni les ustensiles de première nécessité que l'on trouve en Europe, dans les plus pauvres habitations. Dans le *cottage* irlandais, ils ne sont même pas à l'état de délabrement, ni pots cassés, ni assiettes ébréchées, ni tables sur pieds inégaux, ni chaises au fond effondré, ni bois de lit vermoulu. — sur quoi dorment et dans quoi mangent les *paddies* ? est toujours la question à laquelle il faut revenir, corrollaire de celle-ci. Les *paddies* dorment-ils et mangent-ils? Puis, si en Irlande, comme partout, la question du sommeil et de la nourriture doit être la solution de la question du travail, vous vous demandez : Les *paddies* travaillent-ils ?

Quand vous reportez les regards sur les belles femmes et sur les filles; quand vous avez de nouveau admiré la forme et la blancheur de leurs mains, vous vous dites que non-seulement les femmes irlandaises ne se livrent pas à des travaux rudes et pénibles, mais que même elles ne s'adonnent pas aux ouvrages de l'aiguille, dont l'usage laisse aux doigts des traces, quelques légères qu'elles soient. Alors vous entrevoyez, sinon la seule cause, au moins une des causes qui font du haillon le costume national de l'Irlande. Si pour achever la solution de votre problème, vous étudiez ensuite le *paddy* lui-même, vous trouverez que cet homme, haut de près de six pieds, qui ne peut passer sous la porte de son *cottage* sans se courber, dont les bras semblent avoir une puissance capable de soulever les plus lourds fardeaux et de creuser à la plus grande profondeur le sol le plus dur, a cependant répandues dans ses jarrets, dans ses bras, dans toute sa nature physique, on ne sait quelle mollesse, quelle énervation qui accusent des habitudes de paresse, et qui, en un autre pays que l'Irlande, pourraient être prises pour le résultat de la satisfaction de tous les grossiers appétits des passions de la chair. Alors vous vous répondez hardiment : Les *paddies* ne travaillent pas! et vous croyez enfin tenir la véritable cause de la misère de l'Irlande.

Cependant, vous ne possédez encore qu'un fait : ce nonchaloir, qui vous semble être une cause, n'est lui-même qu'un résultat. Il vous faut donc creuser encore plus avant, si vous voulez dégager l'inconnu de votre synthèse de voyageur et de philosophe. Sans doute, vous savez que le *paddy* ne travaille pas; mais savez-vous pourquoi il ne travaille pas ? et pourquoi celui qui travaille n'a ni plus de bien-être, ni un aspect moins misérable que l'autre? Les Anglais, qui ont leurs raisons pour cela, ont toujours résolu cette question par le caractère et les mœurs du *paddy*. J'ai aussi étudié ce caractère et ces mœurs. Je m'en suis allé à travers l'Irlande sans système et sans parti pris, j'ai recueilli les disparates les plus inexplicables, et j'avoue n'avoir pas été amené à la conclusion que tire l'Angleterre.

(Loin de professer une admiration servile pour O'Connell, après avoir prouvé qu'il comprenait toute la noblesse, toute la sainteté de la mission du grand agitateur, l'auteur lui donne le seul moyen de régénérer l'Irlande et de créer une nation irlandaise. Laissons le parler lui-même) :

O'Connell, cependant, pourrait encore sauver son pays dans le présent et détourner dans l'avenir l'anathème promis à son œuvre inachevée. Il n'aurait nul besoin pour cela de renoncer à son agitation pacifique, et il empêcherait néanmoins ce qu'il a tant à cœur d'empêchera une prise d'armes, même après sa mort. Il arriverait à faire enfin posséder par les Irlandais les droits politiques après lesquels il court; et avec la réforme politique il aurait obtenu, de plus, cette réforme sociale, qu'on lui reproche d'avoir négligée.

L'usurpation de la conquête anglaise en Irlande, en effet, n'a pas seulement porté sur les droits politiques; celle-ci peut avoir été et être une cause de perturbation, mais ce n'est pas la seule. Le jour où O'Connell aura obtenu la réforme politique, l'Irlande n'en sera pas moins agitée par un germe éternel de désordre; car elle sera encore sous le coup de l'usurpation du droit de propriété, qui est la mère de l'usurpation politique. Sans l'usurpation du droit de propriété, en effet, l'usurpation des droits politiques n'aurait point été obtenue; pour faire cesser la seconde, il faut donc faire cesser la première. Justice complète ne sera rendue à l'Irlande, c'est-à-dire l'Irlande ne sera pacifiée, que lorsque ces deux usurpations seront vaincues... Elles doivent et peuvent l'être le même jour.

Contre l'usurpation des droits politiques, justice pour l'Irlande veut dire RÉFORME.

Contre l'usurpation du droit de propriété, justice pour l'Irlande veut dire RESTITUTION.

Mais je sais tout ce que le radicalisme de ce mot renferme d'effrayant pour les sociétés chez lesquelles le respect du fait accompli est une garantie d'avenir. Soit! rayons le mot *restitution*,

Mais il en est un autre qui a cours dans l'existence des nations aussi bien que dans la vie des hommes, et qui fait arriver, non pas, il est vrai, à une justice aussi complète (d'ailleurs il est un moment où une justice rigoureuse peut devenir de l'injustice : *summum jus, summa injuria*), mais à une sorte de compromis, de composition légale, grâce à laquelle celui qui a souffert de l'usurpation obtient une réparation, sans que violence soit cependant faite à celui qui en a tiré avantage, et sans que l'on fasse cesser chez le premier une cause de murmures et de conflagration que l'on ne ferait que transporter au second

C'est le mot INDEMNITÉ !

C'est lui que la France proclama après avoir fait une fois contre une partie de ses enfans et de sa propriété terrienne, ce que l'Angleterre a fait durant sept cents ans, et trois fois en un siècle, contre les habitans et la terre d'Irlande. L'homme d'état qui, malgré les clameurs, les haines et l'étroit libéralisme de son temps, poussa la France dans cette grande voie de justice nationale, a bien mérité de son pays et des partis eux-mêmes. Il a fait disparaître la tache originelle et la dépréciation dont toute usurpation frappe les propriétés, et, avec elle, un ferment éternel de flétrissures et de haines. Il a donc servi son pays aux points de vue politique, humanitaire et social, hors desquels il n'y a ni organisation ni durée pour les empires. Il a empêché qu'on ne pût dire un jour d'une portion du peuple français acquéreur des biens nationaux, ce que j'ai dit dans tout mon livre contre les Anglais, colonistes d'Irlande. Il a, de plus, donné un grand enseignement pour l'avenir : la confiscation a été tuée à jamais par l'*indemnité*, et les nations savent à cette heure que pour les pays où il y a eu perturbation violente dans les droits et dans les fortunes, le retour à la justice est la meilleure des politiques et le plus infaillible moyen de pacification.

Indemnité donc pour les spoliés de l'Irlande, comme il y a eu indemnité pour les émigrés de France !

Ainsi, justice pour l'Irlande doit renfermer désormais le double cri de *Réforme et indemnité* ! O'Connell n'a fait entendre que le premier ; qu'il profère le second ! Sinon, O'Connell ne veut pas être et n'aura pas été le libérateur de son pays.

L'avenir, fatalement marqué, de l'Irlande est donc bien celui-ci : *Réforme* et *indemnité* ! ou *Révolution*.

A O'Connell et à l'Angleterre de choisir.

(Enfin il termine son livre en demandant aussi à l'Europe savante qu'elle réserve à l'Irlande poétique une place à laquelle elle a droit, comme elle a droit à un rang honorable parmi les nations, à côté et non pas sous les pieds de l'Angleterre. Telle est ce livre si riche, si complet, livre dont la France doit être fière, et dont l'Irlande un jour régénérée mettra l'auteur au nombre de ses bardes les plus aimés. G.

LE CHAPEAU DE VELOURS.

En sortant de la salle à manger, le comte Enguerrand de Sorges fit un signe à un homme de sa livrée.

— Raphaël, dit-il à demi-voix, les chevaux pour quatre heures, et ne t'avise pas de dormir plus tard.

— Quelle infâme trahison ! s'écria le marquis de Marsonville, qui avait surpris cet ordre secret : Messieurs, je vous dénonce...

— Chut !... dit Enguerrand à son hôte, avec un sourire un peu confus et lui serrant le bras amicalement ; pas un mot de plus si vous ne voulez m'affliger.

— Dieu m'en garde ! dit le marquis vivement ; mais vous m'affligez vous-même, Enguerrand !... Allons ! contremandez les fâcheuses paroles que vous venez de jeter à ce drôle...

— Il faut que je parte, Elie..., je l'ai promis !..

— A qui ?... demanda le marquis, avec une assez joyeuse expression de curiosité.

— A ma femme.

La physionomie du marquis exprima une surprise si peu jouée et si profonde, qu'elle amena le sourire sur les lèvres d'Enguerrand.

— Parbleu ! dit le marquis, montrant ses amis qui allumaient leurs cigarres et parlaient déjà d'aller se coucher à neuf heures du soir, comme de vrais chasseurs qu'ils étaient, je vais donner le coup d'œil du maître au campement que j'ai fait préparer pour ces braves enfans, et si vous voulez m'attendre un instant dans votre chambre, qui est à côté de la mienne...

— Volontiers, dit Enguerrand, et je tâcherai de vous faire apprécier mes excuses..

— Il le faudra bien, dit le marquis presque tristement ; puis il ajouta en s'éloignant, et comme pour lui seul !

— A sa femme !... Il l'a dit !...

Une demi-heure après les deux amis étaient assis, aux deux coins de la cheminée, dans d'excellentes bergères, à la mode de 1700, enveloppés dans leurs robes de chambre, les pieds dans des pantouffles, et fumant des cigarres qui eussent fait envie au roi de toutes les Espagnes.

— Oui, ma femme, répétait pour la troisième fois fort tranquillement, le comte de Sorges à l'incrédulité questionneuse du marquis.

— Permettez-moi de vous dire, Enguerrand, ajouta ce dernier, élégant jeune homme, tout de ce siècle un peu athée en matière de loi conjugale, permettez-moi de vous dire que vous me feriez presque supposer que...

— Eh bien ! que ?...

— Ma foi !... que vous êtes amoureux de votre femme !... le mot est lâché, je ne le retiens plus.

— C'est la vérité !... dit Enguerrand sans s'émouvoir davantage ; pourriez-vous me dire, mon cher Elie, quel mal il y a à cela ?...

— Je ne connais pas madame la comtesse de Sorges, mon cher Enguerrand, dit le marquis avec une suprême politesse.

— Je serai heureux de vous présenter à elle, mon ami...

— J'accepte, Enguerrand, et pour bientôt... ; mais il me semble, très cher, qu'il y a au moins un an que vous êtes son mari...

— Deux ans, si vous voulez bien.

— Deux ans !... et vous êtes encore ?...

— Amoureux de ma femme..., répéta Enguerrand, oui, mon ami ; pourquoi n'en conviendrais-je pas ?

— Le diable m'emporte ! s'écria le marquis, il vous dit cela comme une chose toute naturelle !.... Si nous étions au temps des fées, je croirais qu'il y a sous cette merveille quelque talisman...

— Il y en a peut-être un..., dit M. de Sorges avec une certaine expression de mystère.

— Bon !... dit le marquis aspirant plus vite la vapeur du Maryland.

— Si vous n'aviez pas trop envie de dormir. Elie, je vous dirais l'influence que peut avoir sur la vie d'un homme l'objet en apparence le plus indifférent, la plus mince bagatelle.

— Mais encore ?...

— Un chapeau de velours, par exemple...

— Un quoi ? dit le marqnis qui crut rêver.

— Un chapeau de velours.

— Oh ! parbleu non, je n'ai pas envie de dormir ! s'écria le marquis ; l'histoire commence trop bien... Mais quelle diable d'analogie ?...

— Patience !... dit M. de Sorges. Il y a eu deux ans cet hiver que j'accompagnais un matin ma cousine, la baronne de Varignan, chez sa marchande de modes, place de la Bourse. Pendant ces mille détails de rubans, de gaze et de colifichets, qui sont une si grande affaire pour la femme la plus raisonnable, je me trouvai un peu dépaysé, et pensant à un tout autre monde, mes regards erraient à l'aventure... »

— Peste ! dit le marquis, il y a quelquefois dans ces lieux-là de fort jolies choses à voir.

— Mes yeux se portèrent enfin par hasard, poursuivit Enguerrand, sur un chapeau placé dans un angle du magasin...

— Un chapeau de velours ! dit le marquis, sur une tête délicieuse, une brune, des regards de feu, véritable type d'Andalouse...

— Mais non ! dit Enguerrand.

— Alors quelque blonde fille d'Ossian, aux yeux bleus... Je vois ça d'ici...

— Vous voyez mal, mon ami ; ce chapeau était tout simplement sur un crochet.

— Ah !... dit le marquis dérouté.

— Je regardai d'abord ce chapeau avec distraction, sans bien le voir ; puis sa forme me parut gracieuse, jeune, suave ; et moi aussi je le plaçai, dans mon imagination, sur une tête idéale, ravissante de grâce et de beauté... La pensée est si prompte à notre âge !... Avec ce chapeau, je fis tout un roman. Pendant cet intervalle, ma cousine m'adressa la parole, et rit beaucoup de ce que je ne lui répondis pas... Et ne voilà-t-il pas que, pour couronner ma folie, je finis par demander à la marchande de modes pour qui était ce chapeau. Elle me répondit, d'une façon toute gracieuse, qu'il avait été commandé par la vicomtesse de Born. Ce nom m'était inconnu.

— Et à moi aussi, dit le marquis.

— Mais, poursuivit Enguerrand, ma cousine fit une réflexion si peu obligeante pour la beauté de cette dame, à propos du chapeau qui lui était destiné, que j'en conclus qu'elle devait être charmante. Et, malgré moi, le nom de la vicomtesse, le chapeau que j'avais sous les yeux, et la figure que j'avais rêvée depuis un quart-d'heure se mêlèrent dans mon imagination, s'unirent à devenir inséparables, à me troubler d'une façon qui me paraissait si ridicule, que je fis mes efforts pour penser à autre chose. J'y aurais probablement réussi, car nous allions sor-

tir : mais pendant que la baronne de Varignan donnait quelques dernières instructions, un coupé s'arrêta tout à coup devant la porte. Une dame se pencha à la portière, et dit quelques mots à un laquais qui entra aussitôt et demanda :

— Le chapeau de madame la vicomtesse de Born !

— Je tressaillis à ce nom, et, me tournant vivement, j'aperçus à la portière de ce coupé... une femme... ou plutôt un ange !... que vous dirai-je ?... mon rêve de tout à l'heure !... dites que j'étais fou dans ce moment là ; soit. Mais c'était bien ces traits suaves, cette blancheur éblouissante, ces yeux bleus si tendres, ce long regard si vague et si doux, ces beaux cheveux blonds qui tombaient en gerbe... cette bouche si fine qui ne souriait pas, et qui semblait n'être faite que pour le sourire... et je restai dans ce magasin, immobile, tremblant, fasciné... Le chapeau fut emporté ; la voiture s'ébranla ; la vision disparut. Ma cousine me toucha le bras, pour m'avertir qu'elle sortait ; elle n'avait rien vu, elle. Et elle me raillait gaîment sur ma distraction inaccoutumée.

— En vérité, mon cousin, me disait-elle, je ne vous ai jamais vu ainsi. Je suis tentée de croire que vous avez une passion.

— La baronne avait raison ; j'étais amoureux... Elie.., amoureux fou de la vicomtesse de Born !...

— Ne vous fâchez pas, très cher, dit le marquis, mais, sur mon honneur, *fou* est le mot.

— Dès ce jour, continua Enguerrand, mon esprit n'eut qu'une occupation, qu'un but : arriver jusqu'à eette femme angélique, ne fût-ce que pour mourir à ses pieds... Oh ! c'est que je l'aimais comme on n'aime qu'une fois... Ma vie avait bien été jusqu'à ce jour traversé à par quelques unes de ces inclinations passagères, qui semblent distraire nos heures de loisir, plutôt qu'elles ne nous occupent sérieusement ; mais en voyant cette tête admirable, Elie, je sentis que c'était là mon premier amour. A vingt-neuf ans, on ne se trompe pas sur une appréciation de ce genre... Ainsi, je gardais au fond de mon âme ce souvenir et ce nom. Je faisais un temple à cette idole de toutes mes pensées... et je m'entourais d'une triple cuirasse de silence et de mystère, pour cacher à tous cet amour. Si j'entendais prononcer dans le monde le nom de la vicomtesse de Born, je me sentais rougir, comme si tous les yeux eussent dû deviner mon secret. Et jamais je n'osai hasarder une interrogation, jamais je ne fus assez maître de moi-même pour m'informer de ce que je désirais le plus savoir. Toucher, par une question, à la vie de cet ange, me semblait une indigne profanation.

J'appris par hasard son adresse ; et dès ce jour, j'évitai de passer devant les portes de son hôtel. Et cependant je la cherchais dans le monde, au spectacle, à l'église... C'est que là elle était au milieu de l'air que tout le monde respire ; tandis que, chez elle, il y avait tout un enfer entre elle et moi : un mari ! Pendant plusieurs semaines mes recherches furent vaines ; les bals, les concerts, les raouts restèrent vides pour moi ; je me désespérais, et cependant je ne me lassais point. Un soir, enfin, chez la comtesse de Chavelines, seul à l'écart, derrière une table de joueurs, pendant que le bal était le plus animé, j'entendis à deux pas une voix que je n'avais jamais entendue ailleurs, et que je reconnus cependant je vous jure, car un nuage passa sur mes yeux et je me sentis pâlir... C'était bien elle ! Vous dire ce que j'éprouvai quand ce long regard doux et velouté rencontra le mien ? un éclair ineffable de magnétisme... le bout des ailes d'un ange qui effleura mes yeux !... Elle me sembla presque surprise, me parut chercher un souvenir. L'homme qui lui parlait était un vieillard gros et jovial sans manières, qui n'avait rien de cette dignité que l'âge suffit souvent à nous donner. Je demandai le nom de cet homme en tremblant pour elle ; je ne m'étais pas trompé : c'était bien là le vicomte de Born !

Et alors je la cherchai hardiment, je marchai vers elle avec assurance ; il me semblait que je venais de prendre l'engagement de la protéger, de la soutenir.., Ne riez pas, Elie !... Je vous jure que je n'avais pas une pensée qu'une vierge n'eût pu avouer.

— Et quand nous fûmes en présence, quand une contredanse nous eut réunis pour quelques instans, je ne sais où je trouvai mes paroles, d'où me vinrent la confiance et la persuasion, mais avant la fin du bal, elle m'avait dit :

— Je vous crois ! et comment ne vous croirai-je pas, puisque tout ce que vous me dites, je l'ai éprouvé du même instant que vous, du jour où le hasard nous a mis en face l'un de l'autre pour ne plus nous oublier !... Seulement, ajouta-t-elle avec un sourire inexprimable de douceur et d'abandon, j'ai été plus curieuse que vous. Je sais qui vous êtes ; on me l'a dit un jour au bois où vous ne m'avez pas vue ; je me cachais au fond d'une voiture...On m'a dit que vous étiez le plus loyal des hommes, et vous voyez que je l'ai cru !...

— Pauvre vicomte !... dit le marquis.

— Attendez encore un peu pour le plaindre, mon ami, dit Enguerraud. A la suite de cette rencontre, je revins chez moi, ne devant revoir cette femme angélique que plusieurs jours après. C'était trop attendre maintenant ; je ne pouvais plus vivre que par elle et pour elle... Je lui écrivis. Raphaël, mon valet de chambre, qui m'est attaché depuis bien des années, fut chargé du soin de lui remettre ma lettre, une lettre bien ardente, folle, ridicule, sans doute... mais sincère du moins. Quand Raphaël rentra, je l'interrogeai avidement : il me répondit, avec son calme d'Alsacien que vous lui connaissez, et sans se presser, qu'il avait vu la vicomtesse de Born... qu'il lui avait remis ma lettre à elle-même, et qu'elle n'avait rien répondu, son mari étant entré chez elle presque aussitôt. J'aurais vainement voulu en savoir davantage ; Raphaël, ordinairement observateur et psychologiste, resta froid ce jour-là et évidemment de mauvaise humeur. Je le brusquai et je le renvoyai. Il sortit sans s'excuser ; comme s'il avait eu lui-même quelque reproche à me faire.

Il y avait une demi-heure que j'étais seul dans ma chambre, réfléchissant aux suites de cette histoire que je venais de commencer ainsi sans me demander le chemin ni le but. Vingt résolutions se présentaient, je ne m'arrêtais à aucune ; je me contentais de répéter : où vais-je ?... Et puis dans ce chaos de pensées sages ou déraisonnables, tristes ou riantes, m'apparaissaient toujours une image si belle, si chère, si aimée !... alors je ne disais plus où vais-je ? mais j'allais les yeux fermés.

Raphaël rentra dans cet intervalle, d'un air assez effaré.

— Qu'est-ce, lui dis-je ?

— Monsieur... une personne... et il hésitait en parlant.

— Mais parle donc, quelle personne ?...

— Hé bien !... dit-il en se penchant vers moi, avec un air de reproche, le mari !...

— Le vicomte de Born ?... m'écriai-je un peu surpris.

— Oui ! le vicomte, dit Raphaël en hochant la tête, monsieur aurait bien pu nous épargner cette visite.

— Tais-toi !... Fais-le entrer !...

Raphaël fit deux pas vers la porte, puis il revint.

— Monsieur, me dit-il humblement, vous en savez plus que moi dans ces sortes d'affaires, et sur toute autre chose aussi, mais vous ne doutez pas de mon attachement non plus ?...

— Je sais que tu m'aimes, Raphaël, mais je sais aussi que tu abuses depuis quelque temps beaucoup trop des privilèges de ton attachement pour ton maître. Après ?...

— Eh bien ! me dit alors Raphaël tout ému, croyez-moi, monsieur, suivez mon avis en cette occasion : dites au vieux que ce n'est pas sérieusement que vous avez écrit à sa femme... parole d'honneur il le croira !...

Pour le coup je me levai en colère :

— Ah ça ! es-tu fou ? lui dis-je en élevant la voix, fais entrer cet homme, ou pardieu ! je vais le chercher moi-même...

Raphaël leva les bras au ciel et introduisit le vicomte.

Je vous avoue néanmoins que l'issue de cette scène me préoccupait un peu ; j'étais mal à mon aise et, quoi qu'on en dise, je n'avais pas le rôle le plus gai. Le vicomte de Born entra d'un saut dans ma chambre, et si précipitamment, que je regardai du côté où était suspendue mon épée...

— Ah !... ouf !... permettez !,.. diable ! quelle chaleur !... dit-il, en se jetant dans un fauteuil que je ne lui avais pas offert et qu'il remplit de sa rotondité.

Je m'inclinai un peu surpris de cette manière d'entamer une explication.

— Monsieur le comte, me dit alors M. de Born, mon âge me permet de vous parler assis.

Il dit ces mots avec une sorte de noblesse qui me rendit le sentiment de notre mutuelle situation.

— J'attends vos ordres, monsieur le vicomte, répondis-je debout et sans le regarder.

— Parbleu, jeune homme, dit alors le vieillard gaillardement, je n'ai aucun ordre à vous donner. J'ai seulement une question à vous faire. Où avez-vous déjeûné ce matin ?

— Monsieur !... répondis-je, croyant avoir mal entendu.

— J'ai l'honneur de vous demander où vous avez déjeûné ?

— Chez moi, monsieur, mais une question pareille...

— Seul, demanda le vicomte.

— Seul !...

— Alors, monsieur, me dit le vicomte en se levant, c'est de sang-froid que vous vous êtes

moqué de ma femme... Vous êtes impardonnable!...

Je restai stupéfait devant cette conclusion.

— Voilà votre lettre, monsieur, poursuivit M. de Born; vous dites à ma femme, entre autres billevesées, que ses paroles vous ont autorisé à lui tenir le langage que vous lui tenez... Et vous savez bien, monsieur, que vous n'avez jamais échangé une phrase avec ma femme?

Je regardais la lettre et le vicomte sans mot dire, et je ne m'expliquais les singulières paroles qu'il m'adressait que par une fausse confidence de la vicomtesse. Je vous avoue que mon rôle commençait à me paraître lourd. Je n'ai jamais été de ces hommes qui mettent leur orgueil et leur joie dans la honte et le malheur d'un autre; la bizarrerie de ma première rencontre avec la vicomtesse de Born avait tout fait jusqu'ici. Maintenant je me sentais coupable, je me condamnais moi-même, et, sans songer que je devais être fort gauche, je restais muet.

— Allons, allons, me dit tout à coup avec bonhomie M. de Born, vous avouez votre escapade... j'en étais sûr... pure espièglerie d'écolier, tour de page... J'en ai fait bien d'autres, moi qui vous parle... Mais, voyez-vous, c'est que la vicomtesse avait pris la chose au sérieux, et ma foi, elle se fâchait tout rouge... Reprenez votre lettre, mon jeune ami, touchez-là et n'en parlons plus...

Et cela dit, le vicomte s'en alla comme il était venu.

Il y avait le soir même une signature de contrat de mariage chez le baron de Roselles dont la fille épousait notre ami Arthur de Raumont. J'y étais invité comme témoin, et je ne pouvais me dispenser dès lors d'y paraître. Il m'en coûta cruellement, car je savais que les Roselles et les de Born avaient quelque parenté. En y réfléchissant, je ne pouvais traduire la conduite de madame de Born que par une coquetterie insigne ou au moins une légèreté bien grande, et il m'était pénible de me retrouver si tôt en présence d'une femme que j'avais placée si haut et qui ne devait plus être pour moi qu'une idole brisée, qu'un beau rêve effacé. Et cependant le premier regard qui rencontra le mien en entrant dans le salon de M. de Roselles fut celui que j'avais désiré le plus éviter. Madame de Born me parut aussi calme que la veille, aussi bienveillante pour moi, sans affectation comme sans embarras. J'en fus indigné, et je sentis que je ne lui pardonnerais de ma vie. L'amour-propre vint pourtant à mon aide, et après des efforts surhumains et des tortures de martyr, je finis par atteindre une gaîté si bruyante que je m'étourdis moi-même et je dus étonner bien des gens.

Enfin, comme on passait dans une pièce voisine pour examiner le magnifique trousseau de la mariée, j'entendis une voix bien connue proférer ces paroles, dites seulement pour mon oreille :

— Pourquoi vous faites vous si gai, mon Dieu! Vous me faites peur?...

Je me retournai, malgré moi, et, en vérité, les traits de madame de Born exprimaient une anxiété si vive que je sentis mes résolutions faiblir. Mais je sus me contraindre, et je répondis avec légèreté :

— Une visite que j'ai reçue ce matin a fait de moi le plus jovial des hommes!...

La vicomtesse me regarda avec une surprise qui me parut bien jouée, et nous fûmes séparés par la foule des invités pour un instant.

Quelques minutes après, le hasard nous remit en présence; j'entrai, pour échapper à la chaleur, dans un boudoir où il y avait une table de jeu abandonnée : la vicomtesse, que la même raison y avait attirée, était assise sur un divan, tournant le dos à la porte, et dans l'attitude de la méditation. Au bruit que je fis en entrant, elle se retourna et me sembla émue en me voyant.

Je fis un mouvement pour me retirer, après une excuse froide et brève; mais aussitôt elle se leva et me dit très vite :

— Vous me cachez quelque chose?... Un malheur peut-être!... Vous n'êtes pas le même!.... C'est peut-être mal ce que je dis là, mais je ne sais pas feindre, moi!...

— Vous ne savez pas feindre? répondis-je alors avec un sourire amer... Oh! madame!...

Et il y avait dans l'expression de ces derniers mots un doute si profond, si blessant, qu'elle pâlit, et je vis rouler sur sa joue une larme qu'elle ne songea pas d'abord à essuyer. Il faudrait que vous eussiez aimé, mon cher Elie, pour comprendre toute la puissance d'une larme, quand le cœur est plein, quand il surabonde de la pensée d'une femme, de son image, de son amour... Cette larme était née à peine que j'étais aux genoux de madame de Born.

— Oh! pardonnez-moi!... lui disais-je, pardonnez-moi!... Mais aussi pourquoi me faire jouer un rôle pareil devant votre mari?

— Mon mari!... s'écria-t-elle avec une expression toute singulière; mon mari; et elle m'interrogeait du regard avec une surprise qui tenait de l'épouvante.

— Mais certainement!... répondis-je, sans quitter ma position suppliante, et j'allais en dire davantage, lorsque tout à coup une grosse voix retentit derriere nous.

— Oh! oh! s'écria l'interrupteur, un homme aux pieds de ma nièce?... Parbleu! mais je ne trompe pas... C'est l'amoureux de ma femme!.,.

Et me relevant aussitôt avec précipitation, je reconnus le vicomte de Born.

— Monsieur, me dit-il alors plus gravement, j'espère que cette fois ce n'est plus une plaisanterie et que vous m'autorisez à prevenir dès ce soir madame de Born, que vous viendrez demain lui demander la main de sa nièce, mademoiselle Aurélie de Charmes.

— Monsieur, lui répondis-je avec autant de confusion que de bonheur, vous prévenez tous mes vœux, en vous assurant la reconnaissance de ma vie entière.

Mademoiselle de Charmes, témoin muet de cette scène, ne chercha pas à dissimuler sa joie; lorsque nous sortîmes ensemble de ce boudoir, où j'étais entré si malheureux, elle me dit seulement :

— Je saurai un jour, n'est-ce pas, le mot de cette énigme qui me fait si heureuse?...

— Le mot, répondis-je en riant de mes souvenirs : — Un chapeau de velours!...

Et M. de Sorges se tut après ces dernières paroles.

— Je comprends tout, mais un peu tard, s'écria, en se levant, le marquis; la vicomtesse était vieille et laide... sa nièce un ange... Tenez, Enguerrand, vous m'avez donné envie de me marier... Allons nous coucher!...

ALBERT DE CALVIMONT.

(*L'Europe monarchique.*)

DHESPINA ET ZABÉTULA.

(Le *Journal de Smyrne* donne les curieux renseignemens que l'on va lire sur les effets d'électricité extraordinaires qui se sont manifestés dans le rapprochement de deux jeunes filles. Les journaux français avaient déjà parlé de ce phénomène, mais leurs récits étaient un peu vagues. Ce qui suit est à la fois plus complet et plus positif.)

Dhespina et Zabétula sont, la première âgée de 20 à 22 ans, et la seconde de 16. Celle-ci n'habite que depuis trois mois seulement la ville de Smyrne, et n'a eu l'occasion, par conséquent, de connaître et de cohabiter avec Dhespina que depuis ce court espace de temps. L'aînée de ces demoiselles est d'une constitution saine et vigoureuse; la plus jeune, quoique jouissant aujourd'hui d'une bonne santé, a eu néanmoins à souffrir, pendant un temps assez long, d'une affection scrofuleuse.

Aux premiers moments de leur réunion, ces jeunes personnes n'ont pas eu à s'apercevoir des singuliers phénomènes que leur rapprochement détermine aujourd'hui; et cela, soit à cause d'un défaut d'intimité qui ne leur permettait pas d'être à tout instant en présence et en relations très-familières, soit également par rapport à certaines conditions organiques ou atmosphériques contraires au libre et facile développement de leur électricité.

Néanmoins, il ne s'est pas passé longtemps avant que ces diverses circonstances ne se trouvassent réunies et que l'apparition de phénomènes électriques bien puissants et tout à fait incompréhensibles pour l'esprit de ces jeunes filles et pour leurs alentours, ne vinssent jeter l'épouvante au milieu de toute la famille. Une nuit, en effet, qu'elles se trouvaient dans un appartement du rez-de-chaussée, à une heure déjà avancée, et que debout, ou assises, elles étaient très-rapprochées de la porte d'entrée, elles en entendirent tout à coup craquer les parois, et puis cogner même sur cette porte. Pensant, au premier instant, qu'un des habitants de la maison voulait pénétrer dans l'appartement, elles crièrent d'entrer, mais personne ne paraissait, et, le bruit continuant toujours, elles s'avancèrent rapidement vers cette direction, déjà épouvantées... Mais quelle ne fut pas leur frayeur lorsque, collées toutes deux contre les parois de la porte, elles entendirent les craquemens et les secousses redoubler de vigueur! Elles appelèrent au secours; le reste de la famille survint, et chacun demeura convaincu de l'apparition de voleurs, qui s'étaient hâtés de prendre la fuite à la première alarme. Ces demoiselles s'étant séparées immédiatement après cette alerte, tout rentra dans l'ordre, et ce n'a été que quelques

jours après qu'un second rapprochement donna lieu à des incidens à peu près semblables. Cette fois les habitans de la maison eurent tout le loisir de se convaincre qu'il ne s'agissait ni de voleurs ni d'escalade, mais bien de phénomènes d'une tout autre nature.

Cependant l'événement ne fut pas ébruité. Des soupçons sur quelque intervention surnaturelle engagèrent d'abord à tenir le fait secret. Bientôt après, tout *bruit* ayant de rechef cessé, un calme nouveau rentra dans la maison et dans l'esprit des jeunes personnes. L'on peut attribuer cette suspension des phénomènes électriques aux pluies qui se sont récemment succédé pendant à peu près deux semaines, l'humidité de l'atmosphère devenant, comme chacun sait, un obstacle au libre jeu de l'électricité.

Mais depuis une quinzaine, le temps s'étant remis au beau, l'atmosphère étant parfaitement sèche et le ciel serein, l'état électrique de Dhespina et de Zabétula se reproduisit avec une nouvelle vigueur. Dès lors, l'événement ayant acquis de la publicité, nous avons pu nous-mêmes en être témoins.

C'est dans la soirée du 7 que nous nous sommes rendus dans la maison habitée par ces deux jeunes personnes, en compagnie de MM. Joseph de Cramer, Frédéric de Cramer, Jules Tricon et Ant. Ewards, ce dernier appartenant à la rédaction de ce journal, ainsi qu'avec MM. les docteurs Raffinesque, J. Edwads, Masgana et Balladur. Nous y avons trouvé M. le docteur Wood et beaucoup d'autres personne déjà réunies. Nous avons déjà dit que nous arrivions munis d'une grande dose de scepticisme, nous attendant à avoir quelque supercherie à dévoiler, ou bien à constater quelqu'une de ces erreurs d'imagination qui, au moyen de l'éloignement, ont l'air d'enfanter des prodiges. Nous ne connaissions en aucune manière les gens de la maison, et par conséquent nous étions excusables en prenant nos réserves. Nous croyons pouvoir affirmer, du reste, que pas un seul de nos amis ne se sentait dans des dispositions plus bienveillantes que les nôtres.

L'on éprouva d'abord beaucoup d'opposition de la part des deux jeunes personnes qui n'étaient guère disposées à venir ainsi se donner en spectacle devant une aussi nombreuse réunion. Mais enfin leur répugnance naturelle ayant été vaincue, nous nous trouvâmes à même d'observer, à notre grande surprise, les phénomènes bien extraordinaires dont nous allons donner le fidèle narré.

Il était huit heures trois quarts lorsque Dhespina et Zabétula entrèrent pour ainsi dire en séance. Le vent était au N., le ciel serein, l'atmosphère sèche. Le thermomètre s'était maintenu pendant toute la journée au 5 et 8e au dessus de zéro R. et la pression atmosphérique avait été constamment de 28 pouces 5 lignes. En rentrant vers minuit dans notre domicile, nous avons pu constater que le baromètre et le thermomètre n'avaient point subi de variations.

L'appartement assez vaste où l'on se trouvait placé est au rez-de-chaussée; il est percé de quatre fenêtres, dont deux ouvrant sur la rue et les deux latérales sur la cour de la maison; le sol est couvert en planches, et au moment dont il s'agit, il était garni d'un tapis en laine. L'appartement contenait un lit et quelques meubles clairsemés. Dans l'un des angles du fond, exactement entre les deux rangées de fenêtres, un sofa était placé sur la ligne de direction du mur longeant la rue, et une petite table sur la ligne de direction du mur longeant la cour. Le sofa était formé d'un matelas bourré en laine, et la petite table était de bois blanc commun, peinte en noir, recouverte d'une pièce de toile cirée et munie d'un tiroir à sa partie antérieure. Cette table appuyait exactement contre l'une des fenêtres qui s'élevait au dessus d'elle et qui se trouvait garnie à sa face antérieure, et au niveau du mur, d'un grand nombre de vitres. Le pourtour des fenêtres était recouvert en bois peint. Ainsi, au point même où les deux jeunes filles allaient se placer, il existait une réunion de corps susceptibles de conditions électriques de nature diverse.

Dhespina et Zabétula vinrent se placer, la première sur le sofa et par conséquent au haut bout de la table, la seconde, vis à vis de sa compagne, à un pied de distance et vers le milieu de cette table. L'une et l'autre touchaient la table, soit avec leurs mains posées sur ce meuble, soit avec leurs corps; mais ces deux femmes *n'étaient pas entre elles en contact immédiat.* Les portes et les fenêtres de l'appartement étaient hermétiquement fermées.

Il s'était à peine écoulé quelques minutes qu'un bruit semblable à un léger craquement, ayant lieu le long des parois de la table, se fit aussitôt sentir; ce bruit pouvait être comparé à celui de la semelle d'une botte criant sur le plancher, mais avec certaines variations d'intensité, ce bruit n'était pas continu, mais entrecoupé. Tel a été le seul phénomène qui a d'abord apparu, et qui s'est maintenu de la sorte pendant au delà d'un quart d'heure. Au bout de ce terme, un bruit sec et fort, partit de la table, semblable pour l'intensité, *mais non pour la nature du son,* à un coup de poing qui aurait été vigoureusement porté sur ce meuble. Ce choc ou cette détonation rappelait très bien le bruit occasionné par la décharge d'une faible bouteille de Leyde.

Du moment où ce premier bruit eût lieu, les deux femmes continuant à être toujours en contact avec la table, les craquements et les détonations reparurent par intervalles, tantôt en s'affaiblissant tantôt en acquérant une énergie nouvelle. Après quelque temps d'observation et de silence, les personnes présentes songèrent à employer quelques faibles expérimentations, les seules permises par le moment et la circonstance.

La première consista dans l'essai suivant. Nous avons déjà dit que la table en question portait à son milieu et à sa partie antérieure un tiroir. L'une des deux demoiselles, celle qui était assise à l'angle du sofa, Dhespina, fut engagée à tirer à elle le tiroir jusqu'à toucher avec le bouton (qui était en bois) une portion quelconque du corps de sa compagne, *mais sans se mettre d'aucune façon en contact avec elle.* Presque à chaque fois que cette épreuve fut répétée, *des détonations ont été obtenues à volonté* (1).

Ces divers phénomènes ayant été suffisamment observés, l'on songea à *isoler* la table, ce qui fut fait au moyen de l'interposition de fragments de verre entre les pieds de la table et le sol. De ce moment, les phénomènes ci-dessus indiqués cessèrent complètement. Les isoloirs retirés, ces mêmes phénomènes reparurent.

Les craquemens et les détonations se succédèrent avec énergie, on fit communiquer les deux jeunes filles *par contact immédiat,* d'abord genou contre genou et ensuite main dans la main. Tant que cette communication fut maintenue, il n'y eut pas le moindre indice *sensible* d'action électrique. Tout bruit avait disparu.

Les deux demoiselles placées de nouveau à distance et les mains posées sur la table, un nouveau mode de communication fut établi entre elles par le moyen de deux clés, dont chacune d'elles tenait l'un des bouts, en évitant toutefois de faire porter ces clés contre les parois de la table. Pendant tout le temps où cette communication eut lieu, on eut également à observer une suspension complète de tout effet électrique *apparent.*

Serait-il maintenant possible d'admettre que du moment où les deux jeunes filles ne communiquaient pas entre elles, et qu'elles étaient placées à distance, ayant pour intermédiaire la table, elles formaient une *machine électrique* dont le plateau, représenté par cette même table, était susceptible de se charger d'électricité et de donner lieu à détonation par l'accumulation successive du fluide? Et que dès l'instant, au contraire, qu'un contact immédiat ou direct était établi entre les deux personnes, celles-ci formaient dès lors une espèce de pile de Volta (le cercle nervo-musculaire) à *courant continu,* et par conséquent sans effets électriques *apparens* aux sens; ou bien que dans ce dernier cas, les deux corps étant en contact, tout phénomène cessait en vertu de la loi de *paralysation* des deux fluides?

Ces premiers essais accomplis, on remarqua que la flamme des deux lampes à huile qui brûlaient sur la table même devait puissamment affaiblir l'intensité des phénomènes électriques, soit comme *lumière,* soit aussi comme formant *pointes.* On demanda donc au préalable, aux jeunes personnes, si elles avaient essayé de garder la même position au milieu de l'obscurité, et sur leur réponse négative, on leur prédit un redoublement dans le bruit perçu, et après les avoir rassurées d'avance, l'on fit enlever les lumières. A peine l'obscurité fut-elle complète, que les détonations se succédèrent à des intervalles beaucoup plus courts et avec un degré supérieur d'intensité. Les lumières rapportées de nouveau et posées sur la table, les effets électriques s'affaiblirent aussitôt très sensiblement. La même épreuve fut répétée à plusieurs reprises, et toujours elle a été contradictoirement suivie des mêmes résultats.

(1) Interrogées à diverses reprises si elles éprouvaient quelques sensations insolites, pendant l'*acte électrique,* ces jeunes filles répondirent négativement. L'une d'elles se contenta d'observer qu'au moment des détonations, elle éprouvait un sentiment de *frayeur.* Le pouls de chacune de ces demoiselles, observé par le docteur Edwards, n'offrit aucune variation sensible; leur physionomie ne présenta non plus aucune espèce d'altération.

Un des phénomènes les plus extraordinaires et celui qui nous a le plus frappés pendant cette soirée de merveilles, a consisté dans le mouvement de *répulsion*, parfaitement sensible, qui était communiqué à la table par Zabétula, la plus jeune des deux filles. En faisant changer de place à celle qui était la cause de ce mouvement bien étonnant, le phénomène avait toujours lieu, mais en sens *inverse* aux yeux des spectateurs : c'est-à-dire qu'en prenant pour point de départ le sofa, l'on voyait la table tantôt monter, tantôt descendre, suivant la position que Zabétula occupait. Ce déplacement, quoique très-apparent, n'était pourtant pas doué d'une grande intensité ; mais tel qu'il a pu être observé, il n'était que trop sensible, si l'on veut bien considérer et la nature de l'objet en mouvement, et le plan fort peu *uni* et *lissé* sur lequel cet objet glissait.

Nous eussions désiré bien certainement prolonger davantage nos essais et en tenter quelques autres, notamment le changement de lieu et surtout le changement table, et surtout *isoler* chacune des deux filles; mais au milieu des étonnans phénomènes que nous observions pour la première fois, le temps s'écoulait si rapide qu'il nous parut indispensable d'accorder le repos à nos jeunes patientes et la tranquillité au chef du logis. Nous quittâmes donc à 11 heures passées le lieu de la séance.

Il nous a été néanmoins assuré que d'autres personnes ayant été dans le cas d'observer le lendemain les mêmes phénomènes, ils les ont vus se reproduire à peu près de la même manière avec le changement d'appartement, comme avec le changement de table (1).

Nous ajouterons que, pendant notre séance, la table ayant été successivement déplacée, débarrassée de sa couverture de toile cirée et de son tiroir, les effets d'électricité que nous venons de mentionner n'en ont pas moins continué à se reproduire. Cependant nulle part ils n'ont été plus intenses qu'au voisinage du mur, et tandis que la table était immédiatement placée au dessous de la fenêtre vitrée ; peut-être parce que cette fenêtre, garnie de nombreuses vitres, faisait jusqu'à un certain point, fonctions de corps isolant, et permettait au fluide électrique émané du corps des jeunes femmes de s'accumuler davantage sur la table.

Nous devons en même temps faire observer qu'au moment où, pendant l'obscurité, les phénomènes de détonation étaient les plus intenses, on essaya, mais inutilement, de tirer quelques étincelles du corps des deux jeunes filles. Pourtant ce résultat négatif n'a pas lieu d'étonner ; l'on sait que ce n'est que par exception qu'on est parvenu à tirer une faible étincelle, même des poissons à batterie électrique.

Les phénomènes que nous venons de relater sont sans doute susceptibles d'exciter au plus haut degré l'intérêt scientifique, quelle que puisse être d'ailleurs l'explication ultérieure que des expériences plus décisives permettront de leur donner. Mais l'intérêt que l'apparition de ces phénomènes aura à produire sera sans doute infiniment plus puissant du moment que l'on parviendra à s'assurer que la puissance électrique mise en jeu dans cette occurence *est le produit d'une action physiologique émanant de l'organisme même de ces deux jeunes femmes* et qu'elles n'en puisent pas les élémens dans le *réservoir commun*, au moyen de prédispositions électriques spéciales et très-développées. Tel est le problème à résoudre, et dont il sera facile, du reste, d'offrir la prochaine solution. *Là gît, en effet, tout l'intérêt de la question.* Résolu dans ce premier sens, le problème offrira un exemple de production spontanée d'électricité animale *humaine*, dont l'analogue n'a pas été encore consigné dans les annales de la science, du moins que nous sachions. Mais au moment où nous traçons ces lignes, la question en est encore à appeler cette importante solution.

(1) M. le docteur Raccord, médecin de la marine française, chargé du service de l'hôpital français de cette ville, a également été, deux jours plus tard, témoin, à peu de chose près, des mêmes phénomènes que nous avons observés.

UN MARIAGE A LA MODE.

— Il paraît, M. le marquis, que le vicomte se marie à la nouvelle mode.

— Comment l'entendez-vous, M. le baron ? Est-ce que notre hôte se mésallierait ?

—Nullement, Dieu merci ! Il n'est pas encore, que je cache, de son époque à un tel point ! Je parle de la forme, et non du fond de son mariage. Il enlève sa femme, ce soir, au sortir du banquet nuptial ; il part en poste pour Venise ou pour Naples, au lieu de rester heureux dans son château, et il va terminer sa noce à l'anglaise dans quelque méchante auberge de grande route.

— En vérité, M. le baron ? Voilà qui est du siècle des progrès ; et ce n'est pas de notre temps que l'on se serait marié de la sorte !... Outre que nous avions l'habitude de ne pas chercher midi à quatorze heures, le toit paternel était sacré alors ; nous ne séparions pas ainsi notre existence de ceux qui nous l'avaient faite avec la leur : le bonheur, comme l'infortune, nous faisait serrer les rangs de la famille.

— La famille, hélas!... Vous avez mis le doigt sur la plaie. La famille était une chose autrefois; elle n'est plus qu'un mot aujourd'hui. L'indépendance devient de l'égoïsme en passant de la vie sociale à la vie privée ; et voilà comment l'homme, qui abuse de tout, est parvenu à gâter la liberté même !

—Le fait est que la royauté paternelle semble près d'avoir son 93, et que les couronnes de cheveux blancs perdent leur prestige comme toutes les autres. Nos enfans prodigues nous savent à peine gré de l'existence et du nom qu'ils ont reçus de nous. Ils n'attendent que l'occasion de les emporter avec la plus belle partie de notre fortune, et de nous échapper par le mariage, comme les banqueroutiers par la frontière. Nous n'avons plus le doux privilége de couvrir les jeunes ménages de nos ailes. La chambre nuptiale a cessé d'être un temple. L'ange du foyer est remonté au ciel...; et, dès que nous avons versé la dot et donné notre bénédiction, on nous laisse dans nos vieux châteaux pour s'envoler vers un autre hémisphère.

— Sous peine d'être de mauvais genre et de se marier bourgeoisement.

— Mieux vaudrait encore, ma foi ! se marier le plus bourgeoisement du monde...

— Comme ces bons fermiers du vicomte, par exemple, que voici agenouillés devant l'autel de la Vierge.

— Ils n'iront pas s'aimer sur les grands chemins, ceux-là, et ils n'en seront que plus heureux ce soir.

Cette conversation philosophique et morale, d'où le bon sens n'était pas exclu par quelques préjugés misanthropiques, avait lieu, cet été, dans une champêtre église de la Basse-Normandie.

Deux mariages se faisaient en même temps devant le grand et le petit autel : l'un, de mademoiselle de Villeroy avec le vicomte de Marillac : l'autre, d'un fermier de celui-ci avec une sœur de lait de celle-là. Le curé procédait au premier, tandis qu'un vicaire faisait le second, et le couple villageois semblait aussi content que les nobles époux se défendaient de le paraître. Ce n'était pas que tous les quatre n'eussent le droit de se réjouir au même degré, car tous les quatre avaient vingt ans et étaient amoureux en conséquence ; mais deux puissances bien différentes présidaient à la double cérémonie : la nature chez les fermiers, et chez les seigneurs l'étiquette. Villageois au cœur simple et à l'esprit naïf, Guillaume épousait la jolie Marguerite afin d'être heureux tout uniment. Ferdinand, au contraire, digne représentant de la fashion parisienne, voulait faire de son mariage un roman mondain, en s'unissant à la belle Valentine; et l'enlèvement de sa femme, comme on sait, devait être le premier chapitre de ce roman. Cette mode étrange, empruntée par la haute société de France à celle d'Angleterre, avait séduit, par son étrangeté même, l'ambitieuse imagination du jeune homme. Méprisant, comme trop vulgaires, les jouissances d'un intérieur tout fait, et, immolant a un rêve poétique ses affections d'enfance et de jeunesse.

— Enlever sa femme, s'était-il dit, cela doit être piquant et original! cela doit doubler le plaisir du mariage, et lui prêtant l'attrait d'une bonne fortune ! Quel bonheur et quel triomphe, en effet, de rompre tout d'un coup les liens de son ancienne vie, et de s'abandonner entièrement aux mille chances d'une vie nouvelle ; de terminer à l'improviste, par une aventure, comme on en imagine à dix-huit ans, les détails froids et prosaïques d'une cérémonie nuptiale ; de s'arracher à une foule importune pour se trouver seul avec la femme qu'on aime ; d'emporter ce trésor loin des yeux, à la face du ciel et des étoiles, au galop de deux chevaux rapides, dans une voiture où l'on n'a que sa place, et d'aller ainsi tant que l'on veut aller, jusqu'à Naples ou jusqu'à Florence, jusqu'à Rome ou jusqu'à Venise, aussi étranger au monde que si l'on n'existait pas, aussi librement que si l'on était seul sur la terre ! N'est-ce pas s'affranchir de toutes les entraves pour conquérir toutes les libertés ? N'est-ce pas secouer tous les ennuis du monde pour se livrer à toutes les joies de la nature ? N'est-ce pas rajeunir le vieil hyménée en lui donnant les ailes du jeune amour ? N'est-ce pas, enfin, réaliser le rêve de la vie entière :

ce bonheur complet à deux, vrai chef-d'œuvre de l'égoïsme? Et puis, cela est du meilleur air de disparaître ainsi avec sa femme! Les princes ne se marient pas d'autre façon, et les journaux des départemens, les journaux de Paris, peut-être, ne manqueront pas d'apprendre au monde, à la colonne des *faits divers* « que le jeune vicomte de M... et la belle mademoiselle de V.... sont partis en poste pour l'Italie, après la célébration de leur mariage. » Quelle importance dans ces deux lignes, et quel succès de les obtenir!

Ainsi se parlait à lui-même le vicomte Ferdinand de Marillac. Dans le délire de son amour-propre qu'il confondait avec son amour, il oubliait absolument tout ce qui l'avait préoccupé jusque-là, et son vieux père en cheveux blancs, dont sa fortune était l'ouvrage; et sa mère, justement chérie, qui était si heureuse de son bonheur; et toute la famille de sa fiancée, qui la lui donnait avec tant de larmes; et le beau château à quatre tourelles, dont on lui faisait un cadeau de noce; et la vie calme et opulente que chacun lui avait préparée; et ces mille douceurs du chez soi que doubleraient celles de la lune de miel. Au milieu de toutes ces choses, faites pour donner de l'envie à tant d'autres, l'ingrat n'avait que deux pensées et voyait seulement deux objets: sa calèche de voyage qu'il avait fait apprêter dès le matin, et sa jeune femme toute parée de blanc, qu'il considérait d'un œil avare. Aussi, plus sa joie était entière, plus celle des autres était incomplète. On se félicitait d'autant moins, qu'il s'applaudissait davantage, et la pensée de la séparation arrêtait les sourires sur les lèvres.

L'union de Guillaume et de Marguerite doublait ces regrets par le contraste, et peu s'en fallait, ce jour-là, que le château ne fût jaloux de la ferme. Ici, en effet, toute félicité était commune, et toute confiance partagée. Au lieu de relâcher ses liens, la famille les resserrait encore, et rien n'était changé dans la maison, où il n'y avait qu'un enfant de plus.

Mais ce fut bien autre chose, le soir, quand neuf heures sonnèrent à l'église, quand, après la fête de la noce, arriva la fête de l'amour. Il se fit alors dans la chaumière les cérémonies les plus touchantes. Ce furent des bénédictions d'aïeux, prodiguées par des bras tremblans, des séparations sans douleur et des confidences maternelles, des regards disant au revoir, tandis que les mains disaient adieu, et puis, les tendres épithalames chantés pour le nouveau ménage, et la chaste union des époux sous la garde sacrée de la famille. Dans le manoir, au contraire, tout se passa comme à la sourdine et avec une tristesse comprimée. Le mari sembla dérober sa femme, au lieu de la recevoir de ses parens, et il l'entraîna vers sa voiture, singulière chambre nuptiale! Là, les adieux furent réels et les embrassemens trempés de larmes. Il y eut des soupirs étouffés et de pénibles murmures. Puis ce fut un dernier cri couvert par le roulement des roues, et l'époux partit avec l'épouse, comme un oiseleur avec sa proie... La famille, veuve de ses enfans, rentra alors silencieuse au château, tandis que les invités de la ferme se retiraient en chantant le bonheur de leurs hôtes.

Quelque chagrin que viennent d'éprouver un homme et une femme, ils l'oublient facilement lorsqu'ils sont jeunes et amoureux, lorsqu'ils se trouvent seuls ensemble pour la première fois de leur vie, et lorsque les lois divines et humaines leur ont dit: Soyez l'un à l'autre. Or, Ferdinand et Valentine étant dans ces heureuses conditions, les tristes impressions du départ furent promptement effacées de leur âme: le premier baiser suffit, du reste, pour essuyer toutes leurs larmes, et leurs familles, comme le monde entier, cessèrent d'exister pour eux... Mais, tout vif que fut ce ravissement, il ne put être de longue durée; et, à la suite des peines morales qu'ils s'étaient créées gratuitement, leur désenchantement commença bientôt dans le domaine de la réalité.

Ils s'aperçurent d'abord que leur bonheur était limité tout aussi étroitement que leur calèche, que là où ils avaient rêvé un nid délicieux, il n'y avait véritablement qu'une prison incommode. Or, l'amour en prison, c'est un oiseau en cage...

A défaut de voler, du moins, l'oiseau essaya de chanter, et le vicomte entama avec langueur une conversation amoureuse. Mais, nouvel inconvénient que le malheureux n'avait pas prévu! Le roulement monotone des roues couvrait les plus doux sons de sa voix, et le bruit agaçant des portières étouffait ses plus ardens soupirs. Il fallut renoncer aux tendresses de l'entretien, à moins de prendre le parti de se les crier aux oreilles!

Restait le faible dédommagement de la rêverie au clair de lune... Le temps, par bonheur, était magnifique, et c'était une de ces nuits tièdes et parfumées qui succèdent aux brûlantes journées du mois d'août. Baissant les stores de la voiture et prenant la main de sa jeune épouse, le vicomte se mit à la contempler, tandis qu'elle-même contemplait le ciel... La jeune épouse était admirable, et le ciel était de toute beauté. Seulement, sur la blanche figure de l'une, ainsi que sur la surface azurée de l'autre, se répandait une teinte mélancolique, qui s'assombrissait de minute en minute. Deux nouveaux ennemis du bonheur de Ferdinand, l'ennui et l'orage, s'avançaient en se donnant la main. L'ennui se fit sentir le premier, mais l'orage ne tarda pas à le suivre, et le premier bâillement des heureux époux fut le signal d'une pluie battante. Il fallut relever les glaces et s'emprisonner de plus belle. L'averse dura près d'une heure, et ne cessa que pour faire place à la grêle. Les éclairs et le tonnerre se mirent bientôt de la partie; et au milieu de cette lutte des élémens déchaînés, dans une nuit d'autant plus noire que la soirée avait été plus éclatante, par une route où les flots de poussière s'étaient transformés en flaques de boue, la calèche nuptiale ressemblait à un navire désemparé, voguant sans boussole et sans étoiles sur une mer bouleversée par la tempête. La grêle et la pluie frappaient les glaces avec une continuité aussi dangereuse que fatigante. Les chevaux, effrayés par les éclairs, obéissaient à peine au fouet du cocher. Les cahots se multipliaient au point de faire craquer les essieux, et à l'agitation communiquée par l'orage aux nerfs délicats de mademoiselle de Villeroy venait se joindre un trouble et une frayeur très concevables dans la circonstance.

— Ah! s'écria-t-elle tout à coup, en se rejetant frissonnante jusqu'au fond de la voiture...

— Un grêlon monstrueux venait de briser une glace dont les éclats s'éparpillaient au milieu d'une gerbe de pluie. L'eau poussée par le vent fouetta le visage de Valentine, pendant que les débris tranchans du verre arrivaient jusque sur ses genoux.

— Malédiction! dit Ferdinand d'un ton cruellement dramatique.

Après avoir compris que sa position était absurde, il sentait, l'infortuné! qu'elle devenait atroce, et il commençait à maudire les mariages à la nouvelle mode.

S'élançant à la hâte vers le store, et profitant de l'absence de la glace pour s'adresser au cocher:

— Où sommes-nous? demanda-t-il avec cette voix du passager transi qui interroge le pilote dans l'ouragan.

Le cocher répondit par le nom d'une bourgade inconnue.

— A quelle distance de Lizieux? reprit le vicomte sur le même ton.

— A trois lieues à peu près, cria l'automédon entre deux juremens.

— Trois lieues encore! dit le mari d'un air consterné; et, remettant la tête à la portière, après un moment d'hésitation pénible:

— Vingt-cinq louis pour toi, dit-il au cocher, si nous sommes à Lizieux dans trois quarts d'heure.

Les chevaux partirent à l'instant, ventre à terre, tandis que le vicomte reprenait sa place auprès de la jeune femme morfondue.

Marillac était impatient d'arriver à Lizieux, parce que là seulement il trouverait, avec ses bagages, le terme de sa détresse et de son embarras. Prévoyant, d'ailleurs, que Valentine pourrait avoir besoin de repos au milieu de la nuit, il s'était fait assurer d'avance un pied à terre dans cette petite ville. — Pauvre gîte de quelques heures s'était-il dit, que l'amour embellira en passant. — Mais, abstraction faite de l'amour, il soupirait maintenant après le *pauvre gîte*, comme après une dorado, et, à la seule idée de l'espace et du temps qui l'en séparaient encore, il frémissait tour à tour d'impatience et d'angoisse, en jetant sur son épouse et sur lui-même des regards de pitié muette et confuse. Songeant surtout à se préserver de la chaleur, mademoiselle de Villeroy était partie en vêtemens d'été, et son léger peignoir de gros de Naples écossais était un bouclier bien faible contre la double irruption du vent et de la pluie. Elle fut donc trempée et glacée en moins d'un quart d'heure, et ses terreurs nerveuses se compliquèrent du frisson et de la fièvre.

Tout pouvait cependant se réparer encore, si on arrivait à Lizieux en temps opportun. Mais les pauvres époux n'étaient qu'au commencement de leurs peines, et ils devaient pousser jusqu'au bout l'expérience du mariage à l'anglaise. Ils n'avaient pas dépassé d'un demi-mille la bourgade indiquée par le postillon, que la rapidité des chevaux les faisant dévoyer sur un point dangereux, la calèche conjugale versa au beau milieu de la route... Mari, femme et cocher ne poussèrent qu'un cri, et, après un désordre impossible à décrire, chacun fut très étonné de se

retrouver vivant. En retirant Valentine de la voiture par une portière brisée, le vicomte s'aperçut qu'il avait une foulure au bras, et le tendre couple se vit en tête à tête sur le grand chemin, dans un état que nous laissons imaginer au lecteur.

Les malheurs extrêmes ont cela d'avantageux, qu'on n'a guère l'embarras du choix sur les moyens d'en sortir. Une seule voie de salut s'offrait aux époux versés, c'était de gagner au plus tôt la bourgade voisine, sous la conduite du cocher malencontreux. Ils n'eurent pas besoin de délibérer pour prendre ce parti ; et, à travers les flots de boue et des torrens d'eau, au bruit de la foudre et à la lueur des éclairs, la caravane en souliers fins s'achemina, en tâtonnant, vers le bourg de Pierseux. Il était une heure du matin lorsqu'ils y arrivèrent, et le cocher les conduisit tout droit à l'auberge de la poste, unique refuge qui pût s'ouvrir à eux.

—Enfin ! dit Valentine à la vue de l'hôtellerie...

—Enfin ! répéta Ferdinand, en lui serrant le bras.

Et, consolés à l'aspect de la misérable taverne, comme des âmes en peine à l'entrée du paradis, tous deux oubliaient déjà leurs communes souffrances, dans l'espoir d'une heure de repos et d'amour, lorsque l'hôtellier, paraissant sur sa porte en bonnet de coton, leur déclara qu'il lui était impossible de les recevoir.

— Comment ! impossible ? s'écria le vicomte étourdi du coup.

— J'en suis désolé autant que vous-même ; mais c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il y a foire, depuis deux jours, à Pierseux, et ma maison est pleine, des combles à la cave.

— Quoi ! pas une chambre pour quelques heures ?

—Pas un cabinet pour une seule minute, mon cher monsieur !

— Pas un lit à part, dans quelque coin ?

— Pas même un matelas sur le plancher, ma belle dame ; car de chaque lit j'en ai déjà fait trois, et je n'ai pour me coucher moi-même qu'une botte de paille.

— Ah ! mon Dieu ! dit la jeune femme avec abattement.

— Miséricorde ! s'écria le vicomte, pensant à son beau château de Marillac. Que pouvez-vous faire pour nous, enfin ? reprit-il, en s'adressant à l'aubergiste.

— Vous sécher à la cuisine, répondit celui-ci, et offrir un fauteuil à madame jusqu'au point du jour.

Il fallut se contenter de ce pis aller, tout effroyable qu'il fût, et accepter pour chambre nuptiale une cuisine de taverne. Encore cet indigne réduit dut-il être partagé... La vicomtesse de Marillac passa sa nuit de noce devant un feu de sarment, entre une servante d'auberge et une gardeuse de moutons, tandis que son mari bivouaquait sur une chaise derrière la porte qui le séparait...

Après avoir pris toutes les positions, sans venir à bout de s'endormir, poursuivi qu'il était par les regrets et quelquefois par les remords, le vicomte finit par succomber à la fatigue et tomber dans une sorte de somnolence. Mais ce repos forcé fut un nouveau tourment pour lui, car il lui apporta un rêve pire que la veille la plus pénible. Au lieu de faire l'équipée britannique qu'il expiait si cruellement, il lui sembla qu'il était dans son château où il se mariait comme le commun des mortels. Ses convives discrets s'étaient retirés de bonne heure, et il attendait sa jeune femme dans la chambre préparée pour tous deux. Tout dans cette chambre délicieuse respirait le mystère et l'amour, et les molles tentures de soie, soigneusement croisées sur les fenêtres, et les meubles élégans combinés pour toutes les aises, et le lit magnifique et moelleux, voilé de draperies comme un sanctuaire, et le couvre-pied douillet, brodé par des mains maternelles, et les deux oreillers jumeaux garnis de dentelles fines et blondes, et la lampe de nuit, à l'écart, jetant une lueur discrète... Tout cela mettait au cœur de Ferdinand une émotion vive et inconnue. Il se sentait doucement défaillir, en attendant sa belle épouse. Mais voici que la divinité va apparaître... La mère de Valentine l'amène à son mari. Déjà les souliers de satin ont frémi sur le parquet ; la porte de la chambre s'ouvre sans bruit, et les bras du vicomte s'ouvrent en même temps...

Ferdinand en était là de sa vision, lorsqu'une voix de stentor le réveilla en sursaut :

— Ohé ! M. de Marillac ! criait le postillon de l'auberge, la calèche est prête à repartir, et on attend vos ordres pour atteler.

Le rêveur se leva en se frottant les yeux, à ce rude contact de la réalité.

— Revenez dans cinq minutes, répondit-il au cocher pour se donner le temps de prendre un parti...

Et il alla timidement voir à la cuisine en quelles dispositions se trouvait sa femme.

— Les chevaux, à l'instant même ! revint-il dire presque aussitôt.

— Toujours pour Lizieux, M. le vicomte ?

— Pour le château de Marillac, au contraire, où il faut que nous soyons de retour avant deux heures.

Le postillon s'empressa d'obéir, en faisant à part lui ses réflexions sur la brièveté des voyages en Italie et les caprices des époux qui se marient à l'anglaise.

Mais la résolution du vicomte, loin d'être un caprice, était une sage mesure nécessitée par l'état de Valentine. La fatigue et l'insomnie de sa *nuit nuptiale*, jointes aux secousses et aux émotions de la veille, l'avaient rendue assez sérieusement souffrante pour que du repos et des soins lui fussent indispensables.

En peu d'instans la calèche fut attelée. Ferdinand la fit amener jusqu'à la porte de l'hôtellerie, afin d'épargner quelques pas à la faiblesse de sa femme... Mais à peine lui avait-il donné la main pour l'aider à franchir le marche-pied, qu'un nouvel inconvénient vint l'arrêter encore, dernière goutte du calice amer qu'il croyait avoir épuisé jusqu'à la lie. Cet inconvénient était personnifié en un gendarme, qui salua militairement messieurs les voyageurs en réclamant l'exhibition de leurs papiers.

— Les voici, dit avec quelque impatience le vicomte, qui se hâta de fouiller dans le sac de la voiture où il avait mis à part son passeport.

Malheureusement, le passeport avait quitté sa place dans la culbute de la nuit, et on bouleversa la calèche de fond en comble sans pouvoir remettre la main dessus. La fureur de Marillac, pendant cette opération, éveilla des soupçons chez le bon gendarme.

— Je suis bien fâché pour vous, monsieur et madame, dit-il solennellement, mais en ce moment ma consigne est plus sévère que jamais et je suis obligé de vous prier de me suivre à la mairie.

— Vous nous arrêtez ! s'écria le vicomte, en reculant de trois pas devant cette nouvelle perspective.

—Je n'arrête point, monsieur, répondit l'honnête gendarme, dont le geste et les paroles se trouvèrent en contradiction flagrante ; je vous prie seulement de me faire l'honneur de me suivre, répéta-t-il avec une politesse toute municipale.

Ferdinand exposa en vain sa position et le fatal accident qui l'avait privé de ses papiers. La confusion avec laquelle il raconta sa déconvenue ne fit que donner à penser davantage à l'esprit profond du gendarme ; et, avant de reprendre le chemin du château de Marillac, il fallut se diriger vers la mairie de Pierseux. Là, aux graves chuchottemens des autorités de l'endroit, fort sceptiques en matière de mariages à l'anglaise, le vicomte s'aperçut qu'on prenait Valentine pour un dangereux personnage, récemment débarqué au Hâvre et se rendant en Espagne. Cette circonstance aurait pu l'égayer dans toute autre situation ; mais il lui fut difficile de ne pas la prendre au sérieux, en voyant le maire et le juge de paix se préparer à fouiller sa femme !...

— Fouiller ma femme ! s'écria-t-il hors de lui-même, et sentant la mesure de sa patience comblée par cette suprême ironie du sort.

Il allait cependant, malgré sa résistance, subir cette mystification, digne de couronner toutes les autres, si le hasard, se déclarant enfin pour lui, n'avait fait retrouver à sa femme, sous un coussin de la calèche, le malencontreux passeport dont l'absence causait tant de maux..... Les gendarmes voulurent bien s'en armer contre lui, en le sommant de continuer sa route vers les Alpes, au lieu de regagner le village de Marillac ; mais les soupçons étant dissipés sur son compte, il vint à bout d'apaiser ce dernier scrupule...

Deux heures après le vicomte et la vicomtesse de Marillac rentraient au *chateau de leurs peres*, aussi tristes et aussi malades l'un que l'autre, mais radicalement guéris de leurs illusions sur les mariages à la nouvelle mode.

En passant près de la ferme du manoir, ils entendirent des cris de joie sous une grange, et virent des paysans occupés à danser. C'était Guillaume qui célébrait son retour de noce, et se réjouissait bruyamment avec ses amis du bonheur qu'il devait à sa jolie femme.

— Vivent les mariages à la française ! dirent les nobles époux, à ce charmant spectacle.

Et ils se hâtèrent d'imiter Guillaume et Marguerite, dès qu'ils furent assez rétablis pour se marier à l'ancienne mode.

PITRE-CHEVALIER.

Le Commerce.

Un petit souper sous Louis XVI.

—

Louis XVI, à peine arrivé sur le trône, entreprit de réformer la cour et de mettre fin aux désordres qui souillaient le palais de Versailles. Ce régime sévère fut très mal accueilli par les élèves des roués de la régence ; il s'établit même une coterie parmi ces jeunes seigneurs pour résister à l'envahissement des mœurs régulières qui pouvait anéantir les saines traditions. A la tête de cette croisade brillaient l'héritier du grand Lauzun de galante mémoire, le marquis de Louvois, le jeune vicomte de Choiseul, le comte de Lauraguais et le prince d'Hénin.

Habitués aux plaisirs, l'existence de Versailles leur parut très rude à supporter, ils saisirent divers prétextes pour s'échapper du château, et se rendirent à Paris. Leur première visite fut pour la Guimard, artiste du grand Opéra qui, à peine instruite du projet, manda ses amies Cléophile, Minette, Céline et Duthé ; il fut convenu que le soir même la fête aurait lieu ; qu'elle se composerait d'un souper exquis, d'un petit spectacle où les dames prendraient le costume d'homme, et les hommes le costume féminin, et enfin d'un bal où chacun danserait selon les inspirations puisées dans le champagne.

Nul ne manqua au rendez-vous. Arrivés près de la maison, les jeunes seigneurs rencontrèrent quelques files de soldats du gué allant sans doute, comme le fit observer l'un d'eux, relever des postes ou veiller à l'ordre autour d'une église. Mais celui-là et tous les autres se trompaient : voici pourquoi.

Parmi les amies de la Guimard, qui toutes étaient très répandues, il y en eut une, c'était mademoiselle Minette, qui fit connaître le programme et le personnel de l'orgie projetée à un seigneur qui partait au même instant pour Versailles. Pour faire sa cour, celui-ci n'eut rien de plus pressé que de raconter la nouvelle à qui voulut la savoir. Dix minutes après, le roi n'ignorait rien, et faisait expédier un courrier à M. de Maurepas pour qu'il se rendît de suite à ses ordres. Le ministre vola, et les dernières paroles que lui dit Louis XVI, en lui donnant congé, furent celles-ci : — Rappelez-vous, monsieur, que je ne veux pas des bacchanales.

De retour à Paris, M. de Maurepas fut expéditif ; et le coup de main était entièrement préparé, lorsque la compagnie réunie chez la Guimard se ruait follement dans une salle charmante tout illuminée de bougies et toute parfumée d'odeurs, au milieu de laquelle s'élevait une table surchargée de mets et de flacons. Les plaisanteries firent feu, et on plaisantait si fort qu'il était presque impossible de s'entendre. Aussi fut-ce avec un étonnement sans pareil, une stupéfaction surnaturelle que la folle compagnie avisa tout à coup la présence d'un intrus en uniforme d'exempt et flanqué de deux soldats du guet. Une exclamation partie au même instant de toutes les bouches accueillit cette apparition ; alors l'exempt, sans s'émouvoir, avança d'un pas, et dépliant gravement un parchemin qu'il tenait à la main, fit passer sous tous les visages un ordre formel d'arrestation. Comme la mesure s'appliquait à tous les convives, par un mouvement spontané, tous se jetèrent par les issues qui ouvraient dans la salle à manger ; mais à chaque porte ils trouvèrent un soldat du guet, l'arme au poing et le regard sévère : il fallut se rendre et on se rendit. — Maudite plaisanterie, s'écria Lauzun ! — Excellent dîner, mais digestion perdue, s'écria le prince d'Hénin ! — On mangera et on digérera pour vous, répondit durement l'exempt.

— Voilà une très bonne idée, répliqua le marquis de Louvois, il faut que chacun ait son tour ; et si ces messieurs le permettent, nos valets vont les servir à notre place, ce sera une excellente farce de carnaval ; après, nous les suivrons avec plaisir.

Les soldats acceptèrent la proposition, et le banquet recommença. Mais les flacons opérèrent bientôt si bel et si bien que les convives passèrent sous la table et les grands seigneurs dans la rue. Quelque temps après, d'autres gardes arrivèrent pour prêter main-forte à leurs camarades qui ne revenaient pas. Mais quel fut leur étonnement lorsqu'au lieu des gentilshommes ils rencontrèrent leurs amis qu'il fallut non pas conduire, mais porter en prison.

Mélanges, faits curieux.

—

Singulière fatalité. — Il existe encore quelques vestiges de l'ancienne muraille qui séparait autrefois l'Écosse et l'Angleterre ; elle était si solidement construite, que sur cette terre de superstition on supposait qu'elle avait été bâtie avec le secours de la magie. C'est cependant cette croyance qui a opéré sa destruction, car chaque habitant, lorsqu'il faisait bâtir, avait le soin d'enlever plusieurs pierres qu'il mêlait aux fondemens de sa maison, afin que par leur influence elle acquît plus de durée. Un gentilhomme écossais, nommé sir Blunders, possédait un château situé à peu de distance de cette ancienne frontière ; son jardinier en creusant, il y a quelques jours, rencontra une pierre sur laquelle se trouvait l'inscription suivante, en caractères anciens : « Je suis un débris de la grande muraille ; j'ai été déposé là pour la sûreté des murs du château et du jardin. On doit me laisser en repos, car il arriverait malheur à celui dont la main sacrilège tenterait de me déplacer. » Sir Blunders, averti, n'attacha pas une grande importance au sens mystique et menaçant de l'inscription ; comme il était amateur d'antiquité, il ne vit là qu'un objet curieux pour lui, et il voulut faire extraire la pierre pour enrichir sa collection.

C'était une masse énorme qui nécessita un certain appareil ; on parvint à la soulever à une certaine hauteur, et pendant qu'elle était encore suspendue, sir Bluuders, emporté par la curiosité, voulut descendre dans le trou dont elle masquait l'orifice. Il était accompagné de ses deux fils ; mais au moment où ils étaient en train de dégager quelques décombres qui les empêchaient d'avancer, les ouvriers qui retenaient la manivelle, voulant regarder à leur tour, la laissèrent échapper, et la pierre retomba de tout son poids sur ces trois infortunés qu'elle écrasa en les renfermant dans un même tombeau. Mais, comme s'il y avait eu réellement dans tout ceci une puissance surnaturelle indignée de cette profanation, et dont la colère infernael n'était pas encore satisfaite, un autre événement devait suivre celui-ci. L'aîné des fils de M. Blunders était nouvellement marié ; sa jeune épouse, enceinte de quelques mois, en apprenant le malheur qui venait de la frapper, accourut sur-le-champ et ordonna aux ouvriers de relever la pierre, dans l'espérance que les malheureux qu'elle venait d'ensevelir ne seraient pas tués. Elle s'aperçut en effet que son mari, qui était le premier, donnait encore quelques signes de vie ; dans son impatience, elle ne voulut pas attendre que la pierre fût entièrement extraite, et elle se précipita dans le trou ; mais, par une fatalité cruelle, les liens qui entouraient cette masse homicide se rompirent, et la pierre ensevelit de nouveau une quatrième victime. Tout une famille périt ainsi, et servit à accomplir une funeste prédiction, que n'aurait pas manqué de respecter une ame surperstitieuse. Un parent éloigné, qui par cet événement extraordinaire se trouve en possession de l'héritage de ces infortunés, vient de faire combler le trou, sur lequel il va faire ériger un monument qui rappellera cette triste catastrophe.

Revue dramatique.

—

THEATRE DE LA RENAISSANCE.

Première représentation de l'*Alchimiste*, drame en 5 actes et en vers, par M. Alex. Dumas.

C'est bien le cas de dire, en variant un peu le proverbe, que les pièces se suivent et ne se ressemblent pas. Nous avons à signaler une de ces alternatives de bonne et de mauvaise fortune auxquelles les dramatistes sont grandement sujets, surtout ceux qui, à l'exemple de M. Alexandre Dumas, tiennent à la qualité, sans doute, mais beaucoup plus encore à la quantité de leurs produits et veulent opérer sur plusieurs scènes et sur plusieurs publics simultanément. L'homme n'étant double ni triple, ne se divise pas ; il ne saurait, quoi qu'on en dise, se multiplier assez richement pour réussir tout d'un temps dans divers genres, ce qui supposerait la simultanéité de préoccupations, d'études et d'impressions diverses. Mais entre *Mademoiselle de Belle-Isle*, que nous avons applaudie de tout cœur il y a quelques jours, et l'*Alchimiste*, sur lequel nous avons aujourd'hui à exprimer notre opinion, il y a malheureusement plus qu'une différence de genre, il y a toute la distance d'une œuvre bien composée et consciencieusement remplie à une production vide et négligée. Et nous répétons que c'est un malheur, car il y avait aussi un sujet dans l'*Alchimiste*, un sujet auquel le travail de l'auteur a seul fait défaut.

Malgré le titre de cet ouvrage, l'alchimie n'y joue qu'un rôle très précaire et à peine indiqué. Pour mieux dire, nous n'y voyons de véritable alchimiste que M. Alexandre Dumas, qui, trop fidèle encore à de vieilles habitudes dont la critique aurait dû le corriger, a fondu et mélangé dans ses cinq actes le *Fasio* de Milman, poète anglais contemporain, *la Recherche de l'absolu*, de M. de Balzac, et autres élémens divers que nous essaierons de dégager dans notre analyse.

L'action de ce drame, ou de ce mélodrame, se passe à Florence, dans les premières années de la renaissance. L'orfèvre Fasio, qui depuis longtemps poursuit la chimère du grand œuvre, occupe un magasin où l'on voit arriver de moment en moment le flamme des cinq ou six fourneaux allumés dans son laboratoire. Au premier acte, il a une explication avec sa femme, qui se plaint non pas seulement de la diminution progressive de leur petite fortune, qu'elle voit tous les jours

se dissiper en fumée; non pas encore de l'extravagante profusion de leurs derniers ducats, au prix desquels Fasio vient de payer à l'avare propriétaire de la maison le droit d'y prolonger pendant trois jours ses opérations dangereuses : ce qui trouble Francesca, ce qui l'aigrit, c'est la jalousie, car Fasio, en sa double qualité d'alchimiste et de fort bel homme, est recherché de toutes les femmes de Florence. Il en est une entre autres, la courtisane Magdalena, qui l'honore d'une attention très marquée. A tous ces reproches Fasio répond que lui aussi aurait droit d'être jaloux, puisque le podestat de Florence a daigné jeter les yeux sur sa chère Francesca.

Au plus fort de cette altercation conjugale, on entend une détonation terrible; c'est un des appareils de l'alchimiste qui vient de sauter et de mettre en feu tout le laboratoire.

L'effet de l'explosion a été si violent qu'un mur s'est entr'ouvert et a donné passage à Fasio dans un caveau secret où l'avare Grimaldi entasse ses richesses. Pour un alchimiste qui doit désormais désespérer de faire de l'or, voilà certes une occasion bien séduisante! Cependant il s'abstient et se cache en voyant entrer, l'un après l'autre, Grimaldi et son neveu, entre lesquels se passe une scène très intéressante et vraiment dramatique. Lélio, c'est le nom de ce neveu, est un jeune débauché, menacé dans sa liberté et dans son honneur pour cinq cents ducats qu'il vient demander au vieil usurier à titre de prêt. Sur un premier, un second et un troisième refus, il se met à raconter l'histoire circonstanciée d'un oncle, d'un tuteur infidèle qui a lâchement dépouillé son pupille. Nous reproduisons cette scène dans son entier.

La scène est en Espagne. Une famille honnête
Demeurait à Séville; elle se composait
D'une mère et d'un fils en bas âge; on disait
Qu'un homme était encor de la même famille,
Demeurant outre-mer, seul, et sans fils ni fille;
Que pour tout Dieu, jamais, n'ayant connu que l'or,
Par le prêt et l'usure engraissait un trésor!
Or, il advint un jour que des fièvres mortelles
Passèrent sur l'Espagne en secouant leurs ailes!...
La mère, qu'on citait comme sainte en tout lieu,
A l'âge de vingt ans fut rappelée à Dieu,
Et laissa pour descendre en un sépulcre avide
Son enfant au berceau près de sa couche vide.
Hélas! le pauvre enfant, si petit qu'il était,
Avait déjà compris que sa mère emportait
Le bonheur avec elle, et dans sa peine amère.
Sans cesse en bégayant redemandait sa mère.
Sa mère! qu'à cette heure il se rappelle encor
Comme un ange entrevu dans un nuage d'or!
Il suivait donc déjà la douloureuse voie
Lorsqu'un jour s'abattant comme un oiseau de proie,
L'oncle arriva soudain et sans être attendu.
Verres, meubles, maisons, tout fut bientôt vendu,
Et le vautour reprit sa course vers son aire,
Emportant la fortune et l'enfant dans sa serre!
Cependant de retour, l'avare ne dit pas
Qu'il avait à l'enfant deux cents mille ducats,
Si bien que celui-ci grandit et devint homme
Sans qu'il lui fut jamais parlé de cette somme.
Mais comme l'on savait qu'il devait quelque jour,
A la mort de son oncle être riche à son tour,
L'argent ne manqua point d'abord à ses caprices,
Si bien que ses défauts bientôt se firent vices,
Car aucun n'était là qui le prît par la main
Pour remettre ses pas dans un meilleur chemin!
Enfin le sort voulut, soit propice ou contraire,
Que se tarit un jour cette veine usuraire.
De sorte qu'au milieu de son luxe indigent,
Le neveu tout à coup se trouva sans argent.
Ce fut vers ce temps-là qu'il apprit de Séville
Que sa naissance était loin d'être pauvre et vile.
Et que ses premiers jours aux splendides rayons
Etaient des souvenirs et non des visions!
Alors il résolut de tenter l'aventure.
Il savait que son oncle en une cave obscure
Entassait tout cet or qu'il tirait à la fois
Du peuple, des marchands, des nobles et des rois;
Car il prêtait sur tout, étendant son système
Du fer de la charrue à l'or du diadème!
Donc il ne perdit plus ce cher oncle des yeux,
Et bientôt il le vit marchant silencieux,
Ecoutant si ses pas n'éveillaient pas dans l'ombre
Un discret écho, sous une voûte sombre
Disparaître, fermant au bout d'un corridor
Une porte de fer, celle de son trésor!
Trois jours fit le neveu sa garde accoutumée,
Et trois jours il trouva la porte refermée,
Lorsqu'il voulut l'ouvrir pour descendre après lui
Bref, il désespérait presque, lorsqu'aujourd'hui,
Soit oubli, soit terreur, quelle que soit la cause,
Enfin! il a trouvé cette porte mal close!

GRIMALDI.

Imprudent que je suis!

LÉLIO.

Nous touchons à la fin,
Un peu de patience.

FASIO (caché).

Ah! je comprends enfin.

LÉLIO.

Il ferma cette porte, et dans la nuit profonde
Descendit lentement en cherchant la seconde,
La trouva. Puis songeant qu'en ces occasions
On ne prenait jamais trop de précautions,
Il fit de celle-là comme de la première.
Là, celui qu'il cherchait, à la pâle lumière
D'une lanterne sourde, à même d'un trésor
Jusqu'au coude trempait ses bras maigris dans l'or.
Ils étaient seuls; aucun n'était là pour entendre,
Et sans rien demander le plus fort pouvait prendre.
Eh bien! cet homme altier comme un roseau plia,
Ainsi qu'un faible enfant, il pria, supplia,
Cherchant dans ce cadavre une fibre sensible;
Mais ce fut vainement, l'oncle fut inflexible.
Alors, se relevant comme un serpent roulé
Que l'on a trop longtemps d'un pied d'airain foulé,
Le jeune homme à son tour, d'une mortelle étreinte,
Dit, serrant le vieillard pâle et muet de crainte :
Mon oncle, à mon honneur vous avez fait défaut!
Ce n'est plus maintenant mille ducats qu'il me faut
Pour prolonger d'un jour ma splendeur éphémère,
C'est l'héritage entier que me laissa ma mère!

GRIMALDI.

Ta mère n'avait rien.

LÉLIO.

Mon oncle, sans remords,
Songez-y, vous mentez à la face des morts,

GRIMALDI.

Par quel serment, quel saint, quel dieu te jurerai-je?

LÉLIO.

Mensonge, je te dis, mensonge et sacrilége!
Vieillard, rends-moi cet or auquel tu sais mes droits.

GRIMALDI.

Jamais! jamais!

LÉLIO.

Vieillard!

GRIMALDI.

Plutôt mourir cent fois!

LÉLIO.

Mon Dieu! retenez-nous sur le bord de l'abîme!,
Mon bien!

GRIMALDI.

Jamais! jamais!

LÉLIO.

Ah! je ferai le crime!
Une dernière fois, mon bien, ou ce poignard...

GRIMALDI.

A l'aide!... Ah!... j'y consens!...

LÉLIO (le frappant).

Maintenant c'est trop tard!

Alors apparait Fasio, qui n'a pas de peine à justifier sa présence : il ne venait pas plus voler l'avare que Lélio ne venait le tuer. Celui-ci ayant repris son bien, persuade à Fasio d'emporter le reste du trésor, et tous les deux se jurent un secret mutuel sur la part qu'ils ont prise à cette horrible aventure.

Nous l'avons dit, la scène du meurtre est saisissante et très habilement exécutée; tout cet acte est beau, mais c'est le seul où, le style excepté, on reconnaisse le talent de M. Dumas. Le reste de la pièce se compose de trois tableaux absolument vides de situations et sans autre intérêt que l'action trop lente et trop prévue de la jalousie de Francesca.

Parmi les nombreux personnages réunis dans une fête splendide que donne Fasio pour se faire honneur de sa fortune, elle seule sait bien qu'il n'a pas trouvé la pierre philosophale, et persuadée qu'en ruinant son mari elle l'enlèvera aux séductions de ses rivales, elle le dénonce au podestat comme détenteur d'un trésor trouvé, ignorant du reste dans quelles circonstances.

Une fois la justice mise sur cette voie, elle découvre facilement le cadavre de Grimaldi; Fasio arrêté est immédiatement condamné à mort, suivant les formes expéditives des tribunaux florentins. Vainement alors Francesca implore sa grace : le podestat y met la condition infâme que le juge impose à Marion de Lorme sollicitant pour Didier. Il ne reste plus aux deux époux qu'à se bénir, toujours comme dans le drame de M. Hugo. Heureusement au pied de l'échafaud, Lélio, le véritable meurtrier de Grimaldi, se découvre, et Fasio, libre, rentrant inopinément dans son rôle d'alchimiste, publie à haute voix qu'il n'avait jamais cherché de l'or, mais bien une femme parfaite, et que la sienne vient de sortir toute épurée du creuset de ses adversités. Cette façon de prendre symboliquement sa profession a paru quelque peu facétieuse.

Cette pièce n'a pas réussi sans de vives et justes protestations. Cependant le jeu énergique et intelligent de Frédéric Lemaître a été, comme de coutume, fréquemment applaudi. Mondidier a convenablement rendu le rôle de Lélio.

L'Alchimiste n'est pas précisément une chute pour M. Dumas. C'est assez dire que ce ne peut être un succès d'argent pour le théâtre.

THEATRE DES VARIÉTÉS.

La Canaille, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. Dumersan et Dumanoir.

Que la vérité habite le fond d'un puits, on le conçoit; le domicile n'a rien d'incompatible avec son caractère et ses mœurs. Mais que la vertu soit reléguée dans les égouts de Paris, cela n'a rien d'agréable, ni surtout de fort encourageant. Soyez donc vertueux pour vous enfoncer dans ces canaux souterrains, où viennent aboutir les immondices de toute une grande ville, pour barbotter dans les torrens d'une eau fétide, et courir à chaque instant le danger d'une asphyxie bourbeuse, comme le père Piepus, le héros de la *canaille*. Autour de cet homme, dont le moral flaire comme baume, mais dont le physique tue les mouches au vol, nous voyons une foule d'autres individus qui ne sont guère plus inodores. Les uns balaient les rues, et, comme dit le père Piepus, *nettoient leur patrie*, les autres ramassent des chiffons, ratissent les ruisseaux, conduisent des tombereaux, ou se livrent à une infinité de petits commerces complètement étrangers à celui de parfumeur.

En regard de cette canaille pauvre mais honnête, les auteurs ont placé deux spéculateurs du genre des Robert Macaire et des Bertrand, deux honorables associés divisés par quelques petites discussions d'intérêt, et qui ne cherchent pendant toute la pièce qu'à se *flouer* l'un l'autre. Au premier acte, l'un d'eux, sous le nom du baron de Chambéry, tient maison ouverte, donne des dîners, des bals, des concerts, à l'unique fin de dépouiller un jeune provincial d'une superbe

fortune, réduite au format commode d'un por-
tefeuille bourré de billets de banque. Polivet
accourt par l'odeur alléché; c'est à qui des deux
soufflera le portefeuille. D'abord Chambéry a
l'avantage : il simule une invasion d'agens de
police qui l'accusent de tenir des jeux clandes-
tins, et il se sauve avec les agens, sans oublier
les billets de banque. Au second acte, il brûle le
pavé dans un élégant tilbury ; mais le tilbury se
rencontre dans un étroit passage avec un lourd
tombereau : il s'ensuit une querelle, une escar-
mouche à coups de poing, dans laquelle le por-
tefeuille glisse de la poche de Chambéry, et va
tomber entre les mains de trois jeunes gens,
faisant partie du bataillon sacré de la loyale ca-
naille. Déchu de ses grandeurs, Chambéry se fait
contrebandier sous un prétexte musical : l'or-
gue de Barbarie lui sert à frauder l'octroi et à
introduire furtivement de l'eau-de-vie. Polivet
s'est armé de pinceaux, et brosse des enseignes.
Dans le malheur, les deux associés se rapprochent,
le portefeuille reparait à leurs yeux, et ils s'en-
tendent pour le soustraire de l'endroit où l'ont
déposé les vertueux jeunes gens, après en avoir
retiré cinq cents francs chacun, à titre de ré-
compense honnête. La tentative de vol est dé-
jouée, et les deux voleurs sont conduits où il
plait à Dieu et aux gendarmes. Le provincial re-
trouve sa fortune, épouse la nièce de Picpus, et
contribue au bonheur de toute la famille, com-
posée d'une femme, d'une fille et d'un fils. Ah !
Dieu ! quelle canaille que la famille Picpus,
le père et le fils exceptés ! Encore le père Picpus
a-t-il le défaut de boire comme une éponge et
d'être un déterminé *pochard*.

Tout le mérite de la *Canaille* consiste dans le
tableau populaire du second acte, dans la repro-
duction fidèle de ce qui tous les jours frappe
nos yeux et nos oreilles dans les rues de Paris.
La grande et sale physionomie du père Picpus
s'y dresse de toute sa hauteur. Le premier et le
troisième acte ne sont qu'un chaos informe, dont
les exhalaisons provoquent souvent le dégoût.
Odry s'est emparé du père Picpus en artiste ha-
bitué à de telles conquêtes : quand il sort de
son laboratoire, il est mal propre à faire vomir.
Flore, Rébard, Hyacinthe, Adrien, mademoiselle
Ernestine, mademoiselle Ollivier, se sont distin-
gués à sa suite ; il n'y a pas jusqu'à madame Vau-
trin qui ne se soit réveillée pour jouer une
marchande de vieux habits, vieux chapeaux, avec
une perfection désespérante. C'est la nature
prise sur le fait, mais quelle nature!

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

***Nanon, Ninon et Maintenon*, comédie mêlée de chansons, de MM. Théaulon et Lesguillon.**

Les trois héroïnes de cette pièce en *on* ont nom Nanon, Ninon et Maintenon. Ainsi l'ont voulu MM. Théaulon et Lesguillon.

Nanon tient un bouchon où viennent comtes et barons à hauts talons, pour faire voler des bouchons, briser des flacons, en faire des tessons, et célébrer en chansons un minois fripon, ce qui divertit fort Nanon qui ne dit ni oui ni non.

Or, Nanon est aimé à l'adoration par un suisse de bonne maison, parlant français comme un grison, mais passionné comme un pigeon, et idolâtrée comme de raison par un jeune et beau fanfaron, amant en titre de Ninon et propre neveu de Maintenon.

Nanon, entre ses deux passions, envoie promener le grison, et se décide pour l'amoureux de Ninon qui, changeant d'habit et de nom, se dit sous-officier piéton, Lavaleur, porte-mousqueton.

Mais comme la vertueuse Nanon s'obstine à répondre : Non! aux saugrenues propositions de l'entreprenant luron et veut *matrimonion*, ce qui ne fait pas le compte du fiston, notre fripon à l'arrivée du tabellion, tire ses grègues comme un larron, feignant de craindre la prison, pour certain coups d'estramaçon administré dans le *sternon* à un grand batteur de plastron.

Le tabellion remporte son carton, les assistans décampent comme des moutons, et Nanon, comme de raison, tombe en subite pamoison.

Nous sommes à l'acte second, et par conséquent chez Ninon, au beau milieu de son salon.

Or, le neveu de Maintenon (le sous-officier en question, Lavaleur le porte-mousqueton, enfin le troumpeur de Nanon ne venant plus à la maison, pour sécher ses larmes, Ninon a pris un marquis ou baron qui de Chamilly a le nom, ce qui est un acte de raison, et surtout de précaution.

Mais voilà que mes deux lurons se trouvent chez la Ninon nez à nez comme deux lions. On dégaine vite l'espadron dans le jardin, sur le gazon, et Chamilly reçoit d'aplomb, un coup de fleuret sans bouton qui lui fait un joli séton.

Louvois qui n'entend pas raison, jure de fourrer en prison le ferrailleur de bonne maison qui a saigné comme un oison son neveu de prédilection.

Au troisième acte Nanon, conduite par la Ninon, vient implorer la protection de madame de Maintenon pour sauver de la prison Lavaleur le brettaillon.

Restée seule, voilà Nanon qui prend, et cela tout de bon, le roi pour la Maintenon.

Le roi prié par ce tendron, qui pleure comme un marmiton épluchant une botte d'ognons, accorde un généreux pardon, et la vertueuse Nanon, sans plus de fiel qu'un hanneton, accourt sauver du cabanon le neveu de la Maintenon et l'amoureux de la Ninon, quoique le mauvais garçon l'ait trompée comme un polisson ; après quoi se faisant raison, elle épouse son grison.

Cette pièce a beaucoup de bon, et rapportera maint ducaton à Théaulon et Lesguillon.

Dormeuil-Louvois est noble et rond; Derval avec l'excellent ton, le tact parfait, le goût profond qu'on lui accorde avec raison, a fait applaudir à foison d'Aubigné, l'amant de Ninon, le neveu de la Maintenon, et le perfide de Nanon.

Somme toute, allez voir *Nanon*, et puis vous nous en direz long sur Ninon et la Maintenon.

CONCERT.

Grand concert vocal et instrumental donné par M. Leon HONNORÉ, le mardi, 16 avril 1839, à 8 heures précises du soir, dans la nouvelle salle de concerts de M. Henri Herz, 38, rue de la Victoire (Chaussée-d'Antin.)

Première partie : 1° Sextuor exécuté par MM. ***, et M. Honnoré. (Moschelès). — 2° Air chanté par M. Alizard. (***). — 3° Duo de l'*Eau merveilleuse*, chanté par MM. Boulanger et Lanza. (Grisar). — 4° Grande fantaisie pour violon, exécutée par M. Artôt. (Artôt). — 5° Quatuor de *la Lucia*, chanté par mademoiselle Drouart et MM. Boulanger, Lanza, Maffey. (Donizetti). — 6° Romances chantées par M. Boulanger. (Boulanger). — Deuxième partie : 1° Grand duo à deux pianos, exécuté par mademoiselle Honorine Lambert et M. Honoré. (Kalkebrenner.) — 2° Air de *Robin des Bois*, chanté par Mlle Drouart. (Weber). — 3° Duo pour harpe et violoncelle sur des motifs de *Guillaume Tell*, exécuté par MM. Godefroid et Boissaux. (J. Godefroid). — 4° Air chanté par M. Alizard. (***). — 5° Souvenir de Bellini, caprice et andante, par M. Artôt. (Artôt). — *Le Journal chez la portière*, le *Père Trinquefort*, chansonnettes chantées par M. Chaudesaigues. (De Beauplan). — Prix du billet : Stalles numérotées : 10 fr. ; Pourtour et parquet : 8 fr. — On trouvera des billets chez M. Bernard-Latte, marchand de musique, au coin du passage de l'Opéra ; chez M. Henri Herz, rue de la Victoire 38.

Revue de cinq jours.

---

10 AVRIL. — Les nouvelles que nous recevons de l'Algérie et celles qui parviennent aux autres journaux font présager une prochaine reprise d'hostilités entre Abd-el-Kader et la France. Le *Commerce* annonce ce matin que M. de Salles, ne pouvant obtenir de l'émir que des réponses évasives, lui déclara que, sans tenir compte de son refus et de sa mauvaise volonté, le maréchal ferait l'expédition pacifique de Hamza. Hé bien, *fais-la si tu l'oses*! répliqua vivement Abd-el-Kader.

— Les arrestations faites dans les soirées de vendredi, de samedi et de dimanche derniers sont fort nombreuses, car elles s'élèvent au chiffre énorme de 350. Sur ce nombre, 180 ont été mis presque immédiatement en liberté. Presque tout sont des ouvriers que la curiosité, plus encore que tout autre motif, paraît avoir conduits dans la foule au milieu de laquelle ils ont été arrêtés par la force publique. Parmi les individus non encore relaxés et qui vont être l'objet d'une instruction judiciaire, se trouvent, assure-t-on, plusieurs repris de justice, dont la présence parmi les groupes n'avait, selon toute apparence, aucun but politique.

— La recrudescence du froid augmente les incendies. D'après les relevés faits à l'état-major des sapeurs-pompiers, il y a eu, dans la journée d'hier seulement, quarante feux de cheminée ; dans le mois dernier, on en a compté deux cent-quatre-vingt-six, et cinquante-deux incendies de cave ou d'appartement.

— Malgré son désir de ne pas se montrer trop sévère dans les admissions, il est certains produits par trop excentriques dont le jury ne peut autoriser l'exposition. Tantôt c'est un luthier qui présente un violon en terre cuite, en sorte qu'il peut servir d'instrument de musique ou de cruche, tantôt c'est l'inventeur d'une paire de bottes *défensives* ; près des tirans de l'une vous trouvez un pistolet, sous le talon de l'autre botte sont des boîtes auxquelles s'adoptent des poignards, armes commodes, comme on voit, pour la marche et pour la défense ! Malgré ces rejets, qui sont, dit-on, au nombre de 500, les fabricans admis pour Paris dépassent toute prévision. Paris ne comptait que 1590 exposans en 1834 ; il en compte aujourd'hui 1900. Le département de la Seine l'emporte à lui seul en nombre sur la France entière ; car il paraît que le nombre total des exposans sera de 3,600, à 3,700.

— Mercredi, à six heures et demie, une légère secousse de tremblement de terre s'est fait sentir à Grenoble. L'oscillation, qui n'a duré que deux secondes, a eu lieu de l'est à l'ouest. Elle a été surtout sensible à l'est de la ville ; dans le faubourg Très-Cloîtres, les habitans sont sortis des maisons, effrayés de ce mouvement, qui a été assez fort pour faire chanceler les meubles des appartemens.

— L'administration du Jardin-des-Plantes ne possède que depuis quatre mois la collection de reptiles vivans qu'on y voit aujourd'hui. Elle les a achetés au sieur Vallet, qui les faisait voir dans une baraque aux Champs-Elysées et sur les foires, et elle lui a laissé la conservation de ces animaux, qu'il soigne avec une sollicitude et une intelligence rares. Le sieur Vallet élève depuis quinze ans deux caïmans qui sont dans le meilleur état de santé possible. On n'était pas encore arrivé, sous notre température variable, à prolonger si loin l'existence de ces animaux. La ménagerie des reptiles est établie dans le local où se trouvaient autrefois les singes ; c'est là que se trouve provisoirement placée la tortue monstre dont nous avons parlé ; on va creuser un bassin convenable pour la recevoir ; il sera rempli d'eau de mer qu'on renouvellera tous les huit jours.

— Paganini se meurt. On désespère de pouvoir prolonger les jours de cet éminent artiste, qui depuis longtemps semblait vivre par enchantement. On prétend que Paganini laissera dix millions de fortune qui, d'après ses dernières volontés, ne sortiront pas du monde musical. On parle de sept à huit cents légataires institués par lui tant en France qu'en Italie. Nous souhaitons que ce testament, destiné à produire une si grande sensation, soit ouvert le plus tard possible.

---

11. — M. Garcias a déposé hier sur le bureau de la chambre des députés une pétition de MM. les délégués des porteurs de rentes espagnoles, qui réclament de nouveau l'appui de la chambre auprès du ministère pour qu'il intervienne en faveur de leurs commettans auprès du gouvernement de Madrid.

— On dore en ce moment la superbe grille qui entoure le soubassement de l'obélisque, au milieu de la place de la Concorde. On achève le dallage du terre-plain; mais les travaux aux deux grandes fontaines sont suspendus.

— Le mariage de mademoiselle de Dino avec M. le comte Henri de Castellan a été célébré aujourd'hui avec une grande pompe à Saint-Thomas-d'Aquin, en présence d'un nombreux et brillant concours de parens et d'amis. M. l'archevêque de Paris a officié pontificalement. M. et madame de Castellan sont partis le même jour pour la terre de Reuille.

— Ce qui retarde l'achèvement du château-d'eau construit sur la place de l'ancien Opéra, dont les travaux semblent paraître abandonnés, c'est la fonte, qui s'exécute en ce moment, de quatre statues allegoriques de quatre rivières de France, savoir : la Seine, la Loire, la Meuse et la Moselle, qui doivent décorer ce monument.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 7 et lundi 8 avril, de 3419 déposans, dont 596 nouveaux, la somme de 434,867 fr. Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 830,000 fr.

— Il a été consommé dans Paris pendant le mois de mars dernier, 6,120 bœufs, 1,334 vaches, 6,269 veaux et 34,754 moutons. Le commerce a reçu 459,279 kil. de suifs fondus.

Il avait été consommé en mars 1838 : 6,554 bœufs, 1,544 vaches, 7,633 veaux et 35,238 moutons. Le commerce avait reçu 566,773 kil. de suifs fondus.

On a donc consommé en mars 1838 : 434 bœufs; 210 vaches, 764 veaux et 484 moutons de plus qu'en mars 1839, et le commerce avait reçu, également en plus, 107,494 kil. de suifs fondus.

Il a été consommé dans le premier trimestre de 1839 : 18,138 bœufs; 4,161 vaches; 17,267 veaux et 102,123 moutons. Le commerce a reçu 267,618 kil de suifs fondus.

Il avait été consommé dans le premier trimestre de 1838 : 19,046 bœufs; 5,366 vaches; 18,846 veaux et 108,760 moutons. Le commerce avait reçu 292,193 kil. de suifs fondus.

La consommation du premier trimestre de 1839 a donc été inférieure à celle du premier trimestre de 1838, de 908 bœufs; 1,206 vaches; 1,375 veaux et 6,637 moutons. Le commerce a reçu en moins, dans le trimestre qui vient de finir, 253,276 kil. de suifs fondus.

On peut estimer à dix-huit cent mille livres de viande la diminution qui vient d'avoir lieu dans le premier trimestre de cette année; c'est, en moyenne, deux livres de diminution dans la consommation de chaque habitant de Paris.

— Une malheureuse idiote de l'arrondissement de la Châtre, célibataire, vient d'accoucher d'un enfant dont la bouche ressemble à celle d'un brochet et contient trois langues, dont une petite et deux grandes.

— La fabrication des aiguilles, en France, ne date que de 1820. Depuis elle a obtenu de grands progrès et de grands développemens. En 1837, nous en avons encore tiré de l'étranger pour 1,462,000 fr.

— Les statues de Talma et de Lekain, placées dans le vestibule du Théâtre-Français, près de celle de Voltaire, sont maintenant découvertes. La statue de Talma est de David, et celle de Lekain de Dantan.

---

12. — Le gouvernement a reçu la dépêche télégraphique suivante :

« Un traité de paix a été signé à la Vera-Cruz, le 9 mars, entre l'amiral Baudin et les plénipotentiaires mexicains Gorosteza et Victoria. »

— Madrid, la crise ministérielle n'est pas terminée.

Cabrera est aux portes de Valence.

L'état de siége de Séville est levé.

— L'instruction préparatoire relative aux troubles des jours derniers est terminée, la presque totalité des individus arrêtée dans les rassemblemens ont été mis en liberté. Douze seulement sont renvoyés en état de mise en prévention. Plusieurs ont été pris en flagrant délit au moment où, en poussant des cris séditieux, ils arrachaient les arbres des boulevarts et les pieux leur servant de tuteurs, pour s'en faire des armes offensives; d'autres brisaient des reverbères ou lançaient des projectiles sur la force armée au moment où ils ont été saisis, et un d'eux enfin était porteur d'un sabre-briquet, sans fourreau, qu'il tenait caché sous sa blouse, et qu'il avait, a-t-il dit dans le premier interrogatoire que lui a fait subir M. le commissaire de police Collin, pris chez son logeur. L'instruction, confiée à M. Zangiacomi, sera, assure-t-on, conduite avec célérité.

— Un projet de mariage qui a quelque temps occupé les salons de Paris touche à sa conclusion. La jeune comtesse de Povoa vient d'atteindre sa douzième année, et rien ne s'oppose plus à son union avec le marquis de Fayal, fils du duc de Palmella, qui verrait ainsi entrer dans sa famille la fortune colossale de la jeune comtesse dont il était le tuteur. On dit que cette fortune se compose, outre des biens-fonds immenses, de 25 millions de francs placés dans les fonds étrangers, et d'immenses capitaux en Portugal.

— L'épidémie typhoïde, apportée au couvent de Saint-Bernard et dans la vallée d'Entremont par des mendians venus de la vallée d'Aoste, a complètement cessé.

— Nous lisons dans les journaux de Liége, du 8 :

« Nous apprenons à l'instant que le feu grison a éclaté ce matin dans la houillère de Horlog, située à Tilleur et appartenant à M. Braconnier. On varie sur le nombre des ouvriers qui se trouvaient dans la bure au moment de l'explosion; on dit qu'il y en avait au moins 100. On a déjà retiré plusieurs cadavres des victimes de cet affreux malheur.

— Le célèbre auteur de la *Vestale* et de *Fernand Cortez* va publier, dit-on, un ouvrage qui doit avoir une assez grande influence sur l'avenir de la musique religieuse en Europe. Le manuscrit est entre les mains du pape. Il verra le jour en trois langues à la fois, en français, en allemand et en italien. Spontini a écrit tout récemment cet ouvrage pendant son séjour à Rome.

— Mademoiselle Taglioni est arrivée à Vienne. Les répétitions des ballets se font sans relâche. Les prix seront portés au double et au triple pour les dix soirées dans lesquelles mademoiselle Taglioni dansera.

---

13. — On écrit de Liége :

« On continue à travailler avec un zèle soutenu à la recherche des malheureuses victimes de l'explosion qui a eu lieu à la houillère Horlog.

» Le feu a parcouru tous les travaux. Les galeries ont considérablement souffert, et deux mois ne suffiront pas pour les remettre en état.

» Hier, à six heures du soir, on était parvenu à retirer 43 cadavres; 6 autres ont dû être enlevés de la mine cette nuit, ce qui porte le nombre des morts à 49; onze mineurs ont été sauvés; un ou deux n'ont pu encore être retrouvés, et l'on pense qu'ils ne pourront l'être avant 15 jours. »

— Hier, à quatre heures de l'après-midi, M. le marquis de Sémonville, pair de France, a été frappé d'une attaque d'apoplexie en montant l'escalier d'une maison rue de Lille. Il est tombé à la renverse, et s'est fracassé la tête. Malgré les soins les plus empressés, il n'a survécu à sa chute que quelques minutes.

— On écrit de Toulouse :

Hier matin, le feu s'est déclaré à la sucrerie de Madron, village de Montaudran. L'incendie a fait de tels progrès, qu'en un instant tous les bâtimens ont été consumés. On évalue le dommage à 150,000 fr.

— On lit dans les journaux de Bordeaux, du 10 avril :

« Un froid très vif a succédé chez nous à des pluies continuelles. Le thermomètre marquait pendant la nuit de lundi à mardi un degré au dessous de zéro, et une légère couche de glace couvrait les ruisseaux exposés au nord. On assure que cette gelée tardive s'est fait sentir dans les palus; heureusement que la vigne est à peine en boutons, et que ce froid ne peut jusqu'à présent lui porter un préjudice notable. »

— La Faculté de droit de Rennes continue à user à l'égard des élèves d'une juste sévérité qui ne peut manquer de produire d'heureux résultats. Par délibération du 21 mars, dix étudians ont été condamnés à perdre une inscription à cause de leur peu d'assiduité aux cours. La Faculté a immédiatement informé de cette mesure les familles de ces jeunes gens.

— On écrit de Munich, 3 avril :

« La parure que le duc de Luchtenberg a commandée pour son auguste fiancée à un joaillier de cette ville, vient d'être achevée. C'est un diadême représentant une guirlande de roses dont les feuilles sont en brillans et les boutons en perles d'une rare beauté. On peut démonter toute la guirlande. Les pendeloques sont également en brillans avec des perles en forme de poires. Le collier consiste en plusieurs rangées de perles attachées à une agrafe en brillans. »

---

14. — La chambre des députés, dans sa séance d'hier, a annulé, à la majorité de 209 voix contre 184, l'élection de M. Émile de Girardin, parce qu'il ne justifiait pas suffisamment de la qualité de Français, bien qu'il siégeât dans la chambre depuis cinq années, qu'il eût déjà subi l'épreuve de trois vérifications de pouvoirs, et que le deuxième bureau eût proposé son admission à la majorité de 25 voix contre 15.

Contrairement à l'usage, qui en matière de vérification de pouvoirs est de ne demander le scrutin secret qu'après une épreuve déclarée douteuse, vingt membres de l'extrême gauche et de la gauche, l'ont réclamé aux termes de l'article 34 du réglement. La chambre n'avait aucun moyen de s'y opposer. Il n'y avait pas de précédens d'un pareil fait qui se qualifie de lui-même.

— D'après les dernières volontés formellement exprimées par M. le marquis de Sémonville, ses obsèques doivent avoir lieu sans aucune cérémonie. Une messe basse sera célébrée demain dimanche, à neuf heures précises du matin, en l'église de St-Thomas-d'Aquin, sa paroisse.

Immédiatement après la messe, la dépouille

mortelle de M. de Sémonville sera transférée à Bouval (Seine-et-Oise), où elle doit être inhumée.

— Il y a en ce moment, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, un appartement au premier, sur la cour, qui présente un aspect assez étrange. Plusieurs des principales pièces ont leurs croisées hermétiquement fermées et sont entièrement tendues d'une riche étoffe de laine blanche : de grandes croix rouges seulement se dessinent sur ces tentures blanches. Deux trônes décorés aux mêmes couleurs sont au fond de ces deux pièces ; des candélabres sont disposés pour l'éclairage. Tous les planchers sont couverts de riches tapis. Enfin çà et là sont déposés des espèces d'habits sacerdotaux, des colliers, des éperons d'or, des épées.

C'est dans cet immense local, ainsi décoré, que tous ces jours derniers le grand maître et les grands officiers du Temple ont fait la réception des nouveaux chevaliers.

Depuis l'an 1314 que le dernier grand maître, Jacques Molai, fut brûlé vif, par arrêt du parlement, sur la pointe de l'île de la Cité, où se trouve en ce moment la statue d'Henri IV, cet ordre militaire et religieux avait été jeté dans l'oubli, condamné qu'il était par plusieurs arrêts, des ordonnances royales et des brefs des papes.

En 1830, il fit sa réapparition.

— On a appelé hier à l'audience de la première chambre une affaire où des noms diversement célèbres se trouvent en présence. Le sieur Vidocq, l'ancien chef de la brigade de sûreté, demande à M. le prince Charles de Rohan et à madame la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, le montant d'une obligation de six mille francs souscrite par ses derniers à son profit. La cause a été remise à huitaine.

— Le conseil municipal de Paris, sur la proposition de M. le préfet de la Seine, vient d'arrêter une nouvelle organisation du service de la vérification des décès dans la capitale.

Cette organisation répond à un besoin vivement senti depuis longtemps. La société en général, et les familles en particulier, y trouveront enfin les garanties qu'ont rendues si nécessaires plusieurs déplorables exemples d'erreurs réellement commises ou supposées dans la constatation des décès.

— La consommation des tabacs a continué en 1837 son mouvement progressif, déjà signalé dans les années précédentes. Suivant les comptes qui viennent d'être publiés, le Trésor public a recueilli en 1837 un bénéfice réel de 59 millions, c'est à dire 3,400,008 francs de plus qu'en 1836.

Le bénéfice des débitans de tabacs sur les consommateurs s'élève à 11 millions 809,773 f. 39 c. Le nombre des débitans étant de 25,852, le taux moyen du bénéfice, pour chaque débitant, est de 456 fr. 82 c,

ENCYCLOPÉDIE DU XIXe SIÈCLE.

Depuis la fin du dernier siècle les encyclopédies se sont multipliées sous toutes les formes; en France, en Angleterre, en Allemagne, partout les hommes d'intelligence et de savoir se sont portés vers ce genre de publication.

C'est qu'à part leur valeur comme œuvre d'esthétique et de philosophie, les encyclopédies ont une utilité pratique incontestable. Elles réunissent, dans un cadre commode et accessible à tous, les notions les plus essentielles sur l'ensemble des connaissances humaines; elles propagent et mettent à jour une foule de faits et d'idées applicables aux diverses circonstances de la vie. Aux gens du monde, elles peuvent tenir lieu de plusieurs milliers d'ouvrages de science, d'art, de linguistique, d'histoire et de littérature, dont elles offrent le résumé; pour les savans, elles remplacent les livres qui ne concernent pas la spécialité de leurs études; au commerce et à l'industrie, elles offrent de précieux enseignemens, et leur succès s'accroît avec le besoin, chaque jour plus général, de ne pas rester étranger aux progrès des idées et aux découvertes nouvelles, qui se lient par tant de points aux intérêts de la société et des individus.

Toutefois, et il faut le proclamer comme un fait malheureusement trop reconnu, il n'est pas d'encyclopédie jusqu'à ce jour qui ne soit restée incomplète dans sa nomenclature, tronquée dans ses articles, désordonnée dans son ensemble, et en arrière des vœux du public comme de l'état de la science.

Les bons esprits attendaient donc encore une encyclopédie véritable, un répertoire complet des connaissances humaines rattachées à des principes fixes par le développement des hautes vérités morales sans lesquelles les sociétés ne sauraient durer.

Ces considérations, qui puisent une force nouvelle dans les tristes résultats enfantés par l'œuvre des premiers encyclopédistes, ont fait naître l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, œuvre de réédification fondée sous le patronage le plus honorable, avec la collaboration des hommes les plus renommés dans les diverses branches du savoir. Déjà ces collaborateurs ont prouvé que leur concours n'était point une fiction de prospectus. Déjà aussi, dans les questions de science, de dogme et d'ordre social, la corrélation des idées et l'unité des doctrines, en témoignant de l'examen consciencieux et de la saine direction morale qui président à la marche de l'ouvrage, ont prouvé que ses fondateurs ne s'étaient pas engagés témérairement en annonçant que l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, illustrée par 2,000 gravures, serait un véritable monument élevé par les hautes intelligences de notre époque aux progrès de l'esprit humain.

L'*Encyclopédie du XIXe siècle* est donc aujourd'hui un ouvrage jugé, et, d'après les manifestations qui ont accueilli les dix volumes publiés avant 1839, il n'est plus permis de douter qu'elle ne réunisse en France et à l'étranger un nombre très considérable de souscripteurs, dès que le public aura acquis la parfaite certitude que l'œuvre doit arriver rapidement à sa fin.

Pénétrés de cette vérité, et voulant assurer à la publication des volumes la rapidité et la régularité qui seuls peuvent garantir le succès, les actionnaires de l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, dans leur dernière assemblée général, ont décidé qu'un fonds supplémentaire serait créé afin que l'ouvrage pût être terminé en 1842.

En calculant d'après les chances les moins favorables, d'après l'expérience acquise et les résultats obtenus, il a été démontré qu'un fonds de 150,000 francs suffirait, et au-delà, pour garantir la publication des 52 volumes. Or, dans l'hypothèse toute naturelle qu'une partie seulement de ce fonds sera nécessaire, les 300 actions qui le représentent ont été divisées en trois séries. Et si, comme on doit le présumer, l'*Encyclopédie du XIXe siecle* réunit, en 1839, 500 nouvelles souscriptions à celles déjà recueillies depuis deux ans, les actions de la seconde et de la troisième série ne seront pas appelées, et celles de la première pourront être promptement remboursées.

Pour que cette disposition inspirât une entière confiance et qu'elle offrit une complète sécurité aux personnes disposées à s'y associer, il a été décidé qu'on ne commencerait le recouvrement de la première série qu'après que les 300 actions du nouveau fonds auraient été souscrites en totalité. Cette disposition, en faisant disparaître toute espèce d'incertitude sur l'avenir de la publication, assure ainsi la prompte réalisation du fonds supplémentaire. Déjà même, d'après les demandes formées avant toute publicité, les nouvelles actions semblent destinées à jouir de plus de faveur que celles de la fondation.

Cependant une grande différence existe au profit de ces dernières. A elles seules, dans l'avenir, tous les droits de fondateurs, toutes les chances favorables, tous les bénéfices, comme aussi à elles seules, dans le passé, toutes les éventualités et toutes les chances mauvaises.

Les actionnaires nouveaux seront de véritables prêteurs privilégiés, n'ayant ni hasard à courir ni perte à redouter; car la Société s'engage à les rembourser intégralement, et leur affecte en garantie toutes ses valeurs, toutes ses créances, tout son matériel. A titre d'intérêts ou de prime elle alloue à chaque action un exemplaire de l'Encyclopédie, du prix de 364 francs, dont vingt volumes, représentant 140 francs, seront livrés dans le courant de la première année.

Ainsi, pour posséder l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, il suffira de verser, pour moins d'un an peut-être, une somme de 500 francs, représentée par un gage qui, loin de pouvoir se déprécier, acquerra chaque jour plus de valeur. Cette considération, et le besoin si universel d'une bonne Encyclopédie, ne permettent pas de douter de la prompte souscription des 300 actions nouvelles, et de l'empressement du public à se prononcer en faveur d'une œuvre dans laquelle toutes les garanties morales et matérielles se trouvent réunies.

Outre l'avantage précieux de posséder l'unité de doctrines et l'ensemble de vues qui ont manqué si essentiellement jusqu'ici aux œuvres encyclopédiques, l'*Encyclopédie du XIXe siècle* offre une grande économie d'argent à ceux qui auraient besoin d'acheter beaucoup de livres, et une grande économie de temps à ceux qui ont peu de loisirs pour lire et étudier. Devant tenir lieu de tous les ouvrages de sciences et d'art, de linguistique et d'histoire, publiés jusqu'en 1842, elle sera le temps d'arrêt d'où l'on pourra, regardant en arrière, envisager la marche suivie par l'esprit humain jusqu'à nos jours, et le point de départ pour constater ses progrès dans les temps à venir. Ces progrès, l'*Encyclopedie* les constatera elle-même en publiant tous les quatre ans un volume supplémentaire.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer dans notre recueil *l'avertissement* publié en tête du premier volume de l'*Encyclopédie*, travail fort remarquable qui nous a paru donner une parfaite idée de cette importante publication sur laquelle nous avons déjà appelé l'intérêt et la confiance de nos lecteurs.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,

20 AVRIL 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 22.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

L'article Biographique sera joint au prochain numéro.

LE MÉDECIN DU PECQ (1).

(Après nous avoir donné *le Notaire de Chantilly*, première partie des *Influences*, M. Léon Gozlan vient d'en publier la suite dans *le Médecin du Pecq*, ouvrage remarquable par le style, et consolant par la pensée. C'est une de ces œuvres que nous aimons à recommander à nos lecteurs, car ils y trouveront à la fois un amusement, une étude admirable de caractère, et une leçon. — Le fragment qui suit est le premier chapitre du premier volume du roman de M. Léon Gozlan).

(1) 3 vol. in-8°, chez Werdet, rue des Marais-St-Germain, 18.

La cloche de la maison sonna le dîner. A peine les vibrations s'étaient-elles éteintes dans leur prolongement que les habitués parurent processionnellement au salon, et prirent place autour de la table. En un insant le long parallélogramme se trouva encadré par des figures où se lisait, à côté du désir à peu près universel d'accomplir l'acte de bien dîner, l'empreinte heureuse ou triste des événemens de la journée. Le silence de l'attente et la teinte dorée d'une après-midi d'automne fondaient harmonieusement les expressions diverses de cette galerie, composée de beaucoup de personnes âgées et de quelques autres dont la jeunesse était décolorée par les langueurs de la convalescence. Grave par position, expansive par caractère, la maîtresse de la maison semblait réunir en elle l'esprit des diverses catégories de pensionnaires qu'elle dominait de son siége plus élevé et du bout de son sceptre. Son sceptre était une cuillère d'argent d'un manche splendide que terminait une main charnue de nonne, mais ciselée dans un embonpoint charmant. S'il manquait quelques lignes à sa taille pour représenter la royauté domestique dans toute la majesté convenable, elle rachetait ce léger défaut de dignité par beaucoup de grâce dans ses proportions. Cette grâce, il est vrai, n'était pas celle de la statuaire, celle du contour perdu et sinueux, mais plutôt la grâce du monde, pleine de rondeur, mettant le désir sous la main encore plus que dans l'œil. Son front, ses joues brunes et reposées, son cou, ses épaules, étaient une onduleuse rencontre de traits sphériques admirablement fondus l'un dans l'autre. Quelques anciens artistes ont vu le comble du burin dans la reproduction de ce travail concentrique, dont la nature offre quelquefois le modèle. La mollesse est bien près de ces sortes de beautés si la puissance du regard ne les relève pas : madame Dalzonne ne soutenait pas cette paresse de formes par un rayon de feu, mais ses yeux bleu de mer, sous des sourcils noirs, prêtaient à sa physionomie un jeu saisissant, attractif, remarquable dans son étrangeté. Si son menton un peu abbatial accusait un âge plus avancé que son âge réel, le rayon indéfinissable de son regard, en honteux désaccord avec son teint morne, la rajeunissait alors comme il la rajeunissait toujours : à vingt-sept ans, son âge à l'époque où ces lignes sont écrites, elle ne paraissait guère avoir que vingt ans, grâce à la contradiction établie sur son visage. Comme toutes les femmes de moyenne grandeur, elle était mieux dans la position assise, et même un peu renversée, que dans toute autre attitude. Au fond d'un fauteuil, quand ses mains blanches et oisives s'appuyaient à ses genoux et lorsque sa tête se détachait du fond d'une étoffe chamarrée, elle apparaissait dans son jour le plus favorable : elle plaisait ainsi, elle était belle; le repos était sa plus haute coquetterie.

Madame Dalzonne découronna le potage de son couvercle, et la vapeur nourrissante monta en bouffées nuageuses vers les anges du plafond, qui semblèrent travailler de leurs joues rebondies à la dissiper.

— Le bouilli sera excellent! je le gagerais sur ma tête.

— M. Cabassol, un bouilli, quel qu'il soit, n'est jamais excellent. Vous sauriez cela comme moi si comme moi vous aviez lu avec fruit Brillat-Savarin qui fut mon ami, ce dont je m'honore

— Et moi je répondrai à M. de Fourneuf que lorsque j'étais dans les fournitures, à l'armée de Sambre-et-Meuse...

— Madame de Pingray, interrompit madame Dalzonne, veuillez faire passer cette assiette de potage à votre voisin M. Abel.

— Après vous, madame Pingray, je l'aurai moins chaud; gardez, je vous prie.

— Vous l'auriez trop froid! laissez, je le veux.

La volonté de madame Pingray n'admettait pas de discussion.

— Quand j'étais à l'armée de Sambre-et-

Meuse, reprit M. Cabassol, le major nous invitait parfois à dîner à sa table...

— Mesdames, s'écria M. de Fourneuf en se frottant les mains, je vous préviens que M. Cabassol se dispose à parler politique : prenez-y garde.

— M. de Fourneuf aime toujours à plaisanter : il n'y a pas le plus petit mot de politique dans mon histoire ; vous allez en juger. Ce major...

— Mademoiselle de Beaupréau, interrompit de nouveau madame Dalzonne, aurait-elle passé une mauvaise nuit ? j'en ai peur : elle a mis son bandeau blanc bien près des yeux.

—Madame Dalzonne est vraiment trop bonne ; je la remercie de son attention, mais non ; je suis comme de coutume ; ma nuit n'a pas été trop orageuse.

— Je parierais que si, moi ; avouez-le : vous avez fait un rêve fâcheux. Est-ce vrai ?

— Un rêve abominable !... Ne m'en parlez pas !

— Ce major, recommença M. Cabassol entre deux cuillerées de potage, était un bel homme, un homme superbe, parfaitement constitué : six pouces, l'œil beau, un regard de lion, l'appétit fin surtout.

— Et comment le nommiez-vous cet excellent major ? s'informa en soupirant mademoiselle de Beaupréau.

— Caron. Il est mort depuis dix ans.

— Voilà que mon rêve s'explique à merveille !

—Comment cela, mademoiselle de Beaupréau? que voulez-vous dire par *mon rêve s'explique* ?

— C'est cela ! intervint le baron de Fourneuf d'un ton de conviction blessée : le colonel Caron, la fameuse conspiration de Belfort !... M. Cabassol, vous n'imposez pas un frein assez rigoureux à vos opinions : votre politique se mêle à tout : elle est envahissante... Tout le monde ne pense pas comme vous.

— M. de Fourneuf, ce Caron-là n'est pas le Caron dont vous parlez, répondit sèchement M. Cabassol.

— C'est vous, s'il vous plaît, qui en parlez.

— Vous nous régalerez de ce rêve, mademoiselle de Beaupréau.

— Volontiers, madame Musquette : on se soulage en les racontant.

— Y a-t-il un peu d'amour, au moins ?

— Beaucoup d'amour, mais accompagné de choses si terribles que c'est cruellement racheté, allez !

— Ce Caron, pour ne pas perdre le fil de mon histoire, reprend M. Cabassol, m'invite à dîner, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Il vous soumet ensuite avec mystère son plan de conspiration.

— Il me soumet sans mystère son dîner, voilà tout... Ne me faites pas dire, M. de Fourneuf, ce qui n'est pas.

— Ne pâlissez pas ainsi M. Lejeune. Vous n'avez en vérité aucune espèce de courage civil, même en conversation.

— Vous savez, M. Champeaux, répond avec une politesse tremblante M. Lejeune, autre pensionnaire, que j'estime sincèrement tous les partis quand ils ne tendent pas au renversement de l'ordre.

— Votre ordre c'est le désordre organisé ! répliqua Champeaux avec une telle véhémence que la fourchette fléchit dans les doigts de M. Lejeune.

— Je ne dis pas, M. Champeaux... Vous avez sans doute raison.

— Je voyais dans mon rêve, continua mademoiselle de Beaupréau, beaucoup de voiles blancs épars et flottant sur la tête d'un capitaine de la grande armée ; une source d'eau vive murmurait à ses pieds.

— Les voiles blancs c'est sinistre, affirme madame Musquette tout en versant à boire à son voisin de gauche, M. Lejeune, dont la contenance malheureuse paraît l'affliger beaucoup.

— On sert le premier service, dit M. Cabassol : du saumon, des côtelettes à la jardinière, un pâté aux champignons.

— Fameux ! s'écrie M. Hourdon, bien qu'un peu lourd.

— Il n'y a rien de lourd : il n'y a que de mauvais estomacs, réplique le baron de Fourneuf. Vous qui êtes médecin, vous ne devez pas l'ignorer. D'ailleurs les indigestions de bonnes choses ne sont jamais dangereuses.

— Je distingue, M. de Fourneuf.

— J'affirme, moi, M. Hourdon.

— Je distingue, vous dis-je, monsieur le baron. Pendant ma résidence à Turin je fus invité à déjeuner chez le comte Altamare.

Le comte était vieux, sa femme était très belle : le ménage passait pourtant pour être fort uni. Entre autres mets nous mangeâmes des champignons délicieux arrangés de toutes sortes de manières. Tout alla bien jusqu'au dessert; mais, comme les domestiques apportaient les fruits, la comtesse Altamare s'écrie : Docteur Hourdon, je me sens mal, j'étouffe, je vais mourir ! je me meurs !... Exaspération du mari, trouble des domestiques... Je saute sur un couteau et je coupe le lacet : la comtesse Altamare avait des épaules de vierge, mon cher baron, et de vierge génoise ; je vous les recommande... Je coupe encore du lacet : nouvelle extase ; j'étais dans le millième ciel... Je coupe encore...

— M. Hourdon, vous nous traitez avec trop d'avantage : vous oubliez qu'ici nous ne sommes pas tous de votre sexe.

— Je vous remercie de l'observation, madame Dalzonne ; mais je tiens à convaincre M. de Fourneuf que les indigestions sont quelquefois dangereuses... Bref, je coupe une quatrième fois du lacet, et je vois un portrait ; oui, mesdames, un portrait d'homme : ce n'était pas celui du mari. Six mois après la comtesse Altamare s'éteignit de langueur en Sicile. Sans ce déjeuner, sans l'indigestion de champignons qui s'ensuivit, jamais le comte Altamare n'aurait empoisonné sa femme.

— Le comte est sans doute mort aussi puisque vous en parlez si peu à couvert ?

— Non, madame Musquette, il n'est pas mort : il est à Paris, attaché je crois, à quelque légation étrangère... Mille fois pardon, M. Cabassol, de vous avoir interrompu, mais mon épisode se rattachait à votre histoire... Si vous étiez assez bon pour la continuer...

M. Cabassol reprit :

— Le major Caron nous distribua à chacun une copieuse part de ces mets délicieux que j'ai énumérés... Bref, à la fin du troisième service...

— Je devine : il vous fait part de son funeste projet, n'est-ce pas ? Vous, peut-être, M. Cabassol, vous étiez chargé de tirer sur la troupe ?

— Mais laissez-moi achever, M. de Fourneuf,

— Vous nous disiez, je crois, demande madame Musquette, que ce capitaine avait une source d'eau à ses pieds : en buvait-il ? Ma question est plus grave que vous ne pensez.

— Oui, il buvait beaucoup d'eau, répond mademoiselle de Beaupréau.

—Ah ! le major Caron buvait beaucoup d'eau ! s'écrie M. de Fourneuf. Le cas est assez rare chez un militaire.

— Qui a prétendu cela ? demanda M. Cabassol.

— C'est mademoiselle de Beaupréau, qui l'a beaucoup connu.

— C'est faux, je le soutiens : le major buvait sec et du bon. Nous en savions quelque chose à l'armée de Sambre-et-Meuse !

— Cependant dans l'intérêt de la vérité, conciliez, M. Cabassol, votre opinion avec celle non moins responsable de mademoiselle de Beaupréau.

— C'est un rêve, ce dont il est question.

— Comment un rêve ! J'ai connu, moi Cabassol, le major dont je parle. Où avez-vous pris, mademoiselle de Beaupréau, que le major buvait de l'eau ?

— Continuez, M. Cabassol, reprend le baron de Fourneuf, sachant qu'il était plus difficile que jamais à Cabassol de sortir de ce labyrinthe.

— Détestable mangeur s'il buvait de l'eau ! ajouta le docteur Hourdon pour compléter le désordre des idées.

—Voyons, intervint doucement madame Dalzonne, pacificatrice ordinaire des débats qui s'élevaient chaque jour à sa table : le major de M. Cabassol est, je présume, un être réel qui n'a rien de commun avec le capitaine vu en rêve par mademoiselle de Beaupréau. Les propos se sont croisés : en les séparant, chaque objet de la discussion devient distinct. Comprenez-vous mieux maintenant ?

— Ah ! c'est différent, madame Dalzonne : si c'est ainsi, tout est clair, et clair, grâce à vous qui parlez d'or.

— Je suis charmée de l'assentiment de M. de Fourneuf, à qui, en reconnaissance, j'offrirai de ce bœuf rôti, excellemment cuit.

— Vous n'y toucherez pas, dit madame Pingray en posant en croix la fourchette et le couteau sur l'assiette du jeune homme qui était à son côté ; entendez-vous, M. Abel ? vous attendrez les épinards.

— Je vous remercie de vos bons soins, répondit Abel, à peine distrait de loin en loin de sa concentration sérieuse par le feu croisé des propos auxquels il était exposé.

Comme enfermée dans un cloître ténébreux, sa pensée ne prenait de jour que par ses yeux ; et cette pensée était sauvage ; le regard d'Abel était long et effrayé ; le remords ou une épouvantable terreur l'avait ainsi lancé une première fois hors de sa tête ; il n'avait plus pu y rentrer tout entier. Ses cheveux noirs, mais aussi faibles que s'ils eussent été blonds, étaient rejetés en arrière et montraient à découvert son front, bleuâtre à force d'être blanc ; la souffrance l'avait poli sans pouvoir le plisser ; l'ivoire avait

résisté au mordant. L'immobilité de ses traits, la pression de ses lèvres, le gonflement de ses narines, indiquaient un orage intérieur toujours près d'éclater, toujours réprimé par une volonté haletante, forte, mais occupée de sa force, doutant d'elle-même tout en s'exerçant sans relâche. Quand la lutte cessait, l'abattement tombait sur ce corps en guerre avec le corps; une sueur glacée découlait de la pointe de chaque cheveu et suivait la pente des joues; des pleurs s'y mêlaient, et de la poitrine moins oppressée d'Abel sortaient des soupirs qui étaient comme la respiration d'une vie nouvelle. Depuis qu'il était à table il avait passé par une de ces crises affreuses; mais deux secours puissans l'avaient contenu dans ce centre d'agitation : le regard de madame Dalzonne et la main de madame Pingray.

— Ainsi, reprit le baron de Fourneuf, le major en fut pour ses frais de saumon, de lièvres et de champignons : vous n'entrâtes pas, et je vous en applaudis, dans la fameuse conspiration de Béfort.

— La moquerie doit cesser ou je quitte la table, dit Cabassol en s'en rapprochant et en tendant son assiette au bœuf rôti.

— Comme les conspirations vous blémissent, monsieur Lejeune! souffla dans l'oreille de ce dernier le républicain Champeaux. Un simple propos vous révolutionne ainsi!... Eh! si vous étiez surpris, comme je l'ai été, faisant des cartouches avec les étudians, fondant du plomb dans des moules à balles, écrivant des conspirations.

— Cela m'arriverait difficilement, dit M. Lejeune, à qui madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau envoyaient des regards qui semblaient dire : Courage, monsieur Lejeune; nous vous soutenons de toute notre affection personnelle : ne redoutez pas les partis, dont les organes tonnent à vos oreilles.

Elles avaient l'air de deux journaux pacificateurs cherchant à neutraliser dans l'esprit public les écarts d'une feuille incendiaire.

Champeaux était peut-être encore plus redoutable pour M. Lejeune que la conversation du baron de Fourneuf et de Cabassol : il avait le sourcil épais, la figure boisée d'une barbe aussi noire que ses sourcils, des moustaches gommées, le teint pâle, et personne n'ignorait que sa présence résultait d'une condamnation politique adoucie en une réclusion dans la maison de santé de madame Dalzonne. Près de lui M. Lejeune était fort mal à l'aise.

— Puisque cela vous fâche tant, revint le baron de Fourneuf en s'adressant d'un ton presque amical à Cabassol, n'en parlons plus. Les opinions sincères sont des croyances : je les respecte toutes.

— Infâme carliste? murmura entre ses dents le républicain Champeaux.

Lejeune aurait donné tout au monde pour que le dîner fût fini.

— Cependant, dit le docteur Hourdon, je tiens maintenant à savoir l'événement qui survint à ce mémorable dîner du major de Sambre-et-Meuse. Ne fût-ce que comme médecin, la curiosité m'est permise.

— Et un peu comme gastronome, voyons.

— Oui, madame Dalzonne, oui, charmante hôtesse, un peu comme gastronome. En êtes-vous fâchée? Chez vous on apprend à si bien vivre qu'on désire toujours s'enquérir du talent des autres à traiter les gens.

— Madame Pingray, dit madame Dazonne, qui était toute à tous, vous n'avez pas assez de générosité pour votre malade : cette aile de volaille ne saurait lui faire du mal. Il n'ose pas vous la demander.

— Mais rien autre après, répliqua madame Pingray en plaçant l'aile de volaille dans l'assiette d'Abel.

— Rien autre, ma voisine.

— Votre rêve s'interprète sans peine : vous savez comme moi, dit madame Musquette à mademoiselle de Beaupréau, que le capitaine couvert de voiles signifie un mariage d'amour manqué par accident de mort; la source d'eau pure indique retour de meilleure fortune.

— Dieu vous entende! répondit discrètement mademoiselle de Beaupréau à madame Musquette tout en jetant un œil timide, chaste et curieux sur M. Lejeune, qui en ce moment n'avait pas plus l'oreille à la conversation des femmes qu'à celle des hommes.

— Puisque vous souhaitez, monsieur Hourdon, savoir la fin de cette histoire, reprit Cabassol, intérieurement courroucé contre de Fourneuf, la voici. C'était en 1795...

— Tout juste l'année où je tombai malade de ma gastrite, coupa à son tour M. Lejeune, se mêlant à la conversation pour la rendre le plus possible médicale et le moins possible politique.

— Très bien, ajouta le vieux docteur Hourdon, en regardant à la fois Cabassol et Lejeune.

— Le dîner s'achève; on goûte au dessert, on passe au café, la liqueur est versée...

— J'avais toujours cru que votre maladie avait été causée par une chute de cheval, dit avec beaucoup d'intérêt madame Musquette.

— Et moi par un bain pris trop froid, ajouta mademoiselle de Beaupréau.

— Quand la liqueur est servie voilà qu'un sous-lieutenant vient dire deux mots à l'oreille du major de notre armée de Sambre-et-Meuse, celui chez lequel nous avions dîné...

— Les docteurs de Montpellier ont prétendu que c'était une gastrite, poursuit Lejeune, ceux de Paris un refroidissement subit, et ceux de Toulouse que mon affection était le résultat d'une vieille chute de cheval.

— Et cependant il vous importait de savoir quelle était l'origine de votre mal.

— Si cela m'importait, madame Musquette!... Eh! cela m'importe encore autant que jamais!

— Quand le sous-lieutenant eut parlé au major, celui-ci se mit à rire comme un fou...

Ici madame Dalzonne agita la sonnette d'argent placée près d'elle, et un domestique parut aussitôt. La narration de M. Cabassol fut coupée pour la vingtième fois.

— A-t-on apporté *cela*? demanda intentionnellement madame Dalzonne au domestique.

— Pas encore, madame.

— Je l'avais pourtant commandé pour quatre heures : il en est cinq moins un quart; je ne comprends pas ce retard. Quand la petite personne viendra vous lui direz de monter; je veux lui parler.

— Le major, poursuivit M. Cabassol, continua à rire aux éclats pendant plusieurs minutes....

— Qu'attendez-vous donc de si pressant? s'informa en avançant sa figure de renard le baron de Fourneuf... J'oserais presque le deviner, ajouta-t-il en penchant la tête, en passant les doigts sur ses lèvres, et en humant l'air comme s'il eût été parfumé de l'odeur d'un plat savoureux... Ne peut-on le savoir?

— Vous êtes trop curieux, M. de Fourneuf.

— Si vous parlez toujours, fit observer le vieux docteur Hourdon, nous n'apprendrons jamais la fin de l'histoire de M. Cabassol.

— Est-ce qu'elle n'est pas finie?

— Elle va l'être, monsieur le baron. D'ailleurs que vous importe, puisque ce n'est pas certes pour vous qu'elle a été commencée?

— Je ne parle pas à M. Cabassol, répliqua de Fourneuf : j'annonce une surprise gastronomique à M. Hourdon de la part de notre charmante hôtesse.

— Qu'est-ce donc? s'informa le docteur, que la bonne nouvelle d'une friandise arrachait tout entier à Cabassol, furieux en lui-même de cette diversion.

— Devinez, faites comme moi. Les suppositions ne sont pas défendues.

— C'est peut-être une tarte aux confitures, dit mademoiselle de Beaupréau : mon rêve de l'autre jour serait encore expliqué.

— Une tarte aux confitures! répéta Hourdon en promenant la lame de son couteau sur son pain : c'est assez de mon goût. Madame Dalzonne est bien capable d'une si délirante galanterie.

— Vous n'y êtes pas, messieurs; vous n'y êtes pas.

Cabassol enrageait.

— Enfin, dit-il avec la certitude désespérante d'un homme qui va parler sans être écouté, enfin le major de Sambre-et-Meuse...

— Qu'est-ce qu'il fit donc ce bienheureux major, s'écria le républicain Champeaux, ce major dont vous nous fendez le crâne depuis le potage?

— Vous ne les aurez pas puisqu'il en est ainsi, répondit Cabassol outré au dernier point; je ne suis pas assez fort, je l'avoue, pour lutter d'intérêt avec un fromage à la crème.

— C'est donc un fromage à la crème que nous allons manger?

— Oui, monsieur de Fourneuf.

— Prévenante, gracieuse madame Dalzonne! si je n'étais pas si loin de vous je vous embrasserais!

— Et si tu n'étais bossu, murmura Cabassol de manière à n'être entendu que de son voisin l'hypocondriaque Lejeune.

— Ils vont s'[illegible], c'est sûr, pensa ce dernier en songeant avec effroi à la réponse qu'allait lancer peut-être à la tête de Cabassol l'infernal baron de Fourneuf.

Mais de Fourneuf eut l'air de n'avoir pas entendu.

Dans cette attitude d'indignation silencieuse, il [illegible] l'air de découvrir sur le visage [illegible] de Cabassol l'empreinte des passions [illegible], et plus massives que nombreuses, qui avaient exercé sur sa vie un empire [illegible], le comm-

dement et la soumission y régnaient en égale mesure sans laisser de place à d'autres nuances de sentiment. Sous sa chevelure, plus rude qu'épaisse, s'arrondissait le crâne du militaire; de son front jusqu'au dessous de ses sourcils se trouvait la confirmation de la nature énergique qui fait le soldat : un front sans rides et renflé par les muscles; mais, des sourcils au menton, le caractère de l'homme de guerre disparaissait et celui de l'homme d'affaires en prenait la place. Ses yeux avaient plus de finesse que d'esprit, plus de lucidité que de résolution; son gros nez, affaissé à la racine, évasé à l'embouchure, annonçait la vieille habitude de prendre du tabac à profusion, défaut peu commun aux militaires et inséparable des gens qui ont besoin à chaque instant de nourrir d'engrais leur cerveau pour lui faire porter beaucoup d'idées productives. Cependant le nez de Cabassol n'était ni celui du savant ni celui du procureur : son nez, comme ses lèvres gloutonnes, appartenait à l'homme d'action et de goinfreries. En un mot le fournisseur aux armées, militaire par le costume et une certaine contrainte disciplinaire, avocat par la plume, avait modelé son type mixte sur la physionomie de Cabassol, assez large du reste pour en contenir d'autres indices. Mais vainement en cherchait-on d'autres : ses grosses joues de dogue, mal gazonnées par de rares favoris, faisaient ressembler son visage à certains royaumes beaucoup trop grands pour leur population; elles allaient se rattacher à un menton sans énergie. Même remarque à faire entre la fierté de son cou et l'humilité de ses épaules qu'entre la première et la seconde moitié de son visage : du menton aux épaules Cabassol était militaire; on sentait que cette lacune avait dû être cachée par le hausse-col et la cravate busquée; mais les épaules démentaient cette attitude digne et élevée : elles se courbaient pour attester la soumission de toute fonction civile à la hiérarchie militaire. Insolent jusqu'au général inclusivement, le fournisseur Cabassol s'affaissait à partir du général, et exclusivement. Quant au reste de son corps, tout à fait en dehors des influences de la pensée, il accusait au plus haut degré la succulente vie des fournisseurs généraux sous l'Empire et dans les loisirs de garnison : son buste de mandarin était porté par des jambes maigres et goutteuses, ce qui lui donnait, vu sa taille assez haute, l'air d'un oiseau de quelque grosse espèce frappé d'hydropisie. Il faut croire qu'il expiait par cette défectueuse conformation ses extravagantes folies de beau mangeur et d'âpre dépensier. Mademoiselle de Beaupréau et madame Musquette prétendaient que son estomac avait ruiné sa fortune et que sa fortune avait ruiné son estomac. Aux yeux de ces dames il n'avait plus pour vivre qu'une faible pension que lui faisait son neveu; et cela expliquait la préférence qu'elles donnaient à M. Lejeune sur Cabassol dans leurs momeries galantes, coquetteries si transparentes qu'on voyait parfaitement nager au fond le crocodile du mariage.

— Oui, messieurs, reprit madame Dalzonne, c'est un fromage à la crême. Je l'avais commandé pour quatre heures parce que j'ai voulu vous faire dîner de meilleure heure aujourd'hui; mais cette négligente Bergeronnette-cinq-heures m'a oubliée. Ma filleule, vous serez grondée bien fort!

Depuis que Cabassol en colère avait promis de ne pas donner la fin de l'histoire du major de l'armée de Sambre-et-Meuse, la curiosité s'était accrue considérablement du côté des dames, qui insistèrent par la voix de madame Dalzonne, la conciliatrice éloquente, pour que M. Cabassol fût relevé de son vœu de silence.

— Monsieur Cabassol est trop galant, dit-elle, pour ne pas obliger ces dames et moi, qui le prions instamment d'achever.

De Fourneuf se renferma dans son sourire malin, et il s'appuya ensuite sur sa bosse, content d'avoir gagné son procès contre Cabassol jusqu'au dernier degré de juridiction.

Le malheur d'être bossu n'était pas le seul dont le baron de Fourneuf fût frappé; il en comptait deux autres qui ne sont pas communs à ceux de son espèce dégradée : il avait le tort d'être aussi grand qu'un bel homme et d'avoir une imposante figure. Cette ricanerie de la nature était vraiment affligeante : deux avantages et une difformité, c'était trop et trop peu; car en fractionnant le baron, en soumettant son corps à une analyse malheureusement hypothétique, on découvrait en lui de quoi constituer deux corps irréprochables; de même qu'en isolant sa bosse on avait par abstraction l'élément premier d'un bossu parfait. La réunion de ces types antipathiques composait un tout odieux, en révolte permanente pour le regard : comment admettre l'Apollon avec une bosse de bison? comment tolérer sans répugnance la vue d'un dromadaire ayant pour tête celle d'Adonis? La laideur a sa régularité, sa symétrie intelligente : on la comprend, si on ne l'aime pas. Esope ne repousse personne : sa grosse tête allumée de deux beaux yeux noirs, ses épaules charnues, oreillers de sa grosse tête, ses jambes trapues, ses bras d'enfant entrent dans les nécessités d'une nature chétive de corps, puissante de pensée; l'antithèse est vigoureuse, bien établie; mais qu'est-ce que la figure d'Alcibiade sur le corps d'Esope? C'est absolument le spectacle de deux ailes d'aigle attachées aux reins velus d'un ours. De Fourneuf était tout cela : Apollon avec une bosse de bison, un dromadaire chargé de la tête d'Adonis, un ours avec des ailes, Alcibiade plus Esope.

Ainsi il faut croire que, sans quelques négligences fatales survenues en nourrice, de Fourneuf eût été un homme remarquable : il n'était resté qu'un bossu affreux parce qu'en se déformant il avait conservé un beau visage. Soit que son esprit fût naturellement mordant, soit que l'espèce humaine lui fût en aversion parce qu'il s'y trouvait inférieur, déplacé, vaincu, il n'avait montré jusqu'à cette époque de sa vie aucun penchant affectueux; sa bosse était un inépuisable carquois de flèches ironiques. On ne lui connaissait aucun ami; il ne parlait jamais de ses parens; rien ne le touchait, ni un livre bien fait ni un beau tableau. Comme il n'aimait que lui, il avait un soin religieux de sa personne jusqu'au fanatisme : rien de plus rose que ses ongles, de plus blanc que son linge, de plus lisse que ses cheveux; son corps était l'autel de son culte. A voir la blancheur plissée de ses chemises, de ses jabots, de sa cravate, on aurait pensé qu'il ne parait ainsi sa poitrine que pour se faire illusion sur son dos. Son caractère devant s'expliquer naturellement par ses actions, les événemens qui vont suivre le peindront mieux que nous ne le tenterions ici par une anticipation fastidieuse.

— Puisque vous l'exigez, mesdames, je vous dirai donc, renouvela Cabassol, que le major de Sambre-et-Meuse, après avoir écouté le sous-lieutenant, se tourna vers nous tous et nous dit : Messieurs, on vient m'annoncer qu'à dîner on a oublié de nous servir...

M. Cabassol allait prononcer le dernier mot de sa dernière phrase quand la porte du salon s'ouvrit pour laisser passer une jeune fille dont l'arrivée fut saluée par une acclamation générale : c'était la jeune laitière Bergeronnette-cinq-heures qui apportait, tout essoufflée, le fromage à la crême.

Soit que la vitesse de sa marche à travers la forêt de Saint-Germain eût agité ses traits, soit que la crainte d'être grondée par madame Dalzonne lui eût fait monter au visage ses couleurs les plus vives, elle était quand elle parut d'une fraîcheur idéale; les fruits cueillis le matin avec la rosée, quand le ciel est encore d'un violet tendre, ne sont ni si doux à l'œil ni si séduisans. Elle n'osait ni pleurer, de peur de convenir de sa faute, ni sourire, de peur de trop la déguiser; ses lèvres étaient presque souriantes et ses yeux presque humides; on voyait briller une larme et ses dents. Elle avait couru : son haleine était courte, son sein battait fort sous son corset de drap noir; brillans de sueur, ses cheveux étaient attachés à ses tempes; une mèche folle descendait même au milieu de sa joue. Comme elle s'était approchée de madame Dalzonne en lui tendant la cage d'osier où était le fromage à la crême, elle dominait, quoique petite encore, de sa charmante et ronde tête, prise dans un bonnet de velours vert, la brune et forte tête de l'hôtesse. Madame Dalzonne n'avait plus le courage de la gronder en la voyant si pénétrée de sa faute : le faible mouvement qu'elle fit de la main pour toucher, moitié sévère, moitié riante, la joue de l'enfant, commença comme une menace et finit comme une caresse. Bergeronnette prit cette belle main et la baisa : son pardon fut signé; tout le monde le ratifia, excepté de Fourneuf. S'il consentait à ne pas se prononcer trop aigrement sur ce retard, c'est parce que la présence de Bergeronnette-cinq-heures avait été une vingtième ou une trentième barre de fer jetée à travers la narration de Cabassol : ce bienfait exigeait un généreux silence. D'ailleurs sa pénétration de basilic se dirigea tout à coup vers un sujet de réflexions qui ne fut pas senti au premier abord par les autres convives : que signifiait cet ordre donné presque à demi-voix par madame Dalzonne à Bergeronnette-cinq-heures? Demain lundi, lui avait-elle dit, à cinq heures, ton heure d'habitude, tu apporteras, outre la quantité ordinaire de lait que nous prenons, trois mesures de crême sans mélange, et tu continueras ainsi tous les jours. Pour le baron de Fourneuf il y avait dans ces quelques paroles tout un roman et sa préface; et l'on va voir qu'il ne se trompait pas beaucoup dans ces déductions si hasardées en apparence. Oui, marraine, avait répondu, toute joyeuse de son pardon, la charmante Bergeronnette-cinq-heures, ainsi nommée de son surnom parce que

depuis quatre ans elle était chaque jour, hiver ou été, dès cinq heures du matin, avec sa boîte au lait, à la grille de la maison de santé de madame Dalzonne.

Tandis que cette scène, dont Cabassol avait dédaigné de paraître affligé, se terminait sous le regard interprétateur du baron de Fourneuf, madame Dalzonne saupoudrait légèrement de sucre le magnifique fromage à la crème, délayé par elle avec une grâce toute particulière dans une jatte de porcelaine.

— As-tu bien entendu, Bergeronnette? répéta-t-elle à la laitière quand celle-ci eut repris sa cage d'osier pour partir : demain, cinq heures, trois mesures de plus ; et de même tous les jours suivans jusqu'à nouvel ordre.

— Il est délicieux! proclama madame Pingray, bonne femme qui était gourmande autant qu'elle était bonne. Nous n'avons certes rien perdu pour attendre : on en mangerait toujours, on en mangerait en dormant. N'est-ce pas, madame Musquette?

— Cela doit être : il est apporté par madame Dalzonne, répondit madame Musquette, flatteuse comme le sont d'ordinaire toutes les dames pensionnaires.

— Encore un de mes rêves qui s'explique!

— Vous avez donc, mademoiselle de Beaupréau, des rêves pour tout et sur tout? murmura Cabassol, la bouche pleine de dépit et de fromage.

— M'en voudriez-vous pour cela? répondit mademoiselle de Beaupréau en roulant au plafond des yeux de colombe : ne suis-je pas la plus punie d'avoir constamment un sommeil si agité? Vous ne me rendez jamais justice, M. Cabassol, jamais! moi qui ai écouté votre intéressante histoire du major avec tant d'attention depuis le commencement jusqu'à la fin!

— Mademoiselle de Beaupréau, répartit de Fourneuf, votre éloge est on ne peut pas plus blessant pour M. Cabassol : pourquoi dites-vous que son histoire est finie? Vous n'auriez pas commis cette inconvenance si, comme moi, vous l'aviez suivie sans distraction.

La pitié de Fourneuf, qui avait commis la même erreur que mademoiselle de Beaupréau, équivalait à un coup de poignard : Cabassol le reçut en pleine poitrine; il ne s'en plaignit que par un gémissement sourd, dont M. Lejeune fut épouvanté; son fromage tourna dans son assiette.

— Nous voyageons continuellement à travers un pays de surprises dans cette maison; c'est un petit paradis terrestre : avant-hier c'étaient des pommes à la Condé, hier des croquettes de riz; aujourd'hui c'est un fromage à la crème; demain qu'aurons-nous?

— De la reconnaissance pour la belle hôtesse qui nous vaut tant d'agrément, répliqua à madame Musquette madame Pingray au cœur de Trajan, à l'estomac de Lucullus.

— Et nous aurons, outre la reconnaissance, poursuivit de Fourneuf, quelque nouvelle friandise, c'est mon avis, c'est mon espoir. Peut-être, charmante mademoiselle de Beaupréau, aurons-nous un plat poétique, pittoresque et tonique comme vous les aimez, une crème au chocolat : on a commandé à Bergeronnette-cinq-heures trois mesures de crème sujettes à bien de douces interprétations.

— Voilà comme vous êtes toujours! dit en souriant madame Dalzonne : avec vous on ne peut garder un secret.

— Il y a donc un secret? dit en élevant ses petits bras nerveux au dessus de sa bosse le baron de Fourneuf : j'en étais sûr! Un secret, madame Musquette! un secret, mademoiselle de Beaupréau! mon vieil ami monsieur Cabassol, un secret! Que ceci vous réconcilie avec moi. Mais n'y en a-t-il qu'un? ajouta de Fourneuf, qui ne voulut plus même que le premier fût mis en discussion.

— Au fond ce n'est pas un secret, reprit madame Dalzonne; je puis vous le confier à présent : j'attends à six heures et demie, ce soir, une nouvelle pensionnaire.

— Une nouvelle pensionnaire! s'écrièrent en chœur tous les convives.

— Est-elle jeune?

— Très jeune, madame Musquette.

— Jolie?

— Fort jolie, mademoiselle de Beaupréau.

Ces deux dames regardèrent M. Lejeune d'un air qui fit sourire Fourneuf de pitié.

— Mariée?

— Non, M. Champeaux.

— Riche?

— Je le présume, M. Lejeune.

— Et dangereusement malade?

— C'est là, M. Hourdon, ce que vous aurez à décider avec votre confrère M. Calveyrac, qui est allé la chercher à Paris, où elle a dû arriver hier de Toulon.

— Et l'on n'en sait pas davantage, demanda mademoiselle de Beaupréau, sur le compte de cette jeune personne qui court les grands chemins, qui vient ainsi sans être annoncée, qui tombe comme bombe au milieu de nous? Nous sommes persuadés que madame Dalzonne ne reçoit pas à la légère des pensionnaires chez elle; mais je gagerais pourtant que cette Angélique, égarée peut-être à la suite de quelque beau Médor, n'arrive pas sans être enveloppée d'une vapeur mystérieuse, dont il serait par trop indiscret à nous de percer la tendre obscurité.

— Eh bien! je suis entièrement de votre opinion, mademoiselle de Beaupréau, et je m'en félicite.

— N'est-ce pas, M. de Fourneuf?

— Vous êtes d'une perspicacité étonnante, vous dis-je, mademoiselle : mais sans doute il y a du nuageux autour de cette jeune étrangère, dont la maladie même est un mystère puisque madame Dalzonne, si franche avec nous, n'a pas su la préciser. En bonne conscience, arrive-t-on du fond du midi de la France pour le plaisir de se cloîtrer dans une maison de santé peuplée de fous et de vieilles gens? Vous avez mille fois raison, mademoiselle de Beaupréau.

C'est tout au plus si le suffrage du baron de Fourneuf avait entièrement flatté mademoiselle de Beaupréau, qui aurait désiré avoir un peu moins raison de n'être pas mise au rang des vieilles gens. Mais, outre que le baron était rarement de l'avis des autres, il ne descendait jamais à une concession sans blesser. Mademoiselle de Beaupréau eut cependant l'héroïsme de recevoir le coup en silence; elle continua à broder sa fine médisance.

— Qu'en pense, demanda-t-elle, madame Musquette, elle qui a la prévision si nette?

— Je pense, répondit madame Musquette, qu'une aventurière ne se conduirait pas d'une façon plus dégagée : traverser toute seule la France; rester huit jours en diligence côte à côte avec des hommes inconnus, avec des jeunes gens; croiser ses jambes, des nuits entières, avec des commis voyageurs familiers jusqu'à l'impertinence, c'est, on l'avouera sans être bégueule, singulièrement inusité, surtout quand on est encore d'un âge à avoir une mère pour vous surveiller. En vérité moi, qui ne suis plus aussi jeune et qui n'ai jamais été aussi jolie que cette demoiselle, je n'aurais pas compromis gratuitement comme elle ma réputation. C'est si fragile la réputation d'une jolie femme!

— Parce que c'est si précieux! ajouta mademoiselle de Beaupréau en disputant de toutes ses forces à madame Musquette l'attention de M. Lejeune, beaucoup plus tranquille et plus capable d'écouter depuis que le redoutable Champeaux ne l'aveuglait plus de ses raisonnemens politiques à brûle-pourpoint, et que Cabassol avait renoncé à achever dans ce monde son histoire du major de Sambre-et-Meuse.

— Donc votre avis à tous, c'est convenu, survint de Fourneuf, est que cette jeune, belle et intéressante voyageuse est une aventurière comme il y en a tant. Eh bien! va pour une aventurière! le mal n'est pas grand : nous nous en accommoderons puisqu'elle a tant de jeunesse et de beauté en partage. A tout prendre, qui oserait en être fâché ici? Ce n'est pas vous, patriarche Hourdon, dont la jeunesse fut si orageuse en amour que vous avez laissé vos dents en Amérique, vos cheveux au fond de l'Inde dans la main des baïadères, et votre cœur partout. Ce n'est pas vous, M. Lejeune, faux ermite dont la tendresse, bientôt sexagénaire, fleurit dans la neige comme les pervenches et le rhododendron des Alpes, et qui échangeriez volontiers, chacun en est convenu, votre immense fortune, vos gras pâturages de la Beauce, vos vignobles du Dauphiné et vos dix-sept moulins de la Belgique pour avoir encore ces légers cheveux blonds dont vous me parliez un jour en confidence et cette fine jambe qui a fait passer de si terribles nuits aux maris de Bordeaux, rue du Chapeau-Rouge...

— Chut! chut! murmura M. Lejeune, dont les petites saillies osseuses se rougirent comme deux pommes d'api; laissons le passé. Mesdames, monsieur de Fourneuf exagère mes mérites; je ne fus jamais si important.

Tandis que de Fourneuf vidait un verre de vieux Beaune, madame Musquette et mademoiselle de Beaupréau répondaient à la prise à partie de M. Lejeune par un sourire flatteur d'incrédulité et par un froncement de lèvres qui signifiait : Petit ingrat! vous mériteriez bien, si cela était, d'être puni pour tant de folies.

— Et ce n'est pas non plus monsieur Cabassol, poursuivit de Fourneuf, qui aura jamais peur d'une charmante pensionnaire qui lui dira souvent d'une voix douce et amicale : Papa Cabassol, cher grand-papa Cabassol, offrez-moi donc votre bras pour monter à mon appartement... mon vieil ami monsieur Cabassol, allons faire un tour de promenade sur la terrasse de Saint-Germain; venez votre mine vénérable

maintiendra dans le respect ces jeunes gens dont je suis assaillie.

— Monsieur, je ne suis pas vénérable, riposta Cabassol... Et, en tout cas, il vaut mieux être grand-papa que duègne, ajoute-t-il d'une voix enrouée par la colère.

Jusqu'ici madame Dalzonne n'avait pas dérangé d'une ligne la discussion établie sur le compte de la pensionnaire attendue; elle avait laissé courir les propos en toute indépendance, respectant par position et par flexibilité de caractère les plus étranges opinions de ses hôtes. Habituée à vivre dans la compagnie des fous, des vieilles gens, dont la médisance est le dernier esprit et le seul bonheur, et des convalescents, être inquiets, jaloux de tout, de la beauté, de la jeunesse et de la force qu'ils n'ont plus, elle supportait sans impatience les plus outrageuses aberrations. Cependant elle ne crut pas devoir cette fois encourager par son silence les présomptions soulevées avec tant d'unanimité et dirigées avec tant d'accord contre la réputation de sa pensionnaire : elle ne voulait pas que ceux avec qui cette jeune personne allait se trouver se fussent trop compromis à son égard, et rendissent leur position et la sienne tout à fait hostiles et à jamais irréconciliables ; la paix future de la maison exigeait une prompte intervention.

— Je suis fâchée, dit madame Dalzonne en souriant, de donner un démenti éclatant à vos prévisions ; mais plus tard vous m'en voudriez beaucoup si je ne me hâtais de vous présenter dès à présent sous des couleurs plus favorables, plus vraies surtout, la personne que vous serez sans doute forcés d'estimer dans quelques jours si les renseignemens que j'ai reçus ne sont pas inexacts.

L'attention la plus grande accueillit ces premiers mots de madame Dalzonne. De Fourneuf seul eut l'air de ne pas se soucier beaucoup de la réhabilitation de la pensionnaire. Le quart d'heure avait eu sa malice : que lui importait le reste ?

— Si ces renseignemens sont exacts, et j'ai lieu de le croire, reprit madame Dalzonne, notre nouvelle pensionnaire n'est pas aussi détachée de tous liens de famille que vous l'avez imaginé : elle a des cousins en Amérique.

— Et un oncle aussi, dit tout bas de Fourneuf.

— Elle m'est recommandée par un riche négociant de Lyon, chez lequel elle est restée pendant quelques jours. Je puis aussi rassurer ces dames sur les dangers qu'elle n'a pas courus en route : sa chaise de poste l'a conduite de Toulon à Paris ; sa demoiselle de compagnie était avec elle, une jeune Italienne qu'elle ramène de Florence. Revenue d'Italie exprès pour rétablir sa santé, qui a besoin de l'air moins ardent de la France, son intention n'est nullement de se répandre dans le monde. Voilà pour le passé et le présent : quant à l'avenir, je craindrais beaucoup pour ceux qui se prodigueraient en frais de coquetterie auprès d'elle ; car elle a, m'assure-t-on, un esprit distingué, une conversation charmante et des talents très-remarquables : elle peint, elle chante avec une supériorité d'artiste. Mademoiselle de Touralbe n'est pas, comme vous le voyez, une aventurière.

— Touralbe ! murmura de Fourneuf : c'est un nom singulier ! il a une odeur de roman ou de romance... *Tour du nord, tour du mystère, tour maudite*... Tour albe, tour blanche, *alba turris*... Drôle de nom !

— Mademoiselle de Touralbe, reprit madame Dalzonne, sera ici dans une heure au plus tard ; je vous connais trop, mesdames, pour douter un instant de l'excellent accueil que vous lui ferez. Ma maison est la vôtre, vous le savez ; la bonté qui y règne est votre ouvrage autant que le mien ; nous sommes toutes un peu sœurs par la pitié.

Madame Pingray prit la main de madame Dalzonne et la serra sous la nappe ; Abel eut un épanouissement de bonheur sur le visage.

Repentantes d'avoir donné un trop libre cours à leur langue, mademoiselle de Beaupréau et madame Musquette baissèrent les yeux en roulant silencieusement leurs serviettes comme deux petites élèves grondées.

— Bien ! bien ! continuait à demi voix de Fourneuf : de la sensibilité au dessert au lieu de kirsch, c'est cela !... Il est joli le couvent : des fous au troisième étage, des malades au second, et des convalescens au plain-pied... et des nonnes de quarante-cinq ans !... A votre santé, M. Cabassol.

Cabassol ne daigna pas même se retourner vers de Fourneuf. Il fut aussitôt levé que la maîtresse de la maison, et il avait gagné la porte avant d'entendre l'invitation qui fut faite par madame Dalzonne à tous les pensionnaires : elle pria ces dames et ces messieurs de venir prendre un thé dans la soirée et tenir compagnie à mademoiselle de Touralbe. Quand ils se furent retirés, madame Dalzonne prit le bras d'Abel et elle lui dit tout bas :

— Aujourd'hui, mon ami, je ne suis pas contente de vous.

Ensuite ils allèrent ensemble attendre à la grille de la terrasse du château le passage de la chaise de poste qui amenait à Saint-Germain le docteur Calveyrac et mademoiselle de Touralbe.

L'ENFANT DE FABRIQUE(1).

—

— Ouvrez la bouche, ma petite fille. Ah ! oui ! très bien ! elles y sont ; elles y sont ; les voici toutes quatre.

— Bon Dieu ! mais elle est bien petite, remarquablement petite !

— C'est vrai, monsieur ; mais vous le voyez, voici le signe irrécusable ! Comme je vous l'ai dit, elles y sont toutes quatre.

— Je m'en aperçois, et cependant elle est... bien petite !

Les phrases ci-dessus font partie d'un dialogue entre le chirurgien certificateur et l'inspecteur d'une manufacture de coton, établissement dans lequel se présente comme aspirante ouvrière une petite fille chétive et blême, qui semble âgée d'environ sept ans. Nous sommes certains qu'elle n'a pas un jour de plus ; et pourtant, après qu'elle a soumis sa bouche à la savante inspection de l'homme compétent, M. Enamel, on lui reconnaît l'âge voulu par la loi, neuf ans accomplis ; et en conséquence, en vertu de l'acte du parlement, elle est admissible à titre d'ouvrière dans la manufacture de Browz et Jones, qui, à l'instar des autres fabricans, ont fait des dents l'indice de l'âge, indice que les gens du métier regardent comme presque infaillible.

— Eh bien ! si vous en êtes sûr... ajoute l'inspecteur.

— Si j'en suis sûr ! Regardez, monsieur ; ouvrez la bouche, petite.

Et l'enfant, jetant des regards de détresse sur l'autorité certificatrice, ouvre encore la bouche ; et M. Enamel, montrant à l'inspecteur les dents et les gencives, poursuit du ton d'un professeur, pendant que la douleur produite par la distension prolongée des mâchoires fait rouler des pleurs le long des joues de la petite fille :

— Regardez, monsieur ! Comme je l'ai déjà fait observer, le développement de la neuvième année est complet. C'est dans la neuvième année que les quatre incisives de chaque rangée, qui doivent rester, remplacent les dents de lait ; et la conformité des diagnostics fournis par les dimensions (ne vous démenez pas ainsi, petite), par les dimensions des os maxillaires, prouve que la croissance n'a éprouvé aucun retard, qu'aucune difformité...

— C'est très vrai, M. Enamel ; tout est en ordre sans doute.

— On peut toujours se fier aux incisives, et les voici, monsieur !

Et, d'un air d'aisance et de triomphe, M. Enamel montra les petites chevilles d'ivoire qui décoraient la bouche de l'enfant.

— Maintenant, s'écria-t-il ensuite, passons à une autre.

Laissons cependant le chirurgien certificateur poursuivre son enquête dentaire, et occupons-nous immédiatement de la petite fille, qui, d'après le témoignage de ses dents, ayant accompli sa neuvième année, court avec joie conter à ses parens sa bonne fortune. Elle est reçue, elle aura des gages ! elle a des dents incisives !

Oui, notre petite fille de fabrique est âgée de neuf ans ; ce n'est plus un enfant, c'est un diminutif de femme. Elle a passé ses jeunes ans en proie à la pénurie et au besoin. Dès l'âge le plus tendre, abandonnée sans soins, laissée seule des jours entiers, elle n'a point senti les douceurs de l'amour d'une mère, éloignée d'elle par la misère, cette furie qui, veillant au foyer du pauvre, glace, dessèche, endurcit le cœur humain. Ne faut-il pas que la mère aille travailler au dehors pour nourrir sa fille qui reste à la maison ? Dieu sait comment celle-ci apprend à marcher ? Peu de temps après, un autre enfant occupe le petit nombre d'heures ou plutôt de demi-heures que la mère dérobe au travail ; puis vient un autre être sans appui et sans pain, puis un quatrième ; et notre petite fille de fabrique se trouve à six ans transformée en nourrice, et berce entre ses maigres bras son frère à demi nu. Elle n'a pas la force de le bercer, mais elle va trébuchant et chancelant avec lui ; tantôt elle s'assied au coin des portes, tantôt elle en-

(1) Cet article est emprunté à une curieuse et intéressante publication, due aux soins de M. [illegible], et qui [illegible] aux mœurs anglaises. Les Anglais peints par eux-mêmes, tel est le titre de cette publication, forment une galerie de portraits et de caractères qui embrasse toutes les classes de la société britannique.

tre dans les allées et les ruelles, où son esprit reçoit le germe de ses dispositions futures. C'est un heureux hasard si elle y trouve de bons exemples, et pourtant, dans le cas contraire, les honnêtes gens s'étonneront un jour de sa dépravation.

Et c'est ainsi que l'enfant passe ses neuf premières années. Quelle enfance! Flétrie, décharnée, usée par les soucis, car ils l'assiégent déjà; le visage rendu pâle et triste par le spectacle de la misère qui l'entoure, elle semble n'avoir jamais été plus jeune; à peine si les années peuvent lui donner l'air plus âgé, tant sa figure enfantine est empreinte d'un cachet de triste maturité. Les plus doux penchans du cœur, la paix et l'enjouement, qui naissent et se développent au sein de l'aisance, les a-t-elle jamais connus? Pour elle, la vie a été sans joie, sans plaisirs, sans ressources, sans pain. Sa demeure a été celle du dénûment; au coin de son foyer, l'homme, le maître de la création, a été l'esclave des besoins les plus vils, et il n'a pas toujours souffert son mal en silence. Que de fois la brutalité d'un époux, l'indifférence d'un père est l'affreux ouvrage de la misère seule! que de fois la manière violente et cruelle dont les pauvres se traitent entre eux n'est que l'explosion sauvage d'une intolérable torture! et notre petite fille de fabrique a vu cela, et l'ombre du mal est retombée sur sa face.

Accompagnons l'enfant à la manufacture. Quelle inclémente saison! comme le vent hurle! avec quelle force la froide pluie bat les carreaux! La terre est endurcie par la gelée, la bise fend l'air, la neige couvre le sol. Il est cinq heures du matin; l'enfant est debout, et, à peine couverte par ses tristes haillons, elle descend en grelottant dans la rue. Pauvre petite! elle a le sang glacé jusqu'aux ongles! Ses souliers, qu'on a raccommodés beaucoup plus qu'ils ne pouvaient l'être, bâillent en une demi-douzaine d'endroits; ses pieds sont meurtris par les engelures, et elle s'avance péniblement. Son père, ouvrier de la même manufacture, la prend sur son dos, et continue sa route en grommelant pour s'éviter de jurer. La petite fille a neuf ans, et, demi-nue, par une affreuse matinée de janvier, dans le froid et l'obscurité, on l'emporte travailler!

Maintenant la petite fille est dans la manufacture. Dès ce moment, son enfance cesse complétement; c'est une femme faite, soumise à toutes les peines de l'âge mûr. Neuf heures par jour sont consacrées au travail; le reste des vingt-quatre heures est employé... à quoi? Aux amusemens de la jeunesse, aux heureuses et innocentes récréations des enfans, pour lesquelles la conscience seule de leur existence est quelquefois une source de vifs plaisirs? Une heure et demie est accordée au déjeûner et au dîner, et si nous rappelons le prix élevé du pain, et le salaire que gagne l'enfant de fabrique, et qui va parfois jusqu'à 4 schillings 6 pences par semaine, nous trouverons qu'une heure et demie pour deux repas est certainement suffisante; il faudrait moitié moins de temps pour les achever tous deux.

Il reste encore plusieurs heures: qu'en fera-t-on? Donnera-t-on à l'enfant les plus simples élémens de l'instruction primaire? Après neuf heures de travail sans relâche, dans une manufacture de coton, que l'intelligence a d'élasticité! qu'elle a d'aptitude à étudier! qu'elle a de force pour feuilleter un livre! qu'elle est propre à recevoir des impressions qui élèveraient l'homme d'un degré au dessus de l'animal destiné à la boucherie! L'enfant de fabrique revient chez elle, et que peut-elle faire autre chose que dormir, que chercher à oublier le fracas des machines, l'enfer de sons au milieu duquel elle a souffert toute la journée? Qui lui refuserait les douceurs du sommeil, puisque le sommeil peut lui apporter parfois des songes de calme, des visions de bonheur? Que lui importe de lire et d'écrire? Laissons-la savourer l'oubli.

Cependant, il nous faut encore retourner à la manufacture. La petite fille est entrée dans le local; elle augmente la foule des jeunes enfans déjà à l'œuvre. On nous dira que tous les hommes sont condamnés au travail, et qu'il est plus qu'inutile d'essayer d'éveiller les sympathies pour ceux qui souffrent. Soit; mais, si jamais les anges pleurent, ce doit être lorsqu'en contemplant la perversité, la fourberie, la bassesse, l'hypocrisie et la tyrannie qui règnent sur la terre, ils jettent leurs regards sur les petits ouvriers des manufactures, enfans sans enfance, pauvres Adams en bas âge, gagnant à la sueur de leur front un pain grevé par la loi des céréales.

La petite fille est dans la manufacture; on lui donne une tâche: quel emploi! Elle, l'enfant, est unie, est fiancée au gigantesque moteur, à la machine, être énorme et qui semble chose vivante, rappelant à l'imagination la puissance et la grandeur des animaux antédiluviens, et qui, comme poussée par un instinct de vitalité, agit avec une persévérance infaillible, monstre de fer dont la vapeur est le pouls.

C'est le destin qui force l'homme à travailler tandis que les machines travaillent. C'est étrange, n'est-ce pas, bonnes gens élevées au dessus de la condition des victimes de l'atelier, vous qui prenez plaisir à voir les fronts sereins, les lèvres fraîches et les yeux rians de vos enfans! Aux mouvemens du fer, mouvemens d'une précision mathématique, répondent ceux des os et des muscles d'enfans à demi décharnés! Des membres faibles et fragiles sont auprès des valvules de métal; le piston bat côte à côte avec le cœur humain.

L'assourdissante monotonie de la machine, la chaleur étouffante qui s'élève parfois à 98 Farenheit, le bruit incessant, la nécessité d'une application constante de la part des ouvriers, rendent le lieu et le métier intolérables. En réfléchissant sur la véritable injustice sociale qui condamne les enfans à la machine, et en regardant une étoffe de coton, nous répétions ces vers d'une ode de Gray:

> Regardez cet affreux tissu,
> Il est fait d'entrailles humaines.

Les enfans de fabrique n'on-tils aucune espèce de recréation? Ne leur procure-t-on aucun moyen de charmer l'ennui de leurs occupations? N'est-il point de faux-fuyant qui leur permette de s'abuser un moment sur le malheur de leur position? Rien ne leur fait-il entrevoir la moindre jouissance? Si le lecteur s'est posé cette question, nous sommes à même de lui répondre: Dans quelques manufactures, les enfans à l'ouvrage ont la permission de chanter; ils peuvent unir leur voix pour rendre grâces. Quand nous employons ce mot *rendre grâces*, nous voulons dire que les chansons profanes sont rigoureusement interdites, et que les enfans sont tenus de se borner à exécuter des hymnes; et, comme s'ils voulaient étouffer le bruit de la machine tyrannique, ils les chantent avec une piété résolue, que certaines gens trouveraient excessivement gracieuse, lesdites bonnes gens ne découvrant dans les paroles prononcées aucun reproche, aucune satire préméditée.

Cependant il y a des hommes qui, lorsque les enfans, de neuf ans, condamnés à travailler neuf heures par jour, moyennant trois shillings par semaine, entonnent l'hymne suivant, peuvent se sentir une velléité irrésistible d'établir un contraste entre la condition des chanteurs et les vers qu'ils débitent.

> Auprès des bords de ton eau qui murmure,
> O Siloé! le lys dans la verdure
> De son calice étale la blancheur;
> Sur le penchant de la riche colline
> Croit de Lharon la rose purpurine,
> Dont la rosée augmente la fraîcheur.

En contemplant les figures ruisselantes des enfans exposés à une température de quatre-vingt-dix-huit degrés, qui ne verrait un douloureux reproche dans cette aspiration presque involontaire au ruisseau de Siloé! Il est impossible qu'un homme, fût-ce un homme riche, très riche, n'éprouve pas un soudain serrement de cœur, si, en entrant dans sa manufacture, il entend les enfans s'écrier d'une voix perçante:

> Dieu vengeur, lève-toi! Juge de l'univers,
> Confonds tes ennemis, terrasse les pervers.

Ou supposons que la journée de travail soit près de finir, et que les enfans, avant de quitter la manufacture, se réjouissent en chantant:

> Combien elle a d'attraits! qu'elle est brillante et belle
> La célèbre cité qui durera sans fin!
> Car elle a pour flambeaux de lumière éternelle
> La gloire du Très-Haut et de l'Agneau divin.
>
> Car les perles et l'or parent ses avenues;
> Elle eut pour ouvriers les anges du Seigneur,
> Et ses murs sont formés de pierres inconnues
> Dont les regards humains ignorent la splendeur.

Quelles espérances, quels désirs! Voilà des mots qui, tombant avec permission de l'autorité supérieure, des lèvres pâles d'enfans mal vêtus, mal nourris, excédés d'ouvrage, doivent consumer comme du feu le cœur de l'avarice! Voilà pour l'égoïsme mondain le plus subtil, le plus terrible des poisons, que les jeunes chanteurs tirent involontairement du jardin de Salomon! On leur permet de fredonner les préceptes de la Bible, et pour le palais de l'homme du monde, les pommes d'or se changent en cendres brûlantes. Combien le diable doit rire de l'insensibilité, de la sottise et de l'hypocrisie de ceux qui encouragent ces chants d'hymnes et de psaumes, cette raillerie de la misère, cette amère critique du dénûment d'ici-bas et de l'iniquité d'ici-bas. Oui, il n'y a pas un mot de la Bible qui ne soit un trait lancé contre le cœur de pierre de l'injustice humaine, pas un mot qui ne soit une flèche garnie de plumes immortelles.

Cependant, pour poursuivre notre enquête sur la destinée de notre fille de fabrique, qui a cessé d'être un enfant, un petit nombre d'années a passé sur sa tête, et à seize ans au plus elle est probablement épouse; son mari peut avoir un an plus qu'elle. Alors tous deux commencent la misérable histoire de leurs parens; c'est la même race hâve et rabougrie, la même offrande de chair et d'enfans à la machine de Molock; ce sont les mêmes privations, les mêmes ennuis, le même désespoir, et puis la même union prématurée, la même progéniture pâle et débile.

N'y a-t-il aucun remède à cet état de choses? Les triomphes de l'homme d'intelligence, qui soumet et dirige les élémens, sont-ils à l'avantage d'un petit nombre seulement, et au détriment des masses? la vapeur n'est-elle qu'un géant sans frein, fait pour broyer et mutiler les os des malheureux; ou bien est-elle un agent bienfaisant, qui pourvoit aux besoins de la grande famille humaine, en améliore la condition, et lui donne des loisirs dont elle peut profiter pour se perfectionner et chercher à savoir le but et la fin de son existence? A cette question, bonne pour un collége d'utopie, nous croyons entendre le dire meilleur des gens du monde; nous voyons le mépris plisser leurs lèvres à cette sotte demande, digne d'un habitant de Bedlam!

En sera-t-il toujours ainsi? disions-nous en visitant diverses fabriques de la sombre ville de Manchester, et en voyant cette race misérable et chétive d'hommes et de femmes, d'enfans plus misérables encore, las et le cœur malade, quittant l'atelier pour leurs sales demeures.

En sera-t-il toujours ainsi, ou la génération présente est-elle destinée à voir la fin de cette crise et l'aurore d'un jour plus brillant qui va naître pour le pauvre? La race présente est-elle seule condamnée à rester dans le dégoût, ayant la faim pour compagne de voyage, et la terre promise doit-elle être l'héritage de la génération à venir? Les neveux des hommes d'aujourd'hui savoureront-ils l'huile et le miel, quand les sauterelles ont été la plaie de notre époque? En sera-t-il toujours ainsi? nous demandions-nous.

Comme nous étions assis au coin du feu de l'auberge, la tête penchée sur la poitrine, les yeux demi-fermés, dans un état de somnolence, un grand événement eut lieu tout à coup: tout le travail humain fut accompli par la vapeur. Il n'y eut plus d'occupation pour les bras des prolétaires, et les machines étaient la propriété sacrée d'un petit nombre, qui, possédant ainsi les sources de toute jouissance, étaient les maîtres du monde. Manchester était comme une ville frappée de la peste. Ses habitans ressemblaient à des bêtes fauves; l'herbe croissait sur le seuil des fabriques, et le hibou remplissait de ses cris la place du marché. La désolation régnait en tous lieux, et cependant elle n'annonçait aux hommes que la plus noble victoire remportée par l'intelligence; la plus grande découverte dont pût se glorifier l'esprit humain venait d'être achevée sur la terre. On le disait, et les hommes jetaient autour d'eux des regards mornes, et riaient du rire de l'idiotisme. Ils montraient les joues décharnées de leurs enfans, les visages hagards de leurs femmes, et le nourrisson suspendu à la mamelle desséchée de sa mère.

Et pourtant il y avait des gens qui enseignaient aux hommes d'être patients, qui leur prêchaient une régénération, qui proclamaient l'avénement d'un être qui, quoique hideux en apparence et cruel dans ses actes, serait le champion des droits de l'homme, le dispensateur bienfaisant des fruits de la terre, de tous les biens accordés par la providence à ses créatures. Mais, malgré ces promesses, les hommes maudissaient cet être comme un monstre, un démon, un mauvais génie, qui riait de la faim des pauvres et s'endormait au bruit de leurs gémissemens. Il avait privé des milliers de malheureux de leur pain pour gorger quelques privilégiés. C'était sous ces couleurs que se le représentaient les hommes dont le feu dévorant de la famine desséchait les cœurs.

Enfin, se dépouillant de son aspect terrible, cette puissance si chargée de malédictions se révéla sous sa véritable forme. Que de grâce il y avait dans son aspect! Quelles paroles douces et musicales coulaient de ses lèvres! C'était la science; elle parla, et les sauvages cœurs des mortels s'adoucirent; leurs yeux se dessillèrent, une nouvelle vie ranima leurs veines; leurs alarmes se dissipèrent; et en entendant la science, les masses s'agenouillèrent avec amour et soumission.

« Le mal qui a été fait, les souffrances infligées à l'humanité, étaient la conséquence inévitable, nécessaire, de l'état où je me trouvais. Les hommes se sont sacrifiés à mon enfance; il est juste que, dans la maturité de ma force, la famille humaine recueille les fruits de ma bonté. Je semblais agir pour le bonheur d'un petit nombre et le désespoir de la foule, et pendant un temps, par une invincible fatalité, le petit nombre fut dans l'abondance, et la multitude eut faim. Maintenant, la science, dans toute la plénitude de son pouvoir, accomplit presque tout travail, la science a cessé de recevoir la loi de quelques accapareurs; elle s'emploie pour le genre humain. Ainsi le dénuement, les peines, l'injustice qu'ils fomentaient, vont disparaître de la terre; et les lumières, et des pensées d'ordre et de paix, fruits d'innocens loisirs, vont donner à l'image de Dieu de la noblesse et de la douceur.

Des pas pesans me réveillèrent et détruisirent cette vision; c'étaient ceux d'un commis voyageur qui allait sonner pour demander ce qu'il lui fallait, un sixième verre de grog.

« Monsieur, me dit-il, je vois par le journal qu'on va s'occuper encore des enfans de fabrique. Quant à moi, je persiste à croire que les choses sont bien comme elles sont. »

Et le voyageur de commerce développa la belle philosophie du gousset, la profession de foi des honnêtes gens qui n'ont jamais assassiné, ni laissé protester un billet.

Mais les choses ne peuvent être ainsi; il est impossible à la science de changer le quartier de Sewen Dial en jardin des Hespérides, ou faire couler dans Holywoll-street le lait et le miel; mais le temps approche où, grâce à sa sagesse et à sa bonté, les maux qui, dans ce moment, rongent comme des ulcères le corps social, seront mis au nombre des cruautés du temps passé. Encore une génération, et ceux qui insistent sur la nécessité de maintenir la condition actuelle des jeunes enfans de fabrique prendront place à côté des admirateurs de la torture, des défenseurs de la valeur sociale de la question ordinaire et extraordinaire.

MÉMOIRES
DU
COMTE ROSTOPTCHINE,
ÉCRITS EN DIX MINUTES.

Son mot sur Fouché, Talleyrand et Potier. — Anecdote de la pelisse.

—

Une dame dit un jour au comte Rostoptchine qu'il devrait écrire ses Mémoires. Le lendemain, le comte lui apporta un petit rouleau: « Qu'avez-vous là? » lui demanda cette dame. — « Je me suis conformé à vos ordres, répondit-il; j'ai rédigé mes Mémoires; les voici. » — La dame ne fut pas peu surprise de la promptitude de cette rédaction, et ne s'attendait nullement à la lecture du morceau suivant, dont la tournure spirituellle et piquante nous paraît rappeler la touche de Voltaire (1).

—

Mes Mémoires, ou moi au naturel, écrits en dix minutes.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. — *Ma naissance.*

En 1765, le 12 mars, je sortis des ténèbres pour être au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parens remercièrent le ciel sans savoir de qnoi.

CHAPITRE II. — *Mon éducation.*

On m'apprit toutes sortes de choses, et toute espèce de langues. A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant. Ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée, dont j'ai gardé la clef.

CHAPITRE III. — *Mes souffrances.*

Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient les habits étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains et les souvenirs.

CHAPITRE IV. — *Privations.*

J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine, du vol, de la gourmandise, et de l'orgueil.

CHAPITRE V. — *Epoques mémorables.*

A 30 ans j'ai renoncé à la danse, à 40 ans à plaire au beau sexe, à 50 ans à l'opinion publique, à 60 ans à penser, et je suis devenu un vra sage, ou égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE VI. — *Portrait au moral.*

Je fus entêté comme une mule, capricieux

(1) Nous devons la communication de ces mémoires à un spirituel et savant bibliophile, qui y a joint quelques mots sur leur auteur.

comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté.

CHAPITRE VII. — *Résolution importante.*

N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances, et beaucoup d'ennemis.

CHAPITRE VIII. — *Ce que je fus et ce que j'aurais pu être.*

J'ai été très sensible à l'amitié, à la confiance, et si je fusse né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bon homme tout à fait.

CHAPITRE IX. — *Principes respectables.*

Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage, ni aucun commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier, ni médecin; par conséquent je n'ai attenté à la vie de personne.

CHAPITRE X. — *Mes goûts.*

J'ai aimé les petites sociétés, une promenade dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le soleil, et son coucher m'attristait souvent. En couleur, c'était le bleu, en manger le bœuf au raiford, en boisson l'eau fraîche, en spectacle la comédie et la farce, en hommes et en femmes les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

CHAPITRE XI. — *Mes aversions.*

J'avais de l'éloignement pour les sots et pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu, un dégoût pour l'affectation; de la pitié pour les hommes teints et les femmes fardées, de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe, de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

CHAPITRE XII. — *Analyse de ma vie.*

J'attends la mort sans crainte, comme sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle, où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets.

CHAPITRE XIII. — *Récompenses du ciel.*

Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires, et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rotschild, Metternich et Rossini.

CHAPITRE XIV. — *Mon épitaphe.*

ICI ON A POSÉ
POUR SE REPOSER,
AVEC UNE AME BLASÉE,
UN COEUR ÉPUISÉ
ET UN CORPS USÉ,
UN VIEUX DIABLE TRÉPASSÉ,
MESDAMES ET MESSIEURS, PASSEZ!

—

ÉPITRE DÉDICATOIRE AU PUBLIC.

Chien de public! Organe discordant des passions, toi qui élèves au ciel, et qui plonges dans la boue, qui prônes et calomnies sans savoir pourquoi; image du tocsin, écho de toi-même, tyran absurde, échappé des petites maisons, extrait des venins les plus subtils, et des aromates les plus suaves; représentant du diable auprès de l'espèce humaine; furie masquée en charité chrétienne! Public! que j'ai craint dans ma jeunesse, respecté dans l'âge mûr, et méprisé dans ma vieillesse, c'est à toi que je dédie mes Mémoires. Gentil public! Enfin je suis hors de ton atteinte, car je suis mort, et par conséquent sourd, aveugle et muet. Puisses-tu jouir de ces avantages pour ton repos, et celui du genre humain!

—

On lit dans la *Biographie universelle et portative des contemporains* (tom. 4, page 1168), que « lorsque le comte Rostoptchine vint à Pa»ris, on ne fut pas peu surpris de voir un hom»me *spirituel* et *aimable* dans celui qu'on avait »regardé jusque-là comme un *Tartare féroce*.» — Cette brutale épithète ne convenait pas davantage à un homme comme le comte Rostoptchine que celle d'*incendiaire*, dont l'a gratifié madame d'Abrantès dans ses Mémoires. — On lui attribue, continue la *Biographie*, une foule de mots *piquans* dont nous ne citerons que le suivant : « Je suis venu en France, disait-il, »pour juger par moi-même du mérite réel de »trois hommes célèbres, le duc d'Otrante, le »prince de Talleyrand, et Potier, il n'y a que ce »dernier qui me semble au niveau de sa réputa»tion.» Voici encore une anecdote très piquante, qui a été négligée par toutes les biographies, et que l'on trouve dans le *Mercure de France* du 21 messidor an X (10 juillet 1802), tom 9, in-8°, page 144 : Un jour que l'empereur Paul Ier était au milieu d'un cercle nombreux où se trouvaient plusieurs princes russes avec le comte Rostoptchine, son ministre favori : « Dites-moi, demanda-t-il brusquement à celui-ci, pourquoi n'êtes-vous pas prince? — Après un moment d'hésitation sur cette singulière demande, le comte Rostoptchine répondit : « Votre majesté impériale me permettra-t-elle de lui en dire la véritable raison? — Sans doute. — C'est que celui de mes aïeux qui vint de Tartarie s'établir en Russie y arriva en hiver. — Eh! que pouvait faire la saison au titre qu'on lui donna? — C'est que lorsqu'un seigneur tartare paraissait pour la première fois à la cour, le souverain lui donnait le choix entre une *pelisse* et le titre de *prince*. Mon aïeul arriva dans un hiver rigoureux, et eut le bon esprit de préférer la pelisse. Paul rit beaucoup de cette réponse; puis s'adressant aux princes présens : « Allons, messieurs, leur dit-il, félicitez-vous que vos aïeux ne soient pas arrivés en hiver. »

(*Le Temps.*)

LE PORTRAIT.

—

Avant l'âge de trente ans, Adrien de Blançay avait mérité et acquis l'honorable titre d'*original*. Libre et riche de bonne heure, il avait arrangé sa vie à sa manière, et il ne faisait rien comme un autre. Il faut dire aussi qu'en toutes choses Adrien possédait cette supériorité de convention devant laquelle le monde s'incline. Il était instruit, spirituel, aimable, généreux; on se plaisait à reconnaître en lui toutes ces qualités, tant il mettait de bonne grace à les montrer. Son principal défaut était une étourderie charmante qui dominait et dirigeait presque toujours sa conduite. Blançay n'obéissait jamais à la réflexion; en toutes circonstances, le premier mouvement l'emportait, et il se laissait entraîner par une certaine impétuosité d'action qui le servait ordinairement fort bien.

Il n'est pas de bonheur dont on ne finisse par se fatiguer. Après avoir épuisé toutes les délices de la vie de garçon, Blançay se sentit mûr pour le mariage, et il chercha un parti convenable. C'était la première fois qu'il temporisait; aussi ne réussit-il pas dans son entreprise. Il eut beau courir le monde pendant tout un hiver, et ne manquer ni un bal ni un raout, rien de ce qu'il rencontra n'eut le don de lui plaire; et cependant il passa en revue soixante demoiselles et dix-huit veuves, toutes très disposées à accepter le nom et les cinquante mille livres de rente d'un des cavaliers les mieux faits et les plus aimables de Paris.

Madame de Damrémy, tante d'Adrien, lui reprochait souvent sa lenteur à se décider, et les mauvaises chicanes qu'il faisait à d'excellens partis.

— Que voulez-vous? répondait Blançay, toutes ces beautés qui se tiennent sous les armes me paraissent maussades. J'ai toujours détesté les longs arrangemens et les profondes préméditations. Pour un mariage, comme en toute autre affaire, j'aimerais l'imprévu, une rencontre fortuite, une sympathie improvisée. De cette façon, je pourrais me montrer accommodant; mais si je fais tant que de réfléchir et de chercher, je veux trouver une femme accomplie.

— C'est-à-dire que tu veux vivre et mourir garçon.

— Non vraiment; je vous jure que je suis de bonne foi dans mes projets de mariage.

— Alors, pourquoi demander l'impossible?

— Est-il donc impossible de trouver une femme jeune, bien née, riche, jolie, bonne et spirituelle?

— C'est du moins très difficile, et tu mettras peut-être dix ans à trouver cette merveille, qui pourrait bien, dans dix ans, ne pas vouloir de toi.

— Alors, je ne cherche plus, et je confie au hasard ma destinée conjugale.

— Autre folie! Les idées romanesques, mon cher neveu, ne valent rien en pareille occasion. Crois-moi, on ne saurait employer trop de prudence et de précaution à se bien marier. Veux-tu me charger de ton bonheur? Je te promets de te présenter avant peu ce que tu ne pourrais pas trouver tout seul : une femme, sinon accomplie, du moins qui approche beaucoup de la perfection que tu désires. L'été dernier, en allant aux eaux, je me suis arrêtée et j'ai passé trois semaines chez une de mes anciennes amies, madame Dormiennes, veuve d'un lieutenant-général, et mère d'une fille unique. Puisque Paris n'offre rien qui soit digne de toi, il faut bien t'adresser à la province. Julie Dormiennes réunit tous les avantages que peut souhaiter un mari. J'entretiens une correspondance avec sa mère, et je vais, si tu le permets, entamer une négociation dont le succès me paraît certain.

Adrien donna son consentement, et madame de Damrémy se hâta de prendre la plume pour rédiger son premier protocole.

Quelques jours après cette conversation entre

la tante et le neveu, Blançay, traversant la place du Carrousel, songea qu'il n'avait pas encore visité l'exposition du Louvre, ouverte depuis six semaines. Ceci se passait au milieu du mois d'avril 1838. Une négligence si coupable ne pouvait être trop tôt réparée; Adrien entra au Musée qu'il parcourut en amateur insouciant et dédaigneux. Il avait sur l'art moderne des opinions particulières qu'il formulait rarement et toujours avec une retenue bienveillante et polie. Au bout d'une heure, l'examen le fatigua; l'éclat des vives et fraîches couleurs qui reluisent dans ce chaos que l'on nomme l'exposition, lui donna la migraine, et il se retirait plus vite qu'il n'était venu, lorsqu'en détournant les yeux d'une bataille immense qui occupait trente pieds de muraille, il laissa tomber son regard sur un petit tableau modestement placé dans un coin.... Adrien s'arrêta malgré lui, saisi de surprise et d'admiration : — C'était un portrait de femme; une figure ravissante, de grands yeux bleus, des cheveux noirs, des traits délicats et charmans, un sourire plein de grâce. Le portrait devait être fidèle, car il était impossible d'imaginer une aussi touchante beauté.

— Voilà bien, se dit Adrien, voilà la femme que le hasard me destinait! A cet air ingénu, à ce frais visage de seize ans, à cette simple parure, je ne puis douter que ce ne soit une jeune fille: j'en ferai ma femme!.. Pourquoi pas? fût-elle pauvre et d'une obscure condition, peu m'importe! Mais les riches accessoires du tableau me prouvent le contraire.... Pourvu que ce ne soit pas un parti au-dessus de moi!...

Il se hâta d'ouvrir le livret pour avoir une indication; le livret disait simplement :

« Quatre portraits sous le même numéro. »

— Pas même d'initiales! mais, je saurai bien percer le fragile mystère dont s'enveloppe cet adorable portrait! et ce sera ma seule affaire jusqu'à ce que j'aie réussi.

Cela dit, Adrien, s'arrachant à une délicieuse contemplation, se disposait à sortir du Louvre, lorsqu'il rencontra sur l'escalier son ami Charles de Lancy.

— Tu es le bien venu, lui dit-il, et je rentre avec toi au salon. J'ai besoin d'un renseignement. Toi qui connais tout Paris, tu me diras le nom d'une jeune personne charmante dont le portrait se trouve dans la grande galerie, à droite, au bout de la première travée.

— Je parie que c'est madame de L..., une jeune Russe, belle comme un ange, et blonde comme.....

— Non, elle a les cheveux noirs.

— Alors, ce pourrait bien être mademoiselle de C....

— Tiens, voilà le portrait, regarde...

— Elle est divine!... Mais je ne la connais pas.

— Je n'ai pas de secrets pour toi, Charles; apprends que ce portrait m'a inspiré une passion subite, et ma passion est si vraie et si forte qu'elle va droit au mariage. Aide-moi donc dans les recherches que je vais faire.

— Rien de plus simple. Le livret suffit.

— Le livret est d'une discrétion parfaitement sotte.

— Tu es donc bien réellement amoureux, puisque tu es si aveugle. Le livret ne donne-t-il pas le nom et l'adresse du peintre?

— Sans doute; c'est M. N., rue d'Alger.

— Eh bien M. N. t'apprendra tout ce que tu veux savoir.

— Tu as raison, je cours chez lui.

Adrien se rendit en toute hâte chez le peintre. On lui dit que M. N. était parti depuis trois semaines pour l'Italie.

Le lendemain Adrien retourna au salon et passa deux heures devant le portrait; le surlendemain était un lundi, jour ou le Musée est fermé; Adrien demanda des chevaux de poste, et partit en écrivant à Charles de Lancy ce peu de mots :

« Adieu, je vais la chercher. »

Et à madame de Damrémy :

« Ma chère tante, je suis amoureux; c'est vous dire qu'il ne faut plus vous occuper de me marier, et que ce soin me regarde seul. Avant peu j'espère vous présenter une nièce dont vous serez contente. Une affaire pressante m'oblige à partir sur-le-champ sans me laisser le temps de prendre congé de vous. Dans un mois je serai de retour, et je viendrai vous demander pardon de toutes mes fautes, que vous excuserez en faveur du motif qui me les fait commettre. »

Voilà donc Adrien lancé à la recherche de M. N... en Italie. On n'avait pas su lui dire dans quelle ville s'était rendu le peintre, et à tout hasard il commença par aller à Rome. Il y a un dieu pour les amoureux; c'était précisément à Rome que se trouvait M. N...

Trois jours après son arrivée dans la capitale du monde chrétien, Blançay, qui n'avait pas perdu de temps, s'était mis sur la trace de l'artiste, et le rencontrait, copiant une madone dans l'église Saint-Jean-de-Latran.

— Monsieur, dit Adrien au peintre, je viens de Paris tout exprès pour vous demander le nom d'une personne dont vous avez exposé le portrait au salon. Vous n'hésiterez pas à me donner tous les renseignemens convenables, lorsque vous saurez quelles sont mes vues et mes intentions. Je me nomme le comte de Blançay, je suis libre et riche, j'aime la personne dont vous avez fait le portrait, et je veux l'épouser.

— Je serai flatté, répondit le peintre, de vous servir dans une passion aussi honnête; mais j'ai exposé plusieurs portraits; pourriez-vous m'indiquer celui dont vous parler?

— Une jeune personne charmante, en robe blanche...

— J'ai au musée trois personnes charmantes, toutes trois en robes blanches.... Si vous me disiez où est placé le tableau, cela suffirait pour éviter tout quiproquo.

— Le portrait en question se trouve au bout de la première travée de la grande galerie, à droite, tout à fait dans le coin, contre la colonne.

— Ah! mon dieu! s'écria M. N. en pâlissant.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? reprit vivement Adrien.

— Première travée! dans le coin!.... Et vous dites que vous l'aimez et que vous voulez l'épouser?....

— Oui, monsieur, et ma passion est de force à mépriser tous les préjugés et à briser tous les obstacles; ainsi répondez-moi sans crainte.

— Mais, monsieur, comment vous dire...

— Dites, je vous écoute.

— Cette jeune personne que vous aimez, que vous voulez épouser...

— Eh bien?

— Eh bien, monsieur, c'est ma femme!

Frappé d'étonnement et de douleur, Adrien demeura muet pendant quelques instans; puis, faisant un effort sur lui-même, il reprit d'une voix tremblante d'émotion :

— Votre femme!...

— Oui monsieur; je l'ai épousée il y a six ans. Elle est en effet d'une beauté peu commune et vous n'êtes pas le premier qui éprouve pour elle une passion fatale... C'est un malheur!...

— Oh! oui; un malheur bien grand!

Le peintre plia son bagage et sortit de l'église; Adrien le suivit, et ils se séparèrent sous le portail.

— Que faire maintenant? Retourner à Paris? L'oublier!....Oui, mais auparavant, il faut que je la voie; car je ne puis croire encore à toute l'étendue de ma misère. Son mari! lui!... Lorsque je l'aurai vue, pourrai-je vaincre ma passion?...

De cruels combats déchiraient l'âme d'Adrien; après vingt-quatre heures de souffrances, il ne put résister au démon qui l'entraînait, et il se rendit à la demeure du peintre N...

On lui répondit à Rome comme à Paris :

— Il est parti.

N.... était jaloux, il avait eu peur de la passion d'Adrien, et en mari prudent il avait fui l'ennemi.

Dès lors la guerre était engagée; Adrien irrité s'écria : « Je les poursuivrai : advienne que pourra! »

Mais le peintre n'avait pas dit où il allait, et Blançay fut obligé de le poursuivre au hasard, comptant sur son étoile. Le hasard qui l'avait si bien servi au commencement de la campagne, le guida cette fois avec moins de précision et de bonheur. Adrien alla vainement à Naples, à Florence, à Pise, à Livourne, à Milan; quatre mois d'excursions infructueuses ne lassèrent pas sa patience; enfin, à Venise il trouva ce qu'il cherchait. Un matin il entra inopinément chez N.... qui, en l'apercevant, jeta un cri de surprise et d'effroi. Le peintre déjeunait avec sa femme lorsque Adrien lui apparut.

— Retirez-vous, Eudoxie, dit le mari jaloux.

— Non, madame, restez, s'écria Blançay, je suis trop heureux de vous voir!

— Comment, reprit le peintre, vous osez, en ma présence?....

— En vérité c'était bien la peine de me faire courir si long-temps! Madame N... est d'une beauté parfaite, mais elle ne ressemble pas le moins du monde au portrait dont je vous ai parlé.

— Quoi! ce n'est pas elle?

— Non, fort heureusement!

— Cependant, la première travée, à droite....

Mais, j'y pense! A la fin de mars on remanie les tableaux, on les change de place, et on aura peut-être mis après mon départ un autre de mes portraits dans le coin où était celui de ma femme...

— Sans doute! Voilà la cause de votre erreur! Maintenant, du moins, nous allons nous expliquer complètement, et nous ne pourrons plus nous tromper.

— Voyons; j'ai fait en robe blanche le portrait

de mademoiselle Modeste, des chœurs de l'Opéra; puis le portrait de madame H....., mais celle-là est en robe de velours vert; d'ailleurs elle a cinquante ans.

— Alors, c'est votre quatrième portrait: seize ans, des yeux bleus, des cheveux noirs.

— Fort bien! J'y suis! Une délicieuse figure; mais je ne sais pas son nom.

— Allons donc! c'est une plaisanterie!

— Rien de plus sérieux. Je n'ai pas fait ce portrait d'après nature. C'est une copie. On m'a apporté le modèle peint par un artiste de province.

— Mais vous me direz qui est-ce qui vous a chargé de cette copie!

— Un homme d'affaires, nommé Vauxbreuil, qui a fait faillite, et qui est parti pour la Belgique sans me payer ce portrait et sans me faire savoir à qui je devais le remettre. Si bien que le portrait me reste, et que je puis vous le céder, si cela vous est agréable.

— C'est convenu. Combien en voulez-vous?

— Nous étions d'accord à mille francs avec Vauxbreuil. Mon confrère A.... que j'ai chargé de retirer mes tableaux du Salon, vous remettra le portrait; je vais lui écrire à ce sujet.

— Adieu donc, mon cher N..., je pars ce soir pour Paris; et s'il le faut, j'irai de là chercher Vauxbreuil à Bruxelles.

Blançay, aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, n'eut rien de plus pressé que d'entrer en possession du portrait de sa belle inconnue. Le peintre A... lui dit:

— Je viens de recevoir la lettre de N...., mais je ne puis que vous rendre vos mille francs; je n'ai plus le portrait.

— Oui! monsieur, l'auriez-vous vendu?... A qui?

— Je l'ai remis à la personne qui l'avait commandé.

— A M. Vauxbreuil?

— Non. M. Vauxbreuil n'était qu'un intermédiaire. Ce portrait appartient à madame Dormiennes, car c'est le portrait de sa fille.

Adrien quitta précipitamment le peintre et courut chez madame de Damrémy.

La bonne tante eut bien de la peine à comprendre son neveu qui voulait tout lui dire en peu de mots; puis, quand elle l'eut compris, elle s'efforça de le consoler.

— Tu le vois, mon ami, lui dit-elle, on va chercher quelquefois bien loin ce que l'on a sous la main. Tu t'es échappé par la fenêtre pour courir après l'ombre du bonheur qui frappait à la porte!

— Ce n'est pas le moment de me faire de la morale, ma chère tante; conduisez-moi chez madame Dormiennes.

— Malheureux! tu ne sais donc pas?....

— Je ne sais rien, sinon que j'adore Julie, que je veux la voir et l'épouser.

— Il n'est plus temps.

— Quoi!.... mariée!....

— Non, mais c'est tout comme; on doit signer ce soir le contrat de mariage.

— Oh! non, c'est impossible! vous voulez vous jouer de moi! me punir de ma folie...

— Hélas! mon ami, ce que je te dis n'est que trop réel. Madame Dormiennes, sur la foi de mes propositions, avait quitté sa province en annonçant que sa fille allait se marier à Paris. Ce mariage rompu sans motif pouvait compromettre la jeune personne, et blessait l'amour-propre de la mère; il faillait donc se hâter de marier Julie, et les partis n'ont pas manqué. M. de Varinges s'est présenté le premier....

— Varinges! un sot!...

— Un mari, mon neveu.

— J'aurai une explication avec lui et, s'il faut, je le tuerai.

— Vous laisserez vivre Varinges, mon ami, car ce n'est pas lui qui épouse; un rival l'a supplanté, un duel s'en est suivi et Varinges a été blessé.

— Mais enfin ce rival heureux, quel est-il?

— M. de Lancy.

— Ernest?

— Oui, Ernest de Lancy, votre ami intime.

— Quelle abominable trahison!... Il connaissait ma passion et le but de mon voyage. C'est une infamie dont j'aurai raison!

Le valet de chambre d'Ernest apprit à Blançay que son maître était absent, mais qu'il devait revenir le soir même de Nantes, où il s'était rendu pour des affaire relatives à son prochain mariage.

Adrien fit sentinelle pendant trois heures. Lancy arriva et, en descendant de voiture, se trouva face à face avec son ancien ami.

— Je t'attendais, lui dit Adrien d'une voix terrible.

— Et moi donc! s'écria Lancy en riant. Mais où étais-tu et quel voyage as-tu fait sans donner de tes nouvelles!

— Vous en aurez tout-à-l'heure, traître!

— C'est comme cela que tu me reçois et que tu me remercies? Eh bien! tu es un aimable garçon!

— Trève de railleries! Il faut que l'un de nous deux ait la vie de l'autre.

— De mieux en mieux! Voilà le caractère que tu rapportes de tes voyages?.... Tu aurais mieux fait de rester à Paris.

— Ernest! crois-tu que ma colère ait besoin d'être irritée?

— Non; au contraire, je vais la calmer d'abord, et puis je te reprocherai d'avoir méconnu ton meilleur ami.

— Que veux-tu dire?

— Quelques jours après ton départ furtif, j'ai rencontré au bal l'ange du portrait, Julie Dormiennes. J'aurais voulu courir sur tes traces pour te ramener, mais où étais-tu? Et pendant que tu errais à l'aventure, Julie allait t'échapper sans retour. Varinges l'avait demandée en mariage. Je me suis adressé vainement à la loyauté de ce fat; il a persisté dans son projet; le parti était bon pour lui, et il ne voulait pas y renoncer. Qu'ai-je fait alors? Avant que rien fût convenu avec Varinges, je me suis présenté à madame Dormiennes, et je n'ai pas eu de peine à prendre l'avantage sur ce concurrent. Modestie à part, je vaux mieux que Varinges; je suis plus jeune, plus aimable et plus riche que lui. On m'a accepté, et le fat éconduit a eu un coup d'épée pardessus le marché. Moi, je voulais tout simplement te garder celle que tu aimes; et j'ai fait traîner le mariage en longueur, en ayant soin de plaire le moins possible, et de ce côté j'ai réussi; mais le plus difficile était de faire naître des délais, et vraiment je me serais trouvé dans un grand embarras si tu n'étais arrivé, car on devait signer le contrat ce soir. Mais enfin te voilà et je te cède la place. Suis-je donc un traître?

— Tu es le plus généreux des hommes!

— Maintenant, viens avec moi chez madame Dormiennes; tu feras à Julie le récit de ton voyage, et tout s'arrangera aisément: ton amour touchera son cœur.

Eugène Guinot.

(Courrier français.)

L'arcade cent trente du Palais-Royal.

Une des plus anciennes et des plus populaires arcades du Palais-Royal est, sans contredit, la boutique (1) qui porte le n. 130.

Un matin que, de très bonne heure, le père Molin, marchand tailleur, dirigeait ses deux commis occupés à étaler, sur le devant de la boutique, des habits d'enfans, — spécialité dans laquelle l'arcade du n. 130 avait alors, comme à présent, la réputation d'exceller, — le père Molin se sentit rudement frapper sur l'épaule droite. Peu satisfait de cette énergique marque de familiarité, il se retourna, l'air grognon et la bouche hargneuse... mais il resta stupéfait et presque consterné; ses lèvres, entr'ouvertes pour gronder, se fermèrent par un mouvement convulsif, et sa main se porta machinalement vers sa tête, comme si elle eût cherché, pour saluer, un chapeau qui ne s'y trouvait pas... C'est qu'il y avait là, devant le père Molin, un inconnu de haute taille dont un chapeau galonné d'or et chargé de plumes, un chapeau de général, couronnait la tête. Appuyé sur son sabre, l'œil vif, la moustache relevée, l'étranger laissait voir, à travers les plis du large manteau qui l'enveloppait, les broderies d'or de son habit; enfin le grand-cordon de la Légion-d'Honneur retombait sur sa poitrine.

Pendant quelques secondes, ils restèrent ainsi en présence, muets et immobiles.

— Eh bien! père Molin, comment cela va-t-il? demanda enfin le militaire, quand il se fut assez amusé de la surprise du tailleur.

— Pas mal, monseigneur, répliqua le petit homme, sans trop savoir ce qu'il disait et regardant avec stupéfaction la main amie que lui tendait le général.

— Ah ça, tu as donc fait fortune, que tu fais le fier avec tes anciens amis? Voilà un quart d'heure que je te tends la main et que tu ne me la serres pas, sacrebleu!

— Pardon, mon général, mais je n'ai pas l'honneur....

— Eh quoi! dix ans t'empêchent de reconnaître ton meilleur ami, ton compagnon de cabaret, celui que tu as régalé tant de fois d'un verre de vin et d'une côtelette.... le joyeux garde-française François Joseph Lefebvre? Allons, mon vieux, à bas la surprise! viens m'embrasser. Pour être duc de Dantzick et maréchal de France, on n'en est pas plus fier, va!.... Je m'in-

---

(1) Cette boutique servit dans l'origine de loge aux dindons savans, qui excitèrent pendant quelques mois la curiosité de tout Paris.

vite à déjeûner chez toi. Envoie chercher du vin à quinze, deux côtelettes ; prends-en même quatre, cela ne fera pas de mal, et vive la joie ! Nous boirons aux temps de notre jeunesse, et tu viendras dîner demain chez moi, à mon palais, avec ma femme, madame la duchesse, qui n'en est pas plus fière ni moins bonne, et qui se souvient très bien qu'elle a porté le bidon de vivandière sur ses épaules.

Je vous laisse juger de la joie et de l'émotion du père Molin. Il riait, il pleurait, il embrassait le maréchal, il lui serrait les mains, il criait à ses garçons : C'est mon ami François ! et leur donnait cent ordres contradictoires pour le déjeûner.

Le duc de Dantzick, presque aussi ému, se tenait appuyé contre le pilastre de l'arcade, quand, à son tour, il se sentit frappé sur l'épaule. Il se retourna... Sa surprise et son émotion égalèrent au moins la surprise et l'émotion dont le père Molin avait naguère donné de si étranges preuves. Il rougit, ôta respectueusement son chapeau, et balbutia quelques paroles qu'un geste du nouveau venu interrompit aussitôt.

— Maréchal, dit-il, j'ai oublié ou bien l'on m'a volé ma bourse. Je suis entré dans un café pour déjeûner, et quand il m'a fallu payer, je me suis trouvé sans argent. Je ne sais comment je serais sorti de cet embarras, si je ne vous eusse aperçu de loin. Payez ma dépense à ce garçon qui m'accompagne, et donnez-lui un napoléon pour boire.

Celui qui parlait ainsi au général était un homme de taille moyenne, et dont la redingote bleue et le chapeau rond, par leur forme surannée et leur état de maturité, semblaient justifier plutôt la pénurie d'argent que l'acte de munificence dont il gratifiait le garçon de café. Quand l'homme au tablier fut payé, le nouveau venu passa son bras sous le bras du maréchal et l'emmena sans façon.

Consterné de voir son illustre convive s'éloigner, le père Molin courut aussitôt près du maréchal.

— Et notre déjeûner, demanda-t-il, et notre déjeûner, François ?

Le duc de Dantzick, par un geste mystérieux, lui enjoignit le silence, et suivit l'inconnu avec lequel il disparut bientôt derrière les arcades.

Tandis que le tailleur rentrait dans sa boutique, non sans faire rejaillir sur ses commis quelque chose de la mauvaise humeur qui l'agitait, le maréchal et son compagnon quittaient le Palais-Royal et montaient dans un fiacre.

— Tu t'es trouvé là bien à propos ! sans toi, j'allais probablement être conduit au corps de garde, pour avoir escroqué un déjeûner.

— Si jamais l'on vous avait fait une pareille injure !...

— Je dois, tout comme un autre, payer mon déjeûner, et je n'avais pas même un franc dans ma poche. Ce qu'il y a de plus comique, c'est que le papier que je chiffonne là dans ma main est un mandat de cent mille écus sur le trésor... Mais tu conviendras que je ne pouvais guère le changer pour payer quatre francs cinquante centimes !

— Un mandat de trois cent mille francs ?

— Oui, c'est un cadeau que je porte à un savant de mes amis.

— A un savant ? s'écria Lefebvre, à un savant trois cent mille francs ! Et que fera-t-il de pareille somme ? Il y a là de quoi rendre heureux, pour toute leur vie, trois cents pauvres vieux soldats.

Celui à qui s'adressaient ces reproches se mit à rire.

— Tu n'aimes donc pas les savans, mon brave Lefebvre ?

— Ma foi, non ! je fais peu de cas de ces liseurs de vieux livres, qui ne sont bons à rien et que l'on paie plus cher qu'un maréchal de France...

— Qui est bon à quelque chose, n'est-ce pas ? ne fût-ce qu'à payer mon déjeûner, interrompit celui qui tenait le bras du maréchal, en pinçant l'oreille du brave soldat. Ne sois pas injuste, mon ami ; ces trois cent mille francs sont destinés à Berthollet.

— Berthollet ! répliqua le maréchal. Berthollet ? Je ne connais pas !

— Pardieu, la plaisanterie me paraît un peu forte ! Tu n'as jamais entendu parler de Berthollet.

— Je sais le nom de tous ceux qui servent sous mes ordres, depuis mes aides-de-camp jusqu'à la moindre vivandière. Le reste ne me regarde pas.

— Allons, ne te fâche point. Tu vas faire la connaissance de Berthollet.

— Bien obligé, j'aurais autant aimé aller déjeûner avec mon ami Molin le tailleur.

— Ah ! je m'explique maintenant ta mauvaise humeur contre les savans, puisqu'il s'agit d'un déjeûner manqué. Eh bien ! gourmand, tu feras pénitence jusqu'au bout ! Au lieu de l'odeur des côtelettes de ton tailleur, tu respireras les parfums moins alléchans du chlore et du gaz hydrogène. — Allons, en avant, pas accéléré, marche ! Je veux te faire connaître Berthollet. Berthollet est un brave, d'ailleurs, il était de l'expédition d'Egypte, et aucun danger n'a pu jamais le faire renoncer à ses recherches scientifiques. Un jour qu'il remontait le Nil sur une barque où les mamelucks lui envoyaient force balles, ses compagnons le virent remplir de pierres les poches de sa redingote. — Que prétendez-vous faire ? lui demandèrent-ils. — Couler à fond plus vite, dit-il, et ne pas donner à ces gredins la joie de faire un Français prisonnier.

— Hum ! répliqua le maréchal, voilà qui est bien.

Le duc de Dantzick et son compagnon étaient arrivés à Arcueil, et entraient, sans se faire annoncer, dans l'atelier du chimiste. On peut juger de la surprise de ce dernier, quand il vit Napoléon lui rendre ainsi visite.

— Pourquoi ne vous voit-on plus aux Tuileries, monsieur ?

— Sire, dit-il, il m'a fallu faire construire un immense laboratoire dont les devis ont dépassé mes prévisions ; j'ai dû réduire la dépense de ma maison, et même supprimer mes chevaux et ma voiture ; par conséquent je ne puis aller à la cour.

— La belle raison ! ne savez-vous pas que j'ai toujours cent mille écus au service de mes amis, interrompit Napoléon en jetant sur une table le mandat qu'il avait montré tout à l'heure au maréchal.

Ne m'avez-vous point rendu assez de services pour que je vous donne les moyens de venir me voir aux Tuileries. La chimie vous doit d'immenses progrès ; vous avez enseigné aux industriels à blanchir les toiles par le chlore ; et pour prix de tout cela, vous n'êtes encore que membre de l'Académie des sciences et sénateur de Montpellier. — Je vous nomme directeur de ma fabrique des Gobelins ; cette place se trouve vacante depuis hier, et personne ne mérite plus que vous de la remplir. Maintenant il faut vous occuper d'arriver à une découverte à laquelle j'attache la plus grande importance. Il s'agirait d'empêcher l'eau qu'emportent les marins dans leurs expéditions lointaines, de se corrompre et de devenir une sorte de poison pour ces braves gens.

Berthollet réfléchit quelques minutes.

— Sire, dit-il, diverses expériences m'ont appris la tendance de l'hydrogène à se combiner avec le charbon, et la tendance avec laquelle ce dernier corps retient l'hydrogène. Par suite de ce phénomène, l'eau qui se trouverait en contact avec du charbon ne serait point altérée... Pour conserver de l'eau douce durant les voyages de long cours, il suffit donc de faire brûler l'intérieur des tonneaux destinés à la contenir. Je réponds de l'infaillibilité de ce moyen.

— Maréchal, mon argent est-il bien employé ? demanda l'empereur au duc de Dantzick. Voilà un quart d'heure de conversation qui sauvera la vie à plus de cent mille marins.

Le soldat tendit la main au savant.

— Monsieur, lui dit-il, vous méritez l'amitié de tout cœur véritablement français. Permettez-moi de vous offrir la mienne et de vous demander la vôtre.

— Vous êtes dignes l'un de l'autre, ajouta l'empereur. Tous les deux enfans de vos œuvres ; vous, Lefebvre, pauvre soldat alsacien ; vous, Berthollet, pauvre enfant genevois, c'est à force de mérite personnel, de courage et de persévérance que vous êtes arrivés à la gloire ; que vous vous êtes rendus dignes de la reconnaissance du pays ; que vous vous êtes gagné mon amitié.

Puis se tournant vers Berthollet :

Venez me voir souvent aux Tuileries. Vous savez combien j'aime à recevoir vos visites et à causer avec vous.

Napoléon reprit le bras du maréchal, monta dans le premier fiacre qu'ils rencontrèrent, et ramena son compagnon au Palais-Royal, devant la boutique du père Molin.

— Monsieur, dit-il au tailleur, voici votre convive que je vous rends. Donnez-lui vite à déjeûner, car il se meurt de faim.

— Si monsieur voulait partager ce déjeûner avec François... avec monsieur le maréchal, veux-je dire, proposa le tailleur.

— Merci, j'ai quelques affaires qui m'obligent à retourner de suite chez moi.

— Nous aurons un chapon truffé et du vin... tout ce qu'il y a de plus exquis, continua Molin en insistant.

— Bien obligé ! Veuillez seulement faire avancer un peu le fiacre que nous avons laissé dans la rue voisine à deux pas d'ici.

— La voiture arriva bientôt : le maréchal conduisit l'empereur jusqu'au vénérable sapin

doublé de velours d'Utrecht jaune et vint rejoindre le père Molin.

— Quel est donc ce monsieur en redingote rapée ? demanda le marchand d'habits. Vous devriez bien l'engager à se faire faire chez moi une redingote neuve.

— Tu n'es pas dégoûté, Molin ; car tu pourrais te vanter d'avoir en lui la plus célèbre pratique du monde. Mais n'allons-nous pas enfin déjeûner ?

— Si fait ; voici que l'on met la table.... Quel est donc ce monsieur.

— C'est l'empereur !

A ce nom, le père Mollin faillit tomber de son haut.

— L'empereur ! s'écria-t-il, l'empereur Napoléon !...

Puis, revenu un peu de sa surprise, il dit : « En tout cas, il peut se vanter d'avoir un bien mauvais tailleur. Sacristie, si j'avais l'honneur de l'habiller, je m'en tirerais d'une autre façon, reprit-il avec un noble orgueil.

S. Henri Berthoud.

(*Presse*).

SALON DE 1839.

(Septième article.)

GENRE.

MM. J. Boilly, Horace Vernet, Clément Boulanger, Adolphe Leleux, Armand Leleux, madame Adèle Ferrand, mademoiselle Clotilde Gérard, De Rudder, Trimolet, Dauvergne, Gros-Claude, Chasselat-Saint-Ange, Sabatier, Charles Année, Bafcop, Barker, Wiertz, Henry Scheffer, le marquis de Valdahon, Ferdinand Storelli, Saint-Evre, Octave Roland, madame Anne Rimbaut, F. Peyson, Bellangé, Louis Boulanger, Gué, mademoiselle Sophie Hubert, Jacob, Menn, Pigal.

Nous sommes loin encore d'avoir passé en revue toutes les richesses que nous offre le *genre*, ce vaudeville de la peinture, cette aimable et gracieuse image des mœurs intimes, des petits accidens de la vie. Nulle école ne possède comme la nôtre l'art précieux de faire valoir d'humbles détails, de poétiser les sujets les plus vulgaires. Mais avant d'aborder toutes ces petites scènes destinées à nous délasser de la contemplation d'une peinture plus sérieuse, nous nous arrêterons devant un tableau d'un style fort élevé et qui se rattache à ce qu'on appelle l'histoire anecdotique : le *Dante à Vérone*, composition bien entendue. Le célèbre auteur de la Divine Comédie passe rêveur et grave par les rues de la ville ; les habitans, persuadés qu'Alighieri est récemment sorti de l'Enfer où cependant il n'était allé qu'en esprit, le contemplent avec un superstitieux effroi, chacun suivant son sexe et son âge. Ainsi un jeune garçon s'approche du poète en marchant sur la pointe des pieds et le regarde de très près ; la curiosité a vaincu en lui la terreur ; un gentilhomme qui porte son faucon sur le poing montre avec mépris à un gros bourgeois le sombre visiteur des régions infernales ; enfin une mère, assise sur le devant de sa porte, presse entre ses bras son bel enfant comme pour le soustraire à la funeste influence de l'*Occhiata* ou mauvais œil. Toutes les parties de ce tableau sont ajustées avec beaucoup d'intelligence, et ces divers épisodes ont de l'unité. La couleur, le dessin, prouvent le talent de M. J. Boilly.

Si nous avons avons mis quelque restriction à louer le triple paravent militaire qui s'appelle la *Prise de Constantine* et que de bonnes qualités n'empêchent pas d'être d'un ton gris et froid ; si nous avons peu goûté cette peinture officielle qui omet comme à dessein l'épisode du siége le plus mémorable, c'est à dire la mort du général en chef, tué ainsi que Turenne dans une reconnaissance ; en revanche, nous rendrons justice aux petites toiles que M. Horace Vernet nous a offertes. Déjà les Jazet, ces intelligens traducteurs, avaient reproduit et popularisé la *Chasse aux Lions* et *Agar chassée par Abraham*. Le modèle arrive après la copie, et justifie sa réputation. Agar surtout nous semble une œuvre très remarquable ; voyez comme le geste du patriarche a d'autorité en montrant à la jeune femme le chemin mortel du désert. Et aussi quelle résignation orientale règne sur le front pâli de la mère d'Ismaël. Les voyages de M. Horace Vernet lui ont permis d'étudier de près des populations qui ont gardé l'empreinte des premiers âges ; ce n'est pas dans notre Europe et au sein de notre race du nord que l'artiste pourrait reproduire les types majestueux consacrés par la Bible. Quant à la *Chasse aux Lions*, c'est une fort jolie composition, un peu coquette et qui ne rappelle nullement les tableaux analogues de Rubens. Ce terrible combat se passe avec les formes les plus polies ; les chasseurs mettent infiniment de grâce à frapper leur terrible ennemi qui ne peut manquer d'être touché de tant de bons procédés.

Voici un peintre que domine exclusivement le goût des choses brillantes, riches, gaies et heureuses ; à M. Clément Boulanger les étoffes soyeuses, les velours épais, les colliers de perles, les *ville* ombreuses, les palais de patriciens, les jardins enchantés et tout pleins de terrasses, de bassins et de statues. Semblable à Auguste, il nous prend nos maisons de briques et nous les rend d'or. Après avoir, l'an dernier, entassé toutes ces magnificences dans son *Enfant prodigue*, il s'est plu, cette fois, à reproduire les charmes et les joies du jeune âge. La *Fontaine de Jouvence*, c'est bien là le rendez-vous de tout ce qui aime la beauté et les plaisirs qu'elle donne. Sur un des derniers plans du tableau s'élève une gracieuse coupe de marbre d'où retombe avec mille capricieuses ondulations une eau limpide qui, devenue ruisseau, court à travers le tapis émaillé d'un parc portant partout sur son passage les lys et les roses de vingt ans. Déjà quelques femmes ont repris dans ce bain régénérateur leur fraîcheur et leurs formes d'autrefois ; elles se plaisent à se mirer dans cette eau qui reproduit la beauté qu'elle leur a rendue ; plus loin, d'autres femmes rajeunies attirent des vieillards vers la fontaine, ceux-ci paraissent très enclins à se laisser tenter. Un petit Cupidon assiste à cette scène, les mains croisées fièrement derrière le dos ; on voit qu'il est dans son royaume. Deux amans qui se retrouvent et s'unissent dans un long embrassement, d'autres couples bienheureux qui se perdent dans l'épaisseur des massifs d'arbres, voilà de jolis épisodes et qui prouvent chez M. Clément Boulanger une pensée ingénieuse et féconde. Quant à l'exécution, elle est un peu lâche, le dessin manque de précision, et l'ensemble de fini.

Un modelé des plus vigoureux, une habile répartition de lumière distinguent les scènes de Basse-Bretagne, par MM. Adolphe et Armand Leleux. — Nous trouvons une expression distinguée dans le *Milton*, de madame Adèle Ferrand ; seulement il nous semble que la présence du médecin au chevet du sublime moribond est de trop, parce qu'elle distrait l'attention qui doit se porter exclusivement sur le poète et ses filles. — Combien est charmante cette petite toile qui nous retrace l'*Enfance de sainte Thérèse d'Avila*... Un parfum de douce chasteté s'exhale de cette jeune fille aux vêtemens blancs si bien drapés, que nous voyons occupée à lire les livres sacrés. Mademoiselle Clotilde Gérard est bien certainement d'une bonne école ; nous croyons qu'elle devrait désormais se livrer à des compositions plus étendues. — Le talent de M. de Rudder brille surtout par l'énergie, qualité dont cet artiste a fait abus dans son *Hamlet* ; car, pour tuer Polonius derrière une tapisserie en s'écriant : Un rat !... Je gage qu'il est mort !... le prince Danois n'a pas besoin de gesticuler comme un premier rôle de l'Ambigu-Comique. Quelle plaie dans les arts, que l'invasion du mélodrame ! Nous préférons à ce tableau celui des *Lansquenets*. A merveille : ces soldats qui ont joué aux cartes après boire sont bien animés par la colère ; l'un d'entre eux se croit dupé, il s'élance sur ses armes ; le sang va couler, la partie sera complète. Cette action se dessine avec tous ses détails, sans effort, sans exagération. — Une *Maison de secours*, par M. Trimolet, rentre dans le cercle de l'Ecole de Lyon ; mais ici il y a progrès sous le rapport de l'expression ; une tête d'aveugle et une vieille femme sont deux figures très remarquables, tandis qu'un groupe où l'on voit une sœur de charité et des petites filles est de la dernière faiblesse. Evidemment M. Trimolet tâtonne encore, et le hasard seul lui fait trouver bien ; car, dans son intérêt, nous ne voulons pas croire qu'il soit maître de son talent.

La peinture de *genre* n'atteint, selon nous, son but véritable, que lorsqu'elle joint une leçon à un épisode de mœurs familières. Ainsi la *Mort d'un Comédien*, par M. Dauvergne, vaut bien des pages philosophiques. Au fond d'un galetas, près d'une fenêtre vers laquelle il s'est traîné sans doute pour aspirer un peu d'air, gît un pauvre diable, seul, abandonné sans parens, sans amis : il a succombé à la faim peut-être, et pas une main ne s'est étendue pour le secourir... La nudité des murailles atteste sa misère ; peut-être cette existence consumée à la lueur de la rampe a-t-elle débuté par des succès et de la gloire ; puis la vieillesse et les rides sont venues rejeter le comédien sur les planches des derniers théâtres de petite ville : il n'est plus resté à l'artiste nomade que le manteau de faux velours rouge que vous voyez accroché à un clou, dernier vestige de jours meilleurs, dernier débris d'illusions en présence de la plus triste réalité.

M. Gros-Claude a exposé une jolie scène villageoise, la *Tireuse de cartes* ; — M. Chasselat-Saint-Ange, un épisode fait pour émouvoir, c'est l'*Enterrement d'un père de famille*. La

douleur empreinte sur toutes les figures est d'une vérité fort éloquente. — M. Sabatier se recommande par ses *Laveuses* qui sont bien groupées et ses *Pêcheurs du Gros*, physionomies rudes et franchement accentuées.—La *Partie de Cartes* est une peinture fine et qui annonce chez M. Ch. Année une étude approfondie de Terburg. Les personnages occupés à jouer, les meubles du style de Louis XIII, les rideaux, sont exécutés avec une délicatesse charmante. — Les mœurs du village brillent de toute leur naïveté un peu surannée dans la *Mère aveugle*, par M. Bafcop, *Lise, vous ne filez pas*, etc., refrain bien connu et bien usé depuis la *Fille mal gardee.* — Des *Braconniers surpris par des gardes-chasse* révèlent de l'énergie et du mouvement chez M. Barker; les hommes, les chiens, se portent simultanément vers l'entrée qu'assaille l'ennemi commun; toutes les têtes ont de l'expression; le gibier mort qui servira bientôt de pièce de conviction contre les braconniers est peint avec beaucoup de fidélité. — Ici encore nous retrouvons l'exagération de M. Wiertz, l'imitateur outré de Rubens, copiste des défauts du maître flamand et ne soupçonnant pas le sens des beautés de son modèle. Les *Souhaits* sont une preuve de ce que nous avançons; ce sujet, tiré de Perrault, demandaitune simplicité spirituelle; le bûcheron, sa femme et la fée dont les dons sont été si mal employés ne doivent pas paraître jouer une scène tragique dans la chaumière enfumée. — Au contraire, quel naturel précieux, quel fonds inépuisable de sensibilité chez M. Henry Scheffer!... Il ne nous a pas indiqué le sujet de ce charmant tableau d'intérieur où règne un indicible sentiment de mélancolie. Qui sont-ils ces deux jeunes gens en habits de deuil? Pleurent-ils une mère, une sœur? Et ce vieillard au visage vénérable et qui rappelle ces honnêtes figures de protestans que M. Henry Scheffer retrace si bien, pourquoi presse t-il ce petit enfant contre son cœur et lui fait-il un berceau, un abri de ses bras? Nous le répétons, cette composition est remplie d'un doux mystère et elle plaît à la pensée qu'elle invite à la méditation.

M. le marquis de Valdahon s'est rapproché de Pigal dans son tableau de la *Question embarrassante.* C'est une jeune paysanne à qui sa mère surprend une belle chaîne d'or avec une montre. Cela sent furieusement les amoureux; aussi le père presse-t-il certain bâton qui va faire parler la vérité. Les expressions sont franches et l'ensemble amusant. — Les mœurs napolitaines ont inspiré à M. Ferdinand Storelli deux compositions agréables, mais où manque l'imagination; tout s'y réduit à des figures exactes, mais assez insignifiantes.

Un sujet délicieux est celui qu'a traité M. St-Evre, *Marie de Brabant et Adenez le roi.* L'épouse de Philippe-le-Hardi cultivait les lettres avec une grande supériorité pour son époque. Ce fut à ses conseils que le poète Adenez dut les données sur lesquelles il composa le roman de *Cleomadès.* On voit la reine occupée à remettre à son trouvère favori des parchemins qu'il reçoit en s'inclinant avec respect. Peut-être Adenez a-t-il l'air trop grave, puisqu'il ne s'agit là que des secrets et enseignemens de la gaie science. Du reste, M. Saint-Evre a observé avec talent la couleur locale; ses meubles, ses étoffes, sont bien étudiés. — La *Partie de boules* prouve chez M. Octave Roland du naturel plus que de l'habileté pratique. — Madame Anne Rimbaut a traité le sujet de la *Rose rouge*; le prêtre qui unit Marceau et Blanche de Beaulieu a moins l'air de les unir que de les exorciser. — C'était une belle page à faire que les *Derniers instans de l'abbé de l'Epée*; lorsqu'on songe que l'auteur de ce tableau, M. Peyson, est sourd-muet on s'associe volontiers au sentiment qui a dicté son œuvre, tout en regrettant qu'elle ne soit pas d'un style plus élevé. — Vive M. Bellangé pour ses croquis militaires qui manquent jamais de nous émouvoir... car ce sont des reflets d'un temps à jamais écoulé, d'une gloire qui ne brille plus que par le souvenir. Son pinceau facile a retracé l'anecdote si connue, le mot si célèbre de *Honneur au courage malheureux*!... L'empereur passe au grand galop là-bas, au fond de l'horizon... Sur le devant, un grenadier blessé et soutenu par une brave vivandière sur un maigre cheval que mène un conscrit, chemine, défaillant; cependant malgré sa souffrance il a entendu le cri électrique de Vive l'Empereur! et il porte respectueusement la main à son front qu'entoure un linge ensanglanté. Cette esquisse a un vrai cachet militaire; on a de la peine à en détacher les yeux. — On ne remarquera peut-être pas un petit tableau de M. Louis Boulanger, car c'est une peinture sévère; pourtant la *Mère et la Fille* mérite de grands éloges.

Voici une scène touchante, due à M. Gué; une *Pauvre Femme* est tombée de lassitude au pied d'une croix de pierre, au bord de la route. L'ombre descend sur la campagne, les champs vont être déserts et silencieux... Et cette infortunée est seule, accablée, et elle a faim! Tant de vérité émeut. — La *Desdemone,* de mademoiselle Sophie Hubert, prouve un sentiment élevé; le désespoir et la terreur règnent bien sur le front de l'amante du More de Venise. —Un trait de la vie d'*Albert Durer* nous a valu un bon tableau de M. Jacob, peintre allemand. On sait que le talent du célèbre Durer consistait principalement dans l'observation: mais ce grand artiste avait, pour son malheur, une femme dure et acariâtre qui le gourmandait impitoyablement dès qu'il contemplait le ciel ou arrêtait ses regards sur les épisodes sans cesse renaissans de la rue. Un jour il considérait des enfans qui se disputaient un nid d'oiseau; sa femme vient lui crier avec aigreur: Travaille donc, paresseux, au lieu de perdre les plus belles heures du jour! — Eh! ne vois-tu pas, lui répond-il, que je travaille... — Les *Pifferari*, par M. Mann, étude des Transtévérins, offrent de bonnes parties, bien que deux têtes sur quatre soient très insignifiantes.

Nous avons réservé pour la fin les tableaux de M. Pigal, parce que nul peintre de *genre* ne comprend mieux, selon nous, la portée morale des petites compositions familières, qu'il étudie au sein même du peuple. C'est une philosophie en déshabillé, sans prétention, sans sévérité et qui donne ses leçons en riant. Aussi fait-elle rire ceux même dont elle reproduit les ridicules ou les faiblesses. M. Pigal a retracé, dans nos mœurs, avec notre costume, la parabole de l'*Enfant prodigue*; le père à qui l'on présente son fils repentant, est plein de vérité dans sa double expression de sévérité et de tendresse. — Le *Roi des Rois* est la plus bouffonne personnification du buveur, du franc luron, tel qu'il y en avait lorsque le Caveau existait et que l'on chantait encore en France. — Le *Charlatan*, ce Fontanarose parisien n'est pas moins amusant. Enfin le *Miroir magique* est une bonne leçon à l'adresse de la coquetterie; une jeune fille consulte la surface polie qui doit lui montrer son avenir, c'est à dire quelque beau mari: loin de là, ce qu'elle aperçoit c'est sa propre image, défigurée, mais vieille et hideuse; ses yeux de seize ans se voient, par anticipation, à soixante; des rides, des cheveux blancs, une triste caducité, voilà le spectacle que lui donne un malicieux démon; en cette circonstance, Satan nous semble un excellent moraliste; qu'en dites-vous?

Alf. Des Essarts.

Revue dramatique.

THEATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation des *Treize*, opéra-bouffon en trois actes, paroles de MM. Scribe et Duport, musique de M. Halévy.

C'est une fort triste chose qu'une bouffonnerie qui n'est point gaie; nous en avons fait la réflexion pendant tout le premier acte de cet opéra quasi-comique de MM. Scribe et Duport, dont les fines plaisanteries ont si souvent provoqué le rire, et qui nous paraissant cette fois ressembler fort à ces conteurs imprudens qui vous préviennent que vous allez bien vous amuser et qui ne vous amusent guère. Heureusement les deux ou trois situations réellement comiques du second acte sont venus nous dérider, et elles ont demandé grâce pour les langueurs du dénoûment.

Nous avons plus d'un reproche à faire aux auteurs; nous ne les formulerons pas tous pour divers motifs qui tiennent à notre réserve habituelle en matière de critique; mais nous signalerons parmi les défauts capitaux de l'ouvrage sa teneur graveleuse et l'erreur singulière de deux séducteurs de profession dont tous les efforts tendent simplement à obtenir quelques momens d'un tête à tête scabreux avec une grisette qui aime ailleurs. L'analyse de la pièce développera suffisamment notre idée.

On suppose que dans la bonne ville de Naples il existe une association en commandite de treize roués du haut style qui exploitent la séduction sur une vaste échelle et rendent toute concurrence impossible. Le titre de la pièce paraîtrait indiquer que vous allez voir l'honorable compagnie dans l'exercice de ses travaux; le libretto ne va pas si loin, Dieu merci, et, des treize Lovelace qu'il vous promet, il ne vous en livre que deux. L'échantillon suffisait il est vrai pour juger des autres.

La jeune et jolie couturière Isella connue à Naples, comme elle le dit elle-même, pour la solidité de ses principes et de ses points-arrière, a entrepris un petit voyage et se détourne de sa route afin de s'arrêter dans une auberge qui appartient à son amoureux. L'un des treize est sur sa piste: c'est le feld maréchal marquis Odoar, qui est chargé d'aller recevoir la nouvelle reine de Naples sur la frontière et qui se détourne aussi de son chemin pour rencontrer la gracieuse ouvrière dont il est épris. Elle arrive en effet et descend dans l'hôtellerie avec son voiturin qui n'est autre que le comte de Fieramosca, membre important de l'illustre société. Odoar qui l'a reconnu sous son déguisement en instruit l'hôtellier; celui-ci surprend quelques mots entre le voiturin et sa maîtresse qui lui semblent prouver une connivence coupable et il se décide à

ne point la voir. — Champ libre entre les deux associés. La lice est ouverte et la lutte commence. Le feld-maréchal fait arrêter le voiturin pour défaut de patente; le comte fait déguerpir à son tour le marquis en lui donnant une contrefaçon du signal qui indique l'arrivée de la reine. Les deux champions ne sont pas hommes à se désarçonner pour si peu de chose; le marquis persuade à la jeune fille qu'il est chargé par sa tante d'aller chercher à Naples une certaine couturière nommée Isella pour venir travailler dans le château de la respectable douairière, au léger prix de mille piastres par mois dont trois cents payables d'avance. Déconfiture du voiturin qui est remercié, payé et renvoyé. Le voiturin à son tour jette son déguisement, et comme il sait que la jolie modiste est orpheline dès l'enfance et qu'elle n'a jamais connu de famille, il se présente à elle comme son frère. Isella ravie d'être comtesse renonce, comme on le pense bien, aux engagemens qu'elle a contractés en qualité de simple ouvrière. On croit la partie perdue pour le marquis. Du tout! il donne les mains à la fourberie de son rival; mais il lui rappelle une prétendue alliance, contractée dès l'enfance entre cette sœur qui n'a jamais existé et lui; l'acte de mariage parfaitement en règle est dans les archives de la famille à côté de l'extrait de naissance de la jeune fille. Le marquis, en conséquence de ses droits et prérogatives se dispose à emmener sa femme; le soi disant frère déclare qu'il n'abandonnera point sa sœur, et la nouvelle marquise pressée de choisir entre les deux trompeurs se décide à passer la nuit dans l'hôtellerie.

Genajo l'aubergiste qui donne comme sa maîtresse dans ce double paneau, mais qui a pu se convaincre cependant que la jeune fille l'aime toujours, prend la louable précaution de l'enfermer dans la chambre où elle s'est retirée. Chacun de ses rivaux, enfermé comme elle, trouve moyen de s'évader et veut se faire ouvrir la porte de l'ouvrière. Genajo s'excuse de ne pas donner la clef au marquis sous prétexte qu'il l'a déjà remise au comte, et il reçoit d'eux la mutuelle confidence de leur trahison : le mari déclare que sa femme n'a point de frère, et le faux frère soutient que sa sœur n'a jamais été mariée. Genajo qui les croit tous deux va transmettre ces précieux documens à la modiste et le dénoument se fait au premier étage, tandis que les deux dupes s'expliquent plus bas en recevant les félicitations ironiques de leurs onze associés.

On voit que la donnée, pour être passablement audacieuse au théâtre, n'en est pas plus nouvelle pour cela. C'est une imitation de *Joconde*, à cela près que la passion matérielle est traitée sans façon au lieu et place du sentiment. L'intrigue il faut bien le dire, est passablement leste, et l'exécution gaze peu son allure par trop grivoise. Mais le public a ri, nous sommes désarmés.

M. Halévy était-il bien le compositeur qu'il fallait pour habiller en musique le badinage excessivement léger de MM. Scribe et Duport? nous avons quelques raisons d'en douter. Le style adopté par M. Halévy, et qui est le résultat de ses profondes études autant que de la tendance générale de ses idées, le porte vers les choses sérieuses. Il faut à son talent des proportions larges, élevées; ses combinaisons veulent de l'espace, elles exigent une exécution nerveuse et puissante; il est mal à l'aise dans un libretto d'opéra-comique.

La partition des *Treize* n'en est pas moins une charmante chose considérée sous le rapport de l'art. Mais elle est beaucoup au-dessus de ce qu'elle devrait être, et, qu'on ne s'y trompe pas, ceci est un défaut. Les masses sont dessinées avec une correction irréprochable, les détails sont traités avec une prodigieuse adresse. Mais partout la science se révèle avec une puissance qui écrase le poëme, et comme les mélodies du maître sont loin de surnager à la superficie de son travail, il en résulte que l'attention des habitués de l'Opéra-Comique, entièrement dépaysée, s'égare dans le labyrinthe des accessoires toujours si importans chez M. Halévy, et que la plupart du temps, elle laisse passer inaperçus des trésors qu'un œil exercé peut à peine apprécier à le première vue.

Comme les différens morceaux dont se compose cette remarquable partition sont éminemment dignes d'une analyse approfondie et consciencieuse, nous reviendrons plus tard sur ce travail et nous iniquerons en attendant, parmi les fragmens les plus saillans de l'ouvrage, l'introduction tout entière, le final du premier acte, le délicieux quatuor en imitations qui termine le second acte, l'air chanté par madame Leplus au commencement du troisième avec un incroyable accompagnement de danse et de valse, et les couplets de Chollet.

La pièce a été exécutée avec ensemble; Chollet, Roy et Jansenne méritent des éloges sans restrictions. Madame Jenny-Colon-Leplus est charmante sous le costume d'une modiste Napolitaine, elle a joué et chanté de verve.

Nous pensons que le succès des *Treize* sera productif pour ce théâtre.

STEPHEN DE LA MADELAINE.

THÉATRE DE LA GAITE.

Le Cordon bleu. — *Le Sylphe d'or*, drame fantastique en trois actes, précédé d'un prologue, de MM. Meyer et Montigny.

Le Cordon bleu est un vaudeville aux allures égrillardes, dû à la plume spirituelle de M. Sauvage. Un provincial au cœur naïf et pur courtise une cuisinière; celle-ci se fait passer pour comtesse et le novice, après avoir été bafoué et battu, se déclare satisfait. Mademoiselle Léontine semble née pour jouer les cuisinières, et Margot, mais voilà tout...

Arrivons au *Sylphe d'or*, à cette pièce mirifique qui devait écraser le succès des *Pilules du diable* et qui n'a rien écrasé, au contraire.

Cette pièce féerie ou fantastique, peu importe le nom, repose sur ces pensées très morales : *l'or ne suffit point au bonheur*; *plus on possède, plus on désire*. Il y avait certes un succès dans une pareille donnée traitée avec art, mais MM. Montigny et Meyer ont préféré faire estropier à leurs acteurs la musique d'Auber, de Rossini, d'Adam, d'Halévy, etc., au grand ennui des spectateurs.

Le machiniste dont le nom m'échappe ne nous a pas paru très fort; peut-être aux représentations suivantes se sera-t-il distingué?

Quant aux décorations, deux seules sont réellement remarquables et les autres sont plus qu'ordinaires.

Disons en terminant que la pièce est très mal jouée par toute la troupe, à l'exception de huit ou dix lapins qui dansent la *fricassée* en présence d'un chasseur. Somme toute, *ça n'est pas chouette*, pour me servir d'une expression échappée à un *titi* lors de la nomination des auteurs, machinistes, décorateurs, chorégraphes, compositeurs, etc.

Dans quelques jours, *la Méduse* va déployer ses voiles à l'Ambigu, et nous initier aux nouveaux chefs d'œuvre de MM. Philastre et Cambon, les habiles peintres du *Lac des Fées*. Ces artistes ne peuvent que laisser bien loin derrière eux MM. Devoir et Pourchet, auteurs des décors du *Sylphe*. On parle beaucoup de la reproduction fidèle du tableau de Biard : *le Baptême du Tropique* et de l'œuvre sublime de Géricault.

Nous profitons de l'occasion qui nous amène à parler de l'Ambigu, pour annoncer l'arrivée à la direction de notre ami Chabot de Bouin, jeune auteur dont nous avons eu souvent à enregistrer les succès sur divers théâtres. MM. Cormon, Dutertre et Chabot nous paraissent devoir débuter par une magnifique réussite. *La Méduse* sera pour l'Ambigu une mine d'or.

C.-R. DESE.

Revue de cinq jours.

15 AVRIL. — Une lettre de Bayonne nous annonce que Cabrera s'est emparé de Saragosse le 6 du courant. Ce général laissant à Segurat le brigadier Llangostera, pour tenir tête aux chefs Van Halen et Ayerbe réunis, se serait porté par une marche forcée à la tête de onze bataillons, sur la capitale de l'Aragon. Cette ville laissée sans défense, aurait capitulé sans coup férir.

— On écrit de Vera-Cruz : « Santa-Anna, par un de ces reviremens qui, dit-on, ne sont pas sans précédens dans sa carrière politique, s'est soudainement déclaré pour la paix, et dit que le gouvernement doit accepter le plan proposé par M. Pakenham. Quant à lui, il l'approuve entièrement. Ce général vient de partir pour Mexico. »

— On écrit de Stockholm, que la fille du célèbre Linnée, qui est morte à Upsal le 21 de ce mois, à l'âge de quatre-vingt-dix ans passés, a légué sa fortune à deux arrière-petits-neveux de l'illustre naturaliste.

— On écrit de Bruxelles, 12 avril : « La plus forte machine à vapeur qui ait été introduite en Belgique vient d'être débarquée à la place de la Grue, au Canal; elle sort de la fonderie de M. Harvey et comp., de Haylie, duché de Cornwall (Angleterre). Cette machine à cylindre est de la force de 600 chevaux; les deux principales pièces sont faites d'une seule masse et pèsent 52 000 livres »

— Un vol d'une audace peu commune, a été commis hier en plein jour dans l'église de Saint-Ambroise, quartier Popincourt. Il était près de midi, et un grand nombre de fidèles attendaient la célébration de l'office divin. Tout à coup un homme, que les assistans croyaient appartenir à la fabrique, s'approche de l'autel, et s'aidant d'un marche-pied qu'il avait été prendre à quelques pas de là, il s'empare du christ qui surmontait le tabernacle, et se dirige d'un pas tranquille vers la sacristie. Mais au lieu d'y entrer, il sort par une petite porte qui s'y trouve attenante et prend la fuite. Le bedeau ne tarda pas à s'apercevoir de la soustraction; mais fort heureusement le christ enlevé n'était pas celui qui figure or linairement à cette place, et qui est d'argent massif. Il était en plaqué.

— Il a été déclaré, dans les dix premiers jours d'avril, au greffe du tribunal de commerce de la Seine. . . . . . . 35 faillites.

Dans les trois premiers mois de 1839. 205

Total. 240

Dans toute l'année 1838, il n'en avait été déclaré que 420. On peut voir, comparativement, quelle a été la force de la crise qui travaille encore le commerce de la capitale; mais ce n'est pas tout : les divers passifs de ces 240 faillites égalent à peu près ceux des 420 de 1838.

— La première chambre du tribunal civil est saisie d'un procès qui s'agite entre M. l'archevêque de Paris et les héritiers d'une dame Naudin, qui, par son testament a légué aux frères du Calvaire quarante actions de la Banque de France, représentant une valeur de 100,000 fr. environ. Cette cause a été indiquée à samedi prochain pour être plaidée.

16. — Le bâtiment que l'amiral Baudin a dû expédier en France après la signature de traité de la Vera Cruz est attendu à Brest d'un moment à l'autre; mais il paraît certain que le gouvernement français a déjà reçu le texte du traité par la voie de Londres.

— L'ouverture de l'exposition des produits de l'industrie fera, dit-on, partie du programme de la fête du roi. La garde nationale, assure-t-on, sera convoquée et formera la haie depuis les Tuileries jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile, et sera passée en revue par le roi.

Du reste, le programme annoncerait, comme d'usage, des feux d'artifice, des mâts de cocagne

et des spectacles gratis dans les carrés des Champ-Elysées.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 14 et lundi 15 avril 1839, de 4,190 déposants dont 558 nouveaux, la somme de 560,016 fr.

Les rembour semens demandés se sont élevés à la somme de 538,000 francs.

— Les nouvelles que nous recevons des départemens nous apprennent que la souscription en faveur des victimes du tremblement de terre de la Martinique obtient partout un grand succès. A Tours, le produit d'une seule quête faite jeudi dernier dans la cathédrale a été de plus de 2,400 fr.

— Le 1er de ce mois est mort à Rome, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, D. Boguet, de l'Académie de Saint-Luc, membre correspondant de l'Institut de France et membre de l'Académie des beaux-arts de Florence. M. Boguet était un peintre de paysages très distingué : il était né en France, à Chantilly. Il était allé à Rome dans l'intention d'y passer quinze jours, il y est resté cinquante ans.

— On estime que la population nègre de l'Afrique s'élève à près de cent millions ; en Amérique la race nègre est évaluée à huit millions et en Europe à vingt millions.

— M. Wright, ancien concierge de la chambre des communes, a laissé à sa famille, en mourant, de 150 à 200,000 liv. st. Il a légué sa fortune à sa troisième femme, à ses amis et aux enfans de sa fille unique, en mettant à cette disposition la condition formelle qu'aucun de ces enfans n'aurait voiture. On a retrouvé dans un coin d'une des chambres du défunt une vieille boîte renfermant des billets de banque pour 2,000 l. st.

— On écrit de Marseille :

« La veuve et les enfans de l'infortuné Nourrit seront rendus à Marseille le 20 courant. L'exhumation nécessitait diverses formalités, le cercueil n'arrivera pas avant le commencement de mai. Un ami de la famille, compatriote de Nourrit, M. Boisselot, est chargé des tristes détails de la réception du corps.

— Un accident bien extraordinaire est arrivé la semaine dernière au théâtre de Versailles pendant la représentation du *Sonneur de Saint-Paul*. L'acteur chargé du principal rôle, se trouvant en scène avec une jeune actrice dont la coiffure était ornée d'une longue épingle à l'Italienne, enleva par mégarde, en gesticulant, cette épingle, qui, lancée comme une flèche, alla frapper dans l'œil du souffleur. Ce malheureux poussa un cri perçant et tomba sans connaissance. On s'empressa de lui porter secours, et l'on reconnut que l'épingle n'avait heureusement attaqué que le blanc de l'œil dans l'angle interne. On espère que cet accident n'aura pas de suites fâcheuses.

---

17. — Aujourd'hui, la chambre a procédé à l'élection de son président. Le dépouillement des votes s'est fait au milieu de l'agitation la plus vive. M. Hippolyte Passy a été nommé au premier tour de scrutin. Il a obtenu 223 voix et M. O. Barrot 193. Plusieurs voix ont été perdues.

— On écrit de Constantine qu'il y a quelque temps, les Aractas ayant commis quelques déprédations parmi des tribus alliées, 1200 hommes furent envoyés contre eux. Ceux-ci, surpris à l'improviste, se laissèrent enlever un nombre prodigieux de chameaux, des mulets, plus de 2000 moutons, des bœufs, des femmes et des enfans.

— La cour d'assises de la Meuse vient de condamner à deux mois de prison, un jeune homme qui en avait blessé un autre en duel. Son témoin a été condamné à quatre mois de la même peine.

— On a remarqué que le chiffre des versemens faits hier et avant-hier à la caisse d'épargne d'épargne de Paris a excédé le chiffre des remboursemens. Nous nous empressons de signaler comme un heureux symptôme ce fait qui ne s'était pas produit depuis le 4 février.

— On mande de Poitiers au *Journal d'Indre-et-Loire* : « Un grave accident vient d'avoir lieu sur la route de Paris à Bordeaux ; une diligence a versé au dessus de Croutelles, près de Poitiers, le 10 de ce moi ; le choc a été si violent, que, sur 17 voyageurs, huit ont été blessés assez grièvement, plusieurs d'entre eux ont été transportés à Poitiers, dans l'état le plus déplorable; le postillon a eu le bras cassé en plusieurs endroits. On attribue cet accident à la rupture de la cheville ouvrière. Procès-verbal a été immédiatement dressé. »

— On dit qu'un libraire vient d'acheter à M. Thiers, moyennant 20,000 fr. le complément de son *Histoire de la Révolution française jusqu'à l'empire et la restauration*. Cette continuation devrait être livrée dans deux ans.

— Le prix du pain est ainsi fixé, pour la deuxième quinzaine d'avril : 15 sous les quatre livres, première qualité ; 12 sous les quatre livres, deuxième qualité.

— On voit en ce moment dans le grand chantier de la place de la Bastille une statue colossale en bronze, destinée à surmonter la colonne de Juillet. Cette statue est censée représenter le génie de la liberté.

— On écrit de Pont-Audemer à la *Revue du Havre* : « Un vieillard, qui avait fait, dit-on, un testament à sa nièce et qui craignait que la surveillance de sa femme n'occasionnât quelque préjudice à sa légataire, s'est avisé d'un moyen héroïque pour assurer l'exécution entière de ses dernières dispositions : il a tué sa femme, puis il s'est lui-même noyé dans un puits. »

— Une ordonnance royale du 27 mars, publiée par le *Bulletin des Lois*, règle le périmètre de la gare d'arrivée dans Paris du chemin de fer de Paris à St-Germain ; il ne s'étendra pas au de là de la rue Saint-Lazare.

— L'interne qui a soigné Soufflard, M. James, vient de soumettre la tête de ce criminel aux applications phrénologiques. Voici les résultats fournis par l'inspection du crâne : les protubérances les plus apparentes étaient celles de la bienveillance, de l'estime de soi, de l'esprit de saillie et de l'amour de la propriété. Quant à la bosse du meurtre, elle existait à peine chez Soufflard. La phrénologie ne s'est pas rangée au nombre des sciences exactes.

---

18. — Les nominations pour la vice-présidence se sont faites aujourd'hui à la chambre dans le même esprit qu'hier. Les candidats qui ont obtenu la majorité sont les représentans des opinions constitutionnelles et modérées : ce sont MM. Calmon, Cunin-Gridaine et Teste.

— On lit dans une lettre de Bone, sous la date du 4 avril :

Le dernier courrier de Constantine nous a apporté des nouvelles satisfaisantes de cette ville, où la misère était si grande il y a quelque temps. La route de Stora à cette capitale était praticable, les provisions y arrivent facilement, et l'on expédie de Stora de nombreux convois. La population maure seule souffre encore, mais la garnison française ne manque de rien.

— On parle chaque jour des embarras des rues de Paris, et du malheureux sort des piétons. Tout cela n'a rien qui doive surprendre, si l'on songe qu'en 1815 on ne comptait qu'environ 15,000 voitures circulant dans Paris, et que ce nombre est plusque quadruplé, car il y en avait 61,000 en 1838; savoir : Cabriolets, fiacres, diligences, omnibus, 20,000 ; haquets, tombereaux, charrettes 35,000 ; voitures de remises et bourgeoises 6,000.

— La cour royale (première chambre) a décidé aujourd'hui, par confirmation d'un jugement du tribunal de commerce, que les traités relatifs à la publication d'un journal constituaient un acte de commerce, et que le propriétaire du journal, aussi bien que le gérant, était justiciable des tribunaux de commerce, et contraignable par corps, à raison des fournitures faites au journal.

— C'est la ville de Weinheim, située dans le grand-duché de Bade, sur la route des montagnes (*Bergsstrass*), qui conduit de Bade à Heidelberg, que les libraires allemands ont choisie pour y tenir le congrès où ils se proposent de se concerter sur les mesures générales à prendre pour faire cesser, une fois pour toutes, la honteuse industrie de la contrefaçon. Il est probable que le congrès sera ouvert vers la fin de mai, ou dans le commencement de juin au plus tard.

— L'ancienne cathédrale de Boulogne va être réédifiée. La première pierre en a été posée lundi avec une grande cérémonie.

---

19. — On écrit de Leipzig, 8 avril : « L'ouverture solennelle du chemin de fer de Leipzig à Dresde, le premier grand chemin du continent, a eu lieu aujourd'hui. La famille royale de Saxe et tous les ministres se trouvaient dans les premières voitures. La distance de 31 lieues a été parcourue en 4 heures et 48 minutes, à cause des nombreuses stations pour recevoir les autorités de villes situées sur la route qu'on avait invitées à cette solennité. »

— Le pape a accordé aux Israélites résidant à Rome la permission d'exercer les professions de menuisier, de cordonnier et de tisserand. Il leur a même concédé un local en dehors du *ghetto*, où les apprentis juifs trouvent des maîtres à leur disposition, ainsi que tous les outils nécessaires aux différens métiers. Non contente de commencer ainsi la régénération sociale des Israélites, Sa Sainteté a envoyé à la communauté une somme considérable pour être distribuée aux pauvres.

— L'archiduchesse Marie-Louise est arrivée le 5 à Gênes, venant de la cour de Florence, où elle est allée voir son frère, le grand-duc.

— Marseille :

« Un événement inattendu a jeté la consternation sur notre place : une de nos premières maisons de banque, celle de MM. Laurent et compagnie, a suspendu ses paiemens. On évalue le passif à deux millions. »

— On a commencé hier les travaux pour les préparatifs de la Saint-Philippe, aux Champs-Elysées, carré de Marigny, et à la barrière du Trône.

— Nous apprenons avec satisfaction que le nom de Martignac doit être donné à la rue que l'on vient d'ouvrir sur les terrains voisins de la rue Belle-Chasse, à Paris.

— On dit que, le célèbre astronome Herschell doit se trouver à Nantes dans les premiers jours de mai.

— Au mois de juin 1838 le public a été informé par un avis affiché dans Paris et inséré dans les journaux, que les *pièces de cinq et dix centimes* en cuivre, de la principauté de Monaco, ne peuvent avoir un cours légal et forcé, et qu'elles ne seraient admises dans aucune caisse publique. Cependant de nouvelles émissions de ces monnaies viennent d'être récemment signalées.

Le public ne sauraient se tenir trop en garde contre ces émissions, qui sont depuis près d'un an l'objet d'une coupable spéculation. Ces monnaies, n'ayant point cours en France, n'ont que la valeur du cuivre qu'elles contiennent, c'est-à-dire, de la moitié environ de leur valeur nominale.

— Les journaux américains, en donnant des nouvelles de Canton du 17 novembre, annoncent que la frégate française l'*Artémise*, de 52 canons, commandée par M. Laplace, se trouvait dans ce dernier port. Les officiers de ce bâtiment avaient été accueillis d'une manière fort distinguée et tout à fait exceptionnelle par le gouvernement chinois, qui avaient été jusqu'à leur permettre de visiter la ville au-delà des limites imposées aux Européens.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxième Série.

25 AVRIL 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 23.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

LES CHEMINS DE FER

AU POINT DE VUE GASTRONOMIQUE.

Si les chemins de fer sont appelés à exercer une influence immense sur la politique, s'ils sont destinés à accélérer la marche de la civilisation, ils ne doivent pas agir d'une manière moins efficace sur la gastronomie. Ce rapprochement fera sourire plus d'un homme grave, de ces hommes incomplets qui n'ont pas reçu de la nature une finesse d'organe suffisante pour apprécier un mets savoureux, de ces demi-savans qui, avec toute leur science, n'envisagent pas la gourmandise sous le point de vue de l'économie politique, sous le rapport des services considérables qu'elle rend à tout le système agricole, industriel et commercial. C'est la gastronomie qui, suivant l'expression de Brillat-Savarin, inspecte les hommes et les choses, pour transporter d'un pays à l'autre tout ce qui mérite d'être connu ; elle est le lien commun qui unit les villes aux campagnes, les peuples aux peuples, par l'échange réciproque des objets qui servent à leur alimentation, en remplissant nos boutiques de comestibles de toute espèce, de toute saison, de tout climat ; elle a fait de Paris comme un abrégé du monde où chaque partie comparaît par ses plus agréables productions.

Une chose qui n'a pas été assez remarquée par les historiens et par les économistes, c'est que la gastronomie a réellement opéré la plus grande révolution commerciale des temps modernes ; c'est elle qui a établi des relations durables entre les deux mondes ; c'est elle qui fait voyager d'un pôle à l'autre les sucres, les cafés, les épiceries, les vins, les salaisons, jusqu'aux œufs et aux petits pois. Sans la gastronomie, le sucre serait encore à l'état de drogue, et la découverte de l'Amérique fût restée sans résultat. Nos colonies n'existent que par les progrès effectués dans la délicatesse de notre goût. Ainsi donc, prenons beaucoup de café, prenons-le très fort et très sucré, afin de conserver à la France un rang honorable parmi les nations qui se disputent l'empire de l'Océan.

La puissance de la gastronomie doit faire pour les chemins de fer ce qu'elle a fait pour le commerce extérieur et pour la navigation. Le commerce maritime ne transporte que des produits susceptibles de conservation ; les chemins de fer transporteront les produits qui demandent à être mangés dans toute leur fraîcheur, qu'ils appartiennent d'ailleurs au règne animal ou au règne végétal ; le commerce maritime ne nous donne guère que les denrées coloniales, sortes d'accessoires qui servent surtout à l'assaisonnement ou à l'édulcoration des mets, et qui ne peuvent composer par eux-mêmes que des repas très légers ; les chemins de fer nous donneront les alimens plus substantiels, qui doivent servir à flatter notre goût en nous nourrissant, la volaille nouvellement tuée, le poisson nouvellement pêché, le légume ou le fruit nouvellement cueilli. Il faut nous contenter aujourd'hui du poisson qui arrive plusieurs jours après la pêche, du lait qui se fabrique dans les environs de Paris, des fruits qui naissent sous notre froid climat du Nord ; tout cela va changer ; si la vitesse réalisée sur les chemins de fer est six fois plus grande que la vitesse employée aujourd'hui dans le transport de ces comestibles, nous pourrons les faire venir six fois plus tôt et les recevoir d'une distance six fois plus grande que celle du lieu qui nous les envoie actuellement ; à ce compte, Paris, placé au centre des chemins de fer, peut s'approvisionner sur un espace de pays trente-six fois plus étendu ; il n'y a plus une seule production qui puisse lui échapper. Ainsi les chemins de fer rendront les plus grands services à la gastronomie, comme aussi la gastronomie rendra les plus grands services aux chemins de fer.

Sortons maintenant des généralités pour arriver à des applications plus positives, à des faits plus faciles à saisir.

Il est logique de commencer notre revue gastronomique par les huîtres, qui sont une introduction nécessaire à tout repas confortable. Voyez quels progrès le transport des huîtres a faits depuis trente ans. On apportait autrefois à Paris la plupart des huîtres en bateaux ; aussi n'étaient-elles jamais fraîches ; elles se trouvaient même quelquefois dans un tel état d'altération qu'on était obligé d'en jeter des chargemens complets. Aujourd'hui, bien que vous entendiez encore retentir dans les rues le cri : *A la barque! à la barque!* si agréablement terminé en fausset, ce moyen de transport est complétement abandonné. On a tenté récemment de le faire revivre, mais perfectionné, en créant des parcs flottans qui sont remorqués par des bateaux à vapeur, nous ignorons si ce moyen réussira.

mais, dans l'état actuel des choses, les huîtres nous arrivent par des voitures spéciales, qui marchent plus ou moins vite, et qui font annuellement 1,600 voyages sur Paris. Maintenant, que les chemins de fer nous mettent en relation plus ou moins directe avec les parcs de Courseulles, de Dieppe et de Tréport, et nous pourrons obtenir les huîtres dans toute leur fraîcheur, à leur sortie des eaux, et lorsqu'elles viennent de terminer *leur éducation*.

Pour apprécier l'importance progressive de la consommation des huîtres à Paris, il faut savoir que cette consommation a augmenté d'un tiers depuis dix années seulement; Paris absorbe aujourd'hui près de 6 millions de douzaines d'huîtres par an, ce qui représenterait 7 douzaines par individu; malheureusement cette moyenne n'a pas grande valeur, car les classes inférieures n'en consomment guère, bien que cependant la claie de paille, enseigne classique de l'écaillère, figure à la porte de beaucoup de marchands de vin. Les huîtres que nous payons 10 et 12 sous la douzaine ne se paient que 5 sous en moyenne dans la vente en gros; ainsi le bénéfice de l'écaillère et des autres intermédiaires double le prix d'achat primitif. Quand les chemins seront construits, nous ne gagnerons pas seulement sur la rapidité et le prix du transport, nous aurons encore des arrivages plus réguliers, des marchés mieux approvisionnés, des dépôts mieux répartis, et la consommation des huîtres prendra une impulsion nouvelle sous l'influence de ces grandes améliorations. Je ne vous ai parlé que des huîtres communes qui conviennent aux bouches vulgaires; mais ce sont les huîtres de Marennes, les huîtres d'Ostende, les huîtres vertes anglaises qu'il faut aux gourmets raffinés; celles-là viennent de plus loin; elles doivent par conséquent gagner plus encore à la construction des chemins de fer.

La plupart des réflexions que nous venons de présenter sur les huîtres peuvent s'appliquer à la marée en général. Le poisson de mer frais ne se transporte guère en quantité appréciable qu'à 25 ou 30 lieues des côtes. Il n'y a d'exception que pour la ville privilégiée, pour Paris. C'est qu'en effet le commerce de la marée, comme celui des huîtres, a aujourd'hui un roulage spécial tout organisé. Qui n'a vu ces grandes charrettes de mareyeurs, qui traversent nos rues au trot, toutes couvertes de paille, et exhalant quelquefois une odeur qui fait douter de la qualité du poisson? Les mareyeurs, dont l'industrie s'est beaucoup perfectionnée dans ces derniers temps, doivent cependant céder la plupart de leurs transports aux wagons des premiers chemins de fer qui seront construits; en effet, les deux tiers de l'approvisionnement de Paris en marée viennent de Boulogne, Berck et Dunkerque, l'autre tiers des côtes de la Normandie au nord de l'embouchure de la Seine; la plupart des saumons sont expédiés de Rotterdam par la voie d'Anvers. Ainsi, les premiers chemins de fer, réclamés par les grands intérêts de la politique et de la civilisation, sont également ceux qui sont le plus vivement appuyés par les nombreux amateurs de poissons que la capitale renferme dans son sein. En même temps que nous resserrons l'alliance de la France avec la Belgique et l'Angleterre, nous obtiendrons le moyen d'avoir du poisson frais et à bon marché.

Les classes moyennes et inférieures ont une part plus large qu'on ne pense dans la consommation du poisson. Paris absorbe anuellement 6 millions de kilogr. de poisson qui se vendent à la halle près de 5 millions de francs ou en moyenne 8 sous la livre; il est probable que le commerce de détail en élève le prix à 12 sous; ce prix serait à peu près égal à celui de la viande de médiocre qualité. Bien que la puissance alimentaire d'une livre de poisson ne puisse être comparée à celle d'une livre de viande, on voit que les petites fortunes peuvent se permettre de temps à autre un plat de marée pour varier le régime habituel. En effet la consommation annuelle du poisson à Paris est moyennement de 15 livres par individu. D'ailleurs, pour faire apprécier la part relative des classes moyennes et inférieures dans cette consommation, il nous suffit de dire que les deux tiers du poisson vendu à Paris se composent de poisson de passage, harengs et maquereaux, de raies, de merlans et de poissons communs.

Si les classes les plus nombreuses de la capitale doivent surtout profiter de l'amélioration immense que les chmins de fer apporteront dans le commerce de la marée, les gourmets doivent aussi en attendre de grandes jouissances, des jouissances même qui leur avaient été interdites jusqu'à présent. Ainsi, la sardine, si délicate et cependant si abondante sur les côtes de la Bretagne, ne peut aujourd'hui arriver fraîche à Paris; ainsi, nous sommes privés actuellement des poissons délicieux qui peuplent les côtes de la Méditerranée, du thon, qui ne nous arrive que conservé dans l'huile; de l'anchois, que nous ne connaissons encore que salé et saumuré; eh bien! les chemins de fer de l'Ouest et du Midi construits, la sardine de la Bretagne, le thon et l'anchois de la Méditerranée, nos gourmets auront cela tout frais et tout parfumé de l'odeur de la mer.

Supposez que je vous ai servi le poisson en entrée; je vais vous parler maintenant de la volaille et du gibier qui forment d'excellens rôtis. La volaille est un aliment léger et nourrissant qui convient à tout le monde, au convalescent comme à l'homme qui jouit d'une bonne santé; trois pays de l'ancienne France se disputent l'honneur de fournir les meilleures volailles, le pays de Caux, le Mans et la Bresse; ils envoient déjà leurs plus beaux produits à la capitale; mais l'éducation des gallinacées fera de nouveaux progrès quand les chemins de fer permettront aux éleveurs d'accroître leurs débouchés. Le gibier est plus recherché que la volaille; il fournit la plupart des mets de haute faveur qui constituent la cuisine transcendante; malheureusement les terrains vagues et les forêts où se trouve le gibier le plus estimé, sont assez éloignés de Paris; aussi les chemins de fer rendront-ils plus de service sous le rapport du gibier que sous celui de la volaille. On estime la consommation annuelle de Paris en volaille et gibier à une valeur de plus de 8 millions. La plus grande partie est en poulets, en dindons et en pigeons. Un relevé officiel nous apprend qu'il ne se vend à Paris que 131 mille perdrix, 177 mille lapins et 29 mille lièvres; on voit que le gibier est resté une nourriture aristocratique; c'est aux chemins de fer à le populariser.

Les produits agricoles et horticultes doivent avoir leur tour; le règne animal ne doit pas exclure le règne végétal; l'homme est omnivore, et à ce titre il a la part la plus grande dans les jouissances que l'organe du goût est susceptible de procurer. Les produits animalisés, tels que les œufs, le lait, le beurre, le fromage; les produits du jardinage, tels que les légumes de tout genre, jouent un rôle important dans le régime alimentaire des habitans de Paris. La capitale consomme annuellement 75 millions d'œufs, 36 millions de litres de lait, 23 millions de livres de beurre. C'est une consommation énorme. La consommation moyenne du beurre de l'habitant de Paris est presqu'égale à celle d'un habitant de Londres, et cependant, on sait combien il en faut pour couvrir les nombreuses tartines que mange tout Anglais en buvant le thé. Mais ne pourrions-nous avoir du lait plus pur, plus crémeux que celui qui nous est fourni par les vaches maigres des environs de Paris? Ne pourrions-nous faire venir le beurre plus rapidement de la Manche et du Calvados? Ne pourrions-nous avoir des légumes plus savoureux que ceux qui sont obtenus par les maraichers à grand renfort de fumiers? La réponse à toutes ces questions est encore dans l'établissement des chemins de fer; c'est par les relations qu'ils établiront entre Paris et les campagnes plus ou moins éloignées, que nous pourrons attirer ces objets d'une consommation immédiate et répétée qu'on ne peut produire actuellement qu'à proximité des lieux de consommation.

On nous fera sans doute une objection; on nous dira que tous ces petits laitiers, cultivateurs et jardiniers, n'iront pas faire vingt, trente ou quarante lieues pour vendre leurs produits. On ajoutera que la vitesse obligée du parcours ne permet pas aux convois de chemins de fer de s'arrêter de cinq en cinq minutes pour charger une expédition de détail; l'objection serait valable s'il fallait, en effet, qu'ils allassent tous séparément au marché; mais il n'en sera pas ainsi et nous trouvons une réponse entièrement satisfaisante dans un ouvrage publié récemment (1). Les riverains, les habitans des pays voisins, seront amenés à réunir les denrées dans un même lieu; et lait, beurre, fromage, légumes, etc., ainsi réunis, seront expédiés à des commissionnaires ou crieurs publics, pour être vendus au profit des expéditeurs qui se partageront ensuite le produit de la vente suivant l'importance et la qualité des denrées qu'ils auront fournies. Déjà le poisson de mer, le beurre, etc., ne sont pas vendus autrement dans la plupart des villes de France. Dans le Jura et dans le Doubs, en Suisse et en Hollande, le laitage, le fromage, sont exploités également en commun. Les laiteries, morcelées et isolées des environs de Pontoise confondent et expédient à Paris, pour être vendus en commun, 3,000 litres de lait chaque jour. Si les chemins de fer amènent réellement ces associations pour la vente en commun, le consommatenr parisien n'y gagnera pas seulement des comestibles à meilleur marché, il obtiendra en outre une sorte de garantie contre les falsifications que les coassociés seront inté-

(1) *Des Intérêts du Commerce*, par C. Pecqueur.

ressés à surveiller sévèrement. Car vous ne savez pas, malheureux Parisiens, tout ce que les marchands mêlent à votre lait ; s'ils n'y mettaient que de l'eau ! mais ils font bien d'autres mélanges, et peut-être n'oseriez-vous plus prendre votre café le matin, si je vous disais que cette mousse crêmeuse, que vous admirez au bord de vos boîtes, n'est souvent obtenue qu'avec de la cervelle de mouton mélangée et battue avec le lait.

Parlerai-je maintenant des fruits ? Pourquoi pas ? ce sera le dessert. Certes, nous en avons d'excellens dans nos environs. S'il n'existe pas encore de chemin de fer d'ici à Fontainebleau, vous avez du moins pu vous y rendre par le bateau à vapeur, et vous y aurez vu ce terrain si vanté de Thomery, qui se compose de 400 arpens d'arides carrières, connues, du temps d'Henri IV, sous le nom des *Effondrés*, et auquel la culture du chasselas procure aujourd'hui un revenu annuel d'un million. Sans aller jusqu'à Fontainebleau, vous trouverez, à la porte même de Paris, le village de Montreuil, jadis misérable et inconnu, aujourd'hui peuplé de 4 à 5,000 habitans occupés tous à la culture du pêcher, dont, pendant trois mois, ils versent sur nos tables les fruits brillans et savoureux. Cependant, quelque délicieux que soit le chasselas de Fontainebleau, nous n'en désirons pas moins goûter les raisins de la Province : si veloutées et si bonnes que soient les pêches de Montreuil, nous n'en souhaitons pas moins pouvoir servir sur nos tables les abricots célèbres de l'Auvergne ; et ces figues marseillaises d'une chair si délicate, d'un goût si sucré, ne nous serait-il pas agréable de les manger toutes fraîches, tandis qu'aujourd'hui nous les obtenons sèches et sans parfum ? Eh bien ! les chemins de fer vous donneront tous ces produits exquis, et vous pourrez avoir un dernier service où les fruits de tous les climats seront réunis, captivant tous les sens à la fois par la variété de leurs formes, par la richesse de leurs couleurs, par la suavité de leur odeur et de leur goût.

Ainsi les chemins de fer sont appelés à agrandir le domaine de la gastronomie. Le gourmet parisien étendra au loin ses conquêtes ; son pouvoir dégustateur se perfectionnera encore et il obtiendra des jouissances dont il semblait devoir être privé à jamais. S'il est vrai, comme l'a dit Brillat-Savarin, que la destinée des nations dépende de la manière dont elles se nourrissent quelle doit être la destinée de Paris, placé au centre d'un réseau de chemins de fer qui permettra à ses habitans de réunir à la fois, dans un même repas, les primeurs de la Normandie, de l'Auvergne et de la Provence ? Mais, si Paris voit s'élargir le cercle de son alimentation, combien les provinces devront en tirer profit ? La culture qui produit, le commerce qui échange, l'industrie qui prépare tous ces élémens de notre sensualité, recevront une impulsion nouvelle, un nouveau développement. La gastronomie, servie par les chemins de fer, enrichira cette foule de pêcheurs, chasseurs, fermiers, horticulteurs, qui remplissent journellement nos offices du résultat de leurs découvertes et de leurs travaux. C'est un bien-être universel auquel tout le monde doit participer.

(*Commerce*.)

UN SINISTRE AU DÉSERT.

FRAGMENT D'UN VOYAGE EN NUBIE.

Comme l'Océan, le désert a ses tempêtes et ses naufrages, il a ses sirtes et ses tourbillons, et l'on peut être submergé par les sables comme par les flots. Si, selon la belle expression d'Horace, l'homme qui le premier osa se confier à la mer avait un triple airain autour de sa poitrine, ceux qui ne craignent pas de s'aventurer à travers des solitudes immenses où nulle route n'est tracée ont aussi besoin d'avoir une volonté forte et une âme bien trempée. Il faut plus d'audace, plus de hardiesse au navigateur ; il faut à l'homme du désert un courage plus calme et plus persévérant. Le premier a plus d'ardeur et de fougue, et il imprime sa vie au vaisseau qu'il dirige ; le second identifie la sienne à celle du dromadaire, si justement défini le navire du désert, et il déploie une énergie à toute épreuve et toujours soutenue.

En entrant dans le désert, on éprouve un saisissement indéfinissable. Lorsque les lieux habités par les hommes se sont effacés dans le lointain, et que le rideau est tiré sur toutes choses vivantes, alors qu'on n'aperçoit plus de tous côtés qu'une plaine sans fin, aride et brûlée ; alors, dis-je, le cœur se contracte, et l'on promène autour de soi un regard lent, mélancolique et plein d'une inquiétude étrange, parce qu'autour de soi tout est empreint d'un caractère de majesté sévère et redoutable. Un soleil sans nuages règne seul au firmament, et parcourant en silence le désert de l'immensité, vous inonde de ses flots lumineux : ses rayons, plus ardens, s'abattent avec furie sur ces solitudes muettes, et s'émoussent en s'irritant de leur impuissance à vivifier ces sables éternels. Dans ces lieux abandonnés, tout est morne, mais imposant comme la mort : à son insu, le voyageur, quel que soit son âge, devient pensif et même soucieux ; sa démarche est grave et solennelle ; sa respiration brève et étouffée, et il refoule en lui ses pensées qui l'assiégent et voudraient déborder. Il écoute, et pour un instant il voudrait voir s'anéantir toutes ses facultés et ne conserver que le sens de l'ouïe pour mieux écouter, car du sein de ce silence universel s'élève une mélodie inconnue, mais sublime, qui le trouble et l'exalte. Cette musique de l'âme que chacun porte en soi, et qu'on n'entend point dans le tourbillon du monde, étouffée qu'elle est par le *brouhaha* des hommes et des choses, se révèle harmonieuse et pure dans ces solitudes sauvages, et vous enivre de ses mystérieux accords. Oh ! alors le voyageur se sent agrandi ; son œil reluit, et il relève fièrement sa tête, qu'il portait d'abord lourde et baissée : il est roi du désert ! Cet espace sans limites qui se déroule de toutes parts, ce vent qui souffle, ce soleil ardent, le ciel si bleu, cette nature rude et inféconde, tout cela est à lui, à lui seul ; personne pour le lui disputer. Il peuple son royaume d'esprits invisibles, et son imagination, enrichie de toute l'infertilité du désert, fait surgir devant lui une création tout entière soumise à sa domination. Qu'il est heureux dans ces momens de délire ! il croit voir s'animer ces plaines solitaires ; il sent frémir sous ses pas la terre qu'il foule, et il entend mugir la voix du désert qui s'éveille. Et il grandit, il grandit encore : dégagé de toute préoccupation frivole, son âme enthousiaste s'élève vers le Tout-Puissant qu'elle interroge, et il attend dans un recueillement pieux la réponse divine. Il écoute ; déjà il croit saisir quelques sons inarticulés que l'oreille humaine ne pourrait comprendre ; ses genoux fléchissent ; son attention redouble, mais il n'entend plus rien, et déçu dans son orgueilleuse espérance, il s'arrête haletant, accablé.

Souvent le mirage, la plus étonnante, la plus merveilleuse, la plus réelle de toutes les illusions, vient encore ajouter à son exaltation fiévreuse ; au milieu des sables calcinés, il voit tout à coup apparaître de gracieux bosquets à l'ombrage désiré, de vastes cités, des plaines verdoyantes et des lacs à l'onde pure et éblouissante dont la vue seule désaltère ; tous ces objets sont là devant lui ; ses yeux ne le trompent point, ce n'est point une erreur, une fantasmagorie, et quiconque regarderait comme lui les verrait à la même place. A ces apparitions séduisantes, les chameaux eux-mêmes cheminent avec moins d'indolence, et leurs fardeaux, qui les affaissaient, commencent à leur sembler légers. Le but est là devant eux, et s'il paraît s'éloigner à mesure qu'ils avancent, c'est qu'un effet d'optique le leur avait montré trop rapproché, mais ils vont l'atteindre ; ils arrivent. Le voyageur haletant, mais rassuré, jette un dernier regard sur le désert qu'il laisse derrière lui, et se réjouit dans son cœur, car il touche enfin au terme de ses fatigues : il va reposer sa tête sur un gazon fleuri à l'ombre d'un vert feuillage ; il rafraîchira son corps dans les eaux limpides d'une source intarissable ; il va revoir les hommes, qu'il aime depuis qu'il les a quittés, et il rentrera avec joie dans le sein des villes, qu'il avait abandonnées par dégoût. Mais les cités, les lacs, les prairies et les bois s'éloignent, s'éloignent encore, s'éloignent toujours et s'effacent brusquement comme un songe au réveil.

Cependant tout n'est pas mirage et prestige dans le désert. Si, comme l'Océan, le désert est semé de dangers et d'écueils, comme l'Océan il offre des beautés *insolites* qui étonnent surtout l'homme des villes, l'homme civilisé. Lorsque, dans ce royaume de sable abandonné aux animaux féroces, on voit s'élever fraîche et riante une de ces îles de verdure qui [illegible] tout à coup la physionomie du désert, le cœur se dilate et l'on se réjouit comme en un jour de fête. Ces solitudes sombres et sauvages [illegible] et s'épanouissent : aux yeux du voyageur, la nature entière se revêt d'une teinte plus douce et plus attrayante : le soleil est moins [illegible], la brise souffle plus légère ; une oasis dans le désert, c'est un flambeau dans une nuit profonde, c'est le sourire qui [illegible] [illegible] [illegible] ques gazelles regardant souvent derrière elles comme si elles étaient poursuivies, tantôt c'est une [illegible] [illegible] tendu et leurs grandes ailes déployées comme

les voiles d'un navire; puis, encore, quand les ténèbres ont enveloppé le désert, et qu'on repose autour d'un foyer brillant, on entend aux alentours les rugissemens des lionnes et le miaulement des tigresses veillant sur leurs petits. Alors on est saisi d'une sorte de terreur inconnue; on écoute en proie à des émotions extraordinaires, ignorées de quiconque n'a pas vécu au désert; on regarde et on ne voit personne autour de soi, on tressaille, le cœur bat plus vite, et malgré les périls imminens auxquels on se trouve exposé, on est fier et l'on se réjouit en se regardant seul dans ce monde inoccupé.

Tel est le désert; telles sont les sensations du voyageur qui le traverse.

J'avais quitté la presqu'île du Sennâr avec trois marchands d'esclaves, et m'embarquant avec eux sur le Nil, nous étions arrivés ensemble à Berber, capitale de la Haute-Nubie. Cette ville, bâtie sur la rive droite du fleuve, occupe un espace de terrain assez considérable : elle est sans remparts; ses maisons, mal groupées, ont presque toutes un aspect misérable. A les voir ainsi délabrées et poudreuses, on les croirait inhabitées; les alentours sont inanimés et arides, et dans ces lieux, le Nil a peine à féconder ses rives. On découvre çà et là quelques arbres chétifs et sans sève; l'herbe est jaune, les sables ont tout envahi. Malgré son importance, Berber est triste, sans attrait; c'est une ville dans le désert.

En débarquant, Abd-el-Saïd, Hajji-Mohammed et Abou-Sélim (ainsi se nommaient les trois jellabs) (1), qui avaient des maisons dans les principales villes où ils stationnaient habituellement, réunirent leurs esclaves et se rendirent chez eux séparément. Dès que le gouverneur eut appris mon arrivée, il me fit donner une habitation commode, que j'occupai tout le temps de mon séjour à Berber. J'allais voir souvent les jellabs avec qui je m'étais lié durant la route; j'aimais à les interroger sur leur commerce; ils répondaient avec complaisance à toutes mes questions, mais ils ne pouvaient comprendre l'intérêt que je manifestais pour leurs esclaves, qu'ils appelaient leur marchandise. Ces trois hommes, qui étaient partis ensemble de la ville de Sennâr, allaient maintenant se séparer et suivre des routes diverses. Abd-el-Saïd devait, sans s'éloigner du Nil, se diriger vers Dongola, qui servait de résidence aux princes du Soudan avant que la Nubie et les contrées voisines eussent subi le joug du pacha d'Egypte : depuis la conquête de ces pays par le vice-roi, la capitale de cette province se trouvait abandonnée, et une ville de fraîche date, connue sous le nom de Dongola-el-Ordi, ou le camp de Dongola, commençait à s'élever à quelque distance de l'ancienne, et était déjà le rendez-vous de nombreux commerçans. Ajji-Mohammed se disposait à amener ses esclaves en Arabie, à travers le vaste désert qui s'étendant du Nord au Sud, depuis Souez jusqu'en Abyssinie, sépare le Nil de la mer Rouge. Il devait s'embarquer à Saouakim, qui s'élève sur la côte occidentale du golfe Arabique, entre Cosseïr et Massaouah, faire voile vers Djedda, et se rendre ensuite à la Mecque et à Médine pour vendre son *troupeau*, et accomplir en même temps le pélerinage que le sublime prophète prescrit aux fidèles croyans. Abou-Sélim partait pour l'Egypte; il avait à parcourir le désert de Krousco, si souvent fatal aux caravanes. Arrivé à Dir, la plus jolie ville de la Basse-Nubie, aussi remarquable par la fraîcheur délicieuse de ses jardins que par ses antiques monolithes, il devait s'embarquer sur le Nil, et changeant de *cange* (1) à Assouan, au-dessous de la première cataracte, descendre paisiblement jusqu'au Caire, qui était le but de son voyage.

Ces marchands, qui m'avaient paru vivre en bonne harmonie, et que j'avais crus d'abord liés d'intérêt, se déchiraient mutuellement depuis leur arrivée à Berber. La concurrence les avait rendus ennemis; ils étaient jaloux l'un de l'autre, et leur haine réciproque qu'ils dissimulaient si bien, était vieille et profonde; ils ne négligeaient aucune occasion de se nuire; d'après Abd-el-Saïd, les plus belles esclaves d'Abou-Sélim et d'Hajji-Mohammed avaient toutes des défauts cachés, mais capitaux; selon Abou-Sélim et Hajji-Mohammed, Abd-el-Saïd n'avait jamais vendu une vierge. Le caractère de ces hommes si différens dans leurs relations avec les personnes étrangères, était le même avec leurs esclaves, qu'ils traitaient toujours avec une brutalité révoltante, avec un dédain inouï. Hajji-Mohammed, si complaisant et même si servile avec tous ceux qu'il considérait comme ses supérieurs, et Abd-el-Saïd, si rusé, si fourbe avec tout le monde, n'étaient ni plus humains, ni plus compatissans envers les malheureuses créatures dont les destinées étaient entre leurs mains, que le farouche Abou-Sélim lui-même, toujours impatient, toujours emporté, toujours si brusque dans ses paroles.

Ils vendirent plusieurs jeunes filles condamnées à aller vieillir dans les harems des principaux personnages de Berber, et aussitôt après ils s'occupèrent de leurs préparatifs de départ, qui différèrent selon la nature des lieux que chacun d'eux avait à parcourir. Abd-el-Saïd, qui se rendait à Dongola en suivant le cours du grand fleuve, et qui devait en outre rencontrer sur son chemin des villages hospitaliers où il lui serait facile de remplacer ses provisions épuisées, partit avec un léger bagage. La route qui, par le désert des Bichari, conduisait à la mer Rouge était plus longue et plus fatigante; les sources d'eau n'apparaissaient que de loin en loin dans cette pénible traversée, et Hajji-Mohammed, pour effectuer son voyage, sinon avec agrément, du moins sans danger, fut obligé de traîner après lui un attirail beaucoup plus considérable que celui d'Abd-el-Saïd. Abou-Sélim avait eu besoin de toute son activité pour voir ses préparatifs aussitôt terminés que ceux de ses concurrens. Le trajet de Berber à Dir, à travers les plaines sablonneuses de Krousco, était dangereux; les voyageurs les plus intrépides ne s'aventuraient qu'avec crainte dans cette solitude stérile empreinte de désolation, et le jellab n'avait rien négligé pour se préserver des malheurs dont on est menacé dans ce désert entièrement privé d'ombre, de sources vives, et que nulle oasis ne déride. Il avait entassé chez lui d'énormes provisions de beurre, de lentilles et de biscuits; depuis plusieurs jours, ses esclaves étaient occupés à broyer entre deux pierres le grain dont ils devaient se nourrir en voyage, et il avait acheté dans la ville la plupart des outres qu'il avait jugées propres à bien conserver l'eau. Au jour fixé pour le départ, les trois marchands se réunirent pour venir me dire adieu; et s'étant séparés peu de temps après, ils sortirent de Berber, précédés de leurs chameaux, et s'éloignèrent lentement. Je fis des vœux pour leurs esclaves, dont l'inexplicable insouciance m'avait souvent étonné, et après avoir accompagné Abou-Sélim jusqu'à l'entrée du grand désert, je revins chez moi plein de tristes pensées.

..... Plus de huit jours s'étaient écoulés depuis le départ des jellabs, et je me disposais moi-même à poursuivre ma route vers l'Arabie, lorsqu'un matin mon domestique Hassan, en revenant du marché, m'apprit qu'Abou-Sélim avait reparu seul à Berber. Vivement frappé de cette nouvelle, qui néanmoins m'était annoncée avec une nonchalance tout orientale, je m'empressai d'interroger Hassan pour apprendre le motif de ce retour inattendu. Oh ! me dit-il avec l'impassibilité désespérante d'un vrai fataliste; je crois que le jellab n'a pas été très heureux dans la traversée; on disait, si j'ai bien entendu, qu'il a manqué d'eau dans le désert, et que pour ne pas mourir de soif il a été obligé de revenir sur ses pas de toute la vitesse de son bon dromadaire.

— Et ses esclaves? m'écriai-je avec terreur.

— Ils sont libres maintenant, car sans doute ils sont morts, me répondit-il avec calme; c'est une perte pour Abou-Sélim.

— Les malheureux ! et il n'en est pas arrivé un seul avec leur maître ? Sais-tu bien que c'est horrible !

— Pas un seul. Mais les routes ne leur ont pas été fermées, et s'ils ne sont pas de retour, croyez bien que ce n'est pas la faute du jellab. Le sort de ces esclaves paraît vous attrister, mon maître; mais l'inquiétude d'Abou-Sélim, qui voit une partie de sa fortune gravement compromise, est sans aucun doute plus grande que la vôtre.

—Tu ne songes qu'aux intérêts du marchand, lui dis-je avec indignation et dégoût, et l'affreuse destinée des esclaves ne t'occupe guère, Hassan.

Mais Hassan ne répondit pas; ma colère, dont il ne soupçonnait pas la raison, l'avait intimidé. Quoique bon et dévoué, ce domestique, comme les jellabs, ne comprenait pas qu'on pût s'intéresser à des esclaves.

Voyant qu'il me serait difficile d'obtenir de lui de plus amples détails, je me dirigeai sur-le-champ vers la demeure d'Abou-Sélim. En entrant chez lui, je le trouvai étendu sur un lit de repos. Il était entouré de quelques amis, et un médecin du pays était assis près de son chevet. Tout le monde observait un silence sévère, et l'on écoutait avec une sorte d'anxiété les phrases incohérentes que murmurait le jellab. Le docteur empirique se disposait à appliquer les ventouses au malade dont le délire faisait peur. La consternation était générale parmi les assistans; Abou-Sélim ne reconnaissait aucune des personnes qui l'environnaient, il se trouvait

(1) Nom sous lequel les Arabes distinguent les marchands d'esclaves.

(1) Nom qu'on donne aux barques qui sillonnent le Nil.

dans un état désespérant. Dans l'exaltation de sa fièvre, il poussait des cris horribles, l'expression de sa physionomie était farouche : il blasphémait son Dieu et son prophète, et faisait frémir tous ceux qui l'entendaient. Lorsque l'épuisement succédait au délire, l'effroi se peignait sur son visage, son regard exprimait une douleur profonde, mortelle ; il frissonnait dans tout son corps, comme s'il avait eu froid, et réunissant toutes ses forces, il soulevait sa tête appesantie et demandait de l'air et de l'eau d'une voix rauque et éteinte ; alors il retombait comme anéanti ; ses traits, empreints d'une teinte livide, semblaient prêts à se décomposer, et son râle seul annonçait qu'il vivait encore.

Cependant les soins qu'on ne cessait de lui prodiguer ne furent pas infructueux : les crises devenaient plus rares et moins violentes, et le malade parvint enfin à s'endormir. Son sommeil plein de rêves et d'agitation ne fut pas de longue durée : mais lorsqu'il s'éveilla il était plus calme, et promenant autour de lui un regard plein de langueur, il reconnut ses amis, et malgré sa faiblesse parut éprouver un sentiment de joie. Ceux-ci, trop impatiens de connaître les détails du malheureux événement qui l'avait ramené mourant dans leur ville, l'accablèrent de questions. Le jellab, plus complaisant que de coutume, consentit, quoique affaissé sous le poids de la souffrance, à satisfaire leur inopportune curiosité, et il commença aussitôt le récit de sa funeste aventure.

« Il n'y a d'autre dieu que Dieu, soupira-t-il lentement, tout vient de lui, et je dois me soumettre avec résignation à sa volonté toute-puissante. Mon malheur était écrit dans le livre éternel, il était donc inévitable, car il faut que les destinées s'accomplissent. Est-il encore écrit que je touche à ma dernière heure ? je l'ignore, mais quoi qu'il en soit, je subirai sans murmure toute la rigueur de mon sort. »

Il s'arrêta à ces mots comme pour reprendre haleine, et poursuivit ainsi :

« Vous le savez tous, mes amis, puisque vous avez assisté à mon départ ; lorsque j'ai quitté Berber avec mes esclaves, mes chameaux vigoureux emportaient de bonnes provisions, mes outres étaient bien pleines et bien fermées, et je pouvais avec confiance entreprendre un voyage que j'avais toujours accompli avec succès. Mais que peut la prévoyance de l'homme contre les arrêts immuables du Destin ?...

» Quoique la chaleur fût accablante, les premiers jours s'écoulèrent paisiblement. Nous étions tous endurcis aux fatigues, nous avions longtemps erré sous le soleil du désert, et nous bravions avec courage sa redoutable fureur. Toutefois nous cheminions lentement et en silence, pour ménager nos forces et ne pas irriter notre soif. Tous les matins à l'aurore nous nous mettions en marche, et avant l'heure de midi nous nous arrêtions pour jouir d'un repos devenu nécessaire. Lorsque le soleil se penchait vers l'horizon, et que ses rayons nous frappaient moins ardens, nous poursuivions notre route, et les ténèbres nous surprenaient toujours en voyage.

» C'était le sixième jour de notre marche : la nuit qui le précéda avait été lourde, et nous nous levâmes oppressés ; notre ardeur, constamment soutenue jusqu'alors, commençait à se ralentir ; nous respirions avec peine, nous avions besoin d'air, car nous nous sentions suffoqués. Mais un nuage rougeâtre, qui bordait l'horizon comme une muraille de feu, interceptait la brise rafraîchissante du matin, et un calme fatal régnait autour de nous. Nous cheminions dans une fournaise ardente et sans issue ; le soleil, qui semblait s'être rapproché de nous, dardait impitoyablement ses rayons perpendiculaires sur nos têtes embrasées ; les sables resplendissaient, et l'on eût dit qu'ils allaient s'enflammer. Je pliais sous le poids de l'atmosphère ; notre transpiration, naguère si abondante, s'était arrêtée ; nos peaux se gerçaient, et nous marchions toujours dans l'espoir de sortir bientôt de cet enfer. Oh ! pourquoi ce calme qui nous consternait tous n'a-t-il pas duré plus longtemps ! Lorsque excédé de lassitude, mes genoux fléchissaient et que je me croyais sur le point de succomber, le nuage rouge, jusqu'alors immobile, s'avança comme s'il allait fondre sur nous ; les sables furent soulevés jusque dans leur profondeur ; le soleil pâlit sans rien perdre de sa rage, et le vent souffla avec furie. Je crus alors que je venais d'être englouti dans un lac de flamme. Mon gosier s'était desséché, mes cheveux se dressaient sur ma tête, et mes yeux sortaient de leur orbite. Non, les damnés ne souffrent pas des douleurs plus atroces ; j'aurais voulu mourir dans ce moment ! Le désert, si monotone dans son léthargique engourdissement, venait d'être éveillé en sursaut par les mugissemens sauvages du sémoun, ce terrible messager de mort ; et la nature entière s'agitait dans un désordre effrayant ! Dès les premières atteintes de ce vent empoisonné, je m'enveloppai dans mon burnous et me précipitai la face contre terre après avoir ordonné à mes esclaves de se couvrir le visage et d'imiter mon exemple. Les chameaux qu'on avait eu le soin d'arrêter, s'étaient couchés les uns contre les autres, et baissaient tristement la tête. Le vent continuait à souffler avec force ; flottant entre la vie et la mort, en proie à l'inexprimable tourment d'une soif qui nous semblait inextinguible, pendant plus d'une demi-heure nous attendîmes dans cette position cruelle le retour tardif du beau temps. Craignant d'être suffoqué ou même brûlé par une bouffée de sémoun, nul de nous n'osait relever la tête pour observer les terribles effets de ce vent dévastateur. Quand je crus qu'il allait s'apaiser je me débarrassai de mon manteau, et je jetai à la dérobée un regard autour de moi. Tout portait encore l'empreinte d'un bouleversement général ; néanmoins, le firmament si terne et si livide quelques instans auparavant, commençait à s'éclaircir, et le calme ne tarda pas à se rétablir. Je courus avertir mes esclaves que le danger était passé ; quelques-uns d'entre eux, les plus faibles, avaient péri ; mais ce n'étaient pas ceux-là qui étaient les plus malheureux.

» Le ciel avait repris sa limpidité, et les sables soulevés comme les vagues d'une mer houleuse s'affaissaient sur eux-mêmes ; la tempête avait cessé, et le désert rentrait dans sa vie ordinaire, dans cette vie si semblable à la mort. Les chameaux s'étaient relevés et grognaient en signe de joie ; nous avions secoué la poussière dont nous étions couverts, et déjà nous respirions plus à l'aise ; mais nous étions impatiens d'étancher notre soif toujours ardente, et j'eus besoin d'interposer toute mon autorité pour empêcher les esclaves de se précipiter sur les outres suspendues aux flancs des chameaux.

» Après avoir obtenu à grande peine un peu d'ordre et de tranquillité en promettant à ces malheureux une ration d'eau plus forte que de coutume, je me disposai aussitôt à en faire une distribution générale, et je m'empressai de délier les *guirbês* (les outres) dans lesquelles nous avions déjà puisé ; elles étaient vides et desséchées : saisi d'effroi, je courus à celles que j'avais laissées pleines et intactes, et, comme les autres, je les trouvai vides et desséchées. Au milieu d'un désert immense où nous venions d'être brûlés par le sémoun, nous étions sans eau : par la vie du Prophète, c'était trop affreux ! Un sombre désespoir s'empara de mon ame, je crus que j'allais devenir fou. Les esclaves mourant de soif me regardaient d'un œil égaré et imploraient ma pitié. En présence de cette infortune irréparable, mon courage et ma constance si souvent éprouvés m'avaient entièrement abandonné. Je déchirai mon turban, j'arrachai ma barbe et me mis à rugir comme un lion harcelé et furieux. J'avais soif, et je demandais de l'eau à tout le monde avec des cris de rage ; si dans ce moment je m'étais trouvé sur les bords d'un fleuve, je crois que je l'aurais tari sans étancher cette soif impitoyable qui m'étreignait à la gorge et corrodait ma poitrine : j'avais soif, et mes soupirs s'échappaient de mon sein comme des laves et brûlaient mes lèvres arides et contractées ; j'avais soif, et à mes pieds je voyais du sable et sur ma tête un soleil de feu : les esclaves, qui ne connaissaient pas encore toute l'étendue de notre malheur, m'observaient avec un étonnement mêlé de terreur, et, dans leur juste impatience, m'accusaient de les laisser souffrir trop longtemps ; mon désespoir, qui éclatait d'une manière si visible, les avait néanmoins effrayés, et, malgré leur souffrance, ils osaient à peine murmurer.....

» Une faible lueur d'espérance venait de m'apparaître : je m'élançai soudain vers mon dromadaire, et j'enlevai vivement une couverture de laine qui recouvrait la selle et protégeait de son épaisseur la plus petite de nos outres que j'avais d'abord oubliée : Dieu est grand et miséricordieux ! Je la trouvai humide et gonflée ; je l'ouvris aussitôt ; elle n'avait pas perdu une goutte d'eau : je l'approchai avidement de mes lèvres brûlées, et j'eus besoin de tout ce qui me restait de force et de prudence pour ne pas la vider d'un seul trait.

« Je pouvais me sauver, mais je n'avais pas de temps à perdre : je renfermai soigneusement ma précieuse guirbé, je montai sur mon excellent dromadaire, et, sans regarder derrière moi je dirigeai vers ces lieux sa course rapide, abandonnant les esclaves à leur malheureuse destinée.

» Après trois jours de marche forcée ; je découvris Berber ; dès le second, j'avais épuisé mon eau, et j'arrivai brisé de fatigue et de nouveau tourmenté par une soif âcre et corrosive. Je n'eus pas la force de descendre seul de mon dromadaire ; on m'emporta mourant sur ce lit

où vous me voyez encore, et que sans doute je ne quitterai plus que pour être déposé dans la tombe..... »

On voyait, depuis quelques instans, que le jellab avait hâte de terminer son récit; sa voix allait s'éteignant, et il prononça ces derniers mots avec une peine extrême. Nous l'avions écouté sans l'interrompre, et, lorsqu'il eut cessé de parler, les musulmans, peu émus, ne surent que répéter ces paroles : Tout vient de Dieu, que faire contre lui. Pour moi, j'avais été douloureusement impressionné; mon imagination m'avait transporté dans le désert, et j'assistais au dénouement lugubre de ce drame épouvantable; je voyais les esclaves se débattant vainement contre une mort certaine, j'entendais leurs cris déchirants et leur râle d'agonie; je me sentais saisi d'une juste horreur, et je maudissais dans mon ame ces hommes criminels qui ne craignaient pas de trafiquer de leurs frères pour contenter leur insatiable cupidité.

Je rentrai chez moi le cœur navré. Le lendemain, je revins chez le jellab; durant la nuit, il avait encore eu plusieurs accès de délire, et je trouvai près de lui sa famille justement alarmée. Quoique bien faible et bien oppressé, Abou-Sélim me reconnut aussitôt et me tendit la main; il avait déjà oublié que je l'avais vu la veille. Il me fit asseoir près de lui et ordonna à l'un de ses enfants de me servir le café et le chibouc. Ses ordres venaient à peine d'être exécutés, lorsque nous vîmes paraître sur le seuil de la porte un homme à la stature élancée et aux formes athlétiques; son visage, d'un beau noir luisant, était entaché de sang, et l'expression de son regard était sauvage et égarée. Il portait en bandouillère une grande outre qui paraissait vide; il avait un poignard à la ceinture et un bâton à la main. A cette apparition subite et inattendu, le jellab, malgré son accablement, avait poussé un cri terrible et s'était évanoui. J'examinai avec attention ce nègre à la mine effrayante, et quel ne fut pas mon étonnement lorsque je reconnus en lui Abd-Allah, le plus vigoureux d'entre les esclaves d'Abou-Sélim; Abd-Allah qui, durant le trajet du Sennâr à Berber, m'ayant voué un attachement à toute épreuve, me servait avec un zèle et une fidélité dignes d'un meilleur sort. La mort était empreinte sur tous ses traits; et cependant il se tenait debout, immobile et respectueux. Le jellab commençait à reprendre ses sens; je pris sur moi de faire asseoir l'esclave qui, appuyé sur son bâton, attendait en silence qu'on daignât lui parler. Par quel miracle se trouvait-il au milieu de nous? quelques-uns de ses compagnons d'infortune s'étaient-ils sauvés avec lui? C'est là ce que nous étions tous impatiens de savoir, et Abd-Allah, interrogé, ne tarda pas à nous satisfaire.

« Puisque mon maître est parmi vous, nous dit-il, vous devez connaître l'événement funeste qui a coûté la vie à nos frères que j'irai bientôt rejoindre moi-même. Lorsque ce vent redoutable commença à souffler, je compris bien qu'il fallait mourir. Le grand esprit du désert s'était déclaré contre nous, quelles forces pouvions-nous opposer à sa puissance infernale? J'entendais comme un frôlement d'ailes au-dessus de cette solitude, cadavre immense qu'une ame ténébreuse venait d'animer et d'irriter contre nous. J'avais plongé ma tête dans le sable, et quoique suffoqué, je n'osais pas même me relever pour respirer, dans la crainte de me trouver face à face avec le démon qui avait juré notre perte. Quand le vent se calma, la plupart de mes compagnons et mon maître lui-même se bercèrent de folles espérances; mais l'esprit ennemi avait bu notre eau avant de s'envoler, et il nous condamnait ainsi à périr du supplice des réprouvés. Je vis le désespoir d'Abou-Sélim, et il ne m'étonna pas : j'en avais deviné la cause. Pour moi, j'étais calme et résigné, et pour humilier le démon du désert, qui se réjouissait sans doute de la faiblesse de notre maître, je me préparai à mourir avec courage.

» Le jour commencé si tristement était radieux, et par sa pureté et son éclat le ciel semblait insulter à notre détresse. Je ne compris pas le brusque départ d'Abou-Sélim; redoutait-il notre vengeance? espérait-il en fuyant se sauver encore? Je ne sais quel motif a pu le déterminer à nous abandonner avec tant de précipitation sans nous adresser une seule parole, sans daigner même nous dire adieu. Nous le suivîmes long-temps du regard, et à peine avait-il disparu dans le lointain que mes compagnons, altérés, se jetèrent avidement sur les outres qu'ils trouvèrent desséchées. J'aurais voulu les consoler; mais que pouvais-je leur dire? la mort était inévitable. Ma résignation était au-dessus de leurs forces, et ils s'abandonnèrent, sans retenue, à toute la violence de leur douleur; ils se lamentaient, ils pleuraient, ils mugissaient; j'avais oublié mes propres souffrances, et je pleurais sur eux. Oh! c'était pitié de voir ces malheureux se crisper et se tordre dans des angoisses inexprimables et mourir en blasphémant; c'était pitié de voir ces pauvres mères n'attendant pour s'éteindre que le dernier soupir de leurs enfans suspendus à leurs mamelles taries! Et moi, ne pouvant rien pour adoucir l'implacable rigueur de leur supplice, je pleurais amèrement. Et c'était aussi pitié de me voir seul, debout, survivant à mes frères et contraint d'assister à cette scène d'horreur et de désespoir. Je n'étais plus entouré que de cadavres; quelques Gallas et plusieurs nègres du Dar-Four plus robustes que leurs compagnons, se débattaient encore dans une effrayante agonie. Et moi, debout et immobile, je pleurais toujours; je ne sais quelle force surhumaine me soutenait ainsi! Déjà les vautours planaient au-dessus de nos têtes; j'entendais au loin les hurlemens de l'hyène à qui nous allions bientôt servir de pâture; et pour rendre moins pénible à mes frères mourants les derniers instans de leur vie, j'interrompis mes sanglots et leur chantai le chant de mort du pays natal que j'avais appris sur la tombe de mon père.

CHANT DE MORT.

« Ils mentent ceux qui disent que la mort est une chose horrible! Avez-vous entendu des soupirs s'exhaler du sein des tombeaux, et votre repos a-t-il jamais été troublé par les ombres plaintives de vos pères? la joie est avec eux et les regrets sont pour nous.

» Dans le séjour des esprits, ils se reposent de leurs fatigues; la faim et la soif leur sont inconnues; exilés sur une terre ingrate et maudite, bienheureux le moment qui nous réunira à nos pères, car la joie est avec eux et les regrets sont pour nous.

» O vous que l'approche du trépas épouvante, rassurez-vous! Elle est en proie à de cruelles angoisses, la mère en mal d'enfant : elle pleure, elle voudrait mourir, et bientôt à ses vives douleurs ont succédé des transports d'allégresse; le nouveau né a jeté son premier cri!

» Ainsi de la mort : elle apparaît hideuse, repoussante; à son aspect lugubre on a peur, on voudrait fuir, et à peine a-t-on franchi le seuil de cette vie terrestre qu'on s'élance avec ardeur dans la route nouvelle, car on n'emporte que les joies et on ne laisse que les regrets.

» Mon chant avait ramené le calme sur le visage de mes malheureux compagnons, et un dernier sourire était venu errer sur leurs lèvres flétries et décolorées....

» La mort n'avait plus qu'une victime humaine à frapper. Seul je respirais encore et j'avais conservé, sinon mes forces, du moins mon énergie. Il me vint tout-à-coup une pensée affreuse; je crus que je pouvais me sauver, et à tout prix je le voulus. Je dégaînai aussitôt mon poignard, et je le plongeai dans le flanc de l'un de nos chameaux qui roula à mes pieds; et collant ma bouche sur la blessure que je venais d'ouvrir, j'étanchai ma soif dans le sang de l'animal. Je remplis la plus grande de nos outres à cette source féconde, et sans hésiter je me mis en marche; une vie nouvelle circulait dans tout mon corps, et j'avais retrouvé ma vigueur première. Je suivais avec ardeur les traces du dromadaire de mon maître, imprimées dans le sable; j'avais pris les précautions nécessaires pour empêcher le sang de se coaguler, et quand la soif se faisait trop cruellement ressentir, je la calmais avec ce breuvage impur. Pourtant les derniers jours j'éprouvais un profond dégoût chaque fois que j'étais obligé de porter à mes lèvres mon outre ensanglantée, j'avais horreur de moi-même, et je commençais à envier le sort de mes compagnons lorsque je suis arrivé à Berber.

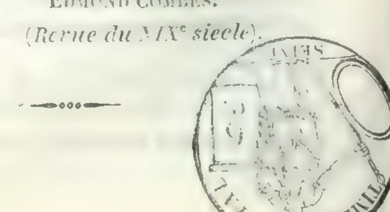
» Bientôt, poursuivit Abd-Allah violemment agité, le voyageur traversant les plaines solitaires de Krousco rencontrera les ossemens épars de mes frères, et se demandera sans doute quelle horrible catastrophe a pu les arrêter dans ces lieux. Si le sémoun ne vient pas lui répondre il passera formant des conjectures diverses, et assailli par de funèbres pensées. »

A ces paroles sourdement articulées, l'esclave tomba la face contre terre, rejeta par la bouche, les narines et les yeux le sang qu'il avait bu, et mourut dans des convulsions affreuses.....

Le surlendemain j'avais quitté la ville..... Long-temps après, en me promenant dans un bazar du Grand-Caire, je rencontrai Abou-Sélim plein de santé; il avait recouvré ses forces après une maladie de trois mois, et partant de Berber avec une nouvelle troupe d'esclaves, il était cette fois arrivé en Égypte.

Edmond Combes.

(Revue du XIXe siècle).



LE PARRAIN DE HASARD.

Par une de ces belles matinées de printemps où le corps se sent plus fort, l'âme plus calme, l'imagination plus libre, où l'oiseau chante, où le poète rêve, où le cœur s'ouvre aisément à toutes les bonnes, à toutes les généreuses impressions, deux hommes se promenaient en causant dans le parc de St-Cloud, circulant indifféremment autour des carrés de gazon dans les grandes allées sablées et les petits sentiers raboteux. Quoique tous les deux fussent remarquables par leur tournure, le plus âgé des promeneurs devait particulièrement fixer l'attention. C'était un homme de moyenne taille, assez maigre, un peu voûté, aux cheveux grisonnans, au regard fatigué, à la physionomie empreinte de cette expression de douce mais profonde mélancolie, habituelles aux gens qui ont beaucoup vécu et beaucoup souffert. Il s'appuyait tantôt sur une canne à pomme d'or, tantôt sur le bras de son compagnon. Il ne portait pas de signe distinctif de sa position; aucune décoration ne brillait sur son habit noir, mais à son air, à sa démarche, à son langage, à certain je ne sais quoi qui distingue partout l'homme de bonne compagnie, il était impossible de méconnaître un personnage de la première distinction. Tout en causant il était arrivé à la grille du parc qui fait face à la lanterne de Diogène où l'attendait une voiture fort simple et un cocher sans livrée, et il commençait à gravir la montée rude et presque perpendiculaire qui joint par une avenue d'une demi-lieue le parc de St-Cloud au village de Ville-d'Avray, lorsqu'un paysan en blouse, à moustaches grises, coiffé d'une casquette et l'air tout bouleversé passe rapidement auprès de lui. L'inconnu n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur cet homme pour se convaincre qu'il était en proie à une vive contrariété. Il le rejoignit et du ton le plus poli lui demanda s'il pouvait sans indiscrétion s'informer du sujet de son agitation.

Le paysan moins surpris de la question que prévenu par l'air bienveillant de celui qui la lui adressait, porta la main à sa casquette et répondit sans hésiter.

— Hélas, monsieur, si je me désole ce n'est pas sans raison. Figurez-vous que ma femme est accouchée avant-hier d'un marmot joli comme les amours, mais si frêle et si chétif que nous tremblons qu'il ne passe à tout instant. Le baptême devait avoir lieu ce matin et j'étais allé chercher à St-Cloud François, le compère et le fiancé de ma nièce, lorsque je viens d'apprendre que le pauvre garçon qui fait partie de la classe des conscrits de l'année dernière, a reçu l'ordre de partir sur le champ pour Paris, et qu'il s'est mis en route ce matin sans avoir même eu le temps de donner une poignée de main à son ancien.

— C'est une circonstance très fâcheuse assurément, repartit l'inconnu, mais qui ne doit pourtant pas te désespérer... car enfin il n'y a pas qu'un compère à St-Cloud... et parmi tes amis... tes connaissances... tout le monde doit être disposé à te rendre un pareil service...

— C'est ce qui vous trompe, monsieur... J'ai très peu d'amis dans le village, parce que je suis un grognard comme ils m'appellent, et que je dis à qui veut l'entendre que je regrette *l'autre*... Un vieux soldat doit être fidèle à la mémoire de son général comme à son drapeau... c'est ma morale à moi... et je crois que c'est la bonne... n'est-il pas vrai, monsieur?

— Sans doute... Eh bien, voyons... Tiens, si monsieur, si moi, par exemple, nous nous mettions sur les rangs... Je suis le premier venu, il est vrai; mais un honnête homme... assez connu,.. et très bon chrétien... qu'en dis-tu?

— Je dis que vous voulez vous moquer de moi! répondit le paysan en levant son regard moitié surpris, moitié colère, sur celui qui venait de lui faire cette singulière proposition.

— Non pas en vérité... c'est très sérieusement que je te demande l'honneur de remplacer François...

L'ancien soldat hésita encore, regarda fixement l'inconnu, puis lui tendant la main:

— Morbleu, avec une pareille figure, on ne peut pas vouloir se moquer des gens... j'accepte.

Ils arrivaient en ce moment à la porte de Ville-d'Avray; la maison de Pierre était une des premières dans le village. Avant d'entrer, l'étranger se tourna vers le paysan et lui dit en souriant:

— A propos, la commère est-elle jolie?

— A croquer.. vous allez voir!

Ils entrèrent. Rose était assise auprès du lit de sa tante. Toutes deux semblaient attendre le retour de Pierre avec la plus vive impatience. Ce dernier s'approcha d'elles et en quelques mots les mit au fait de ce qui venait de lui arriver. Rose, qui s'était prise à sanglotter en apprenant le départ de son fiancé, devint rouge comme une cerise en apprenant la proposition de l'étranger. Elle essuya ses yeux avec le revers de son petit tablier de soie et fit une belle révérence au vieillard qui y répondit par un compliment sur la beauté de cette jeune fille ravissante de grâce, de fraicheur, et aussi rose que son nom. L'accouchée ayant de son côté accepté avec reconnaissance le nouveau parrain que le hasard offrait à son enfant, on se mit en marche pour la petite église. La cérémonie religieuse terminée, on passa dans la sacristie pour y accomplir des formalités d'usage. C'était un moment impatiemment attendu par le vieux soldat, par Rose, par tous les assistans, qui les uns par intérêt, les autres par curiosité, brûlaient de connaître le nom et la profession du parrain de l'enfant; mais quelle ne fut pas la stupéfaction générale, lorsque le vieux curé, après avoir inscrit sur les registres de la paroisse les noms de l'enfant et des père et mère, vint à demander celui de l'étranger, d'entendre ce dernier répondre avec quelque hésitation:

— Mettez... mettez Monsieur...

— Monsieur qui?...

— Monsieur tout court.

Le curé fixa son interlocuteur de l'air d'un homme envers lequel on vient de se permettre une mauvaise plaisanterie, tandis que le grognard fronçait le sourcil et que Rose, toute honteuse, ne savait plus qu'elle contenance tenir.

— Je vous ferai observer que le lieu est mal choisi pour une plaisanterie...

— Et moi, M. le cucé, que je ne plaisante nullement...

— Mais enfin, Monsieur n'est point un nom.

— Eh bien, reprit l'inconnu en souriant, mettez, si vous aimez mieux, *Monsieur*, frère du roi!

Il y eut un cri général. Tout le monde se leva. Le bon curé, tout confus, laissa échapper la plume de ses mains, tandis que Pierre, abjurant en ce moment toutes ses antipathies bourbonniennes, tombait aux genoux du prince en s'écriant:

— Pardon, monseigneur!

Mais Monsieur le releva avec bonté, et tendant la main à sa jolie commère:

— Franchement, mademoiselle, est-ce que vous n'aimez pas autant ce compère-là que l'autre?

La voiture du prince, qui l'avait suivi à distance depuis St-Cloud, l'attendait à quelques pas de l'église. Monsieur y fit monter la jeune fille toute fière et le grognard tout décontenancé. Arrivé à la maisonnette de ces braves gens il offrit lui-même la main à Rose pour l'aider à y descendre; puis ayant chargé le duc de*** de laisser des marques de sa munificence à la petite église, il partit pour St-Cloud, tandis que tous les habitans de Ville-d'Avray, accourus à la hâte pour voir le prince et vivement émus de cette scène touchante, accompagnaient le galop des chevaux des cris réitérés de vive Monsieur!

Le soir du même jour la petite famille encore tout entière sous l'impression de l'événement heureux qui venait de lui arriver, se trouvait réunie autour du lit de l'accouchée. Le sujet de la conversation, vous le devinez sans peine. On ne tarissait pas sur les louanges de ce prince si bon, si simple, si bienveillant, qui venait de ressusciter pour ces pauvres gens un trait du Béarnais son aïeul. Tout à coup on frappe à la porte. Rose court ouvrir. Un jeune homme couvert de poussière entre vivement, et jetant sa canne d'un côté, son petit paquet de l'autre, se précipite au cou de l'accouchée, puis de Pierre, puis de Rose.

La première émotion calmée on l'interroge, on lui demande l'explication de son départ si brusque, de son retour si inespéré.

— Franchement, je n'en sais rien, répond le conscrit... Je pars ce matin le désespoir dans le cœur. Arrivé à Paris, on me conduit à la division. J'étais là depuis une bonne heure lorsqu'un beau monsieur chamarré de croix et portant un grand cordon rouge sous son habit, entra dans la salle où je me trouvais et dit quelques mots à l'oreille du général en me regardant. « C'est bien, M. le duc », répond celui-ci. Alors celui qu'on appelait le duc, s'approcha de moi, me frappa sur l'épaule et me dit: Tu peux t'en retourner. Tu pousseras jusqu'à Ville-d'Avray, tu remettras cette boîte à mademoiselle Rose, et tu lui diras que c'est de la part de son compère de ce matin. Rose... cette boîte... ce compère .. j'étais stupéfait... mais trop content de cette explication pour songer à en demander une autre, j'ai comme on dit pris mes jambes à mon cou et je suis arrivé au pas de course!

Vous sentez bien qu'après le récit du conscrit on n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir la mys-

térieuse boîte. Au dessous des bonbons obligés, on trouva l'acte de libération du service de François et un brevet de pension de 1500 francs au nom du nouveau né, payable à ses parens jusqu'à sa majorité, et reversible sur leurs têtes en cas de mort du titulaire.

Mais le petit Charles n'est pas mort. Protégé jusqu'au dernier moment par son noble parrain, il a obtenu une bourse au collége Henry IV, où il a fait ses études, et son nom a retenti plusieurs fois avec honneur au concours de l'Université. Quant au grognard et à sa femme, ils ont acheté à Ville-d'Avray un petit fond de restaurant qu'ils exploitent concurremment avec François, devenu l'époux de Rose. Il y a deux ans, à la suite d'une partie de campagne avec quelques amis, j'entrai par hasard dans l'établissement de ces braves gens. Ayant parlé devant Rose de la mort récente de Charles X, je m'aperçus que ce nom produisit sur elle une vive impression. Je lui en demandai la cause, et elle nous raconta sans se faire prier et avec une sensibilité que je n'ai malheureusement pas su reproduire, ce trait de la vie d'un prince qui après avoir expié par les vertus de son âge mur les fautes de sa jeunesse, est allé mourir sur la terre d'exil, les yeux tournés vers cette France qu'il avait tant aimée, et que son cercueil même ne devait pas revoir.

A. G.

RECHERCHES HISTORIQUES

Sur l'époque de la fondation du beffroi et l'origine du dragon de Gand.

—

Les changemens notables que la tour du Beffroi de Gand est sur le point de subir, nous ont engagés à nous livrer à quelques recherches historiques sur l'époque de la construction de cette tour et l'origine du Dragon qui en orne le sommet et lui sert en quelque sorte de couronnement. Nous laissons à la sagacité du lecteur le soin de débrouiller ce chaos d'assertions contradictoires détruites les unes par les autres, et nous désirons que sa perspicacité se fasse jour à travers ce dédale obscur qui environne encore sur ce point notre histoire.

M. le chanoine de Bast dit, dans son *Recueil d'Antiquités*, que le Beffroi fut fondé en 1183, et il étaie cette opinion sur un plan original de la tour, déposé dans les archives de la ville et qui porte l'inscription suivante : *Dbeweerp van den Beelfroete. Sigerus Castelanus Gandæ me fundavit anno* MCLXXXIII III *kal. maii.* — *Plan du Beffroi. fondé en* 1183, *le* 3 *des calendes de mai, par Siger, châtelain de Gand.*

« Le droit d'avoir un Beffroi, dit cet auteur » était un droit des communes. En effet, l'éta- » blissement du Beffroi de Gand remonte à peu » près à l'époque de l'institution de la commune » de cette ville; Gand fut érigée en commune » sous Philippe d'Alsace en 1178, et le Beffroi » fut fondé en 1183. »

Gramaye fixe la date du commencement de cette tour en 1313. Sanderus, dans sa *Flandria illustrata*, dit : « La construction de cet édifice (le Beffroi), que l'on avait commencée trois siècles auparavant, fut reprise par Gisbert Reinvich et Baudouin Borluut au mois de mai 1215, et terminée en 1380. — D'autres rapportent que ce monument fut commencé en 1171 par Siger Vilain, châtelain de Gand. »

Vaernewyck (*Chronyke der Nederlandsche Oudheyd*) dit en propres termes : « Quant au Beffroi et à l'église et la tour de Saint-Nicolas, je n'ai jamais pu découvrir dans quel temps et par qui ils furent fondés. On trouve seulement que le Beffroi fut construit antérieurement à l'année 1300, à l'époque où la ville fut administrée par les 39 magistrats. » — Le même chroniqueur dit plus loin que l'ancien faîte ou couronnement (*de Oude Kap*) du Beffroi fut construit en 1380.

Meyer assure que le Beffroi fut construit sous l'administration du collége des 39, institué en 1228, et le chevalier Dieriex, dans ses *Mémoires sur la ville de Gand*, partage cette opinon et réfute avec un sarcasme amer les assertions de M. de Bast qui en recule l'époque jusqu'en 1183.

Il faut en convenir cependant, l'époque assignée par M. de Bast est la plus probable et celle qui est le plus communément adoptée de nos jours. Son opinion est appuyée par une pièce probante dont M. Dieriex n'a pas même songé à révoquer en doute l'authenticité, et par le témoignage de quelques historiens qui, à la vérité, fixent l'époque du commencement du Beffroi à l'année 1171, mais qui, comme on a pu le voir par l'extrait de la *Flandria illustrata*, font remarquer que Siger Vilain, châtelain de Gand, en fut le fondateur, et le document invoqué par M. de Bast porte en effet le nom et le titre de ce seigneur.

Voici maintenant ce que l'on trouve dans les mêmes historiens, relativement à l'origine du Dragon.

Une tradition populaire rapporte que cet animal fantastique ornait l'église de Ste-Sophie ou de St-George, ou bien encore, si l'on en croit M. Voisin, une mosquée à Constantinople; qu'après la prise de cette ville sur les Grecs, par les Croisés, le 12 avril 1203, il échut en partage à Baudouin VIII, dit de Constantinople, comte de Flandre, qui l'envoya à Bruges, et que plus tard il se trouva parmi le butin que les Gantois firent à Bruges, sous le commandement de Philippe van Artevelde, en 1382.

Suivant une autre version, le Dragon aurait été donné aux habitans de Biervliet, en récompense de la bravoure qu'ils avaient déployée à l'assaut de Constantinople, et les Gantois l'auraient conquis sur eux dans nos guerres civiles du XIe siècle.

Sanderus, Vaernewick, et d'après eux M. de Bast, rapportent ces détails; le premier de ces écrivains y ajoute que le Dragon fut placé pour la première fois au sommet du Beffroi, en 1445.

Ni Meyer ni d'Oudegherst ne parlent de ces circonstances, et le chevalier Dieriex les considère comme fabuleuses, en soutenant que le Dragon pivotait sur la tour du Beffroi bien avant l'époque indiquée par Sanderus, et il fonde cette assertion sur un manuscrit déposé aux archives du ci-devant département de l'Escaut (actuellement les archives provinciales) qui porte que le Dragon fut descendu de la tour et doré en 1445.

La découverte de ce manuscrit est venue fort à point pour faire disparaître l'espace de 63 ans qui sépare la conquête de ce trophée par les Gantois, en 1382, de son premier placement sur le sommet du Beffroi, en 1445 ? laps de temps dont aucun historien ou chroniqueur avant M. Diereix ne justifie et pendant lequel le Dragon ne laisse aucune trace d'existence parmi nous, et se perd en quelque sorte dans nos annales.

Si le Dragon est réellement une conquête des Flamands dans la capitale de l'Orient, il faut convenir que nos ancêtres eurent la main malheureuse dans le choix de leurs trophées, et que les Vénitiens, qui assistèrent également à la prise de Constantinople, firent preuve de plus de connaissances artistiques en s'emparant des chevaux corinthiens qui en décorent la place St-Marc, à Venise, et qui font l'admiration du monde savant.

Le chevalier Dieriez, qui s'est livré à de nombreuses recherches sur tous les points de notre histoire, après avoir révoqué en doute l'origine qu'on assigne au Dragon, émet une opinion plus vraisemblable et qui se concilie mieux avec la saine raison, en disant que, « dans le sens allégorique, l'animal fabuleux dont les Gantois ornèrent leur tour était censé veiller au salut et à la conservation de leur commune. »

Peut-être en explorant soigneusement ce curieux monument parviendra-t-on à y découvrir quelques traces qui attestent son origine ; car il est peu probable que cet ouvrage bizarre et grossier provienne de l'Orient qui fut le berceau des arts. Son informité témoigne de l'état d'enfance dans laquel les arts se trouvaient plongés non seulement en Belgique, mais dans l'Europe entière, au moyen-âge. N'oublions pas de dire que M. de Bast prétend « que le Dragon de bronze que l'on voit au haut du Beffroi, y a remplacé un aigle dont les premiers fondateurs avaient orné cette tour. » Nous n'avons pu découvrir la source à laquelle M. de Bast a puisé ce renseignement, que nous n'avons du reste aucun motif de démentir.

Le Dragon fut descendu en 1543 et en 1689, d'après la *Gazette van Gend*. Ce journal publie un contrat d'adjudication conclu le 23 septembre de cette dernière année, entre le magistrat de Gand et Jean Martens, maître menuisier, pour la descente et la réintégration du Dragon, et cet acte porte que les travaux devaient être effectués moyennant la somme de 14 livres et 16 escalins de gros (fr. 137-82).

Le Dragon fut de nouveau descendu en 1771 et on trouva dans une boite de cuivre, placée sous l'une des griffes de cet animal, plusieurs pièces de monnaie, savoir : trois d'argent aux armes de Charles-Quint, une avec la tête de Trajan; « courtoisie adroite, dit M. Dieriex, par laquelle les Gantois avaient voulu exprimer qu'ils considéraient leur monarque comme le modèle des bons princes; » et on avait ajouté quelques monnaies dont le type et la légende se trouvaient effacés. La même boîte contenait aussi un parchemin sur lequel on lisait une inscription latine dont voici la traduction : « Le sieur Gilles de Baenst, premier échevin de la ville de Gand, consacra ces monnaies à l'immortel Charles-

Quint, empereur des Romains, roi de Germanie et d'Espagne, comte de Flandre, son prince très clément, l'an 1543, le dernier de mars avant Pâques. »

Si le contrat de 1689, que la *Gazette van Gend* vient de publier et dont on ne connaissait pas l'existence, est authentique, il est singulier que les monnaies et l'inscription trouvées en 1771 dans la partie inférieure du Dragon se rapportent exclusivement au règne de Charles-Quint, et que l'on n'ait découvert dans cette boite aucune trace relative à la descente de 1689.

Le temps a mis ce vénérable objet d'antiquité dans un état de délabrement complet, et les réparations qu'il a subies à diverses époques ont fait disparaître la plus grande partie du métal dont il se trouvait primitivement composé. Quelques écrivains lui donnent la dimension d'un bœuf et son poids est évalué à plusieurs centaines de kilogrammes. Il est essentiel de prendre des mesures pour empêcher qu'il ne subisse de plus fortes dégradations pendant le temps qu'il sera exposé à la curiosité publique, et que des fonds soient alloués pour le faire restaurer convenablement, sans lui faire perdre ses proportions et sa forme actuelles.

(*Messager de Gand.*)

Poésie.

L'HIRONDELLE.

Fraîche hirondelle,
Toujours fidèle
Au ciel azuré des beaux jours,
De ma patrie,
Douce et fleurie,
Tu viens réveiller les amours.

Dans ta chambrette,
Jeune coquette,
Fais-toi belle chaque matin;
Puis à la brise,
Pour elle éprise,
Livre ta robe de satin.

Ah! sur ton aile,
Douce hirondelle,
Auprès du ciel emporte-moi.
Loin de la terre,
Patrie amère,
Je voudrais voler avec toi.

Si la tempête
Vient sur ta tête,
Si ton cœur palpite d'effroi,
Pauvre petite,
Je t'offre un gîte,
Viens t'abriter auprès de moi.

Et quand l'orage
De ton corsage
Aura souillé les blancs contours,
Viens dans ta peine,
Sous mon haleine,
Je te réchaufferai toujours.

Dis-moi, volage,
Dans ton voyage,
Celui que j'aime l'as-tu vu?
Oh! dis s'il pleure
Lorsque vient l'heure
Où son navire a disparu?

De sa pensée,
Presque effacée,
Pour moi n'a-t-il plus un soupir?
Ou dans son âme,
En traits de flamme,
Est-il gravé mon souvenir?

Oh! je t'en prie,
Petite amie,
Prête tes ailes un moment,
Pour que je nage,
Sur un nuage,
Jusqu'où respire mon amant.

Pour ce service
Sois-moi propice
Et tu recevras de ma main,
Je te le jure,
Grasse pâture,
Lorsque tes petits auront faim.

Et quand, soumise,
Fuira la brise,
Viens, je t'offrirai du secours,
Et par le monde,
En vagabonde,
Tu n'iras plus courant toujours.

Sur ma fenêtre,
Et sur le hêtre
Où mon vieux père vient dormir,
De la froidure
Bravant l'injure;
Tu pourras rester et mourir.

Mais tu t'envoles
Et mes paroles
Meurent au souffle du zéphir,
Telle qu'un rêve
Que l'ame achève,
Tu fuis quand je crois te saisir.

Oh! sur ta route,
Que je redoute
Pour toi la fureur des autans!
Vers moi, petite,
Ah! reviens vite,
Car il s'enfuit le doux printemps!

Mais, dans l'espace,
Ton vol s'efface,
Et sur toi mon œil arrêté,
Dans le ciel sombre,
Ne voit qu'une ombre
Qui monte et plane en liberté.

Marie-Olympe CARPENTIER,
Couturière à La Flèche.
(*France.*)

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

HENRI-MONTAN BERTON,

Membre de l'Institut.

Henri-Montan Berton, né à Paris en 1766, est fils d'un musicien distingué qui fut directeur de l'Opéra. A l'âge de douze ans il perdit son père, qui aurait si bien pu le guider dans l'art musical, objet de toute sa pensée. L'administration de l'Opéra lui fit une petite pension, et il entra comme surnuméraire dans l'orchestre de l'Académie royale de Musique. A quatorze ans il jouait le solo de violon dans le ballet de *Mirza*, et les louanges ne manquaient pas à ce précoce talent; mais il brûlait de mériter ces suffrages par quelque ouvrage dramatique. A cette époque les mystères de la composition musicale étaient presque chose sacrée en France, et le petit nombre d'initiés dans cette langue hiéroglyphique, semblables aux prêtres égyptiens ou aux druides, se serait bien gardé de populariser la science qu'il considérait comme sa propriété, laissant déraisonner sur cette matière les hommes de lettres de l'époque, comme nous laissons divaguer sur le même sujet les littérateurs de nos jours.

Le jeune Berton avide de savoir, impatient de produire, soumettait ses essais de composition à Granier et à Rey, l'un sous-directeur et l'autre chef d'orchestre de l'Opéra, qui tous deux le décourageaient, lui prédisaient qu'il ne ferait jamais rien de bon; qu'il valait beaucoup mieux pour lui renoncer à la musique et surtout à la composition. Et le jeune artiste rentrait chez lui, et il pleurait; mais il se remettait à travailler avec plus de persévérance que jamais, car il sentait bouillonner dans son cerveau cette pensée qui poursuit, tourmente, obsède l'homme de génie et le force à croire en lui. Oh! combien il y a de mystères douloureux, d'inquiétudes poignantes dans l'âme d'un jeune artiste qui s'élance en idée dans l'avenir! Que de luttes cruelles à soutenir avant d'arriver à une célébrité que vos contemporains vous dénient presque toujours!

En 1784, une célèbre actrice de l'Opéra, devina les grandes facultés musicales de notre compositeur, après avoir étudié celles de son cœur, reconnu son amabilité personnelle, et elle en parla à Sacchini. Ce célèbre musicien accueillit avec bienveillance le jeune protégé de la cantatrice lyrique et tragique. Sacchini, comme tous les hommes d'un grand mérite, était indulgent; il examina avec soin la partition de l'*Amant à l'epreuve*, opéra en deux actes de Fillette-Loraux, dont la plupart des morceaux de musique étaient calqués sur ceux de la *Frascatana*, opéra qui jouissait alors de la plus grande vogue et que le jeune Berton prit pour modèle. L'auteur de *Dardanus* et d'*Œdipe à colonne* sourit de cette marche inévitable de jeune homme; et, loin de le décourager ainsi que l'avait fait Granier et Rey, il prédit à son *petit bon ami*, ainsi qu'il l'appelait, une place brillante dans l'avenir. Son jeune disciple avait déjà donné, au reste, le *Premier Navigateur*, opéra en un acte, paroles de Guillard, auteur

du poème d'*OEdipe à colonne* et les *Promesses e mariage*, ouvrage en deux actes, en société avec Desforges, auteur de la *Femme jalouse*.

Berton avait perdu son illustre guide, et marchait déjà dans sa force et dans sa liberté, n'ayant plus à lutter que contre d'honorables rivaux tous français comme lui. Les protections et les faveurs de cour n'étaient plus un moyen de parvenir à la célébrité. L'exposition du grand drame de la révolution se déroulait aux yeux de l'Europe, et chaque Français figurait comme acteur dans cet intéressant prologue. La musique qui chez les anciens était employée comme moyen religieux et gouvernemental, ne pouvait manquer d'agrandir son domaine dans notre émancipation nationale : elle exaltait les grandes actions, faisait naître l'héroïsme, ou frappait de ridicule le fanatisme et l'hypocrisie. Notre compositeur donna alors les *Rigueurs du cloître*, dont le libretto était de Fievée, auteur du joli roman de la *Dot de Suzette*. Le chœur de religieuses : *Ah! quel scandale abominable, quel déshonneur pour le couvent!* employé sur tous nos théâtres secondaires, se grava bientôt dans toutes les mémoires et devint très populaire.

Le nouveau d'Assas, *Viala* et un *Tyrthée* de Legouvé, nous montrent Berton suivant avec enthousiasme le mouvement national. Cependant faisant partie du bataillon dit des Filles-St-Thomas, il fut proscrit après le 10 août et obligé de fuir.

Caché à Sevran, dans la forêt de Bondy, chez madame Dufrenoy, sa belle-mère, il fit avec elle un *Charles II* qui n'a jamais été représenté.

Il paraît qu'en ce temps les hommes du peuple aimaient aussi les arts et protégeaient les artistes; car un nommé Chrétien, garçon de café et membre du tribunal révolutionnaire, fit obtenir un certificat de civisme à l'auteur de *Tyrthée*, et sa proscription cessa.

Absorbé par son art, et ne pouvant ni ne voulant être un homme politique, l'élève de Sacchini rêvait un ouvrage qui pût le conduire à la postérité, comme la partition d'*OEdipe* y avait déjà placé son maître. L'occasion s'offrit, et il ne la laissa point échapper.

Déjaure avait donné à Grétry son opéra de *Montano* et *Stephanie* pour qu'il en fît la musique. Soit que ce sujet tiré de l'*Arioste* fût mal traité et n'inspirât point Grétry, soit qu'il voulût être agréable à un jeune confrère, il engagea l'auteur de cet ouvrage à le confier à Berton. Mais Hoffman ayant puisé à la même source que Déjaure, son opéra d'*Ariodant*, le remit à Méhul pour en composer la musique. Méhul n'était pas un jouteur facile à vaincre : c'est peut-être ce qu'avait pensé Grétry, fin liégeois, qui savait si bien conserver sa grande réputation au milieu de cette nouvelle école, dont les essais abruptes, énergiques et puissans d'harmonie, contrastaient avec son orchestre quelque peu mesquin, et sa déclamation mélodique, ingénieuse, fine, mais pas éminemment musicale.

La lutte eut lieu entre *Montano* et *Ariodant*. Les deux adversaires étaient vigoureux, adroits et brillans de jeunesse; ils avaient pour témoin l'élite de la bonne société, au temps du Directoire, qui se porta en foule au théâtre. La belle madame Henguerlot, qui voulait beaucoup de bien à Méhul, tenait pour son *Ariodant*, et le protégeait de toute sa puissance de jolie femme, riche et entourée d'adorateurs.

Malgré la faiblesse du poème, au troisième acte, *Montano* triompha d'*Ariodant*, dont il n'est resté que la délicieuse romance : *Femme sensible, entends-tu le ramage*...

Montano est l'ouvrage le plus scénique, le plus passionné, le plus dramatique qui ait été donné à l'Opéra-Comique. Eh bien! cette œuvre musicale si complète est à peine connue de la génération actuelle.

Si le bel air de Stéphanie, qui commence la pièce, n'avait point été chanté depuis plus de trente ans dans tous les concerts et, de nos jours, par madame Damoreau-Cinti, nous le citerions comme un modèle de grâce, d'amour et de suave mélodie.

Quelle poésie sombre, mystérieuse et terrible dans cette scène du balcon au final du premier! Comme les violoncelles peignent bien les élans de la jalousie et de rage que Montano peut à peine contenir! Quel chant noble et religieux dans la cérémonie du mariage! Quel est l'écrivain musical qui se soit élevé plus haut que dans ce magnifique final du second acte? Après le *non*, si dramatiquement prononcé par Montano, le compositeur s'arrêta et chercha pendant plus de quinze jours la phrase musicale sur ces paroles :

Léonati, tous nos nœuds sont rompus :
A votre fille je renonce,
Reprenez-la, je n'en veux plus!

Comme toutes les passions sont là palpitantes! comme la colère est graduée! comme les menaces se croisent, s'enchevêtrent harmoniquement! Quel ordre dans ce beau désordre! Et lorsque la malédiction paternelle est jetée à Stéphanie, quel éclair de génie que ce trait chromatique de flûte, qui peint avec tant de vérité et si simplement les angoisses, le déchirement du cœur de la pauvre fille!

L'unité de la pensée, sans laquelle toute œuvre est défectueuse dans les arts, a présidé à la composition de ce bel ouvrage; car le trait des violoncelles dont j'ai parlé plus haut revient au troisième acte de la manière la plus logique et la plus heureuse sur ce chœur des amis de Montano :

Rappelle-toi cette nuit si cruelle,
Rappelle-toi sa trahison.

Cette unité de la pensée est ce qui préoccupe le moins les compositeurs de nos jours. Une sorte de recherche s'empare de notre style musical : on vise, dans la moindre production, aux effets prétentieux d'une harmonie tourmentée, ou, dans le plus grand ouvrage dramatique on songe d'abord à trouver de petits chants qui puissent passer de chez l'éditeur sur les pianos de nos salons, et qui, transformés ensuite en contredanses, aillent charmer les *dilettanti* de nos concerts en plein vent. La contredanse est à l'art musical ce qu'est le vaudeville à la littérature; elle étrique, mesquine les plus belles inspirations musicales; lorsque nous n'avons plus d'école nationale, lorsque nos compositeurs français s'éteignent, on dit que le goût de la musique fait de rapides progrès en France : oui, sans doute, si l'on ne voit l'art musical que dan la contredanse et la romance.

Ce fut quelques mois avant d'avoir terminé sa partition de *Montano et Stéphanie* que notre compositeur fut obligé de vendre son piano pour pouvoir mettre le *pot-au-feu*, comme il le dit gaîment lui-même; mais qu'est-ce que ce petit inconvénient qu'éprouvèrent les personnes les plus riches lors de notre première révolution? Ce n'est point là que sont les tourmens d'un grand artiste. C'est l'ignorance ou la prévention méconnaissant, repoussant ses plus belles inspirations qui le froissent, le navrent, le découragent.

Des libretti à trouver et à mettre en musique, voilà toute la question d'avenir pour un compositeur, et plus d'un rare génie musical s'est consumé, s'est éteint, à désirer, à chercher ce qu'on est convenu d'appeler un poëme. Les plus beaux ouvrages de Berton ont été refusés, tels que le *Délire*, *Aline*, etc.

Voyant qu'on ne trouvait pas assez d'esprit à ses poètes, Berton, qui en avait bien autant qu'eux, se mit à brocher un plan, et à écrire *currente calamo*, les scènes d'un opéra. Il remit le tout à Hoffmann, en le priant d'en faire un ouvrage dramatique digne d'être lu aux sociétaires du Théâtre-Feydeau. Au bout de quelques jours, Hoffmann écrit à son compositeur : « Mon ami, vous avez aujourd'hui lecture de » votre opéra auquel je n'ai point touché le » moins du monde, attendu qu'il est fort bien » comme il est. » En effet, le compositeur-poète, heureux imitateur de J.-J. Rousseau, vint lire son ouvrage qui fut reçu à l'unanimité, et *Ponce de Léon* fut joué à l'Opéra-Comique. C'est ainsi qu'il joignit la réputation d'écrivain facile à celle de compositeur habile qu'il s'était déjà justement acquise.

Le *Délire*!... qui de nous ne se rappelle avec une sorte de frisson l'effet de cet ouvrage, d'une mélancolie si profonde, si délirante, et Gavaudan, dans le rôle de Murville? Cette partition est en musique dramatique ce que sont en littérature *René*, *Werther* ou *Atala*. Ce sont de ces ouvrages qui laissent une trace profonde dans le cœur, un regret, un malaise mêlé du désir de les entendre, de s'en pénétrer de nouveau.

Berton avait composé son opéra, lorsqu'il prit à Gavaudan l'idée d'aller à Charenton s'inspirer de son rôle sur la nature. Le compositeur accompagna le comédien observateur, et, d'après le triste spectacle qui frappa leurs regards, Berton fit quelques additions au rôle de Murville. Il se trouvait précisément au nombre des pensionnaires que renfermait la maison un maître de chapelle qui avait été atteint d'une aliénation mentale; il racontait à chaque étranger la perte qu'il avait faite; et ce récit, toujours suivi d'un accès de fureur, se terminait par un évanouissement précédé de ces mots qu'il disait d'une manière déchirante : Perdue! perdue! perdue!

C'est inspiré de ce délire, et pour ainsi dire sous la dictée de ce pauvre musicien en proie aux plus cruelles hallucinations, que le compositeur écrivit cet air d'une joie si triste, et qui finit d'une manière si dramatique :

Jouer toujours,
Changer d'amour

Voilà le bien suprême :
Amis joyeux,
Les ris, les jeux
Rendent heureux ;
Vous le voyez.... vous le voyez... par moi-même.

C'est par de telles inspirations, par cette peinture puisée au fond du cœur humain, que nos compositeurs, en s'inspirant de la mélodie italienne et se consacrant aux spéculations harmoniques de l'Allemagne, peuvent faire de notre musique nationale la première école de l'Europe.

Aline suivit de près le *Délire*, mais messieurs les comédiens trouvant ce poème absurde ne voulaient pas le jouer. Cependant Elleviou et Martin étaient en congé; un été brûlant pesait sur les théâtres et les ruinait. La chaleur était telle que les dames permettaient à leurs cavaliers de mettre habits bas dans les loges au spectacle.

Messieurs les sociétaires du théâtre impérial de l'Opéra-Comique voulurent bien se hasarder dans l'état de disette d'ouvrages où ils se trouvaient à monter *Aline*, reine de Golconde. Un dédit fut stipulé entre eux et le compositeur, qui dut fournir sa musique en douze jours, l'ouvrage devait être également monté en douze ce qui eut lieu exactement, car les copistes arrachaient les morceaux au compositeur. Enfin cet opéra qui n'avait coûté que mille écus à mettre en scène et qu'on jouait presque malgré soi, obtint un succès éclatant, non seulement à Paris, mais dans toute la France. La plupart des morceaux de ce charmant ouvrage devinrent populaires.

L'auteur de *Montano* se délassait de travaux plus sérieux en composant des canons pleins de gaîté, de verve et de mélodie qui étaient chantés dans tous les salons de la capitale, et répétés par les musiciens de nos régimens, qui les redisaient sur leur route en allant s'emparer de Vienne, de Madrid ou de Berlin.

Directeur de l'Opéra-Italien en 1806, Berton céda cet emploi à Spontini, et fut nommé chef de chant à l'Opéra sous la direction de Picard.

Notre grande révolution qui avait jeté des épisodes assez dramatiques au commencement de la carrière de notre compositeur national, vint lui apporter de nouvelles péripéties de 1815 à 1816. Auteur de l'*Oriflamme*, en société avec Méhul, Kreutzer et Paër; et nommé à l'Institut en 1815, il expia son admiration et son dévoûment pour l'empereur. L'année suivante, d'un trait de plume, il fut rayé de l'Institut, de l'Opéra, de la surintendance, de la chapelle du roi, du Conservatoire. Cependant à la mort de Mehul il rentra au Conservatoire pour y remplacer cet illustre compositeur, et les passions politiques s'étant apaisées depuis, il a repris à peu près tous ses emplois ; mais comme la mission du génie ne saurait être remplie sur cette terre sans qu'il ait à lutter contre l'injustice ou la souffrance, à peine le grand artiste relevait-il son front courbé par le vent de la politique que le souffle empoisonné du choléra lui ravit son fils et sa fille, sa Stéphanie qu'il idolâtrait, dont il aurait racheté la vie s'il avait pu de la sienne et de toute sa célébrité.

Cette juste célébrité s'appuie, outre les ouvrages que nous avons déjà cités ou analysés, de la liste nombreuse qui suit :

Cora et Alonzo, trois actes (à l'Opéra) ; les Brouilleries, trois actes ; les Deux Sous-Lieutenans, un acte ; le Souper de Famille, deux actes ; l'Anneau bizarre, un acte ; le Concert interrompu, un acte ; le Grand Deuil, un acte ; la Romance, un acte ; le Vaisseau amiral, un acte ; Délia et Verdikan, un acte, le Chevalier de Sénange, trois actes ; Françoise de Foix, un acte ; le Dénoûment inattendu, un acte ; la Fête de Meudon, un acte ; Ninon chez madame de Sévigné, un acte ; Valentin, trois actes (à l'Opéra-Comique) ; Roger, roi de Sicile, trois actes (à l'Opéra) ; Féodor, un acte ; les Maris garçons, un acte ; le Charme de la voix, un acte (à l'Opéra-Comique) ; Virginie ou les Décemvirs, trois actes (à l'Opéra) ; la Mère et la Fille, trois actes ; les Créoles, trois acte ; les Petits Appartemens, un acte ; les Deux Mousquetaires, un acte (à l'Opéra-Comique.)

Il a de plus donné en société avec divers compositeurs : Bélizaire, trois actes ; Echo et Narcisse, deux actes ; la Victime des Arts, un acte ; le Congrès des Rois, trois actes ; les Dieux rivaux, trois actes ; l'Heureux Retour, ballet, deux actes ; la Naissance du fils de Mars, trois actes ; le Laboureur chinois, un acte ; Blanche de Provence, trois actes ; Pharamond, trois actes ; la Marquise de Brinvilliers, trois actes ; l'Enlèvement des Sabines et l'Enfant prodigue, deux ballets en trois actes, dont il a seul composé la musique.

Telles sont les produits si variés de ce compositeur fin, spirituel, énergique, savant et populaire tout à la fois, qui a fondé avec d'autres Français notre école nationale, et l'un de ceux qui l'honorent le plus.

Henri Blanchard.

Sentence de Jésus-Christ.

Le hasard a mis dans nos mains le document judiciaire le plus imposant qui ait été enregistré dans les annales humaines, c'est à dire la condamnation à mort de Jésus-Christ. Nous transcrivons ce document tel qu'il nous a été remis.

Sentence rendue par Ponce Pilate, gouverneur-régent de la Basse-Galilée, portant que Jésus de Nazareth subira le supplice de la croix.

L'an dix-sept de l'empire de Tibère César, et le vingt-cinquième jour du mois de mars, en la cité sainte de Jérusalem, Anne et Caïphe étant prêtres et sacrificateurs du peuple de Dieu ;

Ponce Pilate, gouverneur de la Basse-Galilée, assis sur le siége présidial du prétoire;

Condamne Jésus de Nazareth à mourir sur une croix entre deux larrons, les grands et notoires témoignages du peuple disant :

1. Jésus est séducteur.
2. Il est séditieux.
3. Il est ennemi de la loi.
4. Il se dit faussement fils de Dieu.
5. Il se dit faussement roi d'Israël.
6. Il est entré dans le temple suivi d'une multitude portant des palmes à la main.

Ordonne au premier centurion Quirilus Cornelius de le conduire au lieu du supplice.

Défend à toutes personnes pauvres ou riche d'empêcher la mort de Jésus.

Les témoins qui ont signé la sentence de Jésus sont :

1. Daniel Robani, pharisien.
2. Joannas Zorobatel.
3. Raphael Robani.
4. Capet, homme public.

Jésus sortira de la ville de Jérusalem par la porte Struénée.

Cette sentence est gravée sur une lame d'airain ; sur le côté sont écrits ces mots : « Pareille lame est envoyée à chaque tribu. »

Elle a été trouvée dans un vase antique de marbre blanc, en faisant des fouilles en la ville d'Aquila, au royaume de Naples, en 1280, et a été découverte par les commissaires des arts à la suite des armées françaises. Lors de l'expédition de Naples, elle était dans la sacristie des Chartreux, près Naples, renfermée dans une boite de bois d'ébène. Le vase est dans la chapelle de Caserte.

La traduction qu'on vient de lire a été faite par les membres de la commission des arts. L'original est en hébreu.

Les Chartreux, par leurs prières, obtinrent que cette lame ne leur fût pas enlevée : on leur tint compte ainsi des grands sacrifices qu'ils avaient faits pour l'armée.

M. Denon avait fait faire une lame du même modèle, sur laquelle il avait fait graver cette sentence. A la vente de son cabinet, elle a été achetée par lord Howard, moyennant 2,890 fr.

Les canons de Saint-Jean d'Ulloa.

Le transport de l'état *Adele*, parti de Brest le 9 avril, est arrivé avant-hier au Havre. Ce bâtiment transporte les bouches à feu prises sur les Mexicains, au fort de Saint-Jean d'Ulloa, et apportées en France par la corvette la *Créole*.

Quatre de ces pièces d'artillerie sont des canons longs, en bronze, du poids de 3,080 à 3,200 livres, et du calibre de douze. Elles ont été fondues à Douai dans les années 1688, 1733, 1739 et 1741. Les boutons de culasse représentent un coq gaulois jusqu'à la poitrine, les ailes de ces signes allégoriques forment le cul de lampe de la pièce : sur les renforts, en dessus et en avant de la lumière, se trouvent placées en relief les armes de France fleurdelysées et surmontées d'une couronne ; à la limite des renforts est un soleil en relief et une légende en bosse, avec les mots de la fastueuse devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*. Les anses représentent deux dauphins.

On voit sur les volées, au-dessus des armoiries en relief, surmontées d'une couronne fleurdelysée, et plus en avant, trois légendes en relief sur lesquelles sont burinés les noms de Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu, duc d'Aumale. Ces dernières légendes sont remplacées sur une des quatre bouches à feu par deux légendes également en relief avec les mots *maréchal D[illegible]*. Chacune de ces quatre pièces offre, à la fin des volées, deux légendes et les trois mots en saillie *ultima ratio regum* ; en avant de ces mots et un peu au-dessus d'eux, on lit une autre légende qui porte le nom de chacun des canons : le *Solide*, le *Taureau*, l'*Amyn-*

tor, le *Mercenaire*. On sait qu'anciennement on avait l'habitude, dans nos fonderies et dans nos arsenaux, de donner son nom propre à chaque pièce d'artillerie fondue en bronze.

Les deux dernières bouches à feu sont du calibre de 8 et de 16; elles ont été fondues, celle de 8 à Mexico, en 1798, et celle de 16 à Séville, en 1763. La pièce mexicaine de 8 est sans nom et n'a que des moulures ordinaires; son poids est de 165 livres. La pièce de 16 pèse de 440 à 450 liv. Le bouton de culasse représente un globe orné de feuillages près du collet. Sur le cul-de-lampe, on distingue une légende burinée, sur laquelle sont formés en relief les mots *Solano fecit Sevilla anno* 1763. Sur le renfort, il y a un écusson figurant en saillie les armes d'Espagne, surmontées d'une couronne. Les anses représentent deux dauphins; sur la volée, en dessous, on lit deux inscriptions en relief, dont la première offre les mots *fulmina regis*, et la seconde, le nom de guerre de la pièce : *el Tigre*.

Les six bouches à feu apportées au Havre par l'*Adèle*, vont être transportées du Havre à Paris, à bord d'un des bateaux en fer de M. Berthier. Le bateau à vapeur qui stationne à chaque voyage au quai d'Orsay devra, à son arrivée à Paris, s'amarrer le plus près possible de l'hôtel des Invalides, où ces pièces d'artillerie seront, dit-on, reçues et conservées.

La Chasse à l'Aigle.

La chasse des nids d'aigle et de vautours constitue une véritable industrie parmi les paysans nécessiteux de la Sardaigne et même de l'île de Corse. Le *Journal des Chasseurs* rapporte le fait suivant qui s'est passé dans les environs de San-Giovanni de Domus-Novas, près d'Eglesias, en Sardaigne.

« Trois jeunes paysans, trois frères, avisèrent, dans le fond d'un précipice, un vaste nid qui leur parut un riche butin à conquérir; mais la coupe verticale de la roche ne permettait pas d'y parvenir par aucun autre moyen que celui d'une corde jetée dans cette espèce de puits, à la façon de ces échafauds balans à gros nœuds dont on se sert à Paris pour badigeonner les maisons.

» Cette corde, passée autour du tronc d'un jeune arbre, devait fonctionner comme une poulie, hisser ou abaisser ce moderne argonaute dans sa périlleuse expédition. Le danger n'était pas seulement dans la possibilité d'une chute de plus de 150 pieds, mais dans l'agression des innombrables oiseaux de proie que renfermaient ces sombres et inaccessibles lieux; aussi celui parmi les trois frères que le sort avait désigné pour cette entreprise, crut-il devoir s'armer d'un sabre pour se protéger contre les ennemis qu'il allait affronter. Le rôle de ses autres frères restés en haut du précipice consistait à tenir une extrémité de la corde et à la faire mouvoir. Le plus âgé de ces jeunes hommes n'avait pas 26 ans, et le hardi chasseur, lui, au plus 22 : grand, musculeux, force herculéenne, teint brun, yeux noirs, cheveux de jais, c'était un vrai type des belles races montagnardes des contrées méridionales. Le voyez-vous armé de son sabre, soigneusement affilé par parenthèse, et gravitant dans le précipice? La corde file, file, descend, descend toujours; le voilà à portée de l'interstice qui récèle le nid objet de son ambition et il s'en empare. Ce nid contenait quatre aiglons à plumage isabelle clair; c'était presque un trésor pour ces pauvres paysans; mais le plus difficile n'est pas fait, il faut remonter. Il a crié à ses frères de le hisser. Sa voix retentit dans les cavités sonores de l'abîme, et la corde se meut maintenant dans un mouvement ascensionnel. Tout à coup il se voit assailli par deux aigles furieux : c'est la mère, c'est le père de ces petits qu'il emporte sous son bras. L'attaque est vive; d'autres oiseaux de proie semblent faire cause commune avec ceux-ci. Ce sont des cris, des coassemens épouvantables dans le précipice. La nuée qui l'entoure se fait de plus en plus épaisse, et le sabre dont il se sert avec une excessive dextérité ne suffit point à le protéger; l'arme tourne et retourne autour de la tête, car il doit se couvrir de tous côtés. Soudain la corde a été ébranlée par un choc imprévu; le jeune homme lève les yeux et reconnait que dans ses évolutions multipliées le tranchant de son sabre s'est heurté contre la corde, et que, sous le choc, elle a été coupée aux trois quarts. Il a mesuré l'immensité de son danger, une horrible émotion a parcouru tout son corps, et c'est miracle qu'il ait trouvé en lui assez de force pour ne pas lâcher prise et rouler dans l'abîme. Cependant la corde monte toujours, et lui, immobile, silencieux, il attend dans une indescriptible anxiété que la Providence ait décidé de son sort. Le voilà enfin, il a touché le bord, lui et son nid d'aigles qu'il n'a pas abandonné. Un cri de joie est poussé par ses frères; mais ceux-ci en le regardant ont de la peine à le reconnaitre, ses cheveux étaient devenus tout à fait blancs. »

La civilisation par le Paletot.

Qui n'a pas porté de paletot, ou du moins qui n'en a pas parlé? Ceux qui n'en ont point porté en ont parlé, et ceux qui n'en ont point parlé en ont porté. Il y en a même qui ont fait l'un et l'autre.

Or, parmi tous ces gens-là, personne qui se soit avisé de dire ce que nous voulons dire. Ils ont parfaitement agi. Ce petit article leur doit son existence.

Sans doute on a bien décrit la structure de cette carapace humaine appelée paletot. On a jeté de l'encens par les coudes de ce tuyau de drap. Tout le monde a voulu se loger dans cette guérite portative. Les archéologues du vestiaire ont cherché son origine à travers les brouillards de l'Océan, et les gens d'esprit ont obtenu par la saillie le même résultat que les érudits par la science. Le paletot, ont-ils conclu, est une importation maritime. Un vêtement si chaud ne pouvait nous arriver que du monde dont le roi s'intitule M. Sue.

Et dans cette population d'humanitaires, de philanthropes et de socialistes, pas un qui ait mis le doigt sur la grande, sur la véritable mission du paletot; pas un qui ait su nous répéter le mot que le tailleur universel a dit au paletot en le lançant sur les épaules du genre humain. Voici ces mémorables paroles : Tu es drap, et sur ce drap je coudrai ma civilisation, et les dents de la barbarie ne prévaudront pas contre elle.

Et en réalité vous n'avez jamais imaginé les grands bienfaits rendus par le paletot à l'humanité ambulante. Je vais les énumérer tout à l'heure.

Jadis on avait la sottise de loger nos poches capitales aux antipodes de la tête, de telle sorte qu'il aurait fallu avoir la double vue de mademoiselle Pigeaire, ou la double face de Janus, pour surveiller ces réceptacles habituels de tout ce *vade mecum* du mobilier bourgeois. Comme cette inspection n'est pas dans nos mœurs, il en arrivait que ces poches postérieures abusaient de la permission pour demeurer béantes et offrir, qui une tabatière, qui un foulard, à la première main errante et sans asile. Le filou était gratifié de lorgnons à volonté et de portefeuilles à discrétion; il n'avait même pas besoin de se baisser pour en prendre.

Aujourd'hui que le paletot a retourné la géographie de l'habit, les poches ont changé de domicile. Nous les tenons à portée sous les yeux et sous la main. Et les pauvres voleurs qu'ont-ils à faire? rien du tout, et comme nous, ils ont leurs mains dans leurs poches.

Dites donc maintenant que le paletot n'est pas cousu de moralité. (*L'Entr'acte.*)

Revue des tribunaux.

1er CONSEIL DE GUERRE DE PARIS.

Accusation capitale, condamnation à mort.

Mariton, fusilier au 33e régiment de ligne, est amené devant le 1er conseil de guerre sous l'accusation capitale de voies de fait envers son supérieur.

Le 5 mars dernier, Mariton rentrait au quartier dans un état d'ivresse complète, quoique ce jour-là il fût commandé pour un service. Le caporal et le sergent de semaine lui intimèrent l'ordre d'aller se coucher. Les moyens persuasifs ne purent rien sur lui; loin de là, il repoussa ses supérieurs à coups de pied. La garde intervint pour le faire obéir, mais Mariton, se servant encore de ses pieds et de ses mains, lutta contre les hommes de garde, et ce ne fut que porté qu'il entra dans la prison. Ces faits ont motivé l'instruction judiciaire dirigée contre lui.

A l'audience, le greffier donne lecture des pièces de la procédure, et lorsqu'il arrive à l'interrogatoire de Mariton, le conseil apprend qu'à chaque question qui lui a été adressée par M. le commandant Tunot de Lanoye, rapporteur, l'accusé a refusé de répondre et a gardé le silence le plus absolu, après avoir pris l'attitude militaire du soldat sans armes.

M. le président ordonne d'amener l'accusé. Aussitôt un gendarme le fait entrer dans la salle d'audience. Mariton va directement se placer devant le conseil; il pose ses talons sur la même ligne, les deux bras pendans contre le pantalon et reste les yeux fixés sur M. le président.

M. le président à l'accusé. — Quels sont vos nom, prénoms et à quel régiment appartenez-vous?

Mariton reste immobile et ne dit mot.

M. le président. — Répondez. Ne vous obsti-

nez point ; c'est contre vos intérêts. Il faut bien que vous vous défendiez.

Même immobilité, même silence de la part de l'accusé.

M. le président l'exhorte de nouveau à s'expliquer, et lui adresse toutes les questions qui peuvent avoir trait aux faits qui lui sont imputés. Mais ferme comme une statue de marbre, Mariton ne bouge ni son corps ni sa tête, et reste les yeux fixés sur M. le président.

M. le président. — Asseyez-vous, on va entendre les témoins.

Mariton ne bouge pas.

M. le président. — Gendarme, faites asseoir l'accusé.

Un gendarme s'approche de Mariton, le touche sur l'épaule, et l'invite à s'asseoir. Aussitôt, semblable à une mécanique dont on vient de toucher le ressort, Mariton se laisse aller d'aplomb sur le banc, pose ses mains sur ses genoux, et paraît ne prendre que fort peu d'intérêt aux dépositions des divers témoins.

M. Tugnot de Lanoye fait le rapport et conclut à la culpabilité.

Le défenseur de Mariton, après avoir dit au conseil que son client est resté à son égard dans le plus profond mutisme, fait d'inutiles efforts pour combattre l'accusation.

M. le président, à l'accusé. — La loi nous fait un devoir de vous demander encore si vous avez quelque chose à dire pour votre défense. Je vous invite à éclairer la justice, qui va prononcer sa sentence sur une accusation qui entraîne la peine la plus grave.

Mariton reste immobile et silencieux.

M. le président. — Qu'on reconduise l'accusé en prison.

Aussitôt Mariton se lève, suit le gendarme, et s'achemine en souriant vers la prison. Le conseil se retire, et, après un quart d'heure, rend un jugement qui déclare Mariton coupable sur toutes les questions, et le condamne à la peine de mort.

Le pourvoi en révision devant être formé dans les vingt-quatre heures, et l'avocat de Mariton craignant que celui-ci ne persistât obstinément dans son silence, a pris sur lui de former sur-le-champ, en vertu de l'article 11 de la loi du 18 vendémiaire an VIII, un pourvoi en révision

POLICE CORRECTIONNELLE.

UN BON BOURGEOIS.

Je me promenais tranquillement, dit le plaignant, ne pensant à rien, comme c'est mon habitude quand je me promène, lorsqu'un jeune individu, celui qui est là, le premier sur le banc, s'arrête en face de moi et s'écrie d'un air tout joyeux : « Eh ! je ne me trompe pas, c'est ce bon M. Groslichard ! Et depuis quand donc à Paris, vieux farceur ? — Monsieur, lui dis-je très surpris, c'est qu'au contraire vous vous trompez énormément; je ne suis pas M. Groslichard et n'ai nullement l'envie de l'être. » Vous croyez peut-être que ce monsieur va me laisser tranquille ? Point. Il s'obstine de nouveau et avec acharnement à me baptiser de Groslichard. J'ai beau lui répéter que je n'ai point un nom si ridicule et que je m'appelle Gorjonnet, rentier de l'état, demeurant rue Bertin-Poirée, il n'en persiste pas moins dans son idée, que je ne comprenais pas alors et que j'ai trop bien comprise depuis ; il se jette à mon cou, et m'embrasse, mais sérieusement, là, sur les deux joues... comme ferait un fils qui n'aurait pas vu son père depuis plus ou moins d'années. Je parvins à me débarrasser de ses effusions ; mais je n'en étais pas encore quitte. — Allons, me dit-il, je vois bien que vous n'êtes pas mon ancien professeur Groslichard. — Allons donc ! je savais bien que vous en conviendriez, puisque je suis Gorjonnet. —C'est égal, ajoute-t-il, vous ressemblez si bien à ce respectable Groslichard, qui a élevé ma timide enfance, qu'il faut que je vous embrasse encore à son intention. Et le voilà qui me resserre dans ses bras de *renouveau*. A ce moment, un autre jeune homme, qui était avec lui, et que je n'avais pas encore aperçu, lui dit : « Mais finis donc, Auguste, tu vois bien que tu ennuies ce monsieur. » Je trouvai le mot fort sensé, je dois le dire au tribunal ; et comme M. Auguste ne me lâchait toujours pas, son ami se met à le tirer, et moi avec, ce qui me fit perdre l'équilibre et manqua de me précipiter sur le pavé. Enfin, j'en fus quitte, et je m'en allais en rajustant mon col et ma cravate, quand un autre individu s'en vient me frapper sur l'épaule en m'interpellant.

« Je crus que c'était encore quelqu'un qui allait me prendre pour ce M. Groslichard ; et, emporté par la colère, j'allai jusqu'à dire à ce nouvel importun : « Monsieur, je vous prie en grâce de vouloir bien me laisser tranquille ! » Je ne tardai pas à me repentir de ma vivacité, quand ce monsieur m'eut dit : « On vient de vous voler votre montre. — Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je.— Soyez tranquille, ajouta cet honnête homme ; mon camarade a suivi vos voleurs, et votre montre est déjà entre ses mains. » En effet, les deux brigands étaient arrêtés, et ma montre me fut rendue... La voilà !... une montre de famille... qui ne bouge jamais... Une heure vingt-deux minutes... (Regardant l'horloge qui est au-dessus du banc des prévenus, et à demi-voix) : « Je crois que vous retardez un peu. »

M. le président. — Voilà tout ce que vous avez à dire ?

Le plaignant. — Oh ! mon Dieu, oui, monsieur ; une fois que j'eus ma montre, je m'en allai, en rendant grâce à Dieu de vivre dans un pays tranquille et civilisé où l'on trouve dans chaque rue des agens de police.

Devant des faits si clairement établis, Auguste Denizet et Antoine Perrodin n'ont pas la ressource d'une dénégation. Aussi conviennent-ils du fait qui leur est imputé, et cela avec un cynisme révoltant.

« Quand on n'a pas d'autre état que celui de voleur, dit Auguste, il faut bien l'exercer tant qu'on peut. Nous avons été *paumés* c'te fois-ci; nous serons peut-être plus heureux, une autre fois C'est embêtant tout d'même que la *rousse* (la police) se soit trouvée là. Il était joliment fait, *le gonze* (l'imbécile). »

Devant une telle profession de foi, le tribunal devait se montrer sévère ; aussi les deux prévenus, qui déjà avaient eu quelques démêlés avec la justice, sont condamnés à trois ans de prison et cinq ans de surveillance.

(*Gaz. des Trib.*)

TRIBUNAUX D'AFRIQUE.

Il y a quelque temps, un Arabe, Mouhamed-Ben-Mouça, fut arrêté au moment où il venait de décharger un coup de yatagan sur la tête de sa femme Halima, jeune et d'une beauté remarquable. Mouhamed-Ben-Mouza avait été mis à la disposition de la justice d'Alger, et le *Sémaphore* raconte ainsi les circonstances qui ont accompagné le jugement qui vient de statuer sur son sort :

« Le 19 mars, la tribu de Kara-Mustapha vit caracoler dans la plaine une nombreuse troupe de cavaliers formant l'escorte du capitaine Dallouville, directeur des affaires arabes, qui était venu inspecter les diverses tribus de la Mitidja ; le caïd El-Arby et le cadi de la Krachena l'accompagnaient, suivi d'une foule d'Arabes à cheval. Mouhamed-Ben-Mouça avait été amené d'Alger par des gendarmes maures. Dès que le cadi de la Krachena eut mis pied à terre, il voulut, avant de prononcer le jugement, examiner la blessure de la femme ; après l'avoir visitée, il dit : Ce n'est rien, la femme est guérie.

« Les scènes suivantes eurent un grand caractère d'intérêt pour les Européens. Le coupable, malgré la surveillance des gendarmes, se glissa rapidement dans le gourby où Halima était assise au fond, les jambes croisées, la tête enveloppée de l'appareil que le chirurgien lui avait posé; elle avait sa charmante tête appuyée sur la main droite.

» Mouhamed vint se placer en face d'elle, et sans parler, dans une attitude morne et impassible, il attacha un long regard sur sa jeune épouse; l'expression qui brillait dans ses yeux avait un caractère dont il est impossible de se faire une idée ; des sensations énergiques contractaient toute sa face, et comme la colère semblait y lutter contre le repentir, on ne pouvait savoir lequel de ces deux sentimens l'emportait sur l'autre. Ce jeu muet de physionomie avait une grandeur sauvage inexprimable ; les deux personnages du drame s'inquiétaient fort peu de l'assistance nombreuse qui remplissait le gourby; Halima avait quitté sa mélancolique et souffrante attitude et ses beaux yeux noirs grandement ouverts dardaient une flamme de colère et de mépris à l'époux immobile ; le sentiment de la pudeur si vif chez les Arabes, qui entouraient sa couche, avaient disparu pour elle; Halima ne voyait qu'un homme, son assassin, celui qui avait trompé les joies de son cœur.

» Le cadi interrompit le silence profond qui planait sur cette scène imposante, et dit d'une voix calme et pleine de dignité :

» — Mouhamed-Ben-Mouça, tu as commis un crime, en laissant sur ta femme les marques brûlantes de ton yatagan.

» Et il étendit la main vers la tête d'Halima.

» Les paroles du cadi tirèrent Halima de la contemplation où elle était plongée, elle détourna la tête d'une façon méprisante et regardant Mouhamed pardessus l'épaule :

» — O homme ! dit-elle, va-t-en, tu ne me reverras jamais.

» Tout son corps tremblait d'indignation et elle reprit la pensive attitude qu'elle avait avant l'apparition de l'époux. Alors M. le capitaine Dallouville nous invita tous à nous porter en avant de la tribu pour assister au jugement.

» On étendit un bournous à terre, le cadi s'assit dessus, ainsi que le caïd El-Arby. On fit ensuite la lecture en français et en arabe du procès-verbal dressé à cette occasion ; quand elle fut terminée, le cadi demanda à l'accusé s'il connaissait les faits qu'il venait d'entendre. Mouhamed répondit :

» — O représentant du poète ! on m'accuse

faussement; la parole du calomniateur est entrée, aigue, dans mon âme, comme la pointe effilée d'un poignard: je suis innocent, Allah en est témoin; faites de moi ce que vous voudrez.

» Mouhamed s'accroupit et tint ses mains tendues vers ses juges, tandis qu'il regardait le ciel. Les témoins furent entendus, la déposition de la mère d'Halima fut rejetée, à la demande du coupable, à cause de la parenté.

» Le cadi posa ensuite la tête sur ses mains et réfléchit; puis il prononça le jugement suivant:

» Nous nous sommes transportés à la tribu de Kara-Mustapha, relativement à l'affaire de Mouhamed-Ben-Mouça avec sa femme Halima Brut-Omar, blessée par lui. Nous avons examiné la blessure, et nous avons reconnu qu'elle a été produite par un yatagan.

» La législation el Moukrallefi dit: toutes les fois qu'il y a marque ou trace d'un coup, le divorce doit être prononcé. En conséquence, nous avons demandé à Halima si elle consentait à ce que cela fût, et sur sa réponse affirmative, nous avons prononcé le divorce d'une manière claire et irrévocable. De plus, nous condamnons Mouhamed à recevoir, d'après l'aveu de la loi, 80 coups de bâton, à payer une amende de 50 fr. pour prix de la blessure, et à restituer la dot, qui s'élève à 56 fr. 26 c. La bastonnade sera donnée en notre présence. En outre, il subira un emprisonnement de sept jours, afin que, désormais, il apprenne à vivre. Halima pourra se rendre partout où elle voudra.

» Fait en présence des témoins sains d'esprit et à propres à déposer devant la justice, à la date du troisième jour du mois de Mouharem de l'année 1255.

» Ce jugement fut immédiatement traduit en français, et l'on en donna lecture dans les deux langues. A l'instant même la bastonnade fut appliquée sur la plante des pieds de Mouhamed qui endura le supplice avec l'impassibilité ordinaire aux Arabes; après l'exécution, on l'a ramené à Alger où il subit son emprisonnement.

» Cet exemple est venu de nouveau prouver à la population arabe que les Français ne laissent impuni aucun de ces crimes qui, sous la domination des Turcs, étaient étouffés par l'argent ou par le crédit des coupables. Aussi les Arabes de Kara-Mustapha ont-ils, en se retirant, fait retentir l'air autour de nous de ces cris: *Allah yensor el Francis*! Que Dieu rende les Français victorieux! »

Revue dramatique.

THEATRE DU VAUDEVILLE.

Marie Rémond, comédie-vaudeville, en trois, par MM. Lockroy et Anicet-Bourgeois.

Marie Rémond, est une de ces œuvres dont l'analyse ne peut que difficilement donner une idée exacte. Il y a en elle des nuances imperceptibles ailleurs qu'à la scène, des délicatesses insaisissables et une sensibilité qu'il est malaisé de ne pas effleurer en y portant la main. Nous nous bornerons donc à indiquer le sujet de cette pièce et nous serions heureux que nos lecteurs voulussent bien compléter leurs notions en allant eux-mêmes voir ce que nous ne pouvons leur dire.

Une jeune fille a été indignement séduite; l'expiation commence pour elle tout de suite après la faute; elle est abandonnée par celui auquel elle s'est livrée; tout le monde se retire d'elle; ses amies les plus chères l'évitent; son frère lui-même, dont elle était la gloire et l'amour, son frère qui s'est battu pour elle, fuit et s'éloigne. Un honnête homme la recueille sur son sein; et lui qu'une trahison a aussi affligé, il lui offre son nom et sa main. Elle refuse et va vivre dans un couvent.

Un peu plus de clarté dans l'exposition des faits, et un peu plus de rapidité de scènes seraient à désirer; mais on est aux prises avec les sentimens profonds, sans être outrés; une élégance de bon goût tempère ce que les émotions peuvent avoir de trop douloureux; le cœur réfléchit pendant que l'esprit contemple; c'est un succès qui est conquis par de nobles et touchans moyens.

Mademoiselle Fargueil est revenue des départemens avec les plus fâcheuses habitudes. Au lieu de bien comprendre le caractère pénétrant de son rôle et ce qu'il a de doux, même dans les plus vives impressions, elle se livre à une exagération ridicule; elle parodie le drame, comme si elle était encore devant son cher public des petites villes, aux petites couronnes, aux petits vers et aux petits articles.

Hippolyte a été comédien habile et élevé; il a dit sans sécheresse un rôle grave, et sans mollesse un rôle plein de sensibilité.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL.

Simplette la chevrière, vaudeville en un acte, par MM. Xavier et Cogniard.

Un jeune déserteur a été obligé, pour se soustraire aux recherches de la gendarmerie, de se cacher dans les antres des rochers. Simplette, jeune chevrière, s'est prise de pitié et d'amour pour lui; elle est devenue pour Julien une seconde providence; c'est elle qui le préserve des embûches et qui le nourrit. Mais elle est obligée de dérober par-ci par-là du pain, du lard, des œufs, et même des vêtemens, sans lesquels il mourrait de faim et de froid.

Jean Grivet, garçon de ferme, et Ravageon, brigadier de gendarmerie aiment Simplette. Jean Grivet veut régaler la gentille chevrière, et lui apporte un jambonneau, un fromage, un broc de piquette. Il s'absente un moment, et tout cela a disparu au profit de Julien. «Voilà une gaillarde de bon appétit, dit Grivet.» Bientôt une alerte est donnée; Simplette est signalée comme voleuse, et en même temps Julien est arrêté. Mais tout s'explique heureusement; l'humanité de Simplette lui sert d'excuse; Julien n'est pas déserteur, car son congé était signé avant qu'il désertât, et il épouse sa bienfaitrice. Ce petit acte, très amusant, a complétement réussi. Alcide-Tousez, dans le rôle de Grivet, et mademoiselle Pernon, dans celui de Simplette, ont eu leur bonne part dans les applaudissemens.

THEATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

Léo Burckart ou *Une Conspiration d'étudians*, drame en cinq actes, précédé du *Bourgeois de Francfort*, prologue, par M. Gerard.

M. Gérard a entrepris de démontrer cette vérité politique:

C'est qu'il est impossible de gouverner une nation, un pays, d'après les règles de cette probité étroite et rigoureuse qui doit régir toutes nos actions dans la vie civile; en d'autres termes, qu'un ministre ne peut pas être honnête homme suivant l'acception donnée à cette expression par un simple citoyen.

C'est une vérité *peu consolante*; mais c'est une vérité vraie!

Léo Burckart, ancien professeur dans une université d'Allemagne, s'est retiré à Francfort; il a vu le monde, il en a été bientôt dégoûté; il a partagé l'enthousiasme de ses jeunes condisciples pour une grande amélioration sociale, puis il l'a bientôt jugée impossible. Maintenant, époux d'une jeune femme, heureux dans son ménage, il vit en bon bourgeois à Francfort; cependant il occupe ses loisirs à rédiger quelques articles dans un journal libéral. Là, il développe une théorie qu'il croit applicable au gouvernement, savoir, que la franchise, la droiture et la probité sévères, exactes, sont les meilleurs procédés en politique comme en affaires civiles.

Ces articles ont paru une critique trop amère des actes du gouvernement; le journal est saisi, condamné à une forte amende; les rédacteurs sont exilés: Burckart, cause de ce désastre, s'engage à payer l'amende de ses derniers, se dévoue à l'exil et recueille un des rédacteurs, privé de ressources par cet événement. Ces résolutions prises, le professeur va les exécuter quand un événement change tout à coup la face des choses: le prince régnant meurt; son successeur vient trouver Burckart: «Vous avez posé des principes que vous croyez bons, sans doute, monsieur; l'application de ces principes est réclamée par le peuple; c'est vous que je charge de les mettre en pratique.» Burckart recule d'abord devant le fardeau qui va lui être imposé. Mais refuser serait lâcheté, sa conviction lui fait un devoir de consacrer au bonheur de son pays ce qu'il sent en lui de forces et de lumières... Il accepte.

Le bourgeois de Francfort est devenu premier ministre.

Les étudians allemands ont organisé cette association formidable connue sous le nom de *Tugend Bund*: s'érigeant en tribunal secret, ils dévouent à la mort tous les hommes qu'ils jugent opposés à ce qu'ils appellent l'affranchissement de l'Allemagne. Léo Burckart, qui a représenté son prince au congrès de Carlsbad, est bientôt désigné à leurs poignards comme ayant sacrifié les intérêts du peuple à ceux du prince, tandis qu'il se voit menacé de disgrâce à la cour pour avoir stipulé une alliance avantageuse qui chasse une favorite. Partout Burckart n'a suivi que les inspirations de sa loyauté, et il a blessé tout le monde. Désabusé de ses utopies, Burckart donne sa démission et rentre dans la vie bourgeoise qui donne seule le bonheur.

Ce drame sévère par la pensée qui l'a inspiré, grave et sérieux par le but où il vise, est animé par les tableaux vrais et curieux de la vie des étudians allemands; c'est là que l'on entend ces fameux chœurs de Weber, composés, en 1813, sur les odes de Kœrner: *La Lyre et l'Epée*. Une scène d'initiation à la *Tugend-Bund*, la conspiration des étudians contre le prince, conspiration à laquelle Léo Burckart masqué prend part pour détourner contre lui même le poignard qui menace son souverain, sont des épisodes du plus grand intérêt.

Ce dont surtout on doit savoir gré à l'auteur de *Léo Burckart*, c'est la raison ferme et constante qui a présidé à la conception, au développement, à l'exécution de son œuvre. Pouvant facilement, à l'aide de déclamations furibondes, flatter des idées mauvaises, adoptées sans examen, il a renoncé à ces applaudissemens vulgaires pour exprimer des vérités utiles, mais sévères; en un mot, il n'a rien demandé aux passions!

Ses conspirateurs ne sont pas des héros; il ne les couronne pas de chêne et de lauriers: ils sont ce que sont toujours ces malheureux jeunes gens: des fous, des niais, des intrigans et des ambitieux: les deux premières catégories exploitées par les deux autres.

La gravité du sujet, la longueur des développemens ont jeté un peu de froideur sur la première représentation. Quelques coupures ont dû facilement rendre la marche de ce drame plus vive, et ce doit être aujourd'hui un des ouvrages les plus remarquables de ces derniers temps. Le style est sobre, net, exempt d'emphase; souvent la pensée y revêt une forme âpre et acerbe qui la rend plus incisive, et cela convient dans un sujet politique où l'épigramme se trouve fréquemment à côté de la sentence.

Les acteurs ont bien joué. Mélingue, Raucourt

et mademoiselle Théodorine surtout, se distinguent par une excellente entente de la scène et de la situation. Le succès a été brillant et laissera reposer un peu les cottes de mailles, les armures et les dagues de Tolède.

Revue des Modes.

—

Je ne sais si l'hiver prend enfin son parti et s'avoue décidément vaincu, mais cette semaine, un soleil doux et pur a égayé de ses bienfaisans rayons nos promenades publiques, et les lourdes étoffes ont commencé à disparaître et à céder la place aux tissus gracieux et légers que Gagelin fait venir chaque jour de toutes les parties du monde. En attendant les mousselines claires, les organdis et les gazes, dont le règne va bientôt commencer, on voit partout des soies et mousselines à dessins extrêmement variés, à rayures fleuries ou paimées, à carreaux de moyenne grandeur ; le chiné se porte toujours fort bien, mais il est nuancé de dessins tranchans ; le noir fait fureur.

On revient aux ceintures en gros grains bouclées sur le devant ou arrêtées par deux boutons d'or, et je crois que l'on a raison. La coquetterie féminine trouvera dans la commodité une compensation à ce qu'elle pourra perdre du côté de la grâce.

Le matin et le soir, on est bien obligé de se souvenir que nous ne sommes encore qu'au mois d'avril, et que les paletots de satin et les cachemires garnis de fourrures ne sont pas encore trouvés trop lourds.

A la première représentation de *l'Alchimiste*, la salle Ventadour offrait un brillant résumé des modes adoptées pour la saison nouvelle ; nous y avons remarqué beaucoup de robes à corsages ajustés et découpés en cœur, manches demi-larges assorties au corsage, poignets en batiste brodée, ceinture droite. Une pélerine à pointe par devant et ronde par derrière est figurée sur ce corsage au moyen d'une ruche formée d'une chicorée.

Les corsages longs, à draperies, plus décolletés du devant que des épaules, dominaient. Les manches étaient faites avec deux, trois ou même quatre biais, plus grands successivement, de sorte que le dernier semble envelopper toute la manche. Cette façon se répète au bas.

On ne porte plus qu'un seul volant plissé et non pas froncé.

Quant aux chapeaux, je n'aurai que l'embarras du choix. Les magasins d'Alexandrine étaient représentés par les plus ravissantes créations.— Capotes de crêpe bordées d'un demi-voile d'Angleterre ; — pailles de riz avec un voile de tulle maintenu par un bouquet ou une guirlande de roses ; — capotes d'étoffe ou de crêpe sur lesquelles on jette une écharpe de dentelle retombant libre et flottante ; puis enfin, pour terminer la nomenclature, le pou de soie de diverses nuances, le gros de Naples, la paille de riz et les pailles d'Italie. Je citerai particulièrement un délicieux petit chapeau en crêpe rose, orné d'une écharpe également en crêpe rose brodée et garnie de dentelles qui formait le demi-voile sur les côtés de la passe, au-dessous de laquelle des liserés roses dessinaient un gracieux encadrement.

Les chapeaux et les capotes sont à passe circulaire : les voiles sont fixés et échancrés du milieu.

Les chapeaux en paille cousue sont de moyenne grandeur, longs des joues, avec passe évasée.

Quant aux ornemens, ce sont toujours des rubans, ou des plumes, ou des fleurs, fleurs de Chagot, c'est tout dire. Quoi de plus frais, de plus gracieux que ses bouquets et gerbes de roses, ses œillets, ses lilas et ses campanules, ses lauriers et ses grenadines, ses jacinthes, ses violettes et ses jasmins, etc. ; car Chagot est fécond comme le printemps, comme la nature, et ses magasins sont un véritable parterre.

Sur les pailles cousues, on voit beaucoup de rubans ponceau à raies aussi vives que variées, ainsi que des rubans écossais, solitaire glacé de vert, de bleu, etc.

Les chapeaux paille de riz vont parfaitement bien avec les rubans Pompadour, à mosaïque, à fruits, à guirlandes. Le ruban queue de paon, dit ruban *Argus*, obtient aussi beaucoup de faveur ; les rubans blancs et brochés de nuances imitant les plumes sont très recherchés pour les pailles de riz. (*Le Follet*).

Revue de cinq jours.

—

20 AVRIL. — Le département du Finistère va élever un monument à Latour-d'Auvergne ; ce monument sera placé à Carhaix, lieu de sa naissance. La statue du premier grenadier de France aura onze pieds, et son piédestal, sur lequel seront quatre bas-reliefs, aura la même hauteur. Les dépenses de ce monument pourront bien s'élever à 150,000 fr.

— La *Gazette de Delhi* du 23 février annonce la mort du général Allard. Cet homme, dont la destinée tient presque du roman, aurait succombé à une affection de foie. Ce serait une perte irréparable pour le royaume.

— Le condamné à mort Gilbert, dont nous avons annoncé l'évasion de Bicêtre, a été arrêté ce matin à Paris. Il déjeûnait, lorsque les agens sont entrés dans la chambre où il se tenait caché. Après avoir renversé la table qui était placée devant lui, voyant que toute résistance était inutile, il s'est laissé attacher les mains et a suivi tranquillement les agens. On l'a conduit au dépôt de la préfecture de police, où il est surveillé avec beaucoup de soin. Rien dans les discours de Gilbert ne signale un état actuel d'aliénation mentale. Il a raconté avec beaucoup de détails son évasion, l'emploi de son temps depuis ce moment. Il paraît qu'il a passé deux jours dans les bois de Meudon, après quoi il s'est procuré de nouveaux vêtemens, à l'aide desquels il a pu entrer dans Paris.

— D'énormes poutres de fonte, représentant des proues, des poupes de vaisseaux, avec des soubassemens d'un seul morceau, arrivent en ce moment place de la Concorde. Ce sont autant de parties des groupes qui vont être placés au milieu des deux grandes fontaines qui sont auprès de l'obélisque du Luxor.

On veut que cette place soit entièrement terminée pour le premier mai prochain.

—Un gentleman récemment arrivé de la Géorgie a apporté à Londres une graine de trèfle colossal de la Barbarie, qu'il va soumettre à l'examen d'un botanicien célèbre. Suivant le rapport des voyageurs qui ont visité ce pays dont le climat est le même que celui de la Grande-Bretagne, l'herbe et les végétaux s'y distinguent par une croissance extraordinaire. La graine de trèfle importée atteint la hauteur de 12 à 15 pieds, et peut être coupée chaque mois. A cela il faut ajouter que la tige produit un chanvre dont la qualité est excellente.

— Un relevé fait aux Etats-Unis de tous les désastres survenus, par suite d'explosions de chaudières de bateaux à vapeur, dans le courant de l'année 18[illegible], porte à 1,05[illegible] le nombre des personnes qui ont perdu la vie par suite de ces accidens.

— M. Alexandre Vattemare vient d'adresser aux chambres une nouvelle pétition, pour solliciter l'établissement d'un système général d'échange de doubles de livres et d'objets d'art, existant dans les collections, les musées, les bibliothèques du royaume, avec les établisssemens du même genre qui existent dans les divers états de l'Europe.

— On écrit de Saint-Pétersbourg que Thalberg y fait fureur, et qu'aucun artiste depuis madame Catalani n'a obtenu un pareil succès. Il a déjà donné trois concerts, qui ont produit plus de 20,000 fr. chacun.

— Le préfet de police, vient de prendre un arrêté portant qu'il sera procédé à une visite générale des voitures de place, fiacres, coupés, cabriolets et voitures de l'extérieur, dites *coucous*.

21. — C'est le 18 avril qu'a été célébré dans l'église de Saint-Georges, à Londres, le mariage du marquis de Douro, fils aîné du duc de Wellington, avec lady Elisabeth Hay, fille du marquis et de la marquise de Tweeddale. Tout ce que la capitale renferme de gens de haut ton se pressait dans l'église et dans les tribunes ; une foule immense de curieux se pressait dans la rue St-Georges. A son arrivée à l'église, la jeune mariée a été applaudie par la foule assemblée sur son passage, et chacun se pressait pour la voir. La cérémonie religieuse a été célébrée par le révérend docteur Wellesley, doyen de Durham, oncle du marié. Au retour de l'église, un splendide déjeuner a été offert à la noble compagnie chez le marquis de Tweeddale, dans Belgrave-Square. Les convives étaient au nombre de 120. Le marquis et la marquise de Douro ont quitté Londres dans l'après-midi pour se rendre à Strathsieldsaye, où ils se proposent de passer la lune de miel. Le noble marquis de Douro a 32 ans et sa jeune épouse 19.

La corbeille de mariage est la plus magnifique et la plus grande que l'on ait vue depuis longtemps : elle pèse 400 livres et est décorée des armoiries des deux nobles familles Wellesley et Hay. Des cadeaux superbes ont été envoyés aux parens éloignés.

— Les administrations générales des postes et des contributions indirectes viennent de décider que les boîtes aux lettres seraient désormais placées chez les receveurs buralistes ou débitans de tabacs, dans toutes les communes rurales où il existe des titulaires de ces emplois, ayant leur domicile à peu près au centre de la localité.

— Un accident affreux est arrivé, il y a quelques jours, à la côte de La Bouille. L'entrepreneur était occupé à faire sauter une mine ; et, comme cela se pratique, il avait mis de la poudre dans une cave ; puis, au moyen d'un morceau de fer qu'il chassait avec force, il introduisait de la terre pour fermer l'ouverture de la cave : mais dans la terre il se trouva un caillou auquel le contact du fer fit produire une étincelle, et la poudre prit feu. Aussitôt une détonation terrible se fait entendre. Douze ou quinze personnes qui étaient présentes et qui étaient là en amateurs sont renversées avec violence ; une d'elles est horriblement mutilée ; deux autres ont la figure abîmée et sont menacées de perdre la vue ; quelques autres encore sont blessées, mais moins gravement. Le malheureux entrepreneur a eu les mains à moitié enlevées.

— Le progrès s'empare de tout. On avait vu jusqu'alors des ânes traînant des charrettes. Maintenant, vous pourrez voir, si vous vous levez de bonne heure, des [illegible] en charrette. C'est une petite écurie ambulante montée sur quatre roues, à laquelle sont pratiquées des portières par où MM. les quadrupèdes s'amusent à regarder les passans que ce spectacle fait rire, ce qui du reste ne paraît pas les divertir beaucoup. Ce sont les [illegible] qui ont le privilége de faire ces promenades en voiture, et voici le mot de cette singulière innovation : La Faculté, comme on sait, prescrit le lait d'ânesse aux poitrinaires. [illegible] spéculateurs de la banlieue envoient donc chaque jour à Paris un troupeau de ces [illegible] qu'on trait à domicile. Mais on avait remarqué souvent que la [illegible] sur la qualité du lait, et qu'il [illegible] que l'animal [illegible]. Un des spéculateurs a donc eu l'idée de [illegible] ver au breuvage bienfaisant ses propriétés hy-

giéniques en évitant toute fatigue à ses ânesses, et c'est pour cela qu'il les promène en équipage.

— M. L. M., sénateur belge, poursuivi pour dettes, a soutenu un siége dans sa maison contre ses créanciers. Les journaux s'élèvent vivement contre une pareille résistance. « Un législateur, disent-ils, doit l'exemple du respect pour les lois. »

22. Une dépêche télégraphique de Londres, en date du 20, à quatre heures du matin, annonce que l'amendement de sir Robert Peel à la motion de lord Russell sur l'Irlande a été rejeté. dans la chambre des communes, à la majorité de 22 voix, par 318 votans contre 296.

— La reine vient d'ordonner qu'il soit payé 50 pour 100 sur sa cassette particulière aux créanciers du feu duc de Kent, son père. Les dettes sont considérables : la mesure adoptée par la reine est un acte spontané qui lui fait le plus grand honneur. Nous sommes certains que les créanciers seront payés par des sommes tirées de la cassette particulière la reine.

— Nous avons reçu des nouvelles de la Jamaïque en date du 9 mars. Les Nègres se montrent toujours intraitables. Ils refusent de travailler. Les produits de l'établissement de Woodstock sont réduits de moitié. Les différends qni se sont élevés entre les planteurs et le gouverneur sont encore loin d'être aplanis.

— On écrit de Leipsick, que le chemin de fer à peine ouvert est déjà exploité par le commerce et l'industrie; qu'en outre, 300 fabricans de draps de la Lusace sont arrivés à la fois avec 1300 quintaux de marchandises à Leipsick, et que cette ville sera sans doute, dans quelques années, la première place commerciale de toute l'Allemagne, et avec laquelle aucune autre, ni Hambourg ni Francfort ne pourra rivaliser.

— On écrit de Rome, le 9 avril : « Lady Mary-Alathea-Talbot, fille du comte de Shrewsbury, vient d'épouser, dans notre ville, le prince Charles-Antoine-Théodore de Doria-Pamfili; elle est âgée de vingt-quatre ans.

C'est la troisième anglaise qui, depuis le commencement de l'année, se marie avec un prince romain. Les deux autres sont lady Guendaline Talbot, sœur cadette de lady Mary, et lady Caroline Shirley; la première a épousé le prince Sulmona, fils du prince de Borghèse, et le second, le duc Sforza-Cesarini.

— On écrit de Vienne que le maréchal Marmont se disposait à revenir sous peu en France. Ses rapports avec le gouvernement français ont pris, est-il dit, un caractère très satisfaisant, et l'on a remarqué que M. Damrémont, fils du général mort en Afrique, est descendu chez lui.

— Un jeune enfant de Grenoble, admirateur enthousiaste de M. Victor Hugo, lui avait adressé une lettre de remercimens pour l'envoi d'un exemplaire des *Voix intérieures*. Cette première missive étant restée sans réponse, notre écolier en écrivit une seconde, et cette fois avec plus de bonheur, car il reçut au bout de quelques jours la réponse que voici : « Je vous dois depuis bien longtemps une réponse, mon cher petit enfant; mais, voyez-vous, j'ai les yeux bien malades, il faut m'excuser. Les médecins me défendent d'écrire; j'obéis aux médecins comme vous obéissez à votre mère. La vie se passe à obéir; n'oubliez pas cela. Mais vous qui êtes petit, vous êtes plus heureux que moi. A votre âge, l'obéissance est toujours douce; au mien, elle est dure quelquefois; vous le voyez, puisqu'on m'a empêché de vous écrire. Adieu, mon petit ami, devenez grand et restez sage. VICTOR HUGO. Paris, 4 mars 1829.

— Le cours de la Seine va être amélioré dans toute la traversée du département.

— Cinq grandes fontaines vont être contruites dans les Champs-Elysées.

— *Un nom difficile à lire.* — Il y a une petite rivière dans le Mont-Vernon, comté de Hillsbourg (Amérique du Nord), qui se jette dans le Sougheghan, et que les Indiens appellent Guohoquinopassakessannagenog.

23. — La loi nouvelle sur les brevets d'invention est une des premières qui sera portée aux chambres.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 21 et lundi 22 avril 1839, de 4,277 déposans, dont 648 nouveaux, la somme de 623,407 francs. Les remboursemens demandés se sont élevé à la somme de 549,000 fr.

— On se rappelle que, conformément aux dernières volontés de madame la duchesse de Richelieu, un monument funèbre doit être érigé dans l'église de la Sorbonne, à la mémoire de son mari, dont les restes y ont été déposés. Nous apprenons que ce projet est sur le point de recevoir son exécution. Le statuaire M. Ramey, auquel a été confiée l'exécution du groupe de sculpture, a presque achevé son œuvre. Il ne s'agit plus que de déterminer la place qu'on pourra définitivement assigner à la tombe et au monument de M. le duc de Richelieu.

— Le *Mémorial bordelais* raconte qu'un vol considérable a été commis à Bordeaux, chez M. Manzanarez. La somme enlevée s'élève à 121,000 fr., parmi lesquels se trouvent 30,000 f. d'actions de la banque. Le vol a été commis, soit par une nièce, soit par une fille de confiance élevée dans la maison de M. Manzanarez. Cette jeune personne a dix-sept ans et paraît avoir cédé aux séductions d'un jeune homme de vingt-un ans, Espagnol comme elle; ce serait, dit-on, à ses conseils qu'elle aurait obéi en fuyant avec lui et en emportant toutes les valeurs qu'on avait eu l'imprudence de lui laisser sous les yeux.

— On lit dans le *Constitutionnel de Glascow* : « Le comte d'Eglington se propose de donner au mois de septembre prochain un grand tournoi dans son château. On fait déjà des préparatifs à cet effet. On croit que l'aristocratie la plus brillante de l'Europe assistera à ce magnifique spectacle destiné à faire revivre l'ancienne chevalerie. »

— Les dépouilles mortelles de Nourrit sont arrivées mercredi à Marseille sur le paquebot le *Sully*. Vendredi soir, le débarquement n'avait pu encore avoir lieu. Le cercueil sera déposé dans l'église Notre-Dame-du-Mont, où il restera jusqu'à l'arrivée de madame Nourrit, qui est attendu à Marseille pour le 21.

— Un trait d'incroyable étourderie, qui a eu des suites bien funestes, vient de se passer à Tobel (Suisse). Un jeune homme, échauffé par le vin, paria de broyer son verre avec les dents et de l'avaler après l'avoir ainsi pulvérisé. Six jours après, il mourait dans d'atroces douleurs et de terribles convulsions.

— Le théâtre de la Renaissance donnera samedi prochain, 27 avril, au bénéfice de M. Frédéric Lemaitre, une représentation des plus curieuses; le bénéficiaire jouera, avec la Comédie Française, l'*Othello*, de Ducis; madame Anna Thillon et les artistes du chant exécuteront le *Barbier de Séville*, de Rossini, Brunet y reparaîtra dans un de ses meilleurs rôles; et enfin les acteurs des Variétés donneront le *Thé de madame Pochet*, grande soirée dans laquelle paraîtront toutes les célébrités artistiques des théâtres de Paris.

— La *Canaille* fait fortune au boulevard Montmartre. Odry dans cette pièce et Vernet dans *Phœbus*, remplissent chaque soir la salle des Variétés.

24. — On nous écrit de Saint-Pétersbourg le 9 avril :

« Tout chez nous respire la guerre. On assure que l'empereur se rendra, avant le mariage du duc de Leuchtenberg, à Kiew pour passer en revue l'armée du Midi, et en remettre lui-même le commandement en chef au feld maréchal Paskewitsch.

— Les suicides deviennent très fréquens dans l'armée; les journaux des départemens nous annoncent aujourd'hui le suicide de deux sous-officiers : un à Lyon, celui d'un jeune lieutenant d'artillerie, par désespoir d'amour; l'autre à Béfort, celui d'un officier de 22 ans, qui a été trouvé pendu dans sa chambre, et qui, craignant de ne pas réussir dans son trsste projet par ce moyen, s'était donné plusieurs coups de poignard au cœur. On attribuait sa résolution funeste à des plaintes qui auraient été portées contre lui à ses chefs.

— On signe actuellement une pétition pour l'abolition du péage des ponts de Paris. Cette pétition est le résultat de la proposition faite au conseil municipal de la Seine par M. Lanquetin, un des conseillers du 9e arrondissement.

— Le prince Paul Esterhazy a gagné lui-même dans le dernier tirage de l'amortissement de l'emprunt contracté par lui, le gros lot de 120,000 florins comptant. Le prince a employé cette somme à créer un fonds de pensions pour les veuves et orphelins des employés sur ses vastes domaines en Hongrie.

— Sous le nom de *Phare du Palais-Royal*, il vient de s'établir, dans le jardin, sous un des petits pavillons qui sont aux angles des boulingrins, devant le café Valois, un bureau destiné à recevoir, moyennant 15 centimes, l'enregistrement des actes de présence de toutes les personnes qui se sont trouvées aux rendez-vous donnés, afin d'indiquer aux retardataires le lieu où l'on pourra retrouver les premiers arrivans. C'est là un établissement digne de notre siècle affairé.

— M. Cabet est arrivé aujourd'hui à Paris, après avoir prescrit, par cinq années d'exil, la peine de deux ans de prison à laquelle il avait été condamné pour délit de presse.

— M. le ministre de l'ntérieur vient d'accorder au musée de Lyon le groupe de la famille de Caïn, qui fait partie de l'exposition de 1839, au musée royal.

— Un fumeur anglais vient d'être condamné dans Bail-Court, au paiement de 40 liv. st. 8 schillings 6 deniers pour consommation de cigares. Il a été prouvé que le fumeur Burdett en consommait pour 8 schillings (10 fr.) de cigares dans un jour.

Le Rédacteur en chef, BERTHET.

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxieme Série,

30 AVRIL 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MEMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat a toucher a Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzieme Annee.

N° 24.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

MM. les co-propriétaires du Voleur *sont informés que le dividende des trois premiers mois de l'année* **1839**, *a été fixé à la somme de 6,561 fr.; ce dividende sera payé à bureau ouvert, rue du Helder, n. 14 bis.*

SOMMAIRE.

PRISONS DE L'AUTRICHE.

Une visite au Spielberg.

A côté de la ville de Brunn, capitale de la Moravie, à quatre lieues environ du champ de bataille d'Austerlitz, s'élève, en forme de pyramide, une montagne chauve et stérile, d'aspect désolant : c'est le Spielberg. La forteresse qui en couronne la cime servait autrefois de résidence aux comtes de Moravie. Depuis la réunion à l'empire d'Autriche, et principalement sous le règne de Marie-Thérèse, on y enferma les prisonniers d'état. En 1805, les troupes françaises, qui marchaient sur Austerlitz, s'emparèrent du Spielberg et en firent sauter les fortifications. A partir de cette époque, le Spielberg a cessé de compter comme place de guerre, et sert exclusivement, non pas de prison d'état, mais de prison du troisième degré, c'est à dire de lieu de détention pour tous les condamnés à plus de dix ans de prison dure (*schweeren kerker*) (1).

Les bâtimens de la prison représentent un grand parallélogramme. A l'est et au sud, vers la ville de Brünn, il y a une espèce de rempart d'une élévation assez considérable ; au nord et à l'ouest, une enceinte demi-circulaire de palissade vient en aide à l'insuffisance des fortifications.

Il n'est pas facile de pénétrer dans ce lieu de misères ; la loi autrichienne interdit en général toute communication orale ou par lettre avec les prisonniers ; les réglemens disciplinaires sont d'une sévérité minutieuse, et les agens subalternes s'y conforment avec une craintive exactitude; il n'a fallu rien moins qu'un rescript émané de la suprême chancellerie aulique, contresigné par le ministre de l'intérieur et visé par le gouverneur de la Moravie, pour nous ouvrir les portes du Spielberg. Quand on contemple, à huit cents pieds de hauteur, ce funèbre et silencieux bâtiment où la douleur patiente et les cris du désespoir se confondent dans un même oubli, on se sent froid au cœur, comme si l'on entrait dans un tombeau. Là aussi on pourrait écrire sur la porte d'entrée : *Voi che entrate, lasciate ogni speranza* ! Paroles fatales, que le Code pénal autrichien a traduites avec une épouvantable fidélité : « Le condamné à la prison très dure (schweeren kerker), dit l'article 14 de ce Code, est renfermé dans une prison séparée de toute communication, dans laquelle il n'entre que la *quantité d'air* et qui ne contient que l'*espace nécessaire* à la conservation de la vie. Il a constamment des fers pesans aux mains et aux pieds, avec un cercle de fer autour du corps; il reste continuellement attaché au mur par une chaine, excepté pendant le temps du travail. Sa nourriture consiste en pain, en eau ; tous les deux jours il recevra des alimens chauds, mais jamais de viande; il couchera sur une planche nue ; il ne pourra recevoir aucune visite ni converser avec personne. »

S'il est vrai de dire que cette peine atroce ait été abolie par une ordonnance impériale du mois d'avril 1832, et qu'elle ne soit plus appliquée [illegible] de correction [illegible] l'article 13, qui diffère peu de l'article 14, subsiste dans toute sa rigueur [illegible] les fers aux pieds, il est [illegible] journellement avec des alimens chauds, la viande exclue; il couche sur une planche nue et ne peut communiquer qu'avec les personnes qui ont des relations immédiates avec lui pour sa garde. »

Quinze années sans communiquer avec un ami, sans un mot qui vous révèle l'existence d'un parent ! quinze années d'une existence telle que l'a faite l'article 13 du Code pénal ! ah ! l'on comprend le regard d'adieu que Silvio Pellico jetait au monde et à la riante vallée de Brünn avant de franchir le fatal guichet du Spielberg !

J'ai visité bien des prisons en Belgique et en Allemagne ; j'en ai vu de sombres, d'étroites, de malpropres, d'insalubres, mais nulle ne m'a laissé une impression de tristesse et de désolation comme Spielberg. Ce n'est pas qu'il y ait rien à y critiquer sous le rapport matériel : les services de logement et de subsistance sont réglés avec le plus grand ordre ; les dortoirs, situés au rez-de-chaussée et habités par huit ou dix condamnés, sont bien construits, suffisamment espacés, bien pourvus d'air et de lumière, chauffés en hiver. [illegible] de l'empereur [illegible] der des paillasses aux condamnés, et elles ne leur sont retirées que par mesure de correction.

Les ateliers de travail [illegible]

(1) Ces prisons, dites du troisième degré, correspondent à nos bagnes ; il y en a trois en Autriche : le Spielberg, en Moravie ; la forteresse de Kuffstein, en Tyrol, et Gradisca, en Illyrie.

ment disposés, et chauffés à une température convenable. Le régime des travaux est sévère, mais non pas intolérable, et, à en juger par l'aspect extérieur de la population, la nature de ces travaux n'est nullement préjudiciable à la santé.

Le lever est fixé à quatre heures et demie en été, à cinq heures ou cinq heures et demie en hiver. Après la prière, les condamnés se rendent dans leurs ateliers, où ils restent jusqu'à midi, sans autre interruption que celle nécessitée par le déjeûner.

Pendant tout le temps du travail dans les ateliers, le silence le plus absolu doit être observé. Les travaux auxquels on applique les condamnés sont le filage et le tissage du chanvre et de la laine. Les étoffes employées dans la maison, ainsi que plusieurs fournitures pour les hôpitaux et les troupes, sont confectionnées et ouvrées par les détenus. On assigne à chacun sa tâche, d'après une évaluation présumée de son habileté ou de ses forces; le travail qu'il fournit en sus lui est rétribué d'après un tarif; mais il est peu de détenus qui parviennent à profiter de cette disposition.

Après le dîner, les condamnés se promènent pendant une heure dans la cour, sous la surveillance de gardes armés de fusils chargés, ils peuvent converser entre eux, mais à voix basse seulement. A une heure, ils retournent au travail jusqu'à sept heures.

Au Spielberg, la nourriture est plus abondante que dans les autres prisons de l'Autriche, soit qu'on ait cru devoir accorder cette faveur à cause de la rudesse du climat, soit qu'une plus grande sévérité du régime disciplinaire ait réclamé une compensation. Une livre trois quarts d'un fort bon pain, pour la journée; à midi, un tiers de litre environ de soupe, et une égale quantité de légumes, graissés au beurre ou au gras de veau: telle est la ration alimentaire de chaque détenu. La population paraît généralement robuste et bien portante: les décès y sont peu fréquens. On a calculé que la moyenne des décès, sur une population de 315 individus, est de 1 sur 24, tandis que, dans d'autres prisons, la proportion est de 1 sur 14 et même de 1 sur 5.

Il ne serait donc pas exact de penser que le régime du Spielberg, tel que l'ont laissé les récentes modifications dues à l'empereur, soit plus rigoureux que dans les autres prisons. Le condamné est plus sainement logé et aussi bien nourri qu'en aucune autre prison d'Europe.

Mais on peut dire que le but de la loi pénale autrichienne est moins de punir et d'effrayer, que de dompter le condamné, de le briser à la règle, d'asservir sa pensée, de courber sa volonté, en telle sorte qu'elle ne puisse reprendre son élan, qu'elle conserve à jamais le pli d'une docilité imposée par trente livres de fers et le bâton d'un guichetier. On reconnaît dans une pareille mesure l'abus d'un principe peut-être vrai au fond, mais très certainement poussé jusqu'à une rigueur exagérée.

Il est très vrai qu'il n'y a au Spielberg que de grands criminels ou des malfaiteurs incorrigibles dont les nombreuses récidives attestent la perversité. Mais puisque la loi ne les a point retranchés sans appel de la société et qu'ils doivent y rentrer un jour, il serait sage de n'en pas désespérer, et d'unir l'action d'une influence moralisante à l'action disciplinaire qui pèse sur eux d'une manière si inflexible. Or, c'est à quoi le législateur n'a point assez songé. Les sentinelles qui veillent jour et nuit, le sabre au poing, dans les corridors; les guichetiers qui, chaque soir et chaque matin, visitent les fers des condamnés, les barreaux de leurs fenêtres, les poches de leurs vêtemens, peuvent bien empêcher une évasion; mais ils ne calment point le désespoir qui veille, ils ne préviennent pas le crime qui médite, le vice qui se propage. Et alors il faut que la loi guette tous les symptômes de révolte secrète, ou d'irritation trop peu déguisée, qu'elle frappe sur les effets du mal, ne pouvant ou ne sachant en guérir les causes. Aussi les infractions disciplinaires les plus sévèrement réprimées sont celles qui dénotent un esprit de résistance ou d'insubordination. Aux insoumis, aux récalcitrans, les coups de bâton, la mise au pain et à l'eau, le cachot sombre, la mise aux fers. *Mettre aux fers*, en langage du Spielberg, cela veut dire qu'on attache la main droite au pied gauche, au moyen d'un double anneau, et que le patient est forcé de se tenir courbé sur lui-même dans la situation la plus douloureuse; cela veut dire encore qu'on lui attache aux deux mains une barre de fer de deux pieds de long et du poids de quatre livres, qu'on lui passe autour du corps une ceinture de fer, serrée au-dessous des aisselles et retenue à cette hauteur par une chaîne, qui va se rattacher à un anneau scellé dans le mur; de sorte que le condamné, enchaîné comme une bête fauve, peut à peine se mouvoir autour de la planche qui lui sert de coucher.

Ce n'est pas tout. Il peut arriver que le condamné murmure, que le désespoir lui arrache des plaintes ou des imprécations; eh bien! ces plaintes seront considérées comme la plus dangereuse de toutes les rébellions, et il se trouvera dans l'arsenal de la prison un instrument combiné avec une cruauté savante et qui saura bien obtenir silence.

Le bâillon, qu'on appelle la *poire*, consiste en un cercle de fer de la grandeur de la tête, et auquel s'adapte un boulon creux percé de petits trous. Ce boulon, remplit de poivre, est introduit de force dans la bouche du patient, et le cercle de fer est fixé derrière sa tête de manière à n'en pouvoir être arraché. Si le malheureux se tait, son châtiment consiste dans la gêne affreuse apportée à sa respiration; s'il crie ou s'il se débat, il aspirera à l'instant une poussière dévorante qui lui fera souffrir, en l'étouffant, le supplice le plus atroce!

En visitant tous ces appareils de torture, j'aurais voulu pouvoir rester convaincu que c'était là quelques vestiges des barbaries d'une autre époque. Mais il résulte des explications qui m'ont été données, qu'aujourd'hui encore ces moyens odieux sont employés contre les détenus les plus rebelles.

Peu avant ma visite au Spielberg, un condamné avait subi la peine de 50 coups de bâton et 2 mois de cachot sombre, pour tentative d'évasion, car le désir et l'espoir de la liberté ne meurent jamais complètement au cœur de l'homme. Même sur le rocher désert du Spielberg, derrière une enceinte de remparts, de fossés, de palissades, à portée de la baïonnette ou de la balle de quatre sentinelles, un malheureux chargé de chaînes avait osé rêver sa délivrance, et il avait fini par corrompre un guichetier. Même au Spielberg, la vénalité se fraie un accès et la corruption invente des ressources. Ces pauvres condamnés qui depnis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir travaillent pour l'Etat, trouvent encore quelques heures, le dimanche, et quelques minutes pendant leur récréation quotidienne, pour se créer un pécule. La fièvre de la liberté ou le désir de posséder trente francs, après vingt années de prison *dure*, a improvisé des sculpteurs d'une merveilleuse habileté, des hommes qui seraient artistes s'ils n'étaient pas galériens. Avec de mauvais couteaux privés de pointe et de tranchant, que la défiance administrative veut bien leur concéder, avec les os qui ont servi à graisser leurs alimens, ils improvisent de petits chefs-d'œuvre, et ils auront droit au tiers de l'aumône que le rare visiteur du Spielberg laissera tomber devant ces monumens d'une incroyable patience et d'une adresse presque miraculeuse. User les vingt-quatre dimanches d'une moitié d'année à gagner trente sous!... Même au Spielberg on conserve donc le désir d'une condition meilleure, l'espoir de la liberté! Il y a plus; quelques-uns y gardent les goûts les plus futiles d'un monde dont ils sont séparés peut-être sans retour. J'ai vu un condamné faire de la coquetterie avec les pauvres vêtemens qui n'ont pas changé depuis Silvio Pellico; il portait le grand chapeau blanc à bords arrondis, la veste et le pantalon mi-partie gris-noir, mi-partie brun-capucin, et sept livres de fer aux pieds; mais, aux grossiers brodequins de l'administration, il avait substitué des bottes élégantes, et un dessous de pied soigneusement attaché faisait tendre le pantalon bigarré du forçat!

Je me fis raconter l'histoire de cet infortuné, que sa haute taille, sa tournure pleine d'aisance et de distinction, faisaient remarquer au milieu de ses grossiers compagnons. Officier dans l'armée polonaise pendant la dernière guerre, il avait servi, comme aide-de-camp, sous les ordres du général Z... Après les désastres de Varsovie, le général se retira dans une terre qu'il possédait en Hongrie et proposa à son aide-de-camp de le suivre. Celui-ci accepta avec reconnaissance; mais bientôt les motifs de cette hospitalité si empressée se révélèrent sous un jour funeste. L'aide-de-camp était marié; sa femme, jeune, jolie et passionnément aimée, avait depuis long-temps fixé l'attention du général: une circonstance, peut-être indifférente en elle-même, fit entrer le soupçon dans l'âme du malheureux officier, qui, passant de la confiance la plus absolue à une jalousie forcenée, tua sa femme d'un coup de pistolet dans le salon même du général. Un long procès criminel s'instruisit sur cette tragique aventure, mais les débats ne purent rien éclairer; toutefois une femme avait été assassinée en plein jour, et son meurtrier, l'aide-de-camp J... fut condamné à quinze années de prison dure au Spielberg.

Evidemment, on traitait cet infortuné avec certains égards; mais telle est la soumission en quelque sorte mécanique des agens à la lettre de leurs instructions, qu'ils prennent sur eux

de tolérer la substitution de bottes cirées aux brodequins de la prison, attendu que le réglement accorde une *chaussure de cuir* aux condamnés, tandis que ces mêmes agens n'oseraient, sous aucun prétexte, permettre à un détenu l'usage d'un mouchoir !

En visitant les registres d'écrou du Spielberg, j'ai remarqué que les condamnations les plus fréquentes sont prononcées pour crime de brigandage et falsification du papier-monnaie. Ainsi l'absence de toute civilisation et une civilisation très industrieuse conduisent à la même fin : d'une part, le bandit italien, le brigand schlavaque ou monténégrin, qui demandent à la rapine leur pain quotidien; de l'autre, le comptable qui emprunte à la fausse bank-note une ressource périlleuse. On voit facilement que ce ne sont point là des délinquans de bas étage. Les uns montrent par leur air audacieux et féroce qu'ils sont habitués à guerroyer contre la société ; les autres, de physionomie intelligente et rusée, semblent dire que leur jeu a manqué de bonheur, mais non d'habileté.

Les condamnés politiques ne sont point confondus avec eux.

C. West.
(*Le Droit*).

LETTRE
DE
M. DE SÉGUR-DUPEYRON.

(M. de Ségur-Dupeyron, chargé par le gouvernement d'une mission scientifique en Egypte, vient d'écrire la lettre suivante à M. le docteur Pariset. Cette lettre nous a paru curieuse parce qu'elle révèle trois innovations bien remarquables en Orient : le progrès toujours croissant de la médecine ; l'application de la race noire aux travaux intellectuels ; enfin le premier exemple d'une femme, et d'une femme esclave, ennoblie en quelque sorte par la science, et honorée par la famille du souverain pour un genre de savoir qui se rencontre pour la première fois chez une jeune fille de ces contrées si longtemps barbares.)

FATMÉ-EFFENDI.

Jusqu'à ce jour le titre d'Effendi n'avait été porté que par des hommes (vous savez qu'il signifie lettré) , et il a fallu toute une révolution pour qu'une femme y soit parvenue. Voici le fait :

Un matin, le kamsin soufflait, un nuage de poussière couvrait le Caire, et, bien que nous ne fussions encore qu'au 3 février, le thermomètre marquait 21 degrés 1/2 Réaumur. Ce n'était pas un jour à courses lointaines, et je me décidai en conséquence à consacrer cette matinée à la visite des divers établissemens charitables et scientifiques ; visite dans laquelle l'excellent Clot-Bey voulut bien me diriger, accompagnée qu'il était par M. Bocti, consul de Russie et ancien interprète de Kléber.

Nous allâmes d'abord à l'hôpital civil de l'Esbeckié. Je ne vous parlerai pas de l'heureuse distribution des salles, de la propreté qui y règne ; je me bornerai à vous dire que les médecins des femmes y sont des femmes, et qu'à la tête d'une partie du service médical se trouve Fatmé, dont j'ai à vous raconter l'histoire, ainsi que celle de ses jeunes collègues, médecins en jupons. C'est encore là un service que Clot a rendu à l'Égypte. Clot, si vous le voulez, n'a pas formé lui-même, n'a pas instruit la jeune Fatmé et ses compagnes ; mais l'idée d'instruire les Africaines est une idée qu'il a su faire mettre à exécution, et cela a demandé l'emploi de toute la force de volonté dont il est doué.

Nous entrâmes d'abord dans une grande salle où se trouvaient assises sur trois rangs et devant trois tables une quinzaine de jeunes filles de couleurs différentes, mais ayant toutes reçu le jour en Afrique.

C'étaient là les docteurs qui visitaient à son chevet la pauvre femme malade, et auxquels son époux consent à la livrer ; c'étaient là les docteurs qui, par privilége de sexe, obtiennent des confidences que des hommes n'obtiendraient pas, et qui peuvent dès lors traiter nombre de maladies avec de plus grandes chances de succès. Je compris qu'avoir fait des hommes médecins dans ce pays, c'était un point immense, mais que ce n'était tout au plus que la moitié de ce qui était nécessaire. Bientôt, il faut l'espérer, le bien sera complet, et chaque sexe pourra recourir aux gens de l'art sans s'écarter des usages consacrés, c'est-à-dire que l'art se trouvera à la disposition de chacun.

Je viens de dire qu'il avait fallu de la part de Clot-Bey une grande persévérance pour obtenir la création de l'Ecole de médecine de l'Esbeckié, et cela ne surprendra pas ceux qui, comme vous, savent ce que la loi religieuse avait présenté d'obstacles à la création d'une Ecole de médecine pour les hommes. Cependant le vice-roi, ayant compris l'importance d'une pareille institution, autorisa l'achat de plusieurs esclaves, destinées à venir occuper les bancs de cette nouvelle Faculté ; car il ne fallait pas songer de prime-abord aux femmes du pays.

On acheta donc dix négresses et dix Abyssiniennes, parmi lesquelles se trouva Fatmé.

Fatmé est née dans une province d'Abyssinie appelée Leban. Elle fut prise dans une guerre, à l'âge de sept ans. Elle passa trois ans à voyager, vendue et revendue plusieurs fois sur la route ; ses petits pieds, ses pieds d'enfant parcoururent presque tout le chemin de son pays au Caire. A chaque étape, où l'attendaient un peu de doura et de l'eau quelquefois croupie, elle avait acquis une valeur plus grande pour son maître ; car le prix des esclaves augmente graduellement à mesure qu'ils sont plus près de la ville des Califes, et cela explique les fatigues et les chances de mort que présente le voyage. Enfin son destin l'amena au bazar du Caire, dans une de ces chambres salles et obscures où l'on expose les femmes de son pays, après les avoir préalablement habillées avec tout ce que la friperie a pu fournir de plus somptueux. Elle s'attendait là, pauvre jouet du sort, à subir un nouveau maître. Sera-t-il doux et indulgent ? se demandait-elle, ou bien sera-t-il exigeant et sévère ? A quels travaux me réservera-t-on ? Et, si je ne suis pas vendue ici, où irai-je ? Peut-être à Smyrne, peut-être à Stamboul, où l'on dit qu'il fait plus froid qu'ici, qu'ici où, sans les habits dont je suis couverte, je grelotterais. Puis, si je vais à Stamboul, il me faudra passer la mer, que je n'ai jamais vue, et où tant d'hommes ont péri ! Allah-Kérim ! (à la grâce de Dieu !)

Un homme arriva ; il promena ses regards sur Fatmé et sur ses compagnes de foire ; il les fit lever, il les fit marcher, il regarda leurs dents, leurs yeux, leurs mains ; il parla pour voir si elles entendaient ; quand cela fut fait, cet homme se retira et le marchand d'esclaves le suivit. Les jeunes filles se regardèrent. Qu'allait-il advenir? Ce fut un moment de grande anxiété. Enfin le marchand rentra, le sourire était sur ses lèvres : tout se trouvait conclu.

Le nouveau maître de Fatmé et de ses compagnes était le vice-roi d'Egypte, leurs travaux devaient être l'étude.

Ces jeunes filles achetées au bazar sont mises à l'œuvre sans vocation, sans la moindre idée de ce qu'on espérait d'elles, sans même savoir si elles n'auraient pas de répugnance pour la profession à laquelle on les destinait. Il fallut d'abord leur apprendre l'arabe vulgaire, qu'elles ne savaient pas ; il fallut leur apprendre à lire et à écrire ; il fallut ensuite leur apprendre la langue savante, l'arabe littéral, afin qu'elles fussent en état de lire les remarquables traductions de nos principaux traités de médecine, traductions faites à Abouzabel. Fatmé se distingua parmi toutes ses compagnes dans ces études préliminaires, et, quand on en vint aux études médicales, elle soutint sa prééminence.

Des dix Abyssiniennes, il n'y en a plus que cinq ; les autres sont mortes phthisiques et deux de celles qui restent s'en vont mourant. Plusieurs négresses ont également succombé à ce mal ; ainsi le climat d'Egypte, si favorable aux poitrinaires d'Europe ; ce climat, où la phthisie est à peine connue chez les naturels, attaque les poumons des Abyssiniennes, et les tue, dans l'effroyable proportion de sept sur dix, en moins de huit ans ; car, les deux jeunes malades iront bientôt rejoindre leurs compagnes.

Jusqu'à présent, Dieu a permis que Fatmé résistât à ce triste mal ; elle est gaie, forte, bien constituée. Dieu ne veut pas qu'elle meure ; il lui a donné une haute intelligence, une mémoire imperturbable ; il l'a conduite à travers mille dangers, mille fatigues, depuis le centre de l'Afrique, où elle eût vécu inutile, jusqu'au fond du bazar du Caire, où elle devait être achetée pour le compte de l'humanité souffrante.

Fatmé est bonne et empressée auprès de ses compagnes, qu'elle domine plus encore par la douceur et l'égalité de son caractère que par la supériorité de son savoir. Elle est pleine de soins et elle prodigue particulièrement des témoignages incessants d'intérêt à ses deux pauvres condisciples qu'elle voit s'éteindre graduellement. L'une de ces dernières, appelée Keze-*roun*, se plaignait avec tristesse. Je lui fis dire par Fatmé, qui ne parle pas encore le français, mais qui le comprend. — Le travail vous [illegible] peut-être, il faudrait vous reposer pendant quelque temps. — Plutôt mourir que de ne pas étudier, répondit la jeune fille : il faut que je devienne savante comme Fatmé. — M. Bocti nous traduisit cette réponse, ce qui rendit Fatmé tout interdite.

Nous interrogeâmes, en français, les prime-

pales d'entre les élèves ; on leur transmit nos questions en arabe et l'on nous traduisit leurs réponses. M. Bocti, toujours présent à cet examen, lui qui sait si bien l'arabe et qu'il est impossible de tromper, restait dans l'extase, car c'était pour la première fois qu'il visitait l'hôpital de l'Esbeckié.

Fatmé nous parla d'abord physiologie, puis physique et chimie, et c'était chose singulière que d'entendre, au milieu de tous ces mots arabes sortant de la bouche d'une femme, prononcer les mots *acide carbonique, oxigène, hydrogène, azote*, etc., qu'on n'a pas, pour bonne raison, cherché à traduire dans la langue de l'Arabie. Elle nous dit de quoi se compose l'air, quel est le rôle que l'oxigène remplit physiologiquement ; elle nous dit de quoi se compose le sang, elle nous expliqua l'utilité de l'acide carbonique dans la nature, etc.

Ce n'était pas, du reste, la première fois que ces jeunes filles montraient leur savoir à des personnes étrangères à l'école. On avait engagé précédemment les plus instruits parmi les *Ulemas* à venir juger de la science qu'elles avaient acquise. Quand ils eurent vu, ils restèrent en extase. L'un d'eux s'écria dans son admiration : « Nos enfans auraient mis à la mosquée d'El-Azar deux fois plus de temps qu'elles n'en ont mis pour apprendre ce qu'elles savent. » Un autre, passant sa main sur sa barbe, disait avec gravité : « *Ceci est le dessus du dessus.* »

Des examens littéraires, les ulémas demandèrent qu'on en vînt aux examens scientifiques auxquels, entre nous, ils ne comprenaient pas grand'chose ; on les satisfit cependant. Un livre de médecine fut ouvert au hasard, et l'on tomba sur la description de certains organes. Clot, si scrupuleux observateur des convenances musulmanes, voulut d'abord s'opposer à ce que l'examen portât sur ce point ; mais le chef des ulémas répondit à son observation : « S'il n'y avait pas utilité, il faudrait sans doute s'abstenir ; mais tout ce qui est utile peut se lire et être étudié. » Voilà du progrès, je crois, mon cher docteur. Et vous qui portez tant d'intérêt à l'Egypte, vous ne manquerez pas de vous réjouir d'un pareil esprit de tolérance : car il doit avoir des résultats immenses pour ce pays que j'admire avec vous.

La réputation de Fatmé s'est répandue, comme bien vous pensez, et quelques jours avant notre arrivée au Caire, la fille du vice-roi exprima le désir de voir la jeune Abyssienne, pour obtenir d'elle des explications sur l'anatomie. Fatmé se présenta au harem escortée de pièces anatomiques en cire. Elle plut tellement à la princesse, que celle-ci lui fit présent d'un magnifique nœud en diamans pour attacher à son tarbouch, et qu'elle la salua du titre d'effendi, titre qui lui restera.

Lorsque je demandai à voir ses pierreries, Fatmé, dont la modestie paraissait souffrir déjà des exclamations que nous arrachait l'étonnement produit par son savoir, fit une petite moue et se refusait presque à nous les montrer ; mais une jeune négresse de ses compagnes releva avec une certaine vivacité le voile de mousseline qui couvrait le tarbouch, et nous vîmes un magnifique mach-allah aussi large que la main, que pas une élève ne regardait avec envie et que toutes paraissaient montrer avec orgueil. « C'est notre mère que Fatmé, » disaient les Abyssiniennes, les fellahs et les négresses ; car, plus tard, on est parvenu à ramasser sur le pavé du Caire, à l'époque où l'on forma le dépôt de mendicité, de jeunes filles du pays perdues de mœurs par la misère, et on en a fait des élèves de l'école.

Je voulus savoir comment les trois races étaient classées sous le rapport de l'intelligence, et l'on me dit que les Abyssiniennes l'emportaient sur les fellahs, et les fellahs sur les négresses. Cette supériorité de la race abyssinienne, race au visage si doux, si mélancolique, ne pourrait-elle pas servir d'appui à l'opinion qui fait descendre les anciens Egyptiens de l'Ethiopie ; mais l'infériorité de la race nègre, que prouverait-elle ? Sinon que créer des républiques nègres en Amérique, ce n'est peut-être pas créer des nationalités durables et pouvant jouir des bienfaits de l'indépendance comme d'autres hommes plus heureusement organisés.

L'établissement d'un service médical feminin à l'hôpital de l'Esbeckié fait que les médecins y sont tout à la fois médecins et sœurs de charité. Quant aux résultats de ce service, j'ai déjà dit que les femmes pauvres ne faisaient nulle difficulté d'aller demander les secours de l'art, depuis qu'elles sont soignées par des personnes de leur sexe ; mais ce sont surtout les femmes grosses qu'on voit arriver à l'hôpital dont il est question ; c'est autant d'arraché à l'ignorance et à la maladresse des matrones. Les jeunes accoucheuses y font le service à tour de rôle, et chacune d'elle nous présentait le nouveau né qu'elle avait aidé à venir au monde ; elles voulaient que nous admirassions leur gentillesse, leur bon état de santé ; puis elles ajoutaient : « Celui-ci est le mien ; n'est-ce pas qu'il est mieux que celui-là ?

Le second résultat consiste en ce qu'autrefois, comme c'étaient des hommes qui vaccinaient, personne ne se pressait de porter son enfant au vaccinateur, parce qu'on pensait que le pacha employait ce moyen pour faire marquer les enfans, afin qu'ils ne pussent pas échapper à la conscription, tandis que, depuis l'époque où les femmes s'en sont chargées, cette crainte a tellement diminué, qu'en huit mois elles ont fait trois mille vaccinations, ce qui représente environ douze vaccinations par jour. J'en ai vu les états dressés par elles, et aussi proprement faits que de beaux manuscrits.

J'ai dit à Fatmé, en la quittant : Fatmé, vous êtes aussi jolie qu'instruite. — Qu'importe que je sois jolie, m'a-t-elle répondu, pourvu que je sois savante ! J'ai épousé le savoir. — J'ai ajouté : Fatmé, vous faites honneur à l'Afrique. — Je le voudrais, m'a-t-elle dit ; mais je travaille, et un jour je saurai quelque chose *inch-Allah* ! (s'il plaît à Dieu !)

De Ségur-Dupeyron.

DONNER SA VIE POUR SA DAME.

Dar su vida por su dama : tel est le titre d'un drame espagnol, joué pour la première fois en 1627, et qui se trouve encore dans un recueil anonyme, publié à Madrid vers la même époque. La composition et la représentation de cette pièce furent entourées de circonstances qui valent la peine d'être racontées, et qui pourront former un assez curieux chapitre à joindre à l'histoire des collaborations littéraires.

C'était au commencement du mois de février de l'année désignée ci-dessus. Deux hommes étaient enfermés ensemble dans un cabinet du palais de Madrid. L'un de ces hommes pouvait avoir trente ans, et portait un costume entièrement brodé d'or ; l'autre avait vingt-cinq ans tout au plus, et sa taille élégante se dessinait sous un uniforme de lieutenant d'artillerie. Le premier, sa figure sombre et fière appuyée sur une main, jouait nonchalamment de l'autre avec le gland de perles attaché à sa ceinture ; le second, fixant ses petits yeux vifs sur un manuscrit déroulé, en lisait chaleureusement le contenu à son imposant auditeur. Ce manuscrit était une pièce de théâtre, et le lecteur arrivait aux dernières scènes.

— Bien ! très bien ! c'est cela !... disait souvent le personnage à l'habit de drap d'or, en laissant glisser un sourire sur ses lèvres sévères.

Et le jeune homme, exalté par ces éloges laconiques, comme un ardent coursier par les caresses de son maître, redoublait d'enthousiasme dans sa déclamation, et improvisait parfois un mot touchant ou sublime.

Quand il fut arrivé au dénouement, il demanda la permission de s'interrompre, et exprima respectueusement ses incertitudes entre deux manières de terminer la pièce. Il s'agissait d'un amant passionné qu'une femme met successivement à plusieurs épreuves. Il y allait de la vie, dans la dernière, et la question était de savoir si elle serait poussée jusqu'au bout. Le lecteur penchait pour ce dernier parti ; mais l'auditeur fut d'un avis contraire.

— Jamais une femme n'a voulu la mort d'un homme, dit-il d'un ton sceptique et suffisant. Le héros me semble donc assez éprouvé ainsi, et l'héroïne doit céder enfin à ses instances. Poussé plus loin, d'ailleurs, reprit-il froidement, le dévouement de l'amoureux deviendrait invraisemblable.

La première objection avait impressionné le militaire ; la seconde révolta sa générosité, et lui donna le courage de la contradiction. Il soutint avec tant de feu et d'esprit la possibilité de sacrifier son existence pour prouver son amour, que son adversaire ne put s'empêcher de s'écrier, en le regardant avec admiration :

— Va pour la dernière épreuve, jeune homme ; cette conviction vous inspirera une belle scène de plus !

— Et la pièce s'appellera : *Donner sa vie pour sa dame* ! ajouta l'officier d'un air chevaleresque.

En même temps il reprit sa lecture où il l'avait laissée, et récita la dernière scène telle qu'il la concevait...

— A merveille ! à merveille ! dit l'auditeur charmé par cette improvisation. — Je suis fort content de vous, jeune homme ! poursuivit-il en s'emparant du manuscrit, et je vous promets que cette pièce sera jouée avant un mois sur le théâtre particulier du palais de Madrid...

Rouge de joie et d'orgueil à cette nouvelle, le militaire se leva pour se confondre en actions



de grâces; mais le grave personnage, l'interrompant d'un geste impérieux :

— Je mets seulement une condition indispensable à cette faveur, reprit-il à demi-voix, c'est que personne au monde, personne, entendez-vous bien ? ne saura que ce drame est votre ouvrage!...

Aussi confus, à ces mots, qu'il avait été joyeux, le jeune homme balbutia quelques réclamations, qu'un regard fit cesser aussitôt; puis, ayant juré de se soumettre à la volonté de son protecteur, il se retira sans entendre la promesse qui lui fut faite d'une importante gratification sur la caisse du roi...

Or, il est temps d'apprendre aux lecteurs que ce jeune homme était don Pedro Calderon de la Barca, alors simple lieutenant d'artillerie, comme on sait, et futur auteur des cent vingt chefs-d'œuvre dramatiques dont la pièce en question n'était que le prélude. Quant à sa joie de voir cette pièce reçue pour le théâtre du palais, et à sa soumission forcée aux conditions étranges de cette faveur, on comprendra parfaitement l'une et l'autre, en lisant le nom du personnage auquel il avait soumis son drame. Ce personnage était Philippe IV, roi de toutes les Espagnes, et de plus auteur dramatique par le procédé qu'on vient de voir, à la façon de son illustre contemporain, le cardinal de Richelieu.

Quand nous comparons Philippe IV à Richelieu, le rapprochement reste à l'avantage de ce dernier; car le collaborateur de Rotrou et de Corneille se contentait, du moins, de leur donner ses pièces à refondre, tandis que le protecteur de Calderon faisait composer entièrement les siennes, après en avoir tout au plus indiqué le sujet à ses dramaturges ordinaires. Le célèbre don Lope de Vega avait longtemps rendu ce service au monarque; mais il avait jugé à propos de se faire remplacer dans ses fonctions.... Connaissant le jeune Calderon, qui lui avait confié des projets de drames, il l'avait présenté à Philippe IV comme un génie du plus grand avenir... et c'est ainsi que l'officier d'artillerie, encouragé par d'augustes conseils, était arrivé, sans s'en douter, à faire une pièce... pour le roi d'Espagne.

Cette découverte l'affligea d'abord d'autant plus, qu'un doux projet se rattachait à sa première œuvre. Epris d'une grande passion pour une des plus belles femmes de la cour, la comtesse Antonia d'Avalos, il s'était promis d'avouer cette passion à sa dame, le jour où elle aurait vu par sa pièce comment il comprenait l'amour?... Tout ce qu'il possédait de cœur et d'âme, il l'avait donc jeté, à cet effet, dans cette pièce. La sublimité du dénoûment et la couleur chevaleresque du titre n'avaient point d'autre origine ni d'autre but... Et tout cela était perdu maintenant pour Calderon! tout cela allait profiter au roi, qui croyait le payer d'une gratification! Le premier mouvement du jeune homme fut de se révolter contre une pareille tyrannie; mais Lope de Vega lui fit sentir qu'il se perdrait, et, dans l'intérêt même de son amour, il se résigna au silence.

La pièce fut montée immédiatement, ainsi que l'avait promis Philippe IV. Les répétitions furent dirigées par don Lope et suivies attentivement par le monarque. L'auteur, assurait-on, voulait rester inconnu; mais des courtisans officieux murmuraient déjà son auguste nom. Car tel était l'usage du roi d'Espagne, sournois et dissimulé jusque dans le plagiat; il ne disait jamais qu'une pièce était de lui, mais il s'amusait à le laisser dire. Cette fois-ci cependant, soit pudeur de sa part, soit soupçon de la part des autres, les prétendues indiscrétions s'échangèrent à voix plus basse, et le jour de la représentation arriva sans que l'auteur fût soupçonné du plus grand nombre.

Don Pedro Calderon reçut, le matin, comme renfort de courage, le titre d'une pension annuelle sur le trésor de Sa Majesté, et il eut l'honneur d'être placé, le soir, derrière l'estrade réservée au roi. Etait-ce gratitude ou méfiance de celui-ci? Le jeune officier n'y réfléchit point, préoccupé qu'il était d'autre part. En effet, par une circonstance qui faisait à la fois sa joie et son supplice, il avait sous les yeux, de façon à suivre toutes ses impressions, la comtesse Antonia d'Avalos, assise à peu de distance de Philippe IV. On juge que son regard ne la quitta point pendant toute la représentation. Il vit sa belle physionomie refléter l'un après l'autre les sentimens dont il avait animé son ouvrage. Il remarqua son admiration pour les meilleures scènes, et surtout pour celles qui exprimaient la passion. Plus d'une fois enfin il l'aperçut prête à applaudir, si la modestie eût permis au roi d'en donner le signal. On arriva ainsi jusqu'au dénouement, et ce fut alors que le poète redoubla d'attention. Il vit la comtesse s'attendrir à la dernière épreuve de l'amour; il sentit même trembler à ses paupières des larmes qu'il eût voulu payer de son sang; puis, devant le dévoûment suprême du héros, ces larmes tombèrent sur une poitrine palpitant; et Philippe ayant levé l'étiquette sous prétexte d'encourager un acteur, deux belles mains se joignirent avec transport à toutes celles qui applaudissaient dans la salle... Calderon alors savoura ce bonheur, sans songer qu'il lui était défendu d'en jouir, et ne revint de l'extase profonde où le plongeait la vue d'Antonia, qu'au moment où l'acteur principal s'avança pour nommer l'auteur du drame... Toute sa joie, en ce moment, se convertit en douleur poignante, et ce fut avec ses frémissemens de honte et de rage qu'il écouta la formule consacrée.

« Ainsi finit, dit l'acteur en saluant, *Donner sa vie pour sa dame.* — L'auteur, ajouta-t-il après un silence, est *un écrivain de cette capitale* (1). Veuillez excuser les fautes qu'il a eu le malheur de commettre. »

Un écrivain de cette capitale! tel était le voile sous lequel se cachait le roi. Si du moins, pendant qu'une partie de la cour le voyait déjà au travers de ce voile, Calderon eût pu se montrer à un seul regard entre tous les regards!...

Si, à l'éclair électrique de ses yeux, à l'auréole inspirée de son front, au bouleversement de toute sa personne, Antonia eût pu reconnaître en lui l'auteur des émotions qu'elle venait d'éprouver!... Mais comment le distinguerait-elle, hélas! atôme perdu dans la foule, pauvre étoile éclipsée par le soleil royal?... Se détournerait-elle seulement vers lui, par hasard, et l'apercevrait-elle, tremblant, derrière sa chaise?

Le ciel accorda à Calderon l'humble dédommagement qu'il implorait. Plus d'une fois déjà, par cette propriété qu'ont les femmes de deviner la présence de qui les aime, et par cette autre propriété non moins exquise, de tout voir alentour sans rien regarder, plus d'une fois, disons-nous, durant la représentation, la comtesse d'Avalos avait remarqué le jeune officier d'artillerie. Toute son attention, dès lors, elle l'avait appréciée plus ou moins justement; toutes ses impressions diverses, elle en avait curieusement cherché la cause... Elle soupçonnait d'ailleurs les usages littéraires du roi, et connaissait don Pedro Calderon pour un homme de talent. Eut-elle donc un pressentiment de la vérité? ou voulut-elle simplement rendre au militaire examen pour examen? Le fait est qu'elle se retourna vers lui, lorsqu'elle se leva de sa place, et dit d'une voix claire et expressive, en fixant ses yeux sur les siens :

— Cette pièce honore le cœur et l'esprit de celui qui l'a faite, et je donnerais beaucoup pour connaître *l'écrivain de cette capitale!*

Calderon entendit dans son âme : J'aimerais cet auteur, et repartit instinctivement par un regard plein de reconnaissance. Mais un pénible incident, qui le rejeta tout à coup dans son rôle, ne lui permit pas de s'assurer si sa réponse avait été comprise. Frappé comme lui des paroles de la comtesse, le roi s'était vivement rapproché d'elle; et, dans la conversation à demi-voix qui s'établit entre eux, sur son ouvrage, le malheureux vit recueillir implicitement par un autre le doux et précieux hommage qui n'était dû qu'à lui...

— Oh! c'en est trop! pensa-t-il avec colère, en portant la main sur la garde de son épée comme pour en appeler à cette arme vengeresse; on peut sacrifier à son roi son nom et sa gloire; mais son amour, c'est impossible!...

Et lorsqu'elle passa devant lui, conduite par Philippe IV, Antonia trouva encore son regard profond arrêté sur elle.

A partir de ce moment, la comtesse se vit, entre le poète et le roi, dans une situation assez bizarre. Tous deux la courtisaient en même temps, celui-ci en face, celui-là avec mystère; et, amoureux d'elle pour la même raison, l'un et l'autre cherchaient à lui plaire au même titre. Tandis que Philippe osait s'autoriser d'un éloge flatteur, Calderon semblait revendiquer tacitement ce même éloge; et dès qu'il s'agissait de s'expliquer clairement, c'était à qui tergiverserait au plus vite. Libre par position et galante par caractère, Antonia s'amusa d'abord de cet imbroglio tout espagnol; mais ayant bientôt deviné des remords sous les réticences du monarque, pendant qu'elle ne voyait que de la crainte dans celles du militaire, elle sentit son intérêt se déclarer pour le second, et sa méfiance s'accroître à l'égard du premier. Elle résolut alors de faire parler Calderon à tout prix, et elle l'assiégea, à cet effet, des ruses les plus séduisantes. Dans les dispositions secrètes où était le jeune homme, on conçoit tout ce qu'il lui fallut de fidélité à sa parole pour résister à une obsession si douce. Il y résista cependant près d'une semaine, au grand dépit de l'impatient

(1) Ainsi sont désignés, dans le recueil imprimé à Madrid, toutes les pièces que le peuple espagnol attribue encore à Philippe IV.

comtesse, et il ne fallut rien moins qu'une circonstance romanesque pour dénouer cette petite intrigue amoureuse et dramatique.

Philippe IV donnait une chasse dans les environs de Madrid, et la comtesse d'Avalos et don Pedro Calderon en faisaient partie avec la plupart des seigneurs de la cour. Après avoir longtemps suivi Antonia des yeux à travers les groupes de cavaliers, le roi était parvenu à la joindre seule et à la séparer du cortége. Il profitait de l'occasion pour se faire valoir, et entremêlait ses galanteries de longues tirades poétiques, lorsqu'un fâcheux et terrible incident vint le distraire de cet agréable entretien. Un sanglier, traqué par les chasseurs, arriva droit à lui et à la comtesse. A l'aspect subit de cet animal, qui s'avançait furieux et le poil hérissé, les deux chevaux se prirent d'abord de frayeur, et celui d'Antonia la jeta par terre. Le premier mouvement du roi fut de voler à son secours; mais voyant le sanglier s'élancer sur elle au même instant, il ne put s'empêcher de reculer de surprise et de terreur. Pour un homme qui récitait de beaux vers sur le dévouement, c'était là sans doute une flagrante inconséquence... Mais Philippe IV était plus politique qu'intrépide, et il aima mieux payer d'adresse que de générosité. Sonnant vivement du cor pour appeler au secours, et couchant en joue la bête menaçante, il lui mit dans le corps la balle de son fusil de chasse, et crut que ce coup habile allait sauver la comtesse. Il se trompait, malheureusement, dans ce calcul, et l'animal blessé ne fit que redoubler de rage; de sorte que la jeune femme, déjà renversée par lui, aurait succombé infailliblement sous ses horribles défenses, si un sauveur inattendu et plus brave que le roi ne fût accouru sur le lieu de la scène et n'eût terminé le combat. Ce sauveur fut un jeune homme qu'on n'eut pas le temps de reconnaitre, tant il déboucha rapidement d'une allée transversale... Il se précipita, l'épée à la main, sur le sanglier, au moment même où il allait écharper sa victime, affronta le coup que celle-ci allait recevoir, et plongea sa lame dans le ventre de l'animal... Tous deux tombèrent alors en même temps, l'un blessé et l'autre mort... Et la comtesse, en revenant à la vie, reconnut Calderon dans son libérateur...

Depuis que le roi avait pris à part Antonia, le jaloux officier les avait poursuivis de sa surveillance. C'était ainsi qu'il s'était trouvé à portée d'accourir au secours de la jeune femme, et il s'y était élancé en remerciant le ciel de la belle occasion qui lui était offerte. Ce généreux exploit pouvait lui valoir la mort et lui coûta bien quelque peu de son sang; mais Antonia était saine et sauve; que lui importait le reste?...

Quand la chasse, troublée par cet incident, eut repris son cours, ce fut au tour de Calderon d'entretenir en particulier la comtesse d'Avalos.

— Seigneur don Pedro, lui demanda-t-elle tout émue, à quel titre ai-je pu mériter tant de dévouement de votre part?

— C'est ainsi que j'aime, Antonia, répondit le poète d'une voix inspirée...

— *Dar su vida por su dama?* reprit la jeune femme.... Je vois que vous joignez l'exemple au précepte, et je connais maintenant l'*écrivain de cette capitale*!

— Chut! fit Calderon, en rougissant et en regardant si le roi n'était point là.

— Soyez tranquille, dit la comtesse, votre secret sera bien gardé!

Et elle mit doucement une main sur son cœur, tandis qu'elle donnait l'autre à baiser au poète...

Ce fut ainsi que Calderon débuta dans la carrière dramatique, et que l'amour, à défaut de la gloire, lui paya ses premiers droits d'auteur.

PITRE-CHEVALIER.

LES FRANÇAIS.

(Nous avons dernièrement reproduit, d'après une piquante galerie de portraits, *les Anglais peints par eux-mêmes*, la physionomie douce et attristante de *l'Enfant de fabrique*; c'est à une publication qui forme le pendant de la première, et due au même éditeur, M. Curmer, que nous empruntons l'article qu'on va lire. *Les Français* sont peints ici par nos crayons les plus spirituels, par nos plumes les plus habiles; il appartenait à M. de Balzac d'ouvrir la marche, et à *l'épicier* d'être *croqué* le premier, lui en effet le plus connu, le plus universel des types si variés de la grande famille française.)

L'ÉPICIER.

D'autres, des ingrats passent insouciamment devant la sacro-sainte boutique d'un épicier. Dieu vous en garde! Quelque rebutant, crasseux, mal en casquette que soit le garçon, quelque frais et réjoui que soit le maître, je les regarde avec sollicitude et leur parle avec la déférence qu'a pour eux le *Constitutionnel*. Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans y faire attention, mais je ne vois jamais avec indifférence un épicier. A mes yeux, l'épicier, dont l'omnipotence ne date que d'un siècle, est une des plus belles expressions de la société moderne. N'est-il donc pas un être aussi sublime de résignation que remarquable par son utilité, une source constante de douceur, de lumière, de denrées bienfaisantes? Enfin n'est-il plus le ministre de l'Afrique, le chargé d'affaires des Indes et de l'Amérique? Certes, l'épicier est tout cela; mais, ce qui met le comble à ses perfections, il est tout cela sans s'en douter. L'obélisque sait-il qu'il est un monument?

Ricaneurs infâmes, chez quel épicier êtes-vous entrés qui ne vous ait gracieusement souri, sa casquette à la main, tandis que vous gardiez votre chapeau sur la tête? Le boucher est rude, le boulanger est pâle et grognon; mais l'épicier, toujours prêt à obliger, montre dans tous les quartiers de Paris un visage aimable. Ainsi, à quelque classe qu'appartienne le piéton dans l'embarras, ne s'adresse-t-il ni à la science rébarbative de l'horloger, ni au comptoir bastionné de viandes saignantes où trône la fraiche bouchère, ni à la grille défiante du boulanger; entre toutes les boutiques ouvertes, il attend, il choisit celle de l'épicier pour changer une pièce de cent sous ou pour demander son chemin; il est sûr que cet homme, le plus chrétien de tous les commerçans, est à tous, bien que le plus occupé; car le temps qu'il donne aux passans, il se le vole à lui-même. Mais quoique vous entriez pour le déranger, pour le mettre à contribution, il est certain qu'il vous saluera; il vous marquera même de l'intérêt, si l'entretien dépasse une simple interrogation et tourne à la confidence. Vous trouveriez plus facilement une femme mal faite qu'un épicier sans politesse. Retenez cet axiôme, répétez-le pour contrebalancer d'étranges calomnies.

Du haut de leur fausse grandeur, de leur implacable intelligence ou de leurs barbes artistement taillées, quelques gens ont osé dire: *Raca!* à l'épicier. Ils ont fait de son nom un mot, une opinion, une chose, un système, une figure européenne et encyclopédique comme sa boutique. On crie: Vous êtes des épiciers! pour dire une infinité d'injures. Il est temps d'en finir avec ces Dioclétiens de l'épicerie. Que blâme-t-on chez l'épicier? Est-ce son pantalon plus ou moins brun-rouge, verdâtre ou chocolat? ses bas bleus dans des chaussons, sa casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent verdi ou d'or noirci, son tablier à pointe triangulaire arrivant au diaphragme? Mais pouvez-vous punir en lui, vile société sans aristocratie et qui travaillez comme des fourmis, l'estimable symbole du travail? Serait-ce qu'un épicier est censé ne pas penser le moins du monde, ignorer les arts, la littérature et la politique? Et qui donc a engouffré les éditions de Voltaire et de Rousseau? qui donc achète *Souvenirs et Regrets* de Dubufe? qui a usé la planche du *Soldat laboureur*, du *Convoi du pauvre*, celle de l'*Attaque de la barriere de Clichy*? qui pleure aux mélodrames? qui prend au sérieux la Légion-d'Honneur? qui devient actionnaire des entreprises impossibles? qui voyez-vous aux premières galeries de l'Opéra-Comique quand on joue *Adolphe et Clara* ou les *Rendez-vous bourgeois*? qui hésite à se moucher au Théâtre-Français quand on chante *Chatterton*? qui lit Paul de Kock? qui court voir et admirer le musée de Versailles? qui a fait le succès du *Postillon de Longjumeau*? qui achète les pendules à mamelucks pleurant leur coursier? qui nomme les plus dangereux députés de l'opposition, et qui appuie les mesurss énergiques du pouvoir contre les perturbateurs? L'épicier, l'épicier, toujours l'épicier! Vous le trouvez l'arme au bras sur le seuil de toutes les nécessités, même les plus contraires, comme il est sur le pas de sa porte, ne comprenant pas toujours ce qui se passe, mais appuyant tout par son silence, par son travail, par son immobilité, par son argent! Si nous ne sommes pas devenus sauvages, espagnols ou saint-simoniens, rendez-en grâces à la grande armée des épiciers. Elle a tout maintenu. Peut-être maintiendra-t-elle l'un comme l'autre, la république comme l'empire, la légitimité comme la nouvelle dynastie; mais certes elle maintiendra! Maintenir est sa devise. Si elle ne maintenait pas un ordre social quelconque, à qui vendrait-elle? L'épicier est la chose jugée qui s'avance ou se retire, parle ou se tait aux jours des grandes crises. Ne l'admirez-vous pas dans sa foi pour les niaiseries consacrées? Empêchez-le de se porter en foule au tableau de Jane Gray, de doter les enfans du général Foy, de

souscrire pour le Champ-d'Asile, de se ruer sur l'asphalte, de demander la translation des cendres de Napoléon, d'habiller son enfant en lancier polonais, ou en artilleur de la garde nationale, selon la circonstance. Tu l'essaierais en vain, fanfaron Journalisme, toi qui, le premier, inclines plume et presse à son aspect, lui souris, et lui tends incessamment la chatière de ton abonnement.

Mais a-t-on bien examiné l'importance de ce viscère indispensable à la vie sociale, et que les anciens eussent déifié peut-être ? Spéculateur, vous bâtissiez un quartier, ou même un village; vous avez construit plus ou moins de maisons, vous avez été assez osé pour élever une église; vous trouvez des espèces d'habitans, vous ramassez un pédagogue, vous espérez des enfans; vous avez fabriqué quelque chose qui a l'air d'une civilisation, comme on fait une tourte: il y a des champignons, des pattes de poulets, des écrevisses et des boulettes; un presbytère, des adjoints, un garde-champêtre et des administrés: rien ne tiendra, tout va se dissoudre, tant que vous n'aurez pas lié ce microscome par le plus fort des liens sociaux, par un épicier. Si vous tardiez à planter au coin de la rue principale un épicier, comme vous avez planté une croix au dessus du clocher, tout déserterait. Le pain, la viande, les tailleurs, les prêtres, les souliers, le gouvernement, la solive, tout vient par la poste, par le roulage ou le coche; mais l'épicier doit rester là, rester là, se lever le premier, se coucher le dernier, ouvrir sa boutique à toute heure aux chalands, aux cancans, aux marchands. Sans lui, aucun de ces excès qui distinguent la société moderne des sociétés anciennes auxquelles l'eau-de-vie, le tabac, le thé, le sucre, étaient inconnus. De sa boutique procède une triple production pour chaque besoin : thé, café, chocolat, la conclusion de tous les déjeûners réels; la chandelle, l'huile et la bougie, source de toutes lumières; le sel, le poivre et la muscade, qui composent la rhétorique de la cuisine; le riz, le haricot et le macaroni, nécessaires à toute alimentation raisonnée; le sucre, les sirops et la confiture, sans quoi la vie serait bien amère; les fromages, les pruneaux et les mendians, qui, selon Brillat-Savarin, donnent au dessert sa physionomie. Mais ne serait-ce pas du peindre tous nos besoins que détailler les unités à trois angles qu'embrasse l'épicerie ? L'épicier lui-même forme une trilogie : il est électeur, garde national et juré. Je ne sais si les moqueurs ont une pierre sous la mamelle gauche; mais il m'est impossible de railler cet homme quand, à l'aspect des billes d'agate contenues dans ses jattes de bois, je me rappelle le rôle qu'il jouait dans mon enfance. Ah! quelle place il occupe dans le cœur des marmots auxquels il vend le papier des cocottes, la corde des cerfs-volans, les soleils et les dragées! Cet homme, qui tient dans sa montre des cierges pour notre enterrement et dans son œil une larme pour notre mémoire, côtoie incessamment notre existence : il vend la plume et l'encre au poète, les couleurs au peintre, la colle à tous. Un joueur a tout perdu, veut se tuer : l'épicier lui vendra les balles, la poudre ou l'arsenic; le vicieux personnage espère tout regagner : l'épicier lui vendra des cartes. Votre maîtresse vient, vous ne lui offrirez pas à déjeûner sans l'intervention de l'épicier; elle ne fera pas une tache à sa robe qu'il ne reparaisse avec l'empois, le savon, la potasse. Si, dans une nuit douloureuse, vous appelez la lumière à grands cris, l'épicier vous tend le rouleau rouge du miraculeux, de l'illustre Fumade, que ne détrônent ni les briquets allemands, ni les luxueuses machines à soupape. Vous n'allez point au bal sans son vernis. Enfin, il vend l'hostie au prêtre, le *cent-sept-ans* au soldat, le masque au carnaval, l'eau de Cologne à la plus belle moitié du genre humain. Invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ta tabatière à ton nez, de ton nez à ton mouchoir, de ton mouchoir à ta tabatière : le nez, le tabac et le mouchoir d'un invalide ne sont ils pas une image de l'infini aussi bien que le serpent qui se mord la queue? Il vend des drogues qui donnent la mort, et des substances qui donnent la vie; il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de notre état social. Vous ne pouvez faire un pas ou une lieue, un crime ou une bonne action, une œuvre d'art ou de débauche, une maîtresse ou un ami, sans recourir à la toute puissance de l'épicier. Cet homme est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap, l'encyclopédie en action, la vie distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets. Nous avons entendu préférer la protection d'un épicier à celle d'un roi : celle du roi vous tue, celle de l'épicier fait vivre. Soyez abandonné de tout, même du diable ou de votre mère, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui, comme le rat dans son fromage. Nous tenons tout, vous disent les épiciers avec un juste orgueil. Ajoutez : Nous tenons à tout.

Direz-vous que l'épicier ne peut rien créer ? QUINQUET était un épicier; après son invention, il est devenu un mot de la langue, il a engendré l'industrie du lampiste.

Ah! si l'épicerie ne voulait fournir ni pairs de France ni députés, si elle refusait des lampions à nos réjouissances, si elle cessait de piloter les piétons égarés, de donner de la monnaie aux passans, et un verre de vin à la femme qui se trouve mal au coin de la borne, sans vérifier son état; si le quinquet de l'épicier ne protestait plus contre le gaz son ennemi, qui s'éteint à onze heures; s'il se désabonnait au *Constitutionnel*, s'il devenait progressif, s'il déblatérait contre le prix Monthyon, s'il refusait d'être capitaine de sa compagnie, s'il dédaignait la croix de la Légion-d'Honneur, s'il s'avisait de lire les livres qu'il vend en feuilles dépareillées, s'il allait entendre les symphonies de Berlioz au Conservatoire, s'il admirait Géricault en tems utile, s'il feuilletait Cousin, s'il comprenait Ballanche, ce serait un être dépravé qui mériterait d'être la poupée éternellement abattue, éternellement relevée, éternellement ajustée par la saillie de l'artiste affamé, de l'ingrat écrivain, du St-Simonien au désespoir. Mais examinez-le, ô mes concitoyens! Que voyez-vous en lui? Un homme, généralement court, joufflu, à ventre bombé, bon père, bon époux, bon maître. A ce mot, arrêtons-nous.

La femme de l'épicier en a partagé le sort jusque dans l'enfer de la moquerie française. Et pourquoi l'a-t-on immolée en la rendant ainsi doublement victime ? Elle a voulu, dit-on, aller à la cour. Quelle femme assise dans un comptoir n'éprouve le besoin d'en sortir, et où la vertu ira-t-elle, si ce n'est aux environs du trône? car elle est vertueuse : rarement l'infidélité plane sur la tête de l'épicier, non que sa femme manque aux grâces de son sexe, mais elle manque d'occasions. La femme d'un épicier, l'exemple l'a prouvé, ne peut dénouer sa passion que par le crime, tant elle est bien gardée. L'exiguité du local, l'envahissement de la marchandise, qui monte de marche en marche et pose ses chandelles, ses pains de sucre jusque sur le seuil de la chambre conjugale, sont les gardiens de sa vertu, toujours exposée aux regards publics.

Dans ces ménages que vous voyez mangeant et buvant enfermés sous la verrière de ce grand bocal, autrement nommé par eux *arrière-boutique*, revivent et fleurissent les coutumes sacramentales qui mettent l'hymen en honneur. Jamais un épicier en quelque quartier que vous en fassiez l'épreuve, ne dira ce mot leste : *ma femme*; il dira, *mon épouse*. *Ma femme* emporte des idées saugrenues, étranges, subalternes, et change une divine créature en une chose. Les sauvages ont des femmes; les êtres civilisés ont des *épouses*, jeunes filles venues entre onze heures et midi à la mairie, accompagnées d'une infinité de parens et de connaissances, parées d'une couronne de fleurs d'oranger toujours déposée sous la pendule, en sorte que le mameluck ne pleure pas exclusivement sur le cheval. Aussi, toujours fier de sa victoire, l'épicier conduisant sa femme par la ville a-t-il je ne sais quoi de fastueux qui le signale ou caricaturise. Il sent si bien le bonheur de quitter sa boutique, son épouse fait si rarement des toilettes, ses robes sont si bouffantes, qu'un épicier orné de son épouse tient plus de place sur la voie publique que tout autre couple. Débarrassé de sa casquette de loutre et de son gilet rond, il ressemblerait assez à tout autre citoyen, n'étaient ces mots, *ma bonne amie*, qu'il emploie fréquemment en expliquant les changemens de Paris à son épouse, qui confinée dans son comptoir ignore les nouveautés. Si parfois, le dimanche, il se hasarde à faire une promenade champêtre, il s'assied à l'endroit le plus poudreux des bois de Romainville, de Vincennes ou d'Auteuil, et s'extasie sur la pureté de l'air. Là, comme partout, vous le reconnaîtrez, sous tous ses déguisemens, à sa phraséologie, à ses opinions. Vous allez par une voiture publique à Meaux, Melun, Orléans, vous trouvez en face de vous un homme bien couvert qui jette sur vous un regard défiant; vous vous épuisez en conjectures sur ce particulier d'abord taciturne. Est-ce un avoué? est-ce un nouveau pair de France? est-ce un bureaucrate? Une femme souffrante dit qu'elle n'est pas encore remise du choléra. La conversation s'engage. L'inconnu prend la parole.

— *Mósieu*... Tout est dit, l'épicier se déclare. Un épicier ne prononce ni *monsieur*, ce qui est affecté; ni *msieu*, ce qui semble infiniment méprisant; il a trouvé son triomphant *mósieu* qui est entre le respect et la protection, exprime sa considération et donne à sa parole une saveur merveilleuse. — Mósieu, vous dira-t-il, pendant le choléra, les trois plus grands médecins, Dupuytren, Broussais et mósieu Magendie, ont

traité leurs malades par des remèdes différens ; tous sont morts ou à peu près. Ils n'ont pas su ce qu'est le choléra ; mais le choléra, c'est une maladie dont on meurt. *Ceux* que j'ai vus se portaient déjà mal. Ce moment-là, môsieu, a fait bien du mal au commerce.

Vous le sondez alors sur la politique. Sa politique se réduit à ceci : « Môsieu, il paraît que les ministres ne savent ce qu'ils font ! On a beau les changer, c'est toujours la même chose. Il n'y avait que sous l'empereur où ils allaient bien. Mais aussi, quel homme ! En le perdant, la France a bien perdu. Et dire qu'on ne l'a pas soutenu ! »

Si le voyage était court, si l'épicier ne parlait pas, cas rare, vous le reconnaîtriez à sa manière de se moucher. Il met un coin de son mouchoir entre ses lèvres, le relève au centre par un mouvement de balançoire, s'empoigne magistralement le nez et sonne une fanfare à rendre jaloux un cornet à piston.

Quelques-uns de ces gens qui ont la manie de tout creuser signalent un grand inconvénient à l'épicier : il se retire, disent-ils. Une fois retiré personne ne lui voit aucune utilité. Que fait-il ? que devient-il ? il est sans intérêt, sans physionomie. Les défenseurs de cette classe de citoyens estimables ont répondu que généralement le fils de l'épicier devient notaire ou avoué, jamais ni peintre ni journaliste, ce qui l'autorise à dire avec orgueil : J'ai payé ma dette au pays.

Je ne fais qu'un reproche à l'épicier : il se trouve en trop grande quantité. Certes, il en conviendra lui-même, il est commun. Quelques moralistes, qui l'ont observé sous la latitude de Paris, prétendent que les qualités qui le distinguent se tournent en vices dès qu'il devient propriétaire. Il contracte alors, dit-on, une légère teinte de férocité, cultive le commandement, l'assignation, la mise en demeure, et perd de son agrément. Je ne contredirai pas ces accusations, fondées peut-être sur le temps critique de l'épicier. Mais consultez les diverses espèces d'hommes, étudiez leurs bizarreries, et demandez-vous ce qu'il y a de complet dans cette vallée de misères. De Balzac.

LORD SANDPATER.

Une aventure digne du temps où l'on riait encore, et renouvelée avec à propos d'un célèbre original de ce temps-là, est arrivée, il y a quelques mois, à Londres, à trois personnages dont nous cacherons les noms, et nous a été racontée l'autre jour, à propos de mystifications du 1er avril.

Sir Francis Wensley et la signora Carlotta déjeunaient ensemble dans le boudoir d'un joli hôtel de St-James-Street. Cet hôtel était la demeure de la signora Carlotta, première danseuse du King's-Theatre, et le loyer en courait au compte de sir Francis Wensley, l'un des riches et joyeux princes de la Fashion britannique. Sir Francis revoyait Carlotta après une absence de quinze jours, et leur conversation empruntait à cette circonstance la plus familière vivacité. Après avoir causé un peu de tout, jusqu'au Champagne, ils étaient arrivés alors à se parler d'eux-mêmes, et ils oubliaient profondément les soucis de l'existence, lorsqu'une femme de chambre ouvrit avec précaution la porte du boudoir.

— Qu'y a-t-il ? demanda la danseuse d'un ton d'impératrice.

— Rien, signora, répondit timidement la caméristе ; je voulais seulement demander à Votre Grâce si nous recevrons ce matin lord Sandpater ?

Ce nom, qui ne fit que surprendre sir Francis, produisit sur Carlotta l'effet d'un coup de massue.

— Lord Sandpater ! dit-elle en laissant tomber ses deux bras ; voici son heure, en effet, et il ne manquera pas de venir bientôt... Je serai sortie. Margaret, je serai malade, je serai morte, tout ce que vous voudrez... Vous avez compris ?

— Parfaitement, signora ; je ferai mes efforts en conséquence...

Et la femme de chambre disparut, non sans refermer soigneusement la porte.

— Eh bien ! dit Carlotta à sir Francis, qui la regardait en souriant sans lui adresser la parole. — Eh bien ! répéta-t-elle avec vivacité, vous ne me demandez pas ce que c'est que lord Sandpater ?

— Que m'importent tous les lords de la Grande-Bretagne, répondit-il du plus grand sang-froid ; je sais que tu m'aimes par excellence, et je ne suis pas jaloux de ma nature.

— C'est pourtant le cas de l'être, ma foi, reprit l'actrice piquée de tant d'assurance.

— Bah ! fit le dandy étonné.

— Et vous sortirez sans doute de cette magnifique insouciance, poursuivit Carlotta, quand vous saurez que lord Sandpater est loin de m'être indifférent.

Elle mit une intention si malicieuse dans ces paroles qu'elle finit par donner l'éveil à sir Francis.

— Plaisantez-vous, dit-il en se redressant : vous ne connaissiez rien de cet homme avant mon départ...

— Pas même son nom, c'est vrai, soupira la danseuse ; mais j'ai appris, pendant votre absence, à connaître sa personne !

— Sa personne ? répéta Wensley qui se leva tout d'une pièce...

— Hélas oui ! dit languissamment Carlotta.

— Ah ça ! tu veux me faire peur ? s'écria le jeune homme dérouté, en considérant l'actrice des pieds à la tête...

Carlotta poussa un énorme éclat de rire et se précipita au cou de Wensley.

— Quel est ce lord Sandpater, mon amie ? demanda alors celui-ci d'un ton sérieux.

— Enfin, dit la coquette en se rasseyant, voilà la question que j'attendais de vous, Francis ; et puisque vous voici jaloux comme tout galant homme doit l'être, je vais vous répondre catégoriquement touchant l'objet de cette jalousie...

Reprenant alors un air de gravité imposante, et étendant les deux bras par un geste expressif :

— Figurez-vous d'abord, commença-t-elle, un personnage gros six fois comme nous deux...

— A la bonne heure ! interrompit Wensley, qui respira et se rassit à son tour ; continue, lutin, ajouta-t-il en dégustant un petit verre de vieux Chypre.

— Gros six fois comme nous deux, reprit l'actrice, avec une taille analogue au volume...

— Un Anglais proportionné, enfin, observa peu nationalement sir Francis.

— Joignez à cette enveloppe corporelle, poursuivit Carlotta, l'esprit le plus mystérieux et le plus insaisissable, tant il se produit brièvement et rarement ! imaginez, d'ailleurs, une cinquantaine d'années à peu près, avec deux fois autant de mille livres sterling de rente, et vous aurez une première idée du puissant rival qui cherche à vous supplanter dans mon cœur depuis quinze jours. Il a débuté par vous remplacer dans ma loge, le lendemain même de votre départ. J'achevais de me faire habiller, suivant l'usage, devant une douzaine de nos fidèles, et j'écoutais un secrétaire de l'ambassade de France, qui m'expliquait les dernières modes de Paris, quand j'aperçus tout à coup, par dessus mon épaule, le colosse dont je viens de vous donner les dimensions.

D'abord, son aspect me fit peur, je l'avoue, et je ne pus m'empêcher de trembler en lui rendant son salut ; mais lord Spencer, qui me le présentait, m'ayant fait remarquer son air inoffensif, je me hasardai à me retourner vers lui pour lui adresser le sourire de tout le monde, et ce fut alors que je le vis installé à votre place, immobile et les yeux fixés sur moi. Pendant une demi-heure, il ne quitta pas cette position, et je l'y retrouvai toutes les fois que je revins dans ma loge. Le lendemain et le surlendemain, ce fut la même chose, et le troisième jour, lord Sandpater était ici.

— Toujours muet et te regardant ?

— Toujours, me disant seulement que j'étais belle, une ou deux fois par heure.

— Un jour enfin, il parla plus longuement ?

— Le huitième jour...

— Il t'offrit sa fortune et son nom, et te demanda ta main ?

— Précisément. Qui vous a dit cela ?

— Je le devine ; sans savoir le nom de lord Sandpater, je le connaissais de réputation. C'est un des dormeurs *splénétiques* de la chambre haute, qui se réveillent régulièrement pour le scrutin ; esprit profond, au reste, à ce qu'on assure, et protecteur-né des talens et des arts. La manie publique de ce personnage est de passer sa vie silencieuse près des célébrités de l'époque, d'avoir sa place et son entrée chez elles pour les voir et y être vu. Sa manie secrète est d'épouser une actrice, afin de se guérir du spleen, et tu es la dixième au moins de celles qu'il a demandées en mariage. Tout cela est fort innocent, au fond, comme tu as dû le voir, et nous pouvons sans conséquence nous amuser du digne lord.

— Nous amuser de cet homme, bon Dieu ! s'écria la danseuse en joignant les mains. Voilà qui me rappelle que j'ai à vous en parler sérieusement, Francis, et à réclamer de vous contre lui défense et protection...

— Défense et protection !... Est-ce qu'il manque de politesse ou de réserve ?

— Au contraire ; mais il a un autre moyen de faire mon désespoir et mon malheur... de me consumer à petit feu, et de m'assassiner à coups d'épingles...

— Comment donc cela, juste ciel ?

— En me procurant tout simplement chaque

jour sa présence hyperboliquement accablante.

— De sorte que c'est à force de t'ennuyer qu'il te tue?

— Qu'il me tue... vous avez dit le mot! car il est mortel au premier chef... Et vous n'en douteriez pas si vous le possédiez comme moi deux ou trois heures sur vingt-quatre... Vous savez en effet, mon ami, que je ne suis ni plus nerveuse ni plus impressionnable qu'une autre; eh bien! soit que cette disposition ait augmenté chez moi depuis que je reçois les hommages de lord Sandpater, soit qu'il y ait en cet homme quelque chose de soporifique, de magnétique ou de cataleptique, je puis vous assurer que de l'avoir ici devant moi, tous les matins, là derrière moi, tous les soirs, dans ma loge, immobile comme une statue et silencieux comme une peinture, avec ses grosses mains sur sa canne à pomme de diamant, et ses yeux endormis braqués perpétuellement sur moi, cela me plonge dans des torpeurs et des engourdissemens invincibles, qui finiraient tôt ou tard par des convulsions ou des léthargies... Enfin, bien loin de se guérir du spleen avec moi, comme il l'espère, lord Sandpater me le communiquerait infailliblement.

— Diable! mais voilà qui est grave, dit Wensley, frappé de l'air de conviction de Carlotta; il faut alors ne plus revoir lord Sandpater, et lui fermer ta porte aujourd'hui même.

— C'est justement la recommandation que je viens de faire à ma femme de chambre; mais je ne sais pas trop si elle pourra en venir à bout; car l'entreprise n'est pas aussi facile que vous croyez.

— D'après l'image que tu m'en as tracée cependant, lord Sandpater n'est pas tellement subtil qu'il puisse se glisser par le trou de la serrure.

— Il a d'autres expédiens tout aussi sûrs, contre lesquels j'ai déja échoué dix fois. Tantôt il s'introduit frauduleusement, au moment où la porte s'ouvre pour un autre; tantôt il arrive jusqu'à moi comme un boulet, franchissant ou renversant tous les obstacles. Une autre fois, il se change en pluie d'or, et je n'ai plus de gardiens contre ce nouveau Jupiter... Tenez, en voici la preuve, poursuivit-elle vivement en entendant la sonnette de l'hôtel annoncer une visite; c'est lui, j'en suis sûre! Il a déjà forcé la consigne de mes valets, et qui sait si mes femmes sauront mieux me défendre?

— Pardieu! dit sir Francis en se levant, voilà qui est un peu trop fort, et si tu veux me permettre d'aller moi-même...

— Y songez-vous? interrompit l'actrice. Agir ainsi avec un lord de la Grande-Bretagne! Nous avons une ressource plus convenable, si lord Sandpater arrive jusqu'ici. Demeurez-y seul, tandis que je serai dans le salon voisin. Il ne restera pas en tête à tête avec vous, et je reviendrai dès qu'il aura quitté la place...

Avec tout autre visiteur, ce stratagème eût réussi; mais Carlotta comptait sans son hôte, et courut au-devant de lui en croyant l'éviter. La première chose en effet, qu'elle aperçut dans le salon où elle se réfugiait contre lord Sandpater, ce fut lord Sandpater lui-même, tranquillement installé dans un fauteuil. Comme on lui avait annoncé que l'actrice était sortie, il avait répondu qu'il attendrait son retour, et la femme de chambre l'avait introduit dans le salon, ne pouvant pas prévoir que sa maîtresse irait l'y chercher. Le cri de surprise qui échappa à celle-ci avertit sir Francis de la mésaventure; il entra dans une fureur facile à concevoir, et envoya au diable tous les lords des trois royaumes; puis, après avoir attendu vainement pendant une demi-heure la fin du tête à tête qui se prolongeait à ses dépens, trouvant enfin la mystification trop forte, et curieux d'ailleurs de voir son rival en face, il prit le parti d'intervenir dans la séance, et parut tout à coup au salon, en visiteur sans cérémonie. Digne original du portrait esquissé par l'actrice, lord Sandpater ne s'émut nullement de l'arrivée d'un tiers, et ce ne fut qu'au bout d'une grande heure de conversation monosyllabique, qu'il laissa Wensley parfaitement convaincu de la légitimité des craintes de la danseuse.

— Ouf! dit le jeune homme en se carrant sur sa chaise, lorsque le gros personnage eut tourné les talons... Sois tranquille, Carlotta, ajouta-t-il solennellement, tu seras délivrée de ce *pétrificateur*, ou je serai pétrifié moi-même.

Mais sir Francis ne savait pas ce qu'il entreprenait et ignorait l'opiniâtreté impassible de son rival. Armé de ses intentions légitimes, celui-ci ne céda pas d'une semelle, et tout ce qu'on put faire pour l'éloigner vint échouer comme sur un écueil. Vainement Wensley se mit en travers de lui et au théâtre et à la ville, vainement il le fit mystifier de cent manières, dans les antichambres et dans les coulisses; vainement enfin il l'excita contre lui-même, en le sommant de renoncer à *épouser* sa maîtresse et en le provoquant ouvertement en duel... rien ne put décourager l'illustre et l'intrépide prétendant à la main de Carlotta, ni épargner à celle-ci un quart d'heure d'ennui quotidien. Ce fut alors qu'un beau soir du mois de février, au milieu d'un *raout* fashionable au *Jockeys-Club*, sir Francis cherchant avec ses amis des inspirations dans le rhum enflammé d'un punch à l'américaine, y puisa l'expédient extrême qu'on va voir, et qu'il mit à exécution dès le lendemain.

Étant, pour l'honneur du titre, docteur en médecine, il connaissait en cette qualité les meilleurs praticiens de Londres. Il convoqua par lettres les quatre principaux, y compris le médecin ordinaire de la reine, à l'effet de les entendre en consultation sur un cas important et pressé. Les quatre docteurs furent exacts au rendez-vous, et Wensley les reçut avec une gravité analogue à la leur. Une table était dressée au milieu du salon, chargée de tout ce qu'il faut pour écrire, et il ne manquait à la cérémonie que le malade dont les médecins réclamèrent d'abord la présence.

— Mon malade n'est point ici, messieurs, se hâta de répondre sir Francis. J'ai pensé qu'il vous serait inutile de le voir, la question que j'ai à vous soumettre étant toute générale; voici les trois points de cette question, messieurs, sur lesquels je vous prie de répondre successivement: 1° le spleen est-il une maladie réelle? 2° peut-on en mourir? 3° est-il contagieux?

Les quatre médecins s'assirent autour de la table pour délibérer, tandis que Wensley se chargeait de tenir la plume et de rédiger la consultation. Après une discussion animée qui dura deux heures, la majorité répondit *oui* sur les trois points, non sans motiver cette affirmation sur de nombreux considérans. La question de contagion surtout qui paraissait tenir au cœur de sir Francis, fut établie catégoriquement, et résolue de façon à ne laisser aucun doute. La consultation écrite et dûment relue, les quatre docteurs y apposèrent leur signature, et leur confrère satisfait les renvoya chez eux, où chacun trouva sur son secrétaire cinquante livres sterling.

Deux heures environ après cette scène, que Molière n'eût pas perdue il y a un siècle et demi, au moment où lord Sandpater sonnait à la porte de l'hôtel de Carlotta, un officier de justice en grande tenue lui en interdit gravement l'entrée. L'imperturbable lord crut à une méprise, et voulait passer outre suivant son usage, lorsque l'officier lui réitéra son ordre, en mettant sous ses yeux une longue pancarte. Le silencieux personnage la prit sans ouvrir la bouche, et la parcourut d'un regard lent et réfléchi. C'était la consultation des quatre docteurs suivie d'un acte judiciaire en bonne forme. « Attendu, disait cet acte d'un nouveau genre, que lord Sandpater est publiquement reconnu pour avoir le spleen; attendu que par ses obsessions journalières auprès de la signora Carlotta, il peut, d'après la consultation ci-jointe, compromettre la santé et la vie de cette charmante personne, en lui communiquant, à force d'ennui, le mal contagieux qui le consume, il est enjoint audit lord Sandpater de s'abstenir de toute visite à ladite signora Carlotta, et cela au nom des amateurs fashionables du King's-Théâtre, désireux de conserver la première danseuse d'Angleterre, ainsi que de la part du médecin ordinaire de ladite danseuse, intéressé particulièrement à sa conservation. » Le tout légalisé en conséquence, et signé sir Francis Wensley.

Après avoir mesuré dans toute son étendue cette suprême mystification, lord Sandpater se recueillit une minute, toujours sans desserrer les dents, puis prenant un parti immédiat et traçant deux lignes au crayon sur une feuille de son carnet, il pria l'officier de les porter à sir Francis, et retourna paisiblement chez lui.

Le message de lord Sandpater rappelait simplement à Wensley le cartel que celui-ci lui avait proposé huit jours plus tôt, et lui assignait un rendez-vous hors de la ville où il serait attendu avec deux témoins et des armes. Sir Francis se rendit immédiatement à cet appel, accompagné des deux premiers amis qu'il rencontra; mais il ne se vit pas plutôt en face de son adversaire, le pistolet à la main, qu'au lieu de tirer le premier sur lui, comme le sort venait de le lui permettre, il déchargea son arme sur un arbuste voisin, et déclara renoncer au combat...

— Que signifie ceci? dit lord Sandpater ouvrant alors la bouche pour la première fois.

— Cela signifie, milord, répondit Wensley, que je ne puis prendre sur moi de vous assassiner.... En effet, messieurs, dit-il aux témoins, veuillez nous examiner sérieusement tous les deux, et jugez si ceci peut s'appeler un duel: milord offre à ma balle une surface de six pieds de long sur trois de large, tandis que je lui en présente à peine les deux tiers, sans compter la supériorité de mon œil sur le sein. Je propose-

rai donc à mon rival de remettre la partie jusqu'au jour où mes développemens physiques auront égalisé les chances entre nous ; je m'engage à faire mon possible pour hâter ce moment, que milord peut rapprocher, de son côté, en tâchant de maigrir un peu. Je suis, au reste, à la disposition de son pistolet, dans le cas où ma proposition ne lui agréerait point, et il est parfaitement libre de tirer sur moi, si je ne semble pas trop imperceptible à Sa Grâce.

En parlant ainsi, sir Francis jeta son arme, et s'effaça comme pour essuyer le feu de son rival ; mais ses témoins s'étant mis à rire de bon cœur, et leurs adversaires n'ayant pu s'empêcher d'en faire autant. Lord Sandpater se trouva seul à garder son sérieux, en sorte que le combat devint tout à fait impossible.

Cette circonstance développa le spleen du digne lord, et il partit la semaine suivante, pour Naples, où il a passé tout le mois de mars.

Ce sont ses propositions de mariages, di-on, qui ont empêché le directeur de notre Grand-Opéra d'enlever au théâtre de San-Carlo sa plus jolie danseuse.

PITRE-CHEVALIER.
(*Commerce*).

UNE DAME DE CHARITÉ.

Depuis près de trois ans, un nombre considérable de vols se commettaient au préjudice des personnes âgées qui fréquentent assidûment les églises de la capitale ; plus de cent plaintes et déclarations parvenues à la police attestaient que, bien que les adroits moyens à l'aide desquels ces vols étaient commis différassent, leur auteur étant une même femme, que tous les signalemens s'accordaient, soit qu'elle fût revêtue du costume de dame de charité, de la bure et de la coiffe de religieuse, du bavolet de servante, ou du cachemire et de la toge de comtesse, à désigner comme âgée de trente-cinq à quarante ans, grande, svelte, brune comme une espagnole, s'exprimant avec une rare facilité.

Toutes les recherches avaient été inutiles pour saisir cette espèce de Protée du vol, l'on désespérait presque d'y parvenir, lorsqu'il y a quelque temps, par suite de mesures prises de longue main, on parvint à l'arrêter en flagrant délit au moment où, après s'être introduite en qualité de dame de charité près d'un vieillard dont elle avait étudié les habitudes, elle lui enlevait une assez forte somme sous prétexte de la distribuer en œuvres pies et en secours à de pauvres communautés religieuses.

Confrontée avec plusieurs des personnes qui avaient été volées, la femme arrêtée ainsi fut immédiatement reconnue par elles, et la police, certaine de n'être pas induite en erreur, lui appliqua soixante à quatre-vingts vols considérables, malgré son assurance et ses énergiques dénégations.

Quelle était cette femme, et où avait-elle recelé le fruit de ses vols ? Telle fut la première chose que l'on dut chercher à éclaircir. Interpellée au moment de son arrestation de dire quels étaient ses noms et sa demeure, elle répondit qu'elle se nommait Catherine Weybas et qu'elle arrivait le jour même d'Alençon. Depuis elle persista dans ce dire, bien que la fausseté en fût constatée.

Voici quel était ordinairement le moyen que cette femme employait pour commettre ses vols : Après avoir attentivement observé les habitudes de celui ou de celle sur qui elle avait dirigé ses projets, et s'être enquis de ses ressources ou de sa fortune, elle se présentait dans la maison, sous quelque charitable et pieux prétexte. Tantôt elle apportait son aumône, sachant que la personne à qui elle s'adressait, soulageait elle-même des pauvres honteux. Nouvellement établie, disait-elle, dans la paroisse, elle craignait de ne pas placer avec assez de discernement ses bienfaits, et priait celui à qui elle s'adressait, d'être l'intermédiaire entre sa charité et le malheur. Dans ces occasions, elle laissait à sa dupe quelques louis d'aumône, et, dès cette première fois, ou dans une autre visite, elle la dévalisait de son argenterie, de ses bijoux ou de son argent. D'autres fois elle quêtait pour les séminaires, ou venait, dame patronesse, implorer la pitié en faveur des pauvres ouvriers sans travail. Nous ne pourrions enfin dire toutes ses ruses, attentive qu'elle était à exploiter toutes les crédulités, toutes les circonstances, au point de faire dans le même jour une quête pour les colons de la Martinique et l'installation de M. l'évêque Dupuch à Alger.

Sous le nom de Catherine Weybas, qu'elle se donnait, cette femme avait été écrouée à Saint-Lazare ; l'intérêt que l'on avait à découvrir son domicile la rendit l'objet d'une surveillance particulière, et bientôt on apprit qu'elle recevait du secours par l'entremise d'un homme qui paraissait être un envoyé. Cet individu, vêtu d'une blouse, un fouet à la main, et dans l'accoutrement d'un cocher, venait une fois par semaine au guichet de la prison déposer une petite somme pour la femme Weybas ; puis il s'éloignait rapidement dans un petit char-à-bancs que, durant le temps de sa démarche au guichet de Saint-Laurent, il laissait abandonné à la garde d'un enfant dans un terrain attenant à l'église et au marché Saint-Laurent.

En même temps, quelques renseignemens curieux étaient recueillis sur la femme qui avait été arrêtée. On apprenait qu'elle avait vécu d'une manière splendide à Ivry près Paris. Locataire d'une charmante maison appartenant à un sieur Amyot, rue Neuve-Saint-Franebourg, sous le nom de madame Louis, et vivant en communauté avec un homme qui prenait la qualité de fabricant luthier, elle avait un nombreux domestique, plusieurs chevaux, une calèche, un char-à-bancs et tout l'entourage du luxe ; ses dépenses considérables, car elle recevait presque chaque jour, lui donnaient une sorte de considération dans le pays ; mais tout récemment, celui qui passait pour son mari avait brusquement disparu, après avoir toutefois payé le prix du loyer et enlevé le mobilier, les chevaux et les équipages, et en annonçant qu'un malheur cruel venait de le frapper, et que sa femme avait été arrêtée pour avoir fait la contrebande des mousselines anglaises. Ce sieur Louis demanda à la mairie un passeport qu'il fit viser pour Bordeaux, et quitta Ivry en emmenant trois enfans qu'il avait de sa prétendue femme.

Avant-hier matin, il était arrêté à côté de Saint-Lazare, ainsi que deux autres individus, l'un nommé Goberville, qui se présentait au guichet pour faire passer de l'argent à Catherine Weybas ; et le second, nommé Pierre Marie, qui, déguisé en domestique, faisait le guet pour donner l'éveil en cas de danger. Quant au sieur Louis, dont le véritable nom est Hébert, vêtu en cocher, il attendait en gardant le char-à-bancs, que ses acolytes vinssent le rejoindre. Tous trois furent immédiatement conduits au dépôt de la préfecture.

Louis Hébert, au moment de son arrestation, portait sur lui une montre d'or, avec ses deux chaînes et quantité de breloques ; il avait autour du corps une ceinture contenant une somme en pièces d'or et quadruples d'Espagne ; les papiers saisis dans son portefeuille établissaient ses relations avec la femme désignée sous le nom de Catherine Weybas, qui est en réalité une femme Veinbach, âgée de trente-six ans, née à Saint-Domingue. Interrogé sur son domicile, Louis Hébert déclara être logé dans un garni.

Mais on s'était procuré des renseignemens à cet égard, et l'on apprit qu'en quittant Ivry, Hébert s'était refugié à Neuilly, route de Saint-Denis, 5. M. Gilles, commissaire de police aux délégations chargé de s'y transporter, saisit dans une perquisition minutieuse des montres, des tabatières, des bijoux, des livres d'église, des pistolets de poche et de combat, nombre d'objets appartenant à Louis Hébert, et tout l'attirail des divers costumes de la femme Veinbach ; des robes, un manteau de satin noir, des châles cachemire et autres, des voiles de religieuse, des bonnets de sœur, etc. ; la calèche était remisée dans un terrain attenant à la maison ; un seul cheval se trouvait dans l'écurie ; ils furent laissés à la garde du propriétaire. Quant au char-à-bancs saisi au moment de l'arrestation d'Hébert, il avait été déjà mis en fourrière.

Les Nègres Bonis.

On écrit de Cayenne, 25 janvier :

» Depuis la tragique affaire de l'Oyapock, en avril 1837, nous n'avions plus entendu parler des Bonis, et on pensait que cette tribu de noirs errans avait regagné les bords du Maroni, et s'était remise sous la dépendance des nègres d'Auka (anciens marrons de Surinam). Une excursion imprudemment faite par un jeune naturaliste de ce pays (M. Ch. C.) au-delà des limites du poste de Castesoca, vient de signaler la réapparition de cette bande dans le voisinage de nos établissemens, et de prouver en même temps que, grâce sans doute aux otages qu'ils ont été obligés de laisser chez les nègres d'Auka comme gage de leur bonne conduite, il n'y a rien à redouter de leur part, ni des brigands, ni même des représailles.

» Ce jeune homme était parti de Cayenne le 25 décembre, dans l'intention de remonter l'Oyapock jusque chez les Indiens *Oyampis* pour compléter une collection d'insectes. Il évita le poste de Castesoca, où le passage est inter-

cepté par mesure de prudence, depuis l'affaire de 1837; et il fit route par les bois. Il était bien armé et escorté de dix Indiens également bien armés. Le 5 janvier, à 20 lieues environ du poste, tandis que ces Indiens étaient à la chasse dans les bois, et que, resté seul avec le dixième Indien Noël qui se trouvait malade, il écrivait une lettre dans le carbet d'un Indien *Oyampi*, il entendit un cri d'effroi, et Noël lui annonça qu'il venait d'apercevoir les Bonis. Convaincu qu'il était tombé dans les mains des plus cruels ennemis des blancs, Ch. C. s'enfuit et se cacha dans un tronc d'arbre, où il passa 25 heures, épuisé de fatigue et d'angoisses.

» En entrant dans le carbet, les Bonis qui étaient au nombre de 12, reconnurent par les objets qui s'y trouvaient la présence d'un blanc. Ils le demandèrent alors avec instance et même avec menaces à l'Indien Noël; mais celui-ci refusa avec constance de leur découvrir, et il avait même eu la présence d'esprit de mettre d'abord deux fusils et une provision de poudre hors de leur portée. Le reste était à leur disposition, il n'y touchèrent pas. Dans la soirée, les Indiens chasseurs revinrent au carbet avec leurs armes. Les Bonis ne témoignant aucunes dispositions hostiles, Noël appela Ch. C... à grands cris, et celui-ci se décida enfin à se montrer, en s'armant de ses deux fusils. Sur 12 Bonis, 5 seulement avaient des fusils. Deux Indiens *rocouyennes* les accompagnaient.

» Ces 14 individus étaient venus dans quatre embarcations faites en bois d'acajou et remarquables par leur construction. Ils se servent de pagayes semblables à celles qui sont en usage en Afrique. Comme les Africains, les Bonis se tatouent et se couvrent de colliers et de bracelets en fer et en cuivre, en pièces de monnaie brésiliennes et portugaises. Leur chef surtout en portait de fort singulières.

» Ch. C... leur ayant dit que son intention était de remonter l'Oyapock, ils s'y opposèrent vivement, redoutant sans doute d'être cernés à l'embouchure du Caniopy, par lui et ses Indiens armés, et plus bas par les militaires du poste. Sauf ce dissentiment marqué, il n'a pas eu à se plaindre de ces hommes ordinairement si cruels et si vindicatifs. Il a été obligé de leur refuser ce qu'ils demandaient en poudre et en armes. Il communiquait avec eux par le truchement des Indiens qui parlaient avec eux le Galibi, ou par l'un d'eux même qui provient originairement de l'atelier colonial de Cayenne et qui parle *nègre*. Ce dernier a dit qu'il se trouvait assez bien chez les Bonis. Bref, ils sont devenus amis. Pour célébrer cette réconciliation, ils se sont saignés au pied, ont pratiqué sur C... et sur ses Indiens une saignée semblable, et ont mélangé tout ce sang dans un vase d'eau sur lequel ils ont dit de longues et inintelligibles prières, dans lesquelles le nom de Jésus-Christ se mêlait de temps en temps. On lui a fait ensuite tremper ses lèvres dans cette eau; chacun en a fait autant.

» Après cette bizarre cérémonie, C... leur a donné du tabac, des couteaux, des miroirs, quelques verroteries et des vêtemens qu'ils paraissaient surtout convoiter. Ils ont donné en échange quelques mauvais colliers en diverses graines, et un petit pagara (panier en paille tressée). Après tout cela, C... leur a offert un déjeûner pendant lequel ils ont montré une tempérance d'autant plus remarquable, que le tafia et le vin étaient à leur discrétion. Alexis, chef des Indiens, a été pris à témoin par eux de leur serment de garder la paix, dont le pavillon, envoyé au gouverneur, était le gage. Enfin le 9 ils se quittèrent, et C... descendit jusqu'au poste de Castesoca, pour prévenir l'officier qui le commande; car ils ont exprimé le désir de s'y présenter sans armes. Le chef des Bonis a même dit qu'il voulait venir à Cayenne avec Alexis pour parler au gouverneur.

» On assure que notre gouverneur, averti de tous ces faits, a chargé le commandant du quartier d'Oyapock d'aller au-devant des Bonis, de leur porter des paroles de paix, mais de leur dire que les relations de bon voisinage entre Cayenne et Surinam ne permettent pas à l'autorité française de leur donner accès sur notre territoire, autrement que par permission individuelle, et qu'enfin ils ne peuvent être admis, comme ils le désirent, à s'établir sur le Caniopi. »

Suicide de Lesage.

Lesage l'un des assassins de la rue du Temple, vient, commme son complice Soufflard, de se donner la mort : hier, à sept heures du soir, il a été trouvé pendu aux barreaux de la fenêtre de son cabanon.

Voici, sur ce dénoûment inattendu d'un drame dont chaque phase semble avoir été fatalement marquée de quelque circonstance tragique, les détails certains que nous avons pu nous procurer :

Immédiatement après sa condamnation, Lesage avait été transféré à la prison de la Roquette, et là, revêtu de la camisole de force, il avait été confiné dans une cellule du second étage, sous la surveillance de deux gardiens et d'un factionnaire, relevé de deux heures en deux heures, et à qui les instructions les plus précises étaient données de ne le pas perdre de vue un seul instant.

Voici quelle était la disposition de ce cabanon : placé à l'extrémité du corridor, et formant angle sur un pallier qui aboutit à l'escalier de service, son étendue est de huit pieds environ, sur cinq de large. Une cloison coupée à la hauteur de trois pieds par une fenêtre garnie de barreaux, le sépare d'un cabinet voisin où devait se tenir, jour et nuit, un des gardiens, qui, de là, ne pouvait perdre aucun des mouvemens du condamné. La fenêtre ouverte sur la cour, était garnie de barreaux de fer et de persiennes à voliges, disposées dans la direction de bas en haut; en face de la fenêtre, au mur intérieur longeant le corridor, et dans lequel s'emboîte la porte, un large vasistas, garni aussi de barreaux de fer, est percé à trois pieds du sol; c'est devant ce vasistas que devait se tenir continuellement le factionnaire, sans autre consigne que celle de veiller sur le prisonnier; un gardien, enfin, était placé à la porte à laquelle est adapté un guichet pratiqué pour donner vue dans l'intérieur. Un lit en fer, garni de deux matelas, une table, un pot à eau, un tabouret, forment l'ameublement de cette cellule, claire, bien aérée, et présentant cependant toutes les garanties de sûreté désirables.

Lesage qui, aux débats, avait montré peu de fermeté, et dont la contenance avait même révélé une sorte de faiblesse, changea tout à fait de manières après sa condamnation; il protesta toujours, quoique faibleme faiblement, de son innocence; mais il sembla supporter son sort avec résignation, et ne témoigna guère d'autre inquiétude que celles de manquer des petites sommes nécessaires pour se procurer du tabac et un supplément de vin.

Plusieurs personnes le visitèrent dans son cabanon : des membres du comité des prisons, des magistrats, son défenseur, des autorités du département de la Seine, l'abbé Montès, tous tentèrent, mais inutilement, d'obtenir de lui l'aveu complet de son crime. « Ce n'est pas moi qui ai fait le coup, répondait Lesage; je ne dis pas que ce ne soit pas Soufflard, car c'était un sournois... Cependant, le dernier jour des débats, je lui dis en descendant l'escalier, au moment de la délibération du jury : Ah ça, si c'est toi, tu ne voudrais pas qu'un ami eût le cou coupé à ta place? dis-le, si c'est toi, dis-le. Il me répondit : Ce n'est pas moi, vrai comme tu t'appelles Lesage, et que nous avons été ensemble au bagne. — Mais cependant, lui dit-on alors, Soufflard s'est suicidé, et, se donner la mort dans sa position, c'est presque se reconnaître coupable. — Je le sais bien, et c'est ce qui me fâche, répliqua Lesage; la cour de cassation va être frappée comme le public de cette idée-là, et ce sera moi qui paierai pour lui... mais ça ne m'empêchera pas d'*y monter* courageusement. »

Du reste, hors l'assassinat de la femme Renaud, Lesage avouait tous les faits coupables de sa vie. Ainsi, il racontait qu'au bagne il avait volé l'aumonier, et qu'il était parvenu à faire sortir en ville et à faire vendre à des receleurs tous les ornemens d'église. Parvenu à s'évader de Toulon, il avait, à ce qu'il paraîtrait, commis un assassinat dans le trajet, aux environs d'Avalon; il en convenait, et ne taisait quelques circonstances de ce crime que pour ne pas compromettre ses complices : « C'était un bon coup d'*escarpe*, disait-il, et, l'affaire terminée, je me jetai vivement dans la première voiture pour accourir à Paris avec l'argenterie, les bijoux, l'or et les effets. » Il donnait de même des détails sur les vols commis par lui à Paris; il disait la part qu'il en avait retirée, et s'animant au récit de ses méfaits, laissait briller dans ses yeux une joie bizarre, en supputant les sommes qu'il avait volées pour les dissiper en crapuleux excès de débauche.

Toutefois il paraissait redouter la mort, et d'après la croyance généralement répandue dans le peuple, qu'en matière de pourvois contre les condamnations, le délai des formalités de cassation est régulièrement de quarante jours, il comptait combien il lui restait encore de temps à exister. C'est aujourd'hui le trente-deuxième jour, disait-il samedi dernier, je n'en ai plus que huit, et si personne ne me donne d'argent je manquerai de tabac. Ce n'est pas trop de penser, cependant, pour un homme qui n'a que huit jours à vivre, que cinq sous de tabac à fumer par jour et dix sous de vin. Il témoignait aussi beaucoup de sollicitude pour sa sœur, la femme Volard, dont la condamnation l'avait vivement affecté.

Hier, dans la matinée, il pria le directeur de la prison de la Roquette de faire parvenir à sa sœur une petite somme de 3 fr. qu'il avait à lui. Il passa ensuite sa journée comme à l'ordinaire, fumant sans discontinuer et tâchant le plus souvent possible d'échanger quelques paroles avec le factionnaire et les gardiens.

Les détenus ordinaires de la prison de la Roquette sont occupés dans des ateliers à divers travaux, et des ouvriers libres passent une partie du jour dans les bâtimens, soit pour le service même de la maison, soit pour imprimer une direction nécessaire à certains ouvrages. A six heures et demie, la cloche sonne, et tous les ouvriers étrangers doivent se retirer. A ce moment, on le conçoit, un mouvement inaccoutumé a lieu, et les gardiens, occupés à ouvrir et refermer les guichets, ainsi qu'à examiner et visiter ceux qui sortent, doivent se relâcher momentanément de leur surveillance. Lesage, qui avait attentivement observé cette circonstance, et à qui sa longue habitude des prisons en avait rendu familiers tous les détails du service, a dû, selon toute apparence, choisir ce moment pour mettre à exécution le projet de suicide qu'il avait formé.

Sept heures venaient de sonner, et les ouvriers étaient sortis, lorsqu'un des employés supérieurs de la prison monta au corridor de Lesage pour voir, ainsi qu'on en avait l'habitude, une fois toutes les heures au moins, comment il était. A sa grande surprise, il trouva le factionnaire qui devait être devant le guichet du prisonnier assis sur l'appui d'une fenêtre qui se trouve à plus de dix pas du cabanon. Il adressa des reproches au factionnaire; et ces reproches étaient d'autant plus mérités, que chaque jour, à la montée de la garde, le directeur avertissait les hommes qui devaient être de faction, que Lesage, condamné à mort, était un prisonnier très dangereux qu'il ne fallait pas perdre un moment de vue, et que, s'il arrivait quelque malheur, celui qui aurait été commis à sa garde encourrait une sévère punition.

Le factionnaire alla à son poste et l'employé ouvrit la porte du cabanon. A la fenêtre en face de lui, il vit, en entrant, le corps de Lesage, pendu par le cou à la traverse la plus élevée de la persienne. Le condamné était parvenu à se débarrasser des entraves de la camisole, et, à l'aine d'un foulard à l'un des bouts duquel il avait formé un nœud coulant, il s'était donné la mort par strangulation.

Déjà le visage et les mains étaient glacés, l'employé, cependant, s'était empressé de couper le foulard et d'étendre le corps sur le lit; en l'absence des médecins de la maison, on courut en hâte chercher le pharmacien de la prison des jeunes détenus, qui est voisine. Une large saignée fut pratiquée, mais inutilement, l'asphyxie était complète, et le médecin du quartier, appelé en même temps, ne put que constater le décès.

Comment Lesage avait-il pu se donner la mort, objet qu'il était d'une surveillance si spéciale? C'est ce que l'on s'occupa aussitôt de constater. Sa conduite, depuis sa condamnation, son attitude, sa gaîté surtout, avaient dû éloigner la pensée qu'il méditait de hâter sa fin par un suicide; mais cependant on n'avait pas dû se relâcher des précautions prises à son égard. Ainsi, il avait constamment été revêtu de la camisole; mais il paraîtrait qu'hier elle n'aurait pas été asssez fortement attachée.

Les gardiens, sans doute, ont mis de la négligence dans leur service, et le factionnaire a entièrement manqué au sien; mais il n'en est pas moins surprenant que le condamné ait pu si promptement se donner la mort. Pour s'accrocher au barreau de la persienne, il était monté sur son tabouret, qu'il avait ensuite repoussé du pied après s'être passé le nœud coulant formé du foulard; mais la secousse n'avait pu être bien forte, et d'ordinaire la suspension par le même moyen ne détermine qu'une asphyxie lente et douloureuse.

Il reste une chose grave à éclaircir: c'est de savoir comment Lesage qui, à son arrivée dans la prison avait été soumis à la visite la plus minutieuse, a pu se procurer ce foulard à l'aide duquel il a mis fin à ses jours. Une enquête commencée déjà, éclaircira sans doute ce fait qui, rapproché de l'empoisonnement de Soufflard et du récent suicide du voleur de la rue de la Paix, semblerait indiquer au moins beaucoup d'incurie de la part des employés des prisons.

Lesage avait été condamné à mort le 19 mars; c'était hier, 25 avril, le trente-huitième jour depuis sa condamnation: ainsi que nous l'avons dit, il n'avait fondé aucun espoir sur le succès de son pourvoi en cassation, et il présumait que son exécution devait avoir lieu aujourd'hui même. L'assassin s'est fait à lui même justice, et ce suicide, en même temps qu'il est, de la part d'un tel homme, une énergique justification du verdict qui l'a frappé, vient prouver, à l'encontre de certaines théories générales, ce que sont, pour les coupables les plus endurcis, les angoisses de l'échafaud.

(*Gazette des Tribunaux.*)

SALON DE 1839.

(Huitième et dernier article.)

PORTRAITS. — PAYSAGE. — SCULPTURE.

PORTRAITS.—MM. Winterhalter, Henri Scheffer, Amaury Duval, S. Cornu, Boulanger, A. Hesse, Gosse, Crescy-le-Prince, Decaisne, Court, Dubufe, Champmartin, Charpentier, A. De Chatillon, Lépaulle, Louis Martinet, Marzocchi, Roulliet, Etex, Mademoiselle Amic, Mademoiselle Coraly de Fourmond, Leiendecker, Long, Coutel, Leygue, Baverat, Hause.

PAYSAGE. — MM. Jean-Victor Bertin, Bidault, Aligny, Edouard Bertin, Paul Flandrin, Marilhat, A. Giroux, Corot, Labouère, Bolstein, Calame, Thuillier, Gudin, Moret-Sartrouville, Achenbach, Thénot, Bartholomew.

SCULPTURE. — MM. David, Pradier, Bosio, Dantan aîné, Dantan jeune, Bra, Jean Debay, Duseigneur, Etex, Faillot, Carle Elschœct, Desprez, Suc, Schey, Auguste Dumont, Ach. Valois, Louis Rochet, Ramns, Petitot, Amédée Ménard, Dominique Molchneht, Auvray, Bion, Auguste de Chatillon, Joseph Geefs, Maindron, Jaley, Duret, Jouffroy.

Si nous voulions articuler toutes les plaintes dont le Portrait arme la sévérité de la critique, nous aurions trop à faire; ce serait aussi pour nos lecteurs un triste plaisir que de repasser avec nous en revue cette double file de personnages hétéroclites appendus aux murs des Galeries. Ce sont toujours les mêmes jeunes filles clouées à leur piano, les mêmes portières avec leur serin et leur chat, les mêmes bourgeois avec leur sourire stéréotypé, les mêmes marchands endimanchés, les mêmes gardes nationaux dont l'uniforme a tant de fois frappé vos regards, les mêmes yeux louches, les mêmes fronts écrasés, les mêmes tailles difformes, pas un ridicule de moins et bien des portraits de plus. Nous irons donc tout de suite aux ouvrages de ce genre qui ne s'écartent pas trop des conditions d'ensemble et d'exécution par lesquelles un portrait est classé dans la haute peinture.

L'héritage de M. Dubufe a échu, cette année, à M. Winterhalter qui semble s'efforcer de démolir une réputation, une vogue acquise si rapidement par ses premiers tableaux. Une commande générale du Château a fait de M. Winterhalter un peintre officiel; le roi, la princesse Hélène, la princesse Clémentine, le duc de Nemours, ont tour à tour posé devant ce nouvel Apelles qui a acquis le privilége de retracer à lui tout seul les effigies premières; mais ce sont surtout les rideaux et les tapis des Tuileries qui ont inspiré son pinceau; les portraits ne servent que de prétexte aux accessoires, et Louis-Philippe paraît moins fait pour lui-même que pour ses belles bottes vernies.

Une peinture sérieuse et forte, c'est celle de M. Henry Scheffer qui a racheté par son portrait de M. Laffitte son malencontreux souvenir de la visite royale à Champlâtreux, ses huit mannequins rangés autour d'un tapis vert.

Il y a chez M. Amaury-Duval une grave préoccupation d'un style élevé, un amour de la forme simple et distinguée qui brillent dans son portrait de jeune fille. Il est à regretter seulement que le dessinateur ne sente pas le besoin de devenir un peu coloriste; sa figure a l'air d'être collée contre le mur, comme une image de papier. — M. Sébastien Cornu modèle avec vigueur; ce dont fait foi le portrait de madame Aguado. — Mais la palme est à M. Louis Boulanger, l'auteur du portrait de madame Victor Hugo. Cette femme est belle et calme dans son heureuse beauté, car elle est mère et elle est la compagne d'un poète célèbre: toute cette expression de paisible fierté se lit dans le jais de ses yeux, dans la ligne arquée de sa bouche. L'ajustement est noble et rappelle les maîtres; pas d'ornement prétentieux, pas de couleur criarde, et surtout pas de tapis de Turquie. — M. Alexandre Hesse n'en est plus, hélas! aux *Funérailles de Titien.* — M. Gosse ne nous a offert qu'un portrait; nous l'attendons à l'an prochain. — L'habile auteur de *mademoiselle de la Vallière*, M. de Crespy-le-Prince a peint avec son talent plein de délicatesse et d'observation le comte d'Astorg, pair de France. Ici donc la pairie a l'avantage sur la chambre des députés, car M. de Lamartine n'a été représenté d'une manière convenable ni comme orateur ni même comme poète (son titre le moins cher aujourd'hui); mais il se montre à nous en bon gentilhomme compagnard, porteur d'un gilet jaune, d'une redingote verte et accompagné d'un ou deux chiens. Pour être peint de la sorte, ce n'est point la peine d'avoir fait les *Méditations*; il suffirait d'avoir planté ses choux. — Mieux inspiré que M. Decaisne, M. Court a exposé un fort beau portrait du maréchal Valée. C'est une peinture très large et très ferme qui rachète à nos yeux les jeunes filles si coquettes, si parées, dont M. Court aime tant à reproduire les chairs fraîches, les doigts effilés, les dents de perle et le sourire printanier.

Où est donc M. Dubufe? se sont écriées tout

d'abord les belles dames. M. Dubufe ne compte pas à cette exposition, car il n'a que des portraits d'homme. Il a voulu se venger de la critique : vous verrez qu'en 1840 on tombera à ses pieds pour le supplier de reprendre le sceptre de la mode. — Puisse M. Champmartin se décider enfin à ne plus *cirer* ses cheveux qui sont un vrai miroir ; cette manie de touche graisseuse se répand sur toutes les parties lumineuses de ses tableaux, c'est un parti pris. — Nous ne savons qui il faut plus féliciter, ou M. Charpentier d'avoir fait un si bon portrait de Georges Sand, ou Georges Sand d'être d'une nature aussi robuste, aussi masculine, aussi matérielle enfin. A lire l'auteur de *Lélia*, on pourrait craindre que cette âme ardente ne consume le corps, ainsi que la flamme de la lampe consume l'huile pendant une longue nuit d'hiver ; mais qu'on se rassure, la pensée n'a pas maigri du tout Georges Sand. — Le formidable critique de la *Presse*, M. Théophile Gautier nous apparaît avec le sarcasme du feuilleton sur la bouche et dans la parfaite position d'un danseur de chez Musard ; ce portrait fort bien peint, du reste, est de M. A. de Chatillon. — Une douzaine d'Hidalgos et de Senoras ont posé pour M. Lépaulle, peintre privilégié de l'Espagne émigrée ; il a cru devoir leur donner la mantille historique, les couleurs les plus voyantes, les yeux les plus ardens ; c'est aussi vrai que les *Andalouses* de romances.

Il nous faudrait faire le tour des théâtres, si nous voulions nommer tous les acteurs qui ont pris place au Louvre ; mais vus sans leur rouge, leur blanc, leur perruque, ces messieurs, soit Duprez, soit Bouffé, soit Tamburini, ne tranchent nullement du milieu des bons bourgeois qui les entourent et leur forment un public des plus nombreux. — Mademoiselle Amic a bien rendu les grâces étudiées de mademoiselle Plessy, et mademoiselle de Fourmond nous a exprimé en M. Mario l'idéal du ténor fashionable perdu dans un nuage de mousseline, de foulards et de cachemire. — Nous ferons remarquer en passant un bon portrait d'homme par M. Leiendecker qui s'inspire de l'Ecole italienne. Quant à celui de M. Berryer, par M. Etex, il manque de noblesse et de caractère. Le grand orateur n'est pas ici l'homme inspiré qui va faire jaillir les foudres de son éloquence.

Il nous reste à acquitter un arriéré avec quelques jeunes artistes pleins de cœur et de talent, et qui ne doivent point souffrir d'un oubli involontaire ; c'est d'abord M. Long, auteur d'un *Ugolin* remarquable par une forte inspiration et une grande sûreté de touche. La figure principale est d'une beauté terrible et tout à fait dantesque ; les fils expirans sont groupés avec un art qui dissimule la monotonie d'un tel entassement de victimes. — Le *Jésus sur la croix* de M. Coutel se distingue par des qualités très recommandables ; la manière d'Ingres perce dans ce tableau. Nous ferons même remarque pour les toiles religieuses de MM. Leygue, Raverat et Hauser.

— Et maintenant prenons notre élan et parcourons d'un pied infatigable et d'un regard sûr ces nombreux *paysages* qui étalent de toutes parts leurs vertes forêts, leurs blés jaunis, leurs eaux limpides, leurs plaines sans fin, leurs montagnes et leurs fabriques. Le temps nous manque ; il nous faut donc abréger notre voyage et ne nous arrêter qu'aux sites principaux.

Et d'abord selon le précepte *Major e longinquo reverentia*, accordons la première place à M. Jean-Victor Bertin, l'une des gloires du passé, le respectable soutien parmi nous du paysage d'il y a trente ans. Qu'importe à M. Bertin si les formes ont changé, s'il s'est fait des améliorations, si l'on en est revenu au style sévère et simple du Poussin, il n'en a pas moins continué à peindre de la même manière, à étudier la nature au même point de vue étroit et systématique. Cependant il ne manque pas de noblesse ni d'un certain choix de lignes. C'est ce qu'on ne saurait demander à M. Bidault, son contemporain. M. Bidault, autre gloire d'académie, fait les arbres, des terrains, des nuages absolument fantastiques, puis il abuse d'une foule de petits moyens pour ne produire que de très maigres effets. Que ces messieurs étudient la manière forte et grandiose de M. Aligny, l'auteur d'une admirable *Vue de la campagne de Rome*; qu'ils apprennent aussi de M. Edouard Bertin à choisir dans la nature ses beautés les plus élevées et les plus harmonieuses. M. Paul Flandrin leur enseignera encore à se modeler sur les souvenirs du Poussin.

Nous devons exprimer un regret en faveur de M. Marilhat : Quelle erreur que ses *Jardins d'Armide* ! — M. A. Giroux a jeté une incroyable masse de lumière dans son tableau des *Bords de la Seine* ; comme peinture, c'est très remarquable, mais ce paysage manque d'élévation. — Le nom de M. Corot vient nous rappeler l'un de nos paysagistes les plus sérieux, les plus penseurs : *Un site d'Italie* et le *Soir*, par cet artiste, sont deux pages puissantes et faites pour parler au cœur aussi bien qu'aux yeux. — Les *Marais pontins*, de M. Labouère, le *Lac de Nemi*, par M. Holstein, sont d'une vérité qui a frappé tous les voyageurs, parce qu'il y a là plus que les détails de localité, c'est à dire le sentiment du pays. — Un début brillant, c'est celui de M. Calame, de Genève. La France a donné aux œuvres de ce jeune peintre une noble hospitalité. — M. Thuillier continue à travailler avec cette habileté qu'on lui connait. Nous lui conseillons de l'attacher davantage à la perspective. — Que M. Gudin ne croie pas nécessaire d'imiter l'écume des flots par un pouce de blanc et il sera un peu mieux dans la voie de la bonne peinture de marine. L'épaisseur de la couleur ne fait nullement sa solidité. — *Une vue de la plaine de Bergen en Norwège*, par M. Achenbach est admirable. Que de détails, et cependant quel effet d'ensemble ! — Un *Site d'Auvergne*, par M. Moret-Sartrouville nous paraît digne d'éloges ; car on y trouve l'aspect d'une belle nature joint aux traditions des anciennes écoles. — N'oublions pas les études d'arbres, par M. Thénot, qui, bien connu pour ses travaux d'enseignement, s'est décidé à passer à la pratique et à exposer. Nous terminerons cette rapide revue en recommandant parmi de fort habiles peintres de fleurs, M. Bartholomew, peintre de la reine d'Angleterre, et qui a montré un goût parfait, une grande finesse de touche dans son tableau de *Dahlias*.

SCULPTURE.

La Statuaire, cette noble partie de l'Art, qui sait ? la plus belle peut-être, et qui, à défaut de couleur, demande tant de pureté, de dignité simple dans la forme, se trouve chaque année reléguée tristement dans les caves humides du Louvre. On grelotte pour toutes ces nudités, on voudrait pouvoir jeter son manteau sur ces épaules de Nymphes frémissantes au contact d'un air froid ; on a de la peine à comprendre comment ces charmantes figures ont quitté le ciel chrétien ou les mythologiques verdures de Tempé, pour se ranger en ligne dans ce réduit obscur et sépulcral. Rien ne convient donc moins à la Sculpture que la place dont on daigne la gratifier. Oh ! par une chaude journée d'été je concevrais ce noble peuple de statues rangé le long d'une allée touffue : quelques éclaircies livreraient passage aux rayons amortis du soleil ; les marbres se doreraient d'une teinte radieuse et sembleraient respirer la brise et les parfums des fleurs ; les murmures de l'air paraîtraient aussi s'exhaler de leurs bouches pour compléter ce concert d'harmonie et de beauté.

Ceci est un rêve, un rêve de la Grèce antique, la patrie des statues, l'heureuse contrée favorisée par un ciel qui découpe et colore tous les objets. Revenons à la réalité, c'est à dire aux caveaux du Louvre où tant d'ouvrages remarquables appellent nos réflexions. — La foule, dans son instinct d'actualité, s'est portée de préférence vers les ouvrages de M. David, parce qu'elle y voit la traduction d'une pensée politique. Il ne nous appartient pas de rechercher en ce moment si l'art ne répugne pas à servir de symbole à certaines idées d'opposition ; mais voici un exemple du danger de faire de la politique, avec un ciseau : ayant à représenter le jeune Barra, qui fut tué dans les premières guerres de la Vendée l'artiste s'est cru obligé d'établir une différence entre ce tambour républicain et tout autre tambour royaliste ; il lui a donc placé sur le cœur une cocarde tricolore, une vraie cocarde que le mourant presse de ses mains défaillantes. Cet emblème colorié se détache singulièrement sur le fond blanc mat du corps de l'enfant. Au reste, l'exécution a triomphé de difficultés très sérieuses. Le buste de M. Arago et celui de [illegible] manquent de [illegible] [illegible] tre grands. Celui de mademoiselle [illegible] assez de vérité : composé, en effet, sur [illegible] données et d'après des souvenirs [illegible] fidèles, il nous reproduit [illegible] le charme de la physionomie. [illegible] il y a trente ans. On reconnait aisément que M. David s'est attaché à ne point copier les traits qu'il avait sous les yeux.

Le comte de [illegible] revêtu de son [illegible] en marbre, par M. Pradier. La pose est naturelle, le geste simple et noble ; et puis les plis du burnous ont de la légèreté [illegible] à un vaste linceul qui [illegible] l'envelopper tout entier [illegible] [illegible] général. Une autre statue [illegible] à Versailles [illegible] c'est celle du comte de Beaujolais à qui la piété fraternelle a élevé un monument. Ce jeune prince dont les [illegible] respirent la mort, est étendu sur le sol et s'ap-

puie sur un bras; son costume du temps de la république a de la grâce et s'approprie parfaitement à la pose de la statue.

Il faut étudier le buste de *Marie-Amélie*, par M. Bosio, pour juger de la supériorité d'un talent accompli. Les contours en sont d'un dessin admirable. — Les frères Dantan ont toujours cette agréable facilité qui les a mis à la mode, mais si l'on allait au fond de leurs compositions on pourrait demander à M. Dantan aîné pourquoi son *Ange Raphaël*, destiné à la Madeleine, offre l'amalgame de plusieurs époques, de l'antique et de la renaissance, et est vêtue moitié à la grecque, moitié à la florentine. Le buste de mademoiselle Rachel a un caractère plus vrai; le type africain de cette figure expressive est bien rendu. M. Dantan jeune a un beau buste de mademoiselle Fanny Ellsler, cette rêveuse enfant de l'Allemagne qui pouvait être poète et s'est faite danseuse on ne sait pourquoi.

La *Sainte-Amélie* de M. Bra, parait d'abord d'un ensemble satisfaisant, mais on s'aperçoit bientôt de l'absence du sentiment religieux. Quelque chose de trop massif sans donner à la figure plus de majesté lui ôte de son élévation. La sainte tient prétentieusement son livre comme une femme du monde tiendrait un album; l'ajustement de la jambe avancée est beaucoup trop dans le sens d'une bacchante. Le *maréchal Mortier*, du même sculpteur, est immense; voilà tout ce qu'on en peut dire.

Nous voici devant les statues plus ou moins historiques dont le musée de Versailles a été le prétexte. Il y a lieu de regretter l'insignifiance de pareils ouvrages qui pour la plupart mentent à leur titre. Le *Charles Martel* de M. Joseph Debay ressemble volontiers à un comparse de l'Opéra; le *Charles VIII* a un torse très large et très robuste, monté par un contraste bizarre sur des jambes très grêles, si un pareil défaut a réellement existé chez ce roi, M. Jean Debay eût dû le rendre moins sensible. — Notre estime pour le talent de M. Duseigneur à qui nous devons un *St-Michel* presque entièrement beau, ne doit pas nous empêcher de déclarer que son *Dagobert* est une imitation trop évidente de la statuaire des XIVe et XVe siècles. — Le *Caïn* de M. Etex nous est revenu bien amélioré, mais portant encore cette empreinte de grandeur sauvage et terrible qui a rendu ce morceau célèbre. Le premier assassin a longtemps erré avec sa famille, sous le poids de la malédiction céleste; épuisés, ces malheureux sont tombés sur le sol qui leur refuse un abri. Le remords, le sombre désespoir, ont creusé de plis profonds le front de Caïn. Le groupe des enfans et de leur mère est accentué avec une éloquente énergie de douleur. Il y a un contraste frappant entre l'expression terrible des traits du fratricide qui n'espère plus rien de Dieu, ni pardon ni trève, et les souffrances résignées de ces charmantes petites créatures qui ne semblent être venues dans la vie que pour connaître la mort. Comme pensée, ce groupe ne laisse rien à désirer; comme exécution il se rapproche trop de la peinture dont le système diffère tant de celui de la statuaire : ainsi la couleur ferait distinguer tous ces bras, toutes ces jambes qui s'enchevêtrent et forment dans l'œuvre de M. Etex une véritable confusion. — Nous allons retrouver l'héritage de cette sculpture fantastique, désordonnée qui avait naguère encore tant de succès : Le *Signal du sabbat*, groupe en plâtre, est vraiment une composition fausse et mal réglée. M. Fayolle nous expliquera-t-il ce sorcier à cheval sur une espèce d'Hippogriffe et tournant le dos à sa monture? est-ce que l'on va au sabbat à la manière des écrevisses? — M. Carle Elschœct n'a pu envoyer que des bustes fort beaux du reste, parmi lesquels nous signalerons celui de feu Gomis, compositeur espagnol. — Le prince des diplomates, M. de Talleyrand a eu en M. Desprez un interprète fidèle de cette physionomie si constamment spirituelle et dont la mort seule pouvait altérer l'expression. — M. Suc à un *St-Paul* auquel manque trop le sentiment de force qui animait le courageux apôtre.—Il y a beaucoup de mérite dans l'*Unkas*, de M. Shey. Ce mohican surnommé le Cerf-Agile, ce qu'on reconnait aisément à ses jambes fines et nerveuses, poursuivi par ses ennemis, s'est réfugié auprès du poteau sacré qui le rend inviolable et il attend le moment favorable pour prendre la fuite; cette sécurité patiente est bien empreinte sur son visage indien. — Nous ne nous rappelons pas avoir vu dans l'école française une *Vierge à l'enfant* en une aussi bonne voie que celle de M. Auguste Dumont; la tête de la Vierge n'a pas cette vulgarité qu'on lui prête trop souvent, c'est à la fois une femme et la mère d'un Dieu. L'ajustement est aussi plein d'ampleur et de noblesse.

Le *Charles V* de M. Valois ne nous rappelle pas, avec son mouvement de violence exagéré, ce roi prudent qui du fond de son palais taillait plus de besogne aux Anglais que ses prédécesseurs sur le champ de bataille.—M. Louis Rochet, jeune élève de David, est entré avec éclat dans la lice sous les auspices du Dante. — L'ancienne école mythologique se montre de nouveau dans le *Céphale et Procris* de M. Ramus. Céphale qui vient de blesser sa maîtresse semble s'apercevoir à peine qu'elle souffre; il la regarde et ne la soutient pas; pourquoi? parce qu'il fallait qu'il eût une belle pose, fût-ce aux dépens de la vérité.

Le buste de Charles Percier, pour l'Institut, est un ouvrage d'un haut style et qui honore le talent de M. Petitot. — En cherchant dans les *Orientales* son sujet de *Sara la baigneuse*, M. Amédé Ménard s'est moins préoccupé de la nature juive et poétique qu'il devait retracer que des types coquettement gracieux dont Boucher a enrichi tant de plafonds dorés. Nous rangerons donc cette Sara au nombre des bergères de trumeau, et si elle nous permet de lui ôter le nom qu'elle porte et de l'appeler tout simplement Lise ou Phyllis, nous lui dirons avec toute la galanterie possible qu'elle est adorable. — Le *Joueur d'Onchets* par M. Dubois, est une imitation de l'*Enfant a la tortue* : les choses de mérite ont par malheur une singulière vertu génératrice. — Le *Christ en croix* de M. Molchnect, a de bonnes parties; c'est un reflet du style de Jean Goujon. — Que fait donc le *Jehan Froissard* de M. Auvray? Est-ce un historien ou un astrologue? On pencherait pour cette dernière opinion en voyant ce personnage consulter le ciel d'un regard si attentif. — M. Bion est un de ces jeunes artistes qui vivent retirés dans leur pensée, confians dans leur œuvre, malgré les persécutions du jury. Il a persévéré courageusement et nous offre des morceaux moins capitaux que son *bénitier de St-Eustache*, mais d'un caractère aussi élevé. — Il y a chez M. A. de Chatillon abus du symbolisme; son *Bénitier* est mal conçu; quelle est l'action de son ange? descend-il sur la terre ou va-t-il remonter au ciel? on ne sait.—Lorsqu'on a comme M. Joseph Geefs parachevé une machine aussi immense que son *St-Michel terrassant le Démon*, il est pénible de s'entendre dire qu'on s'est complètement trompé. Telle est pourtant la vérité. — La *Velléda* de M. Maindron ressemble fort peu à une druidesse, à ces fortes et terribles prophétesses d'un dieu inexorable. La jeune femme est coiffé par sa couronne trop avancée sur le front comme une paysanne par son grand chapeau de paille; elle vient peut-être de couper les blés, mais jamais la faucille n'a touché le gui mystérieux des forêts sacrées. — Il était permis à M. Jules Laurent de rechercher avant tout la grâce, car il nous a montré une *jeune fille jouant avec un chevreau*, sujet aimable déjà traité vingt fois et toujours avec succès. — Il y a de la vérité historique, une étude sérieuse dans le *Louis XI* de M. Jaley; mais si l'on veut trouver quelque chose qui constitue un excellent ouvrage, il faut s'arrêter devant le *Vendangeur* de M. Duret, statue pleine de vie, d'expression fine et spirituelle. Cet improvisateur napolitain porte dans ses yeux, sur ses lèvres entr'ouvertes, la gaîté poétique d'un peuple qui ne connait pas la brutale ivresse des hommes du Nord, mais chez qui la pensée se revêt tout naturellement de la magie d'un idiome musical. Sans doute on pourra faire observer que M. Duret n'a exposé qu'une suite du *danseur napolitain*, mais lorsqu'on s'imite soi-même et qu'on peut réussir deux fois, pourquoi ne suivrait-on pas une idée qu'on aime? Les vierges de Raphaël ne sont guère que la répétition de la même forme avec quelques légers changemens de poses et d'accessoires et pourtant on n'a jamais songé à accuser de stérilité ce roi des peintres.

Nous voulions finir par cette délicieuse statue de M. Jouffroy : *Une jeune fille confiant son premier secret à Vénus*. C'est là un morceau d'une pureté de style bien rare et d'un sentiment délicieux. Cette enfant de l'antique Hellade a dans ses contours délicats une charmante virginité; son innocente préoccupation est indiquée avec infiniment de grâce. On pourrait croire que ce marbre était encore enfoui hier au fond du sol de la Grèce ou de l'Italie, et que la belle jeune fille compte deux mille ans.

Alfred Des Essarts.

Mélanges, faits curieux.

NOYER SON MEILLEUR AMI. — Une scène fort touchante et qui mérite d'être rapportée comme observation de mœurs, s'est passée hier au soir sur le Pont-Neuf. M. M..., médecin du faubourg Saint-Germain, retournait chez lui lorsqu'il aperçut un vieillard, dont l'extérieur annonçait un simple ouvrier, et qui, accoudé tout pensif sur le parapet, regardait la rivière d'un air sombre. M. M... pensa que cet homme méditait quelque projet sinistre. Pour le détourner de ses

tristes réflexions et connaître la cause de sa douleur, il lui adressa la parole. « Hélas, monsieur, dit le vieillard, vous êtes bien bon de vous intéresser à moi, mais ce qui m'afflige ne mérite pas de fixer votre attention. — Qu'avez vous enfin? continue le médecin. — Monsieur, je viens de jeter à l'eau mon meilleur ami! — Que dites-vous, répliqua M. M..., qui par un sentiment involontaire se recula avec effroi. Oh! rassurez-vous, monsieur, poursuivit tranquillement le bon homme : c'est seulement un pauvre caniche que je viens de jeter à la rivière; il était devenu bien vieux, il est vrai, et c'est pour avoir la paix dans mon ménage que j'ai commis cette mauvaise action. J'en ai taat de chagrin que j'aurais fini, je crois, par le suivre dans la Seine si vous n'étiez pas venu. » Comme le vieillard achevait ces mots, un chien tout trempé d'eau, et traînant après lui une corde, vint sauter après lui et manifestait la joie de revoir son maître. « C'est mon caniche, s'écria le pauvre homme; par quel prodige est-il sauvé? — Parce que vous avez eu la main mal assurée pour attacher la pierre qui devait le retenir au fond de l'eau, répondit M. M.. . Puisque le voilà sauvé continua-t-il; si. vous voulez je le garderai, moi, et je vous promets d'en avoir soin. » Le maître du chien n'agréa pas cette proposition « Ma femme dira tout ce qu'elle voudra, dit-il; maintenant, il ne me quittera plus; et si on me fait trop la guerre, eh! bien, nous nous en irons tous les deux, et nous serons tranquilles. »

— La *Gazette de Coire* (Suisse) rapporte un trait de férocité révoltant dont ce canton vient d'être le théâtre : Il y a quelques semaines que les autorités locales d'un village voulant renvoyer dans sa commune une pauvre femme avec ses trois petits enfans, firent prix avec un voiturier pour le transport. Il fallait traverser le mont Julier. Arrivé au haut de cette sommité, alors couverte de neiges, le conducteur voulut obtenir de la femme qu'il conduisait un supplément du prix convenu. Celle-ci ne possédant absolument rien, lui exposa sa misère, qui était telle qu'elle n'avait pas le moindre aliment à offrir à ses pauvres enfans. Mais le misérable, déçu dans ses espérances de gain et sourd aux cris de ces malheureux, les fit descendre de son char, qu'il retourna, et les laissa au milieu de la neige et par un froid glacial exposés à une mort certaine. Ce fut en vain que la mère infortunée essaya de faire marcher ses enfans. Le plus jeune ne tarda pas à succomber. Elle eut la force de l'ensevelir dans la neige, et après l'avoir laissé dans ce lit glacial elle essaya de gagner quelque lieu habité.

Mais ses forces la trahirent bientôt, la nuit vint et le lendemain matin elle fut trouvée morte, à peu de distance d'une habitation qu'elle n'avait pu joindre, ayant à ses côtés ses deux autres enfans inanimés et qui paraissaient avoir cruellement souffert avant de mourir.

Le meurtrier a été arrêté dès qu'on a eu connaissance de ce triste événement, et son procès s'instruit en ce moment.



Revue dramatique.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Le Dépositaire, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Paul Duport.

L'analyse de cette pièce est des plus simples et des plus faciles qu'on puisse imaginer. Un honnête négociant reçoit d'un de ses amis un dépôt de deux cent mille francs; cet ami meurt sur le champ de bataille, et pendant longues années l'honnête M. Ferté n'entend parler ni d'héritier, ni de réclamation de dépôt. Sa sévère probité s'en inquiète continuellement, et il a pris les plus grandes précautions pour conserver le précieux portefeuille. Sa fille Claire, son idole, est sur le point d'épouser celui qu'elle aime, lorsqu'arrive un M. Caussade, héritier en ligne directe ou indirecte de l'homme aux deux cent mille francs. Le brave M. Ferté court avec empressement à son armoire secrète, et la trouvant vide, il tombe à la renverse. Au désespoir, et ne pouvant comprendre comment le dépôt a disparu, le malheureux négociant n'a plus qu'un parti à prendre, c'est de se dépouiller de tout ce qu'il possède, et de renoncer, ce qui lui crève le cœur, à marier sa fille. La pauvre enfant se résout à ce cruel sacrifice, et pour gagner du temps elle s'imagine de faire la coquette avec M. Caussade, ce qui amène une provocation en duel de la part de M. Armand; mais M. Caussade n'entend se battre qu'après avoir reçu son argent. Armand et Claire perdent toute espérance. La porte s'ouvre et Ferté paraît, Ferté endormi et somnambule. Il parle, sa fille écoute, et dans son accès de somnambulisme il raconte qu'il a caché les deux cent mille francs dans son jardin. Claire s'élance, et laisse son père, réveillé, aux prises avec Caussade qui ne donne plus que cinq minutes pour satisfaire à sa réclamation. Le malheureux Ferté saisit des pistolets et va se brûler la cervelle, quand sa fille accourt avec le portefeuille qu'elle vient de retrouver d'après les indications données par son père pendant son sommeil. Pas n'est besoin de dire que tout le monde est content, que Caussade emporte son trésor, et que Claire et Armand se marient.

Bouffé, somnambule, a été ce qu'il est dans tous ses rôles et dans toutes les situations, pathétique et vrai; ses inquiétudes, ses terreurs, sa tendresse pour sa fille, ses larmes même, ne sont pas feintes; ce n'est point un comédien qu'on a sous les yeux. Paul, Numa, et surtout mademoiselle Sauvage l'ont secondé à merveille. Ce vaudeville attendrissant a eu le plus grand succès. L'auteur, M. Paul Duport, et les acteurs, ont recueilli une large part d'applaudissemens.

THEATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES.

La Bergère d'Ivry, pièce en cinq actes, par MM. Gabriel et Michel Delaporte.

L'assassinat de la bergère d'Ivry est un fait trop récent et par conséquent trop connu pour que je me permette d'entrer dans ses nombreux détails.

MM. Gabriel et Michel Delaporte ont déroulé en cinq actes les *circonstances atténuantes et aggravantes* de ce procès criminel. Puis, pour égayer le triste spectacle de la jalousie d'un amant, ils ont successivement conduit leurs spectateurs de l'Opéra à la fête du village, à la joute, à la distribution des prix, au feu d'artifice, etc... Pourquoi?... c'est ce que je me garderai bien de vous raconter voulant vous laisser le plaisir de la surprise. Qu'il vous suffise donc de savoir que la mise en scène de cet ouvrage est très soignée, qu'il y a de fort belles décorations dues au pinceau de MM. Devoir et Pourchet, et que la pièce est jouée avec ensemble par les *comédiens ordinaires* de la troupe, *un chien* et *une carpe* qui fait plusieurs *sauts*. Nos éloges à ces dames du corps de ballet sans en excepter la jeune enfant chargé du rôle de l'Amour.

Ch. Desp.

Revue de cinq jours.

25 AVRIL. — Runjeet-Sing vient de témoigner au gouverneur général de l'Inde son douteux attachement d'une façon singulière. On sait que le puissant souverain de Lahore a attaché à sa personne une garde telle que n'en a aucun souverain du monde. Elle se compose d'un corps d'amazones qui, armées d'arcs et de flèches, montent la garde aux portes du palais et suivent sa majesté partout où elle va. Cette belle garde ayant été le sujet des éloges et des complimens de tous les visitans européens qui se sont rendus à Lahore, Runjeet-Sing n'a pas cru pouvoir mieux faire que d'offrir en présent à lord Auckland quelques-unes de ces belles amazones. Il a en conséquence, d'après les dernières nouvelles reçues de l'Inde, fait présenter au gouverneur général vingt Circassiennes de la plus grande beauté. Nous apprenons que lord Auckland a été émerveillé de la magnificence et surtout de la nature délicate de ce cadeau. Une requête était jointe, toutefois, à ce superbe présent, c'était que S. E. enverrait à son puissant allié un médecin aussi habile dans l'art de guérir que les belles Circassiennes le sont dans celui de donner la mort.

— Le prince des bohémiens, Smith, âgé de soixante-seize ans, a été enterré à Essendine, dans le Rutland. Cent bohémiens assistaient à cette cérémonie. Ils avaient annoncé aux paysans assemblés que le fils du prince devait arriver de loin pour être présent à l'inhumation. Ils avaient promis également de riches présents à tous les marchands qui avaient livré les objets de deuil. Le fils du prince n'est pas venu sur la tombe de son père, et le lendemain matin, avant le jour, tous les bohémiens avaient disparu.

— Dernièrement, l'affreux spectacle de la flagellation infligée à un soldat, à Wolwich, a provoqué des actes de folie et de démence de la part d'un jeune conscrit. Témoin du supplice appliqué à son camarade, ce jeune homme s'est élancé des rangs, criant avec force : « Voulez-vous donc le tuer! » On s'est emparé, après une lutte acharnée, de sa personne, et il a été entraîné à l'hôpital, où le médecin a prescrit de lui raser la tête et de prendre toutes les précautions usitées en cas d'aliénation mentale. « Il serait temps, disent les feuilles anglaises, de faire cesser des tortures qui déshonorent l'humanité et peuvent être suivies de douloureuses conséquences. »

— Le vol commis au préjudice de M. Mançanarez à Bordeaux, continue d'occuper les journaux de cette ville. Il paraît que sur le refus de son oncle de consentir à son mariage avec un jeune commis, la nièce de M. Mançanarez a pris la fuite avec son amant, emportant non pas 200 mille fr. comme on l'avait dit, mais un portefeuille assez bien garni, puisqu'outre d'importantes valeurs à la négociation desquelles il a été mis opposition, il contenait pour 60,000 fr. de billets de banque. La police mise à la poursuite des deux amans n'avait pas encore pu retrouver leur trace il y a trois jours.

— M. Rothschild a, dit-on, fait preuve d'une magnifique bienveillance à l'égard de mademoiselle Rachel : il a envoyé prendre 30 stalles pour la représentation qui sera donnée mardi à l'Odéon au bénéfice de la jeune tragédienne, et 30 billets de 500 fr. auraient été versés pour le prix des 30 stalles.

26. — M. le ministre de l'intérieur vient de donner l'ordre de réimprimer dans le format in-8°, et de tirer au nombre de dix mille exemplaires le texte littéral et complet des séances de la chambre des députés du 22 et du 23 de ce mois, tel qu'il a paru dans le *Moniteur* du 23 et du 24. La plus grande activité possible sera apportée à cette publication.

— Le nombre toujours croissant des produc-

tions scientifiques et littéraires est vraiment extraordinaire. Nous remarquons dans la dernière livraison de la BIBLIOGRAPHIE UNIVERSELLE, que pendant le premier trimestre 1839, ont été publiés en Europe et en Amérique plus de 1,100 ouvrages, dont 400 français, 200 italiens, 172 anglais, 118 allemands, 18 espagnols, et 150 dans différentes autres langues modernes et anciennes, parmi lesquels on en compte 40 en langue latine.

— Le 17, au retour de Clermont (Hérault), une voiture, conduite par le sieur Victor Donarche, et dans laquelle étaient six personnes, a été arrêtée sur le territoire de Paulhan (arrondissement de Lodève), par deux individus masqués et armés, l'un d'un fusil double et de deux pistolets, l'autre aussi d'un fusil double et d'une carabine. Une somme de onze cents francs a été volée au sieur Antoine Jalvy, marchand de farine de Pézenas. Les auteurs de ce crime sont jusqu'à présent inconnus.

— On écrit d'Aix : « Les matinées du 8 et du 9 avril ont été funestes aux arbres fruitiers ; le froid était si fort, que les ruisseaux de nos rues se sont gelés. »

— M. Le baron Hamelin, contre-amiral, directeur général du dépôt des cartes et plans de la marine, est mort hier, en son domicile, rue de l'Université, 55, à l'âge de soixante-dix ans.

— La troisième liste des souscriptions réalisées en faveur des victimes du tremblement de terre de la Martinique, présente un total de 23,224 fr. 55 c.

Le total général au 15 avril inclus, était de 117,599 fr. 55 cent.

—Les feuilles anglaises annoncent que la commission du monument de Walter Scott se voit forcée de faire un nouvel appel de fonds, les recettes ne suffisant pas pour couvrir la dépense.

— Cinquante-neuf faillites ont encore été enregistrées au greffe du tribunal consulaire de la Seine dans la première quinzaine d'avril. Ces faillites présentent une masse passive de plus de quatre millions de francs.

— Il y a eu hier assemblée d'artistes pour rédiger le programme de la cérémonie des funérailles de Nourrit. On parait disposé à y déployer une grande pompe musicale.

27. — Les travaux du palais de France à Constantinople sont poussés avec la plus grande activité. On a commencé à creuser les fondations, et le 1er mai, jour de la fête du roi des Français, son excellence l'amiral Roussin posera la première pierre. On espère que deux années suffiront pour la construction du palais.

— On écrit de Vienne, le 10 avril, que l'empereur a élevé à la dignité de comte de l'empire M. le baron de Sina, banquier de cette ville, qui a si bien mérité de l'industrie nationale par les grands établissemens manufacturiers qu'il a formés, et par les trois lignes de chemin de fer qu'il fait construire en ce moment pour son compte.

— La *Gazette d'Augsbourg* donne les détails suivans sur l'attaque dirigée contre don Miguel par des bandits italiens :

« Depuis hier (le 12 avril), toute la ville s'entretient de don Miguel qui, se trouvant à la chasse dans le voisinage de Nettuno, a été assailli et pillé par six individus déguisés. Sa suite, le cocher de sa voiture et un domestique furent saisis d'effroi à l'approche des brigands; mais le prince se défendit courageusement jusqu'au moment où, écrasé par le nombre, il tomba, après avoir reçu une blessure au cou. Les brigands auront été étonnés de ne trouver dans la bourse *d'un roi* que quelques écus et une montre en argent dans son gousset, et sur son domestique de l'or et des montres en or. Les brigands se sont emparés de l'excellent fusil de chasse de don Miguel. La police est sur les traces de ces criminels. »

— Les nouvelles de Goritz annoncent que M. le duc de Bordeaux partira le mois prochain pour la Croatie et la Styrie. L'objet de son voyage est de visiter les colonies militaires qui se trouvent dans ces deux pays.

On annonce aussi l'arrivée à Goritz de M. le comte Duparc de Locmaria, l'un des rédacteurs de la *Quotidienne*.

Madame la duchesse de Berry est toujours à Naples, où se trouvent maintenant un grand nombre de royalistes français. Elle ne partira pour la Sicile que le 4 du mois prochain.

— La rue du Monceau St-Gervais s'appellera désormais rue François Miron, ancien prévôt des marchands, sous Henri IV, en 1605. Ce fut par ses soins et pendant son administration que se termina, cette même année, la construction de l'Hôtel-de-Ville dont la première pierre avait été posé 52 ans auparavant.

28. — FÊTE DU ROI. — *Programme*. — Le 1er mai, à midi, le corps municipal de la ville de Paris, ayant à sa tête le préfet du département de la Seine et le préfet de police, se rendra en cortége au palais des Tuileries, où il aura l'honneur d'être admis à présenter ses hommages au roi.

DISTRIBUTIONS AUX INDIGENS. — Le même jour, il sera fait dans les douze arrondissemens municipaux de la ville de Paris, par les soins de MM. les maires et MM. les membres des bureaux de charité, une distribution de secours en nature aux ménages pauvres; cette distribution s'opérera sur des bons qui auront été d'avance délivrés par MM. les maires.

RÉJOUISSANCES PUBLIQUES. — Depuis deux heures jusqu'à la nuit, il y aura des jeux et divertissemens publics sur les divers points ci-après désignés, savoir :

Champs-Elysées, carré Marigny. — Un grand théâtre sur lequel seront représentées des pantomimes militaires à grand spectacle; deux orchestres de danse; un grand mât de cocagne, garni de cinq prix, sera établi au Rond-Point.

Esplanade des Invalides. — Un grand théâtre de pantomimes militaires; deux orchestres de danse; un grand mât de cocagne garni de cinq prix.

Jardin des Tuileries. — A sept heures un quart, concert devant le pavillon de l'Horloge.

Barrière du Trône. — Un théâtre de pantomimes, quatre orchestres de danse, un grand mât de cocagne garni de cinq prix.

Feux d'artifice. — Vers huit heures et demie du soir, il sera tiré simultanément deux feux d'artifice : le premier sur la berge du port d'Orsay, le second à la barrière du Trône.

Illuminations.— Les Champs-Elysées, la place de la barrière du Trône et le jardin des Tuileries seront illuminés dans la soirée, ainsi que tous les édifices publics de la ville de Paris.

— On poursuit, comme on sait, avec la plus grande activité, l'achèvement du palais du quai d'Orsay, pour y loger la cour des comptes et le conseil-d'état.

Les ouvriers viennent de démolir deux grands escaliers d'honneur qui étaient tellement ornés, tellement riches qu'on en évaluait la construction à plus de 100,000 fr. Voilà ce qu'il en résulte quand on fait bâtir des édifices sans destination précise.

Aujourd'hui, les ouvriers construisent les grands plafonds à caissons des principaux appartemens au rez-de-chaussée, éclairés sur le quai.

— La compagnie du chemin de fer de Saint-Germain vient d'introduire une amélioration importante dans son service. A dater du 1er mai les wagons non garnis seront supprimés et le prix des wagons garnis sera réduit de 1 fr. 25 c. à un franc. De nouvelles diligences ayant chacune deux coupés ont été construites; les quatre places de chaque coupé ne seront louées que par coupons, qui ne pourront être divisés.

—M. Alphonse Noël, notaire, place du Louvre, n° 22, cité par les syndics de sa compagnie, devant la chambre de discipline, à raison d'engagemens par lui contractés, a quitté son domicile.

Les syndics ont immédiatement pris, dans l'intérêt des tiers, des mesures conservatoires ; les scellés ont été apposés aujourd'hui.

29. — Le nouveau cabinet, serait, suivant les derniers renseignemens, composé ainsi qu'il suit:

M. Dupin, président du conseil et garde des sceaux ;

M. Thiers, ministre des affaires étrangères;

M. Dufaure, ministre de l'intérieur ;

M. Passy, ministre des finances ;

M. Maison, ministre de la guerre ;

M. Pelet (de la Lozère), ministre de l'instruction publique ;

M. Duperré, ministre de la marine ;

M. Sauzet, ministre du commerce et des travaux publics ;

M. Vivien, sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur.

— D'après plusieurs articles de journaux de médecine et d'après un article médical inséré dans le *Messager*, et dû à M. Fuster, l'un de nos praticiens les plus distingués, la grippe et les affections catarrhales, soit des yeux, soit de la gorge, soit des voies aériennes, paraissent être les affections dominantes de la saison. On conseille de ne point se hâter de quitter les habits d'hiver et de se mettre le plus possible à l'abri des vicissitudes de l'atmosphère.

— Décidément, l'ignoble voirie de Montfaucon ne sera pas transférée ailleurs de longtemps encore : ce qui le prouve, c'est que des travaux qu'on évalue à 83,000 fr. seront mis en adjudication à l'Hôtel-de-Ville, pour améliorer les bassins de cet horrible foyer d'infection.

— Le prix du pain, à Paris, restera fixé à 15 sous les 4 livres pour la première quinzaine de mai.

— On mande de Naples, 11 avril, qu'à de belles et chaudes journées de printemps avait succédé un froid sévère, et que depuis deux jours le Vésuve était en grande partie couvert de neige.

— Un événement singulier a eu lieu hier dans Oxford-street; le soleil a fait fondre le bitume employé au pavage avec une telle rapidité qu'il coulait en ruisseau le long de la rue.

— Jeudi 17, deux aigles pêcheurs ont été aperçus sur l'étang de Vadencourt (Aisne). Le l'un a été tué et l'autre pris au piège. Ce dernier, apporté vivant à Saint-Quentin, chez M. Félix Dufour, qui le destinait au Jardin-des-Plantes de Paris, avait été fortement attaché : mais, après quelques heures de captivité, le prisonnier parvint à s'échapper, emportant avec lui une partie de sa chaîne brisée.

— Le ballon Great-Nassau, qui a fait mardi dernier à trois heures de l'après-midi une ascension à Cheltanham, est descendu à sept heures un quart sur la crique de Haizley, près de Hartley-Row. M. Green et ses compagnons de voyage sont revenus aux jardins du Wauxhall avec leur ballon, par le chemin de fer de Londres à Southampton, en une heure et demie. La distance à franchir était de 38 milles et demi. On voyage en ballon à raison de 22 milles à l'heure, et par le chemin de fer à raison de 52 milles et demi.

— Deux animaux fort rares ont été débarqués ces jours-ci à Londres; ce sont deux daims mâle et femelle d'une entière blancheur. Leur conformation est très belle. Ils ont été pris dans les Indes. Le jardin zoologique de Surrey doit s'enrichir de ce couple vraiment curieux.

Le Rédacteur en chef, [illegible]

Imp. et Fond. de FÉLIX LOCQUIN et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxième Série.

5 MAI 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

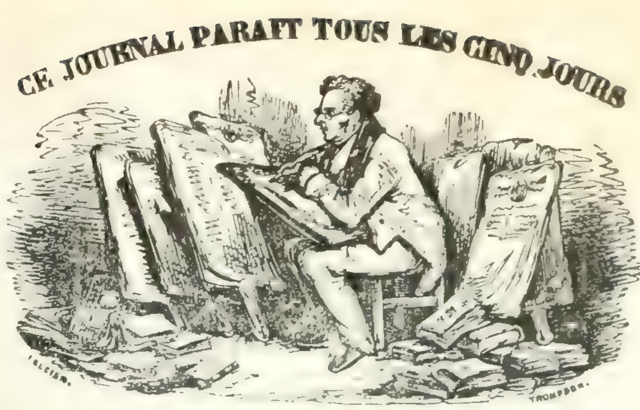
ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 64, St. James's Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 25.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour un an ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

A NOS ABONNÉS.

Depuis tantôt douze ans que nous existons en dépit de toutes les concurrences, de toutes les associations, et de toutes les rumeurs, nos lecteurs qui nous sont restés fidèles ont pu se convaincre par eux-mêmes de notre persistance obstinée et convaincue, à remplir le cadre que nous nous étions tracé. Nous voulions en effet par un soin minutieux, et par une recherche qui n'était pas sans travail, présenter chaque année un résumé complet des travaux intellectuels de la France. Notre plan était de réunir dans une suite d'échantillons bien choisis, le spécimen de l'esprit de chaque année, afin que dans cette ardente improvisation de chaque jour, parmi ces journaux qui dévorent les hommes et les choses quand ils ne dévorent pas les rois et les peuples, il y eût au moins quelque chose qui survécût à ce naufrage complet de tant d'idées généreuses, de tant de pages bien écrites et bien pensées. D'abord notre tentative a été bien reçue et dignement accueillie ; les écrivains d'il y a douze ans, ne craignaient pas plus qu'aujourd'hui ce légitime honneur d'une production morcelée qui ne leur ôtait rien de leur fortune tout en leur donnant un peu plus de gloire et de renommée. Ils savaient très bien dans leur justice qu'il ne fallait pas en vouloir le moins du monde à l'antiquaire qui ramassait des débris, au faiseurs de collections qui travaillait dans les ruines, au poète qui trouvait des perles dans le fumier d'Ennius, au journal qui rencontrait de belles pages dans des feuilles mortes depuis vingt jours. Où était le mal en effet que ces feuillets, le jouet des vents, fussent retirés de l'abîme, où était le mal que ces pages oubliées déjà, fussent remises en lumière, et comptez donc combien nous en avons sauvé qui, sans nous, tout excellentes qu'elles sont, n'auraient jamais eu l'honneur d'une seconde édition! Aussi quand nous eûmes commencé cette tâche, vîmes-nous accourir tous ces jeunes écrivains avides de renommée plus que d'argent, et de gloire, plus que de tout le reste. A peine avaient-ils produit une page qu'ils s'écriaient les mains jointes : Volez-nous donc cette page qui va mourir et que le temps emporte on ne sait où.

Depuis ce temps, notre succès a rencontré quelques jalousies mal cachées ; on s'est écrié que nous n'avions pas le droit de ramasser dans l'oubli de chaque jour ces fragmens épars; alors sans disputer, et bien certains que jamais les matériaux ne manqueraient à notre œuvre, nous nous sommes retournés vers nos obligés d'autrefois, et nous leur avons demandé : Voulez-vous ou non mourir tout entiers? voulez-vous renoncer à cette publicité que nous vous donnons? Que ceux qui ne veulent plus être ainsi exhumés des catacombes de chaque jour nous le disent en toute sincérité, et sans regret nous renonçons à ramasser ces plumes légères tombées de leur esprit. Ainsi avons-nous parlé en toute loyauté ; mais voyez la bizarrerie humaine, de toute cette émeute contre nous qu'est-il arrivé? Parmi ces écrivains qu'on disait blessés si fort, il y en eut quelques-uns, et des plus populaires, qui nous ont répondu à l'instant : Restez les maîtres de nos œuvres, prenez ce que bon vous semblera, et grand bien vous fasse ! A ceux-là nous avons dit grand merci ! les autres, non moins généreux, mais moins désintéressés, nous ont répondu : Prenez ce que vous voudrez, mais seulement acceptez le petit tarif que voici, et grand bien nous fasse ! Alors nous autres, nous avons accepté le petit tarif, et voilà comment nous n'avons rien perdu ; au contraire, notre œuvre s'est consolidée : ce qui n'était jadis qu'une tolérance est devenu un droit.

Maintenant que nous avons traversé encore cette crise et que nous sommes prémunis plus que jamais contre toute espèce d'envahissement, nous ne sommes pas fâchés de montrer quelque peu que si l'envie nous en prenait nous pourrions à notre tour laisser le fonds commun et vivre largement sur notre propre fonds. Ce titre *le Voleur*, qu'on nous a tant reproché, et qui n'était cependant qu'une preuve de notre bonne foi et de notre modestie, ne nous a pas empêchés souvent de donner à nos lecteurs des pages originales que nos confrères nous empruntaient à leur tour, mais sans dire à quelles sources ils les avaient prises ; nous avions beau nous appeler *le Voleur*, nous n'étions pas fâchés cependant d'être quelquefois volés à notre tour. Et d'ailleurs, quand par grand hasard l'esprit venait à manquer à ce qu'on appelle nos victimes, quand nulle part, ni à Paris, ni en pro-

vince, ni à l'étranger, nous ne rencontrions assez de talent et de style pour remplir ces pages d'élite dont se compose notre collection; eh! bien, dans ces jours de disette, nous faisions notre esprit nous-mêmes; cela valait mieux que de prendre des pages qui ne méritaient pas tant d'honneur, et de ces tristes lacunes dans l'esprit français où nous n'avions rien à glaner, nous nous consolions en nous disant : *le Voleur* est comme le roi : *là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.*

Cette fois donc, par un nouvel effort qui, nous l'espérons, nous sera compté, nous voulons bien prouver à chacun et à tous, que si nous ne nous élevons pas à toute la hauteur du journal original, ce ne sont pas les élémens qui nous manquent, car parmi les jeunes plumes si vives et si intelligentes que le public aime le plus, nous venons d'en appeler une à notre aide qui a fait ses preuves, et qui récemment encore a produit, en ce jouant, un des plus beaux livres de ce temps. A dater de ce jour, M. Jules Sandeau, qui à toutes les qualités poétiques du romancier, réunit toutes les qualités pratiques du critique, a bien voulu se charger de la direction littéraire de ce journal. Dans le point de vue où nous nous sommes placés, et dégagés que nous sommes, Dieu merci, de toutes les haines, de toutes les jalousies, de toutes les passions furibondes, de toutes les animosités personnelles, qui font de la littérature de ce temps-ci un véritable coupe gorge ; nous ne pouvions choisir un homme plus intelligent de toutes choses, plus disposé à l'indulgence.

L'auteur de *Mme de Sommerville*, de *Mariana* et de tant de belles pages remplies des plus nobles sentimens, l'éloquent défenseur des saintes lois de la famille, est un de ces rares esprits qui ait évité avec un rare bonheur tous les écueils du monde littéraire. Son secret a été bien simple, il n'a appartenu à aucune coterie, il n'a juré par aucun maître, il n'a adopté aucune méthode exclusive, il aurait eu honte de briser les vieux autels pour y installer les dieux nouveaux, comme aussi il n'aurait consenti à aucun prix à écraser les nouveaux venus sous les poids des gloires consacrées. Ainsi cette haute probité littéraire nous est désormais un sûr garant que cette fois encore la balance sera tenue égale entre toutes les opinions diverses qui se partagent le champ des idées. L'arrivée de M. Jules Sandeau dans un journal comme le nôtre sera pour nos lecteurs aussi bien que pour nous un gage assuré de tact, de goût, de justice et d'avenir. J.

STATISTIQUE FINANCIÈRE
DE
L'EMPIRE RUSSE.

—

La Russie, pendant ses guerres avec les Perses, les Turcs et les Polonais, ne pouvait pas faire face à ses dépenses au moyen de ses revenus. Elle dut avoir recours à des emprunts et à l'émission de papier-monnaie. Cette mesure avait déjà été adoptée par Catherine II et les empereurs Paul et Alexandre, dans des momens difficiles. Le rouble de papier-monnaie fléchit, à 25 0/0, c'est-à-dire un quart de sa valeur nominale.

Les recettes de 1831 et 1833 sont rapportées de la manière suivante :

1° *Revenus de l'état* : A. La capitation (Hofgeld, 23,125,000 thalers; B. La contribution sur les capitaux, 5,310,000 thalers; C. les droits d'entrée, 26,136,000 thalers.

2° *Revenus de la couronne* : A. Contributions foncières des biens de la couronne, 6,937,500 thalers; B. le monopole de l'eau-de-vie, 35,733,333 thalers ; C. différens autres revenus, 2,559,175 thalers; D. les postes, 1,541,667 thalers ; E. les bois et les pêches de la couronne, 1,002,083 thalers; F. les fabriques, idem, 1,079,167 thalers; G. les mines, 4,525,000 thalers; H. d'autres recettes, 1,079,170 thalers.

3° *Recettes dans le royaume de Pologne*, dont les finances sont à part : 13,063,170 thalers. — Total, 192,262,508 thalers.

L'empereur jouit, en outre, pour sa caisse privée, de différens revenus qui peuvent être portés de 1,600,0000 à 1,900,00 thalers. Il existe au profit des princes apanagés, une caisse particulière qui tire ses fonds des domaines de la liste civile. Ils s'élèvent à une somme de 1,387,500 thalers environ.

Les dépenses sont ainsi partagées : 1° La maison de l'empereur, 5,000,000 th. 2° le ministère de l'extérieur, 2,000,000; 3° le ministère de l'intérieur, 33,000,000 ; 4° le ministère des cultes et de l'instruction publique, 5,000,000 ; 5° l'armée de terre, 40,000,000 ; 6° la marine, 13,000,000; 7° l'administration des finances et intérêts de la dette publique, 20,000,000; 8° autres dépenses, 3,000,000 ; 9° l'administration de la Pologne, 12,090,508. — Total, 122,090,718 thalers.

Les recettes et les dépenses sont peu considérables comparativement à la population. Cela s'explique par les médiocres appointemens que touchent les fonctionnaires, par l'abondance des vivres qui se vendent à très bas prix, et par les services des paysans, qui ne figurent pas dans le budget. Ainsi, 170,000 voituriers (*yemtschiks*) fournissent les chevaux de la poste au lieu de payer des contributions pour les terres de la couronne.

D'après les rapports officiels du ministre des finances, la dette de l'état s'élevait, le 1er janvier 1834, à 496,472,655 thalers de Prusse.

La dette publique de la Prusse s'élève au tiers de cette somme; mais celle de l'Autriche la surpase de plus de 100 millions ; celle de la France est presque trois fois aussi forte, et celle de l'Angleterre plus de dix fois.

4° *Richesse nationale.*—L'agriculture est loin d'atteindre au degré de perfection des autres pays de l'Europe. La cause est le peu de proportion qui existe entre la population et l'immense étendue des états russes. Dans la Russie européenne, on compte 609 habitans sur un mille carré; dans la Russie asiatique, seulement 38, et dans ses possessions en Amérique, pas plus de 2 ou 3.

L'étendue de la Russie européenne est de 1,752 millions d'acres de Prusse, ainsi divisée : 676 millions acres de forêts : 245 millions acres de prairies; 246,5 millions acres de terres cultivées; 171 millions acres de terres incultes. C'est à peine si la septième partie des terres est cultivée; la moitié ne produit rien. Il reste évident qu'il serait difficile à un ennemi de se soutenir dans un pays aussi inculte que la Russie.

Le produit des blés s'éleva en 1802 à 494,900,000 boisseaux de Berlin; de 1816 à 1820, à 1,050,000,000. Il en résulte que dans l'espace de vingt ans environ, la quantité des blés a doublé ; mais, en proportion de l'accroissement de la population, elle n'a augmenté que de moitié : en 1802, on comptait dix boisseaux par tête; en 1820, quinze.

En 1802, l'exportation de grains montait à 6 millions de boisseaux; de 1816 à 1820 (terme moyen), 8 millions ; en 1830, 14 millions; en 1833, 13 millions. La valeur des blés exportés s'éleva, en 1831, à 20 millions de thalers; en 1832, à 15 millions.

Après le blé, la culture du chanvre et du lin est de la plus haute importance. Leur produit non seulement suffit aux besoins de l'intérieur, mais encore on en exporte pour 24 millions de thalers par an.

On cultive la vigne dans la Crimée, en Bessarabie et dans les provinces du Sud. Le produit en est estimé, à 5,600,000 mesures de Berlin. Le tabac donne 105,000 quintaux par an. Quant aux pommes de terre, on ne s'en occupe que depuis peu d'années. Les côtes de la mer Noire fournissent du maïs et du millet.

B. Dans les provinces du sud-est, habitées par les tribus nomades, on s'occupe d'élever et nourrir des bestiaux, principale fortune du pays. Les habitans du Caucase, qui mangent le cheval, élèvent cet animal comme dans l'Ukraine, en Lithuanie et en Pologne. Dans l'Ukraine et en Podolie, on entretient le gros bétail. L'entretien des brebis s'étend à toutes les provinces, et on porte le nombre des moutons à soixante millions. Parmi les tribus de la Sibérie, le renne remplace le cheval et les bêtes à corne. On trouve le chameau dans le sud, des chèvres chez les nomades, des ânes en Tauride et en Pologne.

On exporte des soies de cochon, des peaux, du suif pour la valeur de 10 à 15 millions de thalers par an.

C. L'abondance des bois est très considérable, plus d'un tiers du pays étant couvert de forêts. La couronne seule en possède environ 500 millions d'arpens. L'exportation des bois de construction est estimée de 2 à 3 millions de thalers de valeur.

D. On exporte des peaux russes pour une somme de deux millions par an.

E. Le produit de la pêche est considérable,

mais il ne sert presque que pour la consommation intérieure. Il est exporté 5,250,000 livres de *caviar*, et 175,000 livres d'huile de baleine. Le montant de cette exportation s'élève à 1,200,000 thalers par an.

Les produits des mines augmentent d'une manière prodigieuse depuis quelques années. Il a été produit de l'or : en 1822, 74 punds ; en 1825, 237 punds ; en 1829, 288 ; en 1830, 355 ; en 1832, 364 ; en 1833, 341. Le produit annuel s'élève à 350 punds, ou 12,250 livres, ce qui équivaut à cinq millions de thalers. Sur cette quantité, la couronne retire 3/7 et des particuliers 4/7.

Le Brésil seul possède de plus grandes richesses en or. Le produit du platine est ordinairement de 100 punds, ou de 3,850 livres par an ; et forme une valeur de 400,000 thalers.

On produit de l'argent dans la quantité de 1,200,000 thalers.

La quantité de cuivre est de 260 à 270,000 punds, ou 85,000 quint. par an, ce qui rapporte une somme de 2 millions et demi ; les mines appartiennent presque exclusivement à la couronne. On exporte à l'étranger pour 1 million de thalers. Le produit des fers surpasse tous les autres ; il s'élève à 3 millions de quintaux et présente la valeur de 12 millions de thalers. L'exportation annuelle est évaluée à 3 millions.

On trouve aussi des diamans dans l'Ural ; Alexandre de Humboldt, lors de son voyage en 1829, y a fait cette importante découverte.

G. Le produit du sel est de 30 millions punds, ou de 10 millions et demi de quintaux par an. Cette quantité suffirait pour la consommation de tout l'empire, si les frais de transport n'étaient pas si considérables. Les salines étant situées dans des provinces très éloignées, on introduit pour un million et demi de sel. Le produit total des mines et des sels est estimé à 42,000,000 thalers par an, et le nombre des ouvriers à 375,000 individus.

NOUVELLES SUR LES COURS DE FRANCE.

(AN VII.)

LA DOT D'UNE CHANOINESSE

SOUS LE DIRECTOIRE.

Quand, prenant pitié de nos maux, le ciel envoya son prédestiné, nouveau Messie, revenu d'Orient, il nous apparut, s'appuyant d'une main sur cette longue épée encore tout ébréchée par le cimeterre de l'infidèle ; et de l'autre, sur cette croix dont la vue releva les autels de nos temples, c'est alors il dit aux mauvais rois que la république s'était donnés après qu'elle eut fait périr le meilleur des Princes :

« Qu'avez-vous fait de cette France que j'ai » quittée si brillante ? Je vous ai laissé la paix, » je retrouve la guerre ; je vous ai laissé des » victoires, je retrouve des revers ; je vous ai » laissé les trésors de l'Italie, j'ai rétabli la jus- » tice, et je retrouve partout la misère et des » lois spoliatrices (1). »

(1) Allocution du général Bonaparte au Directoire.

Croira-t-on que deux millions suffirent pour renverser le gouvernement directorial ? Ce furent les traitans qu'il avait enrichis qui les prêtèrent. Excepté Carnot, dont l'intégrité et la fermeté étaient passées en proverbe, *le roi Barras* dominait les autres roitelets ; ses moindres volontés avaient force de lois ; il avait l'art de se faire craindre et celui de se faire aimer ; une résolution de fer, une grande activité d'esprit, du courage, lui tenaient lieu des qualités qu'il n'avait pas. Jamais Prince n'eut plus de faste, jamais Tyran ne fut plus absolu : aides-de-camp brillans et sans nombre, valets poudrés à blanc, meutes, chevaux, hôtels, argent, châteaux, table ouverte, il se faisait tout donner ; le peuple, scandalisé, se disait, tout hébêté : *Comment, voilà notre ouvrage* ? Mais l'indignation devint générale quand on commit la profanation suivante dans la chapelle de Marie de Médicis : Barras y fait flageller le journaliste *Poncelin*, pour s'être seulement égayé sur ses intrigues amoureuses. Les feuilles publiques, les colloques des rues, les conversations des salons, retentissaient de cet acte de barbarie ; cela n'empêcha pas que, le lendemain de ce jour de haute justice, il y eut un thé chez *Paul* ; c'est ainsi que ses *favorites* l'appelaient.

Une d'elles, et la plus séduisante de toutes, aimait à se promener à la nuit tombante dans le jardin du Luxembourg ; elle était accompagnée de M. de Bagneux ; ils s'entretenaient à l'écart sur les fâcheux effets que produisait la brutalité du nouveau sire, quand ils entendent non loin du banc où ils étaient assis la conversation suivante :

— Je ne suis que la femme d'un pauvre apothicaire, mais j'aimerais mieux cent fois mourir de faim que de préparer moi-même les moindres drogues qui puissent soulager les misérables qui reposent dans ce palais, et je ne comprends pas, ma chère, comment vous pouvez essayer des gants à des mains teintes de sang, ou composer des parfums pour des cheveux qui suent le crime.

— Que voulez-vous, ma voisine, on n'y regarde pas de si près dans le commerce : il vaut mieux vendre au vice qui paie qu'à la vertu qui ne paie pas ; et si j'avais beaucoup de pratiques comme ces jeunes filles d'émigrés qui viennent prendre des leçons chez mademoiselle Eugénie, il faudrait fermer boutique ; en vérité, je ne sais pas comment elle peut vivre avec de pareilles écolières.

— Heureusement, il en est d'autres qui la dédommagent un peu des mauvaises à qui elle n'enseigne que par charité ; mais il est dur, cependant, d'en être réduite là quand on a un oncle qui dispose des trésors de la république. Il ne veut pas reconnaître sa nièce parce qu'elle n'a pas été légitimée, au lit de mort, par son père, le chevalier de Barras. Mon cousin, clerc chez M. Hua, m'a raconté cette histoire. La pauvre Eugénie a été recommandée à ce digne homme par une parente qui a déposé à l'étude une modique somme, à peine suffisante pour ses besoins ; mais Eugénie a un noble orgueil, elle ne veut rien accepter de personne tant qu'elle peut travailler et prier ; car voilà toute sa vie, à cette chère enfant, ce ne sera jamais moi qui la tracasserai pour le loyer de la petite chambre que je lui sous-loue.

Les commères qui causaient ensemble étaient la femme de l'ancien apothicaire du Luxembourg et la parfumeuse du Directoire. La dame qui les écoutait était madame Tallien ; toute jeune, elle avait été aussi presque abandonnée par ses parents, ce qui l'intéressa encore plus à la pauvre Eugénie : elle suit les deux voisines, et après s'être assurée de sa demeure, elle met facilement M. de Bagneux dans ses intérêts. Elle se rend le lendemain matin chez le notaire, et lui dit :

— Je veux rendre l'existence à mademoiselle Eugénie, la rétablir dans son nom, ses droits, sa fortune ; vous qui passez pour un homme de bien et qui vous intéressez à elle, vous me seconderez, n'est-ce pas ? M. de Bagneux nous aidera aussi, il peut beaucoup sur l'esprit du *Directeur*, ils habitent le même appartement ; rien n'a jamais pu refroidir leur amitié, quoique leurs goûts, leurs caractères et leurs opinions soient diamétralement opposés. Le trait suivant vous le fera connaître et vous donnera confiance en lui : quand des fournisseurs se présentent, avec des offres, pour obtenir sa protection auprès de son puissant ami, voilà comme il reçoit :

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, Messieurs, leur dit-il d'une voix douce, afin que vous soyez plus à votre aise pour m'entendre vous adresser ces paroles : « *Vous êtes des gueux, des fripons, des misérables, des hommes à pendre, et sans le respect que j'ai pour un lieu que les rois ont habité, je vous casserais ma canne sur le dos.* » Puis il prend son solitaire, sa montre et sa bourse qui sont sur sa cheminée, il quitte l'appartement, et donne l'ordre à son valet de chambre d'en ouvrir les fenêtres pour chasser ce qu'il appelle *le mauvais air*.

— Je m'entendrai à ravir avec un tel homme, dit le notaire. Son originalité me plaît fort, il me paraît digne de concourir à la bonne œuvre que vous méditez. Ce que le hasard vous a appris sur le compte de mademoiselle Eugénie est exact. Elle n'est connue que sous ce nom. Je vous invite, Madame, à vous présenter à l'improviste chez elle, vous la jugerez par vous-même. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle vaut mieux que les éloges que j'en pourrais faire. La passion du jeu a conduit son malheureux père à se tuer.

Madame Tallien se rend chez Eugénie : elle la trouve traduisant un chant de la Jérusalem délivrée ; un soin exquis se faisait remarquer sur sa personne, ainsi qu'un rangement plein de goût dans l'humble mansarde ; une statuette de la Vierge et quelques fleurs dans des vases du Japon étaient les seuls ornemens de la cheminée, une miniature charmante [illegible] était accrochée à une glace et avait pour pendant celle du chevalier de Barras. On apercevait une Imitation de Jésus-Christ ouverte sur un guéridon.

Madame Tallien annonce à Eugénie le but de sa visite. Elle ne pouvait se lasser de la regarder, tant elle lui paraissait intéressante : la jeune fille lui dit avec un charme ravissant :

— Je suis sensible à votre bienveillance, Madame, je vois que ce n'est pas en vain qu'on vous nomme *Notre Dame de bon secours*. La

» belle main qui suspendit si souvent le fatal » couteau doit se tendre aussi à l'orpheline; » permettez-moi de la baiser, cette main, avant » que je réponde à vos questions. »

— Mademoiselle, je désire seulement savoir si vous n'auriez pas de répugnance à connaître votre oncle Barras ?

— Non, Madame, quoiqu'on lui ait trouvé un caillou au lieu d'un cœur quand on lui a parlé de moi : il ne m'a jamais voulu voir. Que Dieu lui fasse paix pendant et après cette vie; je préfère mon humble réduit au palais qu'il habite, et je prie pour qu'il y dorme d'un sommeil aussi tranquille que le mien.

— Charmante enfant ! répond madame Tallien, vous êtes née pour faire le bonheur d'un honnête homme et le charme de la société.

— Ah ! si vous vous intéressez à mon sort, Madame, laissez-moi dans mon obscurité. Je renonce à jamais à un établissement, le seul être que j'aurais aimé n'est plus : il est tombé à Quiberon.... et c'est dans la retraite, à l'étranger, que je veux mourir, dès que j'aurai amassé ma dot de religieuse. Croyez que, malgré mes dix-neuf ans, mes idées sont très arrêtées.

Madame Tallien, femme de plaisir, autant qu'elle était humaine et charitable, avait peine à croire à une telle résolution; mais l'accent persuasif d'Eugénie la convainquit assez pour qu'elle lui proposât de la faire entrer dans un chapitre de chanoinesses d'Allemagne, avec l'appui du baron de **, agent secret de Bavière, son ami. Cette proposition fut accueillie d'abord avec transport par Eugénie; mais aussitôt après elle lui dit avec une voix mêlée de larmes : — Mais il me manque *un nom*!

— Vous aurez celui que vous devez porter, c'est Thérésia de Cabarus (1) qui vous le fait espérer, et c'est madame Tallien (2), qui peut tout, qui vous en donne l'assurance. Je vous présenterai à plusieurs personnes que je mettrai dans vos intérêts; tenez-vous prête le jour que je vous indiquerai; je vous enverrai ma voiture; une femme de chambre de confiance vous accompagnera.

Madame Tallien, émerveillée d'Eugénie, était tout occupée d'elle, quand Barras la fait prier de venir faire les honneurs d'un grand dîner qu'il devait donner à Murat en reconnaissance du million en or qu'il lui apportait de la part du général Bonaparte. Elle lui répond :

— Impossible, mon ami, d'aller faire l'aimable pendant tout un dîner à vos ennuyeuses femmes de fournisseurs, et à vos longues moustaches nouvellement arrivées d'Italie, qui effraieraient la plus jolie créature du monde que le ciel vient de m'envoyer; il faut que je m'en occupe et que je la surveille, car si malheureusement vous l'aviez vue une seule fois, vous êtes homme à me la faire enlever, bien que cette charmante enfant soit ma nièce; mais je veux la marier avant de vous la faire connaître; son prétendu est tout trouvé : qu'il vous suffise de savoir qu'il ne peut avoir de rivaux, tant il est au-dessus des autres hommes, devinez celui-là : si vous pouvez ; ce n'est pas facile par le temps qui court. Votre amie, Thérésia.

(1) Nom de famille de madame Tallien. Son père avait été premier ministre et favori du roi d'Espagne.
(2) Morte princesse de Chimay.

Barras, d'une imagination très mobile et très inflammable, était intrigué par ce billet : il se dispose à recevoir Murat en garçon, mais avec toutes les cérémonies qui étaient du goût de tous deux; on se rend à Grosbois. Les plus jolies femmes de l'Opéra sont invitées. Ces déesses et ces reines qui n'avaient ni nuages ni voitures pour s'y rendre, trouvent à leurs portes les carrosses du directoire; elles se font accompagner du chétif La Réveillière-Lépeaux qu'elles appelaient *Saint-Père*, par allusion à la secte des théophilanthropes. Le poète Lebrun, le docteur Forlens qui lui avait rendu la vue, et l'avait fait recouvrer à une femme que Barras adorait; Garat, le chanteur, et l'aimable Denon étaient les autres chevaliers (1). Murat et Junot étaient les rois de cette orgie qui commença par une chasse où ces dames voulurent absolument monter en croupe avec les chasseurs. De retour au château, il y eut un dîner magnifique. Le champagne était à sa troisième promenade autour de la table, il éclaircissait les yeux de ces dames qui brillaient presque autant que les diamans que Barras avait à chaque main. Les autres convives portaient aussi des camées de prix, le tout fut mis en loterie au profit de ces dames.

Le lendemain au déjeuner, les rires étaient à leur comble, quand Barras reçoit de son secrétaire intime la lettre suivante :

« Citoyen directeur,

» Il y a de la fermentation depuis votre départ. » On a eu l'insolence de suspendre cette nuit, » sur la porte du directoire, un rébus avec son » explication. C'est une *lancette*, une *laitue* et » un *rat* (l'an VII les tuera); arrivez de suite ou » donnez vos ordres.

» Salut et fraternité, Botot. »

Barras arrive furieux, et après avoir eu une explication avec Carnot, qui ne voulait pas de mesures illégales, il lui dit avec colère : — Vous entravez tout, vous ne cessez de faire le Romain : rien n'est possible avec vous; vous êtes responsable des malheurs qui peuvent arriver. *Il n'y a pas un pou de votre tête qui n'ait le droit de vous cracher au visage* (2).

— Vous êtes un insensé, vous me faites pitié, lui dit Carnot en quittant la place.

Barras éprouvait souvent un grand dégoût des affaires et du pouvoir, et voulait se retirer du monde en faisant le bonheur et la fortune d'une femme qu'il pût aimer; sa dernière orgie lui répugnait, et c'est dans cette disposition qu'il écrivit le billet suivant à madame Tallien (3) :

» Je serais heureux de tenir à vous par un » lien de famille, ma belle amie; je vous de» mande *très sérieusement* la main de votre » nièce. Si mes quarante ans ne l'effraient pas, » je tâcherai de dépasser en générosité et en » amour cet époux fantastique que vous lui ré» servez. Donnez-moi la préférence sur lui et » profitons de ce que Tallien est absent pour » commencer à traiter cette affaire; je vous de» mande pour demain *nonidi* (1), une tasse de » thé; vous réunirez nos meilleurs amis afin de » faire diversion à cette première entrevue.

» Votre dévoué, Paul. »

(1) Cette partie a été racontée plusieurs fois par MM. Denon et Forlens dans le salon de madame Lebrun; elle a regretté de n'en avoir pas parlé dans ses *Souvenirs*.
(2) *Biographie* de Michaud.
(3) Il faisait partie des autographes appartenant à la baronne de Girard, à qui madame de Caraman (jadis madame Tallien) l'avait donné.

Tout était disposé pour que l'entrevue produisît son effet. Eugénie s'abandonna avec confiance quand sa bienfaitrice lui dit de passer seulement pendant quelques heures pour sa nièce sous le nom de *Francisca*, elle s'acquitta fort bien de son rôle; sa toilette de jeune fille la rendait encore plus remarquable au milieu de ces femmes élégantes, qui étaient mesdames Hinguerlot, de Courvoisin, de Châteaurenaud, Bonaparte et de Croiseuil. Elles eussent été dans tous les temps des modèles d'esprit, de grâce, de talent et de belles manières; mais toutes réunies n'avaient pas le charme d'Eugénie; ses cheveux à l'enfant, ornés d'une couronne de roses, sa tunique de vierge, nouée à la grecque, en faisaient une de ces jolies vestales qu'on voit sur les bas-reliefs antiques. Ces dames la comblèrent de caresses et la mirent si bien à son aise, qu'elle ne perdit rien de ses avantages.

Madame Tallien ne voulut pas faire annoncer, afin qu'Eugénie ne fût pas troublée en entendant le nom de *Barras*. Pour occuper son monde, elle avait fait placer dans une pièce de son appartement le magnifique tableau de la *Femme hydropique*, que le jeune adjudant-général Clausel (2) venait de donner en toute propriété au Musée national, et que Barras avait gardé quelques jours au Luxembourg avant que de l'envoyer au Louvre. Les intimes en hommes étaient, ce jour-là : Lavalette, aide-camp du général Bonaparte, alors en mission; Murat, que ces dames appelaient leur Achille, à cause de sa brillante valeur; le poète Legouvé et le vertueux Macé de Bagneux, cette providence des émigrés. Il ne passait pas un jour sans en faire rayer un de la liste et sans lui faire rendre bois ou château.

Barras arriva un peu tard; Eugénie fut la première personne qu'il vit en entrant. On sait ce que c'est qu'un premier regard de part et d'autre. Barras aussi fut trouvé très bien par elle; il n'avait pas l'air d'avoir plus de trente ans, sa mise était des plus soignées, il parfumait le salon de sa chevelure.

Après avoir fait sa tournée de sultan et son compliment à madame Tallien sur sa charmante nièce, il en demande le nom.

— Francisca de Cabarus, dit-elle; ne l'embarrassez pas trop, je vous prie, en la regardant si fixement.

Il s'approche d'elle, et la conversation s'engage :

— Votre joli accent me rappelle la Provence, Mademoiselle ?

— Cela se peut, Monsieur, c'est une gouvernante de ce pays qui m'a enseigné le français; mais elle a été si souvent injuste à mon égard,

(1) Neuvième jour de la décade qui avait remplacé la semaine sous la république.
(2) Maintenant maréchal de France. Le roi de Sardaigne lui en fit le cadeau en mémoire des procédés et des hautes convenances que ce jeune officier sut mettre à remplir la mission la plus délicate dont on puisse être chargé auprès d'une tête couronnée (de protéger sa fuite).

que j'ai pris en haine les personnes de cette province.

— Il ne faut pas de prévention ; j'en connais qui, s'ils vous voyaient, seraient à vos pieds et feraient des vœux pour votre bonheur.

— Est-ce que vous croyez au bonheur, ici bas, Monsieur ?

— Pas autant qu'au plaisir, Mademoiselle ; mais il pourrait exister avec une femme comme vous. A peine entrez-vous dans le monde, qu'il semble vous désenchanter, malgré les avantages que vous avez pour y être heureuse.

— Quoique jeune, c'est déjà le connaître, Monsieur, que d'en être dégoûté. J'ai vécu cent ans, depuis quelques années, par tout ce que j'ai entendu dire, et par tout ce que mon pays a souffert.

—Oh! oui la pauvre Espagne a bien souffert... La conversation en était là lorsqu'on annonça à dessein M. Hua ; il portait le petit collet de notaire et avait un rouleau de papier sous le bras.

— S'agit-il, dit Barras très intrigué, d'un contrat ou d'une dot, que M. le notaire arrive en grande tenue et avec arme et bagage ?

— Précisément, répondit madame Tallien. Puis, l'entraînant au fond d'un boudoir : — Je devine à votre émotion l'effet que produit sur vous *Francisca de Cabarus*. Je pense que si vous la trouvez assez bien pour en faire votre femme, vous ne pourriez renier une nièce qui lui ressemblerait. C'est donc mademoiselle Eugénie, fille de votre malheureux frère, que je vais vous présenter ; elle est un modèle de vertu et d'esprit ; l'époux qu'elle veut servir, c'est *Dieu*. Nous nous sommes réunis ici pour lui faire sa dot de chanoinesse de Bavière. Le baron la prend sous son patronage ; mais avec votre puissance, vous achèverez l'œuvre. Voilà la bonne action que je vous ai fait annoncer par le billet mystérieux.

Barras ne pouvait revenir de cette petite intrigue si bien conduite, il retrouve les sentimens de la nature ; et, rentrant dans le salon, il dit à haute voix : — Je reconnais mademoiselle Eugénie pour ma nièce et lui permets de porter dorénavant mon nom ; prenez acte de cette déclaration, M. Hua, et faites-la signer à nos amis. Aussitôt après, il détache de son jabot un superbe diamant qui avait appartenu à Catherine de Médicis, et le dépose dans une coupe en disant : Voilà pour la dot. Chacune de ces dames y porte aussi un ornement de sa parure. Madame de Courvoisin, un beau camée antique représentant l'enlèvement d'Hélène ; madame Bonaparte, un collier qu'avait porté Lucrèce Borgia ; madame Hinguerlot, une pierre gravée, représentant l'Amour et Psyché ; madame Tallien, une montre entourée de perles avec le chiffre du régent en diamans ; madame de Châteaurenaud, un très beau flacon émaillé avec le portrait de madame de Pompadour, que Louis XV avait fait faire et qu'il ne quittait pas.

Eugénie, un peu revenue de son étonnement, embrasse son oncle avec effusion. Il lui exprima le regret qu'il avait de la voir quitter la France, quand il entend le baron de *** dire à mi-voix à madame Tallien : *Mais cette charmante personne est-elle d'assez bonne maison pour entrer dans un de nos chapitres d'Allemagne?* Il entre en fureur et apostrophant ainsi l'étranger :

— De quelle maison êtes-vous donc, vous-même, monsieur, pour ne pas connaître la mienne ? Apprenez qu'elle est une des plus anciennes de France. Nos archives sont remplies de *marques d'honneur* accordées par nos rois. Il n'est pas un gentilhomme et un pâtre de la Provence qui ne disent *que les Barras sont aussi anciens que ses rochers*, il n'y a qu'un parvenu qui ne sache pas cela.

Le baron lui répond avec ironie qu'il n'est plus de gentilshommes en France depuis 93 ; et que ceux qui veulent être à la fois et *bonnet* et *talons rouges* sont souverainement ridicules... L'Allemand se retira et laissa Barras comme interdit par cette réponse. Constant, son valet de chambre, entre au même moment pour le prévenir qu'un messager d'état l'attendait au Luxembourg, et il partit.

— Mademoiselle de Barras n'en sera pas moins chanoinesse, dit M. de Bagneux ; mais d'après la réflexion pleine de goût qu'elle vient de faire : que tous ces bijoux sont peut-être d'une origine un peu profane pour composer une dot sacrée, je lui répondrai que je possède encore dix louis qui me viennent de la personne du monde la plus vertueuse : c'est le reste d'une somme assez considérable qu'elle m'a envoyée pour soulager de nobles misères ; je mêle cet argent aux dons que voici, et je pense que mademoiselle de Barras les trouvera assez purifiés, quand elle saura que cet or est le denier de l'orpheline du Temple...

— Que le ciel nous la ramène un jour, s'écrie avec ame cette intéressante fille.

Elle mourut quelques mois après d'une affection de poitrine et dans les sentimens de piété les plus édifians, disait encore tout ému l'abbé Girardin, qui racontait devant moi cette anecdote chez la comtesse de Viry, ancienne dame d'honneur de la reine Hortense.

Baron de Crespy-le-Prince.
France et Europe.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE

—

LE DIVORCE.

—

Napoléon était convaincu qu'un héritier de son sang était nécessaire à l'avenir de la France, et l'impératrice Joséphine n'ayant pu lui donner cet enfant qu'il désirait si vivement, l'empereur dut songer au divorce ; mais ce ne fut qu'avec les plus grands ménagemens qu'il tâcha de décider sa femme à ce douloureux sacrifice ; il en appela à la raison de Joséphine, qui se soumit avec courage. Quoiqu'une telle séparation brisât son cœur, elle sut trouver une sorte de consolation dans l'idée que son dévoûment consolidait la puissance de l'homme qu'elle chérissait plus que tout au monde. Elle fit plus encore : lorsque plus tard elle apprit la naissance du roi de Rome, elle oublia toutes ses souffrances pour ne songer qu'au bonheur de Napoléon. Mais aussi, il faut dire que de son côté, l'empereur conserva pour elle la plus tendre amitié, et qu'il la combla d'égards et de bienfaits.

Il n'y a aucun doute sur ce fait, qu'avant 1809 Napoléon s'était déjà déterminé à rompre un mariage contracté pourtant par des motifs d'affection et de reconnaissance. Plus d'une fois il avait pensé à faire cette communication à sa femme sans jamais oser lui en parler. Il craignait pour elle, et peut-être pour lui, le désespoir de Joséphine, dont les larmes trouvaient toujours le chemin de son cœur. Ce fut Fouché qui, le premier, eut la hardiesse de toucher ouvertement cette corde délicate. Depuis longtemps il avait été assez clairvoyant pour deviner celui de tous ses projets que l'empereur cachait peut-être avec le plus de soin : jugeant que le moment était venu, il profita de l'absence de Napoléon, qui était alors à Schœnbrunn, pour aller, sans mission officielle, conseiller à l'impératrice de dissoudre son mariage. Cette habile démarche ne causa pas moins de chagrin à Joséphine que de colère à l'empereur ; et s'il ne retira pas sur le champ à Fouché son portefeuille, qu'il devait du reste lui redemander un peu plus tard, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, à la sollicitation de sa femme, mais bien parce que lui-même avait secrètement résolu d'accomplir ce grand acte politique.

La veille du jour où Fouché fit cette ouverture à Joséphine, celle-ci avait écrit à sa fille Hortense, qui était alors à Paris avec l'aîné de ses enfans, de venir la voir à St-Cloud. En y arrivant la reine de Hollande rencontra dans la cour du palais la prophétesse Lenormand, dont sa mère payait les avis mystérieux un prix exorbitant. L'impératrice passait quelquefois des journées entières à se faire tirer les cartes et à chercher à deviner l'avenir dans un marc de café ou dans des blancs d'œufs. Il paraît que les prédictions avaient été sinistres ce jour-là, car Joséphine était profondément triste. Après une heure d'entretien la reine se disposait à retourner à Paris, lorsque sa mère lui dit d'un ton de reproche :

« Tu pars déjà, Hortense ?

—Ma chère maman, la santé de mon fils m'inquiète ; je reviendrai demain.

—Tous mes amis s'éloignent de moi, reprit-elle avec mélancolie, mes enfans eux-mêmes m'abandonnent au moment où ma mort semble prochaine...

— Ah! quelle idée!.... chassez-la, elle vous ferait mal. Est-ce que par hasard votre sorcière vous aurait fait une semblable prédiction ?..... Elle reposerait, comme toutes les autres, sur des mensonges ou des niaiseries.

— Je sais ce que je dis, ma chère enfant, un grand malheur me menace ; mes jours sont comptés ; ma vie doit finir avec la prospérité de la France.

— Alors, vous me tranquillisez, car vous vivrez encore longtemps. »

La reine embrassa tendrement sa mère, et prit congé.

Une chose digne de remarque, c'est que les pressentimens de Joséphine l'ont rarement trompée. Le lendemain, en arrivant à St-Cloud, la reine la trouva on ne peut plus souffrante et le visage abattu. Il était facile de voir qu'elle avait beaucoup pleuré.

« Ah! tu arrives bien à propos, lui dit-elle tout d'abord en se précipitant dans ses bras. Si tu savais!..... Fouché sort d'ici, devine ce qu'il

a osé me dire?.... Cet homme est un monstre.

— Que s'est-il donc passé, ma chère mère?... Vous m'effrayez!

— Il m'a dit qu'il me fallait donner à la France et à Bonaparte un grand témoignage de dévoûment: que l'empereur devait, après lui, laisser des enfans qui pussent lui succéder, et que l'on ôterait ainsi à l'ancienne famille royale qui, comme tu sais, est en Angleterre, tout espoir de retour.

— Mais enfin où en voulait-il venir? demanda la reine avec une impatience qu'elle ne pouvait maîtriser.

— Eh bien! il a ajouté que j'étais le seul obstacle, mais qu'il ne tenait qu'à moi de me montrer plus grande que l'empereur n'était grand lui-même, en m'imposant un généreux sacrifice... Enfin il m'a parlé de divorce...

— L'empereur ne consommera jamais une pareille séparation; je connais trop son attachement pour vous et pour nous, qui sommes ses enfans adoptifs.

— Tu te trompes. Hortense; mais laisse-moi achever. Fouché m'a donc dit que l'histoire me tiendrait compte de ce dévoûment qui passerait à la postérité, et que ma place serait désormais marquée au dessus des femmes les plus illustres qui aient occupé les trônes du monde!...

— Je le reconnais bien là avec ses grandes phrases! Que lui avez-vous répondu?

— J'étais si déconcertée par ses discours, que d'abord je n'ai pu trouver une parole. Cependant je lui ai dit que je réfléchirais à cela, et que dans quelques jours je lui donnerais ma réponse. Mais il l'attendra longtemps... Voyons, conseille-moi donc, ma chère enfant; car il n'y a que toi, toi seule, à qui je puisse confier mes chagrins: qu'en penses-tu?

— Hélas! ma chère maman, il faut qu'il y ait quelque chose de bien affreux dans tout ceci.

— Crois-tu que Fouché ait été envoyé par Bonaparte et que mon sort soit déjà décidé?

— D'après ce que vous me dites, je le crains; cependant...

— Et moi, j'en ai la certitude, interrompit Joséphine; descendre d'un trône est peu de chose pour moi; qui sait mieux que toi combien j'ai répandu de larmes pour y être montée? Mais perdre du même coup celui à qui j'ai consacré mes plus chères affections.... Tiens Hortense, ce sacrifice est au-dessus de mes forces. Je sens là que j'en mourrai. »

En disant ces mots, Joséphine avait posé la main sur son cœur et était devenue affreusement pâle. La reine pensa avec sa mère que Fouché était d'accord avec l'empereur (il n'en était rien cependant), parce qu'il ne fallait pas beaucoup réfléchir pour être convaincu que, soit que cette étrange proposition eût été faite par son ordre, soit que le ministre de la police voulût le premier, avoir la gloire d'opérer une telle combinaison, cette intrigue présentait trop d'avantages aux membres de la famille de l'empereur, leurs ennemis communs, pour être abandonnée. Tôt ou tard il fallait que ce grand sacrifice fût exigé et consommé.

« Ma chère maman, reprit la reine, le seul conseil que je puisse vous donner à présent, c'est de ne parler de cette confidence à qui que ce soit et d'attendre l'empereur avec confiance, vous verrez ce qu'il vous dira. Quand espérez-vous son retour?

— A la fin du mois. Il m'a donné rendez-vous à Fontainebleau. Il faudra bien qu'il me parle de ce projet, et certainement je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche la première. »

Ce conseil de la reine de Hollande convenait à Joséphine: elle le suivit; mais la catastrophe ne devait pas se faire attendre longtemps.

Napoléon avait effectivement écrit de Schœnbrunn à l'impératrice qu'il se rendrait de Munich à Fontainebleau. De son côté M. de Lucey, premier préfet du palais, avait reçu du grand-maréchal une lettre qui le prévenait que l'empereur voulait que la maison impériale se trouvât réunie à Fontainebleau le 28 octobre au plus tard, parce qu'il comptait y arriver le 29 ou le 30. Mais Napoléon, selon son habitude, voyagea avec une telle rapidité qu'il arriva quatre jours auparavant, c'est à dire le 26, à une heure de l'après-midi. A l'exception de Duroc, avec qui il avait voyagé, du courrier qui allait toujours en avant et du concierge du château, il ne trouva même pas en descendant de voiture un valet de pied pour le recevoir.

Cet isolement lui causa beaucoup d'humeur, à en juger par la manière dont il se mit à siffler, qui ne ressemblait nullement cette fois à celle qui lui était habituelle. Cependant il n'adressa aucun reproche au grand maréchal, et il se contenta d'envoyer sur le champ à Saint-Cloud le courrier qui avait précédé sa voiture pour annoncer à l'impératrice son arrivée à Fontainebleau. Puis il visita les nouveaux appartemens du château. On avait restauré par son ordre le bâtiment situé dans la cour du Cheval-Blanc, où était précédemment l'école militaire qui venait d'être installée à Saint-Cyr. Cette aile du palais avait été agrandie, décorée et meublée pour servir d'appartemens d'honneur, et dans le seul but, avait-il dit, d'occuper les manufactures de Lyon et de donner de l'ouvrage aux ouvriers de Paris. Il est certain que l'empereur avait tiré ce palais de l'état de ruine dans lequel on l'avait laissé depuis le commencement de la révolution, et qu'il se trouvait alors comme par enchantement, rétabli avec une magnificence égale à celle des beaux jours de Louis XV.

Sur les cinq heures du soir, quelques officiers civils de la maison impériale arrivèrent à Fontainebleau. Dès que Napoléon aperçut leur voiture, il descendit, alla au devant d'eux et tandis qu'un valet de pied ouvrait la portière:

« Et l'impératrice? demanda-t-il brusquement à ceux qui étaient encore dans la voiture.

— Sire, répondit à tout hasard un officier de bouche, nous avons l'honneur de précéder S. M. l'impératrice de dix minutes; peut-être même sera-t-elle ici auparavant.

— C'est fort heureux! » reprit l'empereur, en rentrant dans l'intérieur du palais; et tout en marchant, il ne cessa de marmotter entre ses dents des paroles que personne n'eût pu comprendre.

Enfin Joséphine arriva. Il était plus de six heures. C'était peut-être la première fois de la vie qu'elle manquait à ces espèces de rendez-vous, qu'elle considérait moins comme des ordres que comme un devoir qu'il lui était doux de remplir. Cette fois Napoléon l'avait précédée de plusieurs heures, et contre son ordinaire il n'alla pas au devant d'elle dans le vestibule. Il était assis dans la petite bibliothèque au moment où l'impératrice entra après l'avoir cherché elle-même dans les appartemens.

« Ah! ah! lui dit-il d'un ton froid, vous voilà donc enfin, madame?... Il est bien temps: j'allais partir pour Saint-Cloud.

Joséphine, déjà peinée de ce retard involontaire, fut cruellement affligé de cet accueil glacial après une aussi longue séparation; elle resta stupéfaite, cependant elle chercha à s'excuser.

« Mais, Bonaparte, lui répondit-elle d'un ton charmant de reproche, c'est ta faute... Tu nous fais dire que tu ne seras ici que dans trois ou quatre jours, et tu arrives aujourd'hui comme si tu tombais des nues. Comment es-tu donc venu?

— C'est toujours moi qui ai tort, s'écria Napoléon en marchant avec agitation. C'est encore par ma faute que ceci est arrivé, ajouta-t-il avec un sourire amer... Madame, je suis venu comme à mon ordinaire, dans ma voiture. Ne vous avais-je pas prévenue depuis plus de quinze jours. Avec vous c'est toujours à recommencer. »

Ces reproches auxquels l'impératrice n'était point accoutumée, moins peut-être que la circonstance dans laquelle ils lui étaient adressées, lui firent venir les larmes aux yeux. L'empereur, continuant sur le même ton, et ne ménageant pas assez une sensibilité qu'il n'avait que rarement mise à l'épreuve, blessa Joséphine au cœur. Irritée à son tour de ce qu'elle appelait avec raison, une *injustice*, elle laissa échapper quelques paroles piquantes; l'empereur lui répondit avec plus de vivacité encore, et pour la première fois, le mot *séparation* fut prononcé par lui. Ce fut alors que la malheureuse Joséphine, prête à se trouver mal et joignant les mains, ne fit entendre que ces mots entrecoupés par des sanglots:

« Il est donc vrai?... Oh! non; non, mon ami!... Bonaparte; je t'en supplie, écoute-moi? grand Dieu! c'est impossible!...

Elle tomba sur ses genoux et elle tendit des mains suppliantes vers Napoléon, qui s'aperçut enfin qu'il était allé trop loin. Honteux de s'être laissé entraîner par un tel mouvement de colère, il se rapprocha de sa femme, la releva, et prenant ses mains dans les siennes, il lui dit avec un abandon mêlé de tendresse:

« Eh bien! non; cela ne sera pas; pardonne-moi, jamais je ne te quitterai; viens...

Et il l'attira doucement à lui pour l'embrasser. Un sourire se montra sur les lèvres de Joséphine qui ne répondit pas, mais qui n'opposa aucune résistance aux douces étreintes de son mari.

« Allons, c'est vrai! reprit-il; je suis de mauvaise humeur aujourd'hui: qu'il n'en soit plus question; mais une autre fois presse-toi davantage. »

Joséphine sécha ses larmes, promit tout ce que l'empereur voulut et le quitta pour aller changer de toilette avant le dîner.

« Mes pressentimens ne m'avaient point trompée, se dit-elle; Fouché avait raison. »

Le lendemain, comme elle causait familièrement avec une de ses femmes, après quelques discours insignifians, elle lui dit:

« J'ai confiance dans l'attachement dont vous m'avez donné tant de preuves, et c'est pour cela que vous allez répondre, je l'espère, avec franchise à la question que je vais vous adresser. »

Cette dame assura l'impératrice de son empressement à satisfaire à ses questions. Sa franchise devait être d'autant plus facile que personne ne lui avait fait aucune confidence qui pût l'engager au silence.

« Eh bien! reprit Joséphine, pourquoi la communication particulière de mon appartement à celui de l'empereur a-t-elle été fermée?

— Madame, je l'ignore, fit cette dame avec un étonnement qui n'avait rien que de naturel; c'est votre majesté qui me l'apprend.

— Il y a une raison : cherchez bien.

— Madame, il est à ma connaissance, comme à celle de toutes les femmes qui ont le bonheur de servir votre majesté, que de grandes réparations étaient commencées dans le château, même avant le départ de S. M. l'empereur pour l'Allemagne. Les architectes, ne prévoyant pas que LL. MM. viendrait sitôt résider à Fontainebleau, n'auront pas eu le temps de remettre toutes choses en état.

Joséphine fit un petit mouvement de tête en signe d'incrédulité.

— Votre majesté peut voir par l'ameublement de son appartement que ces réparations ne sont pas terminées, reprit cette dame.

— Ma chère amie, il y a là-dessous quelque mystère que je crains d'approfondir, mais que je ne devine que trop maintenant; ne faites part de mes réflexions à personne. »

Et cette conversation s'arrêta là.

Le roi de Saxe arriva à Paris avec le prince Eugène, que Napoléon fit venir d'Italie, sans doute pour consoler sa mère lorsque le moment fatal serait arrivé... LL. MM. quittèrent Fontainebleau le 14 novembre pour retourner aux Tuileries. Les jours suivans, tous les princes de la confédération rhénane arrivèrent successivement dans la capitale; le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg, etc., etc., en un mot tout ce qui portait la couronne fermée. Les uns furent logés à l'Elysée-Bourbon; les autres dans des hôtels particuliers que Napoléon loua exprès pour eux. Tous les jours ces princes étaient magnifiquement traités au château des Tuileries, sur les murs duquel on placarda pendant la nuit une petite affiche avec ce peu de mots : « Dépôt de la grande fabrique de *sires*. Ce mauvais calembourg fit rire tout le monde, excepté l'empereur. Son premier soin en arrivant à Paris avait été de soumettre à l'officialité de Paris le désir que son mariage avec Joséphine fût déclaré nul. Cette délicate négociation se traita dans le mystère de la chancellerie. Napoléon mit une seule personne dans la confidence de cette négociation, le grand-maréchal Duroc, qui était discret comme la tombe, et qui certes n'en dit rien à personne. Cependant toute la cour en fut bientôt instruite : il en est de certains événemens comme de certaines affections, qui ne peuvent demeurer longtemps cachées.

Quoique les souverains étrangers vinssent rompre tous les soirs la monotonie qui régnait à la cour, l'ennui de Napoléon avait augmenté en proportion de l'inquiète préoccupation de Joséphine. Voulant, à quelque prix que ce fût, procurer à celle-ci de la distraction et peut-être aussi en profiter lui-même, l'empereur fit prévenir le prince de Neufchâtel qu'il irait avec l'impératrice, un jour de la semaine qu'il lui désignait, chasser et coucher à Grosbois.

« M. le grand-veneur, lui dit-il avec gaîté, je veux que vous nous donniez, après la chasse, les violons et la comédie, comme on agissait autrefois... dans le bon temps, » ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

Berthier fit sur le champ toutes ses dispositions pour offrir à ses augustes hôtes une fête digne d'eux. Pour qu'elle fût complète, il imagina de faire venir chez lui la troupe des *Variétés*. Le choix du spectacle fut laissé à Brunet, qui manifesta l'intention de jouer la pièce de son répertoire la plus en vogue, intitulée *Cadet Roussel maître de déclamation*. Berthier n'ayant jamais vu *Cadet Roussel*, ne trouva pas d'inconvénient à ce qu'un vaudeville qu'on disait très gai, fût représenté de préférence à un autre qui pouvait être fort ennuyeux. Il accepta donc la pièce sans examen préalable. L'empereur avait dressé lui-même la liste des personnes de la cour qu'il voulait avoir à cette fête : et, malgré un froid des plus rigoureux, pas une des femmes qui avaient été invitées ne manqua de s'y trouver.

La chasse fut triste. Tout le monde avait remarqué l'accablement de l'impératrice dès son arrivée; mais lorsqu'il fallut se parer pour le diner et pour le bal qui devait succéder au spectacle, sa douleur se montra avec toute son amertume, de sorte que les illustres convives ne furent pas plus gais pendant le repas, qu'il ne l'avaient été durant la chasse. Napoléon, à qui rien n'échappait, s'était aperçu un des premiers de la contrainte qui régnait autour de lui; pour y mettre un terme, il crut bien faire de dire, avant de sortir de table pour passer dans la salle de spectacle :

« Ah ça! j'entends qu'on s'amuse et qu'on rie plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je ne veux ni gêne ni étiquette : nous ne sommes pas ici aux Tuileries! »

On sait ce que produisent ordinairement de pareils ordres de la part d'un souverain, ils achèvent de paralyser tout à fait ceux qui ne le sont encore qu'à moitié. Mais qu'on juge de la stupéfaction des spectateurs lorsqu'ils entendirent, dès le commencement de la pièce, *Cadet Roussel* se plaindre amèrement de ce que sa femme ne lui avait pas donné d'héritiers!

« Il est douloureux pour un homme tel que » moi, disait Brunet, de n'avoir personne à qui » transmettre l'héritage de ma gloire! Décidément » je vais divorcer avec madame Cadet Roussel, » pour épouser une femme dont j'aurai des en- » fans. »

La plupart des autres scènes roulaient sur cette idée, et le mot *divorce* y était répété vingt fois. Chercher à peindre l'embarras de tout le monde, serait chose impossible : celui de Berthier surtout était inimaginable. Joséphine ne se contenait qu'avec peine, à tout moment elle était sur le point de se trouver mal. Quant à l'empereur, il n'avait l'air que de s'occuper de la pièce et essayait de rire, mais ce n'était que du bout des lèvres et en grimaçant. Personne n'osant le regarder, de peur de paraître faire une application; on s'attendait à chaque instant à une explosion. Il n'en fut rien, grâce à Berthier qui, placé derrière l'empereur, usait largement du droit octroyé par Napoléon, en faisant entendre, par intervalles, un bruyant éclat de rire qui contrastait bizarrement avec sa physionomie consternée, car, s'il en avait eu le choix, il eût mieux aimé être à cent pieds sous terre.

La représentation terminée, Napoléon se leva avec vivacité, et, prenant le bras du grand-maréchal, il lui dit avec un accent animé quoiqu'à demi-voix :

« Duroc, je vois que vous avez bien gardé le secret de mon divorce, car s'il eût été connu, personne n'eût été assez hardi pour se permettre avec moi une pareille impertinence. »

Le bruit du divorce acquérait de jour en jour plus de consistance : on n'en parlait, à vrai dire, qu'à voix basse, mais enfin on en parlait partout. Il y avait tant d'intérêts privés qui se rattachaient à ce grand événement que les indiscrétions et les confidences allèrent bon train. Aussi Napoléon, qui n'ignorait aucune de ces particularités, voulut ce qu'il appelait en *finir*.

Un matin, c'était le 30 novembre, il fait mander dans son cabinet la reine de Hollande et son frère Eugène; il leur avoue avec tristesse la cruelle nécessité à laquelle il est réduit de se séparer de leur mère et de sacrifier ainsi les plus chères affections de son cœur aux intérêts de son peuple. Il les conjure de rester toujours unis, et il les assure que le nouveau mariage qu'il *pourra* contracter ne changera rien aux sentimens qu'il a toujours eus pour eux. Puis, sans vouloir entendre les respectueuses objections que les enfans de Joséphine essaient de lui opposer, il les congédie d'une manière toute paternelle; mais dans l'après-midi, il fait appeler la reine de Hollande toute seule.

« Hortense, lui dit-il, la nation a tant fait pour moi et pour vous autres que je crois lui devoir le sacrifice qu'elle m'impose. Son repos et son bonheur veulent que je choisisse une nouvelle compagne. Depuis deux mois surtout, votre mère vit dans les tourmens de l'inquiétude; tout sera terminé bientôt. C'est vous, Hortense, qui avez su le mieux mériter sa confiance, elle vous aime de la plus profonde amitié; voulez-vous la préparer à sa nouvelle destinée?... vous me soulagerez le cœur d'un grand poids.

— Sire, répondit Hortense les larmes aux yeux, c'est parce que ma malheureuse mère m'a accordé toute cette confiance, c'est parce que je sais qu'après votre majesté et le sentiment de ses devoirs, mon frère et moi nous sommes ce qu'elle chérit le plus au monde, qu'il ne m'est pas possible de me charger de cette mission. Permettez-moi au contraire d'oser dire à V. M. qu'il est plus convenable de donner un tel ordre à quelqu'un qui soit dans une position moins délicate que la mienne pour annoncer à l'impératrice un semblable malheur.

— Vous me refusez donc, Hortense?

— Sire, je ne consentirai jamais à plonger le poignard dans le cœur de ma mère...

— Mon Dieu! il ne s'agit point ici de poignard! répliqua Napoléon en faisant un petit mouvement d'épaule. Les femmes mettent de l'exagération dans tout...

— Sire, permettez-moi de retourner auprès de ma mère, interrompit la reine en faisant une révérence pleine de dignité.

— C'est juste; allez, allez, répondit Napoléon sans paraître s'offenser d'un refus si nettement exprimé; c'est le devoir d'une bonne et honorable fille comme vous l'avez toujours été; et, puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il avec un gros soupir et comme un homme qui vient de prendre une détermination, ce sera moi qui me chargerai de ce soin... Le plus tôt sera le mieux: il est de ces choses qu'il faut savoir faire soi-même. Adieu, Hortense. »

Le même jour LL. MM. se mirent à table, comme de coutume, à sept heures du soir; Joséphine avait pleuré pendant toute la matinée et, pour cacher autant que possible les traces de sa douleur, elle s'était coiffée d'un chapeau de crêpe blanc noué sous le menton et dont la passe empêchait de voir une partie de son visage. Ceux qui purent la regarder de face remarquèrent qu'elle avait encore les yeux rouges et les pommettes des joues fortement colorées. Pendant le peu de temps que dura le dîner (dix minutes environ) Napoléon tint constamment les yeux baissés sur son assiette; s'il les levait par momens, ce n'était que pour jeter à sa femme un regard furtif, dans lequel se peignaient les sentimens pénibles qui l'agitaient. Les officiers de sa maison, immobiles comme des termes, observaient avec une inquiète curiosité cette scène muette. Le silence le plus profond régna pendant ce repas, qui n'avait été servi que pour la forme, car ni Joséphine ni Napoléon ne touchèrent à rien. On n'entendait que le bruit des assiettes qu'on changeait, et des mets qu'on apportait et qu'on remportait aussitôt. Cette espèce de *remue-ménage* n'était tristement variée que par le chuchottement des officiers de bouche qui allaient et venaient selon leur office, et par le tintement continuel que produisait l'empereur en frappant en cadence sur la table avec son couteau, qu'il tenait légèrement entre les deux doigts. Enfin il rompit le silence, mais ce ne fut que pour demander comme à la cantonnade et sans s'adresser directement à personne: « Quel temps fait-il? »

Au même instant il se leva de table, sans attendre de réponse, comme on doit bien le penser, et il jeta sa serviette loin de lui avec un mouvement de contrariété. Joséphine le suivit lentement dans le petit *salon vert*; c'était là qu'il avait coutume de prendre le café. D'ordinaire, un page présentait à l'impératrice le café sur un plateau de vermeil, pour qu'elle versât elle-même la liqueur dans la tasse qu'elle offrait à l'empereur. Mais cette fois Napoléon s'avança vers le page, se servit lui-même, et, sans attendre que le sucre fût fondu, il avala la liqueur d'un seul trait. Comme on lui apportait le café toujours excessivement chaud, Napoléon fit une petite grimace en regardant fixement sa femme, qui était restée debout devant lui; puis, ayant posé la tasse vide sur le plateau, que le page tenait toujours: « Tenez! » lui dit-il en passant son mouchoir sur ses lèvres et en faisant de l'autre main un signe pour indiquer à ceux qui étaient présens qu'il n'avait plus besoin de rien. Tout le monde sortit préoccupé de tristes pensées et l'esprit inquiet de l'issue de la scène qui se préparait. On demeura dans le salon où LL. MM. avaient dîné, en regardant machinalement les valets de pied et les garçons du château enlever les objets qui étaient encore sur la table.

Tout à coup des plaintes et des éclats de voix partent de la pièce où étaient l'empereur et l'impératrice. Joséphine s'écria avec un accent déchirant:

« Non, mon ami, tu ne le feras pas!... Tu ne veux pas me faire mourir!... Bonaparte, je t'en conjure... »

Puis on entend des gémissemens et le bruit que fait un meuble lorsqu'il est heurté violemment.

L'huissier de la chambre pensant que l'impératrice se trouve mal (ce qui était arrivé souvent depuis quelques jours), se précipite vers la porte pour l'ouvrir. Un chambellan l'arrête.

« Attendez donc, lui dit-il doucement, ce n'est pas convenable. »

Il lui fait observer en même temps que l'empereur appellera s'il le juge nécessaire.

Au moment où l'huissier s'éloigne de la porte, Napoléon l'ouvre lui-même avec vivacité; et, parmi ceux que son regard embrasse, apercevant M. de Beausset, il lui dit d'un ton bref:

« Venez Beausset, et fermez la porte sur vous. »

A peine le préfet du palais est-il entré, qu'il voit l'impératrice étendue sur le tapis près de la cheminée, en proie à des convulsions terribles, se tordant les bras et poussant des cris douloureux:

« Je n'y survivrai pas!... disait-elle en se frappant la tête contre le pied d'un fauteuil. Il faut que je meure!... »

Napoléon s'agenouilla près de sa femme, qu'il entoura de ses bras, il tâcha de la calmer en lui prodiguant les paroles les plus tendres:

« Joséphine, lui dit-il en l'attirant à lui, ma chère amie, c'est moi... écoute-moi donc, sois raisonnable: tu sais que je t'aimerai toujours. M. Beausset, êtes-vous assez fort pour emporter l'impératrice?... demanda-t-il à demi-voix au préfet du palais, que ce spectacle avait ému au dernier point; mais, retenu par le respect, il ne disait rien et n'osait approcher. C'est une attaque de nerfs qu'elle vient d'avoir, ajoute Napoléon en faisant d'inutiles efforts pour relever sa femme; il faut la porter chez elle, par le petit escalier; là, nous appellerons ses femmes et nous lui ferons donner les soins qu'exige son état... Allons donc, Beausset, ne craignez rien et aidez-moi. Ne voyez-vous pas que la pauvre femme se meurt?... »

M. de Beausset s'approche enfin, soulève l'impératrice par la taille, et, avec l'aide de l'empereur, l'enlève dans ses bras. Il se dirige vers la porte du salon qui conduit par un couloir obscur et un petit escalier au cabinet de toilette de Joséphine.

Napoléon s'est emparé d'un flambeau:

« Attendez que je vous éclaire, dit-il d'une voix haletante; je vais passer devant. »

Parvenu à l'escalier, M. de Beausset lui fait observer que le passage est trop étroit pour qu'il puisse le descendre seul sans danger.

« Sire, ajoute-t-il, je risque de tomber sur votre majesté avec l'impératrice. »

— Diable! prenez garde... un moment, ne vous lassez pas. » Et, posant le flambeau sur la première marche de l'escalier, Napoléon retourne sur ses pas, va chercher le *gardien du portefeuille*, qui nuit et jour reste assis à celle des portes de son cabinet qui donne sur le palier, saisit le bras de cet homme, l'entraîne dans le couloir, lui met le flambeau dans la main et le fait passer devant lui en disant:

« Descendez doucement et éclairez-nous. »

Tandis que ce serviteur obéit machinalement sans paraître même s'occuper du douloureux spectacle qui frappe ses yeux, Napoléon prend les pieds de Joséphine et tous trois commencent à descendre avec précaution. L'empereur est au milieu; M. de Beausset tient toujours dans ses bras l'impératrice évanouie; elle a le dos appuyé sur sa poitrine et la tête penchée sur son épaule droite. Arrivé au tournant de l'escalier, l'épée dont le préfet n'avait pas songé à se débarrasser, vient à se croiser entre ses jambes et le fait trébucher. Pour éviter une chute qui ne peut qu'être funeste pour tous, M. de Beausset est contraint de s'arrêter et de s'appuyer contre le mur; il rassemble ses forces et étreint davantage le précieux fardeau qu'il porte dans la crainte de le laisser échapper. Mais il est présumable que Joséphine n'avait pas entièrement perdu l'usage de ses sens, car dès qu'elle sentit la pression de M. de Beausset, sans faire aucun mouvement, elle lui dit très bas, en lui pinçant légèrement le bras:

« Vous me serrez trop fort. »

A ces mots, celui-ci fait un mouvement brusque qui force l'empereur à descendre deux marches plus vite qu'il ne le veut:

« Doucement donc, Beausset, lui dit-il à demi-voix, vous avez failli nous faire tomber les uns sur les autres. »

Enfin ils arrivent sans encombre jusqu'à la chambre à coucher de Joséphine et ils la déposent doucement sur la petite ottomane placée à droite de la croisée, puis Napoléon s'élance au cordon de la sonnette qui correspond chez la première femme de l'impératrice: celle-ci accourt aussitôt.

« Madame, lui dit-il avec vivacité, du vinaigre, des sels, appelez vos compagnes et délacez l'impératrice, qui vient de se trouver mal. »

En voyant l'état de sa maîtresse, le premier soin de cette dame est d'agiter toutes les sonnettes de l'appartement. Quelques secondes après, cette pièce se trouve encombrée de femmes qui vont et viennent, coupent lacets et cordons pour déshabiller l'impératrice au plus vite. M. de Beausset, rassuré sur son état, avait passé dans le petit salon qui précède la chambre à coucher. Napoléon ne tarda pas à venir l'y trouver.

Depuis le commencement de cette scène, qui n'avait duré que l'espace de quelques minutes, M. de Beausset ne s'était occupé que de l'impératrice, dont la situation l'avait d'abord effrayé. Il n'avait fait aucune attention à l'empereur, dont l'agitation et l'inquiétude lui parurent alors extrêmes. Napoléon lui apprit la cause de ce qui venait d'arriver.

« L'intérêt de la France a fait violence à mon cœur, lui dit-il, le divorce est devenu néces-

saire... C'est un devoir de rigueur pour moi... Je suis d'autant plus effrayé de l'état de Joséphine que depuis quelques jours elle ne devait rien ignorer. Eugène et sa sœur ont dû lui tout dire ce matin. Elle est bien à plaindre, la pauvre femme!... Cependant je croyais qu'elle aurait plus de caractère, plus de force d'âme... J'avoue que je ne m'attendais pas aux éclats d'une semblable douleur.

L'émotion que l'empereur éprouvait en parlant ainsi, tout en se promenant à grands pas, le forçait à mettre entre chacune de ses phrases un assez long intervalle. Les mots s'étaient échappés avec peine de sa poitrine haletante, sa voix tremblait, des larmes lui roulaient dans les yeux; il fallait qu'il fût ce qu'il appelait *hors de lui*, pour donner à un officier de sa maison, si loin placé de son intimité, une telle marque de confiance. Lorsqu'il se fut un peu calmé, il envoya chercher Corvisart, la reine Hortense, Eugène et Cambacérès; mais, avant de retourner dans ses appartemens, il voulut s'assurer par lui-même de l'état de Joséphine; il la trouva beaucoup plus calme et presque résignée. Après l'avoir embrassée tendrement, il remonta dans son cabinet, suivi de M. de Beausset, auquel il avait fait signe de l'accompagner. Arrivé à l'endroit du petit escalier où il avait trébuché quelques momens auparavant, il s'arrêta :

« En vérité, dit-il en remarquant l'exiguité de ce passage, c'est un miracle d'avoir pu faire passer par là une femme entièrement privée de ses sens, une véritable morte! »

Cette réflexion fit faire à M. de Beausset un léger sourire qui, malgré lui, vint contracter ses lèvres, et que le respect réprima aussitôt. Arrivé dans le cabinet de l'empereur, il ramassa son chapeau, qu'il avait jeté sur le tapis, afin d'avoir les mouvemens plus libres lorsqu'il avait dû prendre Joséphine dans ses bras.

« Parbleu! vous auriez bien dû vous débarrasser en même temps de votre épée, lui dit Napoléon. Il est vrai que dans de pareilles crises on ne saurait penser à tout!... O mon Dieu! j'en serai malade. »

Et comme le préfet du palais se disposait à sortir du cabinet :

« Un moment, Beausset, reprit Napoléon, vous savez combien on est bavard et curieux ici; pour éviter toute espèce de commentaires, vous direz devant ces messieurs les pages et les huissiers que l'impératrice a eu une *légère* attaque de nerfs, causée par une *mauvaise digestion*.... Elle mange toujours trop vite, ajouta-t-il à part lui. Puis faisant de la main un signe plein de bienveillance : M. de Beausset, dit-il en terminant, que tout ceci reste entre nous, je vous en prie. »

Il y avait à peine une demi-heure que Napoléon était dans son cabinet, livré à ses réflexions, et encore tout impressionné de la scène qui venait de se passer, lorsqu'il entendit gratter légèrement à la porte :

« Entrez! » fit-il sans même lever les yeux.

Sur l'invitation de l'empereur, Eugène entra pâle et la douleur peinte sur le visage. Il venait d'apprendre de la bouche de sa mère tout ce qui s'était passé dans la soirée. Cette confidence l'avait accablé, et, comme s'il n'eût pu ajouter foi à cette terrible révélation, il était venu trouver l'empereur, pour qu'il la lui confirmât de sa bouche.

En le voyant entrer Napoléon lui tendit la main, et sans bouger de son fauteuil, il se contenta de répondre par un signe de tête affirmatif aux questions que lui adressa respectueusement son fils adoptif.

« Alors, sire, dit Eugène en baissant les yeux, permettez que dès ce moment je quitte votre majesté.

— Comment cela, Eugène? demanda Napoléon en se levant tout-à-coup.

— Oui, sire, le fils d'une femme qui n'est plus impératrice ne peut rester plus longtemps vice-roi. Il est de son devoir de suivre sa mère dans la retraite que vous lui choisirez...

— Ah! Eugène!... est-ce bien toi qui menaces de me quitter? répliqua Napoléon avec un accent attendri. Ne sais-tu pas combien sont impérieuses les raisons qui m'ont forcé de prendre un tel parti?... Ta mère ne te les a donc pas expliquées?... Et si je l'obtiens ce fils, objet de mes plus chers désirs, qui me remplacera auprès de lui lorsque je serai absent?... qui lui servira de père?... qui l'élèvera? en un mot, qui en fera un homme?... Ah! Eugène!... je te l'avoue, j'avais compté sur toi, car enfin, ne t'ai-je pas servi de père, moi, à toi et à ta sœur!... »

Ici Napoléon ne put en dire davantage; les larmes qui vinrent à jaillir de ses yeux étouffèrent sa voix. Le prince, ne pouvant lui-même maîtriser son émotion, se precipita sur la main que l'empereur lui abandonnait, et la pressa plusieurs fois sur ses lèvres avec la plus vive effusion. Mais Napoléon l'attira doucement à lui et l'embrassa avec la plus grande tendresse.

« Oui... répète-moi que tu ne me quitteras pas, murmura-t-il d'une voix inintelligible.

— Jamais, sire, jamais!... »

Et l'empereur, ayant détourné la tête pour cacher ses pleurs, fit à Eugène un signe de la main pour lui faire comprendre qu'il avait besoin d'être seul.

A dater du jour où sa nouvelle destinée lui avait été révélée par l'empereur, Joséphine n'était presque pas sortie de ses appartemens et n'avait paru que très rarement au cercle des Tuileries; Madame-mère avait fait les honneurs de la cour. Cependant Napoléon voulut que l'impératrice assistât au *Te Deum* chanté à Notre-Dame deux jours après (le 2 décembre), pour les anniversaires du couronnement, de la bataille d'Austerlitz et en commémoration de la signature du traité de paix de Vienne, dont les conséquences étaient devenues si tristes pour elle.

Joséphine y parut dans une tribune, entourée de toutes les princesses de la famille impériale, et Napoléon se rendit seul, en grande cérémonie, à la métropole. Le lendemain, l'impératrice fut encore obligée d'assister à la fête que donna la ville de Paris à cette occasion.

L'empereur avait demandé que cette fête commençât de bonne heure, parce qu'*il voulait voir tout le monde*, et surtout le moins de *robes de cour* possible.

« J'en vois tous les jours assez aux Tuileries, avait-il dit à M. de Rémusat. Puisque c'est la ville de Paris qui me donne une fête, ce sont les habitans de Paris que je veux trouver sur mes pas avant tout. »

Ce bal fut magnifique. La salle du trône, entre autres, était resplendissante de fleurs, de lumières, de diamans et de femmes, toutes plus parées les unes que les autres; on eût dit une féerie. Joséphine arriva la première; jamais sa toilette n'avait paru si éblouissante, jamais sa physionomie, toujours si douce, mais ce jour-là empreinte d'une profonde tristesse, n'avait eu une expression aussi sublime de résignation. Lorsque arrivée dans la grande salle, après avoir passé sous les yeux des premiers magistrats et de l'élite des habitans de *sa bonne ville*, elle s'avança lentement vers ce trône sur lequel elle allait s'asseoir pour la dernière fois, ses yeux se fermèrent à demi, ses genoux faiblirent, et elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur les bras de Mme de Larochefoucault, sa dame d'honneur.

« Je n'aurai jamais la force d'arriver jusque-là, lui dit-elle d'une voix éteinte; je me sens mourir.

— Un peu de courage, madame, lui répondit celle-ci à demi-voix. Tous les regards sont dirigés sur votre majesté.

— Oh! qu'une couronne pèse! » dit-elle encore bien bas; et faisant un dernier effort, elle se mit à sourire : *l'empereur l'avait voulu*.

Un moment après on battit aux champs pour annoncer l'arrivée de Napoléon. Il s'avança d'un pas rapide, accompagné de *sept* rois qui marchaient à sa suite (1), et vint s'asseoir à côté de l'impératrice, après avoir parlé à la plupart de ceux qui s'étaient trouvés sur son passage. La fête commença. Napoléon, qui voulait être aimable, se leva bientôt de son fauteuil pour aller faire ce qu'il appelait *sa tournée*, mais avant de descendre de l'estrade, il s'était penché vers Joséphine et lui avait dit quelques mots à l'oreille, probablement pour l'engager à l'accompagner, car celle-ci se leva à l'instant.

M. de Talleyrand, qui, en sa qualité de grand chambellan, se tenait debout derrière l'empereur, se précipita pour le suivre; mais il s'embarrassa dans la queue du manteau de l'impératrice et manqua de la faire tomber et de tomber lui-même. Une fois dégagé il rejoignit Napoléon, sans même adresser la moindre excuse à Joséphine. Il faut croire que le prince de Bénévent n'avait aucune intention d'insulter au malheur de l'impératrice; mais il n'ignorait aucun des secrets du grand drame qui était en train de se jouer; il savait que le dernier acte allait s'accomplir, et certes, lui, si poli envers qui que ce fût, n'eût pas agi de la même façon un an auparavant.

Quant à Joséphine, elle s'arrêta et, avec une dignité remarquable, elle sourit à M. de Talleyrand, comme d'une maladresse qui aurait été commune à tous deux; mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes de colère.

Arrivées à l'extrémité de la grande galerie, LL. MM. se séparèrent. Napoléon prit à droite et l'impératrice à gauche. Tout le monde se porta de son côté pour la voir, car elle était adorée de

(1) Les rois d'Espagne, de Hollande, de Westphalie, de Naples, de Saxe, de Bavière et de Wurtemberg.

la bourgeoisie et même des femmes de la cour, qui toutes se plaisaient à la proclamer bonne et indulgente; aussi cette triste promenade produisit-elle une forte impression sur la foule. Ce fut la dernière fois que l'impératrice parut en public.

Les formalités religieuses dont le pape avait exigé la triste observation une fois remplies, et la procédure prescrite par les canons de l'Eglise terminée, la sentence fut rendue par M. de Boislèvre, grand official de l'archevêché de Paris. Le mariage de Napoléon fut dissous et lui-même condamné à une amende de *six francs* envers les pauvres. L'officialité métropolitaine le releva bientôt de cette condamnation, parce qu'en se soumettant à ce jugement de pure forme, qui le fit beaucoup rire, il envoya le même jour 120,000 fr. aux maires de Paris pour qu'ils les distribuassent, chacun dans son arrondissement, aux plus nécessiteux.

«En ma qualité d'empereur, dit-il gaîment, je dois cette fois payer plus cher que les autres.» A cette occasion on pourra se faire une idée de la soumission de l'empereur aux lois de l'empire dans les actes de sa vie privée. Cette procédure ecclésiastique avait entraîné des avances assez considérables, tant pour les honoraires des assistans que pour les droits d'enregistrement d'une foule d'actes devenus nécessaire; non seulement ces frais furent payés au fisc et rentrèrent au trésor, mais encore ce fut Napoléon qui les acquitta avec les fonds de sa cassette particulière.

Une circonstance non moins dramatique que toutes celles de cet épisode du divorce fut que le prince Eugène, dont on connaissait la vive tendresse pour sa mère, remplit les fonctions de chancelier d'état auprès du sénat, c'est-à-dire que ce fut lui qui porta le message dans lequel Napoléon expliquait au premier corps de l'état les motifs qui le forçaient à se séparer de sa femme.

« Les larmes de l'empereur, dit à cette occasion le noble jeune homme, suffiraient seuls à la gloire de ma mère. »

Et les siennes ?.... Elles furent brûlantes lorsque le jour fatal arriva.

C'était le 16 décembre 1809. Déjà toute la famille impériale, ainsi que les grands dignitaires de la couronne, se trouvaient réunis aux Tuileries dans la galerie de Diane, qui avait été disposée à cet effet. Napoléon s'assit sur le fauteuil qui lui avait été préparé, à droite de l'archichancelier. Il était immobile comme une statue, les mains croisées l'une sur l'autre, et il tenait constamment les yeux fixés sur la porte des appartemens intérieurs. Tout à coup les deux battans sont ouverts à la fois, deux pages se rangent chacun d'un côté, et un huissier annonce à haute voix :

« S. M. l'impératrice et reine! »

A ces mots, il se fait dans la salle un mouvement bientôt suivi du plus profond silence. Tous les regards sont dirigés du même côté : l'empereur se lève ; Joséphine paraît. Elle est vêtue d'une robe de mousseline unie ; un petit peigne d'écaille blonde a pris cette fois la place de la couronne dentelée qui encadre ordinairement le chignon de ses cheveux d'ébène; toute sa toilette est remarquable de simplicité : elle ne porte pas un seul bijou ; seulement un petit médaillon de forme carrée, passée dans un cordonnet de soie noire, est suspendu à son cou; c'est le portrait de Napoléon lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie. Elle s'avance lentement, appuyée sur le bras de la reine de Hollande, aussi pâle que sa mère. Eugène, debout à côté de l'empereur, et le regard fixe, semble éprouver un tremblement violent. Napoléon se rapproche de lui, cherche sa main et la serre à plusieurs reprises avec émotion :

» Point de faiblesse », lui dit-il à voix basse, « encore un peu de courage.

— J'en aurai, sire. »

Et le trouble du prince augmenta, tellement qu'on s'attendait à le voir défaillir. Pendant ce temps, Joséphine était venue s'asseoir devant une petite table recouverte d'un velours vert à crépines d'or, placée un peu en avant et à gauche de Cambacérès. Napoléon fit un signe gracieux de la main en regardant autour de lui, comme pour engager les grands dignitaires à se rasseoir.

Alors le procureur impérial, M. Régnault de Saint-Jean-d'Angely, donna d'une voix mal assurée lecture de l'acte de séparation. Il fut écouté dans un religieux silence. Une vive anxiété était peinte sur tous les visages ; Joséphine seule semblait être calme : le bras posé négligemment sur la petite table qui était devant elle, la tête penchée, de grosses larmes coulaient de temps en temps sur ses joues. Sa fille, debout derrière elle, les coudes appuyés sur le dossier du fauteuil de sa mère, ne cessa de sangloter en cachant sa tête dans ses mains. Quant à l'empereur, ses regards étaient presque égarés, et il semblait souffrir mille fois plus que l'impératrice.

La lecture de l'acte achevé, Joséphine se leva, essuya ses yeux, et d'une voix ferme prononça les courtes paroles d'adhésion qui avaient été formulées à l'avance; puis ayant pris la plume que Cambacérès lui présentait, elle signa l'acte que M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély avait posé devant elle, et aussitôt, couvrant ses yeux de son mouchoir, elle se retira silencieusement, soutenue par sa fille et sans même regarder autour d'elle.

Sur un signe de Napoléon, Eugène s'était élancé vers sa mère ; mais les forces lui manquèrent et il tomba sans connaissance entre les deux portes de la galerie; l'huissier, avec le secours des aides-de-camp du prince, qui l'avaient suivi, le releva et le porta dans le salon de service. Là tous les soins que réclamait une position si douloureuse lui furent prodigués. On conduisit ensuite Napoléon en grande cérémonie jusque dans ses appartemens intérieurs, où il demeura morne et silencieux le reste du jour.

Cambacérès et Talleyrand étaient restés seuls impassibles tout le temps qu'avait duré cette scène de famille à la fois si poignante et si pleine de dignité. Les gens qui observent tout remarquèrent que, pendant cette triste solennité et malgré la saison, une horrible tempête éclata sur Paris. Des torrens de pluie, d'effroyables coups de vent portèrent l'épouvante dans les esprits; on eût dit que le ciel voulait manisfester sa réprobation de l'acte qui détruisait le bonheur de Joséphine. Chose non moins extraordinaire, le semblable phénomène se reproduisait à Milan le même jour et à la même heure.

Oppressé par les diverses émotions de cette cruelle journée, Napoléon se coucha de bonne heure. Il était au lit lorsque l'aide-de-camp de service se présenta pour recevoir ce qu'on appelait l'*ordre*. Les valets de chambre de l'empereur étaient encore occupés de quelques arrangemens dans l'appartement faiblement éclairé, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et laissa entrevoir comme un fantôme blanc. C'était l'impératrice, seule, les cheveux en désordre, les traits horriblement contractés. A cette vue, Napoléon terrifié se mit sur son séant ; les assistans se retirèrent aussitôt au fond de la chambre. Joséphine s'avança d'un pas chancelant. Arrivée près du lit, elle tomba sur les genoux, et, sans proférer une parole, elle étreignit Napoléon de ses deux bras en pleurant d'une manière déchirante. Napoléon lui parla avec la plus touchante affection, lui prodigua les caresses les plus tendres et pleura comme elle. L'émotion des assistans était à son comble.

« Allons, ma bonne Joséphine, lui disait-il d'une voix entrecoupée, sois donc plus raisonnable... Tu sais bien que je serai toujours ton ami... Je suis plus à plaindre que toi, mais laisse-moi. Je ne puis avoir de courage pour deux... »

Suffoquée de sanglots, Joséphine ne répondait rien. Il y eut alors une scène muette pendant laquelle leurs larmes confondues en dirent plus que les plus éloquentes paroles. Joséphine s'étant un peu calmée, l'empereur sortit de son accablement comme d'un rêve, et s'aperçût seulement alors qu'il était resté du monde dans sa chambre. Il repoussa doucement l'impératrice, croisa les bras sur sa poitrine, et, s'adressant à ses serviteurs, il leur dit d'une voix brève et sévère quoique altérée par l'émotion :

« Que faites-vous ici, messieurs ? Ne puis-je donc être un moment seul chez moi ? Sortez à l'instant ! »

Tout le monde se retira en osant à peine respirer.

Un quart d'heure après, Joséphine sortit de chez l'empereur, l'air plus abattu que jamais. Napoléon n'ayant ni sonné ni appelé personne, l'aide-de-camp de service, selon les devoirs de sa charge, se hasarda à rentrer dans la chambre à coucher malgré le conseil qu'on lui donnait de n'en rien faire.

« Sire, dit-il respectueusement, je viens prendre l'*ordre* de votre majesté pour la nuit. »

L'empereur ne répondit pas, mais l'aide-de-camp crut remarquer que l'édredon placé sur le lit remuait comme si on l'eût soulevé avec impatience.

L'officier renouvela sa demande après s'être approché davantage ; mais Napoléon s'était enfoncé tellement dans son lit qu'il ne lui vit même pas le visage.

Il se retira doucement et ne vint se coucher sur le lit de camp préparé pour lui dans le salon de service, que lorsqu'il eut fait, comme de coutume, sa ronde dans le château. Cette nuit le palais fut silencieux comme la tombe.

Le lendemain matin, d'après les conventions arrêtées, Joséphine quitta les Tuileries pour aller habiter la Malmaison.

Les personnes attachées au service de LL. MM. que leur occupation ne retenait pas dans l'intérieur des appartemens s'étaient rassemblées dans le vestibule du pavillon de l'Horloge, pour voir encore une fois celle qui avait été pendant dix ans leur souveraine. On se regardait tristement sans oser se parler. Enfin, à onze heures, Joséphine parut, appuyée sur le bras de madame Darberg, l'une des dames d'honneur; mais elle était voilée et enveloppée dans un cachemire qui la déguisait entièrement. Alors ce fut un concert de lamentations inexprimables; elle traversa le court espace qui la séparait de sa voiture, et elle franchit précipitamment le marche pied sans même jeter un regard sur ce palais qu'elle ne devait jamais revoir; les stores une une fois baissés, les chevaux partirent avec la rapidité de l'éclair.

Pendant la première semaine, la route de Paris à la Malmaison fut couverte d'une foule de personnages de tous rangs qui regardèrent comme un devoir sacré de se présenter encore une fois au moins à celle qui, bien que privée de la couronne, n'en avait pas moins conservé le titre d'impératrice. Quant à l'empereur, qui, de son côté, était allé s'établir à Trianon, il fit son possible pour s'accoutumer à vivre seul; mais il envoya tous les jours savoir des nouvelles de Joséphine : il y serait allé lui-même s'il l'eût osé.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

JUGE ET BOURREAU. (1)

Le 17 novembre 1807, à une heure de l'après-midi, un traîneau attelé d'un cheval entra dans la cour de l'une des premières maisons d'un village de l'Estland. A peine le cheval, qui arrivait au galop, les rênes flottantes, eut-il dépassé le seuil de la grande porte, qu'il s'arrêta tout court, haletant, couvert de sueur, le regard effaré. Sur le siége du traîneau était assise une jeune femme vêtue d'un costume de paysanne. Quoi que le froid fût très vif, et que la neige tombât à gros flocons, elle ne fit aucun mouvement pour se lever et pour descendre.

En moins d'une minute, la plupart des habitans de la maison se trouvèrent réunis autour du traîneau. L'inconnue n'était pas morte, ainsi qu'ils l'avaient craint d'abord; mais à son aspect ils se reculèrent ou s'enfuirent tous épouvantés. De larges gouttes de sueur froide coulaient le long de ses joues plus blanches encore que la neige, ses yeux hagards et fixes regardaient devant elle sans rien distinguer; ses lèvres pâles, entr'ouvertes à demi par un léger tremblement convulsif, laissaient apercevoir ses dents fortement collées les unes contre les autres. A part ce léger signe de vie, l'effrayante immobilité de son corps et de tous ses traits lui donnaient l'apparence d'un cadavre ou d'une statue de marbre. Cependant son premier mouvement d'effroi réprimé, une jeune fille eut le courage de s'approcher de cette femme et de lui adresser quelques paroles. Au son d'une voix humaine, elle tressaillit des pieds à la tête, passa rapidement ses deux mains sur son front et sur ses yeux, jeta un regard inquiet autour d'elle, et désignant du doigt la porte de la cour qui était restée ouverte :

— Fermez-la! s'écria-t-elle; fermez-la! ils me poursuivent! ils seront ici dans un instant. Vite! vite!

En achevant ces mots, elle s'élança hors du traîneau, se précipita dans les bras de la jeune fille qui venait de lui parler, la serra convulsivement contre son cœur et tomba évanouie.

Aussitôt on s'empresse de la relever, on la porte dans l'intérieur de la maison, près d'un grand feu, on lui prodigue tous les secours que réclame sa position. A peine a-t-elle recouvré l'usage de ses sens, que chacun l'accable de questions; on lui demande qui elle est, d'où elle vient, où elle va; on veut savoir surtout pourquoi elle était si effrayée, pourquoi elle verse des larmes si abondantes. La chambre dans laquelle elle se trouve est remplie de curieux. Parmi ceux qui l'interrogent, se fait remarquer le fils du maître de la maison, âgé de vingt ans environ, et qui tient encore dans sa main droite la hache avec laquelle il fendait du bois au moment de l'arrivée du traîneau. La beauté et la douleur de l'inconnue semblent avoir produit une vive impression sur l'esprit de ce jeune homme. Il est impatient de connaître la cause de son effroi et de sa tristesse, pour la rassurer et pour la consoler.

Enfin, cédant aux sollicitations de tous ceux qui l'entourent, la jeune femme commence en ces termes, au milieu d'un profond silence, le récit suivant :

— Ayant appris que l'une de mes tantes, qui habite un village éloigné, était dangereusement malade, je résolus d'aller lui rendre visite. Ce matin donc, j'attelai mon cheval à un petit traîneau, et je me mis en route...

— Seule? s'écria le jeune homme armé de sa hache.

— Seule? répétèrent plusieurs autres voix.

Pour bien comprendre cette exclamation, une courte explication est ici nécessaire. Lorsque les troupes russes qui avaient conquis la Finlande, sous le commandement du général Buxoyden, retournèrent dans leurs foyers, elles furent suivies de bandes innombrables d'ours et de loups, qui se disputaient entre eux les cadavres des chevaux morts de fatigue ou de froid et les débris abandonnés des provisions de bouche. La province de l'Estland, qu'avait traversée le gros de l'armée, demeura longtemps après son passage infestées de ces bêtes fauves qui, privées de leurs anciennes ressources, attaquèrent, non seulement les animaux domestiques, mais les hommes. On ne pouvait voyager en sûreté, à quelque heure du jour que ce fût, sur les routes les plus fréquentées, sans une forte escorte. Tous ceux qui ne prenaient pas les précautions nécessaires périssaient victimes de leur imprudence. Durant l'hiver précédent, quarante individus avaient été, dans un cercle, dévorés soit par des ours, soit par des loups.

— Seule! répondit l'inconnue d'une voix entrecoupée de sanglots; malheureusement non, je n'étais pas seule... Oh! pourquoi ai-je osé entreprendre un pareil voyage! pourquoi ne l'ai-je pas entrepris seule... Oh! ne me forcez pas, je vous en supplie, à vous raconter maintenant ce qui m'est arrivé ce matin...

— Que vous est-il donc arrivé? Qui vous accompagnait? lui demandèrent la plupart des personnes présentes, de plus en plus curieuses de l'apprendre.

— Infortunée que je suis! répliqua-t-elle. J'avais emmené avec moi mes trois enfans, dont l'aîné venait d'atteindre sa cinquième année, et dont le plus jeune, une charmante petite fille de six mois, était encore à la mamelle...

Un cri d'horreur et d'effroi s'échappa de toutes les bouches, car chacun devinait déjà l'affreuse vérité. Mais aussitôt le silence redevint plus profond et plus solennel encore, et la jeune femme continua ainsi :

— Le temps était magnifique, la route parfaitement frayée, quoique très étroite, mon cheval jeune et vigoureux; mes deux petits garçons jouaient en riant à mes genoux, ma fille dormait sur mon sein; j'étais heureuse, je pensais au plaisir que ferait ma visite à ma vieille tante malade. Mais, hélas! ce bonheur fut de courte durée : ce mouvement de joie devait être le dernier que je ressentirais ici-bas. Une heure environ après mon départ du village, je songeai tout à coup que je me trouvais seule avec mes enfans au milieu d'un désert de neige, loin de toute habitation humaine. Pour la première fois, les souvenirs des accidens que j'avais entendu raconter récemment encore me revinrent à la mémoire; j'eus peur, je voulus retourner sur mes pas; mais le chemin tracé dans la neige était si étroit, que je me vis obligée de continuer malgré moi... De minute en minute ma frayeur augmentait... j'osais à peine respirer, tant je prêtais une oreille attentive aux moindres bruits que m'apportait le vent.

Cependant, à l'endroit même où la route commence à cotoyer une forêt de sapins, j'entendis bien distinctement derrière moi un bruit sur la nature duquel je ne pouvais pas me méprendre. Je tournai aussitôt la tête de ce côté, et j'aperçus une bande de loups affamés qui me poursuivaient. L'approche du danger ranima mon courage abattu. J'appliquai un vigoureux coup de fouet au cheval, qui partit au galop. Mais presqu'au même instant deux énormes loups, les yeux ardens, la gueule béante, apparurent à ses côtés, luttant avec lui de vitesse pour disputer le passage. De la vie de cet animal dépendait ma vie et la vie de mes enfans. S'il périssait, nous périssions tous ensemble. Pour le sauver, aucun sacrifice ne devait donc me coûter. Une horrible pensée se présenta à mon esprit, et, loin de la repousser, je l'acceptai comme une inspiration du ciel, j'en calculai de sang-froid les conséquences probables. En ce moment, par une sorte de fatalité, mon second fils, âgé de trois ans, et dont la mauvaise santé m'avait toujours donné les plus graves inquiétudes, se mit à pleurer et à crier... Ses sanglots parurent exciter encore la voracité des loups, que je crus voir s'élancer sur le cheval. Je saisis mon enfant par un mouvement involontaire, et sans savoir ce que je faisais. Je le poussai hors du traîneau, il s'enfonça dans la neige fraîche, et les loups s'arrêtèrent à l'endroit où il était tombé. Tout cela se passa en moins d'une minute.

---

(1) Ce curieux procès, unique peut-être dans les annales judiciaires, est extrait des CRIMINAL GESICHTEN, publié par Karl Müehler, de Berlin.

L'inconnue se tut quelques instans pour reprendre haleine et pour essuyer ses larmes.

— Malheureuse ! reprit-elle d'une voix souvent entrecoupée de sanglots. Je croyais que nous étions sauvés, je me trompais. A peine les derniers cris de la victime eurent cessé de se faire entendre, que d'autres loups, les mêmes peut-être qui venaient de dévorer mon enfant, reparurent aux deux côtés du traîneau. L'affreux sacrifice avait donc été inutile, le même danger existait toujours, le même moyen de salut s'offrit à moi, et cette fois encore je m'empressai de m'en servir. Mes yeux se portaient alternativement sur ma petite fille que mon bras gauche serrait contre mon cœur, et sur mon fils aîné, qui embrassait mes genoux.

— Maman, disait-il, je suis bien gentil, moi; je ne crie pas, vois-tu; tu ne me jetteras pas dans la neige comme mon frère.

Ma tête s'égara, ou plutôt elle était depuis longtemps égarée. Pitié pour moi, pitié, je vous supplie ! Si vous saviez tout ce que j'ai souffert ! j'aimais tant ma fille !... j'espérais la sauver; que vous dirai-je ?... Mon fils aîné périt comme avait péri son frère...

— Ecoutez-moi, vous saurez tout, répliqua l'inconnue, qui déjà ne pouvait plus pleurer. J'étais comme frappé de la foudre. Les hurlemens des loups, la vitesse avec laquelle mon cheval fuyait le danger qui le menaçait, les derniers cris de mes fils retentissant toujours à mes oreilles, la crainte de voir mourir ma fille unique d'une mort si affreuse, et, l'avouerai-je, l'effroi que m'inspirait cette mort pour moi-même, m'ôtaient tout sentiment de l'existence. Immobile, les yeux fermés, n'ayant plus même la force de souffrir, je serrais convulsivement ma fille contre ma poitrine. Tout à coup je sens quelque chose s'appuyer mon épaule droite, j'ouvre les yeux, je tourne machinalement la tête, et j'aperçois à quelques pouces de ma figure la gueule ouverte d'un loup affamé; mais avant que cet animal n'ait eu le temps de saisir sa proie, il perd l'équilibre et retombe au milieu de la route. Trois fois il s'élance de nouveau, trois fois il ne put m'atteindre. Enfin, à une quatrième tentative, il parvint à s'accrocher au traîneau, et son poids entraînant le traîneau en arrière, je levai malgré moi mes bras en l'air pour ne pas être renversée avec lui... Dans ce mouvement tout à fait involontaire, ma fille m'échappa.

Que s'est-il passé depuis ce moment jusqu'à celui où une voix humaine qui me parlait a retenti à mes oreilles ? Je ne saurais vous le dire. Je ne voyais et je n'entendais plus rien; mes mains tremblantes laissèrent échapper les rênes... Je me rappelle seulement que le cheval, abandonné à lui-même, s'est emporté... mais j'ignore encore combien de temps a duré sa course et où il m'a conduit.

La jeune femme s'était tu. Pendant quelques instans, un silence lugubre régna dans l'assemblée, et ce silence ne fut troublé que par les sanglots des autres femmes qui venaient d'entendre cet affreux récit. Encore tremblans d'horreur et d'effroi, la tête baissée vers la terre, les paysans eux-mêmes n'osaient plus ni se regarder ni se parler. Seule, la maîtresse de la maison, âgée d'environ cinquante ans, prononça à voix basse quelques paroles de pitié et de consolation. Tout à coup le fils, toujours armé de sa hache, s'avance devant l'inconnue, une pâleur mortelle couvre son visage, son corps paraît agité d'un mouvement nerveux, son regard, d'abord si compatissant et si doux, a pris une expression sauvage et menaçante. Il est tellement ému qu'il s'exprime avec difficulté.

— Silence ! ma mère, s'écrie-t-il... cette femme ne mérite pas votre pitié. Puis s'adressant à elle : « Malheureuse ! tu as fait une pareille chose !... tes enfans, tes trois enfans, tu les a tués !... Ton fils qui te suppliait à genoux de l'épargner, ta fille encore à la mamelle, tu les as jetés aux loups... tu les a sacrifiés pour te sauver, tu n'as pas eu le courage de mourir avec eux ! Femme, tu es indigne de vivre ! A genoux ! à genoux ! et prépare-toi à recevoir le châtiment de ton crime !

— Grâce ! pitié ! s'écria l'infortunée en tendant des mains suppliantes aux paysans, muets et impassibles témoins de cette scène ; personne ne lui répondit, personne ne bougea ; tous les regards se détournèrent d'elle, comme si elle fût devenue un objet d'horreur et de dégoût ; elle se roulait à terre dans les convulsions du désespoir et poussait des cris inarticulés.

Le jeune homme avait levé sa hache et s'apprêtait à frapper. Pas une voix ne le blâma, pas un bras n'essaya d'arrêter le sien. Chacun attendait dans une horrible anxiété le dénoûment de cet épouvantable drame.

— Tes prières seront inutiles, femme, dit le jeune homme d'un air inspiré ; c'est Dieu qui me fait ton juge et ton bourreau, c'est Dieu qui m'ordonne de te punir ; je ne veux pas lui désobéir. Recommande-lui donc ton âme, car sa miséricorde est infinie et lui seul peut te pardonner.

La condamnée se jeta à genoux, et voyant qu'il ne lui restait plus aucune espérance de salut, elle récita d'une voix lente, pour prolonger son existence de quelques secondes, l'oraison dominicale. Dès qu'elle eut achevé ces dernières paroles : *Sed libera nos à malo.* — *Amen*, dirent les assistans; la hache tomba, et au même instant la tête de la jeune femme roula sur le plancher, aux pieds de son bourreau. . . . . .

. . . .

Trois mois après les événemens que nous venons de raconter, Frantz Pohling comparaissait devant la haute cour criminelle sous l'accusation d'assassinat. Il s'était constitué volontairement prisonnier. Lorsque le magistrat qui présidait la cour l'interrogea, il lui répondit en ces termes : « J'ai commis cette action que vous appelez un crime en présence de plus de trente témoins. Y en eût-il eu cent, y eussiez-vous été, j'aurais agi de même. Songez-y, monsieur, cette femme, indigne du nom de mère, avait jeté en pâture aux loups ses trois enfans. Une telle femme est cent fois plus coupable qu'un voleur ou qu'un assassin ordinaire. Elle méritait la mort. Quand un danger menace ses petits, la poule étend ses ailes pour les protéger, la jument mord et rue. Je ne me repens nullement de ce que j'ai fait ; et si vous me condamnez à mort, j'aurai du moins la consolation de penser que j'ai puni un grand crime. »

Les débats d'un pareil procès ne pouvaient pas être fort longs. Le soir du même jour, Frantz Pohling, déclaré coupable d'assassinat, se vit condamner à la peine capitale. Mais heuheusement pour lui, avant de recevoir son exécution, la sentence de mort passa sous les yeux de l'empereur avec toutes les pièces du procès. Alexandre se fit rendre un compte détaillé de cette affaire qui l'avait vivement ému, et loin de ratifier la condamnation prononcée par la cour, il la commua d'abord en celle de dix années de détention, puis quelques mois après, le jeune Pohling fut rendu à sa famille, à l'honneur et à la liberté.

LA PRÉVENTION.

L'année passée, dans la saison des vacances, M. Arthur Monneret, jeune avocat dont les brillans début commencent à tenir tout ce qu'ils ont promis, était à la campagne chez madame la comtesse de L***, amie de sa mère. Bien venu de la maîtresse du logis, lié avec tous les commensaux, il passait, sans soucis et sans affaires, le temps où il est permis à un avocat de ne songer ni aux juges, ni aux cliens, ni aux dossiers, le jour, il chassait avec le jeune de L*** et d'autres jeunes gens, Méléagres infatigables, qui revenaient le soir munis d'un appétit vigoureux et des récits sans fin de leurs prouesses de la journée. Les dames s'accommodaient peu de ces conversations sans intérêt pour elles; la perdrix mise à mal, le sanglier débuché et le chevreuil abattu, toutes choses dont une femme fait moins de cas que d'une mode nouvelle ou de la plus légère aventure de bal.

— Ernest, dit madame de L***, ne pourriez-vous pas laisser la chasse un moment, et avoir quelque pitié de pauvres femmes seules toutes la journée, et qui n'apprécient vos hauts faits qu'au rôti ? Voyons, contez-nous une histoire.

— Une histoire ! répondit Ernest, ceci regarde l'avocat; ces messieurs savent tout, ils ont dans leurs dossiers les anecdotes les plus piquantes, les faits les plus singuliers du monde. Ce qui se passe à l'audience n'est rien ; ce qu'ils taisent dans l'intérêt de leurs cliens a bien plus de saveur et d'originalité; demandez à Arthur, la *Gazette des Tribunaux* vivrait dix ans de leurs rognures, s'ils voulaient les lui abandonner.

Il y avait dans ces paroles une teinte d'indiscrétion, et une tendance telle à des révélations impossibles, que madame la comtesse de L*** en fut effrayée pour le fils de son amie, et qu'elle se hâta de dire :

— Arthur va nous raconter sa première cause.

— Ma dernière, madame, si vous le voulez bien.

— A la bonne heure, dit la comtesse.

On attisa le feu dont s'égayent les premières soirées de septembre, les dames se rapprochèrent d'Arthur Monneret, les chasseurs cessèrent de s'occuper du tiré du lendemain, et le jeune avocat commença :

— Vous ne vous figurez pas, mesdames, dit-il, les ennuis et les désapointemens d'un débutant au barreau ; on se croit un Démosthène ou un Cicéron, et on voit son oisive éloquence dédaignée par les cliens les plus chétifs ; on voudrait avoir à plaider contre un Philippe (Philippe de Macédoine, entendons-nous), contre un Verrès, et le mur mitoyen lui-même s'éloigne de

vous. Pour les affaires criminelles, nous sommes devancés par des avocats dont c'est la spécialité, vieux routiers de cours d'assises, qui plaident l'alibi et la non préméditation avec un talent merveilleux. Cependant, il y a une classe de prévenus à qui le vol et le crime n'ont pas laissé un sou vaillant, ce sont en général ceux qui viennent pour la première fois devant la justice et à qui un séjour prolongé dans les prisons n'a pas appris encore la valeur d'un habile avocat; à ceux-là la cour donne un défenseur d'office.

Voilà quelle a été souvent ma tâche, mesdames, et vous ne sauriez croire à quelles furies est dévoué un avocat chargé de ces causes souvent perdues d'avance. L'homme jeté dans un cachot, et qui a à répondre devant un jury d'un crime capital, est seul, isolé; il comprend que la société qu'il a blessée va lui demander un compte rigoureux de ses actions, que sa famille sera hostile, ou du moins neutre, ses amis impuissans: mais la loi qui bientôt le frappera vient néanmoins à son aide; elle lui donne un guide, un soutien, un appui, un défenseur. Quand nous descendons dans cette prison où languit le prévenu, nous lui apparaissons donc comme un ange sauveur, comme un messager de vie ou du moins d'espérance; c'est mieux que le médecin qui s'approche du lit du malade. Le médecin vient auprès d'un être souffrant que le mal engourdit, dont la fièvre rend les idées confuses; le défenseur aborde un homme sain, vigoureux, dont toutes les pensées sont aiguisées par la solitude et un danger imminent; aussi n'y a-t-il point de secret pour nous, point de demi-aveu, point de réticence; le prévenu sait que nous ne pouvons ni le trahir, ni le perdre, nous ne pouvons que le sauver, et ce qu'il ne fait pas avec le prêtre, il le fait avec l'avocat; il met sa conscience à nu. Dès qu'il nous voit, il avoue le crime, il en dit le but, il remonte jusqu'à la première pensée de ce drame qu'il a conçu et exécuté. Nous sommes mis au courant de tout; le lieu, le temps, les circonstances, rien ne nous est caché. Nous apprenons, comme vient de le dire tout à l'heure Ernest, le secret des passions enfouies dans les derniers replis du cœur. Ce n'est pas pour nous intéresser à leurs misères que les criminels en agissent ainsi, c'est parce qu'ils pensent qu'un homme bien instruit les défendra mieux; qu'il saura ce qu'il faut nier, ce qu'on peut sans danger accorder à l'accusation; c'est que, suivant eux, il faut bien connaître un fait pour l'atténuer ou le démentir à propos.

— Croyez-vous, Arthur, demanda la comtesse, que ce soit là un mauvais calcul?

— Il est trop commun, madame, chez les coupables, pour être absolument mauvais, répondit le jeune avocat; mais il a toujours été dangereux avec moi; quelque étroits que soient les devoirs d'un défenseur, quelque sacré que soit le malheur, j'ai besoin de la conviction pour parler; il m'est impossible de plier ma bouche au mensonge: ceux qui m'écoutent comprennent, à l'indécision ou à la fermeté de mon attitude et de moi-même, ma foi ou non en mes paroles. J'ai donc été souvent obligé de me récuser pour en trop savoir. Parlez-moi, disais-je au client qui allait commencer une confession trop sincère; parlez-moi, comme vous feriez à un juge, mais à un juge doux, indulgent, qui ne veut pas vous trouver coupable, et qui vous défendra pour peu qu'il puisse vous croire innocent: j'aurai une confiance aveugle en votre récit, je serai crédule; mais laissez un prétexte à mes paroles.

Aux dernières assises, je fus chargé par le président de défendre un nommé Pierre Fournel; cet homme était accusé de vol et d'assassinat. Quand je fus introduit pour la première fois dans son cachot, je lui criai de la porte:

— N'avouez pas, ne m'avouez rien, si vous voulez que je vous défende; sans cela vous serez mal défendu, et même vous ne le serez pas pas du tout; or, songez à l'induction fâcheuse qu'on peut tirer contre vous de ma récusation.

Je m'adressais à un jeune homme dont l'œil était vif, le sourire malin et spirituel, et que sa mauvaise fortune ne paraissait pas abattre.

— J'ai l'acte d'accusation, lui dis-je en m'asseyant auprès de lui; l'affaire est grave. Le 27 août dernier, de neuf à dix heures du soir, par une nuit bien noire, vous étiez sur le chemin qui conduit de Pierrefitte à St-Denis; vous avez arrêté un cabriolet que vous avez commencé par détourner de la grande route; vous avez alors coupé les jarrets du cheval, puis vous avez tué un fermier nommé Giraud et sa femme qui se rendaient à St-Denis; vous les avez dépouillés et avez ensuite tranquillement continué votre chemin. A cent pas plus loin, on vous a arrêté nanti d'une montre en or et d'une bourse en cuir contenant 110 fr., enlevées l'une et l'autre à vos victimes. Vous aviez encore dans votre poche le couteau qui vous avait servi à commettre ces assassinats. Etiez-vous seul? Il paraît que non; car si quelques unes des traces empreintes sur le lieu du crime s'adaptent à votre chaussure, d'autres sont évidemment plus larges et plus longues. Votre complice s'est soustrait jusqu'ici aux investigations de la justice. Voilà ce que dit l'acte d'accusation, Pierre Fournel. Qu'avez-vous à répondre?

— Moi, s'écria le prévenu, avec un air de bonne foi qui me toucha et me ravit en même temps; moi, un assassin! moi, un voleur! eh! grand Dieu! je suis incapable de faire du mal à un enfant, je n'ai jamais pris une épingle de ma vie.

— Bien, très bien, m'écriai-je, c'est cela mon garçon. Voilà ce qu'il me faut. Mais racontez-moi, je vous prie, ce que vous avez fait le 27 août de neuf heures à dix heures du soir.

— Mon bon monsieur, me dit-il avec ce sourire malin dont je vous ai parlé, je suis né à Beaumont, il y a de cela vingt-cinq ans, je suis orphelin depuis l'enfance, et j'ai été recueilli il y a dix-neuf ans à peu près par le père Richard, un fermier de Pierrefitte chez lequel je travaille. Voilà-t-il pas que depuis deux ans le père Richard a pris une fille de laiterie, qui est belle comme le jour; vous ne connaissez pas Lison, monsieur?

— En aucune manière; mais prenez garde, une fille belle comme le jour, Lison, nous voilà bien loin de l'acte d'accusation et de l'assassinat.

— C'est qu'il n'y a pas d'assassinat, monsieur; vous allez voir. Or, donc, je l'aime cette Lison, et nous devons nous épouser; le 27, c'était un samedi, et je venais de recevoir quelque argent du père Richard. J'eus l'idée de partir le soir de Pierrefitte, pour aller à St-Denis acheter un bel affiquet à Lison; la pauvre enfant n'a pas seulement une croix à la Jeannette. Je me mis en route à neuf heures, quand le travail fut fini, et je m'acheminai gaîment sans rien dire à personne; au milieu du chemin, mon pied heurta contre quelque chose de moins dur qu'un caillou, j'y portai la main, c'était la maudite bourse; je la mis dans ma poche en regardant autour de moi si je n'en verrais pas d'autres sur le chemin; alors, quoique la nuit fût obscure, je vis luire je ne sais quoi, comme qui dirait un ver luisant; c'était la montre; je la pris aussi; je n'avais pas fait dix pas, que j'étais arrêté. Il paraît que les voleurs avaient les poches trouées.

— Un juge d'instruction, reprit Arthur, n'aurait pas cru le premier mot de ce récit; il n'y aurait vu que la simplicité feinte d'un brigand qui use de l'avantage de n'avoir pas été pris sur le fait; ce n'était pas là mon rôle; je fus enchanté de n'avoir pas à me débattre contre un aveu, de n'avoir pas à lutter contre ma conviction. Mais, lui dis-je, que comptiez-vous faire de cette bourse et de cette montre qui n'étaient pas à vous?

— Ma foi, monsieur, me répondit-il, je n'avais encore rien décidé là-dessus quand on m'a arrêté.

Il y avait de très fortes charges contre Pierre Fournel; la similitude de sa chaussure avec celle de l'assassin, et le couteau trouvé sur lui, dont la lame s'adaptait parfaitement aux plaies des victimes; le couteau, il est vrai, ne portait point de traces de sang, mais il avait été fraîchement nettoyé, et Pierre Fournel ne niait pas cette circonstance. Du reste, je pris des informations à Pierrefitte; il était vrai que l'accusé courtisait Lison, et qu'il vivait depuis dix-neuf ans à la ferme du père Richard. Tout cela n'expliquait pas son voyage nocturne à Saint-Denis, sous le prétexte futile d'acheter un bijou qu'on ne lui avait pas demandé et qu'il n'avait pas promis. Dès qu'une fois Pierre Fournel m'eut fait cette histoire, il ne s'en écarta jamais; il ne tomba dans aucune contradiction, ne revint sur aucun détail, de façon que je plaidai avec une grande liberté d'esprit, que j'opposai à M. le procureur du roi des argumens tirés de mes propres convictions.

— Vous étiez convaincu? demanda une petite dame blonde qui écoutait l'avocat avec la plus grande attention.

— Oui, madame, répondit-il, je m'étais donné beaucoup de peine pour cela, et Pierre Fournel m'avait merveilleusement aidé; je gagnai ma cause, l'accusé fut acquitté.

— Acquitté! s'écria madame de L***.

— Oui, faute de preuves: après tout, ce que disait Pierre Fournel était possible, même vraisemblable. Je ne pensais plus à ce procès, et quinze jours s'étaient passés, lorsqu'un matin Pierre se présenta chez moi, et fut introduit dans mon cabinet. Ce n'était plus le même homme que j'avais vu en prison; il était triste, pâle, ses joues étaient creusées et ses yeux toujours vifs étaient enfoncés dans leur orbite.

Monsieur, me dit-il, je suis perdu; je viens de Pierrefitte où je ne retournerai de ma vie: Lison ne veut plus me voir; elle en aime un autre et va l'épouser; le père Richard me chasse de chez lui, moi qu'il a élevé! les garçons du village ne veulent plus travailler avec moi; personne ne m'emploie; on se croirait déshonoré de me donner la main.

— Et d'où vient cela? lui demandai-je; vous avez été honorablement acquitté; pourquoi vos amis se montrent-ils plus sévères que les jurés?

Il hésita quelques momens, puis il me dit

— Cela vient de vous, monsieur l'avocat. Comme les assassins du fermier et de la fermière Giraud ne sont pas encore connus, ils s'imaginent à Pierrefitte que c'est moi qui ai fait le coup, qui disent-ils, n'a pas pu se faire tout seul; et vous, suivant eux, vous avez si bien tourné la chose qu'on m'a acquitté. Il est vrai que vous avez très bien plaidé; mais grand Dieu! faut-il qu'on me coupe le cou ou que je meure de honte et de faim parce qu'il m'a pris la fantaisie d'aller à neuf heures du soir de Pierrefitte à Saint-Denis pour acheter une croix à la Jeannette à l'ingrate Lison!

— Que vous dirai-je, mesdames, poursuivit l'avocat, cet homme m'intéressait; il devait la vie à mon éloquence, cela flattait mon amour-propre; il était sans pain, sans asile, repoussé de tous. Que deviendrait-il? Je le pris à mon service; c'est mon domestique.

— Comment! s'écrièrent toutes les dames rassemblées dans le salon, votre domestique! celui que vous avez amené ici?

— Oui, Pierre Fournel.

— Malheureux, dit madame la comtesse de L*** à son jeune ami, vous vous êtes attaché un homme pareil! vous l'avez introduit chez moi! un assassin qui n'a échappé à l'échafaud que parce qu'on ne l'a pas saisi les mains dans le sang. Mais vous voulez nous faire tous égorger?

Dans ce moment-là même, la porte du salon s'ouvrit, et un domestique entra portant des flambeaux: c'était Pierre Fournel. L'horreur se peignit sur tous les visages; les dames se serrèrent toutes les unes contre les autres, et les jeunes chasseurs auraient évidemment préféré se trouver face à face avec un sanglier que de rencontrer le regard de cet homme acquitté par le jury.

Quand il eut quitté le salon, on respira et les langues se délièrent. — Quelle figure, disait-on, quel regard affreux; il a le rire de la hyène.

— Arthur, je ne veux pas que cette homme demeure un instant de plus chez moi. — O ciel! j'y songe, il nous a accompagnées ce matin dans notre promenade à la forêt, cinq femmes toutes seules! tandis que leurs défenseurs chassent à une ou deux lieues plus loin; nous aurions pu être assassinées toutes cinq!

— Ce misérable, ajouta la petite dame blonde, ne fait-il pas la cour à ma femme de chambre; et Julie, la pauvre innocente, l'aime.

— Arthur, dit la comtesse, cet homme ne couchera pas au château.

— Permettez, répondit Arthur, je n'ai pas achevé mon histoire. On a arrêté, il y a trois mois, à Paris, deux malfaiteurs au moment même où ils venaient de commettre un assassinat; une perquisition faite chez eux a fait découvrir une montre de femme avec la chaîne en or, une bague, des pendans d'oreilles et une tabatière en argent, objets qui ont été reconnus, par les parens du fermier et de la fermière Giraud, pour leur appartenir; les assassins interrogés séparément se sont coupés, ont rejeté le crime l'un sur l'autre, puis enfin ont tous deux avoué s'être rendus coupables d'un double meurtre le 27 août, à neuf heures du soir, sur la route de Pierrefitte à St-Denis. Ils seront jugés aux prochaines assises. Dès que cette nouvelle a été connue, le père Richard est venu chez moi avec Lison; l'un venait réclamer le jeune homme qu'il avait élevé, l'autre l'amoureux qu'elle espérait encore épouser: mais Pierre n'a pas voulu vivre auprès de gens qui n'avaient pas eu foi en lui; il a déclaré qu'il ne me quitterait pas.

— Une lettre de Paris, adressée à monsieur.

C'était Pierre qui entrait une seconde fois pour remettre une missive à l'avocat.

— En vérité, dit Ernest de L*** quand Pierre fut sorti, nous avons été trop sévères pour ce pauvre garçon, je viens de le regarder attentivement, il a vraiment une jolie figure.

— Une figure douce, reprit la dame blonde; je l'ai mieux vu cette fois-ci que la première.

— Ses yeux sont vifs, dit madame la comtesse de L*** revenue de sa frayeur; mais il a dans le regard quelque chose de bon et d'affectueux, on ne peut pas le nier.

— Ma foi, ajouta un des chasseurs, je me garderais bien, à la place d'Arthur, de me séparer d'un garçon aussi reconnaissant que ce Pierre; quelle fierté dans le caractère! J'aime cette noble indignation qui lui a fait rejeter les offres du père Richard et la main de mademoiselle Lison.

— Elle convient à un honnête homme, à un homme méconnu par son protecteur, lâchement abandonné par sa maîtresse.... Le malheureux! comme il a dû souffrir! Je suis enchantée qu'il ait plu à Julie, on pourra les marier. Je donne quinze napoléons au jeune ménage.

C'était la petite dame blonde qui parlait ainsi.

— Moi, six. — Moi, huit. — Je veux lui acheter une croix à la Jeannette, et celle-là ne lui portera pas malheur.

En un instant Pierre Fournel eut une dote et un trousseau.

— Il pourra donc coucher au château, demanda Arthur Monneret.

— Eh! sans doute.

— Allons, dit l'avocat en souriant, voilà encore une cause que je gagne.

— Mais vous n'avez plaidé contre personne.

— Vous me pardonnerez: contre la *Prévention*.

MARIE AYCARD.

Exposition des produits de l'industrie de 1839.

L'exposition des produits de l'industrie a été ouverte au public le 1er mai, et grâce à la première belle journée du printemps, la foule était nombreuse. Pendant la nuit on n'avait fait que déballer, placer, décorer les emplacemens qui restaient vides. Cependant tout n'est pas prêt, et il y règne encore trop de confusion pour qu'on puisse bien voir et bien juger.

Les constructions élevées dans le carré des fêtes aux Champs-Elysées, présentent un parallélogramme rectangle de 185 mètres de long, sur 82 mètres de large; elles occupent 15,170 mètres en superficie. En voici les dispositions générales: La façade se compose d'une galerie parallèle à la grande avenue des Champs-Elysées, longue de 187 mètres, sur 13 mètres de largeur. Six salles sont perpendiculaires à cette galerie; elles ont chacune 69 mètres de longueur sur 26 mètres de largeur; des cours, des magasins, des bureaux destinés à l'administration, établissent pour elle une communication facile entre toutes ces constructions. L'entrée principale, *l'entrée du roi*, se trouve dans l'axe de la percée du carré des fêtes à l'avenue des Champs-Elysées. Toutes les mesures ont été prises pour prévenir l'encombrement et faciliter la circulation du public qui verra se dérouler successivement sous ses yeux la longue série de produits si différens de nature et d'usage. Un corps-de-garde spécialement destiné à la surveillance des galeries de l'exposition, est établi à côté des constructions qui regardent la place de la Concorde. Un service de sapeurs-pompiers est organisé dans un bâtiment élevé à l'autre extrémité des constructions du côté de l'allée des Veuves.

Les produits sont exposés dans quatre salles et deux succursales.

SALLE N. 1. — *Mécanique.* — Marbres, ardoises, briques, poterie, presses de divers genres, tapis vernis, voitures, machines et instrumens propres à l'agriculture, aux manufactures et aux arts; machines à vapeur, locomotives, outils divers, clouterie, serrurerie, tréfilerie, toiles métalliques et autres objets de quincaillerie; métaux ouvrés, savoir: plomb, cuivre, zinc, laiton, fonte de fer, acier, tôles et fers noirs, fer-blanc; cuirs tannés.

SALLE N. 2. — *Produits divers.* — Produits chimiques, alun, potasse, couleurs, etc.; typographie, gravure, lithographie, lithocromie, peinture, objets relatifs aux arts, au dessin; écriture, reliure, tabletterie, cire à cacheter et autres ustensiles de bureaux; papiers de tenture et d'impression, registres à l'usage du commerce; coutellerie; instrumens de chirurgie; chapellerie, fleurs artificielles, verrerie, vitrerie, parfumerie, terre cuite, poterie, cuirs et peaux, mégisserie et ganterie; cire et comestibles préparés, bougies, substances alimentaires produits de l'institution des Sourds-Muets de Paris; billards, tapis et tapisseries vernis, sellerie et harnachemens, cannes et parapluies, effets d'habillement, cols, perruques, corsets.

SALLE N. 3 ET SALLE SUPPLÉMENTAIRE N. 5. — *Tissus de toute espèce.* — Toiles peintes, soieries, mousselines, dentelles, tulles, gazes, tissus brodés or et argent, fils, cotons, cotons filés, toiles peintes, laines filées, châles, draps, mérinos, rouenneries, casimirs, flanelles, indiennes, molletons.

SALLE N. 4 ET SALLE SUPPLÉMENTAIRE N. 6. — *Objets d'art et de luxe.* — Orfévrerie, bijouterie, bronze et dorures, instrument d'optique et de mathématiques, pianos, instrumens de musique, ébénisterie, meubles, laques, horlogerie, cristaux, porcelaines, lampes et appareils d'éclairage, armes à feu et armes blanches, glaces, tapis, vitraux peints.

Le nombre des exposans va sans cesse en s'augmentant; en 1834, il était déjà plus élevé d'un tiers qu'en 1827, et il atteignait le chiffre de 2,437; il monte déjà cette année à 3,848, et il augmentera probablement encore d'ici à quelques jours. En 1827, vingt départemens n'avaient pas paru à l'exposition; en 1834, ce nombre s'était réduit à onze; il n'est plus que de six en 1839. Les six départemens qui ont manqué à l'appel sont: les Basses-Alpes, le Cantal, le Cher, le Gers, le Lot, et la Lozère; encore est-il permis de croire que les fabriques de porcelaines du Cher enverront quelques échantillons de leur industrie. Le département qui compte le plus grand nombre d'exposans est le département de la Seine; sur 3,348, il y en a 2,047 ou près de deux tiers qui lui appartiennent; c'est beaucoup, sans doute, bien que nous soyons d'avis de faire

une large part aux industries basées sur les applications des beaux arts. Les départemens suivans ont fourni le plus grand nombre d'exposans après le département de la Seine : la Seine-Inférieure, 96; le Rhône, 73; le Gard, 58; le Nord, 56; le Haut-Rhin, 55; la Loire, 43, etc.

Jetons un coup d'œil rapide sur cet ensemble de produits de toute nature qu'on vient de soumettre à l'examen du public.

Ce qui vous frappe d'abord en entrant, c'est l'étendue de la galerie principale, celle qui longe l'édifice et sur laquelle toutes les autres viennent tomber perpendiculairement. Mais cette surprise est bientôt remplacée par une autre, causée par la multitude infinie des produits exposés: à droite, à gauche, en haut et en bas, de près et de loin, mille objets sollicitent votre attention et vous demandent un regard. Pour fatiguer moins l'attention des visiteurs et pour mettre un peu d'ordre dans cette foule d'objets divers, on a suivi, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, une classification d'après la nature des produits; sans cela il n'y aurait pas moyen de parcourir ces galeries avec profit et satisfaction.

L'état incomplet de l'exposition nous permet à peine d'en donner aujourd'hui un aperçu général. Les salles des tissus ne sont pas encore terminées; quelques-unes des industries les plus importantes n'ont pas encore envoyé leurs produits; l'exposition se complètera peu à peu, et nous en parlerons alors avec une entière impartialité.

Parmi la petite quantité de tissus, que nous avons pu voir, nous signalerons de riches étoffes de soie brochées en or envoyées par Lyon, quelques rubans de Saint-Etienne, des satins et des damas de laine, parmi lesquels ceux de M. Louis Aubert (de Rouen), plusieurs belles mousselines de Tarare et de Saint-Quentin, des dentelles de Mirecourt, des blondes de Caen. L'exhibition de Mulhouse nous a déjà laissé voir des impressions sur toile et sur mousseline-laine aussi remarquables par leur bon goût que par la vivacité de leur couleur. La mousseline-laine est l'étoffe à la mode et paraît devoir occuper une place importante dans l'exposition. Nous ne parlerons pas des draps dont le public n'a encore pu voir que quelques échantillons. La partie des châles commence à se garnir; les fabricans célèbres, Deneirouse, Gaussen, etc., ont voulu montrer qu'ils ne s'endormaient pas sur leurs succès.

Parmi les autres objets, ceux qui arrêtent principalement les regards, sont les statues en bronze de Quesnel, les bronzes dorés de Thomire et de Denière, qui sont placés en face les uns des autres, et dans lesquels le genre rocaille paraît surtout dominer, les plaques de Balaine et de Veyrat, les lustres et les cristaux de couleur de Saint-Louis et de Baccarat, les glaces colossales de Saint-Gobin et de Saint-Quirin. L'art céramique a de nombreux représentans; il se fait surtout remarquer par le genre de porcelaines avec fleurs en relief que nous avons imité de l'Angleterre avec succès.

La sellerie égale presque le luxe élégant de la sellerie anglaise. L'ébénisterie n'a pas encore exposé ses produits; sa place n'est pas prête; elle est seulement représentée par quelques billards, qui ne sont pas tous de très bon goût. Les instrumens de musique abondent; plusieurs orgues s'élèvent majestueusement au fond d'une salle à laquelle on arrive à travers une ligne infiniment trop prolongée de pianos.

Le confortable et même le luxe paraissent surtout gagner les arts que M. Ch. Dupin nomme arts domiciliaires. De magnifiques tapis dans le genre Pompadour témoignent de la flexibilité des fabriques d'Aubusson; mais nous préférerions voir les tapis communs descendre à des prix plus bas, de manière à en répandre l'usage en France comme en Angleterre. Beaucoup de papiers peints ornent les murs; le genre dominant consiste en arabesques ou en panneaux avec vases de fleurs ou médaillons gothiques au milieu. Les stores suspendus à plusieurs fenêtres témoignent du progrès accompli dans ce genre de fabrication. Enfin la verrerie de Choisy a exposé des rosaces et des peintures sur verre qui ne nous semblent laisser rien à désirer sous le rapport de la vivacité des couleurs.

Si nous passons de ces galeries, où le luxe parisien s'étale avec complaisance, dans celles qui sont consacrées aux matières premières, aux métaux et aux machines, nous trouvons des objets moins agréables à l'œil, mais plus intéressans puisqu'ils sont en quelque sorte la source de toute fabrication. Les fers d'Abainville, les cuivres et les tôles d'Imphy et de Romilly, les statues de fonte de fer exécutées à Tusey pour les bassins de la place de la Concorde paraissent être les pièces les plus importantes que la métallurgie ait exposées. La machine à vapeur se présente sous toutes les formes; MM. Saulnier, Pauwels, Parcot, les élèves de l'école d'Angers ont tous fourni des modèles plus ou moins heureux une seule machine locomotive figure à l'exposition, quoique plusieurs fabricans français en construisent aujourd'hui; l'appareil de Roth pour cuire les sirops dans le vide, la machine à imprimer à trois couleurs, une machine à fabriquer le papier continu, une tondeuse de M. John Collier, attirent également l'attention. Parmi les machines agricoles, celle qui paraît avoir le plus d'avenir est le grenier mobile de M. Valery pour la conservation des grains.

Dans les expositions précédentes, on n'avait pas exigé des exposans la déclaration du prix des objets; on l'a exigée dans celle de 1839, c'est une amélioration.

En sortant de l'exposition la foule admirait la belle rotonde qui est construite dans le massif qui touche au Cours-la-Reine. Cet édifice entre dans le plan général des embellissemens des Champs-Elysées. Après trente-cinq ans écoulés, il doit faire retour à la ville de Paris, qui a concédé le terrain sur lequel on l'a construit. Il est présentement destiné à des panoramas; les premières toiles qu'on y verra sont dues au pinceau de M. Langlois, peintre habile qui de la vie des camps s'est réfugié dans l'atelier.

Courses du Champ-de-Mars.

Elles auront lieu en trois jours : le dimanche 5, le 9 et le 12 mai.

Le premier jour, trois prix seront disputés : celui du *ministère du commerce*, celui du *printemps*, et une *poule*.

Quatre chevaux sont inscrits pour le prix du ministère du commerce; ce sont :

Fortunatus et *Vendredi*, à lord Seymour;

Nautilus et *Margarita*, à M. de Cambis.

Ces quatre poulains ont quatre ans, et chacun d'eux est déjà, l'an dernier, entré en lice avec honneur. *Vendredi* est le gagnant du prix du jockey-club de Chantilly, le Darby français; dans cette même course *Margarita*, déjà gagnante du *Porte-Maillot-Stakes*, au Champ-de-Mars, arriva seconde; *Fortunatus* a gagné une course particulière, à Versailles, contre *Viola*, et est arrivé second sur *Dolorosa* dans la poule du *New Betting-Room*, à Chantilly; *Nautilus* est le seul des quatre concurrens qui n'ait pas gagné, et encore ce poulain a vivement disputé, pendant trois épreuves, le prix du jockey-club, à Versailles, où il est arrivé second contre la *Fiancée*. Les chances des concurrens sont à peu près partagées, car *Vendredi*, le vainqueur des trois autres, fut battu en septembre dernier par *Frétillon*; et *Margarita* a, dit-on, fait de grands progrès. Les parieurs sont partagés entre *Margarita* et *Vendredi*.

Le prix du *printemps*, un tour seulement, offre des chances plus variées: huit chevaux, tous poulains de trois ans, sont inscrits. Ce sont :

Doctor Stello, *Bonbon* et *Lantara*, à lord Seymour.

White-Foot, à M. de Blangy.

Nelly, à M. Santerre.

Romulus, *Francesca* et *Stello*, à M. de Cambis.

Lantara et *Doctor Stello* sont les seuls qui aient déjà couru l'an dernier dans le *two years old stakes* à Chantilly, la première course de deux ans qui ait eu lieu en France; *Lantara* arriva premier et *Doctor Stello* troisième. Entre eux deux et surtout entre *Lantara* et *Francesca*, fille de *Royal-Oak*, les paris se débattaient aujourd'hui.

Enfin une poule de 1,000 francs pour un tour terminera les courses du premier dimanche; elle sera disputée par trois chevaux :

Mendicant, à M. le comte d'Hédouville : personne n'a oublié la lutte engagée l'an dernier à Chantilly, entre *Seroggine* et *Mendicant*, lutte glorieuse, qui se termina successivement par le triomphe de chacun des deux combattans.

Oté, à M. de Pontalba.

Despair, à M. Edwards.

Ces deux derniers chevaux arrivent d'Angleterre précédés d'une réputation méritée, qui n'a pourtant pu faire pâlir celle de *Mendicant*; ce dernier a gardé la faveur des parieurs. Le gagnant pourra être réclamé par le second arrivé pour 5,000 francs.

Revue de cinq jours.

30 AVRIL. — La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 28 et lundi 29 avril 1839, de 3,789 déposans, dont 580 nouveaux, la somme 542,913 fr.

Les remboursemens demandés ne se sont élevés qu'à la somme de 471,000 fr. Amélioration.

— Le jardin du Luxembourg, grandement bouleversé et obstrué l'année dernière par suite des travaux de construction des deux grands pavillons ajoutés au palais des pairs, commence à reprendre un bel aspect depuis que la communication entre les deux grandes terrasses se trouve rapprochée du palais.

L'orangerie est à peu près achevée, et pour employer utilement le terrain qu'occupaient en avant les arbres qu'on a abattus afin d'obtenir un plus grand jour, on y a disposé un grand carré long, qui sera entièrement planté en rosiers; cette partie du jardin ne sera pas une des moins agréables, car elle deviendra une *petite Provence*.

— On travaille avec quelque activité en ce moment à construire deux grands bâtiments parallèles, venant aboutir au nouvel alignement de la rue Saint-Jacques au collège de France.

— D'après les ordres de M. l'intendant général de la liste civile, le directeur des musées royaux a l'honneur de prévenir le public et MM. les artistes que la clôture de l'exposition

des ouvrages des artistes vivans aura lieu le 10 mai.

— Le *Sémaphore*, en exprimant de nouveaux doutes sur la mort du général Allard, annonce que le frère de ce général avait reçu des lettres de M. Allard lui-même par le courrier qui a apporté la nouvelle de sa mort.

— M. Ducro, régisseur de l'Adelphi, théâtre de Londres, venant à Paris voir *les Pilules du Diable* et d'autres pièces qu'il désirait exporter en Angleterre, a été grièvement blessé à Saint-Denis. Une voiture chargée de bois, ayant rasé la diligence où était assis M. Ducro, enleva un bras que cet infortuné voyageur laissait négligemment passer par la portière. On a été contraint à l'amputer immédiatement.

— On lit dans le *Journal de la Meuse*, du 25 avril :

Malgré l'inconstance de la température et un froid presque semblable à celui qui règne ordinairement dans les mois de janvier et de février, les céréales offrent la plus belle apparence. Tout présage, au dire des cultivateurs, une récolte magnifique.

— On écrit de Genève, 23 avril :

Nous avons eu ici un froid excessif les 6, 7, 8 et 9 du courant, tandis qu'aux environs du Mont-Blanc, la température s'est élevée les 16, 17, 18 et 19, et a fondu beaucoup de neige dans les vallées de Chamouny, de Mégère, de Sixt, etc. Dans la vallée de Sallenches et aux bains de Saint-Gervais, on se croyait au sein des plus fortes chaleur de juillet.

— M. le ministre de l'intérieur vient d'accorder à M. Dantan jeune le marbre nécessaire pour exécuter le buste de Picard qui orne déjà la galerie de la Comédie-Française.

1er MAI. — Il y a dans la chambre des lords 12 pairs dont les âges réunis forment un total de 1,000 ans. Savoir, les lords Lynedoch 89 ans, Rolle 88, Fortesene 86, Abergavenny 84, Leicester 84, Manners 84, Arden 83, Seidmouth 82, Lonsdale 82, Limerick 81, Camden 80, Westmoreland 80. De tous ces vénérables sénateurs, nous croyons que lord Rolle est le seul qui remplisse ses fonctions parlementaires.

— On annonce que le baptême du comte de Paris aura lieu du 20 au 24 mai. La revue de la garde nationale, dont on avait parlé pour le 1er mai, serait ajournée jusqu'à cette époque.

— Les cultivateurs et commerçans de l'arrondissement de Meaux vont présenter à la chambre des députés une pétition revêtue d'un nombre considérable de signatures, afin de demander à la chambre de prendre l'initiative pour une loi qui démonétise la monnaie dite billon, monnaie qui de jour en jour devient plus mauvaise par la facilité qu'on a d'en émettre de fausse.

— M. Borel de Bretizel, conseiller honoraire à la Cour de cassation, chef du conseil du domaine privé du Roi, et administrateur général des biens de S. A. R. M. le duc d'Aumale, a succombé hier à une longue et douloureuse maladie. Ses obsèques auront lieu demain 3 mai, en l'église Sainte-Valère, rue de Bourgogne, à onze heures.

— Depuis hier il s'est opéré un changement notable dans la température. Cette nuit le thermomètre n'est descendu qu'à 8 degrés 2/10 au dessus de zéro, et dans son maximun, à trois heures, il s'est élevé à 14 degrés 5/10. Le ciel a été très nuageux. Le baromètre a un peu baissé; il est à 28 pouces. Le vent a tourné à l'est-nord-est.

— La ville de Mulhouse vient de perdre un de ses plus estimables citoyens, et la France une de ses célébrités industrielles. M. Godefroi Engelmann, introducteur de la lithographie en France, est décédé le 25 de ce mois, âgé de moins de cinquante ans.

— Dans sa séance d'hier, l'Académie des Beaux-Arts a décerné le grand prix de musique à M. Charles Gounod, élève de Lesueur, de M. Paër et de M. Halevy pour le contre-point. Le second grand prix a été décerné à M. Bazin, élève de M. Berton.

2. — Une dépêche télégraphique de Bayonne, du 1er mai, à dix heures et demie, annonce que le 27, Espartero a attaqué et pris la position d'El Maro, en avant de Ramales; les deux armées étaient en présence sur les rives de la Queranza. Espartero avait environ trente mille hommes et Maroto quinze mille.

— Il vient d'être décidé par le tribunal civil de la Seine (1re chambre), « que la propriété des rentes sur l'état ne peut être transmise sans l'intermédiaire d'un agent de change; que l'acte par lequel le propriétaire d'une rente s'engage envers un tiers à la lui transférer, est sans valeur; que les tribunaux ne peuvent ordonner l'exécution d'une pareille obligation; ils ne peuvent non plus condamner à aucuns dommages-intérêts celui qui refuse de l'exécuter. »

— La fille du comte de Povoa, mademoiselle de Sampayo, ayant atteint sa douzième année, a épousé le 21 courant le marquis de Fayal, fils aîné du duc de Palmella. Les époux étaient fiancés depuis plusieurs années. Mademoiselle de Sampayo a recueilli une fortune de 25 millions, et jusqu'au jour de son mariage, elle est restée sous la tutelle de madame la duchesse de Palmella. Les parens de mademoiselle de Sampayo avaient fait tous les efforts imaginables pour retirer la tutelle à la duchesse, mais les Palmella ont déjoué leur manœuvre et le mariage a tranché la difficulté.

— La cour d'assises de la Lozère a condamné à la peine de mort le nommé Maurin, à peine âgé de vingt-cinq ans, pour crime d'empoisonnement sur la personne de son aïeul, de son oncle et de six de ses cousins ou cousines.

— Un triste incident a précédé le service qui a été célébré à Marseille, le mercredi 24 du mois dernier, pour le repos de l'âme de Nourrit. Le cercueil en plomb, mal travaillé et plus encore mal soudé par les ouvriers napolitains, s'est ouvert et a laissé voir les restes de l'infortuné Nourrit dans un état complet de putréfaction; il a fallu se hâter de répandre du chlore et d'appeler un plombier, qui a fait promptement une nouvelle caisse.

— L'honorable Henry Fitzroy, frère unique de lord Southampton, va se marier à l'une des filles de Rothschild, qui lui apporte en mariage 140,000 liv. sterl.

— Les travaux d'embellissement de la place de la Concorde sont à la veille d'être terminés. La grille d'entourage de l'obélisque, magnifiquement dorée, est entièrement débarrassée des encombremens qui en défendaient l'accès au public. Il ne reste plus que les fontaines à achever. Celle du côté du Palais-Bourbon occupe actuellement les ouvriers.

Deux statues en fonte, représentant deux divinités marines tenant chacune un énorme poisson dans leurs mains, sont destinées à lui servir d'ornement.

---

3. — Voici quelques détails sur les professions des déposans à la caisse d'épargne, détails empruntés au rapport de M. Benjamin Delessert :

Les domestiques et gens à gages des deux sexes sont au nombre de 68,000 à Paris ; 22,000 ont des livrets. Les ouvriers en bâtimens, maçons, mennisieurs, serruriers, peintres, sont 30,000; cette classe possède 7,800 livrets. On compte 28,000 tapissiers, ébénistes, bijoutiers, etc.; 8,600 ont des livrets. Les ouvriers des diverses professions relatives à l'habillement sont au nombre de 31,000, 7,600 ont des livrets. Les boulangers, bouchers et autres professions appartenant à la nourriture, sont 20,000, dont 4,800 ont des livres. Les commis ou employés aux écritures sont 20,000; ils n'ont que 4,500 livrets. C'est la proportion la plus faible, après celle des professions dépendantes de la nourriture. La plus forte proportion est fournie par la classe des domestiques, parce que dans cette classe les femmes peuvent économiser.

— Samedi dernier, Gilbert a été extrait du dépôt de la préfecture de police, et écroué dans la prison de la Conciergerie, où toutes les mesures de sûreté usitées pour les condamnés à mort ont été prescrites à son égard.

De l'enquête médico-légale à laquelle il a été soumis et à laquelle ont procédé les docteurs Marc et Ollivier (d'Angers), il paraît résulter, qu'en supposant que sa raison ait été en réalité momentanément égarée, il a complètement recouvré l'usage de ses facultés intellectuelles.

Il continue, du reste, à manifester une terrible appréhension de la mort, et il s'enquiert chaque jour de l'état où en est le pourvoi par lui formé devant la cour de cassation.

— La grille de la place Royale sera entièrement démolie sous quelques jours.

— On dit que c'est le 15 mai prochain que les troupes hollandaises doivent prendre possession du Limbourg et du Luxembourg. Les troupes prussiennes qui sont stationnées sur les frontières de la Belgique garderont leur position jusqu'à cette époque.

— Les courses de Chantilly sont fixées aux jeudi 16, vendredi 17 et dimanche 19 mai. Tout annonce qu'elles seront plus brillantes que jamais et que les amateurs seront tous exacts au rendez-vous.

Quatre-vingts chevaux sont inscrits, et outre les prix généraux qui s'élèvent à plus de 40,000 f. il y aura plusieurs courses et paris particuliers.

— La tortue monstre du Jardin des plantes vient de mourir.

---

4. — On lit dans le *Constitutionnel* :

« L'attitude hostile d'Abd-el-Kader était signalée depuis quelque temps par les correspondances d'Afrique. Il paraît certain que dans la journée le gouvernement a reçu la nouvelle d'une rupture ouverte avec l'émir. On ajoute même que le départ de M. le duc d'Orléans pour Alger est décidé.

— M. Lafarge, fondateur de la tontine connue sous le nom de caisse Lafarge, est mort à Versailles le 30 avril dernier, dans sa quatre-vingt-douzième année.

— On sait que M. Lanquetin, membre du conseil général de la ville de Paris, a fait une proposition tendant à l'abolition du péage des ponts. Une pétition se signe, dit-on, en ce moment pour appuyer cette proposition.

— On assure qu'il sera présenté incessamment aux chambres un projet de loi sur les chemins de fer.

— On lit dans le *Phare de Dieppe* :

Un grand navire norwégien, jaugeant 300 tonneaux, vient d'entrer dans notre port, pour y vendre sa cargaison.

Le capitaine rapporte que, voulant effectuer son départ le 15 avril, il fut obligé de couper la glace qui le retenait; elle avait atteint l'épaisseur de 18 à 20 pouces, de sorte qu'il n'a pu s'ouvrir un passage qu'après avoir employé 140 hommes à ce travail. Le froid, sur les côtes de la Norwège était encore, à cette époque, aussi intense qu'au milieu d'un hiver rigoureux. Ainsi, nous devons nous attendre à voir cette année peu favorable aux premiers fruits.

— Un négociant de Florence vient d'expédier à New-York 40,000 pieds de mûrier qui lui avaient été demandés. Cette culture prenant un grand développement aux Etats-Unis, on s'attend à de nouvelles commissions de ce genre, et par conséquent à une diminution progressive dans les exportations de la soie. C'est ce qui est déjà arrivé pour les tissus de paille, dont les envois à l'étranger sont devenus, en Toscane, un article secondaire, tandis que la paille pour chapeaux est recherchée avec une extrême empressement.

— La petite vérole fait d'affreux ravages à Douvres, où les parens par ignorance s'obstinent à ne pas présenter leurs enfans à la vaccine. Il en résulte que la maladie croît chaque jour en intensité.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. et Fond. de Félix Locquin et comp., rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

Deuxième Série.

10 MAI 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, à *l'Universal Literary Cabinet*, 84, St. James's-Street.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 26.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

LETTRES SUR LE PARAGUAY

ET LE DOCTEUR FRANCIA (1).

Ce fut de Rio-Janeiro que je partis pour me rendre au Paraguay. Cette contrée n'avait point encore été asservie par la main de fer de Francia ; mais déjà elle avait secoué le joug de l'Espagne et entrait dans cette carrière de discordes intestines qui devaient la conduire à une soumission passive aux lois de son terrible dictateur. Un voyage à travers les Pampas n'était point encore un voyage ordinaire : aussi, quoique occupé d'affaires mercantiles et la tête pleine de calculs et de projets de fortune, je ne pus me défendre d'un vif sentiment de surprise à la vue du spectable nouveau qui s'offrit à mes regards.

Les Pampas sont semés d'établissemens qui appartiennent aux *Estanceros*, propriétaires de bétail. Les *Estancias*, dont l'étendue varie de 500 à 2,000 acres, sont couvertes de troupeaux innombrables de bêtes à cornes et de chevaux sauvages : çà et là l'œil découvre, au milieu de ces vastes plaines, une petite maisonnette mal bâtie. C'est la résidence du propriétaire des troupeaux immenses qui paissent dans la plaine ; un lit de camp, quelques chaises, une table branlante, et appendus aux murailles, des selles et des brides, avec tous les instrumens nécessaires à l'éducation du bétail, voilà pour l'ameublement. Quelques unes de ces habitations, plus riches, sont ornées de petites glaces : on y boit dans des gobelets d'argent, et à la fin du repas on vous invite à vous laver les mains dans un bassin d'argent ; invitation qui n'est point à dédaigner, vu l'absence de fourchettes et de couteaux. Les hommes de ces contrées ont une figure mâle ; leurs membres bien formés indiquent la vigueur ; ils tiennent un peu de l'*arriero* ou muletier espagnol ; leurs vêtemens sont d'une couleur gaie, les boutons de la veste sont en argent ; de leurs grands yeux noirs jaillit le feu, leurs dents sont blanches comme l'ivoire, et ce sourire que donne la satisfaction, le contentement de soi, effleure constamment leurs lèvres.

Un soir, après l'heure de la sieste, j'étais allé m'asseoir à la porte de Aldao, mon hôte, pour respirer la fraîcheur. Sous le rapport des mœurs, j'étais déjà presque un *santa fecino ;* j'avais mis bas ma veste pour être plus à l'aise, et je causais familièrement avec Aldao et les membres de la famille, lorsque nous vîmes se diriger vers nous un beau vieillard qui maniait avec la plus grande dextérité un cheval fougueux. — Hola ! s'écria mon hôte, voici l'oncle Candiote.

Ce Candiote, nommé prince des *Gauchos*, était seigneur de trois cents lieues carrées de territoire, propriétaire de deux cent cinquante mille têtes de bétail, maître de trois cent mille chevaux et mules, et possédait, dans ses coffres, plus d'un demi-million de piastres, en onces d'or importées du Pérou. Il serait difficile de s'imaginer une tête de vieillard plus noble et qui respirât plus de dignité : sa bouche était petite, son nez à la grecque, et son front bien développé ; les cheveux argentés, qui retombaient en boucles sur ses épaules, couvraient sa tête ; ses yeux étaient bleus et pénétrans. Quant à l'expression de ses traits, vous eussiez dit un de ces patriarches de l'antiquité, dont les peintres nous ont légué le modèle. Son costume, à la mode du pays, était magnifique ; son poncho, fabriqué au Pérou et brodé sur un fond blanc, était de l'étoffe la plus riche ; au dessous une veste recouvrait un gilet de satin blanc, brodé comme le poncho et orné de petits boutons en or, dont chacun était retenu à la veste par une chaîne d'or. Il n'avait point de cravate ; sa chemise en percale était brodée au collet et sur la poitrine ; sa culotte de velours noir s'ouvrait au genou ; elle était, comme le gilet, ornée de boutons en or, que retenait également de petites chaînes d'or. Du genou partait une étoffe blanche comme de la neige, enveloppant la jambe de mille plis, et qui s'arrêtait au mollet, pour montrer une paire de bas noirs de laine, fabriqués au Pérou. Les bottes s'ajustaient au pied comme un gant français s'ajuste à la main ; elles avaient la forme de brodequins, auxquels était attachée une paire d'éperons d'argent poli ; un large chapeau de paille péruvien, orné dans la partie inférieure d'un large ruban noir, et une riche ceinture en soie, à laquelle était suspendu un grand couteau à poignée d'argent, renfermé dans un fourreau de maroquin, complétaient le costume.

Après les complimens de la famille, je fus présenté au senhor Candiote, et je lui fis mon salut avec toute la déférence que je croyais due à un si haut personnage ; ses manières étaient pleines de courtoisie : il me reçut avec la plus grande affabilité et avec une noble simplicité : on eût dit qu'il

(1) L'auteur des *Lettres sur le Paraguay* est un simple marchand qui, parti de l'Angleterre, est allé chercher fortune au Paraguay, et qui, mettant à profit ses loisirs, s'est appliqué à étudier les mœurs et le caractère des habitans de cette contrée intéressante

était trop élevé dans sa propre sphère pour craindre des rivaux, trop indépendant pour descendre jusqu'à faire des civilités dans un intérêt personnel, trop ingénu pour jouer l'hypocrisie. Assis sur son cheval, il causait familièrement avec ceux qui l'entouraient; de temps en temps il allumait son cigare en battant le briquet, et tirait son amadou d'une boîte en corne polie et garnie d'argent, qui était suspendue à sa veste par une chaîne en or.

Ses manières me plaisaient, et j'éprouvais je ne sais quel charme à l'entendre ainsi causer. J'avais, du reste, devant les yeux un des plus grands caractères de l'époque, ou du moins un des hommes qui ont rendu le plus de service au pays, car c'est à Candiote que Santa-Fé doit l'état florissant de son industrie agricole : ses estancias se répandaient sur toute l'étendue des Pampas, et chacune d'elles possédait des troupeaux de bétail innombrables. Il ressemblait d'ailleurs aux patriarches sous un autre rapport : il avait une progéniture qui, à l'exception d'une fille, se composait d'enfans illégitimes ; mais dans une contrée comme celle des Pampas, où la population n'est pas surabondante, une famille nombreuse devient une grande source de richesses ; peronne ne fait de questions impertinentes sur la légitimité ou l'illégitimité de la naissance ; et c'est peut-être à sa nombreuse famille, presque autant qu'à ses soins et à son activité personnelle, que Candiote a dû son immense fortune.

En avançant dans le pays, je m'aperçus que j'entrais dans une contrée bien différente de celle qui sépare Buénos-Ayres de Santa-Fé. Là, c'était une plaine plate et monotone, couverte de chardons de huit pieds de haut, qui laissent à peine un passage suffisant pour un cheval. La contrée dans laquelle j'entrai était, au contraire, couverte de petites collines, dont les vallées, arrosées par des ruisseaux limpides, offraient une végétation magnifique. Dans quelques parties, d'immenses forêts d'algarrobe donnaient à l'air une agréable fraîcheur. J'y trouvai les troupeaux plus considérables, les chevaux plus beaux que sur le banc occidental du Parana : le pays n'offre encore aucun signe d'industrie, les habitations y sont clair-semées, et leurs habitans, à demi nus, semblent appartenir à l'état sauvage ; mais il est facile de prévoir qu'avant peu l'industrie viendra animer ces lieux abandonnés, et qu'on y verra s'élever de nombreux villages et de grandes villes. Quant à moi, en voyant cette immense étendue de pays désert, je souriais en moi-même des théories de ces économistes de l'école de Malthus qui pensent que la Providence n'a point donné aux hommes des moyens suffisans de subsistance, et que, dans un temps donné, ils seront obligés d'en venir à un système régulier d'extermination pour que la race humaine puisse se soutenir.

Du côté du Parana on trouve une succession de ravissans points de vue. Nulle part les deux rives du fleuve ne sont à découvert en même temps, des îles de toutes formes et de toutes dimensions s'interposent partout entre le voyageur et le rivage. Ces îles se succèdent sans interruption tout le long du fleuve, et souvent disposées parallèlement les unes aux autres, la plupart en forme de longues bandes, de manière à présenter une barrière continue d'îles et d'îlots de toutes les grandeurs. Le courant principal du fleuve tourne tantôt à droite, tantôt à gauche, entre leurs bords accidentés et verdoyans. Les arbres qui couvrent ces groupes d'îles sont de petite espèce, mais ils conservent leur verdure toute l'année ; ils sont entremêlés d'une profusion d'arbrisseaux à fleurs, de fleurs sauvages et de plantes grimpantes, qui s'élancent jusqu'au sommet des arbres, les entourant de leurs rameaux multicolores. La plupart de ces îles délicieuses sont à fleur d'eau et sont, par conséquent, sujettes à être inondées pendant les crues périodiques de la rivière. Cette circonstance, qui les rend inhabitables pour l'homme, ne les empêche pas d'être le refuge de toutes les espèces de reptiles, d'oiseaux et d'animaux sauvages qui sont propres au pays. Le yaguar (ou l'once), le couguar (ou puma, nommé quelquefois le lion d'Amérique), le caïman, une grande quantité de singes, d'écureuils, et une infinité de petits animaux, ainsi qu'une immense variété d'oiseaux, habitent ces îles et se présentent d'ordinaire à la vue tandis qu'on passe près de leurs bords. Quelquefois, pendant les crues subites du Parana, des portions considérables d'îles se détachent et flottent le long de la rivière. L'entrelacement que forment les racines des végétaux qui y croissent les empêche de se morceler, et l'on voit ces *camelottes* (c'est le nom qu'on leur donne dans le pays) descendre avec le courant pendant plusieurs lieues. Les animaux qui s'y trouvent au moment de la catastrophe sont entraînés avec le terrain qui leur servait d'asile, et la terreur qu'ils éprouvent les rend ordinairement immobiles. On raconte qu'un *camelotte*, semblable à ceux que je viens de décrire, transporta, il y a quelques années, trois yaguars près de Mont-Video ; ils entrèrent dans la ville à la pointe du jour. Un marchand de liqueurs, qui avait ouvert de grand matin sa boutique, disposait sa marchandise sous son comptoir, derrière lequel il se tenait baissé. En se relevant il se trouva face à face avec un des yaguars, qui s'élança d'un bond sur lui. Je ne sais si l'homme mourut, mais je sais qu'un grand nombre de personnes furent blessées avant que les trois animaux eussent été tués.

Je ne pus m'empêcher de reconnaître combien l'habitant du Paraguay a conservé les goûts du peuple dont il tire son origine. Vous vous croiriez souvent en Espagne : ce sont les mêmes passions, le même penchant à la galanterie. Sous le rapport de la superstition, l'habitant du Paraguay n'a pas non plus dégénéré. Il croit au diable et aux revenans comme dans les plus beaux jours du moyen-âge.

Mais il n'a point ce poli dans les mœurs qui rendit l'Espagne si célèbre. Ses plaisirs sont grossiers, et cette observation s'applique aux classes les plus riches comme aux plus pauvres. J'assistais un jour à un dîner chez le gouverneur : il y avait près de quarante convives, parmi lesquels on comptait les membres les plus distingués de l'armée, du barreau et de la chaire. Plusieurs dames et leurs filles, ainsi que mon ancien ami Candiote et son neveu Aldao, s'y trouvaient invités. Le dîner fut servi avec luxe, et, malgré la disette générale qui régnait alors, nous eûmes en abondance des mets de toute espèce : les vins étaient parfaits ; rien enfin n'aurait distingué ce repas des dîners aristocratiques du West-End, sans la liberté du langage qui régnait dans la conversation. Les femmes elles-mêmes prenaient part à l'entretien, et jeunes et vieilles partaient avec une liberté qui plus d'une fois scandalisa mes oreilles anglaises. Chose remarquable, c'est que mes compagnons de table s'exprimaient avec la plus grande éloquence quand ils le voulaient ; quelques uns même improvisaient des vers avec une grande facilité. Les toasts étaient donnés et rendus avec la plus grande précision. Ces toasts étaient entremêlés d'un divertissement d'un singulier genre : chaque convive, armé de *pelotitas* ou boulettes de la grosseur d'un pois, jetait ces projectiles à la tête des autres convives. Cet amusement se prolongea pendant plus d'une heure, et le plancher fut bientôt couvert de boulettes de pain ; puis la bataille des pelotitas étant finie, plusieurs des convives qui étaient les plus échauffés se portèrent à des gestes qui ne pouvaient se tolérer même sous cette latitude équatoriale ; on entendit des murmures, et on passa dans le salon où l'on dansa jusqu'à minuit au son d'une excellente musique.

Cette dissolution dans les mœurs était le prélude des maux qui attendaient le Paraguay : comme tous les pays qui sont arrivés au dernier degré de la démoralisation, le Paraguay allait subir le joug du tyran le plus absolu qui ait jamais existé. Une junte avait été installée pour suppléer à l'autorité de l'Espagne, et la question s'agitait si le gouvernement devait être dirigé au nom de Ferdinand VII. Francia, qui nourrissait dans son cœur une haine profonde contre le roi, entra dans la salle des délibérations au moment où la discussion était la plus vive ; il se dirigea vers la table, s'assit à côté d'un des plus hauts fonctionnaires, et, déposant une paire de pistolets chargés devant lui, il s'écria : « Voici les argumens que j'apporte contre la suprématie de Ferdinand VII. » Cet acte d'énergie décida la première déclaration directe de l'indépendance.

Ma première rencontre avec cet homme extraordinaire eut lieu à la campagne. C'était une de ces soirées où le vent du sud-ouest a purifié et rafraîchi l'atmosphère ; tout en chassant, j'étais entré dans une vallée solitaire aussi frappante par la disposition pittoresque des collines qui l'encadraient que par les beautés variées qu'elle renfermait dans son enceinte. Tout à coup je me trouvai près d'une chaumière d'une construction à la fois simple et commode. Une perdrix s'élève et part. Je tire, l'oiseau tombe. Aussitôt une voix derrière moi s'écrie : « Voilà un bon coup. » Je me retourne, et vois un homme d'environ cinquante ans, habillé de noir, avec un grand manteau rouge jeté sur ses épaules. Il tenait d'une main une tasse de maté, et de l'autre un cigare. Un petit nègre le suivait en se croisant les bras d'un air capable. Le teint brun de l'étranger, ses yeux vifs et scrutateurs, sa chevelure noire et bouclée, rejetée en arrière et laissant à découvert un front large et imposant, contribuaient à lui donner un aspect à la fois frappant et digne. Je lui fis mes excuses d'avoir tiré si près de sa maison ; il me répondit avec une politesse exquise que je n'avais nullement besoin de me justifier : que sa maison et son enclos étaient à mon service toutes les fois que je le désirerais. Il m'invita ensuite à m'asseoir sous son porche et à prendre comme lui un ci-

gare et du maté. Un globe céleste, un grand télescope et un théodolite qui étaient sous le portique, me firent tout de suite conjecturer que je me trouvais chez le docteur Francia, car ces instrumens s'accordaient avec ce que j'avais entendu dire du goût de ce personnage, déjà célèbre, pour les sciences occultes.

Je ne tardai pas à acquérir la confirmation de mes soupçons : le docteur Francia lui-même me déclina son nom. « Et vous, me dit-il, n'êtes-vous pas un *cavallero ingles*! » Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il serait venu me faire une visite si l'état politique du Paraguay ne lui avait pas imposé l'obligation de vivre dans la plus profonde retraite. Ce n'était qu'ainsi qu'il pouvait éviter les interprétations calomnieuses dont ses moindres actions étaient l'objet.

De ce sujet il passa au détail des occupations qui charmaient ses loisirs : il m'introduisit dans sa bibliothèque ; c'était une pièce retirée, ayant une seule fenêtre, très petite, et abritée par le toit du porche, de manière à ne laisser pénétrer que la plus faible portion possible du jour pour travailler. Les livres étaient disposés sur trois rangs de tablettes qui occupaient tout un côté de la chambre, et qui contenaient environ trois cents volumes. Il y avait, entre autres, beaucoup d'énormes in-folio de jurisprudence, quelques autres de sciences, plusieurs de littérature en français ou en latin, les élémens d'Euclide, et quelques traités élémentaires d'algèbre. Des paperasses et des procédures étaient amoncelées sur une grande table ; quelques volumes recouverts de parchemin y étaient aussi ouverts ; une petite chandelle placée là pour allumer les cigares ajoutait sa faible lueur à celle que laissait pénétrer la fenêtre ; une tasse en argent pour le maté, et une écritoire du même métal figuraient également sur la table. Il n'y avait ni natte ni tapis sur les briques qui formaient le plancher de la chambre ; les chaises étaient d'une forme antique et d'un poids si considérable que ce n'était qu'avec effort qu'on parvenait à les soulever ; elles étaient recouvertes d'un vieux cuir noirci par le temps, et leurs dossiers, sculptés et droits, dépassaient de beaucoup la tête des personnes qui y prenaient place. Le plancher était couvert de papiers déchirés et d'enveloppes non défaites. Une cruche et un pot d'eau étaient placés sur un trépied de bois dans un coin de la chambre : tout l'accoutrement du cheval du docteur garnissait le coin opposé. Des pantoufles, des bottes, des souliers étaient jetés çà et là ; le désordre, la confusion et l'obscurité qui régnaient dans la chambre surprenaient d'autant plus qu'ils semblaient incompatibles avec la situation paisible et pittoresque de la chaumière, avec son extérieur propre et rangé.

Il eût été assurément difficile de découvrir dans la conversation de Francia aucune trace des goûts sanguinaires ou des caprices inconcevables qui lui valurent plus tard une si terrible célébrité. Ses manières étaient simples sans affectation ; il avait, à l'en croire, une grande rectitude de principes : et il est certain, du moins, que sa réputation d'intégrité, comme homme de loi, n'avait jamais été contestée. Souvent même il sacrifia l'amitié à l'amour de la justice. Il avait à l'Assomption un ami du nom de Domingo Rodriguez, qui voulait s'emparer du bien d'un certain Estanislao Machain, l'ennemi personnel de Francia. Ne doutant pas que le jeune docteur, comme l'eussent fait tous ses confrères, ne prît sa cause en main, Rodriguez vint trouver Francia, lui exposa son affaire, et lui offrit une somme considérable s'il voulait s'en charger. Les prétentions de Rodriguez étaient injustes. Non seulement Francia repoussa l'offre qui lui était faite, mais il déclara que, malgré la haine qu'il portait à Machain, il plaiderait sa cause, et mettrait tout en œuvre pour la faire triompher. Le soir même, enveloppé de son manteau, il se rendit à la maison de son ennemi. L'esclave qui lui ouvrit la porte lui refusa l'entrée. « Allez avertir votre maître, lui dit Francia, que je veux lui parler. » Machain hésitait ; la crainte de quelque embûche lui faisait redouter une pareille entrevue, lorsque Francia, qui avait suivi l'esclave, se présenta à ses regards. « Machain, lui dit-il, je sais que mon ami Rodriguez vous a intenté un procès injuste, et qu'il gagnera sa cause si je ne viens à votre secours. Je vous offre mes services. Acceptez-les, et regardez-moi dans cette affaire comme votre meilleur ami. »

Dès le lendemain, en effet, Francia écrivait au *juez de Alzuda* (juge de la cour d'appel) qu'il se chargeait de la cause de Machain, et faisait des démarches actives en faveur de son client. Rodriguez en fut effrayé, et le juez de Alzuda, qui le protégeait, fit offrir sous main à Francia une somme de 100 doublons s'il voulait renoncer à la cause dont il s'était chargé. Le jeune avocat fut indigné d'une pareille offre, et, se transportant lui-même chez le juge : « Monsieur, s'écria-t-il, vous déshonorez la robe que vous portez ; mais vous êtes en mon pouvoir, et si demain je n'obtiens pas une décision favorable, les insignes de votre charge deviendront les emblêmes de votre honte. » La cause de Machain fut gagnée, le juge perdit sa réputation, et celle du jeune docteur commença à briller de son plus beau lustre.

La carrière politique de Francia s'ouvrit sous le gouvernement de la junte ; il en devint le secrétaire ; mais ses confrères, ne pouvant lui pardonner sa supériorité, des discussions s'élevèrent au sein de la junte, et il fut obligé de se retirer. Il alla à sa maison de campagne, qui devint un foyer d'intrigues ; il commença à y mûrir ses plans d'ambition et de vengeance. Le moment favorable approchait : une convention nationale ayant été nommée, il fut appelé à remplir les fonctions de consul, fonctions qu'il dut partager avec Yegros, membre de l'ancienne junte, et sorte de Cambacérès qui n'avait de consul que le nom. Aussitôt Francia apporta le plus grand soin à l'habillement et à la discipline de ses troupes. Le plaisir qu'il prenait à entrer dans les plus petits détails de ce département était vraiment puéril. Une fois, son armurier lui apporta en ma présence trois vieux fusils qu'il avait réparés. Francia en prit un, l'appliqua à son épaule, tira la gachette, et se retournant vers moi avec gaîté : « Qu'en pensez-vous, monsieur Robertson ? n'est-ce pas que mes balles pourront bien atteindre le cœur de mes ennemis ? » Le maître tailleur entra au même instant, et lui présenta un habit de grenadier. L'habit fut essayé ; il allait à merveille, et Francia fit des complimens au tailleur ; puis s'adressant au grenadier qui avait essayé l'habit : « Cet habit, lui dit-il avec dignité, doit toujours rester sans tache. » Il me fit aussitôt un signe en me regardant avec un sourire, et me dit en français : « C'est un calembourg, monsieur Robertson ; mais ils ne le comprennent pas. »

A cette époque, Francia avait encore cette douceur de caractère et cette modération qui lui avaient frayé la route de la fortune : il était poli, affable envers tout le monde ; sa toilette était recherchée, pleine d'élégance et de goût ; il aimait à parler français, talent peu ordinaire parmi les habitans du Paraguay. Mais à mesure que le pouvoir se consolida dans ses mains, il rejeta ces artifices, et s'abandonna sans crainte et sans remords à ses penchans cruels. Je fus témoin d'un acte révoltant qui ne sortira jamais de ma mémoire. Je m'étais attaché depuis mon arrivée à un Espagnol de la vieille roche, auquel les habitans avaient donné le sobriquet de « l'homme chauve. » El Pelado était un homme d'un caractère irritable, et il nourrissait pour les créoles une haine profonde ; néanmoins c'était un homme tranquille, et celui peut-être de qui l'on devait le moins craindre un complot. Lorsque Francia renversa les ordres monastiques et qu'il fit des casernes de leur couvens, Pelado, irrité, laissa tomber ces malencontreuses paroles : « Nous n'avons plus de Franciscains, c'est bien ; mais le tour de Francia ne tardera peut-être pas à arriver. » Ces paroles ayant été rapportées à Francia, le pauvre Pelado fut amené en sa présence. « Je ne sais, lui dit Francia, quand arrivera mon tour ; mais une chose certaine, c'est que le vôtre arrivera avant le mien. » Le lendemain, Pelado, conduit au lieu du supplice, fut exécuté en présence de Francia : celui-ci remit lui-même les cartouches aux soldats, et, la fusillade n'ayant pas eu son entier effet, il ordonna qu'on achevât le patient à coups de baïonnette, « ne voulant pas, dit-il, qu'on usât inutilement de la poudre. »

L'intimidation devenue le principal moyen de Francia pour gouverner, il l'appliqua aux riches et aux pauvres indistinctement, même aux gens qu'il employait, lorsqu'il voulait en faire de bons ouvriers. Le « gibet des marchands » et les merveilles qu'il produisit sont encore présens aux souvenirs de tous les habitans du Paraguay. Un pauvre cordonnier, qui avait apporté à Francia deux ceinturons mal conditionnés en fit la première épreuve. « Sentinelle, s'écria Francia, prenez-moi ce *bribonazo* (pendard), mot favori du dictateur, et faites-le passer sous le gibet cinq ou six fois ! » Puis se tournant vers le condamné, qui était plus mort que vif : « Apportez-moi, lui dit-il, encore des ceintures semblables, et, au lieu de te faire passer sous le gibet, je te ferai pendre. » Le cordonnier lui ayant dit qu'il avait fait de son mieux : « Tu as fait de ton mieux, bribonazo ! reprit Francia : eh bien ! je ferai de mon mieux pour que tu ne gâtes plus le cuir de l'état : ces ceintures ne peuvent m'être d'aucun usage, mais elles peuvent encore servir pour te pendre. Grenadier, qu'on l'emmène ! — Senhor excellentissimo, s'écria le cordonnier, cette nuit même je ferai les ceintures telles que vous le désirez. Ayez pitie *del ama de un triste zapatero* (ayez pitié de l'ame d'un pauvre savetier). — Soit, je t'accorde jusqu'à demain matin ; mais tu passeras tout de même sous le gibet : c'est un bon moyen. cela te fera travailler plus vite et tu feras mieux. » Le cordonnier fut conduit, en effet, au fatal po-

eau, et passa cinq ou six fois dessous; il fut ensuite relâché, et le lendemain, ainsi que l'avait prédit Francia, il apporta des ceintures qui allaient à merveille. Inutile de dire que le gibet des marchands devint la terreur de tous les industriels, et que la vue du fatal poteau stimula singulièrement leur industrie.

C'est en modifiant le système de l'éligibilité, en lui donnant une extension extrême que Francia parvint à se rendre maître absolu du pouvoir. A l'époque où le terme de son consulat allait expirer, Francia proposa à ses collègues de convoquer un nouveau congrès, composé de mille députés : c'était donner l'avantage à la démocratie sur les principaux habitans; mais comme le parti aristocratique de son rival Yegros était déjà découragé, la volonté de Francia l'emporta. Ce que les hommes sages avaient prévu se réalisa : la moitié des membres, qui avaient été élus dans les bourgs et dans les petites villes, ne savait ni lire, ni écrire, et la plupart n'avaient ni bas ni souliers; une veste de basin très courte, et qui serrait la taille, un gilet à paillettes, des culottes courtes de velours rouge, des caleçons brodés qui descendaient jusqu'à la cheville, une ceinture de soie bleue, des demi-bottes avec des éperons d'argent, et un petit chapeau qui couvrait à peine le sommet de la tête : tel était le costume du plus grand nombre.

Au jour fixé pour l'ouverture du congrès des mille législateurs, il ne s'en trouva que six ou sept cents réunis dans l'église de San-Fernando pour prendre part aux délibérations. Toutes les matières de forme et d'élection ayant été épuisées, les débats commencèrent. Les services et l'habileté de Francia furent exposés dans les termes les plus énergiques, les louanges les plus outrées furent décernées à son caractère, et l'un de ses amis proposa de le nommer dictateur. Je me trouvais en cet instant auprès de l'église, les portes en étaient fermées; mais, au bruit qui frappait mes oreilles, il était facile de deviner ce qui se passait à l'intérieur. Je vis bientôt sortir un membre que je connaissais. « Eh bien ! lui dis-je, comment vont les affaires? — J'avoue, me répondit-il avec candeur, que je n'y comprends rien; mais, si j'en puis juger par le bruit, tout va bien. » Sur ces entrefaites, Francia, qu'impatientait la longueur de ces débats, fit cerner l'église par sa garde. Il voulait, disait-il, protéger l'assemblée. Les clameurs se calmèrent aussitôt, et les députés, que travaillait déjà l'heure du dîner, devinrent plus traitables. En ce moment, un des plus chauds partisans de Francia se leva, et, d'une voix de Stentor, demanda le silence. « Messieurs, s'écria-t-il, pourquoi perdre ainsi notre temps? Le *caro* (seigneur) Francia désire être absolu; il doit l'être, et je déclare (le membre frappa du poing sur la table qui était devant lui, pour donner plus d'énergie à sa parole), je déclare qu'il le sera. » La question fut aussitôt mise aux voix, et Francia fut investi de la dictature pendant trois ans, sans qu'une boule noire protestât contre cette nomination.

Arrivé au pouvoir suprême, Francia ne dissimula plus. Ainsi que la plupart des despotes, il se regardait comme le modèle des législateurs; il faut convenir que sa politique étrangère ne manqua point de grandeur. Un des projets auxquels il attachait le plus d'importance était de faire un traité d'alliance offensive et défensive entre la Grande-Bretagne et la république du Paraguay. Ayant appris que j'avais l'intention de quitter l'Assomption pour retourner en Angleterre, il me fit appeler. Je le trouvai dans son cabinet. Ce jour-là il portait sur sa physionomie plus de satisfaction que je ne lui en avais jamais vu; il me fit asseoir, et, rapprochant son siége du mien, il ouvrit la conférence en ces termes :

« Senhor, vous connaissez l'état du Paraguay, vous savez combien il est florissant, lorsque tous les états voisins sont plongés dans l'anarchie. La cause de cette différence provient de ce qu'aucun homme dans l'Amérique du Sud n'a su comprendre le caractère du peuple et n'a su le gouverner comme moi. Tous demandent des institutions libérales; mais l'objet de ces clameurs n'a d'autre but qu'un agrandissement de territoire et des spoliations publiques. Les Buénos-Ayriens sont légers, ce sont les plus dissolus des habitans qui vivent aujourd'hui dans les possessions de l'Espagne en Amérique; je ne ferai rien avec les Portenos. Mon désir est d'entrer en relation directe avec l'Angleterre, afin que, quelles que soient les divisions qui agitent les autres états, quels que soient les obstacles qu'ils veulent jeter dans les voies du commerce et de la navigation, nous n'ayons pas à souffrir de ces entraves : les navires de la Grande-Bretagne, après avoir traversé l'Atlantique, entreront dans les ports du Paraguay, et, s'unissant à nos flottilles, ils s'opposeront à toute interruption de commerce depuis l'embouchure de la Plata jusqu'au lac Xarages. Votre gouvernement aura son ministre ici, et moi j'aurai le mien à la cour de Saint-James. Vos compatriotes nous enverront enfin les produits de leurs manufactures, et ils auront en retour les produits de notre sol et de nos fabriques. »

A ces mots, le dictateur appela un planton de service, auquel il fit un signe significatif, et, un instant après, celui-ci déposa à mes pieds une énorme balle de tabac en feuilles, une autre balle de thé en feuilles, une demi-jeanne de spiritueux fabriqués au Paraguay, un pain de sucre raffiné, des paquets de cigares, et plusieurs beaux échantillons d'une étoffe de coton brodée faite au Paraguay.

« Senhor, reprit le dictateur, vous ne voyez ici qu'une partie des productions du sol et de l'industrie des habitans du beau pays que je gouverne. Ces productions peuvent acquérir un développement considérable. Je désire, en conséquence, que, lorsque vous serez à Londres, vous vous présentiez vous-même à la barre de la chambre des communes, et que vous mettiez sous les yeux des membres les objets qui sont ici; que vous leur disiez que vous êtes envoyé par don Gaspard Rodriguez de Francia, et que je vous ai autorisé à contracter un traité commercial et politique, que je recevrai avec plaisir dans ma capitale le représentant qu'il leur plaira de m'envoyer, et que j'enverrai de mon côté un représentant à la cour de Saint-James. Ce traité d'alliance offensive et défensive sera rédigé dans un esprit conforme à la dignité et aux intérêts des parties contractantes, et alors, j'en ai la conviction, le Paraguay deviendra la première république de l'Amérique du Sud comme la Grande-Bretagne est déjà la première des nations européennes. »

Je fis un salut d'adhésion au dictateur. Refuser une pareille mission, c'était encourir sa disgrâce, perspective qui n'avait rien d'agréable. Et remettant au chapitre des accidens pour me disculper de n'avoir point rempli ma tâche, lorsque je viendrais en rendre compte, je pris congé du dictateur, et je quittai le palais,

(*Revue Britannique*).

UN JOUR SANS LENDEMAIN.

— Ecoute, me dit-elle après s'être long-temps recueillie : je veux te conter une histoire de ma vie que personne n'a jamais entendue, et dont j'ai gardé le secret enfoui comme un trésor dans mon sein. Je vais deflorer pour toi le seul souvenir de ma jeunesse qui soit resté pur dans mon vieux cœur, le seul amour qui m'aura suivie toujours brûlant jusqu'au tombeau ; je vais pour la première fois faire entendre un nom que je n'ai prononcé, durant trente ans et plus, que dans le silence des nuits et dans la solitude de mes jours. Approche donc : viens lire dans ce coin de mon ame où nul regard hnmain n'a encore pénétré; entre avec respect dans ce sanctuaire que le désenchantement n'a jamais profané, où le feu sacré brûle encore.

Je m'étais assis sur le canapé auprès d'elle. La grand'mère ouvrit sa boîte de platine, se barbouilla le nez d'une prise de tabac d'Espagne, et après en avoir savouré quelques instans le parfum et la saveur :

— Dans ce temps-là, commença-t-elle en remettant sa boîte dans sa poche, je ne prenais pas de tabac ; j'étais jeune, on vantait ma beauté. Un grand fonds de hardiesse et d'impertinence, un caractère ardent, une tête un peu folle, et surtout un profond mépris pour tout ce que le monde appelle *convenances*, m'avaient acquis déjà une certaine réputation d'esprit et d'originalité ; dans le monde on me trouvait *drôle*. Je crois, mon enfant, que je devais faire alors une pécore assez insupportable. J'avais vingt ans, de la fortune, un mari excellent qui m'adorait, des serviteurs fidèles qui m'avaient vu naître, des amis charmans et dévoués, de joyeux compagnons soumis à toutes mes fantaisies, obéissant à tous mes caprices ; mes troupeaux paissaient dans mes grasses prairies, mes vignes et mes bois couvraient les coteaux d'alentour ; deux chevaux noirs et luisans ébranlaient les pavés de la ville voisine sous les roues de ma calèche anglaise ; un alezan brûlé, aussi docile à ma voix que le grand lévrier qui galopait à mes côtés, me faisait voler dans la plaine. Qui n'aurait cru à mon bonheur ? Moi seule je n'y croyais pas : je nourrissais ce vague ennui dont nous avons tous reçu le germe fatal en naissant, je le nourrissais avec complaisance; je me révoltais en secret contre ma prosaïque existence ; j'aurais voulu remuer à tout prix ce lac dont les eaux dormantes réfléchissaient toujours les mêmes aspects et les mêmes ombrages. Mes amis m'aimaient trop, mes prés étaient trop fertiles, l'amour de mon mari me semblait trop paisible ; mon mari lui-même m'apparaissait souvent sous un jour bien terne et bien vulgaire : cet homme grossier faisait valoir mes propriétés, augmentait chaque année mes revenus, s'occupait d'engrais et calculait sur les regains ! Que de fois n'ai-je pas lancé avec fureur mon coursier à travers champs, lui faisant franchir, au risque de me rompre le cou, les fossés, les haies et les barrières! j'avais besoin d'agitation, je ne savais où jeter l'énergie qui me dévorait ; le calme m'indignait, j'appelais la tempête. O folle que j'étais ! Mais telle est la vie. Nous partons tous du même point pour arriver au même terme : nous commençons toujours par armer en corsaires, toujours nous finissons les pieds dans la flanelle.

Je me trouvais dans ces dispositions lorsque je reçus une invitation de madame B*** pour aller passer une journée au château de la Chênette. Madame B*** (tu ne l'as pas connue, car elle était morte que tu n'étais pas au pays) a tenu long-temps le sceptre du ridicule dans une contrée où, Dieu merci, le ridicule n'a jamais manqué. Femme bel-esprit, sa maison fut long-temps à la ville une succursale de l'hôtel de Rambouillet : toutes les Sévigné de l'endroit s'y rendaient le soir une fois par semaine, et là on parlait d'art, de morale et de littérature. C'est à faire frémir, rien que d'y penser ! La France n'était point encore sortie de la tourmente populaire qui l'avait si rudement secouée : alors madame B***, farouche républicaine, eût porté, je crois, le bonnet rouge, si le blond de ses cheveux n'eût menacé de se confondre avec la couleur de sa coiffure. Disons en passant que ses opinions ne lui coûtaient rien, et que ses sentimens étaient moins roturiers encore que sa naissance. Lorsque les parchemins et les titres reparurent sur l'eau, madame B*** songea qu'il était temps de se désencanailler : elle ne pouvait anoblir les registres de l'état civil, mais elle prit des airs de duchesse ; elle ne pouvait blasonner sa patache, mais elle armoria ses gestes et son langage ; ses gens portèrent livrée, et la méchante masure que je pourrais te montrer à l'horizon, entre deux massifs de chênes, ne s'appela plus que le *château de la Chênette.*

J'aimais son fils qui valait mieux qu'elle, et j'acceptai l'invitation. D'ailleurs madame B*** me plaisait comme étude : elle me détestait par goût et me recherchait par orgueil, et je m'amusais à observer la lutte qui s'établissait toujours à mon aspect entre sa haine et sa vanité, deux mauvais sentimens auxquels je n'ai jamais cherché à servir de point de mire, sois-en bien persuadé, mon garçon. Mon mari était absent : je partis à cheval, par une matinée d'automne, accompagnée seulement d'un serviteur qui suivait à distance. Je n'ai jamais pu me soumettre à cette manie qui veut que nous ne puissions faire un pas sans avoir un laquais à nos flancs ou sur nos talons. Je mis bien quatre heures à faire le trajet, qui en demandait deux à peine : j'étais triste, rêveuse, préoccupée : je pressentais confusément dans ma destinée quelque chose d'irréparable.

Le fils de madame B*** m'attendait dans le sentier couvert qui sert encore d'avenue à la Chênette.

— Prenez votre courage à deux mains, me dit-il : ma mère a réuni tout ce que le pays a de mieux.

— Ah ! diable ! lui dis-je en sautant à bas de mon cheval, ce sera ennuyeux à mourir !

— Oui ; mais nous sommes quelques bons compagnons, bien décidés pour nous distraire à risquer un peu de scandale. Êtes-vous des nôtres ?

— Toujours ! m'écriai-je avec joie, tant j'avais hâte d'échapper aux mille pensées qui m'oppressaient.

Je jetai ma jupe d'amazone sur ma selle, et, laissant flotter la bride sur le cou de ma monture, qui nous suivit docilement en enlevant les branches encore vertes du buisson, je pris le bras de mon camarade, et nous arrivâmes ensemble au château. La cour était encombrée de chars-à-bancs et de carrioles d'osier ; les garçons meuniers et les valets d'écurie, déguisés en laquais de bonne maison se croisaient en tous sens ; c'était un remue-ménage infernal. Aussitôt qu'elle m'aperçut, madame B*** vint à moi et m'embrassa avec effusion. Si elle avait pu me tordre le cou elle l'eût fait de grand cœur, je te jure.

— Ah ! ma chère, quel bonheur de vous avoir ! Je vous attendais, je tremblais que vous ne vinssiez pas : vous êtes si rare ! Comment pourrais-je jamais reconnaître !...

— Cela est bien facile, lui dis-je : faites-moi donner un verre d'eau : je meurs de soif.

— De l'eau ! quelle horreur ! Vous prendrez de l'eau rougie ?

— Non, de l'eau pure.

— De l'eau sucrée ?

— Je ne prendrai que de l'eau pure.

— Mais, ma chère, cela ne se peut pas. Nous avons du cidre, de la bière ; on pourrait envoyer chercher du sirop à la ville.

J'entendais à deux pas de moi le bruit clair et frais d'un filet d'eau qui devait se perdre sous la mousse dans les allées en pentes du jardin : pour en finir avec cette lutte entre l'eau pure, le sirop de groseille et le vin du crû, pour en finir surtout avec la soif qui me dévorait, je m'approchai de l'endroit d'où partait ce bruit argentin, et je trouvai bientôt une source limpide qui s'était creusé, sous un bouquet de coudriers, un lit tout tapissé de lichens et de fontinales. Je m'agenouillai sur la marge, et j'aspirai tout à mon aise l'onde froide et aromatisée par la menthe qui croissait sur les bords. Malheureusement je portais alors de longs cheveux bouclés qui couvraient mon cou et mes épaules : lorsque je me relevai je secouai par un brusque mouvement de tête mes cheveux, qui s'étaient abreuvés comme moi de l'eau de la source, et j'aspergeai d'une rosée glacée le visage de quinze ou vingt bégueules qui s'étaient groupées derrière moi et que je n'avais pas aperçues. Tu ne saurais imaginer, mon cher enfant, le succès qu'obtint cette inconvenance involontaire : je fus perdue pour le reste du jour dans l'opinion de *la société* ; il fut décidé que j'avais un *genre* exécrable, et le substitut du procureur du roi me compara à Diogène qui buvait dans le creux de sa main. Je me résignai à maigrir d'ennui lorsque j'aperçus enfin les quelques amis que m'avait annoncés le fils de madame B***. Je les connaissais tous : c'étaient presque tous mes compagnons d'enfance, tous jeunes gens joyeux, simples et bons. Nous organisâmes une bande à part dont je fus l'héroïne. Il fut résolu que tous m'escorteraient à cheval le soir jusqu'à ma campagne, et que nous passerions par la ville. J'envoyai donc mon domestique m'attendre à Saint-Florent, à l'hôtel de *la Tête-Noire,* et je me préparai à secouer l'ennui rongeur qui me consumait.

Après le déjeûner nous étions réunis en groupes divers dans la cour et nous mettions aux voix l'emploi de la journée, lorsque nous vîmes entrer d'un pas lent et lourd un énorme cheval de meunier tout blanc encore de la farine qu'il portait depuis dix ans du matin au soir, et sur lequel était perché un petit jeune homme tout blond, tout mince et tout pâle. Le cheval s'arrêta pesamment au milieu de nous. Des éclats d'un rire bruyant accueillirent cette entrée triomphale, et le petit jeune homme, immobile sur sa monture, nous regarda d'un air naïf, embarrassé et souffrant.

— C'est Roger ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Qu'est-ce que Roger ? demandai-je à mon voisin.

Au même instant madame B*** me prit à part et me dit :

— C'est le petit Roger, mais il a beaucoup d'esprit.

Cette impertinence m'intéressa tout d'abord au petit Roger. Je m'informai de lui : j'appris qu'il était fils d'une famille honnête et modeste depuis peu de temps établie dans le pays. Les jeunes gens de Saint-Florent l'aimaient, et le fils de madame B*** l'ayant invité à la fête que donnait sa mère, l'avait engagé à s'y rendre sur le cheval de moulin qui faisait tous les jours le double trajet de la Chênette à Saint-Florent et de Saint-Florent à la Chênette. Ce cheval était de plomb, et Roger avait mis cinq heures à faire deux petites lieues. J'observai ce jeune homme : il devait avoir vingt ans au plus ; il était silencieux, fier et timide ; je remarquai en lui une élégance de manières qui me frappa. Plus je l'observai, plus je trouvai qu'il n'avait rien de commun avec mes bruyans et robustes amis. Je n'avais connu jusqu'alors aucun être qui lui ressemblât, et cependant son aspect répondait vaguement à je ne sais quel type gracieux et poétique qui se glissait dans tous mes rêves et vers lequel mon ame déployait incessamment ses ailes. On m'avait vanté son esprit, et je ne sais pourquoi je ne songeai pas à lui en chercher. Chose étrange ! durant le jour entier nous n'échangeâmes pas un geste, une parole, deux fois seulement nos regards se rencontrèrent ; et cependant je comprenais déjà confusément que ma destinée était changée et que cet être qui venait de m'apparaître pour la première fois riverait à ma vie un souvenir éternel.

Le reste de la journée s'écoula avec une incroyable rapidité : la voix de Roger venait à mon cœur comme une délicieuse harmonie que je n'avais encore entendue que dans les songes de mes nuits tourmentées ; sa présence était pour moi une préoccupation de tous les instans, qui me charmait à mon insu ; il y avait autour de lui je ne sais quelle atmosphère enchantée où je me plongeais avec ivresse. Je ne m'avouais aucun des sentimens dont j'avais si long-temps couvé le germe et qui venaient d'éclater subitement ; je ne précisais rien, je ne prévoyais rien : seulement je me sentais heureuse, ma poitrine aspirait l'air avec joie, la vie me semblait plus légère, et j'écoutais avec ravissement une voix mystérieuse nouvellement éclose qui chantait dans mon ame. Je ne m'inquiétais pas de savoir si je devais jamais revoir Roger, je n'y songeais même pas : je vivais tout entière dans la sensation présente sans me soucier de l'avenir, sans me demander si cette apparition de quelques heures aurait jamais un lendemain. Jours d'amour et de jeunesse, jours de mol abandon et de joyeuse imprévoyance, vous que nous appelons le temps de la folie et qui peut-être étiez celui de la sagesse, beaux jours qu'êtes-vous devenus ?

Le soir arriva vite. A huit heures nous étions tous en selle. Madame B*** me fit observer que j'allais blesser toutes les convenances en me mêlant ainsi, jeune, belle et *seule de mon sexe,* à cette jeunesse turbulente. Madame B*** avait raison dans le sens du monde, mais je me souciais peu du monde, et j'avais tellement confiance dans la droiture de mes intentions, que je cédais toujours sans crainte à mes caprices. D'ailleurs cette turbulente jeunesse me vénérait comme une sœur ; et j'ai vu partout mon étourderie entourée de plus de respect que n'en obtint jamais la réserve de toutes nos prudes. Je ne répondis donc à madame B*** qu'en faisant piaffer mon alezan et siffler ma badine, et je donnai le signal du départ en lançant mon cheval au galop. Tous les cavaliers me suivirent, et nous disparûmes bientôt dans un tourbillon de poussière. Nous allions comme une bourrasque à travers champs et villages : les pierres du sentier jetaient des étincelles sous les pieds de nos coursiers ; les chiens des hameaux nous poursuivaient en aboyant et les paysans effrayés accouraient sur le seuil de leurs portes pour nous regarder passer.

J'avais tenu long-temps la tête de la cavalcade. Oppressée par la rapidité de la course, sentant que mon cheval, excité par le bruit du galop qui retentissoit derrière moi, prenait à chaque instant une vigueur nouvelle, et craignant de ne pouvoir bientôt modérer l'ardeur qui l'emportait, je résolus d'abandonner la route à la fougue de mes compagnons, et je me jetai par un biais habilement ménagé dans une terre de labour. Comme la nuit était obscure aucun d'eux ne s'aperçut que je manquais à leur tête : et au bout de quelques minutes je n'entendis plus qu'une rumeur confuse qui allait en s'effaçant et qui finit bientôt par se perdre.

Je ne sais pourquoi j'éprouvai alors, en me trouvant seule au milieu du recueillement des prairies, un sentiment de joie indéfinissable. Effrayée de ce bonheur sans nom qui m'arrivait comme par rafales, je m'interrogeais avec anxiété : je me demandais ce qu'il y avait de changé dans ma vie, pourquoi j'étais partie le matin rêveuse et préoccupée, pourquoi le soir je revenais joyeuse : quelle brise avait dissipé les nuages de mon ciel ? quel rayon de soleil en avait éclairci l'azur ? Je craignais de me trouver coupable ; je cherchais à

comprimer les élans de ma félicité, à chasser de mon cœur je ne sais quelle image qui l'assiégeait sans cesse. Il me semblait aussi que de nouvelles facultés venaient d'éclore en moi : mes perceptions étaient plus nettes et plus rapides, mes sens plus fins et plus délicats ; je saisissais dans le silence de la nuit des harmonies qui me parlaient pour la première fois, dans la contemplation du ciel étoilé et des champs endormis des spectacles dont je n'avais jamais soupçonné jusqu'alors les merveilles et la poésie. J'avais ramené mon cheval dans le sentier : il allait à son gré, arrachant les touffes d'herbe qui croissaient sur les bords des fossés ; et moi, laissant flotter les rênes sur le cou de ma bête, je regardais la lune qui montait à l'horizon entre les forges enflammées de Saint-Florent, pareille à un disque de cuivre sortant tout rouge de leurs fournaises. Je prêtais en même temps l'oreille aux mille cris de la campagne : les insectes bruissaient dans les sillons, les courlis vagissaient dans les roseaux des marais, les fruits sauvages qui se détachaient autour de moi tombaient avec un bruit mat sur le gazon, et j'entendais au loin les chanvreuses qui battaient le chanvre dans les hameaux. Soudain un bruit que je ne reconnus pas se mêla à tous ces murmures. Mon alezan le reconnut bien, lui : il s'arrêta tout à coup et dressa les oreilles en hennissant. C'était le pas lent et paisible d'un cheval qui suivait le même sentier et qui sans doute se rendoit à la ville. Bientôt les pas se rapprochèrent, et, au détour du chemin, je vis apparaître comme un rayon de la lune, mon doux et blanc Roger penché mélancoliquement sur sa pacifique monture.

Lorsque Roger se trouva près de moi les deux chevaux, qui tous les deux avaient la bride sur le cou, se mirent à tailler la haie et à tondre le gazon de compagnie ; Roger et moi nous nous regardâmes. Je balbutiai quelques paroles, Roger n'essaya pas un mot. Je ne savais quelle contenance tenir : je toussais, je tirais mon mouchoir, j'allongeais et je raccourcissais les courroies de mon étrier. Enfin je me rassurai en pensant que Roger était aussi troublé que moi, et je me décidai à nous sauver tous deux de cette position difficile.

— Monsieur, lui dis-je, en assurant ma voix, je vous croyais avec nos amis.

Roger ne répondit qu'en me montrant d'un air piteux le lourd animal qui paissait à côté du mien.

— Aucun de nous n'y a songé, monsieur : nous eussions mesuré le pas de nos chevaux à l'allure de votre bête.

Roger s'inclina légèrement et ne répondit que par un triste sourire.

Découragée par la concision de ces réponses silencieuses, je relevai la bride de mon cheval ; Roger en fit autant, et nous nous mîmes à chevaucher côte à côte sans échanger une parole ni même un regard. Je crois, mon enfant, que je serais allée ainsi jusqu'au bout du monde : il me semblait entendre le cœur de Roger me parler tout bas, et je remerciais secrètement ce jeune homme de ne pas troubler par des banalités le langage muet de nos ames. Nous marchions depuis quelques instans de la sorte, et je tremblais déjà de voir poindre à travers les peupliers la flèche du clocher de la ville, lorsque Roger, tournant vers moi sa blonde tête, me contempla longtemps avec une expression de tendresse indicible.

— Madame, me dit il enfin d'une voix qui produisit sur moi l'effet d'une commotion électrique, je vous connais depuis deux ans : il y a deux ans, à pareille époque, que je vous ai vue pour la première fois.

Et comme je le regardais avec étonnement :

— Vous traversiez les montagnes de ma patrie; votre frère ou votre mari accompagnait vos pas. Ne vous souvient-il plus du coteau de la Madeleine ? votre coursier, épuisé de fatigue, refusait d'en gravir la pente difficile ; la rivière grondait sous vos pieds, les monts élevaient au-dessus de votre tête leur cime dépouillée ; la nuit tombait dans les vallées, et vous cherchiez avec inquiétude un sentier moins rapide.

— Je ne l'ai pas oublié, lui dis-je.

— Vous avez donc oublié le jeune homme, me répondit Roger d'un air triste, qui saisit par le mors votre coursier découragé, et qui fut assez heureux pour vous frayer une route moins rude ?

— Je ne l'ai point oublié, lui répondis-je encore.

— Deux ans à peine se sont écoulés, et cependant, madame, vous ne le reconnaissez pas.

Je baissai les yeux d'un air embarrassé et ne répondis point. Il était bien vrai que les traits de cet enfant, qui ne m'était apparu dans les monts qu'à la lueur du crépuscule, s'étaient effacés de mon souvenir ; mais si j'avais osé, et je me sentis près de l'oser, je lui aurais dit : O Roger ! tu ne me connais que depuis deux ans, et moi depuis que j'existe je te connais, je t'appelle et je t'aime !

Je n'avais pas la force de murmurer un mot de reconnaissance, mais comme mon cœur palpitait délicieusement en songeant que j'avais occupé déjà les secrètes pensées de ce jeune homme ! comme j'étais heureuse de lui donner tout bas le nom de mon sauveur ! comme je m'exagérais avec complaisance le danger que j'avais un soir couru dans les montagnes de la Creuse ! je me voyais suspendue entre les flots écumans et les cimes menaçantes ; la terre s'éboulait sous mes pas, et j'allais rouler dans l'abîme, lorsqu'un ange gardien descendait des nuages et m'enlevait avec lui sur ses ailes. Oh ! mon enfant, lorsqu'elle est aidée par l'amour, quel poète que la mémoire ! Ce fait, qui la veille ne m'eût semblé qu'un incident vulgaire, se revêtait alors d'une incroyable solennité, et je m'écriais, dans mon muet enthousiasme : Vous à qui je dois déjà une existence, envoyé de Dieu, complétez votre œuvre : venez me donner encore la vie de l'ame, cette vie sans laquelle l'autre nous fait regretter le néant !

Je ne savais ce qui se passait dans l'esprit de Roger, mais je le supposais agité de tout le trouble qui remplissait le mien. Après un long silence je me hasardai à le questionner sur sa patrie, d'où l'avait exilé la fortune de sa famille. Il me parla avec enthousiasme du petit pays où il était né : j'en avais visité les sites pittoresques, il m'en fit sentir les secrètes beautés ; chacune de ses paroles faisait jaillir en moi mille sources de poésies qui, jusqu'à ce jour, avaient dormi cachées dans mon sein. Il me parla des souvenirs de son enfance, qui s'était écoulée libre, sauvage, aventureuse, au milieu de ses chères montagnes : chacun de ces souvenirs, en réveillant dans mon cœur une impression à demi effacée de mes jeunes années, me la rendait parée d'un grâce nouvelle. Il m'entretint de ses travaux, de ses études, de sa famille qui ne vivait qu'en lui et dont il devait être un jour le soutien, et je m'initiai avec transport à tous ces projets d'un avenir laborieux et modeste. Puis, je ne sais par quelle transition, il vint à me confier les mille tristesses de son ame ; et il arriva qu'en me disant son histoire Roger me raconta la mienne. Nos deux chevaux marchaient de front : le sentier était tellement étroit que je sentais le souffle de Roger caresser mon visage et que souvent sa main venait effleurer la mienne. Nous nous arrêtions parfois pour échanger nos sentimens, pour chercher quelque rapport intime entre nos deux natures, et lorsque nous avions trouvé entre nous un lien de plus, une sympathie nouvelle, nous reprenions en silence notre lent pélerinage, laissant nos ames s'abîmer dans la même pensée de bonheur et d'amour.

Ah ! ne me dis pas que j'étais folle, ne me dis pas que l'amour ne naît pas ainsi d'une parole ou d'un regard, que les affections véritables germent long-temps avant d'éclore ; ne me dis pas que je m'abusais, ne flétris pas la seule fleur de ma vie qu'ait su conserver ma vieillesse. Oui, j'aimais ; oui, j'étais heureuse : je voyais enfin apparaître les rives de cette terre enchantée que j'avais tant de fois vu flotter dans mes rêves ; enfin mes illusions se changeaient en réalités, enfin je rencontrais un être qui donnait la vie aux fantômes de mon sommeil. Si tu savais combien en écoutant Roger je me remerciais de l'avoir deviné au premier abord, de l'avoir aimé sans le connaître !... Si tu savais aussi combien le système d'éducation qu'on avait appliqué à mon enfance et à ma jeunesse était en désaccord avec la vie qu'on m'avait imposée, peut-être t'étonnerais-tu moins de voir combien ma tête était mobile et mon cœur prompt à s'enflammer. Songe donc qu'au besoin mon mari eût été mon père, que les amis qui m'entouraient ne permettaient guère la tristesse que lorsque les gelées d'avril avaient brûlé les bourgeons de nos vignes, ou que les eaux de la rivière avaient inondé nos guérets ; songe enfin qu'avant le jour où Roger s'offrit à moi je n'avais jamais rencontré une créature qui plaçât le bonheur et la poésie hors de la grange et du pressoir. Au reste, mon garçon, je ne veux pas discuter ici la moralité de mes œuvres ; mais Dieu, qui a jugé durant cette soirée la pureté de mes intentions, la chaste confiance de mon ame et l'innocence de Roger, a dû voir sans colère deux enfans inoffensifs cheminant ainsi à la clarté de ses étoiles et réduisant l'amour à la plus pure, à la plus sainte des aspirations vers le ciel.

Je ne m'explique pas encore le profond oubli de toutes choses dans lequel je passai ces heures rapides et charmantes. Il s'était établi entre Roger et moi une convention tacite de ne point parler des devoirs qui me liaient à une autre existence, et nous allions, comme deux enfans de la nature échappés du bagne de la société, sans songer qu'il nous faudrait reprendre nos entraves à la barrière de la ville prochaine. Savions-nous même s'il existait des villes sous le ciel, d'autres êtres que nous sur la terre, d'autres lois dans le monde que celles qui nous attiraient l'un vers l'autre ? Le nom d'amour ne fut pas une fois prononcé entre nous : nous nous aimions sans nous le dire, sans nous l'avouer peut-être à nous-mêmes, mais aussi sans nous demander s'il était des félicités plus douces et des joies plus enivrantes que cette fraternité de goûts et de sentimens qui comptait quelques heures à peine, et qui devait, hélas ! ne point avoir de lendemain. Et cependant nous lui promettions un avenir si long et si paisible ! nous lui tressions à l'avance des jours si beaux et si sereins ! Chaque semaine ne devait-elle pas nous réunir désormais, soit à la ville, soit à la campagne ? Quel obstacle pouvait nous empêcher de nous voir plus souvent encore ? Roger me parlait d'une foule de livres dont je ne soupçonnais même pas l'existence, et que nous devions lire ensemble à l'ombre de mes bois ; nous formions mille projets d'études et de plaisirs ; nous élevions avec complaisance l'édifice d'un bonheur sans fin, et nous nous étonnions tous deux d'avoir pu vivre si long-temps séparés ; nous bénissions la destinée d'avoir enfin rapproché nos deux ames.

Cependant nos chevaux allaient toujours ; et, bien que leurs pas mesurassent une lieue en trois heures, Roger commençait à remarquer que la ville semblait fuir devant nous, lorsque nos deux montures s'arrêtèrent brusquement. La rivière roulait devant nous ses flots argentés par la lune, et nous nous trouvions au bout d'un petit chemin creux par lequel les bestiaux devaient descendre à l'abreuvoir. Il nous fallut revenir sur nos pas : une fois hors du sentier creux, nous cherchâmes à nous orienter, mais vainement : nous ne reconnaissions aucun des accidens du paysage. Nous prîmes au hasard la première route qui s'offrit à nous, en suivant toutefois le cours de l'eau qui nous ramenait à la ville. Après un quart d'heure de marche nous arrivâmes à l'entrée d'un champ d'ajoncs et de bruyères, au milieu desquels nous poussâmes nos chevaux. Mais, leurs pieds s'embarrassant à chaque pas dans les épines, ils refusèrent bientôt d'avancer. Que devenir ? Moi j'aurais voulu ne retrouver jamais ma route ; et, le dirai-je ? je l'espérais presque : je me crus un instant perdue dans des landes désertes et infinies, et mon cœur battit d'une secrète joie en

pensant que nous allions peut-être errer des jours entiers à l'aventure. Roger se prêtait avec tant de grâce à toutes ces folies! Nous refaisions ensemble ce rêve que nous avons tous fait à quinze ans sous les blancs rideaux de notre alcove : nous nous supposions dans une île inconnue. Je te laisse à penser les combats que livrait Roger pour me protéger contre les sauvages... Enfans que nous étions!... Le vent, qui nous apporta de la ville la onzième heure de la nuit, nous rappela bien vite à la triste réalité. Hélas! nous pressentions déjà que sur la terre où nous marchions tous deux il n'y avait que nous de sauvages, et que c'était contre la société que nous aurions un jour à combattre! Roger sauta à terre, et, au risque de s'ensanglanter aux plantes épineuses, il prit les deux chevaux par la bride et les tira d'une main vigoureuse. Grâce à lui nous sortîmes enfin de notre île, mais pour nous jeter de nouveau dans des parages étrangers. Nos regards cherchèrent au loin quelque sentier blanchi par la lune, mais une mer de champs et de prairies nous entourait de toutes parts. Nous savions bien que la ville était proche, mais nous n'avions pas d'issue pour aborder. Nous nous étions arrêtés près d'une haie : Roger se tenait appuyé contre l'encolure de mon cheval, et nous gardions un silence rêveur. Nous étions censés préoccupés de l'idée de notre retour, mais le fait est que nous avions des pensées tout autres, si toutefois nous pensions alors à quelque chose. Nous demeurâmes long-temps ainsi; et je ne sais comment il arriva que ma main se trouva dans celle de Roger : Roger l'étreignit faiblement, puis il la porta à ses lèvres. Je dois te dire, mon enfant, que l'amour ne m'a jamais rien donné de plus doux que ce baiser imprimé sur ma main par des lèvres tremblantes, si ce n'est le silence qui suivit ce chaste baiser. Oh! comme je me sentais heureuse d'être aimée d'un amour craintif et délicat! Je retirai doucement ma main de celle de Roger et je l'appuyai sur son front, sur ce front blanc et pur que mes lèvres n'ont jamais effleuré. Roger tourna vers moi ses yeux humides et brûlans, et nos regards se rencontrèrent pour la dernière fois sur la terre.

Presqu'au même instant une lumière brilla à travers les arbres et des aboiemens retentirent avec force autour de nous. Des chiens s'approchèrent en grondant, puis ils se mirent tout à coup à sauter devant moi d'un air joyeux et caressant : je me trouvais évidemment en pays de connaissance. Je fis un temps de galop vers l'endroit d'où partait la lumière, et je frappai à la porte d'une ferme avec le manche de ma cravache. La porte s'ouvrit : nous étions à Saint-Brice.

J'entrai dans la ferme, suivie de Roger. Une pauvre vieille femme, qui m'avait vue naître et grandir, était mourante dans son lit. J'allai m'asseoir à son chevet : elle me reconnut à peine. Ses mains étaient déjà glacées, son œil terne, ses lèvres livides. Les enfans dormaient paisiblement dans la même chambre sous des rideaux de serge verte; le mari sexagénaire veillait seul sa vieille compagne. La vie de nos paysans est si misérable que le spectacle de la mort n'a pour eux rien de bien désolant ni de bien solennel. J'appris que cette bonne femme était malade depuis près d'un mois, et qu'on avait pensé seulement depuis une heure à appeler un médecin de la ville. La voisine qu'on avait chargée de cette mission jugea plus convenable d'aller chercher le curé du village, et nous vîmes bientôt arriver le vieux pasteur. Roger et moi nous nous mîmes à genoux près du lit de la mourante, et nous écoutâmes la prière des agonisans. Je ne crois pas avoir vu durant toute ma vie une scène plus profondément triste : les enfans, qu'on avait réveillés et qui s'étaient levés pour assister aux derniers momens de leur mère, contemplaient d'un air endormi et stupide ce qui se passait autour d'eux; le vieillard seul versait au pied du lit des larmes silencieuses; la lampe venait de s'éteindre; un morceau de suif brûlait dans le cou d'une bouteille, sur une table couverte encore des restes du souper rustique; deux tisons rapprochés fumaient dans l'âtre, et un gros chat noir, à demi couché dans les cendres, semblait absorbé par une contemplation mélancolique devant les braises du foyer; des mouches volaient lourdement dans l'air épais de la chambre et venaient en bourdonnant se heurter à mon visage : au dehors on entendait des mugissemens plaintifs qui partaient des étables; les chiens aboyaient à la lune, qui s'approchait de l'horizon, et le vent qui fraîchissait sifflait tristement à la porte et mêlait ses murmures aux cris perçans des chouettes et des orfraies.

Je me retirai de cette demeure l'esprit tourmenté par des pressentimens sinistres : cette image de la mort, qui venait de se jeter d'une façon si imprévue au milieu de mes pensées d'amour, m'avait glacée d'une terreur involontaire. Je regardai Roger à la dérobée, et je ne sais pourquoi je m'effrayai de le trouver si pâle et si mince et si frêle; moi-même je me sentais frappée de la crainte de mourir. Notre conversation avait pris un caractère plus austère : Roger, qui avait subi comme moi l'influence de cet épisode lugubre, me parla gravement de la vie présente, et pieusement de la vie meilleure qui nous était promise. Il me demanda si je croyais à l'immortalité de notre ame; il me dit que, quoique bien jeune encore, l'idée de la mort était venue le visiter au milieu de toutes ses joies, et qu'il s'était habitué à l'envisager sans pâlir.

— La mort a cela de cruel, me disait-il avec mélancolie, c'est que toujours elle nous arrive lorsque nous sommes désenchantés de tout, que nous avons touché le fond de toutes choses et que nos lèvres ont bu à toutes les amertumes.

— Il me semble au contraire, lui dis-je, que la mort est alors un bienfait, et que nous devons la bénir comme la fin de nos misères.

— Je pense, me répondit Roger, que nous devons la bénir à toute heure, mais surtout lorsqu'elle nous frappe au milieu de nos félicités : il doit être horrible de survivre à son bonheur, à ses croyances; et, s'il est vrai que tout ici-bas, foi, jeunesse, amour, se fane au souffle des années, nous devons souhaiter que la main de Dieu nous enlève dans la fraîcheur de nos illusions. Bienheureux ceux qui tombent dans le luxe de leur printemps, chargés de fleurs et de feuillage! ceux-là n'assisteront point à leur ruine, ils sont les élus du Seigneur.

— Croyez-vous donc, lui dis-je, que tout ici-bas se flétrisse et passe? n'avez-vous point foi en des sentimens éternels? Vous êtes bien jeune pour parler ainsi.

— Je suis bien jeune, répondit Roger, et ma vie compte un jour à peine; mais Dieu a placé dans le sein même du bonheur le sentiment de sa fragilité : dans l'ivresse d'une grande joie, qui n'a pas désiré mourir?

Cette conversation nous mena jusqu'à la porte du château. Mon mari n'était pas de retour, et mes gens m'attendaient sur le seuil avec inquiétude. J'engageai Roger à venir prendre quelque repos dans le salon; je lui offris même l'hospitalité pour le reste de la nuit. Il refusa. Sans doute il avait comme moi besoin de recueillement et de solitude. Tourmentée par l'idée qu'il allait retourner seul à la ville, je voulus du moins abréger la longueur de sa route, et je lui offris mon alezan, qui avait coutume de franchir cette distance en moins d'une heure.

Roger ayant accepté mon offre, je fis changer la selle de mon cheval; et, pendant qu'un serviteur s'occupait de ce soin, nous remarquâmes, Roger et moi, que c'était le même animal que je montais le jour où la Providence nous offrit l'un à l'autre pour la première fois. L'incident de cette première rencontre, qui n'eût semblé à des imaginations vulgaires qu'un effet du hasard, ne nous apparaissait plus que comme une intention du ciel, et nous n'avions point à nous deux trop d'amour et de poésie pour en célébrer l'importance.

J'examinai moi-même l'équipement du cheval à qui j'allais confier Roger, et, après m'être assurée que la sangle n'était pas trop lâche, la gourmette trop serrée, les courroies des étriers trop longues :

— Vous reviendrez demain? lui dis-je.

— Demain, répéta-t-il en partant au galop.

Hélas! Roger a tenu sa promesse.

Rentrée chez moi, je ne voulus parler à personne; j'envoyai coucher ma femme de chambre; je voulais être seule. Je me jetai tout habillée sur mon lit; mais j'étais trop heureuse et trop agitée pour dormir : je me relevai, j'ouvris ma fenêtre. L'air froid du matin me calma un peu. Je ne puis dire ce qui se passait en moi : je pleurai comme un enfant, et je sentais avec délice mes larmes brûlantes sur mes mains glacées. J'ignore combien de temps je demeurai assise sur ma fenêtre ouverte, le front appuyé sur l'appui du balcon : je ne pensais à rien, je ne percevais rien; j'étais absorbée dans je ne sais quelle divine extase qui me détachait entièrement de la terre. L'opium doit produire une ivresse pareille. Parfois seulement mes nerfs se contractaient douloureusement : c'est qu'alors je croyais entendre le refrain monotone de cette prière des morts que j'avais récitée dans mon cœur au chevet de ma vieille fermière. Vers le matin, lorsque l'horizon s'empourpra des teintes de l'aurore, je me jetai de nouveau sur ma couche. Ma tête était brisée, mes paupières pesantes, tout mon corps affaissé.

Je dormis d'un sommeil léger, troublé par des rêves bizarres : ma pauvre tête était un chaos où se succédaient avec une rapidité fantastique mille images riantes et sombres, mille figures terribles et gracieuses..... Les pas d'un cheval qui battait le pavé de la cour me réveillèrent en sursaut : je sautai à bas de mon lit. Je m'étais couchée tout habillée : je courus à la porte qui donne sur la cour. Je l'ouvris avec une folle précipitation, et je me trouvai en face de mon mari. La figure heureuse et calme de cet homme excellent me rejeta brusquement dans la vie réelle, d'où Roger m'avait arrachée. Mon mari m'embrassa au front : ce baiser me dégrisa. Je me dérobai aux tendresses conjugales, et me sauvai dans le jardin presque mourante. Le soleil était levé depuis long-temps, et sa chaleur me ranima. J'allai m'asseoir au pied de l'un de nos tilleuls, et là je revins froidement sur tout ce que j'avais fait la veille : il était bien vrai que j'aimais Roger.

La première impression que je retirai de l'examen réfléchi de mon cœur fut amère et douloureuse. Je n'étais pas femme à réduire long-temps l'amour à un sentiment paisible et purement extatique : je sentais sourdement tout ce qui couvait en moi d'ardeur et de passion, et j'entrevoyais, par une intuition rapide, que l'explosion en serait d'autant plus terrible qu'elle avait été plus long-temps comprimée. Effrayée des maux que je me préparais, je me levai, décidée à ne pas revoir Roger, et j'allai chercher près de mon mari le calme et le repos que m'avait ravis son absence... Oui, me disais-je en retournant au salon plus joyeuse déjà et plus légère; c'est mon mari que j'aime. Il est bon : sa bonté rassurera mon ame troublée; sa tendresse va me rendre au sentiment de mes devoirs, que j'ai jusqu'ici trop négligés peut-être.... Puis en montant les marches du perron je pensais à mon ménage, à mes amis, à mes habitudes à mon existence si tranquille, si pure et si sereine, et je me demandais comment j'avais pu songer à risquer une destinée toute faite contre une fantaisie d'un jour. J'arrivai au salon dans ces pieuses dispositions. Je ne sais par quelle fatalité mon mari, qui était réellement fort bon, mais dont le caractère était extrêmement violent, faisait alors dans la maison un épouvantable vacarme : il s'agissait de je ne sais quelle affaire en litige avec un fermier. Je n'avais jamais vu mon cher époux jurant, sacrant et tonnant de la sorte. Je voulus affronter la tempête de sa colère, mais il me pria assez rudement d'aller faire un tour de jardin, et je m'échappai en tremblant.

Je crois que cet instant fatal a décidé du reste de ma vie : mes saintes résolutions s'évaporèrent à la colère de mon mari comme la rosée de nos champs aux premiers rayons du soleil; mon mari

ne fut plus pour moi qu'un despote, qu'un tyran domestique; mon ménage fut un enfer, ma vie un supplice de toutes les heures; j'accusai le sort de m'avoir sacrifiée à un époux brutal et barbare, et je mis à me proclamer la plus infortunée des créatures autant de complaisance que j'en mettais, une heure auparavant, à me trouver la plus heureuse des femmes. D'ailleurs la scène dont je venais d'être témoin avait achevé de m'enlever le peu qui me restait de mes illusions conjugales. Bien que l'indulgence ne fût point alors au nombre de mes rares vertus, j'aurais pu pardonner beaucoup à mon mari: je ne lui pardonnai point d'avoir été ridicule. Je ne sais rien, mon enfant, de plus ridicule que la colère des hommes. Avant d'avoir été glacé par l'âge le sang qui fait battre mes artères était tout aussi prompt, tout aussi inflammable que les plus impétueuses natures; mais j'ai compris de bonne heure qu'avec la colère on ne domine rien, pas même son portier, et j'ai su dans toutes circonstances soumettre à ma dignité la fougue de mon caractère.

Sais-tu, mon garçon, ce que ta vieille grand'-mère a retiré de la vie? l'indulgence pour tous et un grand mépris d'elle-même. Notre nature est décidément quelque chose d'assez chétif, d'assez infirme et d'assez misérable. Lorsque nous ne sommes pas hypocrites avec les autres nous le sommes avec nous-mêmes: nous rusons avec notre conscience; nous avons toujours pour la tromper mille roueries dans notre sac; nous sommes sans cesse occupés à jeter des petits gâteaux à ce Cerbère qui veille à la porte de notre cœur. Je m'indignais contre ma destinée, mais au fond j'étais bien heureuse de trouver dans l'emportement de mon mari une excuse à ma conduite de la veille, une occasion toute naturelle de revenir à mon Roger.

Je me rappelai avec empressement sa douce et gracieuse image, et, pour échapper aux ennuis de l'heure présente, je m'égarai avec Roger dans le monde des espérances. Eh bien! oui, me disais-je, les yeux attachés sur la route qui devait me le ramener, oui, je t'accepte comme une consolation que le ciel a voulu m'offrir; aimable enfant qui m'a ouvert les bienfaits d'une vie nouvelle, oui, je garderai pour toi seul cette ame que tu m'as révélée: il est bien à toi ce trésor qui dormait enseveli dans mon sein et que sans toi j'ignorerais encore. Oui, je t'aime; oui, je t'attends... Mon Dieu! je ne le voulais pas, mais repoussé de toute part, il faut bien que je me réfugie dans le seul cœur qui ne me soit pas fermé!

Tu vois, mon garçon, que je préludais assez bien par l'exaltation de mes sentimens aux types qui devaient, trente ans plus tard, défrayer les romans à la mode. Aussi ne puis-je m'empêcher de les aimer ces diables de livres, qui m'apportent un écho lointain de mes jeunes années, seulement, lorsque je lis dans ma bergère ces productions échappées à quelques cœurs souffrans, à quelques imaginations maladives qui ont pour but de peindre la vie et d'en représenter les combats, les joies et les douleurs, je voudrais que, moins fidèles parfois à la poésie qu'à la réalité, ces œuvres ne s'achevassent pas toujours dans le paroxysme de la passion; ces héros et ces héroïnes que je vois partir, au premier chapitre, tous si pâles, si blonds, si bruns, si beaux, si fringans, si fougueux, j'aimerais mieux à les retrouver aux dernières pages prenant une prise de tabac au coin du feu et faisant un retour judicieux sur les extravagances de leur jeunesse, tandis qu'on bassinerait leur lit et qu'on leur prépareroit le bonnet de coton et la boule d'eau chaude. Il me semble qu'un pareil dénoûment, habilement sondé à presque tous les romans modernes, en compléterait le sens avec bonheur et serait fécond en moralités de tout genre.

Cependant Roger ne venait pas; la route se déroulait déserte et silencieuse à travers les prairies: je n'apercevais à l'horizon que la cime immobile des arbres. Je prêtais l'oreille aux bruits de la ville, et je n'entendais que les feuilles que le vent d'automne abattait autour de moi. Que faisait Roger? quels rêves avaient occupé son sommeil? dans quel monde voyageaient ses pensées depuis notre séparation de la veille? quelle impression avait laissée dans son ame cette nuit passée dans les champs? quelle image dans son cœur notre rencontre à la Chênette? Ah! sans doute il m'aimait, sans doute il m'avait retrouvée dans ses songes; j'avais été l'ange de son réveil, je devais être désormais le bonheur et le but de sa vie toute entière. N'avais-je pas senti ses lèvres tremblantes sur ma main, son souffle brûlant à mon visage? son trouble n'avait-il pas été égal au mien? n'avait-il pas frémi sous mon timide regard? Ah! oui, Roger m'aimait; il m'aimait depuis deux ans peut-être, depuis le jour où son courage m'avait sauvée dans les montagnes... Et moi je l'avais oublié! mon souvenir n'avait pas su garder les traits charmans de mon sauveur! Ingrate! je devais à Roger peut-être deux ans d'amour... Va, je te les rendrais, me disais-je dans mon fol enthousiasme, je te rendrai la vie que tu m'as conservée; toi seul pourras savoir ce que ce cœur renferme d'amour et de tendresse!.... Et je brodais, dans mon ivresse, au tissu de notre avenir toutes les fleurs de mon printemps. Les obstacles qui m'effrayaient une heure auparavant s'aplanissaient comme par magie; les orages que j'avais entendu gronder à l'horizon s'étaient changés en brises caressantes, et le coin de ciel que mes terreurs avaient voilé de nuages s'éclaircissait rapidement aux chauds rayons de mon amour... O mon enfant! il me faudrait toute l'ardeur de jeunesse que je n'ai plus, toute la poésie d'expression que je n'ai jamais eue pour t'enlever dans les régions enchantées que je parcourais avec Roger lorsque mon cher époux, que j'aperçus à travers le feuillage éclairci de l'allée, me vint faire descendre brusquement sur cette terre maudite.

La tempête s'était calmée dans son cœur, mais non pas dans le mien.

— Chère amie, me dit-il en tirant de son gousset une énorme montre et en me montrant sur le cadran l'aiguille qui marquait onze heures, chère amie, ne viens-tu pas déjeûner?

Le malheureux! me rappeler aux vils besoins du corps lorsque je m'abreuvais au céleste banquet de l'ame! Je ne trouvai même pas la force de répondre, et je détournai mes regards de cet homme de chair et d'os pour les reporter avec inquiétude sur la route toujours déserte par laquelle j'espérais le Messie.

— Attends-tu quelqu'un, chère amie? me demanda-t-il avec indifférence.

— Oui, répondis-je hardiment: j'attends monsieur Roger.

— Le petit Roger! dit mon mari d'un air étonné.

— Monsieur Roger, repris-je avec dignité. Je l'ai vu hier à la Chênette, et je l'attends. Vous le connaissez?

— Sans doute.

— J'ai lieu d'être surprise que vous, monsieur, qui semblez avoir à cœur d'attirer ici tous les sots et tous les impertinens de la ville, vous n'ayez pas songé, par compensation, à m'amener une fois ce jeune homme.

— A votre aise, chère amie, me répondit mon mari avec beaucoup de calme. Les sots et les impertinens ont du moins leur spécialité; mais ce petit Roger est un garçon si insignifiant que je ne ne pense pas même qu'on puisse rire de sa personne.

A ces mots mon mari s'éloigna, et je restai foudroyée sur la place. Je ne crois pas avoir éprouvé de ma vie une indignation plus amère, une humiliation plus profonde..... O mon Roger! vous traiter de la sorte, vous, mon héros, vous, mon dieu, vous, mon tout!..... Je te vengerai! m'écriai-je; va, mon amour te vengera de l'insulte et du mépris des sots!..... J'étais furieuse: j'étais blessée dans ma tendresse, dans mon orgueil, dans ma vanité; toutes les fibres de mon cœur étaient en souffrance. J'aurais voulu pouvoir sacrifier le monde à Roger; et le désir de la vengeance me fit un instant caresser avec complaisance des idées qui, une minute auparavant, auraient couvert mon front de honte et de rougeur.

Puis, lorsque mon indignation se fut apaisée, je fus saisie tout à coup d'un horrible sentiment de terreur. Mon sang se figea dans mes artères, et je crus que mon cœur allait mourir dans ma poitrine; une sueur froide glaçait mon front, et mes jambes se dérobaient sous moi.

Ah! mon Dieu! m'écriai-je en m'appuyant contre un arbre et en cachant ma tête dans mes mains, ah! mon Dieu!... Et s'il avait dit vrai! si je n'avais aimé qu'une ombre, qu'un fantôme, et si mon rêve allait finir!..... ô Seigneur! être allée jusqu'aux portes de votre ciel, avoir entendu le chœur de vos anges, avoir entrevu les merveilles de la vraie vie, en avoir respiré les parfums, et puis se réveiller sur cette terre d'exil! oh! ce serait affreux!..... Et pourtant si je me réveillais! si je ne trouvais au réveil qu'un enfant sans force et sans vertu! si j'allais rougir de mon idole! s'il me fallait briser ce que j'ai adoré!... Hélas! hélas! cet amour est-il ailleurs que dans ma tête? est-il autre chose que l'exaltation de quelques heures enfantée dans le silence d'une nuit étoilée, au milieu des champs endormis, par la poésie d'une situation romanesque ou par la prédisposition de mon ame inquiète et troublée?

Je restai long-temps abîmée dans ces réflexions accablantes. J'étais absolument dans la position de l'homme qui, enivré par le son des instrumens, par le parfum des fleurs et le mouvement de la danse, s'est soudainement épris d'un beau domino aux petits pieds, à la main blanche, à la taille élancée, et qui, après avoir deviné les beautés cachées sous le masque de satin noir, hésite et tremble au moment où le masque en tombant va ruiner peut-être l'espoir d'une nuit tout entière: je tremblais de voir arriver Roger. Je n'osais plus interroger le long ruban poudreux qui serpentait à travers les campagnes; le moindre bruit que m'apportait le vent me faisait tressaillir d'effroi; j'aurais voulu que Roger ne vînt pas, je demandais à Dieu (nous avons la manie de faire intervenir Dieu dans toutes nos petites affaires) qu'un obstacle imprévu retînt ce jeune homme à la ville: je ne pouvais me résigner à en finir si tôt avec le bonheur. Et puis lorsque je venais à me rappeler les heures enivrantes que j'avais vécues près de Roger, à repasser dans mon esprit tout ce qu'il m'avait dit de lui, de ses tristesses en cette vie, de ses aspirations vers une vie meilleure, lorsque je venais à ranimer dans mon cœur l'image de ce bel enfant dont le regard était si pur, la voix si douce, la parole si tendre, et dont le seul aspect révélait plus d'aristocratie que toutes les sottes prétentions de madame B***, lorsque je me le représentais nonchalamment penché sur sa pesante monture, tel que je l'avais vu tout un soir, blanc comme la lune qui éclairait son visage, suave comme la brise qui se jouait dans ses cheveux, alors je riais de mes terreurs, j'insultais à mon effroi, et je m'attachais à Roger avec un nouvel enthousiasme... Et puis mes craintes revenaient: il me semblait entendre autour de moi les éclats d'un rire moqueur; et je ne sais pourquoi, au milieu de ces rires sardoniques, se mêlait la prière des morts que j'avais récitée au pied du lit de ma fermière.

Ainsi je passai près d'une heure à flotter entre le ciel et la terre, tour à tour me perdant dans les nues et me brisant contre les pavés, à la fois la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, digne de l'envie et de la pitié de tous. Epuisée par tant d'émotions diverses, je m'étais jetée sur la mousse au pied d'un tilleul, et je regardais d'un air stupide la route qui étincelait aux rayons du soleil..... lorsque tout à coup je me levai en jetant un cri: j'avais vu un nuage de poussière s'élever à l'horizon et j'entendais le galop précipité d'un cheval. Je serrai mon cœur à deux mains comme si j'eusse craint qu'il brisât son enveloppe, et je courus sur le bord du fossé qui sépare le jardin de la route. Je reconnaissais bien le pas de mon cheval, c'était bien Roger, mon beau Roger qui volait vers moi. L'alezan fila sous mes yeux comme un caillou lancé par une fronde; mais la selle était

vide, la bride traînait dans la poussière, et les étriers battaient contre les flancs fumans du coursier.

Je tombai raide sur le gazon. J'ignore combien de siècles se sont écoulés depuis. Lorsque je me réveillai j'étais dans mon lit, j'avais la fièvre, mon mari veillait à mon chevet, et le docteur comptait les pulsations de mon pouls. Aussitôt que je fus parvenue à rassembler quelques idées dans ma pauvre tête, je me levai brusquement sur mon séant, et je demandai Roger d'une voix déchirante.

Roger n'existait plus : mon cheval l'avait jeté sur un tas de pierres qui bordaient le chemin et le malheureux enfant avait expiré sur le coup.

Je reçus cette nouvelle avec un horrible sang-froid. Je déclarai que ma santé n'exigeait ni les soins du docteur ni les veilles de mon mari : je voulus être seule. On m'obéit; je restai seule un mois entier dans mon boudoir. Vingt fois mon mari se présenta pour entrer : la porte lui fut refusée vingt fois; je ne vis pendant un mois que le visage de ma femme de chambre. Dieu seul a pu savoir ce que ces yeux ont versé de pleurs. Lorsque je sortis j'étais calme, et la pâle maigreur de mes traits accusait seule les douleurs qui avaient ravagé mon ame. Je défendis que le nom de Roger fût prononcé devant moi; tu es le seul, mon enfant, devant qui mes lèvres aient fait entendre ce nom sacré. J'ordonnai que mon alezan ne fût jamais monté de sa vie, et je le laissai errer en liberté dans mes prairies. Lorsque je passais, triste et solitaire, le long des haies, le noble animal élevait la tête au-dessus des buissons et m'appelait en hennissant; mais je ne lui répondais que par un regard de douloureux reproche, et je suivais le sentier en l'arrosant de mes larmes.

Je refusai de retourner à la Chênette; je ne voulus jamais revoir les lieux que j'avais parcourus avec Roger : j'ai gardé dans toute leur virginité les impressions que m'a laissées cette nuit solennelle; j'ai préservé la fleur de mes souvenirs des vents qui dessèchent et qui flétrissent; je l'ai conservée dans tout l'éclat et dans toute la pureté de sa fraîcheur primitive. Souvent on a tenté de m'entretenir de Roger : je ne l'ai jamais souffert. Que m'importait le Roger que l'on connaissait à la ville? qu'avait-il de commun avec mon Roger à moi? Celui que j'ai connu ne s'est jamais révélé au monde : il m'est apparu par une nuit d'automne comme un ange descendu du ciel pour verser dans mon sein le feu dont j'étais altérée; et ce feu ne s'est jamais éteint, et je le sens qui brûle encore même sous les glaces de l'âge.

Cet amour n'a point subi l'affreuse loi du désenchantement; le monde n'en a jamais souillé le sanctuaire. La mort a coulé en bronze l'image de Roger dans mon cœur : je l'ai toujours retrouvé là, pur, jeune et gracieux comme au jour où je le vis à la Chênette, et les années qui m'ont vieillie n'ont pas mis une ride à son front. Quant à lui, pourquoi le plaindrais-je? il est mort comme il voulait mourir, dans la verdeur de ses premières illusions; il s'est enseveli dans le luxe de son feuillage; il n'a point comme moi assisté à sa ruine. Heureux enfant! il n'a pas su tout ce que la vie renferme de dégoûts et d'amertume, tout ce que les affections humaines ont d'impuissant et d'incomplet; il n'a essuyé ni les défections de l'amitié ni les trahisons de l'amour; la mort l'a frappé dans la gloire de sa jeunesse, alors qu'il s'élançait joyeux vers des félicités qu'il croyait infinies... Ah! ne le plaignons pas! sans doute la terre lui fut légère : il ne l'avait point trempée de ses larmes.

Ce récit achevé, la grand'mère appuya son front sur le marbre de la cheminée et demeura silencieuse. Je respectai le recueillement où je la voyais plongée et je me mis, silencieux comme elle, à remuer les cendres du foyer. Nous demeurâmes long-temps ainsi.

— La moralité de tout ceci, grand'mère? lui demandai-je enfin.

— Mourir à propos, me dit-elle.

JULES SANDEAU.

RÉSURRECTION.

—

Savez-vous bien ce que vaut le premier rayon du soleil d'avril pour le convalescent qui a passé l'hiver à souffrir? La santé, l'espérance, la vie, lui arrivent avec cette tiède lumière printannière; ce doux rayon éclaire joyeusement l'avenir, et sème d'une poudre d'or l'azur de l'horizon. De tous les bienfaits de la nature, celui-là est le plus grand.

Arsène, en se réveillant, sentit que ses forces étaient revenues; il se leva et il fit d'un pas ferme et assuré le tour de sa chambre; il s'arrêta devant la glace, et il vit que son teint était moins pâle, et que ses yeux étaient moins languissans qu'à l'ordinaire. Le soleil brillait sur les vitres, et quoique le médecin ne l'eût pas permis, Arsène ouvrit la fenêtre et s'appuya sur la rampe du balcon. Quand on est resté six mois enfermé et alité, en proie aux souffrances de la maladie, et sous la main de la mort, il y a une indicible volupté à se sentir renaître et à respirer l'air tiède, doux et libre qui vient du ciel. Arsène se livrait avec délices aux charmes bienfaisans de cette résurrection; en ouvrant la fenêtre, il lui avait semblé qu'il brisait la pierre de son tombeau. Cette fenêtre donnait sur un jardin, et après avoir contemplé la verdure qui commençait à poindre, le convalescent qui renouait connaissance avec la vie et qui sentait se réveiller peu à peu dans son esprit les souvenirs du passé, se prit à songer à ses amis et à ses voisins.

—« Mes amis, se dit-il, je sais bien où les retrouver dès que je pourrai leur apporter un bon visage et une santé capable d'affronter les plaisirs. Quant à mes voisins, je les retrouve bien dans ma mémoire, mais les retrouverai-je chez eux? Vis à vis, dans cette belle maison, j'avais l'été dernier une société qui récréait mes heures de loisir; chaque étage m'offrait l'intérêt d'un chapitre de roman ou d'un acte de comédie; mon imagination s'occupait à suivre et à deviner tous ces personnages qui posaient devant moi, à certaines heures et à leur insu, sans défiance et quelquefois dans un piquant négligé. Peut-être la comédie aura-t-elle changé d'acteurs....

»Et d'abord tout en haut, à la hauteur de mon balcon, il y avait, je m'en souviens, une charmante jeune fille dont j'aimais le sourire et le gazouillement; elle ouvrait sa fenêtre un quart-d'heure après que le jour avait paru. Qu'elle était bonne à voir en ce moment, lorsqu'à demi vêtue et doucement penchée, elle étendait à la fois ses deux bras en poussant les persiennes! Active et gaie comme l'abeille, elle passait la journée à coudre et à broder; que de fois j'ai admiré cette petite chambre tapissée de papier rose, et n'ayant d'autres meubles qu'un lit étroit, une glace qui faisait à la jeune brodeuse de bien sincères complimens, une commode peu garnie, une table et deux chaises, —une de trop, tant il est vrai que l'on trouve aisément le superflu dans la pauvreté qu'embellit la jeunesse! Elle se nommait Juliette. Qu'est-elle devenue? La fenêtre est fermée, et il n'y a plus ni les fleurs ni les oiseaux de Juliette à cette fenêtre, que drape maintenant un épais rideau rouge.

»A côté logeait un vieillard : ici la scène changeait; c'était le dernier période d'une vie laborieuse, quelque savant incompris, auquel il n'avait peut-être manqué que le charlatanisme pour arriver comme un autre à l'Institut. Il lisait et il étudiait sans cesse, thésaurisant dans les livres et faisant de vaines provisions de science; il ressemblait à ces vieux avares qui amassent péniblement ce qu'ils n'ont plus le temps de dépenser. Une simple et frêle cloison séparait ces deux existences si différentes, cette aurore radieuse et ce paisible déclin. Quelquefois je les contemplais, tous deux assis dos à dos, se touchant presque et si loin l'un de l'autre, rêvant lui au passé, elle à l'avenir, plongés tous deux dans ces sereines pensées, fleuries par l'espérance et dorées par le souvenir.

»Plus bas, au quatrième étage, la poésie avait disparu, et j'entrais dans le monde des vulgaires réalités. Le théâtre représentait l'appartement d'un chef de bureau marié et sans enfans. Rien ne manquait à cet intérieur d'honnêtes bourgeois parisiens : ni le meuble d'acajou, ni les vertus domestiques, ni les tentures de calicot bleu, ni le bon accord si facile entre deux époux qui ont atteint la cinquantaine, et qui tous les jours, excepté le dimanche, se séparent à neuf heures du matin pour ne se trouver ensemble qu'à cinq heures de l'après-midi. Cette trève de sept heures, exigée par le service de l'état, assure la paix de bien des ménages, et c'est là un des grands bienfaits de l'administration. Les femmes d'employés sont libres et douces entre toutes les femmes : deux conditions qui assurent la félicité des maris. — Mais je m'arrêtai rarement à ce logis où régnait la monotonie, et peu m'importe qu'il ait changé de locataires.

»Au troisième c'était différent. Là demeurait un dandy, un jeune fou dévorant sa jeunesse et sa fortune dans le luxe et dans les plaisirs. Tous les trois mois l'appartement changeait de décorations; tantôt meublé dans le style du moyen-âge, tantôt dans le goût de la renaissance, une autre fois selon la mode de la régence. Puis, c'était la distribution des pièces que bouleversait l'inconstant jeune homme, si bien qu'il avait fini par n'avoir plus ni chambre à coucher, ni salle à manger, ni salon, mais en revanche il avait un boudoir, une salle d'armes et un divan. A toute heure, quand le maître était chez lui, le logis m'offrait de piquans tableaux et de curieux spectacles. Le matin je voyais arriver les créanciers et les fournisseurs, à midi les amis, plus tard de mystérieuses visites. Deux fois par jour, à déjeuner et à souper, les bouteilles de Champagne se décoiffaient avec un bruit joyeux; puis, mollement étendus sur les coussins du divan, et fumant de longues pipes orientales, les merveilleux viveurs discutaient gravement sur le mérite d'une danseuse, la vitesse d'un cheval de course, ou les qualités rares d'un nouveau vernis composé par le valet de chambre du comte de ***. Le vernis occupe un rang distingué parmi les sujets de conversation chers aux dandys de notre époque; aussi, à force de méditations et d'encouragemenss, ont-ils parvenus à obtenir ce lustre éblouissant qui met à leurs pieds l'admiration de la foule. Quel précieux voisin j'avais là! — Mais les croisées du troisième sont dépouillées de leurs rideaux. L'appartement me paraît vide; le bon temps

est-il fini? l'étoile a-t-elle filé? le dandy loge-t-il maintenant rue de Clichy?

» Au second, si j'ai bonne mémoire, nous avions un baron allemand et sa femme; le baron portait de la poudre et pouvait bien avoir cinquante ans : du reste il était petit, grêle et passablement laid; la baronne au contraire était grande et belle, jeune et brune. Le mari parlait souvent très haut à sa femme, et sur ce ton aigre et violent qui trahit les reproches et la colère d'une passion froissée. Sans entendre précisément les mots que prononçait le baron, je comprenais fort bien qu'ils étaient dictés par la jalousie, et du haut de la loge que j'occupe au paradis, j'avais le plaisir d'assister souvent à ces scènes conjugales dans lesquelles l'épouse jouait toujours un rôle muet et dédaigneux. La baronne adressait rarement la parole à son mari, et dans le tête-à-tête, soit pour s'épargner la peine de répondre, soit pour conjurer la tempête, elle ouvrait ordinairement son piano, et elle chantait de la plus belle voix du monde des cavatines italiennes, ce qui m'avait donné lieu de soupçonner le baron d'avoir épousé une prima donna, haute et grave folie quand on est baron depuis cinquante ans et que l'on porte de la poudre. — Malgré le soleil et la chaleur, les fenêtres du second sont hermétiquement fermées; si j'avais perdu ces voisins, je regretterais les scènes de l'Othello tudesque et les cavatines de la baronne presque autant que les chansonnettes de Juliette et les majestueuses rêveries du vieux savant.

» On se montrait peu au premier étage; il y avait là une famille de riches propriétaires qui passait la belle saison à la campagne. Mes regards curieux ne pénétraient qu'avec peine dans ce sanctuaire fermé par de doubles rideaux de mousseline et de damas; cependant j'avais surpris le secret de deux jeunes cœurs et l'ingénieux procédé d'une correspondance mystérieuse. Unique héritière de la fortune du premier étage, cinquante mille livres de rente au moins à juger par le train de la maison, une jeune fille blonde et timide éprouvait un tendre penchant pour un beau jeune homme de vingt ans, trop pauvre sans doute pour aspirer à sa main, et qui, selon toutes les apparences, était l'objet d'une surveillance maternelle lorsqu'il venait faire aux parens de sa bien aimée des visites plus nombreuses que ne l'exigeait la simple politesse. N'osant ou plutôt ne pouvant parler de sa passion, le jeune amoureux s'était avisé l'hiver dernier d'un expédient qui lui a valu mon admiration et mes vœux pour son bonheur. Pendant ses visites, il se levait et s'approchait de la croisée négligemment et seul. Le soupçon ne pouvait le suivre, et pourtant cette démarche si simple en apparence était pleine d'une ruse charmante : notre amoureux traçait avec l'ongle sur la vitre glacée des mots qui restaient dans le néant jusqu'à ce qu'une jeune fille blonde vînt les rendre lisibles sous sa douce haleine et les effacer aussitôt. Un signe d'intelligence avait suffi pour initier l'ingénue à ce manége qui s'opérait ouvertement en présence d'une mère attentive. L'amour est un grand maître! »

Tandis qu'Arsène faisait ses récapitulations, une fenêtre s'ouvrit dans l'appartement qui touchait au sien, et un petit homme, porteur d'une bosse prodigieusement saillante, parut sur le balcon. Une grille mitoyenne séparait Arsène et le bossu; celui-ci, apercevant son voisin à travers les barreaux, s'écria de cette voix stridente et nasale particulière aux gens de sa tournure :

— Eh quoi! monsieur, c'est vous? Pardieu! vous m'étonnez! je vous croyais mort! A telles enseignes que ce matin je songeais à m'informer si votre appartement était disponible, et si je pouvais le prendre, car je le crois plus commode que le mien.

— Désolé, monsieur, de contrarier vos projets de déménagement!

— Que dites-vous donc là, mon cher voisin? Je suis enchanté, moi, de vous trouver en vie. D'ailleurs, je vous l'avouerai, j'aurais éprouvé quelque répugnance à m'établir dans un logis vacant pour cause de décès. Que voulez-vous! Je suis ainsi bâti, et je ne puis me défendre de certaines idées superstitieuses; cela tient moins à la faiblesse de l'esprit qu'à la délicatesse du système nerveux; mais je suis sûr que chez vous j'aurais fait de mauvais rêves.

— En ce cas je m'estime heureux de vous avoir évité ce désagrément.

— Vous êtes trop bon, en vérité... Mais vous avez été au plus mal, n'est-ce pas? Dernièrement, c'était, je crois, le huit du mois..., attendez donc..., oui, le huit, j'allais à un rendez-vous à Saint-Roch, une affaire de sentiment... En remettant ma clé chez le concierge, il me dit : « Nous aurons probablement un enterrement demain ou après-demain dans la maison. — Vraiment! répondis-je. — Oui, reprit-il, votre voisin, M. Arsène, qui est très bas et qui ne peut passer la journée. — Pauvre jeune homme! m'écriai-je. — Ce sera ennuyeux tout de même pour vous, reprit-il, car vous n'aimez pas à être réveillé de bonne heure, et de votre lit vous entendrez clouer la bière. » Ce propos me fit frémir, si bien qu'en arrivant à mon rendez-vous la personne ne put s'empêcher de s'écrier : Dieu! Amédée, que vous êtes pâle!

— Il est vrai, mon cher monsieur Amédée, que j'ai couru de grands dangers. On a désespéré de mes jours; mais grâce au ciel et aux médecins, me voilà mieux.

— Passe pour le ciel; mais les médecins, ne m'en parlez pas, ce sont tous des ignorans et des charlatans. Croiriez-vous, monsieur, qu'ils m'ont soumis à un traitement de dix-huit mois pour mon infirmité et que j'ai dépensé plus de mille écus sans obtenir le moindre résultat? Ces gens-là ne demandent que plaies et bosses, et ils se garderaient bien d'inventer des remèdes pour guérir les maladies et prévenir les morts qui les font vivre.

— Vous êtes sévère pour la médecine, mon cher voisin.

— Je suis juste, voilà tout. Combien de temps votre médecin vous a-t-il tenu entre ses griffes?

— Voilà six mois que je n'ai quitté ma chambre.

— Cela vous coûtera gros! Et vous n'êtes pas éclairé sur le système de nos docteurs? Le vôtre a fait durer la chose; en vous entreprenant il s'était dit : Voilà une bonne maladie qui doit me rapporter cent louis, et le double à l'apothicaire qui me fait des remises sur le prix de ses drogues.

— Mon médecin est en même temps mon ami, et je ne parviendrai sans doute pas à lui faire accepter le prix de ses soins et de son dévoûment.

— Alors vous êtes dans une position particulière, dans un cas exceptionnel; n'en parlons plus. Vous êtes sauvé, voilà l'essentiel; le soleil du printemps achèvera de vous rétablir, et, croyez-moi, le soleil est plus habile que tous les docteurs du monde, sans excepter votre ami.

— Je n'ai jamais contesté le mérite du soleil, mon cher voisin; et si je le faisais en ce moment, ce serait plus que de l'aveuglement, ce serait de l'ingratitude.

— Un des vices les plus honteux de l'humanité et malheureusement aussi un des plus communs! Quant à moi je n'ai pas oublié les petits services du bon voisinage que vous m'avez quelquefois rendus. J'aurais suivi votre convoi jusqu'au cimetière; et je me félicite d'avoir conservé un voisin aimable, obligeant et discret. J'appuie sur ce dernier mot, parce que je réclamerai dès aujourd'hui votre discrétion, au sujet de cette petite fenêtre, au cinquième étage, vis-à-vis de notre balcon.

— Comment! monsieur Amédée, vous êtes amoureux?

— Perpétuellement, depuis ma plus tendre adolescence jusqu'à ce jour.

— Amoureux d'une grisette?

— Pourquoi pas? cela m'est arrivé plus d'une fois; mais en cette occasion il ne s'agit pas d'une grisette. La personne est dans les chœurs de l'Opéra-Comique.

— En êtes-vous bien sûr?

— Je me flatte d'être assez avancé pour cela. Mais, j'y songe!... Il y a six mois, en effet, c'est-à-dire du temps où vous viviez, une petite brodeuse logeait là. Histoire ancienne! Nous avons eu de singulières révolutions en face de chez nous, mon cher, pendant que vous n'étiez plus de ce monde.

— Contez-moi donc ces aventures?

— Volontiers. Voulez-vous que je prenne la maison de bas en haut? Le premier a marié sa fille.

— Je devine, avec un petit jeune homme.

— Vous n'y êtes pas; avec un vieux pair de France, et la famille est allée demeurer au faubourg Saint-Germain; nous avons à la place un spéculateur de la bourse, qui a gagné trois millions dans les chemins de fer imaginaires.

— Montons au second. Que sont devenus le baron et la baronne?

— Ici les choses se compliquent, le dandy du troisième s'est rangé, il a renoncé aux intrigues d'Opéra, il s'est fait ermite et a mené de front, sans sortir de chez lui, deux passions : — Passion du grand monde pour la baronne, et passion d'étudiant pour la grisette du cinquième. La grande dame et la petite fille ont écouté le galant; la guerre s'est déclarée entre les deux rivales, et dans un moment de colère Juliette a fait au baron une révélation terrible. L'honnête mari, après avoir mesuré toute l'étendue de son malheur, est parti pour Vienne.

— Et la baronne?

— La baronne aussi. Ils sont partis ensemble. Ces vieux jaloux n'en font pas d'autres. Quant au dandy, on a saisi ses meubles et il est allé, dit-on, à Alger. Juliette vient d'ouvrir un magasin de modes dans la

Chaussée-d'Antin. Maintenant le second est habité par un député, et le troisième par un dentiste... Affreuse variété de l'espèce médicale!

— Ainsi de tout notre vis-à-vis, nous n'avons conservé que le chef de bureau du quatrième et le savant du cinquième étage?

— Le savant, mon ami, moins heureux que vous, est allé là où toute science est inutile; le chef de bureau et sa femme ont déménagé, chacun de son côté: ils plaident en séparation.

— Ce dernier trait est celui qui m'étonne le plus.

— Au quatrième demeure à présent une famille de bonnetiers retirés du commerce, et au cinquième le savant a été remplacé par un musicien.

Quittez le monde pendant six mois, ajouta le bossu qui était philosophe, et vous trouverez en y rentrant des milliers de révolutions pareilles. Bien d'autres surprises vous sont encore ménagées sans doute, et à chaque pas que vous allez faire en sortant de chez vous, vous rencontrerez de ces changemens de position et de fortune. La politique seule n'a pas varié pendant votre absence, sauf quelques mannequins mis à la place de quelques autres. Je voudrais comme vous avoir été six mois malade et presque mort, pour jouir ensuite du plaisir et des étonnemens de la résurrection. Si Dieu vous accordait l'accomplissement d'un souhait, quel qu'il fût, vous seriez peut-être bien embarrassé. Moi je lui demanderais de vivre un mois tous les dix ans jusqu'à la fin du monde. — C'est là le plus magnifique des vœux impossibles que forme dans ses rêves l'imagination d'un curieux.

EUGÈNE GUINOT.

DEUX PORTRAITS DU SALON.

I.

Si votre attention s'est portée sur les miniatures exposées cette année au salon du Louvre, vous avez pu remarquer, vers le milieu de la grande galerie, dans l'embrasure de la cinquième fenêtre à gauche, deux petites figures de vingt lignes de diamètre, enfermées dans le même cadre d'ébène. Ces deux ivoires ne portent qu'une initiale pour signature et représentent un jeune homme et une jeune femme qui se regardent. Le jeune homme, aux traits duquel vous reconnaîtrez peut-être une de nos célébrités littéraires, a, dans toute sa blonde tête, un caractère de vivacité extrême, et, dans son regard fixé malgré lui, l'expression d'une ardeur inconstante. Le visage de la jeune femme, au contraire, est empreint d'une douceur et d'un calme angélique. Sur son front ouvert, encadré de nattes brunes et luisantes, on voit que le moindre orage ne pourrait passer sans le courber et le flétrir, et son œil est arrêté sur celui de son compagnon avec tant de confiance et de bonheur, qu'il semble ne devoir s'en détourner que lorsque la mort le fermera...... Si vous considérez longuement ces deux peintures, vous pressentirez malgré vous qu'elles cachent une tendre énigme, et vous serez désolés de n'en pas entrevoir le mot dans la banale désignation du livret. C'est que ce mot serait toute une histoire d'amour, qui n'a point été confiée à messieurs du jury, et que nous ne pouvons raconter ici nous-mêmes qu'en imitant la discrétion du peintre et du livret.

II.

En homme qui s'occupe d'art par goût et par état, le journaliste Edouard S... se promenait l'été dernier, dans la vieille galerie du Louvre. C'était un de ces jours sacrés réservés aux artistes, et une vingtaine de jeunes gens et de jeunes femmes peignaient silencieusement à leurs chevalets. Sensible à la beauté réelle autant qu'à la beauté peinte, S... jetait de rapides coups-d'œil aux jolies travailleuses. L'aspect de l'une d'entre elles l'arrêta soudain dans sa course, et une exclamation involontaire expira sur ses lèvres... L'admiration non moins que la surprise lui avait arraché cette exclamation, car il avait devant lui une de ses apparitions célestes qui viennent deux ou trois fois par siècle rappeler la beauté à la terre...

Figurez-vous, en effet, ce que vous avez rêvé de plus divin, quelque chose comme les créations des anciens maîtres de la grande peinture, et vous aurez une idée de la femme incomparable qui plongeait notre journaliste en extase... Sans remarquer ce que son attention avait de hardi, sans remarquer même le regard timide par lequel on le lui faisait observer, il resta immobile et muet comme devant un tableau, et caressa d'un œil ravi cette figure idéale. Sa première pensée, toute chaste et toute pour l'art, fut de chercher dans ses souvenirs à quoi ressemblaient tant de charmes... Les madones de Raphaël et du Titien, les plus belles têtes de Velasquez et de Rubens défilèrent dans son imagination enchantée; mais ce fut la *Joconde* de Léonard de Vinci qui vint s'y fixer après toutes les autres.

L'inconnue, effectivement, rappelait la *Belle Joconde* (1) d'une manière frappante, et cette particularité put d'autant moins échapper à S... que l'occupation de la jeune artiste la lui confirma aussitôt. Son pupitre était dressé précisément devant le tableau de la *Belle Joconde*, et c'était la *Belle Joconde* même qu'elle copiait en miniature.

Cet acte de coquetterie naïve fit sourire le journaliste, et une seconde pensée, moins artistique que la première, vint se mêler, malgré lui, à son admiration... En reconnaissant une terrestre créature dans son apparition angélique, il ne trouva en lui-même qu'un faible mortel, et c'est alors qu'il sentit son inconvenance, de même que le danger de sa position.

— Eloignons-nous de cette vision charmante, se dit-il philosophiquement, car les yeux sont les fenêtres de l'âme, suivant le prophète, et une tentation coupable est bientôt entrée par les fenêtres.

Il jeta un regard expressif à la jeune femme et reprit sa promenade. Mais, évitant l'écueil de façon à le retrouver, il gagna le fond de la galerie au lieu de tourner sur ses talons, et se mit dans l'obligation de revoir l'artiste en repassant forcément auprès d'elle. Il le fit de manière à examiner son ouvrage, et y trouva une perfection qui l'étonna.

— Diable! pensa-t-il en retombant sous le charme, autant de talent et de beauté réunis!

Et une troisième pensée de curiosité, cette fois, vint compliquer son admiration d'un nouvel intérêt.

— Il faut que je sache quelle est cette femme, se dit-il, tandis qu'elle rougissait jusqu'aux yeux de se sentir observée.

S... passa dix fois derrière elle, se demandant comment il pourrait la connaître; et se persuadant que ce désir était sans conséquence, il se monta si bien la tête qu'il allait l'aborder, sous un prétexte adroit, lorsqu'il se sentit arrêté, à deux pas du but, par une main qui tomba sur son épaule.. Il tressaillit comme rappelé au devoir et reconnut un sien ami, heureux de le rencontrer... C'était un de ces artistes méconnus et vagabonds qui passent leur vie à ne pas se faire la barbe, et qui, une fois accrochés à un bras, ne le lâchent plus.

— O race indestructible des fâcheux! se dit Edouard, abjurant un remords passager pour le sentiment de son déplaisir.

Il promena toutefois cet acolyte, de façon à ne pas quitter des yeux la jeune femme, et il la vit, au bout d'une demi-heure, plier son pupitre et se retirer. Dirigeant alors son ami dans le même sens qu'elle, il la suivit indirectement du Louvre à la rue de Beaune, et, après avoir remarqué le numéro de son hôtel, il se laissa aller à la merci du flâneur.

Où ils allèrent et ce qu'ils se dirent, cela ne vous importe pas plus qu'à nous-mêmes; les derniers mots de leur entretien seulement vous révèleront une particularité importante.

-- A propos, dit l'artiste au journaliste en le quittant, comment se porte ta femme?

— Très bien, mon cher, je suppose, car elle est à Meudon depuis cinq jours.

— *Le mari à la ville et la femme à la campagne*, reprit l'autre, qui ne se doutait guère de la portée de cette allusion.

— C'est cela, répondit Edouard souriant et rougissant à la fois.

Puis, pour aller du Carrousel chez lui, rue de la Chaussée-d'Antin, il se trompa tellement de route qu'il repassa par la rue de Beaune...

III.

Ainsi notre journaliste était marié, et voilà le secret de son honnête hésitation! Mais non seulement il était marié, le malheureux! il avait encore la meilleure et la plus jolie des femmes. Nous ajouterons même qu'il l'aimait de bon cœur, tout en se laissant prendre si vite aux charmes d'une autre; et cette contradiction apparente s'expliquera par le caractère et la position d'Edouard. D'abord, son caractère était d'une telle inconsistance que sa raison ne suffisait pas à lui servir de contrepoids. Joignez à cette mobilité extrême une imagination inflammable, et vous comprendrez l'effet produit sur une telle nature par la phénoménale apparition du Louvre. Mais c'est surtout la position de S... qui causait la légèreté de sa conduite. Seul pour la première fois à Paris, après plusieurs années de ménage, il ne savait où épancher le trop plein de son âme incompatible avec la méditation et la rêverie. Si sa femme eût été près de lui, il n'eût pas même songé à se de-

(1) Monna Lisa, femme du Florentin Francesco del Giocondo, et la plus célèbre beauté du 15e siècle dont tout le monde a vu le portrait, chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, sous le numéro 1095, dans la vieille galerie du Louvre.

tourner d'elle; mais au papillon séparé de sa fleur, il fallait une autre fleur à poursuivre.

Edouard poursuivit donc la belle inconnue, s'excusant et se blâmant tour à tour, et les divers romans qu'il avait bâtis sur elle se réduisirent bientôt à l'histoire que voici. Orpheline de père et de mère, à l'âge de vingt-trois ans, Mlle Charlotte de T... n'avait que son talent pour vivre et soutenait une pauvre sœur sourde et muette à qui elle faisait partager son humble demeure. Elle s'était livrée à la miniature, comme au genre le plus prompt et le plus facile, et elle était arrivée à une telle perfection dans le portrait, que son mérite commençait à percer de lui-même. Toute sa vie, d'ailleurs, était partagée en deux parties : la moitié pour le travail et l'autre moitié pour sa sœur.

IV.

Cette histoire était simple mais touchante, et l'intérêt qu'elle inspira au journaliste l'aida à prendre le change sur ses sentimens. Il s'introduisit chez Mlle de T... sous prétexte de lui commander son portrait, et, comme sous le faux nom de Léonard qu'il prit, il se donna pour un célibataire sans famille, il lui fut déclaré qu'on n'irait point chez lui, mais que lui-même viendrait poser chez les deux sœurs.... Il se soumit sans peine à une condition qu'il avait provoquée, et tous les trois jours à 11 heures il se rendit à la rue de Beaune. Dans ces séances, qui furent de véritables tête-à-tête, on conçoit ce que devint le modèle en face du peintre. Edouard s'exalta d'autant plus qu'il fit bientôt une nouvelle découverte. La belle Charlotte possédait une âme aussi admirable que sa figure, et la supériorité de son esprit était à la hauteur de son courage. De là, facile échange de sentimens et de pensées dans lequel le journaliste exerça l'ascendant de l'intelligence. L'artiste ne put voir sans émotion grandir et s'élever devant elle un inconnu qui l'avait offensée du premier regard et qu'elle prenait pour un amoureux vulgaire. Les prestiges que le prétendu Léonard emprunta de jour en jour à Edouard S..., empruntèrent eux-mêmes une double puissance à l'effet infaillible de la surprise, et Mlle de T.... reçut bientôt des impressions d'autant plus profondes qu'elle n'avait pas admis d'abord la nécessité de s'en garantir. Le journaliste cependant sentit l'impossibilité de lui parler d'amour. L'amour ne pouvait s'introduire dans cette âme fière et naïve que par des progrès insensibles, et en quelque sorte *incognito*. A plus forte raison, ses manifestations devaient-elles être délicates, et c'est ce qui inspira à Edouard l'expédient que voici.

Quand il vit son portrait toucher à sa fin et le prétexte de ses visites près de cesser, il tourna son attention vers la miniature de la belle Joconde qui était suspendue dans l'atelier de l'artiste. Grâce aux légères modifications qui avaient complété la ressemblance, cette miniature pouvait s'appeler la belle Charlotte, et le journaliste en sollicita tendrement une copie, convaincu que la portée de cette faveur serait immense...

Mlle de T... rougit et trembla à cette demande, et fut aussi embarrassée de s'y refuser que de s'y rendre. S'y refuser, en effet, c'était en accepter la tendre signification; s'y rendre, c'était répondre à un aveu par un autre... Effrayée de cette perplexité qui lui révélait l'état de son âme, elle prit le parti de reculer le péril en se dispensant de répondre, sans songer qu'elle fournissait ainsi à Léonard le plus doux prétexte d'insistance...

Il insista effectivement, et avec une ardeur si discrète, qu'il obtint un de ces consentemens muets qui valent mieux qu'une parole...

V

Mlle de T... en était là, prête à fermer les yeux sur un danger séduisant lorsqu'un incident inattendu vint les lui ouvrir, et jeta une lumière terrible sur sa position.

Le matin même où elle se mettait à reproduire sa propre image, une jeune et jolie dame entra dans son atelier. Adressée à elle sur sa réputation, cette dame venait lui commander un travail important.

— C'est ce portrait dont je désirerais une copie, dit-elle, en montrant une miniature encadrée sur une boîte d'or.

Mlle de T... frémit des pieds à la tête... Elle avait reconnu Léonard.

— Cette figure est celle d'un de vos parens, madame? demanda-t-elle d'une voix aussi tremblante que la question pouvait sembler hardie.

La jeune femme n'y vit qu'une curiosité naïve et répondit en souriant : C'est le portrait de mon mari.

— Ah! de votre mari! fit l'artiste frappée au cœur?

Elle fut obligée de s'asseoir en se détournant pour cacher la pâleur de son visage. Puis feignant de considérer la miniature et s'adressant à la jolie visiteuse sans la regarder :

— Quand voulez-vous avoir cette copie, madame? demanda-t-elle avec un pénible effort.

— Dans quinze jours, mademoiselle; c'est pour une époque de rigueur... Je viendrai vous voir deux ou trois fois d'ici là, afin de vous donner quelques conseils indispensables... car n'ayant point l'original sous les yeux, vous pourriez vous écarter involontairement de la ressemblance.

— J'espère que vous n'aurez pas à vous en plaindre, madame, répondit l'artiste d'une voix étouffée.

Et elle fit une demi-révérence à la jeune femme, qui lui dit au revoir en lui laissant sa carte.

Mlle de T... lut sur cette carte le nom de Mme Edouard S..., et, reconnaissant à ce nouveau signe combien elle était trompée, cacha sa figure dans ses deux mains et se mit à fondre en larmes...

Une heure après cependant elle se releva forte et calmée... Elle prit le portrait qu'elle avait fait d'Edouard, et le compara froidement à celui de la boîte. Puis, souriant avec amertume à l'un et à l'autre, elle parut combiner quelque grande vengeance...

VI.

Pendant les six jours qui suivirent, S... fut reçu comme de coutume chez Mlle de T... Le septième jour, la jeune dame revint, et jeta un cri de surprise à la vue du travail de l'artiste :

— Ah! mon Dieu, mademoiselle!

— Eh bien! madame?

— Votre ouvrage est déjà aussi avancé!

— Il est presque terminé, en effet.

— En si peu de jours! c'est presque inconcevable.

— J'y ai cependant peu travaillé, madame. J'ai eu le bonheur d'être bien inspirée...

— Inspirée est le mot, mademoiselle! car voici que je remarque encore une chose prodigieuse.

— Comment donc?

— Vous ne pouvez vous rendre compte de cela, et je vais bien vous étonner.

— Voyons.

— Les changemens que vous vous êtes permis de faire à la disposition de la tête et de la coiffure, au lieu de gâter votre travail l'ont tellement perfectionné, que la copie se trouve plus resemblante que le modèle, et que vous n'eussiez pu mieux faire devant l'original lui-même.

Ah! dit l'artiste avec une douce ironie, je suis enchantée de cette heureuse rencontre.

— Dites de ce miracle, mademoiselle! s'écria la jeune femme; car c'est un miracle en vérité...

— Miracle soit, madame. L'essentiel est que vous soyez satisfaite.

— Satisfaite? je suis ravie!... et je ne saurais jamais vous payer un ouvrage aussi inestimable... La meilleure récompense que je puisse vous offrir est de vous faire juge du bonheur que je vais vous devoir.

En parlant ainsi, dans sa joie confiante, Mme S... s'assit familièrement devant le pupitre de l'artiste, tandis que celle-ci feignait de travailler pour se donner une contenance, et lui raconta dans le plus grand détail tout le petit projet qu'elle avait formé. Reléguée à Meudon, chez sa belle-mère, et ne venant à Paris qu'une fois par semaine, elle ne pouvait vivre loin de son mari, qui ne devait la rejoindre que dans deux mois. En attendant sa présence, elle voulait du moins avoir son image, et elle avait emprunté à sa mère le portrait qu'elle faisait copier à Mlle de T... Elle n'avait point confié ce dessein à Edouard, parce qu'elle comptait lui en faire une douce surprise, et elle lui réservait cette surprise pour l'anniversaire de leur mariage qui devait avoir lieu dans quinze jours...

Tout cela fut conté par la jeune dame avec un abandon charmant, et écouté par l'artiste avec une attention douloureuse. Mlle de T... ne quitta pas des yeux Mme S... tant que celle-ci lui ouvrit son ame, et elle sembla même s'étudier à la retenir, malgré tout le mal que lui faisaient ses confidences... Pareille séance se renouvela huit jours après, et les deux femmes se quittèrent bonnes amies.

Le journaliste, de son côté, n'avait pas perdu son temps... Pressant de plus en plus la belle et tendre artiste, il avait obtenu la promesse formelle de la miniature désirée, et il rêvait déjà au doux échange de son propre portrait contre celui qu'il n'appelait plus autrement que la *belle Charlotte...* On ne parlait point, en effet, de se défaire du premier, et un jour lui fut assigné enfin pour recevoir le second!...

VII.

Avec quel empressement S... courut ce jour-là rue de Beaune : vous pouvez vous le figurer sans peine en vous supposant à sa place; mais ce que vous imaginerez moins

facilement peut-être, c'est la surprise qui l'attendait à la porte de l'hôtel.

Le concierge l'arrêta au passage, et lui dit que Mlle de T... n'était pas visible ; puis il lui remit un petit paquet cacheté, qu'il ouvrit en frémissant d'impatience. Ce paquet contenait un portrait et une lettre. S... découvrit d'abord le portrait ; c'était celui de sa femme !...

Il passa une main sur son front, comme un homme qui sort d'un rêve, et lut d'un œil troublé les lignes suivantes, que contenait le billet de la jeune artiste :

« Voici le seul portrait que M. Edouard » S... doive attendre de Mlle de T... En re» cevant, demain, de Mme S... le vôtre fait » par moi, vous apprendrez comment j'ai su » qui vous êtes. Vous avez été sans doute » plus léger que coupable, et la Providence » a daigné vous avertir à temps. Remerciez» la, monsieur, de la femme admirable qu'elle » vous a donné ; demandez pardon à Dieu » d'avoir failli en devenir indigne ; ne cessez » jamais de l'aimer comme elle vous aime, » et oubliez-moi enfin comme je vous par» donne !... »

Le journaliste reçut la leçon en homme capable d'en profiter, et laissa tomber sur l'image de madame S... une larme de repentir sincère... Le lendemain, jour anniversaire de son mariage, il trouva à Meudon ce qui lui avait été prédit. Un récit naïf lui fit deviner ce qui s'était passé dans l'atelier de la rue de Beaune, et comment Mlle de T... avait pu faire le portrait de sa femme sans que celle-ci s'en aperçut... Après avoir caché précieusement ce portrait jusqu'à la fête de madame S..., il le produisit alors en famille, sous prétexte de lui rendre la pareille, et ce sont ces deux miniatures que vous pouvez voir au Salon, à la place que nous avons indiquée en commençant.

VIII.

Mademoiselle de T... jouit aujourd'hui d'une réputation égale à celle des plus célèbres peintres en miniatures ; elle doit cette réputation à un article plein de justes éloges, publié, le mois dernier, dans un des premiers journaux de Paris. Si vous désirez connaître l'auteur de cet article, allez aux vieilles galeries du Louvre quand elles seront redevenues libres. Vous y verrez, un jour ou l'autre, un jeune homme arrêté devant le tableau de la *Belle Joconde* ; vous pourrez être sûr que c'est l'auteur de l'article qui a mis le talent de Mlle de T... à la mode.

PITRE-CHEVALIER.

Quelques détails nécrologiques sur Paër.

—

Ferdinand Paër, un des plus savans, des plus féconds, et, après Rossini, l'un des plus paresseux *maëstri* de la grande école musicale italienne, était né à Parme, en 1771, et non en 1775, comme il le disait lui-même, dans un intérêt de coquetterie, quand il arriva à l'âge que les Anglais appellent *le mauvais côté de la quarantaine.* Comme tous les jeunes Italiens qui se destinent à la musique, Paër fit ses études au séminaire, et de là passa au conservatoire de la *Piéta*, où il eut pour maître Ghiretti, professeur napolitain. A quatorze ans, Paër donna à Venise son premier opéra, la *Circé.* Ce succès précoce lui valut une telle réputation, qu'il fut aussitôt demandé par les *impressari* de Padoue, de Milan, de Florence, de Rome et de Naples, villes dans lesquelles il donna plusieurs ouvrages qui révélèrent un vrai génie musical. Sa célébrité fixa sur lui l'attention du grand duc de Parme, son parrain, qui lui accorda une pension, et lui permit d'aller à Vienne, où il donna plusieurs ouvrages d'un mérite distingué. En 1801, il remplaça Nauman dans la maîtrise de Dresde ; ce fut là que dans la campagne de 1806, le trouva Napoléon, qui, après la bataille d'Iéna, l'appela, lui et sa femme, grande cancatrice, à Berlin, et il les emmena l'un et l'autre, à la suite du quartier-général, à Posen et à Varsovie, où ils donnèrent des concerts très brillans.

Après le traité de Tilsitt, Paër fut attaché, avec une grande munificence, au service de musique de la cour impériale ; il fut successivement et tout à la fois directeur des fêtes et spectacles de la cour, compositeur de la musique de la chambre de l'empereur, maître de chant de l'impératrice Marie-Louise, et en 1812 directeur du Théâtre-Italien, en remplacement de Spontini. Toutes ces places lui assuraient une existence de plus de soixante mille francs par an, augmentés de tous les avantages d'une grande position de cour. Après la chute de l'empereur, sa fortune éprouva des chances diverses : d'abord directeur du Théâtre-Italien, ensuite adjoint à Rossini, comme directeur du chant ; puis professeur de composition au Conservatoire ; il fut nommé en 1814 directeur des concerts de S. M. Louis XVIII, compositeur et accompagnateur de la musique de la chambre du Roi et en 1821 directeur de la musique de la chambre de S. A. R. MADAME, duchesse de Berry. Depuis la révolution de juillet la fortune de Paër a été fort ébranlée ; de toutes ses grandeurs il ne lui restait qu'une place fort mesquine de directeur de la musique du roi des Français ; aussi nous disait-il, il y a quelques mois, en se plaignant de ses revers de fortune : *Mon cher ami, depouis trente ans z'ai perdu beaucoup ; quand zé souis arrivé en France z'étais oune ronde, pouis zé n'ai plus valou qu'oune blanche, pouis après oune noire, et à présent zé né vaut pas un demi soupir.* Le seul dédommagement qu'il ait éprouvé depuis 1830, c'est d'avoir été nommé membre de l'Institut en 1831, à la place de Catel. Il avait proposé à la reine Marie-Amélie de reconstituer la chapelle, mais on trouva son budget beaucoup trop cher et on ne l'accepta pas ; aussi disait-il : *Ces gens-là, ils veulent bien oune shapelle, ma ils ne voulent rien mettre à l'ofrande.*

Paër a composé un grand nombres d'ouvrages, dont la plupart sont restés ignorés en France, malgré le succès qu'ils ont obtenu en Italie et en Allemagne ; ceux qui ont été joués à Paris sont : *Il principe di Tarente*, *la Camilla*, *la Griselda*, et *I Fuorusciti di Firenza* ; il a composé pour notre théâtre italien l'*Agnèse*, et pour le mariage de monseigneur le duc de Berri, *la Primavera Felice* ; il avait donné au théâtre de la cour de Napoleon : *Numa Pompilius* et *I Baccanti.* En 1814, il fut un des musiciens qui travaillèrent à la musique de l'*Oriflamme*, avec Mehul, Berton et Kreutzer, pièce jouée à l'Opéra et composée par MM. Etienne et Baour Lormian, et dans laquelle les grands souvenirs monarchiques étaient invoqués au secours de la dignité impériale aux abois. Paër a composé pour l'Opéra-Comique deux ou trois partitions pleines de verve et d'originalité, le *Maître de Chapelle* et un *Caprice de Femme.* Il était du petit nombre des compositeurs qui réussissent également dans la musique sérieuse et dans la musique bouffe ; si le *Far niente* n'eût pas été un des bonheurs de sa vie, il eût produit un plus grand nombre d'ouvrages pendant les dernières années de sa carrière, car sa facilité était très grande et son imagination très féconde. Sa musique se distingue par une expression vive et souvent profonde, et surtout par une touchante sensibilité et un grand sentiment dramatique.

Paër avait les qualités d'un arstiste, mais d'un artiste italien ; c'était un homme aimable et un homme d'esprit et surtout un homme du monde ; ses manières étaient polies et affectueuses ; il aimait à rendre service quand cela ne lui donnait pas trop de peine. Quelques personnes ont prétendu que Paër était l'original du *signor Astuccio* du *Concert à la cour* : c'est une médisance : il n'était pas faux, il était poli, mais poli à la manière de Philinte, qui n'est pas un malhonnête homme, pour trouver bons les vers d'Oronte, et à tout prendre, dans les simples relations sociales, on vivait plus commodément avec Philinte qu'avec Alceste. Paër avait le caractère et les qualités d'un homme de cour ; il n'aurait pas été plus flatteur que La Roche-Aymon et le maréchal de Lafeuillade, et ne faisait de tort à personne quand il disait à M. de Duras, qui se plaignait d'un violent mal de tête : *Eh! mounsiou lé Douc, qui est-ce qui n'a pas mal de tête auzourd'hui? moi qui vous parle, z'ai oune migraine de cordon bleu.*

Le plus bel éloge de Paër, c'est qu'il laisse beaucoup d'amis, et que pendant sa longue et brillante carrière, il a eu plus d'envieux que d'ennemis. Il a largement usé de la vie, car c'était ce qu'on appelle un homme de plaisirs ; aussi, depuis quelques années, était-il affligé d'un grand nombre d'infirmités, courbé par la sciatique et affaibli par le catarrhe ; nous lui demandions il y a à peine un mois à l'Opéra quelle était sa maladie : *Mon sher ami, zé souis malade d'être venou au monde quarante ans trop tôt ; la vieillesse est oune grande dame qui né vient zamais sole.* Nous lui prîmes la main, elle était brûlante, son œil était éteint, sa voix rauque, nous le quittâmes avec le triste pressentiment que nous le perdrions avant peu.

J. T.

P. S. Toutes les célébrités musicales de Paris s'était réunies ce matin à Saint-Roch, pour rendre un dernier hommage à un homme d'un talent si distingué. On a célébré ses obsèques par une messe dans laquelle on a exécuté des morceaux de choix, de musique religieuse ; on a commencé par une marche funèbre de Beethowen ; l'*Introït* et le *Kyrie* sont ceux de M. Panseron.

Ensuite on a exécuté en faux bourdon l'admirable prose du *Dies iræ* ; cet hymne a été suivi d'une prière tirée de la *Camilla* de Paër, arrangée en solo de haut-bois, joué par Wogt ; l'offertoire est de Plantade ; puis

Duprez, Levasseur, Dérivis et Vartel ont chanté le beau *Pie Jesu* de Panseron.

La cérémonie a été terminée par un nouvel *Agnus Dei* du même compositeur, exécuté en grands chœurs, par cinquante chanteurs et cinquante musiciens; tous les morceaux de Panseron ont produit un magnifique effet et une profonde sensation; ils sont écrits dans un système très favorable à la musique funèbre, accompagnés seulement par les violoncelles, les contre basses et les trombones pour les *forte*. Le soin de diriger la musique a été confié à MM. Habeneck, Panseron et Grasset, qui s'en sont acquitté avec un rare talent.

Autour du cercueil de Paër, on a remarqué Spontini, Meyerbeer, Auber, Chérubini, Carafa, Berton, Halévy, Berlioz, Baillot, Alex. Boucher et un grand nombre de membres de l'Institut, d'artistes et de gens de lettres. La dépouille mortelle de Paër a été conduite au Père-Lachaise; deux discours ont été prononcés sur sa tombe, l'un par Carafa, l'autre par Halévy, qui a lu le discours de M. Berton.

Revue Dramatique.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Reprise du *Comte Ory*. — M. Mario.

Depuis long-temps la partition du *Comte Ory*, qui est une des plus charmantes du répertoire de l'Opéra, était abandonnée aux doublures; on la jouait même le plus ordinairement par fragmens et comme remplissage. L'utile acquisition de M. Mario a sauvé le *Comte Ory* de ce naufrage.

Le jour où nous avons entendu pour la première fois M. Mario dans *Robert-le-Diable*, nous avons pensé que sa voix délicate et son chant italien seraient plus à l'aise dans la musique de Rossini que dans celle de Meyerbeer. Nous ne nous étions pas trompé. Le brillant accueil que le public a fait hier à la reprise du *Comte Ory* a justifié notre opinion.

Le rôle du comte a pu être mieux chanté du temps de Nourrit, mais jamais la pièce entière ne fut exécutée avec plus de perfection. Le page Isolier qui était abanbonné à madame Jawureck a pris une couleur nouvelle dans la voix de madame Stoltz. Ce n'était plus un rôle secondaire, et l'ensemble de l'ouvrage y a remarquablement gagné. Madame Stoltz jouit d'un organe plein et vibrant, naturellement expressif, auquel le moindre art, la plus simple intention donnent une grande puissance. On peut assurer qu'avant elle cette création gracieuse d'Isolier n'avait pas été comprise.

M. Mario a prouvé hier qu'il y avait en lui de l'étoffe pour faire un jour un excellent chanteur. Sa voix est un peu faible pour l'Opéra; mais d'un timbre agréable, et il faut lui savoir gré de ne l'avoir pas forcée un seul instant. Elle prendra d'elle-même assez de volume avec le temps. Le duo du premier acte avec Isolier, celui du second avec la comtesse, prêtaient au développement de toutes les qualités de M. Mario. Ses vingt-quatre ans et sa belle figure n'ont pas nui à l'effet du rôle. Avec la pureté de sons et un chant sage, il a suppléé au brillant et à l'énergie que nous aurions cru de rigueur dans le personnage du comte.

M. Mario se formera sur la scène même autant que par l'étude, et la reprise du *Comte Ory* sera une acquisition plus précieuse encore pour lui que pour le public. Le trio final chanté avec une perfection exquise, grace à mesdames Dorus et Stoltz, a enlevé les applaudissemens de l'assemblée entière, comme si c'eût été une chose nouvelle.

Par sa voix d'une légèreté incroyable, et son talent de vocalisation, madame Dorus-Gras a donné à la représentation du *Comte Ory* le fini artiste dont l'inexpérience de M. Mario l'aurait laissée manquer. Le gosier de madame Dorus est comme celui de madame Damoreau, un de ces instrumens qui se jouent des difficultés et ne s'égarent jamais, tant sous le rapport de la justesse que sous celui du goût.

M. Levasseur a rempli convenablement le rôle du précepteur.

Si M. Massol voulait donc travailler! En vérité, il mériterait qu'on lui retirât sa belle voix pour la donner à un autre.

La reprise du *Comte Ory* est une bonne affaire pour l'Académie royale. Tout le monde savait cela par cœur et répétait en sortant : Quelle musique délicieuse!

THEATRE ROYAL DE L'OPERA-COMIQUE.

Première représentation du *Panier fleuri*, opéra-comique en un acte, musique de M. Ambroise Thomas, paroles de MM. Brunsvick et Leuven.

Nous n'aimons point à voir des talens d'un ordre élevé emprisonner leur imagination dans le cadre étroit d'un libretto en un acte. L'Opéra-comique n'est pas plus dénué que tout autre théâtre d'une certaine quantité de faiseurs du second ordre auxquels on peut confier les partitions d'un intérêt secondaire. M. Ambroise Thomas n'est point de cette catégorie; ses premiers essais l'ont placé à côté des maîtres de l'art.

Sans doute le nouvel ouvrage de M. Thomas nous a donné l'occasion d'apprécier les éminentes qualités qui le distinguent; mais les proportions exiguës de l'œuvre ne permettoient pas à ce talent plein de sève de déployer ses ailes et de prendre son essor. Là, comme dans la *Double échelle*, le compositeur prodigue une foule d'idées originales et susceptibles de développemens; il remue les mélodies à la pelle, il sème à profusion les trésors de la science. Ce petit acte, si l'on veut nous passer une comparaison peu poétique, mais qui rend complètement notre pensée, ressemble fort à un coup de filet dont le résultat serait une friture de goujons.

La musique du *Panier fleuri* est vive, spirituelle; elle folâtre avec son sujet, le domine toujours, l'écrase parfois, et voilà le mal. Toutefois les auteurs du poème n'ont point à s'en plaindre, car M. Thomas a mis un chiffre important devant le zéro qu'ils ont produit. Voici la chose.

Le *Panier fleuri* est tout simplement l'enseigne d'une hôtellerie dont la maîtresse, taillée sur le patron des cabaretières de vaudeville, offre aux buveurs des attraits qui luttent sans désavantage avec ceux de la bouteille; elle enivre ses pratiques ordinaires sous les deux espèces de l'amour et du vin à quinze. Madame Beausoleil, en femme prudente, lève un double impôt sur la tendresse de ses adorateurs; à l'un c'est une prolongation de bail qu'elle enlève à la pointe de sa coquetterie, à l'autre c'est la prolongation de l'heure d'usage pour la fermeture du cabaret. Tout réussit à l'hôtesse du *Panier fleuri*, que vous prendriez volontiers, comme les habitués de son établissement, pour une agréable veuve prête, ou du moins disposée à convoler à de secondes et subséquentes noces.

Du tout : madame Beausoleil est mariée à je ne sais quel hussard qui, las des douceurs du régiment, regagne le toit conjugal et y apporte de graves soucis, le Beausoleil possédant toutes les qualités nécessaires pour ruiner le commerce à deux fins de son aimable moitié.

Mais dans les opéras-comiques tout réussit aux hussards, celui-ci boit son fonds, conte fleurette à madame l'hôtesse à la barbe de ses pratiques et, qui plus est, en obtient la somme qu'il lui faut pour se dégager.

Singulier dénoûment; mais nous ne chicanerons les auteurs ni sur le fond ni sur la forme. Il y a de la gaîté dans leur ouvrage, et nous sommes de ceux qui se laissent amuser sans trop demander pourquoi.

Mademoiselle Prévost possède la rondeur qui sied au rôle de madame Beausoleil. Chollet, Ricquier et Grignon font assaut de verve comique. La pièce est jouée avec ensemble, et son succès est complet. Stéphen de la Madelaine.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Plastron, vaudeville en deux actes, de MM. Duvert et Lausanne.

Le *Plastron* est une réminiscence éloignée de toutes les pièces où Arnal a obtenu quelques succès. Quel est, en effet, le vaudeville dans lequel Arnal ne joue pas un rôle de victime, où il ne soit pas le point de mire de toutes les mystifications? Quel est le soufflet, le coup de pied, dont la place ne soit à l'avance marquée sur la joue ou bien au bas des reins du malencontreux acteur? Arnal n'est-il pas, de temps immémorial, le gérant responsable de toutes les aventures galantes qui défraient la moitié des ouvrages du Vaudeville? N'est-ce pas lui qui, Lovelace infatigable, endosse la responsabilité de toutes les séductions, et absorbe au besoin la moitié des coups de canne qui sont, pour ainsi dire, le corollaire indispensable et la moralité de la chose?

Nous n'apprendrons en conséquence rien de neuf à nos lecteurs en leur disant que le Devilliers de MM. Duvert et Lausanne a jeté les yeux sur Arnal (Rifolet) pour dérouter les soupçons que pourraient faire naître ses propres assiduités auprès de deux femmes qu'il pourchasse dans des vues fort peu légitimes. Ce tour de passe-passe, cette substitution jette naturellement le malheureux Rifolet dans les embarras les plus inextricables; il est traqué de toutes parts, par le père, le mari et les deux donzelles, et ce n'est qu'après deux longs actes de mésaventures burlesques qu'il sort enfin de l'épreuve avec les honneurs de la guerre. On voit d'ici tout ce que l'on peut tirer d'un pareil fond qui ne brille pas assurément par la nouveauté, mais qui prête néanmoins à des développemens et à des quiproquos dont l'effet n'est pas douteux au théâtre.

MM. Duvert et Lauzanne ont adapté à cet imbroglio un dialogue parsemé de traits fort comiques, tels que l'on en rencontre d'habitude dans tous leurs ouvrages. Aussi peuvent-ils compter à juste titre sur un succès franc et légitime.

A part Arnal et son gros compère Lepeintre, la pièce n'est qu'à peu près jouée par Fontenay, l'amoureux suranné, Ballard, mesdames Balthazar, Ravel et Doche. Arnal nous permettra toutefois de ne pas regarder comme une création le personnage de Rifolet, dans lequel il n'a fait que rajeunir les lazzis et les jeux de scène sur lesquels il vit depuis tant d'années. On peut dire d'Arnal ce que Bilboquet dit de Gringalet : Il ne fait qu'une note, toujours la même, mais ceux qui aiment cette note-là sont dans le ravissement.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL.

Balochard, ou Samedi, Dimanche et Lundi, Comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Dupeuty et Vanderburck.

Balochard est le type de ces ouvriers artistes qui manient alternativement le rabot et la plume, la lime et le couplet grivois, la chanson bachique et le pinceau.

Pour avoir deux cordes à son arc, le pauvre Balochard n'en a pas plus de *quibus* dans son escarcelle, et sans la Providence des amours....; mais n'anticipons pas, et procédons par ordre.

Samedi. — Balochard, peintre en équipages, est sans le sou; les créanciers et la misère sont à sa porte. C'est jour de paie, mais Balochard qui a rimé quand il devait *piocher*, reçoit, au lieu d'argent, une *gourre* sterling du contre-maître.

Balochard, bon diable au demeurant, se met à travailler, bien décidé à réparer le temps perdu; mais Cambin, rapin lyrique, l'élève et le Méphistophélès de Balochard, vient débaucher son professeur en lui disant que lui, Balochard-le-Grand, est nommé président de la société des *Bergers de Syracuse*.

Balochard envoie la besogne à tous les diables et se met à brocher sa chanson de réception. Arrivent le contre-maître qui est fort peu lyrique et le bourgeois dont l'oreille est musciale comme celle d'un huître. Balochard est prié d'aller chercher de l'ouvrage ailleurs.

Par bonheur, la jeune Balocharde, mademoiselle Adrienne, reconnaît dans le chef de la maison, M. Victor, un jeune inconnu qu'elle aimait et dont elle était éperdûment aimée.

DIMANCHE. — L'intérieur du ménage de Balochard. Balochard veut se corriger. Il promet de passer jour et nuit au travail, et d'en abattre à faire frémir. Par malheur, les amis viennent, et le pauvre Balochard met encore en action le vieil axiome de Memnon : Le matin, je fais des projets, et, le soir, je fais des sottises.

Les amis l'entraînent sous prétexte qu'on veut lui souffler sa dignité de président des *Bergers de Syracuse*. Balochard, furieux, sort en jurant d'exterminer avec une romance l'intrigant qui veut lui subtiliser sa dignité.

Adrienne, restée seule, reçoit la visite du jeune homme inconnu qui ne l'est plus, M. Victor; on ne sait pas trop ce que deviendrait la pauvre jeune Balocharde, si son père, qui a oublié sa guitare, n'envoyait chercher l'instrument par un brave et jobard ouvrier qui effarouche les amours et sauve mademoiselle Blochard.

LUNDI. — Nous nous trouvons chez la mère Saguet, au Moulin de Beurre, cabaret célèbre par ses haricots de mouton.

Chicard, l'aspirant à la présidence des *Bergers de Syracuse*, attend Balochard pour le dégommer; mais celui-ci entame la romance n° 1, et Chicard est enfoncé dans le troisième dessous.

Sur ces entrefaites, on vient dire à Balochard que sa fille a été surprise en conversation pas précisément criminelle, mais pas tout à fait catholique avec un jeune homme.

Balochard, mauvais rimeur, mais bon père, veut sortir pour *caramboler* l'audacieux, mais comme la monnaie a fait défaut, il ne trouve pas de meilleur moyen de payer son écot que de tout briser dans le cabaret.

On l'entraîne au corps-de-garde, où il est bientôt réclamé par M. Victor qui offre d'épouser Adrienne, si Balochard s'engage à quitter Paris. En vain Adrienne s'oppose au départ de son père, Balochard, dont le cerveau est dégagé des vapeurs du rouge à 6 et à 8, se dispose à mettre sa guitare en canelle et ses chansons en cornets; mais le contre-maître l'arrête par ce mot qui est le résumé et la morale de la pièce :

« Il faut recevoir sa paie le *samedi*, s'amuser le *dimanche*, et commencer la semaine le *lundi*. »

Les auteurs de cette joyeuse pocharde de mœurs populaires sont MM. Dupeuty et Vanderburck. Achard est entraînant de verve, de rondeur et de sensibilité vraie dans le rôle de Balochard. MM. Dupeuty et Vanderbuck lui devront bien et légitimement la moitié de leur succès comme ils lui ont dû la moitié des applaudissemens qu'ils ont reçus le jour de la première représentation.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Le *Naufrage de la Méduse*, drame en quatre actes et en cinq tableaux, précédé d'un prologue, par M. Ch. Desnoyers.

Qui n'a pas vu au Musée du Louvre cette admirable toile de Géricault, représentant le naufrage de la Méduse? Qui ne s'est pas senti profondément ému en présence de ce radeau perdu au milieu des flots, à la vue de ces malheureux épuisés par la faim et la fatigue, et luttant en vain contre le désespoir et la mort? C'est cette sombre toile de Géricault, c'est cette peinture déjà si énergique que M. Ch. Desnoyers a entrepris de rendre plus saisissante encore en lui donnant la vie et le mouvement, et nous devons nous hâter de dire qu'il a complètement réussi. Cette peinture, le chef-d'œuvre peut-être de l'école moderne, ce souvenir palpitant d'un si funeste événement, nous l'avons revu sur un théâtre, et cette fois nous avons jeté un cri de terreur et d'admiration, car c'était cette fois un véritable radeau, des flots véritables, des hommes en chair et en os, qui imploraient en vain un ciel sourd à leurs prières : nous avons été témoins de leurs angoisses, nous avons entendu leurs cris, et jamais la toile de Géricault nous a semblé si vraie ni si terrible.

Mais il ne suffisait pas d'avoir à nous montrer un si horrible dénoûment, il fallait encore le préparer, il fallait le rattacher à une histoire qui excitât plus fortement notre intérêt en faveur de ces hommes que nous allions voir aux prises avec de pareilles souffrances : M. Ch. Desnoyers s'est encore tiré avec bonheur de cette tâche difficile, et son drame ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Nous n'essaierons pas de peindre une à une les mille scènes, tantôt gaies, tantôt touchantes, qui le composent; nous nous contenterons d'esquisser à larges traits l'action principale, impuissans que nous sommes à raconter en détail des épisodes qui seraient sans couleur sous notre plume, mais qui au théâtre éveillent tour à tour notre rire et nos larmes.

Au lever du rideau les officiers d'une corvette anglaise sont rassemblés dans la chambre de leur capitaine et délibèrent sur le parti qui leur reste à prendre dans la position critique où ils se trouvent. Leur bâtiment a été séparé de la flotte par une tempête, et ils sont en vue d'un brick français qui ne doit pas tarder à les attaquer. Sur cette corvette il y a deux Français et deux enfans, un émigré, M. de Mersay, avec sa fille Marie, et un jeune pilote-côtier, Pierre Bernard, avec son frère Marcel. Quoiqu'étranger, l'émigré est convenablement traité par les marins anglais; mais le pauvre Pierre, pris comme espion, doit être pendu aux vergues du grand mât s'il ne fait abnégation de son patriotisme pour sauver la corvette. Pierre préfère la mort au déshonneur d'avoir servi les ennemis de son pays, et si son exécution est différée, c'est que le moment du combat approche et que les Anglais pensent avant tout à se défendre. Sur ces entrefaites l'émigré dit à Pierre : « Nous ignorons quel sort nous est réservé, promettez-moi, si je meurs, de protéger ma fille. Si je vous survis, votre frère deviendra mon enfant. » Et tous deux, après s'être engagés par serment, font des vœux pour leurs compatriotes. Le combat s'engage; la corvette est prise. Pierre est sauvé, mais le pauvre émigré est jeté à la mer avec le petit Marcel qu'on a pris pour son fils.

Seize ans s'écoulent.

Nous sommes en 1815. Pierre a tenu son serment. Il a remis entre les mains de sa vieille mère la petite Marie, qui est devenue une grande et belle fille. Quant à lui, à force de courage, de bravoure et d'actions d'éclat, il a acquis le grade de lieutenant de frégate ; mais retombé de nouveau entre les mains des Anglais, il a passé deux longues années dans les pontons. Cependant la paix générale est signée. Pierre revient à Rochefort où il retrouve sa mère, sa chère Marie et de bons amis, d'anciens camarades qui l'accueillent avec la joie la plus vive. Mais que n'a-t-il pas à souffrir en voyant de jeunes freluquets, de petits élèves de l'école de marine usurper la place des anciens et se pavaner avec des épaulettes d'officier qui, de son temps, étaient la récompense du mérite! Hélas! il faut se résigner, il faut subir un pareil changement et ne rien dire sous peine de perdre en un jour le fruit de tous ses travaux. Néanmoins quelle que soit la prudence du lieutenant Pierre, quel que soit son dévoûment à son pays, il est dénoncé comme bonapartiste et privé comme tel de son grade. O honte! ô douleur! il se voit remplacé comme lieutenant de la frégate *la Méduse*, qui va mettre à la voile pour le Sénégal, par un enfant qui sort à peine de l'école! Et pour comble d'infortune, Marie ne se montre pas moins injuste que la restauration, car le jeune officier, le bel Arthur, est préféré par elle au pauvre Pierre, au marin grossier dont l'amour timide et sans grâce ignore les ressources du langage et des belles manières.

Par suite d'une intrigue assez compliquée et dans laquelle figure constamment un traître nommé Mathieu Louchard, Arthur, Pierre et Marie se retrouvent à bord de la frégate *la Méduse*, commandée par un capitaine inhabile et sur laquelle on passe beaucoup trop gaîment le temps. C'est en vain qu'Arthur donne de sages conseils, en vain que Pierre Bernard fait taire son juste ressentiment pour offrir des secours, le navire mal dirigé s'engage dans un banc de sable, fait naufrage, et bientôt apparaissent aux regards du spectateur épouvanté, cette mer sans limite, ces flots qui battent avec furie un radeau couvert de spectres pâles et décharnés, livrés aux plus horribles angoisses. La faim les exténue, le désespoir les égare, d'affreuses imprécations sortent de leurs bouches haletantes, toutes les tortures de l'agonie la plus épouvantable les accablent. Au milieu de ces infernales angoisses, et comme si le ciel voulait encore doubler son infortune par celle d'un autre, Pierre reconnaît son jeune frère Marcel dans Arthur de Marsay. Cette reconnaissance, le besoin qu'il éprouve de veiller sur deux existences qui lui sont chères, raniment son énergie et lui donnent la force de lutter encore. Enfin les pauvres naufragés sont sauvés et Pierre couronne toute une vie de dévoûment et d'abnégation en cédant la main de Marie à celui qu'elle aime.

Le succès vraiment populaire qu'a obtenu cette pièce, promet d'attirer long-temps la foule à l'Ambigu; on ira s'attendrir sur les désastres des matelots et des passagers de la *Méduse*, on y retournera pour admirer les belles décorations de MM. Philastre et Cambon.

C'est sous ces merveilleux auspices que M. Chabot vient de prendre la direction du théâtre de l'Ambigu-Comique. M. Chabot est ce jeune écrivain qui a si long-temps, et avec tant de goût, participé à la direction littéraire du *Voleur* où nous sommes appelé à le remplacer. J. S.

Après les succès qui avaient signalé cet hiver l'apparition de Jullien à la tête de l'orchestre des bals de l'Opéra, on devait bien s'imaginer que ce jeune artiste ne resterait pas long-temps séparé du public dilettante qui lui est toujours fidèle. Nous sommes heureux d'annoncer qu'il va reparaître à la tête d'un orchestre plus puissant encore que celui de l'Opéra et dans un local qui peut lutter de séductions avec la salle et le foyer de l'Académie royale de musique. C'est le palais de la rue du Mont-Blanc, l'ancien *Casino-Paganini*, qui est destiné à recueillir les délicieuses harmonies des walses de Jullien, plus populaires déjà que celles de Strauss, parce qu'elles sont plus françaises. Mais la musique de concert ne fera pas seule le charme des soirées; il y aura des fêtes de nuit, des danses, des jeux de toute sorte dans le jardin, construit sur des plans fournis par Cicéri ; et comme si l'on avait à craindre que l'ennui pût naître de l'excès du plaisir, on joindra, dit-on, des cours publics de musique à ce nouvel établissement, fondé sous les auspices des principales notabilités de l'art et de la finance. Nous ne pousserons pas plus loin nos indiscrétions, mais ce que nous ne pouvons nous empêcher d'annoncer, c'est que le monde parisien sera appelé avant la fin de ce mois à jouir de toutes ces merveilles.

Revue de cinq Jours.

5 MAI. — Le duc de Wellington, qu'un bruit de bourse avait tué ces jours derniers, a complété avant-hier sa 70ᵉ année.

— Il n'est point d'actes arbitraires que les magistrats anglais ne se permettent dans leur zèle aveugle pour faire respecter le dimanche. Ainsi aucune loi ne défend d'acheter de l'huile le dimanche pour traiter un enfant malade, cependant un individu a été cité devant le bureau de police de Hatton-Garden, et condamné à l'amende à raison de ce fait ; mais l'excès du mal produit le bien.

Une condamnation aussi arbitraire, dit le *Sun*, sera un nouveau stimulant pour les habitans de la métropole qui ont senti la nécessité d'organiser une société qui pourra les protéger contre de pareils abus.

— Appelé par le conseil de censure de la *Presse* à statuer sur la nationalité de M. Emile de Girardin, le tribunal de première instance de la Seine, présidé par M. Debelleyme, a, dans son audience de ce jour, reconnu et déclaré que M. Emile de Girardin, né en France, était Français et devait jouir des avantages attachés à cette qualité. M. de Girardin va se présenter de nouveau aux élections de Bourganeuf. Sa nomination paraît certaine.

— A l'exposition des produits de l'industrie française, ce matin, on remarquait une douzaine d'Arabes qui, en compagnie de leurs interprètes, parcouraient les salles. C'était avec autant de curiosité que d'intérêt qu'ils s'arrêtaient devant les comptoirs des exposans, et se faisaient expliquer l'usage de beaucoup d'objets qui frappaient pour la première fois leurs regards.

— Hier, vers sept heures et demie du soir, le gaz a fait explosion dans la boutique du marchand de vin qui fait l'encoignure de la rue Montorgueil et de la pointe Sainte-Eustache, et a causé de nombreuses dégradations; le marchand de vin, qui présentait le feu au bec pour l'allumer, a eu les cheveux brûlés; le feu s'est communiqué avec beaucoup de promptitude aux boiseries; mais, grâce aux secours empressés de la foule attirée par la détonation et des pompiers que l'on avait fait appeler, on est parvenu à s'en rendre maître en peu d'instans.

— Le greffe du tribunal de commerce de la Seine, dans les journées des 2 et 3 de ce mois, a reçu dix-sept nouvelles déclarations de faillites.

— A Nantes, le 1er mai, la température s'est élevée à 20 degrés Réaumur. Un orage a commencé à trois heures de l'après-midi, et a duré jusqu'à dix heures du soir. Le tonnerre grondait sans interruption, et la foudre est tombée dans plusieurs endroits et a causé des dégâts. Il est tombé aussi des torrens de pluie pendant plusieurs heures.

— On vient de commencer à placer les orangers dans les jardins publics.

— Le général Allard s'est chargé de démentir lui-même sa mort, annoncée d'une manière si positive par la *Gazette de Delhi*; son frère, résidant à Saint-Tropez (Var), vient de recevoir une lettre du général, portant la date du 27 février dernier.

---

6. — On souscrit maintenant pour faire les fonds de l'érection d'une magnifique cathédrale catholique romaine dans la partie occidentale de Londres. Cette église sera construite dans le style gothique; elle recevra dans l'intérieur des ornemens de peinture et de sculpture de la plus grande recherche, elle sera assez grande pour contenir 10,000 ames, et ce sera, à l'extérieur, l'un des plus remarquables édifices de la capitale. On assure que le pape viendra consacrer l'église lorsqu'elle sera terminée. Cet édifice coûtera, dit-on, 150,000 liv. st. (3,750,000 fr.)

— On écrit de Perpignan: « Aujourd'hui, à midi précis, au milieu du concours immense de la population accourue sur la place de la Loge, à Perpignan, pour voir passer les accusés de Saint-Laurent, a été arrêté par quatre gendarmes le sieur Canavy (Hector), notaire à Ille (Pyrénées-Orientales), sous la prévention de vingt-cinq faux et de nombreuses escroqueries. Une mauvaise conduite et de folles dépenses occasionnées par les derniers événemens politiques l'ont entraîné, dit-on, à ce crime. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce notaire s'était rendu à Perpignan pour y exercer ses fonctions de juré, et qu'effectivement il a siégé dans quelques causes, et a été récusé dans quelques autres. L'instruction de son affaire ayant lieu à Prades, il y sera transféré demain. »

— L'*Ironsides*, le premier navire en fer qui ait été construit en Angleterre, est rentré dans la Mersey, après un voyage transatlantique qui a duré cinq mois. Cette expérience a démontré que des navires construits en fer pouvaient en toute sécurité voguer sur l'Océan. L'aiguille a fonctionné avec la plus grande régularité.

— Un projet de loi qui intéresse la France a été présenté à la chambre des représentans belges, et se compose d'un article unique. Il a pour objet de réduire le droit d'entrée des houilles françaises de 3 fr. 30 cent. à 1 fr. 50 cent. par 100 kilogr. Cette réduction, est-il dit dans l'exposé des motifs, est fondée sur la réciprocité d'une diminution pour les droits d'entrée des houilles belges en France.

— Le prince Napoléon-Louis, qui vit très retiré dans la capitale, consacre, dit-on, ses loisirs à la composition d'un ouvrage dont la publication produira une grande sensation. L'ouvrage sera intitulé: *Idées napoléoniennes*.

---

7 — Le 1er mai, le théâtre de Cheltenham a été consumé par un incendie. L'alarme a été donnée à trois heures et demie par des personnes qui revenaient d'un bal. Le feu avait déjà fait de grands progrès; on s'aperçut bientôt qu'il devenait impossible d'arracher le bâtiment aux flammes qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse. Deux ou trois maisons voisines du théâtre ont été brûlées. Les petits boutiquiers qui les occupaient n'étaient pas assurés. Le théâtre de Cheltenham avait été bâti en 1805. On attribue ce sinistre au gaz qui s'est échappé. La perte est évaluée à 5,000 liv. st. (125,000 fr.)

— Des chefs d'atelier des premières maisons industrielles de la capitale sont partis hier en grand nombre pour le Havre, où ils vont s'embarquer pour Saint-Pétersbourg. Le gouvernement russe a tout fait pour les engager à quitter la France.

— On écrit de Toulouse, 3 mai.

« Le général carliste Basilio Garcia, le général carliste Vivaaco, sa femme et sa fille, exilés par ordre de Maroto, sont passés avant-hier dans notre ville. Ils sont partis de Bayonne le 24, et se rendent à Angoulême, résidence qui leur a été assignée par le gouvernement français. Un gendarme était assis sur le devant de leur voiture.»

— Moreno, général carliste, qui fit fusiller l'infortuné Torrijoz à Malaga, est arrivé le 30 avril a Bayonne avec trois de ses compagnons. Moreno est une nouvelle victime de Maroto.

—Les rassemblemens des chartistes et l'attitude hostile qu'ils ont prise sur différens points, ont motivé de la part du gouvernement anglais une proclamation, par laquelle il est enjoint strictement à tous juges de paix, shériffs et autres officiers civils, d'user de tous leurs efforts pour faire respecter les lois, pour prévenir et dissiper toutes réunions illégales et déférer les coupables à la justice.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 5 et lundi 6 mai 1839, de 4,843 déposans, dont 626 nouveaux, la somme de 666,504 fr.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 431, 500 fr.

—Les auteurs du vol de 120,000 fr. effectué au préjudice de M. Manzanarez de Bordeaux, ont été arretés à Toulouse.

— Aujourd'hui la température s'est élevée à 10 degrés 4/10es au minimum, et à 17 degrés au maximum. Un orage très violent a éclaté ce soir au nord de Paris; mais il a tourné autour de la ville et s'est éloigné vers l'ouest sans nous donner une seule goutte d'eau; nous n'avons eu de cet orage que le bruit du tonnerre, le feu des éclairs et une trombe de vent.

---

8. — On écrit d'Alger: «Des mouvemens qui semblent annoncer quelque prochain acte d'hostilité ont lieu depuis quelques jours dans l'est de la Mitidja; de fortes patrouilles et des détachemens composés de plusieurs compagnies sortent journellement des camps de Kara-Mustapha et du Sandouck pour observer les défilés qui conduisent aux montagnes des Issers. Les ordres émanés d'Alger se succèdent avec rapidité, et enjoignent la plus grande surveillance; le cours de Boudoux-Nou, qui sépare le territoire français du territoire arabe, est le but de toutes les reconnaissances. Parmi les bruits qui circulent, le plus accrédité est que les Arabes de la montagne ont l'intention de faire un razia sur les tribus alliées, et même de venir attaquer nos avant-postes. »

— Au 30 avril, le montant des souscriptions réalisées pour les victimes du tremblement de terre de la Martinique, avait atteint le chiffre de 156,880 fr. 40 cent.

— Nous avons encore été favorisés aujourd'hui par un très beau temps. Le thermomètre a marqué 9 degrés 4/10es au minimum, et 19 degrés 7/10es au maximum. Le baromètre a monté d'une ligne; il est ce soir à 27 pouces 11, 22. Le vent est au sud-est.

— Le 5 mai, jour anniversaire de la mort de Napoléon, un grand nombre de bouquets et de couronnes d'immortelles ont été déposés au pied de la colonne Vendôme.

— Le 3 de ce mois est morte, à la maison royale de Charenton, où l'avait recueillie le directeur de cet établissement, la jeune Henriette Palmérini, âgée de 14 ans. Cette pauvre enfant, impotente depuis cinq années, venait de subir l'amputation d'une jambe. C'était la petite-fille (par les femmes) d'un ancien intendant de province, la petite-nièce d'un contrôleur-général des finances, cordon bleu (M. de Calonne), la descendante de Paris Duvernet, premier gouverneur de l'Ecole-militaire, et riche à millions.

— Le service funèbre en l'honneur d'Adolphe Nourrit est remis au samedi 11 mai, au lieu du vendredi 10, et il aura lieu à Saint-Roch.

---

9. — Londres 8 mai. Une nouvelle importante, quoique prévue depuis quelque temps, est arrivée aujourd'hui par le télégraphe. Les ministres n'ayant obtenu qu'une majorité de cinq voix à la chambre des communes, à la fin de la séance d'avant-hier, pour le bill concernant le gouvernement de la Jamaïque, ont remis leur démission entre les mains de la reine.

—Les lettres de Lisbonne du 29 avril arrivent par la voie de Londres. Elles ne contiennent que de tristes détails sur la situation financière du Portugal. Le ministre des finances a déclaré dans la chambre des députés qu'il ne pouvait payer encore les deux semestres arriérés des dividendes de la dette étrangère, que le pays était épuisé, et qu'il ne restait d'autres ressource au gouvernement que l'économie la plus rigoureuse dans les dépenses.

—Le tribunal de commerce de la Seine, dans son audience de lundi, présidée par M. Thoureau, a rendu un jugement qui prononce la nullité de la Société des gens de lettres, pour défaut des publications voulues par la loi pour toute société commerciale.

— On avait répandu la triste nouvelle que Paganini était mourant. Elle est démentie par une lettre que nous avons sous les yeux, adressée au docteur Bénech par Paganini même, lettre dans laquelle il écrit que la santé qu'il devait à ce docteur s'est d'abord maintenue, malgré les fatigues d'un long voyage pendant des temps froids, et qu'elle s'améliore depuis la belle saison. Ainsi il n'est plus douteux que le célèbre artiste reviendra encore parmi nous recevoir des couronnes.

— On nous écrit de Bologne, le 30 avril:

« M. Rossini père est mort hier à l'âge de 85 ans. Le grand maëstro qui avait témoigné depuis quelque temps l'intention de retourner en France, mais qui ne voulait pas quitter son père, partira bientôt, à ce que l'on dit; il a même déjà vendu sa jolie maison d'ici à madame Bignami.»

Le Directeur, BERTHET.

IMP. D'ÉD. PROUX ET Ce, Rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

15 MAI 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

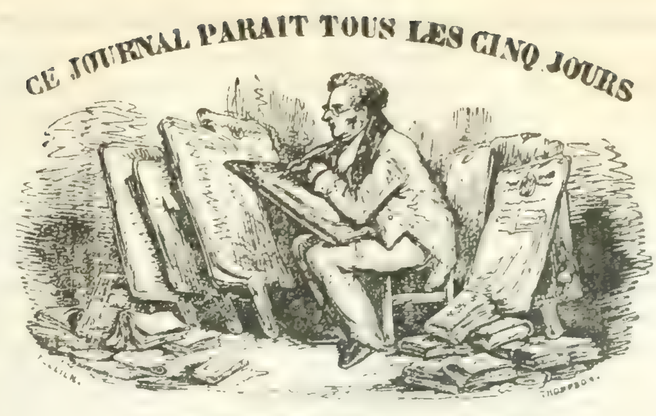
Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225, Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 27.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr.
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

LA TERRE VAN-DIEMEN,

PAR

M. ADOLPHE SCHAYER.

—

Notre position sociale dans la terre Van-Diemen s'améliore tous les jours par la civilisation ; les établissemens industriels augmentent et tendent à accroître le bien-être. Les deux plus grands fléaux que le colon avait, il y a quelques années encore, à combattre, les *Bushrangers* et les indigènes, désignés sous le nom de *Noirs*, sont comprimés ; la sûreté des personnes et des biens est parfaitement consolidée dans les parties les plus éloignées de la colonie.

Sans doute les Européens savent à peine à quel point les *Bushrangers* ont mis la colonie en danger ; il ne sera donc pas hors de propos d'en dire quelque choses.

On nomme *Bushrangers* les déportés qui, parvenus à se soustraire violemment à l'inspection légale des autorités, se sont échappés dans les forêts et dans d'autres repaires et vivent de vols et de brigandages. *Bush* est une expression coloniale qui désigne une forêt ou un terrain non cultivé et couvert de bois. Ordinairement plusieurs de ces vauriens s'associent ensemble, et presque toujours sous la conduite d'un capitaine dont le caractère a la plus grande influence sur les actions de sa bande ; ainsi, les uns commettaient dans leurs brigandages des cruautés inouies, tandis que les autres exerçaient, pour ainsi dire, leurs pillages tranquillement, ménageaient le beau sexe, lui montraient une galanterie chevaleresque, et souvent même parvenaient, par leur conduite originale, à amuser l'homme qu'ils avaient volé. Ils ne se bornaient pas à attaquer les voyageurs, ils allaient investir principalement les maisons habitées par des colons loin des postes militaires.

L'humanité se révolte au récit des traits de hardiesse et de férocité que l'on a conservés de ces temps calamiteux. Seffrey, le plus horrible de ces monstres, arracha un enfant du sein de sa mère, et, le tenant par les jambes, l'écrasa devant elle contre un rocher. Il est pourtant consolant d'apprendre que les atrocités de ce scélérat excitèrent le dégoût de ses complices, car, lorsqu'après l'avoir arrêté, on le conduisit dans la prison où étaient enfermés plusieurs *Bushrangers*, ceux-ci menacèrent de l'étrangler avec leurs fers si on ne l'emmenait pas.

Brady était le capitaine de la bande la plus nombreuse, dont les entreprises étaient moins cruelles et pourtant très nuisibles aux colons. Il possédait cette magnanimité et cet enthousiasme de brigand parfaitement convenables pour s'attacher des hommes grossiers ; son but n'était pas uniquement le butin, la manière de se l'approprier le satisfaisait bien plus. Une fois il se rendit maître de la maison d'un propriétaire aisé qui était absent, et qui, suivant ce qu'il avait appris, attendait quelques-uns de ses amis. Brady donne ses ordres pour le dîner, choisit lui-même le vin, et prépare tout pour bien recevoir ses hôtes qui ne tardent pas à arriver à cheval avec le maître de la maison. L'étonnement de ce dernier est extrême lorsqu'il voit un étranger commander à ses domestiques de recevoir les personnes qui viennent, s'avancer avec politesse, et le prier de vouloir bien entrer et de faire comme s'il était chez lui. L'énigme s'explique quand cet étranger dit son nom. Brady indique lui-même les mesures qu'il a prises pour sa sûreté, et conseille amicalement au maître de la maison de ne pas essayer de résister. Enfin, la société se met à table et le bandit joue à merveille le rôle de seigneur du logis, est plein d'attentions et de prévenances pour chacun des convives, et se lève de table en faisant observer qu'il doit songer à ses affaires. Puis il prie le maître de la maison de lui ouvrir ses armoires et ses coffres ; il y cherche ce qui lui manquait en linge et autres objets et les remet à ses gens. Enfin, il invite la société à vouloir bien passer dans un appartement où il l'enferme avec les domestiques, afin qu'on ne puisse pas se mettre à sa poursuite : quelques minutes après toute cette troupe était disparue.

On conçoit aisément que les autorités ne restèrent pas oisives, et prirent les moyens de livrer ces scélérats à la peine qu'ils avaient méritée ; mais, d'après la nature du terrain, de l'organisation incomplète des choses, il fut extrêmement difficile de les trouver dans leurs repaires. On eut donc recours à un moyen qui, dans d'autres entreprises hasardeuses, a été employé avec un succès entier : c'est-à-dire que le gouverneur mit à prix la tête de ces brigands. Une somme d'argent était promise aux gens libres, un pardon absolu, avec la faculté de retourner libres en Angleterre aux prisonniers. On comprend sans peine combien un tel espoir dut agir sur l'énergie des déportés. On ne risque pas volontiers sa vie pour une couple de centaines de livres sterling, mais on la hasarde avec plaisir pour gagner sa liberté. Les expédiens et les pieges que les déportés mirent en œuvre pour s'emparer des voleurs, furent quelquefois aussi cruels que téméraires et adroits.

un Irlandais ne prit pas un long détour. Il promit aux bandits de leur porter des alimens; et, comme il ne pouvait pas emmener des aides sans qu'ils fussent aperçus par les brigands qui guettaient son arrivée, il se procura des boissons enivrantes dont ils usèrent immodérément, tandis que lui s'en abstint. A peine furent-ils endormis qu'il emporta leurs armes, et réveilla leur capitaine par ces paroles : « Vous êtes mon prisonnier. » Cependant celui-ci prend un pistolet qu'il portait à sa ceinture ; mais il est prévenu par l'Irlandais qui ensuite mit dans un sac la tête précieuse, se hâta de la présenter au gouvernenr, et reçut la récompense promise. La plupart de ces brigands ont été en partie arrêtés et pendus, et en partie sont disparus ; de temps à autre un condamné s'échappe encore de la maison de correction, et se jette sur un voyageur ou bien se met à piller une maison isolée ; mais sa carrière n'est ni longue ni brillante, tant la police est bien organisée, tant la population s'est plus concentrée. Depuis plus de cinq ans que je suis dans ce pays, il n'est rien arrivé d'extraordinaire en ce genre.

Quant aux indigènes ou noirs, j'ai eu de fréquentes occasions de les voir et de les observer pendant leurs repas et leurs *corroberys* (danses et divertissemens), dans leurs pêches et dans leurs chasses; dans toutes ces circonstances, leur aspect n'offre rien d'agréable; cependant la souplesse de leur corps, la finesse extrême de leurs sens, excitent l'étonnement du spectateur civilisé. Sur des rochers escarpés, du haut desquels nous ne pouvons descendre qu'avec beaucoup de précautions et pas à pas, ils poursuivent les kangarous en courant, la lance à la main, et avec leur *ouaddy*, morceau de bois arrondi de deux pieds de longueur sur trois doigts d'épaisseur, ils tuent les oiseaux au vol. On les voit chercher avec une égale adresse les traces des hommes et des animaux ; ils les suivent sur les rochers où les mousses clair-semées n'offrent aucun signe de reconnaissance à l'œil ordinaire ; ils distinguent même si un pas est celui d'une femme ou d'un homme ; si la personne portait quelque chose de lourd ou n'était pas chargée ; et enfin ils font en ce genre tout ce qu'on lit dans les relations concernant le résultat de l'exercice des facultés naturelles chez les Indiens de l'Amérique et les autres sauvages. Ils sont toujours disposés à jouer ou à manger, et ils traitent chacun de la même manière, sans nul égard pour son état ou sa supériorité. Dans leur vie nomade ils n'ont véritablement pas de domicile; ils ne possèdent proprement rien, et ils quittent le matin leur gîte qu'ils laissent aussi nu qu'ils l'ont trouvé la veille; ce qu'ils ont pu pendant ce temps se procurer en coquillages et en kangarous est consommé, et ils n'emportent que du feu dont la conservation n'est pas confiée précisément à des vestales , mais à leurs femmes. La nuit, la vue d'un semblable camp a quelque chose de particulièrement attrayant; les feux qu'ils entretiennent au moyen de petits amas de bois, éclairent avantageusement les différens groupes d'hommes, de femmes et d'enfans tout nus, sans trop faire ressortir la pauvreté réelle de ce qui les entoure.

Mais, le jour, l'aspect d'une semblable société campée est très désagréable et efface toutes les impressions favorables que l'on a éprouvées. On ne peut pas les appeler réellement sales et désordonnés, parce que ces défauts font supposer un certain degré de civilisation dont ils n'offrent pas la plus légère trace ; et cependant la manière dont ils préparent et consomment leurs alimens, les débris qu'ils en ramassent et partagent avec leurs chiens, tout cela répugne à quiconque en est spectateur. Dans les rapports réciproques d'un sexe envers l'autre, il ne se passe rien qui s'éloigne trop de nos idées de décence; on s'habitue bientôt à voir avec indifférence les deux sexes nus, et je n'ai jamais remarqué que cet état occasionnât parmi eux une malice ou une agacerie, même lorsque les circonstances étaient assez propres à en faire naître ; ainsi, par exemple, les femmes aident les hommes dans leur toilette, qui consiste à frotter le corps de graisse animale et à le peindre dans différens endroits de craie rouge ; cette opération se fait toujours avec le plus grand sérieux. Ils connaissent et observent les lois du mariage ; les exemples de polygamie ne sont pas connus chez eux. Leur choix tombe souvent sur des filles d'une autre race; ils recourent alors à la violence pour les enlever, ce qui ordinairement cause de sanglans combats. Il serait difficile de décider si, entre les célibataires des deux sexes, il s'établit des liaisons secrètes, car on n'a pas d'exemples qu'une fille ait mis un enfant au monde.

On connaît très peu leurs idées et leurs opinions relatives à un être suprême, et ce que l'on dit ordinairement à cet égard est peu fondé. M. Robinson, dont je parlerai plus tard, avait la meilleure occasion de savoir la vérité à ce sujet, et j'ai eu souvent des conversations avec lui. D'après son témoignage, certainement croyable, les noirs ou indigènes croient à un bon et à un mauvais esprit. Le mauvais règne la nuit; c'est pourquoi, après le coucher du soleil, ils restent dans leur camp, et, dans l'obscurité, montrent de l'angoisse et de la crainte. Ils ont sur le bon esprit, qui leur donne de l'eau, du feu et des alimens, une tradition plus sensée qu'on ne pourrait l'attendre de leur grossièreté. Le bon esprit, disent-ils, a paru plus tard que le mauvais, afin de réparer le mal que celui-ci leur faisait; il leur a appris à parler une langue et les a débarrassés de la longue queue qu'ils avaient portée jusqu'alors comme les kangarous. On n'a rien remarqué d'un culte extérieur envers un être suprême, ni de cérémonies religieuses quelconques. Ils ont tenu long-temps secrète la manière dont ils enterraient leurs morts ; maintenant on sait qu'ils les brûlent, et recouvrent leurs cendres de terre, et qu'ils garnissent la place d'écorce de branches d'arbres pour en écarter les animaux. Des parens ont aussi la coutume de porter sur eux de ces cendres enveloppées d'un morceau de peau de kangarou.

L'établissement d'une colonie dans cette île dut naturellement occasionner des collisions nombreuses entre les arrivans et les noirs qui les considéraient comme des hôtes importuns; et si les indigènes, d'abord amorcés par l'attrait de la nouveauté et de beaucoup de choses tentantes que leur donnèrent les arrivans, se comportèrent pacifiquement et firent de fréquentes visites aux blancs ; ils changèrent de conduite à mesure que les entreprises des colons devinrent gênantes pour leur manière de vivre, et cela finit par éclater en une inimitié mortelle. La cause de ces combats, qui coûtèrent de bien chères victimes à beaucoup de familles de colons, mais détruisirent presque entièrement les noirs, n'est nullement à l'honneur des blancs. Bien que les noirs fussent douloureusement affectés de la perte de leur contrée de prédilection, et s'en plaignissent avec amertume en disant: « Qu'on leur prenait leur terre, » ils n'attentaient cependant à la vie de personne. Le penchant au meurtre fut excité chez eux par la cruauté de matelots grossiers qui, allant à la chasse des phoques dans les petites îles du détroit de Bass, trouvaient très utiles les services des femmes noires ; et, lorsqu'elles refusaient de les accompagner volontairement, ils les enlevaient de force et tuaient souvent les parens ou les amis qui s'opposaient à ces violences. De semblables désordres furent ensuite commis par les *stockkeepers*, qui dans l'intérieur gardaient les troupeaux de bestiaux, et habitaient souvent seuls ou à deux une cabane. Ce furent de tels attentats qui excitèrent chez les noirs cet esprit de vengeance particulier à tous les peuples sauvages. Sans distinguer celui qui leur avait fait le mal, ils virent un ennemi dans chaque blanc, et alors commença un terrible combat à mort. Malgré la supériorité que donnaient aux colons leur nombre et les armes à feu, les attaques opiniâtres des noirs menaçaient cependant d'arrêter la prospérité de la colonie, car ils dirigeaient leurs efforts non-seulement contre la personne des blancs, mais ils cherchaient à détruire de toutes les manières leurs propriétés, incendiaient leurs maisons, et dispersaient leurs troupeaux de bœufs et de moutons. En commettant ces actes de violence, ils montraient un esprit de ruse et de finesse qu'on n'attendait guère d'eux. Avant d'attaquer une maison, ils faisaient ordinairement la reconnaissance du terrain, et s'instruisaient du nombre des habitans; pour éviter tout soupçon, la plupart de leurs compagnons restaient cachés dans un bois, et les autres s'approchaient de la maison désarmés en apparence, tandis qu'ils traînaient à travers les hautes herbes leurs lances qu'ils tenaient entre leurs orteils, pour en faire usage contre les blancs qui, sans méfiance, venaient à leur rencontre.

Ce stratagème leur coûta cependant cher ; car, dès qu'un noir se montrait à portée du fusil d'un blanc, il avait beau faire des signes de paix, celui-ci, pour sa propre sûreté, se croyait autorisé à faire feu sur lui. Beaucoup de blancs néanmoins devinrent la proie de la supercherie des noirs. Peu de temps après mon arrivée, un respectable propriétaire fut attiré dans les forêts, ainsi que ses gens, et massacré par les sauvages. Le gouverneur a tout fait ce qui était en son pouvoir pour prévenir le mal ; car, quoiqu'il fût évident que les noirs devaient être tôt ou tard entièrement anéantis, c'était toujours un moyen pénible de sortir d'embarras, indépendamment du préjudice qui pouvait en résulter jusque-là. Il fut donc résolu d'attaquer en masse chaque tribu séparément, et de les transporter dans une île du détroit de Bass, où, séparés des blancs, ils pourraient continuer de vivre à leur manière. On espérait aussi les civiliser, et au moins arracher ainsi la nouvelle génération à l'état de barbarie.

L'exécution de ce projet commença en 1829 ;

M. Robinson s'en chargea, et la colonie doit à ses soins et à sa persévérance d'être entièrement délivrée des noirs. Cependant sa tâche fut accompagnée de beaucoup de peines et de dangers, parce qu'il était fermement persuadé qu'il ne fallait pas employer la force, et qu'il devait recourir à des moyens pacifiques seulement, en décidant amicalement les chefs de se réunir à lui, ce qui le mit souvent dans une position très périlleuse. Il était nécessaire, pour trouver ces éternels nomades, de s'aider des noirs eux-mêmes, car ceux-ci seulement pouvaient découvrir leurs traces; on se servit donc d'un indigène qui, depuis son enfance, avait été élevé dans la maison d'un colon : il était généralement aimé et connu sous le nom de *Black Tom* (Thomas le Noir).

A la première rencontre des noirs, ils se réunirent à sa troupe. Après beaucoup d'hésitations et de longs discours, M. Robinson chercha parmi eux les hommes et les femmes qui semblaient le mieux répondre à ses intentions. Dans le cours de son excursion, sa bande de vingt personnes d'élite se grossit encore de plusieurs autres, qui l'accompagnèrent dans toutes ses courses et le servirent fidèlement. Avec ces gens de son choix, il vint plusieurs fois nous visiter dans nos habitations. La fréquentation avec M. Robinson, et les nombreux points de contact qu'ils eurent avec les blancs, ne furent pas sans influence sur les noirs; ils ne furent plus aussi farouches en nous voyant, ils pouvaient mieux s'expliquer en mauvais anglais; au reste, on ne remarqua pas que leur intelligence fût plus développée; leurs idées étaient aussi bornées qu'auparavant.

A notre dernière réunion, après que les hommes eurent, pour notre amusement, décoché leurs lances vers un but, je vantai l'adresse de l'un des meilleurs tireurs, homme qui avait passé la jeunesse, mais encore très fort. « Je crains, ajoutai-je, que tu n'aies immolé beaucoup de blancs avec tes lances. » A ces mots, cet homme se prit à rire gaîment; et, comme flatté de ma haute opinion, il répondit d'une mine satisfaite : *Plenty! plenty!* (Beaucoup! beaucoup!) On trouve naturellement parmi eux une différence de caractères et de facultés intellectuelles qui, d'après des modifications, se manifestent soit d'une manière, soit d'une autre. Une singularité plaisante est presque généralement propre aux jeunes gens; ils imitent avec succès les mines et les gestes des personnes remarquables, et, dans leur état misérable, copient avec une certaine ironie les mœurs et les usages de la vie sociale raffinée.

M. Robinson conçut une telle affection pour ses compagnons noirs, qu'il désira que partout ils fussent traités avec égard et cordialité; on ne pouvait pas lui causer plus de plaisir que de leur faire du bien, ce qui se bornait naturellement à leur donner à boire et à manger. Il ne manquait pas non plus une occasion de les produire sous le côté le plus avantageux; à cet effet, il arrangeait des parties de nuit dans leur camp, pendant lesquelles ils chantaient, dansaient, et faisaient toutes sortes de folies. Par décence, les femmes étaient toujours vêtues, et les hommes mêmes portaient des caleçons chaque fois qu'ils se montraient hors de leur camp. Dans ces parties de nuit, notre enthousiaste ami avait coutume de nous présenter les chefs, dont il qualifiait plusieurs de rois à cause de l'étendue de leur territoire. Là, nous vîmes plusieurs princes et princesses du sang, en habits de frise blanc et coiffés de bonnets de nuit rouges, jouer avec beaucoup de condescendance et d'une manière tout à fait enfantine.

La force de leurs organes digestifs dépassait toute croyance. Les navets étaient leur mets favori, et je leur donnai un jour la permission d'en emporter du champ autant qu'ils le pourraient. Pendant qu'ils les arrachaient de terre, ils commencèrent à en goûter, et ils continuèrent à en manger le long de la route qui conduisait à leur camp, où ils en transportèrent un tas; et, comme cette soirée était destinée à une fête brillante, je m'y rendis de bonne heure, afin d'ordonner les préparatifs du repas. C'est en vain que M. Robinson les pria de mettre les navets de côté et de préparer le camp pour la réception des hôtes, puisque, comme il le leur fit remarquer, ils n'auraient plus d'appétit pour un énorme poudding qui cuisait dans un chaudron; mais cela leur paraissait inconcevable. « Hommes noirs, toujours pouvoir manger, » répétaient-ils en continuant tranquillement à dévorer les navets. Enfin, à force de représentations réitérées, ils consentirent à les laisser de côté, et commencèrent à faire leur toilette. Les femmes ne semblent pas attacher un grand prix à la parure, et paraissent toujours à ces fêtes sans avoir rien de distingué dans leurs vêtemens ni de recherché dans leur parure. Cependant elles portent habituellement quelque chose de rouge, non pas à la manière de leurs sœurs blanches de l'Europe, pour remplacer la rougeur naturelle des joues, mais elles se tracent avec cette couleur des raies bien nettes et bien droites sur les joues, le front et le menton; quelquefois elles mêlent au rouge un oxide de plomb, ou bien se teignent le nez avec ce dernier, ce qui fait ressortir davantage le rouge. Les plus jeunes portent des colliers de petites coquilles brillantes enfilées très adroitement sur des tendons de kangarou. Les hommes font une grande attention à leur extérieur; ils consomment une grande quantité de graisse, de couleur rouge et d'oxide de plomb; et quand ils se montraient à nous, presque ruisselans de graisse, les signes de notre suffrage et de notre admiration semblaient leur donner une vive satisfaction, et l'on voyait qu'ils y avaient compté.

Les divertissemens de la soirée consistèrent en danses, tantôt isolées, tantôt en masse, en chants et en toutes sortes de jeux. Dans leurs danses ordinaires ils représentent ordinairement un sujet qu'il n'est pas difficile de deviner. Tantôt ils imitent un troupeau de kangarous, et vont alors à cloche-pied et contrefont les mouvemens particuliers de cet animal; tantôt ils se changent en une troupe d'émeus ou casoars, et alors ils étendent les bras pour représenter le long cou de cet oiseau, et, comme, lui ils cherchent, en faisant de grands pas, leur pâture dans le gazon. Les plus distingués d'entre eux donnent des représentations qui offrent un caractère plus spécial et en quelque sorte plus grossier, Le guerrier, car c'est dans ce sens qu'ils semblent choisir leurs rôles, se place au milieu d'un cercle qu'ils font autour d'un feu, tantôt chantant et tantôt récitant; il fait une allocation qui paraît ne pas produire une bien vive impression sur ses compagnons, tandis que lui-même s'excite au point de pouvoir à peine parler au bout de quelques minutes, et ne fait entendre que des sons inarticulés et accompagnés de gestes exprimant la colère et l'amour des combats; et de cette manière il arrive à un état qui touche à la folie. Ce moment paraît être le but spécial de toute la représentation, car alors les hommes se précipitent vers lui et commencent, en poussant des cris effroyables, une danse que commande le chef. Ils courent en tournant autour du feu de manière à causer des vertiges au spectateur, et de la paume de la main frappent de temps en temps la terre, puis rebondissent en sautant les deux jambes en l'air. Quand cette frénésie est, comme on le voit, montée à son plus haut point, les femmes s'élancent à leur tour; elles se jettent dans le cercle étroit formé par les hommes, exécutent des danses encore plus sauvages, si c'est possible, en levant les bras et en faisant des cris affreux, elles finissent ordinairement par se précipiter sur le feu, dont elles renversent avec les pieds le bois brûlant, et par leurs sauts et leurs gambades éteignent ce qui en reste.

Nous n'avons jamais pu comprendre la véritable signification de cette scène étrange, qu'ils répétèrent plusieurs fois sans de grands changemens; cela a sans doute quelque rapport à leurs combats avec d'autres tribus. Cependant, même dans ces momens qui semblaient exalter leur imagination, et exciter dans tout leur être un désir immodéré de combattre, il y avait toujours chez eux quelque chose d'enfantin, car au milieu de cet emportement, si, comme cela arrivait quelquefois, il survenait un accident risible, si les hommes en sautant, au lieu de retomber sur leurs jambes, s'étalaient tout à plat à terre ou trébuchaient dans le feu, tout le monde éclatait de rire. Une fois le guerrier qui venait de commencer son discours l'ayant pris sur un ton trop haut, et ne pouvant pas le continuer, il s'arrêta, et, au moment de la plus profonde émotion, se prit à rire; aussitôt ses compagnons se joignirent à lui cordialement, de sorte que, pour cette fois, la représentation en resta là. Le poudding termina cette fête d'une manière convenable; l'un des anciens chefs devait le découper et distribuer les parts aux autres; il le fit avec un certain air de dignité et se servit avec beaucoup de dextérité du couteau et de la fourchette qu'on lui avait remis; seulement il s'oubliait de temps en temps, en prenant avec ses doigts dans le plat un morceau et le fichait ensuite au bout de sa fourchette. Nous les laissâmes dans cette occupation, et M. Robinson nous assura le lendemain matin qu'ils avaient mangé tout l'énorme poudding.

Ce fut la dernière visite que nous reçûmes de notre ami, qui rassembla bientôt tous les noirs de l'île, auxquels le gouverneur désigna pour séjour une île au détroit de Bass, où les adultes peuvent tuer autant de kangarous qu'ils le désirent, et les jeunes gens s'exercent à différentes occupations. Suivant ce que l'on a appris ils ne se trouvent pas à leur gré sur cette île (*Hinders-Island*); la mortalité y est considérable, les familles y augmentent peu, et il n'est que trop certain que dans quelques années, à peine il restera une trace des anciens maîtres de la terre Van Diémen.

Je viens de vous faire connaître deux objets qui sont d'une grande importance dans l'histoire de cette île, puisqu'ils ont eu une grande influence

sur la multiplication des colons et sur la civilisation. Au commencement de l'année passée, j'ai transporté de *Circular-Read*, mon domicile ici. Cette partie des possessions de la compagnie de Londres, de la terre Van-Diémen, forme la pointe nord-ouest de l'île, et est ordinairement désignée sur les cartes, sous le nom de cap Grim, mais la compagnie lui a donné celui de *Woolnorth*. La terre s'étend en forme de coin dans la mer, le terrain le plus fertile se trouve le long de la côte occidentale jusqu'à 30 milles vers le sud, et à peu de distance de l'Arthur-River. Ma maison est si près de la côte, que les fortes marées amènent, jusque sur le seuil, des algues et des coquilles, et que les oiseaux de mer se placent en grand nombre devant mes fenêtres pour attendre la proie que leur amènent les vagues. Je me crois même parfois un animal amphibie, tant la vue de la mer est presque devenue un besoin pour moi. Cet aspect n'est nullement monotone comme en pleine mer, elle est très-diversifiée et attrayante par une quantité de petites et de grandes îles, de rochers et d'écueils, qui s'élèvent au-dessus des flots à une distance plus ou moins considérable. Bien que les gros navires redoutent d'approcher de ces récifs et de ces îles, et qu'en entrant dans le détroit de Bass ils se tiennent en conséquence le plus possible au nord, bien que l'on n'aperçoive que rarement et dans un très-grand éloignement, les voiles d'un vaisseau qui, venant de l'Europe chérie, cingle vers le port Dalrympe, notre perspective n'en est pas moins animée par de petits bâtimens qui passent et repassent.

Pendant la saison de la pêche de la baleine et des phoques, ces petites voiles augmentent singulièrement la vie de ces parages, et souvent elles relâchent ici pour y faire de l'eau et du bois. Les visites des chasseurs de phoques sont cependant très-incommodes, parce que ces gens sont ordinairement grossiers, souvent des vauriens accoutumés à une vie déréglée et qui, dans leur profession, exposés à des contrariétés et à des dangers inexprimables, sont très-difficilement tenus dans le devoir lorsqu'ils viennent à terre.

La chasse aux phoques est un objet de spéculation très-important, puisque le prix d'une peau est considérable en Angleterre, et même ici elles valent de 15 à 20 shillings la pièce. Cette occupation est très pénible, et c'est pour cela qu'on en charge des gens tels que je les ai décrits. Le meilleur temps pour abattre les phoques, est celui où ils mettent bas; ils viennent alors en troupes s'établir sur des rochers. Les chasseurs les tuent à coups de massue, et ils sont assez adroits pour venir d'un seul coup à bout de la bête. Cette boucherie dure quelquefois plusieurs heures de suite, parce que ces animaux restent auprès de leurs petits, et ne songent à prendre la fuite que lorsqu'il est trop tard. Le butin est ensuite enlevé, et les peaux sont séparées des chairs et salées; elles se conservent dans cet état très long-temps. Les lieux où les phoques se rendent en plus grand nombre sont des rochers nus sur lesquels on ne peut se procurer ni de l'eau potable, ni du bois de chauffage; les chasseurs sont obligés d'y rester plusieurs semaines. Ils habitent ordinairement sous une tente de toile, et se servent de la chair des phoques pour chauffage; mais quand le vent souffle avec force ils ne peuvent avoir du feu, et souvent les vagues passent par-dessus leurs demeures. Parfois ils manquent de vivres, et on ne peut pas leur en apporter de frais, parce que les canots même craindraient de s'approcher des écueils quand le temps est mauvais. Les chasseurs ont à supporter la soif et la faim, et recourent aux moyens les plus téméraires pour atteindre la côte.

Une occupation accessoire de ces gens est de chercher des plumes et des œufs de divers oiseaux de mer, et surtout d'albatros, qui, à cause de sa grosseur et de sa couleur, est nommé ici *mutton-bird* (oiseau-mouton). Chaque couple de cette espèce d'oiseau vit dans un endroit fixe et séparé des autres, et y reste pendant le temps de l'incubation. C'est de cette circonstance que viennent les noms de plusieurs îles, telles que : île des Albatros, île des Pengouins, île des Pélicans. La quantité d'oiseaux qu'on trouve sur ces îlots est prodigieuse et réellement inimaginable. Ils pondent leurs œufs dans des trous que leur offrent ces localités, et souvent on en rencontre plusieurs milliers ensemble; comme ils ne quittent pas volontiers leurs œufs, on les tue facilement, bien qu'ils tâchent inutilement de se défendre. Leurs plumes contractent néanmoins une odeur de mer désagréable qu'elles conservent pendant plusieurs années, et l'on ne peut faire disparaître leur humidité saline qu'après les avoir fait bouillir plusieurs fois dans l'eau douce et les avoir exposées à l'air.

A l'époque de l'incubation ils obéissent à un instinct admirable : ils commencent tous à pondre à un jour déterminé. Je ne voulais pas croire à la vérité des récits que l'on me faisait à ce sujet; enfin je m'en convainquis par mes yeux. Les albatros fréquentent une petite île très fertile, éloignée d'environ deux milles de la côte qui fait partie de mon arrondissement, et dans laquelle je vais de temps en temps. Dans les mois d'hiver les albatros paraissent chercher un climat plus chaud, et ils émigrent tous ensemble. Dès les premiers jours du mois d'octobre ils s'établissent dans l'île, nettoient les cavités dans lesquelles ils couvent, ce qui est achevé en peu d'heures, et s'en vont après. Dans la nuit du 21 au 22 octobre ils reviennent en masse, et je fus grandement surpris de voir des collines et des vallées, qui la veille étaient désertes, peuplées le lendemain matin d'oiseaux occupés de la ponte. Leurs œufs, qui sont de la grosseur de ceux de canard, ont un goût agréable, mais leur chair est détestable à cause de la graisse abondante qui sent l'huile de baleine. Cependant les gens de la basse classe en mangent volontiers, surtout quand elle est salée et fumée, et l'on en envoie, ainsi préparée, une grande quantité dans l'intérieur, où la rareté les fait passer pour un mets délicat. La graisse, ou plutôt l'huile de cet oiseau, car, lorsqu'on les découpe, elle coule de la chair, est très nourrissante; nombre de cochons que nous élevons dans cette île, et qui pendant l'été se repaissent de ces oiseaux, parviennent en quelques semaines à une telle grosseur, qu'ils ont de la peine à se traîner, mais la chair contracte un goût de poisson rebutant.

Les voyages à l'intérieur qui, à cause des obstacles opposés par le terrain, ne peuvent se faire qu'à pied, sont très difficiles et très désagréables. Avant que les possessions de la compagnie pussent être déterminées, il fallait absolument examiner dans toutes les directions les vastes métairies, et nos arpenteurs, qui effectuèrent cette tâche, accomplirent un travail vraiment digne d'Hercule. La principale difficulté à surmonter se trouvait dans ces immenses forêts dans lesquelles on rencontre souvent des arbres de quarante à soixante pieds de circonférence sur cent à cent vingt pieds de hauteur. Les troncs, renversés par les coups de vent, les buissons touffus s'entortillant les uns dans les autres comme des roseaux, embarrassent la voie et obligent à faire de longs détours, de façon qu'on emploie plusieurs jours à parcourir un petit nombre de milles dans une direction fixe, et on est ainsi forcé d'emporter beaucoup de vivres, ce qui est singulièremeni onéreux pour le piéton. Un de ces derniers, qui faisait avec beaucoup de persévérance et d'adresse des excursions de ce genre à l'intérieur, fut, à son retour, interrogé par une dame sur la manière dont il lui avait été possible de trouver son chemin. « *I àxd my way.* » Je hachais mon chemin), répondit-il; et effectivement il fut en plusieurs circonstances obligé d'employer la hache pour se frayer un passage à travers les forêts.

Je puis voyager sans éprouver toutes ces difficultés le long de la côte qui est dégarnie de bois. Celui qui couvre les coteaux est en grande partie composé de buissons. Il ne croît jamais très haut. Les vents fréquens de mer empêchent les arbres de grandir, et même les arbrisseaux ne parviennent pas ici à la hauteur qu'ils atteignent dans les cantons abrités; cependant, grâce à l'activité de la végétation sous un climat aussi doux, les buissons continuent à pousser, et, comme le vent les empêche de s'élever, ils s'étendent en éventail du côté de la terre, et offrent ainsi l'aspect d'espaliers artificiels derrière lesquels on peut trouver un abri dans les gros temps.

Les torrens nombreux qui ont leurs embouchures sur la côte occidentale ne sont pas difficiles à passer à l'endroit où ils arrivent à la mer; mais en remontant leurs rives ils deviennent de plus en plus escarpés. Avec un peu d'expérience et en prenant les précautions convenables, ces excursions se font sans inconvéniens; ce qu'il faut attribuer à la sagacité des chevaux qui marchent d'un pas assuré sur les rochers et les coteaux escarpés. L'instinct de ces animaux se montre dans beaucoup d'occasions d'une manière remarquable. Lorsque, par exemple, à la marée montante, les vagues menacent de submerger le chemin, les chevaux dévient, dès une certaine distance, vers le côté opposé, qui est ordinairement un sable mou; puis au moment où la lame se retire, ils retournent promptement sur le terrain plus dur, et, sans faire de grands efforts, courent jusqu'à ce qu'une nouvelle vague les contraigne encore à s'éloigner de côté, et ils continuent cette manœuvre pendant des heures entières.

Le seul quadupède que l'on rencontre est le kangarou; ces animaux sont nombreux et leur chasse est fort amusante, le matin et le soir, lorsqu'ils paissent en troupes. Rarement on parvient à les atteindre d'un coup de fusil; ils sont en grande partie tués par des chiens dressés qui les poursuivent à travers les buissons, sur les marais et dans les landes. Cette chasse, vue d'une hauteur, offre un coup-d'œil intéressant; quelquefois le kanga-

rou disparaît subitement dans le bois, et s'il n'a qu'un chien à sa poursuite, il s'échappe heureusement; mais s'il est poursuivi par plusieurs, ceux-ci cernent le lieu, et l'animal inquiété cherche de nouveau à s'échapper. On a cru que le kangarou se sert de sa grosse queue pour accélérer sa course qui ne consiste qu'en bonds continuels; mais il n'en est pas ainsi, car il tient en courant sa queue étendue horizontalement, et assez souvent les chiens le saisissent par là et surtout par la jambe, ce qui le fait tomber à l'instant. Alors commence une lutte opiniâtre; le kangarou, saisissant son adversaire avec ses griffes de derrière, le déchire cruellement, et assez souvent il parvient à lui fendre la gueule. Néanmoins les chiens sortent toujours vainqueurs de ce combat; ils ne tardent pas, à leur retour, de faire connaître s'ils sont victorieux, car cette bataille a eu lieu dans l'éloignement où ils ont chassé le gibier, et ils y conduisent le chasseur. La partie la plus utile de cet animal est sa peau qui, tannée, fournit un cuir très-doux; on peut à la vérité manger la chair, mais elle est insipide, très-maigre et coriace; même en la conservant plusieurs jours elle ne devient pas plus tendre. Dans les forêts, c'est pourtant un mets dont on s'accommode; on coupe de la partie inférieure du corps ce qu'on nomme en langue coloniale *a sticker up*, la partie supérieure est à peu près un squelette qu'on ne peut pas manger. La queue est très-savoureuse; elle contient une quantité de tendons qui, par la cuisson, se convertissent en gélatine. Des soupes de ce genre sont réellement délicieuses, mais dans les bois, où l'on ne peut pas faire des préparations semblables, on se contente de mettre la queue avec sa peau et ses poils dans la cendre chaude et de la rôtir ainsi. Notre kangarou est beaucoup plus petit que celui de la Nouvelle-Hollande; il pèse rarement plus de quarante livres. Le wollobeg est un kangarou de la plus petite dimension; il est souvent de la grosseur d'un lapin, mais sa viande a bon goût.

Parmi les volatiles, les canards sauvages sont les plus nombreux sur la côte; nous avons près de nous un *duck river* et un *duck bay*, nommés ainsi à cause de la quantité de ces oiseaux qui s'y rassemblent : *duck* est le nom anglais du canard. Ils ressemblent à nos canards sauvages, mais sont plus petits. Le cygne noir est un magnifique oiseau; son vol est lourd, et dans l'air il se présente d'une manière désavantageuse. Quand il nage sur la surface tranquille d'un lac, surtout en troupe nombreuse, il offre un aspect enchanteur; et je m'oppose toujours à ce que mes compagnons tirent sur eux. Les kakatous noirs et blancs et les perroquets sont peu fréquens ici; les premiers annoncent le mauvais temps par un cri très-désagréable; lorsque je les vois voler en bandes noires avec les plumes de leur tête qui ressemblent à un bonnet, leur aspect excite en moi un sentiment lugubre qui me fait souvenir des *undertakers* (croquemorts) de Londres. Comme je n'aime pas la chasse, je me borne à remarquer en passant que les bécasses et les cailles abondent ici. Ces dernières, que les Anglais nomment *quails*, ressemblent à nos perdrix, mais sont beaucoup plus petites.

Tous ces objets fournissent ample matière à l'observation et à la conversation, et ces voyages, bien qu'ils soient pénibles, intéressent toujours.

Woolnorth, dans la terre de Van-Diemen, mai 1836.

(*Annalen der Erd-Vœlker-und Staaten kunde*, von Dr H. Berghaus.)

ESQUISSES DE MŒURS.

LE FOYER DU PUBLIC,

Un jour de première représentation.

Vous êtes arrivé l'autre jour, nous le supposons, de Draguignan, de Dunkerque, ou de Quimperlé. Vous venez à Paris pour admirer dans toute sa magnificence, cette métropole de la civilisation. Vous avez déjà visité le palais du Luxembourg et le cabinet d'histoire naturelle, la résidence du gouvernement et les produits de l'industrie, la Bourse et le marché des Innocens. Vous êtes allé voir, à la Chambre des députés, comment votre élu vous représente, et vous avez été surpris de la triste figure du peuple français, tel qu'il est personnifié dans la plupart de ses fondés de pouvoir. Enfin, vous avez fort bien employé vos journées, et, pour faire connaissance avec tant de belles choses, il ne vous en a coûté que votre foulard et votre tabatière, disparus sans congé, entre la Bourse, le Palais-Bourbon et la future colonne de Juillet.

Mais ce n'est pas encore assez : la capitale des lumières ne vous a pas mis au courant de toutes ses curiosités. Vous êtes artiste et poète dans l'âme, fidèle abonné du cabinet littéraire de votre ville; aussi, ce qui fait à vos yeux le plus grand mérite de Paris, c'est la foule d'esprits distingués que la cité-reine renferme dans ses barrières; c'est le *visa* qu'elle seule est en possession de donner à toutes les réputations, *visa* sans lequel il n'est pas plus permis d'avoir de l'esprit en France, que de construire un pont ou de réparer un chemin. Vous êtes envieux de contempler face à face les *célébrités* dont vous avez lu les ouvrages, de juger si ces grands hommes portent sur le front des rayons lumineux comme Moïse, s'ils ont des ailes comme les archanges, s'ils marchent sans toucher la terre comme je ne sais plus quel personnage merveilleux. Les récits surprenans et fantastiques de certains journaux sur la canne prodigieuse de M. de Balzac vous reviennent à l'imagination. Depuis que vous êtes à Paris, vous ne rencontrez pas un individu sans regarder le jonc ou le bambou dont il est armé, et sans vous dire que vous venez peut-être de toucher une de nos gloires.

C'est qu'en effet, ce n'est pas un médiocre avantage de pouvoir dire à votre retour : « J'ai vu M. A.... le grand romancier; il porte un gilet de telle couleur. Je me suis assis vis à vis de M. trois étoiles le critique européen; il se coiffe de telle façon. M. Z...., le fameux dramaturge, a daigné en passant me marcher sur le pied : il avait des bottes à talons très hauts. » En lisant un ouvrage intéressant, ne vous est-il pas arrivé quelquefois de vous créer un portrait de son auteur? Ce portrait se trouve souvent, il est vrai, démenti par la réalité qui se joue cruellement de nos illusions. L'auteur que vous aviez rêvé sylphe, ou beau jeune homme pâle, au sourire byronien, n'est plus qu'un bourgeois rubicond, dont l'extérieur conviendrait parfaitement à un marchand de bœufs de Poissy. Nous pourrions citer à cet égard le mortel désappointement d'une jeune et jolie dame, qui, en lisant le dernier ouvrage de M. Z..., ouvrage tout parfumé de mystique poésie, de mélancolie tendre et passionnée, s'était fait de l'auteur le type le plus aérien et le plus diaphane. Avant-hier, comme cette dame entrait aux Tuileries : « Voulez-vous voir Z...? » lui dit-on. La dame s'empressa de regarder, le cœur palpitant d'une douce extase. Elle vit un gros voltigeur de la garde nationale, au nez bourgeonné, digne par son embonpoint d'être député du centre, et qui charmait les ennuis de sa faction en savourant une énorme prise de tabac. Cette dame ne s'est pas encore consolée. Un seul coup d'œil avait coupé les ailes à l'ange de ses rêves. Un gros ange en capote bleue, juste ciel!

Mais vous bravez la chance d'un désappointement de cette espèce. Au risque de toutes les désillusions, vous voulez voir en chair et en os la littérature contemporaine. En ce cas, venez ce soir au Théâtre-Français. On y donne la première représentation d'un ouvrage annoncé depuis six mois par les cent voix du charlatanisme, par tous les compères et les officieux de l'administration et de l'auteur. Tantôt le célèbre écrivain qui doit mettre par ce nouvel ouvrage le sceau à sa réputation, a dû demander au beau ciel de l'Italie le rétablissement de ses forces épuisées, et ce voyage trop nécessaire a retardé de six mois les jouissances et l'enthousiasme du public; tantôt il y a eu procès entre deux théâtres, jaloux de posséder le chef-d'œuvre; tantôt enfin le feu a pris au cabinet de l'auteur, et le précieux manuscrit aurait péri dans ce désastre, sans le dévoûment d'un pompier revêtu d'un nouvel appareil incombustible. Double annonce, réclame par ricochet pour l'appareil et pour la pièce. Quant au pompier, la littérature reconnaissante lui décernera une récompense nationale.

D'après tout ce fracas préalable, vous jugez si l'empressement est vif, pour la première représentation. Tout le public artiste et littéraire sera là ce soir, et vous ne sauriez trouver une occasion meilleure pour le contempler en bloc et en détail. Car, ne croyez pas, honnête provincial, que, les jours de premières représentations marquantes, le public payant, le public ordinaire soit en majorité. Il y a un public à part pour ces jours-là, public d'auteurs, d'acteurs, de journalistes, de personnes tenant aux arts et aux lettres par des liens plus ou moins avérés, plus ou moins directs. Nous connaissons un brave homme qui, passionné pour l'art dramatique, mais n'ayant pas reçu de la nature la somme de talent nécessaire pour écrire la moindre scène, le plus léger article de journal, voulait néanmoins pouvoir dire : « J'ai mes entrées au théâtre de ***. » Il se fit actionnaire et y mangea cent mille francs. Mais il a ses entrées, et il en use : c'est bien le moins. Il a payé assez cher ses entrées *gratuites*. Cet homme est l'inévitable des premières représentations.

Bref, aujourd'hui, salle pleine jusqu'au comble et caisse à peu près vide. Cherchez un passage,

Thermopyles périlleuses, à travers cette longue file de voitures qui assiége la porte. Entrez : la première pièce, jouée au bruit des loges qui s'ouvrent, des colloques dans les corridors, vient de finir. Jetez un coup d'œil dans la salle. Le parterre profite de l'entr'acte pour demander aux loges un spectacle supplémentaire. Femmes du monde, femmes de théâtre, c'est un assaut de toilettes au milieu duquel les lorgnettes empressées reconnaissent toutes les renommées de l'art et de la beauté. Il est à Paris telles femmes, sans qui une première représentation un peu notable ne serait pas complète, non plus qu'une course au Champ-de-Mars, un *steeple-chase* ou un procès mémorable en cour d'assises. Lorsqu'on dit : *Tout Paris était là*, c'est ce monde, toujours le même, qui composait *tout Paris*.

Quant au personnel de la littérature, c'est au foyer qu'il s'est donné rendez-vous, pendant l'entr'acte. Quelle affluence dans la longue galerie que borde, comme des sentinelles de marbre, la double haie des auteurs célèbres du temps passé! Dans cette foule, il n'est presque pas de figures auxquelles les initiés ne puissent appliquer un nom plus ou moins connu. Vous ne sauriez faire un pas sans coudoyer le drame, le vaudeville, le roman, le journalisme. Si ces voûtes venaient soudain à crouler comme le temple des Philistins, la presse et le théâtre seraient presque exterminés d'un seul coup. Heureusement, les nouveaux soldats ne se feraient pas attendre pour combler la brèche : ne croyez pas que Paris chômât longtemps de pièces et de journaux. C'est surtout à la nation écrivante, que le dicton : *Quand il n'y en a plus il y en a encore*, peut s'appliquer en toute vérité.

Ce n'est pas que l'on pût remplacer facilement tous ceux qu'engloutirait, avec ce foyer, une nouvelle catastrophe d'Herculanum. Tenez, par exemple, au nom de Victor Hugo, prononcé comme le symbole d'une école bizarre, frénétique, échevelée, comme la personnification d'un véritable 93 littéraire, ne vous êtes-vous pas créé quelquefois un type étrange? Quand vous frémissiez des monstruosités de *Han d'Islande*, quand les *gargouilles* de Notre-Dame-de-Paris, les *Djinns* des *Orientales* bourdonnaient à vos oreilles, quand vous voyiez d'honnêtes jeunes gens, sous prétexte de romantisme, revenir dans leur province avec une figure fantastique et des costumes inouis, pouviez-vous vous imaginer une barbe assez épaisse, assez hérissée, une forme d'habit assez excentrique, pour le grand pontife de cette école, pour le père de Bug-Jargal, d'Hernani et de Quasimodo?

Eh bien! regardez cet homme de trente-sept à trente-huit ans, à l'extérieur froid et réservé, qui ne porte pas même de moustaches, qui s'habille absolument de la même façon que votre voisin, l'avoué ou le notaire : c'est M. Victor Hugo. Comme vous le voyez, il n'emprunte nullement ses modes aux démons de la *Ronde du Sabbat*, et, s'il est romantique dans ses vers et dans sa prose, en revanche sa tournure est on ne peut plus classique.

Par contre, voici venir une paire de moustaches-monstres, qui auraient fait honneur à un *condottiere* du moyen-âge. Cette énorme paire de moustaches au-dessus de laquelle s'ouvrent deux gros yeux à fleur de tête, c'est l'écrivain inventif et hardi que le diable, quand il a voulu écrire ses Mémoires, a pris pour secrétaire; c'est l'auteur au style puissant qui a su faire adopter et applaudir, dans *Diane de Chivry*, un chef de chouans brave et généreux, notable et juste retour de l'opinion, après tant d'absurdes mensonges. Ces gros yeux et ces imposantes moustaches vous représentent en un mot, M. Frédéric Soulié.

Que de femmes se sont fait des illusions comme celles dont nous parlions tout à l'heure, quand elles s'attendrissaient sur cette frêle et douce *Picciola*, sur cette fleur élevée à la dignité d'héroïne de roman, et qui semble avoir pris une âme pour consoler un pauvre prisonnier! Fraîche et touchante création dont l'auteur ne peut être assurément qu'un sylphe fait homme, un être aérien, comme le parfum qu'exhale autour d'elle la jolie fleur à laquelle il s'est plu à donner la vie. Eh bien! vous venez de vous trouver vis à vis d'une large figure joyeusement colorée, qui aurait fait un merveilleux effet sur le siége d'un président du Caveau. Cette figure extrêmement palpable et terrestre, c'est l'auteur de *Picciola*, M. Saintine. Jugez donc maintenant, pauvres femmes rêveuses, un écrivain d'après son livre!

Si vous vous êtes attendri sur *Picciola*, en revanche, que de fois vous avez ri d'un rire inextinguible et homérique aux bouffonnes aventures, au style inénarrable de *Renaudin de Caen*, du *Mari de la Dame de Chœurs* et du *Plastron!* Que de fois vous vous êtes demandé quel type assez gai, quelle physionomie assez joyeuse vous pourriez prêter à M. Duvert, l'inventeur de ce langage, créé pour Arnal, et qui ne ressemble à aucun idiome connu! Dans vos idées, l'auteur qui trouve des mots d'un comique si inusité, qui sait si bien mettre en présence Arnal et Lepeintre jeune, cet idéal du grotesque, doit être lui-même d'un grotesque achevé. Vous vous apprêtez à rire, rien qu'en le voyant, avant qu'il ait ouvert la bouche. Dans ce coin du foyer, là-bas, regardez ce petit homme, sec et grisonnant, à la figure triste et presque morose, qui parle fort peu et se permet très rarement la moindre plaisanterie. Epanouissez-vous maintenant, si vous voulez, car vous avez vu l'auteur de *Renaudin de Caen*, l'homme qui vous fait rire le plus, et qui rit le moins pour son propre compte.

Mais voici, sous le lustre du foyer, un groupe qui se forme autour d'un homme de haute taille, au teint brun, aux lèvres épaisses, aux cheveux laineux, aux grands gestes, à la parole vive et spirituelle, c'est M. Alexandre Dumas. L'auteur d'*Henri III*, de *Stockholm et Fontainebleau* et de *Mademoiselle de Belle-Isle*, décrit peut-être le plan du voyage littéraire qu'il doit, dit-on, entreprendre en Espagne aux frais de la liste civile. Cette dernière circonstance nous paraît au moins hasardée, et nous ferait craindre que la découverte de l'Espagne ne soit pas plus réservée à M. Dumas que celle de la Méditerranée. Au reste, nous souhaitons beaucoup de nous tromper, car M. Dumas rapporterait de l'Espagne de nouvelles *Impressions de voyage* d'un vif intérêt, pourvu que la guerre civile, qui, de sa nature, est médiocrement littéraire, ne l'interrompît pas brusquement au beau milieu d'un chapitre. Les soldats d'Espartero, voire même les guerilleros de Mérino, sont très capables de n'avoir jamais entendu parler d'*Antony*.

Voici les rois du feuilleton dramatique qui vont s'asseoir dans leur tribunal pour juger, en premier et dernier ressort, l'œuvre nouvelle. Voici le feuilleton de la *Quotidienne*, majestueusement représenté par M. Merle; les *Débats*, sous la figure ronde et épanouie de M. J. Janin; M. Monnais et M. Avenel, du *Courrier français*; M. de Rolle, du *National*; M. Cassagnac, le critique de la *Presse*, qui se promet de dire son fait, une bonne fois pour toutes, à ce *polisson* de Racine. Ici, MM. Louis Desnoyers, Altaroche et Albert Cler, les trois hommes d'état du *Charivari*, méditent une de ces profondes élucubrations politiques qui résument une crise ministérielle et montrent le fort et le faible de l'équilibre européen. Là, M. Michel Masson, le plus petit par la stature, mais non pas certes par le talent, de tous les romanciers de nos jours, promet à Ambroise Dupont de lui livrer sous quinzaine le manuscrit de quelques nouveaux *Souvenirs d'un Enfant du peuple*, annoncés et attendus depuis un an.

Généralement, vous pouvez en faire la remarque, ce ne sont pas les hommes de mérite qui, dans cette foule, attire votre attention par un extérieur bizarre. Le talent réel est au-dessus de ces ridicules recherches. Ainsi que M. Victor Hugo, MM. Casimir Delavigne, Scribe, Mélesville, MM. Meyerbeer, Auber, Halévy, ne placent nullement leurs titres de gloire dans l'étrangeté de leur mise. Si vous vous retournez pour contempler, comme vous regarderiez un pensionnaire du Jardin des Plantes, quelque chapeau hors ligne, quelque paletot fantastique, il y a beaucoup de chance pour que cette enseigne extraordinaire couvre une prétentieuse médiocrité. Nous admettons toujours les exceptions, mais alors pourquoi un habit ou une chevelure ridicule? Le talent se passerait fort bien de cet accessoire. L'histoire ne cite que Samson, dont la force résidât dans la longueur de ses cheveux.

Que de salutations, que de *bonsoir*, que de poignées de main échangés dans cette foule où presque tout le monde se connaît! que de recommandations, que de demandes de *bons articles!* « — Dites-donc, à propos, n'oubliez pas mon livre!... Un bon petit feuilleton, six colonnes, le plus tôt possible!... — Mais la discussion du budget, la politique qui prend toute la place! — Bah! vous trouverez bien un petit coin! vous serez bien gentil! »

L'instant d'après, nouvelle demande du même genre:—Donnez donc un tour de faveur à cinq ou six ouvrages, dont chacun réclame pour lui la priorité aux dépens de tous les autres!

Puis, à travers les conversations littéraires, vous saisissez au passage des conversations politiques: « — Qu'y a-t-il de nouveau? — Qu'a-t-on fait à la chambre? — Comment a été la Bourse? — Quelle est la combinaison ministérielle de la journée? »

Ces deux ou trois personnages que vous apercevez, parlant sur un pied d'intime connaissance à tous les auteurs qu'ils rencontrent, ce ne sont pas des gens de lettres, mais des éditeurs de pièces de théâtre. Ils viennent juger s'ils feront une

bonne affaire en achetant l'œuvre nouvelle. Même au milieu du plus bruyant succès d'amis, l'éditeur de pièces de théâtre devine, par habitude et par instinct, si l'ouvrage est destiné à une longue carrière. Cet industriel, sans avoir jamais écrit une ligne, vient tous les mois toucher des droits assez ronds à la caisse de l'agent dramatique. Souvent des auteurs pressés d'argent (tous n'ont pas cent mille livres de rente), cèdent au libraire, moyennant un prix comptant, une portion de leurs droits sur une pièce; ou bien encore, le libraire consent, à cette seule condition, à se charger de l'impression des ouvrages qui ont eu des malheurs devant le parterre. Vous voyez que l'éditeur dramatique peut, jusqu'à un certain point, se croire homme de lettres.

Place à MM. les censeurs, à MM. les chefs de division, chefs et sous-chefs de bureau du ministère de l'intérieur et autres! Vous ne vous figurez pas combien ces malheureux théâtres, dits royaux, paient cher le protectorat que veulent bien exercer sur eux ces messieurs du ministère. Nos gouvernans trouvent que les miettes même du budget, les plus minces avantages que l'on peut extraire, en les pressurant d'une position officielle quelconque, sont toujours bons à recueillir. Les grands et petits seigneurs de l'ordre de choses pensent qu'ils seraient bien dupes si, avec de gros traitemens, il fallait ancore payer au spectacle. C'est beaucoup d'honneur pour les théâtres de leur jeter des loges à pleines mains, à eux, à leur famille, à leurs amis et aux amis de leurs amis. Que MM. les censeurs viennent voir les pièces qui leur ont passé par les mains, et juger comment elles marcheront, estropiées qu'elles sont d'une jambe restée dans leurs ciseaux officiels, nous le concevons à toute rigueur. Mais il est permis de demander si la présence gratuite de tous les familiers et sous-familiers du ministère et de la préfecture de police, est très profitable à la caisse du théâtre et fort nécessaire aux progrès de l'art dramatique.

Au milieu de cette affluence, voici cinq ou six hommes bien malheureux. Ce sont de vieux habitués du foyer, abonnés ou possesseurs de leurs entrées. Tous les soirs d'hiver ils viennent se chauffer devant la cheminée. Ils sont là comme chez eux, formant un petit cercle, étendus toujours dans le même fauteuil de velours d'Utrecht, les pieds allongés sur les chenets. Les plus vieux ont vu les débuts de mademoiselle Devienne et de Talma au théâtre de la Comédie-Française, faubourg St-Germain. Ils savent par cœur toutes les traditions du répertoire tragique et comique. Ils ont été liés avec Molé, Fleury, Dugazon et Dazincourt: ils ont rompu des lances dans la mémorable rivalité de mademoiselle Duchesnois et de mademoiselle Georges. Ils se livrent à un doux échange d'anecdotes et de souvenirs. Accoutumés à faire du foyer leur salon, ces vétérans, presque passés à l'état de meubles, murmurent contre la cohue extraordinaire qui, les jours d'affluence, se permet de les déranger.

Mais quel mouvement subit dans toute cette foule! La cloche de l'avertisseur s'est fait entendre. Le rideau va se lever. Chacun court prendre sa place. En un moment le foyer se vide.

Entre les actes de la pièce, vous verrez de nouveau le foyer se remplir. Vous pourrez y juger de l'effet général de l'ouvrage, par les paroles de celui-ci, par le silence de celui-là, par les hochemens de tête de cet autre. Combien de bons amis de l'auteur qui diront tout haut: *C'est très bien!* et tout bas: *C'est détestable!* Que d'*intimes* désolés, si tout annonce une complète réussite!

Après que le rideau sera retombé pour la dernière fois sur un succès incontesté, mais qui, parfois, n'en est pas plus solide, ou sur un fatal mélange d'applaudissemens et de sifflets, le foyer va se peupler encore. On y formulera sur la pièce un jugement définitif, puis toute la littérature se dispersera; tous les *hommes d'art*, tous les esprits distingués qui ont posé devant vous, iront se coucher comme de simples mortels.

TH. MURET.
(*La Quotidienne.*

Un libéral sous la restauration.

—

(M. Alphonse Karr vient de publier, chez M. Desessart, la deuxième livraison *De ce qu'il y a dans une bouteille d'encre. Clotilde* obtient le succès de sa sœur aînée *Geneviève*. Nous en avons extrait ces pages, peinture fine et charmante du vieux libéralisme en France.)

Il y avait alors, à un quart de lieue de la plage, sur la hauteur, une maison assez belle, bâtie sur l'emplacement d'un château depuis long-temps détruit, et qu'à cause de cela on continuait à appeler « le Château.»

C'était la demeure de M. de Sommery, colonel, retiré du service en 1815, avec une fortune plus que suffisante, qui lui avait permis jusqu'alors de passer les hivers à Paris, et les étés seulement dans « son château » de Trouville. Madame de Sommery, qu'il avait épousée en 1808, à l'époque où les femmes n'aimaient que les militaires, et où ceux-ci ne traitaient en pays conquis, aucun pays autant que la France: madame de Sommery avait vu succéder à une beauté assez commune un excessif embonpoint. — Elle s'était aperçue depuis quelques hivers qu'elle ne comptait plus dans le monde où elle avait cependant continué à aller pour marier sa fille qui, cette année, venait d'épouser un M. Meunier. M. Meunier était riche et donnait à sa femme une existence élégante et confortable, et madame Meunier se consolait de la vulgarité de son nom, en rédigeant ainsi les billets d'invitation à ses bals et à ses soirées.

« M. Meunier et madame Meunier, *née Alida* » *de Sommery*, prient M....., de leur faire » l'honneur, etc., etc. »

M. et madame de Sommery avaient décidé qu'ils passeraient à l'avenir toute l'année à Trouville; autant que madame de Sommery pouvait décider quelque chose dans la vénération, dans la religion qu'elle avait pour son mari, qui était à ses yeux le plus grand homme des temps modernes; simplicité dont je n'ai pas trop le courage de rire.

Pour M. de Sommery, c'était tout autre chose. Il n'avait avec sa femme qu'un point de contact; c'était la profonde admiration qu'il professait pour lui-même et l'importance qu'il attachait à son moindre geste, à la plus simple syllabe qui tombait de ses lèvres. C'était un de ces composés de croyances bêtes et d'incrédulités systématiques qui seraient bien extraordinaires s'ils n'étaient si communs aujourd'hui. Il avait pour Voltaire le culte qu'il refusait positivement à Dieu. Il se piquait de ne pas saluer les morts, ni le Saint-Sacrement, et de traverser les processions de la Fête-Dieu le chapeau sur la tête. — Le but de ses attaques était perpétuellement l'abbé Vorlèze, le curé de Trouville, avec lequel il jouait cependant aux échecs tous les soirs. Mais l'abbé se défendait si peu, qu'il ne servait qu'à faire briller son adversaire. M. de Sommery avait souvent bien de la peine à lancer dans la discussion l'abbé, semblable à ces daims d'un parc royal où l'empereur Napoléon voulut un jour chasser, et que des piqueurs étaient obligés de poursuivre à coups de cravache pour les faire courir.

M. de Sommery n'était pas moins absolu en politique qu'en religion; il détestait tout pouvoir quel qu'il fût et quoi qu'il fît. Il ne parlait qu'avec un souverain mépris de tout ce qui avait avec lui le moindre rapport. — Quand il séjournait à Paris, il grommelait entre ses dents quand il passait près d'un balayeur ou d'un allumeur de réverbères, parce qu'ils ont le malheur d'être sous l'administration de la police. A Trouville, il appelait l'afficheur de la mairie « suppôt du pouvoir, » et ne voyait pas le maire pour ne pas avoir l'air « d'aduler l'autorité. »

En littérature, il connaissait M. Béranger et le mettait sans hésiter au dessus d'Horace, qu'il n'avait jamais lu, et aussi Désaugiers, dont il savait plusieurs chansons grivoises. C'était à table surtout qu'il se manifestait dans toute sa splendeur. Il parlait des folies de sa jeunesse, des femmes de chambre de sa mère, ravissantes créatures qui l'adoraient, des petites cousines, aux maris futurs desquelles il avait joué de bons tours, etc.

Mais tout cela ne sortait pas du fond du personnage; il avait eu soin de faire baptiser ses enfans et de leur faire faire leur première communion, parce qu'il faut « faire comme tout le monde. » Il se soumettait scrupuleusement à toute mesure émanée de la mairie, et son fils ayant voulu prendre à la lettre les principes professés par son père, s'en trouva plus d'une fois fort mal. La première fois, pour avoir, à l'âge de douze ans, fait dans l'église des petites galiotes de papier, et les avoir fait flotter sur l'eau du bénitier, il fut puni du fouet, et du pain sec pendant huit jours. Une autre fois, il avait dix-sept ans, il s'avisa de suivre au grenier une grosse servante de la maison et de vouloir l'embrasser: — la servante cria, le père survint, soufflета son fils, et lui demanda s'il prenait « *sa maison* » pour « *un mauvais lieu.* »

Il se piquait principalement de n'avoir jamais changé d'opinion, c'est-à-dire d'avoir été toujours de l'avis du *Constitutionnel d'alors*, journal audacieux pour l'époque, et qui rendait ses abonnés l'objet d'une surveillance toute spéciale de la part de l'administration.

— Il était ce qu'était alors la moitié de la France, à la fois libéral et bonapartiste: c'est-à-dire, quelque chose d'absurde, attendu qu'il n'est pas douteux que Bonaparte, s'il fût resté empereur, eût fait aux idées dites libérales une guerre plus bar-

dic et plus efficace que n'osa jamais la lui faire la restauration. En religion, il faisait l'éloge de la religion protestante, parce qu'elle permet l'examen des dogmes et la discussion. En politique, au contraire, il n'eût pour rien au monde consenti à lire un autre journal que le sien.

Il était toujours de la même opinion, en cela qu'il était toujours contre le gouvernement. Si le gouvernement faisait alliance avec l'Angleterre, il s'écriait : « Perfide Albion ! » — Mais, dans tout autre cas, l'Angleterre était la *terre classique de la liberté* et *le berceau du gouvernement représentatif*.

Au fond de tout cela, c'était le meilleur homme du monde. Il chérissait sa femme et ses enfans, et il avait généreusement pris soin de la fille d'un de ses compagnons d'armes, qui était mort en la laissant sans aucunes ressources. Marie-Clotilde Belfast avait été élevée avec les enfans de son bienfaiteur, Arthur et Alida. Les domestiques n'avaient jamais été admis à faire entre eux la moindre différence, et il n'existait nullement de distinction entre elle et les enfans de la maison, que la déférence que Clotilde, qui était une fille adroite et perspicace, manifestait pour eux sans que personne eût jamais eu l'air de l'exiger. Ainsi, quand il s'agissait d'une promenade, et que les trois enfans devaient donner leur avis sur le lieu ou sur l'heure du départ, elle était toujours de l'opinion des autres; en fait de parure, sans affectation, elle savait ne rien choisir qu'après qu'Alida avait laissé percer son goût, pour lui laisser ce qu'elle préférait. — Elle avait une fois renoncé à une coiffure qu'elle aimait, parce qu'on avait dit qu'elle lui allait mieux qu'à mademoiselle de Sommery.

Depuis le mariage d'Alida, les deux jeunes filles avaient cessé de se voir, et d'ailleurs Alida avait changé d'idées à son égard. — Dès le lendemain de leur mariage, il se révèle aux filles une foule d'idées dont elles ne paraissaient pas avoir le germe. Alida se rappelait avec inquiétude que son père devait doter Clotilde, et que cette dot serait prise sur la fortune dont une partie devait lui revenir. Ses lettres à Clotilde devinrent froides, puis elle n'écrivit plus.

Arthur de Sommery était alors surnuméraire à Paris, au ministère des finances; c'était une épreuve nécessaire, après laquelle les protecteurs de M. de Sommery devaient le pousser aux plus hauts emplois de l'administration. Car ce bon M. de Sommery, malgré sa haine et son mépris pour les *courtisans*, choyait fort les gens qui pouvaient être utiles à lui ou à ses enfans.

Arthur était fort amoureux de Clotilde, qui n'avait rien négligé pour augmenter cette passion, quoique le jeune homme ne lui plût pas. Arthur, bon, spirituel à un certain degré, n'avait pas la dose d'énergie nécessaire pour dominer une femme comme Clotilde; les femmes n'aiment réellement que les hommes qui sont plus forts qu'elles.

Car, si leurs plaisirs les plus vifs sont de *plaire* et de *commander*, leur *bonheur* est d'*aimer* et d'*obéir*.

Mais Clotilde était ambitieuse : l'affection de M. et de madame de Sommery lui avait enflé le cœur, et d'ailleurs elle était jalouse d'Alida; elle ne voulait entrer dans le monde que sur un pied au moins égal au sien, et elle caressait avec un bonheur caché l'idée de prendre ce nom de Sommery qu'Alida avait quitté, et qu'elle regrettait. Les déclamations de M. de Sommery, contre la *vanité des castes nobles*, tombaient dans son cœur, et elle les prenait malgré elle au sérieux.

Un soir, l'abbé Vorlèze annonça qu'il avait quelque chose à demander à M. de Sommery. Il y avait plusieurs jours que l'on aurait pu le deviner, tant le pauvre abbé avait encore accru l'humilité habituelle de ses allures, tant sa voix était faible et respectueuse. Depuis trois jours, en effet, il était parti sans avoir osé commencer l'attaque qu'il méditait presque toujours. Au moment où il ouvrait la bouche, quelques sarcasmes de M. de Sommery lui faisaient comprendre le peu de chances de succès que rencontrerait sa démarche. Aussi était-ce pour ne plus pouvoir reculer qu'il avait déclaré en arrivant l'intention de livrer bataille.

Il débuta par une chance assez favorable; il perdit deux parties d'échecs. — Le pauvre abbé était un homme si simple de cœur, que nous n'osons pas penser qu'il les ait perdues volontairement. — D'ailleurs, sa préoccupation était plus que suffisante pour lui donner un désavantage marqué. Quand il crut le moment opportun, il dit le plus négligemment possible, et comme si les paroles fussent tombées de ses lèvres sans qu'il le fît exprès :

— C'est dans quatre jours la Fête-Dieu.

M. de Sommery caressa Baboun, voulant montrer par un air distrait qu'il ne supposait pas que ce fût à lui que l'abbé s'avisait de parler de Dieu.

—Et le temps sera magnifique, continua l'abbé.

M. de Sommery réveilla tout à fait Baboun, et le fit sauter deux fois par dessus sa canne.

— Nous avons, dit l'abbé, quelque chose à demander à ce sujet à M. de Sommery.

— Au sujet de la Fête-Dieu? dit M. de Sommery en se redressant.

— Au sujet de la Fête-Dieu, dit l'abbé avec calme.

Le chemin pour sortir de l'église est tout défoncé par suite des réparations qui n'ont pu être terminées. A gauche du chemin est une pièce de terre en jachère cette année. — Cette pièce de terre appartient à M. de Sommery. — Veut-il permettre qu'elle soit travesée par la procession?

— Voilà bien, s'écria M. de Sommery, les envahissemens du clergé. — Quoi, n'est-ce pas assez que, par une honteuse intolérance pour les autres religions, le culte catholique fasse des processions extérieurement sans que ce soit encore une occasion de tyrannie contre les propriétaires. L'église croit-elle encore avoir droit aux dîmes et à la corvée; veut-on nous ramener aux temps où le pape Jules II excommunia Louis XII, donna son royaume au premier occupant, et lui-même, le casque en tête et la cuirasse sur le dos, mit à feu et à sang une partie de l'Italie....

— Mais, monsieur, dit l'abbé Vorlèze, je vous demande simplement et humblement le droit de traverser une fois un champ en jachères.

— Aux temps, continua M. de Sommery, s'enivrant du bruit de sa voix et s'animant par degrés, où le pape Alexandre VI acheta publiquement la tiare, où ses bâtards firent périr les Vitelli et les Urbino, pour ravir leurs domaines.

— Mais, monsieur, vous pouvez refuser, et.....

— Aux temps où l'église assassina Henri III, et Henri IV, et Guillaume, prince d'Orange, et fit couler des flots de sang depuis Constantin.

—Refusez, dit l'abbé, et il n'en sera plus question.

— N'a-t-on pas vu les Irlandais sacrifier à Dieu leurs frères protestans, les enterrer vivans, ouvrir le ventre des femmes enceintes, en tirer les enfans à demi formés et les donner à manger aux chiens.

— Mais, monsieur, dit l'abbé Vorlèze en élevant la voix, il s'agit de votre jachère.

— Depuis les jours florissans de l'église, poursuivit M. de Sommery, jusqu'à 1707, pendant 1400 ans, la théologie n'a-t-elle pas causé le massacre de cinquante millions d'hommes.

— Alors, dit l'abbé, ne parlons plus de votre jachère, passons à la seconde demande.

Je vous avouerai que l'année dernière vous avez scandalisé toute la commune. Votre maison était la seule qui ne fût pas tendue; cela ne vous coûterait pas beaucoup de faire tapisser votre maison avec des draps blancs, et d'y attacher quelques bouquets.

— Je déclare, répondit M. de Sommery, qu'il n'y aura pas seulement une feuille d'arbre. Je ne veux pas, par mon exemple, encourager le retour du fanatisme.

— Du moins, consentirez-vous à faire balayer avec un peu plus de soin le devant de votre maison?

— Il ne se fera rien d'extraordinaire.

— Voudrez-vous alors faire rentrer, pour ce jour-là, le bois qui encombre la rue?

— Pour quel jour?

— Pour la Fête-Dieu.

— Quand est-ce la Fête-Dieu?

— Dans quatre jours.

— Le bois ne peut être rentré que dans six.

— Avancez le terme.

— Reculez la fête.

— Vous plaisantez?

— Pas plus que vous.

Madame de Sommery essuya furtivement une larme qu'elle ne put retenir, et elle resta les yeux baissés, craignant mortellement que cette larme n'eût été vue par M. de Sommery.

L'abbé leva les yeux au ciel, et, perdant graduellement sa timidité, donna à sa voix plus de sonorité.

— Mon Dieu, dit-il, quelle est donc cette époque où nous vivons, où l'on détruit tout ce qui est grand et beau, la royauté et la religion? Après avoir inventé le roi constitutionnel, vous faut-il donc encore un Dieu constitutionnel, un Dieu admis à la retraite, ou plutôt condamné à une détention perpétuelle dans ses églises?

Mais ces fleurs que l'on offre à Dieu et dont on jonche les rues, ce n'est qu'une faible dîme prise sur les fleurs dont il couvre la terre. Vous voulez chicaner à Dieu cette fête d'un jour, et s'il vous retranchait cette belle et joyeuse fête de trois mois, qu'on appelle le printemps! Cette année, il n'y a pas eu un seul lis : le froid de l'hiver les a tués dans la terre. Cette année, les lis sont morts; chaque année peut-être il mourra une fleur, et une année viendra où il n'y en aura plus, où la terre oubliera de se revêtir au printemps de

son riche manteau vert; où, sous la mousse séchée, le muguet et la violette, perle odorante, améthyste parfumée, se feront en vain chercher et ne fleuriront pas. Mais cette fête, dont vous refusez à Dieu sa part, ne voyez-vous pas que c'est à lui que toute la nature la donne, tous ces parfums qui montent au ciel, toutes ces voix joyeuses d'oiseaux qui chantent. — Croyez-vous que ces parfums et ces voix ne vont pas plus haut que vous, et qu'après que vous les avez respirés et entendues, ils s'évanouissent, elles s'éteignent. Oh! non, pensez à toutes les roses de toute la terre, qui ouvrent leurs fleurs en petits encensoirs de pourpre, et exhalant toutes à la fois leur parfum; ne semble-t-il pas que le ciel de juin soit tout formé du parfum des roses!

Ah! si l'impiété pouvait se comprendre, ajouta l'abbé, ce serait au sein des grandes villes où il ne reste presque plus rien de ce que Dieu a fait, où on ne voit pas le ciel. Mais ici, où, en présence des grandes colères de l'Océan, l'homme se trouve à chaque instant dans des situations telles que la puissance de tous les hommes réunis n'en pourrait sauver un seul; — ici, peut-on oublier Dieu, peut-on croire que les fleurs n'ont été inventées que pour être jetées au théâtre à des danseuses en sueur.

—M. de Sommery, dit en se rasseyant l'abbé qui s'était levé involontairement, vous n'êtes pas un méchant homme, cette impiété n'est pas dans votre cœur, c'est une malheureuse vanité qui vous fait parler ainsi.

Cette dernière phrase était malheureuse; elle irrita M. de Sommery, qui dit:

— M. Vorlèze, je ne savais pas que vous alliez prêcher en ville.

Le lendemain, était la Saint-Paul, la fête de M. de Sommery. Quoiqu'il ne l'avouât pas, le colonel était fort sensible à ces petites solennités; aussi, ne négligeait-on rien pour y ajouter toute la pompe désirable. Après le dîner, auquel avait été invité le curé, tous les domestiques parurent avec des bouquets. — Madame de Sommery, la première, embrassa son mari en lui donnant son bouquet; Alida et Arthur la suivirent; — Clotilde avait joint au sien divers petits ouvrages qu'elle avait faits pour M. de Sommery. Elle s'inclina vers lui et lui baisa la main,

— Viens dans mes bras, Clotilde, mon enfant, car tu es aussi mon enfant, tu es le troisième; — viens, ma charmante Clotilde.

— Oh! monsieur, oh!... mon père, dit-elle en baissant la voix; et elle l'embrassa avec effusion.

Le soir, le curé ne resta pas, M. de Sommery ne pouvait jouer aux échecs. Il pria Clotilde de lire.

Elle ouvrit la bibliothèque et prit *Nanine;* Clotilde était assez adroite pour choisir Voltaire, quand même M. de Sommery aurait eu d'autres ouvrages que ceux de *son auteur.*

Clotilde lisait à ravir, mais le livre qu'elle avait choisi avait un tel rapport à sa situation, que, d'abord, elle se contenta de lire froidement et en psalmodiant, tant elle craignait que sa voix ne prît des inflexions trop vraies. Mais bientôt elle pensa qu'il ne fallait pas hésiter; que cette soirée devait être terminée par une scène d'où dépendait sa vie; qu'elle allait jouer sur un seul coup toutes ses espérances; et elle ne négligea plus rien pour donner à sa voix toute la puissance qu'elle lui connaissait, pour faire ressortir les pensées et les sentimens de l'auteur.

Quand la baronne avoue au comte qu'elle soupçonne sa passion pour Nanine, et qu'elle lui dit :

> Vous oseriez trahir impudemment,
> De votre rang toute la bienséance;
> Humilier ainsi votre naissance,
> Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
> Braver l'honneur?

elle eut soin d'enfler le débit d'une façon presque grotesque, de telle sorte que Arthur et son père, saisis par le ridicule de la baronne, se fissent d'avance à eux-mêmes la réponse que fait le comte, réponse que Clotilde lut avec infiniment de verve et de noblesse,

> Dite les préjugés.
> Je ne prends pas, quoiqu'on en puisse croire,
> La vanité pour l'honneur et la gloire,
> L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
> Dans les blasons, —je la veux dans le cœur.
> L'homme de bien, modeste avec courage,
> Et la beauté spirituelle et sage,
> Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
> Sont à mes yeux les premiers des humains.

En lisant ce passage,

LA BARONNE.

> Comment!
> Comme elle est mise! et quel ajustement!
> Il n'est pas fait pour une créature
> De votre espèce.

Clotilde décupla l'insolence du rôle; mais comme elle fut humble et douce dans la réponse :

NANINE.

> Il est vrai, — je vous jure,
> Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
> Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
> Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
> De ces bontés qui me sont toujours chères;
> De tant de soins vous daigniez m'honorer.

Elle s'inclina imperceptiblement vers M. de Sommery.

Avec quelle touchante et fière mélancolie elle ajouta :

> C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
> D'avoir une ame au dessus de son sort.

Clotilde, jeune comme elle était, n'avait que l'instinct de la politique, aussi se laissa-t-elle prendre elle-même à ce qu'elle lisait, et elle se sentit des larmes dans les yeux en lisant ce que le comte dit à Nanine :

> Non, désormais soyez de la famille,
> Ma mère arrive, elle vous voit en fille.

Elle fut un peu embarrassée en disant, dans le monologue du comte, ces vers qui lui semblaient un éloge qu'elle s'adressait tout haut à elle-même :

> Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur
> Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur,
> Son caractère est fait pour plaire au sage,
> Et sa belle âme a mon premier hommage.

Mais elle s'observa, se remit, et dit avec un ton convenable et avec une excessive froideur, pour donner au couplet tout l'air d'un raisonnement sans passion :

> Mais son état... Elle est trop au dessus,
> Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
> Mais, puis-je enfin l'épouser? —Oui, sans doute.
> Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte
> D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
> Et de mon goût me priver par orgueil?
> Mais la coutume? — Eh bien! elle est cruelle,
> Et la nature a des droits avant elle.

Mais à la dernière scène, quand le comte dit à Nanine :

> Ce qui vous reste, en des momens si doux,
> C'est.. à leurs yeux.. d'embrasser... votre époux.

Tout le monde était ému; Clotilde ne put se défendre de l'émotion générale, et ce fut avec un sanglot qu'elle cria le « moi! » que répond Nanine.

Après l'avoir remerciée et lui avoir fait compliment de la façon dont elle avait lu, M. de Sommery commença un discours sur l'égalité et sur le mépris des préjugés. Alida s'esquiva et alla se coucher. Arthur et Clotilde écoutèrent religieusement M. de Sommery, car il ne disait pas un mot qui ne fût pour eux une promesse et un engagement. Pour madame de Sommery, elle n'embarrassait ni *n'entendait* pas beaucoup plus qu'un fauteuil, quoiqu'elle écoutât avec attention et respect.

Quand le discours fut fini, Arthur, très ému, se leva, vint prendre la main de son père et lui dit :

— Mon père, j'aime Clotilde.

— Parbleu, dit M. de Sommery, belle nouvelle; nous l'aimons tous, Clotilde, pourquoi ne l'aimerais-tu pas!

Ce pauvre M. de Sommery était à mille lieues de prévoir l'affreuse situation où il arrivait par une pente rapide, d'avoir à appliquer ou à renier une théorie, dont on n'a pas prévu les conséquences tant qu'il ne s'est agi que de parler; conséquences qui se présentent en foule aussitôt qu'il faut agir.

Arthur ajouta : — Mon père, je l'aime d'amour, et je vous la demande pour femme.

— Ah bah! s'écria le colonel. Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là ?

— C'est l'intérêt le plus sérieux de ma vie, mon père.

— J'espère que Clotilde n'est pas complice d'une pareille folie.

Clotilde baissa les yeux sans rien dire; la bataille lui paraissait mal engagée et perdue, elle ne voulait pas *donner.*

Elle se leva, fit une révérence et se retira. Elle eut soin de faire entendre les portes qu'il fallait ouvrir et fermer pour aller du salon à sa chambre, puis elle revint sans bruit écouter ce qui allait se passer dans le salon.

Un autre soir, l'abbé Vorlèze arriva très affairé et sans vouloir prendre un siége, dit à M. de Sommery : Au nom du ciel, monsieur... mais j'oublie que c'est près de vous une mauvaise recommandation; au nom de la morale publique, au nom de ce qui vous est quelque chose, — au nom de M. de Voltaire, — si vous voulez... faites balayer le devant de votre maison : ce sera la seule demain matin pour laquelle on n'aura pas pris ce soin.

M. de Sommery ne fut nullement troublé de l'exorde *ex abrupto* de l'abbé; il l'avait prévu, et toute la journée il s'était attendu à le voir arriver d'un moment à l'autre.

Aussi il répondit en souriant : L'abbé, je suis fâché pour vous que vous n'ayez pas pu voir la

singulière grimace que vous avez faite en prononçant le nom de Voltaire.

— Ne plaisantons pas, M. de Sommery, vous n'êtes pas méchant ; si je vous demandais un service plus important à vos yeux, où il vous fallût m'aider de votre argent ou de votre personne, je suis persuadé que je l'obtiendrais, et vous ne me refusez ce que je vous demande que par votre entêtement contre tout ce qui tient à la religion. Vous le poussez si loin, que Vatinel, le maire, m'a dit que vos domestiques avaient chassé, injurié et menacé les balayeurs de la mairie. N'est-ce pas un enfantillage que d'empêcher ainsi qu'on nettoie la rue ?

—M. Vorlèze, dit M. de Sommery avec l'air le plus sérieux et le plus digne dont il put s'affubler, certes, en des temps ordinaires, je ferais à peu près comme tout le monde ; mais à cette époque (1), où le parti prêtre, *échoué* sous les *coups* de la philosophie, dont *l'égide* peut à peine *arrêter le char* de l'Etat *suspendu* sur *un volcan;* à cette époque où le clergé *relève sa tête* et *renait de ses cendres*, pour dominer encore despotiquement notre malheureux pays; à cette époque où tout le monde courbe le front sous le double joug de l'église et du pouvoir, un citoyen doit protester par un exemple énergique.

— O mon Dieu ! murmura l'abbé, est-ce donc par de semblables phrases que l'on gouverne les hommes ? Mon bon M. de Sommery, qu'est-ce donc que ce *vaisseau échoué qui relève la tête et renait de ses cendres pour dominer?* Qu'est-ce encore, ô mon bon ami, que *ce bouclier qui arrête un char?* Comment voulez-vous que je réponde à un semblable galimatias ?

— Je le crois, dit M. de Sommery avec un sourire de satisfaction, je le crois bien, vous ne comprenez pas ce langage ferme et franc ; ce langage qui dénonce avec courage les abus et les tendances de l'église et du pouvoir.

— Eglise dangereuse, en effet, dit avec amertume M. Vorlèze, église dangereuse, et contre laquelle on ne saurait trop prendre de précautions, que celle qui est représentée ici par un pauvre prêtre, qui a un peu moins de revenu que vous ne donnez de gages à vos domestiques, et qui, ce soir encore, va raccommoder lui-même la seule soutane qu'il possède, pour se faire beau demain! Pouvoir bien menaçant que celui d'un maire en sabots, qui déjeûnait ce matin sur la plage avec un morceau de pain et un oignon cru !

— Labbé, je suis réellement fâché de vous refuser, mais tout mon monde est occupé, et je ne puis faire négliger des travaux importans.

L'abbé s'inclina et sortit.

M. de Sommery ne tarda pas à sortir également pour promener Baboun, comme cela lui arrivait à peu près tous les soirs. — Baboun descendit lentement, puis, s'arrêtant à la porte de la rue, fit entendre un sourd grognement. Ce grognement était causé par une grande figure noire qui s'agitait devant la porte.

M. de Sommery regarda qui pouvait venir aussi tard, il était dix heures, rôder ainsi devant sa maison. — On ne rôdait pas, — la grande figure noire tenait un balai et balayait. « Ah ! pensa M. de Sommery, ils entretiennent des intelligences jusque dans les maisons et au sein des familles; ils arment le fils contre le père, et le serviteur contre le maître. L'abbé aura corrompu quelqu'un de mes domestiques pour faire balayer ; » et, comme le colonel s'avançait pour reconnaître lequel de ses gens l'Eglise avait *armé* contre lui d'un balai de bouleau, la figure se retourna brusquement en entendant des pas, et M. de Sommery reconnut l'abbé Vorlèze lui-même. Le pauvre prêtre ne *pouvait* CORROMPRE personne, — c'est ce qui ne nous met pas à même de juger s'il aurait eu la vertu de ne pas le vouloir, — et il balayait lui-même le devant de la maison de M. de Sommery.

— L'abbé, êtes-vous fou ? s'écria le colonel. Quoi ! vous-même, faire la besogne d'un valet de ferme ?

— Vous m'avez dit, M. de Sommery, répondit l'abbé tout confus, que vos gens étaient occupés.

— Mais je ne veux pas, l'abbé, que vous balayez, — vous, — le devant de ma maison ; homme obstiné, appelez un domestique.

— Oh mon dieu ! dit l'abbé, j'ai presque fini. Et il se mit à continuer.

— Mais je ne le veux pas, répéta M. de Sommery ; vous, M. Vorlèse, ce n'est pas là votre place ni votre ouvrage.

Et, comme l'abbé continuait, M. de Sommery mit la main sur son bras et l'arrêta.

— Laissez-moi faire, monsieur, dit l'abbé ; laissez-moi éviter le scandale qui aurait lieu demain.

— Mais non, mais c'est impossible, — un prê... — un homme bien élevé.

Et M. de Sommery, arrachant le balai des mains de l'abbé, voulut balayer lui-même. L'abbé reprit le balai, que M. de Sommery lui arracha encore une fois pour donner les derniers coups que la propreté de la rue demandait encore.

L'abbé serra les mains du colonel et disparut. Le colonel resta debout dans la rue, fort irrité contre lui-même de ce qu'il venait de faire; mais cependant, se disait-il, on ne pouvait le laisser.... Il frappa du pied et rentra. Il ne dit rien à personne de ce qui venait de se passer, et se coucha de mauvaise humeur.

Les gens qui font profession d'impiété, négligent une observation assez facile à faire cependant, et que je considère comme étant parfaitement sans réplique.

Ils se font, contre la religion, une autre religion qui a ses pratiques, ses cérémonies et ses austérités ; une autre religion beaucoup plus difficile à suivre que la première, parce que, à cette religion, dite impiété, on n'apporte aucune infraction, tandis qu'on est loin d'être aussi rigoureux pour l'autre.

Ainsi, madame de Sommery eût été bien moins fâchée de faire par hasard un dîner gras un vendredi, que M. de Sommery de le faire maigre. En cela, la religion de M. de Sommery était comme je le disais, plus difficile à suivre et lui imposait des privations. Dans les petits pays comme Trouville, et surtout dans les pays abandamment pourvus de poissons, les bouchers ne tuent qu'une fois par semaine, *le samedi*. La viande se mange jusqu'au mardi ou au jeudi, suivant la saison. Ce qui en reste le vendredi, est précisément la moins fraîche qui se puisse manger.

Pour faire maigre le vendredi, madame de Sommery n'avait qu'à laisser faire ; il n'y avait, à Trouville, que de mauvaise viande ; le marché, c'est-à-dire, le bord de la *Touque*, était couvert d'excellens poissons, et de légumes. M. de Sommery avait besoin chaque vendredi de s'occuper de son dîner.

Nous avons expliqué, au commencement de cette histoire, pourquoi M. de Sommery, non-seulement laissait toute liberté de conscience à sa femme, mais encore eût trouvé mauvais qu'elle ne suivît pas exactement les pratiques de la religion romaine. Cette impiété extérieure est un lustre qu'on se veut donner, lustre qui n'est éclatant que par le contraste ; il faut avoir l'air de braver les choses les plus sérieuses et les plus formidables. Où est le mérite si les femmes, les enfans et les servantes en font autant ? Du reste, plus madame de Sommery attachait de prix à ces pratiques religieuses, plus elle en redoutait l'inobservation, plus elle ressentait une sorte de respect pour son mari qui savait se mettre au-dessus de ces craintes et de ces scrupules. Quoique souvent, le dimanche, — pendant la messe, par exemple, — elle gémît de l'impiété de M. de Sommery ; le reste de la semaine elle en était un peu orgueilleuse. Madame de Sommery n'avait pas d'esprit, et ne possédait que peu d'intelligence ; elle n'avait que les instincts de la femme. Et quand la femme obéit à ses instincts, ce qu'elle aime le plus dans l'homme, c'est la force et l'audace.

M. Vorlèze était trop bon homme, et d'ailleurs avait trop de savoir vivre inné, pour porter à la table où on l'invitait, la rigidité loquace d'un prédicateur; il avait à ce sujet une sévère réserve dont il ne se départait jamais que dans les grandes occasions.

Quand M. de Sommery était en gaîté, il s'efforçait, un jour de jeûne, en avançant une pendule, de faire déjeuner M. Vorlèze sept ou huit minutes avant midi. — Puis il amenait la conversation sur le jeûne ; — il en faisait longuement déduire à l'abbé les vertus et la nécessité ; — et, quand l'abbé avait fini, il lui disait : Eh bien ! M. Vorlèze, vous n'avez pas plus jeûné que moi. Nous nous sommes mis à table à midi moins un quart. Madame de Sommery, qui s'est doutée que la pendule avançait, a fait changer les assiettes, a demandé plusieurs choses inutiles, etc. Mais, malgré ses fraudes pieuses, vous n'en avez pas moins mâché et avalé votre première bouchée à midi moins quatre minutes.

Et M. de Sommery, triomphant, pendant tout le reste du déjeuner, appelait l'abbé hérésiarque, impie et païen.

M. Vorlèze, qui était tombé deux fois dans le même piége, n'avait rien dit ; mais il avait le soin, ces jours-là, d'avoir sa montre avec lui.

Un jeudi, M. de Sommery fit faire un pâté de poisson, que l'on devait manger le lendemain vendredi. Seulement, pour relever le goût du poisson, il y avait fait mêler un hachis de viande.

— Je n'en mangerai pas, avait dit madame de Sommery.

— Mais M. le curé en mangera, avait dit le colonel.

— Il reconnaîtra bien le hachis de viande d'Arthur.

(1) Voir *le Constitutionnel* d'alors.

M. de Sommery réfléchit la moitié de la journée, et dit :

— M. le curé en mangera et ne reconnaîtra pas le hachis de viande.

Il descendit lui-même à la cuisine, et donna des ordres secrets.

Le lendemain, on proposa du pâté à l'abbé.

— L'abbé, du pâté de poisson ?

— Je n'en mangerai pas, interrompit madame de Sommery, qui voyait avec peine le danger que courait M. Vorlèze.

L'abbé la regarda d'un œil interrogatif. — Mais elle sentait que M. de Sommery la regardait également ; — elle baissa les yeux, et se contenta de réciter tout bas une phrase du *Pater :*

Ne nos inducas in tentationem.

L'abbé prit le pâté avec défiance, — le regarda, — le retourna, — examina surtout le hachis.

— Qu'est-ceci ? demanda M. Vorlèze.

— Parbleu, reprit M. de Sommery, c'est du hachis.

— Mais, de quoi ?

— De quoi ?

— Oui, — je demande de quoi est fait ce hachis ?

— De poisson, parbleu.

— Ah ! de poisson, dit l'abbé, — et il le coupa lentement et encore indécis avec sa fourchette.

Le hachis était rempli d'arêtes que M. de Sommery y avait fait mêler.

— Ah ! ah ! fit l'abbé.

— Qu'est-ce que vous avez, l'abbé ? dit M. de Sommery.

— Rien.

— Si fait bien, vous venez de faire entendre une exclamation de surprise.

— Ah ! c'est que... je vous avouerai que je... que je me défiais de ce pâté et surtout de ce hachis.., — Mais j'ai découvert que c'est de vrai et bon poisson et qui a des arêtes autant qu'un honnête poisson peut se le permettre.

— Comment le trouvez-vous ?

— Excellent.

— N'est-ce pas ?

— Oui, il a une saveur !

— Vous n'aviez donc pas de confiance en moi, l'abbé ?

— Franchement non ; vous m'avez déjà rendu victime de plusieurs enfantillages de ce genre.

— Quel excellent poisson !

— Excellent, — seulement il a trop d'arêtes.

Ici tout le monde sourit.

— Qu'avez-vous à rire ?

— Rien, c'est que vous devenez plus sévère pour ce poisson à mesure qu'il y en a moins sur votre assiette. — Vous commencez à lui trouver un défaut.

— C'est que réellement il a considérablement d'arêtes.

— Les poissons sont forcés d'avoir des arêtes. Voudriez-vous que celui-ci eût des os ? Mais prenez-en donc encore ?

— Je le veux bien. Voyez un peu le grand malheur de faire maigre le vendredi. Il est clair que ce poisson-là vaut mieux que les côtelettes que vous mangiez tout à l'heure avec emphase.

— Ah ! mon cher ami, c'est qu'on ne trouve pas tous les jours du poisson comme celui-là.

— Je ne sais si j'avais plus faim que de coutume, mais je lui trouve une saveur toute particulière.

— J'espère, l'abbé, que vous viendrez demain finir le pâté avec nous à déjeuner ; mais voyons, l'abbé, pensez-vous réellement que nous ayons fait beaucoup de chagrin à Dieu, en mangeant aujourd'hui quelques côtelettes, et vous croyez-vous un grand saint pour avoir mangé du pâté de poisson avec plus de sensualité, vous ne pourrez le nier, que nous n'avons mangé nos côtelettes.

— Je n'examine jamais ces choses-là, dit l'abbé ; j'aurais des doutes, que je n'ai pas ; dans le doute, je me conformerais à la règle.

Le soir, l'abbé Vorlèze perdit constamment aux échecs.

— C'est singulier, dit-il, j'ai un malheur obstiné aujourd'hui.

— L'abbé, la main de Dieu s'est retirée de vous.

— Quatre parties de suite.

— C'est une fin terrible et due à vos forfaits.

— Je demande une dernière partie.

— Je le veux bien, mais vous la perdrez comme les autres.

— Nous allons voir.

— *Dentes inimici in ore perfringam ;* Dieu brisera vos dents dans votre mâchoire !

— Voyons, jouez, colonel.

— Un homme qui s'est gorgé de viandes un vendredi.

— Jouez donc.

— Oui, l'abbé, vous avez mangé du hachis de viande dans le pâté.

— N'ayant pas pu me faire faire la faute, vous voulez me faire croire que je l'ai commise ; je vous avertis d'avance que cela n'aura pas le moindre succès.

— Je vous jure, l'abbé, que ce que vous avez mangé, et à trois reprises, ce n'est pas pour vous le reprocher, n'est autre chose que du hachis de viande.

— Ceci serait bon si je n'avais pas vu les arêtes, colonel.

— Si vous venez dîner demain, l'abbé, je vous ferai manger un gigot aux arêtes.

— Comment, il serait vrai...

— Que je vous ai servi un petit plat de ma façon, que j'ai fait mettre des arêtes dans le hachis ; et vous avez vu qu'on ne les avait pas ménagées.

— En effet, ce poisson avait un goût singulier.

— N'est-ce pas, l'abbé.

— Ma foi, M. de Sommery, je vous déclare que je ne charge pas ma conscience de ce péché-là, et que vous voudrez bien le joindre aux vôtres qui sont, hélas ! assez nombreux sans cela.

Et l'abbé sortit un peu fâché, en serrant les mains de madame de Sommery, qui avait poussé le courage jusqu'à l'audace, pour lui donner un avertissement qu'il n'avait pas assez écouté. Ce qui faisait qu'au fond du cœur il ne se croyait pas tout à fait aussi innocent qu'il venait de le dire à M. de Sommery.

Alphonse Karr.

A NEWSTEAD.

Les côtelettes à la victime.

I.

Par une soirée pluvieuse et mélancolique du mois de novembre 1805, une chaise de poste vint à traverser le petit village du Newstead. Comme les chemins de cette partie du comté de Nottingham ne sont point dans un état d'entretien qui les rende fort propices aux rares voyageurs qui parcourent ce pays sauvage, il arriva à la chaise de poste ce qui était arrivé déjà dans le même endroit à d'autres voitures en diverses occasions ; elle versa, au détour d'un vieux château, dont les hautes tourelles et les grands bois, par leur ombre, entretenaient là une sorte de précipice humide, glissant et infranchissable.

Les habitans du village, qui prévoyaient l'inévitable catastrophe, s'empressèrent de venir donner des secours aux personnes qui se trouvaient dans la voiture. C'était un homme, jeune encore, et un étranger d'une physionomie noble et imposante. On lisait, sur ses traits, cette ironie souffrante et résignée que donne l'habitude du malheur et l'acharnement du sort : il sembla regarder la chute de sa voiture comme un événement tout naturel de sa destinée, comme une conséquence rationnelle de la fatalité qui le poursuivait. Quoiqu'il souffrît et qu'il marchât avec difficulté, à peine fut-il sorti de sa voiture, qu'il aida les paysans à débarrasser son compagnon, resté captif dans la voiture. Puis, tous les deux, après s'être mutuellement assurés qu'ils n'étaient blessés ni l'un, ni l'autre, se mirent à regarder autour d'eux pour savoir où ils trouveraient un abri ; car les réparations à faire à la voiture semblaient devoir exiger plusieurs heures ; sans compter qu'il ne se trouvait pas de charron dans Newstead, et qu'il fallait en envoyer chercher un au village voisin.

— Mon cher ami, dit en souriant l'étranger à son compagnon, nous courons les risques de dîner bien mal aujourd'hui !

— Nous avons l'habitude de semblables infortunes, répliqua le second voyageur.

— Et cependant c'est le seul genre de malheur auquel je ne sache pas encore tout à fait me résigner. Voyons, informons-nous à ces braves gens, s'ils peuvent nous vendre, du moins, des œufs et du lait, car il ne faut pas espérer trouver ici la moindre pièce de gibier ou le plus insignifiant morceau de viande.

En effet, à toutes les questions que l'étranger fit aux paysans, en bon anglais :

— Avez-vous de la viande ? Avez-vous des œufs ? Avez-vous du laitage ?

Ils répondirent par un éternel et désespérant :

— *No, Sir.*

Sur ces entrefaites, un vieillard, monté dans un fourgon qu'il conduisait lui-même, arriva devant le château, vit le petit rassemblement formé autour de la voiture, perça la foule et ne tarda pas à être mis au courant de la catastrophe arrivée aux voyageurs, et du péril qu'ils couraient de manger du pain noir et de boire de l'ale détestable.

— Messieurs, leur dit-il, sans pouvoir vous tirer tout à fait d'embarras, je puis du moins venir un peu à votre secours. Le château que vous voyez vient d'arriver en héritage au jeune maître dont je suis l'intendant et qui doit en venir bientôt prendre possession. Sa mère m'a envoyé ici, quelques jours à l'avance, pour tout faire préparer convenablement ; car Newstead n'a point été habité depuis six mois. Vous comprenez que je ne suis point venu dans ce pays sauvage sans apporter

de quoi me nourrir confortablement. J'apporte là un pâté de venaison dont je m'estimerais très charmé de vous faire les honneurs; j'ai même des provisions fraîches, un gigot d'agneau et des côtelettes de mouton. Mais le chef d'office et les domestiques n'arriveront que demain; je n'ai donc personne pour préparer ces viandes, et force vous est aujourd'hui de vous contenter du pâté.

— Non pas, dit l'étranger. En échange de l'hospitalité que vous nous offrez et que nous acceptons avec reconnaissance, je vous offre mes talens culinaires. J'ai été soldat, je suis exilé, c'est vous dire qu'il m'a fallu plus d'une fois me plier à la nécessité. Or, cette nécessité m'a, entre autres leçons, rendu industrieux pour lutter contre les chances d'un mauvais dîner. Nous trouverons bien un enfant dans le village pour tourner la broche à laquelle je vais attacher ce gigot; je me charge du reste.

Ce joyeux traité conclu, l'intendant et les deux voyageurs entrèrent dans l'intérieur du château et s'établirent en pleine cuisine. On alluma du feu; une baguette de coudrier servit de broche au gigot d'agneau, et après avoir quitté son habit, sans oublier de retrousser ses manches, l'étranger prépara les côtelettes, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Mais quand les côtelettes furent bien recouvertes d'un savant enduit de beurre, de mie de pain, de poivre et de sel, on s'aperçut seulement alors que l'on manquait de gril. Cette grave difficulté rendit mécontent et soucieux le préparateur gastronomique... Il réfléchit quelques instans, puis tout à coup il s'écria avec la joie d'Archimède quand il eut deviné son fameux problème :

— J'ai trouvé.

Avec une habileté et un savoir dont Carême se fût montré satisfait, il enferma une côtelette entre deux autres, les fixa au moyen d'une ficelle et les plaça sur des charbons ardens. La flamme jaillit, les chairs frissonnèrent et le voyageur retourna peu après le tout. Ainsi les deux côtelettes extérieures se trouvèrent bientôt réduites rapidement à l'état de braise; mais celle du milieu resta saine et sauve, succulente, exquise, cuite à point, sans avoir perdu la moindre parcelle de son propre jus; elle était humectée et pénétrée du jus des deux autres.

— Voyez quelles bonnes inventions on doit à la nécessité! s'écria le voyageur en servant à ses commensaux le mets délicieux. Je ne veux plus manger que des côtelettes préparées de cette manière, je dirai à mon chef de les baptiser du nom de *côtelettes à la victime*.

On se mit à table, on fit honneur aux côtelettes, sans oublier le gigot d'agneau ni même le pâté de venaison. L'intendant, homme de tact, faisait les honneurs de la table avec une respectueuse déférence; car il avait compris de suite que ses convives n'étaient point des personnages vulgaires..., quand tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour, et l'on vit arriver, à franc étrier, un jeune homme d'une rare beauté; il sauta de cheval, sans s'inquiéter de ce que devenait sa monture, sans même regarder si le domestique qui l'accompagnait avait pu le suivre, et frappant des mains avec une joie naïve :

— Mon château! mes domaines! tout cela est à moi!... Adieu à la pauvreté! adieu au travail! adieu aux éternelles remontrances de ma mère!

Tout à coup il vit les étrangers... Le rouge lui monta au visage, car ils avaient pu entendre ses exclamations. Mais cette émotion de surprise et de honte s'effaça rapidement, et il s'avança vers les inconnus. Ceux-ci remarquèrent qu'il boitait légèrement, et qu'un de ses pieds semblait malade. L'intendant, qui était accouru, témoigna sa respectueuse surprise au jeune homme de le voir arriver si tôt.

— Je ne comptais recevoir mylord que dans trois ou quatre jours. Milady, votre mère, m'avait dit que votre honneur attendrait...

— Attendre! attendre!... Huit jours, n'est-ce pas? huit mortels jours? Attendre quoi? que l'on m'ait frotté, ciré et défiguré peut-être ce vieux château de mon oncle, le mien aujourd'hui. Non, de par Dieu! Sitôt que j'ai appris la mort de mon oncle, je suis allé lui rendre les derniers devoirs. Ensuite j'ai fait amener un cheval, et me voilà à Newstead, antique domaine où se sont écoulées les premières années de mon enfance! Newstead dont j'avais rêvé tant de fois la possession quand j'étais pauvre et incertain de l'avenir!... Mais quels sont ces étrangers?

— Deux voyageurs français dont la voiture s'est brisée à la porte de votre château. Je leur ai offert l'hospitalité en votre nom et du mieux que j'ai pu.

— Tu as bien fait, mon vieux Murray! et il s'avança vers les deux Français.

—Messieurs, leur dit-il, soyez les bien venus chez moi! Je me féliciterais du hasard qui vous y amène, si je ne devais cet honneur à un accident, et surtout si je me trouvais en mesure de vous recevoir d'une façon convenable.

Les voyageurs ne répondirent que par des remercîmens empressés, et après une conversation dans laquelle il fut facile au jeune lord d'apprécier la distinction des manières et la spirituelle instruction de ses hôtes, ils témoignèrent le désir de visiter le château, vieille construction abbatiale dont l'origine remontait à la conquête des Normands.

— Messieurs, leur dit-il en les guidant lui-même à travers les grandes salles revêtues encore de toutes parts des caractères de la féodalité, messieurs, il y a d'étranges et de grands souvenirs qui se rattachent à ces lieux. Newstead est un monastère que le roi Henri VIII avait confisqué à des moines ambitieux et remuans. Un de mes aïeux reçut ces domaines pour prix de sa fidélité à la cause de la vieille Angleterre, et comme cette fidélité ne se démentit jamais, Charles I[er] attacha plus tard, à la dotation de Henri VIII, l'apanage de la pairie. De telle façon que la famille des Gordon, devenue la première famille d'Angleterre, ne trouve plus d'alliance digne d'elle que parmi les Stuarts. Ma mère est un des derniers rejetons de cette illustre lignée.

» Si j'évoquais chacun des souvenirs des lieux où nous sommes, il me faudrait redire en entier l'histoire de l'Angleterre, car mes ancêtres se retrouvent dans tout ce que l'Angleterre a entrepris de célèbre, de glorieux et de grand. Et puis il y a dans cette même famille des histoires fatales et terribles... celle du dernier hôte de ce château surtout... de mon grand oncle, de celui dont je viens d'hériter.

»Sir Peters avait épousé une jeune fille de grand nom, mais pauvre; il l'aimait. Pour elle, sans hésiter, il avait renoncé à une alliance opulente et noble qu'on lui proposait, et qui eût fait de lui le lord le plus riche et le plus influent des trois royaumes. Il vint donc, avec celle qu'il avait préférée à tout, se renfermer dans le vieux manoir en ruines, entouré d'un lac et perdu au milieu des bois, car il aimait lady Sara éperdûment et avec une jalousie affrénée... Un soir, on trouva le cadavre d'un lord voisin, la poitrine percée de trois blessures, et qui gisait dans les prés à queque distance de Newstead.

»La famille du mort accusa mon oncle de ce meurtre, et il lui fallut comparaître devant la cour des lords sous la prévention d'assassinat. Il ne nia point qu'il eût donné la mort à celui que l'on avait trouvé sanglant dans les bois, mais il jura sur l'honneur qu'il n'était point coupable d'assassinat : il s'était battu loyalement en duel, et c'était une épée et non pas un poignard qui avait fait les trois blessures. Quand on lui demanda quels avaient été les motifs de ce duel, il garda un silence morne et obstiné. On vit seulement une larme, la seule qu'il eût jamais versée, tomber sur ses joues.

»Après un long procès, dont toute l'Angleterre retentit, mon oncle fut absous et mis en liberté.

»Le premier usage qu'il fit de cette liberté fut d'aller reprendre sa femme, qui s'était retirée chez ses parens et qui était devenue mère d'un fils. Elle refusa avec obstination, mais même avec désespoir, non seulement de suivre, mais encore de revoir son mari... Une nuit, mon oncle escalada les murs du château qu'elle habitait, brisa les fenêtres de sa chambre, et après un entretien dont personne ne put jamais savoir une seule parole, la détermina à partir avec lui sur-le-champ. On la vit pâle, tremblante, muette, sans songer même à embrasser sa mère éperdue, et son fils qui dormait dans une pièce voisine, monter dans la voiture du lord.

»Trois ans après, on trouva le cadavre de cette femme dans le lac que vous découvrez de la fenêtre. La justice ne voulut voir dans sa mort qu'un accident, malgré mille rumeurs répandues dans le village, malgré des cris de femmes, malgré des supplications, des plaintes entendues la nuit par divers témoins. Mais ces témoins disparurent du pays sans que l'on sût bien clairement ce qu'ils étaient devenus, et mon oncle, atteint d'une maladie étrange, ne sortit plus de Newstead, où il passa ving-cinq années, seul avec un vieux domestique, sans vouloir que personne pénétrât jusqu'à lui : il ne souffrit pas qu'on fît la moindre réparation à son château, qui, peu à peu, tomba dans l'état de décrépitude et de ruine où vous le voyez; en outre, il fit abattre les bois et aliéna tout ce qui pouvait ôter de la valeur à cette propriété.

»Vingt-cinq années, comme je vous l'ai dit, s'écoulèrent.

»Une nuit, lugubre anniversaire des deux fatales nuits où l'on avait trouvé près du château le cadavre sanglant du lord et le corps inanimé de ma tante dans le lac, mon oncle sortit de Newstead et frappa à la porte d'une chaumière de paysan; ses vêtemens en désordre inspirèrent une vive terreur au pauvre hère.

» — Suis-moi, lui ordonna-t-il.

»Le paysan obéit en tremblant ; le lord le conduisit dans une chambre où se trouvait le cadavre du vieux domestique ; ce dernier semblait avoir rendu l'âme depuis peu d'heures seulement.

»— Voici de l'or, ensevelis ce corps et fais-lui rendre les derniers devoirs, dit-il.

»Trois jours après, mon oncle arriva à la maison de campagne que nous habitions à Aberdeen ; il entra chez ma mère, sans adresser un mot à personne, s'assit près du foyer, et comme lady Gordon ne le reconnaissait pas :

»— Le fils de celle qui déshonora mon nom est-il vivant ou mort ? demanda-t-il ?

»— Sir John n'existe plus depuis trois ans, répondit ma mère qui reconnut à ces paroles mon grand oncle.

»Alors il se leva, et faisant un geste solennel :

»— Tout est accompli, dit-il. Et il sortit.

»Quinze jours après on ramassait sur la voie publique un vieillard que son étrange accoutrement faisait prendre pour un indigent qui avait perdu la raison. Conduit dans un hospice, il y mourut en se nommant, et ce fut dans ce séjour consacré à la misère, que ma mère fit enlever la dépouille de celui qui, par sa mort, me faisait, moi pauvre baronnet, pair d'Angleterre et unique héritier d'une fortune immense... Voilà pourquoi j'ai assisté, il y a deux jours, en grand deuil, aux obsèques de mon oncle ! Pourquoi je me trouve à présent dans cette antique et célèbre demeure de Newstead, où dans trois jours arrivera ma mère. Mais j'ai voulu prendre possession de mes domaines, seul, avant tout ? Merci à vous, messieurs, de m'avoir donné le plaisir de commencer à me servir de mes prérogatives de lord, en usant du plus doux et du plus noble de mes droits : l'hospitalité. — Hospitalité, par malheur humble et pauvre comme naguère je l'étais moi-même encore ! »

— Mylord, je m'estime heureux d'être l'un des premiers à vous féliciter de votre heureuse fortune. Puisse un jour le sort qui me persécute devenir clément et généreux pour moi, comme il vient de l'être pour vous ! Quand vous viendrez à Londres, faites une excursion jusqu'au château d'Hartewelt, vous y trouverez ce que j'ai trouvé aujourd'hui chez vous : de la pauvreté, mais un accueil hospitalier. Le roi de France Louis XVIII sera heureux de recevoir lord Gordon dans l'asyle qu'il doit à la générosité anglaise.

Le jeune homme se découvrit respectueusement devant l'illustre exilé, et l'intendant resta surpris devant l'attitude noble et l'air royal de celui qu'il avait vu naguère préparer, avec tant de sensualité et de verve, les côtelettes à la victime.

—Mais voici qu'on vient m'annoncer que ma voiture est remise en état, et que je puis continuer ma route. Adieu, Mylord !

Quand Louis XVIII et M. d'Avaray furent remontés en voiture :

— Il y a, dit le prince, quelque chose de grand et d'héroïque dans ce jeune homme. Ou je me trompe beaucoup sur sa destinée, ou bien il se trouve appelé à faire de grandes choses en bien ou en mal.

— Tout jeune qu'il est, sire, la destinée de ce jeune lord est déjà bien étrange, et voici quelques détails à ce sujet que l'intendant m'a contés tout à l'heure, pendant que vous parcouriez Newstead. Le père du jeune Gordon, homme de désordre, capitaine dans un régiment d'infanterie, débuta par enlever une femme mariée, de haute noblesse, qu'il épousa, lorsqu'un divorce l'eut rendu libre lui-même. Lady Camarthen mit au monde une fille et mourut. Le capitaine se remaria l'année suivante avec une riche et noble héritière, séduite par le nom et par la beauté du brillant officier. Miss Catherine Gordon de Gight vit bientôt se dissiper les vastes domaines d'Ecosse qu'elle avait apportés en dot, et quand il ne lui resta plus qu'une rente inaliénable de cent cinquante livres sterlings, elle fut abandonnée lâchement par celui dont elle portait le nom. Fière et courageuse, cette noble femme, sans proférer une plainte, se retira en Ecosse, dans la petite ville d'Aberdeen, et là, se dévoua aux privations les plus rudes et jusqu'à un travail manuel pour subvenir à donner une éducation brillante à son fils unique, le jeune Georges. Son mari, réduit à la misère, voulut alors se rapprocher d'elle, et lui redemanda son fils ; mais elle le repoussa énergiquement, et lui offrit une somme de cent livres s'il voulait quitter l'Angleterre. Le misérable accepta ce pacte, et alla mourir, peu de temps après, à Valenciennes, dans la Flandre française. Votre Majesté sait le reste, et par quels événemens inattendus et romanesques le pauvre enfant ruiné par son père est devenu aujourd'hui un riche pair d'Angleterre, grâce à l'infidélité de sa grand'tante et au ressentiment de son grand oncle.

— Quel était le nom de ce terrible lord ? demanda Louis XVIII : le jeune Gordon a oublié de me l'apprendre, et c'est pourtant le nom qu'il va désormais porter.

— Lord Byron, répondit M. d'Avaray.

II.

Pendant deux années, tout au plus, le vieux château de Newstead garda le jeune lord Gordon Byron, et fut témoin des orgies dans lesquelles l'imprudent se hâtait de vider la coupe des voluptés, comme si on pouvait remplir cette coupe, une fois qu'elle est vide ! Vêtu d'une robe de moine, entouré d'écervelés qui avaient tous ses vices, sans rien posséder de sa haute intelligence, il passait les nuits à boire et à se livrer à mille extravagances bizarres qui tenaient de la folie. La grande et lugubre salle, où le vieux Byron avait rendu le dernier soupir, était précisément le lieu que son héritier avait adopté pour ses fêtes nocturnes. Des chiens, un loup, un ours même, mêlaient leurs hurlemens féroces aux cris de ces buveurs, aux paradoxes impies de ces débauchés : terreur du pays, ils jetaient partout la désolation dans les familles. Tandis que de jeunes filles, enlevées par la séduction à leurs parens, se voyaient jetées tout à coup, de l'ignorante pauvreté du village au milieu du luxe le plus effréné et le plus infâme, des combats de coqs, des courses au clocher, des luttes de boxeurs, réunissaient autour d'elles tout ce que l'Angleterre comptait de jeunes dissolus, — chevaliers d'industrie, ou pairs du royaume ; comédiens ou poètes, marins ou artistes. —Il suffisait d'avoir acquis quelque renom, n'importe par quel moyen, pour se voir le bienvenu à Newstead ; pour trouver une place à ces banquets, dont se scandalisait l'Angleterre entière. Mais c'était précisément le scandale que voulait, avant tout, Georges Byron, le scandale, gloire grossière et impudente dont il cherchait à rassasier la faim mystérieuse et invincible d'orgueil qui le dévorait. Nuit et jour, le cor de chasse retentissait dans Newstead ; nuit et jour ses hautes cheminées jetaient leurs noirs tourbillons de fumée dans les airs. Tantôt, parodiant une fête catholique, ils sortaient, affublés de surplis, deux à deux, en longues files, répétaient gravement les litanies, et tout à coup se jetaient sur les paysannes accourues sur leur passage pour voir un spectacle d'une telle singularité.... Le lendemain, les jeunes filles ivres, échevelées, rentraient chez leurs pères avec tant d'or, que les misérables s'applaudissaient presque du déshonneur de leurs enfans. Tantôt ils jouaient leur vie, montés sur des chevaux à peine habitués à la bride ; ils franchissaient des fossés, escaladaient des murs, parcouraient des marais semés de fondrières, et laissaient parfois derrière eux des camarades blessés ou en péril. Mais n'importe ! ne devaient-ils pas suivre ! ne devaient-ils pas imiter leur maître ! leur modèle ! leur orgueil à tous !... Georges ! l'indompté Georges, dont jamais un sourire n'effleurait les jeunes lèvres, et qui se livrait, sérieux et triste, à toutes ces excentricités extravagantes, remèdes violens et sans effet sur son âme blasée. Puis on rentrait au château, haletans, couverts de boue, accablés de fatigue ; une coupe passait de main en main, resplendissante de la flamme du punch...— C'était le crâne déterré d'un abbé du vieux monastère ! — Puis on courait prendre place devant un théâtre, et des comédiens jouaient sur ce théâtre des drames horribles. Heureux quand la débauche et une poésie dissolue ne s'emparaient pas de la scène !

Une nuit, les cris ne se firent pas entendre, les cent fenêtres du château ne jetèrent pas dans la campagne, à travers la feuillée des bois, la lueur étrange de leurs yeux de flammes, les tourbillons de fumée vomis par les cheminées ne s'élevèrent pas vers le ciel. Tout devint muet, immobile, désert..... Et vingt-trois ans s'écoulèrent avant que les portes de l'antique manoir se rouvrissent.

Durant ce long intervalle d'années, Newstead, abandonné aux soins du vieux intendant Murray, devint un peu la propriété de tous les voisins. Les paysans coupaient sans façon, dans la forêt, le bois dont ils avaient besoin. Le poisson des étangs alimentait la table de chacun, et les châtelains des environs ne se faisaient point scrupule de disputer aux braconniers, par des chasses réglées, le gibier des immenses parcs. Parmi les plus intrépides et les plus fréquens dévastateurs des cerfs et des daims de Newstead, on remarquait sir Lamb, marié depuis cinq ou six ans à une des jeunes femmes les plus riches, les plus belles et les plus spirituelles de Londres. Le sans-façon avec lequel le lord usait des propriétés de son voisin était d'autant plus singulier, que sa femme avait publié un roman satirique, dans lequel elle désignait, sous le pseudonyme le plus transparent, Georges Byron qu'elle accablait d'invectives et d'outrages. Peut-être lord Lewis Lamb, qui ne se piquait point d'ailleurs d'être grand feuilleteur de livres, n'avait-il point lu le libelle de la mordante lady ; peut-être croyait-il de bonne guerre de continuer, aux dépens du gibier de lord Byron, les hostilités déclarées par sa femme au lord lui-même. Quoi qu'il en soit, ses équipages de chasse ne sortaient guère des forêts et des parcs de Newstead, et ses

bal dis joyeux, les fanfares de ses cors, les aboiemens de ses meutes venaient bruire et éclater jusque sous les murs du manoir abandonné.

Un jour qu'il poursuivait un daim et que le pauvre animal, acculé contre la porte même du château, défendait faiblement sa vie déjà dans la gueule des chiens, sir Lamb aperçut tout à coup par l'extrémité de l'avenue, sur une hauteur, un cortége de trois voitures escortées d'hommes à cheval, et qui semblaient se diriger vers Newstead. Ce spectacle inaccoutumé, dans un pays où ne se trouvaient d'autres riches propriétaires que sir Lamb, étonna singulièrement le lord, et il piqua des deux pour aller au devant du convoi. Au détour de l'avenue, il se trouva face à face avec un de ses anciens amis, sir Hobhouse qui devançait les voitures à franc étrier, sans autre suite qu'un domestique.

Sir Lamb et sir Hobhouse échangèrent un salut amical et se pressèrent la main. Puis, comme le premier accablait de questions le nouveau venu, ce dernier se tourna vers le domestique, lui donna quelques ordres et descendit de cheval, en invitant son ami à en faire autant.

— Le devoir qui m'amène en ces lieux ne me permet point, dit-il, d'accepter votre invitation de vous accompagner à votre château et de présenter mes respects à lady Caroline. Il faut que j'attende ici les voitures qui me suivent; mais nous pouvons nous asseoir sur le gazon et causer librement.

— Le maître de ce château revient donc l'habiter? demanda sir Lewis, mécontent de voir ses chasses compromises.

— Lord Byron revient habiter ce château, pour ne plus le quitter désormais, répliqua sir Hobhouse, en laissant échapper un soupir.

— Et qu'est-il donc devenu depuis vingt-cinq ans? s'écria sir Lamb, plus mécontent que jamais; pourquoi a-t-il si long-temps abandonné ses domaines? pourquoi revient-il les habiter après une pareille absence?

— Il a quitté ses domaines, parce qu'une voix impérieuse et fatale lui montrait de loin une couronne aussi brillante que funeste : la gloire. Inquiet, agité, fiévreux, lord Byron, las des orgies et des joies brutales de Newstead, est venu à Londres publier deux ouvrages successifs : l'un intitulé : *Heures d'oisiveté*, ne trouve que d'amers critiques; le second : *Des Poètes anglais et des Critiques écossais*, n'eut d'autre succès que le scandale inévitablement produit par un pamphlet spirituel. Désabusé de sa vocation de poète, il tourna ses regards vers la vie politique et s'occupa de sa réception à la chambre des lords. Le mauvais vouloir de ses futurs collègues opposa mille obstacles à cette réception, et quand elle eut lieu ce fut sans éclat, sans un introducteur, sans un ami pour accueillir le jeune pair. Reçu par des huissiers, il répondit avec sécheresse à quelques paroles bienveillantes du chancelier lord Eldon, s'assit, durant quelques minutes sur les bancs de l'opposition et sortit humilié et la rage au cœur... Le lendemain, une satire, dans laquelle la chambre haute n'était pas épargnée, mit toute la ville de Londres en émoi. Le lord-poète comprit qu'après un tel éclat de scandale, il ne lui restait plus qu'à quitter l'Angleterre. Il écrivit son testament, assura un sort à sa mère, et, seul avec moi et une jeune fille revêtue du costume d'homme, il partit et arriva en quatre jours à Lisbonne. Nous traversâmes en courant le Portugal, une partie de l'Espagne, Séville et Cadix. Nous abordâmes à Gibraltar, et à Malte une aventure galante valut à Georges un duel. Nous mîmes à la voile pour l'Albanie. Après avoir séjourné à Missolonghi, à Prevesa, à Janina, lord Byron alla chercher Ali-Pacha jusqu'à Tebelen. Il lui tardait de voir cette grande et sauvage figure, souillée de tant de sang et empreinte d'un caractère à la fois barbare et sublime. Ali et Byron devaient se comprendre; une sorte d'amitié les unit pendant trois mois l'un à l'autre. Mais bientôt sir Georges se lassa du féroce lion qu'il avait quelque temps apprivoisé, et partit brusquement pour la Morée : puis il s'établit à Athènes et résolut d'y passer l'hiver. Logé dans la maison de la veuve d'un consul anglais, il en partait chaque jour au lever du soleil pour parcourir les environs de cette glorieuse ruine de l'antique Grèce, et la vue de tant de splendeurs déchues lui remit de la poésie dans l'ame et au cœur. Il écrivit deux petits poèmes où se révélait le grand génie qui ne devait point tarder à éclater en lui. Le printemps venu, il partit pour Smyrne, explora la Troade et renouvela le fabuleux exploit de Léandre, en traversant l'Hellespont à la nage. Nous revînmes encore passer une année en Grèce, et nous faisions les préparatifs d'une expédition en Egypte, quand, tout à coup cette grande ardeur d'impatience, ce besoin impérieux, insurmontable de mouvement s'éteignirent dans son cœur. Atteint de nostralgie, il ne rêva plus qu'à l'Angleterre, et il se mit à former mille projets de repos, de calme et de vie tranquille au coin du feu, dans le vieux domaine de Newstead. Pour Byron, projeter et réaliser n'était qu'une seule chose. Nous revînmes donc à Londres, où l'attendait un grand malheur, la mort de sa mère. Ce fut un coup douloureusement fatal, un remords inexorable pour mon ami, qui n'avait pas toujours été bon fils; pour lui, qui plus d'une fois avait déchiré le cœur de cette pauvre femme! Je vins seul, durant la nuit, déposer dans les caveaux de Newstead les restes mortels de lady Gordon, et je retournai près de mon ami qu'un nouveau chagrin ne tarda point à frapper : le trépas inattendu du jeune Mathews. Or, c'était entre sa mère et Mathews que lord Byron voulait mener la vie paisible et reposée qu'il rêvait naguère en Grèce.... Pour s'étourdir, il se jeta dans une vie agitée; il parut à la chambre des lords et y prononça un discours plein d'éloquence contre les mesures rigoureuses appliquées aux émeutes d'ouvriers; puis il écrivit et il publia *Childe Harold*. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'impression profonde et sans exemple produite dans toute l'Angleterre par ce poème admirable.

— Non, répliqua sir Lamb, quelque étranger que je puisse rester aux choses littéraires, je dois avouer que j'ai, comme tout le monde, entendu parler de ce poème.

— Le *Giaour* suivit, la *Fiancée d'Abydos* et le *Corsaire* lui succédèrent... Et cependant, au milieu de tant de gloire, lord Byron était bien loin de se trouver heureux. Dégoûté de la vie brillante et agitée qu'il menait, las de succès qui n'intéressaient même plus son amour-propre et qui ne remplissaient point, hélas! le vide de son cœur, il résolut de demander au mariage un bonheur qu'il n'avait trouvé nulle part, et il épousa miss Bilbancks, jeune, belle et savante lady. Byron, à peine devenu père, vit sa femme se séparer de lui et se réfugier chez son père. Eperdu, désespéré, au lieu d'imiter la sage et pudique réserve de celle qu'il avait outragée, il appela le bruit sur cette séparation, et produisit un scandale qui rejaillit tout entier sur lui-même. Au scandale se joignit le ridicule cruellement exploité par les ennemis de son génie et de sa gloire; au ridicule vinrent se joindre le dérangement de sa fortune, les haines politiques et les tracas, conséquences inévitables d'une si déplorable position. En 1816, il quitta de nouveau l'Angleterre, et jura de ne plus remettre le pied sur ce sol inhospitalier et maudit. La Belgique et la Suisse le reçurent d'abord. Mais ni l'accueil flatteur de madame de Staël, ni l'amitié de Shelley, ni ses courses aventureuses avec ce misanthrope matérialiste, ne rendirent la paix à sa grande ame blessée. Lewis, auteur bizarre du *Moine*, vint s'unir au couple étrange, et il résulta du contact de Byron avec ces deux hommes singuliers, une suite aux chants déjà publiés de *Childe Harold*, *Manfred*, et cette sublime nouvelle en vers nommée le *Prisonnier de Chillon*.

Las et dégoûté de la Suisse, comme il s'était lassé et dégoûté de l'Angleterre, l'infortuné alla demander à Venise de faciles voluptés, des promenades en gondoles et les inspirations des lagunes. Là, presque tous les matins, on le voyait, la rame à la main, conduire lui-même sa gondole vers la petite île où s'élève le monastère de Saint-Lazare, afin d'étudier, sous le père Paschali, la langue arménienne; comme si l'étude pénible et mécanique d'une langue pouvait, pour apaiser le trouble de son ame, ce que rien n'avait pu faire jusque là. Puis il quittait le savant religieux, venait se jeter à corps perdu dans toutes les extravagances du carnaval vénitien; écrivait le drame de *Faliero*, créait le *Mystère de Caïn* et commençait *Don Juan*!... Ce fut alors qu'il rencontra la blonde, la belle, la naïve Guiccioli. Grâce à la facilité des mœurs italiennes, il put se dévouer tout entier à la douce créature par laquelle l'amour rentrait dans un cœur qui se croyait pour jamais fermé à l'amour! Mais quelque complet que fût ce dévoûment, quelque ardente que fût cette passion, ils ne suffisaient pas à l'ardeur de l'ame énergique de Byron. Il se fit donc conspirateur et devint Carbonaro. La proscription frappa les carbonari. Le comte Gamba, père de la comtesse Guiccioli, fut exilé avec sa famille, et le titre de pair anglais sauva seul lord Byron de graves périls. Alors, désespérant d'affranchir l'Italie, il tourna les yeux vers la Grèce, et après avoir été rejoindre à Pise sa belle maîtresse; après avoir perdu une fille naturelle qu'il aimait éperdûment; après avoir vu périr sous ses yeux son ami Shelley dans une promenade de mer, sur le golfe de la Spezzia, il quitta la Toscane et vint s'établir à Gênes. Ce fut de cette ville qu'il s'embarqua pour la Grèce avec le corsaire Trelawnay et le comte Gamba, père de la comtesse Guiccioli.... Hélas! l'affranchissement de la Grèce était un rêve impossible à réaliser, comme tous les autres rêves de Byron! Il croyait venir en aide à des héros, il ne trouva que des brigands. En vain, il sacrifiait sa fortune et sa vie

à cette grande cause, les mesquines passions des chefs, la brutale avidité des soldats rendaient inutiles son généreux dévoûment et ses nobles efforts. C'était sans cesse des révoltes des troupes souliotes qu'il fallait apaiser! de misérables intérêts personnels auxquels il fallait satisfaire, de stupides volontés qu'il fallait vaincre !

Un matin, le jour de Pâques, une horrible tempête éclata sur Missolonghi ; la pluie tombait par torrens ; la foudre éclatait et mugissait, la nature semblait bouleversée. Ce fut au plus violent de cet orage, que lord Byron, agonisant depuis trois jours, murmura d'une voix défaillante : *Je vais dormir, je vais me reposer*... Et voici la dépouille mortelle du grand poète que je viens enterrer près de sa mère, dans le tombeau de ses aïeux, dit sir Hobhouse, qui s'interrompit en montrant le convoi funèbre arrivé à l'entrée de l'avenue de Newstead.

Tandis que l'ami de lord Byron allait au devant du cercueil, sir Lamb remonta à cheval et courut rejoindre les personnes qui chassaient avec lui ! parmi elles se trouvait lady Caroline, sa femme.

— Venez tous, venez voir le spectacle qui se passe dans l'avenue de Newstead ! s'écria-t-il. Et prenant lui-même la bride du cheval que montait sa femme, il arriva le premier avec elle devant le convoi.

Des constables et des hérauts d'armes marchaient en avant : un cheval de bataille venait ensuite ; deux pages vêtus de noir conduisaient le noble animal, monté par un cavalier qui portait, à demi renversée une couronne de pair d'Angleterre. Après quoi, on voyait s'avancer lentement le cercueil recouvert d'un poêle de velours, armoirié à l'écu de la famille du défunt.

A la vue de ces armoiries, lady Caroline Lamb jeta un cri perçant, tomba sans connaissance, et ne revint à la vie que pour donner des signes de démence. On la transporta mourante dans le château de son mari, qui ne devina même pas la cause d'une émotion si fatale, tandis que l'infortunée, dans son délire, appelait à grands cris :

— Georges! Georges! mon Georges!

Huit jours après, celle que lord Byron avait aimée et trahie, alla le rejoindre dans le ciel.

S. Henry Berthoud,

Revue des Modes.

Présentation a la cour. — La présentation qui a eu lieu à la cour à l'occasion de la fête du roi a été pleine d'animation, de variété, de luxe. Nous ne répéterons pas les détails si connus de toutes les formes de l'étiquette dans ces solennelles occasions, ni la beauté des salons, ni toutes les splendeurs du trône : nous ne parlerons que des toilettes des femmes, charmans accessoires qui varient avec le jour, et ne sont que comme les cadres sans cesse renouvelés autour d'un antique tableau. Chaque année on voit reparaître toutes les modes du luxe, tous les charmes de la beauté, des bouches sourieuses, des fronts parés de diamans, des corsages ornés de fleurs et de perles. Ainsi c'était autrefois, ainsi nous l'avons vu hier encore ; et les sourires ne nous ont pas semblé moins jolis, les fronts moins brillans, les fleurs moins fraîches. On ne s'apercevait pas que tant de siècles eussent passé sur toutes ces splendeurs, ces beautés, ces parures brillantes ; car, à la cour, les femmes et les modes se renouvellent comme les feuilles et les fleurs. Toutes sont changées et toutes sont les mêmes.

Pour en revenir à la fête dernière, qui nous a offert cette année tant de belles et élégantes femmes au château des Tuileries, nous dirons que les diamans et les fleurs naturelles faisaient leurs plus belles parures. Les fleurs naturelles montées en couronnes et en bouquets, les diamans formant diademe, bandeau Mancini, formaient les coiffures des dames les plus distinguées. La reine était éblouissante de diamans, et la princesse Clémentine était tout à fait d'une beauté royale avec son diadême de diamans placé en arrière de sa tete, tandis que sur son front une rangée de chatons formait une magnifique auréole ; son corsage aussi était orné de diamans.

C'est surtout à la duchesse d'Orléans qu'appartient le sceptre de l'élégance ; et, il faut le dire, son bon goût, la grâce de ses manières, lui donnent tous les titres à cette aimable suprématie. A la réception, la toilette de la duchesse était ravissante : une robe en organdi claire sur un pou de soie mat et ornée de trois volans brodés d'or, de larges manches à la vénitienne brodées également, et sur le cou une magnifique écharpe turque ou indienne tout or, soie et argent. Son diademe et tous les diamans qui complétaient cette parure étaient admirables.

Beaucoup de robes en soie avec volans d'Angleterre remontant des deux côtés sur le devant du jupon jusqu'à la ceinture. Au-dessus de la tete de la dentelle étaient placés des nœuds ou des fleurs, à partir du tournant du bas jusqu'en haut.

Des robes d'une fraîcheur charmante étaient en gaze guipure ou tulle uni, ayant trois ou cinq volans pareils simplement ourlés au bord, mais qui produisaient une garniture d'une légèreté, d'un goût parfait.

Une robe en pou de soie vert pâle, une autre rose, étaient ornées sur le devant d'un tablier en guipure posé à plat, et s'arrêtant à la tête du volant de guipure qui entourait la robe. Autour du corsage une berthe en guipure descendait en formant une *pièce* en pointe sur le devant, des *engageantes* en guipure au bas des manches.

Quelques robes en dentelle noire à volans avec pardessous rose ou lilas. Une robe du même genre était en tulle noir à *points d'esprit*, avec trois volans pareils bordés d'une petite dentelle noire. Au-dessus de chaque volant une rangée de coques de ruban de satin noir et vert entremelé. Les manches toutes couvertes de petites coques semblables, séparées par trois ou quatre rangs de dentelle. Cette robe sur un pardessous de satin vert, mais avec une coiffure en épis verts entremêlés de diamans, est la plus délicieuse toilette.

Une robe en pou de soie blanc brochée en dessin rose avait pour garniture deux hauts volans de dentelle de soie dont les dessins étaient travaillés en soie rose et argent. Cette dentelle remontait d'un côté du jupon jusqu'à la hauteur des genoux, et s'arretait sous un nœud de ruban rose frangé argent. Une coiffure en barbes de dentelle argent mélangée de roses était placée presque sur la nuque et ornait admirablement un cou un peu long, blanc et penché, dans le style de ceux que nos romanciers ont mis à la mode.

Presque toutes les femmes portaient des fleurs naturelles dans leurs cheveux et à leur corsage : ce genre est maintenant le cachet de distinction d'une élégante de bon goût : il faut qu'une femme sache dépenser quelques pièces d'or pour faner en quelques heures les guirlandes de sa robe et de sa coiffure. Rien n'est plus éphémère, mais rien n'est plus joli comme ce luxe : aussi l'art est obligé d'y venir en aide, et les fleurs naturelles se *montent* en couronne en moins de quelques instans par le talent de M..., dont le charmant magasin, rue Neuve-Vivienne, semblait devoir arreter toutes les femmes, les papillons et les oiseaux du printemps. Le fait est que là on n'aperçoit jamais que de la fraiche mousse, des fleurs suaves et des femmes jolies. Aussi que de regards s'y arrêtent, et que de douces pensées bénissent les fleurs et la mode !

Puisque nous venons de parler d'un art qui eut succès à la réunion du château, nous devons aussi rendre hommage aux autres talens qui eurent leur triomphe à cette solennité ; et certes jamais Palmyre n'a rien fait de plus élégant que la robe de la duchesse d'Orléans. Les robes à *tablier* de guipure sortaient des ateliers de Camille ; il était facile de les reconnaître à la beauté exquise de ses dentelles, que Camille a réunies en si *beau* et si *grand* nombre chez elle, aussi bien que la grâce avec laquelle elle sait les disposer.

M. Pontet nous a fait cette année un Tivoli merveilleux. Ce n'était pas assez des massifs de verdure qui donnent tant de charmes à ce magnifique jardin ; aux allées si bien percées pour la promenade dans les bosquets, M. Pontet a joint des allées nouvelles, bordées de fleurs dans tout leur éclat ; au parfum des lilas se joint le parfum des giroflées, et les plantations sont disposées pour que les fleurs se succèdent ainsi jusqu'à l'automne. Jamais Tivoli ne sera plus beau qu'il ne l'est en ce moment.

La fete d'ouverture de jeudi a été des plus animées, les tours de force de M. et madame Suar, les exercices de Munito, de Mouton et de Lilia ont fait grand plaisir, ainsi que les quadrilles exécutés par l'orchestre de danse que conduit M. Laurent aîné. Mais les acrobates anglais, M. et mademoiselle Winther ont été accueillis avec un véritable enthousiasme. Le pas de Flore et Zéphire dansé sur deux cordes parallèles par ce couple gracieux, sort tout à fait de la ligne de ce que l'on est accoutumé à voir dans ce genre d'exercices. On nous assure que M. et mademoiselle Winther sont engagés exclusivement pour le jardin de Tivoli. L'administration fera bien de ne pas se départir de cet engagement. Tivoli n'aurait-il que ce divertissement à offrir au public, il y aurait de quoi piquer vivement la curiosité.

On annonce pour dimanche une grande fête extraordinaire.

Revue de cinq Jours.

10 Mai. — On remarque depuis peu qu'un grand nombre d'évêques et de prélats des provinces allemandes et de Hongrie arrivent à Vienne ; on croit que le gouvernement a l'intention de les consulter relativement aux mariages mixtes, avant de prendre des résolutions définitives à cet égard.

— Le mariage du marquis de Fayal, de Lisbonne, avec la jeune fille du feu comte de Povoa, a été célébré le 2?, avec beaucoup de splendeur, dans la chapelle du palais de Catharin, résidence du duc de Palmella. Le duc de Terceira y assistait comme témoin pour le roi.

— Les journaux espagnols ne tarissent pas en éloges sur les derniers exploits des toreadors : la fete a été pyramidale. Un homme et dix-neuf chevaux ont été tués, et quatre hommes sont grièvement blessés.

— Le baptistère sur lequel M. le comte de Paris sera tenu est déjà placé dans l'église Notre-Dame. Ce précieux objet d'art rappelle, par l'élégance et le caractère de sa décoration, le gothique fleuri qui précéda la renaissance. Le sculpteur a taillé dans une seule pierre le fonts de bapteme, les ogives, les figures nombreuses et le capricieux feuillage qui enlacent ce monument.

— Au cimetière du Père-Lachaise les vols se multiplient avec une incroyable audace. Dans la chapelle que M. Meynard de Franc, substitut au criminal de première instance de la Seine, a fait élever pour servir de sépulture aux membres de sa famille, l'autel a été complètement dépouillé. Le Christ, les vases sacrés même, n'ont pas été respectés. La ville cependant fait payer assez cher les terrains qu'elle concède dans ce cimetière pour qu'elle puisse y établir un bon système de surveillance.

— Aux courses d'aujourd'hui, le prix du Cadran (5,000 fr.) a été gagné par *Vauvilus*, à M. de

Cambis, contre *Lydia*, à lord Seymour. — Le prix d'Iena (1,200 f.) par *Royal-Georges*, à lord Seymour, contre *Dolorosa*, à M. de Cambis. — Le prix des Pavillons (5,000 fr.) par *Margarita*, à M. de Cambis, contre *Britannia*, à lord Seymour.

On voit que la lutte a été entre M. le duc d'Orléans, que représente M. de Cambis, et lord Seymour. M. le duc d'Orléans, madame la duchesse et le duc de Nemours assistaient aux courses.

---

11. — L'anarchie règne à Tabago ; à Grenade douze nègres seulement sur 300 ont consenti à faire la récolte du sucre, en sorte que les planteurs sont dans une misère complète ; à Saint-Vincent les planteurs sont réduits pour ainsi dire à la mendicité par suite du refus que font les nègres de travailler. De plus une fièvre maligne fait d'affreux ravages dans l'île.

— La correspondance de Madrid du 4 mai et tous les journaux de cette ville arrivés ce soir à Paris par voie extraordinaire annoncent que tous les ministres ont donné leur démission. Il y a eu en même temps en France, en Angleterre et en Espagne une crise ministérielle.

— La cour royale d'Orléans a rendu samedi, conformément aux conclusions de M. Vidalin, substitut du procureur-général, un arrêt par lequel elle confirme le jugement de première instance qui maintient M. le duc de Bordeaux dans la possession du domaine de Chambord, déboute l'état de ses prétentions et le condamne à tous les dépens.

— Le tribunal correctionnel de Paris, 6e chambre, a suspendu de ses fonctions pendant trois mois et condamné à 200 fr. d'amende le sieur Noël Dufresne, huissier à Paris, pour avoir fait porter par un clerc un acte de son ministère.

— Tandis que nous avions en France une chaleur de vingt degrés, le journal de Palerme annonce qu'à Messine la température est telle que personne ne se souvient d'en avoir vu une pareille à cette époque. Un froid aigu, des vents furieux et des pluies à torrens désolent le pays. Dans le centre de l'île il est tombé une telle quantité de neige que les habitans ne peuvent sortir de leurs maisons.

— La rue du Monceau St-Gervais s'appellera désormais rue François Miron, ancien prévôt des marchands, sous Henri IV, en 1605. Ce fut par ses soins et pendant son administration que se termina, cette même année, la construction de l'Hôtel-de-Ville dont la première pierre avait été posée 52 ans auparavant.

— Mme Georges Sand s'est embarquée vendredi dernier à Marseille pour Gênes sur le paquebot le *Pharamond* ; à l'appel des voyageurs, elle a répondu au nom de Mme Dudevant, et s'est avancée sur le pont vêtue en espagnole, et coiffée d'une mantille noire. Elle était accompagnée de ses deux enfans et du docteur C....re.

M. et Mme de Clermont-Tonnerre se trouvaient à bord du même paquebot.

— M. Duponchel, directeur de l'Académie royale de Musique, M. Bordogni, professeur au Conservatoire, M. de Berlioz, compositeur, viennent d'être nommés chevaliers de la Légion d'Honneur.

---

12. — On écrit de la frontière d'Italie :

« Nous apprenons que le duc de Leuchtemberg, qui s'est engagé envers l'empereur de Russie à faire élever tous ses enfans dans la religion grecque, éprouve en ce moment des difficultés à cet égard de la part de la cour de Rome qui refuse les dispenses nécessaires ; il pourrait par conséquent arriver que l'église catholique ne donnât pas sa bénédiction au mariage des illustres fiancés. »

— On assure que Mademoiselle épouse le troisième frère de S. M. le roi de Naples. Ce prince, du nom d'Antoine-Pascal, comte de Lecce, est né le 23 septembre 1816. »

Alger. — La fête du 1er mai s'est terminée ici par un triste accident :

« La foule qui se trouvait sur la place Bal-et-Oued pendant le feu d'artifice, voulant éviter la pluie qui commençait à tomber s'est portée avec un empressement tel vers la orte de ce nom pour rentrer en ville, qu'il n' as été possible de la contenir : une barrière ert de garde-fou à la rampe du Fort-neuf a ét risée, et vingt-cinq ou trente personnes sontt bées d'une élévation de plus de vingt pieds; ze à vingt personnes ont été blessées plus moins grièvement, et trois autres tuées ; un matelot et un soldat ont été étouffés entre les deux portes. »

— Quatorze nouvelles déclarations de faillite ont été prononcées par le tribunal de commerce dans ses audiences des 6 et 7 mai.

— La messe funèbre pour le repos de l'âme de Nourrit avait attiré un concours énorme de population aujourd'hui à St-Roch. Tout s'est passé dans le plus grand ordre. De l'église, le cercueil, suivi par une foule immense, a été conduit au cimetière Montmartre.

— Les Champs-Elysées vont avoir leurs concerts d'été, toutes les dispositions sont faites pour que l'ouverture ait lieu mercredi prochain 15 mai. La salle, placée à l'entrée des Champs-Elysées, est en forme de kiosque, les décorations intérieures sont d'une richesse sans exemple ; il y a une galerie circulaire qui pourra contenir plus de trois mille personnes ; des statues, des vases, des fleurs, de superbes orangers, des tentures magnifiques, donneront à cette gracieuse construction un aspect des plus pittoresques. La direction des concerts est confiée à M. Tilmant aîné pour la musique des grands maîtres, à M. Dufrène pour les fantaisies, les valses et les quadrilles ; l'art et le plaisir trouveront leur compte dans cette association de deux artistes si haut placés dans l'estime publique.

---

13. — Par ordonnance royale, à dater de ce jour :

M. le maréchal Soult est nommé président du conseil et ministre des affaires étrangères.

M. Teste, garde des sceaux.

M. Duchâtel, ministre de l'intérieur.

M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce.

M. Dufaure, ministre des travaux publics.

M. Passy, ministre des finances.

M. l'amiral Duperré, ministre de la marine.

M. le lieutenant-général Schneider, ministre de la guerre.

M. Villemain, ministre de l'instruction publique.

— Il a été décidé par la cour royale d'Angers, que « Le mari qui a obtenu la séparation de corps ne peut pas en faire cesser les effets à son gré, en notifiant à sa femme qu'il consent à la recevoir au domicile conjugal. »

— M. Fiévée, ancien administrateur, publiciste et écrivain distingué, vient de mourir dans un âge assez avancé.

— La cour royale de Paris, dans son audience du 8 mai, statuant sur la demande faite par M. Crosnier, en résiliation de la vente faite par lui à M. Harel, de l'exploitation du théâtre de la Porte-St-Martin, en vertu d'une des clauses résolutoires du traité, n'a pas admis les prétentions de M. Crosnier, qui a été débouté de sa demande, et condamné à l'amende et aux dépens.

— Lorsque le Casino-Paganini s'ouvrit dans la superbe rue du Montblanc, tout Paris reçut cette nouvelle avec la plus vive satisfaction ; et chacun s'empressa d'aller payer son tribut à cet établissement naissant. Malheureusement les promesses qu'on avait faites restèrent sans réalisation, et peu à peu la foule s'éloigna, non sans regret, de cette salle qui devait, par sa position, devenir le rendez-vous de la plus élégante société de Paris.

Aujourd'hui on n'apprendra pas avec indifférence que ce local, unique par son luxe architectural, va être dignement utilisé au profit de l'art, des artistes, des amateurs et du monde fashionable. On parle de fêtes, de danses, de musique, de plaisir de toute sorte, qui s'organisent dans ce moment sous le patronage de hautes notabilités financières et artistiques, dans ce palazzio destiné à réunir tous les genres de séduction. Dans très peu de jours, nous ferons connaître plus positivement l'admirable destination réservée à l'ancien Casino ; nous nous bornerons aujourd'hui à annoncer que l'ouverture aura lieu dans le courant de ce mois.

M. Jullien, qui a définitivement quitté le Jardin Turc, vient de contracter un engagement avec le *Casino*, qui doit porter désormais le titre d'*Institut musical*. L'habile chef d'orchestre, que ses succès à la tête de l'orchestre des bals de l'Opéra ont placé au nombre de nos bons compositeurs, dirigera les fêtes et les concerts de l'*Institut musical*.

TROUBLES DE PARIS.

On connaît les tristes événemens qui, au milieu de la sécurité générale, sont venus ensanglanter la capitale, 300 misérables environ ont causé tous ces désastres. Nous n'entrerons pas à ce sujet dans des détails qui sont connus de tout le monde ; ce que nous pouvons assurer, c'est que la tranquillité est partout rétablie. Hier nous avons parcouru pendant près de quatre heures tous les quartiers désignés pour avoir été les repaires de l'émeute, et nous ne l'avons rencontrée nulle part. Nous n'avons même pas retrouvé, excepté dans la rue Transnonain et dans la rue Neuve-St-Merry, une seule trace de barricades. Il y a eu, nous en avons acquis la preuve, beaucoup d'exagération dans les bruits que la frayeur ou la malveillance ont répandus pendant la journée. A la chaussée-d'Antin, c'était au Marché des Innocens et au Marais que l'on se battait, arrivés au Marais, on nous assurait que l'émeute s'était portée sur la place de la Bourse, que nous venions de laisser dans l'état le plus tranquille. Avant-hier on avait même été jusqu'à dire que l'église Notre-Dame avait été incendiée. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur ces bruits grossis par la peur. Sans doute il y a eu encore trop de victimes, puisqu'on évalue le nombre des morts à 37, et celui des blessés à 82 ; mais aujourd'hui tout est calme, les boutiques sont rouvertes, les travaux ont repris, les réverbères brisés sont rétablis, et demain il ne restera plus de cette misérable échauffourée que le souvenir de son impuissance. La crise politique vient de cesser par la répression de l'émeute et aussi par la nomination d'un ministère qui doit réunir la majorité parlementaire ; espérons que la crise commerciale touche également à sa fin.

14. — Londres. Lord Melbourne reprend le pouvoir. Le ministère with est conservé.

— M. le duc de Bassano est mort aujourd'hui à deux heures ; ses obsèques auront lieu demain, mercredi.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 12 et lundi 13 mai 1839, de 2,833 déposans, dont 401 nouveaux, la somme de 416,104 francs.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 437,500 francs.

— On écrit de Châteaudun : « Rien n'est beau comme nos plaines de Beauce. Depuis long-temps on n'avait vu pareille préparation de récolte, surtout les blés qui sont d'une verdure superbe et d'une force extraordinaire. Il serait à désirer pour eux qu'il ne vînt pas d'eau d'ici à quelque temps encore, car, d'épais et fournis qu'ils sont, il serait à craindre que, poussant trop rapidement, ils ne trompassent nos espérances et ne donnassent que de la paille au lieu d'épis. »

— On lit dans une lettre de la Guadeloupe du 27 mars (par la Rose) :

« Les affaires sont désastreuses ici. On est dans le plus complet découragement. La nouvelle de la dissolution de la chambre, qui renvoie le dégrèvement aux calendes grecques, est notre coup de mort.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

20 MAI 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étraugers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
....
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 28.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

DES ALMANACHS.

—

Livres noulveaulx,
Livres vieils et anticques.
ESTIENNE DOLET.

Un homme d'esprit disait naguère devant moi qu'une histoire consciencieuse des almanachs depuis la découverte de l'imprimerie serait une excellente introduction à l'histoire de l'instruction des classes nombreuses par les livres.

Mon homme d'esprit avait raison. — Cela se voit quelquefois.

Les almanachs marchèrent constamment à l'unisson de leurs siècles. Ils représentèrent et représentent même encore aujourd'hui leurs moeurs et leurs allures, l'état de leurs connaissances.

Jusqu'à la fin du quinzième siècle ils furent hérissés de grossières erreurs, ils rappelèrent l'origine chaldéenne et arabe de l'astrologie, ils parlèrent sur le ton des prétendus sorciers, des diseurs de bonne aventure.

Vers 1500, *Cisio-Janus,* cet almanach barbare qui circulait dans les écoles, fut réformé par l'illustre ami de Luther, par Mélanchton. Bientôt après, un Allemand publia *La grand'mère des Almanachs,* violente satire de tous les systèmes de divination. La France ne resta pas en arrière de ce mouvement intellectuel. Sans altérer ouvertement la forme des almanachs, sans en chasser à tout jamais ce ridicule cortége de pronostics qui envahissaient audacieusement leurs pages, on y glissa habilement les vérités physiques et morales qu'il importe le plus au peuple de connaître. Depuis lors, d'année en année, les almanachs se sont toujours améliorés, les *prédictions* se sont resserrées, les *instructions* y ont pris droit de bourgeoisie, et plusieurs d'entre eux peuvent être regardés aujourd'hui comme de bons livres élémentaires qu'il faut répandre par milliers dans les mains du public, à condition que l'esprit de parti n'entrera pour rien dans leur rédaction.

Long-temps j'ai fatigué ma pauvre cervelle à trouver une étymologie au mot *almanach.* J'avais beau le décomposer, le recomposer de mille manières différentes, le torturer à plaisir, le disséquer lettre par lettre, syllabe par syllabe, le passer au creuset de l'analyse la plus minutieuse, rien ne réussissait. Poussé à bout, fatigué de l'inutilité de mes recherches, il ne me restait plus qu'à parquer de force ce vocable rebelle dans une expression barbare de la langue celtique, — en m'autorisant de l'exemple d'une ancienne académie qui reportait invariablement aux Celtes tous les points un peu obscurs de ses discussions philologiques, — lorsque le plus vieux de mes vieux bouquins, trottinant sur la table où je trace ces quelques lignes, est venu me dire à l'oreille le mot de l'énigme qu'il enrageait de ne pas m'avoir vu deviner plus tôt.

Si mon bouquin dit vrai, — et je ne puis le soupçonner de mensonge à son âge et sous son air bonhomme, — *almanach* se compose de l'arabe *al,* excellent, et *monah,* compte, ou bien du grec *monakos,* cours du mois, ou bien encore de l'allemand, *all'monat,* tous les mois ; nous aurons aussi *all'monaught,* cours des lunes, en anglo-saxon, et *almanha,* qui signifie étrennes dans les dialectes orientaux.

Les calendriers, qui ne sont au fond que des almanachs, se glorifient à bon droit d'une antique origine. Quelques monumens égyptiens en étaient tout habillés, et l'on en distingue encore plusieurs sur les portails brodés de nos cathédrales gothiques.

Quant à l'almanach proprement dit, au véritable almanach, *accompagné* de prédictions sur la pluie, sur le beau temps, sur bien d'autres choses aussi faciles à pronostiquer, il dut, selon toute apparence, son commencement à un moine breton, Guinklan, qui vivait au troisième siècle de notre ère, et composait tous les ans un petit livre sur le cours de la lune. Le titre de cet ouvrage, dont on faisait beaucoup de copies, était celui-ci : *Diagon almanah Guinklan,* — mots celtiques, — Prophéties du moine Guinklan. Par abréviation on appela dans la suite ce grimoire *al manah,* le moine. De là à almanach il n'y a qu'un pas, et je suis presque tenté de me réconcilier du coup avec les *Celtomanes.*

Guinklan fut donc le boute-en-train de tous les faiseurs d'almanachs. Après lui, ils se multiplièrent de telle sorte, qu'il n'était pas un astrologue, un devin, un songe creux, — et Dieu sait s'il y en avait alors dans le monde ! — qui ne publiât *son* almanach, enrichi de présages, grossiers mensonges, auxquels le moyen-âge, passionné pour le merveilleux, se laissait prendre comme une jeune fille aux doux propos de son premier amant.

Parmi les anciens *fabricans* d'almanachs et *pronostics* qui ont eu quelque célébrité, je dois citer en première ligne Mathieu Laensberg, Michel Nostradamus, et un certain Pierre Larrivey.

natif de Provence. Grâce aux soins de nos éditeurs de petit format, ces trois noms reparaissent chaque année plus frais et plus brillans que jamais sur la couverture d'un almanach *nouveau.*

Une lithographie toute gracieuse, un sujet plein de naturel, un charmant petit tableau de genre de M. de Lemud, représente Mathieu Laensberg dans son observatoire. Il est nuit, les étoiles miroitent comme des diamans, la lueur tremblotante de la lune éclaire de ses reflets argentés la figure de l'astrologue, et se joue à travers les arabesques dentelées de son fauteuil d'ébène. Assis devant une croisée, l'œil braqué sur le *télescope*, le vieillard contemple le ciel... les astres en roulant dans l'espace lui jettent sans doute leurs secrets au passage; les vents, la pluie, la grêle et le tonnerre lui donnent leur itinéraire; les saisons lui disent leur durée, le voile de l'avenir se déchire devant lui.

Quelques feuilles de papier encore vierges sont éparses sur la table. Bientôt elles vont se couvrir de *pronostics*, d'*observations*, de *divinations*, puis un imprimeur, un descendant de *Léonard Staels*, les réunira côte à côte, jettera sur leurs épaules nues un manteau de voyage, les baptisera du nom d'Almanach, et elles prendront leur vol vers la France, choyées, fêtées, caressées de tous. Déjà on les accuse de retard, on les boude, on leur garde rancune, mais elles frappent à la porte: Entrez, soyez les bien-venues, leur dit-on, bonjour, bonjour à l'Almanach nouveau! La famille se réunit autour du foyer, les enfans battent des mains, les jeunes filles sourient de plaisir; on ouvre avec précaution le petit livre aux couvertures bleutées, on regarde, on se pâme d'aise devant ses *images* hiéroglyphiques, on lit ses historiettes, on le tourne, on le retourne dans tous les sens, puis on le serre précieusement, on lui donne une bonne place; c'est un ami que l'on veut héberger pendant toute l'année, c'est un hôte qui, par son gentil babil, ses bons mots, ses joyeuses reparties, fera les délices de longues soirées d'hiver, alors que la neige grésille sur la toiture de la chaumière.

Il n'est pas fort aisé de reconstruire l'histoire du bonhomme de Liége. Plusieurs écrivains, l'abbé de Feller et Lalande entre autres, nient jusqu'à son existence.

Une vieille tradition conservée dans la famille *Bourguignon*, héritière des premiers imprimeurs de l'*Almanach*, nous apprend que Mathieu Laensberg était un chanoine de l'église de Saint-Barthélemy, à Liége, vers la fin du seizième ou au commencement du dix-septième siècle; mais le nom de Laensberg ne figurant pas sur les registres de cette collégiale, la tradition tombe d'elle-même. Frappons à une autre porte.

Un riche amateur liégeois, M. le baron Cler, conserve soigneusement, dans son cabinet, un ancien portrait qu'il attribue à l'inventeur de l'*Almanach de Liége*. Figurez-vous un petit vieillard grisonnant, assis dans un grand fauteuil de cuir, la main gauche appuyée sur une sphère, et tenant de la droite une grosse lunette. Aux pieds de ce personnage, on distingue quelques instrumens de mathématiques, deux ou trois énormes in-folios et quelques feuilles de papier recouvertes de figures cabalistiques. Mathieu Laensberg — si toutefois c'est bien lui — a les yeux gros et saillans, le regard hébêté, le nez en forme de coquille, de grandes oreilles surmontées d'une toque passablement crasseuse. Sa bouche large et demi-ouverte laisse deviner la morgue et le pédantisme, des rides sillonnent son visage et le découpent d'une façon hideuse; sa barbe longue et épaisse cache presque entièrement un énorme rabat. Ajoutons encore une méchante soutane plutôt grise que noire, sur laquelle une aiguille savante a fermé plus d'une ouverture; mettez au bas D. T. V. *Bartholomæi cannonicus, philosophiæ professor*, et vous aurez une idée exacte du tableau.

Si les initiales D. T. V. pouvaient être déchiffrées, il est certain qu'elles donneraient le nom du fondateur de l'*Almanach de Liége*. Dans cette incertitude, et pour concilier autant que possible les deux opinions que je viens de rapporter, il me semble assez naturel de penser que le professeur de philosophie, chanoine de Saint-Barthélemy, qui se prélasse dans le cabinet du baron Cler, aura publié ses propres observations astrologiques sous le pseudonyme de Mathieu Laensberg, et qu'après sa mort, un libraire trouvant la spéculation assez bonne, les aura continuées sous le même patronage.

Mais laissons un instant l'histoire de côté.

Mathieu Laensberg, qu'il soit ou non un être fantastique, n'en a pas moins inspiré un grand poète, et qui le croirait? un poète orthodoxe, un jésuite. En 1772, à l'occasion de l'avénement du comte de Welbruck à la principauté de Liége, il parut un petit volume de vers avec ce titre: *Almanach de Liége, ou prédictions de maître Mathieu Laensberg.*

Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'en trouver ici quelques extraits.

L'auteur avoue franchement l'*incertitude où l'on est au sujet de la naissance de l'illustre astrologue*, mais il la fait tourner à la plus grande gloire de son héros:

On ignora d'Homère la patrie,
Tel fut le sort de plus d'un beau génie,
Tel fut celui de l'illustre Mathieu.

L'illustre Mathieu *s'amusa* dès son enfance à contempler *la voûte azurée:*

Il dédaignait les choses de la terre,
Son âme était ici-bas étrangère.

Cédant bientôt à *ses goûts*, Laensberg fit construire une tour qui dominait la ville de Liége; cette tour était *son domicile favori*, son observatoire:

Pendant la nuit notre homme spéculait,
Pendant le jour notre homme calculait,
Persuadé qu'il lirait dans les astres
Nos biens, nos maux, nos succès, nos désastres.

Phœbus, témoin des *pénibles travaux* de Mathieu, et voulant le récompenser, lui expédia un *brevet d'astronome signé de sa propre main*; mais il ne s'en tint pas là; une bourse bien garnie accompagna l'envoi du *parchemin.*

Quelques temps après, Mathieu *ayant grandi dans l'amitié du dieu du jour*, *celui-ci*, *intendant des douze demeures où résidaient les douze signes*, lui *assigna*, pour *habitation*, *un quartier dans chacun de ces palais.* Il y reçut un accueil très amical de la part des quatre déesses qui y logeaient, et *auxquelles le Destin avait confié ses secrets les plus précieux.* Phœbus *lui-même avait écrit ces secrets; il en avait fait un livre, et ce livre se trouvait dans un cabinet* dont les bonnes déesses gardaient la clé, sous la promesse du silence le plus profond. Mais Phœbus, tout dieu qu'il était, connaissait mal les femmes:

Une suffit pour trahir un mystère,
Quatre, comment pourraient-elles se taire?

Laensberg était un habile homme. Il les questionna si adroitement, il les flatta si bien que les *faibles* femmes avouèrent l'*endroit où le Destin avait caché le livre (livre unique qui contenait de fil en aiguille tout ce qui devait arriver dans l'univers.)* Mais il restait encore à trouver la clé de l'*armoire*. Que faire? comment s'y prendre? Mathieu réfléchit un intant, *s'endort*, puis se réveille en criant:

. . . . Ma fortune est faite,
A peu de frais je serai grand poète.

Il court, il vole chez un serrurier, il achète des clés de toute espèce, grandes, petites, moyennes, il les cache sous son manteau et remonte à la hâte dans ses *appartemens*. La nuit venue, notre astrologue essaie les clés l'une après l'autre. O bonheur! au vingt-cinquième essai, la porte s'ouvre, voilà le livre. Sans plus tarder, Laensberg le transcrit avec *la plus scrupuleuse attention*, et après un mois de travail le remet *sans consulter personne* dans l'endroit où il l'avait trouvé. Ensuite, il prétexte *des affaires de famille* et prend congé des bonnes déesses pour deux ans. La séparation fut *déchirante*.

A peine arrivé à Liége, Mathieu faisait insérer dans les *Petites-Affiches*:

. . . . Que Laensberg le prophète
Annoncerait en des temps bien certains
De l'avenir les cas les plus lointains;
Qu'il donnerait de la suivante année
De chaque jour à part la destinée.
. . . .
. . . .
Qu'on trouverait chez le sieur *Bourguignon*
Cet almanach paraphé de son nom;
Qu'il lui cédait en plein son privilége
A lui donné par le prince de Liége.

Et voilà que les Liégeois courent en foule chez Bourguignon. Toute l'édition est épuisée en six heures; on avait cependant tiré à cent mille.

Passons maintenant à l'almanach de Mathieu Laensberg. Ce livre périodique, connu généralement sous le titre de *Véritable almanach de Liége*, a de tout temps obtenu *le plus grand succès.*

Il est encore aujourd'hui le livre le plus populaire que nous ayons. On le voit partout, les campagnes n'en veulent pas d'autre; l'enfant y apprend à épeler le nom de sa mère, l'agriculteur lui demande conseil, le berger le consulte tous les matins, la jeune fille y lit l'*état du cœur* de son futur. Une bible, une méchante gravure enluminée représentant l'*empereur à cheval*, voilà tout le bagage intellectuel de la chaumière. Ne pourrait-on pas profiter de cet engoûment général pour glisser sous les couvertures de ce gros menteur de bons enseignemens en place des absurdités qu'elles contiennent, et faire pénétrer ainsi la vérité surtout au cœur des masses? Un éditeur l'a essayé l'année dernière; qu'on imite son exemple.

En feuilletant l'*Almanach de Liége* de 1830,

j'ai trouvé une *prédiction* que le hasard a bien voulu vérifier. Au seizième siècle ce sinistre pronostic n'aurait pas manqué d'attirer une grande célébrité à son auteur; on l'aurait infailliblement brûlé comme sorcier; la voici :

1830. — MOIS DE JUILLET.

«Il y aura un grand remue ménage...

»Une partie de l'Europe sera mise à feu et à sang...

»Murmure des peuples subjugués...

»Insurrection...

»Les amis de la paix et des lois feront cesser ces horreurs...

»Le feu se changera en FUMÉE...

»Bien des gens sortiront noirs comme l'enfer...»

Michel Nostradamus naquit à Saint-Remy, petite ville de Provence, vers 1503. Il étudia la médecine à Montpellier et l'exerça avec succès. La publication de ses *Centuries* eut un grand retentissement. On l'appela à la cour de Henri III, et pendant long-temps sa maison fut assaillie par de nombreux étrangers accourus de toutes les parties de l'Europe pour le consulter.

Michel Nostradamus a rencontré quelquefois juste dans ses pronostics. On cite entre autres ce quatrain relatif à la conspiration de Cinq-Mars et de Thou.

> Quand Robe-Rouge aura passé fenêtre
> Fort malheureux, mais non pas de la toux,
> A quarante onces on coupera la tête
> Et de fort près le suivera de Thou (1).

L'*Almanach de Nostradamus* jouit d'une grande vogue dans les provinces du midi de la France.

II

Pierre Larrivay était un obscur atsrologue de Provence; son nom n'a pas encore franchi les limites de son pays. L'*Almanach nouveau de Pierre Larrivay* s'édite tous les ans à Marseille, à Aix, en Avignon; il serait impossible de calculer au juste le nombre d'exemplaires vendus chaque année. On le dit de trois millions, mais ce chiffre, quelle qu'en soit du reste la taille, est bien certainement encore au-dessous du véritable. — Grossièrement imprimé, rempli d'anecdotes surannées, ce petit livre de deux liards contient en outre les *foires de Provence et de Languedoc*, quelques soi-disant bons mots et une charade, un logogriphe qu'on ne s'empresse pas de deviner, puisque le mot n'en arrive *que le 1ᵉʳ janvier de l'année suivante.*

Le *Messager boiteux* obtient encore faveur dans les campagnes. De gigantesques vignettes sur bois, qui n'ont pas été confiées au gracieux talent de Porret, décorent ses pages grisâtres. Il compose, à lui tout seul, la bibliothèque du paysan. Il lui chante les complaintes édifiantes sur les assassinats les plus *importans* de l'année. Pour l'histoire ancienne il en est encore au déluge. En guise de *Nouvelles* nouvelles, il raconte *Peau d'âne*, le *Petit Poucet*, les *Quatre fils d'Aymon*, sans jamais oublier d'ajouter d'un ton gognenard : Quel était donc le père des quatre fils d'Aymon? Au total, c'est un homme bien pensant, moral, religieux, et si vous le trouvez parfois un peu arriéré, prenez-vous-en à la jambe de bois qui ne lui permet guère de marcher de pair avec un siècle vélocipède comme le nôtre.

Le *Composte* des bergers est d'une érudition vraiment désespérante. Cet almanach lit aussi couramment dans les astres qu'un élève de la Sorbonne dans les livres nuageux de M. Cousin. Quant à moi, je n'y ai vu que du bleu, — dans l'almanach, bien entendu.

Voici venir maintenant un tout petit livre à l'allure fringante, un livre bonhomme s'il en fut jamais, résumant sous sa couverture rosée les traits saillans de la physionomie morale de l'époque qu'il a traversée.

Il rit aux éclats ou pleure à chaudes larmes, selon que le vent tourne à la joie ou à la tristesse.

Il crie *vive le roi! vive la Ligue!* Il se fait dévot ou libertin, suivant que la royauté ou les factions, suivant que l'Église ou l'athéisme prennent le dessus.

Il s'appelle *Tircis*, et joue des pastorales quand les bergers de la Régence gardent leurs brebis dans le parc de Versailles.

Il danse la carmagnole au son des cantiques révolutionnaires alors que la guillotine fauche des têtes sur la place Louis XV.

Il charge son mousquet et court à la frontière le jour où Bonaparte dit : *En avant*!

En un mot, il se moule sur les contemporains, il s'assouplit à leurs habitudes, il se façonne à leur caractère, il en accuse les moindres nuances, et cela pendant une période de soixante-dix ans et plus.

Ce prince de Talleyrand en robe de basane, l'obséquieux valet de tous les pouvoirs, naquit vers 1764. Dorat, son parrain, lui souffla son esprit frivole, et le lança dans le monde.

1764, c'était le bon temps! c'était l'heure des mœurs faciles, des joyeux soupers dans la petite maison du faubourg Saint-Antoine, c'était le règne de la galanterie outrée, des bouquets à Chloris, des vers ambrés qu'on inscrivait au dos d'un éventail dentelé de nacre.

La société française, — la belle société du moins, celle qui se pavanait raide et busquée, sur ses talons rouges, dans les antichambres dorées du souverain, — avait chassé loin et bien loin d'elle tout ce qui pouvait entraver ses plaisirs. Elle allait, elle allait joyeuse et folâtre, sans souci du lendemain comme de la veille, effeuillant des roses sur sa route, sans foi, sans croyances d'aucune espèce, ne songeant guère, ce me semble, qu'à gaspiller le plus galment et le plus vite possible ses belles années, ses beaux écus sonnans. Elle s'était fait une morale commode, pas du tout collet monté, une morale à son usage; elle avait attiré dans ses salons bon nombre de petits abbés musqués, bichonnés, aux gracieux sourires, toujours prêts à absoudre les peccadilles de leurs très-chères pénitentes et à les réconcilier avec Dieu. Elle avait des églises où l'on se donnait rendez-vous entre deux sermons, et des maris qui oubliaient volontiers leur femme pour embrasser Rosine, la jolie camériste aux yeux éveillés, à la taille de guêpe, au pied mignon; Rosine la confidente des amours de madame; Rosine, enfin, qui introduisait l'amant de quartier, pendant que monsieur ronflait au parlement ou suait sang et eau à une partie de paume de la rue Dauphine.

La débauche était à son comble. L'orgie, en manteau de pourpre et le sceptre à la main, jetait chaque nuit, de sa voix avinée, des chansons obscènes aux oreilles du peuple; et le peuple mourait de faim, et ses filles se roulaient échevelées sur les coussins du Parc-aux-cerfs, criant inutilement vengeance.

En littérature même dévergondage. On désertait le culte du beau pour faire du joli, pour faire du pasquin. Les acrostiches tenaient le haut du pavé, les charades pullulaient, les épigrammes mordaient de tout côté. A Paris, en province, partout on rimaillait à qui mieux mieux; c'était le passe-temps favori, c'était le goût du jour, c'était la mode, et l'on suivait la mode. Alors parut l'*Almanach des Muses :* ce fut à qui l'aurait, le gentil poète. Les duchesses, les marquises, les baronnes, les dames du haut parage s'en emparèrent tout d'abord et négligèrent pour lui leur charmante petite chienne épagneule. Il eut bien vite ses grandes entrées au salon. On le pouponna, on le dorlota comme un enfant gâté, on le fit asseoir sur le sofa, on le baisa mille fois au front. Jamais Marton, la soubrette, ne lui refusa la porte; jamais Pierre, le grand laquais, ne le regarda de travers : — «Faites entrer, c'est un ami de la maison, avait-on dit au domestique.»

Qu'il était gracieux! qu'il parlait bien!

> Venez, amours, venez monter ma lyre;
> Grâces, daignez inspirer mes accords!
> Je veux chanter l'enfant qui sut m'instruire
> Et pour jamais m'enchaîner sur ses bords.
> Je veux chanter le Dieu qui pour Thémire
> Brisa mon cœur, qui toujours le déchire...
> Venez, amours, venez monter ma lyre;
> Graces, daignez inspirer mes accords!

Offrait-il un bouquet, un petit billet parfumé se blottissait dans le calice d'une fleur et parlait en ces termes à la belle qui le recevait :

> Le muguet, l'humble violette
> Forment ce bouquet mal tissu;
> L'amour l'a fait, l'amour le jette,
> Est-ce l'amour qui l'a reçu?

Pouvait-on être plus galant?

Après les gens *comme il faut*, l'Almanach des Muses visita les petites gens. Les bourgeoises imitèrent les grandes dames, les bourgeoises se passionnèrent également pour lui, et sa réputation alla croissant. Voltaire, le marquis de Pezay, le chevalier de Boufflers, l'abbé de Voisenon, Champfort, Gresset, toutes les *illustrations* et même les *demi-illustrations* de l'époque le prirent sous leur protection. A côté des noms que je viens de citer, on voyait aussi *les célèbres* Latraignant, Le Prieur, La Couptière, Mangenot, Borde, Bret, Dixmerie, François, Guibert, Guillemait, Thomassin, Montouvy, Massy, Tricot, de Rozol et nombre d'autres encore que vous avez l'impudeur de ne pas connaître. Louis XVIII, alors comte de Provence, ne dédaigna pas de lui adresser aussi quelques spirituelles strophes.

LE PETIT PRINCE ET LES CARTES.

D'un beau poupon royal la majesté future

---

(1) Pour l'intelligence du texte il faut savoir que le cardinal de Richelieu, désigné dans ce quatrain par robe rouge, étant tombé dangereusement malade durant le voyage de Louis XIII en Provence, se faisait porter dans un lit que l'on passait par les fenêtres des hôtelleries. A la même époque, on découvrit la conspiration de Cinq-Mars et de Thou : ils furent décapités. *Quarante onces* est ici pour cinq marcs. Chaque marc valant huit onces, cinq marcs font donc quarante onces. (*P. lettres sur Nostradamus.*)

Avec des cartes s'amusait :
Ignorant leur emploi, l'enfant ne s'y plaisait
Que par l'attrait de la peinture,
Et rejetait non sans dédain
Tout ce qui n'était pas figure.
L'une, plus sensible à l'injure
D'être prise pour du frétin,
Fit cette remontrance au petit souverain :
—Peintures sont chez nous ce qu'est votre noblesse
Elle a bien son mérite. Occupez-vous des grands;
Mais les petits aux yeux de la sagesse
Doivent-ils être indifférens?
Gardez-vous donc de jamais croire
Que le jeu subsiste sans nous.
Lisez, consultez notre histoire,
Interrogez nos jeux de couleur rouge et noire,
Franchement ils vous diront tous
Que de notre union résultent les grands coups,
Et que d'un roi son peuple est la force et la gloire.
Pour vous défendre enfin de prendre un ton si haut
Avec la carte la plus mince,
Apprenez qu'au piquet, mon joli petit prince,
Faute d'un huit on est capot.

Sous de pareilles recommandations, le petit almanach grandit bien vite en renom : il se fit faire large, il conquit une bonne place au soleil; il reçut des confidences de tous côtés.

La révolution de 89 éclata tandis que l'Almanach des Muses récitait un compliment à un auditoire de petites maîtresses, et, tout aristocrate qu'il était, il se hâta de faire peau neuve et même très-lestement. Il jeta son habit brodé aux orties, renia ses anciens amis les gentilshommes, et imprima contre eux cette sanglante épigramme :

De tous les marchands qu'il friponne
Il est l'éternel débiteur;
Un faste d'emprunt l'environne,
Dans sa bouche seule est l'honneur.
Son importance vous assomme,
Ne sachant rien, tranchant sur tout,
Il servait l'oracle du goût...
C'est simplement un gentilhomme.

Puis il larmoya une élégie sur la tombe de Mirabeau; et après ces deux actes de *civisme*, se croyant quitte envers le *nouvel ordre de choses*, les idylles et les chansons reprirent leur cours. Chacun son goût, d'ailleurs; l'odeur de la poudre, quand ce n'était pas celle de la poudre à poudrer, lui faisait mal au cœur; les discussions de tribune ne lui convenaient guère; le tumulte des camps, l'assaut, la charge, la canonnade l'auraient infailliblement rendu fou. Pendant que la France, à la tête de quatorze armées, se mitraillait aux frontières, notre galant républicain tressa des guirlandes, s'assit sous l'ombrage et regarda couler l'eau qui murmure en tombant de la cascade; la tourterelle qui roucoule ses amours; Amaryllis, la jeune bergère qui garde ses moutons; la chèvre qui broute suspendue à l'angle du rocher. Il poursuivit Glycère, la folâtre Glycère qui fuit derrière les saules afin de se laisser prendre. Mais lui aussi fut pris un beau jour, c'était en 94. On le traita de *suspect*; on voulut le pendre à la lanterne à cause de sa coiffure à l'oiseau royal qui dénotait un aristocrate, et, bon gré malgré, pour s'échapper des mains des *sicaires* qui le menaçaient, il entonna la *Marseillaise*, en rechignant un peu toutefois à contre-cœur, à demi-voix. Dès cet instant, il devint républicain tout outré, athée même, il fit des vers contre le pape, il chanta sur tous les tons,

Liberté,
Fraternité,
Egalité
Ou la mort.

Il abandonna Chloris, Phylis, Amynthe, Phylinthe, Acaste; il tourna le dos à tous les dieux de l'Olympe, il voulut être le Tyrtée des guerres de la révolution, et pour commencer il conta

. . . . . La belle histoire
De ces fameux Prussiens;
Ils marchaient à la victoire
Avec les Autrichiens.
Au lieu de palmes de gloire
Ils ont cueilli des *raisins*.
Le grand Frédéric s'échappe
Prenant le plus court chemin,
Mais Dumouriez le rattrape
Et lui chante ce refrain :
N'allez plus mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin.
. . . .

L'empire vint : l'Almanach des Muses battit des mains à son approche, et par là en ces termes à Bonaparte :

Depuis quatre printemps de chêne, de laurier,
Sur ton portrait je place une couronne;
Oui, le nom d'empereur qu'aujourd'hui l'on te donne
Mon cœur l'indiqua le premier.
Dès que je t'ai connu, je t'ai voulu pour maître;
L'envie et ses serpens, j'ai su tout défier;
J'ai dit que pour régner le ciel t'avait fait naître,
Et les dieux ont pris soin de me justifier.

Et il recommença sa vie d'amourettes et de doux propos; il conta fleurette aux dames de l'empire, tout comme il l'avait fait aux dames de la république, tout comme il l'avait fait encore aux dames de 1764. On assure même qu'un soir, au sortir des Frères Provençaux, entre deux vins, bras dessus, bras dessous avec MM. Etienne et Jouy qui n'étaient pas plus solides que lui sur leurs jambes, l'Almanach des Muses osa forcer l'entrée des Tuileries, baiser la main de Fanny Beauharnais et lui soupirer ce quatrain à l'oreille :

Je défends ton sexe aujourd'hui,
Souris à ma muse légère,
Toi qui n'eus jamais avec lui
Rien de commun que l'art de plaire.

Le page de service — peut-être notre ami Marco de St-Hilaire — qui survint par une porte dérobée, ne le laissa pas continuer. Par son ordre, deux sapeurs de la garde impériale le saisirent à bras-le-corps et le jetèrent rudement par les fenêtres. Sa perruque resta aux mains de ces *barbares*, qui la suspendirent dans leur corps-de-garde en signe de trophée.

Loin de garder rancune à l'empire après cette malencontreuse équipée, il se résigna de bon cœur — c'était la meilleur parti — il contrefit le zèle le plus empressé,

. . . . . Gloire,
. . . . . Victoire,
. . . . . Guerriers,
. . . . . Lauriers,

terminèrent tous ses refrains. Il chanta long-temps le triomphe de nos armées, il distribua maintes et maintes couronnes à nos héros, et, grâce à cet heureux moyen, l'empire le laissa filer son petit bonhomme de chemin.

Mais quand les aigles tombèrent à Waterloo pour ne plus se relever, l'Almanach des Muses fut le premier à saluer le retour des Bourbons :

Il est venu ce jour de bonheur et d'ivresse,
L'airain religieux, mille cris d'allégresse,
Ont déjà précédé dans nos vastes remparts
La fille des Bourbons, la fille des Césars.
Princesse, tu parais, et qui pourrait redire
L'enthousiasme saint que ta présence inspire?

Durant les cent jours, l'Almanach des Muses fut obligé de se cacher. *Buonaparte (sic)*, qu'il avait appelé *tyran* et *bête féroce*, lui réservait une dure correction.

Louis XVIII le rendit à ses habitudes paisibles, à ses nombreux amis revenus de Gand avec un ample portefeuille de petits vers. L'Almanach des Muses respira enfin, il reprit l'habit brodé, le bec à corbin, fit poudrer à neuf son catogan et rendit les visites de cérémonie. On l'accueillit partout, le roi lui adressa quelques mots de faveur à un petit lever, le décora du lys et l'implanta, de sa propre autorité, dans un fauteuil de l'Académie française. Les collaborateurs de l'Almanach des Muses devinrent de plus en plus nombreux. M. de Viennet, que vous connaissez peut-être, lui adressait alors quelques strophes.

Un autre poète, M. de Cormenin, fabriquait aussi des tartines pour l'Almanach des Muses; ces tartines étaient généralement goûtées.

A la mort de son bienfaiteur, l'Almanach des Muses versait d'abondantes larmes; il suivait tristement le cercueil royal sous les grands arbres de Saint-Denis, pleurant, se lamentant, s'arrachant les cheveux, et disant qu'il ne voulait pas être consolé! Il se consola pourtant et essuya ses yeux pour sourire au soleil levant. Charles X lui continua l'attachement de son frère, et même, dit-on, le pensionna sur sa cassette. Mais, depuis ce jour, l'Almanach se crut un grand sire; il abandonna ses verselets roses et parfumés, il s'en prit aux romantiques qui commençaient à poindre à l'horizon littéraire — style de l'époque—, et se croisa contre eux.

Cependant, l'année suivante, le rimailleur émérite se montra plus ravisé. Il ne bouda plus autant les romantiques; il leur réserva une assez bonne place dans ses colonnes, et sembla vouloir vivre avec eux de bonne intelligence. Ceci se passait vers la fin de 1829. En juillet 1830, l'Almanach des Muses descendit dans la rue, s'il faut du moins l'en croire sur parole, emporta d'assaut plus d'une barricade et conduisit le peuple à l'attaque du Louvre.

Pendant que la royauté exilée quittait la France et s'acheminait tristement vers Cherbourg, tournant souvent la tête en arrière pour savoir si on ne la suivait pas, l'Amanach des Muses, tout couvert encore de sang et de poussière, obtenait une audience et présentait un placet à Louis-Philippe.

Louis-Philippe fit bon accueil à l'*Almanach des Muses* qui venait aussi protester de son attachement et offrir ses services. Mais notre almanach n'était plus jeune, il entrait dans sa soixante-cinquième année; le libertinage avait usé son corps, sa voix tremblottait, ses jambes le soutenaient à peine; cependant tant bien que mal il se traîna encore pendant trois ans et atteignit 1834. Le premier janvier le fit sortir de sa retraite; il rendit les visites obligées; mais sans lui faire mauvais accueil, on ne le reçut pas aussi gracieusement qu'autrefois, on lui laissa faire antichambre

un gros quart-d'heure... Son règne était passé. L'*Almanach des Muses* en doutait encore, lorsqu'en entrant sur la place de la Bourse il se vit tout à coup hué, conspué, ballotté par une pléiade de dandys, de beaux muguets, tout frais venus de Londres, les *keapsake*, les *landscape*, les *selam*, les *forget me not*, les *amulets*, jeunes fashionables à l'étroit corsage, brodés sur toutes les coutures, pailletés, parfumés, couverts de riches habits de moire et de velours. Il se fâcha tout rouge; on l'appela *perruque*, *monolithe*, *radoteur*, *académie*. On tourna en dérision son vieux frac papier ardoise à une rangée de boutons blancs, son bec à corbin, son catogan, ses jarretières à la duchesse, ses boucles chevalières, son chapeau à la française, souvenir du premier éditeur qui le lança dans le monde. Alors le pauvre almanach se prit à déclamer contre l'ingratitude du siècle, mais on lui cracha au visage.

Quelques vieux amis le transportèrent à demi mort dans les bureaux du *Constitutionnel*. M. Etienne lui fit respirer des sels, il revint à lui. La colère le suffoquait, il pleurait à chaudes larmes, il rappelait ses belles années, son beau jeune temps, alors qu'il était l'idole de tout Paris, alors qu'on s'inclinait sur son passage, et que tous les boudoirs s'ouvraient comme par enchantement à sa voix.

Peu d'instans après l'*Almanach des Muses* avait cessé de vivre.

Que la terre lui soit légère !

Continuons :

Je dois citer—mais pour mémoire, seulement—l'*Almanach des Dames*, que la phthisie consume depuis quelques années. Il est au lit, pâle, livide, à demi mort, les médecins l'ont condamné, et son éditeur lui cherche une épitaphe. On ignore au juste l'époque de sa naissance. Cependant si les calculs d'un épicier, mon voisin, sont exacts — et M. Balochard est très fort en *mémoire* — c'est en 1807 qu'il serait entré pour la première fois dans sa boutique, en compagnie d'un pot de groseille. Cela fait au juste trente-deux ans — l'âge critique. — Gare la chute des feuilles.

L'*Almanach de Gotha* contient, au dire de son titre — diverses connaissances curieuses et utiles. On ne s'en douterait jamais après l'avoir lu. Il enregistre complaisamment toutes les années les noms, prénoms, titres et qualités de tous les souverains de l'époque, y compris sa majesté Auguste de Monaco. On le dit subventionné de M. de Metternich.

L'*Almanach des* 25,000 *adresses* ne contient jamais celle dont on a besoin.

L'*Almanach du Commerce*, son rival, est le nobiliaire des marchands, fabricans, industriels de toute espèce, banquiers et marchands d'allumettes, agens de change et négocians en peau de lapin, depuis le baron Rostchild jusqu'au plus humble chiffonnier de la rue Mouffetard, qui pour un franc cinquante centimes y fait insérer une réclame en faveur de son établissement.

L'*Almanach du Matelot*, *vade-mecum* indispensable à tous les riverains de la Seine, fait connaître l'heure du flux et du reflux de la mer ; les termes de marine et les manœuvres de haut bord, la manière de harponner une baleine et de pêcher les langoustes. La littérature maritime l'avait pris sous sa protection ; mais depuis son naufrage dans la mare d'Auteuil, l'*Almanach du matelot* ne peut manquer de couler bientôt à fond.

Il me resterait encore, avant de terminer cette revue — qui au train dont elle va menace de ne jamais s'arrêter — à vous toucher un mot de l'*Almanach des Gourmands*, joyeux compère, gros, gras et dodu, au teint frais, à la panse rebondie ; mais il est mort subitement d'indigestion, et le libraire Ladvocat n'en a pas encore fabriqué les mémoires authentiques. Véfour, m'a-t-on dit, qui a très particulièrement connu cet almanach, qui l'a traité maintes et maintes fois, pourrait peut-être vous conter sa biographie. Hélas! trois fois hélas! les feuilletonistes n'entrent pas chez Véfour, et vous en devinez la raison.

GAETAN DELMAS.

(*Revue du XIX*e *siècle.*)

FONTANES.

M. Fontanes, issu d'une bonne famille de Languedoc, naquit à Niort le 6 mai 1757. Son père, inspecteur du commerce, était protestant, et le laissa, au gré de sa mère, élever dans la religion catholique. Son éducation, commencée chez un curé, fut terminée à Niort dans un collége de ces oratoriens qui, bien moins ambitieux et moins favorisés que les jésuites, étaient au moins aussi utiles, et se bornaient à donner une bonne éducation à leurs élèves, qui se souviennent toujours avec regret de cette honorable et excellente institution. M. de Fontanes, qui a bien acquis le droit qu'on l'appelle Fontanes, chercha un moment à continuer la carrière de son père, et fut aussi quelque temps employé dans l'inspection des manufactures; mais son goût était à d'autres idées, et, ayant trouvé un peu sévère M. de Trudaine, qui le trouvait peut-être un peu frivole, il se décida à s'occuper uniquement de littérature. Cependant son caractère le portait à la littérature et à la poésie sérieuse. Il débuta même par une petite pièce mélancolique, intitulée : *Cri de mon cœur*; mais son premier ouvrage fut la *Forêt de Navarre*, petit poème descriptif plein de beaux vers, dans un temps où l'on en faisait déjà beaucoup de mauvais. On y reconnut d'abord ce style noble et élégant qu'il devait pousser si loin et si haut. Ce premier essai le fit remarquer.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que d'abord Fontanes, le grave Fontanes fut, comme le satirique Gilbert, accueilli et appuyé par Dorat ; il est vrai que Dorat, si léger et si critiqué, était un des meilleurs hommes de ce monde, comme, quoi qu'on en ait dit, il en fut un des plus aimables poètes. A cette époque d'incertitude, on voit avec surprise Fontanes louer et adopter un poète tout différent, souvent ampoulé et inégal, l'auteur des *Mois*, que Rivarol appelait le plus beau naufrage du siècle. Mais Fontanes s'éloigna bientôt de ces deux manières, et s'en tint pour jamais à celle qui lui était propre, et dont la première loi est le goût le plus pur.

Après une épître à Ducis, qu'il était digne d'apprécier, Fontanes, en 1783, publia une traduction de l'*Essai sur l'homme*, de Pope : triste traité de l'optimiste, moins profond et même moins raisonnable qu'on ne l'a dit ; mais plein de pensées et de peintures heureuses, que Fontanes rendit avec autant de talent que de fidélité ! J'ose croire que Pope avait mal choisi son sujet, et que, lorsque les poètes, si forts sur toutes les choses de sentiment, d'élévation et de morale, veulent s'enfoncer dans la métaphysique, ils sortent de leurs attributions. Ces matières si obscures, ces discussions si compliquées, n'ont pas trop de toute la clarté de la prose pour dire juste, et sans un mot de plus ou de moins, ce qu'on veut dire. Dans une tirade, cette difficulté peut être surmontée avec bonheur, et c'est ce qui est arrivé à Voltaire ; mais, dans un long ouvrage en vers, il est malaisé que la justesse ou la clarté des idées n'en souffre pas quelquefois. Et, d'ailleurs, ce ne sont point de telles discussions que vont ordinairement chercher dans des vers les amis de la poésie.

Pope, avec son talent brillant et énergique, a souvent triomphé de ces difficultés, et Fontanes en a été le digne interprète. Mais, chose singulière ! ce qui eut encore plus de succès que sa traduction, ce fut son discours préliminaire, où l'on reconnut tout d'abord un écrivain et un critique du premier ordre, et qui, dans ce genre, irait à peu près aussi loin qu'il le voudrait. Ce discours est encore un des beaux titres de Fontanes.

Dans les liaisons que forma Fontanes vers cette époque, il faut citer Rivarol, avec qui il demeura quelque temps. Cet homme qui, à une causticité si gaie, alliait une profondeur quelquefois un peu obscure, lui plut comme un des hommes qui ont eu le plus d'esprit. Il contracta, vers le même temps, une liaison plus conforme à son caractère, avec M. de Boisjolin, homme d'esprit et de talent, et du caractère le plus doux. Il se forma entre eux une longue amitié qui dure encore, avec de vifs regrets, dans la moitié qui a survécu.

Ce ne fut qu'en 1788 que Fontanes publia le petit poème du *Verger*. Par sa manière noble et large, Fontanes était naturellement et involontairement opposé au style scintillant de Delille; et il est impossible de ne pas penser que les peintures élégantes et vraies du *Verger* étaient une espèce de protestation indirecte contre ce que quelques personnes ont appelé les enluminures du poème des *Jardins*. Il faut dire que si le goût de Fontanes trouvait trop d'antithèses et de recherches de contrastes dans Delille, celui-ci n'en trouvait peut-être pas toujours assez dans Fontanes, et que ces deux grands poètes auraient gagné peut-être à échanger quelque chose de leurs qualités respectives.

Pour être juste, ceux qui ont dit que ces deux poètes furent liés, se trompent; ils n'eurent jamais beaucoup d'attrait l'un pour l'autre, et ne furent jamais amis ni ennemis : ce qui n'empêcha jamais Fontanes, le plus juste des hommes, de louer dans beaucoup d'occasions Delille; et entre autres, je me rappelle qu'un jour, me parlant de la *traduction* de Milton, qui venait de paraître, il me dit dans le style souvent pittoresque de sa parole : « Il y a des momens où il faut ôter son habit. » Mais on peut voir dans l'excellente notice de M. Roger que plusieurs fois il eut pour Delille des procédés très délicats. Il en eut un très remarquable un jour qu'il se trouvait avec lui et à côté de lui chez une des sœurs du général Bonaparte. Quand cet empereur à venir y entra, il passa froidement auprès de Delille et lui dit assez justement : « Vous avez chanté Blenheim. — Oui, général, mais en bon français, répondit

Delille. — Et vous, M. de Fontanes, dit immédiatement Bonaparte, quand achevez-vous votre beau poème de la *Grèce sauvée*? — Général, répondit Fontanes, quand j'aurai étudié plus long-temps les beaux vers de M. Delille. » Noble réponse qui honore l'un et l'autre!

Après le *Verger*, Fontanes donna, ou composa successivement son *Essai sur l'Astronomie*; l'épître sur l'*Edit en faveur des non-catholiques*, qui fut couronné à l'Académie française; la *Chartreuse de Paris*, la *Bible*, et son chef-d'œuvre poétique : le *Jour des Morts dans une campagne*. Dans cette élégie, un des honneurs de notre poésie, il réunit les plus hautes images aux plus touchantes, et prouva que la religion, si utile aux hommes, bénit même les poètes et les récompense dès ce monde.

Ce fut aussi vers ce temps que Fontanes commença ce grand poème de la *Grèce sauvée*, que malheureusement il n'a pas fini.

Arriva alors la révolution de 1789 : Le tour de la prose était venu. Fontanes, dans le *Modérateur*, journal digne de son esprit juste et sensé, et dans d'autres écrits, chercha à concilier ou à adoucir l'orage. Près d'en être submergé, et, trop compromis, il se retira à Lyon où les ordres révolutionnaires trouvaient encore une opposition vigoureuse. Là, une femme aimable, spirituelle et riche, apprécia ses talens et son caractère, et répara pour lui les injustices de la fortune ; mais à peine était-il, marié, que le siége de Lyon vint détruire presque toutes ses espérances. Il parvint à s'échapper, grâce à un passeport qu'un ami inconnu obtint pour lui du soupçonneux et farouche Maignet, et madame de Fontanes ne savait où reposer sa tête quand elle mit au jour le premier fruit de leur union. Enfin ils purent gagner Paris où Fontanes, par son habitude de zèle et de dévoûment, rédigea en pleine Terreur la *Pétition des Lyonnais*, que quatre de leurs députés vinrent lire à la barre de la Convention, contre les hommes de Collot-d'Herbois et autres massacreurs de Lyon. L'effet fut prodigieux, et Collot-d'Herbois rappelé. Mais il accourait lui-même à Paris et fit presque immédiatement rapporter le décret. Fontanes, très justement soupçonné d'avoir rédigé la pétition, fut vivement cherché : mais il eut le bonheur de se réfugier avec sa famille et de rester caché jusqu'au neuf thermidor, chez son amie madame Dufresnoy, connue par des vers élégans et pleins d'expression. Ainsi ce fut un poète qui sauva un plus grand poète.

Fontanes, affranchi par le 9 thermidor, fut bientôt appelé à l'Institut nouvellement créé, et, de plus, nommé professeur à l'Ecole centrale. Peu à peu on revenait aux idées de cette raison qui n'avait jamais été plus insultée que pendant qu'on lui consacrait des temples. Dans l'intention de la servir, Fontanes s'unit à La Harpe, à l'abbé de Vauxcelle et à M. Michaud, pour rédiger et signer le *Mémorial*, journal courageux dont l'essor utile fut arrêté par la violence du 9 thermidor. Condamné à la déportation et rayé de l'Institut, Fontanes se réfugia en Angleterre où il retrouva M. de Chateaubriand qu'il avait connu à Paris, et ce fut alors que, dans des entretiens intimes, se noua cette liaison digne de tous les deux.

Le 18 brumaire fut une réparation de fructidor par un homme qui pourtant avait été de fructidor. Mais l'éclat de ses talens et de ses succès le mettait hors de ligne; et ceux qui approuvent le moins les dernières entreprises de Napoléon Bonaparte, doivent à la vérité de dire qu'après l'anarchie du Directoire, qu'on cherche souvent à renouveler, jamais une nation ne fut dans une position plus fâcheuse, et que jamais elle n'en fut relevée avec plus de promptitude et plus d'éclat. Ces premières années du règne de Napoléon, comme général et comme administrateur, sont, malgré les taches que l'on sait, la véritable couronne de sa vie. L'univers en fut ébloui, et Fontanes n'échappa point à cet entraînement. Revenu à Paris il y vivait obscurément et presque proscrit encore, quand Bonaparte, voulant faire prononcer, aux Invalides, un éloge de Washington, auquel il devait ressembler si peu, demanda à M. Maret, depuis duc de Bassano, homme de politique et aussi homme de lettres, par qui il devait faire composer et prononcer ce discours. M. Maret, sans hésiter, répondit : Fontanes. Cet éloge, composé en trente-six heures et écrit avec l'éloquence la plus noble, eut un grand et juste succès et décida de la fortune de l'orateur. Immédiatement rappelé à l'Institut, il fut souvent admis chez le premier consul qui ne tarda pas à apprécier un esprit si brillant et si mesuré.

Fontanes se chargea alors de la rédaction du *Mercure de France*, long-temps interrompu, et tant qu'il y travailla, lui assura une grande vogue. Il y mit un grand nombre d'articles excellens, entre autres ceux sur madame de Staël, qui sont un véritable chef-d'œuvre de critique, comme de raison et de convenance.

Ce fut à cette époque qu'apparurent les premières œuvres de M. de Chateaubriand. Mais ces œuvres éloquentes et empreintes de nouveautés hardies en pensées et en style, couraient le risque de n'être pas appréciées en France, au moins dans le premier moment, si décisif pour le succès. Par son goût personnel, Fontanes était très-éloigné de ces hardiesses; mais il était assez habile pour ne pas sentir tout ce qu'elles offraient ou renfermaient de génie. De plus, il aimait l'auteur. Il voulut revoir avec lui son ouvrage. Avec un goût sévère il se précipita dans l'examen de toutes ces témérités alors inouïes; il obtint la suppression des plus fortes, et le *Génie du Christianisme* fut mis en état de paraître. Mais ce n'était pas assez : il fallait fonder la renommée de l'ouvrage et de l'auteur. Pour ce motif, l'épisode d'*Atala* fut imprimé à part, et Fontanes, avec sa haute réputation, annonça dans le *Mercure*, le nouveau talent qui s'annonçait avec tant d'éclat. L'effet fut magique : *Atala*, ainsi annoncée, obtint d'abord une foule de lecteurs, justifia les éloges qu'elle avait reçus, et de ce jour, M. de Chateaubriand, inconnu la veille, arriva d'emblée à la plus haute réputation; et appela l'attention publique la plus animée sur la publication de son *Génie du Christianisme*. Ce grand ouvrage fut, comme on sait, sévèrement critiqué ; mais, cette fois encore, Fontanes vint au secours de son ami; et, dans deux excellens articles du *Mercure*, il excusa les défauts, fit valoir les nombreuses beautés et contribua beaucoup au succès. Sans doute un écrivain tel que M. de Chateaubriand ne pouvait long-temps rester obscur; mais cette renommée, que peut-être il n'aurait obtenue qu'en deux ans, il l'obtint sur-le-champ, grâce à son ami, qui au reste ne pouvait défendre une meilleure cause; mais elle était très-compromise alors. Il n'y a pas au monde de plus grand service littéraire que l'obligeance d'un homme célèbre qui se charge de proclamer un talent encore ignoré, et lui prête sa voix, et en quelque sorte sa renommée. Plus tard, lorsque *les Martyrs* parurent, et que leur succès très-contesté était encore fort douteux, Fontanes se retrouva encore là pour défendre son ami, et pour sortir de son silence poétique en publiant ces stances si mélodieuses où il défendit et chanta *Cymodocée*.

Vers le temps de la publication du *Génie du Christianisme*, Fontanes eut quelque temps une mission importante au ministère de l'intérieur, occupé alors par Lucien Bonaparte. Il voyait beaucoup toute cette famille et en était parfaitement accueilli, quand, ayant été nommé membre du corps législatif par le département des Deux-Sèvres, sa patrie, il fut porté par ses collègues à la candidature pour la présidence et immédiatement nommé président du corps législatif en janvier 1804.

Ce fut très-peu de temps après que j'entrai moi-même dans ce corps; et, pendant plusieurs années, j'eus de fréquentes occasions d'observer l'homme d'honneur et de talent qui le présidait. Parler de la conduite de Fontanes à la tête de ce corps, c'est un peu encore parler de ses œuvres, dont je me suis chargé de rendre compte.

Cette conduite fut noble et courageuse. A peine nommé, Fontanes fut mis à la plus rude épreuve. L'ineffaçable crime contre le duc d'Enghien eut lieu. Quoique Fontanes, appelé par le premier consul, se fût efforcé de l'empêcher quand il était déjà commis, et eût refusé formellement de l'excuser dans un discours que, peu de jours après, il avait, à l'occasion du Code civil, à prononcer devant le premier consul, celui-ci se permit de le falsifier en substituant, dans le *Moniteur*, à ces mots : *La sage uniformité de vos lois*, ceux-ci : *La sage uniformité de vos mesures*. Fontanes qui, d'une position très-élevée et très brillante, pouvait tomber dans une vie d'indigence et de proscription, n'hésita pas : dans sa généreuse indignation, il exigea impérieusement et obtint enfin un *erratum* dans le *Moniteur*, où il n'est plus question que des *lois*, mais non pas des *mesures*.

Plus tard, le premier consul ne lui aurait pas pardonné une telle exigence. Mais il était encore mal affermi; il était même ébranlé par cette faute *qui était plus qu'un crime*. Il toléra donc cette noble résistance qui honore Fontanes, à qui, plus tard, il dit un jour : « Vous pensez toujours à votre duc d'Enghien ? » A quoi il répondit admirablement : « Mais il me semble que l'empereur y » pense autant que moi. »

Ce qui soutint aussi Fontanes, et ce qui le soutint long-temps, ce fut le remarquable talent avec lequel, dans toutes les occasions importantes, il parlait de l'empereur et à l'empereur, dans ces discours presque toujours peu étendus, mais où chaque mot a sa valeur et sa portée. Aujourd'hui que ces circonstances sont loin, ils semblent moins remarquables; mais il y joignait à une parole si noble et si digne une adresse suprême,

Personne n'a su et senti aussi bien la vérité qu'il pouvait encore dire. Il l'environnait de louanges, même de flatteries ; mais enfin il disait devant ce terrible trône ce qui pouvait servir la France et protéger le genre humain. Nous le remarquions souvent ; et nous remarquions aussi que, devant le conquérant toujours plus enivré, il reculait comme l'Europe. Mais seulement autant qu'il était nécessaire , pas un pied de plus, et disant encore quelque vérité utile jusqu'au moment où, décidément l'empereur ne voulut plus en entendre aucune, et ce fut alors qu'il commença à être perdu.

Ce fut vers ce temps-là que, me parlant un jour de Napoléon et de ses fautes toujours plus aveugles et plus évidentes, il me dit : « Diable ! » c'est que j'ai avancé à cet homme-là beaucoup » de louanges. — Prenez-garde, lui répondis-je, » il pourrait bien vous faire banqueroute. »

Avant cette époque, il avait été nommé par l'empereur grand-maître de l'Université, et c'était un excellent choix à tous égards. Il était avantageux d'avoir à la tête de cette institution un homme aussi distingué et qui, en même temps, ne fût pas assez savant pour vouloir que tous les élèves le fussent trop, et pour les faire ou laisser surcharger d'études tellement multipliées qu'à peine tout leur temps aurait pu y suffire. Il savait que ce n'est pas tout que de recevoir l'instruction, qu'il faut aussi pouvoir la diriger, et qu'en cela le repos même aide à la science. Il se serait donc opposé à cette multiplicité d'études; il se serait surtout opposé à cette exigence toujours croissante des examens : exigences si outrées, et composées de tant et de telles questions, que si les juges agissaient à la rigueur, personne ne serait reçu ; et ces juges ont raison toutes les fois qu'ils suppléent par leur indulgence à l'exorbitance des interrogats. D'autant plus que si quelque autorité supérieure arrivait à ces examens, faisait taire les élèves et se mettait à questionner les juges sur les plus difficiles de nombreuses questions qu'ils adressent aux jeunes gens, pas un de ces juges ne pourrait répondre à toutes, et pas un par conséquent ne serait recevable. Ce serait une excellente scène, même de comédie.

J'ai connu des examinateurs, et de très-forts, qui convenaient tout bas de ce fait que je proclame tout haut pour alléger, s'il est possible, les tourmens de la jeunesse, qu'on écrase véritablement d'études souvent inutiles, sans en avoir pour cela plus de savans vrais et capables.

L'esprit éminemment juste de Fontanes n'avait pas permis ces exagérations, et l'on ne peut trop louer la manière éclairée et prudente dont il adoucit aussi tant qu'il put l'esprit des combats et le bruit des tambours, dont on étourdissait alors les lycées.

Cependant le moment arriva pour Fontanes où l'homme de qui il avait dit avec tant d'esprit *qu'il n'avait détrôné que l'anarchie*, devint incapable de supporter, de qui que ce fût, et même de lui, la moindre et la plus juste contradiction. En 1808 il avait, de l'Espagne, où il faisait la plus injuste de ses guerres, jugé à propos d'envoyer au corps législatif des drapeaux enlevés aux Espagnols. L'impératrice, qu'une députation du corps législatif alla remercier, eut le malheur de répondre qu'elle était bien aise de voir *les représentans de la nation*. Sans doute dans une monarchie bien constituée le prince est aussi le représentant de son peuple, et peut-être le premier. Mais cette expression, si usitée sous la convention, était consacrée pour les législateurs; et aujourd'hui surtout personne ne soutiendra qu'elle ne fût pas juste. Elle indigna Napoléon qui y répondit par une note qu'il envoya au *Moniteur*, et où il déclarait que les membres du corps législatif n'étaient que les *députés des départemens*. Mais cela était dit et expliqué avec une hauteur et une violence qui pouvait être bonne dans les antichambres de l'empereur, mais qui était plus qu'étrange dans le *Moniteur*, ne fût-ce qu'avec les *députés des départemens*. Fontanes, la seule voix du corps législatif, sentit l'injure, et la repoussa avec une courageuse fermeté et une mesure merveilleuse. Quinze jours après, ayant à répondre aux orateurs du gouvernement, il ajouta : « Mais les paroles dont l'empereur accompagne l'envoi de ces trophées méritent une attention particulière. Il fait participer à cet honneur les colléges électoraux; il ne veut pas nous séparer d'eux, et nous l'en remercions : plus le corps législatif se confondra dans le peuple, plus il aura de véritable lustre. Il n'a pas besoin de distinction, mais d'estime et de confiance. Oui, sans doute, il aime à reconnaître qu'il n'est qu'une émanation des colléges électoraux répandus dans les cent huit départemens de ce vaste empire ; il est fier d'en sortir et d'y rentrer, puisqu'il peut offrir en leur nom, sans aucun intérêt pour lui-même, l'hommage de trente millions d'hommes au souverain le plus digne de les gouverner. »

Je regarde ce peu de lignes comme un chef-d'œuvre d'éloquence parlementaire. Quelle noblesse exquise ! quelle fierté modeste ! quelle humilité digne ! Il est impossible de mieux répondre, et personne ne le sentit autant que Napoléon, qui, huit mois après, à la grande surprise de Fontanes, le mit du voyage de Fontainebleau, et lui dit dès qu'il put être seul avec lui : « Il y a longtemps que je vous boude... vous avez dû vous en apercevoir. J'avais raison. » Fontanes s'inclinait, feignant de ne pas comprendre. « Quoi ! reprit Napoléon, vous m'avez donné un soufflet à la face de l'Europe, et sans que je pusse m'en fâcher ! Mais je ne vous en veux plus, c'est fini. »

Cela n'était pas fini. Depuis ce jour, Napoléon avait senti qu'il y avait de l'inconvénient à avoir au corps législatif un président qui le défendait si bien, et il pensa à l'écarter. Il ne le put pourtant d'abord ; car cette année, 1809, Fontanes fut présenté par ses collègues à la presque unanimité. Mais l'année suivante, il le nomma sénateur : ce qui, avec la grande maîtrise de l'Université, lui assurait une existence très brillante encore.

Le grand maître profita de cette disgrâce ornée pour aller plus souvent encore dans sa retraite de Courbevoie. Il y reprit le goût des lettres, et c'est de là que datent plusieurs de ses poésies les plus agréables ; mais il ne publiait rien, et même il ne pouvait rien publier. Le grand maître de l'Université ne pouvait pas descendre dans l'arène. On n'est jamais heureux et puissant impunément, et plusieurs journaux auraient été charmés de le traiter comme un écolier. C'est un peu ce qui lui arriva lorsque, plus tard, il donna son *Ode sur les tombeaux de St-Denis*. Elle fut très malignement critiquée : ce qui n'empêche pas qu'il y ait de belles choses.

Il travaillait aussi à sa *Grèce sauvée*; il en avait plusieurs chants et une foule de fragmens; il disait si souvent qu'elle était finie qu'il lui arriva presque de le croire lui-même. Au reste ce n'était pas un sujet heureux. La délivrance de la Grèce par Thémistocle est trop historique, trop connue, pour prêter , ce me semble, à un poème. Là où l'histoire est belle et connue, elle repousse toutes les fictions. C'est ce qui est arrivé à la *Pharsale*. De grandes beautés peuvent sans doute encore s'attacher à de tels ouvrages, mais la première de toutes dans un poème , l'imagination, y est trop mal à l'aise et risque d'y être mal accueillie.

Une autre raison encore pouvait refroidir Fontanes sur la *Grèce sauvée*. Il l'avait commencée avec toutes les idées qu'on avait sur la liberté vers 1787 et 1788 ; mais, vers 1793 et 1794, il s'était passé bien des choses qui avaient refroidi beaucoup de gens sur la liberté ; et quoique la liberté de la *Grèce sauvée* fût la meilleure de toutes, l'indépendance d'un peuple se défendant contre l'invasion d'un autre peuple, cependant, un tel sujet contenait nécessairement bien des choses républicaines qui avaient perdu de leur attrait, et qui surtout n'en avaient aucun dans une république à la manière de Napoléon. Ces motifs suffisent peut-être, même sans la paresse de l'auteur, pour expliquer comment son grand poème n'a jamais été fini.

Il y avait dans le caractère de M. Fontanes une singularité qui, pour n'avoir pas encore été remarquée, n'en était pas moins réelle. Cet homme, qui, la plume à la main, était d'un goût si pur et quelquefois si sévère, avait, quand il était à son aise et avec des amis, une extrême indépendance de pensées et de paroles. Le contraste qui en résultait était plein de surprise et même de charme ; alors il aimait à sortir des opinions littéraires reçues. Beaumarchais et Picard lui inspiraient une très haute admiration. Et puis, dès qu'il écrivait, il reprenait d'autres idoles et rentrait dans un goût plus exclusif ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce qu'il disait et écrivait, il le pensait, quand il l'écrivait et le disait. Peu d'hommes ont eu une conversation plus animée et plus brillante que Fontanes ; mais aussi quand on l'ennuyait, il avait bien envie de le dire, et du moins alors, en écoutant un importun, il frottait ses mains l'une contre l'autre d'une manière qui divertissait beaucoup les personnes qui étaient au fait.

Un peu inégal dans son caractère, tantôt froid, tantôt très ouvert, il se livrait ou se refusait à la même personne, tour à tour étonnée de sa confiance et de sa réserve. Il était d'ailleurs plein de mots ou d'anecdotes qu'il racontait et choisissait très bien. En voici une que je tiens de lui-même, et que je n'ai vue nulle part :

Dans ma jeunesse, me dit-il, je fus un jour au parterre de la Comédie-Française voir une première représentation. Peu avant que la toile se levât, un jeune homme dans le parterre demanda à parler, et l'on fit sur le champ silence. Ce jeune homme était assez près de moi, et je le reconnus d'abord (c'était Garat) : « Messieurs, dit-il, prenez garde, et soyez justes ; la pièce qu'on va vous donner est de La Harpe ; si c'est médiocre, il faut

applaudir. » Un rire et des applaudissemens universels accueillirent cette épigramme, la meilleure certainement et la plus gaie que Gilbert ait jamais faite.

A tous ces agrémens, Fontanes joignait le mérite plus solide d'être extrêmement loyal et obligeant. Peu d'hommes ont rendu plus de services et avec plus de plaisir.

Cependant les entreprises imprudentes de Napoléon portaient leur fruit. La guerre de Russie y mit le comble. Aux miracles qu'a faits Bonaparte, il faut en ajouter un, que la fortune a opéré pour lui : c'est l'oubli qu'ont fait ceux qui l'admirent tant, des désastres qu'il amena obstinément sur la France, après en avoir perdu la plus brillante et la plus héroïque armée. Rejeté sur le Rhin, et ne voulant jamais traiter, il le fut enfin sur Paris qu'il perdit, et fut obligé d'abdiquer à Fontainebleau. Fontanes, qui, en 1813, au nom du sénat, lui avait encore prêché respectueusement la paix, avait, en 1814, été obligé de signer la déchéance.

Dans le premier discours qu'au nom de l'Université il eut à prononcer devant Louis XVIII, il dit ces mots remarquables : « L'auteur de *Télé»maque* et Massillon prêchaient éloquemment »(à la jeunesse) ce que l'université était obligée de »taire devant le génie des conquêtes, impatient de »tout perdre et de se perdre lui-même dans l'excès »de sa propre ambition. » Napoléon eut sans doute connaissance de ce mot : il fut plus blessé encore, quand, aux Cent-Jours, Fontanes, malgré quelques insinuations, refusa de se présenter, et même s'éloigna quelque temps de Paris. Il faut qu'il l'ait été beaucoup, si en effet, quand il eut quitté Paris, il dit, comme on l'assura à M. de Fontanes, de qui je le tiens : « J'ai oublié, avant »de partir de Paris, de faire fusiller Talleyrand »et Fontanes. »

Il ne faut pas croire cependant que Fontanes n'eût pas été très dévoué à Bonaparte. Sans doute, en 1791, il avait vu avec regret tomber la branche de nos rois, et il avait conservé pour elle un regret respectueux ; mais, il faut bien l'avouer, il y avait très peu d'hommes en France qui pensassent sérieusement au retour des princes exilés, et qui, après la terreur et le directoire, n'eussent pas, comme l'Europe, reconnu le pouvoir de Napoléon ; Fontanes n'était pas de ces hommes là. Attaché avant tout au bon ordre, il aimait en Napoléon celui qui l'avait rétabli ; il en aimait aussi la gloire, toujours si agréable aux âmes poétiques ; et d'ailleurs, comblé de ses bienfaits, il lui était vraiment attaché, comme le prouvent les conseils qu'il risqua souvent de lui faire entendre pour le sauver. Il fallut les folies de Napoléon pour dégoûter de lui-même et pour forcer les Français à choisir entre la France et lui : il n'y avait plus à hésiter. Mais il est certain que Fontanes avait été long-temps très dévoué à Napoléon.

La dynastie de retour n'en douta pas. Dès qu'elle avait reparu, Fontanes avait cru remarquer qu'on n'était pas très accueillant pour lui, et que peut-être on lui savait mauvais gré, dans les discours qui l'avaient tant honoré, des concessions qu'il avait été obligé de faire à la puissance existante pour pouvoir les prononcer. C'est là un tort qui est trop fréquent, de ne pas savoir tenir compte, lorsque l'adversaire est loin et le danger passé, des services qu'un homme a rendus à la chose publique, en ménageant ces adversaires, et en éloignant ce danger.

Le 8 février 1814, l'abbé Montesquiou, qui aurait mieux fait de surveiller l'île de Rhé et les côtes de Provence, proposa et fit signer à Louis XVIII une ordonnance d'organisation pour l'Université, où il n'y avait plus de place pour le grand-maître. Trois jours après la publication de cette ordonnance, le 3 mars, Napoléon débarquait à Cannes.

De retour à Paris, Napoléon, alors peu difficile sur les fidélités, aurait volontiers reçu Fontanes qui pouvait être mécontent et à qui quelques ouvertures furent faites. Quoique très admirateur de ce dernier haut fait de Napoléon, il refusa formellement de le reconnaître ; il s'éloigna même pendant quelque temps de Paris, et alla en Normandie visiter son ancien ami, M. de Boisjolin. Au second retour de Louis XVIII, il alla le saluer à Saint-Denis, et fut bien accueilli. Il fut nommé ministre d'état et reçut quelques autres faveurs qui étaient loin de remplacer les deux brillantes positions qu'il avait perdues. Il ne demanda rien, et même il risqua de déplaire en votant, non pour absoudre, mais pour épargner le maréchal Ney et ses lauriers. Du reste, il garda à la chambre des pairs une attitude intermédiaire, allant toujours au secours des plus faibles, effrayé comme bien d'autre des progrès du libéralisme, et cherchant plusieurs fois à faire modifier la loi des élections.

En 1819, il éprouva un malheur cruel. Un très jeune homme qu'il chérissait comme un père, succomba dans un duel et fut rapporté mourant chez lui, le jour et presque au moment où un bal allait commencer. Il dévora cette amère douleur et chercha à s'en distraire par la littérature.

Vers ce temps, il apprit que l'*Essai sur l'Homme*, traduit autrefois par Delille, allait paraître. Cette nouvelle le rappela à sa propre traduction, et l'engagea à la revoir de fond en comble, et à la publier de nouveau, et, s'il était possible, avant celle de Delille. Tout en s'occupant de ce travail, il aimait à revoir ses amis, et même plusieurs de ses anciens collègues : je fus un de ces derniers, et je le voyais avec d'autant plus de plaisir qu'il avait toujours été très bon pour moi, et même pour mes ouvrages. Son impression avançait, et il y mettait presque un intérêt de jeune homme, quand, en mars 1821, au moment même où l'ouvrage allait finir, il fut pris d'un attaque de goutte, qui enleva à sa famille et à son pays cet homme dont on n'a pas à citer une mauvaise action, et dont on peut citer tant de nobles traits et de beaux ouvrages.

L'édition des *OEuvres de Fontanes*, dirigée par M. de Sainte-Beuve, est parfaitement conçue. Les notices qui la précèdent sont précédées elles-mêmes par une très éloquente lettre de M. de Châteaubriand, le premier nom de notre littérature, et elle est digne de lui. En lisant les nobles et touchans témoignages de son amitié pour Fontanes, on espère que, quoi qu'il en dise, il vivra long-temps encore pour sa gloire et celle de son pays.

Le recueil des œuvres commence par ces beaux poèmes dont j'ai déjà parlé, depuis la *Forêt de Navarre* jusqu'au *Jour des morts* ; puis viennent les odes, et à leur tête celle *sur la Mort du duc d'Enghien*. Aujourd'hui qu'on est libre de tout dire sur cela, elle peut ne pas paraître assez énergique ; mais faite sous Napoléon, et pouvant être connue par lui, c'est à la fois une belle action et un bon ouvrage. Après et avec plusieurs odes très élevées, il y en a quelques-unes d'un ton plus tempéré, et on y remarque souvent une grâce singulière. Elles rappellent quelquefois par leur ton les odes morales d'Horace. Il y en a une entre autres, *sur la vieillesse*, qui est d'une douceur et d'une suavité remarquables. Ces odes sont le reste de beaucoup d'autres, divisées en quatre livres qui paraissent perdus : et elles les font regretter.

Vient ensuite la *Maison rustique*, poème qui n'est autre chose que le poème du *Verger*, développé en trois chants. Ce nouveau poème, plein d'heureux détails, a gagné autant en mérite qu'en étendue.

Les amis des lettres liront ensuite avec intérêt trois chants et plusieurs fragmens de *la Grèce sauvée*. Il y a de très belles choses et un rare talent de versification. Ce qui me paraît le mieux est la descente de Thémistocle aux enfers ; on y trouve une foule de vers énergiques, tels que ceux-ci :

Les crimes que souvent admira l'univers,
Et que de faux dehors l'honneur avait couverts,
Ici, dans le miroir de la vérité sainte,
Montrent leur front hideux qu'avait masqué la crainte;
L'enfer les a conçus, et frémit de les voir.

Parmi les poésies diverses, on remarquera surtout une *Epître à Ducis*, le *Discours sur l'Edit en faveur des protestans*, et une des choses les plus faciles et les plus élégantes qu'il ait écrites, l'*Epître à Boisjolin*, l'élégant traducteur de la *Forêt de Windsor*. Il lui reproche avec grâce un défaut dont il s'accuse lui-même : la paresse, que M. Boisjolin se reprocherait aussi, si tant de fonctions diplomatiques, tribunitiennes et administratives n'avaient pas occupé sa vie de travaux assez mal reconnus.

Après ce premier volume, si plein et si curieux, le second commence par l'*Essai sur l'homme*, presque entièrement refait par Fontanes, et digne à présent de son excellente introduction.

Ce poème est suivi de pièces de littérature, parmi lesquelles on n'a eu garde d'oublier l'*Eloge de Washington*, et de plusieurs morceaux de critique sur Thomas, sur *la littérature* de madame de Staël, sur le *Génie du Christianisme*, etc. ; je n'hésite pas à dire que ces morceaux de critique, où Fontanes excellait, me paraissent une des parties les plus parfaites de cette collection. Malheureusement ces morceaux sont ici peu nombreux, et pourraient l'être dix fois davantage : ce qui serait d'autant plus précieux qu'ils feraient un contraste heureux avec le ton un peu solennel de plusieurs autres ouvrages de Fontanes. Cette omission me paraît regrettable ; car des articles critiques bien faits me semblent un des livres les plus agréables à lire. Tels sont les articles de M. de Feletz, qui, réunis en six volumes, font une collection charmante par l'esprit et la grâce qui s'y mêlent à l'instruction. Eh bien ! c'est M. de Feletz lui-même qui a dit que les articles de Fontanes avaient quelque chose de plus fin et de plus fort que ceux de La Harpe ; et cela est très vrai. Je sais que M. Sainte-Beuve ne voulant, d'après de

sages conseils, faire que deux volumes, a dû se borner; et son édition, telle qu'elle est, comme je l'ai dit, est excellente; mais quand elle sera répandue autant qu'elle doit l'être, qui empêcherait de recueillir en un troisième volume les articles de critique laissés de côté? et quel acquéreur des deux précédens voudrait se priver de celui-là?

Le reste du volume est rempli de discours politiques, universitaires et académiques de Fontanes. Les premiers sont les plus frappans, surtout pour les lecteurs qui se rappelleront dans quelles entraves et parmi quels dangers l'orateur était obligé de marcher. Plusieurs de ces discours sont, comme celui dont j'ai cité un fragment, des chefs-d'œuvre d'adresse et de mesure, et tous sont écrits avec un goût et une élégance remarquables.

Telle est cette édition, que tout ami des lettres voudra avoir dans sa bibliothèque. La collection des œuvres d'un homme tel que Fontanes présente des leçons et des exemples de toute espèce, et on peut dire d'elle ce que nous disons des œuvres elles-mêmes.

Cet article, tout étendu qu'il est, ne serait pas complet si je n'y joignais pas quelques citations. Je donnerais ici les mélodieuses stances sur les *Martyrs*, si elles n'étaient pas comme elles méritent de l'être, partout. Voici un morceau moins connu; il est tiré du *Vieux Château*, et Fontanes vient de parler du Poussin et du grand Corneille :

Que ne puis-je habiter jusqu'à ma dernière heure
Les poétiques bords illustrés par tous deux;
Et que j'y sois paisible encor plus que fameux...,
Mes vers les chanteront. S'il faut que j'y succombe,
Sur ce château détruit qu'on m'élève une tombe.
Une charmante fée y viendra quelquefois...
Dans les nuits de l'été faire entendre sa voix.
D'un myrte ou d'un rosier, sa féconde baguette
Ornera tout à coup le cercueil du poète.
Mon ombre se réveille et la suit dans les airs;
J'ose, j'ose espérer que pour prix de ces vers
Où, suivant au hasard ma vague rêverie,
J'ai rendu quelque gloire à l'antique féerie,
Ces fantômes brillans, hôtes légers du ciel,
Ces heureux farfadets, compagnons d'Ariel,
Et tous les enchanteurs, Prospéro, Mélusine,
Artus avec Merlin, Urgande avec Alcine,
M'accueilleront un jour dans leurs palais mouvans,
Au milieu des éclairs, des vapeurs et des vents.
Tantôt, de ce nuage obscurcissant ma tête,
Je veux jouer, rouler, gronder dans la tempête;
Et tantôt, déployant les plus riches couleurs,
Mes ailes doucement glisseront sur les fleurs.
D'un héros vertueux gémissant dans les chaînes,
Mon invincible voix consolera les peines;
Aux vieillards fatigués j'irai tendre la main,
Aux voyageurs errans indiquer le chemin;
Une jeune beauté, d'elle seule ignorée,
Par un souffle amoureux tout à coup effleurée,
Va d'un trouble inconnu rougir innocemment,
Et paraîtra plus belle aux yeux de son amant.
D'autres fois, présidant au plus tendre délire,
D'un troubadour aimé j'animerai la lyre;
Je dicterai ses chants. Le soir, vers mon tombeau,
Un charme conduira les filles du hameau;
Je reverrai leurs jeux, leurs amours et leurs danses,
Mon urne frémira sous leurs douces cadences;
Je tromperai la mort; et ces lieux tant aimés,
Ces lieux où reviendront mes mânes ranimés,
Vont inspirer encore, à mon âme ravie,
Toutes les passions qui charmèrent ma vie.

Au total, cette collection abonde en richesses poétiques et littéraires. Elle paraît un peu tard, dans un siècle où la mémoire est si courte et où les renommées sont si pressées; mais quel homme de goût ne voudra connaître cette première réunion des œuvres d'un des plus nobles génies de la France? Les œuvres d'un auteur sont la continuation de sa vie, et les principes de goût, de morale, d'honneur qui animèrent toujours Fontanes, revivent dans les belles et éloquentes pages qu'il a écrites.

Comme homme politique, Fontanes, appelé auprès du prince le plus puissant et le plus orageux, a rempli un rôle à jamais honorable. Il était aisé de blâmer de loin l'empereur; il y avait bien plus de courage à montrer devant lui une opinion opposée. C'est ce que Fontanes fit plusieurs fois, et particulièrement dans l'occasion la plus décisive et la plus dangereuse. Il résista devant un crime accompli; et lui, qui était l'homme de la parole, il le flétrit de son silence. L'histoire lui doit cet éloge, qu'il fut presque le seul à la cour de Napoléon qui osât dire la vérité, et il l'a dite tant qu'on voulut l'entendre. Sa fortune, presque toute en places, fut souvent risquée par lui pour une telle cause; et, président d'un corps insulté par l'empereur, il osa répondre à l'empereur, et répondit admirablement. Sans doute pour avoir résisté à de tels orages, pour n'y avoir point péri, il a fallu beaucoup d'adresse et de mesure. Mais loin que ce soit pour lui un tort, c'est un mérite de plus.

Comme écrivain, comme poète, comme critique, Fontanes a déployé un talent rare, un peu sévère quelquefois, mais si pur, si adouci ailleurs par des teintes charmantes, et si éclatant d'une éloquence élevée, harmonieuse! Je suis franc, je désirerais quelquefois dans son style un peu plus de ces éclairs qui scintillaient dans sa conversation. Mais avec cette liberté aventureuse, il aurait perdu quelque chose de cette pureté exquise de fond et de style, dont il était l'admirable et peut-être le dernier représentant. Je crains qu'il ne reste long-temps le *grand-maître de l'Université*. Oui, comme sa vie, ses livres, si intéressans d'ailleurs, seront utiles après lui. Veut-on connaître le moyen de vivre à la cour la plus difficile, en ne manquant ni à la vérité ni à soi-même? il faut étudier sa vie. Veut-on se pénétrer de l'heureux mélange du talent et du goût? il faut lire ses ouvrages.

Le Baron Creuzé de Lesser.
(La France littéraire).



La famille du colonel Vergières passait la belle saison à la campagne. Cette famille se composait de la nièce du colonel, Elise, jeune femme ardente et vive, mariée depuis peu à un propriétaire âgé d'environ trente-cinq ans, de ce même propriétaire, et de M. Polydore Norbier, ami de la maison. Les journées qui composent la belle saison ne sont pas toutes exactement belles, il en est beaucoup où pour courir dans les champs on aurait besoin, comme à Paris, d'une citadine; ces journées il fallait les passer au salon, non pas au coin du feu, mais au coin de la table à jeu du colonel, qui chérissait le whist. Quand le ciel était pur, le beau-père et le gendre parcouraient leur propriété pour décider, une centième fois, des améliorations dont elle était susceptible. Pendant ce temps Elise allait se promener au milieu des prés et au bord des ruisseaux, avec M. Polydore.

Leur conversation devait être bien intéressante, car toutes les fois que le temps s'opposait à la promenade accoutumée, Elise manifestait une mauvaise humeur non équivoque; elle regrettait Paris et donnait des conseils à son oncle pendant qu'il jouait au whist, ce qui était la manière la plus sûre de le mettre de mauvaise humeur. Or, il arriva qu'un jour, pendant que la pluie clapotait sur les arbres du parc, Elise, plus impatientée que de coutume, s'opposa à ce que l'on prît les cartes; elle déclara que la vue des piques lui perçait le cœur et que l'éternelle répétition du mot *tric* la faisait tomber en syncope; elle demanda comme une grâce qu'on voulût bien ne pas jouer pour cette fois. Varions nos plaisirs, dit-elle à son oncle en le caressant; tenez : il y a mille autres moyens de nous distraire. Si vous nous racontiez vos campagnes?

— Tu les sais par cœur, répondit le colonel d'un ton moitié en colère, moitié désarmé.

— Vos aventures?

— Elles sont dans mes états de services; blessé à Wagram, blessé à Austerlitz, laissé pour mort à Waterloo, voilà mes aventures!

— Vous ne me ferez pas croire, mon oncle, que votre vie n'est qu'une blessure perpétuelle. Vous avez été proscrit après la restauration; je parie qu'on vous a sauvé la vie au moins une fois. Cela arrive à tous les proscrits,

— C'est vrai! un homme m'a sauvé la vie, reprit le colonel dont un souvenir lointain venait de traverser l'esprit.

— Je vous en prie, mon oncle, racontez-nous cette histoire?

— Tu nous permettras après cela de continuer notre partie?

— C'est convenu.

— Eh bien! écoutez. Après les cent jours, poursuivi pour crime de bonapartisme, je m'étais réfugié au milieu des forêts de la Corse. Je commandais une troupe de partisans qui tenaient encore la campagne pour l'empereur; le commandant de la division employait tous les moyens bons ou mauvais pour se défaire de moi. Il était fort indifférent à ce galant homme que le sort de la guerre ou la trahison me mît en son pouvoir. A l'avantage reconnu d'une force armée supérieure, il ajoutait les chances de l'assassinat, et chaque jour à son plan de campagne il joignait un petit complot contre ma personne. Cette guerre fût devenue très dangereuse pour moi, si mon adversaire eût trouvé un homme assez hardi pour m'attaquer face à face. Heureusement nul n'osait le tenter. J'étais sûr de mes soldats. Leur bravoure, leur fidélité m'étaient acquises sans réserve, et mon nom imposait aux plus audacieux.

Parmi les retraites que j'avais su me ménager dans le pays, on avait désigné au commandant la cabane de Cosciutto. Située au centre du Fiumorbo, en rase campagne, à l'abri de toute surprise, et dominant les environs, c'était à la fois un lieu de refuge et de ralliement. Cosciutto était bien le véritable type de l'homme sans frein. Audacieux à l'excès, doué d'une force et d'une adresse incroyables, insoucieux du danger, et le

bravant sans réflexion, il était sans remords et sans crainte. Cosciutto, redouté de tous ses voisins, vivait dans l'isolement, et tenait une espèce d'auberge pour mes partisans et pour moi. La cuisine du scélérat était délicieuse, et pour nous, que la guerre avait rendus peu difficiles, les repas pris chez lui ressemblaient à de véritables fêtes gastronomiques.

Le plus poétique des brigands avait la plus ravissante femme que j'aie rencontrée de ma vie. Gianna était bien la fleur de la Corse. Un teint d'un brun pâle, des yeux de jais qui regardaient avec des flammes, un sein de marbre aux voluptueux contours, un pied qu'aurait envié une Andalouse, et avec tous ces trésors elle avait une coquetterie instinctive de manières agaçantes digne tout à fait d'une Parisienne à la mode. En ce moment, M. Polydore regarda Elise qui baissa les yeux.

Il me siérait mal d'insister sur les sentimens que Gianna paraissait avoir conçus pour moi. Toujours est-il que je pouvais compter sur l'entier dévoûment de la jeune femme, et que plusieurs fois elle s'exposa pour m'être utile.

Vous voyez que, sans compter l'héroïne, la police qui me poursuivait pouvait croire raisonnablement avoir trouvé dans Cosciutto un personnage bien noir pour le mélodrame qu'elle montait à mon intention. La police compte toujours sur les femmes, et la réputation de Cosciutto autorisait toutes les espérances et toutes les suppositions. Il restait à mes ennemis à créer un traître, personnage obligé, trop malheureusement facile à découvrir pour un ennemi puissant. La police dressa ses batteries de ce côté; on épia les liaisons de Cosciutto, et des recherches patientes firent découvrir qu'un habitant de la vallée était le compère et l'ami intime du bandit. Ils pouvaient exiger l'un de l'autre les plus grands services sans crainte de refus.

Il ne fut pas difficile de gagner l'ami de Cosciutto. C'était un homme assez vil pour conseiller un crime, trop lâche pour l'exécuter. Après avoir conclu son marché et promis de me livrer mort ou vif au gouverneur, le négociateur se rendit chez Cosciutto. Vers le soir, il était à peu de distance de la cabane. C'était une triste et sombre soirée: l'orage se formait dans le sud ; un vent froid courbait la cime des châtaigniers, et les éclairs illuminaient le cours du Fiumorbo. Gianna préparait le souper du bandit, causant avec lui de la guerre; et mon nom revenait souvent dans leurs discours.

Quand la cheville de bois heurta les solives de la porte, Cosciutto courut à son mousquet et cria *qui vive!* comme une sentinelle surprise dans un poste avancé.

— Ouvrez, Cosciutto! dit le traître, c'est moi, votre compère; ne reconnaissez-vous donc plus ma voix?

— Dieu vous garde, compère, dit Cosciutto en ouvrant, soyez le bien-venu.

L'accueil le plus franc, l'hospitalité la plus cordiale, furent prodigués au misérable. On servit le souper. Gianna en fit les honneurs avec sa grâce naïve, et, selon la vieille coutume, on ne s'empressa pas d'interroger l'hôte sur le motif de sa visite. Après le repas, cependant, Cosciutto hasarda une question : « Quel motif pouvait attirer son hôte si tard, par une nuit si dangereuse? » Celui-ci fait alors un signe à son compère, qui engage Gianna à se coucher; elle obéit à regret. Son instinct de femme lui faisait deviner un horrible secret dans cette étrange visite. Elle entre dans le lit, et joue à merveille l'accablement d'un profond sommeil; mais l'oreille tendue, elle écouta avec anxiété.

Alors l'étranger, regardant autour de lui, comme si le silence et la solitude ne le rassuraient pas complètement, dit à voix basse à Cosciutto : — Compère, je viens faire votre fortune; vous pouvez me rendre un immense service sans péril et sans peine. Personne au monde que nous deux n'en peut être informé.

— Qu'à cela ne tienne : mon bras et ma vie sont à mon ami. Que faut-il faire?

— Chut! n'entendez-vous pas marcher autour de la cabane?

— Ce n'est que le vent dans les feuilles. Mauvaise nuit à passer à la belle étoile!

L'étranger tira alors de sa poche un sac de toile, et fit rouler cinq mille francs en napoléons d'or. — Compère, dit-il en suivant le regard ébloui de Cosciutto, écoutez bien! Le colonel Vergières vient souvent chez vous; on le sait dans le pays, et tout le monde en parle. Ne vous y fiez pas; ce n'est pas un refuge qu'il vient chercher ici, c'est Gianna, c'est votre femme! On le dit, on le répète chez vos voisins, et de façon à ne pas vous faire honneur.

Cette fois ce fut Elise qui lança un coup d'œil à son mari, puis à M. Polydore.

Cosciutto, poursuivit le colonel, mordit sa lèvre, lança un regard étincelant vers le lit, dont les courtines s'agitèrent, et ne dit pas un mot.

— Et d'ailleurs, continua le traître, vous le savez bien, le colonel est un méchant homme. Il a troublé la paix de nos campagnes, il a mis le désordre dans tout le Fiumorbo; c'est une bête féroce dont il faut délivrer le pays. Se défaire de lui serait une action méritoire; voici cinq mille francs, ils sont à vous. J'ai du poison avec moi, il ne vous sera pas difficile de le faire avaler au colonel, dans un plat de votre façon; vous êtes si bon cuisinier. C'est un coup de maître: le secret est sûr; la paix se rétablit et votre fortune est faite!

En ce moment j'étais à la porte de la cabane; trempé par la pluie, harassé de fatigue, j'allais entrer sans façon et comme à l'ordinaire ; le bruit des voix attira mon attention, j'entendis tout ce dialogue : comme il s'agissait seulement de poison et que d'ailleurs j'étais bien armé, je résolus d'entrer pour voir la figure de l'espion. Je pénétrai doucement dans la cabane par la porte de derrière qui communiquait avec l'étable, et caché par un amas de branches sèches, j'observai ce qui allait arriver.

Il se passait dans la cabane du bandit une de ces scènes d'intérieur dignes à la fois d'un grand peintre et d'un grand poète. Cosciutto fixait son hôte avec une sombre expression, les poings crispés, la bouche serrée et méprisante : l'étranger suivait tous les mouvemens de son compagnon, montrant du doigt les pièces d'or et attendant avec impatience les marques d'un consentement infâme; au fond de la chambre, Gianna, à demi soulevée sur le lit, épuisait tous les signes d'une indignation muette, et semblait compter dans une horrible anxiété les minutes qui la séparaient de la réponse de son mari.

— Gianna! Gianna! s'écria-t-il enfin, réveille-toi; cet homme, qui a mangé à ma table et bu dans mon verre, il vient m'offrir de l'or et du poison; il veut que je manque à l'hospitalité, il me propose d'assassiner le colonel; il t'a accusée d'infidélité : qu'a-t-il mérité pour cela?

— La mort, répondit la jeune femme d'une voix ferme.

— Compère, que faites-vous, vous voulez me tuer, moi, votre ami!

— Je ne suis pas l'ami des lâches! Cosciutto fit un mouvement et saisit sa carabine.

Ce fut alors que je me montrai. Je jetai un coup d'œil plein de reconnaissance à Gianna; je pris la main de Cosciutto, et j'intercédai pour le coupable, qui offrit l'or qu'il avait sur lui pour sa rançon. — Garde ton or, misérable, lui dit Cosciutto; puisque le colonel l'exige, je consens à ne pas souiller de ton sang le sol de ma cabane; mais pars tout de suite, et que le soleil ne te retrouve pas dans le Fiumorbo, sinon je t'accueille cette fois avec du plomb.

Maintenant, voilà mon histoire finie; tu dois être satisfaite, Elise. Allons, mon neveu, et vous, M. Polydore, prenez vos places; c'est à vous de couper.

— Attendez un instant, mon oncle; et la fin de vos amours avec Gianna?

— J'étais fermement résolu à ne pas violer les lois de l'hospitalité. Elise regarda de nouveau Polydore qui détourna la tête.

— Je ne pouvais enlever l'honneur à un homme qui m'avait sauvé la vie, et dont la confiance en moi ne s'était pas démentie, malgré les insinuations du traître. Cependant Gianna était si jolie, et elle se montrait si émue en me parlant, que j'eus beaucoup de peine, je l'avoue, à rester fidèle à mon devoir. Heureusement l'amnistie dans laquelle je fus compris me fournit les moyens d'échapper au danger. Je quittai la Corse; Gianna et son mari m'accompagnèrent jusqu'à Bastia d'où je m'embarquai pour la France; en nous séparant nous versâmes d'abondantes larmes. Je serrai la main de Cosciutto, et j'embrassai Gianna en lui disant tout bas : Soyez heureuse!

A mon retour, je fis passer à mes amis mon portrait et 5,000 fr. en napoléons d'or; j'ai su que mon souhait s'était réalisé, que Gianna avait de beaux enfans, et que Cosciutto était devenu un des plus honorables propriétaires de sa commune. Les esprits romanesques finissent toujours par être heureux quand ils échappent aux dangers des premières illusions. A présent, regardons mon jeu. Le dix de trèfle! bien, je coupe et atout!

Pendant tout le reste de la journée Elise fut soucieuse et Polydore distrait. Le lendemain, M. Polydore prétendit avoir reçu une lettre qui le forçait à partir immédiatement pour Paris. Le soir, lorsque les deux partenaires, réduits à l'écarté solitaire, cherchèrent à deviner les motifs qui pouvaient forcer l'ami de la maison, qui n'avait rien à faire, à quitter si brusquement la campagne, Elise rougit et embrassa son mari qui se laissa faire sans rien comprendre.

TAXILE DELORD.

(Courrier français.)

VERNET (Joseph, Carle et Horace).

Si l'hérédité des titres jette encore de l'éclat sur tant de gens obscurs, si les descendans d'un grand homme de guerre revendiquent avec orgueil les souvenirs qui illustrent leur blason, quelle gloire ne doit pas rejaillir sur les fils d'un artiste dont le nom est devenu immortel? Et ce n'est pas tout, vous trouvez dans l'histoire peu de maisons dont plusieurs membres se soient distingués. Cela est avéré, et l'on a dit à ce propos que rien n'était plus lourd à porter qu'un grand nom. Il peut arriver en effet que le fils ne dégénère pas; mais trois générations aussi célèbres les unes que les autres, ce fait est rare dans les armes et n'existe pas dans les lettres. L'art seul à notre époque en offre un exemple, exemple d'autant plus remarquable, que l'héritage du talent, loin d'aller en s'amoindrissant, s'est augmenté dans la famille des Vernet. Joseph Vernet fut un grand peintre de marine, genre moins apprécié et peut-être moins difficile que celui où se distingua son fils Carle, qui lui-même fut dépassé de son vivant par son fils Horace. Il appartenait au dernier descendant d'Antoine Vernet de réunir en lui les divers mérites de ses pères, et de couronner l'illustration de sa famille en abordant la peinture d'histoire, et en s'y plaçant au premier rang. Et maintenant il ne nous reste qu'une chose à déplorer, c'est que le dernier des Vernet n'ait pas un fils à qui il puisse transmettre son beau nom et son beau talent. Ce regret du reste, nous l'éprouvons moins vivement en songeant à la peine qu'un descendant d'Horace Vernet aurait eue d'atteindre à la verve et à la fécondité du talent de son père; et chacun sera sans doute de notre avis, lorsque nous en serons arrivés à la biographie du troisième des Vernet. — Joseph Vernet, fils d'Antoine Vernet (peintre lui-même), naquit à Avignon, en l'année 1714. Son père, dont nous ne connaissons aucun tableau, lui donna les premières leçons de dessin et de perspective; puis, lorsqu'il vit les rapides progrès du jeune homme, il l'envoya faire ce pélerinage que tout bon peintre doit entreprendre une fois au moins, le voyage de Rome. Joseph Vernet arriva dans la capitale des arts à dix-huit ans. Riche de courage, d'enthousiasme, de volonté, et pauvre d'argent, il entra à l'école de Bernardin Fergioni; mais comme il lui fallait à la fois peindre pour vivre et pour étudier, il passait la moitié de son temps à apprendre les secrets de l'art, et l'autre moitié à appliquer ce qu'il en connaissait déjà. Pendant tout le temps qu'il reçut les leçons de Bernardin Fergioni, il vécut du revenu assez maigre que lui rapportait la vente de quelques petits tableaux faits loin de l'œil et des conseils de son maître. C'est à cette circonstance que nous devons attribuer le grand nombre de toiles signées de son nom. Toutefois cette première manière, où il ne traitait que du paysage, est bien loin des œuvres qui lui valurent la célébrité. Comme tous les grands artistes, il douta longtemps, il s'essaya dans plusieurs genres; à mesure qu'il en abandonnait un pour un autre, son exaltation éphémère faisait place à un découragement passager; il voulait sa satisfaction personnelle avant tout : les éloges des autres n'étaient rien pour lui. C'était cet applaudissement intérieur, cette conscience de son mérite que seule il ambitionnait, et il cherchait toujours sa route; enfin il la trouva. Un jour, fatigué de faire des arbres et des palais, des plaines et des montagnes, éprouvant plus vivement que jamais ce désespoir, heureusement fugitif, qui est comme l'aurore de nouvelles et plus belles espérances, il s'enfuit de Rome, et ce fut Dieu sans doute qui le mena au bord de la mer. Là, l'aspect de cet élément, d'une magnificence si variée, miroir du ciel, gouffre sans fond, image de l'infini, si tranquille et si bruyant, beau jusque dans ses horreurs, aussi sublime dans le calme que dans la tempête, l'aspect de cette majesté immuable étonna l'esprit de Joseph Vernet, fit battre son cœur, éveilla son génie. Sûr désormais d'avoir un sujet aussi vaste qu'inépuisable, il reprit le pinceau et commença cette série de tableaux qui lui mérita bien vite le titre de premier peintre de marine.

De retour à Rome, il épousa mademoiselle Virginie Parker, issue d'une famille distinguée de Londres. Quelque temps après ce mariage, déjà célèbre par plusieurs compositions applaudies, il obtint son premier honneur, le plus doux toujours, sinon le plus glorieux, celui d'être nommé membre de l'académie de Saint-Luc. De cette époque date pour Joseph Vernet une vie nouvelle. Plus d'essais, plus de découragement, plus de gène : il était maître en son art, sûr de son génie, recherché et choyé.

Ce ne fut cependant qu'au bout de 22 ans d'absence qu'il songea à retourner dans sa patrie. Fidèle à son amour pour le genre qu'il avait adopté, curieux d'ailleurs d'étudier plus profondément l'élément qu'il peignait déjà si bien, il résolut de revenir en France par mer. Durant cette traversée, on le vit sans cesse le crayon à la main. Enfin, un jour, pendant une tempête que le bâtiment essuyait, il se fit attacher à un mât pour pouvoir étudier sur le pont du navire, en face du danger, ce grand bouleversement, dont il devait faire son chef-d'œuvre. En arrivant à Paris, sa réputation, déjà grande, lui valut tout de suite les éloges de ses compatriotes et les faveurs de la cour. Le roi Louis XV, qui sut dignement l'apprécier, le chargea de peindre tous les ports de France. Ce travail fut long. Joseph Vernet s'en tira bien, et sut vaincre avec talent des sujets ingrats et monotones. La collection de ces ports remplit toute une salle du musée Charles X. Tous ces tableaux furent gravés et obtinrent un grand succès à leur apparition. Ils sont tous exacts, quelques-uns sont pittoresques, comme le port de St-Malo; d'autres pleins de grandeur, comme le port de Brest; ceux-ci remplis d'activité et de vie, comme Marseille et Bordeaux; ceux-là d'un aspect triste et sévère comme La Rochelle et Cherbourg. Malgré ces différens mérites, nous préférons la *Tempête*, tableau conçu avec audace, traité avec amour. Dans ce dernier ouvrage, surtout, on reconnaît le grand peintre, à la composition hardie, au coloris vigoureux. Ici Joseph Vernet est poète autant que peintre, car il prête des sentimens aux élémens, et l'on croit, en voyant son tableau, à la rage des vents et à la colère de la mer.

En 1752, Joseph Vernet fut reçu à l'Académie de peinture; en 1766, il en fut nommé conseiller; en 1788 enfin, il eut le bonheur d'y voir son fils Carle nommé membre. Malheureusement il ne jouit pas long-temps du plaisir de siéger à l'Académie auprès de son fils : il mourut en 1789, à l'âge de soixante-quinze ans, plein encore de vigueur, de santé et de talent, et à l'instant d'exécuter un tableau avec Carle, dont le sujet était le passage de la mer Rouge par les Hébreux.

Carle Vernet commença sa carrière d'artiste sous les plus heureux auspices. Né à Bordeaux, le 14 août 1758, au plus fort de la renommée de son père, enfant précoce par son intelligence naturelle et ses dispositions innées pour le dessin, doué d'une figure gracieuse et pétillante de vivacité, il eut de bonne heure la main exercée et l'esprit cultivé. Son père, qui le vit promettre un artiste de plus à la France, n'épargna pas les leçons personnelles et les maitres particuliers pour le rendre à la fois bon peintre et homme instruit. Son éducation achevée, Carle Vernet partit avec Joseph pour la Suisse. Là, le pere initia son fils à tous les mystères de l'art; il lui apprit à voir, à aimer, à représenter la nature; il lui fit comprendre et sentir toutes les magnificences de la terre, la majesté des montagnes et des lacs, les merveilles de la lumière, et ces beautés sans nombre qui naissent à chaque pas pour l'œil clairvoyant et l'âme sympathique d'un artiste; puis il le conduisit dans la société des grands poètes, ces frères en génie des grands peintres. Il le présenta à Voltaire, à Jean-Jacques Rousseau, à Gessner; enfin il le fit converser avec Lavater, qui lui enseigna sans doute à lire dans ce livre éternel où le vice se rencontre avec la vertu, où toutes les passions sont exprimées si vivement, la physionomie humaine.

A son retour à Paris, Carle Vernet, élève distingué, concourut pour le grand prix de Rome. A son premier concours, il obtint le second grand prix; deux ans après, en 1782, sa composition de *l'Enfant prodigue*, traitée d'une façon tout à la fois naïve et dramatique, lui valut la couronne, et il partit pour l'Italie, lauréat d'autant plus intéressant qu'il n'était encore âgé que de vingt-quatre ans, et qu'il avait donné des preuves d'un talent déjà mûr.

A cette époque, toutes les espérances que Carle avait fait concevoir faillirent avorter. Deux influences funestes agirent tour à tour sur son esprit, troublèrent son imagination, paralysèrent pour un temps ses facultés, l'influence de l'amour et celle de la religion.

S'étant épris à Paris d'une demoiselle de Monbar, fille d'un commissaire des guerres, il s'était cru la force de dompter sa passion, et, contrairement à toutes les prévisions paternelles, l'éloignement, loin de détruire son amour, n'avait fait que l'augmenter. Arrivé à Rome, au lieu de chercher des consolations dans l'étude, il les demanda à la religion : il fréquentait les églises plutôt que les ateliers; il priait quand il aurait dû travailler; et, pour son malheur il rencontra des fanatiques qui cherchèrent à le dégoûter du monde et de l'art, et le poussèrent à entrer au couvent. Il fallut toute l'autorité que son père avait encore sur lui pour le faire revenir en France, où son confesseur eut le bon esprit de lui conseiller de reprendre les pinceaux, et de devenir peintre célèbre plutôt que moine ignoré.

Ce fut alors que, persuadé par les exhortations

de ce bon prêtre, et par les encouragemens de son père, il entreprit un grand ouvrage, le *Triomphe de Paul-Emile*. Dans ce premier tableau important se trouvent toutes les qualités qui brillèrent depuis dans les compositions successives de Carle : une sage ordonnance, un dessin correct, un coloris, sinon vif, du moins harmonieux, et surtout un mérite spécial, celui de peindre parfaitement les chevaux. Ce dernier mérite, que les détracteurs de Carle Vernet, ainsi que toute l'école de l'empire, sont forcés de lui accorder, n'est pas aussi mince qu'on peut croire. L'anatomie du cheval est assez compliquée, les races en sont nombreuses et diversement caractérisées, les mœurs enfin de ce superbe animal offrent mille particularités qui doivent être l'objet de travaux sérieux pour ceux qui le représentent. Carle Vernet avait une passion pour les chevaux; on le voyait sans cesse étudier tout ce qui se rattachait à eux dans la pratique comme dans la tradition. Aussi, dans la collection de ses œuvres, pouvez-vous trouver toutes les espèces de l'animal qu'il choyait, depuis le cheval sauvage de l'Amérique du sud, à la crinière inculte, à la robe fauve et déchirée, aux pieds poudreux, jusqu'à l'alezan coquet, une féronière au front, un collier au cou, une rose à l'oreille. Et puis, s'il veut peindre des chevaux antiques, ce sont de vigoureuses encolures, des jambes pleines de force, des croupes rebondies, de larges fronts, de grands yeux; si au contraire il nous montre une scène moderne, la race est sinon abâtardie, du moins dépourvue de ce grandiose qu'on rencontre dans les bas-reliefs du Panthéon. Partout Carle Vernet a su varier les allures, les poses, la tournure du cheval; il le peint avec autant de perfection dans l'action que dans le repos, au combat qu'à la parade.

Sa réputation de premier peintre de chevaux fut faite dès l'exposition de son triomphe de Paul-Emile. De toutes parts on lui commanda, soit des chasses, soit des batailles de cavalerie. Il obtint dès lors une réputation si universelle, et des succès si nombreux, qu'on l'appela au sein de l'Académie de peinture. C'était en 1788, une année après son mariage avec mademoiselle Moreau.

Durant les premières années de la révolution, Carle Vernet, qui était devenu un homme à la mode, s'abandonna quelque peu à la paresse, et négligea l'art pour de futiles succès de société. Il composa cependant deux tableaux de grande dimension : la *Mort d'Hippolyte* et une *Course en char*. Les chevaux, dans ces deux ouvrages, sont parfaitement rendus, particulièrement dans la *Mort d'Hippolyte*, où ils ont brisé leurs rênes, et s'emportent vers d'affreux rochers; nous regrettons seulement que l'homme ne soit pas aussi beau que ses vainqueurs.

En 1793, une grande douleur vint interrompre la vie, si heureuse jusque là, de Carle Vernet; il eut le malheur de voir sa sœur aînée, madame Chalgrin, femme de l'architecte qui composa les dessins de l'arc de l'*Etoile*, monter sur l'échafaud révolutionnaire; elle avait été, comme tant d'autres, victime des soupçons injustes de Robespierre qui l'accusait d'être dépositaire d'une correspondance avec les princes émigrés. Ce terrible événement écarta pour quelque temps Carle Vernet de la capitale. Il n'y revint guère que vers l'époque du directoire, et ce ne fut que sous le consulat, que Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, le fit travailler pour le gouvernement. La *Bataille de Marengo*, qui devait être le chef-d'œuvre de Carle Vernet, lui fut alors commandée. Carle Vernet comprit toute l'importance de cette commande; il voulut aller sur les lieux témoins de ce grand fait militaire; il consulta Kellermann, et les généraux Dupont et Boudet, héros de cette journée : mais les héros ne s'entendirent pas sur la part que chacun avait prise à la victoire; il s'ensuivit des contradictions si fortes que Carle Vernet renonça à son tableau.

Plus tard, heureusement, il l'exécuta sans avoir recours à des conseils intéressés, et sa composition y gagna en verve et en franchise, sinon en vérité. Ce tableau, nous le répétons, est l'œuvre capitale de Carle Vernet. L'exécution est plus soignée, plus pure que dans ses précédens ouvrages; les détails sont pleins d'intérêt sans faire tort à l'ensemble; enfin la charge de cavalerie qui décida la victoire est rendue avec une fougue, une clarté et une perfection que seul il pouvait atteindre.

En 1808, le *Matin d'Austerlitz*, tableau plein de talent, valut à Carle Vernet la croix de la Légion-d'Honneur. Napoléon la lui remit en lui disant : « M. Vernet, vous êtes ici comme Bayard, sans peur et sans reproche. Tenez, voilà comme je récompense le mérite. »

L'impératrice Joséphine ajouta à ces mots flatteurs : « Ce sont deux croix en une; il est des hommes qui traînent un grand nom, vous, M. Vernet, vous portez le vôtre. »

Pendant le reste de l'empire, et sous la restauration, Carle Vernet n'entreprit plus de grandes pages historiques. Nonchalant par nature, comblé de tous les honneurs que peut désirer un artiste, homme du monde fort recherché, à peine trouvait-il le temps et peut-être le courage d'improviser pour chaque exposition quelques tableaux de genre, tous, il est vrai, remplis d'esprit et de facilité. Son fils d'ailleurs commençait à devenir célèbre, et il lui laissait la charge du nom de Vernet et le soin de l'illustrer encore. C'est du reste ce qui arriva, et Carle Vernet put mourir en novembre 1836, voyant déjà Horace son fils l'un des premiers peintres de l'école actuelle.

Le sentiment poétique, l'inspiration, la fécondité qu'avait Joseph; la grâce, l'esprit, la verve dont Carle était doué, toutes ces qualités si rarement réunies, M. Horace Vernet les possède. Il fut aussi précoce que son père; il est aussi poète que son aïeul. Il les a dépassés tous les deux par l'élévation de la pensée, par l'harmonie de la composition, par la vigueur et la solidité du coloris. Sa réputation se fit vite, et grandit tous les jours. Après avoir débuté par un tableau d'histoire plein de fougue et d'énergie, afin de prendre rang parmi les peintres du premier ordre, il exécuta plusieurs batailles, et une suite de scènes militaires aussi bien rendues que spirituellement inventées, qui eurent toutes un grand succès et popularisèrent rapidement son nom. Sans doute il avait étudié profondément le caractère des soldats de l'empire; sans doute il avait été enthousiasmé par les exploits gigantesques de cette génération, car il la reproduisit plus tard, sous la restauration, avec tant d'exactitude, d'habileté et de grandeur, que la collection de ses dessins deviendra un jour indispensable à consulter par les historiens qui voudront parler de ces temps épiques de notre siècle. Cette œuvre seule aurait fait la réputation de M. Horace Vernet, comme elle fit celle de quelques-uns de ses imitateurs. Mais M. Horace Vernet ne se contenta pas de produire une foule de tableaux de genre pleins d'intérêt et d'esprit, il continua à s'exercer dans la grande peinture : il fit successivement le *Massacre des jannissaires* et la *Bataille de Fontenoi*, tableaux d'une manière différente, d'un mérite égal, et où il prouva que son pinceau pouvait dorénavant lutter avec tous ses contemporains dans l'art, et remplacer l'école de David qui s'éteignait.

M. Horace Vernet, célèbre de bonne heure, fut, jeune encore, nommé membre de l'Académie des beaux-arts. Il obtint même un honneur auquel ses pères n'avaient pu prétendre, celui de remplacer Pierre Guérin comme directeur de l'école de Rome. Là il prouva qu'il était aussi bon administrateur que maître distingué. Malgré les nombreuses occupations que lui imposait sa direction, il trouva encore le temps d'exécuter deux tableaux qui sont peut-être ses chefs-d'œuvre, inspirés qu'ils furent dans la capitale des arts. L'un est *une Promenade du pape*, où l'éclat du coloris rappelle Rubens, et la pureté du dessin les peintres les plus célèbres des écoles d'Italie. L'autre est une *Rencontre de Michel-Ange avec Raphaël sur les marches du Vatican*. On a, peut-être avec raison, critiqué l'idée de cet ouvrage; mais assurément on n'en peut trop louer la disposition et l'exécution. Peut-être ne fallait-il pas représenter une scène où deux illustres rivaux s'injurièrent, où Michel-Ange, jaloux du grand nombre d'élèves qui entouraient Raphaël, lui dit : « Tu marches comme un roi, toujours entouré de courtisans; » ce à quoi Raphaël eut le tort de répondre ; « Et toi, toujours seul comme le bourreau. » Peut-être nous répugne-t-il de savoir que les hommes de génie ont parfois les passions du vulgaire; peut-être, pour l'honneur de l'humanité, ne faudrait-il pas rapporter les faits qui font tache dans une vie désormais immortelle; mais enfin, une fois le sujet pardonné, on ne peut trop louer dans le tableau de M. Horace Vernet le groupe de Raphaël et de ses élèves, et cette charmante femme italienne, qui dort, son enfant dans les bras, et que Raphaël copie pour en faire plus tard une madone.

Nous sommes loin d'avoir parlé de toutes les œuvres remarquables de M. Horace Vernet. Outre une foule de tableaux d'histoire et de genre que la gravure a rendus populaires, les plafonds et les divers sujets commandés que M. Horace Vernet a exécutés pour les monumens publics, font de lui, à l'heure qu'il est, le peintre le plus fécond et le plus connu de notre époque. Et cependant, malgré cette grande renommée, malgré ses succès nombreux, M. Horace Vernet est appelé, nous le croyons, à de plus hautes destinées : né en juin 1789, il n'en est qu'à la moitié de sa carrière d'artiste, et nous espérons que cette seconde moitié sera plus importante encore que la première, et qu'un jour, s'il persévère dans son activité et progresse dans son talent, il lui est réservé de devenir notre Guido Reni.

Jules A. David.

MOEURS PARISIENNES.

—

LES BOURGEOIS.

—

Nous ne prétendons pas donner ici une histoire de la bourgeoisie pendant les premiers siècles; nous ne faisons qu'un tableau de chevalet, et quiconque a lu l'histoire connaît la part que les bourgeois ont prise à toutes nos révolutions.

C'est sous le règne de Louis XIV que les bourgeois commencèrent à perdre leur caractère avec leurs droits, et qu'une sorte de ridicule frappa leur caste en badinant leurs prétentions.

Le roman et la comédie les stigmatisèrent presque au même moment; Furetière donna son *Roman bourgeois* en 1666, et Molière son *Bourgeois gentilhomme* en 1670.

Il y avait long-temps que les bourgeois briguaient la noblesse, quand Molière fit cette admirable comédie. Déjà, sous Louis XI, un riche bourgeois chez lequel dînait souvent le monarque, désira et obtint des lettres de noblesse. Il s'aperçut que le roi venait le voir moins souvent, et s'en plaignit à lui; mais il reçut cette réponse du spirituel et malin convive : « Vous étiez le premier de mes bourgeois, vous n'êtes plus que le dernier de mes nobles. »

Molière, qui a pris la plupart de ses sujets de pièces dans la bourgeoisie, a souvent désigné ses personnages par le titre de bourgeois. Dans la première de ses pièces de mœurs, *les Précieuses ridicules*, il appelle Gorgibus *bon bourgeois*, et dans la dernière son *M. Jourdain*, qui a la prétention d'être gentilhomme et qui est fils d'un marchand enrichi, est tout simplement qualifié de bourgeois. « Lorsque je hante la noblesse, dit M. Jourdain à sa femme, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie. »

Dans les *Bourgeoises à la mode*, de Dancourt, jouées en 1692; les personnages bourgeois sont un notaire, un commissaire et un orfèvre. La robe et le commerce étaient toujours classés dans la bourgeoisie. On mettait la robe au-dessus de la finance. Je ne sais si nos financiers modernes admettraient cette hiérarchie, et si un banquier qui remue le monde et traite avec les têtes couronnées, ne se croit pas fort au-dessus d'un président de la cour royale.

La riche bourgeoisie et sa fille la finance, enfant ingrat qui dédaignait sa mère, faisaient leurs efforts pour se hisser jusqu'à la noblesse qui les méprisait, en la singeant dans leurs manières, ou en l'insultant par leur luxe.

Une aventure, qui fit du bruit dans Paris, inspira à Dancourt sa comédie du *Chevalier à la mode*, jouée en 1697. Il fit sa *Madame Patin* d'une famille toute bourgeoise, et veuve d'un financier. Cette femme est rencontrée dans sa riche voiture par une marquise ruinée, qui ne veut pas céder le haut du pavé, et qui la fait reculer de vingt pas.

Elle s'écrie dans le désespoir de son humiliation : « C'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés. — Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage, mais elle, avec un *taisez-vous, bourgeoise*! a pensé me faire tomber de mon haut! »

Lisette lui répond : « Bourgeoise! bourgeoise! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or... »

Il y avait pour chaque classe une espèce de code dont on ne pouvait s'écarter sans courir le danger du ridicule, et M. Serrefort, le beau-frère de madame Patin, nous donne le tarif du luxe que pouvait se permettre une bourgeoise qui prenait voiture : « Je voudrais bien savoir si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordelière; un cocher maigre, vêtu de brun; un petit laquais seulement pour ouvrir la portière. »

Avant la révolution, un médecin qui prenait voiture n'aurait pas osé se permettre d'avoir autre chose qu'une demi-fortune, c'est-à-dire un coupé à un seul cheval, sans domestique; le marche-pied extérieur permettant de monter et de descendre sans déranger le cocher. Le vieux et célèbre Portal avait conservé cette modeste allure, malgré sa haute position et sa grande fortune.

Du reste, la bourgeoisie avait son illustration comme la noblesse, et tel prétendu noble aurait eu de la peine à fournir une généalogie de trois générations, tandis qu'un certain bourgeois se vantait de pouvoir prouver, par des titres authentiques, *plus de six cents ans de roture, de père en fils.*

Au milieu de ces exceptions ambitieuses, la bourgeoisie moyenne fut long-temps circonscrite dans de modestes habitudes, dont l'exercice routinier obtint l'honorable nom de *vertus bourgeoises.* Dans le siècle dernier, chaque condition était pour ainsi dire soumise à un costume particulier; il eût été ridicule qu'un bourgeois fût vêtu de manière à ce qu'on ne le reconnût pas pour tel.

Une sorte de convenance, passée en usage, remplaçait ces lois somptuaires qui, en réglant le luxe proportionnel des citoyens, les préservait souvent de la ruine et du déshonneur. Aujourd'hui tout le monde s'habille de même, et la classe inférieure rivalise d'élégance avec celle que jadis elle se bornait à admirer et à envier. Il en résulte une apparente égalité qui donne à la société un aspect uniforme, mais dont le plus grand tort n'est pas de n'avoir plus rien de pittoresque ni de contrasté.

Le bourgeois, sous Louis XV, avait deux ou trois habits, dont la mode moins mobile que de nos jours, respectait la forme pendant plusieurs années. La ratine, le drap d'Elbeuf ou de Louviers de couleur sérieuse, pour l'hiver, le camelot ou le bouracan, pour l'été, revêtaient le bourgeois qui n'était pas voué au noir, comme les médecins et comme presque tous les gens de palais. La veste à basques, la culotte noire ou de la couleur de l'habit, les boucles aux souliers et aux jarretières, un chapeau rond à bords retroussés légèrement et retenus des deux côtés par une ganse, ou une espèce de triangle, nommé claque, qui se portait sous le bras et défrisait rarement la perruque poudrée, complétaient cet ajustement simple et modeste, dont nous ne voyons plus guère l'image que sur nos théâtres.

Un habit durait dix ou douze ans, et un bourgeois économe faisait retourner son habit. Les femmes gardaient leur robe de dessous plus long-temps encore, et quelquefois toute leur vie; elles ne la mettaient qu'aux grandes occasions, et ces occasions étaient alors peu fréquentes. A cette époque, une bourgeoise allait à la comédie deux fois par an, et à l'Opéra une fois en sa vie!

Les bourgeoises portaient rarement les étoffes de soie, et surtout les soies brochées et les satins. Les dentelles et les malines étaient, ainsi que les belles fourrures, l'apanage des femmes comme il faut. Un petit bonnet à carcasse, un papillon, coiffait la bourgeoise, qui se permettait quelquefois la baigneuse; mais les plumes, les fleurs dans la coiffure leur étaient sévèrement interdites.

Les bourgeois vivaient entre eux, et c'est chez eux que s'est conservée le plus long-temps la vie de famille. Après une semaine sédentaire, on s'habillait le dimanche pour aller à la messe, et de là faire une promenade aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arsenal, aux boulevarts. Aujourd'hui, le bourgeois loue un fiacre à la journée ou une voiture de remise, et conduit sa famille à la campagne, si même il n'a pas loué pour la saison un appartement aux environs de Paris.

Il n'en est pas un qui ne mène sa famille au spectacle, et qui ne donne des bals; et la femme et la fille du bourgeois ont des robes des plus fines étoffes, et des bijoux et des plumes et des fleurs; et certes tout cela ne revient point à pied du bal ou du théâtre. Les voitures de louage, qui se sont si prodigieusement multipliées, reconduisent à domicile des gens dont les pères et mères prenaient un fiacre deux fois l'année. On peut prendre une idée de la simplicité bourgeoise dans ce petit paragraphe de Mercier, écrit en 1782.

« *Faire l'amour à une fille*, en style bourgeois, c'est la rechercher en mariage. Un garçon se présente le dimanche, après vêpres, et joue *une partie de mouche.* Il perd et ne murmure pas : il demande la permission de revenir; elle lui est accordée devant la fille, qui fait *la petite bouche.* Le dimanche suivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il fasse beau. Déclaré épouseur, il a la liberté d'entretenir sa future à cinquante pas géométriques devant les parens. Alors se fait l'importante déclaration qui ne surprend pas la belle. Le prétendu est toujours bien frisé et d'une humeur charmante; aussi la fille parvient-elle à l'aimer un peu; puis elle sait que le mariage est la seule porte de liberté. Toute la maison ne parle devant l'épouseur que de la vertu intacte qui règne de temps immémorial dans la famille, etc. »

Aujourd'hui, la fille du moindre bourgeois apprend la musique, et le piano est de rigueur dans le plus petit appartement. Je n'entends pas ici par bourgeois le notaire, l'avoué, le médecin ni même le gros marchand, je restreins cette dénomination à son expression la plus simple, et je parle de la fille d'un épicier, d'un bottier, d'un perruquier, si tant est qu'il y ait encore des perruquiers, car je crois qu'il n'y a plus à Paris que des coiffeurs, excepté dans quelques rues des faubourgs et dans les quartiers où les gens du peuple se font raser tous les samedis.

Il ne nous reste plus qu'à rappeler ici les diver-

ses applications actuelles du mot bourgeois pris en bonne et en mauvaise part.

N'est-il pas singulier qu'on dise un *ordinaire bourgeois* pour un bon ordinaire, une cuisine saine et simple, et qu'une *mine bourgeoise*, des *manières bourgeoises* veuillent dire un air commun, des manières différentes de celles du grand monde. Et cependant, *vivre bourgeoisement*, c'est vivre avec simplicité, mais honorablement, et moins avec luxe qu'avec ce que les Anglais appellent le *confortable*. Une *caution bourgeoise* est une caution solvable, tandis que : *cela sent son bourgeois*, exprime quelque chose de commun. Les artistes refusent aux bourgeois le sentiment des arts et traitent de bourgeois tout ce qui manque d'idéal et de poésie. Les ouvriers appellent *le bourgeois* leur maître, et tous les gens chez qui ils travaillent. Un homme du peuple qui parle à un duc et pair, l'appelle *mon bourgeois*. La garde nationale descend en ligne directe de la *garde bourgeoise*, dont nous aurions à faire une histoire assez curieuse.

Nous ne passerons pas sous silence la *comédie bourgeoise*, que l'on a souvent tournée en ridicule; mais le monde, comme on dit, est une comédie dont nous sommes tous acteurs, et il est assez piquant de se parodier soi-même.

DUMERSAN.

(*Journal de Paris.*)

Mélanges, faits curieux.

MORT DU GÉNÉRAL ALLARD. — On se souvient que la mort du général Allard a été annoncée, puis démentie par les journaux. De nombreux renseignemens parvenus par la voie de Suez ne permettent plus de douter de ce triste événement qui se trouve longuement rapporté par la *Gazette de Delhi*, du 20 février :

« Le général a éprouvé une première attaque tandis qu'il passait en revue la légion française à Pichavor, où il avait pris position depuis l'affaire de Jamrood.

» Il a été saisi, sur le lieu même, de plusieurs vomissemens, et on l'a aussitôt transporté dans sa tente, où il a été secouru par le docteur Lord, à présent au service spécial pour le gouvernement anglais, à Pichavor. Le troisième et le quatrième jour, il se trouvait beaucoup mieux; mais il fut de nouveau saisi des mêmes symptômes et succomba victime du mal, le 23 janvier, huit jours après qu'il était tombé malade. D'après des renseignemens sur lesquels on peut compter, il paraît que la maladie du général a été reconnue mortelle; c'était une affection au cœur dont il souffrait depuis plusieurs mois.

» Il a conservé sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment, et quelques instans avant sa mort, il avait reçu les officiers de son corps, et s'était entretenu avec eux pendant quelque temps.

» Le général a manifesté le désir d'être enterré à Lahore; son corps a été embaumé, et, pour l'y transporter de Pichavor, les troupes se sont formées sur une double haie, au milieu de laquelle marchait le convoi, suivi de ses officiers, du docteur Lord et de plusieurs chefs sikes de distinction. Le 9 février, le corps est arrivé sur les bancs du Jetlam, où la mission britannique, maintenant en route pour Pichavor, était campée.

» A l'arrivée du corps à Lahore, le maharaja a ordonné qu'il fût reçu et enterré avec les honneurs militaires, et l'on dit que d'après le désir exprimé par MM. Court et Avitabile (deux officiers français, amis du général et au service du maharaja), le corps restera exposé pendant un jour ou deux, avant d'être mis en terre. »

La mort est venu frapper le général au moment, peut-être, où il allait revenir s'établir tout-à-fait en France. Il attendait pour cela le retour du général Ventura, et que la tranquillité fût rétablie sur les frontières de la Perse. Nous avons appris que Ventura était, le 5 mars, à Delhi, se dirigeant sur Lahore.

Le général Allard laisse en France une veuve, d'origine indienne, et cinq enfans, qui habitent Saint-Tropez.

Revue des Tribunaux.

TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE DE LA SEINE.

Spoliation d'une succession. — Demande en restitution de 510,000 *fr.*

Me Battier, avocat de M. Charles-Auguste Leclerc de Sainte-Croix, s'exprime en ces termes :

« M. Charles-François Leclerc de Sainte-Croix, écuyer, avait épousé, en juin 1782, mademoiselle Victoire-Anne Surgan de la Courbe. Il était fils de Charles-Ambroise Leclerc, écuyer, et seigneur de Sainte-Croix, procureur du roi honoraire au présidial du Mans, et de dame Louise-Madeleine de Rieux. Sa femme était fille de M. Joseph-François Surgan de la Courbe, conseiller du roi au siége présidial de l'élection du Mans, et de dame Victoire-Françoise de Carrey de Bellemare. Dans son contrat anté-nuptial, M. de Sainte-Croix père reçut, en avancement d'hoirie, la terre et la seigneurie de Gué-Bernisson, située paroisse de Ponthieu, dans le Maine, qui formait la principale partie de son avoir. Il hérita ensuite de ses père et mère, de deux maisons au Mans, de la métaire de la Chapelière, d'une portion de bois, de capitaux, d'un mobilier et d'une argenterie considérables, tels qu'on peut d'ailleurs les supposer à cette époque dans des familles parlementaires.

Après la mort de ses père et mère, M. de Sainte-Croix père continua de résider dans sa terre patrimoniale de Gué-Bernisson. Il perdit sa femme qu'il chérissait, après neuf ans de mariage; elle lui recommanda, à son lit de mort, le fils unique Charles-Auguste, fruit de leur union, et M. de Sainte-Croix lui promit de ne jamais se séparer de lui, et de le faire élever sous ses yeux. En effet, Charles-Auguste fut élevé dans le château de son père. Ce fils était l'objet de toutes ses complaisances; il déclara plus d'une fois hautement à sa famille et à ses amis qu'il ne se remarierait point, afin de lui laisser toute sa fortune.

Sa prédilection pour son fils semblait croître avec les années, et M. de Sainte-Croix était parvenu à l'âge de soixante ans.

A cette époque, une jeune fille fut introduite dans le château. Comment et en quelle qualité y arrivait-elle? Elle y serait venue, dit-on, en visite avec une cousine de M. de Sainte-Croix, et s'y serait occupée, comme distraction, de divers ouvrages de lingerie.... La vérité, c'est que la fille Louis se présenta d'abord comme couturière, et qu'elle y fut retenue ensuite comme domestique à gages. Le père et la mère de cette fille vivaient au Mans dans la dernière classe du peuple et dans la plus profonde misère; ils criaient dans la rue de la vieille ferraille, et le père Louis, qui de plus était crieur de ventes, se trouvait dans une telle pénurie, qu'on le voyait vêtu d'un vieux velours d'Utrecht qui sert de couverture aux fauteuils. Ils avaient donné à leur fille l'état de couturière; la beauté dont elle était douée ne pouvait qu'ajouter au malheur de sa position, loin de l'améliorer, et elle n'était pas ménagée dans les discours de la ville; elle ne fut donc certainement admise que comme domestique à gages chez M. de Sainte-Croix.

Ce fut alors que, par l'effet de l'ascendant coupable qu'elle avait usurpé sur l'esprit fasciné de M. de Sainte-Croix, elle fit chasser du château le sieur Soreau, homme de confiance qui, depuis longues années, était à la tête de toutes ses affaires, et qu'elle fit éloigner M. de Sainte-Croix fils lui-même. Qu'on explique autrement, s'il est possible, l'expulsion de la maison paternelle d'un fils unique et du vieux et fidèle serviteur qui le chérissait et qui avait bercé son enfance.

Ce fut dans cette situation d'un engagement aveugle sous le joug de cette fille, d'un état de rupture avec sa famille et avec ses amis, et d'un isolement absolu, qu'en 1811 M. de Sainte-Croix père songea à quitter son pays natal. L'empire que cette fille s'était créé sur cet infortuné vieillard était tel, qu'elle l'amenait au Mans, se faisait publiquement donner le bras par lui dans les rues de cette ville, qu'elle faisait tout et disposait de tout dans sa maison, en faisait fermer la porte à qui elle voulait, et qu'elle allait même jusqu'à le maltraiter quand il résistait à ses volontés.

Maintenant, qu'on nous dise si une fille qui se rend ainsi l'arbitre des sens et de la volonté d'un vieillard, et qui l'avait réduit à un complet isolement, après l'avoir brouillé avec sa sœur et sa famille, et même avec ses amis, après avoir fait chasser le fils unique et son vieux et fidèle serviteur, n'avait pas un but déterminé; si ce but n'était pas de s'emparer de sa fortune, et pour y parvenir, de l'éloigner des lieux où il pouvait encore être protégé par ses proches, éclairé par ses amis, de l'amener à Paris et de s'y faire épouser clandestinement par lui, loin de leurs regards et de leur surveillance !....

M. de Sainte-Croix fils était entré, par les soins du duc de Feltre, à l'Ecole de cavalerie de Saint-Germain; le champ était donc resté libre à la fille Louis.

Cependant on arrrive à Paris; il importait de placer le malheureux vieillard dans un isolement absolu; aussi la fille Louis alla-t-elle pour ainsi dire le cacher à la Glacière, lieu dit la Fosse-aux-Lions, près Bicêtre, endroit fort retiré de la petite commune de Gentilly, hors barrière, et y vécut avec lui dans le plus profond secret, après lui avoir fait rompre toute correspondance et toute relation avec sa famille et ses amis.

Quant à M. de Sainte-Croix fils, sorti de l'école de Saint-Germain, il faisait les campagnes d'Allemagne et de Russie.

Cependant M. de Sainte-Croix père avait si peu l'intention, en venant à Paris, d'épouser la fille Louis, qu'il passa avec elle plus de deux années à Gentilly, sans céder à ses instances; et lorsque cette fille devint grosse, et qu'elle eut, le 22 janvier 1814, donné le jour à un fils, M. de Sainte-Croix ne pensa pas à le légitimer par le mariage, mais il se borna à le reconnaître comme son fils naturel.

Une année s'écoula depuis la naissance de cet enfant, avant que la fille Louis pût l'entraîner à contracter avec elle ce mariage, objet de tous ses désirs; elle y parvint enfin...»

L'avocat donne ici connaissance du contrat de mariage et fait ressortir les clauses qui facilitent la spoliation que l'on projetait.

Maintenant, ajoute Me Battier, portons nos regards sur les formalités et sur l'acte de célébration de ce mariage. Les manœuvres frauduleuses de la fille Louis pour y arriver, les ténèbres dont elle s'enveloppait pour l'accomplir, la crainte de voir sa proie lui échapper, nous convaincront du motif et du but de la rédaction du contrat de mariage.

Il lui fallait le consentement de ses père et mère, et elle n'osait les faire venir en personne. Elle se fait délivrer, par un notaire du Mans, à la date du 6 avril 1815, c'est-à-dire un mois avant la célébration du mariage, une procuration en blanc ainsi conçue :

« Lesquels ont fait et constitué pour leur procureur-général et spécial...., auquel ils donnent plein et entier pouvoir de, pour eux et en leur nom, consentir, comme en effet ils consentent par la présente, purement et simplement, que Marie-Madeleine-Scholastique Louis, fille majeure, issue de leur mariage, demeurant à Chantilly (on dé-

nature même le lieu où elle résidait avec M. de Sainte-Croix, et cela pour empêcher les recherches et les oppositions), contracte mariage avec tel homme veuf ou garçon, dont elle pourra faire choix; assister pour eux tant au contrat de mariage qu'à la célébration d'icelui. »

Ainsi, l'on n'osait point nommer la personne que la fille Louis devait épouser, dans la crainte que la chose ne fût sue au Mans et que le nom de M. de Sainte-Croix ne donnât l'éveil à ses parens et à ses amis.

L'avocat entre ensuite dans de longs détails sur la fortune de M. de Sainte-Croix à cette époque : il en résultait que cette fortune s'élevait à 510,560 fr., et cependant M. de Sainte-Croix est mort dans un état voisin de la misère... Cette fortune, qu'est-elle donc devenue?

C'est le 30 janvier 1830 qu'est décédé M. de Sainte-Croix. Il laissait pour héritiers M. Charles-Auguste de Sainte-Croix, enfant du premier lit, et deux enfans mineurs, issus de son mariage avec la fille Louis. Ici se présente une série de faits qui vont répandre un nouveau jour sur ceux qui précèdent.

La fille Louis, dont le mariage était inconnu aux parens et aux amis du défunt, au fils aîné lui-même de M. de Sainte-Croix, la fille Louis, qui avait été l'objet du blâme public, des soupçons et des accusations de toute cette famille, avait des raisons extrêmement graves, si sa conduite eût été loyale, de composer un conseil de famille des parens et des amis de M. de Sainte-Croix père, et surtout de choisir parmi eux un subrogé-tuteur. Il n'en fut point ainsi. Elle ne présenta au juge de paix du côté paternel, que M. le vicomte Picot de Vaulogé, cousin par alliance du défunt, tandis qu'il existait à Paris, comme on le voit dans le contrat de mariage de M. de Sainte-Croix fils, un grand nombre de parens proches et d'anciens amis de M. de Sainte-Croix père. Elle y joignit un sieur Pouillard, alors curé de la commune de Gentilly, et depuis agent d'affaires, et un sieur Ducasse, médecin à Paris. Du côté maternel, un marchand de draps, un corroyeur et un sieur Potel, étudiant en droit, qui n'était autre que le maître clerc du notaire Chaulin.

M. Pouillard, alors curé de la commune de Gentilly, fut nommé subrogé-tuteur, et accepta ces fonctions. On procéda à l'inventaire, et le résultat fut que, de cette fortune, de toutes ces valeurs, de ce mobilier, il ne restait plus qu'une somme de 1,987 fr., qui devait à peine suffire à éteindre des dettes criardes.

A cette époque M. de Sainte-Croix fils était en Amérique. De retour à Paris, on se hâta de lui apprendre l'état de dénûment dans lequel est mort son père. On s'efforça de lui démontrer que tout s'était passé dans les règles; que les scellés avaient été apposés et levés; qu'il avait été bien et dûment représenté; que le mobilier avait été vendu et absorbé par les dettes; qu'il n'existait rien de la fortune de son père, et qu'il était à craindre que lui même, s'il prenait qualité, ne fût poursuivi par les créanciers en rapport de la somme de 5,000 fr. que, dans le temps, son père avait payée pour le faire remplacer et dont la quittance avait été inventoriée.

Atterré par cette nouvelle, et cédant aux avis pressans et perfides des conseils officieux de la veuve Leclerc, qui lui présentaient la perspective d'être obligé lui-même, par surcroît, d'acquitter les dettes d'une succession obérée, il renonça à la succession de son père.

Tout semblait ainsi consommé; mais, vers la fin de 1836, M. de Sainte-Croix fils apprit qu'une demoiselle de Sainte-Croix devait s'unir à M. Lachèze, député et président du tribunal de Montbrison. Il découvrit bientôt que cette demoiselle n'était autre que l'enfant issu du second mariage de son père; il sut que sa mère lui donnait en dot et en avancement d'hoirie, une somme de 100,000 fr. Ce fut pour lui un trait de lumière; il alla aux renseignemens, et apprit que la femme Leclerc possédait un fort bel hôtel rue de Ponthieu, 26, un autre hôtel non moins important, avenue de Neuilly, 56, aux Champs-Elysées; qu'elle avait, en outre, un portefeuille et des valeurs considérables. Il apprit qu'elle avait eu pour conseil intime le nommé Pouillard, alors curé de Gentilly, et depuis se disant agent d'affaires; qu'il ne quittait point la maison de M. de Sainte-Croix; qu'il était initié fort avant dans ses affaires.

Nul doute, il y avait eu spoliation de la part de la dame de Sainte-Croix, et M. Pouillard avait été son complice.

Une plainte criminelle fut déposée, et, à la suite de perquisitions, on parvint à saisir des documens précieux; mais la chambre du conseil rendit une ordonnance de non lieu : rien n'établissait que les soustractions eussent été commises antérieurement au décès de M. de Sainte-Croix, la femme Leclerc trouvait une immunité dans l'art. 380 du code pénal.

C'est dans ces circonstances qu'a été entamée l'action civile dont le tribunal est saisi, et dont le but est d'obtenir la restitution des valeurs qui ont été soustraites au préjudice de M. Charles-Auguste de Sainte-Croix. Me Battier s'efforce d'établir, en droit, que cette demande est fondée aussi bien à l'égard de la dame veuve Leclerc, qu'à l'égard de M. Pouillard : il ajoute que M. et Mme Lachèze doivent être condamnés à rapporter à la masse la somme de 100,000 fr., montant de la dot constituée à la dame Lachèze.

Me Lamy, avocat de madame de Sainte-Croix, commence par opposer deux fins de non recevoir, tirées de l'ordonnance de non lieu rendue par la chambre du conseil, et de la renonciation faite par M. de Sainte-Croix à la succession de son père, en parfaite connaissance de cause.

Arrivant à l'examen des faits, Me Lamy cherche à établir que M. Louis, le père de madame de Sainte-Croix, n'était pas dans la position qu'on a représentée. Il avait, au contraire, de l'aisance; il s'est même trouvé en position de prêter de l'argent à M. de Sainte-Croix fils. Mademoiselle Louis avait aussi des capitaux; depuis elle a fait des spéculations heureuses, et elle a pu réaliser une fortune qui est au surplus bien inférieure à celle dont on l'a gratifiée.

L'avocat fait de plus remarquer qu'on se plaint non pas de donations déguisées, faites par M. de Sainte-Croix au profit de sa seconde femme, mais d'un détournement commis par celle-ci. Or, quelle que soit l'audace des articulations de M. de Sainte-Croix fils, ces articulations ne constituent pas des preuves, et en pareille matière des présomptions seraient insuffisantes; à plus forte raison en doit-il être ainsi, alors que, comme dans l'espèce, on s'en tient à des articulations scandaleuses, mais sans fondement.

Me Desboudets, au nom de M. Pouillard assigné en restitution solidaire, s'est efforcé de démontrer en fait que son client était à l'abri de tout soupçon; en droit que la loi ne reconnaissait pas de complicité en matière civile.

Après une plaidoirie de Me Marie qui, dans l'intérêt de M. Lachèze, s'est attaché particulièrement à faire ressortir la fin de non recevoir tirée de la renonciation de M. Charles-Auguste de Ste-Croix à la succession de son père, Me Dupin, dans une réplique animée, a reproduit et développé avec force les moyens déjà présentés pour M. de Sainte-Croix fils.

Le tribunal, sur les conclusions conformes de M. l'avocat du roi Gouin, a décidé sur les fins de non recevoir que l'ordonnance de non lieu ne faisait point obstacle à l'action civile, et que, quant à la renonciation à la succession, elle était également inadmissible, attendu l'articulation de dol.

Au fond, il a admis M. de Sainte-Croix à faire preuve à l'égard de la dame veuve de Sainte-Croix et du sieur Pouillard, tant par titre que par commune renommée, des valeurs qui auraient été détournées de la succession de son père.

Les recherches nombreuses auxquelles nous avons été obligés de nous livrer, le soin que nous désirons apporter à notre compte-rendu de l'exposition des produits de l'industrie, ont retardé jusqu'à présent la première partie de notre travail; elle paraîtra sans retard dans notre prochain numéro. Ce compte-rendu dont nous sentons toute l'importance est confié à M. Georges Janety.

Revue Dramatique.

THEATRE DU GYMNASE.

Le Diamant, comédie en deux actes, mêlée de couplets, par M. Théaulon. — *La Maîtresse et la Fiancée*, comédie en deux actes, par M. Emile Souvestre.

Le *Diamant* de M. Théaulon est une petite comédie qui ne serait pas trop déplacée au théâtre de M. Comte. Il s'agit d'un jeune allemand du nom de Breslaw qui, tourmenté du désir de faire fortune, abandonne un beau jour son tuteur et sa cousine, et s'embarque pour les Grandes-Indes. Il en revient au bout de quelques années avec un diamant de trois millions. De retour au pays, il n'a rien de plus pressé que de ne pas aller voir son tuteur Müller et sa cousine Wilhelmine. En Allemagne, tous les tuteurs s'appellent Müller, toutes les cousines se nomment Wilhelmine. Breslaw se soucie bien, vraiment, de sa cousine et de son tuteur! Il épousera la fille d'un riche banquier de Vienne. Toutefois, avant de signer le contrat, le beau-père pense qu'il serait prudent de faire estimer le diamant par le joaillier de la couronne. Rien n'est plus simple : le joaillier est appelé. Mais, ô surprise! c'est l'honnête Müller lui-même qui tire gravement sa loupe de sa poche et déclare sans s'émouvoir que le diamant de trois millions est faux. Breslaw s'évanouit, le papa beau-père fait une horrible grimace, la fiancée s'éloigne, Wilhelmine reste seule auprès de l'ingrat qui l'avait délaissée.

Au deuxième acte, Breslaw est à peu près fou. Il refuse de voir son tuteur et ne se laisse approcher que par sa cousine. Cependant, *il signor* Zambulanti, juif vénitien, la pire espèce de juifs qui soit au monde, rôde depuis long-temps autour de la maison où s'est retiré Breslaw. Un jour que celui-ci se promène tristement dans sa chambre, rêvant aux trois millions que lui a ravi la loupe de son tuteur, Zambulanti ouvre la porte et se présente avec force révérences. Il connaît le diamant de Breslaw : c'est un diamant faux. Il le sait; mais tout faux qu'il soit, Zambulanti en offre trois mille ducats. Breslaw hésite long-temps, mais il cède, car trois mille ducats c'est la fortune d'un honnête ouvrier, et Breslaw s'est décidé à épouser Wilhelmine et à vivre modestement avec elle. Il se dit que sa cousine est un diamant qui ne redoute la loupe d'aucun joaillier. Breslaw peut être heureux encore. Mais voilà bien une autre affaire! le pendu ressuscite, le diamant n'est pas faux! Que devient le vieux Müller, quand il apprend que Wilhelmine l'a porté chez Zambulanti de la part de Breslaw; que devient Breslaw lorsqu'il comprend que pour trois mille ducats il vient de livrer trois millions! Heureusement Wilhelmine n'a pas voulu se dessaisir du diamant sans avoir consulté préalablement M. Müller. Grâce à cette prévoyante fille, Breslaw retrouve ses trois millions qu'il partage avec elle.

M. Bocage a joué le rôle de Breslaw avec une grâce souffrante et résignée.

Maîtresse et Fiancée, par M. Emile Souvestre, est moins un tableau qu'une esquisse, où se retrouve toutefois le talent et la moralité de l'auteur d'*Henry Hamelin*. C'est la lutte d'un homme qui, las de sa maîtresse, la délaisse impitoyablement pour épouser une jeune fille qu'il aime : dénoûment de presque tous les amours qui s'établissent en dehors du monde! Madame Dorval a joué le rôle de Caroline Allard, comme M. Bocage celui

de Breslaw, avec une résignation touchante. Ce sont deux aigles qui finiront par se casser les ailes dans cette cage étroite du Gymnase.

Revue de cinq Jours.

15 MAI. — La tranquillité est entièrement rétablie dans la capitale; aucune démonstration de la part des factieux n'a eu lieu dans la soirée d'hier ni aujourd'hui. Le plus grand calme, la confiance la plus parfaite règnent parmi la population, qui a repris ses travaux, et quoique l'autorité continue de veiller avec soin à la sûreté publique, tout annonce que rien ne viendra plus la troubler.

— Voici, d'après le *Journal des Débats*, le chiffre des blessés qui se trouvaient mercredi, à deux heures, dans les différens hôpitaux de Paris:

A l'Hôtel-Dieu, 69 blessés, parmi lesquels 20 militaires: le nombre des morts était de près de moitié.

A l'hôpital St-Louis, 38 blessés.

A St-Antoine, 14.

A la Charité, 2.

A la maison royale de santé, 2.

Au Val-de-Grâce, 18 militaires.

— La chambre des députés a procédé aujourd'hui à l'élection de son président, par suite de la nomination de M. Passy au ministère des finances. Il y a eu deux tours de scrutin.

Au second tour, M. Sauzet ayant obtenu 213 voix, et M. Thiers 206, M. Sauzet a été proclamé président.

— Cabrera intercepte encore la route de Madrid. C'est le quatrième courrier en retard.

Le 8, Espartero, entièrement maître de Ramalez, annonce qu'il attaquera Guardamino le 10.

— On écrit de Bruxelles, le 12 mai: « Notre grand industriel, M. Cockerill, pourra continuer ses opérations. Par arrêté royal, en date du 10, le roi lui a accordé le sursis définitif qu'il avait demandé. »

— La société des gens de lettres a interjeté appel du jugement qu'il l'a déclarée nulle.

— Une rencontre qui, par bonheur, n'a pas eu de fâcheux résultats, vient d'avoir lieu au bois de Boulogne. Deux provinciaux étaient assis, l'un derrière l'autre, dans un parterre de théâtre des boulevarts. Le provincial, dont le rayon visuel était contrarié par la carrure de son voisin, s'écria d'une voix haute et claire: « Quand on est aussi épais, on devrait bien rester chez soi. — Monsieur, reprit l'homme gros, en se retournant vers son interlocuteur, il n'appartient pas à tout le monde d'être plat. » C'était le mot à double entente qui amenait les deux adversaires sur le terrain. Après des explications, ils sont allés faire assaut de calembourgs et de coq-à-l'âne dans un déjeûner commandé d'avance par les témoins.

16. — Un ordre de la cour des pairs est arrivé aujourd'hui à l'Hôtel-Dieu, à l'effet de placer dans une salle particulière les blessés des 12 et 13 mai, afin que la police puisse exercer sur eux une surveillance plus active.

— Les abords de la Morgue sont toujours encombrés d'une foule de curieux; des gardes municipaux et des sergens de ville maintiennent l'ordre pour l'entrée et la sortie des visiteurs, et cette triste exhibition se fait dans le silence et le recueillement. Neuf cadavres sont encore exposés.

— On a enterré hier la jeune fille qui a été frappée au cœur dimanche dernier, au moment où elle se déshabillait pour se coucher. Dans la maison n. 74, rue du Temple, qui est située près de celle où la jeune fille a été tuée, une autre jeune personne, qui regardait à travers la persienne de la fenêtre de sa chambre, a été atteinte par une balle qui lui a fracassé la mâchoire après lui avoir labouré le bras; elle est dans un état désespéré.

— On lit dans le *Journal de Bastia*: Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que les assassins de l'infortuné Pozzo di Borgo viennent de tomber sous les coups de la force armée aux environs d'Ajaccio. On assure que ces malfaiteurs auraient été détruits par la 4e compagnie des voltigeurs corses après une résistance de plusieurs heures. Un voltigeur aurait été tué et un autre grièvement blessé.

— On écrit de Vienne, 5 mai, que M. le duc de Raguse est dans l'intention de rentrer en France, pour y vivre dans une de ses terres.

— M. le duc de Bassano, qui s'est trouvé mêlé à de si grands événemens, laisse des Mémoires complets qui fourniront de précieux documens à notre histoire contemporaine. On cite surtout un curieux morceau sur le ministère des trois jours.

17. — L'arrêt par lequel la chambre des pairs s'est constituée en cour de justice a été signée par 158 membres siégeans.

On remarque parmi ces 158 signataires 22 anciens ministres à portefeuille; 17 membres du conseil-d'état; 9 magistrats de la cour de cassation; 5 de la cour des comptes; 1 premier président de cour royale; 2 préfets en activité; 58 lieutenans-généraux ou marechaux-de-camp; 3 colonels; 5 vice-amiraux; 2 membres du corps diplomatique; 9 membres de l'Institut; 1 journaliste; 2 banquiers; et enfin 9 intendans et aides-de-camp attachés à la personne du roi ou à celle des princes ses fils.

— Le *Moniteur* contient un rapport au roi, signé de M. le général Cubières, à la date du 11 mai 1839, pour proposer la fondation à Paris d'un *collége arabe*, où sera faite l'éducation spéciale des enfans indigènes de notre colonie d'Afrique; une école d'interprètes pour l'arabe vulgaire et l'idiome algérien, sera attaché à ce collége. Ce rapport a été approuvé par le roi.

— Une nouvelle crise ministérielle vient d'éclater à Madrid: la reine Christine a nommé un cabinet provisoire. Par un décret du 10 mai, elle a accepté la démission de MM. Pita-Pizarro, Chacon et Hompanera. Elle a nommé, pour les remplacer par intérim, MM. Vigodet, Arrago et José Fervaz.

— M. le comte de Chambord (le duc de Bordeaux), dit une lettre de Trieste, en date du 6 mai, vient d'arriver dans notre ville, accompagné du lieutenant-général La Tour-Foissac et des autres officiers attachés à sa personne. Le prince, après avoir visité le port, les établissemens publics, le vaisseau de ligne anglais le *Pembroke*, qui se trouve en ce moment en rade, continue demain son voyage vers la Hongrie et la Transylvanie, en passant par Fiume et Carlstadt.

— Les prévenus déjà jugés à l'occasion des troubles survenus dans l'Ouest, par suite de l'élévation du prix des grains, sont ceux de Saint-Jean-d'Angely et de Brizambourg. Les prévenus de La Rochelle sont partis le 14 à cinq heures pour Saintes, au nombre de 51, et c'est le 20 que la session des assises ouvrira. On pense qu'elle durera environ trois semaines. Il y a 165 témoins à charge, sans compter ceux que les prévenus feront entendre dans leur intérêt.

— Quarante-huit faillites ont été prononcées par le tribunal consulaire de la Seine pendant la première quinzaine de mai. C'est la première fois qu'un chiffre aussi élevé se produit dans une aussi courte période.

— Il a gelé la nuit dernière. Les pousses de vigne ont été atteintes au jardin des plantes, et les orangers du jardin des Tuileries ont beaucoup souffert. On doit craindre d'après cela que la gelée n'ait été forte dans la campagne et dans les endroits non abrités. Le thermomètre est descendu hier à 1 degré 1/10e et à trois heures il n'était qu'à 7 degrés. Chose bien bizarre, il gèle le 15 mai avec un vent du sud, et nous avons eu dernièrement des chaleurs soutenues de 21 degrés avec des vents soufflant du nord.

18. — Jusqu'ici le nombre des tués ou décédés à la suite de leurs blessures, dans les journées des 12 et 13 mai, se monte à 150. Sur ce nombre, le chiffre des pertes de la troupe de ligne entre, dit-on, pour un tiers. Un seul bataillon du 7e de ligne, qui fut au moment même de son arrivée dans Paris dirigé vers le point central de l'insurrection, a eu quinze hommes tués.

Dans la garde municipale, la perte en tués se monte à six hommes. Les blessés sont au nombre de 36.

— Les premiers interrogatoires ont été terminés vers cinq heures du soir, à la Conciergerie; sur 204 prévenus, 184 sont restés sous mandat d'arrêt de dépôt, 20 ont été mis en liberté.

— Aujourd'hui ont eu lieu, à l'église Saint-Eustache, les obsèques de M. Ledoux, grenadier de la 3e légion de la garde nationale, tué en enlevant la barricade de la rue Tiquetonne. Un concours considérable de personnes de toutes conditions était venu adresser les derniers adieux au courageux citoyen mort pour la défense des lois.

— Les insurgés pris les armes à la main, et ceux consignés dans les hôpitaux, se renferment dans un système de défense uniforme, qui consiste à se présenter comme ayant été forcés de prendre les armes et de marcher avec les groupes agitateurs.

—Le roi vient de consacrer un don de 10,000 f. au soulagement des intéressantes familles des gardes nationaux et des militaires tués ou blessés dans les malheureuses journées des 12 et 13 mai. La reine et le duc d'Orléans y ont également consacré tous deux 4,000 fr.; S. A. R. Madame Adélaïde, 2,000 fr.; ensemble, une somme de 20,000 fr., qui vient d'être versée entre les mains de M. le maréchal Gérard.

— M. Elleviou, le célèbre chanteur, qui s'est retiré du théâtre il y a vingt ans environ et qui est aujourd'hui maire d'une commune du département du Rhône et membre du conseil général de ce département, vient de recevoir la décoration de la Légion-d'Honneur.

19. — Le conseil des ministres s'est réuni hier à midi aux Tuileries, chez le roi, et à huit heures du soir au ministère des affaires étrangères.

— Le cardinal Fesch est mort à Rome le 13, à cinq heures du matin.

Le cardinal Fesch, oncle maternel de l'empereur, archevêque de Lyon, était né à Ajaccio le 3 janvier 1763; il avait par conséquent plus de soixante-seize ans. Pie VII l'avait élevé au cardinalat en 1803.

— Hier matin, cinquante-deux des individus arrêtés dans les journées de dimanche et lundi derniers, ont été extraits du dépôt de la préfecture de police et transférés, par la communication particulière récemment ouverte, de l'hôtel de la préfecture à la Conciergerie, où ils ont été écroués sous mandat d'arrêt.

— L'état de l'accusé Barbès donne toujours quelques inquiétudes. La blessure qu'il a reçue présente l'exemple d'un des cas signalés par les praticiens comme un des phénomènes les plus rares produits par les coups d'armes à feu. Barbès a été atteint au front, et la balle qui devait traverser la tête a contourné les os du crâne en glissant sous la peau et est sortie par derrière.

— Aujourd'hui, à six heures du matin, M. Barlet, commissaire de police, s'est transporté, accompagné d'agens, rue de Varennes, à l'hôtel de M. le comte de Rougé, où, dit-on, une perquisition a été faite en l'absence de M. le comte de Rougé, parti pour Londres depuis quelques jours. Son domestique a été arrêté et conduit à la préfecture de police; cet homme est accusé d'avoir participé aux troubles des 12 et 13 mai.

— Les administrateurs des Messageries Françaises ont, aujourd'hui, formé leur pourvoi contre l'arrêt rendu hier par la cour dans l'affaire de coalition.

— Me Ferdinand Barrot vient d'être appelé à succéder à M. Teste comme avocat du trésor et des domaines.

Le Directeur, BERTHET.

Imp, d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

25 MAI 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étraugers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
....
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 29.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

LA PRESSE DE LA RÉVOLUTION.

Le *Moniteur* est sans doute la meilleure histoire de la révolution, et les autres journaux français, depuis l'année 1787 jusqu'en 1798, offrent une mine précieuse de documens à qui voudra se faire l'annaliste de cette ténébreuse époque. Que les livres contiennent l'histoire des faits, les journaux sont l'histoire des idées. C'est dans leurs colonnes seules qu'on peut trouver les causes probables de l'insurrection du peuple et de ses efforts pour renverser le trône de Louis XVI, l'explication des scènes orageuses passées dans le sein même de la convention nationale, et les principaux motifs des massacres et des proscriptions. On connaît l'influence de Marat et d'Hébert sur la populace durant le règne de la terreur. *Le Publiciste Parisien*, du premier, et *le Père Duchesne*, de l'autre, rivalisaient de zèle à sonner le tocsin de la révolte. « *Le Père Duchesne* est-il encore en colère ce matin ? » telle était la question que le citoyen de Paris s'adressait lorsqu'il voulait s'instruire des événemens du jour. Il arrivait rarement que *le Père Duchesne* fût de bonne humeur, à moins que la veille n'eût vu quelques têtes tomber sous le couteau de la guillotine. Il se rendait dans son club afin d'y dénoncer quelque aristocrate, quelque ennemi du bien public, ou bien afin d'y organiser une émeute pour la première occasion. Lorsque les armées républicaines luttaient aux frontières contres les forces coalisées de l'Europe, les journaux de Paris étaient des auxiliaires puissans pour le gouvernement central. Toutes les feuilles du *Père Duchesne* étaient expédiées aux soldats avec plus de régularité que la paie ou des habits. *L'homme ne vit pas que de pain.* Les derniers articles étaient lus et commentés dans les bivouacs, et ils ont grandement contribué plus tard, il est vrai, aux victoires des armées républicaines.

Au sein de la convention, les partis modérés avaient leurs organes aussi bien que les factions extrêmes. Brissac, Condorcet, Roland et les principaux Girondins, étaient journalistes. Après son expulsion du club des Jacobins, Camille Desmoulins publia *le Vieux Cordelier*, dans lequel il déplora en des phrases pleines de chaleur et d'éloquence les malheurs de son pays. Mais, du côté du parti modéré, le nombre des journaux était bien borné, en comparaison de ceux qui, chaque jour, surgissaient des partis extrêmes. Il n'y avait pas un chef conventionnel ou un fier jacobin qui n'eût sa feuille, dans laquelle il se déchaînait contre le roi, l'aristocratie et le clergé, ou contre ses propres collègues. Après avoir jeté un coup d'œil sur les colonnes incendiaires des cent feuilles périodiques, telles que le *Journal de la Montagne*, *l'Aristocratie enchaînée et muselée*, *l'Echo du Palais-Royal*, le *Journal des Jacobins*, nous concevons les proscriptions des Girondins, les fusillades de Lyon, les noyades de Nantes, et même les massacres de septembre.

Représenter les excès de la révolution française comme l'œuvre de quelques caractères furieux, de quelques esprits exaltés, est un principe adopté par certains écrivains de notre époque. Ils placent Robespierre et Danton sur une sorte de trône, et ils les font planer au dessus du chaos révolutionnaire. Rien n'est cependant plus absurde; il y avait alors une puissance d'action générale qu'aucun de ces hommes n'eût pu maîtriser. Lorsqu'ils tentèrent de l'arrêter dans sa marche ascendante et terrible, leur influence et leur popularité disparurent comme par enchantement, et à leur tour ils tombèrent victimes de cette force suprême : ils furent entraînés dans ses tourbillons. Pourquoi les Girondins furent-ils poursuivis dans les forêts et traqués comme des bêtes fauves? parce qu'ils étaient devenus trop modérés. Pourquoi Danton, dont la voix, semblable au beffroi, donna le signal aux septembriseurs, fut-il amené devant le tribunal révolutionnaire? parce qu'il avait bégayé et failli dans l'occasion. Camille Desmoulins éprouva le même sort et pour la même raison. Robespierre lui-même aurait duré plus long-temps s'il n'eût manifesté à la fin une certaine tendance vers des principes d'ordre et de modération. Le parti qui le renversa le voyait avec une secrète terreur être à la veille d'appeler ses collègues de la convention à rendre un compte sévère des atrocités qu'ils avaient commises pendant leurs missions dans différens départemens. Il paraît certain que Robespierre l'eût fait s'il eût vécu.

Ceux qui ne l'ont connu que par ses fureurs démagogiques seront étonnés des principes qu'il avait adoptés huit mois avant sa mort, quand il n'était déjà plus du parti ultra-radical, quand il se sentait déjà débordé par des hommes nouveaux et plus révolutionnaires que lui. Robespierre dépassé! voilà qui est fantastique et qui serait incroyable.

Il serait facile de multiplier les preuves à l'appui de cette assertion sur la force révolution-

[illegible] qui agissait en dehors de Robespierre et souvent malgré lui. Les journaux du temps en sont remplis, et il est curieux de voir quels éloges ils prodiguent au patriotisme, à l'énergie, au zèle des orateurs furibonds qui représentaient leurs idées. Le moyen le plus sûr d'acquérir de la popularité était de chercher, s'il était possible, à surpasser en violence, en exaltation, les journalistes Marat et Hébert. Ces deux hommes ont été long-temps les modèles que chaque conventionnel affectait de vouloir imiter. La haine de Marat et d'Hébert pour la royauté et l'aristocratie était parvenue à un degré d'exaltation tel, elle se manifestait d'une manière si étrange, qu'il n'était pas un seul homme politique qui ne tentât de devenir leur imitateur ou ne craignît de devenir leur victime, tant ils disposaient de la partie du peuple qu'ils représentaient.

Dans l'article qui sert d'introduction au *Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins, nous trouvons le passage suivant, qui donne une idée plus saine de la révolution française que tout ce qu'on a écrit depuis sur ce sujet. Camille Desmoulins avait alors abandonné le parti de la *Montagne* pour revenir aux principes de modération et de justice. Le courage alors lui semblait être du côté de la modération, car la terreur gouvernait.

« Il ne reste plus à nos ennemis d'autre ressource que celle dont osa le sénat de Rome quand, voyant le peu de succès de ses batteries contre les Gracques, il s'avisa, dit Saint-Réal, de cet expédient pour perdre les patriotes : ce fut d'engager un tribun d'enchérir sur tout ce que proposerait Gracchus; et à mesure que celui-ci ferait quelque motion populaire, de tâcher d'en faire une bien plus populaire encore, et de tuer ainsi les principes et le patriotisme par les principes et le patriotisme poussés jusqu'à l'extravagance. »

Or, pour connaître jusqu'où va l'extrémité de ces principes, il faut lire les journaux et les pamphlets de l'époque que les histoires de MM. Thiers et Mignet ont mise à la mode en France dans ces derniers temps. MM. Buchez et Roux en ont donné quelques extraits dans leur grosse histoire parlementaire, mais ils paraissent n'avoir pas toujours consulté les feuilles les plus populaires. A la vérité, il doit être très difficile aujourd'hui de faire une collection complète de toutes les publications révolutionnaires. Plusieurs ont été anéanties avec les partis qu'elles servaient; d'autres n'ont circulé que dans les départemens. Il en est que les souscripteurs ne se procuraient qu'en secret, afin d'éviter de tomber entre les mains de l'*homme rouge* de la guillotine ; car il n'était pas plus dangereux pour un Romain du temps de l'empire d'avoir une robe de pourpre dans sa garde-robe que pour un citoyen de la république française de recevoir chez lui certains journaux proscrits. Nous avons trouvé en France, en parcourant une volumineuse collection de journaux, quelques numéros de *la Feuille du Jour*, qui portaient écrits en lettres rouges, en tête de la première colonne, l'avis suivant : *Citoyen, veux-tu continuer ton abonnement? l'ancien rédacteur vient d'être raccourci.*

Si l'on dressait le martyrologe de la presse, cette période fournirait une ample série d'illustrations. Mais ouvrons les feuilles écrites par ces hommes, et, dans l'intérêt du philosophe ainsi que de l'historien, donnons comme spécimen du style et de la pensée des publications de cette époque, quelques extraits où se trouve empreinte leur influence sur la marche des événemens.

1° Actes *des Apôtres*; par Pelletier, Champemetz, Lauraguais, Rivarol, Régnier, d'Auborme, Béville, Langlois, Bergasse, et autres; in-8°; commençant en 1789, finissant au mois d'octobre 1791, d'après l'ordre signifié au nom du roi par l'intendant de la liste civile.

Le prospectus porte pour épigraphe :

Quid domini facient, audent cum talia fures?
Liberté, gaîté, démocratie royale.

La première version est datée : *l'an 0 de la liberté*, *et intitulée : Les actes des apôtres, commencés le jour des morts, et finis le jour de la purification.* Cet ouvrage se compose de 10 vol. et de 11 numéros, en tout 311 numéros.

On lit dans le n° 28, pag. 13.

« Louis était, il y a six mois, maître de 24,000,000 de sujets ; aujourd'hui il est le seul sujet de 24,000,000 de rois. Reste à savoir comment cette nation de potentats posera les limites de tant d'empires, et comment le sujet pourra obéir à tous ces souverains. »

2° Actions héroïques, par Léonard Bourdon et Thibaudeau, an 2 ; 5 numéros.

3° A deux liards, *à deux liards mon journal!*... Commencé le 1er octobre 1791, avec la première assemblée législative ; supprimée le 11 août 1792. Au n° 3, il s'intitule le *Babillard national*, *journal à deux liards.* Au n° 10, il reprend son premier titre. 7 mois de 30 nos, et un 8e de 27. Il débute ainsi :

« Je n'emploierai que quelques lignes à me mettre au courant des travaux de la nouvelle assemblée nationale. Elle a débuté sur le théâtre du Manége, le 1er octobre 1791, l'an 3e de la révolte, en langage vulgaire l'an 1791, vérifié ses pouvoirs en deux jours, juré trois fois, insulté le roi, la garde nationale, le public, bafoué des ministres, et gagné 150,000 fr... — L'assemblée a renoncé à être honorable et honorée. J'aime à voir qu'elle se rend justice. — Les trois quarts et demi du peuple attendent, avec autant d'impatience que les aristocrates, l'arrivée des troupes étrangères et des émigrans. — Nos révolutionnaires sont fiers d'avoir réussi à intéresser l'univers entier à les voir pendus. »

4° L'Aristocratie *enchaînée et surveillée par le peuple.* Il est inutile de donner des extraits de ce journal, son titre seul indique son esprit.

5° Le défenseur *de la Constitution*; par Max. Robespierre, 12 cahiers, du 1er juin au 10 août 1792. Le journal continua jusqu'au 15 mars 1793; 22 livraisons, sous le titre de lettres de Max. Robespierre, membre de la convention nationale de France, à ses commettans.

6° Déjeuner *patriotique du Peuple.* In-8°; du 20 janvier au 3 avril 1791. 70 nos. 1er mars 1791.

7° Le Démocrite français, par madame Reyneri. In-4° ; du 8 ventose au 8 prairial an 7. 88 numéros.

Epig. : *Dire en riant la vérité,*
C'est user de la liberté.

8° Echo *du Palais-Royal*, ou *Courrier des cafés.* In-8° ; 1790.

Epig. : *In nova fert animus.*

« On a découvert, ces jours derniers, aux environs du Louvre, un animal féroce extrêmement dangereux ; les naturalistes assurent que c'est le même que les anciens nommaient *ministère.* Il a la voix séduisante, la démarche tortueuse ; tout ce qu'il prend se change en venin ; sa figure, quoique attrayante, inspire l'effroi. Il tâche d'endormir ceux qu'il veut dévorer, et il ne les voit pas plus tôt assoupis, qu'il les met en pièces. Il commet de grands dégâts depuis quelques mois. On s'est aperçu qu'il a un goût dominant pour les fruits nouveaux, surtout pour ceux d'un arbre qui a été transplanté de la Nouvelle-Angleterre, et que l'on appelle régénérateur. Cet arbre rare a la vertu de déraciner les maux politiques les plus invétérés, etc., etc. »

9° Journal *de la Liberté de la Presse ;* par Babœuf. In-8° ; du 17 fructidor an 2 au 5 floréal an 4 ; 43 numéros. Extrait du dernier numéro :

« Tout est consommé. La terreur contre le peuple est à l'ordre du jour. Il n'est plus permis de parler ; il n'est plus permis de lire ; il n'est plus permis de penser.

» Il n'est plus permis de dire que l'on souffre ; il n'est plus permis de répéter que nous vivons sous le règne des plus affreux tyrans.

» Il n'est plus permis d'exprimer la douleur, quand nos bourreaux nous déchirent sous les tenailles, quand ils arrachent par lambeaux nos membres palpitans ; il n'est plus permis de demander à ces barbares des tortures moins atroces, moins de raffinement dans les genres de supplices, une mort moins cruelle et moins lente.

» Il n'est plus permis de s'écrier que la législation de Constantinople est extrêmement modérée et populaire, auprès des ordonnances de nos souverains sénateurs, etc., etc. »

10° Journal *de la Savonnette républicaine :* par Labenette ; à l'usage des députés ignorans et de ceux qui se proposent de trahir la patrie. In-8° ; fin de 1792 et 1793 ; 18 numéros.

Epig. : *Oh! je les poursuivrai, les coquins!*

«.... Oh ! ma foi, je n'y tiens plus ! c'est se jouer bien indignement de votre crédulité. L'armée de Dumouriez, qui a chassé 12,000 hommes de six villages, était donc invisible? Je n'ai jamais connu cette manière de faire la guerre. Citoyens, rappelez-vous les conférences qu'il a eues avec le roi de Prusse. Le gueux ne s'enfonce dans ce pays ennemi, et il ne laisse aucune garnison derrière lui, que pour mettre notre armée entre deux feux, et, après sa destruction totale, donner l'aisance aux troupes étrangères de fondre sur Paris, où les discussions occasionnées par la famine et l'enlèvement du roi les appelleront après ce coup affreux.... »

11° Journal *de Louis XVI et son peuple, ou le Défenseur de l'autel, du trône et de la patrie.* In-12 ; 9 vol. Commencé en 1790 et fini à la fin de l'assemblée constituante. Ce journal est pour ainsi dire introuvable ; il est rédigé dans les principes les plus purs de la monarchie, et selon l'esprit de son épigraphe : « Un seul Dieu, un seul roi. »

12° La Lanterne *de Diogène.* In-8°, an XI ; 3 numéros.

Epig. : *Hominem quæro.*

« ... La liberté de la presse n'existe que quand on peut déplaire impunément à ceux qui ont l'autorité. Autrement c'est une chimère... »

13° Journal *des Amis*, par Claude Fauchet, évêque du Calvados. In-8°, du 1er janvier au 15 juin 1793 ; 2 vol. Ce journal, aujourd'hui très rare, a commencé au moment de la lutte terrible entre le parti de la Gironde et celui qui a triomphé le 31 mai 1793. On y trouve des renseignemens précieux pour l'histoire de cette lutte.

14° Le Publiciste *parisien*-L'Ami *du Peuple*, par Marat. Journal politique, libre et impartial ; par une société de patriotes, et rédigé par M. Marat, auteur de l'*Offrande à la patrie*, du *Moniteur* et du *Plan de constitution*, etc. In-8° ; commencé le 12 septembre 1789.

Epig. : *Vitam impendere vero.*

Au sixième numéro, il s'intitule *l'Ami du Peuple*, ou *le Publiciste parisien.* Ce journal a eu plusieurs contrefaçons ; il y a eu des faux *Ami du Peuple*, et des faux *Marat*, fondés par des spéculateurs.

Marat a donné son portrait, peint par lui-même dans *l'Ami du Peuple.* Il y fait une longue énumération de ses qualités morales, de ses vertus, de celles de sa famille ; et il se pose en victime de l'arbitraire, de la jalousie des corps savans, des académies, de la cour, des grands, lui, le plus honnête des hommes, dont les intentions ont toujours été pures; dont la vie s'est passée à méditer sur le bonheur des peuples, et dont les actions méconnues lui ont valu d'injustes persécutions.

15° Duchesne (*grande colère*, *grande joie*, *etc.*, *du Père*) ; par Hébert ; in-8° ; 7 cartons ; commencé en 1791. — Ce journal se distingue des autres *Père Duchesne* en ce qu'il présente à la fin de chaque numéro deux fourneaux dont l'un est ordinairement renversé : c'est le *véritable Père Duchesne.* Il a eu des imitateurs. Il y a eu *la Trompette du Père Duchesne*, *la Résurrection du véritable Père Duchesne*, *Entretiens de Jean-Bart et du Père Duchesne*, *la Mère Duchesne*, etc., etc. Nous nous dispensons de donner des extraits de ces journaux : nos lecteurs comprendront notre réserve.

16° La Lanterne *magique nationale* ; par Mirabeau le jeune ; in-8° ; 1790 ; 4 numéros.

N° 1, page 1re :

« La voici, la voilà, messieurs, mesdames, *la Lanterne magique nationale*, la pièce vraiment curieuse ! Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu, ce que l'aurore de la liberté seule pouvait produire : le despotisme et l'aristocratie, le despote et les aristocrates traités par la nation comme le diable l'a été autrefois par le bienheureux saint Michel. Vous verrez les guerriers-citoyens, les citoyens-guerriers, les héros de la Bastille, les troupes légères des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel, les chasseurs des barrières, les capucins travestis en sapeurs, les dames de la nation et les nonnes défroquées, et toute l'armée patriotique, et l'illustre Coupe-Tête, et le Châtelet, et la lanterne, et toutes les merveilles de la révolution ; enfin, vous allez voir ce que vous allez voir ; la vue n'en coûte rien ; on rend l'argent aux mécontens, et nous payons à bureau ouvert, comme la caisse d'escompte paiera au mois de juillet, etc., etc. »

Nous arrivons maintenant à un écrivain dont le nom, quoique inséparable des événemens douloureux dans lesquels il a retenti, n'a jamais été prononcé cependant qu'avec respect, c'est de Camille Desmoulins que nous voulons parler ; de cet homme plein de candeur, d'enthousiasme et de sensibilité, dont la physionomie rayonne, douce, noble et pure, au milieu même des troubles de l'émeute ; tribun qui avait en même temps la ferveur de l'apôtre et le charme du poète. Il fut un des plus chauds promoteurs de l'insurrection parisienne, et se mit à la tête du seul mouvement populaire qui ne soit point odieux dans la révolution, celui qui amena la destruction de la Bastille. Dans la journée du 12 juillet 1789, le bruit courut, à Paris, que Necker, l'idole de Paris alors, venait d'être banni de la cour et de Versailles. Le Palais-Royal était à cette époque le forum politique de la capitale de la France ; il fut en un instant envahi par une foule d'étudians et de citoyens de toutes classes qui se pressaient, s'agitaient et faisaient des commentaires sur cet important événement ; tout-à-coup un jeune homme fend la foule, s'élance sur une table placée au milieu du jardin, et s'écrie :

«Citoyens, il n'y a pas un moment à perdre. J'arrive de Versailles. Necker est renvoyé : ce renvoi est le tocsin d'une Saint-Barthélemy des patriotes ; ce soir, tous les bataillons suisses et allemands sortiront du Champ-de-Mars pour nous égorger : il ne nous reste qu'une ressource, c'est de courir aux armes et de prendre une cocarde pour nous reconnaître.»

A peine Desmoulins a-t-il prononcé ces mots, que tous les arbres du jardin furent dépouillés de leurs feuilles, et chaque spectateur en attacha une à son chapeau. Les boutiques des armuriers furent entièrement dégarnies, ainsi que les arsenaux de la ville, et le second jour après cet événement, 100,000 hommes armés de fusils, de piques et de baïonnettes, se dirigeaint sur la Bastille.

Quand le parti démocratique triompha au 10 août 1792, Camille Desmoulins devint le secrétaire de Danton, dont la voix toute-puissante dans les clubs de Paris l'avait élevé, du rang misérable de factieux, au département de la justice. Peu de temps après, Desmoulins fut nommé, par les électeurs de Paris, membre de la convention, et il prit place à côté des plus fougueux montagnards. Long-temps il suivit avec docilité les routes tracées par Robespierre, autrefois son condisciple au collége Louis-le-Grand, la grande pépinière des caractères turbulens de cette époque. Mais dès que le règne de la terreur fut proclamé par toute la France, que les prisons regorgèrent de malheureux, et que les guillotines furent teintes du sang des bons citoyens, l'âme généreuse de Desmoulins s'éleva contre cette nouvelle tyrannie. Il entreprit hardiment la défense de l'opprimé dans un ouvrage dont l'éloquence et le pathétique surpassent tout ce qui a été publié pendant la révolution. *Le Vieux Cordelier* fut toléré quelque temps par le comité de salut public, tant était grand le respect que les ennemis même de Desmoulins avaient conservé pour son noble caractère. Si un jour il n'eût pas blessé l'orgueil littéraire de Robespierre, il est probable qu'il eût survécu à ses collègues de la convention. Un article de Desmoulins ayant été dénoncé au club des Jacobins par Hébert, celui-ci demanda aussitôt l'exclusion de son auteur du sein de la société. Robespierre prit la défense de l'auteur, en admettant toutefois que l'article étant contre-révolutionnaire il serait brûlé par la main du bourreau. *Brûler* ! s'écria Desmoulins, oubliant le danger auquel il s'exposait, *brûler n'est pas répondre.* Robespierre, irrité de cette remarque, se joignit aux accusateurs de son ancien condisciple. Desmoulins fut arrêté aussitôt après, avec Danton et Fabre d'Églantine, et écroué à la prison du Luxembourg. A son arrivée, les prisonniers, dont le nombre montait, à cette époque, à plus de 1,500, au Luxembourg seulement, se levèrent pour le recevoir et lui donner des marques de leur estime et de leur sympathie. C'étaient cependant des royalistes, des Girondins, et beaucoup d'autres, dont il avait combattu les principes. Il fut guillotiné, avec ses deux compagnons d'infortune, le 5 avril 1794. Sa femme, qui l'adorait, subit le même sort peu de jours après, laissant un fils unique, mort en exil en 1815.

L'intéressant et beau morceau qui suit est la dernière lettre que Camille Desmoulins écrivit à sa femme peu de jours avant sa mort ; nous la citons comme une preuve de la grande sensibilité de l'homme.

Prison du Luxembourg, 2 avril,
cinq heures du matin.

«Le sommeil bienfaisant a suspendu mes maux. On est libre quand on dort ; on n'a point le sentiment de sa captivité ; le ciel a eu pitié de moi. Il n'y a qu'un moment, je te voyais en songe, je vous embrassais tour à tour, toi, Horace et Daronne qui était à la maison ; mais notre petit avait perdu un œil par une humeur qui venait de se jeter dessus, et la douleur de cet accident m'a réveillé. Je me suis retrouvé dans mon cachot. Il faisait un peu de jour ; ne pouvant plus te voir et entendre tes réponses, car toi et ta mère vous me parliez, je me suis levé au moins pour te parler et t'écrire. Mais, ouvrant mes fenêtres, la pensée de ma solitude, les affreux barreaux, les verroux qui me séparent de toi, ont vaincu toute ma fermeté d'âme. J'ai fondu en larmes, ou plutôt j'ai sangloté en criant dans mon tombeau : Lucile ! Lucile ! ô ma chère Lucile ! où es-tu ?... *(Ici on remarque dans la lettre originale la trace d'une larme.)* Hier au soir, j'ai eu un pareil moment, et mon cœur s'est également fendu quand j'ai aperçu dans le jardin ta mère. Un mouvement machinal m'a jeté à genoux contre les barreaux ; j'ai joint les mains comme implorant sa pitié, elle qui gémit, j'en suis bien sûr, dans ton sein. J'ai vu hier sa douleur *(ici encore une trace de larme)* à son mouchoir et à son voile qu'elle a baissé, ne pouvant tenir à ce spectacle. Quand vous viendrez, qu'elle s'asseye un peu plus près avec toi, afin que je vous voie mieux. Il n'y a pas de danger, à ce qu'il me semble. Ma lunette n'est pas bien bonne ; je voudrais que tu m'achetasses de ces lunettes comme j'en avais une paire il y a six mois, non pas d'argent, mais d'acier, qui ont deux branches qui s'attachent à la tête. Tu demanderais du numéro 15 ; le marchand sait ce que cela veut dire ; mais surtout, je t'en conjure, Lolotte, par nos amours éternelles, envoie-moi ton portrait ; que ton peintre ait compassion de moi, qui ne souffre que pour avoir été trop compa-

passion des autres; qu'il te donne deux séances par jour. Dans l'horreur de ma prison, ce sera pour moi une fête, un jour d'ivresse et de ravissement, celui où je recevrai ce portrait. En attendant, envoie-moi de tes cheveux, que je les mette contre mon cœur. Ma chère Lucile! me voilà revenu au temps de mes premières amours, où quelqu'un m'intéressait par cela seul qu'il sortait de chez toi. Hier, quand le citoyen qui t'a porte ma lettre fut revenu : « Eh bien! vous l'avez vue?» lui dis-je, comme je le disais autrefois à cet abbé Landreville, et je me surprenais à le regarder comme s'il fût resté sur ses habits, sur toute sa personne, quelque chose de ta présence, quelque chose de toi. C'est une âme charitable, puisqu'il t'a remis ma lettre sans retard. Je le verrai, à ce qu'il parait, deux fois par jour, le matin et le soir. Ce messager de nos douleurs me devient aussi cher que l'aurait été autrefois le messager de nos plaisirs. J'ai découvert une fente dans mon appartement; j'ai appliqué mon oreille, j'ai entendu gémir; j'ai hasardé quelques paroles, j'ai entendu la voix d'un malade qui souffrait. Il m'a demandé mon nom, je le lui ai dit.

«O mon Dieu!» s'est-il écrié à ce nom, en retombant sur son lit, d'où il s'était levé, et j'ai reconnu distinctement la voix de Fabre d'Eglantine. « Oui, je suis Fabre, m'a-t-il dit; mais toi ici! la contre-révolution est donc faite? » Nous n'osons cependant nous parler, de peur que la haine ne nous envie cette faible consolation, et que, si on venait à nous entendre, nous ne fussions séparés et resserrés plus étroitement; car il a une chambre à feu, et la mienne serait assez belle si un cachot pouvait l'être. Mais, chère amie, tu n'imagines pas ce que c'est que d'être au secret sans savoir pour quelle raison, sans avoir été interrogé, sans recevoir un seul journal! C'est vivre et être mort tout ensemble, c'est n'exister que pour sentir qu'on est dans un cercueil! On dit que l'innocence est calme, courageuse : ah! ma chère Lucile! ma bien-aimée! souvent mon innocence est faible comme celle d'un mari, celle d'un père, celle d'un fils. Si c'était Pitt ou Cobourg qui me traitassent si durement! mais mes collègues! mais Robespierre, qui a signé l'ordre de mon cachot! mais la république, après tout ce que j'ai fait pour elle! C'est là le prix que je reçois de tant de vertus et de sacrifices. En entrant ici, j'ai vu Hérault-Séchelles, Simon, Ferroux, Chaumette, Antonelle; ils sont moins malheureux : aucun n'est au secret. C'est moi qui me suis dévoué depuis cinq ans à tant de haine et de périls pour la république, moi qui ai conservé ma pauvreté au milieu de la révolution, moi qui n'ai de pardon à demander qu'à toi seule au monde, ma chère Lolotte, et à qui tu l'as accordé, parce que tu sais que mon cœur, malgré ses faiblesses, n'est pas indigne de toi; c'est moi que des hommes qui se disaient mes amis, qui se disent républicains, jettent dans un cachot, au secret, comme si j'étais un conspirateur! Socrate but la ciguë; mais au moins il voyait dans sa prison ses amis et sa femme. Combien il est plus dur d'être séparé de toi! Le plus grand criminel serait trop puni s'il était arraché à une Lucile autrement que par la mort, qui ne fait sentir au moins qu'un moment la douleur d'une telle séparation; mais un coupable n'aurait point été ton époux, et tu ne m'as aimé que parce que je ne respirais que pour le bonheur de mes concitoyens... On m'appelle... — Dans ce moment les commissaires du tribunal révolutionnaire viennent de m'interroger. Il ne me fut fait que cette question : Si j'avais conspiré contre la république? Quelle dérision! et peut-on insulter aussi au républicanisme le plus pur? Je vois le sort qui m'attend. Adieu, ma Lucile, ma chère Lolotte, mon bon loup; dis adieu à mon père. Tu vois en moi un exemple de la barbarie et de l'ingratitude des hommes. Mes derniers momens ne te déshonoreront point. Tu vois que ma crainte était fondée, que mes pressentimens furent toujours vrais. J'ai épousé une femme céleste par ses vertus; j'ai été bon mari, bon fils; j'aurais été aussi bon père. J'emporte l'estime et les regrets de tous les vrais républicains, de tous les hommes, la vertu et la liberté. Je meurs à trente-quatre ans; mais c'est un phénomène que j'aie traversé, depuis cinq ans, tant de précipices de la révolution sans y tomber, et que j'existe encore; et j'appuie ma tête avec calme sur l'oreiller de mes écrits trop nombreux, mais qui respirent tous la même philanthropie, le même désir de rendre mes concitoyens heureux et libres, et que la hache des tyrans ne frappera pas. Je vois bien que la puissance enivre presque tous les hommes, que tous disent comme Denys de Syracuse : « La tyrannie est une belle epitaphe.» Mais, console-toi, veuve désolée! l'épitaphe de ton pauvre Camille est plus glorieuse : c'est celle des Brutus et des Caton les tyrannicides. O ma chère Lucile! j'étais né pour faire des vers, pour défendre les malheureux, pour te rendre heureuse, pour composer, avec ta mère et mon père, et quelques personnes selon notre cœur, un Otaïti. J'avais rêvé une république que tout le monde eût adorée. Je n'ai pu croire que les hommes fussent si féroces et si injustes. Comment penser que quelques plaisanteries dans mes écrits, contre des collègues qui m'avaient provoqué, effaceraient le souvenir de mes services? Je ne me dissimule point que je meurs victime de cés plaisanteries et de mon amitié pour Danton. Je remercie mes assassins de me faire mourir avec lui et Philippeaux; et puisque mes collègues ont été assez lâches pour nous abandonner et pour prêter l'oreille à des calomnies que je ne connais pas, mais à coup sûr les plus grossières, je puis dire que nous mourons victimes de notre courage à dénoncer des traîtres, et de notre amour pour la vérité. Nous pouvons bien emporter avec nous ce témoignage, que nous périssons les derniers des républicains. Pardon, chère amie, ma véritable vie que j'ai perdue du moment qu'on nous a séparés, si je m'occupe de ma mémoire. Je devrais bien plutôt m'occuper de te la faire oublier, ma Lucile! mon bon Loulou! ma poule à Cachant (1). Je t'en conjure, ne reste point sur la branche, ne m'appelle point par tes cris; ils me déchireraient au fond du tombeau. Va gratter pour ton petit, vis pour mon Horace, parle-lui de moi. Tu lui diras, ce qu'il ne peut pas entendre, que je l'aurais bien aimé! Malgré mon supplice, je crois qu'il y a un Dieu. Mon sang effacera mes fautes, les faiblesses de l'humanité; et ce que j'ai eu de bon, mes vertus, mon amour de la liberté, Dieu le récompensera. Je te verrai un jour : ô Lucile! ô Annette! sensible comme je l'étais, la mort, qui me délivre de la vue de tant de crimes, est-elle un si grand malheur? Adieu, Loulou; adieu, ma vie, mon ame, ma divinité sur la terre! Je te laisse de bons amis, tout ce qu'il y a d'hommes vertueux et sensibles. Adieu, Lucile, ma Lucile! ma chère Lucile! adieu, Horace, Annette, Adèle! adieu, mon père! Je sens fuir devant moi le rivage de la vie. Je vois encore Lucile! je la vois, ma bien-aimée! ma Lucile! mes mains liées t'embrassent, et ma tête séparée repose encore sur toi ses yeux mourans!»

17° JOURNAL *de la Ville et des provinces*, ou le *Modérateur*, par M. de Fontanes; commencé le 1er octobre 1789, fini le 10 août 1792; 5 vol. in-4°. Le 18 avril 1790, il passa sous la direction de M. de Charmois, avec cette épigraphe : *Dei, patriæ et regi.*

10 novembre 1791, page 1422.

« .... La constitution existe à peine, et déjà mille gens se fâchent contre elle, parce qu'il y a encore beaucoup d'abus. D'un excès dans l'autre, voilà comme on marche dans notre pauvre France. Eh! quand la constitution serait reconnue excellente, il serait possible que ces abus subsistassent. Toutes les opinions exagérées viennent de ce qu'on a perpétuellement confondu les abus avec les choses. La révolution n'a eu lieu que parce que les abus avaient tellement pris la place du gouvernement, qu'on les a pris pour le gouvernement. Les mécontens d'aujourd'hui n'abhorrent la constitution que parce qu'ils regardent l'anarchie résultant de sa non exécution comme la constitution elle-même. . . . . »

Pour compléter le travail de l'écrivain anglais, nous devons dire que M. Deschiens a publié aussi de nombreux renseignemens sur la *presse de la révolution française*. M. Deschiens a rassemblé en journaux de toutes les opinions, de tous les partis, même les journaux éphémères, 5,052 cartons et volumes. Le nombre des journaux qui ont paru sous divers titres s'élève à environ 1,800, depuis 1789 jusqu'en 1829, y compris les journaux scientifiques et ceux des départemens. Au commencement de la révolution, les titres les plus bizarres, et souvent les plus indécens, étaient recherchés par les journalistes pour attirer l'attention du peuple, et pour mieux encore, par cette espèce d'étiquette placée en tête de la feuille, faire connaître son contenu. Voici les noms de quelques-uns : *L'Ane de Balaam, l'Arlequin, le Babillard, la Bouche de fer, Ça fait toujours plaisir, C'est incroyable, le Chien et le Chat, le Cochon de Saint-Antoine, le Contre-poison, le Déjeuner, Encore un, Entendons-nous, Finissons donc, Cher père, le Fouet national, Il n'est pas possible d'en rire, Je m'en f..., Je m'y perds, Je perds mon état, Faites-moi vivre, le Juif errant, le Lendemain, le Martyrologe national, Mathusalem, la Grande Ménagerie, le Menteur, On me l'a dit, les Paquets, Pendez-moi, mais écoutez-*

(1) Cachant est un petit village qui se trouve près de Paris, sur le chemin de Bourg-la-Reine, où madame Duplessis avait une maison de campagne. Camille et Lucile, en allant voir madame Duplessis, avaient souvent remarqué à Cachant une poule qui, inconsolable d'avoir perdu son coq, restait jour et nuit sur la même branche et poussait des cris qui déchiraient l'âme; elle ne voulait plus prendre de nourriture et demandait la mort. C'est a cette poule que Camille fait ici allusion.

moi, la Pique nationale, le Pique-nique, la Poule patriote, la Puce à l'oreille, la Queue à M. Necker, le Réveil-matin, la Rocambole des journaux, les Sabbats, le Sans-culotte, Sans-quartier, Sacré gâchis, le Juge, Sottises et Vérités, les souliers de l'abbé Maury, les Jupons de madame Angot, le Statu-quo, le Tailleur patriote, de Tout un peu, les Trois Bossus, le Forban, le Pirate, et d'autres encore qui n'ont plus ni nom ni valeur qu'aux yeux du bibliographe et dans la mémoire de l'archéologue.

(*Revue britannique.*)

LE MARIAGE VENDÉEN.

(L'éditeur Werdet, rue des Marais Saint-Germain, 18, doit publier incessamment six gracieux petits volumes tout remplis de cet esprit charmant qui se nomme Jules Janin. C'est un écrin de tous les diamans qu'en ces derniers temps l'auteur du *Chemin de Traverse* a éparpillés çà et là en se jouant. De ce trésor que nous possédons à cette heure, nous avons extrait, pour les offrir à nos lecteurs, les deux perles fines que voici.)

Baudelot de Dairval était le petit fils de ce même César Baudelot dont il est question dans les mémoires de la duchesse d'Orléans, la propre mère du régent Louis-Philippe. Cette femme, qui a jeté tant de mépris sur les plus grands noms de France, et qui n'a épargné ni son fils, ni ses petites-filles, n'a pas pu s'empêcher de parler avec éloges de César de Baudelot ; Saint-Simon, ce gentilhomme sceptique et moqueur, mais bon gentilhomme, parle avec éloges des Baudelot. Vous comprenez donc que le jeune Henri, avec un pareil nom à porter, ne fut pas des derniers à se rendre dans la première Vendée pour y protester, les armes à la main, contre les excès de la révolution. Baudelot se fit Vendéen, tout simplement parce qu'il n'y avait pas alors autre chose à faire pour un homme de son nom et de son caprice; il se battit comme on se battait là-bas, ni plus ni moins ; il était l'ami de Cathelineau et de tous les autres; il assista à ces batailles de géans, il y assista en riant et en chantant quand il s'était bien battu et qu'il n'entendait plus le cri des blessés. Quelle guerre ! quelles tempêtes livides furent comparables à celles-là ! mais ce n'est pas mon compte de refaire un récit fait si souvent et avec des couleurs si différentes. Ce n'est donc pas mon fait ni le vôtre de vous raconter ou d'entendre raconter les belles actions de Baudelot de Dairval.

Seulement, je veux vous dire qu'un jour, lui treizième, surpris dans une ferme par un détachement de bleus, Baudelot assembla sa troupe à l'improviste.

— Mes amis, dit-il, la ferme est cernée; fuyez tous! Emmenez ces femmes et ces enfans; allez rejoindre notre chef Cathelineau. Pour moi, je reste et je défends la porte; je tiendrai bien dix minutes tout seul. Ils sont trois cents là-bas qui nous égorgeraient tous. Adieu, adieu, mes braves! Pensez à moi. A mon tour aujourd'hui : vous autres, vous vous ferez tuer demain.

Dans ces temps d'exception et dans cette guerre exceptionnelle on ne s'étonnait de rien ; on ne songeait même pas à ces luttes d'héroïsme, si fréquentes dans les guerres élégantes. Dans une lutte d'extermination comme celle-là on n'avait pas le temps de faire de la grandeur d'âme; on ne se drapait pas héroïquement : l'héroïsme était tout nu et tout cru. Aussi les soldats de Baudelot, entendant ainsi parler leur chef, jugèrent, à part eux-mêmes, que leur chef parlait bien, et ils lui obéirent aussi simplement qu'il leur avait commandé. Ils se retirèrent par le toit, emmenant les femmes et les enfans. Baudelot cependant, resté à la porte, faisait du bruit comme quarante, haranguant, disputant, faisant retentir son fusil. On eût dit que tout un régiment était derrière cette porte, prêt à faire feu ; les bleus se tenaient sur leurs gardes. Baudelot fut ainsi sur la défensive tant qu'il eut de la voix.

Mais quand la voix lui manqua et lorsqu'il jugea que sa troupe était en lieu de sûreté, l'innocent jeune homme se fatigua de cette feinte guerrière; il se sentit mal à l'aise de commander ainsi à une troupe absente ; et, sans plus parler davantage, il n'eut plus d'autre souci que d'étayer en dedans la porte. Alors, après avoir parlé comme dix, il fit l'ouvrage de dix. Cela dura encore quelques minutes. Cependant la porte craqua, les bleus firent feu par les jointures. Baudelot ne fut pas blessé ; et, comme il avait été interrompu dans son repas, il se mit à table, achevant tranquillement de manger un morceau de pain et de fromage et de vider un pot de piquette, se disant à lui-même qu'il faisait son dernier repas.

A la fin la porte fut forcée, les bleus entrèrent. Il leur fallut quelques minutes pour débarrasser de tous les obstacles la porte de la maison et pour se reconnaître au milieu de la fumée de leurs fusils. Les soldats de la république cherchaient avidement du regard et du sabre cette troupe armée qui leur avait tenu tête si longtemps : vous jugez de leur surprise lorsqu'au lieu de tous ces hommes dont ils avaient cru entendre distinctement les voix ils ne découvrirent qu'un très beau jeune homme d'une haute taille, d'un visage très calme, qui mangeait tranquillement un pain noir arrosé de piquette ! Les vainqueurs s'arrêtèrent, muets d'étonnement, appuyés sur leurs fusils ; ce qui donna le temps à Victor Baudelot de vider son dernier verre et d'achever sa dernière bouchée.

— A votre santé, messieurs ! leur dit-il en portant son verre à ses lèvres. La garnison vous remercie du répit que vous lui avez donné.

En même temps il se leva, et, allant droit au capitaine :

— Monsieur, lui dit-il, il n'y a que moi dans cette maison : je suis tout prêt à passer derrière le buisson que voilà.

Puis il ne dit plus rien, il attendit. A sa grande surprise, Baudelot ne fut pas fusillé sur-le-champ. Peut-être était-il tombé entre les mains de quelques recrues assez peu exercées pour vouloir attendre vingt-quatre heures avant de tuer un homme; peut-être ses vainqueurs furent-ils arrêtés par sa bonne mine, et par son sang-froid, et par cette honte qu'il y a toujours à se mettre trois cents pour égorger un seul homme. N'oubliez pas que dans cette triste guerre il y avait des sentimens français des deux parts.

On se contenta donc de lier les mains de Baudelot et de le conduire, ainsi garotté et très fort surveillé, à un manoir des environs de Nantes, autrefois jolie et élégante maison seigneuriale, qui était devenue depuis les guerres une espèce de forteresse. Le maître de cette maison n'était autre que le chef de ces mêmes bleus qui avaient saisi et garotté Baudelot. Ce Breton, gentilhomme quoique bleu, avait donné des premiers dans les transports de la révolution. Il était du nombre de ces nobles qui ont fait tant d'héroïsme à leur préjudice, et qui se dépouillèrent en un seul jour de leur fortune, de leurs armoiries et de leurs noms propres, sans songer à ce qu'ils avaient promis à leurs pères, à ce qu'ils devaient à leurs fils, également oublieux du passé et de l'avenir, victimes infortunées du présent. Mais ne leur faisons pas de reproches à ceux-là : ou bien ils sont morts sous le coup de la révolution qu'ils ont trop bien servie et qui les a dévorés comme les autres, ou bien ils ont assez vécu pour voir combien leurs sacrifices n'ont profité à personne et comment ils sont restés dépouillés, eux tout seuls, pendant que la France bourgeoise faisait sans eux tout ce rapide chemin.

Baudelot de Dairval fut enfermé dans le donjon, c'est à dire dans le pigeonnier de la gentilhommerie de son vainqueur. Les colombes, chassées par la guerre, avaient fait place aux chouans prisonniers. La prison avait conservé un air calme et de bonne mine : elle était recouverte encore de son ardoise brillante, encore surmontée de sa girouette résonnante : on ne s'était pas cru obligé de mettre des barreaux de fer aux ouvertures par lesquelles s'échappaient les pigeons domestiques pour revenir le soir. Au reste, c'est à peine si l'on avait ajouté un peu de paille à l'ameublement ordinaire du pigeonnier. C'est là que fut enfermé Baudelot.

Au premier abord cela lui parut original d'avoir pour prison le colombier d'un manoir rustique. Il se promit de faire là-dessus une romance, avec accompagnement de guitare, aussitôt qu'il aurait les mains libres. Comme il était ainsi à rêver romance et guitare, il entendit le son d'un violon et d'un galoubet champêtre. Le violon et le galoubet jouaient une marche joyeuse. Baudelot se souleva sur son coude, et, à force d'amonceler la paille contre le mur avec son épaule, il atteignit un des trous du pigeonnier; et alors il vit tous les détails d'une fête : une longue procession de jeunes gens et de belles dames en robes blanches, précédées par des ménétriers de village. La procession était leste, chacun se livrait à la joie. La fête passa au pied du colombier, ou, si vous aimez mieux, au pied de la tour. En passant au pied de la tour une jeune et jolie personne regarda attentivement au sommet. Elle était blanche et fine de taille; elle avait l'air rêveur. Baudelot comprit qu'on savait qu'il y avait là un prisonnier; et pendant que la fête s'éloigne, voilà mon valeureux Baudelot qui se met à siffler l'air de *Richard* :

Dans une tour obscure,

ou un air approchant : car c'était un jeune homme versé dans toutes sortes de combats et de romances, aussi habile à manier une épée qu'une guitare, distingué à cheval, distingué à la danse, un

vrai gentilhomme d'épée et d'esprit, comme on en voit encore et comme on n'en fait plus.

La noce passa : si ce n'était pas tout à fait une noce, c'étaient des fiançailles. Baudelot achevait de chanter : il entendit du bruit à la porte de sa prison ; on entra.

C'était le maître de la maison lui-même. Il avait été marquis sous Capet, maintenant il s'appelait tout simplement Hamelin ; il était bleu, et du reste assez honnête homme. La république le dominait corps et âme ; il lui prêtait son épée et son château, mais voilà tout : il n'était pas devenu méchant et cruel à son service. Le matin même de ce jour qui touchait à sa fin, le capitaine Hamelin, car il avait été fait capitaine par la république, avait été averti que des chouans s'étaient arrêtés à sa ferme. A cette nouvelle il s'était mis à la tête d'un détachement, renvoyant ses propres fiançailles à une heure plus éloignée. Vous savez comment il s'était emparé de Baudelot. Une fois Baudelot, le chouan, en sûreté, le capitaine Hamelin était retourné à ses fiançailles ; et voilà pourquoi il ne l'avait pas fait fusiller sur-le-champ.

Le capitaine Hamelin n'était pas tellement capitaine bleu qu'il eût tout à fait oublié les vieilles coutumes hospitalières du terroir breton : il se crut donc obligé de faire une visite à son hôte pendant que les convives de ses fiançailles se mettaient à table.

— Que puis-je faire pour vous obliger, monsieur ? dit Hamelin à Baudelot.

— Seigneur châtelain, dit Baudelot en s'inclinant, je vous demande en grâce de me donner au moins l'usage d'une de mes mains, s'il vous plaît.

— Vos deux mains seront déliées, monsieur, répondit Hamelin, si vous voulez me promettre de ne faire aucune tentative d'évasion. Seulement, avant de rien promettre, souvenez-vous que demain, à six heures du matin, vous serez conduit à Nantes, à coup sûr.

— Et fusillé à huit heures, aussi à coup sûr ? dit Baudelot.

Le capitaine Hamelin garda le silence.

— Eh bien ! monsieur, dit Baudelot, faites-moi délier les mains, et sauf délivrance, je m'engage, sur ma parole d'honneur de gentilhomme et de chrétien, de rester ici comme un pigeon à qui on a coupé les ailes.

Le capitaine Hamelin ne put s'empêcher de sourire à l'allusion de son prisonnier ; il lui fit délier les mains.

— A présent, dit Baudelot en étendant les bras comme un homme fatigué d'un long sommeil, à présent, monsieur, je vous remercie, et je suis vraiment votre obligé jusqu'à demain ; et ce n'est pas ma faute si ma reconnaissance ne dure pas plus long-temps.

Le capitaine Hamelin lui dit :

— Si vous avez quelques dispositions dernières à arranger, un testament à faire, par exemple, je puis vous envoyer de quoi écrire.

Disant cela, Hamelin avait l'air ému, et dans le fond il l'était, car on n'est pas Breton impunément.

Baudelot, voyant son hôte ému, lui prit la main.

— Voyez-vous ? lui dit-il d'un air profondément convaincu, ce simple mot *testament* me fait plus de mal que cet autre mot *la mort à Nantes* : ce mot-là *faites votre testament* m'a rappelé la mort de tous les miens. Je n'ai personne à qui léguer mon nom, mon épée, mon amour et ma haine ; car c'est là tout le bien qui me reste. Pourtant cela doit être amusant et doux de disposer de sa fortune, d'être généreux au-delà même de la tombe, de se figurer, en écrivant ses derniers bienfaits, les larmes de joie et de douleur qu'on fera verser après sa mort ! Cela est honorable et doux, n'est-ce pas, capitaine ? N'y pensons plus.

— Je vais vous envoyer à dîner, dit Hamelin. Justement c'est aujourd'hui mon jour de fiançailles et ma table sera mieux pourvue que de coutume. Ma fiancée vous servira elle-même, monsieur.

Baudelot aperçut à l'un des trous les plus élevés de sa cage une petite marguerite qui avait été semée là par un des premiers habitans du colombier. La jolie fleur se balançait joyeusement aux vents. Elle avait déjà attiré les regards de Baudelot ; il cueillit la jolie fleur.

Puis il la présenta au capitaine :

— C'est l'usage chez nous, capitaine, de faire à la fiancée le cadeau des fiançailles : soyez assez bon pour remettre à la vôtre cette petite fleur éclose dans mon domaine ; et à présent, capitaine, bonsoir : voilà déjà assez long-temps que je vous arrache à vos amours. Dieu se souviendra de votre humanité pour moi, mon hôte. Adieu, portez-vous bien. Envoyez-moi à souper, car j'ai faim et besoin de repos.

Et ils se séparèrent en se disant du regard un adieu amical.

On apporta à dîner au jeune Vendéen. La jeune fille qui le servait, jolie Bretonne aux dents blanches, aux lèvres roses, à l'air pensif cependant, comme cela convenait à une timide enfant des campagnes qui avait déjà vu passer tant de proscrits, servait Baudelot avec une attention sans égale. Elle ne lui laissait ni répit ni trêve qu'il n'eût mangé de tel plat, qu'il n'eût bu de tel vin ; car Baudelot fut servi tout à fait comme les convives de la maison. Le repas était magnifique. Le colombier s'en ressentit ; c'était presque comme au bon temps, quand les habitans ailés de la tourelle allaient ramasser les miettes du festin. Une fois, comme la jeune fille versait du vin de Champagne à Baudelot :

— Comment vous appelle-t-on, mon enfant ? lui dit Baudelot.

— Je m'appelle Marie, dit l'enfant.

— Comme ma cousine, reprit le jeune homme. Et quel âge avez-vous, Marie ?

— Dix-sept ans, dit Marie.

— Comme ma cousine, dit Baudelot.

Ici le cœur pensa lui manquer, songeant à sa belle parente égorgée par le bourreau ; mais il aurait rougi de pleurer devant cette enfant, qui avait déjà les larmes aux yeux ; et ne pouvant lui dire autre chose, il lui tendait son verre.

Mais le verre était plein, mais dans le verre étincelait joyeusement le vin de Champagne, et sur ce verre venait tomber le dernier rayon du soleil. Il ne faut pas tromper nos neveux : rien n'est plus vrai, le vin de Champagne a pétillé et le printemps est venu, même pendant la terreur.

Voyant que son verre était plein, Baudelot dit à Marie :

— Tu n'as pas de verre, Marie ?

— Je n'ai pas soif, dit Marie.

— Oh ! dit Baudelot, ce vin que tu vois, qui pétille, n'aime pas être bu par un homme tout seul ; il est bon compagnon de sa nature : il se plaît au milieu des gais convives ; c'est le plus grand soutien de sa fraternité, dont tu as entendu parler, ma pauvre Marie, et que les hommes comprennent si peu. Fais-moi donc l'amitié de tremper tes lèvres dans mon verre, ma jolie Bretonne, si tu veux que je boive encore du vin de Champagne avant de mourir.

En même temps il portait son verre aux lèvres de Marie. Déjà Marie tendait ses lèvres, mais à ce mot *mourir* son cœur gonflé déborda, et elle versa d'abondantes larmes qui roulèrent dans le vin joyeux.

— A ta santé, Marie ! dit Baudelot ; et le vin et les larmes, Baudelot but tout cela à la santé de Marie.

Au même instant le son du cor, le chant du hautbois, l'accompagnement des violons se firent entendre.

— Qu'est-ce cela ? dit le jeune homme, posant son verre et passant tout-à-coup de l'enthousiasme au sourire. Dieu me pardonne, dit-il, c'est un bal !

— Hélas ! disait Marie, hélas ! oui, c'est un bal ; ma jeune maîtresse ne voulait pas danser, mais son mari et son père l'ont voulu. Elle va être bien malheureuse ce soir !

A ces mots le jeune Vendéen :

— Oh ! dit-il, ma bonne Marie, si tu es bonne, comme je crois, fais cela pour l'amour de moi : va, cours, vole, dis à ta maîtresse que le comte Baudelot de Dairval, colonel de chevau-légers, demande la permission de présenter ses respects... Ou plutôt ne dis pas cela, Marie ; ou plutôt va-t'en trouver mon hôte et non sa femme, et dis-lui que son prisonnier s'ennuie, que le bruit du bal va l'empêcher de dormir, que la nuit sera longue et froide, que c'est une charité d'arracher un malheureux jeune homme aux tristes réflexions de sa dernière nuit ; que je le prie, au nom du ciel, de me laisser aller à son bal cette nuit ; qu'il a ma parole d'honneur que je ne songerai pas à m'échapper. Dis-lui tout cela, Marie ; et dis-lui encore tout ce qui te viendra à l'âme et au cœur. Parle un peu haut, afin d'être entendue par ta maîtresse et d'intéresser ta maîtresse pour moi ; et grâce à toi, Marie, je n'en doute pas, il se laissera fléchir. Alors, si je suis invité à ce bal, alors, mon enfant, envoie-moi le valet de chambre de ton maître ; dis-lui qu'il m'apporte du linge blanc et de la poudre pour mes cheveux. — On doit trouver encore un reste de poudre dans le château. — Dis-lui aussi qu'il m'apporte un habit de son maître et qu'on me prête mon épée, seulement pour me parer ce soir : je ne la tirerai plus du fourreau. Mais va donc, va donc, Marie, va, mon enfant !

Et le jeune prisonnier tour à tour pressait et retenait l'enfant. A voir cela on n'eût pu s'empêcher de rire et de pleurer tout à la fois.

Quelques instans après parut dans le colombier le valet de chambre du capitaine Hamelin. Ce valet de chambre était un vieux bonhomme très

fidèle à la poudre, très fidèle aux vieux usages, très regrettant l'aristocratie, dont il était un des membres et un membre fort actif. A la révolution française ce valet de chambre avait perdu beaucoup de son importance. Il est vrai qu'il était devenu membre du conseil municipal; mais dans ces hautes fonctions il regrettait plus d'une fois ses longs tête-à-tête avec les plus hauts personnages qu'il avait ajustés dans sa jeunesse. Quoique municipal, ce coiffeur était un bon homme qui n'avait été dévoué à M. de Robespierre que parce que celui-ci, seul dans la France libre, avait osé conserver la poudre, les manchettes et les gilets brodés.

Il apportait au prisonnier un habit complet que le capitaine Hamelin avait fait faire quand il était marquis, et pour aller à la cour voir le roi quand il y avait un roi et une cour. Cet habit était fort beau et fort riche et fort élégant; le linge était très blanc, la chaussure très fine. L'hôte de Baudelot n'avait rien oublié, pas même les parfums et les senteurs et les cosmétiques d'un toilette de marquis d'autrefois. Baudelot confia sa tête au vieux valet de chambre, qui la para avec toute complaisance, non sans pousser de profonds soupirs de regret. Baudelot était jeune et beau, mais il y avait long-temps qu'il ne s'était paré : quand donc il se vit tout habillé, tout frisé, la barbe fraîche, le regard animé par le repas qu'il avait fait et par le violon qu'il entendait au loin, Baudelot ne put s'empêcher de sourire et d'être content de lui, et de se rappeler ses belles nuits de bal masqué à l'Opéra avec M. le comte de Mirabeau.

Il n'y eut pas jusqu'à son épée qu'on lui remit au sortir du donjon, en lui rappelant son serment de ne pas la tirer. Il était nuit quand il traversa le jardin pour se rendre à la salle du bal.

A ce bal étaient conviées les plus belles dames révolutionnaires de la province. Mais vous savez que les femmes ne sont pas tellement révolutionnaires qu'elles ne restent quelque peu aristocrates quand il s'agit d'un brave, spirituel, élégant, jeune et beau gentilhomme qui sera fusillé demain.

Revenons à notre histoire. Le bal des fiançailles commençait. La fiancée était mademoiselle de Mailly, la petite nièce de cette belle de Mailly qui avait été si aimée de madame de Maintenon. C'était une jeune personne blonde et triste, malheureuse évidemment de se livrer à des noces et à la danse dans ces temps de proscription; c'était une de ces âmes fortes qui sont très faibles jusqu'à une certaine heure fatale qui n'a pas encore sonné pour elles ; mais, quand cette heure de force a sonné, c'en est fait, cette faiblesse d'âme devient une énergie invincible ; l'héroïne remplace la petite fille ; les ruines d'un monde ne suffiraient pas à intimider celle que tout à l'heure le moindre signe de mécontentement faisait frémir.

Éléonore de Mailly était donc fort triste et fort abattue. Les compagnes de son enfance imitaient son abattement et son silence. Jamais vous n'aviez vu une fête bretonne aussi triste; on sentait dans ce bal une confusion inexplicable : rien n'allait, ni la danse, ni les danseuses; le malaise était général. Les jeunes gens eux-mêmes, près des jeunes belles demoiselles, ne cherchaient pss à plaire; et le bal était à peine commencé que déjà tout le monde, sans que personne pût se dire pourquoi, désirait que le bal fût bientôt fini.

Tout à coup la porte de la vaste salle s'ouvrit lentement, et je ne sais pourquoi tous les regards se portèrent en même temps sur cette porte; mais il est vrai que l'assemblée n'eut à cet instant qu'un seul regard, tant ce bal cherchait avidement une distraction à ses ennuis. Alors par cette porte, entr'ouverte comme pour un fantôme, on vit entrer un joli gentilhomme de la cour, un type perdu, un bel officier bien riant, bien paré. Il avait l'habit de la cour, la tournure de la cour, les élégantes manières de la cour. Cette apparition fit un charmant contraste avec l'ennui de la soirée et la solennité de cette porte lentement ouverte. Les hommes et les femmes les plus bleus, dans le fond de l'âme, se trouvèrent surpris d'une manière charmante en retrouvant tout à coup au milieu d'eux un débris de cette vieille société française anéantie en vingt-quatre heures, hélas ! Et, de fait, c'était charmant à voir ce jeune homme proscrit, que la mort attend demain, qui vient au milieu d'une fête de républicains pour y ranimer les danses, y rappeler la gaîté, et qui ce soir-là ne songe qu'à une chose, être aimable et plaire aux femmes, fidèle jusqu'à la fin à sa vocation de gentilhomme français.

L'entrée de Baudelot, que je vous raconte sommairement, fut l'affaire d'une minute. A peine au salon, il ne pensa qu'à se livrer au bal. Il alla donc inviter tout d'abord la première femme qu'on voit tout d'abord quand on est près d'aimer une femme. C'était cette jeune fille blonde et nerveuse qu'il avait déjà aperçue dans le jardin. Elle accepta l'invitation du jeune homme sans hésiter et au contraire avec un grand empressement, sachant que la mort républicaine, la plus implacable de toutes les morts, se tenait derrière son danseur pour lui offrir sa main sanglante. Quand donc les hommes virent que Baudelot dansait, tout mourant qu'il était, les hommes rougirent de leur peu d'empressement auprès des femmes : toutes les femmes furent invitées à la danse. Les femmes, de leur côté, acceptèrent la main des danseurs parce qu'elles voulaient voir danser Baudelot de plus près; si bien que, grâce à cette victime qui allait mourir, ce bal, tout à l'heure si triste et si solennel, prit tout à coup l'aspect d'une fête véritable; ce fut parmi ces hommes et ces femmes à qui se livrerait le plus à la danse corps et âme. Quant à Baudelot, il partageait de son mieux ce plaisir convulsif; il était le seul, dans toute cette foule, qui s'amusât naturellement, le seul dont le sourire ne fût pas forcé, le seul dont la danse fût légère et gracieuse ; les autres s'amusaient à force de terreur, ils s'enivraient jusqu'au délire à l'aspect de ce beau jeune homme qui dansait sans porter ombrage aux hommes et tout en faisant rêver les femmes. Baudelot était le roi de la fête bien plus que le fiancé lui-même, bien plus que la fiancée; Baudelot était le fiancé de l'échafaud! Le bal, animé par tant de passions diverses, par tant de terreurs, par tant d'intérêts sanglans, s'empara de ces hommes de toutes manières. Baudelot était partout, saluant les vieilles femmes en roi de France, les jeunes avec admiration et bonheur, parlant aux hommes le fou langage de la jeunesse, langage naturel mêlé d'esprit; il n'y avait pas jusqu'aux violons auxquels Baudelot n'indiquât les airs les plus nouveaux; même il joua avec beaucoup de vivacité et de justesse une sarabande de Lully. Certes la main qui fouettait avec tant de justesse la corde d'un violon ne tremblait pas.

Et cependant, plus Baudelot se livrait à cette gaîté franche et naturelle, plus il oubliait la nuit, qui avançait avec une rapidité effrayante. En même temps, plus l'heure avançait et plus les femmes se mettaient à frissonner dans le fond du cœur et à penser qu'il était mort; car c'était là une époque tellement rapprochée de l'antique bonheur français que la seule présence de Baudelot à ce bal détruisait tout espoir de salut pour lui : on le savait plus enchaîné par sa parole qu'il ne l'eût été par des chaînes de fer; et puis, d'ailleurs, en ceci chacun faisait son devoir, Baudelot et Hamelin. Hamelin, en donnant cette fête à Baudelot, ne faisait aucun tort au comité de salut public, le comité de salut public n'y perdait pas un cheveu de Baudelot.

Vous concevez donc que tous les regards furent bien tendres et tous les sourires bien tendres, et que plus d'un soupir s'échappa de toutes les poitrines à la vue du beau proscrit. Lui, enivré de tant de succès, il n'avait jamais été si plein de passion et d'amour. Aussi, quand pour la troisième fois il vint à faire danser la reine du bal, la blonde fiancée, il sentit que cette petite main tremblait dans la sienne, et il trembla à son tour.

Car, jetant un regard sur cette jeune femme, il la trouva pâle et mourante.

— Qu'avez-vous donc, Eléonore? lui dit-il, qu'avez-vous, madame? Par pitié pour votre danseur, ne tremblez pas et ne pâlissez pas ainsi !

Et alors, se retournant vers les rideaux du salon, qui s'agitaient aux sons de la danse, elle lui montra déjà la première aube du jour qui blanchissait les rideaux.

— Voici le jour ! dit-elle à Baudelot.

— Eh bien ! dit Baudelot, qu'importe? voici le jour : j'ai passé la plus belle nuit de ma vie : je vous ai vue et je vous ai aimée, et j'ai pu vous dire : *Je vous aime !* parce que vous savez bien que les morts ne mentent pas. Et à présent, adieu, Eléonore, adieu. Soyez heureuse et recevez la bénédiction du chouan!

C'était l'usage en Bretagne d'embrasser sa danseuse sur le front à la dernière contredanse.

La contredanse finie, Baudelot appuya ses lèvres sur le front d'Eléonore, Eléonore se trouva mal ; mais elle était si légère que tout son corps s'arrêta immobile, son front restant appuyé sur les lèvres de Baudelot.

Cela dura une seconde.

Elle reprit ses sens, et Baudelot la reconduisit à sa place.

Alors elle le fit asseoir à ses côtés, et elle lui dit :

— Ecoute : il faut partir ! Ecoute : on met les chevaux à la voiture qui va te con[illegible] ; écoute : dans deux heures tu es mort, fais [illegible] ! Si tu veux, je pars avec toi. On ne dira pas que c'est la peur qui te fait fuir, on dira que c'est l'amour ! Ecoute : si tu ne pars pas tout [illegible] avec [illegible], je me [illegible] sous les [illegible] [illegible]tare, et tu [illegible].

Elle disait cela tout bas, sans regarder Baude-

lot et presque en souriant, et tout comme si elle eût parlé d'un autre bal.

Baudelot ne l'écoutait pas, mais il la regardait avec une joie qu'il n'avait jamais rencontrée au fond de son cœur. — Comme je l'aime! se disait Baudelot.

Quand elle eut tout dit, Baudelot reprit :

— Vous savez bien que c'est impossible, Eléonore. Oh! oui, si j'étais libre vous n'auriez pas d'autre mari que moi ; mais je ne suis plus à personne, ni à moi, ni à vous. Adieu donc, mon bel ange; et si tu m'aimes, rends-moi cette fleur des champs que je t'ai envoyée de mon donjon ; rends-là moi, Eléonore! la petite fleur a paré ton sein : elle m'aidera à mourir.

Si on eût regardé Eléonore en ce moment on se serait demandé : *Est-elle morte?* Et en effet le silence était solennel, la musique se taisait, le jour inondait les appartemens; tout était dit.

Tout à coup un grand bruit de cavaliers et de chevaux se fit entendre au dehors. A ce bruit, qui venait du côté de Nantes, toutes les femmes, par un mouvement spontané, couvrirent Baudelot de leur corps; mais c'étaient les soldats de Baudelot lui-même qui venaient délivrer leur maître. Ils avaient ouvert la maison; ils étaient alors dans le jardin, et ils allaient criant : Baudelot! Baudelot!

Les chouans furent bien étonnés de trouver leur jeune chef, qu'ils croyaient chargé de fers, entouré de femmes dans une parure d'éclat, et lui-même tout paré, et comme ils ne l'avaient jamais vu.

La première question que leur fit Baudelot fut celle-ci :

— Etes-vous entrés au pigeonnier, messieurs?

— Oui, dit l'un deux : c'est par là que nous avons commencé, capitaine. Vous ne retrouverez plus le pigeonnier, ni vous, ni aucun des pigeons qui l'ont habité : le pigeonnier est à bas.

— S'il en est ainsi, dit Baudelot en tirant son épée, me voilà dégagé de ma parole et je suis libre. Merci, mes braves!

Puis il ôta son chapeau.

— Madame, dit-il avec un son de voix très doux, recevez tous les humbles remercîmens du captif.

Baudelot demanda une voiture.

— Une voiture est là tout attelée, capitaine, dit un des siens : elle devait vous conduire à Nantes, à ce que nous a dit le propriétaire de la maison.

En même temps Baudelot aperçut Hamelin attaché avec ses propres cordes.

— Capitaine Hamelin, dit Baudelot, service pour service. Seulement, au lieu de délier vos cordes, laissez-moi les couper. Elles ne serviront plus à personne.

Puis, comme Eléonore revenait à elle :

— Capitaine Hamelin, reprit encore Baudelot, c'est une triste époque pour des fiançailles que ce temps de guerres civiles et de sang répandu : on ne sait jamais si l'on ne sera pas dérangé le matin par un prisonnier à surveiller, ou le soir par des ennemis à recevoir. Remettez donc à un autre jour, s'il vous plaît, votre mariage. Voyez : votre fiancée elle-même vous en prie... Ma noble demoiselle, permettez à de pauvres chouans de vous reconduire au château de Mailly. Madame, le voulez-vous?

Et tous les jeunes chouans partirent au galop, tout joyeux d'avoir délivré leur capitaine, et se pavanant au soleil qui se levait. Les pauvres enfans, ils avaient si peu de temps à jouir du soleil!

Tous ces jeunes gens-là furent tués le même jour et à la même bataille où fut tué Cathelineau le père; car à présent il y a deux Cathelineau qui sont morts pour la même cause, morts tous deux en royalistes et en chrétiens. Ce que c'est que le bonheur des temps!

Il y a des hommes qui sont immortels quoi qu'ils fassent. Baudelot de Dairval ne fut pas tué, bien qu'il n'eût pas quitté la Vendée une heure. Quand son pays fut moins inondé de sang, Baudelot épousa Eléonore de Mailly; le capitaine Hamelin signa au contrat comme adjoint municipal.

Ainsi finit cette histoire ; mais n'admirez-vous pas comme moi le bonheur du comte de Baudelot?

JULES JANIN.

LA FIANCÉE DU SOLEIL.

Il n'y a pas trois ans de cela, il y avait à Montmartre, dans la maison du docteur Blanche, cet infatigable guérisseur de toutes sortes de folies, qui traite ses malades par les bons soins, par le bien-être et par la liberté, comme d'autres par l'isolement, les douches et la misère; il y avait une femme dont la folie était singulière et attachante. Cette femme, jeune encore, dont le visage était doux et le sourire plein de charme, n'avait pas d'autre folie que celle-là : elle se figurait qu'elle était la fiancée du soleil; ils s'étaient promis en mariage elle et lui, le soleil, par un beau jour d'automne, et ce jour-là le soleil avait couvert sa face resplendissante de son plus beau voile de nuages pour ne pas éblouir tout d'un coup sa bien-aimée. Depuis ce temps elle était à lui comme il était à elle; elle avait senti sur sa main le baiser brûlant de son époux, et maintenant elle ne vivait plus que pour lui seul. Le soleil était sa joie et sa gloire et son triomphe à elle, la pauvre femme; elle se levait à l'instant même où son bien-aimé flamboyant jetait ses premiers rayons dans le ciel; elle avait les yeux fixés sur le lever de son époux, et elle le saluait de son regard comme les oiseaux le saluent de leurs chansons, comme le fleuve le salue de son murmure, comme la rose le salue de son parfum. Plus la nature était belle au lever du soleil, plus le ciel était serein, plus la création tout entière était joyeuse, et plus la pauvre folle était heureuse : n'était-ce pas son divin époux qui jetait en tous lieux la lumière et la chaleur? n'était-il pas le roi du monde? n'avait-elle pas passé toute une nuit de transport dans ses bras à lui, le maître de la création? L'âme du monde était son âme à elle. Ainsi, dans une extase perpétuelle et divine, elle suivait chaque pas du soleil; elle recueillait le moindre de ses rayons; plus le soleil montait dans le ciel et plus grandissait cet enthousiasme poétique. A peine pouvait-on obtenir de la folle qu'elle prît ses repas chaque jour, tant elle était obsédée de sa passion céleste; et encore, pour la faire manger, fallait-il lui dire que son divin époux avait doré ces fruits, avait jauni ces blés, avait mûri ces raisins; ainsi donc elle avait droit de s'asseoir à cette immense table que le soleil charge de mets sur sa route. Quand donc elle prenait ses repas la folle faisait ses libations au soleil, elle versait en son honneur une goutte de lait le matin, à sa santé elle vidait son verre; puis, quand le jour venait à décroître et quand le rayon lumineux allait se perdre là-bas dans la Seine, la tendre épouse du soleil devenait aussi inquiète que peut l'être la femme d'un pauvre pêcheur de harengs dont le mari est absent depuis deux mois et qui entend mugir la mer. — Que va devenir mon époux? se disait la folle. Pourvu qu'il ne se blesse pas en chemin, grand Dieu! — Peu à peu le soleil s'en allait faisant place à la nuit; alors la folle joignait ses deux mains sur sa poitrine, et d'un ton mystérieux et de sa plus douce voix elle disait à son époux : *Attends-moi*, *attends-moi*! puis elle rentrait dans sa chambre en toute hâte, car elle ne voulait pas faire attendre le soleil.

Singulière et heureuse folie! aimable délire! savoir son âme attachée au ciel par un rayon du soleil! n'avoir pas d'autre passion que celle-là, un ciel serein! n'avoir à redouter que les nuages qui voilent l'astre du jour! être heureux toutes les fois que la nature est heureuse! ouvrir son âme à la douce chaleur comme fait la terre, et en recevoir la bienfaisante influence! chanter tout bas un cantique à son amour, et n'être jalouse que de l'herbe des champs! Telle fut la vie de cette pauvre folle pendant dix ans. Non pas qu'elle n'eût ses chagrins tout autant que si elle eût été dans sa raison; car aussitôt que venait l'hiver et qu'elle voyait la figure du soleil son époux pâlir et trembler sous la neige comme ferait un beau jeune homme blessé à mort, aussitôt qu'elle voyait cette gloire immense obscurcie par d'épais nuages, comme cela arrive aux plus grands hommes de ce bas monde, dont l'envie obscurcit la gloire, alors la malheureuse femme devenait en effet la plus triste des créatures humaines; plus de repos, plus de sourire, plus de chants, plus de fêtes dans son âme! Ne voyez-vous pas son époux qui gèle et qui tremble là-haut, reposant sa tête fatiguée sur les montagnes couvertes de glaces! Que les journées d'hiver paraissaient longues et tristes à la folle! C'était une souffrance réelle, incroyable; c'était un mal d'amour comme en éprouvaient de siècle en siècle les compagnes privilégiées de quelques grands hommes malheureux. Plus celui-là qu'elle aimait était grand et élevé dans le monde, et plus impatiemment elle supportait ce grand malheur de le voir humilié, obscurci, tremblottant, méconnu, vaincu, captif. C'était à peu près la douleur de la mère de l'Empereur quand elle a vu son fils enchaîné sur son rocher au milieu de la mer. Mais la douleur de cette noble mère, immense ruine debout encore dans les ruines de Rome, est une douleur éternelle. Son astre tombé ne devait pas se relever jamais. Le soleil est plus heureux : sa défaite est passagère; il a bientôt percé le plus épais nuage; il est vainqueur, il revient, le voilà; le soleil a deux fois ses cent jours chaque année; je ne parle que du soleil de France. Aussi quand, au printemps, la pauvre folle du docteur Blanche retrouvait son époux comme elle l'avait laissé au mois de mai, quand elle le revoyait aussi resplendissant que jamais, et toutes les feuilles de l'arbre jaillissant à sa venue, comme fait l'étincelle sou

le marteau du forgeron, alors la douce joie revenait au cœur de la pauvre femme; alors elle quittait le deuil, elle prenait sa robe la plus éclatante, elle chantait son hymne le plus doux. — Réjouissez-vous sur le ciel et sur la terre, réjouissez-vous, vous les astres du firmament, et vous les flots de la rivière! vous les anges là-haut, et vous les hommes ici-bas, réjouissez-vous! mon mari le soleil était malade et il est revenu en santé; il était absent et il est de retour! — Et en effet, la nature entière obéissait à la pauvre folle, la nature entière se réjouissait: l'époux de la folle était de retour.

Cette heureuse folie a duré dix ans sans avoir pu se guérir. Mais cette femme était si heureuse! pourquoi donc la guérir de son bonheur? Il y a trois ans que la femme du soleil est morte, et sa mort a été aussi touchante que sa vie. C'était par une belle journée d'automne; il était midi; le soleil, doux et calme, lançait sur la terre et sur sa femme ses rayons les plus purs. La femme du soleil, assise sur le gazon auprès du grand pommier, suivait les pas de son auguste époux dans le ciel. Jamais le cœur de cette femme n'avait été plus rempli d'amour, jamais son regard n'avait été plus tendre, jamais son rêve n'avait été plus près d'être une réalité. Ils s'entendaient si bien, elle et son époux le soleil! elle avait pour lui un si perçant regard, et lui pour elle! il marchait si lentement dans ce champ clos d'azur, sans doute pour avoir le temps de la voir à genoux devant lui! Mais, ô ciel! tout à coup ce puissant rayon de la nature s'arrête et se trouble, tout à coup le soleil disparaît, non plus comme autrefois par degrés, sur le bord du fleuve, après avoir secoué la poussière brillante de sa robe et de ses pieds, mais il s'arrête brusquement, tout à fait; il se cache, on ne le voit plus. Où est-il? — Oui, s'écrie-t-elle, oui, mon époux est chez ma rivale! oui, il est infidèle! oui, le voilà qui est parti pendant le jour, et qui ne viendra pas le soir! Et comme elle ne vivait que pour le voir pendant le jour, que pour l'attendre pendant la nuit, que pour le saluer à l'aurore, que pour le chanter au printemps, l'admirer en été, le bénir en automne, le pleurer pendant l'hiver, l'aimer en tout temps, la pauvre femme, le voyant disparaître ainsi tout à coup, brusquement, sans savoir où il allait, sans savoir s'il reviendrait, la pauvre femme est morte pendant l'éclipse, morte de jalousie, de désespoir et d'amour.

Elle était morte depuis une seconde à peine que le soleil, dégagé de son innocente rencontre avec la terre, poursuivait tranquillement sa route; mais il était trop tard: tout ce drame était fini, et l'immortel époux, tout à l'heure encore l'objet d'un si violent amour, ne frappa plus de ses rayons que des yeux éteints et fermés. Oui, il fallait que la pauvre femme fût bien morte, car ce triste et calme rayon du soleil qui reposa sur elle comme pour lui demander pardon de cette absence involontaire, ne la réveilla pas.

JULES JANIN.



Souvenirs d'Espagne.

—

LA CONTREBANDE A SARAGOSSE.

(LOS MATONES.)

—

L'Espagne est le pays de la contrebande par excellence. Le besoin qu'elle a des marchandises étrangères, et l'élévation des tarifs de douane, sont un encouragement naturel à la contrebande, qui trouve d'ailleurs mille encouragemens et mille facilités dans les nombreuses chaînes de montagnes qui traversent en tout sens la Péninsule, dans les gorges sauvages et difficiles qui offrent au contrebandier des retraites presque inaccessibles, et enfin dans le caractère résolu des Espagnols, et dans leur goût immémorial pour la vie errante et d'aventure. L'indépendance où le contrebandier vit à l'égard des lois, les combats qu'il soutient contre les douaniers, la franchise audacieuse de sa révolte, et l'antiquité de ses traditions professionnelles ont formé autour de sa tête comme une sorte d'auréole populaire, dont le reflet a imprimé par contre-coup au caractère et aux habitudes du contrebandier quelque chose de chevaleresque, de fort et de désintéressé, qui l'élève jusqu'à un certain point à la hauteur de sa renommée et de sa position sociale; car vous sentez bien qu'un homme qui est l'homme fort du canton, le héros de toutes les romances et de tous les refrains, doit concevoir de lui-même une opinion considérable, et que cette opinion doit être à elle toute seule un préservatif contre les bassesses permises à un douanier, à un *carabinero de hacienda*. Un homme qui est la terreur du douanier, qui par la contrebande est en relation d'affaires avec les négocians les plus considérables du pays, qui a toujours les plus fins cigares de la Havane et les œillades des plus jolies filles du pays, doit se croire et se croit en effet aussi gentilhomme que qui que ce soit au monde, *tan caballero como quien lo mas*. Un de mes amis qui était venu des frontières du Portugal à Madrid en compagnie d'une bande de contrebandiers, me disait que c'étaient les hommes les plus aimables compagnons qu'il eût rencontrés de sa vie, et il ne me parlait jamais de son expédition, de la bonne humeur de ses contrebandiers, de leur entrain, sans me rendre sensible tout le charme qui doit s'attacher à cette existence aventureuse, où l'on joue sa vie à chaque minute, mais où par compensation l'on gagne en huit jours de quoi se festoyer et faire le seigneur pendant un mois. Nos filous des grandes villes, nos voleurs de mouchoirs sont la lie de l'espèce humaine; nos assassins, nos forçats évadés ou libérés sont des monstres de férocité et de dépravation; mais le contrebandier espagnol, faisant le commerce à main armée, au grand jour, en plein soleil, est une espèce de conquérant, d'Alexandre au petit pied, qui joue gaîment sa vie contre une opulence de quinze jours, c'est un proche parent de l'Arabe du désert dont il a retenu les habitudes hospitalières, le caractère généreux et franc.

Le type du contrebandier varie d'une province à l'autre. Le plus poétique, le plus élégant, le plus galant de tous, c'est le contrebandier andaloux. Celui-là ne se met jamais en campagne qu'escorté de sa fidèle guitare; et, pour le récompenser de ses exploits, il trouve au retour les bras toujours ouverts de sa belle Maja. Dans le Nord, la contrebande prend un caractère plus rude, plus commercial et plus militaire, et qui pousse à un degré inconcevable le respect de la parole donnée, et la fidélité aux engagemens.

Saragosse est sans contredit une des villes du Nord où la contrebande a le plus d'activité. Depuis surtout que les provinces basques sont désolées par la guerre civile, la contrebande non carliste a reflué de Bayonne vers Oleron, et Saragosse étant la première ville importante d'Espagne qu'on rencontre en entrant par le *puerto* d'Urdos et de Canfran, est devenue pour cette raison l'entrepôt de toute la contrebande qui s'achemine de France vers Madrid. Aussi la contrebande est-elle organisée à Saragosse d'une manière extrêmement forte. L'association se compose des commerçans qui font la commande et des hommes d'action qui exécutent. Au surplus, avant d'aller plus loin, je dois dire que les détails qu'on va lire ne sont point le fruit de mon observation personnelle, je les tiens d'un négociant français de Madrid, intéressé lui-même dans les opérations de Saragosse, et dont le témoignage m'a toujours paru digne de la plus entière confiance.

La position naturelle de Saragosse oppose par elle-même à la contrebande un obstacle qu'il n'est possible de vaincre que par un excès d'audace. Dans les montagnes, au milieu des accidens d'un terrain tourmenté, le fraudeur trouve mille auxiliaires: c'est un fossé dans lequel il se tapit, c'est un mamelon qui le couvre et le dérobe aux regards, c'est un bois dans l'épaisseur duquel il se retire pour attendre la nuit et l'heure propice. Or, s'il est une ville au monde difficile à approcher sans être vu, c'est Saragosse. Située sur les bords de l'Ebre, qui la partage en deux, au milieu d'une plaine immense, nue et sans abri, celui qui se rend des Pyrénées à Saragosse, est obligé de voyager tout un jour, depuis Ayerbe, au milieu d'un pays plat, pierreux, où, pour toute verdure, on ne trouve en été que quelques romarins chétifs et brûlés. Au midi de Saragosse s'élève, il est vrai, un monticule nommé le Torero, où croissent par exception quelques oliviers, et, si je m'en souviens bien, quelques platanes; mais de ce côté, comme de tous les autres, la ville est fermée par un mur de ronde de dix-huit à vingt pieds de hauteur, et d'ailleurs le côté de la ville qui confine au mont Torero est, dit-on, soumis, en raison des facilités de l'approche, à une surveillance plus active et plus rigoureuse. De partout ailleurs, celui qui voudrait masquer son approche serait éventé de six lieues au loin, et il ne pourrait tirer aucun secours des chaînes de montagnes dont les courbes bleuâtres se confondent avec les nuages de l'horizon.

En présence de pareilles difficultés locales, voici comment la contrebande s'est organisée dans Saragosse.

Une trentaine d'hommes se sont réunis, tous choisis parmi les plus robustes et les plus braves de cette gigantesque population Arago-

naise, et appartenant en général au corps des bouchers, des charcutiers, des cordonniers, à toutes les professions à couteau. Cette cohorte déterminée, qui manie dans la suprême perfection le tromblon et la *navaja*, a reçu dans la ville dont elle est l'épouvante le surnom de *los matones* (les tueurs, de *matar*, tuer). Quand il y a quelque expédition à faire, quelques ballots de toile ou de soirie à introduire; on prévient les *matones* qui partent au nombre de cinq, de dix ou de vingt, suivant l'importance de l'affaire. Voici généralement comment ils procèdent. Ils apportent la marchandise sur des mulets jusqu'à deux ou trois lieues de la ville. Là, ils font une halte, se reposent et attendent la nuit. Dès que le soleil est couché, ils se remettent en route, et arrivent en silence jusqu'au pied du mur d'enceinte. Si leur charge est considérable et digne que les douaniers la leur disputent, ils s'arrangent d'ordinaire pour faire donner l'alerte à la douane d'un autre côté, et passer à la faveur de cette fausse attaque. Dès qu'ils se croient sûrs de n'être point inquiétés, ils mettent deux ou trois des leurs en faction, ensuite un des plus forts de la troupe s'adosse au mur, un second lui monte sur les épaules, un troisième sur les épaules du second, et les ballots, passant de main en main, arrivent ainsi jusqu'au troisième qui, à califourchon sur le mur, jambe de ci, jambe de là, reçoit les ballots et les jette de l'autre côté de la muraille. L'opération terminée, le reste de la troupe profite de la courte échelle et prend le même chemin que les ballots. On redescend dans la ville par le même procédé, et alors chacun portant sur l'épaule un ballot qu'il soutient de la main gauche, s'achemine en bon ordre vers la destination indiquée. S'ils rencontrent sur leur chemin une patrouille, qui leur crie *qui vive?* Ils répondent hardiment la *cuadrilla* (la bande), et à ce nom redouté la patrouille n'a rien de plus pressé que d'enfiler la première rue de côté qui se présente à elle.

La répugnance de la patrouille à se mesurer avec les *matones* n'est point, comme on pourrait le croire, l'effet d'une lâcheté vulgaire, elle est due surtout à la résolution invariable et bien connue des *matones* de ne jamais abandonner leurs marchandises. C'est là leur probité, leur point d'honneur, leur chevalerie, à eux; ils ont fait marché avec un négociant, ils ont reçu son argent sous condition de faire entrer la marchandise chez lui, ils rempliront leur parole ou bien ils se feront tuer, et ils se font tuer comme ils l'ont dit. Aussi est-il facile de concevoir la répugnance que la garde nationale ou même la troupe éprouve à engager un combat à mort avec des hommes résolus, agiles, bien armés, et doués presque tous, sans exception, d'une force herculéenne.

Ils se sont, du reste, adjugé le monopole de la contrebande et ne souffrent point de concurrens. Dans l'hiver de 1836-1837, un pauvre diable peu au fait de la législation draconienne des *matones*, avait fait pour son compte une affaire de contrebande; surpris par les *matones*, son chargement fut confisqué; seulement, comme il alléguait son ignorance et se lamentait de la détresse où cet événement le plongeait, le chef des *matones* consentit à lui restituer la moitié de sa prise, sous la condition bien expresse qu'il n'y reviendrait de sa vie.

Le même hiver fut témoin d'une bataille sanglante entre les *matones* et les *carabineros* Les *matones* s'étaient réunis en assez grand nombre pour faire entrer un fort chargement de contrebande. Arrivés au pied du mur d'enceinte, plusieurs avaient été chargés de faire escalader le mur aux ballots; pendant que le reste de la troupe, épuisé par une marche forcée, se reposait et reprenait des forces pour mener à bonne fin l'aventure, deux sentinelles avaient été mises en faction dans une vieille guérite oubliée. Malheureusement les sentinelles, oubliant la consigne, s'étaient mis à jouer aux cartes et à boire de l'eau-de-vie, tant et si bien que, moitié par fatigue, moitié par ivresse, elles avaient fini par s'endormir. Cependant une forte escouade de douaniers qui, dit-on, avait été avertie que quelque entreprise se préparait pour la soirée, survient, et trouvant les deux sentinelles endormies, réussit à surprendre le corps de bataille. Plusieurs *matones* furent tués sur la place; d'autres, réveillés par le feu de l'ennemi, soutinrent le choc et se battirent en désespérés; quelques-uns furent pris, désarmés et conduits en prison. C'est là que commence la partie la plus curieuse de l'histoire. Pris les armes à la main, après avoir tué plusieurs douaniers, vous croyez peut-être qu'ils vont être jugés et fusillés séance tenante: point du tout; ils restèrent ne prison plusieurs jours, mais pendant leur captivité leurs amis ne restèrent pas oisifs. Les négocians intéressés dans la contrebande firent des démarches en leur faveur; le peuple, toujours admirateur du courage, s'agitait, et les *matones*, leurs compagnons, menaçaient de mettre le feu à la prison, à la maison du capitaine-général et à toute la ville, si on ne leur rendait leurs camarades. Enfin on remua tant et si bien pour eux, qu'au bout de quelques jours ils sortirent de prison et purent reprendre en toute sécurité l'exercice de leur profession.

A quelques jours de là l'autorité, découragée de la mauvaise issue de la répression à force ouverte, et ne voulant plus avoir affaire aux *matones*, ordonne qu'il sera fait des perquisitions au domicile des négocians connus pour entretenir des liaisons avec les *matones*, et que toutes les marchandises de contrebande saisies chez eux seront confisquées. Que font les négocians menacés? Ils s'entendent avec les *matones*, et l'on convient que le premier douanier qui mettra le pied dans la maison d'un négociant, y trouvera son tombeau; la nouvelle de cette résolution ayant rapidement circulé par la ville, le décret fut contremandé, sous prétexte, je crois, d'illégalité, mais en réalité parce que les douaniers ne se souciaient nullement d'engager la lutte avec des adversaires qu'ils savaient capables de tout.

Je le répète, ces faits ne m'ont pas été personnellement connus, mais ils me paraissent très probables par tout ce que je sais d'ailleurs sur le caractère public et avoué de la contrebande et même du vol. Je veux, avant de terminer, en citer quelques exemples que je puisse garantir. Les faits que je vais raconter sont de notoriété publique dans toute la province de Malaga.

Il y a aux environs de Malaga trois frères qu'on appelle *los Naranjos* (les orangers), qui font profession publique de voleurs. En réunissant leurs amis et leurs connaissances, ils peuvent mettre sur pied en un besoin une troupe de vingt-cinq à trente hommes. Forts de leur petite armée et de leur vieille réputation, ils règnent et gouvernent sans aucune contestation dans toute la province de Malaga. Si l'on a une course à faire dans les environs, c'est à eux et non au capitaine-général qu'il faut demander un sauf-conduit. Peu de temps avant mon arrivée à Malaga, un négociant français de Malaga, voulant conduire sa famille aux eaux de Carratraca, à six ou huit lieues de là, pria un des frères Naranjo d'escorter sa voiture, et le roi de la grande route vint en plein jour à Malaga faire ses conditions, et suivit à cheval la voiture de son protégé. Tous les propriétaires qui ont des maisons de campagne dans les environs sont leurs amis. Ceux qui négligent de contracter avec eux alliance offensive et défensive, sont mis hors la loi, c'est-à-dire que la famille Naranjo fait un beau jour une descente chez eux et vient sans façon leur demander à déjeûner, boit leur vin, leur emprunte quelques milliers de réaux, et s'en retourne joyeusement en leur disant: *Au revoir*! Aussi tout le monde baisse pavillon devant les Naranjos; c'est entre eux et les puissans un perpétuel échange de politesse et de bons offices. Les Naranjos ont-ils une mauvaise affaire, un de leurs amis a-t-il quelques démêlés fâcheux avec la justice, ils sont sûrs de trouver aide et appui auprès du consul d'une puissance du Nord, et, en échange, le consul, qui possède près de Malaga une fort jolie maison de campagne, est sûr de n'être jamais inquiété ni rançonné; et loin de le blâmer, tout le monde l'approuve et dit qu'il a pris le bon parti. A tout seigneur tout honneur. Si les Naranjos peuvent seuls garantir la sécurité des routes, s'ils ont seuls autorité efficace dans le pays, pourquoi ne pas s'adresser à eux? Et faut-il se laisser voler impunément pour le plaisir d'avoir dans sa poche un beau passeport signé de l'alcade constitutionnel, et qui ne sert à rien?

Ce sont là, je le sais, des mœurs peu parlementaires; mais la vraie philosophie ne consiste-t-elle pas à prendre le monde comme il est?

Voici encore sur le même sujet une anecdote assez caractéristique, que je tiens de la bouche même du consul de France à Valence:

Il y a dans tout le royaume de Valence environ 600 Français, presque tous commerçans. Sur ce nombre, on compte beaucoup de chaudronniers qui sont venus des départemens de la Corrèze et du Cantal chercher fortune à Valence, où, par une coïncidence bien digne de remarque, on parle précisément le patois de leur pays. Un de ces chaudronniers, qui avait monté une maison à Ségorbe et qui passait pour assez riche, fut un jour invité, par une lettre anonyme, à déposer une somme d'argent à un endroit qui lui était désigné. Notre homme n'ayant pas cru devoir obtempérer à cette inconvenante invitation, fut volé quelques jours plus tard chez lui et de vive force et avec des cir-

constances très-graves, dont le détail ne se représente pas à ma mémoire. Le lendemain, il porte sa plainte, et l'instruction commence. Mais au bout de plusieurs mois, la justice qui avait déjà mangé passablement d'argent au chaudronnier, car en Espagne les frais de poursuite sont toujours à la charge de la victime, la justice ne savait rien. Plusieurs hommes, assez mal famés du pays, avaient bien été désignés par la voix publique ; mais, par une fatalité singulière, la justice ne savait tirer aucun parti de ces rumeurs ; les témoins assignés ne faisaient que de vagues et insignifiantes dépositions, le juge ne les pressait nullement de questions, l'affaire semblait paralysée par je ne sais quelle influence assoupissante, et le malheureux chaudronnier commençait déjà à se repentir de ses coûteuses démarches, lorsque le procès parvint, avec quelques détails assez caractéristiques, aux oreilles du consul de France à Valence.

Celui-ci, homme d'un caractère décidé et d'un esprit clairvoyant, habitué d'ailleurs de longue main aux roueries ténébreuses de la procédure espagnole, comprit à l'instant que ce ne serait pas trop de toute son influence pour activer les recherches de la justice, et résolut de se transporter lui-même à Ségorbe; mais comprenant en même temps à quelles inimitiés il allait s'exposer, il alla trouver le capitaine-général avec lequel il était en bons termes, il lui dit : — Vous savez ce qui se passe à Ségorbe; je vais m'y rendre pour agir de mon côté. Mais comme je sais à merveille tout ce que je vais soulever de passions contre moi, je viens vous demander si vous ne pourriez pas me donner un homme sûr pour me protéger en cas d'attaque, et qui pût en même temps m'aider dans les renseignemens que j'aurai à prendre. — Un homme sûr, dit le capitaine-général après un instant de réflexion ; mon Dieu, non! je n'en connais pas. Cependant.... attendez, ce moyen va vous répugner peut-être, mais je n'en connais pas d'autres. Il y a en ce moment dans la prison de Valence, un mauvais brigand qui a je ne sais combien d'assassinats sur la conscience, et qu'on va pendre au premier matin. Demander-moi sa grâce, je vous l'accorderai, je lui ferai savoir à qui il est redevable de la vie. Je connais le personnage ; il vous sera dévoué par reconnaissance, et vous pourrez compter sur lui à la vie, à la mort.

La bizarrerie de l'expédient et les redoutables antécédens de ce singulier garde-du-corps firent bien faire d'abord la grimace au consul ; mais il n'avait à pas choisir, et d'ailleurs la connaissance qu'il avait des chevaleresques inconséquences du caractère espagnol, lui faisant considérer l'appui d'un semblable compagnon comme le plus sûr et le plus efficace de tous, il finit par accepter. Ce qui avait été dit fut fait : le consul demanda la grâce, le capitaine-général l'accorda, bien que le droit de grâce n'appartienne qu'au roi, et les préparatifs indispensables une fois terminés, le consul et son écuyer s'acheminèrent ensemble vers Ségorbe. Là le consul commença ses recherches, et il eut tellement à se louer de la dextérité, de l'adresse et du savoir-faire de son homme, en matière d'enquête criminelle, qu'au bout de quelques jours il avait en main les fils principaux de cette ténébreuse affaire, et qu'il avait pu se convaincre de l'inutilité de toute nouvelle poursuite. Il aurait eu affaire à trop forte partie. Le vol commis au préjudice du chaudronnier français n'était point une affaire isolée; c'était tout simplement l'un des actes nombreux qui depuis quelques années attestaient dans le pays l'existence d'une industrie coupable, mais si puissamment protégée, que jusqu'à ce jour toutes les poursuites avaient été étouffées, et que le consul de France, tout en reconnaissant clairement l'existence d'une espèce de société en commandite organisée pour le vol, dut lui-même conseiller à son compatriote de se désister de sa plainte de peur d'attirer sur lui de plus grands maux.

Il existait à ce qu'il paraît dans les environs de Ségorbe une société composée d'une part de contrebandiers, de voleurs, de repris de justice composant le personnel actif, et d'autre part, de propriétaires, de fonctionnaires haut placés, remplissant dans la société le rôle d'associés commanditaires. Ces derniers partageaient les bénéfices de l'opération, à charge par eux d'employer au besoin leur argent ou leur crédit, si quelque coup trop éclatant venait à mettre leurs associés actifs en péril, et à rendre inutile toute la bonne volonté de la justice. Grâce à cette savante organisation, une véritable terreur régnait dans le pays ; se plaindre à la justice c'eût été dépenser inutilement de l'argent; dévoiler publiquement cette association monstrueuse, c'eût été appeler sur soi des périls plus graves encore.

Le consul revint donc à Valence sans avoir tiré d'autre fruit de son expédition que d'avoir acquis de curieuses notions sur l'administration de la justice et sur la moralité du pays. Je me trompe, il avait conquis à un haut degré l'estime et l'affection de son compagnon le brigand. Tout le temps qu'il séjourna à Ségorbe, celui-ci passait toutes les nuits couché en travers de sa porte et faisant le guet avec une infatigable vigilance. De retour à Valence, il fallut bien se séparer; mais jusqu'au moment où un changement de résidence vint enlever le consul à cette affection touchante, son ami le brigand, qui habitait un village voisin, ne se rendait jamais à la ville sans venir exactement présenter ses hommages *al senor consul.* « Je n'ai jamais pu, me disait celui-ci, me soustraire aux témoiguages obstinés de sa reconnaissance. Il venait chez moi, s'asseyait, buvait un coup, s'informait soigneusement de ma santé, et ne me quittait jamais sans me serrer chaleureusement la main et sans ajouter d'un air emphatique : *Si se ofrece algo, recuerdese vd. senor consul, que aqui tiene vd. un verdadero amigo.* Souvenez-vous à l'occasion, seigneur consul, que vous avez ici un véritable ami. »

Tel est en effet le caractère du voleur espagnol : il tue, il vole parce que c'est le devoir de sa profession; mais il ne se croit point avili pour cela, comme le filou de nos sociétés civilisées; c'est plutôt un chef de bande, comme on en voyait au temps de la féodalité, qui fait des courses en pays ennemi. Aussi est-il susceptible de certaines qualités chevaleresques, telles que la générosité, la reconnaissance, le désintéressement, la bravoure, la courtoisie; et l'on pourrait lui appliquer le vers de la comédie. C'est un voleur, il est vrai, il tue, il pille ;

Mais c'est au demeurant le meilleur fils du monde.

Quant à moi, je l'avoue, je l'aime mieux encore tel qu'il est, avec ses crimes et ses brigandages, que ces juges, que ces *escribanos* qui volent effrontément sous le manteau de la loi, qui lèvent impôt sur le crime, et qui n'ont pas même, comme le voleur de profession, la chance d'être purifiés un jour par la potence.

AD. GUÉROULT.

(*Journal des Débats.*)

EXPOSITION

DES

PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

—

Nous tenons aujourd'hui les engagemens que nous avons pris avec nos lecteurs dans notre dernier numéro, et nous allons les faire pénétrer dans les immenses salles de l'exposition. Dès le le premier jour cependant nous étions à notre poste, nous étions allés reconnaître les abords de la place afin de savoir par quel côté nous commencerions notre attaque. La très redoutable salle des machines a d'abord attiré nos regards. Nous nous sommes arrêtés devant ces leviers, ces roues, ces balanciers, ces engrenages, ces cylindres, membres de vingt géants d'une puissance infinie, enfantés par les Pelletans, les Kœchlin, les Taylor, les Hermann, les Schabel. D'abord, à les voir tous immobiles et muets, j'ai été quelque peu désappointé; comment faire pour juger cette rapide locomotive, sur laquelle compte notre ami Gaëtan Delmas, pour exécuter des projets extravagans dont je serais volontiers complice? Il s'agit simplement de déjeuner à Paris, d'aller voir lancer un vaisseau à Cherbourg et de revenir le soir juger une première représentation à l'opéra, tout cela en quelques heures; ou bien encore de voler, car voler est le mot, de Paris à Marseille, de Marseille à Madrid, de Madrid à Barcelone, de Barcelone à Strasbourg, de Strasbourg à Genève, de Genève à Berlin, dans le but de nouer sans interruption une longue chaîne de relations amicales avec toutes les familles du genre humain. Il faut que cette locomotive soit légère et rapide. Nous sommes sur ce point obligés de croire le fabricant sur parole; mais MM. Stehelen et Huber ont déjà réalisé tant de promesses que le doute n'est plus permis. Cette locomotive va d'ailleurs bientôt quitter sa prison des Champs-Elisées pour s'élancer sur le chemin de fer de St-Germain, où nous la verrons à l'œuvre ; les améliorations, nous les constatons avec orgueil, consistent dans l'accroissement de la surface de la grille, la hauteur de combustible, l'augmentation de la surface de chauffage, celle des diamètres de cylindres et de roues, d'où résulte une plus grande puissance de vitesse et de force de traction. Certes on ne niera pas qu'il y ait ici lutte avec les machines de notre envieuse alliée d'outre-mer, et les commandes de l'Allemagne qui jusqu'alors s'approvisionnait en Angleterre, constatent la victoire.

Dans les machines à vapeur, il y a trois causes

prédominantes d'explosion : 1° la tension de la vapeur qui peut vaincre la résistance de son enveloppe; 2° l'abaissement de niveau de l'eau qui permet aux parois des chaudières de s'élever à une température beaucoup plus élevée que celle de l'eau contenue ; 3° l'échauffement du fond des chaudières, dû à des précipités calcaires adhérens. M. Chaussenot aîné, après s'être bien pénétré des difficultés qu'il avait à vaincre, nous a paru les avoir surmontées avec habileté. Dans le premier cas, au moyen d'une soupape de son invention, qui rejette la vapeur dans l'atmosphère dès qu'il y a un excès de tension ; dans le deuxième cas, M. Chaussenot a inventé un appareil fort ingénieux qui remplace avantageusement les tubes de verres, dont la transparence s'altère facilement, et les *robinets-jauges* qui ne présentaient pas toutes les garanties convenables. La vapeur se dégageant par une soupape et dirigée vers les ouvertures de plusieurs sifflets, produit un bruit qui augmente d'intensité et réveille l'attention des chauffeurs.

Enfin, dans le dernier cas, M. Chaussenot empêche facilement les précipités calcaires qui se forment au fond de la chaudière par l'emploi de l'argile ou du sirop de fécule.

Tel est le système de sûreté exposé sous le n. 813. Ce système est appliqué depuis plus d'une année à une machine de la force de quinze chevaux, et jamais les soupapes ni les flotteurs de sûreté de M. Chaussenot n'ont cessé de conserver leur précision et leur exactitude. Le jury appréciera sans doute, comme elle le mérite, une découverte qui met à l'abri des dangers terribles de l'explosion, toute une population d'ouvriers agglomérée autour des machines. Pour nous, nous avouons hautement qu'un tel bienfait attache à un nom autant d'éclat que la plus brillante victoire.

M. Bourdon nous offre des modèles de machines à vapeur en miniature d'une précision admirable, et en outre deux machines à vapeur d'une exécution très soignée, et dont l'une paraît destinée à recevoir des applications utiles dans les grandes exploitations rurales.

L'École d'arts et métiers d'Angers expose une machine dont le modèle est partout, qui ne présente rien de neuf, rien d'ingénieux, qui ne se recommande par aucun perfectionnement. Je ne sais si c'est comme exécution que cette machine est remarquable, mais sous ce rapport même elle est bien loin des machines de M. Bourdon.

Voici maintenant une machine de M. Pelletan, professeur à l'Ecole de médecine de Paris, d'un système entièrement neuf : s'il faut en croire les avis éclairés d'ingénieurs spéciaux, cette machine est destinée peut-être à faire une révolution complète dans l'emploi de la vapeur. Nous verrons bien. Arrêtons-nous devant les machines à filer de la maison Kœchlin et compagnie de Mulhouse. Tout un peuple se meut, vit et travaille dans les ateliers de MM. Kœchlin, une armée de douze cents ouvriers combat avec succès toute l'Angleterre industrielle, et continue à Mulhouse le camp de Boulogne. Les machines de ces messieurs sont déjà sans rivales sur les marchés étrangers, et nous ne doutons pas que si notre orgueilleuse rivale avait un seul jour encore ce qu'elle n'aura jamais, le pouvoir et le droit de dicter des lois en France, ce n'est plus la démolition de Dunkerque, mais la ruine des ateliers de MM. Kœchlin qu'elle demanderait.

Qu'on nous permette ici d'emprunter à un de nos confrères les détails qu'il a publiés dans un journal spécial, *le Journal de l'Exposition*. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mieux apprécier en peu de lignes le métier à filer dit self-acting (agissant par lui-même), dont la combinaison savante appartient à M. Saladin, ingénieur civil, attaché à l'établissement de MM. Kœchlin.

Cette belle machine file sans l'aide du fileur. Plus grande quantité de filage, diminution de travail actif, quantité plus considérable de coton sur les bobines, moins de déchet, ce qui est de la plus haute importance, enfin, meilleur dévidage, tels sont les avantages principaux de ce métier.

Il est certain, quelque paradoxale que puisse paraître l'assertion, il est certain que nous faisons *mieux* les machines à filer. Les Anglais en négligent la confection. Nous faisons mieux, nous exécutons mieux ; mais la réputation des machines françaises n'est pas encore établie, et la leur est proverbiale. Que nous manque-t-il, en effet ? l'intelligence ? la dextérité ? Ce serait absurde de le croire. L'outillage seul n'est pas encore arrivé chez nous à cet état parfait, et c'est là, nous le croyons, ce qui détermine la supériorité des ateliers anglais. Nous avons vu plusieurs manufacturiers anglais dans la galerie des machines ; nous nous sommes entretenus avec eux, et leur satisfaction s'est exprimée en termes pleins de franchise.

Le mécanisme distinctif a lieu par addition de pièce qui, retirées, laissent au métier sa forme et ses conditions primitives. Il peut marcher à vitesse double, ou à vitesse ordinaire ; l'allongement supplémentaire est facultatif, comme la vitesse. Les tambours, et nous croyons que l'invention est nouvellement connue en France, marchent par roues héliçoïdes, seul genre de roues dentées qui communiquent une grande vitesse sans bruit fatigant. La corde est ainsi supprimée, avantage immense pour l'économie et la régularité de l'action. Une particularité fort remarquable de ce métier, c'est un système neuf d'encliquetage par lequel le détour de la baguette et son abaissement se font avec une merveilleuse aisance. Cet encliquetage est nouveau ; il nous paraît susceptible d'applications très multipliées. Ajoutons que les supports de cylindres cannelés sont ajustés fonte sur fonte ; que les chapeaux laissent descendre les cylindres de pression, à mesure de l'usé des supports, sans danger de couper le fil, comme cela arrive trop souvent. *La main douce* est remplacée par un cône à un seul filet, combiné de manière à éviter tout glissement ; les tambours enfin sont construits de la manière la plus légère, sans nuire à la solidité. Cette superbe machine, dont nous nous plaisons à détailler les perfections, pour les industriels qui entendent la filature, offre encore des parties modifiées fort heureusement pour rendre le travail plus facile et plus régulier. Auprès d'elle s'étend un banc-broches de 156 broches, d'une belle exécution, et qui prouve l'attention constamment tendue des habiles constructeurs vers les perfectionnemens de métiers. Celui-ci file une mèche jusqu'au n° 37, mille mètres. Les roues sont en hélice ; il offre une transmission de mouvement très-ingénieuse, entre l'arbre principal et celui qui commande les bobines ; intéressant problème résolu encore par M. Saladin, celui de l'arbre de couche accomplissant avec le chariot son mouvement de translation verticale, sans rien troubler dans son mouvement de rotation. Un ajustage qui mérite encore l'attention des connaisseurs, est celui des collets et crapaudines de broches, fonte sur fonte ; offre la facilité d'être réglé dans deux sens, tout en conservant une grande solidité.

Dans le prochain numéro nous continuerons l'examen des machines de toutes sortes qui sont exposées dans la même salle et dont plusieurs, surtout la machine à filer le lin, celle pour la fabrication du papier continu, celle destinée aux sucreries indigènes ou coloniales veulent un examen approfondi et méritent une place honorable dans nos colonnes ; nous passerons ensuite en revue les instrumens d'agriculture tous dignes d'intérêt, dont la fabrication doit assurer à la France une supériorité incontestable et doubler ses richesses territoriales. Autant que possible nous procéderons avec ordre : après les machines, la metallurgie, puis, le marbre, les ardoises, les poteries de toutes sortes ; nous ne quitterons un genre de produits qu'après l'avoir entièrement examiné, afin d'éviter la confusion que nous remarquons avec peine dans certaines salles.

Ce premier article doit être terminé par une réclamation qui sera appuyée par tout le monde et à laquelle le ministère fera droit bien certainement. Depuis le 1er mai toutes les salles devraient etre ouvertes au public et cependant plusieurs ne sont pas encore terminées ; si le terme de l'exposition reste fixé à la fin de juin on aura eu à peine le temps d'examiner l'ébénisterie qui n'est pas encore en place, ainsi que les tissus amoncelés dans une salle supplémentaire à laquelle on travaille encore. Espérons que le ministre satisfera les vœux du public en prolongeant d'un mois la durée de l'exposition, ce que nous demandons est plus qu'une prière, c'est presque un droit.

Quelques mots encore : pourquoi toujours des salles provisoires ? En France les arts ont un palais, les sciences ont des colléges et des amphithéâtres, n'est-ce pas une singulière chose de voir tous les cinq ans l'industrie sur un champ de foire et n'avoir, pour abri qu'un bazar en planches, comme si l'on devait seulement voir et oublier. Et pourtant il faut que nous soyons persuadés de cette vérité, c'est que le jour où notre pays, prodiguant des encouragemens et des honneurs au génie industriel, aura cessé de mendier à l'étranger les produits, les machines, les étoffes que nous pourrons fabriquer, le jour où le nom de Pelletan, de Kœchlin, brillera d'un éclat aussi vif que celui de Wast ou de Batton, la France acquerra un degré de puissance qu'aucune contrée ne pourra égaler. Il faut qu'en face du dôme doré où nos soldats vont suspendre leurs trophés, s'élève un palais, imposant arsenal, où l'industrie préparera ses conquêtes.

Georges Janéty.



Courses de Chantilly.

—

Le jeudi 16 mai, ont eu lieu à Chantilly les premières courses de cette année. Les prix ont été ainsi répartis :

PRIX DE CHANTILLY DE 1,200 FRANCS, partie liée. *Camarine*, à M. F. Aumont. Il y avait pour concurrens *Ruff and Ryde*, à M. le comte d'Hédouville, *Lady Emily*, *lady Charlotte*, *Incertitude*, *Rubis*; *Icare* été retiré.

PARI DE 100 LOUIS, gagné aisément par *Borodino*, à M. le comte de Cambis. Son concurrent était *Jéricho* à lord Henry Seymour.

PRIX DU MINISTÈRE DU COMMERCE DE 2,000 fr., partie liée. — Il a été gagné par *Margarita*, à M. le comte de Cambis, qui a couru seule les deux épreuves. *Rubis*, *Woodnymph*, *Fortunatus*, *Vendredi*, *Mulatto*, *Nautilus*, *Lestocq* et *Francesca* ont été retirés.

PRIX DU NEW BETTING ROOM STAKES DE 1,000 fr., gagné par *Lantara*, à lord Henry Seymour, sur *Donna Julia*, à M. le comte de Cambis. *Alp*, *Chip of the Old Block* et *Courteuil* ont été retirés.

POULE TOW YEARS OLD STAKES DE 3,000 fr., gagné par *Borodino*, à M. le comte de Cambis, sur *Jenny*, à lord Henry Seymour, et *Anatole*, à M. Palmen. *Anatole* s'est dérobé au milieu de la course.

La dernière journée a été très brillante, un public nombreux, venant de Paris et des environs, assistait à cette solennité hippique.

Après plusieurs paris particuliers on a couru le *Prix d'Orléans*, pour lequel étaient inscrits quinze chevaux. Trois seulement se sont présentés au poteau, savoir : *Aspasie*, à M. Santerre; *Nautilus*, à M. le comte de Cambis, *Fortunatus*, à lord Seymour. La longueur de la course était un tour en partie liée : *Fortunatus* a gagné brillamment les deux épreuves, suivi par *Aspasie*; *Nautilus* est resté loin derrière.

Bientôt les chevaux engagés pour le prix du *Jockey-Club* entrent en lice ; ils sont au nombre de neuf, savoir : *Tramp*, à M. Fasquel; *Branche-d'Or*, au comte de Narbonne; *Actéon*, à M. Rivière; *Chip of the old Block*, *Britannia* et *Lantara*, à lord Seymour; *Romulus*, *Roquencourt* et *Donna Julia* au comte de Cambis. Cette course s'est faite avec une rapidité extraordinaire, et l'intérêt a été soutenu jusqu'à la fin. *Romulus* a gagné d'une tête ; il était suivi de près par *Lantara* et *Chip of the old Block*. Jamais on n'avait vu encore une réunion de si beaux et bons chevaux, et cette course atteste d'une manière palpable les progrès que fait l'amélioration des chevaux en France, et principalement autour de Paris. *Romulus* est fils de *Cadland* et de *Vittoria*. Il était monté par F. Edwards.

La journée s'est terminée par deux courses des *Haies*. Elles ont été toutes les deux gagnées par M. Denormandie, qui a franchi tous les obstacles avec son habileté ordinaire.

Mélanges, faits curieux.

—

ACADÉMIE DES SCIENCES. — M. SÉGUIER, poursuivant avec un zèle et un dévouement que l'on ne saurait trop louer, la solution du problème auquel il a consacré ses connaissances en mécanique, vient de communiquer à l'Académie le résultat de ses expériences sur les causes d'explosion des chaudières à vapeur ; et quoiqu'il arrive à cette conséquence qu'avec des soupapes de sûreté bien faites, des pompes parfaitement entretenues et maintenant un niveau constant, des chaudières exactement nettoyées, on parvienne d'une manière certaine à éviter les explosions, M. Séguier n'en persiste pas moins avec raison à penser que ce qu'il y a de plus sûr est de se mettre à l'abri du danger, en rendant les ruptures inoffensives. On est bien autorisé à cette conclusion par la statistique des explosions arrivées en une seule année en Amérique, qui ne sont pas moindres de huit mille ! Aussi M. Séguier fait-il tous ses efforts pour mettre au service de la pratique l'ingénieux système de son invention, dont le principe est, comme on sait, de diviser la vapeur en plusieurs producteurs indépendans les uns des autres, et pouvant faire explosion isolément, sans causer aucun dégât important.

UN CHAPITRE DES INFORTUNES D'UN AMANT HEUREUX. — Si les roses ne vont pas sans épines, l'amour, de son côté, a quelquefois aussi les siennes. Témoin la petite mésaventure arrivée il y a quelques jours au céladon d'une jeune et appétissante cuisinière de Saint-Omer, qui, en l'absence de ses maîtres, avait donné rendez-vous à l'objet de son amour. On était depuis quelques instans à se conter fleurettes lorsqu'un violent coup de sonnette retentit. C'était monsieur et madame qui, ayant trouvé malade l'ami chez lequel ils allaient faire leur partie, revenaient plus tôt que nos amans ne l'auraient voulu. Que faire? l'amour a bientôt trouvé un expédient, et l'amant malheureux grimpe au-dessus d'un immense et antique buffet sur lequel il restera jusqu'à ce que les époux soient couchés.

Malheureusement, ceux-ci habitués à leur partie de piquet, ne veulent pas s'en passer. La jeune cuisinière est obligée d'apporter les cartes et de céder le coin du feu au couple joueur. Elle était sur les épines et la partie ne paraissait pas prête à finir, lorsque tout à coup un horrible craquement se fait entendre, c'était le buffet vermoulu qui s'enfonçait sous l'amoureux tombant au milieu des plats, des assiettes et des verres qu'il brisait en mille pièces. Les deux époux, à ce bruit, s'enfuirent épouvantés, comme si l'esprit malin était à leurs trousses; mais bientôt, revenus de leur frayeur, ils comprirent le mot de cette énigme, et la jeune cuisinière fut renvoyée, non sans avoir auparavant payé les pots cassés par son galant.

— LE CONDAMNÉ FICHON. — D'après les réglemens des bagnes, les hommes condamnés à la double chaîne doivent rester attachés à leurs bancs pendant toute la durée de leur peine qui est ordinairement de trois ans : des hommes ainsi détenus pendant cet espace de temps sont extrêmement dangereux.

Désirant cependant améliorer la situation de ces malheureux en leur procurant les moyens de gagner leur quart de vin et de respirer un air plus pur que celui des salles, un commissaire du bagne de Toulon avait eu l'idée de les employer à enfoncer des pieux sur le quai des bagnes, où l'on construisait un petit établissement. L'intendant approuva ce projet, et les forçats à la double chaîne furent extraits de leurs salles et employés à des travaux extérieurs.

Avant de les y employer, le chef du bagne fit sentir à ces malheureux l'insigne faveur qu'on leur accordait, et combien il devait compter sur leur soumission. Les sermens les plus solennels furent donnés, et les condamnés furent mis à l'œuvre. Cependant la surveillance la plus rigoureuse fut exercée sur eux; et, malgré toutes ces précautions, une évasion fut projetée et exécutée.

Il y avait plus de quinze jours que les forçats de la double chaîne travaillaient dehors lorsqu'on apprit l'évasion du condamné Fichon. Sur un emplacement de dix pas carrés, ses camarades, au moment du repos, avaient formé un rond en se mettant dos à dos. Fichon, qui se trouvait dans le milieu pendant que ses camarades causaient avec les gardes, avait scié au moyen d'un bastringue (petite scie faite avec un ressort de montre) ; s'était débarrassé de ses habits, avait pris une chemise bleue de marin, s'était mis un tour de cheveux qu'il avait préparé depuis près de six mois, au moyen de quelques poils enlevés l'un après l'autre sur du cuir vert que l'on place sur les gallaubans des bâtimens. Il avait un mouchoir autour de la tête et s'était fabriqué depuis longtemps des souliers de toile. Il avait effacé par le frottement le numéro et les lettres initiales G A L de son pantalon. En moins de dix minutes, et toujours entouré de ses camarades, il était parvenu à se couler dans l'eau.

Fichon s'introduisit dans l'égout du bassin, parvint au moyen de son travestissement sur le bord de la mer qui avoisine le bassin, se mit à l'eau sur une planche, comme le font assez souvent pendant l'été les enfans et les ouvriers du port, se cacha à bord du brick qui se trouvait à côté de la frégate-école l'*Incorruptible* placée le long du quai de l'Artillerie et resta dans cette situation jusqu'à la nuit.

Vers dix heures du soir, on entendit du bruit près du brick sur lequel on soupçonnait qu'était Fichon ; c'était le gardien de nuit du brick voisin qui, ayant aperçu un homme à bord de l'autre bâtiment, croyant que c'était son camarade, lui adressa quelques mots en provençal. Fichon, qui s'était présenté sur le pont pour aller à terre et franchir ensuite l'arsenal par l'artillerie, ne comprenant pas ce langage (il est de Paris), se trouva fort embarrassé pour y répondre. Poursuivi par les questions du gardien, il se retira sur l'avant du brick, mais la conversation de ce gardien ayant éveillé l'attention des agens de surveillance, ceux-ci se portèrent sur le point d'où partait la voix ; le garde de l'artillerie, placé à la grille de la boulangerie, ne tarda pas à s'y porter également. Alors Fichon se fila par une corde et plongea dans l'eau.

Les bulles d'eau qu'il fit jaillir en plongeant et qui produisirent une clarté phosphorique, le firent découvrir, mais on le perdit aussitôt de vue. Il s'était introduit par le trou d'une lunette dans les lieux d'aisance fermés, et il s'était blotti contre le mur. On le cherchait vainement, et tout portait à croire que le bruit qu'on avait entendu, que le

phosphore qu'on avait aperçu était une illusion, et l'on renonçait aux recherches, lorsqu'un agent de la chiourme eut l'idée d'enfoncer les portes de tous les lieux d'aisance voisins de l'endroit où l'on avait entendu le bruit. La première porte enfoncée fit découvrir Fichon. Il fut reconduit au bagne.

On plaça Fichon sur un tonneau au milieu de la cour du bagne, ayant devant la poitrine un écriteau sur lequel on lisait : *Forçat évadé ramené.* Tous ceux qui avaient participé à l'évasion étaient à genoux, bonnet bas, autour du tonneau, et tous les condamnés défilèrent devant eux. Fichon reçut ensuite la bastonnade ordonnée par les réglemens, et fut mis au cachot.

— On écrit de Pézénas :

« La célèbre fête *Caritach*, que dix-huit ans d'interruption semblaient avoir condamnée à un éternel oubi, a été célébrée avec le plus vif enthousiasme. Dès le matin, de longs roulemens de tambours, mêlés à de nombreuses salves d'artillerie, sont venus mettre en mouvement toute la population. De tous côtés retentissaient des cris d'allégresse, et les sons de la musique stimulaient cet élan populaire. De bonne heure une foule immense, accourue de tous les points du département, prenait part aux réjouissances, telles que cavalcade, danse de treilles, pluie de dragées, etc. Toutes les fenêtres étaient garnies de dames brillantes de toilettes.

» Un spectacle singulier a fixé l'attention de la foule. Sur un char magnifique, attelé de six chevaux blancs, figuraient des gens à marteau de l'Ordre de Saint-Eloi. Soumise à un chef revêtu des insignes de l'épiscopat, la troupe l'entourait de ses hommages respectueux ; et, à un signal donné chacun cessait ou reprenait tour à tour les travaux de sa profession.

» Venait ensuite une charrette pompeusement ornée des attributs du jardinage. L'art en avait fait un bosquet délicieux où de nombreux jets d'eau et puits à roue entretenaient la fraîcheur d'une verdure parsemée de fleurs. La curiosité de la multitude n'était pas moins excitée par le petit chef-d'œuvre des tourneurs. C'était un superbe pavillon représentant un atelier qu'occupaient de jeunes enfans des deux sexes, aussi intéressans par leur âge et leurs jolis costumes, que par leur intelligence à manier les outils de cet état. Suivaient plusieurs autres corps de métiers, tels que boulangers, tisserands, maçons, tonneliers, etc., et tous représentés du mieux possible par leurs attributs symboliques. En défilant devant le balcon de M. le préfet, ils faisaient hommage de leurs travaux à ce magistrat. La journée a été terminée par l'ascension d'un grand aérostat. Puis ont succédé des bals et des banquets, offrant partout de brillantes réunions. La tranquillité la plus parfaite n'a cessé de présider à cette fête solennelle, qui laissera un long souvenir. »

— Un événement déplorable vient d'attrister une honnête famille de Carentan. La veuve D..., riche fermière, n'avait pour enfant qu'une fille de dix-huit ans, remarquable par sa douceur et sa beauté. Par une bizarrerie qu'on ne peut expliquer, la mère seule semblait ne pas apercevoir les bonnes qualités de son enfant. Sans cesse elle lui faisait éprouver de ces vexations, de ces humiliations qui froissent la sensibilité d'une jeune fille. Pour le moindre oubli il lui fallait essuyer, souvent devant les domestiques, les reproches les plus amers.

» A cette conduite de la mère, la jeune fille n'opposait qu'une patience et une résignation dont on trouverait difficilement un exemple. Le moment arriva cependant, où, poussée à bout, elle devait se soustraire à ces mauvais traitemens. Un soir, qu'un grand nombre d'ouvriers étaient à souper, elle eut le malheur de casser un vase ; la mère ne perdit pas cette occasion de lui adresser les injures les plus humiliantes ; elle termina la scène en lui donnant deux soufflets. La pauvre enfant tout en larmes se retira dans sa chambre.

» Le lendemain on fut tout étonné de ne la point voir descendre à l'heure habituelle ; la mère s'empressa de se rendre à son appartement ; mais quels ne furent pas son désespoir et sa stupéfaction, quand elle aperçut sa fille étendue morte sur son lit ! A ses côtés on trouva un papier sur lequel elle avait tracé ces mots : « Quand à force de bonne volonté on ne peut désarmer une mère, il ne reste plus qu'à mourir. » La malheureuse s'était donné la mort à l'aide d'une dose d'opium.

» A cette nouvelle, une troupe de paysans s'est dirigée vers le domicile de la veuve D... pour lui donner un charivari. En vain des voisins officieux ont voulu les détourner de ce dessein en leur disant que quels que fussent les torts de la veuve D...., ils devaient respecter sa position actuelle. On ne leur répondit que par ces mots : *Bah ! elle a tué sa fille.* On ne sait jusqu'où leur exaltation serait allée, si la mère elle-même ne se fût présentée à eux. Mais elle leur parut si affligée, si malheureuse, qu'ils furent touchés de pitié et se retirèrent sur-le-champ. Depuis ce temps la mère est inconsolable ; elle aimait, dit-on, sa fille ; elle expie cruellement sa sévérité. Les terribles mots : *Bah ! elle a tué sa fille*, retentissent sans cesse à son oreille. »

Revue des Tribunaux.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LA SEINE.

Blessures par imprudence. — Chemin de fer de Saint-Germain. — Accident du 12 août 1838. — Un plaignant. — Vingt-huit témoins.

Le tribunal de police correctionnelle était saisi aujourd'hui de la plainte d'une des personnes blessées, le 12 août de l'année dernière, sur le chemin de fer de Saint-Germain. L'accident est arrivé par suite du choc d'un convoi roulant contre un autre arrêté à la station d'Asnières.

Les prévenus sont les sieurs Thiobals Walh, conducteur, et Pierre Biessé, cantonnier. M. Emile Pereire, directeur du chemin de fer, est traduit comme civilement responsable. Le conducteur Walh ne se présentant pas, le tribunal donne défaut contre lui,

Des déclarations des témoins, au nombre de vingt-huit, il est résulté que l'accident avait eu lieu par suite des stationnemens trop prolongés du premier convoi aux trois points de Chaton, Nanterre et Asnières, ce qui aurait donné au second convoi le temps de survenir. Il était près de neuf heures du soir, la nuit était noire, les lanternes étaient allumées ; mais un grand nombre de personnes attendant le convoi à la station d'Asnières étaient agglomérées sur le chemin, entre les deux convois, et interceptaient la lumière des lanternes. Néanmoins, le conducteur du second convoi, au moment où ces personnes se seraient retirées, aurait aperçu le premier convoi et aurait eu le temps de fermer la vapeur et de serrer le frein, en sorte que le choc, de terrible qu'il devait être, n'aurait été qu'une secousse un peu forte. Presque tous les témoins, qui en général n'ont reçu que de légères blessures, sont unanimes pour reconnaître l'empressement et la sollicitude de l'administration du chemin de fer.

Cependant, parmi les blessés quelques-uns ont prétendu que leur maladie s'étant prolongée, après l'indemnité reçue, au-delà de leur prévision, ils ne croient plus aujourd'hui le préjudice qu'ils ont souffert suffisamment réparé. De ce nombre est la veuve Tremblay, qui déclare avoir été malade trois mois et n'être pas encore en état de travailler.

M. le président. — Vous portez-vous partie civile et quelle somme réclamez-vous ?

La veuve Tremblay. — Qu'on me donne quelque chose, je suis bien malheureuse.

Me Baud, avocat de l'administration. — En offrant à la veuve Tremblay une première indemnité, l'administration l'avait crue suffisante ; cependant, comme le même esprit de justice et de regret qui l'a animée lors de l'événement l'anime encore à cette audience, je déclare au nom de M. Emile Pereire, directeur, qu'il offre et est prêt à donner une seconde indemnité de 150 fr. à cette malheureuse.

M. le président, à la veuve Tremblay. — Acceptez-vous cette somme ?

La veuve Tremblay. — C'est bien peu de chose.

M. le président. — Si vous ne vous en contentez pas, il faudrait alors vous rendre partie civile ; mais vous n'avez pas d'avocat... (Apercevant Me Wolis, qui entre en ce moment) : Me Wollis, voudriez-vous vous charger de défendre les intérêts de cette pauvre femme ; vous pourriez lire rapidement dans le dossier le peu de pièces qui la concernent et dire quelques mots pour elle.

Me Wollis. — Très volontiers, M. le président ; mais je ne connais absolument rien de l'affaire ; ne serait-il pas possible qu'on s'entendît sur-le-champ ? Voyons, ma cliente, quelle somme demandez-vous ?

La veuve Tremblay, après un moment de réflexion. — Ça vaut bien 200 fr., et encore j'y perdrai.

Me Wollis. — On vous en offre 150 ; 150 ou 200, c'est la même chose, n'est-ce pas M. Pereire ? (signe d'assentiment). Bien, allez vous asseoir, ma bonne cliente, votre procès est terminé, on vous donnera vos 200 fr.

A la veuve Tremblay, succède un sieur Neuville, qui a reçu 50 francs et prétend avoir eu la promesse de l'administration de lui compter une autre somme de 100 fr.

Me Baud. — Nous avons une lettre de M. Neuville, de laquelle il résulte qu'il a abandonné le chiffre de son indemnité à l'arbitrage de l'administration.

M. Neuville. — Je ne viens pas réclamer cette somme devant le tribunal ; j'affirme cependant que cette promesse m'a été faite.

M. Pereire. — Il n'y a que moi, en ma qualité de directeur, qui aurais pu engager l'administration par une promesse de cette nature, et je déclare que je ne l'ai pas faite à M. Neuville, que je n'ai même jamais vu ; mais comme je ne voudrais pas qu'un soupçon même pût planer sur l'administration, j'offre de donner à monsieur les 100 fr. qu'il réclame.

M. Neuville. — Je ne les réclame pas en tant qu'argent, mais j'ai dû tenir à établir que la promesse m'en a été faite.

Après l'audition des témoins, on passe à celle du sieur Bergeret, partie plaignante, qui demande 20,000 fr. de dommages-intérêts, réclamation qu'il fonde sur la claudication de la jambe gauche.

Le prévenu Biesse est ensuite interrogé ; ce cantonnier est un Alsacien qui parle si peu le français, qu'à peine peut-il répondre aux questions les plus simples qui lui sont adressées par

M. le président. On parvient cependant à comprendre qu'il n'a pu voir les lanternes du second convoi, cachées qu'elles étaient par les voyageurs qui attendaient sur la route.

M. le président. — Quelles explications M. Pereire a-t-il à donner sur l'événement du 12 juillet ?

M. Emile Pereire. — Ce jour, j'étais à Paris, où j'ai appris l'accident vers neuf heures, neuf heures et demie. Immédiatement je me suis transporté à Asnières, où je me suis hâté de recueillir tous les renseignemens qui pouvaient m'éclairer sur les causes de ce malheur. J'ai donc appris que le premier convoi, qui devait partir de St-Germain à huit heures, n'était parti, par suite du grand nombre de voyageurs, qu'à huit heures et demie, tous les wagons étant remplis, et laissant encore beaucoup de monde à St-Germain. Ce jour, 12 août, c'était la fête d'Asnières; beaucoup de personnes attendaient les convois, et ne se trouvant pas satisfaites des réponses des employés de l'administration, qui leur affirmaient qu'il n'y avait pas de place dans le premier convoi qui venait d'arriver, s'étaient répandues sur le chemin pour vérifier par elles-mêmes s'il y avait des places, et se trouvaient ainsi entre les deux convois, leur cachant réciproquement la lumière des lanternes. Toutefois, et bien que l'accident ne me paraît pas devoir être attribué aux préposés de l'administration, je crus devoir réparer autant qu'il dépendait de moi le préjudice qui pouvait avoir été souffert, et je m'enquis des noms et des adresses des blessés, auxquels je m'empressai d'offrir secours et réparation.

Une telle conduite de la part de l'administration doit lui faire accorder créance, quand elle vient vous déclarer, par ma voix, qu'il n'a pas dépendu d'elle que l'événement n'arrivât pas. Il faut l'attribuer à cette foule imprudente qui encombrait le chemin, et qui, si elle s'était retirée, une demi-minute, un quart de minute plus tôt, aurait permis au conducteur Walh d'arrêter complètement le second convoi. Il ne l'a pas pu, mais néanmoins il a eu le temps de diminuer tellement la force de la locomotive, que le choc épouvantable qui devait avoir lieu, n'a plus été qu'une secousse.

M. l'avocat du roi. — Une secousse qui a blessé trente-trois personnes.

M. Pereire. — Il est vrai, mais très peu grièvement; et si l'on faisait des rapprochemens, on verrait que tout déplorable qu'est l'événement, il nous place encore en de bonnes conditions comparées à celles des autres moyens de transport. En effet, sur 2,250,000 voyageurs que nous avons transportés depuis l'établissement du chemin de Saint-Germain, l'accident du 12 août est le seul qui soit arrivé, et fort heureusement les suites n'en ont pas eu une bien sérieuse gravité.

Après ces explications, Me Bled, avocat du sieur Bergeret, partie civile, expose la plainte et conclut à l'allocation des 20,000 fr. demandés par son client.

M. l'avocat du roi a conclu à l'application de la loi et contre les deux prévenus, et contre le directeur de l'administration, civilement responsable, mais en reconnaissant que, considérée moralement, la conduite de l'admtnitstraion était à l'abri de tout reproche.

La défense, présentée par Me Baud, s'est appliquée à établir que toutes les précautions dont le chemin de Saint-Germain est l'objet plus que tout autre chemin de fer, en France comme à l'étranger, avaient été prises, et que la conduite de l'administration postérieure à l'événement est plutôt digne de louange que de blâme.

Après quelques mots de réplique de M. l'avocat du roi, qui persiste dans ses conclusions, le tribunal,

« Attendu que Biesse et Walh ont causé, par inattention et imprudence, des blessures au sieur Bergeret, au sieur, etc., etc. (suivent tous les noms des personnes blessées, mais qui, ayant été désintéressées, ont donné le désistement de leur plainte);

» Attendu que le cas de force majeure invoqué par la défense n'est nullement justifié;

» Attendu que Bergeret a souffert un dommage que le tribunal a les élémens d'apprécier;

» Attendu que la compagnie du chemin de fer de Saint-Germain est responsable des actes de ses préposés,

» Condamne Biesse à 15 jours de prison et 16 f. d'amende; condamne par défaut Walh à 6 jours de prison et 16 fr. d'amende;

» Condamne, solidairement avec eux, la Compagnie à payer au sieur Bergeret la somme de 5,000 fr.; les condamne solidairement aux dépens, et fixe à une année la durée de la contrainte par corps contre Biesse et Walh. »

Revue Dramatique.

—

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

La Madone, drame en quatre actes, par M. Léon Halévy.

La scène se passe à Rome : Romanelli, peintre et marié, aime la peinture et sa femme comme un bon peintre et comme un bon époux qu'il est. Un jour, en se promenant dans la campagne romaine, il sauve la vie à une jeune et belle fille que poursuivait un buffle furieux : comme le comte Ory à son page, nous ne dirons pas à M. Halévy : « le moyen est nouveau. » Quoi qu'il en soit, Romanelli tombe éperdûment épris de cette jeune et belle inconnue, et dès lors il s'établit dans son cœur une lutte terrible entre la passion et le devoir; le devoir l'emporte; Romanelli se décide à fuir; il part, pour ne pas être infidèle à sa femme; il entreprend un voyage à Paris. Quand il revient à Rome où il avait laissé sa femme sans autre protecteur qu'un mauvais rapin du nom de Galeazzo, il apprend que sa femme est morte dans la honte et dans la misère; que son enfant est mort en demandant du pain : il jure de se venger; il se vengera sur le grand seigneur qui lui a déshonoré sa femme; à son tour il déshonorera la femme du grand seigneur; mais cette femme est celle qu'il a sauvée en des temps plus heureux, et quand il la reconnaît, Romanelli oublie sa vengeance.

Le drame est ennuyeux; Romanelli est un sot, et Galeazzo un fripon. Tel est le résumé le plus court que nous puissions faire de cette pièce.

Revue de cinq Jours.

—

20 MAI. — Le gouvernement a le dessein de proposer aux chambres un projet de loi tendant à accorder des récompenses aux citoyens blessés et aux parens de ceux qui sont morts en défendant nos institutions durant les malheureuses journées des 12 et 13 mai. Si ce projet n'a pas encore été présenté, c'est qu'il est nécessaire de recueillir les renseignemens avec un soin scrupuleux, pour constater tous les droits et afin qu'aucun service ne soit oublié.

— Le ministre du commerce avait décidé que le prix serait indiqué sur chaque objet admis à l'exposition; cependant plusieurs avaient trouvé jusqu'à présent les moyens d'éluder cette décision. Le jury central, dans une décision grave, lumineuse, impartiale et puissante, vient de poser les vrais principes relatifs à cette importante question. Les prix seront mis sur tous les objets exposés.

— On se rappelle peut-être qu'il fut question, dans le temps, d'éclairer tout Paris à l'aide d'un fanal placé sur un des hauts monumens de la capitale, et dont la lumière devait être le résultat de la combustion du gaz et de matières chimiques. On rit de cette tentative, mais il paraît que l'inventeur a poursuivi son projet. Il a continué ses études et ses expériences; on assure qu'il ne tardera pas à les produire devant le public de la capitale.

— Le moule de la statue de Jean Guttemberg, inventeur de l'imprimerie, vient d'être terminé par M. David (d'Angers), membre de l'Institut. Cette statue sera incessamment coulée en bronze dans les ateliers de MM. Soyer et Ingé, rue des Trois-Bornes, 28. Elle doit être érigée dans la ville de Strasbourg, berceau de la plus grande invention des temps modernes, et non loin de la maison dans laquelle Guttemberg fit, il y a quatre siècles, les premiers essais de son art merveilleux.

— Le colonel de Lamoricière, à qui revient une si grande part de gloire dans la prise de Constantine, est à Paris depuis quelques jours avec le capitaine de zouaves Garderens, qui le premier planta le drapeau national sur la brèche, où il fut si grièvement blessé qu'il est forcé de se retirer du service actif. Un emploi de capitaine de recrutement lui est promis.

— Les travaux du prolongement du chemin de fer de Saint-Germain sur la rue Saint-Lazare vont commencer; un premier chantier est établi dans une rue qui communique de la rue de Londres à la rue du Rocher.

— Le 29 avril, a eu lieu à Madrid un combat de taureaux : Léon, la première épée, a été blessé; un porte-drapeau a été tué, un autre blessé; deux piqueurs, et parmi eux le fameux Sevilla, ont été très maltraités. On compte quinze chevaux tués.

— M. Verroust vient d'être nommé premier hautbois de l'Opéra, en remplacement de M. Brod, décédé.

21. — On annonce que le commandement de l'Ecole polytechnique vient d'être retiré au général Tholozé.

— On lit, en effet, ce soir dans le *Moniteur parisien* :

« Par décision royale, rendue sur la proposition de M. le ministre de la guerre, le général Vaillant, commandant l'arme du génie en Afrique, a été nommé commandant de l'Ecole polytechnique, en remplacement du lieutenant-général Tholozé. En attendant son arrivée, le lieutenant-général Dogureau a pris le commandement de l'Ecole, à titre d'inspecteur-général et de commandant supérieur. »

— Un journal récapitule ce matin le nombre des procès politiques jugés par la cour des pairs depuis la révolution de juillet. Il n'en compte pas moins de sept. Procès des ministres en 1830, procès d'avril en 1834, procès de Fieschi en 1835, procès d'Alibaud en 1836, procès de Meunier en 1837, procès de Laity en 1838, et procès des événemens de mai en 1839.

— Un grand nombre de fusils saisis hier et avant-hier dans le quartier St-Martin, a dû être transporté cette nuit à la préfecture de police. Une force militaire imposante était commandée ce soir pour opérer ce transfert.

— Une lettre de Fort Royal (Colonies), en date du 1er mars, annonce que la fièvre jaune a reparu aux Antilles, et qu'elle fait surtout de grands ravages dans la Martinique.

— Cette nuit, les carreaux de l'imposte du magasin d'armes de M. Lepage, rue Richelieu, en face du Théâtre-Français, ont été brisés à coups de pierres. Il en a été de même des glaces de la devanture d'un autre armurier, rue d'Argenteuil. Ce qui indiquerait que ce double fait a été commis par les mêmes individus, c'est que les pierres trouvées ce matin dans l'intérieur des deux magasins sont semblables, et proviennent de fragmens de silex et de pierres meulières.

— De nombreuses arrestations ont été faites ces deux dernières nuits dans les carrières de Montrouge et de Montmartre.

— Plusieurs des mandats décernés étant res-

tés sans résultat, l'autorité a cru devoir prendre des mesures nouvelles pour en assurer l'exécution. En conséquence, on a placé à chaque barrière un sergent de ville et deux gendarmes chargés de veiller à la sortie de la ville, d'exiger l'exhibition des papiers de sûreté des personnes qui, par quelques circonstances particulières, viendraient à éveiller leurs soupçons.

— Le tribunal civil de la Seine (1re chambre) a rejeté la demande en nullité d'un legs de quarante actions de la Banque de France au profit des frères du Calvaire, formée par les héritiers Monnoyer contre M. l'archevêque de Paris.

— M. Lamarque (François), ancien député à l'assemblée législative, à la convention et au conseil des cinq cents, commissaire extraordinaire aux armées, ancien préfet de l'empire et ancien conseiller à la cour de cassation, vient de mourir à Monpont, au sein de sa famille, le 13 mai.

— La Caisse d'Epargne de Paris a reçu, dimanche 19 et lundi 20 mai 1839, de 3,761 déposans, dont 563 nouveaux, la somme de 537,079 fr.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 411,500 fr.

---

22. — Les travaux de la prison du Luxembourg ne sont pas achevés comme on l'avait dit. Aujourd'hui encore, plus de 50 ouvriers sont occupés à construire des cloisons, des barrières, des corps-de-garde. On démolit aussi ce qui reste de l'ancienne orangerie, afin de désobstruer le plus possible les abords de la prison politique.

Les travaux de la nouvelle chambre des pairs sont poursuivis en même temps avec une grande activité.

— Quelques changemens viennent d'être opérés dans le service militaire de la capitale. La Préfecture de police a fait placer une sentinelle avancée devant la porte, sur le quai des Orfèvres. Un poste de troupes d'infanterie, fort de 25 hommes, garde maintenant l'Hôtel-de-Ville. Enfin la garde municipale à cheval ne sort plus sans avoir la carabine attachée à la selle, même quand les gardes municipaux sont de planton ou qu'ils portent des dépêches. Il en est de même des gendarmes de la Seine.

— On apprend dans la Cité, dit le *Times*, que le gouvernement français a consenti à lever le blocus de Buenos-Ayres, et à soumettre sa querelle avec cet état *à la décision* de l'Angleterre. Des instructions dans ce sens, ajoute le *Times*, ont été envoyées à Buenos-Ayres.

— Jeudi, à Birmingham, à la suite d'une réunion de plus de 2,000 chartistes, plusieurs ont été arrêtés par la force publique; ils ont été interrogés le lendemain, obligés de donner caution pour leur liberté provisoire, et renvoyés devant les assises. Ces arrestations ont été faites sans résistance.

— Samedi, d'après des ordres datés de Paris, il a été envoyé en rade, au Havre, douze barriques que l'on a remplies d'eau de mer à environ deux lieues de la jetée. Le moment choisi était le commencement du renversement de la marée. Ces barriques bien closes et cachetées doivent être expédiées par la voie la plus prompte au ministère de la marine, et leur contenu est destiné à faire des expériences à l'effet de rendre l'eau de mer potable.

— De toutes les parties du département nous avons reçu des détails sur le mal causé au jardinage et à la floraison des arbres fruitiers par le refroidissement si intempestif de la température dans ces derniers jours. A la grêle a succédé une assez abondante chute de neige, et à celle-ci une véritable gelée qui a considérablement nui à la germination activée par les chaleurs des jours précédens. C'est ce qu'on peut appeler une véritable émeute atmosphérique.

— Le retour d'une température froide dont nous avons souffert ces jours derniers, et à la suite de laquelle on a vu les côteaux de la Basse-Seine couverts de neige, s'est fait aussi ressentir dans le Midi. On écrit de Grenoble, le 17 mai: «La température a singulièrement baissé depuis quelques jours; aujourd'hui, pendant qu'il tombe à Grenoble une pluie très froide, il neige sur toutes les hauteurs environnantes.»

— Lundi, mardi et mercredi derniers, on a vu tomber de la neige à Londres et dans un grand nombre de localités. Il a gelé pendant plusieurs nuits.

— Nous apprenons que la santé de Paganini, qui donnait les plus vives inquiétudes à ses amis, s'améliore d'une manière sensible.

---

23. — *Alger*, le 18 mai:

«Le port et la ville de *Djigelli* sont en notre pouvoir. Un mouvement combiné par terre et par mer devait en assurer la possession. L'attaque a eu lieu par mer. Les troupes de terre et de mer ont rivalisé d'ardeur et de courage.»

Djigelli ou Djigeri est situé à peu près à égale distance de Bougie et de Stora. A vue de pays, ce point du littoral paraît plus rapproché de Constantine que cette dernière ville. C'est aussi une position qui pourra permettre de tenir davantage en respect les Kabiles. Le port en est bien abrité. Il existe une route de Djigelli à Constantine en passant par Milah.

— Malgré les nombreuses mises en liberté qui ont eu lieu tous ces jours derniers, le chiffre des personnes détenues à la Conciergerie et au dépôt, par suite d'arrestations relatives aux troubles des journées du 12 et du 13, dépasse encore 200. Hier matin, M. Caussidière fils, de Lyon, a été arrêté sur mandat émané de la commission judiciaire de la cour des pairs.

— On écrit de Kiel, 30 avril:

«Le major Ernest de Hasselbourg a été condamné par le tribunal supérieur du duché de Holstein à un emprisonnement de six mois dans une forteresse, pour abus de son autorité seigneuriale envers les vassaux de son domaine, et son bailli a été condamné à un emprisonnement de cinq jours au pain et à l'eau, dans la prison de la ville.»

— Aujourd'hui le duc de Bordeaux a quitté Goritz, le 6 mai, pour entreprendre le grand voyage auquel il se prépare depuis quelque temps. Il est accompagné par le duc de Lévis, le comte de Montbel, les généraux Latour-Foissac et Lockménie qui, maintenant que le duc est majeur, doivent former sa maison. Il visitera la Dalmatie, la Croatie, la frontière militaire de la Transylvanie, et ne viendra que dans trois mois s'établir à Kirchberg près de Vienne, où la duchesse d'Angoulême se rendra dans le courant du mois prochain.

— Tous les épiciers de Romford (Angleterre) se sont engagés, par un traité particulier, à ne pas ouvrir leurs boutiques le dimanche. D'après ce traité, celui d'entre eux qui sera pris en contravention paiera une amende de 125 francs.

— Le général Demarçay, député de Civray, est mort aujourd'hui.

— Parmi les candidats qui se présentent à l'Académie des beaux-arts pour remplacer M. Paër, on cite M. Onslow, M. Spontini, M. Berlioz, M. Rigel, ancien membre de l'Institut d'Egypte, et Adolphe Adam.

— Quatre grands pavillons tricolores, verts, blancs et rouges, pris aux Mexicains à Saint-Jean-d'Ulloa, par nos marins, et apportés à Paris il y a quelques temps, viennent d'être placés dans la nef de l'église des Invalides, deux de chaque côté de la grande porte d'entrée. Ces pavillons ont plus de vingt pieds d'envergure. On sait qu'il y a en ce moment environ huit cents drapeaux et étendards espagnols, portugais, hollandais, algériens, turcs, arabes, placés sur la frise de cette église; si nous avions encore les quatre mille cinq cents drapeaux prussiens, autrichiens, anglais et russes qui furent brûlés dans la cour en 1814, nous aurions la plus étonnante collection de glorieux trophées qu'il y eut au monde.

---

24. — Les lettres de Madrid, du 16, signalent divers essais infructueux pour achever de reconstruire le cabinet, et particulièrement pour trouver un successeur au ministre de l'intérieur.

L'influence du général Alaix est toujours évidente, et celle d'Espartero ne peut manquer de s'accroître avec ses succès contre les carlistes.

— La translation des prisonniers au Luxembourg s'est faite plus promptement qu'on ne le croyait. Cette nuit, des troupes assez nombreuses ont été mises sur pied pour protéger cette opération.

— Ce matin, à huit heures, six voitures de place se sont arrêtées devant la porte de l'Abbaye. Ces voitures renfermaient trente-et-un élèves de l'Ecole polytechnique, qui ont été écroués dans la prison par ordre du nouveau commandant de l'école. Cette punition, qui, nous assure-t-on, est purement disciplinaire et n'ira pas au delà de plusieurs jours d'arrêt, est motivée par la lettre collective adressée au *Journal des Débats* à propos des événemens des 12 et 13 mai.

— Il vient d'être publié en Prusse un ordre de cabinet aux termes duquel l'usage d'attacher au poteau ou à la potence les portraits des officiers, sous-officiers et soldats condamnés par contumace à des peines infamantes, est supprimé. Le jugement de condamnation sera publié dans les journaux.

— On écrit de St-Pétersbourg que la débâcle des glaces de la Newa a eu lieu le 4 mai au matin. Le pont d'Isaac a été enlevé.

— Hier soir, il a fallu reprendre encore les vêtemens d'hiver. A minuit, le thermomètre était à 5° seulement. Le baromètre a baissé; il est à 27 pouces 13 lignes.

Aujourd'hui, même température.

— Il paraît certain qu'on vient de confectionner une locomotive qui peut traîner après elle des wagons roulant sur nos routes ordinaires. L'auteur de cette invention a, dit-il, plusieurs fois fait fonctionner sa machine sur l'ancienne route de Paris à Saint-Germain; il a prié M. le président de l'Académie des sciences de nommer des commissaires pour assister à une expérience. Cette commission a été nommée, et, si en effet les promesses de l'inventeur sont réalisées, nous serons heureux de n'avoir point employé nos capitaux à jeter des rails sur des routes coûteuses, puisque nos routes royales seraient toutes propres à servir pour cette nouvelle machine.

— On écrit d'Arras, 19 mai:

«Nous avons été témoins ce matin, vers neuf heures, d'un fait bien étrange. Le temps était calme et serein; aucun nuage ne paraissait dans l'atmosphère, quand tout à coup une colonne blanche, s'élevant à une assez grande hauteur, s'est montrée au-dessus du faubourg Sainte-Catherine, se dirigeant majestueusement vers Saint-Nicolas; en même temqs des cris confus se font entendre. Nous étant approchés du lieu où venait de se passer ce sigulier phénomène, nous n'avons pas tardé à en connaître la nature: une trombe venait de se former au-dessus des prairies dans lesquelles un grand nombre des habitans de la ville ont habitude de faire la lessive de leur linge, et avait emporté dans les airs tout ce qui, dans cet endroit, était ou suspendu ou placé sur l'herbe pour sécher. Les cris n'étaient autres que ceux des ouvrières et des personnes qui se voyaient enlever d'une manière aussi étrange le linge qu'elles soignaient. On suivit en toute hâte la direction qu'avait prise la trombe, dans l'espoir de recueillir les objets emportés.»

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

31 MAI 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
....
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 30.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

LA FÉE SCIENTIA.

Il y a quelques années, vivait à Berlin une petite ouvrière nommée Marguerite. Son père, comme tous les Prussiens de son âge, avait porté les armes contre les Français pendant l'empire, et il était mort à la bataille d'Iéna. Sa mère aussi était morte, et il ne lui restait pour toute famille que sa grand'mère, femme de 80 ans environ, qui avait de temps en temps des sourires mystérieux et des hochemens de tête singuliers, comme toutes les vieilles femmes. Marguerite comptait seize ans révolus, et n'en paraissait que quatorze, tant elle était frêle, mignonne et enfant de tout point. Les choses que les jeunes filles savent, parce qu'elles ne doivent pas les savoir, elle les ignorait parfaitement; chose incroyable! jamais elle ne se servait de miroir, et je vous dis ceci bien vite, attendu que cette histoire devant être très invraisemblable, j'ai besoin de vous préparer, par une première invraisemblance, aux invraisemblances qui vont suivre. Comme les enfans, elle avait une grande susceptibilité, une tendresse instinctive et des larmes plein les yeux; pour des misères elle se faisait de gros chagrins et poussait de gros soupirs, une remontrance de sa grand'mère la rendait malade; si bien qu'elle-même, dans ses momens de bonne humeur, comparait son cœur à une pelotte remplie de son, où les épingles entrent sans effort : la différence était que la pelotte ne saigne pas, et que son cœur à elle saignait bien fort à la moindre piqûre. Du reste, le sourire était toujours voisin des larmes; quand elle avait beaucoup pleuré, elle souriait volontiers et de la meilleure grâce du monde. Sa vie ressemblait à une journée du mois d'avril, continuellement mêlée de pluie et de soleil.

Vous jugerez encore mieux de sa candeur, quand je vous aurai dit que jamais elle ne médisait de ses voisines, et que le dimanche, lorsque de sa fenêtre elle regardait passer les joyeuses troupes d'ouvrières qui s'en allaient danser dans les faubourgs, il ne lui vint jamais à l'esprit de remarquer que celle-ci avait une épaule disproportionnée, celle-là un grand nez, cette autre des rubans fanés à son bonnet, cette autre une robe passée de mode.

Marguerite vivait donc le plus innocemment du monde. Pendant la semaine, elle passait toutes ses journées à coudre en chantant ou en soupirant, selon l'état de son esprit; le dimanche elle allait à la messe, et le reste du jour adressait des questions à sa maman Schnaps, qui ne se lassait pas d'y répondre, soit de pure bonté, soit qu'elle aimât à jaser. Ces questions d'ailleurs avaient un parfum de naïveté, un laisser-aller d'enfant qui les rendaient parfois embarrassantes. Le moyen de répondre sans sourire à une jeune fille de seize ans qui vous demande pourquoi le commis de la douane s'occupait, pendant la messe, à regarder de côté la fille du percepteur de ville, au lieu de suivre les prières de son livre! La maman Schnaps, dans ces momens critiques, agissait avec la plus grande discrétion; elle se contentait de frapper doucement sur la joue de sa petite-fille et de changer de conversation en lui disant : « Marguerite, donne-moi mon dé à coudre, ou mes lunettes, ou mes aiguilles à tricoter? »

Pour Marguerite, le plus beau jour de la semaine était le samedi; elle avait dans la ville trois bonnes amies à peu près de son âge. Or, le samedi soir, leur journée faite, ses trois bonnes amies venaient la voir : ce jour-là, il y avait donc fête dans la petite chambre de Marguerite; elle allumait sa petite lampe de cuivre, serrait son ouvrage, préparait des chaises et attendait neuf heures avec impatience. Neuf heures sonnant, les bonnes amies entraient, on s'embrassait : bonjour Marguerite, bonjour Thérèse, bonjour Bathilde, bonjour Thécla, et puis des caresses et des rires sans fin. On s'asseyait et on causait. La mère Schnaps, qui était sourde quand elle le voulait bien, avait l'oreille très dure le samedi, pour ne pas gêner les jeunes filles; la tête penchée sur son ouvrage, elle n'entendait rien. Quand on avait bien babillé, Marguerite apportait un jeu de loto, et on jouait gravement à un liard la partie; à dix heures elle allait chercher dans une armoire deux bouteilles de petite bière et une assiette pleine de biscuits, les quatre amies buvaient et mangeaient; enfin la soirée se terminait par une ronde allemande que chantait Marguerite, et dont Thérèse, Bathilde et Thécla répétaient le refrain :

De tous les oiseaux de passage l'amour est le plus à craindre; évitez-le, jeunes filles!

Marguerite chantait naïvement ces naïves paroles, sans les comprendre; jamais elle n'avait demandé, même à sa grand'mère, pourquoi l'amour était le plus dangereux des oiseaux de passage; autrement elle eût mal justifié la peinture que nous avons faite de son ignorance et de sa candeur. Quand on fait une pareille question, on n'a guère plus besoin de la faire. Elle aimait également ses trois amies, et on l'eût bien embarrassée en lui

demandant laquelle des trois elle préférait. Thérèse était la plus grande et la plus éveillée; Bathilde était très blonde et très caressante; Thécla avait une sorte d'insouciance dans les manières, qui attirait par le peu d'efforts qu'elle faisait pour attirer. Marguerite riait des propos de Thérèse, se laissait prévenir par Bathilde, et réservait ses plus gracieuses avances pour Thécla, précisément parce que Thécla ne les lui rendait jamais.

Ainsi partagée entre des occupations qui ne lui déplaisaient pas et des amitiés qui lui étaient chères, Marguerite vivait heureuse; elle avait toute la semaine pour penser à ses trois bonnes amies, et le samedi pour les voir. Elle s'était même créé des affections accessoires qui complétaient son bonheur: elle possédait trois colombes dans une même cage, trois charmans oiseaux, bien blancs, bien doux, ne roucoulant pas trop, ce qui est d'assez bon goût pour des colombes. L'une avait le plus joli petit col qu'on puisse avoir, et au dessous du col une petite tache noire qui produisait l'effet d'un grain d'ébène sur une tasse de lait; l'autre avait le bout de l'aile irisé comme une écharpe de femme; la troisième avait sur la tête une petite aigrette chatoyante aux rayons du soleil.

Marguerite consacrait deux heures par jour à ses trois colombes; elle leur donnait la becquée, les caressait à tour de rôle, et par un effet de son naturel aimant, elle leur avait donné à chacune le nom d'une de ses amies : elle appelait la première Thérèse, la seconde Bathilde et la troisième Thécla. Dans son enthousiasme, elle s'imaginait que chaque colombe reproduisait toutes les qualités spéciales de celle dont elle portait le nom.

Ces trois colombes lui tenaient lieu pendant la semaine de ses amies absentes, amies et colombes se confondaient dans son affection, et embrassant les unes, elle croyait embrasser les autres; aussi, le samedi soir, ne manquait-elle pas de donner aux colombes les restes de biscuits que les amies avaient laissés : il lui semblait juste de partager les biscuits comme elle avait partagé les baisers. Ainsi le cœur de Marguerite se divisait par septièmes entre sa grand'mère, ses trois bonnes amies et ses trois colombes, sauf une petite part encore qu'elle avait distraite en secret de la totalité, pour la donner à un joli chat angora, qui pendant le jour s'établissait sur la chaise où Marguerite posait ses pieds, et pendant la nuit dormait au bas de son lit, sur un coussin moelleux et toujours propre. Le samedi, comme vous le voyez, devenait un jour de fête pour tout le monde, les colombes et le chat le sentaient venir; et quand les amies la quittaient vers onze heures, Marguerite s'endormait joyeuse, après avoir baisé ses colombes et caressé son chat. Seule, la grand'maman Schnaps se plaignait un peu : à son âge il était pénible de veiller si tard, et pourtant la bonne femme, malgré ses prétentions à la surdité, paraissait exempte de toutes les infirmités de la vieillesse; mais j'ai dit qu'il y avait en elle quelque chose de mystérieux, vous voudrez donc bien trouver du mystère dans cette apparente contradiction.

Le samedi était arrivé, neuf heures allaient sonner, la lumière de la petite lampe brillait sous son abat-jour de papier vert, Marguerite avait préparé des chaises, serré son ouvrage et attendait. Neuf heures sonnant, les trois amies entrèrent, les colombes battirent des ailes, le chat miaula doucement, la maman Schnaps, après le bonjour d'usage, remit ses lunettes qu'elle avait ôtées pour un instant, reprit ses aiguilles à tricoter et les fit glisser entre ses doigts, en s'autorisant de sa surdité pour ne pas prendre part à la conversation. On causa comme d'habitude, des riens, des propos d'enfant; mais Marguerite remarqua qu'un grand changement s'était opéré dans les manières de ses trois amies; elles avaient dans la physionomie quelque chose d'orgueilleux et comme de railleur, elles la regardaient en souriant, elles avaient l'air à son égard d'une nouvelle mariée vis-à-vis de leurs compagnes de la veille, on eût dit qu'elles la dédaignaient. Cette epèce de changement que Marguerite remarqua avec la perspicacité jalouse d'un cœur aimant qui se défie pour la première fois, l'affligea et l'inquiéta; elle essaya d'être plus caressante, plus folle, plus entraînante que jamais, rien n'y fit; Thérèse, Bathilde et Thécla l'écoutèrent à peine et semblaient répondre à chacune de ces tentatives : — Comment peut-on trouver du plaisir à des riens, à s'occuper de bagatelles, quand il y a des choses si sérieuses au monde. Marguerite ne pouvait pas comprendre distinctement un pareil langage, aussi attribua-t-elle cette révolution au refroidissement de ses bonnes amies; elle les regarda toutes trois les larmes aux yeux et leur dit tour-à-tour :

— Est-ce que tu ne m'aimes plus, Thérèse?

— Est-ce que tu ne m'aimes plus, Bathilde?

— Est-ce que tu ne m'aimes plus, Thécla?

Thérèse, Bathilde et Thécla assurèrent Marguerite qu'elles l'aimaient toujours; Bathilde l'embrassa; mais toutes trois continuèrent à s'entregarder en riant; Marguerite parla de ses colombes, de son chat; ses bonnes amies rirent plus fort, il lui fallut tout son courage pour ne pas pleurer.

— Mais qu'avez-vous donc? leur dit-elle, vous avez l'air de me dédaigner et de vous moquer de moi, que vous ai-je fait? n'ai-je pas votre âge, ne suis-je pas aussi bonne ouvrière que vous? D'où vient donc l'air de supériorité que vous prenez avec moi? savez-vous quelque chose que je ne sache pas, et s'il en est ainsi pourquoi ne me parlez-vous pas, pourquoi ne m'apprenez-vous pas ce que vous savez?

Les trois amies furent quelque temps sans répondre; à la fin, Thérèse, qui était la plus résolue, prit la parole, et d'un ton de compassion qui ne justifiait que trop les reproches de Marguerite, elle se contenta de lui dire :

— Il ne faut pas faire de question ainsi, ma petite, il y a des choses qu'on apprend soi-même ou qu'on n'apprend jamais.

Les deux autres applaudirent silencieusement de la tête à cette insolence; ne sachant que répondre, Marguerite se décida à pleurer.

Pour la première fois, depuis l'entrée des jeunes filles, la maman Schnaps leva les yeux, passa le doigt sur le verre de ses lunettes, regarda sa petite-fille qui pleurait, et se remit tranquillement à l'ouvrage en secouant la tête d'une façon toute particulière et qui lui était habituelle. Cependant un mot de Bathilde consola Marguerite; j'ai dit qu'elle passait volontiers des larmes au sourire; elle sourit, se leva, et vint déposer, sur la table, un jeu de loto en disant :

— Il est dix heures, voulez-vous jouer?

Les trois amies se pincèrent les lèvres.

— Ne voulez-vous pas jouer, demanda Marguerite très émue.

— Le jeu de loto est un jeu d'enfant, dit Thérèse.

Cette réponse bouleversa Marguerite.

— Un jeu d'enfant! répliqua-t-elle; mais ne l'avons-nous pas joué samedi dernier? Etiez-vous enfans il y a huit jours, et ne l'êtes-vous plus maintenant : depuis quand êtes-vous devenues si grandes filles que nos amusemens vous semblent insipides?

— En huit jours, dit Bathilde, on apprend tant de choses!

— Mais quoi donc? demanda Marguerite.

Un sourire accueillit encore cette question.

— Décidément, reprit Marguerite, je vois bien que vous n'êtes plus mes amies : faites comme il vous plaira, mais je vous déclare que si vous ne me dites pas à l'instant même la cause de vos sourires et du dédain avec lequel vous me traitez, je ne vous reverrai jamais de ma vie. Ne puis-je pas apprendre ce que vous avez appris; si vous êtes devenues de grandes personnes, ne puis-je pas le devenir comme vous? C'est mal de garder votre secret pour vous trois; j'en veux ma part.

Thérèse montra du doigt la maman Schnaps, comme pour signifier qu'elle ne pouvait parler devant un témoin.

— Maman Schnaps n'entend rien, dit Marguerite; apprenez-moi comment on devient grande fille en si peu de temps.

— Ecoute, dit alors Thérèse, nous allons te conter notre histoire, tu la comprendras si tu peux. Hier, après avoir fini notre journée, nous traversions toutes trois la place d'armes, l'air était pur, le ciel semé d'étoiles. Nous marchions lentement, trois jeunes gens marchaient derrière nous et causaient de nous.

— Que pouvaient-ils dire? demanda Marguerite.

— Ce que des jeunes gens peuvent dire de jeunes filles comme nous, que nous étions jolies, que nous avions de beaux yeux et des tailles d'archiduchesses. Nous pressâmes le pas, ils nous suivirent toujours, et enfin l'un d'eux, s'adressant à moi et m'ôtant son chapeau de la façon la plus jolie du monde :

— Mademoiselle, me dit-il, nous serions bien malheureux de penser que nous vous faisons fuir; nous sommes étudians de l'Université, mes amis et moi, et nous croyons que ce n'est pas là une raison suffisante pour effrayer trois jolies personnes comme vous; assurez-vous bien plutôt que nous avons des bras pour vous servir et des cœurs pour vous aimer.

En parlant ainsi, il me prit le bras, mais d'une façon si gentille qu'il n'y eut pas moyen de résister. Ses deux amis prirent également le bras de Bathilde et de Thécla, et au lieu de trois, nous voilà six à nous promener. Mon cavalier, ma petite, est un beau jeune homme, grand, mince, qui a une chaîne d'or à son cou, des cheveux blonds bouclés, des yeux bleus comme un ciel d'été, et la voix douce comme le souffle d'un harmonica; et si tu savais comme il parle bien, com-

me on voit qu'il a été bien élevé; il m'a comparée aux plus jolies choses, et en faisant tourner ses comparaisons à mon avantage. Les wergismen-nich que nous cueillons le soir sont moins suaves que mes yeux, les perles moins blanches que mes dents, le corail moins rose que mes lèvres, la soie moins déliée que mes cheveux.

— Le mien, dit Bathilde, interrompant vivement son amie, m'en a dit tout autant et plus encore; il est petit, mais que de grâce dans sa tournure, comme ses yeux sont brillans, comme son parler est spirituel, comme il m'a bien assurée que sa vie entière serait consacrée à mon bonheur, comme il a pris le ciel à témoin de la sincérité de ses sentimens.

— Le mien, dit Thécla, qui ne voulait pas être en reste, a un avantage que les vôtres n'ont pas et que vous ne pouvez pas contester : il a des moustaches !

— Et à dix heures, continua Thérèse, nous nous sommes quittés en nous promettant de nous revoir; demain dimanche ils viendront nous prendre, et nous irons ensemble *au bal de la Redoute*, le plus beau bal de la ville : ce sont des *anges* tous les trois.

Marguerite avait écouté ce récit avec la plus grande surprise,

— Comprends-tu, lui dit Bathilde?

— Je ne vois pas pourquoi cela vous empêcherait de jouer au loto, dit Marguerite.

Les trois amies se regardèrent cette fois sans dissimuler un sourire de pitié.

— Mais expliquez-moi donc ce que je ne comprends pas, dit Marguerite en insistant.

— Ecoute, Thérèse, chante-nous ta ronde, nous verrons ensuite.

Marguerite chanta, et Thérèse, Bathilde et Thécla répétèrent ensemble le refrain :

« De tous les oiseaux de passage, l'amour est le plus à craindre, évitez-le, ô jeunes filles ! »

Quand la ronde fut finie, Thérèse se leva et dit à Marguerite :

— Sais-tu ce que c'est que l'amour, sais-tu ce que c'est qu'un amoureux ? apprends-le, et tu ne nous feras plus de questions.

Alors elle embrassa Marguerite, les deux autres firent comme elle, et toutes trois s'en allèrent en répétant :

— Adieu, ma petite, dors tranquille.

Marguerite les entendait encore dans les escaliers qui disaient : Adieu, ma petite, dors tranquille.

Cet adieu railleur lui parut une cruelle injure, évidemment elle avait été le jouet de ses trois bonnes amies. Cette pensée lui fit mal; mais qu'avaient-elles voulu dire avec leur air d'importance, leurs sourires moqueurs et leurs questions : Sais-tu ce que c'est que l'amour, ce que c'est qu'un amoureux? Elle eut envie d'interroger à l'instant même sa maman Schnaps, mais la bonne femme venait de se lever et rentrait dans sa chambre. Marguerite entra dans la sienne, triste et découragée. Elle oublia de donner à ses colombes le baiser, à son chat les caresses du soir, et s'endormit fatiguée d'avoir pleuré.

Le lendemain, sa résolution de questionner sa grand'mère céda à une certaine honte qui se faisait jour dans son cœur à travers l'amertume de ses pensées; elle ne dit rien et garda pour elle seule son chagrin. Il lui semblait qu'elle avait vu la veille ses amies pour la dernière fois, la semaine devait à l'avenir s'écouler sans samedi; plus de joyeux projets, plus d'enfantillages rêvés avec la persévérance d'un ambitieux qui couve une place de ses désirs, d'un avare qui poursuit un trésor; comme le samedi serait triste désormais! elle alla à la messe et pria, mais sans ardeur, presque sans foi.

Sur les deux heures, elle se mit à la fenêtre, et regarda les passans avec indifférence; que lui faisait cette foule bigarrée qui, comme ses bonnes amies, avait sans doute des pensées, des plaisirs qu'elle ne comprenait pas? Elle fut effrayée de cette solitude qui l'environnait; elle se trouvait seule au monde et comme exilée. Thérèse, Bathilde et Thécla passèrent sous ses fenêtres, chacune donnait le bras à son cavalier. En les voyant, elle sentit son chagrin redoubler, et elle éprouva le contre-coup du salut qu'elles lui envoyèrent de la main, ce salut semblait dire :

— Adieu, pauvre aveugle qui ne connais pas le soleil, adieu, pauvre prisonnière qui ne désires pas même la liberté!

Elle referma vivement la fenêtre et baisa tendrement ses trois colombes en les appelant par leur nom, Thérèse, Bathilde, Thécla; elle déposait dans ce baiser toute la tendresse de son amitié trahie, toute la mélancolie de ses pressentimens : hélas! ses amies la quittaient avant ses colombes, et ses colombes avaient des ailes!

Les jours suivans se passèrent aussi tristement; elle n'avait plus de goût au travail et ne chantait jamais; sa tristesse devint visible à un tel point que la maman Schnaps lui en demanda pour la première fois la cause.

— Ce n'est rien, dit Marguerite, et involontairement elle se mit à murmurer le refrain de la ronde allemande :

« De tous les oiseaux de passage, l'amour est le plus à craindre; évitez-les, ô jeunes filles! »

Le jeudi suivant, comme la maman Schnaps s'apprêtait à sortir pour reporter, selon son habitude, l'ouvrage achevé, Marguerite, accoudée sur la barre d'appui de sa fenêtre ouverte, réfléchissait profondément. En entendant marcher sa grand'mère, elle se retourna, lui prit le bras en disant :

— Grand'mère, je vais sortir avec vous, j'ai besoin d'air.

Les deux femmes partirent ensemble; mais quelle fut en rentrant le désespoir de Marguerite, lorsqu'elle aperçut la cage où elle enfermait ses colombes ouverte et vide?

— Maman, s'écrie-t-elle, il ne me reste plus d'espérance, colombes et amies m'abandonnent, je ne reverrai plus mes deux Thécla, mes deux Thérèses, mes deux Bathildes!

Et elle se laissa tomber sur une chaise, en parlant de mourir.

La maman Schnaps s'approcha d'elle, lui prit la main, l'embrassa et employa tous ses moyens pour la consoler; rien n'y fit : Marguerite répétait toujours :

— O mes fidèles colombes! ô mes bonnes amies!

La maman Schnaps prit alors un air mystérieux et digne, et s'assit en face de sa petite fille; elle avait ôté ses lunettes, et ses yeux gris brillaient dans leur orbite avec une expression de pénétration singulière.

— Tu es lasse de ton ignorance, dit-elle à Marguerite, tu t'ennuyes d'être tranquille, tu veux *savoir*. Les récits de trois petites folles te troublent la cervelle, tu brûles d'apprendre ce qui les rend si heureuses; eh bien! tu *sauras*, et plus heureuse qu'elles, tu sauras sans danger, car j'ai un remède au mal, je t'instruirai et te défendrai; elles ne connaissent que l'illusion, je te montrerai la réalité.

Qui fut bien étonnée? Marguerite. La maman Schnaps avait-elle donc entendu le récit de Thérèse? Tout ceci commençait à prendre un terrible air de sortilége.

Malheureusement pour la curiosité de Marguerite, que cette ouverture avait éveillée, la maman Schnaps n'ajouta rien que ces mots :

— Dimanche, nous causerons.

Pendant la journée du vendredi, Marguerite travailla et n'osa pas adresser une seule question à sa grand'mère. Le samedi, vers le soir, elle reprit un peu courage, fit les préparatifs ordinaires, alluma la petite lampe, prépara la bière et les biscuits; sans espérer ses bonnes amies, elle s'obstinait à les attendre : ses bonnes amies ne vinrent pas.

— Vous voyez! maman, dit-elle à sa grand'mère, les amies ne reviennent pas plus que les colombes.

La maman Schnaps mit le doigts sur ses deux lèvres, en secouant la tête avec son mystérieux air de supériorité, et dit :

— Demain!.....

Le lendemain, la maman Schnaps prit la parole à peu près en ces termes :

— Tu veux savoir, ô ma petite! quel est ce sentiment qui d'un samedi à l'autre a si fort bouleversé tes trois amies, qui leur a fait prendre en dégoût les amusemens honnêtes, les distractions du jeune âge, la confiance, l'amitié même. Thérèse t'a dit son nom, quand elle t'a demandé si tu savais ce que c'était que l'amour. L'amour, Marguerite, est un esclave timide qui devient bientôt le plus despotique des tyrans, qui se fait valet pour devenir maître et se plait à régner sur des débris. Tu veux savoir ce que c'est qu'un amoureux, Thérèse te l'a dit encore, c'est un beau jeune homme qui compare celle qu'il aime aux plus belles choses de la création, aux étoiles, au soleil, qui pour elle mêle sur sa palette les plus brillantes couleurs, qui lui compose à l'aide d'une foule de pierres précieuses, imaginaires le plus beau, hélas! et le plus fragile des diadêmes.

— Mais il me semble, dit Marguerite, qu'il n'est pas désagréable de s'entendre comparer au soleil.

La maman Schnaps étouffa entre ses lèvres pincées un de ces sourires railleurs qui expriment la froide certitude de l'expérience.

— Quand on y croit, assurément, répondit-elle, mais quand on n'y croit plus, alors on souffre doublement de l'illusion qu'on a perdue, et de la réalité qui vous écrase. On souffre, parce qu'on n'a plus le prestige d'un songe, ni l'innocence du réveil; on souffre d'avoir payé si cher un moment d'enchantement et de trouver de longs regrets à la place d'un bonheur qu'on croyait éternel. Regarde dans la chambre où nous sommes

ne dirait-on pas que ta commode en chêne est incrustée de diamans, que cette petite table de travail est semée de paillettes, que les rideaux de mousseline saturés de lumières, scintillent et renvoient au plafond des réseaux de poudre d'or. Attends un peu que le soleil se retire, et tout va rentrer dans l'ombre accoutumée ; plus d'or, plus de paillettes, plus de diamans, ta commode te semblera plus sombre, tes rideaux plus ternes, ta chambre entière plus triste et plus obscure. Comme fait le soleil, ainsi fait l'amour, il éclaire ce qu'il touche, paraît pour un moment, et quand il a disparu, les ombres s'épaississent, la nuit devient plus profonde, la solitude plus terrible.

On eût dit que le soleil se prêtait de lui-même aux combinaisons hypothétiques de la maman Schnaps en ce moment, comme pour rendre sa comparaison plus sensible, il retira ses rayons, et Marguerite en regardant sa chambre tout à l'heure illuminée et joyeuse, terne, triste et veuve maintenant, se prit à dire avec amertune :

— Oh ! maman Schnaps, vous avez raison !

La maman Schnaps reprit :

— Quand Thérèse, Bathilde et Thécla t'ont fait de si beaux portraits de leurs amoureux, elle ne t'ont pas trompée ; non, elles les voient ainsi, donc pour elles ils sont réellement ainsi ; mais c'est l'effet du prisme, ô mon enfant, c'est le soleil qui colore leurs visages, anime leurs traits, embellit leur langage. Attends que le soleil soit rentré dans ses nuages, et tu verras.

— Mais qu'arrivera-t-il alors ? demanda Marguerite, est-ce que Thécla, Bathilde et Thérèse seront malheureuses ? Est-ce qu'il n'y a pas moyen de les prévenir, de leur montrer le danger, de les avertir du piége où elles vont tomber ?

— Il est trop tard, dit la maman Schnaps, leur destinée est irrévocable ; elles ont mis le pied sur la pente, elles descendront la pente jusqu'au bout. Si tu allais leur dire maintenant : défiez-vous, vous vous trompez, vous prenez pour la réalité une image fantastique qui va s'évanouir, elles t'écouteraient bien, ma foi ; elles riraient de tes avertissemens comme elles ont ri de ta naïveté. Elles sont sous le charme, maintenant ; chaque mot qui tombe de la bouche de leurs amoureux leur semble une perle fine qu'elles ramassent et serrent discrétement dans leur cœur ; chaque mouvement de leurs corps est une nouvelle grâce ; chaque regard de leurs yeux est un gage de bonheur pour le présent et pour l'avenir. Il faut les laisser faire, leur sort est écrit ; mais dans quinze jours, dans un mois au plus, déjà le soleil aura pâli ; elles trouveront des taches aux perles, des ombres au tableau ; puis viendront les nuages, puis la nuit ; alors nul ne leur semblera si affreux que ceux qui leur auront paru si beaux : c'est un des effets de ce prisme dont je te parlais tout à l'heure, de désenchanter les objets en raison des charmes qu'il leur a prêtés.

— Mais, maman Schnaps, que deviendront Bathilde, Thérèse et Thécla ? Je ne puis oublier qu'elles ont été long-temps mes amies, et je m'intéresse toujours à leur sort.

— Elles pleureront, dit la grand'mère.

— Et après ?...

Cette question, toute simple qu'elle puisse paraître, embarrassa la maman Schnaps, malgré sa profonde connaissance des secrets du cœur humain ; elle pinça de nouveau ses lèvres selon son habitude, et prenant l'accent solennel d'une magicienne qui veut imposer la foi sans examen à un adepte trop curieux :

— Ne m'en demandes pas plus, dit-elle, que je ne veux t'en apprendre et que tu ne dois en savoir ; j'ai voulu seulement te préserver d'un grand danger ; ne m'interroges pas et crois-moi.

— Je vous crois, dit Marguerite, mais permettez-moi de m'affliger. Ainsi donc, voilà qui est convenu, ces trois jeunes et beaux cavaliers que mes bonnes amies aiment tant, sont des monstres qui vendent horriblement cher toutes leurs belles comparaisons.

— Ce ne sont ni des monstres, ni des anges, dit gravement la maman Schnaps, ce sont des amoureux, ce sont des hommes, de même que les trois amies ne sont des folles, ni des ingrates, quoiqu'elles t'aient abandonnée traîtreusement ; ce sont des jeunes filles, et plus tard tu comprendras par quels rapports, mystérieusement forcés, amoureux et jeunes filles se trouvent entraînés pêle-mêle dans une route fatale ; tu sauras comment ils obéissent également à une puissance supérieure, sans avoir conscience, les uns du mal qu'ils causent, les autres des regrets qu'elles se préparent. La vie humaine est ainsi faite ; qui l'a faite ainsi ? et pourquoi ? Plus tard tu le sauras peut-être, à moins que, comme beaucoup d'autres, tu ne le saches jamais.

La maman Schnaps avait évidemment déposé une intention ironique dans ces derniers mots. Marguerite l'écoutait bouche béante, comme une allouette qui entend à l'extrémité d'un champ de luzerne l'appeau de l'oiseleur ? Depuis quand donc sa maman Schnaps était-elle devenue si éloquente ; où prenait-elle toutes ces belles paroles ? La pauvre enfant était effrayée et curieuse en même temps ; ce portrait de l'amour fait par sa grand'mère lui semblait très certainement hideux, et pourtant elle se sentait presque le désir de connaître cet étrange personnage. Ceci nous fournira en passant le prétexte de répéter galamment à nos belles lectrices cette vérité tant de fois proclamée, que les femmes sont naturellement courageuses.

— Les trois amoureux de tes bonnes amies, reprit la maman Schnaps, sont véritablement amoureux (à dieu ne plaise que je médise de l'espèce humaine) ; mais à leur manière, et selon des idées malheureusement assez communes, ce sont trois étudians nouvellement arrivés à Berlin qui s'ennuyent de sortir seuls, le dimanche, c'est-à-dire sans une femme à leur bras, parce que leurs camarades plus anciens en ont tous, et font honte à ceux qui n'en ont pas. Or, ils sont convenus entr'eux, il y a un mois, de chercher trois jeunes filles, et de les décider à se promener avec eux le dimanche, à l'aide de certaines paroles qui ne font jamais faute aux étudians ; voilà qui explique leur air aimable, grâcieux, leurs propos séduisans et leurs hardiesses inconvenantes à l'égard du soleil et des étoiles. Mais dans dix mois les vacances vont revenir, adieu alors Thérèse, Bathilde et Thécla ! avant dix mois même, car les étudians n'ont pas de saisons aussi bien marquées que les hirondelles ; les migrations du cœur ne sont pas soumises à des règles certaines comme les migrations des oiseaux. Dans six mois Thérèse, Bathilde et Thécla pleureront leurs amoureux envolés.

— Horrible ! dit Marguerite.

— Veux-tu savoir comment seront dans six mois ces trois cavaliers, si galans et si empressés maintenant ? Attends-moi.

La maman Schnaps se leva, entra dans sa chambre, et revint portant sous son bras une espèce de cadre carré précieusement enveloppé dans une serviette damassée. Débarrassé de la serviette, ce cadre se trouva un miroir non étamé que la maman Schnaps présenta solennellement à sa petite fille.

Voici, dit-elle, ce que je n'ai montré à personne : ce miroir a le privilége de reproduire les amoureux tels qu'ils sont au bout de six mois d'amour. Regarde, ne reconnais-tu pas ce grand jeune homme à sa taille élancée, à ses cheveux blonds, à ses yeux bleus ; c'est l'amoureux de Thérèse.

— Je le reconnais, répondit Marguerite ; mais pourquoi a-t-il la bouche aussi disgracieusement ouverte. Est-ce pour montrer l'ivoire de ses dents ? Maman Schnaps, ne dirait-on pas qu'il bâille ?

— Tu l'as deviné, ma petite, et pourtant il est en face de Thérèse qui l'accable de ses tendresses, et lui demande les larmes aux yeux la raison de son ennui. Il s'ennuie, parce que voilà six mois qu'il connaît Thérèse, parce que depuis six mois il la promène tous les dimanches, et qu'il songe à une autre petite fille dont il est amoureux depuis huit jours : c'est-à-dire que le prisme s'est déplacé et qu'une autre profite de ses rayons, tandis que Thérèse est maintenant dans l'ombre.

En finissant, la maman Schnaps passa sur le miroir la manche de sa robe, et dit encore :

— Regarde.

— Voici l'amoureux de Bathilde, dit Marguerite, je reconnais le portrait qu'elle m'en a tracé ; sa petite taille, ses regards brillans ; mais qu'est devenu son air engageant et tendre ? Pourquoi est-il assis les coudes appuyés sur une table avec une canette de bière devant lui ? Il a l'air perdu dans le nuage de fumée qui s'échappe de la pipe qu'il tient à la bouche. Maman Schnaps, on le croirait à l'estaminet.

— Il y est en effet ; dans un estaminet d'étudians, bien enfumé et bien bruyant, et pendant qu'il vide canettes sur canettes, Bathilde compte les minutes, parce qu'elle l'attend, et se désole d'être seule exacte au rendez-vous.

Pendant que Marguerite se laissait aller aux tristes réflexions que lui inspirait la vue d'un spectacle aussi désespérant, la maman Schnaps passa une seconde fois la manche de sa robe sur le miroir et répéta : Regarde.

Marguerite vit un troisième portrait qu'elle reconnut sans peine aux moustaches triomphantes qui ombrageaient la lèvre supérieure, moustaches dont Thécla était si fière. L'amoureux était debout, sa figure exprimait la fureur, et il tenait son bras levé.

— Pourquoi, demanda Marguerite, tient-il ainsi le bras levé, comme s'il allait frapper sur quelque chose ?

— Il va en effet frapper sur quelque chose, et ce quelque chose, c'est ta bonne amie Thécla.

— Miséricorde ! cria Marguerite.

Après cette démonstration en trois tableaux qui produisit encore plus d'effet sur Marguerite que les raisonnemens de sa grand'mère, celle-ci

garda quelque temps le silence; ce fut Marguerite qui le rompit la première.

—Maman Schnaps, demanda-t-elle, comment ce miroir si précieux se trouve-t-il entre vos mains?

— Mon enfant, dit la maman Schnaps avec le plus grand sérieux, un grand nécromancien qui connaissait la magie noire et la magie blanche, et contait la bonne aventure aux jeunes filles, me l'a donné il y a long-temps, en me disant: Prends ce miroir, il pourra sauver ta petite fille d'un grand malheur; tu le lui donneras quand il en sera temps.

— Et vous me le donnez?

— Je te le donne.

Marguerite sauta de joie, et baisa le miroir fatidique à plusieurs reprises. Ainsi, pensait-elle, quand un beau cavalier viendra me complimenter sur ma bonne mine et sur ma jolie tournure, et m'assurer qu'il veut m'aimer éternellement, je connaîtrai, en consultant mon miroir, le fond de sa pensée, et combien de mois doit durer l'éternité.

On voit maintenant que Marguerite avait fait deux grands pas à la fois: en apprenant le remède elle avait appris le mal; sans son miroir elle en aurait su trop et pas assez. Heureusement pour elle, sa science était encore de trop fraîche date pour lui apporter des regrets ainsi que font toutes les sciences; son miroir lui paraissait un trésor inappréciable, et de plus une source inépuisable d'amusemens. Cependant il lui vint une objection sérieuse à l'esprit, et elle résolut de la présenter à sa grand'mère.

— Maman Schnaps, lui dit-elle, si un cavalier se rencontre plus sincère que les autres, et que mon miroir me le représente au bout de six mois aussi aimable que je l'aurais rencontré, qu'en faudra-t-il faire?

— Tu le prendras pour amoureux, dit la maman Schnaps, en affectant de tousser d'une façon railleuse.

Marguerite, tous ses doutes éclaircis, n'eut plus qu'à se livrer à la joie; elle ne demandait qu'à rencontrer des cavaliers complimenteurs, afin de faire sur eux l'expérience de son talisman. Le lendemain, elle voulut sortir pour accomplir son projet; mais avant tout il lui sembla qu'elle devait au moins essayer une démarche auprès de Thérèse, de Bathilde et de Thécla, bien que sa grand-mère lui en eût démontré l'inutilité. Au fond peut-être était-elle bien aise de se venger de leurs railleries, et de leur montrer que la naïve Marguerite pouvait maintenant en remontrer aux plus savantes. Elle trouva ses trois amies, et à chacune elle répéta, en prenant un ton passablement empirique, les paroles que sa grand'mère lui avait apprises et les enseignemens que son miroir lui avait donnés.

Elle dit à Thérèse: Prends garde, ton amant s'ennuiera bientôt de ta présence, et je le vois déjà qui courtise une petite fille, bien moins jolie et bien moins aimable que toi.

Thérèse lui rit au nez et lui demanda depuis quand elle s'était faite tireuse de cartes, en ajoutant qu'elle avait dansé la veille toute la soirée et qu'elle recommencerait le dimanche suivant.

Bathilde fit une réponse à peu près semblable, déclara avec beaucoup de hauteur à Marguerite que son cavalier n'aimait pas la bière et ne fumait jamais, et qu'elle la priait de lui épargner désormais ses avertissemens.

Pour Thécla, elle se contenta de hausser les épaules quand Marguerite lui donna à entrevoir que son gentilhomme à moustaches pouvait avoir des manières un tant soit peu brutales.

Marguerite s'en retourna désespérée de l'aveuglement de ses trois amies qui repoussaient ses conseils et riaient de ses pressentimens, peu à peu l'air et le mouvement dissipèrent sa tristesse, et elle se prit à songer au second motif de son voyage à travers la ville.

En ce moment un jeune officier qui faisait résonner sur le pavé les éperons de ses bottes, lui dit en passant:

— Ma petite princesse, vous ferez tourner bien des têtes si vous voulez, et pour ma part je donnerais volontiers la moitié de ma vie pour avoir la permission de passer l'autre à vos genoux.

— Nous verrons, pensa Marguerite.

Après l'officier vint un monsieur magnifiquement vêtu qui lui dit:

— Ma petite enfant, vos pieds sont si mignons qu'en marchant vous devez les écorcher; si vous voulez me suivre, je vous donnerai un appartement tout de velours et de soie; vous aurez un équipage à vos ordres, une camériste et deux laquais galonnés pour vous servir.

— Nous verrons, pensa encore Marguerite.

Après celui-là vint un petit jeune homme tout frisé, tout pimpant, tout sautillant, qui lui dit:

— Si tu veux, jeune fille, je te donnerai la moitié de ce que je possède, des terres, des châteaux, des villas magnifiques.

Marguerite se rappela qu'on offrait toutes ces choses-là dans les romances, et pensa plus que jamais:

— Nous verrons! nous verrons!

Rentrée chez elle, elle prit son cher miroir, y passa sa manche, ainsi qu'avait fait sa grand'mère, et, comme une pythonisse qui veut commander aux ombres, commença son évocation par ces paroles:

— Voyons, M. l'officier, qui vous plairiez tant à mes genoux; comment seriez-vous au bout de six mois, si par hasard je voulais bien vous écouter?

Alors elle aperçut, dans la glace, l'officier debout, fronçant le sourcil et lui disant (car le miroir reproduisait en lettres saillantes les paroles de ceux qu'il représentait):

— Marguerite, je suis fatigué, tire-moi mes bottes.

Marguerite se hâta d'essuyer le miroir pour en chasser cette affreuse image.

Le monsieur magnifiquement vêtu parut alors; il conservait un air mielleux et poli, et se contenta de dire:

— Ma petite, vous allez avoir la bonté de me rendre les bijoux que je vous ai donnés, le cachemire qui couvre en ce moment vos épaules, et de quitter l'appartement où vous êtes; j'ai vu au grand théâtre une danseuse qui me plaît beaucoup plus que vous, et vous aurez pour agréable que je lui transfère avec mon cœur les gages de ma munificence.

— Ainsi, monsieur, dit Marguerite, qui, dans ce moment convertissant en réalité cette pénible illusion, crut s'adresser à un homme et non à une vaine image, vous me repoussez après m'avoir si perfidement accueillie. Que sont devenues vos promesses? Mes pieds ne sont-ils plus aussi mignons qu'autrefois, ne craignez-vous plus que je les écorche en marchant? Allez chez votre danseuse, et dites-lui qu'avant six mois vous la chasserez, comme vous me chassez en ce moment.

Pendant que Marguerite parlait ainsi, l'image qu'elle accablait de reproches fit place à celle du petit jeune homme frisé, pimpant et sautillant qui lui avait adressé ses hommages entre deux pirouettes. Hélas! qu'il avait l'extérieur misérable! que ses habits annonçaient bien la pauvreté! que sa figure amaigrie faisait mal à voir! Il tenait à la main un morceau de pain sec, et en le montrant à Marguerite il lui disait:

— Voici à quoi se réduisent les villas, les terres et les châteaux dont je vous ai parlé pour tâcher de vous éblouir; mais comme j'ai grand appétit, vous me pardonnerez de ne point vous offrir la moitié de ce que je possède.

— Gardez tout, dit Marguerite avec indignation. Dieu merci! je n'ai jamais manqué de pain, et maman Schnaps m'a donné un trésor qui vaut mieux que tous les châteaux et toutes les richesses de la terre. En disant ces mots, Marguerite pressait le miroir contre son cœur, et se félicitait d'avoir une pareille sauve-garde contre la duplicité et l'inconstance des hommes. Les jours suivans elle continua ses expériences; elle se mit à la fenêtre, et quand un jeune homme lui lançait en passant une de ces œillades, provocations de regard à regard, déclarations d'amour muettes et fugitives, vite elle consultait son miroir; et comme chaque fois, ce contraste entre le présent et l'avenir amenait de nouvelles images grotesques ou terribles, Marguerite n'avait garde de se lasser d'un si délicieux passe-temps. Un matin elle entendit un grand bruit de fanfares et ouvrit sa fenêtre pour regarder ce qui se passait; c'était le régiment de cavalerie, *le prince royal*, qui s'en allait à la manœuvre. Les cavaliers de ce régiment avaient la réputation la plus exécrable et la plus flatteuse à la fois. On les citait pour des perfides, ce qui prouvait qu'on leur donnait l'occasion de faire des perfidies. On les redoutait, ce qui prouvait qu'ils étaient redoutables. Il prit fantaisie à Marguerite de passer en revue un à un tous les cavaliers à mesure qu'ils lui lanceraient un regard. Voici donc que tous ces beaux militaires défilèrent sur le miroir de Marguerite, non pas jeunes et brillans comme elle les voyait de ses yeux, mais maussades et bourrus comme des amoureux de six mois, en présence de leur maîtresse.

Les uns bâillaient, et même dormaient comme l'amoureux de Thérèse.

Les autres fumaient épouvantablement et buvaient de la bière comme l'amoureux de Bathilde.

D'autres levaient les bras à la manière du jeune homme à moustaches dont Thécla s'était affolée.

Elle vit un jeune officier, rose et blond, la candeur même, qui lui disait:

« Marguerite, j'ai perdu hier tout mon argent au jeu, mes galons et mes épaulettes sont en gage; donne-moi ta montre que j'aille la vendre. »

Cette vision se prolongeant pendant plus d'une

heure au bruit des trompettes, fatigua la pauvre enfant; pour la première fois, elle songea à ces paroles de sa grand'mère : « Mon enfant, si tu trouves un cavalier qui soit le même au bout de six mois que le premier jour, prends-le pour amoureux. » Et elle se dit à part soi : Ma foi j'ai bien peur que maman Schnaps ne m'ait pas fait là une grande concession. Pendant une heure cinq cents cavaliers, tous jeunes, tous beaux, avaient défilé devant elle, et pas un de ces cavaliers n'était sincère, pas un de ces regards n'avait dit la vérité. Ce fut là le premier sentiment de douleur que les expériences du miroir causèrent à Marguerite. Comment cette petite fille, si ignorante naguère, en était-elle venue là à regretter? Regretter, n'est-ce pas désirer en arrière? Désirer, n'est-ce pas connaître? Connaître, désirer, regretter, comment Marguerite avait-elle appris si vite toutes ces choses? Serait-ce que pour la jeunesse le temps ne se mesure pas comme pour la vieillesse et l'âge mûr, et qu'il y a des idées qui germent aussi facilement dans un cœur de seize ans, que le bluet dans les blés?

Depuis ce moment Marguerite eut moins souvent recours à son miroir; le fruit de l'arbre du bien et du mal, dont elle s'était rassasiée avec tant d'ardeur, commençait à lui sembler amer, et elle se demandait si le malheur d'ignorer n'était pas préférable au bonheur de savoir.

Le mois de mai était revenu avec son cortége de fleurs, de chaudes brises, de nuages dorés; les primevères s'épanouissaient dans les champs, et Marguerite s'épanouissait comme elles. Le dimanche, sous sa fenêtre, elle voyait passer de joyeuses jeunes filles laissant flotter leurs châles au vent, et s'acheminant légères vers les promenades verdoyantes qui avoisinent la ville. Ses yeux s'animaient à ce spectacle, son cœur, autrefois tranquille, battait violemment dans sa poitrine, et elle tressaillait en écoutant monter à son oreille la voix des désirs inconnus. Plusieurs fois elle vit passer Thérèse, Bathilde et Thécla, chaque fois elle les accompagna long-temps du regard, non plus avec les douleurs d'une amie qui voit ses amies marcher vers l'abîme, mais avec une sorte d'envie, et en songeant que peut-être Thérèse, Bathilde et Thécla étaient heureuses pour ignorer ce qu'elle savait.

Quand elle sortait et que les jeunes gens lui adressaient des complimens, elle ne disait plus avec mépris comme autrefois : nous verrons; elle souffrait de ne pouvoir ajouter foi à leurs paroles, elle sentait le besoin d'y croire, et son âme se déchirait combattue entre ces deux sentimens contradictoires d'une illusion qui lui devenait chère et d'une réalité qui l'accablait. Le printemps lui apportait chaque jour de nouveaux charmes, l'enfant prenait son essor, sa taille autrefois frêle et sans contours s'arrondissait, ses yeux naïvement fixes s'imprégnaient des blondes couleurs du ciel et des molles clartés des étoiles. Elle avait de ces rougeurs subites qui attestent les capricieuses pulsations des artères et les mouvemens désordonnés du sang. Son heure était venue d'aimer; toutes les fatalités de la nature l'y poussaient en dépit d'elle-même. Le ciel et son azur, le soleil et ses rayons, la nuit et ses senteurs embaumées lui formaient un cortége, tous les êtres de la création prenaient une voix pour lui dire : Aime, aime, et une invincible puissance la retenait dans son immobilité; la science glaçait les désirs à peine éclos dans son cœur; ses rêves se pétrifiaient à peine formés; comme un frêle esquif dans le port, à chaque souffle de la brise qui enfle ses voiles, elle se balançait un instant sur elle-même et retombait tristement dans son inertie.

Chaque fois qu'elle consultait son miroir, elle n'avait plus comme jadis un rire orgueilleux sur les lèvres, ni cette assurance de la raison calme qui défie les vains fantômes de l'imagination, son visage exprimait l'abattement, ses yeux se remplissaient de larmes. Si son miroir ne pouvait lui dire que des vérités tristes, ne pouvait-il mentir un jour.

La maman Schnaps s'aperçut de cette tristesse, et fixant sur sa petite fille un de ces regards pénétrans qui fouillent au fond de l'âme :

— Qu'as-tu, petite? lui demanda-t-elle.

Marguerite se sentit rougir et répondit en balbutiant :

— Je n'ai rien, maman Schnaps.

Elle mentait, car ce jour-là même elle avait eu un rêve qui la tourmentait fort. Pendant son sommeil un jeune homme lui était apparu, tenant dans sa main une cage où s'agitaient en frémissant trois colombes. Son visage avait une expression douce et mélancolique; ses cheveux d'un blond d'argent voltigeaient autour de son front, ses yeux d'un bleu d'azur réfléchissaient toutes les bonnes pensées des années d'innocence. — Marguerite, lui avait-il dit d'une voix harmonieuse, voici vos trois colombes que j'ai retrouvées et que je vous rapporte, quelle récompense me donnerez-vous pour cela? A la vue du jeune homme, Marguerite avait éprouvé une sensation inconnue; en revoyant ses colombes, son cœur s'était dilaté de plaisir, et tout entière à cette double émotion, elle se sentit prête à tendre la main au jeune homme, en lui disant : voilà votre récompense; mais l'idée de son miroir se présenta tout à coup à son esprit, elle retira sa main et se contenta de dire : nous verrons! Le jeune homme avait disparu, elle avait consulté son miroir, et comme à l'ordinaire son miroir avait substitué à ses illusions une désolante réalité.

Voilà pourquoi Marguerite, en s'éveillant, avait senti ses yeux noyés dans les larmes, voilà pourquoi elle parut si triste à sa grand'mère qui lui demanda la raison de sa tristesse.

— Marguerite, dit la maman Schnaps en continuant à la regarder fixement, tu as beau faire, je vois bien que tu n'es pas heureuse; tu as beau écraser entre tes dix doigts les pleurs qui voudraient s'échapper de tes yeux, je les vois malgré toi, on ne me trompe pas, Voyons, que désires-tu?

— Eh bien, répondit Marguerite s'enhardissant par degrés, je désire des ailes comme les oiseaux, afin de suivre les nuages et de m'envoler après eux : l'air que je respire dans cette chambre étroite et obscure est trop lourd pour ma poitrine, j'étouffe ici, je me sens mourir.

— Oui-dà! dit la maman Schnaps en rapprochant ses deux lèvres en dedans de façon à produire une espèce d'indescriptible sifflement, et qu'irais-tu faire avec les oiseaux? qu'irais-tu chercher derrière les nuages? Mais si tu as besoin d'air, nous sortirons ensemble, et comme tu n'as pas encore d'ailes, tu te serviras de tes jambes.

En effet, le dimanche suivant la mère Schnaps mit son plus beau casaquin, recrêpa son tour de cheveux et sortit avec Marguerite. Elles se dirigèrent à travers le faubourg vers la promenade la plus fréquentée, et aperçurent un transparent rouge entouré de verres de couleurs sur lequel étaient écrits ces mots : *Bal de la Redoute*; elles entrèrent. Du salon d'hiver, le bal s'était transporté au salon d'été et se tenait dans une rotonde entourée d'acacias; jeunes gens et jeunes filles se pressaient, les yeux cherchaient les yeux, les mains effleuraient les mains; sur tous les fronts on voyait briller la confiance et le plaisir. Cette image d'un bonheur qui n'existait pas pour elle attrista Marguerite, et elle s'assit pensive avec sa grand'mère à une table un peu à l'écart. Au bout de quelques instans un jeune homme vint l'inviter à danser; la maman Schnaps fit un signe d'assentiment, et Marguerite descendit avec son cavalier. C'était la première fois qu'elle goûtait cet enivrement du bal, ce charme qu'une femme éprouve à se sentir entraînée par le mouvement de l'orchestre et soutenu par un danseur entraîné comme elle. Marguerite s'y abandonna de tout cœur; un moment elle oublia les soucis qui la rongeaient et se livra aux caprices de la mesure; et ses souvenirs et ses chagrins, elle oublia tout jusqu'à ce miroir fatal dont l'idée cruelle pesait tant sur sa destinée. En revenant à sa place elle aperçut Thérèse, Bathilde et Thécla, mais elle n'eut pas le temps de leur parler, tant elles passèrent rapidement.

De retour à sa place, un second cavalier vint l'inviter, mais cette fois la maman Schnaps refusa son consentement. La soirée était fraîche, et le temps menaçait pluie; elle emmena sa petite fille et sortit de ce paradis nouvellement découvert qui se nommait le *bal de la Redoute*. Rentrées à leur demeure, la vieille femme et la jeune fille s'assirent en face l'une de l'autre sans mot dire; toutes deux avaient leurs pensées.

— Eh bien! petite, dit à la fin la maman Schnaps, tu n'as pas envie de consulter ton miroir, tu ne veux pas savoir ce que signifient tous ces regards qui t'ont poursuivie?

— Je suis fatiguée, dit Marguerite.

La maman Schnaps se leva en souriant, et revint se poser devant Marguerite le miroir à la main.

— Regarde donc, comment sera dans six mois, avec toi ou avec une autre, celui qui t'a fait danser.

Marguerite leva les yeux et aperçut un homme noirci par la fumée, une sorte de cyclope à l'air horriblement mal propre et brutal qui prononçait ces mots en montrant le poing :

— Femme! je t'ai déjà prévenue; si demain, quand je rentrerai, ma soupe n'est pas chaude, gare à toi!...

Cette image n'était pas faite pour chasser les idées funèbres de Marguerite; tous ses regrets, toutes ses douleurs, tous ses désirs vagues et réprimés, toutes ses sensations douloureuses des jours précédens, l'assaillirent en même temps, et elle fut sur le point de répondre à sa grand-mère :

— Maman Schnaps, reprenez votre miroir, je n'en veux plus; j'aime mieux pleurer tout à mon

aise dans six mois, comme Thérèse, Bathilde et Thécla, que de pleurer tous les jours comme je le fais.

La maman Schnaps devina probablement ce que Marguerite n'avait pas osé dire, car quelques momens après, en déposant sur le front de la jeune fille le baiser du soir, avant de rentrer dans sa chambre, elle lui dit :

—Prends garde, Marguerite, tu sais déjà comment les colombes s'envolent, prends garde d'apprendre comment le bonheur s'en va.

Malgré cet avertissement, Marguerite persista dans sa résolution; les jours suivans l'y confirmèrent. Elle fit de nouvelles expériences qui tournèrent tout aussi mal que les autres, et se décida à rendre à sa grand'mère ce fatal miroir qu'elle avait reçu naguère avec tant de joie. Dans sa prévention extrême contre le talisman de la maman Schnaps, elle allait jusqu'à l'accuser d'imposture, et trouvait à lui opposer des argumens tels que ceux-ci : il est impossible que tous les hommes soient faux, tous les sermens trompeurs, et que l'amour le plus sincère se dissipe comme une songe au bout de six mois; donc le miroir mentait, et la maman Schnaps n'avait peut-être imaginé un pareil conte que pour l'effrayer.

Il ne fallut rien moins qu'un grand événement pour ébranler son incrédulité ; ce grand événement fut la visite de Thérèse. Thérèse avait l'air triste, fatigué, abattu. En entrant, elle prit la main de Marguerite et la serra affectueusement; des larmes roulaient dans ses yeux, et elle s'écria :

—Je suis bien malheureuse !

Pourtant trois mois seulement s'étaient écoulés depuis la dernière entrevue des deux amies; aussi Marguerite fut-elle réellement épouvantée. Elle songea à son miroir, et le comparant en idée à une horloge qui marque rapidement les heures joyeuses et lentement les mauvaises heures :

—Mon Dieu! dit-elle, n'est-il pas déjà assez cruel, et faut-il encore qu'il *avance* de trois mois!

Elle se mit alors à pleurer avec Thérèse, n'osant pas la questionner.

—Je suis bien malheureuse! répéta celle-ci; ah! pourquoi n'ai-je pas eu une amie éclairée qui m'ait montré le piége où j'allais tomber? Combien je regrette maintenant nos bienheureux samedis, nos innocentes causeries et nos parties de loto.

Cette réhabilitation du loto dans l'esprit de Thérèse parut à Marguerite un symptôme éclatant de désastre.

—Mais qu'as-tu donc? Est-ce que ton amoureux?...

— Ne te fie jamais aux discours des amoureux, dit Thérèse, le mien ne m'aime plus et m'abandonne.

—Et Bathilde, demanda Marguerite, et Thécla?...

Thérèse ne répondit que par un nouveau déluge de larmes.

Marguerite alors fut bien obligée de convenir que son miroir n'était pas un imposteur, et disait par fois la vérité. Cette scène laissa dans son esprit une impression douloureuse. D'une part, si le miroir disait vrai, il fallait donc s'en rapporter à lui et suivre ses conseils; mais, d'autre part, si elle ne rencontrait jamais le cavalier modèle que sa maman Schnaps lui avait si généreusement permis d'accueillir, comment faire? quelle perplexité! ici le malheur, là l'impossible, une barrière infranchissable des deux côtés ; le désir et le savoir, deux choses inconciliables à tout jamais!...

Un jour que la maman Schnaps était sortie pour porter de l'ouvrage, et que Marguerite se trouvait seule dans sa chambre réfléchissant à la bizarrerie de sa position, on frappa légèrement à la porte. Marguerite alla ouvrir, et quel fut son étonnement en voyant un jeune homme qui tenait à la main une cage couverte d'un mouchoir en soie. Ce jeune homme était beau, il avait l'air troublé et heureux à la fois; ses yeux du plus beau bleu brillaient à travers deux longs cils qui en tempéraient l'éclat; son teint avait toute la fraîcheur du printemps; c'était exactement le portrait de celui que Marguerite avait vu en songe. Il leva le mouchoir de soie qui enveloppait la cage, et Marguerite aperçut trois colombes qui, à sa vue, se mirent à battre des ailes.

—Mademoiselle, dit le jeune homme, je vous rapporte des oiseaux qui vous appartiennent, et que je suis bien joyeux d'avoir retrouvés.

Marguerite examina les colombes, c'étaient bien les siennes, elles les reconnut toutes trois aux signes particuliers qui les distinguaient. La première avait au cou un grain d'ébène, la seconde avait le bout de l'aile irisé, et la troisième portait fièrement sur le front une aigrette chatoyante.

—Mes colombes, mes chères colombes! dit Marguerite palpitante de plaisir, pourquoi m'avez-vous quittée, ingrates? et pourquoi faut-il qu'on vous ait forcées à revenir?

—Quelle récompense me donnerez-vous pour cela? ajouta le jeune homme d'un ton de voix suppliant. J'ai battu bien des buissons pour vous rapporter vos colombes, je me suis ensanglanté les doigts, j'ai bravé le danger et la fatigue, car je savais combien vos colombes vous étaient chères, et j'aurais donné ma vie pour vous les rendre.

Marguerite rougissait et tremblait en entendant ces paroles; son rêve, tout son rêve devenait une réalité. Mais par quel hasard ce jeune homme avait-il su qu'elle avait perdu trois colombes? comment avait-il découvert sa demeure? Elle n'osa pas lui adresser une question, car elle s'adressait cette question à elle-même : quelle récompense veut-il, et qu'elle récompense puis-je lui donner?

—Mademoiselle, continua le jeune homme, je veux vous dire le fond de ma pensée, car jamais le mensonge ne s'est posé sur mes lèvres. Je suis déjà récompensé de ce que j'ai fait ; je vous connaissais, je vous avais vue, et j'avais formé le désir de vous parler, de vous entendre. Merci donc à vos oiseaux qui aujourd'hui m'introduisent auprès de vous! Mais maintenant dois-je me retirer sans emporter l'espoir de vous revoir? Ne lisez-vous pas dans mon cœur? Ne comprendrez-vous pas les sentimens que je n'ose vous peindre? M'accorderez-vous le droit de me dire votre ami?

Jamais Marguerite n'avait entendu une voix si douce, des paroles aussi harmonieuses. Les manières de l'inconnu, ses gestes, l'expression de ses regards formaient pour elle un ensemble délicieux qu'elle n'avait jamais soupçonné. Le moyen de croire que de telles paroles pussent être perfides, qu'une figure aussi franche pût cacher un cœur faux.

— Monsieur, lui dit-elle, je ne dépends pas de moi, j'ai une grand'mère qui dirige ma conduite et veille sur mes actions. Je parlerai à ma grand'mère, et si elle y consent, je serai heureuse de vous renouveler mes remercîmens.

Marguerite, en parlant de sa grand'mère, songeait à son miroir, c'était lui qu'elle voulait consulter ; car la visite de Thérèse avait opéré en elle une réaction violente; et elle ne voulait pas s'exposer aveuglement à un malheur dont la preuve lui était acquise.

L'inconnu la regarda quelque temps en silence, avec une expression de résignation, de douleur et de supplication; puis il se retira en disant adieu de la main à Marguerite.

Marguerite courut à son miroir; pour cette fois elle avait confiance, son miroir ne pouvait lui annoncer que du bonheur. Enfin il s'était trouvé cet idéal presque impossible que depuis quelque temps elle poursuivait de ses désirs les plus ardens. Elle passa donc rapidement la manche de sa robe sur le miroir prophétique, mais, au moment d'y jeter les yeux, le frisson la prit, elle eut peur; si cette image que son cœur réfléchissait si douce et si pure allait se transformer en monstre, si cette illusion qu'elle choyait déjà comme un trésor allait se briser tout d'un coup au contact de l'avenir! Je suis heureuse, se disait-elle, parce que je crois à la sincérité de l'inconnue; si mon miroir confirme ce que je sens, qu'aurai-je gagné? de croire comme avant. Mais si le contraire arrive, j'aurai tout perdu. Réalité ou illusion, ma foi fait mon bonheur; pourquoi risquer de la perdre, pourquoi jeter ce que je puis garder?

A ce petit sophisme, il y avait une objection bien simple : mais le danger? Marguerite crut réfuter victorieusement l'objection en disant : Le danger n'est pas si proche, je ne reverrai peut-être jamais ce jeune homme, et si l'horizon devenait menaçant, il serait toujours temps de m'en rapporter à mon miroir. On voit sur quelle pente se laissait aller Marguerite à son insu; mais elle avait encore dans les oreilles le doux bruit des paroles de l'inconnu et ne se rappelait plus les sages avertissemens de sa maman Schnaps; la science avait triomphé tant que le sentiment ne s'était pas montré; maintenant que le sentiment venait d'éclore, la pauvre science, toute honteuse, se cachait crainte d'être vaincue.

Marguerite ne dit rien à sa maman Schnaps de ce qui s'était passé, et imagina un petit mensonge pour expliquer le retour des trois colombes; mais dix fois au moins dans le jour elle se mit à la fenêtre. Vers sept heures du soir, l'inconnu passa sous sa fenêtre, il tenait un bouquet de vergis-mein-nich à la main, et l'éleva en l'air, comme pour en faire hommage à Marguerite.

Cette façon discrète d'exprimer son amour parut à la jeune fille le comble de la délicatesse. Le lendemain, à la même heure, l'inconnu recommença le même manége; décidément c'était là une conduite héroïque, et moins que jamais Marguerite ne songeait à consulter son miroir. Que pouvait-elle désirer de plus? Quand l'inconnu avait passé, elle refermait sa fenêtre et recueillait dans son cœur le bonheur que sa vue lui avait causé. Cela dura quinze jours ainsi; au bout

de quinze jours, le jeune homme passa encore sous la fenêtre de Marguerite, mais il avait l'air plus triste que de coutume et ne tenait plus de wergismein-nich à la main. Ce changement inquiéta beaucoup Marguerite. Le lendemain, dans la matinée, elle reçut la lettre suivante :

Mademoiselle,

Il faut absolument que je vous voie; accordez-moi la permission de me présenter chez vous; je vous promets de me montrer respectueux et soumis, et je vous apporterai un beau bouquet de wergismein-nich.

Signé Wilhem.

Place du Grand-Frédéric.

Marguerite ne crut pas devoir répondre à cette lettre et se contenta de se mettre comme par le passé à sa fenêtre; mais Wilhem ne parut pas, et huit jours après Marguerite reçut une seconde lettre qui contenait ces mots :

Si ce soir à huit heures vous ne vous trouvez pas sous le dixième maronnier de l'allée du prince royal, je me tuerai.

L'écriture de cette lettre était tremblée et dénotait la plus extrême agitation dans celui qui l'avait écrite. Marguerite la lut et la relut, et fut toute la journée dans des transes mortelles; d'un côté se trouver à un rendez-vous c'était mal; mais de l'autre, laisser mourir un jeune homme qui lui avait rendu ses colombes, c'était bien cruel. Jusqu'à sept heures et demie, elle flotta ainsi d'une idée à l'autre; à la fin elle se décida à partir et se rendit aux dixième maronnier de l'allée du prince royal. Wilhem l'y attendait, et lui montra la crosse d'un pistolet caché dans la poche de son habit, preuve que son intention de se tuer était sérieuse. Le moyen de douter d'un amour qui va jusqu'au suicide! On causa environ une demi-heure au clair de la lune : Wilhem fit les plus magnifiques protestations, et en quittant Marguerite il l'embrassa.

C'était le premier baiser que recevait Marguerite, aussi en fut elle toute bouleversée. Maintenant, il n'y avait plus de ménagemens à garder; le danger devenait pressant. Marguerite rentra chez elle avec l'intention bien arrêtée de consulter son miroir, elle s'enferma dans sa chambre et courut à la petite armoire où elle avait coutume de le déposer; mais en avançant, son pied fit crier sur le carreau un fragment de verre cassé, et en baissant les yeux, elle vit son miroir brisé en mille pièces et jonchant le carreau de ses débris; en même temps, elle entendit un miaulement plaintif; c'était son chat qui les oreilles baissées s'avouait le coupable et demandait pardon de sa faute.

Qu'on juge du désespoir de Marguerite, son miroir brisé au moment où elle en avait tant besoin, qu'allait-elle devenir? Il faudrait donc tout confier à sa maman Schnaps! Mais quel aveu pénible! Cependant elle n'hésita pas, et poussant la porte qui séparait la chambre de la maman Schnaps de la sienne, elle avança en droite ligne vers le lit de sa grand'mère. Le lit était vide; elle appela, personne ne répondit. Maman Schnaps, s'écrie-t-elle, c'est votre petite-fille qui vous appelle, venez à mon secours; rien! Son chat qui l'avait suivie continuait seul à miauler d'une façon lugubre; chose étrange, le lit n'était pas même défait. Marguerite savait que sa grand'mère ne sortait jamais le soir, que penser? Elle s'assit auprès du lit en pleurant; mais pendant que d'un regard fixe et désespéré elle regardait un à un les carreaux de la chambre, elle vit dans un coin un petit monceau de cendre blanchâtre, et sur cette cendre un papier déplié; elle ramassa le papier et lut ce qui suit :

« Mon existence tenait à celle du miroir que je » t'avais donné; le miroir est cassé, ma vie s'est » éteinte. Il y a douze ans que ta grand'mère est » morte, ma chère petite. Tu vois donc que je ne » suis pas ta grand'mère; mais j'avais pris les traits » de ta maman Schnaps pour être auprès de toi, » parce que je t'aimais et que je voulais te préserver des piéges où tombent tant de jeunes filles.

» Fasse le ciel que mon souvenir te tienne lieu » de ma présence! »

» Adieu. La fée Scientia. »

Marguerite ne voulut point séparer la fée Scientia de sa maman Schnaps, et pleura l'une sous les traits de l'autre; pendant un grand mois elle ne songea qu'à prier Dieu, et Wilhem ne parut pas. Mais au bout d'un mois il vint voir Marguerite, et lui dit qu'ayant appris la mort de sa maman Schnaps, il n'avait pas voulu troubler sa douleur, mais qu'il avait beaucoup pensé à elle. Du reste, il ne parla pas de son amour, et cette discrétion parut de très bon goût à Marguerite. Peu à peu les visites devinrent fréquentes; il était toujours bon, aimable et raisonnablement entreprenant. Peu à peu, Marguerite se familiarisait avec lui; après l'avoir appelé monsieur, elle l'appela M. Wilhem, puis tout simplement Wilhem, et alors ils allèrent ensemble au *Bal de la Redoute*.

Pendant deux mois Marguerite goûta le bonheur d'un premier amour, mais non sans trouble et sans mélange. Le souvenir de son terrible miroir et de la cruelle expérience qu'elle avait acquise, était comme un nuage qui obscurcissait ses plus beaux jours. Quand Wilhem avait l'air soucieux, le regard plus distrait que de coutume, elle descendait mélancoliquement en elle-même et se demandait : est-ce que déjà le prisme se décompose? est-ce que le soleil s'en va!

Le cinquième mois, Wilhem vint la trouver en costume de voyage, il avait l'extérieur composé : Marguerite pressentit un grand malheur.

— Marguerite, lui dit-il, ma mère est malade à Francfort et m'écrit d'aller la voir; je pars, mais je reviendrai.

Marguerite comprit tout, et quoiqu'elle n'espérât pas le revoir jamais, elle eut le courage de lui dire adieu en souriant; mais quand il fut parti, les sanglots éclatèrent à travers sa poitrine.

A quoi donc lui avait servi d'avoir la fée Scientia pour marraine?

Jules A. David.

(*L'Europe Monarchique*).

ESQUISSES DE MŒURS.

—

PARIS EN ÉMEUTE.

—

Pour connaître un homme, ce n'est pas tout de le voir bien portant : il faut l'étudier aussi quand il est malade. L'état de maladie développe en nous le plus souvent nos défauts, et quelquefois nos qualités; s'il efface quelques traits saillans de notre caractère, il en est d'autres qu'il fait ressortir. Telle âme qui paraît le plus fortement trempée, faiblit sous la souffrance; tel caractère égal et doux s'aigrit et se hérisse; tel de lion devient agneau; tel, d'agneau qu'il était, se fait lion.

Les masses d'hommes qui composent un peuple, une ville, ont leurs maladies, leurs crises morales, comme les individus isolés ont leurs maladies physiques.

Encore ces crises n'offrent-elles pas le même aspect en France et en Angleterre, à Paris et dans toute autre ville. Etudions Paris malade, Paris en état de fièvre, Paris en émeute. Aussi bien, les battemens de ses artères envoient des pulsations aux deux bouts de la France. Dans nos autres cités, l'émeute est locale; à Paris l'émeute, suivant l'occurence, devient une révolution, qu'elle expédie immédiatement par les malles-postes : la centralisation se trouve tout organisée à son profit.

Triste sujet d'études, que Paris en émeute! sujet qui ne nous a pas manqué depuis neuf ans, et qui, par la force des choses, par l'impérieuse loi des principes, vient de se reproduire encore, aussi vivace que jamais!

Comment arrive l'émeute? Quel est son commencement, son premier signal? Nul ne peut le dire, ou plutôt mille vous le diront, mais nul au juste ne le sait. C'est une voix jetée dans l'air, et à laquelle d'autres voix répondent : c'est un de ces atomes crochus, auxquels un philosophe voulait attribuer l'honneur de la création du monde, et qui, rencontrant d'autres atomes, se joint et s'agglomère avec eux. L'émeute surgit tout à coup, quand personne ne l'attend; nous parlons ici de la véritable émeute, qui tient une arme et livre bataille, et non pas du rassemblement misérable et ridicule, que des badauds forment sur le boulevard, sans savoir pourquoi, quand la renommée a dit d'avance : « Tel jour, à telle heure, à tel endroit, il y aura rassemblement. »

Voici l'émeute née : elle a fait acte de vie par un coup de fusil tiré, par l'attaque d'un poste, par la chute des réverbères que l'on brise en éclats. Le réverbère, dans toute émeute, est la première victime inévitablement dévolue à la destruction. Il y a, dans Paris, telle rue dont les réverbères ont été renouvelés dix fois depuis la révolution de juillet, cette sublime casseuse de lanternes. C'est une cible contre laquelle les amateurs exercent leur adresse. Toute maison en construction ou en démolition fournit des projectiles. A défaut de pierres ou de plâtras, l'émeute improvisera, pour cet usage, d'autres munitions. Le lundi de la semaine dernière, on remarquait, à la Pointe-Saint-Eustache, près le marché des Innocens, une lampe à gaz brisée, où pendaient encore quelques radis. L'émeute de la veille, pour viser aux réverbères, s'était approvisionnée avec les bottes de légumes du marché.

Déjà, dans le quartier où surgit l'émeute, voici que la boutique prudente clôt en toute hâte sa devanture, et que les passages ferment leurs grilles; voici que la première barricade se forme, sous la main d'ingénieurs expéditifs. La barricade est une des gloires de la grande semaine : elle a garde toutes les traditions de cette belle époque,

L'invention des omnibus la sert à merveille. Ces longues arches de Noé, où l'industrie entasse en vis-à-vis jusqu'à seize humains, suffisent à elles seules pour barrer certaines rues. A la première réquisition de l'émeute, qui crie : *Halte-là*, conducteur et cocher capitulent sans résistance, et quittent leur poste avec tous les honneurs de la guerre. Ils emmènent leurs chevaux, sur-le-champ dételés. Quant à la population de l'omnibus, l'émeute lui laisse le temps d'évacuer la place. On a effrayé les cuisinières en leur contant d'affreuses aventures d'omnibus renversés par l'émeute avec tout leur contenu, changé de la sorte en barricade vivante. Ces histoires d'ogre sont pure calomnie : l'émeute a des procédés : on l'a vue donner galamment la main aux dames, pour les aider à descendre de voiture.

Donc, un omnibus ou un fiacre, un tonneau de porteur d'eau, quelques planches, voilà les premiers matériaux du retranchement improvisé. Des pavés le complètent. Le dépavage, si bien glorifié aux trois jours, compte à Paris, depuis ce temps, une multitude d'adeptes. En un moment, quelques toises de la voie publique sont mises à nu ; une douzaine d'individus suffisent pour la confection d'une barricade. Les passans, les voisins regardent; s'ils n'aident pas, ils n'apportent non plus aucun obstacle, ils laissent faire.

L'émeute, dans Paris, a son quartier, où, jusqu'ici, elle s'est concentrée; c'est toute cette zone, comprise d'une part entre la rue Montmartre et la rue du Temple; de l'autre, entre les quais et les boulevards. Hors les trois ou quatre voies principales qui traversent cette région, les rues y sont étroites, noires, tortueuses, propices à la défense, ainsi qu'à la retraite. Vous verrez qu'un de ces jours, le gouvernement, qui a voulu mettre toutes les provinces de l'Ouest en grandes routes, présentera aux chambres un projet pour mettre la moitié de Paris en grandes rues stratégiques. Ces deux idées, apres tout, ne seront pas plus ridicules et plus absurdes l'une que l'autre.

Dès les premiers symptômes de l'émeute, le *gamin* s'est trouvé là ; l'illustre gamin de la grande semaine, qui sans cesse se remplace et se renouvelle, existence à part, que Paris seul connaît. Le gamin a-t-il des parens ? Probablement, d'après l'adage de Bridoison ; mais il vit comme s'il n'en avait pas. A-t-il un état ? Autre problème. Le véritable gamin est une espèce de lazzarone de treize ou quatorze ans, qui est encore enfant par la taille, et qui est déjà homme par les passions mauvaises, par la corruption précoce qui a flétri ses traits. Sa vie se passe dans la rue, où il fouille les ruisseaux, ouvre les portières des voitures, mène les chevaux boire, et se crée vingt autres industries anonymes et sans patente. C'est le plus hideux produit de la démoralisation des classes pauvres dans la grande ville; quelque jour, il peuplera le bagne ; en attendant, il saisit avidement toute occasion de trouble et de tumulte; il joue au meurtre avec délices.

Mais le bruit de l'émeute commence à se répandre hors du quartier où elle a pris naissance. Les ordonnances courent Paris au galop ; les troupes se mettent sous les armes ; les tambours de la garde nationale battent le rappel. Cette triste musique va propageant l'alarme et grossissant l'importance des événemens. Toutefois, c'est seulement peu à peu que la rumeur se répand du centre de Paris aux quartiers éloignés. Le cœur de la ville est le théâtre de la guerre, et certains faubourgs sont encore plongés dans une parfaite quiétude. Aux Champs-Elysées, par exemple, si c'est l'après-midi d'un beau dimanche de printemps, la circulation de plus en plus rare des promeneurs et des voitures, annoncera seule que le centre de Paris s'agite. C'est le sang qui reflue des extrémités vers le cœur. Le faubourg presque désert, fait silence et tend l'oreille, pour écouter si le vent lui apporte un écho du tumulte lointain.

Voilà un des traits caractéristiques de Paris en émeute; c'est cette tranquillité d'une portion de l'immense ville, opposée à l'agitation des autres quartiers. Il est des rues où l'habitant d'une maison cachée au fond d'un jardin, pourrait se réveiller, nouvel Epiménide, sans soupçonner que la guerre civile a ensanglanté la capitale et même qu'une révolution s'est accomplie. Il est aussi à Paris des existences si bien concentrées dans une seule habitude, dans une seule passion, que ces gens-là s'aperçoivent des événemens politiques uniquement par la réaction qui peut en résulter sur leur idée fixe, sur leur occupation accoutumée. Maint savant, absorbé dans l'étude d'un texte latin ou grec, hébreu ou sanskrit, ne s'est douté de la révolution de 1830 que par la fermeture de la bibliothèque où se passaient toutes ses journées. Pendant ce temps, le malheureux érudit n'a su que faire. De toutes les calamités publiques, celle là seule l'a vivement affecté. Pareillement, beaucoup d'adorateurs du trente et quarante et de la roulette ne se fussent pas émus de ce qui se passait, sans la clôture momentanée des tripots du Palais-Royal, qui brisait violemment leurs habitudes.

Cependant des masses de troupes plus considérables que l'armée avec laquelle Turenne préserva la France d'une invasion allemande, se portent vers le théâtre du mouvement. Le piétinement de la cavalerie, le roulement rauque des canons et des caissons ébranlent les vitres. Au bruit de l'éternel rappel, de rares gardes nationaux sortent de chez eux en achevant d'ajuster leurs buffleteries : bonnes gens qu'une idée de devoir très estimable en elle-même, ou bien leur impérieuse qualité d'employés du gouvernement, pousse à se faire casser la tête au profit d'un ordre de choses qui les comblera d'éloges au moment du danger, et, le lendemain, les renverra dédaigneusement à leurs affaires privées, s'ils s'avisent de réclamer le plus léger droit politique. Déjà un vaste cordon de baïonnettes cerne les quartiers envahis par l'émeute et en repousse les curieux. Les innombrables voitures qui d'ordinaire sillonnent Paris, sont réfugiées sous leur remise. La voie publique appartient tout entière aux groupes avides de nouvelles. Aux encoignures des rues, le marchand de vin n'a garde, lui, de fermer sa boutique, plus fréquentée, ces jours-là, que jamais. Devant son comptoir, remarquez, en passant, ces individus à physionomie sinistre. C'est cette lie de repris de justice, de malfaiteurs, de gens sans aveu qui semble sortir de terre aux jours de trouble, et y rentrer aussitôt après.

Observez, comme un des traits les plus remarquables de la physionomie des jours d'émeute, ce sentiment commun de curiosité qui lie si vite connaissance entre personnes totalement étrangères l'une à l'autre. On s'aborde, on se questionne; vous voyez dans le même groupe, parlant, s'interrogeant sur un pied d'égalité parfaite, l'homme à la mise élégante et l'ouvrier en blouse ou en veste. De toutes parts, au bruit de la fusillade qui pétille, s'éteint, se ranime, s'éloigne, se rapproche, volent mille et mille versions contradictoires ou exagérées, que l'on se jette en passant. Toute personne qui a des détails à donner, un fait à citer, qui élève la voix et gesticule avec action, réunit immédiatement autour d'elle un cercle pressé d'auditeurs. Montez sur une borne, vous voilà en possession d'une tribune ; vous voilà posé en Démosthène, et les Athéniens ne vous manqueront pas.

C'est au milieu de ce mouvement que le vrai Parisien se montre tel qu'il est. Il sort de chez lui pour flâner autour de l'émeute, comme le matin il est allé flâner sur le boulevard, devant les étalages de gravures, ou au Champ-de-Mars, pour voir les courses de chevaux. Des femmes même, curieuses jusqu'à la plus imprudente témérité, iront se mettre à portée des balles. Pour le Parisien, en effet, tout est spectacle, et celui-ci a le mérite de ne pas se payer au bureau.

Du reste, l'immense majorité de la population demeure neutre. Ne sachant pas bien ce que veut l'insurrection, quels sont ses moyens, sa portée, Paris ne s'unit pas à elle ; mais aussi, comme il n'a aucune foi dans le pouvoir, il s'abstient de prendre parti pour lui. Il le laisse se débattre avec l'émeute. Ceux qui ont peur du mouvement, ne le redoutent que dans une pensée toute personnelle de conservation et d'intérêt, où ne se mêle aucun sentiment d'affection ou de conviction politique. L'insurrection, si elle offrait des garanties, trouverait Paris parfaitement docile. Voilà où nous conduit ce culte exclusif des intérêts positifs et matériels, auquel nos gouvernans poussent de tout leur pouvoir, pour endormir le pays dans une torpeur morale; et c'est ainsi que dans l'occasion, cet égoïsme qu'ils ont favorisé, se tournerait contre eux-mêmes.

La nuit est venue : la lutte n'est pas encore finie; mais la curiosité cède au pouvoir des habitudes. Le Parisien rentre chez lui, et verrouille sa porte. Peu à peu, tous les quartiers où la force publique et les insurgés ne sont pas en présence, deviennent déserts. Le long des quais, dans les rues que n'éclairent ni réverbères ni boutiques, vous ne voyez plus que de petits groupes qui parlent à voix basse et diminuent de moment en moment. Cette physionomie a quelque chose de mystérieux, d'étrange, de lugubre. Paris se couche. Demain il saura ce qui s'est passé pendant qu'il dormait : il apprendra si la lutte se soutient encore, s'il doit saluer un pouvoir nouveau, ou bien, si tandis que sa tête reposait sur l'oreiller, la baïonnette a terminé sa tâche et noyé la révolte dans le sang. Bonne nuit, Paris !... Bonne nuit, paisible sommeil et songes couleur de rose !

Le lendemain, Paris, en s'éveillant, s'informe des événemens de la nuit : on lui répond que la laitière du coin de la rue stationne à sa place ordinaire. Paris aura son café au lait de tous les matins, point essentiel. On peut assurer que si,

après les journées de juillet, les troupes royales, maîtresses de la campagne, avaient seulement, pendant quelques jours, empêché les laitières d'entrer dans la capitale, l'immense clameur de détresse poussée depuis la loge jusqu'à la mansarde, aurait forcé les grands citoyens du gouvernement provisoire à capituler. Mais cette fois, Paris ayant son café au lait, c'est bien, tout est terminé, la France est sauvée.

Maintenant, nouveau spectacle à regarder : il est permis de visiter le théâtre du combat. Puis les détails à recueillir ! Dans les cabinets de lecture à peine ouverts, dans les galeries du Palais-Royal, où les refoule la clôture du jardin, d'avides amateurs s'arrachent les premiers journaux sortis tout frais de l'imprimerie. La foule s'empresse vers les quartiers où les troupes stationnent encore. Sur les dalles de ce trottoir, voici une flaque de sang à demi sèche. Cette maison, dans ses vitres brisées, sur ses murs criblés de balles, étale de nombreuses cicatrices. La police relève les omnibus abattus, remet en hâte les pavés à leur place, et fait disparaître les barricades. Ici, c'est une civière portant à l'hôpital un blessé, resté au fond de quelque allée. Plus loin, ce sont des prisonniers sur qui vont se fermer les verrous d'une geôle, pour se r'ouvrir peut-être dans six mois, quand on aura jugé que l'on s'est trompé, et qu'il n'y a pas lieu à suivre. Tout cela, mêlé à la voix des aboyeurs de la préfecture, qui crient le récit officiel des événemens, forme, pour le Parisien, un second acte du drame, et un intarissable sujet de conversations.

La boutique ouvre timidement la moitié de sa porte; car le danger de la veille est trop près, et, dans cette foule de curieux, le moindre incident peut jeter l'agitation et le tumulte. Par mesure de précaution, le rappel bat encore. C'est le tour des braves du lendemain, accourus aujourd'hui, dans les rangs de la milice citoyenne. Près des hommes qui sont réellement allés au feu, regardez le fier-à-bras aux paroles belliqueuses, avec les pistolets à la ceinture, ou la carabine en bandoulière, pour exterminer l'émeute qui n'est plus. Quel chagrin, pour ce héros retardataire, de n'avoir plus d'ennemis à pourfendre !... Il est capable de tomber malade d'une belle action rentrée.

Dans deux jours, toutes les traces extérieures de l'émeute seront effacées. Les blessés gémiront et agoniseront dans les longues salles de l'Hôtel-Dieu, sans songer à cet affreux tableau, ni aux prisonniers entassés dans les cachots, aux veuves et aux orphelins qui pleurent, aux cadavres gisant sur les dalles noires de la Morgue, Paris aura repris sa vie accoutumée.

Théodore Muret.
(*Quotidienne.*)

CELLE QUE J'AIME.

I.

Tout le monde sait que, pour n'être pas un fort galant homme, Richelieu n'en était pas moins un homme très galant; mais tout le monde ne connaît peut-être pas le système de galanterie du célèbre cardinal. Système est le mot, car il était impossible d'apporter dans l'amour plus de méthode et de régularité. Richelieu attaquait le cœur des femmes en diplomate et en tacticien. En tacticien, il s'attachait à trois ou quatre belles à la fois, pour être plus sûr d'en subjuguer une sur le nombre, et son habileté consistait alors à cacher à chacune ses intentions sur les autres, se donnant pour un amant unique et fidèle, tandis qu'il n'était qu'un inconstant de profession. Comme diplomate, il soumettait les dames de ses pensées à toute une série de petits manéges hypocrites et multipliés, combinés d'avance dans sa tête profonde, et casés parmi ses occupations quotidiennes, avec l'ordre que met une dévote à ses prières, ou un maître des cérémonies à l'arrangement d'une réception. Souvent même, de peur d'oubli et de quiproquo, il inscrivait sur des tablettes ses divers projets de galanterie, et c'était alors une liste minutieuse de moyens de séduction de tout genre, calculés suivant le caractère des personnes, et placés chacun en son lieu et à son heure. « Lundi, par exemple, envoi d'un »bracelet d'or à madame de Sauve, qui tient à »faire remarquer sa belle main au déjeûner de sa »majesté. Le même jour, à deux heures, visite à »la comtesse de Marigny pendant que son mari »suivra la chasse du roi. Lui conter les infidélités »du marquis de Sade qui dédaigne ses coquette»ries pour celles de madame de Namur. Jeudi, à »cinq heures, au lever de la reine, parler à la »duchesse de Soubise de l'exécution prochaine »de Biron, et lui laisser entendre qu'il tient à »moi seul que son frère ait ou n'ait pas le même »destin. Dimanche, en allant à la chapelle royale, »donner ordre au gentilhomme introducteur de »retenir le duc de Buckingham dans les anti»chambres, afin qu'il n'entre qu'après le baise»main d'Anne d'Autriche, et qu'elle ne puisse pas »remarquer sa présence en même temps que la »mienne. »

Le principal objet de cette tactique amoureuse fut pendant plusieurs mois Anne d'Autriche, la plus sévère, comme on sait, et la plus aimée peut-être de toutes les femmes qui eurent le malheur de plaire au terrible ministre. Anne d'Autriche, étant fort jeune alors et ne pouvant écouter que le langage d'un amour fidèle et dévoué, Richelieu dut afficher, pour s'en faire entendre, les sentimens les plus chevaleresques; il le fit d'abord si habilement qu'il commençait à impressionner le faible cœur de la reine, lorsqu'un petit incident vint dévoiler à celle-ci la duplicité de son amant en barrette.

C'était un jour de réception, à St-Germain, après la toilette officielle de la jeune reine. Les dames qui y avaient assisté et pris part avaient déjà quitté sa chambre à coucher, lorsqu'une d'entre elles revint timidement jusqu'à la porte, de manière à se faire remarquer et rappeler, si c'était possible. Cette faveur fut accordée en effet à la muette suppliante, et la reine s'écria avec sa bonté habituelle :

— Eh bien, qu'y a-t-il, madame de Salignac, avez-vous quelque chose à me demander ?

La marquise de Salignac était une des plus jolies femmes de la cour, mariée à un gentilhomme gascon célèbre alors par sa bonne mine. Elle était honorée par Anne d'Autriche d'une bienveillance particulière, et elle avait à en faire l'épreuve pour elle-même, après l'avoir souvent employée pour les autres.

— Hélas ! répondit-elle à la reine, votre majesté peut seule me sauver d'un grand malheur.

— Ah ! mon Dieu, dit Anne d'Autriche; et quel est donc ce malheur ?

— Le voici, madame : il n'a rien de surprenant en ce temps-ci, car il arrive tous les jours à quelqu'un; mais votre majesté ne voudra pas sans doute qu'une famille protégée par elle soit victime comme tant d'autres...

— Victime ! s'écria la reine ; il est donc question du cardinal ?

— Votre majesté l'a dit, répartit la jeune femme. Mon mari est devenu suspect à monsieur de Richelieu, sans savoir seulement pour quelle cause et sous quel prétexte, et il est enfermé depuis hier à la Bastille par un ordre d'arrestation signé du roi.

— Toujours signé du roi ! interrompit Anne d'Autriche. Cet homme étrange ferait signer ma mort à Louis XIII, comme il lui a déjà fait signer l'exil de sa malheureuse mère ! Et pourtant, ajouta-t-elle en elle-même, il a le cœur assez tendre pour aimer !

Marquise, reprit-elle, après un moment de silence, cette arrestation ne peut être aussi grave que vous le pensez. Quelle que soit la sévérité de monsieur de Richelieu, il ne saurait rien avoir à reprocher à votre mari, et il y a sans doute là-dessous quelque malentendu que le cardinal s'empressera de réparer à votre prière.

— Hélas ! plût au ciel, madame ! Mais vous seule parlez ainsi du ministre qui fait condamner tant d'innocens, et je n'ai plus pour ma part ni indulgence ni réparation à espérer de lui.

— Comment cela ? vous l'avez donc vu ?

— Deux fois déjà, inutilement !

— Inutilement !.... Il vous a dit au moins pourquoi le marquis de Salignac est en prison ?...

— Il ne me l'a pas dit, madame; mais il m'a donné par cela même la plus cruelle raison de le soupçonner...

— Eh bien !

Madame de Salignac, qui rougissait depuis quelques instans, se troubla tout à fait à cette question et resta sans répondre.

— Vous vous taisez, reprit la reine. Il faut cependant que je sache tout, pour intercéder auprès du cardinal.

— Auprès du cardinal; hélas ! que votre majesté s'en dispense... Quels que soient sont crédit et son autorité, elle n'obtiendrait rien pour moi de cet homme... C'est auprès du roi seulement et personnellement que je vous prie de demander grâce pour M. de Salignac.

— Pauvre femme ! dit Anne d'Autriche; vous oubliez que le roi n'est rien sans M. de Richelieu, que M. de Richelieu seul dispose des grâces, comme lui seul décide les condamnations...

— J'espérais que vous obtiendriez une exception pour moi, madame; si cet espoir ne peut se réaliser, je suis perdue !....

En prononçant ces mots, la jeune femme laissa tomber sa tête dans ses mains, et quelques larmes, qu'elle ne put retenir, s'échappèrent entre ses doigts.

— Voyons, marquise, dit la reine avec douceur; n'exagérez ni votre chagrin, ni vos craintes.

Votre mari ne saurait être pour long-temps à la Bastille...

— Il y mourra peut-être, madame, si la bonté du roi ne l'en arrache!...

— Juste ciel! Et qui peut vous faire penser cela?...

— Toujours la raison secrète du cardinal...

— Comprenez donc alors qu'il faut que je la connaisse, repartit Anne d'Autriche, à qui le trouble et l'hésitation de la marquise inspiraient enfin de vagues pressentimens...

— Jamais! dit la jeune femme, après avoir essayé de parler... Si M. de Richelieu lisait seulement mes soupçons dans mon âme, la condamnation de mon mari serait aussitôt irrévocable...

Les reines sont femmes comme les autres. L'inquiétude et la curiosité se combinant dans l'esprit d'Anne d'Autriche, elle résolut de savoir à tout prix ce qu'on voulait lui cacher. Elle exigea donc de la marquise une entière confiance, comme condition indispensable de l'élargissement de son mari, et la jeune femme n'hésita plus à livrer son secret, sur lequel on lui promit d'ailleurs un silence inviolable.

— Sachez donc, madame, dit-elle, que M. de Salignac est en prison..... parce que je lui suis fidèle....

— Parce que vous lui êtes fidèle! s'écria la reine en pâlissant. Le cardinal vous aime donc, marquise?...

— Voici du moins trois mois qu'il me le dit et me l'écrit tous les jours...

— Trois mois! répéta Anne d'Autriche, avec un sourire amer.

C'était précisément depuis cette époque que le doucereux ministre ne cessait de lui jurer qu'il n'aimait qu'elle. Heureusement elle ne lui avait pas assez ouvert son cœur pour que la jalousie étouffât en elle la colère. Ce fut donc sous l'impression de ce dernier sentiment qu'elle pria madame de Salignac de poursuivre.

— Oui, reprit la jeune femme avec une expression dédaigneuse et fière, depuis trois mois le cardinal m'assiége en secret de ses protestations d'amour. Repoussé vingt fois comme il devait l'être, il ne s'est pas découragé un seul instant, et il a imaginé avant-hier de me demander un rendez-vous à la chasse du roi, ayant soin de confier pour le même jour à mon mari une mission importante à Fontainebleau. Pour toute réponse, j'ai prié le marquis de remplir cette mission de grand matin, et lui qui ne connaît d'autre volonté que mes moindres caprices, il a pu revenir pour m'accompagner à la chasse royale... De là, madame, toute la fureur de Richelieu, qui s'est vengé de cette juste leçon par l'arrestation du marquis. Sous quel prétexte en a-t-il imposé au roi? Je l'ignore; mais il aura inventé sans doute une conspiration comme il en imagine tous les jours. Quant au profit qu'il espère retirer de cette mesure, il me l'a indiqué ce matin par son silence même. L'emprisonnement de M. de Salignac n'est qu'une dernière épreuve pour ma vertu, et le malheureux demeurera à la Bastille tant que ma fidélité offensera son éminence!

— Vous resterez femme fidèle, marquise, et votre mari redeviendra libre, s'écria la reine avec une indignation chaleureuse, compliquée du ressentiment profond de son propre outrage. Revenez me voir demain à la même heure, ajouta-t-elle, et j'espère que vous aurez satisfaction comme si votre insulte était la mienne.

— Ah! je reconnais votre majesté, répondit la jeune femme en baisant les mains d'Anne d'Autriche. Je laisse avec confiance mon sort entre vos mains généreuses, et je n'ai plus qu'une seule chose à vous dire pour faciliter l'œuvre de votre bonté. Le cardinal n'est pas homme à rester sans vengeance par devers moi, et il trouvera bientôt quelque nouveau moyen de m'obséder de ses tyranniques galanteries. M. de Salignac et lui, d'ailleurs, sont désormais ennemis pour long-temps. Que votre majesté ne craigne donc pas, s'il le faut, de changer l'emprisonnement du marquis en un exil momentané. Je serai heureuse de le suivre, quelque part que ce soit, loin de M. de Richelieu et de son odieux amour!...

— Bien, dit la reine, soyez tranquille. A demain!

Et madame de Salignac se retira, enchantée du succès inespéré de sa démarche, tandis qu'Anne d'Autriche entrait dans ses grands appartemens, cherchant d'un œil enflammé le cardinal-ministre.

II.

En avant d'un groupe de courtisans inoffensifs, satellites habituels de Richelieu, la reine l'aperçut posté derrière le fauteuil où elle devait s'asseoir, à la place où il lui débitait chaque jour ses hypocrites tendresses. Dissimulant aussitôt son trouble, elle eut pour lui des yeux plus doux que de coutume, et prêta bientôt une oreille facile à ses protestations, qui ne manquèrent pas de s'enhardir en conséquence.

— Comment va la précieuse santé de *celle que j'aime*? demanda-t-il d'abord en se penchant sur le fauteuil royal.

Celle que j'aime! telle était la périphrase emblématique et discrète par laquelle Richelieu désignait Anne d'Autriche, la reine de France (1). Dans les vers et la prose qu'il lui adressait en cachette, il ne lui donnait jamais d'autre nom, et outre l'audace déguisée que cette formule prêtait à son amour, elle lui offrait encore le grand avantage de pouvoir en parler devant témoins. C'est ce qu'il fit ce jour-là avec un succès si encourageant qu'il arriva bientôt, sans offenser celle qu'il aimait, à demander à la reine la faveur d'une *audience particulière*. Déjà prononcé tout bas depuis plusieurs semaines, ce mot significatif était pour la première fois bien accueilli. Il est vrai qu'il fut accompagné de protestations plus passionnées que jamais d'amour unique et pur, éternel et inaltérable, etc.; si bien qu'imaginant que la pudeur seule pouvait le priver d'une réponse pareille, l'heureux ministre sollicita doucement par écrit ce que la bouche royale n'osait encore lui dire... Il crut saisir dans un regard rapide une de ces muettes promesses qui valent mieux qu'une parole, et il allait se retirer, tout gonflé de son triomphe, lorsque la reine le retint par un geste familier.

— A propos de faveur, monsieur le cardinal, dit-elle avec une aisance parfaitement jouée,

(1) Voir les *Lettres de M. Costat*, page 67, et *l'Historiette de Richelieu*, dans Tallemant des Réaux.

j'entends raconter que vous avez fait au marquis de Salignac celle de le loger à la Bastille aux frais du roi. Qui a pu valoir cette attention de votre éminence au pauvre gentilhomme?

— Raison d'état et secret d'état, répondit Richelieu d'un air très profond.

— A la bonne heure, reprit la reine; mais j'en suis vraiment désolée.

— Désolée, madame!,.... Et pourquoi?...

— Ah! parce que j'avais justement songé à ce brave Solignac pour certaine mission, et que cet embastillement (1) me privera du plaisir de vous devoir quelque chose.

— Dites qu'il me prive moi-même du bonheur de vous être agréable, repartit avec un véritable regret le cardinal, qui en ce moment se serait jeté au feu pour Anne d'Autriche. Mais voyons, madame, reprit-il, alléché par ce mot de mission... qu'est-ce que votre majesté désirait faire pour ce marquis de Solignac?

— Bah! dit la reine avec une négligence parfaite, il est inutile de vous le dire maintenant, cardinal, si je ne puis plus vous en avoir de reconnaissance...

— Parlez toujours, dit en insistant Richelieu, ne ferais-je pas l'impossible pour celle que j'aime?

— Eh bien, reprit Anne d'Autriche en agitant son éventail, j'avais tout simplement pensé que Salignac ferait bonne mine dans l'ambassade extraordinaire qui part après-demain pour l'Italie.

— Au fait, dit le cardinal avec quelque amertume, le marquis est un homme habile et beau cavalier; mais, ajouta-t-il finement, je croyais que votre majesté tenait beaucoup à sa femme.

— Beaucoup, il est vrai; madame de Salignac est un des plus précieux ornemens de ma cour...

— C'est ce que l'on pense ici, et je suis étonné que vous ayez songé à vous priver de cet *ornement précieux*, comme vous dites..... car il est probable qu'elle accompagnerait son mari à Rome?

— Nullement, cardinal, reprit la reine, dissimulant sa colère, ce n'est point ainsi que je l'entendais, je vous jure, et il est bien convenu que la marquise resterait à Paris.

— Oh! dit Richelieu avec une agréable surprise.

Eloigner le mari en gardant la femme, et cela sans irriter ni l'un ni l'autre! Le galant tacticien, dans le premier mouvement de sa vengeance, n'avait pas eu l'idée d'une aussi simple manœuvre, et c'était la première fois, en sa vie, que son habileté recevait une leçon. La croyant fort involontaire de la part de la reine, il ne vit aucun inconvénient à en profiter, et il feignit de réfléchir profondément à la possibilité de satisfaire ainsi Anne d'Autriche.

— Eh bien! reprit celle-ci d'un air joyeux, est-ce qu'on pourrait revenir sur l'embastillement?....

— Peut-être, dit le cardinal, en retroussant sa moustache, et en demandant par le plus suppliant des sourires un encouragement à celle qu'il aimait.

(1) Le mot était malheureusement français alors, tant la chose l'avait mis à la mode.

— Ah! ce service me toucherait le cœur, répondit la reine d'une voix attendrie.

— Ma vie a-t-elle un autre but? soupira languissamment Richelieu. — Salignac est plus dangereux que coupable, poursuivit-il d'un air benin; l'envoyer à Rome, c'est à peu près commuer son emprisonnement en exil.... Il ira à Rome, madame, et vous recevrez ce soir sa grâce et son brevet...

— Mon remercîment ne se fera pas attendre, cardinal! repartit Anne d'Autriche avec la plus vive reconnaissance...

— Et vous me l'enverrez écrit de cette main royale?... dit tout bas le ministre, faisant allusion à sa propre demande...

— Ecrit de ma main, répondit la reine, en la lui donnant à baiser...

III.

Quelques heures après, Anne d'Autriche tenait l'ordre d'élargissement du marquis de Salignac et son brevet d'attaché à l'ambassade d'Italie, le tout dûment signé du roi, comme d'habitude. La récompense de Richelieu ne se fit pas attendre, et il reçut le soir même le billet suivant :

« *Celle que vous aimez* sera demain à deux »heures dans l'appartement de la reine, où *elle* »*vous fera son remercîment en audience par*»*ticulière.* »

Le cardinal écrivit aussitôt sur ses tablettes galantes : « Demain à midi, prévenir le cham»bellan de service qu'il ait à empêcher le roi d'al»ler chez la reine, de deux heures à quatre. — »A une heure, toilette de cour complète, moins »la barrette, le rabat et tout ce qui peut rappeler »le caractère sacerdotal. Faire parfumer mes che»veux de cette essence d'Arabie qu'affectionne »Anne d'Autriche... — En sortant du petit appar»tement, passer dans la galerie du roi, afin d'y »voir madame de Salignac; lui prouver que je »n'étais pour rien dans l'arrestation de son mari, »que je n'ai pu lui en dire hier les raisons, et »qu'il m'a fallu tout mon crédit auprès du roi »pour obtenir un brevet d'ambassade... Ne pas »prononcer d'ailleurs une parole d'amour, et af»fecter le plus entier désintéressement; prendre »même une légère teinte de dépit vaincu et me »poser provisoirement en amant magnanime. »

Là-dessus, le cardinal passa la nuit à rêver aux anges, et attendit l'heure du rendez-vous royal avec des palpitations de cœur...

En entrant, le lendemain, au moment indiqué, dans le cabinet de la reine, Richelieu fut fort surpris de n'y trouver personne; mais sa surprise se changea en un sentiment plus pénible lorsqu'il vit venir à lui madame de Salignac...

—Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda-t-il, pressentant une cruelle mystification.

— Monseigneur, dit la marquise, la reine vient de m'apprendre la grâce insigne que je vous dois, et m'a autorisée à venir vous rendre grâces ici, en me chargeant pour vous de son remercîment particulier.

Elle remit en même temps au cardinal un billet cacheté qu'il parcourut avec un dépit et une honte qu'on se figurera par ces lignes :

« Je vous avais promis de vous mettre en pré»sence de *celle que vous aimez*; vous y voilà, »et j'ai tenu ma parole... Quand je vous connaî»trai d'autres amours, je vous rendrai le même »service, monseigneur! Ne cherchez point à dé»couvrir comment j'ai appris ce que valent vos »belles protestations. Sachez seulement que ma»dame de Salignac n'est point ma complice, car »elle ignore tout, sa démarche seule vous le prou»ve. Quant à la figure que vous faites en ce mo»ment, songez-y bien, car je vous observe et vous »écoute de fort près. »

D'un regard, en effet, Richelieu se convainquit que la reine venait d'arriver derrière une portière, et d'un autre regard il s'assura que la marquise n'était que l'instrument d'Anne d'Autriche. Les remercîmens sincères de la jeune femme, d'ailleurs, ne permettaient pas de douter de cette vérité, et le cardinal fut obligé de l'écouter complaisamment, jusqu'à ce qu'elle lui annonça son départ avec son mari... A cette nouvelle il abrégea l'audience particulière, se sentant près d'éclater involontairement. Et la reine accourut à l'instant près de la marquise, à qui elle conta, seulement alors, tout son complot. Pour assurer l'effet de la scène qu'on vient de lire, elle lui avait dit une heure auparavant que la grâce de son mari était une réparation de Richelieu. Instruite enfin de toute la vérité, madame de Salignac maudit d'autant plus le cardinal, qu'elle avait pu le supposer pendant une minute capable de céder à un mouvement généreux.

Richelieu fit ce jour-là de vains efforts pour imposer à son royal instrument la révocation de l'ordonnance de la veille. Anne d'Autriche parvint à enchaîner la main de Louis XIII pendant vingt-quatre heures, et le marquis de Salignac, libre et vengé, partit joyeusement avec sa femme pour l'Italie.

La reine seule resta exposée au ressentiment du ministre, qui persécuta, comme on sait, jusqu'à la mort, celle qu'il avait aimée si fidèlement.

PITRE-CHEVALIER.
(*Courrier français.*)

Début de Pauline Garcia à Londres (1).

Mademoiselle Pauline Garcia vient de débuter au théâtre italien de Londres avec le plus brillant succès. C'est par le rôle de *Desdemona* qu'elle a fait son premier pas dans la carrière dramatique, et elle a su s'y montrer la digne sœur de l'infortunée Malibran, la véritable fille du célèbre Garcia : cela devait être ainsi. Nous avons assez entendu cette jeune cantatrice pour la savoir digne de porter le nom de Garcia, nom bien heureux, il faut le dire, pour une débutante. Ces glorieux souvenirs ont valu à mademoiselle Pauline Garcia l'accueil le plus encourageant, mais ils étaient en même temps pour elle une lourde responsabilité, un juste sujet d'appréhension. Son premier morceau, un air de *Costa*, intercalé dans la partition de Rossini, aurait dû se ressentir davantage de cette première impression, si nous ne savions le degré de fermeté et pour ainsi dire de certitude où la direction de ces études a déjà conduit cette artiste encore adolescente. Quant aux effets dramatiques de ce magnifique rôle, ils ont tous été comme on dit *enlevés*, parce qu'ils ont été chantés avec une expression vraie et compris avec un sentiment profond. En ceci, c'est la nature qui marche en première ligne, l'art ne suit qu'à distance. Le public, qui ne peut et ne doit point faire cette distinction a tout autant et tout aussi justement applaudi aux belles facultés de la jeune virtuose qu'à ce qu'elle doit à de persévérantes études. Plusieurs fois rappelée, soit après le final de la malédiction, soit après la belle scène de la romance du saule, mademoiselle Garcia a eu pour début une véritable ovation. Nous la savons trop véritablement artiste pour craindre que ce premier et magnifique succès ait aucune fâcheuse influence pour son avenir; elle sait trop bien quelle magnifique carrière s'ouvre devant elle, et combien il lui faudra de persévérance et de travail seulement pour se maintenir au rang glorieux qu'elle a conquis. Mais se maintenir c'est trop peu. Dans les arts, il faut avancer toujours : celui qui s'arrête recule.

Ce n'est point ici le lieu de raconter quelle a été la marche de l'éducation musicale de mademoiselle Pauline Garcia, de dire par quelle voie elle a si promptement atteint un degré d'élévation que bien des artistes regarderaient avec orgueil comme un brillant apogée; toutefois nous croyons devoir révéler quelques faits relatifs aux études spéciales de la jeune cantatrice.

Chacun sait quel admirable maître de chant c'était que Garcia. Mademoiselle Pauline avait été merveilleusement préparée par lui à entreprendre avec succès le travail de la voix; mais elle perdit son père étant encore enfant, et alors même que son illustre sœur mourut elle touchait à peine à l'époque où une jeune fille peut sans danger commencer le travail fatigant des études premières. Pendant un court séjour que madame Garcia la mère vint faire à Paris, chez le pauvre Adolphe Nourrit (qui fut aussi un élève de Garcia), il se passa ce que je vais raconter. Un artiste, homme d'infiniment d'esprit et de savoir, ami intime de madame Malibran, mais ignorant sans doute ce que c'est qu'une éducation vocale et quelle était surtout la supériorité des Garcia dans cet enseignement, vint proposer à la malheureuse mère de confier l'instruction de Pauline à Rossini, qui consentait volontiers à s'en charger. Je n'ai point oublié l'effet étrange que produisit sur cet homme excellent le refus de madame Garcia; il ne pouvait concevoir par quelle complète aberration d'esprit il était possible de préférer au grand maëstro, à la plus grande gloire de notre époque, qui? un jeune homme presque inconnu, Manuel Garcia, le frère de la jeune fille, et, à défaut de lui, une femme, la mère de Pauline. Le résultat a complètement prouvé combien était sage et prudente la détermination de madame Garcia, et grâces lui en soient rendues! L'éloignement

(1) Nous empruntons cet article à la *France Musicale*, recueil spécial qui compte parmi ses rédacteurs des hommes d'un talent reconnu, et que nous sommes heureux à notre tour de compter parmi nos collaborateurs. La *France Musicale* n'a point encore deux années d'existence et déjà elle tient le premier rang parmi toutes les publications musicales de notre époque. Cet avantage, elle le doit au mérite d'une rédaction à la fois riche, variée et savante sans pédantisme, ce qui fait qu'elle offre une lecture aussi indispensable pour les artistes qu'intéressante pour les gens du monde. (B.)

de Manuel, son fils, alors en Italie, a laissé à cette excellente mère tout le poids de l'éducation de sa fille; confiante en ses forces et aussi en l'excellence des principes sur lesquels repose la méthode de l'école de Garcia, elle a rempli sa tâche tout entière et de la façon la plus glorieuse. C'est, en effet, une sorte de phènomène que l'histoire de cette famille de virtuoses qui nous a donné trois cantatrices de premier ordre, je ne dis pas de mérite semblable, madame Malibran Garcia, mademoiselle Pauline Garcia, madame Manuel Garcia, élèves, la première de son père, la seconde de sa mère, et la troisième de son mari.

P. RICHARD.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

(Second article.)

Encore des machines; je croyais pourtant avoir passé en revue une bonne partie de ces gigantesques enfans de l'industrie dont la vapeur est l'âme; mais voilà que l'Ecole d'arts et métiers de Châlons nous envoie une multitude de modèles de métiers à filer et un modèle de machine à vapeur; cela fait environ quarante machines à vapeur dont il faut encore que je parle; cette série entière de modèles de l'Ecole de Châlons, destinée au Conservatoire des arts et métiers, si étroitement logé au bout de la rue St-Martin; toutes ces miniatures sont à mettre sous verre, c'est de l'orfévrerie en acier : tout est poli, délicat, brillant, les ajustemens sont parfaits, les engrenages sont d'une justesse mathématique. Aussi toutes nos sympathies sont acquises à cette école, nombreux état-major, où l'industrie ira recruter pour les armées toujours croissantes des officiers d'une incontestable habileté. Combien nous vous préférons, élèves de Châlons, nobles soutiens d'une civilisation qui marche, à ces autres élèves des écoles purement militaires, qui n'étudient que pour détruire, tandis que votre mission et votre but à vous est de créer.

Et voyez quel progrès! en 1829 point de machines, en 1834 une, en 1839 quarante. En 1829 l'Angleterre inonde nos marchés et les marchés étrangers; en 1834 elle voit commencer la lutte; en 1839 elle est vaincue, et cette victoire n'est point encore achevée.

Demandez plutôt à M. Feray, le roi de l'industrie linière, à M. Feray, qui a lutté jusqu'à ce jour avec une persévérance qu'on ne saurait trop louer, et dont le succès est maintenant certain, car voici un puissant auxiliaire qui lui arrive de la maison Nicolas Schlumberger et compagnie.

Toute la question se résume en deux mots; les lins et les fils qui nous viennent de l'étranger sont moins chers que les nôtres, de là un désavantage immense pour les fabricans de tissu de fil. On peut triompher de cette difficulté : 1° en augmentant les droits sur les fils et tissus de lin et de chanvre qui viennent du dehors, et notre gouvernement comprend trop bien les véritables intérêts du pays, nous ne dirons pas pour accorder cette augmentation aux fabricans qui la demandent, mais même pour hésiter un moment; 2° par une économie sur la main-d'œuvre. Question aussi importante que la première et résolue par M. Nicolas Schlumberger. Nous savons bien que les fileuses et les tisseurs de campagne se plaindront de cette machine qui les *ruine*; mais cette objection a été renversée cent fois, non pas par le raisonnement mais par les résultats. Que diriez-vous d'un écrivain public qui se plaindrait que l'imprimerie lui fait du tort. Eh bien! vous en êtes là, fileuses et tisseurs. L'intérêt général est tout, le reste n'est rien. D'ailleurs il est reconnu et prouvé que les machines ont fini par occuper plus de bras qu'elles ne semblaient en paralyser.

Tout ce que nous disons de la machine de M. Schlumberger, s'applique également à celle de M. Debergue-Spréafico. Pour nous, ces deux machines ont un mérite égal, toutes deux donnent à une question d'avenir pour la France une solution immédiate, et nous laissons aux gens du métier le soin de décider quelle est la meilleure.

Le nom de MM. André Kœchlin vient encore sous notre plume; cette série de cylindres en fer, dont le poli et l'éclat éblouissent, appartient à une machine à papier continu, dont les perfectionnemens consistent en ce que le verso jusqu'à présent rude au toucher, devient, au moyen d'une seconde presse, aussi lisse que le recto. Et que les cylindres sécheurs de cuivre qui s'affaissaient facilement ont été remplacés par des sécheurs en fonte.

M. Chapelle a exposé une machine du même genre. Grâce à ces messieurs, la pétition des Chartistes pourrait avec sa multitude de signatures tenir sur une seule feuille.

Jusqu'à présent, nous avons marché de progrès en progrès, les efforts des ingénieurs de ces machines tendent à affranchir notre pays, sous le rapport industriel, du joug de l'étranger; mais voici que deux machines se présentent à moi d'une façon toute lugubre. Et voyez, il ne s'agit de rien moins que d'achever d'un seul coup la ruine des colonies. Dans le siècle passé fut prononcé un fatal précepte qui alluma les incendies de Saint-Domingue, ce précepte était : Périssent les colonies plutôt qu'un principe! Dans notre siècle, il y a variante, mais la même fatalité aveugle nous pousse, mais le même danger nous menace, quelques uns ds ent encore : Périssent les colonies plutôt que le sucre de betterave! S'il ne s'agissait que de la ruine des colonies, je concevrais cet égoïsme, puisque l'égoïsme est au fond de toutes les actions humaines; mais que de villes maritimes en France, qui ne vivent et ne se soutiennent que par les colonies! Où se forment nos marins? dans les colonies. Où s'écoulent les produits de nos pêches au long cours? dans les colonies. D'où retirons-nous des objets de la nécessité la plus absolue, tels que l'indigo et le café? des colonies. Plus de colonies, plus de marine; plus de marine, plus de commerce. Tout cela se tient. Le jour où notre pavillon ne se déploiera plus sur les mers, et ce jour viendra si les colonies tombent, l'Angleterre, votre amie d'aujourd'hui parce que son intérêt l'exige, prohibera vos produits, et vous en serez réduits à les brûler sur vos places publiques. La richesse du commerce et de l'industrie consiste dans l'exportation, tout autant que dans la consommation intérieure. L'exportation ne vit que par la marine, et la marine par les colonies.

Tout cela fait que je ne dirai rien du lévigateur de M. Pelletan.

MM. Godemard et Meynier, de Lyon, ont perfectionné le métier Jacquart et sont parvenus à atteindre ce but que trop de fabricans oublient : le bon marché.

Quelques personnes ont trouvé trop compliquée la presse à imprimer les tissus de M. Perrot, de Rouen; tout ce que nous pouvons dire, c'est que cette presse a déjà donné des résultats importans, dont le principal est encore le bon marché. Les *turbines* ne nous montrent que du fer et du bois, on les dit fort belles, fort utiles; à la bonne heure, mais qu'elles agissent et nous applaudirons. Jusqu'à présent nous renvoyons nos lecteurs à l'infaillibilité de M. Fourneyron d'une part, de M. Combes de l'autre.

Une chose que nous vous prions de remarquer en passant, c'est cette foule avide et curieuse qui se presse autour des machines. Nous avons écouté par tout et nous avons reconnu que les préjugés tombent, que le peuple comprend que de ces machines si compliquées, si savantes, dépend son bien-être. Cet énorme tambour que vous voyez là percé d'une foule de petites fenêtres grillées, et que l'on fait tourner par une manivelle, est le grenier mobile de M. Vallery. On sait qu'un misérable insecte appelé charançon fait le désespoir des cultivateurs et des marchands de grains, le charançon se multiplie prodigieusement, et prodigieusement vite; mais il a peur du mouvement et de l'air. Agitez les grains, que l'air circule au travers, et le charançon fuit et va plus loin chercher une patrie plus tranquille, ou mourir d'inanition. Le grenier mobile, et ce grenier est de la taille d'une maison, est une énorme invention contre un misérable insecte, nous ne savons pas qui sera vaincu de M. Vallery ou du charençon; mais je voudrais bien voir tourner le silo susdit, non pas vide, mais rempli.

En face de cette énorme invention, remarquez les aciers fusibles de sir Henry. Sir Henry est un de ces persévérans athlètes dont je parlais tout à l'heure. Jusqu'à ce jour la transformation de la fonte en fer et du fer en acier était longue et dispendieuse, sir Henry obtient cette transformation en quelques minutes. L'acier se modifiait ensuite sous le marteau du forgeron, sir Henry coule le sien, et l'opération simple, facile et précise du moulage remplace la main-d'œuvre coûteuse, difficile et inégale du forgeron. Cette invention est de la plus haute importance, et nous le prouverons facilement en disant que de l'usine de Neuilly, dont sir Henry est le créateur, la France rejetant à son tour les aciers de nos voisins, tirera depuis des cloches plus légères et tout aussi sonores que les cloches en métal, jusqu'aux instrumens de chirurgie les plus durs. Et la question d'économie, sur laquelle nous insisterons toujours est encore résolue.

Mais là, dans cette cage d'osier, voici trois machines plus admirablement organisées que toutes celles dont nous avons parlé; elles agissent celles-là, elles pensent peut-être. Sans elles tous les métiers à tisser la laine sont inutiles, leurs produits se renouvellent deux fois par an, sans qu'il y ait à craindre ni danger d'explosion, ni frottement qui amène l'inertie. Ces machines se multiplient seules, et l'emplacement qui leur convient le mieux est une pelouse où elles soient plus à l'aise que dans cette maudite cage. Je veux parler des trois moutons mérinos à longue laine auxquels tous ces curieux visiteurs arrachent des poignées de laine dont ils ne savent que faire.

Maintenant baissons les yeux et cherchons à démêler parmi toutes ces *choses* qui gisent de toutes parts des machines aratoires; car l'art aratoire est en progrès aussi chez-nous; M. Duménin a perfectionné la charrue de Grangé; M. Mothés a donné une machine à battre le grain, et M. Benoit un pressoir à raisin appelé pressoir-troyen (troyen de Champagne et non de l'Asie-Mineure); ce pressoir fait en deux heures avec deux hommes, ce que le vieux pressoir faisait en dix heures avec douze Champenois. Un monsieur qui me faisait remarquer ce pressoir, et que je soupçonne fort d'être ami du vin blanc, m'observa que l'économie du temps sauvait le vin blanc de la *tache*, c'est-à-dire d'une coloration trop intense. J'aime mieux l'économie des dix Champenois.

En nous retournant pour voir l'arsenal tout entier des puits-artesiens de M. Degauzee et de M. Mulot (Mulot, quel nom de prédestiné pour un ingénieur de puits-artésiens), nous nous heurtons contre des enclumes, superbes enclumes, ma foi, dont nous ne prétendons aucunement nier la dureté; nous admirons, comme elles le méritent, les ingénieuses combinaisons de MM. Degauzée et Mulot, et tout en nous recriant contre le menteur effronté qui a osé écrire le nom d'Antonin Moine, le grand artiste, sur la hanche de cette marchande de poissons dont la grimace est fort laide, et sur les reins de ce gros monsieur qui ressemble à tant d'autres, vulgairement appelés fleuves; après avoir serpenté à travers des machines hydrauliques, de toutes les façons, après avoir

éveillé la rauque harmonie d'une multitude de plaques de tôle, de zinc, de cuivre, nous nous arrêtons tout étonnés; vous ne devineriez pas devant quoi? devant un canon, un canon-foudre encore, qui a l'avantage de tuer plus rapidement et plus sûrement; et ce canon, ce butor en fonte, tout calleux, se prélasse fièrement à côté de mille inventions utiles; je hais souverainement, pour mon compte, l'industrie du canon, et je trouve qu'il est fort ridicule d'être humilié de n'avoir pas inventé la poudre.

Vis-à-vis du canon est un fusil à vent très amusant; il pèse deux fois autant qu'un fusil ordinaire, et il a sur le vulgaire, fusil à vent dont la crosse en fonte creux contient l'air comprimé, l'avantage d'une vessie qui se visse à la crosse et qu'on presse je ne sais comment. On jouera du fusil à vent comme de la cornemuse.

Faut-il vous parler aussi d'une burlesque machine qui doit servir à renouveler l'eau du port de Marseille, de clous, vis, outils, fils de fer, de cuivre, de laiton, de saumons de plomb, et de cuirs tannés, de briques plus ou moins cuites, de tuiles plus ou moins lourdes. Et que dirions nous sur tout cela ? passons, et ne nous arrêtons plus que devant cette magnifique voiture, tout étincelante d'argent, de dorures, d'armoiries peintes, et d'écus blasonnés ; sur les panneaux, sur le siége, sur la portière, remarquez ces deux bâtons parsemés d'étoiles d'or, entourés d'un large ruban rouge, auquel pend la croix d'honneur, surmontés d'une couronne de duc. C'est la voiture d'un maréchal de France, qui à Boulogne reçut ce cordon rouge, à Austerlitz ce bâton de maréchal, en Dalmatie cette couronne de duc, de l'homme qui, dans la grande lutte de la France contre l'Europe, a remis le dernier son épée dans le fourreau, et qui naguère reçut à Londres le triomphe de la part de ceux même qu'il avait vaincus; si cette voiture est belle à nos yeux, ce n'est pas seulement à cause de sa galerie d'argent ciselée, ce n'est pas seulement à cause de ces dorures qui étincellent sur le timon, ce n'est pas seulement à cause de ces tentures de velours, c'est parce que, pendant quelques jours, elle a abrité une noble tête blanche comme sa galerie d'argent, c'est parce qu'au couronnement de la reine Victoria elle a été le char de triomphe du plus constant adversaire de l'Angleterre envahissante, c'est parce que par moment je crois encore voir vibrer les glaces des panneaux, aux acclamations unanimes de toute cette foule qui criait : Vive le maréchal Soult ! ivre de joie qu'elle était de n'avoir plus à trembler au bruit de ce nom.

GEORGES JANÉTY.

Revue Dramatique.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Début de mademoiselle NATHAN dans *la Juive*.

Un début au théâtre est presque toujours une crise qui se manifeste même avant que le public ait pu pénétrer dans la salle, car son empressement ou son indifférence en pareille circonstance sont le thermomètre de la réputation du débutant; mais c'est surtout à la porte des théâtres lyriques que l'on peut faire cette observation. La musique exerce aujourd'hui un empire presque absolu sur le public de la capitale, public oublieux et affairé s'il en fut jamais. Vive le chanteur à la mode, ou le débutant qui se présente avec des gages assurés de succès ! Pour lui *l'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace !* Pour lui toute saison est bonne pourvu qu'elle n'endommage pas les cordes d'un gosier délicat. Il se peut que le nombre des connaisseurs ne soit pas plus considérable aujourd'hui qu'autrefois; mais évidemment celui des amateurs est bien augmenté. Déjà les débuts de M. Mario avaient profondément remué la foule des habitués de l'Académie royale de Musique; voici venir mademoiselle Nathan, qui est appelée à exercer la même influence. Ce début, hâtons-nous de le dire, n'a pas seulement troublé le sommeil des ouvreuses de l'Opéra, il a aussi porté l'effroi dans l'âme de plus d'une cantatrice jouissant plus ou moins de la faveur du véritable public; car, vous le savez, il y a public et public à l'Opéra comme dans tous les autres théâtres de la capitale; mais nous ne nous amuserons pas à disserter sur ce point; il y aurait une trop haute question à traiter et ce n'est pas le but que nous nous sommes proposé aujourd'hui. C'est tout simplement de mademoiselle Nathan, de l'élève de Duprez qu'il s'agit; nous vous dirons donc que mademoiselle Nathan a débuté le 24 de ce mois à l'Académie royale de Musique dans le rôle de Rachel de *la Juive*.

En allant écouter la débutante, je me suis demandé tout naturellement quelles sont les qualités que doit posséder une cantatrice pour réussir au théâtre; ces qualités, les voici, si je ne me trompe. Elle doit avoir une voix claire, sonore, pleine, juste, agile, flexible, forte, douce, gracieuse, suave, étendue. Eh bien ! ces qualités, mademoiselle Nathan les possède presque toutes, sinon entièrement développées, du moins en germe et ne demandant qu'à se produire. Celles qu'on pourrait peut-être lui contester sont l'agilité et la flexibilité; avec la pratique et l'étude elle pourra les acquérir. Mais il y a dans l'art du chant une autre partie qui ne tient pas seulement à la qualité de la voix, c'est celle qui consiste à animer, à caractériser le chant, de manière à lui donner une expression juste et parfaitement convenable aux sentimens qu'il exprime. Cette qualité qui suppose une imagination riche, libre et franche, une sensibilité profonde et le sentiment intime qui fait que le chanteur s'identifie avec le rôle qu'il représente, le rend avec toutes les nuances et les modifications dont il est susceptible, et remue les auditeurs; cette qualité, mademoiselle Nathan ne la possède pas encore, quoiqu'elle soit dans la nature de son organisation. On dirait qu'elle ne se doute pas que le chant doit exprimer les affections et les passions. Il est juste, cependant, de faire la part de l'émotion qui paraissait la dominer. C'est peut-être à cette cause, plutôt qu'à l'insuffisance de ses moyens, qu'il faut attribuer la faiblesse de ses notes dans le médium et dans les tons graves du registre. A la seconde représentation ce défaut a été moins sensible, et l'on peut espérer qu'il disparaîtra avec le temps et une plus longue expérience de la scène.

On s'est demandé si mademoiselle Nathan remplacerait dignement mademoiselle Falcon et madame Stoltz, qui ont l'une et l'autre rompu leur engagement avec l'Opéra. Non, elle ne fera pas oublier mademoiselle Falcon, qui avait compris d'après son admirable maître, Adolphe Nourrit, qu'on pouvait faire autre chose à l'Opéra que de la déclamation, et qui, prenant un juste milieu entre l'expression dramatique exagérée de l'ancienne école française et l'excès de fioritures des chanteurs italiens de nos jours, avait atteint l'apogée de l'art du chant, tel que nous le comprenons aujourd'hui. Mais mademoiselle Nathan pourra fort bien tenir la place de madame Stoltz, qui était loin, elle aussi, de faire oublier sa devancière. Nous n'entendons pas dire par là que madame Stoltz ne pourrait plus rendre des services à l'Opéra. Bien au contraire, car le succès qu'elle a obtenu dans *le Comte Ory* prouve qu'il y a dans son talent autant de flexibilité que de grâce; mais madame Stoltz ne pouvait pas supporter, elle seule, le fardeau que lui avait légué mademoiselle Falcon; il y avait une belle place pour elle à côté de mademoiselle Nathan, comme il s'en est trouvé un pour Mario de Candia à côté de Duprez. Le *Moniteur*, le *Moniteur* officiel, entendez-vous bien, nous a annoncé lundi que madame Stoltz venait définitivement de rompre son engagement avec l'Opéra. Nous verrons bientôt si elle ne demandera pas à y rentrer.

M... ESCUDIER.

Revue des Modes.

— Aujourd'hui le soleil nous offre des rayons moins pâles; la cime des arbres se couronne d'une plus vive fraîcheur. Le bois frémit de bonheur et de joie, en voyant ses allées sillonnées d'une foule brillante d'équipages : on s'habitue peu à peu au séjour de la campagne, on essaie l'air des bois. Aussi les toilettes d'été s'y montrent craintives, et viennent s'entremêler aux derniers vestiges de toilettes d'hiver. Quelquefois un manchon d'hermine vient se poser tout étonné sur une robe de foulard broché. Ce sont Dragies-vic-Dolly et Brousse qui font la mode, l'un par les fourrures qui s'en vont, l'autre par les tissus qui arrivent. A la nouveauté de ces tissus, à l'éclat des couleurs et la variété des dessins, peut-on ne pas deviner qu'ils sortent des magasins de *la Caravane*, temple éternel de la mode et du bon goût ? Tributaires de cette auguste souveraine, l'Inde et la Chine, la Perse et la Turquie, envoient dans ces sanctuaires tout ce qu'ils produisent de plus parfait. On sait que la France a la suprématie de la mode, et l'on sait que chez Brousse est la mode dans toute sa suprématie.

— Nous avons remarqué aux courses de très-élégantes toilettes dans la grande tente placée en face de l'estrade destinée aux autorités et aux juges de la course. Entre autres jolies choses, nous citerons des spencers de velours noir et grenat, avec les manches demi-larges, serrées au poignet par des manchettes de guipure. Ces corsages descendaient devant et derrière en s'arrondissant gracieusement. Sur le devant, ils étaient fermés jusqu'au milieu de la poitrine par une garniture de boutons de soie; et à partir d'un vaste camée, ce corsage s'ouvrait et laissait à nu les épaules et le cou, que couvrait cependant une collerette de mousseline. Avec ce spencer, une robe blanche, n'ayant qu'un seul volant, complète une charmante toilette d'été.

Quelques spencers ont des manches justes; mais nous leur préférons ceux dont les manches sont larges, avec bouillons, garnitures ou biais au haut du bras.

— A ces mêmes courses, nous avons vu des châles charmans en pou de soie gris, brodés, doublés de soie rose ou bleu cendré; aussi quelques mantelets-écharpes doublés de soie de couleur et garnis de velours et de dentelles.

— Cet été, comme tous les étés passés, comme tous les étés à venir, la lingerie est le luxe le plus grand et le plus vrai, parce qu'il est le plus rationnel; ainsi nous avons vu des mouchoirs de batiste si finement brodés, que c'étaient de véritables chefs-d'œuvre; puis avec quel luxe, avec quelle profusion on les entoure de dentelles !

— Du reste, ce luxe de lingerie a fait irruption dans les modes d'hommes comme dans nos modes de femmes. Voyez plutôt les splendides magasins de M. Oudinot, place de la Bourse, 27, car M. Oudinot n'est pas seulement un fabricant de batistes, mais il est encore ce que l'on peut appeler modiste pour hommes. Il a eu l'heureuse idée d'attacher à sa maison un des meilleurs tailleurs de Paris pour la coupe des chemises, et nous devons convenir que la vogue dont jouit son établissement n'est pas due seulement à la bonne qualité de ses batistes, mais bien plutôt à sa coupe heureuse, à ses élégantes façons, à ses innombrables et fines piqûres, ses jolis points à jour, la distribution gracieuse des plis de devant, s'harmonisant si bien avec les riches dentelles de Valenciennes.

— Les bas aussi deviennent l'objet d'une grande recherche, et il y aurait tout un article à faire sur les bas de fille d'Écosse à jour à coins brodés et à dessins chinés, que nous avons vus dans les magasins du *Blason des Chaussiers de Paris*, rue Richelieu, 92. Et les jolies petites mitaines donc ! de vrais amours de mitaines, les unes en fil d'Ecosse, avec d'admirables points à

jour; les autres de soie, avec de petits bouquets d'or et d'argent!

Rien de nouveau quant à la forme des robes. Les étoffes sont toujours foulards, mousseline, gaze, dentelle, pou de soie, etc.

Une robe en mousseline claire, en organdi, en gaze, en tulle uni sur un pou de soie mat, avec trois ou cinq volants, est quelque chose de fort bon goût et d'une légèreté parfaite.

On voit des robes en dentelle noire à volans pareils, avec pardessous lilas, rose ou vert, ce qui produit encore un fort bon effet.

Les cols marquises, les cols duchesses, les manchettes, les mouchoirs brodés garnis, font toujours fureur. Aujourd'hui, je vous signalerai comme nouveauté assez recherchée une guimpe à droit fil, d'une seule pièce, décolletée en cœur, et se boutonnant par derrière; elle est encadrée de rivières gracieusement entrecoquillées d'une valenciennes.

Les cachemires et les châles en lévantine glacée, garnis de dentelle ou de guipures, font bonne guerre aux mantelets qui, jusqu'à présent, luttent sans trop de désavantage. Les châles burnouss fond uni gris perle, doublés de florence cerise et ornés d'une frange à tête assortie au-dessus, sont en grande faveur.

L'ampleur excessive des robes et la pesanteur qui en résulte ont mis, depuis long-temps, nos couturières dans l'obligation de trouver un procédé facile, un moyen ingénieux pour soutenir tous ces flots d'étoffe et éviter un *à plat* totalement disgracieux; énumérer toutes les tentatives qui ont été faites, dire à quels étranges moyens l'on a eu recours pour atteindre ce but important, serait beaucoup trop long..... Et puis, jamais nos colonnes n'ont reproduit les mots plus qu'étranges que nous serions forcés d'employer dans ce bizarre exposé. Bornons-nous donc à dire qu'en dépit de quelques tentatives remarquables, on n'avait pas encore obtenu le résultat tant désiré. Aujourd'hui les jupes bouffantes en crino-zéphir nous paraissent avoir résolu victorieusement ce problème. Cette nouvelle création réunit la souplesse à l'élasticité et la durée à une surprenante finesse. Les plis calculés des jupes bouffantes s'harmonient au mieux avec les tuyaux des robes, et maintiennent le tissu tout en fléchissant sous ses ondulations. Nous devons savoir gré à M. Oudinot de cette ingénieuse pensée.

— La mode des châles en mousseline est *adoptée*. Elle est toute prête à faire *fureur* aussitôt que le temps sera chaud, brillant, digne enfin des châles de mousseline; oh! alors vous verrez! Pas de femme qui ne compte bientôt autant de châles que de mouchoirs. Il en faudra de tant de genres! de riches, de simples, de brodés, d'unis. — Dans tout cela, il existe des genres charmans chez madame Payan, rue Vivienne, 13. Un entre autres que nous vous recommandons, simple, diaphane, négligé, un seul carré de claire mousseline, encadré dans des petits filets blancs, et que l'on garnit d'un simple point de champ; voilà du commode, du gracieux, du simple, voilà ce que tout le monde aime, ce qui s'appelle du *pain quotidien*, et madame Payan fait bien de nous offrir un aussi joli *pain quotidien*; car enfin il n'est pas donné à tout le monde de ne toucher qu'au gâteau des rois, ni aux châles en points d'Angleterre.

Jamais les voiles et voilettes n'ont été plus à la mode. On les place de cent façons, on en a de mille manières. A ce sujet, nous devons vous dire où nous avons vu, grâce à la mode, les plus vieux voiles d'Angleterre métamorphosés dans le plus délicieux bonnet; c'était chez madame Séguin, rue Richelieu, 81, et bien réellement, quiconque a vu cette ravissante coiffure, lui sacrifiera de suite, et sans regret, les plus intéressans de ses voiles, fût-il le voile de son mariage, même d'un mariage encore en lune de miel. N'importe, il n'aura rien à perdre, si vous le confiez aux mains de madame Séguin; elle vous en fera une coiffure divine. Elle vous l'entremêlera dans des feuillages si léger des fleurs si délicates; elle le disposera de manière à ce que vos cheveux s'échappent si coquettement à travers ces diaphanes ondulations, que vous n'aurez rien à regretter de votre voile de noce. Il aura toute la richesse de la solennité pour laquelle il vous fut donné. Si nous osions dire mieux, nous ajouterions qu'il aura toute la poésie du jour qui l'a précédé.

Je ne veux pas finir ce bulletin sans parler de l'établissement de Monbro aîné, rue Basse du Rempart, 18, si remarquable par ses meubles antiques. Vous ne pouvez vous figurer quel cachet de perfection Monbro a su imprimer à tous ces meubles qui rappellent les siècles de Louis XIV, de Louis XV et des temps bien antérieurs. On reste en extase devant ces meubles de chêne sculptés, écoupés avec la délicatesse de la dentelle, orné de bas-reliefs exécutés avec un goût, une finesse vraiment surprenante. Prie-Dieu, armoires, buffets, toilettes, bibliothèques, tables, etc., style moyen-âge, style renaissance; marquetterie, incrustation de cuivre et d'étain, dits meubles de Boule, tout est remarquable.

— La mode portera aussi bientôt son tribut au *Casino*, dont l'ouverture aura lieu très-certainement dans les premiers jours de juin. Tout s'y fait avec un luxe et une prodigalité dont on n'a pas d'exemple. La salle de concert sera, dit-on, un prodige d'élégance et de bon goût. La salle des rafraîchissemens sera desservie par Tortoni; et le jardin, dessiné en forme de lyre sur un plan fourni par Cicéri, réalisera toutes les merveilles réunies de l'art et de la nature. Ce magnifique jardin sera éclairé au gaz et à la bougie par des lanternes gothiques attachées à des cariatides de Canova. Dans très peu de jours le public sera admis à visiter ce superbe établissement.

Les fêtes de Tivoli, déjà si brillantes l'année dernière, sont plus recherchées que jamais cette année, grâce aux améliorations que l'habile directeur a su y apporter. Tous les plaisirs y sont réunis. M. Pontet a voulu en faire le rendez-vous de la classe élégante, et les nombreux équipages qui se pressaient dimanche dernier à l'entrée de ce magnifique jardin, prouvent que la classe élégante a répondu à l'appel du directeur de Tivoli.

L'ouverture des concerts de M. Beaudouin au jardin Turc a eu lieu dimanche dernier. La réunion était nombreuse et composée de manière à faire croire que ce sera toujours le rendez-vous de la bonne société.

(*Le Petit Courrier des Dames et le Follet*).

Avis aux Abonnés.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 mai, sont priés de vouloir bien le renouveler, s'il ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Revue de six Jours.

25 MAI. — Des hostilités ont éclaté en Syrie entre l'armée turque et l'armée égyptienne. Cette nouvelle d'une haute importance est arrivée officiellement au gouvernement dans la journée. Le ministère a présenté aux chambres un projet de loi portant demande d'un crédit extraordinaire pour un armement maritime considérable. On dit en outre que le prince de Joinville va partir pour Toulon, et qu'il ralliera immédiatement le pavillon de l'amiral Lalande.

— Les nouvelles que nous recevons de Vera-Cruz en date du 27 mars, nous apprennent que les troupes françaises n'avaient pas encore évacué le château de St-Jean-d'Ulloa, mais qu'elles faisaient des préparatifs à cet effet.

— Un commissaire de police des délégations a été chargé par M. le préfet de police de faire une enquête dans les mairies et dans les hospices civils et militaires, afin d'établir le chiffre exact des tués et blessés dans les journées des 12 et 13 mai dernier.

Morts (civils), 59; id. (militaires), 15; total, 74.
Blessés (civils), 61; id. (militaires), 36; total, 97.

— L'ambassadeur de Perse doit quitter Paris vers le 10 juin prochain, pour retourner en Orient. Il emmènera avec lui vingt-cinq Français appartenant à diverses professions, et parmi lesquels se trouvent des ingénieurs civils et militaires. Le secrétaire de l'ambassadeur, qui, quoique Persan, parle très bien français, a fait lui-même le choix de ces émigrans.

— La pendule de Louis XVI, la même qui se trouvait dans la chambre de l'infortuné monarque, lors de sa détention à la tour du Temple, a été vendue avant-hier à l'hôtel des Commissaires-Priseurs. La mise à prix était de 300 fr. Elle a été adjugée à un Anglais au prix de 2,300 fr.

— L'Académie française, dans sa séance du 23 mai, a décerné le grand prix de poésie à madame Louise Colet-Révoil. Le sujet du concours était un poème sur le Musée de Versailles. Cinquante-huit poètes avaient concouru. La pièce sera lue en séance publique le jeudi 30 mai. M. Villemain, comme secrétaire perpétuel, fera le rapport sur les prix Montyon et sur le concours de poésie. Le discours sur les prix de vertu sera fait par M. Etienne, directeur de l'Académie.

26. — M. le général Bugeaud va faire à la chambre des députés une proposition qui a pour but la suppression des droits du timbre et de poste sur les journaux. Mais alors le gouvernement aurait droit, dans chacun de leurs numéros, à une ou deux colonnes dans lesquelles il ferait publier toutes les nouvelles et réflexions qu'il voudrait livrer à la publicité.

— Le roi et la famille royale quitteront, samedi, les Tuileries pour aller habiter le château de Neuilly.

— Pour éviter au roi les fatigues de fréquens déplacemens, les conseils de cabinet que le roi devra présider se tiendront à Neuilly.

— Le prince héréditaire de Danemarck, fils unique du roi régnant, vient de se convertir au catholicisme.

— Le *Moniteur algérien* du 18 mai publie un relevé de l'état civil de la ville d'Alger duquel il résulte que, du 1er janvier au 15 mai, il y a eu 363 naissances, 602 décès et 43 mariages.

— M. Peyramont a été élu député par le collége électoral de Bourganeuf; il a obtenu 67 voix, et M. Emile de Girardin, 63. Des troubles ont éclaté dans la ville à l'occasion de cette élection. Le maire de la ville, M. Hippolyte Rouchon, a été maltraité; tous les efforts de la gendarmerie n'ont pu empêcher plusieurs charivaris d'avoir lieu sous les fenêtres du sous-préfet et de M. Tixier-Lachassagne, premier président de la cour royale de Limoges. Une protestation a été insérée au procès-verbal contre la nomination de M. de Peyramont.

— M. Thiers paraît, pour le moment, renoncer à la politique active. Il va se mettre à écrire l'histoire de Napoléon. Cinq cent mille francs lui ont été, assure-t-on, offerts à cet effet par un libraire, et ces offres auraient été acceptées.

— Un bal très brillant a eu lieu hier soir à l'ambassade d'Angleterre. Les dames étaient toutes parées en blanc ou en rose, avec des fleurs naturelles. Il s'agissait de célébrer la fête de la reine Victoria.

— Madame Stoltz a définitivement rompu son engagement avec l'Opéra.

27. — On lit dans le *Constitutionnel* : Une lettre d'Alger, en date du 17, écrite par une personne digne de foi, contient ce qui suit :

On a découvert, à Constantine, une conspiration dans le but de massacrer les Français. La conspiration a été découverte à temps. Les chefs

ont été arrêtés. On n'a pas encore de détails sur cet événement, mais rien n'est plus certain.

— Madame Dehérain, peintre d'histoire, vient de mourir à Paris. Elle laisse plusieurs tableaux fort estimés, et qui lui avaient assigné un rang distingué parmi les artistes contemporains.

Madame Dehérain était veuve, depuis deux ans environ, de M. Dehérain, président de chambre à la cour royale de Paris. Elle laisse quatre enfans en bas âge, trois filles et un garçon, qui sont absolument sans fortune.

— Cette nuit le thermomètre est descendu à trois degrés. Dans son maximum il a marqué aujourd'hui 9 degrés 8/10mes. Le baromètre monte beaucoup; il est à 28 pouces deux lignes. Le vent s'est tourné au nord-est et il est moins âpre qu'hier. Les apparences sont pour un changement favorable dans la calamiteuse température que nous éprouvons depuis si long-temps.

— Les *Petites-Affiches* n'ont plus le privilége exclusif des annonces tant soit peu excentriques; on en pourra juger par les lignes suivantes que nous extrayons d'un grand journal : « Une jeune »dame veuve, d'une famille distinguée, jolie, bien »élevée et très bonne musicienne, ayant éprouvé »de grands malheurs de fortune, demande la pro»tection d'une personne riche et honorable qui »veuille bien se charger d'elle. S'adresser à mada»me Zoé D..., rue...» Nous nous arrêtons ici; nous ne voulons pas concourir à augmenter la publicité donnée aux offres séduisantes de madame Zoé.

---

28. — La marche de l'armée turque vers la Syrie est confirmée de tous les côtés. Voici ce qu'on lit dans le *Courrier de Lyon* du 25 mai :

« Une lettre de Trieste du 18 mai dit que le bateau à vapeur du Levant, arrivé le matin, annonce le passage de l'Euphrate par une armée turque de 50,000 hommes. »

— Une lettre de Rome publiée dans le *Réparateur* de Lyon, contient les détails suivans sur les dernières volontés du cardinal Fesch :

« L'ex-roi Joseph est établi son héritier universel; son majordome, qui ne l'a pas quitté depuis 1801, est institué son exécuteur testamentaire. Il laisse un grand nombre de legs à sa famille; à sa patrie, Ajaccio, entre autres, une somme assez considérable pour y bâtir une église et fonder un séminaire. Lyon n'est point oublié. Une partie de sa riche et précieuse galerie de tableaux est consacrée à fournir les sommes nécessaires pour les legs qu'il institue; une seconde sera vendue aussi en faveur de ses neveux, et une troisième pourvoira à l'éducation des enfans de ses neveux qui porteront le nom de Bonaparte et qui ne seront pas riches. Le cardinal a ordonné, avant de mourir, de ne lui rendre que les honneurs indispensables à sa dignité de cardinal et d'archevêque. Après la cérémonie, le corps sera transporté à Corveto, où il sera inhumé à côté de Mme Lœtitia.»

— L'amiral Roussin a dû poser, le 8 de ce mois, la première pierre du Palais de France à Constantinople, pour la construction duquel un crédit important a été voté par les chambres.

— Le prince de Joinville part cette nuit pour Toulon; il va rejoindre l'escadre commandée par le contre-amiral Lalande, dont il est nommé chef d'état-major.

M. le duc de Nemours est parti de Paris pour faire un voyage d'agrément sur les côtes de la Méditerranée et de l'Océan. Il doit s'embarquer à Cette sur un bateau à vapeur, et se propose de visiter plusieurs points du littoral.

— Ainsi que nous l'espérions hier, il s'est opéré un changement favorable dans la température. Aujourd'hui, par un ciel magnifique, le thermomètre s'est élevé à 13 degrés. Le baromètre reste à 28 pouces 2 lignes. Le vent au nord est.

— On dit que dans le projet de réorganisation que le gouvernement prépare pour l'Ecole polytechnique, non seulement les bases, mais le nom même de cette institution seraient changés.

29. — Les nouvelles de Turquie, reçues par la voie des autorités autrichiennes, sont de nature à rassurer les partisans de la paix. On n'a aucune inquiétude sérieuse sur les mouvemens des armées turque et égyptienne; et, d'après ces informations, il y a lieu de croire qu'il suffira de la diplomatie pour éloigner le conflit qu'on annonçait comme flagrant.

— Mardi dernier, le prince impérial de Russie et le prince des Pays-Bas se sont rendus à Oxford, où il leur a été fait une réception éclatante. Un diplôme de docteur a été remis à chacun d'eux, et les étudians ont terminé la séance par trois salves d'applaudissemens pour la reine, pour les dames, et pour Peel et Wellington; un hurrah de sifflets et de huées a été le lot des ministres. Les deux princes, quels que soient d'ailleurs leurs sentimens pour le cabinet, n'ont paru que médiocrement charmés de cette dernière manifestation, qui ne tire pas, du reste, à conséquence, puisqu'il est convenu qu'on est tory à Oxford, sauf à changer d'opinion quand on dépouille la robe de l'étudiant.

— On sait qu'en sortant de la cour du palais du Louvre par le guichet de Saint-Germain-l'Auxerrois, on trouvait à droite un corps-de-garde d'infanterie. Afin d'écarter de ce corps-de-garde toute circulation, on fait maintenant passer le public de l'autre côté de la grande porte d'honneur : par ce moyen, le poste est isolé et plus à l'abri d'un coup de main.

— Une souscription a été ouverte dans les cinq départemens de la Bretagne pour faire élever sur une place projetée à Vannes, les statues en marbre de Louis XVI et d'Anne de Bretagne.

— Une lettre de Boulogne-sur-Mer annonce que madame la baronne d'Ordre, connue par quelques productions littéraires, et madame Bresson, sa sœur, toutes deux d'origine suisse, viennent d'abjurer le protestantisme dans la chapelle des sœurs de Bon-Secours.

— Le mariage de M. le comte de Talleyrand avec mademoiselle de Pommereux a été célébré dans la chapelle du château du Héron, en Normandie, par M. l'abbé de Dreux-Brézé.

— M. le comte de Maillé a légué à l'Académie française, ainsi qu'à l'Académie des beaux-arts, une rente de 1,500 fr. au capital de 30,000 fr. pour la fondation d'un secours à accorder chaque année à un jeune écrivain ou artiste pauvre.

---

30. — La commission de la cour des pairs poursuit, nous assure-t-on, avec beaucoup d'activité l'instruction des événemens des 12 et 13 mai; tout fait croire que cette instruction sera terminée avant le 20 juin. Il paraît qu'on a décidément renoncé à l'idée d'attendre l'achèvement de la nouvelle salle pour procéder au jugement. D'après des renseignemens que nous avons lieu de croire exacts, la cour d'assises aurait dans cette affaire une part beaucoup plus considérable que la cour des pairs; le nombre des prévenus que l'on aurait cru devoir renvoyer devant la juridiction exceptionnelle de la haute cour, se réduirait, assure-t-on, à vingt ou à vingt-cinq. Dans ce cas, l'ancienne salle pouvant suffire, on aurait résolu de procéder; on croit que les débats du procès seront ouverts vers la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet, et que tout sera terminé avant la clôture de la session.

— Un journal de Marseille fait cette remarque, que le mois de mai semble avoir quelque chose de fatal pour la famille Bonaparte.

Napoléon est mort le 5 mai 1821.
Pauline Borghèse, le 10 mai 1825.
Le cardinal Fesch, le 13 mai 1839.
Caroline Bonaparte, le 18 du même mois.

Par cette mort, il ne reste plus aucune sœur de Bonaparte : ses frères seuls ont survécu, ce sont : Joseph, l'aîné de la famille, Louis, Lucien et Jérôme. On se rappelle que les trois sœurs de Napoléon étaient Elisa, Pauline et Caroline.

Le nom de comtesse de Lipona, que la veuve de Murat avait pris, n'était que l'anagramme de Napoli, et un souvenir de sa grandeur passée.

— On écrit de Berlin, le 20 mai, au *Courrier de Hambourg* :

« Hier, le bruit s'est répandu, dans nos salons diplomatiques, que le duc Alexandre, héritier présomptif de la couronne de Russie, avait fait choix d'une épouse dans la personne de la princesse Marie, fille unique du grand duc de Hesse-Darmstadt. Le prince a suivi, pour ce choix, sa propre inclination.

On annonce que la duchesse de Bragance et le duc de Leuchtemberg arriveront ici le 23 courant.

— Aujourd'hui, avec un ciel magnifique, le thermomètre s'est élevé à 18 degrés 7/10mes. Dans la nuit, il n'était pas descendu au-dessous de 8 degrés 9/10mes. Le baromètre reste toujours à 28 pouces 2 lignes. Le vent s'est tourné à l'est.

— L'église de l'Assomption a vu l'un des jours de cette semaine toute sa nef remplie des familles qui portent les plus beaux noms de France : le mariage de M. le comte Louis de Mortemart avec Mademoiselle Marie de Chévigné avait attiré cette affluence d'élite.

Il vient de paraître chez E. Troupenas, rue Vivienne, 40, et au bureau de la *France musicale*, le second volume du *Dictionnaire de Musique*, par Leichtenthal, traduit par D. Mondo, et publié sous le patronage de MM. Escudier frères, directeurs de la *France musicale*. Cet ouvrage, qui est maintenant complet, renferme l'histoire de la musique de tous les peuples, la doctrine du rapport des sons, de l'acoustique, et de toute la partie physique et mathématique de la théorie musicale, la description de tous les instrumens anciens et modernes, leur origine et leurs progrès, enfin la partie philosophique ou esthétique de l'art, c'est-à-dire les rapports de la musique avec les institutions sociales et avec le jeu des passions. Il n'est pas besoin de dire que cet ouvrage est destiné à avoir un immense succès. Tous les amateurs et tous les artistes voudront consulter ce *vade mecum* de l'art musical.

Les concerts des Champs-Elysées ont été inaugurés dimanche au milieu d'un concours immense d'auditeurs. Plus de 6,000 personnes assistaient à cette solennité, qui a été favorisée par un temps admirable. Le lendemain lundi la foule n'a pas été moins nombreuse. Voilà donc la vogue assurée à ce magnifique et délicieux établissement. Il faut dire aussi que jamais salle de concert ne s'est ouverte sous de plus favorables auspices. L'orchestre, conduit par M. Tilmant aîné, chef d'orchestre du théâtre Italien, a exécuté la première partie de la dernière symphonie de Ries encore inédite en France, avec une verve et un ensemble au-dessus de tout éloge.

L'ouverture si belle du *Domino Noir*, et un quadrille charmant de Dufresne, dans lequel le compositeur a introduit avec un rare bonheur la chanson du roi Dagobert, ont aussi produit une vive impression. Puis sont venus les 40 chanteurs montagnards avec leur bannière, le costume pittoresque du Bearn du 15e siècle, et leurs chants nationaux. Il est impossible de rien imaginer de plus suave que ces airs de la montagne, chantés par ces jeunes gens; fondée dans un but de bienfaisance, de nationalité d'art et de civilisation, comme l'indique leur bannière sur laquelle sont écrit ces mots : *Religion, Patrie, Civilisation, Beaux-Arts*, cette institution doit éveiller dans la population parisienne les mêmes sympathies qu'elle a rencontrées dans toutes les autres parties de la France et en Belgique. Les montagnards de Bagnères resteront peu de temps à Paris; un engagement, à ce qu'on assure, les appelle à Londres vers le commencement du mois prochain.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

5 JUIN 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 31.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

L'IRLANDE.

(M. Gustave de Beaumont, l'auteur de *Marie* ou *l'Esclavage aux Etats-Unis*, l'un des auteurs du *Système pénitentiaire aux Etats-Unis*, vient de publier sur l'Irlande un livre digne de fixer l'attention de toutes les intelligences. Dans ce court espace qui nous est réservé, nous ne saurions dire à quel point nous avons subi le charme de ces pages éloquentes où l'élévation du style ne fait jamais défaut à la noblesse de la pensée. C'est un magnifique plaidoyer en faveur d'un peuple malheureux; l'auteur a touché à toutes les plaies de l'Irlande, non-seulement pour les indiquer, mais encore pour les guérir : certes il serait difficile de faire un plus bel emploi du style et de la pensée. Nous avons extrait de ce beau livre le chapitre suivant comme un document curieux, nous proposant d'ailleurs de puiser une autre fois à cette mine féconde.)

Misère extrême des fermiers. — Accumulation de la population sur le sol. — Manque de capitaux. — Absentéisme. — Middlemen. — Fermages excessifs (rack-rents). — Défaut de sympathie entre les propriétaires et les cultivateurs. — Concurrence pour la terre. — Whiteboysme. — Mal social. — Inutilité des rigueurs employées pour le guérir. — Terreur dans le pays. — Disparition des capitaux et des propriétaires.

En Angleterre et en Irlande, les classes inférieures cultivent le sol au même titre; en général, elles n'en ont point la propriété; elles prennent à ferme la terre du riche, ou bien elles louent à celui-ci leur travail journalier. Théoriquement, leur condition est absolument pareille dans les deux pays. D'où vient qu'en réalité leur sort est si dissemblable? Pourquoi l'un est-il aussi heureux sur sa terre que l'autre est misérable sur la sienne? Comment arrive-t-il que le premier, bien logé, bien vêtu, bien nourri, entouré d'une famille heureuse comme lui-même, vit dans l'aisance et le contentement, imaginant à peine un sort plus fortuné que le sien, tandis que l'autre, couvert de haillons, vit de pommes de terre quand il ne jeûne pas, n'a d'autre asile que le réduit immonde qu'il partage avec le pourceau, et voit pendant l'hiver ses pauvres petits enfans périr de froid sans qu'il puisse les vêtir, entend toute l'année leur faim qui crie sans pouvoir l'apaiser?

C'est qu'en Angleterre le grand propriétaire est le patron du sol et de ses habitans; il ne se borne pas à toucher ses revenus et à réclamer ses droits, il remplit aussi des devoirs, et se croit tenu de rendre un peu de ce qu'il reçoit. Et d'abord, engageant en quelque sorte sa fortune dans la terre qu'il possède, il y met des capitaux considérables. Aussi voyez quelle demeure il prépare à son fermier. Plusieurs bâtimens la composent; rien n'y manque de ce qui peut faire à ses hôtes une vie douce et commode; elle est le centre d'une vaste exploitation; autour d'elle s'étendent de vastes domaines qui en dépendent; les meilleurs instrumens d'agriculture y attendent la main qui doit les mettre en usage. Et puis, quand il a créé cette grande ferme, il en surveille la fortune. Voyant les efforts du fermier, il jouit de ses succès, et compâtit à ses revers; et, par une sympathie aussi éclairée que généreuse, il adoucit des infortunes qui, si elles n'étaient réparées, lui deviendraient funestes à lui-même. Il n'est pas toujours libéral, mais rarement il manque de lumières. Ainsi les rapports du propriétaire et du fermier ont pour base première la sagesse ou la bienveillance de l'un, d'où naissent tout naturellement la déférence et le respect de l'autre.

En Irlande les choses ne se passent point de la sorte; souvent, nous l'avons dit, le propriétaire est absent; souvent il lui arrive de ne pas connaître ses propres domaines; il sait vaguement qu'il possède dans le comté de Corke ou de Donégal une terre qu'on dit avoir de cent à cent cinquante mille acres d'étendue; que, d'un côté, la mer le borne, et de l'autre la plus haute montagne qu'on aperçoit à l'horizon. Désireux de tirer de ces immenses possessions le meilleur parti possible, il est bien résolu d'ailleurs de ne pas aventurer une obole pour les faire valoir. Il a dû, lui ou ses aïeux, cette grande terre à la confiscation; qui sait si quelque révolution nouvelle ne viendra pas lui enlever ce qu'une révolution précédente a fait tomber dans sa famille? Ce raisonnement que fait le propriétaire absent, il le fait à peu près le même quand il réside; car, alors même qu'il touche le sol, il n'y prend jamais racine, et l'Irlande n'est point pour lui une patrie à laquelle il croie devoir des soins et des sacrifices. Ainsi le grand propriétaire d'Irlande aspire d'ordinaire à exploiter ses terres sans faire l'avance d'aucun capital, c'est-à-dire à recueillir sans se-

ner. Mais comment obtenir du sol les moindres produits sans quelques dépenses premières? Voici de quelle manière le propriétaire irlandais résout ce problème. Il abandonne le loyer de son domaine à quelque traitant moyennant un prix une fois payé, ou une somme annuelle, dont le chiffre est fixé à forfait. Cet entrepreneur, riche capitaliste, résidant soit à Londres, soit à Dublin, ne loue pas une terre en Irlande pour en être le fermier, mais il la prend à bail pour en faire la matière d'une spéculation, et tout aussitôt le marché conclu, il n'aspire qu'à transmettre à un autre l'exploitation de cette terre, à la condition seulement qu'un bénéfice lui soit assuré. Alors il a coutume de diviser le domaine en un certain nombre de lots de cent, de cinq cents, de mille acres, qu'il afferme à des traitans secondaires ou *middlemen*. Quelquefois le propriétaire résidant fait lui-même cette division de son domaine, qu'il livre ainsi directement aux spéculateurs subalternes.

Mais comment ces traitans de seconde ou de première main feront-ils valoir les portions de terre qu'ils prennent à bail? Chacun d'eux établira-t-il sur sa part une grande ferme? S'il le faisait, il aurait à risquer un capital considérable; or, comment un traitant aurait-il plus de foi dans la terre que le maître du sol lui-même? que fait-il donc? Il ne fonde sur la terre qu'il a prise à loyer ni grandes ni petites fermes; il se borne en général à en défricher la surface. Ce travail étant fait, il subdivise son lot et l'afferme au taux le plus élevé qu'il peut, par parcelles de cinq, de dix, de vingt acres, à de pauvres agriculteurs du pays; les seuls qui prennent réellement la terre pour la cultiver; c'est à dire qu'il fait la modique avance de fonds, dont il aspire à tirer les plus gros profits.

Mais comment tous ces petits agriculteurs feront-ils pour exploiter la terre qu'ils prennent à bail? Où s'établiront-ils? Le propriétaire ou le traitant ont-ils pris le soin de construire une habitation sur chacune des petites parcelles qui leur ont été attribuées? Non, sans doute; car pour faire cette construction, il aurait fallu des capitaux dont nul n'a voulu faire l'avance. La terre leur est donc livrée toute nue. Mais alors où se logent-ils? Ils construisent eux-mêmes un amas informe de bois et de paille mêlés ensemble, qu'ils appellent leur cabane. Trouvent-ils du moins à leur disposition quelques instrumens de culture? Non, aucun, ils ont à s'en pourvoir comme ils pourront.

Ainsi, en Angleterre, le propriétaire donne au fermier une résidence et des outils pour travailler. En Irlande, le pauvre qui prend la terre à loyer doit bâtir sa demeure et y apporter ses instrumens de culture. On se demande alors comment, le riche ne pouvant donner un capital, le pauvre se le procure. Il faut répondre que le plus souvent il ne le trouve pas, et qu'il ne met que son travail brut dans une entreprise pour le succès de laquelle un capital serait nécessaire. Il cultive mal, parce les moyens pour cultiver bien lui manquent. Maintenant, comment, cultivant mal, peut-il payer le fermage exorbitant qu'exigent de lui le spéculateur, les traitans et le propriétaire? Car c'est en définitive le pauvre agriculteur qui porte le fardeau de tous les engagemens successifs dont la terre a été l'objet. Le grand propriétaire qui a donné sa terre à l'entreprise reçoit de l'entrepreneur une somme d'argent que celui-ci reprend avec un profit sur les traitans secondaires, et ces derniers, en sous-louant à des petits fermiers, rentrent non-seulement dans la somme payée par ceux-ci à l'entrepreneur, mais encore réalisent un bénéfice; de sorte que les colons inférieurs ont à payer un fermage qui est d'abord égal au prix que l'entrepreneur paie au propriétaire, et auquel il faut ajouter les profits de l'entrepreneur et les bénéfices des autres intermédiaires.

Vainement les pauvres agriculteurs d'Irlande travaillent pour contenter tous ces intérêts, et s'efforcent de faire eux-mêmes sur la terre le petit gain duquel dépend leur vie et celle de leur famille : la terre d'Irlande, quelque féconde qu'elle soit, ne saurait donner tout ce qu'on lui demande; et sans cesse, en dépit de ses efforts et des ses sueurs, le pauvre cultivateur irlandais se voit dans l'impossibilité de payer le prix de sa ferme. Alors, qu'arrive-t-il? Le traitant ou le propriétaire l'expulse de sa ferme, saisit ses meubles et les vend. Et que devient l'agriculteur dont tout le crime est d'avoir entrepris une chose impossible? Comme il n'existe aucune autre industrie que celle de la terre, il va chercher une petite ferme ailleurs, et en attendant qu'il la trouve, il se met à mendier avec sa femme et ses enfans .....

Voilà sans doute une grande misère, qui paraît surtout énorme, vue en relief du bien-être et de la prospérité du fermier anglais. Or, est-il possible de se méprendre sur sa vraie cause? Ce serait une grande erreur que de l'attribuer tout entière à ces intermédiaires, entrepreneurs, traitans ou agioteurs, qu'en Irlande on connaît sous le nom de *middlemen*. Ces middlemen sont un effet et non une cause. Assurément ils sont un mal, et l'on ne saurait imaginer rien de plus désastreux que toutes ces transactions successives dont le premier effet est de livrer le sol à des spéculateurs qui, n'éprouvant aucun des intérêts de la propriété, prennent l'exploitation d'une ferme comme une industrie passagère, et dont la conséquence non moins immédiate est de placer, entre les propriétaires du sol et celui qui le cultive, *trois* ou *quatre* trafiquans qui n'interviennent sur la terre que pour en tirer un lucre. Mais ce mal, quel en est le véritable auteur? N'est-ce pas celui qui, dans son indifférence pour le pays et ceux qui le couvrent, a livré à des mains étrangères et cupides le sol et ses habitans?

Du reste, que les agriculteurs irlandais aient affaire au maître du sol ou au traitant, leur condition ne diffère guère. Ils ne trouvent de sympathie ni dans l'un ni dans l'autre; le même esprit de cupidité anime tous les deux, le même égoïsme étroit les endurcit et les aveugle; l'un et l'autre ont en vue un seul objet, affermer leur terre au plus haut prix. La condition morale et physique du fermier leur est à tous les deux également indifférente. Ils éprouvent et montrent la même insensibilité en présence de ses efforts heureux ou de ses sueurs stériles, de sa prospérité et de ses revers; cet homme occupe leurs terres, mais il est pour eux comme un étranger. Pourvu qu'il paie, c'est tout ce qu'ils demandent. Aussi, quand ils le voient faible et abattu, ils le laissent dans sa détresse et détournent les yeux; ils ne viennent à lui que pour lui demander le terme échu ou si par accident des rapports s'établissent entre le propriétaire et le fermier, si par hasard celui-ci travaille pour celui-là, ou s'il lui vend quelque denrée, on est sûr que le propriétaire abusera grossièrement de la simplicité du pauvre agriculteur, qui, dans le marché, sera toujours dupe. Et qu'importe ces misères du pauvre au *middleman*, qui ne les voit qu'en passant, et torture des malheureux dont il fuira le pays dès qu'il aura fait sa fortune? Que voulez-vous de moi? s'écrie le propriétaire à l'aspect de ces maux affreux, je n'y puis rien. J'ai cédé mon droit aux traitans, qui exercent le leur comme il leur plaît? Et le plus souvent le propriétaire ne prononce pas même ces paroles de regret, car il ne voit pas les misères dont il est l'auteur. Retiré dans son palais de Londres, il n'entend pas les cris de désespoir qui s'échappent de la cabane irlandaise; il ne sait point, sous le ciel pur et serein de l'Italie, si l'orage a foudroyé en Irlande la moisson du pauvre; il ne sait point à Naples si, faute de soleil, la récolte a manqué dans la froide Hybernie, si par contre-coup les pauvres colons, dont sa terre est couverte, sont tombés dans la détresse; il ignore si ces malheureux ont essuyé quelque coup imprévu de la fortune, telle qu'une longue maladie du chef de la famille, la perte de leur bétail; il ne sait rien de ces choses, et il serait incommode pour lui de les savoir. Ce qu'il sait bien, c'est que 20,000 livres sterling lui sont dues par ses fermiers d'Irlande; que sa vie est réglée sur ce chiffre, que cette somme lui doit être payée à telle échéance, et qu'on ne saurait en différer le paiement un seul jour sans troubler l'ordre de ses habitudes et l'arrangement de ses plaisirs.

Nous venons de voir comment, par l'effet de l'égoïsme ou de l'incurie des riches, la terre s'est dès l'origine couverte en Irlande d'une infinité de petits cultivateurs entre lesquels cette terre est divisée par parcelles de cinq, de dix, de vingt acres. Si l'on demandait comment il a été possible de trouver un si grand nombre d'agriculteurs, je répondrais qu'il est facile d'attirer à la culture de la terre tous les habitans d'un pays où il n'existe absolument aucune autre industrie. Ce fut sans doute dans les premiers temps un grand avantage pour le propriétaire que de trouver à sa disposition cette multitude de petits fermiers; car sans eux il n'eût rien pu tirer de ses domaines, à moins d'engager des capitaux qu'il ne voulait point risquer.

Cependant un moment arrive où toutes ces terres sont occupées, et cette heure ne se fait pas long-temps attendre; car toute la population catholique, exclue des emplois publics, des professions libérales, inhabile à être propriétaire, incapable de commerce et d'industrie par sa pauvreté, quand elle ne l'aurait pas été par l'état politique du pays, n'ayant absolument d'autre carrière à suivre que celle de fermier; cette population, dis-je, se précipite sur la terre offerte à ses efforts et l'envahit de même qu'un torrent débordé sur une vaste plaine la couvre bientôt de ses ondes.

Mais dans un pays où la terre est le seul moyen d'existence, quel est le sort de ceux à qui la terre manque? Que devient le fermier qu'on expulse de sa ferme s'il ne peut trouver de ferme ailleurs? Que deviennent les enfans du fermier?

Voici un petit domaine sur lequel vit médiocrement un seul agriculteur ; celui-ci a cinq enfans (nombre peu considérable pour une famille irlandaise) ; son unique pensée comme sa seule ambition est de trouver une ferme pour chacun d'eux : mais il ne saurait y réussir, puisque toutes les fermes sont occupées. Que vont donc devenir ses enfans ? Remarquez que la question se pose rigoureusement, car encore une fois la culture est l'unique ressource, la seule industrie de l'Irlandais, et la terre lui manque ; et cependant il faut une industrie au pauvre dans un pays où le riche n'a point de charité. Il s'agit pour lui de posséder un champ ou de mourir de faim.

Voilà le secret de cette extraordinaire concurrence dont en Irlande la terre est l'objet. La terre ressemble en Irlande à une place forte éternellement assiégée et défendue avec une ardeur infatigable : il n'y a de salut que dans son enceinte ; celui qui a le bonheur de pénétrer dans ses murs y mène une vie rude, austère, une vie de sueurs, d'alertes, de périls ; mais enfin il vit : il se tient au rempart, il s'y cramponne, et pour l'en arracher il faut mutiler ses membres. Quant au malheureux qui a fait de vains efforts pour atteindre le but, sa condition est lamentable ; car, s'il ne se résigne pas à périr de misère, il faut qu'il devienne mendiant ou voleur. Que suit-il de là ? C'est que le fermier qui veut assurer l'existence de sa famille, n'a d'autre moyen à prendre que de subdiviser sa petite ferme en autant de parts qu'il a d'enfans : chacun d'eux possède alors quatre ou cinq acres au lieu de vingt qu'avait le père, et on voit s'élever sur la ferme plusieurs cabanes de boue au lieu d'une. Cependant le fils a lui-même des enfans ; il fera pour ceux-ci la même chose que son père a faite pour les siens ; et ainsi de génération en génération jusqu'à ce que le morcellement de la terre arrivant à un demi ou même un quart d'acre pour chaque ménage, l'occupant du sol se trouve dans l'impossibilité matérielle de vivre sur cette étroite parcelle. Voilà ce qui explique comment, à l'heure qu'il est, on trouve jusqu'à trois et quatre cents petits fermiers, étroitement serrés et vivant misérablement sur tel domaine qui dans l'origine n'avait été affermé qu'à un petit nombre. Et encore malgré cette accumulation de colons qui se pressent sur le sol les uns contre les autres, il arrive souvent encore un moment où l'espace manque matériellement, et il faut qu'une certaine quantité de ceux qui naissent sur cette terre la quittent...

Ils s'éloignent de la terre, et cependant la terre seule peut les nourrir ; que s'ensuit-il ? Que le nombre des fermiers étant de beaucoup supérieur au nombre des fermes, la concurrence accroît outre mesure le taux des fermages. Il faut en Irlande une ferme d'un acre ou d'un demi-acre de terre ou mourir ; il le faut à tout prix, à toutes conditions, quelque rudes qu'elles soient. Le loyer raisonnable de cet acre serait de 4 livres sterlings : j'en offre le double au propriétaire ; un autre en donne 10, j'en offre 20 ; la terre m'est adjugée : au jour de l'échéance je ne paierai pas ; qu'importe ! j'aurai vécu ou essayé de vivre pendant une année.

C'est ainsi que celui qui déjà payait une rente exorbitante est obligé par la concurrence, pour conserver sa ferme, de payer une somme encore plus élevée ; il est libre, à la vérité, de refuser tout accroissement de fermage, mais une arme à deux tranchans pèse sur sa tête ; s'il résiste à l'exigence du propriétaire, celui-ci le chasse de sa ferme ; ou bien il se soumet à une condition dure, et alors il est à peu près sûr que, réduit à l'impossibilité de tenir de téméraires engagemens, il sera bientôt congédié par le propriétaire à l'instigation peut-être de quelque nouveau compétiteur ; après tout la pire condition c'est de quitter le sol dans un pays où le sol est l'unique source de vie : il reste donc sur sa ferme, consent à tout ; il sait qu'à peine un sur mille réussit dans une pareille entreprise, et il se résigne à jouer à cette cruelle loterie.

La concurrence des cultivateurs qui se disputent la terre élève peut-être plus le taux des fermages que l'avidité du propriétaire et du middleman. On ne saurait imaginer de condition pire que celle de tous ces pauvres laboureurs, pullulant sur le sol, s'y attachant comme une vermine et ajoutant à leur misère par leurs efforts surnaturels pour la combattre. Cette misère s'augmente en proportion exacte de l'accroissement de la population, jusqu'à ce qu'il y ait, comme de notre temps, deux millions six cent mille pauvres, c'est-à-dire deux millions six cent mille individus manquant de terre ou fermiers d'une terre trop petite pour vivre dessus.

Cet état social funeste au fermier ne profite point au propriétaire. Celui-ci, ou son ayant-droit, trompé d'abord par les promesses des enchérisseurs, finit par en reconnaître le mensonge ; il se lasse de tirer peu de terres affermées un si haut prix, se dégoûte des rigueurs dont la justice absorbe tout le profit : il reconnaît qu'en ruinant ses fermiers il ne s'enrichit pas. « Tout le mal, se dit-il quelquefois, vient de cette fourmillière d'agriculteurs qui dévorent le sol au lieu de le féconder. Ce mal cesserait si, à la place de toutes ces petites fermes, on en établissait quelques grandes ; c'est le système agricole suivi en Angleterre et en Ecosse ; le moment est propice pour l'imiter en Irlande ; l'époque des révolutions s'éloigne, le souvenir s'en efface, le sol jadis tant ébranlé se raffermit ; on peut maintenant sans imprudence engager quelques capitaux dans la terre. »

Son plan est donc arrêté : il va substituer quelques grandes fermes à une multitude de petites, mais pour atteindre ce but que doit-il faire ? Chasser d'abord tous ces petits fermiers qui couvrent sa terre, et après le départ desquels il pourra procéder à une nouvelle distribution de sa propriété : c'est-à-dire qu'après s'être servi de ces petits fermiers dans le temps que, faute de capitaux, il avait besoin d'eux, il les congédie le jour où le retour des capitaux lui fournit un moyen d'exploitation plus lucratif. Mais que vont devenir ces deux ou trois cents agriculteurs qui un jour reçoivent l'ordre de déguerpir de leurs cabanes ? Encore un coup ce congé les tue. Et ici, prenez-y garde, ce n'est pas une expulsion commune : d'ordinaire au fermier qui sort succède un autre fermier : ici des centaines d'agriculteurs s'en vont, deux ou trois restent, nul ne vient, de sorte que voilà trois cents misères désespérées créées d'un seul coup et qui ne font naître aucune occasion d'adoucissement pour d'autres infortunes.

On voit maintenant quels intérêts contraires, quelles passions diverses exerce en Irlande la possession du sol. Cependant l'ordre de déguerpir étant donné au pauvre fermier, celui-ci y résiste ; cet ordre est pour lui une sentence de mort ; il voit aussitôt se dresser devant lui le spectre hideux de la faim qui s'apprête à le saisir, lui, sa femme et ses enfans ; il contemple alors toute l'étendue de son malheur, passe de la douleur au désespoir, du désespoir à l'abattement. Pourtant un rayon d'espérance vient éclairer son front. Si j'allais, dit-il, trouver le maître, et lui montrer tout l'excès de misère qui nous accable. Ah ! s'il voyait ma femme amaigrie par le jeûne, mes enfans pâles et affamés, oh ! sans doute, il en serait touché, et nous laisserait notre pauvre cabane, au moins encore pour quelques jours ! L'infortuné se trompe ; il va se jeter aux pieds du maître, il le conjure, il l'implore, mais en vain ; le riche, en Irlande, ne compatit point au pauvre. Dans ce pays, le pauvre doit garder son orgueil ; il s'humilie sans profit devant le riche, qui jouit de son abaissement sans alléger sa misère. Le pauvre fermier, repoussé durement, regagne sa cabane en silence, y rapporte un deuil de plus, et, frappé d'une infortune trop grande pour qu'il la combatte, trop grande aussi pour qu'il s'y résigne, il croise ses bras, et demeure immobile. Alors le propriétaire réclame l'aide de la justice, qui rend à grands frais un jugement par lequel le pauvre agriculteur est condamné à quitter sa terre ; le jugement triple la somme que doit payer le malheureux avant de s'en aller. Il était chassé faute de payer sa rente : comment s'acquittera-t-il à présent qu'il doit trois fois plus qu'il ne devait auparavant ? Bientôt il voit paraître deux constables, porteurs d'une sentence en bonne forme, selon laquelle il doit à l'instant vider les lieux, et d'abord ces agens de la puissance publique commencent par saisir tous les objets qui, dans la cabane, s'offrent à leurs regards. Il faut bien que les hommes de loi, sans lesquels il n'y a point de justice, soient payés de leur peine. Tout cela se fait au milieu de mille cris déchirans qui éclatent dans la pauvre cabane ; des imprécations se font entendre, qui, si elles arrivaient à l'oreille du riche, jetteraient plus d'un remords dans ses joies ; mais enfin la justice a son cours ; tout est saisi et scellé dans la demeure du fermier ; les recors en sont les maîtres, et la pauvre famille n'y est plus. Les constables disparaissent, enlevant leur butin. Le lendemain, on est tout étonné de revoir dans la pauvre cabane le fermier et sa famille ; la force matérielle les avait seule éloignés ; dès que cette force s'est évanouie, ils reparaissent. On les a chassés de leur terre ; mais, puisque cette terre peut seule leur donner la vie, il faut bien qu'ils reviennent à elle. Alors le propriétaire prend le seul moyen qui lui reste de se débarrasser de ces misères obstinées : il démolit la cabane, et congédie ainsi ses habitans.

Ces rigueurs s'accumulent, ces cruautés se multiplient ; les pauvres occupans du sol sont pourchassés de chaumière en chaumière, jetés, eux et leur famille, sur la voie publique, partout en butte à la même cupidité, aux mêmes violences légales, à la même extrémité d'infortune...

Un jour, une voix s'élève pour ces pauvres fermiers, et s'écrie :

« La terre seule nous a fait vivre; eh bien! embrassons-la étroitement, et ne nous en séparons pas. Le propriétaire ou son représentant nous commande de la quitter, demeurons ; les tribunaux nous l'ordonnent, demeurons encore ; la force armée vient pour nous contraindre, résistons, opposons toutes nos forces à une force injuste, et, pour que l'iniquité ne nous atteigne pas, portons les plus terribles châtimens contre ceux qui la commettent !

» Que celui qui travaillera directement ou indirectement à nous priver de notre ferme, soit puni de mort!

» Que le propriétaire ou le middleman, son agent, qui expulsera un fermier de sa terre, soit puni de mort !

» Que le propriétaire qui exigera d'un acre de terre un prix plus élevé que celui que nous aurons fixé nous-mêmes, soit puni de mort!

» Que celui qui surenchérira sur le prix d'une ferme; que celui qui prend la place d'un fermier expulsé; que celui qui a acheté à l'encan ou autrement les objets saisis chez un fermier dépossédé, soient punis de mort!

» Atteignons tous ces coupables, non seulement dans leurs personnes, mais encore dans tous leurs intérêts et dans leurs affections les plus chères; que non seulement leur bétail soit mutilé, leurs maisons incendiées, leurs prairies mises en labour, leurs moissons dévastées, mais encore que leurs amis, leurs parents, soient comme eux dévoués à la mort ! que leurs femme et leurs filles soient déshonorées !...

» Et d'abord, comme, pour être fort, il faut des armes, hâtons-nous de ressaisir les armes dont on nous a dépouillés. Jusqu'à ce jour, l'isolement a fait notre faiblesse : associons-nous; engageons-nous solennellement à mettre en vigueur les lois que nous aurons décrétées ; et, pour que cet engagement soit plus saint et plus inviolable, donnons-lui la sanction d'un serment religieux; couvrons-le aussi du voile d'un secret inviolable; étendons sur tout le pays le réseau de notre confédération, et que quiconque refusera de s'associer à nous par le serment soit considéré comme ennemi et traité comme tel; et, pour que nos lois ne soient pas de vains commandemens, promettons solennellement que quiconque d'entre nous sera désigné pour être l'exécuteur du châtiment mérité par un coupable, obéira aussitôt, et remplira dans toute sa rigueur l'office qui lui sera commandé !... »

Voilà sans doute de terribles lois; ce sont celles de *Whiteboys*, code atroce, barbare, digne d'une population demi-sauvage, qui, abandonnée à elle-même, n'ayant aucune lumière pour guider ses efforts, ne trouvant aucune sympathie pour adoucir ses passions, est réduite à chercher dans ses grossiers instincts des moyens de salut et de protection.

Alors la terreur se répand dans le pays; de sinistres complots se trament dans l'ombre; des figures étranges apparaissent çà et là; des bandes armées s'organisent et parcourent les campagnes; les habitations sont assaillies pendant la nuit: chacun est obligé de fortifier sa demeure; mais toute résistance est vaine, tantôt il faut livrer des armes, tantôt prêter des sermens. Du reste, ces bandits de nature singulière, qui, pour voler des armes ou pour se venger, commettent toutes sortes de violences, repoussent l'or et l'argent qu'ils trouvent sous leur main. Un assassinat est commis; on apprend bientôt que la victime est un propriétaire dont, la veille, le fermier a été dépossédé. Les coupables ont été vus; mais nul, dans le pays, ne les connaît, et tout indique qu'ils sont venus de loin pour exécuter la vengeance d'autrui. Un autre crime pareil est commis; c'est le meurtre d'un middleman qui avait fait saisir les meubles d'un fermier. Alors toute la classe des propriétaires s'émeut; la justice est saisie ; elle lance ses mandats, mais nul ne lui indique la trace des coupables; elle les trouve à force de recherches; ceux-ci lui résistent, elle les enlève ; mais une rébellion vient, qui les lui arrache ; enfin, elle les a ressaisis, les coupables sont sous les verroux. Alors on cherche des témoins : tous ceux qu'on appelle n'ont rien vu, disent-ils ; un seul se présente, et dit la vérité. Deux jours après, on apprend que ce témoin a été assassiné. Comment donc faire ? Il faut bien que la justice ait son cours. Les témoins ne viennent plus. Eh bien ! il faut les arrêter et les amener de force devant la justice ; mais là, ils refusent de témoigner! il faut acheter leur témoignage. On menace leur existence; il faut la protéger. Comment? nul ne consent à leur donner asile! Eh bien ! il faut les mettre en prison. Mais quel prix sera assez haut pour décider un témoin à faire une déclaration qui met sa vie en péril, et dont le premier effet est de le priver de sa liberté? Quelque élevé que soit ce prix, il faut le lui payer. Mais qui admettra la sincérité d'un témoin déposant sous la double influence de l'argent qu'il reçoit, et de la mort qu'il redoute ? La nécessité veut cependant qu'on le croie. Mais ce témoin, rentrant en liberté après le procès, va être assassiné ! Non; il sortira de prison pour sortir d'Irlande. Ainsi, la condition de tout témoin à charge dans les procès criminels sera d'attendre en prison le jour du jugement et de s'exiler après. Mais quel honnête homme voudra être témoin ? On se passera de témoins honnêtes : la nécessité le veut encore ainsi. Mais quel honnête homme voudra être juge ?... Ainsi nous voilà, de conséquences en conséquences, arrivés à cette triste alternative de voir la justice impuissante ou immorale; d'acquitter les prévenus faute de témoins, ou de les condamner à l'aide de témoins salariés! Enfin, l'arrêt est rendu ; le coupable est jugé et mis à mort ! Le dénonciateur et le témoin s'exilent. Le lendemain, on apprend que le frère du dénonciateur, la mère ou la sœur du temoin sont assassinés !...

Quand vous en êtes arrivé à ce point, croyez bien que dans cette voie de rigueurs tous vos efforts pour rétablir l'ordre et la paix seront inutiles. En vain, pour réprimer des crimes atroces, vous appellerez à votre aide toutes les sévérités du code de Dracon; en vain vous ferez des lois cruelles pour arrêter le cours de révoltantes cruautés; vainement vous frapperez de mort le moindre délit se rattachant à ces grands crimes; vainement, dans l'effroi de votre impuissance, vous suspendrez le cours des lois ordinaires, proclamerez des comtés entiers en état de suspicion légale, violerez le principe de la liberté individuelle, créerez des cours martiales, des commissions extraordinaires, et pour produire de salutaires impressions de terreur, multiplierez à l'excès les exécutions capitales...

Toutes ces rigueurs seront stériles; au lieu de guérir la plaie, elles l'irriteront et la rendront seulement plus vive et plus saignante. Rebelles à un mauvais état social, les agriculteurs, qui en 1760 se révoltèrent sous le nom de White-Boys, s'insurgeront quelques années après sous le nom de Oak-Boys; en 1772 sous celui de Steel-Boys, en 1785 ils s'appelleront Right-Boys, plus tard ils se nommeront Rockites ou soldats du capitaine Rock, ou Claristes, sujets de lady Clare; en 1806 ces rebelles seront appelés *Thrashers*; ils reprendront en 1814, en 1815, en 1820, en 1821, en 1823, en 1829, le nom de White-Boys; en 1831, celui de Terryalts; en 1832, 1833 et 1837, de White-Feet et Black-Feet, et sous ces dénominations diverses vous les verrez, excités par le sentiment des mêmes misères, se livrer aux mêmes violences suivies constamment d'une cruelle répression toujours impuissante...

INSTITUT.

Académie française.

Nous nous félicitons de pouvoir donner à nos lecteurs le texte même du rapport de M. Villemain, sur le concours de poésie et des ouvrages les plus utiles aux mœurs.

« Messieurs, a dit M. le secrétaire perpétuel, l'Académie française, dans les prix nombreux dont elle est dépositaire, ne voit pas seulement une récompense pour le talent, mais une influence qui peut en diriger l'usage au profit des études sérieuses et des utiles travaux. Tel sera, nous l'espérons, le bienfait de la fondation laissée depuis plusieurs années par le baron Gobert, et réservée par l'Académie jusqu'en 1840, comme une sorte de prix décennal pour l'histoire de France. Tel doit être aussi, dans d'autres proportions, le caractère de ces prix annuels fondés par un sage, aux yeux duquel le progrès moral était la première destination des lettres et l'instruction du peuple la plus noble dette de l'état.

» L'Académie accueillera les ouvrages qui touchent à ce but par les voies les plus diverses, une histoire des systèmes philosophiques et un traité d'éducation pratique; un livre de fine observation, de spiritualisme élevé et un manuel populaire.

» En effet, si dans les sciences mathématiques, certaines vérités spéculatives, qui ne semblaient d'abord qu'une pure curiosité de l'esprit, se transforment tôt ou tard en applications puissantes, et deviennent utiles de toutes les utilités inconnues que renfermait leur principe, on peut dire aussi qu'il n'est pas en philosophie une vérité fondamentale, quelqu'abstraite qu'elle soit, qui ne descende insensiblement dans l'usage et dont le contre-coup n'agisse sur le sort des hommes. Discuter les anciens systèmes de philosophie dans ce qu'ils ont de pur et de fécond pour les mœurs, dans ce qu'ils ont de

faux, et, par conséquent, de dangereux ; chercher le fondement de la certitude morale, c'est-à-dire la loi de l'être intelligent ; montrer que le doute absolu est une impuissance universelle, et que la force de l'âme est dans sa conviction ; c'est là, pour les jeunes esprits, un noble travail, et, pour tous, une instruction salutaire (Vive adhésion.)

» A ce titre, deux volumes d'Etudes philosophiques, par M. Mallet, ont fixé l'attention de l'Académie. En y blâmant quelques jugemens trop exclusifs, trop sévères, tels qu'ils échappent à la jeunesse, on estimera l'esprit généreux qui se mêle, dans cet ouvrage, à la précision des analyses et aux recherches savantes sur la philosophie grecque. M. Mallet appartient à l'enseignement public ; les principes de son livre attestent qu'il connaît tous les devoirs de sa mission ; son talent, qu'il les remplit avec succès et avec autorité.

» Un autre membre du corps enseignant a offert aux suffrages de l'Académie un travail étendu, sur le sujet depuis long-temps esquissé dans un livre bien court, qui semblait avoir tout dit : *L'Education des filles*, par Fénélon. Sous le titre de *Conseils aux mères*, M. Théry a repris, a développé, a traduit pour notre siècle, quelques-unes des vérités admirablement touchées par l'archevêque de Cambrai. Cette expérience de la famille, cette sagacité du père, à laquelle Fénélon suppléait à force d'ame et de génie, inspire souvent M. Théry et peut rendre ses conseils utiles, même après ceux d'un si grand maître. Il suffira de le lire avec choix, et lui-même jugera, sans doute, qu'il ne peut trop soigneusement revoir les détails d'un livre tel que le sien, où la plus saine instruction doit avoir pour seul ornement la clarté, la justesse et la simplicité. Mais l'Académie a voulu dès à présent honorer cet ouvrage, parce que les principes en sont purs, et que s'il peut gagner pour le goût, il est irréprochable pour la raison et la morale.

» Toutefois, messieurs, en appréciant le but et le talent de MM. Mallet et Théry, ce n'est pas à l'art habile des deux écrivains que l'Académie a réservé la première place dans ce concours. Deux médailles sont décernées. Mais, pour le prix, un livre moins savant a été préféré, un livre de noble instinct et de réflexions solitaires, plutôt que de recherches et d'études, l'ouvrage d'une mère écrivant sur la vie des femmes, dont elle a modestement suivi tous les degrés, et dont elle a vu de près la plus brillante exception et la gloire la plus rare, sinon la plus heureuse, dans le génie de madame de Staël, sa compatriote, sa parente et son amie. Necker, Staël ! ces noms que les discordes politiques et même les dissentimens littéraires ont livrés si souvent aux contradictions de l'envie, ces noms qui rappellent talent, esprit, liberté, restent naturalisés en France ; et l'Académie croit répondre à la pensée du prix fondé *pour le Français auteur de l'ouvrage le plus utile aux mœurs*, en envoyant cette année sa couronne à madame Necker de Saussure, à Genève. (Applaudissemens prolongés.)

» L'ouvrage de madame Necker est, en effet, une des plus saines lectures qu'on puisse faire. L'esprit de ce livre est à la fois sévère et délicat. On sent, au fond des paroles, une foi sérieuse, la gravité du caractère et celle des habitudes. Mais l'austérité n'est que dans les principes ; la persuasion est dans le langage. Nulle part la vie entière de la femme n'a été plus finement expliquée et décrite avec une sagacité plus attentive et plus tendre ; nulle part elle n'a été ramenée à une vocation plus haute, sans paradoxes, sans projets ambitieux de transformations sociales, mais par la profonde intelligence de ce qui est conforme à la nature et à la société.

» Pourquoi un si bon ouvrage est-il inégal ? Pourquoi ces pages où l'on rencontre des touches si vives et dignes de Labruyère, ne sont-elles pas exemptes d'incorrection et de langueur ? Le livre eût fait plus de bien encore : il serait lu davantage et avec plus d'attraits ; il répandrait plus facilement ces trésors de sages pensées et de généreuses émotions qu'il renferme, et qui ne peuvent s'en échapper vers une âme sans la rendre meilleure ou plus ferme dans le bien.

» Quelques parties du livre de Mme Necker auront cette puissance immédiate et salutaire : ce sont celles où l'auteur, qui est toujours de son siècle sans être du monde, cherche à définir l'éducation, les soins, la mission, qui conviennent le mieux aux femmes dans notre époque. Tout ce qu'elle dit à cet égard d'ingénieux, de vrai, de touchant, la jette elle-même dans une sorte d'enthousiasme gracieux et pur, qui lui montre les femmes de notre siècle ranimant, si elles le veulent, par l'active charité, la flamme de l'amour céleste, et retrouvant par elles, dans nos jours peu chevaleresques, plus d'empire et de bonheur qu'elles n'en eurent jamais dans ce moyen-âge renommé pour l'éclat et les hommages dont il les avait entourées. (Très bien ! très bien !)

» De ce perfectionnement social promis à notre temps, de ces devoirs sérieux et domestiques qui doivent remplacer dans tous les rangs l'exquise politesse de mœurs réservée jadis à un seul, l'attention se porte naturellement sur le sort des classes pauvres de la nation. Leur assurer plus de bien-être et de lumières, et faire en sorte que, dans cette société égale et libre où beaucoup peuvent s'élever, sauf à tomber vite (on rit), nul ne soit condamné sans recours à l'ignorance et à la misère : tel est le problème de nos jours, telle est l'œuvre de politique et d'humanité qui doit se poursuivre sous toutes les formes. Inspirer par la religion et les mœurs le goût du travail, faire servir l'instruction au bon sens et le bon sens au bonheur de soi-même et des autres, voilà ce qui peut naître de ce vaste enseignement populaire hardiment propagé sur la France, et qui ne l'est pas encore assez. (Applaudissemens prolongés.)

» Mais il faut des livres pour tant de lecteurs nouveaux qui se préparent chaque jour, des livres faits pour eux, appropriés à leur usage, et qui rendent chacun plus habile dans son état au lieu de l'en dégoûter. La composition de tels ouvrages n'a paru au-dessous d'aucun grand talent, depuis Francklin jusqu'au docteur Chalmers, et à l'orateur anglais M. Brougham. Dans notre pays même, et près de nous, parmi tous les beaux vers échappés à la voix sublime et tendre d'un poète, d'un orateur aussi, je n'en réciterais pas de plus admirés et de plus durables que la *Prière des petits enfans*, improvisée par M. de Lamartine pour une école de village. (Mouvement, approbation.)

» On ne peut trop souhaiter que les esprits les plus élevés, qui sont presque toujours les plus justes, ne dédaignent pas cette gloire d'écrire pour l'instruction du peuple. Les vérités de la morale, les principes utiles à la société, et jusqu'à ces notions politiques souvent perverties et ensanglantées par des passions aveugles, peuvent être amenées, pour tout le monde, à une évidence simple et persuasive. On ne saurait trop encourager de semblables essais. (Approbation.)

» L'Académie a distingué sous ce rapport un petit écrit intitulé *Jean Lebon à ses amis les ouvriers*, écrit plein d'excellens conseils, et qui a eu le grand mérite de ne pas ennuyer ceux auxquels il s'adresse, et d'être lu par eux. Elle décerne à ce travail utile une médaille de 1,500 fr. ; mais elle rappelle qu'il n'y aurait pas de récompense au-dessus du mérite d'un livre instructif en peu de mots, sévère pour la morale, attachant par la forme, d'un livre judicieux et vrai, qui deviendrait populaire et qui serait la plus haute instruction des enfans et le délassement des travailleurs. (Assentiment.)

» En attendant un semblable livre, l'Académie avait proposé des prix particuliers pour les meilleures traductions d'ouvrages de morale. Elle n'excluait de ce concours ni l'antiquité, ni la science, car elle y cherchait un retour vers la haute et sévère littérature. A ce titre, deux travaux ont fixé son attention : l'un est la reproduction d'un livre antique et mal connu, les *Entretiens d'Epictète*, recueillis par le philosophe Arien, son disciple. Ce livre, qu'on peut lire comme une sorte d'introduction profane à l'évangile, est le monument immortel des efforts que faisait l'esprit humain pour se revendiquer lui-même et remonter des corruptions de l'empire à la justice et à la vérité. On ne saurait y jeter les yeux sans en aimer mieux son temps et son pays, et sans remercier la Providence du progrès des sociétés modernes. Le livre d'Epictète montre l'élévation solitaire d'une âme dans l'abaissement universel ; mais ses vœux les plus hardis sont aujourd'hui des vérités vulgaires.

» Ce grand changement est dû à la religion, aux lettres, aux sciences, à cette triple puissance qui a civilisé l'Europe et qui transformera l'univers. Aussi, messieurs, dans nos jours d'études sévères et positives, de graves esprits, en cultivant avec profondeur les sciences mathématiques et naturelles, n'en remontent pas moins au sentiment religieux, comme à une partie essentielle du développement humain. De constans efforts sont dirigés vers ce but, dans les états de l'Allemagne, en Angleterre et dans l'Amérique du Nord, c'est-à-dire dans les pays où la pensée est le plus spéculative et dans ceux où elle est le plus libre.

» Il y a quelques années, la société royale de Londres, ce grand foyer des sciences mathématiques et naturelles, reçut par testament un legs de 200,000 fr. pour un ou plusieurs auteurs qui démontreraient la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, par les œuvres de la création. Le président de la société royale désigna lui-même, parmi les physiciens, les naturalistes, les géologues, huit hommes célèbres qui acceptèrent cette mission d'élever les derniers résultats de la scien-

ce à la hauteur d'une démonstration nouvelle de la Providence. Ce noble appel donna naissance à un livre du docteur Buckland, le panégyriste, le continuateur et presque le rival de notre illustre Cuvier. (Sensation.)

» Il y avait des milliers d'années que la philosophie prouvait, par le spectacle du monde extérieur, l'existence d'une cause intelligente et suprême; mais ces preuves avaient vieilli devant la science moderne; et parfois aussi des difficultés nouvelles étaient sorties de cette science même. Par une contradiction singulière, à mesure que la création dévoilée s'agrandissait à nos yeux, la foi au Créateur s'était ébranlée dans quelques âmes. Chaque progrès dans l'histoire immémoriale du globe, chaque pas nouveau dans les profondeurs du monde fossile, avaient suscité quelque doute. La tâche du docteur Buckland a été de tirer la preuve d'où était venu le doute, de porter la démonstration religieuse aussi loin qu'était allée l'observation, d'atteindre hardiment les dernières limites de la science, de les dépasser encore, et de retrouver dans cette succession d'ébauches ensevelies qui semblaient le jeu fortuit de la matière, la main et le calcul de Dieu aussi visiblement empreints que sur le disque du soleil et dans le spectacle éclatant de l'univers. (Vive sensation.)

» Minéralogiste, physicien, géomètre, anatomiste et de plus, comme quelques savans Français que je vois ici (tous les regards se portent vers M. F. Arago), homme éloquent, le docteur Buckland a suffi à la grandeur de son sujet. Une vive curiosité, un salutaire enthousiasme ont accueilli son ouvrage en Angleterre. Un jeune savant, M. le professeur Doyère, vient de le traduire en consultant pour quelques parties de ce travail, deux membres célèbres de l'Institut: et cette reproduction d'un monument élevé par la science à la morale et à la vérité, devait fixer l'attention de l'Académie. L'Académie décerne à M. Thurot, traducteur d'Epictète, un prix de 3,000 fr. en décernant un prix égal au traducteur du *Traité de la géologie et la minéralogie, dans leurs rapports avec la théologie naturelle;* elle l'invite à entreprendre encore des travaux semblables. (Bravo!)

» L'Académie, en effet, propose de nouveau, par un emploi autorisé de la dotation littéraire de M. de Monthyon, un ou plusieurs prix pour les meilleurs traductions d'ouvrages de philosophie morale, qui seraient publiés d'ici au 1er janvier 1841. Elle n'indique aucun choix; mais elle estime que plus d'un beau monument de l'antiquité et plus d'une production célèbre des littératures contemporaines s'offriront à la pensée des hommes studieux que tenteraient cette gloire utile et modeste: elle y voit l'avantage d'attirer le talent, au moins à son but, vers les grands modèles des âges classiques et les productions les plus durables de l'âge actuel.

» Par ce même attachement aux traditions littéraires, l'Académie propose pour sujet de son ancien prix d'éloquence à décerner en 1840, l'éloge, ou, si l'on veut, la notice historique de madame de Sévigné, c'est-à-dire l'analyse et la peinture de ce que l'esprit naturel, l'imagination et le goût ont inspiré de plus original et de plus délicat dans le siècle de la politesse et des lettres. (Très bien!) Là, reparaîtront tous ces souvenirs dont l'esprit de nos temps modernes s'écarte souvent avec raison, mais qu'il ne peut ni négliger ni méconnaître.

« Ces souvenirs, messieurs, nous aimons à les réunir aux illustrations plus récentes de la patrie et au génie nouveau de ses institutions. (Applaudissemens.) C'est dans cette pensée que l'Académie avait proposé pour sujet aux candidats du prix de poésie, le *Musée de Versailles.*

Ce concours, dont il me reste à vous parler, a produit beaucoup de pièces de vers descriptives et lyriques. L'Académie en a surtout distingué quatre où le talent se montre à degrés inégaux, mais marqués. Ce n'est pas qu'ailleurs même il ne se rencontre des vers heureux, des traits expressifs, et quelque chose des nobles sentimens que fait naître la pensée royale et vraiment patriotique du nouveau Versailles; mais l'art et la force manquent souvent; et, il en est beaucoup de ces pièces de poésies comme de quelques tableaux du Musée qu'elles célèbrent, elles ajoutent au nombre sans ajouter à l'éclat du concours. (On rit.)

» Toutefois, messieurs, en songeant à la difficulté d'un sujet si vaste et rebattu par l'admiration publique, on peut avoir de justes éloges à décerner, avant même d'arriver à la pièce préférée par l'Académie. L'ouvrage numéro 8, qui sous cette épigraphe:

« Athènes existe encore et Rome n'est pas morte »

a seulement disputé l'honneur d'une mention, respire le plus noble enthousiasme pour nos grands génies littéraires, que l'auteur célèbre de préférence parmi les autres héros du musée national. On peut y soupçonner la main d'une femme à quelques traits purs et délicats d'un souvenir de Jeanne d'Arc, dont la statue rappelle au poète un autre souvenir ou plutôt un deuil tout récent, celui de la princesse pleurée sans flatterie, qui, près du trône, fut mieux que la protectrice des arts, qui les cultiva d'instinct et par étude, et qui, jeune fille, avec un cœur de reine, consacra son ciseau à reproduire, sous des traits d'une douceur héroïque, le modèle de la pureté virginale et du dévoûment à la patrie. (Profonde sensation.)

» La même allusion touchante se trouve dans plusieurs pièces du concours, comme si elle appartenait à une pensée commune du pays, autant qu'à l'inspiration du poète. Une ode inscrite sous le numéro 9, a mérité pour d'autres beautés de détail une mention particulière.

» L'auteur, M. Masselin, qui a pris pour épigraphe deux vers de Virgile, paraît avoir étudié dans les grands maîtres la correction et l'élégance. La pièce qui a le plus approché du prix, enfin, et qui a fait hésiter les juges, est évidemment l'ouvrage d'un homme de talent, que des études sévères ont conduit à la pureté classique, sans que son imagination en ait moins d'éclat et de liberté. La fiction de ses vers, qui me rend peut-être partial pour lui, n'est autre que le récit supposé d'un des élèves de nos colléges, accueillis et conduits dans les galeries de Versailles par le roi qui leur a donné ses fils pour camarades et pour rivaux d'études. Le poète, un peu trop habile pour un écolier, décrit avec talent et les siècles qui ne sont plus et le siècle qui commence; et ils ne manquent ni de grâce, ni de force, soit qu'il rêve les fêtes enchantées et la cour pompeuse de l'antique Versailles, soit qu'il montre les héros parvenus dans nos guerres de la révolution,

« Ces soldats inspirés dont la race est en France.»

» L'Académie, en appréciant cet ouvrage, qui honore le talent de M. Ernest Fouinet, a réservé le prix pour la composition dont le mouvement heureux et le tour poétique ont entraîné ses suffrages. L'auteur, madame Louise Revoil-Collet, a pris pour devise un des vers de son poème:

« Versailles! c'est le Panthéon. »

Et elle n'est pas restée trop au-dessous de l'enthousiasme qui lui fait jeter ce cri d'apothéose.

» Je n'ai pas à louer ce que le public va juger. L'auteur ne lira pas elle-même son ouvrage, comme le fit avec tant de succès, il y a deux ans, le lauréat de l'*Arc de Triomphe.* La règle de l'Académie est inflexible, et elle ne permet, dans cette enceinte, que la séduction du talent, et l'ascendant précieux des beaux vers. (On rit.) »

Après la lecture du rapport de M. Villemain, lecture a été donnée, avons-nous dit hier, du poème de madame Louise Collet-Revoil. En voici quelques fragmens:

L'auteur décrit en strophes brillantes la création de Versailles par Louis XIV, et l'union du grand roi avec la merveilleuse villa:

Qui dira les splendeurs de la nuit nuptiale
Où s'unit le monarque à sa villa royale?
Qui dira son orgueil et son ravissement
En embrassant de l'œil l'immense monument?
Comme un rayon d'amour fait vivre un cœur de (femme,
Il fit vivre ce corps dont il devenait l'âme!
Et quand sa volonté l'eut tiré du néant,
D'un souffle il anima tout ce palais géant.
Il se sentit plus grand des grandeurs de Versailles;
Il se crut presqu'un Dieu dans ses vastes murailles.

Le poète montre plus tard la ville des rois envahie par la révolution, et il s'écrie:

Comme on ne peut remplir le lit
D'un fleuve à la source épuisée,
Depuis ce jour, rien ne remplit
Ce temple à l'idole brisée.

Des ombres erraient en pleurant,
La nuit, dans ses salles désertes,
Et les portes restaient ouvertes
Attendant un hôte assez grand!

Aucune tête couronnée,
Aucun tribun dans son orgueil
Dans la demeure profanée
N'osait inaugurer le seuil!

Quand il ceignit le diadème
Que Charlemagne avait porté,
Du temple des rois dévasté
Napoléon n'osa lui-même
Devenir la divinité!...

Puis arrivant à ses souvenirs plus récens:

.... Ce fut un jour de fête universelle
Que le jour où s'ouvrit la Versailles nouvelle;
Quand, pour inaugurer sa résurrection,
La foule se pressa, fière, heureuse, attendrie:

Elle applaudit son chef en fêtant la patrie,
Car le monarque avait compris la nation.

Louis Quatorze au temps d'ivresse
Des grandes fêtes de sa cour,
N'eut jamais un jour d'allégresse
Qui fût comparable à ce jour.

L'éclat de sa magnificence
Était pour lui seul... mais ici,
Oh ! c'était bien toute la France
Qui disait à son roi : « Merci ! »

« Merci ! » dans leur brève parole
S'écriaient ces fiers vétérans
Que Bonaparte, au point d'Arcole,
Vit s'élancer aux premiers rangs.

« Merci, d'avoir mis sur ces toiles
Notre chef et nos bataillons !
Il fut l'astre et nous les étoiles ;
A côte de lui nous brillons ! »

Et le marin, l'ame attendrie,
Disait : « Merci !... voilà Jean-Bart !
Dans les gloires de la patrie
Nous avons aussi notre part. »

En s'inclinant devant la toge
Des d'Aguesseau, des Lamoignon,
« Merci, » répétait pour éloge
Le magistrat, fier de leur nom.

« Merci, s'écriait le poète,
Corneille et Molière sont là...
Et, si leur laurier ceint ma tête,
L'avenir un jour m'y verra ! »

Et l'orateur, d'une voix forte,
Disait : « Merci !... Ce sera beau
D'inscrire le nom que je porte
Près du grand nom de Mirabeau ! »

« Merci !... répétait chaque artiste,
La gloire sauve de l'oubli,
Et dans cette fête où j'assiste,
Sont Lebrun, Puget et Lulli ! »

Devant La Vallière et Fontange
La jeune femme, d'un regard,
Disait : « Merci ! leurs formes d'ange
Nous furent transmises par l'art ;

Oh ! ces morts n'ont rien de funèbre,
Je voudrais une tombe ici ;
Puisque la beauté rend célèbre,
Je puis le devenir aussi. »

Et la foule enivrée, ardente, enthousiaste,
Débordait frémissante en ce palais si vaste,
L'enlaçait tout entier de ses réseaux mouvans,
Et, semblable à la mer, roulait ses flots vivans.
Elle se répandait dans chaque galerie,
Redisant les grands noms que garde la patrie,
Voyant revivre encor les héros qu'elle aima
Sur la toile et le marbre où l'art les anima.
Devant tous ces tableaux de gloire et de conquêtes
S'agitait le roulis de ces milliers de têtes ;
Et toujours les regards trouvaient un aliment,
Et la foule avançait dans le ravissement.
Mais quand elle parvint au milieu de ces reines
Belles sur leur cercueil et dans la mort sereines,
Résistant tout-à-coup au flot qui l'apporta
Par un instinct du cœur la foule s'arrêta...
Parmi tous ces héros dont Versaille est peuplée,
Elle avait découvert la vierge immaculée
Qui ravit la victoire à l'Anglais triomphant
Et délivra la France avec un bras d'enfant.

C'était une blanche statue,
Vierge guerrière revêtue
De l'armure des anciens rois :
Fille pudique au front céleste,
A l'œil fier, au souris modeste,
Femme, héros, tout à la fois !

Il fallait plus qu'un grand artiste
Pour la rendre ainsi calme et triste,
Accomplissant l'ordre de Dieu ;
Il fallait l'art et la croyance :
L'ame d'une fille de France
A réuni ce double feu.

Et de ses mains s'est échappée
Jeanne d'Arc pressant son épée
Sur son cœur virginal et fort,
Qui sous la voix de Dieu tressaille,
Mais qui sait au champ de bataille
Intrépide braver la mort.

Celle qui nous rendit, sous cette forme pure,
Le symbole divin d'une double nature,
De force et de candeur mélange harmonieux,
Hélas !... ange exilé, poétique mystère,
Toucha du bout de l'aile aux choses de la terre,
Et s'en revint aux cieux !

On dit que dans son vol, ainsi qu'une colombe,
Son ame erre la nuit près de ces marbres blancs,
Et que, pour l'escorter, se levant de leur tombe,
Les reines nobles sœurs la suivent à pas lents.

Elle s'arrête au fond de cette galerie
Où veille Jeanne d'Arc avec recueillement,
Et l'on entend alors, comme une ombre qui prie,
Répéter faiblement :

« O mon œuvre d'amour ! ô ma sœur bien aimée !
» Mon cœur te devina quand mes mains t'ont formée !
» J'ai su te reconnaître en approchant des cieux ;
» Tu te penchais vers moi pour calmer ma souffrance,
» Et ta voix me disait, quand je pleurais la France :
» Viens, on retrouve ici ce qu'on aima le mieux ! »

Et la Vierge guerrière, agitant son armure,
Se penche et lui répond par un pieux murmure :
Et la fille des rois, dans son ravissement,
Entoure de ses bras cette image chérie,
Et de son blanc linceul forme une draperie
A leur groupe charmant.

Le poème se termine par quelques rêveuses méditations sur les mystères de la tombe, sur cette autre vie dont la tombe est l'entrée, sur les labeurs du génie, et par un appel aux jeunes gloires qui aspirent à l'apothéose du musée consacré à toutes les renommées :

Courage donc, jeunes athlètes ;
A la foudre exposons nos têtes !...
Des morts obscurs se souvient-on ?
Il faut d'illustres funérailles
Pour avoir sa place à Versailles :
Versailles ! c'est le Panthéon.

ISIDORE ET ANTOINE.

(Le libraire Ambroise Dupont vient de publier un nouvel ouvrage de M. Saintine, intitulé *Antoine*. Le talent de l'heureux auteur de *Picciola*, ce petit chef-d'œuvre, s'y révèle sous un aspect nouveau et presque inattendu. Nos lecteurs pourront en juger par le fragment que voici.)

Vers 1767 à 1768, dans la voiture publique qui d'Arras se rendait à Paris à petites journées, se trouvaient deux jeunes garçons, dont le plus âgé pouvait compter treize ou quatorze ans. Tous deux avaient pour guide et pour compagnon de route, un bon frère quêteur, chargé de leur surveillance jusqu'à leur arrivée à Paris, où ils devaient entrer au collége Louis-le-Grand, l'un comme élève payant, l'autre comme boursier.

Celui-ci, en faveur de ses bonnes dispositions religieuses, M. de Conzié, évêque d'Arras, l'avait pris en affection et s'était déclaré son protecteur.

Le frère, ayant le sommeil facile en voiture, choisit un coin sur la banquette où ils se trouvaient tous trois, et, grâce à cet arrangement et au sommeil presque continu de l'argus encapuchonné, les jeunes garçons, livrés à eux-mêmes, après un instant d'examen silencieux, échangeaient quelques paroles, et commençaient, en se querellant, une liaison qui, pour le malheur de l'un d'eux, ne devait durer que trop long-temps.

Si vous me demandez à quoi bon ce nouveau préambule, grâce auquel nous voilà reportés à vingt-cinq ans en avant de l'époque où nous nous trouvions d'abord, je vous répondrai que, pour l'intelligence de cette histoire, il est indispensable de bien connaître les antécédens de notre principal personnage, Antoine ! et Antoine est l'un de nos petits voyageurs. L'autre se nomme Isidore.

— Que fait votre père ? disait Isidore à Antoine.

— Mon père est brasseur dans la cité ; il occupe quarante ouvriers ; vous savez, cette grande brasserie : *Antoine-Antoine, à la Branche d'acacia*.

— Je connais ; mais vous, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu ! Vous avez donc commencé vos classes à l'école et non au collége d'Arras ; sans cela nous nous serions déjà rencontrés, dit Isidore d'un ton quelque peu dédaigneux.

— Mon père m'a fait instruire à la maison, sous ses yeux ; il a mieux aimé cela, quoique ça coûte plus cher ! répliqua Antoine avec la fierté du plus riche.

— Qui est-ce qui vous donnait des leçons ?

— L'abbé Porret.

— Ah ! un petit vieux, toujours sale ? Est-ce qu'il sait le latin ?

— Très-bien, puisqu'il me l'a enseigné.

— C'est qu'il ne le savait pas assez pour le collége, où il était [illegible]. Il y apprenait à lire aux enfans.

Ce mépris jeté à mauvaise intention sur son

premier professeur fit monter la rougeur au front d'Antoine; il médita sa réponse, et après un instant de silence : —Au surplus, c'est à grand'peine que ma mère s'est décidée à me laisser aller à Louis-le-Grand. Elle est si bonne, ma mère, elle m'aime tant! Puis elle dit qu'on se gâte dans les colléges, et qu'on en sort toujours un mauvais sujet.

— Je ne crains pas cela pour moi, dit Isidore d'un air d'importance.

— Pourquoi!

— Parce que je ne me laisse dominer que par mes propres idées, et non par celles des autres!

Cette phrase ambitieuse fit ouvrir de grands yeux à Antoine. Il voulut riposter sur le même ton, pour se tenir à la hauteur; mais il eut le dessous, car Isidore connaissait beaucoup plus de grands mots que lui, et entre discoureurs de cette espèce, les grands mots font les bonnes raisons. Antoine n'avait d'autre vocabulaire dans la tête que celui de son père et de sa mère, bonnes gens, bien plus désireux d'en faire un honnête homme qu'un bel-esprit. Intérieurement, il s'avouait donc vaincu et n'osait se tourner vers son glorieux adversaire, quand celui-ci, revenant tout à coup à ces sentimens d'humilité chrétienne que M. de Conzié avait aimés en lui, et se reprochant son triomphe orgueilleux, tendit la main à son compagnon de route, en lui disant : — Je vous demande pardon, M. Antoine, si j'ai pu vous contrarier par mes paroles; je me le reproche et vous prie de m'excuser.

Antoine, bien éloigné de s'attendre à ces avances, en fut vivement touché; il pressa avec émotion la main qu'on lui tendait, ne sachant ce qu'il devait admirer le plus, de la haute raison ou de la générosité d'Isidore. Interrompus alors par un ronflement, en basse continue, du frère quêteur, le rire leur prit, leurs propos changèrent de forme et d'objet, et ils sortirent de cet accès de gaîté déjà bon camarades et se tutoyant à qui mieux mieux.

Les journées suivantes, Antoine, quoique d'un caractère naturellement altier, continua de se laisser prendre aux manières cauteleuses et surtout au ton dogmatique de son jeune compagnon.

Le voyage achevé, le frère quêteur remit les deux jeunes Artésiens entre les mains de l'abbé Proyart, proviseur du collége Louis-le-Grand, en reçut une aumône pour son couvent, en guise de commission, et retourna à ses affaires.

Nos jeunes gens n'avaient pas séjourné ensemble un mois au collége que leur position respective fut fixée. Quoique amis, l'égalité ne pouvait plus exister entre eux. Antoine avait subi l'ascendant d'Isidore. Il n'était plus que l'obscur satellite entraîné par une force aveugle d'attraction autour d'un astre tout-puissant. Cependant, Isidore, d'une apparence grêle, d'une figure disgracieuse, était le plus jeune des deux: malgré ses faux semblans, il n'avait guère plus de savoir ni plus de raison que son camarade. A quoi donc attribuer l'empire exercé par lui sur Antoine? A la haute opinion qu'il avait de lui-même, à la nature sérieuse de son esprit, et même à certain état maladif, à une irritation nerveuse qui du physique réagissait sur le moral.

Antoine se soumit d'abord aux idées de son ami parce qu'il l'admirait; ensuite, par pure bonté d'âme, parce qu'il l'aimait. Il le voyait pâlir et s'émouvoir à la moindre contradiction; il traita ses exigences comme des malaises, et crut qu'en fait de discussion c'était au mieux portant de céder à l'autre. Le pli une fois marqué ne s'effaça pas. Il devait d'autant moins s'en méfier, que le protégé de M. de Conzié, l'enfant aux grands principes, affichait sur toutes choses une sorte de rigorisme capable d'imposer à son compagnon : mais ce rigorisme, chez un garçon de cet âge, cédait moins de convictions sincères que d'une exaltation de cerveau. Jusqu'à présent, cette exaltation se manifestait au sujet des idées religieuses dont on l'avait entretenu; mais qu'elle devait facilement se détourner sur d'autres objets, même tout à fait contradictoires! Nous allons en fournir la preuve.

Pour les préparer à leur première communion, et les édifier durant leurs heures de loisir, on avait mis entre les mains des deux amis un livre plein de prestige, de dévoûmens merveilleux, de pensées sublimes et naïves, un livre dont chaque histoire est un drame palpitant, la *Vie des Saints;* ouvrage dangereux tel qu'il est, mais auquel il ne manque, pour devenir aussi profitable qu'intéressant, sous le double rapport de la religion et de l'histoire, que d'être refait par un esprit éclairé et croyant.

Nos deux amis ressentirent à la lecture de ce livre, une impression dont le résultat dépassa de beaucoup le but qu'on voulait atteindre. Isidore, s'enthousiasmant au récit de ces pieuses abnégations, de ces renoncemens du monde, ne rêva bientôt plus que la vie érémitique, et le jeûne et les austérités dans quelque solitude.

Antoine songea à sa mère, et refusa d'abord de suivre son ami, même dans ses rêves; mais celui-ci, à force de le circonvenir, de lui parler des joies du désert et d'une existence rêveuse passée face à face avec Dieu, finit par l'entraîner dans son tourbillon. Trop jeunes tous deux et trop inexpérimentés pour comprendre ce qu'il y avait de déraison à vouloir renouveler de notre temps ces grandes expiations des premiers siècles de l'église, les voilà enfantant projets sur projets pour se retirer au plus vite dans quelque Thébaïde et y vivre en vrais anachorètes.

Renoncer au monde et à ses joies était ce qui coûtait le moins aux deux écoliers : car cela signifiait simplement pour eux, quitter le collége et s'affranchir des leçons, des pensums et des châtimens. Mais ils ne s'abusaient pas sur un point, c'est que l'argent leur était indispensable pour gagner le désert. Le seul moyen d'en amasser fut de mettre de côté celui que M. de Conzié envoyait à Isidore pour ses déjeuners et ses menus plaisirs, et celui qu'Antoine recevait de sa famille pour le même objet.

Les voilà donc se condamnant au pain sec chaque matin et à la privation de tout plaisir onéreux. En attendant l'accroissement de leur trésor, qui ne pouvait aller que bien lentement, à quarante sous par semaine, ils se mirent à construire en idée non des châteaux en Espagne, mais un ermitage.

Comme logement, à la rigueur, une grotte spacieuse et profonde pourrait suffire, décorée à l'entrée de buissons d'églantiers, de liserons et de chèvrefeuilles, tapissée intérieurement de mousse et de lierre : ce serait encore là une retraite assez agréable. On aurait soin de la choisir tout auprès d'une source claire, limpide et non saumâtre. Quand on se décide à ne boire que de l'eau, faut-il au moins la boire à son goût. Mais la nourriture? y a-t-il pour si peu de quoi rester embarrassé? Robinson en a-t-il manqué dans son île? et Robinson n'était pas un anachorète. — Nous travaillerons à la terre, et Dieu bénira notre culture comme il a béni celle de saint Pacôme.

— Nous aurons, avant tout, un champ de blé; car on ne peut se passer de pain.

— Oui, et un verger.

— Oui, et un potager.

Et déjà, aux alentours de leur grotte, ils voient se dérouler la verdure de leurs épis, escadronnant, tourbillonnant au soleil sous les brises du matin, pour leur réjouir la vue et leur procurer une douce fraîcheur; les rameaux de leurs arbres se courbent sous le poids des fruits; ils en ont de pleines corbeilles, qu'ils travaillent eux-mêmes avec l'osier croissant aux bords de leur ruisseau, dont l'onde pure ne suffit bientôt plus pour les désaltérer. Ils ont des vignes, et les voilà déjà, dans leurs rêves d'ermite, plus préoccupés de récoltes et de vendanges que de prières et de macérations!

Toute pastorale, pour être intéressante, a besoin de la présence du loup. — Mais si les animaux sauvages se jettent à travers nos champs et détruisent nos moissons? dit Antoine.

— Nous les tuerons, répond Isidore.

— Oh!... il ne faut tuer personne!

— C'est vrai; et bien, nous accepterons cela comme une punition du ciel... Pourtant, s'ils nous attaquent nous-mêmes?

— C'est autre chose; la défense est un droit, nous nous défendrons!...

— Avec quoi? il nous faut des armes!

— Nous en aurons; un fusil...

— Chacun, et une paire de pistolets.

— Des beaux! à deux coups! N'oublions pas de nous bien approvisionner de poudre et de plomb; car, la récolte manquant, la chasse nous sera une ressource.

— Sans doute!

De projets en projets, ils en étaient là de leur vie d'anachorètes, quand une autre objection se présenta. — Si, au lieu d'animaux sauvages, ce sont des hommes, des malfaiteurs qui viennent piller, ravager nos champs? car enfin, même au désert, on peut avoir de mauvais voisins! Saint Porphyre fut surpris et maltraité par des méchans qui lui supposaient des trésors.

— N'aurons-nous pas des armes?

— Mais s'ils sont les plus forts?

— Eh bien, nous ferons alliance avec d'autres, et nous irons les piller à notre tour!

Ainsi, de rêves en rêves, de perfectionnemens en perfectionnemens, nos deux petits saints étaient devenus deux bandits, et la grotte de la Thébaïde se transformait insensiblement en une caverne de voleurs. Isidore était le chef de la troupe, Antoine son lieutenant en premier. Ils devaient, non convertir leurs compagnons, mais les discipliner, leur donner un costume pittoresque, une armure brillante, et, grâce à eux, jouer un certain rôle de conquérans. Les histoires de Fra-Diavolo et de Rinaldo-Rinaldini avaient remplacé la *Vie des*

Saints; ils ne visaient plus à être canonisés, mais à être pendus !

Ne croyez pas que je me sois appesanti sans raison sur ces détails, en apparence puérils. Les petits événemens que je signale ici renfermaient en eux le germe d'événemens bien autrement graves. Mais il me reste à parler d'un fait encore plus étrange, né de l'imagination désordonnée d'Isidore, et qui valut à Antoine d'être, pour ainsi dire, chassé du collége Louis-le-Grand.

Leur première communion avait fait reprendre son cours naturel aux idées pieuses des deux amis. Antoine néanmoins, au lieu de ces instincts si doux et si purs éclos sous les caresses de sa mère, de cette religion éclairée qu'il devait à de saints exemples, se trouvait désormais accessible aux entraînemens les plus irraisonnés. Ce n'était plus que par l'exaltation qu'il devait procéder en tout.

Isidore tomba malade et fut mis à l'infirmerie du collége. Antoine, durant cette séparation forcée, livré à lui-même, se trouva ballotté par mille pensées contraires, comme un vaisseau sans pilote et sans boussole, qui ne sait à quel vent ouvrir sa voile. Enfin ils se revirent ! Isidore semblait sortir d'un autre monde, tant ses anciennes croyances s'étaient modifiées, et tant il avait acquis de notions positives sur des matières jusques alors totalement étrangères pour lui.

Il réapparut devant Antoine avec un système complet de religion nouvelle, basé sur les inspirations de l'âme d'une part, de l'autre sur le fluide magnétique, alors inconnu en France; le tout mélangé d'un reste de traditions catholiques. Illuminisme grossier, que l'allemand Jung-Stelling et madame de Krudner devaient propager plus tard. Il avait des visions, des révélations ; ses songes étaient des avertissemens du ciel qu'il savait interpréter avec certitude. Fasciné par ses discours , par son éloquence, par l'étrangeté même de ses doctrines, Antoine se laissa encore une fois aller à son impulsion. Isidore fut à ses yeux un oracle, un prophète, un Christ futur appelé à rénover le monde.

Ils en vinrent à ce degré de folie, de croire qu'autrefois leurs deux âmes avaient été unies par un lien sacré. La mère d'Isidore avait perdu son premier fils en bas-âge. Eh bien ! l'âme de ce fils habitait maintenant le corps d'Antoine. Telle était, ils n'en doutaient pas , la cause décisive du penchant qui les avait entraînés l'un vers l'autre. Dans toutes les grandes affections , se montrait ainsi la force attractive de deux âmes déjà appareillées dans des temps antérieurs. Leur instinct divinateur, leurs rêves, tout venait corroborer cette douce persuasion.

Un soir même, tout éveillés, ils avaient vu luire, sur un nuage sombre du ciel, des caractères lumineux , mais de forme vague et indéterminée. Tout-à-coup, ces signes s'étaient rapprochés. Chacun de ces météores cabalistiques s'était allongé, contourné en lettres et, grâce à leur réunion, le mot Frères ! écrit dans les profondeurs de l'immensité, par le doigt même de Dieu, venait de flamboyer à leurs regards. Ce mot s'était ensuite détaché de la voûte céleste, et partout où leurs yeux se portaient vers la terre, ils le retrouvaient, moins grand, moins éclatant, mais brillant encore, visible seulement pour eux et se multipliant sur les différens points d'un horizon qui, rétréci graduellement, vint de son dernier cercle enclore les murs mêmes de leur collége ! Là, le mot magique s'illumina encore une fois et disparut. Et tous deux, confondus, en extase, délirans, enivrés, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en criant : — Frères ! frères ! et il leur sembla qu'une voix venue d'en haut, avait après eux, dans le ciel, répété le mot sacré !

La source originelle de tout ce mysticisme et de toute cette fantasmagorie magnétique était une vieille folle qui croyait à peine en Dieu , et prétendait avoir des entretiens avec la vierge Marie. Nouvellement arrivée de Vienne, où elle avait été servante de Mesmer, cette sibylle, dont la principale occupation consistait dans la surveillance de la lingerie au collége Louis-le-Grand, devenait aussi garde-malade par circonstance. On la nommait madame Lépicier. C'est elle qui avait soigné et veillé Isidore lors de son indisposition; et quand, affaibli par le jeûne et par l'alitement, il fut pris de vertiges et d'hallucinations fiévreuses, elle lui avait traduit ses visions, déroulé tout entière sa science de sorcière et de pythonisse, et il avait cru, car il avait vu, comme, plus tard, les deux amis virent à force de croire.

Quelque temps après, non contens de se bercer mutuellement de leurs rêves, ils tentèrent de faire des prosélytes parmi leurs condisciples. L'illuminisme gagna une partie des classes et ne laissa pas que d'amener une grande perturbation dans les études. Mais les apôtres furent dénoncés par un incrédule. L'abbé Proyart, principal du collége, et leur compatriote à tous deux, se contenta d'abord de leur faire une semonce et de leur infliger une faible punition ; mais il chassa madame Lépicier. Il essaya ensuite de démontrer aux deux amis l'absurdité de leur système, et les trouvant obstinés dans leurs erreurs, il prit soin d'instruire la mère d'Antoine de ce qui se passait. — Son père était mort depuis un an. — La pauvre femme, justement effrayée du cours que prenaient les idées de son fils, et préférant pour lui un peu moins de latin et plus de bon sens, se hâta de le rappeler auprès d'elle. Quant à Isidore, la haute protection de M. de Conzié le maintint dans son privilége de boursier.

Antoine quitta donc le collége, et avec de vifs regrets, car il lui fallait se séparer de son ami, de son guide, dire adieu à son étoile polaire. Au moment du départ, après plusieurs étreintes prolongées, tous deux se jurèrent de rester fidèles à leurs croyances, en dépit des persécutions; puis, dans un dernier embrassement : — Nous nous reverrons, mon ami ! dit Antoine. — Bientôt, mon frère ! répondit Isidore. — Il fallut les arracher des bras l'un de l'autre.

Arrivé dans sa ville natale, heureux de se retrouver avec sa mère, Antoine l'aida à diriger la brasserie de *la Branche d'acacia*, à la tête de laquelle il ne tarda pas à se mettre. Le temps s'écoulait, ses idées mystiques s'effaçaient, et, naturellement bon et sensible, il eût rendu heureux ceux qui l'entouraient, s'il avait pu réprimer les tendances tyranniques de son caractère.

Lui, si faible vis à vis d'un jeune homme dont rien ne démontrait la supériorité, il ne pouvait plus supporter d'autre joug. Tant il est vrai que tout esclave devient facilement tyran. Il faut avouer que les circonstances contribuèrent puissamment à développer en lui ce malheureux penchant à la domination. A dix-sept ans, commandant à un grand nombre d'ouvriers, contraint de suppléer par la ténacité de sa volonté à ce qui lui manquait et d'age et de force physique, il s'habitua à imposer ses idées à ses subordonnés et à regarder toute résistance comme une révolte. Sa mère, en usant de la tendresse qu'il ne cessa jamais de lui témoigner, eût pu assouplir cette volonté de fer ; mais elle fut la première à s'y soumettre. Elle avait obéi sous son mari, elle obéissait sous son fils, heureuse encore, la pauvre femme, de retrouver dans celui-ci un trait de plus qui lui rappelât l'époux qu'elle pleurait.

L'année suivante, Antoine se maria. Celle qu'il épousa, ange de douceur et de résignation, se fit une loi de répondre aveuglément au moindre de ses désirs. Ainsi, ce qui aurait peut-être été en lui force raisonnée de caractère devint un principe absolu d'entêtement incurable. Un seul homme, d'un mot, savait faire tomber ce rude échafaudage et régler du doigt les mouvemens de ce cœur de bronze.

Cet homme, durant quelques années, il l'avait revu à Arras, à l'époque des vacances ; puis un long temps s'était écoulé sans qu'il entendit parler de lui, sinon par hasard, en interrogeant des jeunes gens de retour à Paris, où ils venaient de faire leur droit.

Un jour, Antoine, se promenant avec son fils, près de la ville, sur les bords de la Scarpe, du côté des Ecluses, — c'était en 1780, Victor avait alors six ans, — vit sortir du Val-Masset, petit herbage entouré de haies vives, un individu qui semblait déclamer en gesticulant. Les poètes sont rares dans l'ancienne province d'Artois. Antoine le prit d'abord pour un fou, et comme son fils, partageant sa croyance et commençant à s'effrayer, le tirait par la basque de son habit pour le faire rentrer en ville, il obéissait au mouvement de l'enfant, quand son nom fut jeté de loin par le déclamateur,

Ce nom, ce seul mot suffit. Une sensation à lui inconnue depuis bien long-temps, celle de la peur, le saisit tout à coup. Quelle en est la cause ? Est-ce la honte de se retrouver devant son compagnon d'enfance, si différent de ce qu'il était autrefois, si parjure à ses sermens de collége ? Est-ce un pressentiment de la fatale influence que doit encore excercer sur lui cet homme ? car c'est bien lui ; il ne s'y est point trompé une seconde ! Ses traits se contractèrent, sa poitrine se gonfla ; et à peine remis de son émotion, il sentit déjà une des mains d'Isidore presser la sienne, tandis que l'autre tombait familièrement sur son épaule ; et de sa voix aigre : — Ah ! te voilà ! dit-il ; et il sembla à l'honnête brasseur d'Arras que le mauvais génie reprenait possession de son âme. Aux yeux du nouvel arrivant, ce trouble ne fut que celui de la joie et de la surprise.

— Il s'est passé bien des choses depuis que nous ne nous sommes vus, dit Antoine, à peu près devenu maître de sa pensée. — J'ai mille félicitations à t'adresser sur tes succès dans les concours universitaires et même dans tes études du droit.

— Oui, répondit Isidore d'un ton de nonchalance affectée ; — j'ai travaillé depuis toi ! Que

veux-tu! une fois ma tete débarrassée de ce fatras de billevesées mystiques dont la mère Lépicier l'avait remplie, il a bien fallu y fourrer autre chose. J'y ai mis du grec, du latin, et peut-etre mieux que ça.

Ce propos soulagea Antoine et lui rendit une contenance plus ferme.

— Vois-tu, reprit Isidore, je respecte la religion et je n'oublierai jamais ce que je dois à l'abbé Proyart et à notre cher évêque, M. de Conzié; mais le temps est venu où il faut songer aux intérêts de la terre et non à ceux du ciel; le meilleur moyen d'honorer Dieu, c'est d'être utile aux hommes! Je viens d'être reçu avocat; eh bien, si je le puis, je concourrai de toutes mes forces à mettre fin à ce grand procès qui depuis trop longtemps se débat entre les esclaves et les tyrans!

Il parla alors avec enthousiasme de l'organisation des républiques anciennes.

— En effet, lui dit Antoine, on m'a appris que notre professeur Hérivaux t'avait surnommé le Romain!

— C'est vrai, et j'en suis fier! Et il entama une longue thèse en faveur de l'humanité.

— C'est là sa nouvelle marotte, pensa Antoine; voilà bien la marche habituelle de son esprit! Il n'est plus dévot ni illuminé, le voilà philosophe en attendant un nouveau revirement! et il ne s'en inquiéta pas davantage.

Pendant cette conversation, le petit Victor, toujours s'effrayant des gestes multipliés et de la voix glapissante de l'étranger, redemandait à grands grands cris sa mère. Les deux anciens amis se séparèrent donc, en promettant de se revoir et souvent; car Isidore était revenu dans Arras pour y excercer sa profession d'avocat.

A la première visite qu'il fit *à la Branche d'acacia*, dès que la femme d'Antoine l'aperçut, elle sentit en elle un vif mouvement de répulsion : sitôt qu'elle l'eut entendu, elle le prit en horreur, et conjura son mari, les mains jointes, de rompre avec cet homme, qui lui serait fatal. Sublime privilége de ces âmes aimantes à qui se révèle presque toujours, comme d'instinct, le péril caché qui menace les objets de leur affection!

Antoine attribua d'abord à des raisons vulgaires la répugnance de sa femme ponr son ex-condisciple.—Sa laideur, son visage pâle et stigmatisé de la petite vérole, l'ont seuls prévenue contre Isidore se dit-il; puis, quelle femme ne jalouse pas les amis de son mari? Il la railla de ses appréhensions Pour la première fois sa parole ne put la convaincre; elle insista, le suppliant, au nom de son fils, de ne point recevoir cet homme chez lui! Oui, c'est au nom de leur enfant qu'il lui prit ce courage, cette force inaccoutumée de résistance et de supplications! Que craignait-elle donc? Elle même peut-être l'ignorait; et cependant si elle avait pu convaincre son mari, elle sauvait la vie de son fils, elle se sauvait elle-même!

Mais Antoine résista : bien plus, pour la guérir de ce qu'il appelait ses folles préventions, il invita dès le lendemain son ami à dîner, et contraignit sa femme à le servir.

Vers la fin du repas, excité par le vin, le convive tint sur les gens titrés, sur la cour et sur les courtisans, des propos que le maître de la maison n'approuva pas plus que les autres.

Dès qu'Isidore fut parti, la mère Antoine prit en main la cause de sa bru :

— Tu as voulu le recevoir, tu l'as reçu, c'est bien, dit-elle à son fils; tu es le maître! mais sais-tu qui vient de s'asseoir à ta table? Quoiqu'ils soient originaires du pays, beaucoup ignorent la chose : car son père a changé de nom par ordre de la justice, et n'est revenu ici qu'après un long exil!

— Comment, fit Antoine.

— Oui; et certes, si je n'étais poussée à bout, je ne révèlerais point ce fait; car je n'aime point à nuire à mon prochain, surtout à l'égard d'un garçon que notre digne évêque a pris en pitié, bien qu'il sache d'où il sort!

— Mais d'où sort-il enfin? s'écria Antoine.

— Ne te l'a-t-il pas dit, puisqu'il est ton ami?

— Si je le lui demande, il me le dira.

— Ainsi soit-il, murmura la mère. Je n'ai déjà que trop parlé; car ce que j'en sais m'a été confié, et je l'aurais oublié, s'il n'avait pris soin de me le rappeler par ses discours. Crois-moi, cependant, il ne peut rien venir de bon de cette race-là!

Il était de la destinée d'Antoine de résister à ceux qu'il aimait et de n'être sans force et sans volonté que vis-à-vis de lui. Il continua donc de le voir et de le recevoir. Le pompeux appareil de philosophie républicaine fastueusement développé par l'avocat avait d'abord peu de prise sur le brasseur; il s'en inquiétait faiblement; tout cela lui semblait une amplification de ce qu'il avait autrefois traduit lui-même au collége, et par conséquent ne lui causait guère que de l'ennui, par réminiscence. Mais ces principes, s'ils étaient attaqués par sa femme ou par sa mère, il croyait sa vanité intéressée à les soutenir. Il les défendait contre elles avec violence, avec emportement, et, à force de les défendre, il finit par les adopter.

Il les adopta surtout lorsqu'il vit poindre ce temps où les prédictions de son ami semblaient près de s'accomplir.

La révolution n'était pas encore en marche, mais tout l'annonçait. Dans la maison d'Antoine on cessa de lutter contre des idées devenues les siennes : de ce côté, tout était rentré dans la soumission habituelle. De même n'ayant d'autre guide que son ancien compagnon, il s'abandonnait d'autant plus franchement à l'impulsion qu'il en recevait, qu'Isidore avait repris sur lui une vraie supériorité par une instruction plus complète et l'acquisition de connaissances réelles.

Les années s'écoulèrent; les succès du nouvel avocat à la cour royale d'Arras, le renom littéraire dont il jouissait dans cette ville, où il venait d'être nommé président de l'Académie, semblèrent assez justifier l'engoûment d'Antoine pour lui. Néanmoins, malgré cette intimité de tous les instans, Antoine n'a pas encore osé solliciter une confidence d'Isidore au sujet de ce secret dont sa naissance est voilée; vingt fois il a voulu diriger l'entretien de ce côté, mais il est resté en route. — Ce secret, l'ignore-t-il lui-même, se dit Antoine, ou ma mère a-t-elle été abusée par quelques bruits menteurs, comme il en circule tant dans les petites villes? Il finit par se le persuader, et il n'y songeait plus, quand une circonstance inattendue vint subitement réveiller en lui ce souvenir, et donner à ses premiers doutes toute l'importance d'une certitude.

L'Académie de Metz avait mis au concours une question touchant le préjugé juridique qui déverse sur toute une famille l'infamie d'une condamnation. L'académicien d'Arras traita le sujet sans en parler, même à son ami; il obtint le prix, et l'éclat seul du triomphe apprit à Antoine le nom du vainqueur. Mais ce sujet, traité d'une façon si mystérieuse d'abord, les rapports que devait avoir cette proposition avec les pensées secrètes de l'auteur, tout replaça Antoine sur la voie, et il résolut de forcer Isidore à ne lui plus rien cacher.

Un soir, après avoir soupé ensemble, tous deux se promenaient sur la place du Vieux-Marché, près de laquelle logeait l'avocat littérateur; celui-ci, guerroyant comme d'habitude contre les préjugés : — Il en est un, lui dit Antoine avec plus de courtoisie que de franchise, que tu as frappé entre les cornes, et qui ne s'en relèvera pas!

— Lequel?

— Pardine! celui qui rend les enfans responsables des crimes du père, et dont ton ouvrage a si bien fait justice!

— Oui! répondit l'autre d'une voix acerbe, en pressant convulsivement la main de son ami; — mais il en est encore un qu'il faudra détruire aussi, et je m'en occupe; c'est le préjugé contraire! Il est temps qu'on cesse de renfermer dans le ventre d'une femme la noblesse ou l'infamie; il faut que désormais l'enfant vienne au monde sans être jugé d'avance, sans porter sur son front une couronne de comte ou la marque du bourreau!

L'occasion se présentait belle pour Antoine; il ne la laissa pas échapper : — Quant à moi, tu sais si je partage tes idées sous ce rapport, comme sous bien d'autres! Tout homme n'est, à mes yeux, que ce qu'il vaut par lui-même, fût-il issu d'un prince ou d'un bandit!

— Es-tu aussi sûr de toi que tu le penses? répliqua Isidore, s'arrêtant brusquement, croisant les bras et fixant sur Antoine, malgré les ténèbres, un regard inquisiteur : — les préjugés, vois-tu, sont comme ces vers hideux qui nous rongent vivans; on s'en croit débarrassé parce qu'ils n'apparaissent point sur la peau; mais ils sont dans la chair, et il faut parfois le scalpel du chirurgien pour les en arracher!

— Du moins n'ai-je point celui-là, dit Antoine résolument, et la preuve en est dans ma liaison avec toi.

— Comment?...

— Qui mieux que toi pouvait traiter la question académique de Metz avec chaleur, avec indignation?

Isidore recula de deux pas, et, la parole haletante : — Sais-tu donc qui était le frère de mon père?

Alors une voix s'éleva derrière eux, claire et distincte (1) : Damiens le régicide! cria la voix.

(1) C'est là un fait historique sur lequel il est permis de demander des éclaircissemens, car on ne le trouve ni dans les biographies ni dans les histoires contemporaines. Mais Antoine affirme le tenir de Maximilien lui-même. Selon lui, Damiens avait deux frères. L'un se nommait Robert, comme le régicide, l'autre Pierre. Jusqu'à présent cette assertion est justifiée par les pièces mêmes du procès fait à Robert-François Damiens,

— Le régicide! répéta Antoine stupéfié.

Au même instant, l'horloge de la cathédrale sonna l'heure. Le premier coup sous lequel vibra le timbre causa aux deux amis un ébranlement douloureux, et une sueur froide leur tomba du front.

— Qui donc a parlé? dit le neveu de Damiens en se retournant d'un air de menace. Mais personne ne se montra. Seulement quelques fenêtres, sans lumières, se trouvaient ouvertes sur la place, et c'est de l'une d'elles, sans doute, que la voix était sortie.

Ah! cette révélation terrible prendra, aux yeux de tous, un caractère plus terrible encore quand on saura que l'interlocuteur d'Antoine, l'ami de ses jeunes ans, ce zélateur de la religion, puis du mysticisme, puis de l'humanité, ce neveu du régicide enfin, c'était Isidore-Maximilien Robespierre! SAINTINE.

Le foyer des artistes. — Les choristes. — Les loges.

—

(Nous complétons, par cet article que nous empruntons à *la Revue des Théâtres*, le spirituel article de M. Théodore Muret, sur le foyer du public, que nous avons publié dans un de nos derniers numéros).

Le foyer des artistes est le lieu ordinaire où ils se tiennent pendant les entr'actes ou les longues scènes durant lesquelles ils n'ont pas affaire sur le théâtre: c'est leur salon.

Le soir, la plupart des artistes qui ne jouent pas viennent au foyer causer avec ceux qui jouent. Quelquefois les dames s'y occupent de quelque travail de tapisserie ou de broderie. La conversation y est beaucoup moins spéciale qu'on serait tenté de le supposer; c'est un salon où chacun apporte ses impressions de la journée, impressions le plus souvent étrangères au théâtre, et qui pourraient faire supposer à l'étranger qu'on y introduirait subitement, qu'il se trouve au milieu d'une réunion de peintres, de poètes, de gens du monde à formes d'art. De temps à autre, il entre un acteur que la scène va réclamer, et qui vient s'assurer dans la psyché du bon effet de l'ensemble de sa toilette. Il rehausse une plume, relève les plis d'une botte, aplatit une dentelle, lance un mot dans la conversation et s'en va. La prima donna vient de chanter son grand air; elle a jeté une petite mantille garnie de peau de cygne sur ses épaules nues, et elle attend le duo en buvant quelques gorgées d'eau de capillaire que lui présente sa femme de chambre. Que de mots, de saillies, qui seraient la bonne fortune d'un feuilletoniste, partent, se croisent et s'égarent dans ces groupes, tantôt joints, tantôt réunis, en s'éparpillant sur le divan circulaire! C'est maintenant la pièce en vogue à Paris qui fait les frais de cette vive causerie, dans laquelle chacun apporte son mot, son lambeau de phrase dont le corollaire est achevé par le voisin... La grave argumentation du comédien est coupée court par l'anecdote du vaudevilliste qu'interrompt une folle remarque de la soubrette, dont l'esprit est au foyer ce qu'il est, de par Molière et Marivaux, à la scène. Le magnétisme est à la mode; une expérience a eu lieu la veille; on parle magnétisme. Entre Fernand Cortez, avec une belle épée espagnole, rouillée depuis le siége de Metz et repolie depuis la veille, on parle antiquités, armes, lampas, houle, camayeu et damasquinures. Il y aurait un volume charmant, plein de variété, de gaîté, de beaux raisonnemens, de hauts points de vue sur l'art, à écrire chaque soir à la sténographie de ces réunions charmantes... Et les grands artistes qu'on nomme grands chanteurs, grands poètes, grands comédiens, quel enthousiasme pour eux!... Mille accidens de biographie, de fines anecdotes de coulisse, pour lesquelles la forme sauve le fond;... des idées bizarres et combattues; des opinions émises et discutées, des jeux de mots soumis au tribunal commun, et des éclats de rire... Puis, tout à coup, on entend l'orchestre qui prélude au grand duo du quatrième acte des *Huguenots*. On se tait, on écoute, on descend à la coulisse... L'art et ses magnifiques expressions sont toujours l'idée dominante; l'instinct de l'artiste se réveille. L'antiquaire, le magnétiseur, les causeries, le piano qui fredonnait mille petites notes sautillantes sous les doigt d'un artiste d'opéra, tout s'est tu... on reprendra plus tard.

Voilà un foyer d'artistes! Passons à l'autre qui en est voisin: le foyer des chœurs, comme on l'appelle.

Celui-là a les murs blancs; on les badigeonne tous les ans. Le charbon, le crayon, la pointe du couteau y ont tracé mille emblèmes. C'est un peu le propre de tous les lieux de réunion dont la décoration n'impose pas le respect. Ici le grotesque portrait de madame Montessu, en Cupidon dans *Céphise*, — Là, celui de M. Rigobert, dans le *père Cendrillon*; à côté, le nez hyperboléen d'un autre artiste: des devises sans orthographe; des vers sans mesure et piteusement rimés; toutes sortes de choses enfin qu'on n'a point vu dessiner et que les femmes effacent en râclant le mur... Un banc dessine le pourtour du foyer, comme dans le salon voisin, le divan; une grande horloge marque la proportion de l'amende encourue par les retardataires, aux heures de répétitions. L'aspect général de ce foyer est un peu corps-de-garde; le grand poêle n'y manque pas. Par-ci, par-là un pupitre de musique, une boite à contre-basse, un accessoire de théâtre ramène à la spécialité. Il y a toujours un ou doux carreaux cassés, bien qu'on les remette sans cesse; les rideaux n'ont plus de couleur. La marche de la porte d'entrée est creusée sous les pas incessans qui la trahissent.

Tout ceci est à peu près suivant l'idée qu'on peut se faire d'une salle où s'entassent, où se succèdent environ deux cents personnes qui y ont grandes et petites entrées. Les choristes arrivent là à l'heure dite, habillés chacun à sa façon; les hommes généralement plus propres que les femmes. Car il y a quelque différence entre ce qu'est une choriste ou une figurante danseuse, le jour, lorsqu'elle se rend au théâtre, et ce qu'elle parvient à combiner de son corps et de ses costumes le soir, à longueur de lorgnette. Vu le jour, le théâtre dépoétise souvent la représentation du soir.

C'est quand le gaz y brûle, que le foyer des chœurs acquiert sa véritable et bonne physionomie. On joue *Robert-le-Diable*. Tous les choristes, hommes et femmes, sont là. Peu à peu, voici qu'arrivent des petites loges supérieures où ils s'habillent, les figurans et figurantes de la danse. Tous les bancs sont encombrés: les dames s'en sont emparées, et les hommes causent, rient, vont et viennent au milieu d'elles. Par-ci, par-là, un tête-à-tête isolé. Ici on ne parle guère que théâtre et choses qui en dépendent. Les gens de la danse font bande à part des gens du chant; il y a esprit de corps dans ces deux spécialités de l'art, et l'une n'aime pas l'autre. Il y a des ouvrages à grand spectacle dans lesquels le directeur fait paraître le corps du ballet pour augmenter le nombre des gens qui sont en scène; c'est un sujet de mécontentement pour les desservans de Therpsycore. Ceux-ci ne se soucient de paraitre sur le théâtre que pour y faire ronds de jambes, passes et chaîne anglaise; y marcher leur messied complètement. Par contre, les choristes sont enchantés de voir les danseurs réduits à être là pour le nombre.

Dans le courant de la soirée, un régisseur vient placer dans un cadre accroché en évidence une feuille de papier qui porte la distribution et les heures des travaux du lendemain. On s'y presse, on s'y pousse, pour savoir si les obligations imposées cadreront avec les affaires particulières et les projets qu'on avait conçus pour l'emploi de son temps. D'abord, une grosse écriture bâtarde présente le spectacle que le directeur vient d'arrêter dans son cabinet, pour le lendemain. Puis viennent les indications de répétitions. Les heures de théâtre ne sont pas des *heures militaires*; il y a le quart d'heure de relai qui dépasse celle qui a été marquée sur le bulletin.

Souvent le répertoire de la semaine est affiché dans un autre cadre. Il est bien rare que la parfaite harmonie des circonstances permette de le maintenir: mais c'est une base dont il faut partir. Ces tableaux sont les principaux textes de conversation pour les commensaux du foyer des

---

et publiées par Le Breton, greffier criminel du parlement. Contraints de changer de nom par arrêt de la cour, ses frères unirent leurs deux noms de baptême, *Robert Pierre*, pour en composer un seul, qui leur fût commun, et par une élision et une liaison faciles formèrent celui de *Robespierre*! L'un d'eux disparut peu de temps après, et l'on n'en entendit plus parler. On pensa qu'il avait été rejoindre son père en exil. (Le père de Damiens, ainsi que sa femme et sa fille, avaient été chassés du royaume). L'autre frère, qui, dès son enfance, avait quitté les environs d'Arras, où vivait sa famille, y revint, au contraire, à cette époque, pour veiller à ses intérêts et à ceux des siens; car il avait quelque connaissance des lois. Il y revint inconnu, sous son nouveau nom, et se donnant comme un simple chargé d'affaires. Avant de s'éloigner d'Arras, où il devait reparaître plus tard, il confia son fils, tout jeune encore, à la charité de l'évêque. Telle est l'explication qu'a faite Antoine, dans la relation trouvée parmi les papiers de M. de Cœuvry, et que je garde précieusement comme pièce probante. Bien plus, dans une *Histoire de Robespierre*, écrite par son ancien proviseur, l'abbé Proyart, et dont il est parlé au début du second volume des œuvres complètes de celui-ci, ce qui a rapport à l'origine de Maximilien, à peu de différences près, reproduit les énonciations d'Antoine. Sans doute l'abbé Proyart tenait ces détails de M. de Conzié.

chœurs. On discute, on épilogue, on approuve, on désapprouve souvent.

Pareils tableaux sont aussi affichés dans le foyer des artistes. Mais un garçon de théâtre a mission de voir, soit chez lui, soit partout où il peut le rencontrer, chaque artiste, et de lui soumettre à part le *billet* des travaux du lendemain. Ce billet porte ordinairement à la fin l'époque fixée ou approximative vers laquelle la direction compte *faire passer* l'ouvrage nouveau qui est à l'étude ou en répétition. L'artiste se guide sur cette indication pour songer au costume à faire, ou aux études à approfondir.

En général, les architectes se soucient trop peu des loges d'acteurs. Il serait indispensable qu'elles fussent assez nombreuses pour que chacun eût la sienne; et il n'en est pas toujours ainsi, excepté pour les premiers emplois. Pourtant on s'attache à régler la communauté de la façon la moins gênante possible, en désignant la même loge, par exemple, à deux artistes qui n'ont jamais à jouer dans le même ouvrage: un chanteur et un comédien. — Ainsi des dames.

A l'Opéra, la décoration d'une loge est un objet de soin et de luxe pour un artiste; en province, il ne saurait en être ainsi; on se soucie peu de faire des dépenses sans être sûr d'en jouir, et il est peu de villes qui fassent aux principaux artistes des engagemens de trois ans. Le plus souvent, une loge, tapissée par on ne sait plus qui, a pour meubles une armoire à hauteur d'appui qui tient au bâtiment, un miroir de médiocre dimension et deux chaises. L'artiste y ajoute des quinquets, un lavabo, souvent une glace qui lui permette de voir autre chose que la moitié du visage à la fois; des rideaux et un fauteuil.

La sonnette qui signale le prochain lever de la toile monte et descend les escaliers, parcourt les corridors de chaque étage, et arrive, de porte en porte, prévenir les personnes qui ont affaire au théâtre, que le moment d'y descendre est arrivé. — *Messieurs, on commence!* est souvent la phrase intermittente qui corrobore l'appel de la clochette. Mais avant de donner ce signal général, le régisseur envoie toujours demander aux principaux artistes s'ils sont prêts et si l'on peut sonner.

On donne une représentation de la *Juive*. Les machinistes ont enlevé la maison du juif et l'ont remplacée par le décor qui termine la vue perspective et sous-baissée des jardins de Constance. Les grands ais des tentes, reployés sur leurs châssis, se sont développés et ajustés aux premiers plans. Le trône impérial, les tables somptueuses, les tabourets à pieds dorés, tout est en place. La baisse-taille, qui s'était tenue au foyer pendant le second acte, descend prendre place entre les deux figurans qui représentent ses co-cardinaux. Des choristes habillés en princes, d'autres en primats de l'église, prennent place à la table du banquet; l'empereur Sigismond est sur son trône; c'est ordinairement un figurant de bonne mine, quelquefois un artiste complaisant. Les femmes du peuple du premier acte ont vu quelques-unes d'entre elles s'affubler en dames, coiffées en cône et corsetées d'hermine, pour figurer dans les tribunes. A quelques soldats de la marche du premier acte, on met des hauts habits somptueux, et on les place en arrière plan, pour contribuer à l'effet général. Les musiciens descendent à l'orchestre, on va commencer.

Les danseurs, les danseuses ont revêtu leurs beaux costumes; le matin de la représentation, ils ont passé trois ou quatre heures au Conservatoire à *travailler* leurs poses, la souplesse de leur articulation, l'élasticité de leurs membres sans cesse en labeur... Eh bien! au moment d'entrer en scène, ils *travaillent* encore! Vers la fin de l'entr'acte, ils sont descendus au foyer, et la glace leur a servi a répéter minutieusement toutes les poses qu'ils doivent exécuter quelques instans plus tard aux yeux du public. Vous entrez au foyer... Mademoiselle pirouette, mademoiselle se penche sur le bras de monsieur, comme Léda sous l'aile de Jupiter transformé en cygne. De petites attaches en toile, que les danseuses se placent aux chevilles, les empêchent de salir leur blanc maillot qui doit être offert immaculé aux regards du parterre. La danseuse est déjà fatiguée avant d'entrer en scène; elle compte sur la surexcitation!... Aussi, souffrante, épuisée, les pieds endoloris et l'expression de la fatigue sur le visage, la pauvre prêtresse des dieux payens rentre, ou plutôt tombe dans la coulisse, après avoir feint tant de joie et de plaisir devant toute une salle charmée. S. T.

Comment il se fait que nous avons eu froid.

Il faut bien en convenir, il y a dans notre zone, soi-disant tempérée, tendance évidente à n'avoir plus de chaleur en été ni de froid en hiver. A l'égard du froid, j'excepterais l'hiver de 1837 à 1838, pendant lequel nous avons été favorisés, par extraordinaire, de 12 à 13 degrés au dessous de zéro. Mais, hors ce cas très exceptionnel, c'est une chose notoire, surtout chez nos pères et grands-pères, qu'autrefois il faisait chaud en été, comme en hiver il faisait froid; tandis qu'aujourd'hui nous sommes fort heureux d'avoir des calendriers imprimés pour nous guider à travers les saisons, sans quoi nous aurions pu nous croire en décembre quand nous allions entrer en juin.

Et notez bien que le ciel n'a pas même la banale excuse de la lune rousse, car il y a longtemps qu'elle est passée.

Quoi qu'il en soit, le trouble que je me permets à mon tour de signaler dans les saisons est avéré, patent, irrécusable, principalement cette année, où nous avons eu naguère quelque peu de chaleur avec le vent du nord, et de la gelée avec le vent du sud!

A l'heure où je vous parle, les orangers de Malte et de Palerme portent de la neige en guise de fleurs, et les grands fleuves de la Russie opèrent à peine leur débâcle. Malte, Palerme, la Newa, oublient donc que nous sommes bientôt à la fin du printemps!

Le printemps! Il faut que les poètes aient été de grands menteurs, ou que les saisons soient bien changées depuis qu'ils ont écrit tant de jolies choses, qui nous semblent aujourd'hui des choses fort ridicules. Le «*doux printemps, si chéri des amans*,» n'est plus pour nous qu'une très mauvaise rime; le berger et la *bergère*, au lieu de danser sur la *fougère*, sont occupés à souffler dans leurs doigts; un vent glacial usurpe les fonctions des *tièdes* zéphyrs; la feuille est à demi prisonnière dans son enveloppe; la fleur ose à peine se montrer; et, pour comble de malheur, la furibonde imprécation de Boileau, à la fin de son mauvais dîner :

Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts!

menace de trouver, en l'an de grâce 1839, sa rigoureuse application.

Trève de plaisanteries, si cette mystification printanière peut exciter de facétieux discours, qui ne sont qu'à moitié consolans, nous autres astronomes nous envisageons la question d'une façon moins consolante encore.

C'est très sérieusement qu'on peut dire que les saisons, à travers leurs variations diverses, tendent à se transformer en une saison uniforme pour chaque climat ou chaque zone, et qu'un de ces jours, la zone soi-disant tempérée que nous habitons n'aura plus ni hiver ni été, et jouira perpétuellement de la saison la plus maussade, d'un température amphibie, d'une saison qu'on ne pourra raisonnablement accuser ni de chaud ni de froid, enfin, d'un éternel printemps tel que celui dont nous avons l'avantage de jouir aujourd'hui.

Voici pourquoi : Dans les *sept* mouvemens que la terre éprouve pendant sa révolution autour du soleil, et qui produisent chacun des phénomènes différens, il en est deux qui importent beaucoup dans cette affaire.

1° Il y a un mouvement des points de l'*aphélie* et du *périphélie* (faites bien attention, je vous prie) autour de l'*écliptique*, lequel mouvement s'achève en 21,000 ans. Ces points tournent dans l'ordre des signes du zodiaque, et décrivent par an 11 secondes et 8 tierces; il faut joindre à cela 50 secondes et 1 tierce en vertu de la *précession* des équinoxes, ce qui fait par année 61 secondes et 9 tierces. — Si les calculs auxquels je me suis livré sont exacts, de l'an 1248 à l'an 1821 où je me suis arrêté, ce mouvement de progression a été de 9 degrés 51 minutes et 46 secondes, ce qui est fort grave.

2° Il y a une diminution progressive de l'angle que forme l'axe de la terre (faites toujours bien attention) avec la perpendiculaire du plan de son orbite. Cette diminution, qui est de 52 minutes par siècle, tend à rapprocher peu à peu l'*écliptique* de l'équateur, de sorte que dans 188,000 ans, tous deux seront confondus en un. Et alors la zone torride aura toujours la même chaleur, les zones glaciales auront toujours les mêmes glaces, et les zones tempérées auront ce perpétuel printemps dont je vous parlais tout à l'heure, et dont vous connaissez tout le charme.

A propos de glaces, je vous dirais bien un mot d'une grande révolution arrivée vers l'année 1440, laquelle amena tout à coup une débâcle des glaces du pôle et les accumula entre le 60e degré et le cercle polaire; ce qui fit, premièrement, que le *Groënland*, ou terre verte, et le *Wineland*, ou terre à vigne, qui étaient alors couverts de verdure, ainsi que l'indiquent leurs noms primitifs, ne furent plus couverts que de glace et de neige; secondement, que ce climat devenu tout à coup glacial répandit un froid terrible, de proche en

proche, jusqu'à notre pauvre zone tempérée.

Eh bien! je suis tout à fait disposé à croire de deux choses l'une :

Ou nous nous sommes gravement trompés, nous autres astronomes à longue vue, et la période de 188,000 ans, ni plus ni moins, est achevée aujourd'hui; en vertu de quoi nous jouissons très légitimement de ce printemps aigre-doux qui feint de prendre la bise pour les tendres zéphirs et le givre pour la fleur du pêcher :

Ou une nouvelle débâcle des glaces polaires a eu lieu, comme en 1440, sans que nous en soyons encore informés; et dans peu nous verrons arriver vers les côtes du tant doux pays de France de petits glaçons de vingt pieds de hauteur, ce qui fait, si nos connaissances physiques valent nos connaissances en astronomie, soixante pieds d'épaisseur, vu qu'ils plongent aux deux tiers de leur masse. Ces glaçons voyageurs, pittoresquement couronnés d'ours blancs, et voguant tout doucement vers l'équateur, exhalent autour d'eux une atmosphère *hivernale* dont nous ressentons déjà la traîtresse influence; et bientôt nous allons ressembler au Groënland..., à moins que le ciel n'ait pitié de nous et que le soleil ne prenne sérieusement le parti de fondre ces montagnes de glace flottante à leur arrivée vers les îles de Fer ou les Orcades.

C'est ce que nous nous permettons d'espérer avec nos bienveillans lecteurs, dans l'âme desquels nous nous ferions scrupule de jeter un trop grand effroi. C. F.

Revue des Tribunaux.

—

COUR ROYALE DE DIJON (1re Chambre).

M. le colonel Picard et son fils contre M. le lieutenant-général Delaroche. — Actions en dommages-intérêts. — Inexécution d'une promesse d'adoption.

M. Picard père entra, en l'année 1798, au 6e régiment de hussards, que commandait alors M. Delaroche. Son courage, son exactitude le firent distinguer de son chef, qui le prit en affection et lui fit obtenir un assez rapide avancement. Le général Delaroche, blessé en 1799 en Italie, rentra en France; M. Picard continua sa carrière, et ces messieurs n'eurent plus l'occasion de se rencontrer.

Ce fut seulement en 1829 que M. Delaroche, apprenant que M. Picard commandait la 21e légion de gendarmerie, lui écrivit plusieurs fois de venir passer quelque temps dans son château de Selorre. Le colonel Picard, cédant à ces pressantes invitations, vint à Selorre dans les premiers jours de juillet 1835. L'entrevue de ces deux vieux soldats fut des plus amicales. Le surlendemain de l'arrivée du colonel, le général lui dit : « Picard, il faut faire votre cour à madame la baronne Delaroche; elle a une fille adoptive, vous avez deux fils, et l'on ne sait pas ce qui peut arriver. » Le colonel Picard lui répondit que ses fils ayant peu de fortune, ne pouvaient prétendre à la main d'une aussi riche héritière; mais le général insista en lui disant : « Allez toujours votre train. » Deux jours après, madame Delaroche lui parla en confidence du projet qu'elle avait d'établir sa fille; elle lui dit qu'elle ne chercherait pas de fortune dans le mari qu'elle lui choisirait, puisqu'elle en avait assez pour deux; mais qu'elle désirait un jeune homme d'un physique agréable, bien élevé et le fils d'un brave homme. Le colonel, mis ainsi à son aise, proposa aussitôt un ses fils, et madame lui répondit : « Nous verrons cela. » Dans les premiers jours de janvier 1836, le plus jeune des fils du colonel fut accepté par madame Delaroche, qui dit à M. Picard : « Votre fils réunit toutes les conditions que je désire, je lui donne ma fille. » A quoi le général ajouta aussitôt : « Oui, mon cher Picard, il faut que la fortune d'un vieux militaire comme moi passe au fils d'un brave homme comme vous. »

Le mariage fut arrêté, la demoiselle retirée de pension et le jeune homme appelé pour faire connaissance; après quoi le mariage fut fixé au mois d'avril suivant.

Voici les conditions qui furent proposées et arrêtées par le général et sa femme et acceptées par le colonel : 1° un revenu annuel de 3,000 fr.; 2° la demoiselle Thomassin serait adoptée aussitôt après le mariage; 3° ils auraient après leur mort le château de Selorre et ses dépendances, etc. Le mariage fut célébré le 11 avril 1836, mais les conditions ci-dessus énoncées ne furent point rédigées au contrat; le général Delaroche ayant fait entrevoir qu'il éprouverait quelque déplaisir à payer les dépenses qu'entraînerait cet acte. Le colonel Picard avait dit à ce sujet : « Entre gens d'honneur comme nous, mon général, les paroles valent des écrits. » Le mariage fut annoncé aux parens et amis des deux familles par des lettres de faire-part, dans lesquelles la jeune personne n'était désignée que sous les noms de Rosine-Elisa Delaroche, *fille adoptive* de M. le général Delaroche et de madame Debas, son épouse. Les noces se célébrèrent avec pompe et solennité. Cependant cet avenir si brillant, ce bonheur si grand et si inespéré, ne furent pour le fils Picard que le rêve d'un jour.

Dès les premiers momens, il dut connaître la volonté d'une femme qui règne en souveraine au château de Selorre, et pour l'accoutumer à l'obéissance la plus entière, elle le força à coucher dans un appartement séparé de celui de sa femme. S'il faut en croire le défenseur du colonel Picard, rien ne saurait égaler le caractère dur, altier et despotique de madame Delaroche; elle frappait ses gens, sa nièce, madame Picard, et quelquefois même les personnes étrangères à sa famille, mais qui étaient venus la visiter au château de Selorre.

Les vexations envers les jeunes époux étaient sans nombre; elle les faisait prévenir, chaque jour, dès six heures du matin, en avril, qu'il faisait jour; enfin, elle ordonna même au valet de chambre de leur porter une lanterne. M. Picard dessinait, et madame la baronne Delaroche alla jusqu'à lui faire un crime d'avoir voulu faire le dessin du château du Selorre. C'était, disait-elle, une preuve du désir affreux qu'avaient les époux Picard de voir leurs bienfaiteurs descendre dans la tombe.

M. le colonel Picard, assailli par les plaintes continuelles de son fils et de sa belle-fille, résolut de les emmener chez lui, et dans les premiers jours de juillet 1837, il arriva au château de Selorre, qu'il quitta bientôt avec ses enfans.

Le général Delaroche fut vivement irrité de ce départ; il écrivit au colonel Picard, le 14 août 1837, une lettre où ne respire que la haine, la vengeance; où il traite le fils Picard de drôle et de misérable, parce qu'il avait eu l'indignité de siffler en sortant de sa chambre. Le colonel Picard fit une réponse énergique; il rappela au général tout ce que ses enfans avaient souffert; il lui témoigna toute l'indignation que lui avait causée la lettre du 14 août 1837. Le lieutenant-général Pajol, commandant la division militaire de la Seine, beau-père du colonel Picard, crut devoir faire observer au général Delaroche que sa lettre était entièrement inconvenante et de mauvais goût, qu'il aurait dû être plus réservé dans ses expressions, et se rappeler que dans sa famille il n'y avait jamais eu de drôle, que si elle n'avait pas de fortune, comme beaucoup d'autres, mal acquises, elle avait de l'honneur, une conduite et une réputation exemptes de tout reproche, ce qui compensait bien les terres et les châteaux; qu'il approuvait du reste la lettre du colonel Picard, et qu'il le soutiendrait et serait son second dans tout ce qu'il se proposait d'entreprendre.

Une correspondance des plus vives et des plus offensantes s'engagea; le général Pajol y prit la part la plus active, et il rappela M. Delaroche à des sentimens plus dignes de lui; mais sa voix fut méconnue et la rupture devint définitive. Voici, en effet, ce qu'écrivit M. le général Delaroche : « Voici quelle sera toute ma vie ma réponse : entre le colonel Picard et moi, la rupture est éternelle, et nul au monde ne pourra rien changer à cette impérieuse résolution. »

Tout espoir d'un rapprochement ayant été anéanti, la famille Picard s'adressa aux tribunaux; et le 7 août 1838, le tribunal de Charolles condamna M. le général Delaroche à payer au fils Picard, à titre de dommages-intérêts, une somme de 80,000 fr.

Un double appel ayant été interjeté par les parties, la cour a confirmé la sentence des premiers juges.

Revue Dramatique.

—

THÉATRE FRANÇAIS.

Première représentation du *Susceptible*, comédie en un acte et en vers, par M. Amédée de Beauplan.

L'auteur de cette comédie s'est acquis la plus légitime popularité par ses inspirations musicales : la romance et la chansonnette lui doivent beaucoup de leur vogue dans les salons, de leur faveur au théâtre. Que de touchantes et gracieuses mélodies il a trouvées! que d'ingénieuses plaisanteries il a mises en circulation! et non seulement Amédée de Beauplan compose la musique, mais il fait lui-même les paroles; non seulement il est poète et musicien, mais il est acteur : il chante et joue ses compositions mieux que personne au monde. Il imite tous les accens, l'italien, l'anglais, l'allemand; il prend tous les tons, sans jamais tomber dans l'ignoble et le vulgaire, sans jamais oublier dans ses plus grands écarts qu'il a

devant lui un auditoire d'élite, que sa vocation est d'amuser la haute société. De plus, Amédée de Beauplan peint très agréablement le paysage : il expose chaque année au salon de petits tableaux, dont on ne se douterait pas que l'auteur est musicien. C'est d'ailleurs un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que l'on puisse citer. A présent, comprenez-vous que bien des gens ne lui pardonnent pas d'avoir fait une comédie, et une comédie de caractère encore ?

En esquissant le *Susceptible*, il est pourtant clair qu'Amédée de Beauplan n'a pas eu la moindre prétention de rivaliser avec le *Misanthrope*, ou le *Tartuffe*. Il avait vu dans le monde, autour de lui, des individus ombrageux, toujours prêts à se croire attaqués, vexés, opprimés : il avait ri à leurs dépens et s'était flatté d'y faire rire quelques centaines de spectateurs. Sans doute il aurait pu mieux disposer son action, sa fable, mieux entourer son personnage principal, et par exemple nous sommes d'avis qu'il eût fait plus sagement, en ne le supposant pas auteur d'un vaudeville, même d'un vaudeville de société, car en ce cas la susceptibilité cessait d'être un travers exceptionnel : tout homme qui a fait un vaudeville, un tiers ou un quart de vaudeville, est susceptible par état, a le droit de se fâcher quand on lui dit que son ouvrage est détestable.

Quoi qu'il en soit, la position du pauvre Saint-Vincent, auteur d'un vaudeville de circonstance, est franchement comique, et la scène, dans laquelle il défend, sans se trahir, l'ouvrage et l'auteur, est la meilleure de la comédie. Beaucoup de jolis mots, de traits piquans, de vers heureux dissimulent la ténuité de l'intrigue, et le jeu des acteurs fait bien valoir ce que le dialogue offre de saillant. Nous croyons donc qu'Amédée de Beauplan est grandement excusable d'avoir risqué une bagatelle sur le Théâtre-Français, où de tous temps on a donné autre chose que des chefs d'œuvre en cinq actes. Au surplus, si le *Susceptible* ne réussit pas autant que le *Petit François*, l'*Anglais mélomane*, la *Portière*, les *Concerts à bénéfice*, *Je pense à moi*, et une multitude d'autres productions d'une verve inépuisable, Amédée de Beauplan s'en consolera sans peine avec son piano et sa palette, deux amis sûrs et commodes, que l'on retrouve toujours quand on en a besoin.

M.

THEATRE DE LA RENAISSANCE.

Le naufrage de la Méduse, opéra de genre en trois actes, suivi d'un épilogue, par MM. Cogniard frères, musique de MM. Flotow et Pilati.

Pendez-vous M. Curmer ! on a renchéri sur vos illustrations ; vous avez mis les plus belles scènes de la littérature classique en tableaux ; on va beaucoup plus loin maintenant : on met les tableaux en scènes ; magnifiques scènes par ma foi, et dignes du génie qui les a inspirées. Géricault, le grand peintre qui n'a point encore de tombeau et qui plus tard sans doute aura des statues, revit dans ses œuvres ; le théâtre reproduit les sublimes horreurs de sa dernière page ; il supplée aux imaginations paresseuses en groupant autour de ce désastre inénarrable les faits qui ont pu le précéder et le suivre ; encadrement féerique, plein de relief, non moins mouvementé que le tableau lui-même, et dont l'aspect laisse dans l'âme une longue rêverie plus féconde encore que la peinture avec son cadre.

Le *Naufrage de la Méduse* est un beau succès pour le théâtre de la Renaissance ; et d'autant plus beau qu'il était presqu'impossible à côté tou après celui de l'Ambigu. Tout Paris voudra voir le nouveau radeau, plus sombre, plus tourmenté que jamais, sur une mer houleuse, menaçante, chargée de ténèbres, illuminée de sinistres éclairs qui répandent d'incroyables lueurs sur les acteurs de cette scène dont l'historique décuple encore l'intérêt.

Nous n'avons pas à nous inquiéter du tableau. Tout le monde a vu celui du Louvre et peut se faire une idée du troisième acte de notre opéra ; la charmante toile de Biard qui représente le passage sous les tropiques a servi de modèle non moins exact aux divertissemens de l'acte second. Nous devons à la justice de dire que l'introduction, qui n'a rien voulu copier, n'en ressemble pas moins pour cela à une foule de choses beaucoup moins arrêtées que les œuvres de Biard et de Géricault.

Le poème est un libretto, dans l'acception pantagruélique du mot ; un bon gros libretto que le metteur en scène s'étonnera de n'avoir pas composé lui-même et qui n'en eût que mieux valu peut-être, attendu que M. Solomé est un homme d'un talent sérieux et fécond qui a fait ses preuves à l'Académie royale de Musique et qui sera fort utile au théâtre de la Renaissance.

Voici la fable de MM. Cogniard réduite à sa plus simple expression, car nous avons horreur des analyses boursoufflées et traînantes qui sont à la nature ce que les figurines de Curtius sont à la vie réelle qu'elles représentent d'autant plus mal qu'elles en sont plus rapprochées.

Saint-Maurice, contre-maître de la *Méduse* en partance dans l'île d'Aix, doit épouser la fille d'un aubergiste. — Vous voyez du premier coup d'œil que cette fille doit être amoureuse d'un simple matelot de l'équipage, qu'elle n'épousera ni l'un ni l'autre, quoique les bouquets de mariage soient tout près, car sans cela le dénoûment serait anticipé. — Nous nous demandons, par exemple, ce que vient faire un personnage ridicule, sorte de merveilleux provincial, bafoué par tout le monde, qui prétend aussi à la main de notre belle. — Un roulement de tambour sert de péripétie au premier acte. La *Méduse* va mettre à la voile ; Saint-Maurice et le simple matelot partent de compagnie, le contre-maître emportant les bénédictions de son futur beau-père, le simple matelot nanti du bouquet de la fiancée et d'une croix de bois que lui a donnée sa mère. — Remarquez cette croix dont la dimension exagérée doit faire un jour le bonheur des deux amans.

Nous mentionnerons le second acte pour mémoire seulement, car s'il fait marcher la *Méduse* au milieu des écueils qui ne préoccupent guère son état-major, en revanche il n'avance pas beaucoup l'action qui s'en passerait sans aucun inconvénient. — Saint-Maurice se querelle avec le simple matelot à propos du bouquet dont il s'empare traîtreusement. Le matelot s'élance, armé d'une hache, contre son rival qui le désarme et le fait mettre aux fers. Cette scène a semblé à MM. Cogniard amener tout naturellement la cérémonie du baptême. — To hu bo hu général sur le navire. On trempe un monsieur dans un baquet plein d'eau véritable ; les pompes inondent la scène, et, dans le plus fort du tremblement, Saint-Maurice vient annoncer à l'équipage en délire que le vaisseau roule sur le banc d'Arquin. — Le vacarme change de ton, les cris se modifient en hurlemens, et le vaisseau, brisé sur les rescifs, disparaît sous la toile qui se baisse sur « cette crise épouvantable, » comme dit Saint-Maurice.

Troisième acte. — Le radeau !! Ceci est beau, lamentable, sublime, admirablement rendu. Nous n'avons que des éloges à donner à ce lugubre panorama vivant. Jamais peut-être les prestiges du théâtre n'ont été si loin. C'est ici, aussi bien qu'à l'Ambigu - Comique, qu'est la chose curieuse de l'époque. — La destinée de la frêle embarcation est toute l'action du poème. On se meurt, on se mange sur le radeau ; là le simple matelot est devenu l'égal du contre-maître, le tenor et la basse-taille confondent leurs gémissemens. Saint-Maurice va mourir d'inanition ; il sait, le malheureux, qu'il faut un dénoûment à la pièce qu'il a soutenue de tous ses efforts, et qu'il ne saurait trouver place dans l'épilogue qui s'apprête... Il ne verra pas le charmant petit navire dont les gracieux espars vont se dessiner sur l'horizon ; il n'entendra pas ce coup de canon qui agite tout un public du même tressaillement que les naufragés. — Il expire en léguant son bouquet et sa fiancée à celui qu'elle aime... Désastre imprévu le radeau se disloque et s'enfonce !.... Mais qu'on se rassure, une chaloupe est en mer ; l'équipage affamé sera recueilli. Sans cela que deviendraient l'histoire et l'épilogue ?

Le dernier tableau ne pouvait être que pâle ; le drame-peintre avait épuisé les couleurs de la palette ; mais, par bonheur, Aline, la fiancée, trouve des inspirations qui électrisent la salle ; trois ou quatre notes de sa voix puissante ébranlent l'indécision des dilettanti, et plusieurs salves de chaleureux applaudissemens raniment la scène exténuée. — Le simple matelot revient ; il se traîne, il succombe à sa faiblesse au moment où sa maîtresse se rend à l'église pour épouser le merveilleux du premier acte (que je soupçonne fort d'avoir paru en contrebande, sous le déguisement du père Tropique, dans le second tableau). — La mère du matelot survient, reconnaît son fils à l'énorme croix qu'elle lui a donnée en partant. Aline revient aussi de l'église où elle a eu une vision qui ne lui a point permis de prononcer le oui fatal... Le dénoûment est vulgaire, mais, comme nous l'avons dit, Aline est superbe ; on l'applaudit avec frénésie, et on la redemande pour l'applaudir encore.

Il y a dans tout cela un immense et légitime succès auquel la musique de MM. Flotow et Pilati peuvent revendiquer une part honorable. Pour être juste, il faut dire que M. Flotow doit s'attribuer la part du lion. Ses motifs sont mieux arrêtés, plus saisissans ; les développemens sont d'un bon style ; ses accessoires nerveux, clairs et corrects annoncent un compositeur qui sait ce qu'il veut dire et qui le dit avec l'autorité du talent. Tout le second acte est travaillé de main de maître. L'air d'Aline, dans l'épilogue, est une charmante chose, admirablement rendue par madame Claris, jeune débutante, qui, du premier bond, se place en très-bon rang parmi les cantatrices aimées du public,

Hurteaux, chanteur habile et consciencieux dont nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier le beau talent, s'est acquitté du rôle ingrat de Saint-Maurice, de manière à réconcilier les jeunes premières avec les basses-tailles. — Il s'est fait regretter dans l'épilogue.

En résumé, le *Naufrage de la Méduse*, catastrophe à jamais déplorable, et qui n'en a pas moins immortalisé notre malheureux Géricault, sera une source de prospérité pour le théâtre de la Renaissance qui renaîtra tout de bon des ruines de ses deux dernières nouveautés.

Stéphen de la Madelaine.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les Mancini ou la famille Mazarin, comédie-vaudeville en trois actes par M. Ancelot.

Dans l'analyse de cette pièce, nous ne nous préoccuperons pas plus de l'histoire que M. Ancelot ne s'en est préoccupé lui-même ; nous savons depuis long-temps de quelle façon étrange et cavalière M. Ancelot traite l'histoire ; mais l'histoire saura le lui rendre. Arrivons sans autre préambule à l'œuvre de M. Ancelot, en admettant que ces trois actes soient une œuvre.

Au lever du rideau, nous sommes en pleine famille Mancini. Marie se promet la couronne de France, mais la jalousie de sa sœur, la comtesse de Soissons et la politique de Mazarin, son oncle, forment un double obstacle à l'accomplissement de ces vues ambitieuses. La comtesse de Soissons a recueilli une jeune orpheline dont on ignore la naissance, mais d'une grâce charmante et d'une adorable beauté. La perfide comtesse ne trouve rien de mieux que de la présenter à Louis XIV, ce roi toujours prêt à s'éprendre de la grâce et de la beauté. Négligée par son royal amant, Marie de Mancini ne trouve rien de mieux de son côté que de faire enlever sa rivale. C'est Philippe de Man-

cini (car dans la pièce de M. Ancelot, il y a des Mancini partout) qui enlève Christine, cette jeune orpheline aimée du roi. Lorsqu'il surprend le secret de cet enlèvement, Mazarin s'irrite et s'emporte, mais Philippe, l'irrespectueux neveu, abat d'un mot toute cette colère d'oncle et de cardinal indigné : il rappelle à Mazarin qu'il a, lui aussi, quelques petits péchés sur la conscience et qu'un mot suffirait pour le perdre. Cependant un jeune et honnête marchand (dans tous les vaudevilles de M. Ancelot et compagnie tous les marchands sont d'honnêtes gens, et tous les grands seigneurs des fripons), un jeune marchand, amoureux de Christine, a découvert l'enlèvement de celle qu'il aime et l'a révélé au roi, en demandant prompte justice; on ne sait trop comment tourneraient les choses, si madame de Soissons ne prenait la peine de les arranger; le marchand se retire confus et voilà la passion de Louis XIV pour Christine qui recommence de plus belle. Cette fois, Christine court de véritables dangers, car le cardinal protége ce nouvel amour royal; mais, que devient-il, lorsqu'il apprend que cette jeune fille qu'il veut jeter dans le lit du roi, est sa fille, à lui, Mazarin le cardinal; il s'empresse de la marier avec le marchand Rabanel, et grâce à cette mésalliance, la vertu de Christine est sauvée, et celle du cardinal échappe à la calomnie, qui n'eût été que de la médisance.

Cette pièce, une des meilleures, des plus spirituelles, et des plus charmantes qu'ait produites M. Ancelot, n'en est pas moins très peu spirituelle et médiocrement amusante. Nous avons, à l'heure qu'il est, des Mancini par-dessus la tête, et nous supplions bien sincèrement M. Ancelot de ne plus toucher désormais à l'histoire de ce grand siècle qu'il a déjà si misérablement gaspillée.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Geneviève-la-Blonde, vaudeville en deux actes, par MM. Bayard et de Biéville.

Il est de par le monde un charmant livre de M. Alphonse Karr, qui s'appelle de ce doux nom de Geneviève. Heureusement pour ce livre et malheureusement pour cette pièce, la Geneviève des Variétés n'a rien de commun avec la Geneviève de M. Karr. Geneviève-la-Blonde est un rôle créé tout exprès pour les blonds cheveux de mademoiselle Louise Mayer. Il s'agit d'une jeune et blonde laitière qui a vu son âne écrasé par une voiture au détour d'une rue. Un peintre qui passait par là, voyant le désespoir de la laitière qui pleurait son âne à chaudes larmes, lui dit : « Consolez-vous, laitière. » Et, en artiste généreux qu'il était, le peintre acheta un âne dont il fit présent à la laitière. Je vous laisse à deviner la reconnaissance de la blonde Geneviève, en retrouvant un âne, jeune et charmant, en place du vieil âne écrasé! Cette reconnaissance ne fut pas stérile. Dès lors, Geneviève fut tout entière à la dévotion de l'artiste. L'artiste a-t-il besoin d'un gracieux modèle? Geneviève prête ses bras, son col blanc et son doux visage. L'artiste a-t-il quelque faiblesse à cacher, un enfant de l'amour à nourrir? Geneviève prend l'enfant et lui donne le lait de sa vache. A voir la reconnaissance de Geneviève, on ne peut s'empêcher de convenir que jamais âne ne fut placé à plus gros intérêts. Malheureusement, on est méchant au village comme à la ville. Voilà qu'on glose au village de Geneviève; voilà qu'on se demande d'où lui vient cet enfant que nourrit la blonde laitière. Pour sauver l'artiste dont le secret est près d'être découvert, la généreuse fille déclare qu'elle est la mère de cet enfant. Touché d'un si beau dévoûment, le peintre épouse Geneviève.

Je vous disais tout à l'heure que Geneviève de M. Karr est un livre charmant. Vous voyez bien que Geneviève des Variétés n'a rien de commun avec le livre M. Karr.

Revue de cinq Jours.

31 MAI. — Le ministère anglais a retiré le bill concernant le gouvernement de la Jamaïque. La nouvelle en a été donnée officiellement, à la chambre des communes, le 28. On se rappelle que c'est à l'occasion du vote de ce bill que le ministère Melbourne avait donné sa démission, parce qu'il n'avait obtenu qu'une majorité de cinq voix.

— On écrit de Florence que le grand-duc de Toscane a fait rendre à l'ex-reine de Naples les honneurs dus à une tête couronnée.

— Une lettre d'Alexandrie du 27 avril dernier annonce que les troupes anglaises qui occupent Aden sont décimées par la chaleur du climat et le manque d'eau et de vivres frais. Elles sont aussi continuellement tenues en alerte par les attaques nocturnes des Arabes, qui massacrent tous les Européens qui se hasardent à quelque distance des retranchemens.

— Une pétition de l'infante dona Anna, marquise de Loulé, a été favorablement accueillie par la chambre des députés, qui l'a renvoyée à une commission qui devra traiter l'affaire comme urgente. L'infante demande la restitution de tous ses brillans et diamans, qui ont été remis en gage à la banque de Lisbonne, et invite le gouvernement à payer la somme qu'elle doit à la banque, avec l'arriéré de la pension qui lui est due.

— Une des grandes vasques de la fontaine de la Concorde, vers le pont, a été placée ce matin. Cette pièce tout en fonte, et d'un seul morceau, pèse environ 15 milliers; quand les autres parties y seront ajustées, la vasque aura 15 pieds de diamètre. La hauteur de la fontaine sera de 30 pieds environ. Mais ce qui nous plaît dans ces fontaines, c'est qu'elles doivent, à ce qu'on nous assure, jeter de l'eau à torrens.

— La première course de la machine locomotive a eu lieu aujourd'hui sur le chemin de fer de Versailles (rive droite). Le trajet direct s'est effectué depuis la station de Paris jusqu'à la rue St-Symphorien, dans Versailles. Les habitans des communes de Ville-d'Avray, Sèvres, Chaville, Viroflay et Montreuil se sont portés en foule sur les bords du chemin pour jouir d'un spectacle si nouveau pour eux.

— Les exemples de fécondité nous arrivent de tous côtés. Ces jours derniers, c'était du midi; aujourd'hui, nous voyons que dans le hameau d'Ovillers, dépendant du bourg de Solesmes (Nord), une femme de 39 ans a donné le jour à trois enfans, une fille et deux garçons, tous bien portans; et à Bruxelles, la femme d'un plombier est accouchée de trois garçons et d'une fille; la mère et les enfans se portent bien.

— La première chambre du tribunal de première instance a prononcé la séparation de corps de mademoiselle Bosio, épouse de M. le marquis Delacarte, par suite du refus constaté dans plusieurs procès-verbaux de celui-ci de la recevoir à son domicile.

— Des quinze canons qui décorent la façade des Invalides, onze sont actuellement montés sur des affûts entièrement en fer.

— M. le comte Dillon vient de mourir à Paris à l'âge de 88 ans.

— Les arts viennent de faire une grande perte. M. Lange, statuaire du Musée royal, est mort au palais du Louvre le 28 de ce mois; il était âgé de 85 ans.

— Le *Naufrage de la Méduse* fait fureur dans les ateliers aussi bien que dans les salons. Toutes les loges sont louées d'avance, et l'Ambigu-Comique encaisse chaque soir près de 3,000 fr.

1er JUIN. — L'instruction sur les affaires des 12 et 13 mai se poursuit avec une grande activité, et les membres de la commission entendent chaque jour un grand nombre de témoins et procèdent aux confrontations. Il paraît que dans peu de jours la procédure pourra être en état à l'égard de huit ou dix des principaux accusés, et relativement aux faits d'assassinats commis marché Saint-Jean, sur la personne du brigadier Jonas, et place du Palais-de-Justice, sur la personne de l'officier et des soldats du poste. Il paraît que sans attendre l'achèvement de l'instruction sur l'ensemble des événemens, la cour serait saisie de l'accusation à l'égard de ceux des accusés dont la position serait définitivement fixée par la procédure, et qu'il serait passé outre immédiatement au jugement. Cette première partie du procès pourrait, dans ce cas, être jugée dans le courant du mois de juin.

— On nous assure, dit le *Nouvelliste*, que M. le maréchal Soult a réuni le conseil des ministres et a proposé de présenter aux chambres un projet de loi tendant à rendre la pension de 100,000 f., qui avait été accordée l'année dernière à madame de Lipona, réversible sur les quatre enfans de la princesse, qui se trouvent par sa mort presque sans ressource. La majorité du conseil a adopté l'avis du maréchal, qui doit présenter le projet de loi sous fort peu de jours.

— Tout s'arrange en Belgique pour le rétablissement des relations sur l'ancien pied avec la Hollande; on s'occupe par exemple, de la réorganisation des services de messageries.

— L'enquête relative à la lettre adressée au *Journal des Débats*, par les élèves de l'Ecole Polytechnique, continue. On prétend qu'il avait été question d'en renvoyer plusieurs de l'École.

— On a encore ressenti à Saint-Jean-de-Maurienne deux nouvelles secousses de tremblement de terre, l'une le 10, l'autre le 14 de ce mois.

— On poursuit la restauration de l'église Saint-Severin, l'une de nos églises bizantines les plus curieuses. On restaure en ce moment le portail vers le couchant.

— Par décision de M. le ministre de l'intérieur, un buste en marbre du célèbre compositeur Paër est accordé à l'Institut : M. Dantan jeune a été chargé de l'exécution de ce travail.

2. — On écrit de Rome, 18 mai :

« Le prince de Canino, Lucien Bonaparte, est ici depuis quelques jours; d'autres membres de la famille Napoléon arriveront incessamment pour recueillir la succession du cardinal Fesch. »

— Un scheik fanatique a du haut d'un minaret au Caire tué, à coups de fusil, deux prêtres grecs qui marchaient dans la rue. Aussitôt saisi et conduit devant Méhémet-Ali, il a dit que le prophète lui était apparu en songe et lui avait enjoint de tuer deux cents infidèles, afin d'être absous de ses péchés. [illegible] lui et Méhémet-Ali [illegible] ordonné [illegible] la corde au cou au paradis. Le lendemain ce meurtrier fut en effet pendu, et c'est la première condamnation à mort d'un scheik que Méhémet-Ali ait fait exécuter.

— Le *Sémaphore de Marseille* dit que la famille du général Allard, établie à St-Tropez, a reçu la confirmation de la mort du général.

— On annonce la faillite d'une maison considérable du Havre, celle de M. C......, intéressé dans un grand nombre d'entreprises industrielles.

— L'hôtel des télégraphes, rue de l'Université, 9, vient d'être mis en vente. Cette importante administration doit être réunie au ministère de l'intérieur.

— Le prix du pain, à Paris, reste fixé à [illegible] sous les 4 livres pour la première quinzaine de juin.

— Les avocats à la cour royale ont procédé aujourd'hui à la nomination d'un bâtonnier. Les votans étaient au nombre de 319. M. Marie a réuni 111 voix, M. Paillet 103, et M. Chaix-d'Est-Ange 75. Au second tour de scrutin auquel avaient pris part 267 votans, 108 voix se sont portées sur M. Marie, 104 sur M. Paillet, 51 sur M. Chaix-d'Est-Ange. Aucun des candidats n'ayant réuni la majorité absolue, il a été procédé à un scrutin de ballottage. Le nombre des votans était de 250; M. Paillet a obtenu 129 suffrages, M. Marie 127. En conséquence, M. Paillet a été proclamé bâtonnier.

— Plusieurs membres de la famille Sampayo, ainsi que leurs avocats, ont quitté Lisbonne : les premiers se rendent à Londres. Un des avocats va à Rome, dans l'espoir d'obtenir du pape l'annulation du mariage de mademoiselle Sampayo avec le marquis Fayal.

— En exécution d'un ordre de M. le préfet de police, il a été fait hier une visite dans les divers théâtres de la capitale, afin de constater le nombre des armes à feu et de les mettre hors d'état de servir avant et après le spectacle.

— M. Baptiste cadet, ancien sociétaire du Théâtre-Français, retiré depuis une vingtaine d'années, est mort hier, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, n° 45. Son nom de famille était Anselme.

---

3. — Les dernières nouvelles d'Alger nous apprennent que M. le maréchal Valée s'est décidé à garder le gouvernement de nos possessions d'Afrique.

— Dans la séance d'hier, le conseil municipal de Paris a rejeté une demande présentée par le préfet de police, ayant pour objet l'augmentation de la garde municipale aux frais de la ville de Paris, mais en invitant le préfet à solliciter du gouvernement une augmentation de ce corps jusqu'à concurrence de quinze cents hommes d'infanterie aux frais de l'état; le conseil municipal a exprimé l'intention de se charger des frais de casernement de ce surcroît de gardes.

— Les élèves de l'Ecole polytechnique conduits à l'Abbaye ne sont point rendus à la liberté auaujourd'hui 3 juin.

— Par ordannance du roi, en date du 31 mai 1839, M. de Nourquier du Camper (Paul), capitaine de vaisseau de première classe, actuellement gouverneur de la Guyanne française, a été nommé gouverneur des établissemens français dans l'Inde, en remplacement de M. le général marquis de St-Simon.

— Le *Courrier belge* du 1er juin rapporte ce qui suit :

« On nous apprend à l'instant que le feu grison vient d'éclater dans le charbonnage de Bayemont, près Charleroy et Docherie, appartenant à la société anonyme des hauts-fourneaux de Monceaux. Cent seize hommes étaient enfermés dans la bure; 101 ont su s'échapper ; mais on désespère des 15 autres. M. Henri Goffart, directeur de l'établissement, a été asphyxié en leur portant secours. »

— Dernièrement, pendant la nuit, un jeune enfant de la commune de Sivay-la-Perche, réveilla sa mère en poussant des cris, sa mère courut à son lit et le trouva la figure pleine de sang. Un lampyre s'était attaché à son visage et essayait d'entrer dans son nez. Ce coléoptère avait été apporté sur le berceau du petit enfant avec du linge que sa mère avait fait sécher pendant la journée dans son jardin.

— Le courrier qui, de Paris, a dernièrement apporté à Vienne la nouvelle du rétablissement de l'ordre à Paris, n'a mis que trois jours six heures pour faire cette course, ce qui surpasse encore la vitesse avec laquelle le baron de Tettenborn apporta autrefois à Vienne la nouvelle de la naissance du roi de Rome.

—On admire depuis quelques jours, dans le jardin de M. Gœthals, à Gand, une pivoine en arbre (*pœnia arbora*) obtenue de semences, et dont la couleur, d'un beau rouge, ressemble à celle des pivoines ordinaires. La fleur est monstrueuse; M. Gœthals lui a donné le surnom de *gloria Belgarum*. On lui en a déjà offert 25,000 fr.

— Parmi les nombreux amusemens qui seront offerts à la société élégante qui fréquentera le *Casino*, on cite un jeu de bague équestre d'un genre tout nouveau. Le vicomte d'Aure a bien voulu céder à l'administration du *Casino*, douze chevaux choisis parmi les plus beaux dans ses écuries. Les harnachemens de chaque quadrille de chevaux seront uniformes et confectionnés par le premier sellier de Paris.

4.— M. Drouot, capitaine de la 12e légion, qui commandait le poste de l'Hôtel-de-Vills le dimanche 12 mai, a été arrêté jeudi à quatre heures du matin, et écroué à la Conciergerie.

— Le *Moniteur* publie l'ordonnanca suivante :

M. Bresson, directeur de l'administration des forêts, membre de la chambre des députés, est nommé directeur de la dette inscrite en remplacement de M. Boquet de St-Simon, décédé.

M. Legrand, membre de la chambre des députés, est nommé directeur général de l'administration des forêts en remplacement de M. Bresson.

— Hier, la chambre criminelle de la cour de cassation avait à statuer sur un pourvoi qui présentait entre autres questions celle de savoir si la loi de 1814, prohibant certains travaux le dimanche durant les heures de l'office, a été abrogée par la charte de 1830. M. l'avocat-général Hello a soutenu avec énergie l'abrogation de la loi de 1814; mais la cour, sans s'expliquer sur cette question, a décidé que le fait incriminé ne constituait ni délit ni contravention.

— M. le ministre de l'intérieur vient d'accorder, sur la demande de M. le maire de Sceaux, le marbre nécessaire pour le piédestal du monument à élever dans le cimetière de cette commune, sur l'emplacement où reposent les restes de Florian.

— M. Abatucci, député du Loiret, a déposé sur le bureau de la chambre une pétition tendant à obtenir l'abrogation du droit déféré à l'administration de délivrer ou de retirer les brevets d'imprimeur.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 2 et lundi 3 juin 1839, de 4,673 déposans, dont 662 nouveaux, la somme de 555,147 fr.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 396,500 francs.

— L'orage qui a éclaté avant-hier sur la capitale, s'est étendu dans la soirée vers Puteaux, Courbevoie, Suresnes, Nanterre et les environs. A Neuilly, la foudre est tombée en plusieurs endroits ; un jeune homme a été cruellement blessé, une jeune fille, également atteinte par le fluide électrique, en a perdu subitement la raison, à tel point qu'on s'est vu obligé de l'enfermer et de la lier.

— L'*Echo de l'Est* rapporte le fait suivant, qui se serait passé dans l'arrondissement de Commercy (Meuse) ; « Un homme, après vingt-quatre ans de mariage, était devenu père et avait réuni à sa table plusieurs de ses amis, pour fêter la naissance de son enfant. Dans son bonheur, il portait un toast au nouveau-né, lorsqu'on vint lui annoncer que son enfant se mourait. Pâle, égaré, il se précipite vers le berceau ; l'enfant n'était déjà plus. L'impression qu'il ressentit fut si vive que ses cheveux tombèrent, au point qu'en moins de deux heures il devint totalement chauve. »

— On écrit de Bristol, le 28 mai :

Un malheur affreux est arrivé hier, dans l'après-midi, dans les mines de houilles de Braine : onze ouvriers ont péri. Ces ouvriers exploitaient une veine découverte depuis quelque temps; ayant suivi, par une sorte de fatalité, la direction d'une veine épuisée depuis cinquante ans, ils en percèrent la voûte : aussitôt, l'eau qui avait remplacé le minerai, s'échappa avec une violence extraordinaire; trente-six ouvriers travaillaient en ce moment dans la mine, l'épouvante s'empara d'eux. Ceux qui eurent plus de présence d'esprit que d'autres gagnèrent en toute hâte l'ouverture de la mine et donnèrent aux hommes placés au-dessus d'eux, le signal du danger qu'ils couraient. Aussitôt on les retira de la mine à l'aide du mécanisme auquel on a recours dans ces circonstances ; vingt-cinq ont été sauvés, onze ont péri,

---

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

10 JUIN 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

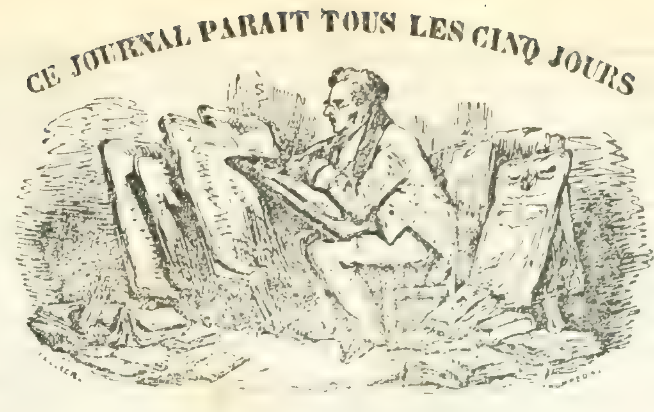
ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225, Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
I' compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 32.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 mois, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

CARACTÈRE DE L'IRLANDAIS;

SA

Corruption; explication de ses vices.

(C'est pour nous un bonheur de déroger à nos habitudes en puisant deux fois à la même source. Ce bonheur sera partagé sans doute par nos lecteurs qui ne se lasseront pas de suivre M. Gustave de Beaumont dans ses belles études sur l'Irlande, et nous sauront gré d'avoir fouillé deux fois à ce trésor de belles pages.)

Le mauvais gouvernement auquel l'Irlande a été sujette ne donne pas seulement la clé de toutes ses misères; il explique encore le caractère mora de ses habitans.

Il existe de nos jours une école de philosophes qui semble vouloir appliquer aux nations le système phrénologique dont ils se servent pour juger les individus. Personnifiant tous les peuples, et prenant en main leurs crânes, ils disent à l'un: « La conformation de ton cerveau indique des passions, présages de ta grandeur; » à l'autre: « Tu portes sur ton front le signe d'un abaissement éternel; » à celui-ci: « La nature t'a fait religieux; » à celui-là: « Tu fus créé pour la philosophie. — Toi, tu as l'organe de la liberté. — Toi, celui de la servitude. » Et quand ils ont ainsi palpé la tête des nations, attribué à l'une le génie de la guerre, à l'autre celui du commerce; quand ils ont proclamé la troisième propre à l'état aristocratique, la quatrième à la démocratie, ils s'arrêtent presque effrayés de leur puissance prophétique; car ils croient avoir décrété pour les peuples les arrêts solennels d'une inflexible destinée.

C'est surtout en Angleterre que j'ai entendu professer ces théories, et je ne m'en étonne point; car les Anglais, qui sont un grand peuple, ont le plus singulier orgueil de race qui ait jamais existé, et ils croient volontiers qu'il appartient à leur nature plutôt qu'à leurs institutions de les rendre une nation puissante, comme ces héros qui ont plus de foi dans leur destin que dans leur valeur.

Il ne m'est guère arrivé de parler à des Anglais de l'Irlande et de ses malheurs, sans entendre presque aussitôt cette objection: « L'Irlande se plaint d'être pauvre, mais que voulez-vous? Le travail donne seul la richesse, et il y a dans l'indolence et la paresse naturelle de l'Irlandais un obstacle invincible au travail, et par conséquent à la fin de ses maux. Jamais on ne verra l'industrie prospère en Irlande. — On accuse l'Angleterre de tenir l'Irlande sous le joug: plainte insensée! Le caractère mobile de l'Irlandais s'oppose à ce qu'il ait jamais des institutions libres. Impropre à la liberté, pouvait-il rencontrer un sort plus heureux que de tomber sous l'empire d'une nation plus civilisée que lui, qui le fait participer à sa gloire et à sa grandeur? L'Irlandais, soumis à l'Anglais, subit la loi de sa nature: il est d'une race inférieure. »

Ce langage m'a toujours paru contenir soit un préjugé, soit une injustice. J'admets bien qu'il existe entre les peuples des différences notables de caractère et de mœurs. Je ne conteste pas l'avantage que chaque nation soit douée de certains penchans particuliers, de certaines facultés, dont l'ensemble lui attribue, au milieu des autres peuples, une physionomie qui lui est propre. Je reconnais sans peine que l'Anglais et l'Irlandais ont des caractères très opposés, et que, dans sa manière de sentir, dans ses opinions comme dans ses actes, l'un apporte une disposition soit naturelle, soit acquise, que l'autre n'a pas. Prenons pour exemple le trait le plus saillant du caractère anglais. Cette fermeté d'âme, qui préside à toutes ses entreprises, cette constance inaltérable en présence de l'obstacle, cette impassible persévérance (steadiness) qui ne l'abandonne pas un instant jusqu'à l'accomplissement de l'œuvre: certes, nous ne trouverons rien de pareil chez l'Irlandais. Celui-ci semble, au contraire, de sa nature, léger, inconstant, prompt à passer de l'abattement à l'espérance, de l'effort au découragement. Plein d'ardeur, d'imagination, d'esprit, il manque essentiellement de cette suite qui chez l'Anglais domine et semble tenir lieu à celui-ci de toutes les qualités qu'il n'a pas. Tout ce qui peut se faire d'un bond, d'un élan, l'Irlandais l'exécutera mieux qu'aucun autre, parce que nul n'est plus enthousiaste que lui; il se jette à la rencontre de l'obstacle sans le regarder; mais s'il n'emporte pas la place du premier choc, il se retourne, renonce à l'entreprise et s'en va. Il est difficile assurément de trouver deux peuples soumis à l'influence de dispositions plus contraires; et je suis tenté de croire qu'il y a dans la race de l'un quelque chose qui le porte davantage aux premiers mouvemens, tandis que l'origine de l'autre expliquerait sa disposition plus [illegible] et moins expansive.

Mais encore, ce que l'on peut attribuer à la race ne provient-il pas de quelque autre cause ? Si d'ailleurs il était vrai que cette opposition de penchans fût tout un effet de la diversité de race, quelle conséquence faudrait-il en tirer ? Devrions-nous en conclure que jamais, quoi qu'il arrive, l'Anglais ne cessera d'être ferme et persévérant, ni l'Irlandais d'être enthousiaste et mobile ? Il arrive peut-être aux peuples comme aux individus. Ceux-ci tiennent aussi de la nature des penchans divers, dont l'influence ne peut être niée, mais qui pourtant peuvent si bien être combattus, que l'éducation, selon qu'elle est bien ou mal dirigée, a la puissance de rendre vertueux l'homme à qui la nature avait donné des vices, et de dépraver celui dont les premiers mouvemens étaient bons. Ainsi, après avoir démontré que telle disposition mauvaise est propre à une certaine race, il faudrait encore, avant de lui jeter l'anathème, prouver que ce mauvais penchant ne saurait être corrigé par aucune influence contraire. Et puis quand on a reconnu à deux peuples des facultés diverses, qui décidera laquelle de ces facultés constitue, au profit de l'un deux, une supériorité morale ? Pèsera-t-on dans une balance les qualités de la tête et celles du cœur ?

Ce serait assurément contester l'évidence que de nier les vices du peuple irlandais. L'Irlandais est fainéant, menteur, intempérant, prompt aux actes de violence. Il a notamment pour la vérité une sorte d'aversion invincible. Entre le vrai et le faux, s'il est désintéressé, on peut compter qu'il choisira le mensonge. Aussi ne dit-il rien sans appuyer son affirmation d'un serment ; il jure tout sur son honneur : *upon my honour, upon my word :* locution familière à ceux qui ne disent point la vérité.

Sa répugnance pour le travail n'est pas moins singulière : en général, il fait sans goût, sans soin, sans zèle, ce qu'il exécute, et le plus souvent il est oisif. Beaucoup d'Irlandais, qui sont misérables, ajoutent beaucoup à leur misère par leur indolence : il ne leur faudrait, pour alléger leur infortune, qu'un peu d'industrie et d'activité ; mais rien ne saurait les soustraire à leur apathie et à leur nonchalance ; ils semblent s'y complaire, ils s'y étalent et y restent, en dépit de leur détresse et de leurs besoins qu'ils ne sentent plus.

Ce sont là des vices déplorables ; en voici maintenant qui sont terribles. Violent et vindicatif, l'Irlandais déploie dans les actes de sa vengeance la plus féroce cruauté. On a vu comment, en Irlande, le cultivateur qui a été expulsé de sa ferme ou saisi dans ses meubles, faute de payer la dîme, se porte, dans son ressentiment, à des représailles empreintes de la plus atroce barbarie. On ne songe point sans horreur aux supplices qu'il invente dans sa fureur sauvage. Quelquefois l'incendie, l'assassinat ne lui suffisent point, il lui faut de longues tortures pour sa victime. Souvent il est dans ses fureurs aussi injuste que cruel, et il fait subir sa vengeance à des personnes tout à fait innocentes du dommage qu'il a éprouvé. Il ne s'en prend pas seulement au propriétaire et à l'homme d'église des rigueurs dont eux seuls devraient être responsables ; sa violence se porte sur l'agent du propriétaire, sur le nouveau fermier, sur l'huissier du ministre ; quelquefois il s'éloigne d'un degré de plus de l'auteur de ses maux : il enlève avec violence les femmes, les filles de ces individus, et les déshonore pour punir leurs maris et leurs pères qui eux-mêmes ne sont point coupables.

Ces vices, ces crimes, je les connais, je les vois chez l'Irlandais, et chez l'Anglais je ne les trouverais pas. D'où viennent ces vices et ces crimes ? De la race ? — Non. Je repousse comme impie une doctrine qui fait dépendre du sort de la naissance le crime et la vertu. Je ne croirai jamais qu'une nation tout entière soit fatalement, et par le destin seul de son origine, enchaînée au vice ; jamais je ne penserai que le Dieu qui a fait l'homme à son image ait créé un peuple dépourvu de la faculté d'être honnête et juste. Je n'admettrai jamais qu'il ait refusé à ce peuple la liberté morale, c'est à dire qu'en lui donnant la vie il l'ait destitué des conditions de la vertu. Cette injustice énorme me serait humainement démontrée, que j'en douterais encore plutôt que de douter de Dieu. Mais pourquoi l'admettrai-je, lorsque rien ne me le prouve ? Par quelle disposition étrange irais-je attribuer à une injustice présumée du ciel un mal dont je vois clairement les causes sur la terre ?

Ceux qui expliquent par une tache originelle les mœurs des Irlandais, oublient-ils donc que ce peuple subit depuis sept siècles la plus constante, la plus impitoyable tyrannie ? Eh quoi ! l'on voit chaque jour l'homme le plus robuste, et doué de la plus grande énergie morale, se dégrader, s'avilir et tomber physiquement dans une faiblesse absolue, sous l'influence de quelques années d'un régime de misère et de corruption ; et l'on ne comprend pas que six cents ans d'esclavage héréditaire, de misère matérielle et d'oppression morale, aient altéré tout un peuple, vicié son sang, avili sa race et dégradé ses mœurs ! L'Irlande a subi le régime du despotisme : l'Irlande doit être corrompue ; le despotisme a été long, la corruption doit être immense. Vous vous étonnez de trouver des mœurs d'esclaves chez les descendans d'un peuple soumis à six siècles d'esclavage ; pour moi, je serais bien plus surpris de rencontrer les habitudes et la dignité de l'homme libre chez celui qui ne connut jamais que le régime de la servitude. Quand je vois une nation qui eut le malheur de tomber sous le joug et d'y demeurer soumise, je ne m'enquiers point des vices qu'elle a, je demande quels vices elle n'a pas et quelles vertus elle peut avoir.

Considérez attentivement le caractère de l'Irlandais, analysez ses vertus et ses vices, et vous reconnaîtrez bientôt qu'il n'est pas une seule de ces dispositions, bonnes ou mauvaises, qui ne trouve sa principale raison dans l'état de la société irlandaise depuis la conquête, soit que cet état social ait fait naître ses penchans, soit qu'il les ait seulement développés. Prenant ce point de départ, vous ne vous étonnerez plus, en comparant l'Anglais et l'Irlandais, de les trouver si dissemblables.

La légèreté qu'on remarque dans les mœurs d'un peuple ne vient quelquefois que de sa misère, et telle nation qu'on voit mobile et frivole, n'aurait besoin, pour se montrer grave, que de devenir riche et libre. Je ne sais si le sérieux des Anglais ne tient pas plus à leurs institutions qu'à leur race. Il n'y a point de peuple ni d'homme qui donne tant à ses plaisirs que celui qui travaille peu : l'Anglais ne s'amuse point parce qu'il travaille beaucoup. Il a des droits et des libertés à défendre en même temps que les richesses du monde à conquérir. Le caractère de l'Anglais serait-il le même s'il perdait ses priviléges politiques et l'empire des mers ? J'en doute. Je crois bien qu'il n'éprouvera jamais, sous son ciel brumeux, ces douces sensations de langueur, ces besoins de repos physique et de mollesse que fait naître le soleil de Naples. Mais s'il est vrai que l'atmosphère humide dans laquelle il vit l'excite plus à l'action que ne le ferait le beau ciel d'Italie, ne faut-il pas reconnaître que la disposition favorable au travail, qui naît de son climat austère, pourrait être combattue par des institutions politiques qui, au lieu de seconder ses penchans industrieux, leur seraient contraires ?

Voyez comme son caractère se modifie en dépit de sa race, selon qu'il est soumis à des influences diverses. Qui pourrait, dans l'Ecossais de nos jours, froid, calculateur, industriel, rangé, reconnaître ce poétique enfant de la Calédonie, fougueux, indiscipliné, rebelle à toute sorte de joug et descendant de ses montagnes à la voix de ses bardes et de ses ménestrels ? Qui reconnaîtrait, au sein de la démocratie américaine, l'Anglais, ami de l'aristocratie ? En Angleterre, l'Anglais veut avant tout de la liberté ; aux Etats-Unis, il lui faut surtout de l'égalité. Qui reconnaîtrait dans l'indolent planteur de la Caroline ou de la Louisiane, le descendant de l'Anglais infatigable dans les travaux de l'industrie ? Regardez aussi la France : pensez-vous que le caractère de ses habitans soit aujourd'hui le même qu'il était avant 1789 ? D'où viennent ces différences de mœurs, sinon du changement des lois ?

Si vous ne perdez point de vue cet empire des institutions sur les mœurs des peuples, vous ne vous étonnerez plus qu'en Angleterre le peuple travaille, et qu'en Irlande il ne travaille pas. Nous trouvons dans les anciennes chroniques de l'Irlande, que la *constance* au travail était jadis un des traits distinctifs du peuple irlandais, dont la légèreté forme aujourd'hui le principal caractère. N'est-ce pas naturel que l'esprit d'industrie domine dans une société où les fruits du travail, protégés par la loi, ont toujours été une source féconde de bien-être et de richesse, quelquefois de puissance et de gloire ? Et par la même raison ne vous semblera-t-il pas logique qu'un peuple chez qui l'industrie n'a jamais été ni honorée, ni récompensée, ni libre, soit paresseux et désœuvré ?

L'Irlandais a été, pendant des siècles, déclaré incapable de devenir riche ; des lois positives le vouaient à la pauvreté. Quel penchant pouvait-il éprouver pour le travail, dont il ne recevait aucun bienfait ?

Déchu des droits de propriété, l'Irlandais a été dispersé sur le sol et condamné à cultiver la terre au profit de son maître. Il a obéi à la nécessité, il a travaillé ; mais, comme tous les esclaves, il a pris le travail en haine et en dégoût : l'Irlandais déteste sa tâche comme quiconque travaille sans salaire.

De pareils sentimens, nés d'institutions mauvaises, ne sauraient s'évanouir le jour même où de meilleures lois sont établies. Quoi que vous

fassiez aujourd'hui, vous ne trouverez ni les instincts profonds de la propriété ni l'amour ardent du travail chez des hommes qui, il y a cinquante ans, étaient incapables d'acheter une terre et de posséder un cheval valant plus de 5 livres sterling (125 fr.)

Si la misère de l'Irlandais ne tient point à sa race, il faut en dire autant de toutes les conséquences que cette misère traîne à sa suite. Ainsi cette négligence déplorable, ce manque absolu de tenue et de soin qu'on aperçoit dans tout ce qu'il fait, ce laisser-aller, cet abandon de sa personne, cette absence totale de *self respect* et de personnalité, sont des effets directs de sa condition première. Il a le sentiment qu'il ne compte pour rien dans la société, et qu'aucun moyen n'existe pour lui de devenir quelque chose. Veut-il du travail, c'est à grand'peine qu'il en trouve; lui en offre-t-on, l'occasion lui paraît et elle est en effet de peu de prix; il n'y a rien de rangé dans sa vie parce que tous ses moyens d'existence sont incertains. Il n'essaie point de voir au-delà du moment présent, parce que sa prévoyance ne lui fait apercevoir que des maux dans l'avenir. La question pour lui ne saurait être de choisir entre une existence malheureuse, fruit de son indolence, et une vie confortable, due à son énergie; il est sûr de demeurer misérable; il s'agit seulement de savoir s'il le sera un peu plus ou un peu moins : or, cette misère est si grande, que l'avantage de la diminuer d'un degré ne vaut pas l'effort nécessaire pour y réusssir. Nous sommes si pauvres (we are so poor) (1) ! répond l'Irlandais à qui on reproche d'accroître sa misère par sa négligence; et il s'assied dans l'ordure qui remplit sa cabane, et qu'il n'a pas le zèle de balayer (2).

C'est de la même disposition que vient l'intempérance de l'Irlandais, dont la passion pour les liqueurs fortes est encore un des vices les plus déplorables. Comme il croit impossible d'établir jamais quelque accord durable entre ses revenus et ses dépenses, il dissipe sans scrupule le modique produit de ses travaux passagers. A peine a-t-il reçu le denier de son salaire qu'il court au cabaret, où, pendant quelques instans du moins, il oublie sa misère dans l'ivresse et l'abrutissement.

Ainsi s'expliquent naturellement, par la condition même du peuple, tous les vices que l'extrême misère a coutume d'enfanter. Ainsi s'expliquent bien d'autres vices secondaires qui sont l'appendice accoutumé de ceux que je viens de décrire; ainsi l'Irlandais, précisément parce qu'il ne fait rien, est parleur, vantard, bruyant; comme il a un maître, il est flatteur, et plein d'insolence quand il ne rampe pas. Ces vices, il est vrai, ajoutent eux-mêmes à sa misère : mais ils sont d'abord venus d'elle. C'est de la même source que découlent ces autres penchans funestes, cette triste habitude du mensonge et cette affreuse disposition aux violences les plus cruelles et les plus iniques.

Il n'est pas besoin d'étudier long-temps le caractère et les mœurs du peuple irlandais pour reconnaître qu'il manque souvent des notions les plus simples du bien et du mal, du juste et de l'injuste.

Au milieu des terribles catastrophes dont son pays a été le théâtre depuis le douzième siècle, dans le tumulte des révolutions terribles qui ont tour à tour fait passer le sol dans les mains de tous les partis, amené le triomphe des principes politiques les plus opposés, élevé des temples et des autels aux cultes les plus divers, il s'est formé chez l'Irlandais la plus étrange confusion d'idées et de croyances, en morale, en religion et en politique. Remontez à l'origine de la tyrannie, que verrez-vous?

Des hommes que la confiscation a dépouillés de leurs propriétés et réduits à la condition de manœuvres. Ce fait primitif de violence est-il propre à fortifier dans un peuple le sentiment du droit et de la justice?

Et pourquoi cette spoliation a-t-elle été commise? Pourquoi ces propriétés ont-elles été confisquées sur le possesseur légitime? Parce que celui-ci a des croyances religieuses auxquelles il tient fermement et qu'il a mieux aimé perdre ses biens que de renoncer à sa foi. Est-ce un enseignement moral que ce grand dommage subi par l'homme droit, dont la probité entraîne la ruine, et cette ruine qui profite à l'usurpateur violent et sacrilége?

Cet usurpateur heureux, qui n'est attaché par aucune sympathie aux Irlandais dont il méprise la race et abhorre le culte, les traite avec une dureté impitoyable : après les avoir dépouillés, il leur interdit le moyen de s'enrichir; il leur ferme absolument la société politique, leur crée mille gênes dans la société civile, établit un système régulier de persécution religieuse, et organise ainsi le gouvernement le plus anti-social qui ait jamais existé. Trouvera-t-on des leçons de justice dans cette oppression affreuse pesant pendant plus d'un siècle sur des infortunés dont tout le crime fut d'être vaincus, et qui souffrent pour n'avoir pas abandonné aux vainqueurs leur conscience en même temps que leur patrie?

La première et la plus dure tyrannie que l'Irlandais ait à subir est celle que son culte lui attire. Pense-t-on qu'il reçoive de saines notions sur l'équité et le bon droit quand il voit proscrire sa religion qui, selon sa foi, est le seul vrai mode d'adorer Dieu; lorsqu'il voit ériger en crime l'exercice de ce culte, qui constitue à ses yeux l'accomplissement du premier de tous les devoirs; quand il voit bannir ses prêtres, c'est-à-dire les hommes qu'il révère sur la terre comme les représentans de Dieu, lorsque, pour entendre les adieux et la dernière parole de ces saints proscrits, il est obligé de s'envelopper de secret et de mystère, sous peine d'encourir de terribles châtimens? Ainsi, pour pratiquer ce qui est honnête et légitime, il faut quelquefois se cacher aux regards des hommes; il y a des devoirs qu'on ne peut accomplir au grand jour; ces devoirs sont quelquefois des crimes que la loi humaine punit. Il existe des actions justes que la loi appelle crimes et qui ne sont pas des crimes! Voilà, soyez en sûr, des notions de morale qui porteront leurs fruits.

Cependant cette tyrannie cruelle a son cours; elle écrase le peuple sans relâche, pendant long-temps tous la supportent avec une égale énergie; à la fin, tombant dans le découragement, quelques-uns saisissent le seul moyen qui leur soit offert d'alléger leurs maux et d'adoucir leurs souffrances : ils prêtent les sermens que leur conscience repousse, ils deviennent renégats, et aussitôt les voilà qui rentrent en possession des droits et des priviléges dont ils avaient été dépouillés. Ainsi l'apostasie, qui, aux yeux des catholiques irlandais, est le plus grand de tous les crimes, reçoit des lois sa récompense. Ainsi, de même qu'il existe des vertus dont la loi humaine a fait des crimes, il se trouve aussi des crimes que les hommes conviennent d'appeler des vertus... Seconde règle de morale qui, sans doute, aidera beaucoup le pauvre Irlandais à discerner le juste de l'injuste!

Troublé par toutes ces contradictions qui dépassent la portée de son intelligence, voyant constamment la justice, la vérité, le bon droit comme il l'entend, succomber sous la force matérielle, l'Irlandais prend son parti de plier, et, saisissant les seules armes qui soient à l'usage du faible, il devient rusé, menteur, violent.

Pourquoi donc, se dit-il parfois, ne tuerais-je pas celui qui a fait périr mon frère? Pourquoi ne suis-je pas maître du sol qu'occupait un de mes aïeux? De quel droit cet homme, qui se dit propriétaire d'un domaine qui devait m'appartenir, prétend-il m'expulser d'une ferme où je traîne une misérable vie? — Et quelquefois, au bout de sa logique, se trouve une effroyable violence.

Mais cette violence est aussitôt réprimée par des assemblées de ses ennemis que ceux-ci appellent des cours de justice, et où les organes de la loi proclament crime capital ce que sa conscience dépravée venait de déclarer un acte d'équité. Amené devant ces tribunaux du maître, l'accusé se défend d'ordinaire par le mensonge. Ses pareils sont appelés en témoignage contre lui; et d'abord on leur fait jurer solennellement de dire la vérité. Seront-ils sincères à leur serment? Oh! non, sans doute. Dans ce cas il est honnête de mentir, et dire la vérité serait chose infâme : ils font un faux témoignage en faveur de celui qui est opprimé comme eux, et leur conscience leur dit qu'ils ont bien fait. Ce faux témoignage est à son tour déclaré crime par ceux qui prennent dans un autre principe leur règle de morale.

Quelquefois un seul individu oppose aux lois cette résistance ouverte; c'est la révolte impuissante d'une misère isolée : souvent plusieurs s'associent dans la rébellion, comme ils sont unis dans le malheur; alors il naît de leurs efforts une grande perturbation sociale; ce n'est pas la guerre du brigand vulgaire contre une société qu'il croit juste, c'est la guerre faite à des lois iniques par des hommes qui les jugent telles : c'est la guerre des White-Boys. Enfin, il arrive quelquefois que des masses populaires se lèvent, comme en 1641

(1) V. M. Nichols, dans son rapport remarquable sur l'état des pauvres en Irlande, signale cette réponse des Irlandais; mais il me semble qu'il en méconnaît le vrai sens.

(2) J'ai vu en Irlande des personnes qui ont entrepris sérieusement de donner à de *pauvres cottiers* des habitudes d'ordre, de propreté et de soin, et qui ont complètement atteint ce but. La bonne tenue qu'ont les Irlandais appelés dans l'armée anglaise, prouve qu'ils ne sont pas de *leur nature* incapables de soin. Cette tenue n'est pas seulement un effet de la discipline; elle est surtout une conséquence du self respect qu'a l'Irlandais qui est devenu quelque chose.

et en 1798; alors le sol lui-même tremble et l'état social tout entier est remis en question.

Dans tous les cas, que la tentative d'affranchissement vienne d'un seul ou de tous, son effet moral, quand elle échoue, est toujours de même nature. Il en résulte un trouble profond pour les âmes qui ont aspiré à leur délivrance et qui, ayant fait un effort stérile, voient s'évanouir encore une fois la justice humaine à laquelle ils étaient près de croire; alors aussi retombent de tout leur poids sur le peuple les chaînes de la tyrannie, comme il arrive à l'esclave qui, après avoir tenté de briser ses fers, se retrouve en face du maître : c'est l'instant où il se fait dans les consciences le travail le plus funeste et le plus dépravant ; c'est l'heure que choisit la corruption pour pénétrer dans les âmes et y flétrir ce qu'il y reste de vertu. Quelques uns, qui jusqu'alors avaient tenu courageusement contre la persécution et leur intérêt, se sentent défaillir; ils contractaient sans doute bien des vices dans cette lutte inégale où il fallait combattre la force par tous les petits moyens qui sont le propre de la faiblesse; mais enfin, tant qu'il y avait résistance, le sentiment moral du devoir survivait à toutes les corruptions. Cette lutte cesse-t-elle, aucun lien n'attache plus l'Irlandais renégat au juste et à l'honnête : la dégradation est consommée.

Il n'est arrivé qu'à un très petit nombre de subir cette dépravation complète; mais il n'en est peut-être pas un seul qui, tout en demeurant fidèle à son culte religieux, n'ait été atteint d'une corruption au moins partielle. Tous ont perdu l'amour du vrai parce que la franchise et la sincérité attiraient infailliblement la persécution sur leur tête ; presque tous ont contracté l'habitude de mentir, parce que le mensonge a été pour eux pendant plus d'un siècle une arme nécessaire et légitime. Ils ont pris des habitudes de violence et de rébellion, sous l'influence d'une tyvannie qui les forçait de se placer en hostilité ouverte contre les lois. Maintenant ne vous plaignez point si vous trouvez chez l'Irlandais une aversion générale pour le vrai, un goût absolu pour le mensonge. Est-ce qu'il est capable, grossier et ignorant comme vous l'avez fait, de tracer dans son esprit avec quelque discernement une ligne de démarcation entre les cas où sa conscience peut l'absoudre d'un mensonge et ceux où elle ne saurait l'en justifier ? Comment fera-t-il pour distinguer, parmi les *crimes* que la loi établit, ceux qui ne sont pas des *crimes* et ceux qu'il doit considérer comme tels? Comment reconnaîtra-t-il parmi les vertus qu'honorent ses ennemis celles qui sont des vertus réelles, non dépendantes d'une convention et d'une forme? — Admettons que de bonne foi il essaie de faire ces distinctions souvent bien difficiles; croyez-vous qu'après l'abrutissement qu'il a subi il aura le tact fin et délicat qu'il lui faudrait pour démêler, au milieu de toutes ces incohérences, le vrai du faux, le juste de l'inique? Soyez sûr qu'après quelques efforts il succombera dans une pareille tentative : avec l'intention de réformer ses vices, il les gardera; il sera quelquefois honnête et juste, mais il ne sera jamais sûr de l'être parce qu'il aura perdu la règle de la justice et de l'honnêteté. Dans tel cas particulier il sera tenté de dire vrai; cependant, au milieu des incertitudes de sa conscience dépourvue de tout guide moral et accessible aux conseils de l'intérêt, il finira par adopter le mensonge : il mentira parce qu'il ne lui paraîtra pas bien sûr que dans ce cas particulier le mensonge soit moins licite que dans tel autre cas où il ne doute pas que le mensonge ne soit permis : il hésitera peut-être à commettre telle violence meurtrière ; mais il repoussera le remords, s'il en ressent l'atteinte, en se représentant l'analogie qu'a la vengeance projetée avec quelques vengeances sanguinaires qu'il a toujours été accoutumé à considérer comme des actes légitimes.

Dans l'égarement où le jette la confusion de tous les principes, il contracte ainsi de certaines habitudes de violence, et son esprit apporte dans ces violences une certaine méthode qu'ensuite il applique à tous les cas. Qui ne voit dans les pratiques grossières des White-Boys, dans leur principe de se faire justice à soi-même, dans leur système d'intimidation, la source des attentats commis en Irlande tout récemment par les ouvriers industriels? Un fabricant prend quatre apprentis : c'est trop, disent les ouvriers employés par ce fabricant et auxquels les apprentis nuisent par leur travail gratuit; et si vous n'en renvoyez pas au moins deux, nous vous tuerons; et la menace étant méprisée, le crime est commis. Dublin a été en l'année 1837 le théâtre de mille atrocités de cette nature, commises par des malheureux qui regardent la violence comme leur seule ressource, et détruisent ainsi l'industrie de leur pays par laquelle seule ils pourraient vivre.

C'est ainsi que la persécution et la tyrannie corrompent les peuples.

Que l'on cesse donc d'attribuer à la race la dégradation morale d'un peuple que de mauvaises lois ont seules dépravé.

Cette dépravation, du reste, n'a pas seulement atteint l'homme de race irlandaise; elle a corrompu tous ceux qui ont été soumis à son influence, quelle que fût leur race originaire.

On sait les griefs de l'Angleterre contre l'Irlande, parce qu'environ deux ou trois siècles après la conquête, les Anglais de race établis en Irlande avaient pris, disait-on, les mœurs des Irlandais et étaient devenus plus corrompus que ceux-ci, *Ipsis Hibernis Hiberniores* : le reproche n'était guère mieux adressé aux Anglais de race qu'aux Irlandais, sur lesquels pesaient également le despotisme de l'Angleterre : ils étaient aussi corrompus, parce qu'une égale tyrannie avait pesé sur eux.

Sir John Davis, dont le témoignage ne sera pas récusé par les amis partiaux de l'Angleterre, estimait que de son temps, environ trois siècles et demi après la conquête, il y avait déjà en Irlande plus de colons anglais que d'indigènes, d'où il concluait l'absurdité de ceux qui imputaient à l'infériorité de la race les malheurs de l'Irlande. Qu'on étudie bien l'Irlande, et l'on reconnaîtra que la misère et la corruption du peuple sont répandues sur toutes ses parties justement en proportion de la tyrannie qui a pesé sur chacune d'elles. L'Ulster est moins pauvre et moins vicieux parce qu'il a été moins persécuté.

On a coutume aussi, quand on juge le caractère irlandais, de tomber dans un autre écueil qui rend impossible toute appréciation équitable. On prend toujours l'Irlandais dans ses rapports avec l'Anglais, son supérieur en rang et en fortune, son maître politique, son ennemi religieux. Ceci est une source certaine d'erreur. Il faut, pour apprécier la moralité d'un homme, l'étudier surtout dans ses rapports avec ses égaux. Vous devez, par cette raison, pour comprendre les mœurs de l'Irlandais, examiner celui-ci non seulement dans ses relations avec la classe supérieure des protestans, ses ennemis politiques, mais encore dans ses rapports avec les catholiques pauvres comme lui.

Eh bien! voyez à quel point cet Irlandais, si fourbe, si cruel envers le riche, est sincère et fidèle à l'homme de sa classe? J'ai souvent entendu poser naïvement la question qui suit : Comment se fait-il donc que l'Irlandais, quelquefois si perfide et si barbare, donne d'ailleurs les plus touchans exemples d'humanité et de charité? — La réponse est simple : Il est inhumain envers les ennemis de son culte et de sa race, et charitable envers ses frères humbles et opprimés comme lui. Si vous ne prenez point cette distinction pour guide de vos observations, vous ne parviendrez jamais à comprendre le caractère de ce peuple.

J'ai dit plus haut comment, dans sa vengeance aveugle, l'Irlandais enlève quelquefois et déshonore la femme, la fille de celui qui a excité son ressentiment; voilà, sans doute, d'odieux attentats aux mœurs; il est pourtant bien certain, d'ailleurs, que le peuple irlandais est d'une chasteté singulière (1) : rien n'est plus rare en Irlande qu'un enfant illégitime, et l'adultère y est presque inconnu; d'où vient donc cette contradiction? — C'est que l'attentat qu'il commet envers les mœurs ne provient point d'un déréglement de ses sens et d'un besoin de débauche; c'est seulement un moyen de vengeance qu'il emploie contre ses ennemis.

Il n'est peut être pas un de ses crimes qui ne soit plus ou moins empreint de passion et d'esprit de parti. Les vols même qu'il commet participent à ce caractère; alors même que la cupidité les inspire, la vengeance n'est jamais étrangère à leur exécution. A la différence du bandit espagnol qui, dans le choix de ses victimes, préfère toujours le voyageur et l'étranger dont il n'est pas connu; l'Irlandais, au contraire, dans ses attentats contre la vie et la propriété, s'en prend plus volontiers aux personnes qu'il connaît. Dans aucun pays du monde l'étranger ne voyage avec plus de sécurité qu'en Irlande.

On voit par tout ce qui précède que l'Irlandais est complexe; il se compose de deux élémens distincts qu'il ne faut jamais perdre de vue si l'on veut se former une juste idée de son caractère : il y a en lui l'homme que la tyrannie a travaillé pendant sept siècles à corrompre, et celui que, pendant le même temps, la religion s'est efforcée de conserver pur.

Toutes les portions de son âme qu'a touchées le despotisme sont flétries; la plaie y est large et profonde. Tout dans cette partie est vice, de

(1) Pendant la guerre de 1798, qui abonda en horreurs de part et d'autre, les Irlandais insurgés, dont la cruauté ne resta point inférieure à celle de leurs ennemis, se montrèrent bien supérieurs aux Anglais par leur respect constant pour les femmes. Les écrivains les moins impartiaux envers l'Irlande lui ont rendu cette justice.

quelque nom qu'on l'appelle, soit lâcheté, soit indolence, fourberie ou cruauté; il y a dans l'Irlandais la moitié d'un esclave.

Mais il est un repli de son âme où la tyrannie a vainement tenté de s'introduire, et qui ainsi est toujours demeuré pur de toute souillure : c'est celui qui renferme sa foi religieuse. Attaqué dans tous ses droits, il les a tous cédés à la force, hors un seul, celui d'adorer Dieu selon sa foi : et dans le temps même où il s'abandonnait tout entier à la tyrannie de ses maîtres, il réservait son âme, et conservait ainsi en lui-même un asile pour la vertu. Il a fait plus que de ne pas se soumettre. Sa conscience s'est soulevée et maintenue pendant des siècles en état de constante révolte. Cette rébellion de l'esclave, c'est la liberté même; de là lui est venue la persécution avec tous ses maux; de là les dévoûmens sublimes, le sacrifice, source de toute grandeur morale, la résignation, cette éternelle puissance du faible. Ainsi la religion n'a jamais déserté de son âme ni cessé d'en défendre les parties saines contre les entreprises du despotisme. C'est par la religion qu'au sein de la plus grande oppression l'Irlandais n'a jamais cessé d'être un homme libre. GUSTAVE DE BEAUMONT.

LES DERNIERS MOMENS

DU

PRINCE DE TALLEYRAND,

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE (1).

—

Six heures allaient sonner le matin du 17 mai 1838, lorsque je me dirigeai vers l'ancien hôtel de la rue Saint-Florentin. J'étais tourmenté par de tristes pressentimens; car déjà la veille au soir, au moment où je l'avais quitté, l'illustre malade ne m'avait laissé aucune espérance. Les premières lueurs du jour naissant commençaient à peine à percer au dessus des arbres des Tuileries le brouillard grisâtre du matin. Quelques rares passans troublaient seuls du bruit de leurs pas le calme et le silence profonds dans lesquels ce quartier de Paris reposait encore... La cloche, que j'agitai d'une main tremblante, retentit dans la vaste cour de l'hôtel avec un son qui n'avait presque rien de terrestre... Je ne m'arrêtai pas à la loge du concierge pour demander comment s'était passée la nuit; je venais d'apercevoir la voiture du médecin ordinaire; je me précipitai en toute hâte vers le grand escalier, que j'avais tant de fois, hélas! monté, le cœur rempli de sentimens bien différens de ceux que j'éprouvais en ce jour. A la vue des deux statues du Silence, se dressant des deux côtés du gigantesque portail, humides et ruisselantes de gouttes de rosée, je frissonnai de la tête aux pieds. Ces lions énormes, si souvent comparés aux lions dévorans de Venise, me rappelèrent les muets et immobiles gardiens placés aux portes de marbre d'un sarcophage antique. Il me semblait que chaque objet était déjà, pour ainsi dire, entouré d'une atmosphère de mort, et que cette vieille maison, toujours si sombre et si triste, exhalait de toutes parts une odeur de tombeau.

L'antichambre était déserte : les domestiques ne quittaient pas une pièce voisine de l'appartement de leur maître, afin d'être plus promptement instruits des progrès de la maladie. De tous les hommes, le prince de Talleyrand fut peut-être celui qui posséda au plus haut degré le pouvoir de se concilier, sans aucun effort apparent, l'affection de ses familiers. Ceux qui l'entouraient à ses derniers momens étaient devenus vieux à son service; mais de ceux qui lui avaient prodigué leurs soins pendant sa jeunesse, aucun n'existait plus : il avait vécu assez long-temps pour voir mourir tous ceux-là avant lui. M. de Talleyrand accordait à ses principaux domestiques une confiance extraordinaire; souvent même des questions importantes, qui eussent été traitées avec le plus grand secret dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, furent discutées et résolues, sans aucune réserve, en présence de son valet de chambre. En effet, quelques années avant sa mort, il avait pris l'habitude de consacrer aux affaires les plus graves l'heure de sa toilette, et jamais, en de telles circonstances, son valet de chambre ne le quitta un seul instant. Peut-être l'accusera-t-on d'imprudence; mais qu'importe à sa mémoire? L'événement l'a justifié : sa confiance ne fut jamais trahie.

Parmi les nombreux domestiques attachés à la maison du prince, il faut certainement citer en première ligne le bon Courtiade, à qui ses longs services et son attachement éprouvé faisaient accorder la plus grande liberté, et dont les remarques naïves et les observations piquantes sur les événemens politiques amusaient singulièrement son maître. Cet homme était entré chez M. de Talleyrand long-temps avant la révolution de 1789, et il mourut « dans ces liens volontaires, » il y a quatre années environ, pendant l'ambassade de Londres. Le chagrin qu'il éprouva de quitter Paris, à cause de son âge avancé et de ses infirmités croissantes, contribua, dit-on, à hâter le moment de sa mort. Son attachement était plutôt l'attachement d'un chien que celui d'un homme. Durant sa jeunesse, il avait partagé avec son maître sa bonne et sa mauvaise fortune. Le prince prenait souvent plaisir à raconter aux étrangers l'histoire de sa fuite en Amérique, lorsque, averti en secret par un ami, il résolut de quitter immédiatement la France. Courtiade se trouvait auprès de lui au moment où il reçut la lettre qui le décida à partir; lui confiant aussitôt son projet :

— Courtiade, lui dit-il, je ne sais pas quand je pourrai revenir. Avant d'entreprendre un voyage si long et si périlleux, vous désireriez sans doute faire vos adieux à votre femme et à votre famille : laissez-moi partir seul; vous viendrez me rejoindre par le premier paquebot.

— Non, non, répliqua Courtiade dans la plus grande agitation, vous ne partirez pas seul; je vous suivrai... seulement attendez jusqu'à demain soir.

— Cela est impossible, répondit le prince : ce retard me perdrait peut-être, et il ne paraîtrait pas assez long à votre femme.

— Bah! c'est bien de ma femme dont il s'agit! s'écria le fidèle serviteur fondant en larmes; c'est de cette maudite blanchisseuse qui a emporté toutes vos chemises fines et vos cravates de mousseline. Sans elles, mon cher maître, quelle figure feriez-vous donc dans un pays étranger?

Je n'oublierai jamais ma première entrevue avec M. de Talleyrand, ni l'impression singulière que Courtiade produisit sur moi. Comme il s'agissait d'affaires sérieuses et secrètes, le prince, selon son habitude constante, m'avait accordé une audience à l'heure de sa toilette. C'était quelque temps après la révolution de juillet. Je trouvai l'illustre diplomate tranquillement assis à son bureau, qui lui servait tout à la fois de *secrétaire* et de *toilette*. Ce jour même il devait prendre congé de Louis-Philippe avant de partir pour son ambassade de Londres, et se présenter, par conséquent, à la cour dans son costume de courtisan. Un domestique était occupé avec le plus grand sérieux à poudrer les boucles épaisses de ses longs cheveux gris; un autre, à genoux devant lui, attachait les cordons de ses souliers. Son secrétaire ouvrait les lettres reçues le matin, en parcourait rapidement le contenu, jetant les unes dans un énorme panier et empilant les autres sur le bureau du prince. J'admirais le sang-froid extraordinaire avec lequel M. de Talleyrand, tout en écoutant ce que je lui disais et ce qui pour lui était de la plus haute importance, se laissait revêtir de son uniforme officiel. Lorsque sa toilette fut achevée, la porte de la chambre s'ouvrit, et le vieux Courtiade s'avança, à pas chancelans, chargé de plusieurs boîtes de diverses formes et grandeurs. Ces boîtes contenaient les rubans et les insignes des ordres nombreux dont le prince était décoré. L'indifférence profonde de M. de Talleyrand faisait un contraste frappant avec l'empressement solennel de ce pauvre Courtiade, qui, depuis plusieurs années, n'avait plus d'autre emploi que celui de *conservateur* des décorations de son maître. Exercer ces graves fonctions avec une dignité convenable, tel était le seul but, l'unique pensée de la vie du vieux serviteur.

Que le lecteur me pardonne cette digression involontaire. Les émotions que j'éprouvais en traversant cet appartement, alors silencieux et désert, me rappelèrent ma première entrevue... si peu semblable, hélas! à celle qui allait m'être accordée.

Lorsque j'entrai dans la chambre où reposait le vétéran diplomate, il dormait d'un sommeil profond qui rendait quelque espérance aux médecins; on regardait pourtant ce repos comme une conséquence nécessaire de la fatigue que quelques instans auparavant lui avait causée la dernière scène du drame si varié de sa vie, je veux parler de sa rétractation, acte qui depuis a été méprisé des uns, admiré des autres, d'une manière évidemment exagérée, et qui est resté jusqu'à présent un impénétrable mystère pour tous. Cette rétractation dut lui être pénible. Ceux qui étaient auprès de lui en ce moment savent seuls combien elle lui coûta; car il n'ignorait pas que tous les partis avaient les yeux fixés sur lui, et que chacun d'eux attribuerait sa résolution à des motifs différens, selon ses opinions ou ses intérêts. Etre loué par certains hommes lui semblait une chose aussi cruelle que d'être blâmé par d'autres; il savait bien que personne ne considérerait sa conduite sous son véritable jour, comme un sacrifice très

(1) Nous avertissons nos lecteurs, afin de leur faire bien apprécier certains passages de cet article, qu'il est tiré de l'*United Service*, journal tory, qui s'imprime avec les portraits de Nelson et de Wellington sur sa couverture, et qui a pour épigraphe : *Trafalgar* et *Waterloo*.

insignifiant en soi, et qui n'avait d'importance que parce qu'il était le dernier... On a prétendu qu'on l'avait tourmenté et persécuté même à son lit de mort pour qu'il s'y décidât. C'est une erreur qu'il importe de relever : il y pensait depuis long-temps ; on en trouve de nombreuses preuves dans ses papiers, et surtout dans une correspondance qu'il eut avec le pape à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en cette circonstance comme en plusieurs autres, le motif principal de sa détermination fut le désir d'épargner des chagrins et des désagrémens à sa famille; il savait que s'il se refusait à son lit de mort à exécuter certaines formalités religieuses, qui pour lui étaient fort indifférentes, il exposerait ses parens à des ennuis réels : et quoique ses ennemis puissent l'accuser avec trop de raison d'avoir toujours calculé en égoïste les conséquences de ses actions, on ne peut cependant s'empêcher de connaître qu'il travailla constamment au bonheur et à l'agrandissement de sa famille. Jamais il ne s'écarta de ce but, auquel tendait encore la dernière action de sa vie, qu'il n'accomplit donc que d'après ses propres inspirations.

Le sommeil ou plutôt la léthargie dans laquelle le prince était tombé dura une heure encore environ après mon arrivée. A mesure que le temps s'écoulait, ceux-là mêmes qui lui tenaient le plus près par les liens du sang ou de l'amitié manifestaient, hélas ! pourquoi ne l'avouerai-je pas? les plus vives inquiétudes que ce repos, quelque bien qu'il pût lui causer, ne se prolongeât au-delà de l'heure à laquelle le roi avait fixé sa visite. Lorsqu'il se réveilla, on eut de la peine à lui faire comprendre l'importance de cet événement qui était si proche. On venait à peine de le relever et de l'asseoir sur le bord de son lit, que sa majesté entra dans la chambre, suivie de madame Adélaïde. C'eût été une étude curieuse pour un moraliste et pour un peintre que le contraste frappant de ces deux hommes assis l'un à côté de l'autre, sous le dais de ces vieux rideaux verts, et qui semblaient groupés à dessein pour former un tableau d'histoire. Sa majesté rompit d'abord le silence, ainsi que le voulait l'étiquette. Il serait difficile de définir l'expression que prirent ses traits au moment où Louis-Philippe jeta un dernier coup d'œil sur ce qu'on a appelé le coucher de son étoile.

— Je suis fâché, prince, de vous voir si souffrant, dit le roi d'une voix faible et tremblante, tellement émue qu'on l'entendit à peine.

— Sire, vous êtes venu assister aux derniers momens d'un mourant... Tous ceux qui l'aiment n'ont plus qu'un désir, c'est de voir bientôt la fin de ses souffrances.

Ces paroles furent dites avec cette voix profonde et forte qui n'appartenait qu'à lui, que l'âge n'avait pas eu le pouvoir d'altérer, que l'approche de la mort elle-même n'était pas capable d'affaiblir.

La visite royale, de même que toutes les visites royales d'une nature désagréable, dura le moins de temps possible. Il était évident que sa majesté se trouvait péniblement affectée, et ne savait quelle contenance faire. Après avoir murmuré tout bas quelques mots de consolation, Louis-Philippe se leva pour se retirer, mais satisfait peut-être de se sentir délivré de la tâche qu'il s'était imposée. Une fois encore le prince, avec son tact ordinaire, vint au secours du visiteur, en se soulevant légèrement et en lui présentant ceux qui l'entouraient, son médecin particulier, son secrétaire, et même son valet de chambre ; puis, comme si le vieux courtisan renaissait en lui, il ne put s'empêcher de terminer ses adieux au roi par un compliment : « Sire, dit-il, notre maison a reçu aujourd'hui un honneur digne d'être inscrit dans nos annales, et que mes successeurs se rappelleront avec orgueil et reconnaissance.»

Peu de temps après le départ du roi, les médecins observèrent les premiers symptômes d'une dissolution prochaine. Tous les membres de la famille ayant été prévenus, se trouvèrent en un instant réunis autour du lit. Parmi eux était le duc de Po..., et je ne pus à sa vue m'empêcher de sourire en me rappelant l'observation faite à son sujet par le prince quelques jours avant sa maladie. « Il me laisse contrarié, dit-il; car son visage mélancolique et son lugubre costume donneraient en vérité à penser qu'il m'a été envoyé par l'*entrepreneur des pompes funèbres.* »

Vers le milieu de la journée, l'agitation et la fièvre redoublèrent. Je ne pus alors résister au besoin de respirer un air plus pur que celui de cette chambre hermétiquement fermée, et je passai au salon. Le spectacle dont je fus alors témoin me causa une pénible surprise. De la chambre et du lit d'un moribond, je me trouvais transporté tout à coup, sans transition aucune, dans des appartemens remplis de *l'élite* de la société parisienne. Jamais je n'oublierai l'impression que j'éprouvai. Là, près d'un grand feu, se tenaient plusieurs groupes d'hommes politiques, portant tous le ruban rouge à leur boutonnière, les uns chauves, les autres poudrés ; leur conversation animée, bien que maintenue sur un ton très bas par le tact exquis de celui qui la dirigeait, produisait un bruit continuel. Je remarquai aussi quelques-uns des plus vieux amis du diplomate, qu'un attachement réel et sincère avait amenés auprès de lui, et qui ne prenaient aucune part aux discussions passionnées de ces champions politiques.

Le comte de M., ce roi sans rival de toutes les réunions joyeuses, que ses plaisanteries piquantes et ses sarcasmes mordans avaient rendu si redoutable, le seul homme, en un mot, avec lequel le prince lui-même n'osait pas toujours se mesurer dans les combats d'esprit, assis maintenant triste et silencieux sur un fauteuil écarté, paraissait absorbé par des méditations profondes et ne s'occuper nullement de ce tableau qu'il avait sous les yeux, et qui, dans tout autre cas, n'eût certainement pas manqué de lui arracher quelques traits de satire. Dans un coin était une *coterie* de femmes, parlant entre elles de choses entièrement étrangères à la circonstance. Quelquefois même un léger éclat de rire retentissait au milieu de ce cercle, en dépit des *chuts* improbateurs, qui alors se faisaient entendre à l'autre extrémité du salon. Près d'une fenêtre, la jeune et charmante duchesse de V. était entièrement couchée sur un sofa, et un essaim de jeunes *beaux*, se tenaient agenouillés devant elle ou assis à ses pieds sur les coussins du divan.

C'était une scène des temps passés. Il me semblait que nous étions revenus tout à coup au siècle de Louis XIV, près du lit de mort de Mazarin. Un observateur attentif eût certes remarqué la même insouciance, le même ennui de l'attente. De tous ces hommes réunis dans ce salon, les uns y étaient venus par convenance, les autres par politesse pour le reste de la famille, ceux-ci par curiosité, ceux-là, les moins nombreux, par attachement; mais aucun d'eux ne paraissait se souvenir qu'un génie puissant allait quitter ce monde, et qu'ils étaient rassemblés pour assister à la mort d'un *grand homme*. En ce moment toutefois les conversations cessèrent, le bruit s'apaisa; il y eut une pause solennelle, et tous les regards se tournèrent vers la porte de la chambre à coucher, qui s'ouvrit lentement. Un domestique entra la tête baissée et les yeux pleins de larmes, et s'avançant vers le docteur L., qui était venu, ainsi que moi, chercher un instant de repos au salon, il lui dit tout bas quelques mots à l'oreille. Le docteur se leva avec empressement et entra dans la chambre. L'assemblée entière le suivit. M. de Talleyrand était alors assis sur le bord de son lit, soutenu sous les bras par son secrétaire. La mort n'avait déjà que trop évidemment marqué de son sceau ce front de marbre, et cependant l'apparence de vigueur qu'il conservait encore en ce moment suprême, me frappa vivement. On eût dit que toute la vie, qui avait été nécessaire jusques alors pour soutenir tout son être, s'était concentrée dans son cerveau. De temps en temps il soulevait sa tête, repoussant en arrière, par un mouvement subit, ces longues boucles de cheveux qui gênaient sa vue; il regardait tout autour de lui, et, comme satisfait de voir cette foule qui l'entourait, un sourire de triomphe animait ses traits amaigris et défigurés; puis sa tête retombait de nouveau sur sa poitrine.

Ma profession et les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé placé m'ont souvent forcé d'assister à des scènes semblables à celle dont j'étais témoin, mais jamais je ne vis aucun homme plus conséquent avec lui-même que le prince de Talleyrand, soutenir mieux jusqu'à cette heure redoutable le caractère de toute sa vie. Cet homme eût trompé la mort, si elle l'eût traité par ambassadeur. Quand il la sentit approcher elle-même, non seulement il ne parut pas la craindre, non seulement il n'affecta pas de la mépriser et de la défier, mais il l'attendit avec un courage froid et résolu, comme un honorable ennemi, son égal, qu'il avait long-temps et bravement combattu, et auquel, puisqu'il en était noblement vaincu, il ne rougissait pas de remettre ses armes et de se rendre : et il expira avec la même grandeur et entouré du même respect qu'un roi.

A peine ces yeux, dont chaque regard fut épié si long-temps avec le plus vif intérêt, eurent-ils été pour jamais fermés, tous les assistans se précipitèrent en foule hors de l'hôtel, chacun espérant apprendre le premier la nouvelle de cette mort à la coterie dont il était l'oracle. Avant la nuit, cette chambre, pendant le jour entier remplie à l'excès, fut abandonnée aux serviteurs des morts. Lorsque j'y rentrai le soir, je trouvai le fauteuil dans lequel j'avais vu si souvent le prince assis et lançant des épigrammes, occupé par un prêtre loué, qui marmottait les prières d'usage pour le repos de l'âme du trépassé.

Ce fut après le dernier soupir du prince que

l'attachement et le respect qu'il avait su inspirer à ses domestiques se manifestèrent ouvertement. Nul d'entre eux ne cessa ses fonctions sous aucun prétexte; ils continuèrent à les remplir tous l'un après l'autre, aux heures qu'il avait lui-même fixées pendant sa vie. Je vis de mes propres yeux son maître-d'hôtel, à l'heure à laquelle il était venu tant de fois prendre ses ordres, suivi d'un essaim de marmitons habillés de blanc et portant leur couteau à la ceinture, s'avancer d'un pas solennel vers le pied du lit, s'agenouiller, le bonnet de coton à la main, et réciter tout bas une courte prière; puis tous jetèrent de l'eau bénite sur le cadavre, et le singulier cortége sortit dans le même rang et avec le même silence qu'il était entré. Un pareil mélange de sublime et de grotesque me toucha profondément et me rappela quelques-unes de ces scènes originales que renferment les vieilles légendes de l'Allemagne.

Contrairement aux usages reçus en France, l'enterrement n'eut pas lieu dans les quarante-huit heures qui suivirent le décès. L'embaumement du corps retarda de quelques jours cette triste cérémonie. Le corps demeura d'abord déposé dans l'église de l'Assomption, sa translation à Valençay ne pouvant avoir lieu qu'au mois de septembre, car le tombeau destiné à le recevoir et commencé depuis long-temps n'était pas encore achevé.

Outre l'intérêt que m'inspirait la cérémonie, le désir de rendre ce dernier hommage à un homme qui s'était toujours montré si bon et si bienveillant pour moi me détermina à aller à Valençay assister aux funérailles du prince de Talleyrand et du duc son frère, frappé en même temps que lui par la mort. Le corps de la petite Yolande, exhumé de la tombe où il reposait depuis deux années, accompagna celui du prince dans ce long et triste voyage. La voiture qui les transportait, construite exprès pour ramener de Suisse le corps de l'ex-reine de Hollande, ressemblait à un caisson d'artillerie.

L'exhumation du corps de l'enfant au cimetière isolé du Mont-Parnasse, le chargement de son cercueil sur le cercueil du prince à la lueur des torches, le bruit tout particulier des roues, à travers les rues silencieuses à cette heure solennelle... et les pâles rayons de la lune, « qui rendent plus sombre ce qui est sombre ».... le contraste frappant de ces deux destinées si différentes... tout cela avait fait une vive impression sur mon esprit. Enfin il arriva, au départ du convoi, un incident qui mérite d'être rapporté. En sortant de la cour grillée de l'église, le premier postillon ayant demandé selon l'usage : « *A quelle barriere?* » une voix lugubre, venant de la voiture, répondit : « *Barrière d'Enfer.* »

C'est en effet la barrière de la route qui mène de Paris à Valençay. Nous arrivâmes à Valençay trois jours après notre départ de Paris. Le même jour, à dix heures du soir, le corbillard entra dans la longue avenue de châtaigniers qui conduit au château. Tous les honneurs rendus au prince pendant sa vie furent alors rendus à son cadavre avec une scrupuleuse exactitude. On n'omit pas la plus insignifiante cérémonie. La voiture entra dans la cour d'honneur par la grande porte. Tous les domestiques, l'héritier du défunt à leur tête, étaient réunis sur le perron. Le neveu du prince s'assit lui-même sur le devant du corbillard pour le conduire dans la ville. Les domestiques du château, les gardes-chasse, les piqueurs, le suivirent à pied, portant des torches jusqu'à l'église, où le cercueil demeura pendant la nuit; car la dernière cérémonie ne devait être célébrée que le lendemain matin.

Le lendemain, en effet, dès le lever du jour, tout fut en mouvement dans la petite ville. De tous les villages voisins affluaient des paysans vêtus de leurs plus beaux habits. Les fenêtres de chaque maison se garnissaient peu à peu de curieux. La garde nationale était sous les armes. Certes, un voyageur qui eût alors traversé ce pays eût été convaincu qu'on y célébrait l'anniversaire de quelque grande fête publique. Quelle différence entre les funérailles des deux frères! pour le duc, ni pompe ni étalage; une simple chaise de poste traînée par deux chevaux; pas une dépense inutile, un cercueil de bois ordinaire, en tout semblable à celui d'un homme du peuple.... Maintenant, le même drap mortuaire recouvrait les deux cercueils, celui de velours brodé et celui de planches grossières. Une même prière montait au ciel pour les âmes de tous ceux qui reposaient sous ce magnifique catafalque, pour l'un, qui mourut riche et honoré, dont le vaste et puissant génie conserva jusqu'à son dernier moment sa puissance sur son siècle, comme pour l'autre, qui finit ses jours dans la solitude et l'abandon, et dont l'intelligence s'égara bien près de la folie. Tous deux furent transportés à la chapelle des Sœurs de Saint-André, fondée par le prince lui-même, et où il avait déjà fait construire le tombeau de sa famille. On descendit son corps le premier, puis celui du duc, puis enfin celui d'Yolande. Le charmant cercueil de cette jeune fille, tout entouré d'argent artistement sculpté, et de bandes de velours d'une blancheur éclatante, semblait plutôt destiné à orner le boudoir d'une jolie femme qu'à contenir un cadavre en putréfaction.

Le sépulcre se referma; tout était terminé. Nous retournâmes au château, où un banquet avait été préparé, par les soins de son nouveau maître, pour les personnes qui venaient d'assister à la cérémonie funèbre. Alors nous commençâmes à regarder autour de nous, curieux de savoir quels étaient les hommes qui avaient rendu le dernier hommage à l'illustre diplomate... Nous regardâmes de tous côtés; mais nous étions peu nombreux; et nous ne vîmes que ceux qui l'avaient servi : nous ne vîmes que des domestiques reconnaissans. De tous ces grands de la terre qu'il avait *servis*, lui, de tous ceux qu'il avait faits puissans, honorés et riches, nous n'en aperçûmes pas même UN.

(*United service Journal.*)



LA FEMME COMME IL FAUT (1).

(M. Curmer, cette jeune et active intelligence à laquelle nous devons déjà tant de belles publications, chefs-d'œuvre de typographie illustrés par nos meilleurs artistes, publie en ce moment une œuvre nouvelle dont le succès n'est plus à faire; il suffit de le constater. Il s'agit des *Français peints par eux-mêmes*, c'est-à-dire qu'il ne s'agit de rien moins que de l'histoire de notre société tout entière représentée dans ses types divers. Déjà nous avons eu la Grisette, par M. Jules Janin; l'Épicier et la Femme comme il faut, par M. de Balzac : ainsi, chaque type aura son historien, chaque historien aura un nom célèbre. Ajoutez à tous ces allèchemens que chaque livraison est accompagnée d'une charmante gravure sur bois, et que cette publication nouvelle M. Curmer réunit le luxe et l'élégance de toutes les publications antérieures que nous avons admirées déjà.)

Par une jolie matinée, vous flânez dans Paris. Il est plus de deux heures, mais cinq heures ne sont pas sonnées; vous voyez venir à vous une femme. Le premier coup d'œil jeté sur elle est comme la préface d'un beau livre. Il vous fait pressentir un monde de choses élégantes et fines. Comme le botaniste à travers monts et vaux de son herborisation, parmi les vulgarités parisiennes vous rencontrez enfin une fleur rare.

Ou elle est accompagnée de deux hommes très distingués dont au moins un est décoré, ou quelque domestique en petite tenue la suit à dix pas de distance. Elle ne porte ni couleurs éclatantes, ni bas à jour, ni boucle de ceinture trop travaillée, ni pantalons à manchettes brodées bouillonnant autour de sa cheville. Vous remarquez à ses pieds soit des souliers de prunelle à cothurnes croisés sur un bas de coton d'une finesse excessive ou sur un bas de soie uni de couleur grise, soit des brodequins de la plus exquise simplicité. Une étoffe assez jolie et d'un prix médiocre vous fait distinguer sa robe dont la façon surprend plus d'une bourgeoise : c'est presque toujours une redingote attachée par des nœuds et mignonnement bordée d'une ganse ou d'un filet imperceptible. L'inconnue a une manière à elle de s'envelopper dans un châle ou dans une mante; elle sait se prendre de la chute des reins au col, en dessinant une sorte de carapace qui changerait une bourgeoise en tortue, mais sous laquelle elle vous indique les plus belles formes, tout en les voilant. Par quel moyen? Ce secret elle le garde sans être protégée par aucun brevet d'invention. Artistes, poètes, amans vous tous qui adorez le beau idéal, cette rose mystique du génie heu-

(1) C'est dans le piquant recueil intitulé *Les Français* que M. de Balzac vient de tracer de main de maître le portrait de la femme comme il faut. Nous offrons à nos lecteurs un extrait de ce joli article, en leur recommandant la charmante galerie de mœurs contemporaines que publie l'éditeur Curmer.

reusement interdite à la mécanique, flânez et admirez cette fleur de beauté si bien cachée, si bien mince! La coquette se donne par la marche un certain mouvement concentrique et harmonieux qui fait frissonner sous l'étoffe sa forme suave et dangereuse, comme à midi la couleuvre sous la gaze verte de son herbe frémissante.

Doit-elle à un ange ou à un diable cette ondulation gracieuse qui joue sous la longue chape de soie noire, en agite la dentelle au bord, répand un baume aérien, et que je nommerais volontiers la brise de la Parisienne? Vous reconnaîtrez sur les bras, à la taille, autour du col une science de plis qui drape la plus rétive étoffe, de manière à rappeler la Mnemosyne antique. Ah! comme elle entend, passez-moi cette expression, *la grâce de la démarche*! Examinez cette façon d'avancer le pied en moulant la robe avec une si décente précision qu'elle excite chez le passant une admiration mêlée de désir, mais comprimée par un profond respect. Quand une Anglaise essaie de ce pas, elle a l'air d'un grenadier qui se porte en avant pour attaquer une redoute. A la femme de Paris le génie de la démarche! Aussi la municipalité lui devait-elle l'asphalte des trottoirs. Votre inconnue ne heurte personne. Pour passer, elle attend avec une orgueilleuse modestie qu'on lui fasse place.

La distinction particulière aux femmes bien élevées se trahit surtout par la manière dont elle tient le châle ou la mante croisés sur sa poitrine. Elle vous a, tout en marchant, un petit air digne et serein comme les madones de Raphaël dans leur cadre. Sa pose, à la fois tranquille et dédaigneuse, oblige le plus insolent dandy à se déranger pour elle. Le chapeau, d'une simplicité remarquable, a des rubans frais. Peut-être y aura-t-il des fleurs? mais les plus habiles de ces femmes n'ont que des nœuds. La plume veut la voiture, les fleurs attirent trop le regard Là-dessous vous voyez la figure fraîche et reposée d'une femme sûre d'elle-même sans fatuité, qui ne regarde rien et voit tout, dont la vanité blasée par une continuelle satisfaction répand sur sa physionomie une indifférence qui pique la curiosité. Elle sait qu'on l'étudie, elle sait que presque tous, même les femmes, se retourneront pour la revoir. Aussi traverse-t-elle Paris comme un fil de la Vierge, blanche et pure.

Cette belle espèce affectionne les latitudes les plus chaudes, les longitudes les plus propres de Paris; vous la trouvez entre la 20e et la 110e arcade de la rue de Rivoli; sous la ligne des boulevart, depuis l'équateur ardent des Panoramas où fleurissent les productions des Indes, où s'épanouissent les plus chaudes créations de l'Industrie, jusqu'au cap de la Madeleine; dans les contrées de bourgeoisie, entre le 30e et le 150e numéro de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Durant l'hiver, elle se plaît sur la terrasse des Feuillans et point sur le trottoir en bitume qui le longe. Selon le temps elle vole dans l'allée des Champs-Elysées, bordée à l'est par la place Louis XV, à l'ouest par l'avenue de Marigny, au midi par la chaussée, au nord par les jardins du faubourg Saint-Honoré. Jamais vous ne rencontrerez cette jolie variété de femmes dans les régions hyperboréales de la rue Saint-Denis, jamais dans les vallées humides des rues boueuses, petites ou commerçantes; jamais nulle part par le mauvais temps. Ces fleurs de Paris éclosent par un temps oriental, parfumant les promenades; et, passé cinq heures, se replient comme les belles de jour.

Les femmes que vous verrez plus tard, ayant un peu de leur air, essayant de les singer, sont des femmes *comme il en faut*; tandis que la belle inconnue, votre Béatrix de la journée, est la *femme comme il faut*. Il n'est pas facile aux étrangers de reconnaître les différences auxquelles les observateurs émérites les distinguent, tant la femme est comédienne! mais elles crèvent les yeux aux Parisiens : ce sont des agrafes mal cachées, des cordons qui montrent leur lacet d'un blanc roux au dos de la robe par une fente entrebâillée, des souliers éraillés, des rubans de chapeau repassés, une robe trop bouffante, une tournure trop gommée. Vous remarquerez une sorte d'effort dans l'abaissement prémédité de la paupière. Il y a de la convention dans la pose. Quant à la bourgeoise, il est impossible de la confondre avec la femme comme il faut, elle la fait admirablement ressortir, elle explique le charme que vous a jeté votre inconnue. La bourgeoise est affairée, sort par tous les temps, trotte, va, vient, regarde, ne sait pas si elle entrera, si elle n'entrera pas dans un magasin. Là où la femme comme il faut sait bien ce qu'elle veut et ce qu'elle fait, la bourgeoise est indécise, retrousse sa robe pour passer un ruisseau, traîne avec elle un enfant qui l'oblige à guetter les voitures; elle est mère en public et cause avec sa fille; elle a de l'argent dans son cabas, et des bas à jour aux pieds; en hiver, un boa par dessus une pèlerine en fourrure, un châle et une écharpe en été : la bourgeoise entend admirablement les pléonasmes de toilette.

Votre belle promeneuse, vous la retrouverez, si vous êtes susceptible de la retrouver, aux Italiens, à l'Opéra, dans un bal. Elle se montre alors sous un aspect si différent que vous diriez deux créations sans analogie. La femme est sortie de ses vêtemens mystérieux comme un papillon de sa larve soyeuse. Elle sert, comme une friandise, à vos yeux ravis, les formes que le matin son corsage modelait à peine. Au théâtre, elle ne dépasse pas les secondes loges, excepté aux Italiens. Vous pourrez alors étudier à votre aise la savante lenteur de ses mouvemens. L'adorable trompeuse use des petits artifices politiques de la femme avec un naturel qui exclut toute l'idée d'art et de préméditation. A-t-elle une main royalement belle, le plus fin croira qu'il était absolument nécessaire de rouler, de remonter ou d'écarter celle de ses *ringleets* ou de ses boucles qu'elle caresse. Si elle a quelque splendeur dans le profil, il vous paraîtra qu'elle donne de l'ironie ou de la grâce à ce qu'elle dit au voisin, en se posant de manière à produire ce magique effet de profil perdu, tant affectionné par les grands peintres, qui attire la lumière sur la joue, dessine le nez par une ligne nette, illumine le rose des narines, coupe le front à vive arête, laisse au regard sa paillette de feu, mais dirigée dans l'espace, et pique d'un trait de lumière la blanche rondeur du menton. Si elle a un joli pied, elle se jettera sur un divan avec la coquetterie d'une chatte au soleil, les pieds en avant, sans que vous trouviez à son attitude autre chose que le plus délicieux modèle donné par la lassitude à la Statuaire. Il n'y a que la femme comme il faut pour être à l'aise dans sa toilette, rien ne la gêne. Vous ne la surprendrez jamais, comme une bourgeoise, à remonter une épaulette récalcitrante, à faire descendre un busc insubordonné, à regarder si la gorgerette accomplit son office de gardien infidèle autour de deux trésors étincelans de blancheur, à se regarder dans les glaces pour savoir si la coiffure se maintient dans ses quartiers. Sa toilette est toujours en harmonie avec son caractère; elle a eu le temps de l'étudier, de décider ce qui lui va bien, car elle connaît depuis long-temps ce qui ne lui va pas. Pour être femme comme il faut, il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit, mais il est impossible de l'être sans beaucoup de goût. Vous ne la verrez pas à la sortie, elle disparaît avant la fin du spectacle. Si par hasard elle se montre, calme et noble sur les marches rouges de l'escalier, elle éprouve alors des sentimens violens. Elle est là par ordre, elle a quelque regard furtif à donner, quelque promesse à recevoir. Peut-être descend-elle ainsi lentement pour satisfaire la vanité d'un esclave auquel elle obéit parfois. Si votre rencontre a lieu dans un bal ou dans une soirée, vous recueillerez le mie affecté ou naturel de sa voix rusée; vous serez ravi de sa parole vide, mais à laquelle elle saura communiquer la valeur de la pensée par un manége inimitable. L'esprit de cette femme est le triomphe d'un art tout plastique.

Vous ne saurez pas ce qu'elle a dit, mais vous serez charmé. Elle a hoché la tête, elle a gentiment haussé ses blanches épaules, elle a doré une phrase insignifiante par le sourire d'une petite moue charmante, elle a mis l'épigramme de Voltaire dans un *hein*, dans un *ah!* dans un *et donc?* Un air de tête a été la plus active interrogation, elle a donné de la signification au mouvement par lequel elle a fait danser une cassolette attachée à son doigt par un anneau. Ce sont des grandeurs artificielles obtenues par des petitesses superlatives : elle a fait retomber noblement sa main en la suspendant au bras du fauteuil comme des gouttes de rosée à la marge d'une fleur, et tout a été dit, elle a rendu un jugement sans appel à émouvoir le plus insensible. Elle a su vous écouter, elle vous a procuré l'occasion d'être spirituel, et j'en appelle à votre modestie, ces momens-là sont rares. Vous n'avez été choqué par aucune idée malsaine. Vous ne causerez pas une demi-heure avec une bourgeoise sans qu'elle fasse apparaître son mari sous une forme quelconque; mais si vous savez que cette femme est mariée, elle a eu la délicatesse de si bien dissimuler son mari qu'il faut un travail de Christophe Colomb pour le découvrir. Souvent vous n'y réussissez pas tout seul. Si vous n'avez pu questionner personne, à la fin de la soirée vous la surprenez à regarder fixement un homme entre deux âges et décoré, qui baisse la tête et sort. Elle a demandé sa voiture et part. Vous n'êtes pas la rose, mais vous avez été près d'elle, et vous vous couchez sous les lambris dorés d'un délicieux rêve qui se continuera peut-être lorsque le sommeil aura, de son doigt pesant, ouvert les portes d'ivoire du Temple des fantaisies. Chez elle, aucune femme comme il faut n'est visible avant quatre heures quand elle reçoit. Elle est assez savante pour vous faire toujours attendre. Vous trouverez tout de bon goût dans sa maison, son luxe est de tous les mo

mens et se rafraîchit à propos ; vous ne verrez rien sous des cages de verre, ni les chiffons d'aucune enveloppe appendue comme un garde-manger. Vous aurez chaud dans l'escalier. Partout des fleurs égayeront vos regards ; les fleurs, seul présent qu'elle accepte et de quelques personnes seulement : les bouquets ne vivent qu'un jour, donnent du plaisir et veulent être renouvelés ; pour elle, ils sont, comme en Orient, un symbole, une promesse. Les coûteuses bagatelles à la mode sont étalées, mais sans viser au musée ni à la boutique de curiosités. Vous la surprenez au coin de son feu, sur sa causeuse, d'où elle vous saluera sans se lever. Sa conversation ne sera plus celle du bal. Ailleurs elle était votre créancière, chez elle son esprit vous doit du plaisir. Ces nuances, les femmes comme il faut les possèdent à merveille. Elle aime en vous un homme qui va grossir sa société, l'objet des soins et des inquiétudes que se donnent aujourd'hui les femmes comme il faut. Aussi, pour vous fixer dans un salon, sera-t-elle d'une ravissante coquetterie. Vous sentez là surtout combien les femmes sont isolées aujourd'hui, pourquoi elles veulent avoir un petit monde dont elles soient la constellation. La causerie est impossible sans généralités. L'épigramme, ce livre en un mot, ne tombe plus, comme pendant le dix-huitième siècle, ni sur les personnes, ni sur les choses, mais sur des événemens mesquins, et meurt avec la journée. Son esprit, quand elle en a, consiste à mettre tout en doute, comme celui de la bourgeoise lui sert à tout affirmer. Là est la grande différence entre ces deux femmes : la bourgeoise a certainement de la vertu, la femme comme il faut ne sait pas si elle en a encore, ou si elle en aura toujours, elle hésite et résiste, là où l'autre refuse net pour tomber à plat. Cette hésitation en toute chose est une des dernières grâces que lui laisse notre horrible époque. Elle va rarement à l'église, mais elle parlera religion et voudra vous convertir si vous avez le bon goût de faire l'esprit fort, car vous aurez ouvert une issue aux phrases stéréotypées, aux airs de tête et aux gestes convenus entre toutes ces femmes. — Ah ! fi donc ! je vous croyais trop d'esprit pour attaquer la religion ! La société croule et vous lui ôtez son soutien. Mais la religion, en ce moment, c'est vous et moi, c'est la propriété, c'est l'avenir de nos enfans. Ah ! ne soyons pas égoïstes. L'individualisme est la maladie de l'époque, et la religion en est le seul remède, elle unit les familles que vos lois désunissent, etc. Elle entame alors un discours néo-chrétien, saupoudré d'idées politiques, qui n'est ni catholique ni protestant, mais moral, oh ! moral en diable, où vous reconnaissez une pièce de chaque étoffe qu'ont tissue les doctrines modernes aux prises. Ce discours démontre que la femme comme il faut ne représente pas moins le gâchis intellectuel que le gâchis politique, de même qu'elle est entourée de brillans et peu solides produits d'une industrie qui pense sans cesse à détruire ses œuvres pour les remplacer. Vous sortez en vous disant : Elle a décidement de la supériorité dans les idées ! Vous le croyez d'autant plus qu'elle a sondé votre cœur et votre esprit d'une main délicate, elle vous a demandé vos secrets ; car la femme comme il faut paraît tout ignorer pour tout apprendre, il y a des choses qu'elle ne sait jamais, même quand elle les sait. Seulement vous êtes inquiet, vous ignorez l'état de son cœur. Autrefois les grandes dames aimaient avec affiches, journal à la main et annonces ; aujourd'hui la femme comme il faut a sa petite passion réglée comme un papier de musique, avec ses croches, ses noires, ses blanches, ses soupirs, ses points d'orgue, ses dièzes à la clef. Faible femme, elle ne veut compromettre ni son amour, ni son mari, ni l'avenir de ses enfans. Aujourd'hui le nom, la position, la fortune ne sont plus des pavillons assez respectés pour couvrir toutes les marchandises à bord. L'aristocratie entière ne s'avance plus pour servir de paravent à une femme en faute. La femme comme il faut n'a donc point, comme la grande dame d'autrefois, une allure de haute lutte, elle ne peut rien briser sous son pied, c'est elle qui serait brisée. Aussi, est-elle la femme des jésuites *mezzo termine*, des plus louches tempéramens, des convenances gardées, des passions anonymes menées entre deux rives à brisans. Elle redoute ses domestiques comme une Anglaise qui a toujours en perspective le procès en criminelle conversation. Cette femme si libre au bal, si jolie à la promenade, est esclave au logis ; elle n'a d'indépendance qu'au huis clos, ou dans les idées. Elle veut rester femme comme il faut. Voilà son thème. Or, aujourd'hui, la femme quittée par son mari, réduite à une maigre pension, sans voiture, ni luxe, ni loges, sans les divins accessoires de la toilette n'est plus ni femme, ni fille, ni bourgeoise ; elle est dissoute et devient une chose. Les Carmélites ne veulent pas d'une femme mariée, il y aurait bigamie ; son amant en voudra-t-il toujours ? là est la question. La femme comme il faut peut donner lieu peut-être à la calomnie, jamais à la médisance. Elle est entre l'hypocrisie anglaise et la gracieuse franchise du dix-huitième siècle, système bâtard qui révèle un temps où rien de ce qui succède ne ressemble à ce qui s'en va, où les transitions ne mènent à rien, où il n'y a que des nuances, où des grandes figures s'effacent, où les distinctions sont purement personnelles. Dans ma conviction, il est impossible qu'une femme, fût-elle née aux environs du trône, acquière avant vingt-cinq ans la science encyclopédique des riens, la connaissance des manéges, les grandes petites choses, les musiques de voix et les harmonies de couleur, et les diableries angéliques, et les innocentes roueries, le langage et le mutisme, le sérieux et les railleries, l'esprit et la bêtise, la diplomatie et l'ignorance qui constituent la femme comme il faut. Des indiscrets nous ont demandé si la femme auteur est femme comme il faut : quand elle n'a pas de génie, c'est une femme comme il n'en faut pas.

DE BALZAC.

La fête de Schiller à Stuttgard.

L'inauguration du monument de Schiller est un des événemens remarquables de l'année. Nous réunissons ici dans un tableau général les notices diverses publiées sur cette solennité par l'*Erwinia* de Strasbourg, la *Gazette d'Augsbourg*, le *Mercure de Souabe*, la *Gazette de l'Allemagne du Midi* et le *Républicain de Zurich*.

Le 7 mai au soir, l'on donnait au théâtre les deux premières parties de la Trilogie de *Wallenstein*. La salle était encombrée de spectateurs malgré le beau temps. Dans une loge l'on remarquait la famille de Schiller.

Le mercredi de grand matin la musique de la ville de Stuttgard réveilla les dormeurs. Plus tard on entendit une joyeuse musique retentir de la Haute-Tour ; le temps était superbe ; le public se portait en masse à la rencontre des sociétés de musique étrangères, qui arrivaient sur des chars couronnés de fleurs ou bien à pied. Presque toutes ces sociétés marchaient étendarts déployés : *Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus!* Ce vieux chant latin annonçait celle de la ville universitaire de Tubingue. Une jolie chanson de voyageurs annonçait l'approche de la société de chant de Geisslingen. Puis se montraient les drapeaux suisses, les Zurichois, ceux des ligues grisonnes, l'ours de Berne ; ils venaient du beau pays où demeurent les hommes libres ! un chant national alsacien retentissait au loin.

La *Nouvelle Ecole* était le point de rassemblement des sociétés de chant. On y voyait les écussons de quarante-trois villes ou communes qui avaient envoyé des députations. Les sociétés de chant venaient y prendre leurs cartes et recevoir leurs rubans que, dans la grande salle, trente dames ou demoiselles de la ville attachaient aux chapeaux des arrivans.

Peu à peu le chaos commença à se transformer en ordre, et à dix heures le cortége se mit en mouvement. La plupart des maisons devant lesquelles il passait étaient ornées de guirlandes de fleurs ou de beaux tapis. Les mots : *Dieu, patrie, liberté, honneur*, se montraient au milieu d'enlacemens de lauriers, de roses, de lilas, etc. Les portes de la ville et les divers hôtels étaient aussi richement décorés. Le cortége s'ouvrait par les membres du comité de la fête avec leurs bâtons blancs. Ce cortége se composait de bourgeois notables de Stuttgard.

Après eux venaient la musique jouant une marche de fête composée à cette occasion par le maître de chapelle Kühner ; des membres des sociétés de chant qui prenaient part à la fête ; ceux de Marbach, la petite ville où Schiller est né, étaient placés à la tête de ces sociétés ; la place des autres avait été désignée par le sort. Puis venaient un autre corps de musique ; la société de chant des dames de Stuttgard, les porteurs du document qui remettait à la ville le monument de Schiller ; la société de Schiller, des députés de différentes villes allemandes, de Mayence, Weimar, Manheim, Nuremberg, etc. ; maître Cornelius, le conseiller de consistoire Niethammer et le conseiller intime et architecte célèbre Wiebeking, député de Munich ; le biographe de Schiller, recteur Hoffmeister, député de Kreuznach ; le représentant de l'Ecosse Bruce, et le brillant poète et traducteur de *don Carlos* ; le représentant de la Russie, prince Gortschakoff ; M. le baron de Reiffenberg, le député de la Belgique ; des étrangers de distinction de tous les pays de l'Europe. Vis-à-vis de la tribune du monument et appuyée à l'ancien château, s'élevait la grande tribune d'honneur, où l'on remarquait deux fils de Schiller, Charles, maître de forêts à Rottweil, et Ernest, conseiller à la cour

d'appel de Cologne, ainsi que le gendre du grand poète, M. de Gleichen, le jeune prince d'Orange, les ministres et hauts fonctionnaires, les députations des états, le corps diplomatique, une députation de l'ancienne école de Charles d'où sont sortis beaucoup d'hommes distingués, et nommément Schiller et Cuvier ; un des maîtres de Schiller, le colonel de Rœsch, vieillard encore très-vigoureux de quatre-vingt-seize ans. (On n'avait pu trouver un seul membre du régiment d'Augé auquel Schiller avait appartenu, comme médecin militaire ; ce régiment paraît éteint jusqu'au dernier homme.)

En demi-cercle autour du monument se trouvait la vaste tribune pour les sociétés de chant ; des dames brillantes de beauté et de jeunesse occupaient les premières places vis-à-vis du monument du chantre de la *Dignité des Femmes.* A droite, le magistrat et le comité des mandataires communaux ; à gauche, la société de Schiller, les tailleurs de pierres et maçons constructeurs du monument, maîtres et compagnons en habits d'honneur avec les instrumens de leurs professions; l'arrière fond que formaient les drapeaux groupés artistement, offrait un coupd'œil très-pittoresque. L'on distinguait surtout celui d'*Ulm.* Cette ville est peut être la seule en Allemagne dont la société de chant subsiste sans interruption depuis le temps des Hohenstauffen.

A onze heures l'on commença à chanter la cantate de la fête. Aux derniers tons de cette composition, un enfant de douze ans, l'unique petit-fils de Schiller, toucha au voile qui couvrait la statue, un vent léger l'enleva et le chef-d'œuvre de Torwaldsen se montra aux spectateurs... L'Allemagne avait rempli ses devoirs envers un de ses plus grands hommes. Ce moment était vraiment grandiose, sublime..... La grosse cloche sonnait en l'honneur du poète de la *Cloche*.... Bientôt toutes les campanilles de la ville réunirent leurs sons à la sienne..... Les trompettes et les tambours retentissaient au loin, et les innombrables masses de spectateurs qui remplissaient non seulement les tribunes où il y avait place pour 5,000 personnes, et toute la place de la fête, mais même les fenêtres et jusqu'aux toits des maisons environnantes, s'écriaient avec un indicible enthousiasme : Honneur à Schiller! Honneur au génie! Vive l'Allemagne! etc. Sans doute jamais le souvenir de ce moment solennel ne s'effacera de la mémoire de ceux qui en ont été témoins. Le roi de Wurtemberg, qui se trouvait à une des fenêtres du palais, applaudissait vivement.

Peu après l'immense chœur des spectateurs entonna le chant : « Qu'est-ce qui aujourd'hui anime nos cœurs? » *Gustave Schwab* se plaça sur les marches du monument et prononça un discours dont nous traduisons la fin.

« La place où nous nous trouvons, s'écria l'orateur, le son des cloches, dont Schiller nous a traduit le langage en vers divins, et qui, au moment où sa noble figure se découvrit à nos yeux, a rendu témoignage de lui ; toutes ces circonstances solennelles ne portent-elles point nos idées vers celui dont nous ne nommons pas le nom ici, parce qu'un nom lui est donné, qui est élevé *au dessus de tous les noms!* En vérité, rien ne nous dispose plus à l'adoration du Dieu éternel que l'apparition, l'avènement du génie devenant homme sur la terre. Sans doute un champ immense reste ouvert au développement graduel dans le domaine de ce qui se produit ici-bas ; mais, ce qu'il y a de plus grand, l'Esprit éternel le fait apparaître parmi nous hors de toutes conditions de temps; le moment incompréhensible le donne, il tombe des nues, comme l'a dit notre poète. Des événemens peuvent être prédits, annoncés, mais pas des génies ; aucune philosophie ne possède un oracle pour leur apparition; la volonté impénétrable prononce soudainement son : *Devenez!* à leur égard. L'esprit de Schiller appartient à cette source primitive et éternelle. Le corps mortel qui renfermait cet esprit impérissable était *œuvre* et *scène* de la divine sagesse. Aussi celui qui devant ce monument admire et exprime des sentimens de reconnaissance, rend hommage et glorification à cette sagesse. »

Ce discours terminé, les sociétés de chant firent entendre l'hymne : *Frères, entonnons le chant de consécration.*

Ensuite le document de la remise du monument à la ville fut présenté aux autorités communales, et différens chants terminèrent la fête.

Un banquet eut lieu ensuite au Musée. Le bourgmestre de Stuttgard offrit le diplôme de bourgeois d'honneur au conseiller de Reimbeck, président du comité du monument de Schiller. Des toasts furent portés au roi et à la famille royale, aux mânes de Schiller (par W. Menzel). M. Ernest de Schiller répondit au nom de sa famille par quelques phrases touchantes bien terminées par une citation tirée d'un poëme de Schiller.

Des feux de Bengale illuminaient le soir la place du monument.

Le caractère général de la fête de Schiller était : *Une consécration de l'art par le chant populaire.* La fête qui le soir vint se joindre à celle du jour, marqua encore mieux ce caractère. La masse du public étranger ou de la ville se divisa en sociétés particulières, et parmi celles-ci la plus intéressante était celle de la ville de Weissenbourg. Là, sur une des hauteurs qui dominent Stuttgard, qui offre un magnifique point de vue de toute la vallée avec sa bordure d'innombrables vignobles, ses jardins, ses palais et ses maisons, là se rassemblèrent les artistes pour fêter la présence des deux grands maîtres, Cornélius et Steigmaier. Peu à peu les sociétés de chant se rattachèrent à eux. Et que l'on se figure la joie unanime lorsque Cornélius se leva en qualité de Musagète et que les chanteurs se joignirent à lui comme chœur. La fête devint de plus en plus brillante et se prolongea jusques vers le retour de l'aurore.

La foule d'étrangers qui se pressait à Stuttgard le jour de la fête était extraordinairement grande. Le monument de Schiller se montrait aux vitrines sous toutes les formes, en gravure, en sculpture, en peinture, sur des tabatières, en sucre, sur des rubans (chaque député à la fête portait un de ces rubans). Une traduction française d'un choix de poésies de Schiller, par Bonafon, trouva beaucoup d'acheteurs parmi les spectateurs venus de la France. Le jeune prince d'Orange voulut que le souvenir qu'il avait représenté la vieille Néerlande à la fête de Schiller se perpétuât, et envoya à cet effet une somme de 2,000 florins aux autorités communales, comme capital d'une fondation pour les pauvres. Le *Courrier allemand* reproduit, en forme d'introduction à la fête, un discours du docteur Schott, qui esquisse les sentimens politiques de Schiller, un amour enthousiaste de la liberté s'unissant à un intime attachement à l'ordre dans la liberté. Il prouve qu'aussi à cet égard Schiller doit servir de modèle et d'exemple au peuple allemand. Outre plusieurs citations, nous trouvons dans ce discours les vers célèbres du grand poète :

Den Mensch, etc.

« L'homme est créé libre. Ne vous laissez pas effrayer par les clameurs de la populace, par les abus des fous furieux. Devant l'esclave qui brise ses chaînes tremblez, mais ne tremblez pas devant l'homme libre. »

L'*Erwinia* dit : « Chacune des grandes nations qui dirigent de nos jours la marche de la civilisation a ses mérites particuliers ; il est incontestable que parmi ceux de l'Allemagne se trouve celui de pouvoir donner des fêtes populaires d'un genre inimitable partout ailleurs ! »

(*Constitutionnel.*)

EXPOSITION
DES
PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

(Troisième article.)

Notre longue lutte avec les machines est terminée, les plus importantes ont été analysées avec soin, et nous avons usé, avec celles qui ne nous semblaient aucunement utiles, de l'extrême politesse du silence; pendant huit jours nous avions la tête remplie de bruits étranges. A toutes les questions nous répondions : bielle, balancier, volant, turbine ou manivelle; maintenant nous quittons le champ de bataille, mais comme le Parthe, en décochant en arrière quelques derniers traits.

Un monsieur, dont le nom importe peu, je pense, nous a fait un reproche de n'avoir pas parlé de certain coffre fort qui enferme le voleur dans une grille circulaire, dès que celui-ci cherche à forcer la serrure. Nous n'avons rien répondu, mais voici ce que nous aurions pu répondre : toutes ces misérables inventions nous semblent niaises, puériles. Et les éloges que nous avons prodigués avec justice à MM. Ch. Kœklin, Taylor, Schlumberger et compagnie, pour les admirables machines dont ils ont doté l'industrie, leur sembleraient de bien mince valeur, si nous allions inscrire dans nos colonnes le nom d'un inutile à côté de leurs noms désormais impérissables, et dès aujourd'hui tout aussi glorieux que celui de Watt.

Ce que nous voulons avant tout, c'est l'utilité ; et nous donnerons encore une preuve de notre impartialité, en nous arrêtant, avant de passer à la seconde division, aux espagnolettes pantoclies (ferme-tout) de M. Andriot, exposées sous le n° 1087.

Les anciennes espagnolettes ont plusieurs graves défauts, elles sont souverainement laides,

leur poids énorme disloque les assemblages du châssis, elles brisent souvent les carreaux et le crochet de la tringle ne manque presque jamais de déchirer les draperies. Jusqu'à ce jour plusieurs essais avaient été tentés pour remédier à tous ces inconvéniens, mais plusieurs des remèdes offerts étaient pires que le mal, tandis que d'autres étaient d'un trop grand prix. M. Andriot avait un triple problème à résoudre : solidité, commodité, économie. Il y est parvenu au moyen d'un mécanisme fort simple, et de plus ses espagnolettes pantoclies se font remarquer par l'extrême élégance des formes. Le système de M. Andriot consiste en une seule tringle qui reçoit et attire un crochet posé sur le châssis dormant. Cette tringle appliquée et non incrustée, comme dans certaine combinaison moderne, ne peut affaiblir le bois; en s'accrochant par le haut et en descendant, elle rend la fermeture de la fenêtre plus solide, puisque toute oscillation tend à l'affermir, et que la fenêtre, ainsi accrochée, reste pour ainsi dire suspendue,et se trouve par conséquent dégagée de son propre poids et de celui de tout l'appareil.

Par le moyen de cet accrochement, la fenêtre étant attirée plus énergiquement par le haut vers son châssis, celles de la plus haute dimension peuvent être saisies de loin, en donnant au crochet autant de puissance de rappel qu'on le veut sans déchirer les draperies.

Le moteur se prête à toutes les formes d'élégance, et les architectes pourront facilement s'en convaincre en se transportant dans les ateliers de M. Andriot, rue Rochechouart, 25, où nous avons remarqué des espagnolettes en volutes et en forme d'ange d'un goût exquis.

Et maintenant élançons-nous de plein vol dans la deuxième division. Me voici au milieu de la quadruple galerie, et le titre *objets divers* bruit à mon oreille comme un tintement de mauvais augure. *Objets divers*, c'est-à-dire des poupées, des fleurs, des lapins embaumés, des biberons, des boutons, des plumes, c'est-à-dire pêle-mêle, brouhaha, confusion. Ici je m'accroche à des hameçons et autour de moi des corsets de toutes formes tournent, tournent, tournent. Là-bas le squelette de M. Auzoux grimace affreusement, ici une femme à peine voilée de mousseline transparente (une femme en cire il est vrai) me sourit avec coquetterie, voici des chapeaux pleins d'eau, des souliers imperméables, voilà des savons et des produits chimiques. Par où commencerai-je?

Un bon tacticien, me dit une voix intérieure, attaque d'abord les ouvrages avancés. Je me retourne vivement, à ma gauche est un billard, à ma droite une œuvre admirable, une œuvre d'art, de science, de patience et de goût; les antiquités romaines du midi de la France, exécutées en liége à l'échelle d'un centimètre par mètre, par M. Auguste Pelet, l'antiquaire et l'artiste.

Vous connaissez tous comme moi Nismes, l'antique Rome des Gaules, la ville des Camisards, la ville méridionale, si fière de son riche écrin d'antiquités. Mais beaucoup d'entre vous ont entendu dire et n'ont pas vu. Regardez tous ces modèles. Rien n'y est oublié, M. Pelet a compté les tronçons de colonne, calculé leurs inclinaisons, suivi scrupuleusement les ondulations de leurs capricieuses lézardes; voyez ce petit arbuste dont un oiseau peut-être a laissé tomber la graine sur le dôme d'un mausolée; il a vu passer des bandes armées de protestans et de catholiques, et M. Pelet a reproduit l'arbuste, témoin de nos orages, et qui ne s'émeut que des tempêtes du ciel.

Là, ce sont les bains d'Auguste; l'empire romain a passé, comme un beau songe, le palais s'est écroulé comme l'empire, et la petite source coule encore et alimente ces lacs d'une eau calme et limpide.

Remarquez l'amphithéâtre de Nismes, ces gradins où 24,000 spectateurs assistaient à des massacres d'hommes et de bêtes féroces, et tout tâchés du sang des premiers martyrs : au dessus des gradins, ces tours bâties par les Visigoths, qui firent des *arênes* de *gladiateurs*, des arènes sérieuses où Rome fut vaincue; ces pierres noires et calcinées gardent la mémoire de Charles-Martel qui chassa les Sarrazins. Que de souvenirs! Rome y donna des spectacles sanglans, Rome y tomba et un Visigoth lui mit le pied sur le front. Le christianisme y triompha. La domination passagère des Sarrazins y fut effacée par les flammes de Charles-Martel, et ces voûtes ont entendu les imprécations des protestans contre Louis XIV.

Un peu plus loin, c'est la maison carrée, le parthénon de la Gaule, monument pour lequel je réclamerais, moi, l'étui de Charles-Quint. Et puis le pont du Gard jeté hardiment d'une montagne à l'autre au dessus d'une vallée de 300 mètres de largeur, au fond de laquelle coule un ruisseau, le Gardon.

Le pont à triple étage d'arches superposées, dont la réalité grandiose dépasse les rêves de l'imagination. Et la tour Maque, et les arcs de triomphe et l'amphithéâtre d'Orange, enfin tous les diamans épars sur le sol de France, réunis en famille.

Oh! si j'étais riche! si j'étais riche! Mais une telle œuvre appartient de droit au pays, et sa place est marquée d'avance, dans une des grandes salles vides de la Bibliothèque royale.

Ah! salut au billard aux poissons rouges, et merci cent fois, monseigneur le fabricant, d'avoir placé comme un contraste le grotesque à côté du beau. Si j'étais ce que vous êtes je ne m'arrêterais pas en si beau chemin, je remplacerais les quatre pieds du billard par quatre étuves ou chauffe-doux, au lieu de poissons rouges je mettrais des carpes qui cuiraient au court-bouillon, et sous la table du billard, j'entasserais des œufs qui écloraient sans incubation. Pensez-y.

Voici un autre billard à 15,000 fr., c'est peu en vérité, et à ce sujet je veux vous conter une chose que vous ignorez.

Il existe de par le monde un homme qui passe sa vie à fabriquer lui aussi des meubles antiques; ne souriez pas et veuillez m'écouter jusqu'au bout. Ce fabricant, artiste et homme de goût à la fois, a nom Monbro. Visitez le riche bazar qu'il s'entête à appeler modestement un magasin; de toutes parts vous verrez des meubles admirables, là des prie-dieu en chêne sculpté avec tant de délicatesse que l'on craint que le souffle n'en brise les fines aiguilles, des tables à colonnes torses en chêne, des fauteuils et des chaises de châtelaines, des meubles incrustés de cuivre et d'écaille. Le moindre chef-d'œuvre de tous ces chefs-d'œuvre ferait honte à vos lourdes magnificences. Monbro vous dira comment on peut réunir le beau, le solide et le bon marché. Voici son secret : il ne s'amuse pas à faire sculpter du chêne par des ouvriers mal habiles; pour exécuter un *bahut* ou un *dressouer* hors de prix, et dont les ciselures n'auraient jamais la naïveté des ciselures du moyen-âge, Monbro voyage, et véritable Cuvier des meubles antiques, il recueille partout les membres épars; ici des panneaux, là des frises, des colonnes, plus loin des incrustations qu'il applique sur du bois neuf. Quand il a réuni ses *matériaux*, il étudie et puis il rejoint tous ces membres non pas au hasard mais après de longues méditations : il rend à une feuille l'extrémité qu'elle a perdue, à un chérubin ses ailes, à un satyre ses pieds de bouc; il ne fabrique pas, il restaure; quand un modèle est beau, il le moule, et à force de soins il crée. Chez lui tout est beau, rien n'est cher. Et si l'on s'étonne de quelque chose après avoir causé avec lui, ce n'est plus, je vous assure, de ses résultats magnifiques, mais de la modicité des prix. Allez chez lui rue Basse-du-Rempart, allez-y de ma part si vous voulez, et demandez lui des modèles. Avant peu d'années, tous nos artistes voudront avoir des ameublemens de Monbro, et ils ne seront pas arrêtés, comme chez les marchands d'antiquailles, par l'exagération des prix.

Vous voyez que si nous savons blâmer, nous savons louer aussi.

Tout en faisant ces réflexions j'étais arrivé en face des produits chimiques, et je me frottais les mains avec joie; j'étais là dans mon centre, car moi aussi je suis quelque peu chimiste. Tout à coup il me sembla qu'un voile s'étendait sur tous les objets divers, les corsets cessèrent de tourner; je me trouvai seul et Barruel m'apparut.

C'était bien lui avec sa redingote jaune et son large gilet. Je reconnus bien ses traits à la fois graves et sardoniques, son œil perçant, son large front et ses lèvres dédaigneuses, d'où tombèrent comme des oracles tant de paroles que les plus savans accueillirent en disant tout bas comme les disciples d'Aristote : Le maître l'a dit.

— Maître, dis-je tout ému, maître, je vous croyais mort, et j'ai bien souffert en voyant partir ainsi pour l'autre monde un vieil ami de mon père. Dieu a donc eu pitié de la science, et il a permis une résurrection. Puisque vous êtes là je n'ai plus qu'à me taire et j'écoute : dites-moi ce qu'il y a de bien parmi tous ces produits chimiques, ce qu'ont de remarquable ces prussiates de potasse, ces bi-carbonates de soude, ces sulfates de quinine, cette salicine; voici mon crayon et mon calepin, faites-moi l'aumône d'une phrase, je l'insérerai dans mon journal et je signerai, Barruel *dixit*.

Tout en parlant, je remarquai sur sa figure une expression de malice qui sentait bien l'autre monde; sans mot dire il prit mon calepin, en déchira une feuille, écrivit dessus, me la rendit et disparut.

A toutes mes questions voici sa réponse; elle est d'un laconisme diabolique : Rien.

Les corsets se remettaient à tourner. Afin d'en être tout de suite débarrassé je marchai droit à eux; en un instant je fus assailli de prospectus :

sur l'un je lis corsets sans goussets, sur l'autre corsets mécaniques, corsets à jour, corsets en satin, corsets sans épaulettes, corsets à boucles; jugez de mon embarras? Mais, voici la réflexion que je me fis à part moi : les dames doivent s'y connaître, écoutons leurs observations et consignons-les. De feuilletonniste je deviens écho et je constate à la presque unanimité comme dignes de préférence les corsets Josselin, rue de la Paix, 13.

Quelqu'un, et je ne sais pas quel est ce malhonnête, a défini ainsi la ligne : un instrument ayant un hameçon à un bout, un imbécille à l'autre. Mais voici venir M. Kresz avec ses lignes à baïonnettes, et le proverbe n'est plus vrai. Les lignes de M. Kresz nommées lignes à baïonnettes à cause du mécanisme d'ajoutage, sont d'un poids effrayant; elles servent, il est vrai, à pêcher les truites, et il suffit de quatre hommes pour enlever un poisson d'une livre; quant au menu fretin qui veut mordre à l'hameçon, ça ne compte pas. De tout ceci je conclus qu'une ligne est un instrument ayant un hameçon à un bout et quatre imbécilles à l'autre. Il y a évidemment progrès.

GEORGES JANÉTY.

Mélanges, faits curieux.

LE MÉNÉTRIER MILLIONNAIRE. — Stéphan Schneiderle, c'est le nom d'un vieil amateur de musique qui vient de mourir à Vienne, laissant à peu près pour un million de fortune. Jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, il avait été ménétrier de village aux environs de Prague, en Bohême. Un lot gagné à la loterie de Francfort introduisit un changement complet dans sa position. Il vint s'établir à Vienne, et se livrant entièrement à son goût pour la musique, réunit chaque soir, dans sa maison, tous les artistes distingués de cette capitale. Il grossit en même temps sa fortune par quelques solides opérations commerciales : mais il conserva jusqu'à la fin de ses jours la même simplicité de mœurs; et jamais le moindre sentiment d'orgueil ne vint s'emparer de son âme. Parmi les objets dont se compose sa riche succession, on vient de trouver une boîte en buis, garnie d'argent et renfermant une de ses vieilles clarinettes, patrimoine ordinaire de nos pauvres aveugles nomades. Dans l'intérieur du couvercle de la boîte, on lit ces mots écrits en gros caractères : « Stéphan Schneiderle! que cet instrument te rappelle sans cesse ta première profession. » Une parente éloignée, mercière de son état, paraît jusqu'à présent l'unique héritière du défunt millionnaire.

LE COMTE D'ESPAGNE. — Nous lisons dans un journal de Barcelonne : « Vers la fin du siècle dernier, M. Gousserant, français, habitait un village du comté de Foix, nommé St-Gaudens. Il avait épousé une demoiselle appartenant comme lui à une famille noble, et en eut deux fils et deux filles. Il eut aussi, hors de son mariage, deux autres fils, appelés Dominique et Louis, que leur père légitima après la mort de ses quatre premiers enfans. En 1793, dans le fort de la révolution française, M. Gousserant fut mandé à Paris et fut guillotiné. Ses deux fils, redoutant le sort de leur père, émigrèrent en Espagne et prirent du service dans le régiment d'infanterie de Valdespin, qui s'organisait à Barcelonne. Dominique Gousserant fut nommé d'emblée sergent en premier, et Louis, son frère, sergent en second. Avant la fin de la guerre de 1795, ces deux jeunes gens étaient déjà officiers, et lorsque, quelque temps après la paix, ce régiment fut licencié à Cadix, ils passèrent dans le régiment de Bourbon où ils firent rapidement leur chemin. Dominique Gousserant demanda au roi Charles IV de lui accorder la faveur de porter son nom royal, et pour nom de famille celui de la monarchie. Le roi lui ayant accordé sa demande, il prit le nom de *Don Carlos d'Espagne*. Déjà, en 1826, on avait affiché à la porte de son hôtel, à Madrid, un placard dans lequel on lisait : *Carlos Espana, comte d'Espagne, grand d'Espagne et rien d'Espagne*. De tout ce qui précède, il résulte que le comte d'Espagne n'est autre que M. Dominique Gousserant.

— Nous lisons le fait suivant dans le rapport présenté à l'Académie française par M. Etienne :

« François Poyer, conducteur d'un cabriolet de remise qui stationne depuis dix ans à l'Hôtel-des-Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré, s'est toujours fait remarquer dans sa profession par une conduite régulière et par des mœurs irréprochables. Il est marié, il a quatre enfans, et n'a pour soutenir sa famille que le salaire quotidien qu'il reçoit du propriétaire de sa voiture. En 1829, une dame vint mettre son jeune fils en sevrage chez lui; le premier mois fut payé d'avance, mais de long-temps la mère ne revient plus, et l'enfant abandonné reste à la charge de Poyer, dont le travail suffit à peine à nourrir et à élever les siens : mais il n'hésite pas à en garder un cinquième, il supprime le vin de ses repas pour subvenir à cette nouvelle dépense.

» Après deux ans, la mère du pauvre enfant reparaît enfin, mais pour le réclamer. On s'en sépare avec peine, on le lui rend sans exiger un juste salaire; mais quand, quelques jours après, l'honnête conducteur vint s'informer de la santé de son petit Louis, la mauvaise mère se trouble, elle balbutie et répond avec embarras que la veille elle a envoyé son fils dans les environs de Tours chez de riches parens qui ont promis d'en prendre soin. La tendresse de Poyer s'inquiète, il soupçonne un mensonge, il va s'informer à toutes les voitures publiques et s'assure qu'aucun enfant n'est parti pour Tours à l'époque désignée. Infatigable dans ses recherches, il apprend qu'il en a été exposé un aux portes de la Préfecture de police; que de là il a été transféré à l'hospice des Enfans-Trouvés. Il y court et reconnaît son pauvre nourrisson, faible, souffrant, menacé de perdre la vue; il le réclame, il veut reprendre son bien; mais les réglemens s'y opposent : ils exigent qu'à sa majorité une somme de 250 fr. lui soit assurée par contrat.

» Que faire? Poyer désolé consulte sa famille; elle approuve sa résolution, et le lendemain 14 septembre 1829 l'acte d'adoption est dressé par M. Champion, notaire. A d'anciennes privations s'ajouteront des privations nouvelles; le mari travaillera plus matin, la femme veillera plus tard, et les 250 francs sont assurés. Oh! quel beau jour pour Poyer quand il ramène son cinquième enfant dans ses modestes foyers; sa véritable mère le presse dans ses bras, ses tendres soins lui rendent la santé, et après douze ans, où il n'a reçu que de bonnes leçons et surtout de bons exemples, ses parens adoptifs l'ont mis en apprentissage dans un établissement de menuiserie. Poyer a aujourd'hui 64 ans; si son courage est toujours le même, ses forces peuvent le trahir, mais sa vieillesse ne sera point abandonnée; il devra à un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité une part du trésor que sa confiance a remis en nos mains, et jamais nous n'en aurons fait un plus digne usage. »

L'Académie a accordé à Poyer un prix de 3,000 francs.

— Un nouveau projet de salle de spectacle vient d'être adressé à M. le ministre de l'intérieur. Cette salle, destinée aux Italiens, serait bâtie sur l'emplacement des bâtimens du timbre, rue de la Paix, et couvrant une superficie de 2,204 toises.

L'entrée principale serait rue de la Paix; deux beaux passages latéraux recevraient simultanément les voitures. Il serait établi, en outre de la salle, quatorze maisons à cinq étages, y compris un grand nombre de boutiques régnant dans toute la longueur des deux passages.

L'auteur de ce projet s'engage à construire en un an et à ses frais la salle du spectacle. Et, en échange, il demande :

1° Que les matériaux provenant des démolitions lui soient abandonnés;

2° Le privilége du Théâtre royal Italien pour quinze années, à compter du 1er octobre 1840, sans subvention;

3° Enfin une emphytéose de quinze ans pour les terrains sur lesquels seront construits le théâtre ainsi que les boutiques qui en feront partie, et de cinquante ans pour le surplus de l'emplacement sur lequel seront élevées les habitations particulières, avec les passages et les boutiques qui en dépendent.

— M. T..., négociant, rue Saint-Honoré, sortant hier de son cabinet, rencontra dans l'escalier un individu qui portait un paquet assez lourd. Cet homme montra quelque embarras en apercevant M. T..., qui lui demanda ce qu'il désirait. L'inconnu, composant alors son visage, dit au négociant qu'il cherchait le bureau du Mont-de-Piété : « Il n'y en a pas dans la maison, lui répondit M. T... — Ah! je vous demande pardon, continua d'un air humble l'homme au paquet. C'est que je suis depuis peu de temps à Paris, et j'aurai sans doute mal retenu l'indication qu'on m'a donnée. — Il y a un commissionnaire à quelques portes plus loin, poursuivit M. T..., qui commençait à se laisser prendre au visage triste de son interlocuteur; mais quelle raison vous engage à vous débarrasser de vos effets? — Helas! monsieur, je suis dans une position bien malheureuse; nous sommes venus à Paris, ma femme et moi, pour entrer en condition, mais jusqu'à présent nous n'avons pu parvenir à nous placer. Ma pauvre femme en est tombée malade de chagrin, et c'est pour lui procurer quelque soulagement que j'ai pris le parti ce matin d'engager nos effets. — Tenez, mon brave homme, continua M. T... en fouillant dans sa bourse, votre position me touche; gardez vos effets, et revenez me voir; j'aviserai aux moyens de vous trouver quelque

emploi. » Notre homme prit ce qui lui était offert, et il s'éloigna en exprimant sa reconnaissance. Quelques instans après, le domestique de M. T... arriva tout effaré auprès de son maître, et lui raconta qu'on avait forcé la porte de sa chambre et qu'on lui avait pris son argent et ses effets. M. T... pensa alors à l'homme envers lequel il s'était montré si humain, et pour se punir de sa crédulité il a indemnisé généreusement son domestique de ce qu'il avait perdu.

Revue des Tribunaux.

—

TRIBUNAL DE LA SEINE.

La princesse de la Moskowa contre le prince son mari.

On remarque dans l'auditoire, d'un côté, M. Laffitte et Mme la princesse de la Moskowa; de l'autre, M. le duc d'Elchingen, frère du défendeur.

Me Delangle, avocat de la princesse, prend le premier la parole.

M. le prince de la Moskova épousa mademoiselle Laffitte le 22 janvier 1828. Une fille naquit de cette union en 1832; on la nomma Eglé; elle est aujourd'hui âgée de six ans et demi. madame de la Moskova est de plus la mère d'un garçon, qui n'a encore que deux ans et qu'on a bien voulu jusqu'ici laisser confié à ses soins.

Tout-à-coup, la jeune Eglé disparut. Son père l'avait emmenée sous prétexte de la conduire chez madame la maréchale sa grand'mère; il ne la ramena pas; il l'avait placée dans l'institution de madame Daubray, avec défense positive de la laisser sortir chez sa mère.

Cette défense était d'autant plus blessante, que M. le prince de la Moskowa ne souffrirait pas lui-même qu'on élevât le moindre doute sur la vertu et la pureté de sa femme. Une mère ne peut s'abdiquer. Tout le monde n'est pas également convaincu de l'excellence de l'éducation que les jeunes personnes reçoivent dans les pensionnats. La princesse de la Moskowa a élevé son enfant elle-même; elle lui a prodigué nuit et jour les soins les plus assidus; elle veut continuer son œuvre. Il est facile aujourd'hui d'avoir, dans l'intérieur des familles, tous les maîtres qu'on ne pouvait trouver autrefois que dans les établissemens publics; madame de la Moskova croit que son enfant sera mieux élevée près d'elle, sous les yeux de M. et madame Laffitte; elle demande à la justice de lui venir en aide. Quels sont les motifs qu'allègue le prince pour justifier sa conduite? Il prétend que le régime hygiénique qu'on fait suivre à sa fille est dangereux pour sa santé; il se plaint de ce qu'on ne la vêt pas assez chaudement, de ce qu'on la nourrit de viande blanche, et il produit un certificat de médecin constatant que la jeune personne a eu des rhumes fréquens, des bronchites. D'abord, celui qui a donné ce certificat n'est pas le médecin de la maison; il parle de ce qu'il ignore. Et puis, est-ce que la santé de cette enfant ne sera pas plus compromise si on la laisse dans sa pension? Le prince va partir pour sa garnison; sa fille, au lieu d'aller passer l'été à Maison avec sa mère et ses grands parens, restera donc dans une ville, privée des soins et de la tendresse de ceux qui l'ont élevée? Il faut tout dire, la mesure adoptée par M. de la Moskowa n'est autre chose pour lui qu'un moyen d'action; elle a suivi de trop près une demande d'argent qui n'avait point été accueillie, pour qu'on ne comprenne pas de suite le motif qui l'a dictée. Le prince a voulu rançonner la tendresse maternelle de sa femme; c'est là tout le procès.

Mon adversaire vous parlera de la puissance paternelle. Cette puissance a ses limites; il vous appartient de les tracer. Si l'autorité paternelle est un droit, il ne faut pas qu'elle devienne un moyen de spéculation, une faculté d'insulter dans ses sentimens les plus sacrés la femme la plus vertueuse.

La princesse de la Moskowa a essayé d'un référé pour obtenir la justice qui lui est due; si cette voie était infructueuse, et qu'un autre procès plus grave devînt nécessaire, il serait à l'instant même entamé.

Je regrette, répond Me Marie, qu'on ait donné à ce procès un éclat qu'il ne devrait point avoir. La question que vous avez à juger a été soulevée par des démêlés déplorables; mais elle n'offre pas la moindre difficulté. Otez les noms, mon adversaire n'eût pas plaidé.

Que dit la loi dans les art. 372 et 373 du Code civil? C'est qu'au père seul appartient durant le mariage la suprême autorité sur ses enfans. Les auteurs, et entre autres M. Toullier, ne reconnaissent aucune limite à ce principe. La jurisprudence s'est constamment aussi prononcée dans le même sens. S'il en était autrement, c'en serait fait de la famille. Tant que le père n'a pas été destitué des droits que la loi lui confère, les Tribunaux ne peuvent pas restreindre son autorité. S'il s'agissait d'un tuteur, il faudrait commencer par lui enlever la tutelle; et la puissance paternelle serait moins sacrée! Il y aurait là une étrange anomalie.

Ce que le prince a fait, il avait le droit absolu de le faire; la loi, la jurisprudence, la doctrine, l'ordre public et l'intérêt de la famille le veulent ainsi. En fait, le parti qu'il a pris ne saurait qu'être approuvé. D'abord, l'enfant est d'un âge à pouvoir être sans danger mise en pension. Sans doute, elle recevrait chez sa mère une éducation aussi morale qu'il soit possible de la désirer; mais sa santé exige qu'on l'éloigne de la maison de son grand-père. Madame de la Moskova s'est éprise du système anglais; sa fille est toujours jambe nue, et je produis un certificat qui prouve combien cette méthode a été funeste à la santé de l'enfant. Le régime qu'on lui fait suivre est mal entendu; c'est là ce qu'atteste le médecin du prince.

On a parlé de spéculation. Vous savez bien que M. de la Moskowa n'a pas besoin de recourir à des ruses, et de mettre à prix la tendresse maternelle de sa femme pour obtenir de l'argent de son beau-père; il n'aurait qu'à demander ce qui lui est dû. Mais je m'arrête pour ne pas sortir de la réserve respectueuse que je me suis imposée dans le procès.

Madame de la Moskowa peut faire sortir sa fille selon les règles du pensionnat; elle la gardera près d'elle pendant toutes les vacances, et même, elle le sait bien, quand elle le voudra son enfant lui sera complètement rendue. Aujourd'hui, le tribunal ne peut accueillir ses prétentions.

Après un assez long délibéré, il a été statué en ces termes:

« Le tribunal,

» Au principal, renvoie les parties à se pourvoir; statuant en état de référé:

» Attendu que l'enfant mineur est placé sous l'autorité de ses père et mère, mais que le père seul exerce cette autorité durant le mariage;

» Attendu qu'il n'est pas justifié, quant à présent, que le père ait fait de sa puissance un abus préjudiciable à l'enfant, dont il appartient toujours aux tribunaux d'apprécier l'intérêt;

» Dit qu'il n'y a lieu d'ordonner que la demoiselle de la Moskowa soit retirée de la pension où elle a été placée par son père. »

Franbanne est assis au banc des prévenus de la police correctionnelle; sa tête, pareille à une girouette qui obéit à l'action du vent, se tourne de droite à gauche, de gauche à droite; le pauvre Franbanne s'adresse aux prévenus placés près de lui, aux gardes municipaux, à tout le monde; son index, rapproché de son pouce, indique assez l'objet de sa demande, que personne ne peut ou ne veut satisfaire, et le solliciteur, désappointé, reprend une position fixe et immobile.

Enfin, son nom est appelé, et M. le président adresse au prévenu les questions d'usage.

Franbanne. — M. le président, si c'était un effet de votre part et de votre humanité, je voudrais bien avoir une petite prise (le prévenu allonge de nouveau ses deux doigts.)

M. le président, souriant. — Vous en prendrez plus tard; répondez à mes questions: avez-vous un état?

Franbanne. — Je les ai tous, les états, puisque je fais ce qu'on veut... Eh bien! malgré ça, je ne peux pas trouver d'ouvrage... C'est incohérent.

M. le président. — Vous avez demandé l'aumône?

Franbanne. — Oh! pour ça, on vous a induit... C'est le seul état que je ne fasse pas.

M. le président. — On vous a arrêté dans une boutique dont le maître a déclaré que vous lui aviez demandé la charité.

Franbanne. — Pardine! on n'a pas voulu me laisser achever.

M. le président. — Comment! on n'a pas voulu vous laisser achever... Expliquez-vous.

Franbanne. — Je me trouvais, comme aujourd'hui, dépourvu du moindre tabac... (Se tournant vers l'auditoire): Personne ne veut donc me donner un prise?

M. le président. — Si vous continuez vos divagations, le tribunal va vous juger sans vous entendre.

Franbanne. — C'est qu'il n'y a rien de gênant comme ça.... Pour lors, j'ai vu une boutique, j'y suis entré, et je me suis adressé à un monsieur qui était dans le comptoir, en lui disant: « Monsieur, ne pourriez-vous pas me faire la charité... »

M. le président. — Eh bien! c'est précisément ce qu'on vous reproche. Pourquoi niiez-vous, tout à l'heure?

Franbanne. — Faites excuse, monsieur; mais on ne m'a pas laissé achever... Le sergent de ville m'a arrêté comme je disais: « Voulez-vous

me faire la charité...» S'il ne s'était pas tant pressé, il aurait eu la fin... « d'une prise de tabac...» Voulez-vous me faire la charité d'une prise de tabac... J'ai été victime par une erreur.

M. le président. — Ce que vous dites-là est évidemment un conte; vous n'en avez pas parlé dans l'instruction D'ailleurs, on a trouvé sur vous 11 sous 3 liards; vous aviez bien de quoi acheter du tabac.

Franbanne. — Cet argent-là était pour le plus pressé... le tabac ne vient jamais qu'en dernier, parce qu'à la rigueur on peut s'en passer... Avant de songer au tabac, il me faut 13 sous : loyer, 4 sous; blanchissage, 2 liards...

M. le président. — En voilà assez; votre système de défense n'a pas le sens commun.

Franbanne. — Dam! moi, je ne parle pas comme un savant... je dis la vérité, tout bonnement... je n'ai pas le moyen de payer un avocat pour mentir... Faites-moi l'amitié de m'envoyer au dépôt; au moins, là, quand je n'aurai pas de tabac, je trouverai des camarades qui ne m'en refuseront pas.

M. le président. A votre âge, et fort comme vous l'êtes, vous pouvez encore travailler... Le dépôt est fait pour les gens âgés et infirmes, et non pour les fainéans.

Le tribunal condamne Franbanne à un mois de prison.

Franbanne. — Et pas de tabac pour passer le temps!

Un auditeur charitable vide sa tabatière dans un papier, et en fait passer le contenu à Franbanne qui en aspire, coup sur coup, cinq ou six prises, et éternue d'une force à se faire sauter le crâne.

Revue Dramatique.

THEATRE DES VARIÉTÉS.

Les Floueurs, ou *l'Exposition des produits de la flibustrie frrrançaise*, par MM. Ferdinand Langlé et Dupeuty.

M. Lofard est un honnête jobard de province qui, non content d'être membre de l'Académie de La Ferté-Gaucher, aspire encore à en devenir le président; c'est dans ce but qu'il fait un voyage à Paris, car il a l'intention de se rendre acquéreur de l'une de ces mille inventions qu'enfante chaque jour le génie frrrançais; sa bonne étoile le dirige bien. Il tombe tout d'abord entre les mains d'une espèce d'industriel qui peut lui vendre à bon compte ce qu'il cherche. Carotin, c'est le nom de notre floueur, a établi rue Vide-Gousset un bazar dans lequel ont été admises toutes les inventions refusées par le jury et qui par conséquent n'ont pu figurer à l'exposition de l'industrie. Les ventes à l'encan ne vont plus, les chalands sont rares, la lyre, la vraie lyre d'Orphée, et la couronne décernée au Tasse après sa mort, n'ont pas trouvé d'acquéreurs, les floueurs sont floués par le public, lorsque Carotin fait la découverte dont nous venons de parler; et à voir l'admiration de Lofard pour tout ce qu'on lui présente et son empressement à l'acquérir, on doit présumer que quelques beaux jours luiront encore pour les Blagmann, les Flouëska, les Filourette, etc. Lofard tombe en extase devant la *machine à rébus*, au moyen de laquelle on peut faire de l'esprit à peu de frais, puisqu'il suffit de tirer une ficelle pour avoir un rébus comme celui-ci : un H placé au-dessus d'une tête : C'est une personne qui change de linge, dit Carotin; elle a l'h *mise* (la chemise) au-dessus de la tête; et sur la judicieuse observation que lui fait Lofard que toutes les lettres de l'alphabet sont masculines; la chemise dont il s'agit est une chemise de femme, répond Carotin. Après la machine à rébus vient la *botte omnibus* dont la doublure se déploie pour servir de pantalon, et dans le talon de laquelle on peut tout à la fois serrer ses rasoirs, ses cure-dents, le portrait de sa maîtresse et sa blague à tabac. Le *parapluie canard*, ainsi nommé parce qu'il est amphibie, le *nécessaire de voyage*, espèce de machine peu portative qui, d'un côté, vous rase, vous frise et vous poudre au besoin, tandis que de l'autre elle bat vos habits et cire votre chaussure. Enfin le *piano à paroles* dont toutes les touches sont des voyelles ou des consonnes, ce qui fait à volonté les discours dont on a besoin. Lofard, émerveillé, ne choisit pas, il achète tout et déjà il a donné un bon de 60,000 fr. sur son notaire quand sa fille et son futur gendre lui font comprendre qu'il est floué, en lui conseillent de revendre les belles inventions dont il s'est rendu acquéreur. En effet, Carotin lui offre 15 fr. de ce qu'il a acheté 60,000 fr. Mais par bonheur le notaire a refusé de payer le mandat escroqué au pauvre provincial, et le gendre, qu'il dédaignait, peut lui céder l'invention d'une caisse qui se transforme en cage de fer pour le voleur qui essaie de l'ouvrir. Il n'en faut pas davantage pour décider Lofard à marier sa fille et à retourner à La Ferté-Gaucher. Malgré le beau rébus final dans lequel Carotin fait entrer un peu forcément madame Vautrin, — MM. nous venons solliciter votre indulgence, — la pièce n'a eu qu'un très médiocre succès. Le role d'Odry (Carotin) a paru beaucoup trop court, et les plaisanteries dont la pièce est semée, beaucoup trop longues et trop usées.

THEATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

Moine et *Canard.* — *Une heure d'exposition.* — *L'Infortuné.*

Malgré le succès toujours croissant du *Naufrage de la Méduse*, les directeurs de l'Ambigu ne se reposent pas sur leurs lauriers; en peu de temps trois vaudevilles nouveaux sont venus prendre place au répertoire.

Le Prime-Queux du roi est certes l'un des contes les plus divertissans du bibliophile Jacob. C'est à cette source que M. Eugène Granger est allé puiser l'ébouriffant vaudeville, qui a pour titre *Moine et Canard*, et dans lequel madame Herfort a débuté avec la verve que vous lui connaissez.

L'industrie ne pouvait être oubliée à un théâtre aussi populaire que l'Ambigu. *Locomotives*, *machines à scier le bois*, *échafauds Journet*, *tissus, mérinos, fontaines de la Concorde*, etc., tout a été mis en action et en couplets dans un charmant cadre. L'auteur d'*Une heure d'exposition* est M. Constant.

L'Infortuné, de MM. Antier père et fils, est un homme qui a le désagrément de posséder un physique des plus laids. Toutes les femmes le repoussent, et cependant par suite d'un quiproquo il se trouve enlevé par l'un des membres de ce sexe enchanteur que l'on appelle la plus belle partie du genre humain.

M. Aubertin a débuté dernièrement avec bonheur dans le rôle de Francesco Sforce de *Gaspardo*.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

Marguerite d'Yorck. — *Les Préventions.* — *Rigobert.*

Du nouveau!... du nouveau! du nouveau!... telle est la base sur laquelle doit reposer la fortune de tout directeur, la quantité bien entendue n'excluant pas la qualité.

A peine sortis de Londres, encore étourdis du succes du *Sonneur de St-Paul*, nous y sommes ramenés pour assister à la conspiration de *Perkins Warbec.* Le héros du mélodrame de MM. Fournier et Desarcins, arrive un jour pour voir pendre son père. Après avoir joui de ce spectacle, il donne un rendez-vous à Marguerite d'Yorck qu'il a captivée d'un regard. Cependant, Marguerite n'a que des vues fort honnêtes, elle veut épouser Warbec, et à cette fin elle le fait passer pour Richard d'Angleterre, l'héritier légitime du trône, *la noblesse donne dans le panneau.* Ainsi finit le prologue; mais voyez quelle bizarrerie, Warbec est déjà marié et aime sa femme, laquelle est courtisée de son côté par un certain Lincoln. Ce que voyant, Marguerite, elle ôte à son protégé le rang qu'elle lui a donné, puis le fait plonger en un cachot pour prix d'un coup de poignard dont il a voulu la gratifier.

Sa vertueuse moitié, Marie, vient le délivrer; Lincoln, étonné de cet amour... ameute le peuple. En ce moment, Marguerite arrive fort à propos pour gémir sur les malheurs de Perkins, et lui remettre un poignard. Celui-ci l'emploie à assassiner Lincoln (il ne pouvait en faire un plus heureux usage), puis se sauve après avoir ainsi satisfait la morale. Alors, Marguerite présente aux émeutiers le corps de Lincoln comme celui de Perkins et *le peuple donne dans le panneau.* Ainsi finit le troisième acte et dernier; les héros de mélodrame sont, comme vous le voyez, très sanguinaires. Francisque aîné a l'accent cadavéreux qui convient à l'emploi.

Les Préventions, vaudeville en un acte, de M. Montigny, a obtenu une chute.

De chute en chute, arrivons à *Rigobert*, drame soi-disant comique, dont l'intrigue roule sur une foule de quiproquos plus ou moins gais les uns que les autres. Francisque jeune, sous les traits du bouffon d'Emmanuel de Savoie, a excité dans diverses scènes l'hilarité générale. L'auteur, M. Eugène Deligny, lui doit des remercîmens.

THEATRE DES FOLIES DRAMATIQUES.

La Sœur de l'Ivrogne. — *La Laitière de la forêt.* — *Le Matelot de St-Pardon.* — *Le Bonheur sous les toits.*

Le Théâtre des Folies est une charmante succursale du Palais-Royal, où l'on représente de ces tableaux populaires et grivois animés par de bonnes grosses plaisanteries. Et certes, si le peuple aime le mélodrame et les fortes sensations, il n'est point ennemi du vaudeville et de ses *flons-flons.*

Etre *la sœur d'un ivrogne*, n'est pas chose fort agréable, telle est la morale de la pièce de MM. Ch. Potier et Désiré Gauthier. L'auteur a fort bien joué sa pièce.

La *Laitière de la forêt* est une fort jolie Italienne qui a embrasé plusieurs cœurs masculins. Trois victimes de son amour languissent auprès de leur femme. Pour opérer leur guérison, un rendez-vous leur est donné dans la forêt, et ils y trouvent... leurs chastes moitiés sous le costume de brigands. Après avoir joui de la frayeur de leurs époux, un pardon général est accordé et l'on s'embrasse. Nous engageons M. Mouriez à être un peu plus scrupuleux pour les pièces de M. Valory.

La pièce de début de Bernard-Léon jeune, *le Matelot de St-Pardon* n'est autre que *Simon Terre-Neuve*, jouée l'année dernière au Gymnase. Le débutant y a été fort comique.

Le bonheur ne consiste pas à avoir des gants jaunes ou blancs, une canne à pomme d'or, un lorgnon, un habit à la mode et 50,000 fr. de rente.

Le Bonheur habite sous les toits, selon le titre et la pièce de MM. Burat et Didier. Ceci est très pastoral; Marmontel, Florian et compagnie se seraient pendus de désespoir si on avait pu trouver cela avant eux. Heureusement, à toute règle générale il y a exception. Le malheur n'est pas l'apanage exclusif de celui qui habite le rez-de-chaussée ou le premier étage. C.-R. Desp.

CIRQUE DES CHAMPS-ELYSÉES.

OUVERTURE.

Les *Pilules* ont dignement clos la saison d'hiver au boulevart, et M. Dejean, en administrateur habile, est venu réaliser un nouveau succès au Carré-Marigny.

La troupe équestre est plus brillante que jamais. Aux noms des Paul Cuzent, Lejears et Lalanne sont venus se joindre ceux de Pellier et Baucher. Nous allons donc pouvoir applaudir de nouveau ces magnifiques quadrilles chevaleresques qui ont eu tant de vogue il y a deux ans à Tivoli. Nous avons revu avec le plus grand plaisir Auriol et ses intermèdes si gracieux et en même temps si comiques. La plus brillante réunion assistait aux premières représentations. Sans doute le Cirque sera cette année comme les précédentes un lieu de rendez-vous et de fashion.

C.-R. Desp.

Revue de cinq Jours.

—

5 JUIN. — Les finances du Portugal sont retombées en un état de crise; les intérêts de la dette intérieure ne seront pas payés; le gouvernement avise aux moyens de sortir de cette situation dangereuse.

— Les nouvelles du Pérou sont alarmantes: Santa-Cruz a été vaincu par les Chiliens; il s'est sauvé avec vingt hommes seulement. Tout espoir de fédération est perdu. Voilà ce que disent les journaux américains.

— On écrit de Florence:

« La comtesse de Lipona (Caroline Bonaparte) a légué par son testament la plus grande partie de sa fortune, qui était encore considérable, à son petit-fils, Joachim Murat, fils de Lucien-Napoléon Murat. Selon les dernières volontés de la défunte, il doit être élevé en France et y établir son domicile. Il lui sera remis tout ce que la ci-devant reine de Naples possédait comme souvenirs de l'empereur Napoléon, tels que son lit, son épée, ses portraits, bustes, etc. Ses filles, Lœtitia et Louise (comtesses Pupoli et Rasponi), ses fils Achille-Napoléon et Lucien-Napoléon Murat, auront dans l'héritage la part que la loi leur accorde, ainsi que tous les souvenirs de leur royal père, bibliothèques, tableaux, bijoux, etc. C'est *le nom et la gloire de la maison* que la comtesse a voulu conserver par cet acte. Tous les legs sont d'ailleurs considérables et dignes du rang que la défunte a occupé. Deux *signori* florentins, dont un est M. Carlo Pucci, ont été nommés exécuteurs testamentaires. »

— On écrit de Rome, le 27 mai: « La grande cérémonie de la béatification de cinq bienheureux a eu lieu hier. On assure que la reine veuve de Sardaigne, touchée de cette cérémonie, a fait connaître au pape son intention de se retirer dans un couvent. Parmi les personnes qui étaient venues à Rome à cette occasion, on cite D. Joseph de Liguori, prince de Pollica, et d'autres parens encore du bienheureux Alphonse de Liguori. »

— La lecture de la proposition de M. Chapuys de Montlaville, concernant la translation, sous la colonne de Juillet, des restes des victimes de juillet 1830, a été adoptée à l'unanimité, et presque sans discussion, dans tous les bureaux. Voici le texte de cette proposition:

Art. 1er. Les dépouilles mortelles des victimes de juillet déposées actuellement au Louvre, à la rue Froid-Manteau, au marché des Innocens, et en d'autres endroits, seront transférées et réunies dans les caveaux existans sous la colonne de Juillet.

Art. 2. Un crédit de........ est ouvert à M. le ministre de l'intérieur pour subvenir aux dépenses nécessitées par la présente loi.

— Le conseil municipal a voté, d'après ce qu'on disait hier, une augmentation notable de la garde municipale. Ce corps est aujourd'hui de 1,400 hommes; on avait proposé de l'augmenter de 600, mais il paraît que l'effectif sera porté à 3,000.

— M. Gabriel Delessert vient d'adresser à tous les commissaires de police de Paris une circulaire qui les engage à se transporter chez tous les armuriers et marchands d'armes, afin de les inviter à retirer les batteries de toutes les armes à feu qui se trouvent dans leurs magasins, et à exiger strictement les papiers de toutes les personnes qui se présenteraient chez eux pour acheter des armes.

— On va enfin terminer la fontaine de la place de l'ancien Opéra. Les bronzes qui doivent en former la décoration commencent à arriver.

— Dimanche dernier, une jeune fille était en train de danser dans un bal de la barrière Montparnasse, lorsque tout à coup son cavalier la vit chanceler et la reçut dans ses bras. Il la porta sur une banquette, et lorsqu'on voulut lui porter secours, on s'aperçut qu'elle avait cessé de vivre. Cette mort instantanée fit croire dans le premier moment à un crime, et, sur l'ordre d'un commissaire, on a fait hier l'autopsie du cadavre; mais cette opération a démontré qu'il n'y avait eu dans cet événement aucune tentative criminelle.

6. — On écrit de Bruxelles, le 5 juin:

« Hier, vers cinq heures de l'après-midi, a éclaté sur notre ville et sur les environs le plus épouvantable orage que l'on ait jamais ressenti. La pluie n'a cessé de tomber par torrens jusqu'à minuit, et le tonnerre est tombé plusieurs fois. On a de grands malheurs à déplorer. A Vilvorde, plus de quarante personnes ont été tuées par la chute d'un bâtiment qui n'a pu résister à la violence du vent et de l'ouragan; d'autres ont été entraînées par la rapidité des eaux débordées. A Bruxelles, le champ de foire a été dévasté; les boutiques d'un grand nombre de marchands ont été renversées, et leurs marchandises perdues. »

— Il règne depuis quelques jours dans le port de Toulon un mouvement extraordinaire; dans tous les services, on pousse les travaux avec activité. Le dimanche même, tous les ateliers restent ouverts. On va armer tous les vaisseaux susceptibles de prendre la mer.

— On a commencé ce matin de poser les nouvelles lanternes adaptées aux colonnes rostrales de la place de la Concorde pour l'éclairage de cette place.

Ces lanternes sont de forme octogone, les verres sont en glaces, les galeries dorées et les nervures bronzées dans le goût florentin, de même que les colonnes et les candelabres.

Une voiture vosgienne a encore amené aujourd'hui, sur la place, des vasques et des statues pour les fontaines.

— Indépendamment des deux fontaines en construction aux Champs-Elysées, on creuse en ce moment l'emplacement de trois autres, qui seront: l'une au milieu de la route du rond-point des Champs-Elysées, l'autre au carré Marigny, et enfin la troisième derrière l'Elysée-Bourbon.

— Les ingénieurs de la ville étaient occupés, ces jours derniers, à faire des levées de plans ayant pour objet de faire déboucher la rue de Rivoli sur la place du Palais-Royal.

— Une femme, âgée de 104 ans, vient de mourir à Whetwell. Quelques jours avant sa mort, ses cheveux qui, depuis long-temps, étaient entièrement blancs, ont recouvré tout à coup leur ancienne couleur d'un brun très foncé. Une autre femme très âgée est morte le même jour à Brampton-Moor, près Chesterfield, laissant 120 enfans, petits-enfans et petits arrière-enfans.

—Nous lisons dans le *Courrier des Théâtres*: « Un événement singulier vient d'arriver à madame Gauthier, actrice du théâtre de la Gaîté, et sœur de Bouffé du Gymnase. Sa fille, âgée d'environ quinze ans, disirait entrer au Conservatoire de musique. Elle y a été refusée. Dans son chagrin, cette jeune personne a disparu, laissant à sa mère une lettre qui la rassure sur son existence et lui promet que sa fille reviendra dans un an, jour pour jour, digne enfin de la position qu'elle ambitionne; ce qui donne lieu de croire à une retraite occupée par le travail. Jusqu'à présent, toutes les recherches ont été infructueuses. »

— S. A. R. la princesse Amélie de Saxe, qui, jusqu'ici, ne s'était essayée que dans la comédie, vient de composer un drame en trois actes intitulé: *Plicht und Lieb* (Devoir et Amour), dont la première représentation a eu lieu le 23 mai au soir, sur le théâtre royal et national de Dresde, et a obtenu un plein succès.

—Une imprudence, assez générale aujourd'hui, a été sur le point de causer hier soir un nouvel accident. Depuis que presque tous nos jeunes gens se sont mis à fumer, ils ont pris la mauvaise habitude de jeter sur la voie publique les papiers à l'aide desquels ils allument leurs cigares ou leurs pipes. Une dame sortait du Gymnase et portait une robe de mousseline très fine et empesée. Elle passa près d'un morceau de papier qui flambait encore. Le feu prit à sa robe, et ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à l'éteindre. Cette dame en a été quitte pour quelques brûlures assez légères.

7. — D'après les dernières nouvelles de Rio de la Plata du 10 mars, le blocus de Buénos-Ayres par l'escadre française continuait.

— Une dépêche de Campredon, arrivée à Prats-de-Mollo le 29 mai, donne les détails suivans sur la prise de Ripoll. Les carlistes y sont entrés le 27, à dix heures du matin, par une brèche de 20 pieds de large, sur laquelle une partie de la garnison s'est fait tuer; le reste s'est réfugié avec le commandant dans l'église de Saint-Pierre, et y a capitulé. Il a été tiré sur la ville 2,500 coups de canon.

Le 28, Ripoll a été entièrement brûlé; plus de 900 personnes y ont péri.

— La lettre suivante a été écrite en rade de Syra, à bord du *Léonidas*, le 21 mai, et publiée par le *Sémaphore*:

« La guerre d'Orient, cette guerre inévitable et déjà déclarée, dont les imaginations un peu vives présentaient déjà les incidens décisifs, cette guerre est encore à l'état d'embryon, à l'état de paix armée. En un mot, il n'y a point encore de guerre entre le sultan et le vice-roi. »

— Depuis les troubles du 12 mai, on a cherché par quels moyens on pourrait empêcher les postes de la garde nationale de se laisser surprendre par des troupes d'insurgés. Il avait d'abord été question de distribuer, chaque matin, des cartouches à la garde montante, et de les faire restituer, le lendemain, à la descente de la garde; mais cette combinaison n'a pas été adoptée. Voici, dit-on, la mesure à laquelle on se serait arrêté: on a fait sceller, dans chaque poste de la garde nationale, une boîte en chêne doublée en tôle, et fermée avec un cadenas. Cette boîte contiendrait un certain nombre de cartouches. La clé serait confiée, chaque jour, au chef du poste, qui la rendrait, le lendemain, lorsqu'on viendrait le relever, après avoir fait vérifier le nombre de cartouches déposées dans la boîte par l'officier qui serait chargé, à son tour, du dépôt.

— Le nombre des condamnés à mort en Angleterre en 1838 a été de 116, dont six seulement ont été exécutés. En 1813, il y avait eu 120 exécutions capitales.

— Il a été consommé, dans le mois de mai der-

nier : 6,328 bœufs, 1,286 vaches, 7,614 veaux et 35,730 moutons ; le commerce avait reçu 517,965 kil. de suifs fondus.

Il avait été consommé, dans le mois de mai 1838 : 5,255 bœufs, 1,774 vaches, 6,805 veaux et 33,764 moutons ; le commerce avait reçu 510,622 kil. de suifs fondus.

On a donc consommé en mai 1839 : 1,073 bœufs, 809 veaux et 1966 moutons de plus qu'en mai 1838 ; il y a eu seulement 488 vaches de consommation en moins, circonstance fort heureuse pour l'agriculture.

Cette importante augmentation dans la consommation provient, en grande partie, de l'affluence des étrangers que l'exposition des produits de l'industrie a attirée à Paris.

— L'élargissement du Pont-Royal est décidé, ainsi que l'adoucissement des pentes. Les travaux, évalués à 120,000 fr., seront adjugés le 26 de ce mois à l'Hôtel de-Ville. Le pont, dans sa largeur actuelle, trottoirs compris, sera livré aux voitures. Les trottoirs en fonte, avec parapets à claire-voie et candélabres, seront ajoutés de chaque côté et supportés par des consoles.

— On est en train, depuis quelques jours, de classer et de disposer le musée de sculpture, à l'Ecole des Beaux-Arts dans l'église du couvent restaurée, où est placée, comme on sait, la belle toile de Sigalon représentant le Jugement dernier de Michel-Ange.

---

8. — La guerre que l'on a cru prête à éclater en Orient, semble encore cette fois ajournée. Le *statu quo* sera prolongé. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que le danger est seulement suspendu : des causes imminentes sont là pour le ramener et surprendre l'Europe, au moment le plus inattendu.

— La forteresse de Saint-Jean-d'Ulloa (la citadelle de la Véra-Cruz), a été avacuée par les Français le 6 avril, et le drapeau mexicain flottait de nouveau sur ses remparts.

— Un décret inséré dans la *Gazette officielle* de Madrid de ce jour prononce la dissolution des cortès et convoque les nouvelles pour le 1er septembre.

— M. le général d'artillerie Pailhou est parti le 3 de Toulouse pour Perpignan, où il va présider le conseil de guerre qui doit juger le général Brossard.

— L'affaire des troubles de La Rochelle vient de se terminer après quinze jours de pénibles débats :

1536 questions ont été soumises à MM. les jurés. Ils sont entrés, le 3 juin, à six heures du matin, dans la salle de leurs délibérations, et n'en sont sortis qu'à minuit. Sur 50 accusés présens, 9 ont été acquittés, et 41 condamnés aux travaux forcés, ou à la réclusion, ou à l'emprisonnement.

— M. le garde des sceaux vient d'écrire au chapitre métropolitain de Lyon, que le corps du prélat défunt serait incessamment transporté à Lyon, conformément à ses vœux; que le gouvernement n'entendait pas que l'ostracisme qui pèse sur la famille Bonaparte pût s'appliquer à un mort, et que la dépouille mortelle du cardinal Fesch devrait être reçue et inhumée dans l'église de St-Jean, avec tous les honneurs possibles.

— Il n'est bruit dans Madrid que d'un procès d'une haute importance, par la gravité des intérêts qui s'y trouvent engagés, et par la qualité des plaideurs. Ce duel judiciaire est entamé entre le duc de Berwick et les héritiers de la duchesse d'Albe. Il s'agit de plus de 15 millions qu'une sentence du tribunal de première instance de Madrid, en date du 7 octobre 1837, avait attribués au duc de Berwick jouissant déjà d'une fortune colossale. Le tribunal suprême de justice a réformé cette sentence, et réintégré dans leurs droits les héritiers de la duchesse d'Albe.

— Hier soir, six officiers de la garnison de Paris se sont constitués prisonniers à la Conciergerie afin de passer en jugement devant la cour d'assises par suite de duels.

— Un journal anglais rapporte ce qui suit : « On sait que S. M. la reine Victoria est d'une exactitude remarquable. La veille du grand bal donné à Buckingham, S. M. envoya au grand-duc héritier présomptif de la couronne de Russie, une invitation à venir faire une promenade à cheval. Le prince arriva quelques minutes trop tard, et la reine était partie. Il alla rejoindre le cortège, et trouva sa place occupée par lord Alfred Paget. Le futur empereur resta par conséquent à la suite. Au bal du lendemain, S. M. fit inviter le Cesarewitch à danser avec elle. Le prince répondit qu'il était engagé. »

— A partir de demain samedi 8 juin, et pendant tout l'été, le dernier convoi du chemin de fer partira de Paris à dix heures du soir, et de Saint-Germain à dix heures et demie du soir.

---

9. — Une lettre d'Amsterdam, du 5 juin, porte : « On s'occupe activement des préparatifs du rétablissement du pied de paix. Les forts de Lillo et de Liefnenshœh sont désarmés. Les milices sont renvoyés dans leurs foyers.

— Voici l'extrait d'une lettre de la Martinique du 24 avril, arrivée par la corvette la *Marne*, qui a mouillé en rade de Brest, le 4 juin :

» L'excès de nos maux, et l'oubli dans lequel ils paraissent être en France, viennent enfin de déterminer le gouverneur à nous accorder le faible secours d'une sortie de 4,000 barriques de sucre par tout pavillon. »

— Sur la désignation de M. Villemain, appelé au ministère de l'instruction publique, l'Académie française, dans sa séance de jeudi, a choisi M. Lebrun pour remplir provisoirement les fonctions de secrétaire perpétuel.

— Le ministre de la guerre ayant été informé qu'une maladie grave sévissait dans quelques régimens de la garnison de Versailles, a envoyé sur les lieux deux inspecteurs, membres du conseil de santé des armées.

Il résulte du compte que ces inspecteurs ont rendu de leur mission, que la maladie n'a pas la gravité qu'on lui avait supposée, et qu'il suffira, pour en arrêter les progrès, de diminuer le nombre des soldats qui occupent les chambres dans les casernes, et d'y faire exécuter quelques travaux propres à faciliter la circulation de l'air.

En conséquence, des ordres ont été donnés pour l'exécution immédiate de ces travaux, et pour que quatre compagnies d'infanterie de la garnison de Versailles soient envoyées à Chartres.

— Le *Commerce* annonce que le droit de délivrer des certificats de vie aux divers pensionnaires de l'état, qui aujourd'hui est le privilége de quelques notaires, va être étendu à tous les notaires, sans exception aucune.

— La foudre est tombée à Paris, pendant l'orage de la journée, sur deux points différens, au marché Saint-Martin et rue Meslay, 6. On n'a heureusement à déplorer aucun accident. Rue Meslay, la fondre a traversé un mur, et après avoir parcouru un long couloir, est sortie du côté du boulevart. Une femme qui se trouvait près de là s'est évanouie.

— Hier, à minuit, le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marquait 14° 4|10es au dessus de 0 ; aujourd'hui, à quatres du matin, 13° 2|10es ; à midi, 20° ; à une heure, 20° 7|10es ; à deux heures, 20°.

— On fait en ce moment des travaux sur la grande chaussée des Champs-Elysées pour y placer des bornes-fontaines; 4 ou 500 candélabres qui seront éclairés par le gaz vont aussi être placés sur les côtés de la chaussée, depuis la place de la Concorde jusqu'à l'Arc-de-Triomphe ; deux énormes conduits de gaz sont déjà placés depuis un mois dans les contre-allées.

— Une trombe d'eau a éclaté le 23 mai, aux environs de Foix (Ariège), et a causé de grands ravages. Dans la commune de Prayols, des maisons ont été emportées. Le cimetière, dont l'enceinte a été enlevée, présentait un aspect effravant. Plusieurs cercueils ont été découverts et enlevés par les eaux.

— M. Thiers vient de conclure avec le libraire Paulin, un marché pour la publication d'une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, faisant suite à son *Histoire de la Révolution française*.

M. Paulin a acquis la propriété perpétuelle du manuscrit de M. Thiers au prix de 500,000 fr. Le jour de la livraison du manuscrit, M. Thiers recevra 400,000 fr., et les cent derniers mille francs un an après.

— M. de Genoude prêchera à St-Philippe-du-Roule, dimanche 9, jour de l'octave de la Fête-Dieu, à trois heures et demie.

— Un jeu d'enfant a failli avoir pour résultat un accident terrible. Dans une école du Pas-de-Calais, de jeunes garçons de huit à dix ans, en attendant le maître, se mirent en tête de jouer *au pendu*. La victime est bientôt choisie, et bon gré, malgré, l'enfant pris pour holocauste a, en deux secondes, le nœud coulant autour du cou; la courroie est attachée au plafond, et l'enfant enlevé de terre, est poussé et renvoyé comme une balançoire. Les écoliers ne croyaient faire là qu'une plaisanterie; mais voilà tout-à-coup que le patient roule les yeux et tire la langue : alors tous les enfans d'être épouvantés et de fuir au plus vite, laissant le malheureux se débattre. Heureusement qu'un autre enfant de douze ans arrive à l'instant, et qu'il a l'intelligence de comprendre qu'il y a quelque chose de mieux à faire que de partager la panique générale, et il coupe la corde sans retard. Il était temps; le pauvre enfant décroché était déjà tout à fait noir et avait besoin de prompts secours; quelques secondes plus tard, c'en était fait de lui.

Une institution religieuse et militaire, l'*Ordre de Malte, ses grands Maîtres et ses Chevaliers*, qui n'a pas succombé au double effort du temps et des révolutions, vient de trouver, en M. de Saint-Allais, un historien non moins remarquable par l'étendue de son savoir que par le laconisme de son style. Un seul volume intitulé : l'*Ordre de Malte, ses grands Maîtres et ses Chevaliers*, lui a suffi pour remonter à l'origine de cette institution fameuse, pour la suivre dans ses grandeurs et ses vicissitudes, pour nous montrer ce qu'elle fut et ce qu'elle est encore. En parcourant la série des grands Maîtres de l'Ordre, M. de Saint-Allais a rappelé tous les événemens mémorables auxquels ils ont pris part : ensuite il est entré dans l'analyse explicative du gouvernement en général et de chaque dignité en particulier : il y a joint la nomenclature de tous les chevaliers reçus depuis l'année 1700 jusqu'à la présente année 1839, et 76 écussons en taille-douce représentant les armoiries de chacun des grands maîtres. Il était impossible de renfermer plus de documens en moins d'espace, ni de semer un travail historique de réflexions plus judicieuses que ne l'a fait le savant antiquaire et généalogiste. Par ce nouvel ouvrage, M. de Saint-Allais soutient dignement la renommée, dont il jouit depuis longtemps, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. L'Ordre de Malte lui saura gré d'avoir consacré sa gloire et ses services de manière à en mettre le souvenir à la portée de tout le monde.

L'ouvrage se trouve à Paris, chez l'auteur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 31. Prix : 7 fr. 50 c.

Le Directeur, BERTHET.

Imp, d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

15 JUIN 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 33.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

Le chasseur de pierres précieuses.

J'avais quatorze ans environ, lorsque mon père me conduisit à la grande foire de Cracovie, où il se rendait pour affaires de sa profession, qui était celle de lapidaire, et qu'il exerçait à Michlinitz.

Comme nous longions un des côtés de la place, cherchant la boutique d'un marchand chez lequel mon père avait à faire, nous vîmes, à peu de distance de nous, un grand concours de peuple réuni devant une boutique, et, en nous approchant, mon père reconnut que c'était précisément celle du marchand qu'il cherchait. La foule était considérable, et il était fort difficile d'avancer; mon père cependant, pressé de terminer ses acquisitions, faisait tous ses efforts pour se pousser en avant : — Doucement, doucement donc, dit une voix sortant de la foule, croyez-vous être le seul qui désiriez voir l'opale? — C'est donc une opale qui excite si fort la curiosité, dit mon père en s'adressant à son voisin? — Vous n'avez donc pas entendu parler, répondit-on, de cette merveilleuse opale que Schmitt, le chasseur de pierres précieuses, a trouvée dans les montagnes, et qui vient d'être achetée pour le roi au prix de 100,000 florins? — Pas le moins du monde. — Et mon père, qui alors ne désirait pas moins voir l'opale que qui que ce fût, recommença de plus belle à m'entraîner en avant ; lorsqu'il fut parvenu à la porte de la boutique du marchand, celui-ci l'aperçut et nous fit entrer; puis il congédia la foule, en lui disant que pour ce jour là il ne montrerait pas davantage l'opale. Il nous fit ensuite passer dans une arrière-boutique, où mon père et lui commencèrent par s'entretenir de leurs affaires.

Le marchand avait emporté avec lui la fameuse pierre, objet de la curiosité publique, et l'avait déposée sur une table, remettant de l'examiner avec mon père, après la conclusion de leurs affaires, de sorte que, pendant leur entretien, je pus la prendre dans mes mains et la considérer tout à mon aise. Quoique mon père fût lapidaire, j'étais tout à fait étranger à la valeur des joyaux, et à peine même pouvais-je distinguer une pierre d'avec une autre; ma mère, dans son amour, m'avait destiné à une profession libérale, et l'on m'avait envoyé de très-bonne heure aux écoles, en sorte que je connaissais mieux mes livres que les bijoux; je savais, toutefois, que la pierre que je tenais dans mes mains avait été achetée 100,000 florins pour le roi; et comme un florin me paraissait une somme considérable, 100,000 florins en étaient une qui surpassait mon intelligence. Enfin mon père et le lapidaire étant tombés d'accord sur leur marché, reportèrent leur attention sur l'opale; ils parlèrent en termes magnifiques de sa beauté et de sa valeur extraordinaires et de l'étonnante bonne fortune de Schmitt, toutes choses qui firent sur moi une impression profonde. Nous sortîmes de la maison du marchand, et en traversant la place, je priai mon père de me faire voir le spectacle d'un jongleur arménien ; il me refusa, en alléguant que cela coûterait un demi-florin. — Un demi-florin, pensais-je, rien qu'un demi-florin ; et ce chasseur de pierres précieuses qui en a trouvé une du prix de cent mille florins! — Pendant toute la route de Cracovie à Michlinitz, ces pensées me roulèrent dans la tête, et à chaque instant je dirigeais mes regards vers les montagnes, m'attendant presque à voir les couleurs d'une opale réfléchies sur quelque rocher par les rayons du soleil.

Peu de jours après ce voyage, mon père tomba malade, et malgré les secours de la médecine et les soins de ma mère, la violence de la maladie l'emporta, et il mourut au bout de huit jours, ne laissant à sa famille qu'un fort médiocre patrimoine, et à moi, son fils unique, que ses principes de sagesse, et le monde entier pour les mettre en pratique.

Ma mère dut nécessairement renoncer à ses idées d'ambition pour moi ; c'était la carrière du commerce qu'il me fallait suivre; et comme j'avais encore la tête remplie du souvenir de l'opale, je demandai à être mis en apprentissage chez un lapidaire. Ma mère trouva ma demande fort raisonnable; j'allai donc m'installer dans un galetas, où je pus repaître mes yeux de la vue d'une grande quantité de pierres précieuses, et conserver le souvenir de l'opale et des 100,000 florins. J'avais la meilleure volonté du monde d'apprendre mon métier, et cependant je ne faisais pas grande besogne. Des pensées gigantesques de fortune fermentaient dans mon cerveau. La fenêtre de mon grenier donnait sur la campagne, et ma vue était bornée par la grande chaine des monts Carpathes ; au lieu de polir des pierres et de travailler, toutes les demi-heures, je mettais la tête à la fenêtre, et je pensais à Schmitt, à son opale et à ses 100,000 florins, et lorsque je me rasseyais, je me disais à moi-même à haute voix : — Je ne vois

pas pourquoi je ne trouverais pas une opale aussi bien que Schmitt.

Sans confier tout à fait mes rêves de splendeur à ma mère, je lui disais parfois qu'un jour ou l'autre je ferais la fortune de la famille; ce qui signifiait à ses yeux que je voulais devenir un lapidaire habile, et acquérir une certaine indépendance par mon travail.

Trois années se passèrent ainsi; ce temps révolu, je priai mon maître de m'accorder un congé de quelques jours pour aller rendre visite à mon oncle, qui demeurait à Dunavitz et qui était nourrisseur de bestiaux. Mon oncle, toutefois, n'était guère qu'un prétexte dans cette occasion; j'avais pris la résolution de faire ce voyage pour tenter une première fois la fortune. Je me munis en conséquence d'un marteau et de quelques outils que je jugeai devoir m'être nécessaires. Mon oncle, ma tante et mes cousines me reçurent avec de grands témoignages d'affection; je leur appris que depuis trois ans j'étais en apprentissage chez un lapidaire, que j'étais déjà fort expert dans la connaissance des pierres précieuses, et que mon maître m'envoyait pour quelques jours pratiquer ma science dans les montagnes, ce qui, Dieu me pardonne, était un mensonge. On pourvut libéralement à tous mes besoins; un sac plein de vivres fut mis à ma disposition, on me prêta un couteau, un briquet bien garni, et plusieurs autres petits ustensiles nécessaires. Je promis d'être de retour au bout de quatre jours, et comblé des vœux de toute la famille, je partis, le sac sur l'épaule, pour ma première *chasse aux pierres précieuses.*

Lorsque je commençai à gravir le plan incliné qui conduit au pied des montagnes, mon cœur bondissait de joie; il me semblait que toutes les richesses qu'elles contenaient m'appartiendraient un jour. Je me trouvais devant ce même pic que j'avais si souvent regardé de la fenêtre de mon grenier, devant cette chaîne au milieu de laquelle Schmitt avait trouvé son opale; et puisqu'elle avait recélé une pierre valant 100,000 florins, qui pouvait assurer qu'elle ne recelait pas encore des pierres valant dix fois davantage! J'atteignis bientôt, bercé par ces songes séduisans, l'entrée d'un étroit vallon, que je considérai comme le vestibule du palais de Plutus; je me mis aussitôt à l'œuvre, faisant retentir les échos de la vallée des coups que j'assénais sur les rochers; je continuai cet exercice jusqu'à ce que, excédé de fatigue, je fusse contraint de le suspendre, sans rien trouver qui ressemblât le moins du monde à un joyau. Ceci n'était pas très-encourageant; mais je me consolai en en tirant la conclusion que je n'avais pas encore pénétré assez avant dans la montagne. Un galetas pour abri valait mieux que le flanc d'une montagne; mais c'était là un inconvénient prévu, et je m'endormis, dans l'espérance que le lendemain mes travaux auraient un meilleur résultat.

Je me réveillai au moins deux heures avant le jour, et j'attendis le lever du soleil avec autant d'impatience que s'il eût dû me montrer la route où gisaient d'inépuisables trésors. Longtemps avant que les pics les plus élevés de la montagne fussent éclairés de ses rayons, je m'ouvrais une voie au milieu des rochers et des torrens, me hâtant d'arriver à un ravin plus éloigné qui devait m'offrir plus de chances pour réaliser mes rêves de fortune. Ce jour-là je remplis à moitié mon sac, non d'opales, mais de différentes pierres que je jugeai avoir une certaine valeur, et qui me parurent déjà une assez belle récompense de mes travaux. Schmitt, me dis-je en moi-même, n'a pas trouvé son opale la première fois qu'il est allé dans la montagne; je ne dois donc pas me montrer aussi ardent dans mon ambition. Le lendemain, je commençai à revenir sur mes pas, ne négligeant sur mon chemin aucune occasion de garnir mon sac, et dès la fin du troisième jour j'arrivai chez mon oncle. La vue de mes richesses me valut de grandes félicitations.

— Ceci, leur disais-je, est un grenat, ceci un lapis-lazuli, ceci un minerai d'or; mais je n'ai pas encore trouvé d'opale.

— Il y a temps pour tout, répondit mon oncle; et combien tout cela vaut-il?

— Cela vaut au moins 300 florins.

Mon oncle me regarda avec un certain air d'incrédulité; ma tante murmura quelques mots sur les faibles produits de l'état de nourrisseur de bestiaux, et mes cousines me regardèrent comme le jeune homme le plus étonnant de la Gallicie.

Le lendemain, je pris congé de mon oncle, en emportant, bien entendu, mes trésors avec moi; mais, sachant très bien qu'il y en avait au moins la moitié qui n'avait aucune valeur, je m'arrêtai sur les bords d'une petite rivière, et après un examen rigoureux du contenu de mon sac, j'en jetai plus de la moitié dans l'eau, estimant que ce que je conservais valait au moins 150 florins. Je me rendis d'abord chez mon maître, et le trouvant à la besogne: — J'apporte quelque chose avec moi, lui dis-je; puis vidant mon sac par terre, j'en pris une poignée que je posai sur sa table de travail. Il les prit les unes après les autres, sans proférer un mot car c'était un homme fort sobre en paroles, les examina légèrement, puis les renvoya dans un coin destiné à recevoir la rocaille. Je lui présentai successivement plusieurs autres poignées qui eurent toutes le même sort. Vint enfin la dernière poignée qui contenait une pierre sur laquelle j'avais fait une marque, parce que mes espérances étaient entièrement fondées sur elle. Il la considéra plus attentivement que les autres, mais il finit par l'envoyer rejoindre ses compagnes, en disant: — Toute rocaille, mon enfant; il faut vous remettre à la besogne. Voilà donc tous mes rêves de bonheur anéantis; ce fut la plus malheureuse soirée de ma vie.

Je regagnai mon galetas, mais le sommeil fuyait mes paupières, et je songeais à la ruine de toutes mes espérances, lorsque tout à coup il me vint à la pensée que mon maître avait bien pu se tromper, et qu'il ne serait pas impossible qu'un autre lapidaire fût d'un autre avis que lui à l'égard de la pierre que je croyais être une jacinthe. Je me levai, descendis doucement dans la boutique, puis, allumant une petite lampe à la braise mourante d'un feu dont il avait eu besoin pour ses opérations, je me mis à chercher ma jacinthe présumée parmi la rocaille; mais j'eus beau examiner à la lueur de la lampe toutes mes pierres les unes après les autres, et recommencer plusieurs fois cette épreuve, je ne la trouvai pas. Fatigué enfin d'une recherche inutile, je me laissai tomber sur le fauteuil placé devant la table de travail; j'y vis, au milieu de divers instrumens, deux pierres auxquelles mon maître travaillait à donner le poli. J'en pris une: c'était précisément celle que je cherchais. J'eus bientôt combiné mon plan: je m'emparai de la pierre, remontai dans ma chambre, achevai de m'habiller le plus promptement possible, et laissant à mon maître un mot qui l'informait de ma découverte peu honorable pour lui et de ma résolution de le quitter, je pris, quoiqu'il ne fût encore qu'une heure du matin, la route de Cracovie. Je trouvai facilement à vendre mon joyau; le marchand chez lequel j'avais été avec mon père m'en donna cent florins, en me félicitant d'avoir si heureusement commencé ma carrière; et le lendemain je retournai chez ma mère, avec un présent pour elle et pour chacune de mes sœurs, et n'ayant plus que quatre-vingts florins dans ma poche.

Le commerce était décidément la carrière qui me convenait; ma première tentative avait réussi au delà des espérances de ma famille, sinon au delà des miennes; quoique je n'eusse point trouvé d'opale, je n'avais point lieu de me décourager, et je regardais même l'acquisition des richesses comme la chose du monde la plus facile.

L'argent que je retirai de ma jacinthe servit à m'équiper pour une seconde expédition. Je laissai quarante florins entre les mains de ma mère, et je partis pour Kostalesko, après avoir promis à mes trois sœurs que si je trouvais seulement une opale de 20,000 florins, je les doterais honorablement. Toutes trois regardèrent déjà leur dot comme assurée, et moi, dès que je fus sorti de Michliuitz, j'eus soin de jeter les yeux de côté et d'autre dans la campagne afin de me fixer sur le site le plus convenable pour y faire bâtir une maison du produit de mes travaux.

Le jour où je fis ma première excursion et au moment même de pénétrer dans les montagnes, je rencontrai deux vieillards dont les vêtemens en lambeaux et les figures livides annonçaient la profonde misère. J'entamai la conversation avec eux, et ils m'apprirent qu'ils étaient des chercheurs d'or.

— Pourquoi, leur dis-je, n'exercez-vous pas plutôt le métier de chercheurs de bijoux? vous y gagneriez davantage. Ils me regardèrent en souriant, et de mon côté je pris en pitié l'illusion qui les avait rendus pauvres pendant toute leur vie, tandis que Schmitt s'était fait bâtir un château et vivait dans l'abondance.

Pendant une année il n'y eut pas un seul jour que je ne passasse en partie dans les montagnes; quelquefois je me trouvais payé de mes fatigues, mais le plus souvent elles ne me rapportaient absolument rien; cependant je n'en poursuivais pas moins mes excursions avec ardeur, et mes espérances détruites un jour renaissaient avec plus de force le lendemain. Enfin, c'était presque à l'expiration de l'année depuis le jour de mon départ, mon marteau fit jaillir du roc une pierre qui avaient tous les ca-



ractères distinctifs d'une opale. Je m'empressai de la polir d'un côté et les teintes variées de l'opale brillèrent à mes yeux enchantés. Le jour de la récompense est donc arrivé, me dis-je à moi-même! La pierre était peu inférieure en grosseur à celle que j'avais tenue entre mes mains dans l'arrière-boutique du marchand de Cracovie, à cette pierre dont le souvenir était resté si profondément et si distinctement gravé dans mon esprit ; et de la comparaison de deux opales il résultait que celle que j'avais trouvée ne pouvait valoir moins de 50,000 florins.

Mes préparatifs furent bientôt faits pour mon retour à Michlinitz ; pendant la route je me livrai aux plus agréables rêveries, disposant en idée des richesses que je me croyais certain de posséder. J'arrivai chez ma mère à la fin du troisième jour, et j'y fus reçu comme un fils est reçu de la mère la plus tendre après une longue absence. Ma physionomie ne laissa pas longtemps ignorer que j'avais un secret important à révéler ; je tirai l'opale de la poche où je l'avais cachée et je la présentai aux regards étonnés de ma famille. Je voulus ne pas perdre de temps pour réaliser ma fortune. C'était la semaine suivante que devait avoir lieu la grande foire de Cracovie, et je résolus de m'y rendre.

Relativement à l'emploi des 50,000 florins, mon parti était pris d'avance. J'avais promis de doter mes sœurs ; en conséquence je distribuerais à chacune d'elles deux mille florins, ce qui ferait d'elles les plus riches héritières de Michlinitz ; j'en donnerais quatre mille à ma mère. Quant aux 40,000 fl. restant, ma petite cousine Ronza de Dunavitz fera, me dis-je, une excellente femme, et j'achèterai une baronie dans quelque partie du Palatinat.

Ces résolutions prises, le matin du jour de la grande foire, je quittai ma famille pour me rendre dans la capitale ; j'emportai mon opale enfermée dans une bourse de peau attachée à mon cou par une chaîne de cuivre. Sur ma route je rencontrai un grand concours de personnes qui, comme moi, se rendaient à la foire ; mais je les dépassai sans peine, car j'étais monté sur un cheval que j'avais acheté avec ce qui me restait des cent florins produit de ma jacinthe.

— Y a-t-il un de ces individus, me disais-je, qui porte à la foire une opale de 50,000 florins ?

J'arrivai dans la capitale avant midi, et, après avoir laissé mon cheval dans une auberge des faubourgs, je me dirigeai vers la grande place, en prenant les mêmes rues que j'avais suivies avec mon père cinq années auparavant. Que de changemens avaient eu lieu depuis lors, et quels résultats extraordinaires avaient produits une seule impression du jeune âge ! Heureux hasard, pensai-je, qui a amené mon père à Cracovie ; s'il n'y était pas allé, je n'aurais pas vu une opale merveilleuse, je n'aurais pas entendu parler d'un chasseur de pierres précieuses, et aujourd'hui je ne serais pas à la grande foire avec un bijou de 50,000 florins dans ma poche.

Je me tenais pour certain de l'intégrité du marchand, ami de mon père, et avec lequel j'avais déjà fait une affaire ; mais, avant de disposer définitivement de mon trésor, j'étais bien aise de jouir de la gloire de le posséder ; enfin, je désirais que mon opale excitât un peu de cette rumeur que celle de Schmitt avait occasionnée dans la ville. Je me promenai donc dans la grande place, en cherchant une occasion de faire connaître ma bonne fortune et de faire parler de la beauté et de la grande valeur de ma précieuse pierre.

En allant à droite et à gauche, mon attention se fixa sur un étalage composé des marchandises les plus variées et les plus riches ; le marchand, vêtu à l'orientale et fumant sa pipe, se tenait derrière une longue rangée de tables abritées par un tendelet. Les plus riches étoffes, les brocards, les soieries et les tissus d'or de la Perse ; les épices et les parfums les plus précieux de l'Inde et de l'Arabie ; les lames de Damas et les poignées de sabres incrustées d'or et d'ivoire et garnies de pierres précieuses ; les gommes les plus rares de l'Afrique et de la Guiane ; les temples et les pagodes habilement sculptés en ivoire et les bois les plus précieux ; les échantillons les plus parfaits de mosaïque ; les camées sculptés par les artistes les plus célèbres ; telles étaient les richesses que l'on voyait étalées sur une partie des tables de ce bazar. Ce n'en était pourtant à beaucoup près que la partie la moins riche, tant le contenu d'une dernière table éclipsait tout le reste ; cette table était couverte d'une grande quantité de pierreries de toutes les espèces ; elles étaient symétriquement arrangées en carrés, cercles et pyramides ; diamans, émeraudes, rubis, saphirs, topazes, pierres de toutes les grosseurs et étincelantes des plus belles couleurs, éblouissaient et charmaient la vue. Toutefois, dans cet amas de bijoux, je ne voyais pas d'opale. — Ami, dis-je au marchand, sans contredit, vous êtes le roi de la foire ; toutes les richesses des cités de l'Orient sont concentrées sur vos tables, tous les pays du monde vous ont apporté leur contingent, et cependant je trouve qu'il vous manque quelque chose. — Que voulez-vous donc y voir ajouter, dit-il, sans ôter sa pipe de sa bouche ? — Tenez, cette pyramide est bien belle ; elle se compose de deux rangs de topazes, de deux rangs de rubis, de deux de saphirs, de deux d'émeraudes et d'un rang de diamans, et le tout est surmonté d'une belle perle. Eh bien ! à la perle, mon avis serait de substituer une opale. — Je pourrais faire ce changement, répondit le marchand, en ôtant sa pipe de sa bouche ; mais, selon moi, la perle termine mieux la pyramide ; jeune homme, ajouta-t-il, on n'a pas extrait des entrailles de la terre une seule pierre précieuse dont je n'aie l'espèce en ma possession, et je parierais la valeur de cette pyramide que je puis montrer, dans chaque espèce, une pierre plus belle que tout autre marchand de Cracovie, sinon de Pologne ou d'Europe ! Puis il jeta un regard de triomphe sur son étalage et reprit sa pipe. — Il n'a point d'opale, me dis-je à part moi ; mais il est trop vain de ses joyaux pour avouer qu'il lui en manque une. — Je n'ai pas la valeur de la pyramide à mettre à l'enjeu, lui répondis-je aussitôt, mais je parierais la valeur d'un bijou que je vous montrerai, que vous n'avez pas le pareil. — Eh bien ! précisez cette valeur, ou mieux, choisissez vous-même parmi ces bijoux celui qui vous conviendra, mettez-le d'un côté et placez le vôtre de l'autre, et le gagnant emportera les deux enjeux ; vous jugerez vous-même si la pierre que je possède est de la même espèce et plus ou moins précieuse que la vôtre.

Ceci me parut une excellente affaire ; je pris donc un diamant que je jugeai valoir à peu près cinquante mille florins et je le mis de côté. Une affluence considérable de curieux se trouvait en ce moment réunie autour de la table, ils avaient entendu notre conversation, et attendaient avec anxiété le résultat d'un pari aussi considérable. Ainsi, j'avais obtenu précisément ce que je désirais.... une occasion de faire parade d'une pierre si rare et acquise au prix de tant de labeurs, sans parler du diamant qui brillait sur la table et que je regardais déjà comme ma propriété. J'enlevai la chaîne de mon cou et je tirai de la bourse de peau mon opale que je posai sur la table vis-à-vis du diamant.

— Une belle opale, en vérité, dit le marchand ôtant sa pipe et l'examinant, elle vaut plus, ma foi ! que le diamant que vous avez choisi, et fera précisément l'affaire pour le sommet de la pyramide.

Puis ouvrant une boîte d'ébène :

— La mienne, voyez-vous, est trop grosse.

Et il posa sur la table l'opale même que Schmitt avait vendue au roi, et dont le souvenir en était si bien resté dans ma mémoire. Quelles furent mes sensations dans ce moment ? le prix de mes sueurs, toutes mes espérances, tout mon avenir évanouis en un instant, évanouis par l'effet de mon extravagante et misérable vanité ! Le marchand remit tranquillement sa pipe à sa bouche, prit mon opale et en couronna la pyramide après avoir enlevé la perle.

— Vous avouerez bien maintenant, dit-il, que la pyramide est sans défaut.

Il remit ensuite son opale dans la boîte et s'occupa tranquillement de l'arrangement de ses marchandises.

Je m'en retournai dans le plus profond abattement ; mais les expressions de pitié des spectateurs, si différentes des louanges que je m'attendais à recevoir, me firent encore plus de mal que la perte de ma fortune. Je me rendis à la boutique du marchand que je connaissais, mais sans lui parler de ce qui m'était arrivé ; l'aventure, toutefois, fut bientôt ébruitée et l'on raconta partout qu'un jeune ignorant s'était laissé escamoter un joyau précieux par Haranzabal, le grand marchand de Bassora ; j'eus même la mortification de me voir désigné comme ce jeune homme. — Comment avez-vous été assez fou, mon ami, me dit le marchand, pour tenir un pari contre Haranzabal ? Si vous étiez venu me voir d'abord, vous auriez appris, comme tout le monde sait ici, c'est que le roi a engagé son opale à ce marchand comme garantie d'un emprunt, à la condition seulement qu'il ne la montrerait pas ouvertement à la foire.

Rien ne me retenait plus à Cracovie. Je vendis mon cheval, et au lieu d'arriver chez moi avec 50,000 florins dans ma bourse, elle n'en contenait plus que 200 provenant en partie du prix de mon cheval, et en partie d'un reliquat de compte dû à mon père et que son ami le lapidaire acquitta entre mes mains. Il fallut bien raconter ma triste aventure à ma famille qui se montra plus sensible à ma douleur qu'à ses

pertes personnelles. Toutefois, je n'abandonnai pas la profession de chasseur de pierres précieuses, et tel surprenant que cela puisse paraître, dans ce moment même où mes espérances venaient d'être anéanties, elles se réveillèrent avec une nouvelle ardeur; de nouveaux rêves, de nouveaux projets de fortune s'emparèrent de mon esprit et en chassèrent presque entièrement le souvenir de mon infortune. Mon marteau cependant n'a plus fait reluire à mes yeux l'éclat d'une autre opale; mais grâces à un travail opiniâtre, mes rêves de fortune n'ont pas été entièrement déçus. J'ai pu, en peu d'années, doter mes sœurs, assurer un sort tranquille à ma mère, et faire partager à ma cousine Rouza, sinon les honneurs d'une baronie, du moins les profits et les tracas d'une respectable maison de commerce. (*The Home-Traditions.*) (*Traduction du Commerce.*)

AB. LENOIR.

DEUX VIEILLES FILLES.

(Madame Charles Reybaud, ce talent dramatique et fécond, auquel nous devons déja tant de récits intéressans, vient de publier sous le titre de *Mézélie* un nouveau roman que nous n'hésitons pas à mettre au premier rang parmi les œuvres littéraires les plus remarquables de notre époque. C'est une histoire touchante, pleine de péripéties inattendues, écrite avec ce charme dont les femmes ont seules le secret. Le sujet, compliqué vers le dénoûment, en est d'abord d'une grande simplicité. — Trahie, puis délaissée par son mari, madame d'Effanges s'est vue réduite à la misère; sans autre ressource que son travail, elle qui jusqu'alors avait vécu dans le luxe et dans le bien-être; sans autre consolation que ses deux petites filles, deux anges que lui a donnés le ciel. Après avoir fermé les yeux de son vieil ami, M. Valanger, elle se décide à recourir aux cousines de son mari, deux vieilles filles qui vivent retirées à Avignon. Ce chapitre des deux vieilles filles que nous avons extrait de *Mézélie*, nous a frappé surtout par la vérité des détails, et nous a rappelé plus d'une fois *les célibataires* de M. de Balzac, cet inimitable chef-d'œuvre.)

La succession de M. Valanger fut bientôt réglée; quand la part des gens de loi et des créanciers fut faite, quand les droits de madame Valanger eurent été prélevés, il ne resta rien. Louise (Mme d'Effanges) se trouva sans autre ressource qu'environ douze cents francs; au temps de son opulence, cette somme eût à peine suffi aux dépenses d'une semaine, et maintenant il fallait, avec ce peu d'argent, se créer un moyen d'existence. La pauvre femme comprit que quand même elle travaillerait nuit et jour de ses mains, cela ne suffirait pas, et elle résolut d'essayer une autre industrie; mais, c'était trop peu de douze cents francs pour établir une chétive boutique, au comptoir de laquelle, mettant sous les pieds tout orgueil, elle était décidée à s'asseoir. Après de longues hésitations, elle résolut d'écrire aux riches parens qui avaient hérité de l'oncle de M. d'Effanges. Elle leur exposa son malheur sans toutefois accuser son mari ni se plaindre de la cruelle situation où il l'avait laissée; elle leur annonça ses projets de travail, et finit en leur demandant un millier d'écus dont elle s'engageait à payer exactement l'intérêt. Ce fut en tremblant qu'elle hasarda cette démarche; elle n'avait jamais entretenu aucune correspondance avec ces parentes, qui portaient le même nom que M. d'Effanges, et ce qu'elle en avait ouï-dire n'était pas fait pour l'encourager. Au bout de quelques jours elle reçut la réponse suivante :

« Madame et chère parente,

» Nous savions déjà, ma sœur et moi, des choses que vous ne dites qu'à moitié dans votre lettre, car les mauvaises nouvelles ne manquent jamais de messagers; ce qui s'est passé est un grand malheur et un grand scandale; la charité seule peut m'empêcher d'en témoigner toute mon indignation.

» Nous avons pris une grande part à vos afflictions, et nous sommes prêtes à venir à votre secours pour tout ce qui n'aura pas trait au projet que vous avez conçu. Vous manqueriez au nom que vous portez en le réalisant; nous sommes d'une famille qui, jusqu'aux désastres de la révolution, a eu de belles charges, et qui se serait trouvée déshonorée en faisant un métier; toute la noblesse d'alors pensait ainsi.

» Je sais qu'à présent tout est bien changé et qu'on n'y regarde pas de si près; c'est ce qui a fait le malheur de votre mari. Au lieu de vivre honorablement en province avec son patrimoine, il a voulu tenter fortune, il a travaillé, il a risqué son avoir et le vôtre, et au bout du compte il ne lui est resté ni honneur ni profit du métier qu'il a fait. Nous l'avions blâmé dans le temps d'entreprendre ce négoce d'argent qui l'obligeait à avoir un comptoir, des commis, etc.; jugez si nous pouvons approuver que vous preniez une boutique! Cependant, il faut bien que vous puissiez vivre, vous et vos enfans; c'est pourquoi, ma sœur et moi, nous vous offrons notre maison; vous y demeurerez jusqu'au retour de votre mari qui, s'il plaît à Dieu, comprendra que son devoir est de revenir à vous.

» En attendant de vous voir, madame et chère parente, ma sœur et moi nous prions le Seigneur de vous consoler et de vous donner la résignation.

» Votre affectionnée cousine,

» URSULE D'EFFANGES. »

Avignon, 20 mars.

Louise n'était point préparée à cette proposition, faite dans des termes si secs, et dont le motif évident était de mesquines considérations d'orgueil. Malgré sa misère et l'effroi de l'avenir, son premier mouvement fut de refuser, puis elle songea au sort de ses enfans; elle se dit que dans cette maison opulente qu'on lui offrait, elle seule serait blessée dans sa fierté, dans ses habitudes d'indépendance, et qu'en assurant à ses filles un bien-être matériel, elle pourrait les sauver de toutes les amertumes de cette position qu'elle eût refusée pour elle-même, dût-elle subir tout ce que la pauvreté impose de dures privations. Elle agit cette fois, comme dans toutes les autres circonstances de sa vie, avec un courageux dévoûment, une complète abnégation de tout sentiment personnel; il y avait dans cette âme douce et timide un principe plein d'énergie et de volonté; c'était le sentiment du devoir; de là naissaient cette humble patience, cette sérénité d'âme, cette sainte confiance que Louise conserva au milieu des plus cruelles épreuves qui aient jamais frappé la destinée d'une femme.

Madame d'Effanges écrivit donc à ses parentes qu'elle acceptait avec reconnaissance l'asile qu'elles lui offraient, et quelques jours plus tard, elle partit pour Avignon. Le voyage fut triste, la pauvre femme avait eu toute sa vie des habitudes de luxe et de mollesse qui lui rendaient pénibles la fatigue, les embarras d'une longue route; chacun remarquait sa contenance timide, souffrante, et l'élégance de ses manières; bien qu'elle fût vêtue presque pauvrement, ses compagnons de voyage lui parlaient comme à une grande dame; c'est qu'il était impossible de ne pas être saisi de respect en la voyant assise entre ses deux enfans, s'occupant d'elles avec une silencieuse sollicitude, et parfois, reposant un moment son visage doux et pâle contre leurs visages frais et souriants.

On arriva à Avignon vers le soir. Aussitôt qu'on fut descendu de voiture, Louise chercha du regard; il lui semblait, elle espérait que quelqu'un serait venu au-devant d'elle de la part de ses parentes, mais personne ne l'attendait. Alors, saisie d'un inexprimable serrement de cœur, elle prit ses deux enfans par la main, et, suivie du portefaix chargé de ses malles, elle se mit à chercher cette maison où la pitié des gens qu'elle ne connaissait pas allait lui donner asile. Les rues étaient désertes, la nuit arrivait, et un vent sec et froid faisait osciller les réverbères éteints; les enfans, effrayées de cette solitude, de ces ténèbres, serraient les mains de leur mère et hâtaient le pas, sans oser dire un mot.

— C'est ici, dit le portefaix en s'arrêtant devant une grande porte cochère qui faisait face à une espèce de ruelle pavée de cailloux inégaux et tranchans.

Louise frappa timidement; on dut deviner à cette manière de s'annoncer qu'une personne malheureuse était là. Une vieille femme vint ouvrir aussitôt, et, se rangeant pour laisser passer madame d'Effanges, elle lui dit avec l'accent et le savoir-vivre d'une servante avignonaise : Entrez, et faites un peu attention à vos pieds par rapport aux pierres.

En effet le vestibule était pavé à peu près comme la rue. Dans un coin il y avait une vieille chaise à porteur; un fallot suspendu aux solives du plafond éclairait cette pièce, à l'extrémité de laquelle il y avait un escalier tournant dont la voûte, ornée de délicates sculptures, était blanchie à la chaux. La servante éleva sa lampe de terre et, montrant les marches usées, elle dit avec la même voix brève et criarde : Montez, c'est ici.

Au bout de ce roide escalier, il y avait une porte à laquelle se montrèrent deux visages de femmes si secs, si parcheminés, si étranges, que la pauvre Louise s'arrêta court.

— Ma cousine, dit l'une de ces femmes avec une révérence cérémonieuse, soyez la bien venue.

— Soyez la bienvenue, ma cousine, répéta l'autre.

Ensuite, elles lui donnèrent la main et l'embrassèrent du bout des lèvres. Madame d'Effanges balbutia quelques mots; elle ne trouvait aucune expression pour répondre à cet accueil d'une politesse si froide et si guindée; en ce moment elle sentit tout à fait l'humiliation et les douleurs de sa position, elle sentit sa dépendance.

— Mes cousines, dit-elle d'une voix tremblante, c'est pour mes enfans que je vous remercie, que

je vous demande vos bontés; elles savent déjà tout ce qu'elles vous doivent.

— C'est bien, répondit mademoiselle Ursule en touchant de ses lèvres pincées le front des deux petites filles, qui n'osaient lever la vue : il faudra être bien sages, mesdemoiselles, et surtout bien tranquilles ; ma sœur et moi nous n'aimons pas le bruit.

— Entrez au salon, ma cousine, dit mademoiselle Marianne, nous allions souper ; nous soupons à huit heures, invariablement.

Madame d'Effanges venait de faire deux cents lieues ; elle avait, avant tout, besoin de repos ; mais elle comprit qu'on n'y songeait même pas, et que personne ne dérangerait pour elle ses habitudes, ne fût-ce que d'un quart d'heure. Elle ôta son chapeau comme si elle revenait de la promenade; elle débarrassa ses enfans de leur costume de voyage et l'on se mit à table.

La pauvre femme agissait machinalement ; l'impérieuse nécessité de sa position lui donnait la force de dissimuler son abattement et sa tristesse. Malgré sa résignation, tout ce qu'elle voyait l'impressionnait vivement, et elle se sentait saisie d'une sorte d'effroi ; il lui semblait qu'elle était tout à coup tombée dans un autre monde, différent de celui où elle avait vécu jusqu'alors. Effectivement, les demoiselles d'Effanges et tout leur entourage étaient d'un autre siècle ; leurs habits, leur ameublement, leurs idées, leurs manières avaient plus de cent ans.

Toutes deux étaient coiffées de ces bonnets à longues barbes rattachées au sommet de la tête, qui datent de l'ancien régime ; elles avaient conservé les déshabillés à manches droites, les grands fichus de linon et les bas chinés ; il ne leur manquait que la poudre.

L'ameublement du salon leur ressemblait : la pendule en cuivre rouge qui ornait la cheminée, avait sans doute sonné toutes les heures de leur vie ; elles avaient joué enfans sur ce vaste sofa dont on ne devinait plus la couleur; elles s'étaient regardées jeunes dans ces miroirs ornés de dorures noircies. Ce luxe vieilli était plus triste que la pauvreté toute nue.

Les demoiselles d'Effanges ne se ressemblaient pas , c'étaient deux genres de laideur très différens. L'aînée, mademoiselle Marianne, avait la taille haute et roide, l'œil noir, la lèvre ombragée, tout l'air d'un dragon, enfin ; mademoiselle Ursule avait été blonde, et ses petits yeux, d'un gris clair, étaient encore vifs ; on comprenait, tout d'abord, qu'elle avait plus de volonté, de malice et d'esprit que sa sœur.

Ces deux femmes ne s'étaient jamais quittées, elles s'aimaient ; c'était là le seul bon sentiment qu'elles eussent au cœur ; elles vivaient d'accord, et c'était le seul bon côté de leur caractère. L'une et l'autre commençaient tous leurs discours par cette phrase sacramentelle : ma sœur et moi ; toute leur conduite justifiait cette formule. En dehors de leur affection mutuelle cependant, elles avaient une manie, une passion innocente et ridicule ; c'était celle des chats ; ces maudits animaux étaients servis, soignés, caressés par elles comme des enfans chéris ; c'était de leur part une occupation, une sollicitude continuelle.

Quand la pauvre Louise se fut assise à table entre ses deux enfans, elle ne fut pas médiocrement surprise de voir trois ou quatre gros matous prendre place devant les assiettes qu'on posait par terre et où ils étaient servis les premiers par les maîtresses de la maison. Les deux petites filles, tristes et fatiguées, n'osaient rien dire et ne mangeaient pas ; leur mère, inquiète, consternée de l'accueil qu'elle recevait, s'efforçait de soutenir une conversation insignifiante avec ses cousines. Elle manifesta doucement son intention, sa bonne volonté d'être utile dans leur maison ; elle déclara avec une fierté timide qu'elle voulait travailler pour leur être à charge le moins possible ; mais on ne comprit guère sa délicatesse et ses susceptibilités.

Tout à coup mademoiselle Ursule s'écria, avec l'accent d'une vive inquiétude : Mon Dieu ! ma sœur, je ne sais ce que cela veut dire ; Mamour ne mange pas.

— Jésus ! répondit Marianne, a-t-il les oreilles chaudes ? Alors c'est sa maladie qui le reprend.

— Pardon, ma chère cousine, dit Ursule en se levant, ma sœur vous fera compagnie pour le dessert ; je vais coucher Mamour..... Cette pauvre bête ! je l'aime !...

— Qu'est-ce que cela ! s'écria Marianne en pâlissant, Mamour est blessé !

En effet, sous le poil blanc et soyeux paraissaient quelques taches de sang, et le museau enflé de Mamour portait les traces d'une attaque récente.

— On a voulu lui tordre le cou, c'est évident, reprit Marianne, l'œil animé de douleur et de colère; je donnerais volontiers deux louis à qui me dénoncerait l'auteur de cette détestable action! Sainte Vierge, il n'y a donc sûreté nulle part, dans ce siècle-ci ! J'irai me plaindre à la police....

— C'est la seconde fois que nous voyons Mamour dans cet état ! Certainement nous avons quelque ennemi caché....

—J'ai soupçonné ce mendiant qui passe tous les matins en chantant la complainte du beau Damon ; c'est un homme sans religion, et il porte un bonnet doublé de peau de chat.

— Je croirais plutôt que c'est la vieille femme qui est notre voisine depuis Pâques ; elle en veut à Mamour, parce qu'il a mangé son canari, une vilaine bête qui étourdissait les voisins avec son ramage.

— Nous ne regarderons pas à l'argent pour avoir justice !

— Nous irons devant le juge de paix, devant le procureur du Roi !

La servante, et une grosse fille de campagne qui lui servait d'aide à la cuisine, montèrent au bruit de cette scène.

Mademoiselle Marianne avait pris Mamour sur ses genoux, et elle se lamentait, en comptant les blessures du matou qui, en réalité, n'avait pas grand mal.

— Oui, s'écria-t-elle, je donnerais deux louis pour savoir qui a fait ce coup !

Alors la grosse fille s'avança d'un air sournois, et dit en tendant la main : Mademoiselle, je le sais, moi.

— Tu mériterais d'être mise à la porte pour ne me l'avoir pas encore dit ! s'écria mademoiselle Marianne en colère ; parle, voyons...

— C'est Pouf qui s'est battu avec Mamour.

— Est-il possible ! Mais comment le sais-tu ?

— Je l'ai vu, mademoiselle. Mamour était de mauvaise humeur depuis ce matin. Il est descendu au vestibule....

— Tu devais le faire remonter ; tu sais bien que je ne veux pas qu'il aille vagabonder comme cela.

— Oui, mademoiselle, j'étais en train de le chercher : Pouf était avec moi, je ne sais pas comment cela s'est fait, il aura peut-être pris Mamour pour un lapin, car il s'est jeté sur lui comme un furieux. Alors je les ai séparés.

— Ah ! le scélérat, l'infâme, s'écrièrent ensemble les deux vieilles filles, il sera puni de mort !

— Comment ! dit madame d'Effanges stupéfaite, puni de mort pour avoir battu un chat !

— Certainement, ma cousine, puisque c'est un chien ! Le voyez-vous là, dans ce coin ? Il dort comme un innocent.

— Mesdemoiselles, dit gravement la vieille servante, si Mariette ne déclarait pas avoir vu la chose, je ne croirais pas que Mamour eût été presque étranglé par une bête comme Pouf qui n'est pas plus grosse que mon poing.

— Taisez-vous, Marthe ! interrompit aigrement mademoiselle Marianne, vous prenez toujours le parti de Pouf ; vous lui passez tout, et vous ne prenez pas tout le soin qu'il faudrait de Mamour ; je m'en suis aperçue, et il faut que cela finisse. Ici, Pouf !

Le chien se leva et secoua ses longues oreilles, en entendant son nom. C'était un charmant épagneul à l'œil rond et brillant, aux fines soies d'un blanc de lait.

— Ici, Pouf ! répéta mademoiselle Marianne, d'une voix plus haute.

Et comme la pauvre bête arrivait en rampant à ses pieds, elle dit, en s'adressant à ses servantes : Demain matin vous appellerez le mendiant qui passe en chantant la complainte du beau Damon. Vous lui donnerez Pouf, il ira le jeter dans le Rhône, avec une pierre au cou ; et il aura un petit écu pour sa peine.

Les deux petites filles avaient vu cette étrange scène d'un air curieux et consterné, sans hasarder un seul mot ; mais quand elles entendirent prononcer la sentence de Pouf, elles osèrent demander grâce pour lui. Mademoiselle Marianne se fit long-temps prier ; enfin elle céda sous condition que Pouf ne reparaîtrait plus à ses yeux.

Ce grave débat avait duré une heure ; on eût dit qu'il s'agissait de la vie d'un homme et de la punition de quelque grand coupable, tant les deux vieilles filles étaient animées. Madame d'Effanges était anéantie. Ces habitudes mesquines, ces affections puériles, toute cette petitesse de cœur et d'esprit lui causaient un sentiment de dégoût et de pitié. Elle avait passé déjà de bien mauvais jours ; mais les heures ne lui avaient jamais paru si lourdes et si longues que pendant cette soirée.

Enfin mademoiselle Mariannne se leva en disant : Nous nous couchons à dix heures, invariablement. Bonsoir, ma chère cousine ; Mariette va vous conduire à votre chambre.

— Bonsoir, ma cousine, ajouta mademoiselle Ursule, demain nous parlerons de bien des choses. Cet accident de ce soir nous a bouleversées. Bonsoir.

Madame d'Effanges s'assit au pied de son lit ;

ses enfans lui prirent les mains et se serrèrent contre elle en frissonnant; leur regard parcourut cette chambre à peine éclairée par la lampe que Mariette avait laissée sur la cheminée; puis, sans s'être rien dit, toutes trois se prirent à pleurer.

— Mes enfans, qu'avez-vous? dit madame d'Effanges, en essayant de retenir ses larmes, pourquoi pleurez-vous ainsi? Vous êtes avec moi.

— Mais toi aussi, tu pleures. Nous sommes mal ici, maman, allons-nous-en.

— Où irions-nous, hélas! nous n'avons point d'autre asile: vous ne comprenez pas cela, mes chères petites; je ne puis vous le faire comprendre encore. Il faut que nous restions ici; il faut que vous vous accoutumiez au travail, à l'obéissance envers celles qui nous ont recueillies. Nos cousines sont bonnes, elles vous aimeront quelque jour, j'en suis sûre. Allons, du courage; ne pleurez plus, et prions Dieu.

Elles s'agenouillèrent un moment sur le carreau nu et glacé. La lampe s'éteignait, et sa lueur blafarde se projetait sur un antique portrait de famille encadré entre les deux fenêtres; le vent s'engouffrait bruyamment dans la cheminée sans feu; il faisait froid comme à la rue dans cette grande chambre dont l'air semblait moisi.

Madame d'Effanges coucha ses enfans; puis elle resta debout à leur chevet, les regardant et murmurant dans son cœur: Mon Dieu! quelles peines et qu'il faudra souffrir!...

Jamais elle n'avait éprouvé un plus profond découragement. Elle était venue chez ses parentes pour échapper à l'isolement cruel qui la menaçait; elle avait espéré s'en faire aimer à force de reconnaissance, de bons procédés, et elle voyait avec effroi à quelles âmes étroites, sèches, égoïstes, elle s'était adressée. Ces femmes lui causaient un sentiment inexprimable de répulsion et de crainte; elle comprit qu'elle non plus ne pourrait jamais les aimer, et que leurs bienfaits lui seraient toujours amers. Elle éprouvait le tourment d'une âme délicate et fière sur laquelle pèse une obligation qu'elle ne peut acquitter par son affection et son dévoûment.

Tandis qu'elle était livrée à ces tristes pensées, un soupir profond la fit tressaillir; elle tourna vivement la tête vers la porte, et le même accent plaintif se fit entendre pour la seconde fois.

— Qui est là? s'écria-t-elle en se mettant devant le lit de ses enfans, les mains étendues et frappée d'une vivre frayeur.

Mais aussitôt, et malgré sa douloureuse préoccupation, elle se prit à sourire en voyant Pouf sortir de dessous un fauteuil et venir humblement se coucher près d'elle. La pauvre bête s'était réfugiée dans la chambre; son instinct lui faisait deviner qui l'avait défendue contre la vindicative maîtresse de Mamour. Quand on est malheureux, les moindres circonstances de la vie ont plus de sens et d'intérêt; on s'impressionne facilement, surtout des témoignages d'affection. Madame d'Effanges fut touchée presque jusqu'aux larmes des caresses de Pouf; dénuée elle-même de protection et de ressources, elle vit avec une espèce de joie qu'il y avait un être au monde auquel elle pouvait faire quelque bien, et que ses filles seraient aimées de quelqu'un dans cette maison, ne fût-ce que par ce pauvre chien.

La fatigue d'un long voyage, les pénibles impressions de l'arrivée avaient accablé Louise; elle dut à cette lassitude du corps et de l'âme un profond sommeil, et pendant la première nuit qu'elle passa dans la maison de ses cousines, elle eut du moins un complet repos. Il était grand jour le lendemain matin, et déjà un rayon du soseil dardait à travers les volets mal joints, lorsqu'on frappa à la porte, et qu'une voix fêlée cria: Ma cousine, il est neuf heures, nous déjeûnons à neuf heures et demie invariablement.

Ce dernier mot peignait le caractère et l'existence des demoiselles d'Effanges. Depuis cinquante ans elles menaient *invariablement* la même vie, ne se dérangeant pour personne, ne s'occupant qu'à satisfaire de mesquines et ridicules manies; leur âme s'était desséchée, leur esprit s'était éteint dans ces étranges habitudes; l'affection qu'elles avaient l'une pour l'autre était pour ainsi dire tout ce qui leur restait d'humain.

Louise se hâta de se lever; elle comprenait que l'exactitude était maintenant sa première obligation, et que l'emploi de ses heures ne lui appartenait plus; elle avait déjà éprouvé qu'on s'accoutume aux plus grandes peines, et que dans les situations les plus difficiles de la vie, il reste aux malheureux quelques compensations. Elle chercha au fond de sa conscience la force de souffrir encore, et le juste orgueil d'une vertu sans reproches releva son courage. Elle sortit de sa chambre, calme, résignée, et tenant ses deux enfans par la main. Son aspect avait ainsi quelque chose de frappant; elle n'était pourtant ni belle, ni brillante; mais la sérénité triste de son regard, l'exquise distinction de ses manières commandait le respect et l'affection. Ses deux belles petites filles marchaient timidement à son côté, en serrant sur ses mains leurs visages roses.

Les demoiselles d'Effanges étaient déjà dans le salon, fort occupées à préparer le repas d'une demi-douzaine de chats qui entouraient la table. Mamour était sur les genoux de mademoiselle Ursule, et elle le dorlotait comme un enfant malade.

— Ma cousine, asseyez-vous, dit-elle.

— Asseyez-vous, ma cousine, répéta mademoiselle Marianne.

— Nous allons déjeûner avec une goutte de café; ça n'est pas substantiel, mais c'est suffisant pour attendre le dîner: nous dînons à midi invariablement.

— Et nous goûtons à quatre heures, ajouta mademoiselle Ursule.

— C'est plus qu'il ne faut, dit madame d'Effanges en souriant, et nous ne sommes guère habituées à un tel régime.

— Oui, pour être à la mode, il faut renoncer aux quatre repas d'autrefois; nous sommes dans les vieilles habitudes, nous le savons, ma cousine.

— Les vieilles habitudes sont fort bonnes et fort respectables, répondit doucement Louise.

— Tout le monde n'a pas comme vous le bon sens d'en convenir, dit mademoiselle Ursule d'un ton radouci; vous faites bien de ne pas donner dans les idées du jour, ma cousine; et si votre mari avait fait comme vous, vous ne seriez pas où vous en êtes.

— Il a été malheureux, imprudent peut-être, répondit Louise d'une voix altérée; mais je vous en supplie, mes bonnes cousines, ne le blâmez pas devant moi, devant ses enfans. S'il a des torts je dois les pardonner, les oublier; vous êtes pieuses, mes cousines, vous craignez Dieu; n'est-ce pas là ce qu'il commande?

— Sans doute, et nous n'avons jamais mal parlé du prochain sans nécessité; ce que nous en disons maintenant est dans votre intérêt, répliqua sèchement mademoiselle Marianne.

Madame d'Effanges était douce et bonne jusqu'à la faiblesse; mais elle avait cependant une certaine fermeté de caractère qui ne reculait pas devant des explications nécessaires. Elle avait résolu d'établir nettement sa position chez ses parentes; elle voulait leur devoir le moins possible, et elle exposa ses intentions avec l'humble dignité qui convenait à son sort.

— Mes chères cousines, dit-elle, vous m'avez offert un asile chez vous, et je l'ai accepté avec reconnaissance; mais je ne dois pas abuser de votre générosité; je veux être bonne à quelque chose dans votre maison; je veux travailler pour vous...

— Travailler! interrompit mademoiselle Ursule avec un dédaigneux étonnement; eh! de quoi cela aurait-il l'air? que dirait le monde? il y a bien asssez de nos deux servantes pour faire l'ouvrage de la maison, vous nous tiendrez compagnie, voilà tout.

— Il faut vivre selon son rang, ajouta Marianne, c'est pour cela que nous vous avons fait venir près de nous. Selon la tournure que prendront les choses, on verra de mettre les petites au couvent pour leur éducation.

— Je désire ne jamais me séparer de mes enfans, dit vivement Louise, je puis moi-même leur donner l'éducation qui convient à leur fortune.

— On peut en ce cas les garder ici, dit Ursule en touchant de sa longue main jaune la tête des petites filles que cette marque d'amitié fit tressaillir; elles sont fort tranquilles, en vérité, et si cela dure ainsi, elles ne nous importuneront pas du tout.

A ce compliment si sec, madame d'Effanges sentit les larmes lui venir aux yeux. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait la confondait; elle n'avait jamais été aux prises avec des êtres d'une nature aussi roide et aussi mesquine. Elle eût mieux aimé avoir à lutter contre de mauvaises passions que contre leurs manies bizarres.

La maison semblait encore plus sombre et plus triste au grand jour, que le soir à la lueur douteuse des lumignons qui servaient de lampe. Louise visita l'une après l'autre ces vastes chambres, dont les meubles n'avaient pas été renouvelés depuis près d'un siècle. Mariette, la grosse servante, lui ouvrait les portes et la mettait au fait des habitudes du logis.

— Mademoiselle Marianne et mademoiselle Ursule couchent là, dit-elle en montrant une porte qui s'ouvrait sur le palier, en face de celle du salon; c'est Marthe qui fait leur chambre. La maison est réglée comme un papier de musique: ces demoiselles vont tous les matins, comme aujourd'hui, à la messe d'onze heures; après le dîner elles jouent aux cartes jusqu'au souper, et elles ne sortent jamais le soir. Il ne vient jamais personne; mais il y a tant de bêtes ici! cela leur tient compagnie.

— Mes cousines sont bonnes, dit madame

d'Effanges, et je vois qu'il n'y a pas trop de peine à les servir.

— Elles, non, répliqua Mariette avec un mouvement d'épaules; mais tous ces damnés animaux qu'elles nonrrissent !... Tenez, madame, vous avez l'air d'une personne raisonnable, je vous le demande, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux donner aux pauvres tout ce que dévorent ces maudits chats? ils ruinent la maison !

Madame d'Effanges ne put s'empêcher de sourire.

— Je sais ce que je dis, reprit Mariette en s'animant; on économise un bout de chandelle, là-bas, à la cuisine, et tous les jours il faut acheter des biscuits pour Mamour. Nous sommes toute l'année au bouillon maigre, tandis que les chats ont de bons morceaux. A table, ils sont servis les premiers. Ils sont gras, ils ont le poil luisant; mais aussi gare!... Je sais plus d'un mitron qui a l'œil sur Mamour, pour s'en faire une casquette.

Cette première journée sembla mortellement longue à Louise ; elle éprouvait une gêne, un ennui, dont elle essayait vainement de se distraire, en s'occupant de ses enfans. Tout, dans cette maison, lui était un sujet de peine et d'étonnement. Elle s'aperçut, tout d'abord, que les demoiselles d'Effanges vivaient avec une parcimonie sordide, et elle ne pouvait expliquer ces habitudes autrement que par une extrême avarice; car elle savait que l'oncle de M. d'Effanges avait laissé une belle fortune à ses cousines. Le soir même, mademoiselle Marianne jugea convenable de lui donner à ce sujet quelques explications.

— Ma cousine, lui dit-elle, nous ne sommes pas riches, quoique bien des gens se figurent que nous avons de l'argent, que nous faisons des économies : Sainte Vierge! c'est à peine si nous pouvons joindre les deux bouts. Cet héritage dont on a tant parlé dans le pays s'est réduit à rien ; les dettes et les frais de la succession ont tout absorbé.

— On a cru que nous étions millionnaires, ajouta mademoiselle Ursule, et nous avons eu des partis; mais ma sœur et moi nous étions décidées depuis l'âge de vingt ans à ne pas nous marier : c'est un si grand embarras dans une maison qu'un mari et des enfans!

— Hélas! dit Louise, chaque état a ses peines, et l'isolement est la plus cruelle de toutes. Mais est-il possible que cet héritage ait été si peu de chose? Mon mari était persuadé que son oncle avait une belle fortune.

— Oui, une de ces fortunes commerciales qui tombent à rien quand on a réglé les comptes. Ce n'est pas comme quand on a de belles maisons, de bonnes terres, quand on est riche comme nous l'étions avant la Révolution. Cette manie du négoce a achevé de ruiner notre famille. Les d'Effanges ont oublié qu'ils n'étaient pas nés pour travailler, et c'est ce qui les a perdus.

Madame d'Effanges avait pu voir dès le premier jour quel serait son sort dans cette maison; il ne fut ni meilleur ni pire qu'elle ne l'attendait. Sa douceur, son inaltérable patience, ne gagnèrent point le cœur de ses parentes; au contraire, par un étrange sentiment de justice, elles éprouvaient d'autant moins de sympathie pour elle qu'elles la trouvaient plus parfaite. Aucune intimité, aucune affection ne put naître de leurs rapports; ce fut toujours d'un côté le même égoïsme, la même froideur; de l'autre la même résignation.

Cela dura ainsi pendant deux ans, deux ans d'une vie étroite, dépendante, pleine de sombres dégoûts. Madame d'Effanges souffrait surtout dans ses enfans. Les pauvres petites avaient perdu l'insouciante gaîté de leur âge; l'immobilité de tout ce qui les environnait les avait gagnées; leurs charmans visages avaient une expression de tristesse et de langueur. Elles ne sortaient guère que le dimanche, pour aller à l'église; leurs plus grandes fêtes étaient les jours de promenade, quand elles passaient quelques heures, seules avec leur mère, sous les beaux ombrages qui bordent le Rhône.

Il y a sur la rive droite du fleuve, à Villeneuve-lès-Avignons, un vaste enclos dépendant de l'ancien couvent des Chartreux, dont la nature seule a fait un jardin pittoresque, un séjour tranquille et comme inaccessible aux bruits du monde. Les mouvemens du terrain favorisent diverses végétations; il y a de petites prairies, des bouquets d'arbres, des pentes incultes semées de marjolaine et de lavande, des rochers stériles, au pied desquels croissent de belles et délicates fleurs. Du point culminant de cette enceinte, on découvre un paysage admirable; l'œil suit les longs détours du fleuve au milieu des belles plaines du Comtat-Venaissin; sur la rive opposée s'élève la ville d'Avignon avec ses remparts dentelés, ses vieilles églises et son palais entouré de sombres murailles. Vers le couchant se déroulent, jusques à l'immense horizon, les belles campagnes du Languedoc. La vigne et l'olivier forment, sur cette terre fertile, de longs sillons d'une verdure opposée, et quelques villages, bâtis sur les hauteurs, apparaissent au loin, couronnés par les fortifications ruinées de leur château seigneurial.

Madame d'Effanges se plaisait dans ces lieux; la solitude de sa promenade était rarement troublée; à peine si quelque voyageur traversait de temps en temps le Rhône pour visiter l'ancienne Chartreuse et admirer l'un des plus beaux paysages de notre France. Louise y passa les meilleurs momens de son séjour à Avignon. Ses enfans redevenaient joyeuses pendant ces heures de liberté; elles semblaient revivre au grand air, loin de ces visages mornes et sévères dont la présence les tenait dans une crainte muette.

Un jour que madame d'Effanges revenait de sa promenade, elle se trouva face à face, en passant le pont, avec une personne qu'elle avait vue à Paris quelques années auparavant. C'était un négociant de Marseille, que des relations d'affaires avaient lié assez intimement avec M. d'Effanges. Il la reconnut aussi, et s'approchant vivement, il lui témoigna la joie que lui causait cette rencontre. Le Marseillais était un homme bon et d'une brusque franchise, peu façonné à dire les choses discrètement et convenablement; mais son intention était si évidente qu'on excusait volontiers ce que ses paroles avaient de trop cru.

— J'ai appris vos malheurs avec une véritable affliction, dit-il à madame d'Effanges; vous vous êtes comportée comme une personne d'honneur; vous n'avez pas regardé à vous mettre sur la paille pour sauver la banqueroute : c'est bien, cela!

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit-elle avec simplicité.

— C'est vrai; mais on ne voit pourtant pas tous les jours de pareils traits; une femme qui sacrifie toute sa fortune pour payer les créanciers de son mari. Heureusement la chose a bien tourné, et voilà ce pauvre d'Effanges revenu sur l'eau. Il est en train de faire encore une bonne maison...

— Mon mari! interrompit madame d'Effanges, devenue pâle, vous avez donc des nouvelles de mon mari, monsieur?

— De très bonnes nouvelles, répondit le négociant avec quelque surprise; il a de l'argent et du crédit là-bas, il fait de grosses affaires. Mais vous devez savoir cela mieux que moi?

— Je ne sais rien, mon cher M. Germon, absolument rien. Sans doute les lettres se sont égarées, perdues; depuis trois ans, je n'ai reçu aucune nouvelle de mon mari.

— Est-il possible! s'écria le bon M. Germon, avec une explosion d'étonnement et de satisfaction. Je vais vous dire tout cela. Quel bonheur que nous nous soyons rencontrés! Prenez mon bras. Vous êtes toute tremblante.

— Ah! j'étais si loin de m'attendre,... Parlez, parlez, monsieur! dites-moi où est mon mari?

— Il est à la Vera-Cruz. C'est un bon pays, où il y a gros à gagner. Malheureusement le climat ne vaut rien. M. d'Effanges a entrepris le commerce avec quelques villages de l'intérieur. Il travaille dans les vanilles et dans les cuirs. Il a dernièrement expédié quelques caisses à Marseille par le *Jeune Adolphe*, un navire à moi, qui fait les voyages de la Vera-Cruz. C'est mon aîné qui le commande; un petit jeune homme vif, bon enfant, un vrai marin. Vous vous le rappelez peut-être. Il a commandé en second un navire du Havre; et en passant à Paris il eut l'honneur de dîner chez vous.

— Oui, oui, je m'en souviens. Eh bien! il a rencontré M. d'Effanges à la Vera-Cruz? Ils se sont vus?

— Et reconnus, et embrassés. M. d'Effanges lui a raconté sa position, et Louiset a pris la liberté de lui demander si vous l'aviez suivi là-bas; alors il a répondu que non; mais que certainement vous viendriez le trouver.

— Il a paru le désirer?...

— Certainement. Le voilà établi à la Vera-Cruz pour long-temps; il l'a dit à Louiset, et il a raison de ne pas songer à revenir en France avant d'avoir arrondi sa fortune. On ne réalise pas fort aisément ses bénéfices dans un commerce comme celui-là, et quand on veut, en partant, ramasser toutes ses coquilles, il faut y songer plusieurs années d'avance. Je vous conseille d'aller trouver votre mari, chère dame; cela ne nuira pas à la prospérité de ses affaires, et quelque jour vous reviendrez marier ici ces belles petites.

— Oui, monsieur; ceci est peut-être un bon conseil, répondit Louise, avec une grande émotion; mais j'ai besoin de réfléchir, de savoir.... Mon Dieu! un si grand voyage! exposer mes enfans sur la mer!... Monsieur, je voudrais voir, interroger votre fils, je ferai le voyage de Marseille, s'il le faut...

— Certainement, non; je ne veux pas que vous vous dérangiez; Louiset prendra la diligence un

soir, et le lendemain il est ici. Vous lui parlerez, et il vous donnera tous les détails. Si quelque jour vous vous décidiez..... Je pense que vous feriez avec lui une bonne traversée. Le *Jeune-Adolphe* est le plus fin voilier du port de Marseille; il a des emménagemens très commodes; vous seriez là aussi en sûreté que sur terre, et puis, pour les soins, les égards...

— Merci, monsieur, mille fois merci, répondit Louise, le cœur plein de trouble, d'inquiétude et de vagues résolutions; oui, peut-être je partirai. Mon avenir, le sort de mes enfans, toute notre existence va dépendre de ce que me dira M. votre fils. Si M. d'Effanges me désire, s'il a besoin de moi, si ma présence peut contribuer à la prospérité de sa fortune, à son bonheur; oui, oui, je partirai.

En rentrant, madame d'Effanges fit part à ses cousines de la rencontre qu'elle venait de faire, et de ce que lui avait dit M. Germon. La pauvre femme était embarrassée pour annoncer qu'elle recevrait une visite le lendemain; depuis deux ans qu'elle demeurait chez ses cousines, âme qui vive n'était venue la voir, et elle craignait que cette infraction à ses habitudes amenât quelque observation fâcheuse. Mais bien au contraire, mademoiselle Marianne, après avoir écouté avec de grandes exclamations le récit de madame d'Effanges, dit vivement: Ma sœur et moi nous serons charmées de voir ce M. Germon; qu'il vienne: certainement c'est un homme de bon sens et de bon conseil. Il vous a parlé en ami, ma cousine.

— Le négoce a ruiné votre mari, le négoce peut le relever, ajouta mademoiselle Ursule; il vaut mieux qu'il travaille là-bas qu'ici.

— Le pays est bon, et je ne doute pas que les nouveaux renseignemens que vous attendez ne vous donnent beaucoup de satisfaction.

— Vraiment, ce serait une joie pour nous de vous savoir dans la prospérité; et nous sommes charmées de ces bonnes nouvelles.

Louise eût été fort touchée de ces marques d'intérêt, si elle n'en eût vu clairement le secret motif, si elle n'eût compris sur-le-champ que ses cousines ne prenaient une si vive part à cette apparence de changement dans son sort que parce qu'elles entrevoyaient un moyen de lui faire quitter leur maison. Dès ce moment elle sentit qu'elle leur était à charge, et que ces deux femmes, dont elle avait sollicité l'amitié par tant d'abnégation, de douceur et de patience, n'en étaient plus même à l'indifférence; qu'une sourde aversion couvait, depuis long-temps, peut-être, au fond de leur cœur. Ce fut pour elle une amère douleur, une déception aussi cruelle que si les procédés de ses parens ne l'y eussent dès long-temps préparée. Elle ne se révolta pas contre cette injustice; elle n'éprouva ni indignation ni colère; elle souffrit et se soumit en silence. Mais dès ce moment sa résolution fut prise.

M. Germon revint le lendemain, et les demoiselles d'Effanges l'invitèrent à dîner avec des politesses fort empressées. A ce trait, Louise comprit qu'on était décidé à se débarrasser d'elle. En effet, on s'occupa de ce qui la regardait; on la conseilla, on l'encouragea avec une vivacité, des paroles d'intérêt auxquelles elle n'était pas habituée. Mais à chacune de ces marques de bienveillance qu'elle eût reçues naguère avec tant de reconnaissance, son cœur se serrait, il lui semblait qu'on lui disait: Va-t-en! Et elle avait raison.

Cette situation était intolérable. Madame d'Effanges n'attendit pas que le capitaine Germon vînt confirmer les renseignemens qu'avait donnés son père. Un matin, elle laissa ses enfans dans sa chambre, et descendit seule au salon. Les vieilles filles sourirent en la voyant; toutes deux se doutèrent de ce qu'elle venait leur annoncer.

— Mes chères cousines, dit Louise, j'ai bien réfléchi sur ma position, sur tout ce que m'a appris M. Germon, et j'ai résolu d'aller trouver mon mari en Amérique.

— Il y a le pour et le contre dans ce parti, observa hypocritement mademoiselle Ursule.

— Comme dans toutes les actions de la vie humaine, répondit Louise; ma place est près de M. d'Effanges; je dois lui mener ses enfans. Quand on est, comme lui, parvenu à l'âge mûr, c'est une triste chose de rompre ses relations, ses habitudes, de vivre en pays étranger; c'est alors qu'on doit sentir le bonheur d'avoir une famille. M. d'Effanges sera heureux d'embrasser ses filles.

— Sans doute, ce sera pour lui une grande consolation, dit mademoiselle Ursule en tâchant de prendre un air touché. Ma sœur et moi nous approuvons votre dessein; cependant nous ne voulons pas vous renvoyer; notre maison est toujours à vous; et en vérité, nous ne vous en aurions pas laissée sortir, si vous ne nous donniez des raisons si puissantes.

— Certainement, nous ne vous laisserions pas sortir de chez nous, si vous n'alliez chez votre mari, ajouta Marianne.

Madame d'Effanges remercia d'un signe en baissant la vue. Cette fausseté lui faisait honte.

— Mais puisque c'est votre idée, il faut la suivre, reprit Ursule; il y aura quelques préparatifs à faire pour un si long voyage. Quand comptez vous partir?

— Tout de suite. Jamais une occasion plus favorable ne se présentera. Le capitaine Germon repart pour la Vera-Cruz vers la fin du mois. Je vais écrire à son père. Mes préparatifs ne seront pas longs; j'emporte si peu! Dans quinze jours donc je serai en mer avec mes enfans.

— Ma cousine, dit mademoiselle Marianne avec une espèce de grimace à la fois fière et piteuse, nous ne sommes pas riches; mais nous ne souffrirons jamais que vous ayez obligation à des étrangers: s'il vous faut quelques louis pour payer votre passage, nous les avons.

— Je vous remercie, ma cousine, répondit Louise avec une dignité triste; je vous dois déjà beaucoup, j'ai vécu chez vous pendant deux ans avec mes enfans; c'est assez de bienfaits de votre part; je n'en accepterai pas davantage. Il me reste environ mille francs, cela suffira, je pense, pour mon passage. Si ce n'était pas assez, je devrais le surplus au capitaine Germon, et à mon arrivée, M. d'Effanges acquitterait cette dette.

— Mille francs! cela doit suffire, dit mademoiselle Ursule, surtout le capitaine Germon s'intéressant à vous; cela vous épargnera de la dépense; il ne voudra pas gagner sur vous, et il mettra votre passage au plus juste prix. Cependant, je vous le répète, ma cousine, si vous avez besoin de quelques louis, nous sommes à votre service.

Dix jours plus tard, madame d'Effanges descendit pour la dernière fois dans ce salon où elle avait passé tant de sombres et pénibles heures. Au moment de se séparer pour toujours de ces femmes, qui avaient été pour elle d'une inflexibilité si dure et si constante, elle ne se souvint que du peu de bien que, par orgueil, elles lui avaient fait, et elle leur dit, le cœur ému, les yeux pleins de larmes: Adieu, mes cousines, vivez heureuses; je n'oublierai jamais vos bontés pour moi, pour mes pauvres enfans; j'espère vous revoir quelque jour, si je reviens...

— Certainement, nous nous reverrons, répondirent-elles, les yeux secs, la bouche pincée; Dieu vous donne un bon voyage, ma cousine. Nous ferons dire une messe à votre intention. Ecrivez-nous de là-bas. Dites à mon cousin que nous lui faisons bien des complimens. Il nous en veut peut-être par rapport à l'héritage; il aurait tort. Vous pouvez l'assurer que nous ne sommes pas riches, n'ayant pas eu grand'chose de notre oncle, pour mieux dire rien, rien du tout.

— Oserais-je vous demander une grâce? dit madame d'Effanges glacée par ces recommandations sèches et mesquines; et comme les deux sœurs la regardaient d'un air effaré, pensant qu'il s'agissait d'argent, elle se hâta d'ajouter: mes enfans ont pris en affection quelque chose qui vous appartient, ce pauvre Pouf; si vous vouliez le leur donner?

— Sans doute, sans doute, qu'elles le prennent! s'écria Marianne; ma sœur et moi, nous ne l'avons plus regardé depuis qu'il a voulu étrangler Mamour: emportez-le.

— Ce sera un grand embarras, observa mademoiselle Ursule; sans compter qu'on ne le prendra peut-être pas pour rien sur le vaisseau.

— Hélas! répondit madame d'Effanges, il nous est attaché; le pauvre animal vous serait à charge peut-être après notre départ; vous vous en débarrasseriez, et il souffrirait.

— Allons, emportez-le, répondit sèchement Marianne.

On s'embrassa pour la dernière fois; puis au moment du départ, tandis que mademoiselle Ursule descendait la première avec les enfans, Marianne arrêta madame d'Effanges, et roulant ses yeux louches comme pour s'assurer que personne n'écoutait, elle lui dit mystérieusement: Ma cousine, il faut que je vous donne un dernier avis. Vous savez que votre mari n'est pas parti seul?

Madame d'Effanges tressaillit et fit un signe affirmatif.

— Eh bien! reprit Marianne, il se pourrait que cette malheureuse fût là-bas avec lui, qu'elle voulût vous renvoyer; vous êtes une personne douce, faible même...

— Il est vrai, interrompit Louise avec un regard et un son de voix indicibles, je suis faible, le malheur m'a brisée; mais j'ai là, dans mon cœur, la conscience de mes droits et de mon devoir; ma place est près de M. d'Effanges, je vais la reprendre, j'y resterai. J'aurai donné à mon mari la preuve de mon dévoûment, j'aurai rétabli mes enfans dans la maison de leur père: pour ce qui me touche, pour ce qui est de mon propre bonheur, à la grâce de Dieu!

Mme Charles Reybaud.

(*La fin au prochain numéro*.)

LA PIERRE DE TOUCHE.

—

Allons, mon enfant, il faut te faire belle pour cette promenade.

— Vous savez bien que je ne demande pas mieux, ma mère ; je vais passer mon peignoir de mousseline rose, à fleurs blanches.

— Un peignoir ? fi donc ! Il faut étrenner la robe de pou de soie bleue que tu as reçue de Paris cette semaine.

— Une robe décolletée pour une partie en canot ! Y songez-vous bien, ma mère ?

— Parfaitement, ma fille. Cela fera le plus grand plaisir à mon frère ; tu sais qu'il t'adore en bleu !

— C'est la vérité, mais...

— Il n'y a point de mais quand on veut plaire, mon enfant. Et puis tu jetteras sur tes épaules ton mantelet garni d'angleterre.

— Mon mantelet garni d'angleterre, juste ciel !

— Ton oncle en est fou, chérie ! tu compléteras ta toilette par ton chapeau de paille d'Italie.

— Mon chapeau de paille d'Italie, grand Dieu !

— Encore pour ton oncle, qui t'en a fait présent. Lorsqu'on se met en frais d'amabilité, il ne faut pas y aller à demi.

— Le fait est que rien n'y manque, ma mère, et qu'à la coiffure près, et avec quelques fleurs de plus, j'irais au bal ainsi sans être ridicule.

— A propos de fleurs, pose ces jolies roses blanches sous ton chapeau, et attache à ton cou cette petite croix de turquoises à la Jeannette...

— Ah ! maman, voilà qui est trop fort, et je n'y comprends plus rien.

Vous ne me direz pas que ces fleurs et ce bijou sont pour mon oncle, et il y a un mystère sous une toilette semblable.

En prononçant ces mots, la jeune fille rougit, tandis que sa mère cachait son trouble sous un sourire affectueux.

— Voyons, maman, dites-moi de quoi il s'agit, reprit-elle d'un air malin ; car enfin je ne suis plus une enfant qui se fait belle pour le plaisir de l'être, et ce n'est pas pour me mirer dans les flots de l'Océan qu'on me mène promener vêtue de la sorte !

— J'avais pourtant promis de ne pas parler, répondit la mère ; mais puisqu'on ne peut rien te cacher, tu vas tout savoir... Ton cousin est sur ce navire qui achève sa quarantaine en rade ; et c'est pour aller au-devant de lui jusqu'à son bord que ton oncle a organisé cette partie en mer.

— Mon cousin est de retour ! s'écria la jeune fille avec une joie naïve.

Puis, de rouge cerise qu'il était, son visage devint écarlate.

La mère, qui s'attendait à ce résultat, continua ainsi :

— Mon frère voulait vous faire une surprise de cette entrevue, puisqu'il a sur Paul et toi certain projet.

— Ah ! oui, interompit la jeune fille, dont les joues passèrent de l'écarlate au pourpre foncé.

— Tu vois bien qu'il faut être belle, reprit sa mère en la baisant au front, — car je sais combien tu aimes Paul, mon enfant, ajoute-t-elle à demi-voix, et il s'agit de plaire, non plus à ton cousin, mais à l'homme qui sera ton mari.

La jeune fille se jeta sans rien dire dans les bras qui lui étaient ouverts, et ne trouva plus d'exagération à sa toilette, qu'elle embellit encore de quelques détails.

Cette petite scène, qui se passait au Havre par une jolie matinée de juillet, avait lieu entre madame et mademoiselle Dartenay, dans une des plus élégantes maisons du port, appartenant à M. Martin-Lanier. M. Martin-Lanier était un armateur retiré du commerce, qui avait eu l'habileté de faire sa fortune avant l'âge de quarante-cinq ans, et qui jouissait de la réputation d'un homme original, justifiée par la plupart des actions de sa vie. Le système d'éducation qu'il avait adopté pour son fils unique n'était pas la moindre preuve de cette originalité. Convaincu par expérience que toutes les folies de la jeunesse n'ont pas d'autre mobile que l'amour, il avait résolu de garantir Paul de cette passion, à quelque prix que ce fût, jusqu'au jour où il pourrait lui offrir la femme qui deviendrait son épouse. En ceci, il n'y avait rien que de fort simple, et M. Lanier ressemblait à tous les pères, mais ce fut dans l'application du système général qu'il montra la bizarrerie particulière de son esprit. Voyant son enfant devenir un joli garçon, avant qu'il lui eût trouvé une femme selon son goût, il imagina, pour l'écarter des écueils et pour se donner du temps à lui-même, de l'embarquer sur un navire qui allait faire le tour du monde, espérant qu'au retour le cœur de son fils, altéré d'affection, serait pour la première jolie femme qu'il lui présenterait.

Justement, Paul sembla indiquer de lui-même à son père la personne qui pourrait leur convenir un jour à tous deux. En s'embarquant à Toulon, il vit Cécile Dartenay, sa cousine, qui habitait alors cette ville. Il en écrivit à M. Lanier de façon à le piquer d'intérêt. Cécile venait de perdre son père, à seize ans, et n'était pas fort riche, mais elle réunissait trois qualités qui valent une dot : l'esprit, le cœur et la beauté. M. Martin-Lanier la fit venir au Havre avec sa mère, et se chargea du sort de l'une et de l'autre. Il ne tarda pas à se convaincre que sa nièce était un véritable trésor, diamant provincial encore un peu brut, dont l'éducation pouvait faire une merveille. Malheureusement, Mme Dartenay n'était pas fort en état de le polir, et M. Lanier ne fit que deux petites fautes dont il devait se repentir un jour : la première fut de rester au Havre au lieu d'aller à Paris ; la seconde fut de laisser Cécile en puissance de mère.

Il y avait donc dix-huit mois que madame Dartenay tâchait, à sa façon, d'élever sa fille à la hauteur du projet de son frère, et Cécile se prêtait d'autant mieux aux efforts maternels, que son cousin, comme on a vu, lui avait laissé au passage la plus douce impression. Sa mère seule était initiée à cet amour secret (car c'était de l'amour et du plus pur), mais M. Lanier en soupçonnait tacitement quelque chose et fondait sur ce soupçon les plus chères espérances. Dans l'entrevue inopinée qu'il ménageait aux deux jeunes gens, il s'attendait à un de ces coups de sympathie qui décident de la vie entière, et tout homme positif qu'il fût, le digne armateur bâtissait un beau roman dans sa tête, ne se doutant guère du roman d'un autre genre dont son cher fils allait lui faire la surprise.

Le coup de sympathie manqua complètement, en effet, lorsque Paul et Cécile se trouvèrent en présence dans le port du Havre ; et, comme toutes ces parties de plaisir longuement arrangées d'avance, où l'on trouve d'autant moins de joie qu'on en avait espéré davantage, la promenade en canot n'eut absolument rien de l'effet magnifique qu'on s'en était promis. En vain la jolie cousine apparut-elle au jeune exilé comme une personnification du bonheur qui venait au devant de lui. En vain tout ce qui pouvait le pénétrer de cette idée séduisante fut-il mis en œuvre par M. Lanier et madame Dartenay ; en vain même, isolée avec lui à dessein, Cécile lui balbutia-t-elle de sa voix la plus douce combien elle était heureuse de le revoir... L'ingrat ne sembla pas plus la remarquer d'abord que si elle eût été pour lui une étrangère, et ne s'aperçut ensuite du complot matrimonial de ses parens que pour paraître le déplorer à l'égal du plus grand malheur. M. Lanier ne savait déjà plus où donner de la tête, lorsque son fils lui procura l'avantage d'entrer en fureur par la révélation inouïe qu'il se hâta de lui faire.

Le prenant à l'écart sur le pont même du navire, au moment où il allait regagner avec lui les pénates paternels, il le conduisit dans une cabine de l'arrière, et lui parla à peu près en ces termes :

— Je vois votre projet pour mon bonheur, mon père, et je juge de l'importance que vous y attachez par votre empressement à m'amener ici ma cousine. Je vous remercie, mon père, de vous être tant occupé de moi pendant mon absence, et je rends justice à la sagesse de votre choix comme à la tendresse de vos intentions. Cécile est une personne charmante sans contredit, et si vous me l'eussiez présentée comme aujourd'hui avant mon départ, je n'aurais pas hésité peut-être à lui donner mon cœur. Mais, ainsi que vous me le disiez souvent, les voyages modifient les hommes, et celui que je viens de faire par votre ordre, mon père, a fixé à jamais ma destinée.

M. Lanier sentit un frémissement de terreur, comme quelqu'un qui pressent un désappointement cruel ; et, cherchant à se dissimuler à lui-même ses propres craintes, il s'écria en regardant Paul d'un œil inquiet :

— Est-ce que tu rapporterais, mon fils, de ton voyage autour du monde, la funeste résolution de vouer ton existence au célibat ?

— Au contraire, répondit le jeune homme, avec une assurance qui glaça l'armateur ; je reviens dans la résolution formelle de vous demander votre consentement à mon mariage...

— Avec une autre femme... que Cécile ? dit M. Lanier, en se reculant sur son siége.

— Avec une autre femme que Cécile, mon père.

— Avec une femme que je ne connais pas ; alors, monsieur...

— Que vous ne connaissez pas, en effet.

— Avec qui donc, malheureux ! s'écria le digne homme, se levant tout d'une pièce.

Sa belle idée de voyage autour du monde commençait à lui causer comme un cauchemar, et il

avait la plus grande hâte d'apprendre jusqu'à quel point il s'était mystifié lui-même.

— Vous allez tout savoir, mon père, reprit Paul avec beaucoup de précaution. Et sachez d'abord que, sans la fausse position où vous m'avez mis devant ma cousine, je ne vous aurais pas révélé ainsi à l'improviste une aventure qui vous surprendra au premier abord...

— Une aventure! dit l'armateur. Ah! il y a une aventure?

— Oui, mon père... Notre destinée peut s'accomplir sur tous les points du globe...

— Hélas! soupira M. Lanier, revenant de plus en plus de ses illusions...

— Apprenez donc, poursuivit le jeune homme, que notre capitaine, avant de sortir de la Méditerranée, avait une mission à remplir en Grèce et qu'une tempête nous a forcés de relâcher à Parga.

— Diable! pensa M. Lanier, j'avais oublié cet inconvénient des tempêtes.

— Parga est une petite ville de la côte d'Albanie, remarquable par la férocité des Musulmans qui l'habitent. La plupart d'entre eux font le commerce des femmes et des esclaves de sérails, et leur voisin, le pacha de Janina, les enrichit à lui seul autant que dix pachas ensemble.

— Quel exemple pour un jeune homme! se dit moralement l'armateur en considérant son fils.

— Un jour que j'étais seul sur la côte, avec le canot du capitaine, je vis arriver vers moi, parmi les rochers, une personne courant à toutes jambes...

— Une femme... apparemment?

— Un jeune garçon, au contraire, portant le costume d'un pilotin de la marine marchande.

M. Lanier respira pour le moment, et Paul reprit en s'animant peu à peu :

— Ce malheureux, que des ennemis semblaient poursuivre, se précipita jusqu'à mes pieds du haut d'une roche pendante, et se roulant à mes genoux avec des cris désespérés, me supplia de l'arracher à la mort en l'emmenant dans mon canot. C'est ce que je compris à ses gestes plutôt qu'à ses paroles, car il s'exprimait dans une langue que je n'entendais point, et que je reconnus seulement pour le grec, en consultant certains souvenirs de collége...

— Ah! c'était un jeune Grec?

— Mettez le mot au féminin, mon père, car le pilote était une jeune fille!...

— Une jeune fille! s'écria l'armateur confondu... Eh bien! qu'est-ce tu en fis de cette jeune fille?

— Ce que vous en eussiez fait à ma place, mon père, en devinant son innocence et son malheur... Car, pour apprécier l'une et l'autre, il suffisait de reconnaître son sexe et son âge. C'était quelque pauvre enfant enlevée par des pirates, et destinée à devenir, à prix d'or, la perle d'un harem barbaresque. Une bonne esclave avait eu pitié d'elle, sans doute, et lui avait procuré ce déguisement pour s'évader. Ah! qui ne l'eût recueillie et sauvée, mon père? elle était si tremblante et si jolie!

— Si jolie? Voilà!... c'est surtout sa beauté qui te rendit compatissant.

— Eh bien oui, je l'avoue, sa beauté éblouit mes yeux, pendant que ses larmes touchaient mon âme; je la cachai dans mon canot, jurant de la sauver à tout prix.

— Et tu la sauvas, c'est clair, interrompit impatiemment M. Lanier; tu l'arrachas à l'esclavage et aux pachas; tu fis même la sottise de l'aimer, j'imagine, et tu la quittas en lui laissant de belles phrases qu'elle ne comprit point. Tout cela est fort absurde et fort romanesque, assurément; mais je ne vois pas pourquoi tu me régales de cette histoire, à moins que tu ne veuilles rejoindre à Parga ton intéressant pilotin...

— N'en parlez pas si légèrement, je vous prie... Vous changerez d'avis sur elle quand vous la connaîtrez.

—Comment, quand je la connaîtrai! Ne faudra-t-il pas la rejoindre avec toi sur la côte de Turquie, par hasard?

— Vous n'irez pas si loin, mon père, Selmé est à bord de ce navire, à deux pas de vous.

— Elle est ici! fit l'armateur d'une voix étouffée par la colère, et promenant autour de lui ses yeux enflammés, comme si la jeune Grecque allait lui apparaître.

— Ah! ça, mais ceci est un conte ou un rêve, reprit-il, après un silence, si tu as été assez fou pour vouloir emmener cette femme; il est impossible que le capitaine l'ait souffert.

— Le capitaine n'a su mon projet que lorsqu'il n'était plus temps de l'empêcher. J'ai attendu le soir pour embarquer Selmé avec moi; nous avons levé l'ancre dans la nuit, et sa présence n'a pu être remarquée que le jour suivant, et à quelque cinquante lieues de la côte de Turquie... Alors, il a fallu se résigner à posséder un pilotin de plus à bord, et d'ailleurs j'ai promis à l'agent comptable que vous lui payeriez double passage.

— Double passage! dit impétueusement M. Lanier; joins-tu l'ironie à la démence, malheureux! et crains-tu de ne pas mériter assez ma fureur...

— J'espère n'avoir aucun titre à votre fureur, mon père, et je vous jure que je parle très sérieusement. En commençant l'éducation de Selmé pendant les dernières semaines de mon voyage, je me suis aperçu qu'elle a l'esprit aussi fier, le cœur aussi bon que son visage est joli; j'ai senti l'estime se joindre à ma tendresse, tandis que sa reconnaissance se changeait en amour, et me souvenant de ce que vous m'avez toujours dit, que ma fortune me permet d'épouser une femme pour elle-même, j'ai senti que je n'aurais jamais une plus belle occasion, et j'ai juré d'unir ma vie à celle de Selmé.

— Jamais, s'écria l'armateur avec un geste terrible...

— Voilà un mot que vous rétracterez, mon père, continua Paul en ouvrant une porte à coulisse.

Et, tout indigné qu'il fût, M. Lanier ne put s'empêcher de s'épanouir d'admiration, à la vue de l'apparition habilement arrangée qui s'offrit alors à ses regards.

La jeune Grecque était debout dans la chambre voisine, en robe courte de cachemire et en turban de mousseline dorée. Il eût été difficile, en effet, d'imaginer rien de plus séduisant au premier coup d'œil. C'étaient la grâce, la finesse et la naïveté réunies, tout cela relevé encore par cet air étranger qui a tant de charme, et qui empruntait ici un double effet au costume pittoresque de Selmé!... Si ce coup de théâtre, espérance de Paul, n'eut point tout le résultat qu'il en attendait, la colère paternelle tomba du moins devant le sourire suppliant de la jeune fille; et les paroles touchantes qu'elle balbutia allaient même attendrir M. Lanier, s'il ne se fût hâté de se dérober à la tentation, en remontant sur le pont avec son fils...

Là, comme aucun parti ne pouvait être pris encore, et qu'il fallait composer à tout prix, il fut convenu qu'on éviterait provisoirement toute esclandre, que Paul resterait à bord, sous quelque prétexte, jusqu'au matin du jour suivant, et que Selmé redeviendrait alors pilotin pour descendre secrètement avec lui à quelque hôtel du Havre.

Convaincu que son père s'enferrerait insensiblement de lui-même, le jeune homme n'en demanda pas davantage, pour le moment, et le triste armateur ramena au port sa sœur et sa nièce, non moins tristes que lui, réfléchissant avec amertume aux inconvéniens des voyages autour du globe, et cherchant les moyens de ramener son fils à l'histoire et à sa cousine, en le détachant du roman et de la belle Selmé....

Pendant une semaine, chacun demeura dans la même situation : Cécile et sa mère ne pouvant s'expliquer la désolante froideur de Paul; Paul surveillant en secret son pilotin et menaçant de le montrer à toute minute; M. Lanier s'épuisant en vains efforts pour faire entendre la raison à son fils.

Un jour enfin, en considérant la belle Grecque de près, l'armateur reçut une inspiration d'en haut et conclut l'armistice suivant :

Comprenant qu'il ne pouvait épouser Selmé à l'état tant soit peu oriental où elle était encore, Paul remettait son mariage de dix-huit mois, et M. Lanier s'engageait à faire les frais de la civilisation de la jeune Grecque. Elle serait placée, à cet effet, dans la première pension de la capitale, où elle recevrait tous les bienfaits de la plus brillante éducation parisienne; et, pour n'être pas soumis, pendant ce temps-là, au supplice de Tantale affamé devant les fruits mûrs, Paul ferait avec son père un tour en Suisse et en Italie, qui compléterait son propre développement, suivant le système de M. Lanier.

— L'épreuve me coûtera un peu cher, se dit l'armateur en signant ces conditions, mais si mon expérience ne me trompe pas cette fois, j'ai deux belles chances pour rendre à mon cher fils le désenchantement dont il m'a gratifié.

De ces deux chances, l'une pouvait naître de l'inconstance du cœur humain, l'autre ressortait d'une observation plus délicate, qui honorait infiniment, comme on verra, la perspicacité de l'armateur.

Paul avait fait le difficile envers sa cousine, toutes les fois que son père avait insisté pour lui démontrer la distinction de cette jeune fille; le jour de l'entrevue, par exemple, il l'avait trouvée d'une recherche et d'une exagération toute provinciale dans sa toilette; puis sa naïveté lui avait paru mêlée de quelque gaucherie, ses manières dépourvues de simplicité et d'aisance, son esprit et son langage, enfin, entachés de quelque prétention. M. Lanier avait été forcé de convenir indirectement de ces faits, et avait alors ouvert les yeux sur l'insuffisance de madame Dartenay et du séjour au Havre pour l'entier développement des qualités de Cécile. Il l'envoya donc aussi

avec sa mère à Paris, où il la mit entre les mains d'une femme à la mode de sa connaissance, qui s'engagea à dépouiller cet or précieux de ses dernières scories, en le faisant passer habilement au creuset du beau monde.

Toutes ces précautions prises ponr l'avenir, le père et le fils montèrent en chaise de poste.

Dix-sept mois après, un homme aux cheveux grisonnans et un jeune cavalier de fort bonne mine étaient un soir dans une première loge à l'Académie royale de Musique. Cet homme était M. Martin-Lanier, ce jeune cavalier était son fils. Tous deux étaient arrivés le jour même de Marseille, et cette séance improvisée à l'Opéra était encore un petit complot de l'armateur. Effrayé de voir Paul revenir, après une si longue absence, l'imagination toujours pleine des charmes de sa belle Grecque, M. Lanier n'avait pas voulu les mettre trop immédiatement en tête à tête et avait imaginé, suivant son goût pour les surprises de ce genre, une rencontre imprévue à l'Opéra, dont madame Dartenay seule était complice.

Il y avait une demi-heure que la toile était levée, et Paul s'occupait plus de la salle que du spectacle, lorsque son père, lui indiquant une loge en face de la leur, lui demanda, avec une indifférence parfaitement jouée, ce qu'il pensait des personnes qui la remplissaient..... Ces personnes étaient deux dames d'un certain âge qui occupait le fond de la loge, et auxquelles Paul ne prit pas garde; et, sur le devant, deux jeunes femmes très parées qui concentrèrent toute son attention.

— Voilà une petite brune, dit le jeune homme en considérant rapidement la première, qui possède une figure piquante et assez coquettement chiffonnée ; mais il est malheureux que sa toilette et sa personne jurent si cruellement l'une contre l'autre. En un mot, c'est ce qu'il y a de pis, selon moi, en fait de beautés : une grisette déguisée en femme du monde !

Je suis de ton avis, répondit en souriant l'armateur.

Et son œil étincela sous sa lorgnette d'une joie qu'il eut peine à contenir...

— Maintenant, reprit-il, que penses-tu de la seconde ?

— Diable ! fit Paul en tressaillant, j'en pense plus de bien que je n'en saurais dire. C'est un mélange de toutes ces qualités insaisissables et de tous ces charmes sans nom qui constituent la Parisienne par excellence, avec cette autre qualité non moins exquise qu'on a nommée le *je ne sais quoi*, et qui est à peu près à la jolie femme ce que le parfum est à la rose !..

— Je suis encore de ton avis, dit M. Lanier, et voilà qui est parler en connaisseur ?...

— Tenez, mon père, continua le jeune homme, lorgnant toujours le même point ; l'impression que me fait la beauté de cette femme me rappelle le premier effet que produisit sur moi la perfection de Selmé !...

— Pas possible ! s'écria l'armateur, partagé entre la surprise et l'envie de rire... Il faut que tu n'aies pas bien observé cette personne, mon cher, ou que l'image de Selmé soit complètement effacée de ta mémoire...

— Effacée de ma mémoire ! dit Paul avec chaleur ; jamais, mon père, jamais !... je reconnaîtrais cet ange entre mille femmes... — Oh ! mon Dieu, reprit-il tout à coup en se redressant, mais je ne me trompe pas... cette charmante personne...

— Eh bien ?

— C'est Cécile Dartenay, ma cousine !.... c'est bien elle ! car voilà, sa mère au fond de la loge. Quel changement, juste ciel ! et quels progres !

— Quels progrès, en effet ! dit l'armateur ; mais tu ne remarques pas un autre changement en sens inverse...

— Quoi donc ?

— La petite brune qui est près de Cécile, cette *grisette déguisée en femme du monde*...

— Que voulez-vous dire ?...

— C'est la belle Selmé, mon fils, c'est cet *ange que tu reconnaîtrais entre mille femmes*...

— Ah ! mon père, quel blasphème ! s'écria Paul, en ramenant sa lorgnette à ses yeux d'une main tremblante.

— Vous vous trompez, ajouta-t-il d'une voix incertaine, ce n'est pas elle... c'est impossible !

— Rien n'est pourtant plus vrai, répondit M. Lanier arrivant à son but ; et tu peux t'en assurer à l'instant, reprit-il, en entraînant Paul avec lui dans le corridor...

Deux minutes après, le jeune homme était convaincu et désanchanté !...

En vain pendant plusieurs jours essaya-t-il de réveiller ses anciennes illusions, en vain s'efforça-t-il de retrouver dans la jeune Grecque les charmes naïfs qu'il lui avait connus autrefois... Tout cela était effacé, perdu, évanoui, avec le langage, le costume et l'originalité orientale ; si bien que le jugement qu'il avait prononcé sur elle en la revoyant sans la reconnaître, restait, au moral comme au physique, l'expression exacte de ce qu'elle était devenue en dix-huit mois, de même que les éloges absolus pour Cécile n'avaient rien d'exagéré tant elle avait gagné réellement à ses yeux tous les charmes que l'autre avait perdus !...

— Hélas ! s'écria Paul en avouant le changement de son cœur à M. Lanier ; voilà donc, mon père, à quoi sert l'éducation !

— C'est la pierre de touche qui donne à chaque chose son prix et remet chacun à sa place, répondit l'armateur ; en d'autres termes, elle prouve qu'une esclave grecque doit rester esclave grecque, sous peine de passer à l'état de grisette civilisée ; tandis qu'une provinciale, jolie et spirituelle, peut devenir une Parisienne accomplie. Je vois que mon épreuve a réussi à merveille, mon enfant, et je t'en félicite autant que moi-même. Seulement, quand tu auras des fils à élever, retranche de ton système d'éducation les voyages autour du monde.

Un mois plus tard, Paul était l'heureux mari de Cécile Dartenay, pendant que Selmé se consolait facilement en épousant un ancien commis de M. Lanier. — Et voilà comment les romans deviennent des histoires, car ceci en est une dont nous pourrions nommer les personnages.

PITRE-CHEVALIER.
(*Le Commerce*).

LE CURÉ BONAPARTE.

A huit milles de Florence, sur la route de Sienne, et au dessus d'une colline agréable et bien cultivée, est le gros bourg de Saint-Casciano, célèbre par cette auberge de la *Campana* habitée par Machiavel et sur le seuil de laquelle on le voyait, en sabots et en habits de paysan, demander aux voyageurs des nouvelles de leur pays, jouer, crier, se disputer avec l'hôte, le meunier et le boucher de l'endroit ; le matin, l'auteur du *Prince* avait chassé aux gluaux ou surveillé une coupe de bois, calmant ainsi, comme il le dit lui-même, par cette vie commune et conforme d'ailleurs aux mœurs italiennes, l'effervescence de son cerveau. A une vingtaine de milles plus loin est Certaldo, qui se vante à tort d'avoir donné naissance à Boccace, car Boccace est né à Paris ; mais celui qu'on appelle *il Certaldese* a, du moins, vécu long-temps et est mort à Certaldo. Entre ces deux points, illustrés par les souvenirs de Machiavel et de Boccace, dans une vallée riante, est un village inconnu, tellement il est peu considérable ; une église sans renommée, tellement elle est dépourvue de toutes les merveilles des arts qui fourmillent en Italie : il y avait là, en 1807, à l'époque la plus brillante de l'empire français, un curé qui se nommait BONAPARTE. Il était pauvre et obscur comme si un homme de son nom n'avait pas tiré le pape du Vatican pour se faire sacrer à Notre-Dame ; doux et sans ambition comme s'il n'était pas l'oncle de Lœtitia et le grand-oncle du jeune général qui avait si glorieusement conquis l'Italie, salué les Pyramides, et qui faisait et défaisait les rois en Europe. C'était un autre Alcinoüs dans les jardins de son presbytère, taillant ses arbres, mariant ses quelques vignes aux cinq ou six ormeaux de son petit domaine, et qui, comme le père d'Ulysse, portait un manteau troué et une chaussure rapiécée. Tout le bruit que faisait son petit-neveu dans le monde avait passé par dessus sa tête et sans qu'il l'entendît.

Personne autour de lui ne se doutait de sa glorieuse parenté ; il avait oublié la Corse sa patrie pour ne songer qu'à ses paroissiens simples et ignorans comme lui ; derrière l'église serait son tombeau ; dans sa maison curiale était un fusil qui donnait quelquefois du gibier à sa table ; quelques lignes avec lesquelles il pêchait dans un étang voisin. Si on ajoute à ces moyens de distraction la culture de quelques fleurs et la dîme qu'il allait recueillir deux fois par an, on aura un résumé exact des occupations temporelles du curé Bonaparte qui, quant au spirituel, n'innovait jamais, disait la messe deux fois par semaine et prêchait tous les dimanches après vêpres. Cependant, il y avait trois personnages que le curé distinguait et dont il s'occupait plus particulièrement que de ses autres paroissiens : une poule, une jeune fille et un jeune garçon. La poule était blanche et familière, excellente couveuse, et quand le curé déjeunait sous une petite tonnelle devant sa porte, la poule chérie venait béqueter les miettes de sa table ; elle allait à lui quand il l'appelait, se laissait caresser, et poussait quelque-

fois la condescendance jusqu'à pondre ses œufs quotidiens dans les plis poudreux de sa soutane ; avec celle-là l'intimité était complète. Il n'en était pas tout à fait de même de la jeune fille Mattea : il l'avait vue naître; il l'avait baptisée et catéchisée, et c'était avec un plaisir innocent qu'il la voyait grandir et s'embellir tous les jours. Mattea avec ses beaux yeux, sa taille leste et dégagée, et cette finesse italienne qui s'allie à la naïveté et au naturel, était l'orgueil du village. Le bon curé rêvait sans cesse au bonheur à venir de la jeune fille; il avait arrangé pour elle un mariage superbe ; il voulait la donner à Tommaso, son sacristain, le troisième objet de ses affections. Celui-ci, grand et vigoureux garçon, était un hôte habituel du presbytère ; factotum du curé, il cultivait le jardin, faisait la cuisine, répondait à la messe et chantait au lutrin, parait l'autel et garnissait les burettes; c'était un bon jeune homme, un peu tapageur, mais honnête, toujours le premier et le plus ardent aux querelles de village ; du temps du Dante il eût été Guelfe ou Gibelin, jamais neutre. Il aimait Mattea avec une vivacité qui aurait effrayé le curé si la froideur de la jeune fille n'eût rassuré le vieux prêtre.

— Il n'est pas mal, pensait le grand-oncle de l'empereur, que Mattea conserve l'égalité de son âme ; les vierges folles ne sont pas dignes de l'époux.

Quand Mattea venait au presbytère, le curé s'amusait quelquefois à demeurer dans sa chambre, et à travers le rideau grossier de sa fenêtre, il regardait dans sa cour et observait le manége de Tommaso auprès de Mattea.

—Mattea, je pensais à vous ce matin en sonnant l'*Angelus* ; que faisiez-vous dans ce moment? disait le jeune sacristain.

— Je pensais à la Vierge , répondait la jeune fille, dont le regard de feu n'avait rien d'ascétique.

Tommaso lui reprochait son indifférence, sa cruauté ; puis il voulait l'embrasser, et la jeune fille rieuse s'échappait des bras de son amoureux et courait après la poule du curé; alors celui-ci descendait, et il protégeait à la fois Mattea et Bianca sa poule.

C'est ainsi que le bon curé vivait doucement au milieu de ses paroissiens et des êtres qu'il aimait, quand un jour d'été un bruit inaccoutumé remplit le village, les pas des chevaux sonnaient sur le chemin qui le traversait, et la cour du presbytère se trouva pleine en un moment de cavaliers. Un des lieutenans de l'empereur, tout chamarré d'or, chapeau orné de plumes blanches, se présenta devant le curé; celui-ci, tremblant, avança un siége et se tint debout les mains croisées sur sa poitrine, ne sachant encore à quel martyre il était réservé.

— Rassurez-vous, monsieur le curé, dit le général comte de l'empire N**, rassurez-vous ; vous vous nommez Bonaparte et vous êtes l'oncle de Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie ?

— Oui, monsieur, murmura le curé, qui savait confusément la fortune de son neveu, mais qui la regardait comme une de ces choses lointaines dont il était séparé par des pays sans nombre, par d'incommensurables distances.

— La mère de sa majesté....

— Lœtitia ! dit le curé.

— Madame-Mère, reprit le général, a parlé de vous à Sa Majesté.

— Au petit Napoléon? dit encore le curé.

— A l'empereur, monsieur le curé. Il n'est pas convenable qu'un parent aussi proche que vous l'êtes, qu'un homme aussi recommandable que vous, languisse ignoré dans une pauvre cure de village, tandis que sa famille gouverne l'Europe, tandis que votre neveu, monsieur le curé, remplit le monde de son nom et de ses hauts faits. L'empereur m'envoie vers vous; vous n'avez qu'à parler, vous n'avez qu'à vouloir. Quel siége épiscopal vous tente ? Voulez-vous un évêché en France ou en Italie ? Voulez-vous échanger votre soutane noire contre la pourpre d'un cardinal ? L'empereur a trop d'amitié et trop de respect pour son oncle pour lui refuser quelque chose : l'empereur peut tout.

Le plus grand personnage que le pauvre curé eût vu dans sa vie était l'évêque de Fiesole, qui venait une fois par an dans le village pour confirmer les petites filles et les petits garçons. Après cette visite épiscopale, le curé restait ébloui pendant quinze jours au souvenir de l'anneau du pêcheur, de la mître d'or et du rochet de dentelle. On faisait briller à ses yeux de bien plus grandes richesses, on dorait son avenir d'une puissance bien supérieure. Il hésita un moment; il se recueillit devant le général qui s'inclinait.

Monsieur, dit-il, cela est-il bien vrai ? Ma nièce Lœtitia est impératrice ?.... Et moi qui ai entendu sa première confession !..... il y a bien longtemps !... quand elle était petite fille !...

Le général sourit.

— Monsieur, continua le curé, permettez-moi de m'examiner un instant ; il faut y réfléchir avant de changer si subitement de fortune.

Le général était aux ordres du curé, et celui-ci monta dans cette petite chambre où il y avait une fenêtre qui donnait sur la cour.

Dans la cour, tout était tumulte et confusion. L'escorte du général avait débridé ses chevaux et les cavaliers fumaient et riaient entre eux ; Mattea, cachée dans un coin, considérait ce spectacle nouveau pour elle, tandis que Tommaso était tout occupé des grands sabres, des brillans uniformes, et que la poule Bianca courait effarouchée dans les pieds des chevaux.

Peu à peu les yeux de Mattea se familiarisèrent avec ce qu'elle voyait, et, de son côté, un dragon aperçut la jeune fille ; il s'avança vers elle ; il était jeune, beau et galant; Mattea coquette et point amoureuse de celui que lui destinait le curé. Ce qu'ils se dirent, par quelles paroles le soldat français séduisit l'Italienne, c'est ce que nous ne savons ; mais ce qui est certain, c'est que quand Tommaso voulut aller au secours de la jeune fille, celle-ci le repoussa rudement, en lui rappelant qu'il était midi et qu'il devait aller sonner l'*Angelus*. Tommaso s'emporta, le dragon le prit par une oreille, le fit pirouetter sur lui-même et l'envoya tomber au milieu d'un groupe de camarades.

— C'est donc toi, grand nigaud, lui dirent les soldats, qui sonne l'*Angelus* ici et qui répond aux patenôtres du curé au lieu d'être un homme et de servir l'empereur ! Tu seras bien avancé, tant que tu seras bedeau dans ce maudit village. Crois-nous, mon garçon, laisse là ta clochette et viens avec nous ; nous te donnerons un bel uniforme, un grand sabre et un beau cheval. C'est cette fille qui te retient, dirent-ils en désignant Mattea qui, dans un coin de la cour, était en conversation réglée avec son nouvel amoureux.

— C'est cette fille? regarde-la bien, elle ne t'aime pas ; elle aime le *Parisien* ; vois donc, elle l'embrasse.

Tandis que ces choses se passaient, un gros dragon, qui avait passé la saison des amours et à qui sans doute la ration du régiment ne suffisait pas, faisait la chasse aux poules du curé, et la pauvre Bianca s'efforçait vainement d'échapper au ravisseur.

— Mattea, retournez chez votre mère, criait le curé par la fenêtre de sa chambre.... Monsieur le dragon, laissez Bianca tranquille, je vous en prie.

Hélas ! la voix débile du curé n'avait pas la puissance de la voix de Napoléon. Le *Parisien* continuait à courtiser la jeune fille; le gros dragon poursuivait toujours Bianca; Tommaso, le petit Gibelin, étendait une main sur la croupe d'un cheval, de l'autre il caressait la poignée d'un sabre. Enfin, le *Parisien* fit avancer son cheval; il s'élança dessus d'un bond, puis, tendant les mains à Mattea, il la plaça en croupe derrière lui, et sans respect pour la maison du curé, il piqua des deux et disparut avec l'Italienne. Au même moment, le gros dragon s'emparait de Bianca.

— Mattea, Mattea... Monsieur le dragon, laissez cette poule, criait le curé d'une voix tremblante.

Alors Tommaso entendant enfin la voix de son maître, courut au secours de la poule; le pauvre garçon n'avait pu défendre sa maîtresse, il sauva Bianca.

Le curé Bonaparte quitta sa chambre et alla rejoindre le général : le pauvre homme était pâle, défait....

— Qu'avez-vous, monseigneur ? lui dit le général; quel chagrin peut vous agiter ainsi ?

— Monseigneur ! monsieur, répondit tristement le curé, laissons cela. Il y avait ici une fille sage, honnête et bonne, et depuis que vous êtes arrivé, elle est perdue.

— Perdue ! expliquez-vous, s'il vous plaît.

— Oui, monsieur le général, Mattea , ma filleule, a suivi un de vos soldats, elle vient de s'enfuir sous mes yeux.

— Un rapt dans votre maison, s'écria le général, dans la maison de l'oncle de l'empereur ! Le coupable sera puni, il sera fusillé sur l'heure... Hola !... brigadier, quel est celui de vos hommes qui vient de se rendre coupable de ce crime ?

— Oh ! point de sang, je vous en prie, monsieur le général, point de sang ; mais si cet homme est un bon sujet, qu'il épouse Mattea et qu'il la rende heureuse.

Le brigadier raconta le fait : il n'y avait point eu de violence, et le ravisseur, le nouveau Pâris de cette Hélène florentine, était le *Parisien*, un bon soldat, qui allait être élevé au grade de maréchal-des-logis et qui était désigné pour avoir la croix.

— Il l'épousera, dit le général; il l'épousera, je vous en réponds.

Le curé jetait çà et là des regards incertains et effarés, évidemment il cherchait sa poule; mais la sévérité du général qui avait parlé de faire fusiller le ravisseur de Mattea, le retenait, et il n'osait

pas compromettre la vie d'un homme, par amour pour un animal, lorsque Tommaso entra, tenant dans ses bras le volatile chéri ; Bianca était évanouie, ses paupières bleuâtres recouvraient ses yeux ronds, et ses pattes roidies ne pouvaient plus la soutenir. Le curé s'en empara, il lui entr'ouvrit le bec et y versa quelques gouttes de vin; Bianca revint à elle, doucement, peu à peu, comme une petite maîtresse après une attaque de nerfs ; elle entr'ouvrit ses paupières, releva sa crête, étendit ses pattes et agita ses ailes. Tommaso saisit ce moment pour prendre la parole.

—Monsieur le curé, dit-il, j'ai perdu Mattea... ils m'ont promis que je serais un jour capitaine, colonel, maréchal de France, que sais-je, moi... je me fais dragon.

Le curé regarda d'un air triste le général, tout en caressant sa poule, et lui dit :

— Je remercie mon neveu l'empereur, monsieur le général, et je reste curé de ce pauvre petit village inconnu, où j'ai été si long-temps heureux. J'ai hésité un moment, et vous le voyez, Dieu m'a puni... Dites à Lœtitia que j'espère (et je le crois fermement) qu'elle a toujours la même bonne conscience qu'elle avait étant jeune fille... Embrassez pour moi mon petit neveu, le petit Napoléon ; Dieu leur conserve à tous leurs trônes; ce sont de braves enfans d'avoir songé à leur vieil oncle ; je ne veux point d'évêché, point de robe rouge, ni de barette de cardinal... Allez, monsieur le général, et si vous respectez les volontés de l'oncle de votre empereur, ne revenez plus.

Lorsqu'on recevait un ordre de l'empereur, il fallait l'exécuter et réaliser la pensée impériale , cet arrêt du destin qui a si long-temps fait la loi en Europe ; si Napoléon disait : Vous prendrez cette ville ! il était nécessaire de la prendre, il était écrit qu'on la prendrait, et cette fois-ci cette parole fatidique a été une des mille causes des grands succès de l'empereur. Or, il avait dit au général N... :

— Vous tirerez mon oncle de sa cure, et le ferez venir à Paris, ou le conduirez à Rome. Que mon oncle soit auprès de moi ou auprès du pape, n'importe, il sera toujours bien ; mais il ne peut être ailleurs : il faut qu'il revienne au moins évêque.

Le général insista donc, il pria, supplia, puis menaça; il ne pouvait comprendre comment on refusait la croix, apanage des évêques; les revenus d'un diocèse , ou la singulière influence qu'exerce toujours un cardinal. Le curé demeura ferme dans sa résolution; il résista aux prières, et quand vint le tour des menaces, il répondit avec l'amertume d'un Corse irrité et l'autorité d'un grand parent qui ne se laisse pas gourmander par la jeunesse inconsidérée de son petit neveu. Le général, désappointé, fut forcé de se retirer sans avoir rien obtenu , et sa turbulente escorte évacua le village.

Quand l'empereur apprit le mauvais succès de son ambassade, et le peu d'ambition d'un Bonaparte, il sortit et leva les épaules.

Mattea épousa le *Parisien*, et avec le temps elle se trouva la femme d'un colonel.

Tommaso prit du service, et à la restauration il était capitaine dans la garde impériale.

Le bon curé Bonaparte mourut dans sa cure avant la fin de l'empire. Hélas! il a été le plus heureux de sa famille !

MARIE AYCARD.

(*Courrier français.*)

EXPOSITION
DES
PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

(Quatrième article.)

Le contraste est fécond en idées inspiratrices, et certainement l'ordonnateur suprême des salles de l'exposition pensait à nous autres feuilletonistes lorsqu'il a disposé d'une si bizarre manière les produits qui lui arrivaient de toutes parts. Voyez plutôt : à gauche les momies de M. Gannal et l'anatomie élastique de M. Auzoux; à droite les fleurs de mesdames Veni et Clarel ; d'un côté la charpente humaine dans toute son admirable horreur; de l'autre des fleurs délicieuses de formes et de couleurs, et là le mécanisme secret de la vie humaine, ici les prodiges de la vie végétale. Peut-être aurions-nous mieux aimé voir l'anatomie élastique de M. Auzoux dans la salle des machines; mais on a craint sans doute que les machines enfantées par l'homme ne semblassent trop imparfaites à côté de l'œuvre émanée de la volonté divine; on a mis les modèles de M. Auzoux dans la salle des objets divers; on a préféré le contraste à la comparaison. Quelle que soit la place qu'elle occupe, l'invention de M. Auzoux n'en est pas moins une invention remarquable ; les modèles d'homme qu'il expose se décomposent en un nombre infini de pièces; il est facile d'étudier les attaches d'un muscle, d'en comprendre la force, l'emploi, sans être obligé d'appuyer le scalpel sur un cadavre hideux à demi putréfié. Le médecin peut avoir toujours sous les yeux ce mécanisme interne à l'étude duquel la vie d'un homme suffit à peine ; l'artiste que sa carrière éloigne de l'amphithéâtre, pourra devenir sans dégoût anatomiste comme Rubens ou Michel-Ange. Sous le rapport de la science et de l'art, l'invention du docteur Auzoux est donc d'une utilité incontestable; et ce qui lui donne encore plus de droits à nos éloges, c'est qu'une industrie toute nouvelle est ajoutée à toutes nos industries; de là travail et bien-être pour les classes pauvres.

M. Gannal est déjà connu pour ses procédés d'embaumement des cadavres, procédés moins coûteux et moins dégoûtans que les moyens anciennement employés ; nous mentionnerons sa présence à l'exposition, tout en félicitant le jury de n'avoir pas admis de cadavres humains, dont l'aspect eût été par trop repoussant.

D'ailleurs j'avoue que je ne vois pas quelle est l'utilité de l'embaumement. Tôt ou tard il faut que l'homme retourne en poussière; et ce n'est pas le corps mais l'âme du grand homme qu'on révère. Vous n'arracherez pas l'un au néant, vous ne dépouillerez pas l'autre de sa brillante immortalité.

Remarquez ces fleurs des champs, comme elles sont frêles et délicates : ce coquelicot à demi fané, cette branche de mai qui vient d'être cueillie ; ces bluets sont si vrais que vous tendez la main pour en tresser une couronne, comme aux jours où tout enfant vous les cherchiez parmi les moissons. Jamais, n'en déplaise à Batton ou à Battier, on n'était parvenu à tant de fidélité et de perfection pour ces fleurs que la serre produit sans culture. Madame Veni, rue d'Anjou-St-Honoré, 1, est la fée habile dont la baguette a évoqué tous ces chefs-d'œuvre. Nous conseillerons à cette dame de persévérer, car tôt ou tard la fortune vient au talent.

Les frères Chazot ont exposé une corbeille de fleurs et de fruits, les fruits sont surtout remarquables.

Mais, la plus noble, la plus magnifique, la plus phénoménale, la plus mirobolante conquête que l'industrie ait jamais faite sur les végétaux, est celle de l'admirable, de l'indispensable, de l'incomparable café-châtaigne. Désirez-vous une tasse de l'infusion inspiratrice, du moka d'Arabie, arrière, vous crie l'industrie nouvelle! et une tasse de café-châtaigne vous est présentée. Vous voulez échapper au sommeil, vaincre la paresse de votre imagination, la langueur de votre tempérament, le sieur X vous crie, vous offre son café-châtaigne; il endort, il n'agite pas, et quand vous l'avez absorbé c'est absolument comme si vous n'aviez rien pris. Le café-châtaigne, *dont le besoin se faisait généralement sentir*, remplace avantageusement le vulgaire café, qui a résisté aux anathêmes de madame Sévigné, mais qui succombera infailliblement sous le génie du sieur X. Croyez cela, mais n'en buvez pas!

Ici encore un contraste. Auprès de l'inutilité pompeuse du café-châtaigne, je remarque l'allure toute modeste des pots de moutarde digestive de M. de Chauvigny de Blot. Il y a souvent de l'importance dans les plus petites choses, et nous serions fâchés de passer sous silence un perfectionnement utile.

La moutarde digestive de M. de Chauvigny se distingue par la perfection de son travail, son goût fin et délicat et par ses qualités digestives. Elle ne laisse aucune âcreté au palais, et n'irrite pas le larynx comme bien d'autres moutardes ; aussi espérons-nous bientôt voir M. de Chauvigny devenir le premier moutardier.... de tout le monde. En parlant de moutarde, il paraît d'après certaine chronique scandaleuse, qu'il en faudrait une énorme quantité pour faire digérer les viandes dites conservées qui sont en face. Il y a quelques jours, je parle toujours d'après la chronique, la peste envahit tout à coup les domaines du génie industriel de la France; on chercha partout la cause de ces miasmes étrangers et on la découvrit dans une tête de veau dite conservée, qui était dans un affreux état de putréfaction, dans son cercueil de plomb.

Certes, c'était là un voisinage fort dangereux pour les conserves de fruits et de légumes d'Appert, qui jouissent d'une réputation qui promet de se maintenir. Je vois d'où je suis placé la reine des inventions grotesques, et Dieu me garde de vous la laisser ignorer. D'abord, ô lecteurs ! ayez toujours présent devant les yeux le nom de la contrée que j'explore, ne vous étonnez pas de me voir bondir d'un objet à l'autre, d'un cadavre en pâte à des fleurs, des fleurs au café-châtaigne, du café-châtaigne aux poupées; lecteurs, je suis dans un archipel dangereux et le nom collectif de ces écueils est *objets divers*. A tous vos reproches je n'ai que cela à vous répondre : *objets divers*. Je reviens à l'invention susdite.

C'est un appareil pour la chasse au lion. Sans doute l'inventeur, M. Y, avait lu quelque part, que le hérisson, dès qu'il voit un ennemi, se met en boule et l'assaillant se déchire à un forêt de piquans acérés; dès ce jour l'industriel ne dormit plus, il se mit à coudre des peaux plus ou moins épaisses qu'il garnit de clous qui présentent leurs pointes menaçantes; la tête est garantie par un casque de tôle aussi redoutablement garni. Rien n'est grotesque comme cette armure, et les quolibets ne lui manquent pas plus que les clous.

Les mannequins perfectionnés de M. Faure, méritent d'être mentionnés ; les artistes sont intéressés au succès des efforts de l'inventeur. Les mannequins étant destinés à suppléer à la nature pour les draperies qui varient d'après les mouvemens de l'individu, il est très important qu'ils soient justes de formes, et que les mouvemens puissent avoir lieu avec autant de facilité que ceux du modèle vivant. La forme extérieure d'un mannequin dépend de celle de l'armature qui fait son squelette, comme la forme extérieure de l'homme dépend de celle de sa charpente osseuse. Pour atteindre au plus haut degré de perfection d'un mannequin, il faut donc indispensablement que son armature soit semblable au squelette naturel. C'est ce que M. Faure a bien compris et bien exécuté: les pie

ces qui composent son mannequin sont semblables aux os dont elles tiennent lieu, et les parties saillantes loin d'être formées par des masses de crin qui avaient le défaut de s'affaisser, sont faites avec des élastiques en fer moulés tout exprès pour cet usage; ces élastiques s'abaissent et se relèvent à propos; et des baleines les liant tous ensemble) donnent plus d'égalité à sa souplesse.

Nous ne doutons pas que M. Faure ne reçoive de nombreux encouragemens de la part des peintres et des statuaires, auxquels son invention s'adresse spécialement.

Que vous dirai-je des objets en nacre de M. ou madame Pierre, Paul ou Jacques, de vingt espèces de boutons, de procédés pour nettoyage de plumes, de poupées mécaniques et autres.

Nous voyons bien, il est vrai, deux petites boîtes de pâte à faire couper les cuirs à rasoirs, boîtes achetées par le roi. Nous dirons à l'exposant qu'il a mal compris les intentions de l'auguste chaland. Cet achat est une preuve de plus de l'extrême bonté du roi, voilà tout.

Il y a bien encore des perruques en caoutchouc à l'abri de la rouille et du vert-de-gris, la plus belle invention moderne (style de prospectus). Il y a bien encore un coiffeur qui charge un groom mal poudré, mal vêtu, peu poli, d'empoisonner la salle de ses programmes; mais, Dieu vous garde de la rue Vide-Gousset où vous appellent ces programmes; il y a bien encore des biberons-pompes de M. Lecouvey, biberons qui remplacent avantageusement toute espèce de nourrices : passons.

Envers tous ces industriels qui viennent encombrer les salles de l'exposition, je veux me montrer d'une complaisance extrême. Je me tais.

Il ne faut pas croire cependant que nous reconnaissions aucun perfectionnement utile dans l'art du coiffeur, fabricant de perruques; nous en donnerons deux preuves pour une.

M. Croquart, rue Montmartre, 132, a poussé cet art très loin. Il n'y a rien d'absolument nouveau dans ses produits, mais il les a beaucoup perfectionnés.

M. Mailly, rue St-Martin, 149, est déjà connu par des inventions fort utiles. Nous mentionnerons principalement : 1° ses toupets à agrafes, fabriqués par des procédés particuliers, afin de remédier à l'inconvénient des anciens toupets qui coupaient les cheveux et étaient trop lourds; 2° ses demi-perruques pour dames. La coquetterie a, dans M. Mailly, un puissant auxiliaire. Ces demi-perruques sont dissimulées avec tant de soins que les dames, qui sont obligées de s'en servir, peuvent rester nu-tête comme avec leurs cheveux naturels.

Bien malgré nous l'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain article l'examen détaillé des produits de M. Hastute et du pantographe de M. Mandard; dans le même article nous achèverons le compte rendu de la seconde division, et nous commencerons celui de la troisième.

Nous voici au milieu du mois de juin et rien encore ne porte à croire que l'exposition sera prolongée. Nous espérons cependant que le gouvernement sentira l'urgence de cette mesure; deux mois sont par trop insuffisans pour étudier les progrès de l'industrie pendant cinq années. Au reste, ce que nous demandons avec instance, les exposans le demandent comme nous, et le commerce parisien ne peut que gagner à un plus long séjour des étrangers dans la capitale.

GEORGES JANÉTY.

Revue des Tribunaux.

—

COUR DES PAIRS.

INSURRECTION DES 12 ET 13 MAI.

La cour des pairs s'est réunie, hier, sous la présidence de M. le chancelier, pour entendre le rapport de la commission chargée d'instruire sur les événemens des 12 et 13 mai.

Le rapport, qui a été fait par M. Mérilhou, contient, dit-on, les plus importans documens sur l'existence et l'organisation mystérieuses des sociétés secrètes au sein desquelles s'est formé le complot. Après avoir rappelé les faits généraux qui ont précédé et accompagné l'insurrection du 12 mai, M. le rapporteur a fait connaître les charges particulières dirigées contre les inculpés dont la mise en accusation est demandée à la cour.

Ces inculpés sont au nombre de dix-neuf, quinze présens et quatre contumaces.

Les inculpés présens sont :

Barbès, avocat, blessé; Rondil, ouvrier en parapluies; Mialon, âgé de cinquante-six ans, terrassier, réclusionnaire libéré; Lemierre (Louis-Joseph); Philippet; Detrade, tabletier, blessé; Guibert, âgé de trente-sept ans, corroyeur; Longuet, commis-voyageur; Austen; Bonnet; Nouguez; Martin, dix-neuf ans, cartonnier, blessé; Walsh; Lebarzic; Dugas.

Il paraît qu'au nombre des faits particuliers relevés par cette première partie de l'instruction se trouvent l'attaque du poste du Palais-de-Justice, et le meurtre du maréchal-des-logis Jonas, tué à la barricade de la rue Grénétat. Barbès et Rondil seraient, dit-on, accusés à raison du premier fait; le second serait imputé à l'accusé Mialon, qui aurait tué Jonas d'un coup de fusil, au moment où celui-ci, après s'être détaché de son peloton, venait reconnaître la barricade. Barbès serait aussi présenté comme auteur du meurtre commis sur la personne du lieutenant Drouineau, alors que celui-ci parlementait avec le chef de la bande dont Barbès aurait fait partie. Les autres accusés auraient été arrêtés les armes à la main, ou seraient reconnus pour avoir fait feu sur les troupes.

La plupart des accusés nieraient, dit-on, les faits mis à leur charge; quelques-uns prétendraient avoir été contraints, par violence, de prendre une arme et de se joindre aux insurgés.

En conséquence de ces faits, sur lesquels nous ne devons pas, quant à présent, donner de plus amples détails, la commission aurait déclaré, par l'organe de son rapporteur, qu'il y avait charges suffisantes contre tous les susnommés d'avoir, dans les journées des 12 et 13 mai, commis un attentat contre la sûreté de l'état.

Et, en outre, contre Barbès d'avoir commis un homicide volontaire, de guet-apens et avec préméditation, sur la personne du lieutenant Drouineau, commandant le poste du Palais-de-Justice, dans la journée du 12 mai.

Et contre Mialon, d'avoir commis un homicide volontaire, de guet-apens et avec préméditation, sur la personne de Jonas, maréchal-des-logis dans la garde municipale à cheval.

Après la lecture de ce rapport, qui a duré près de cinq heures, M. Franck Carré, procureur-général, assisté de MM. Boucly et Nouguier, substituts, a été introduit et a donné lecture d'un réquisitoire par lequel il a conclu dans le sens que nous avons indiqué plus haut.

TRIBUNAL DE LA SEINE.

Demande en main-levée d'interdiction formée par M. le marquis d'Harcourt.

Me Crémieux, avocat de M. le marquis d'Harcourt, s'exprime ainsi :

Ce n'est pas sans quelque émotion que je réclame de votre justice la main-levée de l'interdiction prononcée en 1824 contre M. le marquis d'Harcourt. S'il s'agissait de faire rendre à l'état civil un individu dont la justice avait dû protéger la faiblesse, mais dont les facultés intellectuelles, long-temps assoupies, se réveillent enfin, ce serait avec une vive joie que nous viendrions solliciter la rentrée d'un membre de la grande famille dans la vie sociale, probablement alors, nous serions secondés par les proches parens de l'interdit, heureux de délivrer un frère d'une tutelle désormais inutile. Mais aujourd'hui un fait d'une importance immense doit être le résultat du jugement que nous espérons; ce fait, nous devons le dire, c'est le mariage du marquis d'Harcourt avec la dame Emilie Lamotte. Nos adversaires le savent, messieurs, et la pensée d'une telle mésalliance est pour eux un véritable supplice. Nous ne leur en ferons pas un reproche; nous sommes hommes avant d'être avocats, et qui de nous oserait blâmer la famille d'Harcourt de s'opposer à un mariage qui doit introduire dans son sein une femme dont la mère a subi une condamnation correctionnelle? Aussi, je le déclare, je n'aurai pas pour M. d'Harcourt une parole de blâme, j'aurai plutôt des paroles de consolation.

Je dirai au pair de France que recommandent les qualités du cœur et de l'esprit : Votre frère a un immense devoir à remplir, permettez-nous de l'aider dans l'accomplissement de ce devoir. Le mariage qu'il veut contracter n'est point une preuve de la faiblesse de sa raison, c'est un acte que l'honneur lui commande, que la religion lui impose, que le cœur lui dicte. Emilie Lamotte avait seize ans à peine lorsque le marquis d'Harcourt se fit écouter d'elle. Depuis cette époque, près de vingt années écoulées n'ont pas vu s'élever entre elle et lui le moindre nuage; deux enfans sont issus de cette union, un fils de quatorze ans et une fille de neuf ans. Frappés de la honte de l'illégitimité, ils réclament de leur père l'honneur qui s'attache à l'état d'enfans légitimes. Pas un reproche ne peut s'élever contre leur mère, si ce n'est une première faute, la seule dans sa vie, d'avoir suivi, à l'âge de seize ans, M. d'Harcourt, qu'elle n'a plus quitté. Maintenir l'interdiction, c'est frapper à la fois le père et les enfans : c'est une affreuse injustice. Demander la main-levée de l'interdiction, c'est rendre l'état social au père, c'est le donner à des enfans qui méritent par leur âge et par leur position l'intérêt des magistrats et la protection de la loi.

Pour nous, messieurs, tout en songeant à la famille qui s'en va, nous devons notre appui à la famille qui vient. M. d'Harcourt n'est assurément dans aucune des circonstances qui rendent l'interdiction nécessaire; il ne s'agit pas encore d'une opposition à mariage que l'on pourra débattre plus tard, si on le juge convenable. Faut-il prolonger une interdiction qui dégrade un citoyen? Tel est maintenant le seul point à débattre.

M. le marquis d'Harcourt fut interdit en 1824; il avait alors plus de trente ans. Précédemment un conseil judiciaire lui avait été donné pour cause de prodigalité. En effet, sa vie se passait tout entière dans les cafés et dans les cabarets; il n'avait de relations suivies qu'avec le menuisier, le charron, le maréchal-ferrant et le boucher du village où sa maison de campagne se trouvait située. Cependant M. le marquis d'Harcourt était l'aîné de la famille; quelle était la cause de cette triste position? Peut-être était-il venu au monde avec un esprit peu ouvert, avec une intelligence peu développée, tandis qu'à côté de lui grandissait son frère cadet, dont l'esprit et la sagacité se révélaient de bonne heure au sein de la famille enivrée. Celui-ci obtint toutes les préférences, l'autre fut négligé dans son éducation, dans ses habitudes. Chacun, hélas! a vu sa place marquée dans le monde par ses premières années mêmes; M. le comte d'Harcourt est pair de France, M. le marquis d'Harcourt est interdit.

Déjà, en 1824, il avait auprès de lui Emilie Lamotte; il voulut l'épouser; il fit à sa mère des sommations respectueuses; on répondit par une demande en interdiction; les tribunaux l'accueillirent, non à cause de la mésalliance qu'il projetait, mais parce que la vie que menait le marquis d'Harcourt, la misérable situation dans laquelle il s'était placé ne permettaient pas de croire qu'il eût conservé la rectitude de sa raison, qu'il fût en état de comprendre les conséquences, pour sa famille et pour lui même, d'un mariage aussi disproportionné.

Ce que je viens de dire, messieurs, résulte des

enquêtes d'un jugement, procédure qui, en 1824, fut suivie par défaut, jusqu'au dernier moment, contre le marquis, auquel on avait persuadé que la mesure réclamée contre lui ne serait que transitoire, et qu'elle devrait améliorer sa position pécuniaire.

En 1828, l'interdit forma une demande en main-levée, mais trois ans à peine s'étaient écoulés depuis le jugement, les circonstances n'avaient pas changé d'une manière assez sensible; il succomba devant le tribunal et devant la cour.

Mais aujourd'hui, messieurs, quinze ans ont passé sur l'interdit : toute sa vie a changé. Retiré dans la maison qu'il habite, avec la femme dont il a fait sa compagne, M. d'Harcourt, s'il ne vit pas en grand seigneur avec 12,000 livres de rente, se conduit du moins en homme sage et rangé.

Il est vrai que le conseil de famille s'est unanimement opposé à l'émancipation réclamée par le marquis; mais aucun fait n'a été signalé par le conseil, et les appréhensions perpétuelles de la famille, en présence du mariage projeté, expliquent suffisamment cette résistance que vous ne sauriez partager.

En effet, messieurs, vous avez interrogé M. d'Harcourt, vous vous êtes convaincus par vous-mêmes que sa raison est saine, que son jugement est solide, qu'il connaît et apprécie parfaitement la position qu'il a, celle qu'il veut conquérir.

Permettez-moi de remettre sous vos yeux cette pièce décisive du procès.

Me Crémieux lit l'interrogatoire subi devant le tribunal en chambre du conseil.

Messieurs, dit-il, ensuite, je dois attendre maintenant la défense de mes adversaires; j'ose espérer d'avance qu'elle ne parviendra jamais à démontrer que M. le marquis d'Harcourt est dans un état de fureur, de démence ou d'imbécillité, qui autorise à le laisser plus long-temps dans les liens d'une dégradante interdiction.

Me Delangle, avocat de la famille d'Harcourt, s'oppose à la demande formée par M. le marquis d'Harcourt. « Déjà dit-il, en 1828, une tentative semblable a été faite, M. le marquis d'Harcourt a voulu échapper à la tutelle que les tribunaux avaient cru devoir lui imposer; les motifs qui ont amené cette décision ont-ils cessé d'exister? Non, sans doute, s'il faut s'en rapporter au conseil de famille qui, après avoir été consulté, a répondu négativement. M. le marquis d'Harcourt, né en 1785, a, dès ses plus jeunes années, compromis toute sa fortune, en se livrant à des escrocs et à des joueurs qui composaient toute sa société; ainsi, pour ne citer que quelques exemples des vols dont il a été victime : Un jour il prête 200,000 fr. et reçoit, comme gage de sa créance, de prétendus lingots d'argent qui ne sont que des fragmens de cuivre recouverts de papier argenté. Un de ses amis, je ne veux pas le nommer, avait une maîtresse; il trouve plaisant de lui faire constituer une pension par M. le marquis d'Harcourt. Plus tard il est mis à Ste-Pélégie, et quand on lui ouvre les portes de cette prison, il refuse de sortir, il déclare qu'il veut rester sous les verroux, et que les gens qui sont avec lui lui paraissent infiniment plus honnêtes que ceux qui jouissent de leur liberté.

Enfin commence la liaison avec Emilie Lamotte. Sans doute, l'extrême jeunesse servira d'excuse à M. le marquis d'Harcourt? mais non. Il a trente-six ans, et la femme à laquelle il va s'attacher, il la tire de la classe et de la famille la plus méprisable. C'est la fille d'un ancien garde-chasse, d'un cabaretier de Chantilly, qui vit avec une fille publique. Sa mère a été condamnée plusieurs fois pour vol, et mise sous la surveillance de la police. C'était là que M. d'Harcourt plaçait son affection. Mais ce n'est pas assez d'ignominie : M. d'Harcourt veut braver publiquement sa famille indignée; il installe, un dimanche, cette fille à l'église, dans le banc des d'Harcourt, le banc des anciens seigneurs. Le curé chasse cette misérable au milieu de la rumeur qu'excite un pareil scandale. Emilie Lamotte est arrêtée par les gendarmes, et le marquis d'Harcourt, nouveau chevalier Desgrieux, suit en pleurant sa maîtresse. La vie de cabaret, la vie la plus abjecte, est celle du marquis d'Harcourt. Emilie Lamotte devient mère, et le marquis d'Harcourt s'empresse d'accepter bravement cette paternité.

La mesure était dès lors comblée, et dans l'intérêt de tous il fallait provoquer l'interdiction de M. le marquis d'Harcourt; cette demande de la famille était facile à justifier : d'autres faits non moins graves dénotaient la dégradation morale la plus complète. Ainsi, les propos les plus insultans n'éveillaient pas la moindre susceptibilité de la part du marquis d'Harcourt : Emilie Lamotte l'appelait bête, sot, cochon, et il demeurait impassible; on le voyait dans les rues se promener donnant le bras à des palefreniers; dans les étables, il préparait la litière des animaux qui y étaient renfermés; chez le maréchal-ferrant, il attisait le feu de la forge et tenait le pied des chevaux.

Me Delangle explique comment, en 1828, une succession recueillie par le marquis d'Harcourt engagea les personnes qui l'entouraient à provoquer la main-levée de l'interdiction. A cette époque, le tribunal et la cour royale, sur l'appel, repoussèrent également cette tentative. Doit-elle mieux réussir aujourd'hui? Rien ne prouve que M. le marquis d'Harcourt ait renoncé à ses habitudes ignobles.

On soutient que le marquis d'Harcourt n'est ni fou ni imbécille; mais la raison est chose relative. L'héritier d'une grande maison doit avoir des relations élevées et des habitudes décentes. Il n'est point permis à un homme de cette condition de descendre aux liaisons dégradantes et aux fréquentations les plus viles. Assurément, un homme comme M. le marquis d'Harcourt, qui vit avec des palefreniers et des cabaretiers, n'a pas une intelligence droite et une saine raison. M. d'Harcourt a cinquante-quatre ans à l'heure qu'il est : le feu des passions de la jeunesse doit être quelque peu amorti, et cependant il n'a pas encore l'âge de raison, si on examine sa folle conduite et son obstination insensée. Sa vie se passe à fumer, à chasser, à subir les ordres d'Emilie Lamotte! Il tient une table d'hôte; il loge rue Louis-le-Grand, et reçoit un pensionnaire à raison de 60 fr. par mois. Est-ce là ce qu'il doit à son nom, à sa famille, à sa dignité personnelle?

Mon adversaire, continue Me Delangle, affirme que M. le marquis d'Harcourt ne fait pas de dettes, mais son interdiction est aussi notoire que la vie de Napoléon. On parle aussi de son amour pour ses enfans, mais il ne les a pas encore fait baptiser. En définitive, M. le marquis d'Harcourt est tel aujourd'hui qu'en 1824 et 1828, et un conseil judiciaire ne saurait suffire.

Me Crémieux, dans une réplique animée, répond aux objections de son adversaire, et termine ainsi :

Répondez, si votre frère s'engageait aujourd'hui sur l'honneur à ne pas épouser Emilie Lamorte, oseriez-vous vous opposer à la main-levée de son interdiction? Avouez-le; aussi bien vos injures contre une femme à laquelle vous ne pouvez rien reprocher, contre sa mère morte depuis deux ans, vos injures prouvent assez le sentiment qui vous anime. Encore une fois, je ne blâme pas vos efforts, je les comprends; mais n'est-ce donc rien que deux enfans illégitimes réclamant la légitimité et la famille? Vous avez invoqué la religion, vous vous êtes plaints de ce que l'eau du baptême n'avait pas encore sanctifié leurs fronts; mais la religion ne commande-t-elle pas avant tout à M. d'Harcourt de rendre sainte et légale l'union qui a donné le jour à ses deux enfans? Mais n'est-ce donc rien que de laisser sous le poids d'une interdiction un homme qui a tout droit à rentrer dans la vie sociale? Enfin, n'est-ce donc rien pour vous, même en craignant une mésalliance, de voir votre propre frère, votre aîné, le marquis d'Harcourt, rendu à sa dignité d'homme et de citoyen?

M. l'avocat du roi appuie dans ses conclusions la demande de M. le marquis d'Harcourt.

Le tribunal fait main-levée de l'interdiction prononcée précédemment contre M. d'Harcourt; mais en même temps on lui a reconnu un conseil judiciaire.

TIVOLI.

C'est dimanche prochain qu'aura lieu à Tivoli la grande fête extraordinaire qui a été retardée jusqu'alors par les mauvais jours. Dédiée au commerce et à l'industrie, cette solennité ne peut manquer d'attirer l'élite de la société que Paris recèle à cette heure. Les lettres d'invitation qui avaient été adressées au commerce le 9 juin seront reçues le 16. Aux mille attraits qu'il possédait déjà, Tivoli, ce délicieux jardin qui rappelle aux voyageurs les charmantes villa de Rome, vient d'ajouter un nouveau spectacle, celui des deux jeunes acrobates anglais, M. et Mlle Winther, le frère et la sœur, âgés l'un de 19 ans et l'autre de 18. Ces jeunes gens déploient sur la corde et surtout dans la gavotte qu'ils dansent sur deux cordes parallèles, une élégance, une souplesse, une grâce que nous n'avions encore rencontrée chez aucun de nos acrobates les plus célèbres. Les danses de l'Opéra n'ont rien de plus parfait; Mlle Winther, gracieuse et modeste jeune personne, est sans contredit la Taglioni de la danse de corde. Nous ne saurions donc trop engager nos lecteurs à courir à ce ravissant spectacle que Londres est près de nous ravir. Un très beau feu d'artifice terminera cette brillante fête.

Revue de cinq Jours.

10 JUIN. — On reçoit de Bruxelles de nouveaux détails sur les ravages causés par l'ouragan du 4 juin :

« A Borght, près de Vilvorde, seize maisons sont complètement détruites. On a déjà retrouvé quarante-deux cadavres, et les recherches continuent. A une demi-lieue de Louvain, une femme avec ses quatre enfans, chassée par la crue des eaux, s'est noyée dans la Dyle avec sa malheureuse famille. Une partie des rues de Louvain a été couverte d'eau; les abords du chemin de fer sont tout à fait inondés; aux environs de la ville, une ferme a été, pendant la nuit, remplie d'eau, et treize personnes y ont trouvé la mort. Pendant toute la journée du 5, le service du chemin de fer a été interrompu entre Gand et Bruxelles. »

— Il paraît que les architectes anglais ressemblent aux nôtres; ils oublient toujours quelque chose dans les devis. Ainsi, pour le château de Windsor, ils avaient totalement laissé de côté les écuries. L'oubli vient d'être réparé; 70,000 liv. sterl. (1,750,000 francs) viennent d'être votés par le parlement pour la construction des écuries et d'un manége, afin que la reine puisse se livrer à l'exercice du cheval, même le jour où le temps est mauvais, cet exercice fréquent étant nécessaire à sa santé.

— L'ancien et magnifique hôtel du cardinal de Richelieu, construit après la bataille de Hanovre et connu sous le nom de l'hôtel de la Caisse hypothécaire, est en démolition. Par suite de ces travaux la rue d'Antin, qui aboutit à celle Neuve-Saint-Augustin, se prolongera en ligne directe jusque dans la rue du Port-Mahon, et de chaque côté de ce prolongement s'élèveront six nouvelles maisons.

— On assure que dans le testament de M. le cardinal Fesch se trouvent les dispositions suivantes en faveur du diocèse de Lyon :

Il lègue à l'église cathédrale sa chapelle particulière; au palais archiépiscopal une statue de Saint-Pierre en bronze doré; quelques tableaux de sa galerie aux Chartreux, au séminaire de

l'Argentière et à l'établissement religieux de Pradines, fondé par lui, et où il s'était retiré en 1814, lors de l'invasion étrangère. Il témoigne le désir d'être inhumé dans l'église de Saint-Jean.

— L'ordonnance de police concernant les armuriers n'a point encore reçu son exécution. Les armuriers sont en reclamation.

— Le pacha d'Egypte vient de faire présent au gouvernement français, pour la ménagerie du Jardin-des-Plantes, de quelques animaux curieux parmi lesquels se trouve un magnifique lion apprivoisé.

— L'ouverture du *Casino*, rue de la Chaussée-d'Antin, est toujours fixée au 16 de ce mois, malgré les ravages occasionnés dans les jardins par les derniers orages qui ont éclaté sur Paris ces jours derniers. Les ouvriers ont réparé le mal en peu d'instans, et les embellissemens ont été continués par Ciceri, qui y apporte un soin tout particulier. Ainsi, rien n'égalera la splendeur de la fête que l'administration prépare.

11. — Madame la duchesse d'Angoulême est arrivée, le 29 mai, à Vienne avec la comtesse de Rosny (fille de madame la duchesse de Berry). S. A. R. est entrée dans la capitale avec une voiture de cour à six chevaux qu'on avait envoyée au devant d'elle jusqu'au premier relai; elle est descendue au château. Aujourd'hui, les augustes hôtes se rendront à Schœnbrunn; après s'être arrêtées cinq jours à Vienne, les princesses repartiront pour Kirchberg.

— Une lettre d'Amsterdam révèle le nom de la princesse objet d'une passion à laquelle on assure que le czarewitch s'abandonne complètement. Cette princesse est la fille de Jérôme Bonaparte, ex-roi de Westphalie. Pendant son séjour à Florence, le grand duc l'a vue tous les jours. Les personnes qui entouraient le prince ont pensé que l'empereur de Russie aurait à se mettre encore une fois au-dessus des exigences de la politique, comme pour le mariage du duc de Leuchtemberg avec la grande-duchesse Marie. On fait les plus grands éloges de la fille du roi Jérôme.

— Huit des élève de l'Ecole polytechnique détenus à l'Abbaye ont été mis en liberté : vingt-un restent renfermés. Aucune explication n'a encore été donnée ni à ceux qui sont sortis ni à ceux dont la détention est prolongée.

— Samedi le tonnerre est tombé sur le dôme des Invalides, a enlevé tous les clous des ornemens dorés du dôme, et s'est perdu dans une petite cour.

— Pendant le dernier orage, hier la foudre est tombée dans le jardin des Tuileries.

— Depuis le mois de mai, les recettes hebdomadaires ont commencé à excéder de nouveau les demandes de remboursement à la caisse d'épargne de Paris, et il résulte du relevé des cinq mois écoulés depuis le 1er janvier qu'il y a à peu près balance sur la masse; en effet, il a été déposé 12,330,000 fr., et les demandes de remboursement se sont élevées à 12,740,000 fr.; mais comme toutes les sommes dont le remboursement est demandé ne sont pas retirées, on peut dire qu'il y a balance pour ces cinq mois. Dans le mois de mai, l'excédant des dépôts sur les retraits a été de 400,000 fr.; il avait été de 1,300,000 fr. en janvier.

— L'orchestre du Casino poursuit activement ses répétitions. Qu'on s'imagine les grandes partitions des plus belles symphonies exécutées par cent quarante musiciens pris, la plupart, dans les orchestres du Conservatoire et de l'Opéra, et l'on aura une idée de la perfection qui présidera aux concerts dirigés par M. Jullien.

12. — Des lettres particulières de Toulon portent à 30 bâtimens de guerre le nombre des navires qui sont en état d'armement ou de réparation, et qui sont destinés à aller rejoindre l'escadre du Levant. Il paraît que cette escadre formerait deux divisions, dont l'une serait destinée à surveiller la flotte turque, et l'autre la flotte égyptienne. Cette escadre se réunirait à celle de sir Robert Stopfort, et formerait une flotte de 75 navires, tandis que les forces navales combinées de la Russie et la Turquie ne s'élèvent pas à plus de 50 à 60 voiles.

— La cour des pairs s'est réunie aujourd'hui à huis-clos pour entendre le rapport présenté par M. Mérilhou au nom de la commission chargée d'instruire sur les événemens des 12 et 13 mai.

— Les travaux de la prison du Luxembourg sont terminés. M. Valette y a été installé, ces jours-ci, comme directeur, et il paraît qu'aussitôt l'arrêt de mise en accusation, les accusés y seront transférés.

La prison peut contenir environ cent détenus.

— Le prince François Borghèse est mort hier à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il était âgé de 63 ans. Les trois fils du prince sont héritiers de son immense fortune. L'aîné porte le nom de Borghèse. Les deux puînés ont les titres de prince Aldobrandini et Salviati du nom des domaines qu'ils sont appelés à recueillir.

— Des correspondances d'Afrique portent que cinq Arabes qui faisaient partie de la conspiration du 1er mai ont été exécutés à Constantine. Cette conspiration, d'après ces correspondances, aurait eu plus de gravité qu'on ne l'avait pensé d'abord; il ne s'agissait de rien moins que de profiter d'une revue passée hors de la ville pour s'emparer de Constantine, y mettre le feu, égorger les Français et les indigènes amis des Français. Achmed-Bey, l'âme du complot, s'était rapproché à trois lieues de Constantine pour attaquer à l'improviste nos troupes à l'heure même de l'exécution du complot. C'est une de ses femmes qui a livré son secret, et quoique frappée de trois coups de poignard, elle survit encore pour attester la vérité de ses révélations.

— On crie par les rues de Madrid, dit un journal, la grande nouvelle du départ de la reine-régente pour l'armée où elle va prendre le commandement général des armées d'opérations.

— M. Alexandre Lenoir, fondateur de l'ancien musée des Petits-Augustins et l'un des plus savans antiquaires de France, est mort hier à Paris, à l'âge de 75 ans.

— La ville de Bayeux vient de mettre en adjudication, au prix de 11,000 fr. environ, l'entreprise des travaux pour l'établissement d'une galerie destinée à la conservation de la fameuse tapisserie de la reine Mathilde.

— Une chose digne de remarque, c'est que les numéros des deux régimens qui forment en ce moment la garnison de Douai, ont donné chacun un souverain à l'Europe. L'empereur Napoléon sort du 4e régiment d'artillerie, et Bernadotte, roi de Suède, a servi dans les rangs du 60e de ligne.

13. — D'après les lettres de Constantinople, en date du 22 mai, la situation n'a pas changé. Les armées turque et égytienne sont toujours en présence, et la diplomatie redouble d'efforts pour empêcher un conflit qui semble imminent.

— Le prince Albert de Prusse partira incessamment pour St-Pétersbourg, à l'effet d'être témoin du mariage du duc de Leuchtenberg et de la princesse Marie. La cour impériale avait manifesté le désir de posséder le roi de Prusse, pendant les fêtes du mariage, mais les médecins se sont formellement opposés à ce voyage. En conséquence le roi passera l'été comme de coutume à Tœplitz.

— On dit que, par suite des événemens du 12 mai, la police s'occupe activement de faire quitter Paris aux condamnés politiques qui ont une surveillance à subir et auxquels une résidence a été assignée.

— Voici le résultat de l'affaire du *Moniteur républicain* qui ne s'est terminée qu'à deux heures du matin :

Les cinq accusés Boudin, Fombertaut, Guillemin, Minor Lecomte et Joigneau ont été condamnés à cinq ans de prison et cinq ans de surveillance de la haute police.

Gervais-Corbière et Aubertin ont été acquittés.

— Une lettre particulière de la Vera-Cruz, le 9 avril, porte ce qui suit :

« L'amiral Baudin a fait évacuer le fort de Saint-Jean-d'Ulloa. Les troupes qui occupaient cette forteresse se sont rendues à bord des bâtimens de l'escadre, où l'on transporte en toute hâte le matériel. Depuis le 4, le pavillon mexicain flotte de nouveau sur le fort d'Ulloa. »

— On annonce que le corps des contrôleurs aux recettes des finances de la ville de Paris est supprimé par une ordonnance du 5 juin courant, et que les titulaires seront appelés à des perceptions en provinces ou recevront la moitié de leurs appointemens pendant trois ans.

— M. Ponce Camus, peintre d'histoire, particulièrement distingué comme auteur du tableau de *Napoléon au tombeau du grand Frédéric*, vient de décéder à Paris, le 3 de ce mois, à l'âge de soixante-trois ans.

— Les musées du Louvre seront rendus au public et aux artistes le 15 de ce mois.

14. — *Dépêche télégraphique* :

« Le paquebot du Levant est arrivé avant-hier soir 12 juin. Les dépêches qu'il apporte démentent complètement le bruit d'hostilités entre les armées turque et égyptienne.

» Il y a eu à la vérité une rixe entre des soldats des deux armées, mais elle a été facilement réprimée par les officiers des deux camps. »

— Le roi, sur le rapport de M. Villemain, ministre de l'instruction publique, a autorisé l'Académie française à affecter la somme de 6,000 fr., sur la fondation Monthyon, pour récompenser une ou plusieurs traductions imprimées à partir du 1er janvier 1839, et qui reproduiraient avec fidélité et talent des ouvrages remarquables par un grand caractère d'utilité morale. »

— Le *Journal des Débats* annonce que M. Thiers part demain pour les eaux des Pyrénées.

D'un autre côté voici ce qu'annonce le *Libéral du Nord*, du 13 juin :

« M. Thiers doit, assure-t-on, venir passer à Lille la plus grande partie de l'été. Il doit quitter Paris demain pour se rendre avec sa famille aux eaux de Cauterets dans les Pyrénées, il y restera six semaines, après lesquelles il viendra habiter le chef-lieu de notre département. »

— La commission des sucres a entendu hier les délégués des colonies. Aujourd'hui elle a dû entendre les délégués de la betterave. Demain elle entendra ceux des ports, et samedi les délégués de l'agriculture.

— Huit prétendans s'étaient d'abord mis sur les rangs pour succéder au fauteuil laissé vacant à l'Académie des beaux-arts par la mort de Paër; mais cinq seulement ont persisté à se porter candidats. MM. Ouslow, Berlioz et Adam, par une délicatesse qui leur fait honneur, se sont retirés du concours pour rendre hommage au talent et à la célébrité de l'auteur de la *Vestale* et de *Fernand Cortez*. Ces chefs-d'œuvre suffisent pour que le public ratifie le choix que l'Académie ne manquera sans doute pas de faire demain.

— C'est aujourd'hui que M. Mocker, qui possède, dit-on, une fort jolie voix et un jeu très spirituel, doit débuter à l'Opéra-Comique par le rôle de Polichinelle dans l'opéra comique de ce nom, dont la première représentation avait été retardée par une indisposition de mademoiselle Rossi.

L'article intitulé : *Les derniers momens du prince de Talleyrand*, par un témoin oculaire, était emprunté à la traduction de la *Revue britannique*. Nous prenons occasion de cette rectification pour recommander à nos lecteurs ce recueil que dirige M. Félix Pyat, avec une haute et noble intelligence.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

20 JUIN 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 34.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN. . . . . 48 fr
POUR SIX MOIS. 25
POUR TROIS MOIS. 13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN. 6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

Le portrait de PAGANINI sera joint au numéro prochain.

WELLINGTON.

Lorsque vos regards se portent attentifs sur les magnifiques gravures anglaises qui reproduisent la chute et les malheurs de Tippou-Saïb, entouré de ses fils en deuil; quand vous contemplez ces beaux paysages de l'Inde si humides et si chauds, ces arbres panachés, l'éléphant à la tour dorée, les cipayes noircis sous leur costume européen, au milieu de ces troupes anglaises avec leur empreinte de sang-froid et de résignation militaire; puis les murs élevés de Seringapatam et leurs larges canons qui lancent la mort, vous trouverez, au milieu des éclats de la fumée et des cimeterres étincelans, un jeune officier, au teint calme, aux manières froides, avec ce regard méditatif qui signale une grande destinée; cet officier est sir Arthur Wellesley, depuis connu sous le titre de duc de Wellington.

Arthur est le quatrième fils de Gérard Colley Wellesley, comte de Mornington, et d'Anne Hill, fille du vicomte Dungauon. Il naquit à Dungan-Castle, le 1er mai 1769, la même année où vint à la vie Napoléon; année féconde en génies militaires. Sir Arthur fut élevé au collége d'Eton, puis envoyé en France à l'école militaire d'Angers; car la monarchie avait alors les meilleurs établissemens militaires. Il entra de fort bonne heure au service, et obtint une commission d'officier dans le quarante-unième régiment; sir Arthur acheta, en 1793, la lieutenance-colonelle du trente-troisième régiment, et c'est avec ce grade qu'il fit partie de l'expédition d'Ostende contre la république française; il commandait une brigade dans la retraite de Hollande, sous le duc d'York. La domination anglaise est si vaste qu'il n'est pas rare de voir les officiers, même de la grande noblesse, envoyés d'un monde à l'autre; le jeune Arthur Wellesley fut destiné pour la Jamaïque. Une tempête ayant rejeté la flotte au port, le jeune officier, après avoir recruté son régiment en Irlande, vit sa destination changée; il dut le commander pour une expédition sur les bords du Gange. Le marquis Wellesley, son frère, venait d'être nommé gouverneur-général de l'Inde; le colonel Arthur l'y accompagna. Il combattit vaillamment contre Tippou-Saïb, ce noble ami de la nation française; et contribua à la prise de Seringapatam, à la tête des forces auxiliaires fournies par le nizam. Sir Arthur exerçait, en 1800, les fonctions de gouverneur de Seringapatam, lorsque Hondiah Waugh, aventurier indien, fit une incursion sur les terres de la compagnie, à la tête de 5,000 hommes de cavalerie. On semble assister à une féerie des *Mille et une nuits*, quand on contemple cette puissance des Anglais dans l'Inde; immense établissement au milieu des Indous, des Mahrattes, et Calcutta, Madras, vastes capitales aujourd'hui presque aussi civilisées que Paris et Londres; les mœurs molles et douces se mêlant à la vie active et militaire! Cette féerie restera-t-elle long-temps à nous éblouir de ses rubis, de ses diamans, de ses topazes brillantes? L'Inde est menacée par un double danger : la séparation avec la mère-patrie et l'accroissement démesuré de la Russie, qui, par la Georgie et la Perse, entoure la presqu'île du Gange de ses grands bras.

Sir Arthur Wellesley se distingua dans la guerre contre les Mahrattes, et il reçut le commandement de douze mille hommes de cavalerie qui devaient se porter sur le territoire des Mahrattes. Dans une saison peu favorable, et pendant une marche longue, il avait pris de telles mesures pour assurer les mouvemens et la subsistance de ses troupes, qu'il acheva une campagne difficile sans presque subir aucune perte. C'était l'époque où le général Bonaparte occupait l'Egypte; et, une circonstance assez curieuse, c'est que sir Arthur fut un moment destiné au commandement de l'expédition fabuleuse, qui, de Calcutta, devait traverser l'isthme de Suez et prendre les Français par le désert. Ainsi le jeune Arthur Wellesley aurait été appelé à combattre dès l'origine le jeune Bonaparte, qu'il retrouva empereur vieilli aux plaines de Waterloo. La campagne de Wellesley dans l'Inde est remarquable : il eut alors à combattre les forces confédérées de Scindiah et du Rajah de Bérar; il les attaqua auprès du village fortifié d'Assye, qui a donné son nom à une célèbre bataille. Sir Arthur détruisit la cavalerie de Scindiah, défit l'infanterie de Bérar, dans les plaines d'Argomme, et s'empara de la forteresse de Gaouelgar, ce qui amena la soumission des deux chefs. Un monument en mémoire de la bataille d'Assye est encore à Calcutta, et les habitans de cette ville offrirent au général victorieux une épée de la valeur de mille livres sterling. Les officiers lui présentèrent un vase d'or, que le duc garde encore à Apsley-House. Le parlement d'Angleterre lui vota des remercimens, et le roi le nomma chevalier de l'ordre du Bain. L'Inde fut donc le premier champ de bataille du duc de Wellington. Sir Arthur revint en Angleterre, en 1805, pour prendre le commandement d'une brigade dans l'armée du général Cathcart, qui devait agir sur le continent. Le

général qui naguère avait combattu sur les bords du Gange allait porter sa fortune en Allemagne. L'expédition fut rappelée par suite de la bataille d'Austerlitz, glorieuse victoire qui fit mourir Pitt de douleur ; car, en Angleterre, le pays des grandes opinions, la chute d'une noble espérance dévore les entrailles des hommes d'état.

Alors commence la vie politique du duc de Wellington : l'aristocratie anglaise doit tant de dévoûment au pays ; les tories s'y donnent corps et âme. Il n'est pas rare en Angleterre d'être membre du parlement et officier en activité de service ; la vie du torysme est essentiellement patriotique. Ce mélange des situations politiques et des devoirs de la hiérarchie militaire constitue cet esprit d'ordre et de tenue dans la majorité ou la minorité. En 1806, Newport, dans l'île de Wight, nomma sir Arthur son député à la chambre des communes, et, dans la même année, sir Arthur épousa miss Pakenham, sœur du comte de Longford, noble femme résignée à la destinée errante de son mari. En 1807, sir Arthur fut nommé premier secrétaire de l'Irlande sous le duc de Richemont. Dans l'expédition de Copenhague, qui souleva tant de tempêtes au parlement, sir Arthur Wellesley commandait la réserve de l'armée, sous le général Cathcart : il fut chargé de la capitulation de Copenhague, qui fut discutée, arrêtée et signée en une seule nuit. Les deux chambres du parlement votèrent des remercîmens unanimes à son armée ; et l'orateur de la chambre des communes les lui adressa personnellement lorsqu'il y reprit sa place à son retour. Le théâtre de la guerre grandissait. Sir Arthur allait se trouver en face des glorieuses armées de France, sous des chefs dont la renommée retentissait. En 1808, il reçut l'ordre d'embarquement pour la Corogne ; l'Espagne était envahie, et l'Angleterre allait chercher un champ de bataille pour se mesurer avec Napoléon. La flotte se dirigea sur Oporto ; c'est par le Portugal que sir Arthur effectua son débarquement ; il avait en face les vieux régimens de la grande armée. Le général Junot jouait le roi à Lisbonne ; la monarchie de la maison de Bragance allait, comme une bague brillante, au doigt de tous ces chefs aventureux que Napoléon envoyait là comme par disgrâce. Junot compromit l'armée par son peu de capacité et ses ostentations de vainqueur. Le 21 août fut marqué par la bataille de Vimiera. Les Français avaient pris l'offensive ; il y avait tant de dénuement et de misères dans l'armée commandée par Junot qu'il fallut songer à une capitulation. La triste convention de Cintra portait, comme principale condition, que les Français évacueraient le Portugal et repasseraient en France avec armes et bagages. Sir Arthur ne signa pas cette convention ; le véritable auteur fut sir Henri Dalrymphe : l'opposition l'attaqua violemment. Arthur Wellesley quitta l'armée pour assister à tous ces débats et au procès de Dalrymphe devant la cour martiale. La convention de Cintra, flétrie si poétiquement par lord Byron dans *Childe Harold*, priva Dalrymphe du commandement en chef ; il fut confié à Arthur Wellesley qui débarqua le 22 avril 1809, à Lisbonne. Napoléon faisait alors un triste portrait du général Anglais : « Nous souhaitons, disait-il, que lord Wellington commande les armées anglaises ; du caractère dont il est, il essuiera de grandes catastrophes... Sir John Moore et lord Wellington ne montrent nullement cette prévoyance, caractère si essentiel à la guerre, et qui conduit à ne faire que ce qu'on peut soutenir, et à n'entreprendre que ce qui présente le plus grand nombre de chances de succès. Lord Wellington n'a pas manifesté plus de talens que les hommes qui dirigent le cabinet de Saint-James. Vouloir soutenir l'Espagne contre la France, et lutter sur le continent avec la France, c'est former une entreprise qui coûtera cher à ceux qui l'ont tentée, et qui ne leur rapportera que des désastres. » Ainsi s'exprimait Napoléon dans le *Moniteur*. A ce moment, sir Arthur n'avait plus en face de lui un général présomptueux et sans expérience comme Junot : le maréchal Soult avait reçu le commandement de l'armée de Portugal ; vieux soldat, il devait déployer cette longue tactique militaire qui le place au premier rang. La bataille incertaine de *Talaveyra de la Reyna* fut célébrée en Angleterre comme la victoire la plus décisive : l'enthousiasme fut à son comble, et, malgré les discours de l'opposition, les deux chambres votèrent des remercîmens à sir Arthur ; elles ajoutèrent une annuité de deux mille livres sterling. Le cabinet l'éleva à la pairie avec le titre de lord vicomte de Wellington de Talaveyra. La junte de Cadix, qui jusqu'ici lui était opposée, lui offrit le rang et les appointemens de capitaine-général de l'armée espagnole. Arthur Wellington n'accepta qu'un présent de quelques chevaux de race andalouse, que les Espagnols lui offrirent au nom du roi Ferdinand VII. La marche rapide des maréchaux Soult et Ney, arrivant de Salamanque dans l'Estramadure, le forcèrent à une retraite non moins rapide que son mouvement en avant ; il traversa le Tage pour défendre le passage d'Almarez et la partie inférieure du fleuve. Le vicomte de Wellington prit une position de résistance pour combattre les vieux maréchaux de Napoléon : Masséna entrait aussi en Portugal, et commençait ses opérations par les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Aujourd'hui, vieilli dans son palais de Apsley-House, le duc de Wellington se complaît à raconter sa campagne de Portugal, parce que ce fut de sa part une grande résistance, une tactique raisonnée comme un système, et qu'il eut en face de lui les maréchaux les plus renommés de l'empire, le vieux Masséna, Soult, puis Marmont, habile et courageux stratégique, mais toujours malheureux, et Ney le plus téméraire de tous ; à Apsley-House, le duc de Wellington a fait reproduire les fameuses lignes de Torres-Vedras, dont il traça lui-même le plan, et qu'il fit exécuter avec une si fabuleuse persévérance. Elles étaient destinées à protéger Lisbonne, et s'étendaient de la mer au Tage, au point où le fleuve, large d'environ 12 milles, les défendait aussi bien que la mer même. Ces lignes furent établies avec tant de secret, que Masséna resta immobile d'étonnement à leur aspect. La tactique anglaise, qui consiste surtout à se concentrer dans une position fortifiée, se déploya dans tout son luxe en cette circonstance. Masséna, le fils de la victoire, passa près de six mois devant ces lignes, magnifique spectacle militaire : comme un lion impatient de combattre ; il tournait autour de ces masses de granit et de ces eaux du grand fleuve, vaste comme la mer. Masséna attendait des secours de France, il n'eut ni soldats ni vivres ; alors le maréchal opéra difficilement sa retraite jusque sur les frontières d'Espagne. Quand le duc de Wellington parle de la campagne de Portugal, il ne reconnaît que deux grandes capacités militaires, le maréchal Soult et Masséna ; il n'admet aucune autre supériorité dans nos guerres que celle de Napoléon. La délivrance du Portugal valut encore à lord Wellington des remercîmens du parlement ; on lui vota des subsides, et, pour perpétuer la renommée de la grande résistance militaire qui avait sauvé le Portugal, on lui décerna le titre de marquis de Torres-Vedras. A cette époque, le gouvernement anglais multipliait les témoignages de reconnaissance pour ses généraux ; il avait besoin de féconder le dévoûment, et déjà l'Angleterre voyait dans le duc de Wellington un homme qu'on pouvait opposer à la fortune de Napoléon. On avait essayé d'abord de comparer le génie de Nelson au génie de l'empereur ; Nelson était mort à Trafalgar. Le duc de Wellington s'élevait ; telle était au moins la pensée et l'ambition du parlement. La lenteur de la tactique anglaise fut une grande faute, depuis le blocus d'Alméida jusqu'au siége de Badajos. La bataille de Fuente-d'Onoro devint, pour le duc de Wellington, une dure leçon de stratégie. Les juntes n'étaient pas favorables à l'Angleterre ; pourtant lord Wellington avait organisé sur un vaste pied de guerre l'armée portugaise ; à Lisbonne, tout déjà obéissait aux ordres de l'Angleterre, qui fournissait munitions, artillerie, vêtemens et armes du soldat ; le Tage voyait une formidable flotte anglaise.

C'est dès ce moment que l'influence de l'Angleterre dans la Péninsule a pris une si grande extension ; le Portugal fut destiné à un état de vassalité ; les liens commerciaux vinrent fortifier les liens militaires que la guerre avait fondés dans une alliance si puissante. Lord Wellington, appuyé sur les forces nationales, passa une fois encore le Tage pour s'opposer au ravitaillement de Ciudad-Rodrigo, point central des opérations. Ciudad-Rodrigo fut emporté d'assaut après onze jours de tranchée ; la fortune ne souriait plus à Napoléon. Le maréchal Masséna avait été rappelé ; Soult était au midi de l'Espagne, le maréchal Marmont n'était pas heureux : le duc de Wellington, au contraire, venait de vaincre les répugnances de la régence de Cadix. Après la prise de Badajoz, cette régence le créa grand d'Espagne de première classe, duc de Ciudad-Rodrigo, et lui confia le commandement général des armées espagnoles. Le parlement lui vota une nouvelle pension de deux mille livres sterling. Quelques mois après, Badajoz fut emporté d'assaut par les armées anglaises ; la destinée n'était plus pour la France ! Maître alors de ses flancs, le duc de Wellington entra sans hésiter en Castille, avec une grande supériorité de moyens, à la face des généraux divisés et d'une cour sans énergie, car Napoléon n'était pas là pour imposer son immense unité. Ici fut livrée la bataille de Salamanque qui décida du sort de l'Espagne. Lord Wellington vint à marche forcée sur Valladolid ; tournant à sa droite, il fit un mouvement hardi en se portant sur Madrid ; Joseph Napoléon, tête si médiocre, fit sa retraite sur Burgos. La guerre d'Espagne était ainsi décidée, et ce fut une grande joie en Angleterre : de nouveaux remercîmens du parle-

ment furent décernés à lord Wellington; le régent lui conféra le titre de *marquis*, et la chambre des communes vota cent mille livres sterling pour lui former un établissement. J'ai besoin d'entrer dans tous ces détails pour bien faire connaître la cause de la grande fortune politique du duc de Wellington; tous ses grades, tous ses honneurs, ses revenus mêmes lui sont arrivés par le champ de bataille. Le parlement agit avec profusion, parce qu'il avait besoin de créer une existence militaire en opposition avec la fortune merveilleuse de Napoléon.

Le maréchal Soult, qui avait levé le siége de Cadix et abandonné l'Andalousie, fit un mouvement si bien combiné avec le corps d'armée du général Souham, que la ligne de lord Wellington fut compromise; il opéra sa retraite avec une grande précipitation, et le maréchal Soult reprit l'offensive. Lord Wellington avait oublié sa méthode prudente; pendant deux jours, toute l'armée anglaise fut exposée. Cette nouvelle faute signale, dans le duc de Wellington, un plus haut talent militaire pour la résistance que pour une expédition offensive. Pendant la campagne de la Péninsule, il ne sut jamais positivement tenir le milieu entre la témérité qui hasarde la fortune et la prudence qui prévoit toutes les chances d'une mauvaise position. Les munificences de la nation anglaise continuaient avec une prodigalité inouïe, et le parlement, d'une voix unanime, lui vota encore une nouvelle gratification de cent mille livres sterling. L'Angleterre, pays de subsides et d'argent, récompensait ses généraux par des dons incessamment renouvelés. En Portugal, lord Wellington avait déjà été fait comte de Vimieira et marquis de Torres-Vedras. Pour achever la délivrance de la Péninsule, lord Wellington vint à Cadix, en janvier 1813, communiquer en personne avec la régence. Les jalousies s'affaiblirent, les armées espagnoles, mises enfin sur un meilleur pied, furent placées sous son commandement immédiat. Lord Wellington, salué du titre de généralissime, développa son plan de campagne à la tête de l'armée anglo-espagnole-portugaise jusqu'à Vittoria, où se donna la bataille si fatale à nos armées dans la Péninsule; tout fut pris, jusqu'au trésor de Joseph Bonaparte. Les incertitudes de Jourdan, l'avidité de quelques généraux de France, furent une des grandes causes de ce désastre; pour vouloir sauver le trésor on perdit l'armée. Toute cette famille qui entourait Napoléon ne comprenait pas sa gloire, elle ne servait qu'à compromettre ses destinées; puis le temps des malheurs arrivait, et rien n'arrête la fatalité. La bataille de Vittoria valut au duc de Wellington le grade élevé, et rarement accordé en Angleterre, de feld-maréchal. La bataille de Vittoria ouvrait le chemin des Pyrénées. C'est en s'appuyant sur Pampelune et Saint-Sébastien que lord Wellington développa son plan militaire d'invasion en France. Le maréchal Soult avait pris le commandement de l'armée française sur la Bidassoa. Du champ de bataille de Bautzen, Napoléon avait envoyé vers ce point menacé un maréchal capable et grand organisateur, car l'armée d'Espagne était démoralisée. Lord Wellington se déploya jusqu'à Bayonne après avoir emporté la position de la Nivelle. Ce fut une merveilleuse guerre toute de stratégie. Le maréchal Soult manœuvra avec habileté en présence d'un ennemi supérieur qui n'avançait qu'avec prudence; les deux armées restèrent près de deux mois à s'observer, retenues par la rigueur de la saison et le mauvais état des routes. Le maréchal Soult voulut avoir aussi ses lignes de Torres-Vedras sur la frontière de France; il avait élevé de redoutables retranchemens près de Bayonne: lord Wellington ne les attaqua pas de front, il les déborda sur sa droite, forçant ainsi son adversaire à les abandonner. Il faut dire que ce nom de France inspirait tant de respect aux alliés eux-mêmes qu'ils n'avançaient sur le territoire qu'en hésitant. En remontant aux vieux siècles de la monarchie, les troupes anglaises avaient visité plus d'une fois ces champs de bataille de la Gascogne, et les souvenirs du prince noir étaient restés dans la mémoire des habitans de la Guienne.

Les ordres de l'empereur au maréchal Soult étaient d'opérer sa retraite lentement, et d'arrêter, autant que possible, les Anglais, les Espagnols et les Portugais par de petites batailles; lui-même venait de traiter avec Ferdinand, et il espérait par ce traité séparer l'armée espagnole du corps d'opération sous les ordres de lord Wellington. Les choses étaient trop avancées pour que ces vastes idées politiques pussent se réaliser; les Pyrénées étaient franchies. Après la bataille d'Orthez, l'armée française ne put tenir la route de Bordeaux, et lord Wellington, de concert avec le maréchal Beresford, eut à se prononcer sur le caractère du mouvement qui se manifestait pour la maison de Bourbon. C'est dans cette circonstance que, pour la première fois, le duc de Wellington dut prendre une couleur politique; il n'avait fait jusqu'ici qu'office de général. Il avait montré quelque dextérité dans ses négociations avec la junte de Cadix; mais, dans cette circonstance, il y avait un caractère évidemment plus décisif. Devait-il donner l'impulsion première à une restauration de Louis XVIII? quels étaient les ordres de son cabinet quand les alliés traitaient à Chaumont? Le général laissa le mouvement de Bordeaux se prononcer dans son énergie; le maréchal Beresford ne s'opposa point à ce que le drapeau blanc fût arboré. Du nord au midi l'empire s'abîmait. Lord Castlereagh, décidé pour la restauration de Louis XVIII, approuva cette conduite, et quelques jours après fut livrée la bataille de Toulouse, inutile effusion de sang, et qui n'arrêta pas la marche des armées anglaises. Tout était fini alors; la restauration était faite, Louis XVIII entrait dans la capitale. Les Anglais occupèrent Toulouse, et la paix du mois de mars 1814 fut conclue par toutes les puissances coalisées. Lord Wellington n'intervint pas dans ce traité; il n'exerçait aucune influence politique; sa vie était exclusivement militaire, et lord Castlereagh, chef du cabinet, ne cédait son crédit ministériel à personne. Cependant, lors du congrès de Vienne, lord Wellington, qui avait été reçu avec tant d'enthousiasme en Angleterre, vint à cette réunion pour y montrer la puissance de son pays, et rappeler ses services à la cause commune. Les talens qu'il avait déployés dans la guerre de la Péninsule, l'habileté et la persévérance de sa lutte, avaient jeté beaucoup d'éclat sur sa personne, et on l'environna avec une orgueilleuse curiosité à Vienne. Le duc de Wellington avait alors 45 ans; il obtint de grands succès de galanterie, à travers son extérieur grave et froid. Il imita le prince de Metternich et le comte de Nesselrode. Au milieu de ces distractions du congrès de Vienne, l'éclat de la foudre se fit entendre, et l'on apprit le débarquement de Napoléon au golfe Juan. Il fallut prendre immédiatement des mesures militaires, et l'on n'hésita pas à confier à lord Wellington la direction générale de la campagne, car c'était la tête la plus capable de lutter contre Napoléon. D'ailleurs, la Grande-Bretagne se plaçant comme directrice de la ligne de l'Europe, il fallait donner un gage, et le titre de généralissime confié à lord Wellington était comme une reconnaissance des subsides que le parlement allait voter au profit de l'Europe. Lord Wellington, après un court voyage en Angleterre, se rendit en toute hâte dans les Pays-Bas pour y arrêter son plan de campagne: il devait se concerter avec le feld-maréchal Blucher, en présence de la puissante armée de Napoléon. Il suivit les principes de sa tactique d'Espagne, c'est-à-dire un système de résistance dans une position bien choisie: les lignes de Torres-Vedras avaient commencé sa réputation militaire, les retranchemens de Waterloo devaient l'accomplir. Ainsi toutes les destinées de l'homme se renferment entre deux idées! Je ne ferai point ici de la stratégie, je dirai seulement que la bataille de Waterloo exprima le plus parfaitement le type des deux caractères militaires en présence: celui de l'empereur et celui de lord Wellington. Napoléon, impétueux, sublime dans l'attaque, mais désordonné et irréfléchi dans la retraite; lord Wellington, au contraire, timide, précautionneux, incertain dans une campagne active, à ce point que lorsqu'il est hardi il se compromet; mais le duc de Wellington est en même temps froid, réfléchi dans la résistance: Austerlitz et Wagram se retrouvent dans l'attaque de Waterloo, comme les retranchemens de Torres-Vedras dans la défense du Mont-St-Jean. J'ai besoin de faire cette comparaison pour éviter tout autre parallèle historique. Après Waterloo, l'influence de lord Wellington dut grandir naturellement: il s'avançait sur Paris avec une armée victorieuse. Blucher ne lui était pas subordonné matériellement; mais comme lord Wellington avait à son front tout l'éclat de Waterloo, il exerçait beaucoup d'ascendant sur les pensées du généralissime prussien. Enfin, quand on approcha de Paris, tout le parti révolutionnaire, Fouché en tête, eut recours à lord Wellington: il fut considéré comme l'arbitre suprême dont la décision devait influer sur les destinées des partis en France. Fouché négocia très activement avec lord Wellington pour l'occupation de Paris; et ce fut dans une conversation avec Louis XVIII que le noble lord indiqua le ministère Talleyrand et Fouché comme le seul possible pour réaliser l'union de la royauté et de la liberté. Lord Wellington se trompait-il ou fut-il trompé? Quoi qu'il en soit, sa combinaison échoua presque immédiatement, et l'influence personnelle de l'empereur Alexandre remplaça bientôt l'action intime et continue de lord Castlereagh et de l'Angleterre. Le duc de Richelieu succéda à M. de Talleyrand. Par le traité du mois de novembre 1815, il était stipulé qu'une armée d'occupation resterait en France, et on la plaça sous

le commandement de lord Wellington, sans distinguer les contingens des diverses puissances; en même temps il reçut le gouvernement et l'inspection des forteresses des Pays-Bas, qui étaient là construites comme avant-postes contre la France. Le duc de Wellington, généralissime, résida habituellement à Paris. Il voyait souvent Louis XVIII, et ses principes anglais furent toujours d'accord avec un système de modération et de liberté. Il avait un esprit droit, une manière facile et simple de voir les événemens, et on lui doit cette justice que, nommé arbitre en diverses circonstances sur les réclamations des alliés contre la France, lord Wellington se prononça presque toujours d'une manière favorable à nos malheurs. Lord Wellington, consulté même en plusieurs circonstances sur la possibilité de diminuer l'armée d'occupation, déclara: «que l'état de la France permettait ce soulagement, indispensable dans la situation de souffrance du pays.» Ce fut à cette époque où il nous rendait un service réel, que l'esprit de bonapartisme arma contre lui un fanatique, qui lui tira un coup de pistolet à bout portant dans sa voiture. Lord Wellington ne fut point atteint, et je regrette vivement que, dans le testament de Saint-Hélène, Napoléon soit descendu à ce point d'accorder une récompense à celui qui avait ainsi frappé un adversaire des champs de bataille: ce sont là de ces taches qui ne s'effacent pas, même sur les grandes physionomies historiques.

Après le départ de l'armée d'occupation et la signature du traité d'Aix-la-Chapelle, le duc de Wellington quitta la France; sa carrière militaire était finie, et il commençait en quelque sorte sa vie politique. Appelé à siéger à la chambre des lords comme duc de Wellington, possesseur d'une fortune immense, portant sur son blason les insignes de toutes les illustrations de l'Europe, le noble lord dut naturellement exercer une certaine influence politique. Mais alors l'esprit de l'Angleterre était changé. Durant les longues guerres contre la révolution française et l'empire, les Anglais avaient déployé une grande énergie de caractère, une remarquable puissance de moyens. Les tories avaient dominé la situation; et pourquoi cela? c'est qu'ils étaient ennemis de la France et décidés à suivre la guerre avec ténacité. Le peuple n'avait pas le temps de songer aux dissensions intérieures: il était haletant dans les combats toujours nouveaux. Mais lorsque la guerre fut finie, les passions se renouvelèrent, et lord Castlereagh vit décroître sa puissance, tandis que celle des whigs et des radicaux s'élevait. Le duc de Wellington était tory par principe et par famille; il siégea dans la chambre des lords parmi les conservateurs; il fut le centre, avec lord Aberdeen, d'un banc de tories qui soutenait le ministère Castlereagh. Le duc de Wellington ne parlait pas avec éloquence, mais il s'exprimait avec une grande clarté: sans avoir une large étendue d'esprit, il était doué d'un bon sens instinctif qui lui faisait voir droit dans la plupart des questions; il connaissait les situations politiques en Europe; il avait touché trop d'affaires positives pour ne point en conserver une longue empreinte; le duc de Wellington, en un mot, était un de ces hommes d'état qui ne font pas de grandes choses, mais de bonnes choses. Sa popularité était bien affaiblie; les temps n'étaient plus où la multitude entourait la voiture du noble lord lorsqu'il touchait l'Angleterre après ses campagnes. Le héros de Waterloo était trop tory pour que le peuple le saluât encore. Le procès de la reine avait exalté au dernier point les opinions en Angleterre: on marchait hautement à la réforme. Dans ces circonstances, le crédit politique du duc de Wellington ne resta plus que dans la diplomatie; il avait joué un si grand rôle qu'il se trouva mêlé à toutes les affaires sérieuses du continent. Il assista au congrès de Vérone, mais comme simple voyageur. Sous le ministère de M. Canning, quoique le parti whig fût prêt à dominer le cabinet, le duc de Wellington conserva une certaine prépondérance pour les affaires étrangères. La Russie devenait alors la rivale de l'Angleterre, la question grecque agitait tous les esprits. Qu'allait-on décider pour la nouvelle circonscription du vieux territoire hellénique? Dans ces circonstances, M. Canning crut essentiel d'envoyer un homme important à St-Pétersbourg. Le duc de Wellington connaissait personnellement l'empereur Nicolas; il s'était trouvé intéressé dans la plupart des questions politiques. La mission du noble duc se rattacha dès lors au traité du 6 juillet 1827, qui établit l'indépendance de la Grèce et sa circonscription territoriale. Il fallait en finir; et en Angleterre, où les préjugés n'existent jamais puissans contre les hommes quand il s'agit des affaires, le duc de Wellington fut désigné de préférence, parce qu'il pouvait être le plus utile. A son retour, Canning était mort: le ministère de lord Goderich se débattait impuissant; et, comme les affaires diplomatiques se compliquaient singulièrement, le roi jugea convenable de former un ministère tory avec des hommes capables: il le composa de M. Peel, de lord Aberdeen et du duc de Wellington; c'était un cabinet tout de résistance contre les empiétemens de la Russie. Le duc de Wellington, en examinant l'état du pays, vit bien qu'une des premières conditions pour assurer la force et la consistance de son ministère devait être l'émancipation catholique; c'était pour lui une opinion de famille. Le marquis de Wellesley s'était même séparé du roi Georges III pour cette question des catholiques. Le duc de Wellington n'hésita pas, et un bill présenté au parlement y obtint la majorité. — Quelques mois après éclatait la révolution de juillet. Cet événement portait un coup fatal aux tories; ils se trouvaient frappés au cœur. Le mouvement radical conquit une grande puissance en Angleterre; le duc de Wellington s'empressa de reconnaître le fait accompli en juillet; mais, dans sa pensée, il qualifia cet événement du mot *malheureux*, comme il l'avait fait pour la bataille de Navarin. Tout n'était-il pas changé et bouleversé? Comment le duc de Wellington pouvait-il résister à une politique qui était une infraction aux traités de 1815? Le premier ministre vit la portée de ce changement; il ne chercha pas à le parer, et, sur le premier amendement où il obtint une majorité équivoque, il donna sa démission, et céda sa place aux whigs sous lord Grey.

En Angleterre, comme tous les hommes politiques sont au-dessus de leur position, ils l'abandonnent sans regret au premier incident. Alors le duc de Wellington se plaça comme le chef du parti conservateur et des tories éclairés de la chambre des lords; M. Peel se posa aux communes dans la même situation. Conservateur et tory signifient en Angleterre des hommes de valeur et de consistance, qui, touchant aux vieilles racines du sol, ne veulent pas qu'il s'ébranle. C'est une magnifique position pour les hommes d'état, parce qu'ils se posent comme une barrière à la tempête des partis. C'est en vertu du principe conservateur que le duc de Wellington fut opposé à la réforme qui frappait la vieille constitution anglaise. Il demeura dans la chambre des lords avec cette fermeté de principes; et lorsqu'en 1833 la question continentale se brouilla une fois encore, le roi songea à constituer une nouvelle administration tory dont le duc de Wellington ferait partie: mais, avec un instinct admirable de la position, M. Peel fut placé à la tête du cabinet, et le duc de Wellington n'eut qu'une position secondaire. On avait compris qu'un nom bourgeois comme M. Peel était mieux en rapport avec la situation, que celui du comte d'Aberdeen ou du duc de Wellington. Il résulta de là que le noble lord se trouva complètement effacé par M. Peel, et qu'il ne fut en quelque sorte placé dans ce cabinet que comme le représentant de la chambre des lords: il en fut la force et l'éclat, mais il n'en fut pas la base, comme l'a dit un poète anglais. Le ministère Peel ne dura que quelque temps; le parti tory commit une faute en faisant cet essai infructueux, car rien ne perd les partis comme un essai sans résultat et une tentative sans victoire. Le duc de Wellington reprit son siége dans la chambre des lords, et il y parla sur les questions les plus importantes, toujours avec gravité et mesure. Ce qui distingue le duc de Wellington, c'est un sens droit et une raison éclairée qui domine tout. Son élocution est grave, et il est toujours écouté à la chambre des lords avec une certaine attention. Sa vie intime est toute militaire; il est entouré à Apsley-House des tableaux de toutes ses batailles, depuis l'Inde jusqu'à Waterloo. Sa campagne de prédilection est celle d'Espagne: on dirait qu'elle se mêle à des souvenirs de jeunesse sous un ciel inspirateur. Le duc de Wellington est entouré de vieux amis: il aime la société qui lui rappelle ses faits d'armes. Il est fort lié avec tout le corps diplomatique, et particulièrement avec le comte Pozzo di Borgo, dont il fait sa compagnie habituelle; il reçoit fastueusement avec tout l'éclat d'une immense fortune et la grandeur de l'aristocratie anglaise. Souvent il jette un regard avec amertume sur sa popularité passée, et plus d'une fois il montre les fenêtres grillées de son palais pour éviter les pierres que le peuple a jetées à travers ses glaces et ses brillantes dorures. «Quel contraste, disait-il un jour au comte Pozzo di Borgo! Souvenez-vous de ma popularité après Waterloo et à mon entrée à Londres en 1815, et voyez l'état de disgrâce dans lequel je me trouve aujourd'hui vis-à-vis de ce peuple!» Le duc de Wellington aime qu'on le compare à Malborough et à Nelson, les deux héros de l'Angleterre. J'évite encore tout parallèle avec Napoléon, car ces deux carrières militaires ne sont ni sur la même échelle ni dans la même proportion. Le duc de Wellington fut un général pour la défensive: il sut toujours choisir une bonne position; il reçut la bataille et la donna rarement. Toutes les fois

qu'il voulut être hardi, il fut imprudent; il ne fut supérieur que pour la résistance. Napoléon, au contraire, est hardi et magnifique dans l'attaque; ses plans sont subitement conçus comme une illumination soudaine. Les chances diverses les modifient avec l'instinct de l'aigle; mais au moindre revers, Napoléon est abattu; sa retraite est presque toujours une fuite : il attaque brillamment, mais il ne sait pas résister; et en cela il personnifiait le génie militaire des Français depuis Crécy et Azincourt. Je dois répéter ce parallèle, parce qu'il est le seul possible entre l'empereur Napoléon et le duc de Wellington. Nelson fut le seul Anglais qui apporta dans la marine le génie que Napoléon jeta dans les guerres continentales. Il serait curieux de voir aujourd'hui l'empereur à l'âge du duc de Wellington, et de comparer ces deux grandes carrières à l'extrémité de la vie. Il y eut pourtant deux tristes actes dans ces caractères et qui pèseront dans l'histoire. Le duc de Wellington qui avait combattu l'empereur des Français sur le champ de bataille, souffrit qu'il mourût captif à Sainte-Hélène, et Napoléon a jugé trop étroitement l'habileté et l'art militaire du duc de Wellington; et, comme pour achever une petite jalousie indigne de son génie, Napoléon fit un legs à l'homme qui avait tenté d'assassiner le duc de Wellington! C'est ainsi que, pour montrer nos infirmités, Dieu a placé dans les caractères humains des taches qui font voir la fragilité et l'égalité de tous dans la vie et dans la mort.

CAPEFIGUE.

(*Dictionnaire de la conversation.*)

DEUX VIEILLES FILLES.

(Suite et fin.)

Environ trois mois plus tard, le *Jeune Adolphe* entrait au port de la Vera-Cruz, et l'équipage, réuni sur le pont, saluait la terre avec une joie impatiente. Madame d'Effanges, debout, et appuyée contre les bastingages, serrait dans ses mains les mains réunies de ses enfans, et son regard, troublé, errait sur ce pays étranger, dont le premier aspect la frappait douloureusement. Ce paysage est pourtant l'un des plus beaux de la Nouvelle-Espagne. Vera-Cruz, la ville forte, le riche entrepôt des deux mondes, dont un climat meurtrier diminue chaque année la population, se déploie le long du rivage comme un vautour, aux ailes grises, sur son nid. Une plaine de sables mouvans l'enserre de tous côtés, et ce terrain mobile, bouleversé sans cesse par les ouragans, est borné par de vastes marais sur lesquels flottent des mangliers. L'on dirait une de ces cités maudites où Dieu fit tomber la pluie de cendres et de feu. Mais au delà de cette fatale plaine apparaît le versant des Cordillières, couvert de sombres forêts, de magnifiques cultures, et plus loin encore, au dessus de ces cimes verdoyantes, le pic d'Oroziva élève jusque dans les nuages sa tête chauve.

La grandeur mélancolique de cette scène impressionna tristement madame d'Effanges; l'aspect de cette nature étrangère lui rappela l'énorme distance qui la séparait du pays où elle était née, où elle avait été long-temps heureuse, et à ce souvenir son cœur se brisa. Mais ce retour ne dura qu'un moment; elle détourna la vue, et serrant ses enfans contre sa poitrine, elle sentit que sa patrie était où elle les emmenait.

Le capitaine Germon était un bon jeune homme, assez court d'esprit, comme son père, et qui n'entendait guère que ce qu'on lui disait fort clairement. Madame d'Effanges n'avait pas osé le questionner sur un point qui l'intéressait vivement; par fierté, par délicatesse, elle n'avait pas voulu lui demander des renseignemens sur les habitudes, sur la maison de son mari. Il lui avait semblé d'ailleurs que le capitaine ignorait ces détails; dans leurs entretiens, il n'y avait jamais fait la moindre allusion, et la pauvre Louise était restée dans un doute cruel.

Le navire, venant de France, avait ses patentes nettes. Les passagers débarquèrent dès que le *Jeune Adolphe* eut jeté l'ancre dans la rade, en avant du fort de San-Juan d'Ulloa. Le capitaine était fort affairé, pourtant il songea à madame d'Effanges. Elle était arrêtée sur le môle, ne sachant de quel côté marcher, ni comment demander son chemin, dans ce pays dont elle n'entendait pas la langue.

— Venez, lui dit le capitaine; je vais vous conduire moi-même à la porte de votre mari; la maison est à deux pas d'ici, venez. Vous voilà toute pâle; c'est la joie, l'émotion... Je suis comme cela en entrant au port de Marseille. Allons, ma chère dame, calmez-vous. Voulez-vous prendre mon bras ?

— Merci, merci, monsieur, répondit-elle d'une voix à peine articulée; pardon, je suis sans force, il est vrai; je ne puis maîtriser cette émotion..... Monsieur! j'ai peur maintenant d'aborder M. d'Effanges sans l'avoir prévenu...

— Voulez-vous que j'aille d'abord lui annoncer votre arrivée? interrompit le bon jeune homme.

— Oui, oui, monsieur, vous me rendrez un grand service.

— Mais où resterez-vous en attendant?

— Ici, monsieur, ici avec mes enfans; vous reviendrez bientôt?

— Dans un quart-d'heure je vous amène votre mari; quelle bonne nouvelle je vais lui porter! quelle joie! quel bonheur!

Madame d'Effanges s'assit sur la jetée avec ses enfans. Chacun regardait en passant cette femme dont le costume étranger fixait l'attention; mais elle n'y prenait pas garde; les mains jointes, la tête inclinée sur ses enfans, elle leur disait avec une profonde émotion : Vous allez embrasser votre père... chères petites, dites-lui bien que vous l'aimez et que vous êtes contentes de le revoir; votre père va venir au devant de nous, mes enfans!

Louise oublia en ce moment l'indifférence cruelle de M. d'Effanges, l'abandon où il l'avait laissée, tout ce qu'elle avait souffert; depuis long-temps elle avait tout pardonné, et son cœur tendre et miséricordieux était rempli d'affection et d'une craintive joie; il lui semblait que son mari serait touché de tant de dévoûment, qu'ils allaient être plus heureux, mieux unis que dans un autre temps, quand le malheur ne les avait pas éprouvés, quand aucune faute n'avait nécessité un généreux pardon.

— Voici M. le capitaine! Il est tout seul, dit l'une des petites filles, après une demi-heure d'attente.

Louise se leva; le capitaine Germon accourait, sa physionomie consternée fit frémir la pauvre femme.

— Monsieur, s'écria-t-elle, avez-vous vu mon mari? hélas! que vous a-t-il dit?

— Seigneur mon Dieu! vous me voyez dans la désolation, répondit-il, chère dame, ne vous effrayez pas...

—Mon mari est mort! interrompit-elle avec un gémissement.

— Non; mais il a quitté Vera-Cruz, il est allé s'établir dans un gros village appelé Acayucan; il expédie des marchandises ici, et l'on a de ses nouvelles. Vous irez le trouver; si l'argent vous manque, soyez tranquille, je vous en fournirai; allons, du courage, vous êtes venue de si loin! qu'importe que le voyage dure quelques jours de plus?

Madame d'Effanges fut un moment anéantie, puis se soumettant à ce nouveau malheur, elle dit avec résignation : oui, monsieur, nous allons poursuivre notre voyage. Hélas! votre protection nous manquera maintenant.

— J'ai pensé à tout cela, répondit-il, je vous recommanderai bien aux muletiers qui font le voyage d'Acayucan; la route n'est pas des plus mauvaises, à ce qu'on m'a dit : c'est l'affaire d'une douzaine de jours à passer peu commodément. Je vous donnerai mon manteau en caoutchouc, ma couverture de laine, mon grand parasol chinois, tout. Venez; à présent, je vais vous mener à la *fonda*; voici qu'il est presque nuit, et il ne fait pas bon rester au serein dans ces parages-ci.

Madame d'Effanges ne passa que huit jours à la Vera-Cruz, et dans ce court espace de temps, elle fut frappée d'un nouveau malheur. Le capitaine Germon avait accompli ses offres généreuses; il avait tout préparé pour le voyage de Louise; elle s'était trouvée heureuse dans sa détresse de rencontrer un homme si bienveillant, si bon et si délicat dans tous ses procédés. Mais la veille du départ de la triste voyageuse, il fut atteint du terrible *vomito negro* qui, sur cette plage meurtrière, a dévoré tant d'Européens, et après quelques heures de souffrances, il en mourut. Louise le pleura avec de profonds regrets : elle avait rencontré, depuis ses malheurs, des cœurs d'une indifférence si dure que sa reconnaissance pour ceux qui lui faisaient quelque bien était ardente. Elle partit malade, souffrante de corps et d'âme, et soutenue seulement par les nécessités terribles de sa position. Il fallait qu'elle allât retrouver son mari; qu'aurait-elle fait, que serait-elle devenue dans ce pays étranger, privée de tout secours? la mort venait de lui enlever, comme par un coup de foudre, le seul être qui l'eût aidée dans sa détresse; elle était seule maintenant avec ses enfans, et une terreur secrète la saisissait quand elle considérait son isolement. Il lui sembla qu'en arrivant près de son mari elle serait sauvée, et cet espoir la soutint pendant le pénible voyage de Vera-Cruz à Acayucan.

Dans nos pays civilisés, on franchit presque sans fatigue d'énormes distances; mais un court voyage

à travers les provinces de la Nouvelle-Espagne ne se fait pas aussi commodément. Il n'y a guère d'autre moyen de transport que les bêtes de somme; il faut vivre avec les provisions qu'on porte, et le plus souvent on dort à la belle étoile.

Madame d'Effanges partit avec une de ces caravanes d'*arrieros* qui font le trafic entre Vera-Cruz et l'intérieur du pays. Quelques hommes à cheval conduisaient une trentaine de mules; c'étaient de sombres figures chez lesquelles le type espagnol existait encore, confondu avec celui de la race indienne. Leur équipement était presque militaire; ils portaient à leur côté la redoutable *mancheta* et l'escopette à l'arçon de la selle.

Madame d'Effanges allait sur un petit cheval moins ardent et moins beau que ceux des *arrieros*; ses filles étaient montées toutes deux sur une mule, que le *mozo*, espèce de valet attaché à la caravane, menait par la bride. Leur mère les suivait d'un regard plein de sollicitude, tandis qu'elles s'enlaçaient étroitement l'une à l'autre, tournant de son côté leurs visages craintifs et sourians, et serrant entre leurs bras le compagnon fidèle qui les avait suivies dans ce long voyage, le pauvre *Pouf*, leur meilleur ami.

Les chemins étaient à peu près comme il y a trois cents ans, lorsque les conquérans du Nouveau-Monde les frayèrent dans leur course victorieuse. Le cri des oiseaux, le bruit du vent dans le feuillage sonore des arbres résineux, troublaient seuls le silence de ces campagnes désertes. A de longues distances, une colonne de fumée bleuâtre annonçait le voisinage de quelque *rancho* ou ferme indienne, dont le toit était caché par une plantation de bananiers. Tantôt la route traversait une forêt et formait comme une allée tortueuse, profonde, et où le soleil jetait à peine d'obliques rayons; tantôt des savanes semées çà et là d'arbres rabougris se déroulaient jusqu'à l'horizon. Des troupeaux de bœufs, de chevaux sauvages, erraient dans ces prairies immenses. Les mules se lançaient sur ce chemin uni; excitées par les cris de leurs conducteurs, elles secouaient fièrement leurs colliers ornés de lourdes clochettes, et leur galop rapide battait le sol avec un bruit semblable à celui d'une décharge lointaine d'artillerie. Parfois elles perdaient la file, comme emportées par un instinct de liberté; alors les *arrieros*, debout sur leurs larges étriers, les appelaient chacune par son nom avec des malédictions effroyables, et la troupe indocile revenait aussitôt. Souvent les chevaux sauvages s'arrêtaient comme pour voir passer la caravane; les poulains, plus hardis que le reste du troupeau, venaient en bondissant sur le chemin et s'enfuyaient bientôt avec des hennissemens prolongés.

Madame d'Effanges éprouvait un sentiment d'admiration mêlé de terreur, en traversant ces sauvages et magnifiques contrées. Elle se trouvait comme perdue dans un monde nouveau, loin de toutes les habitudes premières de sa vie, ses yeux ni sa pensée ne pouvaient s'y accoutumer; elle ne reconnaissait ni ces plantes, ni ces arbres, ni ce ciel étranger; et elle pleurait en les regardant avec une triste curiosité.

La situation de cette pauvre femme toucha les *arrieros*. Ils eurent soin d'elle pendant ce pénible voyage, et ils lui en épargnèrent les plus dures fatigues. On faisait halte pour la laisser reposer, et la nuit on arrangeait toujours quelque abri pour elle et pour ses enfans. Sa reconnaissance envers ces hommes était vive; mais elle ne pouvait guère la témoigner que par signes, car elle n'entendait pas leur langue, et elle ne les remerciait que par son sourire à la fois si bon et si triste. Ses filles réussissaient mieux à prononcer quelques mots d'espagnol, et quand on faisait quelque chose pour elles, jamais elles ne manquaient de dire, en inclinant gravement leurs jolies têtes, ce qu'elles avaient entendu répéter avec le même air et le même geste par les gens de la *fonda*, à la Vera-Cruz : *Viva vuestra merced mil anos*? Alors les *arrieros* battaient des mains et leur répondaient en riant : *Vivan las Francesitas! eh! vivan!...*

Mais la protection de ces bonnes gens ne devait pas les accompagner jusqu'au terme de leur voyage; la caravane s'arrêta le dixième jour, dans un petit hameau indien nommé Gueroviejo, à une journée d'Acayucan. Ce lieu était comme un entrepôt où l'on laissait en passant les marchandises et les voyageurs qui ne traversaient pas la Cordillière; d'autres *arrieros* se chargèrent de les conduire à leur destination. Madame d'Effanges fut ainsi séparée de ceux qui la connaissaient déjà et pouvaient lui être de quelque secours; mais elle se rassura en songeant qu'elle n'avait plus maintenant que quelques lieues à faire pour trouver un asile, un protecteur; et, quel que fût l'accueil qu'allait lui faire M. d'Effanges, elle se trouvait bien heureuse d'arriver enfin.

Pendant cette dernière journée de marche, madame d'Effanges essaya d'interroger ses nouveaux guides, de leur demander des nouvelles du Français récemment établi à Acayucan; mais, soit qu'ils ne connussent pas M. d'Effanges, soit que la prononciation défigurât pour eux ce nom étranger, ils parurent ne pas comprendre ces questions.

Une épaisse forêt jetait son ombre sur la route tortueuse et resserrée entre les arbres dont les branches vigoureuses s'entrelaçaient et formaient d'impénétrables fourrés. La vue se fatiguait à chercher une issue entre ces remparts de verdure; un air lourd et chargé de parfums s'élevait de ces mystérieuses retraites où, de temps en temps, la tourterelle du Mexique faisait entendre son cri plaintif. Il semblait qu'on n'avançait pas sur ce chemin monotone. De temps en temps le *mozo* excitait, par ses cris, le trot uniforme des mules, les *arrieros*, courbés sur leurs chevaux, sommeillaient les yeux ouverts.

Enfin, vers le soir le *mozo* courut en avant, et montrant le chemin au bout duquel on n'apercevait que les touffes serrées des liquidambars, il dit à madame d'Effanges : Acayucan! Acayucan!

En effet, on était à la lisière des bois qui cachent sous leur ombre éternelle l'antique ville indienne à laquelle les conquérants espagnols n'ont laissé que son nom.

C'est aujourd'hui un gros village, un amas de maisons jetées sans ordre sur une plaine inégale, et au milieu desquelles fleurissent çà et là de riants bouquets d'orangers et de sapotilliers. A cet aspect, madame d'Effanges leva les yeux au ciel avec une expression indicible de joie, de crainte et de prière. On arrivait.

Le convoi s'arrêta sur la grande esplanade, devant l'église, et aussitôt les gens du village accoururent pour voir cette femme, ces deux enfants, dont le costume annonçait des étrangers. Cette foule de toutes nuances était à peine vêtue et n'avait cependant pas l'air misérable. Madame d'Effanges était tremblante; pourtant on ne lui disait rien, et tous ces visages curieux et bienveillants, réunis en cercle autour d'elle, lui souriaient. Bientôt elle entendit plusieurs voix répéter : *Francesa! Francesa!*

Alors elle fit signe que oui; et, répétant les mêmes paroles, elle tâcha de faire entendre à ces bonnes gens qu'elle venait trouver son mari, un Français établi parmi eux. On la comprit sur-le-champ, et une vieille femme, se détachant du cercle, vint à elle, et, allongeant la main vers le couchant, répéta plusieurs fois : *Acapulco, Acapulco*. Puis elle expliqua fort clairement, par signes, que l'étranger, le Français, avait quitté Acayucan depuis quelque temps, pour aller loin, bien loin de là, et qu'il avait emmené avec lui sa jeune femme.

A cette nouvelle, madame d'Effanges resta comme frappée de la foudre; la possibilité d'un si grand malheur ne s'était pas présentée à son esprit.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle avec désespoir et en étreignant ses enfans contre son sein, qu'allons-nous devenir?...

La douleur a un accent qui est le même dans toutes les langues. Chacun comprit que cette femme était pauvre, abandonnée, comme perdue dans ce pays étranger. Tous faisaient silence; on la regardait avec compassion. Elle baissait la tête dans un morne accablement; ses enfans pleuraient à ses côtés. Alors la vieille femme lui tendit la main et lui fit signe de venir avec elle, et chacun voulut l'aider à transporter son bagage. L'une des petites filles prit Pouf dans son tablier, l'autre se chargea du parapluie chinois et du manteau de sa mère, et toutes trois se laissèrent emmener à la case de la vieille bonne femme; c'était peut-être la plus pauvre du village.

Il n'y avait que deux chambres dans cette pauvre habitation, recouverte en feuilles de lataniers, et presque cachée sous l'épais feuillage de deux orangers qui croissaient devant la porte. La vieille hôtesse de madame d'Effanges s'appelait Mariana : c'était une Indienne pur sang, au visage cuivré, à l'air doux et mélancolique. Elle poussa la porte, à laquelle il n'y avait ni serrure ni loquet, et l'assujettit avec une grosse pierre; puis elle alluma sa lampe de terre.

Louise s'était assise; elle restait là comme affaissée sous le coup qui venait de la frapper, et regardait ses enfans avec une douleur muette. Mariana lui offrit quelques fruits et des *tortillas* de maïs, mais elle ne put manger. L'Indienne fit souper les petites filles; puis elle arrangea son hamac de *pita* pour les y coucher avec leur mère.

Madame d'Effanges, touchée de tant de bonté, prit les mains de son hôtesse et les serra dans les siennes avec reconnaissance. En ce moment elle se souvint de l'accueil qu'elle avait reçu chez ses cousines trois ans auparavant, et cette comparaison lui rendit quelque courage.

—Allons, dit-elle avec une pieuse résignation, une sainte confiance, prions Dieu, mes enfans, prions Dieu qui vient à notre secours. Il y a de



bonnes gens partout ; ils nous aideront. Je suis toujours là pour travailler, pour avoir soin de vous, pauvres petites ! Il y a des enfans encore plus malheureux que vous, des enfans qui n'ont point de mère.

Elle s'était mise à genoux en parlant ainsi, et ses filles joignirent leurs petites mains pour prier avec elle.

Louise ne voulut pas déposséder sa vieille hôtesse du hamac : elle avait étendu son manteau par terre pour y coucher comme pendant le voyage ; mais Mariana la conduisit dans la seconde chambre où il y avait un tas de feuilles de maïs, et elle se hâta de lui en faire un lit.

Il était tard le lendemain lorsque les enfans s'éveillèrent, leur mère dormait encore ; toutes deux se levèrent doucement et allèrent dans la première chambre, où la vieille Indienne, assise par terre, préparait le dejeûner. Les deux petites filles la regardaient d'un air timide, et elle tâchait de les encourager par des paroles dont elles ne comprenaient que l'accent et par un sourire plein de douceur. Peu à peu les enfans se familiarisèrent avec ce visage basané, et elles s'enhardirent jusqu'à vouloir aider leur hôtesse ; elles se sentirent plus contentes, plus à l'aise, après une seule nuit de séjour chez cette femme étrangère, que dans la maison où elles avaient passé deux années entières sans pouvoir s'accoutumer au regard louche, à la physionomie roide des demoiselles d'Effanges. La cabane de l'Indienne annonçait pourtant une étroite pauvreté ; une table basse en bois d'acajou en était le meuble le plus apparent ; il n'y avait d'autres siéges que des bottes de cannes de maïs dont on avait coupé les blonds épis, et quelques pierres entouraient le foyer, qui lançait jusques aux crevasses de la toiture ses longs tourbillons de fumée.

L'Indienne fit prendre aux enfans deux tasses d'un chocolat clair et mousseux, qui est comme la soupe des pauvres dans ces contrées, ensuite elle sortit pour aller aux champs chercher le repas de la journée. Les petites filles allèrent plusieurs fois écouter à la porte de la seconde chambre ; leur mère dormait toujours, elles n'osèrent pas l'éveiller. Toutes deux s'assirent au seuil de la cabane, avec le pauvre Pouf, qui avait mal déjeûné, sur leurs genoux, et elles attendirent. Deux ou trois fois le chien se leva avec un hurlement plaintif et tournant la tête vers la chambre du fond ; alors, les petites filles le faisaient taire, craignant qu'il éveillât leur mère. Tandis qu'elles étaient là, les enfans du village accouraient pour les voir ; et, réunis à quelques pas de la porte, ils les regardaient d'un air curieux et craintif.

La chaleur du jour fit rentrer l'Indienne avant midi... Elle jeta sur la table des pommes d'acajou et des noix de coco qu'elle venait de cueillir dans la forêt, et entra doucement dans la chambre où dormait madame d'Effanges. Mais elle en ressortit aussitôt avec une grande exclamation et en faisant des signes de croix. Les enfans coururent aussitôt vers leur mère et s'arrêtèrent devant le lit, pâles, épouvantées ; elles ne la reconnaissaient plus.

Louise était étendue et la tête renversée en arrière ; ses traits étaient défigurés ; un sang noir et écumeux baignait ses lèvres entr'ouvertes, son teint était d'une pâleur terreuse ; elle semblait plongée dans une lourde somnolence, et sans le mouvement inégal de sa poitrine on aurait douté si elle vivait encore. Ses enfans se précipitèrent vers elle en l'appelant ; mais elle ne se réveilla pas d'abord, et remua seulement les mains avec un long soupir. Puis, elle se leva tout à coup sur son séant : embrassez-moi, dit-elle d'une voix éteinte, je souffre, je suis malade... C'est la fatigue, une horrible fatigue... Ne pleurez pas, mes enfans ! demain je serai guérie... Tenez-vous là, près de moi... parlez-moi...

Elle retomba épuisée, une prostration complète succédait à cet effort ; elle était immobile et froide comme une morte.

A ces terribles symptômes, Mariana reconnut que l'étrangère était attaquée du *vomito negro*, et elle courut aux cases voisines demander du secours. Quelques Indiennes charitables apportèrent du jus d'ananas sucré, du vin, des eaux distillées ; mais la malade ne put rien prendre, rien ne put la tirer de l'assoupissement où elle était retombée. Ce mal semblait l'avoir frappée comme la foudre ; pourtant elle en portait depuis plusieurs jours le germe funeste ; c'était sur la plage meurtrière de Vera-Cruz qu'elle l'avait pris ; les fatigues de la route, la situation affreuse où elle s'était trouvée en arrivant l'avaient rendu mortel.

C'était une lugubre et douloureuse scène : quelques femmes consternées se tenaient à l'écart ; la vieille Mariana avait mis son rosaire sur la poitrine de la mourante et priait Dieu de la recevoir ; car elle voyait bien que nul secours humain ne pouvait la sauver. Les enfans à genoux près de leur mère, le visage caché appuyé sur ses mains qu'elles essayaient de réchauffer, jetaient des cris de douleur. Les facultés morales de Louise s'étaient éteintes ; dans ces terribles et derniers momens elle ne voyait pas l'horreur de son sort, elle ne se sentait pas mourir ; elle ne savait pas qu'elle allait quitter ses enfans.

La journée entière s'écoula ainsi, puis une partie de la nuit. Mariana et une autre femme indienne s'étaient assises au seuil de la chambre et sommeillaient, la tête appuyée sur leurs mains ; une lampe, accrochée au mur, jetait sa lueur tremblante sur cette misérable couche où expirait la malheureuse Louise. Ses enfans lui tenaient les mains, l'une s'était assoupie au milieu de ses sanglots, l'autre veillait les yeux attachés sur sa mère. Tout à coup madame d'Effanges se ranima, son regard était redevenu vivant et lucide ; sa mémoire, son jugement, la conscience de sa situation lui revenaient, c'était le dernier effort de la vie.

Elle se souleva et considéra avec un affreux désespoir ses filles qu'elle allait laisser, si belles, si jeunes, si abandonnées ; puis elle étendit ses mains roidies et réunit toutes ses forces pour chercher un petit portefeuille caché sous la paille qui lui servait d'oreiller ; il contenait ses papiers de famille, l'acte de naissance de ses enfans. Ce mouvement avait épuisé ce qui lui restait de vie ; elle retomba comme un corps mort ; mais ses yeux éteints étaient fixés sur ses filles, elle les voyait encore : l'une dormait toujours, l'autre s'était levée avec de sourds gémissemens et lui tendait les bras comme pour la retenir ; la pauvre enfant comprenait instinctivement que sa mère allait mourir. Alors Louise lui dit d'une voix basse, faible comme le dernier souffle qu'elle était près d'exhaler : Le porte-feuille !... garde bien le portefeuille... Adieu, mes enfans... adieu... je n'ai plus le temps de vous parler... souvenez-vous... je m'en vais... vous ne me verrez plus, je ne serai plus là... mais de là haut, toujours je vous regarderai... toujours... toujours... m'entends-tu, Mézélie !... adieu !...

Quelques années plus tard, deux belles jeunes filles que dans le pays on avait surnommées *las Francesitas*, habitaient la maison du vieux curé d'Acayucan. C'était chez lui que la vieille Mariana avait conduites les pauvres petites abandonnées, et dona Pepa, sa sœur, en avait fait ses demoiselles de compagnie. Le curé était un bon prêtre, sachant tout juste lire son bréviaire, et d'une piété fort accommodante quoique sincère. Il n'y avait pas ombre d'hypocrisie dans sa foi ; mais il y avait d'étranges inconséquences dans la manière dont il pratiquait les devoirs de son état. Il aimait la vie calme et sensuelle, les plaisirs permis, il voulait bien faire son salut, mais à condition qu'il ne lui coûterait pas trop cher. Une fois sa messe dite, il ne retournait plus à l'église, sauf dans de rares occasions, pour quelque grand mariage, pour quelque beau baptême ; le reste du temps, c'était son vicaire qui faisait toutes les cérémonies du culte.

Pour rien au monde on ne l'eût fait assister à un enterrement, et il ne visitait pas volontiers les malades parce que cela l'attristait ; mais il avait toujours la main ouverte pour les pauvres, et sa maison était la plus hospitalière du village. Il avait d'assez bons revenus, et ses paroissiens, qui l'aimaient, entretenaient l'abondance chez lui, par des présens continuels. Si les Indiens trouvaient dans la forêt quelque oiseau rare ; si une belle fleur, un beau fruit venaient dans le jardin des riches créoles, tout cela était pour lui. Sa vie s'écoulait ainsi fort doucement au milieu de cette population dont il était réellement le père spirituel, et qui aimait son autorité et la respectait par-dessus tout. Il n'y avait point de bonne fête sans lui, et au bal, assis à la place d'honneur, il regardait danser souvent jusqu'au matin, en marquant la mesure avec son bâton d'ébène.

Sa sœur, dona Pepa, était une fille d'environ quarante ans, grande, fluette, mélancolique, et qui avait dû être fort belle. Elle avait plus d'élévation dans l'esprit que le padre Cyrillo, et surtout plus de passion et d'activité ; son abord avait quelque chose d'austère ; elle parlait peu, mais elle avait au fond une grande bonté d'âme et une inépuisable générosité envers les malheureux.

Sa dévotion, plus scrupuleuse que celle du curé, n'était peut-être qu'un prétexte pour mener la vie retirée qui lui convenait ; jamais elle n'était d'aucune fête, et on la voyait à l'église plus souvent et plus long-temps que son frère.

Le curé habitait la plus belle case du village ; il y avait chez lui un luxe dont ses paroissiens n'étaient pas peu fiers ; on y voyait des tables, des chaises, plusieurs estampes coloriées, un buste en plâtre du pape Pie VII, un Napoléon à cheval et une pendule dorée qui ne marchait plus depuis longues années. Le service intérieur était assorti à la condition des maîtres ; il n'y avait pas moins d'une douzaine de domestiques dans la maison, et

dona Pepa ne sortait jamais sans avoir derrière elle deux ou trois femmes.

Les enfans de madame d'Effanges avaient trouvé dans cette maison une hospitalité d'abord indifférente, mais qui devint meilleure à mesure qu'elles grandirent. Dona Pepa, qui d'abord les avait considérées comme de petites servantes, les prit en affection et entreprit de les bien élever; mais elle s'aperçut bientôt avec un grand étonnement, que ces enfans avaient déjà un degré d'instruction fort supérieur au sien. Elles savaient lire aussi bien et mieux que le padre Cyrillo, elles étaient musiciennes, et dès qu'elles purent se faire entendre elles surprirent tout le monde tant elles racontaient d'étranges et merveilleuses choses du pays où elles étaient nées.

La population créole de la Nouvelle-Espagne, surtout celle qui habite l'intérieur des terres, est arriérée de plusieurs siècles; dans les grandes villes comme Mexico, Vera-Cruz, Acapulco, la civilisation est plus avancée; mais elle ne rayonne pas au-delà de certaines limites assez rapprochées; les bons habitans d'Acayucan, à peu près séparés de tout commerce avec le reste du monde, avaient l'ignorance, la simplicité curieuse et la paresse intellectuelle des Indiens, dont la plupart descendaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait hors de leur village. Le bruit des grands événemens dont l'Europe retentit depuis cinquante ans était à peine arrivé jusqu'à eux. Ils savaient pourtant le nom de Napoléon; il était pour eux comme un de ces héros fabuleux, de ces mythes qu'adorait l'antiquité payenne.

Le padre Cyrillo lui-même restait confondu quand les *Francesitas* racontaient tout ce qu'elles avaient vu dans leur pays. Ces enfans devaient à une bonne éducation des idées justes et l'habitude d'observer. Elles se souvenaient de tout ce qui les avait frappées dans un âge si tendre, au milieu des vicissitudes de leur fortune, et elles en faisaient le récit avec une vivacité, une originalité d'expressions qui émerveillaient tous ceux qui les entendaient.

Bientôt elles parlèrent l'espagnol comme leur propre langue; elles se conformèrent aux habitudes qui les environnaient, et ce n'était guère qu'à la blancheur fraîche et veloutée de leur teint qu'on s'apercevait de leur origine étrangère. Dona Pepa les avait toujours à ses côtés; elles partageaient sa vie retirée et monotone et elles l'aimaient comme leur seconde mère. Quand elles furent devenues deux belles jeunes filles, le padre Cyrillo et sa sœur commencèrent à s'inquiéter de leur avenir.

— Je veux marier ces enfans avant de mourir, disait le curé; mais que Notre-Dame-de-Guadalupe me soit en aide! la chose est difficile; elles sont trop pauvres pour épouser un *caballero* et trop blanches pour un métis.

— Certainement, mon frère, répondait dona Pepa avec un triste sourire, elles sont de pure race comme vous et moi, et les gens de sang mêlé n'oseraient songer à elles; malgré leur pauvreté elles ne s'allieront pas à leurs inférieurs: noblesse passe richesse.

— De tout temps on a pensé ainsi dans notre famille, répondait le curé en hochant la tête d'un certain air.

Il y avait dans ces réflexions une allusion vague: dona Pepa et son frère se souvenaient qu'un homme moins basané peut-être que beaucoup de créoles, mais dont l'origine n'était pas claire, avait prétendu à l'honneur d'entrer dans leur famille. Il était riche, jeune et beau; on disait qu'il était aimé de dona Pepa et pourtant elle ne l'épousa pas. Depuis long-temps il avait quitté Acayucan, et l'on croyait généralement que la noble demoiselle regrettait toujours cette mésalliance à laquelle son frère l'avait forcée de renoncer. Lorsque quelque parole indirecte rappelait ainsi ce fait, le padre Cyrillo y voyait comme un reproche dont son orgueil s'indignait; son sang espagnol se révoltait, alors seulement il sortait de sa quiétude habituelle.

— Ma sœur, répétait-il souvent, il vaut mieux cent fois vivre et mourir fille, que de mettre au monde des enfans d'une autre couleur que la sienne. Nous sommes de vieille souche, nous descendons en ligne directe du grand Pizarre, il n'y a pas une goutte de sang indien dans nos veines, et puisque cette origine sans tache est à peu près le seul héritage que nous ayons reçu de nos parens, c'est bien le moins que nous le gardions et qu'il meure avec nous. Mais laissons ce propos, je vous dis que je voudrais marier ces enfans. Elles ont une couleur de peau et des sentimens qui prouvent bien qu'elles sont de bonne race; pourtant s'il se présentait quelqu'un qui s'appelât Juan tout court au lieu de don Juan, et que cela leur convînt, je crois que je ne m'opposerais à rien, car enfin elles ne sont pas de notre famille.

— Elles nous appartiennent cependant, puisqu'elles n'ont que nous au monde; leur père ne reviendra jamais, il ignore le sort de ses enfans, et qui sait où il faudrait aller pour le lui apprendre? Leur pauvre mère est morte en venant de si loin le chercher ici. Jésus! c'est une étrange histoire que tout cela!

— Fort étrange, répétait le bon curé, c'est la Providence divine qui a pris ces orphelines par la main comme pour nous les amener. Vous avez raison, Pepa, elles sont à nous, et il faut les traiter comme si elles étaient du même sang et du même nom.

Les deux sœurs étaient également belles et charmantes, mais elles ne se ressemblaient point. Elles étaient entrées dans la vie se tenant pour ainsi dire par la main, il semblait qu'elles devaient marcher ensemble jusqu'à la fin de leur voyage ici-bas; mais il était aisé de prévoir que, bien qu'elles s'aimassent tendrement, elles seraient séparées un jour par la différence de leurs inclinations. Une même éducation n'avait pu leur donner les mêmes goûts, les mêmes idées, pas davantage que des vêtemens toujours pareils ne pouvaient faire qu'elles se ressemblassent.

Mézélie, celle que leur mère appelait l'aînée, avait une de ces âmes tendres et profondes dont les sentimens ne font jamais explosion, mais qui aiment sans ces retours auxquels les affections humaines sont sujettes. Elle tenait de sa mère la fierté, la résignation, une tendre bienveillance et une parfaite égalité d'humeur; mais il y avait en elle le germe des passions que ne connut jamais Louise, et une secrète mélancolie qui naissait peut-être de ses souvenirs d'enfance.

Sa beauté reflétait son âme; ses yeux noirs et doux avaient une indicible expression; quand ils s'arrêtaient sur ceux qu'elle aimait, leur regard disait davantage que les plus tendres paroles. Son esprit était fin, étendu, naïf et sérieux.

Valentine, l'autre sœur, était divinement belle, mais d'une beauté qui parlait moins au cœur et à l'imagination que celle de Mézélie. Toutes les perfections qui peuvent frapper et ravir les sens étaient réunies en elle. Elle était blonde, et ses yeux bleus couronnés de longs sourcils noirs jetaient comme une flamme mourante. Elle avait avec la gaîté capricieuse d'un enfant, la coquetterie glorieuse et satisfaite d'une jeune fille qui sait qu'elle est belle entre toutes. Son caractère était plein de ces contrastes qui rendent certaines femmes si charmantes; il y avait en elle, tout à la fois, de la vivacité, une gracieuse noblesse, une adorable bonté, des volontés soudaines et tenaces. Sa physionomie avait une ravissante expression de langueur et de tendresse; la fierté naïve, la chaste ignorance de son cœur se révélaient encore dans la sérénité de son regard; mais déjà de vagues et fugitives impressions avaient remué cette âme encore endormie: c'était un ange près de devenir une femme.

Elle se souvenait moins que Mézélie de leur première enfance, et pour elle dona Pepa avait presque remplacé la mère qu'elle avait perdue.

Souvent, vers le déclin du jour, les deux sœurs allaient prier dans le cimetière, sous le bouquet de cocotier qui ombrageait la sépulture de leur mère. L'église était au milieu de cette enceinte où l'on ne voyait pas, comme dans nos villes d'Europe, des tombeaux de pierre et de marbre, des croix noires semées de larmes blanches. Aucun symbole de deuil n'annonçait qu'on foulait la terre où reposent les morts; chaque sépulture était marquée par une croix de roseaux sous un bouquet d'arbres, par une touffe d'arbustes dont les fruits et les fleurs embaumaient l'air. Les enfans et les pauvres du village faisaient la récolte de ce champ, où la piété des riches habitans ne revendiquait d'autre droit de propriété que celui de s'y faire enterrer.

Dona Pepa entrait seule à l'église, les pieuses jeunes filles s'arrêtaient sur la tombe de leur mère et s'agenouillaient en se tenant par la main.

Des souvenirs tristes et doux se mêlaient toujours à leurs prières; elles se rappelaient leur enfance, et ce visage de femme pâle et souffrant qui se penchait vers elles avec amour. Elles se souvenaient de ce regard qui si souvent se tournait sur elles plein de larmes, et bientôt leur souriait consolé. Elles entendaient encore dans leur cœur cette voix qui se taisait depuis si longtemps, et, baignées de larmes, elles baisaient la terre sous laquelle reposait leur pauvre mère.

Mme Charles Reybaud.

AVENTURES D'UN BANIAN,

RACONTÉES PAR LUI-MÊME.

Comme ces oiseaux de passage que nous n'apercevons qu'aux premiers jours de l'hiver et du printemps, les Savoyards ont leurs migrations périodiques. Dès que la dernière récolte est rentrée et que les neiges blanchissent le sommet des mon

tagnes, les enfans des familles pauvres vont ailleurs utiliser les mois d'hiver, et courent en chantant après la fortune.

J'avais huit ans en 1820. Je quittai mon pays, comme les autres, à la suite d'une troupe de marchands forains qui m'employèrent. Dix ans s'écoulèrent; dix ans remplis de peines et de joies, et durant lesquels je fus successivement ramoneur et saltimbanque; groom, valet de chambre, factotum d'un poète qui, depuis, s'est perdu dans la politique; mousse de chambre sur un navire génois, et coq à bord d'un navire de guerre. A dix-huit ans, j'avais vu les trois parties de l'ancien continent, je m'étais moi-même donné le peu d'éducation que je possède, et ce qui était le plus beau de mon affaire, c'est qu'à force de *garder une poire pour la soif*, comme disent mes avares compatriotes, j'étais parvenu à coudre dans ma ceinture pour 1,000 fr. de pièces d'or.

A cet âge des illusions, j'étais déjà positif. L'adversité, mon inséparable compagne, me montrait un modeste chalet sur le penchant de ma montagne, trois arpens de terre ombragés de châtaigniers, comme un paradis terrestre où mes jours devaient s'écouler libres et heureux. Mais pour acquérir ces biens, 1,000 fr. ne me suffisaient pas; il me fallait mille écus. Je pris donc, pour y arriver, le chemin que je crus être le plus court et c'était, hélas! le plus long. Or, après la campagne d'Alger, que je venais de faire en qualité de coq, je débarquai à Toulon, d'où je partis immédiatement pour Marseille. Là j'espérais trouver un embarquement plus lucratif. Il n'en fut rien. Je me vis réduit à servir les maçons, ou à décrotter les bottes à MM. Méry et Barthélemy qui habitaient un hôtel de mon voisinage. Puis, dans mes momens perdus, tandis qu'ils faisaient des satires politiques, je faisais des complaintes et des drames ou mystères tirés de l'écriture sainte: les complaintes pour les colporteurs, les mystères pour les bateleurs des ports qui me les payaient 40 francs, plus 50 cent. de droit d'auteur par représentation. Ces bénéfices littéraires avaient remonté mon pécule au-delà de mes modestes espérances, lorsqu'une circonstance inattendue vint faire de moi un marchand de sangsues.

Un dimanche soir, je revenais de ma promenade solitaire, soupant avec un morceau de pain et lisant les pensées de Sénèque. Je trouvai aux allées de Meilhan une lettre décachetée, écrite par un négociant de Rio-Janeiro. Le *post-scriptum* de cette lettre était ainsi conçu : « *Un article* d'une importance incontestable serait des »sangsues; si vous pouviez m'en envoyer vingt »mille pour le courant de juillet, je me fais bon »de les vendre au moins 300 reis pièce. »

Trois cents reis une sangsue, m'écriai-je étonné, trois cents reis!! J'ignore quelle est la valeur d'un reis; mais qu'importe, puisque c'est une bonne affaire pour un autre, il me semble qu'elle peut aussi bien l'être pour moi. Plein de cette pensée, je cours communiquer mon projet à deux Piémontais, marchands de cordes à instrumens, avec lesquels je logeais, et qui, l'un et l'autre, ne manquaient pas de connaissances mercantiles; après leur avoir fait lecture de la lettre, nous allâmes à la Bourse, nous informer s'il y avait des navires en charge pour Rio; un seul se trouvait en partance; c'était la *Circonstance*, capitaine Cernant; nous convînmes avec l'armateur du prix de notre passage, et du fret de notre marchandise; et tandis que l'un de nous s'occupait à mettre nos papiers en règle, les autres achetèrent trois futailles de Bordeaux; ils les scièrent en deux, doublèrent chaque moitié de feuilles de plomb, les remplirent d'excellente terre où 10,000 sangsues vécurent à leur aise pendant la traversée; nous avions soin de les arroser d'un verre d'eau douce chaque jour, et d'extraire des vaisseaux celles qui étaient mortes. Cette première partie de notre chargement étant achevée, nous achetâmes divers petits articles, telles que ceintures de soie, boucles en chrysocale, boîtes à musique, à ouvrage, le tout emballé dans une malle à effets et non porté sur le manifeste; enfin le 2 mai 1831, cinq jours après avoir trouvé la lettre de commission, nous mîmes à la voile et nous cinglâmes vers le détroit.

Je m'abstiendrai de toute narration sentimentale ou descriptive sur notre traversée. C'était une véritable navigation de dames.

Le 25 juin, poussés par les vents alisés, nous atteignîmes l'équateur. Vers le soir de ce même jour, après plusieurs variations, la brise tomba tout à coup et nous étreignit dans les réseaux du plus insipide calme plat. Le lendemain, pas un souffle de vent ne tempérait la chaleur étouffante qui pesait sur nous comme un plomb; les voiles battaient les mâts, et elles eussent été immobiles si la mer qui était encore agitée ne leur eût imprimé une légère oscillation; mais bientôt tout l'horizon devint d'une sérénité désespérante, et par cette latitude qui se réduit à zéro, il était facile de prévoir que notre séjour au milieu de l'Océan se prolongerait de quelques semaines.

En effet, un mois s'écoula sans produire le moindre changement atmosphérique. La mer était unie comme un miroir, et pas un nuage n'altérait l'azur du ciel : quand donc aurons-nous une bonne petite brise? étaient les paroles que l'on s'adressait le matin et que l'on répétait le soir; mais plus que l'équipage et les autres passagers, mes associés et moi nous eussions voulu voir venter à rompre les écoutis. Notre peine était grande lorsqu'il nous fallait voir se fermer la paupière de nos pauvres bêtes; faute d'une quantité d'eau suffisante, elles mouraient et suçaient ainsi nos bénéfices comme des sangsues qu'elles étaient. Cependant chacun de nous savait se résigner; nous comprenions parfaitement ce proverbe populaire : cent écus de chagrin ne paient pas deux liards de dettes; et nous attendions philosophiquement que messieurs les chérubins à la face bouffie voulussent bien nous permettre de prendre congé du *père la Ligne*, quand une victime se présenta pour nous les rendre propices.

Le trente-deuxième jour de ce maudit calme, le répertoire des récréations du bord étant épuisé, le capitaine jugea à propos, pour divertir son monde, de renouveler ces saturnales connues sous le nom de fête tropicale et que l'on ne célèbre plus guère. Ce ne fut donc que par pur passe-temps que matelots et passagers s'affublèrent comme ils purent d'un costume grotesque, afin de jouer le rôle qui leur était personnellement assigné et de se faire baptiser s'il y avait lieu. Or, pour rendre le spectacle plus divertissant, au lieu du baquet d'usage, notre officieux capitaine imagina de faire poser une bonnette hors le bord, de manière à former un vaste réservoir inaccessible aux voraces habitans de l'Océan, et qui pût servir de bénitier.

A cet effet, deux coins de cette voile furent amarrés aux lisses de bâbord, et les deux autres étaient soutenus par des manœuvres qui allaient se bosser aux vergues du grand mât de misaine; une gueuse qu'on jeta au fond de ce bain insolite faisant tendre la bonnette, en formait un vaste bassin où tout individu qui n'avait jamais passé l'équateur, après avoir été préalablement rasé avec un sabre de bois, était immédiatement lancé. Déjà plusieurs passagers avaient, ainsi que moi, sauté par dessus le bord. Quand l'un de mes associés, forcé de recevoir le baptême, soit pour montrer sa bravoure, ou soit qu'il trouvât l'immersion du bénitier par trop prosaïque, s'échappa des mains du barbier, escalada les haubans, s'avança jusqu'au bout de la vergue de misaine, et avant qu'on pût deviner son intention, fit le plus beau plongeon, tête en avant, que j'aie jamais vu de ma vie. Il n'était pas encore remonté à la surface, qu'un mousse accoutré en diablotin, gambadant sur le gui de la brigantine, vit un épouvantable requin que la chute du piémontais venait sans doute d'attirer; il s'avançait majestueusement jusqu'à l'endroit où reposait le malheureux Cagnasso qui, n'ayant pas plutôt ouvert les yeux, se trouva face à face avec ce redoutable seigneur des eaux. Cependant, au cri de : « un requin! » jeté par le mousse qui, de la main, montrait l'animal, la cérémonie fut suspendue, et tout le monde vint se ruer sur le gaillard d'avant; chacun suivait des yeux, dans une anxiété mêlée de terreur, les mouvemens du formidable poisson et de son frêle antagoniste.

Je ne crois pas qu'un naufrage inévitable eût produit une consternation pareille à celle qui était peinte en ce moment sur tous les visages. C'était une scène horrible que de voir ce tigre des mers, escorté de ses deux éternels pilotes, s'avancer, reculer, aiguisant ainsi son appétit sur sa prise, pour la mieux dévorer. A peine mon imprudent associé eut-il connaissance du danger, qu'il voulut rejoindre la bonnette, mais l'animal ne lui permit pas ce moyen de retraite qui, d'ailleurs, n'eût pu lui servir, car le requin n'attendait que le moment où il sortirait de l'eau pour le dévorer. Dans cette cruelle position, mon Piémontais garda le plus admirable sang-froid; déjà côte à côte avec le requin, il avait fait le tour du navire, sans qu'on eût pu trouver les moyens de le sauver; toutefois, on allait mettre le canot à la mer, quand le maître d'équipage, encore couvert des oripeaux du Neptune improvisé, jetant de côté sa tunique et son trident, s'élança d'un bond sur la vergue du grand mât et affala à la mer un bout de manœuvre passé dans la poulie d'empointure. Il dit au pauvre diable de s'amarrer fortement sous les aisselles, qu'on allait le hisser, ce qu'il fit fort habilement, car malgré la fatigue qui devait énerver ses membres, il eut encore la précaution de faire un nœud à la corde à un pied au-dessus de sa tête, afin de la garantir du choc de la vergue. Puis, portant ses regards sur le requin qui semblait l'épier, il s'écria : Enlevez! et trois hommes tenant l'autre bout de la manœuvre se laissèrent tomber en pagaie du haut de la hune.

au risque de se rompre les jambes sur le pont. Ainsi, en moins de deux secondes, cette triple force l'enleva à trente-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer. Eh bien! malgré la rapidité de cette ascension, il fut atteint. Je vis le monstre se pencher sur le côté, ouvrir une large gueule garnie de trois rangs de dents triangulaires, s'élancer hors de son élément dans une ligne verticale, tenir les trois hommes en équilibre pendant une seconde, retomber, et nous ne vîmes plus suspendu à la drisse qu'un corps mutilé dont les entrailles pendaient le long de la jambe droite : la gauche avait été coupée!

Deux heures après, il expira.

Pauvre Cagnasso! mon autre associé et moi nous le regrettâmes sincèrement; non parce qu'il venait de nous faire ses héritiers, mais parce qu'il était vraiment un bon et jovial compagnon.

Quelle bizarrerie!! on eût dit que ce malheur devait nous porter bonheur : le soir même nous eûmes du vent.

Comme dans toutes les villes d'Espagne et de Portugal, à Rio, les perruquiers ont encore le privilége de pratiquer les saignées et de poser les sangsues. Cette coutume que j'ignorais, je l'appris aussitôt que nous fûmes entrés dans la baie et que la députation sanitaire nous eût rendu sa visite. Le canot de la santé s'était à peine éloigné que nous vîmes approcher celui de la douane, suivi d'une foule innombrable de pirogues : ces embarcations n'étaient montées que par un blanc et un noir qui les manœuvraient. Dès que les préposés furent descendus dans la chambre, je vis s'élancer des pirogues sur le pont une vingtaine de barbiers qui nous crièrent tous à la fois : « *Señor vendé sé bichas de sange*? » Ces messieurs ont-ils des sangsues à vendre? Nous nous gardâmes bien de répondre avant que les préposés se fussent éloignés; mais nous prîmes l'adresse de ces futurs acquéreurs dont l'affluence nous fit augurer que la vente de nos sangsues serait lucrative et facile.

La première chose que nous jugeâmes à propos de faire en mettant pied à terre, fut de chercher un entrepôt où nous pussions déposer nos marchandises, que nous ne pouvions débarquer que partiellement et à l'insu d'un douanier qui veillait à ce que rien ne sortît du navire sans un permis de la douane. Nous trouvâmes ce local dans la maison d'un italien que mon associé, réfugié politique, reconnut pour être un de ses compagnons d'exil : cet homme qui était au Brésil depuis quelques années, où il vivait de contrebande, nous donna toutes les instructions nécessaires pour frauder les droits de sa majesté brésilienne, et ce fut à son expérience que nous dûmes l'entier succès du débarquement de nos marchandises.

Comme je pense que le lecteur se soucie fort peu que je l'initie aux mystères de la vie mercantile, il suffira que je lui dise qu'après avoir couru chez tous les barbiers de la ville à qui nous portions nos échantillons dans une vessie, nous parvînmes à vendre nos sangsues au prix assez élevé d'un *contos de reis* (5,000 fr.); elles ne nous avaient coûté que 1,500 fr., non compris les petits frais d'entretien et le passage, qui fut de 250 fr. chacun, c'était donc près de 3,000 fr. de bénéfice. C'était encourageant! Quant à notre pacotille d'objets de fantaisie, nous ne pûmes la vendre à Rio : cette ville, dont plusieurs rues semblent ne former qu'un vaste bazar, est mieux assortie en ces sortes d'objets que nos villes manufacturières d'Europe; il eût fallu, pour en effectuer la vente, avoir recours aux courtiers de commerce, qui exigeaient un bénéfice plus considérable que le nôtre : ce n'était pas là notre affaire. Notre hôte l'Italien, à qui nous nous adressâmes, vint encore à notre aide; il nous conseilla d'aller faire une tournée dans l'intérieur, nous traça un itinéraire qu'il avait lui-même suivi l'année précédente, nous assura qu'avec de la patience, du courage et une conscience tant soit peu large, nous ne pouvions manquer de réussir. Ce conseil ne me déplut point; car, indépendamment des avantages qu'il semblait devoir nous procurer, mon caractère aventureux s'accommodait parfaitement d'un pareil genre de vie. Nous complétâmes donc notre pacotille de quincailleries, de menues merceries; nous la classâmes par ordre dans deux boîtes à compartimens, et nous nous mîmes en campagne par un soleil auquel nos tempéramens eurent bien de la peine à s'habituer. Ce nouvel état me parut d'abord difficile, surtout lorsqu'il fallait faire valoir nos marchandises dans les habitations (*fashenda*) où l'on ne nous comprenait pas. Cependant, avec le secours de ce que j'avais de latin, de provençal et d'italien, je parvins bientôt à m'exprimer en portugais; rarement il m'arrivait de n'être pas compris.

Depuis deux mois, nous voyagions ainsi de bourgade en bourgade, portant nous-mêmes nos marchandises et bravant le préjugé du pays qui voue au mépris tout blanc qui s'avilit à porter un objet quelconque. Un jour, nous allions d'*Ilna-Granda* à *Santa-Maria*, le chemin sur lequel nous marchions était sablonneux et rendait notre marche pénible. Le soleil était au zénith; une chaleur suffocante nous accablait, et pas le plus léger souffle de vent pour nous rafraîchir, ni même assez d'ombre pour nous mettre à l'abri des rayons de feu qui nous dévoraient; il ne manquait cependant pas d'arbres, mais les forêts qui bordaient le chemin étaient si compactes; les lianes, les arbustes enlacés les uns aux autres formaient une haie tellement impénétrable, qu'à peine pouvions-nous y passer le bras; s'il nous arrivait parfois de trouver une ouverture assez large pour que nous pussions y entrer, des myriades d'insectes nous forçaient bientôt d'en déloger. Enfin, au milieu du jour, après avoir marché six heures, courbés sous notre fardeau, nous arrivâmes sur le bord du ruisseau des Singes (*rios dos Macacos*), où nous nous endormîmes à l'ombre d'un immense bananier.

Je sommeillais depuis long-temps, lorsqu'un bruit étrange, qui ressemblait assez à un grognement de porc, me réveilla. J'appelai mon compagnon pour nous remettre en route; ne voyant que sa balle à la place où il s'était endormi, je me levai, fis quelques pas vers le ruisseau, où je l'appelai avec force; alors, du milieu d'un buisson de roseaux dont l'une des moitiés croissait dans le marais, un cri étouffé, un râle me répondit. Je m'avançai et je vis un énorme caïman marchant à reculons, entraînant à l'eau mon malheureux camarade, et qui disparut dès qu'il m'aperçut. Mon pauvre ami ne donnait plus aucun signe de vie. Sa tête était horriblement fracassée et ses deux pieds coupés comme s'ils eussent été tranchés avec une hache. Sa mort, qui eût été la mienne, si, comme lui, j'eusse été le plus rapproché du ruisseau, fit sur moi une telle impression, que je restai plus d'une heure à regarder ce cadavre sans être capable de prendre la moindre résolution. Cependant la nuit qui approchait me fit penser à ma propre conservation, et je me décidai à me remettre en route; mais, avant que de m'éloigner, je fis glisser les restes de mon ami dans un petit ravin (après les avoir dépouillés d'une ceinture qui contenait 10 onces d'or); je les couvris avec quelques feuilles de bananier sur lesquelles je jetai un peu de terre; je liai sa balle à la mienne, et je m'éloignai de ce lieu fatal, répétant plusieurs fois cette exclamation : « Pauvre Fenoglio! »

Si l'or de l'infortuné me consola un peu de sa perte, cet événement n'en remua pas moins mon cœur de Banian. Par ce coup, mes espérances de fortune firent place à de sérieuses inquiétudes. J'étais tellement démoralisé, que j'eus d'abord le dessein de m'en retourner directement à Rio; si je ne pris pas ce parti, c'est que dix milles me séparaient encore d'Ilna-Granda, et que ma double charge qui pesait un quintal métrique ne me permettait pas de les franchir dans la soirée. Je continuai donc ma route, et malgré tout mon courage je ne pus atteindre une habitation. Cette même nuit, je la passai à la belle étoile, sans pouvoir fermer l'œil, tant les rugissemens des jaguars et les piqûres des moustiques me causaient de mal et de frayeur.

Le lendemain étant arrivé à Santa-Maria, je me hâtai d'y vendre ma quincaillerie afin de m'alléger de ce poids. J'y échangeai aussi une grosse de cordes à instrumens de défunt mon associé, contre une livre de poudre d'or; et, continuant ma tournée par Saint-Paul, vendant mes aiguilles et mes rubans, j'arrivai à Rio avec une valeur intrinsèque de 6,500 fr., somme dont je me proposais de restituer la moitié aux parens de Fenoglio, si jamais je parvenais à faire fortune.

Si en ce moment la sagesse fût venue un seul instant à mon aide je me serais de suite rembarqué pour la France avec quelques tonneaux de denrées tropicales dont l'importation eût probablement doublé ma fortune; mais fortune et sagesse ne voulaient pas s'entendre à l'égard d'une tête aussi folle que l'était la mienne.

Donc, au lieu d'aller en Savoie bâtir cet ermitage, songe doré de mes jeunes années, je construisais des châteaux en Espagne. Dès le soir de mon arrivée, j'allai revoir l'Italien mon ancien hôte, je lui racontai la mort de Fenoglio, comme celui-ci lui racontait naguère celle de Cagnasso; le contrebandier me parut plus charmé du succès de mes affaires que pénétré de la mort de son ami. Après force félicitations, il me conseilla de m'embarquer avec lui sur un navire chilien, frété pour Cobija (Bolivia), et dont il avait obtenu la place de subrecargue. Je souscrivis avec enthousiasme à cette proposition. J'avais lu les *Incas* de Marmontel, je voulus voir ces Péruviens dont mon imagination était aussi frappée qu'elle l'était lorsqu'à l'âge de quatorze ans, j'allais ramonant les cheminées des villages du Gard, cherchant, l'*Estelle* de Florian à la main, le fertile vallon de Remistan, dans un pays desséché par le mistral.

J'achetai sur rade, et secondé par mon nouvel associé, trois balles d'étoffes de la fabrique anglaise, que nous transbordâmes pendant la nuit, au risque de nous faire emballer nous-mêmes par les préposés de la patache. Je pris mes papiers chez le consul, où ma qualité de négociant fut officiellement reconnue; j'échangeai mon dernier billet de 200,000 reis pour 200 belles piastres d'Espagne, et, quelques jours après, nous mîmes à la voile le cap au S. S. E.

Il est plus que probable que jamais le brigantin Chilien n'avait porté un équipage aussi insolite que le nôtre, depuis que sa quille labourait le grand pré. Le capitaine nommé *Kinson* était Anglais : il avait commandé un navire de la Compagnie des Indes-Orientales, et je ne saurais vous dire pour quel motif il avait été cassé. A la veille d'être jugé par une cour martiale, il s'échappa des prisons du cap, et s'embarqua pour Valparaiso, où il obtint le commandement du *Condor*. Le second était Océanien, c'est-à-dire Hollando-Malais, né dans l'une des petites îles qui avoisinent Java : il s'embarqua jeune encore sur une corvette de guerre néerlandaise en station à Sourabaya, navigua bon nombre d'années sous divers pavillons, apprit presque toutes les langues européennes dont il parlait la plupart avec facilité, vint en dernier lieu à Rio, où le consignataire du *Condor* le donna pour lieutenant au capitaine Kinson, et cela sans trop connaître ses antécédens, et sans lui faire passer l'examen de rigueur, examen qui, mathématiquement, eût prouvé qu'il n'avait pas idée de son nouveau métier. Cet autre Christian Rack, malgré son étonnante mémoire, était incapable de faire un calcul de latitude; la faculté de retenir des mots était la seule qu'il possédât. Quoique son front fût très élevé, il avait une organisation si peu apte à la méditation, que le capitaine ne put jamais lui faire comprendre la valeur d'un logarithme. Cependant il faisait son point. Le maître d'équipage était Languedocien, matelot dans toute l'acception du terme, et qui n'avait d'autre éducation que la connaissance sommaire des notes de musique, art pour lequel il avait, disait-il, une vocation décidée. Enfin, les douze hommes d'équipage, engagés tant à Valparaiso qu'à Rio, étaient les uns Danois, Péruviens, les autres Hollandais, Brésiliens, Anglais, etc.

Les langues de toutes ces nations que l'on parlait à bord, n'étaient guère propres à prolonger les causeries du soir; mais la manœuvre ne souffrait nullement des malentendus qui pouvaient en résulter; tous ces aventuriers déserteurs des navires de guerre de leur patrie, et qui, selon leurs expressions, voulaient naviguer librement, étaient d'excellens marins. Et si le commandement qui se faisait en anglais n'était pas toujours compris, ils y suppléaient par l'habitude et la pratique; enfin, un nègre pour cuisiner, et son fils jeune moussillon éveillé, formaient le complément de cet équipage hétérogène.

Ce fut le 28 mars 1832 que nous doublâmes le cap Horn; là pour la première fois, je me trouvai en face de ces montagnes d'eau que, jusqu'alors, je n'avais vues que dans les relations de voyages. Le tableau qui s'offrit à nos yeux pendant quelques jours était si terriblement grandiose, que je me demande encore aujourd'hui comment il se fait que la vieille carcasse du *Condor* n'ait pas sombré au milieu de cette mer qui lui battait les flancs.

Il y avait cinq jours que nous avions reconnu l'archipel de Chiloé. Nous naviguions par une faible brise, le cap au nord-quart-nord-ouest, toutes voiles et bonnettes dehors, lorsque nous aperçûmes à l'horizon l'île Juan-Fernandez, mince et noire comme un nuage dense. Le temps était superbe et la mer tranquille, nous continuâmes notre route jusqu'à une distance de trois milles des récifs invisibles qui ceignent la côte où nous nous arrêtâmes, et où la nuit nous surprit. On allait se disposer à louvoyer en attendant le jour, quand le *Condor* masqua tout à coup. Dans une rafale imprévue, les vents sautèrent de l'ouest-quart-nord-ouest à l'est-quart-sud-est. Ici, notre petit équipage fut mis à une rude épreuve, car l'ouragan, dans ses acerbes variations, lui donna tant de fil à retordre que la manœuvre qu'il exécuta eût fait honneur à un brick de guerre. Malheureusement le navire était alors engagé dans cet espace triangulaire formé par les îles Juan-Fernandez, Goat et Massafuera. Les vents qui, en trois heures, avaient fait le tour du compas, ne nous laissaient jamais assez de largues pour sortir de ce mauvais pas. Ce ne fut donc qu'après avoir épuisé toutes nos ressources que nous mîmes à la cape; mais bientôt la tempête devint si violente, elle soulevait de telles masses d'eau qu'il fallut fuir devant, sans quoi le pauvre *Condor* se serait vu dépécé en morceaux par cette meute de flots. Hélas! il n'eut pas un tombeau aussi digne de lui, le noble *Chip*; l'Océan n'eut pas la gloire de le vaincre! Les flots qui s'étaient déferlés avec tant de furie sur ses œuvres vives, courroucés de son opiniâtreté, le lancèrent sur les brisans de Juan-Fernandez; blessé mortellement, il mourut comme un brave, non sur un lit de lauriers, mais sur un banc de coraux.

Il est facile, même à celui qui n'a jamais navigué, de se faire une idée des scènes qui se passèrent à bord, depuis une heure du matin jusqu'à l'instant où le jour vint éclairer nos faces consternées. Qu'on se représente d'abord douze hommes se coucher forcément sur le pont, dès que le navire talonna; huit se relever et se tenir aux chevilles, tandis que les quatre autres allèrent se briser la tête contre les lisses de tribord, côté sur lequel le *Condor* voulut rendre le dernier soupir. Qu'on se présente un capitaine au désespoir, s'arrachant les cheveux, se tordant les bras, courant sur le pont, braillant comme un insensé, sans que sa voix puisse se faire entendre; la tempête criait plus fort que lui. Qu'on se représente enfin le linguiste javanais emporté par une vague au moment où il larguait la drisse du petit foc seule voile que nous eussions dehors; le timonier maudissant Dieu et le diable près de la barre du gouvernail qui venait de l'aplatir contre une paroi, et expirant dans des souffrances atroces; alors on aura une idée assez exacte de ce que j'ai vu le 1er mai 1832, et de ce que je ne voudrais plus revoir, quand on me donnerait la plus belle pacotille du monde.

L'ouragan continuait. Dès que le jour commença à poindre, voyant l'impossibilité de relever le navire, nous nous réunîmes pour mettre la chaloupe à la mer et opérer notre salut. A peine l'embarcation fut-elle decellée que je m'esquivai, tandis que l'on préparait les palans, et descendis dans la chambre pour prendre mon sac de piastres que j'espérais sauver avec moi. Arrivé sur le carré où déjà l'eau pénétrait par la cale, j'allais entrer dans ma cabine, quand je me sentis arrêter par une main de fer, et dont le propriétaire, mon associé le subrécargue, car c'était lui, me dit avec un affreux ricanement. « Ah! maudit Savoyard! tu ne sauveras ni toi ni ton argent! » Je me retournai, et quoique la clarté qui pénétrait par la claire-voie fût encore bien indécise, je n'en vis pas moins briller la lame d'un poignard qui probablement allait se loger dans une de mes côtes, si en ce moment le cadavre de notre pauvre bâtiment n'eût exécuté un double mouvement de bascule imprimé par l'action d'une lame et qui envoya le Milanais rouler à l'autre bord du carré. Exaspéré et voulant mettre ce traître dans l'impossibilité de recommencer sa tentative, je m'élançai sur lui avant qu'il ne se fût relevé; déjà je le serrais de près lorsqu'une seconde vague plus terrible que la première tomba sur le pont comme une bombe qui s'y serait crevée, brisa le capeau de l'escalier, le vitrage de la claire-voie et pénétra à grands flots dans la chambre. Je crus mon dernier instant arrivé! Je lâchai mon antagoniste avec l'intention de remonter au plus vite; mais lui ne voulait pas me quitter vivant. Alors, roulant dans quatre pieds d'eau, eut lieu un combat dont le Savoyard, quoique le plus petit, demeura vainqueur; la noyade et la strangulation, tel fut le genre de mort de mon troisième associé.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis que j'étais descendu lorsque, plein de trouble, je remontai sur le pont; je n'y retrouvai plus âme qui vive. Pourtant, j'avais calculé que dix minutes n'étaient pas suffisantes pour amarrer les palans et mettre l'embarcation à la mer; je pensai donc, et avec raison, que la première vague qui m'avait sauvé du poignard avait été mortelle à tout l'équipage. Rien n'était resté sur le pont, cuisine, chaloupe, hommes, tout avait disparu; je ne vis plus qu'une cage à poules qui n'était encore qu'à peu de distance du navire, et que le flot poussait à terre.

J'étais livré à mes réflexions lorsqu'un horrible craquement de la quille me déchira le cœur comme si j'avais été moi-même martyrisé par le supplice qui brisait les côtes du *Condor*. Il s'affaiblissait et se fendait en plusieurs endroits. Je ne savais quelle résolution prendre : cramponné dans les enfléchures d'un hauban, de l'œil je caressais la terre qui ne me semblait pas être éloignée de plus d'un mille, quand une troisième vague venant du large s'abattit avec tant d'impétuosité en travers du brigantin qu'elle le rompit en deux et m'envoya tomber à la mer à dix brasses devant elle. Revenu à la surface, je tentai de m'attacher à quelques débris; mais voyant que le flot m'était contraire, je pris bravement le parti de me laisser emporter par la vague; je n'eus besoin que de me tenir roide sur l'eau et de suivre le mouvement direct de l'ondulation.

Enfin, après avoir heurté plus d'une pointe de rochers, après des efforts dont je ne me croyais pas capable, j'arrivai plus mort que vif sur cette même côte, où deux cents ans avant moi, le matelot anglais Silkains abordait dans le même équipage. Aujourd'hui, Juan-Fernandez, l'île de Ro-

binson Crusoé, n'est plus une île déserte. Lorsque le Chili secoua le joug de la mère-patrie et s'organisa en république, il fit de Juan-Fernandez un lieu d'exil où le trop plein de la prostitution et les malfaiteurs furent annuellement déportés. C'est, en un mot, le Botany-Bay du Chili.

Eh bien! cette île couverte de crimes et de fange fut pour moi la terre la plus hospitalière que j'aie rencontrée dans le cours de mes pérégrinations.

Je n'oublierai jamais les soins touchans que j'y reçus d'êtres presque aussi pauvres que moi; ces hommes réprouvés par la société m'accueillirent et me soignèrent avec sollicitude dans leurs cabanes de joncs. Je le dirai, dussé-je prêter à rire, le jour où je m'embarquai sur le brick péruvien l'*Indépendanzia*, au moment où ces braves gens me firent leurs adieux, une larme coula de ma paupière!

A mon arrivée à Lima, je ne vis d'autre moyen d'existence que de m'embarquer à bord d'un baleinier américain comme novice, ou de m'engager dans la milice péruvienne; de ces deux conditions, je pris la première. Le capitaine du *Guillaume Penn*, en touchant à Rio, m'échangea contre un matelot américain dont le navire avait fait naufrage à la côte d'Afrique, et que le capitaine du baleinier français l'*Etoile polaire* avait recueilli; mon nouveau capitaine fit une sottise, car la suite lui apprit qu'il avait changé son cheval borgne pour un aveugle.

Après dix mois de chasse dans les mers du sud, après quatre années de courses pendant lesquelles je fis quinze mille lieues, je revins en France quinze fois plus gueux que je n'étais parti.

En arrivant à Paris, je me mis à chercher mon premier patron qui, en ce temps-là, s'ennuyant de la politique comme il s'était ennuyé de la poésie, faisait de la marine et des voyages et travaillait à l'abolition de l'esclavage dans nos colonies. Il me donna asile et me mit une plume à la main pour écrire mes aventures de baleinier. Et comme on gagne souvent plus au métier d'imprimeur qu'au métier d'écrivain, il me fit entrer dans l'imprimerie de son journal. Là, j'ai gagné quinze cents francs qui sont placés à la Caisse d'épargne. Ah! vive l'Europe, vive Paris! Je rêve encore à mon chalet montagnard, mais pour faire fortune, ne me parlez plus d'aller aux antipodes.

C. Genoux.

LES INCOMPRIS.

On lisait dans le journal :

« Un jeune homme qui avait débuté avec un certain éclat dans la littérature, en publiant l'année dernière un volume de poésies assez remarquables, M. Arthur V... s'est brûlé la cervelle hier matin dans le bois de Meudon. Ce suicide doit être attribué à l'étrange et funeste monomanie qui a fait tant de victimes depuis quelques années. Le portefeuille d'Arthur V... renfermait une lettre ainsi conçue :

« Je quitte volontairement une vie de misère »et de déceptions. Dans une époque livrée tout »entière à la préoccupation des intérêts matériels, »le poète demeure incompris : — Le poète n'a »donc rien de mieux à faire que d'abandonner la »partie et d'aller au devant de l'éternité. Ouvre »tes ailes, ô mon âme, et affranchis-toi de ton en»veloppe mortelle!... Je laisse après moi sur l'o»céan du monde un livre qui peut-être un jour »fera surnager mon nom. Les malheureux que le »présent a trompés ont bien le droit de compter »sur la justice et sur les récompenses de l'avenir. »Je meurs avec cette confiance consolante, en di»sant adieu à ceux qui me sont chers et merci à »ceux qui me pleureront! »

» A cette lettre était jointe une pièce de vers intitulée : *Dernières pensées d'un moribond en pleine santé de corps et d'esprit*. L'abondance des matières nous oblige de remettre au prochain numéro la citation de ce testament poétique aussi bizarre que prétentieux. »

— Vraiment, s'écria madame Sardoval en froissant le journal et en le jetant sur le parquet, voilà un article odieusement rédigé! Ces journalistes ont quelquefois une façon de raconter qui gâte les plus saintes émotions. Voyez avec quel ton dégagé, avec quelle pédanterie et quelle sécheresse philosophique ils nous apprennent cette triste nouvelle, le suicide d'un jeune poète tué par l'indifférence de notre siècle industriel! Pauvre jeune homme! qui ne s'intéresserait à ses souffrances et à sa fin malheureuse? Ne le plaignez-vous pas comme moi, monsieur?

Cette question s'adressait à M. Sardoval.

— Ma chère amie, répondit le mari avec beaucoup de sang-froid, je pense que les gazettes devraient garder un silence absolu sur les aventures de ce genre...

— Vous appelez cela une aventure!

— Je dirai catastrophe, si vous le préférez; peu importe le mot, mais la chose est grave, et il faudrait avant tout éviter autant que possible la contagion de l'exemple. Je crois que l'on fait beaucoup trop légèrement le procès de la société actuelle, et il me semble que les gens qui se tuent pour faire parler d'eux se donnent un peu trop lestement des brevets de génies méconnus. Nous avons maintenant une foule de mécontens qui se disent *incompris*, et qui enrichissent ainsi d'un mot nouveau la langue française, tout en faisant un rude affront à l'intelligence de l'époque. De tout temps il y a eu de ces vanités blessées, de ces natures inquiètes et rêveuses qui ont boudé le monde; aujourd'hui ces prétendues victimes se révoltent et se donnent un nom dans leur orgueil; voilà toute la différence entre le présent et le passé. Je vous avouerai donc que je me sens fort peu de sympathie pour les incompris; il en est pourtant quelques uns que je plains, et beaucoup dont je me moque.

C'est que, malheureusement pour l'espèce, continua M. Sardoval, tous les incompris ne sont pas de jeunes poètes au front pâle et aux yeux noirs, de jeunes femmes tendres et mélancoliques. Ici le ridicule et le grotesque se mêlent souvent à la poésie et lui font quelque tort. Le vieux fat, qui ne rencontre que des cruelles, se range au nombre des incompris. L'écrivain qui, après avoir été compris par un libraire, publie un livre dont tous les exemplaires restent au magasin, prétend que son talent est incompris par le public. L'auteur dramatique après une chute, le candidat qui échoue dans une élection, l'industriel dont le jury d'exposition refuse les produits, se placent tous dans la même catégorie. Toutes les misères et tous les déboires embarquent leur amour-propre sur cette planche de salut; aussi le monde est-il plein de ces naufragés, sans compter les maisons de fous et les prisons qui regorgent de raisons et de vertus incomprises.

Après ce discours écouté avec impatience et dédain, M. Sardoval regarda l'heure à la pendule et sortit en toute hâte pour aller à la Bourse.

— Voilà pourtant l'homme auquel on m'a sacrifiée! dit madame Sardoval en soupirant.

Le fait est que madame Sardoval n'avait été nullement sacrifiée, et que ses parens n'avaient en aucune façon contraint sa volonté à l'article du mariage; mais le rôle de victime lui plaisait et elle le jouait sincèrement, car elle avait fini par croire aux doléances de son imagination. — Mathilde de Lussy appartenait à une famille privée de fortune; elle était belle, elle avait reçu une éducation brillante, et son entrée dans le monde fut environnée d'hommages éclatans; mais les adorateurs épris de ses talens et de ses charmes s'étaient tous retirés dès qu'on les avait priés d'expliquer formellement leurs intentions. Le terrible *sans dot* avait mis en déroute toutes ces passions calculatrices; de sorte qu'à vingt-quatre ans Mathilde était encore fille, et déjà elle commençait à regarder l'avenir avec inquiétude, lorsque M, Sardoval se présenta en qualité de prétendant à la main de la belle délaissée. M. Sardoval était d'un âge mûr; jouissait d'une excellente réputation et d'une fortune considérable. Mathilde l'accepta pour époux, et jamais mari ne se montra plus tendre, plus empressé, plus dévoué. M. Sardoval possédait toutes les qualités aimables et douces, et toute la faiblesse de caractère qui peuvent faire le bonheur d'une femme d'esprit. Mais Mathilde ne sut pas apprécier à sa juste valeur le trésor que la Providence lui avait envoyé. Douée d'un caractère romanesque, elle supportait impatiemment une félicité calme et vulgaire, et elle ne pouvait pardonner à son mari de ne point partager ses idées exaltées : — Il n'y a aucune harmonie entre nous, disait-elle, il ne me comprend pas! — La raison éclairée et la froide sagesse de M. Sardoval lui semblaient de la sécheresse d'âme. Peu de temps après son mariage, Mathilde fut tout d'un coup enrichie par un héritage brillant et inespéré. Un parent éloigné, qu'elle connaissait peu et qu'elle croyait pauvre, lui laissa six cent mille francs. Alors vinrent les regrets : — Si j'avais attendu, pensa-t-elle, j'aurais pu choisir et épouser un homme dont le caractère eût sympathisé avec le mien, un homme poétique, un homme qui m'aurait comprise! — L'honnête mari perdit beaucoup à cet héritage.

Si l'on avait demandé à madame Sardoval : — Que vous manque-t-il? — elle aurait été obligée de chercher ses réponses dans les abstractions d'un monde idéal. Ses meilleures amies enviaient son sort, et souvent leurs félicitations l'impatientaient. — Voilà bien les femmes frivoles, disait-elle en soupirant, elles s'imaginent que l'on doit être essentiellement heureuse parce que l'on a un mari complaisant, une loge à l'Opéra, une calèche, un château, et que l'on peut se passer tou-

tes ses fantaisies ! Elles pensent qu'il n'y a rien au delà des satisfactions de la vanité ! — Mathilde ne pouvait supporter l'opinion que le monde s'était faite de son bonheur, et elle ne négligeait rien pour paraître malheureuse ; elle voulait qu'on la plaignît ; et n'avait-elle pas en effet quelque droit à la compassion que méritent les malades imaginaires ?

Lorsque les apôtres, plaisans ou sérieux, du philosophisme social, s'avisèrent de prêcher l'émancipation des femmes, Mathilde adopta ces idées nouvelles avec toute l'ardeur de son caractère inquiet et mécontent. A l'époque dont nous parlons, un club s'était ouvert où les femmes libres se réunissaient pour s'entretenir de leurs besoins et se fortifier dans la discussion de leurs doctrines. Madame Sardoval se fit affilier secrètement à cette société, et elle résolut d'en suivre les séances à l'insu de son mari. Le club se tenait rue Laffitte, au quatrième étage ; l'accès en était défendu aux hommes ; quelques femmes, parmi les plus célèbres de la confrérie, portaient le costume masculin ; la plupart fumaient des cigares de la Havane, pour montrer leur aptitude à remplir les fonctions réservées jusqu'à ce jour au sexe le plus fort. Nous ne dirons rien des étranges discours et des propos hardis que débitaient ces dames. Mathilde, habituée aux délicatesses d'une vie élégante, fut tout d'abord singulièrement interdite en se trouvant dans une telle compagnie et dans une pareille atmosphère. Mais sa vocation était si forte, qu'elle résista à cette rude épreuve pendant un mois tout entier ; à la fin cependant sa résolution succomba, et elle rompit tout pacte avec la secte des femmes qui se révoltaient d'être incomprises dans les droits de l'homme.

Les femmes du caractère de Mathilde offrent beau jeu aux entreprises d'une séduction tant soit peu habile. Bien des adorateurs se présentèrent après comme avant le mariage, mais le hasard voulait que madame Sardoval ne fût pas plus comprise par les amoureux qu'elle ne l'était par son mari. Le plus dangereux de tous avait été d'abord un cousin, un ancien ami d'enfance, devenu capitaine de lanciers. Celui-là comprenait les femmes d'une façon toute cavalière ; il fut dès la première attaque repoussé de manière à comprendre qu'il n'y fallait plus revenir. Mais le hasard ne peut pas être toujours au service d'un mari. A la fin, un séducteur plus adroit que les autres trouva le bon moyen, et se posa en homme incompris.

Léopold prétendait qu'un mystère fatal pesait sur sa destinée, et qu'à sa naissance il avait été incompris par l'état civil. Des ennemis, acharnés à sa perte, assuraient qu'il était fils légitime d'un huissier de province ; mais il repoussait fièrement cette calomnie en mettant une barre sur son blason de fantaisie. On disait bien aussi qu'il avait dépensé en quelques mois un patrimoine de vingt mille écus ; mais il se défendait de cette accusation, en avouant qu'il avait possédé une fortune considérable, aussi mystérieuse que sa naissance, et que cette fortune il l'avait perdue à la recherche d'un bonheur qui le fuyait sans cesse. — Mais, lui disait Mathilde, on prétend que vous êtes duelliste ? — Il est vrai, répondait Léopold, que j'ai quelquefois blessé ou tué en duel des gens qui ne voulaient pas me comprendre ; c'est encore là une conséquence de ma destinée ! — On vous accuse aussi d'avoir fait la cour à un grand nombre de femmes ? — Aucune ne m'a compris, et voilà mon plus grand malheur !

Voyant que ce rôle lui réussissait, Léopold voulut le pousser jusqu'au dénoûment. Il plaignit le sort de Mathilde, il versa des larmes d'attendrissement sur un malheur qu'il comprenait si bien, le malheur d'être incompris ! Deux êtres incompris ne sont-ils pas faits pour se comprendre ? C'était le ciel qui les avait envoyés l'un vers l'autre pour se consoler mutuellement !

— Ecoutez, dit un jour Léopold à Mathilde, lorsque le cœur de la faible femme fut préparé à recevoir cet assaut, écoutez !... Prouvez-moi que vous ne tenez ni à cette fortune ni à cette position brillante que l'on vous envie. Si vous avez pitié de moi, si vous m'aimez, si vous mettez le bonheur d'être comprise au dessus de toutes les autres félicités, abandonnez ce monde qui vous fait l'injure de vous croire heureuse ; allons vivre ensemble sur une terre étrangère, où je vous promets de vous respecter autant que je vous aime. Si vous refusez, c'est que vous ne me comprenez pas, et alors, je vous le jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde, je ne survivrai pas à ce dernier coup ; je me tuerai !

Cette menace fit frémir Mathilde, qui répondit faiblement :

— Mais c'est un crime que vous me demandez ! Et d'ailleurs comment irons-nous vivre sur une terre étrangère, sans ressources, et pauvres tous deux ?

— Qu'importe ! n'ai-je pas des bras robustes et une tête pleine de poésie ? D'ailleurs, vous avez des diamans qui sont à vous, et qui nous aideront en attendant que je mette à vos pieds une fortune fruit de mes œuvres.

— Mes diamans ?... Vous ne savez pas ce que j'ai fait ? Une de mes amies, dont la famille est brouillée avec M. Sardoval, se trouvait dans l'embarras ; je lui ai porté mon écrin, que j'ai remplacé par de fausses pierreries, pour ne rien avouer à mon mari.

Cette confidence rendit Léopold beaucoup moins pressant ; il se retira en disant d'une voix tremblante d'émotion :

— Demain je viendrai chercher votre réponse.

Mais ce jour devait être décisif dans la vie de Mathilde. Léopold à peine sorti, M. Sardoval rentra, et pour la première fois depuis quatre années d'une paisible union, le pauvre mari perdit un moment cette patience d'ange qui l'avait toujours soutenu dans les circonstances les plus critiques : — il se mit en colère contre sa femme.

Dès lors, tout fut dit. Mathilde était non seulement incomprise, mais encore persécutée ; il lui était permis de se soustraire à la fureur d'un tyran.

Une heure après cette scène, madame Sardoval entrait chez Léopold qui était tranquillement à l'Opéra. Elle résolut de l'attendre. Après être demeurée long-temps assise et plongée dans les plus amères réflexions, elle se leva et se promena dans la chambre. Tout à coup elle s'arrêta devant une chaise sur laquelle étaient jetés un tablier et un bonnet de femme. Alors elle se mit à examiner avec une curiosité passionnée et douloureuse les objets qui l'environnaient : — sur la cheminée, elle trouva des épingles noires et une citation par devant le juge de paix, pour tapage nocturne ; — sur la commode, des cartes piquées trahissant le joueur de profession ; sur le bureau, une lettre inachevée, que Léopold écrivait à son frère, huissier à ***.

« Mes affaires, disait le jeune homme incompris, »sont en bon chemin. Je t'ai parlé de madame »S... ; je suis à peu près sûr de la déterminer à »partir avec moi ; puis nous obtiendrons une sé»paration de corps et de biens, et tu sais qu'elle »a six cent mille francs de fortune. Pour le plus »pressé nous aurons ses diamans que j'estime »vingt-cinq mille francs. Si cette entreprise ne »réussissait pas, je me rabattrais du côté de la »vieille Anglaise, encore une femme incomprise ; »et pour celle-là, rien de plus simple, elle a cin»quante ans... »

L'indignation rappela Mathilde à la vertu ou plutôt à la raison, car sa tête seule était coupable.

De retour chez elle, elle se jeta en pleurant dans les bras de son mari, qui lui dit avec une adorable sérénité :

— C'est à moi de te demander pardon ; et pour réparer les torts de mon emportement, voici un écrin que je te prie d'accepter, pour remplacer celui que tu as si généreusement offert à madame Bauvrier.

— Quoi ! vous saviez ?...

— Sans doute, et quoique brouillé avec les Bauvrier, j'approuvais ta générosité ; mais tu tenais au mystère, et je n'ai pas voulu le troubler. Il est encore bien d'autres choses que j'ai su sans rien en dire. Par exemple, tes visites au club des femmes libres ? Mais j'étais bien sûr que tu en reviendrais dégoûtée de l'émancipation. Et ce soir, aussi, j'étais bien sûr que tu reviendrais pure et repentante de la maison où je t'ai laissée entrer, moi qui te suivais... Tu vois, Mathilde, que tu es comprise par ton mari.

Eugène Guinot.

(*Courrier français.*)

EXPOSITION
DES
PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

—

(Cinquième article.)

Notre voix a été entendue, l'exposition est, dit on, prolongée jusqu'après les fêtes de juillet. Pendant six semaines encore nous pourrons admirer, louer, blâmer ou rire ; pendant six semaines encore les criminels de lèse-industrie, et le nombre en est grand, seront exposés à nos bulles fulminantes, pendant six semaines encore les viandes dites conservées vont continuer à pourrir, les bitumes vont s'amollir et se fondre, les momies de M. Gannal continueront à charmer la vue et l'odorat, le café-châtaigne de M. X. partagera son épithète d'indispensable avec le café-betterave de M. Z., les souliers imperméables couleront à fond, et les chapeaux hydroléïfuges ne reviendront pas sur l'eau.

Que de merveilles sur le point de nous échapper, vont secouer la poussière de l'oubli ; les marchands de chocolat vont renouveler leurs provisions de ces pastilles qu'ils offrent si gracieusement, et l'angélique de Niort déploiera toujours majestueusement ses formes *angéliques*.

Et puisque nous avons le temps et qu'au moyen de signes algébriques nous pouvons multiplier à l'infini les X et les Y, nous allons parler

encore du café, à propos de cafetières. Les industriels cafetières sont fort savans, et fort malheureusement pour nous chacun a son système; lisons plutôt les prospectus :

Pour être bon le café ne doit ni bouillir ni s'évaporer. Signé X.

Pour être bon le café doit bouillir rapidement, et perdre par l'évaporation une partie de son âcreté. Signé Y.

Pour être bon le café doit bouillir lentement et se réduire peu à peu. Signé Z.

Chacun de ces trois messieurs a inventé une cafetière, *dont le besoin se faisait généralement sentir ;* mais d'après ce que nous avons vu, nous disons hautement, et notre patriotisme en est heureusement flatté, que la nation française est de toutes les nations celle qui pratique le mieux le noble désintéressement de Diogène ; notre grande nation passe indifférente et froide devant ces cafetières, dont *elle sent peu le besoin*, et en reste à ses cafetières d'Harel, dont le besoin est généralement senti.

O sublime café! il faut que ton trône soit bien solide pour se maintenir ainsi à l'abri de tous les orages politiques, des émeutes, des guerres civiles et des luttes acharnées que se livrent les grands vassaux, les inventeurs de cafetières.

Et mais à propos de cafetières, défiez-vous d'un monsieur W. qui vient d'inventer un nouveau métal, salubre, blanc, très solide, qui plie avec facilité sans se casser, qui ne craint ni les oxides, ni le fer, ni le feu, qui dédaigne l'or et méprise l'argent. Nous avons nommé le Wolfram; mais en dépit de son immense renommée, nous lui dirons que le fer vaut mieux pour le pauvre, l'argent pour le riche; et que pour ceux qui ne sont ni tout à fait pauvres ni tout à fait riches on fabrique, rue Meslay, des couverts de fer recouverts d'argent fort bons et à fort bon marché.

Nous voici face à face avec les bitumes, et nous sentons une sainte colère s'emparer de notre âme.

Quoi! bitumes effrontés, vous avez l'audace de venir nous dire que vous remplacerez le marbre, le granit, le porphyre et la mosaïque, et cela quand vos pavés bitumineux se sont transformés sous le pied des chevaux en cailloux anguleux, quand nos cannes et nos talons impriment sur vos faces amollies des stygmates ineffaçables, quand nous voyons des places immenses que le mauvais goût a couvertes d'une croûte épaisse comme d'une lèpre honteuse, quand je n'ose laisser tomber mon cigarre sur les trottoirs brûlans que vous avez envahis, de peur d'incendier la ville.

Quoi! bitumes, on irait chasser de nos palais les marbres des Pyrénées et de l'Italie pour vous y installer, vils intrus; vous voulez que nous allions placer sur la tombe de nos pères, vos obélisques qui s'affaisseront au moindre soleil. Il y en a même parmi vous qui ont fait des statues. C'est déjà bien assez du carton-pierre; mais vos statues feraient d'atroces grimaces, deviendraient bossues ou bancales: ô bitumes! l'ambition vous perdra, et nous l'en remercions d'avance.

N'y revenez plus à la prochaine exposition; retournez au lac asphaltite, sur les bords duquel pas un oiseau ne peut vivre; vous avez empoisonné l'atmosphère, partez vîte, allez vous engloutir dans les flots de la mer morte!

Chapeaux. Ici ma colère tombe et mon humeur satirique prend le dessus. Le chapeau maintenant ne se contente plus du nom commun. Fi donc! lui aussi a soif de gloire et de science; à lui l'étymologie grecque et la mécanique, à lui la soie *naturelle* et les rapports académiques : ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait rien au monde de plus abominable, de plus laid, de plus disgracieux qu'un de nos chapeaux. Ah si, il y a quelque chose de plus laid qu'un chapeau : ce sont deux chapeaux.

Celui-ci nous montra une mécanique incluse dans le chapeau, ce qui offre l'incontestable avantage de pouvoir mettre son chapeau dans sa poche ou au fond de sa malle. Pardieu, quelle découverte! et comme votre mécanique est utile pour m'abriter du soleil; et cette forme grotesque, quand donc la changerez-vous? Il n'y a pas un Andalous, avec son *sombrero*, pas un Calabrois avec son chapeau conique, qui ne soit vingt fois mieux coiffé que nous.

Votre voisin fait mieux, il remplit son chapeau d'eau pour en prouver l'imperméabilité; à la bonne heure, cela vaut mieux que les mécaniques Gibus : on va à la campagne, on va dîner au fond des bois, l'eau peut être loin, alors d'avance on emplit son chapeau et l'on y fait rafraîchir sa bouteille ou son melon. Ce chapeau peut servir de réservoir au pêcheur qui veut rapporter ses poissons vivans à ma lame son épouse.

Celui-ci, M. Jay, vend ses chapeaux fort cher : voilà une industrie.

Le plus grand des chapeliers du monde, est celui qui ne se contente pas d'être chapelier, et voulant en outre être Français, créa le chapeau civil-Napoléon.

Allons, MM. Gibus, Jay, hydroléifuges et compagnie, chapeau bas devant le chapeau civil-Napoléon. Arrête-toi public indifférent, devant le chapeau dont je vais te dire l'histoire, *avec la manière de s'en servir.*

Suivez bien mon raisonnement : vous êtes pair de France, tailleur, homme de lettres, artiste ou même épicier, vous allez à la chambre, à la promenade, à vos affaires, vous couvrez votre auguste chef de ce merveilleux chapeau, c'est très bien! tout à coup l'horizon politique se rembrunit, l'émeute gronde, vous saisissez le chapeau, vous lui imprimez un mouvement particulier, ô miracle! le chapeau civil a pris la forme et l'aspect du chapeau de Napoléon, vous y attachez une cocarde, vous êtes tous de grands hommes et vous voyez fuir devant vous les misérables insurgés qui ne portent que des casquettes. Chapeaux bas! chapeaux bas! devant le chapeau civil-Napoléon!

Revenons-en maintenant à nos graves et sérieuses occupations.

Voici les expositions des dentistes : arrêtons-nous d'abord devant celle de M. Hatsute, chirurgien-dentiste, galerie Vivienne, 5. Nous remarquons avec plaisir des dents minérales parfaitement semblables aux dents naturelles : M. Hatsute a poussé l'imitation au point de reproduire quelques imperfections légères. En effet, afin de s'approcher le plus possible de la nature, il ne faut pas que les dents artificielles soient plus belles que celles qui restent dans la bouche, car alors on les reconnaîtrait. Les dents de M. Hatsute peuvent défier l'œil le plus exercé. Dans ce même cadre se trouvent aussi des modèles de dents mal rangées que M. Hatsute est parvenu à redresser; ceci importe surtout aux parens, qui peuvent se fier entièrement à l'habileté de M. Hatsute.

Si nous répétions à propos de M. Didier ce que nous venons de dire sur M. Hatsute, sans nul doute on nous appliquerait certain proverbe fort connu et fort irrévérencieux pour MM. les dentistes.

Passons au régulateur-pantographe de M. Mandard, rue Vivienne, 42.

Ce qui nous porte à examiner les régulateurs de M. Mandard, c'est que l'un de ces instrumens a été acheté par le roi, fort bon appréciateur, comme chacun sait.

Chaque anneau de forme différente ayant sa spécialité pour le travail, ne peut se séparer du régulateur-pantographe, et devient indispensable à celui qui veut bien se pénétrer des avantages de cet instrument pour obtenir promptement une beauté d'écriture parfaite, en procédant par des principes justes et raisonnés et commençant successivement par le premier anneau jusqu'au dernier. Nous avons vu de nos propres yeux de nombreux exemples de résultats obtenus, et nous nous plaisons à constater l'utilité de cet instrument destiné à faire progresser un des arts les plus utiles.

Les frères Susse ont exposé aussi, et nous les en remercions bien vivement; certes, c'est une belle et noble industrie que celle de ces messieurs; grâce à eux l'art devient populaire, chacun peut charger ses cheminées des statuettes les plus gracieuses, des spirituelles productions de Dantan, d'Antonin Moine, de Viel-Castel et autres. Tenez, voici don Quichotte et Sancho Pança; voici le fougueux Kléber, le général Bonaparte, dont le front soucieux portera demain le diadème; et puis auprès d'eux la douce et mélancolique figure de cette fille des rois, si belle et si poétique, de cette artiste à laquelle nous devons Jeanne-d'Arc, et qui mourut si jeune, le ciseau à la main et sur la tête une couronne de lauriers qu'elle préférait à la couronne ducale. Si j'étais riche, je voudrais avoir ces supports-renaissance, ces petits lézards si agiles et si vrais, ces enfans si joufflus. J'achèterais un de ces riches missels qui me rendrait dévot, j'en suis sûr, et je le placerais au pied de l'ange exterminateur de Geoffroy. Votre présence ici, Messieurs, ne nous étonne pas, vous êtes fabricans et vos ouvriers sont des gens fort habiles.

Non loin des frères Susse, ce riche étalage qui vous éblouit est l'exposition de Giroux, cette autre réputation européenne, de Giroux dont nos enfants rêvent si souvent, de Giroux dont les magasins nous arrêtent malgré nous dans la rue du Coq-St-Honoré.

Tout est velours et or dans cette exposition. Comme ces cadres pour médaillons sont jolis et gracieux! et pourtant on les quitte sans regret pour le buvard en bois sculpté qu'on ne peut se lasser de regarder; et cette corbeille, est-il rien de plus riche et de plus gracieux, de plus coquet et de plus simple? Est-ce une pensée d'artiste réalisée par la baguette d'une fée? Est-ce un caprice de poète exaucé par un artiste? et ces reliures magnifiques et tous ces éventails! que vous êtes heureux, gens du monde. Ceci est le temple du goût, Giroux est le grand prêtre, et vous les élus.

Et maintenant une douce harmonie nous attire; il ne fallait rien moins que cela pour nous arracher à notre contemplation. C'est le chant d'une syrène, sans doute, que M. Link a renfermé dans ses pianos *édyphones*, pianos remarquables par la suavité de leurs sons et par plusieurs perfectionnemens dont les connaisseurs en pianos apprécieront toute l'importance.

Georges Janéty.

Revue Dramatique.

THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation de *Polichinelle*, opéra comique en un acte, parole de MM. Scribe et Duveyrier, musique de M. Monfort. — Débuts de M. Ernest Mocker.

L'Opéra-Comique est en voie de progrès, nous prenons plaisir à le reconnaître. De nouvelles améliorations nous sont promises; mais, s'il faut dire le fond de notre pensée, nous voudrions que l'administration choisît une autre époque pour nous en faire jouir. C'est une cruauté d'un nouveau genre que celle d'entasser dans une salle de spectacle une foule avide de nouveautés, et qui, moitié par goût, moitié par métier, brave courageusement les ardeurs d'une atmosphère étouffante. Nous avons à constater aujourd'hui un double succès, celui du compositeur et celui de l'artiste.

A tout seigneur tout honneur; commençons par le libretto qui a été le prétexte fort agréable d'une jolie musique. Il y a long-temps que l'Opéra-Comique ne nous avait donné un poème (puisque poème il y a) plus gai, plus divertissant et plus spirituel; la donnée en est simple et vraisemblable, les détails sont pleins de goût et de vrai comique.

Lelio, le *pulcinella* du théâtre de Naples, a épousé incognito la fille du marquis Bambolino-Bambolini, gentilhomme de la cour de Palerme. Il a su cacher à sa femme sa bizarre profession et ses succès immenses; il s'absente tous les soirs à la même heure, et revient chez lui, comme Jupiter, précédé d'une pluie d'or.

On conçoit qu'il était facile de tirer parti d'un pareil mystère. Le marquis Bambolino, qui arrive à Naples chargé d'une mission diplomatique, bâtit sur le secret de Lelio les suppositions les plus mirobolantes. Il le prend pour un joueur, pour un débauché, puis enfin pour un voleur. L'intrigue de la pièce est aussi bouffonne que le reste. La mission du marquis consiste à engager, pour le théâtre de Palerme, le fameux *Pulcinella* dont Naples rafolle; il en sera récompensé par l'ordre de l'Eperon d'Or, charmante plaisanterie qui tombe d'aplomb sur plus d'un chevalier de notre connaissance. — Après bien des lazzis la péripétie éclate, et l'illustre Bambolino reçoit de la main de son gendre Polichinelle la décoration tant désirée. — Nous avons dit le sujet, l'idée-mère; mais les détails! il nous faudrait deux colonnes pour esquisser les situations dont ils abondent, et ce serait déflorer un succès de curiosité profitable à la caisse de l'administration.

Monsieur Monfort, qui s'est chargé de mettre en musique les spirituelles saillies de MM. Scribe et Duveyrier, est un jeune compositeur qui a déjà donné un acte de ballet à l'Académie royale de musique dans *la Chatte métamorphosée en femme*. Nous avions déjà reconnu dans cette œuvre incomplète, une heureuse disposition des mélodies, une orchestration sage et une grande limpidité d'harmonie. Aujourd'hui M. Montfort a prouvé qu'il peut joindre à ces qualités (moins communes qu'on ne le croit) l'intelligence des ressources de la voix. Son trio, par exemple, l'un des seuls morceaux d'ensemble de la pièce, est écrit d'un style que nous recommanderons aux jeunes compositeurs du lieu. Voilà un morceau bien dialogué, bien coupé, parfaitement rhythmé, plein de mélodies qui se présentent naïvement pour se prêter ensuite aux exigences de l'ensemble. L'air chanté par mademoiselle Rossi est d'une facture tout aussi heureuse, quoique moins brillante; mais la scène de Polichinelle, le morceau capital, mérite des éloges sans restriction; il y a là du mouvement, des oppositions, une profusion de charmans motifs et un sentiment parfait des convenances théâtrales.

Un fragment de cette jolie partition qui a passé tout à fait inaperçu, est le chœur beaucoup trop court des musiciens qui chantent dans la coulisse avec un accompagnement d'harmonie. C'est un passage délicieux et dont M. Monfort pouvait tirer un bien meilleur parti.

M. Ernest, le débutant, est une ancienne connaissance qui a fait ses premières armes à la salle Ventadour et qui nous revient considérablement perfectionné. M. Ernest a de la grâce et de la distinction dans les manières; son débit ne manque ni de naturel ni de finesse, il rend adroitement les intentions de l'auteur; c'est un bon comédien. Sa voix n'est pas fortement timbrée, mais elle a du charme, surtout dans le médium. Le débutant est un sujet précieux pour l'Opéra-Comique.

Mademoiselle Rossi fait beaucoup de progrès, mais elle affecte de porter l'effet de ses points d'orgues vers les notes élevées de sa voix qui ne sortent pas facilement : c'est une erreur. Sa cadence est mieux martelée, ses traits commencent à prendre de la sûreté, malheureusement elle ne se défait point des notes gutturales qui gâtent son chant. C'est maintenant de ce côté que doivent se diriger tous ses efforts; son avenir de cantatrice en dépend.

Madame Boulanger est une charmante directrice de théâtre; elle a rendu avec infiniment d'esprit l'un des plus jolis rôles de son répertoire. Henry est un magnifique chevalier de l'Eperon-d'Or; sa verve est intarissable : c'est une des plus solides colonnes de l'Opéra-Comique.

Nous l'avons dit : succès complet, c'est-à-dire succès d'argent.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Première représentation des *Deux Femmes*, drame en cinq actes et en prose de M. Saint-Hilaire.

C'est un long et interminable drame que celui-ci. M. St-Hilaire entasse acte sur acte, scène sur scène, on s'y enfonce, on s'y perd, on souhaite ce bienheureux dénoûment qui recule devant l'attention comme l'horizon devant le regard; on l'attend, on l'appelle comme les naufragés de la *Méduse* appellent, désirent le vaisseau qui va leur rendre la vie.

L'auteur a fait bien des frais d'imagination pour arriver au triste résultat d'un succès d'estime; nous le regrettons et pour lui et pour nous; car nous n'aimons pas le gaspillage des ressources théâtrales : ce sont des richesses mal employées et par cela même perdues pour tout le monde. Il y a dans cet ouvrage plusieurs moyens d'action dramatique qui se contre-carrent et qui nuisent à l'unité d'intérêt. A quoi sert par exemple cette gradation successive et essoufflante de la fortune d'un M. Biroteau, personnage accessoire, qu'on voit à chaque acte dans une position différente? Et puis cette autre fortune faite en Amérique, n'est-elle pas tant soit peu usée au théâtre?

Voici la fable de M. St-Hilaire. Elle est simple, et ce n'est pas un reproche que nous lui faisons; si sa mise en œuvre était en rapport avec cette simplicité, la critique n'aurait rien à y voir.

Henry Hubert, fils d'une fermière, élevé par les soins du marquis de Roubigné, partage ses affections adolescentes entre Jeannette, sa cousine, et Julie de Roubigné, sa sœur de lait. Les affections grandissent et prennent un caractère différent : l'amitié d'Henry est pour la gentille Jeannette, et son amour est tout entier pour Julie. Mais, comme il est pauvre, il faut qu'il songe à s'enrichir. Donc il s'embarque pour l'Amérique. Le *donc* a semblé peu rationnel, et, partant, peu vraisemblable aux habiles de l'époque.

Pendant l'absence du bon ami, les deux jeunes filles se sont mariées : l'une a épousé M. Biroteau, sorte d'épicier qui deviendra plus tard banquier, député et baron. Julie a dû accepter la main de M. de Montaligre, Espagnol réfugié, jaloux comme un Turc.

Remarquez bien cette jalousie, c'est le nœud de la pièce.

L'Espagnol a un vilain neveu qui cherche à désunir les deux époux; c'est le traître du drame classique. Il inspire des soupçons à M. de Montaligre; Jeannette les dissipe à grand'peine et en se compromettant. Toutefois il n'est pas question d'Henry dont les deux maris et le neveu ignorent l'amour.

Voilà la péripétie : Henry revient avec une fortune et l'affection qu'on lui connait. — Désolation! Il veut revoir, ne fût-ce qu'un instant, sa Julie qui l'aime toujours, mais qui ne consentira pas à lui donner un rendez-vous. Jeannette prend sur elle les risques d'une entrevue. Les deux maris y assistent, cachés et tremblans chacun pour son compte, car le Biroteau est devenu jaloux comme un tigre. — Henry entre par la fenêtre dans la chambre de Juliette, qui fait la prière; elle l'aperçoit et pousse un cri. Montaligre, caché dans un cabinet voisin, se frappe avec une générosité qui lui a fait bien des partisans parmi les belles dames qui ornaient les loges de la Renaissance. — L'infortuné mari a trouvé dans le cri de Juliette le [illegible] de tous [illegible] vre sa vertueuse femme pendant le [illegible] de la pièce, et il en fait une veuve.

Si M. de Montaligre eût été un Français réfugié en Espagne, ou tout simplement un mari parisien, il est probable qu'il aurait envisagé les choses sous un autre point de vue... mais alors il n'y aurait pas eu de dénoûment; et en vérité celui de M. St-Hilaire nous a causé trop de plaisir pour que nous songions à lui faire une mauvaise querelle à ce sujet. M. de Montaligre est Espagnol; tout est dit.

Nous avons parlé de succès d'estime pour cette nouveauté; cette formule, tirée de l'argot littéraire, se traduit à la caisse d'une administration théâtrale par ce mot beaucoup plus positif : *demi-recette.*

STÉPHEN DE LA MADELAINE.

Le *Casino* a mis à profit quelques jours de retard pour ajouter des ornemens de la plus grande richesse et d'un genre tout nouveau dans les salles et dans le jardin dont les murs seront tapissés d'immenses peintures du meilleur goût. Sur la demande d'un grand nombre de personnes on s'est empressé de donner plus d'étendue au manége érigé sous le patronage du vicomte d'Aur, et la montagne placée au fond du jardin, au milieu des arbres, a été encore exhaussée de manière à dominer toutes les maisons qui l'environnent. Le Casino sera sans contredit le plus beau, le plus élégant et le plus noble rendez-vous de Paris dans la saison d'été. L'ouverture en est irrévocablement fixée à aujourd'hui jeudi, 7 heures du soir. Il se prépare des merveilles pour cette inauguration.

Revue de cinq Jours.

15 JUIN. — Le général Valdès, qui vient d'être promu au commandement de l'armée de Catalogne, a quitté Madrid dans la journée du 4 pour se mettre à la tête des troupes. La nouvelle de la prise de Ripoll par les carlistes, a causé une vive sensation à Madrid.

— Le fils du prince d'Orange est parti pour Stuttgard. On sait qu'il va épouser une des filles du roi de Wurtemberg.

— Le sultan Mahmoud-Kan II va entrer, le 30 juillet prochain, dans sa 55e année, et le 28 du même mois dans la 32e année de son règne.

Ce célèbre réformateur a déjà eu vingt-six enfans; mais sept seulement sont reconnus, trois sultans et quatre sultanes.

— Le colonel Marceau-Desgraviers, l'un des vétérans des glorieuses armées de la république et de l'empire, est mort le 9 à Sainte-Ruffine, près de Metz. Simple chasseur à cheval en 1794, il gagna tous ses grades sur le champ de bataille. Il était frère de l'illustre général Marceau.

— Un violent incendie a éclaté il y a peu de jours à Viesly (arrondissement de Cambrai) dans une ferme : à la vue des flammes, la fermière, âgée de 70 ans, était descendue dans une cave, où on l'a trouvée saine et sauve, assise sur son trésor.

— Il arrive de plusieurs de nos départemens des nouvelles désastreuses sur les orages qui ont ravagé un grand nombre de localités. Le 8 du courant un orage épouvantable, accompagné par une grêle d'une grosseur [illegible], a [illegible] sur plusieurs cantons de la Dordogne aux environs de Castillon. De mémoire d'homme on n'avait vu dans ces contrées un désastre semblable; on a trouvé des grêlons de la grosseur d'un œuf; un homme, dit-on, a été [illegible] dans les champs. Les vignes pour la plupart sont perdues.

— Un journal [illegible], le *Morning Herald*, rapporte [illegible] jours de la reine.

— On écrit de Verdun :

Parmi nos respectables dames qui, dans les

hospices, se livrent aux soins qu'exigent les souffrances des pauvres, on distingue la sœur Marie. Cette jeune et vénérable sœur est fille de madame la duchesse d'Abrantès. Elle brille par ses vertus comme sa mère par ses talens, elle veut que sa mémoire soit aussi chère que celle du maréchal, son père, est glorieuse.

---

16. — On a reçu des journaux de Valparaiso du 3 mars. Il résulte d'une proclamation de Santa-Cruz, du 28 janvier, publiée par les journaux de Lima, que la perte de la bataille de Jungay doit être attribuée à la trahison du colonel Guilarte : cet officier, à la tête de 700 hommes, devait soutenir une charge de cavalerie de Moran. Il a eu la lâcheté d'abandonner une position imprenable attaquée par 37 Chiliens. Il n'a pas même tiré un coup de fusil.

— Le sixième bureau a nommé, pour commissaire du projet de loi du chemin de fer de Paris à Orléans, M. Dejean, qui s'est prononcé pour le projet. Ainsi, sur neuf commissaires, trois sont contraires au projet, et six lui sont favorables.

— Un prince indien, de passage à Toulon, venant de Rome, est allé à Saint-Tropez visiter la veuve du général Allard. Ce prince est parti aujourd'hui pour Paris.

— On vient de commencer à l'hôtel des Invalides les réparations des dégâts occasionnés récemment par la foudre.

— Avant-hier, à trois heures du matin, la foudre est encore tombée à Neuilly, sur un kiosque du parc.

— M. Daguerre, auteur de l'importante découverte dont M. le ministre de l'intérieur a rendu compte aujourd'hui à la chambre des députés, vient d'être nommé officier de la Légion-d'Honneur.

— Ainsi que nous l'avions prévu, le prix du pain est un peu diminué. Il est ainsi fixé, pour la deuxième quinzaine de juin : 14 sous 2 liards les quatre livres, 1re qualité ; 11 sous 2 liards les quatre livres, 2e qualité.

— Aujourd'hui 15 juin, l'Académie des Beaux-Arts a procédé à l'élection d'un membre, en remplacement de Paër. M. Spontini ayant, au premier tour de scrutin, obtenu la majorité des suffrages, a été proclamé membre de l'Académie. Sa nomination sera soumise à l'approbation du roi.

— Le succès du *Naufrage de la Méduse* procure chaque soir à l'Ambigu les plus brillantes recettes. La chaleur n'arrête en rien l'empressement de la foule curieuse de voir ce spectacle plein d'émotion et de vérité.

---

17 — On écrit de Florence, qu'à l'ouverture du corps de la comtesse de Lipona on a trouvé dans l'intérieur de l'estomac un squirre cancéreux de la grosseur d'un œuf, le foie très endommagé et autres lésions organiques. Selon le testament de la comtesse (dont il a été rendu un compte fautif), sa fortune, divisée d'abord en quatre parts, est transmise par portions égales à ses quatre enfans, Achille, Lucien, Lœtitia Pepoli et Louise Rasponi : une cinquième part, dont la défunte pouvait disposer librement, passera à son petit-fils, fils de Lucien, qui prendra le nom de Murat, son fils aîné Achille n'ayant pas d'enfans. Cette part sera administrée pendant vingt ans par le marquis Pepoli de Bologne et le comte Rasponi de Ravenne, ses deux gendres et exécuteurs testamentaires. La fortune de la comtesse est évaluée à 80,000 francs environ de rente, sans compter probablement les biens immeubles du palais à Florence, et des deux villa d'*il Paradiso* et de *Viareggio*, dont la valeur ajouterait beaucoup au capital.

— La *Gazette de Madrid* publie un décret de la reine qui accorde au maréchal Espartero la grandesse d'Espagne de première classe et le titre de duc de la Victoire.

Le fils du prince de Polignac, ancien ministre sous Charles X, a été admis comme officier d'artillerie dans l'armée bavaroise.

— Tous les prévenus dans l'affaire d'Avignon ont été mis hors de cause, quant à l'accusation du complot, et le plus grand nombre mis en liberté. Dix-sept seulement sont renvoyés devant le tribunal de police correctionnelle, les uns sous la prévention d'avoir gardé chez eux quelques armes de guerre, les autres comme ayant fait partie d'une société non autorisée par la loi.

— Hier au soir, aux Champs-Elysées, un voleur fashionable a été arrêté presque au moment où il venait d'enlever à un promeneur sa bourse et son portefeuille. L'industriel a eu la douleur de parcourir, entre quatre fusiliers, et précédé d'un sergent de ville, l'avenue dans laquelle il venait de lorgner les jolies femmes et de faire admirer l'élégance de son costume.

— M. Scribe s'occupe, dit-on, en ce moment d'un opéra en trois actes dont M. Auber doit composer la musique. Cette association toujours heureuse est de meilleur augure.

---

18. — Le gendre du sultan, Halil-pacha, vient de rentrer au pouvoir. Le 23 mai il a été nommé ministre du commerce, des travaux publics, de l'industrie et de l'agriculture, place qui n'existait point précédemment en Turquie.

— On a pris des renseignemens sur le fou qui a tenté récemment de pénétrer de vive force dans les appartemens du palais de Buckingham. Il se nomme Robert Tory ; son père était un filateur très riche qui lui avait laissé une fortune considérable ; mais il a perdu cette fortune par de fausses spéculations commerciales. Depuis lors sa folie a commencé. Au moment d'entrer dans les appartemens du palais de Buckingham, il déclara aux domestiques de S. M. qu'il était le seul homme en Angleterre qui eût le droit de faire un évêque, qu'on devait, par conséquent l'admettre, et qu'en dépit de la reine il les chasserait loin du palais.

— Une rencontre a eu lieu entre lord Londonderry et M. H. Grattan, membre de la chambre des communes. La querelle est venue au sujet de l'accusation portée par M. O'Connell contre le parti tory, capable, selon le grand agitateur, d'attenter aux jours de la reine. Après un coup de feu sans résultat, les témoins ont déclaré l'affaire terminée.

— Il a été déclaré 51 faillites dans les quinze premiers jours de juin. Pendant le cours du mois de mai, il en avait été déclaré 86.

Trois de ces faillites présentent des passifs d'un demi-million de francs.

— La caisse d'épargnes de Paris a reçu, dimanche 16 et lundi 17 juin 1839, de 3,807 déposans, dont 576 nouveaux, la somme 560,375 fr.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 436,000 fr.

— Nous lisons dans le *Journal de Toulouse* :

« Les lettres et journaux de la capitale ont été apportés hier dans notre ville par une voiture malle-poste d'essai d'un nouveau modèle, dans laquelle se trouvait M. Comte, fils de M. le directeur des postes. Cette voiture est arrivée hier à six heures du soir, après avoir fait dans 48 heures la route de Paris à Toulouse. »

— On dit que des hommes d'élite pris dans les régimens de cavalerie, ce qu'on appelle des soldats de 1re classe, seront choisis pour l'augmentation de la garde municipale.

M. Feisthamel, colonel de ce corps, serait, par suite de cette réorganisation, promu au grade de maréchal de camp, mais sans quitter son commandement.

— Le bateau à vapeur qui est parti dimanche dernier de Toulon pour Alger, avait à bord plusieurs colons et 7 ou 8 jeunes Arabes qui étaient au collége de Paris et qui retournent à Constantine.

— Hier, dans l'après-midi, les ingénieurs de la liste civile faisaient des levées de plans dans la cour du palais du Louvre, qui va décidément être restaurée.

---

19. — L'ouverture des débats devant la cour des pairs, sur les accusations prononcées par arrêt du 12 de ce mois, aura lieu lundi prochain, 24 juin.

La cour se réunira dans la chambre du conseil (galerie des tableaux), à onze heure et demie du matin.

L'appel nominal sera fait à midi précis.

— Au 8 juin, les souscriptions pour les victimes du tremblement de terre de la Martinique s'élevaient à la somme de 267,311 fr. 59 c.

— Plusieurs journaux ont annoncé que la clôture de l'esposition de l'industrie devait être prorogée ; nous sommes autorisés à déclarer qu'elle demeure fixée au 30 juin courant.

Moniteur Parisien.

— Un journal annonce que l'Académie française recommence son dictionnaire. Il s'agit aujourd'hui de le refaire, en lui donnant un caractère nouveau et plus scientifique. Le nouveau dictionnaire devra faire connaître toutes les variations que les mots et les formes de la langue ont éprouvées depuis plusieurs siècles.

— Un orage comme de mémoire d'homme il n'en est pas survenu dans ces contrées, a éclaté ce matin, à onze heures, sur toute la ligne de Champlâtreux, Luzarches, Moisselles, Dammont et Montmorency. La nuée s'est avancée, jaune mêlée de gris, et a crevé dans la direction indiquée, laissant tomber des grêlons, l'on pourrait même dire des glaçons gros comme des œufs, et il en a été ramassé qui pesaient une livre et demie. Ces masses tombaient à 8 ou 10 pieds de distance les uns des autres, faisant leurs trous comme les biscayens. Presque toutes les toitures des maisons de Moisselles et Dammont, soit en tuiles, ou en ardoises, sont criblées ; les vitres cassées. Plusieurs personnes qui étaient dans les champs ont été blessées. Un habitant de Montmorency qui revenait de Luzarches avec sa fille (dans son cabriolet) a eu son cheval blessé par un de ces grêlons ; il l'a porté à Montmorency, à quatre lieues de l'endroit où il l'avait recueilli, et il pesait encore 12 onces ; un autre est tombé sur la tête d'un cheval, et le cheval est tombé étourdi.

— Hier, à minuit, le thermomètre de l'ingénieur Chevaller marquait 19° 1|10 au dessus de 0 ; aujourd'hui, à quatre heures du matin, 16° 6|10 ; à midi, 21° 4|10 ; à une heure, 22° ; à deux heures, 23° 3|10.

— Le puits artésien que l'on creuse depuis long-temps à Grenelle est déjà arrivé à la profondeur de 466 mètres (1398 pieds), sans qu'on ait encore trouvé l'eau. Mais on espère bientôt la voir jaillir parce qu'on est enfin parvenu à une couche de craie verte. Ces couches, qui sont toujours très minces, sont en général celles qui avoisinent immédiatement l'eau. Plusieurs savans regrettent qu'il n'ait pas été nécessaire de creuser plus profondément ; car si l'eau s'était encore fait attendre, il est probable qu'elle aurait jailli à une température assez élevée pour approvisionner d'eau chaude les hôpitaux, les bains et autres établissemens publics. Nous aurions eu l'avantage de posséder une sorte de source d'eau thermale aux portes de Paris.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

25 JUIN 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225, Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 35.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

LES KURDES, LES YEZIDIS;

MOEURS ET CROYANCES DE CES PEUPLADES (1).

Du camp de Méhémet, Hafiz-Pacha, 27 août 1837.

Dès le premier jour de notre entrée à Malattia, l'antique Mélitène, le bruit avait couru que deux officiers moscovites, ayant mission d'organiser les bandes kurdes maintenant en guerre avec l'armée turque, étaient arrivés dans la cité. Ces deux prétendus officiers russes n'étaient autre chose que mon compagnon de voyage et moi. Un courrier avait été secrètement envoyé au camp des Osmanlis, situé à dix lieues à l'ouest de Mélitène, pour informer Hafiz-Pacha de cette nouvelle. Celui-ci fit partir en toute hâte un Tartare pour Malattia, et son kiayah (secrétaire) reçut l'ordre de ne point nous délivrer de bouyourdis (passeports) jusqu'à ce qu'il se fût assuré par lui-même qui nous étions. Le docteur Magdaleno, dont j'ai eu occasion de parler dans ma précédente lettre, nous prévint de tout ce qui se passait sur notre compte, et nous engagea à nous présenter au kiayah avec nos firmans impériaux, afin de dissiper les craintes que notre présence avait inspirées. Nous fîmes une visite au secrétaire, il nous accueillit très froidement ; à peine daigna-t-il nous inviter à prendre place sur son divan. Quand il eut jeté les yeux sur nos firmans, l'expression de son visage changea tout à coup ; les complimens flatteurs, les paroles aimables succédèrent à son air morne et soupçonneux. Le kiayah nous dit que Hafiz-Pacha, généralissime de l'armée du Taurus, avait appris notre arrivée et qu'il désirait vivement faire notre connaissance. « Allez au quartier-général, ajouta-t-il, le séraskier aime beaucoup les Français, il aura du plaisir à vous voir assis sous sa tente. » Nous nous mîmes donc en chemin pour le camp des Osmanlis. Je ne regrette point les fatigues de la course ; j'ai appris ici des détails curieux et nouveaux sur les mœurs, le caractère, les croyances des Kurdes et des Yezidis à qui l'armée ottomane fait la guerre.

Le Kurdistan, cette contrée qui s'étend au midi de l'Arménie, sur une longueur de quatre-vingt-quinze lieues du nord-ouest au sud-est, et sur une largeur de cinquante lieues, est riche en pâturages, en céréales et autres productions. Les Kurdes de ce pays ne demeurent pas tous sous des tentes; le plus grand nombre, au contraire, habite de gros villages et des bourgades considérables, telles que Cherezour, peuplée de huit mille habitans, Kerkout, dont on évalue la population à quinze mille habitans, Erbeli, l'antique Arbelles, célèbre par la chute de la monarchie persane, compte aujourd'hui quatre mille âmes. La chaîne du mont Zagros, appelée par Quinte-Curce, montagnes Gordiennes, est du côté de l'orient, la limite des Kurdes ; le désert des Arabes est leur frontière au sud, le pays de Karpout au nord et l'Aladaja-Dagh (montagnes bizarres), ou l'anti-Taurus, leur sert de borne à l'occident. L'Anti-Taurus, d'où je vous écris aujourd'hui, est exclusivement occupé par des Kurdes. D'après les données les plus probables, la population Kurde s'élève à trois millions d'âmes. Environ cent mille sont chrétiens Nestoriens; ils obéissent à deux patriarches héréditaires. L'un, toujours appelé Marc-Eïman, réside à Kodjanisse, non loin de la cité du Djoulamek, l'autre demeure à Raban-Ormes. L'autorité de ces patriarches s'étend sur treize évêques. La dignité épiscopale est, comme celle des patriarches, héréditaire de l'oncle au neveu. Il arrive quelquefois, par suite de ce droit d'hérédité, qu'un enfant de douze ou quinze ans est ordonné évêque. Les prélats vivent dans une grande ignorance. Le bas clergé sait à peine lire. Les Kurdes chrétiens ont peu figuré dans la guerre contre les Turcs.

Le reste de la population appartient à la secte d'Ali. Mais le mahométisme, chez eux, est mêlé de diverses superstitions qui semblent des restes de la croyance des mages. Il n'ont point de mosquées; ils ne prient pas aux heures indiquées par le Koran, ils se dispensent du jeûne du Ramadan (Pâques des Turcs) et ne font jamais le pélerinage de la Mecque.

Vous savez que les Kurdes descendent des Karduques dont parle Xénophon. Le chef des dix mille nous apprend que les Karduques avaient toujours bravé la puissance du grand roi et les armes des Satrapes. Les Kurdes ont parfaitement conservé cet esprit d'[illegible] et d'indépendance.

Je m'abstiendrai de rapporter ici les fables par lesquelles les Turcs expliquent l'origine des Kurdes : ces fables ont un caractère de [illegible]

(1) Cette lettre fait partie d'un Voyage dans l'Asie-Mineure, les déserts de Palmyre et l'Égypte, qui sera publié dans peu de mois. Les pays et les peuplades que le jeune voyageur nous montre avec des détails si curieux et si nouveaux, reçoivent un intérêt particulier, en ce moment où les regards se tournent du côté de l'Euphrate et du Taurus.

tante barbarie qui ne permet pas qu'on s'y arrète. On peut remarquer qu'il y a toujours quelque chose des mœurs d'un peuple dans l'origine qui lui est donnée. Ce qu'on nous rapporte sur la formation primitive des peuplades du Kurdistan est monstrueux comme les instincts et les habitudes des bandes éparses à travers les montagnes de Niphates, de Kara-Djé-Dagh, le Massius des anciens.

Le type kurde est remarquable par la régularité des traits, empreints de je ne sais quelle fierté sauvage qui ne manque pas de noblesse. Le Kurde a l'œil noir, vif, intelligent; sa taille est haute et ses formes ont de belles proportions. Son costume se compose d'une robe de toile grossière, d'une veste de laine rayée, serrée avec une corde. Son turban se termine en pointe. Sa chaussure est une sandale de cuir attachée avec des courroies au-dessus de la cheville. Les Kurdes sont habitués aux armes dès leur jeunesse; ils combattent à cheval avec le sabre, la massue, la lance, le fusil à mèche; ils se servent de cette dernière arme en fuyant comme en attaquant; ils font feu en se tournant sur leur cheval et en courant au grand galop. Ces hommes sont capables de supporter toutes les fatigues et toutes sortes de privations. Mais ils sont cruels, sans foi, nul mensonge ne les effraie pourvu qu'ils y trouvent leurs intérêts. Le meurtre, le pillage, le mépris de toute domination, voilà leurs seules préoccupations, voilà leur principal caractère. Ils dépouillent les passans et les laissent mourir de misère au milieu du désert. Avant la guerre de 1836, les Kurdes attaquaient les caravanes aux portes même de Diarbekir, de Moussoul, de Malattia et d'Orfa. Leur hospitalité, tant vantée par quelques voyageurs, disparaît devant tout ce que nous entendons dire ici sur leur compte. Ils reçoivent l'étranger avec de grandes démonstrations d'amitié, mais sous prétexte d'admirer ses armes, ses bagages, ils le volent et le maltraitent. Souvent ils ont enlevé un cheval à un cavalier en lui souhaitant ensuite un heureux voyage à pied. Il n'appartient guère à des voyageurs européens de louer cette prétendue hospitalité des Kurdes, depuis l'assassinat commis par ces brigands sur l'infortuné Schultz, savant allemand, envoyé en Asie aux frais du gouvernement français pour faire des recherches scientifiques.

Après avoir vu la Perse, Schultz se mit en route pour le Kurdistan, dans l'automne de l'année 1829. Il était accompagné d'un domestique et de six soldats que lui avait donnés As'ar-Khan, alors gouverneur d'une province persane. Le voyageur allemand et son escorte furent impitoyablement massacrés par les Kurdes même qui avaient fait semblant de les protéger. Des paysans arméniens, chargés d'enterrer les corps de ces malheureux, annoncèrent cette affreuse nouvelle à Aslrar-Khan. Les effets et les notes de Schultz, laissés entre les mains du prince persan, furent envoyés à l'ambassade française à Constantinople.

Les Kurdes sont d'autant plus portés à répandre le sang, qu'ils peuvent, comme les Arabes du désert, racheter le meurtre avec un cheval, un bœuf, deux moutons, ou bien en donnant une de leurs filles en mariage à un des parens de celui qu'ils ont tué, sans exiger la dot qu'on est tenu d'assurer à la femme qu'on épouse.

Les femmes kurdes sont de véritables amazones; elles montent parfaitement à cheval et sont armées comme leur mari. Leur taille a de l'élégance, mais leur visage, brûlé par le soleil, n'a rien de gracieux. Elles ne sont point voilées. Leur costume consiste tout simplement en une robe de toile grise ouverte devant la poitrine, et serrée par une ceinture de cuir. Leur longue chevelure, entremêlée de petites pièces de monnaies, flotte sur leurs épaules. Ces femmes ne portent sur la tête qu'un léger mouchoir jaune retombant en arrière; elles marchent nus-pieds.

Au-delà de Mardin, l'ancienne Marde, entre Nizibin, l'Anthémusia des Grecs, (la Fleurie) et Moussoul l'antique Ninive, est le pays appelé Sindjardagh, ainsi nommé à cause d'une chaîne de montagnes qui coupe la plaine de Mésopotamie (aujourd'hui province de Djezireh), au sud de Mardin. Le Sindjar-Dagh est connu aussi par les gens du pays, sous le nom de Djinistan (patrie des démons.) Cette contrée abonde en sources, en pâturages excellens. Les abricots, les figues, le raisin de Sindjar, sont renommés dans toute l'Asie-Mineure. Le Sindjar est le seul point de la Mésopotamie qui produise des dattes.

Le Sindjar est habité par les Yezidis, peuplade belliqueuse et vagabonde à qui Hafiz-Pacha a fait aussi la guerre. La population des Yezidis est évaluée à deux cent mille âmes.

Quelques voyageurs ont parlé des étranges croyances des Yezidis; mais aucun d'eux n'a donné rien de complet là-dessus. Je ne prétends pas mieux satisfaire votre curiosité que les voyageurs qui m'ont précédé; les Yezidis font un grand mystère de leur doctrine, et ce n'est qu'à grand'-peine qu'on obtient des notions claires et certaines. Cependant plusieurs pratiques religieuses des Yezidis n'ont pu échapper à la connaisances des peuples leurs voisins. J'ai recherché autant que possible l'entretien des personnes les plus instruites. Je rapporterai ici ce que j'ai pu apprendre sur l'origine et la religion des Yezidis.

On croit que cette nation est un reste de ces colonies de Mardes, qu'Arsace V, roi de Perse, fit transporter en Mésopotamie. Ce peuple donna son nom à la cité appelée aujourd'hui Mardin. Strabon, Arien, Pline, représentent les Mardes comme une race d'hommes indomptables et appartenant à cette secte persane qui voua un culte à l'Eriman ou principe du mal. La religion des Yezidis, dont nous allons parler, a pris évidemment sa source dans l'ancienne croyance des Mardes.

Le nom de Yezidis, qu'ils portent maintenant, leur vient du général arabe Yezid qui tua Hussein, petit fils de Mahomet et qui persécuta avec tant d'acharnement la famille d'Ali. De là, une haine profonde entre les Yezidis et les Musulmans. Le meurtrier de Hussein est regardé par les Yezidis comme le fondateur de leur secte.

Après avoir reconnu que la miséricorde de Dieu est infinie comme sa sagesse, les Yezidis ne se font aucun scrupule de rendre hommage à Satan, parce qu'ils croient fermement qu'il sera réintégré un jour dans les honneurs qu'il a perdus par sa désobéissance. « Pourquoi, disent-ils, outrager le démon? Pourquoi intervenir entre un ange déchu et son souverain? Dieu a-t-il besoin que nous maudissions celui qu'il punit? Et ne peut-il pas arriver qu'il lui pardonne? Autant vaudrait tirer l'épée contre un favori disgracié et que demain peut-être le sultan rétablira dans sa dignité. »

Les Turcs de la Mésopotamie expliquent différemment le fond de la croyance des descendans des Mardes: «Les Yezidis, disent les Turcs, se sentant couverts de crimes par suite de leurs brigandages, craignent, avec juste raison, plus que les autres hommes, les tourmens du feu éternel, et ils cherchent à se faire aimer du diable en lui rendant un culte pendant leur vie, afin d'être épargnés par lui quand ils seront précipités dans l'infernal abîme. » La vénération des Yezidis envers le prince des ténèbres est poussée au dernier degré; ils évitent, autant qu'ils peuvent, toute parole dont les autres hommes se servent contre le démon. « Cette secte, dit le père Garzoni, s'abstient non-seulement de nommer le diable, mais même de se servir de quelque expression dont la consonnance approche de ce nom. Par exemple, un fleuve se nomme, dans la langue ordinaire, *schat*; et comme ce mot a un léger rapport avec le mot *schaittan*, nom du diable, les Yezidis appellent un fleuve *avé mazen* (grande eau). Les Osmanlis maudissent fréquemment le démon, et se servent pour cela du mot *nal* qui veut dire malédiction; les Yezidis évitent avec grand soin les mots qui ont quelque analogie avec celui-là: ainsi, au lieu du mot *nal*, qui signifie aussi fer de cheval, ils disent *sol*, c'est-à-dire semelle de soulier de cheval, et ils substituent le mot *solker*, qui veut dire savetier, au terme du langage ordinaire, *nalbenda* ou maréchal. Le diable n'a point de nom dan la langue des Yezidis; ils ne se servent pour le désigner que de ces paroles: *scheik mazen*, ou grand chef. »

Malheur à celui qui oserait blasphémer contre le démon dans le pays des Yezidis! s'il était entendu, il serait immédiatement lapidé. Quand leurs affaires les attirent au milieu des cités turques, on ne peut leur faire un plus grand affront que de mal parler du démon en leur présence; et si celui qui a eu cette imprudence est rencontré en voyage par des Yezidis, il est perdu. Plus d'une fois des hommes de cette secte ayant été arrêtés pour crime par la justice turque, et condamnés à mort, ont mieux aimé le trépas que de maudire Satan.

Nous avons parlé plus haut de la haine invétérée qui existe entre les sectateurs de Mahomet et les adorateurs du Diable; cette haine est poussée par les deux peuples jusqu'au plus violent fanatisme. Ainsi, il n'y a pas pour un Yezidis un acte plus méritoire que de tuer un musulman, et celui-ci croit cueillir la palme du martyre s'il meurt de la main d'un Yezidis. Aussi, de temps immémorial les gouverneurs de Diarbékir, de Moussoul, de Mardin, prennent-ils parmi les Yezidis les exécuteurs des hautes œuvres, comme pour donner aux condamnés l'espoir du martyre.

Si le chef des Yezidis n'usait pas d'un pouvoir sévère, tout le peuple en masse voudrait remplir les fonctions de bourreau. Tous les six mois on choisit un nouvel exécuteur. En quittant cet emploi, regardé comme si honorable et si saint, le Yezidis rentre dans ses foyers au milieu de la vénération publique; on le fête, on l'admire, chacun veut le voir, le toucher, et si pendant son minis-

tère quelques goutes de sang musulman sont restées sur ces habits, on met ses habits en morceaux, et ces morceaux sont distribués au peuple comme de précieuses reliques. Quand un Yezidis meurt de la main d'un Turc sans avoir été vengé, les funérailles, qui sont ordinairement accompagnées de réjouissances, se font en silence; les plus proches parens du mort se rasent la barbe en signe de déshonneur et ne la laissent pousser que lorsque les mânes irrités du défunt ont été apaisés par la vengeance. (1)

Il y a parmi le peuple des Fakirs errans qui ne vivent que du pain de l'aumône. Le Fakir préside ordinairement aux cérémonies funèbres ; c'est lui qui place le mort debout, le frappe à la joue droite avec la paume de la main et lui dit : *Béchek!* (Va en paradis !)

Revenons à la principale croyance des enfans des Mardes. Dans leur imagination, le roi de l'enfer est beau, majestueux comme avant sa chute; il n'a rien perdu de la sublimité de son esprit; c'est sous la forme du serpent qu'ils adorent l'archange tombé et vous trouvez ici un vague souvenir de nos traditions bibliques.

Les Yezidis ont dans l'année une nuit consacrée à une grande fête célébrée en l'honneur de Lucifer. Cette nuit est la dixième de la lune d'août. Les Yezidis des contrées les plus lointaines, se réunissent avec leurs femmes et leurs filles près d'une haute montagne, appelée Abdoulazis, située à trente lieues au sud-est de Mardin. Au pied de cette montagne se trouve une caverne dont nul n'a mesuré la profondeur. Cette caverne, dans leur opinion, se prolonge jusqu'aux régions de l'enfer.

Quand minuit arrive, tout ce peuple se place devant la caverne : on jette dans l'abîme des présens, consistant en moutons vivans, en argent, en vêtemens; le tout pour en faire hommage à la redoutable royauté des ténèbres. Puis, à la lueur des torches, au son des fifres, des cors, des cymbales, des tambours, ils exécutent des rondes, des danses en l'honneur du sombre empire. Après ces effroyables danses, la multitude en délire s'avance vers un vaste souterrain situé non loin de l'infernale grotte. Hommes, femmes, jeunes filles, descendent dans ce souterrain, au milieu des ténèbres et là s'accomplissent d'horribles orgies, sur lesquelles l'imagination ose à peine s'arrêter. Ces réunions nocturnes et monstrueuses rappellent les réunions de ce genre qui se tiennent dans les montagnes des Ansariens de Syrie le premier jour de l'an, et qui les nomment Boc-Bech (fête d'empoignement).

Moïse, Mahomet, et particulièrement Jésus-Christ et les saints chrétiens, sont vénérés par les Yezidis. « Dieu, disent-ils, a distingué tous ces saints personnages de la foule des hommes ; il faut les respecter pour obtenir un jour leur protection. » Il y a dans les croyances des Yezidis une sorte de tolérance qui les porte à divers emprunts, à diverses imitations dans toutes les religions de la terre. Les Yezidis n'ont rien d'exclusif dans leurs doctrines; ils ne repoussent rien, et dans l'espoir d'obtenir les félicités de la vie à venir, ils se mettent en quelque sorte sous la protection de tous les cultes et de tous ceux qu'ils supposent puissans dans les régions des esprits.

Dans le Djezireh, se trouvent quelques monastères chrétiens, et les Yezidis ne passent jamais devant un de ces monastères sans s'y arrêter avec une pieuse pensée. Si, pendant sa maladie, le Yezidis voit en songe un couvent chrétien, il va, après le rétablissement de sa santé, en pèlerinage à ce même couvent pour remercier le saint auquel il attribue sa guérison. Mais ils n'ont pas autant de confiance dans le crédit des santons musulmans. En matière religieuse, les Yezidis sont presque toujours contraires à l'opinion des Turcs. Par exemple, le vin étant interdit par le Koran, les Yezidis ont pour cette liqueur une grande vénération ; ils boivent en tenant soigneusement le verre des deux mains, et s'ils en laissent tomber quelques gouttes par terre; ils recueillent pieusement la terre où les gouttes ont été répandues, et la portent dans un lieu caché où le pied de l'homme ne puisse la fouler.

Il y a chez cette nation une tribu privilégiée; celle à qui on confie la garde du tombeau de scheik Yezid, fondateur de la secte. Le chef de cette tribu est toujours pris parmi les descendans du général arabe. On le regarde comme un grand et saint personnage ; heureux celui qui peut obtenir un vêtement du saint pour s'en faire un suaire ! celui-là croit avoir une place inévitablement marquée dans le Paradis. Le chef de la tribu tant respectée a toujours auprès de lui un jeune homme appelé kochek ou disciple. Sans le conseil du kochek le chef ne peut rien faire. Au disciple appartient seul le glorieux privilége de recevoir les révélations du démon. Le kochek est consulté dans toutes les entreprises ; il se couche à plat ventre sur le cercueil en pierre du scheik Yezidis, il dort ou fait semblant de dormir, et pendant son sommeil, l'esprit infernal lui dicte la réponse qu'il doit faire à ceux qui sont venus l'interroger. Quelquefois les Yezidis achètent du kochek des places dans le Paradis, et se croient très honorés lorsqu'il veut bien se choisir des épouses parmi leurs femmes.

Des voyageurs ont dit que les Yezidis étaient circoncis, c'est une erreur, ils ne subissent la circoncision que le jour où ils sont forcés d'embrasser la foi musulmane.

La lecture, l'écriture, comme la prière et le jeûne, sont regardés par les descendans des Mardes, comme des choses inutiles en ce monde. « Scheik-Yezid, disent les croyans, nous ouvrira « les portes du paradis. » Tels sont les renseignemens que j'ai pu obtenir sur la religion des Yezidis ; bien des détails sans doute nous sont encore cachés ; peut-être ne les connaîtrons-nous jamais, parce que cette peuplade n'a aucun livre, aucun écrit qui puisse révéler au voyageur européen l'ensemble complet de leurs croyances. Après avoir soumis les Yézidis, Hafiz-Pacha a fait soigneusement rechercher s'il n'existait point parmi eux des doctrines écrites ; on n'a rien découvert.

Baptistin Poujoulat.
(*La Quotidienne.*)



(1) Cet usage, qui existait chez les anciens Spartiates, se retrouve encore aujourd'hui dans les Magnes et chez plusieurs peuplades de l'Orient.

MANCHESTER,

SES CHEMINS DE FER, SES DINERS, SES HOOKERS, ETC.

Je méprise les chemins de fer. Chacun est libre de vanter les chemins de fer, d'adorer les chemins de fer ; moi, je les ai en horreur. Je n'aime pas à être obligé d'arriver à l'établissement du *rail-road* un quart d'heure avant le départ du convoi. Je n'aime pas à être obligé de parcourir un labyrinthe inextricable de balustrades en bois pour obtenir le droit de payer ma place. Je n'aime pas à voir mon bagage séparé violemment de son légitime propriétaire et jeté *malgré moi* sur des dalles de pierre où il est exposé à toutes les intempéries de l'air, et à toutes les tentations des filous, au milieu d'une énorme montagne de caisses, de malles, de livres, de parapluies, de manteaux, de cartons de chapeaux, de boîtes de sandwich, etc., empilés sans ordre et sans soin au dessus les uns des autres. Je n'aime pas à m'entendre dire d'aller *reconnaître* mes effets et les charger comme bon me semblera. Je n'aime pas à avoir des rapports quelconques avec des porteurs qui ne touchent jamais leurs chapeaux, parce qu'on leur défend d'être honnêtes, c'est-à-dire de recevoir même un penny, sous les peines les plus sévères. Je n'aime pas à attendre une machine à vapeur qui ne m'a jamais attendu et qui ne m'attendra jamais. Les chevaux attendent, les hommes attendent ; quelquefois même, quand vous êtes jeune et beau, ou vieux et riche, ou très aimable, ce qui est précisément mon cas, les femmes vous attendent. Quels que soient votre âge, votre fortune, votre amabilité, une machine à vapeur ne vous attend pas, car le bonheur d'une *steam-engine* consiste à courir aussi vite et aussi long-temps que ses forces peuvent le lui permettre de Dan à Beersheba et de Londres à Jéricho, sans se soucier de baiser les mains des nymphes et des jeunes filles qu'elle peut rencontrer sur sa route.

Mais ce qui me déplaît plus encore que tout cela, c'est d'être *numéroté*. Mieux vaut s'entendre appeler par son nom (chose déjà fort désagréable sans doute) que d'être transformé en un numéro. J'étais le n° 70, et ma fille était le n° 74, bien que j'aie vingt-quatre ans de plus qu'elle. Et puis quelle conversation délicieuse entre tous ces chiffres ! Le conducteur demande son billet au n° 71, et le n° 74 prie le conducteur de le descendre à Tring. Alors le n° 75 prend la liberté de faire remarquer au n° 70 que le temps sera très mauvais ; le n° 70 réplique qu'il fera très beau, etc. Ce système de numérotage, la police française l'emploie depuis long-temps à Paris. Une vieille marchande de pommes est, par exemple, inscrite sur les registres de la police sous le n° 13,194 ; la table qui lui sert de boutique, le chien de l'aveugle qui demande l'aumône en tenant une tasse de cuir dans la gueule, sont inscrits sous les numéros 17,648 et 88,275. Un agent a-t-il quelque plainte à former contre ce pauvre animal, il commence son rapport en ces termes : « Monsieur le commissaire, comme je passais dans la rue St-

Honoré, je vis 33,275 assis auprès de 17,643, à côté de 13,194, etc. » Les chevaux, les fiacres, les filles de joie, les malades, les soldats, tout se numérote en France; c'est la nation la plus mathématique. Pour ma part, je déteste cette manie d'appliquer l'arithmétique à la dénomination de l'humanité. Que diable! un homme ne peut être un zéro.

Continuons. Je n'aime pas ces espèces de cellules d'un *rail-coach* ou d'un *rail-wagon*, dans lesquelles le voyageur, soumis au régime d'isolement des maisons pénitentiaires, se voit privé de tous moyens de communication avec son voisin ou avec sa voisine. Ah! pourquoi rougirais-je de l'avouer? c'est en diligence que se sont écoulées les heures les plus agréables de ma vie, quand une jeune et jolie femme, accablée de fatigue, vaincue par le sommeil, laissait enfin tomber sa tête charmante sur mon épaule, dormait ainsi pendant une partie du jour ou de la nuit, oubliant et ignorant tout ce qui se passait autour d'elle, et me prenant pour son coussin. Les chemins de fer ne vous permettent plus de goûter ces joies et de rendre ces services d'oreiller à une belle dormeuse. Oh! non : l'horrible machine court avec une vitesse de 20, de 30, quelquefois même de 40 milles à l'heure, sifflant, lançant de la fumée, du feu et des cendres, ronflant, grognant, aboyant, emportant derrière elle une foule de voyageurs, tous si complètement séparés les uns des autres par des cloisons rembourrées appelées *head-cushions*, qu'ils ne peuvent parler à leurs voisins, ni, *à fortiori*, leur faire ces galanteries d'usage en diligence. L'inventeur des *head-cushions* était sans doute quelque féroce malthusien, quelque vieux garçon bien laid, bien méchant, bien malheureux, bien désappointé, qui, après avoir demandé, mais en vain, autant de femmes en mariage qu'il avait d'années, prit en haine le beau sexe, et condamna tous les hommes à voyager de Londres à Manchester sans même pouvoir distinguer ni même apercevoir la figure mâle ou femelle des numéros qui les entourent.

Je n'aime pas davantage à être emprisonné dans une voiture d'où je ne puis sortir qu'avec la *certitude* d'une mort immédiate ou la permission d'une chaudière. Pendant plus de quarante années j'ai vu un grand nombre de chevaux; j'en ai vu sur des théâtres et sur des champs de bataille, dans des camps, dans des écuries, dans des palais, dans des salons, et partout je les ai trouvés obéissans, bons, doux, timides et nobles. Quand je dis ho! à un cheval, au même instant il *hoe*, ou, en langage humain, il s'arrête. Mais vous pouvez dire ou crier ho! à une locomotive jusqu'à ce que la voix vous manque, elle ne fera aucune attention à vos cris. Ah! combien l'ancienne manière de voyager est préférable! Y a-t-il une longue côte à gravir, un beau paysage à contempler? les chevaux s'arrêtent, le conducteur ouvre la portière et vous invite à descendre. Vous offrez votre bras à une jeune lady, ou, ce qui est plus agréable, tous vos compagnons s'élancent sur la grande route, et vous laissent seul en tête à tête avec la jeune lady, qui préfère votre aimable compagnie. Depuis l'établissement des *rail-ways*, le voyage *sentimental* est devenu une impossibilité. Pauvre Sterne, tu aurais été bien malheureux si tu avais vécu sous le règne des chemins de fer!

Qui ne regretterait pas avec moi la perte désormais irréparable de toutes ces petites jouissances inconnues sur un rail-way, et si communes pourtant sur une route de poste, les mille et un détours du chemin, qui tenaient sans cesse l'attention éveillée, les rudes cahots de la voiture, si doux quand on avait le bonheur d'être assis à côté d'une beauté, les magnifiques chevaux qui vous attendaient à chaque relais, impatiens de partir, toujours si propres, si gras, si luisans, si bien harnachés, si beaux à voir galoper en hennissant de plaisir, les visites des servantes d'auberge, vous offrant, avec un gracieux sourire et un regard fripon, tout ce dont vous pouviez avoir besoin? Sur une route de poste, on mangeait ce qu'on désirait quand on avait faim. Sur un *railway*, au contraire, on est condamné à manger des pâtisseries et à boire de l'ale, à une distance fixe et invariable de Londres, en plein air, quelque temps qu'il fasse, la nuit ou le jour, par la pluie ou le soleil, la chaleur ou le froid. Maintenant plus jamais de souper, plus d'eau-de-vie chaude, plus de sandwichs de jambon, plus de côtelettes de mouton, plus de vin de Porto, plus de dîner, plus de déjeûner, plus de souper; mais des gâteaux de Banbury et de l'ale en bouteille depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. Bientôt même on forcera les voyageurs à consommer une quantité déterminée d'ale et de gâteaux.

Je n'aime pas non plus, en ma qualité de musicien, ce bruit des roues trois minutes avant que les voitures s'arrêtent, bruit si horrible qu'il fait grincer les dents et saigner les oreilles. J'espère que le docteur Lardner ou l'illustre Arago auront incessamment la complaisance de trouver un remède à un mal si criant : l'avenir des chemins de fer dépend du résultat de leurs recherches. Je n'aime pas mieux à voyager partout et toujours avec la même vitesse, à travers un marais et sur une colline, le long d'une vallée, au bord d'une forêt et en traversant une rivière, une plaine, que le paysage soit digne de votre admiration ou ne mérite pas un regard. En été comme en hiver, vous faites 40 milles à l'heure. Quand vous montrez à votre voisin le château de Stafford, à peine avez-vous eu le temps de vous écrier : Quel délicieux point de vue! que déjà vous en êtes éloigné de plus d'un mille. L'infernale machine vous emporte si vite loin des collines du comté de Chester et des montagnes du pays de Galles, qu'en vérité, il semblerait que c'est un crime de contempler les montagnes et une offense à la nature d'admirer les collines.

Comment trouvez-vous encore, lecteurs, l'avis suivant adressé aux voyageurs et affiché dans toutes les voitures?

« Il n'est pas permis de fumer dans les stations. Les voyageurs qui arriveront par le convoi du matin feront un déjeûner substantiel à la station de Birmingham; mais il est expressément interdit à toute personne de débiter des boissons ou de vendre des comestibles, de quelque nature qu'ils soient, le long de la ligne. »

Quant à moi, en vérité, tant de vexations et de tyrannie m'indigne et me révolte. Qui donc vous a donné le droit, messieurs les directeurs des chemins de fer, de traiter ainsi le public? Pourquoi les voyageurs du convoi de l'après-midi ne seraient-ils pas libres de manger s'ils ont faim, de même que les voyageurs du convoi du matin? Pourquoi ne nous permettriez-vous pas de faire un léger déjeûner à la place d'un déjeûner substantiel? Pourquoi surtout ne nous accorderiez-vous pas l'autorisation de fumer aux stations? Assurément nous ne voyageons pas par la poudre, mais par la vapeur. « La fumée de 10,000 cigares, s'écriait un honnête banquier de Manchester, n'égalerait jamais celle d'une locomotive. »

Enfin j'ai mille autres raisons pour détester les chemins de fer; mais il serait trop long de les énumérer toutes; je me bornerai donc à résumer les principales. Quelquefois, par exemple, comme cela m'est arrivé dernièrement entre Wolverhampton et Stafford, la machine endommagée laisse là le convoi, et va se faire réparer à la plus prochaine station. Impossible de trouver un véhicule quelconque pour continuer sa route. On attend une heure, deux heures, une demi-journée, jusqu'à ce qu'il plaise enfin à la machine de revenir et de vous emmener... Descendez-vous avant que la voiture ne soit arrêtée? vous courez le risque de vous voir broyé en morceaux; regardez-vous par la portière? un autre convoi, venant dans une direction opposée, vous emporte la tête en passant; vous sentez-vous subitement indisposé?... quelle affreuse situation pour un homme d'honneur!... Arrivé au terme du voyage, il vous faut fondre sur votre bagage comme un chat sur une souris, au risque de le voir devenir la proie d'un *passenger* plus agile que vous; puis faire souvent à pied, dans la boue et l'obscurité, les 2 ou 3 milles qui séparent l'établissement du chemin de fer de la ville où vous allez. Oui, oui, je déteste les chemins de fer. La rapidité est le seul avantage qu'ils procurent; mais, n'étant ni un commissionnaire de Manchester, ni un marchand de Liverpool, ni un fabricant de Birmingham, je ne puis apprécier le mérite de ce nouveau mode de locomotion.

Mais les chemins de fer existent, et ils coûtent des sommes énormes; par un sentiment de compassion pour ces pauvres actionnaires qui les ont établis à leurs frais, plutôt que par le désir de voyager avec rapidité, je me décidai, il y a quelque temps, à me laisser lancer à travers l'atmosphère comme la balle d'un fusil, de Paddington par Harrow, Watford, Tring, Towcester, Daventry, Rugby et Coventry à Birmingham, et de Birmingham par Wolverhampton, Stafford, Whitmore, Hartford et Warrington à Manchester. Je ne décrirai pas les périls que je courus pendant ce voyage. Jeune, une jeune quakeresse m'eût sans doute volé mon cœur pendant le quart d'heure de la station; timide, les étranges mouvemens du *roarer* (*mugisseur*) m'eussent donné des attaques de nerfs en route; affamé, les gâteaux et l'ale de Banbury n'eussent pas remplacé une côtelette de mouton et des pommes de terre au naturel; de mauvaise humeur, les yeux louches de mon voisin de face m'eussent infailliblement mis en colère : mais j'étais protégé contre la jeunesse et l'amour par ma fille, âgée de dix-huit ans, assise à mes côtés; contre la timidité, par mon courage naturel, qui ne craint que Dieu et ma conscience; contre la faim, par un bon déjeûner; contre la mauvaise humeur, par la pensée que, si mon voisin me regardait de travers, c'est qu'il était affigé d'une infirmité, et qu'il n'avait, par con-

séquent, nul dessein de m'offenser. Aussi, en dépit de toutes mes infortunes et de tous mes ennuis, arrivai-je sain et sauf à Birmingham, où je soupai et passai la nuit dans un excellent lit à l'auberge de la Cigogne.

Le premier convoi de Manchester me conduisit le lendemain à cette métropole manufacturière du nord, et au moment même où sonnait une heure de l'après-midi, je me trouvais dans Market-Street. Oh! quelle foule, quel tumulte! quelle agitation! Touts les marchands, les banquiers, les commissionnaires, les commis, les ouvriers, les apprentis, les hommes de peine, se précipitaient en masse hors des maisons. Le bruit que font les clans descendant des montagnes, les cataractes des Alpes tombant dans les vallées, trois mille écoliers longtemps retenus pour mauvaise conduite et lâchés tout à coup, une armée en révolte, les étudians de Paris au milieu d'une émeute, tout cela peut à peine se comparer à l'effroyable vacarme qui a lieu chaque jour dans cette partie de Manchester, qu'on nomme la cité, lorsque sonne l'heure du dîner.

Maintenant, je l'avoue, avant d'avoir été témoin d'une pareille scène, je ne savais pas que Manchester dînât à une heure!!! Riches, pauvres, savans, ignorans, radicaux, conservateurs, dissidens, partisans de l'église établie, la masse, oui, la masse... tous.., ils dînent tous à une heure. D'une heure à deux, dans la plupart des maisons de commerce, on ne trouve personne à qui parler; dans quatre-vingt-dix-huit maisons sur cent, le maître est absent jusqu'à trois et souvent jusqu'à quatre heures. Ainsi cette portion de la journée, pendant laquelle les hommes de presque tous les pays civilisés se livrent à leurs plus importantes occupations, est employée à Manchester par le dîner.

« A quelle heure déjeûnez-vous et dînez-vous? demandai-je à mon aimable et gentille hôtesse, qui habite Lever-Street.

— Nous déjeûnons à huit heures, monsieur, me répondit-elle, nous mangeons un morceau à onze heures, nous dînons à une heure, nous prenons du thé à cinq heures, et le soir, à neuf heures, nous soupons.

— Dieu me préserve d'un tel régime! » m'écriai-je en poussant un cri d'effroi.

En effet, cher lecteur, récapitulons. A huit heures du thé et du café, des sandwichs et des rôties, des œufs et du jambon, et quelquefois des côtelettes ou de la viande froide. Tel était l'ordinaire d'un monsieur nommé Thompson, qui mangeait toujours du thé et du café, des sandwichs et des rôties, des œufs et du jambon, et qui, pendant toute la durée du repas, ne laissait à l'hôte et à l'hôtesse aucun moment de repos. A onze heures, ayez la bonté de vous représenter le même M. Thompson avalant un morceau, moins que rien, un petit pain avec du beurre, du fromage, un verre de vin de Xérès, un petit verre d'eau-de-vie; représentez-vous ensuite le même M. Thompson, à une heures cinq minutes, absorbant, comme un homme affamé, deux parts de poisson, deux parts de mouton bouilli, une portion de pâté de pigeon, deux portions de *roast beef*, quatre ou cinq carafons d'ale, deux douzaines de pommes de terre, du pudding, de la tarte et du fromage; puis, à cinq heures, parfaitement disposé à prendre du thé et du café, des sandwichs et des rôties, et à se régaler de gâteaux et de tartes si l'occasion s'en présente; enfin, à neuf heures, soupant avec des côtelettes de veau, de la volaille rôtie ou du *roast beef* froid, comme s'il eût été pendant quinze jours à la diète la plus sévère. « Il me semble que vous avez un bon appétit? monsieur Thompson, me permis-je de lui dire en plaisantant. — Ah! mon Dieu! je l'ai perdu presque entièrement; il y a sept ans, je mangeais bien davantage, me répondit-il. » Je levai mes yeux au ciel plutôt de pitié que d'indignation.

De pareilles habitudes sont vraiment *déplorables*. Partout où vous allez on vous offre des gâteaux, des sandwichs, des biscuits, du vin, quelquefois de la viande. C'est ce qu'on appelle de *l'hospitalité*. Pour ma part, je désirerais fort que cette vertu fût plus rare, ou du moins qu'elle ne se produisît pas sous les apparences du pain, du vin et de la viande. Il y a, sans doute, dans cette riche et antique cité, des hommes fort honorables, bien qu'ils dînent à une heure et qu'ils fassent quatre repas par jour; mais l'aristocratie de Manchester devrait bien donner, sous ce rapport, un meilleur exemple à la démocratie en supprimant plusieurs repas, en reculant l'heure du dîner, en abolissant le goûter du matin et le souper du soir, en ne souffrant pas que la journée presque entière soit employée à dévorer quatre énormes festins à huit, à une, à cinq et à neuf heures.

Une habitude, non moins déplorable et non moins générale à Manchester, est celle qui porte le nom de *hooking* (le mot *hook* signifie accrocher). Heureux l'étranger qui, se promenant dans High-Street, n'est pas hooked trois ou quatre fois au moins pendant une demi-heure. Afin de ne pas me tromper sur le véritable sens de ce mot hooking, je consultai un ouvrage très célèbre, publié à Manchester, et intitulé: *Code du sens commun* et *Dictionnaire de poche breveté*, par Geoffrey Gimerack, gentleman, et, dans ce recueil d'anecdotes, de bons mots et de drôleries du comté de Lancaster, je lus ce qui suit:

« *Hooker-in*. Un pêcheur de goujon, — un vieux recors, — un domestique d'antichambre dans une auberge, — etc. — Ce mot n'est pas national, mais seulement provincial: dans aucune partie de toute l'Angleterre il n'est mieux compris qu'à Manchester. »

Les hooks ou hookers sont les hommes qui pratiquent l'art du hooking. Être hooked, c'est être arrêté, pris par le bras, frappé sur l'épaule, caressé le long de l'échine du dos; interrompu dans une tranquille promenade, supplié, attiré, convaincu par les hooks; en d'autres termes, par ces commis de certaines maisons de commerce de Manchester, situées dans High-Street, Market-Street, etc., commis dont l'emploi consiste uniquement à persuader aux étrangers qu'ils rencontrent, que leurs marchandises sont les meilleures, les plus avantageuses, les moins chères de l'Europe entière, que dis-je? de l'univers connu. Si vous mordez à l'hameçon, vous êtes hooked; on vous entraîne dans les magasins; les hooks de l'intérieur vous reçoivent des mains des hooks de l'extérieur, et vous transportent de hook en hook et d'étage en étage jusqu'à ce que vous ayez dépensé en achats la moitié de votre fortune, ou déjoué le dernier hook par vos refus obstinés.

« Mon garçon, dit M. D... à son hook favori, allez faire un tour par la ville. Au moment où je me rendais dans Lower-Street, pour dîner, j'*en* vis arriver un essaim. *Ils* sont allés à l'Ours-Blanc, et ne tarderont pas à sortir. » Les mots *en* et *ils* signifie les *goujons*, c'est-à-dire les personnes qui doivent être hooked, c'est-à-dire les voyageurs que le convoi du rail-way a amenés le matin même à Manchester. Aussi, à trois heures de l'après-midi, le hook favori de M. D... se promenait-il devant le célèbre n°..., Market-Street, distribuant avec profusion à tous les passans le prospectus suivant:

« Bas (sans pareils), gants (sans égaux), dentelle (sans rivale), rubans (assortiment complet), soieries (supérieures à celles de Lyon), velours (les meilleurs de l'Europe) satins (de toutes les contrées du globe), gros de Naples (de Naples), crêpe (le *nec plus ultrà* de la perfection), bombasins (préférables à ceux de Norwège), bas de soie (de Paris), gaze (légère comme une plume), mouchoirs de coton (de la Chine), mouchoirs unis et imprimés (à très bon marché), soie à coudre (qui jamais ne se casse), boutons (qui ne s'échancrent pas sur les bords), agrafes (garanties au moins pendant quarante années), fils de fer, aiguilles et épingles (de trois cents espèces), bonnets de coton (trop bons), cordons de coton (assez forts pour s'y pendre), etc., etc. »

— Eh bien! m'écriai-je en voyant un hook s'emparer sans façon de mon bras droit, comme eût pu le faire un de mes plus intimes amis, pour qui donc me prenez-vous? —Pour un riche acheteur, répliqua-t-il. — Vous vous trompez, mon ami; je viens passer une semaine à Manchester, dans le seul but de me distraire et de m'amuser. A cette réponse, le hook resta d'abord stupéfait et balbutia quelques mots d'excuse, mais il se remit presqu'au même instant: — Qu'importe après tout, s'écria-t-il alors; les personnes qui voyagent pour leur agrément portent des bas, monsieur, des gants, monsieur, donnent de la dentelle à leurs filles, monsieur, des rubans à leurs maîtresses, monsieur, des soieries à leurs mères, monsieur, des velours à leurs femmes, monsieur. Je crois que vous êtes en deuil, monsieur. Nous avons du crêpe et du bombasin d'une qualité supérieure, monsieur; de la gaze pour couvrir vos tableaux et vos glaces, monsieur, vous possédez sans doute une très belle collection; des mouchoirs de Canton pour vos neveux et pour vos nièces, monsieur, des mouchoirs imprimés pour vos domestiques, monsieur, de la soie à coudre et des boutons pour votre femme, monsieur, des agrafes pour vous, monsieur, du cordonnet, de la baleine, des aiguilles et des épingles pour vos filles, monsieur, du carton pour vos dames, elles dessinent sans doute, monsieur; des parapluies, monsieur, chose indispensable à Manchester, monsieur, car, sur trois cent soixante-six jours, dont se composent l'année bissextile, monsieur, il y pleut au moins trois cent soixante-cinq. Entrez, monsieur, entrez, entrez, je vous en prie.

En effet, j'entrai, ou plutôt je me laissai pousser dans le magasin, étourdi par cet ouragan de paroles. Ce que me fit éprouver pendant les premiers momens un *hooking* si inattendu, je n'essaierai pas de le décrire. Si je ne perdis pas con-

plétement l'usage de mes sens, je perdis du moins ma présence d'esprit; mais je ne tardai pas à être tiré de mon état d'extase par les importunes questions d'un jeune homme qui me demandait « quel *article* il devait me montrer. » Comme je ne voulais rien acheter, je répondis machinalement: « De l'or.—Montez au premier, monsieur,» me dit le commis fort embarrassé de me satisfaire. J'obéis, curieux de savoir comment finirait ma plaisanterie; je parcourus tous les étages, je rencontrai tous les employés l'un après l'autre, les accueillant toujours avec la même réponse, de l'or, jusqu'à ce qu'enfin je fusse arrivé auprès de M. D..... lui-même. Alors je lui expliquai comment j'avais été *hooked*, comment j'avais protesté et répondu; mais il ne comprit pas pourquoi il était spirituel de demander de l'or à un marchand qui a l'habitude d'en prendre aux autres plutôt que de leur en céder, et il ne me parut nullement convaincu, malgré toutes mes remontrances, des vices du système de *hooking*. M. D.... est du reste un excellent homme.

Après les *hooks*, qui font métier de toujours vendre, viennent les *non-givers* ou ceux qui font métier de ne jamais donner. Dans une ville comme Manchester, où il y a tant de richesses, il y a par la même raison beaucoup de misère; aussi la charité a-t-elle besoin de s'exercer largement, et, pour être juste, il faut dire qu'il n'existe peut-être aucun pays où l'*art de donner* soit mieux compris et plus largement pratiqué qu'à Manchester; mais à Manchester, comme partout ailleurs, on trouve encore un grand nombre d'individus qui ont toujours une parole prête pour justifier leur avarice et leur mauvaise volonté. Dans cette ville bienfaisante, on a donc marqué d'un nom particulier ceux qui ne donnent point. Le moyen principal de ces gens-là consiste à mettre une institution charitable en rivalité avec une autre, de sorte que, si vous sollicitez leurs dons en faveur de la première, ils s'épuisent en éloges à l'égard de la seconde: par exemple, leur parlez-vous d'une souscription dont le produit doit être distribué aux femmes pauvres qui font leurs couches dans leur ménage; cette souscription ayant un but particulier et déterminé, ils vous répondent que jamais vous ne parviendrez, quels que soient vos efforts, à procurer aux femmes qui font leurs couches dans leur ménage toutes les aisances que réclament leur situation. « Un hôpital général, s'écriera l'un d'eux, remplirait bien mieux le but que vous vous proposez, et, en vérité, je m'étonne que le comité n'ait pas songé à fonder un hôpital. Non, monsieur, je ne vous donnerai rien. Vous m'excuserez; mais je n'aime pas les demi-mesures. »

Maintenant, supposons que le comité eût eu, au contraire, l'idée de fonder un hôpital pour les femmes en couches, et eût envoyé l'un de ses membres auprès du même individu: « Eh quoi! aurait-il dit, avez-vous bien réfléchi avant de vous décider? N'allez-vous pas encourager le vice, en admettant indistinctement toutes les femmes qui se présenteront? Et vous serez forcés de les admettre toutes; car il serait trop inhumain et trop cruel de renvoyer une malheureuse femme dans une pareille position. Mieux vaudrait, ce me semble, distribuer à domicile des secours à celles qui en auraient réellement besoin. Je suis surpris que votre comité n'ait pas adopté ce projet, qui offre tous les avantages d'un hôpital sans en avoir les inconvéniens. »

Toutefois, en dépit du grand nombre d'individus qui ne donnent pas, il y a à Manchester, il faut le reconnaître, un grand nombre d'individus qui donnent, les uns par ostentation, les autres par intérêt de parti, quelques-uns par nécessité et malgré eux, la plupart par bonté et charité. Au premier rang, sur la liste des *givers*, se trouve toujours placée l'église d'Angleterre; viennent ensuite les wesleyiens, puis, à une distance incommensurable, les indépendans et les autres sectes de dissidens.

Mais la ville natale du vieux Jean de Gant, malgré les reproches malheureusement trop fondés que l'on peut adresser à ses repas, à ses *hooks* et à ses *non-givers*, a, sous bien d'autres rapports, droit à l'attention et aux éloges du voyageur. Les quatre repas, les *hooks* et les *non-givers* ne sont, pour ainsi dire, que des taches au soleil! Que mes lecteurs veuillent bien achever le récit de mon voyage, et ils seront de l'avis de cette devise nationale: MANCHESTER FOR EVER! VIVE A JAMAIS MANCHESTER!

Maintenant, lecteur, suivez-moi à travers les curiosités de la ville. Et d'abord, je vous prie, à *l'Infirmary*, situé dans Piccadilly, au centre même de la ville. Durant le cours d'une année, 20,000 malades environ reçoivent des secours de ce magnifique établissement, ou de sa pharmacie. Mais quel est cet homme qui vient à nous? C'est Wilson, l'un des premiers chirurgiens de *l'Infirmary*. Il nous invite à faire avec lui le tour des salles: l'offre est trop aimable, l'occasion trop belle, pour que nous ne nous empressions pas d'accepter. Notre cicerone paraît adoré des malades confiés à ses soins; avec quelle joie ils reçoivent ses visites; quelle affection, quelle reconnaissance ils en témoignent! Mais aussi comme il s'intéresse à leurs maux; comme il sait habilement les consoler; comme il se dévoue pour leur épargner quelque souffrance et pour les sauver! Malgré la perfection actuelle des machines, une si nombreuse population se trouve journellement occupée, dans cette grande cité manufacturière, à côté de tant de roues sans cesse en mouvement, de tant de *steam-engines* et de mécaniques de toute espèce toujours en activité, qu'on a fréquemment des accidens graves à réparer; aussi presque tous les malades de *l'Infirmary*, que nous visitâmes, étaient de malheureux ouvriers victimes de leur imprudence ou de celle de leurs camarades. L'un avait eu le pied écrasé, l'autre le bras arraché, celui-ci les mains broyées, celui-là le crâne fendu. Mais, grâce aux bons soins de leur médecin, tous, à l'exception d'un pauvre diable qui allait mourir, étaient en bonne voie de guérison.

Partout dans *l'Infirmary* règnent l'ordre le plus parfait, la plus exquise propreté. Les salles sont larges, élevées, aérées, bien éclairées, les murs sans tache, les lits en fer, la température est égale et douce, l'air sans odeur, les élèves remplis d'attention pour leurs patiens. Nous goûtâmes le pain et la bière que nous trouvâmes excellens, et nous apprîmes avec plaisir que les convalescens ont le droit de choisir leur viande. Quel qu'en soit le prix, jamais ils n'éprouvent un refus. Toutefois, à l'hôpital de Manchester, de même que dans toutes les autres villes de l'Angleterre, les bains ne font point partie du régime habituel et régulier des malades. Pourquoi n'imiterions-nous pas l'exemple que nous donne un peuple voisin? En France, il y a toujours des bains tout préparés, qui, administrés à propos et d'une manière convenable, servent non seulement à rétablir ou à conserver le corps dans un état de propreté nécessaire à la santé, mais encore à calmer de trop vives douleurs, et souvent à hâter et à déterminer la guérison.

Outre *l'Infirmary*, Manchester possède encore plusieurs autres établissemens du même genre, que nous visitâmes aussi avec le plus vif intérêt: *the Lying-in Hospital* (l'hôpital des femmes en couches), *Lunatic Asylum*, *Charlton on Wedlock*, *Lying-in-Charity Eye Institution*, *Look Hospital*, et six pharmacies attachées à ces six hôpitaux. Enfin à Manchester appartient l'honneur d'avoir fondé la première école provinciale de médecine et de chirurgie, noble exemple suivi depuis par Birmingham, Sheffield, Bristol, Hull, Nottingham et d'autres villes. Cette école est aujourd'hui très florissante et très prospère, et sans doute le jour approche où il deviendra tout à fait inutile de forcer les élèves en médecine à suivre les cours pratiques du *Royal infirmary* de Londres. Autrefois la question des écoles provinciales de médecine était inquiétante: on craignait que les cours de comtés ne causassent quelque préjudice aux cours de la métropole; mais l'expérience a prouvé que ces craintes n'étaient pas fondées, et qu'au contraire la rivalité des professeurs de Londres et des villes de province a fait faire de notables progrès à la science de l'enseignement.

Les institutions de Manchester participent du caractère de ses habitans, de la nature de leurs occupations et de leurs plaisirs. Il en est toujours ainsi: d'étroits rapports existent entre les établissemens publics d'une ville et les mœurs de sa population. A Paris, ville de luxe et de plaisirs, vous trouvez les églises d'autrefois et les théâtres d'aujourd'hui. Londres possède des vaisseaux, des ponts, des banques, des douanes, tout ce qui dénote, en un mot, l'existence de la reine des mers. A Manchester, ville religieuse et commerciale, il y a des manufactures, des écoles, des temples, des chapelles, des hôpitaux, une société philharmonique, un musée d'histoire naturelle, une institution royale des ouvriers, une bourse, une chambre de commerce, seulement deux théâtres, une caisse d'épargnes, des écoles de médecine, une société de l'Humanité, une société de la Providence, une institution des sourds-muets, et le jubilé, ou l'école de charité des femmes. Ce fut pour moi un véritable bonheur, je l'avoue, d'être témoin de tout le bien physique, intellectuel et moral, fait à plusieurs milliers de mes semblables par ces divins établissemens.

L'église de l'école des dimanches (*Sunday School*), située dans Burnet-Street, mériterait seule qu'on entreprît le voyage de Constantinople à Manchester pendant le cœur de l'hiver, rien que pour se procurer le plaisir de l'admirer quelques instans. Imaginez-vous un immense édifice de cinq étages, bien éclairé, bien chauffé, propre, sain, aéré, rempli chaque dimanche de 3,000 enfans, qui, distribués en six classes séparées,

sont élevés dans les doctrine et dans la foi de notre sainte et glorieuse église d'Angleterre ; représentez-vous 500 de ces enfans, chantant, de toute la puissance de leurs voix argentines et flûtées, l'hymne délicieux d'Héber, dont la simple lecture réjouit et ranime le cœur.

Le système d'éducation pour les enfans est en général celui du docteur Bell. Les maîtres sont nombreux, et paraissent pleins de zèle et de bonne volonté. Je ne vis jamais un établissement de ce genre mieux tenu et mieux organisé.

Les villes de commerce sont en général peu riches en objets d'art; toutefois, lecteur, si jamais vous visitez Manchester, rappelez-vous que M. William Townsend, de Market-Street, possède l'une des plus magnifiques galeries de peinture que l'on puisse voir.

Cette incomparable galerie, estimée par un jury de connaisseurs 19,000 liv. st. (475,000 f.), et qui vaut le double, va être vendue. Quelle honte pour la ville de Manchester si elle ne l'achetait pas; si, malgré ses immenses richesses, elle la laissait mettre en loterie et adjuger par le sort à quelque pauvre diable qui s'empresserait de la revendre en détail! Et cependant c'est ce qui, selon toute probabilité, ne tardera pas à arriver; car déjà le propriétaire, M. William Townsend, distribue des billets au prix de 125 francs; le tirage se fera quand la totalité des billets sera placée, quand les 19,000 liv., prix de l'estimation, auront été réunies. Eh quoi! les méthodistes wesleyiens seuls ont trouvé, à Manchester, 28,000 liv. st. (700,000 fr.) en quatre jours pour leur fonds centenaire, et on ne parviendrait pas à trouver 19,000 l. st. pour doter la ville d'une galerie nationale de peinture et de sculpture! Hélas! je le crains; non que les habitans de Manchester manquent de goût et de patriotisme, mais les affaires ne leur laissent jamais le temps de s'occuper d'autres choses que des affaires, quoiqu'il y ait cependant à Manchester deux sociétés fondées pour améliorer l'état actuel de la littérature, des sciences et des beaux-arts, l'*Institution royale* et l'Institution de Manchester proprement dite.

Mais qu'on ne s'y trompe point, avant tout et par-dessus tout Manchester est la ville des affaires, avant la politique même, comme avant les arts. En vain, par exemple, essaiera-t-on de la *radicaliser* (1), les classes ouvrières n'y sont pas démocratiques; le docteur Stephens peut prêcher tant qu'il lui plaira le radicalisme et le nivellement à quelques centaines de vagabonds; Henry Hunt peut recommencer ses sermons sur le champ, maintenant oublié, de Peterloo. Mais prenez en masse les habitans de Manchester, ils sont essentiellement des hommes d'affaires; ils rapportent tout à leurs magasins, à leurs pratiques, à leur négoce. Telle est, sans contredit, la grande cause de leur puissance et de leur prospérité et l'une des raisons de leur tranquillité et de leur fidélité au gouvernement. Aussi les soulèvemens accidentels ont peu d'importance; en quelques semaines, la révolte et les rebelles sont oubliés, et chacun retourne à ses travaux avec son activité habituelle et sa joie accoutumée.

Or, Manchester étant, comme nous venons de le dire, avant tout et par dessus tout une ville d'affaires, elle ne saurait être une ville de distractions. Les plaisirs et les amusemens publics ou privés y sont fort rares. Parmi les classes élevées, les dîners, pour en revenir à un sujet dont je ne tiens pas encore quittes les habitans de Manchester, les dîners, dis-je, jouissent incontestablement de la vogue, et le luxe de quelques tables de la ville peut rivaliser même avec celui de Londres ou celui de toute autre capitale de l'Europe. Je désirerais toutefois que les honorables citoyens de Manchester qui donnent à dîner variassent un peu plus le choix de leurs mets et ne servissent pas toujours à leurs hôtes des volailles bouillies à la sauce blanche, de la morue et du *roast-beef*. Restreint à deux jours sur six, ce menu serait assez convenable; mais, en vérité, servi, sans aucun changement six jours sur six, il devient insupportable. Dans les dîners de Manchester le sort des *plats de côté* est très amusant, jamais personne n'y touche; les plats du milieu et des deux bouts ont seuls l'honneur d'apaiser la faim ou de satisfaire la gourmandise des convives; mais les *patties*, les *veal-olives*, le *curry* et le riz, demeurent des ornemens inutiles sur la table. Quelque voyageur de Paris ou de Londres manifeste-t-il le désir d'en manger, on s'empresse de lui offrir de la volaille bouillie ou du *roast-beef*, comme si c'était un péché mortel et une espèce d'insulte faite au maître de la maison que de ne pas préférer les gros plats aux petits.

Ce qui distingue les tables de Manchester, ce sont les entremets; la carte de Véry, au Palais-Royal, n'en contient certainement pas une liste mieux garnie; mais, hélas! pourquoi donc le vin de Champagne est-il si calme et si froid à Manchester? C'est sans doute du champagne d'Angleterre. L'explosion du bouchon ne vaut-elle pas la moitié d'un verre, et la mousse brillante et légère l'autre moitié. J'aimerais mieux cent fois entendre sauter le bouchon et voir pétiller la mousse d'une bouteille que de boire un tonneau de ce froid *Sillery*, si indigne du beau nom qu'il porte. Mais aussi qui pourra jamais décrire les desserts de Manchester, la magnificence des tables d'acajou, plus brillantes que dix mille miroirs, ce délicieux vin de Porto et ces avelines monstres, qui occuperont toujours une si large place dans *les plus beaux appartemens* de ma mémoire. A Manchester, comme partout ailleurs, les femmes se retirent alors, et les hommes regrettent leur absence; la politiques et les affaires forment le sujet de toutes les conversations du soir. En dernière analyse, cependant, un bon dîner est une chose fort agréable; quand vous n'avez pas, ainsi qu'à Manchester, au moins trois milles à faire pour l'aller chercher. Presque tous les négocians un peu riches, demeurent très loin de leurs maisons de commerce et du centre de la ville, de sorte qu'un étranger invité à dîner ne sait jamais s'il ne rentrera pas à son hôtel à deux heures du matin, après avoir fait deux ou trois lieues à pied par une pluie éternelle.

Quoi qu'il en soit, VIVE A JAMAIS MANCHESTER! MANCHESTER FOR EVER! non pas ses machines à vapeur, non pas ses books, non pas ses quatre repas par jour, non pas son vin de champagne, non pas ses dîners de deux heures, non pas ses volailles bouillies et ses sauces blanches; mais cependant vive à jamais Manchester! Oui, gloire et honneur à cette énergie de caractère, à cette loyauté de conduite, à l'industrie, au talent et à la persévérance qui vous distinguent à un degré si imminent, habitans de Manchester! gloire et honneur à votre génie qui invente, à votre commerce qui perfectionne, à votre passion pour tout ce qui peut être utile et avantageux aux hommes dans leurs rapports avec leurs semblables! Gloire et honneur à vos établissemens charitables, à cette noble bonté qui, sauf quelques exceptions très rares, se montre toujours prête à soulager les malheureux! gloire et honneur à cette généreuse hospitalité qui reçoit et traite aussi bien l'étranger que l'ami! Citoyens de Manchester, gloire et honneur à vos habitudes d'ordre et de travail, à cette bonne foi si commune et si généreuse, et surtout à cette piété sincère qui exerce de si pures et de si glorieuses influences sur la population entière de votre grande et riche cité! Puissiez-vous conserver intactes, jusqu'à la fin des siècles, toutes les précieuses qualités, toutes les vertus que vous possédez aujourd'hui! Une dernière fois, gloire et honneur à vous! VIVE A JAMAIS MANCHESTER!!! MANCHESTER FOR EVER!!!

(*Blackwood's Edinburgh Magazine.*)
Traduction de la *Revue britannique.*

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que la revue anglaise à laquelle nous empruntons cet article est une revue *tory*.

LA GARDE-MALADE.

Il existe à Paris pour les femmes un état extrêmement lucratif, qui, bien que fatigant sous plusieurs rapports, n'en convient pas moins parfaitement aux paresseuses, car la paresse n'est point précisément le désir ou le besoin de ne rien faire; elle est bien plutôt l'antipathie d'un travail uniforme et journalier. Tel paresseux consentira volontiers, pour gagner sa vie, à courir la ville depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, qui ne voudra jamais s'astreindre à tenir la plume pendant trois heures de la matinée dans une étude ou dans un bureau. Ce qui lui coûte, ce qui répugne surtout à sa nature, c'est de *se mettre à l'ouvrage* : témoins ces hommes qui n'ont conservé de place dans aucune classe de la société, et qui préfèrent le métier de faiseurs de tours, d'acteurs dans les parades, etc., métier que, malades ou bien portans, ils exercent en plein air, exposés à toutes les intempéries des saisons, et souvent même au péril de leur vie, quand ils auraient pu devenir d'honorables et bons ouvriers. Pour donner le change à la paresse, il suffit de variété dans le labeur, et l'état dont je parle ici fait mener à celles qui le choisissent la vie la plus variée dans ses accessoires que l'on puisse imaginer.

Tous les mois à peu près madame Jacquemart change de domicile, de lit (quand la circonstance permet qu'elle dorme dans un lit), fait connaissance avec de nouveaux visages, et se voit forcée d'étudier de nouveaux caractères, avec lesquels il faut qu'elle sympathise si elle veut s'assurer de bons traitemens dans les diverses maisons qu'elle habite. Heureusement, un long exercice de la profession lui a appris à démêler au premier coup d'œil les personnes qui jouissent de quelque in-

portance dans le logis où elle vient d'entrer pour la première fois de sa vie : parmi les domestiques, comme parmi les maîtres, elle voit aussitôt quelle est celle ou celui qu'elle doit s'attacher à gagner par la flatterie, ou par des complaisances dont le désir du bien-être l'a rendue prodigue. De même, grâce à cette mobilité d'existence qui la transporte sans cesse du faubourg Saint-Germain dans le Marais, et de la Chaussée-d'Antin dans le faubourg Saint-Marceau, elle a appris à mesurer son ton, ses discours, et jusqu'à ses gestes, sur les degrés de l'échelle sociale que lui font parcourir ses nombreuses pratiques; elle devient tour à tour taciturne ou babillarde, importante ou câline, respectueuse ou familière, selon le rang, l'âge et la fortune des personnes auxquelles elle donne ses soins; et tel la verrait en fonctions dans des appartemens situés à différens étages, qui aurait peine à la reconnaître pour la même personne.

Que madame Jacquemart ait ou non une famille, des enfans, peu importe, puisqu'elle ne pourrait jamais ni les aller voir, ni les recevoir chez elle. C'est tout au plus si trois ou quatre fois par an elle passe quarante-huit heures de suite avec monsieur Jacquemart; car madame Jacquemart est soumise comme toute autre femme au lien conjugal : devenue veuve, elle s'est même hâtée de se remarier, attendu que non-seulement elle désire trouver quelqu'un chez elle, lorsqu'un hasard fort rare l'y fait retourner pour quelques heures, mais aussi parce qu'elle ne veut confier qu'à une personne sûre le soin de tenir proprement sa chambre et son cabinet, et d'entretenir les meubles assez élégans que ces deux pièces renferment. Elle a donc choisi trois jours entre une fluxion de poitrine et un rhumatisme aigu qui réclamaient ses soins, pour épouser monsieur Jacquemart, lequel monsieur Jacquemart, garçon de bureau depuis trente-trois ans au ministère de l'intérieur, s'est établi dans le petit manoir, et vient tous les huit jours à l'adresse qu'elle lui indique, lui apporter du linge, lui donner des nouvelles de sa petite chienne et de son serin ; et recevoir le produit de ses journées (1), les profits du baptême, etc. ; somme qu'il est chargé de placer en rentes sur l'état, et qu'elle lui donne toujours intacte, attendu qu'elle n'a jamais occasion de dépenser six liards. Ces entrevues, qui souvent sont interrompues par un coup de sonnette, ne durent que dix minutes au plus, ont lieu dans l'antichambre, et ne permettent pas un mot superflu ; elles sont loin, comme on voit, de pouvoir amener un divorce pour incompatibilité d'humeur.

Madame Jacquemart est naturellement privée de tous les plaisirs dont jouissent beaucoup de gens de sa classe. Les promenades, les bals, les spectacles, sont choses dont elle se souvient d'avoir entendu parler dans sa grande jeunesse, mais dont l'entrée lui est interdite. Si le hasard lui accorde quelques momens de loisir, elle se garde bien de les perdre en courses inutiles; elle va visiter ce qu'elle appelle *ses femmes*, s'informer de leur état, gourmander les paresseuses qui laissent passer l'année sans réclamer ses soins, et savoir au juste à quelle époque telle ou telle de ses clients l'enverra chercher. A l'exception de ces sorties, madame Jacquemart se passe habituellement du plaisir de respirer un air pur, puisque, fût-ce au mois de juillet, elle ne pourrait ouvrir une fenêtre que dans le cas extrême où la femme qu'elle soigne étoufferait au point de se trouver mal.

Ajoutez à tant de privations, la privation du sommeil pendant une grande moitié de l'année, le devoir qui l'assujettit à mille soins dégoûtans, et chacun se dira : Madame Jacquemart est la plus infortunée créature qui soit au monde. Eh bien ! il n'en est rien, surtout si, grâce à la protection de quelque célèbre accoucheur, elle est parvenue à ne plus garder que des femmes en couches.

Il est bien certain que pendant plusieurs nuits, il lui est interdit de s'étendre sur des matelas, ainsi que nous le faisons tous ; mais elle a contracté l'habitude, le soleil couché ou non, de dormir à merveille dans une bergère, dans un fauteuil, sur une chaise ; au besoin même elle dormirait debout. Seulement Morphée lui donne sa part en petite monnaie au lieu de la lui payer en grosses pièces, et elle en souffre si peu, que, dès qu'on la réveille pour réclamer d'elle quelque service, on la voit se dresser sur ses jambes d'un air tout aussi jovial, tout aussi dispos que si elle s'éveillait naturellement après sept heures d'un sommeil suivi.

L'heure du déjeûner venue, on donne à madame Jaquemart une énorme tasse de café à la crême. Ce moment est un des plus doux momens de sa journée; car un sort bienfaisant a voulu que madame Jacquemart fût gourmande : de bons repas sont pour elle une immense compensation à ce que son existence semble avoir de peu agréable. Vivant toujours chez des personnes riches, ou pour le moins chez des personnes qui sont dans l'aisance, chaque jour, avec délices, elle prend sa part de différens mets succulens dont elle ne pourrait se régaler dans son petit ménage. On la soigne ; elle se ferait soigner d'ailleurs, et parle sans cesse de la bonne maison d'où elle sort, afin de piquer d'amour-propre les gens chez qui elle se trouve. A son dîner, à son repas du soir, et quelquefois même dans la journée, un verre de bon vin vient égayer son esprit et réparer ses forces. Elle a de plus sa tabatière, dans laquelle elle puise toutes les cinq minutes une distraction qui lui plaît infiniment, et qui a l'avantage de la tenir éveillée ; sans compter enfin la douce satisfaction de ne point travailler de l'aiguille du matin au soir, ainsi que le fait une pauvre ouvrière pour gagner vingt sous dans sa journée.

Mais, dira-t-on, je ne vois pas dans tout cela une seule jouissance intellectuelle ? Patience : madame Jacquemart n'en est pas plus dépourvue que toute autre créature raisonnable ; seulement il faut qu'elle les puise dans le cercle rétréci de ses habitudes et de ses pensées. D'abord, madame Jacquemart est bavarde, et madame Jacquemart n'est jamais seule ; raconter, pour peu qu'on lui prête attention, est un de ses plaisirs les plus vifs, aussi fait-elle subir à ceux qui l'entourent des récits plus ou moins circonstanciés de son passé personnel et des événemens romanesques qui ont eu lieu dans les familles au milieu desquelles elle a vécu. Elle ne recule point devant l'exagération, et même devant le mensonge, pourvu qu'elle parvienne à exciter l'intérêt; en sorte que le plus souvent se joint à la satisfaction de parler, qui pour elle est déjà grande, celle qu'éprouve un auteur habile lorsqu'il exerce son génie sur des fables. Quelquefois ses jeunes années se perdent dans un mystère qui autorise les conjectures les plus diverses et permet les histoires les plus fantastiques : mariée de bonne heure à un jeune étourdi, elle est restée veuve, sans fortune, avec quatre enfans en bas âge ; de là, série d'aventures à remplir l'existence de cinq générations. Elle a inévitablement à la suite de sa première couche essuyé toutes les vicissitudes que Lucine dans ses jours de mauvaise humeur envoie à ses patientes. Est-elle lasse de radoter sur la séduction de sa jeunesse, elle se transporte alors dans un hospice où elle est censée avoir passé les plus belles années de sa vie; toutes ces transmigrations mentales ne laissent pas que de jeter une certaine variété sur son existence ; elle n'hésite donc pas à se forger un passé à sa guise et s'identifie si complétement à ses mensonges qu'elle croit avoir réellement éprouvé ce qu'elle raconte. Comme une jeune femme qui ne souffre pas et qui se voit obligée de garder le lit ne s'amuse guère, il arrive parfois que le babil de madame Jacquemart obtient du succès près de son accouchée ; s'il en est autrement, elle se rabat sur les domestiques de la maison et trouve bien le temps d'établir de longs entretiens avec eux, soit dans l'antichambre, soit dans la cuisine, soit même dans la chambre de madame où elle cause à voix basse avec la femme de chambre.

Par suite de son goût pour la narration, madame Jaquemart est fort curieuse ; elle sait qu'un grand poète a dit : *Quiconque ne voit guère n'a guère à dire aussi.* En sorte que le jour où l'on peut laisser entrer quelques visites est attendu par elle avec une extrême impatience et lui procure une foule de distractions agréables. Dès que l'on annonce une femme, elle s'établit à la fenêtre avec le bas qu'elle tricote (le tricot ayant cet avantage qu'on peut le quitter à la minute sans inconvénient), là, ses yeux et ses oreilles la servent d'une manière si merveilleuse, qu'elle pourrait au bout d'un instant dessiner la figure, la toilette de celle qui vient d'entrer, et que pas un mot de la conversation ne lui échappe. Elle fait ses petites réflexions tout bas, approuve ou critique ce qui se dit, et s'amuse des médisances, si son bonheur veut qu'il s'en glisse quelques-unes dans l'entretien. De plus, il est fort rare qu'elle reste simple observatrice de la scène ; outre que la plus légère question qu'on lui adresse lui fournit l'occasion de répondre avec sa loquacité habituelle, il faut montrer l'enfant : c'est elle qui va le chercher et qui l'apporte, qui fait remarquer « combien ce petit amour ressemble à son père, qu'il annonce déjà qu'il aura les beaux yeux de madame : » et mille autres propos qu'elle répète depuis vingt-cinq ans pour chaque individu de la génération future qu'elle a vu naître au jour, l'enfant, le père et la mère fussent-ils d'une laideur à faire reculer.

Une autre jouissance de madame Jacquemart, et la plus vive sans doute, si l'on en juge par le penchant presque général de l'esprit humain, c'est le plaisir que donne la domination. Si l'on excepte les dix minutes que dure la visite du docteur, pendant lesquelles madame Jacquemart dé-

(1) Les journées d'une garde, la nuit comprise, sont habituellement payées six francs.

pose son sceptre et s'incline respectueusement en en recevant les ordres pour la journée, c'est elle qui règne sans partage dans la chambre de son accouchée. On ne peut entr'ouvrir une porte, essuyer la poussière sur un meuble, allumer une bougie ou mettre une bûche au feu qu'elle ne l'ait trouvé bon dans sa sagesse. Si l'on gratte doucement contre la serrure, ce serait monsieur lui-même qu'il a frappé trop fort. Elle ne laisse pas entrer une visite sans s'être bien assurée que la personne qui se présente n'a sur elle aucune senteur, et sans vous recommander de parler très bas. Un léger bruit se fait-il entendre dans la pièce de l'appartement la plus reculée, elle sort en fureur « pour aller faire taire ces gens-là qui vont donner un mal de tête à madame. » Les soins qu'elle prodigue à la mère n'empêchent point madame Jacquemart de veiller sans relâche sur l'enfant. C'est elle qui indique la place où l'on doit poser le berceau du nouveau-né, qui prescrit la dose de sucre qu'il faut mettre dans le verre d'eau dont il va boire quelques gouttes, qui préside à tout ce qui concerne sa toilette, son sommeil, etc. Enfin, du matin au soir, elle dirige, elle ordonne, elle exerce un empire absolu ; aussi parle-t-elle en souveraine à la plupart des gens de la maison ; autant elle se montre gracieuse avec une femme de chambre qui paraît posséder la confiance de madame et celui qu'elle sait être chargé du soin de la cave, autant on la voit traiter impérieusement les autres domestiques quand ils ne se conforment pas à tous les petits soins qu'elle leur recommande sans cesse pour faire croire à l'utilité de sa présence, et son étonnement serait grand si quelqu'un le trouvait mauvais quand il s'agit « de la vie d'une accouchée. »

Madame Jacquemart ne courbe pas seulement la domesticité sous son joug de fer, car ce joug s'étend aussi sur la maîtresse de la maison. Armée des ordonnances prescrites par le docteur, elle ne s'approche pas du lit sans dire : « Il faut que madame boive, il faut que madame mange sa soupe, » ou toute autre chose qu'il lui semble ordonner à son tour. Bienheureux, si, peu satisfaite de cette douce illusion, elle n'entreprend point dans certains cas d'indiquer quelque remède de bonne femme qu'elle assure avoir fait employer souvent avec le plus grand succès. Ces mots : « Si ça ne fait pas de bien à madame, ça ne peut pas lui faire du mal, » sont ordinairement l'exorde de ses propositions dans ce genre. Si la pauvre jeune femme a le malheur de s'y laisser prendre, madame Jacquemart joint à l'importance d'un véritable docteur, ce qui double les moyens de gouverner ceux qui l'entourent. Sans compter qu'elle aime de passion à exercer la médecine. Gardez-vous de parler devant madame Jacquemart de quelque douleur que ce soit : elle les a toutes éprouvées. Sur ce sujet, son savoir est inépuisable. Non seulement elle vous entretiendra des diverses maladies de la femme, mais aussi des maladies des hommes, car elle les connaît, par ouï dire au moins, lorsqu'il ne lui plaît pas de les mettre sur le compte de monsieur Jacquemart ; par suite, il n'en existe pas une dont elle ignore le traitement, elle serait en état de soigner les plus graves comme les plus légères : aussi dans une maison qu'elle habite on ne s'est jamais donné une entorse, elle n'a pas entendu tousser sans prescrire aussitôt le bain de pied qu'il faut préparer ou la tisane qu'il faut boire, et sa mémoire est pleine d'une telle quantité d'anecdotes, d'histoires extraordinaires dont le fond roule sur le chiendent, les sangsues et la bourrache, qu'on la prendrait volontiers pour un journal de thérapeutique ambulant.

Le désir de madame Jacquemart est que la mère nourrisse son enfant, parce qu'alors elle devient tout à fait nécessaire jusqu'au moment où elle est parvenue à former la bonne, et Dieu sait avec quelle arrogance elle donne ses conseils à la malheureuse novice, qui se garde bien de lui déplaire en la moindre chose, tant elle croit sa place attachée à l'approbation de la garde. C'est donc toujours à son grand regret (même à part le tort qui peut en résulter pour elle le jour du baptême), que madame Jacquemart en arrivant trouve une nourrice établie, aussi cette pauvre femme devient-elle habituellement l'objet de son antipathie, et se fait-elle une étude de la critiquer et de la vexer tant que la journée dure ; si l'enfant crie : « Ce pauvre amour meurt de faim. » S'il tette : « On le fait téter trop souvent; il faut savoir gouverner un enfant pour la nourriture, et cela ne s'apprend pas en un jour. » Il en est de même du talent d'emmaillotter, talent que madame Jacquemart possède par excellence, en sorte qu'elle n'épargne pas ses avis à la nourrice. « Prenez garde, prenez garde, vous le serez trop, il devient tout rouge. »

« Otez donc cette grande épingle que vous avez placée si près de son petit cœur, il n'en faut pas tant pour tuer un enfant. » Et la jeune mère de frémir, de crier à la nourrice du fond de son alcôve : « Ecoutez madame Jacquemart, je vous prie, ma chère ! faites ce qu'elle vous dit de faire ! » et madame Jacquemart de jouir au fond de son âme, et de relever la tête avec autant d'orgueil qu'un général d'armée qui vient de gagner une bataille.

Le sentiment de son importance n'abandonne jamais madame Jacquemart ; mais il ne s'oppose point à ce que, selon la circonstance, elle ne se dépouille d'une certaine roideur respectueuse pour montrer beaucoup de bonhomie. Cette métamorphose s'opère pendant le trajet qu'il lui faut parcourir pour se transporter de l'hôtel d'une duchesse dans une arrière-boutique. Elle arrive chez M. Leroux, gros boucher de la rue St-Jacques, dont pour la troisième ou quatrième fois la femme vient de réclamer ses soins. Elle entre d'un air jovial et sans façon, salue les garçons bouchers d'un sourire de connaissance, fait un signe de tête amical à la petite bonne. — Eh ! bien, monsieur Leroux, dit-elle, avec un gros rire, vous m'avez donc encore taillé de la besogne ? Tant mieux, tant mieux : cette chère madame Leroux ! J'espère que nous nous tirerons aussi bien de cette affaire-ci que nous nous sommes tirés des autres. »

Ici, tout est fait simplement, rondement, sans phrases. La causerie avec l'accouchée ne tarit pas, car madame Leroux s'amuse des récits qui lui donnent un aperçu du grand monde, qui lui peignent des femmes élégantes, des hôtels somptueux, mille détails de la vie des riches qu'elle ne connaîtrait pas sans sa garde, et madame Jacquemart épuise tout à son aise son recueil d'histoires tragiques et bouffonnes. Elle se montre d'ailleurs tout à fait bonne femme, n'exige jamais rien, ne gêne personne, est toujours prête à rendre quelque service de ménage et va soigner elle-même son café dans la petite cuisine ; « car il ne faut pas croire qu'elle prenne jamais des airs de princesse parce qu'elle garde de grandes dames. » Il résulte de cela que madame Jacquemart est traitée chez monsieur Leroux comme une amie de la maison. Elle prend ses repas avec la famille et les garçons, sans en excepter le dîner du baptême, et quand pour le dessert arrive le fromage, M. Leroux va chercher une bouteille d'ancienne eau-de-vie de Cognac, qu'il appelle la vieille amie de madame Jacquemart. Alors, tout le monde de rire, de causer, ou plutôt de laisser causer madame Jacquemart qui en raconte de toutes les couleurs, et de prolonger le temps que l'on reste à table, afin d'avancer un peu la bouteille. Ce n'est certes pas madame Jacquemart qui se lèvera la première ; elle s'est hâtée de dire qu'elle a laissé Nanette près de madame Leroux pour lui donner tout ce qu'il faut.

Il ne s'agit plus, comme on voit, des mille petits soins que l'on doit prodiguer à une femme en couches. Non-seulement dans cette maison on frappe les portes avec violence de tous les côtés, mais il monte jusqu'à l'entresol habité par l'accouchée une forte odeur de fumée de tabac, vu que M. Leroux et les garçons fument souvent dans la boutique. Madame Jacquemart ne fait pas plus d'attention à tout cela que madame Leroux elle-même, et pense aussi « qu'il faut laisser ces mignardises aux petites mijaurées dont les nerfs ne supportent rien. »

Le fait est que la mère et l'enfant se portent à merveille, que madame Leroux se lève le quatrième jour, descend à son comptoir le dixième, et que cette décade écoulée, madame Jacquemart se trouve libre d'aller porter ses soins précieux dans d'autres parages.

La tenue de madame Jacquemart est toujours très-soignée, et pourtant, comme elle dit, sa toilette est faite en un clin d'œil. Elle a soin d'ajouter assez souvent qu'il en était de même quand elle était jeune et jolie, ce qui fait remarquer qu'un certain embonpoint lui maintient un reste de fraîcheur qui autorise ses prétentions à la beauté ; s'il arrive alors qu'une personne obligeante lui dise que dans sa jeunesse elle devait être fort séduisante, madame Jacquemart s'incline d'un air tout à fait coquet, et bien que ce compliment porte sur le passé, il ne lui en fait pas moins éprouver une petite émotion agréable.

Le travail d'esprit le plus réjouissant pour madame Jacquemart, c'est de calculer de tête à quel total la somme qu'elle a placée dans le mois, et celle qu'elle placera dans le mois suivant, portera son avoir, en y joignant l'intérêt du tout pendant une, deux ou trois années, selon qu'elle a de temps pour suivre son opération arithmétique. Ce calcul a double avantage de l'occuper dans ses heures de désœuvrement, et de porter sa pensée sur le temps heureux où elle pourra jouir enfin du fruit de ses longues veilles. Elle se voit alors, possédant un honnête revenu, vivre chez elle en dame et maîtresse, dans la douce société de M. Jacquemart, servis tous deux par un bonne dont elle saura bientôt perfectionner les talens pour la cuisine ; se mettant à table à l'heure qui

lui conviendra, se couchant, se levant selon sa fantaisie, en un mot, dans la situation prospère d'une femme qui a fait sa fortune. Ce rêve de son avenir l'aide à supporter tout ce que son état présent peut avoir de pénible au point qu'un grand nombre d'années se passent avant qu'elle se décide à le réaliser : des engagemens sans fin qui se succèdent, le désir d'augmenter encore ce revenu qu'elle doit à ses peines, et peut-être le goût de l'étrange manière de vivre dont elle a contracté l'habitude, tout fait qu'elle atteint un âge fort avancé sans goûter ce repos qu'elle croit ambitionner, et qu'elle n'a jamais connu qu'en perspective. Enfin, un jour elle quitte le logis d'autrui pour entrer dans le sien. La pauvre femme va se reposer, hélas ! car elle arrive malade, pour mourir le surlendemain dans les bras de ce bon monsieur Jacquemart, qui n'a pas vécu près d'elle la valeur de trois mois depuis qu'ils sont mariés. Elle meurt doucement, sans avoir prévu sa fin, sans grandes souffrances, ayant joui dans sa vie, après tout, d'une dose de bonheur égale au moins à celle dont jouissent l'homme de génie ou le millionnaire.

Madame DE BAWR.

(Extrait des *Français peints par eux-mêmes.*)

LE SERMENT DU PACHA.

La religion du serment est un des caractères les plus remarquables des mœurs turques. On y voit éclater la physionomie de l'esprit musulman dans ce qu'elle a de plus important et de plus sérieux. Assurément il y a des roués et des fripons chez les Turcs comme partout ; mais la déloyauté y fait exception, tandis que le contraire a lieu fréquemment parmi les chrétiens. Il en est de la loyauté pour un Turc comme de l'hospitalité pour un Arabe ; elle est proverbiale, héréditaire ; elle tient au sol, au culte ; elle s'exerce de préférence dans les inimitiés, afin de prouver qu'elle est au dessus des faiblesses du cœur humain. Quand un musulman a promis sa protection, cette garantie est inaliénable, et les haines ou les intérêts perdraient leur éloquence à vouloir détruire cette attache sacrée : mais aussi, lorsqu'un Turc a juré de se venger, il n'y a pas de lois et d'affections dans ce monde qui puissent comprimer l'explosion de sa volonté et adoucir les rigueurs de son serment. Un événement tragique, bientôt célèbre, et qui survint, près de Constantinople, durant mon séjour en Orient, est une sanglante preuve de cette énergie nationale.

J'eus besoin de me rendre de Constantinople à Salonique, et je fis ce voyage à la manière turque, c'est-à-dire à cheval, sous la conduite d'un Tartare. Des firmans tout particuliers me recommandaient suffisamment à Mustapha, pacha de Salonique, personnage très haut placé auprès de la Sublime Porte et favori du sultan. Un banquier arménien, de Constantinople, m'avait aussi donné une lettre de crédit pour un de ses compatriotes, qui résidait habituellement à Mielnik, gros bourg qu'on rencontre sur la route de Salonique. En Turquie, les banques et les comptoirs sont le monopole des Arméniens. Un Anglais qui a long-temps séjourné en Turquie revient à Londres avec autant de connaissance des mœurs arméniennes que s'il eût vécu plusieurs années dans l'Asie même, à Erzeroum, et sur les bords de l'Euphrate.

En arrivant à Mielnik, je me fis sur le champ indiquer la maison de Pascal, c'était le nom de l'Arménien. Le banquier d'abord ne voulut point me recevoir, ce qui me surprit un peu ; mais, après avoir lu ma lettre, qu'on lui remit de ma part, il s'adoucit beaucoup et se montra tout à fait aimable. On m'introduisit. Je trouvai dans Pascal un homme déjà mûr, d'un air grave et distrait, assez mélancolique, laissant parfois échapper des soupirs profonds, et même dominant si peu les marques extérieures du chagrin qui paraissait le ronger en secret, que, dès ma première visite, il me fut impossible de ne pas être persuadé qu'un malheur domestique venait de frapper mon hôte. Aussi ma conversation préliminaire ne fut-elle qu'une suite de phrases plus ou moins péniblement construites sur l'importunité de ma visite.

« Vous avez tort et vous avez raison dans vos conjectures, me répondit l'Arménien avec la concision du style oriental ; ma famille est saine et sauve, Dieu merci ! mais, demain, mon ami doit mourir... »

Cette réponse semblait calculée pour piquer vivement ma curiosité de touriste, et je fis paraître immédiatement, dans mes paroles et dans mes gestes une sympathie tellement prononcée pour les malheurs de l'ami de Pascal, que celui-ci n'hésita pas à me raconter, dans les plus grands détails, la catastrophe dont il était si sincèrement abattu.

Au mois de janvier 1838, quelques marchands, en voyage, se trouvant marcher à petites journées sur la route de Mielnik à Salonique, découvrirent, à quelque distance de la première de ces villes, les cadavres de deux hommes assassinés : l'un était manifestement un personnage de haut rang, et l'autre un Tartare. Le premier avait été renversé d'un coup de pistolet à bout portant, et la balle lui avait traversé la poitrine, tandis que le fidèle Tartare, qui semblait avoir voulu défendre vigoureusement son maître, était percé de nombreux coups de yatagan. Leurs corps étaient complètement dépouillés ; on n'y avait laissé que le fez et les vêtemens de dessous. Les chevaux des deux cavaliers, qu'on trouva, non loin de là, en liberté au milieu de la plaine, n'avaient plus en croupe leur bagage. L'un des marchands, à la vue de ces cadavres, dit à ses compagnons de route :

« Si nous poursuivons notre chemin, on nous accusera peut-être, dans la suite, du meurtre de ces gens, tandis que, si nous tournons bride vers Mielnik avec les deux corps, nous échapperons au soupçon du crime en le dénonçant. »

On rattrapa les chevaux ; on y chargea les cadavres, qui naguère les montaient, et cette caravane lugubre entra dans Mielnik, où les dépositions des marchands furent reçues par l'alla, et les voyageurs assassinés exposés dans la principale mosquée, afin de parvenir à découvrir leurs noms.

Le hasard voulut que Mustapha Pacha fût attendu ce jour-là même à Salonique, et l'aga crut ne devoir faire aucune recherche pour saisir les meurtriers avant l'arrivée de son supérieur. Dès que Mustapha eut franchi les portes de Mielnik, la rumeur publique, violemment émue par ce terrible événement, vint frapper ses oreilles ; mais, parmi les personnes de toutes classes qui s'empressaient autour du fonctionnaire dans ce moment, il ne se trouva personne qui pût lui donner les noms des victimes, et les informations se réduisaient à la présence des cadavres étalés aux regards sous les voûtes de la mosquée. Mustapha, indigné de cet attentat, dirigea son cheval vers le lieu saint, et, mettant pied à terre, entra religieusement dans l'édifice, accompagné d'une foule immense.

Au centre du temple, on voyait, étendus sur des tapis, la figure voilée et les pieds tournés vers l'Orient, les deux individus tués ; ils étaient couchés sur le dos, l'un contre l'autre. Mustapha s'approcha lentement, et, s'étant agenouillé pour mieux examiner les cadavres, poussa tout à coup un cri d'horreur ; alors, s'arrachant la barbe, il se prosterna sur le pavé de l'édifice, et demeura, le front contre terre, plongé dans une douleur immobile et silencieuse.

Après une longue pause, durant laquelle personne n'osa l'interrompre, il se releva ; sa physionomie était fort pâle, mais sévère et placide, comme si le calme d'une détermination fixe et irrévocable avait succédé à quelque violent accès d'indignation. Dans cet instant, il se pencha de nouveau sur les corps des deux victimes, saisit la main du cadavre qui était le plus rapproché de lui, et, regardant le ciel, il s'écria :

« O Seid Mohamed ! lorsqu'au passage du Balkan, tu as protégé ma vie contre la fureur des Russes, je fis le serment que dorénavant tu serais pour moi comme un frère ; et, dernièrement, j'ai juré, par Allah et son saint prophète, que jamais, sous mon gouvernement, le crime ne resterait impuni ! Ce serment, je le répète en ton nom et devant ton cadavre ! Je chercherai tes assassins jusque dans les contrées les plus inconnues de la terre ; je ferai couler leur sang goutte à goutte en expiation du forfait ; leurs yeux seront mangés par les vautours, leurs chairs dévorées en lambeaux par les chacals, leurs os blanchiront sous les tempêtes du ciel. Que plutôt le cercueil de mon père soit profané, si j'oublie mon vœu et mes sermens ! O Seid ! ô mon frère ! tu m'entends, tu m'entends !!! J'ai dit... »

Mustapha jeta un dernier regard sur l'homme qu'il avait tant aimé, et s'éloigna de la mosquée sans dire un mot ni faire un geste de plus.

Son unique souci administratif fut dès lors de ne rien négliger pour qu'on retrouvât les traces des meurtriers en fuite, et il promit une récompense de vingt bourses à la personne qui donnerait les premières indications sur le lieu de leur retraite. Il se retira, tant que durèrent les recherches, dans la maison de Sereski, riche Arménien, où il avait coutume de séjourner toutes les fois qu'il venait à Mielnik ; et, se renfermant dans les appartemens les plus éloignés de cette résidence, il se livra durant trois jours et trois nuits au plus amer désespoir.

On sut alors, dans la ville, que l'homme assassiné était Seid Mohamed, le plus intime ami de Mustapha, et que ce musulman était envoyé en courrier de cabinet par la Sublime Porte à Salo-

nique, qu'il était chargé de dépêches pour le pacha, et lui portait même 400,000 piastres pour les besoins du service public. Seid Mohamed était arrivé à Mielnik dans l'après-midi du jour qui précéda la nuit de sa mort, et avait été vu par quelques habitans, au bain, d'où il s'était rendu à la mosquée pour y faire ses dévotions. On conjectura, non sans raison, qu'il avait été victime de la cupidité de quelques voleurs albanais qui infestaient depuis long-temps le voisinage de la grande route de Salonique, où ils commettaient un nombre si prodigieux de pillages et d'assassinats, que, contrairement aux doctrines du fatalisme oriental, qui établissent l'impossibilité d'éviter ce qui est écrit là-haut, peu de Turcs se souciaient de s'aventurer par ce chemin dangereux sans une forte escorte de gens armés. On supposa que les Albanais, informés du motif du voyage de Seid Mohamed par les émissaires qu'ils avaient dans l'intérieur de la ville, s'étaient concertés pour lui enlever ses piastres avec la vie.

Sereski, l'Arménien chez lequel Mustapha était logé, fut enfin admis, au bout de trois jours de deuil, dans l'appartement du pacha, qui parut avoir besoin de s'entretenir avec lui sur les mesures qu'on pouvait prendre afin de saisir les coupables. L'Arménien partageait les regrets et l'indignation de son hôte; il se répandit, pour le consoler, en louanges et en récits sur les vertus de Seid.

— « Mais n'avez-vous pas un autre ami, seigneur? lui dit, en finissant, Sereski avec l'accent du cœur; n'avez-vous pas Sereski, votre serviteur fidèle? ne pleurez donc pas autant la mort de Mohamed, ou je croirai que vous ne m'aimez plus...

— Oui, Sereski, murmura d'une voix plaintive le pacha, oui, je sais que tu es aussi mon ami et mon frère; je sais qu'à l'exemple de Seid, tu verserais ton sang pour moi; mais, tant que je n'aurai pas frappé les assassins, je ne sentirai ni les charmes ni les caresses de l'amitié. Si toi, Sereski, tu étais mort misérablement comme Mohamed, ne faudrait-il pas que ton frère Mustapha vengeât cette vie que tu m'offres pour sauver la mienne? Ne me reproche donc pas ma douleur, mais plutôt aide-moi de tes conseils, et que, grâce à ta sagesse, les meurtriers n'échappent point à mon courroux et à ma justice!...

— Ainsi soit-il!... » répliqua l'Arménien; et, s'inclinant avec respect devant le pacha, il le laissa absorbé dans sa mélancolie.

Tandis que se préparaient les instrumens de sa vengeance, Mustapha, incapable de songer, jusqu'à nouvel ordre, aux affaires courantes du gouvernement, s'enfonçait dans les coussins de son divan, et cherchait seulement, dans les fumées de sa pipe, les moyens de tromper son impatience et le temps. Au milieu de ce sommeil du lion blessé, la portière en tapis de Perse qui fermait l'entrée de sa chambre se souleva légèrement, et une espèce de petite fée gracieuse pénétra sans façon dans le repaire du terrible pacha, portant des deux mains un large panier de fleurs, couvert d'un voile brodé. C'était Irène, le seul enfant de Sereski, charmante fille, dont les grâces naïves n'étaient pas sans pouvoir sur l'âme si rude de Mustapha. Il s'était d'ailleurs trouvé l'hôte de l'Arménien quand la femme de ce dernier, Joshua, mourut en donnant le jour à cette petite fille, il y avait six ans, et cette circonstance suffisait pour que le superstitieux musulman prît en affection et le père et l'enfant. Depuis la mort de Joshua, l'affection de Mustapha pour Irène n'avait fait qu'augmenter; cette enfant même entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'il rencontrait à son gouvernement de la province de Salonique et dans la fréquence des voyages qu'il faisait à Mielnik pour se retrouver avec Irène en la maison de l'Arménien. Le pacha avait déclaré plusieurs fois à Sereski que, si jamais sa fille restait orpheline, il entendait lui servir de père et l'adopter selon toutes les règles de la loi turque.

L'enfant, qui avait soulevé la portière un peu étourdiment, prit un air grave et inquiet à la vue de la figure sombre du pacha; mais elle vint cependant s'asseoir à ses pieds et commença tranquillement à jouer avec ses fleurs. A la fin, s'apercevant que Mustapha ne donnait pas signe de vie, Irène saisit de ses petites mains les doigts musculeux, basanés et brillans de bagues du gouverneur, et, le regardant en face avec l'ingénuité comique de son âge :

« Pacha, dit-elle, si tu veux rire avec moi, comme tu fais toujours, je te donnerai mes plus belles roses.

— Enfant, répondit Mustapha d'une voix lamentable, je n'ai pas besoin de roses, car mon cœur est plein d'épines. »

Ce calembourg serait fort ridicule dans un entretien anglais, mais rien ne peignait mieux, dans la forme orientale, les angoisses du gouverneur de Salonique.

« Alors, reprit Irène, je vais te donner un talisman pour guérir la blessure que les épines font à ton cœur.

— Emporte ces roses et ce talisman, dit le pacha, et laisse-moi. Mon âme est triste; elle ne t'écoute pas. »

Mais Irène insistait avec la bouderie d'un enfant gâté.

« Mon père m'a envoyée ici, et je ne veux pas sortir. Pacha, si vous voulez rire un peu pour moi, je vous donnerai mon trésor... »

En disant ces dernières paroles, la petite fille avait pris un air fin, comme les enfans qui savent et qui cachent quelque chose. Puis elle entr'ouvrit le châle qui lui servait de ceinture, retira de ses plis un anneau d'or, dans lequel était incrusté un saphir d'une grande valeur, et, le montrant à Mustapha, elle s'écria :

« Seigneur, voici mon trésor! ris pour moi, et je te le donne. »

Ce désir de l'enfant était à peine exprimé, que déjà Mustapha l'avait satisfait. Le gouverneur saisit l'anneau, et, en même temps, un rire effrayant dissipa les sombres nuages de son front; mais ce rire éclatait comme les feux du tonnerre, qui brillent avant le coup de la foudre. Irène sautait de joie en battant des mains. Mustapha se remit bien vite de son émotion, et dit, en tremblant, à la petite fille :

« Irène, qui t'a donné cet anneau? »

L'enfant ne répondit pas.

« Parle, je le veux! » s'écria le gouverneur en bondissant sur les coussins comme un chat-tigre.

La petite fille eut peur; elle joignit ses mains d'une façon toute suppliante.

« J'ai mal fait, dit-elle en pleurant; mon père me grondera; mais tu obtiendras mon pardon pour moi; n'est-ce pas?

— Oui, oui!... mais parle vite.

— Il y a trois jours, un matin, étant venue dans la chambre où mon père enferme son argent et ses bijoux, je l'ai trouvé qui s'occupait de remplir un coffre; je me suis approchée pour regarder des colliers qui étaient sur le tapis. Comme je me baissais pour mieux voir, mon père, en serrant les bijoux, a fait rouler cet anneau jusque dans le fond de la chambre; moi, je l'ai ramassé, je l'ai caché dans mon cou, et maintenant je n'oserai pas le rendre à mon père, parce qu'il me punirait pour l'avoir pris...

— N'aie pas peur, Irène! dit Mustapha; tu auras le pardon de ton père; mais il ne faut rien lui dire; sans quoi, cela ne serait plus possible. Laisse-moi l'anneau, mon enfant; tiens, prends cette agrafe... »

Mustapha, pour consoler Irène, lui donna une agrafe de diamant qui retenait sa veste sur sa poitrine.

« Tu as charmé ma douleur, ajouta le pacha, tu as guéri ma blessure, Irène; maintenant, laisse-moi; je suis heureux! »

La petite fille, consternée, obéit, et s'éclipsa sous la portière un peu plus vite qu'elle ne l'avait franchie.

Aussitôt qu'elle eut disparu, Mustapha, resté seul, changea de ton, et se serrant la poitrine des deux mains, à l'endroit où il s'était hâté de cacher l'anneau :

« *Allah Kerim!* s'écria-t-il; Dieu est grand! il a choisi cet enfant infidèle comme un instrument pour me faire parvenir à la découverte et à la vengeance du forfait!.. Oui, c'est l'anneau que j'ai donné à Seid Mohamed après qu'il eut sauvé ma vie dans le Balkan; et depuis cette époque il ne l'avait point quitté. Cette pierre, unique et sans prix, je la connais bien... Voici d'ailleurs les mots qui furent gravés, à ma demande, sur l'anneau : *Eternelle gratitude, amitié inaltérable, dévoûment jusqu'à la mort!...* Il n'y a pas à s'y tromper... c'est la bague de mon cher Seid... mais comment est-elle venue dans la possession de Sereski?... »

Et sur le champ le pacha frappa trois fois dans ses mains. Un noir parut à la portière. Le gouverneur ordonna qu'on fît entrer l'Arménien.

« Chien d'infidèle, dit Mustapha en l'apercevant, où as-tu pris cet anneau? »

A la vue du saphir qui brillait entre les doigts du pacha, l'Arménien demeura comme frappé de la foudre. Une pâleur mortelle couvrit ses traits, des mouvemens convulsifs agitèrent ses membres; il retrouva cependant assez de sang-froid pour répondre qu'il avait acheté la bague d'un Albanais.

« Où est cet Albanais? répliqua le pacha en fureur : donne-moi son nom.

— Je ne peux pas le dire, ô Mustapha! s'écria Sereski en courbant la tête; en achetant la bague, j'ai juré de ne jamais révéler le nom de celui qui me l'a vendue.

— Tu mens, chien!... Et les yeux du gouverneur lançaient des éclairs. Cet anneau est la bague de Seid Mohamed; il l'a perdue avec la vie,

et tu l'as payée de son sang. Tu connais les meurtriers; livre-les-moi... ta grâce est à ce prix...

— Je ne les connais pas... dit Sereski d'un ton brusque : j'ai dit la vérité et je ne crains rien. »

Mustapha fit conduire l'Arménien et ses domestiques à l'audience du cadi ; là le gouverneur expliqua au magistrat turc par quel hasard la bague était tombée entre ses mains. Sereski persistait à nier le crime. Le cadi ordonna qu'on lui appliquât la bastonnade sur la plante des pieds, et cette sentence fut exécutée en présence de Mustapha. Mais ce supplice atroce ne tira aucune révélation de la bouche de l'Arménien. Il supporta courageusement cette torture jusqu'au moment où, la nature épuisée lui refusant des forces, il s'évanouit sous le bâton de l'exécuteur. Le châtiment fut alors suspendu.

Les domestiques de Sereski furent chacun à leur tour soumis à la bastonnade; ils la souffrirent avec autant de courage que leur maître et avec le même silence. Mais lorsque vint le tour d'un vieux juif qui avait été le domestique de confiance de l'Arménien et que le pacha même n'osait soupçonner, les premiers effets de la bastonnade effrayèrent tellement ce malheureux qu'il s'échappa des bras de ses bourreaux et se précipita aux genoux du pacha en criant :

«Merci! merci, seigneur ! je vous dirai tout!...»

Le gouverneur commanda aux exécuteurs (*ghawasses*) de suspendre la torture, et le juif avoua que son maître était l'assassin de Seid Mohamed. Voilà comme l'Arménien s'y était pris pour ce guet-apens.

Il avait un jardin et un kiosque à peu de distance de Mielnik, du côté de Constantinople, sur la route habituellement suivie par les voyageurs. Ayant su que Seid Mohamed devait passer à Mielnik avec les fonds publics, il s'arrangea de manière à ne pas exciter les soupçons par son absence, et vint, comme à l'ordinaire, coucher la nuit dans son kiosque. Vers le matin il réveilla le juif, et tous deux, s'étant revêtus de costumes albanais, armés de pistolets et de yatagans, ils se glissèrent dans la plaine qui s'étend de Salonique à Mielnik et s'abritèrent derrière les ruines d'une vieille mosquée dont la fontaine, encore intacte, servait à désaltérer les chevaux des voyageurs qui passaient sur la route.

Il n'y avait pas long-temps que l'Arménien et son domestique étaient cachés dans cette retraite, lorsque Seid Mohamed et son Tartare parurent sur le chemin ; ils descendirent de leurs montures près de la fontaine. Seid Mohamed étendit un tapis à terre, et, s'agenouillant du côté de la Mecque, il se mit, en bon musulman, à réciter dévotement ses prières, tandis que le Tartare faisait boire les chevaux. A cet instant même, Sereski tira son coup de pistolet à bout portant dans la poitrine de Mahomed. Le Tartare, alarmé par le bruit de l'explosion, accourt vers le voyageur : il le trouve expirant sur le tapis dans les convulsions. Alors Sereski, profitant de la surprise et de l'effroi du guide, se précipita hors de sa cachette et le poignarda à coups de yatagan à côté de Seid. Durand cet horrible meurtre, qui dura moins de temps qu'on n'en mettrait à le raconter, le juif avait déchargé les chevaux des valises qui renfermaient les piastres et les bagages du voyageur assassiné; il avait scrupuleusement dépouillé les cadavres de tout ce qu'ils avaient de précieux. Le pillage consommé, les chevaux furent mis en liberté dans la plaine, et l'Arménien, aidé par son domestique, transporta le butin à travers champs, dans une cave de son kiosque. Quand tout fut en sûreté, Sereski et le juif rentrèrent dans Mielnik à l'heure où leur habitude était de quitter la campagne, et ils se retrouvèrent dans leur maison de la ville long-temps avant que les marchands y eussent répandu la nouvelle du meurtre.

Le juif avoua que Sereski n'était pas à son début, que l'austérité de son caractère et la simplicité de ses mœurs avaient toujours éloigné les soupçons, et que d'ailleurs la sainteté de ses habits, qui annonçaient un patriarche, autant que l'abondance de ses aumônes, qui lui avaient gagné tous les cœurs à Mielnik, trompaient encore l'opinion publique sur son compte.

Tant d'hypocrisie étonna le pacha. Pour que les preuves du crime fussent d'ailleurs rigoureusement établies, il se fit conduire par le juif aux ruines de la vieille mosquée qui avaient servi de caverne aux meurtriers; il descendit dans les caves du kiosque où il trouva les piastres, ainsi que des bijoux de Seid, et les costumes albanais dont l'Aménien et son domestique s'étaient couverts.

«Détestable traître ! sépulcre blanchi ! s'écriait Mustapha; comme il ma trompé ! C'était l'homme que j'estimais et que j'aimais le plus après Mohamed ! c'était l'homme qui était chargé par moi de venger la mort de mon ami ! mais la vengeance n'aura pas moins son cours. Il faut que mon vœu s'accomplisse !...»

Le pacha et le juif étaient revenus du kiosque à Mielnik avant la nuit ; mais des circonstances judicaires ne permettaient pas encore que le châtiment du crime fût immédiatement appliqué à Sereski et à son complice. Une des dernières réformes administratives qui font le plus d'honneur au règne de sultan Mahmoud est sans contredit l'abrogation du pouvoir que jadis avaient les pachas d'infliger la peine capitale, pouvoir dont ces lieutenans farouches abusaient trop souvent contre la vie et les propriétés du peuple musulman, que leurs pasions, leurs fantaisies ou leur cupidité, traitaient pour l'ordinaire en bétail. Des tribunaux criminels sont maintenant établis en Turquie, et lors même qu'une sentence de mort a été obtenue et signée du cadi, il reste un temps raisonnable pour l'appel. Sereski et son complice furent jugés selon les nouvelles lois : on condamna le juif à être pendu à la porte de son maître au point du jour, tandis que l'Arménien dut attendre le supplice du pal. Ses biens furent divisés en cinq parts, dont quatre pour la famille de Seid Mohamed et la cinquième pour Irène.

Aussitôt que la sentence fut prononcée, Sereski demanda une audience au pacha pour lui faire, disait-il, des révélations ; mais son véritable but était d'obtenir une entrevue qu'on ne pouvait lui refuser au moyen d'un présent. Admis en la présence de Mustapha, il se précipita à ses pieds, et le supplia, dans les termes les plus abjects, de lui accorder la vie.

«Laisse-moi vivre, Mustapha ! et tout ce que je possède sera pour toi ! Disgracié, méprisé, pauvre, je retournerai avec Irène dans le pays de mes frères ; je rentrerai dans l'Arménie, je passerai le restant de mes jours dans la pénitence, le jeûne, le travail et les humiliations. Ecoute ma prière, ô Mustapha ! Tu es tout-puissant chez Mahmoud : il t'accordera facilement ma grâce. N'ai-je pas d'ailleurs souffert déjà les effets de sa justice ?...»

Et il montrait les doigts de son pied mutilés.

«... Ne suis-je pas maintenant assez réduit en poussière ? Sereski, le riche, l'honorable, le puissant Aménien, l'ami de Mustapha, n'est plus rien qu'un chien errant... Que te faut-il davantage, sublime seigneur?... »

Le pacha fut inflexible ; ses regards foudroyaient le malheureux aplati à terre devant son divan.

« Tu me donnerais les richesses de Stamboul, que ton sang ne serait pas racheté. On voit bien que la férocité et la peur sont deux sœurs. Va-t'en !...

— Et ma fille! s'écri l'Arménien, qui la protégera quand je serai mort ?

— Chien que tu es ? répondit le pacha, elle n'a pas besoin de toi. Sa digne mère, qui nous entend, me l'a confiée au lit de douleur. Irène doit être ma fille.

— Oh ! tu est vraiment grand et noble ! reprit Sereski avec un redoublement de bassesses.

— Misérable ! ta flatterie est empestée comme un poison. Je me défie de toi, serpent. Qu'on l'entraîne hors d'ici !...»

Les gardes du pacha arrachèrent l'Aménien de la chambre du gouverneur, Les tortures morales que le condamné subissait, à cause du délai exigé par la loi, lui donnèrent une violente fièvre ; le ressentiment physique des coups de bastonnade qu'il avait reçus s'y joignit encore. Les usages turcs défendent de négliger la moindre indisposition qui puisse atteindre un condamné à mort. Un médecin fut choisi parmi ses compatriotes, et on lui enjoignit, sous peine de la vie, de prendre des mesures pour entretenir une bonne santé dans le malheureux Arménien. Tous les moyens que peut suggérer une barbare humanité furent mis en œuvre, et avec un plein succès; car Sereski était complètement rétabli lorsque j'arrivai à Mielnik, le jour qui précéda celui de l'exécution.

Durant sa convalescence, l'Arménien fit l'aveu de son crime, et prétendit qu'il avait agi uniquement en vue de laisser les plus grandes richesses possibles à son enfant, à son Irène ; mais qu'il avait été bien rudement châtié par Dieu, puisque c'était sa fille elle-même que le ciel avait choisie pour amener la découverte de ses brigandages.

Tel fut en substance le récit de Pascal, et voilà pourquoi je l'avais trouvé en proie à une si profonde tristesse. L'exécution devait avoir lieu à la place même où le crime avait été commis ; le pacha devait y assister. On comprend avec quel empressement je retardai d'un jour mon départ, afin de voir le dénoûment de cette hideuse tragédie.

Le lendemain de bonne heure, la majeure partie de la population reflua vers la porte de Salonique, et se répandit dans la plainte autour des ruines de la vieille mosquée. Vis-à-vis de la fontaine était planté en terre un pieu très-élevé, de forme conique au sommet, et se terminant d'ailleurs par une pointe aiguë, comme un fer de lance. Entre la fontaine et l'instrument du supplice était dressée une plate-forme provisoire, couverte de riches tapis et de coussins pour le pacha et son cortége. Je m'étais placé près de

cette esplanade, lorsque Mustapha parut à cheval avec une suite considérable d'officiers et de fonctionnaires. Il mit pied à terre devant les degrés de l'estrade, les gravit lentement, et se coucha sur les tapis. Un maître des cérémonies se tenait debout à sa droite, tandis que son porte drapeau, son échanson, son porte-pipe, des secrétaires et tout le cortége qui l'avait accompagné, formaient derrière lui un demi-cercle fort étendu et tout brillant d'armes, de pierreries, d'étoffes éclatantes. La garde était rangée devant l'échafaudage.

Mustapha fixa long-temps ses regards sur la vieille mosquée et sur la fontaine où quelques voyageurs dévots avaient gravé ces vers de Saadi, le poète de l'Orient :

» D'autres, comme je le fais, ont bu à cette fontaine, et pourtant leurs yeux sont fermés dans la mort...»

Le caractère mélancolique et religieux de cette sentence parut se refléter, comme une ombre, sur les traits graves du pacha. Alors il se tourna vers le fatal pieu, et on put juger, à la sombre expression de sa physionomie, qu'il calculait la longueur des souffrances d'après la forme de cet instrument du supplice. Bientôt il concentra ses émotions, et, tout le temps de l'exécution, garda la plus entière comme la plus difficile indifférence.

Mais une rumeur lointaine annonçait la venue du condamné. Sereski se montra sur la route de Mielnik, vêtu de riches habits de fête, les mains liées derrière le dos, et tellement défait et chancelant que les exécuteurs et même les assistans se pressaient en foule autour de l'Arménien pour aider sa marche jusque vers cet horrible pal. Ses yeux en fuyaient le spectacle avec terreur, et il se courbait vers la terre, où sa tête semblait clouée par le désespoir. Deux échelles étaient placés à droite et à gauche contre le pieu. A ce moment, le bourreau et ses aides dépouillaient rapidement Sereski de ses habits. Un silence imposant glaçait la foule ; toutes les bouches étaient muettes, tous les regards fixés sur le groupe formé par les exécuteurs et la victime. Enfin nous vîmes un bourreau s'élever au-dessus du groupe peu à peu, monter légèrement à l'une des deux échelles et attendre au sommet, tandis que ses camarades hissaient, pour ainsi dire, par l'autre le malheureux Sereski. Quand il fut parvenu en haut, les exécuteurs se rangèrent en cercle autour de lui de manière que d'en bas on ne l'apercevait plus. Puis, un instant après, ils le soulevèrent au-dessus de leurs têtes, et aussitôt le premier cri de sa déchirante agonie résonna lamentablement dans les airs... Alors les bourreaux, rejetant le échelles, glissèrent, avec la rapidité de la pensée, le long du pieu jusqu'à terre, les uns après les autres, et, de toutes les parties de la plaine, la foule béante put contempler les affreuses convulsions du misérable Arménien !

Ma poitrine se souleva de dégoût à ce spectacle ; je cherchai involontairement la figure de Mustapha. Il avait rabattu son fez sur ses yeux : était-ce pour se garantir de l'ardeur du soleil, ou pour cacher les traces de son émotion ? Ses lèvres étaient serrées ; il entendit avec une fermeté qui ne se démentit pas un instant les imprécations et les blasphèmes que Sereski lui crachait, en quelque sorte, au visage, du milieu de ses atroces tortures. Dans les contorsions de son agonie, il avait brisé, rien que par les soubresauts de ses membres, les liens qui attachaient ses bras derrière le dos, et il les agitait autour de son corps intérieurement déchiré, comme les ailes d'un moulin, en menaçant le pacha.

« Malédiction, criait-il, sur le jour où je t'ai vu, ô pacha de l'enfer ! Malédiction sur l'heure où tu es entré dans ma maison, sur mon enfant qui m'a trahi ! Malédiction sur Dieu qui m'abandonne... Ah.... malédiction!!!...»

Mais le râle de la mort lui coupait la parole dans sa gorge brûlante.

« De l'eau !... de l'eau !... » murmura-t-il enfin d'une voix rauque.

Mustapha, se tournant vers son échanson, lui dit d'un air calme :

« Qu'il boive, ce misérable ! et qu'il meure.»

Une seule goutte d'eau administrée à un supplicié, tandis qu'il est sur le pal, lui donne instantanément la mort ; aussi des gardes sont ordinairement placés autour du pieu pour donner ce *coup de grâce* aux condamnés, lorsqu'ils languissent plus de deux jours sur l'instrument de leur martyre ; ce qui arrive souvent dans le cas où la pointe du pal n'a pas lacéré l'organe essentiel à la vie.

On appliqua une échelle contre le pieu, et l'échanson du pacha, s'approchant du moribond, présenta un verre d'eau glacée à ses lèvres ; mais Sereski, rassemblant toute l'énergie de ses dernières forces dans ce moment, arracha le gobelet des mains de l'échanson, le lança à la tête du gouverneur, et hurla de son pal :

« Je ne veux rien de toi, maudit ! »

Ses bras retombèrent le long de son corps, sa tête s'enfonça entre ses épaules ; il se tordit encore comme un serpent autour d'un arbuste, et enfin son ame passa, avec une dernière imprécation, dans le sein de l'éternité....

La garde du pacha écarta la foule ; le gouverneur descendit de l'estrade, et, montant à cheval, reprit avec son cortége la route de Mielnik. La population se dispersa. Je rentrai dans la ville, et mon premier soin fut de me rendre chez Pascal. J'aperçus, devant la porte de sa maison, un chariot arabe, traîné par des bœufs, et le peuple se rassemblait en attendant que cette voiture partît, pour en admirer le luxe et l'attelage. En me voyant, Pascal me serra la main ; nous nous comprîmes, et j'évitai de lui raconter l'horrible spectacle auquel je venais d'assister,

« Mais, quel est ce chariot ? lui demandai-je.

— C'est la voiture de Mustapha, répondit le banquier ; elle vient chercher Irène, l'enfant de Sereski, que le pacha, fidèle au serment qu'il fit à sa mère mourante, veut adopter pour sa fille. Il a donné la cinquième partie des biens de Sereski, qui revenait à cette enfant, aux pauvres de Mielnik, et il a, dès ce moment, assuré à l'orpheline une portion considérable de sa fortune pour dot. Irène est dans ma maison depuis hier au soir, parce que le gouverneur a fait raser jusqu'au sol la demeure de son père. Vous voyez que Mustapha tient aussi religieusement les engagemens de son cœur que les promesses de sa vengeance. Voilà ce qui nous reste des antiques vertus de la race musulmane...»

Comme Pascal me parlait ainsi, nous entendîmes des voix de femmes, qui s'entretenaient avec vivacité sous le vestibule de la maison.

« C'est Irène qui part ! s'écria l'Arménien ; allons lui dire adieu. »

Nous sortîmes de son appartement ; j'aperçus bientôt la pauvre petite orpheline voilée de la tête aux pieds, et suivie de plusieurs femmes turques. Pascal la prit dans ses bras, la baisa sur les yeux et la plaça dans le chariot. Les femmes y montèrent également : on ferma les stores, et la lourde voiture s'éloigna lentement.

« Pauvre enfant ! dit Pascal en la suivant de ses regards ; son père a refusé de la voir. Elle ne sait pas sa mort ; le pacha a défendu qu'on la lui apprît. Elle croit que Sereski est à Constantinople. Plus tard, on doit lui apprendre que le malheureux a succombé à quelque maladie dans Stamboul, et qu'il a nommé Mustapha son tuteur.

— Et ce dépôt précieux, m'écriai-je tout ému, croyez-vous qu'il soit en sûreté dans les mains du pacha ?

— Je le jure sur ma tête, reprit vivement l'Arménien ; et ce sera bien la faute de cette jeune fille si jamais Mustapha cesse un instant de se montrer pour Irène le plus tendre comme le plus véritable des pères. »

Le lendemain, en quittant Mielnik, je traversai l'endroit où naguère était située la maison de Sereski ; un amas de débris en marquait uniquement encore la place. Quelques heures après, je passais devant le théâtre d'un plus lugubre événement. Le pal était toujours dressé ; du sang caillé souillait le pieu ; mais la tête seule de Sereski, détachée du corps, restait fixée au sommet, et un vautour planait au-dessus du crâne, dont il venait de temps en temps becqueter les orbites. Un peu plus loin, le corps et les membres déchirés étaient la proie de nombreux chacals, qui, à l'approche de nos chevaux, abandonnèrent un instant leur proie, pour se rejeter sur elle, quand nous fûmes passés, avec un redoublement de voracité.

Enfin, trois semaines après, lorsque je revins de Salonique à Constantinople, parcourant une seconde fois la même route, je revis encore les restes du malheureux Sereski. Ses os gisaient sur la plaine, son crâne avait blanchi à l'extrémité du pal... Le serment du pacha était rempli !

(Fraser's Magazine).
Revue britannique.

Mélanges, faits curieux.

A l'appui de ce qu'on a dit sur la haine des Maures d'Alger pour les Français, le *Toulonnais* rapporte le fait suivant qui s'est passé, il y a quelque temps, au tribunal du cadi Maleki Kaddour ben Sisni, qui rend la justice au nom du roi des Français :

« Une femme mauresque, qui habite à Alger dans une maison qui est louée à plusieurs locataires, se prit de querelle dernièrement, à raison de quelques petites vexations réciproques, avec ses voisines mauresques comme elle. Le démêlé s'engagea et devint si vif, sans pourtant avoir de cause grave, que cette femme fut accablée des injures les plus grossières. Enfin, quand le débordement fut passé et qu'on ne trouva plus de termes pour l'insulter, on la traita de Française et de *roumia* (chrétienne). Il est vrai que cette malheureuse, qui est douée d'un bon caractère, va souvent chez des Français qui l'aiment et qui la dédommagent ainsi de la malédiction de ses co-religionnaires. C'est là tout son crime. Un jour elle

fut menacée d'être conduite chez le cadi Kaddour ben Sisni, si elle ne consentait pas à sortir de la maison qu'elle occupe. Irritée et poussée à bout par les tracasseries de ses voisines : « Par Dieu, s'écria-t-elle, le pays est aux Français ; Dieu protége les Français : que leur drapeau soit victorieux ! Je me confie dans la protection des Français ; je ne crains rien de vous ni du cadi. »

» Cette parole sacrilége fut immédiatement rapportée au savant cadi qui, à l'instant même, envoya chercher la coupable. Elle comparut toute tremblante devant le cadi et les adouls qui la maudirent. Elle avoua le propos imprudent qu'elle avait tenu, et on la condamna, en s'appuyant sur le texte sacré du coran, à deux mois de prison et 200 coups de bâton sur la plante des pieds. La malheureuse a subi sa peine.

» Voilà, ajoute le *Toulonnais*, une atrocité révoltante, non-seulement en ce qu'elle blesse la dignité du gouvernement français, mais encore en ce qu'elle porte atteinte à tout sentiment d'humanité. La rage du tribunal arabe fut si grande, et les juges surent imprimer une si grande terreur à la mauresque victime d'un fanatisme insultant pour la France, qu'elle s'obstina à ne pas porter sa plainte au gouvernement. « Car, disait-elle, à celui qui lui en donnait le conseil et qui lui offrait son assistance, garde-toi de me compromettre, un seul mot de plainte aux Français serait ma mort. »

COMMENT JE VEUX ÊTRE ENTERRÉ. — Dernièrement, un vieux célibataire, d'une tournure respectable et en même temps originale, se présenta à l'administration des pompes funèbres. — Monsieur, dit-il à la personne chargé de régler les convois, je voudrais être enterré... — L'ordonnateur recula jusqu'au fond de son fauteuil. — Je voudrais être enterré convenablement... quand je serai mort. — L'ordonnateur se rapprocha de son bureau. — J'ai quatre-vingt-treize ans, et il est assez probable que je ne vivrai pas long-temps maintenant. Il y a quelque chose qui me tourmente : bien que j'aie quelque fortune, dont je n'ai nulle envie de frustrer mes héritiers, je suis à peu près certain qu'ils me feront enterrer d'une manière fort mesquine, ce qui ne serait pas bien de leur part. Or, pour mettre leur conscience à l'abri et enfin d'être sûr que je serai enterré convenablement, je viens pour ordonner mon convoi moi-même. — Là-dessus, il aspira une prise de tabac, et attendit que le monsieur auquel il s'adressait fût un peu remis de sa surprise ; car, au premier moment, vu la singularité du fait, il avait cru avoir affaire à un mort. — Monsieur, dit-il enfin puisque vous voulez absolument qu'on vous enterre, voyons comment vous voulez être enterré ? Voulez-vous la première, la seconde, la troisième classe ? Voulez-vous un cercueil en plomb, en bois de chêne ? — Non, je ne tiens pas precisément à cela ; je m'accommoderai fort bien des quatre ou cinq planches de sapin, mais je tiens au coup-d'œil, voyez-vous ; je désire un beau corbillard, de belles draperies blanches, de beaux chevaux blancs, des crêpes, des pleureuses, des gants blancs aux cochers, enfin tout ce qui peut le mieux convenir au convoi d'un vieux garçon. — Très bien ! monsieur ; mais permettez-moi une légère observation. Quand vous serez mort (pardon si j'emploie cette locution insolite ; car ordinairement, quand on vient ici, on est mort déja) ; je dis donc, quand vous serez mort, quelle garantie aurez-vous que messieurs vos héritiers paieront le convoi que vous commandez ? — J'ai prévu cela, dit le vieux garçon, en tirant un vieux portefeuille. Faites-moi le plaisir d'additionner, et et je vais vous payer même les *pour-boires* destinés à ces braves gens qui me conduiront là-bas. Voici un bon sur mon banquier, qui soldera dès le lendemain de l'affaire. Je vais lui en donner avis. — Ce qui fut dit fut fait. Deux mois après sa visite aux pompes funèbres, le vieux garçon mourut ; les héritiers arrivèrent et commandèrent un convoi dans les proportions modestes que le mort avait prévues de son vivant. — Ho ! dit l'ordonnateur, c'est une chose faite ; nous avons un convoi réglé qui vaut cinq ou six fois celui-ci. — Les héritiers ouvrirent de grands yeux, et eurent de la peine à comprendre, mais ils comprirent enfin ; et le convoi qu'il avait lui-même ordonné vient de conduire le vieux garçon de la rue........ au cimetière du Sud.

Revue des Tribunaux.

COUR ROYALE DE PARIS (1re Chambre).

Présidence de M. Séguier.

LES DIRECTEURS DE L'AMBIGU-COMIQUE CONTRE UN ENTREPRENEUR DE SUCCÈS DRAMATIQUES.

Le traité fait entre un directeur de théâtre et un individu qui se charge, moyennant salaire, d'assurer, par lui et les siens, le succès des pièces représentées sur ce théâtre, à l'aide d'applaudissemens et autres démonstrations, est nul comme contraire aux lois, à l'ordre public et aux bonnes mœurs.

Dans notre siècle de progrès, s'il est encore permis à d'anciens abus de se maintenir, ce n'est qu'en modifiant quelque peu leurs formes et plus particulièrement leur nom. Il ne nous faut plus seulement (comme le disait M. Cournol en première instance) des gens qui battent des mains dans une certaine partie de nos théâtres, mais des gens qui rient, qui pleurent à propos, et dont la gaîté et la sensibilité de commande déterminent chez le public une sympathie réelle. Nos ancêtres ont fort souvent déblatéré contre la *claque*, et personne, sans doute, n'oserait aujourd'hui se qualifier de *claqueur*, Mais auteurs, directeurs et public viennent s'incliner humblement devant un *entrepreneur de succès dramatiques*. Que voulez-vous ? c'est fort bien raisonner ! Le *succès* n'est-il pas pour tous l'objet principal ? Les moyens, après tout, ne sont que secondaires. Pour le directeur de théâtre, le meilleur de tous les moyens n'est-il pas celui qui remplit la caisse confiée à ses soins ? L'auteur voudrait-il donc, confiant dans son talent seul, affronter, sans autre appui, les murmures improbateurs du parterre ? Mais vis-à-vis de ses confrères, la partie cesserait d'être égale ; d'ailleurs l'administration théâtrale tout entière s'y opposerait. Reste le bon public, criant parfois contre la brigade placée sous le lustre, lorsqu'elle se montre par trop maladroite ou par trop violente, mais à laquelle il doit souvent la douce satisfaction d'avoir trouvé bonne une pièce qui, sans l'*entreprise de succès*, lui aurait paru insupportable. Quoi qu'il en soit, ce genre d'entreprise n'a pas été du goût de la cour royale.

Déjà le tribunal de première instance de la Seine (3e chambre) avait rejeté la demande du sieur Mennecier, se disant *entrepreneur de succès dramatiques*, en validité des conventions passées en 1836 entre lui et M. de Cès-Caupenne, alors directeur de l'Ambigu-Comique, et qui, selon lui, avaient été renouvelées avec MM. Cormon et Cournol, successeurs immédiats de M. de Cès-Caupenne. Ce jugement, en date du 31 août 1838, est ainsi conçu :

« Attendu que les prétendues conventions verbales qui seraient intervenues, tant entre Cès-Caupenne et Mennecier, qu'entre Mennecier et Cormon et Cournol, auraient eu pour objet de la part de Mennecier, moyennant un nombre fixé de billets qui lui était attribué chaque soir et pour un certain temps, l'obligation d'assurer par lui et les siens le succès des pièces de théâtre représentées à l'Ambigu-Comique, à l'aide d'applaudissemens et d'autres démonstrations ;

» Attendu qu'un pareil contrat est essentiellement basé sur le mensonge et la corruption ; qu'il a pour objet, de la part des contractans, l'obligation d'enrôler des agens en sous-œuvre, qui se soumettraient pour de l'argent à des manifestations et manœuvres de commande, et qu'en conséquence ce contrat dérogerait évidemment aux principes et aux lois qui intéressent les bonnes mœurs ;

» Attendu en outre que ces conventions seraient encore contraires à l'ordre public ; qu'en effet ces manifestations mensongères et achetées d'avance, troublent chaque soir l'intérieur des théâtres, et détruisent violemment la liberté d'examen du public qui paie ; qu'ainsi ces conventions invoquées par Mennecier contre les sieurs Cournol et Cormon, sont radicalement nulles, comme dérogeant aux termes des articles 6, 1131 et 1133 du code civil, aux lois et aux principes qui intéressent les bonnes mœurs et l'ordre public ;

» Par ces motifs le tribunal déclare nulle, comme illicite, la convention verbale dont s'agit, etc. »

Le sieur Mennecier a cru devoir interjeter appel de ce jugement. Et par des conclusions subsidiaires, il a demandé, pour la première fois devant la cour, que si le traité par lequel M. Cès-Caupenne lui avait concédé le privilége et l'entreprise des succès dramatiques de l'Ambigu-Comique du 1er novembre 1836, au 1er avril 1845, était annulé, la redevance annuelle de 5,000 fr. par lui payée pour prix de cette concession lui fût restituée. Personne ne s'est présenté au nom de l'appelant.

Me Baroche, avocat de MM. Cormon et Cournol, après avoir soutenu en droit le bien jugé de la sentence des premiers juges, a repousssé les conclusions subsidiaires du sieur Mennecier par une fin de non-recevoir, tirée de ce que cette demande n'aurait pas subi le premier degré de juridiction. Au surplus, en fait, c'est à M. de Cès-Caupenne que la réclamation aurait dû être adressée, et les engagemens de celui-ci n'ont pu passer à ses successeurs immédiats dans la direction du théâtre de l'Ambigu-Comique, lorsque ces derniers n'ont, comme dans l'espèce, contracté aucune obligation personnelle.

M. Pécourt, avocat-général, a pensé, en fait, que MM. Cormon et Cournol avaient contracté vis-à-vis du sieur Mennecier des engagemens semblables à ceux de M. de Cès-Caupenne. Ce magistrat en a trouvé la preuve dans la correspondance de M. Cormon lui-même avec Mennecier, dont voici quelques extraits :

« Pour bien assurer le succès de la pièce, et vous contenter le plus possible, nous vous laisserons deux places de parterre jusqu'à la dernière représentation... J'espère, en revanche, que *vous nous soignerez toujours bien.* »

Dans un autre billet :

« Voilà six places, vous voyez que je *pense toujours à vous ; chauffons ferme ce soir...* »

Il lui écrivait une autre fois :

« *Mon cher Mennecier*, je désire que vous soyez content de moi, voici pour aujourd'hui quatre places de parterre ; vous voyez que *nous vous soignons* ; à votre tour, *soignez la pièce.* »

Enfin le congé était donné à Mennecier, dans les termes suivans :

« Le service de *Caspard Hauser* a été très mal fait ; nous avons été obligés de le faire soutenir par deux côtés différens. Nous n'avions encore pris aucun parti, que de vous faire connaître les griefs qu'on accumulait contre vous. *Rafaël* devait arriver, et nous voulions encore voir comment cela se passerait ; notre étonnement n'a pas été faible quand nous avons lu que vous étiez parti en voyage sans nous prévenir, abandonnant le service à *un enfant sans expérience...*

» Nous avons fait venir le jeune homme qui nous a dit devoir vous remplacer, et nous lui avons tracé la marche à suivre. Lui *défendant pardessus tout d'applaudir*, il n'a pas manqué de faire tout le contraire. Le public a été scandalisé, il l'a témoigné par des sifflets arrachés à son impatience, et un très beau succès a été compromis. Les auteurs nous ont fait des plaintes telles, qu'ils n'oseraient confier leurs pièces à notre théâtre. Les artistes, *coupés dans leurs effets*, sont venus cor-

roborer le mécontentement que nous éprouvions et nous décider à prendre le parti que nous avons adopté de ne plus vous confier le service à partir de demain. »

En droit, M. l'avocat-général a conclu à la confirmation du jugement qui annule le traité, comme contraire aux lois, à l'ordre public et aux bonnes mœurs. La demande subsidaire lui a paru tardive, et dès lors inadmissible.

La cour, conformément à ces conclusions, a rejeté la demande subsidiaire, comme n'ayant pas été formée devant les premiers juges, et adoptant leurs motifs sur la demande principale, a confirmé la sentence.

La Gazette des Tribunaux donne les détails suivans sur l'arrestation de l'accusé Martin Bernard :

« Le nommé Martin Bernard, compositeur d'imprimerie, l'un des accusés contumaces dans le procès des 12 et 13 mai, et qui a été arrêté chez le sieur Briot, boulanger, rue Mouffetard, 25, est présenté dans le rapport comme ayant été l'un des chefs du mouvement insurrectionnel, qu'il aurait activement préparé avec Blanqui et Barbès, et comme ayant été vu à la tête des bandes armées. L'accusé Nouguès l'a également signalé comme l'un des chefs de la Société des Saisons. Martin Bernard, toujours d'après Nouguès, aurait pris part aux attaques dirigées contre différens postes et au pillage du magasin d'armes des frères Lepage. Son nom figure, avec ceux de Barbès, de Blanqui, etc., comme membre du gouvernement provisoire au bas de la proclamation imprimée dont un exemplaire fut trouvé, dit-on, dans la boutique de Lepage. Enfin, sommé par les insurgés, au moment où s'opérait le rassemblement de la rue Bourg-l'Abbé, de faire connaître le conseil exécutif, il aurait répondu : « C'est nous. »

Cette arrestation nécessitant un supplément d'instruction, l'ouverture des débats devant la cour des pairs est ajournée au jeudi, 27 juin.

Revue Dramatique.

THEATRE DU GYMNASE.

Un *Ménage parisien*, comédie en deux actes, par MM. Laurencin et Edouard Monnais.

C'est une très simple et très touchante histoire que celle-là : c'est l'histoire d'une femme qui, délaissée par son mari, vit dans l'ombre et dans le silence, près d'une nièce qu'elle élève, et d'une vieille fille qu'elle aime. Un seul ami l'assiste dans sa douleur et dans son abandon. C'est son avocat, M. Delaunay. C'est lui qui dirige, d'une main habile et patiente, madame Dervilly, au milieu des tristes embarras que lui suscite à chaque instant son mari. M. Delaunay aime madame Dervilly, mais d'un amour discret, silencieux, qui ne se révèle que par le dévoûment et ne le nourrit que de sacrifices. Les choses en sont là quand M. Dervilly, après avoir dévoré sa fortune, celle de sa femme, la dot de sa nièce, tombe un jour comme la foudre près de l'épouse délaissée, et lui signifie qu'elle n'a plus qu'à le suivre dans l'Amérique, nouvelle proie qu'il promet à son industrie. Alors cette femme, jusqu'à ce jour si humble, si résignée, si pleine de vertus modestes, se redresse et relève la tête : le frêle roseau qui avait si long-temps ployé, se roidit et se fait d'acier; mais qui la soutiendra dans cette lutte nouvelle? qui éclairera les perceptions de son âme troublée? qui la protégera contre la brutale indifférence de cet homme? Ce sera M. Delaunay. Nous n'essaierons pas de vous dire par quelle complication d'événemens M. Derville est tué en duel par une main qui n'est pas celle de M. Delaunay, qu'il vous suffise de savoir que lorsque la toile tombe, madame Dervilly est libre, M. Delaunay innocent, et tous deux maîtres de l'avenir.

Madame Dorval et M. Boccage ont joué avec leur talent accoutumé. Nous regretterons une fois encore que deux artistes d'un si glorieux passé soient tombés entre les mains de la plus exécrable administration qui ait jamais régi aucun théâtre.

THEATRE DU VAUDEVILLE.

Passé minuit, vaudeville en un acte, par M. Lokroy et M. Arnoud.

C'est bien la plus amusante folie que nous ayons vue depuis long-temps, et nous déclarons avoir ri de la façon la plus extravagante depuis la première jusqu'à la dernière scène. Mais comment ne pas rire à se tenir les flancs, à se rouler sur les banquettes, quand Arnal, sous les traits de Badoulard, et Bardou, sous le nom de Barbasson, se livrent l'un et l'autre à toutes les inspirations de leur adorable bêtise? Oui, nous avons ri et nous avions toute la salle pour complice. Il faudrait Arnal lui-même, Arnal escorté de Bardou, pour vous raconter cette farce, la plus spirituelle et la plus ébouriffante qui ait depuis long-temps désopilé la rate un peu morose du public parisien. Imaginez Arnal au lit, la tête enveloppée d'un foulard, dormant du sommeil des anges sur un oreiller virginal. Voilà que tout à coup un bruit affreux retentit au dehors; c'est un horrible vacarme à faire crouler les murs de Jéricho : c'est M. Barbasson, qui ne peut parvenir à se faire ouvrir la porte de son hôtel. Pour mettre fin à cette scène déplorable, Badoulard prend le parti d'offrir un asile pour la nuit à ce diable de Barbasson. Barbasson accepte l'hospitalité de Badoulard : c'est alors que commence pour ce Badoulard infortuné le plus cruel martyre que jamais Badoulard ait enduré sur la terre. Il n'est plus pour lui de sommeil possible. Barbasson lui brûle son bois et ses chandelles, se promène de long en large, raconte le poème de ses infortunes, ouvre la fenêtre au vent et à la pluie, renverse la table de nuit, veut faire des rideaux du lit une corde de soie pour descendre dans la rue, casse tout, brise tout, réveille les voisins, jette la montre de Badoulard par la croisée, si bien que Badoulard ne sait plus où donner de la tête, et croit que tout l'enfer est déchaîné dans sa chambre; le jour seul le délivre de cet hôte incommode, et quand Badoulard pourrait dormir en paix, il faut qu'il aille à son bureau. Cette folie a été jouée d'une merveilleuse façon par Arnal et par Bardou; si vous connaissez quelqu'existence chagrine, quelqu'esprit morose, quelqu'âme ennuyée, envoyez-les au Vaudeville, ils en reviendront ayant ri.

THEATRE DE LA RENAISSANCE.

Madame de Brienne, drame en deux actes, par MM. Raoul et Saint-Yves.

Ce drame est tiré d'un petit roman qui s'appelle *Madame de Sommerville*, ce qui nous dispense d'en dire du bien et du mal. Dans la pièce de ces messieurs, qui ont fait à M. Sandeau l'honneur de lui changer son plomb en or, madame de Sommerville s'appelle madame de Brienne; Nancy se nomme Estelle, et Albert, Lucien : nous regrettons que les auteurs ne se soient pas emparés du personnage de *Cortès*, qui eût été à coup sûr le plus spirituel de la pièce.

Revue de cinq Jours.

20 JUIN. — Nous avions annoncé, il y a quelques jours que des tonnes d'eau de mer avaient été envoyées cachetées du Hâvre pour servir à des expériences, fruit d'une invention nouvelle. La première expérience a eu lieu hier en présence des directeurs de la marine, et le résultat a surpassé tout ce que l'on pouvait attendre. L'eau de mer, en sortant de l'appareil, est aussi bonne et aussi fraîche que l'eau de source; des démonstrations antérieures ont prouvé que l'usage en était aussi salutaire. L'appareil d'essai peut servir à la consommation d'un équipage de 500 hommes. Voilà donc ce grand problème résolu; voilà, certes, une des découvertes les plus précieuses de notre époque.

— On assure que les résultats avantageux du pénitencier de Saint-Germain ont déterminé le gouvernement à former deux établissemens analogues, l'un dans le midi de la France, l'autre en Afrique.

— M. Dufaure, ministre des travaux publics, a été ce matin visiter les caveaux de la colonne de Juillet. Il était accompagné de M. Chapuys-Montlaville, auteur de la proposition tendant à ce que les restes des victimes de juillet 1830, soient réunis et déposés dans ces caveaux; de M. Auguis, président de la commission chargée d'examiner cette proposition, de la plupart des membres de cette commission, et de M. Vatout, directeur des monumens publics.

Le ministre et les membres de la commission se sont trouvés d'accord pour reconnaître, après l'examen des lieux, la convenance de la proposition. M. Vatout a seul élevé quelques difficultés.

— Une scène scandaleuse a eu lieu le 23 du mois passé dans l'église Sainte-Eulalie, de Bordeaux. Le clergé rendait les derniers devoirs à une jeune fille; une femme s'est approchée et a violemment arraché la couronne déposée sur le cercueil. Les assistans ont été indignés de cette profanation d'autant plus coupable que la cupidité en était le motif. On dit que cette femme est une parente de la défunte, qui comptait sur sa succession, et qui a manifesté ainsi le dépit qu'elle a éprouvé d'être trompée dans son attente.

---

21. — La décision prise par l'administration municipale après les événemens des 12 et 13 mai, ayant pour objet de mettre en état de défense les divers corps de garde de Paris contre les attaques à main armée, reçoit en ce moment un commencement d'exécution. Hier et aujourd'hui les maçons ont été occupés à murer les fenêtres du corps de garde du Palais-de-Justice, jusqu'à une hauteur d'environ huit pieds du sol. La porte actuelle a également reçu des modifications qui tendent à rendre, en cas de danger, l'entrée du poste plus difficile. De plus, une seconde porte plus solide sera, dit-on, mise en réserve pour être substituée à l'autre si les circonstances l'exigeaient. »

— Chaque jour nous recevons des nouvelles alarmantes sur les orages qui ravagent la France. Les ouragans, la foudre et la grêle causent partout des accidens fâcheux ou des désastres.

— Hier, à minuit, le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marquait 14° 6|10 au-dessus de 0; aujourd'hui, quatre heures du matin, 11° 4|10; à midi, 21° 3|10; une heure, 21° 5|10; à deux heures, 22° 4|10.

— Un officier d'état-major est parti hier pour Fontainebleau avec mission, nous assure-t-on, d'examiner l'emplacement qui conviendrait à l'établissement d'un camp d'automne de 15,000 hommes. Les manœuvres qui avaient lieu les années précédentes, aux environs de Compiègne, s'exécuteraient cette année aux environs de Fontainebleau.

— M. de Quélen, archevêque de Paris, est de nouveau malade, dit le *Nouvelliste*, et cette fois son état fait naître quelques inquiétudes. Les médecins lui ont ordonné d'aller respirer l'air de la campagne. Il est atteint, dit-on, d'une phthisie compliquée.

— M. le baron Larrey a été atteint ces jours derniers d'une fluxion de poitrine fort grave;

— On lit dans les nouvelles du soir du *Journal de Toulouse* du 16, ce qui suit :

« Une compagnie d'infanterie vient de partir pour St-Amans, où des troubles ont éclaté à la suite de désordres commis par des paysans sur les

propriétés forestières du maréchal Soult. La répression de ces désordres avait occasionné un véritable soulèvement, et le beau château du maréchal serait devenu la proie des flammes sans l'intervention du maire de St-Amans, qui est parvenu à calmer l'effervescence de la population. »

— Les préparatifs de la prison politique du Luxembourg sont terminés. On a remarqué que cette prison avait pris la place d'un petit couvent que Marie de Médicis fit bâtir pour les dames religieuses du Calvaire.

— Quatre des élèves de l'Ecole Polytechnique sont sortis avant-hier de la prison de l'Abbaye; huit y sont encore enfermés.
mais aujourd'hui son état est rassurant, et il vient d'entrer en convalescence.

— Le roi a approuvé l'élection de M. Spontini, comme membre de l'Académie royale des Beaux-Arts (section de composition musicale), en remplacement de M. Paër, décédé.

— Hier, vers les trois heures de l'après-midi, un homme monta tranquillement sur le parapet qui borde le Pont-neuf, descendit sur la saillie extérieure, se débarrassa de ses souliers, fit une courte prière, et se disposait à se jeter dans la Seine, quand deux bras vigoureux l'étreignirent et l'empêchèrent de mettre à exécution son projet de suicide. « Que le diable vous emporte! dit celui-ci pour tout remercîment; vous êtes cause que mon pari va être perdu, et dix litres de vin méritent bien qu'on boive un peu d'eau jusqu'aux filets de Saint-Cloud. » Il a été en effet constaté que dans son état d'ivresse, cet homme avait parié dix litres de vin que dans vingt-quatre heures on le trouverait aux filets de Saint-Cloud; et bien que revenu à son état de raison, il tenait à honneur d'accomplir sa promesse.

— La ville de Saint-Tropez (Var) vient de décider qu'un monument serait élevé à la mémoire du général Allard.

— Le duc et la duchesse d'Orléans assistaient au Théâtre-Français et à la dernière représentation d'*Andromaque*. Après la pièce, le duc d'Orléans a complimenté mademoiselle Rachel, et madame la duchesse a fait offrir à la célèbre tragédienne un beau bracelet orné de diamans et de rubis.

22. — Le *Journal allemand de Francfort* publie une lettre de Berlin en date du 14 juin, dans laquelle nous lisons :

« On dit ici positivement que le général Skrzynecki refuse toutes les offres d'argent du gouvernement belge, parce qu'il est en négociation avec Mehemet-Ali, qui veut lui confier le commandement en chef de l'armée égyptienne. »

— La commission du chemin de fer de Paris à la mer, a conclu au rejet du projet de loi; elle demande que le gouvernement soit autorisé à résilier le contrat en restituant le cautionnement.

— Samedi, à midi, a eu lieu la pose de la première pierre de l'Institut des Jeunes-Aveugles, boulevart des Invalides, près de la rue de Sèvres.

— Le conseil d'état a donné aujourd'hui un avis favorable à la demande faite par la ville de Paris pour construire un abattoir de chevaux dans la plaine des Vertus. M. le préfet de la Seine et M. le préfet de police ont obtenu un succès qui sera vivement apprécié par toutes les populations voisines de Montfaucon.

— L'individu arrêté ces jours derniers dans les jardins de Buckingham, au moment où il allait pénétrer par une porte vitrée dans les appartemens de la reine, a été condamné à trois mois de prison pour s'être introduit dans les jardins de S. M. sans motifs légitimes.

— On a beaucoup de peine à trouver, en Angleterre, le nombre suffisant de chevaliers et d'écuyers pour le tournoi qui sera donné dans le château d'Eglinton. Tous les mardis, les chevaliers inscrits s'exercent à la caserne du bois de St-Jean. On croit, dit le *Morning-Post*, que cette fête chevaleresques coûtera à lord Eglinton près de 20,000 liv. st. (410,000 fr.)

— Mardi dernier, une trombe d'air accompagnée d'éclairs a ravagé la propriété de M. Herelle, à Châtenay, près d'Ecouen. Les murs ont été renversés, les toitures des fermes enlevées; un bois, de plusieurs arpens, a été déraciné et de grands arbres ont été lancés à des distances considérables. Dans le moment où cette trombe désolait le château de Châtenay, un refroidissement notable s'est fait sentir dans les communes voisines, et des morceaux de glace ont achevé de porter la désolation dans ces communes.

— C'est avant-hier, 20, qu'a eu lieu, à Rouen, l'inauguration de la statue de Boïeldieu.

Pendant toute la journée, une foule nombreuse vint visiter la statue qui reproduit si fidèlement les traits de l'illustre compositeur. Ce beau travail fait le plus grand honneur à Dantan jeune qui, par ses petits plâtres si spirituels, s'était créé une si brillante réputation, et qui prouve aujourd'hui, par des ouvrages sérieux et d'une vaste dimension, que son talent peut s'élever jusqu'au genre le plus difficile. La seule statue de Boïeldieu suffirait pour placer Dantan jeune au nombre de nos statuaires les plus distingués.

23. — L'empereur a approuvé les statuts pour le chemin de fer de Milan à Venise; les fonds sont prêts, les tracés arrêtés. Si ce chemin est exécuté avant que la France en ait un semblable de Lyon à Marseille, nous perdrons le transit de la Suisse et de l'Allemagne, car ce chemin aura un embranchement à Trieste, et les navigateurs préféreront ce port, qui est franc, à celui de notre ville, où la douane les accable de retards et de frais inutiles.

— Des lettres de Naples mandent que le roi ira lui-même en Sicile avec quelques troupes pour extirper le brigandage. On parle de mesures très sévères qui seraient prises contre ce fléau.

— Mercredi prochain, la cour de cassation doit s'occuper de la grave question, née de la remise faite au duc de Richmond de la terre d'Aubigny, située dans le département du Cher, et dont le duc prétend qu'il a été investi à titre de primogéniture et à l'exclusion de ses autres cohéritiers *par un article secret* du traité du 20 mars 1814. Le rapport sera fait par M. Tripier, et la cause plaidée par Mes Moreau et Galisset, avocats. M. le procureur-général doit porter la parole.

— Le *Moniteur* contient une ordonnance réglementaire sur la forme des poids et mesures ainsi que sur les matières avec lesquelles ces poids et mesures seront fabriqués, en exécution de la dernière loi sur le système métrique décimal qui doit être mise en vigueur le 1er janvier 1840.

— En Angleterre, les jurés sont souvent placés dans l'alternative de se passer de boire et de manger ou de décider avec trop de précipitation les affaires qui leur sont soumises. Jeudi dernier, les jurés de la conr du comté de Lewes ne se trouvant pas d'accord sur une question, et la discussion paraissant devoir se prolonger long-temps encore, l'un d'eux ouvrit la fenêtre et sauta dans la rue, laissant ses collègues arranger l'affaire sans lui. Cette circonstance rendant nulle la décision qui serait prise, les jurés furent renvoyés et l'affaire remise au lendemain.

— Le lieutenant-général Avril est mort le 19 à sa campagne du Bouscat, près Bordeaux.

— La magistrature vient de faire une perte dans la personne de M. le comte Henri de Viel-Castel, mort dernièrement à la Martinique de la fièvre jaune.

— Le nombre des réfugiés en France s'élève en ce moment à 13,802, parmi lesquels 6,583 reçoivent des secours, et 6,919 ne coûtent rien à l'état. Parmi ceux de la première catégorie, on compte 8,058 Espagnols, 548 Italiens, et 4,974 Polonais. Ceux qui ne reçoivent pas de subventions se répartissent de la manière suivante : Polonais, 498; Italiens, 510; Espagnols, 5,473; Portugais, 34; Allemands, 198; Prussiens, 116; Suisses, 14; Belges, 42; Hollandais, 25; Russes, 2; Brésiliens, 7. Quant à ceux qui reçoivent un subside de l'état, on peut les diviser en trois classes : les réfugiés occupés, qui sont au nombre de 3,739; les réfugiés inoccupés, vieillards, infirmes, chargés de famille, femmes et enfans, ou ignorant la langue française, au nombre de 1,414; enfin, les réfugiés inoccupés, mais valides et pouvant travailler, au nombre 1,430.

— M. Arago a été nommé rapporteur du projet de loi relatif à la pension à décerner à MM. Daguerre et Niepce fils.

— M. Ducos a été nommé rapporteur du projet de loi sur les sucres.

— M. Cochin est nommé rapporteur du projet de loi relatif au chemin de fer de la rive gauche.

— Une grande partie des quais Malaquais et Voltaire, comprise entre les ponts des Arts et du Louvre, va recevoir une nouvelle largeur de trois mètres environ. Au lieu où se trouvait l'ancien corps-de-garde seront établis deux escaliers pour conduire sur la berge, qui, en vertu des plans nouvellement arrêtés, sera convertie en un port d'une largeur de vingt-cinq mètres; il se nommera port des Saints-Pères. On construira ensuite un corps-de-garde en face la rue des Saints-Pères, en remplacement de celui provisoirement placé au bout du quai Malaquais.

24. — On écrit de Rio-Janeiro, 21 avril, au *Journal du Hâvre* :

« Le blocus de Buénos-Ayres continue de la même manière. Fructuoso Rivera, l'allié des Français, a déclaré la guerre à Rosas, il est vrai, mais il est encore à quelques lieues de Montevideo, à la tête de ses troupes, et ne paraît pas disposé à entrer en campagne. L'amiral Leblanc commence à s'apercevoir qu'il a trop compté sur Fructuoso. Cette malheureuse qnestion de Buénos-Ayres peut durer encore bien long-temps, et fait beaucoup de tort aux Français. »

— Le 18 juin, à Stuttgard, le fils du prince d'Orange et la princesse Sophie de Wurtemberg ont reçu la bénédiction nuptiale par le ministère du prédicateur de la cour, M. Gruneisen.

— La belle Aïka, gouvernante du harem de Achmet, ancien bey de Constantine, ne s'est pas convertie au christianisme comme on l'a dit; Aïka, grecque d'origine, a tout simplement profité de sa liberté pour revenir au culte de ses pères.

— L'acte d'accusation et les pièces de la procédure ont été signifiés hier à l'accusé Martin Bernard, qui après avoir passé quelques heures au dépôt de la préfecture a été écroué à la Conciergerie. Martin Bernard, qui dans les premiers momens avait paru en proie à une vive irritation, s'est bientôt renfermé dans un silence complet. Interrogé par M. le chancelier, il a décliné ses noms, mais il a refusé de répondre à toutes les autres questions, et n'a pas voulu signer le procès-verbal.

— A dater du 1er juillet prochain, les nouvelles malles-postes commenceront à être mises en circulation.

Le poids du bagage total que chaque voyageur est autorisé à faire transporter avec lui par les malles-postes, aux termes des règlemens, reste fixé à 25 kilogrammes.

Les routes qui seront pourvues, au 1er juillet de malles-postes du nouveau modèle, sont celles de Paris à Lyon, de Paris à Bordeaux, de Paris à Caen, et de Paris à Strasbourg.

Le public sera prévenu successivement de la mise en activité des mêmes voitures sur les autres routes.

— Un journal anglais annonce que la femme du prince de Capoue s'est faite catholique. Cette dame, connue avant son mariage sous le nom de Pénélope Smith, célèbre par sa beauté et son esprit, est de Ballingatray, dans le comté de Waterford, en Irlande.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3

Deuxième Série.

30 JUIN 1839.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 36.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

Nous publions dans ce numéro la liste des auteurs qui ont enrichi notre journal durant le dernier semestre. C'est là, Dieu merci ! une liste dont nous pouvons être fiers à bon droit et que nous offrons avec orgueil à nos amis et à nos ennemis. Tous les noms aimés du public s'y retrouvent; nous n'en avons pas laissé échapper un seul. Poètes, romanciers, philosophes, touristes, nous les avons tous arrêtés au passage, leur prenant, bon gré mal gré, le meilleur de leur bagage, au poète la fleur de ses vers, au romancier ses plus belles pages, au philosophe ses plus nobles enseignemens, au voyageur ses plus riches et ses plus récens souvenirs. Nous pouvons dire que nous avons fait notre métier en bons voleurs que nous sommes, et qu'il est impossible de mieux dévaliser son monde. Mais nous ne prenons que pour rendre, et nous enrichissons ceux-là même que nous dépouillons. C'est par nous qu'ils vivent d'une double existence, c'est nous qui leur frayons de nouvelles voies de publicité, c'est nous qui multiplions, en le semant, le grain de leur intelligence. Mais, pour en revenir à la liste que nous publions aujourd'hui, nous demandons s'il est un journal, s'il est une revue qui puisse compter à sa table de matières tant de noms justement célèbres? J. S.

SOMMAIRE.

M. VIENNET, peint par lui-même.

Je soussigné Jean-Pons-Guillaume Viennet, déclare à mes amis et ennemis que je vais parler de moi-même. Je m'y suis engagé d'abord en plaisantant; on m'en a fait un point d'honneur. Mon père, Jacques-Joseph, combattait à Rosbach avec trois autres officiers de sa famille, et à la paix de 1763 il était licencié, sans pension et sans fortune. Deux mariages le fixèrent à Béziers; et à la révolution de 1789 il se trouva porté successivement, sans efforts comme sans intrigue, au conseil municipal de sa ville adoptive, à l'assemblée législative, à la convention et au conseil des anciens. Deux traits de sa vie politique suffiront à son éloge. Dans le procès de Louis XVI, il s'efforça de prouver que la convention n'avait pas le droit de le juger; et, jugé malgré lui, il vota la réclusion jusqu'à la paix. Chargé par la convention de recevoir soixante mille chevaux destinés à la remonte des quatorze armées, il refusa trente mille louis du fournisseur et rebuta le tiers de la remonte. C'est par ces traits et par vingt autres que mon père mérita de ses commettans le surnom de *vieux Romain*. Rentré dans ses foyers trois mois avant le 18 brumaire, il y prolongea son honorable carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans sans avoir peut-être connu un seul ennemi.

Je suis l'aîné des enfans de son second mariage. Un abbé, frère de ma mère, m'ayant fait bégayer du latin dès l'âge de trois ans, à quatorze j'avais achevé ma philosophie. J'étais destiné par ma famille à recueillir l'héritage du frère de mon père, qui a occupé pendant trente ans la cure de Saint-Méry.

La Révolution en décida autrement, et, au lieu d'une soutane, je revêtis un uniforme. Entré fort jeune comme lieutenant en second dans l'artillerie de marine, je fus pris sur le vaisseau l'*Hercule* après un combat de nuit des plus sanglans, et je restai quelque temps dans les pontons de Plymouth. Bientôt après mon échange, on me demanda sur le Consulat un vote dont on pouvait se passer. Je dis *non*; je votai plus tard contre l'Empire, et le ministre Decrès me jura une haine à mort.

Je n'avançai plus qu'à l'ancienneté, et monseigneur eut encore la dureté de laisser vaquer pendant dix-huit mois une place de capitaine qui me revenait de droit. C'est avec ce grade que je fis, en 1815, la campagne de Saxe. J'y reçus la croix de la Légion-d'Honneur après les batailles de Lutzen et de Bautzen. J'assistai à celles de Dresde et de Leipsick, où je fus pris au moment où le pont venait de sauter.

Rentré en France après la restauration, et déterminé à ne plus quitter la capitale, où m'attachait ma vocation littéraire, je dus aux bontés de M. de Montélégier, aide-de-camp du duc de Berry, la faveur d'y continuer mes services. Ce général me prit lui-même pour aide-de-camp, et je n'eus qu'à me louer de la bienveillance d'un prince qu'on a cruellement calomnié. Le 20 mars ruina l'avenir qui s'offrait à moi. Je n'en restai pas moins fidèle à ma patrie, et, au retour de Gand, le prince et le général me punirent par leur indifférence de quinze jours de service que j'avais fait à Paris pendant leur émigration. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr me releva de cette déchéance en m'admettant dans le corps royal d'état-major.

Nommé chef d'escadron à l'ancienneté en 1823, je fus rayé des contrôles par M. de Clermont-Tonnerre en punition de mon *Epître aux chiffonniers*. La révolution de juillet me rendit mes épaulettes; et, quatre ans après, j'acceptai le grade de lieutenant-colonel, quand douze de mes cadets m'avaient déjà devancé. Je suis enfin en retraite avec une pension de 2,400 fr.

Ma vie littéraire a commencé avant celle que je viens de raconter. Je rimaillais dès l'âge de sept ans, et Dieu me pardonne les premiers vers que j'ai livrés au public !

La première pièce qui me fit honneur fut mon *Épître à l'empereur [illegible]*.

Mon premier succès [illegible] fut un prix des jeux floraux accordé en 18[illegible] à mon *Épître à Raymond*.

J'en ai rimé quarante, dont trente-deux ont été rassemblées en recueil, et fort grandement louées par les journaux avant 1830.

Las de végéter comme poète de province, j'aspirais sans cesse au séjour de la capitale, et ce fut en 1814, comme je l'ai dit, que je fus jeté sur le pavé de Paris par un coucou de la route d'Allemagne, avec une demi-solde en perspective, deux tragédies et l'espérance dans mon bagage ; au demeurant sans patron, sans protecteurs, sans amis, et ne sachant pas même qu'il fallût en avoir pour arriver à la renommée. Mais en traversant la capitale en 1815 pour me rendre en Saxe, j'avais fait recevoir ma tragédie de *Clovis*, qui fut successivement accompagnée d'*Alexandre*, d'*Achille*, de *Sigismond de Bourgogne*, d'*Arbogaste* et des *Péruviens*. La première et la quatrième ont été jouées, les autres attendent patiemment dans les cartons de la Comédie, et d'autres encore sont toutes prêtes à les suivre.

C'est à l'Athénée de Paris que je recueillis les premiers applaudissemens parisiens qui aient retenti à mon oreille. J'y lus mon poème de *Parga*. Editions répétées, traductions, éloges, popularité, il me valut tout, hors de l'argent. Mais les Grecs avaient payé mon poème en louanges, en estime et en confidences. Ils m'avaient mis dans le secret de leur insurrection. Les ambassadeurs parganiotes, à leur passage à Paris, étaient venus visiter ma modeste demeure ; les poètes d'Athènes traduisaient mes vers dans la langue d'Homère, et m'adressaient de fort belles épîtres.

Un second poème, intitulé le *Siége de Damas*, suivit de près celui de *Parga*. Il n'était pas bon, ma conscience m'oblige de le déclarer. *Sédim, ou la Traite des Nègres*, parut à la suite, et je dirai avec la même franchise qu'il y avait de l'intérêt et de la poésie. Vint enfin mon grand poème de la *Philippide*. Les critiques furent acerbes, injustes, malveillans ; les éloges rares et timides : j'avais déjà blessé les susceptibilités romantiques. La jeune France se vengea de mes satires sur l'œuvre la plus importante de ma vie, et, deux mois après, la faillite de l'éditeur lui donna le coup de grâce. Mais ce poème revivra, quoi qu'on dise ; il n'est pas vrai qu'on l'ait tué et qu'il ait mérité de l'être.

Un volume de prose et de vers, intitulé : *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise*, fut mieux accueilli des journalistes et du public. La première édition disparut en quinze jours. Il y a dix ans que je fais attendre la seconde. Le premier volume de mon *Histoire des guerres de la révolution dans le Nord* a été également épuisé ; le second volume est resté dans mon portefeuille.

On connaît mes deux romans de la *Tour de Montlhéri* et du *Château Saint-Ange*. Joignez-y mon opéra d'*Aspasie* et ma récente comédie des *Sermens*, et vous aurez mon bagage littéraire.

Tout cela ferait dix gros volumes in-octavo. En y ajoutant les tragédies, comédies, épîtres, fables, enfin tout ce qui reste caché dans mon portefeuille, j'irais jusqu'au quatorzième. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, aux comédiens et aux libraires. Je n'ai d'activité que pour produire, mais non pour produire mes ouvrages dans le monde. Je ne veux point oublier que j'ai été aussi journaliste. Qu'aurais-je fait à Paris avec une demi-solde fort médiocre ? J'avais à choisir entre le vaudeville et le feuilleton. Je pris le feuilleton, et je débutai en 1815 dans l'*Aristarque*.

Après sa mort subite, je passai au *Journal de Paris*, et j'y demeurai jusqu'au jour où de maladroits propriétaires le vendirent au ministère Decazes.

Je suivis les abonnés et m'enrôlai parmi les rédacteurs du *Constitutionnel*. Depuis 1830, je ne le suis que pour mémoire.

C'est au *Journal de Paris* que je me liai avec l'excellent comte de Ségur, qui, au lit de mort, me légua son fauteuil à l'Académie, et qui me pria de lui succéder. J'appris, deux jours après, que Benjamin Constant se présentait. Je lui fis part de mon engagement solennel. Sa réponse, je le jure par la mémoire de mon père, sa réponse fut brutale et injurieuse. Je le regardai, il était mourant, et je m'éloignai sans rien dire. Je m'abstins même de visiter le reste des académiciens ; je n'en avais vu que trois.

Les dix-sept qui m'élurent n'avaient reçu de moi que de simples cartes. Aucun patronage ne servit mon élection. J'en fus heureux ; j'avais tenu parole à M. de Ségur ; j'avais mission de le louer, de lui payer la dette de mon cœur, le prix d'une amitié de douze années. J'en fus aussi heureux pour ma ville natale, en songeant que j'étais le quatrième académicien donné par elle à ce corps illustre. Esprit, Pélisson et Mairan étaient des enfans de Béziers. Passons à ma vie politique. J'ai dit mes votes contre le consulat à vie et l'empire. Je votai une troisième fois contre l'acte additionnel, et chacun de mes votes était appuyé par une brochure, quelquefois saisie par le pouvoir, mais toujours louée par l'opposition.

J'attachai dès-lors une épître ou une satire à chaque circonstance politique de la Restauration, à l'ordonnance du 5 septembre, à la recomposition de l'armée, à l'insurrection des Hellènes, à l'apparition des capucins, à l'insolence des jésuites, enfin à cette loi d'amour qui me valut une honorable destitution. Ma popularité s'en accrut à tel point, que, aux élections de 1827, la ville de Béziers me nomma son député. J'allai siéger au centre gauche, qui avait alors une signification positive. Mais avec M. de Polignac il n'y avait pas de transaction possible.

Je saluai mon avènement par une philippique.

Mon épître à Charles X devança de quelques jours l'adresse des 221, et ce n'était plus pour moi un grand effort de courage que de voter ce refus de concours. J'ignore s'il y avait alors des conspirations ; on m'a estimé assez pour ne point m'en parler.

A l'apparition des ordonnances de juillet j'étais à onze lieues de Paris dans les terres, et mes premières inquiétudes me vinrent du manque de journaux. Les premières nouvelles de la révolution m'arrivèrent le 29 au soir ; le 30 à midi j'étais à l'Hôtel-de-Ville, où j'offris mes services à la commission municipale. J'y revins le lendemain avec la chambre ; j'y lus au peuple la proclamation du duc d'Orléans comme lieutenant-général du royaume, et je ne vis pas d'autre programme que celui dont la lecture m'avait été confiée.

La liberté n'étant plus en péril, j'allai au secours de la monarchie ; et lorsque, après la mort de Périer, je vis l'émeute dans les rues, la discorde dans la chambre, l'esprit d'insurrection dans la presse, la faiblesse et l'inertie dans le ministère, la mollesse dans les tribunaux, la licence et la démoralisation partout, la répression nulle part, j'en frémis pour la monarchie et pour la France. Je profitai de la discussion des fonds secrets pour lancer un manifeste contre les passions révolutionnaires. Je prononçai ces mots : « La légalité actuelle nous tue. » Les passions me répondirent par un torrent d'injures.

La *Tribune* se signala dans cette guerre de plume par une atroce calomnie. Je montrai l'article à un de mes collègues, qui me fit voir plus haut les trois lignes où la chambre elle-même était traitée de *prostituée*, et je déférai le journaliste à la barre.

Les ministres, qu'on accusait de m'avoir poussé, tremblaient de mon audace ; ils me blâmèrent dans le conseil, m'accusèrent d'inconséquence et de folie. Un seul y prit ma défense. Mais le lendemain de la victoire, ces mêmes ministres vinrent tous l'un après l'autre me féliciter. Ils allèrent même jusqu'à m'appeler leur sauveur. Je me trompe, il n'en vint que sept. Le huitième avait fait son devoir la veille. C'était M. Guizot.

Je ne fus plus, dès ce moment, qu'un ennemi public. Par tous les cratères de l'enfer politique débordèrent sur moi les sarcasmes, les outrages, les calomnies, les caricatures et les satires. Le ridicule fut versé à pleines mains sur mon nom, sur ma mise. Traqué dans les provinces par les charivaris, poursuivi dans la capitale par l'index et le regard des dandys et des loustics de toutes les classes, j'aurais fait ma fortune en trois mois si je m'étais montré derrière un rideau à côté de la femme géante. Les paillasses ne m'auraient point manqué. Il y aurait eu concurrence dans le monde politique, et j'aurais choisi de préférence cet impudent ministre à qui un de mes amis demandait un jour pourquoi je n'avais pas été appelé à la pairie, et qui avait répondu que, *pour être pair, il fallait n'être pas ridicule.*

Son nom ne m'a pas été livré ; mais il était gai de me voir rejeter à la tête ce ridicule, unique prix de mon dévoûment, par le ministre d'une monarchie au service de laquelle je l'avais acquis. Je n'en suis pas mort. Mais le hasard me soumit un jour à une rude épreuve.

J'étais juré dans le procès des 27, qu'on a aussi appelé la *conspiration Raspail*. Les avocats avaient épuisé leurs récusations. Il ne fallait qu'un nom pour compléter le jury : le mien sortit et les défenseurs en pâlirent. Ce fut une première insulte. D'autres ne me furent point épargnées ; deux prévenus s'amusèrent à crayonner ma caricature, un autre rimait des épigrammes que publiaient les journaux du lendemain. Le témoin Marrast affecta de répéter mon mot sur la légalité et de l'attribuer au gouvernement dont je n'aurais été que l'écho. Je me dis que je tenais la vie de ces hommes dans mes mains et je fus impassible.

Le complot ne me fut pas démontré, et je prononçai l'acquittement de ceux qui m'auraient peut-être condamné sans m'entendre. Le mi-

nistère me bouda; mais j'étais trop content de moi pour m'occuper de ce qu'en pensaient les autres. J'avais d'ailleurs ma panacée universelle, l'isolement de mon cabinet, toutes les fois que les solliciteurs me permettaient d'en jouir. C'est là, sous le feu d'une presse qui voulait me noyer dans le fiel, que je composai sept nouvelles pièces de théâtre, des épîtres, des fables, et tout cela sans l'espérance d'un succès, d'une publication possible, en présence d'une réprobation anticipée, d'un dénigrement opiniâtre. Je me suis trompé cependant, ma comédie des *Sermens* était au nombre de ces compositions, et le public et les journaux m'ont prouvé qu'il y avait encore pour moi de l'indulgence.

Ceux qui avaient tenté de m'abattre m'ont relevé eux-mêmes, et je les en remercie; et j'en reviens à ma vie politique. J'ai fait partie des commissions les plus importantes de la chambre, celles de la pairie, des lois de septembre; j'en ai présidé vingt autres. Vingt bureaux m'ont fait le même honneur. On me permettra de le rappeler, mais on a eu tort de dire que j'avais constamment voté avec tous les ministères. Personne n'a plus aimé, plus estimé Casimir Périer que moi; je lui ai donné quelques boules noires. Aucune prière ne put me déterminer plus tard à voter la loi de disjonction. Ceux qui me priaient ne me connaissaient pas mieux que ceux qui m'ont si long-temps accusé de courtisannerie.

Il y a en moi un amour d'Othello pour le juste et le vrai. Ce que je crois tel s'empare si fortement des facultés de mon âme, qu'il m'est impossible de le démentir, de le dissimuler ou de le taire; c'est dire que je n'appartins jamais à aucune coterie, et voilà pourquoi je n'ai été ni adopté ni soutenu par personne; mais, en revanche, on dit que tout le monde m'aime. C'est possible, on m'a tant châtié. N'importe, je désespère de ma guérison, je ne saurai jamais retenir une vérité dans la main; tant pis pour le monde si la vérité est si souvent offensante!

Au milieu de la curée qui suivit la révolution, Casimir Périer eut la bonté de s'apercevoir que je restais les bras croisés; il m'offrit la préfecture de police, celle de Grenoble, enfin une place de maître des comptes. Je refusai; et j'ai vu imprimer en toutes lettres qu'on ne m'avait rien donné parce que j'étais incapable. Comment faire pour contenter la reine du monde! Six ans plus tard, quand j'avais acquis plus de droits à la reconnaissance du gouvernement, deux autres ministres, à qui je ne demandais rien, me proposèrent.... une bibliothèque. Ces messieurs étaient la petite monnaie de Périer; leur offre était à l'avenant.

Quand il fut question de me mettre en retraite, le conseil des ministres s'occupa, pendant deux séances, du préjudice que j'allais éprouver par la différence de la demi-solde à la pension de lieutenant-colonel. Or il s'agissait d'une perte de 16 francs par mois, et huit hommes d'une valeur budgétaire de 80 000 francs traitèrent cette affaire sans rire. Je n'en fis pas autant quand le ministre des finances daigna me consulter moi-même.

O monarchie! sauvegarde des libertés et du repos de ma patrie, que de choses tu m'as fait pardonner!

Viennet,
De l'Académie française.
(*Constitutionnel.*)

LA COMÉDIE HUMAINE,

—

MARK.

—

(Sous le titre un peu prétentieux de *la Comédie Humaine*, il vient de paraître tout récemment dans la *Revue du XIX*e *siècle* un petit poème qui, pour arriver après *Mardoche* et *Namouna*, de M. Alfred de Musset, n'en est pas moins une œuvre remarquable à plus d'un titre. D'ailleurs, rien n'est nouveau sous le ciel; avant *Mardoche* et *Namouna* nous avions *Don Juan* et *Beppo*; avant *Beppo* et *Don Juan*, nous avions sans doute autre chose. Tout est dit, tout existe, mais le talent s'approprie tout et rajeunit tout. C'est ce qu'a fait M. Ausone de Chancel dans *la Comédie Humaine*. Il a trouvé le moyen d'être original après ses illustres devanciers. Nous aurions voulu pouvoir reproduire en entier ce poème où l'esprit, la fantaisie et le lyrisme alternent avec un rare bonheur; mais la crainte d'effaroucher de justes susceptibilités nous a conseillé d'en élaguer les rameaux par trop luxurians. Nous croyons d'ailleurs M. Ausone de Chancel destiné à un bel avenir de poète, et nous faisons des vœux pour que cet avenir soit prochain.)

Mon héros n'était pas ce Bouzingot farouche,
Le chapeau sur l'oreille et le houx à la main,
Barbe haute-futaie et la pipe à la bouche;
Bravo d'estaminet qui tranche du Romain,
Pose en héros le jour, et la nuit ne se couche
Qu'à côté d'un poignard, vierge de sang humain.

Ce n'était pas non plus l'élégant jeune France,
A la barbe en ogive, à l'œil pur et mourant;
Lamartine avorté qui rime sa souffrance,
Se rase les cheveux pour avoir le front grand,
Lève les yeux au ciel en disant : Espérance!
Et sable du champagne en disant : Délirant!

Ce n'était pas non plus le singe moyen-âge
Buvant dans un hanap son vin à douze sous,
De quelques *vive dieu!* saupoudrant son langage,
En style de Marot faisant ses billets doux,
Voilant le pauvre nom de son pauvre lignage
D'un pseudonyme en *us*, bardé de Deublious.

Ce n'était pas non plus un savant; au contraire!
Il avait de l'esprit et n'était pas pédant.
Avis rara terris, — oiseau rare sur terre!
Nigro simillima cygno, — vrai merle blanc.
Juvénal dit cela d'une femme sincère,
Ce qui, pour être vrai, n'en est pas plus galant.

Mark, — il s'appelait Mark, — depuis vingt-cinq années
Que Dieu l'avait jeté sur l'océan humain,
Laissait à tous les vents flotter ses destinées,
Sans plus s'inquiéter du port que du chemin;
Laissait ses mauvais jours et ses belles journées
S'en aller comme l'eau qui coule de la main.

Ce n'était pourtant pas inerte insouciance :
Personne moins que lui n'était insoucieux.
Il avait le secret de plus d'une science;
Il avait beaucoup vu, lu beaucoup, et ses yeux
Jetaient ce feu sacré qui fait, sublime essence,
Les poètes sur terre, et dans le ciel les dieux.

Ce n'est pas là le beau côté de son histoire.
Au diable soient aussi tous les songes fiévreux!
Un poète est un homme, et je commence à croire
Que pour savoir un peu combien font deux et deux
Et pour battre monnaie au poinçon de la gloire,
On n'est pas moins poète, et l'on est plus heureux.

A peu de nos pareils la fortune est accorte.
Si nombreux sont les gueux qui lui tendent la main,
Qu'elle doit par pudeur en laisser à la porte!
Et, soit dit sans blesser le quart du genre humain,
Chez elle elle reçoit des gens de telle sorte,
Que c'est presqu'à rougir d'être sur son chemin.

S'il effeuillait ainsi chaque jour de sa vie,
Comme si le bouquet n'en eût pas dû finir,
S'il eût joué son âme et ri de la partie,
S'il ne voulait prévoir ni se ressouvenir,
C'est que son ciel roulait une voix d'ironie,
Des échos du présent à ceux de l'avenir.

Esprit hermaphrodite, adultère mélange
De vice et de vertus, de raison et de torts.
Celui qui l'avait fait, dans un caprice étrange,
Semblait avoir donné deux hôtes à ce corps :
Un démon pour la tête et pour le cœur un ange;
L'un faisait les péchés, l'autre avait les remords.

Jamais le nom de Mark n'avait grossi la liste
Des faiseurs de complots; il fut pourtant, un soir,
Dans les nœuds d'une émeute étreint à l'improviste,
Et comme on lui criait : Qu'êtes-vous, blanc ou noir,
Carliste ou Philippiste? il répondit : riéniste.
Le mot eut du succès; — en devait-il avoir?

Parlait-on politique, il restait bouche close,
A moins qu'il ne baillât, — c'est un raisonnement
Tout comme un autre; au fond il pensait que la chose
En étant à ce point ne peut être autrement,
A moins qu'elle ne change. Et pour plus d'une cause
Il craignait, disait-il, de perdre au changement.

Il admirait très-fort monsieur de Lamartine;
Mais détestait plus fort ces poétraux pleureurs,
Bien buvant, bien mangeant, et dont le front (s'incline
Comme un lys à l'orage, au souffle des malheurs!
Un d'eux lui débitant un jour une tartine,
Où se trouvaient ces vers que l'on retrouve ailleurs:

« Oh! j'aime le parfum des fleurs de la montagne!
» La voix du rossignol! ce Duprez des oiseaux!
» J'aime à laisser aller mes pieds par la campagne!
» A rafraîchir mon front en un feu dans les ruisseaux!!! »
Ma foi! répondit Mark, moi j'aime le champagne,
J'adore le bourgogne et suis fou du bordeaux.

Mais votre rossignol, cet oiseau des poètes,
Il est maigre comme eux, — c'est un pauvre ragoût;
Et, s'il faut l'avouer, j'aime mieux les fauvettes :
Leur voix est aussi douce, et, sur la fin d'août,
Je vous les recommande : — on les mange en brochettes,
Comme les ortolans dont elles ont le goût.

. . . .

Mark n'avait pas toujours été, ma belle dame,
Ce que vous l'avez vu tout à l'heure, un vaurien,
Un fou, qui douterait si vous avez une âme;
Qui fait à tout hasard le mal comme le bien,
Et laisse, à chaque mot, tomber une épigramme,
Ainsi que font les gens qui ne croient plus à rien.

Long-temps il avait cru de cette foi candide
Qui, fût-elle un mensonge, est encor du bonheur,
Alors que dans nos yeux, comme en un lac limpide,
Tout le monde peut voir le fond de notre cœur,
Alors qu'un ange, ami de notre âme, la guide
En lui donnant la main, comme un frère à sa sœur.

Oh! pourquoi n'est-on pas enfant toute sa vie!
C'est un matin si pur, dont si loin est le soir!
La bouche d'un enfant, sous les baisers ravie,
En a tant à donner et tant à recevoir!
La salle du banquet, où l'espoir le convie,
Est si pleine d'amis et si splendide à voir!

Age heureux! âge heureux où tout nous émerveille!
Le bleuet qui sourit au ciel dans les sillons;
La rose qui, le jour, sert de coupe à l'abeille
Et de lit parfumé, le soir, aux papillons:
Trésors que le printemps verse à pleine corbeille,
Et que chaque printemps nous rapporte à millions!

Avant que tout allât de problème en mystère,
C'était ainsi du moins que cela se passait;
L'hiver, en bon garçon, quittait sa robe austère,
Dès qu'en chaperon vert avril reparaissait;
Mais tout est bien changé sur cette pauvre terre!
Aujourd'hui, vingt-cinq mai dix-huit cent trente-sept.

Comme à Noël le givre émaille mes croisées,
La glace tient encore les ruisseaux en prison;
Nos vallons font pitié sous leur robe empesée,
Et pitié nos côteaux sous leur blanche toison;
A peine si parfois d'une teinte rosée
Un lambeau de soleil colore l'horizon.

Corbleu! le mois de mai, vous nous la baillez belle
De venir ainsi fait, crotté du haut en bas,
Comme un pauvre forcé de gueuser quoiqu'il gèle,
Et qui va barbottant, sans souliers et sans bas!
Ma foi! votre soleil ne vaut pas ma chandelle,
Je la mouche du moins lorsque je n'y vois pas.

Comme un seigneur aimé qui ramène les fêtes,
Jadis, quand vous veniez, les filles sous l'ormeau,
Dansaient en jupon rouge, et des fleurs à leurs têtes.
Point d'accueil, cette année! on vous prend au (hameau
Pour le mois de janvier; je ne sais si vous l'êtes,
Mais vous vous ressemblez comme deux gouttes (d'eau.

Avons-nous donc lassé ta clémence infinie!
Le glas de l'univers va-t-il sonner, mon Dieu!
Le voilà-t-il ce jour de terrible agonie,
Ce jour où les soleils, désertant leur milieu,
Briseront les ressorts de la grande harmonie!
Et Dieu va-t-il venir sur sa nuée en feu?

Le grand juge a maudit les enfans et les femmes.
Pêcheurs, il n'est plus temps de joindre vos deux (mains,
Vous qui traîniez hier la robe de vos âmes
Aux égouts de la borne, aux fanges des chemins!
Et vos pleurs impuissans n'éteindront point les (flammes
Où pêle-mêle vont se tordre les humains!

Grâce! grâce! mon Dieu! ne maudis pas le monde,
Rends leurs cours aux ruisseaux, aux rossignols (leurs voix;
Au soleil qui s'éteint rends sa clarté féconde,
Aux cieux leur bleu manteau, leur manteau vert (aux bois;
Donne à l'air des parfums, un cristal pur à l'onde,
A l'abeille des fleurs, — à nous des petis pois.

. . . .

Vous qui lisez ces vers en rougissant, madame,
Et qui criez bien haut, en m'approuvant tout bas,
Le mariage en lui n'est point ce que je blâme;
Il a son bon côté. — Qui diable ne l'a pas?
Et je me marierai si je trouve une femme
Qui se donne pour rien, car je suis pauvre, hélas!

Pauvre et faire des vers! dira la gent qui glose;
Faut être sot ou fou, si l'on n'est pas les deux!
Pour fou, je ne dis pas; mais sot, c'est autre chose;
Et ces fous-là jadis étaient des demi-dieux.
Quand on est sot, on est sot en vers comme en (prose;
C'est par le temps qui court, chose qui saute aux (yeux.

Pauvre, et faire des vers! — Oui, froids rhéteurs (d'école,
Et je sais cependant ce qu'on paie un discours.
Je sais que pour pêcher dans les flots du Pactole
Un des poissons dorés qu'il traîne dans son cours,
Les vers sont un appât indigne et trop frivole;
Mais qu'ils mordent très bien à vos mots plats et (lourds.

Oui, je sais tout cela, tout, et je m'y résigne.
Pêchez donc vos poissons, messieurs; chacun son (goût;
Moi je ne prétends rien à cet honneur insigne,
Et le proverbe est là, qui peut-être m'absout:
Quand un pêcheur a pris un poisson à la ligne,
Une bête, dit-on, la tient par chaque bout.
Pauvre, et faire des vers! — C'est que je crois (encore
A mes illusions de mes nuits de vingt ans;
Fleurs que la poésie en mon cœur fit éclore,
Et qu'elle refleurit lorsque l'aile du temps
Les flétrit en boutons à leur première aurore,
Pauvres fleurs! que d'hivers pour un jour de (printemps!

. . . .

Comme tous les jouets d'une grande infortune,
Et comme tous les gueux qui sont trop gueux chez eux
Comme tous les rêveurs, aboyeurs à la lune,
Hurleurs, racleurs, rimeurs et cætera, tous ceux
Que l'ambition ronge ou la faim importune,
Mark s'en vint à Paris, la ville aux songes creux.

Paris fait plus de mal, lui tout seul, à la France,
Que la peste, la guerre et *Vénus* n'en ont fait:
Il n'est fils de maraud, si mince en apparence,
Qui, pour avoir été couronné du préfet
De son département, tout bouffi d'arrogance,
Ne tombe dans Paris essayer son effet.

De là tous ces romans qui pleuvent par centaines;
De là tout ce gâchis, honte des ateliers;
De là tous ces Gilberts qui roucoulent leurs peines,
Ces Chattertons crottés qu'on trouve par milliers;
Eh! messieurs, croyez-moi, reprenez vos aleines,
Artistes, mes amis, faites-nous des souliers.

O race de crétins! race abjecte et moisie!
Bâtards qui, plaise à Dieu! ne serez point aïeux,
Race à manger du foin, tu veux de l'ambroisie?
Tu veux boire à la coupe où s'enivrent les dieux!
Gemmas ante porcos! — l'ange de poésie,
Le front voilé de l'aile, en pleure dans les cieux.

Ange aux yeux bleus, à tresse blonde,
Ange plus beau que Gabriel,
Dont une aile touche le monde
Et dont l'autre touche le ciel,
Quand ta chevelure d'or pâle
Flotte à la brise matinale
Sur ton col blanc veiné d'azur,
L'atmosphère est plus embaumée,
Plus suave que la fumée
Des parfums d'Ophir ou d'Assur!

Ta voix est la voix qui console;
Et quand nous vient un songe noir
Les rayons de ton auréole
Le colorent comme un beau soir;
Tu berces de douces pensées
Les longues nuits des fiancées,
Et quand sur leurs lèvres en feu
Une prière se révèle,
Tu prends ton essor avec elle
Et la portes aux pieds de Dieu.

Pardon! pardon! oh, mon bel ange!
Je t'implore à genoux pour ceux
Qui souillent d'ordure et de fange
Ta blanche robe et tes cheveux!
Pour ceux qui la bouche salie
De baisers impurs et de lie,
Et le cœur tout gonflé de fiel,
Ont mêlé leurs râles de haine
Au souffle ambré de leur haleine,
Leur voix rauque à ta voix de miel.

Pardon! pardon! il est encore
Des cœurs pleins de chastes pensers!
De saints pensers qui pour éclore
N'attendent qu'un de tes baisers.
Quand la nuit s'étend sur les grèves,
Il se fait encor de doux rêves,
Car plein de bonheur ou d'ennui
Un cœur de vierge ou de poète
Est comme cette fleur discrète
Qui n'a de parfums que la nuit.

Mark n'était point de ceux dont l'ambition folle
Se dresse un piédestal à tous les carrefours;
Arrange ses cheveux en façon d'auréole,
Se drape en Polymnie, et puis, comme toujours,
Faute d'adorateurs, prêtresse de l'idole,
De louange et d'encens se parfume les jours.

Il savait, un sou près, ce qu'il valait, — c'est rare!
Il pensait qu'il ferait fort mal sur un autel,
Et s'inquiétait peu si Paros ou Carrare
Donnent le plus beau marbre à faire un immortel;
Puis il était de peine et de pas fort avare,
Et, par le temps qui court, c'est là son tort réel.

Un tort! et qui dira si c'en est un encore?
Est-ce un tort au ruisseau de bruire et de couler;
A l'oiseau de chanter, à la rose d'éclore;
A la brise d'aller où Dieu lui dit d'aller?
Non, mais l'abeille a tort qui dort après l'aurore;
Mais l'araignée a tort qui ne veut pas filer.

Le mal de rime, hélas ! l'avait pris de bonne heure,
Et par instinct d'abord il avait donc rimé,
Par habitude après; — jusqu'à ce qu'on en meure,
Quand ce mal là vous prend on en est consumé;
Puis il faut s'étourdir quand on aime et qu'on pleure,
Et Mark pleurait souvent! et Mark avait aimé !

C'est qu'il faut l'avouer, on n'éteint pas son âme !
On s'y fait malgré soi comme un vaste trésor
De larmes, de regrets, de soupirs, traits de flamme
Qui vous brûlent la lèvre en prenant leur essor;
Pauvres oiseaux errans sans ciel qui les réclame,
Et qui du premier nid se souviennent encor !

Voilà tout le secret de cette folle vie
Dont Mark jetait aux vents les heures et les jours;
Pour l'orgie elle-même il n'aimait point l'orgie,
Et les sales amours n'étaient point ses amours;
Il voulait de son cœur chasser la poésie,
Mais sous un nom chéri l'ange y rentrait toujours.

Sur ses deux mains alors se courbait son front blême;
Des pleurs de sang alors s'échappaient de ses yeux;
Sa bouche se tordait sous quelqu'affreux blasphème;
Car lorsque son regard se tournait vers les cieux
Tout était vide encor, là, comme dans lui-même
Il n'y retrouvait plus son espoir ni ses dieux.

Nous sommes ainsi faits tous autant que nous sommes
Pauvres aveugles-nés, sans chiens et sans bâtons,
Sur ce globle chétif où Dieu parqua les hommes,
Condoyés, coudoyans, nous marchons à tâtons,
Et les bras en avant nous chassons aux fantômes;
Mais un angle toujours est là que nous heurtons !

C'est que nous n'avons plus pour nous guider en route
La foi, sacré flambeau qui guidait nos aïeux!
C'est qu'au siècle maudit où nous vivons, le doute,
Le doute a mis sa main opaque sur nos yeux;
Les ailes de Satan font ombre sur la voûte
Et bornent l'horizon où commencent les cieux.

Le vent d'impiété qui souffle sur le monde
Où donc a-t-il chassé la colonne de feu,
Phare mystérieux qui, par la nuit profonde,
Éclairait aux déserts les pas du peuple hébreu ?
Où donc est-elle, où donc, cette terre féconde,
Cette terre promise à ton peuple, ô mon Dieu !

Sont-ils passés ces jours de grande poésie,
Où l'âme s'exhalait en sublimes concerts !
Est-il donc accompli le temps de prophétie !
L'astre s'est-il éteint ou perdu par les airs,
Qui jadis, du couchant au berceau du Messie,
Guidait les rois pasteurs à travers les déserts !

En quels temps vivons-nous, et quelle ère est la nôtre?
Temples, trônes, autels, croulent autour de nous!
L'athéisme en haillons impudemment se vautre
Où nos pères jadis se courbaient à genoux;
Et s'il naissait encor quelque sublime apôtre,
Nos juifs l'attacheraient encor à quatre clous!

Dieu n'est plus qu'un vieux mot du langage vulgaire;
La raison orgueilleuse a dépeuplé le ciel !
Où sont-ils ces doux noms qui parfumaient la terre,
Jésus, Joseph, Marie, Ariel, Gabriel !
Doux noms avec lesquels nous berçait notre mère,
Et dont avec son lait elle mêlait le miel !

Pourtant l'homme a besoin de croire que la tombe
N'est qu'un seuil à franchir et qui le mène ailleurs.
A la vierge qui meurt, au poète qui tombe
Sous les traits de l'amour ou les traits des railleurs,
Il faut pourtant l'espoir qu'un jour, blanche colombe,
Leur âme volera vers des mondes meilleurs....

Un soir que ces pensers l'assiégeaient dans son âme,
Mark se prit tout-à-coup à se croiser les bras
En s'écriant : Ma foi! qu'on m'approuve ou me blâme
Il est temps d'en finir, aussi bien je suis las.
Beau rôle que le mien! sot acteur d'un sot drame!
Assez de sots joueront quand je n'y serai pas.

Pourtant, lorsque le sort m'a jeté sur ce monde,
Pourquoi faire ? il le sait ! je m'en lave les mains.
Il ne m'a point pétri de cette fange immonde
Qui lui sert à pétrir les vulgaires humains;
Pourquoi donc sans un but où mon espoir se fonde,
Suis-je là comme un homme entre quatre chemins?

Qui me dira lequel des quatre je dois prendre ?
Pas une main d'ami qui me prête secours!
Le parti le plus sage est peut-être d'attendre;
Mais lorsqu'on attend seul, si tristes sont les jours !
Et puisqu'il faut d'ailleurs au même but se rendre,
Bien fou le malheureux qui prend par les détours.

Non ! non ! la mort n'est point cet ignoble squelette
Qui nous regarde avec deux trous vides au front;
Dont la bouche grimace, et qui fait sa toilette
Des lambeaux d'un linceul, puis à pas de larron
Sournoisement nous suit. Non ! la mort ainsi faite
Est celle du méchant ou celle du poltron.

Mystérieuse amante, à la fois ange et femme,
La mort veille avec nous la nuit, nous suit le jour;
A toutes nos douleurs garde un sacré dictame;
Et puis, l'heure venue, en un baiser d'amour,
Comme une chaste épouse, elle aspire notre âme
Et la ramène au ciel, notre premier séjour.

Toi, vers qui si souvent, de chagrins affaissée,
Et comme par instinct mon âme s'envolait,
Couronne toi de fleurs, ma belle fiancée,
Ouvre-moi tes bras nus ! — et tandis qu'il parlait
Les yeux levés au ciel, Mark, suivant sa pensée,
Négligemment chargeait un double pistolet.

Mais pour ne pas mourir comme un clerc de notaire,
Ou comme l'épicier, grotesque Chatterton,
Qui nous lègue ses vers afin que l'inventaire
Lui vaille un fait-Paris ou bien un feuilleton,
Mark fit, tout bonnement, le feu son légataire.
Certes, pour un rimeur, le trait est de bon ton.

Le voilà donc jetant, pêle-mêle, à la flamme
Et les vers qu'autrefois il avait animés
Des soupirs de son cœur, des rêves de son âme :
Et bouquets et rubans, riens charmants parfumés
Des enivrans parfums exhalés de la femme
Qui nous aime, — ou de qui nous croyons être aimés.

Pitié! — contre le cœur qui pourra nous défendre !
Si calme que fut Mark et si près d'en finir,
Il sentit sur sa joue une larme descendre
Quand il vit ses trésors d'amour et d'avenir,
Ainsi que lui demain, déjà poussière et cendre !
Perdus pour le présent et pour le souvenir !

Soit machinal instinct, ou caprice, ou délire,
Parmi quelques feuillets égarés çà et là
Dans l'âtre, — il en prit un et se mit à le lire;
Entre ses doitgs crispés son pistolet trembla,
Puis sa bouche sourit d'un dédaigneux sourire,
Ce feuillet contenait des vers, — et les voilà :

LE SAUVAGE DU NIAGARA.

« Sur le Niagara dérivait un sauvage;
— Il avait bu du rhum à tomber ivre mort;
Tant bien que mal, enfin, il gagne le rivage,
S'amarre, — roule au fond de sa barque et s'endort.
— L'eau du fleuve était bleue et le ciel sans nuage,
Deux soleils y brillaient comme deux globes d'or.

» Voilà qu'à l'horizon, loin, bien loin, sur la crête
Des montagnes du Sud, parut comme un point blanc,
Comme une tache au ciel sur sa robe de fête,
Un nuage soyeux, dans l'espace roulant,
De ceux que les marins nomment fleurs de tempête;
Fleurs qu'ils ne voient jamais éclore qu'en tremblant.

» Le nuage grandit sous un coup de tonnerre,
Et de son manteau noir fit ombre à tous les yeux;
Puis, tout-à-coup, au vent qui souffla de la terre,
Le fleuve se tordit et bondit furieux,
Comme un boa qu'un aigle étreindrait dans sa serre ;
Et se dressa si haut qu'il brisait sur les cieux.

» Mais soudain l'ouragan, du bout de sa grande aile,
Qui sifflait par les airs comme un vol de vautours,
Rompit l'amarre, au large emporta la nacelle ;
Et la voilà volant plus vive dans son cours
Que ne volent aux vents la feuille ou l'étincelle ;
— Roulé dans son manteau, l'Indien dormait toujours

» Sur ce concert hurlant des notes inconnues ;
Au milieu de ces chœurs de l'étrange opéra,
Qui, pour orchestre, avait les vagues et les nues,
Une voix dominait comme un morne houra,
Et râlait incessante aux flancs des rochers nus :
C'était la voix bramant du vieux Niagara.

» A ce bruit, en sursaut, le sauvage se lève ;
Un frisson glacial lui passe sous la peau,
Ainsi qu'au malheureux bercé par un doux rêve
Qui se réveillerait en face du bourreau;
Car, à cent pas de là, le fleuve sur la grève
En cascade roulait de cent vingt pieds de haut.

» Malheureux ! à deux mains il ressaisit la rame,
Et de ses bras roidis veut couper le torrent;
Mais en vain dans ses bras passe toute son âme,
La pirogue s'envole emportée au courant.
Encore quelques pas, quelques pas ! et la lame
Avec lui va rouler au gouffre dévorant.

» Oh ! c'eût été spectacle et terrible et sublime
Pour quelqu'un, bien tranquille, assis sur l'un des bords,
» De voir cet homme seul, infaillible victime,
Luttant, la peur à l'âme et la sueur au corps,
Contre ces deux courroux du ciel et de l'abîme
Dont un seul userait mille fois ses efforts.

» Mais le voilà debout, calme, sans aucun geste ;
Un sourire à la lèvre et dressant le front haut;
D'un trait il engloutit tout le rhum qui lui reste,
Et, dedaigneusement jetant sa gourde à l'eau,
Il se recouche au fond de sa barque, puis — zeste
Une minute après il avait fait le saut. »

Bravo ! s'écria Mark, voilà le vrai courage !
Et je serais moins fort que ce sauvage-là ?
Non! non ! sifflent les vents, hurle et gronde l'orage,
M'emporte le courant où le hasard voudra ;
Le front calme, je veux attendre le naufrage ;
Et vogue la galère où Dieu la conduira.

AUSONE DE CHANCEL.

LE SONNET.

Dans les premières années de la restauration, M. Gustave N***, qui aujourd'hui a pris une place distinguée dans les lettres, commençait sa carrière, et son début fut malheureux. La tête pleine des vers d'Horace, des élégies de Properce et de Catulle, encouragé d'ailleurs par le succès récent des premiers vers de M. de Lamartine, Gustave publia un volume de poésies. Les journaux, aujourd'hui si complaisans, furent impitoyables; ils attachèrent à leur pilori cette muse nouvelle, s'acharnèrent sur elle, et lui firent sentir une à une toutes les pointes de la critique. Gustave courba la tête, et après avoir mélancoliquement serré la main de son éditeur, il dit adieu à l'élégie et tourna ses pas vers le théâtre. Un poète tombé se jette volontiers dans ce chemin difficile; il se figure que les critiques de profession ont été jaloux de son talent, envieux de sa gloire naissante, et qu'ils ont détourné des lecteurs dont sans cela le suffrage ne lui eût pas manqué. Au théâtre, c'est différent; le public qui remplit la salle écoute, il se laisse d'ailleurs séduire par les yeux, et le talent des acteurs vient en aide à celui du poète : on n'a besoin que d'un comédien aimé, d'une actrice gracieuse et jolie, pour tout colorer et tout animer.

Gustave, aidé de ces auxiliaires, fut joué jusques à la fin, et obtint ce que l'on appelle un succès d'estime; mais les journaux étaient là, et le lendemain ils dénoncèrent la faiblesse de l'ouvrage avec une unanimité désespérante; le *Constitutionnel* et le *Drapeau blanc*, d'accord sur ce seul point, s'unirent pour indiquer les longueurs, faire ressortir les invraisemblances, et dénoncer au parterre les endroits qui, suivant eux, péchaient contre la logique et le goût. Gustave, désespéré, résolut de quitter Paris et de se distraire en voyageant de ses infortunes littéraires; il était jeune, joli garçon et riche; avec ces trois qualités on trouve facilement un cœur qui compatit à vos peines, une âme dans laquelle on épanche son âme, et qui sait adoucir vos douleurs et jusques aux mécomptes de votre amour-propre. Une jeune actrice remplissait auprès de Gustave ce rôle consolateur; c'était une femme d'esprit, qui elle-même subissait alors quelques-uns des déboires attachés aux commencemens de toutes les carrières.

— Mon ami, lui disait-elle, parce qu'on aime bien du premier coup, il ne faut pas croire qu'il en soit de même de tout le reste. Voyez le petit Alfred, on vient de lui refuser trois vaudevilles, et il n'en confectionne le quatrième que plus gaîment. Vous avez un grand avantage sur vos rivaux : vous ne travaillez pas pour vivre. Si vous avez du talent, vous arriverez; si vous n'en avez pas, vous ne pouvez pas raisonnablement condamner la critique à vous louer, ni vos contemporains à vous applaudir. Mais, ajoutait-elle, en touchant de son doigt effilé le front du jeune homme, il y a quelque chose là, Gustave, ne désespérez pas du succès.

Cependant, la jeune actrice qui donnait un si bon conseil ne sut pas en profiter pour elle-même; elle avait la plus grande envie de faire un voyage en Italie, et au moment où Gustave la priait de l'y accompagner, on lui refusa un rôle sur lequel elle comptait; elle se dit malade, demanda un congé et partit avec le jeune auteur.

Août finissait. Après avoir quitté Lyon et Genève, ils traversèrent le Simplon, et en sortant de ces longues cavernes humides et sombres, ils furent frappés comme tous les voyageurs de l'aspect délicieux de la vallée de Domo-d'Ossola, où une terre nouvelle semble sourire au voyageur et se parer pour l'accueillir. Là, le soleil resplendit; là, la vigne s'égare en festons verdoyans, le ciel est bleu et doré, et le poète songe aux merveilles qu'il va voir et qu'il croit embrasser d'un coup d'œil. A peine si Gustave avait fait un pas en Italie, et déjà il rêvait aux ombrages poétiques de Tibur et aux magnificences de Rome.

—Nous ne sortirons plus d'ici, disait-il à sa compagne, nous vivrons au milieu des descendans des Romains, gens qui ont dû conserver quelque chose des vertus de leurs ancêtres. Je ferai des vers là où en faisaient Horace et Properce, vous serez pour moi Glycère ou Délie, et la postérité me jugera.

Gustave continua son voyage plein d'un enthousiasme qui s'accroissait à chaque instant, et un soir, après une journée fatigante, il arrriva à Novare, ville vieille et sale qui a néanmoins, comme presque toutes les villes d'Italie, de belles églises. Il était nuit; les rues étaient désertes, les habitans endormis; son postillon le déposa à la porte d'une misérable *locanda* dont la porte vermoulue s'ouvrit à la fin, et dans laquelle il trouva à grand'peine une chambre pour sa compagne et un bouge pour lui; il satisfit ensuite aux exigences de police si minutieuses et si fatigantes en Italie, il inscrivit son nom sur le registre de la *locanda*; et quand on lui demanda sa condition il prit la qualification d'homme de lettres, puis il alla se coucher.

Le lendemain, Gustave s'éveilla au soleil naissant, et il voulut sortir de la *locanda* pour aller respirer l'air du matin et ne se présenter à sa compagne qu'à une heure convenable. Dans le misérable vestibule qui conduisait à la porte d'entrée, il fut arrêté par un homme jeune encore, grand et maigre, d'une figure majestueuse, quoiqu'un peu altérée, et dont le front et le regard peignaient l'intelligence; les vêtemens de ce personnage ne répondaient en aucune manière à l'élégance de sa figure ni de son maintien; il portait des culottes de satin, des bas de soie qui auraient utilement occupé les talens de la ravaudeuse; un habit noir, exactement fermé sur la poitrine et dont les coudes mûris par de longs frottemens étaient sur le point de s'entr'ouvrir. C'était un poète, le poète de la *locanda*; hélas! en Italie, la plus misérable auberge a son poète, comme elle a son barbier et son boucher. Celui-ci s'inclina devant Gustave et, après trois saluts respectueux, il étendit vers lui ses bras :

— O mon frère! dit-il, permettez à un poète, nourrisson des Muses comme vous, d'accueillir votre arrivée.

Puis, entr'ouvrant son habit, il en tira un papier proprement plié en quatre; il le déploya et se mit à lire un sonnet en l'honneur du jeune auteur parisien :

— O noble fils d'Apollon! disait le sonnet, la terre sainte et sacrée de l'Italie vient de s'émouvoir à votre venue; l'Arno s'est levé de son lit rocailleux, et secouant sa tête limoneuse, il a d'une voix forte et par trois fois appelé le Tibre; le Tibre a répondu par des cris de joie; les ossemens des anciens Romains se sont émus, les cendres des poètes ont tressailli; venez, venez, noble jeune homme, ajouter un nouveau lustre à notre antique Italie.

Les stances se déroulaient une à une, toujours plus harmonieuses, toujours plus pleines de louanges et de flatteuses prédictions. Le poète s'animait, il élevait son héros, il le divinisait, il attelait pour lui le char triomphateur, et il le conduisait au Capitole, où la couronne du Tasse attendait son front.

Quand le poète eut fini, d'une main il présenta le sonnet à Gustave, et de l'autre il tendit devant lui son chapeau. Ce chapeau disait tout; vieux et usé il déposait encore en faveur de l'homme de génie malheureux qui s'adressait avec une noble confiance à un confrère. Gustave, émerveillé, et dont on venait de chatouiller les fibres les plus délicates du cœur, tira sa bourse et la laissa tomber en rougissant dans le chapeau du poète; celui-ci recommença alors ses majestueuses salutations et il disparut.

— Que la critique parisienne est injuste! se disait Gustave en tenant dans sa main tremblante le sonnet louangeur; que les Français sont indifférens et légers! A Paris on a dédaigné mon talent, on a méconnu le dieu qui m'inspire, et cependant mon nom a passé les Alpes; je suis connu en Italie, on apprécie mes ouvrages, on les loue même... Voilà un homme plein de mérite, voilà un frère, comme il le dit lui-même, qui me tend la main et m'encourage dès mon premier pas.

C'était plus de louanges qu'il n'en avait recueilli dans sa vie entière. Il ne songea plus à aller respirer l'air frais du matin; il courut frapper à la porte de sa compagne :

— Ma chère amie, lui dit-il, pouvez-vous me recevoir?

— Un moment, mon ami, un moment; j'ai si mal dormi cette nuit. Oh! j'ai bien regretté mon petit appartement de la Chaussée-d'Antin... Je suis à vous; j'ôte ma dernière papillote.

Gustave entra radieux, il montra le sonnet, il le traduisit complaisamment à sa compagne; il lui fit voir le Tibre et l'Arno qui se réjouissaient, et dans le lointain il lui montra le Capitole qui l'attendait.

— Vous le voyez, lui dit-il, mes ouvrages sont connus ici; il en doit être de même à Turin, à Florence, à Rome, dans la ville immortelle. Avouez-le avec moi, les éditeurs sont de bien grands misérables! L'Italie a lu mes vers, et cependant mon coquin de libraire prétend qu'il a l'édition entière dans ses magasins.

Dans ce moment-là même, il se fit un grand bruit dans la rue, et l'actrice ouvrit sa fenêtre pour en connaître la cause. C'était une berline anglaise qui arrivait à quatre chevaux, portant avec elle tout l'attirail du *comfort*, qui lui donnait quelque ressemblance avec l'arche de Noé; siége pardevant pour le valet de chambre et le groom; siége par derrière pour les femmes de chambre; impériale encombrée de paquets, de cartons, de boîtes à thé, de manteaux en caoutchouc, tout y était. La berline s'arrêta sous la fenêtre de l'actrice

et on entendit une voix qui de l'intérieur demandait des sandwichs et du porter. L'hôte s'avança gravement avec un flacon de rosolio sous le bras.

— Du porter, mylord, des sandwichs en voici, dit-il, en présentant son rosolio.

Cependant les femmes de chambre descendirent modestement de leur siége, le groom fit un saut jusqu'à terre et il ouvrit la portière; alors une légion de grandes miss blanches et pâles mit pied à terre, la mère les suivit; puis le valet de chambre, aidé du groom, tira son maître du fond de la voiture et le mit sur ses jambes. C'était un gros alderman démesurément engraissé par ses repas patriotiques pris à la taverne de la *Couronne et de l'Ancre* et à qui les médecins de Londres avaient ordonné de se priver pendant quelque temps de soupe à la tortue et de bœuf rôti et d'aller respirer l'air vif de l'Italie. Dès que toute la famille fut sortie de la voiture et lorsqu'elle commençait à se mouvoir en tous sens et à s'étirer comme font les gens qui ont passé la nuit sur le grand chemin, le poète se présenta.

— Tenez, ma bonne amie, dit Gustave à l'actrice, voilà l'homme instruit qui veut bien m'accorder sa louange; voyez quelle noble et belle physionomie!

Le poète de la *locanda* s'avança avec grâce devant l'Anglais, et lui fit trois saluts respectueux; puis tirant de sa poche un papier pareil à celui que Gustave avait encore dans sa main :

— O libre citoyen d'un pays libre! dit-il à l'alderman, la terre sainte et sacrée de l'Italie vient de s'émouvoir à votre venue, l'Arno s'est levé de son lit rocailleux, et, secouant sa tête limoneuse, il a d'une voix forte appelé le Tibre, etc., etc.

— Mon Dieu, s'écria Gustave, il lui récite mon sonnet; il paraît que mon confrère s'occupe non seulement de littérature, mais que la politique ne lui est pas non plus étrangère. Cet Anglais doit être un personnage célèbre; peut-être lord Brougham, peut-être un des membres les plus éloquens de la chambre haute.

L'Anglais cependant suivait de l'œil la bouteille de rosolio et murmurait les mots de sandwich et de porter, sans trop s'embarrasser du Tibre ni du Capitole, dont les noms résonnaient pourtant à son oreille. Quand le poète eut fini, il tendit son chapeau et son sonnet; l'Anglais jeta une guinée dans le chapeau, et sans prendre le sonnet il entra dans la *locanda*.

— Avouez, disait Gustave, que mon confrère a eu une bien mauvaise idée de s'adresser à cet Anglais : c'est peut-être un homme célèbre, mais ce n'est pas, à coup sûr, un homme poli. Pourquoi prendre son argent?

Le poète n'avait pas fini; il s'adressa à la femme de l'alderman. Les femmes anglaises ont en général la prétention d'entendre la langue de Pétrarque; celle-ci était une espèce de bas bleu : elle prêta une oreille attentive à l'Italien :

— Fille de la Tamise, lui dit-il, la terre sainte et sacrée de l'Italie.... le Tibre et l'Arno, etc., etc.

— Encore mon sonnet! s'écria Gustave en frappant du pied.

La dame anglaise prit le sonnet et jeta dans le chapeau du poète une pièce à l'effigie de sa gracieuse majesté Georges IV. Quand la mère fut entrée dans la *locanda*, l'homme aux sonnets voulut s'adresser aux jeunes miss; mais on ne parle pas aux demoiselles anglaises sans leur avoir été présenté, et les filles de l'alderman s'envolèrent sur les pas de leur mère comme une nichée de tourterelles effarouchées. Restait le valet de chambre; c'était un homme sec et nerveux; il était âgé de cinquante ans environ, et avait commencé sa carrière par être matelot, ce qui donne un dédain singulier pour toutes les villes qui n'ont pas le bonheur d'être des ports de mer; il écouta le sonnet du poète sans y comprendre un mot, fit voler à dix pas le chapeau que lui tendait l'Italien, et suivit ses maîtres dans la *locanda*. Le poète s'adressa alors au groom qui, en culotte de velours, les bottes vernies et la veste bleue galonnée d'argent, écoutait la bouche béante :

— Fils de la Tamise, lui dit-il, le Tibre et l'Arno...

Le groom fouilla dans ses poches, il en tira la mèche d'un fouet, puis une demi-couronne, trois shellings et une demi-douzaine de pence qu'il compta gravement et qu'il renferma dans une petite bourse suspendue par un cordon entre son gilet de flanelle et sa chemise. Le poète s'avança vers les femmes de chambre :

— Nymphes de la Tamise ou de la Clyde, leur dit-il, vous allez rendre jalouses toutes les déesses du Latium; les dyrades de l'Arno, les hamadryades du Tibre vont s'enfuir épouvantées de votre beauté, vous allez rendre à l'antique Italie...

Et il tendait le chapeau; la plus agaçante de ces soubrettes s'avança vers lui, et écartant le fatal chapeau, elle lui présenta sa joue :

— C'est trois shellings pour vous, lui dit-elle; un négociant de la Cité donne une guinée.

Gustave était pâle de colère; la jeune actrice le consola :

— Retournons à Paris, lui dit-elle, je vous ferai relire un chapitre de *Gil Blas* que vous paraissez avoir oublié; vous travaillerez, et quelque jour vous bénirez la critique... Ah! dit-elle, en lui tendant un papier comme ils montaient en voiture, vous oubliez votre sonnet... le Tibre et l'Arno... Allons donc, vous êtes un ingrat; songez, mon ami, qu'on ne fait pas partout ni à tous les auteurs l'honneur de les critiquer.

De retour à Paris, les deux jeunes gens se promirent de conquérir, à force d'études et de soins, des applaudissemens mérités et des louanges consciencieuses, et, chose rare! ils y sont parvenus. L'actrice s'est fait un nom assez populaire pour que son directeur et les auteurs, loin de lui refuser des rôles, soient très heureux de les lui voir accepter. Gustave a compris que l'assiduité au travail est la compagne inséparable du vrai talent et que l'art du théâtre est celui qui demande le plus de soins et d'efforts; il a eu du succès, il en aura sans doute long-temps encore. Les journaux, si durs lors de ses débuts, sont devenus aujourd'hui bons et faciles pour ses œuvres; ses amis s'occupent de sa gloire future; ils le voient déjà à l'Académie; ce jour venu, un discours de réception l'attend; il aura ce jour-là des complimens sans fin, des louanges sans restriction; mais la leçon donnée en Italie ne sera pas perdue, et dans la poche de son habit vert à palmes vertes, il glissera le sonet du poète de Novare.

Pauvre Italie! qui loue aujourd'hui tout le monde et dont on ne peut plus louer que les souvenirs!

MARIE AYCARD.
(Courrier français.)

LE SINGE.

Mon cousin Alfred Boyduval avait un singe empaillé sur une console de son salon, meuble exquis de palissandre, incrusté de nacre, d'un travail et d'un fini rares, ravissant de goût, pour la confection et les ornemens duquel les arabesques les plus gracieuses et les marqueteries les plus fantastiques avaient été prodiguées, comme pour un boudoir de comtesse.

Le singe empaillé était d'une espèce ordinaire. Le pauvre Jocko avait même gémi long-temps dans quelque misérable servitude, car sa peau, dépouillée de sa fourrure en maintes parties de son corps chétif, portait les traces de la chaîne et des mauvais traitemens. Cette relique portait un souvenir de misère et de souffrance qui faisait peine à voir.

Plusieurs fois pendant une visite chez Alfred, au beau milieu d'une conversation rieuse et vagabonde, les regards de mon cousin s'étaient portés avec amour vers cette momie; ses yeux alors s'humectaient, et un léger mouvement de plaisir passé glissait sur sa physionomie. Cela commençait à m'intriguer grandement. Qu'y avait-il de si impressif dans cette makaque empaillée? Mon cousin n'avait jamais voyagé hors d'Europe : sa plus longue pérégrination l'avait conduit droit à Naples, et là, cette espèce de quadrumanes n'habite pas les forêts; elle y est trop exotique pour que la vue d'un de ces sujets puisse réveiller une aussi vive et longue rénumération de bonheur local. Evidemment, mon cousin n'avait pas reçu son singe d'une maîtresse chérie; il était trop laid après sa mort, malgré toutes les ressources de l'art de l'empailleur. Que devait-il être pendant sa vie, pelé et rayé qu'il était? Mon cousin n'avait pas fait danser un singe, un Jean-Bonhomme sur la place publique, fi donc! quelle pensée, quand il s'agissait de l'un des jeunes gens les plus élégans, les plus corrects, les mieux fortunés de la capitale, toujours choyé, dorloté par l'amour de sa famille. J'avais épuisé mes conjectures, mon imagination était à bout de voie, ma divination sur les dents. Je me décidai à demander bravement à Alfred l'énigme de cette singerie. J'aurais peut-être dû commencer par là.

Il rit beaucoup de ma curiosité et de la torture morale que l'hôte de sa console avait causé à mon esprit. Il promit de m'expliquer cette possession et ce culte qui m'avaient tant causé de vaines recherches. Mais comme cette histoire tenait, disait-il, à son mariage, il voulut que sa femme assistât à la conversation. C'était pour moi double plaisir, car ma cousine était gracieuse et aimable à affoler.

Ce fut un soir de ce mois de juin. Nous étions assis dans son salon, qui ouvre ses deux croisées sur un élégant jardin de la rue Blanche. Le parfum des orangers montait luxuriant jusqu'à nous. La lune argentait les arbres odorans, nous nagions

dans l'atmosphère embaumée du printemps, au milieu de cette océan d'aromes que dilate et répand plus intense la température de juin. Sa chère Eléonore était à côté de la fenêtre, laissant la brise amoureuse jouer, heureuse qu'elle était, dans les belles touffes de ses cheveux noirs. C'était pour moi un lointain souvenir de ces belles soirées des colonies, alors que par une atmosphère tropicale en respirant un air tiède, on se laisse bercer par une histoire d'amour créole, que les tamarins et les palmiers viennent écouter en poussant leurs branches flexibles jusque dans le salon.

— J'avais vu Eléonore à Naples, me dit Alfred, puis à Rome et à Venise. Alors elle n'était pas libre. Mariée à un vieillard, elle était liée à un moribond, au comte de Moroni. Elle avait les tristesses de la viduité avec les ennuis d'un mariage trop réel; et, entre nous, ce fut bientôt un amour ardent, immense, volcanique, que rien ne pouvait dompter ni modérer. Il fallait qu'il éclatât cet amour de lave et de feu. Le vieillard devait l'apercevoir, et cela fut. Eléonore me dit même qu'à Venise il voulut une fois, pour se débarrasser d'un rival qui inquiétait sa jalouse caducité, me faire assassiner par un de ces sbires qui vendent un coup de poignard comme tout autre service. Je crois qu'il tint parole; mais je fus assez heureux pour échapper au bandit qui m'assaillit une nuit sur le port de Rialto comme je venais de passer en gondole sous les fenêtres de son hôtel. Le mari d'Eléonore l'emporta à Paris. Fou qu'il était! Dans cette ville si propice aux amours, si douce aux amans, si facile à leurs liaisons, si funeste aux jaloux cacochymes et intolérans. J'y courus, c'est à dire j'y revins. Il me semblait qu'on m'amenait Eléonore, à envi, dans ma famille, dans ma maison, dans mon Paris.

Mais le comte de Moroni multiplia les précautions de sa surveillance en raison inverse des facilités qu'offrait à nos relations le laisser-aller de la vie parisienne. Voyant que ses peines étaient souvent en pure perte et qu'une rencontre d'un instant défaisait tout ce que sa cauteleuse adresse avait tramé pendant quinze jours, il se décida, le croiriez-vous, à tenir Eléonore sous clé, absolument comme si nous étions à Tunis et à Bagdad. Il oubliait que nous étions à Paris, et qu'à Constantinople même, le sultan, réformateur des abus, ouvre les portes du sérail à ses Géorgiennes. Maudit il fut mille fois pour son système de geôlier, pour son rôle d'eunuque du harem; mille fois il lui fut souhaité de voir sa vie s'abréger de ces quelques jours infirmes que le calendrier devait encore lui accorder à regret.

— Allons, mon ami, dit Eléonore avec un soupir plus doux que la brise du sud qui caressait en ce moment les fleurs du jardin et les boucles de sa chevelure, ce n'est pas généreux; pardonne-lui de m'avoir emprisonnée; pardonne au moins à sa mémoire, ne fût-ce que pour t'avoir laissé sa femme.

— Tu as raison, Eléonore, laissons-le dormir en paix pour arriver à l'histoire du singe, qui semble là sautiller encore tout joyeux sur sa console.

Mon attention redoubla. Je ne voyais aucune relation rapprochée ou éloignée entre le mari jaloux et le magot empaillé. Quelle connexité y avait-il entre ces deux morts? Alfred allait me le dire. Je pendis mon attention à ses lèvres.

— Eléonore ne sortait donc plus. Il la renfermait comme une esclave. Nous ne pouvions plus nous dire de ces paroles furtives, de ces riens rapides qui valent une éternité de bonheur : à peine si je pouvais la voir de temps en temps à sa fenêtre, et encore le plus souvent il était assis à ses côtés, épiant au passage le moindre regard qui eût traversé l'espace pour monter jusqu'à sa bouche. Je me désespérais, j'étais fou; les projets les plus furieux traversaient ma tête comme des ouragans et la bouleversaient sans y laisser un remède à mes peines. Eléonore, de son côté, subissait un martyre d'amour dans cette torture de la prison et d'une surveillance odieuse.

Un singulier hasard nous sauva, car ce singe que vous voyez fut notre libérateur. Un jour, comme je passais sous les fenêtres d'Eléonore, un de ces Piémontais qui dressent des singes à monter aux fenêtres pour demander un petit sou, faisait faire son manége habituel au singe que voilà. La pauvre bête monta à la croisée sur laquelle s'accoudait tristement Eléonore. Ce fut un trait de lumière, la découverte d'un monde. Colomb ne fut pas plus heureux que moi lorsqu'il vit le ciel couronner ses recherches en face des Antilles.

— Veux-tu gagner vingt francs? dis-je au Piémontais, lorsqu'il eut tourné l'angle de la rue Taitbout, où demeurait le mari d'Eléonore.

— Volontiers, *signor padrone*, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Et ton singe aussi?

— Il est dressé à tout; c'est un animal plus intelligent qu'un chrétien. Il est prêt à vous servir, comme une adroite mounine qu'il est.

— Eh bien! voici ce qu'il doit faire et toi aussi. Demain matin, au numéro 7 de la rue Taitbout, à la maison où une dame a donné tout à l'heure à ton singe, tu lui attacheras au collier un billet que je te remettrai, et tu me rendras le papier dans lequel sera envoyé le sou que la dame lui donnera. Chaque message te vaudra cinq francs.

— A l'œuvre, mon garçon!

Le moyen fut mis œuvre et réussit; le messager aérien s'acquitta de sa mission avec exactitude et bonheur. Des rendez-vous furent donnés, acceptés, changés, contremandés par cette petite poste, dont le mari était loin de se méfier. Nous veillons seulement à ce que le facteur ne portât pas ses missives lorsque la présence de l'argus aurait pu en compromettre le sort.

Heureusement les jours du vieillard étaient comptés. Il mourut, laissant, bon gré, mal gré, à sa femme la fortune avec la liberté, qui valait mieux pour nous. Un an après j'épousai Eléonore, et j'achetai pour un billet de mille francs le singe qui avait été le messager fidèle de nos amours, et qui, devenu vieux lui aussi, ne pouvait plus monter aux fenêtres pour demander le petit sou. Il mourut bientôt, ennuyé peut-être de sa vie opulente, de son far-niente de parvenu, de son existence de fétiche. Je le fis empailler pour le garder comme un souvenir matérialisé de notre bonheur, et nous le conservons avec un respect d'idolâtres. Voilà son histoire : ne vous étonnez pas du luxe dont j'environne sa momie...

Un doux silence d'émotion succéda à cette explication. Et maintenant, quand je vois un singe gravir, matelot agile, les tuyaux de fonte et les balcons de fer pour aller demander un petit sou à quelque belle dame ou gente demoiselle, appuyées négligemment sur leur fenêtre, je me figure toujours qu'il y a un amour attaché à ce manége de gymnastique. Maris jaloux, méfiez-vous des singes qui vont demander un sou aux fenêtres : c'est l'amour de vos femmes qu'ils vont chercher au profit de quelque galant. LÉON VIDAL.

(*Le Tam-Tam.*)

L'ami du pauvre.

De tout temps l'humanité a été ingrate et oublieuse; les contemporains sont, il faut l'avouer, d'une indifférence stupide.

Mais tout a été dit sur cette matière; aussi nous bornerons-nous à citer un fait entre mille.

Le 7 décembre 1792, par le temps le plus affreux, dans le cimetière de Matzleinsdorf, un cercueil fut porté vers une fosse obscure. La neige tombait par flocons, l'air était sombre et glacé, et les vents hurlaient avec un gémissement si extraordinaire, qu'on eût dit que la nature déplorait un grand malheur. Derrière ce cercueil fait à la hâte avec quelques planches qui avaient servi pour l'échafaudage d'un concert, un homme marchait, seul comme le chien au convoi du pauvre.

Cet homme était un vieux musicien qui accompagnait son maître à la dernière demeure. Ni le froid, ni la neige ne l'empêchèrent de s'agenouiller et de prier en silence. Puis il se retira, jetant un dernier regard sur cette fosse que la terre jaunâtre et mouillée venait de recouvrir. « Adieu, dit-il, toi mon maître et mon ami, toi qu'aucun autre que moi n'a su comprendre; adieu, Mozart!... » Et après avoir prononcé ce nom, le vieillard s'éloigna, pleurant abondamment.

Peu de temps après, ce dernier ami, cet unique courtisan de la misère et de la mort fut porté à son tour au cimetière de Matzleinsdorf. Cette fois, le cercueil n'était accompagné de personne. Trouver un ami du pauvre, c'est rare; en trouver deux, c'est à peu près impossible.

On savait pourtant l'histoire de ce vieux musicien et son dévoûment pour Mozart. On se souvenait qu'il avait demandé à être inhumé dans une fosse voisine de celle de l'homme de génie qu'il avait tant aimé, et que sa demande lui avait été accordée. Aussi de nos jours, quand l'Allemagne, aux applaudissemens de l'Europe, a voulu élever un monument à Mozart, après qu'on eut cherché inutilement les traces de la tombe du grand homme, le musicien revint dans la mémoire de certaines gens, et l'on prit des informations auprès de sa famille. Soins superflus! rien n'a pu faire découvrir la fosse du pauvre, ni celle qui en fut voisine; les habitans du lieu n'ont conservé aucun souvenir de ce qu'on leur demande, et les fossoyeurs sont eux-mêmes morts depuis long-temps.

Mozart ne pourra donc être retrouvé. Elevez maintenant des monumens funèbres! Une simple pierre où son nom eût été écrit serait plus précieuse aujourd'hui que ne le seront tous vos magnifiques mausolées, vides de sa dépouille mortelle. Son génie et sa gloire ne perdront rien à ce

que ces ossemens restent ainsi inconnus; mais ne semble-t-il pas que Mozart lui-même refuse à son tour, après sa mort, l'hommage d'une estime et d'une admiration qu'on lui a refusées pendant sa vie?

EXPOSITION
DES
PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

(Sixième article.)

Il paraît que jusqu'à ce jour nous avions oublié de faire une observation importante, qu'une réclamation *importune* ne nous permet plus de différer. C'est que nous n'avions jamais tarifé notre blâme et nos éloges, et que par conséquent nous jugeons sans appel; voilà pourquoi nous disons cela.

Les bitumes ont réclamé, ils demandent une preuve, un fait qui autorise notre sévérité; puisqu'ils le veulent, nous allons citer :

Un de leurs actionnaires, auquel l'expérience est venue trop tard, avait confié à une société bitumineuse le plancher de la salle à manger. La société déploya tout son luxe et tout son savoir-faire. L'actionnaire ébloui plaça sa table sur une mosaïque en bitume indélébile et inébranlable. O vicissitudes des choses bitumineuses! Dès le premier jour la table menaça de s'incruster aussi, l'actionnaire y fit peu d'attention, mais le mouvement d'immersion continuant toujours, le propriétaire vit le moment où il serait obligé de répudier ses chaises et d'en venir aux coussins orientaux sur lesquels on s'assied les jambes croisées. Le bitume redescendait dans les entrailles de la terre, entraînant avec lui le mobilier qu'il devait supporter mais non pas engloutir. Et ce fait n'est pas le seul que nous puissions citer, mais nous sommes trop généreux pour nos ennemis à terre.

D'ailleurs ce n'est pas nous qui frapperons le dernier coup, mais bien M. Hubsch. M. Hubsch a créé une de ces industries nouvelles qu'on ne saurait trop encourager, parce qu'elles se recommandent sous le triple rapport de la solidité, de la beauté et de l'économie. Les carreaux mosaïques de M. Hubsch, que nous avons vu fabriquer sous nos yeux sont complètement homogènes, le feu colore d'une manière différente les terres mélangées, mais leur adhésion est parfaite, rien ne peut l'altérer et ces carreaux mosaïques ont plus de dureté que les carreaux ordinaires. L'éclat et la vivacité des couleurs de ces carreaux dispensent des couches de peintures à l'huile si coûteuses et si difficiles à entretenir; un simple lavage suffit. Au moyen de losanges noirs, blancs ou marbrés on peut multiplier les dessins à l'infini, et nous avons vu des modèles qu'aucun mode de carrelage ne peut égaler. Outre ces qualités qui suffiraient pour assurer l'avenir de cette industrie, il en est une que les architectes et les entrepreneurs apprécieront sans doute, c'est l'économie. Les plus beaux modèles des carreaux mosaïques de M. Hubsch sont presque de moitié moins chers que les carrelages en pierres de liais, et les mosaïques en mastics bitumineux.

Aussi, nous prédisons, et cela sans crainte d'être démentis par l'avenir, que les fours de M. Hubsch, que nous avons vus en pleine activité, dans son usine de Sèvres, finiront par éteindre les fourneaux de bitumes établis sur l'autre rive, au moins pour ce qui concerne les appartemens; quant à nos places, à nos rues et à nos trottoirs, dès que le soleil va luire j'irai graver sur la face du bitume, la dernière date de son règne : Juillet 1839, et au dessous : *De profundis*.

Nous n'en aurons jamais fini avec les choses ridicules. Telles par exemple, que cette niaise invention des cordons conducteurs de la voix.

Ne nous arrêtons pas devant ce fauteuil à cornets acoustiques, ni devant cette barbare invention de lits mécaniques, qui brisent la poitrine pour faire rentrer l'épaule, ni devant ces poupées à ressorts, ni devant ces lits en fer ornés de fleurs que n'a pas faites madame Veni, ni devant ce lit en bronze si exécrable, ni devant cette lourde glace que je voudrais condamner à reproduire à perpétuité les traits de l'inventeur, ni devant ces bons hommes de papier maché, ni devant ces figures de cire; sans doute tous ces produits ont été reçus par le jury le même jour, et c'était un jour de politesse.

M. Lemonnier, fabricant d'ouvrages en cheveux, rue du Coq-St-Honoré, 13, a exposé une multitude de produits tous fort remarquables sous le rapport du dessin, de la pureté et du bon goût; nous signalerons entre autres plusieurs bourses en cheveux d'un travail fort curieux, et des fleurs d'une fidélité parfaite.

Les écrans, les papillons artificiels, de M. de Bemy, faubourg St-Martin, n° 22. N^{os} d'exposition, 77 et 546, méritent surtout nos éloges.

Nous devons à ce sujet rapporter un fait assez curieux. Le 17 de ce mois, le roi, suivi de ses aides-de-camp, visitait l'exposition, lorsqu'un incident imprévu est venu révéler à sa majesté que la France possédait aussi son Xeuxis. Après avoir parcouru une partie des galeries en prodiguant à chacun des exposans des marques d'encouragement, le roi s'arrêta devant ces gracieuses productions du peintre de Bemy : au milieu de ces gazes transparentes où l'artiste jette comme par miracle les créations échappées à son pinceau, se trouvait un cadre renfermant des papillons, non des papillons réels comme on pourrait le croire en les voyant; mais des papillons peints, qui approchent tellement de la nature que la nature même s'y est laissé prendre.

Le roi s'extasiait, lui artiste aussi, devant ce miracle opéré; mais là ne devait point se borner le triomphe de l'artiste,

On sait que les papillons ont entre eux et par la combinaison même de leur organisation un contact qui les entraîne l'un vers l'autre. Or, dans l'une des travées pratiquées dans le centre des salles de l'exposition, un papillon voltigeant au moment de la royale visite, et trompé lui même par l'apparence, vint se fixer sur le cadre qu'admirait les nobles visiteurs.

Il est facile de concevoir l'enthousiasme; on peut se rendre compte des cris d'admiration que devait provoquer cet éloge innocent donné par la nature à l'artiste qui, à force de veille et de travail, est parvenu à l'imiter.

Le roi, juste appréciateur des belles choses, sourit au hasard qui venait en aide au génie, et l'on assure qu'en ce moment le château des Tuileries recèle un paravent chinois dont les dessins exécutés sur satin noir sont un des mille chefs-d'œuvre de l'artiste de Bemy.

Les jardinières anglaises de M. Joseph Agard se recommandent aux amateurs d'horticulture. Les crinolines Oudinot se recommandent aux élégans, et pour finir enfin par un trait de satire; les papiers *incombustibles* brûlent fort bien. Nous en avons fini avec les objets divers.

Maintenant de grandes industries, qui exigent de longs développemens, celles de la typographie et des tissus, se présentent à nous. Les bornes de cet article ne nous permettraient pas de nous étendre assez dans le prochain numéro; nous en donnerons un compte-rendu détaillé.

Nous terminerons cet article en faisant droit à une réclamation. Nous avions cru que les deux maisons Susse, place de la Bourse et du passage des Panoramas, n'en faisaient qu'une. Cette erreur est facile à réparer. MM. Susse de la place de la Bourse, 31, sont les seuls dont nous ayons voulu parler, puisque seuls ils ont eu l'heureuse idée de mettre à la portée de tous les travaux de nos habiles statuaires.

GEORGES JANÉTY.

Mélanges, faits curieux.

LE VIN DE LA ROSE A BRÊME. — La cave de Brême est la plus ancienne de toutes les caves d'Allemagne; elle est située au-dessous de l'Hôtel-de-Ville. Un de ses caveaux, appelé la Rose (parce qu'un bas-relief en bronze représentant des roses lui sert d'ornement et d'enseigne), contient le fameux vin dit Rosenwein, qui a maintenant deux siècles et quinze ans; en effet, c'est en 1624 qu'on y a descendu six grandes pièces du vin du Rhin nommé Johannisberg, et autant de celui nommé Hochheimer. La partie adjacente de la cave contient des vins des mêmes espèces, non moins précieux, quoique âgés de quelques années de moins; ils sont contenus dans douze grandes pièces, dont chacune porte le nom d'un des douze apôtres, et le vin de Judas, malgré la réprobation attachée à ce nom, est encore plus estimé que les autres. Dans les autres parties de la cave se trouvent les différens vins des années postérieures; à mesure que l'on tire quelques bouteilles du Rosenwein on les remplace par le vin des apôtres, celui-ci par un vin plus jeune, et ainsi de suite, de manière que, à la différence de la tonne des Danaïdes, les pièces ne désemplissent jamais.

Une seule bouteille de Rosenwein coûte à la ville plus de 2,000,000 de rixdallers (un rixdaller vaut à peu près 4 fr.) Cette somme paraît au premier abord incroyable; mais il est facile de la vérifier par le calcul qu'un Allemand s'est donné la peine de faire. Une grande pièce de vin, contenant 5 oxhoft de 204 bouteilles, coûtait, en 1624, 300 rixdallers. En comptant les frais de l'entretien de la cave, les contributions, les intérêts de cette somme et les intérêts des intérêts, un oxhoft coûte aujourd'hui 555,657,240 rixdallers, et par conséquent, une bouteille coûte 2,723,810 rixdallers; un verre ou huitième partie de la bouteille, coûte 340,476 rixdalers (environ 1,361,904 fr.), et enfin une goutte, en comptant 1,000 gouttes dans

un verre, coûte 340 rixdallers (environ 1,362 fr.)

Le vin des Apôtres, et surtout celui de la Rose, ne se vend jamais à quiconque n'est pas bourgeois de la ville de Brême ou n'a pas de droit à ce titre. Les bourgmestres ont seulement la permission d'en tirer quelques bouteilles pour leur consommation particulière ou pour envoyer en cadeau aux souverains ou princes régnans. Un bourgeois de Brême, en cas de maladie grave, peut obtenir une bouteille à raison de 5 rixdallers; mais pour qu'on lui accorde cette faveur, il est obligé de présenter le certificat d'un médecin et le consentement du bourgmestre et du conseil municipal. Un pauvre habitant de Brême peut aussi en obtenir une bouteille gratis après avoir rempli les mêmes formalités. Un bourgeois a de plus le droit de demander une bouteille lorsqu'il reçoit chez lui un hôte distingué, dont le nom est renommé en Allemagne ou en Europe.

La ville de Brême envoyait quelquefois une bouteille de vin de la Rose à Goëthe le jour de sa fête.

Pendant l'occupation française, quelques généraux de l'empire ont vidé sans façon une quantité considérable de cette précieuse liqueur; aussi les bourgeois de Brême prétendent que leur ville a payé à la France une plus forte contribution que toutes les autres villes d'Allemagne.

Affreux massacre. — Les journaux le *Sydney-Hérald* et le *Colonist*, publiés à la Nouvelle Galles du sud, lieu de déportation des condamnés anglais, renferment les affreux détails du jugement instruit contre sept déportés. Ces misérables s'étant échappés du lieu de leur détention ont attaqué et pillé un village attaqué par une tribu indigène dans les plaines de Liverpool. Ils étaient à cheval et armés de fusils. Après avoir tué ou mis en fuite les hommes en état de combattre, leur rage s'est assouvie sur les femmes et les enfans. Ils ont conduit leurs prisonniers, les mains liées, dans un endroit où s'élevait déjà un vaste bûcher. Les malheureuses mères avaient leurs enfans attachés sur leurs épaules, et ignorant le sort qui leur était réservé, elles n'osaient crier de peur d'exciter encore la fureur de leurs bourreaux. Un indigène nommé Davey, sa fille et une autre petite fille sauvage furent épargnés. Deux petits garçons s'échappèrent en sautant par dessus une barricade.

Lorsque ces infortunés, au nombre de vingt-huit ou trente, furent arrivés tout près du brasier, on les força en quelque sorte à s'y précipiter eux-mêmes en leur tirant des coups de fusil. Les femmes qui tombèrent à genoux en criant grâce, et leurs enfans furent relevés et jetés au milieu du feu qui s'éteignit sous tant de cadavres. Les corps n'étaient qu'à moitié consumés. Les chiens errans, passés dans cette colonie à l'état sauvage, et les vautours sont venus, pendant la nuit et le lendemain, dévorer les restes.

Les officiers envoyés par le gouverneur pour constater le crime, dont les journaux du pays n'expliquent nullement les motifs, ont été consternés à la vue de ce triste spectacle. Un d'eux a trouvé derrière une cabane un enfant sauvage qui pleurait et criait en cherchant sa mère; il l'a mené à Sidney.

Les coupables avaient eu l'audace de rentrer le même soir dans l'espèce de bagne où ils exécutent leurs travaux journaliers. Un des surveillans ordonna le lendemain matin au nommé Russell de se joindre aux hommes de corvée chargés d'enterrer les morts. «A quoi bon? demanda le condamné, nous avions fait si bien chauffer qu'il ne doit pas rester vestige de ces gens-là. »

On trouva parmi les effets d'un autre condamné un sabre ensanglanté. Des indices de la même nature ont fait reconnaître d'autres coupables. Ils ont été condamnés à mort aux assises de Sydney, et pendus le 18 décembre en présence de tous les condamnés et d'une population immense qui, dans tous les pays du monde ancien et nouveau, est avide de ces tristes spectacles.

— Les nouvelles qui parviennent chaque jour de plusieurs départemens dépeignent avec des couleurs déchirantes l'état d'affreuse misère auquel les orages ont réduit les malheureuses populations. Ce matin, MM. Defitte (Seine-et-Marne), Lepelletier d'Aulnay (Seine-et-Oise), Sevin-Moreau (Loiret), César Bacot, Taschereau (Indre-et-Loire), et Martin (Isère), se sont rendus auprès de M. le ministre de l'agriculture et du commerce, pour lui peindre la situation déplorable dans laquelle sont plongés les départemens qu'ils représentent, et que le fléau a particulièrement frappés. Le ministre leur a promis de saisir aujourd'hui même le conseil d'une proposition qu'il ferait de présenter immédiatement aux chambres un projet de loi pour porter, à un chiffre ren u néc ssaire par les calamités qui viennent de marquer le mois de juin, la somme figurant au budget pour secours aux communes.

Nous apprenons que le conseil des ministres s'est en effet occupé à midi de cette proposition, et que la demande d'un crédit a été résolue.

— Mardi, 18 de ce mois, deux orages se sont rencontrés au-dessus du petit village de Chatenay, situé dans le canton d'Ecouen. Leur choc a donné naissance à une trombe ayant la forme d'un cône renversé et que la poussière et les branchages qu'elle entraînait rendaient saisissable à la vue. En un instant le tourbillon se précipite sur le parc de Chatenay, et tandis que les tuiles, les charpentes et les pierres du château et de la belle ferme qui est auprès volent et s'entrecoupent dans les airs, les arbres sont renversés, les uns déracinés, ou brisés en éclats; les autres, donnant sans doute par leur vaste branchage plus de prise à la trombe, sont tordus et dépouillés de leur écorce. Enfin, en moins de trente secondes, ce parc, d'une quarantaine d'arpens, qu'ombrageaient les plus grands arbres, de belles allées de tilleuls, n'offre plus que l'aspect du chaos, ou plutôt d'un bois au milieu duquel des batteries d'artillerie se seraient donné pendant tout un jour le combat le plus acharné. Il ne reste pas un arbre sur pied. Et cependant l'effort que la terrible colonne a dû déployer ici ne l'a point épuisée, l'œil en suit la marche aux désordres qu'elle a semés sur sa route. Au bord d'un étang, dans la vallée, on voit encore un bois à demi renversé; puis, sans doute, ne trouvant plus d'obstacles, la trombe déracine encore quelques rangées d'arbres dans la campagne, laissant ainsi l'espace d'une lieue entre le commencement et la fin de sa terrible course. Le château et sa ferme ont perdu toute leur toiture et une partie de leur charpente, les murs du parc sont couchés à terre, des débris de cheminées, des colonnes destinées à soutenir des grilles de jardins jonchent les chemins loin des lieux où elles ont été enlevées; mais peu de maisons du village ont été atteintes. La force de cette trombe était telle que des arbres entiers ont été portés à plus de 1,000 mètres, et chose extraordinaire, les uns ont été portés du nord au sud, et les autres du sud au nord.

— On écrit de Saint-Pétersbourg, 6 juin, au *Journal de Francfort* :

« Les débris de la grande armée de Napoléon, qui, il y a vingt-six ans, étaient disséminés en Russie, vivent en partie encore maintenant. Il y a un an environ que mourut comme cosaque du mont Oural Charles Bertue; il était chasseur à cheval dans l'armée française, et avait été fait prisonnier en 1812. Il était resté en Russie, s'y était marié, avait servi vingt ans dans la ligne, tout en exerçant le métier de cordonnier; son âge avancé le força de prendre son congé. Ses supérieurs lui accordèrent la permission de retourner dans sa patrie et lui firent même obtenir une somme de 500 roubles, mais il renonça au voyage, parce que, disait-il, il ne trouverait plus de connaissances en France, et que, en sa qualité de vieillard, il ne pouvait plus être d'aucun secours.

»Un autre prisonnier français a épousé une Mordvine et vit encore parmi les Mordvins dans le gouvernement d'Orenbourg; il porte une longue barbe rousse et a presque oublié sa langue maternelle. A Orenbourg même il y a un Polonais qui a fait la campagne d'Egypte sous Napoléon. »

Revue des Tribunaux.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE.

MM. Francisque et Victor Duclosel, de Rostaing et de Perdreauville ont été cités devant la 7e chambre pour infraction à l'article 19 de la loi du 9 septembre 1835, qui veut que le gérant d'un journal soit remplacé dans le délai de 15 jours, sous peine de 1,000 fr. d'amende par chaque jour de retard, conformément à la loi du 18 juillet 1828.

A l'ouverture de l'audience, M. de Perdreauville explique au tribunal que depuis dix-huit mois environ il n'a plus aucun intérêt dans le journal, et demande en conséquence à être mis hors de cause; le tribunal, faisant droit à cette demande, renvoie M. de Perdreauville des fins de la plainte portée contre lui.

M. V. Duclosel explique ensuite que n'ayant pas pu trouver de gérant, dans le délai voulu par la loi, il a été obligé de demander un second délai, puis un troisième, que M. le procureur du roi a bien voulu accorder; cependant le terme de ce troisième délai est encore arrivé avant que le gérant actuel, M. Larcher, ait pu remplir toutes les formalités voulues, parce qu'étant alors gérant du journal le *Droit*, il n'a pu cesser ses fonctions assez à temps pour prendre la gestion du *Journal général de France*. M. Duclosel demande que le tribunal, ayant égard à ces circonstances, tout à fait indépendantes de sa volonté, veuille bien le renvoyer des fins de la plainte.

Mais le tribunal considérant qu'il est constant que les sieurs Duclosel et de Rostaing se sont rendus coupables des faits prévus par les articles 4 de la loi du 18 juillet 1828 et 19 de la loi du 9 septembre 1835, condamne les sieurs Duclosel et de Rostaing en 22,000 fr. d'amende et aux dépens, et fixe à deux années la durée de la contrainte par corps.

Revue Dramatique.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Première représentation de *la Tarentule*, ballet-pantomime en deux actes, par M. Coraly, musique de M. Casimir Gide.

L'excellent *Dictionnaire de Musique* du docteur Lichtenhal, récemment traduit par MM. Mondo et Escudier frères, contient de curieux détails sur l'insecte qui est, sinon le héros, du moins le prétexte du nouveau ballet, et sur le *tarentisme*, nom donné à la maladie soi-disant produite par la morsure de la tarentule.

Nous renvoyons à tous les ouvrages spéciaux pour ce qui concerne l'histoire naturelle de cette araignée, et nous nous bornerons à dire que l'opinion qui a long-temps eu cours, que la piqûre de la tarentule occasionne une dansomanie névralgique, est née au temps où le charlatanisme prétendait faire de la musique un remède universel, alors que J.-B. Porta, dans la *musique panacée*, affirmait sérieusement que les instrumens faits avec le bois d'arbustes médicinaux produisent une musique empreinte des propriétés curatives attribuées à ces plantes. D'après ce système, on devait essayer de guérir les rhumes de cerveau en administrant au malade un petit air exécuté sur une flûte en racine de réglisse.

Un célèbre médecin italien du 17e siècle, Baglivi, raconte qu'une femme dont la jambe était devenue subitement enflée, et qui éprouvait des étouffemens et des spasmes violens par suite, à ce qu'on croyait, de la piqûre d'un insecte venimeux, eut recours, comme c'était l'usage à cette époque, à l'assistance de la médecine lyrique. Les musiciens arrivèrent près de son lit et demandèrent à la malade de quelle couleur et de quelle grosseur était la tarentule dont elle avait été mordue, afin de *pouvoir préluder dans un ton convenable*. La malade répondit qu'elle ne savait pas si elle avait été mordue par une tarentule ou par un scorpion. Les musiciens, dans l'incertitude, essayèrent deux ou trois airs sans le moindre effet; mais au quatrième, la malade parut attentive. Elle soupira d'abord et fit quelques sauts. Ensuite elle commença à danser d'une manière si extravagante et d'une telle force qu'elle fut bientôt délivrée de tout mal. Depuis cette guérison, ajoute Baglivi, elle jouit de la meilleure santé; mais tous les ans, à l'anniversaire de sa morsure, elle éprouvait de nouvelles attaques, quoique plus faibles, qu'on guérissait de la même manière, c'est-à-dire par le moyen d'une dose d'entrechats. Dans ce temps-là l'orchestre-Musard aurait tenu lieu de pharmacie.

Aujourd'hui les médecins et les naturalistes nient unanimement le *tarentisme*. Ils prétendent que ce n'est qu'une maladie simulée, une jonglerie inventée et exploitée jadis par les femmes nerveuses ou par des mendians, les unes pour tromper leur entourage, les autres pour piper des aumônes. Il n'est resté de tout cela que le nom de *tarentelle* donné à une danse vive et échevelée, telle que celle à laquelle se livraient les amateurs du genre sous prétexte de morsures.

Inutile de dire qu'en dépit des assertions de la médecine moderne, l'auteur du nouveau ballet n'a pas manqué, pour le besoin de son œuvre chorégraphique, de rendre à l'araignée calabraise les propriétés de son venin gonflé de pirouettes et de jetés-battus irrésistibles. Au lever du rideau, le théâtre représente une douzaine de guitares. Un jeune villageois, Luigi, accompagné d'autres virtuoses rustiques, est occupé à donner une sérénade sous les fenêtres de son amante, fille de la maîtresse de poste. Au beau milieu de leurs accords, les concertans aperçoivent une troupe de bandits qui traversent les rochers du fond, entraînant les produits de leurs rapines, parmi lesquels on distingue plusieurs malles et un femme charmante. Luigi et ses amis jettent leurs guitares, prennent leurs carabines et se lancent à la poursuite des brigands. Bientôt Luigi reparaît; il a été vainqueur dans son expédition contre les voleurs et ramène triomphalement les malles et la femme charmante. Celle-ci octroie à son libérateur la récompense honnête d'usage, ce qui le met à même d'obtenir sur-le-champ la main de Laurette, la fille de la maîtresse de poste, qu'on lui avait jusqu'alors refusée à cause de son manque de fortune. On procède aux apprêts de la noce. En vain un médecin ridicule, se disant veuf et qui, pendant qu'on relayait sa chaise, s'était épris de la jolie fiancée, offre à Laurette de l'épouser avec plusieurs milliers de ducats de rente. Cette proposition est dédaigneusement repoussée. Tout à coup, au moment où les danses sont le plus animées, Luigi arrive les cheveux en désordre, l'air égaré. Piqué par une tarentule, il est en proie à un accès de danse chaude. Le médecin, après lui avoir tâté le pouls, déclare qu'il ne tardera pas à exhaler son dernier entrechat.

Laurette, désespérée, fait signe au vieil esculape qu'elle consentira à l'épouser s'il parvient à sauver Luigi. L'offre est acceptée; le docteur administre au moribond un cordial souverain; il lui rend la vie et lui prend sa maîtresse.

Au second acte, il fait nuit, le mariage a été célébré à la paroisse. Laurette, installée dans la chambre nuptiale, revoit Luigi, qui lui demande deux heures de sursis afin d'avoir le temps d'aller solliciter la protection de la belle et puissante dame qu'il a sauvée des mains des brigands, pour faire casser cette odieuse union. Le vieil époux arrive galant et empressé, et Laurette s'ingénie à inventer toutes sortes de ruses afin *de se soustraire à sa tendresse* (style du livret). Ainsi, elle feint d'avoir été, elle aussi, mordue par une tarentule; elle se livre à des pas désordonnés, ce qui lui donne l'occasion de lancer au docteur un bon nombre de coups de pied convulsifs, jeu de scène qui, soit dit en passant, n'est pas du meilleur goût. Puis elle tombe comme morte et se laisse porter en pompe au cimetière. Par parenthèse encore, cette scène d'enterrement pour rire est puérile et inconvenante. Laurette ressuscite au moment où le médecin, qui s'était cru veuf, retrouve sa femme dans la personne de la belle dame enlevée par les bandits. Rien ne s'oppose plus au bonheur des deux tendres amans, qui en rendent grâces au ciel et à la tarentule.

L'auteur du *scenario* est, dit-on, un de nos grands faiseurs en réputation, que nous ne nommerons pas. C'est M. Scribe. Il a mis dans son œuvre tout juste assez de piquant et d'invention pour constituer ce qu'on appelle une pièce d'été.

Le principal élément de succès du nouveau ballet est dans le talent mimique et dansant de mademoiselle Fanny Elssler. Cette fois encore elle s'est montrée remarquable sous ces deux rapports; elle a surtout dansé la tarentelle avec une animation et un *brio* tout italiens.

M. Coraly a bien réussi en général dans le dessin des pas et des danses d'ensemble. La musique, de M. Casimir Gide, offre le genre de mérite que doit principalement comporter, suivant nous, une musique de ballet, celui d'expliquer la situation et la pantomime au moyen d'airs connus, agréablement encadrés.

On retrouve dans les décors de MM. Feuchères, Sechan, Desplechin et Diéterle l'éclat et la vérité de touche qui distinguent d'ordinaire cet habile quatuor.

A. C.

THÉATRE FRANÇAIS.

Le directeur et les sociétaires. — Débuts de mademoiselle Avenel. — Mademoiselle Victorine Dubois. — Mademoiselle Rachel. — — Mademoiselle Mars.

Les recettes baissent à la Comédie-Française et les dissensions s'élèvent; le second fait est la conséquence du premier. Dans toutes les affaires pécuniaires, la caisse est le diapazon de l'harmonie, on ne pense guère à se disputer quand on roule sur l'or, la mauvaise humeur n'arrive qu'alors qu'on est sans le sou; aujourd'hui la position des sociétaires avec leur directeur ressemble à celle du Joueur avec Angélique, et on peut dire à ces messieurs comme Hector à Valère :

Quand vous êtes sans fonds, vous êtes *fort hargneux*,
Et quand l'argent renaît, votre *colère* expire :
Votre bourse est, messieurs, puisqu'il faut vous le dire,
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre *humeur* ou le froid ou le chaud.

En effet, les dernières recettes de mademoiselle Mars et de mademoiselle Rachel étant tombées très bas, par l'effet de la chaleur, par le départ des provinciaux venus pour l'exposition, et surtout par suite de cette loi générale, qui veut que toutes les vogues finissent, il en est résulté un état de perturbation, un besoin de révolte intestine parmi les sociétaires, qui se sont résumés en avalanches de griefs, en tonnerres de reproches, en torrens de récriminations devant nécessairement amener la retraite de M. Vedel, qui ne pourra jamais résister au chorus de haine et de proscription, aux houras de réprobation qui le poursuivent, à tel point qu'il pourra bientôt dire, comme François Ier après Pavie : *Tout est perdu, fors l'honneur.*

Si l'on en croit les sociétaires, dont les justes plaintes n'excusent pas l'ingratitude, la gestion de M. Vedel aurait été désastreuse pour eux, non seulement par ses mauvaises opérations administratives, mais encore par ses dépenses absolument inutiles; il est de fait qu'en présence d'une prospérité sans exemple depuis un an et d'une vogue sans analogue depuis cinquante, les parts ne se sont pas élevées à cent louis. Les sociétaires effrayés, se demandent ce qu'ils vont devenir en présence d'une subvention fort menacée par les chambres, d'un été sans recettes et de deux actrices payées fort cher, dont l'une commence à réciter les beaux vers de Racine devant 1700 fr. de recette et dont l'autre défend l'honneur de *Mademoiselle de Belle-Isle* devant les banquettes.

La Comédie-Française va retomber dans son état normal; avant six mois, mademoiselle Mars ira se retrancher derrière Célimène et Araminte, et mademoiselle Rachel derrière Hermione et Roxane. Mademoiselle Mars en est arrivée au moment où les créations lui deviennent de plus en plus chanceuses, une chute dans une pièce nouvelle mettrait fin à sa carrière dramatique, car elle n'est plus dans l'âge où l'on a le temps de se rattraper. Mademoiselle Rachel, de son côté, est très timide sur les nouveaux rôles; sur huit rôles qu'elle a joués, quatre ne lui ont pas été favorables, Esther, Laodice, Aménaïde, Monime, ont été pour elle des écueils contre lesquels elle est presque venue échouer, et l'on conçoit l'hésitation qu'elle met devant de nouvelles tentatives qui peuvent compromettre aujourd'hui son immense succès. On nous annonce depuis long-temps *Zénobie* et *Marie Stuart*, mais nous doutons que mademoiselle Rachel se décide sitôt à passer de Racine à Crebillon, et de Corneille à M. Lebrun, car la transition sera rude et le pied pourrait bien lui glisser sur la poésie rocailleuse de ces messieurs.

Tout cela n'est pas rassurant pour l'avenir de la Comédie-Française, qui va avoir un rude été à passer : aussi cherche-t-elle une autre Rachel dans un genre quelconque; reine ou princesse, soubrette ou grande coquette, peu lui importe,

sans se douter que la même génération ne voit pas deux fois un pareil phénomène de vogue, et que les actrices qui font pendant un an des recettes de six mille francs dans la vieille tragédie, sont de ces *rarae aves* qui n'éclosent que tous les cinquante ans. Mademoiselle Avenel et mademoiselle Victorine Dubois ne sont pas de ce genre; ce sont des talens comme on en voit éclore tous les jours, des élèves qui récitent leur rôle sans faute, dans des conditions d'école et de tradition; on s'aperçoit qu'elles ont profité des leçons de leurs maîtres; elles chantent sur le même air tous les rôles du répertoire, déclament les reproches d'Agrippine comme les confidences de Jocaste, et débitent les espiègleries de Lisette comme les niaiseries de Martine. Nous ne prétendons pas dire pour cela que ces débutantes ne soient pas un jour de l'étoffe dans laquelle on taille les sociétaires; elles nous paraissent avoir tout ce qu'il faut pour faire leurs vingt ans et gagner leur pension de six mille francs, tout comme mademoiselle Dupont et madame Paradol. Mademoiselle Avenel est jeune, alerte; elle a de l'œil et de l'organe; vienne l'habitude de la scène, et elle nous déblaiera aussi bien qu'une autre Regnard, Molière et Marivaux, devant cent écus de recette. Quant à mademoiselle Victorine Dubois, nous ne lui croyons pas les mêmes dispositions pour son emploi; nous ne lui trouvons ni assez de défauts ni assez de qualités pour découvrir en elle les germes d'un talent tragique. Elle manque de physionomie, de puissance et de chaleur; elle a le geste gauchement académique, en un mot, elle nous a paru jusqu'à présent un peu au dessus de mademoiselle Charton, et fort au dessous de madame Paradol.

Un autre début qui n'a guères fait plus de sensation, c'est celui du second fils de Monrose, le meilleur comique qu'ait eu la Comédie-Française depuis Dugazon. M. Eugène Monrose est destiné à l'emploi des jeunes premiers de tragédie et de comédie; c'est un jeune garçon fort inexpérimenté, mais qui ne paraît pas manquer d'intelligence; s'il peut acquérir de l'aplomb, de la grâce et de la mesure, ce sera peut-être un très agréable Britannicus et un suffisant Damis. Nous lui souhaitons de porter un jour l'habit brodé de Dorante et la tunique de Cinna, avec autant de succès que son père porte la cape de Sganarelle et la casaque de Mascarille.

OUVERTURE DU CASINO.

Le Casino a déjà donné trois fêtes splendides. Chaque fois une réunion des plus élégantes et des plus nombreuses est venu admirer ce nouvel Eldorado qui deviendra le rendez-vous de toute l'aristocratie. Une belle allée d'orangers embaumant l'air de leurs parfums, de vastes salons parés et coquets, offrant aux amateurs une collection de journaux, d'album, de revues et de romans nouveaux, une riche rotonde peinte en fresque par d'habiles artistes, puis un jardin spacieux gracieusement encadré dans une ceinture de fleurs, çà et là des bouquets d'ombre odoriférans, des cascades, des jets d'eaux aux lignes capricieuses; dans un bassin des cygnes dessinant de gracieux méandres; pour horizon un groupe de rochers dont les cimes en se mariant forment une arche de pont de l'effet le plus pittoresque, et partout dans les bosquets, dans les sentiers bordés de mousse, sous le feuillage des orangers, au milieu des fleurs, dans l'enceinte de l'hémicycle, dans les salons, tout autour de l'orchestre que dirige la magique baguette de Jullien. Tel est le spectacle vraiment féerique que nous offre le Casino de la Chaussée-d'Antin.

Les cent quarante musiciens réunis dans la rotonde du Casino, et leur habile chef, M. Jullien, ont recueilli les plus justes applaudissemens. Parmi les morceaux exécutés avec un ensemble et une verve que l'on rencontre rarement dans une telle masse d'instrumentistes, nous avons remarqué la marche triomphale de Sixte-Quint au Concile. Cette œuvre attribuée à M. Roch-Albert, ne serait pas désavouée par les maîtres de l'art, et nous pensons que ce pseudonyme cache un compositeur éminent. Nous devons aussi une mention au quadrille des fleurs, exécuté par quarante jeunes filles vêtues de blanc et de rose, dont les danses gracieuses ont été vivement applaudies, comme l'une des plus heureuses innovations des fêtes du Casino.

Revue des Modes.

Placer le nom d'Alexandrine en tête d'un article mode, c'est personnifier la mode elle-même; c'est la rappeler à tous ceux qui l'ont connue et appréciée dans la maison que nous citons. Nous avons vu ces jours-ci dans ses brillans magasins de la rue Richelieu, des pailles de riz et de magnifiques pailles d'Italie, ornées de crêpe lisse blanc, rose, paille ou bleu de ciel et enrichies d'oiseaux bleus, verts ou ponceau.

Alexandrine a créé de nouvelles et délicieuses coiffures pour les réunions brillantes de Bade.

Pour revenir aux spécialités de la mode et parler de ses mille accessoires, dont l'unité forme l'élégance, nous dirons que cette semaine a été féconde en châles de mousseline, d'organdi, de dentelle. Aux uns les broderies délicieuses et les hautes garnitures d'Angleterre, telles que madame Payan les compose pour la femme à équipage; aux autres la simple rivière et la garniture en points de Paris pour les pauvres petites élégantes qui se promènent à pied! Puis pour toutes des châles en organdi à filets blancs, d'une légèreté, d'une simplicité charmantes. Des mantelets tout unis en mousseline à double châle, avec triple rangée de petites dentelles tout autour. — Nous ne vous dirons rien de plus sur les robes de madame Payan; l'exposition de l'industrie a tout prouvé. Elle a témoigné de ce que peut la perfection d'un travail d'aiguille, l'étude du dessin d'une robe en simple mousseline.

On a vu plusieurs robes en foulards de couleurs, ayant de manches longues en mousseline, retenues au bas de la petite manche de foulard. Ces manches, qui s'harmonisaient bientôt avec le fichu de mousseline, donnaient à ces toilettes un ensemble léger qui était parfaitement convenable pour la saison.

Ce qui est charmant dans le négligé des femmes d'aujourd'hui, ce sont les légers manteaux en mousseline, à grands collets, et tout garnis de points de champ, ou de guipure si on peut. Les manches très larges et sans poignets tombent à la religieuse. Ces manteaux se jettent sur les épaules le matin, pendant la toilette ou pour recevoir les visites d'amis. On n'y met point de ceinture.

Il n'est bruit que de roses, et cela n'est pas étonnant dans ce moment; mais ce n'est pas des rose de parterre ou de buisson qu'il s'agit. Ce sont des roses factices, roses, toutefois, pleines de fraîcheur, de suavité et d'éclat, roses enfin créées par madame Lainé qui, chaque jour, semble répandre de plus en plus les émanations de son ravissant jardin sur la rue de Richelieu. Nous devons citer cette charmante production entre beaucoup d'autres qui ont vogue dans ce moment, et qui à juste titre placent madame Lainé, rue Richelieu, 108, en première ligne dans le domaine des fleurs et de la mode.

L'emploi des fleurs est bien certainement la plus gracieuse, la plus piquante ressource de la modiste. L'élégance d'un chapeau, le charme d'un bonnet est dû bien souvent à une feuille, à une fleur, qui sépare un ruban ou soulève une dentelle.

Nous aurions peu à dire sur la forme des robes, si le souvenir de la maison de mesdames Redon et Frerlet ne nous rappelait quelques toilettes en foulards délicieusement variées par leurs garnitures ou accessoires. C'est aussi dans cette maison tout à fait distinguée que nous avons remarqué des robes de mousseline à corsage montant tout façonné en coulisse et entre-deux brodés, qui étaient d'une grande élégance, et dessinaient parfaitement la taille. On sait que ce genre de façon de robe, bien qu'à la mode, n'est pas toujours avantageux à certaines tournures. Mais le talent que nous venons de citer a conjuré tous les inconvéniens et rien n'était plus élégant et gracieux que les toilettes que nous mentionnons en cet instant.

(*Petit Courrier des Dames.*)

Avis aux Abonnés.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 30 juin, sont priés de vouloir bien le renouveler, s'il ne veulent éprouver de retard dans l'envoi du journal.

Revue de cinq Jours.

25 JUIN. — Les nouvelles d'Alexandrie, en date du 5 juin annoncent un commencement d'hostilités en Styrie. Quelques villages syriens dans les environs d'Antal ont été occupés par les troupes ottomanes; à la suite de ce mouvement, Ibrahim Pacha rassemblait ses troupes sur Antal et Alep.

— La garnison de Paris va être décidément augmentée de deux régimens. Le 39e de ligne est attendu pour le 26 courant, et le 66e est déjà arrivé à Rueil.

— Les trois casernes de la garde municipale du faubourg Saint-Martin, de la rue de Tournon et de la rue Mouffetard, ont continuellement leurs portes gardées par trois sentinelles; un brigadier et une compagnie d'hommes sont toujours prêts à monter à cheval ou à prendre le fusil.

— Le domaine de Navarre (Eure), aliéné, il y a peu d'années, avec l'autorisation du gouvernement par les héritiers d'Eugène Beauharnais, est de nouveau mis en vente par expropriation forcée.

Dans l'intervalle, le château des ducs de Bouillon a été démoli. Il ne reste déjà plus rien des deux résidences de l'impératrice Joséphine, la Malmaison et Navarre.

— Nous apprenons à l'instant qu'un accident est arrivé à Melun le dimanche 23 juin, sur le bateau à vapeur *la Parisienne*, n° 2, allant de Paris à Montereau. Au moment où ce bateau venait de débarquer les passagers qui devaient s'arrêter à Melun, et se disposait à reprendre sa route pour Montereau, un des tubes bouilleurs de la chaudière a fait explosion. Le mécanicien, le chauffeur et un homme de l'équipage ont été tués; quatre autres personnes appartenant aussi à l'équipage ont été blessées plus ou moins grièvement. Les effets de l'explosion paraissent avoir été circonscrits dans le local de la machine, et aucun passager n'a été atteint.

— Une dépêche est arrivée de Rochefort au ministère de l'intérieur, annonçant l'évasion de plusieurs forçats du département de la Seine.

— Le projet de loi relatif à la reconstruction de la salle Favart, examiné aujourd'hui dans les bureaux, a été critiqué par beaucoup de députés. On a pensé, en général, qu'au lieu de reconstruire la salle telle qu'elle était, liée aux maisons qui s'étendent sur le boulevart depuis la rue Marivaux jusqu'à la rue Favart, il vaudrait mieux obliger les adjudicataires à établir une salle de spectacle isolée sur l'étendue du terrain de ces maisons et de l'ancienne salle, et ayant sa façade principale sur le boulevart, sauf à prolonger la durée de la concession.

La plupart des commissaires nommés avaient paru partager cet avis.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu, dimanche 23 et lundi 24 juin 1839, de 3,495 déposans,

dont 534 nouveaux, la somme de 503,861 francs.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 502,500 francs.

— Un orage a éclaté le 18 à Amboise. Les beaux vitraux de la chapelle n'existent plus. Les campagnes offrent le plus affreux spectacle.

---

26. — Constantine, 3 juin : « Le courrier de France arrivé hier a été arrêté près de l'Arouch par une bande de Kabyles. Lors de l'attaque de l'escorte, le maréchal-des-logis Maratier reçoit au bras un coup de feu ; au même instant son cheval blessé s'abat sous lui ; un Arabe court à bride abattue pour arracher la vie au brave maréchal-des-logis. Celui-ci, malgré sa blessure et la chute de son cheval, saisit sa carabine, ajuste l'Arabe, l'étend roide mort, se débarrasse de son cheval et sautant aussitôt sur celui de l'Arabe, il prend le galop et va rejoindre les quelques hommes d'escorte qui avaient pris les devans et emmenaient avec eux le mulet chargé de dépêches. »

— Une lettre d'Oran du 13 juin contient ce qui suit : Les Arabes venus de l'intérieur nous ont annoncé qu'Abd-el-Kader avait transporté son camp vers l'Ouest, et que la plus parfaite harmonie régnait entre lui et le maréchal Vallée. Ainsi, nous n'aurons pas la guerre cette année.

» Il vient peu d'Arabes au marché ; la moisson les retient dans l'intérieur. La récolte des céréales est si abondante que les indigènes ne pourront enfermer tous leurs grains, et seront obligés d'en laisser une partie dehors en meules. »

— Par ordonnance du 14 de ce mois, le roi a nommé à l'archevêché de Lyon, vacant par la mort de M. le cardinal Fesch, Mgr. le cardinal d'Isoard, archevêque d'Auch.

— Le 23 de ce mois, vers dix heures du soir, le courrier de la malle de Gournay montait la côte de Saint-Jacques, près de Darnétal, quand un individu est sorti d'un bois qui borde la route, et lui a tiré un coup de fusil. Le courrier a été grièvement blessé et n'a pu continuer sa route. L'assassin n'a pu être arrêté.

— Aux détails que nous avons publiés sur l'explosion d'un bateau à vapeur, un journal ajoute que, d'après une lettre qu'il a reçue de Melun, douze personnes auraient été dangereusement blessées et le nombre des morts s'élèverait à huit.

— On peut juger maintenant de l'effet que produira la grande vasque de la fontaine de la place de la Concorde. Elle est posée, et a été amenée d'un seul bloc à la place qu'elle doit occuper avec le groupe de génies qu'elle supporte. La foule circulait ce matin autour avec empressement.

— Le préfet de police vient de prendre un arrêté portant qu'il sera procédé à une visite générale des carrosses, coupés et cabriolets sous remise, offerts au public pour marcher à l'heure ou à la course.

— Dans la journée de jeudi dernier, est entré triomphalement, dans les murs du Quesnoy, paré de guirlandes et conduit par son possesseur enchanté, un mouton monstre, âgé de trois ans, merveille de force, de forme et de taille pour son espèce. Ce ruminant, pesé vivant, avait un poids de 70 kilogr. 1|2 ; sa longueur, de l'extrémité du museau à l'origine de la queue, était de 2 mètres 40 centimètres (environ 7 pieds) ; sa hauteur, prise au garot, était de 3 pieds 9 pouces environ; la queue, dépouillée, avait 029 centimètres. C'est le plus gros et le plus grand mouton que l'on ait encore vu.

---

27. — On lit dans la *Vedette du Limbourg* du 22 juin :

« L'évacuation de la place de Venloo a eu lieu hier à quatre heures du matin ; immédiatement après, la garde civique s'est chargée du service jusqu'à l'arrivé des troupes hollandaises, qui doit avoir lieu aujourd'hui.

— Il résulte d'un arrêté du roi Guillaume, en date du 12 de ce mois, promulgué le 22 à Maëstricht par les commissaires royaux chargés de la reprise du Limbourg, que tous les fonctionnaires sans exception conserveront provisoirement leurs fonctions, que personne ne pourra être inquiété à raison d'une participation directe ou indirecte aux événemens politiques ; enfin que la monnaie néerlandaise, de même que les monnaies belges et *françaises*, aura cours dans toutes les transactions.

— Aujourd'hui, à deux heures, les accusés des 12 et 13 mai ont été transférés, dans trois voitures, de la Conciergerie à la nouvelle prison du Luxembourg. Chaque voiture attelée de quatre chevaux, était escortée de dix gardes municipaux à cheval. Les voitures et les hommes d'escorte ont fait le trajet au grand galop; ils ont suivi les quais, et sont arrivés par la rue de Seine.

— Les déclarations de faillite se multiplient d'une manière vraiment effrayante; le mois de juin en sera plus chargé encore que les mois précédens : dans les vingt premiers jours il en a été déclaré quatre-vingt-six, c'est précisément le chiffre du mois dernier.

Les passifs de ces quatre-vingt-six faillites dépassent trois millions et demi.

Enfin, le chiffre des cinq cents faillites déclarées depuis le 1er janvier dernier approche de 35 millions de francs,

—Le nouveau commandant de l'Ecole polytechnique, le général Vaillant, se trouvait à bord du bateau à vapeur la *Chimère*, entré le 18 à Toulon, venant d'Alger.

— Minor Lecomte et Guillemin se sont désistés de leur pourvoi en cassation contre l'arrêt de la cour d'assises de la Seine, qui les a condamnés chacun à cinq ans de prison et à cinq ans de surveillance, comme ayant pris part à la publication du *Moniteur républicain*.

— Il paraîtrait que l'administration a cru devoir faire droit à la réclamation d'une foule d'exposans, signataires de la pétition dont nous avons parlé. On annonce que l'exposition sera prolongée de huit jours ; le mois entier serait indispensable. L'affluence considérable de public qui s'est portée ces trois derniers jours aux Champs-Elysées, démontre tout l'intérêt qu'inspire encore le spectacle de l'industrie française, non seulement à la population parisienne, mais aussi aux étrangers.

— Les quinze premières représentations du *Chat botté*, au théâtre Comte, ont produit une somme de 7,200 fr.

28.— Une enquête est ouverte, à la préfecture de la Seine, pour le projet de construction d'une nouvelle maison d'arrêt destinée à remplacer celle de la Force, sur l'emplacement des propriétés et terrains circonscrits par les rues Traversière-Saint-Antoine, de Bercy, des Charbonniers, et l'impasse existant dans le prolongement de la rue Jean-Bouton (8e arrondissement).

— Des troubles éclatent de tout côté dans les maisons centrales par suite de la mise à exécution du nouveau réglement. Ils viennent encore de se renouveler à Rennes, et l'*Auxiliaire breton*, après avoir annoncé que l'ordre a été rétabli par la présence de la troupe, sans qu'il ait fallu faire usage des armes et approuvé la fermeté déployée par l'autorité, se demande s'il n'y avait pas un moyen terme à prendre entre l'extrême bonté que l'on avait pour les condamnés avant le nouveau réglement et la rigueur extrême de celui-ci : « Peut-être, ajoute-t-il, pourrait-on demander que l'on établit des catégories entre les détenus, dont quelques-uns n'ont pas, par un même degré d'immoralité, mérité des peines aussi sévères que celles du régime maigre et du silence absolu.»

—Une lettre de Venise, le 12 juin, insérée dans la *Gazette de Leipsick*, dit que des lettres particulières annoncent qu'une révolte générale a éclaté en Sicile.

— On écrit de Perpignan, le 23 juin : « La lecture des pièces dans le procès du général Brossart a duré jusqu'à quatre heures et demie du soir. L'accusé ayant été introduit, l'avocat a élevé une question préjudicielle et soutenu que le second conseil de guerre ne devait plus s'occuper des chefs sur lesquels l'accusé avait été acquitté par le premier. Après deux heures et demie de délibération, le conseil de guerre a décidé, à l'unanimité, que le général Brossart serait jugé sur tous les chefs. »

— Il vient d'arriver à Paris une des célébrités du royaume des Deux-Siciles : M. Gennaro Rullo a trouvé le moyen de simplifier la méthode du cardinal Mezzofante qui parle, dit-on, toutes les langues connues. M. Rullo a fait le tour du monde et se fait comprendre à merveille en parlant le patois napolitain, accompagné de la plus vive pantomime. Hier il a visité Versailles et a recueilli toutes les notes nécessaires pour son voyage qu'il compte publier toujours dans son patois. Les employés de tous les établissemens publics comprennent M. Rullo avec plus de facilité que s'il parlait couramment français.

— Le prince de Canino (Lucien Bonaparte), vit retiré dans la villa qu'il a louée près de Munich.

— Un journal de Bordeaux annonce que la diligence de Perpignan à Figuières a été arrêtée le 23 de ce mois, et est au pouvoir des carlistes.

---

29. — La demande d'un crédit de deux millions pour venir au secours des victimes des orages du mois de juin a été vivement appuyée par M. Corne, dans le deuxième bureau, qui croit que cette charge nouvelle sera acceptée par les contribuables comme une chose de justice, et la solidarité d'un malheur commun; qu'il y a même à craindre que la multiplicité des désastres n'atténue trop la proportion des secours pour chaque localité. En somme, ce projet de loi a été bien accueilli par tous les bureaux.

—M. Conte, directeur des postes, vient de présenter au gouvernement un projet d'établissement de paquebots à vapeur de Bordeaux à New-York. Douze paquebots, de la force de 450 chevaux chacun, seraient affectés à ce service qui dépendrait de l'administration des postes. Ces paquebots pourraient au besoin être promptement convertis en guerre ; un bassin serait creusé à Pauillac pour les recevoir.

— Vingt deux millions seraient consacrés à l'exécution de ce beau projet. Il paraît que ce projet a été accueilli par le gouvernement avec une grande faveur. Ordre a été donné à M. Conte de se tenir prêt à présenter ses plans à l'ouverture de la session prochaine.

— On lit dans une lettre de Constantinople du 7 juin, publiée par le *Sémaphore de Marseille:* «Les processions de la Fête-Dieu ont été brillantes cette année par la présence à Constantinople de quatre évêques catholiques de rites orientaux, ce qui a donné aux faubourgs de Péra et de Galata l'aspect de villes exclusivement chrétiennes ; on admire la tolérance et le respect des Turcs pour les cérémonies de notre culte ; ils y assistent avec un recueillement édifiant, que l'on ne rencontre pas toujours parmi nos coreligionnaires.»

— Une grande fête à l'industrie aura lieu dimanche 30 de ce mois, à Tivoli ; elle sera spécialement offerte à MM. les exposans, négocians et artistes. M. et mademoiselle Winther, acrobates anglais, réunissant au plus haut degré la grâce, la force, l'agilité et la hardiesse, donneront une représentation extraordinaire qui se terminera par le pas de Flore et Zéphire, dansé sur deux cordes parallèles. Après leurs danses gracieuses et légères, la grande prairie qui peut contenir plus de 15,000 personnes, sera éclairée par des feux du Bengale. Un ballon enlèvera dans les airs Flore et Zéphire, représentés de grandeur naturelle et faisant allusion au départ prochain de M. et mademoiselle Winther pour l'étranger. Un très beau feu d'artifice terminera cette fête qui réunira, nous n'en doutons pas, toutes les notabilité industrielles.

Le Directeur, BERTHET.

Imp, d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

Du premier semestre de 1839.

INDUSTRIE, STATISTIQUE GÉNÉRALE.

SCIENCES ET HISTOIRE NATURELLE.

MORALE, PHILOSOPHIE.

BIOGRAPHIE, NÉCROLOGIE.

VOYAGES, MOEURS ÉTRANGÈRES.

VARIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

MÉMOIRES ET SOUVENIRS HISTORIQUES.

CHRONIQUES ET LÉGENDES.

NOUVELLES.

AUTEURS CITÉS DANS CE SEMESTRE.

Mme Ancelot.
Anders.
Marie Aycard.
De Balzac.
Mme de Bawr.
Gustave de Beaumont.
Roger de Beauvoir.
Mme Lousse Sw. Belloc.
Berthaud.
Elie Berthet.
Henry Berthoud.
Berton, membre de l'Institut.
A. de Berruyer.
Blanchard.
Casimir Bonjour.
Comtesse de Brady.
Albert de Calvimont.
Capefigue.
Chabot de Bouin.
Ausone de Chancel.
Philarète Chasle.
Charpentier.
F. Châtelain.
Mme Louise Collet.
Edmond Combes.
Baron Creuzé de Lesser.
J.-A. David.
Casimir Delavigne.
Gaetan Delmas.
Emile Deschamps.
Alfred Des Essarts.
Desnoyers.
Alexandre Dumas.
Dumersan.
Dupaty.
Paul Duport.
Escudier frères.
De Feuillide.
Fétis.
Julia de Fontanelle.
Ernest Fouinet.
Gail.
Léon Gozlan.
Ad. de Gueroult.
Eugène Guinot.
Maurice St-Haguet.
Léon Halévy.
Em. Marco de Saint-Hilaire.
Georges Janéty.
Jules Janin.
Le Bibliophile Jacob.
Alph. Karr.
Paul de Kock.
Alph. de Lamartine.
P.-H. Lebas.
Hipp. Lucas.
Stéphen de La Madelaine.
Michel Masson.
Edouard Mennechet.
Méry.
Ed. Monnais.
Hégésippe Moreau.
Théodore Muret.
Nisard.
Amédée Pichot.
Pitre Chevalier.
De Pongerville.
B. Poujoulat.
Le prince Puckler Muskau.
Horace Raisson.
Le comte Jules de Rességuier.
Mme Charles Reybaud.
Saintines.
Georges Sand.
Jules Sandeau.
De Ségur du Perron.
Mme Amable Tastu.
Frédéric Thomas.
Viennet.
Elise Voïart.
Villemain.
Léon de Wailly.

Deuxième Série.

5 JUILLET 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 1.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

L'HORTICULTEUR (1).

C'est surtout quand on voit certains goûts qui remplissent et rendent heureuse la vie d'un homme, que l'on comprend bien que chacun a besoin d'avoir sa madone de plâtre ou de bois qu'il puisse parer à sa fantaisie.

C'est ce qui explique comment des hommes souvent très supérieurs consacrent toute leur vie à quelques fleurs, à quelques insectes, quelquefois à un seul insecte, à une seule fleur; tant un instinct admirable, ou quelquefois peut-être une sage philosophie leur enseigne à présenter le moins de surface possible à la fortune, à vivre tout bas, et à se contenter d'un bonheur facile à cacher aux yeux du monde.

Il ne faut pas croire que l'intensité et la violence d'une passion puisse se mesurer à la petitesse de son objet. Les horticulteurs, qui vivent dans les fleurs comme les abeilles, ont comme elles un aiguillon dangereux. Les passions douces s'entourent de férocité comme on entoure une plante précieuse de ronces et d'épines pour la préserver de la dent des troupeaux.

Cela me rappelle comment me fut un jour dévoilé l'atroce caractère des moutons, que j'avais toujours regardés comme l'emblème de la mansuétude et de la bienveillance. — Monsieur, me disait un berger avec lequel je venais de voyager sur la route d'Épernay, il n'y a rien de si méchant que les moutons; ils n'aiment pas plus l'herbe de ce champ qui est ensemencé, que celle de celui d'à côté qui ne l'est pas; eh bien! ils sont tous dans le champ ensemencé... Brrrr... brrr... Mords là, Médor, brrr... C'est donc pour me faire prendre par le garde et me faire mettre à l'amende. Tenez, en voilà un là-bas.., un noir... qui agace mon chien. Ici, Médor... Il l'irrite à plaisir... Médor, veux-tu venir ici?... allez derrière... il espère se faire étrangler, parce qu'il sait bien que quand un chien étrangle un mouton, c'est le pauvre berger qui le paie. »

Celui qui écrit ces lignes a failli perdre la vie pour s'être permis de dire un jour, à propos d'une giroflée annoncée comme bleue, et qui avait produit des fleurs du plus beau jaune : — A quoi sert-il d'avoir une giroflée bleue si elle fleurit toujours jaune? Mais voici une histoire dont nous avons été témoin.

On se rappelle la fureur avec laquelle on a, il y a une trentaine d'années, cultivé les tulipes dans toute l'Europe, et surtout en France, et plus encore en Hollande.

Un ognon, *semper augustus*, fut vendu 12,000 francs.

Une *couronne jaune*, 1,123 francs et une calèche attelée de deux chevaux bais.

Une tulipe médiocre, le *vice-roi*, fut vendue pour les objets suivans :

Quatre tonneaux de froment, huit de seigle, quatre bœufs, huit cochons, douze moutons, deux tonneaux de vin, quatre de bière, deux de beurre, mille livres de fromage, un lit complet, un paquet d'habits et un gobelet d'argent.

A cette époque on voyait dans les gazettes, aux *Nouvelles étrangères :*

AMSTERDAM. — L'amiral Liefhens a parfaitement fleuri chez M. Berghem.

Mais passons à notre histoire.

Un jour on avisa que les tulipes à fond jaune n'étaient plus belles, que c'était à tort qu'on les admirait depuis si long-temps; que les seules tulipes que l'on dût avoir et cultiver étaient les tulipes à fond blanc; que toute tulipe jaune serait mise à la porte des plates-bandes qui se respectaient, et que leur graine serait maudite et jetée au vent. Les amateurs se divisèrent; on écrivit des lettres, des brochures, des chansons, des pamphlets, des gros livres.

Les amateurs des tulipes jaunes furent traités d'obstinés, de gens enveloppés des langes des préjugés, d'illibéraux, de rétrogrades, de ganaches, d'ennemis des lumières, et de jésuites.

Les partisans des tulipes blanches furent déclarés audacieux, novateurs, révolutionnaires, démocrates, tapageurs, sans-culottes, jeunes gens.

Des amis se brouillèrent, des ménages furent désunis, des familles divisées.

Un soir que M. Muller jouait aux dominos avec un de ses camarades d'enfance, horticulteur comme lui, on parla de tulipes, — des tulipes jaunes et blanches. M. Muller tenait aux jaunes; son ami était pour les idées nouvelles. Mehul, du reste amateur très distingué, venait de passer aux blanches.

M. Muller et son ami, tous deux hommes de bon goût et de savoir-vivre, mettaient la plus grande modération dans leurs paroles, et évitaient avec un soin extrême d'en venir jusqu'à la discussion.

— Certes, disait M. Muller, la nature n'a rien fait de trop : il n'est pas une pierrerie de son r-

(1) La belle publication de M. Curmer, *les Français peints par eux-mêmes*, se poursuit avec le succès que nous avons été un des premiers à lui prédire. Nous en avons extrait, pour l'offrir à nos abonnés, ce spirituel article de M. Karr.)

che écrin qui ne charme la vue ; il est triste de voir des personnes procéder par exclusion. Il est certainement quelques tulipes à fond blanc que j'admettrais volontiers dans ma collection, si mon jardin était plus grand.

— De même, reprit l'ami, désirant de ne pas rester en arrière en fait de politesse et de concessions, j'avouerai que *Erymanthe* (1), toute jaune qu'elle est, est une fleur fort présentable.

— Je ne méprise pas *l'unique de Delphes* (2), malgré son fond blanc, reprit M. Muller.

— Elle n'est pas très blanche, reprit l'ami ; ce n'est qu'au bout de trois ou quatre jours qu'elle se débarrasse d'une teinte jaune qu'elle a en ouvrant ses pétales ; aussi n'en *faisons-nous* pas grand cas.

— C'est cependant de votre collection celle que je préférerais.

Les deux amis étaient dans ces excellens termes quand madame Muller sortit pour faire le thé.

Il est difficile de bien dire par quelles imperceptibles transitions ils en vinrent à l'aigreur, à l'injure, à l'insulte ; mais toujours est-il que lorsque madame Muller rentra, cinq minutes après, elle les trouva sous la table, se tenant aux cheveux et se gourmant de tout cœur. M. Muller avait jeté les dominos au visage de son ami, et la lutte s'était engagée.

On comprend de quelle honte furent saisis les deux antagonistes après que la première effervescence fut passée.

Aussi, dès le lendemain, M. Muller écrivait à son ami :

« Je suis une bête féroce et un homme mal »élevé, recevez mes excuses. Notre ancienne amitié effacera ce moment d'égarement. Ma femme »vous prie de dîner avec nous aujourd'hui. Il y »aura de ces petits choux de Bruxelles que vous »aimez.

»Votre ami,

»Muller. »

» *P. S.* Vous m'obligerez, mon cher ami, de »me mettre de côté quelques-unes de vos belles »tulipes blanches, auxquelles j'ai réservé pour »l'année prochaine une de mes meilleures plates-»bandes. Je tiens surtout à *palamède* (3) et à l'*a-»gate royale* (4). »

Il reçut immédiatement la réponse suivante :

« Je serai chez vous à cinq heures moins un »quart. Vous me permettrez, mon excellent ami, »de vous présenter un horticulteur qui désire ad-»mirer vos magnifiques tulipes.

»Il désire surtout voir votre *ténébreuse* (5), »votre *julvécourt* (6) et votre délicieuse *lisa* (7). »

Par une délicatesse que tous deux comprirent, M. Muller faisait porter son admiration sur les plus blanches d'entre les tulipes blanches, et son ami n'était pas moins poli à l'égard des fonds jaunes.

Cependant le mouvement de générosité de M. Muller ne pouvait se maintenir toujours à la même hauteur ; M. Walter, lui, n'avait fait qu'une concession aussi durable que le sentiment et l'impulsion qui l'avaient causée : celle de M. Muller devait survivre à l'élan.

La terre dans laquelle on mit les tulipes blanches ne fut ni soignée, ni amendée, ni tamisée comme celle destinée aux fonds jaunes.

La seconde année, M. Muller s'aperçut qu'elles encombraient le jardin ; la troisième année, elles furent placées sous une gouttière, elles fleurirent mal ; et M. Muller, après avoir montré ses tulipes jaunes dans tout leur éclat, disait aux visiteurs : Voici ce qu'il y a de mieux en tulipes blanches ; elles m'ont été données par mon ami Walter, et j'y tiens infiniment. Et quand, dix minutes après, il disait : « Je ne comprends pas que l'on puisse cultiver les tulipes blanches, » on se trouvait naturellement de son avis.

On ne connaissait que quatre roses sous le règne de Louis XIV ; aujourd'hui, les horticulteurs modestes, ceux qui ne donnent pas quatre ou cinq noms différens à la même rose, ceux qui ne se laissent pas aveugler par l'amour du nouveau et l'orgueil des découvertes, comptent quarante espèces et plus de dix-huit cents variétés.

Certains amateurs, entraînés par l'ambition de posséder seuls une variété quelconque, recherchent dans les roses les défauts avec autant d'empressement que d'autres y cherchent les qualités. Pourvu qu'une rose soit rare, elle est assez belle et elle l'emporte à leurs yeux sur les plus riches de forme et de couleur, ainsi que sur les plus odorantes. Ces amateurs cherchent depuis cinquante ans la rose verte, la rose bleue, la rose noire et la rose capucine double.

Madame de Genlis, qui dit avoir inventé la rose mousseuse, donne, dans un de ses ouvrages, un procédé pour avoir la rose noire et la rose verte. Le procédé est très simple : il ne s'agit que de greffer une rose sur un cassis ou sur un houx. Nous l'avons essayé, et le houx n'a donné que des feuilles vertes et piquantes et ses baies de corail, et le cassis a produit d'excellent cassis.

Tous les ans, vers la fin de mai, un bruit se répand qu'on a trouvé la rose capucine double ; nous avons fait de longs trajets pour la voir, jusqu'ici nous ne l'avons jamais vue ni double ni capucine. Quant à la rose bleue, c'est en vain jusqu'ici que plusieurs amateurs remplissent leurs jardins du très petit nombre de fleurs bleues que produit la nature, dans l'espoir que les abeilles portant le pollen d'une de ces plantes sur un rosier, il le fécondera et fera naître une rose bleue. Nous avons à ce sujet des idées qui nous appartiennent et dont nous ferons l'essai quelqu'un de ces jours. Les roses décorées des noms les plus noirs, la *nigritienne, ourika*, etc., sont des roses violettes.

Les amateurs sont à l'affût des moindres différences. Ce rosier est remarquable par son bois, celui-ci, par ses aiguillons ; cet autre est précieux par l'absence de telle beauté ; celui-ci tire tout son prix de ce qu'il n'a pas d'odeur ; celui-là vaudrait bien moins s'il ne sentait pas légèrement la punaise.

Plus *un sujet* s'écarte de la rose ordinaire, de la rose que tout le monde peut avoir, plus il acquiert de valeur pour les amateurs passionnés.

Heureux celui qui posséderait un rosier qui serait une vigne, et qui boirait le vin de ses roses ! Nous avons vu un rosier dont le possesseur explique que, depuis *cinq ans* qu'il l'a obtenu de semence, il n'a jamais fleuri. Homme fortuné ! plus fortuné encore si son rosier pouvait, l'année prochaine, n'avoir plus de feuilles !

Un horticulteur distingué était le curé de Palaiseau, petit village du département de Seine-et-Oise, là où mon ami Victor Bohain avait un rosier de haute futaie, grand comme un prunier, un rosier qui est mort dans l'hiver de 1838.

Le curé de Palaiseau a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, au commencement du printemps, au moment où il allait pour la soixantième fois voir fleurir une précieuse collection qu'il s'était occupé toute sa vie d'enrichir.

Il y a quelqes années, ce respectable prêtre céda à un mouvement de curiosité, et alla voir une *collection* appartenant à un Anglais.

Cette collection était une vraie rose mystérieuse (*rosa mystica*), comme disent les Litanies. Le jardin de l'Anglais était un *harem* environné de hautes murailles, dans lequel personne n'était jamais admis, sous quelque prétexte que ce fût. Il était frénétiquement jaloux de ses roses. C'était pour lui seul que ses fleurs devaient étaler leurs riches couleurs, depuis le pourpre jusqu'au rose le plus pâle, depuis le violet sombre jusqu'au thé jaune, jusqu'au blanc ; c'était pour lui seul qu'elles devaient exhaler et confondre leurs suaves odeurs. Un écrivain allemand a dit : « Les gens heureux sont d'un difficile accès. » Notre Anglais était à ce compte le plus heureux des hommes. Personne n'avait jamais vu ses roses. Il était jaloux d'un petit vent d'est qui le soir en emportait le parfum par-dessus les murailles. Et pour compléter les rigueurs du harem, il pensait souvent à faire garder ses roses, ses odalisques, par des eunuques d'un nouveau genre, par des gens sinon aveugles, du moins sans odorat.

Le bon curé néanmoins se mit en route une nuit ; il fit cinq longues lieues dans une voiture non suspendue : il avait alors près de quatre-vingts ans. Il arriva avant le jour, il s'adressa à un jardinier, et, il faut le dire, on l'accusa d'avoir employé jusqu'à la corruption pour engager l'eunuque à l'introduire dans cet asile mystérieux des plaisirs de son maître.

Le jardinier se laissa séduire ou corrompre ; et, aux premières lueurs du jour, il ouvrit doucement, avec une clé graissée, la porte où l'attendait le bon curé, respirant à peine, haletant, oppressé. La porte s'est ouverte sans bruit, les deux complices marchent à pas lents et silencieux. Le jour est si faible, qu'on ne distingue rien encore, mais il semble que l'on respire un air embaumé. On va voir les roses... Tout à coup une voix sort d'une persienne :

« Williams ! ohé Williams, conduisez monsieur hors du jardin. »

Il n'y avait rien à répliquer : il fallut sortir, remonter dans la carriole, et revenir, après dix lieues dans les plus mauvais chemins, sans avoir rempli le but du voyage. Pour consoler le curé, un voisin soutint le paradoxe que l'Anglais ne tenait son jardin si fermé que parce qu'il ne possédait pas une seule rose.

Qui sait ?

En général, les amateurs n'admettent pas tout

(1) Érymanthe, feuille morte, rouge et jaune.
(2) Violet, pourpre et blanc.
(3) Colombin, rouge et blanc.
(4) Pourpre pâle, rouge et blanc.
(5) Panachée, rouge et jaune.
(6) Couleur de tuile, jaune et rouge.
(7) Rouge, orangé et jaune, par menus panaches.

le monde dans leurs jardins : ils ont surtout horreur de certaines espèces qu'ils désignent sous le nom de *fleurichons* et de *curiolets*.

La corruption, l'escalade, la fausse clé, l'abus de confiance, n'ont rien qui effraie certains amateurs pour se procurer une *greffe*, un *œil* d'un rosier qu'ils ne possèdent pas.

En 1828, la duchesse de Berry *obtint*, des *semis* de roses qu'elle faisait tous les ans à Rosni, douze fleurs qui lui parurent d'une beauté remarquable; cependant, comme il ne s'agissait pas seulement d'avoir de belles roses, mais des roses nouvelles et inconnues, elle chargea madame de Larochejacquelein de les faire voir à un célèbre jardinier. Le jardinier, après avoir examiné les fleurs pendant dix minutes, en déclara trois NOUVELLES. L'une surtout lui parut mériter la préférence sur ses deux rivales, et elle fut appelée *hybride de Rosni*.

Deux ans après, au mois de mai ou de juin 1830 c'était la dernière fois que la duchesse de Berry devait voir fleurir ses roses, elle avisa qu'il y avait deux ans qu'elle jouissait du plaisir de posséder seule l'hybride de Rosni, et qu'il était temps de renouveler ce plaisir en le partageant. Elle pensa que ce serait pour le célèbre jardinier un présent de quelque valeur, et elle chargea de nouveau madame de Larochejacquelein de le lui offrir de sa part.

Madame de Larochejacquelein trouva l'horticulteur lisant à l'ombre de deux hauts églantiers chargés de fleurs magnifiques. Il reçut l'offre avec les témoignages de reconnaissance que méritait cette honorable et délicate attention. Mais le bienfait arrivait tard ; il avait eu soin, dans le peu de temps qu'il avait eu les roses dans les mains, deux ans auparavant, de couper à la dérobée deux *yeux* de la plus belle variété; il les avait greffés avec le plus grand succès, et il avait reçu la messagère de la duchesse à l'ombre des deux hybrides de Rosni, sujets plus beaux sans contredit qu'aucun de ceux que possédait Madame.

La plupart des gens qui s'occupent de fleurs, le font plus par vanité que par amour, plus pour les montrer que pour les voir. Les horticulteurs, j'en excepte bien peu, n'aiment pas les fleurs. Quelques-uns plantent dans les cailloux un dalhia (l'incomparable, bordée de blanc) pour *assurer* ses panachures ; d'autres ôtent toutes les feuilles à un *camelia*. M. P***, à la rentrée des Bourbons, guillotina les impériales de son jardin ; les violettes, mêlées aussi à la politique, ont été exilées par Louis XVIII, et plus tard amnistiées. M. de Castres, commandant du château des Tuileries, a fait une consigne contre les œillets rouges. Pendant plusieurs années, après la révolution de juillet, les lis ont disparu des jardins royaux. Nous respectons par dessus tout les passions et les bonheurs, mais la passion des horticulteurs n'est pas réelle.

Alphonse KARR.

(*Les Français, Mœurs Contemporaines.*)



LA COMTESSE D'EGMONT (1).

I.

La comtesse d'Egmont était seule dans son oratoire. A la voir ainsi abandonnée et silencieuse, on n'aurait pu dire si elle était endormie ou éveillée, si elle était plongée dans la prière ou dans le songe. Toujours est-il qu'elle était bien jeune et bien belle. Elle était la fille unique du maréchal de Richelieu, cet homme qui eut tant d'esprit qu'il a passé toute sa vie pour être un très proche parent de Voltaire, et tant de bonheur qu'il est mort, et de sa belle mort, sous le roi Louis XVI après avoir été le compagnon et l'heureux témoin de la gloire de Louis XIV et partagé le bonheur de Louis XV. Par sa noble mère, la fille du maréchal de Richelieu, madame d'Egmont descendait des ducs de Guise ; elle portait sur son écusson la croix de Lorraine et les alérions d'or. Son père, qui l'aimait avec passion, l'avait mariée au plus grand seigneur des Pays-Bas, Casimir-Auguste d'Egmont Pignatelli. Par ce mariage, la nièce du grand Richelieu et des princes de Guise était devenue comtesse d'Egmont, princesse de Clèves et de l'Empire, duchesse de Gueldres, de Juliers, d'Agrigente, et grande d'Espagne de la création de l'empereur Charles-Quint, côte à côte avec les duchesses d'Albe et de Medina-Cœli; en un mot, cette puissante maison d'Egmont descendait en droite ligne des souverains ducs de Gueldres; elle est entrée tout entière dans la tombe avec mademoiselle de Richelieu.

Depuis son mariage avec le vieux comte, la jeune femme qui d'abord avait été enjouée et folâtre, devint peu à peu languissante ; celle qui avait été si fière naguère de ce grand nom de Guise et de Lorraine s'était presque fait oublier, autant du moins qu'elle pouvait être oubliée, si belle, si jeune et si haut placée. Cet hôtel de Richelieu qu'elle habitait avec son mari, tout à l'heure si éclatant et si rempli de joie et de fêtes, était redevenu silencieux et grave comme s'il eût encore attendu le cardinal-ministre. En un mot, c'était plutôt là une calme et décente maison du dix-septième siècle que le palais d'un favori du roi Louis XV, habité par une jeune femme la plus belle du monde, à cette brûlante époque d'entraînement, de sophisme, d'amour et de plaisir. Tout entière à son ennui, madame d'Egmont occupait l'endroit le plus reculé de sa propre maison.

D'ordinaire, quand madame d'Egmont voulait être seule, chacun respectait sa retraite ; son père lui-même, ce frivole Richelieu qui a été jeune et fou jusqu'à la mort, ne se présentait guère chez sa fille à ces heures de silence : il attendait pour la voir que la comtesse, rendue à elle-même, fût redevenue ce qu'elle était dans les salons ou à la cour, une femme pleine de grâces et d'esprit, dont le sourire, dont la voix, dont le regard, dont le geste royal charmaient tous les esprits et tous les cœurs. Car une fois dans le monde la comtesse redevenait une femme du monde : elle était fière, elle était vive, elle était belle, insouciante de toutes les innovations que ce siècle, à force d'indépendance, de cynisme et d'esprit, introduisait chaque jour dans les mœurs et dans les lois. Cette jeune femme, par son intelligence, par son esprit, par sa grâce parfaite, par cette rare élégance de manières qui commençait à se perdre mais dont elle n'avait rien perdu, appartenait bien plus à la société passée qu'à la société présente, bien plus à Louis XIV, le grand roi, qu'à Louis XV, bien plus à madame de Maintenon qui était morte, qu'à madame de Pompadour qui s'avançait : c'était une femme au-delà de cette époque toute sensuelle et dont l'intelligence même était matérialiste ; c'était la seule femme rêveuse de ce temps-là. Aussi plus d'une fois, même à l'instant de sa plus grande joie, tombait-elle tout d'un coup dans ses rêveries profondes ; son œil bleu devenait fixe, son sourire se perdait au loin dans ce monde sans forme qui est l'avenir des âmes tendres ; on eût dit, à la voir ainsi immobile et attentive, qu'elle parlait tout bas en elle-même à un être invisible qu'elle voyait dans son âme. Pauvre jeune femme, d'autant plus à plaindre qu'elle vivait dans un siècle moqueur et sceptique, toujours prêt à rire et à douter ! pauvre femme qui, dans ce siècle de folle joie et de plaisirs furieux et de poésie embrouillée, ne pouvait espérer d'être comprise par personne, elle qui était femme, elle qui aimait, elle qui souffrait, elle qui était poète, elle qui refoulait sa poésie, son amour et sa souffrance dans son cœur !

Comme je l'ai dit, madame d'Egmont était seule dans son oratoire lorsque M. le maréchal de Richelieu se présenta chez sa fille. Il entra si doucement, ou bien elle était si profondément plongée dans ses réflexions, qu'elle ne l'entendit pas venir. Et alors le vieux courtisan, qui ne s'étonnait de rien, s'arrêta indécis ; il allait même se retirer quand tout à coup la comtesse, sortant de sa rêverie, leva la tête et regarda son père comme si elle eût été réveillée en sursaut. Elle était d'une pâleur effrayante, son œil était sec, sa bouche était fermée, ses deux mains se contractaient horriblement. Un autre homme, moins heureux que M. le maréchal de Richelieu, à voir ce visage tendu et ce beau front tout couvert de nuages, et cette pâleur horrible, eût compris que c'était là une femme blessée au cœur ; mais à ces maladies morales que pouvait comprendre M. le maréchal de Richelieu ?

Au reste, la comtesse fut bientôt remise de son effroi : son front se détendit, la couleur revint à sa joue, le mouvement à son sein, le sourire à ses lèvres ; elle présenta ses deux mains à son père, et son père se figura qu'elle venait de se réveiller.

Quand M. le maréchal de Richelieu eut bien regardé sa fille, quand il l'eut regardée avec autant d'amour qu'il en pouvait trouver dans son cœur, lui, le courtisan et le favori des deux rois de France les plus difficiles à flatter, quand il fut tout à fait revenu de sa première surprise, et qu'il eut retrouvé sa fille tout entière, prévenante, docile, soumise, pleine de déférence et de respect :

(1) Nous publions aujourd'hui la première partie de cette piquante nouvelle, écrite pour réhabiliter une des plus charmantes figures du XVIIIe siècle; nous en donnerons la fin dans notre prochain numéro.

— Vous êtes bien surprise, lui dit-il, du sujet de ma visite? et je vous jure, mon enfant, que si c'était tout autre que vous, si vous n'aviez pas du bon sang de Lorraine et de Richelieu dans les veines, j'aurais hésité à vous faire la demande que je vais vous faire.

Ainsi parlait le maréchal; en même temps sa fille le regardait d'un air étonné, mais aussi sans inquiétude, comme une femme revenue de toute surprise, que rien ne peut plus intéresser en ce monde, et qui est prête à tout, à l'extraordinaire comme à autre chose.

Le maréchal ayant attendu en vain une réponse de sa fille reprit la conversation en ces termes :

— Je vous ai souvent parlé, mon enfant, d'un vieux gentilhomme que j'ai connu autrefois à l'armée, qui a nom le vidame de Poitiers. Vous savez que ce vidame de Poitiers a été mon ami, et que moi j'ai été son obligé; qu'il nous a sauvé la vie (excusez du peu), et que depuis ce temps je ne l'ai pas revu. Ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas sur ce vidame est étrange. Il y a tantôt vingt ans (vous n'étiez pas née, ma chère fille!) que mon vieux camarade s'est retiré dans une maison à lui au Marais, une vieille et mystérieuse maison, sur ma parole. On n'y entend point de bruit dans le jour, on n'y voit point de lumière dans la nuit. Quand on frappe à la porte la porte ne s'ouvre pas. Les fenêtres sont fermées, les murs sont muets; la fumée même est discrète et elle se cache; on ne peut rien savoir de plus. Ni le roi, ni le lieutenant de police, ni moi-même, personne ne sait ce qui se passe dans cette maison. On en a fait mille contes, mais ce sont des contes. Enfin, après vingt ans de cette vie et de ce silence, voici mon vieil ami le vidame de Poitiers qui se réveille et qui m'écrit. Ce qu'il me demande, devinez-le, mon enfant, s'il vous plaît.

— Moi, mon père? dit la comtesse légèrement émue.

— Vous-même, ma fille! Voici, reprit le maréchal, voici la lettre du vidame de Poitiers :

« Je vais mourir, mais avant ma mort il faut que je parle à mademoiselle de Richelieu, à madame la comtesse d'Egmont, veux-je dire. Mettez à ses pieds les derniers vœux, et s'il le faut, les dernières volontés d'un vieillard. Adieu! »

La comtesse d'Egmont resta confondue; non que l'idée d'aller voir ce vieux homme lui fît peur, mais je ne sais quel secret pressentiment la vint saisir. D'abord elle voulut traiter en plaisantant la fantaisie de cet homme qui la faisait demander; mais quel fut l'étonnement de la comtesse quand elle vit son père, son père lui-même, qui riait de tout, ne pas sortir un instant de sa gravité, et lui déclarer positivement qu'elle irait au rendez-vous.

— C'est un homme de noble et illustre race, disait le maréchal; c'est un ancien ami de votre mère, c'est un compagnon d'armes qui m'a sauvé la vie, c'est un des nôtres, c'est un vieillard qui se meurt tout seul : il ne sera pas dit qu'il aura en vain imploré ma pitié et ma charité. Certes, cela me touche de voir cet homme vous choisir, vous ma fille, sur votre renom, pour recevoir sa confession dernière, Ainsi donc, soyez digne de vous et de moi; partez; le vidame de Poitiers vous attend.

— Partir! s'écria la comtesse, partir ce soir, tout à l'heure! Y pensez-vous, mon père?

— Oui, ma fille, partir sur-le-champ, tout à l'heure; il le faut, je le veux, je l'ordonne, ou plutôt c'est la mort qui commande, soyez-y!

— Au moins, reprit la comtesse, qui d'instant en instant devenait plus craintive, au moins, monsieur, prendrai-je la permission et le congé de M. le comte d'Egmont?

— Je ne m'y oppose pas, reprit le maréchal.

En même temps il se retira en faisant à sa fille un profond salut.

II.

Madame d'Egmont, restée seule, se trouva dans une grande épouvante. La seule idée de pénétrer ce soir même dans cette vieille maison du vieux vidame de Poitiers lui paraissait une idée horrible. Tout ce qu'elle avait entendu de cet homme et du mystère qui l'enveloppait lui revenait alors en mémoire. Les uns disaient qu'il s'était là enfermé pour un crime, les autres par désespoir; quelques-uns, les plus forts d'esprit, soutenaient que ce n'était pas le vidame qui habitait dans le silence de ces murs, mais bien son âme et l'âme de ses serviteurs qui attendaient la résurrection éternelle. D'ailleurs, que lui voulait-il? et qu'y avait-il de commun entre elle et lui? et que pouvait-elle pour lui et lui pour elle? — Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle en se tordant les mains; et cette jeune femme si fière et si noble, et qui n'avait jamais eu peur, cette âme moitié Guise et moitié Richelieu, moitié ligue et moitié fronde, cette jeune femme qui avait su si bien se taire et si bien cacher le mal qui lui rongeait le cœur que personne ne l'avait soupçonné, eh bien! à présent elle éclate, elle tremble, elle ne veut pas obéir à son père, en un mot, elle se l'avoue à elle-même, et si quelqu'un était là elle le dirait tout haut, en un mot, elle a peur.

Elle eut si peur qu'elle se résolut sur-le-champ à aller trouver son vieux mari, le comte Casimir-Auguste d'Egmont Pignatelli.

Le comte d'Egmont n'était guère né pour être le mari de sa femme. C'était, il est vrai, un gentilhomme de pure race, un homme d'origine princière, mais voilà tout. Or, dans ce dix-huitième siècle si mouvant et si remué, la noblesse toute seule commençait à ne plus suffire; déjà de toutes parts ce n'étaient que gentilshommes révoltés contre leurs blasons, et qui volontiers grattaient leurs parchemins pour y transcrire des livres de philosophie (et ils les ont si bien grattés qu'il a été depuis impossible de retrouver un seul mot sur ces parchemins défigurés); de toutes parts c'étaient des nobles qui se faisaient peuple dans ce peuple, par orgueil et par bon ton, comme si on eût dû les reconnaître à coup sûr, même dans la foule; de toutes parts bouillonnait et fermentait cet esprit de sarcasme et d'ironie qui brisait toute barrière; peu à peu la vanité déplaçait et chassait de ses limites cette vieille aristocratie qui disait à la philosophie de ce temps : *A vous le premier pas, madame*! (héroïsme qui coûta cher à la noblesse). M. d'Egmont était du petit nombre des hommes prudens qui ne cédèrent pas un pouce de terrain à la révolution triomphante, et qui ne l'empêchèrent point de passer outre; mais cette prudence même n'eût rien été aux yeux de sa jeune et spirituelle compagne, si M. d'Egmont n'eût pas été le plus obstiné, le plus cérémonieux, le plus ennuyeux gentilhomme de son temps.

Aussi, quand M. d'Egmont vit la comtesse entrer d'un pas résolu dans sa bibliothèque, il resta muet et interdit : c'était la première fois que sa femme l'honorait de cette faveur. M. d'Egmont était alors occupé à feuilleter ses recueils de brefs et ses collections de bulles; il était plongé tout entier dans ses dissertations sur les décrétales et sur les histoires des conciles; mais, à la vue de la comtesse, il oublia tout à la fois conciles, décrétales, brefs et collections de bulles; il se leva, il vint droit à elle, et, la prenant par la main, il chercha vainement un fauteuil où la faire asseoir.

Mais il n'y avait que des chaises à dossier dans la bibliothèque du comte d'Egmont.

Le comte, qui tenait toujours la main de sa femme, sonna de toutes ses forces, et aussitôt les deux battans de toutes les portes furent ouverts. Au même instant, et comme il s'aperçut qu'il n'avait pas de gants, il passa sa main sous la basque de son justaucorps, et madame d'Egmont, ainsi appuyée sur son époux, traversa toutes les salles de l'hôtel jusqu'à l'estrade du dais. Là M. d'Egmont établit sa femme sur le fauteuil, et lui-même il s'assit sur un pliant à la seconde marche de l'estrade, à la place de son chancelier de Clèves ou de son majordôme de Sarragosse-la-Royale.

Alors seulement la comtesse put parler à son mari. Elle lui dit tout d'abord l'ordre étrange qu'elle avait reçu de M. de Richelieu d'aller ce soir même chez le vidame de Poitiers qui se mourait; qu'elle ne voulait pas y aller, ou du moins ne pas y aller ce même soir, ou du moins pas y aller toute seule. Et elle dit tout ce qu'elle put dire, la pauvre femme affligée, et elle parla longtemps avec cette charmante voix, avec cette expression suppliante, avec ce regard mouillé de larmes, avec toute cette irrésistible terreur qu'elle avait dans l'âme; mais ce fut en vain. Le comte d'Egmont l'écouta avec autant de sang-froid que s'il eût lu une décrétale ou expliqué un concile; il lui dit qu'à la vérité il ne comprenait pas bien pourquoi M. de Richelieu, son beau-père, voulait que la comtesse d'Egmont se rendît du même pas chez le vidame de Poitiers; mais que, puisque tel était l'ordre du maréchal, il fallait obéir, que pour lui il n'y pouvait rien, et qu'il était bien affligé de voir madame d'Egmont si désolée. Il finit par se lever de son siége, par remettre sa main non gantée sous son justaucorps; il reconduisit ainsi sa femme dans ses appartemens, et, après avoir remis en ordre ses décrétales et ses conciles, il partit pour l'Isle-Adam, où il était attendu chez M. le prince de Conti.

La comtesse d'Egmont, restée seule, se dit à elle-même qu'elle n'avait plus qu'à obéir à son père et à son mari.

III.

Quand le gentilhomme servant madame la comtesse d'Egmont eut dit au cocher de la comtesse : *Au Marais, chez le vidame de Poitiers*, le cocher, au lieu de partir comme un trait, selon l'usage, demeura tout ébahi et tout étonné sur le siége de son carrosse. *Le vidame de Poitiers*!

c'était la première fois qu'il entendait parler d'un pareil être; telles étaient d'ailleurs les habitudes de cette maison et l'ordre des visites de la comtesse, qu'il n'était pas un homme de sa livrée qui ne sût à point nommé chez qui elle allait, selon le jour et l'heure de sa sortie. Néanmoins, après un instant d'hésitation, le cocher se décida à fouetter ses chevaux et à s'aventurer dans le Marais.

Cependant le ciel, qui depuis le matin était gros de nuages, se brisa tout d'un coup, tout d'un coup la pluie tombe à flots, et voilà que les murs ruissellent, voilà que les ruisseaux se changent en torrens, voilà que le ciel est en feu, voilà que toute la ville est déserte; car il en est des Parisiens comme de ces insectes qui, dans les belles soirées d'été, s'amoncellent et montent joyeusement dans un transparent rayon du soleil: au premier nuage qui tombe, plus d'insectes, plus de Parisiens! Le cocher de madame d'Egmont eut bientôt franchi la distance qui sépare l'hôtel de Richelieu du Marais.

Mais, arrivée dans le Marais, la livrée de la comtesse ne sut plus que devenir. Où se tenait l'hôtel du vidame? Et quand on aurait su où il se tenait, comment se reconnaître dans cette obscure nuit et par cet orage? Le carrosse, incertain, allait çà et là; les chevaux se cabraient, épouvantés par les éclairs; personne ne se montrait. A la fin la voiture s'arrêta vis-à-vis un certain cabaret tout noir dont l'enseigne flottait au gré du vent avec un son mélancolique et criard. Le valet de pied frappa à la porte du cabaret.

Aussitôt cette porte s'ouvrit, et du fond de son carrosse madame d'Egmont put apercevoir l'intérieur de ce misérable réduit. Tout ce que la misère a de hideux était entassé dans cet étroit espace: des tables tachées de vin, des escabeaux chancelans, un feu à demi éteint, des pots cassés et des verres rougis, un haillon gras taché de lie de vin! Certes, c'était un curieux contraste celui-là: la brillante voiture de la comtesse d'Egmont, ses quatre chevaux fringans, son valet de pied et ses heyduques, l'éclat des flambeaux que portaient deux cavaliers à ses couleurs et cette cabane enfumée et misérable; ici la soie, le velours et l'or et les armoiries, là quelques guenilles et le mur enfumé pour toute tapisserie; dans le carrosse la plus belle, la plus jeune et la plus élégante femme de la cour de France, dans ce cabaret une vieille femme hideuse, en guenilles, décrépite et sourde, qui attendait les chalands éclairée par une lampe infecte. La vieille, voyant la porte de son cabaret s'ouvrir brusquement, était accourue, ou plutôt s'était traînée sur le seuil de sa porte d'un air mécontent et de mauvaise humeur.

Le laquais de madame d'Egmont, qui était fier comme un gentilhomme, car la livrée de la comtesse ne faisait pas déroger, parla vivement à la vieille femme.

— Dis-moi, la femme, où se trouve l'hôtel du vidame de Poitiers?

Mais la vieille femme le regardait sans répondre.

— Je te demande, reprit l'autre en élevant la voix et le geste, la demeure du vidame de Poitiers?

Mais la vieille ne répondit pas; seulement ses regards s'étaient portés sur la belle dame qui se tenait dans le fond de ce riche carrosse, et elle semblait ne pouvoir en détacher ses yeux.

Certainement les gens de madame d'Egmont auraient perdu patience au sang-froid de la vieille femme sans l'intervention de leur maîtresse. Madame d'Egmont, qui plus elle allait moins elle avait hâte d'arriver, mit la tête hors de la portière, comme pour parler à la vieille; mais à l'instant même le tonnerre gronda de plus belle, la lune se voila de nouveau; le vent, qui s'était un peu calmé, se mit à rugir, et l'enseigne du cabaret tourna plus vite que jamais sur ses gonds plaintifs et criards.

La jeune comtesse, sans s'émouvoir, laissa passer l'orage, et, quand son voile eut repris sa place accoutumée, quand ses beaux cheveux furent rendus à leur souplesse naturelle, elle adressa la parole à la vieille femme, et elle lui parla d'une voix si douce, d'un ton si touchant, avec un regard si plein de bienveillance, que la vieille entendit la question sur-le-champ, toute courte qu'elle était.

— Vous demandez le vidame de Poitiers? dit la vieille.

— Le vidame de Poitiers, reprit la comtesse; et au même instant elle fut frappée du changement qui s'était opéré dans les traits de la vieille femme.

En effet, je ne sais quelle profonde terreur s'était répandue tout à coup sur ce visage, naguère impassible. Toujours est-il qu'au seul nom du vidame de Poitiers ses yeux éteints s'étaient ranimés et sa taille voûtée s'était relevée, ses vieilles mains s'étaient contractées, comme aussi cette vieille bouche sans dents et sans sourire. En même temps la vieille répétait tout bas: *Le vidame de Poitiers*! Et, ainsi debout, à la lueur des torches, ses vêtemens agités par l'orage, on l'eût prise de loin pour quelque immense point d'interrogation. Et elle répétait toujours la question: *Le vidame de Poitiers*?

En même temps elle s'approcha encore plus près de la voiture, et, se mettant à la portière, à la place des pages, elle dit tout bas à la comtesse:

— Me parlez-vous bien en effet du vidame de Poitiers? Vous vous adressez bien, ma noble dame: c'est notre voisin. Il y a long-temps, bien long-temps qu'il est mort. Attendez: dix-huit ans de cela, vienne la nuit de Noël. Dix-huit ans! c'est à peine si vous étiez née. Depuis ce temps sa maison est fermée, sa maison est muette, on n'y entend rien, on n'y voit rien. Quelquefois, à minuit, on y chante l'office des morts, mais tout bas, tout bas, et c'est à peine si j'entends chanter, moi qui suis sourde, tout bas, tout bas. O le vieux renégat! On dit qu'il était tout couvert de sang! Et figurez-vous qu'il n'a pas fait une seule aumône, et qu'il est mort sans prêtre, et qu'il n'a pas été enterré en terre sainte!.... Vous voulez aller chez le vidame? Au fait, on dit qu'il a donné sa maison au premier qui osera la prendre; et depuis dix-huit ans je vous dis que personne n'y est entré, ni pauvre, ni riche, ni la justice, ni les héritiers, ni les mendians, ni les vagabonds, ni les voleurs, ni les amoureux, ni personne, excepté le hibou. N'allez donc pas chez le vidame ce soir, n'y allez pas cette nuit, n'y allez pas! Qu'allez-vous faire chez le vidame? quel malheur allez-vous chercher? qui vous a faite si hardie, vous si belle et si jeune, que d'aller dans un lieu où je ne voudrais pas aller, moi si misérable et si vieille? Qui vous l'a dit? qui vous l'a ordonné? répondez-moi!

La comtesse, qui tremblait, répondit à la vieille femme:

— C'est l'ordre de mon père et l'ordre de mon mari, et je dois aller chez le vidame de Poitiers ce soir.

La vieille se tut, elle parut réfléchir; puis, sans quitter son poste, elle dit au cocher:

— Tu vas aller tout droit ton chemin; tu détourneras à gauche, puis à gauche, puis encore à gauche, toujours à gauche; je t'arrêterai quand il sera temps.

Et voilà la voiture partie de nouveau. Et ce devait être une chose bizarre, cette vieille femme en guise de page galonné, ses cheveux blancs flottans, tout droits et tout roides, ces hideuses guenilles qui faisaient tache sur les panneaux de la voiture chargés de la croix des Guise, du casque des Richelieu et du glaive d'Egmont.

Enfin la voiture s'arrêta vis-à-vis une immense porte cochère. Aussitôt la porte s'ouvrit à deux battans et les chevaux entrèrent dans la cour.

La vieille femme, qui n'avait pas quitté son poste, ouvrit la portière, déploya le marche-pied, et tendit son bras décharné et au bout du bras sa main livide à la jeune comtesse, qui descendit pâle et tremblante sur le perron de l'hôtel; le perron était recouvert d'un tapis chargé de fleurs.

Alors commença pour la comtesse le spectacle que je vais vous raconter.

IV.

L'hôtel de Lusignan (ainsi s'appelait la maison du vidame) était aussi éclatant au dedans qu'il était sombre et triste au dehors. Jamais l'ancienne fée protectrice de cette noble famille, éteinte aujourd'hui, n'avait habité palais plus brillant, n'avait donné de fête plus magnifique. A peine la jeune comtesse eut-elle mis le pied sur le perron du palais qu'aussitôt une douce musique se fit entendre; un gentilhomme se présenta qui offrit sa main à la comtesse; la reine de France n'eût pas été reçue avec plus d'hommages et de respects. Le vestibule était garni de fleurs, des tapis de soie et d'or couvraient les escaliers, qui étaient entourés de statues; des lustres immenses chargés de bougies étaient suspendus au plafond; les antichambres étaient remplies de laquais en livrées magnifiques, debout et rangés sur deux files, qui s'inclinaient. La comtesse traversa ainsi plusieurs salons dignes du palais de Versailles, l'un rempli de tableaux, l'autre rempli de meubles gothiques; un troisième était tout à fait un salon chinois; et tout cela avait un éclat, une pompe, un air de fête et de mystère qui rappelaient beaucoup ces maisons isolées et habitées par les génies infatigables et invisibles qui reviennent si souvent dans *les Mille et une Nuits*.

Mais ce qui rendait cette comparaison plus frappante, ce que je ne me donnerai pas la peine de vous expliquer, parce que je n'en sais rien moi-même, c'est qu'une fois arrivé au dernier salon, le gentilhomme qui donnait la main à la comtesse l'introduisit dans une galerie longue et vaste qui était comme un jardin d'hiver au milieu de cet hôtel. Le gentilhomme salua profondément la comtesse et la laissa seule. Madame d'Egmont, dont la curiosité était éveillée non moins que la crainte, voulut voir la fin de cette aventure. Elle s'avança toute seule et à tout hasard dans cette ga-

rêt de myrtes verts, de rosiers chargés de boutons et d'orangers en fleurs. Un gazon frais et fin s'étendait sous ses pieds ; une douce lumière éclairait ces beaux arbres ; on eût dit la fin et le calme et les douces senteurs d'un beau jour d'été. La comtesse arriva ainsi devant une espèce de cabane toute champêtre. C'était tout à fait une cabane de paysan : des murs rustiques, des arbres enlevés et chargés de leur écorce soutenaient le toit de chaume. La comtesse entra dans cette cabane ; le dedans de la cabane répondait tout à fait au dehors : les murs étaient badigeonnés à la chaux vive ; sur les murs on avait cloué trois à quatre gravures coloriées ; sur une table grossière, qui était au milieu de cette cabane, on voyait plusieurs pots en terre et des assiettes aussi en terre, posés sur une serviette bise, mais tout cela d'une propreté éclatante. Il y avait aussi dans cette chambre, ou plutôt dans cette étable, quatre ou cinq belles vaches de Flandre qui mangeaient au râtelier. L'une d'elles se mit à lécher les mains de la comtesse et à la regarder tendrement lorsqu'elle entra. La comtesse croyait rêver.

Et enfin, tout au bout de la table, que vit-elle ? Elle vit un lit de berger qui était sans rideaux, avec une couverture en laine verte et des draps de toile écrue, et dans ce lit un vieil homme en bonnet de nuit qui dormait profondément. C'était le vidame de Poitiers.

Vous pouvez juger de l'embarras de cette jeune femme : tant d'émotions soudaines l'avaient assaillie ce jour-là ! son père, son mari, cette vieille femme, ce palais si sombre, puis dans ce palais ce luxe et cet éclat qui l'étonnaient elle-même, elle qui avait été élevée dans le palais, dans les meubles, dans le luxe du cardinal de Richelieu ; puis ce jardin provençal en hiver, puis enfin cette chaumière, cette étable, ces vaches et la crèche ; et dans ce lit de pâtre cet homme qui dort, cet homme qui l'a envoyé chercher, elle, la fille du maréchal de Richelieu, elle, la comtesse d'Egmont, elle, une des plus grandes dames de l'Europe ! Elle ne fut donc pas fâchée, en attendant le réveil du dernier des Lusignan, d'avoir un moment pour se remettre. Elle s'assit donc sur une chaise de pailles, et, le coude appuyé sur la table, elle attendit paisiblement.

Au bout d'un quart d'heure le vidame de Poitiers se réveilla. JULES JANIN.

(La suite au prochain numéro.)

UNE HISTOIRE ÉTRANGE
ET
UN CONTEUR CÉLÈBRE.

—

Stralaw est un petit village situé sur la Sprée, non loin de Berlin et habité par des pêcheurs. C'est une ancienne coutume, un ancien droit des habitans de jeter, le 24 août de chaque année, leur filet cinq fois dans la rivière. Autrefois les quatre premiers coups appartenaient au prêtre ; maintenant il en reçoit l'équivalent en argent, et le butin reste tout entier à la commune.

La fête, car c'en est une, commence ordinairement de grand matin. Dès l'aube du jour le peuple s'assemble et se range en procession pour se diriger vers l'endroit où la pêche doit avoir lieu. Quand nous entrâmes, mon père, ma mère et moi, dans ce petit village allemand, les pêcheurs arrivaient sur le bord de la rivière et nous fûmes témoins de cinq coups de filets qui produisirent un pêche vraiment miraculeuse et ne remplirent pas moins de quarante paniers énormes. Ces poissons furent distribués avec une rigoureuse exactitude entre les divers habitans du village ; tant par tête d'homme, tant par enfans, tant par femmes. Les vieillards recevaient double part quand leur âge dépassait soixante ans : cette répartition terminée, chacun se remit en route.

Comme le cortége défilait, plusieurs étrangers arrivèrent, et s'enquérant des résultats de la pêche qu'ils n'avaient pu voir, grâce à leur tardive venue, les pêcheurs leur montrèrent alors une écrevisse grosse comme un âne qu'ils avaient soigneusement enchaînée, et devant laquelle se récrièrent les bons bourgeois de Berlin. Cette écrevisse était tout bonnement taillée et sculptée en bois avec le talent merveilleux qu'ont les paysans de la Prusse pour cette espèce de travail. La couleur rouge ajoutait encore à l'illusion, et les mouvemens que les pêcheurs qui tenaient captive la soi-disant écrevisse donnaient à cette figure, ne contribuaient pas médiocrement à la frayeur et à l'admiration des dignes Berlinois, qui sans le savoir se trouvaient l'objet de la risée générale. La matinée se passa parmi ces folles plaisanteries.

Vers le milieu du jour, la foule s'était accrue considérablement. La rivière, couverte de bateaux que paraient des rubans et des fleurs, s'animait des refrains joyeux que chantaient les pêcheurs. Les prairies, les jardins, les champs, tous les environs sur les deux rives du fleuve, se trouvaient garnis d'une multitude innombrable de spectateurs, qui composaient un tableau des plus pittoresques. Des aulnes, formant de frais bosquets, servaient de refuge contre le soleil à ceux qui arrivaient les premiers, tandis que d'autres, plus tardifs, se voyaient obligés de camper sous des tentes ou d'exposer leur front au soleil.

La musique retentissait partout ; et, ce qui semblera peut-être extraordinaire aux Français, on rencontrait quelquefois parmi cette foule de fort habiles musiciens et de bons chanteurs. Les orgues, ces éternelles ennemis du sentiment musical, n'y manquaient pas il est vrai, mais du moins ceux qui les faisaient aller manifestaient la naïve intention de dédommager les yeux des souffrances de l'oreille en donnant l'explication de quelques tableaux, qui tantôt représentent une scène de brigandage, tantôt une action d'éclatant héroïsme.

Là on voyait danser un ours au son du flageolet. Ici c'était un artiste humain qui faisait des sauts téméraires entre des œufs étendus sur le gazon, et dont il ne devait écraser aucun, sous peine de recevoir tous les autres sur le dos. Le jeu des anciens Germains, le *dé*, figurait également dans cette grande circonstance. En mettant trois sous sur table on pouvait gagner un article qui valait six liards.

Regardez cette famille rangée autour d'un petit pot rempli de pommes de terre, et munie d'un peu de beurre et de sel ! Elle a l'air tout aussi satisfaite que cette autre qui étale avec complaisance un hareng apporté dans la poche du chef de la famille.

Les groupes populaires sont traversés sans cesse par des femmes qui vendent de la bière blanche, de l'eau-de-vie, dont on fait une consommation prodigieuse, et des cornichons (*sauergurken*). Tout cela est recherché surtout par les pauvres diables qui languissent sans abri contre les ardeurs du ciel. Les cris de : *Cigaros ! cigaros !* retentissent partout. Les cigares cultivés et fabriqués dans le pays même se vendent à vil prix. Ils font ruisseler une sueur froide sur la figure de ceux qui en font usage. La manie de fumer doit être bien grande pour qu'on ait recours, afin de la satisfaire, à une herbe aussi détestable.

Vous n'avez vu jusqu'à ce moment que le beau côté de la fête. Il faut cependant vous dire que ces scènes qui commencent par des cris de joie et des danses, et des repas, finissent souvent par des disputes, des rixes sanglantes. Quand le Berlinois a dépensé son argent, il lui faut encore une petite bataille ; il faut au moins qu'il égratigne la figure à son voisin, sans cela il ne serait pas content de sa journée. Je n'ai pas besoin de dire que je ne parle que du bas peuple ; mais pour vous prouver la vérité de ce que j'avance à cet égard, il suffit de vous dire qu'il y a tel café à Berlin où l'on découvre en entrant l'écriteau suivant : « L'on est prié de ménager les chaises ; derrière le fourneau l'on trouvera des gourdins. »

Revenons à notre fête : ce n'est qu'après midi qu'arrive le beau monde. Des équipages sans nombre se dirigeant alors vers Treptow, endroit situé vis-à-vis de Stralaw. Vous avez peut-être entendu parler des maisons de plaisance de Treptow ; c'est ici qu'il faut venir les voir : il n'y en a pas d'autres, à ce que je sache, qui portent ce nom. Le centre de tout ce que Berlin a de plus élégant, de plus dandy, se donne rendez-vous sur la belle terrasse de l'établissement de *Boehm*. On domine de cette hauteur la scène entière de Stralaw, et l'on s'en montre du doigt les parties les plus intéressantes, jusqu'à ce que les voiles du soir empêchent l'œil de suivre les mouvemens du peuple et de distinguer les objets.

Or ce moment arrivé, mon père nous fit remonter en voiture, et nous nous rendîmes dans une des villa les plus élégantes de Treptow, où nous attendait l'hospitalité chez lord Gravensen, vieil ami de mon père et qui nous avait adressé depuis huit jours son invitation. Lord Gravensen, marié depuis trente ans à une Allemande, n'a guère quitté l'Allemagne depuis cette époque ; il n'a jamais pu se séparer un moment de la femme qu'il aime et qui malgré ses cinquante ans explique suffisamment cet amour par sa beauté, par sa grâce, par son esprit et surtout par sa bonté. A peine avions-nous vu lady Gravensen depuis un quart d'heure que nous l'aimions. Le dîner fut plein d'aménité et de charme ; mais de quelques soins que la maîtresse de la maison entourât tous ses hôtes, elle prodiguait néanmoins les attentions les plus délicates et les plus spéciales à un beau vieillard à cheveux blancs, décoré de plusieurs ordres et qui semblait un personnage de haute importance. Après le dîner, on prit place auprès du feu, que rendait non pas nécessaire, mais agréable, une soirée un peu fraîche, et le

vieillard et mon père se mirent à causer de leurs voyages et de l'Amérique qu'ils avaient visitée tous les deux.

— Je n'oublierai jamais, dit le vieillard, une aventure de ma jeunesse arrivée dans ces contrées.

Après avoir séjourné deux mois sur les bords du lac Champlain, je quittai la colonie pour visiter les districts de l'ouest. J'étais curieux de pénétrer dans ces forêts primitives, habitées par ces chasseurs intrépides, errant au milieu d'immenses savanes, et par les derniers débris de tribus d'Indiens, qui redoutent le voisinage des visages pâles et envisagent les progrès de la civilisation du même œil que le naufragé voit s'avancer la vague qui va l'engloutir. Je n'ignorais pas les périls, les privations et les fatigues qui m'attendaient; mais je ne pouvais plus long-temps résister au désir de parcourir ces immenses prairies qui, au dire des voyageurs, déroulent à perte de vue leurs vagues de verdure, de voir ces fleuves qui ressemblent à des vastes mers; je voulais voir ces régions où la végétation est si vigoureuse que la fougère et les arbustes de nos champs y deviennent de grands arbres, et où habitent les oiseaux au plumage magnifique et à la sauvage mélodie.

Mon imagination ne rêvait que rencontres périlleuses, aventures romanesques : mon séjour au milieu de ces vastes prairies, dans le silence et la profondeur des solitudes, m'offrait une série de scènes tantôt gracieuses et tantôt terribles. L'immensité du désert, l'ouragan qui déracine des arbres énormes et les transporte à de grandes distances; les léopards, les alligators, les serpens à sonnettes, se présentaient à mon esprit avec ce caractère poétique d'un péril qui n'est pas encore connu.

Poussé par ces sentimens romanesques, j'abandonnai avec joie ma tranquille demeure et m'avançai vers l'ouest. Pendant les premiers jours de mon voyage, il ne m'advint aucun incident qui mérite d'être raconté. Le huitième jour, je crois, j'arrivai dans une région sauvage qui porte le nom de Vallée de Sang. Ce nom sinistre fut donné quelques années auparavant à ce lieu solitaire qui avait été le théâtre d'un événement affreux. Des Peaux-Rouges ayant surpris en cet endroit une trentaine d'Anglais les massacrèrent avec la dernière barbarie, sans excepter les femmes et les enfans.

Épuisé de fatigue, incapable d'aller plus loin, mouillé jusqu'aux os, car j'avais dû, dans cette journée pénible, traverser des marais, d'où mon cheval harassé avait eu peine à se tirer, je me vis forcé de passer la nuit dans cet affreux vallon. Mon cheval fut bientôt attaché à un arbre, et quand je lui eus donné quelques feuilles de maïs, j'amassai des branches et des feuilles sèches, où je mis le feu pour préparer mon souper, et je mangeai avec un appétit de voyageur.

Le soleil s'était couché parmi les flots de lumière derrière les montagnes de l'occident. L'obscurité ayant étendu ses voiles autour de moi, j'alimentai mon feu de façon à ce qu'il durât toute la nuit; ensuite j'établis ma couche sous des chênes superbes, où j'espérais goûter le repos et me délasser des pénibles fatigues de mon voyage. Cependant le silence solennel qui régnait dans cette région, silence quelquefois interrompu par quelques bouffées de vent qui sortaient en sifflant des immenses forêts de l'ouest, m'empêchèrent de fermer l'œil, et mon imagination troublée se rappela les exemples sans nombre des massacres récens qui s'étaient commis dans ces districts, et dont les habitans des déserts étaient les barbares acteurs. Alors je ne pus me défendre d'un sentiment de tristesse et de peur de me voir seul dans cette forêt. La crainte qui grossit les objets commença à l'emporter sur les calculs de la raison et sur mon courage.

Je parvins à calmer mon agitation, et le sommeil commençait à s'emparer de mes sens lorsque je crus entendre s'agiter légèrement le feuillage dont j'étais environné de tous côtés. Je soulevai ma paupière appesantie et je vis un Indien debout sous ces mêmes chênes qui, portant encore des traces de sang, m'avaient inspiré des pensées si pénibles. Cet Indien demeurait silencieux, immobile : on eût dit d'une statue; mais ses regards étaient fixés sur moi.

Comme les rayons de la lune tombaient sur lui, il me fut facile de voir l'accoutrement bizarre de la Peau-Rouge. Son corps, presque nu, offrait un emblème de mort, tracé de diverses couleurs. Sa tête rasée ne conservait que cette touffe de cheveux que les naturels des bois conservent par bravoure et comme pour défier leurs ennemis de la leur enlever; elle était ornée d'une grande plume dont le bout retombait sur l'épaule. Autour de sa taille était une ceinture d'où pendait un tomahawk (massue) et un grand couteau de chasse; des espèces de guêtres de daim lui enveloppaient les pieds et montaient jusqu'au genou. Un fusil de munition et un arc complétaient son costume. Cet indien me paraissait grand, robuste; ses membres étaient bien conformés, et il était dans une attitude pleine de noblesse et de grâce.

Cependant ses yeux brillans demeuraient fixés sur moi; j'étais saisi par une espèce de fascination. Je n'avais pas fait le moindre mouvement, et l'Indien n'avait pu s'apercevoir que j'étais éveillé. Il me serait difficile de peindre toutes les sensations dont j'étais agité : tout mon sang était glacé dans mes veines; je respirais à peine, mes idées se troublaient; j'étais dans une sorte d'anéantissement. Quelques minutes s'écoulèrent; l'Indien restait toujours dans la même position, et je finis par croire que ce guerrier qui m'avait causé un si grand effroi n'était qu'une vision de mon esprit. Pendant plus d'une heure je demeurai dans cette incroyable anxiété, et nul mouvement de ce naturel des bois ne put me confirmer qu'il jouissait réellement de l'existence.

Mes yeux fatigués se refermèrent quelques instans, et quand je les rouvris je ne vis plus le redoutable guerrier. Je me convainquis alors que mon imagination troublée avait seule enfanté cette vision.

Dans toute autre circonstance, un événement de cette nature n'eût pas manqué de chasser le sommeil de mes yeux pour le reste de la nuit, mais telles avaient été les fatigues de la journée que, bien que j'éprouvasse une agitation fiévreuse, je ne tardai pas à m'endormir de nouveau.

Il me serait impossible de dire combien d'heures se prolongea mon sommeil; mais quand j'ouvris les yeux, mon feu était près de s'éteindre, d'épais nuages qui couvraient la lune et enveloppaient le ciel de toutes parts, annonçaient un violent orage. Mais quel ne fut pas mon saisissement en apercevant la Peau-Rouge à la même place et dans la même attitude que je l'avais cru voir la veille. Je pris immédiatement un des pistolets que j'avais posés à côté de moi, et au moment où je l'armais, l'Indien, qui s'était aperçu de mon mouvement se précipita sur moi avec la rapidité de l'éclair, et m'assénant un coup de son tomahawk sur le bras, fit voler mon pistolet à vingt pas, me saisissant en même temps à la gorge, il s'empara de mon autre pistolet, le déchargea en l'air et saisit mon fusil. Tout cela s'exécuta en bien moins de temps que je n'en ai mis à le raconter. J'étais en la puissance de mon farouche vainqueur. Je pensais qu'il ne me restait plus qu'à recommander mon âme à Dieu, et que ma dernière heure était venue. Mes regards, mes gestes montraient ma soumission, mais pouvais-je espérer de toucher sa clémence?

La Peau-Rouge, s'étant assurée que je n'avais plus d'autres armes, parut hésiter. Sa terrible massue, qu'il avait fait voltiger quelques instans au-dessus de ma tête, était maintenant replacée dans sa ceinture; sa main dont il serrait ma gorge se relâcha, et je pus respirer plus à l'aise; ses yeux demeurèrent encore quelques insstans fixés sur moi avec une immobilité et une expression affreuses, puis il fit quelques pas et sembla absorbé par une profonde rêverie. Je le vis ensuite s'approcher de mon foyer mourant; il y alluma sa pipe, fuma un instant, et puis me la présenta. Dès lors je n'avais plus rien à craindre pour ma vie : le symbole de la paix m'avait été présenté; jamais les Indiens ne violent ce gage.

Jusque-là nul de nous n'avait prononcé une seule parole. Je ne connaissais aucun des dialectes indiens, et je ne savais comment me faire entendre de cet être singulier lorsqu'à mon grand étonnement je l'entendis prononcer avec sa voix gutturale ces mots en anglais : « L'orage ne tardera pas à éclater; partons promptement, suivez-moi. »

— Où voulez-vous que je vous suive? fis-je doucement.

— Suivez moi, s'écria-t-il avec impatience, le temps presse.

Il fallait obéir. Je montai à cheval et je suivis l'Indien, qui s'engagea dans un étroit sentier menant dans le plus épais de la forêt. Le temps était devenu si sombre que je perdais fréquemment mon guide de vue. Il ralentit sa marche, prit la bride de mon cheval, et alors hâtant le pas, il suivit avec une sagacité merveilleuse, au milieu de cent détours, les sinuosités à peine tracées du sentier.

Nous cheminions depuis une heure quand je vis la Peau-Rouge s'arrêter, et en même temps un coup de fusil, suivi d'un hurlement affreux, fit retentir les échos de la forêt. Un bond imprévu de mon cheval faillit me jeter par terre, et j'en ignorais encore la cause quand les premières lueurs du jour, qui commençait à poindre, me laissèrent voir un loup monstrueux que mon compagnon venait de frapper d'une balle. L'animal, furieux de sa blessure, allait se jeter sur son adversaire quand celui-ci lui porta un coup de son tomahawk, qui le fit tomber roide mort à ses pieds. L'ardeur, l'impétuosité, l'adresse et la vigueur que l'Indien venait de montrer étaient extraordinaires, et la couleur rougeâtre de sa

peau lui donnait un aspect vraiment diabolique. Je lui témoignai mon admiration pour son intrépidité et son adresse; mais il ne me répondit pas et se mit tranquillement à recharger son fusil afin d'être prêt en cas d'une nouvelle attaque.

Nous continuâmes notre route, et après avoir fait environ six milles, nous arrivâmes à son wigwam (cabane indienne). Je mis pied à terre, et je suivis dans sa hutte mon taciturne compagnon. J'étais agité par les plus tristes réflexions. Des arcs, des flèches, des tomahawks, des couteaux de chasse gisaient par terre ou étaient suspendus aux murailles. Mais combien je fus frappé d'horreur en apercevant dans un angle de la cabane une douzaine de chevelures, la plupart tachées de sang, lesquelles semblaient avoir appartenu à des personnes de sexes et d'âges différens! Mes regards distinguèrent une de ces chevelures dont les tresses blondes étaient d'une rare beauté et avaient sans doute orné le visage d'une femme jeune, belle, qui était tombée victime de l'homme sanguinaire entre les mains duquel j'étais alors. Je sentis le frisson courir le long de mes vertèbres; une sueur froide inondait mon front. Je détournai la vue et m'efforçai de cacher les angoisses qui m'oppressaient.

Mon compagnon s'assit sur des peaux de buffle, et me faisant signe de m'asseoir à ses côtés, il me força d'accepter quelques alimens qu'il venait de préparer. Quand il eut achevé son repas, je me disposais à lui demander l'explication de l'étrange conduite qu'il avait tenue à mon égard lorsque lui-même, se tournant vers moi, me tint le langage suivant :

« Vous êtes un visage pâle; je vous ai trouvé endormi dans la clairière de la forêt, et, quoique vous ayez tenté de m'ôter la vie, j'ai fumé avec vous le calumet de la paix. Cependant ce fut un visage pâle qui donna autrefois la mort à mon père. J'étais encore endormi dans le sein de ma mère, mais je jurai de le venger dès mes plus jeunes ans : la vengeance, la haine des visages pâles furent mes seules passions. La première prière que j'adressai à notre grand dieu Manitou, ce fut de ne pas me rappeler à lui avant que j'eusse pu me revêtir de la sanglante robe de la vengeance, qui devait me faire parvenir dans le royaume des esprits. Manitou accueillit ma prière; moi j'ai gardé mon serment. Je devins homme, et la tribu du léopard me reçut avec empressement dans son sein.

» Je bâtis ma cabane sur les bords du lac Ontario; ma mère me suivit; la femme que j'épousai me donna plusieurs enfans : nous formions une heureuse famille. Le jour où mon premier enfant vint au monde, j'immolai un blanc à l'esprit de mon père; cinq lunes après, un second sacrifice eut lieu. Plusieurs autres victimes ne tardèrent pas à les suivre; mon tomahawk et mon couteau ont été funestes aux blancs : regardez. »

Et de sa main il me montrait les chevelures suspendues à la muraille.

« Quatre ans s'écoulèrent. Un soir, à mon retour de la chasse, je trouvai ma cabane brûlée, ma femme et mes enfans égorgés. Ma mère, qui avait pu échapper au carnage, pleurait auprès des ruines fumantes : « Les blancs, me dit ma mère, ont massacré ta famille. » Je ne versai pas de vaines larmes : « Nous sommes les derniers de notre race, lui dis-je, retirons-nous dans le désert; la solitude convient à des gens comme nous. »

» Je quittai donc les bords du lac Ontario, et prenant une poignée des cendres de ma cabane, je la mêlai aux cendres de ma femme et de mes enfans. Je me rendis sur la frontière du Canada et je fis avec les Crecks la guerre contre les Américains. Je me baignai avec délices dans le sang des visages pâles. La guerre terminée, j'abandonnai mes compagnons et vins fixer ma demeure dans ces bois. Une nuit, on frappe à ma porte; j'ouvre : un chasseur égaré demande l'hospitalité. Il entre. A la vue de l'étranger, ma mère est frappée de surprise et d'effroi : « C'est le meurtrier de ton père ! » s'écrie-t-elle. Je ne vous dirai pas ce que j'éprouvai à ces mots; mais suivez-moi, je vous dirai le reste. »

L'Indien se leva et se dirigea vers la forêt. Je suivis ses pas sans avoir la force de prononcer une parole et absorbé par les plus tristes réflexions. Nous nous détournâmes bientôt du sentier que nous avions pris et nous pénétrâmes dans les profondeurs du bois. Des chênes gigantesques, des cyprès, des cèdres, des érables formaient au-dessus de nos têtes un dôme impénétrable à la pluie, qui se mit alors à tomber. L'air embaumé qu'on respire dans ces régions, le chant harmonieux et bizarre d'une multitude d'oiseaux, l'aspect de cette nature si imposante et si belle, rien ne pouvait donner le change aux pénibles sensations qui oppressaient mon âme.

Nous avions fait environ trois milles quand mon guide s'arrêta. Nous nous trouvions sur les bords d'un abîme, au fond duquel bouillonnait un torrent. Le bruit des vagues mugissantes, l'obscurité qui régnait autour de nous, le gouffre ouvert sous mes pieds et la présence du farouche Indien, qui, debout, immobile à mes côtés, semblait le dieu qui présidait à cette affreuse solitude, tout m'inspirait les plus sombres pressentimens et me glaçait d'épouvante.

L'Indien semblait enseveli dans ses réflexions. Enfin il rompit le silence : « C'est ici, dit-il, que je conduisis le meurtrier de mon père. Il implorait ma pitié, car la mort lui faisait peur. Je restai sourd à sa prière. La tache du sang qu'il avait versé ne pouvait s'effacer qu'au fond de ces eaux mugissantes. Je le serrai fortement dans mes bras et le poussai dans le précipice. J'entends encore le bruit que fit son corps en roulant dans l'abîme. Heureux d'avoir vengé mon père, je voulus aussi m'élancer dans le torrent afin de l'aller rejoindre dans le pays des esprits; mais je crus entendre une voix qui me disait : « Retourne dans ta cabane, ton heure n'est pas encore venue; la mort de ta femme, de ton père et de tes enfans n'est pas assez vengée. » J'obéis à cet ordre. »

L'Indien se tut. Le souvenir de cet acte de vengeance lui avait enflammé le visage; il était comme hors de lui. Nous étions sur le bord de l'abîme, le frisson parcourait tout mon corps en songeant que la moindre parole imprudente, le moindre geste de ma part pouvait m'attirer le sort le plus funeste. Le silence s'étant prolongé quelques instans, je lui dis :

— Vous avez fidèlement rempli vos engagemens en vengeant la mort de votre père sur les visages pâles et en versant le sang de son meurtrier comme une dernière offrande à son ombre.

— Une dernière offrande! s'écria-t-il avec colère. Non; depuis ce jour j'ai scalpé six autres chevelures d'hommes blancs.

Et prenant ensuite un ton solennel :

— Maintenant j'ai assez vécu. Ce jour sera témoin de mon dernier sacrifice. Hier, aussitôt que je vous vis, je dirigeai mon fusil vers vous. Pour la première fois je me sentis saisi de tristesse; les forces me manquèrent. Je fis quelques pas vers vous; pendant votre sommeil, je portai la main à mon tomahawk; le souvenir même de mon père, égorgé par un visage pâle, ne put me donner la force de répandre votre sang. Je m'enfonçai dans la forêt, je suppliai le grand Manitou, je lui demandai ce que je devais faire, puisque je ne pouvais pas vous frapper. La voix qui s'était déjà fait entendre me parla. Je serai docile à ses ordres : vous serez le témoin de mon obéissance.

L'Indien cessa de parler.

Nous retournâmes alors à sa demeure. Je le vis avec surprise se débarrasser de ses vêtemens; ensuite il passa à son cou un collier formé de quantité d'ornemens d'argent, dont quelques-uns ressemblaient à un croissant; il mit sur sa tête une espèce de turban surmonté d'une plume noire et attacha autour de sa taille une tunique rouge. Puis détachant toutes les chevelures qui étaient suspendues à la muraille, il les mit sur sa poitrine. Je n'ai jamais vu de plus hideux spectacle. Après s'être ainsi accoutré, il prit son fusil, sa massue, son couteau de chasse, et se tournant de mon côté, il me dit:

— Apportez ces deux peaux de buffle sur lesquelles vous êtes assis et suivez-moi.

Mon compagnon reprit le chemin de la forêt. Il marchait maintenant d'un pas lent et mesuré, sa contenance était grave et sévère; il gardait un morne silence. Bientôt il se mit à entonner un chœur qui, d'abord bas, sourd et mélancolique, devint ensuite pressé, vif, éclatant, et fit sur mes esprits une impression que je ne saurais décrire. Je commençai à comprendre que son intention était de se donner lui-même la mort.

Nous arrivâmes bientôt sur un monticule, et sur un petit tertre j'aperçus entre quatre grands cyprès deux vases de terre renfermant les cendres de la mère, de la femme et des enfans de l'Indien. Celui-ci s'avança vers ces dépouilles, quitta ses armes, et après avoir étendu par terre les deux peaux de buffle que j'avais apportées, il y déposa les restes de sa famille et s'assit lui-même tranquillement à côté.

Il me fut impossible de garder plus long-temps le silence.

— Voudriez-vous donc attenter vous-même à votre vie? Est-ce là ce que vous appelez un dernier sacrifice?

Un sourire léger erra sur ses lèvres, mais il ne me fit aucune réponse. Bientôt il prit son chant de mort dans le dialecte de sa tribu; et comme je demeurais immobile, agité de mille sentimens divers, lui restait calme et tranquille; on eût dit qu'il allait se livrer au sommeil. Sa voix, qui avait d'abord un accent plaintif et lugubre, s'éleva par degrés, et il entonna comme un chant de guerre, qui fut terminé par de longs hurlemens auxquels répondirent les échos des bois.

Il s'arrêta pendant quelques instans. Jusque-là il s'était exprimé dans son langage, et je ne

pouvais rien comprendre; mais ensuite ayant commencé un autre chant funèbre, il le termina en anglais :

« Que sont devenues, disait-il, les fleurs de tous les étés? elles sont tombées les unes après les autres. Que sont devenus les membres de ma tribu et de ma famille? ils sont partis pour la contrée des esprits. Je suis le dernier de ma race; il faut enfin descendre de la montagne et aller rejoindre mon père, ma femme, mes enfans qui m'attendent dans l'heureuse vallée. Les visages pâles incendièrent ma cabane et massacrèrent tous les êtres qui m'étaient chers. Le sang des visages pâles a ruisselé sous mon tomahawk. Maintenant que la mort de tous les miens a été vengée, le grand Manitou me rappelle à lui. Je suis le dernier de ma race; nulle autre main que la mienne ne m'enverra dans la terre des esprits. »

A ces mots, il saisit son couteau et se l'enfonça dans la poitrine. Des flots de sang jaillirent de sa blessure, sa tête se pencha vers la terre. J'étais frappé de stupeur et d'épouvante. Mes yeux n'eurent pas la force de contempler cet affreux spectacle. Je me jetai contre un arbre et me voilai la face de mes mains. J'entendais encore la voix affaiblie de l'Indien qui répétait :

« Je suis le dernier de ma race; je vais retrouver mes pères au royaume des esprits. »

Peu à peu ces paroles furent moins distinctes, et puis elles cessèrent entièrement. Je compris que la vie et les angoisses de l'Indien avaient fini.

Je me voyais seul dans les profondeurs de ce désert; mon âme était livrée à la plus vive tristesse. Je rappelai cependant mon énergie et enveloppai dans une peau de buffle le corps sanglant de l'Indien.

Dès que ce devoir fut rempli, je m'éloignai tristement de cette affreuse région, et après avoir, non sans beaucoup de difficultés et de fatigues, regagné la Vallée de Sang, je repris en hâte le chemin de la colonie, où j'arrivai sain et sauf, jurant bien de ne plus remettre les pieds dans les déserts de l'Ouest.

Ici le vieillard essuya une larme, se leva, prit silencieusement congé de la maîtresse de la maison en lui serrant la main, et sortit.

— Quel est ce vieillard qui conte avec tant de charme et dont les traits sont si vénérables? demandai-je.

— C'est Goëthe, me répondit lady Gravensen.

Mistriss MARRIET.

SOUVENIRS DU VOYAGE DE *LA FAVORITE*

A L'ILE DE FRANCE.

Nous ne voulions pas quitter l'île de France sans visiter les Pamplemousses, lieux que Bernardin de Saint-Pierre a rendus si célèbres par son roman de *Paul et Virginie*. Nous partîmes quatre avec un jeune créole, dans une calèche élégante, pour cette promenade. Le soleil n'était pas encore levé, l'air était doux et pur, la campagne étalait à nos yeux tout le luxe et tous les trésors d'une végétation nouvelle. De temps en temps, nous étions tirés de nos rêveries par le cri des porteurs de palanquins et par les chants joyeux des négresses qui portaient à la ville les légumes et les fruits de leurs jardins. Vers six heures, le soleil se leva et alors nous distinguâmes l'*Enfoncement des Prêtres*, où l'auteur de *Paul et Virginie* place la maison de madame de Latour. Il fallait que Bernardin comptât beaucoup sur les forces de ses jeunes amans pour les envoyer de si loin entendre, chaque dimanche, la messe à l'église des Pamplemousses, cette course à pied est d'au moins trois heures. L'église n'a de remarquable que son nom et sa vétusté; c'est la première qui ait été construite dans l'île. Nous visitâmes ensuite l'habitation de madame Pons ou plutôt les tombeaux de Paul et Virginie. Ordinairement, c'est un noir qui sert de guide aux visiteurs; mais dès que madame Pons sut que nous appartenions à la marine française, elle accourut du fond de son jardin pour nous recevoir, et voulut être elle-même notre *cicerone*. Pendant que nous nous acheminions vers les tombeaux, le gendre de madame Pons nous raconta ce qu'ils avait de détails nouveaux sur ces monumens.

« Il y a près de vingt ans, nous dit-il, un M. Château, propriétaire de cette habitation, homme original s'il en fut, résolut, pour se donner quelque célébrité, d'y élever deux monumens à la mémoire de Paul et Virginie, dont l'histoire était sa lecture favorite. Il fit donc faire en terre cuite deux grands vases en forme d'*urnes* et les plaça des deux côtés de son parterre à l'ombre de quelques bambous. Autour de ces modestes monumens, il en éleva de plus modestes encore, à madame de Latour, à Domingo, au chien, enfin à toute la famille. Mais ce que les romantiques ne pardonneront jamais à ce pauvre M. Château, c'est de n'avoir pas renfermé dans la même tombe les restes, ou du moins les souvenirs de ces amans infortunés qu'un funeste sort ne sépara que trop pendant leur vie.

Quoi qu'il en soit, nous fîmes comme tout le monde, nous nous reposâmes sous les bambous qui ombragent le tombeau de Virginie et nous en détachâmes quelques rameaux.

Toutes les chroniques de l'île de France font foi que pendant le gouvernement du célèbre Mahé de la Bourdonnaye, un vaisseau appelé le *Saint-Gérans*, fuyant devant un ouragan, fut obligé de se jeter à la côte. Parmi les passagers qui se trouvaient à bord et qui se sauvèrent, une jeune fille appartenant à une famille existant encore à Maurice et qui venait de faire son éducation en Europe, refusa d'ôter ses vêtemens, périt victime d'une pudeur exagérée, et entraîna dans sa perte un jeune officier de vaisseau qui s'était dévoué pour la sauver. Telle est la partie historique du roman; le reste n'a existé que dans l'imagination de l'auteur auquel les habitans de l'île de France ne pardonnent pas d'avoir écrit qu'ils maltraitaient leurs noirs et qu'ils ne se nourrissaient que de riz et de brèdes (légume d'un goût amer, dont les créoles sont très amateurs). Que cette petite rancune soit fondée ou non, il n'en est pas moins certain que la vérité des sites, la nouveauté du sujet et le charme du style feront toujours de ce joli roman une des productions les plus agréables de notre langue.

(*Annales des voyages.*)

HISTOIRES DE BÊTES

ET

BÊTES D'HISTOIRES.

Pour entrer de suite, en plein, dans le sujet que promet ce titre, disons que le Jardin-des-Plantes renferme un grand nombre de mères prêtes à donner le jour à des enfans de différentes espèces. Une femelle de lapins a mis bas tout une portée de petits dépourvus de l'ornement caractéristique de leur race : *sans oreilles!* C'est quelque chose d'étrange à voir que ces lapins à tête rase et qui ne dressent pas, au moindre bruit, de longs tuyaux acoustiques. Leur physionomie, du reste, perd beaucoup à la privation de cet ornement, et l'on hésite d'abord à reconnaître, dans ces grosses bêtes grises, les rongeurs éveillés qui bondissent avec tant de grâce et de prestesse au milieu des clairières.

La portée de l'agouti a été moins nombreuse que celle des lapins sans oreilles; mais, en revanche, elle offre un phénomène encore plus curieux et plus invraisemblable; car jusqu'à présent on n'avait aucun exemple en Europe de la reproduction de ces animaux. L'agouti dont il s'agit a été ramené du Brésil, en France, par M. le prince de Joinville, et a mis bas un seul petit, qui se développe avec une rapidité et une force merveilleuses. Le nouveau-né ne compte guère encore que six semaines, et, déjà presque aussi gros que sa mère, il bondit dans sa cage, mange comme quatre, et se livre aux accès de la gaîté la plus amusante. L'agouti, du reste, est un charmant animal de la famille des rongeurs. Grand comme un lièvre, il rappelle les formes d'une souris, et son pelage gris semble parsemé de fils d'or qui resplendissent au soleil comme des milliers de paillettes. La mère s'occupe assez tendrement de son fils, et lui cède d'abord le pas lorsque le gardien ou les visiteurs s'approchent de la cage avec quelque biscuit : cependant si l'on tarde trop à récompenser son abnégation maternelle, elle vient sans façon se placer entre son petit et les barreaux de manière à intercepter à son tour les friandises qu'on lui présente.

Trois femelles de singes, un grivet, un macaque et un papion doivent bientôt mettre bas. La macaque parodie, de la manière la plus réjouissante, les langueurs et les allures d'une femme prête à devenir mère. Etendue dans un coin de sa loge, elle appuie sa jolie petite tête sur l'épaule de son mari, et se livre à mille exigences capricieuses, qu'il subit avec une complaisance dont s'honoreraient beaucoup d'époux parisiens. Quelqu'un se présente-t-il devant la cage avec un fruit à la main, aussitôt la femelle jette un léger cri, et lève sur le mâle des regards où pétille la convoitise. L'honnête animal se lève aussitôt, après avoir doucement déposé, contre le mur en bois de la loge, la tête de sa languissante moitié. Après quoi, il s'avance, tend sa petite main, la passe sous l'ouverture de la cage, et s'efforce d'obtenir une cerise. Une fois le fruit dans ses mains, la gourmandise le prend : il regarde le fruit, il le retourne, il le flaire : ses lèvres se remuent, ses dents blanches se montrent; mais la tendresse

conjugale l'emporte enfin sur cette gastronomique tentation. Il court à sa femelle, il dépose à ses pieds la friande cerise, et, tandis que la coquette savoure le fruit, le macaque se livre à des mines incroyables. Il finit, d'ordinaire, par ramasser les débris du noyau que la femelle a cassé pour en extraire l'amande : il examine ces débris, puis, il se décide enfin à les rejeter, et à se contenter de la queue qu'il épluche gravement, heureux encore quand sa femme ne vient pas la lui arracher des mains.

L'heure de la promenade arrive-t-elle? Aussitôt la macaque se lève debout, croise ses petits bras sur son ventre arrondi, et, protégée par son mari, descend dans la rotonde où elle reçoit les visites des autres femelles de singes qui semblent prendre beaucoup de sollicitude à sa grossesse, et à l'heureuse issue de son indisposition.

Tandis que cette scène de comédie et de marivaudage se joue dans un coin, une scène presque touchante se passe dans une autre partie de la rotonde. Un gros papion descend avec son jeune dans ses bras, et aussitôt tous les singes accourent et s'empressent de faire des avances de jeux et de bienveillantes agaceries au jeune animal. C'est que le papion est le plus fort des habitans de la singerie; qu'il y remplit les fonctions de commissaire de police et que, complaire à son fils, est un moyen infaillible de se gagner ses bonnes grâces et de s'acquérir sa protection. Ce singe est l'époux veuf de l'infortunée Charlotte, qui est morte des suites de la brutalité d'une rivale, après avoir donné le jour à un fils. L'époux inconsolable a reporté sur l'orphelin toute la tendresse qu'il éprouvait pour la défunte. Il ne le quitte point d'un moment ; il veille sur lui comme le ferait une mère, et sans cesse il s'occupe de son éducation ou de ses plaisirs. Malheur à qui frapperait le petit singe qui, plein de confiance dans la protection de son père, accable d'insolences et de vexations tous ses commensaux, même les plus redoutables ! Châtier l'enfant gâté serait s'exposer aux plus rudes brutalités et presque à la mort.

Il ne doit pas cependant en coûter peu à ces animaux pour réprimer ainsi à l'égard d'un de leurs camarades, l'instinct malfaisant qui leur est naturel, et dont ils donnent, à chaque instant, d'autres preuves. Ainsi, par exemple, un autre papion a pris pour son jouet un pauvre callitriche, et l'on ne peut se figurer quelle persévérance il met à le persécuter. Tous les jours, dès que l'on ouvre les cages, il se jette sur sa victime, la la saisit, la lance au milieu du bassin de la rotonde, se met à tourner autour du petit étang, et ne permet pas à la pauvre bête de regagner le bord. En vain le callitriche grelotte, pleure, se lamente, se dépite ! Plus il exprime de douleur, plus le damné papion se réjouit et s'amuse. Le pauvre malheureux doit à ces ablutions perpétuelles et à ses bains sans relâche les plus douloureuses infirmités : des rhumatismes crispent ses membres, son poil tombe et sa poitrine commence à tousser. Il n'en faut pas moins que chaque jour, à la même heure, il se voie empoigné par son bourreau et que, mouillé jusqu'à la ceinture, comme une naïade, il reçoive, en outre, sur la tête, la douche incessante du jet d'eau.

Si les singes ne respectent point la faiblesse, ils respectent encore moins l'âge. Il se trouve dans le *palais*, un gros magot, jadis fort méchant et fort redoutable, mais aujourd'hui vieux et impotent : c'est le doyen des quadrumanes qui habitent le Jardin-des-Plantes, et il ne compte guère moins de 15 à 16 ans. Ce magot, d'une laideur repoussante, dont la tête a grisonné, dont les yeux sont devenus rouges et chassieux, dont le visage est couvert d'effroyables rides, vit, mélancolique et misanthrope, dans un coin de sa loge. Vient-on à lui en ouvrir la porte, aussitôt, refusant de sortir, il se réfugie dans le coin le plus inaccessible au bâton du gardien, et il faut toujours une lutte de quelques instans pour le faire déloger et l'obliger à entrer dans la rotonde. Aussitôt tous les singes qui l'attendent au passage, se ruent sur lui comme une nuée d'écoliers sur un vieux portier de collége : l'un lui tire les poils derrière la tête : l'autre le fait trébucher ; il y en a qui lui lancent des cailloux dans les jambes ; les plus petits viennent à lui, avec du pain et des fruits à la main, les mangent à son nez et le torturent ainsi du supplice de Tantale. Veut-il monter dans la galerie ? on l'oblige à en descendre ; essaie-t-il de se promener sur la terrasse, on le force à grimper dans la galerie. S'il se dispose à se baigner, on le couvre de poussière ; s'il évite l'eau, on le jette dans le bassin. Ses persécuteurs se montrent d'autant plus impitoyables que le malheureux se livre à des accès de rage impuissante et des plus comiques, dont se réjouit la bande infernale.

Parmi les plus ardens à ce jeu cruel se fait remarquer surtout un bonnet chinois, dont les lèvres noires sont armées de dents aussi blanches que redoutables. Du reste, comme presque tout ce qui est méchant, cet animal est lâche, et il se distingue autant par ses flatteries pour le gros singe que par sa malignité pour les petits et surtout par sa rare prudence, en cas de danger. Dernièrement, l'administration du Jardin-des-Plantes avait fait emplette de trois magnifiques hamadryas, singes arabes, dont les mâles portent une sorte de pélerine à longs poils soyeux et d'une beauté remarquable. Le nouveaux venus paraissaient tout à la fois déconcertés et intimidés de se voir jetés tout à coup au milieu d'une pareille cohue. Le bonnet chinois s'approcha du plus petit, fit l'aimable, et feignant de le caresser, lui passa les bras autour du cou... Alors, par un geste habile et rapide, il lui entrouvit les lèvres, vit sous ces lèvres une paire formidable de crocs, et s'éloigna de suite, sans essayer de faire subir au nouveau venu les épreuves dont il ne manque jamais d'accabler les arrivans qui n'ont point reçu de la nature des moyens aussi puissans de se faire respecter par le drôle.

Voici du reste le moyen que met en œuvre le gardien des singes, homme fort intelligent, pour assurer un protecteur aux pensionnaires qui lui surviennent. Il les enferme dans la même loge avec un des plus forts et des plus bienveillans habitans de la rotonde. Celui-ci, sensible à un pareil témoignage de confiance, prend intérêt au novice que l'on confie de la sorte à son hospitalité ; après un ou deux jours de cohabitation, il l'amène dans la rotonde, sous ses auspices, et si quelqu'un s'avise de lui chercher noise, il le protége et il le défend. Ce parrain de nouvelle espèce pousse même parfois les bons procédés jusqu'à faire à son protégé les honneurs du logis ; il le mène près du bassin, il le hisse sur l'escarpolette qu'il prend soin de balancer ; il tire le cordon de la cloche afin de réjouir son hôte par le son agréable de ce carillon.

Le plus adroit carillonneur est un singe à queue de cochon qui déploie dans cet exercice une adresse dont n'aurait point rougi Quasimodo. Il réalise même la plupart des rêves fantastiques du sonneur de Notre-Dame ; car il enfourche la cloche, et tandis qu'un de ses compagnons sonne à grande volée, il se livre à une joie étrange et sauvage.

Parmi les nouveaux singes de la rotonde, on remarque un maki brun, animal qui n'appartient aux quadrumanes que par la forme des mains, et dont l'œil féroce, la tête large et le museau pointu sembleraient indiquer un carnassier, quoiqu'il ne soit, je pense, qu'un rongeur. Il faut citer encore une nouvelle espèce de cinocéphale qui tient à la fois du papion et du babouin, et qui réunit différens caractères particuliers à chacune de ces deux espèces. C'est une récente conquête des naturalistes français ; car cet animal était jusqu'ici inconnu en Europe.

Du reste, si le Jardin-des-Plantes acquiert de nouveaux habitans, il ne tardera point à devenir veuf de l'un de ses plus curieux hôtes. L'ours blanc, pauvre enfant de la mer du Nord, habitué à l'eau glacée, languit sous notre ciel chaud et parmi nos orages perpétuels. Tristement couché dans sa fosse, il tourne des yeux languissans vers le ciel, entr'ouvre la bouche, et montre ses dents blanches et sa langue noire qui semble desséchée par la fièvre. Il est à craindre qu'il ne succombe, car un ours blanc ne peut recevoir ni les conseils ni les remèdes d'un médecin... peu d'entre eux se sentiraient disposés à aller tâter le pouls d'un si rude compère, et l'on n'a point oublié quel accueil le féroce animal fit à Biard, lorsque cet artiste descendit dans la fosse pour dessiner le portrait de l'habitant du Spitzberg... Et pourtant Biard parcourt en ce moment le pays natal de l'ours blanc qui voulait le dévorer ! A bord de la *Recherche*, il met à la voile avec Gaymard pour pénétrer dans les parties les plus redoutables de ces déserts de glace et d'eau où le froid s'élève parfois, dit-on, à quarante degrés. Pour ce voyage périlleux, hélas ! il a quitté son bel atelier de la place Vendôme, ses travaux, sa vie parisienne et ses amis ! A l'heure qu'il est, tandis que la semaine dernière encore nous ne savions à quelle ombre nous réfugier pour respirer à l'aise, tandis que l'orage éclatait et tonnait au-dessus de nos têtes, enveloppé de fourrures, il étudie les merveilles des aurores boréales, les aspects fantastiques des montagnes de glace, et les épouvantables solitudes que la science fait explorer par des aventuriers résolus et des artistes dévoués !

Si les animaux des pays froids languissent en ce moment au Jardin-des-Plantes, si l'ours blanc se meurt, si les rennes ne sortent pas de leur cabane, en revanche ceux qui viennent des contrées méridionales se réjouissent et se montrent les plus gais du monde. La girafe dresse son grand cou pour mieux humer la tiédeur de l'air ; les dromadaires bondissent, les éléphans tendent leur trompe aux promeneurs pour en obtenir quelque morceau de pain et les reptiles surtout, les reptiles sortis de leur engourdissement hyémal, sifflent,

se déroulent, se roulent, s'alongent et se livrent à d'étranges ébats. Chaque jour, la petite collection de cette famille d'animaux acquiert un peu plus de développement. Ainsi, deux nouveaux pythons sont venus se loger dans une immense cage à claire voie, en face des deux autres boas que le muséum possédait déjà. Ces derniers arrivés sont jeunes et beaux; une femelle surtout dont la peau diaprée d'un fauve doré ruisselle d'un jaune d'or, déploie une vivacité peu ordinaire aux reptiles étrangers que l'on élève en France. Il faut la voir, se glisser le long des parois de la cage, s'arrêter brusquement au moindre bruit, se replier en rond, dresser la tête, ouvrir la bouche, et l'œil en feu siffler, menacer, prête à se ruer sur la main imprudente qui s'exposerait à sa colère. Plusieurs fois le gardien a été mordu par elle, mais il s'en inquiète peu, car la morsure du python n'a rien de venimeux et ne mérite guère plus d'importance qu'une égratignure faite par un chat. Il n'en serait pas de même de ce petit serpent grisâtre, isolé dans une cage fermée au cadenas, et que l'on aperçoit à travers un treillage serré de fils de fer. Longue de sept à huit pouces, grisâtre, la tête plate et marquée d'un V merveilleusement dessiné par les taches du front; elle jette autour d'elle le regard rouge et féroce de son petit œil étincelant.... Voyez! le gardien lui jette une souris... Un sifflement se fait entendre, l'animal s'élance comme une flèche, et le petit rongeur tombe frappé à mort. Dans quelques secondes vous la verrez frissonner, trembler de tous ses membres et expirer; car le venin de la vipère, redoutable même pour l'homme, tue presqu'instantanément les animaux. Grâce à Dieu, le vipère est le seul reptile venimeux qui se rencontre en France, et pourtant la France compte de nombreuses variétés de la riche et belle famille des reptiles. Témoin cette grosse couleuvre à collier qui vit là, dans une caisse grillée, en commun avec deux autres de ses sœurs venues, l'une d'Afrique, et dont la peau noire scintille de parcelles d'or; l'autre, originaire de l'Inde, d'une couleur de chocolat clair, elle ressemble à s'y méprendre à un gros ver d'un pied de long; car la forme de la tête ne se distingue pas du reste du corps, et l'extrémité de la queue coupée par les habitans du pays, figure assez bien une autre tête.

La couleuvre à collier est un reptile fort doux, fort inoffensif, qui ne peut pas faire la plus petite morsure, par la raison qu'il n'a point de dents: elle s'apprivoise avec une grande facilité. Il y a deux ans, un des écrivains qui travaillent le plus assidûment à la *Presse*, rapporta de la campagne une énorme couleuvre à collier qu'il destinait, il l'avoue naïvement, à figurer dans un grand bocal rempli d'esprit de vin, parmi une collection assez complète des reptiles français. La couleuvre, oubliée pendant quelques jours dans la boîte qui la renfermait, finit par ouvrir cette boîte; et un matin, celui dont je vous parle, non sans surprise et sans cette répugnance qu'inspirent en général les animaux rampans, vit la couleuvre entrer dans sa chambre à coucher, reconnaître les lieux avec une hardie circonspection, et se promener paisiblement sur le tapis. A la fin, quand elle eut bien remarqué que le seul bruit qui troublait le silence de l'appartement était le grincement d'une plume qui courait sur du papier, elle se dressa droite comme une baguette contre l'angle des moulures du lit, se hissa sur la couverture et vint se blottir sans façon sous l'édredon qui recouvrait les pieds du feuilletoniste, alors tout préoccupé à produire son œuvre hebdomadaire. La couleuvre s'endormit là paisiblement jusqu'au moment où l'homme de lettres se leva, déposa son pupitre sur une table voisine, revêtit sa robe de chambre et passa dans son cabinet. Alors le reptile descendit comme lui du lit, le suivit et se glissa familièrement sous les coussins du divan. Elle y resta toute la journée et finit par y établir son domicile; si bien que, peu à peu, et après un mois à peine, une amitié réelle et fort tendre s'établit entre la couleuvre et le journaliste. Chaque matin, dès que le jour paraissait, elle quittait le salon, entrait dans la chambre à coucher, montait sur le lit et se blottissait sous le traversin de son maître occupé à écrire. Tant que durait le travail, elle restait là immobile; mais sitôt qu'elle entendait la plume s'arrêter et le pupitre reprendre sa place sur la table, Psylla, — c'est le nom qu'elle avait reçu, — sortait sa jolie petite tête de dessous l'oreiller, s'avançait avec une grâce paresseuse, sifflait doucement, faisait la belle, s'étirait, se roulait, glissait et venait entourer, de ses longs et brillans replis, le cou de son maître sur les lèvres duquel, de sa petite langue fourchue, elle donnait un baiser. Puis elle jouait capricieusement avec la main de l'artiste, se montrant coquettement à travers les plis des couvertures, disparaissait, reparaissait et prodiguait mille joyeuses et mille tendres agaceries. Un bruit mettait d'ordinaire un terme à ces ébats, c'était le léger frémissement des porcelaines du déjeûner que l'on apportait. Psylla devenait alors immobile et attentive. Sa petite langue fourchue sortait avec rapidité de sa bouche mignonne; puis, la gourmande montait sur la table, circulait à travers les tasses sans rien heurter, et attendait que le lait fût versé dans une soucoupe qui lui était réservée. Il fallait la voir humer les vapeurs qui s'exhalaient de la tasse; attendre, non sans impatience, que la boisson fût assez refroidie, et finir par plonger sa jolie tête dans le vase dont elle buvait le contenu jusqu'à la dernière goutte.

Le déjeûner fini, Psylla suivait son maître, de la chambre à coucher dans le cabinet de toilette. Là, elle ne restait pas oisive, se plongeait dans un bassin, se baignait avec complaisance, se livrait à mille jeux de natation, et venait se rouler sur le parquet en secouant les perles brillantes qui restaient attachées à sa peau délicatement marbrée. Après quoi elle grimpait sur la table, se roulait autour d'un large encrier de porcelaine, et restait là, semblable à un serpent d'airain qu'un artiste, dans un moment de fantaisie, aurait ciselé autour de l'écritoire de vieux Sèvres.

Deux ou trois fois l'année, Psylla était prise d'un accès maladif de mélancolie profonde. Elle se retirait au fond d'un cabinet noir, y demeurait cinq ou six jours sans se montrer, et un beau matin reparaissait plus fraîche, plus vive, plus alerte et plus tendre que jamais... Elle avait, durant sa retraite, changé de peau, et l'on retrouvait, au fond du cabinet, l'enveloppe légère et transparente comme une gaze, dont elle s'était dépouillée.

Le maître de Psylla dut s'absenter pendant un mois environ. Tant que dura cette absence, la couleuvre se montra triste et de mauvaise humeur; elle sifflait dès qu'un étranger s'approchait; témoignait de la colère, et lançait une liqueur fétide sur la main qui tentait de la saisir. Enfin, tous les efforts pour la faire manger restèrent inutiles, et la pauvre bête était considérablement maigrie, quand son ami revint de voyage. A la vue de l'ingrat qui l'avait quittée, elle témoigna une joie sans pareille, siffla doucement, s'élança sur les genoux de celui qui revenait, et donna tous les signes d'une joie vive et tendre. Une heure après, elle mangea une énorme grenouille, et huit jours s'étaient à peine écoulés qu'elle avait retrouvé tout son embonpoint et repris toutes ses habitudes.

Cette amitié de l'artiste et de la couleuvre dura deux années entières, pendant lesquelles Psylla ne s'engourdissait point quand l'hiver arrivait, ainsi que le font les autres couleuvres en liberté. La chaleur de l'appartement la tenait éveillée, gaie et bien portante. Il fallut que son maître vers la fin de l'hiver de 1835 entreprît un nouveau voyage. La pauvre couleuvre, après avoir bien cherché celui qui l'avait encore quittée, vaincue par le chagrin et par le froid, — c'était au mois de février, — alla se réfugier dans une armoire pleine de vêtemens de laine et finit par s'y endormir d'un sommeil léthargique. A quelques jours de là, son maître revint, et une vieille bonne, dans un accès de zèle, ouvrit brusquement l'armoire où se trouvait Psylla. A la vue inattendue de la couleuvre, épouvantée, elle repoussa brusquement la porte de cette armoire... la tête de la pauvre bête engourdie était tombée sur le bord de l'armoire et fut écrasée par le choc qui la frappa.

Il faut l'avouer, une larme mouilla les yeux de l'artiste, à la vue de ce pauvre petit corps inanimé, et ce fut avec un sentiment de tristesse qu'il déposa la pauvre Psylla dans le bocal plein d'esprit qui lui avait été destiné deux années auparavant.

S. H. Berthoud.

(*La Presse.*)

Explosion de la machine du bateau à vapeur La Parisienne.

« Le bateau venait de mouiller au port, lorsque soudain une détonation sourde, semblable à un coup de tonnerre, se fait entendre. Des cris d'effroi jettent l'alarme parmi les nombreux voyageurs qui couvraient le bateau; tout le monde fuit à travers les nuages d'une fumée noire et humide.

» Un des conducteurs qui transmettent la vapeur du bouilleur à la chaudière avait crevé, et par suite la chaudière elle même. Le chauffeur, qui, à ce moment, était auprès du fourneau, a été instantanément asphyxié, et il est tombé raide mort, la figure horriblement brûlée et les cheveux grillés: c'était épouvantable à voir. Le mécanicien et un autre chauffeur sont aussi tombés couverts de brûlures mortelles et le corps noir comme le charbon; ils sont morts peu de momens après avoir été transportés à l'hospice. Le capitaine, qui se trouvait sur le pont près de la rampe de la

machine, a été aussi très-maltraité, et on l'a emporté les jambes brûlées. On a l'espoir de sauver deux hommes de l'équipage qui ont été atteints.

»Aucun des voyageurs n'a souffertdans ce malheur ; on était heureusement à terre, et en cet instant ils étaient tous descendus. Les secours les plus empressés ont été prodigués aux blessés.

»La cause de ce déplorable événement est connue. Dans un grand nombre de machines à vapeur, il n'existe, pour la vaporisation de l'eau, qu'un ou deux bouilleurs; dans celle de ce bateau, on a adopté en grande partie le système Séguier, qui consiste à disposer parallèlement sur le foyer un assez grand nombre de petits bouilleurs rangés à plat, et superposés à deux étages. Chacun de ces bouilleurs reçoit l'eau de la chaudière, et, pour leur alimentation continue, il est nécessaire que la chaudière soit toujours remplie d'eau à une hauteur supérieure à leur élévation ; mais si la chaudière se vide, sans que la pompe alimentaire la remplisse à mesure de la consommation, bientôt l'eau manque dans les bouilleurs, qui, se trouvant vides, s'échauffent et rougissent. Dans cet état d'ardeur, si tout à coup l'eau leur revient, alors a lieu le phénomène qui s'opère quand on jette de l'eau sur une barre de fer en feu. Toute cette eau qui arrive à flots se vaporise instantanément, et avec un intensité telle qu'il y a impossibilité aux bouilleurs de suffire à leur échappement; il faut qu'ils se déchirent pour livrer passage à la vapeur, qui soudain s'élance par des issues avec une force terrible.

»Voilà précisément ce qui est arrivé. L'eau manquait dans la chaudière, à la hauteur de quatre des bouilleurs supérieurs. Au moment où, après la descente des voyageurs de Melun, le bateau se disposait à continuer sa route sur Montereau, la pompe a rendu l'eau; deux des bouilleurs l'ont reçue, et en une minute ils étaient violemment déchirés. C'est donc à la négligence du mécanicien ou des chauffeurs qu'il faut attribuer ce sinistre ; ils pouvaient l'éviter et le prévenir, en vérifiant sur le niveau placé près de la chaudière la hauteur de l'eau qu'elle contenait.

»Le bateau appartient, ainsi que les trois autres qui font le trajet de Paris à Montereau, à M. Cochot, mécanicien très-distingué. Il est juste de lui rendre le témoignage, dans cette circonstance si pénible pour lui, que de tous les bateaux qui voyagent sur la Haute-Seine, il n'en est pas dont les machines soient mieux confectionnées, mieux entretenues, et qui fassent plus exactement le service.»

Portraits et attitudes des accusés à la cour des pairs.

—

Barbès est d'une haute taille; il porte des moustaches et une barbe épaisse. On remarque sur son front, au-dessus de l'œil droit, la cicatrice du coup de feu qui l'a frappé à la barricade de la rue Grenétat. Barbès paraît encore souffrant des suites de ses blessures; sa figure est belle, grave, fortement caractérisée, et l'extrême pâleur de ses traits donne à sa physionomie un certain mélange de fermeté et de mélancolie. Barbès est entièrement vêtu de noir.

Martin Bernard est aussi d'une haute stature ; son attitude est ferme et pleine d'assurance: il regarde souvent Barbès et semble échanger avec lui des signes d'intelligence ; sa mise, plus négligée que celle de Barbès, est cependant plus recherchée que celle d'un simple ouvrier.

Nougués, placé à l'extrémité de droite du troisième banc, conserve une apparente tranquillité. Les regards que lui lancent obliquement ceux de ses coaccusés qui sont le plus rapprochés de lui, ne lui font rien perdre de son immobilité. Ses cheveux sont longs et bouclés, son costume assez recherché,

Austen, dont les cheveux blonds sont arrangés avec une certaine coquetterie, jette les yeux sur les tribunes publiques. Il paraît d'une santé frêle et débile, et son attitude contraste avec la gravité des faits spéciaux qui pèsent sur lui.

Delsade, Lemière et Walch n'offrent rien de remarquable.

Roudil a l'extérieur d'un enfant; son menton sans barbe, sa lèvre supérieure à peine brunie par un léger duvet, ses longs cheveux lui donneraient tout l'extérieur d'un jeune étudiant, s'il n'était vêtu de la blouse de l'ouvrier.

Guilbert, corroyeur, est vêtu avec une recherche au-dessus de son état; ses cheveux sont d'un blond ardent, ses traits anguleux et fortement prononcés. Il est fort occupé à considérer tout ce qui l'entoure, et la curiosité que lui inspire un spectacle tout nouveau pour lui, semble pour quelques instans faire diversion aux préoccupations nées de sa position.

Mialon a le costume d'un manouvrier. Ses cheveux épais tombent en mèches aplaties jusque sur ses yeux; son front est bas et déprimé, sa large bouche toujours béante. Rien dans son extérieur n'offre de contraste avec les antécédens que l'instruction a relevés contre lui. (On se rappelle que Mialon a déjà été condamné à une peine afflictive et infamante.)

Lebarzic, avec sa veste de velours, sa figure ouverte, a l'air d'un bon et brave ouvrier ; sa tenue est modeste, il paraît fort affecté et conserve, pendant la lecture de l'acte d'accusation, la plus complète immobilité.

Philippet est un homme qui, arrivé à l'âge mûr, paraît avoir conservé toute la vigueur de la jeunesse. Sa figure est pleine d'expression, ses traits fortement caractérisés. Il porte les cheveux coupés très-courts et a laissé croître sa barbe.

Martin et Marescal ont l'extérieur d'ouvriers endimanchés; leur figure n'offre rien de remarquable, Martin porte les cheveux longs et flottans.

Pierné, chaussonnier, avec ses 18 ans, sa face pleine, sa tête ronde, ses cheveux plats et coupés en ligne droite sur son front, son air insouciant, son bougeron bleu et sa cravate de couleur, offre l'image parfaite du gamin de Paris.

Grégoire, fabricant de paillassons, habitant une des rues les plus ignobles du faubourg Saint-Marceau, arrêté par la garde nationale au moment où il gisait étendu à terre, grièvement blessé d'une balle à l'épaule, porte encore le bras en écharpe sous la blouse bleue dont il est couvert.

(Gazette des Tribunaux.)

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

—

(Neuvième article.)

Vers le milieu du XVe siècle, au moment où l'esprit humain, se débarrassant de ses langes, prenait rapidement son essor et préludait par de hardis essais à ce XVIe siècle si fécond en génies, une découverte simple et due peut-être au hasard, immense et sublime par ses résultats, mit en émoi tout le monde intelligent : c'était la découverte de l'imprimerie.

L'imprimerie naquit et apparut comme la lumière, quand Dieu tira le monde du chaos. Dès le jour de sa naissance elle fut prête à propager rapidement et partout les théories et les systèmes absurdes ou féconds, conservateurs ou subversifs, catholiques ou hérétiques qui allaient surgir de toutes parts. Dès le premier jour elle fut ce qu'elle est encore aujourd'hui, une folle esclave sans cœur et sans réflexion, aveugle et soumise, un instrument puissant, une arme dangereuse livrée à toutes mains, et selon la main qui la dirigeait flambeau ou éteignoir, massue ou bouclier, épée ou stylet.

Et ce qui est plus remarquable encore, c'est que le premier homme qui encouragea les pas de cette esclave qui devait tout briser et asseoir son despotisme sur des ruines, fut ce terrible Louis XI, qui a mis du sang sur tous les écussons des grands féodaux.

Aujourd'hui l'imprimerie et la presse sa fille, les livres et les journaux, forment à elles deux la plus vaste industrie, celle qui occupe le plus grand nombre d'ouvriers intelligens. Cent autres industries ne sont que ses vassales et n'existent que par elle.

Il serait plus qu'inutile de compiler ici les noms de tous les genres de métiers qu'elle soutient : disons seulement que ces métiers forment une échelle graduée, dont nous occupons le premier échelon, et dont le chiffonnier tient le dernier.

Depuis que la vapeur est venue en aide à nos industries, on peut dire que l'imprimerie a fait en quelques années des progrès plus rapides qu'en deux siècles entiers. Les machines se sont multipliées pour l'impression, comme pour la fabrication du papier, et cette année encore nous avons signalé une nouvelle machine à papier continu de MM. Kœchlin, dont les perfectionnemens sont de la plus haute importance.

Et ce n'est pas tout encore : à côté de tout cela une admirable découverte va venir ajouter encore à la puissance de l'art typographique ; nous voulons parler de la lyto-typographie de M. Dupont, qui a trouvé le moyen de reporter sur la pierre les vieilles éditions et les anciennes gravures.

Les résultats de cette découverte sont presque incalculables. Que de pleurs vont verser les antiquaires et les bibliomanes, qui vont se voir entourés de toutes parts de *nouvelles éditions* de leur édition *unique*, de nouvelles épreuves de leurs gravures antiques, si rares, si précieuses. Marc-Antoine et Rembrandt vont devenir popu-

laires, nos bibliothèques vont s'enrichir, mais non plus à prix d'or, comme autrefois. On aura de belles éditions d'Elzevirs pour moins d'argent qu'un roman moderne. Aussi nous mêlerons notre voix à toutes les voix qui ont prodigué l'éloge à M. Dupont, nous ferons des vœux pour qu'il réussisse, pour qu'il nous livre de ces belles éditions de livres antiques dont nous avons le modèle sous les yeux, et pour qu'il délivre nos livres modernes du fléau de la contrefaçon étrangère.

Parlons maintenant de tous les imprimeurs de l'exposition : voici les Didot qui soutiennent dignement la réputation attachée à leur nom ; voici Paul Dupont qui s'en est fait une; Everat, qui ajoute de nouveaux succès à ses premiers succès; et les Lacrampe qui, de transfuges, sont devenus rivaux.

M. Everat est aujourd'hui l'imprimeur le plus habile pour les ouvrages illustrés; mais faisons aussi la part du plus habile de nos éditeurs, M. Curmer, auprès duquel nous nous arrêterons, afin de rendre à chacun la justice qui lui est due.

M. Curmer sait illustrer mieux que tous ses confrères; il observe, il lit, il étudie, et lorsqu'il va trouver l'artiste en lui portant sa claquette de buis, il lui communique ses impressions encore toutes récentes, et l'artiste exécute comme si l'auteur dictait.

Un coup-d'œil jeté sur les livres que M. Curmer expose, suffira pour convaincre tout le monde. Il n'y a rien de plus suave que les illustrations du *Mois de Marie,* de plus sublime que celles de l'*Imitation de Jésus-Christ,* de plus poétique, de plus vrai, que celles de *Paul et Virginie.*

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici quelques lignes de M. Curmer que nous avons sous les yeux. On verra que, pour lui, ce n'est pas un métier mais un art que l'état d'éditeur.

« L'*Illustration,* c'est ainsi que l'usage a nommé l'application de l'art de la gravure à l'art typographique, n'est pas une affaire de fantaisie où le hasard occupe la principale place; il faut quelque étude pour entrer dans le génie ou l'esprit de l'auteur, deviner quelquefois sa pensée, la compléter, l'étendre même, sans la fausser, en reproduisant les personnages que son imagination a créés, et combiner les ornemens de façon qu'ils soient en rapport avec l'époque où le livre a été écrit, et les lieux où la scène s'est passée.

»Nous pouvons donner un exemple sensible de l'importance de ce travail en indiquant ce que nous avons dû faire pour l'illustration de *Paul et Virgine.*

»Bernardin de Saint-Pierre, dans une dernière édition in-4° publiée par lui, avait cherché à donner à son livre tout le lustre possible; il s'était donc adressé aux principaux artistes de son temps, pour obtenir de chacun d'eux une scène de son chef-d'œuvre : il n'a pu produire qu'une illustration décousue, fausse, incomplète. Les éloges qu'il donne à ces gravures sont plutôt des remercîmens aux artistes que des démonstrations de la vérité de reproduction.

»Pénétré de la pensée de Bernardin, qui par un art exquis a imaginé de placer les scènes dramatiques les plus naïves et les plus saisissantes au milieu des scènes de la nature les plus majestueuses, nous avons étudié avec soin la topographie de l'Ile-de-France, le règne animal et végétal qui l'animent, les mouvemens des saisons, les habitudes des indigènes, leurs costumes, leurs usages; pour plus d'exactitude, nous avons fait venir de Londres les plans levés à l'Ile-de-France (Maurice) par l'Amirauté; tous les ouvrages reproduisant les oiseaux, les plantes, les arbres et toute la végétation ont été recherchés et examinés avec soin; les serres du Jardin-du-Roi, explorées sous la direction d'un botaniste familiarisé avec la végétation inter-tropicale.

»La connaisance exacte des lieux, des êtres qui les habitent, ainsi acquise, nous nous sommes adressé à M. Tony Johannot, dont le talent gracieux se prêtait merveilleusement à reproduire toutes les scènes de la famille; en même temps d'autres artistes, MM. Français, Meissonier, Paul Huet, Eugène Isabey, se distribuaient, selon leur spécialité, les paysages, les fleurs, les oiseaux, les grandes scènes de la nature, les marines. C'est en confiant à chacun ce qui s'alliait le mieux avec son talent, que nous sommes arrivé à une exactitude complète dans toutes les parties.

»La *Chaumière Indienne* a exigé un autre genre de travail qu'il serait trop long de détailler ici; il suffira, pour s'en convaincre, d'examiner l'ouvrage et de penser qu'il n'y a pas une seule vue, un seul accessoire qui n'ait été fait d'après un renseignement authentique.

»L'illustration ainsi conçue est un travail long, minutieux, et que l'éditeur seul peut et doit préparer dans son ensemble, afin que chaque artiste qui concourt à l'œuvre, ne s'en fiant qu'à son imagination, n'apporte pas une pièce de marqueterie, et ne produise un disparate choquant. »

On voit par ce qui précède que M. Curmer sait comprendre et exécuter.

Les *Douze Dames de Rhétorique* de M. Desrosier sont très remarquables; le frontispice du *Paradis Perdu* de Milton, imprimé en camaïeu en sept couleurs et vingt-quatre tons dans l'imprimerie Lacrampe, est un magnifique tour de force. Deux planches ont suffi pour obtenir ces différentes combinaisons.

La typographie musicale de M. Duverger mérite aussi nos éloges, pour la netteté et la pureté des impressions, et surtout pour le bon marché. Grâce à M. Duverger les partitions les plus chères sont maintenant à la portée de toutes les bourses.

Nous ne savons pas s'il est encore possible à l'art typographique de parvenir à un plus haut degré de perfectionnement, mais ce que nous savons c'est que les résultats obtenus placent dans ce genre la France au premier rang et nous espérons que nos imprimeurs et éditeurs ne l'en laisseront pas descendre.

Maintenant plongeons-nous dans le faux; tout ce qui reluit n'est pas or : à commencer par les tissus de verre et à finir par les imitations de toutes sortes.

Pour les tissus de verre nous vous en parlerons plus tard.

Pour les imitations nous avons remarqué peu ou point de progrès; deux exposans seulement sortent de ligne. Bourguignon d'abord : ses perles sont vraies, bien montées, ses diamans sont d'une belle eau, ses imitations d'or laissent un peu à désirer, mais avec le temps, l'hypocrisie, même en matière métallique ou minérale, est chose facile à perfectionner.

Delamarre ne cède en rien à Bourguignon pour l'imitation des pierres fines; nous avons remarqué des opales dont la langue de feu avait un éclat superbe, des diamans faux qu'un homme du métier peut seul distinguer des diamans véritables, et des grenats magnifiques. Mais pour l'imitation d'or, nous n'hésitons pas à donner la préférence aux produits de Delamarre.

Dans un prochain article nous parlerons des tissus de toute espèce, des porcelaines et des meubles, et là plus que partout ailleurs, nous aurons à signaler des progrès et de la décadence, de l'habileté et du mauvais goût, de l'élégance et de la lourdeur; nous promettons à nos lecteurs d'être ce que nous avons toujours été, sévères mais impartiaux.

GEORGES JANÉTY.

PIANOS DE M. HENRI HERZ A L'EXPOSITION.

Les instrumens de musique occupent cette année une place importante dans les galeries de l'exposition. Près de cent fabricans ont envoyé des produits de leurs ateliers. Les facteurs de pianos sont en majorité, ce qui prouve que cet instrument se popularise tous les jours de plus en plus. Parmi tous les produits qui abondent dans les Galeries de l'industrie, on doit classer au premier rang les pianos de M. Henri Herz. A la qualité de pianiste et de compositeur célèbre, M. Herz a joint celle de facteur. On doit savoir un gré infini à cet artiste de sa persévérance pour amener le piano à l'état de perfectionnement matériel où il est arrivé. M. Herz est à la tête de son établissement, il dirige lui-meme ses ateliers, il possède parfaitement la théorie de la construction, il a en outre ce qui manque presque toujours à l'ouvrier, cette finesse de tact et de sentiment qui seule fait apprécier toute la délicatesse des tons et toutes les nuances des effets.

La *France musicale* a ainsi formulé son opinion sur les pianos de ce facteur : M. Herz s'étant aperçu que presque tous les pianos péchaient par trop ou trop peu de légèreté dans le jeu, par l'absence d'égalité dans les trois parties qui constituent l'instrument et par le jeu mal combiné des pédales, a cherché à remédier à ces inconvéniens divers. Dans tous les instrumens qu'il a exposés, il est facile de distinguer les efforts qu'il a dû faire pour arriver à ce résultat. Ses pianos sont faits sur le système anglais; l'échappement est perfectionné et mieux fini que dans les pianos de cette nation. Il a adopté le barrage en fer, mais il l'a établi double; ainsi la table d'harmonie se trouve enveloppée en dessus et en dessous. Le corps du piano, encadré de cette manière, est d'une solidité parfaite et tient long-temps l'accord. Le clavier, dont personne mieux qu'un facteur ne peut juger les avantages ou les défauts, a été l'objet des soins particuliers de M. Herz, qui a résolu un problème difficile, celui de concilier la promptitude avec la force et la netteté du jeu. Les mortaises des touches sont garnies en buffle pour éviter le bruit du fer contre le bois. Pour obtenir un son plus net dans la partie du dessus, le facteur a appliqué un chevalet en cuivre d'une seule pièce et d'une solidité à toute épreuve. Les

ornemens et les formes de ces instrumens sont simples, gracieux et de bon goût.

M. Henri Herz est le premier facteur qui ait construit des instrumens à sept octaves complètes. Il était bien difficile de faire parvenir à faire rendre un son net et distinct à une corde d'une si petite étendue. Les sons, dans les pianos de ce facteur, sont assez ronds et assez distincts. Les facteurs ont beaucoup critiqué cette innovation au moment de son apparition, mais aujourd'hui nous voyons plusieurs claviers s'étendre jusqu'au *sol* et au *la* aigu. Nous avons également apprécié dans les instrumens de M. Herz l'effet d'une pédale *una corda*; dans d'autres pianos cette pédale fait que le marteau ne frappe qu'une seule corde, et voilà tout; ici le marteau, par un certain mécanisme, frise la corde légèrement, et l'étouffoir, en retombant, fait sortir des sons harmoniques pleins de pureté.

L'industrie et le commerce ont à se louer de M. Herz, qui est parvenu à diminuer le prix des instrumens, et qui donne beau et bon à un prix très-modéré.

Si la facture doit à M. Herz de bons pianos, le monde artistique et fashionable lui doit une délicieuse et magnifique salle de concert, qui, selon l'expression d'un écrivain, est aussi un *excellent instrument*, d'une sonorité bien entendue, calculée selon les lois de l'harmonie et de l'acoustique, et qui manquait à la ville de Paris. Cette salle qui joint, chose bien rare en ce temps, la commodité à l'élégance, sert à la fois pour les concerts et comme lieu d'exposition; c'est un ouvrage de luxe dont l'art et l'industrie doivent retirer un égal avantage. Les sacrifices que cette construction toute grandiose ont dû coûter à M. Herz, l'intelligence que ce chef habile a su déployer dans l'ordonnancement des tracés, ainsi que dans la direction des travaux, et le noble désintéressement avec lequel il prête *gratuitement* ce beau local aux artistes, doivent recommander bien haut non-seulement la fabrication, mais l'établissement de M. Herz à l'attention du jury, des musiciens en général et particulièrement des pianistes, à la tête desquels il s'est placé comme exécutant et comme compositeur.

ESCUDIER.

Revue des Tribunaux.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE.

La veuve Leclerc de Sainte-Croix et le sieur Pouillard, condamnés par jugement de la 3e chambre du tribunal civil de la Seine, en date du 15 mai dernier, et par corps, à la restitution de tous les titres et de toutes les valeurs par eux détournés au préjudice de M. Charles-Auguste de Sainte-Croix, héritier légitime, viennent d'interjeter appel de ce jugement. M. Lachèze, député, président du tribunal de Montbrison, gendre de la veuve Leclerc de Sainte-Croix, sa femme, Charlotte-Anne Leclerc de Sainte-Croix, et Charles Leclerc de Sainte-Croix, enfans du deuxième lit, ont aussi interjeté appel.

Me Battur, avocat à la cour royale, et non Battier comme nous l'avions imprimé par erreur.... plaidera la cause de M. Charles-Auguste de Sainte-Croix intimé; il sera assistéet secondé de Me Ph. Dupin qui a répliqué aveclui en première instance. Demain sera appelée la cause ou l'incident qui a trait à la mise sous la main du séquestre nommé par le jugement, de l'hôtel no 56, avenue de Neuilly, qui a été vendu durant la litispendance, par la veuve Leclerc de Sainte-Croix, au sieur Meuron, vente dont M. Charles-Auguste de Sainte-Croix demande la nullité. Cet immeuble vaut à lui seul près de 300,000 fr.

POLICE CORRECTIONNELLE.

Les pantoufles.

Dans un boudoir où la lumière pénétrait adoucie par un double rempart de mousseline et de soie, une jeune femme brodait. Penchée sur son métier, ses doigts agiles suivaient rapidement les contours du dessin; de temps en temps elle s'arrêtait, regardait son ouvrage avec complaisance; et elle était heureuse, bien heureuse à la pensée que bientôt le bien aimé aurait, brodée de sa main, la plus élégante paire de pantoufles, sur laquelle se détacherait le chiffre nuptial, deux lettres entrelacées, L. A., touchant emblème de l'union des cœurs. C'était pour elle une joie enfantine de faire mystère à Auguste des heures qu'elle consacrait à travailler pour lui; elle voulait le surprendre, l'éblouir, le confondre, en déposant à ses pieds, tout d'un coup, sans préparation, sans qu'il s'en doute, ce chef-d'œuvre, témoignage de sa patience plus encore que de son talent à broder.

Ici, nous quittons le gracieux pour entrer dans un ordre de faits dramatiques, dont la discrétion des témoins ne nous a pas permis de soulever le voile; nous passons donc sur plusieurs mois, et nous retrouvons Lucia, non plus dans son boudoir, mais dans une chambre à coucher dont la décoration est toute nouvelle pour nous. Le seul meuble que nous reconnaissons est le métier à broder, sur lequel est toujours tendu le canevas des pantoufles. Lucia y travaille encore, mais à la manière de Pénélope, quoiqu'en plein jour. Des deux lettres du chiffre, l'une a changé, l'A a été remplacé par un R, ce qui signifie, selon l'expression d'un témoin, que nous sommes sous le règne de Robert. Ce règne, aussi agité et plus court que celui d'Auguste, ne devait pas non plus voir s'achever le monument de Lucia. Une troisième, une quatrième fois, il lui fallut changer l'initiale; l'A primitif, déguisé en R, ne tarda pas à être métamorphosé en C, puis ce dernier à s'arrondir en O. Or, l'A, l'R, le C et l'O sont quatre amis, successeurs immédiats les uns des autres et tous héritiers présomptifs des pantoufles.

Des quatre amis, trois, en hommes sensés et qui savent prendre leur parti en braves, n'avaient fait que rire de leur commune histoire; mais le quatrième, le dernier en date, coté O, avait pris au sérieux les pantoufles et leur chiffre emblématique. Forcé à l'abdication, il ne put contraindre Lucia à une stabilité de sentiment qui n'est pas dans ses habitudes; mais, en battant en retraite, il voulut sauver armes et bagages, au nombre desquels il rangea les pantoufles qu'il réclama énergiquement. C'était sa propriété, disait-il, non pas tant à cause de la promesse qui lui en avait été faite, qu'afin de rentrer, autant que possible, dans une certaine somme de 20 fr. qu'il avait donnée pour achat de laines assorties.

A cette prétention, l'équitable Lucia avait répondu que les pantoufles étaient commencées depuis long-temps et avec la laine de ses prédécesseurs; elle lui offrit de lui rendre, en la défilant, ce qu'il était entré de la sienne dans l'initiale O. Sur le refus du jeune homme, la discussion s'était échauffée, et si bien échauffée qu'après des paroles vives, des injures échangées, un soufflet ou des soufflets auraient été donnés par Oscar à la dame Lucia, qui prétend ne les avoir pas rendus, et venait aujourd'hui en demander réparation à la police correctionnelle.

Les trois premières initiales, A, R, C, étaient citées par Lucia en témoignage de l'antiquité des pantoufles, et pour, du reste, déposer de l'ensemble de sa moralité, de la douceur de ses mœurs, de son bon cœur, de son désintéressement. Tous trois s'en sont tirés avec esprit, ont ri de bonne grâce au souvenir des pantoufles omnibus, qui ne sont à personne, et ont du reste, tout en cherchant à justifier Oscar, rendu le plus éclatant témoignage au caractère *heureux*, *enjoué* et *badin* de mademoiselle Lucia.

Des autres témoins cités, deux seulement étaient présens à la scène de rupture. L'un, c'est une dame, qui a vu donner trois soufflets sur les deux dont se plaint Lucia, termine tout bonnement sa déposition par ce mot adressé à Oscar : c'est un monstre. L'autre témoin, qui n'est qu'un homme, n'a vu donner qu'un tout petit soufflet, bien un peu provoqué par certains outrages que ne lui épargnait pas l'enjouée Lucia.

Tout bien délibéré, le tribunal a condamné Oscar à 25 fr. d'amende, sans rien préjuger sur la propriété des pantoufles, dont le chiffre est de nouveau veuf de sa quatrième initiale.

Les liaisons dangereuses.

Au banc des prévenus vient s'asseoir à reculons, en minaudant et en se donnant des airs, une assez jolie brune. Si la toilette suffisait pour classer seule la femme, Camille Chippart serait une femme comme il faut; elle porte une élégante capote de gaze rose, une robe de soie rayée et moirée, un grand schall de soie noire semé de fleurs rouges; sa petite main, couverte d'un étroit gant de chevreau, ne quitte pas un flaçon de cristal à bouchon de vermeil, et malgré tout cela, ou peut-être à cause de tout cela, Camille Chippart n'est pas une femme comme il faut. Pourquoi? demandez-le à M. de Balzac, qui vient d'écrire *ex professo* un excellent article sur ce sujet. Si vous ne m'en voulez croire, écoutez-la; les choses qu'elle dit, et encore plus le ton dont elle les dit, vous donneront la mesure de ce qu'elle peut être.

M. le président. — Vos noms?

— Camille Chippart, 22 ans, lingère.

— Lingère! en êtes vous bien sûre? Il paraît que vous n'exercez pas votre état... Vous ne vivez pas de votre travail. Vous demeurez...

— Rue Lemercier, aux Batignolles.

— Oui, vous êtes là en garni, et puis vous avez un autre logement dans vos meubles, rue

de Provence. Il est vrai que vos meubles sont saisis pour deux ou trois mille francs. Tout cela n'annonce pas une conduite très régulière. Mais enfin, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous savez que vous êtes prévenue d'avoir volé une somme de 3,120 fr. à un sieur Philippe P... avec lequel vous aviez entretenu des relations coupables? Avouez-vous le fait?

— J'avoue m'être emparée de deux billets de mille francs, deux autres de 500 francs chacun, et de 120 fr. environ en argent; mais je ne voulais pas me les approprier tout-à-fait, je voulais seulement forcer M. Philippe à s'arranger avec moi à l'amiable.

— Qu'entendez-vous par là, s'arranger à l'amiable.

— Il y avait quelque temps, il m'avait promis deux mille francs pour m'aider à payer mes dettes. D'ailleurs, je les avais remis cachetés à mon oncle, marchand des quatre-saisons.

— Et vous pensez que cela vous autorisait à le voler? Nous allons entendre les témoins.

M. Philippe P..., 24 ans, étudiant en droit. — Messieurs, j'ai donné mon désistement purement et simplement. C'est une affaire maintenant arrangée entre nous; ce n'était qu'un malentendu.

M. l'avocat du roi. — Comment, un malentendu! J'ai sous les yeux votre plainte chez le commissaire à la date du 5 mai; elle est formelle. Vous y racontez qu'après avoir reçu quelque temps chze vous la fille Camille vous l'en aviez expulsée depuis huit jours, lorsque, le 4 mai, profitant de votre absence, elle s'est introduite dans votre domicile à l'aide d'une clé qu'elle vous avait soustraite; que là, connaissant toutes vos habitudes par suite de l'intimité qui avait régné entre vous, elle a été prendre la clé de votre secrétaire sous des chemises pliées dans une armoire, et vous a volé 3,120 fr. La justice ne peut pas entrer dans vos raccommodemens et vos arrangemens postérieurs; vous lui devez toute la vérité sur l'accusation dont vous l'avez saisie.

M. Philippe P... — Je n'en disconviens pas...; mais après cela j'ai moi-même quelques reproches à me faire. J'avais depuis plusieurs mois fait des promesses à Camille. J'ai à me reprocher de ne les lui avoir pas tenues.

M. le président. — Quelles promesses lui aviez-vous faites?

M. Philippe P... — Des promesses comme tout le monde en fait à ses maîtresses; je lui avais promis de l'aider quelquefois. J'ai eu tort de lui montrer mes billets et de l'exposer à la tentation. Je ne pense pas qu'elle ait voulu me voler définitivement; je crois bien plutôt qu'elle a cru pouvoir s'attribuer cela à titre de compensation, d'indemnité: elle aura voulu m'amener à composition et traiter à l'amiable.

Après un réquisitoire énergique de M. l'avocat du roi Meynard de Franc, et malgré les efforts de Me Wollis, le tribunal condamne Camille Ch[illegible] à six mois de prison.

A peine ce jugement est-il prononcé, que M. Philippe P... traverse la salle, vient offrir le bras à Camille, et tous deux sortent ensemble le plus tranquillement du monde.

Revue Dramatique.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Emile, vaudeville en 1 acte, par MM. Bayard et Dumanoir.

Suivant un dicton assez répandu, l'amour rapproche les distances; c'est cet axiome vulgaire, qui suggère un beau jour à M. Emile Grandjean, jeune homme charmant d'ailleurs, mais fils d'un simple fermier, l'idée d'offrir sa fortune et sa main à madame de Rieux, jeune veuve fort coquette et passablement entichée de son *de* nobiliaire. Mais n'ayez garde que madame de Rieux consente jamais à s'*engrandjeaner*; elle ne veut pas même recevoir les visites de son admirateur, et répond par des lettres bien sèches à toutes les protestations d'amour qui lui arrivent par la petite poste.

Un jour pourtant le cœur de la noble dame se prend d'amour pour un inconnu que le hasard amène dans la maison de son père; comment résister en effet à un homme qui est à la fois peintre, musicien, médecin, avocat, militaire, et par dessus tout d'une amabilité charmante. Or, cet inconnu, c'est Emile Grandjean qui a fait naître un prétexte pour avoir l'entrevue qu'on lui refuse si obstinément depuis deux années.

Emile a voulu se venger; et quand il est bien assuré de son triomphe, il fait à sa belle inhumaine l'aveu de son amour... pour la jeune Aline, sa sœur.

Otez les couplets, et ce vaudeville restera comme une des plus jolies comédies que l'on nous ait données depuis long-temps. Il y a un intérêt vraiment remarquable et un vernis de bon ton qui ne nuit en rien à la gaîté des détails.

Nous ne connaissons qu'un tort au rôle d'Emile, c'est d'être joué par Brindeau qui l'empreint d'une impertinence et d'une prétention vraiment insupportables.

THEATRE DE LA PORTE St-MARTIN.

Le Pacte de Famine, par MM. Paul Foucher et Elie Berthet.

C'est un drame tiré à bout portant contre les accapareurs de grains du XVIIIe siècle. C'est un plaidoyer plus ou moins éloquent pour les misères du peuple contre l'égoïsme des riches et des grands. Il y a dans cette pièce un certain M. de Beaumont, avocat généreux et désintéressé, tel qu'il n'est point rare d'en trouver au théâtre, qui prend hardiment la cause du peuple, attaque les financiers, puis, victime de son courage, se voit jeté dans un cachot de la Bastille, pour en être tiré au cinquième acte par le peuple enfin victorieux. Tout ceci ne manque pas de verve, d'entrain, ni même d'intérêt véritable. Les deux premiers actes se traînent lentement, mais les trois derniers sont remplis de péripéties émouvantes. Tous les journaux ont dit avant nous que c'était là un beau succès. Nous ne nous sentons pas le courage de contredire des éloges si unanimes. Nous répéterons donc que c'est un beau succès et nous en féliciterons les auteurs.

Revue de cinq Jours.

30 JUIN. — D'après les nouvelles de Madrid, du 22 juin, la détresse financière est grande dans cette capitale; à la vérité, on se flattait de l'espoir d'obtenir une avance de 60 millions de réaux de MM. Gaviria, Casa-Irujo, O'Shea et Calderon, moyennant une cession momentanée du produit du tabac.

Par lettres de la Guadeloupe du 29 mai, reçues ce matin à Nantes, on apprend que M. Jubelin, gouverneur de cette colonie, venait de prendre le même arrêté que le gouverneur de la Martinique, et de permettre l'exportation du sucre pour tout navire et sous tout pavillon.

— L'arrêté de M. le gouverneur de la Martinique, en date du 15 mai dernier, qui autorise l'exportation des sucres à l'étranger, par tous pavillons, est parvenu le 27 juin, au gouvernement. Des dispositions ont été prises immédiatement pour en faire cesser les effets.

— La commission des sucres a décidé aujourd'hui d'abaisser la surtaxe sur les sucres bruts blancs, à 6 fr. 50 c.; elle a résolu aussi qu'il y avait lieu d'abaisser le rendement de sucre raffiné à 70 fr. pour les sucres coloniaux, et 73 fr. pour les sucres étrangers. Il ne reste plus à délibérer que sur le droit à imposer à l'entrée des sucres étrangers. Une seule séance suffira probablement à l'examen de cette question.

— On lit dans le *Courrier* anglais:

« Il résulte d'un rapport fait au Parlement sur les accidens arrivés à des bateaux à vapeur, que dans les dix années qui viennent de s'écouler, il y a eu dans les trois royaumes 92 accidens survenus à bord de navires à vapeur, qui ont coûté la vie à 634 personnes. Dans les deux dernières années, c'est-à-dire en 1837 et 1838, il y a eu 22 explosions par suite desquelles 137 personnes ont perdu la vie. »

— On écrit de Constantinople, 7 juin:

« La flotte sortira des Dardanelles après demain, car l'astrologue en chef a déclaré que ce jour était favorable. Le *Mahmoudié* qui porte le pavillon amiral a quitté hier l'arsenal; il a éte remorqué par un bateau à vapeur. 11,000 hommes se trouvent à bord de la flotte qui est destinée pour les côtes de Syrie, à l'effet d'opérer une diversion en faveur de Hafis-Pacha et de rallier la population armée, sur les derrières d'Ibrahim. »

— Les correspondances de l'Inde confirment la nouvelle, déjà publiée, d'une collision sanglante qui a eu lieu, à Bushire, entre les Anglais et les habitans du pays. Le shah de Perse se dispose, suivant toute apparence, à reprendre le siége de Hérat.

— On mande de Rome: le 8 du mois prochain, il y aura une grande promotion de cardinaux. On annonce que Mgr. Gaston de Pins, administrateur du diocèse de Lyon, sera nommé en remplacement du cardinal Fesch, décédé.

— La commission chargée de l'examen du projet de loi relatif à la reconstruction de la salle Favart a repoussé l'amendement qui demandait que la façade et la principale entrée du monument fussent établies sur le boulevart. Le chiffre élevé de la dépense qu'eût exigé cette construction monumentale pour laquelle il eût fallu acheter la maison du Grand-Balcon, qui a un grand nombre de boutiques sur le boulevart, a déterminé cette décision. Après avoir entendu les représentations de plusieurs entreprises théâtrales qui ont des intérêts engagés dans la question de la reconstruction de la salle Favart, la commission s'est prononcée pour l'adoption pure et simple du projet de loi présenté par le gouvernement.

1er JUILLET. — Le 19 juin, la gendarmerie a conduit dans la maison de dépôt de la ville d'Uzerche un jeune prisonnier portant le costume espagnol avec le berret blanc dit à la Zumalacarreguy. C'était le marquis de Cantevos, ancien page du roi de Sardaigne et officier d'artillerie au service du prétendant don Carlos. Il n'est âgé que de dix-huit ans, et a fait ses études militaires à l'école d'artillerie de Vienne, en Autriche. Son éducation paraît des plus soignées, et il parle avec facilité le français, le castillan, le russe, l'allemand et l'italien. Il cherchait à pénétrer en Espagne par Bayonne lorsqu'il a été arrêté. Il doit être conduit à [illegible].

— Une lettre de New-Yorck, du [illegible] juin, apportée par le *Great Western*, annonce que deux

bâtimens négriers (sous pavillon américain), ont été capturés par un vaisseau de guerre anglais, et conduits à New-Yorck, afin que les délinquans soient jugés et punis suivant toute la rigueur des lois de leur pays.

— Le général Santa-Cruz a abdiqué les fonctions de protecteur suprême, ainsi que celles de président de la Bolivie, afin de mettre un terme à l'anarchie et à la guerre.

— Des lettres de Naples annoncent que le mariage du frère du roi, le prince Antoine, comte de Lecce, avec la fille de la duchesse de Berry, n'aura point lieu. Les négociations concernant cette union, qu'on regardait comme conclue, ont inopinément été rompues, et la duchesse a aussitôt résolu d'aller passer quelque temps en Sicile avant de retourner en Allemagne.

— On mande de Pesth, 17 juin, que le duc de Bordeaux, après avoir parcouru la Transylvanie et la Hongrie, était arrivé en cette ville, où il comptait passer plusieurs jours. Dans sa suite se trouvaient le duc de Levis, le comte Latour-Maubourg, le comte Montbel, etc.

— Sept pièces capitales restent encore à placer pour terminer la fameuse colonne de Juillet; quatre tronçons du fût, le chapiteau, le tambour et le génie de la liberté qui couronnera le monument. Toutes ces pièces étant prêtes, ce monument pourra être inauguré aux prochaines fêtes de juillet. Aujourd'hui dimanche, les ouvriers continuent leurs travaux.

— Hier, un individu d'une mise assez recherchée s'est précipité dans la Seine, au-dessous du pont des Invalides. Quelques personnes qui se trouvaient sur le bord de la rivière, sont parvenues à le retirer de l'eau et l'ont conduit chez M. Noël, commissaire de police. Ce magistrat, après lui avoir demandé, mais inutilement, son nom et sa profession, l'envoya à la Charité, où les plus prompts secours lui furent prodigués. Mais le malheureux, tournant vers les personnes qui l'environnaient son regard éteint, leur dit d'une voix mourante : « C'est inutile, je suis empoisonné. »

— Le roi de Bavière vient de faire publier un troisième volume in-8° de ses *Poésies*, qui se vend à la librairie de Cotta. Il en avait déjà paru deux de trois cents pages. Le produit de la vente sera remis à l'institut des aveugles à Munich.

---

2. — Le *Toulonnais* annonce, d'après des lettres de Bougie, 18 juin, qu'Abd-el-Kader a paru dans les environs, entre autres à Mzaïa, avec une troupe assez nombreuse et uniformément vêtue. Il s'est rendu ensuite à un marabout où les Arabes tiennent leur marché. En retournant par le même chemin, cette troupe rencontra le commandant de Bougie qui, avec 250 hommes seulement, lui barra le passage et voulut savoir quelle était la cause de cette apparition inattendue; mais l'émir se retira et fit dire au commandant qu'il n'était venu que dans des intentions pacifiques. Il fit même promettre de venir s'expliquer en personne avec le commandant aussitôt qu'il serait campé à peu de distance.

— On écrit de Constantine :

« Le bruit s'est répandu que Sétif et Djemmilah seraient probablement abandonnés; M. le colonel Delarue aurait, dit-on, fait connaître que le gouvernement n'approuvait point ce système d'occupation étendue. »

— Le paquebot anglais l'*Homère*, venant de Malte, annonce que le 14 juin on avait reçu de Constantinople la nouvelle d'un léger engagement, à la suite duquel les Turcs s'étaient emparés de plusieurs villages du Beylick d'Antib. Cet avantage avait donné gain de cause au parti de la guerre, et dans le conseil il avait été décidé que Hafiz pacha recevrait des ordres pour aller en avant.

— Une inondation subite du Tigre a causé de grands dommages dans la Mésopotamie. Plusieurs caravanes ont péri. Une partie des magasins de l'armée turque a été détruite.

— On lit dans le *Journal du Hâvre* :

« M. Chouquet, banquier, déclaré en faillite par jugement du tribunal de commerce de cette ville, en date du 22 juin, et qui était sorti de prison sous sauf conduit, vient de disparaître sous le prétexte d'aller passer la nuit à sa campagne habitée par sa famille. On assure qu'il a gagné le port de Fécamp, où un smogleur anglais l'attendait pour le conduire en Angleterre. Cette fuite, qu'on aurait dû prévoir, ne laisse plus de doute sur la moralité des opérations de ce banquier, dont les écritures sont, nous assure-t-on, dans le plus grand désordre.

— C'est hier, à cinq heures seulement, que les affiches de clôture de l'exposition pour aujourd'hui ont été posées dans l'intérieur des salles. C'est ainsi qu'on a répondu à la demande de prolongation que les exposans avaient formulée.

— Voici, d'après la *Gazette*, comment le jugement a été rendu, dans l'affaire du général Brossard, après 2 heures de délibération. Le général a été déclaré non coupable à l'unanimité sur les chefs de trahison et de concussion; non coupable à la majorité de six voix contre une sur le délit de corruption de fonctionnaires; non coupable à la majorité de cinq voix contre deux sur le chef d'immixtion dans des fonctions incompatibles avec sa qualité.

— M. le comte Daru, pair de France, épouse mademoiselle Lebrun, fille du lieutenant-général duc de Plaisance et petite fille par conséquent du consul Lebrun. Les publications préalables à cette union sont affichées à la mairie du 10e arrondissement.

---

3. — On écrit de Constantinople, 6 juin : « Hier, seize chirurgiens sont partis sur des bateaux à vapeur pour Samsun; ils se rendent à l'armée de Hafiz-Pacha, dans le Kurdistan. Depuis quinze jours, plus de 25,000 hommes y ont été envoyés. La flotte a 4,000 hommes à bord, et on dit qu'elle est destinée pour les côtes de la Syrie. La rentrée en faveur de Halil-Pacha et sa réintégration ont fait une impression favorable sur les Moslines. »

— Hier matin, le lieutenant-colonel Achmet-Effendi, chef de la Monnaie du Caire, est arrivé à Paris. Ce jeune Arabe se rend au Mexique pour examiner et étudier les procédés employés pour l'extraction de l'or. D'abord le vice-roi voulait l'envoyer en Russie, mais il a senti que c'était surtout dans le Nouveau-Monde qu'il fallait étudier cette industrie. On sait que Méhémet-Ali a l'intention sérieuse de mettre à profit les mines trouvées dans la Haute-Egypte.

— Le saint-père, pour reconnaître le zèle de M. le maréchal Valée, gouverneur de l'Afrique, en faveur de la religion, et l'appui qu'il accorde à Mgr l'évêque d'Alger, vient de lui envoyer en cadeau un superbe dessus de table en mosaïque d'un travail précieux et d'un grand prix.

— Le tirage au sort des obligations de la ville de Paris s'est fait aujourd'hui. Le numéro 5,631 a gagné la prime de 50,000 fr.; le n. 22,395 celle de 20,000 fr.; le n. 15,931 celle de 15,000 f.; le n. 25,114 celle de 12,000 fr.; le n. 15,596 celle de 10,000 fr.

Les numéros 21,804, 13,434, 28,482, 32,285, 397, 22,812, 38,219, 22,527, 16,006, 27,539, chacun une prime de 500 fr.; enfin, le numéro 2,084, sorti le 16e, la prime de 1,120 fr.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 30 juin et lundi 1er juillet 1839, de 3,955 déposans, dont 544 nouveaux, la somme de 527,966 francs.

Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 481,500 f.

— La commission des finances a pris, dans sa séance de ce jour, l'initiative d'une réforme importante. A la majorité de huit voix contre sept, elle a voté la suppression de la rétribution universitaire, dont le produit pour le trésor s'élève à environ 1,500,000 fr.

— Le nom de Pic de la Mirandolle vient de s'éteindre, et c'est l'état qui hérite de celui qui l'a porté le dernier. La valeur de cette succession, vacante faute d'héritiers connus, ne pourra guère dépasser 15 à 1,800 fr.

---

4. — On lit ce qui suit dans un *post-scriptum* de la *Gazette d'Ausbourg* :

« Le manifeste contre Mehemet-Ali a paru; il est daté du 8; Méhemet-Ali et Ibrahim-Pacha sont privés de toutes les fonctions et dignités dont ils ont été revêtus jusqu'à présent, et le commandant supérieur de l'armée du grand-seigneur, Hafiz-Pacha, est nommé successeur de Mehemet-Ali dans le gouvernement d'Egypte. » C'est vendredi, 15, que ce manifeste sera lu dans les mosquées de la capitale, et ensuite dans celles des provinces.

» Le dernier courrier de Constantinople, du 12, annonce, d'accord avec les nouvelles les plus récentes arrivées aujourd'hui d'Alexandrie par Athènes et Trieste, le commencement des hostilités entre les Turcs et les Egyptiens. Hafiz-Pacha a pénétré sur le territoire de Mehemet-Ali, et a attaqué la position d'Ibrahim Pacha. Le premier combat sérieux aurait eu lieu le 27 mai; l'avant-garde égyptienne s'est retirée en se battant vaillamment, parce que les Turcs avaient la supériorité du nombre. Ibrahim-Pacha allait à la rencontre de l'armée du Grand-Seigneur.

» Le Sultan veut en finir à tout prix avec Méhémet; toutes les représentations du corps diplomatique sont sans effet. »

— Les nouvelles reçues ce matin de la Jamaïque continuent à être d'une nature défavorable. Des avis de l'intérieur de l'île annoncent que la population nègre a en sa possession une grande quantité d'armes à feu, et qu'elle ne veut pas travailler; on ajoute que plus du huitième de cette population ne travaillant pas, quoiqu'on lui offît de bons salaires, beaucoup d'entre eux s'étaient formés en bandes de tirailleurs, et s'exerçaient à tirer à la cible, tandis que la milice, qui est la sauvegarde du pays, allait se détruisant tous les jours, et le nombre en diminuait d'un jour à l'autre.

— Mardi dernier, on remarquait parmi la foule qui parcourait le chemin de fer entre Berlin et Potzdam, un vieillard d'un air affable et majestueux à la fois, qui donnait le bras à une dame âgée. Une calèche descendit ce couple vénérable à l'hôtel de Pétersbourg. C'était l'archevêque de Posen avec sa sœur.

— On mande de Perpignan, le 29 juin : « Aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, l'écrou du général de Brossard dans la prison militaire a été levé; mais aussitôt cet officier-général a été arrêté pour dettes par des huissiers qui l'ont conduit à la prison civile. »

— Dans la dernière réunion de la Société royale asiatique, on a présenté une immense feuille de papier de soixante pieds de long sur 25 de large, à Kumacre, dans l'Indostan. Ce papier résiste aux atteintes des insectes,

---

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

Deuxième Série.

10 JUILLET 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225, Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 2.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS
POUR UN AN. . . . . 48 fr
POUR SIX MOIS. 25
POUR TROIS MOIS. 13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN. 6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

LA TURQUIE NOUVELLE.

De l'instruction en Turquie. — Les gendres du sultan. — La réforme dans les vêtemens.

Sa Hautesse entend qu'à l'avenir tout, autour d'elle, s'organise et marche à l'européenne. Mais, en Europe, tout repose sur l'instruction ; elle est généralement répandue. Dans la région moyenne des populations, elle a atteint un degré auquel nul Musulman n'est encore parvenu ; dans les classes supérieures, elle s'élève aux sommités de la science.

Rien de pareil ne se voit chez le peuple dominateur en Orient. Bien plus, il n'existe chez lui aucun moyen d'acquérir des connaissances pareilles.

Là, pour les Musulmans, pas d'autre école que celles où l'on enseigne la lecture et l'écriture turques, l'arabe et le persan, les écritures saintes et les premières règles du calcul. Quand un homme a réussi dans ces diverses parties, il passe pour un savant. On le cite, on le dit apte aux plus hautes fonctions ; et, s'il y est promu, on proclame en lui un appui précieux pour l'importation des idées nouvelles.

Mais, d'abord, comprend-il lui-même ces idées? Où a-t-il pu prendre les premières notions ?

Serait-ce dans des livres? Les Turcs, si ce n'est le Coran et ses nombreux commentaires, et, depuis peu, quelques traités élémentaires mal traduits, n'ont pas de livres écrits dans leur langue. Peut-être est-ce en lisant des ouvrages imprimés dans d'autres idiomes? Ils n'en connaissent aucun. Si quelques uns barbouillent un peu le français ou l'italien, leur science ne va pas au-delà des mots ; le fond de la pensée leur échappe toujours.

Serait-ce enfin dans la conversation d'hommes éclairés? Où en voit-on parmi eux? Les Musulmans, dans leurs entretiens, ne peuvent que se renvoyer le petit nombre d'idées qu'embrasse leur intelligence. L'échange est bientôt fait, la matière épuisée. C'est de cette indigence que naît la réserve dont on fait honneur à leur prudence et à leur éducation.

Au lieu de cette ardeur à acquérir de nouvelles lumières qui est le propre des peuples avancés, le Turc a de la répugnance pour tout ce qui lui est nouveau.

Et c'est en présence de ces dispositions, aussi connues que constatées, que son souverain a entrepris de renverser l'ordre ancien, et de le remplacer par les principes qui règlent toutes choses dans la chrétienté ! Pour que cette intention eût pu s'accomplir, il aurait fallu auparavant que l'instruction eût pénétré dans l'esprit des hommes à qui la mission en était confiée.

Les Turcs sont bien éloignés, et c'est là leur plus grand malheur, de se rendre justice et de reconnaître leur nullité. Chacun ne balance pas à se croire propre à tout emploi qu'il plaît au sultan de lui donner, et Sa Hautesse partage cette funeste erreur, en admettant que ses choix ont le privilége d'inculquer la capacité.

On peut encore de nos jours, comme autrefois, dire, en signe de remercîment, au porteur d'eau ou à tout homme de peine que l'on rencontre dans la rue, et qui vous donne une réponse à la plus insignifiante demande : *Dieu te fasse grand vizir!* Le commissionnaire de Paris auquel, au lieu d'un *je vous remercie*, vous diriez : *Dieu te fasse président du conseil!* serait disposé à croire que vous vous moquez de lui, et même que vous l'insultez. Le Turc, nullement surpris, se contente de répondre : *Ich Allah* ou *Allah kerim*, ce qui veut dire : Dieu est grand, et s'il plaît à Dieu. Comment pourrait-il prendre pour une amère dérision le souhait que vous lui adressez, et que le caprice de son maître peut réaliser à l'instant même ?

Les métamorphoses de ce genre n'étaient pas rares autrefois. Un sultan du nom d'Amurath avait déjà fait étrangler plusieurs de ses généraux, que les Autrichiens avaient défaits en bataille rangée. Il apprend que son nouveau grand vizir vient d'être battu. Il envoie aussitôt l'ordre de le mettre à mort.

Après avoir prononcé cette sentence, il rentrait dans son palais, incertain par qui il le remplacerait, lorsqu'il aperçoit un homme qui se livrait avec ardeur à son travail, et fendait du bois pour la cuisine impériale.

Il l'appelle et lui dit : Je te nomme grand vizir. Cet homme s'incline profondément devant son maître, en signe d'adhésion et de reconnaissance ; mais il se redresse bien vite, en regardant avec dignité les courtisans du prince, qui semblent hésiter à lui adresser leur hommage. Aussitôt après il suit le sultan, et va recevoir l'anneau qui constituait l'investiture de la plus haute dignité de l'empire.

Ce généralissime improvisé part pour l'armée, et y ramène la victoire sous l'étendard du prophète. Avant sa promotion, il était connu, à cause de sa profession, sous le nom de *Baltadji* (fendeur de bois). Il retint et illustra ce nom. Les annales turques, depuis l'invasion des Ottomans en Europe, n'en ont pas conservé de plus célèbre.

Il ne faut, en Turquie, ni naissance, ni éducation, ni connaissance des affaires, nous allions dire ni probité, pour passer du dernier rang aux plus hauts emplois. De la condition d'esclave au rang de pacha, il n'y a souvent qu'un pas. On voit parmi les grands dignitaires plus d'hommes de cette origine que de sujets nés libres.

Hallil, premier gendre de l'empereur Mahmoud, a été acheté en Géorgie, amené à Constantinople et vendu au vieux séraskier Uzrew, dont il a été long-temps le favori, et qui l'a poussé ensuite aux plus hautes fonctions.

Saïd, second gendre de Sa Hautesse, est fils d'un esclave qui avait fait son chemin. Celui-ci est une preuve vivante de ce que nous venons de dire, de l'inutilité de la naissance, de l'éducation, de l'intelligence des affaires. Ses alentours lui refusent même le sens commun.

D'un crétinisme devenu proverbial, nul avant comme après son union avec la seconde fille du sultan, Saïd fut doté, à l'occasion de son mariage, de la charge de séraskier (généralissime) d'Asie, du gouvernement supérieur de l'Ecole Polytechnique, du commandement suprême de la garde impériale.

Après la disgrâce d'Hallil, qui était comme lui gendre du sultan, exilé à cause de l'empoisonnement de deux dignitaires, on ajouta, aux vastes attributions de Saïd, les charges de séraskier d'Europe et le gouvernement de Constantinople, dont on dépouillait celui-là.

Est-ce avec de pareils choix que le sultan peut parvenir à la régénération de ses peuples? Ce prince, en pourvoyant ses filles, a voulu se donner des soutiens. Pouvait-il plus malheureusement choisir?

La Providence semble vouloir venir au secours de Sa Hautesse, dont les intentions sont bonnes, en atténuant les rigueurs de la fatalité qui le poursuit dans tous ses actes. Hallil est hors des affaires par suite d'un crime honteux, et Saïd ne peut tarder à être rendu à l'obscurité d'où il n'aurait jamais dû sortir, par l'effet de la mort de la sultane sa femme, seul lien qui l'attachât à la famille impériale.

Cette alliance avait été l'unique cause d'une élévation qui avait surpris tout Constantinople, quoique habitué qu'on y soit à voir passer les hommes du néant au comble de la fortune.

Observons, au sujet dudit Saïd, que la perte énorme, dans toutes les acceptions, qu'il a récemment faite, celle de sa femme, fille du sultan, est encore due au plus absurde préjugé. Les journaux ont annoncé que la princesse n'avait succombé que parce que l'étiquette avait mis obstacle à ce qu'on pratiquât, sur une fille du sang impérial, une saignée qui devait la sauver.

Avant de quitter les gendres de Sa Hautesse, si bizarrement choisis, donnons une idée, par deux faits passés sous nos yeux, de la manière dont le premier entendait ses nouvelles dignités, et dont l'autre comprenait sa position vis-à-vis de la famille impériale dans laquelle il était entré.

Il y avait très peu de jours (1836) qu'Hallil-Pacha, à l'occasion de son mariage, était investi du gouvernement de la capitale, lequel donne le droit de justice prévôtale, quand un cas où il crut pouvoir exercer ce droit de ses propres mains s'offrit à lui. Il le saisit avec empressement, et ce fut avec une joie bien vive qu'il l'accomplit à l'instant même.

Ce prince sortait de son palais avec une suite assez nombreuse d'officiers, de kavasses et de valets, au milieu desquels il était seul à cheval, lorsque son cortége est croisé par un jeune Grec de 15 à 16 ans, aussi à cheval, qui débouchait d'une rue transversale. Ce malheureux n'avait aperçu le séraskier qu'en arrivant dans la rue que celui-ci parcourait, et n'avait, par conséquent, pas eu le temps de mettre pied à terre, ainsi que le prescrit l'étiquette.

Hallil ne s'arrête pas à cette considération. Il fait saisir ce faible enfant par un vigoureux kavasse. Ce brutal, accoutumé à ces sortes d'exécutions, lui place les bras sous les aisselles, et, en lui fixant la tête contre son corps, le contient, le dos voûté, dans une attitude propice à la vengeance de son maître.

Le séraskier s'était fait remettre un énorme fouet qu'un homme de sa suite tient toujours à sa disposition. Se redressant alors sur ses étriers pour acquérir plus de force, il frappe sa victime à coups redoublés, jusqu'à ce que la lassitude le contraigne à cesser.

Cette opération terminée, il se remet en route, après avoir recueilli autour de lui les félicitations tacites qu'il est convaincu d'avoir méritées.

Quant à l'infortuné, abandonné sur le pavé dans un état facile à concevoir, il dut à des passans charitables d'être rapporté chez ses parens.

C'est une tradition qui ne s'est pas perdue chez les Musulmans, que celle d'aimer à faire immédiatement parade d'un pouvoir qu'on vient d'obtenir.

Le baron de Tott rapporte dans ses Mémoires, qu'étant en première visite chez un Turc de ses amis, promu la veille au poste de grand vizir, il eut, en le quittant, l'explication d'un geste horizontal fait de la main par ce dignitaire, à un mot qu'un de ses gens lui avait dit de la porte, sans entrer dans l'appartement où se passait leur entretien. En sortant, il aperçut neuf têtes fraîchement coupées rangées sur son passage. Son ami avait été bien aise de lui faire voir quelle était sa nouvelle importance.

Si la conduite d'Hallil-Pacha suffit pour faire connaître comment la dignité est comprise dans les hauts emplois, celle de Saïd va révéler, avec la même évidence, de quelle nature sont les relations d'homme à femme, quand celle-ci est du sang impérial.

Cet autre beau-fils de Sa Hautesse parcourait un jour à cheval la longue rue de Galata, faubourg de Constantinople. Il était suivi de trois domestiques à pied.

Les passans sont surpris de le voir tout à coup s'élancer à terre et se précipiter dans une boutique, où il se blottit dans le coin le plus retiré, en se couvrant d'un mauvais tapis qui gisait sur le sol.

Dans le même moment, ses gens, qui l'avaient deviné ou à qui il avait glissé un mot, rétrogradaient rapidement jusqu'à une petite ruelle, où ils entrèrent avec le cheval de l'Altesse.

Chacun s'évertuait à deviner le motif de cette singulière manœuvre d'un personnage aussi éminent, lorsqu'il leur fut expliqué par la vue d'un *harem* venant du côté opposé à celui que suivait Saïd-Pacha, quand il avait si subitement interrompu sa course.

On nomme harem, dans ce cas, le train d'une sultane sortie de son palais pour affaire ou pour son plaisir. Il est composé de plusieurs arabas (charrettes) traînées par des chevaux, quelquefois par des bœufs, et plus ou moins ornées de dorures, sculptures, rideaux, etc.

La princesse est toujours dans la première et la plus brillante des voitures du cortége, assise sur des tapis et des coussins avec ses principales dames. Les autres femmes occupent les arabas de la suite.

Des kavasses précèdent le train et font arrêter ou écarter les passans, et deux eunuques noirs à cheval sont aux portières de la voiture de la sultane. Si la largeur de la rue ne leur permet pas, ils se placent derrière.

A leur tournure martiale on les prendrait pour le nain Bébé du roi Stanislas de Lorraine, sortant d'un pâté, vêtu en cuirassier, et armé d'un sabre de quelques pouces de longueur, pendant à son côté.

Nous avons laissé l'orgueilleux Saïd, s'annihilant dans une boutique de raja, caché sous une couverture crasseuse. Dès que le convoi eut dépassé la ruelle où ses gens avaient cherché un asile, ils lui ramenèrent son cheval. Il sortit alors de sa retraite, enfourcha son palefroi et se remit en route, aussi satisfait de lui-même que s'il eût remporté une victoire.

Ce gendre de Sa Hautesse avait reconnu de loin l'équipage de sa belle-sœur, la princesse Hallil. Trop tard pour pouvoir rétrograder, il avait évité, en s'effaçant, d'être contraint à descendre de cheval à son approche, à se prosterner sur le sol et à faire le simulacre du baisement des pieds. Il est facile de juger, par cette perpétuation d'usages aussi avilissans, que les réformes n'ont pas encore passé par là.

On se rappelle le projet de révolte tenté par d'anciens janissaires, pendant l'absence du sultan en mai 1837, et étouffé aussitôt que découvert, par l'exécution d'une cinquantaine de conjurés. Nous aurons occasion, en traitant dans le présent chapitre *de la réforme dans les vêtemens*, de signaler les alarmes que donne encore le corps des ulémas.

Dès que le sultan se fut résolu à introduire dans ses états un régime nouveau, qui devait atteindre les institutions et les hommes dans les plus petits détails de leur existence ancienne, il dut commencer cette œuvre par un changement total dans les costumes. Ceux en usage de tout temps, rappelaient des corporations, des prétentions, des priviléges, des usages, dont il convenait d'éteindre jusqu'au souvenir, après avoir fait table rase de ce qu'ils représentaient.

L'ancien équipement des hommes ne pouvait se prêter aux nouvelles exigences. L'état n'était pas assez riche pour en supporter la dépense

quant à ses salariés, et les particuliers avaient perdu les moyens de fournir au luxe de leur mise.

Une foule de dépenses capitales, en usage dans l'état social des pays civilisés, n'étaient pas connues des peuples orientaux. Là, pas de modes dont les variations sont si exigeantes; pas de spectacles, de visites, d'assemblées où la somptuosité des habits et des ornemens a tant d'occasions de se produire. Les maisons des particuliers étant closes aux étrangers, un beau mobilier n'est pas de rigueur. On ne se donne pas réciproquement à manger. On n'a pas de voiture. Les Orientaux sont affranchis, par leurs coutumes et mœurs, de beaucoup d'autres charges qui pèsent ailleurs sur les fortunes privées.

Chez les Turcs, les rigueurs du luxe n'atteignaient que leur personne. Ils pouvaient être mal logés, mal meublés, mal nourris, eux, leurs femmes et leurs enfans, ce que personne ne pouvait vérifier, et cependant paraître opulens aux yeux du public.

Il leur suffisait, à cet effet, de se montrer hors de leur domicile avec des vêtemens frais, des pelisses et des châles de quelque valeur, pour se donner un air d'aisance et même de richesse, qui contrastait très souvent avec la détresse de leur intérieur.

C'est la nécessité de cette opulence apparente, qu'ils ne peuvent plus satisfaire et qui était devenue de plus en plus onéreuse, que le sultan a senti la nécessité de faire cesser; et c'est en cela seulement que les réformes ont eu leur entier effet.

Mais il était impolitique et maladroit, en voulant pousser tout un peuple à adopter une mise nouvelle, de brusquer la mesure. Pourquoi ne pas se donner le temps de faire choix de vêtemens convenables et commodes, avant d'obliger cette population à renoncer à ceux dont l'habitude était prise dès l'enfance?

Ces ménagemens étaient surtout commandés par la constitution physique que les musulmans reçoivent de leur éducation et de leur manière d'être. En négligeant cette considération, on a rendu ridicule un peuple qui en imposait encore, il y a peu d'années, par une belle représentation.

Aujourd'hui, il fait peine à voir. L'usage des sofas voûte les reins et enfonce la poitrine; la manière de s'asseoir tourne les pieds en dedans et déjette les jambes en dehors. Beaucoup paraissent estropiés qui n'ont qu'une mauvaise tenue.

L'ampleur des anciens vêtemens masquait ces infirmités acquises. Les habits serrés les dessinent et les rendent apparentes. Ajoutez que tous sont gauches dans leur nouvel accoutrement.

C'est surtout aux fonctionnaires que le changement n'a pas été favorable. On ne leur trouve plus cet air de grandeur qui, uni à leur réserve habituelle, en imposait et commandait le respect.

Gênés dans leurs habits et manteaux brodés, sortis de la main de tailleurs inhabiles, ne sachant pas porter les épées ou sabres, parties obligées de leur costume d'apparat, ils sont honteux eux-mêmes d'une métamorphose qu'ils jugent bien ne pas leur être favorable, et ils semblent partager l'hilarité que leur vue excite, lorsqu'ils pensent ne faire que substituer sur leur figure un sourire gracieux à leur gravité d'autrefois.

Il en est même de petite taille, et parmi ceux-ci on remarquait Reschild-Pacha et Sarim-Effendi tous deux connus à Londres, que leurs efforts pour imiter les manières qu'ils avaient étudiées dans leurs ambassades en Europe, faisaient prendre pour de véritables singes.

Les changemens dans les costumes n'ont pas été plus favorables aux armées musulmanes. Nous avons dit la mauvaise qualité des étoffes dont elles sont vêtues, et la parcimonie avec laquelle on les emploie, qui sont telles, qu'après un mois de campagne tous ces vêtemens seraient en loques. Nous pouvons ajouter que le dernier degré du ridicule a été atteint dans la forme et dans la coupe des habits de troupe.

Le sultan lui-même n'échappe pas à la critique dans cette subversion de costumes, et dans le mauvais goût qui a présidé aux remplacemens.

Avant les réformes, rien n'approchait de la pompe qui environnait Sa Hautesse, quand elle sortait de son palais. Les rois de l'Europe, et toutes leurs cours réunies, ne seraient pas parvenus à former un cortége aussi riche, aussi élégant, aussi imposant que celui des successeurs des califes se rendant à la mosquée.

C'était à travers une double haie de janissaires qu'ils parcouraient les rues conduisant de leur palais à la mosquée impériale, désignée, par l'étiquette ou par le caprice du maître, pour les prières du jour.

Ces janissaires n'avaient pas d'uniforme. Leur tête seule était ornée d'une casquette en cuivre, de forme commune à tous, présentant sur le devant une manière d'étui destiné à recevoir une cuillère, et d'autres petits ustensiles à l'usage du soldat. Une peau de mouton tannée, attachée à la partie antérieure de cette casquette, pendait et descendait le long du dos, en s'élargissant jusqu'à la chute des reins. Elle offrait la forme d'un triangle, dont le sommet se trouvait derrière la tête.

Dans l'intérieur de Constantinople, les janissaires ne portaient pas d'armes : c'eût été trop dangereux. Un énorme bâton, placé dans la main droite, leur servait à faire la police et à témoigner qu'ils étaient de service.

Ces hommes tenaient beaucoup à prouver leur adresse à manier ce bâton. Pour la manifester, autant que pour l'entretenir, il arrivait quelquefois qu'il prenait fantaisie à un homme de garde de le lancer dans les jambes d'un Grec qui courait dans les rues. S'il le touchait, un sourire approbateur de tous les assistans était sa récompense. S'il était parvenu à renverser le coureur, lui avait-il même cassé une jambe, il recevait de ses collègues les témoignages les plus vifs de leur admiration. Et le mutilé?... il allait se faire panser où bon lui semblait.

Quand le sultan passait devant cette double haie, il en recevait le salut d'hommage. Ce n'était point par des mouvemens d'armes, des roulemens de tambour, des acclamations, que se dessinait cet honneur rendu au souverain. Le plus morne silence régnait sur toute la ligne; mais, à la vue du maître, chaque homme, officier et soldat, inclinait sa tête sur son épaule droite. C'était lui dire, par une pantomime expressive : *Fais-la tomber si tel est ton bon plaisir.*

Le sultan se montrait flatté de cette abnégation, et il la récompensait en portant la main sur son cœur, et ses regards alternativement de droite à gauche, sur les lignes de ses fidèles, manœuvre assez fatigante, quand la course était longue.

Le cortége de Sa Hautesse, se rendant le vendredi à la mosquée, se composait de sa maison officielle. Chaque officier, depuis le simple huissier jusqu'au grade le plus élevé, était à cheval.

Le défilé commençait par les plus petits emplois. Ceux qui les occupaient avaient à côté d'eux un domestique à pied, paraissant tenir la bride de leur cheval.

Le nombre des domestiques, en augmentant successivement, marquait la nuance de l'élévation des fonctions. Il était si considérable, qu'une demi-heure suffisait à peine les vendredis ordinaires, pour le passage du défilé.

Arrivait enfin le corps de Sa Hautesse. Ici, une haie nouvelle, formée des colonels des janissaires, que l'on nommait schorbadjis (littéralement, donneurs ou faiseurs de soupe), marchait avec le souverain, autant comme garde d'honneur que comme garde de sûreté.

Ces hommes portaient un costume guerrier à l'antique, aussi riche qu'élégant. Leur arme était une espèce de pique, dont l'armure jetait un vif éclat.

Leur tête était couverte d'un casque brillant surmonté d'une aigrette de plumes très touffue, auquel les mouvemens de celui qui le portait imprimaient un mouvement régulier de l'avant à l'arrière. Les traditions donnaient pour origine à cette décoration du meilleur effet, l'intention de dérober, par intervalle, la vue du maître, de manière à rendre incertain un coup de feu dirigé par quelque *Fieschi.*

Autour du sultan, se groupaient une multitude de pages, de figures et de costumes de choix.

Derrière lui, on voyait deux officiers à cheval portant chacun, sur un trépied d'or, un turban pareil à celui dont Sa Hautesse, en entrant à la mosquée, échangeait le turban qui avait servi au trajet, contre un de ceux-ci, et se parait du troisième pour retourner à son palais.

Ces espèces de diadème étaient salués par les janissaires, à l'instar du sultan lui-même, par l'inclinaison de la tête vers l'épaule droite.

On voyait encore quelques chevaux de relais, tenus et environnés de nombreux écuyers. Ils étaient couverts de housses tombant jusque près de terre et couvertes de pierres précieuses.

La marche était fermée par les cortéges des deux principaux eunuques noirs. Le premier, le kislar-aga (seigneur des filles), portait, par assimilation, le turban à trois pointes, marque caractéristique du grand viziriat, auquel sa place était assimilée quant aux honneurs; le second, le kasnadar-aga (chef de la cassette particulière, on pourrait dire des *fonds secrets*), avait aussi des marques distinctives de haute puissance.

Un grand nombre de valets environnaient ces grands dignitaires à facultés écourtées.

Rien, il faut en convenir, n'était comparable en richesse, en élégance, en dignité, à la pompe des sultans allant remplir leurs devoirs religieux, surtout à l'occasion des fêtes du Baïram et du Courban-Beyram, que l'on peut comparer à la Pâque et à son Octave chez les chrétiens.

Dans ces journées solennelles, tous les grands

de l'empire, avec leurs maisons respectives et tout le faste que chacun pouvait déployer, précédaient la marche de la cour impériale, et ne paraissaient faire qu'un seul corps avec elle.

La foule attirée par ce spectacle était toujours considérable; on ne s'en lassait pas. On pouvait croire que ces pompes variées avaient le privilége de tirer l'indolent Musulman de sa torpeur habituelle. Un sentiment plus noble excitait son empressement. L'aspect de la grandeur étalée par son maître lui faisait croire que sa nation était encore à l'apogée de sa gloire.

Ce prestige a disparu avec le nouveau régime. On ne met plus d'empressement à se trouver sur le passage de Sa Hautesse, et l'on fuit sa présence quand il parcourt les rues, même sans l'appareil de la souveraineté, tant on redoute la rudesse des gens nommés *kavasses*, chargés d'éclairer sa route.

Ces kavasses forment une espèce de gendarmerie, faisant le double service d'ordonnance pour la transmission des dépêches officielles, dans la capitale et dans sa banlieue, et d'agens subalternes de police pour le maintien de l'ordre. Il semble, par la tenue qu'on leur a faite, qu'on se soit évertué à les priver de toute dignité.

Rien de bizarre comme la forme de la redingote et du pantalon, d'un bleu indécis, qui composent leur accoutrement. Leur chaussure est encore plus misérable. Ce n'est ni botte, ni soulier; c'est plutôt un composé de sandale et de savate.

Un mauvais sabre pend à leur côté; il est si singulièrement établi dans son fourreau que l'emploi des deux mains est indispensable pour l'en tirer.

Aux deux côtés du ceinturon, sont cousues deux fontes renfermant des pistolets plus redoutables, assure-t-on, pour les porteurs que pour les personnes sur lesquelles ils seraient dirigés. Une singularité de cet armement, c'est que la position des fontes qui contiennent ces pistolets donne une telle envergure aux kavasses, qu'il leur devient impossible de traverser les portes généralement assez étroites des habitations, sans s'y présenter de travers.

On pourrait rire des embarras de ces gens et de leurs évolutions pour les surmonter, s'il était possible d'oublier qu'ils complètent leur armement avec de forts bâtons toutes les fois qu'ils prévoient l'occasion de s'en servir.

Ils usent librement de ce privilége quand ils précèdent, à quelque distance, le cortége du sultan.

L'apparition de Sa Hautesse est annoncée par la circulation qui cesse sur les points où elle doit passer. Les uns fuient au loin les bourrades des kavasses; d'autres se jettent dans les boutiques, qui se ferment aussitôt.

Il en arrivait ainsi autrefois à l'approche d'un cadi (commissaire-juge), faisant sa tournée pour la vérification des poids et mesures, et ne négligeant pas, pour cette mission spéciale, d'exercer sa juridiction pour d'autres délits portés à sa connaissance. Sa venue semait l'effroi.

On l'apercevait de loin, seul, à cheval, cheminant au milieu de la rue. A la tête de son cheval, marchaient ses vérificateurs, et, des deux côtés, en haie, les exécuteurs de ses hautes-œuvres, munis de bâtons et des autres instrumens des peines qu'il infligeait pendant sa tournée. Ses sentences recevaient immédiatement leur exécution.

Croirait-on que c'est une imitation, embellie à la vérité, de cet appareil de police que le sultan a adopté en échange du cortége royal auquel il a renoncé?

L'entourage actuel de Sa Hautesse, dans ses promenades ordinaires, notamment pendant la durée du ramazan (le carême des Turcs), est modelé sur celui que nous venons de décrire.

Ce prince est seul à cheval. Il tient le milieu de la rue, ayant deux écuyers à la hauteur de la tête de son noble coursier et deux à la croupe. Derrière, marchent cinq ou six officiers, et, sur les côtés et en dehors des écuyers, douze gardes-du-corps, cheminant en haie. Tout ce monde, hors le maître, est à pied.

Quelques officiers à cheval, se tenant vingt-cinq à trente pas en arrière du premier groupe, complètent le cortége.

N'étaient les broderies en or de l'habit et du manteau qui couvrent Sa Hautesse, la beauté de son cheval, et la richesse du harnachement, on pourrait croire que l'on aperçoit le magistrat voyer.

C'est de la simplicité, dira-t-on. Non; car, dans ce sens, il y aurait trop de luxe dans le costume et dans le harnachement. En tout cas, cette simplicité serait mal entendue au milieu de peuples qui n'apprécient la grandeur qu'en raison du faste dont elle s'environne.

Quand le sultan sort en voiture, et ce n'est jamais que pour son agrément, à l'exclusion de toute idée de cérémonial, il mène lui-même, comme nous l'avons déjà dit, à quatre chevaux et à grandes guides, la calèche dont il se sert, et il se tire de cet exercice avec beaucoup d'adresse.

Dans ces circonstances, sa suite se compose de deux ou trois voitures pour ses favoris, et de quelques officiers à cheval, qui le précèdent ou le suivent. L'intervention des kavasses est alors moins sensible, parce que la course étant plus rapide, ils ont moins de temps pour manifester leur zèle en refoulant brusquement le public.

Pour en finir avec les kavasses, cette institution nouvelle et sans analogue dans les temps antérieurs aux réformes du sultan Mahmoud, disons qu'ils pourraient rendre de grands services, s'il existait dans Constantinople une police bien organisée.

Dans leur destination actuelle, ces hommes ne consacrent qu'une partie de leur temps aux besoins de l'ordre public. Le surplus est affecté au service personnel d'une foule de fonctionnaires, à qui l'on a donné la prérogative d'en avoir attachés à leur personne.

Ils deviennent alors de véritables commensaux des maisons qu'on leur a assignées. Ils y trouvent leur vie, et paient, par leur condescendance à servir les vues et les passions de leurs patrons, les faveurs qu'ils en reçoivent.

C'est encore ici le cas de faire observer que les avis ayant pour objet l'intérêt ou le service personnel du sultan, n'obtiennent pas plus de faveur que ceux directs au bien de l'état.

Le Français, auquel nous sommes toujours ramené par le système de nos récits, avait vu et admiré, il y a une quarantaine d'années, le majestueux entourage des sultans se communiquant au public. Il fut sensiblement affligé lorsque ce prince lui apparut, pendant le ramazan de 1836 à 1837, avec un cortége aussi mesquin que l'ancien était imposant.

Il n'entrait pas dans le programme qu'il avait accepté en partant pour l'Orient, de s'occuper de matières semblables. Cependant, il imagina de se rendre agréable et même utile, en proposant un mode de représentation plus en harmonie avec la haute position de Sa Hautesse, en même temps que les vues d'économie qui avaient dicté les changemens y étaient respectées, ainsi que les exigences des localités.

Il fit tracer dans ce but, par un artiste italien, un dessin qui rendait exactement ses idées, et l'adressa à Pertex-Pacha, alors malade, mais n'en étant pas moins le ministre le plus influent et le régulateur de l'empire. Ce projet se perdit dans les mains des favoris de ce pacha, qui s'en amusèrent comme les enfans le font d'une image qu'on leur achète à la foire.

L'idée n'était pourtant pas une chose à dédaigner pour un prince qui a renversé tant d'usages vénérés, qui a affaibli les prestiges qui faisaient sa principale force, et qui règne sur des peuples accoutumés à ne juger que sur les dehors.

Plaignons-le de ce que le sentiment des convenances est tout aussi étranger aux hommes auxquels il remet son autorité, que les intérêts matériels de ses états leur sont indifférens.

Avant de sortir du chapitre des réformes, en ce qui touche les costumes, citons un fait qui a pensé donner naissance à un mouvement sérieux et entraîner, si ce n'est une révolution, au moins une perturbation grave.

A travers les changemens opérés dans l'universalité des vêtemens affectés aux corps constitués et aux corporations, le corps des ulémas avait conservé la coiffure qui le distinguait des autres fidèles. Elle n'avait subi aucune altération depuis les temps des anciens califes. Ils y tenaient comme à un article de foi.

Vers la fin de 1838, on suggéra au sultan, peut-être avec la charitable intention de lui susciter des embarras, l'idée de faire disparaître cette coiffure, qui signalait l'existence dans l'état d'une association puissante ayant ses chefs, ses prérogatives, ses réglemens, un langage et une combinaison d'écritures avec les caractères usuels, que ses membres seuls connaissaient. On la représentait comme dangereuse en raison de l'esprit de corps qui l'animait, de l'union intime qui existait entre ses membres, et de l'immense clientèle qu'elle pouvait faire mouvoir à son gré.

Pour rompre cette union, ou du moins pour en diminuer la force, disait-on à Sa Hautesse, il faut obliger cette corporation à adopter le fess (bonnet) rouge, devenu le bonnet commun de toutes les classes de la société. Par cette mesure, on l'aura privée d'un moyen d'influence sur le vulgaire, toujours enclin à vénérer les signes extérieurs consacrés par le temps; on aura confondu ses membres avec le reste de la nation; on lui aura enfin enlevé un drapeau autour duquel ses nombreux partisans sont toujours prêts à se rallier.

Le sultan céda en partie à ces insinuations. Il soumit les gens de l'uléma à l'obligation d'adopter le fess, à l'exclusion de l'ancienne coiffure, et n'admit d'exception qu'en faveur des gros bonnets de l'ordre, le mufti ou sheik-islam, les kadileskers, le stambould-effendersi, et quelques autres du rang le plus élevé.

Ces hauts dignitaires ne purent se dissimuler que la disposition à laquelle ils échappaient pour le moment n'était qu'ajournée. Cependant, comme ils se trouvaient épargnés, ils consentirent à prêcher la soumission à leurs inférieurs.

Ceux-ci obéirent, mais non sans de violens murmures. Leur mécontentement fut même tellement manifeste, que l'on crut pendant quelques jours à une résistance ouverte. Cette appréhension aida à la rentrée au pouvoir du fameux Uzrew, ou Chosrew-Pacha, l'exterminateur des janissaires. On jugea nécessaire de l'avoir sous la main pour l'opposer aux récalcitrans.

Ne cherchez plus à Constantinople les traces de ce peuple conquérant qui fut au moment d'envahir l'Europe, après s'être assujetti d'immenses contrées en Asie et en Afrique. Rien ne vous le rappellerait. Des réformes mal conçues et plus mal conduites lui ont enlevé les derniers vestiges de sa grandeur passée.

La Turquie est une proie assurée à son insatiable voisin, si l'Europe, nous ne nous lasserons pas de le dire, ne prend pas sa tutelle d'une main ferme.

Où sont les bienfaits des réformes? C'est toujours là notre refrain.

L.-P.-B. d'Aubignosc. (1)

LA COMTESSE D'EGMONT.

(Suite et fin.)

V.

Le premier regard du vidame de Poitiers, quand il se réveilla, se porta sur madame d'Egmont. Il la vit si belle, et d'une beauté si touchante, et d'une pâleur si pleine d'expression et si prête à tout, bien qu'elle ne pût rien prévoir; il la vit si jeune et en même temps si mortelle, qu'il la reconnut tout de suite, lui qui ne l'avait jamais vue. Elle, de son côté, fut merveilleusement étonnée à l'aspect de ce vieillard qui semblait renaître et qui sortait pour ainsi dire de la mort afin de la saluer une première et dernière fois de l'âme et du regard. La tête de cet homme était belle; tout couché qu'il était dans son drap de toile écrue, tout enveloppé qu'il était dans son morceau de serge verte, au milieu de cette cabane et entre ces deux génisses qui lui servaient de gardes-malade, il était facile encore de voir qu'il y avait sur cette paille et dans ce lit quelques nobles restes de la famille des Lusignan.

Si bien qu'au premier coup d'œil la jeune comtesse se sentit rassurée, et qu'en elle-même elle fut bien aise d'avoir eu du cœur.

Cependant le vieillard, rappelant toutes ses forces, se plaça sur son séant.

— Madame la comtesse, lui dit-il d'une voix éteinte, mais claire et calme, je commence par vous demander pardon de vous avoir fait venir, et d'avoir employé pour cela l'autorité que j'avais sur monsieur le maréchal; mais, vous le voyez, je suis mourant, je n'attendais plus que vous pour mourir, et je ne pouvais pas mourir sans vous avoir parlé, je le jure par ce que nous avons de plus cher tous les deux!

A ces mots la comtesse, qui s'était quelque peu rassurée, redevint pâle et tremblante: elle comprit tout d'un coup qu'il y avait un lien invisible entre elle et cet homme; elle baissa les yeux, et elle porta la main sur son cœur comme pour l'empêcher de se briser. Cependant le vidame continuait son discours.

— N'est-ce pas, dit-il, n'est-ce pas, madame, qu'il était jeune et beau, et qu'il vous aimait de toute son âme, et que vous l'aimiez, vous aussi, dans le fond du cœur?

Ici il s'arrêta, soit pour reprendre haleine, soit pour entendre la réponse de la comtesse; mais la comtesse ne répondait pas. Alors il reprit en ces termes:

— Madame, madame, je n'ai pas de temps à perdre; je sens que je me meurs: il faut que j'en finisse avec vous, madame. Ainsi donc, pardonnez-moi et prenez courage, prenez courage, par pitié pour vous et par pitié pour moi!

Alors elle releva la tête, elle écarta ses cheveux, et elle fixa sur le vidame ses deux yeux suppliants.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, qu'y a-t-il, et que lui est-il arrivé, de grâce, monseigneur?

La pauvre femme était si émue qu'elle ne s'aperçut pas qu'elle venait de laisser échapper son secret.

Le vidame lui rendit regard pour regard, pitié pour pitié; puis, baissant la voix, il lui dit tout bas, et si bas qu'elle seule pouvait l'entendre:

— Il est mort!

A ce mot la comtesse d'Egmont se leva en poussant un grand cri:

— Que dites-vous, dit-elle, qui est mort? Est-ce lui qui est mort?

En même temps elle étendait sa main vers le vieillard. Le vieillard lui prit la main.

— Oui, lui dit-il, il est mort, c'est bien lui qui est mort. Il n'y a plus de comte de Gisors, madame, pour vous aimer ici-bas; il est mort. Et comment, je vous prie, pouvait-il en être autrement? il vous avait vue, il vous avait aimée, il avait rêvé le bonheur près de vous, et votre père en riant vous avait donnée à un autre, et à quel autre! Pauvre et noble jeune homme! Ainsi dépouillé de son bonheur, ainsi privé de tout avenir, ainsi isolé dans le monde, ainsi loin de vous, il est allé se faire tuer à une escarmouche. Une seule balle a porté: cette balle a été pour lui; et moi qui l'aimais tant je suis resté pour vous dire, à vous, madame, ce que vous eussiez deviné toute seule: le jeune comte de Gisors s'est fait tuer pour la fille du maréchal de Richelieu.

Quand le vieillard eut tout dit, la comtesse se laissa retomber sur son siége, et elle allait succomber sous la douleur; mais malheureusement ses larmes, long-temps comprimées, se firent jour. Elle pleura, elle s'abandonna tant qu'elle voulut à cette douleur qu'elle avait tenue si secrète. Cette douleur éclatait enfin! le vieillard, qui semblait être rentré dans son repos, laissa pleurer la comtesse tant qu'elle voulut pleurer.

A la fin il reprit la parole, et ce fut d'une voix si solennelle qu'il rendit la comtesse attentive.

— Oui, reprit-il, c'est un noble jeune homme, c'était le plus noble cœur et le plus grand courage, et qui vous aimait bien, madame! La veille du jour où il est mort, voici la lettre qu'il m'écrivit. « Aimez-la! et parlez-lui de moi qui l'aimais! »et dites-lui que je l'aimais à en mourir! Et plaise »au ciel que tu sois heureuse, Septimanie! Remettez-lui tout ce que j'avais d'elle, ce ruban »qu'elle perdit dans un bal, à Versailles; cette »fleur qu'elle a portée, ce mouchoir brodé aux »armes de sa maison. Voilà tout ce que j'avais à »elle. Et aussi priez-la, pour l'amour de moi, de »veiller sur mon jeune frère; car celui-là avait »besoin de moi sur cette terre, car celui-là me »pleurera de tout son cœur, car celui-là est un »innocent et honnête jeune homme sans fortune, »sans famille, sans parens, qui n'a que son épée, »et qui n'a pas même un nom! Mais elle en aura »soin: elle est si bonne! elle remplacera pour le »frère cadet le frère aîné qui est mort. Aussi di»tes bien que je lui donne ma foi. Et maintenant »voici l'ennemi: je vais mourir. Adieu, mon vieil »ami, adieu, adieu, adieu! »

En même temps la lettre de l'infortuné comte de Gisors échappait aux mains tremblantes du vieillard.

La comtesse d'Egmont ne pleurait plus, elle écoutait.

Le vidame, la voyant ainsi attentive, recueillit toutes ses forces, qui lui échappaient pour ne plus revenir.

— Ecoutez, dit-il. Le comte de Gisors, le malheureux jeune homme qui est mort pour vous, il avait un frère, un frère qui n'était pas le fils de son père, un frère qui était mon fils, un frère perdu, égaré, sans nom, sans famille, mon enfant pourtant. Ce jeune homme s'appelle M. de Guys; à l'heure qu'il est, il est simple soldat aux gardes-françaises. Le comte de Gisors était son appui et lui servait de père. M. de Guys est seul au monde: Gisors est mort, et moi je vais mourir. A présent, voulez-vous accepter le legs du comte? voulez-vous prendre son frère à miséricorde et merci? voulez-vous, noble jeune femme de vingt ans, servir de mère à un jeune soldat qui en a dix-huit? voulez-vous être l'ange tutélaire de cet enfant sans famille? Oh! dites que vous le voulez! Au nom de M. Gisors, qui est mort pour vous dans ce combat, dites-le, et aussi au nom du vieillard qui vous implore, au nom du vieux Lusignan qui vous supplie, ô noble dame, de l'aider à réparer sa faute! Dites que vous y consentez, dites-le, et je vais mourir tranquille; dites-le, et je vais en porter la nouvelle au comte de Gisors! Par pitié, par charité et par amour, dites, madame, dites que vous le voulez bien!

La jeune comtesse répondit:

— J'accepte le legs du comte de Gisors.

Le vieillard reprit:

— Et vous acceptez aussi le legs du vieux Lusignan?

Elle répondit:

— Et aussi le legs du vieux Lusignan.

Alors le vidame prit sous son chevet une petite cassette damasquinée en or, d'un riche et précieux travail.

---

(1) Fragment de la *Turquie moderne*, 1 vol. in-8°; chez Delloye, place de la Bourse.

—Ceci, dit-il, renferme toute la fortune que je puis laisser à M. de Guys, à mon fils, au frère du comte de Gisors : voulez-vous l'emporter, madame ?

Elle prit la cassette sans mot dire.

—Et, quand je ne serai plus, vous me promettez de la remettre à M. de Guys, de la lui remettre à lui-même et vous-même, sans lui dire d'où elle vient; vous me promettez que ce jeune homme vous verra, madame, car il faut qu'il vous voie : vous me promettez qu'il vous verra, ne fût-ce qu'une seule fois, qu'un seul instant, madame ? Car, s'il ne devait pas vous voir, prenez cette cassette et jetez-la au premier mendiant qui passera sur votre chemin... Mais vous me promettez de la remettre vous-même à lui-même, n'est-ce pas, madame ?

Alors il lui prit la main droite, il porta cette main sur sa tête, puis sur son cœur, puis avec cette main blanche il fit le signe de la croix, puis il y porta ses lèvres mourantes... La comtesse retira sa main. Le dernier des Lusignan était mort.

Quand la comtesse revint à elle-même elle se trouva au fond de son carrosse. La précieuse cassette était à ses côtés, et la vieille qui l'avait conduite à l'hôtel de Lusignan lui demandait d'une voix suppliante de la reconduire à sa pauvre maison.

En effet, la comtesse reconduisit la vieille femme à son cabaret, et en descendant de voiture la vieille femme disait, joignant les deux mains :

—Saints et saintes du paradis, priez pour elle!

VI.

La comtesse d'Egmont passa une nuit fort agitée. Comment donc remettre à M. de Guys cette cassette, et que dire à ce jeune homme, et comment lui parler ? Après y avoir un moment réfléchi, elle résolut de confier au curé de Saint-Jean-en-Grève, qui était son confesseur, tout ce qu'elle pouvait lui confier de cette histoire, afin qu'il fût témoin de son entrevue avec le soldat aux gardes-françaises, ou que du moins il lui donnât un bon conseil.

Toute la nuit se passa ainsi dans mille projets, dans mille inquiétudes, dans mille terreurs ; elle voyait tantôt le jeune comte de Gisors tout souillé de poussière et de sang, qui tournait vers elle son dernier regard ; tantôt le vieux vidame de Poitiers qui l'adjurait par une épreuve solennelle; tantôt l'uniforme du jeune garde-française se détachait entre les deux linceuls de M. de Gisors et du vidame de Poitiers. Ce fut une nuit d'effroi, de remords, de frisson, de transes incroyables, un véritable cauchemar. Une fois il lui sembla qu'une main froide et glacée venait la saisir. Au contact de cette main elle se réveilla en sursaut. Cette fois elle ne rêvait pas.

Trois femmes tout en noir, longue robe noire à la queue traînante, long voile noir et large mante noire, si bien que c'était à peine si l'on pouvait voir leur visage, étaient debout au chevet du lit de la comtesse. Tant d'événemens s'étaient passés pour elle depuis vingt-quatre heures que madame d'Egmont avait tout à fait oublié que le lendemain elle devait assister en grand costume aux obsèques de la reine de Portugal, morte empoisonnée, disait-on, comme cela se disait pour toutes les morts royales. Or ces trois dames venaient chercher madame d'Egmont pour la mener à Notre-Dame. Ces trois dames, c'étaient madame de Mazarin, madame la comtesse de Tessé et madame la duchesse de Brissac. Vous jugez si la comtesse, les voyant ainsi toutes les trois vieilles et grandes, austères et toutes couvertes de noir, qui la tiraient ainsi brusquement de son sommeil, se prit à avoir peur et à trembler !

Cependant les femmes de madame d'Egmont entrèrent dans la ruelle; la comtesse fut tirée du lit, elle fut habillée de deuil, et elle partit pour Notre-Dame entre madame de Mazarin, madame de Tessé et madame la duchesse de Brissac.

Ce jour-là toute l'église de Notre-Dame était tendue de noir. Mesdames, filles du roi de France, assistaient en personne aux obsèques de la reine de Portugal, la reine très fidèle. Voilà pourquoi les dames les plus qualifiées de la cour avaient été invitées et assistaient en effet à cette lugubre cérémonie. Le deuil été mené par madame Louise de France. Madame d'Egmont, en sa qualité de grande d'Espagne, servait de dame d'honneur à la princesse, et portait la queue de sa mante ou plutôt la tête du voile qui la couvrait de la tête aux pieds et qui traîna de quatorze aunes lorsqu'en entrant dans le sanctuaire madame d'Egmont en laissa tomber la pointe. Quant au voile de madame d'Egmont, il n'avait que trente-six pieds de roi, ni plus ni moins, selon l'usage et le compas de l'étiquette du Louvre. Une femme, également voilée, portait la pointe du voile de madame d'Egmont.

Chose étrange ! cette troisième femme voilée, elle avait été un instant la maîtresse souveraine de cette cour de France où elle ne paraissait plus qu'aux jours de deuil, et cela par grande bonté du roi et à la faveur du crêpe qui la couvrait. Cette femme toute noire et toute courbée, elle avait donné au dix-huitième siècle le signal du plaisir et des folles amours ; elle avait dansé la première sur les ruines du dix-septième siècle, elle avait remplacé madame de Maintenon, elle avait osé, la première en France, être folle et reine, mener à la fois la vie d'une grande dame et la vie d'une courtisanne ; cette femme avait l'amour le plus chaste et la passion la plus innocente de M. le régent d'Orléans; cette femme, c'était madame de Parabère, oui, elle-même, si flattée, si enviée, si aimée, qui était trop heureuse de porter le voile de madame d'Egmont!

Ainsi madame d'Egmont se trouvait tout à fait à sa place entre madame Louise de France et madame de Parabère. L'une qui a passé sa vie dans les vertus chrétiennes et qui l'a achevée sous la bure de la sœur grise; l'autre qui consacra sa vie aux folles amours; l'une en retard, par sa croyance de plus de cinquante ans au moins, l'autre en avance de vingt ans sur madame de Pompadour. Le dix-huitième siècle, en effet, ce n'est ni la vertu de la sœur grise ni l'abandon de la courtisanne; le dix-huitième siècle, dans son acception la plus naïve et la plus aimable, c'est madame d'Egmont, cette jeune femme qui aime, qui est aimée, qui se sacrifie à sa naissance, qui pleure un amant en silence, et qui marche d'un pas égal entre la vertu et le vice, dame d'honneur de celle-ci et faisant porter son voile par celle-là.

Cependant l'office des morts commença. Comme il ne s'agissait guère que d'une reine qui était morte, et comme c'était là une de ces douleurs officielles qui n'ont jamais fait couler tant de larmes que lorsque Bossuet était dans la chaire, se livrant tout entier à ces paradoxes de génie qui épouvantaient la cour et la ville, les funérailles de la reine de Portugal ressemblaient à toutes les funérailles de la cour. Le grand intérêt de toutes ces femmes en grand deuil, c'était de voir, après l'absoute, madame d'Egmont passer devant le catafalque et alors faire une de ces révérences si pleines de grâces qu'on admirait si fort dans la chapelle de Versailles. Et, en effet, parmi les femmes qui avaient conservé le secret de cette charmante révérence *à la Fontange* qui s'est perdue depuis avec tant d'autres supériorités non moins regrettables, la cour de Louis XV distinga surtout madame d'Egmont.

Toute la cour était donc dans l'impatience de voir madame d'Egmont saluer le catafalque, déjà même la jeune femme s'avançait sous le dais mortuaire. C'était bien sa démarche élégante, sa charmante taille, toute sa belle et admirable personne; sous les voiles noirs qui la recouvraient, chacun l'aurait reconnue... Tout à coup, et au moment où tous les regards étaient fixés sur elle, elle s'arrêta au milieu du chœur. On eût dit qu'une force invisible la tenait à cette place, immobile comme un marbre; ce fut un instant de grande terreur dans cette église qui tout à l'heure était seulement remplie d'un vain cérémonial. A l'instant même toutes choses furent suspendues, même le chant des prêtres ; il se fit un silence terrible. On ne voyait pas le visage de la comtesse, mais il y avait tant d'effroi dans toute sa personne qn'on pouvait aisément deviner la pâleur de son visage. Cependant chacun restait immobile à la même place, dans l'attente de ce qui allait venir.

Les plus étonnés dans cette foule de courtisans et de grandes dames, qui se connaissaient depuis des siècles, c'étaient quatre gardes-françaises qui avaient été placés aux quatre coins du poêle funèbre. Ces jeunes gens revêtus de leur riche uniforme, l'arme au bras, tenaient tout au plus la place de quatre grands cierges d'honneur, et personne n'y avait fait plus d'attention qu'on en avait fait aux colonnes même du catafalque. Ces courtisans de Versailles vivaient entre eux et ne voyaient qu'eux seuls au monde : comment auraient-ils fait attention à quatre gardes-françaises placés en sentinelle ? Tout au plus quelques vieilles femmes avaient-elles porté un regard distrait sur un jeune soldat qui était le premier à droite, immobile ; car en effet c'était là un beau jeune homme : dix-huit ans à peine, élancé et bien pris dans sa taille, l'œil noir et grand et mélancolique, le visage pâle et pensif ; c'était tout à fait le port d'un gentilhomme, tout à fait la taille d'un gentilhomme, et sans doute c'était une méprise du sort qui avait fait de ce jeune homme un simple soldat aux gardes. Mais, encore une fois, c'étaient là des remarques que peu de femmes avaient faites, si quelques unes les avaient faites ; et d'ailleurs, à cet instant solennel, l'hésitation de madame d'Egmont, ainsi arrêtée au milieu du chœur par une force invisible, attirait toute l'attention, tout l'intérêt, ou du moins toute la curiosité de cette assemblée réunie par la même étiquette dans le deuil.

Ce fut cependant ce même beau jeune homme,



ce simple soldat, cette statue vivante placée là par hasard comme un des ornemens obligés du cénotaphe, ce fut lui, immobile comme il était, et le regard fixe et grave ainsi que le voulait la consigne, qui s'aperçut le premier que cette femme voilée qui se tenait immobile devant lui était chancelante, qu'elle allait tomber, et peut-être se briser la tête contre le pavé de l'église. Aussitôt le jeune homme oublie sa consigne et se précipite vers cette femme qui se meurt. Juste ciel! il était temps : la comtesse d'Egmont venait de tomber inanimée et morte dans ses bras.

VII.

Dans un atelier de peinture du faubourg Saint-Germain, au quatrième étage, comme c'est l'habitude de ce faubourg qui n'a pas de premier étage, deux jeunes gens étaient assis : l'un, jeune et vif et rieur, était occupé à mettre la dernière main à l'un de ces charmans portraits qui ont fait la fortune de la peinture du 18e siècle, admirable couleur flamande qui n'a encore rien perdu de sa vivacité et de son coloris. Le jeune artiste s'appelait Greuse. Le beau militaire qui était près de lui paraissait plongé dans une profonde mélancolie qui faisait un grand contraste avec son habit de soldat aux gardes. Greuse travaillait, et de temps à autre il portait son regard de la toile sur son ami.

A la fin, voyant que le jeune soldat s'obstinait a garder le silence :

—Qu'as tu donc? lui dit-il, et d'où te vient ce front chargé d'ennuis? et quel si grand malheur est tombé sur toi, mon ami, pour que tu sois ainsi triste et abattu, toi que j'ai connu l'enfant de la joie et du plaisir?

—Hélas! réprit M. de Guys, car c'était lui-même, hélas! bien malheureux est celui qui n'a pas d'autres parens que la joie et le plaisir; c'est une infidèle famille. Tu sais bien cependant que je n'en ai pas connu d'autre; et maintenant voici que ma famille de joie et de plaisir m'abandonne sans que je puisse dire pourquoi; elle m'abandonne, et me voici maintenant plus triste et plus orphelin que jamais.

Et comme il était en train de confidences, M. de Guys raconta à son ami comment autrefois une protection invisible veillait sur lui, prodiguant l'or à ses plus folles dépenses, venant à son secours dans les occasions les plus difficiles, et comment tout à coup cette protection était partie bien loin sans doute, et comment il se trouvait à présent dans l'état d'un enfant abandonné à la merci publique. Greuse écoutait les confidences de son ami avec le sourire incrédule d'une homme qui n'a jamais eu de protecteur invisible, qui s'est toujours protégé lui-même, et qui ne croit pas aux gens qui se cachent pour faire du bien. Ainsi, peu à peu la conversation entre les deux amis fit place au plus profond silence. Greuse revint à son travail, et M. de Guys se plongea plus avant dans ses réflexions.

Tout à coup une vieille femme se présenta dans l'atelier du peintre.

—Je viens, lui dit-elle, prier votre seigneurie de me faire mon portrait; j'en serais bien reconnaissante, voyez-vous?

A ces mots, Greuse, le peintre des femmes, et des plus jeunes encore et des plus jolies, Greuse, celui qui a tant aimé les cheveux longs et soyeux, les lèvres rebondissantes et purpurines, les grands yeux bleus bien humides, celui qui les a faites si jolies et si riantes, et si transparentes, les femmes du 18e siècle, Greuse, voyant cette vieille toute ridée et toute blanchie, et toute sèche et toute courbée, qui voulait se faire peindre par lui! ne put retenir un grand éclat de rire.

—Mais regarde donc, dit-il au jeune soldat, regarde donc, mon ami, la vieille sorcière. Veux-tu te faire dire la bonne aventure, mon cher Guys? L'occasion est belle, et tu n'en trouverais pas une pareille en ta vie.

En même temps le jeune artiste se livrait de toutes ses forces à sa folle gaîté.

La vieille, sans se déconcerter, dit à Greuse :

—Et vous ferez mon portrait si je lui dis sa bonne aventure?

En même temps elle étendait sa main sèche et décharnée sur le beau soldat, d'un air demi-solennel.

—Oui, dit Greuse, oui, la vieille, je fais ton portrait fauve, et tout velu, et blême, si tu lui dis, à lui, sa bonne aventure. En même temps Greuse, charmé de cette idée, s'était levé de son siége, et il avait pris M. de Guys par le bras.

— Viens donc, viens donc, dit-il, viens entrer dans le secret de ta destinée.

Et il le tirait toujours par le bras.

—Prenez garde, dit la vieille femme à Greuse, prenez garde à ce bras malade! le jeune homme a été blessé l'autre jour.

—Lui, blessé! dit Greuse. Tu t'es battu, et tu ne me l'as pas dit!

—Oh! reprit la vieille femme, il ne s'agit pas d'un misérable coup d'épée qui s'oublie du jour au lendemain et qui se guérit en vingt-quatre heures : c'est une blessure plus profonde, et qui vous est allée au cœur, n'est-ce pas, monsieur de Guys?

A ces mots le jeune soldat, tiré subitement de sa léthargie :

—Que veux-tu dire? s'écria-t-il, et comment sais-tu que j'ai été si profondément atteint là au bras, là au cœur? Qui était-elle? Je l'ai portée toute noire et toute cachée sous un voile, et je ne l'ai pas vue! Ah! tu as bien raison de dire que je suis blessé au cœur!

Alors la vieille femme, l'entraînant dans un coin de l'atelier :

—Il faut, lui dit-elle, que demain, quand la nuit sera tombée, vous vous rendiez au Marais, au coin de la maison du vidame de Poitiers, et là vous attendrez nos ordres.

M. de Guys resta anéanti.

La vieille, se retournant vers Greuse, qui ne comprenait rien à cette étrange scène :

—Monsieur, lui dit-elle, j'espère qu'à présent vous ne refuserez plus de faire mon portrait!

Et elle sortit, fière et déguenillée, comme elle était entrée.

Quand elle fut sortie Greuse regarda son ami au front, et il comprit qu'il ne fallait pas lui demander son secret.

VIII.

Revenons à madame d'Egmont. Nous l'avons laissée hors d'elle-même et bien malheureuse. C'était donc là le frère de celui qu'elle aimait! elle l'avait donc retrouvé sentinelle d'un catafalque, ce beau M. de Gisors qui s'était fait tuer pour elle! car entre les deux frères la ressemblance était frappante : elle l'avait retrouvé aussi beau, aussi jeune; M. de Guys était pour ainsi dire le reflet de M. de Gisors. Le voilà donc ce jeune homme qui est son pupille et dont elle est le tuteur! En même temps elle se souvient du serment qu'elle a fait au vidame de Poitiers à son lit de mort : elle a promis au vidame mourant de voir M. de Guys elle-même, de lui parler elle-même, à lui même, de lui remettre à lui-même cette fortune dont elle est la dépositaire. Comment le voir? où le voir? que lui dire? comment tenir son serment? ô Gisors! Gisors!

Mais, comme c'était une femme noble et fière, maîtresse d'elle-même quand elle n'était pas trop surprise et trop épouvantée, madame la comtesse d'Egmont, revenue de ses premières angoisses, envoya chercher M. de Guys par la vieille femme; et, comme elle ne voulait pas être connue de ce jeune homme, comme elle voulait ne le revoir jamais, elle le fit conduire par la vieille femme dans son pauvre cabaret; et c'est là, assise sur une misérable chaise, le coude appuyé sur une table de chêne, que M. de Guys le soldat aux gardes, se trouva en présence de madame la comtesse d'Egmont.

Vous peindre l'étonnement et la respectueuse admiration du jeune homme, et vous dire combien il la trouva belle, et noble, et digne de toutes sortes de respects, je ne saurais. Quand elle le vit, madame d'Egmont releva la tête, et avec la plus grande simplicité, mais aussi avec le plus grand calme, elle parla ainsi, le jeune homme l'écoutant debout et dans l'attitude du plus profond respect.

—Monsieur, lui dit-elle, une personne qu ne veut pas être nommée et qui est morte m'a nommée son exécuteur testamentaire. C'est un office que je n'ai pas pu refuser. Voici donc dans cette cassette une fortune que je devais vous remettre à vous-même, moi-même. La volonté du testateur est celle-ci : que vous soyez heureux et sage. Il sait qu'il n'est pas besoin de vous recommander d'être honnête et brave... Et à présent que mon office est rempli, si vous croyez me devoir quelque reconnaissance, je vous prie d'oublier que vous m'avez vue jamais.

En même temps elle se leva pour sortir.

Elle sortit en effet. La porte de la rue se referma sur elle. M. de Guys resta immobile, éperdu, se demandant s'il n'était pas le jouet d'un songe.

Le bruit d'un carrosse qui s'éloignait le tira de sa rêverie. Mais ce ne fut que lorsqu'il eut ouvert la riche cassette, et quand il eut touché de ses mains cette fortune qui lui arrivait, que M. de Guys se rappela d'une façon moins confuse la vision qui venait de lui apparaître. Alors, voyant qu'il était tout seul, son cœur se brisa et il se prit à pleurer.

IX

Si cette histoire ne vous semble pas trop étrange, vous passerez, s'il vous plaît, avec moi, du cabaret perdu dans le Marais à la cour éclatante de Louis XV, un jour de grande réception. Car c'est là un siècle étrange et singulier : la royauté y est dans toute sa force, bien qu'elle soit à son

déclin; les sujets sont encore dans la plus profonde soumission, bien qu'ils soient à la veille de la révolte. Il faut donc se rappeler les anciennes splendeurs de cette cour pour se faire une idée du Versailles de Louis XV.

Ce jour-là madame d'Egmont avait été menée à Versailles par M. le duc de Richelieu, son père. Jamais peut-être la comtesse n'avait été plus belle, plus brillante et mieux parée. Elle portait un grand habit de satin tout garni de broderies en or; sur toute sa personne, à son cou, à ses bras, à ses mains, sur son front étincelaient les diamans de sa maison; et vous jugez si elle était belle! Ce fut dans cet appareil et dans cette beauté que madame d'Egmont fut s'asseoir au grand couvert du Roi, à la tête des *femmes titrées*, comme c'était son droit. Il y avait à ce grand couvert toute la noblesse de France : duchesses, grandes d'Espagne, les femmes des maréchaux de France, tous ceux qui avaient les honneurs du Louvre et qui étaient cousins du Roi. Au milieu de cette cour se distinguait par sa beauté, par ses grâces naturelles, par son esprit si fin et si admirablement et innocemment railleur, le seul roi que pût reconnaître Voltaire, le roi Louis XV. Alors le dîner royal commença.

Le public de Versailles, admis au dîner du Roi, entrait par une porte et sortait par une autre porte, décrivant dans sa marche rapide un quart de cercle autour du grand couvert. J'ai oublié de vous dire que madame d'Egmont se tenait à la droite du Roi.

Tout à coup le mouvement de cette foule qui passait en silence devant la table du Roi est suspendu; une légère rumeur, retenue par le respect, se fait entendre. Tous les regards, qui étaient tournés vers le Roi, se portent du même côté, et alors chacun put voir vis-à-vis le Roi, et le regard tourné vers lui, fixe, immobile, et cloué à la même place par un force surnaturelle, un homme, un soldat, mais bien fait, mais jeune et beau, mais d'une noble attitude, mais d'un charmant regard, mais d'une grâce parfaite, presque aussi beau que le roi. Comme je vous le dis, il était là immobile, hors de lui, sans mouvement et sans parole : il avait reconnu madame d'Egmont!

Il y eut un profond silence. Cet intelligent roi Louis XV eut bien vite deviné pour qui le jeune soldat restait là immobile à la même place. Cependant l'exempt des gardes étant survenu, M. de Guys fut arraché violemment de la salle; mais toujours son regard resta fixé à la même place, toujours son âme y resta fixée. Madame d'Egmont, voyant M. de Guys brusquement entraîné par les gardes-du-corps, ne put se contenir, et elle poussa un gémissement douloureux. Pauvre femme! elle oubliait que tout le monde la regardait!

Il fallut tout l'esprit et toute la bonté du roi pour tirer la noble dame de cet étrange embarras. Il fit approcher l'exempt de ses gardes, et, sans regarder madame d'Egmont, mais tout en parlant assez haut pour être entendu :

— Monsieur, dit-il, relâchez ce jeune homme : il aura été surpris par ce grand appareil; je veux qu'il aille en paix.

Puis il ajouta :

— C'est la vue de la reine qui l'a peut-être troublé.

En même temps il jetait sur la reine le plus adorable sourire en s'inclinant.

X.

Depuis ce temps M. de Guys ne revit pas madame d'Egmont : M. de Guys, pour se punir de l'avoir compromise ainsi devant toute la cour, la noble femme, s'est tué de sa propre main. Quelque temps après mourut aussi madame d'Egmont, renfermant son secret dans son âme, si elle avait un secret. Et à qui aurait-elle pu le confier ce secret? Son mari ni son père ne l'auraient comprise; il n'y avait eu que le roi Louis XV qui l'avait comprise. Madame d'Egmont voulut en finir avec tant de douleurs secrètes : elle mourut.

Voilà toute l'histoire de ce soldat et de cette grande dame, histoire touchante et d'une grande naïveté, histoire de l'amour le plus pur, le plus naïf et le plus chaste des deux parts. Savez-vous quelque chose de plus intéressant dans le monde que l'amour de madame d'Egmont pour le noble comte de Gisors, qui se reporte à son insu sur un enfant abandonné?

Et, comme déjà dans ce temps-là c'étaient les philosophes qui écrivaient l'histoire, l'histoire n'a rien eu de plus pressé que de raconter comment madame la comtesse d'Egmont avait des entrevues avec un beau soldat qui la prenait pour une petite bourgeoise. De nos jours on a mis cette anecdote en vaudeville : le vaudeville nous a été donné orné de toutes les grâces et de toutes les inventions de l'esprit contemporain.

JULES JANIN.

MŒURS, SCÈNES ET CARACTÈRES

De la vie anglaise.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE RICHE. — LES APPRENTIS. — LES GUEUX ÉLÉGANS (1).

On ne sait pas, en général, dans quel triste et solitaire isolement vivent et meurent, à Londres, un certain nombre d'individus. Privés de ces relations habituelles dont une conformité de goûts fait ordinairement un véritable besoin, ils n'éveillent dans les autres ni sympathie ni affection : personne ne s'intéresse à eux; c'est au point qu'à leur mort on ne peut dire qu'ils ont été oubliés, car on n'a jamais songé à eux pendant leur vie. Il y a, dans cette grande capitale, une classe très nombreuse d'hommes qui semblent ne pas compter un seul ami, et dont personne ne paraît s'occuper.

Ce sont, par exemple, des vieillards, au visage rubicond, habitués au vin de Porto, et qui, pour une cause réelle ou imaginaire, — réelle assez ordinairement, car ils sont riches et leurs parens pauvres, — se méfient de tout le monde, deviennent misanthropes, et trouvent un grand plaisir à se regarder comme fort misérables et à rendre malheureux tous ceux qui les environnent. Un vieillard de ce caractère aura un appartement somptueusement meublé, une bibliothèque bien choisie, une argenterie précieuse, des tableaux nombreux, mais tout cela moins pour sa propre satisfaction que pour exciter la jalousie de ceux qui désireraient l'imiter et qui ne sont point assez riches. Il fait partie de deux ou trois clubs dont tous les membres envient sa fortune, le flattent et le détestent. Parfois, un de ses parens pauvres, un neveu marié, je suppose, le rencontre et sollicite quelque léger secours; on l'entend alors déclamer avec une vertueuse indignation contre l'imprévoyance du jeune ménage, les défauts d'une femme, l'imprudence d'avoir une nombreuse famille, la sottise de contracter des dettes avec 125 livres de revenu, et d'autres crimes impardonnables; puis conclure ses exhortations par un tableau complaisamment tracé de sa propre conduite, et par une allusion délicate aux secours que donne la paroisse. Il meurt un jour après son dîner d'une attaque d'apoplexie, après avoir légué sa fortune à une société biblique, dont le conseil d'administration fait ériger à sa mémoire une table de marbre destinée à transmettre à la postérité son admiration pour sa conduite chrétienne en ce monde, et sa conviction bien intime de son bonheur en l'autre.

Il n'y a aucune classe d'individus qui m'amuse autant que les apprentis de Londres; ils ne sont plus, il est vrai, organisés en corps, liés par un engagement solennel, prêts à jeter l'effroi dans le cœur des citoyens paisibles, quand il leur plaît de se croire lésés, et de s'armer de bâtons; ils n'ont plus d'autre contrat que leur brevet; et quant à leur courage, il est facilement dompté par la crainte religieuse de la nouvelle police, et par la perspective fort peu récréative de la prison, que précède naturellement une apparition au bureau de la police et une sévère réprimande. Ils forment cependant toujours une classe à part, classe non moins intéressante, quoiqu'inoffensive. Qui ne les a pas remarqués dans nos rues, le dimanche? Vit-on jamais autant d'efforts, autant de recherches pour arriver à une toilette élégante et fashionable? — Il y a tout au plus quinze jours que le hasard me plaça derrière un petit groupe qui me divertit beaucoup, tant que nous suivîmes la même direction. Il était trois ou quatre heures après midi, et l'on voyait aisément que, partis de l'intérieur de la ville, ils se dirigeaient vers le parc. Ils étaient quatre, bras dessus, bras dessous, en gants blancs, comme autant de fiancés, en pantalons clairs d'une étoffe sans nom, vêtus d'habits pour lesquels notre langue n'a pas de terme, sorte de milieu entre un habit long et un surtout, avec un collet d'une façon, les pans d'une autre et des poches d'une forme toute particulière. — Tous armés d'un énorme bâton orné d'un gros nœud à une des extrémités, le faisant tourner avec grâce; tous aussi, pour paraître libres et insoucians, marchaient avec une sorte de nonchalance paralytique dont l'effet plai-

(1) Cet article est traduit d'un des auteurs les plus populaires de la Grande-Bretagne, de Charles Dickens, plus connu sous le pseudonyme de Boz. Après avoir publié quelques ouvrages, dont plusieurs ont été vendus à plus de 100 mille exemplaires, il a réuni en un volume (*sketches by Boz*) une foule de *portraits*, de *scènes*, de *caractères*, de *nouvelles* aussi remarquables par la vérité des détails que par une verve souvent très comique.

sant provoquait un rire irrésistible. L'un surtout, muni d'une montre qui par sa forme et sa grosseur ne ressemblait pas mal à une pomme de Ritsbonne, la tirait à chaque instant du gousset dans lequel elle était emprisonnée, pour la comparer soigneusement avec les horloges de Saint-Clément et de l'église Neuve, avec le cadran illuminé de la Bourse, de l'église Saint-Martin et de la caserne des gardes; et quand enfin ils arrivèrent au parc St-James, celui dont les bottes semblaient mieux faites, loua une seconde chaise pour y placer les pieds et s'y étendre avec une nonchalance toute champêtre.

Il est cependant d'autres espèces d'individus assez étranges, et qu'on dirait appartenir exclusivement à la métropole. On les rencontre chaque jour dans les rues, mais jamais ailleurs; on croirait qu'ils tiennent exclusivement au sol et font partie de la ville, comme sa noire fumée, ses briques noircies et son mortier. Je pourrais en citer plusieurs exemples : dans le nombre qui s'offre à moi je n'en choisirai qu'un seul. Je m'arrêterai à ceux qu'on a si bien nommés les *gueux-élégans*.

Les *gueux* se présentent malheureusement partout à nos regards; les *élégans* de leur côté, ne sont pas plus rares hors de Londres que dans son enceinte; mais l'assemblage de l'élégance et de la misère est un type local non moins propre à la capitale de la Grande-Bretagne que ses monumens. Il est encore digne de remarque que les hommes composent seuls cette classe; une femme est toujours ou sale ou déguenillée à faire fuir, ou propre et décemment vêtue, malgré la pauvreté de ses habits. Mais un homme pauvre qui, selon l'expression reçue, a vu des jours plus heureux, offre un étrange assemblage de vêtemens auxquels ses malheureux efforts ne peuvent donner qu'une élégance flétrie.

On rencontre quelquefois, rôdant à Drury-Lane, ou le dos appuyé contre un pilier de Long-Ane, un homme, les mains dans les poches d'un pantalon taché de graisse, retombant amplement sur les bottes, et rattaché sur les côtés par deux ficelles; à son habit jadis bleu de métal, à son chapeau aux ailes retroussées et singulièrement aplaties sur son œil droit, on peut reconnaître qu'il ne fait point partie de la classe qui nous occupe. Ennemi de toute espèce de travail, on le retrouve à la porte de tous les concerts, sous le porche de tous les théâtres.

Mais si vous apercevez sur un trottoir, cherchant à s'effacer autant que possible, un homme de quarante ou cinquante ans, couvert d'un vêtement noir complet, mais qui depuis long-temps montre la corde, et qu'un brossage quotidien infiniment trop prolongé a rendu brillant comme un parquet ciré; si ses sous-pieds fortement tirés paraissent avoir été adaptés par lui autant pour se conformer à la mode que pour empêcher ses vieux souliers de faire divorce avec ses talons; si vous avez remarqué que sa cravate, d'un blanc-jaune plus que douteux, ne paraît si artistement disposée que pour dissimuler les *solutions de continuité* du vêtement qu'elle recouvre, et que ses mains sont emprisonnées dans les restes d'une vieille paire de gants de castor, vous pouvez, sans hésiter, assurer qu'il fait partie de la classe des gueux-élégans. Un seul coup-d'œil jeté sur cette figure souffrante, sur cet air timide que donne la pauvreté, aura suffi pour émouvoir votre sensibilité; car je suppose que vous n'êtes ni philosophe, ni politique-économiste.

J'ai connu autrefois un de ces malheureux; sans cesse devant mes yeux pendant le jour, il était aussi sans cesse présent à mon esprit pendant la nuit. L'homme dont parle Walter-Scott dans sa *Démonologie* n'a pas souffert, de l'être imaginaire vêtu de velours noir, la moitié des persécutions que j'ai éprouvées de mon ami à l'habit jadis noir. Il attira d'abord mon attention par son habitude à se placer constamment devant moi dans la salle de travail du Musée britannique, et ce qui me le fit surtout remarquer, c'est qu'il avait toujours à sa disposition une paire de volumes gueux-élégans comme lui, en partie déchirés, en partie jaunis, et dont les couvertures, jadis fort belles, étaient maintenant moisies et rongées par les vers. Chaque matin, quand dix heures sonnaient, il était sur son siége; c'était toujours lui qui, l'après-midi, sortait le dernier de la salle, et encore avait-il alors l'air d'un homme qui ne sait où aller chercher un peu de chaleur et de repos. Il passait donc là toutes ses journées, aussi près de la table que possible, afin de cacher l'absence de quelques-uns des boutons de son habit; son vieux chapeau était soigneusement déposé à ses pieds, dans l'espoir évident de le dérober à tous les regards.

Vers deux heures on le voyait manger un petit pain; mais il ne le montrait pas hardiment comme un homme qui ne fait là qu'un repas accessoire; il le rompait dans sa poche, et l'en tirait par morceaux pour le dévorer à la dérobée. Il ne savait que trop, hélas! que c'était là tout son dîner!

Quand je vis ce malheureux pour la première fois, je pensai que jamais l'état de ses vêtemens ne pourrait être pire. J'allai même jusqu'à imaginer la possibilité de le voir couvert d'un habit de hasard, mais décent. Que j'avais alors peu d'expérience! Chaque jour mon homme devenait de plus en plus gueux-élégant. Les boutons ayant abandonné son gilet les uns après les autres, il boutonna son habit; puis, quand un des côtés de celui-ci fut réduit au même état que le gilet, ce fut l'autre côté qui remplit le même office. Au commencement de la semaine, il avait dans son extérieur quelque chose de plus soigné que dans les derniers jours; sa cravate, quoique jaunissant, n'était du moins pas si noire. Au milieu de toute sa misère, il ne fut jamais sans gants et sans sous-pieds. Il resta ainsi une semaine ou deux. Enfin, un des boutons de la taille de son habit se détacha, et puis l'homme lui-même disparut, et je le crus mort.

J'étais assis à la même table huit jours environ après sa disparition, les yeux fixés sur sa chaise vide, me laissant aller à réfléchir sur les motifs qui l'avaient porté à s'isoler de la vie publique. Je pensais tour à tour qu'il s'était pendu, qu'il s'était jeté dans la rivière, qu'il était mort de la mort naturelle, ou qu'il avait été arrêté, quand sa présence vint mettre un terme à mes conjectures. C'était bien lui. Mais quelle étrange métamorphose! Combien sa démarche témoignait de la conscience qu'il avait du changement avantageux opéré dans sa personne! Ce changement était vraiment prodigieux : ce drap était fin, fort, bien lustré, et cependant il me semblait toujours le même; bientôt je ne pus en douter; certaines reprises, que l'habitude m'avait rendues familières, reparurent à mes yeux. Quant au chapeau, personne ne pouvait le méconnaître : sa forme haute, évasée par le sommet, le signalait à l'observateur. Jadis un trop long service lui avait donné une teinte rougeâtre, mais en ce moment il était aussi noir que l'habit. La vérité brilla bientôt à mes yeux de tout son éclat: la métamorphose de toute cette parure attestait l'usage d'une perfide liqueur qui rend au noir et au bleu sa couleur primitive; d'autres fois déjà j'avais remarqué ses effets sur les vêtemens des gens de la même classe. Mais quelle trahison! Ces malheureuses victimes reprennent un air d'importance; quelquefois même l'achat d'une nouvelle paire de gants ou de quelque autre objet de toilette vient épuiser leurs dernières ressources. Ce luxe dura huit jours. La dignité passagère du malheureux s'éclipsa dans la proportion exacte que mit à se dissiper la substance colorante. Les genoux du pantalon, les coudes de l'habit, ne tardèrent pas à montrer une blancheur alarmante. Le chapeau était de nouveau placé sous la table, et son propriétaire se glissait sur sa chaise aussi humblement qu'auparavant.

Vint une semaine entière de pluie et de brouillard, après laquelle la teinte du liquide précieux avait complètement disparu. Je n'ai jamais vu depuis ce pauvre gueux-élégant chercher à rajeunir ses vêtemens délabrés.

On ne peut désigner aucun lieu où les gens de cette profession se trouvent de préférence. On en rencontre beaucoup dans les environs des hôtels; on en aperçoit aussi dans Holborn entre huit et dix heures du matin; et quand on a la curiosité de pénétrer dans la cour de la prison pour dettes, on en rencontre plus d'un parmi les spectateurs et les gens d'affaires. Jamais je ne suis allé à la Bourse sans en voir quelques-uns, et sans chercher à m'expliquer ce qui peut les amener dans un lieu où, certes, ce ne sont pas les affaires qui les attirent. Ils y sont assis pendant des heures entières, appuyés sur de gigantesques parapluies fanés, ou grignottant quelques biscuits d'Abernethy. Personne ne leur parle, ils n'adressent non plus la parole à personne. J'en vis cependant deux causer ensemble; mais mon expérience m'autorise à croire que ce n'était là qu'une exception; l'offre d'une prise de tabac, ou quelque politesse analogue l'avait fait naître.

Un gueux-élégant peut, du reste, ou n'avoir aucune espèce d'occupation, ou être courtier en blé, en charbon, en vin, collecteur des dettes, ou procureur ruiné, peut-être clerc du dernier ordre ou écrivain de la même classe. Je ne sais si mes lecteurs ont rencontré ces hommes aussi souvent que moi; ce que je sais, c'est que le malheureux qui sent sa pauvreté, et qui cherche en vain à la dissimuler, est un des objets les plus dignes de pitié, que sa misère soit la triste conséquence de sa mauvaise conduite ou de celle des autres.

J. R.

(Le Capitole.)

LANTARA.

Ce fut en 1712, trois ans avant la mort de Louis XIV, que Lesage fit représenter *Turcaret*, cette satire sanglante contre les traitans et les financiers d'alors : la leçon profita, et cinquante ans plus tard c'était dans les finances que se trouvaient le goût et quelquefois le savoir. Le prince était indifférent aux beaux-arts, presque ennemi de la littérature ; les financiers étaient les Mécènes qui encourageaient et protégeaient ; on eût dit qu'ils avaient reçu cette noble tâche des mains du régent, et si Lesage eût pu vivre jusqu'en 1778, il aurait peut-être vainement cherché l'homme qu'il avait peint soixante ans auparavant, et dont l'ignorance et les vices avaient, en effet, en 1712, tout l'odieux dont il a chargé Turcaret.

En 1778, dans les premières années du règne de Louis XVI, un des hommes les plus recommandables de la finance était M. Lalive de Jully, qui, par ses goûts autant que par son étroite parenté avec mesdame d'Epinay, de d'Houdetot, était lié avec tous les philosophes et les hommes de lettres du temps ; les sciences néanmoins et les questions philosophiques qui s'agitaient autour de lui le touchaient peu ; il laissait volontiers Helvétius et le baron d'Holbach pour la société de Jélyotte ou l'atelier de Greuze ; il était l'ami de Greuze qu'il protégea, et dont il étendit autant qu'il le put la fortune et la réputation. M. de Jully habitait une terre aux environs de Versailles, et il avait pour commensaux habituels Jélyotte, homme modeste quoique chanteur, et qui passait dans le monde pour être bien venu de madame de Jully, et Greuze qui, malgré sa facilité de mœurs et sa bonhomie, était cité pour l'élégance de sa toilette quelquefois ridicule. On était au commencement de septembre et le déjeuner finissait, lorsque M. de Jully regarda le ciel qui avait été gris jusque-là, et commençait à prendre quelques teintes dorées ; le soleil perçait les nuages.

— Greuze, dit-il au peintre, je ne vous propose pas de venir avec moi chasser dans le bois de Satory ; votre habit écarlate et vos bas de soie à coins ne s'accorderaient pas des halliers qu'il vous faudrait traverser.

— Ajoutez, répondit Greuze, en rajustant ses manchettes de dentelle, que j'attends une de vos bergères, Mathurine, qui posera pour moi pendant deux heures ; j'ai sa parole, je lui ai promis deux écus.

— Vous appellerez ce nouveau tableau ? demanda M. de Jully.

— *La cruche cassée*, répondit le peintre.

— Hum ! hum ! fit madame de Jully en minaudant, je ne sais pas s'il est bien prudent de laisser M. Greuze avec une jeune fille ?

Greuze avait cinquante-deux ans ; mais il était dameret et se croyait encore dangereux. Il s'inclina avec un sourire, évidemment flatté de la remarque de madame de Jully.

— Voulez-vous venir, Jélyotte, dit M. de Jully à l'acteur ; vous aimez à tirer les canards sauvages, je vous en promets en abondance.

Ce fut madame de Jully qui prit la parole :

— Vous n'y pensez pas, dit-elle à son mari, Jélyotte chante demain *Orphée*, prétendez-vous l'enrhumer ?

M. de Jully, tout en convenant de la justesse de cette observation, quitta la salle à manger, prit un fusil, une gibecière, et partit seul pour le bois. Le soleil avait chassé les nuages, le temps était doux et clair, mais la terre humide cédait sous le pas du chasseur, et M. de Jully, sans trop songer aux canards sauvages, se laissait aller à une des préoccupations habituelles aux hommes : il donnait carrière à son imagination et changeait sa destinée au gré de ses désirs. Ici-bas nul n'est content de son sort ; la pauvreté désire les richesses, tandis que l'opulence donnerait volontiers ses trésors en échange des facultés ou du talent qui lui manquent. M. de Jully cheminait le fusil sur l'épaule, et se supposant pauvre, isolé, inconnu, mais doué du talent de Greuze ou de Claude Lorain, les deux peintres qu'il aimait le mieux, il se voyait habitant d'abord une mansarde désolée dont il ne pouvait pas payer le loyer, entendant sonner sans argent l'heure du dîner, et un pinceau à la main négligeant les cris de son estomac vide.

Les premiers jours étaient affreux ; cependant il faisait les portraits de son boulanger pour avoir du pain, de son propriétaire pour payer son loyer ; la bouchère, le tailleur, la mercière posaient tour à tour devant lui ; de la mercière il passait au marchand de vin, de celui-ci au vigneron, du vigneron au propriétaire et du propriétaire à la grande dame ; alors sa réputation s'étendait, il peignait les plus jolies femmes de Paris, tous les amateurs recherchaient ses croquis, ses pochades, ses tableaux, et le peintre inconnu devenait célèbre ; le pauvre habitant d'une mansarde était le commensal des rois et logeait son talent dans un palais.

Il en était là de son château en Espagne, lorsqu'au détour d'une allée il aperçut un homme qui parlait très vivement à une jeune fille ; dès que celle-ci se vit découverte, elle murmura un adieu en détournant la tête et prit un sentier de la forêt, non pas comme Galathée, mais en souhaitant évidemment de n'être pas reconnue. M. de Jully s'avança vers l'heureux mortel à qui le bois de Satory semblait être si favorable, et il vit un homme jeune encore, vêtu comme on l'était alors à la ville, mais avec une négligence qui touchait de bien près à la malpropreté ; un habit marron d'un drap commun et usé, des culottes de velours sous lesquelles flottaient des bas de laine, de gros souliers boueux, voilà quel était le costume de cet individu dont la figure néanmoins relevait un peu l'accoutrement ; il avait les traits réguliers ; sa physionomie distinguée respirait la douceur et la bienveillance ; son œil était perçant quoique doux, et un léger sourire qui paraissait lui être habituel animait ses lèvres.

— Veuillez me pardonner, lui dit M. de Jully en l'abordant ; je vous dérange ?

— Pas le moins du monde, répondit l'inconnu, qui tenait un pinceau à la main et paraissait considérer attentivement l'horizon ; mais je n'en peux pas dire autant de cette petite folle que vous avez fait fuir.

— Vous peignez ? monsieur, demanda M. de Jully.

— Oh ! monsieur, presque rien : un petit tableau grand comme la main, un coucher de soleil.

Ils firent alors un pas, et sur le chevalet ambulant du peintre, M. de Jully vit en effet un petit tableau qui n'attendait que la dernière touche pour être terminé ; sur le devant était un étang où barbottaient les canards sauvages que le financier venait chasser ; et sur le dernier plan étaient les grands arbres de la forêt que le soleil dominait et dorait de rayons qui perçaient le feuillage et venaient faire étinceler l'eau de l'étang.

— Voyez-vous, dit le peintre, demain j'achèverai si le temps est beau ; aujourd'hui, il n'y faut pas songer. Le soleil est trop pâle. Ce sont cependant dix bons écus que j'aurais reçus ce soir de M. Legris... Allons, ce sera pour demain. — Et il repliait son bagage.

Il y avait dans le ton de cet homme une résignation douloureuse qui serra le cœur de M. de Jully ; le financier regardait alternativement le peintre et le tableau, et tout en se reportant aux désirs qu'il formait un moment auparavant, il s'avoua qu'il venait bien de souhaiter un talent pareil à celui de cet homme ; mais il y avait une chose qui manquait à cet artiste infortuné et qu'il n'aurait pas abandonnée pour toutes les mines de Golconde : la santé. L'inconnu était pâle et d'une si grande maigreur qu'il paraissait décharné ; son front était flétri, sa main sèche et longue comme celle d'un malade. Cependant, insoucieux de lui-même, cet homme faisait l'amour et il peignait dans un bois, exposé à toutes les intempéries de l'automne. M. de Jully songea alors au prix modique que le brocanteur Legris devait donner du tableau, et il comprit que la misère forçait l'artiste au travail.

— Dix écus ! dit-il.

— Dix bons écus ! tout autant.

— Comment vous nommez-vous, monsieur ?

— Lantara, tout à votre service.

— Lantara ! Lantara ! s'écria M. de Jully, en prenant la main fiévreuse du pauvre peintre et en la lui serrant cordialement, vous êtes Lantara, mon ami ? vous êtes Lantara, monsieur ? et vous vendez vos tableaux dix écus à ce coquin de Legris ? Je les lui achète cent louis.

Lantara mit gravement son chevalet sur ses épaules, et, blessé d'entendre calomnier son ami Legris, il s'éloigna de quelques pas.

— M. Legris n'est pas un coquin, dit-il, et je suis persuadé que ce soir il m'avancera un ou deux écus rien qu'en lui montrant cette toile ; mais, pardon ; il est bientôt trois heures : il faut que je retourne à Paris ce soir, et j'ai cinq lieues à faire.

— Vous ! aujourd'hui, aller à Paris à pied ! s'écria M. de Jully.

— Sans doute, répondit l'artiste en frappant de sa main la poche vide de sa veste.

— Oh ! mon cher Lantara, vous n'irez pas à Paris ; vous dînerez chez moi, vous y coucherez, à moins que vous ne vouliez absolument coucher à Paris ; alors vous prendrez ma voiture.

Le pauvre Lantara demeura indécis : M. de Jully ne lui avait pas d'abord inspiré une grande sympathie ; mais faire un dîner qui ne lui coûterait rien, chez un homme qui achetait ses tableaux cent louis, s'asseoir dans un bon fauteuil, peut-être devant un feu pétillant et gai, il y avait de quoi tenter un malade. Une dernière réflexion le décida : il retournerait à Paris en voiture ! lui, fai-

ble et presque mourant, il n'aurait pas à se traîner durant quatre mortelles heures sur un chemin humide et boueux.

— J'accepte, monsieur, dit-il, j'accepte; et l'artiste et le financier reprirent le chemin du château. M. de Jully cherchait à faire parler son timide compagnon; il voulait le mettre à son aise; mais Lantara était préoccupé; il regardait le jour jouant à travers les arbres; il s'arrêtait pour écouter le cri d'un oiseau, pour contempler l'effet du vent, qui, en faisant ployer la cime des bouleaux ou des peupliers, donnait à leur feuillage un ton différent.

— Voyez-vous, monsieur, disait-il, quand à cette heure le soleil n'éclaire pas les arbres, ils reprennent leur couleur du matin.

Arrivé au château, M. de Jully fit entrer son hôte dans un salon et le quitta pour quelques instans. Lantara ébloui n'osait pas d'abord marcher sur le tapis, puis il eut peur de s'asseoir dans un fauteuil doré et d'en salir la soie damassée; enfin, il s'enhardit et parcourut le salon. Comme il l'avait prévu, un feu brillant échauffait cette pièce somptueuse. Lantara s'approcha des bûches enflammées avec une joie d'enfant, et, s'emparant d'un couteau d'ivoire oublié sur la cheminée, et qui, sans doute, venait de servir à madame de Jully pour ouvrir un livre nouveau, il perdit si vite la mémoire du lieu où il était, qu'il employa ce petit instrument parfumé à enlever la boue qui couvrait ses souliers et tachait ses bas de laine. Quand sa toilette fut achevée, il se mit à considérer les tableaux : là était un Greuze, plus loin un Coypel; le riche financier avait même chez lui un Rubens et un André del Sarto; enfin, dans une place distinguée et sous le jour éclatant d'une fenêtre, il aperçut un de ses ouvrages.

— Oh! oh! dit-il, voilà un lever du soleil de ma façon... Je l'ai donné à madame Legris pour ses étrennes....

Dans ce moment, M. de Jully entra.

— Voilà un tableau qui est à madame Legris, dit l'artiste.

—Vous avez fait des étrennes de cent louis à cette femme, répondit M. de Jully, et il l'entraîna dans la salle à manger. Lantara s'inclina devant Greuze, qu'à son habit écarlate il prit pour le maître de la maison; il se plaça le plus loin qu'il put de madame de Jully, et gauche, embarrassé, il n'osait ni refuser ni accepter les mets qu'on lui offrait.

— Prenez-vous du potage? lui disait M. de Jully; vous ferai-je passer une aile de cette poule au riz ?

L'artiste avait un goût prédominant en fait de cuisine, un seul, mais ce goût le suivit jusqu'à la mort; il aimait les tourtes au godiveau. On raconte qu'il se dirigeait souvent chez un pâtissier, son voisin, et qu'avant de partir pour ses excursions champêtres, il prenait un ou deux godiveaux suivant l'état de sa bourse, et c'est, muni de ce seul viatique, qu'il allait surprendre les secrets de la lumière et des rayonnemens du soleil; or, sur la table du financier s'étalait un énorme godiveau que l'œil de Lantara convoitait depuis son entrée dans la salle à manger.

— Je prendrai du godiveau, dit-il d'une voix tremblante.

M. de Jully s'empressa de le satisfaire. Madame de Jully adressa à Jélyotte un petit sourire dédaigneux; et, en maîtresse de maison soigneuse de ne pas embarrasser ses hôtes, elle changea la conversation.

— Greuze, dit-elle, où en est la *cruche cassée*? Qu'avez-vous fait de Mathurine; elle doit être rosière cette année; j'espère que vous ne lui ferez pas perdre sa couronne?

— On court après à l'heure qu'il est, répondit Greuze, ma bergère a un amoureux dans les bois, et comme l'a dit ce matin M. de Jully, je ne puis pas la suivre dans les halliers.

— Mathurine! murmurait tout bas Lantara.

Au même moment un valet de pied de madame de Jully ramena Mathurine; la jeune fille était pâle, défaite, et suivait malgré elle le domestique qui la conduisait. Au moment où elle aperçut Lantara elle s'évanouit.

— Nous nous aimons depuis que je viens peindre dans la forêt, dit avec naïveté Lantara en courant au secours de Mathurine; mais je suis trop pauvre et trop malade pour l'épouser, sans cela...

Les yeux de l'artiste brillèrent un moment d'une ardeur fiévreuse, puis s'éteignirent de découragement.

— Vous êtes peintre! s'écria Greuze en se levant.

— Je suis Lantara.

— Lantara! notre Claude Lorain! celui qui peint le soleil, mon ami, mon frère!

L'habit écarlate intimidait un peu Lantara; il se laissa pourtant aller aux étreintes de Greuze; mais ni les promesses de M. de Jully, ni les caresses de Jélyotte ne purent faire rentrer l'espérance dans ce cœur qui avait dit adieu même aux joies de l'amour. Habitué aux privations du pauvre, il était mal à l'aise dans la demeure du riche; le luxe l'épouvantait; pour lui, le godiveau tant aimé perdait sa saveur, mangé dans de la vaisselle plate; il se sentait mourir d'ailleurs, et cherchait à s'éloigner de cette jeune fille, qui cédait à son insu à un noble instinct en aimant un homme de talent. Lantara, non moins généreux, répugnait à échanger l'amour jeune de Mathurine contre sa misère et ses douleurs. Toujours simple et naturel, il s'avança vers Greuze :

— Vous lui aviez promis deux écus qu'elle a perdus par rapport à moi; donnez-les lui, je ne les ai pas.

Ensuite, s'adressant à M. de Jully :

— Et votre voiture? lui dit-il.

Rien ne put le retenir, ni promesses, ni présens. Il voulut retourner vers son ami Legris et mourir comme il avait vécu, sans prendre aucun souci d'un lendemain besoigneux. Nul n'a poussé plus loin l'incurie autrefois reprochée aux artistes et dont ils se targuent à tort aujourd'hui.

Lantara n'était point, comme on le voit, un génie incompris; c'était un génie qui lui-même ne se comprenait pas, qui s'ignorait; il ne savait pas qu'il avait du talent, il ne connaissait ni la chaleur ni la naïveté de son pinceau. Il était devenu homme sans cesser d'être enfant, toujours cédant à des goûts puérils, à une paresse d'écolier; il vivait au milieu du peuple dont il avait le naturel et qu'il surpassait en naïveté. Quand on l'avait égayé par un conte, il donnait un tableau; si on avait satisfait à un de ses besoins restreints, il payait encore par un tableau, sans se douter du prix de ses œuvres. Humble et doux, le grand monde l'effarouchait; à la campagne il vivait dans les chaumières, à la ville dans les échopes, plutôt peut-être par ignorance et par timidité que par goût. Lantara ne savait ni ce que c'est qu'un peintre, ni qu'il était un peintre. Ses œuvres, rares aujourd'hui, sont fort recherchées. Quand le mal eut consumé toutes les forces de l'artiste et qu'il ne put plus peindre pour satisfaire l'avidité des gens obscurs qui l'entouraient, il ne voulut être à charge à personne, et se traîna à l'hôpital de la Charité; il avait lutté jusqu'aux derniers momens, puisqu'entré à l'hôpital à midi, il mourut le même jour à six heures du soir.

A la mort de Raphaël, on fit la remarque que le prince de la peinture avait expiré à trente-trois ans, comme le Sauveur du monde. Ce fait, qui est sans portée, offre cependant quelque singularité appliqué à Raphaël, qui a peint Jésus-Christ si souvent et dans toutes les phases de sa vie. Lantara est mort aussi à trente-trois ans.

En 1809, MM. Radet, Piis et Desfontaines firent représenter un vaudeville qui s'appelle *Lantara* ou *le Peintre au cabaret*; là l'artiste s'enivre et charbonne des murailles; là il chante d'une voix avinée *la riante couleur du vin*. C'est un des méfaits du vaudeville, de cet enfant né malin, qui quand il touche à l'histoire ou à la biographie prend de bien étranges licences. Jamais Lantara n'a bu que de l'eau.

MARIE AYCARD.
(*Courrier français*.)

Les Intrigues de Carlton-House.

Ce soir-là, le prince de Galles avait congédié de bonne heure ses courtisans; il n'avait retenu auprès de lui que miss Fanny S...., la favorite en titre, et lord Henri Rutland, l'un de ses plus intimes familiers.

Depuis Edouard Ier, le titre de prince de Galles est porté par le fils aîné du roi d'Angleterre, héritier présomptif de la couronne. Les Gallois refusant obstinément de se soumettre au joug des Anglais, le roi Edouard, pour terminer une guerre pénible, et amener un accommodement, s'avisa d'un de ces expédiens singuliers que les princes bien conseillés imaginent quelquefois aux dépens des peuples crédules et naïfs. Ayant assemblé les plus notables citoyens du pays, le roi leur dit :

— Puisque vous ne voulez pas de moi pour votre chef, j'abdique toute prétention; mais il faut néanmoins pourvoir sans délai à votre gouvernement. Vous convient-il de vous assujettir à un prince qui est votre compatriote, dont la vie est sans reproche, et qui ne parle pas un mot d'anglais? Les Gallois déclarèrent qu'ils acceptaient de grand cœur un prince remplissant ces trois conditions. Alors le roi leur présenta son fils dont la reine venait d'accoucher au château de Caernarvon, dans la province de Galles; et le peuple lui prêta serment de fidélité.

Cinq siècles environ s'étaient écoulés depuis cette rouerie triomphante; le prince de Galles dont nous parlons était l'héritier présomptif de Georges III.

— Votre Grâce est bien triste ce soir, dit miss

Fanny, et j'en suis fâchée, car j'aurais eu besoin de trouver ici de la gaîté pour me distraire.

— Avez-vous donc quelque sujet de peine et de tristesse, Fanny ? reprit le prince avec vivacité.

— Oui, milord, je vois avec chagrin que vous n'êtes pas assez de l'opposition.

— Comment ! ma chère amie, vous voulez me voir gai, et vous allez me parler politique ? singulier moyen !

— Sans entrer bien avant dans les affaires de l'état, je puis du moins vous dire que je vous souhaiterais plus de popularité.

— Et qui vous a dit que je n'étais pas populaire?

— Le peuple lui-même, le vrai peuple de la cité de Londres. J'étais allée ce matin chez mon orfèvre, près de Saint-Paul, et en descendant de mon carrosse j'ai été insultée par une troupe de gens qui s'étaient rassemblés tout exprès pour me faire cette avanie.

— Vraiment! Et que vous ont-ils dit?

— Si je me rappelais les termes fâcheux et les expressions grossières dont se sont servis ces manans, pensez-vous donc que j'oserais les répéter ? Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai été outragée comme jamais femme appartenant à la couronne d'Angleterre ne l'avait été depuis la duchesse de Portsmouth. Et cela ne fait pas honneur à Votre Grâce, car c'est elle que l'on insultait en ma personne.

— Que faut-il donc que je fasse pour leur plaire? dites-le moi, Henri. Le parlement m'avait accordé une misérable dotation de cinquante mille livres sterling, malgré Fox qui trouvait encore que c'était trop. Mais depuis, Fox est devenu plus raisonnable, et je puis le mettre aujourd'hui au rang de mes amis dévoués. Cinquante mille livres! n'était-ce pas là un beau revenu pour l'héritier de la plus belle et de la plus riche couronne du monde! Il y avait à Londres trente jeunes lords, il y avait même des fils de marchands, dont je n'aurais pu égaler le luxe et mener le train avec cette modique pension. Pouvais-je abaisser ma dignité et me placer au second rang, moi, le prince de Galles? Non, certes! Je pensais que cette humilité donnerait à la nation une mauvaise idée de mon caractère, et je me suis mis au-dessus de ma fortune en faisant, dans l'espace de quatre ans, quelques dettes, s'élevant tout au plus à trois cent mille guinées. Eh bien! la nation ne m'a pas compris, et s'est scandalisée lorsque mes créanciers ont adressé leurs requêtes au parlement. Tant de rigueur, vous l'avouerez, ne convenait guère au pays le plus endetté de l'univers. Cependant il a été décidé que mes créanciers seraient payés avec les deniers de l'état. Depuis lors, j'ai contracté quelques nouvelles dettes, et ne voulant pas importuner une seconde fois le parlement, et chagriner la mauvaise volonté des représentans de la nation, je les ai acquittées moi-même, et pour cela j'ai fait vendre publiquement aux enchères mes voitures et mes chevaux; j'ai donné à la ville de Londres l'édifiant spectacle de cette réforme sans exemple dans l'histoire des maisons royales. Et le peuple n'est point encore satisfait!

— C'est une injustice qu'il faut mépriser, dit lord Henri Rutland.

— Non, reprit le prince ; Fanny a raison; pour ma gloire et dans mon propre intérêt, aussi bien que pour la considération et la sécurité des personnes qui me sont attachées, je dois chercher à me rendre populaire, non seulement en affichant les principes de l'opposition, selon la vieille tactique anglaise, mais encore en ne reculant devant aucun sacrifice. Ainsi donc, puisque le peuple de la Cité me chicane sur mes amours, et murmure de me voir une maîtresse qui achète des bijoux avec l'argent des impôts, je réformerai ce dernier luxe comme les autres, et de même que je me suis défait de mes chevaux de prix et de mes carrosses dorés, je renoncerai à vous, Fanny, et je vous rendrai à vos travaux dramatiques. Notre ami Sheridan vous fera rentrer à Drury-Lane dans un rôle de la nouvelle comédie qu'il vient d'achever, et cette carrière vous procurera la gloire et la fortune que ne peut plus vous donner un prince réduit à être pauvre et sage pour devenir populaire.

Miss Fanny allait essayer ses talens de comédienne dans une scène de désespoir, lorsqu'un aide-de-camp vint annoncer que sir Walter Morris, médecin du roi, demandait la faveur d'être admis sur-le-champ auprès du prince de Galles, pour une communication de la plus haute importance.

Le prince ordonna que sir Walter fût introduit, et se levant aussitôt, il alla au devant du docteur.

— Quel bon vent vous amène au palais de Carlton ? lui demanda-t-il avec l'empressement d'une vive curiosité. Serait-on malade à St-James ?

— Depuis long-temps, répondit le docteur, on cache à Votre Altesse Royale l'état de Sa Majesté ; mais j'ai pensé que mon devoir m'ordonnait de vous avertir.

— Voilà une bonne idée et un service que je n'oublierai pas, docteur. Le roi est donc en danger ?

— Sa Majesté Georges III peut vivre long-temps encore, mais il ne peut plus régner.

— Que voulez-vous dire, sir Walter ?

— Je veux dire que ce n'est pas la vie du roi votre père qui est menacée, mais sa raison qui est perdue. On a dissimulé jusqu'à ce jour l'affection mentale qui s'est emparée de Sa Majesté; mais le roi vient de donner en ma présence des signes évidens de folie, et je n'hésite pas à croire que le mal est incurable. Dans cette situation, Votre Altesse Royale peut aviser au parti qu'elle doit prendre.

— Rien n'est plus simple. Consolez-vous, Fanny, vous ne retournerez pas à Drury-Lane. Vous, Rutland, donnez des ordres pour que l'on rassemble et que l'on amène sur l'heure à Carlton tous nos amis. Sir Walter, vous serez des nôtres. Je veux tenir ce soir, à souper, mon premier conseil de régence.

Les courtisans du prince arrivèrent bientôt, et parmi eux se trouvait Sheridan, qui depuis quelque temps avait singulièrement adouci le radicalisme de ses opinions pour rechercher les bonnes grâces et mettre son crédit et son talent d'orateur au service d'un protecteur puissant. La politique régna seule et sans partage pendant le commencement du souper, et tous les convives furent d'accord pour proclamer Fox l'homme indispensable dans une circonstance aussi grave. Malheureusement Fox voyageait en Italie pour se consoler des récens échecs essuyés par son ambition.

— Il faut lui écrire de revenir, dit le prince de Galles; il faut lui écrire à l'instant même, et avant de vider les verres que l'on vient de remplir.

La lettre fut écrite sur la table, au milieu des bouteilles, et une heure après un courrier galopait avec les dépêches du futur régent.

Quand on eut dressé le plan d'attaque et préparé la discussion qui devait être soulevée dans le parlement, le conseil, descendant des hautes sphères gouvernementaires, se livra aux joyeux propos qui faisaient ordinairement les frais des réunions du prince. Miss Fanny, qui, par sa discrétion éprouvée, avait mérité l'honneur d'être initiée à tous les secrets d'état, remarqua que lord Henri Rutland affectait une certaine froideur vis à vis de Sheridan.

— Etes-vous brouillés ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Sheridan, et je vais vous dire pourquoi, bien que ma modestie doive souffrir de cette explication. Lord Henri m'en veut parce qu'il a trouvé ma main sur la toilette de la duchesse de Leicester. Je ne sais si vous avez remarqué que j'ai la main assez belle ; un de nos sculpteurs les plus distingués m'a demandé la faveur de la mouler ; il a tiré son œuvre à un assez grand nombre d'exemplaires, et ce morceau d'art a obtenu un succès fait pour flatter mon amour-propre. La plupart de nos ladys ont aujourd'hui sur leur toilette, comme la duchesse de Leicester, la main de Sheridan en bronze doré.

— Quelle fatuité! s'écria lord Henri Rutland.

— Vous m'en donnerez un exemplaire, Richard, dit le prince de Galles, et je ferai graver sur cette main l'inscription suivante : « Bonne pour se battre, bonne pour écrire, bonne pour donner, détestable pour payer. »

— Oui, monseigneur, répondit Sheridan ; et sous ce quadruple rapport, nous pouvons nous toucher la main.

Le vin de Champagne avait rendu Sheridan très éloquent sur le chapitre de ses divers mérites ; il parla de sa force corporelle avec tant d'entraînement, qu'il finit par offrir de parier trois cents guinées qu'il traverserait toute la ville de Londres en portant le prince de Galles sur ses épaules, depuis la Tour jusqu'à l'extrémité de Piccadilly.

Le prince s'empressa de tenir le pari, et le lendemain matin le conseil de régence se réunit devant la porte de la Tour de Londres. Bien que l'épreuve fût au-dessus d'une force humaine, Sheridan faisait bonne contenance.

— Etes-vous prêt ? lui demanda le prince.

— Oui, répondit Sheridan; ôtez votre habit.

— Pourquoi donc?

— J'ai parié que je porterais le prince de Galles, mais je n'ai pas dit que je le porterais avec ses vêtemens. Mon droit me permet donc d'alléger le poids, tout en restant dans les termes rigoureux de la gageure. Maintenant, ôtez votre chapeau et vos bottes.

— Est-ce tout?

— Non ; je prétends réduire la charge à sa plus simple expression et à son état naturel.

— Voilà vos trois cents guinées, dit le prince en riant; vous avez gagné, car je renonce à soutenir le pari.

— C'est dommage, reprit Sheridan ; je vous aurais bien porté pendant un bon quart d'heure, et cette nouvelle comédie eût été sans doute meil-

leure et plus applaudie que toutes celles dont j'ai gratifié le public de Londres.

Quelques semaines après cette aventure, la question de la régence, débattue dans les assemblées parlementaires, avait pris une tournure favorable aux prétentions du prince de Galles. Fox était venu en huit jours du fond de l'Italie à Londres, et sa voix puissante avait eu une grande influence dans le débat. L'état de Georges III, ne devenant pas plus satisfaisant, il était à peu près impossible de lui conserver la responsabilité royale. La veille du jour où une décision officielle devait être prise par les représentans de la nation, le prince de Galles, plein d'espoir, avait réuni tous ses amis dans un souper à Carlton-House. Sheridan arriva, porté en triomphe, car il avait eu les honneurs d'une séance orageuse, et il avait terrassé ses adversaires, non par l'habileté de sa logique, mais par l'effet prodigieux de ces sarcasmes amers et de ces personnalités violentes que permet l'usage dans les parlemens anglais.

—Pitt et Burke ne s'en relèveront pas, s'écria Fox avec enthousiasme.

Le prince se fit rendre compte de la discussion, et Fox, après une analyse claire et rapide, revint sur les hauts faits de son ami.

— Avant de débuter dans la carrière politique, dit-il, nous avions coutume, Burke, Sheridan, moi et quelques autres, de nous réunir pour nous essayer aux débats parlementaires; le lieu de nos réunions était un entresol, au-dessus de la boutique d'un boucher. Faisant allusion à cette époque de noviciat et d'inexpérience, Burke, devenu aujourd'hui notre adversaire, a dit à Sheridan: —« Ce sont là de faibles raisons, et votre éloquence sent le boucher. » —« C'est possible, a répondu Richard, mais je me félicite du moins de ne l'avoir jamais vendue pour payer le boulanger.» Le mot frappait juste sur la misère vénale de Burke. Prenant la parole à son tour, Pitt s'est écrié : —« L'honorable Sheridan nous donne des raisons et nous débite des phrases de comédie; il ferait mieux de retourner à la direction du théâtre de Drury-Lane; là est sa véritable place. » —« Je remercie le ministre de ce bon conseil, a répliqué Sheridan; je n'ai pas renoncé à ma carrière d'auteur, et je compte bien un jour enrichir la scène d'un caractère nouveau que j'ai étudié ici; je crois que le public reconnaîtra le modèle lorsque je ferai représenter à Drury-Lane le *Jeune homme en colère.* » Ce pauvre petit Pitt, qui était rouge comme un coq irrité, est devenu pâle comme un spectre.

— Bravo et merci, mes bons amis ! reprit le prince; les vainqueurs hériteront des vaincus, Sheridan sera trésorier de la marine; vous, Fox, vous rentrerez au ministère des affaires étrangères, et cela pas plus tard que demain, puisque demain je serai le chef de l'état.

— Pas encore, milord!...

A ces mots, tous les regards se tournèrent vers la porte qui venait de s'ouvrir : un homme était entré; il se tenait au milieu de la salle, debout, les bras croisés et la tête couverte. Tous les assistans s'inclinèrent profondément, et le nouveau venu continua d'une voix ferme et sévère :

— Demain, vous serez comme aujourd'hui prince de Galles, duc de Cornouailles, et rien de plus, demain comme aujourd'hui, il n'y aura d'autre roi ici que moi, Georges III; car il faut que vous le sachiez, s'il y a dans la famille royale un homme privé de raison, c'est vous, milord; et si, moi vivant, l'Angleterre avait besoin d'une régence, ce ne serait pas vous, milord, qui en seriez investi; ce serait la reine!

Après ces foudroyantes paroles, le roi se retira. Les hôtes de Carlton-House, revenus de leur stupeur, cherchèrent à consoler le prince, en lui disant que c'était là seulement un moment lucide dans la folie de Georges III, et que la régence n'était qu'ajournée. — Le présage était vrai; mais on sait aussi que l'ajournement fut long.

Eugène Guinot.
(*Courrier français.*)

HAFIZ-PACHA,

GÉNÉRALISSIME DE L'ARMÉE OTTOMANE.

—

L'extrait suivant des *Souvenirs d'Orient*, de M. Poujoulat, est tout à fait de circonstance aujourd'hui qu'Hafiz-Pacha est appelé à jouer un si grand rôle :

« Hafiz-Pacha est de moyenne taille et sans embonpoint. Sa figure est longue, maigre et fortement caractérisée. Les feux du soleil d'Asie ont bruni son visage. Sa barbe est noire et courte. Ses yeux noirs sont pleins d'une vivacité tempérée par une grande douceur. Il a dans ses manières ce calme imposant, cette noble distinction qu'on trouve presque toujours chez les Turcs en dignité. Le visir porte le costume de la réforme; une décoration en diamans brille sur sa poitrine.

» Méhémet-Hafiz est né en Circassie dans l'année 1796. Sa famille, une des plus honorées, des plus puissantes parmi celles qui sont répandues sur le revers septentrional du Caucase, a été dans tous les temps l'ennemie jurée des Russes. Cette famille a toujours figuré aux premiers rangs dans les guerres qui ont eu lieu entre les Musulmans et les Moscovites. Méhémet-Hafiz reçut dans son pays une éducation soignée. A dix-sept ans, il connaissait à fond les langues turque, arabe et persane. A cet âge il avait déjà appris le Koran en entier et le récita par cœur d'un bout à l'autre en présence d'une assemblée de docteurs. Ce triomphe d'étude lui valut le titre distingué de *hafiz* qui signifie *homme sachant de mémoire*. Le titre de Hafiz est un des plus beaux qu'un Musulman puisse porter. On a vu des kalifes et des sultans ambitionner le titre de hafiz.

» Méhémet-Hafiz n'a donc pas été esclave comme la plupart des Circassiens haut placés aujourd'hui dans l'empire ottoman. Le désir de voir le monde et de se faire un nom conduisirent le jeune Méhémet dans la capitale de l'empire à l'âge de dix-huit ans. Il entra au service du sultan dans le corps des habigi (corps militaire du sérail). Peu de temps après son admission dans ce corps, il en devint un des officiers supérieurs. Lors de la formation des troupes régulières, Méhémet-Hafiz demanda son incorporation dans un régiment de cavalerie comme simple soldat. Il passa rapidement par plusieurs grades. Il était lieutenant-colonel de cavalerie à l'époque de la dernière guerre entre la Porte-Ottomane et la Russie. Après cette campagne, où il fut blessé deux fois, Méhémet-Hafiz parvint tour à tour aux grades de général de brigade et de général de division. Plus tard, le jeune général Circassien fut choisi pour aller mettre fin aux troubles de l'Albanie. Il réussit pleinement dans cette mission. Revenu victorieux auprès de son souverain, il fut nommé successivement gouverneur de Scutari et gouverneur de Kutaych, l'un des plus grands pachalicks de l'empire.

» Dans le mois de février dernier, Hafiz-Pacha remplaça Reschid-Méhémet dans le poste de général en chef de l'armée du Taurus. Dans cette carrière honorable et brillante, Hafiz-Pacha n'a rien dû aux faveurs de la cour ottomane, aux complaisances du sérail; il a conquis tous ses titres par son habileté et sa bravoure.

» Dans l'état d'incertitude inquiète où se trouve l'Orient, et quand je songe que la grande lutte entre l'empereur ottoman et son vassal d'Egypte doit tôt ou tard se terminer par la guerre, il m'est permis de penser que des hommes tels que Méhémet-Hafiz pacha sont appelés à jouer un grand rôle dans les éventualités de l'avenir. »

Mélanges, faits curieux.

—

Le tournoi d'Ecosse. — On sait que le noble comte d'Eglinton se propose de dépenser dans cette fête plus de 20,000 liv. st. (500,000 fr.), que lady Seymour en sera la reine. Mais ce qu'on ne sait pas, ou du moins ce qu'on n'a pas dit, c'est que la famille du noble comte Eglinton a une monomanie héréditaire de tournois, et une triste célébrité dans ce genre. Le comte Archibald Eglinton, qui est un jeune homme de vingt-sept ans et l'un des plus riches seigneurs de l'Angleterre, descend en ligne directe de Roger de Mundegumbrie, dont on a fait depuis Montgomery, qui suivit le duc de Normandie lors de la conquête. Un membre de cette famille vint s'établir en France dans les premières années du règne de François Ier, et son fils, Jean de Montgomery, plus connu sous le nom de capitaine de Lorges, était renommé pour son adresse à tous les exercices du corps, ce qui ne l'empêcha pas de blesser au front, avec un tison allumé, le roi François Ier, pendant une espèce de siége simulé, dont la cour se donna le divertissement à l'hôtel de Saint-Pol. Le fils de ce gentilhomme, Gabriel de Montgomery, grand amateur de joûtes et de tournois, eut le malheur, dans une fête de ce genre, donnée dans la rue Saint-Antoine, de blesser mortellement, dans une passe d'armes, le roi Henri II qui joûtait contre lui; après une vie des plus agitées, suite du régicide involontaire qu'il avait commis, il fut pris en 1574, enfermé dans une des tours de la Conciergerie, qui a long-temps gardé son nom, et eut la tête tranchée par ordre de Catherine de Médicis, qui vengea ainsi la mort de son mari, vingt-quatre ans après. Il est bien singulier que plus de deux siècles et demi après cet événement, un descendant de Gabriel de Montgomery ait conservé à tel point le goût des tournois, qu'il sacrifie une partie de sa fortune pour se donner ce passe-temps du moyen-âge.

— La correspondance du *Toulonnais* donne les détails suivans sur les antiquités de Djami-

lah, dans la province de Constantine, où nous avons, depuis plusieurs mois, un camp retranché :

Cuiculum, appelé aujourd'hui Djimmilah, est, sans contredit, un des débris en Afrique les plus beaux de la magnificence romaine : située dans un pays qui a été beau et bien cultivé, cette ville a dû beaucoup prospérer; célèbre par ses huiles, ses grains et son sel gemme, elle devait nécessairement correspondre avec la côte et les principales villes de la Numidie et de la Mauritanie. Il n'est donc pas étonnant que ses habitans aient voulu utiliser leurs richesses et en perpétuer le souvenir par le luxe et le bon goût de leurs monumens. Il est même à présumer que cette ville aura rendu de très grands services pendant les mille et une contestations qui ont, à différentes époques, déchiré la république et l'empire; et, pour récompense, elle aura reçu de plus d'un des maîtres de Rome des témoignages signalés de reconnaissance. Une grande quantité d'inscriptions votives, généralement assez bien conservées, autorisent ces suppositions; elles sont presque toutes ou gravées sur des piedestaux à riches ciselures, ou sur de magnifiques frontons de monumens, les uns supportant autrefois des statues élevées à la mémoire ou à la reconnaissance, les autres perpétuant le souvenir de grandes actions, ou celui de l'apothéose de quelques chefs de l'état. De tous côtés on remarque des tronçons de cloches de différens dessins d'architecture, des corniches, des bas-reliefs et de belles sculptures; des chapiteaux d'ordre corinthien, d'un travail exquis, jonchent le sol. Il existe premièrement un fort bel arc de triomphe, qui avait la forme de celui du Carrousel sans être double; une inscription en assez bon état décore le fronton du monument, dont la porte du centre seule existe.

On remarque ensuite un fort joli théâtre bien conservé; la presque totalité des gradins existe encore, ainsi que les trois portes de face; les trois séparations dans la ligne des gradins existent, il manque une gracieuse rangée de colonnettes qui ornait l'entrée.

Vous voyez ensuite les restes d'une magnifique mosaïque servant de parquet à un temple élevé à la terre productrice, comme le prouve une inscription qui est fort bien conservée; une statue dédiée à la déesse de la terre était placée dans ce sanctuaire.

On voit aussi un fort beau reste du temple dans le genre de la Maison-Carrée de Nîmes, mais moins vaste; il y avait, au couchant, un magnifique portail et un frontispice qui a dû être remarquable, il portait une inscription qui est complète.

Les restes d'un fort beau parvis en dalles de granit; des colonnes qui ont de quatre à cinq pieds de diamètre; enfin une innombrable quantité d'objets curieux.

— Le palais du Luxembourg fut bâti de 1615 à 1620 par Jacques Debrosses pour Marie de Médicis, qui ne l'habita que peu de temps; cette princesse en fit don à Gaston, son deuxième fils. Il fut successivement possédé par mademoiselle de Montpensier et la duchesse de Guise; cette dernière le vendit à Louis XIV, en 1694.

En 1778, Louis XVI en fit don au comte de Provence, depuis Louis XVIII.

En 1786, l'abbé Miolan y fit des expériences aérostatiques qui manquèrent complètement.

En 1792, il fut converti en prison.

En 1794, le 4 novembre, le directoire exécutif s'y installa.

En 1798, l'abbé Poncelin, rédacteur d'un journal, y fut fouetté pour avoir mal parlé de Barras.

En 1799, Bonaparte, nommé premier consul, s'installa au Luxembourg, après en avoir chassé les directeurs.

En 1804, Napoléon, fait empereur, fit don du Luxembourg à son frère Joseph.

Il fut ensuite, jusqu'en 1814, le palais du sénat conservateur.

Depuis cette époque, il est occupé par la chambres des pairs.

Revue Dramatique.

THÉATRE FRANÇAIS.

Il faut que jeunesse se passe, comédie en trois actes et en prose, par M. de Rougemont.

Il faut que jeunesse se passe! Eh! certainement, nous ne le savons que trop, nous l'éprouvons chaque jour: la jeunesse passe pour tout le monde, avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de folies, plus ou moins d'orages! Et quand elle est passée, qu'en reste-t-il? mais il n'est pas question de cela: il s'agit, non de la vie humaine, considérée dans son principe et dans sa fin, mais d'une comédie en trois actes, dont M. de Rougemont est l'auteur. Dans cette comédie, nous voyons une femme, une mère, qui répète toujours pour excuser les fautes de son fils: *Il faut que jeunesse se passe!* Or la comédie a pour but de montrer qu'au fond de ce refrain maternel il y a plus de faiblesse que de prudence.

En effet, le jeune Alexandre Despalières, fils d'un conseiller au parlement, se trouve place dans une situation pénible. Il a voulu séduire une jeune et modeste plébéïenne, dont le frère se destine à l'art des Lepaute et des Breguet. Ce frère surprend le séducteur et le provoque en duel. D'un autre côté, Alexandre Despalières a aussi une sœur, et tandis qu'il s'oublie auprès de Pauline, un certain duc d'Olbreuse traite fort cavalièrement Eugénie, d'où il suit qu'Alexandre est obligé à son tour de provoquer le duc. Deux affaires à la fois, c'est trop de moitié. Par bonheur, le père d'Alexandre, le conseiller Despalières a tout entendu et se propose de tout arranger. Il serait trop long de vous dire comment le conseiller reconnaît dans Pauline et dans son frère les légitimes héritiers du tourangeau Nogeret, lequel a jadis été ruiné par une sentence inique, émanée du parlement d'Aix. L'auteur responsable de la sentence était un magistrat, appelé Montmeillan, père de madame Despalières : le gendre a reçu du beau-père expirant mission de réparer sa criante injustice, et la réparation consiste en une restitution de huit cent bonnes mille livres.

Vous comprenez que le mariage d'Alexandre et de Pauline ne souffre plus la moindre difficulté. Il n'en est pas de même de celui du duc d'Olbreuse et d'Eugénie. Le duc persiste à refuser l'alliance d'une simple bourgeoise, comme auparavant madame Despalières rejetait celle d'une simple ouvrière. *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse : tel est l'axiome moral sur lequel est fondée toute la comédie. Bref, Alexandre Despalières, réconcilié avec Henri, le frère de Pauline, va se battre avec le duc d'Olbreuse, et tire vengeance de lui, ce qui ne veut pas dire qu'Eugénie épouse le duc; du moins pour elle tout est perdu, fors l'honneur.

Ce n'est pas l'esprit, ni le métier qui manquent dans cette pièce, dont les premiers actes ont été beaucoup mieux reçus que le dernier. L'auteur s'est souvenu du *Père de Famille* et de plusieurs drames encore qu'il a imités de loin, sans les surpasser. *Il faut que jeunesse se passe* passera plus vite encore que la jeunesse, qui pourtant passe si rapidement. M.

Revue des Modes.

On a dit souvent que toute la poésie d'une femme était dans sa toilette, et nous comprenons cela, nous qui sommes habitués à pénétrer tous les secrets d'un réseau, d'un ruban, d'un corset dont la grâce est souvent toute cachée dans la magie des doigts de madame Clémançon, rue Richelieu, 92. Cette poésie exista sans doute de tout temps, car de tout temps les femmes eurent les mêmes moteurs pour aimer le luxe et la parure; et cependant il nous semble, à nous, que jamais les costumes n'eurent plus d'inspiration que de nos jours, plus de variété, plus de richesse de style et de goût. Cette supériorité tient peut-être à la perfection apportée dans nos tissus, nos broderies, nos mille fantaisies.

Et pour expliquer cette séduction des modes actuelles, prendre l'idée la plus complète de cette perfection de goût et du travail appliqué simplement aux costumes de l'été, il suffirait de visiter la maison de madame Hermel, d'y examiner quelques-uns de ses superbes objets de lingerie, et l'on saurait en peu de temps jusqu'où s'est portée la recherche des toilettes d'été. Il est vrai que la maison que nous venons de citer excelle dans le choix de ses broderies, de ses dentelles, dans le goût toujours neuf des formes et des coupes qu'elle emploie.

Aujourd'hui, surtout, ce sont les châles que nous devons citer, les uns en mousseline brodée, garnis de points ou d'application; d'autres garnis de guipures ou entièrement en guipures; les fichus ravissans dans la simplicité de leur luxe, des mouchoirs qui feraient envie à la femme la plus sage en toilette, tant leurs broderies sont belles et distinguées et combinées pour réunir la durée à l'élégance.

Des beautés de la lingerie passons à la grâce des chapeaux, cette autre séduction qui plaît et subjugue lorsqu'on la trouve avec tous les prestiges du goût, les charmes de la mode, l'attraction de la nouveauté, lorsqu'on la trouve enfin telle qu'elle est dans les salons d'Alexandrine : lorsque nous avons dit cependant que pour cette autre mode nous abandonnions les dentelles, nous avons eu quelque peu tort; car Alexandrine en tire un parti admirable pour former les plus délicieuses capotes d'été; soit qu'elle les compose de plusieurs rangs de dentelles étagés et tuyautés pour former une passe transparente et d'une fraîcheur charmante, soit qu'il supplée à ces différentes rangées de dentelles par une seule voilette en *point* dont elle forme un chapeau si léger, si diaphane, qu'on tremblerait du poids des fleurs qui l'ornent, si ces fleurs n'étaient de chez Batton, Chagot ou Cartier. Quelques-unes de ces charmantes capotes sont doublées en gaze rose ou bleu, ce qui, sans altérer leur légèreté, produit un reflet séduisant sur le visage. Puis les bouquets, les rubans qui accompagnent tout cela sont si jolis, si bien choisis, si délicats!

Dans les étoffes, il n'y a guère de changemens depuis quelque temps. Seulement on peut continuer à rappeler celles de la maison Gagelin, comme possédant tout ce que le goût, la mode, la nouveauté, peuvent exiger de plus complet. Nous mentionnerons surtout un nouveau tulle fond de champs avec dessins brodés, qui sont d'admirables châles d'été. Ce tulle est souple, riche, solide, et soit qu'on le double ou qu'on le porte simple, soit qu'on l'entoure de garnitures, de points de Paris ou d'effilés, il forme les plus jolies fantaisies qu'on puisse imaginer, en même temps qu'il est vraiment utile et simple à la fois. Un autre mérite de ces nouveaux châles est dans leur transparence

qui laisse parfaitement apercevoir toutes les grâces de la robe.

— Les châtelaines sont toujours de mode et et très-recherchées pour les toilettes de campagne; ce simple et noble bijou va parfaitement avec les négligés. On en trouve de charmantes chez madame Geslin, place de la Bourse, 12.

On voit beaucoup de robes en mousseline brochée lilas sur fond blanc, avec trois volans, pour négligé de ville; peignoirs en mousseline de l'Inde, garnis de fines dentelles; des jupes tuniques ouvertes, laissant entrevoir une sous-jupe; des robes d'organdi de l'Inde, garnies de six petits volans pareils festonnés, manches courtes garnies de mousseline pareille, corsage à pointe, à demi couvert par un fichu de dentelle noire; une ceinture longue en taffetas glacé bleu et rose complète fort bien cette toilette.

Pour toilette habillée, on porte beaucoup de robes de soie ou de mousseline brodées d'une manière ravissante, avec une perfection, une délicatesse de travail qui trahissent l'œuvre de madame Pollet, dont je vous citerai encore les bonnets en gaze garnis d'une petite dentelle excessivement claire, qui font de cette coiffure tout ce qu'il y a de plus léger et de plus élégant.

Les pailles d'Italie deviennent plus grandes. On porte beaucoup de chapeaux à l'anglaise, petits de fond, à passe horizontale et basse des joues.

Avant de finir, je veux vous parler des ombrelles d'Hammelaerts, rue St-Sauveur, 24, qui ont été si favorablement distinguées à l'Exposition, et qui sont aujourd'hui placées sous le patronage de la famille royale. Rien de plus coquet, de plus léger, de plus gracieux que l'ombrelle Hammelaerts; rien de plus commode que cette brisure qui permet de renverser l'ombrelle à volonté dans tous les sens.

L'ouverture du Chalet, ce magnifique jardin caché derrière les ombrages de l'Elysée-Bourbon, a eu lieu sous la direction de Julien, et la foule s'est portée avec empressement vers ce jardin enchanté. Jamais toilettes plus élégantes, jamais plus riche essaim de jolies femmes ne s'étaient trouvés réunis.

Je ne dois pas oublier non plus les concerts Dufrêne. C'est pour les amateurs de bonne musique un véritable plaisir d'entendre M. Lavigne, M. Rémusat, M. Jancourt, M. Autrique, M. Bernard, etc. M. Dufrêne, dont la verve ne tarit pas, vient encore de donner un nouvel attrait à ses soirées délicieuses en composant plusieurs nouveaux quadrilles, au nombre desquels se distinguent *le Carillonneur* et *la Ronde de nuit*, qui augmenteront, s'il est possible, la vogue de ces concerts.

Enfin nous annonçons, comme une bonne fortune musicale, la grande matinée vocale et instrumentale que doit donner, dimanche prochain, 14 juillet, M. Alexandre Malibran dans la salle du Ranelagh. Toutes les fois qu'il s'agit de musique, ce nom de Malibran porte bonheur.

PANORAMA DES CHAMPS-ELYSÉES.

MOSCOU.

Le nom de M. Th. Langlois est aujourd'hui un des noms les plus populaires de la peinture, et rien n'est plus simple et plus naturel que cette grande popularité. Depuis dix ans, M. Langlois, ancien officier supérieur des armées de l'empire et élève de Gros, a offert au public ses tableaux sous forme de panorama, et il a toujours emprunté les sujets de ses tableaux aux plus belles pages de nos fastes militaires.

Il y a dix ans, en effet, que M. Langlois débuta dans son panorama de la rue des Marais-du-Temple, par *la Bataille de Navarin*. On se rappelle encore tout l'empressement du public; ce fut un succès sans exemple! Le *Panorama d'Alger*, vu au moment du bombardement par les Français, obtint la même vogue. Enfin arriva cette gigantesque *Bataille de la Moskowa*, qu'il y a quelques jours encore nous ne pouvions trop admirer. Nous avons assez souvent dit combien cette peinture était belle et hardie, combien l'effet de ce tableau était saisissant, pour répéter encore des éloges que d'un accord unanime toute la presse, tout le public ont accordés à M. Langlois.

Depuis un mois environ, M. Langlois a quitté sa rue des Marais-du-Temple, et est venu dérouler son colossal panorama de *l'Incendie de Moscou* dans cette jolie rotonde qui s'élève aux Champs-Elysées, entre le quai et les baraques de l'exposition. Cette gigantesque toile de *l'Incendie de Moscou* n'a pas moins de dix-huit mille pieds carrés! Toute cette immense ville, devenue la proie des flammes et vue du haut des tours du Kremlin, présente réellement un spectacle terrible, inconcevable. L'effet de perspective est très bien rendu, et la confusion de tous ces hommes au milieu des flammes ajoute encore à l'effet de cet épouvantable drame. Ici les Russes, qui, après avoir mis le feu aux quatre coins de la ville, se jettent en désordre dans les barques qui couvrent la Moskowa; là les Français vainqueurs, effrayés de leur conquête même, et comme frappés d'une effrayante révélation de l'avenir, restent muets, terrifiés devant cette grande catastrophe, devant cet acte sublime des vieux Moscovites, devant ce grand suicide national; et, au milieu des flammes, les milliers de clochers de la ville de Moscou, hérissant avec fierté leurs flèches dorées, qui reflètent les clartés de l'incendie.

Nous le répétons, c'est une œuvre magnifique, merveilleuse, que le panorama; du reste l'empressement de la foule à visiter le nouveau panorama de M. Langlois témoigne assez du succès qu'il obtient et qu'il mérite.

Revue de cinq Jours.

5 JUILLET. — La chambre a rendu aujourd'hui un vote déplorable. Elle a décidé que la loi sur les sucres ne serait pas discutée cette année. M. Berryer a parfaitement caractérisé ce vote. Ajourner, s'est-il écrié, c'est en réalité faire dès aujourd'hui une loi, une *loi de mort et de destruction* contre les colonies, les ports de mer, le commerce et l'agriculture! Malgré toutes les représentations de M. le ministre du commerce, la chambre a voté l'ajournement par assis et lever, au milieu d'une effroyable confusion.

— Le *Mémorial bordelais* a reçu de Madrid des nouvelles qui contrastent avec tout ce qu'on a publié sur l'Espagne:

« Madrid s'embellit et se civilise à vue d'œil, dit le correspondant de ce journal. Un grand *Casino* à la française réunit dans un grand local, au centre de la ville, la première classe, l'élite de la société; on y lit, on y joue, et on y dîne très confortablement. Les théâtres sont toujours pleins; l'opéra italien et la comédie espagnole alternent successivement aux deux théâtres. Un Athénée, un Lycée et d'autres établissemens scientifiques et de goût ajoutent aux agrémens de cette ville, dont l'aspect extérieur est tout à fait changé depuis la destruction des couvens et leur destination appropriée aux besoins publics. A considérer la situation de Madrid et les améliorations sensibles qui s'y font tous les jours, on dirait que la guerre civile est éteinte; l'étranger remarque avec étonnement le contraste de cet état de choses avec les horreurs que l'on nous dépeint dans les correspondances, horreurs qui existent réellement, mais qui ne nuisent guère, jusqu'ici, à la prospérité de la capitale.

— On mande de Bologne, en date du 15 juin:

« Une mêlée sanglante entre le peuple et la garnison suisse s'est renouvelée le 12 juin. Plusieurs suisses ont été blessés; l'un d'eux est mort le lendemain. »

— Tous les principaux corps-de-gardes de la capitale reçoivent en ce moment des portes en chêne de deux pouces d'épaisseur, doublées intérieurement d'une feuille de tôle et garnies au milieu d'un étroit guichet.

— Avant-hier, une voiture de place, descendant le faubourg du Temple, renversa et écrasa un malheureux enfant vis à vis le passage du Renard. Le cocher, cause involontaire de ce malheureux événement, eut à peine aperçu le pauvre enfant sur la chaussée, qu'empressé de lui porter secours il s'élança brusquement de son siége. Mais, dans la vivacité de son généreux mouvement, il se brisa un vaisseau dans la poitrine, et succomba en quelques minutes, à une violente hémorrhagie. Quant à l'enfant, il n'a pas survécu un instant au terrible accident.

— Quatre ouvriers appelés hier pour réparer un des caveaux du cimetière de l'Est, n'y sont pas plus tôt descendus, qu'ils sont tombés asphyxiés. Tous les secours n'ont pu en rappeler que deux à la vie.

— La fête de J.-J. Rousseau a été célébrée le 27 juin à Genève. Près de trois mille enfans ont défilé devant la statue de l'illustre citoyen, déposant des fleurs à ses pieds. Le soir, le quai de Bergues, la rue et l'île de Rousseau étaient brillamment illuminés; une excellente musique militaire jouait des airs nationaux, et un feu d'artifice a terminé cette fête, favorisée par un temps superbe.

6. — A part l'armement extraordinaire que le crédit des 10 millions va permettre de faire, voici comment le budget de 1840 a fixé le pied de paix de notre marine:

40 vaisseaux de ligne, 50 frégates et 220 bâtimens de rang inférieur, y compris 40 bateaux à vapeur. Mais moitié seulement de ces 220 bâtimens sont tenus à flot. La moitié seulement des vaisseaux et des frégates doit être lancée; l'autre moitié doit rester sur les chantiers aux 22|24 d'avancement. (Ord. du 1er février 1837).

L'effectif est de 78,000 hommes et 9,200 bouches à feu en batteries.

— Le nombre des accusés détenus en raison des troubles de mai est encore d'environ 225, outre ceux qui se trouvent en ce moment devant la cour des pairs. D'après les renseignemens qui nous sont parvenus sur l'état de l'instruction, il paraîtrait que deux nouvelles catégories seront renvoyées devant la juridiction criminelle, et seront jugées, soit par la cour d'assises, soit par la cour des pairs elle-même.

Les tribunaux correctionnels seraient, dit-on, saisis du surplus. Il ne paraît guère possible que tout puisse être terminé avant les vacations.

— Les cardinaux Tiberi et Dandini sont sérieusement malades. Le peuple de Rome s'attend à leur mort prochaine, ou au moins à celle de deux autres cardinaux, parce qu'il est convaincu que la mort d'un cardinal est toujours suivie de celle de trois autres.

— L'almanach du bureau des Longitudes qui vient de paraître, constate pour l'année 1837, 29,192 naissances, et 28,134 décès. Les naissances sur lesquelles on compte 9,572 enfans naturels, dépassent les décès de 1,058. Il y a eu durant la même année 8,336 mariages.

— Le nommé Bry, ouvrier ébéniste, condamné le 17 février 1838, à six années de réclusion pour tentative d'assassinat sur la personne d'une jeune femme qu'il devait épouser, a été extrait hier de la prison de la Roquette, conduit à la mairie du 8e arrondissement et de là à l'église Sainte-Marguerite-St-Antoine, où il a contracté mariage avec celle-là même que, dans un accès de jalousie, il

avait voulu poignarder. Déjà, par l'effet de la clémence royale, sa peine de la réclusion avait été commuée en celle de l'emprisonnement.

— Hier, les employés de la barrière Passy ont saisi plusieurs caisses remplies de fusil qu'on cherchait à introduire dans la capitale; elles étaient censées contenir de la porcelaine, et étaient en effet mêlées à d'autres caisses qui en étaient pleines.

— Il paraît que les dépêches des préfets qui sont parvenues à Paris portent déjà à plus de cent millions les dommages causés par les orages du mois de juin.

— Parmi les condamnés exposés ce matin sur la place du Palais-de-Justice, on remarquait le nommé Micaud, l'un des complices des assassins de la dame Renaud. Ce condamné n'a cessé de pleurer pendant tout le temps qu'à duré l'exposition.

— La malle-poste du nouveau service est arrivée à Bordeaux en moins de 36 heures. Elle pourra gagner une heure dans ses prochains voyages. La distance de Paris à Bordeaux est de 155 lieues.

— Le 22 juillet courant, le préfet de police doit procéder à l'adjudication de la fourniture de 794 lanternes destinées au service public d'éclairage au gaz, de 200 candélabres et de 594 consoles en fonte pour supporter ces lanternes.

— Les journaux anglais, qui faisaient, il y a peu de jours, tant de bruit de la naissance d'une giraffe au Jardin de zoologie de Londres, nous annoncent d'un ton fort triste la mort de cet *intéressant animal*, attribuée au lait de la vache qu'on lui avait donnée pour nourrice, sa mère n'ayant jamais voulu le nourrir. « Ce sera, dit *le Globe*, une grande perte pour le jardin de zoologie, qui, jeudi dernier, n'a pas fait moins de 75 liv. st. de recette. »

7. — Six régimens d'infanterie, six régimens de cavalerie, et plusieurs batteries d'artillerie doivent être réunis à Fontainebleau, le 13 août prochain. L'infanterie sera campée sous la tente, la cavalerie occupera les casernes de la ville, et, en cas d'insuffisance, sera cantonnée dans les villages voisins. Ces troupes formeront deux divisions, l'une d'infanterie et l'autre de cavalerie, avec l'artillerie correspondante. Ce petit corps d'armée sera sous les ordres du duc de Nemours, qui sera de retour, pour cette époque, de son voyage sur les côtes d'Espagne et du Portugal.

— Le tribunal de Bourganeuf, après trois jours de débats, vient de juger les prévenus des troubles survenus dans cette ville lors des dernières élections. Trois d'entre eux ont été condamnés à vingt-quatre heures de prison, trois à huit jours et un seul à quinze jours.

— Le cardinal Sala est mort à Rome le 23 juin, à l'âge de 77 ans. Il était lié depuis de longues années avec le cardinal Fesch, qui l'a précédé d'un mois dans la tombe.

— Aujourd'hui, entre midi et une heure, un homme s'est précipité du haut de la colonne de la place Vendôme, et on l'a relevé mort. Nous n'avons aucun renseignement sur le nom, la position et les antécédens de cet homme qui, du reste, paraissait bien vêtu, et nous ignorons les causes qui ont déterminé son suicide.

— Le projet de loi tendant à accorder une pension à MM. Daguerre et Niepce fils, pour leur belle découverte étant à l'ordre du jour, plusieurs des dessins obtenus par le Daguerrotype étaient exposés dans une salle du palais de la chambre. MM. les députés n'ont pas cessé de se succéder dans cette salle pour admirer les résultats de ce merveilleux procédé. Parmi les dessins, on remarque une tête de Jupiter Olympien, une vue des Tuileries, une vue de Notre-Dame et plusieurs vues d'intérieur, dont l'effet, la vérité et la perfection passent tout ce que l'imagination peut se figurer. Les conclusions du rapport ne peuvent pas être appuyées par un argument plus puissant.

— D'après une lettre de Manille, du 15 janvier, le commerce des Européens en Chine venait d'être suspendu, par suite d'une saisie d'opium faite chez un négociant anglais à Canton. Des rixes sérieuses s'étaient engagées, et le sang même avait coulé devant les factoreries étrangères; mais comme aucun Chinois n'avait perdu la vie, on espérait que le commerce ne demeurerait pas long-temps arrêté.

— On écrit de Constantinople, 20 juin : « Le sultan vient d'accorder à Ali-Aga, comédien turc, la permission d'ouvrir un grand théâtre sur la place de Taxime, et d'y faire représenter des comédies et des mélodrames en langue turque. »

— Aujourd'hui, par un temps magnifique, le baromètre s'est élevé à 22 degrés 8/10ᵉˢ Réaumur. Le baromètre est à 28 pouces (variable) et le vent au sud.

8. — Les grands travaux publics continuent d'être poursuivis sur quelques points de Paris avec une très grande activité.

Le fût de la colonne de juillet, place de la Bastille, est à peu près dressé.

On termine, au collége de France, une grande façade sur la rue Saint-Jacques.

Rue de Grenelle Saint-Germain, on poursuit avec rapidité l'agrandissement des ministères.

Sur la place de la Concorde, on vient d'achever l'une des grandes fontaines monumentales qui accompagneront l'obélisque.

Saint-Germain-l'Auxerrois est bientôt restauré.

On creuse des égouts, on fait circuler l'eau et le gaz d'éclairage dans plusieurs quartiers.

Enfin, les travaux particuliers, eux-mêmes, ont reçu une remarquable impulsion, depuis quelques mois.

— La ville de Paris va établir dans les grandes salles du palais des Thermes un musée municipal où seront recueillis tous les débris d'architecture, d'ornementation, de sculpture et de peinture dispersés sur divers points, et qui appartiennent à l'époque romaine aussi bien qu'à celle du moyen-âge. C'est une résurrection, dans un local magnifique, du Musée des monumens français.

— M. de Pins, évêque d'Amasie, qui administrait le diocèse de Lyon, refuse, dit-on, et le cardinalat et l'archevêché d'Auch, pour se retirer à la Grande-Chartreuse. Quant à M. d'Isoard, avant de prendre possession du siége de Lyon, il doit se rendre à Paris.

— On assure que M. le préfet de la Seine va conserver la tourelle de St-Victor, placée en regard de la Pitié, près du Jardin des Plantes, et qu'il fera encastrer dans l'une des faces de ce petit monument une tablette de marbre où seront gravés plusieurs faits relatifs à la fameuse abbaye St-Victor, dont cette tourelle est l'unique débris.

— M. Verneilh-de-Puyraseau, ancien président de chambre près la cour royale, est mort dimanche à quelques lieues de Limoges. Il était parti le matin pour Paris, par la diligence, dans un parfait état de santé, et avait déjeûné en route. Après ce repas, il s'endormit, et comme son sommeil se prolongeait, ses compagnons de voyage essayèrent de le réveiller, mais ce fut en vain, il était mort.

M. Verneilh-de-Puyraseau est né en 1756, à Noxou, près de Limoges.

— On lit dans le *Standard*, journal de Londres, du 5 juillet :

« Nous apprenons que la nouvelle de la mort de Runjeet-Singh est arrivée ce matin à la compagnie des Indes. Si cette nouvelle est exacte, elle aura une influence considérable sur les affaires de l'Inde. »

— Hier samedi, vers midi, tout le Palais-Royal était en rumeur. Les gardes nationaux ont arrêté, dans les galeries, deux filoux surpris en flagrant délit alors qu'ils brisaient avec un diamant le vitrage de la boutique de M. Pec-Olivier, bijoutier, afin d'enlever à leur aise les bijoux qui étaient exposés dans l'étalage. Ces individus avaient une mise recherchée et élégante.

— On a célébré dans l'église d'Arcis-sur-Aube, la cérémonie du mariage de la cinquantaine entre deux époux qui ont eu du même lit vingt-cinq enfans. L'office a été fait par le vingt-cinquième enfant, qui est curé d'une paroisse des environs.

— Madame veuve Nourrit, qui était enceinte lors de la mort de son mari, vient d'accoucher de son sixième enfant.

— Aujourd'hui le thermomètre s'est élevé à 24 degrés 4/10ᵉˢ. Le baromètre descend; il est ce soir à 27 pouces 10 lignes, 2 lignes au dessous du variable. Il a dû faire ce soir de l'orage aux environs de Paris. Le ciel est couvert, et on voit des éclairs de tous les côtés de l'horizon. A minuit, un ouragan souffle violemment, et il pleut assez fort.

9. — M. le président Pasquier a fait afficher hier matin, à la grande porte du Luxembourg, rue de Tournon, trois ordonnances de déchéance contre les sieurs Auguste Blanqui, homme de lettres; Meillard et Doy, graveurs; tous trois compris dans la procédure dont les débats se poursuivent en ce moment.

Les ordonnances dont il s'agit portent sommation aux sieurs Blanqui, Meillard et Doy de se présenter devant l'autorité compétente dans un délai de dix jours, sous peine d'être déclarés rebelles à la loi, privés de leurs droits civiques et de voir leurs biens sequestrés.

— Jeudi matin, on a fait à Kingston l'essai d'un nouveau projectile vraiment formidable, qui est destiné à remplacer non-seulement le boulet de canon, mais aussi l'obus. Le poids de l'appareil ne dépasse pas 12 ou 15 livres; une main habile lança le projectile sur une barque placée à une certaine distance; il traversa l'air sans bruit, mais, arrivé à son but, il produisit un effet terrible. L'explosion fut si violente que la barque éclata en morceaux; les débris volèrent dans toutes les directions. Plusieurs fragmens tombèrent dans les campagnes voisines. L'explosion ébranla les maisons situées à une grande distance. A Kingston, on s'imagina que le moulin à poudre de Hounslow venait de sauter et les habitans furent en proie aux plus vives alarmes.

— Un projet vient d'être soumis au ministère par un de nos plus habiles sculpteurs; l'auteur propose d'achever la décoration de la place Vendôme en l'entourant de douze statues de bronze rangées en deux demi-cercles et qui représenteraient autant d'illustrations militaires de l'empire; Napoléon, dit-il, planerait sur ce cortége de grands guerriers de même que Charlemagne s'avançait escorté de ses 12 pairs.

— On nous apprend que par l'ordre de l'autorité un plan de Paris vient d'être dressé où sont tracées une multitude de zones militaires. Chaque point a son rassemblement, de station et de parcours. Les lignes que doivent sillonner, en cas d'émeute, les grandes colonnes de troupes y sont minutieusement indiquées.

— D'après une lettre de Rome, en date du 17 juin, et publiée par la *Gazette universelle* de Leipsick, un jeune peintre français qui, pendant une procession, avait maltraité un grenadier du pape, a été condamné à une année de prison par les tribunaux romains. L'ambassadeur français a refusé d'intervenir pour le condamné.

— On écrit de Lyon, 6 juillet :

M. le baron de Talleyrand est mort mercredi dernier à la campagne, près le bois d'Oingt, chez M. Elleviou.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Cᵉ, rue Neuve-des-Bons Enfans.

Deuxième Série.

15 JUILLET 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 3.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

ROUTE DE L'INDE

PAR

L'ÉGYPTE ET LA MER ROUGE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE POINT DE VUE DE LA QUESTION D'ORIENT.

—

Les intérêts politiques et commerciaux de l'Europe sont si intimement liés à ceux de l'Orient, qu'on ne saurait trop approfondir les différentes questions qui se rattachent à l'avenir de l'Egypte. La France surtout ayant un grand intérêt aux progrès de la civilisation en Orient, tel est le motif qui nous a porté à étudier la facilité de communication que l'Egypte présente avec les riches contrées de l'Inde. Placée sur les confins de l'Afrique et de l'Asie, baignée d'une part par la mer Rouge qui n'est qu'un prolongement de l'Océan indien, et de l'autre par la Méditerranée, l'Egypte semblait avoir été destinée, par son admirable position géographique, à régir les destinées de tout le continent. Aussi voyons-nous les conquérans de toutes les époques diriger leur ambition vers cette terre privilégiée, comme point central d'une monarchie universelle. Sésostris, maître de l'Egypte, marche à la conquête de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe orientale. Alexandre, victorieux de la Grèce et de l'Asie, s'empare de l'Egypte, dont il veut faire le centre du commerce de tous les peuples. César et Pompée, Antoine et Auguste, se disputent aussi la riche possession de l'Egypte, qui devient pour eux le champ de bataille de leurs projets ambitieux. Cambyse et Tamerlan, à deux époques très éloignées, s'élancent du fond de l'Asie et viennent planter leurs étendards victorieux sur l'ancienne terre des Pharaons. Saladin, le plus grand conquérant de son siècle, après s'être rendu maître de l'Egypte, s'empare de la Syrie, de l'Arabie, de la Perse, de la Mésopotamie, et fait de la ville du Kaire la capitale de son vaste empire. Louis XIV, qui semblait aussi régir les destinées de tout son siècle, prépare un plan d'invasion en Egypte, mais cette glorieuse expédition fut réservée pour le fondateur d'une nouvelle dynastie française. En effet, Napoléon, pressentant de bonne heure les hautes destinées de sa gloire impériale, s'empare de l'Egypte, d'une partie de la Syrie, et conçoit le projet de conquérir le vaste empire des Indes. « Si j'avais, dit-il, enlevé Saint-Jean-d'Acre, j'opérais une révolution dans tout l'Orient ; j'aurais atteint Constantinople et changé la face du monde. » Plus récemment encore, Mohammed-Ali, après avoir retrempé par son génie la nationalité du peuple égyptien, fait la conquête de l'Arabie et de la Syrie, s'empare du Sennar, de l'Abyssinie, du Dongola, étend son invasion victorieuse dans toute l'Asie mineure, et se serait rendu maître de tout l'empire ottoman, si la politique de l'Europe n'y eût mis obstacle. Enfin, les Anglais, dont le système de domination commerciale s'étend comme un vaste réseau sur toute la surface du globe, ont également essayé de s'emparer de l'Egypte, pour en faire le lien d'union de leur puissance en Asie et en Europe (1).

La civilisation et l'immense puissance de l'Occident, relativement à tout le reste du globe, ne laissant plus entrevoir la possibilité d'une monarchie orientale dictant des lois à l'Afrique, à l'Asie et à l'Europe, examinons quelle peut être l'importance de la situation géographique de l'Egypte comme pays intermédiaire entre ces trois parties de l'ancien continent.

Long-temps avant que Vasco de Gama eût découvert ou retrouvé la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, la mer Rouge avait fourni une voie de communication plus courte et moins périlleuse aux rois de l'antique Egypte, ainsi qu'aux Grecs et aux Romains. A une époque moins éloignée les Vénitiens firent aussi tous leurs efforts pour entretenir par la mer Rouge des relations commerciales avec l'Inde. On peut encore constater à Suez et au-delà de la haute Egypte des traces remarquables de leurs comptoirs et de leurs postes militaires. On retrouve même parmi les peuplades à demi sauvages de ces contrées d'anciens fusils à mèche qui appartinrent aux soldats vénitiens de cette époque. Aujourd'hui que la question d'Orient préoccupe tous les cabinets de l'Europe sous le double point de vue politique et commercial, il convient d'examiner avec soin le rôle important que l'Egypte est appelée à remplir dans la lutte de tant d'intérêts divers. Long-temps courbée sous le joug humiliant et destructeur des mamelouks, l'Egypte, après avoir été délivrée de ses insolens oppres-

---

(1) En 1807, une flotte anglaise de vingt-cinq voiles, commandée par l'amiral Lewis, débarqua un corps d'armée de [illegible] sous les ordres du général Fraser, qui, après s'être emparé d'Alexandrie et de Rosette, fut complètement battu par Mohammed-Aly, et obligé de se rembarquer.

seurs, a pu retrouver dans ses ressources territoriales, et surtout dans le génie de Mohammed-Aly, une puissance de régénération qui, dans l'espace de trente années, l'a presque placée au niveau des monarchies européennes. Il ne manque en effet à Mohammed-Aly, pour compléter dignement l'œuvre de régénération de l'Egypte, que de recevoir la sanction légale d'une indépendance qu'il a su conquérir de fait, mais qu'une politique aussi méticuleuse que contraire à nos intérêts s'obstine à ne pas vouloir reconnaître. L'Egypte devenue libre, et son indépendance une fois reconnue, la lutte destructive et ruineuse qu'elle soutient depuis si long-temps contre la Turquie cesserait aussitôt. Dès lors une alliance offensive et défensive unirait ces deux parties vivaces de l'empire d'Orient, qui, ainsi constitué, deviendrait une barrière puissante, une digue providentielle contre les envahissemens ultérieurs de la Russie. Pouvant alors disposer de tous ses moyens d'action pour donner un plus grand développement aux institutions politiques, commerciales et industrielles de son pays, Mohammed-Aly fonderait avec sécurité un empire puissant et durable, qui offrirait à l'Europe entière une libre et facile communication avec les riches contrées de la Perse, de l'Inde et de la Chine.

La France, par ses ports sur la Méditerranée ; et l'Angleterre, par la rapidité de ses communications avec ses possessions dans l'Inde, trouveraient à cet état de choses une garantie suffisante pour leurs intérêts commerciaux, et une alliance durable d'où dépendra toujours le repos du monde entier. La civilisation marcherait alors à grands pas dans tout l'Orient, et s'étendrait bientôt dans toutes les belles contrées de l'Asie méridionale, qui nous enverrait en échange une partie de ses riches productions. L'Egypte deviendrait ainsi le point central ou le lien d'union entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Devenu assez puissant pour faire respecter sa neutralité au milieu de nos débats politiques et commerciaux, Mohammed-Aly rendrait bientôt à l'empire ottoman la puissance dont il jouissait à l'époque de sa plus grande prospérité. Par ce moyen, la Russie, dont le despotisme de fer et de glace menace l'Europe entière, se trouverait déçue dans ses projets d'envahissement en Orient, et reléguée pour jamais dans ses steppes du Nord. En un mot la possession des Dardanelles intéresse trop vivement les destinées politiques de l'Europe occidentale, et l'isthme de Suez importe trop à notre bonheur à venir, pour qu'il ne soit pas urgent de les donner en garde à deux puissances neutres et indépendantes, telles que le deviendraient la Turquie et l'Egypte, dès l'instant que l'on aurait établi et garanti leurs droits respectifs. C'est ainsi que devrait se résoudre la question d'Orient, dont le *statu quo* actuel est alarmant pour notre avenir, et ne peut que servir les projets ambitieux de la Russie et de l'Angleterre, qui désirent l'affaiblissement ou la ruine de l'empire turc pour en faire leur proie.

Examinons maintenant les avantages respectifs des deux modes de communication qu'on peut établir entre la Méditerranée et la mer Rouge, soit au moyen d'un canal, soit au moyen d'un chemin de fer.

L'isthme de Suez, qui sépare la mer Rouge de la mer d'Europe, présente, en ligne droite, une largeur de dix-huit à vingt lieues ; le terrain en est inculte, sablonneux, manquant d'eau, et, par conséquent, dépourvu des ressources de toute espèce. L'étude géographique de cette langue de terre aride, que nous avons parcourue dans tous les sens, et sur laquelle nous avons séjourné et campé durant plusieurs mois, ne nous a laissé aucun doute sur sa fertilité primitive, qu'attestent d'ailleurs les vestiges d'anciennes et opulentes cités. Des recherches attentives nous ont également fait reconnaître d'une manière positive l'existence d'un ancien canal de communication entre le point le plus nord de la mer Rouge, où se trouvait jadis la ville d'Arsinoë, et la branche orientale du Nil, aux environs de l'antique Bubaste. Le lac Amer (*Amari lacus*), situé dans l'intervalle de ces deux points, avait été utilisé pour servir d'intermédiaire entre la portion du canal qui prenait son point de départ à Arsinoë et celle qui se rendait un peu au-dessus de Bubaste. Les anciens ayant reconnu que le lit de la mer Rouge s'avançait jadis jusqu'au lac Amer, suivirent ce même trajet pour leur canal de communication, et abrégèrent ainsi cette première partie de leurs travaux. Une fois parvenus à ce lac situé vers le milieu de l'isthme de Suez, il leur restait à continuer le canal, soit directement jusqu'à la Méditerranée, soit jusqu'au Nil, pour qu'il servît ainsi de prolongation jusqu'à la mer.

Ce trajet, quoique le plus long, fut adopté, parce que le terrain est plus favorable à la canalisation, et surtout parce qu'il offre des communications commerciales avec toute l'Egypte et un débouché par les ports de Péluse, de Canope et d'Alexandrie. En effet, depuis le lac Amer jusqu'à la Méditerranée, l'isthme de Suez étant sablonneux et mobile, on ne pouvait, comme l'a très bien dit Volney, pratiquer dans les sables mouvans un canal durable. D'ailleurs, cette partie de la côte étant un peu profonde, et la côte manquant de ports, il aurait fallu en construire un de toutes pièces et le creuser très avant dans la mer pour permettre l'entrée et la sortie des vaisseaux (1). Telles furent les circonstances qui engagèrent les anciens rois d'Egypte à joindre les deux mers par un canal conduisant au Nil.

On a peine à comprendre que la plupart des historiens modernes aient mis en doute l'existence de l'ancien canal de communication entre la mer Rouge et la Méditerranée, lorsqu'il est si facile d'en retrouver les traces évidentes tant dans l'histoire ancienne que sur les lieux mêmes.

Une des grandes pensées de Napoléon, lors de son expédition en Egypte, fut de contrebalancer la suprématie anglaise, soit maritime, soit commerciale, en créant au travers de l'isthme de Suez un canal de communication entre l'Océan indien et la Méditerranée. Dans l'établissement d'une rapide et facile communication avec la mer des Indes, il entrevoyait la possibilité d'aller, jusque dans le Bengale, frapper au cœur le plus redoutable ennemi de la république. Il voulait enfin par une création merveilleuse creuser sur cette terre égyptienne le tombeau du commerce anglais. Préoccupé de cette haute pensée, il voulut d'abord constater l'existence de l'ancien canal, le suivre ensuite dans ses développemens et mettre à profit toutes les données antiques pour rétablir l'ancienne communication des deux mers. Si cette pensée de génie avorta dans son exécution, c'est que celui qui l'avait conçue n'eut pas le temps de la féconder. D'autre part, l'Angleterre sentait trop ce qu'elle avait à perdre dans l'exécution de ce projet, pour ne point y apporter tous les obstacles possibles. En outre de son intervention hostile sur les deux mers, elle suscita des attaques incessantes de la part du gouvernement turc contre notre armée d'expédition en Egypte, et provoqua par tous les moyens le retour de Napoléon en France. Malgré toutes ces difficultés, au milieu des graves embarras d'une occupation militaire très étendue, Napoléon, suivi des membres de l'Institut, se rendit à Suez et voulut présider à l'exploration de l'ancien canal. Ce fut lui qui en signala les traces vers l'extrémité la plus nord du golfe Arabique où se trouvait jadis la ville d'Arsinoë ou de Cléopatris. Il retrouva la tête des digues peu saillantes près du rivage, à cause des sables qui les avaient comblées dans quelques parties. Il en suivit les traces dans l'étendue de cinq lieues jusqu'à la limite sud-est de l'espace qu'occupait autrefois le lac Amer. Le canal dans sa plus grande largeur présentait de 35 à 40 mètres : sa profondeur variait davantage et se trouvait dans quelques endroits de 4 ou 5 mètres, compris la hauteur des digues. Ce premier point constaté et relevé par les géographes de la commission, Napoléon voulut aussi reconnaître l'autre extrémité du canal. Il se dirigea dans ce but dix lieues vers le nord-ouest dans l'*Ouady-Toumylat*, où il retrouva des traces du canal sur plusieurs lieues d'étendue. Pressé alors de se rendre au Caire pour veiller aux intérêts de la défense de l'Egypte menacée par les Anglais (1), Napoléon laissa ses instructions aux membres de la commission pour continuer le relèvement de ce qui restait à voir et étudier avec soin le nivellement de terrain parcouru par le canal. Ils en suivirent la branche nord jusqu'à *Abbassèh*, parvinrent ainsi jusqu'au canal d'irrigation *Bahr-el-Baqâr*, qui faisait probablement partie de celui fourni jadis par la branche Pelusiaque, et arrivèrent enfin au canal de *Bahr-Abou-Admed* ancien canal *du Prince des fidèles.* Ces travaux accomplis indiquèrent de la manière la plus explicite le cours de la route marine qui joignait autrefois la mer Rouge à la Méditerranée.

Plus tard Mohammed-Aly ayant fait à son tour la conquête de l'Egypte qu'il arracha à l'oppression des mamelouks et aux intrigues des pachas, le projet de canalisation de l'isthme de Suez s'offrit bientôt à son esprit comme un sûr moyen d'agrandir et d'assurer sa puissance. Il réunit d'abord Alexandrie avec le Nil par un nouveau canal de 25 lieues d'étendue, partant du Port-Vieux, port Eunoste des anciens pour se rendre à la branche occidentale du Nil presque en regard de la ville de *Fouâh* (2). Malgré la mobilité du ter-

(1) Cette partie de la côte est si peu profonde, que les vaisseaux ne peuvent s'en approcher qu'à la distance d'une lieue environ.

(1) A cette même époque, il fut aussi obligé de faire son expédition contre Djezar, pacha de St-Jean-d'Acre, dont les Anglais avaient excité l'agression contre l'armée française.

(2) Ce canal, que nous avons librement parcouru à la voile sur une grosse barque presque aussi forte qu'une corvette, suit la longue digue

rain et beaucoup d'autres difficultés tenant à la localité, le creusement de ce canal fut terminé dans le court espace de dix mois. Mohamed-Aly, en employant pour ce canal 313,000 ouvriers, renouvela dans cette circonstance un de ces travaux prodigieux dont l'antique Egypte nous a légué des souvenirs presque fabuleux. Ce canal a reçu le nom de *Mahmoudieh* en l'honneur du sultan Mahmoud sous le règne duquel il a été creusé.

Mohammed-Aly fit aussi creuser un autre canal qui, partant de celui de *Moueys*, fourni par le Nil, passe près de *Kélioub* et de *Belbeys* pour se rendre dans l'*Ouady Toumylat*. M. Coste, ingénieur français, chargé de ce travail, suivit pour l'exécuter les traces de l'ancien canal de Trajan, ainsi que sa jonction avec le *khatig d'Amrou*. Peu de jours de travail suffirent à 80,000 ouvriers pour creuser vingt mille cinq cent quatre-vingt-dix mètres, espace compris depuis son point de départ jusqu'au village d'Abassich, situé à l'entrée de la vallée de l'*Ouady Toumylat*. L'eau du Nil, parvenue dans cette vallée, qu'elle arrose dans toute sa longueur, n'aurait besoin que d'être conduite jusqu'au lac Amer (1), pour se trouver seulement à quelques lieues de distance de Suez.

L'utilité immédiate que Mohammed retira du grand canal *Mahmoudieh* fut de fournir un facile débouché entre Alexandrie et toutes les provinces de l'Egypte, sans aller traverser la rade d'Aboukyr, et par conséquent sans risquer le périlleux passage du Boghâz (embouchure) de Rosette. Quant au second canal, qui se rend du sommet du Delta dans la vallée longitudinale de l'isthme de Suez, il a pour objet principal d'aller porter l'eau du Nil dans l'*Ouady-Toumylat*, qu'elle rend fertile.

Tous ces travaux créés par le génie de Mohammed-Aly ne sont sans doute qu'une ébauche imparfaite du grand système de communication maritime qu'il projette entre la Méditerranée et la mer Rouge, mais la guerre incessante et ruineuse qu'il est obligé de soutenir contre la Porte ottomane, les projets ambitieux de l'Angleterre, qui convoite la possession de Suez, ainsi que la navigation exclusive de la mer Rouge, sont tout autant de circonstances impérieuses qui l'ont obligé d'ajourner la création d'un canal de jonction qui transmettrait à la postérité la plus reculée la gloire de son illustre fondateur. La difficulté matérielle de creuser et surtout d'entretenir ce canal est grande sans doute; mais, comme le dit très bien M. Jomard, dans une intéressante brochure sur *l'Etat présent de l'Egypte*, « une »telle opération devant changer de face les rap»ports de l'Inde avec l'Europe, il y aurait à crain»dre que ce canal ne fût creusé qu'au profit d'une »nation rivale. » Les Anglais, moyennant certains priviléges d'installation et de droit commercial, avaient proposé à Mohammed-Aly d'entreprendre à leurs frais le creusement de ce canal, et plus récemment encore la construction d'un chemin de fer. Mais de sages avis, pareils à ceux de l'ancien oracle consulté par le roi Néchao, lui ont fait entrevoir quel pouvait être le but caché d'une possession ultérieure que se proposaient les Anglais.

Non seulement il n'a point accédé à ces insidieuses propositions; mais il a dû même résister à la volonté expresse du sultan, qui lui enjoignait de laisser passer par l'Egypte les troupes anglaises se rendant aux Indes (1). Plus prudent que Mahmoud, qui a dernièrement consenti au débarquement des Russes sur les bords du Bosphore, Mohammed-Aly, quelles que soient les nécessités de sa position, ne permettra jamais aux soldats anglais de débarquer en Egypte. Le sultan de Constantinople et le vice-roi d'Egypte ont chacun leur ennemi mortel; l'un convoite la possession des Dardanelles et l'autre celle de l'isthme de Suez. Ces deux possessions une fois acquises, la première à la Russie, et la seconde à l'Angleterre, l'équilibre européen est à jamais rompu, et la France perd toute prépondérance en Orient. Les portes des Dardanelles une fois fermées sur l'empire russe, et la communication avec la mer Rouge une fois acquise à l'Angleterre, il n'existera plus que deux grandes puissances continentales et maritimes : la Russie et l'Angleterre. La première, inexpugnable derrière le détroit des Dardanelles, réchauffera son vaste empire du Nord par le sang chaleureux de ses nouvelles populations méridionales, et une fois maîtresse de toute la mer Noire, ainsi que de la mer Caspienne, elle marchera bientôt à la conquête de la Perse. La seconde, possédant alors tous les points maritimes importans du globe, tels que *Gibraltar*, *Malte*, *Suez*, *Kosseir*, *Aden*, à l'entrée de la mer Rouge, *Abbasie* à l'entrée du golfe Persique, le cap de *Bonne-Espérance*, l'île *Sainte-Hélène*, etc., deviendra à jamais sûre de ses communications rapides avec l'Inde, où se trouve la source vivace de sa puissance maritime et commerciale. Il ne nous restera alors qu'à assister à la lutte ultérieure des deux colosses, qui, par leurs invasions successives en Asie, devenant ennemis géographiques l'un de l'autre, auront à s'y disputer une suprématie absolument étrangère à tout le reste de l'Europe occidentale.

L'occupation de Constantinople et des Dardanelles, la possession de Suez et du détroit de la mer Rouge, tels sont les deux plans d'invasion que la Russie et l'Angleterre chercheront toujours à réaliser, et qu'ils effectueront par la seule prolongation du *statu quo* oriental, qui n'est, à vrai dire, qu'un système *russo-britannique*. L'impératrice Catherine avait montré à ses descendans le chemin de Byzance où se trouve tout l'avenir de la Russie. Aussi voyons-nous, un siècle plus tard, l'armée victorieuse de l'empereur Nicolas compter les étapes de la route jusqu'à Andrinople, et dernièrement son escadre venir débarquer une armée de secours jusque sous les murs de Constantinople (1).

Amie ou ennemie, la Russie est devenue également redoutable pour la Turquie. Ses invasions successives l'ont déjà rendue maîtresse de la *Crimée*, de la *Géorgie*, de la *Circassie*, des bouches du *Danube*, et lui ont ainsi assuré les deux tiers du littoral de la mer Noire, au point qu'une flotte russe partant de *Sébastopol* peut en deux jours arriver devant Constantinople, soit pour s'en rendre maîtresse, soit pour la défendre *éventuellement* contre une agression qui contrarierait ses vues ultérieures. Non contente de s'emparer par ruse ou par force des riches dépouilles de l'empire ottoman, la Russie ne manque jamais l'occasion de lui susciter des embarras toujours croissans, soit en provoquant l'émancipation de la Morée ou la révolte de l'*Albanie*, soit en prenant sous sa protection la *Servie*, la *Valachie* et la *Moldavie*. C'est le cabinet de Saint-Pétersbourg qui a concerté la destruction de la flotte turco-égyptienne à Navarin. La France et l'Angleterre ne firent en cette occasion que seconder la politique russe dans ses plans de démembrement progressif de l'empire ottoman. Ce fut, comme l'a très éloquemment dit M. de Lamartine, un *acte de démence nationale* de la France et de l'Angleterre au profit de la Russie.

D'autre part, l'Angleterre, n'ayant pu s'emparer ni ouvertement, ni par surprise de l'isthme de Suez, travaille sans cesse à y arriver par des voies détournées. Son intervention entre la Turquie et l'Egypte n'a pour but que de faire rentrer Mohammed-Aly sous le joug despotique de Mahmoud, afin d'obtenir de ce dernier le salaire de l'insidieuse protection qu'elle lui aurait accordée, c'est-à-dire la cession de Suez, pour avoir une rapide et sûre communication avec l'Inde. Eh bien! qu'on ne se fasse pas d'illusion à cet égard, dès l'instant que l'autorité du sultan serait *restaurée* au Caire, soit par la diplomatie russe, soit par la politique anglaise, toute influence de la France en Egypte aurait cessé, et un *permis* britannique nous deviendrait nécessaire pour y aborder.

Les Anglais ne pouvant agir directement sur Mohammed-Aly, qui se tient sur ses gardes et déjoue autant que possible leurs projets, c'est à Mahmoud qu'ils s'adressent pour obtenir de sa colère et de son orgueil ce qu'ils ne peuvent arracher à Mohammed-Aly. Ils irritent sans cesse le sultan contre un vassal rebelle, promettant assistance au gouvernement turc pour faire rentrer l'Egypte, ou tout au moins la Syrie, sous sa domination légitime, et l'on sait combien la Syrie est devenue nécessaire au maintien de la puissance égyptienne. Par cette diplomatie tortueuse qui sert leurs intérêts au détriment de la Turquie et de l'Europe, lord Ponsomby obtint dernièrement un firman du grand-seigneur qui, rendant

---

qui sépare le lac *Marcotis* d'avec le lac d'*Aboukir*, laisse ensuite *Damanhour* à droite, le lac d'*Etkou* à gauche, et va s'aboucher au Nil, dix lieues environ au-dessus de Rosette et une demi-lieue au-dessous de Fouâh.

(1) *Birket-Temsâh* des Arabes, qui veut dire, *mer du crocodile*.

(1) L'établissement d'un chemin de fer traversant l'isthme de Suez permettrait de se rendre de Paris aux Indes dans trente jours au plus. En ce moment, le trajet de Londres à l'Inde s'accomplit dans quarante-six jours : de Douvres à Marseille, quatre jours; de Marseille à Alexandrie, treize jours; d'Alexandrie à Suez, quatre jours; de Suez à Bombay, vingt-cinq jours; total, quarante-six jours. Si le trajet de Marseille à Alexandrie était direct, il pourrait être réduit à dix jours; celui d'Alexandrie à Suez par un chemin de fer à un jour; celui de Suez à Bombay par un service régulier de bateaux à vapeur à quinze jours, ce qui ferait que l'on pourrait se rendre de Douvres à Bombay en trente jours. Pour les bâtimens à voiles passant par le cap de Bonne-Espérance, c'est un voyage de quatre ou cinq mois si la traversée est heureuse.

(2) En 1833, le général Mourawief, à la tête de onze mille Russes, débarqua sur les rives du Bosphore pour aller s'opposer à la marche victorieuse d'Ibrahim-Pacha sur Constantinople.

libre le commerce de tout l'empire ottoman, enjoignait par conséquent à Mohammed-Aly de se dessaisir de tous ses monopoles commerciaux. Or, vouloir enlever à l'Egypte la principale source de ses finances, lorsqu'elle est obligée de maintenir une armée et une flotte puissantes pour défendre son indépendance, c'est vouloir sa ruine immédiate. Cette conduite machiavélique des Anglais n'ayant pas eu le résultat qu'ils en attendaient, non seulement ils ont obtenu un permis du sultan pour le passage de leurs troupes par Suez, mais encore l'autorisation de s'emparer d'Aden, puissant port de l'Arabie près du détroit de la mer Rouge. C'est en vain que Mohammed-Aly, comprenant mieux les intérêts de l'islamisme, a voulu s'opposer à cette invasion anglaise, cela ne lui a servi qu'à encourir une colère de plus du sultan. Kosseir, qu'occupait autrefois l'armée française et qui appartient à l'Egypte, est également devenu l'objet de leur convoitise, parce qu'il domine le long canal de la mer Rouge.

C'est ainsi que leur système d'invasion progressive les rapprochant peu à peu de Suez, ils finiront par s'en emparer, si la France n'intervient avant que le fait soit accompli. Eh ! puisque, dans le système de modération qui nous régit en ce moment, on a tant de respect pour les faits accomplis, qu'on ait au moins la sage prévoyance de mettre opposition à ceux qui doivent nous devenir si préjudiciables. Certes, les occupations de Gibraltar et de Malte sont malheureusement pour nous des faits accomplis; mais que n'aurait-il pas fallu faire pour les prévenir ! Aujourd'hui Suez et les Dardanelles sont encore libres pour les intérêts commerciaux de l'Europe et du monde entier, attendrons-nous que les deux puissances neutres qui pourraient en rester les gardiens tombent sous la serre du czar ou sous le monopole exclusif de l'Angleterre ? Loin de nous la pensée de provoquer un conflit qui pourrait amener une guerre générale en Europe; mais dans l'intérêt de la France ainsi que de l'Autriche, notre alliée naturelle dans cette question, nous devons tout faire pour prévenir un partage de cette nature, qui détruit l'équilibre européen et compromet notre avenir politique. M. de Lamartine, dans sa *prosopopée* politique à la chambre des députés, compare l'empire ottoman à un immense cadavre qu'on ne peut ressusciter, mais seulement exciter par le galvanisme de l'intervention européenne. Partant de ce point, il conclut à la nécessité d'une *dislocation* de l'empire turc, et à son partage à l'amiable entre les quatre grandes puissances de l'Europe intéressées à réclamer leur part de l'héritage. C'est là ce qu'il nomme le *système occidental*, qui, loin d'être funeste à l'Europe, serait un fait heureux pour l'humanité, si ce partage s'accomplissait à l'aide d'une intervention qui pût compenser pour la France l'établissement des Russes à Constantinople et celui des Anglais en Egypte. « Le premier, dit-il, j'oserai dire ma pensée tout entière. L'empire ottoman une fois disloqué, les nombreuses nationalités européennes et asiatiques qu'il étouffe sous son poids inerte, reprendraient à l'instant même la vie et l'activité. Vous auriez, avant vingt ans, des millions d'hommes de plus sur les rivages de la Méditerranée, pour consommer les produits de vos manufactures, vivifier votre marine, adopter votre civilisation. La Méditerranée deviendrait le lac français et le chemin des deux mondes. Voilà ce que la Providence met dans vos mains, si vous savez voir et comprendre. » Il est vraiment déplorable qu'une pareille utopie ait pu se produire à une tribune où les idées poétiques doivent s'effacer devant les intérêts réels; car elle bouleverse, dans la question qui nous occupe, les faits les mieux connus et les enseignemens politiques les plus élémentaires.

Ce qui doit surtout nous étonner de la part d'un orateur comme M. de Lamartine, qui a récemment visité l'Orient, c'est de le voir traiter avec tant de dédain cette race arabe dont quelques tribus éparses nous disputent l'Algérie avec une constance et une énergie si remarquables. N'est-ce point avec une armée arabe qu'Ibrahim, après avoir conquis Saint-Jean-d'Acre et la Syrie entière, marchait victorieux sur Constantinople ! M. de Lamartine a-t-il donc oublié que cette race arabe couvre presque toute l'Afrique et une grande partie de l'Asie ! qu'une même religion, une même langue et des mœurs uniformes sont pour cette immense population un lien d'union qui n'attendait qu'un homme de génie comme Mohammed-Aly, pour rendre à l'Orient la puissance politique qu'exige l'équilibre européen ! Dans cette question si ardue, l'esprit politique de M. de Lamartine n'est pas resté, de bien s'en faut, au niveau de son éloquence, car il a méconnu nos véritables intérêts, qui se rattachent directement à cette nationalité arabe qu'il traite de chimérique.

Que la France, élevant sa puissante voix, ose proclamer ou seulement reconnaître l'indépendance de l'Egypte telle que l'a constituée Mohammed-Aly, et dès lors Mahmoud ne comptant plus sur le secours efficace des gouvernemens d'Europe pour combattre avec chance de succès, la guerre cesse, parce qu'elle devient sans objet.

Alors seulement la Turquie et l'Egypte, désarmant une partie de leur flotte et de leur armée qui épuisent leurs finances, pourront s'occuper activement de leurs réformes, et les assurer par de bonnes institutions. Alors seulement la Turquie pourra se soustraire à la protection ruineuse que lui accorde la Russie, et pourra ainsi annuler l'ignominieux traité d'Unkiar-Skelessi (1). Alors seulement Mohammed-Aly, rassuré sur son indépendance et la durée des améliorations successives dont il veut doter l'Egypte et la Syrie, pourra le faire dans l'intérêt de tous, sans craindre que l'Angleterre s'en empare pour elle seule. Alors seulement pourra surgir l'ère de liberté pour l'Egypte, parce que, rassuré sur son trône par le développement progressif des institutions dont il aura doté son pays, Mohammed-Aly pourra sans danger se dessaisir d'une partie de son pouvoir, faire l'abandon de ses monopoles, donner une libre extension au commerce, et créer enfin une représentation nationale qui placerait bientôt l'Egypte au niveau de nos gouvernemens d'Europe.

La tâche est, sans nul doute, grande à remplir; mais que ne peut accomplir l'homme de génie ? Il y a trente ans, lorsque Mohammed-Aly eut conquis l'Egypte sur les mamelouks pour l'arracher ensuite au joug stupéfiant de la Porte ottomane, la terre privilégiée des Pharaons, devenue presque inculte, ne rapportait qu'un faible revenu et ne pouvait se garder contre aucune espèce d'invasion sérieuse. Un quart de siècle a suffi au moderne réformateur de l'Egypte pour opérer une complète révolution politique, industrielle et commerciale. Mohammed-Aly, comprenant admirablement l'œuvre de réforme que les destinées de l'Orient semblaient lui réserver, a développé avec toute l'énergie de son âme le plan de régénération orientale que lui ont légué Napoléon et son armée d'Egypte. Aussi est-il le premier à rendre hommage à la mémoire du grand homme dont la France et l'Europe entière conservent un si grand souvenir. C'est surtout par suite de ses relations bienveillantes avec la France que Mohammed-Aly possède maintenant une armée puissante, une marine redoutable et un commerce étendu. Ce sont des officiers français qui ont organisé l'armée et la marine égyptiennes; ce sont des ingénieurs français qui ont fait creuser des canaux et fondé des arsenaux en Egypte; ce sont des médecins français qui ont créé sur les bords du Nil des écoles de médecine et des hôpitaux à l'instar de ceux d'Europe; c'est principalement à M. Clot-Bey, dont les journaux viennent de nous annoncer le retour en France, que l'Egypte est redevable d'un enseignement médical qui rivalise presque avec nos écoles de médecine française.

Rendons alors hommage à Mohammed-Aly d'avoir réalisé en partie le projet de régénération orientale que Napoléon avait rêvé dans les premiers jours de sa gloire. L. Labat,

Ex-chirurgien du vice-roi d'Egypte.

(Revue du XIX[e] siècle).

(1) Une des clauses principales du traité d'*Unkiar-Skelessi*, arraché par la Russie à la faiblesse de Mahmoud, c'est le droit exclusif du passage des Dardanelles en cas de guerre, ce qui équivaut à la cession de cette clé de l'Orient.

PÉLERINAGE A GORITZ,

Par M. le vicomte DELAROCHEFOUCAULD.

(Nous offrons à nos lecteurs quelques fragmens détachés de ce livre qui, pour ne point aller à toutes les opinions, ne saurait néanmoins ne point éveiller un intérêt inoffensif dans les cœurs qui professent le respect des vaincus et la religion du malheur).

Une petite ville de dix mille âmes, entourée de collines arides, qui semble toucher au bout du monde, une population généralement laide et sale, des maisons affreuses, des rues mal pavées, et tournant sur elles-mêmes comme des serpens; pas de routes de communications, des abords difficiles, nulle ressource; enfin, une fourmilière au milieu des montagnes, voilà Goritz (1) ! En vain, en arrivant, vous cherchez des yeux et du cœur un château, ou du moins une habitation convenable : une petite maison tristement assise sur une colline et qui paraît abriter tout au plus

(1) Telle fut du moins ma première impression. Je la rends simplement et telle qu'elle me vient. Quand j'aurai habité quelque temps cette ville, peut-être la jugerai-je moins sévèrement.

une famille de bourgeois, voilà l'habitation qui contient la dynastie des Bourbons.

Soumise à la domination de l'Autriche, Goritz fait partie du littoral illyrien. Cette province se compose de deux cercles ou districts, dont le siége est Trieste où habite le gouverneur. L'Autriche est représentée, à Goritz, par un capitaine du cercle, homme de mérite.

Je dois à la vérité de dire que, loin de paraître mécontens de l'autorité qui les gouverne, les habitans des pays que j'ai traversés en sont généralement satisfaits. L'Allemagne elle-même offre beaucoup moins de foyers d'insurrection qu'on ne le croit en France.

Une des causes auxquelles j'attribue la tranquillité dont jouissent ces populations, c'est que le moindre des habitans des provinces Illyriennes, et par conséquent de l'Allemagne, peut, s'il croit avoir quelque motif de se plaindre, se rendre à Vienne, siége du gouvernement autrichien; et il est sûr d'y obtenir bonne et prompte justice. Cette conviction, qui est dans tous les esprits, doit donner une force immense à un pouvoir qui se montre d'ailleurs aussi sage que paternel.

A Goritz, il n'y a pas d'opposition, pas d'aristocratie influente; on s'y occupe assez peu des affaires politiques, et les choses vont si bien d'elles-mêmes, que l'autorité des fonctionnaires y est aussi insensible que peu nécessaire.

C'est à Goritz que le général Junot a éprouvé les premières atteintes de cette aliénation mentale qui, plus tard, causa sa mort. Le général Bertrand a séjourné dans cette ville, qui est devenue l'asile de toute une génération de rois. Que de souvenirs attachés à cette modeste cité! et comment ne pas aimer ses habitans, en les voyant suppléer, par leurs hommages, à ceux que tant de Français voudraient rendre à la famille de leurs anciens rois? Comment n'être pas touché de l'accueil qu'ils font aux voyageurs qui viennent visiter leurs nobles hôtes? comment, en mon particulier, ne serais-je pas reconnaissant de la bienveillance qu'ils m'ont témoignée?

Si des marques de vénération pouvaient compenser, pour nos princes, les douleurs et les privations de l'exil, ils seraient heureux, car il est impossible de se montrer plus pénétrés de leur malheur, et plus respectueux envers eux, que ne le sont les bons habitans de Goritz. Cette ville contient beaucoup de noblesse ruinée, et l'on pourrait concevoir les sympathies qui lui arrivent de ce côté-là; mais les gens du peuple sont à l'unisson, et tels sont les égards qu'ils ont pour nos princes que, lorsqu'ils les rencontrent, sortant à pied et sans suite pour se rendre à l'église ou à la promenade, ils s'empressent de passer de l'autre côté, pour leur céder le trottoir qu'ils occupent.

Situé sur la cime d'une colline d'où l'on découvre une immense étendue, le couvent des Capucins de l'Annonciation de la très sainte Vierge, à Castagnavizza, touche à la ville de Goritz. Il a été bâti en 1650, aux frais du comte Mathias Thurn de la Tour, pour les carmes qui l'ont occupé jusqu'au jour où l'empereur Joseph II, croyant affermir son pouvoir en désertant la cause de Dieu, supprima cette communauté, en 1784. À cette époque, le monastère fut mis en vente; mais, grâce à l'intercession des pieux habitans de Goritz, et à celle d'un descendant du comte de Thurn, la vente ne fut pas effectuée. Douze ans après, sa jolie chapelle fut rouverte et desservie par Philippe de Poli, qui reçut du gouvernement la permission de donner asile à plusieurs ecclésiastiques français, que la révolution avait chassés de leur pays.

En 1811, le maréchal de Raguse, étant gouverneur des provinces Illyriennes, établit à Castagnavizza une communauté de franciscains, dont Joseph II avait aboli l'abbaye, située autrefois à Goritz; et, depuis 1822, Castagnavizza est devenu le séminaire de douze autres communautés qui composent ce qu'on appelle la province franciscaine de la Sainte-Croix. C'est là aussi que réside le provincial, homme d'un grand mérite, et qui remplit, en outre de ses devoirs de supérieur, les fonctions de professeur de théologie.

Confondu jusqu'alors avec ces pieuses maisons dont les vertueux habitans se plaisent à être ignorés du monde entier, le couvent de Castagnavizza a pris place dans l'histoire le 11 novembre 1836, en recevant les dépouilles mortelles de Charles X, roi de France.

Placé directement sous l'autel de la sainte Vierge du mont Carmel, ce roi, qui avait une dévotion particulière pour la protectrice de la France, jouit, sous son invocation, du repos des justes. Sur la pierre qui couvre son cercueil on a gravé, en lettres d'or, l'épitaphe suivante:

ICI A ÉTÉ DÉPOSÉ,
LE XI NOVEMBRE MDCCCXXXVI,
TRÈS HAUT, TRÈS PUISSANT
ET TRÈS EXCELLENT PRINCE
CHARLES, DIXIÈME DU NOM,
PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
MORT A GORITZ
LE VI NOVEMBRE MDCCCXXXVI,
AGÉ DE LXXIX ANS ET DE XXVIII JOURS.

Sachant qu'on célébrait tous les matins dans le couvent une messe pour Charles X, je m'arrangeai de manière à y assister, et je fis pendant neuf jours ce pélerinage devenu pour moi si cher et si sacré. Et quels que fussent les souvenirs que ce lieu évoquait en moi, jamais je n'ai entendu le service divin avec plus de recueillement.

Après la messe, qui fut dite en présence de quelques personnes, dans une église jolie mais petite, je passai à la sacristie, et je demandai à descendre dans le caveau qui contenait la tombe royale. Un capucin me conduisit chez le prieur, je me nommai; il comprit mon désir, et poussa l'obligeance jusqu'à vouloir bien me conduire lui-même.

Nous traversâmes le jardin, et, guidé par ce bon prieur, qui portait une lanterne, je pénétrai, en me courbant beaucoup, dans l'étroit et sombre caveau, dernier asile que la terre ait voulu donner à celui qui possédait naguère un si beau royaume. En me tournant à droite, j'aperçus la pierre noire sur laquelle est gravée l'épitaphe qu'on a lue plus haut; à cet aspect mon cœur se gonfla, mes genoux fléchirent; et je puis affirmer que toutes les pompes dont j'avais vu Charles X entouré, lors de son couronnement à Reims, ne m'inspirèrent pas une vénération aussi profonde que celle que j'éprouvai devant son sépulcre.

C'est qu'en présence de ces froids débris de la grandeur royale, la chute de l'homme s'offrait à ma pensée en même temps que la chute du roi; mon affection, repoussée par ces images de destruction, s'était réfugiée dans le ciel où je le voyais dans la gloire immortelle, et le front ceint d'une couronne que les hommes ne pouvaient lui ôter. . . . .

. . . .

Aux yeux même des gens qui font consister la beauté dans la parfaite régularité des lignes du visage, et dans l'exacte proportion des membres du corps, le duc de Bordeaux paraîtrait beau, car il est impossible de joindre des traits plus fins à une expression plus noble, à un port de tête plus remarquable, à une taille mieux prise et plus fortement constituée.

Non moins favorisée que son frère des dons de la nature, Mademoiselle est faite à peindre, et ses traits sont charmans. Rien de plus spirituel que son regard, de plus fin que son sourire, de plus gracieux que l'ensemble de sa personne, dont les mouvemens doux et légers vous font croire à la marche aérienne des sylphides.

Douée d'une intelligence supérieure, mais qui ne se révèle que dans l'intimité de la famille, Mademoiselle est fort instruite. Elle possède des talens de tous genres, et l'on voit, à l'air dont elle écoute les conversations sérieuses, qu'il n'y a rien de trop élevé pour son âme, de trop profond pour son esprit, de trop exalté pour son noble cœur. Sa finesse est extrême, elle entend à demi-mot et sait vous répondre sans vous parler. pieuse comme un ange, sa religion éclairée se répand en indulgence, en vertus, en bienfaits sur tous ceux qui l'approchent; mais ce qui m'a frappé surtout, c'est son tendre respect pour ses parens et son amour pour son frère.

Quelque justes et naturels que soient ses sentimens, on ne saurait se figurer la douceur que cette ravissante princesse sait répandre dans leur expression, et l'espèce de culte qu'elle rend au duc et à la duchesse d'Angoulême; comme on ne peut se faire une juste idée de la joie qui brille dans ses regards lorsqu'elle entend faire l'éloge du duc de Bordeaux, du plaisir qui vient animer sa physionomie quand il s'approche d'elle, et de la reconnaissance qu'elle éprouve pour tous ceux qui ont occasion de rendre quelque service à ce frère bien-aimé.

De quels trésors de grâces et de vertus ce prince est entouré, et combien Mademoiselle lui est bonne et utile! Ne semble-t-il pas que le ciel ait voulu adoucir ce qu'il y aurait eu de trop austère dans les enseignemens de l'exil, en plaçant à côté du prince cet ange terrestre, dont l'âge, le caractère, la figure, sont en si parfaite harmonie avec les siens.

On sera bien aise, je le suppose, de pouvoir se faire une idée de la maison qui sert d'asile à ces princes dont la généreuse imprévoyance a tant fait pour les arts, pour les infortunés et pour la France, que le jour du malheur étant arrivé pour eux, ils se sont trouvés pauvres et dénués, et ont préféré abdiquer leur bien-être avec leur

couronne, que de contracter des obligations envers l'étranger, ou envers ceux dont ils eussent rougi d'accepter.

A l'extrémité de la petite ville de Goritz, et en bas du fort, se trouve une place triste et mal pavée, entourée de laides arcades et de laides maisons à portes mesquines, au milieu desquelles figure, à gauche, une porte cochère, flanquée de deux factionnaires. Voilà la demeure royale.

En dépit du titre pompeux d'hôtel de Strassoldo, dont on la décore, cette maison semble être l'habitation de quelque bourgeois retiré du commerce, plutôt que celle de toute une génération de rois.

Un seul étage, ayant quinze fenêtres de front, contient les appartemens de la famille royale, et ceux des serviteurs dévoués qui sont restés attachés à leur infortune.

Vous entrez, sans être interrogé, bien qu'il y ait un portier, dans une cour dont le terrain, allant en pente, vous conduit sous une voûte où vient aboutir l'escalier. Au premier, en tournant à gauche, on aperçoit une petite porte qui conduit chez la vicomtesse d'Agoust et chez Mademoiselle. En face de l'escalier s'ouvre une porte à deux battans, qui donne dans une vaste salle, servant à la fois d'antichambre et de salle à manger à la famille royale : là des serviteurs dévoués sont toujours à leur poste.

A droite de cette pièce se trouve l'appartement de M. le duc de Bordeaux, composé d'une salle d'étude et de sa chambre à coucher, qui donne dans celle du comte de Montbel. Le prolongement de cette face du bâtiment contient l'appartement de Mademoiselle, distribué comme celui de son frère, et terminé par la chambre à coucher de madame de Nicolaï.

Rien de plus simple que l'ameublement de ces différentes pièces. Chez Mademoiselle, un lit en fer envoyé de Paris; deux grands tableaux, dont l'un représente M. le duc de Bordeaux, et l'autre madame la duchesse de Berry; une petite table à ouvrage, et quelques siéges, voilà pour la chambre à coucher. Un meuble de l'étoffe la plus modeste, une bibliothèque, quelques petites statuettes, parmi lesquelles on distingue un *Ecce Homo*; quelques tableaux, et, sur une console, quelques verres de Bohême de différentes couleurs, voilà pour le salon; mais tel est le charme et l'élégance naturelle que Mademoiselle sait répandre sur tout ce qui l'entoure, qu'il est impossible de s'apercevoir qu'il manque quelque chose dans le cadre où elle est placée.

Plus simple encore est la retraite de monseigneur le duc de Bordeaux. Dans la pièce qui lui sert à la fois de salon et de salle d'étude, on voit pour tout ornement deux beaux vases qui lui ont été envoyés de Paris, par *des ouvriers reconnaissans*. Un cadre où sont renfermés sous verre les beaux cheveux de sa mère, et le portrait, en pied, du duc de Berry. Une grande table d'acajou, sur laquelle le prince travaille; une bibliothèque, un chevalet, et quelques siéges complètent l'ameublement de cette salle, qui s'ouvre sur un large balcon. La chambre à coucher du prince est ornée de quelques petits tableaux peints par lui ou par sa sœur; du reste, point de marbre, point de dorures et point de ces recherches de mollesse qui affaiblissent l'âme et le corps. C'est dans les exercices gymnastiques où il excelle, que le duc de Bordeaux retrempe ses forces; les armes sont les bijoux qu'il préfère, et c'est sur son cheval qu'il aime à se reposer de la contention de l'étude.

En retour de l'appartement des jeunes princes, et en sortant de chez monseigneur par la salle à manger, on voit en face de la porte d'entrée de cette salle une autre porte à deux battans qui s'ouvre dans l'appartement de la reine, composé d'un salon et d'une chambre à coucher. A l'autre extrémité de la salle à manger se trouve une porte toujours ouverte, et donnant dans une petite pièce où se tient un valet de chambre chargé d'introduire chez le roi ceux auxquels S. M. accorde des audiences. C'est dans le salon où Louis XIX a reçu le matin que la famille royale se tient le soir; et c'est là que se réunissent toutes les personnes qu'elle veut bien admettre dans son intimité. Plus loin est la chambre du roi.

Assurément, il est impossible de se figurer rien de plus modeste, de plus restreint que l'intérieur que je viens de décrire; quand on vient à songer que les nobles hôtes qui l'habitent, ont joui du luxe et de la grandeur de vingt châteaux royaux, qui leur appartenaient par héritage, avant qu'ils les eussent reçus en usufruit des mains de la révolution; on serait tenté de les plaindre, si l'on ne savait pas qu'ils ont trouvé dans les joies de famille, dans l'affection inaltérable de leurs amis, et surtout dans cette religion qui leur avait appris *à posséder comme ne possédant pas*, les seules consolations qui pouvaient adoucir d'aussi grandes infortunes.

Et d'ailleurs, comment trouver des heures pour la tristesse dans une vie toute consacrée au travail et à la vertu?

Levés à sept heures du matin, le roi et la reine commencent leur journée en allant sans suite et presque toujours à pied, entendre la messe à la cathédrale; touchante habitude qui prouve que nos Bourbons comprennent la véritable égalité. A dix heures le déjeuner réunit tous les membres de la famille royale; à onze heures chacun rentre chez soi pour vaquer aux occupations du jour, qui se composent, pour la reine, de ces travaux à l'aiguille que nous voyons figurer dans nos loteries, car Marie-Thérèse trouve encore le moyen de soulager ses pauvres de France; des audiences qu'elle accorde aux étrangers ou à ses amis; de quelques lectures et des ferventes prières qu'elle adresse à Dieu pour sa famille et pour sa patrie. Pendant ce temps, le roi reçoit de son côté ceux qui ont obtenu l'honneur de s'entretenir avec lui. Toutes ses actions, comme toutes ses pensées terrestres, ont pour objet l'avenir de son neveu, et les intérêts de la France. La matinée se termine ordinairement par une promenade dans laquelle Marie-Thérèse et Louis XIX n'admettent personne entre eux.

A six heures précises, un dîner bon et sain, mais où l'on chercherait en vain cette délicatesse de mets et cette élégance de service auxquelles les grands sont accoutumés, réunit encore une fois la famille royale, et ceux qui ont été invités à ce repas; faveur d'autant plus précieuse qu'elle ne s'étend jamais à plus de trois ou quatre personnes à la fois. Vers sept heures, on passe au salon; à sept heures et demie, quelques habitans de Goritz, les Français et les étrangers qui ont droit à cette distinction, sont admis à faire leur cour aux exilés; à neuf heures, le roi et la reine se lèvent, les princes se retirent, et la reine les suit après avoir dit un mot aimable à tout le monde.

La maison de la reine se compose de madame de Nicolaï, dont les soins éclairés ont fait de Mademoiselle une princesse accomplie; et de la vicomtesse d'Agoust, qui a su conserver dans l'exil toute la chaleur de son cœur, si tendrement dévoué à Marie-Thérèse.

Auprès du roi j'ai retrouvé, à côté du comte de Montbel, mon bon et spirituel ami, M. de Bouillé, qui malheureusement n'est ici qu'en passant, sa santé l'ayant obligé de prendre sa retraite. M. de Bouillé a passé plusieurs années auprès du duc de Bordeaux, occupé à diriger son esprit, et à développer sa jeune âme. On n'est pas plus distingué que M. de Bouillé, et ce fut pour moi un vrai bonheur de le trouver à Goritz. Ses conseils, dictés par son amitié comme par son expérience, m'y furent d'une grande utilité.

La longue et douloureuse maladie du duc de Blacas est venue créer une lacune dans les royales intimités; Louis XIX la remplit en allant visiter tous les deux jours cet ancien ami, dont le dévouement éprouvé mérite cette honorable preuve d'affection.

C'est l'abbé Trébuquet, l'élève et l'ami de monseigneur l'évêque d'Hermopolis, qui dirige la conscience des jeunes princes. On ne pouvait faire un plus digne choix, car ce saint prêtre joint, à l'instruction la plus profonde, la piété la plus douce et la plus éclairée.

Inaperçu dans cette petite cour, où il vit à part, le vertueux abbé se renferme tellement dans ses attributions, qu'il décline toute autre conversation que celles qui se rapportent à son ministère, et ne parle qu'à Dieu des affaires de la France.

Le vieux cardinal de Latil, habite dans la ville, et jouit au château de toute la considération qu'on doit à son caractère et à la pourpre dont il est revêtu, mais il est entièrement étranger à la politique de Louis XIX; et toute son influence, comme il me l'a dit lui-même, se renferme dans le cercle de ses attributions et de ses devoirs.

Le confesseur du roi est un ecclésiastique qu'on ne voit jamais.

M. d'O'Hegerty, ancien écuyer de Charles X, remplit, malgré son grand âge, les mêmes fonctions auprès de monseigneur le duc de Bordeaux, avec un zèle qu'il puise dans son cœur, et il fait les honneurs de la table du roi.

M. et madame de Saint-Aubin et leur famille, dévoués à Louis XIX et à son neveu, comme ils le furent à Charles X; le docteur Bougon aux soins éclairés duquel on doit en partie la bonne santé du prince; sa femme et sa fille, personnes vraiment distinguées par son caractère, comme par son instruction, habitent dans la même ville.

Le roi et la reine sont d'une extrême bonté pour leurs gens; et bien qu'ils soient forcés à une grande économie, il n'ont jamais voulu consentir à en diminuer le nombre, et ils ont toujours répondu à ceux qui leur conseillaient d'en réformer quelques-uns, que ce serait méconnaître

leur dévoûment. Telle est la seule magnificence de nos princes : elle se traduit en bienfaits.

Si l'on ajoute, aux personnes que j'ai nommées, les deux fils du duc de Blacas et le jeune de Foresta, bons et aimables jeunes gens qui accompagnent souvent le duc de Bordeaux dans ses promenades ; et mademoiselle Athénaïs Coronini, jeune personne que son excellente éducation, sa raison, et l'affection qu'elle a conçue pour Mademoiselle, ont attachée à cette princesse, on connaîtra les principaux commensaux du château, et l'on conviendra que leur petit nombre, qui se serait augmenté de beaucoup si nos princes avaient pu donner asile à tous ceux qui leur sont dévoués, est compensé par la certitude qu'ils ont acquise que c'est à leur personne et non à leur fortune que ces courtisans du malheur sont attachés.

SOUVENIRS INTIMES

DU

TEMPS DE L'EMPIRE.

—

Histoire d'un sabre de pain d'épices, A propos de la bataille de Leipzick et de la place Vendôme.

—

Au mois de juillet 1813, l'Autriche s'étant décidément déclarée contre nous, les négociations du congrès de Prague furent brusquement rompues, et l'armistice de Dresde dénoncé le 10 août suivant. La bataille de Dresde, livrée les 27 et 28 du même mois, ne fut que la conséquence de ces deux événemens. Cette bataille est certainement une de celles où le génie de Napoléon brilla du plus vif éclat (nous la raconterons un jour); elle devait avoir les immenses résultats qu'il s'en était promis; mais la fortune qui commençait à nous abandonner, en décida autrement. En même temps que Vandamme, en Bohème, se voyait contraint de poser les armes à Kulm pour s'être aventuré imprudemment dans la profonde vallée de Tœplitz, Macdonald se faisait battre à Gross-Beern par Bernadotte. Le maréchal Ney, envoyé de ce côté pour rétablir les affaires, n'ayant pas été plus heureux à Dennewitz et à Buterborg, ces désastres avaient détruit toutes les espérances de paix que l'empereur avait fondées sur sa récente victoire.

Après avoir appris le détail de ces pertes, Napoléon dit froidement à ceux qui étaient présens dans son cabinet :

« Que voulez-vous, messieurs, je ne puis pas être partout !... Mais ce que je ne puis concevoir c'est que Vandamme se soit laissé entraîner en Bohème. A une armée qui fuit il faut faire un pont d'or ou opposer une barrière d'acier; or, Vandamme ne pouvait être cette barrière. »

Puis s'adressant au major-général :

« Aurions-nous donc écrit quelque chose qui ait pu lui inspirer cette fatale pensée ?... Berthier, allez chercher vos minutes, et vous, Fain, voyez les miennes; vérifions tout ce que nous avons écrit. »

Le major-général apporta son livre d'ordre ; le secrétaire du cabinet représenta ses minutes, on relut toutes les lettres et l'on n'y trouva rien qui pût autoriser le malheureux général à quitter sa position de Peterswald, dans laquelle l'empereur lui avait recommandé de se tenir *coi*, selon l'expression textuelle employée dans la dépêche.

« Eh bien ! dit l'empereur au duc de Bassano, voilà la guerre. »

Puis, devenu tout à coup pensif, il fixa de nouveau les yeux, sur sa carte, et, mesurant machinalement les distances avec un compas, on l'entendit répéter tout haut ces vers qui lui revenaient à la mémoire :

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années !
Du monde, entre mes mains, j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement
Le destin des états dépendait d'un moment.

« Ah ! Talma disait bien cela ! ajouta-t-il en paraissant se livrer à d'autres pensées. Pauvre Talma, il y a long-temps que nous nous connaissons. C'est un honnête homme; mais il aime mieux être à Paris qu'à Dresde.. Il a parbleu raison; cela se conçoit, mais moi ! Allons ! il faut changer mes plans; et, cette fois, faisons en sorte de me multiplier. »

En effet, dès le soir même il indiqua aux principaux officiers de son état-major Leipzick comme devant être désormais le point de réunion de tous les corps de l'armée; puis, le 3 septembre, il quitta Dresde.

A partir de ce jour commença une série de marches et de contremarches remarquables, autant par la vivacité des manœuvres exécutées par l'empereur, que par la patience avec laquelle il poursuivit un dénoûment qui devait nous être bien funeste.

Dans ce trajet de Dresde à Leipzick, trajet qui dura six semaines, il fit plus d'une fois la triste observation qu'une fatale disposition au découragement dominait les esprits; les signes de mécontentement n'étaient que trop visibles à ses yeux clairvoyans.

« Il semble, dit-il un jour à cette occasion, qu'une lime sourde cherche à rompre tous les liens de confiance et de dévoûment qui si long-temps ont rendu l'armée et moi forts l'un par l'autre, et l'un par l'autre invincibles. » Enfin, le 15 octobre 1813, il arriva à Leipzick, déjà occupé par les troupes du maréchal Marmont et du duc de Castiglione.

Mais pour l'intelligence de ce qui va suivre, je crois devoir donner brièvement la description topographique de cette ville de la Saxe qui, sans être d'une grande étendue, est cependant devenue importante à cause des événemens dont elle fut le théâtre à cette époque.

Leipzick est renfermée dans une enceinte irrégulière, de forme presque quadrangulaire, qui consiste en une vieille chemise de maçonnerie ; elle est protégée par un fossé sans contrescarpe et presque comblé par le temps. Autour de ce fossé règne un large boulevart planté de deux rangées d'arbres. Quatre portes servent de communications à la ville avec ces boulevarts : au nord se trouve la porte appelée Halle ; c'est la route de Lindeneau par le pont de l'Elster.

Au midi est celle de Grimma, qui est en même temps le nom du faubourg le plus considérable de la ville ; à l'ouest est la porte Saint-Pierre, et à l'est, du côté de Lindeneau, les faubourgs de Randstadt, qui conduisent à Lutzen par un long défilé renfermé entre les marais de l'Elster et de la Pleisse. Ce faubourg n'a pour débouché que le pont qui est à l'extrémité du boulevart du côté de la porte de Halle, et pour issue que la ruelongue et étroite qui mène à la barrière de Machranstadt. Nos soldats appelèrent cette sortie barrière de la *Massacrade* à cause de l'horrible boucherie dont ce lieu fut témoin quelques jours plus tard ; ce fut par là en effet que l'armée française tenta d'opérer sa retraite.

Murat, instruit de l'arrivée de l'empereur, s'empressa de se rendre auprès de lui pour lui donner des détails sur les divers combats qui avaient eu lieu auparavant, et pour lui rendre compte en même temps de la position qu'il avait fait prendre à l'armée pour couvrir Leipzick. Napoléon, voulant s'assurer par lui-même des dispositions prises par son beau-frère, remonta à cheval, se dirigea du côté des campemens ; il arriva bientôt au pied d'un coteau qui domine une immense plaine et sur lequel est une maison isolée appelée la *bergerie de Meusdorf*. Après avoir jeté de ce point un premier coup d'œil sur l'ensemble de nos positions, il voulut les parcourir en détail, et redescendit dans la vallée, où la tête des premières colonnes autrichiennes commençait déjà à se montrer. En avançant un peu, les vedettes des deux armées ne furent plus éloignées les unes des autres que de quelques portées de fusil tout au plus.

De nouveaux régimens étaient arrivés de France; pour la première fois ils allaient paraître en ligne sous les yeux de l'empereur. Parmi eux se trouvaient le régiment de cuirassiers commandé par M. d'Avranges, un des plus jeunes colonels de l'armée, et que Napoléon connaissait particulièrement. Ces régimens n'avaient point encore inauguré leurs aigles, et l'empereur ordonna qu'on procédât sur le champ à cette solennité.

Aussitôt les troupes se rangèrent sur les trois côtés d'un grand carré ; l'état-major occupe le quatrième. Napoléon s'avance au milieu de l'enceinte ; tous les officiers des régimens se groupent devant lui. Le prince de Neufchatel, exerçant alors la charge de vice-connétable, met pied à terre ; des officiers de son état-major ont tiré les aigles des étuis qui les renfermaient ; les bannières dont elles sont ornées déploient leurs couleurs, tous les tambours battent aux champs ; Berthier, chargé de ce noble faisceau, vient se placer au centre des officiers, en face de l'empereur qui, tenant d'une main les rênes de son cheval et de l'autre montrant les drapeaux, s'écrie d'une voix vibrante :

« Soldats ! que ces aigles soient désormais votre point de ralliement ! Jurez-moi de mourir plutôt que de les abandonner !.... Me jurez-vous de préférer la mort au déshonneur de nos armes ?..

— Oui ! oui ! Vive l'empereur ! » s'écrièrent les officiers et les soldats sur lesquels ces paroles semblent produire un effet magique.

Alors Napoléon élevant la voix et désignant de son bras étendu les Autrichiens, reprend avec plus d'énergie que la première fois :

« Soldats, voilà l'ennemi! Souffrirez-vous jamais un affront?...

— Non, non, jamais! Vive l'empereur! répètent encore tous les officiers en brandissant leurs épées.

— Alors je confie ces aigles à votre courage et à votre honneur. »

A ces mots, chaque régiment reçoit un drapeau des mains de son colonel, et toutes les troupes, transportées d'enthousiasme, se séparent et défilent en poussant des *vivat* que les échos portent jusqu'aux Autrichiens.

Lorsque le régiment de cuirassiers, commandé par M. d'Avranges, vint à passer devant Napoléon, et quand le colonel lui eut adressé le salut d'usage, l'empereur se découvrit en disant à voix basse :

« Encore un de mes braves colonels! »

Il continua son inspection; arrivé au village de Wachau, occupé par le duc de Bellune, il lui donna de vive voix quelques instructions, puis il revint à la bergerie de Meusdorff, où il fit une halte. Les fourgons de la cantine n'étant pas encore arrivés, Napoléon dut se contenter pour souper de quelques noix sèches; elles étaient le seul mets qu'on pût se procurer tant l'habitation était pauvre. Le duc de Bassano ajouta à ce frugal repas, une tablette de chocolat; mais en revanche l'empereur s'étendit sur un monceau de foin et prit avec délices quelques heures de repos.

Dans la nuit du 15 au 16, il apprit que l'ennemi débouchait par toutes les routes qui aboutissent à Leipzick; il fit de suite toutes ses dispositions. Le lendemain, à neuf heures du matin, la fusillade qui se fit entendre au sud de Leipzick annonça que Schwartzenberg avait engagé la bataille dans cette direction. Le canon répondit bientôt de tous les points de l'horizon aux décharges d'artillerie qui tonnaient du côté de Wachau : à midi, l'engagement devint général.

Napoléon était descendu de la bergerie de Meusdorff, et s'était dirigé en toute hâte sur ce point; mais avant d'y arriver, il aperçoit sur la droite des colonnes autrichiennes qui se sont avancées en bon ordre par Mackelberg. L'attaque semble furieuse de ce côté, elle est accompagnée de cris si terribles que tout le monde en est frappé. L'empereur s'arrête, et ne connaissant au juste ni les desseins, ni le nombre des ennemis, il fait avancer les grenadiers de la vieille garde qui ne sont qu'à peu de distance derrière lui; il leur fait former le carré, et sûr qu'aucune puissance humaine ne pourra ni vaincre ni dépasser cet obstacle, il s'élance dans la plaine, il arrive au moment où notre grosse cavalerie se distinguait par des charges irrésistibles, suivant son expression, et tandis que Macdonald faisait d'héroïques efforts pour enlever la redoute de Gross-Possana défendue par une artillerie formidable.

Napoléon juge à la première vue que de la prise de cette redoute dépend peut-être, le succès de la journée; il s'y porte de toute la vitesse de son cheval et vient se placer sous le feu de l'ennemi.

« Quel est ce régiment? demanda-t-il avec vivacité au général Charpentier, près duquel il s'est arrêté pour lui désigner du doigt un régiment d'infanterie qui restait en position au pied de la hauteur.

— Sire, c'est le 22ᵉ léger.

— Cela n'est pas possible, général; je connais le 22ᵉ léger : il ne resterait pas là l'arme au bras, à se faire mitrailler; finissons-en! »

Et sur un signe ce régiment s'élance... la redoute est emportée.

L'empereur songe alors à porter le coup décisif en perçant le centre de l'ennemi pour le mieux culbuter. La cavalerie de Latour-Maubourg, de Kellermann et de Poniatowski se jette aussitôt à droite et à gauche pour le déborder; tout ce qu'elle rencontre est écrasé, tué ou mis en fuite.

Cependant la nuit approche, et l'extrême fatigue des combattans ne permet pas de songer à de nouvelles entreprises. A six heures la canonnade cesse entièrement, et les feux des bivouacs des deux armées en présence se rallument à peu près dans les mêmes positions où il s'étaient éteints le matin. Les tentes de l'empereur ont été dressées en avant de la bergerie de Meusdorff, autour de laquelle la vieille garde vient s'établir. Napoléon passa la soirée à recueillir les rapports de la journée.

Tout le monde, généraux et soldats, avait fait son devoir. La cavalerie s'était surtout distinguée. Malheureusement Latour-Maubourg avait eu la cuisse emportée par un boulet.

Pendant l'opération que subissait avec un courage stoïque le général sur le champ de bataille même, son domestique se livrait à un désespoir qu'il manifestait par des cris et des pleurs.

« Ah ça! veux-tu te taire, lui disait Latour-Maubourg, que ces clameurs impatientaient; de quoi te plains-tu? Tu es gros et gras et il ne te *manque* rien.

— Ah! général, c'est votre jambe. Quel malheur pour moi!

— Mais au contraire, nigaud, reprit celui-ci, croyant ainsi consoler le fidèle serviteur, c'est fort heureux pour toi, parce que tu n'auras plus désormais qu'une botte à cirer au lieu de deux. »

A ce combat de Wachau, Poniatowski gagna son bâton de maréchal. Cédant à je ne sais quel pressentiment, Napoléon, comme s'il n'eût pas eu de temps à perdre pour acquitter sa dette envers le Polonais, lui envoya le soir même les insignes de maréchal de l'empire.

Parmi les colonels qui se sont rendus dignes des faveurs de l'empereur, Berthier cite avec orgueil le jeune d'Avranges, qui est son neveu.

« Ah! oui,.. d'Avranges! » répète Napoléon d'un air pensif; « on ne saurait être bon fils sans être brave soldat. Celui-là a foi en sa mère et en son empereur : il ira loin si la fortune ne le trahit pas. Je pense à votre parent, Berthier, et d'Avranges ne sera pas oublié, mais il ne faut pas aller trop vite avec les jeunes gens, de crainte de les gâter. »

A cet instant, l'aide-de-camp de service entra dans la tente impériale pour annoncer l'arrivée du général autrichien Merfeldt, qui avait été fait prisonnier le matin dès le commencement de l'action. Napoléon avait donné l'ordre qu'on le lui amenât.

« Attendez un moment, répondit-il à son aide-de camp. Lui avez-vous rendu son épée?

—Sire, on ignorait que votre majesté voulût....

— Qu'on remette au général son épée; vous l'introduirez ensuite. »

Puis se retournant vers Berthier il ajouta :

« Merfeldt est une ancienne connaissance, vous devez vous le rappeler. C'est lui qui est venu à Léoben solliciter l'armistice; c'est avec lui que j'ai négocié à Campo-Formio. Vous souvenez-vous de la nuit d'Austerlitz? Ce fut encore lui qui me fit passer le billet écrit au crayon pour obtenir les premières paroles de paix auxquelles le salut de l'empereur d'Autriche et celui d'Alexandre étaient attachés. N'est-ce pas une singulière destinée que la sienne? Elle me le ramène au moment où j'aurais moi-même besoin d'armistice et de paroles de paix. »

Aussitôt que le général autrichien fut introduit, l'empereur lui adressa des paroles consolantes sur son malheur, l'invita à partager avec lui et les officiers-généraux de son état-major le modeste repas qu'on avait préparé dans la tente voisine, en lui disant avec bienveillance :

«Je vous préviens, général, que vous allez faire un mauvais souper; mais ensuite, pour vous en dédommager, je vous renverrai sur parole; seulement, vous voudrez bien vous charger de porter à votre maître, l'empereur d'Autriche, de nouvelles offres de conciliation. »

Après un repas qui ne dura que dix minutes, Napoléon quitta la table.

« Notre querelle devient bien sérieuse, n'est-ce pas, général? » dit-il à M. de Merfeldt. «Vous voyez comme on m'attaque et comme je me défends. Est-ce que votre cabinet ne prévoit pas les suites d'un tel acharnement?.... S'il est sage, s'il est bien conseillé, il peut encore tout arrêter; il le peut dès ce soir, mais demain peut-être il ne le pourra plus, car qui peut prévoir les événemens de demain?... »

Comme le général autrichien ne répondait rien, après un moment de silence Napoléon ajouta, en mettant dans son débit plus de vivacité :

« Notre alliance est rompue, c'est vrai! mais entre votre maître et moi, n'en existe-t-il pas une autre?... et celle-là n'est-elle pas indissoluble?... Eh bien! c'est elle que j'invoque. Je veux avoir toute confiance dans les sentimens de mon beau-père. C'est à lui que je n'ai cessé d'en appeler depuis le commencement de tout ceci. Allez donc le trouver, et repétez-lui ce que je lui ai fait dire par Bubna. il y a quatre mois, lorsque j'étais à Dresde. Je ne saurais trop vous le répéter, général, on se trompe étrangement sur mon compte. Je ne demande pas mieux que de me reposer à l'ombre de la paix et de rêver le bonheur de la France après avoir rêvé sa gloire... Et cependant votre politique sacrifie à la peur qu'elle a de moi non-seulement les affections les plus naturelles, mais encore ses plus chers intérêts. Vous craignez jusqu'au sommeil du lion; vous croyez ne pouvoir être tranquilles qu'après lui avoir arraché les griffes et coupé la crinière... Eh bien! quand vous l'aurez réduit à ce triste état, quelles en seront les suites? Les avez-vous prévues?.... Tourmentés par le désir ardent de recouvrer d'un seul coup tout ce que vous avez perdu par vingt ans de malheurs, vous n'avez que cette idée, et vous ne remarquez pas que depuis vingt ans tout a changé autour de vous, que vos intérêts ont changé de même, et que désormais, pour l'Autriche,

gagner aux dépens de la France, c'est perdre. Vous y réfléchirez, général; ce n'est pas trop de l'Autriche, de la France et même de la Prusse pour arrêter sur la Vistule le débordement d'un peuple à demi nomade, essentiellement conquérant, et dont l'immense empire s'étend depuis nous jusqu'à la Chine,... la Russie enfin, dont l'ambition vous aurait dévorés déjà si je n'avais eu le soin de la tenir muselée.

» Au surplus, je dois finir par faire des sacrifices, je le sais, je suis prêt; et pour gage de l'armistice à conclure dans les vingt-quatre heures, j'offre d'évacuer sur le champ l'Allemagne et de me retirer derrière le Rhin. Adieu donc, général, ajouta Napoléon en congédiant M. de Merfeldt; lorsque de ma part vous parlerez de paix aux deux empereurs, je ne doute pas que la voix qui frappera leurs oreilles ne soit pour eux bien éloquente en souvenirs; voilà pourquoi je m'attends à vous revoir. »

Le général autrichien fut aussitôt reconduit par son ordre aux avant-postes, et ce fut dans le moment où ses amis déploraient sa captivité qu'ils le virent reparaître au milieu d'eux, honoré d'une mission qu'un vainqueur eût ambitionnée... Mais M. de Merfeldt ne devait pas revenir.

La journée du lendemain n'ayant pas été troublée par un seul coup de canon, ce calme absolu sembla de bon augure à Napoléon, qui ne doutait pas que la mission de M. de Merfeld n'eût un bon résultat. Il s'abusait.

Presque toute sa vie il se fit illusion sur les sentimens de ces rois qui l'avaient tant flatté dans sa prospérité. Il oubliait qu'à leurs yeux, lui, empereur de *fortune*, n'était qu'un *intrus*, fils de la révolution et représentant de cette France contre laquelle, depuis vingt ans, ces mêmes rois conspiraient. L'occasion était trop belle pour se venger à la fois d'une nation qu'ils n'avaient pu empêcher de s'affranchir, et de l'homme qui les avait vus tous à ses pieds, après les avoir tous vaincus.

En retardant leur attaque d'un jour, les alliés n'avaient eu d'autre intention que de donner le temps à Bernadotte de se rallier à Bedigsen et à Colloredo, dont les corps d'armée réunis formaient 120,000 hommes. Ce que Napoléon ne sut pas deviner, ses généraux en chef le devinèrent, et, après s'être long-temps consultés, ils furent d'avis d'appeler Berthier et Daru à un conseil qu'ils tinrent à ce sujet.

On discuta long-temps, et en résumé les avis se trouvèrent tous d'accord sur un point : c'était que l'empereur ne devait pas livrer bataille avec des forces aussi faibles que les siennes, comparées à celles des ennemis. Il nous restait à peine 600 pièces de canon, et les alliés en avaient 1,200; Napoléon ne pouvait mettre en ligne que 160,000 hommes au plus, tandis qu'on pouvait lui en opposer 350,000. Tout ce que notre armée avait conservé de bonnes troupes, de vieux soldats, était resté à Dresde, ou renfermé dans les places de Dantzick, de Magdebourg et de Hambourg. Il fut convenu qu'après la conférence Berthier et Daru iraient trouver l'empereur pour déposer à ses pieds de *respectueuses mais justes remontrances*. Ces messieurs avaient sans doute oublié qu'on n'était plus au temps de Louis XV et des parlemens.

En les voyant entrer dans sa tente, où il était seul, Napoléon remarqua tout d'abord l'agitation de Daru; mais l'air solennel du major-général le frappa davantage, et s'asseyant devant sa table il leur demanda d'un ton froid ce qu'ils lui voulaient. Berthier prit la parole le premier et lui représenta, dans les termes les plus doux et en employant d'excessifs ménagemens, le désavantage qu'il y aurait à livrer bataille dans un pareil moment. Il lui exprima une vérité que l'empereur avait sentie avant lui, à savoir que les généraux étaient eux-mêmes si découragés qu'ils ne pouvaient ranimer le courage de leurs soldats.

« Et cependant, ajouta le major-général, votre majesté sait jusqu'où vont leur amour et leur dévoûment à son auguste personne. Tous sont prêts à sacrifier leurs biens, leur vie pour elle; mais si ces sacrifices ne peuvent servir à rien, si votre majesté, en s'exposant elle-même comme elle le fait chaque jour, avec une témérité qui...»

Ici un regard foudroyant de Napoléon arrêta court l'orateur. Toutefois il se remit et termina son tableau en balbutiant et en rappelant quelles seraient les terribles suites d'une bataille perdue, qui ouvrirait aux ennemis la route de Paris.

Enhardi par le silence de l'empereur, qui avait écouté Berthier avec une morne attention, Daru prit la parole à son tour. Il démontra que les munitions seraient insuffisantes pour peu que l'action se prolongeât plus d'un jour; que l'armée n'avait pas d'ambulances, qu'aucun hôpital n'avait pu être formé sur les derrières de l'armée.

« Ces précautions, sire, dit Daru en terminant, ont toujours rendu les soldats de votre majesté invincibles, parce que, lorsque le soldat sait que des secours, des soins et un lit l'attendent s'il est blessé ou malade, il va au feu avec plus d'assurance. Votre majesté sait encore que dans cet état de choses il n'y a de la faute de personne; l'administration a constamment fait son devoir. »

Lorsque l'intendant-général de l'armée eut fini de parler, Napoléon, qui jusqu'alors n'avait pas dit un mot, regarda tour à tour Daru et Berthier avec une expression extraordinaire; puis il leur dit avec une tranquillité feinte, mais pleine d'ironie : « Messieurs, tandis que vous y êtes, avez-vous encore quelque chose à dire? Parlez, je vous écoute. Par ma foi, le moment est bien choisi ! » Et ses bras, qu'il avait croisés sur sa poitrine, empêchaient qu'on vît ses doigts crispés froisser les revers de son habit. Daru et Berthier ayant témoigné par une légère inclinaison de tête qu'ils n'avaient plus rien à dire : « Eh bien ! c'est à mon tour, n'est-ce pas, messieurs? » s'écria-t-il en se dressant de toute sa hauteur; puis, fixant des yeux de feu sur l'intendant de l'armée, il lui dit avec ce calme qui était toujours chez lui précurseur de l'orage :

« Comte Daru, vous êtes un homme de plume et non d'épée, en un mot vous êtes l'intendant de l'armée, et par cela même inhabile à juger une pareille affaire. Je ne vous veux aucun mal du zèle inconsidéré qui vous a dicté les paroles que je viens d'entendre; cependant, croyez-moi, vous eussiez mieux fait de vous abstenir. »

Puis se retournant vivement vers Berthier et le toisant de la tête aux pieds, il dit, en affectant encore plus de calme, quoique son visage fût devenu affreusement pâle : « Quant à vous, M. le major-général, j'ignorais qu'entre nous deux les rôles pussent changer; mais je sais maintenant que, de même que la fortune, il y a des hommes qui changent du jour au lendemain. Je sais qu'il en est ici quelques uns qui préféreraient les douceurs d'une vie oisive aux nobles fatigues des camps ;» puis faisant deux pas vers le major-général, qu'il regarda fixement :

« Il en est, vous dis-je, qui aimeraient mieux chasser dans leurs terres princières que de travailler avec moi à la conservation intégrale du territoire, au maintien de l'honneur national; n'est-ce pas, prince de Neufchâtel? Et ceux-là, je les connais, vous dis-je encore une fois. Ce sont des hommes que j'ai tirés de la poussière pour les combler d'honneurs et de richesses; des hommes qui me doivent tout, excepté de la reconnaissance. Mais ceux-là ne sont pas mes soldats! Mes soldats n'ont point changé et ne changeront jamais. Messieurs, avec l'aide de Dieu et de cela (l'empereur avait frappé vivement du plat de sa main gauche sur le fourreau de son épée), je saurai bien réduire des princes qui, parce que je les ai trop ménagés, ont conjuré ma perte. Mais malheur aux traîtres ou aux ingrats ! »

Au geste sublime que Napoléon avait fait, à ses paroles dites avec feu, Berthier et Daru avaient éprouvé comme un sentiment de terreur, bien qu'à coup sûr ils ne pussent prendre pour eux ces mots si durs de l'empereur, et que lui-même ne songeât point à les leur appliquer.

« Au surplus, vous le savez depuis long-temps, reprit-il bientôt, toujours en s'adressant à Berthier, votre opinion n'est jamais entrée pour rien dans mes déterminations; vous pouviez donc vous épargner la peine de parler comme vous venez de le faire tout à l'heure; et quant à ceux qui vous ont envoyés vers moi, s'écria-t-il avec un éclat de voix, dites-leur qu'ils n'ont qu'à obéir ? » Enfin, se calmant peu à peu, il s'assit, et, après s'être essuyé le front avec son mouchoir, il ajouta froidement : « Messieurs, vous avez ma réponse. » Et d'un signe il les congédia.

Il est à remarquer que lorsque Napoléon avait quelque mauvaise humeur, ou lorsqu'il croyait avoir à se plaindre de quelqu'un, son mécontentement passait comme un orage, parce qu'il l'exhalait aussitôt en paroles dures quelquefois et en apostrophes toujours vives. Le premier moment de sa colère était comme un coup de massue sous lequel il était difficile de ne pas succomber; ce n'était qu'à l'aide de beaucoup de sang-froid, de franchise et d'impassibilité qu'on pouvait espérer d'en atténuer l'effet. Mais, une fois calmé, non seulement l'empereur ne pensait plus à *la scène qu'il avait faite*, mais même il ne voulait pas que ceux qui l'avaient provoquée en conservassent le moindre souvenir.

Puis, comme au fond du cœur il était essentiellement bienveillant, comme il avait une extrême sensibilité et (qu'on me pardonne l'expression) comme il était un *bon homme*, il lui arrivait toujours de regretter d'avoir poussé les choses un peu trop loin, comme il le disait encore, et il faisait en quelque sorte des avances pour qu'on ne lui gardât pas rancune. L'expression de sa figure s'épanouissait, il devenait enjoué, indulgent; ses paroles, son regard, son sourire, ses gestes même, avaient un charme auquel il était impossible de résister : on peut dire que l'empereur

avait une physionomie, des manières, un langage pour chacune des émotions qui l'agitaient. Il est vrai que nous ne pourrons jamais convaincre certaines gens de cette vérité, que Napoléon était homme et homme comme un autre, avec cette différence, toutefois, qu'il valait par le cœur infiniment mieux que la plupart des autres hommes, de même qu'il leur était éminemment supérieur par l'intelligence. Il le prouva plus que jamais le soir même du jour où il avait *lavé la tête* à Daru et à Berthier; il employa toute la nuit du 16 au 17 à faire avec eux ses dispositions pour le lendemain, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire entre lui, l'intendant et le major-général de l'armée.

Le 17 au matin, le temps était pluvieux et sombre. La venue du jour n'avait pas interrompu le calme qui régnait dans le camp. Tandis que les caissons se remplissaient, que les ambulances s'improvisaient, que le soldat disposait ses armes et que de tous côtés on se préparait au combat, l'empereur passa la journée dans sa tente et arrêta le nouvel ordre de bataille dans lequel il voulait recevoir l'ennemi. Il retint à dîner Daru et Berthier, comme pour effacer jusqu'au souvenir de la mercuriale de la veille. La nuit arriva ainsi sans qu'on eût aucune nouvelle de M. de Merfeld.

« Poniatowski pourrait bien avoir raison », dit plusieurs fois Napoléon en regardant à sa montre. Pour comprendre ces paroles, il faut savoir que l'empereur avait fait part au prince Poniatowski de son espoir dans la mission de M. de Merfeld, vis-à-vis d'Alexandre surtout, et que le Polonais, dans sa franchise toute militaire, lui avait répondu : « N'y comptez pas, sire. L'empereur de Russie vous jouera. » L'événement prouva que le prince avait deviné juste.

Cependant la pluie continua de tomber à torrens sur les bivouacs. Un profond silence régna autour des tentes du quartier-général jusqu'au moment où le lever de la lune permit enfin à l'empereur de monter à cheval et de se porter dans la direction de Leipzick. Il était une heure du matin. Chemin faisant, un moulin à tabac qui se trouve en arrière du Probstheyda, sur une éminence appelée *Le Thonberg*, lui parut être un emplacement favorable pour son état-major. En effet, après avoir tout visité, il revint à huit heures du matin à ce même moulin de Thonberg. A peine eut-il mis pied à terre que le canon de Schwartzenberg se fit entendre.

« Ah ! ah ! dit-il en écoutant, il paraît que *les autres* ne perdent pas de temps ! N'est-ce pas aujourd'hui le 18 juin ! Eh bien ! il y a précisément treize ans, à pareille heure, que j'assistai, dans la cathédrale de Milan, au *Te Deum* chanté en commémoration de la victoire de Marengo. Messieurs, c'est un glorieux anniversaire que celui-là ! Faisons en sorte de nous le rappeler ! »

Et il remonta à cheval aussitôt.

Du moment où l'ennemi avait abordé nos lignes, la bataille était devenue terrible : on s'était heurté avec furie ; mais, quels que fussent leurs efforts, les assaillans avaient trouvé partout une résistance invincible. Pendant sept heures que dura ce combat de géans, on vit cent vingt mille Français repousser victorieusement trois cent trente mille ennemis. Pendant sept heures, quatre cent cinquante mille hommes se battirent sur une surface de moins de trois lieues carrées, et par des miracles de valeur et d'audace les Français repoussaient les attaques sans cesse renaissantes d'une masse trois fois plus forte qu'eux.

Malheureusement, ce que le nombre n'avait pu contre la valeur, la trahison devait le faire. Tout le monde sait l'immense désastre qu'entraînèrent la défection des Saxons et cette rupture du pont de Leipzick qui coupa la retraite à l'arrière-garde de notre armée. Nous ne nous arrêterons donc pas sur ces faits, qui sont l'une des pages les plus douloureuses de notre histoire, et nous passerons enfin à l'épisode qui doit seul nous occuper, mais pour l'intelligence duquel ces détails préliminaires étaient indispensables.

Le 24 octobre l'empereur était arrivé de bonne heure à Freybourg, où son logement avait été préparé dans la maison du pasteur protestant. Il s'enferma avec Berthier, et avant de prendre la moindre nourriture il s'occupa des affaires de la France, dicta le décret de convocation du corps législatif, distribua de l'avancement, des dotations, des honneurs.

Le major-général lui mit ensuite sous les yeux le rapport plus détaillé de nos pertes. Berthier lui-même avait à regretter celle de son neveu, le jeune d'Avranges, ce colonel d'un nouveau régiment de cuirassiers, auquel Napoléon avait fait don d'une aigle quelques jours auparavant. Ce brave officier était mort en combattant près du prince Poniatowski, pour protéger sa retraite dans le faubourg de Leipzick.

A ce nom de d'Avranges, prononcé par Berthier avec une émotion bien naturelle. Napoléon avait éprouvé comme un tressaillement ; puis il avait regardé le prince de Neufchâtel avec une expression extraordinaire en lui disant d'un ton bref : « Et après, M. le major-général, quelles pertes ai-je encore à déplorer ?

— Sire, le général de division Delmas, qui est tombé sous le feu de l'artillerie saxonne, et avec lui Vial, Rochambeau...

— Assez ! assez ! fit Napoléon en couvrant son visage de ses deux mains ; puis il répéta tout bas : « Bessières, Duroc, Kirgener, Bruyère, Vial, Rochambeau, Delmas, Poniatowski !... Ah ! oui, Poniatowski, voilà quel devait être le vrai roi de Pologne ! et aujourd'hui il est mort ! tous sont morts ! tous ! Ah ! c'est affreux ! quand donc cela finira-t-il ! n'est-ce pas déjà assez de sang versé ? Encore si ce n'était qu'à moi qu'ils en veulent ! » Et après un silence il ajouta : « Vous disiez donc que parmi mes braves colonels, d'Avranges...

— Sire, les Prussiens l'ont massacré. Les dernières paroles de mon neveu ont été un remercîment à votre majesté de toutes les bontés qu'elle a eues pour lui, et son dernier soupir a été pour sa patrie, pour sa mère. Sire, elle est ma sœur, et lui... »

A ces mots, Berthier se tut et se couvrit les yeux.

Tandis qu'il parlait, un léger tremblement avait agité les mains de l'empereur, ses lèvres avaient pâli, et chez lui c'était là le signe d'une émotion profonde. Il s'était penché sur la table devant laquelle il était assis, il avait allongé le bras pour chercher la main de Berthier, et il la lui avait serrée à deux reprises, mais sans prononcer une parole.

Cependant le prince de Neufchâtel avait ainsi continué : « Sire, entre autres particularités relatives à la mort de mon neveu, il en est une qu'on ne saurait expliquer, car bien qu'elle m'ait été attestée, j'ai peine à y croire...

— Qu'est-ce donc ?... demanda Napoléon.

— Sire, une chose inimaginable, une puérilité : on a trouvé sur lui, entre sa veste et sa cuirasse... Et cependant d'Avranges n'était pas fou...

— Mais qu'est-ce donc ? répéta l'empereur avec la plus vive impatience.

— Sire, on a trouvé un petit sabre de pain d'épices, de ceux qu'on donne aux enfans, mais tellement durci par le temps que d'abord on ne savait pas ce que ce pouvait être. Toutefois, le soin avec lequel il était enveloppé dans un papier de soie et roulé dans le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur dont votre majesté daigna honorer mon neveu l'année dernière, a donné à penser qu'il tenait beaucoup à cet objet.

— Cela est étrange ! avait dit Napoléon à voix basse et en regardant fixement devant lui, mais avec distraction et comme une personne qui regarde sans voir.

— Il est présumable qu'il lui aura été donné, lorsqu'il était enfant, par une femme, sa cousine peut-être. Il avait pour elle beaucoup d'attachement.

— Vous vous trompez, Berthier, avait interrompu l'empereur en passant légèrement sa main sur son front. Oui, ma foi !... Puis il était redevenu pensif.

— Quoi qu'il en soit, ajouta Berthier, ce fait est vraiment bizarre. »

A peine le prince de Neufchâtel eut-il prononcé ce mot qu'il fut effrayé de l'effet qu'il avait produit. L'empereur se leva brusquement et marchant droit à lui, lui serra le bras avec une violence presque convulsive et fut quelques secondes sans pouvoir parler. Enfin il sourit, mais ce sourire avait tant d'amertume que Berthier craignit de l'avoir offensé, surtout lorsqu'il entendit ces paroles :

« Vous vous trompez encore ; ce n'est pas bizarre, c'est sublime ! D'Avranges a été de parole, il a tenu son serment. Maintenant, M. le major-général, avez-vous autre chose à me dire ?

— Non, sire.

— En ce cas, c'est bien. Occupez-vous sur-le-champ de faire ordonnancer les gratifications que j'ai accordées. Allez, Berthier, je désire être seul. »

Et Napoléon posa ses deux coudes sur la table, sa tête dans ses mains, et il se mit à réfléchir. Le major-général le quitta en cherchant vainement quel rapport pouvait exister entre Napoléon, son malheureux neveu et un petit sabre de pain d'épices. Nos lecteurs font sans doute en ce moment comme le prince de Neufchâtel : nous leur donnerons dans notre prochain numéro l'explication de cette énigme.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(*Le Siècle.*)



LE FEU DE SAINT-GILDAS.

—

SIMPLE HISTOIRE.

—

Saint-Gildas est un promontoire situé sur la côte méridionale de la Bretagne. C'est un des points de démarcation entre les départemens de la Loire-Inférieure et le département de la Vendée. Avancé à l'ouest de l'orageuse baie de Pornic, il fait souvent le désespoir des pilotes du pays, obligés de le doubler dans les gros temps, et quelquefois la ruine des navires étrangers, que l'inexpérience de leurs équipages jette sur ses noirs écueils. La pointe de Saint-Gildas est d'ailleurs un remarquable belvéder. A droite et à gauche l'œil se perd sur l'Océan, qui joint le ciel à l'horizon. En face apparaît l'île de Noirmoutiers, noyée dans les vapeurs quand le temps est sombre, et faisant étinceler ses rochers de granit quand le soleil y lance ses rayons. Vers l'est s'étendent ou se dressent les énormes rocs de Sainte-Marie et de Pornic, à demi cachés par la mer qui secoue autour de leurs flancs des ceintures d'écume argentée. A l'ouest se dessine la côte de Saint-Nazaire, tour à tour lumineuse et noire, sourcilleuse et souriante, marquée dans tous ses contours par une ligne frémissante et nacrée. Quant à la grève de Saint-Gildas en elle-même, c'est un panorama maritime aussi monotone que grandiose. Ici une anse, abritée du vent par un rempart de roche feuilletée, forme un étang circulaire et tranquille à deux pas d'une mer en furie. Là des rochers à fleurs d'eau semblent autant de phoques endormis près du rivage, laissant voir au soleil leur dos informe, noir de goëmons ou blanchi par les vagues. Plus loin, le sol présente une sorte de gueule béante au flot qui s'y précipite en grondant, pour en ressortir aussitôt, rejeté à gros bouillons dans l'abîme. Ailleurs enfin s'échancrent des golfes inattendus, vastes morsures du vieil Océan dans ses jours de colère...

Au milieu de ce farouche paysage, sur la pointe même du promontoire, s'élevait, il y a quelques années, une seule habitation, formée de terre glaise et de goëmon pétris ensemble. Dans cette pauvre cabane, digne de la Laponie ou du Kamtchatka, deux êtres analogues à la demeure se trouvaient réunis par un soir d'automne. L'un était un vieillard de soixante ans, cassé par la souffrance plutôt que par l'âge; l'autre, une jeune fille dans sa dix-septième année, dont la beauté brillait encore sous les haillons de la misère.

A certains rapports de visage, on reconnaissait le père et l'enfant; mais il eût été difficile de trouver deux physionomies exprimant des sentimens plus opposés. Tandis que la plus candide naïveté se peignait sur la figure ouverte de la jeune fille, deux pensées également mystérieuses semblaient occuper l'esprit du vieillard; l'un le portait à surveiller avec une sombre inquiétude une cassette en fer rouillé, scellée dans la pierre de l'âtre; l'autre dirigeait son regard dans un sens contraire, du côté de la porte de la cabane. Là, toutes les fois que le vent venait à rugir, l'ermite de Saint-Gildas frémissait d'une joie sinistre, et cette joie éclatait par un ricanement prolongé si le mugissement de la mer se joignait au bruit du vent.

La jeune fille, alors, pâlissait en regardant son père avec anxiété, et suspendait ses travaux de ménagère pour lui adresser quelques douces paroles...

Tout à coup, comme neuf heures sonnaient à Sainte-Marie, un roulement de tonnerre ébranla le ciel, et la pluie se mit à tomber avec force...

— Très bien! très bien! dit aussitôt le vieillard qui courut à la porte; la nuit sera bonne, ajouta-t-il en se frottant les mains, pendant que son œil cave semblait refléter les éclairs.

— Jésus! Marie! soupira la jeune fille, voilà *son idée* qui va le prendre!

— Voyons, Marthe, dit le vieillard, après s'être assuré que la nuit et l'orage arrivaient ensemble; allume la lanterne de corne et va chercher *Petit-Noir*.

— Petit-Noir! répéta la pauvre enfant avec terreur; vous allez donc ce soir encore, mon père, allumer le feu de Saint-Gildas!

— Ne vois-tu pas le temps qu'il fait ma fille, et ne penses-tu point qu'il y aura des navires en mer?

Ces paroles furent suivies d'un sourire étrange, et d'un *allons vite* qui imposa silence à Marthe.

Elle franchit une porte intérieure de la cabane, et revint traînant après elle un jeune taureau. C'était Petit-Noir, ainsi nommé pour sa taille et sa couleur, et seul compagnon des deux solitaires sur le promontoire de Saint-Gildas.

— Salut, Petit-Noir, salut! dit le vieillard en caressant le dos de l'animal. Nous allons illuminer ce soir, mon ami, ajouta-t-il; tâchons de *tanguer* comme il faut, entends-tu?

Laissant sa fille préparer la lanterne, il saisit le taureau par une de ses cornes, et l'emmena derrière la cabane, du côté de la mer. Là, il l'attacha à un poteau fiché en terre, lui laissant assez de corde pour marcher à l'entour. Puis, liant un de ses pieds de devant avec son licou, de façon à le faire boiter très bas, il appela Marthe qui lui remit la lanterne allumée, et la fixa comme un phare entre les deux cornes de la bête. Petit-Noir se laissa équiper ainsi, en animal soumis par une longue habitude; et quand l'opération fut terminée, il se mit à brouter l'herbe autour du poteau. A chaque pas qu'il faisait, sa tête, entraînée par le licol, élevait et abaissait la lanterne, et tel était l'éclairage mobile et fantastique que la jeune fille avait appelé le feu de Saint-Gildas.

Après avoir bien combiné cet effet de lumière avec la marche éclopée du taureau, le vieillard jeta encore un regard joyeux sur les sombres rescifs du promontoire, et regagna sa cabane en murmurant d'une voix mordante:

— Les navires anglais peuvent naviguer maintenant dans la baie de Pornic!

— Vous dites les navires anglais? repartit la jeune fille, frappée de ces paroles.

— C'est qu'ils sont les plus nombreux dans ces parages, mon enfant, et que le feu de Saint-Gildas doit les sauver comme les autres.

— Le feu de Saint-Gildas ne doit-il point plutôt les perdre, mon père? dit Marthe en regardant le vieillard dans les yeux.

— Enfant! répliqua-t-il, qui peut te faire penser cela?

— L'histoire d'Yvan, mon père! répondit la jeune fille.

Ce nom fit tressaillir l'ermite et lui arracha une espèce de rugissement étouffé.

— Oui, l'histoire d'Yvan, reprit Marthe, votre joie quand la nuit annonce des naufrages... les navires que le feu de Saint-Gildas attire sur cette côte, au lieu de les en écarter... la défense que vous m'avez faite de raconter le secret de Petit-Noir... et puis, et puis...

— Et puis quoi? demanda le vieillard, plus effrayé de cette réticence que des révélations qui l'avaient précédée.

— Et puis ce qu'on m'a dit, ce matin, au village de Sainte-Marie, reprit la jeune fille, en s'armant d'un pénible courage.

— Ce qu'on t'a dit, s'écria le vieillard; on t'a parlé du feu de Saint-Gildas?

— Oui, mon père...

— Eh bien!..

— Eh bien!... C'est Eon-le-locman (pilote-côtier), celui qui m'aime... et qui me prie de vous quitter pour devenir sa femme...

— Après!

— Il m'a parlé de son amour, comme il fait tous les matins, et il m'a dit pourquoi je ne pouvais pas l'épouser sans me séparer de vous... C'est que tout le monde, dans le pays, pense que le feu de Saint-Gildas... est... une invention du diable... pour égarer les navires, et que le diable... vous charge... de l'allumer chaque soir... avec une flamme de l'enfer! — Si vous ne m'aviez pas interdit de parler de Petit-Noir, vous jugez que j'aurais détrompé facilement Eon, en lui disant comment j'allume moi-même le feu de Saint-Gildas; mais j'ai réfléchi qu'en effet notre phare ne sauve pas un seul navire depuis dix ans, et j'ai résolu de vous raconter tout cela, ce soir, parce que si nous faisions le mal, mon père, le bon Dieu nous punirait sans doute... Et je n'épouserais jamais le locman...

— Voilà tout ce qu'on t'a dit au village, mon enfant? demanda le vieillard rassuré par ce récit naïf.

— Voilà tout, mon père! repartit Marthe.

— Eh bien! ma fille, reprit l'ermite, tu seras la femme d'Eon quand tu voudras. Dis-lui seulement, ajouta-t-il, en jetant un coup-d'œil à la cassette de l'âtre, dis-lui de venir causer demain une heure avec moi, dans notre cabane, et ne cherche plus à savoir si le feu de Saint-Gildas perd ou sauve les bâtimens qui passent sur cette côte.

En parlant ainsi, le vieillard aperçut par la fenêtre de sa hutte la lumière d'un navire égaré dans la baie. Il s'assura aussitôt que Petit-Noir manœuvrait suivant son désir, et il envoya sa fille se coucher, tandis que lui-même restait à veiller près de l'âtre...

Maintenant quels étaient ce vieillard et cette jeune fille, ce feu de Saint-Gildas et cette histoire d'Yvan? C'est ce qu'il est temps de révéler au lecteur, sous peine de pousser à bout sa curiosité.

Quinze années environ avant la scène qui précède, vers la fin de nos guerres contre les Anglais, sous l'empire, un pêcheur, nommé Hervé-Pen-Fol, habitait avec sa femme et deux enfans sur la côte de Sainte-Marie. Riche pour un homme de sa condition, grâce à son habileté et à son

courage, Hervé-Pen-Fol avait un grand défaut compensé par une grande qualité; il aimait du même amour son or et ses enfans. Son jeune fils surtout, Yvan-le-Blond, et certains quadruples qu'il avait rapportés d'un voyage aux îles, partageaient ses affections les plus profondes et ses caresses les plus douces. Un jour que Pen-Fol était allé à Pornic convertir quelques nouveaux écus en napoléons et acheter une croix de Saint-Yves pour son enfant chéri, il trouva, en revenant, sa femme et sa fille en pleurs sur les débris de sa maison incendiée. Des corsaires anglais avaient fait une descente sur la côte pendant son absence, et c'était là tout ce qu'ils avaient laissé au pêcheur, de sa famille et de sa richesse.

— Yvan, mon trésor! s'écrièrent à la fois le père et l'avare.

La pauvre femme montra la mer pour toute réponse, et Pen-Fol tomba le visage contre terre, en poussant un grand cri (1)...

Quand il se releva, il n'avait plus qu'une pensée: se venger des Anglais.

Prenant aussitôt sa femme et sa fille par la main, il s'éloigna des ruines fumantes de son habitation. Il gagna ainsi la pointe de Saint-Gildas, où il éleva la misérable cabane qu'on a vue. Sa femme y mourut d'abord de douleur et d'inanition, mais il n'en persista que plus fortement dans son projet. Ce projet consistait à attirer, durant les nuit d'orage, les navires étrangers sur les écueils de Saint-Gildas. Comme les bâtimens de commerce anglais fréquentaient particulièrement ces côtes, la vengeance de Pen-Fol s'exerçait sur eux, au péril de tous les autres, et l'on conçoit maintenant comment il atteignit son but par le perfide stratagème du feu de Saint-Gildas. Le mouvement du taureau boiteux, porteur de la lanterne, imitant le tangage d'un navire ballotté par la mer, les navigateurs, égarés la nuit dans la baie, se perdaient infailliblement en arrivant sur ce feu trompeur.

Il y avait près de quinze ans que le pêcheur exerçait sa funeste ruse, et nombre de naufrages avaient payé le tribut à sa vengeance et à son avarice. Le trésor de la première s'amassait au fond de l'âme d'Hervé, et celui de la seconde dans la vieille cassette de l'âtre... Ignorans et superstitieux comme de vrais Bretons, les gens du pays attribuaient naturellement au diable le feu de Saint-Gildas, et c'était pour empêcher les suppositions d'aller plus loin que le vieux Pen-Fol, alarmé par les soupçons tardifs de sa fille, avait résolu de la donner dès le lendemain au locman qui l'aimait, avec quelques louis d'or prélevés sur sa cassette.

Après une veillée prolongée jusqu'aux deux tiers de la nuit, le vieillard s'était endormi, comme sa fille, lorsqu'un bruit, aussi doux à l'un qu'horrible pour l'autre, vint les réveiller tous deux en sursaut. Des cris désespérés se faisaient entendre au milieu du fracas de la tempête et du tonnerre, et Petit-Noir mêlait à cette lugubre harmonie de longs mugissemens d'épouvante.

(1) Les corsaires et les pirates de ce temps-là, comme ceux de tous les temps, au reste, ne se contentaient pas de piller et de brûler les habitations des côtes ennemies, ils enlevaient encore les enfans en bas âge pour en faire des marins à leur manière.

— Encore un naufrage! dirent le père et la fille sur un ton différent.

— Allons voir si ce sont des Anglais, ajouta Pen-Fol en lui-même, tandis que Marthe le considérait avec effroi, à la lueur des éclairs qui enflammaient la cabane...

Il jeta sa souquenille sur ses épaules, enfonça son chapeau sur ses yeux, prit son bâton ferré et sortit.

Il était environ trois heures du matin. La nuit commençait à devenir moins noire, sans être encore moins affreuse; la côte se dessinait fantastiquement aux livides clartés de la foudre et de l'écume des vagues... Un navire venait d'échouer, à la distance d'un demi-mille, sur le plus terrible écueil du promontoire. Autant qu'on pouvait le distinguer du rivage, il était déjà irréparablement fracassé, et les cris de détresse poussés par les matelots indiquaient qu'ils ne songeaient plus qu'à sauver leur vie. A certain accent que Pen-Fol retrouva dans ces cris, son oreille exercée reconnut des Anglais. Il laissa aussitôt échapper son ricanement habituel, éteignit la lanterne de Petit-Noir et attendit dans l'ombre...

Au bout d'une demi-heure, une clameur immense annonça que le navire était en pièces. Quelques instans après, des cris partiels et rapprochés retentirent au pied du promontoire: le mauvais sort des naufragés les avait poussés contre des rochers à pic, où ils devaient tous périr infailliblement. En effet, les cris diminuèrent peu à peu, étouffés par les vagues; puis on n'entendit plus rien sur la côte que le bruit de la tempête qui hurlait encore...

Aux premiers rayons du jour, Hervé Pen-Fol descendit sur la grève abandonnée par la mer. Parmi les débris du naufrage offerts à son avarice, il trouva un corps étendu la face contre le sable, il s'en approcha par un instinct de vengeance, retourna la tête en la saisissant par ses cheveux blonds, et tressaillit d'une pitié involontaire à la vue d'une belle figure de vingt ans.

— Pauvre jeune homme! soupira-t-il; voilà l'âge qu'aurait mon fils!

Puis, retrouvant tout à coup sa fureur dans ce rapprochement, il frappa le corps de son bâton ferré, et reprit ses investigations.

Mais à peine avait-il fait deux pas, qu'il se retourna avec surprise; le corps avait gémi doucement sous le bâton, et avait fait un mouvement pour se relever.

— Il n'est pas mort! dit le vieillard en se précipitant sur lui... Non! non! il respire!... il entr'ouve les yeux!... Marthe! Marthe! viens ici, cria-t-il en même temps de toutes ses forces.

Le souvenir d'Yvan, cette fois, avait réveillé la pitié à la place de la colère, et l'espoir de sauver le jeune marin avait remué les entrailles du vieux pêcheur.

En un instant, Marthe fut près de son père, et tous deux portèrent le corps palpitant dans leur cabane.

— Dieu soit loué! pensait la jeune fille, en aidant avec ardeur le vieillard, mon père ne veut pas la mort des naufragés puisqu'il les sauve, et je dirai au locman que le feu de Saint-Gildas n'est point ce qu'on croit au village.

Quand le jeune marin fut installé devant le foyer de la cabane, il revint tout-à-fait à lui. Marthe et Hervé remplacèrent ses vêtemens trempés d'eau par les meilleurs habits de leur pauvre garderobe; mais en achevant cette pieuse opération le vieillard poussa un cri d'horreur et d'effroi. Le malheureux portait aux flancs une large et profonde blessure, dont le contact de l'eau salée avait épanché le sang à l'intérieur...

Pen-Fol comprit qu'il s'était déchiré la poitrine sur la pointe des rescifs, et pour la première fois il sentit sa vengeance empoisonnée par le remords.

Le naufragé raconta qu'en effet il s'était évanoui le matin, cramponné à l'angle d'un roche, et qu'il venait sans doute de rouler sur le sable lorsque le vieux pêcheur l'avait rencontré.

Puis, sentant ses forces s'affaibir, malgré tous les soins de ses hôtes:

— Mes amis, leur dit-il, vous ne pouvez m'empêcher de mourir; mais je vous bénis de m'avoir fait renaître un instant; vous serez les dépositaires de mes dernières volontés.

Marthe et Hervé se rapprochèrent religieusement du jeune homme, et recueillirent avec émotion les paroles suivantes, qu'il laissa tomber, une à une, de ses lèvres:

— Je ne suis pas Anglais, mes amis, quoique j'aie été matelot sur un navire d'Angleterre. La France est ma patrie, et la Bretagne mon pays natal.

— La Bretagne! dit Hervé, et quelle partie de la Bretagne?

— Je ne sais trop; j'ai joué, enfant, sur une côte pareille à celle-ci. Je l'ai quittée si jeune que j'en ai oublié même le nom. Elevé par des marins anglais, j'ai grandi sur le pont des navires, et après avoir couru toutes les mers d'Europe et d'Amérique, j'ai passé près de dix ans dans l'Inde; j'y ai amassé une petite fortune, dont une portion est en pièces d'or dans les vêtemens que vous venez de m'ôter. Je l'apportais en France pour la donner à mon père si je pouvais le retrouver; il doit être vieux et pauvre, et cet or adoucirait ses derniers jours.

— Quel est son nom? demanda Pen-Fol, à qui cette confidence rappelait d'horribles souvenirs....

— Son nom? répondit le marin; Hélas!.. J'ignore si je l'ai jamais su.... je vous ai dit que j'ai disparu si jeune!....

— Mais comment avez-vous disparu?

— Dans un incendie, autant que je me rappelle...

— Dans un incendie! répétèrent Marthe et Hervé en se regardant.

Et le vieillard reporta sur le jeune marin des yeux où se peignait la plus douloureuse angoisse.

— Voilà, mes amis, poursuivit le moribond d'une voix éteinte, voilà les seules indications que je puisse vous donner pour chercher ma famille... Cependant, reprit-il avec effort, tandis que le vieux pêcheur et la jeune fille s'inclinaient sur son visage, j'ai toujours porté sur moi, et vous trouverez dans mon habit une petite croix de plomb qui ne peut m'être venue que de mon père...

— Une croix de Saint-Yves! s'écria Pen-Fol, qui venait de la trouver; une croix comme celles que j'achetais à mon pauvre Yvan...

— Yvan, dit le jeune homme, frappé de ce mot; c'est ainsi qu'on m'appelait autrefois... Yvan-le-Blond!...

— Yvan-le-Blond! répétèrent à la fois Marthe et Hervé!

Et tous deux se jetèrent dans les bras du marin, en criant : «Mon frère! Mon fils!»

— Grand Dieu! dit le mourant, hors de lui. Vous êtes ma sœur? Vous êtes mon père?...

— Oui, ton père malheureux, reprit le vieillard; ton père, que tu peux maudire, car c'est lui qui t'a tué!....

En même temps il tomba à la renverse, en prononçant des paroles sans suite, assez claires cependant pour révéler à son fils et à sa fille l'affreuse vengeance qu'il expiait si cruellement!

Un quart-d'heure après, Yvan et Hervé n'existaient plus, et Marthe, réfugiée chez Eon le locman, lui racontait l'histoire du feu de Saint-Gildas....

Au bout de quelques semaines tout le monde la connut; et c'est aujourd'hui le récit habituel des pilotes-côtiers, lorsqu'ils doublent, par un gros temps, le terrible promontoire.

Pitre-Chevalier.
(*Courrier-français*).

LES MARINS D'EAU DOUCE.

Pour se consoler de n'être pas encore un port de mer, Paris se fait marin pendant l'été. Autrefois les plaisirs de la natation lui suffisaient; il y avait la confrérie des caleçons bleus et l'ordre des caleçons rouges, des joûtes sur l'eau, des courses à la nage; on y faisait des merveilles; du parapet du pont Royal, on piquait des *têtes*, on allait à Saint-Cloud tout d'une brassée, sans prendre pied, et sans autre répit que de s'abandonner au fil de l'eau en faisant la *planche* après les fatigues de la *coupe*.

Sous l'empire et pendant les premières années de la restauration, la Seine avait ses nageurs, comme les salons avaient leurs danseurs, comme le Champ-de-Mars avait ses coureurs. Maintenant elle a ses matelots, ses navigateurs, ses capitaines au long cours et son cabotage, à peu près comme le roman a ses corsaires, ses armateurs et ses amiraux.

Pouvait-il en être autrement sur un fleuve qui a ses bateaux à vapeur, en amont et en aval, des pyroscaphes avec leurs équipages, leur patron, des hommes qui portent la veste, la casquette et les boutons aux ancres brodés et dorés, et qui fument leur cigare majestueusement assis sur leur banc de quart, au pied du grand mât représenté par un tuyau de cheminée?

Sous ces aventureuses inspirations, nous avons vu les yoles, les canots, les embarcations de toutes les espèces, coquilles de noix et calebasses, se multiplier, se pavoiser et livrer au vent une voile latine, ou quelques foulards mouillés qu'on fait sécher au soleil. Les intrépides marins sont arrivés de toutes parts avec des chemises de laine rouge, les caleçons du calfat, le bonnet des gabiers, la casaque des gondoliers, l'accoutrement de toutes les côtes, depuis celles de la Baltique jusqu'aux parages des pôles; ils juraient, ils buvaient, ils se barbouillaient de goudron et ils chantaient avec de terribles accompagnemens de refrains de gaillard d'avant; oh! ce sont de rudes lurons!

Que de découvertes ont faites ces hardis explorateurs! L'un doit à son chien de Terre-Neuve la connaissance du gisement d'un îlot désert et dans lequel croissent admirablement la pâquerette et le pissenlit sauvage; l'autre a osé remonter la Seine jusqu'à la Marne, et là il a trouvé des régions inconnues et des osiers, avec lesquels les naturels du pays font des corbeilles; il a écrit son voyage dans un moment de relâche, dans une baie où il voyait, disait-il, des habitations qui, « posées sur le rivage comme des nids de martin-pêcheurs, se miraient dans les eaux, pendant que le faux-ébénier balançait ses grappes de fleurs jaunes sur le fond d'un ciel bleu. »

Malheureusement des nacelles ont chaviré; imprudence, maladresse ou sottise, nous ne savons quelle est la cause de ces malheurs; c'est un triste spectacle que celui de malheureux jeunes gens dans la folie et l'ivresse du plaisir, au milieu des fumées du repas, se ruant pêle-mêle dans une barque qu'ils sont inhabiles à diriger, tantôt allant au-devant du remous et de l'agitation du sillage des bateaux à vapeur, et se plaisant au balancement de ces puissantes oscillations, et tantôt donnant eux-mêmes une fatale impulsion à leur frêle embarcation, et à la fin de ces jeux d'enfans, la mort entre deux rives de verdure, tout près de ces riantes prairies étonnées que les uns prennent si fort au sérieux un fleuve si gai, et que les autres traitent si joyeusement un danger qui expose la vie.

Heureusement, et pour les graves insensés, et pour les étourdis, veillent d'autres hommes, peu soucieux de mœurs maritimes, fidèles aux traditions séquaniennes, le vieux marinier de la Râpée, du Gros-Caillou et de la Grenouillère, celui qui va danser à l'*Ecu*, celui qui chante encore les gaudrioles de Vadé, celui qui préfère le caniche aux chiens de Terre-Neuve et la matelotte aux huîtres, enfin celui dont se moquent les marins de la Seine; il lui arrive aussi de s'égayer aux dépens de ces écervelés qui jouent aux matelots comme les enfans jouent aux soldats; il raille leur ridicule importance et toutes ces imprudentes caricatures; monté sur son bachot, il les suit de l'œil; il sait que la rivière est périlleuse; il est attentif comme un vieux soldat qui regarderait des marmots manier une arme à feu ou des sabres tranchans; et quand la catastrophe qu'il a prévue, sans pouvoir l'empêcher, engloutit le navire et l'équipage, le marinier plonge, cherche, explore le fond, les rives, les courans, les grèves, toutes les profondeurs et toutes les sinuosités, et il dispute à l'élément mortel les victimes une à une. Hélas! tant de zèle est souvent infructueux; dernièrement encore, ne pleurait-on pas à la Bourse trois jeunes gens perdus ainsi dans ces ébats nautiques! (*L'Entr'acte.*)

Mélanges, faits curieux.

Manuscrit de l'Esprit des lois. — Un de nos concitoyens, dit le *Courrier de Bordeaux*, qui a en main le manuscrit de l'*Esprit des lois*, nous fournit à cet égard quelques particularités qui nous semblent d'un haut intérêt, en considérant l'homme auquel elles se rapportent.

Ce manuscrit comprenait quatorze cahiers in-8, entièrement écrits de la main de madame Darmagean, fille de Montesquieu.

Avant de le livrer au public, l'auteur avait jugé convenable de soumettre son ouvrage à l'examen critique de quelques-unes des capacités du siècle, et pour cela il l'avait adressé à Diderot, d'Alembert et Fontenelle. Ainsi s'expliquent les notes et observations mises en marge, et portant toutes, non sur le fond des idées, mais seulement sur quelques expressions obscures ou hasardées, sur quelques tournures de style qui avaient paru devoir être changées.

Enfin, le président à la cour des Aides de Bordeaux, M. Barbot, homme remarquable, avec qui Montesquieu entretenait des relations très suivies, qu'il n'oubliait jamais de consulter, et qui légua ses livres à notre bibliothèque publique, eut aussi en main le précieux manuscrit.

Après l'avoir examiné avec tout le soin que méritait le sujet, il dit à son ami, en le lui remettant : « Vous êtes original, ne perdez pas cette qualité en vous faisant imprimer. »

L'ouvrage vit le jour en 1748. Après cette publication, qui mit le sceau à la gloire du philosophe, Montesquieu écrivait à un autre de ses amis : « Je vais me reposer, je ne travaillerai plus. »

— Nous avons dit que M. Daguerre avait exposé dans une des salles de la chambre des députés plusieurs produits du Daguerrotype; on remarquait trois rues de Paris, l'intérieur de l'atelier de M. Daguerre et un groupe de bustes du Musée des Antiques. On admirait la prodigieuse finesse des détails si multipliés dont sont chargés les tableaux représentant les rues de Paris et notamment la vue du pont Marie. Les plus petits accidens du sol ou des bâtimens, les marchandises qui sont entassées sur la berge, les objets les plus délicats, les petits cailloux sous l'eau près du bord, et les différens degrés de transparence qu'ils donnent à l'eau, tout est reproduit avec une incroyable exactitude.

Mais l'étonnement redouble lorsque, en prenant la loupe, on découvre, principalement dans le feuillage des arbres, une immense quantité de détails d'une ténuité telle que la meilleure vue ne saurait les saisir à l'œil nu. Dans le tableau de l'intérieur de l'atelier de M. Daguerre, tous les plis du rideau et les effets d'ombre et de lumière qu'ils produisent sont rendus avec une vérité merveilleuse. La tête d'Homère, qui forme le principal morceau du tableau représentant plusieurs sujets antiques, a conservé un très beau caractère; aucun des mérites qu'elle a dans la sculpture n'est perdu dans cette reproduction, malgré la différence considérable de grandeur.

L'enduit sur lequel la lumière agit par le procédé de M. Daguerre est étendu sur une planche de cuivre. Les tableaux exposés aujourd'hui à la chambre ont tous neuf ou dix pouces de haut sur six ou sept pouces de large. M. Daguerre évalue à 3 fr. 50 c. la planche d'un tableau de cette grandeur. Il estime que l'appareil nécessaire pour faire des tableaux de cette même dimension devra, dans le principe, coûter environ 400 fr.; mais il ne doute pas que le perfectionnement des moyens de fabrication ne réduise bientôt ce prix d'une manière sensible.

— Un journal de Saint-Etienne a rendu compte, il y a quelques jours, d'un horrible assassinat qui avait été commis dans la commune de Saint-Genest-Malifaux, et les journaux de Paris ont tous reproduit cette relation. Or, nous apprenons aujourd'hui qu'aucun crime de cette nature n'a été commis. Voici le fait qui a donné lieu au bruit répandu :

Un gendarme avait reçu une fort belle tête de veau, à St-Genest-Malifaux, comme un témoignage de bienveillance de la part de quelque généreux boucher, et il était bien aise de l'entrer en ville franche de droits. Il avait enveloppé sa tête dans une blanche serviette et s'acheminait à Saint-Etienne, où il amenait un soldat insoumis. Arrivé au bureau d'octroi, on demande au gendarme ce qu'il porte dans son linge. Celui-ci répond en montrant le prisonnier : « Vous ne voyez pas que voici un malheureux qui vient de couper la tête à sa femme. J'apporte la pièce de conviction. Voulez-vous mieux voir encore ? » Et l'employé de l'octroi de s'éloigner avec horreur, et le gendarme de suivre sa route. Cette plaisanterie devait avoir un succès bien plus grand que son auteur ne s'en était douté. L'employé, qui avait pris le récit du gendarme au sérieux, en fit part à ses camarades, et chacun de ceux-ci en fit part sans aucun doute à sa ménagère, et chaque ménagère en régala ses commères; et enfin, grâce au babil empressé de celles-ci, avant le milieu du jour cette fable avait trouvé créance chez le plus grand nombre, quoique l'on se demandât vainement des détails circonstanciés.

— Une effroyable persécution vient d'éclater, en Chine, contre les missionnaires catholiques. L'*Univers* donne ce matin les détails suivans à ce sujet :

Des lettres récentes contiennent les plus tristes nouvelles sur une des missions catholiques de l'Asie. Depuis l'horrible persécution du Japon, il ne s'était encore rien vu de semblable à celle qui vient d'ensanglanter la chrétienté du Tong-King. Le prince qui gouverne ce pays a résolu d'extirper entièrement le christianisme de ses états. Un arrêt de mort a été lancé contre tous le missionnaires. Dix-huit ont déjà péri, presque tous ont eu la tête tranchée, et entre autres deux évêques espagnols, l'un vicaire apostolique et l'autre coadjuteur du Tong-King oriental. Deux missionnaires sont morts, dans les bois où ils se cachaient, de faim et de fatigue. M. Havard, évêque français, et vicaire apostolique du Tong-King occidental, a succombé à une maladie justement attribuée aux violentes persécutions dont il était l'objet.

La désolation règne dans cette malheureuse chrétienté. Aussitôt que le récit détaillé de cette épouvantable persécution nous sera parvenu, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs.

En attendant, voici la liste des premiers martyrs :

1° Les trois évêques que nous venons de nommer;

2° Trois prêtres espagnols;

3° Un prêtre français;

4° Neuf prêtres du pays;

5° L'abbé Jacard, prêtre savoyard et missionnaire français, martyrisé après cinq ans de prison;

6° Un jeune étudiant;

7° Un missionnaire français mort en fuyant en Cochinchine.

Revue Dramatique.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Première représentation du *Fils de la Folle*, drame en cinq actes et en prose, de M. Frédéric Soulié.

Si toutes les sommités de la littérature imitaient M. Frédéric Soulié et formulaient comme lui leur pensée sous les deux espèces, que deviendraient, bon Dieu ! les dramaturges du Vaudeville et du Gymnase qui s'inspirent dans les cabinets de lecture, et se battent les flancs pour mettre en pièces les œuvres du génie qui meurent entre leurs mains inhabiles! M. Soulié craint pour lui les honneurs d'une semblable reproduction, à peu près autant que nos compositeurs de musique redoutent les mutilations populaires de l'orgue de Barbarie ; il a pris le parti de dramatiser lui-même ses romans. Nous l'en félicitons pour deux puissans motifs : c'est qu'au lieu de gâter un beau travail il lui donne deux fois la vie. Car nous ne sommes pas de ceux qui affectent un superbe dédain pour les émotions palpitantes du drame bourgeois, de ce drame où toutes les réalités de l'existence prennent la place des tableaux de convention, des peintures fardées de l'ancienne école. M. Soulié, dont l'une des plus nobles qualités littéraires est le sentiment du vrai, possède au degré le plus éminent l'art de grouper des situations naturelles et saisissantes; il noue vigoureusement son action, amoncelle des embarras qui semblent inextricables, et qui cependant se déroulent d'eux-mêmes avec un imprévu qui couronne presque toujours heureusement la pensée créatrice.

Le *Fils de la Folle*, qui vient d'obtenir un éclatant succès au théâtre de la Renaissance, est tiré d'un roman publié récemment dans les feuilletons du *Journal des Débats*, sous le titre du *Maître d'Ecole*. Nous allons suivre pas à pas l'auteur dans le remaniement curieux de son premier travail, convaincu que cette analyse consciencieuse ne sera pas sans intérêt, même pour ceux qui connaissent le livre.

Fabius, pauvre maître d'école d'un village des environs de Grenoble, est devenu le secrétaire du riche comte de Matta. Fabius est un beau jeune homme, bien simple, bien tendre; un excellent fils qui se dévoue avec une énergie touchante aux soins qu'exige sa mère. Cette femme est une malheureuse folle qui est arrivée il y a quelque vingt ans dans le pays avec une fille en bas âge ; elle a été recueillie par la charité publique, et peu de temps après elle a mis au jour l'enfant qui est devenu son soutien.

Le comte a une nièce qu'il va bientôt nommer sa fille. Un mariage de convenance est arrangé par les grands parens entre mademoiselle Fanny et Achille de Matta, jeune merveilleux à tête vide, qui n'a pas pour sa fiancée tout l'empressement que sa position près d'elle autoriserait. Fanny, qui paraît avoir donné toute sa confiance à Fabius, lui fait part de ses peines et de ses craintes ; elle le prie de surveiller la conduite de son fiancé dont la froideur cache peut-être une indigne perfidie. Ceci est de l'espionnage, et le bon jeune homme, tout dévoué qu'il est, recule à l'idée d'une bassesse. Mais il aime en secret Fanny; son bonheur lui est nécessaire, et, comme l'amour est la science de l'abaissement, Fabius se résigne au rôle qu'on lui impose.

Un incident vient révéler tout de suite à Fabius le secret qu'il est chargé de dépister. Le ressentiment d'un rustre qui a demandé inutilement la main de Célestine, sœur de Fabius, évente le mystère ; le paysan apprend à Fabius que le vicomte de Malta est épris de Célestine, qu'il la voit tous les soirs chez elle, tandis que lui, Fabius, qui passe dans le village pour le complice d'une pareille intrigue, quitte la chaumière pour venir au château.

L'ex-maître d'école saute à la gorge du paysan et va l'étrangler, lorsque le comte de Mtata survient avec sa nièce et son fils, et le premier acte se termine sur cet incident.

Nous voici maintenant dans la chaumière de la folle. Elle est irritée de l'absence de son fils et sort pour aller à sa rencontre. Célestine profite comme à l'ordinaire de sa solitude pour recevoir son amant. Ici l'auteur développe une incroyable scène de séduction, où chaque personnage s'efforce de tromper de son mieux et avec le moins de risque pour lui-même. La jeune fille veut une promesse de mariage dont elle connaît bien la nullité, mais qui sera du moins un moyen de fortune entre ses mains ; le vicomte, qui n'a pas la vue si perçante, signe cet acte parce qu'il ne l'engage à rien. Quand cette hideuse transaction est stipulée, Fabius arrive à temps pour en interrompre les résultats, et le vicomte se retire dans une pièce voisine. Mais la folle qui survient aussi de son côté, l'y découvre et révèle sa présence. Fabius sort pour aller demander compte au séducteur du déshonneur qu'il jette dans une famille honnête et malheureuse.

Lorsque le secrétaire de M. de Mtata arrive au château, il se trouve en présence du comte qui est instruit de tout, et qui, pour se délivrer de la maîtresse de son fils, offre à Fabius l'intendance d'un domaine éloigné. Celui-ci refuse ; il veut une autre satisfaction; il supplie d'abord, il menace ensuite. Il va sortir du château, mais une circonstance l'y retient : sa mère, qui s'est échappée de la chaumière, s'est réfugiée dans le parc ; Fanny lui a donné asile et la jeune fille a reçu d'elle la confidence involontaire de la perfidie qu'elle soupçonnait. Fanny laisse à son tour échapper l'aveu de son amour pour Fabius.

Ici l'analyse aurait peine à suivre la marche des scènes que l'auteur coupe et relie avec un art infini; nous arrivons tout de suite à la péripétie de cet acte remarquable. La folle a trouvé des papiers que le comte avait confiés à Fabius pour les transcrire; en les parcourant un éclair de raison vient lui rappeler le passé; elle voit le comte et pousse un cri terrible... elle a reconnu l'auteur de tous ses maux !

M. de Matta et Célestine ont une entrevue dans la chaumière. L'avide jeune fille veut de l'or ; elle se fait plus coupable qu'elle ne l'est en effet

pour rendre la réparation plus splendide, et elle va recevoir le prix de cette honteuse supercherie, lorsque Fabius qui a tout entendu se présente. Sa juste colère épouvante le comte. Ce n'est rien encore : la folle survient à son tour en lisant ces papiers qui ont ravivé sa mémoire !...

— Mensonge ! s'écrie-t-elle ! tout cela n'est qu'un mensonge infâme !... La folle a recouvré la raison. Alors elle exhume de ses souvenirs une effroyable histoire qui va serrer de plus en plus les nœuds de ce drame terrible.

La marquise d'Esgrigny, dont le mari a été condamné à mort pendant la terreur, a demandé sa grâce au commissaire de la république qui présidait au supplice des victimes. Cet homme, inaccessible aux séductions de l'or, a consenti cependant à faire grâce. En présence de l'échafaud il a fait connaître à la malheureuse femme les infâmes conditions de ce marché. Elle résiste; une première tête a tombé; une autre lui succède... sa résolution chancelle; elle se livre. Mais le scélérat l'a trompée; le marquis est exécuté, et sa veuve déshonorée devient folle... Or, ce Bénard, c'est le comte de Malta ! — Fabius s'élance et va frapper le monstre. — Bien, s'écrie la marquise avec un rire affreux, le digne fils qui va tuer son père ! A cette exclamation, dont l'effet est plein de puissance, le malheureux jeune homme tombe à la renverse et s'évanouit.

Le cinquième acte, le plus beau et le mieux travaillé de l'ouvrage, amène à travers toutes ces douleurs, tous ces ressentimens implacables, un dénoûment complètement inattendu. Nous n'en déflorerons pas les effets sagement gradués, pour laisser au moins un aliment à la curiosité.

Le Fils de la Folle est une œuvre de haute portée. Son succès, le plus grand qu'ait obtenu jusqu'à ce jour le théâtre de la Renaissance, commencera, nous n'en doutons pas, une nouvelle ère pour l'administration.

Madame Moreau-Sainti, qui débutait par le rôle de la folle, est une belle et intelligente actrice que la Renaissance a bien fait de s'attacher; toutes les inspirations de madame Moreau ont été naturelles et heureuses. Mademoiselle Jourdain, qui paraissait aussi pour la première fois, ne manque ni de grâces ni de talent. Guyon a créé le rôle du maître d'école avec sa supériorité accoutumée. Chéri et Mondidier méritent aussi des éloges.

Nous ne terminerons pas cet article sans parler d'une heureuse innovation introduite dans ce théâtre. La Renaissance s'est souvenue de ces précédens nautiques, un bassin, alimenté par un jet d'eau, a été placé dans le foyer; des fleurs et des arbustes ont été disposés de tous côtés, et tandis qu'on étouffe dans les autres salles, on respire là comme sous les marronniers des Tuileries. Les chaleurs ne porteront point d'obstacle au succès de *la Folle*, qui fournira sa carrière en plein été comme elle l'eût fait pendant la belle saison des spectacles.

STÉPHEN DE LA MADELAINE.

Revue de cinq Jours.

10 JUILLET. — Les orages du mois de juin ont ravagé plusieurs communes du département d'Eure-et-Loir. Dans plusieurs de ces communes le peuple a attribué aux curés les fléaux qui viennent de frapper le pain. A Géronville, la superstition et la violence en sont venues au point que le desservant ne se voyant plus en sûreté chez lui a été obligé de quitter sa paroisse. C'est un membre du conseil municipal qui, ayant vu dans la plaine le pasteur faire des signes de croix en disant son bréviaire, s'est mis dans la tête qu'il commandait aux nuées, et il a soulevé la populace contre lui. Les paysans des environs de Nogent-le-Rotrou ont poursuivi leurs curés à coups de pierres. Ils prétendent que le jour du grand orage qui a dévasté complétement les récoltes, ils voyaient et distinguaient parfaitement dans la nuée, au dessus du château de St-Jean, trois curés.

— La peur de la fin du monde paraît se mêler, dans certaines localités, à la désolation que les derniers orages ont semée. A Caen, dans la journée du 30 juin, les églises étaient envahies par une foule qui venait, avant l'heure fatale, solliciter son absolution. Le trouble des esprits était au comble. Dans la cité et dans les rues basses, une partie de la population a veillé toute la nuit. A Saint-Vaast, la nouvelle répandue par un mauvais plaisant que la montagne du Roule s'était écroulée et avait enseveli sous ses ruines une partie de Cherbourg, a causé une panique impossible à décrire. Chacun s'est aussitôt préparé à la mort, croyant à tout moment entendre sonner sa dernière heure.

— Le préfet des Vosges vient de prendre un arrêté pour empêcher la vente scandaleuse que faisaient certains spéculateurs, des matériaux de l'amphithéâtre romain découvert dans la commune de Grand (Vosges). Des ordres ont été donnés dans le but de conserver ces restes précieux de la domination romaine.

— Les deux compagnies de soldats du génie arrivées récemment à Vincennes poursuivent activement les travaux pour achever la restauration de cette place. Une galerie blindée à l'épreuve de la bombe tourne maintenant tout autour du fort : cette galerie est remplie de canons de tout calibre.

— La chambre des députés a adopté aujourd'hui le projet de loi relatif à l'invention de M. Daguerre. Ce projet de loi a été adopté à l'unanimité : c'est par suite d'une erreur que trois boules noires ont été déposées dans l'urne.

— On vient de terminer, dans le cimetière du Père-Lachaise, l'un des plus beaux mausolées qui soient dans ce vaste champ de repos. Ce mausolée est destiné à M. Robertson.

— On écrit de Rome : « M. le vicomte de la Bouillerie vient d'entrer dans la carrière ecclésiastique avec deux de ses amis, MM. Véron et Jules Lefèvre. Ces trois jeunes gens s'adonnent particulièrement à l'étude de la chaire chrétienne. »

— Un ancien militaire, nommé Bajot, parti d'Isles-sur-Suippe (Marne), vient de rentrer dans ses foyers, après 46 ans de service. Il a retrouvé comme maire celui qui y était quand il est parti. Ce magistrat, âgé de 71 ans, est en fonctions depuis 46 ans 8 mois.

— La tour de Plougasnou, près Morlaix, vient d'être frappée par la foudre. En tombant, dans la nuit du 16 au 17 juin, sur une maison du village de Kergroas, près Pont-Croix, la foudre a produit en ce lieu un effet assez singulier, mais que plusieurs exemples justifieraient sans doute. Trois femmes qui couchaient dans un appartement dans lequel elle est entrée, ont été saisies ou frappées de manière à ne recouvrer l'usage de la parole que quatre heures après.

11. — Une circulaire du ministère de l'intérieur doit, sous peu de jours, être adressée aux préfets, pour les inviter à dresser un état des pertes essuyées par les communes victimes de la grêle; un contingent proportionnel aux pertes sera assigné à chaque département. La répartition des secours aux particuliers se fera, sous la responsabilité des préfets, d'après un travail qui sera exécuté par les contrôleurs et les répartiteurs des contributions directes dans chaque localité. Le secours sera spécialement affecté aux cultivateurs peu aisés et à ceux que les désastres survenus ont réduits à une véritable détresse.

— Dimanche, de neuf heures à minuit, les environs de Londres ont éprouvé un des plus violens orages que l'on ait vus depuis plusieurs années. Le ciel avait été noir à l'ouest et au sud pendant toute la journée, et vers huit heures il se couvrit d'une teinte jaunâtre, comme s'il eût été chargé de matière électrique. La chaleur était étouffante et on ne sentait pas une bouffée d'air. A huit heures et demie, il tomba de larges gouttes de pluie, et quelques instans après l'orage commença. Les éclairs du côté de l'ouest étaient remarquables non-seulement à cause de leur durée et de leur éclat, mais en ce qu'ils n'étaient accompagnés de presque aucun tonnerre. L'orage atteignit la force de sa violence à neuf heures et demie; à ce moment, des torrens de pluie et de grêle et des éclairs incessans, s'échappant des nuages, présentaient un de ces spectacles imposans et terribles que l'on voit sous les tropiques. Cette tempête dura deux heures; après quoi elle s'apaisa graduellement.

— L'armée navale du sultan Mamoud a changé tout récemment d'uniforme : cet uniforme ressemble à peu près à celui des troupes anglaises. Ils ont la veste rouge, le pantalon blanc, très-large; enfin, ils sont coiffés d'un bonnet rouge, portant sur le devant deux branches de laurier, avec un croissant et une ancre.

L'armée de terre compte aussi quarante-deux bataillons organisés à l'européenne.

— Par jugement contradictoire, rendu hier, le tribunal de simple police a condamné le sieur Paris, armurier, demeurant rue de Seine (faubourg Saint-Germain), à l'amende et aux dépens, pour être contrevenu à l'ordonnance de M. le préfet de police, du 1er juin dernier, en détenant dans ses magasins et ateliers plusieurs fusils à percussion en état de faire feu immédiatement.

— Il a été imprimé en France, dans les six premiers mois de cette année, 3,206 ouvrages en langue française, langues étrangères et langues mortes; le catalogue des estampes, gravures et lithographies va jusqu'au numéro 596; mais la plupart des numéros se composent de plusieurs sujets; enfin il y a 228 numéros de musique, auxquels s'applique la même observation.

— On écrit de Zurich (Suisse) :

« Un déplorable événement a eu lieu dernièrement à Andelfingen, où un banquet avait réuni les membres d'une société de chant. Plus de 400 personnes qui avaient mangé d'un mets préparé dans un vase de cuivre, où on l'avait imprudemment laissé refroidir, sont tombées malades. Plusieurs d'entre elles sont déjà mortes, et la santé d'un grand nombre est encore gravement compromise. »

— M. le baron Lagarde, ancien secrétaire-général du directoire, puis des consuls, et ancien préfet de Seine-et-Marne, est décédé aujourd'hui, à l'âge de 85 ans.

— Rossini, dont on annonçait le prochain voyage à Paris, a bien quitté Bologne, mais pour une excursion à Naples, et l'on croyait à Bologne qu'il ne tarderait pas à y revenir, ayant accepté la direction générale honoraire du Lycée musical de cette ville.

— Dernièrement, un voleur détenu dans les pontons de Woolwich, a failli s'évader à l'aide d'un stratagème très ingénieux. Après avoir attaché sur sa tête un panier à charbon renversé, il s'était laissé glisser le long du bâtiment, et nageait sans être vu, du côté de la terre. Malheureusement pour lui, il descendait le fleuve pendant que

la marée montait. Un des gardes, étonné de voir un panier à charbon flotter sur l'eau contre la marée, envoya un batelier s'informer de ce qu'il contenait, et le malheureux inventeur de ce nouveau mode de navigation, ainsi découvert, ne tarda pas à être réinstallé dans son cachot.

12. — Presque tous les bâtimens armés qui se trouvent dans le port de Toulon ont reçu l'ordre de partir successivement pour le Levant. On assure que sous peu de jours l'escadre de M. le contre-amiral Lalande atteindra l'effectif imposant de 8 vaisseaux, 3 frégates, 4 corvettes et 4 bricks; total 19 voiles.

— On compte dans le cadre des capitaines de vaisseau de notre armée navale un brave et digne officier du nom de Marceau. C'est le neveu du général Marceau, si illustre dans nos annales républicaines.

— Le 10 juin, au matin, entre 3 et 4 heures, le magnifique bateau à vapeur *John-Bull* est devenu la proie d'un incendie, à la hauteur de Laveltrie, à huit milles environ au dessus de Sorel. Plusieurs passagers ont péri. Ce bateau à vapeur avait coûté 22,680 liv. st.; il n'était assuré que pour 5,000 liv. st.

— La vieille grille de la place Royale a été entièrement enlevée, et l'on est occupé à terminer la base en pierres de taille qui doit supporter la nouvelle. Cette base figurera une sorte d'octogone : mais pour donner cette forme au jardin, qui était carré auparavant, on est forcé de sacrifier les quatre arbres placés aux quatre coins. Cette innovation a lieu pour faciliter la circulation autour de la place.

— M. Vandermareq, maire de Sceaux-Penthièvre, vient de faire exhumer les restes de Florian, pour les faire transporter dans un monument élevé à la mémoire de cet écrivain. En attendant que le monument soit terminé, M. le curé de Sceaux a fait déposer ces restes dans une chapelle ardente en son église.

— La mort vient d'enlever à sa famille et à ses amis une femme d'un haut mérite et du plus noble caractère, madame Scheffer, mère de MM. Ary, Arnold et Henri Scheffer.

— Les compositions du concours général commenceront, à la Sorbonne, le 18 juillet, et seront continuées jusqu'au 19 août; les distributions particulières auront lieu dans les colléges le mardi 20; les vacances commenceront le mercredi 21; et la rentrée des classes sera faite le lundi 7 octobre.

— M. Bihin, le fameux géant à qui nous avons vu jouer le rôle de Goliath au Cirque-Olympique, l'année dernière, vient de se marier en Angleterre. Les journaux d'Anvers, qui donnent cette nouvelle, en annonçant son retour dans sa patrie (M. Bihin est Belge), ont soin de rappeler que leur gigantesque compatriote a 7 pieds 6 pouces; mais ils ne parlent pas de la taille de madame Bihin.

— On écrit de Bade :

« M. Meyerbeer est arrivé ici depuis la fin du mois dernier; mais il ne restera parmi nous que fort peu de temps, car il doit accompagner aux bains d'Ems sa femme qui est très souffrante. »

— Deux hommes attablés chez un marchand de vin du quartier Popincourt, tenaient, il y a quelques jours, le langage suivant en vidant leur quatrième litre : « On dit qu'il n'y a rien de plus agréable que d'être pendu par son cou. J'ai connu un ami qui s'était trouvé dans ce cas, et il m'a assuré que de sa vie il n'avait été aussi joyeux. — C'est égal, je ne goûterai point de celui-là, et j'aime mieux un coup de picton. Garçon, un litre! » Le litre arrive, la conversation se renoue, et le premier interlocuteur, faisant l'éloge de la corde à mesure que le vin lui monte à la tête, finit en se rendant chez lui par accrocher sa cravate à un clou et se pendre. Le lendemain on l'a trouvé mort.

— Les journaux de Londres estiment la dépense totale du tournoi de lord Eglinton à 50,000 liv. st. (1,250,000 fr.)

13. — L'arrêt de la cour des pairs a été rendu hier à neuf heures du soir.

Par cet arrêt,

Barbès, reconnu coupable d'attentat et d'assassinat sur la personne du lieutenant Drouineau, est condamné à la peine de mort.

Mialon, déclaré coupable d'attentat et d'assassinat sur la personne du maréchal-des-logis Jonas, est condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Sont condamnés comme coupables d'attentat,

Martin Bernard à la déportation.

Delsade, Austen, Philippet, à 15 ans de détention.

Nougués et Martin (Noël) à six ans de détention.

Guilbert, Roudil et Lemière à cinq ans de détention.

Longuet à trois ans d'emprisonnement.

Marescal à trois ans d'emprisonnement.

Walch et Pierné à deux ans d'emprisonnement.

Bonnet, Lebarzic, Dugast et Grégoire sont acquittés.

Martin, Longuet, Marescal, Walch et Pierné seront, à l'expiration de leur peine, placés sous la surveillance de la haute police :

Martin pendant dix années;

Longuet, Walch, Pierné et Marescal, pendant cinq années;

Les susnommés condamnés solidairement aux frais du procès.

— On écrit de Lisbonne, le 26 juin, à un journal de Madrid :

« L'entrevue du duc de Nemours et de la princesse Victoire de Saxe-Cobourg dans cette capitale n'a pas été due au hasard, elle avait été concertée d'avance entre le roi des Français et le roi des Belges, dans le but d'amener un mariage, bien que le père ne soit pas duc régnant, mais simple général au service de l'Autriche.

— On écrit de Nancy, 10 juillet :

« La princesse de Leuchtemberg et sa fille, arrivées à Nancy dans la journée, et descendues à l'hôtel de France avec leur suite, assistaient hier au soir au spectacle. La princesse de Leuchtemberg est fille du roi de Bavière et veuve d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie. Ces dames vont prendre les bains de mer à Dieppe. »

— Un agronome de la Seine-Inférieure vient d'inventer une machine très remarquable pour le fauchage. Dans un temps donné égal, cette machine fera l'ouvrage de seize faucheurs et seize ramasseurs (c'est-à-dire de plus de trente personnes), avec un cheval et un seul homme pour diriger et surveiller le mouvement de la machine et conduire le cheval.

— Les faillites se multiplient, et ces désastres commerciaux atteignent particulièrement l'imprimerie et la librairie. Plus de 800 compositeurs, pressiers et autres auxiliaires de la typographie, sont en ce moment sans travail à Paris. Sept nouvelles faillites ont été déclarées dans la seule journée du 10 juillet.

— Le premier million de l'indemnité due aux Français est arrivé à la Vera-Cruz.

— Le monde est véritablement en progrès. Il y a dix ans qu'une machine à vapeur était presque un objet de curiosité; aujourd'hui déjà les quincailliers des quais de la Mégisserie et Lepelletier en vendent de toutes les puissances et de tous les systèmes.

14. — Une certaine agitation a régné hier dans Paris.

»Vers midi, des groupes nombreux ont commencé à se former en divers quartiers, et se sont bientôt tous réunis en un seul sur le boulevart du Temple. Le rassemblement, composé de trois à quatre cents personnes, s'est alors dirigé vers la chambre des députés. Les individus dont il était formé étaient généralement ou bien vêtus ou en blouse. Vers deux heures, ils ont paru sur la place de la Concorde, se dirigeant vers la chambre des députés. Un homme qui marchait au premier rang portait au bout d'un bâton un écriteau sur lequel on lisait en grosses lettres ces mots : PÉTITION CONTRE LA PEINE DE MORT.

»Au moment où la tête de cette colonne allait déboucher du Pont Royal, les divers postes du Palais-Bourbon ont pris et chargé les armes. Deux compagnies d'infanterie se sont rangées en bataille devant le péristyle de la chambre.

»Un commissaire de police s'est avancé seul vers le groupe et a fait sommation à ceux qui le composaient de se dissiper; au même instant, un peleton de la garde municipale à cheval, a débouché au trot de la rue de Bourgogne, la bande s'est aussitôt dispersée en fuyant à toutes jambes par les quais des deux rives. On a arrêté celui qui portait l'écriteau.

»Pendant ce temps, un autre groupe bien plus nombreux et composé presque en entier d'étudians, s'est porté au ministère de la justice. Les individus qui marchaient à la tête du rassemblement et qui paraissaient le diriger, ont demandé à parler à M. le ministre. Ils ont été reçus par M. Boudet, secrétaire-général, auquel ils ont remis une pétition, et qui s'est efforcé de les calmer. Lorsqu'ils sont sortis du ministère, le rassemblement dont ils faisaient partie s'est dissipé de lui-même.

»Le reste de la journée s'est passé fort tranquillement. Les Tuileries sont restées ouvertes, et nulle part on ne rencontrait de groupes tumultueux. Seulement un grand nombre de curieux circulaient sur le boulevart. Au moment où le jour a cessé, des attroupemens assez nombreux se sont formés à la porte et au carré Saint-Martin; mais ils n'avaient aucun caractère hostile. Vers dix heures, une bande d'environ 200 hommes parcourait la rue Montmartre en poussant des cris qu'il était difficile de distinguer. Mais partout les postes étaient renforcés.»

— Ce matin madame Carl, sœur de Barbès, en compagnie de son mari et de M. Berthomieu, son parent, s'est rendue chez M. de Lamartine pour lui demander une lettre d'introduction pour le palais de Neuilly. M. de Lamartine a répondu qu'il n'avait pas de moyen direct d'introduction; mais il a remis à M. Carl une lettre pour M. de Montalivet.

M. de Montalivet s'est empressé de donner à M. et madame Carl une lettre pour Neuilly, lettre au moyen de laquelle ils ont été introduits sur-le-champ. Le roi a accueilli les solliciteurs avec beaucoup de bienveillance et de bonté, et s'est exprimé à peu près en ces termes :

« Je suis très personnellement porté à l'indulgence, mais la solution de la question ne dépend pas de moi seul. Le conseil s'est occupé ce matin de cette affaire. Rien n'est encore décidé. Des raisons d'état doivent être prises en considération; mais s'il ne tenait qu'à moi, dès à présent, vous retourneriez à Paris avec la grâce de Barbès. Espérez, prenez courage... »

— Il y a eu ce matin conseil des ministres pour délibérer sur l'exécution de l'arrêt de la cour des pairs en ce qui concerne Barbès. On assure que quatre ministres se sont prononcés pour une commutation de peine.

— Barbès a vu aujourd'hui son frère et ses défenseurs; aucune prière n'a pu l'engager à former un recours en grâce.

— Il est question d'avoir une exposition annuelle par série pour tous les produits de l'industrie française, divisés en cinq grandes classes.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans.

Deuxième Sér...

20 JUILLET 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

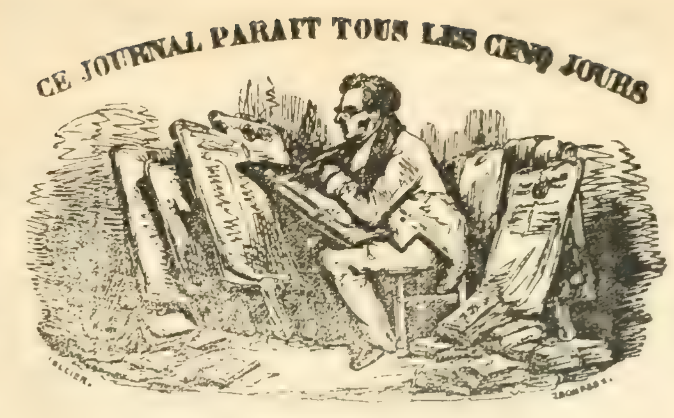
ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 4.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

DES ENFANS TROUVÉS

Avant et depuis l'établissement du christianisme.

« La taxe des pauvres crée des pauvres en » Angleterre ; les hospices d'enfans trouvés » multiplient les enfans abandonnés. »

DUCHATEL.

La condition des enfans trouvés se lie, chez les peuples anciens et modernes, à l'histoire des mœurs et peut être étudiée à trois grandes époques : la première au temps du polythéisme, la seconde depuis l'avènement de l'ère chrétienne jusqu'à Vincent de Paule; la troisième depuis Vincent de Paule jusqu'à nos jours. Les enfans trouvés ou abandonnés ne reconnaissaient pas chez les peuples anciens la même origine que chez les modernes. Si chez nous la plupart des enfans trouvés sont regardés avec raison comme les produits de naissances illégitimes ; si l'exposition d'un enfant chez les modernes suppose, de la part de ceux qui l'ont exposé, le désir de lui conserver la vie, chez les anciens l'exposition ne différait que peu de l'infanticide, qui était non-seulement toléré, mais même prescrit par la loi dans plusieurs états, et frappait également tous les enfans qui se trouvaient dans une certaine position, de quelque union qu'ils fussent nés. Le but de la loi chez quelques peuples anciens étant de ne laisser élever que les enfans qui, par la force de leur constitution, paraissaient appelés à fournir à l'état des citoyens utiles : tous ceux qui venaient au jour faibles, mal constitués, destinés à être toujours valétudinaires et à imposer un fardeau continuel à la patrie, étaient rejetés du sein de la société ; on permettait le meurtre de la plupart des filles et celui des garçons qui naissaient chétifs. La loi ne considérait pas si elle faisait tor à l'individuelle ne considérait que l'intérêt public ; son but principal était d'obtenir des citoyens d'une santé vigoureuse et capables de transmettre leur force à d'autres et de maintenir la population dans certaines limites. Aussi l'infanticide est-il recommandé par les philosophes dont nous admirons le plus la morale. Celui que l'antiquité a surnommé le divin, Platon, défend de laisser vivre les enfans mal constitués, et il ordonne de mettre à mort ceux qui sont nés de pères âgés de plus de 50 ans et de mères qui sont parvenues à 40. Le sage Aristote réclamait une loi qui déterminât quels enfans devaient être élevés et quels exposés, c'est-à-dire mis à mort ; lui aussi ne voulait pas que la vie fût conservée aux nouveau-nés débiles et contrefaits. Le nombre de ceux qui seraient appelés à vivre serait réglé. Senèque le philosophe s'efforce de démontrer que, lorsque la société retranche de son sein l'un de ses membres, elle obéit à la raison et non à un sentiment de colère, de même qu'on noye ceux de ses enfans qui naissent débiles et contrefaits. Le bon Plutarque ne condamne nulle part l'exposition, et semble l'autoriser quelquefois. Quintilien, dans certains cas, appelle le meurtre des enfans une très belle action.

Cependant le sentiment maternel que la loi ne pouvait faire complètement disparaître, suggérait quelquefois aux malheureuses mères le moyen de l'éluder; quelques-unes parvenaient à déjouer la surveillance de leurs époux, et faisaient exposer dans un lieu fréquenté l'enfant dont la mort avait été ordonnée. C'est dans un roman grec, dans la pastorale de Longus que l'on trouve les renseignemens les plus étendus sur l'exposition des nouveau-nés. Il est curieux d'entendre le riche père de Daphnis raconter les motifs qui l'avaient porté à exposer son enfant avec quelque objet de valeur : « Je pensais avoir assez de trois enfans et fis exposer cestui petit enfant de maillot, qui estoit venu après tous, avec ces joyaux que je lui baillai, non pas en intention de le retrouver et le reconnoître en temps à venir, mais afin que celui qui le trouveroit eût de quoi l'ensevelir. » Ainsi Dyonisophane avait fait exposer son enfant avec la volonté ferme de lui donner la mort; il était riche cependant. Cette action, qui caractérise les mœurs de l'époque, ne lui inspire aucun regret, et paraît fort naturelle aux personnes auxquelles le vieillard la raconte.

Cet usage n'existait pas cependant chez tous les peuples de l'antiquité. Au milieu de la Grèce même, Thèbes offrait une exception à cet égard. La loi y défendait l'abandon des nouveau-nés. Chez les Hébreux et les Égyptiens l'exposition des enfans et l'infanticide ne paraissent avoir été, à aucune époque, une pratique nationale. Deux peuples dont les usages remontent à des temps très reculés, les Indous et les Chinois, semblent avoir toujours pratiqué l'infanticide. Si l'on en croit Barrow, le nombre des enfans exposés chaque année dans la seule ville de Pékin dépasse 9,000.

Les mœurs de la société romaine n'étaient pas plus élevées que celles de la société grecque, sous ce rapport. Il y a dans l'une des comédies de Té-

le ice «d'Eautontimorumenos », une scène qui représente l'opinion des Romains de son temps sur l'exposition des nouveau-nés. Non-seulement un certain nombre d'enfans nouveau-nés étaient exposés à Rome, mais l'autorité de Sénèque ne permet pas de douter qu'au temps d'Horace, d'Auguste, de Cicéron et de Virgile, il était permis à des spéculateurs de mutiler ces enfans de la manière la plus atroce pour en faire des mendians. Le titre seul de l'espèce de plaidoyer dans lequel Sénèque débat très froidement la question de savoir si mutiler ainsi de jeunes enfans c'est causer un dommage à la république, est l'accusation la plus forte que l'on puisse porter contre les mœurs de cette époque.

La condition des enfans trouvés continua à être déplorable sous les empereurs, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces malheureux orphelins demeuraient placés en dehors du droit commun; leur nombre était considérable, non-seulement à Rome, mais dans la plupart des provinces de l'empire. Trajan, dans une réponse à Pline qui lui avait demandé des instructions sur le sort de ceux qui, nés de parens libres, avaient été exposés et étaient devenus esclaves, suivant la loi, de ceux qui les avaient recueillis, lui dit qu'aucune des lois de ses prédécesseurs n'avait réglé cette question pour toutes les provinces de l'empire.

Cependant les progrès de la raison publique, l'adoucissement des mœurs et une influence bien plus puissante encore, celle d'une religion nouvelle, dépouillèrent par degrés le chef de la famille de cette terrible puissance paternelle dont les anciennes lois romaines l'avaient investi; l'état prit sous sa protection tous les citoyens et demanda compte au père de la vie de ses enfans dont celui-ci avait disposé jusque-là d'une manière absolue. A peine la religion chrétienne eut-elle été fondée qu'elle se prit corps à corps avec les doctrines barbares du paganisme qui ordonnaient le meurtre des enfans trouvés et réduisaient à l'état d'esclavage ceux qui ne périssaient pas de misère et de faim. Dès leurs premiers combats avec les défenseurs du paganisme encore maîtres du monde, les pères de l'église se constituèrent l'appui des enfans trouvés, et foudroyèrent de leur mâle éloquence la cruauté des mœurs payennes envers ces infortunés; mais le combat fut long; leurs belles allocutions peu écoutées d'abord ne passèrent que peu à peu dans les opinions et dans les mœurs. Le premier empereur chrétien, Constantin, n'osa pas même répudier ce déplorable héritage du paganisme et parut tolérer l'infanticide; en 315, il fit publier dans toute l'Italie la loi suivante: « Si un père ou une mère vous apporte son enfant, qu'une extrême indigence l'empêche d'élever, les devoirs de votre place sont de lui procurer, et la nourriture et les vêtemens, sans nul retard, parce que les besoins d'un enfant qui vient de naître ne peuvent être ajournés. Le trésor de l'empire et le mien, indistinctement, fourniront à ces dépenses. » Constantin dit, dans le préambule, que son motif est de prévenir l'infanticide. Mais il ne prononce aucune peine contre ce crime: il se contente de chercher à en détruire les causes.

En 322, mêmes dispositions pour l'Afrique. C'est aux proconsuls à fournir des secours à tous ceux qui se trouvent dans l'impossibilité d'entretenir leurs enfans.

Mais bientôt Constantin se vit contraint de renoncer à ce système: en 329 il remit à la pitié et à l'intérêt individuels le soin de nourrir les enfans abandonnés par leurs parens. En même temps, pour engager à recueillir ces enfans, il déclara formellement qu'ils seraient, comme dans les temps anciens, la propriété de ceux qui les auraient élevés, et il protége contre toutes réclamations les maîtres des esclaves acquis de cette manière.

Dans ce temps de malheur et de misère, non seulement les parens exposaient les nouveau-nés, faute de moyens de les élever, mais encore ils vendaient les adultes ou pour payer leurs dettes, ou pour acquitter les impôts.

Tel était l'état des choses au quatrième siècle; point de secours publics, servitude pour les enfans exposés, absence de peines positives contre l'infanticide.

Ce ne fut qu'en 374 que les empereurs Valence et Gratien déclarèrent l'exposition des nouveau-nés punissable, et firent à tous les pères une obligation de nourrir leurs enfans.

La société nouvelle qui, après la chute de l'empire romain, naquit de la conquête de l'Europe par les Barbares, montra, quoique peu avancée dans la civilisation, plus d'humanité pour les enfans trouvés que ne l'avaient fait les nations les plus civilisées de l'antiquité. La loi des Francs et celle des Allemands protégèrent la vie des enfans trouvés et s'occupèrent de leur sort. Ces lois qui furent long-temps en vigueur furent une véritable transition de la législation des anciens sur les enfans trouvés, à celle qui est en vigueur aujourd'hui.

Ces premières améliorations du sort des enfans trouvés n'avaient point encore été jusqu'à les dérober à l'esclavage qui avait été maintenu par plusieurs conciles; ce fut Justinien qui le premier proclama la liberté absolue des enfans trouvés, et déclara qu'ils n'étaient la propriété ni du père qui les avait exposés, ni de la personne qui les avait recueillis, et ordonna pour eux l'institution de maisons de bienfaisance, sur l'organisation et la durée desquelles nous ne possédons pas des renseignemens positifs. Nous allons voir maintenant des établissemens analogues faits à diverses reprises et dans plusieurs contrées où le code Justinien n'avait pas force de loi.

En Occident, il y avait à la porte des églises une coquille de marbre dans laquelle les mères déposaient l'enfant qu'elles voulaient abandonner. En Espagne, l'église de Séville entretenait les enfans trouvés avec ses revenus; mais l'enfant restait la propriété de celui qui l'avait élevé; et si cet état n'eût été un passage à de nouvelles concessions, ces changemens auraient été peu honorables pour la société qui ne sauvait la vie à ces malheureux que pour les réduire à l'esclavage. On rencontre encore dans les VIe, VIIe et VIIIe siècles quelques indices de l'existence de maisons destinées aux enfans trouvés à Trèves, à Milan, à Angers; mais il serait fort difficile de déterminer d'une manière positive ce que furent ces asiles pour les nouveau-nés; après tout, n'étant que le résultat d'efforts individuels, ils ne pouvaient avoir une grande influence sur le sort de ces enfans.

Il faut ensuite franchir trois siècles, et surtout celui de Charlemagne, pour trouver dans l'histoire l'indication de quelques tentatives en faveur des enfans trouvés, et arriver au 11e siècle où les hôpitaux se multiplièrent et où plusieurs de leurs fondateurs comprirent très expressément les enfans trouvés au nombre des malheureux qui devaient y recevoir des soins. Nous voyons alors s'établir des hôpitaux mixtes de ce genre à Jérusalem en 1210, à Rome sous le pape Innocent, en Perse sous l'empereur Mahmoud-Ghazand-Khand; en 1316, un magnifique hospice d'enfans trouvés fut élevé à Florence. Il est pénible de voir qu'à Paris, quelques années plus tard, une confrérie uniquement vouée à l'œuvre des enfans, excluait de ses bienfaits les enfans trouvés, inconnus ou bâtards, pour lesquels on continua, disent les lettres patentes que leur accorda Charles VII en 1443, de quêter à l'entrée de l'église cathédrale de Paris, et de crier aux passans: «Faites du bien aux enfans trouvés. » Il existait encore au temps de François Ier, dans l'église cathédrale de Paris, à Notre-Dame, un grabat appelé la crèche, sur lequel des filles charitables déposaient les enfans nouveau-nés que leurs parens avaient délaissés, et recevaient les dons des fidèles pendant l'office divin.

L'église qui servit d'abord de mère aux enfans abandonnés ne tarda pas à trouver ce fardeau beaucoup trop pesant et s'empressa de le transmettre aux hospices qui le supportèrent tantôt avec leurs propres revenus, tantôt avec l'aide des communes et des seigneurs hauts justiciers, mais toujours avec une extrême difficulté, de nombreux conflits et force arrêts de parlemens.

Les malheureux enfans trouvés portaient la peine de cet état de choses, aucune loi ne déterminant la durée et la quantité des secours auxquels ils avaient droit; rarement ces secours arrivaient à temps, et presque toujours ils cessaient au moment où la nécessité était la plus grande; aussi très peu de ces petits malheureux arrivaient à l'âge adulte, et les institutions n'avaient rien prévu pour ceux qui avaient échappé à tant de malheurs; nulle part l'état ne les avait pris sous sa garde; chez aucun peuple de l'Europe le gouvernement ne s'était chargé de pourvoir à la conservation de leurs jours.

Emue de pitié à la vue de tant de malheurs, qui dépassaient à Paris tout ce que l'on pourrait supposer, une pieuse veuve voulut recevoir les enfans trouvés dans sa maison, rue St-Landry, qui devint la *maison de la couche*; mais ses moyens bornés ne lui permettaient d'y admettre qu'un petit nombre de ceux qui lui étaient présentés. Après sa mort elle ne fut pas dignement remplacée. Cette maison instituée dans un but de bienfaisance, devint le siége d'un affreux commerce. Là on vendait pour la modique somme de 20 sous des enfans à tous ceux qui en demandaient; aux bateleurs qui, comme du temps du paganisme, leur mutilaient les membres ou les couvraient d'horribles plaies dans le but d'émouvoir la commisération publique, ou bien à des misérables qui, dit-on, répandaient le sang humain dans l'accomplissement d'horribles maléfices.



Ce spectacle émut l'âme de Vincent de Paule, qui, aidé de quelques femmes charitables, fonda l'œuvre des enfans en 1640. Il eut le mérite d'attirer sur cet établissement, par son zèle et l'habileté de ses démarches, l'attention du chef de l'état, Louis XIII. En 1670, des lettres-patentes de Louis XIV déclarèrent la maison des enfans trouvés l'un des hôpitaux de Paris. Dès lors les enfans qui se trouvèrent à portée d'y être admis n'eurent plus à redouter les malheurs dont nous venons de parler; mais la loi ne s'était pas chargée de leur avenir et n'avait pas encore déterminé leur état; c'est la révolution de 89 qui devait accomplir ce grand acte de justice; elle les plaça tous sous l'empire d'une juridiction uniforme, leur donna un état civil, et régla la manière dont leur éducation serait dirigée.

Quelques années plus tard, le gouvernement impérial sentit la nécessité de refondre la législation relative aux enfans trouvés, et rendit le décret organique de 1811, qui est encore en vigueur aujourd'hui en France et dont quelques clauses rappellent le despotisme glorieux qui enlaçait alors ce pays de toutes parts, et dirigeait ses vues vers un but unique. Par ce décret, les enfans trouvés sont mis hors du droit commun et déclarés la propriété de l'état; dès qu'ils auront atteint leur douzième année, ils seront mis à la disposition du ministre de la marine; seuls parmi les citoyens ils ne jouiront pas des chances du tirage, lorsqu'ils seront arrivés à l'âge où la loi sur le recrutement devra leur être appliquée.

Tels sont les faits les plus importans de l'histoire des enfans trouvés en France jusqu'aux premières années du XIXe siècle.

La condition des enfans trouvés est loin d'être la même dans tous les états de l'Europe; la plus grande différence se trouve, sous ce rapport, entre les pays protestans et les pays où règne le catholicisme.

Dans les pays catholiques, des hospices sont ouverts en grand nombre aux nouveau-nés que leurs mères abandonnent. Ces enfans sont déposés dans des tours, disposés de manière à entourer leur admission d'un profond mystère; aucune enquête n'est faite sur les circonstances de leur exposition; la législation défend la recherche de la paternité. Dans les pays protestans, au contraire, il n'y a point d'hospice affecté aux enfans trouvés, point de tour pour l'admission des nouveau-nés abandonnés, point de clandestinité. L'état et la loi mettent à la charge de la fille l'enfant dont elle est devenue mère, l'en rendant responsable; mais, comme la législation autorise la recherche de la paternité, une fille qui est devenue mère nomme le père de son enfant, et la loi, au défaut de mariage, lui adjuge des dommages et intérêts. Cependant, si les protestans n'ont pas d'hospices pour les enfans trouvés, ils ont du moins du travail et des établissemens nombreux pour les orphelins et les enfans abandonnés.

Angleterre. — Ce royaume a eu fort tard des enfans trouvés et ne les a pas gardés long-temps. L'institution d'une maison d'enfans trouvés à Londres fut arrêtée en 1739, grâce aux soins de Thomas Coram, dont le nom mérite d'être mis à côté de celui de Vincent de Paule. Ce généreux citoyen, après avoir gagné dans le commerce maritime une honorable fortune, la consacra tout entière à l'œuvre philantropique des enfans trouvés.

Un hospice, bâti et doté par lui, fut immédiatement entouré de la faveur publique. Plusieurs fois même, du vivant de Coram, qui mourut en 1751, au comble de ses vœux, le parlement s'associa à son œuvre par un vote de subsides; mais quand on vit cette maison, fondée pour quatre cents enfans, obligée, dès 1752, de pourvoir aux besoins de plus de mille, et ce nombre s'élever encore avec une extrême rapidité, en 1769; quand on vit que, malgré l'existence d'un hospice entretenu à très grands frais, il n'y avait aucune diminution dans la mortalité des nouveau-nés et dans le nombre des infanticides, la dépense occasionnée par cette institution parut n'être autre chose qu'une taxe pesant au profit des naissances illégitimes, un encouragement à la paresse donné au peuple. On l'accusa de tendre à éteindre les sentimens du cœur, à dissoudre les liens de famille, à favoriser la violation du plus sacré devoir de la nature.

Malthus ne conteste pas la possibilité, dans quelques cas exceptionnels, du meurtre d'un enfant par une mère qu'égare le sentiment de sa honte; mais prévenir ce crime par l'institution d'hospices, c'est payer, selon lui, un petit avantage au prix bien élevé du sacrifice des sentimens les plus nobles et les plus utiles du cœur humain, dans une grande partie de la nation. Ces opinions ont été adoptées par tout ce que l'Angleterre compte d'hommes éclairés.

Le parlement, alarmé de l'augmentation rapide des enfans trouvés, modifia la destination des établissemens destinés à ce service, et aujourd'hui il n'y a point à Londres d'hospice pour les enfans trouvés, car l'établissement qui porte ce nom, *Foundling Hospital*, ne reçoit aucun enfant trouvé, pas même ceux qui sont exposés à sa porte. Quelque peu nombreuses que soient, dans la capitale de l'Angleterre, les expositions des nouveau-nés, elles ont lieu cependant quelquefois, et leur nombre s'élève annuellement à trente environ. Ces enfans demeurent à la charge des paroisses sur lesquelles ils ont été trouvés.

Irlande. — L'hospice de Dublin est le seul qui soit dans les trois royaumes. On jugera l'action désorganisatrice d'un semblable établissement, quand on saura que, sur 26,085 enfans que reçut cet établissement de 1800 à 1811, 11,117 furent déposés par leurs parens et 14,954 abandonnés.

On a tenté à diverses reprises de fonder, dans plusieurs villes d'Angleterre, des hospices pour les enfans trouvés; mais ces essais sont tombés devant l'opinion qui regarde ces établissemens comme un encouragement à l'immoralité.

Suisse. — La république de Genève a fait une longue expérience du système catholique, sous l'administration française; lorsqu'elle devint le chef lieu du département du Léman, qui comprenait une partie de la Savoie, elle eut un hospice d'enfans trouvés et un tour. Le nombre des enfans trouvés sous ce régime a été croissant d'année en année. Mais, lorsque cette riche et intéressante cité eut recouvré son indépendance, en 1814, elle ferma son tour, dès lors le chiffre des expositions s'abaissa progressivement, et descendit jusqu'à un point bien voisin de zéro. Il n'y a eu que deux enfans exposés en 1836.

Dans le canton de Berne, dont les mœurs ne sont pas célèbres par leur pureté, on punit des travaux forcés l'exposition des enfans; on n'y trouve point de tours, mais on rencontre, dans l'*Hôpital des bourgeois* des enfans abandonnés en petit nombre. Dans toute la Suisse, on a adopté le même système sur les enfans trouvés, et il a eu le même résultat qu'en Angleterre, à de très légères différences près.

Allemagne. — Partout, dans l'Allemagne protestante, l'exposition des nouveau-nés est considérée comme un délit très grave et punie de peines sévères; la recherche de la paternité n'est pas autorisée dans tous les états de l'Allemagne; elle est interdite en Bavière depuis 1834. Les enfans illégitimes dont les mères sont indigentes et les pères inconnus, tombent à la charge des communes, qui les mettent en pension, soit chez des paysans, soit chez des chefs d'atelier. Dans quelques états, dans le Wurtemberg, en Prusse, des hommes intelligens ont institué des maisons d'éducation et de travail pour les enfans trouvés, et qui sont à peu près l'équivalent de nos hospices; elles en diffèrent cependant sous ce point de vue fondamental que les enfans y reçoivent une éducation vraiment libérale, et que le secret et la banalité n'en ont pas corrompu la nature. Ces maisons sont administrées avec une très grande économie; leurs dépenses sont à la charge des communes et des districts, et supportées en partie par l'état, en partie par des associations de bienfaisance.

Prusse. — Ce pays suit le système protestant dans toutes ses conséquences; il y a beaucoup de naissances naturelles et peu d'expositions de nouveau-nés à Berlin. La Suède, le Danemarck, la Norwège suivent également le même système, ainsi que tous les états de l'Amérique du nord. Le système catholique, au contraire, règne dans tout son éclat en Italie, en Espagne, en Portugal.

Autriche. — Vienne possède un grand hôpital des enfans trouvés, où l'on fait beaucoup d'expériences sur les soins qu'ils réclament après leur admission, et où l'on a reconnu l'inconvénient grave d'allaiter les enfans dans l'établissement même et la nécessité de les placer chez des nourrices à la campagne.

Brésil. — Si nous en croyons quelques rapports, les enfans exposés y seraient l'objet de soins que ne reçoivent pas les enfans légitimes dans des pays plus civilisés, et les filles recevraient à leur sortie des maisons de la miséricorde, où les enfans trouvés sont reçus, une dot qui ferait envie à bien des filles d'honnêtes artisans de nos contrées. Eh bien! malgré toutes les facilités et les encouragemens donnés à l'exposition, il n'est peut-être pas de pays où l'infanticide soit plus fréquent.

Russie. — Cet empire, qui n'appartient pas à la communion romaine, a cependant adopté complètement le système catholique sur les enfans trouvés. Moscou et Pétersbourg possèdent deux établissemens d'enfans trouvés, disposés sur les proportions les plus vastes et hautement protégés

par le gouvernement. Dans ces deux capitales, le relâchement des mœurs est extrême, et le nombre des naissances illégitimes considérable. La loi a prodigué dans ce pays de servage de tels avantages aux enfans trouvés, que leur condition est de beaucoup préférable à celle des enfans légitimes. M. de Gouroff, qui avait été chargé, par l'impératrice-mère, d'écrire l'histoire de ces deux établissemens, après avoir déclaré qu'ils sont les meilleurs de ceux qui existent sur un pied aussi libéral, avoue cependant les tristes conséquences morales de l'institution de ces deux maisons : « C'est qu'il n'y a pas de puissance sur la terre qui puisse faire prospérer des établissemens contre nature, et telles sont malheureusement les maisons d'enfans trouvés. » Le gouvernement russe, ayant reconnu ces résultats, a voulu, par une loi nouvelle, en 1837, dont on ne connaît pas encore les résultats, mettre un terme aux nombreux abus qu'entraînent ces deux établissemens.

L'un des reproches les plus graves que l'on ait faits aux maisons destinées à recevoir les enfans trouvés, c'est l'immense mortalité qui y a lieu, c'est la consommation d'existences qui s'y opère, et qui est telle que Malthus, qui s'est occupé de l'accroissement de la population et des moyens propres à l'enrayer, a dit que, « pour arrêter le »mouvement progressif de la population, un »homme, indifférent d'ailleurs sur le choix des »moyens, n'aurait rien de mieux à faire que de »multiplier les maisons d'enfans trouvés où les »enfans seraient reçus sans distinction ni limites.»

Trop de faits malheureusement incontestables confirment ce que cette opinion a de vrai et de douloureux !

SOUVENIRS INTIMES
DU
TEMPS DE L'EMPIRE.

Histoire d'un sabre de pain d'épices, A propos de la bataille de Leipzick et de la place Vendôme.

(Suite et fin.)

Au temps où la place Vendôme portait le nom de *Places des Piques* et où les pierres du monument élevé à Louis XIV étaient encore éparses sur les pavés encadrés d'herbe verte et touffue, en 1794, un homme vêtu du costume d'un officier d'artillerie dont la propreté minutieuse faisait encore ressortir la vétusté, se promenait circulairement sur cette place à peu près déserte, l'air pensif et les mains croisées sur le dos. Cet homme paraissait avoir vingt-cinq ans au plus; il était de petite taille, maigre et svelte. Ses longs cheveux noirs, coupés *en oreilles de chien*, selon la mode de l'époque, qui descendaient jusque sur ses épaules, donnaient à sa physionomie naturellement pâle, mais animée par des yeux d'une vivacité extrême, un caractère indéfinissable d'originalité. Cet officier s'arrêtait de temps à autre pour contempler d'un air mélancolique cette place veuve de l'espèce de trophée qui naguère encore l'embellissait. Puis il fixait ses regards sur le piédestal de la statue absente et les élevait ensuite jusqu'au ciel, comme un homme qui bâtit en imagination un temple, un arc, une colonne.

L'officier était plongé dans cette espèce d'extase, lorsqu'un jeune enfant s'élança de la porte d'un des hôtels voisins et s'approcha de lui à l'improviste en lui demandant avec une hardiesse toute martiale :

« N'est-ce pas, citoyen, que vous êtes général?

— Non, mon petit ami.

— Ah !... vous n'êtes pas général ! vous n'êtes donc pas dans l'artillerie ?

— Pardonnez-moi, j'ai l'honneur d'appartenir à cette arme ; mais je ne suis encore que commandant..... C'est bien peu de chose, n'est-ce pas ! ajouta-t-il avec simplicité.

— Commandant ! commandant ! » répéta l'enfant en ayant l'air de réfléchir ; puis, relevant la tête et ouvrant de grands yeux : « C'est égal, reprit-il en grossissant sa voix, je voudrais être commandant, moi !..... J'ai entendu dire à mes oncles que c'était déjà *joli*. Je voyais bien à votre uniforme que vous étiez dans l'artillerie, quoique Job ne voulût pas le croire ; mais il ne cherche qu'à me taquiner.

— Et quel est donc ce M. Job, qui ose vous contrarier ?

— C'est le jockey de maman. Nous étions tous les deux sur le balcon, occupés à vous regarder, là-haut, voyez-vous, où il y a écrit en rouge, à côté de la grande fenêtre : *Vivre libre ou mourir*... Il y a au moins une heure que vous vous promenez autour de ces pierres, n'est-ce pas ?»

A cette brusque demande le militaire rougit.

« Il est vrai que depuis long-temps j'attends ici quelqu'un, répondit-il en souriant.

— Alors, puisque votre ami ne vient pas, reprit le petit bonhomme en jetant autour de lui des regards curieux, je puis vous adresser une question sans crainte de vous ennuyer ?

— Faites-moi toutes les questions que vous voudrez, se hâta de répondre le militaire, qui, bien qu'il ne connût pas cet enfant, se sentait pris déjà d'un intérêt tout particulier pour lui : je serai enchanté d'y répondre si je le puis.

— Eh bien ! dites-moi tout de suite si vous me recevriez dans votre régiment? Je suis grand, je sais très bien lire, j'écris passablement *en fin*, et j'apprends la géographie. Mon précepteur m'a assuré que....

— Oh ! oh ! mon jeune camarade, interrompit l'officier, on ne prend pas les soldats à la taille, vous pouvez en juger par moi, mais à l'âge et au patriotisme. Quel âge avez-vous ?

— J'aurai bientôt huit ans, citoyen ! regardez-moi bien.»

Et le petit bonhomme prit la position du soldat sans arme, les talons rapprochés, les coudes au corps ; et, se tenant droit, la tête haute, le regard fixe, il ne perdait pas, dans cette posture, une ligne de sa taille élancée et gracieuse. Le commandant le regarda un moment avec tendresse; un sourire vint de nouveau errer sur ses lèvres minces et colorées.

« Mon petit ami, reprit-il, vous êtes encore beaucoup trop jeune. Il faut avoir, à défaut de la taille exigée par l'ordonnance, la force de supporter les fatigues de la guerre.

— Mais il y a des fifres et des tambours qui ne sont pas plus grands que moi ! Si Job était là il vous le dirait ; hier encore nous en avons vu passer sur le *boulevart des Droits l'Homme*, à la tête d'un régiment et même devant la musique : on disait qu'ils allaient se battre à l'armée de Sambre-et-Meuse.

— C'est possible, mais ce n'est pas là une raison, fit l'officier en hochant la tête. Il ne s'agit ici que de la force et il faut avoir celle de manier une épée : car, voyez-vous, mon jeune ami, en présence des ennemis de la patrie, le cœur et le courage ne suffisent pas.

— Oh ! si ce n'est que cela, je manie très bien une épée ; demandez plutôt à mes oncles, qui sont militaires comme vous, si je ne sais pas tenir même leur grand sabre d'une seule main : vous allez voir.»

Et, montant avec la rapidité d'un chat sur la borne près de laquelle ils causaient tous deux, le petit homme, s'appuyant d'une main sur l'épaule du commandant et de l'autre saisissant la poignée de son épée, allait la tirer de son fourreau...

A ce geste inattendu, celui-ci fit un mouvement brusque, et retenant la main de l'espiègle, il lui dit d'un ton sérieux et le regard très animé :

« Un moment ! personne ne touche à cela que moi ! Il est de ces choses avec lesquelles un enfant ne doit jamais badiner : descendez à l'instant, monsieur !

— C'était seulement pour vous montrer, bégaya l'enfant d'un air contrit ; êtes-vous fâché contre moi, citoyen ? »

En disant ces mots, il enlaça doucement de ses deux bras le cou du commandant, et, le front appuyé contre la joue du militaire, sur laquelle celui-ci sentit couler une larme brûlante, il répétait d'une voix que le repentir rendait encore plus touchante :

« Pardonnez-moi, citoyen, je ne le ferai plus jamais.»

Emu au dernier point de l'émotion même de l'enfant, l'officier l'embrassa plusieurs fois :

« Non, non, lui dit-il en le posant à terre ; mais je ne pouvais vous permettre l'expérience que vous vouliez tenter. Pour vous prouver que je ne vous en veux pas et pour satisfaire votre ardeur belliqueuse, je vous offre un beau sabre de pain d'épices : l'acceptez-vous ? Peut-être un jour vous en donnerai-je un d'une autre espèce ; mais c'est à la condition que vous ne pleurerez plus, parce que vous me feriez du chagrin, à moi aussi.

— Ah ! je veux bien, s'écria le petit bonhomme en sautant de joie et en battant des mains ; mais c'est qu'il n'y a pas de marchande de pain d'épices sur cette vilaine place, ajouta-t-il en essuyant ses yeux.

— Nous en trouverons à quelques pas d'ici, dans le *Jardin des Capucines*, si vous voulez me faire l'amitié d'y venir avec moi.... Cependant, interrompit-il après un moment de réflexion, ne craignez-vous pas qu'on ne soit inquiet de votre absence ?... Au surplus, je vous ramènerai à cet endroit.

— Bah ! on me laisse aller seul sur la terrasse des Feuillans ; cependant, pour ne pas faire gronder Job par maman, il faut le prévenir que je vais avec vous et que nous ne serons pas long-temps absens.

— C'est plus convenable.

— Job! cria l'enfant, en faisant un signe au jockey qui était resté en sentinelle sur le balcon de l'hôtel, je vais au jardin des Capucines avec le commandant acheter un beau sabre; si maman me demande, tu lui diras que je reviendrai bientôt.»

Le jockey s'était empressé d'accourir vers son jeune maître en voyant l'officier disposé à l'emmener; mais le petit bonhomme ayant deviné les scrupules de Job, reprit d'un ton d'humeur et en frappant du pied avec pétulance :

«Puisque je te dis que je vais revenir tout de suite!» Et se rapprochant encore davantage du commandant, qui le tenait par la main, il ajouta avec une sorte d'orgueil et de fierté dans le regard : «Je le savais bien, moi, que le citoyen était dans l'artillerie! mais tu ne veux jamais me croire.»

Le militaire et son jeune compagnon eurent bientôt rencontré ce qu'ils cherchaient. Ce fut l'enfant qui lui montra du doigt une vieille femme assise devant une petite boutique de gâteaux. Lui-même choisit un sabre de pain d'épices, le plus beau qu'il put trouver, après les avoir tous examinés et comparés les uns aux autres.

«Combien? demanda le commandant à la marchande en fouillant dans la poche de côté de son uniforme.

— Ceux-là, deux sous, citoyen; les autres ne coûtent qu'un sou la pièce.»

Le commandant présenta à la marchande un assignat de cinq livres. C'était pour le moment sa seule fortune.

«Tenez, rendez-moi!» lui dit-il.

A cette vue la vieille femme fit un peu la grimace.

«Hélas! mon cher citoyen, dit-elle d'un ton piteux, cet assignat ne vaut plus, au jour d'aujourd'hui, que quinze sous de bon argent.

— Je le sais, reprit sèchement le militaire.

— J'aimerais mieux, si cela vous était égal, que vous ne me donnassiez qu'un sou en numéraire, car je n'aurais pas assez pour vous rendre.

— Je n'ai point de numéraire sur moi», répliqua le commandant avec un léger sourire de honte. «Mais gardez tout.

— Ah! Jésus, bon Dieu! Pour qui me prenez-vous?....» fit la bonne femme en reculant d'un pas. «J'aime mieux vous faire crédit; vous m'avez l'air d'un ci-devant. La patrie n'est pas en danger, comme la semaine passée; vous me devrez deux sous en *numéraire*», ajouta-t-elle en appuyant sur le mot.

Le militaire se trouvait dans un effroyable embarras, lorsqu'au même instant il se sentit toucher doucement l'épaule. Croyant que c'était le petit bonhomme, il ne tourna pas même la tête; mais celui-ci une fois possesseur du sabre de pain d'épices, avait profité du débat qui s'était élevé pour traverser le jardin à toutes jambes et rejoindre Job, qui commençait à se repentir de ne l'avoir pas suivi.

«A ce que je vois, le commandant Bonaparte aime le pain d'épices et en fait provision!...» dit le nouveau venu d'une voix grave et sonore.

— Ah! c'est vous, Talma... parbleu, mon cher, vous arrivez bien à propos! Donnez pour moi, je vous prie, deux sous à cette bonne femme qui n'a pas grande confiance, à ce que je crois, dans la monnaie de la république.»

L'artiste tira de sa poche une pièce de douze sous et, cette fois, la marchande se trouva assez riche pour rendre les dix sous qui revenaient sur la pièce.

«Je vous ai attendu plus d'une heure sur la place Vendôme, mon cher Talma, dit ensuite Napoléon d'un ton de reproche amical, car nous supposons qu'on a deviné que c'était lui. Je serais parti depuis long-temps si un charmant petit garçon... Eh! mais... par où est-il donc passé l'espiègle? fit-il en jetant autour de lui des regards inquiets.

— Ne vous en tourmentez pas, je l'ai vu se diriger en courant et en agitant un sabre de pain d'épices qu'il tenait à la main vers l'hôtel que ses parens occupent sur la place Vendôme. Je le connais... Mais, pardonnez-moi, mon cher Bonaparte, si je vous ai fait attendre si long-temps, interrompit Talma en lui serrant une main dans les siennes, je ne fais que sortir de la répétition.

— Le Théâtre de la République va-t-il donc enfin nous donner quelque chose de nouveau et de bon?

— De nouveau, pas précisément; de bon, je l'espère pour mes camarades: c'est le *Charles IX* de Chénier, et cette fois j'ai recréé le rôle....

— Que vous êtes heureux, Talma! interrompit à son tour Napoléon avec un mélange de satisfaction et d'amertume. Vous avez obtenu les suffrages du peuple; vous jouissez chaque jour d'un triomphe nouveau, votre art est le premier de tous; être applaudi chaque soir par une foule enthousiaste!... ah! Talma! votre position, comme artiste, est bien supérieure à toutes les positions possibles!... Il me faudrait des victoires à moi, pour conquérir le quart de la popularité que vous possédez déjà, et, pour les obtenir, ces victoires, il faut des soldats, des canons, de l'argent....

— Et vous aurez tout cela un jour, soyez-en sûr, mon cher; votre mérite sera reconnu, apprécié, mis en lumière et récompensé plus que vous ne croyez peut-être. C'est moi qui vous le dis.»

Et prenant tout à coup une pose théâtrale, Talma, avec un geste plein de dignité, toucha légèrement le bras de Napoléon en ajoutant :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas!

— Bravo! Talma! vous dites toujours ce vers d'une manière admirable.

— Mon cher commandant, vous me flattez toujours, vous!.. mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit à l'heure qu'il est. Nous devions aller dîner ensemble *aux Frères Provençaux*; une invitation du général d'Avranges d'Haugeranville que j'ai trouvée chez moi, hier au soir en rentrant, ne me permet pas de dîner aujourd'hui ailleurs que chez lui. Je suis allé le voir ce matin pour tâcher de lui faire agréer mes excuses; impossible : on veut absolument que je me trouve à ce dîner où Chenier sera et où seront aussi les frères de madame d'Avranges, César, Léopold et Alexandre Berthier, dont vous avez sans doute entendu parler; puis Barras, Perregaux et d'autres encore.... Bien plus, j'ai promis au général de vous amener avec moi; or, il n'y a pas moyen de s'en dédire.

— Mais je ne puis aller dîner dans une maison où je n'ai pas encore été présenté.

— Vous n'avez pas besoin d'être présenté puisque vous êtes attendu. Madame d'Avranges, qui a des enfans charmans, ses frères, ses sœurs, qui sont fort aimables, toute sa famille, en un mot, brûlent du désir de vous voir.

— Mais, encore un coup, je ne puis y aller vêtu de la sorte! dit Napoléon avec un geste d'impatience et jetant un regard soucieux sur son habit, dont la vétusté attestait suffisamment l'ancienneté de service. On me prendra pour un émigré, ou tout au moins pour un aristocrate, ajouta-t-il en souriant à demi.

— Mon cher, l'uniforme d'un officier supérieur d'artillerie peut toujours aller de pair avec les clinquans et les panaches de nos sommités républicaines. D'ailleurs, je ne suis pas fâché que vous fassiez connaissance avec tout ce monde-là.

— Eh, bien, soit!» fit Napoléon, et tâchant d'imiter le geste et la voix du tragédien, il ajouta :

«Ami, je m'abandonne au destin qui m'entraîne.

Seulement, reprit-il, vous m'excuserez auprès de ces dames.»

Talma fit un signe affirmatif et conduisit le commandant vers l'un des plus beaux hôtels de la place Vendôme. Ils entrèrent, et la première personne que Napoléon aperçut, quand son ami l'introduisit dans un somptueux salon déjà rempli de monde, fut le petit garçon au sabre de pain d'épices. En le voyant, l'enfant s'élança de dessus les genoux de son oncle, Alexandre Berthier, et vint se jeter dans ses bras, en s'écriant :

«Ah! maman! c'est mon bon ami de tout-à-l'heure.» Puis, s'adressant à Napoléon : «N'est-ce pas, citoyen, que vous m'avez promis, lorsque je serai grand, de me changer ce sabre contre un beau sabre *de vrai* qui coupera bien?

— Certainement, mon jeune ami, » lui dit Napoléon en l'embrassant tendrement.

Le général d'Avranges était allé au-devant de lui et l'avait présenté à sa femme. Cette dame, après lui avoir adressé un compliment avec une grâce parfaite, dit à son fils :

«Oui, mon ange, conserve-le bien, afin qu'un jour le commandant Bonaparte n'ait pas plus à se repentir de l'avoir donné ce sabre de pain d'épices qu'un sabre de colonel.»

C'est de ce jour que date la fameuse amitié qui exista pendant dix-huit ans entre Napoléon, le jeune d'Avranges et Alexandre Berthier. Peut-être même, et sans que le major-général de l'armée s'en fût jamais douté, le souvenir de ce sabre de pain d'épices contribua-t-il à placer dans ses mains l'épée de vice-connétable, qu'au reste il était si digne de porter.

Quant à Talma, tout le monde sait avec quelle bienveillance et quelle générosité l'empereur le traita toujours. Plus d'une fois, en payant ses dettes, Napoléon acquitta celle que le commandant d'artillerie avait contractée jadis envers le grand acteur à l'égard de la pauvre marchande de pain d'épices du jardin des Capucines.

Maintenant reportons-nous à dix-neuf ans plus tard, c'est-à-dire au commencement de l'année 1813.

Un dimanche du mois de mars 1813, six semaines environ avant le départ de l'empereur pour cette malheureuse campagne de Saxe qui devait se terminer par le grand désastre de Leip-

zick, Napoléon passait en revue dans la cour des Tuileries les troupes qui devaient le lendemain même rejoindre la grande armée; et, malgré l'enthousiasme que sa présence faisait toujours éclater parmi les troupes, pour l'augmenter encore et stimuler davantage les sentimens de patriotisme dont elles paraissaient animées, l'empereur se fit amener le roi de Rome, et le prenant dans ses bras, parcourut les lignes des régimens en montrant son fils aux soldats. Ce fut alors comme un délire qui se manifesta par des vivats et des protestations dont la sincérité ne pouvait être suspectée, car il était facile de voir que ces cris partaient du cœur. Napoléon en fut profondément ému, et rentra au palais dans une disposition d'esprit dont plus d'un courtisan sut habilement profiter.

En traversant la grande galerie, encombrée ces jours-là de personnages de toutes sortes dans la hiérarchie civile et militaire, il caressait son fils, le couvrait de baisers et faisait remarquer à ceux qui l'entouraient l'intelligence précoce de cet enfant.

« Il n'a pas eu peur du tout », dit-il avec bonhomie à quelques officiers-généraux devant lesquels il s'était arrêté. « Il semblait deviner que tous les braves que je lui ai fait voir étaient de la connaissance de son *papa*. »

Puis il parla à ceux qui s'approchaient de lui pour quêter un regard ou une parole, tout en pinçant doucement le bout du nez de l'enfant, qu'il tenait toujours dans ses bras, ou en lui tirant les mèches de cheveux blonds qui s'échappaient de son petit béguin de velours vert parsemé d'étoiles d'or.

Apercevant son premier architecte confondu dans un groupe de membres de l'Institut, il fit quelques pas de ce côté :

« Eh bien ! monsieur Fontaine », lui demanda-t-il avec gaîté, « songez-vous à notre palais du roi de Rome ? Avance-t-il ? »

L'architecte s'inclina respectueusement en signe d'affirmative.

« Mon fils l'habitera un jour, » ajouta-t-il.

Et ses regards s'étant fixés sur l'enfant avec tout l'orgueil de la tendresse paternelle, il l'embrassa une dernière fois avec effusion et le remit aux mains de sa gouvernante. Mais en le voyant parcourir cette longue galerie d'un pas encore mal assuré, son front devint tout à coup soucieux, et lorsque l'huissier eut refermé les deux battans sur le jeune prince, Napoléon dit à demi-voix, après un soupir :

« Oui !... nous te bâtissons un beau palais !... Et s'ils nous accablent, cette fois, tu n'auras peut-être pas de chaumière. »

Ces paroles de l'empereur sont d'autant plus remarquables qu'elles semblaient être prophétiques. Cependant son visage reprit bientôt toute sa sérénité, et il commença de faire ce qu'il appelait *sa tournée*.

On sait qu'après les grandes parades, les officiers-généraux et les colonels des régimens qui avaient passé sous les yeux de l'empereur se réunissaient dans cette galerie, et que là Napoléon distribuait lui-même la part d'éloge ou de blâme aux chefs de corps dont les troupes avaient bien ou mal manœuvré. Cette fois il n'eut que des paroles flatteuses à adresser à chacun d'eux. A celui-ci il dit : « Je vous fais compliment sur le choix des hommes dont vous avez formé vos compagnies d'élite. » A un autre : « Vos officiers et moi nous nous sommes vus sur plus d'un champ de bataille. » A un quatrième : « Vos chevaux semblent avoir la même ardeur que leurs cavaliers ; c'est d'un heureux augure. » Puis avisant tout à coup à l'extrémité de la galerie, un jeune colonel de cuirassiers, il se dirige vivement de ce côté, et s'arrête en face de lui. Sa physionomie semble rayonner de joie.

« Bonjour, M. d'Avranges, lui dit-il avec un accent qui dut faire battre le cœur du jeune colonel ; je suis bien aise de vous voir ici avant votre départ. Comment se porte madame votre mère ? »

Napoléon avait tenu la promesse qu'il avait faite au jeune d'Avranges dix-neuf ans auparavant. Dès l'âge de 17 ans, ce jeune homme était sorti du Prytanée français pour rentrer dans une école militaire où il était resté deux ans ; et avec l'épaulette de lieutenant il avait fait dans un régiment de cavalerie les campagnes de Prusse et de Pologne. A Wagram, où il s'était particulièrement distingué, d'Avranges avait été décoré et nommé capitaine sur le champ de bataille. Avant l'expédition de Russie, il était déjà chef d'escadron ; au retour de cette désastreuse campagne, l'empereur l'avait nommé colonel et de plus officier de la Légion-d'Honneur. Il avait à peine 28 ans ; mais il est juste de dire que malgré les services éclatans du jeune d'Avranges, le souvenir que Napoléon en avait conservé, joint à sa parenté avec le prince de Neuchâtel, avait peut-être un peu contribué à ce rapide avancement, qui n'était pas sans exemple à cette époque.

A la question de l'empereur, le jeune d'Avranges, baissant modestement les yeux, répondit :

« Sire, ma mère est bien âgée ; cependant sa santé est assez bonne pour lui permettre d'aller chaque jour adresser au ciel des vœux sincères pour le bonheur de votre majesté et la gloire de ses armes.

— Je sais que madame d'Avranges est très pieuse ; je sais aussi qu'elle donne journellement à sa famille l'exemple des vertus et de l'obéissance qu'on doit au souverain qui se sacrifie pour le bonheur de tous... A propos, colonel, interrompit Napoléon d'un ton moins solennel et en changeant de manières et d'inflexion de voix, vous rappelez-vous encore notre première entrevue sur la place Vendôme ? Il y a long-temps de cela !

— Ah ! sire, le souvenir m'en est toujours présent à la mémoire.

— C'est comme à moi ; je n'étais alors que simple commandant d'artillerie, ajouta-t-il en hochant la tête ; tandis que vous aujourd'hui vous êtes colonel ; vous commandez, moi j'obéissais ; et cependant je n'étais guère moins âgé à cette époque que vous ne l'êtes à présent.

— Oui, sire, répliqua d'Avranges en souriant ; mais depuis, votre majesté a bien su rattraper le temps perdu. »

Cette réponse fit à son tour sourire l'empereur, qui reprit aussitôt :

« Ma foi, mon cher, j'espère que vous n'avez pas à vous plaindre non plus. Il est vrai que les temps sont bien changés ; mais on regrette toujours celui de sa jeunesse, celui où on *croquait* les sabres de pain d'épices, n'est-ce pas ? avait-il ajouté avec un coup d'œil significatif. Vous rappelez-vous celui que je vous donnai pour faire la paix, car nous nous étions un peu brouillés ?

— Ah ! sire je ne le *croquai pas*, je le conservai religieusement, je l'ai encore. »

Et comme en disant ces mots le colonel était vivement ému :

« Bah ! vraiment, dit l'empereur d'un ton de surprise et de ravissement tout à la fois, au moins n'est-ce pas de ce sabre-là que vous vous êtes si bien servi à la tête de votre escadron, à la Moscowa ?

— C'est vrai, sire, et cependant je l'ai emporté avec moi dans toutes mes campagnes.

— Eh bien ! colonel, si vous l'emportez encore, dit l'empereur avec un gracieux sourire, je souhaite bien sincèrement que vous le rapportiez de même au retour de celle-ci.

— J'ai fait le serment à ma mère de ne le quitter qu'avec la vie, reprit d'Avranges avec feu, et croyez-le, sire je tiendrai ma promesse. »

A ces paroles prononcées avec effusion, Napoléon regarda fixement M. d'Avranges, puis lui faisant de la main un petit salut, il passa outre en lui disant encore de cette voix qui allait au cœur :

« Adieu donc, colonel ; bientôt, je l'espère, nous nous reverrons. »

On sait le reste.

Emile Marco de Saint-Hilaire.
(*Le Siècle*).

MADAME DE MARCILLY.

— Tout ce que vous voudrez, madame ; mais, quant à moi, je ne saurais voir en quoi le courroux de M. de Morange est si déplacé.

— Vous n'y pensez pas, ma chère ! Battre l'abbé était déjà d'assez mauvais goût ; mais enfermer sa femme ! à Paris ! en l'an de grâce 1785 ! Allons donc ! cela n'est plus de mise : M. de Morange est un brutal, et voilà tout.

M. le marquis de Morange avait interrompu sa femme au milieu d'une conversation très intéressante avec un jeune abbé ; il avait souffleté l'abbé et envoyé madame la marquise aux Ursulines. Ce petit événement était depuis trois jours le sujet de toutes les conversations, et selon l'usage d'alors, on plaignait tout bas la femme, et l'on se moquait tout haut du mari.

Contredire l'opinion *reçue* est en tout temps un acte de courage : à cette époque, et dans ce qu'on appelait alors *le monde*, c'était héroïque. Mme de Marcilly avait eu pourtant cette témérité ; elle avait osé prendre devant quinze personnes le parti de M. de Morange, et venait de recommencer la discussion avec la vieille baronne de Luxeuil, qui la remenait chez elle, dans son *vis-à-vis*.

— J'en conviens, ma petite, disait madame de Luxeuil, vous avez admirablement prêché ce soir, et de façon à donner une aussi haute idée de votre vertu que de votre éloquence ; mais n'est-il pas un peu hardi de se mettre ainsi en avant ? Est-on bien sûr de n'avoir jamais besoin de l'indulgence du public pour son propre compte ? Qui peut dire que le diable ne le tentera jamais !... à moins d'avoir fait d'avance un pacte avec lui ?

Et vous-même, quels que soient les agrémens de M. de Marcilly...

— M. de Marcilly, madame, est un honnête homme qu'on doit respecter !...

— Et qui vous plaira toujours ? Tant mieux pour vous, ma toute belle ! mais tout le monde n'est pas aussi bien partagé. Toutes les âmes ne sont pas non plus également stoïques, et je sais de pauvres femmes à qui il ne profite guère de se dire tous les matins : *C'est celui-ci que je dois aimer, et non celui-là....* Souhaitez-vous que je lève la glace, mon ange ?

Cela signifiait : *Auriez-vous froid?* et *auriez-vous froid* devait se traduire par cette autre phrase : *Ne laissez donc pas* ainsi *trembler vos genoux !*

Si la scène que nous racontons avait eu pour théâtre un salon bien éclairé, et non l'intérieur d'une voiture, madame de Marcilly aurait eu bien plus de peine encore à dissimuler son émotion, car son visage, habituellement pâle, avait deux fois changé de couleur, et le battement tumultueux de son cœur la contraignit pendant quelques momens à garder le silence.

— Vous m'avez mal comprise, dit-elle enfin. Nos affections ne dépendent pas de nous, je le sais de reste. On aime qui l'on peut, madame, mais on trompe qui l'on veut ; et voilà justement ce que je reproche à madame de Morange. Elle n'a pas été seulement inconstante, elle a été hypocrite et perfide. Si M. de Morange s'était plaint de n'être point aimé, il eût été fort ridicule ; c'était à lui de savoir plaire ; mais il s'est plaint d'avoir été dupe, et en cela, madame, il était dans son droit.

— C'est-à-dire, s'écria la baronne, qu'une femme, à votre avis, doit commencer par prévenir...

— A mon avis, madame, une femme doit agir de telle sorte que le père de ses enfans ne soit jamais incertain.

Tout lecteur assez complaisant ou assez désœuvré pour aller jusqu'à la fin de ce récit, a le droit de savoir pourquoi madame de Marcilly s'était si vivement récriée, quand il avait été question des *agrémens* de son époux. M. de Marcilly n'avait pas encore tout à fait soixante ans. Il n'avait pas non plus tout à fait quatre pieds huit pouces de haut. Mais l'échelle de proportion admise, les différentes parties dont se composait sa petite personne étaient entre elles dans un rapport assez agréable, et autrefois, sous le règne de madame de Pompadour, quelques femmes de goût s'étaient aperçues qu'il avait un fort joli pied au bout de sa petite jambe, et une main délicate, blanche et potelée au bout de son petit bras. Etait-ce la conscience de ces avantages qui lui avait inspiré l'audace d'épouser à cinquante-quatre ans une jeune fille qui n'en avait pas dix-sept ? Des méchans l'avaient assuré ; des sots l'avaient seuls pu croire ; mais il y a bien des sots dans ce monde, et le mariage de M. de Marcilly avait généralement donné lieu aux interprétations les plus ridicules.

Madame de Marcilly n'avait pu long-temps partager l'erreur commune. Mariée non seulement contre son gré, mais en dépit de sa résistance, de ses supplications, de ses larmes, et par un de ces abus de la puissance paternelle si fréquens alors et si rares aujourd'hui, l'événement avait bientôt démenti ses craintes, et la conduite de M. de Marcilly avait été si réservée, si délicate, si pleine de convenance, de tact et de goût, qu'elle lui avait peu à peu pardonné son âge, et avait fini par trouver son nouvel état supportable, sinon délicieux. Puis, après quelques mois passés dans le monde, elle s'était expliqué l'empressement avec lequel son père, vieux et pauvre, avait saisi cette occasion inespérée d'assurer à sa fille un avenir honorable ; elle avait compris que si M. de Marcilly s'était ainsi dévoué à toutes les chances d'une union disproportionnée, c'est qu'il n'avait guère que ce moyen d'obliger un ami dans l'infortune et d'être utile à une jeune fille qui l'intéressait, sans offenser la fierté de l'un et la réputation de l'autre. A mesure enfin que les circonstances lui avaient révélé les qualités éminentes de M. de Marcilly, son esprit élevé, son âme noble et généreuse, son angélique bonté, elle lui avait rendu pleine et entière justice, et avait pour lui une reconnaissance vive et profonde, une confiance et un dévouement sans bornes, un respect qui allait jusqu'à la vénération. Malheureusement tout cela n'est pas de l'amour.

Voilà pourquoi elle s'était trouvée si faible contre les attaques de madame de Luxeuil. Depuis long-temps elle avait inspiré à M. de Nyon une passion profonde. Ce n'était pas le premier dont les vœux se fussent adressés à elle, mais les autres avaient d'abord exprimé leurs intentions, ou du moins laissé entrevoir leurs espérances, et elle les avait éloignés. M. de Nyon, tendre, discret, timide, avait au contraire pris autant de peine pour cacher les sentimens qu'il éprouvait que ses prédécesseurs pour manifester ceux que peut-être ils n'éprouvaient pas ; et l'amour, maladie contagieuse, s'était peu à peu communiqué de l'un à l'autre, probablement à l'insu de tous les deux. Lorsqu'enfin madame de Marcilly put lire dans son cœur, il était déjà trop tard et elle n'avait plus assez de force pour prendre une résolution décisive. Cependant elle résistait encore, elle se défendait de son mieux, mais en reculant, en s'affaiblissant par degrés, et déjà elle sentait vaguement que le jour de sa défaite viendrait tôt ou tard.

Il vint en effet. Mais, semblable au géant de la fable, sa chute lui rendit ses forces ; elle se releva avec toute l'énergie de son caractère, toute la puissance de sa volonté.

— C'en est fait, dit-elle à M. de Nyon. Je suis à vous, c'est assez dire que je ne peux plus être à un autre. Je n'ai jamais trompé personne et je ne commencerai pas par l'homme du monde que j'estime, que je respecte le plus.

— Adrienne...

— Il saura tout, vous dis-je ! Indigne désormais de vivre sous son toit, dans une heure je l'aurai quitté pour toujours.

— Que voulez-vous faire, ô ciel !

— Mon devoir.

— Mais, où irez-vous ?

— Ma tante, abbesse à Panthemont, ne m'y refusera point un asile. Dans trois jours... trois jours, entendez-vous ?... Venez me demander au parloir. Si je n'y suis plus, ne me cherchez pas. Si vous m'y trouvez... Vous me direz alors si j'ai eu tort ou raison de vous livrer ma destinée ; si je dois vivre ou mourir !

M. de Nyon voulut répliquer mais un coup d'œil de son étrange amante arrêta les paroles dans sa bouche, et fut le signal de son départ. Il s'éloignait à pas lents, et touchait déjà la porte, quand elle se leva tout à coup, arriva d'un seul bond jusqu'à lui, et l'entourant de ses bras tremblans : « Tu ne m'as point trompée, n'est-ce pas ? Tu m'aimes ! Oui ! oui ! j'ai cru et je croirai toujours en toi !... Adieu ! Je t'attends dans trois jours. »

Une heure après elle était à Panthemont.

M. de Marcilly rentra dans la soirée, et son valet-de-chambre lui remit le billet suivant, à demi effacé par des larmes :

« Je suis coupable envers vous : vous ne me »reverrez de ma vie. Si vous croyez devoir me »punir, on me trouvera chez ma tante : pendant »trois jours j'y attendrai vos ordres. Si le plaisir »de la vengeance est trop bas pour vous, oubliez »pour jamais celle qui ne vous oubliera point. »De loin comme de près mon vœu le plus ardent »sera pour votre bonheur... Hélas ! mon regret »le plus amer est de n'y avoir pu contribuer ! »

Tant de gens ont pu se trouver dans une situation analogue à celle de M. de Marcilly, qu'il serait, je crois, superflu de décrire en détail tous les sentimens qui l'agitèrent. Il était très attaché à sa femme, et ce fut sans doute un coup affreux pour lui que de perdre en un moment le bonheur dont il avait joui pendant six années ; mais son affection n'était point égoïste, et son âme était au dessus des petitesses de la vanité. Il avait aimé autrefois, et s'en souvenait encore ; et, comme l'a dit une femme illustre, *comprendre, c'est pardonner.* Assez éclairé d'ailleurs pour qu'aucun préjugé ne vînt mettre des bornes à sa générosité naturelle, son caractère sortit bientôt vainqueur de la lutte, et s'éleva beaucoup plus haut que sa position. Le troisième jour au matin, Adrienne reçut sa réponse ; la voici :

« A votre place, Adrienne, tout autre eût es»sayé de me tromper, et telle était en vous ma »confiance, que vous y auriez probablement réussi. »Vous avez dédaigné de le faire... Hélas ! mon »malheur serait moins cruel peut-être, si en vous »perdant je pouvais cesser de vous estimer. Me »venger ! vous punir ! et de quoi ? D'avoir donné »votre amour à qui l'a su mériter ? Je sais trop »qu'à mon âge il ne m'était plus permis d'y pré»tendre. Vivez donc heureuse avec l'homme que »vous avez choisi, et si vous quittez ce pays, »comme je le pense et vous le conseille, prenez »son nom ; je n'y mettrai point obstacle. Mais je »n'entends pas que vous soyez jamais à sa merci, »et vous recevrez demain le premier quartier »d'une pension de quinze mille livres, laquelle »vous sera toujours régulièrement payée. C'est le »tiers de mon revenu : je ferais mieux, sans les »obligations que m'impose mon état dans le monde. »Adieu donc, Adrienne ; puisqu'il le faut, adieu »pour toujours... à moins que vous n'ayez besoin »quelque jour d'un consolateur, d'un appui. Je »me croirais offensé cruellement si, dans ce cas, »vous vous adressiez à un autre. »

M. de Nyon trouva Adrienne baignée de larmes, et cette lettre à la main. — Tenez, lui dit-elle, et voyez ce que je vous ai sacrifié.

Il lut, il admira ; il pleura lui-même. — Vous le regretterez, Adrienne ?

— Cela dépendra de vous... Puis, se reprenant aussitôt : Non ! non ! jamais, n'est-ce pas ?

M. de Nyon fit le serment, et il tint parole. Retirés dans une habitation délicieuse à quelques lieues de Florence, ils jouirent durant sept années d'un bonheur qui eût été sans mélange si Adrienne avait pu oublier M. de Marcilly. Cependant la position de ce dernier s'était grandement modifiée. Il n'était resté étranger à aucun des graves événemens qui avaient transformé la France. Membre du parlement, et l'un des plus éclairés de sa compagnie, il fut comme Duval d'Esprémé nil, mais avec des vues plus élevées, l'instigateur des manifestations qui attirèrent à ce grand corps la disgrâce de la cour. Représentant de la noblesse aux états-généraux, il fut d'avis de la réunion des trois ordres, et, l'un des premiers, il en donna l'exemple. Puis il vota successivement toutes les grandes mesures qui assurèrent à la nation la liberté politique et l'égalité devant la loi. Mais, plus que personne, il honorait les vertus privées du monarque, et déplorait le fatal aveuglement qui lui avait fait une position si périlleuse ; et lorsqu'enfin les courtisans de la royauté eurent disparu, le roi malheureux et presque captif trouva tout à coup en lui un défenseur intrépide. Il fut un des agens de la fuite à Varennes : il mit son nom sur la liste des otages de Louis XVI, il protesta énergiquement contre l'attentat du 20 juin. Après le 10 août il fut enfermé à l'Abbaye.

Adrienne, qui voyait de loin se former l'orage, était à Genève depuis quelques semaines. Elle apprit l'arrestation de son mari le 24 août : elle arriva à Paris le 28. Elle avait exigé que M. de Nyon demeurât à Genève, jugeant avec raison qu'une femme qui voyagerait seule passerait partout plus librement. Elle était parente d'Hérault de Séchelles, et courut aussitôt chez lui. — Annoncez madame de Marcilly, dit-elle au valet d'antichambre. C'était la première fois depuis sept ans qu'elle se faisait appeler de ce nom.

— Vous, ma cousine ! bon Dieu ! est-ce donc une résurrection ?

— Trève de plaisanteries, mon cousin ; ce n'en est pas le cas. M. de Marcilly est arrêté : il me faut un permis pour entrer à l'Abbaye.

— Cela ne sera pas très facile peut-être ; mais j'essaierai : je verrai Danton. Revenez dans trois jours.

L'invasion subite des Prussiens avait exaspéré les passions populaires et donnait crédit aux bruits les plus extravagans. On parlait vaguement d'intrigues secrètes à déjouer, de complots à prévenir : tout se préparait enfin pour la catastrophe du 2 septembre. Madame de Marcilly comprit la nature du danger qui menaçait son mari, et aussitôt sa résolution fut prise. Au jour indiqué elle se rendit chez Hérault de Séchelles.

— Voici ce que vous m'avez demandé, lui dit-il ; mais cela ne vous servira qu'une fois, et je ne vous dissimule pas qu'après cette démarche vous serez vous-même horriblement compromise. Il y a aussi des femmes à l'Abbaye ! Vous en sortirez cependant; mais je vous conseille de quitter aussitôt Paris et même la France. Pourquoi ne retourneriez-vous point à Genève ?

— Je ne demande pas mieux.

— Eh bien ! voici un passeport qui vous y conduira sûrement; vous passerez sur la route pour un espion des affaires étrangères.... Mais que vous importe, pourvu que vous arriviez ? Adieu donc, cousine, et puissé-je vous revoir dans un moment plus calme !

Adrienne avait un domestique intelligent et fidèle ; elle lui donna ses ordres, prit rapidement toutes ses mesures, et se rendit à l'Abbaye. Dire ce qui se passa dans l'âme de M. de Marcilly lorsqu'il la reconnut, serait une tâche au dessus de nos forces; elle l'arrêta bientôt dans l'expression de sa reconnaissance.

— Nous nous reverrons plus tard ; mais il faut que sur-le-champ vous sortiez d'ici. Demain peut-être vous n'y seriez plus en sûreté. Moi, c'est différent ; je ne suis qu'une femme ; et d'ailleurs Hérault de Séchelles doit venir me réclamer : c'est convenu. Nous allons donc changer de vêtemens. Vous n'êtes pas plus grand que moi, vous portez comme moi de la poudre, et, grâce à la finesse de vos traits, quand vous aurez mon bonnet sur la tête, vous aurez tout l'air d'une femme. C'est ce qu'il vous faut. Mon domestique attend à la porte. Quand vous serez sorti, vous direz : Raymond ! Il vous donnera son bras, et vous vous laisserez conduire. Il y a chez moi une voiture de poste tout attelée qui vous mènera droit à Genève.

Tout cela s'exécuta, et le surlendemain, lorsqu'Adrienne, en culottes de satin noir et en robe de chambre, comparut devant le terrible tribunal qu'avait improvisé l'émeute, personne ne se doutait encore de la substitution.

— Ton nom, lui dit le président Maillard.

— Théodore Gabriel, comte de Marcilly.

— Drôle de voix, pour un comte !.... observa Maillard. Et qui t'a appris à te présenter devant un tribunal le chapeau sur la tête ?...

Un des hommes qui l'avaient amenée fit sauter le chapeau d'un coup de la pointe de son sabre, et les longs cheveux de madame de Marcilly se répandirent sur ses épaules.

— J'ai fait échapper mon mari, et j'ai pris sa place, dit-elle avec la plus grande simplicité. Prisonnier pour prisonnier, que vous faut-il de plus?

— Pas mal joué, ma foi ! pas mal joué, dit Maillard. Qu'en pensez-vous, citoyens ?

Une acclamation unanime témoigna de l'admiration générale, tant le courage et le dévoûment commandent impérieusement la sympathie.

— Citoyenne, ajouta gravement Maillard, le peuple français n'en veut point aux femmes. Tu as sauvé ton mari : une aussi bonne épouse ne peut être qu'une bonne Française : acquittée !

— Vive la république ! cria la foule ; et madame de Marcilly fut conduite hors de la prison au bruit des acclamations.

Elle courut à Genève ; mais la fatigue et des émotions trop violentes avaient épuisé les forces du vieillard, et elle n'arriva près de lui que pour lui fermer les yeux.

GUSTAVE HÉQUET.
(Courrier français.)

LE SINGE DE BIARD.

—

Au coin de la place Vendôme, noble encadrement du plus grand monument de l'empire, — de la Colonne — s'élève une maison surmontée du n° 8. C'est un de ces vastes hôtels qui sentent leur Louis XIV et dans l'ensemble duquel on trouve de la noblesse dès que l'on y met le pied. En effet, une large cour permet aux voitures de manœuvrer avec facilité ; un balcon de fer sert de rampe à l'escalier tout en pierre de liais et dont chaque marche reçoit à l'aise quatre personnes à la fois ; enfin, les appartemens, élevés comme dans les palais royaux ne ressemblent pas aux petites boîtes de pierre ou de plâtre dans lesquelles s'étiolent la plupart des Parisiens. — L'air et la lumière sont prodigués de toutes parts dans cet hôtel.

Donc, portez votre main sur la rampe de fer de l'escalier et montez ! montez jusqu'au dernier étage de la maison ! Ne craignez pourtant point trop la fatigue, car un large palier, d'étage en étage, un palier presque aussi grand qu'un appartement tout entier de la Chaussée-d'Antin, vous donnera du repos et la facilité de respirer à l'aise... Vous voici arrivés en face d'une galerie : tirez la sonnette. Une femme de chambre provençale vient ouvrir et vous salue avec cette bonhomie méridionale, vive, alerte et dévouée qu'on est si loin de trouver dans les domestiques corrompus de Paris... Elle vous introduit dans un immense atelier.

Voyez ! de riches tentures de brocart et de damas, d'une vigoureuse couleur lie de vin, retombent sur une tapisserie de cuir de Flandre, rehaussée de dorures en or. Un divan de même étoffe, surmonté d'un baldaquin royal, couronne ce divan tout couvert de moelleux coussins : une pendule de Boule, placée au dessus de la porte, sonne les heures avec un timbre puissant, pur et sonore ; des pavillons maritimes de toutes les nations se détachent sur les draperies mates qui retombent du plafond en plis immenses, et deux piédestaux soutiennent les bustes antiques de l'Apollon et de la Diane. Puis ce sont des études faites par l'artiste dans les diverses contrées du monde qu'il a parcourues, et il les a parcourues presque toutes. Puis, mille objets rares, curieux, inouis qu'il a rapportés de ces mêmes contrées : la nacelle d'un Esquimaux étroite, pointue et taillée en poisson ; des vases orientaux; des coiffures de plumes achetées sur les côtes de l'Afrique ; des verroteries qui ont paré les noires épaules d'une négresse. Ces armes ont appartenu à un des héros de Walter Scott, et, pour les posséder, l'artiste, alors pauvre et inconnu, s'est astreint durant huit jours aux privations les plus pénibles ! Ce cangiar est le don hospitalier d'un habitant d'Alexandrie ; ces palmiers arrivent de la Calabre ; et voici des banderoles aux mille couleurs qui se sont nouées autour de la taille souple et brune d'une jeune Indienne. Pour tout décrire, pour tout énumérer seulement, la faconde du plus habile commissaire priseur ne suffirait pas. Or comme je ne suis point, hélas ! commissaire priseur, vous me permettrez de ne point étendre plus loin ma description, car il faudrait parler encore de bahuts du quinzième siècle, d'armes arabes, de flèches et de carquois du Congo, de pipes turques, d'épées chevaleresques et de mille autres trésors des temps anciens et des pays éloignés, recueillis par le jeune, infatigable et célèbre maître du logis, Auguste Biard... Auguste Biard, peintre du poétique tableau du *Désert*, du *Combat contre les ours blancs* et de cent œu-

vres dramatiques ou plaisantes, puissantes ou folles, toutes marquées au sceau le plus vrai, le plus digne et le plus heureux du talent et de l'art.

L'atelier de Biard sert de point de réunion à de nombreux amis qui l'aiment tendrement et qui recherchent sa causerie fine, piquante, méridionale, dans laquelle il a toujours mille aventures étranges et attachantes qui lui sont survenues dans les voyages auxquels, tout jeune qu'il est, il a consacré vingt années de sa vie. Sorti à dix ou douze ans de la maison paternelle, tour à tour la mer du Nord et l'Orient, l'Espagne et l'Italie, la Grèce et l'Ecosse, la Hollande et l'Afrique l'ont vu mousse, écrivain, officier de marine, artiste d'abord, pauvre et inconnu, puis riche et célèbre : toujours jeune, gai, entreprenant, aventureux, heureux et aimé, se gagnant tous les cœurs, du premier abord, par sa belle et régulière physionomie, moins encore que par la franchise de son caractère loyal.

Donc, on trouvera chez lui des officiers de marine, des compagnons d'armes, des artistes, des écrivains, ses compagnons de renommée et ses rivaux de talent ; des médecins, des acteurs, des savans. Aussi la conversation va d'un problème de mathématique à une aventure de navigation, d'un cas curieux de pathologie à une anecdote de coulisse, d'un tableau à un progrès de la chimie, d'un calembourg bouffonnement bête à quelque discussion de vaste portée.

L'un des plus assidus et des plus spirituels visiteurs de Biard est un vieux savant, jeune malgré ses soixante et dix ans, aimable malgré une érudition sans exemple ; chacun l'a nommé rien qu'à l'énumération de ces deux qualités :

— Messieurs, nous disait-il par un après-midi que les flaneurs abondaient dans l'atelier de Biard, non sans tousser un peu de la fumée de nos cigarettes que nous nous étions empressés d'éteindre à son arrivée ; messieurs, aujourd'hui vous remettez tout en question, et rien ne se trouve à l'abri du paradoxe et du doute, rien, pas même ce que l'on avait été élevé à regarder comme des chefs-d'œuvre admirables. On craint à chaque instant de voir détruire les traditions les plus charmantes et les plus précieuses. Que l'on prenne au sérieux cette monomanie destructive, il faut renoncer à toute idée reçue, à toute croyance établie, et ne plus avoir foi que provisoirement dans la bonté de Henri IV et dans la férocité maniaque de Caligula. Je m'attends à voir Lucrèce perdre sa réputation de vertu, et infailliblement Mucius Scevola sera, l'un de ces jours, déclaré traître à la patrie.

» Si l'on sape ainsi les grandes bases sur lesquelles repose l'histoire, je vous laisse à penser du cas que l'on montre pour les faits anecdotiques. Adieu à ces légendes naïves qui se racontaient depuis des siècles ! L'épée de Damoclès devient une plaisanterie absurde ; Diogène n'a jamais demandé pour toute faveur à Alexandre de ne pas lui ôter son soleil, et le chien de Montargis devient une pure invention, indigne d'être mentionnée, même dans les recueils d'*Anas* ; jamais la fidèle bête n'a existé ; ou bien si le combat a eu lieu entre elle et le chevalier Macaire, le chevalier Macaire est resté vainqueur... Une telle Saint-Barthélemi des idées reçues devient fort embarrassante, et pour le peu qu'elle continue, Dieu veuille qu'elle n'aille point toutefois jusqu'aux sciences mathématiques : car si l'on se trouvait réduit à ne plus croire que le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite et que deux et deux font quatre, cette innovation jetterait singulièrement de confusion dans le monde. Et cependant j'ai peur qu'on en arrive là ; il ne reste guère plus que cela, sinon à détruire, du moins à attaquer.

» Ce qu'il y a de plus fâcheux c'est que ce parti pris de dénigration du passé, ce *delenda est Carthago !* de toute croyance héréditaire gagne du journalisme aux lecteurs. Le public se laisse aller naïvement aux abus d'esprit des écrivains, les prend au sérieux et finit par les imiter. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il y a peu de jours des personnes de beaucoup de bon sens se sont mises à révoquer en doute l'histoire de l'araignée de Pélisson ; chacun renchérissait d'incrédulité sur son voisin. J'ai vu le moment où la captivité de Pélisson lui-même et jusqu'à Louis XIV allaient être démontrés des erreurs historiques.

» Comme cette histoire de l'araignée m'avait toujours beaucoup amusé et qu'on venait de me la gâter, je m'en revenais chez moi avec la mauvaise humeur d'un homme qui a perdu un bijou auquel il attachait du prix, lorsque je me trouvai face à face avec un vieux savant de mon âge et de mes amis. C'est un de ces hommes que l'on peut interroger comme une véritable encyclopédie, qui sait immensément de choses et qui cite une date et un auteur à l'appui de tout ce qu'il sait. Je lui fis part de la mauvaise humeur dans laquelle m'avaient jeté les paradoxes que je venais d'entendre et l'anxiété à laquelle ils me réduisaient. Mon savant sourit, passa son bras sous le mien et me conduisit dans sa maison, vaste bibliothèque remplie de livres depuis le rez-de-chaussée jusques aux combles. Il me conduisit dans son cabinet : là, au fond d'une armoire précieusement fermée, dont il tira la clé de sa poche, il prit un petit manuscrit relié en chagrin avec des fermoirs et des coins de cuivre et me montra sur le papier jaunâtre une date : 1662. Après cette date venaient quinze ou vingt pages écrites en Allemand.

» — Ce registre, me dit-il, contient les rapports écrits chaque jour par un espion allemand placé près de Pélisson, durant la captivité de ce dernier, pour tâcher de capter sa confiance et de s'emparer des secrets du secrétaire courageux et fidèle de Fouquet. J'ai acheté ce précieux document historique, en 1793, d'un ouvrier qui l'avait ramassé dans le pillage que l'on avait fait des archives de la police. Ecoutez, je vais vous traduire les premières pages qui parlent précisément du fait dont vous avez tout à l'heure entendu contester l'authenticité ; je traduis littéralement :

« J'ai été ce matin (14 juin 1662) introduit dans » le cachot de M. Pélisson. Je l'ai trouvé enveloppé » dans son manteau, tâchant de se soustraire au » froid et marchant vite dans ce petit espace qui » n'est pas chauffé. Quand j'entrai, il me regarda » des pieds à la tête avec attention : « Bonjour, » » lui dis-je en allemand. Il me répondit par un si» gne de tête et continua sa promenade sans me » prêter plus d'attention.

» Au bout d'une heure, le soleil vint jeter quel» ques rayons à travers les barreaux, et cela parut » causer beaucoup de joie à M. Pélisson qui se dé» pouilla de son manteau, prit sa chaise et alla s'as» seoir à l'endroit où venait frapper le soleil. Au » bout d'un quart d'heure, je l'entendis soupirer et » le vis se lever et rejeter son manteau, car le » soleil avait disparu. Alors il alla prendre, dans » le coin le moins éclairé de la chambre, un bocal » de verre blanc assez large, et il le plaça sur la » chaise qu'il venait de quitter. Après quoi il tira un » morceau de sucre de sa poche, le mouilla légère» ment et en frotta le bord du soupirail. Bientôt » quelques mouches vinrent se placer dans cet en» droit de la pierre ; il les attrapa une à une, les » plaça dans une petite cage, comme les enfans » en fabriquent avec un bouchon et des épingles, » et garda un des insectes, qu'il prit par l'aile et » promena autour du bocal. Je vis alors une grosse » araignée noire se lever dans le vase de verre et » suivre lentement la mouche avec nonchalance.

» Quand il se fut amusé quelque temps de ce » jeu, M. Pélisson siffla d'une certaine façon et » plaça dans le bocal une petite échelle fabriquée » avec des morceaux de bois détachés, je pense, » d'un balai de bouleau. Aussitôt l'araignée s'élan» ça d'un bond sur l'échelle, grimpa sur le bras de » M. Pélisson et se mit à poursuivre avec une ar» deur incroyable la mouche que le prisonnier lui » montrait sans la lui laisser saisir. Il finit pour» tant par laisser l'insecte dévorer sa proie ; après » quoi l'araignée redescendit sur sa toile, et il remit » le bocal dans le coin où il l'avait pris.

» Le 17 juin, conformément aux instructions de » M. le gouverneur, qu'il fallait ôter à M. Pelisson » un divertissement qui ne lui laissait pas assez » l'ennui de la prison et ne le réduisait pas à » n'avoir d'autre ressource pour se distraire que » de causer avec moi, j'ai profité du sommeil du » prisonnier pour me glisser près du bocal où se » trouvait l'araignée et tâcher de m'en emparer. » Mais en mettant la main dans le vase, je sentis » que je brisais plusieurs petits fils, et qu'il était » impossible de tuer l'insecte sans laisser des traces » irrécusables de mes efforts pour la saisir. Je ré» solus donc d'user de finesse et de le tuer d'une » autre manière. Je me couchai juste à l'endroit où » j'avais vu, la veille M. Pélisson placer le bocal pour » s'amuser du manége de l'araignée, et il lui fallut » le lendemain à l'heure ordinaire renoncer à son » plaisir habituel ou mettre la chaise tout près de » moi. Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il » prit une mouche dans la cage de bouchons, la » fit désirer comme la veille quelque temps à l'arai» gnée, et finit par la lui donner. Je profitai de » l'instant où l'insecte rentrait dans le bocal, et fei» gnant de m'éveiller, je renversai en étendant les » bras la chaise et le vase, qui se brisa en cent mor» ceaux. M. Pélisson jeta un cri, me repoussa ru» dement et se mit à regarder à terre avec le té» moignage d'une grande tristesse et d'une crainte » extrême. Il répétait le cri par lequel il appelait » d'ordinaire son araignée ; il soulevait soigneuse» ment chaque morceau de verre afin de s'assurer » que l'insecte ne se trouvait pas blotti dessous. » Mais j'avais vu l'araignée se sauver dans un coin » du cachot, et sans faire semblant de rien, je me » levai et l'écrasai. Mon mouvement n'échappa » point à M. Pélisson, qui se jeta sur moi, la main » haute pour me frapper ; mais il s'arrêta tout à » coup :

— Vous avez fait une mauvaise action, me dit-

»il en allemand ; j'aimerais mieux que vous m'eus-»siez cassé une jambe.

»Depuis lors, il ne m'a pas adressé une seule »parole, et il resta enveloppé dans son manteau, »triste et immobile. »

— Eh bien ! nous dit le vieillard, ces documens sont-ils précis, et croyez-vous qu'il vous soit permis de croire à l'existence de l'araignée apprivoisée de Pélisson ?

— Sans doute, lui répondis-je ; mais ma conversion empêchera-t-elle les autres de révoquer en doute ce fait ? A quoi sert une croyance que l'on a seul et que ne partage personne ?

Il sourit, ôta ses lunettes, les remit silencieusement dans sa poche, nous fit un profond salut et se disposait à sortir de l'atelier, quand Biard le rappela :

— Docteur, lui dit-il, j'ai aussi mon araignée ; permettez-moi de vous la présenter.

Il sonna. Mariette, la bonne provençale, accourut.

— Envoyez-moi, dit l'artiste, envoyez-moi Mouniss.

Un instant après, un des plis de l'immense rideau qui ferme l'atelier se souleva, et l'on vit paraître une petite créature, haute de dix-huit pouces tout au plus.

Au premier aspect, l'œil déconcerté se demandait avec inquiétude ce que pouvait être un pareil nain, car l'avorton qui venait d'entrer présentait en petit toutes les apparences d'une créature humaine. Il marchait sur ses pieds de derrière et portait un vêtement de groom fort élégant, ma foi ! la culotte et les guêtres de velours épinglé, le gilet rouge à boutons d'or, la livrée bleue, chamarrée de galons resplendissans sur toutes les coutures. Puis sous son chapeau à trois cornes se montrait un visage étrange, sans pareil, sans exemple. Le front, sillonné de rides et de plis comme celui d'une vieille femme septuagénaire, surmontait deux petits yeux vifs, mobiles à l'excès ; tandis qu'au dessous d'un nez camard s'ouvrait une bouche fendue jusqu'aux oreilles et dont les lèvres roses laissaient voir une double rangée de jolies petites dents blanches. Debout quelques instans près de la porte, il salua par un mouvement brusque du bras et de la main qui lui fit soulever son chapeau sans l'ôter tout à fait. Ce devoir de civilité rempli, il se tourna pour attacher ses yeux sur les yeux de son maître. Le mouvement qu'il fit laissa voir une énorme queue qui sortait de dessous les basques de la livrée, et l'on constata que Mouniss n'était pas un homme réduit à l'état de miniature, mais bien un singe de la famille appelée capucin, et dont un caprice d'artiste avait rasé le visage et peint les joues.

Vous pouvez juger des éclats de rire qu'excita dans l'atelier la présence inattendue de ce gnome, génie familier, serviteur mystérieux du magicien qui l'habite. Mouniss reçut gravement cette bordée d'hilarité, en homme, en singe, veux-je dire, qui la dédaigne. Puis tout à coup, avisant, sur la chaussure du vieux savant qui tout à l'heure avait conté l'histoire de Pélisson, une large tache de boue, il courut saisir une petite brosse, enfourcha le pied du vieillard et se mit bravement à frotter la tache jusqu'à ce qu'elle eût tout à fait disparu et que le cuir eût entièrement repris son brillant. Après quoi, il se mit élégamment à lécher ses petites mains, auxquelles étaient demeurées attachées de parcelles sucrées de cirage.

Tandis que l'on s'émerveillait de l'adresse du petit décroteur, deux jolies petites mains blanches, celles de l'ange à chevelure blonde qui semble venu des cieux pour veiller sur l'artiste et répandre sur son front les mystérieux parfums de l'inspiration, pour le soutenir dans les découragemens, pour le consoler dans les chagrins, deux jolies mains, mignonnes et belles à faire envie aux Hébés de Canova, se posèrent sur les touches du piano. Alors Mouniss jeta loin de lui la brosse, saisit un triangle et se mit à frapper sur l'instrument sonore de manière à marquer la mesure avec beaucoup de précision, je vous l'assure. Puis, sur un geste de la musicienne, il jeta le triangle, l'échangea contre un tambour de basque et se mit à balancer gracieusement en l'air les grelots de ce nouvel instrument. Il fallait le voir, de sa petite main velue, frapper la peau de ce tympanum grec, suivre la marche de la valse et se livrer à cent minauderies réjouissantes et devant lesquelle n'eût pas résisté la gravité de Caton l'ancien. Que vous dirai-je encore ? Mouniss joua de la guitare, Mouniss fit des armes, Mouniss prit des pinceaux, grimpa sur une chaise, se hissa devant un chevalet et fit un tableau, glorieux amas de couleurs entre-choquées et stupéfaites de se rencontrer les unes à côté des autres. Son maître lui jeta un sou, et Mouniss fourra le sou dans sa poche avec le soin qu'un avare mettrait à recueillir une pièce d'or. Enfin las de déployer un si grand nombre de talens divers, il alla se blottir sur les genoux de sa maîtresse, où il s'endormit bientôt d'un sommeil profond.

— Mouniss, nous dit Auguste, Mouniss, que vous venez de voir aujourd'hui pour la première fois, est pourtant un de mes vieux amis. Il y a deux jours, le hasard, après bien des épreuves et une longue séparation, nous a réunis l'un à l'autre d'une manière qui certes ne manque pas de romanesque.

— Contez-nous cela ! Tel fut le chœur de sollicitations qui répondit à cette parole du peintre.

Sans quitter sa palette, et tout en continuant à ébaucher la figure qu'il peignait, il nous dit :

« Vous connaissez tous ma vie aventureuse : pauvre enfant jeté dans les agitations les plus romanesques ; tour à tour enfant de chœur, musicien, dessinateur de papier peint ; tantôt riche et tantôt pauvre, jamais paisible et sans soubresauts de fortune, je finis par m'embarquer à bord d'un bâtiment avec l'épaulette d'officier, et un voyage de long cours me fit parcourir des mers immenses. Or un jour que nous étions descendus sur les côtes d'Afrique pour remplir d'eau nos tonneaux vides, j'aperçus sur un cocotier un singe qui sautait ou plutôt qui volait d'arbre en arbre et semblait tenir un paquet dans ses bras. J'armai mon fusil, je visai le singe, le coup partit, et une seconde après une pauvre guenon tombait à mes pieds, expirante et un petit singe dans ses bras.

»Faut-il vous l'avouer ? en tuant cette caricature de notre espèce, il me semblait que j'avais tué plus qu'un animal ordinaire ; je sentis presque des remords dans mon cœur, et je jurai sur le cadavre de la mère de devenir le père de l'orphelin. »

Sans le scintillement railleur qui rayonnait vivement à travers les paupières de l'artiste, on aurait presque pu prendre ces paroles au sérieux, tant il les disait gravement.

« Je pris donc le petit singe, je le baptisai du nom de Mouniss et je rejoignis le bâtiment avec ce nouvel hôte, que j'installai dans ma cabine et confiai aux soins sépéciaux d'un mousse.

» A bord, où les sujets de distraction n'abondent guère, l'arrivée d'un singe était un événement qui ne pouvait manquer de produire une vive et joyeuse sensation. De son côté Mouniss, le lendemain de son arrivée parmi nous, semblait y avoir passé toute sa vie, tant il se montrait confiant, gai, hardi et j'ajouterai même effronté : il grimpait sur les cordages, sautait sur l'épaule des matelots, tirait les cheveux aux mousses, venait prendre place à la table des officiers quand l'heure des repas arrivait et ne dédaignait pas en outre de voler aux gens de l'équipage des bribes de biscuit et de viande. Vous dire tous les tours mauvais ou plaisans qu'il fit à chacune des personnes du bord me tiendrait des heures entières. J'étais le seul qu'il respectât, par cette raison bien simple que j'étais le seul qui lui parlât en maître et dont le fouet vînt de temps à autre réprimer ses penchans à faire le mal.

»Près d'une année s'écoula de la sorte, durant laquelle la taille de Mouniss prit un développement merveilleux, grâce à la température méridionale des mers dans lesquelles nous naviguions. Enfin nous mîmes à la voile pour Marseille ; nous descendîmes à terre, avec Mouniss bien entendu, et à quelques jours de là le contre-amiral nous passa en revue.

»Quand le commandant du bord lui présenta chacun des officiers en les désignant par leur nom et que mon tour fut venu, l'amiral me demanda :

» — Êtes-vous parent, monsieur, d'un peintre nommé Biard et qui cette année a obtenu à l'exposition du Louvre la grande médaille d'or ?

» A ces mots, mon cœur battit avec violence, car avant de quitter la France j'avais laissé à un de mes amis un tableau peint dans un moment de loisir, et je l'avais chargé de l'envoyer à tout hasard au jury chargé de l'admission des tableaux au Salon.

» — Quel est le sujet de ce tableau ? mon amiral.

» — Des sorcières.

»Je faillis tomber de mon haut..... Ce tableau était le mien.

» — C'est moi ! moi ! m'écriai-je éperdu de joie et plus encore de surprise.

»L'amiral me félicita, et quelques semaines après j'arrivai à Lyon, libre de la profession militaire, devenu artiste et mon singe sur mon épaule.

»Après avoir séjourné quelque temps en province, je partis pour Paris, léger d'argent et plein d'espérance pour l'avenir. Je laissai Mouniss à un de mes amis, car un singe m'aurait singulièrement gêné dans ma petite et unique chambre. Bien du temps, bien des événemens, bien des changemens dans ma position survinrent, durant lesquels l'ami auquel j'avais confié mon singe entreprit un long voyage. Bref, je n'entendis plus parler de Mouniss, et j'ignorais ce qu'il était devenu, lorsqu'il y a deux jours, en revenant chez moi, je me vis accoster par un petit Savoyard qui me demanda l'aumône. Tandis que je fouillais

dans ma poche pour y puiser quelques pièces de monnaie, le singe qu'il tenait enveloppé dans sa veste me regardait d'une manière étrange... Tout à coup il se débat, s'arrache des bras du Savoyard, me saute au cou, se met à proférer un petit cri plaintif et mélodieux, et me prodigue les caresses les plus affectueuses... C'était Mouniss.

» Quand le Savoyard stupéfait voulut reprendre son singe, rien ne put détacher de moi le pauvre animal, et je me sentais moi-même trop ému de la reconnaissance pour me séparer ainsi de la fidèle bestiole. Trois pièces d'or passèrent de ma poche dans la poche du petit Savoyard, et Mouniss, amené dans mon atelier, échangea sa robe de drap rouge et son ignoble bonnet crasseux contre la livrée que vous voyez. Il exerce près de nous les agréables talens qu'il doit au Savoyard, son instituteur, mange comme quatre, et a pris pour ma femme l'affection la plus vive. Enfin des habitudes gamines qu'il avait à bord, il ne lui reste plus qu'une très-vive propension à tirer la queue de mon petit chien La Poune, et à se venger, en le tourmentant, de la faveur dont le roquet jouit au logis. »

Je vous laisse à penser si chacune des personnes qui avaient entendu cette histoire prodiguèrent les caresses et les bonbons à Mouniss.

Hélas! ces caresses ne lui furent que trop fatales. Mouniss se bourrait de bonbons du matin au soir ; Mouniss, qui prenait place à table à côté de son maître, se gorgeait de viande, buvait du vin et se montrait fort satisfait de savourer un verre d'eau-de-vie. Souvent même, il ouvrait l'armoire où se trouvaient renfermées les liqueurs, débouchait les bouteilles, et buvait de manière à s'enivrer. Il fallait le voir alors, la démarche chancelante, l'œil brillant, les bras avinés, se livrer à mille extravagances dont eût rougi même un invalide pris de boisson. Mais bientôt une pareille intempérance lui causa des symptômes de toux; puis des coliques violentes se déclarèrent, et Mouniss rendit le dernier soupir malgré les soins de deux célèbres médecins. Il ne reste plus aujourd'hui de la pauvre et fidèle bête que le portrait qu'en publie le *Musée* et une peau bourrée, destinée à prendre place près du bocal qui contient un caméléon, jadis, lui aussi, l'ami et le serviteur de Biard.

Peut-être un jour vous conterai-je la vie et les aventures du caméléon.

S. Henry BERTHOUD.

(*Musée des Familles.*)

ACADEMIE DES SCIENCES.

Séance du 15 juillet.

Tout le monde a entendu parler du ravage exercé il y a quelques temps, par l'un de ces grands orages qui ont parcouru la France entière, sur le parc de Chatenay, situé à six lieues de Paris, entre Ecouen et Louvres; nous n'avions accueilli qu'avec beaucoup d'hésitation le récit que l'on nous en avait fait, et dont nous avons publié un extrait abrégé. Il ne s'agissait de rien moins en effet que d'un grand et beau parc entièrement bouleversé, que d'arbres déracinés, de toitures enlevées, de murs renversés, enfin d'un château avec sa ferme et toutes ses dépendances à moitié détruit par la violence de l'ouragan et la lutte des élémens déchaînés auxquels le parc de Chatenay avait servi de champ de bataille.

Une trombe fondant tout à coup des hauteurs de l'atmosphère sur le côteau et les belles plantations qui l'entouraient, avait arraché, comme en se jouant, des arbres demi-séculaires, les avait tantôt brisés comme des allumettes, tantôt tordus sur eux-mêmes, ou bien les emportant dans sa course vagabonde avec tout ce qu'elle rencontrait sur son passage, chariots, bestiaux, toitures, poutres, etc., les avait rejetés à plusieurs centaines de mètres du lieu où ils étaient solidement implantés dans le sol; des tuiles, des pierres, lancées comme par la poudre à canon, avaient traversé des cloisons et des portes, ou s'étaient enfoncées profondément dans la terre; enfin, le ciel et la terre, les eaux et le feu des nuages, semblaient s'être un moment confondus et avaient englouti dans leur vaste tourbillon les productions du sol et des ouvrages de l'homme.

Eh bien! tout ce récit pour lequel nous avons eu besoin des attestations les plus dignes de confiance, était encore au-dessous de la vérité; et aujourd'hui que le désastre du parc de Chatenay, que cette espèce de chaos qui a tout à coup succédé à ces plantations si belles et si régulières, à ces constructions si solides et si bien entretenues, sont visités de dix lieues à la ronde et deviennent un but de promenade pour les oisifs et les curieux de la vallée de Montmorency; il n'y a plus moyen de douter des effets produits par ce singulier et redoutable phénomène atmosphérique qui paraît être une véritable trombe.

La destruction de la terre de Chatenay devient d'ailleurs en ce moment la matière d'un procès entre le propriétaire et la compagnie d'assurances contre les pertes causées par les orages, la grêle, les inondations et autres catastrophes célestes; la compagnie prétend qu'elle n'a garanti que des effets des orages, et que par orage on entend non pas une trombe, mais un phénomène où la foudre joue le principal rôle; de là recours à M. Arago pour savoir si une trombe doit être rangée parmi les orages ou non.

M. Arago a renvoyé les consultans au physicien qui s'occupe avec le plus de suite et de succès en ce moment de tout ce qui concerne l'électricité atmosphérique, et M. Peltier a été nommé arbitre afin de visiter les lieux et de décider sur le terrain si les dégâts de Chatenay doivent être attribués à l'action du fluide électrique.

C'est hier que cette visite a eu lieu, et M. Peltier a rendu compte aujourd'hui de ses observations à l'Académie, sous le point de vue scientifique, et laissant de côté, bien entendu, toute la question du procès.

Voici ce que raconte M. Peltier :

« J'ai visité hier la commune de Chatenay, canton d'Ecouen, département de Seine-et-Oise, et j'ai étudié les désastres qu'elle a éprouvés le 18 juin dernier, par l'effet d'une trombe qui s'est formée à l'extrémité de la plaine dominant au sud la vallée de Fontenay-les-Louvres. Accompagné de M. Hérelle, propriétaire du château de Chatenay, dont le parc a été si horriblement dévasté, et de M. Bouchard, ancien élève de l'Ecole polytechnique, d'une grande instruction, entouré de tous les renseignemens que me fournissaient les témoins oculaires, les habitans de Fontenay et de Chatenay, j'ai suivi sur le terrain l'origine de la trombe, sa marche, ses déviations, ses effets et sa terminaison. J'ai interrogé toutes les personnes signalées comme ayant vu et suivi des parties plus ou moins étendues de ce météore destructeur. J'ai eu des témoins pour chacun des faits particuliers, pour chacune des apparences que présentait la trombe, relativement à la forme des nuages qui la constituaient, aux vapeurs qui en sortaient, aux flammes ou globes de feu qui l'accompagnaient, enfin aux tourbillons de poussière qui s'élevaient de la terre, et liaient ainsi le bas du cône au sol. Aidé des lumières de M. Hérelle, de celles de ses fils et de M. Bouchard, qui suivait avec moi la marche de la trombe, je crois être en mesure de faire une relation exacte et détaillée du météore qui a dévasté Chatenay, de pouvoir indiquer la cause de sa formation, de sa marche et de sa terminaison, enfin, je crois pouvoir dire ce qu'était la trombe de Chatenay, n'osant encore dire ce que sont les trombes en général, et quelles sont leurs causes communes. Je me réserve de rechercher les descriptions des principales trombes, et de juger alors si les causes sont diverses, ou si toutes peuvent être ramenées à la cause naturelle et toute simple qui a produit celle-ci.

» Je ne puis donner aujourd'hui qu'une relation sommaire de ce grand phénomène. Dès le matin, un orage s'était formé au sud de Chatenay, et s'était dirigé, vers les dix heures, dans la vallée située entre les collines d'Ecouen et le monticule de Chatenay. Les nuages étaient assez élevés, et, après s'être étendus jusqu'au dessus du village, ils s'arrêtèrent. L'orage paraissait stationnaire et semblait devoir se résoudre dans la plaine à l'ouest, ne couvrant Chatenay que par son extrémité est. Le tonnerre grondait, et ce premier orage suivait la marche ordinaire, lorsque vers midi un second orage venant également du sud, et marchant assez rapidement, s'avança vers la même plaine et le même monticule. Arrivé à l'extrémité de la plaine au-dessus de Fontenay, en présence du premier orage qui le dominait par son élévation, il y eut un temps d'arrêt à distance, qui laissa un instant les témoins de cette scène incertains sur la direction nouvelle que le second orage serait obligé de prendre. Il est évident que, puisque les deux orages se tenaient ainsi en respect, c'est qu'ils se présentaient l'un à l'autre par leurs nuages chargés de la même électricité, qu'ils agissaient l'un sur l'autre par répulsion, et qu'il devait en naître une nouvelle direction et des combats dans lesquels les accidens de terrain joueraient un grand rôle. Jusque là, le tonnerre s'était fait entendre dans le second orage, lorsque tout-à-coup un des nuages inférieurs s'abaissant vers la terre, se mit en communication avec elle, et toute explosion parut cesser. Une attraction prodigieuse eut lieu; tout les corps légers, toute la poussière qui recouvraient la surface du sol s'élancèrent vers la pointe du nuage; un roulement continuel s'y faisait entendre, de petits nuages voltigeaient et tourbillonnaient autour du cône renversé, et montaient et descendaient rapidement. Un observateur intelligent, M. Dutour, étant parfaitement placé, vit le cône terminé à sa partie inférieure

par une calotte de feu, tandis que le berger Olivier, qui était sur les lieux mêmes, mais enveloppé dans le tourbillon de poussière, ne put rien voir de semblable. Les arbres placés au sud-est de la trombe, dans la moitié nord-ouest qui la regardait, ont été violemment arrachés; ceux de l'autre moitié n'ont pas été atteints et ont conservé leur état naturel. Les portions atteintes ont éprouvé une altération profonde dont nous parlerons tout-à-l'heure, tandis que les autres portions ont conservé leur sève et leur végétation. La trombe descendit dans la vallée à l'extrémité de Fontenay, vers des arbres plantés le long d'un ruisseau sans eau, mais encore humide; puis, après avoir tout brisé et déraciné elle traversa la vallée et s'avança vers d'autres plantations d'arbres à mi-côte qu'elle détruisit également. Là, la trombe s'arrêta quelques minutes, comme incertaine de sa route; elle était parvenue au-dessous du premier orage. Le premier orage, jusque là stationnaire et repoussé par la trombe, commença à s'ébranler et à reculer vers la vallée ouest de Chatenay.

»De son côté, la trombe, arrêtée comme nous l'avons dit, sur le plan Thibault, aurait infailliblement repris sa marche vers un bois placé à l'ouest, si le premier orage, qui commençait à s'ébranler, ne l'avait pas protégé par la répulsion qu'il exerçait sur elle. La trombe ayant desséché, détruit et renversé tout le plan Thibault, s'avança vers le parc du château de Chatenay en renversant tout sur son passage. Arrivée dans le parc du château, sur le sommet du monticule, elle transforma en lieu de désolation, une des plus agréables habitations des environs de Paris; le parc a perdu tous ses arbres les plus beaux; les plus jeunes, placés à l'extrémité et en dehors de la trombe, sont seuls restés; les murs sont renversés, le château et la ferme ont perdu leurs toitures et leurs cheminées, des arbres ont été transportés à plusieurs centaines de mètres; des pannes, des chevrons, des tuiles, projetés jusqu'à 500 mètres, etc. Tels sont en extrême abrégé les dégâts qu'a éprouvés cette belle habitation. La trombe ayant tout ravagé, descendit le monticule vers le nord, s'arrêta au-dessus d'un étang, renversa et dessécha la moitié des arbres, tua tous les poissons, marcha lentement le long d'une allée de saules dont les racines trempaient dans l'eau, perdit dans ce passage une grande partie de son étendue et de sa violence; elle chemina plus lentement encore dans une plaine à la suite, puis à 1,000 mètres de Chatenay, près d'un bouquet d'arbres, elle se partagea en deux portions, l'une s'élevant en nuage, et l'autre s'éteignant sur la terre.

»Dans cette trop rapide relation, j'ai omis à dessein de parler de l'état des arbres, me réservant d'y revenir. Tous les arbres frappés par la trombe présentent les mêmes caractères; toute leur sève a été vaporisée; le ligneux est resté seul et a perdu sa cohésion, il est desséché comme si on l'avait tenu pendant quarante-huit heures dans un four chauffé à 150 degrés; il ne reste plus vestige de substance humide. Cette quantité immense de vapeurs, formée instantanément, n'a pu s'échapper qu'en brisant l'arbre, en se faisant jour de toutes parts; et comme les fibriles ligneuses accolées sont moins cohérentes dans le sens longitudinal que dans le sens horizontal, ces arbres ont tous été réduits en lattes dans une portion de leur tronc. Quinze cents pieds d'arbres attestent qu'ils ont servi de conducteurs à des masses d'électricité, à des foudres continuelles, incessantes; que la température fortement élevée par cet écoulement de fluide électrique, a vaporisé instantanément toute l'humidité de ces conducteurs végétaux; que cette vaporisation instantanée a fait éclater tous les arbres longitudinalement; que l'arbre ainsi desséché, ainsi clivé et devenu mauvais conducteur, ne pouvait plus servir à l'écoulement du fluide; et comme il avait perdu toute sa force de cohésion, la tourmente qui accompagnait la trombe le cassait au lieu de l'arracher.

»En suivant la marche de ce phénomène, on voit la transformation d'un orage ordinaire en trombe; on voit deux orages en présence, l'un supérieur immobile, l'autre inférieur se présentant par les nuages chargés de la même électricité; le premier orage repoussant l'autre vers la terre, les nuages en tête de celui-ci s'abaissent et communiquent au sol par des tourbillons de poussière et par les arbres. Cette communication une fois établie, le bruit du tonnerre cesse aussitôt, les décharges ont lieu par un conducteur formé des nuages ainsi abaissés et des arbres de la plaine. Ces arbres, traversés par l'électricité, ont leur température tellement élevée, qu'en un instant toute la sève est réduite en vapeur et les arbres lacérés par sa tension. On a vu des flammes, des boules de feu, des étincelles accompagner ce météore; une odeur de soufre est restée dans les maisons plusieurs jours, des rideaux ont été roussis, tout confirme donc que la trombe n'est qu'un conducteur nuageux, qu'elle sert de passage aux décharges continuelles des nuages supérieurs, que la différence entre un orage ordinaire et l'orage accompagné de trombe, est dans ce conducteur servant à établir le combat entre l'extrémité de la trombe et la portion du sol situé au dessous. A Chatenay, ce conducteur a été formé sous l'influence de l'action répulsive d'un orage supérieur qui a fait baisser les nuages avancés de l'orage inférieur jusqu'à terre.»

MORT DU SULTAN MAHMOUD.

Sultan Mahmoud n'est plus! l'un des plus grands hommes dont le génie ait honoré l'empire de Turquie; l'homme énergique, audacieux, téméraire qui, seul et contre tous, à cet âge où commence à peine la virilité, transporté tout à coup, des solitudes du sérail sur ce trône de Constantinople, volcan sans cesse en agitation, où les souverains Osmanlis ne faisaient trop souvent que se montrer et disparaître; l'homme qui, bravant à la fois tous les préjugés de son peuple, ne craignit pas d'abattre sous ses pieds le vieil édifice de l'Orient, de lutter corps à corps contre le fanatisme aveugle, impitoyable de ces nations indomptées pour qui les traditions des anciens temps étaient plus que la vie, plus que les tombeaux de leurs pères; l'homme enfin qui, après avoir renversé la toute puissance des janissaires, des visirs et des ministres de la religion, jeta les fondemens d'un empire nouveau, et prépara, autant qu'il fut en lui, la régénération des Musulmans; Sultan Mahmond a cessé d'être!

Il meurt d'une mort prématurée, laissant son œuvre inachevée; laissant l'empire encore tout rempli d'agitations et de troubles; çà et là, mille germes de choses nouvelles, mille débris de choses anciennes, ambitions de fraîche date, ambitions vieilles dans le silence et la contrainte, guerres civiles au-dedans, embarras et incertitudes au-dehors; triste et fatal assemblage qui, après tout, représente assez bien l'image de ce règne, où chaque conquête fit une ruine, où chaque monument nouveau s'éleva sur des décombres, où rien ne fut entièrement détruit, rien entièrement édifié. — Oh! il est vrai de dire que le règne de Mahmoud fut grand et glorieux, vrai de dire est aussi que cette gloire et cette grandeur furent tristes, douloureuses, et que cette existence du sultan, si pleine et si féconde, se résuma en une longue tourmente et une cruelle insomnie.

Sultan Mahmoud était né le quatorzième jour du mois de rhamazan, sans doute dans la 1192e année de l'hégire (20 juillet 1785).

Fils de sultan Abdul Hamid et cousin du malheureux Selim, que renversa la révolution de 1807, Mahmoud avait succédé à son frère aîné Mustapha IV, et le 23e jour du mois de Djemadi, 1223 (28 juillet 1808), ces paroles sacramentelles avaient retenti dans l'empire: *Que Constantinople la bien gardée et que toutes les cités musulmanes apprennent le glorieux avènement du très puissant et très majestueux Mahmoud-Khand, dont le règne béni du ciel assure la paix de l'Univers.*

Ajoutons que la mère du sultan était une esclave française nommée mademoiselle de Lépinay, femme énergique et d'une âme élevée, qui exerçait sur l'esprit d'Abdul-Hamid une influence puissante.

Au moment où Mahmoud prit en main les rênes de l'état, ce vieil empire ottoman penchait déjà sur cet abîme où nous le voyons vaciller depuis dix années, comme ces rochers suspendus au sommet des montagnes et que chaque souffle du vent menace de précipiter.

Si l'on reporte ses regards vers ces temps reculés, on verra l'empire attaqué au dehors par la Russie qui, depuis Pierre-le-Grand, sape les fondemens de l'antique Byzance; on verra, au dedans, les trésors épuisés, les pachas révoltés, ministres, généraux, magistrats, ouvertement vendus à l'ennemi; on y verra des armées indisciplinées, sans tactique, sans lois, toujours prêtes pour la révolte; au centre de l'empire, dans les murs de Constantinople, 40 mille janissaires, ces prétoriens de l'empire, dont le caprice faisait ou défaisait les sultans; et enfin, dans les derniers groupes du peuple, ces ministres des temples, ces *oulémas*, gardiens farouches et opiniâtres de tous les vieux abus, de tous les préjugés, et toujours empressés à convier le ciel aux vengeances de la terre.

Voilà sous quels auspices et dans quelle situation Mahmoud arrivait à l'empire! Voilà quelles plaies il avait à guérir, quels ennemis à combattre, quelles puissances à détruire; et il guérit, et il combattit, et il détruisit tout cela, lui, souve-

rain âgé de vingt-quatre ans, lui qui, tout à l'heure encore, ne connaissait du monde que les rares esclaves enfermés avec lui dans les cages des Chah-Zadès.

Et quelles inspirations, quelle énergie ne fallait-il pas à Mahmoud pour qu'il étouffât lui-même, dans son cœur, les traditions de ses pères, les préjugés, les erreurs de tout genre dont il avait reçu l'héritage en recevant le jour!

Surpris à l'improviste par la nouvelle de cette mort, resserré dans les limites d'un feuilleton, nous ne pouvons exposer ici le détail de cette œuvre immense; et cependant nos souvenirs se pressent; jetons-les à la hâte :

Dès les premiers jours de son règne, Mahmoud travaille à ressaisir les débris du pouvoir. Il envoie contre l'armée russe de nouvelles troupes que la trahison et la famine vont livrer sans défense à la Russie. Cependant les pachas révoltés de Bagdad, de Damas et les beys de l'Egypte sont soumis par la force; les Wahabis sont chassés de la Mecque; la Servie est reconquise; la Bosnie pacifiée. L'aristocratie des Dere-Beys, ces grands fondataires d'Asie, est réduite au néant.

C'était le temps heureux du règne de Mahmoud, ou du moins le temps des victoires; puis vint le massacre des janissaires, cet audacieux coup d'état qui affranchit l'empire de ses quarante mille tyrans. Puis arriva la réforme militaire, puis, comme expiation des victoires remportées, les désastres de la Grèce, parmi lesquels domine, fatal, irréparable, le grand désastre de Navarin.

Voici les jours néfastes : la Morée arrachée à l'empire, la flotte turque anéantie, le Delta du Danube occupé par les Russes; les principautés soumises au pouvoir de St-Pétersbourg; l'insurrection du vice-roi d'Egypte, les désastres de Beylan, de Kouieh; enfin, ce *pacte de secours*, ce traité d'Unkiar Skelessi qui met à la face du monde le vieil empire des *Osmanlis* sous la tutelle de l'étranger.

Tel est l'état de la Turquie au moment où nous écrivons. Le successeur de Mahmoud, Abdul-Medjid, est à peine âgé de 17 ans; est-il assez fort pour marcher d'un pas sûr dans les voies de son père! Sa main sera-t-elle assez ferme pour étouffer toutes les prétentions qui vont surgir autour de lui; sa voix assez puissante pour conjurer l'orage qui plane sur Constantinople! *allah bilir*, disent les Turcs; Dieu le sait! Dieu est grand!

Mahmoud-Khan est mort à la peine; quel que soit le destin réservé aux fils d'Othman, l'histoire et la postérité diront que si l'empire de Turquie avait pu être sauvé, il eût été sauvé par Mahmoud-Khan.

Henri Cornille.
(*La Presse.*)

Mélanges, faits curieux.

—

Guérison de l'hydrophobie. — Une lettre de Vienne, venant d'une source qui mérite confiance, contient la communication suivante, d'après laquelle on pourrait espérer être enfin parvenu à découvrir un spécifique contre l'hydrophobie.

Dans une localité, sur la frontière de la Croatie, nommée Skare, un loup enragé avait exercé les plus grands ravages. Plusieurs chiens avaient été saisis de la rage, et quelques-uns y avaient succombé. Quelques personnes avaient été mordues, et entr'autres les trois gardes forestiers qui les avaient tués, étaient cruellement blessés.

Ces trois hommes furent transportés à l'hôpital; au bout de quarante jours la maladie se déclare chez l'un d'eux, et il meurt le cinquantième. Aux premiers symptômes du mal on avait envoyé à son secours un maître d'école nommé Lalick, qui demeurait à quelques lieues, et qui passait pour être en possession d'un remède assuré contre la rage. Mais il arriva trop tard. Cependant les deux autres étaient encore sains, mais quand ils les eut examinés il déclara qu'ils n'échapperaient point au sort de leur compagnon; il indiqua même celui des deux qui serait le premier atteint, et il fixa même le temps où les symptômes se manifesteraient. Ainsi que Lalick l'avait prédit, le 55e jour un des deux blessés commença à se plaindre d'un malaise, et soudain l'hydrophobie apparut avec tous ses caractères. Une commission fut nommée pour suivre les progrès du mal, et examiner les moyens curatifs que Lalick allait y apposer. Le président de cette commission, qui était chirurgien d'un régiment, déclara que, comme jusqu'à présent l'art de guérir ne possédait aucun remède contre la rage, il fallait sans plus ample information remettre le malade aux soins de Lalick. La cure commença sous les yeux de la commission.

Lalick débuta par faire la section d'une veine soustinguale, d'où il sortit pendant trois quarts d'heure un sang noir et épais; puis il scarifia les plaies résultant de la morsure, les oignit d'un baume, et fit prendre au malade un extrait d'herbes et de racines. Le résultat de ce premier traitement fut un bien-être sensible qu'éprouva le malade; une heure après il demanda de la nourriture et on lui servit une soupe qu'il prit avec appétit. Pendant neuf jours, tous les matins, on lui fit réitérer la même potion, et le quatorzième il était guéri.

Lalick indiqua de la même manière pour l'autre malade le temps de l'invasion de la maladie. Le cinquante-huitième jour, la commission attesta la présence de l'hydrophobie; cependant on convint d'en différer le traitement jusqu'au soir, afin d'avoir à lutter avec le mal arrivé à un plus haut degré d'intensité. En effet, le chirurgien du régiment déclara que les symptômes étaient les mêmes que ceux qu'il avait observés quelques heures avant la mort du premier. Néanmoins, au grand étonnement de la commission, Lalick affirma qu'il le sauverait. Il procéda de la même manière que pour le premier, et l'effet instantané du remède frappa tout le monde d'admiration. L'appétit revint au malade en peu d'instans. Il passa la nuit dans un sommeil paisible, et, dès le lendemain, il sortit pour aller faire une promenade. Il est guéri.

— La ville romaine de Constantine, dont il ne reste que des ruines, offrirait matière à des explorations curieuses et savantes. La rivière du Rummel entoure une partie de la ville, en coulant ou plutôt se précipitant avec fracas dans un encaissement très étroit et très profond formé par d'énormes rochers, en sorte qu'on peut dire que la ville est entourée d'affreux précipices.

Le pont del Kantara, jeté sur ces précipices, est un chef-d'œuvre de construction romaine; il a été restauré, dit-on, par des Espagnols. On a découvert sur une des arcades de ce magnifique pont, un bas-relief assez bien conservé, représentant la Madone : c'est, pense-t-on, une Assomption de la Vierge.

Il y a d'autres ponts formés par des rochers, dont un a plus de 300 pieds de hauteur. En quittant la ville, le Rummel forme la plus belle cascade qu'on puisse voir; ses eaux tombent de plus de 100 mètres de hauteur, et sont divisées par d'énormes blocs de rochers. Les alentours de cette cascade imposante sont vraiment pittoresques. On y voit encore plusieurs autres chutes d'eau à travers des massifs de verdure et quelques roches dépouillées.

Dans cet endroit tout à fait romantique se trouvent plusieurs fontaines d'eau chaude et des débris de bains romains qui ont dû être d'une grande magnificence, à en juger par des tronçons de colonnes cannelées, des voûtes assez bien conservées et des restes de mur d'une épaisseur prodigieuse. Il y a là plusieurs moulins arabes, ou plutôt plusieurs masures bâties sur ces belles ruines, qui forment le contraste le plus frappant et le plus bizarre de ce magnifique tableau.

Selon l'usage des Arabes, leur cimetière entoure la ville de tous les côtés, en sorte qu'on ne peut sortir de la ville sans fouler une tombe sous les pieds et sans se heurter contre les lits de briques qu'ils élèvent sur tous les tombeaux.

— Voici un fait de nature à intéresser tous les éleveurs et amateurs de pigeons :

Il y a quelque temps, un habitant d'Anvers s'embarqua à bord d'un navire de commerce, devant relâcher à Alger, où le passager va fixer sa résidence. Ayant eu toute sa vie des pigeons voyageurs, il voulait importer ce mode de correspondance sous le ciel de l'Afrique, c'est-à-dire reporter à leur origine primitive les messagers ailés; car il est certain que les peuples orientaux se sont les premiers servis de ce moyen.

Il fit donc choix de sa meilleure couple de pigeons, persuadé qu'elle suffirait pour en propager la race; pendant la traversée, il donna tous ses soins à ces intéressans animaux. Malheureusement ou heureusement peut-être, le panier qui servait de gîte aux enfans des airs, devenus marins, s'usa : arrivé dans le Tage devant Lisbonne, où le navire devait s'arrêter quelques jours, la première occupation de notre compatriote fut d'acheter un nouveau panier; au moment où il allait y mettre ces deux pigeons, la personne qui les tenait les lâcha, soit par malice ou autrement.

Les deux pigeons sont revenus sains et saufs au gîte qui les avait vu naître. Il sont à Anvers depuis cinq ou six jours. Qui pourrait dire les distances qu'ils ont parcourues, le degré d'instinct qui leur a fallu pour s'orienter, les privations qu'ils ont supportées? Ont-ils suivi la mer, ont-ils suivi les côtes? Rien ne leur était connu; aucun point indicateur ne pouvait les guider. Impossible de mettre en doute maintenant que les pigeons peuvent être employés aux plus longs trajets.

— Un jeune homme des environs de Chartres avait disparu; on le croyait noyé, car on avait

trouvé près de la rivière sa casquette et sa canne; mais la manière dont on a découvert le corps vient de prouver de nouveau combien il y a encore d'idées superstitieuses dans certaines têtes. A la suite de sa disparition, des recherches infructueuses dans la rivière avaient été faites. Une personne indiqua aux parens un moyen infaillible, suivant elle, de découvrir le corps de leur fils, s'il se trouvait dans la rivière : c'était de prendre un pain bis, rond, de quatre livres; de se munir d'un cierge bénit que l'on planterait tout allumé sur le pain; de poser le pain dans l'eau, à la place où l'on croyait que l'accident était arrivé; d'abandonner le pain à la direction de l'eau, et de faire rechercher là où le pain s'arrêterait et où le cierge s'éteindrait. Il fallait de plus dire certaines paroles pendant les recherches, et surtout ne pas regarder. Les parens suivirent strictement cette étrange prescription, et le hasard voulut que le corps de leur fils ait été retrouvé à l'endroit où le cierge, vivement secoué par un tourbillon, s'éteignit.

— On écrit de Berlin :

«Les entreprises de chemins de fer qui, jusqu'à présent jouissaient de moins de faveur dans notre pays que partout ailleurs, commencent maintenant à avoir la vogue et attirent des capitaux très considérables

»Les travaux de celui de Magdebourg à Leipzick marchent depuis peu avec une grande rapidité. La première section de ce chemin, celle qui va de Magdebourg à Schoenebeck, est déjà entièrement terminée et sera inaugurée demain, jour anniversaire de la naissance de S. A. R. le prince Charles-Frédéric-Alexandre de Prusse.

»La construction du chemin de fer, qui doit joindre Berlin à Stettin, et dont la longueur sera d'environ vingt-huit lieues de France, commencera dans les premiers jours du mois prochain, grâce à la municipalité de Berlin, qui vient de prendre cinq cents actions dans cette entreprise, et qui, pour accélérer les travaux, a renoncé à profiter de la facilité laissée aux actionnaires de verser le prix des actions par dixièmes, et a payé sur-le-champ le montant intégral des siennes.

Revue des Tribunaux.

TRIBUNAL DE 1re INSTANCE DE LA SEINE.

Société en participation pour un cheval. — Bénéfices au profit des épouses des contractans.

Un procès d'une nature fort piquante égayait aujourd'hui les habitués de la cinquième Chambre. Me Ch. Ledru, avocat de M. Bennett, gentlemann anglais, exposait ainsi les faits :

M. Bennett est grand amateur de chevaux : M. Ch. Laffite, banquier a les mêmes goûts. Ces messieurs se trouvant à Boulogne au mois d'août dernier, furent charmés des qualités d'un cheval entier tout crins, du nom de Jemes, qui avait gagné sous M. Bennett plusieurs prix dont M. Laffitte avait encaissé le montant, et qui avait des dispositions pour devenir un excellent cheval de dames.

Tous deux avaient déjà des chevaux de selle pour leurs épouses. Madame Bennett avait Jean-Bart; madame Laffitte aimait à faire sa promenade au bois avec Soliman. Mais les deux maris, plus aimables et plus galans que des époux vulgaires, imaginèrent, dans ce pays où l'on voit tant d'associations de toute espèce, de créer une société en participation pour l'acquisition et la revente de Jeme, revente qui devait avoir lieu au profit des dames. C'était, comme on dit, pour les épingles.

Jemes revint donc à Paris; il fut choyé, dressé... Il portait tantôt madame Bennett, tantôt madame Laffite, toujours son fardeau était une des plus jolies femmes de Paris. Mais, hélas!... l'intimité des deux amies se refroidit, et alors ce cheval à *deux*, dont le nom est destiné à plus de célébrité que le cheval de *Troye*... Jemes fut l'occasion d'un débat terrible.

Me Ledru raconte que M. Laffitte, méconnaissant le contrat verbal, voulut tout-à-coup s'emparer violemment du cheval. Qui le croirait? poussé par on ne sait quel mauvais génie, M. Laffitte oublia les convenances au point de décider la question de propriété par une plainte correctionnelle; il osa... (c'est le mot) porter plainte en abus de confiance contre M. Bennett.

Le magistrat fut saisi, et M. Bennett, étranger, ne voulant pas s'exposer aux tribulations de la justice dans un pays dont il ignore la procédure, abandonna ses droits sur le cheval, pour échapper à l'ennui d'une poursuite sans fondement.

Ce n'est pas tout : le monde fashionable s'occupa de cette affaire, on en parla dans tous les salons, qui se trouvèrent, pour ainsi dire, partagés en deux camps : le camp Laffitte... et le camp Bennett. Il n'y avait plus de juste-milieu.

Peu importait à M. Bennett la perte de la moitié des bénéfices; mais il lui importait de répondre aux cercles Laffitte, où l'on murmurait tout bas : « M. Bennett a perdu... il a été traduit devant le juge criminel pour abus de confiance.»

Me Ledru, consulté par M. Bennett, fut d'avis de constituer un Tribunal arbitral, composé d'amis communs dont la décision éclairerait l'opinion publique. M. Bennett y souscrivit. M. Laffitte voulut un procès.

Le procès étant devenu nécessaire, M. Bennett assigne M. Laffitte en paiement de 1,000 francs, montant des dépenses qu'il a faites pour la nourriture du cheval qu'il a gardé six mois. Car si le cheval a pour propriétaire M. Laffitte seul, c'est celui-ci qui doit subir les charges de la propriété.

Pour apprécier le mérite des conclusions de M. Bennett, Me Ledru demande que le Tribunal entende les parties en personne. M. Charles Laffitte ne niera pas devant le tribunal la société en participation; enfin, s'il la nie, il paiera les frais faits pour son cheval.

Me Ledru demande en outre qu'il lui soit accordé des réserves pour poursuivre M. Laffitte comme ayant porté contre M. Bennett une accusation calomnieuse.

Me Baroche, avocat de M. Laffitte, s'étonne d'abord du procès bizarre qui a été intenté à son client; il ne s'attachera pas à répondre en détail à tout ce qui a été avancé par son adversaire; il ne s'agit ici ni de madame Bennett, ni de madame Laffitte, mais d'un arrangement tout simple.

M. Laffitte a acheté un cheval, il en a en mains la quittance du prix, qui est de 1,000 fr.; il était lié avec M. Bennett, et, à ce titre, il lui a prêté son cheval; mais un prêt d'ami cesse quand l'amitié s'en va, il cesse quand le propriétaire veut reprendre sa chose : c'est naturel.

Cependant M. Bennett a voulu conserver le cheval; il voulait même que le pauvre animal ne rentrât jamais *vivant* chez M. Laffitte, dans le cas où celui-ci obtiendrait qu'il lui fût rendu. C'est dans ces circonstances que M. Laffitte a demandé aide et protection pour le valeureux Jemes à la magistrature.

Me Baroche nie la société dont on a parlé. Il y a bien des associations, mais celle-là n'a pu venir à la tête de personne.

Un procès fondé sur une pareille allégation est une vraie plaisanterie.

Me Baroche résiste à la comparution de M. Laffitte en personne. Cette comparution est le but unique de M. Bennett, qui a voulu déranger M. Laffitte de ses affaires pour lui rendre quelque chose des désagrémens que M. Laffitte lui avait procurés en l'assignant devant le juge d'instruction.

En droit, il y a un titre qui constate que le propriétaire du cheval est M. Laffitte. Voici ce titre, dit Me Baroche : J'ai reçu de M. Laffitte mille francs pour la vente de Jemes.

Me Ledru. — Vous n'avez que la copie du titre; il est en mes mains.

Me Baroche. — Excusez-moi, le voici.

Me Baroche répond à l'argument tiré des lettres de madame Laffitte pour demander à madame Bennett qu'elle lui *prêtât son cheval*, en disant que c'était là une formule de politesse. M. Bennett, nourrissant le cheval, en avait seul la disposition; madame Laffitte ne pouvait donc le monter sans adresser sa requête *ad hoc*.

En résumé, M. Laffitte a seul payé le cheval; il lui a convenu d'en laisser l'usage à son ami pendant un certain temps; il a retiré sa propriété des mains de M. Bennett quand il l'a voulu; et celui-ci, qui a usé de l'animal, n'a rien à réclamer pour le foin, la paille et l'avoine. C'est là une prétention dont le tribunal fera justice.

M. le président. — Y a-t-il deux quittances du prix? Me Baroche a une quittance, Me Ledru en présente une aussi; expliquez cette circonstance.

Me Ch. Ledru. — Le fait est bien simple. Il y a deux quittances délivrées par le vendeur, parce que l'association en participation était faite devant lui. Pour donner à M. Bennett, qui n'est pas français et qui ne fait pas les choses dans toute la rigueur légale, une espèce de titre, il a reçu cet acquit. Il est vrai qu'il est délivré au nom de M. Laffitte; mais comme, en effet, c'est M. Laffitte qui donnait les fonds, M. Bennett ne pouvait demander ce reçu en son propre nom.

Me Ledru donne lecture des lettres écrites par madame Laffitte à madame Bennett, on y lit :

« Je vous remercie beaucoup pour Jemes, qui était charmant, très tranquille... Si vous ne le montez pas demain je puis continuer à l'essayer... J'espère que quand Soliman (c'est le nom du cheval de madame Laffitte) voudra se porter bien, nous nous promènerons à cheval ensemble.

»A ce soir, chez ce bon préfet. F. LAFFITTE.»

Me Ledru termine en disant : M. Bennett s'en rapporte à M. Laffitte lui-même, sur la question d'association. Que M. Laffitte consente donc à venir; s'il s'y refuse, c'est qu'il n'ose déclarer ce qu'on soutient pour lui.

Le motif qu'on donne pour dire que M. Laffitte ne doit pas déclarer la vérité devant la justice est inadmissible. M. Laffitte a un titre, une quittance : on ne le nie pas. Nous demandons sa parole; elle décidera la question. Ce procès n'est pas une affaire d'argent : c'est un appel à l'opinion publique, M. Laffitte doit le comprendre.

Enfin Me Ledru soutient que si M. Laffitte avait eu le bon droit pour lui, il n'eût pas manqué à tous les égards qu'on doit même à des inconnus, et à plus forte raison à un ami, en le traduisant, lui étranger, ignorant les lois de la nation chez laquelle il se trouve, devant un juge d'instruction.

« Le tribunal,

» Attendu que la quittance du sieur Grégory a été délivrée à Laffitte comme ayant payé le prix du cheval; que si Bennett a nourri ce cheval il en a eu l'usage, le déboute des fins de sa demande et le condamne aux dépens. »

(*Le Droit.*)

Les détails suivans sont extraits de la *Gazette des Tribunaux :*

« Barbès depuis le moment de sa condamnation avait conservé toute son impassibilité, et il semblait fonder peu d'espoir sur les démarches qu'il savait que sa famille avait faites. Hier surtout dans la matinée, bien qu'il n'eût rien perdu de son calme et de sa résignation, son attitude avait quelque chose de plus mélancolique : il croyait que l'exécution de son arrêt devait avoir lieu le lendemain et il avait passé une partie de la jour-

née dans sa cellule, occupé à lire le *Manuel du Chrétien*.

» A quatre heures, le greffier de la prison vint le prévenir qu'il eût à descendre immédiatement au parloir. M. le directeur avait fait ouvrir le guichet qui sépare d'ordinaire les visiteurs et les détenus, et à peine Barbès était-il sur le seuil que déjà sa sœur et son beau-frère s'étaient jetés dans ses bras..., et tous fondirent en larmes.

» Après quelques instans donnés aux émotions d'une pareille scène, Barbès demanda quelle était la peine prononcée. Sa famille l'ignorait encore.

» Durant une partie de la soirée, Barbès s'entretint longuement avec les employés de la maison, et ne chercha en aucune façon à déguiser les sentimens qu'il éprouvait: « La leçon a été rude pour moi, disait-il, et quoi qu'on fasse de moi, mon rôle politique est fini. »

» A minuit, M. Guillot, entrepreneur du transport des condamnés, a reçu de M. le préfet de police l'ordre de se rendre dans la nuit à la prison du Luxembourg avec deux voitures cellulaires pour conduire les condamnés à leur destination. Malgré le peu de temps qui était donné à l'entrepreneur, le service fut promptement organisé. A deux heures du matin, les deux voitures, escortées par un détachement de gardes municipaux à cheval, partirent des ateliers rue du Chemin-Vert et se dirigèrent vers la prison du Luxembourg par le pont d'Austerlitz, les quais et la rue de Seine.

» Dès une heure du matin, tous les condamnés détenus à la prison du Luxembourg avaient été prévenus séparément qu'ils devaient se tenir prêts à être transférés. Tous demandèrent dans quel lieu ils allaient être conduits, mais les employés de la prison l'ignoraient eux-mêmes.

» A 5 heures, les deux voitures, l'une de dix cellules, attelée de cinq chevaux, l'autre de huit, attelée de quatre chevaux, étaient entrées dans la cour de la prison.

» Aux termes du cahier des charges imposé à l'entrepreneur, tous les condamnés qu'il transporte doivent être ferrés aux pieds et revêtus d'un costume mi-parti rouge et jaune. Il paraît, toutefois, qu'aujourd'hui l'administration a permis à l'entrepreneur l'infraction de cette partie du réglement, car aucun des condamnés du Luxembourg n'a été ni ferré ni habillé. Une autre disposition réglementaire enjoint de ne laisser aux condamnés ni tabac, ni argent, ni livres non autorisés. Cette disposition a été exécutée aujourd'hui : tous les condamnés s'y sont soumis sans observations, à l'exception de Philippet qui ne s'est dessaisi de sa pipe qu'après beaucoup d'hésitation.

» Chacun des condamnés a été conduit séparément et enfermé dans la cellule qui lui était destinée, et sans savoir ni s'il partait seul ni avec qui il partait.

» Dans la plus petite voiture ont été placés Martin Bernard, Delsade, Austen, Mialon et Barbès

» Barbès est monté le dernier. Lorsqu'on lui a fait les questions d'usage pour savoir s'il avait de l'argent ou du tabac, il a répondu négativement. « Avez-vous des livres ? lui a-t-on dit encore. — En voici un, a-t-il répondu, il ne m'était pas inutile hier. — C'était le *Manuel du Chrétien* : ce livre lui a été laissé. Au moment de partir, Barbès a remercié le directeur de tout ce qu'il avait fait pour lui; et apercevant le greffier qui la veille lui avait annoncé la venue de sa famille et sa commutation : « Je vous remercie, lui a-t-il dit, de la bonne nouvelle que vous m'avez donnée hier. »

» A l'instant où les portes de la voiture ont été fermées, Barbès ignorait encore quelle peine les lettres de commutation avaient prononcée.

» Aucune escorte n'accompagnait cette voiture dans laquelle se trouvaient seulement un adjudant de gendarmerie et deux gardiens ordinaires. Elle est sortie par la rue Vaugirard, a franchi l'esplanade des Invalides, le pont d'Iéna, et la barrière des Bons-Hommes.

» Dans la seconde voiture ont été placés Nouguès, Philippet, Roudil, Guilbert, Lemière, Noël Martin, Longuet, Walch, Marescal et Pierné. Cette voiture, escortée par un détachement de gardes municipaux, a traversé les rues de Seine, des Saints-Pères, Rivoli, Louis-le-Grand, la Chaussée-d'Antin et de Clichy. Arrivée à la barrière, où son escorte l'a quittée, elle a pris le chemin de la Révolte.

» Un courrier, en avant de chacune des deux voitures, doit, durant tout le trajet, faire préparer les relais.

» La première voiture est partie dans la direction du Mont-St-Michel.

» La seconde dans la direction de Doullens. »

En effet, le *Siècle* annonce ce matin que Barbès a été conduit au fort Saint-Michel.

Revue Dramatique.

THEATRE DU GYMNASE.

Les Brodequins de Lise, vaudeville en un acte, par MM. Laurencin, Gustave Vaez et Duvergers.

Cette petite pièce, renouvelée des *Souliers mordorés*, ne manque ni d'entrain ni d'esprit, et bien qu'il soit déplorable de voir trois hommes, dont le plus jeune a bien passé trente ans, s'attacher de front à une pareille fantaisie, il faut reconnaître que cette bluette se fait remarquer par certaines qualités qui glisseraient inaperçues ailleurs, mais qu'on applaudit au Gymnase, tant elles y sont rares et inaccoutumées. Il s'agit tout simplement d'un mari trompé et digne de l'être, petit imbroglio qui ne saurait se raconter, mais qui se laisse entendre. Mademoiselle Nongaret, qui débutait dans le rôle de Lise, a tout-à-fait la beauté de son rôle : c'est une fraîche petite mère, vive, alerte, égrillarde, jetant le couplet avec un merveilleux aplomb, et une douce voix qui ne manque point de charme. Les honneurs de la soirée ont été pour cette jeune et jolie personne.

M. Scribe vient de passer avec M. Poirson un traité qui l'attache exclusivement au théâtre du Gymnase : il est bien entendu que les théâtres royaux ne sont point frappés de cette exclusion. Puisse donc cet éternel esprit qui a su résister même à l'Académie, tirer ce malheureux théâtre de la solitude où l'a plongé l'administration la plus mesquine, la plus étroite, la plus déplorable en tout sens que la critique puisse signaler à la justice du public ! J. S.

THEATRE DU PALAIS-ROYAL.

Les trois Quenouilles, féeric en deux actes, par MM. Cogniard frères.

C'est une de ces pièces qui ne sont pas du ressort de la critique : la critique n'a rien à faire en tout ceci. Vous souvenez-vous, quand vous étiez enfant, d'avoir été bercé par un conte charmant dont l'héroïne était la princesse Finette ? Vous souvenez-vous de ces trois quenouilles de verre qui répondaient de la vertu de trois belles fileuses ? c'était là une histoire qui, je m'en souviens, m'a coûté bien des larmes ; heureux temps que ne nous rendront pas les vaudevilles de MM. Cogniard frères ! Alcide Tousez a égayé, par sa merveilleuse bêtise, cette pièce sans gaîté; précieux acteur dont la charmante bêtise peut suppléer à l'esprit des auteurs ! Cet Alcide Tousez est un de ces êtres qui ont le divin privilége de ne pouvoir montrer le bout de leur nez quelque part sans éveiller aussitôt le rire : il parle, on rit; il tousse, on rit; il éternue, on rit ; quoi qu'il fasse, on rit toujours. Dans une époque comme la nôtre, où tant de graves préoccupations attristent les cœurs et les esprits, n'est-ce pas là, je vous le demande, un privilége divin, comme je vous le disais tout à l'heure ?

Revue de cinq Jours.

15 JUILLET. — Le conseil des ministre s'est réuni deux fois hier, et une fois ce matin à Neuilly, pour délibérer sur l'exéction de l'arrêt de la cour des pairs, qui condamne Armand Barbès à la peine capitale.

Déterminé par la gravité du double crime dont Barbès a été reconnu coupable, le conseil a proposé au roi de laisser à la justice son libre cours.

Mais le roi a persisté dans l'opinion contraire et, usant de son droit constitutionnel, il a commué la peine de Barbès en celle des travaux forcés à perpétuité.

— M. Rotschild, acquéreur de l'hôtel Talleyrand, a fait effacer d'au-dessus de la porte principale le nom du fameux diplomate. On lit maintenant à la place : hôtel Saint-Florentin.

M. le marquis de la Vrillière, duc de Saint-Florentin, ministre favori de Louis XV, est celui qui a fait bâtir ce grand et magnifique hôtel, qui fut payé par la ville de Paris.

— La fabrication des monnaies s'exerce annuellement sur 216,620 kil. de matière, et produit 48 millions, dont 5 millions en or et 43 millions en argent. L'atelier de Paris absorbe à lui seul le tiers de la fabrication : de sorte que les douze ateliers des départemens n'ont à monnoyer que 144,000 kilog. de matière chaque année. Les frais de monnayage, avant 1838, s'élevaient à 6 fr. par kilog. d'or et 2 fr. par kilog. d'argent, sans compter les traitemens de la commission des monnaies, ceux des fonctionnaires attachés aux établissemens monétaires, la valeur du matériel des bâtimens, etc. En tenant compte de tous ces frais, les dépenses de fabrication s'élèvent à près de 3 p. 100 de la valeur monnayée.

— Aujourd'hui, à six heures du matin, une détonation d'arme à feu s'est fait entendre dans une des chambres de la maison n° 40, rue Saint-Thomas-du-Louvre. Les habitans de la maison étant accourus, on a trouvé mort et baigné dans son sang M. Boucheron, sous-préfet de Morlaix depuis 1830, et destitué depuis peu. Un pistolet, trouvé auprès de lui, ne laisse aucun doute sur son genre de mort. On attribue ce suicide au chagrin qu'il a ressenti de la perte de sa place.

— Le porte-bannière arrêté hier à la tête du rassemblement qui s'était porté vers la chambre des députés, est un ouvrier cordonnier, âgé de 24 ans. Ce jeune homme, nommé Cottereau, travaillait chez M. Aupin, rue de Lancry.

— On cite de Barbès le fait suivant : Barbès avait un parent qui laissa en mourant un héritage de 300,000 fr. Les héritiers directs de ce parent avaient été volontairement oubliés par lui. Barbès pouvait entrer légitimement en possession de cette somme : il fit venir ses collatéraux, déchira devant eux le testament, et rendit aux héritiers leurs droits à la succession.

— Hier, à minuit, le thermomètre de l'ingénieur Chevallier marquait 14° au-dessus de 0; aujourd'hui, à quatre heures du matin, 11° 8/10; à midi, 21° 4/10; à une heure, 21° 5/10; à deux heures, 22° 4/10.

16. — Le programme des fêtes de juillet vient d'être arrêté; il y aura le 29 une grande revue. Le baptême du comte de Paris est encore une fois ajourné.

— Depuis avant-hier, le service public de la fontaine de la Porte-Saint-Denis se fait en eau clarifiée et dépurée par les appareils de la compagnie française du filtrage. La quantité actuellement distribuée à cette fontaine approche de quatre cent mille litres par jour (4,000 hect.) Cette eau est d'une admirable limpidité, et elle se trouve filtrée à ce degré de perfection avec toute la promptitude extrême que rend nécessaire l'emplissage des tonneaux qui se succèdent sans dis-

continuation pendant tout le temps du service, car les porteurs d'eau, charmés de trouver là de l'eau limpide au lieu de l'eau toujours louche et souvent si sale qui coule aux autres fontaines, affluent depuis deux jours à la fontaine St-Denis.

— On assure que l'abaissement du pavé à la montée de la Porte St.-Martin sur le boulevart va être incessamment mis à exécution. C'est une amélioration depuis long-temps désirée et qui va donner lieu à des travaux importans.

— On place en ce moment de nouveaux vitraux de couleur dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, au dessus du maître-autel. Trois de ces vitraux représentent les douze apôtres magnifiquement encadrés.

Ces verres sont de fabrication toute moderne. On sait que le secret de l'ancienne fabrication a été retrouvé par la manufacture de Sèvres.

— A la date du 19 juin, le prince Georges de Cambridge était à Constantinople depuis une semaine. Il n'a pas de suite, et vit très modestement sous le titre de prince de Culloden. Il visite très assidûment les mosquées, les bazars et toutes les curiosités de la capitale. En revanche, le prince Pukler-Muskau attire l'attention générale : ses porte-pipes sont deux jeunes femmes d'Abyssinie, qu'il a métamorphosées en pages, et qui lui présentent son café et le narquilé de la manière la plus gracieuse.

— On cite deux ou trois beaux mariages dans le grand monde... entre autres celui de mademoiselle de Sesmaisons, la petite-fille du chancelier Dambray, avec le comte de Goulaines, descendant d'une des familles illustres de la Bretagne.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 14 et lundi 15 juillet 1839, de 3,445 déposans, dont 451 nouveaux, la somme de 474,135 fr. Les remboursemens demandés se sont élevés à la somme de 471,300 francs.

—Un notaire ne peut refuser communication de la minute d'un acte à une partie qui y a figuré, par le motif que les frais de l'acte ne lui ont pas été payés. Ainsi jugé le 9 juillet, en référé, par M. le président Debelleyme.

17. — Le sultan Mahmoud est mort le 30 juin. Son fils aîné, déclaré majeur par le divan, a été proclamé empereur. Le 28 l'ordre avait été envoyé à Hafiz Pacha de suspendre les hostilités.

— Dans un moment où tout le monde s'occupe de la peine de mort, il n'est pas sans intérêt de rappeler que cette peine avait été abolie par la loi non abrogée du 26 octobre 1795.

Voici le texte de cette loi :

« Art. 1er. A dater du jour de la publication de la paix générale, la peine de mort sera abolie dans la république française.

» Art. 2. La place de la Révolution portera désormais le nom de la place de la Concorde. »

— Il paraît certain que le maréchal Clauzel, qui fait ses préparatifs de départ pour Alger, ne sera pas le seul cette année à visiter notre colonie d'Afrique. On annonce que MM. Billaudel, Barbet, Cibiel, d'Angeville, Garcias, Lasnyer et autres membres de la chambre des députés se proposent de l'accompagner.

— On lit dans l'*Univers* : « On assurait ce soir qu'un jeune homme s'était présenté dans la journée chez M. le garde-des-sceaux, accompagné de Me Dupont, l'un des défenseurs de Barbès, et que là, après avoir obtenu du ministre la promesse que ses révélations n'entraîneraient pour lui aucune conséquence fâcheuse, il avait déclaré être l'auteur du meurtre du lieutenant Drouineau. »

— Il a été frappé depuis quelques jours à la Monnaie des médailles, soixante médailles en or, trois cents en argent, et une beaucoup plus grande quantité en bronze. Toutes ces médailles sont destinées aux exposans des produits de l'industrie que le jury désignera au ministre du commerce.

— On annonce que M. le duc d'Orléans doit quitter Paris dans les premiers jours d'août pour se rendre à Bordeaux. De là le prince irait s'embarquer à Marseille pour faire une tournée dans les possessions françaises du nord de l'Afrique.

— On écrit de Toulon : « Des avis parvenus de Constantine font connaître que le conseil de guerre de cette ville s'est occupé de l'affaire de la conspiration qui a été découverte le 1er mai. Le conseil a été sévère ; cinq individus, parmi lesquels on remarque deux caïds, l'un de Milah et l'autre du Sabel, ont été condamnés à avoir la tête tranchée. On se rappelle que ces Arabes entretenaient des relations avec Achmet-Bey, et que leur correspondance fut heureusement interceptée.

» Nous avons appris en même temps le retour à Constantine des jeunes Arabes qui ont quitté Paris tout récemment. Leurs parens les ont accueillis avec de grandes démonstrations de joie. »

— Quarante et une faillites ont encore été enregistrées pendant la première quinzaine de juillet. L'ensemble des passifs s'élève à six millions cent mille francs. L'une, la faillite V..., présente un passif de 3,340,000 fr. ; l'autre, la faillite G..., 1,209,000 fr.

— Le *Courrier de l'Isère* annonce, dans son numéro du 10, la nouvelle d'un suicide d'une singulière espèce. Un habitant d'une commune des environs de Grenoble s'est plongé la tête dans un tonneau rempli d'eau, et il est resté dans cette position jusqu'à ce qu'il ait été asphyxié.

18. — Le sultan Mahmoud est mort, non le 30 juin, mais le 27. Cet événement a été caché trois jours par le ministère turc. Ce temps a été employé à régler dans un conseil secret les mesures à prendre pour empêcher les désordres que l'on craignait et pour assurer la succession d'Abdul-Medjid.

Cette version paraît d'autant plus vraisemblable, que, d'après la dépêche d'hier, l'ordre de suspendre les hostilités a été expédié le 28 à Hafiz-Pacha. On ne comprendrait pas que cet ordre eût été expédié deux jours avant la mort du sultan ; mais on comprend très bien qu'il l'ait été le lendemain.

— Depuis lundi les troupes qui forment la garnison de Paris ont cessé d'être consignées, et les postes ont été réduits à leur contingent ordinaire.

— Un camp de dix mille hommes et de quatre mille chevaux va être établi à Fontainebleau le 15 août prochain, et ne sera levé que le 15 octobre.

Il sera composé d'une division d'infanterie, d'une division de cavalerie, et de quatre batteries d'artillerie des 2e et 10e régimens de cette arme.

— La reine des Français vient d'envoyer à l'église d'Alger un magnifique tableau de l'Assomption de la Vierge ; ce tableau a cinq pieds. Le roi, de son côté, a envoyé un tableau représentant le rachat des captifs par les moines de la Merci en 1757, de plus, un ornement complet en drap d'or, quatre calices, des burettes en argent, plusieurs boîtes à saintes huiles, des chandeliers, un crucifix, etc., etc. M. Dupuch a reçu, en outre, un pupitre en bronze doré dont le travail est très remarquable.

— Depuis plus d'un demi-siècle qu'elles sont élevées, les deux grandes colonnes d'ordre toscan de la barrière du Trône étaient restées jusqu'ici inachevées ; on va les terminer : l'une d'elles, celle du nord, est déjà échafaudée du haut en bas pour faciliter les travaux des sculpteurs ornementistes.

Ces colonnes ont 75 pieds de hauteur ; elles reposent sur des espèces de pavillons ; leur intérieur évidé peut recevoir un escalier tournant qui conduira sur le chapiteau.

Sur le ventre de chacune de ces colonnes, on va sculpter des trophées, et placer deux statues colossales aux sommets des chapitaux.

— On vient de commencer aux Champs-Elysées, sur l'esplanade des Invalides et à la barrière du Trône, les préparatifs pour les fêtes de Juillet.

— Un jeune homme de 15 ans, ouvrier carreleur, est tombé hier matin du troisième étage d'une maison en construction, rue de l'Ecluse, aux Batignolles. Il ne s'est point blessé et en a été quitte pour quelques contusions fort légères.

— On écrit de Naples, 29 juin :

« Rossini est arrivé dans notre ville avant-hier au soir, et le lendemain matin il en est reparti pour la villa de M. Barbaja, situé au pied du mont Pausilippe. On assure positivement que l'illustre maëstro s'y occupera à mettre en musique, pour le théâtre royal de St-Charles, un opéra séria en quatre actes, intitulé : *Giovanna di Monferrato*, dont le libretto est de M. Lugi Guarniccioli, de Naples. »

19. — La ville de Birmingham vient d'être le théâtre de nouveaux désordres. Lundi soir, vers neuf heures, des rassemblemens se sont répandus dans la ville et ont mis le feu à la maison de MM. Bournes et comp., ont forcé et ravagé celles de plusieurs autres marchands, qu'on suppose avoir aidé les magistrats qui ont mis fin aux réunions des chartistes.

Après une heure de ces scènes déplorables, la police et les troupes sont parvenues à disperser les révoltés. Deux ont été tués, plusieurs ont été arrêtés.

— Nicolas Canaris, fils de ce Canaris dont le nom a retenti si brillamment dans les diverses phases de la révolution grecque, a passé à Aix le 13 juillet.

— On est occupé depuis quelqes temps à établir des communications souterraines, d'une construction fort remarquable, entre le château des Tuileries, les bords de la Seine, le Palais-Royal et le grand égout de la rue de Rivoli, par lequel on peut remonter jusqu'au haut du faubourg Saint-Honoré. Dans plusieurs endroits ces immenses voies, cachées à vingt pieds sous terre, sont fermées par d'énormes grilles à trois serrures.

— Les salles de l'exposition sont à peu près dégarnies. On commence même la démolition de quelques parties de cette immense construction.

Il n'y aura pas, dit-on, de séance royale pour la distribution des récompenses.

— Notre armée navale est commandée par 3 amiraux, 10 vice-amiraux, 20 contre-amiraux, 80 capitaines de vaisseaux, 150 capitaines de corvettes, 450 lieutenans de vaisseaux, 550 enseignes de vaisseaux, et 300 élèves de 1re et de 2e classe. Total : 1,568 officiers, dont les appointemens s'élèvent à 3,268,000 fr. C'est, terme moyen, 2,000 fr. à chacun.

— Le dernier ornement de la fontaine de la place de la Concorde, du côté du palais Bourbon, vient d'être posé. Toute la charpente qui a servi pour les travaux de cette fontaine, est transportée près de celle du côté du Garde-Meuble, où des ouvriers commencent déjà à placer les statues qui doivent en orner le bassin.

— Le bateau à vapeur *le Waterloo*, qui devait porter des armes et des munitions à don Carlos, a pris feu en dehors du phare de Nab. Le navire est perdu, l'équipage sauvé.

— Ibrahim, pacha d'Egypte, est petit-fils d'une Française, et lorsqu'il rencontre quelqu'un de nos compatriotes, il n'oublie jamais de lui dire : « Ma grand'mère était Française. » C'est même la seul chose que le généralissime prononce très correctement en français.

— Le beau temps a favorisé la fête donnée mardi dernier à Tivoli ; la bonne compagnie s'y était réunie, on comptait plus de 6,000 personnes. La fête de dimanche promet d'être au moins aussi brillante. Ce vaste parc a le double avantage d'offrir une promenade variée, et dans les grandes chaleurs on peut respirer un air pur.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans.

Deuxième Série.

25 JUILLET 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 5.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN.	48 fr
POUR SIX MOIS.	25
POUR TROIS MOIS.	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN.	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois.

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

—

LA FAMILLE IMPÉRIALE,

LES MINISTRES ET AUTRES GRANDS PERSONNAGES TURCS (1).

—

L'empereur Mahmoud a quatre enfans vivans (1839), deux garçons et deux filles. Dans le courant de 1838, il a perdu un garçon et une fille.

La maladie qui emporta le jeune prince est restée inconnue, un absurde préjugé ayant mis obstacle à l'autopsie du corps du défunt, que les médecins réclamaient avec d'autant plus de raison, qu'un frère, né avant cette jeune altesse, était près de succomber sous le même mal. On sait que celui-ci avait dû son rétablissement à l'empirisme, et quelle avait été la récompense accordée à la femme arménienne, artisan de ce prodige.

Un autre préjugé, non moins déplorable, entraîna, quelques mois après, la perte d'une princesse, deuxième fille du sultan et épouse de Saïd-Pacha, qu'une saignée pratiquée à temps eût sauvée. Elle était du sang impérial, de ce sang que des révolutions de palais ont souvent fait couler sur les marches du trône, mais qui ne saurait être versé pour les jours précieux d'un membre de la famille. O bizarrerie! Deux faits aussi lamentables établissent jusqu'à l'évidence la force des résistances rencontrées par le réformateur dans l'ordre moral comme dans les choses matérielles.

La succession au trône des califes est encore assurée par l'existence de deux princes. Heureusement, son chef, si faible dans les deux cas qui viennent d'être rapportés, a eu la force de résister à une coutume trop souvent suivie par ses prédécesseurs, laquelle autorisait la destruction des fils puînés des sultans, pour prévenir des rivalités entre les héritiers.

Les fils de Sa Hautesse sont âgés (1839), l'aîné de dix-sept ans, le second de quatorze. On les voit, dans le temps du Ramazan, parcourir à cheval les rues où le sultan fait ses promenades ordinaires. Pendant la belle saison, ils se rendent assez fréquemment en caïque ou en calèche aux rendez-vous où ce prince va prendre ses délassemens. A part ces deux circonstances, on ne les rencontre nulle part.

L'éducation qu'ils reçoivent est intérieure et isolée. Quelquefois on leur choisit pour compagnons d'études quelques jeunes esclaves attachés à leur service.

L'instruction, ils la tiennent de maîtres musulmans. On peut apprécier la nature et l'étendue de ce qu'ils peuvent apprendre d'instituteurs à qui toute science utile est étrangère.

Le plus profond mystère enveloppe les premières années de ces enfans appelés aux plus hautes destinées, et à l'exercice d'une autorité sans limites sur de nombreuses populations.

Il y aurait lieu de rire de pitié, s'il n'y avait matière aux plus douloureuses réflexions dans l'aveuglement qui préside aux premiers pas de ces jeunes altesses, quand on lit dans des journaux sérieux des détails comme ceux-ci : « On écrit de »Constantinople que le sultan, appréciant les »bienfaits de l'éducation, fait élever ses enfans à »l'instar de ceux des maisons royales de l'Euro»pe. Des maîtres renommés pour l'étendue et la »variété de leurs connaissances sont placés auprès »d'eux, etc., etc. »

Nous serions tenté de sommer ces audacieux correspondans de nous citer le nom d'un de ces savans, et de nous dire surtout comment l'on s'y est pris pour abaisser les barrières que l'étiquette et les préjugés élèvent contre l'introduction d'étrangers dans le sérail et leur libre communication avec les héritiers de la couronne.

Nous avons eu une occasion unique d'obtenir, sur la nature de l'instruction donnée à ces jeunes gens, des notions qu'il est toujours très difficile, pour ne pas dire impossible, de se procurer.

Admis dans l'intimité d'un personnage arraché depuis peu à une position à presque souveraine, nous l'avons toujours trouvé occupé de l'éducation de trois jeunes princes, ses enfans, âgés de dix-sept, quatorze et neuf ans.

Déchu d'un rang auquel il ne lui sera peut-être plus possible de remonter, il sent, il a la conviction que c'est à l'aide d'études solides qu'il peut procurer à ces victimes de révolutions si fréquentes en Orient, un dédommagement du pouvoir, des richesses, de la considération qu'il n'a pu leur conserver.

Chaque fois que nous visitions ces altesses déchues, nous les voyions environnées de maîtres musulmans, qui leur enseignaient, indépendamment des préceptes religieux, la lecture, l'écriture, les règles les plus élémentaires des mathématiques et le persan. Le père suivait les leçons

(1) Extrait de la *Turquie moderne* ; 2 vol. in-8°, chez Delloye, place de la Bourse, 5.

avec une assiduité et une persévérance exemplaires.

Sur l'observation que nous lui fîmes un jour, et que nous réitérâmes plusieurs fois, que l'étude d'une langue européenne, du français, par exemple, leur faciliterait l'acquisition de connaissances qu'ils n'obtiendraient jamais des enseignemens auxquels on les réduisait, il en convenait. — Mais, ajoutait-il, je ne puis mieux faire que de me modeler sur le sultan, mon auguste maître.

Le système que je suis pour mes enfans, est celui qu'il a adopté pour les siens. On m'informe exactement de ce qu'il fait, et je l'imite. Quand les jeunes sultans passeront à l'étude des langues européennes et des sciences qui constituent un bon système d'instruction, mes fils auront des maîtres pareils. Je le répète, je ne puis mieux faire que de suivre un tel guide.

Il y a quelque chose de touchant dans le respect et la fidélité qui prescrivent et maintiennent une semblable abnégation. Si elle est imitée, et nous croyons qu'elle l'est généralement dans les hautes classes, on ne peut en déduire une tendance à de grands progrès chez une nation où la subordination s'étend aussi loin.

Le sultan a entendu se donner des appuis et d'utiles coopérateurs, en choisissant autour de lui des gendres pour ses filles; et, chose remarquable comme opposition aux anciens us et préjugés de sa couronne, il a permis la cohabitation entre les conjoints.

Autrefois, les sultans choisissaient aussi des gendres parmi leurs sujets; c'était alors dans des vues politiques : la tendresse paternelle restait étrangère à ces combinaisons.

La Sublime-Porte apprenait de ses surveillans qu'un pacha d'une province éloignée, de Bagdad, par exemple, se formait par ses exactions un trésor considérable pouvant, avec le temps, appuyer des projets de révolte, favorisés par les grandes distances qui le séparaient du siége du gouvernement.

Aussitôt un officier du sérail lui était envoyé avec la mission de lui annoncer qu'il était l'objet du plus insigne honneur, que le sultan daignait lui accorder une de ses filles pour épouse. Cet officier lui remettait en même temps les firmans, une pelisse d'honneur, et autres insignes attestant son admission à cette haute faveur.

Le premier acte du nouveau gendre était de répudier sa ou ses femmes légitimes. Il gardait ses concubines, mais seulement à titre de servantes ou esclaves de son impériale moitié, qui ne l'était pourtant que de nom, car les époux ne se réunissaient pas.

Il avisait ensuite à la dotation de cette princesse en lui faisant passer de riches présens et une dot en espèces d'or. Il pourvoyait aussi à son entretien par une allocation annuelle proportionnée à son rang.

Si le pacha faisait les choses convenablement et qu'on les trouvât en harmonie avec les richesses qu'on lui supposait, le sultan le considérait dès ce moment comme un homme qui lui était acquis. Sa faveur s'établissait et sa femme devenait un appui, qui non-seulement le maintenait dans son gouvernement, mais, souvent aussi, servait à lui en procurer un autre plus important. Si, au contraire, sa conduite était marquée au coin de la lésinerie, sa perte était jurée; et les tendances du beau-père et de la bru étaient tournées vers le but de le perdre sans éclat; le cas arrivant, les richesses dont il avait ménagé l'emploi devenaient la proie du fisc.

Les époux s'écrivaient fréquemment : c'était la seule faculté que l'himen leur eût procurée. Ils ne s'épargnaient pas les complimens, et se complaisaient dans les avantages corporels qu'ils s'attribuaient réciproquement; car ils ne s'étaient jamais vus, même en peinture, la loi du prophète prohibant inexorablement toute représentation humaine. L'illusion allait quelquefois jusqu'à leur persuader qu'ils s'aimaient tendrement.

Le hasard pouvait cependant les réunir. Les intrigues de la femme réussissaient quelquefois à procurer à son époux une des grandes dignités de l'empire, telles que celle de grand vizir et de capitan-pacha, qui donnaient la résidence dans la métropole. Dans ce cas, la cohabitation était permise.

Mais quel n'était pas leur désappointement, quand, à la première entrevue, ils ne se trouvaient plus cette beauté, ces grâces, ces perfections, dont leur imagination orientale s'était plue à se doter mutuellement!

Un fait de ce genre arriva sous le règne de Sélim III. Le pacha d'Erzeroum avait été choisi par ce prince pour mari d'une de ses filles. Au moment où cet honneur venait le chercher dans sa résidence, il eut le malheur d'avoir un œil crevé par un de ses favoris, dans le jeu du djirid, auquel il se livrait avec passion.

Les conséquences de ce cruel accident avaient été aggravées par l'impéritie de l'esculape du pacha. Le cartilage gauche du nez avait dû être amputé, et remplacé par une lame d'argent.

Ce fut peu de temps après sa guérison qu'il arriva à Constantinople pour occuper la place de grand vizir, à laquelle le crédit de la sultane l'avait fait élever. Il était hideux. Personne ne fut surpris de la répugnance que témoigna la princesse à la vue de celui qu'elle s'était figuré un Adonis; elle quitta sur-le-champ le palais où la rencontre s'était faite; et le bon Sélim, son père, approuva la séparation.

Le nouveau vizir n'en conserva pas moins la faveur de son maître. Il a laissé de bons souvenirs. S'il n'a pas joui de la possession d'une belle princesse, adorée de son père, il a au moins échappé aux terribles épreuves qui l'attendaient dans le cours de son union.

Une loi horrible et barbare condamnait tous les enfans issus d'une princesse du sang impérial et d'un sujet, à une mort immédiate après leur naissance. Ces infortunés, quel que fût leur sexe, ne traversaient la vie que pour passer des mains de la sage-femme qui les avait reçus à leur entrée dans ce monde, dans celles du muet chargé de leur ravir le jour. On voulait prévenir, par ces inhumaines précautions, les velléités d'ambition que des alliances avec le sang ottoman eussent pu faire éclore, si ces enfans eussent vécu.

On doit faire honneur au sultan Mahmoud de l'abolition de cette odieuse pratique. Hallil-Pacha, son premier gendre, eut, de son épouse, un fils qui vécut pendant six mois, et qu'il ne perdit que de mort naturelle.

Nous avons dit qu'Hallil, esclave géorgien, n'avait dû l'immense faveur d'être choisi par son souverain pour être l'époux de sa première fille, qu'à la tendresse que lui portait le vieux séraskier Uzrew, ou Chosrew-Pacha, dont il était le favori, et qui était lui-même l'objet de la plus haute faveur de son auguste maître, l'empereur régnant. Il ne nous a pas été possible de découvrir la cause d'une pareille faveur accordée à Saïd-Pacha, qui a épousé, en 1837, la seconde fille de Sa Hautesse.

Ces choix n'ont pas justifié les espérances de ce prince. L'idiotisme de l'un, la participation de l'autre à un crime honteux, ont rendu stériles des pensées conçues dans des idées d'avenir. Il reste à Sa Hautesse une troisième fille à pourvoir. Ce prince y songe, écrit-on de Constantinople. Sera-t-elle plus heureuse ou mieux inspirée dans cette troisième recherche ?

Le sultan a une sœur qui frise la soixantaine. Elle a profité du relâchement introduit, à l'ombre des réformes, dans les rigueurs de l'étiquette, pour se donner plus de liberté qu'elle n'en eût eu autrefois.

Elle occupe un palais dans une situation ravissante, sur le Bosphore. On rencontre assez souvent son harem (cortége) dans les rues de Constantinople. Elle aime le mouvement, et fait volontiers elle-même ses affaires et ses emplettes. Suivant les mauvaises langues, elle sait combattre les ennuis du célibat; le public rit de ses écarts et les lui pardonne, parce qu'au total elle est bonne personne.

. . . .

Les différences entre les hommes proviennent, en tout autre pays, de la naissance, de la fortune, de l'éducation, des dispositions naturelles developpées par l'étude. En Turquie, ces causes de différence sont nulles.

La naissance n'y donne aucune prééminence. Mieux a valu, jusqu'à ce jour, chez les Turcs, sortir de la classe du peuple ou de celle des esclaves, que d'un père tenant un rang élevé. Il y a de rares exceptions; elles confirment la règle.

La fortune, — elle a toujours été chanceuse, en raison de l'usage des confiscations, qui très rarement permettait aux fils d'hériter des biens de leurs auteurs. En échange, les mille portes ouvertes à l'acquisition des richesses tendaient à confondre toutes les positions.

L'éducation, — elle était si restreinte dans son développement, que la limite atteinte par l'enfant de bonne maison, et par des études précoces, pouvait l'être très rapidement par l'esclave que son maître voulait faire instruire dans les mêmes proportions.

Quant aux dispositions naturelles, nulle culture ne leur étant donnée dans l'âge tendre, elles ne créaient pas une supériorité prononcée, comme cela arrive dans les pays civilisés, entre l'enfant issu de parens riches et l'individu à qui la fortune souriait dans un âge plus avancé. Les qualités innées se font jour à tout âge, quand la nature est secondée avec intelligence.

Dans une sphère aussi bornée, qu'attendre de rationnel des hommes parvenus à de si hautes positions? Et d'ailleurs, l'usage, si despotique chez les Musulmans, ne proscrit-il pas les innovations? Ce peuple semble entraîné, par un penchant irrésistible, à se révolter contre tout ce qui

est nouveau. On le voit assez dans les résistances incessamment opposées aux réformes tentées par le pouvoir quasi-divin du chef de l'islamisme.

C'est un fait constant que nulle création de durée ne peut marquer le passage d'un homme au ministère. En Europe, chacun s'impose volontiers la loi d'améliorer le service dont il reçoit la direction; si les efforts, dans ce genre, ne sont pas toujours couronnés de succès, au moins signalent-ils l'intention. C'est le contraire en Orient.

Les mesures du sultan Mahmoud n'ont fait qu'effleurer les surfaces; le fond est resté le même. Un ministre du seizième siècle pourrait venir reprendre les fonctions qu'il a remplies il y a cent cinquante ou deux cents ans : il retrouverait les choses telles qu'il les a laissées; seulement, il pourrait y rencontrer des innovations qu'il ne comprendrait pas.

Un Turc qui est appelé à un grand emploi n'a qu'un but, c'est de s'y maintenir dans la ligne suivie par son prédécesseur; il s'informe comment faisait celui qu'il a remplacé; il ne vise pas à ce que l'on dise : *il fait mieux*; il se contente qu'on pense qu'*il ne fait pas plus mal.*

L'imitation est servile au matériel, comme dans la pensée. La maison d'un nouveau dignitaire se montre sur le pied où son devancier la maintenait. Les anciennes habitudes survivent; les mêmes erremens sont suivis; on ne s'aperçoit de la mutation qu'en voyant de nouvelles figures.

Il perce bien, à la vérité, quelque nuance dans la manière dont l'autorité est exploitée. Elle deviant plus douce ou plus acerbe, suivant le caractère du fonctionnaire; mais ce sont encore là des exceptions. L'ensemble reste et se maintient.

Autrefois, lorsque le peuple dominateur accaparait toutes les richesses, un homme promu à un grade élevé passait souvent de la gêne à la plus grande opulence. Le jour qui suivait sa nomination le trouvait riche; la semaine ou le mois d'après, sa fortune était fondée. Cela ne voulait pas dire qu'elle fût solide; car les chances qui l'avaient improvisée, pouvaient tout aussi bien l'anéantir d'un seul coup.

Le sultan ne proclamait l'élu de son choix qu'en lui faisant remettre des présens d'un prix proportionné à la splendeur de la dignité qu'il lui accordait. Par exemple, pour la charge de grand vizir, c'était d'abord un forte somme en espèces; ensuite des bijoux et des armes, avec garnitures de diamans, de perles, de pierres précieuses; des schals de la plus grande valeur; des chevaux parés de magnifiques harnais; enfin, des esclaves des deux sexes, d'origine géorgienne et circassienne.

A l'imitation du maître, les grands dignitaires envoyaient leur offrande; elle était en rapport avec leur position sociale.

Après ceux-ci, les individus qui aspiraient aux bonnes grâces du nouveau favori de la fortune, ceux qui désiraient sa protection, les postulans de places, etc., s'efforçaient de prendre date dans son esprit par l'empressement et le choix de leurs cadeaux.

Ce devait être, penserez-vous, une charge bien pesante pour Sa Hautesse, que cet usage d'accompagner les nominations supérieures de largesses aussi étendues! Bannissez cette idée. Une nomination supposait une disgrâce; et ce que le trésor retirait de celle-ci couvrait, et audelà, ce qu'il accordait à celle-là.

En effet, ce que l'on donnait à l'élu n'était, à proprement parler, qu'un signal pour que les dons lui arrivassent de tous côtés; tandis que ce que l'on confisquait sur le disgracié se composait de ce qu'il avait reçu ou acquis pendant le cours de sa faveur. Le trésor du prince semait avec éclat, mais c'était pour recueillir avec usure.

En tout pays, un homme qui accepte une haute position se complaît dans la pensée qu'elle lui était due, qu'elle n'est que la reconnaissance éclatante de son mérite, et qu'il saura bien, par son adresse et par la manière dont il la remplira, se l'inféoder. L'illusion se conçoit dans les pays régulièrement gouvernés. Les places, en général, ne s'y donnent pas légèrement. Le candidat a fait des études; il a des antécédens; on lui a reconnu quelque capacité analogue à la nature de sa nouvelle mission; il n'a, au surplus, à redouter, ni la mort, ni la confiscation. Les revers n'entraînent que la révocation.

Les Turcs ne raisonnent pas ainsi. Chacun aussi se croit propre à l'emploi qu'il obtient, quelles que soient son ignorance native et la complète inexpérience de ses antécédens; seulement, ils ne peuvent se dissimuler que le hasard et le caprice ayant seuls déterminé le choix de leur personne, les mêmes causes peuvent le lendemain ruiner l'œuvre de la veille. Bien que cette conviction soit commune à tous les ambitieux de cette nation, quelque pénible que soit la perspective de la privation de la vie et de la fortune, conséquences assez ordinaires des élévations trop subites, aucun ne balance à accepter le pouvoir, tant il y a d'attrait dans sa jouissance, ne dût-elle être que de courte durée.

Cette ambition d'arriver aux honneurs et à la puissance est encore plus prononcée dans les familles grecques qui habitent le quartier de Constantinople nommé le *Fanar.* Ces familles se prétendent descendues des plus grandes maisons du Bas-Empire. C'est, en effet, dans cette partie de la ville qu'elles furent reléguées, quand la victoire fit passer leurs somptueux palais dans les mains des conquérans. Là s'est conservée toute la morgue de la cour de Constantin : plusieurs siècles écoulés depuis la chute du Bas-Empire n'ont pu l'éteindre. Chacun y fait des rêves de grandeur; un petit nombre les voient se réaliser; et le succès est très souvent funeste à ceux qui réussissent.

Ces Grecs du Fanar, très supérieurs par leur intelligence et leur instruction à leurs dominateurs, étaient devenus, dès le temps de la conquête, les intermédiaires nécessaires entre leurs maîtres et les gouvernemens de la chrétienté.

La connaissance des langues française et italienne, que les principales familles ne manquaient pas de faire apprendre à leurs enfans, leur avait procuré deux emplois importans dans le gouvernement : celui d'interprète du divan, puis celui d'interprète de la marine.

Le premier mettait le titulaire en contact immédiat et journalier avec le grand vizir; le second procurait le même avantage auprès du capitan-pacha.

Dans la suite des temps, les provinces de Moldavie et de Valachie passèrent sous la domination de la Porte. Par leurs capitulations, elles obtinrent de ne pas être gouvernées par des Musulmans. Le divan, de son côté, ne trouva pas prudent d'y confier l'autorité à des indigènes. Les Grecs du Fanar, au moyen de leurs affinités avec les grands dignitaires de l'empire, réussirent à voir le pouvoir, dans ces deux provinces, remis en leurs mains.

Jusqu'au règne du sultan Mahmoud, les interprètes de la Porte et de la marine furent promus de ces emplois à la dignité d'hospodar (prince) de Moldavie et de Valachie. La faveur présidait aux choix, mais les cadeaux les dirigeaient plus souvent.

Celui qui obtenait la préférence passait de l'abjection la mieux constatée à la souveraine puissance; il se formait une maison à l'instar des têtes couronnées, et se donnait une garde nombreuse, à la tête de laquelle il partait pour aller prendre possession de son apanage. Mais peu rassuré par l'éclat et les prérogatives de sa nouvelle dignité, par le pouvoir qu'il allait atteindre aux limites de son nouveau gouvernement, et par la présence des gardes dont il s'était environné, il ne manquait pas de se procurer l'escorte de trois ou quatre janissaires, chargés de le protéger et de le faire respecter aussi long-temps qu'il cheminerait sur le territoire ottoman.

Un de ces princes, quittant Constantinople pour se rendre à son nouveau poste, fut, malgré son brillant entourage, insulté sur la route par un fanatique musulman, qui lui barrait le passage et lui jetait de la boue au visage. Irrité et plein de de son rôle, il le fait saisir et pendre par son bourreau, personnage obligé du cortége officiel.

L'admiration excitée par cet acte de rigueur fut grande parmi les rajas; mais il souleva une tempête chez les Musulmans. On demanda hautement la mort de l'audacieux djaour (infidèle). Des largesses semées à propos, et la protection du capitan-pacha qu'il venait de quitter, conjurèrent l'orage.

Les places d'hospodar étaient scabreuses; les dépositions étaient fréquentes. Heureux, quand les dépositions n'étaient pas suivies de la perte de la vie, ou tout au moins de celle de la fortune! La liste de ceux de ces princes qui ont eu une fin malheureuse, est très longue. Un plus grand nombre, de retour à Constantinople, ont dû acheter la conservation de leur existence par d'énormes sacrifices, qu'au surplus leurs exactions les avaient préparés à supporter.

Rien n'était cependant capable de refroidir l'ardeur avec laquelle les emplois de princes de Moldavie et de Valachie étaient recherchés par les familles en possession de les occuper. Celles qui étaient au second rang n'éprouvaient qu'un regret : c'était de ne pouvoir y prétendre. Qu'étaient à leurs yeux des risques trop évidens, à côté du bonheur d'exercer le pouvoir? On a entendu une femme dont le mari, par sa position, était assez rapproché de la ligne où l'on y parvenait, s'écrier avec effusion : *Que mon mari soit prince un seul jour, qu'on lui coupe la tête le lendemain, nous ne nous en plaindrons pas : au moins aurons-nous goûté du suprême honneur!* et, pendant ce discours, le mari levait les yeux et les bras au ciel, en signe d'adhésion et de résignation.

Les derniers traités entre la Porte et la Russie

et l'influence sans limite que l'autocrate s'est adjugée sur la Moldavie et la Valachie, en attendant qu'il les incorpore à ses vastes déserts, ont annulé ce système de rotation dans les emplois de princes, qui concentraient et absorbaient les facultés et les ambitions des familles fanariotes. Les hospodars actuels sont élus pour sept ans, et rééligibles. C'est la Russie qui commande les choix.

Les Grecs sont également privés, de nos jours, du drogmanat de l'empire et de l'amirauté. Le divan est à présent servi par des interprètes musulmans; il y a peut-être perdu sous le rapport de la finesse et du savoir-faire; en compensation, il a gagné sous celui de la bonne foi et de la probité.

Les Turcs, nous l'avons dit, ne redoutent pas plus que les Grecs les chances qui rendent incertaines les permanences dans les places. Il y avait autrefois autant de périls dans les places réservées uniquement aux fidèles, que les Hellènes en rencontraient dans les emplois dont ils étaient en possession.

En 1837, Pertew-Pacha, ministre de l'intérieur, et Wassal-Effendi, son gendre, premier secrétaire de Sa Hautesse, firent la dure expérience que la mort et la confiscation pouvaient encore accompagner les dépositions. Ces conséquences ne sont plus en principe; et dans la même année, et plus tard, d'autres destitutions, entre autres celle de Halil-Effendi, séraskier, premier gendre du sultan, et celle d'Alkif-Pacha, autre ministre de l'intérieur, ont eu lieu sans ces circonstances aggravantes.

Dans l'impossibilité de signaler, chez les ministres et dignitaires turcs, des vertus qui honorent leur caractère, ou des actes qui révèlent leurs talens, nous sommes réduit à les peindre par des faits, décélant en eux l'absence de toute dignité, une négation générale de probité.

Nous citerons des traits particuliers; nous en rapporterons qui sont communs à tous; et, sans emprunter nos exemples à des époques éloignées qui rendraient les vérifications difficiles, nous les puiserons dans les vingt mois écoulés de l'automne de 1836 à l'été de 1838; c'est-à-dire que nous avons été, en quelque sorte, témoin des sujets de nos récits.

On a vu qu'en 1837, Akif-Pacha, ce ministre des affaires étrangères, destitué l'année précédente sur la demande formelle de lord Posomby, ambassadeur d'Angleterre, en expiation de l'attentat exercé sur l'Anglais Churchill, rentra aux affaires avec le portefeuille de l'intérieur.

Les ministres turcs, qui aiment beaucoup la représentation quand ils peuvent s'en donner les apparences à bon marché, ont toujours autour d'eux un grand nombre de valets. Ils leur donnent le couvert, le vêtement, la nourriture; de gages, peu ou point. Mais ils leur laissent la faculté de de s'en procurer d'assez forts, en rançonnant les visiteurs et les solliciteurs. Cet abus est enraciné auprès de tous les fonctionnaires publics. Etre laquais en Orient, c'est être mendiant autorisé.

Nul particulier ne peut aborder un dignitaire sans satisfaire l'avidité de ses gens, qui se manifeste toujours avec insolence, et souvent avec brutalité, vis-à-vis des rajas.

Cet usage, révoltant en tous cas, l'est au dernier point auprès d'Akif, de cet homme dont la capacité est mise au niveau de celle qu'on attribue à Réchild. Il n'a pas honte d'exiger une part dans les contributions levées par sa domesticité. Il n'y a pas à en douter : d'abord, c'est de notoriété publique; et, en outre, nous le tenons de la bouche de ses gens, qui nous ont dit plusieurs fois, en présence de drogmans de la Porte, lorsque nous nous refusions à l'acquit de ce tribut : *Ce n'est pas nous que vous refusez, c'est notre maître; il saura bien s'en venger.*

Réchild, type de l'urbanité et de la science, à ce que disent ses louangeurs, a une façon plus relevée de s'avantager aux dépens de ceux qui ont affaire à lui.

Dans le courant de mars 1838, il fit, par ses mains, un paiement de 5,000 piastres (1,250 fr.). La somme en or était contenue dans un petit sachet de taffetas vert, fermé d'une manière usitée chez les ministres, quand ils paient eux-mêmes une dépense publique.

L'étiquette et le respect ne permettent, en leur présence, aucune vérification de la somme et des espèces qui la composent. Il faut recevoir ce qu'ils donnent, tel qu'il est donné; et l'on sent que l'on serait mal venu si, après avoir quitté le cabinet de l'excellence, on voulait récriminer sur le contenu. On va voir combien ce système est favorable aux déceptions.

La personne qui reçut ces 5,000 piastres était accompagnée d'un drogman, et le prince de Samos était présent : où ne se fourre-t-il pas? Quand la remise du sachet eut lieu, le preneur se rendit de suite chez un négociant français établi à Galata, pour convertir ces espèces en un mandat sur Marseille.

Le négociant s'entretenait avec son courtier. Un Européen présent sur les lieux, et ses commis, prenaient part à la conversation. Après que l'on eut long-temps examiné le sachet, l'élégance de son étoffe, l'artifice de sa clôture, on le donna au caissier pour en faire recette après vérification. Il s'y trouva un déficit de 288 piastres, formé par la rognure de diverses pièces de 20 piastres, la fausseté de trois de ces pièces, l'évaluation donnée à quelques autres. Ces dernières avaient eu cours jusqu'alors sur le pied de 23 piastres l'une; mais un firman daté de la veille du jour du paiement les avait ramenées au taux de 20 piastres, et Réchild le savait. Il profitait de la circonstance pour se débarrasser de celles qu'il avait.

Chez le négociant, on prévint toute observation de la part du porteur ainsi volé et mystifié, en l'avertissant que ce ministre ne manquerait pas de dire pour sa justification, qu'il avait reçu du trésor le sachet tout préparé, et qu'il était au-dessous de lui d'en vérifier le contenu. Pourquoi alors exigez-vous que le preneur reçoive sans compter? Le prince de Samos tint un autre langage, lorsque le lendemain on lui donna ces détails. Il s'empressa de dire : *Gardez-vous bien de faire la moindre réclamation. Ce sont de petits revenant-bon auxquels leurs excellences sont habituées.*

Terminons ces tristes citations par un dernier fait. Celui-ci concerne le fameux Uzrew ou Chosrew-Pacha, dit le vieux séraskier, le second personnage de l'empire, décoré aujourd'hui du titre nouveau de président du conseil.

Ce vieillard, chez lequel la soif de l'or a toujours égalé celle qu'il éprouve pour le sang humain, était hors des affaires depuis l'automne de 1836. Le *Moniteur Ottoman* avait annoncé, en même temps que sa retraite, que le sultan, en raison de son âge et de la longue durée de ses services, lui avait alloué une pension de 60,000 piastres (15,000 fr.) par mois.

On devait croire que cette munificence de son maître, jointe à ses incalculables richesses et au repos dont il allait jouir, calmerait les élans de son insatiable cupidité. Quelle ne fut pas la surprise du public, quand un jour on apprit que cet éminent personnage, après cinquante ans de possession des emplois les plus élevés et les plus productifs, se plaignait de la détresse à laquelle il était réduit sur ses vieux jours, et faisait vendre ses meubles pour pouvoir s'alimenter de leur produit !

On eut la clé de ce manége, quand, quelque temps après, il fit offrir à ses créanciers, et les força d'accepter, 50 pour 100 du montant de leurs titres. Est-ce là de la moralité? Quel exemple donné par le plus haut dignitaire, qui n'a point d'enfans et qui regorge de richesses! Craint-il, comme il le disait, de manquer du nécessaire? Ignore-t-il que sa fortune est dévolue au fisc après sa mort?

Cette ruse honteuse, pratiquée par le vieux séraskier pour s'autoriser à faire une réduction de moitié dans ce qu'il devait à ses fournisseurs, rappelle un trait non moins singulier du fameux Ali-Pacha de Janina (Albanie).

Cet homme, après quarante ans de jouissance de la puissance suprême dans l'ouest de l'empire, non content d'avoir épuisé tous les moyens connus et inconnus d'extorquer de l'argent, imagina de se transformer en mendiant et d'escompter la compassion publique.

Il s'habillait de haillons, et, quittant son palais, il allait se placer dans la rue près d'une borne. Là, d'une voix piteuse, il sollicitait les passans, en leur disant : *N'oubliez pas le malheureux Ali; il est dans le besoin.*

A cette voix connue et si redoutée, chacun vidait ses poches, ou, s'il n'avait pas d'argent sur soi, courait en chercher à son logis. Malheur à qui hésitait, ou ne donnait pas en raison de ses facultés connues!

Ali rentrait dans son palais, chargé des dons obtenus par ce bizarre moyen, et les enfouissait à côté de ses immenses épargnes. On lui arracha la vie par surprise : et tous ses trésors devinrent la proie du fisc impérial.

Cette passion effrénée pour les richesses existe chez tous les Turcs. Rien ne peut la calmer, rien ne peut la satisfaire; elle les suit au tombeau, et l'on peut croire qu'elle leur survit; car l'approche de la mort ne les détache pas des biens de ce monde. On eut une preuve de cette opinion présumée, dans un cas remarquable arrivé vers la fin du dernier siècle.

Un très haut dignitaire s'était retiré des affaires à cause de son grand âge et d'une grave infirmité; il était attaqué d'une hydropisie, que ses médecins n'avaient su ni combattre ni guérir, et qui faisait des progrès inquiétans.

Avant le règne actuel, la place de médecin du sérail était toujours donnée à un Musulman. On

ne s'informait nullement s'il avait fait ses études, s'il était reçu docteur. C'était une dignité comme une autre, et la faveur seule en disposait.

A côté de cet Esculape *ad honores* était un praticien européen, qui remplissait réellement la place sans contrôle, et aussi bien que le lui permettait la dose de ses talens, en général assez légère.

Quand celui-ci avait de l'entregent et du goût pour l'intrigue, sa situation lui imprimait de l'importance. Ses fonctions lui donnaient entrée au sérail, d'un difficile accès pour tout autre que les ministres de Sa Hautesse, et même dans le harem, impénétrable pour tout homme, autre que l'eunuque.

Les Turcs ont la manie de consulter sans cesse les médecins; et dans leur ardeur et leur crédulité, tout Européen de bonne tenue passe pour avoir cette qualité.

Le docteur du sérail qui la possédait réellement, était continuellement assailli de consultations par tous les habitans du lieu sacré, désigné sous le nom de harem. Il pouvait voir et entendre bien des choses, s'initier dans des mystères, et, s'il était adroit, se faire consulter dans une foule de circonstances.

De quelle utilité ne pouvait-il pas être pour une légation, dont il aurait embrassé les intérêts! et comme il était présumable que ses préférences se porteraient vers celle à laquelle il appartenait par sa naissance, il existait un accord tacite entre les grandes puissances, pour empêcher leurs sujets respectifs d'accepter les fonctions de médecin du sérail.

A leur défaut, le divan portait son choix sur des Ragusais, des Vénitiens, ou des sujets d'autres petites puissances de l'Italie. Alors les grands cabinets rivalisaient d'efforts pour s'attacher ce titulaire. C'étaient, dans ce cas, les plus belles propositions d'avantages effectifs, qui l'emportaient.

En 1799, le sultan Sélim III voyant arriver l'époque où son médecin allait le quitter pour rentrer dans sa patrie, imagina, pour rompre les intrigues qui se nouaient autour de lui, de s'adresser directement au pape, à l'effet d'en obtenir un médecin auquel il pût donner sa confiance.

Sa Sainteté jeta les yeux sur un fils naturel du prétendant, le dernier des Stuarts, qui avait reçu, à sa naissance, le nom de cette infortunée maison. Cet enfant était né à Rome, et élevé dans la religion catholique; il avait été admis dans le service de santé de Sa Sainteté, après avoir étudié et pris ses grades dans la faculté de médecine de Montpellier.

Le docteur Stuart est agréé par le sultan sur la recommandation du Saint-Père. Il accepte, à son tour, l'offre qui lui est faite. Il se rend dans le Levant, séjourne d'abord à Smyrne, ensuite à Brousse, dont les eaux minérales attirent beaucoup de malades, et arrive enfin à Constantinople, un an après son départ de Rome.

La lenteur de cette marche avait eu pour objet, ainsi qu'on le lui avait prescrit avant son départ, de déguiser le motif de sa venue, qui ne devait être ébruitée qu'au moment où son prédécesseur se retirerait.

La chose n'avait pas encore été rendue publique, quand le vieux dignitaire, gisant sur son lit de douleur, en proie aux souffrances et à l'inquiétude la plus vive, apprit, au moyen des relations intimes qu'il avait conservées dans l'intérieur du sérail, qu'un médecin habile était envoyé par le pape au sultan, pour exercer sa profession auprès de sa personne et de sa cour.

Il se décide à faire appeler le docteur, se livre à son examen, et après une minutieuse exploration, lui demande ce qu'il pense de son état. — Il est grave, répond celui-ci; il y a cependant des chances de salut si vous consentez à suivre exactement mes prescriptions. — Et combien cela me coûtera-t-il ? s'écrie aussitôt le malade, que l'intérêt de sa caisse dominait au dessus de celui de sa santé. Le docteur, qui savait avoir affaire à un homme opulent, dit, à tout hasard, 10,000 piastres. — Comment, djaour (infidèle), oses-tu bien faire une demande aussi exorbitante? Est-ce que tu me crois riche? Sors d'ici; ta vue redouble mes maux.

Le docteur vit bien, à la manière dont le malade s'exprimait, que la proposition avait déplu ; mais on lui cacha ce qu'il y avait d'injurieux dans la réponse.

Cependant le mal allait en empirant. Le malade se détermine à le faire appeler de nouveau, et le docteur à faire une seconde visite. Après un nouvel examen, le dignitaire veut savoir ce qu'il pense. «Vous avez eu tort, dit Stuart, de tant tarder à me »rappeler; le mal s'est aggravé. Quand je vous ai »vu la première fois, je pouvais répondre de votre guérison. En ce moment, il reste bien encore quelque chance de réussite, mais le danger »est grand. — N'importe, je veux que tu tentes »tout ce qui sera possible; mais auparavant, sachons ce que tu me demanderas.» C'était là, toujours, la question absorbante.

Le docteur, qui marchait cette fois sur des renseignemens plus précis, et qui avait appris que son malade reposait sur un trésor évalué à vingt millions, placé dans une pièce située au-dessous de celle dans laquelle il couchait, comme s'il ne s'en fût rapporté qu'à lui-même dans la garde de ses richesses, le docteur, disons-nous, répond 50,000 piastres.

Le coup pensa devenir funeste au moribond. La colère altérant sa voix, il ne put que balbutier ces mots : *Ah! brigand*, tu n'es venu en Turquie que pour dépouiller les Musulmans. Sors, djaour maudit, et que je ne te revoie plus!

Le docteur fut rappelé à quelques jours de là, et ne consentit à faire une nouvelle visite que sur les instances pressantes de plusieurs légations. Après avoir exploré une dernière fois le malade, il lui déclara que pour 100,000 piastres il n'entreprendrait pas de le traiter. «Ce serait vous voler, ajouta-t-il; car il n'y a plus d'espoir, et ma »conscience s'y refuse; et, en outre, la mort d'un »homme de votre rang, entre mes mains et à mon »début, ferait un tort irréparable à ma réputation.»

Peu de jours après, le malade avait succombé; et quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis qu'il avait rendu le dernier soupir, lorsque les gens du fisc, apostés d'avance, mettaient la main sur ce trésor de 20 millions, dont il n'avait pas su détacher 10,000 piastres pour recouvrer la santé.

Le docteur Stuart lui survécut peu de temps. Il n'était pas Anglais, puisqu'il était né à Rome, d'un père banni par arrêt du parlement; mais il eut l'imprudence, à son arrivée à Constantinople, de céder aux cajoleries des Anglais et de leur légation. Il se lia étroitement avec la nation qui avait détrôné et expulsé du territoire britannique la famille à laquelle il appartenait, quoique par des nœuds illégitimes.

On feignit de le prendre pour Anglais, et le poison punit, en sa personne ce qu'on regarda comme une infraction à la convention tacite qui interdisait les fonctions de médecin du sérail à tout sujet d'une grande puissance.

La place fut donnée, au moment où il allait en prendre possession, à un Ragusais nommé Ruïni, qui ne se trouvait pas dans la catégorie des exceptions.

Les trois faits exposés ci-dessus sont récens et faciles à vérifier; ils appartiennent à la vie privée des trois hommes les plus en évidence en ce moment, Uzrew, Akif et Réchild, pachas.

L.-P.B. d'Aubignosc.

Le doyen de Saint-Patrice.

—

Au déclin d'une carrière consacrée tout entière à l'exercice des fonctions politiques les plus élevées, le chevalier Temple s'était retiré au château de Sheene, près de Richmond. Là, un soir d'été, l'illustre diplomate se promenait dans les allées de son jardin, avec un jeune homme nouvellement arrivé de l'Université d'Oxford, où il venait d'achever ses études. Le chevalier Temple, qui portait à ce jeune homme, nommé Jonathan Swift, une affection toute paternelle, l'entretenait des chances de l'avenir avec une bienveillante sollicitude ;

— Mon ami, lui disait-il, vous entrez dans le monde à une époque difficile. L'Angleterre vient de subir une révolution dont elle n'est pas encore bien remise ; de toutes parts s'agitent autour de nous le mécontentement des chutes récentes et l'effort des ambitions nouvellement éveillées; quelle que soit la route que vous preniez pour chercher la fortune qui vous manque et la renommée dont vous êtes avide, le terrain tremblera sous vos pas; rien n'est sûr ni solide dans le temps où nous vivons. A ces difficultés, qui naissent des circonstances, il faut ajouter celles que vous créera votre caractère, et celles-là, je le prévois, seront les plus grandes. Vous n'avez jamais su vous défendre contre les mauvais conseils de votre vanité; vous êtes l'esclave obéissant des dangereuses inspirations de votre esprit; et ce sont là, Jonathan, de fâcheuses faiblesses! Votre imagination, si heureuse, si brillante, est devenue déjà votre plus terrible ennemie; elle vous conduit où bon lui semble, comme un enfant que sa nourrice mène avec des lisières; vous cédez sans réflexion à toutes les idées bizarres qu'elle vous souffle indiscrètement, et jamais, quoi qu'il doive en coûter, vous ne résistez au plaisir de dire un bon mot. C'est ainsi qu'à l'Université vous vous êtes rendus hostiles tous vos professeurs, que vous poursuiviez impitoyablement de vos sarcasmes. Que de contrariétés ne vous êtes-vous pas suscitées par ces imprudences! Mais, à l'avenir, le tort que vous vous feriez serait plus grave, car

les pédans de la cour de Saint-James, où vous comptez vous montrer, sont plus venimeux que ceux de Hart-Hall et d'Oxford. Veillez donc attentivement sur ces défauts, qui ne manqueraient pas de perdre et d'anéantir les avantages que vous pouvez tirer de vos bonnes qualités et de vos talens. Du reste, l'occasion de commencer votre fortune se présentera pour vous aujourd'hui même; j'attends la visite d'un personnage qui peut tout faire pour vous,

— Et quel est donc, milord, cet homme si influent? demanda Swift avec vivacité.

— Je voulais vous laisser le plaisir de la surprise, mon cher Jonathan, car vous n'êtes pas de ces gens qui ont besoin d'être préparés aux grands événemens; mais puisque j'ai éveillé votre curiosité, je vais la satisfaire. Le personnage qui doit aujourd'hui m'honorer de sa visite n'est rien moins que S. M. le roi d'Angleterre.

— Le roi Guillaume? Je ne vous croyais pas en aussi bon termes avec lui.

— On ne peut pas résister toujours aux avances d'un roi : ce serait de la pruderie et presque de la rébellion. Je ne vais pas à la cour; je ne recherche aucune faveur, mais quand le roi vient chez moi, puis-je lui fermer ma porte, et quand il me demande des conseils pour le bien du pays, puis-je refuser de les donner? Après la fin si malheureuse de mon fils John, le roi a daigné venir me consoler dans ma retraite; depuis lors, il ne se passe guère de semaine sans que j'aie l'honneur de le recevoir à Sheene.

L'entretien du chevalier Temple et de Swift fut interrompu par un domestique qui annonça que le roi entrait au château. Au bout de quelques instans, le chevalier étant allé se renfermer dans son cabinet pour rédiger une note diplomatique importante et pressée, le roi invita Swift à l'accompagner dans une promenade qu'il voulait faire au bord de la Tamise en attendant le travail de son conseiller intime. C'était là une bonne fortune qui porta très haut les espérances du jeune homme.

Dans la vie privée, et lorsqu'il se reposait des fatigues du gouvernement, le roi Guillaume était un prince plein de bonhomie et de cordialité; Swift, doué de cette intelligente hardiesse qui ne s'intimide de rien et ne s'embarrasse d'aucune situation, se mit bientôt à l'aise avec son auguste compagnon; sans sortir des justes limites que lui imposait le respect, il charma le roi par les libres allures d'une conversation spirituelle; il fit tout ce qu'il fallait pour plaire, et il réussit. Après l'avoir questionné sur sa position, le roi lui dit :

— Puisque vous avez votre fortune à faire, je m'en charge. Demain vous recevrez un brevet de capitaine de cavalerie.

— Sire, répondit Swift, votre bonté me touche profondément; mais je dois vous dire que l'état militaire n'est ni dans mes goûts ni dans mes moyens. J'ai souvent dans ma vie monté à cheval; mais je ne me souviens pas d'en être jamais descendu, c'est-à-dire que le cheval s'est toujours débarrassé de moi en me jetant sur la poussière. La nature ne m'a pas créé pour l'équitation; malgré toute ma bonne volonté je ne saurais parvenir à dompter un cheval d'escadron, et je ne me sens que tout juste assez d'adresse pour conduire une douce et bénigne monture ecclésiastique. J'aime la paix et l'étude par dessus toutes choses, et un presbytère me conviendrait mieux qu'une caserne.

— Tant pis, reprit le roi Guillaume; car l'église est singulièrement encombrée par le temps qui court, et l'Angleterre a besoin de soldats plus que de prédicateurs.... Mais n'importe; je ne prétends pas contraindre votre inclination, et puisque vous ne voulez pas de l'épaulette, nous verrons à vous donner la première prébende vacante à Westminster ou à Cantorbéry.

Le soir, lorsqu'ils furent seuls, Swift rapporta au chevalier Temple l'entretien qu'il avait eu avec le roi.

— Maladroit! s'écria le chevalier, vous vous êtes fait par votre étourderie un tort incalculable! Il était impossible de plus mal débuter dans la carrière de courtisan, et vous apprendrez à vos dépens que l'on ne doit jamais refuser ce qu'un roi daigne offrir. Les convenances vous commandaient d'accepter d'abord, et puis nous nous serions arrangés pour échanger le brevet de capitaine contre autre chose. Maintenant, et après la faute que vous avez commise, je vous prédis que vous n'aurez jamais rien de sa majesté le roi Guillaume, et qu'il vous faudra patiemment attendre un autre règne, si vous aspirez aux grâces de la cour.

— J'attendrai donc, répondit Swift, ou bien je tâcherai de me pourvoir ailleurs.

Les prévisions du chevalier Temple n'étaient que trop justes, lorsqu'il montrait à son jeune protégé un avenir hérissé d'obstacles. Swift possédait au plus haut degré toutes les faiblesses qui sont souvent le partage des esprits supérieurs et que l'on remarque quelquefois chez les écrivains les plus distingués. Son orgueil était sans bornes, et son originalité naturelle, excitée par le besoin d'attirer l'attention, le jetait dans toutes sortes d'excès. Il aurait cru manquer de respect à son esprit, en retenant une parole hardie, ou en évitant d'accomplir une idée bizarre. Nul homme ne subit plus durement que lui la peine de ses défauts. Les travers de son caractère firent tourner à son préjudice toutes les heureuses qualités que la nature lui avait accordées pour sa gloire et pour son bonheur; l'intempérance de son imagination le fit échouer dans presque toutes ses entreprises; fait pour plaire, doué d'un cœur ardent, et habile à inspirer l'amour, il dut aux femmes la plus grande partie de ses malheurs.

Il y avait au château de Sheene une jeune orpheline nommée Stella Johnson, fille d'un ancien intendant du chevalier Temple. A peine âgée de quinze ans, Stella était admirablement belle; Swift, qui s'était avisé de lui donner des leçons de littérature et de poésie, sentit bientôt naître dans son âme une vive passion pour la charmante écolière, et Stella ne tarda pas à partager cet amour. Tout entier à ce premier sentiment, Swift ne songeait plus à son ambition, lorsque le chevalier Temple lui annonça qu'il venait d'obtenir pour lui une prébende de cent livres sterling de revenu en Irlande. Swift reçut cette bonne nouvelle avec un profond déplaisir; mais, n'ayant aucun prétexte pour refuser, il partit, arriva à Dublin, prit possession de sa prébende, la vendit, et revint à Sheene. Cette escapade fut mise sur le compte de sa bizarrerie naturelle, et le chevalier Temple fut le premier à s'en divertir. Malheureusement pour Swift, en revenant chez son protecteur, il ne retrouva plus Stella, qui était allée passer quelque temps chez une de ses tantes en Ecosse. L'absence de miss Johnson fut longue, et en attendant un retour qu'il appelait de tous ses vœux, Swift, pour prendre patience et occuper ses loisirs, écrivit le *conte du Tonneau*.

Le succès qu'obtint cet ouvrage réveilla l'orgueil et l'ambition de l'auteur, et la gloire fit quelque tort à l'amour dans le cœur de Swift. Sur ces entrefaites le chevalier Temple mourut; le fils du chevalier, John Temple, avait été ministre du roi Guillaume; après quelques mois d'une gestion inhabile, sentant que ses forces et son intelligence ne pouvaient suffire à un emploi si difficile, il s'était noyé dans la Tamise par désespoir de son incapacité. Deux filles qu'il avait laissées furent appelées à recueillir l'héritage de leur grand-père; mais Swift ne fut pas oublié par le chevalier Temple qui lui fit un legs considérable, ce qui n'étonna personne, car Swift passait pour le fils du chevalier, et il avait lui-même répandu et accrédité ce bruit qui flattait son orgueil. Il disait fièrement à ce sujet : — « Je pense comme Alexandre, qu'il vaut mieux être le fils naturel de Jupiter, que le fils légitime de Philippe. »

Chargé de publier les mémoires du chevalier Temple, Swift plaça en tête de cet ouvrage une flatteuse dédicace adressée au roi Guillaume. Le roi le reçut avec une froide politesse; mais Swift ne se découragea pas et il résolut de se montrer exactement à Saint-James jusqu'à ce qu'il vît le soleil de la faveur se lever pour lui.

Un jour, comme il entrait au palais, il rencontra sur l'escalier le vicomte de Bolingbroke, un de ses anciens camarades de collége.

— Comment! c'est toi, Jonathan, s'écria le vicomte; et que viens-tu faire ici?

— Hélas! répondit Swift, je cours après l'ombre d'une promesse royale!

— Prends garde! reprit Bolingbroke; il y a dans le lieu où nous sommes des oreilles qui sont fines et des langues qui sont promptes pour entendre et répéter les mauvais propos. J'ai grand peur pour toi dans ce logis, car je connais tes prouesses, et je me souviendrai toute ma vie de la réponse que tu fis un jour à un de nos professeurs d'Oxford. Les fourmis venaient de tuer un oranger de ton jardin, tu étais de mauvaise humeur en entrant dans la classe, et tout en écoutant le pédant qui débitait sa leçon de philosophie composée d'une foule d'argumens absurdes, tu plaças tes deux mains jointes devant ta bouche, sans doute dans la crainte de laisser échapper quelques critiques. Le professeur, choqué de cette posture, t'interpellant d'un ton ironique, te dit : — « Que demandez-vous donc au ciel dans vos prières? — Je lui demande de nous délivrer des fourmis et des sophistes. » Tu payas cette réponse à l'époque de tes examens; cependant tu n'es pas corrigé; mais, je t'en avertis, si tu sollicites ici quelque faveur, garde-toi de tout sarcasme; à la cour, on n'aime pas les gens qui ont trop d'esprit; donne-toi plutôt la tournure d'un sot si tu veux réussir.

— Merci du conseil, mon ami, je vais me régler sur la physionomie des gens que je rencontrerai là haut.

— Fort bien; les bons modèles ne te manqueront pas; et après la réception, viens me rejoindre à la taverne du Renard bleu; je te ferai souper avec quelques hommes d'esprit pour te dédommager.

Ce soir-là, en quittant le cercle de la cour fort mécontent de ce que le roi ne lui avait pas adressé la parole, Swift, à la porte de la salle de réception, se trouva face à face avec sir Henry Tyndurce, jeune baronnet qui devait sa fortune au chevalier Temple. Sir Henry avait vu souvent Swift au château de Sheene; cependant il ne fit pas semblant de le reconnaître. Outré de ce procédé de courtisan, Swift lui dit, assez haut pour être entendu de tous les assistans:

— Eh! eh! l'ami, je crois que tu fais le roi!

A la taverne du Renard bleu, le vicomte de Bolingbroke, pour faire honneur à son ancien camarade, avait réuni tous les beaux esprits du temps, Halifax, Congrève, Pope, lord Lansdown, le comte d'Horrery et quelques autres notabilités. Swift laissa éclater sa mauvaise humeur, et les convives, tout en fêtant les vins de France, lui prodiguaient des consolations et des encouragemens.

— Mon cher docteur, lui dit Pope, il faut être philosophe et savoir attendre le bon vent. Le roi est parfois oublieux et inconstant; mais il vous reviendra, et sa faveur alors égalera son injustice d'aujourd'hui.

— Sans doute, reprit Halifax, et pour réparer ses torts, il fera pour vous ce qu'il ferait pour un ami ou même pour un parent.

— Oui, répondit Swift, vous avez raison; il me traitera en parent, et je ne saurais en douter, car déjà il commence à me traiter en beau-père.

On sait que Guillaume III avait détrôné son beau-père Jacques II.

Cependant le docteur Swift, fatigué d'attendre vainement le bénéfice que le roi avait promis de lui donner à Westminster ou à Cantorbéry, accepta la prébende de Laracor en Irlande, que lui fit obtenir le comte de Berkeley. En passant à Dublin, dans le temps des assises, il prêcha devant une assemblée nombreuse, composée en grande partie de juges et d'avocats, et, sa malignité naturelle l'emportant, il prit pour texte de son sermon l'avidité des gens du barreau, qui ont l'habitude de soutenir les plus mauvaises causes pourvu qu'on les paie bien. Après l'office il alla dîner chez lord Berkeley qui était président des assises, et là il se trouva en compagnie de quelques-uns des avocats qui avaient entendu sa harangue.

— Monsieur, lui dit un d'eux, ne pensez-vous pas que si le diable venait à mourir, on trouverait pour de l'argent un ministre qui se chargerait de son oraison funèbre?

— Sans doute, répondit froidement Swift; moi le premier je m'en chargerais, et je serais charmé de traiter le diable comme j'ai traité aujourd'hui ses enfans.

Le malencontreux docteur indisposa si bien contre lui l'opinion publique, et les avocats de Dublin lui firent une si mauvaise réputation, que le jour où il se présenta pour la première fois dans son église de Laracor, il trouva le temple désert. Pourtant c'était un dimanche, à l'heure ordinaire de l'office divin. Swift attendit longtemps, et voyant que personne ne venait, il dit à son clerc:

— Mon cher ami, puisque nous voilà seuls tous les deux, remercions Dieu dont la sainte grâce nous permet d'être assis à l'aise et sans mauvaise compagnie.

Puis il recita l'office divin, et après avoir rempli ce pieux devoir, il quitta Laracor pour n'y plus revenir.

Londres avait pour le docteur Swift des charmes irrésistibles. — C'est là, seulement, pensait-il, que je pourrai acquérir de la gloire et devenir évêque. Après le mauvais succès de sa seconde tentative dans l'église irlandaise, il retourna en Angleterre, et la littérature occupa tous ses instans. Ce fut à cette époque qu'il commença sa charmante histoire de Gulliver, qu'il écrivit non pas dans le silence du cabinet, mais en courant le monde, en voyageant à pied et au hasard, comme un vagabond, et en s'arrêtant de préférence dans les plus chétives auberges. Soit par un penchant naturel, soit pour faire parler de sa bizarrerie, Swift affectait de vivre avec des gens de la plus basse condition, et affichait dans sa toilette ce désordre poétique et cet oubli de la propreté dont la tradition s'est perpétuée chez quelques écrivains de notre temps.

L'avènement de la reine Anne offrit au docteur Swift l'occasion de se signaler dans la carrière politique; il s'attacha aux torys et il soutint leurs principes avec un talent et un succès qui méritaient une éclatante récompense. Le comte d'Oxford demanda un évêché pour lui à la reine, et cette faveur allait lui être accordée, lorsque Swift s'attira la haine de la marquise de G....., une des dames les plus influentes de la cour. Cette dame, qu'il avait gravement offensée, tenait de près à l'archevêque d'York qui le peignit à la reine sous les plus noires couleurs; et il en fut de l'évêché de la reine Anne comme de la prébende du roi Guillaume.

Alors Swift menaça les torys de tourner contre eux une plume qui leur avait été si secourable, et pour l'apaiser, on lui offrit, en attendant mieux, le doyenné de Saint-Patrice, à Dublin.

— C'est un exil, dit-il à ses protectenrs; mais si l'on m'y oublie, je reviendrai bientôt vous rafraîchir la mémoire.

En effet, un an ne s'était pas écoulé, que déjà l'impatient docteur revenait à Londres. S'étant arrêté en route chez un de ses amis, il apprit la mort de la reine. Cet événement le contraignit à remettre en d'autres temps son voyage et ses espérances, et il retourna à Dublin, où l'amour le suivit pour lui offrir le bonheur et la richesse.

Pendant son dernier séjour à Londres, Swift avait rencontré une jeune personne d'une grande beauté, nommée Esther Van Homrigh, fille d'un négociant hollandais qui lui avait laissé en mourant un revenu de trois mille livres sterling. Le docteur était encore jeune et plein d'agrément; les charmes de son esprit surtout séduisirent la sensible Esther, qui n'hésita pas à lui déclarer son amour en lui offrant sa main.

Le docteur fut ravi de sa bonne fortune; une jolie femme et soixante mille livres sterling, c'était plus qu'il n'en fallait pour le consoler des mécomptes de son ambition. Déjà il avait reçu les félicitations de ses amis, et les préparatifs du mariage étaient faits, lorsqu'un matin Swift se rendit chez Esther et lui dit:

— Tout est rompu; nous ne nous reverrons jamais.

Ni le désespoir d'Esther, ni les représentations de ses amis ne purent le faire revenir de cette inconcevable exécution. Quelques personnes pensèrent qu'il était devenu fou. Mais on fut bien surpris quand, peu de temps après cette aventure, une jeune fille étant arrivée à Dublin, le docteur la présenta comme sa future épouse.

Esther Van Homrigh, en apprenant cette nouvelle et en recevant ce dernier coup, tomba malade et mourut au bout de trois jours. Et comme un des amis du docteur lui reprochait son étrange et barbare conduite, Swift lui apprit qu'autrefois il avait aimé une jeune fille nommée Stella Johnson, et que cette jeune fille avait reçu ses premiers sermens.

— J'avais oublié Stella, ajouta-t-il; mais le ciel a voulu la rappeler à mon ingrate mémoire en me faisant retrouver, à côté de l'acte de naissance que je cherchais pour mon mariage, des vers composés jadis pour elle. Je ne vous dépeindrai pas ce qui s'est passé dans mon âme lorsque ce doux souvenir de ma jeunesse s'est réveillé, plein de grâce et de fraîcheur. Il fallait choisir alors entre deux trahisons, et j'ai donné la préférence aux anciens droits sur les nouveaux; mes premiers sermens ont brisé les derniers; j'ai découvert la retraite de Stella, je l'ai appelée, elle est venue, et c'est elle que j'épouse.

Stella était dans tout l'éclat de sa beauté; elle avait conservé tout son amour au docteur qui, en la voyant, sentit renaître sa passion aussi vive et aussi ardente qu'autrefois.

— Me voilà revenu à ma vingtième année, disait-il le jour où son mariage fut célébré.

Mais le soir de ce beau jour le docteur Swift ayant reçu une lettre de Londres, tomba tout à coup dans un abattement profond dont il ne sortit que pour se livrer aux accès d'une violente colère. Stella essaya de le calmer en lui prodiguant de tendres soins et de douces paroles, et le docteur, reprenant son sang-froid, lui dit:

— Adieu, madame, il faut nous séparer.

Et il ajouta après un moment de silence:

— Je déclare ici, en présence de nos parens et de nos amis, que je n'ai pas cessé de vous aimer et de vous estimer; mon amour et votre vertu doivent être à l'abri du soupçon: mais nous ne pouvons habiter sous le même toit.

L'épouse se résigna; elle quitta tristement la maison conjugale et se retira dans une petite maison de campagne aux environs de Dublin. Le docteur ne la rappela jamais auprès de lui; seulement il allait quelquefois lui rendre visite, mais toujours en compagnie de deux ou trois de ses amis, auxquels il avait soin de dire en prenant congé de sa femme: — « Vous m'êtes témoins que je ne sors pas des bornes d'un amour platonique. »

— Décidément, disaient les commères de Dublin, notre bon doyen est fou; s'il avait sa raison, il faudrait le lapider.

Mais, d'un autre côté, le docteur s'était relevé dans l'opinion publique en prenant chaudement les intérêts du peuple irlandais, que l'Angleterre voulait opprimer, et qu'il defendit si éloquem-

ment dans les *Lettres du Drapier*. Ce fut là le dernier ouvrage du grand écrivain ; mais ni la gloire qu'il en retira, ni la popularité qui en fut le fruit, ne le consolèrent de la mortelle blessure que reçut son âme, le jour où Stella mourut entre ses bras.

La douleur tua Stella comme elle avait tué Esther; l'amour de Swift avait été également fatal à ces deux charmantes femmes.

A genoux auprès du lit de mort de sa seconde victime, le docteur, baigné de larmes, lui présenta sa justification : c'était la lettre qu'il avait reçue le jour de son mariage ; cette lettre ne renfermait que ces mots :

« Stella est la fille du chevalier Temple. »

Et en donnant à la mourante le baiser d'adieu, Swift lui dit ;

— Vous étiez ma sœur, Stella. Priez pour moi dans le ciel :

Un orgueil indomptable, absurde et criminel avait causé ce dernier malheur, auquel Swift ne survécut pas. Pour rien au monde il n'aurait renoncé à l'idée que le chevalier Temple était son père, et les preuves qu'il recueillit plus tard sur la naissance de Stella l'empêchèrent de consommer l'union qu'il regardait comme un inceste. Vainement il essaya de se distraire en réunissant dans sa maison une académie composée de tous les bas-bleus de Dublin. Il alla bientôt rejoindre Stella dans la tombe, et il ordonna par son testament que tous ses biens fussent employés à la fondation d'un hôpital de fous.

Bien des gens dirent en apprenant ce legs :

— Il a eu pitié de ses semblables.

Eugène Guinot.

(*Courrier français.*)

HISTOIRE DE LA CIVILISATION

PAR LES BOUTIQUES.

—

« Rien n'est indifférent dans la physionomie des villes ; sur leur visage de pierre, comme dirait M. Victor Hugo, tous les traits ont une signification. Les villes peuvent être soumises à des recherches et à des investigations d'après Lavater et Gall ; leurs formes extérieures racontent leur histoire, leurs mœurs, leurs vertus et leurs vices, toute leur existence sociale. »

C'est ainsi que me parlait hier un des plus doctes et des plus infatigables explorateurs de nos annales parisiennes ; nous étions en ce moment arrêtés en face d'un des plus somptueux magasins de la rue ***. « Croyez-vous, ajoutait-il, que je puisse faire rapidement et en quelques lignes l'histoire des boutiques de Paris, en soulevant par la pensée et par le souvenir la boiserie de cette riche devanture? Ecoutez :

« Rassurez-vous, nous ne remonterons pas jusqu'au déluge, nous nous arrêterons au XVe siècle ; on voyait alors au dessus de cette boutique, non pas splendide comme aujourd'hui, mais étroite, basse et fort obscure, une image du grand saint Eloi ; et elle était sculptée en pierre et représentait le bienheureux attachant un fer au pied d'un animal quadrupède. Les uns attestaient que c'était le cheval de saint Georges ; les autres affirmaient que c'était l'âne de Balaam, et il faut bien avouer que le dessin semblait confirmer cette dernière opinion. Ce logis était occupé par un maréchal-ferrant, qui avait mis son travail sous la protection d'un habitant du paradis, parce que, dans ce temps de dévotion, ceux qui chevauchaient pour courses, voyages ou services, aimaient à se concilier les bonnes grâces du ciel, et croyaient pieusement que les fers forgés sous une sainte invocation préservaient de tout mal le cavalier et la monture.

» Après bien des années écoulées, nous retrouvons cette boutique non pas agrandie, mais plus éclairée, moins enfumée et parée de belles armes luisantes, damasquinées et ciselées ; le bruit de l'enclume y retentit encore, mais la forge est plus étroite ; elle est reléguée dans le fond, et n'occupe plus la place d'honneur. Un large fauteuil recouvert de velours rouge, avec un passement jaune, semble destiné à recevoir de nobles acheteurs. Le portail est surmonté d'une croix de Lorraine en fer et à fleurons ; elle est posée en saillie et tourne sur ses gonds. Nous sommes au temps de la Ligue, chez un armurier, celui qui a le meilleur renom auprès des Guisards.

» Pendant le grand règne, la boutique est calme ; quelquefois le matin, on entend résonner le marteau sur l'enclume, mais ce n'est pas l'atelier du *laborieux Vulcain*, dont se plaint Boileau. Une grande clé de bois peint en gris et dont le profil se voit au loin indique bien la demeure d'un serrurier, mais peu de mouvement et une solitude à peu près complète feraient croire qu'elle est déserte, si l'on n'apercevait dans le fond une porte entr'ouverte sur une arrière-cour, des ouvriers occupés à forger, limer, polir et assembler des barres d'un métal neuf et éclatant. D'ailleurs, voyez attachées aux barreaux qui servent de rampes aux fenêtres basses de la devanture, ces deux clés en sautoir au dessous d'une thiare avec deux crosses pour support. Il y a dans cet emblème une idée du blason pontifical, ce serrurier est un dévot personnage ; il achève en ce moment la grille de l'Oratoire de Saint-Cyr, cage d'acier, merveilleuse et coquette qui doit isoler celle qui s'y renferme sans qu'elle-même elle soit séparée du monde.

» Le petit-fils de cet artisan était, sous la Régence, le serrurier le plus habile à fabriquer des clés mignonnes, imperceptibles, et qui savaient tout ouvrir ; il avait discrètement fermé sa boutique par de grands châssis garnis d'une toile de treillis fort épaisse. La porte de la rue était toujours close ; il y avait une autre entrée presque mystérieuse et qui ouvrait sur une ruelle qui a disparu aujourd'hui. La grande clé et les panonceaux romains de son aïeul avaient été enlevés, mais il avait imaginé de poser au dessous de sa porte un tableau encadré, et d'une dimension moyenne, sur lequel un peintre avait retracé l'histoire d'une petite clé d'or, donnée par un magicien à un damoiseau qui pénétrait ainsi sans obstacle dans la tour où gémissait la beauté qu'il adore ; au dessous de cette représentation on lisait en lettres dorées : « A la clé enchantée. » On regarda généralement cette enseigne comme une innovation hardie, mais qui fut réputée fort ingénieuse et des plus galantes.

» Pendant les années qui touchent presque à l'époque de la révolution, cette boutique prit une extension remarquable ; il y régnait la plus grande activité ; de nombreux ouvriers y travaillaient sans relâche. Aux deux extrémités de la devanture était écrit en gros caractères jaunes : N...., maître serrurier. C'était effectivement le siége du chef de la corporation des serruriers, fier de ses droits et de ses priviléges ; il avait donné des leçons de serrurerie au dauphin devenu roi, sous le nom de Louis XVI, et il avait profité de son influence et de sa faveur, ainsi qu'il le répétait lui-même, pour faire rétablir dans toute leur rigide intégrité les statuts et préceptes de la maîtrise et de la jurande : les ouvriers dont le nombre et le zèle frappaient les regards étaient autant de compagnons réduits en servage chez le maître, jusqu'à ce qu'ils aient rempli de longues et minutieuses formalités, afin d'obtenir le droit de travailler pour eux-mêmes.

» Il y a une lacune dans l'histoire de cette boutique. Je ne sais si en 1793 elle était encore occupée par le professeur du dauphin ; mais je me rappelle qu'à cette époque elle était toujours à peu près fermée : au dehors, régnaient des grilles élevées et placées devant les fenêtres ; elles étaient fermées par des piques de fer ; au dedans, on apercevait un amas confus et énorme de vieilles ferrailles qui paraissaient provenir de démolitions.

» Sous l'empire, cette boutique fut spacieuse ; c'était un grand entrepôt de quincaillerie : les magasins étaient larges et remplis de marchandises de toutes les espèces. On voyait s'agiter dans l'intérieur des commis jeunes et fort élégamment vêtus ; ils montaient et ils descendaient des escaliers qui conduisaient à des salles élevées ; le mouvement de tous les habitans de cette maison témoignait de sa vogue et de son activité. La façade était décorée d'un tableau dont les proportions étaient considérables ; on y voyait, tout resplendissant d'or, d'azur, de panaches et de pierreries, deux chevaliers qui, au milieu d'un site verdoyant et fleuri, présentaient à un jeune homme couronné de roses, drapé dans une gaze rose, teint de guirlandes de roses, et couché près d'une femme ravissante de beauté et enveloppée d'une tunique lilas, un bouclier de diamant ; au dessous était écrit : Au bouclier magique. L'opéra d'*Armide* était alors très à la mode.

» Sous la restauration, le quincailler ou son successeur était devenu orfèvre ; sa boutique étincelait d'objets d'or et d'argent. On voyait appendus aux glaces de son étalage les croix, les plaques, les ordres et les décorations de toutes les puissances européennes ; il exposait aux yeux des passans les armes de quatre cours étrangères dont il annonçait avec orgueil qu'il était l'orfèvre breveté : jamais on ne porta plus fièrement une livrée.

» Aujourd'hui, comme vous pouvez le voir, ce local magnifique est garni d'ouvrages curieux et riches ; il y en a de toutes les formes et pour tous les usages ; jamais le fer, l'acier, le cuivre et le bronze n'ont été plus admirablement travaillés ; la profession du maître de céans n'est indiquée que par ces mots, écrits en lettre de bronze de dix-huit pouces de hauteur, massives et saillantes : Ingénieur-Mécanicien. Au lieu des insignes qui

se sont succédés en cet endroit, depuis l'image du grand saint Eloi jusqu'aux armoiries des cours du Nord, nous voyons deux simulacres de médailles d'or et d'argent, décernées comme récompense nationale au talent industriel.

»Tel est, en 1839, le vrai blason et les véritables titres de noblesse de l'industrie et du travail.

»Voici le marchand qui sort de chez lui; il porte l'uniforme d'officier de la garde nationale; il a la croix de la Légion-d'Honneur; son hausse-col indique qu'il est de service... Ne l'entendez-vous pas?... il vient de dire à *son secrétaire* qu'avant de se rendre aux Tuileries, il irait à l'Hôtel-de-Ville pour assister à la séance du conseil municipal dont il est membre.

»Je n'ai rien inventé; il n'est pas à Paris un seul magasin de quelque importance dont l'existence n'expose ainsi dans ses phases diverses l'histoire de notre commerce; la boutique d'abord si dédaignée, aujourd'hui si exaltée, a discrètement reçu et réfléchi les impressions de tous les temps et de toutes les circonstances. Si je revenais au monde après une léthargie d'un siècle, pour connaître bien et promptement l'état de la société, c'est la physionomie industrielle que je consulterais d'abord; c'est d'elle seule qu'on peut dire avec quelque chance de vérité qu'elle est l'expression de la société.»

EUGÈNE BRIFFAULT.
(*Le Temps.*)

UN ENNEMI SECRET.

I.

J'avais vingt ans, une belle fortune dont j'étais le maître absolu, des chevaux que l'on m'enviait, et, fort amoureux d'une des actrices de Paris la plus à la mode, je croyais pieusement à la tendresse qu'elle voulait bien me jurer. Or, vous le voyez, c'était une heureuse existence que la mienne, et dans laquelle l'amour-propre surtout avait large satisfaction; aussi m'étais-je parfaitement habitué à cette douce pensée que la fortune me traitait en enfant chéri, et je me laissais bercer dans ses bras.

Un jour, j'eus une grande joie: *Gaston*, mon cheval favori, l'emporta au Champ-de-Mars sur le coureur de lord Altfort, qui n'avait jamais été vaincu. Il y avait eu course, prix royal, que sais-je? Et à cette époque, où le maquignonnage n'était pas encore devenu la fureur universelle, c'était une véritable solennité pour toute notre jeunesse. Jamais triomphateur traînant à sa suite les royautés vaincues et enchaînées ne fut plus fier en montant les marches du Capitole, que je ne l'étais en recevant dans mon salon de Paris les amis que j'avais conviés pour célébrer ce mémorable événement. Ils étaient là tous, et nous n'attendions plus, pour que la fête fût complète, que la souveraine adorée qui devait en faire les honneurs; mais l'heure avait sonné, elle était passée depuis long-temps, et Zélia n'arrivait pas.

— Tu es trahi, Maurice, et ta figure ressemble déjà prodigieusement à celle d'un amant congédié, me disait en riant Edouard, mon plus ancien camarade et le confident obligé de mes folies.

— Moi trahi! trahi par elle, répondis-je, m'efforçant de dissimuler l'inquiétude qui malgré moi me dévorait. Jamais, jamais! Allons-donc, messieurs, notre bonne humeur doit-elle s'enfuir devant le caprice d'une femme, et ne connaissez-vous pas ces mille riens importans qui les retardent sans cesse à leur toilette?... A table! et vive la gaîté, le champagne et mes amours!... Zélia viendra.

— Madame Zélia ne peut venir, et voici une lettre pour monsieur, dit un domestique qui entrait en ce moment.

— Ah! des excuses! voyons les excuses, s'écrièrent-ils tous d'une voix, et je décachetai en tremblant un billet ainsi conçu:

« On m'apporte à l'instant, mon ami, un écrin » de 10,000 francs de la part d'une personne qui » me fait les offres les plus brillantes à la seule » condition que je ne vous reverrai pas. Vous » savez, hélas! quelles folles dépenses j'ai faites » cette année et combien je suis gênée. La rai- » son m'oblige donc à accepter ce qui est pour » mon cœur un bien douloureux sacrifice. Plaignez- » moi, Maurice, et gardez-moi un souvenir.

» ZÉLIA. »

— Oh! qu'est-cela, grand dieu! dis-je, en laissant tomber ce papier maudit.

— Mais c'est tout simplement un congé en bonne forme, me répondit-on.

Ces mots me rappelèrent la situation ridicule dans laquelle je me trouvais alors, blessé dans mon orgueil par les rires étouffés, les sarcasmes à demi-voix que l'on échangeait autour de moi.

— Messieurs, m'écriai-je, en relevant fièrement la tête, ne croyez-vous pas que je mourrai de désespoir d'un pareil abandon? Une femme perdue devait ce soir vous offrir à souper. Veuillez revenir dans un mois à pareil jour et c'est une jeune fille pure et sainte qui vous recevra, ni vous ni moi n'aurons perdu à cet échange.

— Es-tu fou, Maurice? que veux-tu dire? demanda Edouard.

— Je veux dire qu'un amour indigne sera remplacé par un amour meilleur, et j'engage ici ma parole de gentilhomme qu'avant un mois cette femme que vous avez tant admirée au Champ-de-Mars sera ma maîtresse.

— Mon cher, je vous parie cinquante louis que cela ne sera pas, dit avec un dédaigneux sang-froid le jeune comte de B. Cette belle enfant, si jolie et si timide au bras de sa mère, appartient, j'en suis sûr, à la bourgeoisie parisienne: c'est la fille de quelque honnête marchand du quartier Saint-Denis, et ces vertus-là ne s'enlèvent pas d'assaut, croyez-moi.

— C'est possible, répliquai-je; mais ces vertus-là cèdent comme les autres à qui sait se faire aimer, et je tiens le pari.

— Bravo! Maurice, bravo! s'écria-t-on de toutes parts; buvons à l'oubli du passé et à votre nouvelle dame!

— A elle! répondis-je en élevant mon verre.

II.

Trois semaines environ après cette soirée où l'honneur d'une femme avait été marchandé et estimé cinquante louis par deux enfans à moitié ivres, je courais fou d'amour et de joie à un premier rendez-vous. Vingt lettres étaient restées sans réponse; mais à force d'or et surtout de promesses pour le bonheur de sa maîtresse, j'étais parvenu à gagner la vieille servante de Louisa, et cette digne femme, qui ne voyait en tout cela que l'espoir d'une grande fortune et d'un titre de baronne pour celle qu'elle appelait sa fille, avait plaidé la cause de ma passion. Grâce à elle, j'avais vu bien souvent une tête d'ange se glisser radieuse entre les rideaux de mousseline d'une des étroites fenêtres du Paris industriel; grâce à elle on m'avait regardé, on m'avait souri, et, le cœur aidant, j'allais être reçu enfin.

Messieurs, êtes-vous jamais entré dans une chambre de jeune fille, le soir alors qu'elle vient de la quitter pour aller chercher les baisers de sa mère? Avez-vous entendu la voix de celle qui vous a secrètement introduit, vous dire bien bas: Attendez, prenez patience, elle va revenir. Puis, resté seul dans ce temple mystérieux, avez-vous senti vos désirs d'amant se purifier et s'éteindre sous cette atmosphère de pudeur virginale, et détourné la tête pour ne pas souiller d'un regard ce petit lit tout blanc que protége une image de la Vierge et le rameau bénit? Oh! c'est un instant d'ineffable et pur bonheur que celui-là! une heure dans la vie où le temps devrait faire halte! La présence même de la femme adorée ne vaut pas cette délicieuse attente!

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait doucement, le frôlement d'un tablier de soie me tirèrent de ma rêverie. Elle était près de moi toute pâle et tremblante la naïve et belle enfant, et je tombai à ses genoux en m'écriant:

— Pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Ces mots, c'était le cri de ma conscience, l'expression des remords qui me torturaient l'âme, car je subissais l'ascendant du bien sur le mal, de la vertu sur les vices brillans du monde, et en présence de ce voile d'angélique pureté qui enveloppe une fille de seize ans, j'eus honte de l'abominable projet qui m'avait amené là! Mais elle, qui ne pouvait comprendre mes paroles, répondit doucement:

— C'est moi, Maurice, qui ai besoin de pardon. Je fais mal en vous recevant ainsi, puisque je le cache à ma mère... Oh! oui, bien mal; et elle fondit en larmes.

J'employai alors pour la rassurer tout ce que mon cœur put me fournir de ruses gracieuses, de paroles caressantes.

— Que craignez-vous près de moi, ma Louisa bien aimée, lui dis-je? N'êtes-vous pas un ange que je révère, et dont je n'oserais baiser le bas de la robe blanche... Laissez-moi donc être heureux à vos pieds, heureux comme je ne le fus jamais, et ne pleurez pas... Oh! ne pleure pas, car tu es belle à me rendre fou, et je t'aime tant!

Puis ses joues devinrent moins pâles; elle osa poser ses petites mains dans les miennes, peu à peu elle retrouva son charmant babil, et nous courions tous deux à perdre haleine dans les vastes champs de l'avenir et de l'espérance, quand la vieille Catherine vint m'avertir qu'il fallait me retirer.

— A demain, chère amie, dis-je en partant.

— A demain, murmura-t-elle.

Et le lendemain, je retrouvai ce même bonheur qui m'avait enivré la veille, et comme un insensé, je pris mon cœur à deux mains pour le jeter aux chances de cet amour si frais, si jeune et

qui ressemblait si peu à ce que jusqu'alors j'avais appelé de ce nom !

Quelques jours s'étaient écoulés ainsi, pendant lesquels j'avais oublié tout ce qui n'était pas elle, lorsqu'un matin on m'annonça un M. Bernard, qui insistait pour me parler immédiatement.

— Faites entrer, répondis-je, fort troublé, car ce nom était celui du père de Louisa, et cette matinale visite ne me présageait rien de bon.

— Monsieur, me dit-il après s'être recueilli quelques instans, vous aimez ma fille et elle vous aime, je le sais ; mais comme vous êtes, je veux le croire, un homme d'honneur et de courage, je viens vous dire que ma fille ne peut vous appartenir et qu'elle est perdue pour vous.

— Perdue pour moi ! Louisa, m'écriai-je ! Oh ! monsieur, cela ne peut être... je suis libre, je suis riche, et dussé-je lui offrir mon nom, elle sera à moi... Dites, monsieur, m'acceptez-vous pour votre gendre ?

— Non, monsieur le baron, répondit-il en s'inclinant et avec un imperceptible sourire ; non, parce qu'à l'heure qu'il est, ma fille est la femme d'un autre.

— Cela n'est pas, dis-je en me levant furieux, rétractez cette parole, monsieur : cela n'est pas, car elle m'aime !

— Calmez-vous, reprit-il, calmez-vous et écoutez-moi !

Et sans plus paraître faire attention à l'atroce douleur qu'il m'avait apportée, il continua lentement en appuyant sur chaque mot :

— Je ne suis pas noble comme vous, monsieur le baron ; je suis tout simplement un honnête négociant qui mourrait plutôt que de déshonorer son nom, qui aurait tué celui qui voulait déshonorer sa fille. Eh bien ! il y a dix jours, une voiture magnifique s'est arrêtée à ma porte; un homme jeune et fort beau en est descendu, et voici ce que m'a dit cet homme : La maison X. et Ce, avec laquelle vous êtes lié d'intérêt, va vous entraîner dans sa faillite et vous serez ruiné. Le baron Maurice de R... fait la cour à votre fille; il s'en fera aimer certainement et il a parié cinquante louis que le 28 de ce mois elle ferait les honneurs d'un souper qu'il donne à ses amis. Votre fille sera perdue.

Je vous apporte 100,000 fr. avec lesquels vous allez arranger vos affaires et entreprendre tout ce que bon vous semblera. Je ne vous les demanderai jamais, et vous ne me les rendrez que le jour où vous en serez embarrassé ; mais en échange de ce service, j'ai des conditions à vous imposer, et les voici : Vous ne surveillerez en rien votre fille, il faut qu'elle agisse seule et libre pour que le baron de R. se croie sûr de son amour ; mais vous allez tout de suite lui chercher un mari à votre convenance, à la sienne, si c'est possible; vous remplirez, sans lui en parler, les formalités nécessaires, de manière à ce que tout soit prêt pour la cérémonie. Le 28, à six heures du matin, emmenez-la à la campagne, faites ce que vous voudrez; son obéissance ne me regarde pas. Seulement j'exige que ce même jour, à midi au plus tard, vous alliez dire au baron Maurice : Louisa est mariée, et vous ne la reverrez jamais ! J'exige encore que vous lui rendiez un compte exact de ma visite, afin qu'il sache bien que c'est seulement la volonté d'un homme qui s'est placée entre lui et celle qu'il aimait. Me donnez-vous votre parole d'honneur qu'il sera fait ainsi que je le désire ?.... J'ai juré, monsieur, vous le pensez bien, et cet être inconcevable est parti, sans vouloir entendre un seul mot de reconnaissance, sans vouloir m'apprendre son nom !

— Oh ! cet homme ! cet homme qui me tue volontairement, où est-il ?... qui est-il ? demandai-je dans une rage indicible.

— Je ne sais rien de plus, répondit M. Bernard ; un léger accent et la gravité de son maintien m'ont fait supposer qu'il était Anglais, mais je n'en ai pas la certitude... Quel qu'il soit, ajouta-t-il en se levant, c'est le bon ange de ma famille, et j'ai rempli ses ordres..... Adieu, monsieur le baron, ma fille sera heureuse ; oubliez-la !

Les quelques heures qui suivirent cette étrange visite furent, je le crois, les plus douloureuses de ma vie. J'aimais profondément cette femme que l'on arrachait à mon amour ; puis tout cela était si imprévu, si inouï, que ma pauvre tête se perdait dans d'inextricables conjectures. Quel était donc cet ennemi acharné et si puissant qu'il pouvait disposer d'une fortune pour m'enlever ma maîtresse? Etait-ce lui déjà que j'avais rencontré sur ma route, et devais-je l'y retrouver encore ? — Je parcourais à grands pas mon appartement en prononçant d'incohérentes paroles ; j'accusais tour à tour le ciel et l'enfer, quand un éclat de rire, parti à mes côtés, me fit brusquement retourner.

— Par Dieu, mon cher, me dit le comte de P., car c'était lui, sont-ce les apprêts du souper de ce soir qui vous mettent en si grande agitation ? Pour ma part, j'ai pensé qu'il était de bonne compagnie de venir m'informer d'avance si j'étais assez heureux pour vous devoir les cinquante louis en question ; car d'honneur ce ne serait pas payer trop cher le plaisir de revoir ces grands yeux noirs que je n'ai pu oublier... Mais qu'avez-vous donc ! Maurice? ajouta-t-il plus sérieusement et remarquant enfin l'état d'horrible souffrance dans lequel j'étais plongé.

Sans lui répondre, je courus à mon secrétaire ; je chargeai mes poches de tout l'argent qui s'y trouvait et jetant à ses pieds un sac de cinquante louis :

— Dites-leur, s'ils viennent ce soir, m'écriai-je, que je suis un homme déshonoré.... Elle est mariée ; j'ai perdu et je pars... Adieu ! Il voulut me retenir ; mais je m'élançai dehors comme un fou, et deux heures après j'avais quitté Paris.

L'impression que me laissa cette bizarre aventure fut profonde et douloureuse ; j'avais été touché au cœur, et craignant à chaque pas de rencontrer dans les hasards de la vie quelque chose qui vînt raviver ma blessure, je vivais seul et replié sur moi-même. Trois années se passèrent pendant lesquelles je voyageai presque continuellement; mais à la fin, cette sorte d'instinct qui nous ramène toujours aux lieux où nous avons long-temps vécu, cet amour que nous gardons tous au fond de l'âme pour le sol qui nous a vus naître, l'emportèrent. Cependant, je rentrai en France, et j'allai m'enfermer dans le vieux château que m'avait laissé mon père, là où petit enfant j'avais passé de si heureux jours. Je ne tardai pas à rencontrer tantôt à la chasse, tantôt dans mes longues promenades, un de mes voisins de campagne, le marquis de N. C'était bien le plus adorable vieillard que l'on se puisse imaginer, sévère pour lui-même parce que sa vie avait été irréprochable, mais indulgent aux fautes d'autrui, compatissant à toutes les erreurs, à toutes les faiblesses, comprenant tout excepté le mensonge et l'oubli de la foi jurée. Je me pris d'une affection presque filiale pour cet excellent homme, et bientôt il y eut entre nous un échange de visites presque journalier. M. de N. avait près de lui une nièce bien-aimée, la fille de son frère mort depuis long-temps, et il était plus qu'un père pour cette Julie Cassilda, doux et charmant rayon qui jetait avant de s'éteindre l'astre de leur antique famille. Il me présenta à elle comme un jeune compagnon qui allait égayer sa solitude. Il nous dit de chanter ensemble pour lui plaire, de sortir ensemble avec mes pinceaux pour chercher de beaux sites et de grandes inspirations ; et moi, s isolé quelques jours plutôt, je retrouvai près d'eux toutes les joies du foyer de famille.

— Mon vieil ami, dis-je un jour au marquis, me trouvez-vous digne de votre Cassilda ? Voulez-vous me la donner pour épouse, voulez-vous que nous soyions deux désormais à vous aimer et à vous bénir ?

— Vous avez deviné, mon enfant, répondit-il, le plus cher de mes vœux, et Dieu sait avec quelle sainte confiance je vous remettrai le soin du bonheur de ma nièce ; mais vous aime-t-elle ?

— Je n'en sais rien, balbutiais-je, en baissant la tête ; je l'ai espéré quelquefois, mais sans jamais oser le lui demander.

Il fit appeler mademoiselle de P..., et quand elle fut là, près de nous, toute folle et rieuse :

— Ecoute, Cassilda, lui dit-il, voilà notre Maurice qui trouve que nous ne l'aimons pas assez, qu'il passe trop d'heures éloigné de nous... En un mot, Maurice veut être de la famille, et il réclame l'honneur de te nommer sa femme... Tu sais avec quel bonheur je verrais cette union, mais l'aimes-tu, chère fille, c'est toi qui dois répondre.

Le visage si frais et si rose de Cassilda pâlit légèrement, et croisant les bras sur sa poitrine, elle parut se recueillir pendant quelques instans avant de prononcer un mot qui allait enchaîner sa vie ; mais elle se leva enfin, et me présentant sa main :

— Maurice, me dit-elle, je ne sais trop pourquoi vous voulez changer votre titre de frère contre celui de mari. J'étais bienheureuse entre vous deux et il me semblait que nous devions toujours vivre ainsi ; mais puisque vous ne pensez pas comme moi, puisque mon oncle approuve vos projets, eh bien ! prenez ma main, car vous savez qu'après lui vous êtes ce que j'aime le mieux au monde.

Je la remerciai à genoux, sans comprendre que cet aveu si naïf n'était pas de l'amour ; d'ailleurs moi-même j'avais attaché à ce mariage non pas les rêves diamantés d'une passion de jeune homme, mais toutes les espérances d'une vie obscure et calme, telle que seule je la désirais, et Cassilda devint ma femme.

La première année de notre union fut paisible et presque heureuse ; mais à cette époque un grand malheur vint nous accabler, ce fut la mort

de celui que nous appelions notre père. Cassilda, qui depuis quelque temps déjà était devenue mélancolique et grave, de joyeuse enfant qu'elle était autrefois, Cassilda fut cruellement frappée par cette affliction. Mes soins de tous les momens, ma tendresse idolâtre, ne pouvaient rien contre le mal intérieur qui semblait miner son existence. Elle faisait de longues promenades dans lesquelles nul n'avait le droit de la suivre. Elle rentrait pâle et émue, s'enfermait dans son appartement dont elle me refusait l'entrée; puis tout à coup, comme si elle obéissait à la voix d'un remords, elle tombait dans mes bras baignée de larmes, et m'accablait de caresses convulsives.

Les mois s'écoulaient sans apporter aucun changement à cet état maladif qui me mettait au désespoir. Alors un médecin que je fis appeler me conseilla les distractions et le bruit du monde.

— Conduisez Mme la baronne à Paris, me dit-il; donnez des fêtes, fatiguez-là de plaisirs: elle est si jeune et si belle que l'admiration des hommes formera sur ses pas un concert de louanges, et, croyez-moi, bien des douleurs s'endorment au bruit de cette enivrante musique.

Il avait raison peut-être, le docteur; mais Cassilda refusa absolument, ne voulant sous aucun prétexte quitter le coin de terre où elle avait passé sa vie, et je revins encore une fois à mon vieux médecin.

— Eh bien! dit-il, si elle ne veut pas vous suivre à Paris, forçez-la à se sacrifier pour vous ici. Je sais de bonne part qu'il va y avoir un changement à notre préfecture. Partez, monsieur le baron; allez solliciter cette place que l'on doit accorder à votre nom, à votre fortune, à votre influence dans le pays. Vous direz à votre femme que l'inaction dans laquelle vous vivez ne saurait convenir plus long-temps à un homme de votre âge, que vous voulez servir votre patrie, que vous devez le concours de vos talens et de vos lumières à la mère commune; que sais-je moi! Vous lui direz tous les lieux communs qui se débitent en circonstance pareille. Mme la baronne sentira que son devoir d'épouse est de courber la tête sous votre volonté. Et que diable! il faudra bien après tout que la femme de notre préfet fasse les honneurs de sa maison! Or, quand elle aura passé quinze jours seulement tout occupée de bals, de toilette et de visites, quand elle sera fière de sa beauté qu'elle ignore, je me trompe fort ou nous la reverrons bientôt plus fraîche et plus gaie que jamais.

— Oh! vous êtes mon génie protecteur, m'écriai-je en serrant les mains de ce digne homme.

Et le lendemain je roulais sur la route de la capitale. A peine arrivé j'écrivis au ministre de l'intérieur, qui heureusement était quelque peu mon parent, et lui demandai une audience qui me fut aussitôt accordée.

— Tout ce que vous voudrez sera fait, mon cher, me dit-il, lorsque je lui eus exposé le motif de ma visite; ou je n'ai aucun pouvoir, ou vous serez préfet; revenez me voir dans trois jours.

Trois jours après, la tête toute pleine de rêveries ambitieuses, j'entrais encore dans le cabinet de S. Exc.; mais cette fois, au lieu des paroles bienveillantes qui m'avaient accueilli d'abord, je trouvai des formes cérémonieuses, une dignité glaciale, et avant d'avoir entendu un mot, je sentis que tout était perdu.

— Baron de R., me dit le ministre, je ne veux pas me servir pour vous d'une de ces phrases toutes faites que nous adressons aux solliciteurs malheureux. Je suis votre ami, votre parent, et je vous dois la vérité. On m'a envoyé de très haut lieu l'ordre exprès de ne pas vous laisser espérer la préfecture de M... Vous avez un ennemi dans le monde, assurément, et il est assez fort pour que ce soit folie de vouloir lutter avec lui. J'ai cherché à savoir d'où cette réprobation pouvait venir; on a murmuré quelques mots de l'ambassade anglaise; mais je n'ai rien appris de positif, rien vraiment si ce n'est que le chemin du pouvoir vous sera fermé par quelque côté que vous essayiez de l'atteindre. Retournez donc, mon cher, à votre vie de famille, elle est préférable, d'ailleurs, je vous le jure, au tourbillon d'intrigues sans fin dans lequel nous sommes lancés, et quelle que soit ma bonne volonté je suis trop chétif pour pouvoir vous être du moindre secours.

Puis son excellence se leva, me congédia d'un froid salut et tout fut dit.

J'eus besoin alors d'appeler à moi tout ce que le ciel m'avait donné de courage et de philosophie pour ne pas chercher jusque dans les moindres coins de ce Paris infernal l'être inconnu qui me poursuivait ainsi de sa vengeance ou de sa haine; mais le souvenir de Cassilda, de ce que je devais à son état de souffrance, l'emporta sur les pensées mauvaises, et bien convaincu qu'à ses côtés, en me dévouant pour elle, je retrouverais assez de bonheur pour oublier le reste du monde, je ne pensai plus qu'à hâter le moment qui devait nous réunir.

Je me mis en route par un beau temps du mois de septembre, et après avoir couru la poste toute la nuit, j'arrivai près de ma demeure vers le soir du second jour. Bien des fois, dans mes promenades, nous avions admiré, Cassilda et moi, l'aspect poétique et pittoresque de ce château des temps anciens, éclairé par les derniers rayons du soleil couchant; bien des fois sur ce chemin que je parcourais seul maintenant, je l'avais trouvée à mon retour de la chasse lorsqu'elle venait toute joyeuse à ma rencontre; et dominé par ces souvenirs, je penchai ma tête à la portière pour voir si je n'apercevrais pas au loin le bord de sa robe ou son voile de gaze verte; mais le chemin était désert et tout fermé là bas comme en l'absence des maîtres.

—Avancez, avancez donc, criai-je au postillon, tandis que mon cœur se brisait dans une inexprimable angoisse.

La grande grille tourna sur ses gonds, le concierge et les domestiques s'avancèrent pour me recevoir.

— Ma femme est-elle malade?.... Pourquoi n'est-elle pas ici? demandai-je, respirant à peine.

Ces gens se regardaient dans un muet étonnement; mais enfin Joseph, mon valet de chambre, se détacha du cercle, et, venant à moi :

— Madame la baronne est absente depuis deux jours, dit-il; monsieur ne le sait-il pas? Voilà une lettre qu'elle ma chargé de lui remettre.

Ce billet ne contenait que ces mots :

«Je pars, il le veut et je n'ai pas la force de lui résister!... Oubliez-moi, Maurice..... J'ai tant souffert! Ne me maudissez pas!»

. . . .

. . . .

Eh bien! messieurs, continua Maurice, après un silence que pas un de nous n'avait osé interrompre; eh bien! cette histoire n'est-elle pas bizarre, qu'en dites-vous? Oh! j'ai bien accusé le ciel, j'ai bien pleuré, j'ai bien couru par tout le monde, en demandant où était ma femme que l'on m'avait arrachée!.... Mais il y a cinq ans que ces événemens sont passés; depuis ce temps, j'ai retrouvé du courage, et j'ai appris à vivre seul.... oui, bien seul; qui oserais-je aimer maintenant! et si, pour tromper mon cœur, je voulais occuper mon esprit, que puis-je faire : tout ce que je touche ne se brise-t-il pas sous mes doigts?

La tête du conteur s'inclina sur sa poitrine, et il tomba dans une profonde méditation.

Au moment même un homme entra dans l'appartement où cette triste histoire m'était contée.

— Comte de R..., dit-il, au malheureux qui pleurait, la tête cachée dans ses mains; votre ennemi, le voici! Je suis le lord Alford, le vaincu du Champ-de-Mars.

— Malheureux, s'écria le comte de R...., pour une futile victoire, vous avez trois fois brisé mon cœur, votre orgueil s'est acharné à ma perte? C'est vous qui m'avez enlevé Zélia?

— Oui.

— Qui avez empêché mon mariage avec la fille de M. Bernard?

— C'est moi-même.

— Vous qui m'avez enlevé ma femme, ma Cassilda, mon bonheur?

— Oui, répondit gravement l'Anglais, dont la figure altérée prouvait les souffrances; oui, je vous ai ravi la danseuse, j'ai éloigné de vous la fille de Bernard; j'ai enlevé votre femme, mais cela vous venge; elle vous aime et me dédaigne, aussi il me faut votre vie...

— Ah! j'aurai la vôtre, s'écria le comte de R...

— Et tout cela pour un cheval! dis-je à mon tour.

— Oui, me répondit tout bas l'Anglais, pour un cheval d'abord; je n'ai pas pu d'abord supporter l'humiliation d'être vaincu au Champ-de-Mars; mais maintenant j'aime, j'adore la femme de cet homme; je donnerais tous les chevaux du monde pour un de ses regards, et je cherche à mourir, car elle ne m'aime pas.

Ils se battirent sur-le-champ; l'un des deux devait laisser sa vie dans ce combat, et cette fois le ciel fut juste : ce fut l'homme orgueilleux et vain, le provocateur implacable, l'ennemi cruel qui succomba.

— Allez voir ma femme, me dit le comte de R...; apprenez-lui qu'elle est délivrée d'un persécuteur ou d'un amant.... je ne sais... Elle n'entendra plus parler de moi. L. R.

(*Courrier français*).

COMBAT DU CORSAIRE LE RENARD

CONTRE

LA GOELETTE ANGLAISE *L'ALPHIA*.

—

Le corsaire *le Renard*, armé à Saint-Malo par

le fameux Surcouf, et commandé par le capitaine Leroux, était un joli côtre portant quatorze caronades de 12 et soixante-quatre hommes d'équipage. Il avait traversé la Manche et se trouvait près du cap de Starpointe, labourant péniblement une mer houleuse, dans l'attente de quelque capture, lorsque, le 9 septembre 1813, dans l'après-midi, sa vigie aperçut aux limites de l'horizon une voile sous le vent, courant tribord amures. Le corsaire cingla droit sur elle, et bientôt il reconnut que ce bâtiment était une goëlette de guerre anglaise de l'escadre de Plymouth. On en était encore à deux lieues; il était possible d'éviter le combat. Le capitaine Leroux tint conseil à bord. L'avis de l'équipage fut qu'il n'y avait que boulets à recevoir, des hommes à sacrifier et peu de butin à espérer en s'attaquant à un bâtiment de guerre. Le virement de bord fut résolu et exécuté sur-le-champ. Mais, comme la présence du corsaire allait être signalée dans ces parages sans cesse sillonnés par les croiseurs anglais, il dut s'en éloigner pour parer une capture inévitable. Il s'orienta le cap au sud-est, dans le dessein de relâcher à Cherbourg; il était alors cinq heures de l'après-midi.

A dix heures du soir, alors qu'une partie de l'équipage était couché et qu'on ne s'attendait à rien moins qu'à une alerte, la vigie signala un bâtiment qui arrivait sous toutes voiles. L'officier de quart avertit le capitaine; l'éveil est donné, tout le monde est sur pied. On s'empresse de monter sur le pont les caronades qu'on avait descendues dans la cale pour soulager le navire pendant le gros temps de la veille. Les uns les mettent en batterie et les chargent; les autres garnissent les parcs de boulets et de paquets de mitraille. On dispose les gargousses, on allume les mèches : en moins d'une heure, tout est préparé pour le combat.

Pendant ce temps, l'ennemi s'était approché du corsaire et avait commencé l'action en tirant à balles avec ses canons de chasse; déjà plusieurs hommes étaient blessés sur le pont du côtre français.

Le capitaine Leroux put reconnaître, malgré l'épaisseur des ténèbres, la force du bâtiment qu'il avait à combattre; c'était, comme on le sut plus tard, la goëlette anglaise *l'Alphia*, armée de 16 canons de 12 et de 16 pierriers, et montée de quatre-vingts hommes d'équipage; elle appartenait à l'escadre de Plymouth. Le corsaire jugea sur-le-champ qu'il avait affaire à forte partie, que la lutte serait chaude. *Le Renard* était bon voilier; il pouvait se couvrir de toile, prendre chasse et échapper aux Anglais, quoique l'ennemi fût très près. Leroux rassembla ses hommes pour connaître leur résolution.

— Votre intention est-elle de livrer combat? leur dit-il.

— Oui, oui! lui répondent ses compagnons de fortune.

— Alors nous vaincrons ou nous périrons ensemble, car ici c'est la victoire ou la mort. Mon parti est pris, je n'irai jamais sur les pontons d'Angleterre. Si l'ennemi monte d'un côté, je me jette à la mer de l'autre, ou bien je fais sauter le navire.

Un hourra général, un tonnerre de *vive l'empereur!* des bravos répétés, disent assez au capitaine Leroux que son courage est partagé par son équipage.

« Eh bien! s'écria-t-il, nous allons la danser! »

Les acclamations redoublent. Celui-ci entonne le chant de Rouget de Lisle :

> Allons, enfans de la patrie,
> Le jour de gloire est arrivé.

Celui-là chante l'hymne de Chénier :

> Veillons au salut de l'empire.

C'était la joie, le délire de l'héroïsme chez ces intrépides corsaires qui allaient se jeter dans les bras de la mort... Mais le combat était le jour de fête des corsaires; l'odeur de la poudre était leur parfum, les boulets étaient leurs jouets, et le sanglant abordage leur récréation.

Le capitaine fait hisser le pavillon national. Un matelot, nommé le Grand-Louis, va le genoper à la tête du mât; il reçoit en descendant une balle dans la cuisse : arrivé sur le pont, il arrache tranquillement cette balle de sa blessure, en charge son fusil et la renvoie à l'ennemi.

Une distribution de vin est faite à l'équipage; puis chacun se rend à son poste en chantant en chœur un hymne impérial.

En ce moment la lune apparaissait entre les nuages sur l'horizon; elle venait éclairer de sa pâle lueur l'horrible scène de carnage dont les eaux de la Manche allaient être le théâtre.

Après plusieurs manœuvres exécutées par les deux bâtimens pour prendre leur place de bataille, ils engagèrent la lutte à petite portée de pistolet. Alors ce ne furent plus des coups de canon isolés tirés comme pour s'essayer au combat : c'étaient des bordées entières qui se succédaient sans interruption, et une vive fusillade perdue dans le fracas de l'artillerie, qui mêlait ses balles à la mitraille et aux boulets vomis de part et d'autre.

Bientôt le pont du *Renard* est couvert de sang : trois officiers sont blessés, plusieurs matelots sont mis hors d'action. Le capitaine Leroux, voyant qu'il n'avait pas l'avantage sur le feu d'un bâtiment double du sien, voulut suppléer à cette infériorité par le courage et l'audace; il commande d'aller à l'abordage, se met à la barre, et, dans un mouvement sur le tribord, les grappins du corsaire tombent dans les cordages de son antagoniste; les deux navires sont accrochés bord à bord.

Les hommes de l'escouade d'abordage, ayant à leur tête le lieutenant Galipet, second du corsaire, s'élancent sur *l'Alphia*, le pistolet d'une main, la hache d'armes de l'autre. L'ennemi, armé de piques de neuf pieds de longueur, les culbute sur le gaillard d'avant; ils reviennent à la charge; les équipages se confondent.

Une mêlée terrible s'engage au milieu des ténèbres sur le pont des deux bâtimens : on lutte homme à homme, on se bat corps à corps, on s'arrache les armes des mains, on se tue à bout portant, on se sabre avec rage. Les uns se prennent aux cheveux; les autres s'assènent des coups de poing; ceux-ci se lancent avec la main des biscayens et des boulets, ceux-là s'assomment à coups d'anspect; c'est le comble de l'acharnement, et la nuit rend encore plus affreuse cette scène de carnage.

Pendant ce temps, les deux navires ne cessaient de faire feu de leur artillerie, quoiqu'ils fussent si rapprochés qu'ils se heurtassent dans les coups de roulis; ils se canonnaient à bout portant et se couvraient de flammes : plus d'une fois la volée des canons de l'un se trouva engagée dans les sabords de l'autre. L'acharnement était tel à bord du *Renard* que les canonniers, manquant d'écouvillons, arrachaient avec les doigts les culots des gargousses restés dans l'âme enflammée des caronades, refoulaient la charge avec la main et se brûlaient les bras; ils ne sentent point la douleur, ils ne s'aperçoivent même pas que le feu de l'ennemi grille leurs cheveux et consume leurs vêtemens : tout entiers à l'héroïsme, ils surmontent les obstacles, ils bravent le danger; la mort seule peut arrêter leur intrépidité.

Cependant le pont du corsaire, inondé de sang, se couvre de morts et de blessés. Le brave Galipet, premier lieutenant, est frappé d'un biscayen qui lui traverse la poitrine. On le transporte dans la cabine; le chirurgien veut le panser :

— Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que je suis perdu? Allez donner vos soins à ceux qui ont besoin de vous; moi, je n'ai plus qu'à mourir.

Cet incident ne ralentit point le combat : un brave venait de tomber, un brave lui succéda; Herbert, second lieutenant, remplaça Galipet dans son commandement.

Des grenades sont apportées sur le gaillard d'avant; on les jette par centaines sur le pont de *l'Alphia;* elles éclatent de toutes parts et mettent un désordre affreux à son bord. Le commandant anglais, déjà blessé d'un coup de feu, est tué par une de ces grenades. On saisit le moment de confusion qui règne chez l'ennemi pour redoubler d'ardeur. Une vive mousqueterie part de l'avant du corsaire; les pièces d'artillerie, chargées jusqu'à la gueule, criblent de boulets le flanc de *l'Alphia*, le combat redouble d'acharnement.

Mais le capitaine Leroux, qui n'a plus que le tiers de son équipage en état de se battre, voyant l'impossibilité de prendre à l'abordage, avec si peu de monde, le bâtiment anglais, élevé de cinq à six pieds au-dessus du sien, fait larguer les bosses des grappins, et les deux navires se séparent.

On était au milieu de la nuit; le temps était couvert, et la lune, masquée par de noirs nuages, ne dissipait que faiblement les ténèbres; le vent avait faibli, mais la mer était restée houleuse.

Le Renard avait ses manœuvres coupées, ses voiles en lambeaux; il était dans un état de délabrement qui lui permettait à peine de se mouvoir.

Mais les deux bâtimens, quoique séparés, ne cessaient pas de se battre; la canonnade roulait comme auparavant. Tout à coup une volée de *l'Alphia* coupe le beaupré du corsaire et balaie son gaillard couvert de ses hommes qui n'étaient point blessés. De ce moment, *le Renard* ne fit plus feu qu'avec trois caronades, faute de monde pour servir les autres : cependant le feu continuait avec vigueur; on se battait à demi-portée de pistolet.

Une seconde bordée de l'ennemi, aussi bien dirigée que la précédente, foudroie de nouveau le bâtiment français. Le capitaine Leroux est atteint d'un boulet qui lui enlève le bras à l'articulation de l'épaule. Ce nouveau malheur met la rage du désespoir dans le cœur des quelques hom-

mes qui survivaient encore à leurs valeureux compagnons ; ce n'est plus le sang-froid du courage, ce n'est plus de l'ardeur, c'est une véritable fureur. Les canonniers du corsaire, tirant à double charge, mettent deux à trois boulets dans chaque pièce, et criblent *l'Alphia* de leurs décharges sans cesse répétées.

Enfin, le feu faiblit à bord des deux navires. On avait perdu beaucoup de monde de part et d'autre, et le peu d'hommes qui restaient pour servir quelques pièces tombaient de lassitude. La fusillade avait cessé ; on n'entendait plus le canon que de loin en loin. Deux caronades tiraient encore sur le pont du *Renard :* un de leurs boulets coupe la drisse du pavillon de *l'Alphia*, et l'étendard britannique tombe à la mer.

Nos héros, croyant que le bâtiment amenait, firent retentir les échos de la nuit des cris de *vive l'empereur* ! Mais l'ennemi les détrompa sur-le-champ en répondant à ce cri de victoire par des coups de canon ; le combat recommença.

Les deux caronades du *Renard* partent à la fois : aussitôt des tourbillons d'une fumée rougeâtre, suivis de torrens de flamme, s'élèvent à bord de *l'Alphia ;* puis une explosion terrible, un fracas épouvantable se fait entendre... c'était *l'Alphia* qui sautait en l'air !... Il était alors trois heures et demie du matin.

La mer était couverte de débris consumés. On entendait les cris plaintifs de quelques malheureux perdus dans les vagues : on les appela, ils poussèrent des cris de pitié; on les appela encore... personne ne répondit : le silence de la mort régnait sur les flots ! ! ! on ne put sauver aucun de ces infortunés. *L'Alphia* et tout son équipage périrent dans ce sanglant combat, qui dura cinq heures et demie.

Au jour, les vainqueurs purent enfin se reconnaître. Il ne restait plus à bord du corsaire que huit hommes en état de travailler. Sur un effectif de 65 hommes, 56 étaient morts ou blessés.

L'intrépide capitaine Leroux avait repris connaissance. En apprenant que la goëlette anglaise avait sauté avec son équipage, il s'écria tout joyeux : « Grand Dieu ! je vous remercie, je meurs content... Ceux qui ont vu sauter ces chiens-là sont heureux... J'aurais bien voulu voir les entrechats qu'ils faisaient en l'air ! »

Le lieutenant Herbert, qui avait succédé au capitaine Leroux dans le commandement du *Renard*, visita le bâtiment.

On comptait dans sa coque plus de 200 coups de boulets, particulièrement dans son flanc de tribord ; plusieurs étaient à flottaison ; on boucha les plus dangereux en y frappant des tappes faites avec des bouts d'aviron de galère. Ses pavois étaient rasés des deux bords, son beaupré était perdu, sa mâture entamée ; ses manœuvres courantes et dormantes n'existaient plus ; ses haubans étaient hachés, tout son gréement était coupé; ses voiles, trouées, déralinguées, n'étaient que d'informes lambeaux.

On passa toute la journée du 10 à réparer les principales de ces avaries, pour mettre le navire en état de gagner la côte de France.

Sur les cinq heures du soir, le *Renard* put s'orienter et partir. Il donna la route au sud-est pour se rendre à Cherbourg ; une bonne brise favorisait sa marche. Le lendemain, au lever de l'aurore, il découvrit l'île de Guernesey ; et, le même jour 11 septembre 1813, dans l'après-midi, le glorieux corsaire entrait dans les eaux de l'anse de Vauville, portant le pavillon national en berne, et tirant le canon de détresse.

Nos héros voulaient se rendre à Cherbourg, où ils étaient sûrs de trouver tout ce que réclamait la situation de leurs nombreux blessés, qui n'avaient reçu qu'un premier pansement depuis deux jours; mais un pilote vint à bord, et déclara que la marée ne permettait pas de vider la baie ni de passer le raz Blanchard. On résolut de mouiller pour débarquer à Dieppe.

Le capitaine Herbert envoya un exprès au chevalier Molini, préfet maritime à Cherbourg, pour lui annoncer l'événement, et le prier d'envoyer promptement des chirurgiens à Dielette. L'enseigne Lavergne descendit à terre pour préparer des logemens d'ambulance.

Le bruit du combat du *Renard* se répandit, et bientôt le corsaire fut entouré des embarcations de la douane et des pêcheurs de la côte.

On débarqua dans la soirée. Les malheureux blessés furent reçus à bras ouverts par les habitans, qui eurent pour eux toutes sortes d'égards; madame la marquise de Bruc, surtout, les traita comme s'ils eussent été ses enfans : les soins les plus empressés, la sollicitude la plus active, les secours les plus généreux, tout leur fut prodigué par cette respectable dame. C'est dans son château de Flamanville qu'elle fit transporter le capitaine Leroux.

Le *Renard* fut mis en réparation à Dielette ; huit jours de travail le mirent en état de reprendre la mer. Il appareilla pour son port d'armement le 22 septembre ; et le lendemain, dans l'après-midi, il arriva à Saint-Malo, la ville des corsaires, où son héroïque combat lui valut une véritable entrée triomphale.

VERUSMOR.

(*Phare de la Manche.*)

INCENDIE
DE LA CATHÉDRALE DE BRUGES.

—

Bruges, 19 juillet.

« C'est le cœur navré de chagrin et sous le poids des craintes les plus vives que je vous écris, je ne dirai pas seulement à la clarté du soleil, parce que ses rayons sont éclipsés par l'incendie horrible qui dévore un de nos vieux monumens, orgueil de notre Flandre et rappelant les plus beaux souvenirs historiques de la patrie. Voici rapidement les faits :

» A midi dix minutes, la cloche d'alarme de l'église de Notre-Dame se fit entendre, et l'on aperçut bientôt la toiture de l'église cathédrale, dite St-Sauveur, en feu. Il paraît que les plombiers, quittant leur ouvrage à midi, n'avaient pas éteint leurs fourneaux. Dans un instant, tout fut embrasé, jusqu'à la toiture du clocher, et ce terrible incendie, alimenté par un fort vent de sud-ouest, dominait ainsi une grande partie de la ville sous le vent, en même temps qu'il l'inondait d'étincelles et de petites flamèches.

» Les pompes, les pompiers, la gendarmerie, les autorités civiles et militaires avec la majeure partie de la population et de la garnison, se sont immédiatement rendus sur les lieux ; tout ce qu'on a pu faire a été de sauver d'abord quelques maisons voisines qui commençaient à brûler par les débris enflammés que le vent portait dans sa direction.

» A trois heures toutes les toitures de cette belle église, ainsi que de ses nefs latérales et celles du clocher, avaient disparu. Ce spectacle affligeant a pu être vu de loin en mer, car la tour de Saint-Sauveur servait de point de direction aux navigateurs ; elle ressemblait à un volcan en éruption.

» Il paraît que notre régence a, au premier symptôme du danger, fait demander par le chemin de fer, à la régence de Gand et d'Ostende, de lui envoyer des secours, surtout des pompes, parce que, dit-on, nos magistrats avaient négligé de faire faire les vérifications ordinaires de ces machines, et par cette incurie, seulement trois pompes se sont trouvées en état d'agir. »

On lit aujourd'hui dans le *Journal de Bruges :*

Nous écrivons ces lignes sous la plus douloureuse impression. L'église de St-Sauveur, notre belle cathédrale, est en flammes, le toit et le clocher sont déjà écroulés, et la voûte percée en plusieurs endroits ; les pompiers et la troupe sont sur les lieux. Le vent violent qui règne fait craindre pour les bâtimens environnans.

Un cuirassier s'est tué en tombant du toit d'une maison voisine ; on assure que ce sont les réchauds des plombiers, qui travaillaient à l'église, qui ont mis le feu.

Voici la version du *Nouvelliste de Bruges :*

Trois heures. — A midi et demi le feu s'est déclaré au toit de la cathédrale de cette ville. En un clin-d'œil, une foule considérable se trouva dans l'église. Un service fut organisé immédiatement, les vases sacrés, les ornemens, les tableaux, tous les objets enfin qu'on pouvait sauver, furent portés à l'évêché.

A une heure un vent violent s'éleva, et poussa les flammes vers le nord ; une pluie de cendres brûlantes et de charbons ardens tomba sur les maisons avoisinantes, qui se trouvèrent bientôt en flammes. Les pompes à incendie furent mises en jeu ; mais à peine eut-on éteint le feu sur un endroit, qu'il se déclara sur un autre. C'est alors qu'on commença à craindre un embrasement général, et des bourgeois firent des démarches pour obtenir un renfort de pompes à incendie. M. le commandant de la province, et M. Huttens, receveur de la station, qui se sont trouvés constamment sur les lieux, prirent des mesures en conséquence et des locomotives furent expédiées pour Gand et pour Ostende.

Deux heures. — Le vent n'est plus si violent. Tous les efforts possibles sont faits pour sauver les maisons du quartier avoisinant. Les pompes à incendie jouent constamment ; et un service est organisé pour transporter les meubles.

Au moment de mettre sous presse. — Nous apprenons positivement qu'il n'y a plus de danger imminent pour les maisons, on s'est partout rendu maître du feu. Quant à l'église, tous les toits sont réduits en cendres, et les poutres brûlent sur la voûte. De la tour il ne reste plus que les quatre murailles. Toutes les cloches sont fondues.

P.-S. Nous pouvons assurer que jusqu'ici la

voûte a résisté, et qu'on a l'espoir de conserver l'intérieur de l'église.

Le *Messager de Gand* ajoute, d'après des renseignemens ultérieurs, que vers cinq heures et demie du soir, on était entièrement maître de l'incendie; que les flammes n'ont pas atteint l'intérieur de l'église et que les ornemens du temple n'ont reçu d'autre dommage, que celui qui aura pu leur être causé en les transportant au dehors par surcroît de précaution.

Toutes les maisons voisines sont restées préservées de l'incendie, et les habitans n'en ont éprouvé d'autre perte que quelque détérioration dans les meubles qu'ils ont sauvés dès que le feu a commencé à se manifester dans l'église.

Outre le cuirassier dont les journaux de Bruges annoncent la mort, on a aussi à déplorer la fin malheureuse d'un enfant qui a péri écrasé dans la foule.

Voici les détails ultérieurs que donne le *Nouvelliste de Bruges :*

Nous venons de parcourir la cathédrale, et c'est avec les larmes aux yeux qu'on contemple la destruction de tant d'objets d'art, de tant de richesses. Les tableaux qui se trouvaient fixés aux murs ont été arrachés, la toile de quelques uns coupée en lambeaux avec le sabre.

Nous ne pouvons parler avec trop d'éloges de la conduite admirable de toute la bourgeoisie, et en particulier des marguillers de l'église.

« Nous devons à M. Ryelandt, marguiller, la conservation de la chaire, de la belle statue de marbre blanc, représentant Dieu le père qui se trouve à la hauteur du jubé. Des personnes mal conseillées se mettaient en devoir de démonter ces objets, lorsque M. Ryelandt, qui avait pu s'assurer qu'aucun danger ne menaçait ces monumens, a donné l'ordre de les conserver.

»Ce n'est que lorsque les charbons ardens tombaient par les trous de la voûte, et menaçaient de mettre le feu à l'intérieur, qu'on a cru nécessaire de tout emporter. Cette opération présentait beaucoup de dangers; car on n'avait pas encore acquis la certitude que la voûte résisterait à l'activité inconcevable du feu; d'ailleurs ceux qui s'aventuraient dans la nef principale étaient souvent atteints par les charbons et les parties de poutres enflammées qui s'échappaient de la voûte. On n'avait aucun moment à perdre, le feu avait pris déjà aux chaises et aux bancs; heureusement que le zèle et l'activité des habitans ont suppléé à tout.

»Le moment le plus terrible de l'incendie a été celui de la chute de la voûte inférieure de la tour, qui se trouve au-dessus de l'entrée principale de l'église. Dans ce moment, toute la tour, depuis la base jusqu'au sommet, présentait un spectacle dont on ne saurait se faire une idée. Le choc fut si terrible, que la flamme s'élança dans l'intérieur de l'église à la hauteur de trente pieds. Heureusement quinze à seize personnes, qui travaillaient sous la voûte, s'étaient mises un peu à l'écart une minute avant le terme fatal.

»On ne connaît pas au juste la cause de ce sinistre. L'opinion la plus accréditée l'impute à la négligence des ouvriers plombiers. On se demande cependant comment il ait pu se faire qu'une demi-heure après la descente des ouvriers, toute la toiture de la grande nef et la tour aient été embrasées au point d'offrir le spectacle d'un foyer de feu le plus vaste et le plus actif que l'on puisse imaginer. Cette circonstance pourrait faire soupçonner que la malveillance n'a pas été étrangère à cet affreux malheur. Une enquête judiciaire éclaircira sans doute ce mystère.

»Espérons que le gouvernement et la province ne tarderont pas à aviser aux moyens de faire couvrir au plus tôt ce superbe monument gothique, afin de le préserver d'une ruine totale •

« Parmi les objets d'art qui ont été brisés ou brûlés, on regrette surtout les fonts baptismaux en porphyre du Nord. Cette belle pièce, d'un volume extraordinaire, remontait à une haute antiquité. Elle a été mise en pièces par la chute de la voûte inférieure de la tour. Les ornemens sacrés qui ont été transportés à l'évêché ont nécessairement beaucoup souffert.

Au reste, nous croyons que peu d'objets ont été égarés ou volés; tout le monde montrait le plus vif empressement pour sauver tout ce qu'on pouvait soustraire à la fureur des flammes. Les importantes archives de l'ancienne cathédrale, qui se trouvaient au-dessus de la sacristie, ont été jetées pêle-mêle par les fenêtres et transportées, immédiatement à l'évêché. Il faudra bien de la patience pour les classer de nouveau. Le toit de la sacristie, située entre deux chapelles qui ont été brûlées, a été heureusement préservé, grâce à sa construction et à l'activité des ouvriers.

» La sonnerie de la cathédrale consistait en une clochette, et en un accord de quatre cloches, dont la plns grande était peu inférieure au grand bourdon de la tour des Halles.

»Les ouvriers plombiers qui travaillaient hier à la cathédrale ont été arrêtés cette nuit et mis au plus grand secret.

La régence vient de faire publier que quiconque aurait en sa possession quelque objet appartenant à la cathédrale, est obligé d'en faire la déclaration au commissaire de police dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être considéré comme injuste détenteur.»

Funérailles du sultan Mahmoud.

On écrit de Constantinople, 2 juillet :

« Hier, le corps du sultan Mahmoud a été transféré de la rive asiatique du Bosphore au sérail, où le cortége des vassaux qui l'escortaient arriva à deux heures de l'après midi. Le nouveau sultan s'y était rendu un instant auparavant, après la solennité de l'hommage. Le cortége partit du sérail à cinq heures du soir et traversa les rues de la capitale.

»Une affluence immense est accourue des faubourgs et des environs de la ville pour voir défiler le cortége funèbre. Le palais de la Porte, la monnaie et divers établissemens fermés en signe de deuil. L'ordre le plus parfait a présidé à la cérémonie : c'était un spectacle à la fois curieux et caractéristique, que celui offert par les hommes et par les femmes religieusement recueillis sur le passage du cortége et entièrement séparés suivant l'usage oriental. La haie était formée d'un côté par les hommes et de l'autre par les femmes. La tristesse manifestée par les hommes était plus calme, celle des femmes plus expansive. Elle se produisit au dehors par des gémissemens et des sanglots, tandis que les hommes plus recueillis semblaient absorbés par une douleur muette.

»Tous les officiers de la maison du sultan et les divers dignitaires de l'empire ont défilé d'abord dans un ordre parfait. Les deux gendres du sultan se faisaient distinguer au milieu du cortége par leur attitude noble et touchante. Kosrew-Pacha et d'autres dignitaires venaient ensuite; le cercueil fermaît la marche. Il était d'une grande simplicité, mais entièrement recouvert par 6 châles du plus graud prix et d'une rare magnificence. En tête avait été disposé le turban (fez) du sultan, les plumes dont il était décoré et une agraffe en diamant. On se disputait l'honneur de porter le cercueil contenant les restes du sultan, et dans la foule chacun se montrait empressé et heureux de toucher le cercueil. Des officiers à cheval parcouraient les rangs pressés de la foule et distribuaient de l'argent au peuple.

»La plus belle oraison funèbre qui puisse être faite en l'honneur du sultan décédé est la tristesse générale produite par sa mort parmi les diverses classes de la population de toutes les croyances religieuses. Le corps du sultan Mahmoud a été déposé dans le quartier de Fazli-Pacha, près de la colonne Brûlée. La construction d'un turbe ou mausolée est déjà commencée sur cet emplacement. Dans le même kiosque est morte, il y a vingt ans, la mère du sultan Mahmoud.

»Le sultan actuellement régnant, Abdut-Meschid, est resté quelques jours avant la mort de son père sons la garde de sa mère la sultane actuelle Validé, qui a toujours exercé une grande influence sur ce prince. Ce n'est que depuis trois mois que le sultan avait fait disposer un palais près de Begler-Bey, dans le voisinage du palais de Mustapha-Pacha-Nuri-Effendi, et l'avait désigné pour son muestan. Ce prince est timide, d'un caractère doux et d'une constitution faible. C'est un fait rare que parmi les six enfans du sultan Mahmoud, l'empereur régnant et son frère Nizannedin et quatre sœurs, les princesses Saliha, épouse de Halil-Pacha, Hadisdsch, Adile et Kairée, sont nés d'une même mère. Sultan Mahmoud avait cinq cents femmes dans son harem, mais il n'avait en réalité qu'une épouse : c'était une Arménienne; c'est elle qui fit appeler la célèbre religieuse arménienne Charia dans le harem, lorsque le sultan fut attaqué d'une inflammation de poitrine et déclaré incurable. Nizannedin, le frère du sultan, est depuis quinze jours séparé de sa mère et enfermé dans le palais.

Immédiatement après la mort de Mahmoud, qui expira dans les bras de sa fille, la princesse Saliha, femme de Halil-Pacha, le divan s'assembla et resta en permanence. Le 2 juillet, le corps diplomatique reçut l'avis officiel que le gouvernement du sultan Abdul-Meschid persisterait dans les principes de la réforme, de la modération et de la paix.

Revue Dramatique.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

Isabelle de Montréal, *le Petit-Poucet*, *le Tribut des Vierges*, *le Marché de Saint-Pierre.*

Isabelle de Montréal est l'histoire de deux amans qui, après avoir échoué dans une tentative de double suicide, se jettent dans les bras l'un de l'autre et se marient, à la grande satisfaction des moralistes du boulevart du crime. A la chute du rideau et de la pièce, on a nommé MM. Paul Foucher et Cordelier Delanoue.

Le *Petit-Poucet*, ce charmant conte de Perrault, réglé en ballet, n'a point trouvé grâce devant les sifflets du parterre.

Le tribut annuel imposé par les descendans de Tarick, vainqueurs des Castillans, est la donnée du nouveau drame de MM. Alboise et Bernard Lopez.

Il manque une vierge pour compléter la redevance que réclame le kalife de Cordoue. Marcella tombe au sort. Toute vierge peut se racheter moyennant mille dinars. Mille dinars! où Zuniga son frère les aura-t-il? lui le plus brave soldat de la chrétienté, mais aussi le plus pauvre. Au combat de Penafield, il a sauvé le roi Ferdinand IV, et le roi, en récompense, lui a passé au doigt son anneau, s'engageant à lui accorder tout ce qu'il lui demanderait : c'est donc à la cour qu'il ira chercher les mille dinars. Malheureusement, en imprudent, il confie son anneau et ses projets au fripon Benaviedes, qui, après avoir fait usage du talisman pour son propre compte, annonce à Zuniga que le roi a perdu la mémoire. Celui-ci jure de se venger dans le sang du royal parjure, et sa main va frapper Benaviedes, en croyant atteindre le roi. Jusque-là tout va pour le mieux.

Mais on est à la poursuite du meurtrier. Alphonse Carvajal, duc d'Olmedo, qui a déchiré ses titres de noblesse pour épouser Marcella, offre son dévoûment en compensation des services que lui a rendus Zuniga lorsque, proscrit, il se cachait sous le nom de Naguan. Le frère de Marcella refuse, et le roi, en apprenant cette lutte de générosité, va se placer devant le condamné au moment où passe le *san-benito :* cette action vaut la grâce de Zuniga.

Des situations trop en dehors de la pièce ont nui au succès de cet ouvrage. Francisque aîné, Delaitre et Saint-Mar ont fait ressortir tout l'éclat de leur voix dans *le Tribut des Vierges*.

Arrivons enfin au *Marché de Saint-Pierre*. La scène se passe à la Martinique, comme le titre l'indique assez. Un certain M. de La Rebellière vit heureux avec sa sucrerie, sa pupille, ses nègres et ses épaulettes d'or : malheureusement il fait un trop fréquent usage du rotin sur le dos de Palème, noir de l'habitation. Palème, devenu marron, va demander l'hospitalité à Lépare Donatien. Celui-ci sauve Eléonore, pupille de M. de La Rebellière, du déshonneur dont Palème la menace, et obtient son amour en échange de ce signalé service. Mais tandis qu'Eléonore, retirée aux eaux chaudes, qui sont le Spa de la Martinique, s'abandonne aux joies de son cœur, M. de La Rebellière survient et surprend Lépare avec sa pupille. Furieux, il veut empêcher le mariage projeté par les amans; mais aucune entrave ne les effraie, et, au cinquième acte, nous retrouvons Lépare rendu à l'indépendance par son mariage avec Eléonore, et La Rebellière assassiné par Palème, le fidèle ami de Lépare.

Le drame de MM. Antier et Comberousse pèche par beaucoup d'invraisemblance. Quand la Gaîté remplacera-t-elle son *Sonneur?*...

Mademoiselle Maria a fait preuve de talent dans le rôle d'Eléonore. C. R. Desp.

Revue de cinq Jours.

20 JUILLET. — Le dommage que la ville de Birmingham a éprouvé par suite des derniers événemens est évalué à 30 ou 40 mille livres sterlings pour le moins.

— Le jury d'expropriation du département de la Seine vient de prendre une délibération qu'il est important de signaler. Deux propriétaires, expropriés par la ville de Paris pour le percement de la rue Chabannais sur la rue Richelieu, réclamaient une indemnité de 72,000 fr. pour la douzième partie de leur propriété que la rue nouvelle devait occuper. La ville de Paris soutenait que le résultat, devant être de mettre ces maisons en façade sur une rue importante, la plus-value dépassait l'indemnité qui pouvait être due. Le jury a adopté ce système, et il a déclaré qu'en raison de la plus-value il n'était dû aucune indemnité pour la portion expropriée.

— Malgré les nombreux avertissemens de la presse, les ouvriers employés au curage des puits sont chaque jour victimes de leur imprudence. Hier encore, rue Contrescarpe, faubourg Saint-Antoine, dans l'atelier des malles postes, un père de famille, à peine descendu dans un puits qu'il était chargé de nettoyer, en a été retiré asphyxié, et n'a pu, malgré la promptitude des secours, être rappelé à la vie.

— Les arts mécaniques viennent de s'enrichir d'une découverte qui peut être appelée à obtenir un grand succès : on a trouvé le secret de provoquer, par le moyen de ressorts combinés, la marche des bateaux sur les fleuves et rivières navigables et sur les canaux et des véhicules sur les chemins de fer. Un brevet accordé à l'auteur a consacré cette utile invention.

— Un Israélite de Berlin vient, dit-on, d'inventer une machine à l'aide de laquelle il peut, en quelques secondes, tirer une copie de tout tableau à l'huile, quelque ancien qu'il soit, et avec une exactitude merveilleuse. Cet Israélite, nommé Lipmann, aurait fait l'expérience de sa machine dans le Musée royal de Berlin, en présence des directeurs, et aurait obtenu le plus grand succès. Cette machine serait le résultat de dix années de travaux, pendant lesquelles M. Lipmann aurait eu à lutter contre tous les genres de privations et contre les douleurs d'une maladie organique.

— Une jeune fille fort jolie, dont la famille est honorablement connue dans le 9e arrondissement, ayant éprouvé, de la part de ses parens, quelques contrariétés dans son inclination, disparut de chez eux dans les derniers jours de la semaine dernière. Toutes les recherches pour la retrouver avaient été jusqu'à présent inutiles, Hier seulement son cadavre a été retiré du canal Saint-Martin, où il paraissait avoir séjourné plusieurs jours.

— La condamnation prononcée par la cour des pairs a inspiré à M. Victor Hugo le quatrain suivant qui a été envoyé au roi :

Par votre ange, envolée ainsi qu'une colombe,
Par le royal enfant doux et frêle roseau,
Grâce, encore une fois, grâce au nom de la tombe.
Grâce au nom du berceau.

— On répète au théâtre de la Renaissance la *Lucia di Lammermoor*, de MM. Alphonse Royer et Vaez. Donizetti a écrit pour cet ouvrage plusieurs fragmens que l'on dit fort beaux; on cite, entre autres, une mélodie destinée à faire les délices de la saison prochaine. Jamais les recettes n'avaient atteint, à ce théâtre, un chiffre aussi élevé que cette semaine. Le beau succès du *Fils de la Folle* justifie au reste pleinement l'empressement du public.

21. — Tout est tranquille à Birmingham, et la crainte de nouveaux désordres a cessé.

— M. Dupin aîné, l'un des membres les plus anciens du conseil privé du roi, vient d'être nommé président de ce conseil en remplacement de M. Borel de Bretizel, qui avait succédé au vénérable Henrion de Pensay.

— On assure que l'abaissement du pavé à la montée de la Porte-St-Martin sur le boulevard va être incessamment mis à exécution. C'est une amélioration depuis long-temps désirée, et qui va donner lieu à des travaux importans.

— Au nombre des travaux importans qui vont incessamment être mis à exécution et dont les adjudications sont autorisées comme devant être faites prochainement on remarque : 1° l'élargissement du quai de Passy, dépense 160 mille fr. — 2° la construction d'un réservoir rue de Vaugirard, dépense 173 mille francs. — 3° enfin, l'agrandissement de l'hôpital Beaujon, dépense 80,000 fr.

— Imitant ce que fit Louis XIV pour planter Versailles, la Ville de Paris est en marché pour faire amener et planter sur les boulevarts intérieurs quatre ou cinq cents pieds d'arbres, âgés de cinquante ans au moins, de belle venue et ayant au moins trois pieds de circonférence, pour remplacer les arbres morts ou mourans sur cette magnifique promenade. La dépense est évaluée à 250,000 francs.

— En fouillant dans la rue Molay pour établir une conduite de gaz, les ouvriers ont découvert ce matin une grande quantité d'ossemens et un cercueil en plomb parfaitement conservé. Ces débris paraissent provenir du cimetière des Templiers qui s'étendait jusque dans cette partie du Marais, sur laquelle a été ouverte la rue qui porte le nom d'un des grands maîtres de cet ordre célèbre.

— Hier le tribunal a déclaré en état de faillite M. Losseur, faisant le commerce de vins. Le passif de cette faillite s'élève, dit-on, à deux millions.

— L'approvisionnement de la Halle-aux-Blés est de 9,151 sacs. Cours du jour, 69 fr. 40; de la taxe, 67 fr. 62. La hausse continue avec une progression effrayante; de là l'augmentation dans le prix du pain, qui se paie quinze sous deux liards les quatre livres.

— Hier, vers midi, une espèce de tourbillon est passé sur les Champs-Elysées, le jardin et le palais des Tuileries. Dans sa marche, il brisait les branches d'arbre et faisait voler les ardoises sur les toits absolument comme des feuilles desséchées.

— C'est par erreur qu'on a dit que le sultan Mahmoud était fils d'une Française, mademoiselle de l'Epinay. La mère de l'empereur qui vient de mourir était une esclave géorgienne.

— Il y a quelques jours, un sergent du 21e léger appelle un soldat et lui présente une lettre à son adresse. Le soldat n'avait que quelques sous, et comme la lettre n'était pas affranchie, il refuse de la prendre. Un officier du régiment qui se trouvait présent, paie le port. Le soldat lit, et au lieu de complimens insignifians auxquels il s'attendait, il trouve la nouvelle qu'il vient d'hériter..... *de deux millions*!

— Vatel vient de trouver un imitateur. Il y a quelques jours, la servante d'un restaurateur d'Elbeuf se jeta à l'eau. Un des hommes du port parvint à la sauver. Elle a dit qu'elle avait été poussée à cet acte de désespoir parce qu'elle s'était aperçue que son dîner ne serait pas prêt pour l'heure de la table.

22. — On lit dans le *Globe :*

« Lundi dernier, le nombre des lettres qui ont passé à la poste a été plus considérable qu'il n'avait jamais été. Il s'est élevé à plus de 90,000, et le montant du droit de poste a été de 4,050 liv. st. (101,250 fr.), ce qui présente un excédant de 530 liv. (13,250 fr.) sur la plus forte re-

cette qu'ait jamais faite l'administration des postes dans un jour. Ce nombre énorme de lettres provient de l'arrivée simultanée de la malle poste de l'Inde par terre, de celles des colonies et du continent, et des nombreuses lettres reçues d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse. Pour opérer le triage d'un nombre aussi prodigieux de lettres, il n'a pas fallu moins de 200 employés qui ont travaillé sans interruption pendant cinq heures, et à la fin du travail plusieurs d'entre eux se sont trouvés si fatigués, soit à cause de la besogne qu'ils venaient de faire, soit à cause de l'extrême chaleur qui régnait dans les bureaux, qu'ils pouvaient à peine marcher.»

— Il y aura 41 ans aujourd'hui 22 juillet, que Napoléon gagnait les fameuses batailles des Pyramides et du Caire, sur les Egyptiens.

— La pêche du maquereau étant terminée, nous nous sommes procuré les documens statistiques suivans:

Du 11 avril au 3 juillet, il est entré dans le port de Fécamp 60 grands bateaux venant de la pêche; lesquels ont débarqué, ensemble, 2,740,433 maquereaux salés. Le poisson a été vendu, terme moyen, 15 c. l'un, ou 19 fr. 80 c. les 132 maquereaux. Cette pêche a fait mouvoir dans Fécamp, pendant cette période de temps, 411,065 fr.

Il y a un an, 59 bateaux avaient apporté 2,576,456 maquereaux salés, qui avaient été vendus, terme moyen, 17 c., ou 23 fr. 76 c. les 132, ce qui donnait un total de 463,758 fr. 66.

— Les ruines de la salle Favart vont enfin disparaître du quartier des Italiens : cette salle sera reconstruite pour l'Opéra-Comique d'ici au 1er mai prochain. La chambre l'a ainsi décidé par assis et levé dans sa séance d'hier. Ainsi se trouve assuré le sort d'une scène lyrique à laquelle se rattachent les intérêts des compositeurs, des artistes et des théâtres de provinces.

— Une nouvelle cargaison d'animaux étrangers est arrivée avant-hier au Jardin-des Plantes; on y remarque un lion superbe, un renard bleu et une grue couronnée.

—Les statues en pied et en marbre de Cuvier, Jussieu et de Buffon, viennent d'être placées dans la grande galerie minéralogique. On pose, en ce moment même sur un terre- plein devant cet édifice, deux statues représentant les sciences naturelles et exactes.

— On écrit de Londres :

« Il a été solennellement décidé qu'au tournoi de Eglinton Castle, pendant toute la durée de la passe d'armes, les nobles hommes et les nobles dames ne se serviraient que du langage français.»

— Ole Bull a acheté à Pesth le célèbre *violon d'art* de Stradivarius (Kunstvioline), qui était la propriété de M. Xovats, pour la somme de 4,000 fr. Ce violon, le seul que le célèbre facteur ait fait avec des ornemens en ébène et en ivoire, se distingue autant par la finesse du travail, que par la force et la qualité du son, et on peut regarder ce violon comme l'instrument le plus curieux fabriqué par Stradivarius. On lit dans l'intérieur :*Antonius Stradivarius Cremonensis faciebat*, *anno* 1637.

— On écrit de Cette, Paganini est aux eaux de Balaruc, atteint d'une aphonie complète; déjà toutes nos dames sont allées le voir; mais ces visites paraissent l'incommoder; nos amateurs de Cette et de Montpellier attendent qu'il soit mieux pour aller en corps lui rendre les honneurs qui sont dus à une des plus hautes illustrations musicales. Hier au soir, il s'est promené dans notre port, dans la gondole vénitienne du génie.

---

23. — La Porte vient de recevoir la nouvelle qu'une bataille a été livrée dans le voisinage d'Alep et que l'armée turque a été détruite.

Les débris ont repassé la frontière : on ne dit pas que l'armée égyptienne les ait poursuivis.

Le consul de France à M. le président du conseil.

« Alexandrie, 6 juillet.

« L'armée égyptienne, sous les ordres d'Ibrahim, ayant attaqué l'armée turque commandée par le séraskier Hafiz-Pacha, à Hézib, au-delà d'Alep, celle-ci a abandonné le champ de bataille après un combat de deux heures : tout le matériel en fusils, canons et munitions, est tombé au pouvoir des Egyptiens.

« Ibrahim a écrit cette nouvelle le 23 juin, sous la tente du général en chef turc. Il était de retour le 28 ; mais il avait donné ordre au 3e régiment d'infanterie et trois régimens de cavalerie de se porter en avant sur Orfa et Diarbekir. »

— Plusieurs marchands d'Islington ont été cités hier devant les magistrats de Hailton-Garden par les autorités de la paroisse pour avoir fait des actes de commerce le dimanche; la plupart ont été condamnés à 5 shellings et aux frais. Les marchands d'Islington, mécontens d'avoir été ainsi poursuivis, viennent de former une association à l'effet d'établir un fonds commun sur lequel seront payés les amendes que pourraient encourir ceux qui seraient ultérieurement cités devant les magistrats pour infraction à la loi qui ordonne de respecter le dimanche.

— On écrit de Lyon : Hier soir la police a surpris en flagrant délit une femme qui jetait de l'acide sur les robes des dames afin de les brûler ; elle était munie d'une petite seringue. Son arrestation a produit une espèce d'émeute. Dans les rues qu'elle a traversées, la foule s'est précipitée sur elle et l'a poursuivie de ses huées jusqu'à l'Hôtel-de-ville.

— Le public s'arrêtait aujourd'hui devant un caveau creusé rue Chilpéric. On croit qu'il communiquait à l'ossuaire Saint-Germain : c'est du moins ce qu'on cherche à savoir.

— On écrit de Bamberg (Franconie) : Parmi les spectacles donnés pendant la fête populaire qui vient d'avoir lieu ici, on a remarqué un tournoi composé de vingt-six cavaliers bien exercés, suivi d'une danse d'armes, exécutée par seize écuyers. C'était une représentation des combats et des jeux turcs et grecs, ainsi qu'un souvenir des tournois du seizième siècle. La beauté des chevaux, la richesse des costumes, l'adresse des cavaliers à lancer le dscherid, et, en général, la manière habile dont les champions ont tous rempli leur rôle, ont fait de ces exercices la partie la plus intéressante de la fête.

— Le 19, à Reims, deux grands berceaux de cave superposés se sont écroulés dans la rue de la Gabelle. Plus de 50,000 bouteilles de vin de Champagne étaient contenues dans ces caves. *L'Industriel de la Champagne* évalue cette perte à plus de 100,000 fr.

— Il vient d'arriver à Londres un véritable vampire. La foule s'est aussitôt portée vers le navire où se trouvait cet animal extraordinaire sur lequel existent tant de traditions effrayantes. On l'a transporté dans les jardins de Surrey, où il doit rester. Aucun animal vivant de cette famille n'avait encore été transporté en Angleterre; il est de l'espèce qu'on trouve à Sumatra.

L'aspect du vampire est hideux, et il justifie parfaitement le surnom que Linnée lui avait assigné: *vespertilio spectrum.* Il reste constamment suspendu au haut de sa cage par les énormes griffes qui garnissent le bout de ses ailes. Il laisse pendre sa tête dans laquelle on voit rouler ses yeux d'un éclat extrême. Dazara, célèbre naturaliste, prétend que le vampire attaque les chevaux, les mulets et les ânes. L'animal qu'il touche meurt ordinairement de la gangrène. Le même naturaliste dit avoir été quelquefois pendant son sommeil dans la campagne, saigné par ce chirurgien improvisé. On ne sent pas la blessure au moment où elle est faite, parce que le vampire suce doucement le sang des vaisseaux capillaires de la peau sans attaquer les veines et les artères, et pendant qu'il suce sa victime, il l'endort par le frémissement de ses ailes.

---

24. — Les dispositions accoutumées se font en ce moment pour la célébration des fêtes de Juillet. On élève sur l'esplanade du Louvre un monument funéraire de forme pyramidale et d'une assez grande hauteur, et d'autres dispositions analogues sont prises sur les divers points où ont été enterrés les restes des victimes des trois jours. Aux Champs-Elysées, aux Invalides, au pont de la Concorde, ce sont des préparatifs de fêtes et de feux d'artifice; mais rien n'annonce jusqu'ici qu'il doive y avoir revue de la garde nationale.

— Le ministre des travaux publics s'entretenait hier à la chambre des députés d'un projet qui consisterait à transporter la Bibliothèque royale dans un édifice qu'on construirait sur le quai entre le palais Bourbon et l'esplanade des Invalides. Ce monument aurait pour pendant un édifice consacré aux expositions des produits de l'industrie française.

— Un voyageur français en Perse, M. E. Boré, a conçu l'idée d'établir à Tebriz une université fondée sur l'enseignement de la langue française. Ce projet a fortement été appuyé par les princes Quahraman Mirza, frère du shah et gouverneur de l'Aderbidjan. ainsi que par Mehk-Hassan Mirza, fils de Feth-Ali Schah, le roi précédent, et il a été accueilli avec une espèce d'enthousiasme par toute la jeunesse de Tebriz, qui, désireuse instinctivement de connaître et d'apprendre le français, avait été réduite jusqu'ici aux leçons d'un cuisinier suisse.

— Le beau château de La Brède, qui a appartenu à Montesquieu, vient d'être acheté par M. le duc d'Orléans, s'il faut en croire l'*Indicateur de Bordeaux*. S. A. R. pourrait alors visiter sa nouvelle acquisition dans le voyage qu'elle se propose de faire à Bordeaux.

— M.et Mme Carl, dont le dévoûment fraternel vient d'être récompensé, sont retournés à Carcassonne. Ils vont, dit l'*Emancipation*, mettre ordre à leurs affaires, ainsi qu'à celles de Barbès, et sont dans l'intention d'aller s'établir à proximité du Mont St-Michel.

— Les travaux pour l'érection de la grande colonne de Boulogne se poursuivent rapidement. La statue colossale qui la couronnera a été confiée à Bosio; les deux bas-relifs du piédestal sont donnés à Lemaire et à Bra. Ce monument sera terminé l'année prochaine.

— Les opérations pour la nomination d'un président du tribunal de commerce en remplacement de M. Michel, viennent d'avoir lieu. Voici le résultat du dépouillement du scrutin : votans 551 ; majorité 276. M. Pépin-Lehalleur a obtenu 309 voix ; M. Horace Say, 223 ; M. Lebobe, 10 ; M. Feron, 8.

M. Pépin-Lehalleur a été proclamé président. Ce choix a obtenu l'assentiment général. M. Pépin-Lehalleur est un homme d'une haute capacité et d'une loyauté reconnue.

— M. Teisseire a débuté vendredi dans *le Philtre* par le rôle de Guillaume; il faut entendre ce jeune artiste dans un rôle plus impor tant pour le juger. La charmante Lucile Grahn a continué ses débuts le même soir et a été très applaudie dans un pas de deux qu'elle a dansé avec M. Mabile.

—Madame Dorval vient de résilier son engagement avec le Gymnase. L'intention du directeur de ce théâtre étant de revenir exclusivement au genre du Vaudeville.

Le Directeur, BERTHET.

Imp, d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans.

Deuxième Série.

31 JUILLET 1339.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, INDUSTRIE, CONNAISSANCES UTILES, ESQUISSES DE MOEURS, MÉMOIRES ET VOYAGES.

ON S'ABONNE A PARIS, AU BUREAU DU JOURNAL, rue du HELDER, 14 bis, et chez tous les Libraires et Directeurs des postes.

Pour toute l'Allemagne, chez M. Alexandre, Directeur des salons littéraires, à Strasbourg.

Et pour Londres et les Trois-Royaumes, au Cercle des étrangers, n. 225. Picadilly.

Les abonnemens ne datent que des 5 et 20 de chaque mois.

Le prix des abonnemens peut être transmis par la poste, ou en un mandat à toucher à Paris.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
. . . .
Il compilait, compilait, compilait.

Douzième Année.

N° 6.

JOURNAUX, REVUES, OUVRAGES INÉDITS PUBLICATIONS NOUVELLES, BIOGRAPHIES, TRIBUNAUX, THÉATRES ET MODES.

PRIX D'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENS

POUR UN AN	48 fr
POUR SIX MOIS	25
POUR TROIS MOIS	13
POUR L'ÉTRANGER EN SUS PAR AN	6

On ne tire à vue que sur les personnes qui s'abonnent pour UN AN ou 6 MOIS, et en font la demande par lettres affranchies.

Une gravure de modes est jointe au n° du 5 et une lithographie au n° du 20 de chaque mois,

Prix des annonces, 75 c. la ligne.

LE VOLEUR,

Gazette des Journaux français et étrangers.

SOMMAIRE.

L'ALCHIMIE
ET
LA PIERRE PHILOSOPHALE.

Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire de la philosophie, de chapitre plus curieux que celui qui traite de l'origine et des progrès de l'alchimie ; pas une branche des connaissances terrestres qui montre davantage la force et en même temps la faiblesse de l'esprit humain, pas un travail qui réalise mieux la fable de la montagne accouchant d'une souris.

Ce désir de l'infini qui vit dans l'homme, et qui est la plus grande preuve de sa perfectibilité, qui le rend ami du merveilleux et l'entraîne au surnaturel, l'a fait, dans les siècles d'ignorance, alchimiste et astrologue, en attendant qu'avec le temps et les lumières, l'astrologie enfantât l'astronomie, que l'alchimie engendrât la chimie, que la science succédât à la cabale, que les magiciens et les sorciers devinssent des savans. C'est à la fin du seizième siècle que s'opéra, en partie du moins, cette permutation des sciences surnaturelles en sciences positives, de l'idéalité en la réalité, que l'alchimie enfin dut mourir ou plutôt se transformer !... Qu'était-il besoin, en effet, de la pierre philosophale après la découverte du Pérou ?

Que l'on croie ou non à l'alchimie, qu'on lui donne ou non pour base un principe vraiment philosophique, quelque altération que lui aient fait subir les bévues de ses prôneurs, toujours est-il qu'on ne peut nier que les cabalistes n'aient dit la vérité en affirmant que la Syrie et la Chaldée ont été le berceau de cette science, et que sa diffusion remonte à la plus haute antiquité.

Les théosophistes juifs et syriens, chez lesquels nous voyons briller les premières lueurs de l'alchimie et apparaître les premières initiations mystiques, telles qu'elles étaient pratiquées chez les Esséniens, étaient tous des *philosophes du feu*, suivant la dénomination qu'on leur appliquait à juste titre. Ils considéraient le feu comme le premier et le plus grand emblème physique de la divinité, comme le premier et le plus grand élément de la nature, comme le premier et le plus grand moteur de la vie universelle; en un mot, ils se regardaient comme *l'âme du monde;* et, à l'exemple des sectes et des nations orientales, telles que les Sabéens, les Perses, les Indiens, les Arabes et les Phéniciens, ils vouaient à l'élément du feu un respect qui n'était autre chose qu'une espèce de culte. On trouve des traces de cette adoration dans toute la mythologie et la poésie de l'Asie et de l'Europe.

Il devient donc indispensable, dans une esquisse de l'histoire de l'alchimie, de rechercher la nature de ce feu, de ce feu hermétique et philosophal, que les alchimistes proclament universellement le thaumaturge et le merveilleux artisan de toutes les métamorphoses les plus singulières du monde physique, ce feu si difficile à se procurer, et que l'on vénérait comme le seul agent qui pût produire la transmutation des métaux.

Les cabalistes juifs déclarent que le feu sur lequel ils ont écrit, *le feu hermétique* ou *philosophal*, qui, suivant eux, anime tous les corps physiques, est une essence parfaitement invisible et universelle, *visible* seulement dans son second développement, la *lumière*, et *sensible* dans son troisième développement, la *chaleur*. Ce feu, présent partout et cependant toujours latent, était une espèce de protée ou de cause première que les anciens théosophistes cherchaient tous à saisir, et qu'aucun d'eux ne pouvait trouver. Suivant eux, il ne fallait pas le confondre avec la lumière ou la flamme, qui ne sont que les développemens perceptibles de ce feu : il est, disaient-ils, le générateur de ce feu commun dont on perçoit les effets par le sens, et non ce feu lui-même ; celui-ci n'est qu'une manifestation externe d'un principe interne et mystérieux.

Si donc on pouvait hasarder une conjecture sur le feu philosophal des anciens alchimistes cabalistiques, nous dirions que ce n'était ni plus ni moins que *l'électricité*. Nous pensons même que ce feu portait le nom d'*électricité* dans les plus célèbres écoles d'initiation, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Cette assertion paraîtra sans doute paradoxale à ceux qui assignent une date toute moderne à la découverte de la nature et du nom de l'électricité. Nous nous hâterons donc de citer les autorités sur lesquelles nous nous appuyons pour croire que l'électricité était aussi connue des anciens que de nous, et que c'est là le feu hermétique au moyen duquel les alchimistes ont, de temps immémorial, essayé de fabriquer l'*élixir de vie*, la *pierre philosophale* et la transmutation des métaux.

Si nous réussissons à le prouver, nous pourrons au moins dire que l'alchimie a une base rationnelle, et affirmer que les alchimistes ont travaillé d'après un principe capable de produire une foule de métamorphoses physiques. Nous devrons dès lors traiter les alchimistes avec plus de respect qu'on ne leur en accorde généralement. Nous pourrons les placer avec juste raison à l'avant-

garde de la science, et leur attribuer l'initiative des hautes recherches dans les mystères de la nature, recherches dans lesquelles les philosophes hermétiques ont peut-être devancé les grandes découvertes des temps modernes, et se sont rapprochés des expériences curieuses qui ont récemment illustré Cross, Fox et Faraday, habiles chimistes et physiciens anglais.

Citons d'abord quelques passages de Dutens et d'autres auteurs qui ont traité cette question.

« Les anciens, dit Dutens, invoquaient Belus, Osiris et les grandes divinités du feu et de la lumière sous des épithètes qui confirment notre opinion. Ainsi ils appelaient le soleil *Elector*, c'est-à-dire le principe tout puissant qui anime toutes choses. Ainsi ils adoraient Jupiter sous le nom d'*Elicius*, c'est-à-dire, suivant ces peuples, le principe électrique ou *cause première* qui attire (*elicit*) et vivifie tous les objets de la nature. Jupiter Elicius, dit Varron, est ainsi nommé parce qu'il extrait et attire (*ab eliciendo sive extrahendo*) ; c'est dans ce sens qu'Ovide a dit :

Eliciunt cœlo te, Jupiter, unde minores
Nunc quoque te celebrant Eliciumque vocant. »

Empédocle semble avoir consacré le même principe universel d'électricité sous le nom d'*essentia ignis*, ou élément du feu, ce qui est une définition assez juste. « Ce feu, dit-il, se divise en quatre élémens unis par une harmonie secrète et séparés par une cause invincible de division. Toutes leurs parties s'attirent les unes les autres ou se repoussent mutuellement; de telle sorte qne rien ne périt : au contraire, toutes choses sont en perpétuelle évolution dans la nature. »

C'est à ce principe d'électricité que les anciens attribuaient le tonnerre et les éclairs. Numa Pompilius, qui était initié à la science des Pythagoriciens, et qui était aussi bon naturaliste que bon physicien, connaissait un moyen d'attirer la foudre bien long-temps avant la ficelle du cerf-volant de Franklin. Numa profita habilement de sa science, et gouverna facilement un peuple grossier, en appliquant la connaissance des forces de la nature à un système de cérémonies religieuses qui fit croire qu'il était en commerce avec les dieux. Pline nous dit qu'au moyen de certains sacrifices et de certaines formules, ce roi pouvait forcer le tonnerre à descendre sur la terre ; il ajoute que, suivant une tradition authentique, la même expérience fut faite en Etrurie, chez les Volsques. Il cite Lucius Pison, écrivain d'un grand poids, qui rappelle que Tullus Hostilius, s'étant trompé dans cette mystérieuse opération, fut lui-même frappé de la foudre. Tite-Live nous donne un récit plus détaillé de ce remarquable accident. Voici comment il s'exprime :

« Le roi Tullus ayant trouvé, dans les Commentaires de Numa, l'indication de certains sacrifices solennels éminemment mystérieux, faits par ce législateur à Jupiter Elicius, s'enferma en un lieu secret pour essayer cette pieuse expérience. Mais n'ayant pas exactement observé les rites prescrits, soit au commencement, soit dans le cours de l'opération, lui et toute sa maison furent consumés par la foudre. »

Platon attribue à la même puissance électrique le nom et le propriétaire de l'*electrum* ou ambre. Pour expliquer la propriété d'attraction de cette substance, il dit « qu'il sort de l'*electrum* ou ambre une certaine matière subtile ou esprit, au moyen de laquelle il attire les autres corps. » Plutarque fait remonter à la même cause l'action de la torpille.

C'est aussi à l'électricité que les anciens rattachaient les propriétés de l'aimant : de même qu'ils appelaient l'ambre *electrum* parce que cette substance est animée du souffle de l'*Elector* ou le soleil; de même ils nommaient l'aimant *lapis Héraclini* (pierre Héracléenne), parce qu'ils le supposaient doué de l'énergie et de la puissance d'Hercule, dont le nom s'appliquait aussi au soleil et aux agens solaires. « L'aimant, ou pierre d'Hercule, dit Plutarque, attire les corps comme l'ambre. » Il explique cette action par un « courant d'atomes, » et il se sert à peu près des mêmes expressions que Descartes.

Cette connaissance de l'action électrique de l'aimant est attribuée à presque toutes les anciennes nations par des savans, tels que Kircher, Hyde, Herward, Van Dale, sir William Jones, et d'autres auteurs respectables cités par Dutens et Maurice ; et cette opinion est généralement accréditée par les juges compétens.

Après avoir prouvé que le feu électrique proprement dit était connu des anciens théosophistes dans ses manifestations les plus importantes, il nous reste à montrer que ce feu a été dans tous les temps le feu hermétique ou philosophal des alchimistes, l'agent le plus puissant dans toutes leurs opérations secrètes; que c'est pour cette raison qu'ils le tenaient aussi caché que possible, et qu'ils n'en révélaient la connaissance qu'à leurs adeptes. Cette opinion est aussi celle de dom Pernety, le grand-prêtre des mystères alchimiques.

« Notre feu philosophal, dit-il, est un labyrinthe, dans les détours duquel les plus habiles peuvent se perdre ; car il est occulte et secret. Le feu du soleil ne peut pas être ce feu secret ; il est interrompu et inégal ; il ne peut fournir une chaleur toujours la même en intensité et en durée. Son ardeur ne peut pas pénétrer la profondeur des montagnes, ni animer le froid des rochers et du marbre qui reçoivent les vapeurs minérales dont se forment l'or et l'argent.

» Le feu vulgaire de nos cuisines empêche l'amalgame des substances susceptibles d'être mêlées; il consume ou fait évaporer les liens délicats des molécules constituantes : c'est, dans le fait, un *tyran*.

» Le feu central et inné de la matière a la propriété de mêler les substances et de leur donner des formes nouvelles. Mais ce feu si renommé ne peut être le feu ordinaire, qui produit la décomposition des semences métalliques; car ce qui est de soi-même un principe de corruption ne peut être un principe de régénération, si ce n'est accidentellement. »

Artéphius a traité au long du feu philosophal, et Pontanus devint un disciple et le propagateur de ses doctrines. Voici ce que ce dernier dit sur ce sujet important : « Notre feu est minéral et perpétuel ; il ne s'évapore pas s'il n'est pas excité outre mesure ; il participe du soufre, il ne procède pas de la matière ; il détruit, dissout; congèle et calcine toutes choses. Il faut beaucoup d'habileté pour le découvrir et le préparer ; il ne coûte rien, ou presque rien. En outre, il est humide, chargé de vapeurs, pénétrant, subtil, doux, éthéré ; il analyse, métamorphose, n'enflamme pas, ne consume pas, entoure tout, contient tout ; enfin, il est seul de son espèce. Il est aussi la fontaine d'eau vitale, dans laquelle le roi et la reine de la nature se baignent continuellement. Ce feu humide est nécessaire dans toutes les opérations de l'alchimie, au commencement, au milieu et à la fin ; *car toute la science est dans ce feu.* C'est à la fois un feu naturel, surnaturel et anti-naturel ; un feu à la fois chaud, sec, humide et froid, qui ne brûle ni ne détruit. »

Nous le demandons, que désigne cet étrange jargon des anciens alchimistes sur le feu philosophal, si ce n'est l'*électricité ?* A coup sûr, c'est le seul élément auquel puissent s'appliquer toutes ces définitions. Et pourquoi refuserions-nous d'admettre cette vérité en présence des nombreux témoignages de l'existence et de l'efficacité de l'électricité, considérée comme une des propriétés occultes de la nature? et ces témoignages datent de l'antiquité comme du moyen-âge, pendant lequel Aben-Ezra, Scot, Erigène, Alcuin, Raban-Maurus, Albert-le-Grand et Roger Bacon, ont écrit sur la science hermétique. L'électricité s'obtient si aisément et si promptement, que nous pourrions dire *à priori* qu'elle est toujours l'agent principal de l'alchimie, comme elle l'est de la chimie. Du reste, aucun écrivain recommandable n'a encore prétendu que la découverte de l'électricité dût être attribuée aux physiciens modernes qui ont si bien déterminé les mystérieuses lois de son action.

La nature du feu philosophal une fois reconnue, examinons quels étaient les autres élémens constitutifs du grand œuvre de l'*élixir de longue-vie* et de la *pierre philosophale*. Ces élémens sont le nitre, le soufre et le mercure, trois des agens les plus universels et les plus actifs qui aient été découverts dans le monde physique, et qui entrent dans la composition d'une foule de corps. Déterminons la nature de ces élémens si vantés par les alchimistes, comme étant les bases principales de leur science.

Le nitre est connu pour être un élément constitutif de la plupart des corps naturels : combiné avec le principe alkalin, il produit le *natrum* des anciens et le salpêtre des modernes. Les écritures et les ouvrages des savans s'accordent à reconnaître à cet agent chimique les vertus d'un dissolvant universel. Les Juifs l'employaient en bains, et c'est pour cela que Jérémie a dit : « Si le pécheur se baigne dans le nitre, son péché ne sera pas lavé.»

Les chimistes tirent de ce sel leur eau forte et leur eau régale, qui sont les principaux agens employés en métallurgie; mais ce n'est pas ici le lieu d'exposer leurs propriétés.

Le second élément principal de l'alchimie c'est le soufre, substance simple et universelle, qui se trouve à chaque instant mentionnée dans la tradition sacrée et classique. Le soufre a un effet singulier sur le nitre, l'eau forte et l'eau régale ; il les dispose à agir sur le mercure, en produisant des amalgames métalliques.

Le troisième élément alchimique est le mercure, que les alchimistes supposaient être la base de tous les métaux.

Or l'élixir de longue vie et la pierre philosophale



n'étaient ni plus ni moins que des combinaisons de ces trois élémens, à l'état liquide pour l'élixir, et à l'état solide ou pulvérulent pour la pierre philosophale.

L'élixir ou essence de longue vie était considéré comme également précieux en médecine et en métallurgie. Les physiciens alchimistes connaissaient parfaitement les puissantes propriétés thérapeutiques du nitre, du soufre et du mercure, qui entrent dans la composition de la pillule alchimique de Plumar, et dans plusieurs remèdes modernes.

Cet élixir, cette goutte de vie, ce merveilleux conservateur et réparateur de la jeunesse et de la beauté, supérieur même au *baume de Gilead* du docteur Salomon, et à l'incomparable *Macassar* de Rowland, était encore rendu plus efficace par l'adjonction d'un peu d'or en dissolution. L'élixir composé de l'élément nitrique de l'eau régale, corroboré par le soufre et le mercure, était, dans certaines circonstances, parfaitement capable de dissoudre l'or, surtout quand l'électricité, ou le feu philosophal, ou bien même le feu ordinaire, était placé sous l'alambic.

Cet élixir, qui contenait une dissolution d'or, devint le fameux *aurum potabile* (or potable), ce nectar, cette ambroisie, dont les poètes de l'antiquité ont proclamé l'excellence. C'est ce qui expliquerait l'*auri sacra fames* ; car lorsque les hommes crurent que l'or pouvait, non seulement remplir leurs coffres, mais encore leur donner une jeunesse éternelle ; que, comme la nourriture des anges, il les ferait vivre de la vie des habitans célestes ; lorsqu'ils furent persuadés qu'il leur procurerait une santé invariablement bonne, la force et la beauté dont notre ancètre Adam jouissait dans l'Éden avant la peccadille de sa moitié, ils durent naturellement lui vouer un culte enthousiaste.

Nul doute que cet élixir, cet or potable, ne fût une médecine puissante et vivifiante ; nul doute que des ingrédiens médicinaux si énergiques ne pussent être combinés de façon à produire une dépuration et une espèce de résurrection de l'organisme humain. Et, en vérité, nous avons eu nous-mêmes quelquefois l'idée de prier Faraday de nous préparer une dose de cet élixir, en choisissant pour cette opération le moment de la conjonction de Mercure et de Vénus. Nous voudrions bien voir reverdir notre jeunesse, comme le saint Léon de Godwin et le Melmoth de Maturin, par l'effet de ce breuvage précieux, sans toutefois vendre pour cela notre âme au diable.

Les mêmes substances qui, combinées d'une certaine manière, composaient l'élixir de vie, amalgamées et préparées d'une autre façon, produisaient la pierre philosophale, soit en poudre, soit à l'état de concrétion. Le nitre, le soufre et le mercure étaient mêlés en proportions variées, suivant la nature du métal qu'on voulait transformer. Ici l'électricité, ou le feu philosophal, était absolument indispensable. C'est pour cela que ce feu devint l'objet des constantes recherches des alchimistes. Les adeptes consommés paraissent l'avoir trouvé facilement ; mais les *ésotériques* des grades inférieurs d'initiation pouvaient rarement obtenir ce feu si admirable. Ils étaient, en conséquence, obligés de se contenter du feu ordinaire, qui, bien qu'il soit utile pour la fusion des métaux, était incapable d'opérer leur décomposition et leur mélange. Dès lors, on mit sur le compte du feu philosophal les innombrables fautes commises par la tourbe des alchimistes.

Quant aux adeptes, ils suivirent une route différente ; il paraît qu'ils entouraient le vase mystique, la cornue ou alambic, comme on voudra l'appeler, de courans incessans de feu électrique. Quand les métaux étaient en fusion, ils jetaient dans l'alambic un morceau de pierre philosophale, contenant les quantités de nitre, de soufre et de mercure, qui devaient produire la transmutation désirée. Au fait, si on excepte leur grand agent d'électricité, appliqué aux métaux à l'état de fusion, on reconnaîtra qu'ils procédaient absolument comme nos modernes métallurgistes.

La pierre philosophale était donc une composition contenant telles quantités de nitre, de soufre et de mercure, qui étaient nécessaires pour produire une transmutation complète de certains métaux donnés, transmutation qui s'opérait par l'action de l'électricité lorsque les métaux étaient arrivés à l'état de fusion. L'ignorance où l'on a longtemps été de ces procédés explique les grossières accusations et les observations absurdes qu'une foule d'auteurs se sont permises au sujet des alchimistes, dont ils ne connaissaient pas les moindres secrets.

Il fallait bien exposer les élémens de cette métallurgie alchimique qui, pendant tant de siècles, a exercé les plus hautes facultés des physiciens, pour faire comprendre les descriptions de la pierre philosophale que nous ont laissées de savans écrivains. L'un deux a fait sur cette matière des observations que nous ne saurions nous dispenser de reproduire.

« La pierre philosophale, le grand but de l'alchimie, est une préparation spécifique d'agens chimiques, qui, une fois trouvée, est destinée à convertir toute la partie mercurielle d'un métal donné en un or plus pur que celui qu'on extrait des mines ; et cela en jetant seulement une petite quantité d'or dans les métaux en fusion, tandis que la partie de ces métaux qui n'est pas le mercure est immédiatement brûlée, et disparaît. Cette pierre a la pesanteur de l'or : elle est fragile comme le verre, de couleur rouge foncé ; elle fond comme la cire au contact du feu. Voilà ce que les alchimistes promettaient de trouver ; mais ils assuraient aussi qu'ils feraient la même pierre pour l'argent, et cette pierre devait tranformer en argent d'une qualité supérieure tous les métaux, excepté l'argent et l'or. Ils ont de plus promis, dit Boërhaave, de perfectionner la pierre philosophale à un degré tel que, jetée dans une certaine quantité d'or fondu, elle changerait toute la substance en pierre philosophale. Ils ont enfin affirmé qu'ils lui donneraient une force et une vertu telles que, mêlée avec le vif-argent pur, elle le transformerait également en pierre philosophale.

» Tout ce dont il s'agit, disent les alchimistes, c'est de faire par la science ce que la nature accomplit en plusieurs années, et même en plusieurs siècles. Tout est dans tout, selon le dogme panthéiste. Il y a dans le plomb du mercure et de l'or : eh bien ! si on trouvait un corps qui agitât toutes les parties du plomb de façon à consumer tout ce qui n'est pas mercure, en tenant compte du soufre pour fixer le mercure, n'y a-t-il pas lieu de croire que le liquide restant se transformerait en or ? Telle est la base de l'opinion qui admet comme probable la découverte de la pierre philosophale, de cette pierre que les alchimistes prétendent être une essence concentrée et fixée, qui, dès qu'elle est fondue avec un métal quelconque, s'unit immédiatement, par la puissance magnétique, à la partie mercurielle du métal, volatilise et chasse tout ce qui s'y trouve d'impur, et ne laisse subsister que l'or pur.

» Les alchimistes ont employé deux autres moyens pour arriver à faire de l'or. Le premier est la *séparation* : car ils disent que chaque métal connu contient une certaine quantité d'or ; seulement, dans la plupart, la quantité est si minime qu'elle ne défraierait pas les dépenses qu'on ferait pour l'obtenir. Le second moyen est la *maturation*. En effet, les alchimistes considèrent le mercure comme la base et la substance de tous les métaux, et ils affirment qu'en le subtilisant et en le purifiant, avec beaucoup de peine, et après de longues opérations, on le changerait infailliblement en or pur. »

C'est d'après les mêmes principes qu'on a essayé aussi de transmuter les animaux en hommes, et le grand Frédéric de Prusse a fait des expériences qui tendaient à humaniser les bêtes et à blanchir les nègres par le croisement des races.

La question fondamendale en matière alchimique reste ce qu'elle a toujours été jusqu'à ce moment. Les métaux ont-ils une base commune, un principe métallique commun qui leur donne le nom et la nature de ce que nous entendons par *métal* ? Peuvent-ils être transformés par l'action électrique, lorsqu'ils sont en fusion, par l'addition de certaines quantités de nitre, de soufre et de mercure, c'est-à-dire peuvent-ils produire la pierre philosophale ?

Ce grand problème de l'alchimie n'a pas encore avancé d'un pas ; les chimistes modernes n'ont pu ni le résoudre ni en démontrer l'absurdité, et il occupe encore l'attention de plusieurs savans qui se livrent à de constantes recherches pour arriver à un résultat quel qu'il soit.

Je ne puis mieux terminer ces considérations sur l'alchimie qu'en citant l'opinion d'un ingénieux écrivain moderne sur la question de la transmutation des métaux :

« C'est là, écrit-il, une question qui s'adresse aux chimistes philosophes, et non aux charlatans qui prononcent sur toutes choses avec une assurance imperturbable et une ignorance parfaite. Les métaux, suivant eux, sont en effet des [illegible] simples ; il est donc absurde de chercher à les transformer. Mais qui prouvera que les métaux sont véritablement des substances simples ? « Cela est, répondent les empiriques, parce qu'il est impossible de les transformer ; » c'est-à-dire qu'ils sont simples parce qu'on ne peut les transformer et qu'on ne peut les transformer parce qu'ils sont simples. Singulière logique que celle qui explique l'effet par l'effet !

Quand on réfléchit que les autres [illegible] du règne minéral offrent une immense quantité de corps différens d'aspect et de [illegible] chimistes, malgré leur [illegible] corps des substances simples, n'ont [illegible] pas y trouver les neuf [illegible] discutent encore les propriétés ; quand [illegible]

on considère de pareils faits, peut-on raisonnablement admettre *à priori* que les métaux puissent être des corps parfaitement simples et homogènes ? Et cependant ces manipulateurs émérites proclament jusqu'à trente-huit substances métalliques simples ! Mais écoutons Linné : «La métamorphose des métaux, dit l'illustre savant, se dérobe vainement à nous, dans le temple de Vulcain ; c'est dans les profondeurs de la nature que nous devons la chercher. Peu de pères produisent immédiatement des bâtards ; Mars était décidément polygame.

»Je n'étais pas présent, en 1667, lorsque Helvétius transforma le plomb, ni quand Berigard et Van Helmont transformèrent le mercure, ni même à la projection que l'empereur Ferdinand, en 1648, et l'électeur de Mayence, en 1658, opérèrent à la satisfaction des assistans. « Ces faits, dit Bergmann, nous ne pouvons les révoquer en doute sans refuser tout crédit à l'histoire. » Nous avouons qu'il y a tant d'exemples d'effronterie et de mensonge dans la foule des gens qui se donnent pour alchimistes, que leur mauvais renom nuit aux vrais adeptes, s'il y en a jamais eu. Une basse cupidité ayant été le mobile de leurs stériles travaux, ils méritaient bien d'être désappointés dans leurs recherches. Mais il y a eu dans les arts et les sciences tant d'inventions et de découvertes qui autrefois étaient dans le domaine public, et qui maintenant sont pour nous des secrets, qu'on ne peut sans témérité nier l'existence de la pierre philosophale, dont on ne peut d'ailleurs démontrer l'impossibilité. Sans consulter les annales de l'alchimie, il suffit de rappeler les sabres de Damas, si renommés autrefois, et dont le procédé de fabrication est perdu pour nous. Ils étaient faits d'un acier si dur et en même temps si flexible, qu'ils coupaient les corps les plus consistans et pouvaient se ployer de manière à ce que la pointe touchât la garde. C'étaient une demi-transmutation du fer, une substance entre le fer, le mercure et le cinabre.

»Les métaux, dans mon système, sont des substances terreuses, minéralisées par le feu. Tous contiennent donc du feu et de la terre ; et leurs différences proviennent des proportions variées de l'él ment aérien qui entre dans leur composition. Comme la terre et l'air, en se combinant, forment des sels, je définis tout métal une espèce de sel chargé d'autant de feu que sa nature en comporte. On peut induire de cette définition qu'un minéral, réduit à son état métallique, ne peut recevoir une plus grande quantité de substance ignée. La surabondance de cet élément ne servirait qu'à volatiliser le métal. Ainsi, lorsque la terre, chargée de feu, est devenue du mercure liquide, elle ne peut en absorber une plus grande quantité ; un feu plus intense ne ferait que la sublimer.

»Il suit de là que si la transmutation des métaux est possible, elle ne peut avoir lieu que par l'addition d'un sel qui change la nature secrète du plomb ou du mercure en celle de l'or et de l'argent, comme la pierre philosophale peut, dit-on, le faire. Cette opinion peut sembler étrange à ceux qui n'ont jamais pénétré les causes et l'essence des choses ; mais Bergmann et Scheel sont des autorités respectables, et on peut les citer à l'appui de ce système.»

Quant à nous, nous avouons avoir peu étudié l'essence et la nature des métaux ; mais nous croyons être autorisés par les résultats récemment acquis, à espérer que le moment n'est pas éloigné où l'on trouvera les bases premières des métaux, et où l'on saura enfin si les alchimistes sont les plus sublimes philosophes ou les rêveurs les plus insensés.

En attendant, la science moderne a tiré grand profit des travaux consciencieux des alchimistes, des astrologues, et en général des philosophes mystiques. C'est à Arnaud de Villeneuve, le célèbre alchimiste, qu'on doit les acides muriatique, nitrique et sulfurique, ainsi que les premiers essais de distillation qui ont amené la fabrication de l'alcool. Quoique Roger Bacon feignit de dédaigner la magie, quoiqu'il ait même écrit contre elle, il est très-probable que c'est en se livrant aux investigations mystérieuses de la philosophie hermétique qu'il découvrit la poudre à canon : découverte dont il exagère tant les effets, que, selon lui, une fraction de cette terrible substance, grosse comme l'extrémité du pouce, pourrait renverser une ville au milieu des éclairs et du tonnerre. C'est aussi lui qui a été conduit par ses recherches astrologiques à la découverte du télescope. Paracelse, le mystique auteur de *l'Archée*, a introduit l'usage des préparations antimoniales, salines et ferrugineuses, si précieuses en thérapeutique. La science des mathématiques est redevable à Cardan, astrologue fameux, du *cas irréductible*, et de l'application de la géométrie à la physique ; c'est le même rêveur extatique qui aperçut le premier la multiplicité des équations des degrés supérieurs à l'existence des racines négatives. N'oublions pas enfin l'*Ars magna*, ce livre curieux, dans lequel Raymond Lulle exposa un vaste système de philosophie puisé en Asie, et résuma les principes encyclopédiques des connaissances humaines qui devaient, plus tard, jeter une si vive lumière sur l'Europe.

Les savans de nos jours doivent donc se rappeler qu'en tout cas, insensés ou sublimes, les philosophes hermétiques n'en resteront pas moins leurs véritables aïeux.

Frazer's Magazine.
(Revue britannique).

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE.

—

LE DIPLOMATE RUSSE.]

—

Lorsque Catherine II eut imposé Stanislas aux habitans de Varsovie, M. de Stackelberg fut le diplomate choisi par l'impératrice pour tempérer, au moyen de calmans gracieux, le misérable état auquel on réduisait Poniatowski et la Pologne. M. de Stackelberg se conduisit avec une aménité si parfaite qu'il devint bientôt, au milieu de la nouvelle cour, un foyer de conciliation et de transaction entre les rancunes diverses qui succédaient à la chute de la république et aux victoires de Souvarow.

Il arriva que le ministre d'Autriche, M. de Thugut, si célèbre depuis cette époque par ses travaux diplomatiques contre la révolution française et contre Napoléon, fut introduit, le jour de son audience chez Poniatowski, dans un salon où Stackelberg trônait en quelque sorte, mais avec un embarras modeste, au centre d'une foule reconnaissante et empressée. M. de Thugut, voyant un homme gravement assis et entouré de seigneurs polonais qui se tenaient debout avec respect, le prit naturellement pour le roi et lui débita sa harangue. Qu'on juge de l'effet de cette méprise ! Il suffisait d'un mot poli de la part de M. de Stackelberg, qui était homme d'esprit, pour que son malentendu ridicule ne se poursuivît pas ; mais le diplomate, se souvenant qu'il était Russe, c'est-à-dire qu'il devait chercher par tous les moyens possibles l'accroissement de l'influence de sa souveraine sur l'imagination des peuples, garda un silence imperturbable et laissa M. de Thugut se méprendre jusqu'au bout de son discours. Il souffrait peut-être intérieurement de cette mystification, mais la gloriole moscovite lui fermait la bouche.

Le soir du même jour, on jouait un jeu effréné chez Poniatowski, car on a toujours joué beaucoup en Pologne, même dans les plus grands désastres. M. de Thugut, selon l'étiquette, faisait sa partie avec le roi et M. de Stackelberg. Il tourne une carte en disant : « Roi de trèfle. »

Le trèfle, comme plante symbolique, était assez étrangement choisi, mais on ne s'aperçut pas d'abord de l'intention ; on ne crut voir qu'une erreur.

«Vous vous trompez ! s'écrient de toutes parts les courtisans. C'est le valet. »

M. de Thugut se frappe le front, s'incline devant le roi et se confond en excuses.

« Ah ! pardon, sire, dit-il, c'est la seconde fois qu'il m'arrive aujourd'hui de prendre un valet pour un roi. » (*Mémoires de Masson.*)

Cette riposte est célèbre dans l'histoire secrète des chancelleries, elle fait beaucoup d'honneur aux diplomates autrichiens, qui ne sont pas généralement d'un esprit très prompt ; mais elle n'a pas corrigé la morgue russe. Rien n'arrête la diplomatie du nord, pas même la cruauté.

A l'époque où l'aigle moscovite commença à voler au-delà du Caucase, en 1786, le général Paul Potemkin (prononcez *Patiomkine*) commandait à Kislar. Catherine attendait que les dissensions du prince persan lui permissent d'envahir la Géorgie, on sait que cette conquête fut plus tardive. Un parti vaincu se présente dans la rade de Kislar ; il fuyait de Derbent avec des femmes et des trésors, il demandait un refuge à Potemkin. Le général russe, diplomate élevé à l'école des Orloff, parlementa jusqu'au moment où il aperçut la flotte émigrée tout entière dans la rade. On se faisait alors en Europe une idée vraiment orientale des richesses de la Perse, dont les statisticiens, les voyageurs et les géographes ne possèdent pas même encore, à l'heure où nous écrivons, le calcul seulement approximatif. Des chaloupes armées abordent la flotille, les Persans accueillent les Russes comme des libérateurs, mais l'illusion ne fut pas longue ; on massacra tous les fugitifs. Le chef, jeté à l'eau, se cramponne d'une main aux chaloupes ; c'était le prince de Géorgie : un coup de sabre sépare cette main de son bras. Le prince plonge, reparaît, et, de la main qui lui reste, saisit encore le navire. Cette main, également abattue, tombe frémissante dans la chaloupe. Le prince rougit la mer de son sang

et un dernier coup de pique le fait enfin disparaître. Ce malheureux avait un frère qui eut la bonhomie de courir à Pétersbourg et de se précipiter aux genoux de l'impératrice en demandant vengeance. Catherine le retint; il servit de prétexte à la guerre de 1796, qui ouvrit à l'empire russe le chemin de l'Asie centrale. Telle fut la diplomatie des czars à la fin du dix-huitième siècle. Masson raconte, dans ses Mémoires, que la veuve de Potemkin se montrait encore à la cour, sous le règne de Paul, avec les diamans du prince persan tué dans la singulière entrevue diplomatique de Kislar. (*Guerres de Perse.*)

Ces traditions se sont adoucies avec le temps, et il faut faire la part de l'exagération des libellistes; le règne d'Alexandre fut une impulsion de générosité qui s'étendit même aux chancelleries. Mais on ne sait pas tout ce qui se passe dans leurs ténèbres. Il en est de la diplomatie moscovite comme de ces armées russes qui disparaissent en Circassie, et dont le gouvernement tient la mort secrète. Nous ne connaissons guère de cette partie du service russe que la forme la plus extérieure, forme polie, charmante, irrésistible quelquefois et toujours française. L'Allemagne est sillonnée d'une foule de jeunes hommes spirituels, rieurs, généralement blonds, d'une instruction très étendue et d'une réserve impénétrable, qui pour la plupart n'ont jamais vu Paris et qui parlent français mieux que beaucoup de gens ne le parlent à Paris, sous le rapport des intonations, bien entendu!

Je ne saurais mieux comparer leur accent doux et musical qu'à la voix pénétrante de M. le comte Plater; les personnes qui ont écouté religieusement cet illustre proscrit quand il raconte dans notre idiome, avec tant de mélancolie et de grâce, les malheurs récens de la Pologne, se feront aisément une idée du langage français des diplomates russes. On les rencontre dans tous les bains à la mode; Spa, Ems, Carlsbad, Wisbad, les trois Bade, Kreuth, Tœplitz, Nemborf, Puttbus, Pyrmond, Aix-la-Chapelle, se les disputent avec jalousie. Partout l'homme élégant, l'homme qui perd au jeu, l'homme dont on cite la cravate, l'homme dont on parle dans les tables d'hôte, l'homme dont on montre le cheval et la maîtresse, partout cet homme est un diplomate russe et nécessairement un peu prince. Ils achètent des tableaux, se connaissent en manuscrits, amusent les dames, boivent sec, fument comme des Turcs et pleurent au nom de Mozart. C'est le Méphistophélès de Gœthe, moins les cornes et les griffes, mais avec de belles mains blanches dont les baigneuses rêvent en prenant leurs douches.

J'étais encore sous le charme de ces joyeux cosmopolites, lorsque, sautant d'un pied léger dans la malle-poste de Francfort pour retourner à Paris, je ne fus pas médiocrement surpris d'y trouver pour partner un monsieur très blond, vêtu d'un pantalon blanc, d'une polonaise en velours noir et à brandebourgs, coiffé d'une casquette de chasse dans le dernier goût, et révélant par *le comme il faut* de sa tenue la classe d'élite précisément qui sert de Mercure aux chancelleries de Nicolas. L'étranger excessivement aimable, fut si aise de rencontrer un être sociable dans cette boîte où nous devions jouir ensemble de cinquante heures de crampe, qu'il prétendit m'avoir déjà vu quelque part; je le reconnaissais bien aussi, mais comme espèce et non comme variété.

La question d'Orient commençait à poindre sur l'horizon politique; mon compagnon me montra une *passe* de M. de Bacourt, notre chargé d'affaires à Carlsruhe, pour franchir la frontière. C'était vraiment un diplomate du czar qui allait secrètement à Paris, en courrier de cabinet, porter une dépêche à l'ambassade russe. Comme il était personnellement attaché au service de l'empereur, on ne lui avait accordé que vingt-quatre heures de séjour à Paris, qu'il n'avait jamais vu, et d'où la jalousie du czar écarte les hommes de talent qui lui sont dévoués, aussi long-temps que cette interdiction n'est pas nuisible au service. D'ailleurs, en politique, le diplomate fut d'un mutisme absolu; il me fit toucher seulement sa dépêche qu'il avait placée sur sa poitrine et avec laquelle même il couchait depuis Carlsruhe. Nous parlâmes littérature, femmes, chemin de fer, et autres intérêts matériels, avec beaucoup d'abandon. Je lui demandai, avec un sentiment d'orgueil national, ce qu'il pensait d'un de mes plus spirituels confrères qui s'est élevé par le feuilleton à la diplomatie, et qui fut même présenté à l'empereur.

« C'est un homme charmant, repondit le prince K...; nous le connaissions déjà par ses articles, et il a eu beaucoup de succès à Pétersbourg; mais il ne sait pas chasser l'ours.

— Ah hah!

— Voyez-vous, monsieur, il y a deux manières de chasser l'ours. Dans les deux monts Krapacks, où l'ours est noir, il fait tache sur le versant blanchi par la neige; sa peau devient un point de mire, on le tue facilement. Mais dans la Finlande, comme l'ours est blanc et le pays plat, la bête se confond avec la neige. La chasse alors est très difficile, et les Français qui ont le plus d'esprit n'y entendent rien. »

Là dessus le diplomate, qui avait une voix d'une douceur exquise, fit entonnoir avec les deux mains sur sa bouche et poussa plusieurs cris ou paroles, en langue finoise, d'une âpreté si horrible que les chevaux de la malle faillirent s'emporter.

« Qu'est-ce que c'est que cela? m'écriai-je épouvanté.

— J'appelle un ours blanc de la Finlande, dit le prince K... »; et il se mit à rire comme un fou.

Son humeur mobile effleura avec la même gaîté la civilisation entière. Bientôt je sus qu'il possédait cinq mille paysans, qu'il avait fait autant de lieues qu'il y avait de jours dans sa vie, et qu'il connaissait toute l'Europe, même Châlons-sur-Marne, tout, excepté Paris. Je sus que le prince K.. pouvait rester une semaine sans prendre d'autre nourriture qu'un peu de punch, marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture sans attraper de rhume, et tuer sous lui plusieurs bidets de poste. Néanmoins, comme l'air de France ne lui était pas familier, il s'enveloppa d'un épais manteau, en dépit de la chaleur, se plaignit des ressorts du gouvernement, et lorsque nous traversâmes la ville de Metz durant la nuit, éprouva le pressant besoin de croquer un poulet froid. Le prince K..., malgré ses cinq mille paysans, n'avait pas toujours le temps de manger.

Tandis que le diplomate cherchait un poulet rôti dans Metz à deux heures du matin, moi, blotti dans la voiture, je n'étais pas fort rassuré, car enfin, depuis que nous avions quitté la monarchie prussienne, le ministère avait pu changer en France autant de fois que la malle de chevaux, et l'équilibre du monde se déranger aussi souvent que l'appétit du prince K... Qu'on suppose un instant la paix rompue, la Russie mise au ban de l'Europe, le télégraphe portant ces nouvelles à la frontière, et mon diplomate surpris à la recherche d'un poulet froid par une patrouille! Le noctambulisme de ce monsieur eût paru fort étrange dans un temps de crise politique; la question d'Orient découverte, quoique si bien ficelée, entre son ombilic et ses pectoraux, fût tombée probablement sous les lunettes d'un caporal civique, très pressé de sauver la patrie, afin d'avoir la croix comme tout le monde; on aurait jugé que le poulet était un pigeon, qu'il était froid de saisissement et rôti par frime, qu'il cachait dans son ventre, en place de gésier, une lettre mystérieuse en chiffres, et qu'il venait de choir du ciel, où il volait à tire d'ailes pour le compte de la Sainte-Alliance, dans la cuisine et sous la broche d'un restaurateur vendu à l'étranger.

Du poulet au jeune touriste, la transition était facile. On me trouvait dans la voiture, dissimulant autant que possible sous un grand manteau et par un faux passeport mon origine, ma figure de cosaque, ma langue zaporogue, mon accent kalmouck, mes papiers incendiaires et mes projets liberticides. La mairie se transportait en corps de ville auprès de mon cuir à chapeau et de mon sac de nuit, le caporal mettait ses lunettes directement sur ma complicité, et j'étais placé du haut en bas, comme une vieille commode, sous le scellé provisoire de la sûreté publique. C'était payer un peu cher le plaisir d'avoir fait la connaissance du prince K...

Quand on bâille beaucoup en voyage et par un temps lourd, l'imagination va loin. Je marchais déjà à l'échafaud, lorsque le diplomate reparut.

« Et le poulet? m'écriai-je.

— Je le tiens, dit le Russe en souriant, mais il faut que vous m'aidiez à lui persuader de me suivre. Il est encore plus Français que vous. »

Me voilà donc dans les rues de Metz, debout avec le diplomate, à l'entrée du soupirail d'un traiteur qui couchait apparemment dans une cave et qui ne voulait pas se réveiller. Le prince K..., tenant d'une main la question d'Orient, et de l'autre se cramponnant à la grille du soupirail, s'étendit sans façon sur le pavé, afin de se rapprocher de l'oreille du traiteur. Dans cette position, et de la voix dont il amadouait les ours blancs de la Finlande, mais toujours d'un style parfaitement poli, je l'entendis crier à plusieurs reprises:

« Monsieur le traiteur, je vous en prie... c'est un voyageur de la malle qui souhaiterait d'avoir un poulet froid, un morceau de pain et *une bouteille de Saint-Perai!* »

Il paraît que les ours blancs sont plus sociables que les rôtisseurs, car on ne bougeait p s de la cave. J'étais confondu. « Est-il poss le, me disais-je, que le représentant d'un grand empire se couche à plat-ventre devant un simple rôtisseur. Si, dans ce moment, la question d'Orient, se faisant jour à travers la polonaise déboutonnée du prince K..., glissait par le soupirail dans la

boutique, et tombait sur le nez du traiteur, que deviendrait notre gouvernement, qui n'attend peut-être, en face de la crise, qu'une note de la chancellerie russe pour se décider? »

Ainsi me parlais-je à moi-même, lorsque, frappé d'une réflexion utile, je me hasardai à tirer le prince K... par les basques de sa polonaise. Le Russe se leva rouge comme le coq des bruyères, si fameux dans son pays.

« Monsieur, permettez, dis-je avec déférence, vous vous exprimez admirablement dans notre langue, mais peut-être n'avez-vous pas encore harangué un rôtisseur français. Il faut flatter toutes ses passions. Je connais toutes les passions d'un rôtisseur. Il faut dire, par exemple : Garçon! voilà un prince russe qui entre dans la ville avec ses équipages; son excellence est indisposée; le médecin ordinaire fait chercher un poulet froid. Levez-vous promptement! on vous paiera au poids de l'or, etc. » Et puis, pourquoi parler de Saint-Pérai? C'est un vin blanc de l'Ardèche, très estimable sans aucun doute, mais prodigieusement rare; il ne saurait qu'ajouter au désespoir du rôtisseur, dont vous humiliez la cave. »

Ici, le prince K... m'interrompit par un mot d'une singulière portée :

« Vous auriez demandé, vous, du Mâcon vieux, du Pomard! me dit-il, mais quel rôtisseur en France, je vous prie, n'a pas à toutes les heures du jour et de la nuit un Mâcon plus ou moins vieux? Le Saint-Pérai, au contraire, est à peu près introuvable, et c'est pour cette raison que le rôtisseur finira par sortir de son lit pour prouver qu'il en possède. »

Effectivement, ce mot magique secoua à la fin le sommeil du rôtisseur; nous l'entendîmes geindre et trottiner dans la cave, et bientôt, à l'entrée du soupirail, parut une main assez culinaire qui tendait respectueusement au prince K... un pain mollet, un poulet rôti et une bouteille de ce fameux Saint-Pérai. A l'aspect du flacon, malgré mon patriotisme, il me fut impossible de ne point partager l'hilarité du diplomate; la vanité gauloise était prise au piége.

Sur la route de Carlsruhe à Kanstad, j'avais failli croire qu'un ministre des finances du grand-duc de Bade était un voleur; en sortant de Metz, il m'était difficile de ne pas voir dans le Russe un clerc de notaire déguisé. Mais en approchant de Paris, le prince K... devint grave; il jetait de temps en temps les yeux sur la question d'Orient pour se convaincre qu'elle ne remuait pas plus le long de son estomac que dans la diplomatie.

Comme nous étions à Saint-Dizier, le Russe me prit la main. Je me sentis ému, car je n'avais pas cessé d'être Français.

« Vous me voyez, dit-il, dans un grand embarras. Mon séjour à Paris doit rester secret; je ne me présenterai qu'à l'ambassade. On m'a bien donné une lettre pour la dame d'un hôtel où mon incognito sera respecté; mais je ne connais pas votre capitale, je crains d'y faire quelque fausse démarche qui compromette mes instructions; d'ailleurs la malle arrivera pendant la nuit. Tout cela m'inquiète.

— Monsieur, répondis-je au diplomate avec quelque solennité, vous n'ignorez pas que nos principes politiques sont tout à fait différens; je vous prie donc de ne voir dans mes offres aucune concession, mais uniquement le désir de vous être agréable. Il me serait doux que la Russie et la France fussent un moment, dans nos personnes, réunies comme elles le seront un jour, n'en doutez pas, dans l'œuvre de la civilisation générale. Vous restez vingt-quatre heures à Paris; faites-moi l'honneur de les passer dans mon domicile. Je n'ai pas cinq mille paysans, je ne suis pas décoré de l'ordre de Saint-Vladimir, je ne chasse pas l'ours blanc de la Finlande, mais j'ai un assez bon lit, quand ma portière n'oublie pas de retourner les matelas, et ma portière connaît les devoirs de l'hospitalité. »

Combien je regrette que mes ennemis politiques ne m'aient pas vu dans cette circonstance! Tout homme a un beau moment dans sa vie. En descendant de voiture, dans la cour de l'hôtel des Postes, le prince K...., déjà enchanté de Paris, laissa tomber vingt francs au fond de la casquette du courrier. Cet homme se pencha à mon oreille et me dit:

» On voit bien que c'est un Polonais! »

Chers lecteurs, dans une rue que plusieurs dames ne me permettent pas de nommer, j'occupe à l'arrière, au sommet d'une maison propre, deux petites chambres qui ont suffisamment de soleil, de grand air, de verdure et de repos pour m'inspirer les idées riantes avec lesquelles je gagne ma vie. Pardonnez-moi un détail privé; le dénoûment de mon histoire me l'impose. C'est là que, durant la nuit et un rat de cave à la main, j'introduisis le porteur de la pensée intime du cabinet de Pétersbourg; vous comprenez mon émotion. J'offris un verre d'eau claire au diplomate.

« A votre santé! dit-il; nous boirons un jour ensemble du Johannisberg dans mon palais de Tauride, à Baktchiverai.

— Bien obligé, mais ce palais a un nom trop dur. »

Comme le Russe ne pouvait décemment se présenter à l'ambassade que dans la matinée, nous soutirâmes en silence la question d'Orient de son thorax, où elle se trouvait réduite depuis deux jours à l'état de système portatif excessivement comprimé, et nous la renfermâmes dans mon armoire, dans je tendis la clé au prince K...; il refusa de la prendre. Tant que dormit le Russe, je montai la garde devant l'armoire pour le *portfolio*, absolument comme l'Arabe veille devant sa tente pour le chameau qu'il a recueilli dans le désert.

Vers le matin, si c'était un créancier qui tirât vigoureusement le cordon de ma sonnette, j'entrebâillais la porte en disant : « M. Noirot, M. Godot, M. Cruchot, M. Sirot (ou tout autre nom) ne faites donc pas de bruit!... J'ai là sous clé cinq mille paysans de la Finlandie, sans compter les ours blancs. C'est une rafle dans les peaux de Russie. Je vous donnerai une action. »

Le créancier s'éloignait avec la conviction que j'étais *arrivé*.

Si c'était au contraire une femme aimée qui heurtât par cinq petits coups et en toussant un peu, je m'adressais à ses sentimens, j'ouvrais franchement la porte, en lui disant à voix basse : — « Lucy, Nancy, Mary, Betzy (ou tout autre nom), sois indulgente! il faut bien que je fasse mon chemin. On a dit que les alouettes tombaient toutes rôties; il paraît maintenant que ce sont les Russes. Les événemens ne m'ont pas permis de refuser mon appartement pour vingt-quatre heures à celui qui dort là. En revanche, il m'apprendra comment on chasse les ours blancs. C'est sérieux, vois-tu! il s'agit de venger la littérature du feuilleton qui s'est compromise dans la Finlande. »

La femme aimée s'en allait furieuse, mais elle s'en allait.

Après avoir transporté la question d'Orient en fiacre à l'ambassade, le diplomate revint chez moi pour n'en plus sortir qu'au moment du départ. Nous passâmes le temps d'une manière assez originale; je lui expliquais Paris à vol d'oiseau, du haut de mes fenêtres, c'est-à-dire que, par le labyrinthe des tuyaux de poète, le zigzag des cheminées et l'ondulation des toitures, je lui démontrais le tracé correspondant, mais invisible, des rues, des carrefours et des édifices. Il est impossible de se figurer une occupation plus charmante. Quand nous eûmes successivement admiré le ciel, le haut des monumens, le bruit, l'étendue, l'histoire et la renommé de la capitale de la France, le diplomate russe termina ses remarques par cette observation vraie :

« Il y a beaucoup de moineaux dans votre ville. »

Je ne raconterai pas nos adieux; rien ne fut plus touchant. En revenant de l'hôtel des Postes, mon appartement me sembla privé de quelque chose. O prince K..., serais-tu, pour le service de ton maître, empalé sur un pic du Caucase? puisse mon souvenir arriver sous tes yeux franc de port, nullement trempé de vinaigre, avec la bande du journal, et ce témoignage éphémère de mes sentimens de respect et de ma considération la plus distinguée!

André Delrieu.

(*Le Siècle.*)

LORENZO.

I.

Dans une chambre retirée du palais ducal de Florence, deux hommes étaient couchés en face l'un de l'autre sur de riches coussins de soie. Une lampe suspendue au plafond éclairait la vaste salle où régnait le silence. La flamme qui brûlait, tranquille et sans mouvement au fond de l'albâtre transparent, jetait une vive lumière sur la partie supérieure des panneaux sculptés et couverts de peintures voluptueuses, tandis qu'au dessous tous les objets étaient plongés dans une demi-obscurité. Sur le parquet étaient éparses des couronnes de fleurs fanées; des flacons brisés jonchaient de leurs débris une table où le vin ruisselait entre les restes d'un festin splendide et des coupes d'or ciselé qui, elles-mêmes, avaient chancelé sur leurs pieds comme si elles eussent partagé l'ivresse qui avait renversé les convives. C'était l'image de la débauche opulente, débauche de prince et de favori, séduisante d'abord, élégante et parée, mais aussi hideuse que celle du peuple, quand le fard a coulé des joues, quand les vêtemens ont perdu leurs parfums. Ces deux hommes étaient jeunes encore, et cependant on n'aurait pu contempler sans éprouver une sorte d'effroi leurs visages dévastés. Les ravages de l'orgie y étaient profondément empreints comme un châtiment du ciel, et

devant cette première et terrible punition, la haine et le mépris seraient peut-être devenus de la compassion.

L'un d'eux, la tête et les jambes pendantes, dormait, terrassé par ce sommeil affreux qui suit l'ivresse. Des couleurs livides couvraient ses joues : sa respiration était pénible, entrecoupée; et de temps en temps, par un mouvement machinal, ses mains, ramenées sur sa poitrine, cherchaient à écarter ses vêtemens dont le poids l'étouffait. L'ensemble de ses traits était régulier : ils avaient dû même offrir autrefois un caractère de finesse railleuse et mordante, et cette sorte de beauté commune et vulgaire d'où une pensée sérieuse est absente. Il était aisé de deviner que chez cet homme aucun sentiment élevé n'avait lutté contre la brutalité de ses instincts, et qu'il s'y était livré tout entier et sans combats intérieurs.

L'autre, au contraire, avait une physionomie où brillaient de vives lueurs d'intelligence. La débauche et les excès de table qui avaient épaissi le sang de son compagnon et chargé ses membres d'une obésité précoce, l'avait, lui, rongé jusqu'aux os. Il se tenait à demi-couché, la tête appuyée sur sa main droite, et, dans cette position, la lumière de la lampe le frappant de haut en bas, creusait des ombres aux angles de son front, et dans les cavités de ses joues pâles. Celui-là avait connu des plaisirs plus nobles et d'autres joies que celles de l'orgie. Ses lèvres flétries s'étaient autrefois ouvertes pour réciter des chants que toute la Toscane avait répétés. Le doigt de Dieu avait écrit sur son crâne les signes certains dont il marque les hommes à part : il lui avait donné la pensée et l'action, la ruse persévérante et l'audace qui exécute, et dans ce moment même où son intelligence semblait s'éteindre dans la honte et l'infamie; on eût dit que le remords prêtait une force factice à ce corps presque entièrement dépouillé de chair : elle le soutenait au bord du tombeau pour une grande expiation.

Le premier de ces deux hommes était le bâtard du feu pape Clément VII et d'une esclave moresque, l'époux de la fille bâtarde de Charles V, Alexandre des Médicis, duc de Cita de Penna, doge de la ville de Florence.

Le second était le descendant légitime à la quatrième génération de Laurent-le-Magnifique, Lorenzo des Médicis, appelé communément Lorenzino, à cause de la petitesse de sa taille.

La nuit était déjà avancée. Alexandre se réveilla en bâillant, et se mit sur son séant. Au premier mouvement qu'il fit, Lorenzo se releva aussi. Le duc promena quelque temps autour de lui des regards hébétés.

— Quelle heure est-il donc, Lorenzo, demanda-t-il.

— Deux heures bientôt, monseigneur.

— Nous sommes seuls? Francesca et Véronique sont parties?

— Oui, parties comme elles étaient venues, en riant et en chantant; parties avec l'or que vous leur avez donné.

— Ces créatures-là ont un corps de fer. Demain, elles seront fraîches encore ; elles auront le teint clair et les yeux brillans... Verse-moi du vin, Lorenzo. Pourquoi ne les as-tu pas retenues?

— Vous dormiez.

— Et toi?

— Moi, je ne dors plus, monseigneur.

Alexandre vida sa coupe et dit :

— Cette vie de plaisirs te tue en effet, Laurenzino, et je crois que j'aurai bientôt la douleur de voir passer ton enterrement. Tu changes et maigris à vue d'œil. Tu n'es plus le joyeux convive que j'ai connu autrefois, le débauché spirituel qui inventait chaque jour de nouvelles voluptés. Plus de joie, plus de chansons, et tu ressembles, à s'y tromper, avec tes joues caves et ton corps diaphane, à quelqu'une de ces âmes en peine errant dans l'enfer du Dante.

— On vieillit vite à votre service, monseigneur, répondit Lorenzo avec un sourire amer.

— Allons, ne te chagrine pas. Je te ferai faire une magnifique épitaphe; à moins qu'en ta qualité de poète tu ne veuilles rimer toi-même la liste de tes vertus.

— Merci, monseigneur, c'est une offre dont malgré vos prédictions je ne veux pas encore profiter. D'ailleurs, que ma mort soit prochaine ou reculée, ce n'est pas moi qui me chargerai de mon panégyrique.

— A ta place pourtant je ne laisserais pas ce soin à un autre; tu risques beaucoup d'être mal recommandé à la postérité.

— Bah! monseigneur, qu'est-ce de nos jours que le vice et la vertu? des mots vides de sens, rien de plus. Pourquoi me flétrirait-on, moi, ministre et confident de vos plaisirs, quand on vous aime, vous, qui ravissez les filles à leurs mères, les femmes à leurs maris?

— Mais es-tu sûr, Lorenzo, que ces respects apparens ne cachent pas une haine profonde.

— Et quand cela serait, qu'importe? le lion muselé est à craindre encore, car il peut briser ses liens ; mais le lion à qui on a arraché les dents et coupé les ongles, on le méprise. Voilà Florence, monseigneur, Florence la ville d'émeutes et des révolutions sanglantes. Florence n'a plus ni ongles ni dents; vos espions ont fouillé et désarmé toutes les maisons ; le beffroi du palais n'appelle plus le peuple à la révolte : Savonarola prêchant dans les rues serait sifflé, et Jésus-Christ lui-même, proposé par un nouveau Nicolas Capponi, n'obtiendrait pas aujourd'hui vingt voix au scrutin secret pour être nommé roi des Florentins (1).

Nous avons, vous le savez bien, philosophé longuement tous deux sur cette grave matière, et décidé qu'à des sujets corrompus il faut des maîtres corrupteurs. Sont-ce des courtisanes de profession que ces deux femmes qui sortent d'ici? L'une est l'épouse de Malatesta, un homme riche; l'autre était, il y a un mois, la fiancée de Dieu, et elle a quitté son couvent pour devenir la maîtresse du prince. Qui s'en étonne? qui voit là un scandale? personne. Soyez donc aussi tranquille sur la durée de votre règne, que moi sur l'époque de ma mort. Et puis, monseigneur, vous faites en ceci acte d'un profond diplomate. Marguerite, votre femme, n'est encore qu'une enfant; mais eût-elle vingt ans, le double de son âge, fût-elle belle et séduisante autant qu'elle promet de devenir laide, l'empereur votre beau-père ne vous imposerait pas comme un devoir la fidélité conjugale. L'austérité des mœurs serait d'un exemple dangereux et qui pourrait réveiller des souvenirs d'un vieux levain d'indépendance. La corruption convient aux desseins de Charles V, dont le bras vous a élevé et vous soutient, et, pendant que les femmes se prostituent ici et que les maris vivent de leur déshonneur, nul ne songe à conspirer.

— Pourtant, répondit Alexandre, d'une voix sombre, j'ai à Florence un ennemi invisible que je ne puis atteindre. Les murs de ce palais ont des yeux et des oreilles, et quelquefois ce qui a été délibéré entre nous à voix basse, s'est redit à haute voix sur la place publique. Mon cousin Hyppolyte, cet ennuyeux pédagogue, est mort à Itry en allant rejoindre Charles V dans son expédition d'Afrique. Le poison qui l'a tué ne laissait pas de traces, et un matin, sur les portes mêmes du palais, une main inconnue avait écrit : *Le cardinal Hippolyte des Médicis est mort empoisonné par l'ordre du tyran de Florence.* Qui donc avait surpris le secret de cette vengeance? Qui donc livrait ainsi mon nom à l'exécration, et ma vie à de sanglantes représailles? Eh! Lorenzo, si mes soupçons étaient vrais!

— Et qui soupçonnez-vous?

— Un homme dont le visage est aussi pâle, le front aussi soucieux que le tien : le fils de Jean le *Grand-Diable*.

— Côme? un chimiste! un astrologue! un vendeur de diamans! Le pauvre homme ne songe qu'à ses fourneaux et à son commerce. Je l'ai fait surveiller de mon côté, monseigneur : je lui ai parlé, et pour supposer une pensée dans cette tête-là, il faudrait croire que Côme est Satan en personne.

— Mais qui donc avait écrit ces mots?

— Je n'en sais rien et m'en inquiète peu. Voyez le bel effet qu'ils ont produit : le matin on les répétait; le soir on les avait oubliés. Monseigneur, ajouta Lorenzo après une courte pause, c'est cette nuit même que Buondonte doit être introduit auprès de nous et nous rendre compte de la mission nouvelle dont nous l'avons chargé.

— Cette nuit même!

— Il a reçu l'ordre hier.

— Tiens, Lorenzo, je voudrais maintenant qu'il ne l'eût pas exécuté.

— Vous devenez peureux, monseigneur. Ne vous souvenez-vous plus des outrages et des sarcasmes que vous a valus la présence de cette femme! Qu'elle disparaisse, que la tombe renferme cette preuve vivante d'une mauvaise origine, et personne ne pensera plus à joindre à votre titre de doge, l'épithète flétrissante de bâtard. Ne jouons pas sur les mots : vous n'avez pas de remords, vous craignez seulement. Eh bien! ne laissons pas cette fois à Buondonti le temps d'être indiscret et de bavarder. Ne nous fions pas à la parole qu'il nous donnerait et qu'il pourrait trahir.

(1) Le 1er juin 1527, après l'expulsion des Médicis rétablis plus tard par Charles V, le gonfalonier Nicolas Capponi, pour calmer l'effervescence des citoyens et les ramener à des idées d'obéissance, proposa d'élire au scrutin du grand conseil, composé de mille votans, Jésus-Christ roi des Florentins. Quoiqu'une pareille monarchie ne pût être transmise par hérédité, et qu'on ne pût se défier chez le nouveau roi d'un entêtement dynastique, Jésus ne fut pas élu à l'unanimité. Il y eut contre lui une opposition *quand même* de vingt boules noires.

— Fais ce que tu voudras, Lorenzo. En vérité, tu prêches l'assassinat et l'empoisonnement avec le calme et le sang-froid d'un professeur commentant des textes de lois.

— C'est que j'ai beaucoup réfléchi, monseigneur, et la réflexion m'a appris à ne tenir aucun compte des opinions des hommes. Ils pèsent différemment les mêmes faits, et leur balance s'élève ou descend selon la condition de celui qu'ils jugent. L'action qui déshonorerait un homme obscur et pauvre qui, pour la commettre, risquerait sa tête, n'est qu'une tache légère dans la vie du prince à qui elle ne coûte que la peine de l'ordonner. L'un voudrait en vain s'en laver et redresser son front courbé sous le poids d'un meurtre : on ne croirait pas même à son repentir sincère. L'autre l'efface quand il veut; le sang de dix mille hommes égorgés sur un champ de bataille lave le sang versé dans l'ombre et qui criait vengeance. Le peuple est une matière molle qu'on pétrit à son gré, et qu'il faut mépriser. Quand nous ne serons plus jeunes, quand l'âge aura amorti la fougue de nos passions, vous donnerez une bonne loi à Florence, vous ferez élever un riche monument, vous prodiguerez l'or à un grand poète, et votre règne sera glorieux chez vos contemporains et dans la postérité.

Alexandre s'était recouché sur les coussins. Lorenzo se tenait toujours debout devant lui, et ses regards, où s'allumait un feu sombre, s'attachaient sur le doge dont la figure exprimait toujours l'hésitation. Mais son complice savait bien quelle corde il fallait faire vibrer pour lui rendre de l'énergie. Après l'avoir regardé quelque temps encore avec une expression étrange, il dit :

— J'ai revu Catherine, monseigneur.

A ce nom, Alexandre se releva tout à coup comme ferait un homme blessé à l'improviste. Ses yeux étincelaient, et un autre sentiment que celui de la peur, le désir impur, brilla sur son visage.

— Tu l'as revue, Lorenzo! s'écria-t-il, et tu ne m'en parlais pas!

Lorenzo reprit tranquillement :

— J'ai profité de l'absence de Léonard Ginori, son mari, pour m'introduire de nouveau chez elle. Vous savez que j'attendais une occasion favorable. Léonard est amoureux de sa jeune femme, il est jaloux, et vos ordres n'ont peut-être pas été exécutés si fidèlement qu'il ne reste chez quelques nobles de Florence des poignards bien affilés. La vue d'une arme nue me fait pâlir. J'ai donc été chez Catherine Ginori.

— Eh bien!

— Eh! la négociation a été longue et pénible, monseigneur. Catherine est mariée depuis un an à peine; c'est sa première intrigue; elle craint d'être novice dans l'art de tromper; elle redoute la vengeance de son mari.

— Ne lui as-tu pas promis un secret inviolable?

— Sans doute, mais elle a peur.

— Enfin, que faut-il pour la rassurer? Parle donc! Aime-t-elle son mari?

— Non, reprit Lorenzo. Mais vous, monseigneur, l'aimez-vous bien?

— Jamais femme ne m'a inspiré des désirs pareils.

— Rien ne vous coûterait pour obtenir sa possession?

— Rien, pourvu qu'elle soit à moi. Que demande-t-elle? De l'or. Je lui en donnerai.

— Catherine, dit Lorenzo qui semblait prendre plaisir à ne pas répondre directement aux questions impatientes du duc, Catherine est une femme comme toutes les autres, facile à séduire. Elle a accepté les présens que je lui ai portés en votre nom : elle a essayé devant moi les parures dignes d'une reine que vous lui avez envoyées, et elle s'est trouvée belle, et le démon de l'orgueil lui a soufflé à l'oreille des pensées d'amour et d'adultère; mais, je vous le répète, elle a peur, et elle ne serait rassurée que si Ginori, maintenant absent de Florence, ne devait pas y rentrer.

— Ce soin te regarde, Lorenzo, répondit Alexandre. Où est Ginori!

— A Pise.

— Quand doit-il revenir ?

— Dans trois jours.

— Et peux-tu promettre qu'il ne reviendra pas?

— Ceci vous regarde à votre tour, monseigneur : le bras attend les ordres de la tête.

— Ginori ne doit pas revenir.

— Après-demain, Catherine sera à vous.

— Dis-tu vrai?

— Oui, après-demain, à minuit, elle se rendra secrètement chez moi : la maison que j'habite communique au palais. Vous rentrerez seul dans vos appartemens, et je viendrai vous chercher quand il sera temps.

— Ah! Lorenzo, s'écria le duc, Lorenzo, je ferai de cette femme la plus fière et la plus heureuse courtisane de Florence! Catherine est si belle! Tu diras à Francesca de ne plus se présenter devant moi. Ne devait-elle pas revenir demain? je ne veux plus la voir. Mais pourquoi Catherine a-t-elle différé l'instant de mon bonheur?

— Pure coquetterie, sans doute. C'est pour se faire désirer.

— Et pourquoi ce rendez-vous a-t-il lieu chez toi?

— Elle croit y trouver plus de sûreté et plus de mystère.

En ce moment, un léger bruit se fit entendre dans les chambres qui précédaient celle où étaient Alexandre et Lorenzo. Ce dernier, après avoir prêté l'oreille, dit :

Ce doit être Buondonte. Je vais m'en informer, monseigneur.

Il sortit. Le duc, resté seul, fit à grands pas le tour de la chambre; il marchait la tête baissée et le regard fixe. Ses joues étaient devenues pâles. Pour la première fois, lui, qui venait de prononcer l'arrêt de mort d'un noble Florentin coupable seulement d'être un obstacle à ses honteux plaisirs, il semblait reculer devant un meurtre accompli, et une sorte de remords jetait une clarté sinistre dans les ténèbres de cette âme de boue. Il s'arrêta et dit avec un soupir :

— C'était ma mère pourtant! Mais aussi, pourquoi a-t-elle bravé ma colère? pourquoi l'esclave moresque Ainha m'a-t-elle poursuivi de ses plaintes et de ses cris? Je l'aurais laissée vivre obscure si elle ne m'eût pas insulté. Puis il reprenait sa marche, et malgré tous les affreux sophismes dont il cherchait à endormir sa conscience, il répétait de temps à autre : Ma mère! c'était ma mère!

Lorenzo rentra. Il était accompagné d'un homme dont la profession d'assassin à gages était écrite sur la figure. Alexandre s'avança vers lui pour l'interroger, mais il ne put prononcer une parole.

— Buondonte, dit Lorenzo, est un bon et fidèle serviteur. L'esclave est morte ce matin, il l'a vue expirer.

Buondonte confirma par un signe de tête ce que venait de dire Lorenzo.

Celui-ci prit une coupe, et, la remplissant de vin, fit signe au meurtrier de s'approcher de la table.

— Bois ceci à la santé de monseigneur.

Pour un homme habitué comme Buondonte à verser du poison aux autres, le piége était grossier. Cependant il prit la coupe sans hésiter, et la vida d'un seul trait. Pendant qu'il buvait, Lorenzo adressa à Alexandre, toujours pâle et muet, un regard d'intelligence.

— Maintenant, dit-il, voilà ton salaire, et il dépend de toi qu'il soit doublé. Peux-tu être demain à Pise?

— Oui, répondit Buondonte.

— Connais-tu Léonard Ginori?

— Je le connais.

— Et après-demain dans la journée tu seras de retour ici?

— Après-demain.

— Tu sais quelle question je t'adresserai et quelle réponse tu devras me faire?

— La même que je vous ai faite ce soir. Il n'y aura que le nom de changé.

— Nous n'avons plus rien à te dire.

Buondonte s'inclina et sortit. Quand le bruit de ses pas ne se fit plus entendre :

— Imbécille, s'écria Lorenzo, qui ne sait pas que des secrets de cette nature donnent la mort. Le vin qu'il a bu était empoisonné.

— Mais Ginori? demanda Alexandre.

— Un autre partira cette nuit. J'ai quelqu'un, monseigneur. Celui-ci aura seulement le temps de sortir de Florence et il mourra comme un chien sur la grande route. Il est tard, allons prendre quelque repos. Je ne sais, mais il me semble que je dormirai.

Ils se séparèrent. Leur secret était bien gardé, et cependant, le lendemain le peuple lut sur les portes du palais ces mots tracés par une main inconnue et qui reparaissaient à chaque crime nouveau :

L'ESCLAVE AINHA EST MORTE EMPOISONNÉE
PAR L'ORDRE
DU TYRAN DE FLORENCE.

II.

Cette révélation troubla pendant quelques heures le peuple de Florence : on s'abordait aux angles des rues et sur les places pour se dire : — Eh bien! savez-vous la nouvelle? Le doge a fait empoisonner sa mère; — mais aucun cri sérieux ne s'éleva au milieu de cette foule. C'était moins un sentiment d'indignation qu'une curiosité frivole qui la portait à s'entretenir de cet horrible forfait et de la manière mystérieuse qui le traînait au grand jour. Personne ne le mettait en doute; mais personne ne le flétrissait. Florence en était venue à ce point de lâcheté et de corruption, que le parricide ne l'épouvantait plus. Elle avait raillé Alexandre sur sa naissance, et déjà elle cherchait

par quels autres sarcasmes elle se vengerait sur lui de son avilissement. Tout l'effort de sa vertu allait jusqu'à siffler ses maîtres. Courtisane enrichie, elle voulait, avant tout, garder ses richesses et sa vie débauchée. Quelque temps avant ce meurtre, Benvenuto Cellini avait reçu du duc l'ordre de graver son portrait pour un coin de la monnaie. L'ouvrage terminé, l'artiste alla un jour au palais, et demanda à Lorenzo de lui fournir un sujet pour le revers de la médaille. — J'y songerai, répondit le favori; mais il en faudrait un qui fût digne de son excellence. — Cellini avait raconté sa conversation, et quand la mort d'Aïnha fut connue le peuple disait en riant dans les rues : — Voilà le revers de la médaille de Benvenuto.

Les lanciers allemands qui formaient la garde du doge parcoururent la ville, ses espions se mêlèrent à tous les groupes, et la journée se passa, bruyante et agitée, mais sans apparence de révolte. Seulement, le soir et pendant la nuit, plusieurs réunions eurent lieu dans des maisons particulières. Des imprécations énergiques furent prononcées, des haines vigoureuses s'exhalèrent en termes sonores et pompeux. Mais ce n'étaient pas encore là des conspirateurs redoutables; c'étaient des jeunes gens riches amollis eux-mêmes par les plaisirs, des rhéteurs et des pédans qui évoquaient les souvenirs de la république romaine. Ils parlèrent beaucoup et éloquemment de Brutus et de César, de Néron et d'Agrippine, et rentrèrent ivres chez eux.

III.

Cependant, la nuit où Catherine Ginori devait se rendre chez Lorenzo était arrivée. Le palais du doge était sombre et silencieux comme un tombeau. On n'y entendait d'autre bruit que le pas sourd et monotone des sentinelles qui veillaient dans l'ombre; et comme si le ciel eût été complice des événemens terribles qui allaient s'accomplir, la lune avait voilé sa lumière. Le tonnerre grondait à l'horizon, et de temps à autre des éclairs sillonnaient les nuages qui pesaient sur la ville. Dans une chambre éloignée de celle où nous avons déjà vu Alexandre et son confident, deux hommes parlaient à voix basse, et à chaque phrase ils prêtaient l'oreille pour s'assurer que personne ne pouvait les surprendre dans leur conversation.

— Tu es bien sûr, Buondonte, qu'on ne t'a pas vu rentrer à Florence, disait Lorenzo.

— Bien sûr, monseigneur.

— Hier et aujourd'hui tu n'as été aperçu dans ta retraite par aucun espion du doge?

— Je n'ai rencontré âme qui vive.

— Voici la lettre qu'il faut porter à Léonard Ginori. Tu la lui remettras avec cet autre papier; c'est un blanc-seing que le duc m'a abandonné dans un moment d'ivresse et que j'ai rempli avec l'ordre de le tuer, afin que Ginori ne puisse pas plus douter du crime que de son déshonneur. Pars et sois de retour demain soir avec lui. Ce que Léonard doit faire pendant mon absence, je le lui ai écrit. C'est ta fortune que tu vas gagner, Buondonte.

— Je le sais, monseigneur, répondit cet homme avec un sourire étrange. Mais, dussé-je ne recevoir aucun salaire de vous, je vous servirai aussi fidèlement. Je n'ai pas oublié que je vous dois la vie, car d'ordinaire ceux qui reçoivent de pareilles confidences n'ont pas le temps de les trahir. Etes-vous sûr de la bonté de vos armes? Donnez-moi votre poignard et prenez le mien. C'est une lame dont je réponds et qui ne se brisera pas si vous savez vous en servir.

Lorenzo examina le poignard et le cacha sous ses vêtemens.

— Nous allons sortir ensemble du palais, dit-il, le moment est favorable.

— M'accompagnez-vous jusqu'à la porte de Florence?

— Non, d'autres soins me retiennent ici.

Ils quittèrent la chambre et gagnèrent, par des détours que Lorenzo connaissait, la place alors déserte. Là ils se séparèrent. Buondonte se dirigea vers la porte qui conduisait au chemin de Pise, et Lorenzo vers la maison de Catherine Ginori.

Ce n'était plus le même homme. Le sang avait reparu sur ses joues. Sa démarche habituellement chancelante comme celle d'un efféminé, était ferme, ses mouvemens brusques et assurés. Une force surnaturelle semblait animer ce corps frêle et ces membres usés. Il ne marchait pas, il courait, et quelques minutes lui suffirent pour gagner la maison de Catherine. Elle l'attendait. Il rentra avec elle par les mêmes détours qu'il avait suivis avec Buondonte pour sortir. Quoiqu'il eût dit au duc que Catherine avait exigé que le rendez-vous eût lieu ailleurs que dans le palais même, celle-ci ne témoigna aucun étonnement, et ne fit aucune résistance quand il l'introduisit dans la chambre à coucher d'Alexandre.

— Attendez ici, lui dit-il; je vais le prévenir de votre arrivée.

Puis il s'éloigna, et sans que Catherine se rendît compte de cet excès de précaution, il ferma la porte en dehors, comme s'il eût voulu s'assurer d'une prisonnière.

Dans une autre partie du palais, Alexandre comptait les minutes avec impatience. Lorenzo se présente devant lui, le visage calme et le regard assuré. Ils traversèrent tous deux de longs corridors et arrivèrent à la chambre désignée.

Lorenzo dit au duc ce qu'il avait dit à Catherine :

— Attendez ici, monseigneur. Je vais la chercher. Dans une demi-heure, je serai de retour : c'est le temps qui m'est nécessaire pour l'amener de chez elle.

Alexandre se débarrassa d'une grande simarre, garnie de martre, dans laquelle il s'était enveloppé. Il ôta aussi la cuirasse qu'il portait sous ses vêtemens, et qu'il ne quittait que bien rarement, et avec l'aide de Lorenzo, il se coucha après avoir placé auprès de lui son épée.

— Monseigneur, dit le favori, ne vous défaites pas de cette arme, j'y consens; mais au moins épargnez-en la vue à une femme dont vous n'avez rien à craindre.

Il prit alors l'épée, et pendant qu'il la cachait sous l'oreiller, il passa plusieurs fois le ceinturon autour de la garde, de façon qu'on ne pût la tirer aisément.

— Adieu, adieu, monseigneur, ajouta-t-il en s'éloignant. Cette porte que je referme sur moi, ne se rouvrira plus que pour laisser entrer Catherine.

Il traversa deux chambres; arrivé dans la troisième, il s'assit près d'une fenêtre ouverte. Son front était brûlant, la fièvre le dévorait, et le sang battait avec bruit dans ses artères. Il pencha la tête et l'appuya sur le balcon pour que l'air de la nuit frappât son visage et le rafraîchit.

— Je le tiens donc enfin, dit-il, et j'ai amené pas à pas la victime dans le piége. Voici l'heure qui va faire de moi un assassin ou un libérateur! Tu dors, Florence, et tu ne sais pas encore quel réveil je t'ai gardé. Tu as cru que la débauche seule consumait ma vie, et qu'il n'y avait dans cette tête et dans ce cœur que pensées infâmes et désirs impurs. Je t'ai déjà avertie deux fois, et l'empoisonnement et le parricide ne t'ont pas émue. J'ai écrit de ma main et mis sous tes yeux l'aveu des crimes que j'avais conseillés, et tu es restée indifférente! mais je m'étais promis à moi-même qu'un Médicis te rendrait la liberté que les Médicis t'ont volée. Demain Ginori rentrera dans tes murs : il verra sa maison déserte, il viendra chercher ici une épouse adultère, il te demandera de venger son offense, et moi je ramènerai les nobles bannis qui songeaient toujours à toi, Florence, quand tu les oubliais peut-être, et nous te rendrons les armes qu'on t'a enlevées et qu'ils ont emportées dans l'exil.

Il ferma les yeux, laissa retomber sa tête sur sa poitrine et resta immobile et affaissé comme si une idée de découragement pesait sur lui.

— Quelques minutes encore! dit-il après un long silence, et quand il dépend de moi d'abréger ce temps, je demeure cloué à cette place! quand il faut agir, je m'arrête au point fatal qui sépare les deux moitiés de ma vie, le passé où je ne puis retourner et l'avenir où je n'ose entrer. Si ces germes déposés si patiemment devaient être stériles! Il y a entre la pensée et l'exécution un abîme immense; la tête tourne à celui qui le sonde du regard, et le vertige à ce moment suprême trouble l'esprit le plus ferme et le cœur le plus convaincu. Sur quelle base solide faut-il donc s'appuyer, et le doute éternel de toute chose, du bien et du mal, est-il la loi de ce monde et le dernier mot de la sagesse humaine? Je pouvais vivre comme un autre, vertueux ou criminel à mon choix, mais insouciant et tranquille, et j'ai pris parti dans la querelle de la vertu contre le crime, de la liberté contre la tyrannie, et j'ai voué ma vie à l'accomplissement d'une pensée, et j'ai juré que les projets éclos dans le silence et l'ombre de mon cœur passeraient un jour par mes mains, et j'ai peur aujourd'hui de me retrouver seul après le meurtre comme avant le meurtre! Qu'est-ce donc que la conscience si, l'instant venu, elle hésite à frapper ce qu'elle n'a pas hésité à condamner? La mort change et renouvelle les générations épuisées, mais la mort de l'homme par l'homme n'est peut-être qu'une usurpation impie du droit que Dieu s'est réservé.

Le son de l'horloge vibrant dans les airs le fit tressaillir : il se leva brusquement, porta la main à son poignard et s'écria :

— Le sort en est jeté, il n'y a plus maintenant que le remords qui puisse m'apprendre si je me suis trompé.

Malgré l'obscurité, il traversa précipitamment

les deux chambres, referma sur lui la porte de celle où était Alexandre, et courut vers le lit. Le doge s'était assoupi. Lorenzo lui dit en lui posant la main sur l'épaule :

— C'est moi. — Et sans lui laisser le temps de parler, il le frappa dans le dos d'un coup de poignard.

La blessure devait être mortelle, et cependant Alexandre se retourna par un mouvement si brusque que l'arme échappa à la main de Lorenzo et resta dans la plaie.

— Ah ! traître ! s'écria le doge, je ne m'attendais pas à cela de toi !

Il s'engagea alors entre ces deux hommes une lutte horrible, désespérée de part et d'autre. A demi renversé sur son lit, Alexandre, plus vigoureux que son adversaire, se débattait toujours, malgré le sang qu'il perdait, et tous les efforts de Lorenzo pouvaient à peine l'empêcher de se relever. Le duc lui avait pris avec les dents le pouce de la main gauche et le broyait avec une rage convulsive. Enfin, il s'affaiblit : Lorenzo rassembla ses forces et parvenant à le saisir à la gorge, il l'étendit sur le lit. Le fer pénétra plus avant dans le corps. Alexandre poussa un cri : ses membres se roidirent, ses yeux se fermèrent et il expira.

— Te voilà libre à présent, Florence, dit Lorenzo, libre, si tu veux du présent que je te fais. Reste encore dans l'ignorance, tremblante et asservie sous les soldats de ton maître, jusqu'à ce que je revienne te dire : Lève-toi, ta chaîne est brisée! Adieu, dernier doge de cette noble cité, esclave insolent d'un empereur; adieu, duc Alexandre. Les ordres sont donnés pour que demain on respecte ton repos et tes amours; personne ne viendra jeter un linceul sur ton corps glacé et j'emporte avec moi la clé de ton tombeau.

Il ferma la porte de la chambre et sortit de sa maison. Un quart d'heure après, il avait quitté Florence. Tout était préparé pour l'exécution de ses desseins. Philippe Strozzi, chez lequel il se rendit, avait déjà réuni auprès de lui un grand nombre d'exilés. Les armes furent partagées entre eux. Il fut convenu que, dès la nuit suivante, les conjurés rentreraient dans la ville et se cacheraient chez leurs parens et leurs amis, attendant l'instant favorable pour se répandre tout à coup dans les rues, proclamer la mort du tyran et soulever le peuple, à qui Lorenzo se chargeait de livrer les armes renfermées dans le palais. Les troupes surprises et sans chef ne pourraient opposer une longue résistance, et d'ailleurs l'or devait avoir raison de leur fidélité.

IV.

Le succès paraissait assuré. Jamais projet n'avait été mûri plus longement, préparé avec plus de mystère, exécuté plus à l'improviste. Mais Buondonte n'avait pas pris le chemin de Pise, et Léonard Ginori n'avait pas reçu la lettre qui lui était adressée. Mais il y avait à Florence, comme l'avait dit le feu duc, un homme dont le visage était plus pâle encore que le visage de Lorenzo, et qui le suivait pas à pas avec autant de patience et de dissimulation que celui-ci en mettait à épier sa victime. La nuit même du meurtre, cet homme rentra dans Florence en même temps que Lorenzo en sortait. Des courriers partirent dans toutes les directions et tout le jour de nouvelles troupes s'avancèrent à marches forcées vers la ville où il se passa une étrange comédie.

Dès le matin, le palais prit un air de fête. Musatola, le cardinal Cibo, créatures dévouées à Alexandre et à l'empereur Charles V, les magistrats Guiccardini, Baccio Valori et quelques autres se montrèrent aux fenêtres, et traversèrent plusieurs fois la foule. La place avait été couverte d'un sable fin; on avait dressé de grands mâts, auxquels pendaient dans les airs des objets précieux. Des concurrens se présentèrent pour disputer les prix, et l'attention du peuple fut distraite par ces spectacles. A tous les familiers qui venaient pour visiter le doge, des visages rians et joyeux répondaient qu'il avait travaillé toute la nuit, qu'il était fatigué et qu'il reposait. Cependant, malgré le serment qu'avaient prononcé tous ceux qui étaient dans le secret, le bruit de l'assassinat avait circulé vers le soir. Une heure après, chacun le racontait avec des détails nouveaux. Il n'y avait qu'un point sur lequel on ne variait pas, c'est que Lorenzo devait être le meurtrier. Ce fut le sujet de toutes les conversations de la nuit. Quelques conciliabules se formèrent, mais ils étaient composés d'élémens isolés, sans appui et sans racines. Partout ailleurs, c'étaient des volontés inertes, des cœurs indifférens, qui assistaient à une révolution naissante comme ils avaient assisté aux spectacles de la veille. Si Florence eût bougé, elle eût été détruite par le fer et la flamme, à moins d'un de ces élans unanimes qui soulèvent tout un peuple. Ni Lorenzo, ni les Strozzi, ni aucun des exilés qui auraient peut-être secoué et réveillé de sa léthargie la patrie de Savonarola et du cardeur de laine Michel Lando, ne purent rentrer dans ses murailles hérissées de soldats. Ils entendaient de loin les cris de la populace qui saluait son nouveau maître, Come I[er], fils hypocrite du rusé, du vaillant Jean des Médicis, général des *bandes noires*, qui avait défendu contre les troupes impériales la ville que Côme mettait avec sa puissance sous la protection de l'empereur. Le premier acte de son règne fut de faire raser la maison de Lorenzo, et la place où elle s'élevait fut appelée la *Place du Traître*. Côme, porté au trône par un meurtre qu'il n'aurait osé commettre, mais qu'il laissa s'exécuter pour en recueillir tous les fruits, régna trente-huit ans. Lorenzo, chargé d'un crime inutile, mena pendant dix années une vie errante, de Venise à Constantinople et en France, et fut tué dans la première de ces villes par deux anciens soldats de la garde d'Alexandre.

Auguste Arnould.
(Le Commerce.)

LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC.

UNE PROMENADE DANS LA BANLIEUE DE PARIS

Ni la peinture ni les lettres ne doivent, au point de vue de l'art, demeurer étrangères au prodigieux désastre causé à Chatenay par les derniers orages, et principalement par celui qui restera dans la mémoire effrayée des gens comme un ouragan des Antilles, comme le tremblement de terre de Lisbonne. Mon illustre ami, Camille Roqueplan et moi, résolûmes hier de nous transporter sur les lieux où le fléau de l'air a éclaté. Roqueplan allait remplir son regard intelligent des traits épars de cette formidable scène de désolation, pour les fixer sur la toile, et, de mon côté, je comptais confier à la publicité quotidienne quelques détails fidèles recueillis de la bouche de ceux qui les disent en pleurant. Le dernier bulletin de l'Académie des sciences vint entraîner ma résolution chancelante. Un fait surtout me détermina de tenter le curieux pèlerinage.

Il est dit dans ce bulletin que « tous les arbres »touchés par la trombe furent frappés d'une des- »sication extrême : toute leur sève avait été vapo- »risée. » Je doutais beaucoup du phénomène; maintenant je n'en doute plus, je le nie; mais tel n'est point le sujet de cette lettre. Mon malheur particulier et celui de mon célèbre compagnon passeront aujourd'hui avant celui de Chatenay.

Après avoir marché non sans précaution sur les fragmens de ce jugement dernier d'un paysage qui n'est plus, après avoir mesuré d'un œil d'effroi chacun de ces deux mille pieds d'arbres arrachés à la terre comme les dents molaires du fond des gencives, laissant derrière eux un trou hideux, après avoir vu des tuiles enfoncées dans des troncs de chêne, des carpes jetées au milieu d'un champ, et le lac où elles nageaient cinq minutes auparavant vaporisé par la trombe, Roqueplan et moi nous descendîmes à Ecouen.

Nous avions déjà fait huit lieues, il nous en restait encore quatre à mesurer avec les roues d'un déplorable coucou pour trouver notre dîner. Nous arrivâmes à Ecouen vers dix heures, à onze heures nous rentrions dans notre chambre, lui pour dormir, moi pour rédiger quelques notes destinées à devenir la base d'un morceau spécial sur l'orage de Chatenay. Cette station avait lieu à notre grand regret. Nous aurions voulu rentrer à Paris. Mais notre cheval, cette superbe conquête qu'a faite l'homme, ne consentit pas à se laisser conquérir. Je crois que le cocher contribua un peu à le rendre indomptable.

Renfermés dans notre chambre, Roqueplan s'aperçoit que nous n'avons pas d'oreillers; il sonne du pied, on ne sonne pas autrement à l'hôtel de M. Langlet, à Ecouen, et après beaucoup d'explications on nous apporte un oreiller pour deux lits.

M. Langlet se dit aussitôt : ces deux messieurs me sont suspects, ils aspirent à deux oreillers.

Je vois à mon tour que nous n'avons ni eau ni serviettes, nouvelles explications à la suite desquelles nous avons de l'eau, mais pas de serviettes.

M. Langlet s'indigne de rechef et dit : décidément ces messieurs sont des hommes politiques fort dangereux. Pourquoi souhaiter deux serviettes ?

Troisième remarque de ma part. Résigné à ne pas dormir dans un lit qui me convenait peu, je projette d'écrire jusqu'au matin, et dès lors une seule chandelle ne suffisant plus, je sonne (j'ai dit de quelle manière on sonnait) pour qu'on en monte une seconde. Trois fois la demande a lieu, trois fois elle reste sans effet.

A la quatrième fois, au lieu d'une chandelle, en-

trent quatre gendarmes, tout le personnel de la force armée d'Ecouen, plus des paysans qui venaient en amateurs pour nous arrêter.

DIALOGUE.

Vos papiers? — Nous n'en avons pas. — On ne voyage pas sans papiers de Paris à Chatenay. — Pourquoi ce poignard sur cette table? — Ce poignard est un cadeau d'une vraie amitié. — Connaissons pas d'amitié. — Je l'ai pris pour sonder les arbres de Chatenay, afin de savoir au juste si le bois était ou non calciné dans sa sève. Je ne pouvais pas apporter un couteau de cuisine pour expérimenter. Cette lame de fantaisie, fabriquée à Langres et cachée dans un élégant fourreau de velours, a vu le jour pour la première fois aujourd'hui.

— Marchez devant nous, et en route chez M. le juge de paix.

Il était minuit. Nous voilà, Camille Roqueplan et moi, sur la route d'Ecouen, entre quatre gendarmes et une foule de ces vertueux hommes des champs célébrés par M. Delille.

Si la justice veille toujours en France, ceux qui la rendent dorment parfois. M. le juge de paix d'Ecouen sommeillait. Qu'il nous pardonne de l'avoir éveillé, nous lui pardonnons de nous avoir tenus à sa porte entourés de sabres comme deux criminels.

Ces messieurs, lui dirent MM. les gendarmes, n'ont pas de papiers, mais ils ont un poignard. Que faut-il faire? D'abord on n'a pas un poignard à deux, objecta M. le juge de paix, car l'un porterait la lame et l'autre le fourreau. Vous n'avez donc pas de papiers? Je répondis que je ne saisissais pas bien la valeur de la question. Faut-il avoir un passeport pour aller à huit lieues de Paris, à quatre de la limite du département? Oui! répondit un des quatre gendarmes, lesquels répondent beaucoup trop souvent pour leur chef légal.

— Nous étions toujours gardés à vue.

Voilà des lettres et des cartes de visite qui constatent l'identité de mon nom. Le magistrat balançait à me croire. Les gendarmes nous voyaient déjà sur la route de Paris, les menottes aux poignets. En tout cas, dit M. le juge de paix, je garde votre poignard. Rentrez à l'hôtel de Lille, Procès-verbal sera dressé.

Nous étions à peu près, non pas libres, mais libérés. De deux heures et demie qu'il était jusqu'au jour, on pouvait revenir sur un acte de pure indulgence aux yeux de MM. les gendarmes. Les paysans de Virgile et de Gessner n'étaient pas contens. De deux choses l'une : ou nous avions arrêté la semaine dernière la malle-poste sur la route de Chantilly, ou nous étions des condamnés contumaces. On ne demande pas deux oreillers et deux chandelles sans des précédens suspects.

Vous logerez ces messieurs jusqu'à demain, dit un des gendarmes à l'honorable M. Langlet. Mais M. Langlet ne consentait plus à nous recevoir. Si le juge de paix nous avait presque acquittés, lui ne nous faisait pas grâce.

Nous avons su ce matin que le juge de paix s'était livré jusqu'à quatre heures du matin à un long interrogatoire, subi par notre cocher. Avions-nous parlé politique? étions-nous réellement allés à Chatenay? qui étions-nous? Indifférent magistrat, qui, à sept lieues de Paris, ne sait pas que Camille Roqueplan est le peintre le plus gracieux de la France; un des peintres favoris de la cour, l'artiste bien-aimé des princesses!

Il nous a été dit que toute la nuit l'aubergiste armé d'un fusil s'était promené devant notre porte. Je puis attester qu'on l'avait verrouillée sur nous de peur d'accidens terribles.

Enfin, nous avons pu à sept heures du matin, aujourd'hui jeudi, quitter Ecouen, au milieu de ces âmes simples de paysans qui, sur un signe de la gendarmerie, nous aurait portés au bout de leurs fourches.

La conclusion de cette lettre est que M. le juge de paix d'Ecouen aura l'extrême urbanité de ne pas déposer au trésor archéologique de la gendarmerie locale mon poignard; j'y tiens beaucoup. Il voudra bien me le renvoyer chez moi, à mon adresse.

Et la morale de tout ceci est que les personnes tentées de voir les résultats du plus beau phénomène météorologique du siècle, feront bien de prendre un passeport pour aller à Chatenay, et mieux encore de ne pas dîner à Ecouen.

En thèse générale, si ce spirituel état de choses devait durer, ce n'est pas l'abolition de la peine de mort qu'il faudrait demander, mais l'abolition de la peine de vivre. LÉON GOZLAN.

(*Messager.*)

LA HARPE MYSTÉRIEUSE.

Dans une petite chambre du quartier de la Madeleine, un jeune homme à peine âgé de dix-neuf ans, la tête appuyée sur une de ses mains, les yeux fixés sur les grands arbres qui, chose rare à Paris, arrivaient jusqu'à ses fenêtres, semblait abandonné à une rêverie profonde; un certain désordre qui régnait dans cette chambre, des livres à demi rangés, des malles entr'ouvertes, la mise même du jeune homme, et sa figure fraîche et candide, indiquaient au premier coup d'œil un nouvel arrivé de province. Sa préoccupation était si grande qu'il n'entendit pas ouvrir la porte et venir à lui un de ses amis qui, après être resté quelques secondes à le regarder, lui dit en lui frappant sur l'épaule :

— A quoi songes-tu donc, Gustave?

Le jeune homme qui venait d'entrer pouvait avoir vingt-cinq ans; sa figure n'avait rien de remarquable comme contours; mais des yeux vifs; de longs cheveux noirs, un front élevé, indiquaient une imagination ardente, une nature impressionnable.

— Ah! bonjour, fit Gustave en sortant de sa rêverie.

— Une chose bizarre et dont tu ne te doutes probablement pas, reprit aussitôt le plus âgé de nos jeunes gens, c'est que la chambre où tu es maintenant est précisément celle où je vins m'installer il y a six ans lorsque j'arrivai à Paris.

— C'est assez singulier en effet!

— Oh! ma chère petite chambre, si tu savais que de souvenirs elle me rappelle! Comme toi j'avais encore toutes les illusions de la première jeunesse : je voyais la vie avec les yeux de l'imagination, je formais les projets les plus fantastiques! — Je passais de grandes heures à rêver comme je t'ai surpris à rêver tout à l'heure! Oh! j'étais bien fou! et cependant j'échangerais bien volontiers mes connaissances acquises et la position que je me suis faite contre cette douce ignorance du monde dans laquelle je vivais alors! Ecoute; il faut que je te raconte ma première aventure : elle a justement pour théâtre la chambre où nous nous trouvons.

— J'écoute.

— Il y a six ans, comme je te l'ai dit, je vins m'installer ici en arrivant de Bordeaux. On dort peu la première nuit que l'on passe à Paris : les mille impressions de la journée, les projets, les espérances, tout cela vous entretient dans une agitation continuelle. Cependant vers le matin je commençais à m'assoupir, lorsque je crus entendre les sons harmonieux d'une harpe. Déjà les rayons du soleil pénétraient timidement à travers le feuillage, et projetaient dans ma chambre un jour doux et mystérieux comme celui d'une église gothique. J'étais dans cette espèce d'assoupissement où l'on ne dort ni l'on ne veille, où le réel se confond avec le songe et vient se mêler aux bizarreries de l'imagination. Je ne saurais exprimer l'émotion douce et pénétrante que me faisaient éprouver ces sons vagues comme les voix qui s'élèvent de la mer, mélodieux comme un chant du ciel. La beauté idéale que j'avais rêvée m'apparaissait le cou gracieusement penché sur une harpe d'or; ses mains blanches et transparentes se promenaient en cadence sur les cordes harmonieuses, et la brise du matin agitait mollement ses beaux cheveux tombant en tresses vagabondes.

Lorsqu'enfin je sortis du charme où j'étais plongé, je n'hésitai pas à croire que tout cela n'était qu'un songe, et cependant cette image ne me quittait pas, et toute la journée j'entendis soupirer à mon oreille les sons mystérieux qui m'avaient si vivement ému.

Le lendemain, bien avant le jour, j'étais éveillé, et je me demandais si j'entendrais encore cette douce musique dont le seul souvenir faisait battre mon cœur. Je ne fus pas trompé dans mon espoir : la harpe préluda comme la veille par une harmonie vague et indécise; peu à peu elle rendit des accords d'un temps plus marqué : c'était un air doux et mélancolique comme un cri d'amour, comme un chant d'adieu. J'étais transporté! Le bruit que je fis l'avait sans doute effrayée : je n'entendis plus rien.

Cette fois c'était bien une réalité, j'aurais redit l'air tout entier. Oh! mon sang, ma vie, je l'eusse donnée pour un de ses regards, pour une boucle de ses cheveux! Et cependant je ne l'avais jamais vue, je ne savais même pas son nom! Je hasardai bien quelques questions; mais je ne pus obtenir que des renseignemens assez vagues. Ce pourrait bien être, me dit-on, la fille du général L...., fort jolie personne que l'on dit bonne musicienne.

Fille d'un général! belle! oh! l'amour ne trompe pas. Toute la nuit je fus bercé des plus doux songes : j'étais à ses pieds, elle m'abandonnait sa jolie main que je couvrais de baisers!...

Bien avant le lever du soleil j'étais levé et j'attendais avec impatience le prélude qui m'annonçait le lever de l'ange de mes pensées. Elle vint

comme la veille m'enivrer de l'harmonie de ses accords; son jeu, toujours tendre et mélancolique, mais plus brillant cette fois, me porta jusqu'à l'âme. J'avais couché les croisées ouvertes, pour ne pas l'effrayer, comme la veille; je m'avançai doucement... J'entendais bien d'où les sons partaient, mais je ne pouvais rien voir; je montai sur l'appui de la fenêtre, au risque de me briser le crâne en tombant: je n'aperçus que le haut de l'instrument. Que faire? lui écrire? je ne savais pas son nom. Aller la trouver? jamais je n'eusse osé; et puis à quoi ne l'exposerais-je pas? L'expédient le plus romanesque me passa par la tête: je me rappelai l'opéra de *Richard Cœur-de-Lion*, et la scène où Blondel, monté sur un arbre, parvint à se faire reconnaître de son roi en lui chantant une romance. Ce fut pour moi un trait de lumière; je m'emparai de ma guitare, et, comme le troubadour, je me mis à chanter sur un air provençal :

Ange exilé sur cette terre,
Seras-tu toujours un mystère
Et pour mes yeux et pour mon cœur?
Voudras-tu, quand ma voix t'appelle,
Replier pour un jour ton aile,
Et prendre la forme mortelle
Ou d'une femme ou d'une fleur?

Dans les autres couplets, que je ne me rappelle qu'imparfaitement, je la suppliais, toujours dans mon langage allégorique, de ne pas se cacher plus long-temps à mes regards, ou du moins de me faire savoir si elle m'avait compris.

Respirant à peine, les yeux attachés sur ses fenêtres, je désespérais de la voir céder à ma prière, lorsqu'on sonne chez moi. — Une lettre! une lettre d'elle! — Non, cela n'est pas possible; comment aurait-elle su mon nom?

Mon cœur bondissait dans ma poitrine; je tenais dans mes mains cette lettre exhalant un parfum délicieux; mes regards étaient fixés sur l'écriture fine et déliée de l'adresse, et je n'osais briser le cachet. Je m'y décidai enfin, et je lus :

« Mon cher Gustave,

» Une affaire de cœur m'empêche d'aller aujourd'hui au concert du Conservatoire, où je suis abonné. Connaissant ta passion pour la musique, je t'envoie mon coupon; j'espère que tu ne laisseras pas échapper cette occasion de faire connaissance avec le premier orchestre de l'Europe.

» Tout à toi, AUGUSTE. »

Décidément, m'écriai-je, cette jeune fille me fera perdre la tête; je ne vois qu'elle partout; je n'avais pas même reconnu l'écriture d'Auguste, mon ami de collége, dont j'ai plus de vingt lettres.

— Allons au concert, ce sera une distraction; peut-être mettra-t-il un peu de calme dans mes esprits.

Arrivé rue Bergère, je présentai mon billet, et l'on m'indiqua au bout du couloir des premières loges la place que je devais occuper. Au premier moment je me figurai être l'objet d'une mystification; il serait difficile de donner un nom à l'endroit où je me trouvais: il ressemblait assez, quoique le rapport soit un peu éloigné, aux coulisses d'un théâtre. Des murs sales et dégarnis, une grande toile tendue sur des châssis, une petite lucarne éclairant tout cela d'un jour douteux; du reste, aucune ouverture sur la salle, aucun moyen de voir l'orchestre ou le public.

Un de mes voisins, voyant mon étonnement, me dit en souriant :

— C'est la première fois sans doute que monsieur vient dans la *loge des aveugles*?

— Des aveugles! m'écriai-je en jetant les yeux sur ceux qui m'entouraient et qui ne me paraissaient pas le moins du monde affligés de cécité.

— C'est ainsi que l'on nomme ces loges, non qu'elles soient spécialement fréquentées par des aveugles, mais parce qu'elles leur conviendraient parfaitement; la vue, en effet, est à peu près inutile ici; on entend, mais on ne voit pas.

Les concerts du Conservatoire, ajouta mon interlocuteur, sont tellement courus, la salle est si petite, qu'il faut s'y prendre long-temps à l'avance pour se procurer des places : c'est ce qui a engagé la société à utiliser ces petits coins, et ce n'est pas une mauvaise idée ; car moyennant quatorze francs le dilettante peu aisé peut assister aux concerts pendant toute la saison. D'ailleurs ces places ne sont pas si mauvaises que vous semblez le penser; car, n'étant séparées de l'orchestre que par une simple toile on entend aussi bien que si l'on était aux premières loges.

A peine mon voisin avait-il achevé son explication, l'on commença, et je reconnus aussitôt l'exactitude de ce qu'il avait avancé. On exécuta la symphonie pastorale de Beethoven ; l'orchestre semblait n'avoir qu'une voix. Ces sons, m'arrivant aux oreilles sans que je pusse voir d'où ils partaient, me plongeaient dans une rêverie qui me fit oublier jusqu'au lieu même où je me trouvais. J'étais dans la campagne, j'entendais chanter les oiseaux et le vent agiter les feuilles; l'image de mon inconnue venait encore se mêler à tout cela en se jouant de ma pensée. L'orchestre avait cessé depuis long-temps que je rêvais encore. — Mais on recommence. Les sons d'une harpe!... C'est elle, c'est son prélude, c'est l'air qu'elle jouait encore ce matin. J'allais donc enfin la voir!... Je sors précipitamment de ma place, je renverse tout ce qui s'oppose à mon passage, malgré les efforts de l'ouvreuse pour me retenir, je pénètre dans la salle... Quelle ne fut pas ma surprise! Ma belle inconnue, celle qui depuis huit jours me faisait tourner la tête, — c'était... — Je m'en suis assuré depuis; c'était Labarre, notre célèbre harpiste, l'auteur de *Jeune Fille aux yeux noirs.*

(*Le Tam-Tam.*)

Mélanges, faits curieux.

AJACCIO. — M. Perald, maire de notre ville, a reçu de la chancellerie de France, à Rome, une copie authentique du testament du cardinal Fesch. Ce magistrat a bien voulu nous la communiquer. Elle contient diverses dispositions que la dernière lettre de notre ambassadeur près le Saint-Siége ne nous avait pas fait connaître. Nous nous empressons de les publier.

Ce n'est pas cent mille francs, comme nous l'avions annoncé, mais deux cent mille qui seront prélevés sur la vente du premier cinquième de la grande galerie de tableaux, pour la construction d'une église où seront déposées ses dépouilles mortelles et celles de Madame-Mère. Le cardinal désire, en outre, que cette église contienne les dépouilles de tous les membres de la famille Bonaparte.

Il veut que cette somme soit prélevée la première, et qu'on travaille le plus tôt possible à la construction de cet édifice.

Il lègue au roi Joseph 200,000 fr. pour en faire tel usage qu'il lui indique dans une lettre close.

Il lègue 150,000 fr. à ses exécuteurs testamentaires, pour être affectés à des œuvres pies, selon les intentions qu'il leur a manisfestées de vive voix, et qu'il ne veut pas consigner dans son testament, ainsi que la destination des 200,000 fr. ci-dessus.

Il lègue 100,000 fr. destinés à revendiquer la maison paternelle et autres biens que possédait la famille Bonaparte sur le territoire d'Ajaccio. Les revenus de ces biens doivent être affectés à l'entretien de cette maison.

Il ordonne que l'on ne fasse aucune transaction avec le propriétaire actuel, tant que la maison paternelle ne sera pas l'entière propriété de la famille Bonaparte.

Les 1,000 tableaux pour l'établissement d'Ajaccio doivent être choisis par M. Ingres, directeur de l'Académie française à Rome.

LE SIÉGE DE TOULON. — Une feuille toulonnaise publie ce qui suit : « Très peu de personnes savent qu'à l'époque du siége de Toulon, Bonaparte avait presque toute sa famille dans le département du Var. Sa mère, ses frères et sœurs étaient venus dans la commune du Beausset, à deux lieues de Toulon, pour être plus à portée de connaître les événemens auxquels était attaché le sort de Bonaparte. Comme les fréquentes sorties des assiégés compromettaient la sûreté des personnes dans les villages voisins, le jeune officier d'artillerie conseilla à sa famile de s'éloigner. Elle se rendit pédestrement dans le village de Méounes, sur la route de Brignoles à Toulon, et vint se loger dans une auberge de peu d'apparence, où l'hôte qui la reçut, le sieur Gaillard qui vit encore, montre aux curieux l'appartement habité par madame Bonaparte et ses filles Eliza, Pauline et Caroline, celui qu'occupaient Lucien, Joseph, Louis, Jérôme et leur oncle le cardinal Fesch. La plus grande économie régnait dans ce ménage. Seulement toutes les fois que, par des chemins détournés, l'officier d'artillerie venait embrasser sa famille, la rassurer sur les dangers auxquels l'exposait le feu des batteries de la place, et lui remettre le fruit de ses économies, c'était un jour de fête pour elle. Le tendre attachement que l'empereur n'a cessé, jusqu'à ses derniers jours, d'avoir pour ses parens, prouve qu'à l'amour de la gloire il réunissait toutes les belles qualités qui distinguent le grand homme. »

— Le capitaine Saunier a rapporté de Batavia, sur son navire *l'École*, une curiosité d'histoire naturelle d'une espèce peu commune, et assez rare même dans le pays, pour que les indigènes vinssent en foule le visiter à bord. C'est un tigre dont la robe est entièrement noire des pieds à la tête, à la seule exception des moustaches qui sont blanches. Ce curieux animal, pris dans un junggle, probablement très peu de temps après sa naissance, est à peine âgé de quatorze à seize mois ; il a environ

deux pieds et demi de hauteur, sur quatre et demi à cinq de longueur. Durant la traversée il restait presque continuellement couché dans sa cage, construite en bois de fer, et placée dans la chaloupe. Il est assez doux, et respecte fort son gardien, matelot de l'équipage, qui le fait obéir à la menace.

Pendant les quatre mois de séjour qu'il a faits à bord, il a dévoré 500 pièces de volailleet 12 petits cochons que l'on avait logés à côté de lui, et sur lesquels il étendait sans façon sa large griffe, quand l'appétit le pressait de faire un choix.

Nous croyons savoir, dit *le Journal du Havre*, que cet individu, rare dans son espèce, et dont le transport a coûté beaucoup de soins et de sacrifices, est destiné, par ses propriétaires, au Jardin-des-Plantes de Paris.

— Il y a quelque temps, la femme Giroux, porteuse de pain dans le quartier du Faubourg-du-Temple, était assise sur le pas de sa porte et tenait dans ses bras sa petite fille âgée de deux ans, lorsqu'une dame vêtue avec quelque élégance l'aborda et lui demanda si elle était la mère de cette enfant. Sur la réponse affirmative de la femme Giroux, la dame la pria de lui permettre de prendre la petite fille dans ses bras, et, s'extasiant sur sa beauté, elle se mit à l'embrasser avec une effusion vive et passionnée. Cette dame, qui prit le titre de vicomtesse de la Chennaye, revint plusieurs fois chez la femme Giroux, jamais les mains vides.

Enfin, l'inconnue vint supplier un jour la femme Giroux de lui laisser sa fille, lui promettant qu'elle l'adopterait, et, se soumettant même à toutes les exigences maternelles, il fut stipulé que la femme Giroux conserverait toujours tous ses droits de mère. L'acte fut signé vicomtesse de la Chennaye, et revêtu d'un cachet armorié.

La femme Giroux devait le surlendemain aller passer la journée auprès de sa fille et de sa seconde mère. Quel fut son effroi lorsque, arrivée à l'adresse indiquée, le concierge lui répondit qu'il ne connaissait pas de vicomtesse de La Chennaye.

La malheureuse, maudissant sa confiance, jette des cris de douleur; elle court de tous côtés s'informer à toutes les portes, mais partout ses informations restent sans résultat. Elle a pris enfin le parti d'aller implorer la protection du procureur du roi. Ce magistrat a ordonné de suite une enquête sur cette affaire; jusqu'à ce jour, les recherches de la police ont été infructueuses.

— Voici la manière dont se fait le commerce des cachemires. Ces beaux produits enveloppés dans des peaux cousues, sont apportés du fond de la vallée à travers les déserts jusqu'à la foire de Makarief, aux confins de l'Asie. Il faut quelquefois trois jours pour vendre un châle. Les transactions se font tout bas, celui qui achète et celui qui vend se tenant par la main. L'homme qui achète le premier tissu fait semblant de n'en pas vouloir, l'homme qui vend ne vend jamais que comme contraint et forcé, en pleurant, et quelquefois même, pour achever l'affaire, on est forcé de lui donner quelques coups de bâton. Quand enfin l'affaire est tout-à-fait conclue, quand le châle est livré, quand il est payé, acheteur et vendeur prennent le café, puis ils se jettent à genoux et récitent la prière suivante : « Oh ! grand » Dieu, toi qui es le dieu des vendeurs et des mar» chands de châles, fais en sorte que toutes les » femmes de l'Europe soient toujours ce que tu » les as faites dans ta bonté, vaines, coquettes, » frivoles, infidèles, afin que nous ayons toujours » des châles à leur vendre ! » Voici bien longtemps que les marchands de Makarief adressent cette prière à l'Eternel, et depuis ce temps-là la prière a toujours été reçue favorablement de l'Eternel.

— Valenciennes possède aujourd'hui son Hampden femelle; on sait que John Hampden, fameux républicain anglais, laissa vendre ses propriétés plutôt que de payer la taxe de mer sous Charles Ier; en ce moment, une vieille demoiselle de notre ville, qui n'a aucun des motifs du célèbre breton, se laisse exproprier pour avoir le plaisir de ne pas payer ses contributions. Elle est riche, sans charge, possède maisons à la ville et à la campagne, et, depuis plusieurs années, elle a la singulière monomanie de ne pas vouloir louer ses propriétés, parce que ses locataires paieraient des contributions, et qu'elle a juré de n'en pas payer. Une de ses maisons, située à Raismes, abandonnée depuis long-temps, a été dévastée par des malfaiteurs, qui en ont tiré tout ce qu'ils ont pu en fer, en pierre et en bois. Comme elle servait de refuge aux bandits, la gendarmerie, assistée de M. le maire, a dû elle-même en clouer les contrevens pour en interdire l'entrée. Les maisons de la ville sont dans un état non moins déplorable d'abandon. Enfin, après beaucoup de longanimité, l'administration financière fait procéder à une expropriation qui va sans doute changer cette situation bizarre et peut-être unique en France.

Revue des Tribunaux.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE.

Demande en pension alimentaire. — Ingratitude des enfans. — Suicide du père. — Détresse de la mère.

Une de ces affaires trop communes, et qui passent ordinairement inaperçues, a vivement excité l'attention des personnes qui assistaient à l'audience.

Voici les faits tels qu'ils ont été exposés par Me Blot-Lequesne, avocat de la demanderesse :

Les époux Derecq avaient acquis une fortune indépendante, dans le commerce d'abord, puis dans l'administration des droits réunis. Trois enfans composaient toute leur famille. On leur donna une éducation brillante ; quand vint le moment de les établir, on leur partagea la meilleure partie de la fortune paternelle. Le fils aîné, le sieur Derecq fit plus tard de fausses spéculations sur les terrains : on le cautionna pour des sommes considérables. L'une des filles, la dame Lesse, éprouva les vicissitudes du commerce ; on vint également à son aide. Enfin, la dernière fille, la dame Lefranc, avait épousé un architecte de la couronne; elle était riche, elle était opulente : elle n'en fut pas moins avide; et sous prétexte de rétablir l'équilibre entre elle et ses aînés, pour lesquels on avait fait de nombreux sacrifices, elle obtint que son père lui abandonnât la propriété des trois derniers immeubles qu'il possédait à Vaugirard. C'est ainsi que ce vieillard, dans son aveugle tendresse, consomma sa ruine au profit de ses enfans! Voici quelle fut sa récompense.

Le lendemain même de la donation, un huissier se présente et signifie aux parens désabusés qu'il faut sortir de ces lieux qu'ils habitent depuis quarante-quatre ans et dont ils viennent de se dépouiller, la veille, en faveur de leurs enfans. Ils demandent merci, mais on est sourd à leur prière; il font un appel à la justice, mais la justice est impuissante : les actes étaient réguliers. Il fallut donc obéir; et le terme expiré, on vit, au milieu des larmes et de l'indignation publique, ces deux vieillards, infirmes et malades, traînés hors de leur demeure par l'ordre d'une fille impitoyable !

Ils se retirèrent à Thommery, petit village voisin de Fontainebleau. Il ne leur restait pour subsister qu'une modique pension sur la ville de Paris et une riche argenterie, dernier débris de leur opulence bourgeoise. Il se défirent de tout ce luxe et vécurent ainsi pendant cinq années. Cependant leurs ressources s'épuisaient, M. Derecq avait même contracté quelques légers emprunts, pour lesquels il avait engagé sa signature. Les billets allaient échoir; la pensée de ne pouvoir faire honneur à son nom révolta ses cheveux blancs; il prit une résolution extrême.

Il arrive à Paris, de là il se rend à Neuilly ; madame Lefranc montait en voiture pour sa promenade du matin; on crie au vieillard de s'éloigner et on lance les chevaux au galop. Rien ne le rebute, il attend dans une antichambre, au milieu de nombreux domestiques; sa fille rentre, il s'approche, il lui parle, et pour toute réponse on le jette dehors. Navré de douleur, il revient à Paris, il s'enferme dans sa chambre, il écrit un dernier mot à celle qu'il nomme encore sa fille : « Si demain à midi, lui dit-il, vous n'êtes pas venue à mon secours, craignez tout de mon désespoir. » On se rit de son désespoir comme on s'était ri de ses larmes; l'heure fatale sonne enfin, aucune espérance ne luit, et ce vieillard de soixante-quatorze ans, fou de douleur et de désespoir, arme un pistolet et se brûle la cervelle.

Cette mort est un coup de foudre pour la dame Lefranc, elle apprend qu'avant de mourir son père a remis une plainte à M. le procureur du roi; elle a peur, elle court à Thommery; elle demande audience. Cette pauvre mère, hélas ! elle avait tant besoin de consolation ! elle croit à un retour de tendresse, elle tend les bras à cette fille qu'elle n'a pas vue depuis cinq ans. Eh bien ! ce n'était encore là qu'une exécrable comédie : la dame Lefranc fait accepter à sa mère une pension de 400 fr. qu'elle ne paiera pas, s'empare des papiers de son père et disparaît. Comment cette malheureuse mère a-t-elle traversé les rigueurs de l'hiver ? C'est aux paysans de Thommery à le dire, eux qui l'ont nourrie.

Madame Derecq revint à Paris au mois d'avril, elle n'avait pour tout vêtement qu'une misérable robe; elle se traîne un jour à Neuilly, demande à sa fille quelque débris de sa garderobe inutile à son luxe, elle ne l'obtient pas. « Au moins, lui dit sa mère, songe que ton père a souscrit un billet qui va échoir, et je n'ai pas une obole !... » Je ne vous dirai pas la réponse de la fille.

Enfin, voici un dernier trait : il n'est pas

le moins odieux de cet odieux tableau : dans le courant du mois dernier, pendant les chaleurs les plus ardentes, madame Derecq se traîne encore à Neuilly pour solliciter une faible aumône ; on lui répond par des mots si cruels pour le cœur d'une mère qu'elle doit désormais s'interdire la vue de sa fille.

Me Blot-Lequesne conclut en demandant pour la dame Derecq une pension alimentaire de 2,400 fr. contre ses deux enfans. Cette somme est du reste en rapport avec les besoins de la mère et la fortune des défendeurs.

Conformément aux conclusions de M. l'avocat du roi Anspach, le tribunal a condamné les sieur et dame Lefranc à payer à leur mère 1,500 fr., de mois en mois et d'avance, et l'autre enfant à payer 200 fr. Les dépens seront supportés, savoir : les deux tiers par les sieur et dame Lefranc, et l'autre tiers par leur frère.

Revue Dramatique.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

Première représentation de *Carte blanche*, comédie en un acte et en prose de MM. Halévy et Duport.

Le sujet de cette bluette échappe à l'analyse. Il s'agit d'un monsieur qui a la manie d'obliger comme *l'Officieux* de feu Pigault Lebrun. Il se fait donner carte blanche par ses amis et les sert ensuite à sa manière.

Il fait obtenir à sa cousine une bourse pour son fils en laissant croire au ministre qu'il a plus d'une raison pour s'intéresser au sort de l'enfant. Il décide ladite cousine à donner sa nièce à un jeune homme qui l'aime, sous prétexte que le mariage est devenu indispensable. — Grande fureur soulevée contre l'officieux quand on vient à reconnaître les motifs dont il s'est appuyé. Puis, pour terminer, le monsieur qui se met en quatre pour les autres quand il néglige ses propres affaires, obtient une place pour lui-même, en croyant la solliciter pour un autre.

Quelques détails heureux ont demandé grâce pour la stérilité de cette donnée. Les auteurs toutefois ont été sobres d'esprit et de gaîté ; peut-être chacun d'eux avait donné carte blanche à l'autre pour ce genre de dépense.

STEPHEN DE LA MADELAINE.

THÉATRE DES FOLIES DRAMATIQUES.

Daniel et *Marie*. — *La Bourbonnaise*. — *Le Beau Martial.*

Daniel et *Marie*, tel est le titre du vaudeville sentimental qui a servi de début à Armand Villot. Deux jeunes aveugles apprennent à s'aimer en touchant du piano ; puis l'un d'eux recouvre la vue pour épouser l'autre. L'auteur est M. Payn.

La Bourbonnaise, de MM. Dumersan et Carmouche, est une jolie fille d'auberge qui a l'affabilité et l'entrain de madame Grégoire. Autour de la joyeuse et insouciante Marguerite vient papillonner un pêle-mêle d'amoureux ; mais, chaste comme Suzanne, elle les joue tous pour leur préférer un beau capitaine de dragons. Sa mauvaise étoile le porte à lancer une épigramme contre madame de Pompadour, et aussitôt les portes de la Bastille se referment sur lui.

Que de progrès et de séductions viennent alors assaillir la malheureuse servante du *Lapin couronné*. Elle reste ferme et sa vertu est récompensée, car elle apprend à la fois et la mort de madame de Pompadour et la délivrance du jeune officier. Puis enfin un mariage bien en règle vient légitimer les amours de Marguerite.

Les trois actes de cette pièce, remplis d'esprit et de gaîté n'auraient point été déplacés sur un plus grand cadre. Mademoiselle Kihn a été délicieuse et charmante dans le principal rôle.

Le Beau Martial, de MM. Arvers et Fortuné fait palpiter le cœur de tous les vrais Français.

C.-R. DESP.

Le théâtre St-Marcel est décidément en voie de prospérité, grâce aux soins et à l'activité de son nouveau directeur, M. Antony-Béraud. *Chimpanzé*, tel est le titre d'un drame fantastique qui a obtenu le plus brillant succès. Décors, mise en scène, rien n'a été négligé ; le rôle de Chimpanzé est rempli par Klisnigh, mime anglais, qui a fait preuve d'une souplesse et d'une agilité surprenantes. Les noms de MM. Antony Béraud et Monnier ont été prononcés au milieu des applaudissemens. Nous saisissons avec empressement l'occasion de parler d'un jeune acteur qui tous les jours fait de nouveaux progrès; M. Kopp est un comique plein d'intelligence et d'avenir, que plusieurs de nos grands théâtres seraient heureux de posséder. S. L.

Revue des Modes.

Les corsages à revers ont, selon moi, un bien grand avantage, en ce qu'ils élargissent la poitrine et augmentent l'aisance sans nuire en rien à la grâce. Aussi cette sorte de corsages est aujourd'hui généralement adoptée par nos élégantes. Cependant il y a quelques précautions à prendre, car cette coupe offre de très grandes difficultés que beaucoup de nos couturières ne sont pas souvent capables de résoudre. Si donc vous voulez un corsage à revers bien *réussi*, c'est à Augustine, rue Louis-le-Grand, 27, qu'il faut vous adresser, d'autant plus que cette coupe est en quelque sorte sa propriété.

Parmi les créations de cette habile artiste, je dois vous signaler encore ses volans, plus hauts derrière que devant, innovation qui a été généralement goûtée, comme on peut s'en convaincre aux fêtes du Casino, ou bien encore à la salle Ventadour. La première représentation du *Fils de la Folle* a été pour Augustine un véritable triomphe, tant le nombre était grand des robes en mousseline claire avec un volant de moyenne hauteur garni d'une valenciennes et plus haute derrière, mais cependant sans exagération : cela est d'un fort joli effet.

Faut-il vous parler des délicieuses broderies de madame Pollet, qui jouissent depuis long-temps d'une grande faveur? Madame Pollet crée chaque jour quelque chose de nouveau, et ses créations sont adoptées aussitôt par toutes nos élégantes. C'est qu'il sera vraiment difficile de rien voir de plus délicatement exécuté que ces châles en mousseline de l'Inde, où une main intelligente a semé avec tant de goût des fleurs si fraîches et si naturelles ; ces bonnets, ces cols, ces manchettes, ces robes ! il doit y avoir de l'admiration pour tout ce que fait madame Pollet.

L'une de ses plus récentes créations, et celle qui est la mieux appréciée aujourd'hui, c'est le fichu-pèlerine en mousseline fermant derrière et faisant le cœur par devant, arrêté dans la ceinture des deux côtés, et garni à l'entour de quatre rangs de valenciennes.

Pour en revenir un peu aux robes, sur lesquelles nous avons à peine dit un mot, j'ajouterai que les biais paraissent en ce moment vouloir remplacer les volans. Au lieu des bouillons et des garnitures on met trois biais au haut des manches, ce qui est bien moins gracieux. Les manches courtes sont presque exclusivement en faveur. Le négligé et la grande toilette les ont également adoptées. Les bouillons vont bien aux étoffes claires ; les manches sont presque toujours accompagnées de mitaines noires en filet.

Pour donner plus de légèreté et d'élégance aux jupes, surtout à celles des redingotes, on fait les volans très petits.

Les jupes sont toujours très amples. On ne voit presque pas de corsages à pointes ; ils sont ajournés à l'hiver, et ce n'est pas sans raison, car cette coupe va rarement bien aux étoffes légères qu'il est presque indispensable de froncer.

Les ceintures en ruban, un peu larges et nouées sur le côté reprennent faveur.

La forme des chapeaux d'étoffe a gagné quelque chose du côté de l'élégance, en ce que maintenant elle est assez baissée pour ne pas mettre tout le visage à découvert.

Les ornemens se font en crêpe ou en gaze lisse de la couleur du chapeau ; les fleurs se posent au bas de la passe et très en arrière. Le dessous du chapeau est généralement plus garni que le dessus, et ce n'est pas toujours pour le plus grand avantage des cheveux.

Ce qu'il y a de plus léger et de plus frais après la paille de riz, ce sont les crêpes blancs, roses ou bleus, d'Alexandrine, rue Richelieu, 104 ; les chapeaux de dentelle, les capotes de tulle noir sont aussi fort bien portés, quoiqu'ils commencent à devenir un peu communs.

Les plumes d'autruche ont quelque faveur.

Avant de terminer ce bulletin, je veux vous parler d'une nouveauté qui amènera peut-être une révolution dans l'empire de la Mode. M. Bienvenu, rue Taitbout, 5, vient d'inventer un corps mécanique pour l'essai des robes de toutes tailles. Au moyen de cet appareil, qui se grossit et se diminue à volonté, il suffira aux dames d'envoyer leur corsage chez leurs couturières pour que leurs robes soient essayées comme si elles étaient présentes elles-mêmes.

Quelques journaux parlent avec une emphase vraiment ridicule des crinolines, des agnolines, des sous juges Oudinot, qui obtiennent, disent-ils, *un succès colossal*. Toute cette exagération d'éloges nous paraît aujourd'hui assez mal justifiée : aussi attendrons-nous quelque temps encore avant de nous prononcer sur le plus ou moins d'utilité de *cette excellente création*, style d'annonces.

Avis aux Abonnés.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 juillet, sont priés de vouloir bien le renouveler, s'il ne veulent éprouver du retard dans l'envoi du journal.

Revue de six Jours.

25. — En fouillant dans la rue Molay, pour établir une conduite de gaz, les ouvriers ont découvert samedi matin une grande quantité d'ossemens et un cercueil en plomb parfaitement conservé. Ces débris paraissent provenir du cimetière des Templiers, qui s'étendait jusque dans cette partie du Marais, sur laquelle a été ouverte la rue qui porte le nom d'un des grands-maîtres de cet ordre célèbre.

— On lit dans l'*Armoricain* :

« Un évêque syrien vient d'arriver à Brest ; il parcourt la France de diocèse en diocèse et doit visiter ainsi l'Europe. Il ne sera de retour qu'au bout d'un an dans son pays qui, en ce moment, attire si vivement l'attention publique. »

— On écrit d'Alexandrie : « M. de Salles, orientaliste français, quitte l'Egypte demain et s'embarquera pour Athènes. En deux années il a traversé la Syrie, le désert de Sinaï, l'Egypte et une partie de la Nubie. Il retourne en Europe avec une précieuse collection de manuscrits arabes. »

— On a commencé vendredi de poser le pié-

douche, les supports et les grandes vasques de la fontaine de la place de l'ancien Opéra, rue de Richelieu. Toutes ces pièces sont en fonte.

— La dignité de grand-amiral remonte à l'an 1270, Forent de Varennes fut le premier grand-amiral et M. le duc d'Angoulême le 60e et dernier.

En 1777 la France avait	66 vais.	à flot et 41 frég.	
1787		70	66
1791		82	73
1801		55	43
1814 (En mars)		103	52
1814 (En juin)		73	41

En 1839 nous avons 40 vaisseaux et 50 frégates tant en mer que dans les chantiers.

Brest. — Une tempête, comme la Bretagne n'en a jamais vu dans cette saison depuis un temps immémorial, a exercé depuis deux jours d'affreux ravages sur nos côtes et dans nos campagnes. Celles-ci sont jonchées de branches d'arbres, d'arbres brisés, etc. Plusieurs bâtimens ont, dit-on, fait naufrage, entre autres la *Nouvelle-Confiance-en-Dieu*, capitaine Porge, dans la baie de Bertheaume. Dans le port même, une gabarre de bois a coulé.

Le mauvais temps n'a pas entièrement cessé; il vente encore beaucoup, et l'on ne se ressent pas le moins du monde du soleil de juillet.

— M. Biard, qui fait partie comme peintre de l'expédition scientifique envoyée par le gouvernement au Spitzberg, en se rendant par terre de Christiana à Hammerfelt, sur les bords de la mer Glaciale, a éprouvé un affreux accident. La chaise de poste dans laquelle il se trouvait ainsi que sa jeune épouse, a, par l'inexpérience du postillon, versé dans un affreux précipice, où il eût trouvé une mort infaillible si la voiture n'eût été retenue au milieu de sa chute par des sapins entrelacés. Après être resté pendant quelques instans au-dessus de l'abîme, il a été tiré de cette horrible position par quelques paysans, et a pu continuer sa route sans avoir reçu de blessure, non plus que madame Biard, qui, dans cette circonstance, a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid au-dessus de son sexe.

— Les statues en pied et en marbre de Cuvier, Jussieu et de Buffon, viennent d'être placées dans la grande galerie minéralogique au Jardin des Plantes. On pose, en ce moment même sur un terre-plein, devant cet édifice, deux statues représentant les sciences naturelles et exactes.

— M. Valgalier, qui a tenu à Toulouse l'emploi de ténor, s'est décidé, après une entrevue récente avec un prédicateur de Paris, qui est son oncle, à embrasser l'état ecclésiastique. Le *Journal de Toulouse* dit que cet artiste doit entrer prochainement au séminaire de Saint-Sulpice.

---

26. — Nous recueillons de nouveaux détails sur la découverte faite rue Molay. L'emplacement sur lequel cette rue a été percée, en 1772, était occupé par l'hospice des Enfans-Rouges. Cette pieuse fondation, due à Marguerite de Valois, sœur de François Ier, recueillait les enfans nés à l'Hôtel-Dieu de Paris, auxquels on faisait porter un costume rouge, d'où ils tirèrent leur nom. L'église et tout l'hospice furent construits sur les terrains appartenant aux anciens templiers, et qui ont été confisqués par Philippe-le-Bel, après le supplice du grand-maître et la destruction de l'ordre. Ce sont, selon toute apparence, les restes d'un dignitaire de cette communauté religieuse et militaire qu'on a trouvés dans le cercueil qui vient d'être exhumé. Ce cercueil, en plomb, portait sur le couvercle une croix en relief du même métal; il était parfaitement conservé, mais seulement un peu affaissé dans l'intérieur; il y avait, comme dans tous les cercueils anciens, une niche réservée pour placer la tête.

— Il est définitivement décidé que la cour des pairs ne s'occupera pas avant le mois de novembre prochain de la seconde catégorie des accusés qui doivent comparaître devant elle. La commission des mises en liberté doit se réunir prochainement, et ordonner l'élargissement de tous ceux à l'égard desquels il n'existe pas de charges suffisantes.

Le nombre des détenus s'élève encore à plus de deux cents.

— On écrit de Riom : « Un tentative d'évasion a eu lieu, le 9 du courant, à la maison centrale de Riom. Il paraît qu'un grand nombre de détenus, 259, dit-on, étaient entrés dans le complot. Une grille, dont les barreaux avaient été sciés la veille, devait leur livrer passage jusqu'aux portes extérieures, qui eussent été aisément forcées par un si grand nombre d'hommes résolus. Un réclusionnaire, libéré le jour même, choisi pour l'exécution, a donné avis de ce qui se passait, et l'autorité s'est trouvée en mesure de déjouer cette trame dangereuse; plusieurs détenus ont été trouvés porteurs de poignards. »

— Le pont suspendu de la Caille a été solennellement livré au public le 11 juillet. Ce pont, qui a reçu le nom du roi Charles-Albert, est hardiment jeté sur une profonde vallée creusée par le torrent des Usses. Il abrège notamment la route de Chambéry à Genève par Annecy.

Ce pont remarquable, qui embellit et enrichit un des plus beaux sites de la Savoie, a 188 mètres de longueur. Le fameux pont de Fribourg en a 263; mais celui de la Caille, placé à la hauteur de 178 mètres, est près de quatre fois plus élevé.

— Le navire *Despatch*, du port de 362 tonneaux, vient de brûler en mer à cinq journées de Sidney. Ce navire avait été acheté pour 5,000 liv. st. par un déporté, qui se trouvait lui-même à bord, et qui a su faire une si belle fortune à Sidney, qu'il a donné un *warrant* de 40,000 liv. sterl. au gouvernement pour revoir l'Angleterre et retourner après dans la colonie.

Ce navire, construit en 1812 à Portsmouth, appartenait autrefois à l'état. Le capitaine et cinq hommes de l'équipage se sont sauvés dans une embarcation. Quant au déporté et au reste des hommes du bord, on n'a pas encore eu de leurs nouvelles, et sans doute tous auront péri.

---

27. — Nous lisons dans le *Journal des Débats* la lettre suivante, écrite de Péra le 8 juillet :

« On rapporte qu'il s'est élevé des troubles sérieux à Constantinople. Les vieux Turcs, les janissaires échappés au massacre, les ennemis de la réforme européenne, ont cru que la mort de Mahmoud était le signal du retour aux anciennes idées; mais la force était aux mains de leurs ennemis, devenus les conseillers du jeune sultan. Il y a eu de nombreuses exécutions à Constantinople, à Smyrne et dans plusieurs autres villes de l'empire.

» On annonce que le gouvernement, sans doute effrayé des mouvemens de Constantinople et des autres villes de l'empire, rappelle son armée à l'intérieur. Les Russes n'ont pas encore paru sur le Bosphore. »

— On a évalué à un demi-million de francs les dégâts causés à la cathédrale de Bruges.

Les ouvriers plombiers, qui avaient été arrêtés ont été mis en liberté.

— Il a été déposé hier à la chambre, par M. Teulon, député du Gard, une pétition de M. Planet, dans laquelle il demande que les différentes lignes d'omnibus qui desservent la capitale soient mises en adjudication. M. Planet a pris l'engagement de porter à 100,000 fr. par an le prix de la ligne des boulevarts. Ce serait là une nouvelle branche de revenus considérables pour la ville de Paris, et un moyen infaillible de prévenir les abus que nous a révélés le procès [illegible].

— Les actionnaires du journal la [illegible], réunis le [illegible] en assemblée générale extraordinaire, ont prononcé, à l'unanimité de [illegible] voix représentées par 37 personnes, la dissolution de la société; mais il a été formellement stipulé que la publication du journal continuerait, comme par le passé, sous son même titre et sans qu'aucune augmentation de prix pût être demandée sur les abonnemens actuels. Les droits et les intérêts des abonnés de la *Presse* ont donc été respectés religieusement et ne pourront, d'après la rédaction du cahier des charges, recevoir la plus légère atteinte de la mise en licitation de la propriété du journal.

— Les Banians résidant à Muscat, ont une manière particulière de se déclarer en faillite : un individu qui a décidé de faire banqueroute, s'asseoit en plein jour dans sa boutique, avec une chandelle allumée devant lui. Ses créanciers n'ont pas plus tôt remarqué ce fait, qu'ils se précipitent chez lui, l'accablent des plus grossières injures, et finissent par le battre. Une fois le premier mouvement de colère passé, les créanciers cessent de le molester jusqu'à ce qu'il ait recommencé ses affaires; mais une fois qu'il est rétabli, les importunités se renouvellent et durent jusqu'à ce qu'il ait fait honneur à ses premières obligations.

— Le nouveau quartier St-Bernard vient d'être percé d'une rue qui porte déjà le nom de Tournefort. L'ancienne prison de la garde nationale, rue des Fossés-St-Bernard, a disparu, et son emplacement a été absorbé par l'entrepôt des vins. Enfin, l'immense quai Saint-Bernard, déjà planté, sera complètement terminé avant la fin de cette campagne.

— Pour éviter l'embarras de la foule attirée par le grand ossuaire découvert à côté de St-Germain-l'Auxerrois, les ouvriers ont passé la nuit dans la rue Chilpéric à faire des remblais et à poser au milieu des conduits en fonte.

— Par une circonstance assez singulière, tandis que le feu dévorait la cathédrale de Bruges, on plaçait dans une des salles du Louvre, à Paris, les estampes en plâtre de plusieurs monumens appartenant à cette ville, et particulièrement les magnifiques tombeaux de Charles-le-Hardi, et Marie de Bourgogne, qui se trouvent dans la cathédrale incendiée.

— On lit dans le *National de l'Ouest* :

« Dans la nuit de lundi à mardi, un ouvrier de vingt-neuf ans, qui était récemment arrivé de Rennes, s'est pendu à un pommier sur la route de Vannes. Il avait écrit derrière son passeport : Je meurs au clair de la lune. »

— La Comédie-Française tout entière va prendre un congé d'un mois pendant la restauration de la salle. Mlle Mars va à Dieppe, Firmin à Caen, Samson à la Rochelle, Monrose à Marseille.

---

28. — Le *Courrier de* [illegible] rapporte une lettre de Bengale, du 25 avril, mentionnant la découverte d'un vaste conspiration ourdie contre le gouvernement anglais, et qui s'étendrait à tous les chefs influens de l'Inde; Dost-Mohamed-Khan, le roi de Perse, et Maun-Sing-de-God-por seraient à la tête de ce complot. La découverte est due à un magistrat de la présidence de Madras, lequel en a trouvé toutes les indications manuscrites, cousues dans les ceintures de deux agens qui se faisaient passer pour pélerins.

— Nous lisons ce soir dans le *Messager* :

Si nous sommes bien informés, et nous avons tout lieu de croire qu'il en est ainsi, Mehemet-Ali aurait accepté les propositions du capitan-pacha Ahmed-Fewzi, et il aurait pris sous sa protection la flotte ottomane.

Un envoyé d'Abdul-Medjid [illegible]

— Les [illegible] sont poursuivis avec une telle activité, que certaines parties des façades qui regarderont la nouvelle

rue de Lobau et la rue de la Tixerandrie, commencées cet hiver, sont déjà montées jusqu'au plancher du premier étage.

On poursuit avec une grande vigueur l'achèvement de l'aile du midi, donnant sur le quai, afin d'y loger le préfet qui laissera aux démolisseurs l'hôtel qu'il habite actuellement.

—L'affaire de M. Gros, avocat, contre M. le comte de Montalivet, intendant de la liste civile, a été appelée hier à la 1re chambre du tribunal. On se rappelle que M. Gros prétend avoir donné à M. de Montalivet des indications qui devaient le mettre sur la trace d'un trésor caché dans le jardin des Tuileries, et qui aurait été enlevé à son insu. M. Gros demande des dommages-intérêts. La cause a été remise à huitaine.

—Une jeune femme de trente ans, demeurant rue du Roi-de-Sicile, 41, était atteinte, depuis quelque temps, d'une maladie douloureuse. Une consultation de médecins avait eu lieu récemment, et le résultat de la conférence lui avait été caché. Le silence que l'on gardait à ce sujet effrayait la malade, qui, hier matin, demanda à l'un de ses parens si elle pouvait espérer de voir adoucir ses souffrances. « Sans doute, lui répondit vivement celui-ci. — Mais guérirai-je, enfin? ajouta la pauvre femme. » Ici la réponse se fit attendre quelques secondes, et un oui mal articulé révéla à la patiente la terrible vérité. Dès ce moment sa résolution fut prise : profitant d'un instant où on l'avait laissée seule, elle monta à l'étage le plus élevé de la maison et se précipita dans la rue. On s'empressa de la relever, mais elle n'existait plus.

—Lowe, acteur américain de Louisville, en scène avec la célèbre danseuse Céleste, dans la pièce intitulée *the French Spy* (l'Espion français), s'étant enfoncé, par accident, une baïonnette dans le ventre, est mort sur le théâtre sans qu'on ait même eu le temps de l'emporter. Le sang ruisselait jusque dans l'orchestre des musiciens.

—On écrit de Lyon, 25 juillet : « Un événement déplorable a eu lieu dimanche dernier à Vernaison. Un ouvrier met le feu à une boîte, elle ne part point; il s'en approche pour savoir ce qui l'empêche de produire son effet; l'explosion s'opère au même instant, et la tête du malheureux est emportée au loin. »

---

29. — On écrit de Saint-Pétersbourg, 14 juillet :

« Le mariage du duc de Leuchtemberg avec la grande-duchesse Marie a eu lieu aujourd'hui. Le *Te Deum* a été chanté à trois heures après-midi. »

— Le duc régnant de Saxe-Cobourg partira bientôt de Cobourg pour Londres, accompagné de son fils puîné, le prince Albert, qui vient d'être déclaré majeur avant l'âge pour pouvoir épouser la reine d'Angleterre.

— Une lettre d'Orient, publiée par la *Gazette piémontaise* du 24, assure que le nombre des prisonniers turcs faits dans la bataille de Nezib ne s'élève pas à moins de 13,000. Ces prisonniers seront envoyés dans l'Hegdjaz (Arabie occidentale). La même lettre ajoute que 4,000 Turcs ont abandonné leurs drapeaux et ont demandé à prendre du service dans l'armée égyptienne.

— La gendarmerie de Vincennes a arrêté hier, dans le plus épais du bois, quatre jeunes gens dont deux, Edouard C... et Raoul B..., élèves récemment sortis de l'école militaire de Saint-Cyr, venaient de se battre à l'épée, assistés de deux militaires de la garnison, qui leur avaient servi de témoins. Tous deux étaient blessés, Raoul B.... au sein gauche, et Edouard C... à l'épaule. Ce dernier, cependant, a trouvé moyen d'échapper aux gendarmes, dans le trajet de Vincennes à la préfecture, et son adversaire seul a été écroué et mis à la disposition du parquet, tandis que les deux témoins, appartenant à l'armée, étaient envoyés à la prison militaire de l'Abbaye.

— Malgré les belles apparences de la récolte, le cours des farines reste élevé, et le pain de quatre livres sera payé à Paris seize sous, à partir du 1er août.

— Sur la liste de souscription ouverte pour venir au secours des ouvriers sans travail, figure une somme de 15 francs, adressée par un nommé Macdonald, galérien au bagne de Rochefort. Les commissaires ont un moment hésité à recevoir cette souscription; mais pouvaient-ils refuser, après avoir lu, dans la lettre de Macdonald, ces paroles touchantes : « Je craindrais que mon offrande fût rejetée, si je ne me rappelais que M. Desgenettes, à l'époque du choléra parisien, me fit la faveur d'accepter le fruit de mes tristes économies. Vous réfléchirez, d'ailleurs, que mes 15 francs empêcheront peut-être quelque malheureux ouvrier de tomber dans la position déplorable qui m'a conduit ici. »

— La duchesse de Bragance, fille d'Eugène Beauharnais et veuve de don Pédro, est arrivée en Angleterre, où elle a été reçue avec le cérémonial d'usage.

— M. l'archevêque de Paris est très gravement indisposé.

---

30. — La journée a été très favorable à la fête d'aujourd'hui. Un temps magnifique avait attiré tout le monde dehors. Depuis midi jusqu'à dix heures du soir, les Tuileries et les Champs-Elysées ont eu peine à contenir la foule qui s'y portait et s'y renouvelait sans cesse. Les marchands forains et tous les cafés et restaurans auront fait de bonnes affaires. Tout s'est passé selon le programme : joûtes sur l'eau, spectacles en plein vent, mâts de Cocagne, jeux publics ont été comme de coutume; mais le feu d'artifice a été beaucoup plus long, plus varié et plus abondant qu'à l'ordinaire. Il a duré plus de trois quarts d'heure, et l'on n'avait ménagé ni les bombes ni les fusées qui retombaient en véritable pluie de feu. Ce soir, les danses continuent aux Champs-Elysées. Aucun n'accident ne paraît avoir troublé les réjouissances du neuvième anniversaire de juillet.

— On lit dans le *Morning-Chronicle* en date de Philadelphie, le 6 juillet :

« Nous avons eu hier un arrivage de la Havane, qui nous transmet une nouvelle assez curieuse. Il y a à peu près trois semaines, un homme qui se disait prophète annonça au peuple de la Havane, « que toute l'île de Cuba serait détruite par le feu le 24 juin. » Cette prophétie avait répandu dans l'île une grande terreur; les affaires avaient presque toutes été suspendues. Les habitans allaient confesser leurs péchés et faire pénitence, et les églises étaient remplies de monde jour et nuit. Le bâtiment qui nous a transmis cette nouvelle était parti le 22, ainsi que beaucoup d'autres, et ce jour-là une certaine agitation extraordinaire régnait parmi toutes les classes. Une corvette anglaise venait de conduire dans le port de la Havane un bâtiment négrier, ayant à bord plus de 100 malheureux noirs. Toute l'escadre française était partie. »

—On écrit d'Aix, le 23 juillet :

« Un événement déplorable vient d'arriver dans notre ville. M. le comte Alexandre d'Alen s'est précipité, dans la nuit d'avant-hier, du haut de sa maison. On assure que la faiblesse de sa vue et d'autres souffrances continuelles lui avaient fait prendre la vie en dégoût, et qu'il y a mis fin dans un moment de désespoir. »

—Un cousin de S. M. le roi de Suède, Bernadotte (Pierre), a été arrêté le 19 à huit heures du soir à Beauvais, pour avoir coupé du bois dans les environs de Sempigny. La gendarmerie a été obligée de requérir une voiture pour le conduire jusqu'à Noyon, vu sa vieillesse.

— Le concours annuel pour la distribution des prix aura lieu au Conservatoire de musique et de déclamation, dans l'ordre suivant :

Jeudi, 1er août, chant; vendredi, 2, piano, harpe; samedi, 3, instrumens à cordes; mardi, 6, déclamation lyrique; mercredi, 7, déclamation spéciale.

Les concours commenceront à neuf heures.

—Les galeries de l'exposition sont aujourd'hui entièrement vides de tous les ouvrages qui composaient l'exposition de 1839. Sous quelques jours elles seront démolies, si bien que ce sera à recommencer à nouveaux frais en 1844.

—Un loup marin a été pris dimanche dans la baie de Cancale. Cet animal, de la variété dite à double poil, a été trouvé gisant sur le sable. Quoique blessé par les pêcheurs, il vivait encore le 22. Il a été montré hier à Saint-Méloir, et il y avait attiré un grand nombre d'acheteurs et de curieux.

Le Directeur, BERTHET.

Imp. d'Ed. Proux et Ce, rue Neuve-des-Bons-Enfans.

